DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.

TOME QUATRIEME.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, | D'ANATOMIE,
DE CHYMIE, | DE PHARMACIE,
DE BOTANIQUE, | D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME QUATRIEME.





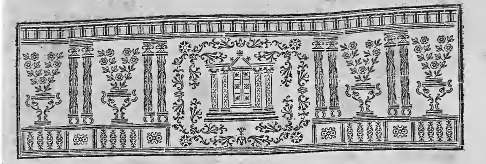


A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez { BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.



DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.

G

G



, r. Let, dans les Medecins Grecs, est la marque d'une once. Rhodius, *ad Scribonium Largum*, N°. 71. Galien, *de Composit. Medica*, & *de Pond. & Mens.*

Quant à la signification du G dans l'Alphabet Chymique, voyez *Alphabetum Chymicum.*

GAB

GABAL. Voyez *Cabales.*

GABIREA, γαβιρέα, espece de myrrhe fort grasse. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 77.

GABRICU, terme Spagirique, qui signifie le *mari philosophique*, c'est-à-dire, le soufre des Philosophes, dont la femme est appellée *brya*, c'est-à-dire, *eau mercurielle. Theat. Chymique, Vol. III. p.* 667. & *Vol. IV. p.* 736.

GAD

GADOS, γάδος. Voyez *Galeus*, qui est la même chose.

GÆ

GÆODES, γαιώδης, pierre qui est une espece d'*ætite* quoique Dioscoride la regarde comme une espece qui en est distinguée. Elle contient une terre, qui ordinairement est blanche, quelquefois d'un gris paillet, & quelquefois jaune : elle ne differe de la *belemnite* que par la figure; car quelquefois cette derniere est oblongue & figurée comme une fleche, au lieu que la *gæodes* est ronde. La glebe qui y est adhérente, sent une odeur de violette. Cette pierre, à ce que dit Dioscoride, est astringente & dessiccative ; elle déterge les substances qui obscurcissent la vue ; & frottée sur les parties avec de l'eau, elle guérit les inflammations au sein & aux testicules. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 169.

GAG

GAGATES, & *Succinum nigrum*, Offic. *Gagates*, Mer. Pin. 217. Boet. 335. Worm. 31. Aldrov. Mus. Metal. 418. Gæbal. 29. *Lapis gagates*, Charlt. Foss. 14. Calceol. Mus. 355. *Jai* ou *Jaiet.*

C'est une sorte de terre noire, pierreuse, couverte d'une croûte, si remplie de bitume qu'elle en a une forte odeur, & qu'étant mise au feu, elle s'enflamme comme de la poix, & fait une fumée toute noire. Elle differe de la terre ampélite, en ce que celle-ci ne flambe point à moins qu'on ne souffle dessus, & n'a point une odeur bitumineuse, au lieu que la *gagates* prend feu, s'enflamme & sent le bitume.

Cette terre est émolliente & discussive, & est bonne, à ce qu'on prétend, pour la colique & quelques autres maladies. Schroder.

Elle est, à ce qu'on dit, d'une grande efficacité dans les maladies hystériques & dans l'épilepsie ; c'est aussi un bon diurétique. L'huile qu'on en tire est bonne pour la paralysie : Tournefort la recommande dans les maladies hystériques & hypocondriaques, & dans l'épilepsie & la paralysie. La dose est depuis six gouttes jusqu'à douze.

Wormius prend la *gagates* simplement pour une espece plus dure d'ampélite, & dit que quand elle est polie on l'appelle d'après Pline, *Gemma Samothracica*, ou d'après Nicandre, *lapis Thracius*; ou d'après quelques autres *lapis Obsidianus*. Quoiqu'Agricola, à ce que prétend Aldrovandi, suppose que le *lapis Obsidianus* est une espece de *gagates*, & de *lapis Thracius*; je crois, moi, que c'est une substance tout-à-fait différente de l'une & de l'autre.

Dioscoride dit qu'employée en fumigation elle guérit les accès d'épilepsie, & emporte les maladies hystériques ; que la fumée qui s'en éleve lorsqu'elle est enflammée chasse les serpens ; qu'elle est un des ingrédiens dont on fait des médicamens anti-arthritiques & des *acopa*. Elle est produite, dit-il, à l'embouchure d'une rivie-

re de Cilicie, proche d'une ville qu'on appelle Plagiopolis; & la riviere où on la trouve s'appelle *Gagas*. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 146.

GAGEL. Voyez *gale* qui est la même chose.

GAI

GAIDEROTHYMUM, nom que Ray donne dans son *Histoire des Plantes* au *Stachys spinosa Cretica*.

GAL

GALA, γάλα, *lait*. Voyez à l'Article *Fibra* où il en est parlé.

GALACORTA, espece de *scorsonnaire*. Voyez *Scorzonera*.

GALACTINA, γαλάκτινα, de γάλα, *lait*; mets préparés avec du lait. Voyez *Lacticinia*.

GALACTITES LAPIS, γαλακτίτης λίθος, de γάλα, *lait*; *galactite*. C'est originairement une pierre de chaux comme la melitite (voyez *Melitites*) à laquelle elle ressemble en beaucoup de choses. Elle est de couleur cendrée; & frottée contre une pierre à aiguiser elle rend un suc doux & laiteux; d'où lui est venu son nom de *galactite*. Elle croît d'année en année au point qu'à la fin elle est grosse comme la tête d'un enfant. Elle est tant soit peu échauffante & déterfive; raison pourquoi on en peut oindre les yeux avec succès dans les fluxions & les ulceres. Après qu'on l'a broyée dans l'eau, il la faut enfermer dans une boîte de plomb, à cause de sa viscosité. Triturée & bue dans de l'eau ou du vin doux, après le bain, elle donne beaucoup de lait aux femmes. Dioscoride.

GALACTODES, γαλακτώδης, de γάλα, *lait*, signifie du lait tiede ou chaud, comme il est quand on vient de le traire, ou quelque chose d'une couleur lactée; & dans ce dernier sens on le dit des excrémens & de l'urine. Ce mot se prend tantôt dans l'un de ces sens, tantôt dans l'autre, en différens endroits d'Hippocrate & de Galien.

GALACTOPHOROS, γαλακτοφόρος, de γάλα, *lait*, & φέρω, *porter*; qui porte le lait. Cette épithete se donne aux canaux ou vaisseaux qu'on suppose porter le lait aux mamelles, ou plutôt des petits tuyaux ou conduits qui partant de la substance glanduleuse des mamelles, vont aboutir au mamelon.

On donne aussi cette épithete aux médicamens qui engendrent beaucoup de lait, & le déterminent vers les mamelles. Blancard.

GALACTOPOETICA, γαλακτοποιητικὴ, de γάλα, *lait*, & ποιέω, *faire*; qui fait du lait; épithete qui se donne à la faculté qu'on suppose être dans les mamelles d'engendrer du lait. Castelli.

GALACTOPOSIA, γαλακτοποσία, de γάλα, *lait*, & de πόσις, *boisson*, venant de πίνω, *boire*; méthode de guérir certaines maladies, comme la goute & la phthisie, par la diete de lait.

GALANGA.

Galanga major, Offic. Ger. Emac. 33. C. B. P. 35. Chab. 245. J. B. 2. 734. Park. Theat. 1585. Raii Hist. 2. 1338. J. Comm. Hort. Amstel. 136. C. Com. Plant. Usu. 91. *An Wanhom*? Kemph. Amoen. Exot. 901. *Acorus*, Pharm. *Grand Galanga*.

C'est une racine dure & ligneuse, d'un pouce ou d'un pouce & demi de grosseur, d'une couleur brune en-dehors & blanchâtre en-dedans, ayant une écorce fort mince, entourée de trois lignes en trois lignes, d'anneaux ou cercles. Le grand *galanga* est d'un gout amer, tant soit peu aromatique, mais moins acre que le petit *galanga*. Les Droguistes le vendent sous le nom de *radix acori*, racine d'acorus. On dit qu'il croît dans l'Isle de Java & dans le Malabar.

Il est chaud & sec, céphalique & carminatif, & bon pour les flatulences & les maladies froides de l'estomac. C'est un des ingrédiens qui entrent dans la composition du *pulvis ari compositus*: il n'a guere d'autre usage. Miller, *Bot. Offic.*

On le plante comme le gingembre en mettant de sa racine en terre.

La racine du grand *galanga* s'emploie aux mêmes usages que le gingembre & se conserve de même. On l'ordonne pour exciter l'appétit, comme les capres & les olives. Pour cet effet on coupe en tranches les racines du *galanga*, grand & petit, & on les fait bouillir avec du poisson ou de la viande. On le mange aussi cru, confit dans une saumure de vinaigre, d'huile & de sel, avec de la viande ou du poisson rôti ou frit, pour faciliter la digestion. Les habitans du Malabar & de Java s'en servent contre les maladies froides, non-seulement des hommes, mais des bestiaux. On fait du boudin ou des pains de la fleur de sa racine; & préparés avec du suc de noix de cacao, ils les font prendre pour la guérison des maladies de l'utérus & de la vessie. Il est d'un grand usage dans les maladies froides; il fortifie l'estomac & facilite la digestion. Si on en mange il guérit les rôts acides, dissipe les flatulences & facilite la digestion; il soulage dans la colique, les chaleurs des reins & excite à l'acte vénérien. Conservé avec du sucre, il est très-efficace dans les maladies froides du cerveau & des nerfs, les maux de tête & les douleurs aux articulations. Mêlé avec du suc de plantain, il guérit les palpitations de cœur. Pris dans de bon vin, de l'eau de baume ou du suc de bourache, il est bon dans les défaillances occasionnées par le froid; raison pour laquelle les Allemands en font mâcher à un malade tandis qu'on le saigne. Ray, *Hist. Plant.*

Galanga minor, Offic. Ger. Emac. 33. Raii Hist. 2. 1338. Park. Theat. 1585. J. B. 2. 735. Chab. 245. C. B. Pin. 35. *Petit Galanga*.

Celui-ci est beaucoup plus petit que l'autre. On nous l'apporte coupé sur la longueur en plusieurs morceaux, qui n'ont guere qu'un pouce de long, & un demi d'épais; sa couleur est d'un rouge brun; il est entouré par-dehors de plusieurs anneaux circulaires, d'un gout & d'une odeur aromatique. Il vient, dit-on, dans la Chine: mais on ne fait pas de quelle plante il est la racine: seulement les meilleurs connoisseurs conjecturent que c'est celle d'une espece d'iris.

Il est d'un plus grand usage que le premier, étant plus stomachique & ayant plus d'efficacité contre les maladies de la tête & des intestins, pour chasser les vents, provoquer l'urine & les regles, & aider la digestion.

Le *galanga* a son fruit précisément comme le *bengala* des Indiens, le grand & petit cardamome, le zédoaire, le zérumbeth de Garcias & le gingembre; raison pour laquelle il seroit à propos de réduire toutes ces plantes sous le même genre. Il abonde en un sel volatil huileux enveloppé dans des parties douces & visqueuses. Dale.

GALARIAS, poisson qu'on appelle aussi *callarias*. V. *Callarias*.

GALARICIDES, GALARACTIS, pierre, qui est la même que la galactite. Voyez *Galactites*. Castelli.

GALATURÆ, mucilage de graine de coings ou d'herbe aux puces, fait dans de l'eau d'écrevisses ou de frai de grenouilles, & employé ordinairement dans les affections des yeux. Castelli.

GALAX, est une espece de chouette, qu'on appelle aussi *glaux* ou *noctua*. Voyez l'un & l'autre.

GALAXA, GALACIA, termes fabriqués par Paracelse, par lesquels il entend ce qu'il appelle autrement *spina ignis*, *Lib. de Gallic. Pust. cap.* 5. Le mot *galaxa* signifie ordinairement cette bande blanchâtre qu'on voit au Ciel, qu'on appelle la voie lactée ou *galaxie*, dont le principe est, selon Paracelse, un soufre très-subtil qui est aussi la cause des gelées & des frimats.

Il avoit aussi découvert par analogie une autre *galaxie* dans l'homme même, à savoir certaines porosités qui sont au crane, auxquelles il appliquoit ce nom, *Lib. de Podagricis*. Le terme de *galaxie* a été aussi employé pour signifier les voies par où se distribue le chyle. Castelli.

GALAXIAS, γαλαξίας; nom d'une pierre que Galien, *Lib. IX. de S. F.* confond avec *galactites*. Mais c'en sont deux différentes selon Dioscoride, qui prétend, *Lib. V. cap.* 150. 152. que *galaxias* est synonyme à *morochthos*. Voyez *Morochthos*.

GALBANETUM *Paracelsi*. Voyez l'ordonnance qui en comprend la recette à l'Article *Arthritis*, à l'endroit où il est parlé de la colique arthritique.

GALBANUM, γάλβανον, χαλβάνη, *galbanum*; le suc ou la gomme d'une plante férulacée, dont on trouve la description à l'Article *Ferula*.

Le *galbanum* est le suc d'une plante férulacée qui croît en Syrie, que quelques-uns appellent *metopium*. Le meilleur est celui qui ressemble à l'encens; il est grumeux, pur, gras, ne renferme point de matieres étrangeres, mais seulement, quelquefois, quelques parties de la graine & de la plante; il a une odeur forte, n'est pas fort humide, sans être pourtant tout-à-fait sec. On l'adultere avec de la résine, des feves blanches & de la gomme ammoniaque.

Le *galbanum* est échauffant, artirant & discussif; employé en pessaire ou en fumigation, il provoque les regles & l'accouchement; frotté sur la partie avec du vinaigre & du nitre, il enleve les taches de rousseur de la peau. Pris intérieurement, il est bon pour guérir une toux invétérée, la difficulté de respirer, l'asthme, l'ecchymose & les spasmes. Bu dans du vin (car je lis οἴνῳ au lieu d'ὄξει, fondé sur l'autorité de Pline & de quelques autres) avec de la myrrhe, il résiste au poison; pris de la même maniere il sert aussi à chasser hors de la matrice le fœtus mort. On s'en sert aussi utilement pour les douleurs de côté & les furoncles. Son odeur soulage dans l'épilepsie, les maladies hystériques & la scotomie; si on le brûle, la fumée qui s'en éleve chasse les animaux venimeux; si l'on en frotte le corps, il préserve de la morsure des serpens; & employé avec de la berce & de l'huile, il tue les insectes, lorsqu'on en mouille la place où l'on veut les détruire. Si l'on en oint les gencives, ou qu'on en mette dans la cavité d'une dent gâtée, il appaise la douleur. On le dissout pour en faire une potion avec des amandes ameres & de l'eau, ou de la rue, ou de l'hydromel, ou du pain chaud; ou pour d'autres usages avec du meconium, du cuivre brûlé où du fiel liquide.

Si vous voulez nettoyer le *galbanum*, mettez-le dans de l'eau bouillante; & quand il sera fondu, les ordures surnageront, & vous les pourrez ôter facilement. Ou bien, mettez-le dans un linge blanc, que vous nouerez d'un fil, & pendez-le dans un vaisseau de cuivre ou de terre, de sorte que ni le linge ni le cordon ne touchent au fond du vaisseau; ensuite après avoir couvert le vaisseau, vous le plongerez dans de l'eau bouillante, au moyen de quoi le *galbanum* tout pur se fondra & passera à travers le linge, dans lequel resteront les parties ligneuses. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 97.

C'est un très-bon médicament en qualité d'anti-hystérique, d'emménagogue & de discussif; & même si l'on en fait une emplâtre qu'on applique sur le nombril, elle calmera les convulsions hystériques. Pris intérieurement, c'est un sudorifique; & quand on l'applique en-dehors, il amollit & digere les tumeurs, & les fait venir à suppuration. Il faut en user intérieurement avec réserve : mais on n'a rien à risquer en l'employant extérieurement. C'est la base du *Ceratum de Galbano*, & un des ingrédiens de l'*emplastrum matricale*.

Le *galbanum* est un suc gras, qui n'est pas soluble dans l'huile, mais dans l'eau. Il est d'une nature douce qui tient un milieu entre la gomme & la résine; car il s'enflamme au feu comme la résine, & est soluble dans une liqueur aqueuse comme la gomme. Il est d'une couleur jaunâtre ou rougeâtre, d'une substance molle & ductile comme la cire, d'une odeur forte & tant soit peu rance. Si l'on en croit les Anciens, après s'être enduit les mains d'une solution de *galbanum*, on peut manier des serpens sans craindre d'en recevoir aucun mal. Ray, *Hist.*

GALBEUM, plurier *Galbei*; sorte de bracelet que portoient les Romains, autant pour la santé que pour l'ornement, comme nous l'apprend Suetone, *in Vita Galbæ, cap.* 3. Castelli.

GALBULA, Offic. *Galbula, sive picus nidum suspendens*, Aldrov. Ornitb. 1. 854. Will. Ornitb. 147. Raii Ornith. 198. Ejusd. Synop. A. 68. *Picus nidum suspendens*, Jons. de Avib. 80. *Oriolus, seu picus nidum suspendens*, Gesn. de Avib. 645. *Le Pic*.

Pline recommande cet oiseau pour la jaunisse. Dale.

On trouve aussi *Galbula* au plurier pour signifier les noix du Cyprès.

GALBULUS, la même chose que *Galbula* de l'article précédent.

GALE.

Voici quels sont ses caracteres:

Ses feuilles sont alternes : ses fleurs mâles sont portées sur des pédicules qui sortent des parties latérales des feuilles, & sont arrangées sur la tige en forme de longues pointes. Ces fleurs sont nues, & ornées seulement de six étamines qui y forment comme des branches. L'ovaire est situé à un autre endroit de la même plante sur un pédicule beaucoup plus court, & logé dans un calyce découpé en quarte, & foiblement attaché à son pédicule; il est environné d'autres fleurs mâles; il est d'une figure sphérique, mais inégale à plusieurs endroits, & contient une graine unique.

Boerhaave fait mention de trois especes de cette plante, qui sont,

1. *Gale, quæ myrto Brabanticæ similis, Caroliniensis, baccifera, fructu racemoso, sessile, Monopyreno*, Plukn. 48. 9. Voyez *Ambulon*.
2. *Gale, frutex odoratus, Septentrionalium*, Boerh. Ind. A. 2. 261. *Elæagnus*, Offic. *Gale frutex odoratus Septentrionalium, elæagnus Cordo; cameleagnus Dodonæo*, J. B. 1. 224. Chabb. 66. *Myrtus Brabantica, sive elæagnus Cordi*, Ger. 1228. Emac. 1414. Mer. Pin. 82. *Rhus myrtifolia Belgica*, C. B. P. 414. Raii Hist. 2. 1707. Jons. Dendr. 293. *Rhus sylvestris sive myrtus Brabantica, vel Anglica*, Park. Theat. 1451.

Cette plante se plaît parmi les bruyeres & dans les terres incultes, aussi-bien que dans les endroits humides & marécageux. On en trouve une grande quantité dans l'Isle d'Ely; dans des marais & des fondrieres, & dans plusieurs autres endroits semblables, vers le nord de l'Angleterre, & singulierement auprès de la Ville de Vareham dans le Dorsetshire. Ses fleurs naissent en Mai & en Juin, & sa graine mûrit en Juillet & en Aout.

Son amertume extraordinaire fait connoître qu'elle est dessiccative & discussive : mais elle est de plus très-efficace pour tuer ou faire sortir les vers, soit qu'on la prenne intérieurement, soit qu'on l'applique en-dehors. On s'en sert en été pour garnir les fenêtres & les cheminées des appartemens, à cause de la suave odeur que répandent ses fleurs & ses boutons. On en met aussi dans les armoires, non-seulement pour les parfumer, mais aussi pour empêcher les tignes de s'y mettre. Simon Pauli dit que les Polonois s'en servent souvent

pour détruire les poux des cochons; & que quand on en a mis dans les étables à cochons, non-seulement tous les poux meurent en peu de jours, mais que les lendes n'en reforment pas d'autres. Jamais les serpens ne s'arrêtent ni ne font leur nid dans des marais où il en croît, jamais même ils n'en approchent. Quelques-uns en mettent dans la biere en guise de houblon: mais cette liqueur donne dans la tête & enivre aisément. A Bergen & autres endroits de Norvege, on en fait un onguent après l'avoir pulvérisée, en y ajoutant du beure de Mai, qui est très-efficace contre la gratelle opiniâtre. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Rhus myrtifolia, Monspeliaca*, C. B. P. 414. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Il en vient beaucoup aux environs de Montpellier. Les Tanneurs en font une grande consommation pour donner de la force à leurs cuirs; & les Teinturiers pour teindre leurs étoffes en noir: mais je ne connois à celle-ci aucune vertu médicinale. RAY, *Hist. Plant.*

Boerhaave doute que ce soit une espece de *gale*, & ne paroît pas éloigné d'en faire une espece à part.

GALEA, κράνος, γαλέα, en Anatomie est le nom qu'on donne à l'amnios; il signifie aussi une sorte de bandage pour la tête, GALIEN, *de Fasciis*. *Galea* & *Galeus* sont aussi les noms d'un petit poisson qu'on appelle *Asellus*. *Galea* s'emploie aussi pour signifier une sorte de céphalalgie qui entreprend toute la tête. En Botanique, on appelle aussi *Galea*, ou aigrette, la levre supérieure des fleurs labiées.

GALEANTHROPIA, γαλεανθρωπία, de γαλῆ, ou γαλέη, *chat*, & ἄνθρωπος, *homme*; sorte de folie dans laquelle le malade fait le chat, s'imaginant en être un. CASTELLI.

GALEATA, & *Verticillata persicæ folio*, dans Ray, est une espece de *sideritis*, ainsi appellée, parce que ses fleurs sont en aigrette. RAY, *Hist. Plant.*

GALEGA, *rue de chevre.*

Voici quels sont ses caracteres:

Sa racine est vivace: sa cosse ronde, cylindrique, & pleine de semences oblongues en forme de reins: ses feuilles viennent par paires le long d'une côte, au bout de laquelle il y en a une toute seule.

Boerhaave fait mention de quatre especes de cette plante, qui sont,

1. *Galega vulgaris, floribus cæruleis*, Tourn. Inst. 398. Elem. Bot. 317. Boerh. Ind. A. 2. 45. Rupp. Flor. Jen. 214. *Galega, ruta capraria*, Offic. Chab. 154. *Galega*, Ger. 1068. Emac. 1253. Raii Hist. 1. 911. Hist. Oxon. 2. 91. J. B. 2. 342. *Galega vulgaris*, C. B. Pin. 352. Park. Theat. 417. DALE.

Le *galega* a plusieurs branches, longues, creuses & striées, d'une verge ou plus de haut, avec de longues feuilles qui viennent alternes aux jointures, au nombre de six ou huit paires, polies, & non dentées par les bords, qui sont sujets à se rouler. Ses fleurs viennent au bout de longues queues qui pendent en embas, semblables à peu près à la fleur des pois, mais plus petites, d'une couleur pâle, blanchâtre ou bleue. Le pistil qui sort du calyce devient une gousse grêle & arrondie: cette gousse renferme quelques semences un peu longues. Sa racine est grosse, s'étend loin dans la terre, & dure long-tems. Il en croît en différens endroits de l'Italie, le long des rivieres; mais ailleurs il ne croît gueres que dans les jardins, & fleurit au mois de Juin & de Juillet.

Le *galega* passe pour être cordial, sudorifique & alexipharmaque, bon contre les maladies pestilentielles, propre à chasser le poison par les pores de la peau. On s'en sert utilement dans toutes les sortes de fievres, la petite vérole & la rongeole. Il tue les vers, & guérit les morsures de toutes sortes d'animaux venimeux. MILLER, *Bot. Offic.*

2. *Galega vulgaris, floribus penitùs candicantibus*, C. B. P. 352.

3. *Galega Africana, floribus majoribus, & siliquis crassioribus*, T. 399.

4. *Galega, facie barbæ Jovis, sericea, repens, flore pallidè luteo densè spicato.* BOERHAAVE, *Index alter Plant.* Tom. II.

GALENA, γαλήνη, est la même chose que *Molybdæna* ou *plumbago*; c'étoit aussi le nom que portoit anciennement la thériaque, comme on le voit dans Andromaque & d'autres Auteurs, qui ne l'ont pas nommée autrement, jusqu'au tems où elle changea de nom lorsqu'on y eut ajouté la chair de vipere. La raison pourquoi on lui avoit donné ce nom, c'est, dit Galien, parce qu'elle produit une espece de calme, γαλήνη, dans le sang & les esprits, lorsque les maladies y ont causé de l'agitation & du désordre.

GALENICA MEDICINA; méthode en Medecine conforme aux principes de Galien. Voyez le Discours historique.

GALENION, γαλήνιον; c'est le malagme anodyn de Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 18.

GALENUS, *Galien.*

Claude *Galien* étoit de Pergame, ville de l'Asie mineure, fameuse à divers égards, & particulierement par son Temple d'Esculape. On peut juger du tems auquel il est né, sur ce qu'il marque lui-même qu'il fut appellé, étant âgé de 38 ans, par Marc-Aurele, & par Lucius Verus, qui étoient alors à Aquilée, & particulierement sur ce qu'il ajoute, qu'il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il en partit pour Rome avec ces Empereurs, dont le dernier mourut en chemin peu de jours après. Si l'on compte ces 38 ans en remontant depuis le tems auquel Verus mourut, qui revient à l'an CLXIX. de Jesus-Christ, il se trouvera que *Galien* est né vers l'an de Jesus-Christ CXXXI. environ la quinzieme année du regne d'Adrien. Voilà pour le tems de sa naissance. Il paroît d'ailleurs par ses Ecrits, qu'il a vécu sous les Empereurs Antonin, Marc-Aurele, Lucius Verus, Commode & Sévere. Quelques Auteurs le font vivre encore long-tems après, comme on le verra dans la suite.

Il nous apprend que son Pere, qui s'appelloit Nicon, étoit fort honnête homme, qu'il avoit beaucoup de bien, qu'il étoit savant dans les Belles-Lettres, qu'il entendoit la Philosophie, l'Astronomie, la Géométrie & même l'Architecture. Il ne nomme pas sa mere, il remarque seulement qu'elle étoit bonne ménagere, & d'une chasteté à toute épreuve, mais d'ailleurs de très-mauvaise humeur jusqu'à mordre ses servantes, & à ne pas mieux vivre avec son mari, que Xantippe ne vivoit avec Socrate. Le pere de Galien n'épargna rien pour son éducation. Il l'enseigna premierement lui-même; & dès qu'il fut un peu avancé, il lui donna les meilleurs Maîtres de ce tems-là, soit pour les Belles-Lettres, soit pour la Philosophie. *Galien* étudia premierement dans l'école des Stoïciens. De-là il passa dans celle des Académiciens, & ensuite dans celle des Péripatéticiens & des Epicuriens. Les trois premieres de ces quatre Sectes de Philosophes furent assez de son goût, & il prit de chacune ce qu'il y trouva de meilleur: mais il n'en fut pas de même de la quatrieme; il la rejetta entierement.

Après avoir pris de tels principes, il embrassa la Medecine qu'il n'avoit que 17 ans, y étant poussé par un songe qu'avoit fait son pere. A l'âge de 19 ans, deux ans après la mort de son pere, il fut Auditeur d'un

Disciple d'Athenée : mais ce ne fut pas pour longtems. Ce qui rebuta *Galien*, c'est que ce Disciple d'Athenée faisoit gloire d'ignorer la Logique, bien loin de la croire nécessaire à un Medecin. Il eut ensuite divers autres Maîtres ; savoir, Œlianus Meccius, Numesianus, Pelops, Stratonicus, Satyrus, Phesianus, Heraclianus, Eschiron. Quelques-uns de ces Medecins avoient été disciples d'un Quintus qui avoit passé pour le plus grand Medecin de son tems. *Galien* lui rend ce témoignage ; & ce qu'il y a de plus particulier, dans l'attachement qu'il marque d'ailleurs pour Quintus, c'est que ce dernier semble avoir été dans des principes fort opposés à ceux de *Galien*. « Quintus, « dit *Galien* lui-même, disoit en raillant, que le froid, « le chaud, le sec & l'humide sont des noms, ou des « qualités dont la connoissance appartient plutôt aux « Baigneurs qu'aux Medecins, & qu'il falloit laisser « l'examen de l'urine aux Peintres ou aux Teinturiers. » *Galien* se récrie là-dessus, que cela seroit à peine pardonnable à un des Sectateurs de Thessalus, bien loin qu'on pût le souffrir à un Medecin du rang de Quintus. Mais si *Galien* le censuroit à cet égard, il ne laissoit pas d'ailleurs de le considérer beaucoup, particulierement pour son exactitude dans l'Anatomie; n'ayant point, à ce qu'il dit, perdu d'occasion de voir ceux qui avoient été auditeurs de Quintus, parce que celui-ci n'avoit point laissé d'écrits. *Galien* lui attribue un bon mot au sujet des drogues qui entrent dans la thériaque. Quintus disoit, que ceux qui, faute d'avoir de véritable cinnamome, mettent dans la composition de la thériaque le double de Casia, font la même chose que si quelqu'un, manquant de vin de Falerne, buvoit le double de quelque méchant vin frelatté, ou manquant de bon pain, mangeoit le double de pain de son.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse, tant pour profiter de la conversation, & des préceptes des plus habiles Medecins de son tems, que pour s'instruire de plusieurs particularités qui regardent les drogues qui se tirent de divers pays. Il demeura quelques années à Alexandrie, Capitale de l'Egypte, où fleurissoient encore toutes les Sciences. Il fut dans la Cilicie, dans la Palestine, en Crete, en Chypre, & ailleurs. Il fit entr'autres deux voyages en l'isle de Lemnos, pour voir ce que c'étoit que la Terre Lemnienne, dont on parloit comme d'un médicament considérable : il alla encore dans la Cœlo-Syrie pour examiner l'opobalsamum, ou le baume. A l'âge de 28 ans, il revint d'Aléxandrie à Pergame ; & il avoit déja assez profité dans la Medecine pour avoir acquis une connoissance particuliere des blessures des nerfs, & une méthode de les traiter qu'on n'avoit point pratiquée auparavant. Il en fit, à ce qu'il dit, l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins pour les faire panser ; & il les traita avec tant de succès qu'il n'en mourut pas un des plaies de cette nature. On voit par cet exemple, & par divers autres, que Galien entendoit aussi-bien la Chirurgie que la Medecine.

Au bout de quatre ans, il quitta sa Patrie, à cause d'une sédition que l'on y avoit ému, & il en partit pour Rome âgé de 32 ans, comme il le dit lui-même. Il voulut ensuite s'établir dans cette grande ville : mais l'envie des Medecins qu'il y trouva, l'en fit sortir au bout de quelques années, comme on le verra ci-après. Néantmoins il ne laissa pas, pendant le tems qu'il y demeura, de se faire connoître à diverses personnes, considérables par leur savoir, ou par leur rang. Il eut des habitudes avec un Eudeme, Philosophe Péripatéticien, de grande réputation : il le guérit même d'une fievre, qui de quarte étoit devenue triple-quarte, par un mauvais usage que ce Philosophe avoit fait de la thériaque. Ce qu'il y eut encore de particulier à cet égard, c'est que Galien guérit son malade avec le même médicament, qui auparavant lui avoit fait du mal, & qu'il prédit quel seroit l'accès qui manqueroit le premier, & le tems de l'entier rétablissement d'Eudeme. On remarquera à l'occasion de ce prognostic, que notre Auteur se vantoit de connoître dès la premiere visite qu'il faisoit, ou dès les premiers accès d'une fievre, quelle sorte de fievre on devoit avoir, ou tierce ou quarte ou quotidienne. Il fut dans l'estime de Sergius Paulus, Préteur, de Barbarus, oncle de l'Empereur Lucius ; de Severus, qui étoit alors Consul, & qui fut depuis Empereur, & de Boëthus, homme consulaire, en présence desquels il eut occasion de faire des dissections, & particulierement de démontrer les organes de la respiration & de la voix. Sa réputation s'augmenta encore par l'heureux succès qu'il eut dans la cure d'une maladie de la femme de Boëthus, qui lui fit pour cela, un présent de quatre cens pieces d'or. On a dit qu'Hippocrate & Erasistrate avoient découvert par une adresse particuliere de leur art, que deux Princes, qui étoient regardés comme malades d'une fievre lente, n'avoient point d'autre mal, que celui que leur causoit l'amour. *Galien*, pour ne rien devoir de ce côté-là, à ces grands Medecins, se vante aussi d'avoir connu, pendant qu'il étoit à Rome, qu'une femme vers laquelle il fut appellé, & que l'on croyoit dangereusement malade, n'avoit point d'autre maladie, si ce n'est qu'elle étoit éperduement amoureuse d'un baladin.

Toutes ces marques que notre Auteur donnoit de sa pénétration, & de son habileté dans la Medecine, & l'entrée qu'il avoit chez les Grands, ne firent que lui attirer plus d'ennemis parmi les Medecins, ensorte qu'il fut contraint de quitter Rome, après y avoir séjourné environ quatre ou cinq ans, & de retourner dans sa patrie, étant pour lors âgé de 37 ans. Il dit ailleurs que ce fut la peste qui l'obligea à se retirer, & apparemment ces deux causes y purent également contribuer : mais il n'eut pas longtems demeuré à Pergame, que les Empereurs Marc Aurele, & Lucius Verus, qui avoient oui parler de lui, & qui étoient alors à Aquilée, lui manderent de s'y rendre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que la peste qui avoit commencé auparavant, y fit de plus grands ravages que jamais, ce qui obligea les Empereurs à reprendre au plus vîte le chemin de Rome, accompagnés de peu de monde : Lucius mourut en ce voyage ; & son corps fut porté à Rome. Galien s'y rendit ensuite avec bien de la peine, & peu de tems après l'Empereur voulut le mener avec lui en Allemagne : mais il s'en excusa, alléguant qu'Esculape, pour qui il avoit une devotion particuliere, depuis que ce Dieu l'avoit garanti d'une apostéme mortel, l'avoit averti en songe de ne point partir de Rome ; il y demeura donc pendant l'absence de Marc-Aurele, & y écrivit divers Livres, entr'autres celui de l'Usage des parties du Corps : mais, comme il se défioit des Medecins de cette ville, il se tenoit le plus souvent à la campagne dans un lieu où Commode, fils de l'Empereur, faisoit son séjour, sous la conduite d'un nommé Pitholaus, à qui l'Empereur avoit donné ordre d'appeller *Galien*, si ce jeune Prince venoit à être malade. En effet, *Galien* eut occasion de le traiter d'une fievre qui paroissoit d'abord assez forte ; & il eut le bonheur de le guérir, ce qui obligea Faustine, mere de Commode, à dire que *Galien* faisoit voir ce qu'il étoit par ses œuvres ; au lieu que les autres Medecins ne payoient que de paroles. *Galien* guérit aussi Sextus, autre fils de l'Empereur, & prédit même quel seroit le succès de sa maladie, contre le sentiment de tous ses Collegues.

On ne sait point au juste combien de tems *Galien* demeura à Rome pour la seconde fois, ni même s'il y passa le reste de sa vie, ou s'il retourna en Asie. Ce point est embarrassé de tant de difficultés, qu'il n'est presque pas possible d'en découvrir la vérité. Entre les Auteurs qui ont écrit la Vie de *Galien*, les uns assurent qu'il revint de Rome à Pergame, à l'âge de trente-sept ans, ou au plûtard à l'âge de quarante, & que depuis, il ne quitta plus son païs natal. D'autres prétendent qu'il ne revit sa patrie que dans l'extreme vieillesse : on n'accordera jamais l'opinion des premiers avec les faits

dont nous avons fait mention plus haut. Le sentiment des seconds me paroît plus conforme à la vérité, quoiqu'ils n'aient non plus de preuves de ce qu'ils avancent, que ceux qui disent qu'il mourut dans la Palestine.

Suidas dit que *Galien* vêcut soixante & dix ans. S'il est vrai qu'il fut né vers la quinzieme année du regne d'Adrien, comme nous l'avons supposé, il seroit mort au compte de Suidas, dans la neuvieme année de l'Empire de Severe, qui est la premiere du troisieme siecle de J.C. il auroit vécu un peu plus long-tems, on un peu plus tard, s'il est venu jusqu'au regne de Caracalla, comme le veut Tzetzes: mais il ne seroit pas allé aussi avant que le prétendent ceux de qui Cœlius Rhodiginus a pris ce qu'il dit, que Galien a vécu cent quarante ans. Ceci est visiblement outré, aussi-bien que ce qui est ajouté, que *Galien* vint à cette extreme vieillesse, sans avoir eu aucune maladie: la raison que l'on en rend, c'est que ce Medecin avoit observé un régime si exact, qu'il n'avoit jamais, ni trop mangé, ni trop bu, ni gouté d'aucune chose crue; ce qui lui procura non-seulement une santé continuelle, mais lui rendit de plus l'haleine si douce qu'il sembloit ne respirer que le baume & les aromates. Il est vrai que *Galien* dit lui-même en quelqu'endroit, qu'en se nourrissant de viandes qui se cuisent aisément & également, & en prenant un exercice égal, il avoit trouvé le moyen de vivre en santé pendant plusieurs années. Il dit encore ailleurs qu'après avoir atteint l'âge de 28 ans, comme il possédoit alors l'art de conserver la santé, & qu'il suivoit les regles de ce même art, il avoit été exempt de maladies, à la réserve de quelque fievre éphémere, c'est-à-dire d'un jour, qui lui étoit venue pour avoir trop étudié, ou trop fatigué: mais il avoue qu'il avoit eu auparavant plusieurs maladies, & entr'autres un apostema, ou une tumeur dont on a parlé ci-devant, de laquelle il disoit avoir été guéri par le secours d'Esculape.

Voici comme la chose se passa:

Ayant, dit-il, une douleur fixe à l'endroit où le diaphragme est attaché au foie, il songeoit qu'Esculape lui conseilloit de se faire ouvrir l'artere qui est entre le pouce & le second doigt de la main droite, ce qu'il fit, & s'en trouva très-bien. *Galien* parle encore d'une colique qu'il avoit eue, & dont il se délivra par un lavement, où il entroit de l'huile & de la décoction de rue. Il dit aussi, qu'avant qu'il eût atteint l'âge de 28 ans, il avoit presque toutes les années quelque maladie; mais qu'il en fut exempt dans la suite, en s'abstenant des fruits d'Eté, & en ne mangeant de tous les fruits, que des figues, & des raisins.

Nous avons vu ci-devant que *Galien* avoit eu une très-bonne éducation, & qu'il avoit lui-même travaillé à s'instruire dans les belles-lettres, dans la Philosophie & dans la Medecine, avec beaucoup de soin. Comme il avoit avec cela du naturel, il réussit très-bien, & devint grand Medecin & grand Philosophe. Il avoit d'ailleurs beaucoup de facilité à s'énoncer, & une éloquence sans affectation: mais comme son style est extremement diffus & étendu à la maniere de celui des Asiatiques, cela fait qu'on a de la peine à le suivre, on qu'il est obscur en divers endroits. Le grand nombre de Livres que nous avons de lui, sans parler de ceux qui se sont perdus, fait bien voir qu'il ne lui coutoit guere d'écrire. Suidas dit que *Galien* avoit écrit, non-seulement sur la Medecine & sur la Philosophie, mais encore sur la Géometrie, & même sur la Grammaire. L'on comptoit plus de cinq cens Livres de sa façon, concernant la Medecine seule, & environ la moitié autant concernant les autres sciences. Il a fait lui-même deux Livres, pour faire l'énumération de ses Livres, & pour marquer à l'égard de quelques-uns, le lieu & le tems où ils ont été composés, l'occasion qu'il a eue de les écrire, & l'ordre que l'on doit tenir en les lisant. Nous apprenons encore de lui qu'une partie de ses Livres étoit déja perdue de son tems par un incendie qui consuma le Temple de la Paix à Rome, où ces mêmes Livres étoient.

Galien a été anciennement dans une très-grande estime, & les modernes n'en ont pas moins fait de cas. Athenée, qui étoit précisément son contemporain, marque la considération qu'il avoit pour lui, en l'introduisant dans son festin des Philosophes, comme l'un des conviés à ce festin, & il ne lui rend pas seulement témoignage sur le grand nombre de ses écrits, il ajoute que *Galien* ne le cede à personne pour l'élocution, ou pour la clarté. Eusebe, qui a vécu environ cent ans après lui, dit que la vénération qu'on avoit pour ce Medecin, étoit allée si avant que plusieurs le regardoient comme un Dieu, & lui rendoient même un culte religieux. Trallien lui donne le titre de très-divin. Oribase, qui a suivi de près Eusebe, & qui étoit lui-même Medecin, témoigne l'estime qu'il avoit pour *Galien*, par les extraits qu'il a faits de ses Ouvrages, & par les louanges qu'il lui donne. Aétins & Paul Eginete ont pareillement copié *Galien*, particulierement le dernier, & Etienne Athénien a commenté un de ses Livres. Avicenne, Averroès & les autres Medecins Arabes, qui ont tiré du même *Galien* ce qu'ils ont de meilleur, font encore en divers endroits son éloge. Je laisse à part les témoignages avantageux des modernes, c'est-à-dire, de ceux qui ont écrit depuis un siecle ou deux, & le grand nombre de ses Commentateurs, parce que c'est une chose très-connue. Ce n'est pas que *Galien* n'ait eu de son tems un grand parti à combattre, & que ces derniers siecles ne lui aient suscité de puissans adversaires. La Medecine d'Hippocrate qu'il entreprit de rétablir, ne triompha pas apparemment de la secte méthodique, ni des autres, d'abord que notre Auteur se fut déclaré contre-elles. La secte méthodique, en particulier, se soutint encore quelques siecles après lui, & ne fut pas tellement abandonnée qu'elle ne fournît fort long-tems après des Medecins aux Empereurs. Mais quoiqu'il en soit, elle s'est éteinte peu à peu, & quelques efforts que les modernes aient faits, le parti de *Galien* est encore fort nombreux aujourd'hui.

Nous allons finir la vie de *Galien*, en disant un mot de ses Ouvrages. Le grand nombre qui nous en reste, sans compter ceux qui ont été perdus, prouve qu'il composoit avec une extreme facilité. Suidas nous apprend qu'il n'écrivit pas seulement sur la Medecine & la Philosophie, mais encore sur la Grammaire & sur la Géométrie.

Mais sans entrer dans un détail aussi long qu'ennuyeux, de tous les Traités particuliers, existans ou perdus, écrits par *Galien*, le Lecteur sera, je crois, satisfait de connoître seulement les différentes éditions qu'on a faites des Œuvres de *Galien*.

Nous avons deux éditions Greques de *Galien*; l'une d'Alde & André Asulanus, Vénitien, donnée en 1525. en deux Volumes *in-folio*. L'autre plus correcte, d'André Cratandrus, Jean Hervagius & Jean Bebelius, en 1538. en cinq Volumes *in-folio*.

Quant aux éditions Latines, il y en a en grand nombre. On a plusieurs traductions de *Galien* en cette langue. On en a donné une à Lyon en 1536. *in-folio*. Elle est de Simon Colinæus. La même a paru en 1554. beaucoup plus correcte & avec de grandes augmentations; c'est Jean Frellonius qui l'a donnée. Il y en a une autre édition de Jean Frobenius, à Basle, en 1541. La même reparut en 1561. avec une Préface de Conrad Gesner, dans laquelle il est parlé avec beaucoup de jugement de *Galien*, de ses Ouvrages & de ses différens Traducteurs. Il y en a une troisieme des Juntes, qui ont donné à Venise dix éditions de *Galien*; la premiere est *in-8°*. en 1641. & les autres *in-folio* dans les années

suivantes. La neuvieme ou dixieme, car ces deux éditions ne different point, sont les plus completes & les meilleures.

Nous ne connoissons qu'une seule édition de *Galien* qui soit Grecque & Latine ; elle a été donnée à Paris en 1639. sous la direction de René Chartier, en treize Volumes *in-folio*. Cet élégant Ouvrage contient non-seulement les écrits de *Galien*, mais encore ceux d'Hippocrate & de quelques autres anciens Medecins. La traduction en est correcte & fidele ; elle a été faite sur la comparaison des textes dans les différentes éditions & dans les manuscrits.

GALEOBDULON, nom qu'employent Oribase & Dioscoride, pour *Galeopsis*.

GALEONYMUS, autrement appellé *Galeus*. Voyez *Galeus*.

GALEOPSIS, *chanvre bâtard*.

Voici quels sont ses caracteres :

Sa fleur est une espece de tuyau découpé par le haut en deux levres, dont la supérieure est creusée en cuilleron ; & l'inférieure divisée en trois parties dont celle du milieu est la plus grande ; son calyce est comme un entonnoir fendu en cinq pointes.

Boerhaave fait mention de quatorze especes différentes de *galeopsis*, sur lesquelles il n'y a que les quatre suivantes qui aient des vertus médicinales connues.

1. *Galeopsis, procerior, fœtida, spicata*, Tourn. Inst. 185. Elem. Bot. 154. Boerh. Ind. A. 162. Rupp. Flor. Jen. 182. Dill. Cat. Giss. 97. *Galeopsis*, Offic. *Galeopsis vera*, Ger. Emac. 704. Mer. Pin. 44. *Galeopsis legitima Dioscoridis*, Park. Theat. 908. Raii Hist. 1. 548. Synop. 3. 237. *Galeopsis Dioscoridis*, Merc. Bot. 1. 37. Phyt. Brit. 45. *Galeopsis, sive Urtica iners magna fœtidissima*, J. B. 3. 853. *Lamium maximum sylvaticum fœtidum*, C. B. Pin. 134. *Stachys sylvatica*, Rivin. Irr. Buxb. 312. *Stachys fœtida sepium flagellis reptatricibus*, Hist. Oxon. 3. 382.

Le *galeopsis* a une odeur de bitume & d'huile fétide ; un goût herbeux, un peu salé & astringent, & ne teint pas le papier bleu, ce qui donne lieu de croire que son sel participe beaucoup de la nature du sel naturel de la terre, qui dans cette plante est enveloppé dans une grande quantité de soufre & de parties terreuses.

Il est vulnéraire & fort adoucissant. L'huile tirée de cette plante par infusion est excellente pour les brûlures & pour les blessures des parties tendineuses. A la campagne on emploie utilement l'infusion de ses feuilles & de ses fleurs pour la colique néphrétique, les tumeurs scrophuleuses & la pleurésie. On en peut faire un extrait qui se conservera tout l'hiver. TOURNEFORT.

Cette plante passe pour amollir les tumeurs dures, les cancers, les tumeurs appellées *panus* & les parotides. On la recommande aussi comme bonne contre la putréfaction, la gangrene & les ulceres phagédéniques. Boerhaave l'estime très-bonne dans les paroxysmes hystériques.

2. *Galeopsis, palustris, folio betonicæ, flore variegato*, Tourn. Inst. 185. Dill. Cat. Giss. 109. Boerh. Ind. A. 162. Rupp. Flor. Jen. 183. *Panax coloni*, Offic. Ger. 858. Emac. 1005. *Marrubium aquaticum acutum*, Ger. 565. *Galeopsis angustifolia fœtida*, J. B. 3. 804. *Stachys palustris fœtida*, C. B. Pin. 216. Hist. Oxon. 3. 383. *Stachys palustris*, Rivin. Irr. Mon. Buxb. 312. *Sideritis Anglica strumosa radice*, Park. Theat. 587. Raii Hist. 1. 563. Synop. 3. 242. Mer. Pin. 113. *Sideritis 1. gravis odoris*, Merc. Bot. 1. 68. Phyt. Brit. 113.

Les racines de cette plante serpentent fort loin dans la terre, & ont des nœuds & des bosses d'espace en espace. Ses tiges s'élevent à deux ou trois piés de haut, & sont d'une forme quarrée à arête non rabatue & presque coupante ; elles ne portent que peu de branches. Ses feuilles viennent aux jointures à quelque distance les unes des autres, sur des pédicules fort courts ; elles sont longues, velues & étroites, dentelées vers les bords & d'une odeur extremement forte. Ses fleurs naissent au sommet des tiges, sont fort larges & d'un rouge foncé, surmontées d'un casque, dont les levres sont tachetées de blanc, placées chacune sur un calyce raboteux découpé en cinq pointes, & contenant quatre semences noires. Elle croît dans les fossés & dans les lieux aqueux, & fleurit en Juin & en Juillet. On fait usage de ses feuilles.

On la donne pour un excellent vulnéraire, & Gerard dans son Herbier la recommande fort en cette qualité. On la dit bonne pour la cure des plaies contuses, si on en fait un cataplasme avec de la graisse de cochon, & qu'on l'applique sur la partie blessée. Elle arrête toutes sortes d'hémorrhagies.

Césalpin, qui lui donne le nom de *tertiola*, la dit bonne pour la cure des fievres tierces.

Cette plante contient un peu de sel ammoniac enveloppé dans une grande quantité d'huile fétide. Ses feuilles sont ameres, sentent mauvais & ne teignent que très-difficilement le papier bleu. Toute la plante est vulnéraire & adoucissante.

3. *Galeopsis, sive urtica iners, flore luteo*, J. B. 3. 323. Rupp. Flor. Jen. 183. Tourn. Inst. 181. Elem. Bot. 154. Boerh. Ind. A. 162. *Leucas montana*, Offic. *Lamium luteum*, Ger. 567. Emac. 702. Park. Theat. 606. Raii Hist. 1. 560. Synop. 3. 240. Mer. Pin. 69. *Lamium folio oblongo luteum*, C. B. Pin. 231. Hist. Oxon. 3. 385. *Lamium flore luteo*, Merc. Bot. 1. 46. Phyt. Brit. 65. Rivin. Irr. Mon. *Lamium spurium flore luteo*, Volck. Flor. Nor. 239. *Galeopsis*, Chab. 435. *Galeobdulon*, Dill. Cat. Giss. 49.

Elle vient dans les bois & parmi les buissons, & fleurit en Mai. On dit qu'elle résiste au poison des animaux venimeux, singulierement des animaux marins. DALE, d'après *Dioscoride*.

4. *Galeopsis, lutea, amplioribus foliis maculatis*, Tourn. Inst. 186. Elem. Bot. 154. Boerh. Ind. A. 162. *Milzadella, lamium maculatum, urtica lactea*, Offic. Mont. Ind. 48. *Lamium luteum foliis maculatis*, Sath. Hort. Ed. *Lamium maculatum*, C. B. Pin. 231. Raii Hist. 1. 560. Hist. Oxon. 3. 385.

Elle vient dans les jardins & fleurit en Juin. Les feuilles sont la partie dont on se sert, & leurs vertus sont les mêmes que celles du *lamium album, non fœtens, folio oblongo*, ou archangel blanc. Voyez au mot *Lamium*.

Galeopsis, sive urtica iners, floribus albis, est un des noms du *lamium, non fœtens, folio oblongo*.

Galeopsis, sive urtica iners, folio & flore minore, est un des noms du *lamium, purpureum, fœtidum, folio subrotondo, sive galeopsis Dioscoridis*.

GALERITA, *alouette*. Voyez *Alauda*.

GALEUS, poisson de mer, qu'on appelle autrement *Mustelus spinax*, Offic. Bellon. de Aquat. 136. *Galeus acanthias*, Rondel. de Pisc. 1. 373. Gesn. de Aquat. 607. Jonf. de Pisc. 16. *Galeus acanthias sive spinax*, Aldrov. de Pisc. 399. Raii Icht. 56. Ejusd. Syn. Pisc. 21. *Galeus acanthias, mustelus pinax*, Charl. Pisc. 8. *Canis marinus aut galeus*, Schonef. Icht. 29. *Le chien de mer*.

Ce poisson se retire sous l'eau dans des lieux caverneux ;

sa peau qui est extremement rude sert aux Ouvriers à polir l'albâtre, le marbre & autres choses dures: mais je ne sai aucune partie de ce poisson qui soit d'usage en Medecine. Dale.

GALEXIAS, γαλεξίας, espece de *mustelus* ou *galeus*, mais plus délicat & d'une chair plus tendre; raison pour laquelle les Romains en faisoient un grand cas. Galien, *de Al. Fac.*

GALGALUS, GALGULA, GALGULUS. Voyez *Galbulus* ou *Galbula*, qui est la même chose.

GALIA. Dans l'*Antidotarium*, il y a une description de deux sortes de *galia*; le pur & l'aromatique. Le pur ou simple est composé de noix de galle, de dattes cueillies avant leur maturité & de myrobolans embliques. L'aromatique est un mélange de quelques parfums, comme le musc & autres. Saumaise, *Plin. Exercit.*

Galia moschata ou muscata. Dans le *Viaticum* de Constantin il est souvent parlé du *galia muscata*, qui n'est autre chose que le *galia* odoriférant ou aromatique. Le même Auteur parle en plusieurs endroits du *galia*, sans ajouter l'épithete de *muscata*. Dans l'Antidote de Myrepse appellé *Dialacca*, le *galia moschata* est un des ingrédiens qui y entrent; & l'Antidote 424. est appellé γαλιάς μοσχάτω σκευασία, « préparation ou composition de *galiatum moschatum*, » ou, comme Fuchsius le traduit, *compositio moschata*. Il consiste en plusieurs ingrédiens dont un entre autres est la noix muscade; on y fait aussi entrer la canelle: mais rien du *galia zibettina*, ou *galia* de civette, qui est un parfum fort rare, qu'on appelle *galia*, du Grec γαλῆ, belette; car la civette est une espece de belette. De même le *galia muscata* ou *aromatica* d'Avicenne, ou celui qui est composé de myrobolans embliques, de noix de galle, de dattes cueillies avant leur maturité, & autres simples, quoique ce soit toute autre chose que le *galia zibettica*, ne laisse pas d'en porter le nom, parce qu'il a une odeur fort agréable, toute semblable à celle de la fiente de cet animal. Saumaise.

Le même Auteur observe qu'il seroit peut-être plus à propos de l'appeller *gallia moschata*, à cause des noix de galle qui sont un des ingrédiens qui entrent dans sa composition.

GALIANCONES. Voyez *Anci.*

GALIAS, nom d'un poisson plus petit que le *galeus*, qu'on appelle autrement *asellus* & *catellus*. Castelli.

GALIOPSIS, qu'on lit dans Ray & Dioscoride, est la même chose que *galeopsis*.

GALLA, *noix de galle*. Voyez *Quercus*.

GALLATURA, la partie du blanc d'œuf, qui est un peu plus dense & plus serrée que le reste, & par où l'on croit connoître que l'œuf n'est pas clair, & qu'étant couvé il en sortira un poulet. Castelli.

GALLERIDAS, *Poisson*, le même que *Asellus*. Castelli.

GALLIA MOSCHATA, composition de trochisques cordiaux & corroborans, dont les ingrédiens sont le musc, l'ambre & le bois d'aloès. La dose est depuis huit grains, jusqu'à un scrupule. C'est ainsi que l'ordonnoit Mesué. Lemery, *Pharmacop. Univ. p.* 25.

Voici comme on prépare ces trochisques.

Prenez *bois d'aloès, cinq dragmes;*
ambre-gris, trois dragmes;
musc, une dragme;
mucilage de gomme adraganth, extrait avec de l'eau.

Faites des trochisques.

GALLICUS MORBUS, voyez *Lues venera*.

GALLINA AQUATICA, Offic. *Gallinula chloropus major*, Aldrov. Ornith. 3. 450. Will. Ornith. 232. Raii Ornith. 312. Ejusd. Synop. A. 113. Jonf. de Avib. 111. *Gallina chloropus*, Charl. Exer. 112. *Gallus palustris*, Mer. Pin. 174. *Poulette d'eau*, Bellon. des Oise. 211. *Poule d'eau*.

On la trouve ordinairement dans les étangs, aux environs des Châteaux. Les parties qu'on en emploie en Medecine, sont le jabot, les plumes, & les cendres des plumes.

On recommande le jabot pour l'asthme; la fumée des plumes passe pour être bonne dans les paroxysmes hystériques; & leurs cendres, quand elles sont brûlées, sont propres à dessécher les ulceres invétérés & les fistules. Dale.

GALLINA DOMESTICA.

Gallus & *Gallina*, Offic. Schrod. 5. 317. *Coq* & *Poule*.

Toutes les parties de l'animal sont de quelque usage; & singulierement, le cerveau, les tuniques du ventricule ou le jabot, les testicules, le fiel, la graisse, le gosier, la fiente & les œufs.

Une *poule* ouverte en deux & appliquée sur la tête toute chaude encore, opere un très-bon effet dans la phrénésie, la céphalalgie, & les autres désordres de cette partie. On dit qu'appliquée de cette même maniere, elle guérit les morsures des animaux venimeux. On dit qu'appliquée sur un charbon pestilentiel, elle en tire tout le poison; & ce qui mérite d'être observé, appliquée sur une plaie récente, elle en arrête l'hémorrhagie. Si on lui plume la queue toute vivante, & qu'on applique la partie plumée sur des bubons, elle en attire toute la malignité. Sa cervelle est d'une qualité incrassante & arrête les flux immodérés. La tunique intérieure de son ventricule, séparée, séchée & pulvérisée, a la vertu d'affermir & de fortifier l'estomac, & par cette raison de réprimer les vomissemens & le cours de ventre; elle peut aussi servir de lithontriptique. On dit que les testicules du coq ont une vertu merveilleuse pour réparer les forces épuisées par les maladies, pour suppléer la semence virile, & pour exciter au coït. Le fiel frotté sur la peau en emporte les taches; il est bon aussi pour les yeux. La graisse de *poule* & de chapon est échauffante, humectante, émolliente, & lénitive, & est d'une nature mitoyenne, entre la graisse de porc & celle d'oie, dont elle corrige l'acreté; elle est bonne pour les fissures des levres, les maux d'oreilles & les pustules des yeux. Le cou du coq passé au feu, mais non pas tout-à-fait brûlé, écorché ensuite & desséché, pris le soir avant souper, a la propriété spécifique de remédier à la sortie involontaire des urines pendant la nuit. Solenand. *Sect.* 4. *Conf.* 11. Sa fiente produit tous les mêmes effets que celle du pigeon, mais dans un degré inférieur: on s'en sert singulierement dans les douleurs du colon & de l'utérus; elle est aussi très-bonne dans la jaunisse, la pierre, & la suppression d'urine; la partie blanche est la meilleure pour tous ces effets. Leurs cendres répandues sur les achores & autres maux semblables de la tête, les dessèchent: la partie jaune de la fiente, fait reprendre les parries ulcérées de la vessie. Quant aux œufs, on en emploie en Medecine toutes les parties, les coquilles, les membranes, le blanc & le jaune. Les coquilles sont lithontriptiques, & ont la vertu d'incifer le mucilage tartareux. Les membranes prises intérieurement ou employées en dehors, ont une qualité diurétique; on les applique sur le prépuce des enfans. Le blanc est réfrigérant, astringent & agglutinant; employé avec le bol commun; il est d'un fréquent usage pour la rougeur des yeux, & pour consolider les plaies. Il sert aussi très-utilement en qualité d'anacolleme dans les fractures & autres accidens semblables. Hippocrate donnoit trois ou quatre blancs d'œufs à ses malades dans la fievre, pour réfrigérans & pour discussifs. Le jaune d'œuf est anodyn, maturatif, digestif & relâchant; raisons pour lesquelles on l'emploie souvent dans les clysteres; on l'emploie aussi sur le nombril des

des enfans, avec un peu de sel dans une coquille de nix, pour leur provoquer des selles. SCHRODER. DALE.

Voyez *Alimenta*; *Capo*, *Albumen* & *Fibra*.

GALLINAGINIS CAPUT, *Caroncule*, ou éminence qui est dans l'uretre près de l'endroit où les vaisseaux séminaux envoyent la semence dans ce canal. Son usage est d'empêcher que la semence ne cause un gonflement doulonreux en allant henrter contre l'orifice du côté opposé. On l'appelle aussi *Galli gallinacei caput*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec une tête de coq.

GALLINAGO, Offic. *Scolopax*, Charl. Exer. 112. Raii Ornith. 281. *Scolopax*, *Gallinago maxima*, Ejusd. Synop. A. 104. Will. Ornith. 213. *Beccassine*. Bellon. des Oif. 116. *Scolopax*, *sive perdix rustica*, Aldrov. Ornith. 3. 471. Jonf. de Avib. 110. *Rusticula vel perdix rustica major*, Gesn. de Avib. 444. *Rusticola major*, *scolopax*, *Gallinago*, Mer. Pin. 173. *Beccasse*.

On dit qne les cendres de la *beccasse* brûlée sont lithontriptiques. La *beccasse*, considérée comme aliment, passe pour être nourrissante, fortifiante & restaurante: mais elle ne se digere pas tout-à-fait si aisément que les autres oiseaux dont la chair est blanche. Ses sels sont extremement exaltés par son exercice continuel, ce qui fait que sa chair est un aliment propre pour les personnes en qui il y a une trop grande quantité d'acides.

La *Gallinago minor*, est la *beccassine* ou le francolin dont les propriétés sont à peu près les mêmes que celles de la *beccasse*, si ce n'est que la chair de la premiere se digere plus aisément & passe pour être plus délicate.

GALLIVASSA, qu'on appelle aux Indes *Tropillo*, est une espece de corbeau du Mexique, presque aussi gros qu'un aigle. Il contient beaucoup de sel & d'huile volatile; & on dit que sa chair est salubre à manger dans la petite vérole. LEMERY, *des Drogues*.

GALLINULA, voyez *Gallina aquatica*.

GALLITRICHO AFFINIS; un des noms du *Lamium*, *maximum fœtens purpureum*, *galea germini*.

GALLITRICHUM, nom que l'on donne à plusieurs especes de *sclarea*. Voyez *Sclarea*.

GALLITRICHUM, FOLIO ROTONDIORE, nom que l'on donne à la *Melissa peregrina*, *caule brevi*, *plantaginis folio*.

GALLIUM, *Caille-lait*.

Voici ses caracteres:

Il ressemble à la *Mollugo* en toutes choses, si ce n'est en ce que ses feuilles sont plus tendres.

Boerhaave fait mention des cinq especes suivantes de cette plante.

1. *Gallium luteum*, Ger. 967. Emac. 1126. Park. Theat. 564. C. B. Pin. 335. Raii Hist. 1. 442. Synop. 3. 224. Dill. Cat. Giss. 82. Hist. Oxon. 3. 327. Tourn. Inst. 115. Elem. Bot. 94. Boerh. Ind. A. 148. Rupp. Flor. Jen. 2. Mer. Pin. 44. Mer. Bot. 1. 37. Phyt. Brit. 45. Buxb. *Gallium*, Offic. Chab. 548. *Gallion verum*, J. B. 3. 70. DALE. *Caillet jaune*.

Cette plante a de longues racines, d'où s'éleve plusieurs tiges carrées & foibles à la hauteur d'un pié ou deux, environnées aux endroits des jointures de petites feuilles déliées & étroites d'environ un pouce de long arrangées orbiculairement; la couleur des tiges est d'un verd foncé. Aux sommités des tiges, aussi-bien qu'aux moindres branches qui naissent sur les côtés, naissent des fleurs d'une seule piece, semblables à celles du grateron, découpées en quatre parties, d'une odeur fort agréable; le calyce devient un fruit à deux graines attachées au même endroit, & de figure sphérique. Elle croît sur les hauteurs & dans les mauvaises terres; & fleurit au mois de Juin & de Juillet. Toutes les parties de la plante sont d'usage.

Cette plante est dessiccative & incrassante, bonne pour arrêter toutes sortes de flux & d'hémorrhagies, & pour la guérison des plaies. Quelques-uns en recommandent la décoction pour la goute. Un bain de cette plante est bon pour délasser quelqu'un fatigué d'avoir trop marché, si l'on y laisse tremper ses piés quelque-tems. Dans les Pays Septentrionaux on se sert de cette plante en guise de présure pour faire prendre le lait; & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *caille-lait*; ses fleurs contiennent un acide qu'on peut en séparer par la distilation. Cette plante n'est gueres d'usage dans les boutiques.

Elle est vulnéraire & déterfive: on l'emploie en Catalogne pour l'épilépsie. Le sirop qu'on fait avec le suc de ses fleurs est apéritif & emmenagogue. Tabernæmontanus dit que la décoction de cette plante est très-bonne pour sécher la gale de la tête des petits enfans, en les en bassinant souvent. TOURNEFORT.

L'infusion en forme de thé de cette plante est recommandée comme salutaire, dans la goute, & les maladies qui dépendent du genre nerveux.

2. *Gallium saxatile*, *glauco folio*, Bocc. Mus. part. 2. Tab. 116. F. 115.
3. *Gallium rubrum*, C. B. P. 325.
4. *Gallium nigropurpureum*, *montanum*, *tenuifolium*. Col. 1. 298.
5. *Gallium album*, *linifolium*. Barr. Obs. 99. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 149.

GALLOPAVO, *le Paon*. Voyez *Pavo*.

GALLOS, γάλλος, *Eunuque*; ce terme est synonyme à *Dropax*, dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 19.

GALLUS. Voyez *Gallina*.

GALREDA, sorte de gelée faite des parties cartilagineuses d'animaux bouillis. Dans Paracelse, *Lib. II. de Morb. Metallifossor.* il est employé pour signifier une moisissure excrémentitielle.

GALTIHENUM & GALITHENUM, terme employé dans Paracelse, dont la signification n'est pas fort claire: tout ce qu'on en peut conjecturer, c'est qu'il semble avoir voulu nous faire entendre par ce mot, une certaine vertu occulte renfermée dans l'essence de momie pour la cure de l'épilépsie.

GAM

GAMAHEU, *Gamahæi*, *Gamathæi*, sont des pierres sur lesquelles les vertus céléstes & les constellations sont gravées en caracteres merveilleux, ou en figures & en représentations, comme on en trouve quelquefois, travaillées par les mains de la nature dans l'épaisseur des montagnes & sur les bords des rivieres. RULAND. JOHNSON.

Le *Gamaheu* a, dit-on, une force astrale pour mouvoir les esprits & les élémens du corps humain. Paracelse a beaucoup de foi à ces images ou caracteres tracés sur les *Gamahés*, comme étant visiblement produits par l'influence du ciel; & il appelle *Gamahæos* la quatrieme espece de magie, qu'on nomme autrement *Art Talismanique*. *Gamahæum conjugium*, étoit une expression familiere aux Mages ou Magiciens, pour signifier la conjonction des vertus céléstes avec les propriétés élémentaires. CASTELLI.

GAMANDRA. Voyez *Gutta Gamba*.

GAMATHA. Voyez *Gamaheu*.

GAMBOGIUM. Voyez *Gutta Gamba*.

GAMBOIDEA (*Gutta.*) C'est encore la même chose que *Gutta Gamba*.

GAMMAROS. Voyez *Cancer*.

GAMMATA (*Ferramenta.*) Ce sont des instrumens de Chirurgie pour cautériser dans une hernie aqueuse;

dont parle P. Eginete, *Lib. VI. cap.* 62. ainsi appellés, parce qu'ils étoient à peu près de la figure d'un *gamma* (γ).

GAMMAUT, nom que les Italiens donnent à une sorte de bistouri crochu; pour ouvrir les abscès, qui est mousse par sa partie postérieure & convexe & tranchant en dedans. SCULTET, *Armamentar.*

GAMPHELE. C'est la même chose que *Gena* ou *Maxilla, joue.* Voyez au mot *Caput.*

GAMPSONYX, γαμψώνυξ, de γαμψὸς, *crochu* ou *courbé*, & ὄνυξ, griffe ou talon; qui a des griffes crochues; épithete qu'on donne aux animaux carnaciers, qui ont des griffes ainsi faites.

GAN

GANGAMON, nom que l'on donne à l'*épiploon*, à cause de la multitude de veines & d'arteres différentes dont cette membrane est parsemée; ce qui la fait ressembler à un filet à pêcher, qu'on appelle en Grec γάγγαμον, *Gangamon.* Quelques-uns appellent de ce nom le *Plexus nervorum*, ou cette contexture de nerfs qu'on voit auprès de l'ombilic. GORRÆUS.

GANGILA, nom que Ray donne au *Sesamum Africanum.* Voyez *Sesamum.*

GANGITIS. Voyez *Gagates*, qui est la même chose.

GANGLION, γάγγλιον, *Ganglion*, est une nodosité & endurcissement du nerf sans douleur, & sans changement de couleur dans la partie; laquelle provient de la concrétion des sucs nerveux, produite par le dérangement ou la lésion des fibres, qui ont été offensées par quelque cause extérieure comme un coup ou une trop grande compression des nerfs. GALIEN, *in Defens. Med. & Com.* 1. *de Artic.*

On le définit aussi une tumeur contre nature, logée immédiatement sous la peau, inégale, indolente, & qui s'écarte de côté, quand on presse dessus.

Il affecte différentes parties du corps; & Paul Eginete nous avertit qu'il peut venir un *ganglion* à la cheville du pié, au carpe & aux articulations. Celse dit qu'il en peut venir à la tête, & qu'alors on les appelle *tubercula*, tubercules. Et Galien, *Com.* 2. *Lib. de Artic.* nous apprend que ce sont des concrétions que forment dans les cartilages & les nerfs les sucs nourriciers de ces parties, & qu'elles proviennent d'une humeur glutineuse & mucilagineuse. Hippocrate. *Lib. de Artic.* dit qu'on a coutume d'ouvrir ces *ganglions*, qui contiennent une chair lâche & mucilagineuse, comptant y trouver quelque humeur & qu'on n'y en trouve point; mais qu'au reste cette opération inutile n'entraîne aucunes mauvaises suites pour le malade.

Les Modernes ont borné la signification de ce terme, aux tumeurs dures & roulantes, qui se forment à la partie interne & externe du carpe, mais sans que le malade en ressente aucune douleur ou souffrance considérable. Les Allemans appellent ce mal *oberbein*, qui répond au mot *hyperostose*; soit parce que cette espece de tumeur se forme toujours sur les os, soit parce que quelquefois elle devient, à peu de chose près, aussi dure qu'un os. Mais quoique le *ganglion* ressemble si fort aux tumeurs enkystées, que Celse n'a pas fait difficulté de les comprendre sous ce dernier genre; cependant ils different, en ce que la tumeur que nous appellons à présent *ganglion*, ne vient guère qu'au poignet ou aux mains; au lieu que les tumeurs enkystées se peuvent former à toute autre partie du corps. Quelques Modernes persistent encore à donner le nom de *ganglion*, aux tumeurs dures & mobiles de la tête, mais plus spécialement à celles du front. Voyez la Dissertation *de Ganglio*, publiée à Altorf en 1717.

Quant à la cause du *ganglion*, cette tumeur semble provenir en général, dit Sennert, *Liv. V.* de sa *Praxis Medica*, d'humeurs, qui en conséquence d'un coup, d'une chute, d'une contusion, d'une détorse, d'une luxation, ou autre violence externe, faite aux tendons & aux ligamens des mains, se sont amassées & épaissies entre les fibres & les tuniques, & se sont accumulées par degrés, au point de former une tumeur aussi grosse qu'une aveline, une muscade, une noix, ou même quelquefois, un œuf de pigeon.

Blancard dans sa *Collect. Med. Phys.* nous apprend que le célebre Ruisch trouva une fois dans un cadavre un *ganglion*, qui étoit diaphane, comme l'humeur crystalline de l'œil. En 1736. à Helmstadt, j'en ai vu moi-même, dit Heister, extirper un semblable par mon fils, de la grosseur d'une muscade, qui s'étoit formé sur la partie externe du carpe d'une jeune femme. Cyprianus dans son Traité *de Fœtu tubâ Fallopianâ extracto*, nous apprend que les *ganglions* se forment d'une certaine lymphe à-peu-près semblable à du blanc d'œuf, qui s'est déchargée dans les gaines des tendons, mais qui ne vient jamais à suppuration. J'en suis convaincu pour l'avoir vu par moi-même.

Autant les *ganglions* sont différens les uns des autres par leur grosseur, autant varient-ils quant au nombre. Le plus ordinaire est, qu'il ne se forme qu'un *ganglion* unique: mais il s'en forme quelquefois un grand nombre aux deux mains. Nous en avons un exemple mémorable dans les *Miscellanea Acad. Nat. Curios. Decad.* 1. *An.* 3. *Obs.* 326.

Quant à la figure des *ganglions*, quelques-uns l'ont sphérique, d'autres ressemblent à un gland, ou à un petit œuf. Quelques-uns sont unis & polis; d'autres ont une surface inégale & raboteuse. Quelques-uns poussent beaucoup en saillie, d'autres moins, d'autres point du tout. Quelques-uns, tels, surtout, que ceux qui sont nouvellement formés, se dissolvent aisément; d'autres, tels que ceux qui sont invétérés, sont très-difficiles à résoudre.

Quand les *ganglions* sont récens, ordinairement on vient à bout petit-à-petit de résoudre & de digérer la matiere par des frictions sur la partie prominente; la frottant suffisamment tous les matins avec de la salive d'une personne à jeun, & y appliquant une plaque de plomb qu'on fait porter au malade pendant plusieurs semaines, mettant un bon bandage par-dessus pour tenir la plaque en état. Quelques-uns croyent que le plomb acquiert une qualité plus discussive, si auparavant on l'enduit de mercure. D'autres, plutôt par superstition que pour de bonnes raisons, attribuent une vertu spécifique, sans savoir pourquoi, aux balles de plomb dont a été tué quelque animal sauvage, & singulierement le cerf. D'autres, conformes à Forestus, *Obs. Chirurg. Lib. III. cap.* 9. font appliquer sur le *ganglion*, l'*emplastrum de ammoniaco*; d'autres, l'*emplastrum de ranis cum mercurio*; d'autres recommandent comme le moyen le plus sûr de procurer la guérison, de frotter assidument & souvent la partie affectée, avec de l'huile de Petrole, avec l'huile des Philosophes, ou l'huile de savon. Quelquefois les *ganglions*, surtout s'ils sont récens, & ont été traités avec les digestifs que je viens de dire, disparoissent tout-à-coup lorsque le Chirurgien vient à appuyer le pouce dessus. Voyez Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 9. & *Add.* Muysius, *Prax. Chirurg. Dec.* 2. *Obs.* 8.

Meekren, dans ses *Observat. Chirurg. cap.* 44. nous apprend qu'on peut guérir le malade avec autant de succès & de promptitude, en lui faisant mettre la main sur une table, & frappant plusieurs fois sur la tumeur avec le poing. C'est apparemment là la raison pourquoi Muysius, dans l'Ouvrage que nous venons de citer, ordonne à l'égard des *ganglions* invétérés, qu'on ne sauroit résoudre ni digérer par la pression, qu'on frappe dessus avec un marteau ou maillet de bois garni de plomb; qu'ensuite on y applique l'*emplastrum de ranis cum mercurio*, pour empêcher qu'il ne s'en reforme un nouveau. On dit aussi qu'Helvetius s'est servi d'un maillet de bois pour cet usage. Voici, je crois, la raison pourquoi on peut guérir un *ganglion* par cette voie: c'est que la membrane ou l'enveloppe du tubercule étant rompue par la force des coups, la matiere qui s'y étoit amassée & épaissie, en est chassée en peu de

tems, & est ensuite dissipée petit-à-petit par les frictions & par les remedes digestifs. Mais en frappant sur le *ganglion*, il faut bien prendre garde à ne pas blesser les autres parties de la main, & singulierement les os; car ce seroit jetter le malade dans d'autres accidens bien terribles. Quand cette voie n'a pas réussi, ou qu'on n'ose pas la hasarder, il faut traiter le *ganglion*, comme on feroit une tumeur enkystée, c'est-à-dire, l'inciser avec le bistouri, ou l'extirper par des corrosifs convenables. Nous apprenons de Solingen, *Lib. IV. cap.* 14. *de sa Chirurgie*, qu'il se servoit avec succès du bistouri pour cet usage; & j'ai moi-même extirpé beaucoup de *ganglions* de cette maniere. En faisant l'incision, il faut bien prendre garde de blesser les tendons ou les ligamens adjacens. Quant à la méthode d'appliquer sur la partie affectée, la main d'un mort ou celle d'un septieme fils, en marmottant certaines paroles pendant la nuit, quand la Lune est dans son déclin; c'est une pratique si superstitieuse & si peu raisonnable, quoique recommandée, qu'il ne faut qu'avoir du bon sens pour la mépriser souverainement. Le Lecteur pourra cependant, par curiosité, consulter à ce sujet les Observations de Clacius, où il verra des méthodes de cette espece recommandées pour la cure du *ganglion*. HEISTER, *Chirurg.*

Outre les significations du mot *ganglion*, que nous avons dites, on le prend aussi pour un nœud, qui se trouve souvent dans la longueur d'un nerf, sans qu'il soit pour cela affecté d'aucune maladie. Car par tout où un nerf se partage en deux branches, ou reçoit quelque branche d'un nerf supérieur; en un mot, par tout où deux nerfs se joignent ensemble, il y a un *ganglion*, plus ou moins considérable; comme on peut le voir au commencement de tous les nerfs de la moelle spinale, & en quantité d'autres endroits du corps.

GANGRÆNA, *Gangrene*. Outre ce que nous en allons dire ici, on pourra encore consulter l'article *Inflammatio*.

La *gangrene* est un désordre d'une partie molle du corps, tendant à la mortification, en conséquence de ce que les humeurs vitales sont empêchées par quelque cause de couler dans les arteres, & ne peuvent point être ramenées par les veines; au lieu que le sphacele détruit absolument toute action vitale dans la partie affectée, tandis que la vie continue dans toutes les autres parties.

Galien, *de Method. medend. ad Glaucum, Lib. II. cap.* 11. donne une définition fort exacte de la *gangrene*, dans les termes qui suivent. « La *gangrene*, dit-il, est une « mortification qui n'est pas encore formée, mais qui « le sera incontinent, au moindre accroissement d'in« flammation. » Ou si l'on veut: « on dit qu'il y a *gan*« *grene* quand une partie du corps qui n'est pas encore « mortifiée, est cependant dans un tel degré d'inflam« mation, qu'elle ne manquera pas de le devenir bien« tôt. »

Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 19. selon son usage, donne la même définition que Galien: mais il avertit auparavant, que toute inflammation qui n'est point résoute (διαφορεμένη) ni convertie en pus, dégénere pour l'ordinaire, ou en *gangrene*. ou en sphacele. La *gangrene* est donc un commencement de mortification. On distinguera aisément la *gangrene* formée d'avec l'inflammation par les signes qui vont être indiqués. Mais ce qu'il n'est pas aisé de déterminer de même; c'est, quand l'inflammation dégénere en *gangrene*, ou le moment où la *gangrene* commence à être formée par l'inflammation; car la vie n'est pas entierement détruite par la *gangrene* dans la partie affectée, dès l'instant même que l'inflammation de la partie molle commence à tendre à la mortification. Galien, *Comm.* 4. sur Hippocrate, *de Artic.* a observé cette circonstance; après avoir remarqué que la *gangrene* est un désordre mitoyen entre le sphacele & la violente inflammation; & qu'autant il est plus violent que l'inflammation, autant l'est-il moins que le sphacele; il ajoute ce qui suit: « nous « confondons quelquefois les noms des maladies qui « tiennent l'une à l'autre, en appliquant à l'une celui « de l'autre, qui en approche à la vérité, mais qui n'est « pourtant pas de la même espece & de la même na« ture: c'est ainsi que quelquefois, lorsqu'une violente « inflammation est venue au point que la couleur de la « partie change, & que le malade n'y sente plus de « douleur, nous l'appellons *gangrene*, quoique ce ne la « soit pas encore, mais qu'elle y conduise seulement « de bien près, pour peu qu'on la néglige. »

Celse semble avoir employé indistinctement les mots de cancer & de *gangrene*; car il s'exprime en ces termes, *Lib. V. cap.* 26. « Le cancer est formé par une violente « inflammation, par une chaleur immodérée, par un « froid excessif, quelquefois il vient de ce qu'on aura « serré un bandage trop fort sur une plaie; il peut aussi « avoir pour cause la vieillesse, ou la mauvaise habi« tude du corps. » Ensuite il donne une description du cancer, qui convient en tout à la *gangrene* & au sphacele; car Celse distingue le cancer d'avec le carcinome, & il ajoute ce qui suit: « Quelquefois on voit se dé« clarer ce que les Grecs appellent γάγγραιναν: ce qu'on « appelle cancer arrive à toute partie du corps; au lieu « que la *gangrene* n'arrive qu'aux parties du corps les « plus saillantes, comme entre les ongles & les aisselles, « ou les aines; & singulierement aux personnes âgées, « ou d'une habitude de corps vicieuse. » Ensuite il continue de décrire tous les signes de la *gangrene*, qui gagne & dégénere enfin en vrai sphacele. D'où nous avons raison de conclurre, que ce que Celse appelle *gangrene* aux extrémités du corps, est le même mal qu'il appelle cancer dans les autres parties. Dans le même chapitre, où il décrit les mesures qu'il faut prendre pour la cure de la *gangrene*; voici les avis qu'il donne. « Quelquefois tous les secours qu'on donne au « malade sont inefficaces, & le cancer ne laisse pas de « faire du progrès. En ce cas la ressource qui reste, « déplorable en effet, mais pourtant unique, est d'am« puter le membre qui commence à se putréfier, afin « de pouvoir sauver du-moins le reste du corps. » Or il est visible que Celse en cet endroit entend l'amputation d'une des extrémités, affectée par le sphacele, qu'il appelle cancer.

La *gangrene* suit l'inflammation, quand l'obstruction est si considérable qu'on ne la puisse résoudre par aucuns moyens; ou que quoiqu'au commencement de ce désordre, il y eût encore quelques vaisseaux qui ne fussent pas obstrués, ils deviennent tellement comprimés par les vaisseaux adjacens, obstrués & gonflés, que les humeurs ne puissent plus couler le long des arteres, ni par conséquent revenir par les veines qui communiquent aux arteres. Le même malheur arrivera, si par l'impétuosité & la vélocité de la circulation, ou par l'acrimonie des humeurs qui circulent, ou par le concours de ces deux causes, il vient à se rompre tout-à-coup des vaisseaux dans la partie enflammée, & que les humeurs qu'ils auront déchargées commencent à se putréfier. L'une & l'autre cause empêchera le cours du fluide arteriel vers cette partie, & par conséquent aussi le retour du sang veineux; d'où il s'ensuit que toute la partie ainsi affectée, n'aura plus de communication vitale avec le reste du corps; & tendra immédiatement à la putréfaction, en conséquence de ce changement spontané, commun à toutes les parties des animaux. Il faut donc ici une cure toute autre que dans le cas de la suppuration, par laquelle il se fait une douce séparation des extrémités des vaisseaux qui étoient obstrués, & de la matiere qui les obstruoit, où il y a, à la vérité, quelque dépravation dans les liquides, mais dépravation en même-tems, qui est l'effet de la victoire de la nature qui surmonte le mal; au lieu que la putréfaction annonce que la nature elle-même est vaincue, comme l'observe très-bien Galien. Car il dit, que

si la chaleur naturelle s'écarte à l'excès de la température qu'elle doit avoir, le sang alors deviendra putride comme dans un cadavre: mais lorsque cette chaleur subsiste encore en partie, alors il se fait un changement mixte, où influent concurremment la cause contre-nature, & la cause naturelle. La cause contre-nature putréfie: la cause naturelle digere. Dans le cas de la suppuration, la coction se fait par ce qui reste de vie dans la partie qui agit comme cause naturelle, au lieu que dans la *gangrene* la seule cause qui agisse, est la putréfaction qui est une cause contre-nature.

Tant qu'il n'y a que les parties molles qui meurent, ou qui sont mortes, c'est ce qu'on appelle *gangrene*, laquelle, comme nous aurons occasion de le dire dans le § suivant, a son siege principal dans la membrane adipeuse; mais lors qu'une fois les muscles, les tendons, les ligamens, le périoste, & les os même sont affectés d'une mortification parfaite; c'est ce qu'on appelle le sphacele. Or comme dans un cadavre toute action vitale est détruite, aussi-bien dans la totalité du corps, que dans ses parties: voilà pourquoi on ajoute à la définition, que le sphacele suppose une mort complete dans la partie affectée, laquelle pourtant ne s'étend pas aux autres parties. Mais, comme dans la *gangrene*, la chaleur pour l'ordinaire est entretenue dans la partie affectée par les parties voisines & celles de dessous, & qu'elle a coutume d'être la suite d'une violente inflammation qui brûle les parties; que même comme nous venons de le dire un peu plus haut, on appelle par anticipation, *gangrene*, une inflammation très-violente, parce que la *gangrene* est sur le point d'être formée; les Auteurs appellent quelquefois la gangrene, *ignem calidum*, un feu chaud; & le sphacele où toute action vitale cesse, *frigidum ignem*, un feu froid; parce que la partie sphacélée est bientôt aussi froide que l'air qui l'environne, car elle est destituée de la cause qui excite la chaleur, à savoir le mouvement des humeurs dans les vaisseaux.

Mais le mot sphacele n'a pas toujours signifié dans les anciens Medecins une mort complete de la partie affectée. Hippocrate, *de Morbis, Lib. I. cap. 7.* décrit le sphacele du cerveau, qu'il ne décide pas être mortel: il dit seulement qu'il y a peu de gens qui en réchappent, & il indique même dans le Chapitre suivant les moyens d'y remédier. Or il est indubitable que le sphacele, sur-tout à cette partie, ne manquera pas de causer la mort, & même en très-peu de tems, si l'on prend le mot sphacele pour la mortification complete d'un organe si essentiel à la vie.

Galien, *de Locis affectis, Lib. II. cap.* 8. à propos d'un passage d'Archigene ancien Medecin, où se rencontre le mot σφακελώδεις, a observé que la signification de ce mot est fort ambigue, quelques-uns ne lui faisant signifier autre chose qu'une douleur violente; d'autres une inflammation si excessive, qu'elle menace la partie de putréfaction; d'autres enfin la putréfaction même. Il y a d'autres passages d'Hippocrate & de Galien qui font voir que ce mot a été employé dans bien des sens différens, qu'on trouve détaillés dans Gorræus & Fœsius sur Hippocrate: mais les différentes interprétations que nous venons d'en rapporter, suffisent pour notre objet présent.

Ainsi la *Gangrene* n'affecte pour l'ordinaire que le pannicule adipeux, au lieu que le sphacele affecte toutes les parties, sans en excepter les os. La *gangrene* paroît la premiere, le sphacele ne vient qu'après; à moins que la putréfaction ne tire son origine de la corruption de l'os même, de la moelle ou du périoste. Car il arrive quelquefois une sorte de *gangrene* tout-à-fait singuliere, qui ne produit ni fievre, ni inflammation, ni altération dans la couleur naturelle des chairs; & cela aux parties qui couvrent la moelle spinale, lorsqu'elle a reçu une contusion.

On verra au mot *Inflammatio*, que l'inflammation n'arrive à nul endroit plus fréquemment qu'au pannicule adipeux: or comme la *gangrene* est presque toujours la suite d'une violente inflammation, il s'ensuit que l'une & l'autre s'attaquent aux mêmes parties. C'est à quoi il faut faire une grande attention; car souvent les Chirurgiens croyent qu'il y a sphacele, où il n'y a que la *gangrene*, par exemple, dans le cas où il se forme un phlegmon sur le dos de la main, partie où il y a rarement de la graisse, la membrane celluleuse se gonfle souvent d'une maniere surprenante, & quand ce phlegmon est suivi de la *gangrene*, & que la partie se trouve mortifiée fort avant, ils croyent que toutes les parties sont corrompues par le sphacele; tandis que néanmoins, sous cette membrane celluleuse gonflée, les tendons & les muscles sont encore entiers, comme on s'en convainc, si on en sépare les parties corrompues. Si donc dans une partie si peu grasse, l'inflammation peut causer des tumeurs si considérables, elle en produira de bien plus considérables encore, si elle arrive aux fesses, aux cuisses, aux jambes, aux bras, &c. où il y a sur les plus grands muscles une grande quantité de graisse, que la nature y a placée exprès pour faciliter leurs mouvemens par l'huile grasse & lubréfiante que cette graisse contient.

Ainsi, quoique souvent les parties soient corrompues fort avant par la *gangrene*: cependant un grand nombre d'observations chirurgiques nous apprennent, que toute la tumeur est bornée au pannicule adipeux, qu'on sépare par gros morceaux des parties vives qu'il couvre. De cette maniere on conserve quelquefois des membres, lors même qu'il sembloit qu'on ne pût sauver le malade qu'en les extirpant: mais pour le sphacele, il mortifie non-seulement la membrane adipeuse, mais aussi les muscles, les tendons, les ligamens, le périoste & les os.

Si à présent nous considérons que la membrane adipeuse si prodigieusement gonflée, & contenue cependant par la peau encore entiere, presse sur toutes les parties qu'elle couvre; il sera aisé de concevoir que cette seule cause peut détruire entierement toute circulation des humeurs dans les parties ainsi pressées. Joignez à cela que la putréfaction qui suit de près la formation de la *gangrene* peut se communiquer à toutes les parties contiguës; raison pourquoi la *gangrene* paroît ordinairement avant le sphacele. Il y a pourtant des cas où le sphacele se trouve formé sans avoir été précédé de la *gangrene*; comme dans le cas où une forte contusion dans quelque endroit du corps a détruit tout-à-la fois toutes les parties, jusqu'à l'os; ou lorsque par quelque cause que ce soit, les os ou la moelle qu'ils contiennent, ou le périoste qui porte les vaisseaux aux os, & reçoit ceux qui en viennent, sont tellement affectés, que le mouvement vital des humeurs dans les veines & les arteres soit totalement supprimé dans ces parties. On a vu la vérole & le *spina ventosa* corrompre les os de cette maniere, tandis que les parties qui les couvroient étoient encore vives; & en ce cas le désordre montant des parties subjacentes, à celles de dessus, corrompt celles-ci à leur tour; au lieu que dans la *gangrene* ce sont les parties de dessus qui sont affectées les premieres, & celles de dessous ne le sont qu'après; suffoquées pour ainsi-dire par degrés par la pression de celles qui ont été corrompues les premieres.

On fait voir aux articles *Contusa* & *Vulnus*, pourquoi la *gangrene* se forme, lorsque par une violente contusion, par une blessure, ou par toute autre cause, l'épine du dos a été tellement lésée, que le fluide nerveux ne peut plus couler vers les parties situées au-dessous de la plaie; & on a remarqué au même endroit, que la destruction des plus grands nerfs produit les mêmes accidens. Et au lieu que les autres *gangrenes* viennent ordinairement à la suite de fievres & d'inflammations violentes, ou naissent du simple défaut de chaleur naturelle dans l'extreme vieillesse; cette espece-ci, sans être précédée des mêmes symptomes, porte la destruc-

tion dans toutes les parties, lentement à la verité, mais d'une maniere irremédiable.

La *gangrene* & le sphacele ont donc une même cause, mais different par la violence, la durée & la situation.

Lorsque les arteres du corps humain sont tellement changée qu'elles ne peuvent plus transmettre le sang & les autres humeurs, comme elles font dans l'état de santé, y fire les sécrétions nécessaires, & les rendre ensuite aux veines, la mort s'en ensuit. Lorsque ce désordre n'est encore que dans le pannicule & la peau, on l'appelle *gangrene*: mais si toute action vitale est détruite dans une partie du corps toute entiere, c'est alors le sphacele. Ainsi la cause de la *gangrene* & du sphacele est la même; à savoir tout ce qui supprime la circulation, la sécrétion & l'excrétion des humeurs, dans quelque partie du corps.

Mais il faut que la cause qui produit le sphacele, soit plus forte qu'elle n'est lorsqu'elle produit simplement la *gangrene*, par la raison que le sphacele corrompt des parties beaucoup plus solides, telles que les muscles, les tendons & les os; au lieu que la *gangrene* n'opere une mortification complete que sur la membrane adipeuse, substance fort tendre, & sur la peau.

Mais si la même cause qui a produit la *gangrene*, continue d'agir, elle produira aussi le sphacele. Si par exemple une compression externe a supprimé entierement la circulation des humeurs dans la peau & le pannicule adipeux; il est visible que si l'on ne peut pas écarter la cause comprimante, tout ce qui est au-dessous de ces substances jusqu'à l'os, doit être suffoqué, & que par conséquent si cette cause subsiste quelque tems, elle produira infailliblement le sphacele.

Le siege de la *gangrene*, est comme nous avons déja dit, la membrane adipeuse, au lieu que le sphacele affecte toutes les parties; autre circonstance qui sert à distinguer la *gangrene* d'avec le sphacele.

La *gangrene* & le sphacele peuvent donc être produits tous deux par toutes les causes d'où naît l'inflammation, surtout si les fluides restent en stagnation, & que le sang qui circule les vienne heurter avec impétuosité: du nombre de ces causes sont la ligature des veines, leur compression par quelque cause que ce soit, comme par exemple par une tumeur, le grand froid; l'empêchement de la transpiration dans un phlegmon causé par des médicamens astringens, emplastiques, répercussifs & engourdissans, surtout si l'on fait prendre au malade intérieurement des substances acres, ou qu'on en fasse entrer dans les remedes qu'on lui applique extérieurement; les inflammations internes ou externes, les blessures, les contusions, les luxations & les fractures, surtout si les bandages ont été trop serrés; les substances huileuses d'une nature acre, appliquées sur des parties saines ou malades, le lit gardé depuis long-tems, les hernies avec étranglement.

Dans ce Paragraphe & dans le suivant, nous traiterons ces causes capables de produire la *gangrene* & le sphacele.

Premierement, voici une énumération de toutes les causes capables de produire une inflammation; car toute inflammation présuppose une obstruction dans les petits conduits artériels, qui empêche la libre circulation des fluides; de sorte que si cet accident arrive à tous les vaisseaux d'une partie du corps, il s'en ensuivra un sphacele, puisque tout mouvement vital des humeurs sera détruit dans la partie ainsi affectée. Si donc à présent l'on fait attention, que selon la définition de l'inflammation, non seulement le liquide est en stagnation & imperméable; mais qu'en même tems l'impétuosité du sang qui vient heurter contre les parties obstruées, les bat perpétuellement; il est visible que souvent les plus petits vaisseaux seront rompus tout-à-coup, que leurs liquides s'extravaseront & se corrompront; & que de-là naîtra la *gangrene* comme on le fait voir à l'Article *Inflammatio*. Mais comme les arteres doivent porter les fluides aux veines, qui elles mêmes les reportent au cœur, qui les rend à son tour aux arteres, pour opérer la circulation nécessaire du sang dans toutes les parties du corps: toutes les causes qui empêchent que les arteres ne puissent se décharger dans les veines, pourront suffoquer le mouvement vital des fluides dans la partie qu'elles ont obstruée, & conséquemment produire la *gangrene* & le sphacele: mais l'obstruction des veines ne peut jamais arriver sans quelque compression externe, produite par quelqu'une des causes qui suivent.

La ligature des veines. Boerhaave en expliquant ce passage, donnoit pour exemple à ses Auditeurs l'Histoire qui suit.

Un jeune homme de qualité, après un grand souper, où il avoit bû copieusement, de retour chez lui, s'appuya sur sa fenêtre, & s'y étant endormi, y passa la nuit entiere. S'étant réveillé sur le matin, lorsqu'il voulut faire quelque mouvement pour se retirer, les jambes lui manquerent, & il tomba: malheureusement ses jarretieres trop serrées avoient tellement comprimé les veines, qu'elles n'avoient pas pû transmettre le sang aux parties supérieures, tandis que d'autre part, l'impulsion du sang dans les arteres étoit accélérée par l'ivresse; ce qui avoit fait enfler les parties que les jarretieres entouroient, & en avoit encore augmenté par-là l'étranglement. Comme ces causes détruisirent entierement le mouvement vital des humeurs, la *gangrene* se forma aux deux jambes, & de-là gagnant aux cuisses, elle devint bientôt mortelle.

La compression des veines par quelque cause que ce soit. Outre les ligatures, toute cause qui comprime les veines, peut par la même raison produire la *gangrene*. Des observations médicinales & chirurgiques nous ont appris, que la *gangrene* & le sphacele sont survenues de tumeurs cachées dans quelque partie du corps, d'où il n'étoit pas possible de les extirper, ni même de les connoître. Ainsi Hildanus, *cap. 4. de Gangræna & sphacelo*, nous assure en avoir vu un exemple des plus surprenans. Un homme dans la fleur de son âge, d'un excellent tempérament, eut un froid extraordinaire, une pesanteur & une stupeur dans les deux jambes sans connoître aucune cause précédente à quoi il pût s'en prendre. Ces symptomes augmentant par degrés, il s'en ensuivit une *gangrene*, qui ensuite dégénéra en sphacele, lequel monta jusqu'aux genoux, & devint mortel. En disséquant le cadavre, on trouva une tumeur skirrheuse qui comprimoit la partie de la veine-cave descendante, où elle se partage en deux branches qu'on appelle iliaques. L'Auteur ajoute, que pour ne pas être trop long, il omet beaucoup d'exemples semblables dont il a eu connoissance. J'en ai vu moi-même un, dit Van-Swieten, des plus remarquables dans un homme dont la jambe gauche, deux semaines avant sa mort, devint douloureuse, enflée, & à la fin toute œdémateuse, la tumeur étant montée jusqu'au-dessus du genou. Lorsque son pié commença à devenir froid, & le bout des orteils livides, je soupçonnai que la *gangrene* ne tarderoit pas à se déclarer; c'est pourquoi, j'ordonnai qu'on fît perpétuellement sur toute la partie des fomentations anti-septiques. Un Chirurgien fort expérimenté, qui voyoit le malade, fut d'avis comme moi, qu'il y avoit quelque amas de pus caché qui comprimoit la veine iliaque ou la crurale; & en conséquence il jugea que le mal étoit incurable, à moins qu'on ne trouvât moyen d'ôter la cause comprimante. Nous ne pûmes cependant venir à bout de dé-

couvrir où étoit logée la cause du mal ; raison pour laquelle nous nous déterminâmes à continuer simplement l'usage des anti-septiques. Le lendemain nous fûmes fort surpris de trouver la jambe plus chaude & l'enflure considérablement diminuée ; & le malade & ceux qui étoient auprès de lui nous dirent, qu'il avoit rendu par l'anus à plusieurs fois quantité de vents avec efforts & avec bruit. L'enflure de la jambe malade diminua d'heure en heure ; & au bout de deux jours, au moyen de frictions douces que nous lui avions fait faire, elle étoit totalement dissipée. Le malade cependant mourut. En ouvrant le cadavre, je ne trouvai point de pus dans les grandes cavités du corps : mais je trouvai l'intestin colon non couché sous l'estomac, comme il a coutume d'être, mais dessus, & distendu par des vents : sa partie qui descendant à gauche de la rate, est placée derriere les intestins grêles, étoit si contractée, qu'à peine étoit-elle de la grosseur du pouce, & où il s'élevoit de dessous les intestins grêles, il paroissoit enflé. Il paroît très-vraissemblable que le colon extremement distendu par des flatuosités, portant en cet endroit sur la veine iliaque, l'avoit comprimée ; d'où s'en étoit ensuivie la tumeur de la jambe du même côté, laquelle disparut lorsque les flatuosités furent dissipées. Si je ne l'avois vu moi-même dans le cadavre, j'avoue que j'aurois eu peine à croire que de simples flatuosités pussent comprimer une veine de cette grosseur au point de faire craindre la *gangrene*.

Le grand froid. Les molécules du sang sont rendues si compactes par le froid, qu'elles ne peuvent plus circuler librement ; d'où naissent des obstructions. Si donc le froid agit si puissamment sur quelque partie du corps qu'il y congele les liquides qui doivent y circuler, il est visible que la circulation des humeurs dans cette partie sera totalement détruite ; ce qui donnera lieu à une véritable *gangrene*, & même au sphacele, si le froid a pénétré jusqu'aux os. Il est vrai qu'il faut un froid plus vif pour congeler le sang & sa sérosité, que pour congeler de l'eau ; & que la chaleur du corps dans un homme en santé, peut résister même à un grand froid, surtout s'il se donne beaucoup de mouvement : cependant de fâcheux exemples qui ne sont que trop journaliers dans les pays septentrionaux, nous apprennent qu'un froid extreme peut saisir tellement les extrémités du corps, qu'un sphacele subit les fasse tomber en corruption. Ainsi le grand froid produit sur nos corps des effets assez semblables à ceux du feu : l'un & l'autre détruit subitement les parties qui en sont affectées ; ce qui est exprimé très-énergiquement dans ces deux vers de Virgile, *Georg. Lib. I. V.* 92, & 93.

Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Cependant la *gangrene* & le sphacele qui viennent de froid, se distinguent des autres *gangrenes* par des signes qui leur sont particuliers, comme on l'expliquera plus bas ; & doivent par conséquent être traités différemment, comme on le fera voir. Or, aucune cause ne produit la *gangrene* si subitement qu'un froid qui succede immédiatement & sans gradation à une chaleur considérable. A ce sujet, M. de la Motte dit dans son *Traité complet de Chirurgie*, *Tom. III.* qu'au mois de Juillet un domestique voulant nettoyer un puits qui étoit fort profond, fut frappé d'un froid extreme & d'une douleur aiguë au gros orteil du pié gauche, laquelle bien-tôt après monta jusqu'à la cheville du pié. Toute cette partie étoit affectée d'un vrai sphacele, lequel au bout d'une heure avoit déja gagné jusqu'au milieu de la jambe, & alloit infailliblement devenir mortel, si l'on n'eût extirpé le membre assez à tems.

L'empêchement de la transpiration, &c. On verra à l'article *Inflammatio* combien l'empêchement de la transpiration est contraire à la cure de l'inflammation ; & que souvent il en survient des suites les plus fâcheuses pour avoir appliqué sur quelque partie des substances grasses, surtout si on en a mêlé qui soient d'une natre acre. On verra aussi au même article, que les astringens, les substances froides & les médicamens emplastiques font promptement dégénérer l'inflammation en *gangrene*. Car le flegmon proprement dit, ne se forme que dans des parties où il y a des étranglemens de vaisseaux assez larges, soit par leur capacité naturelle, soit par leur dilatation accidentelle de contenir du sang rouge : ainsi il pourra arriver que la circulation, quoique obstruée dans les grands vaisseaux, continue néanmoins d'être libre dans de plus petits : or, la *grangrene* narrive que quand la circulation vitale des humeurs est arrêtée dans toutes les différentes classes de vaisseaux d'une même partie du corps. Ainsi, tout ce qui empêche la transpiration dans quelque partie enflammée, est capable de produire la *gangrene*, en arrêtant le mouvment des liquides dans les plus petits vaisseaux, dans le tems que les grands sont déja obstrués par l'inflammation. Des observations médicales nous ont appris, qu'souvent l'application de pareils topiques sur des parties enflammées a de fâcheuses suites.

Une fille qui avoit une fievre ardente continue, précisément pendant la canicule, lors même qu'elle étoit dans son jour critique, brûlante & en sueur par l'ardeur de la fievre, s'avisa de tremper ses mains dans de l'eau de puits extrement fraîche ; aussi-tôt toute la potion des mains qui avoit trempé dans l'eau devint douloureuse & enflée, & prit par degré une couleur livide. Hildanus, comme il nous l'apprend lui-même dans son Traité *de Gangrena & sphacelo*, *cap.* 4. sauva cette fille par de profondes scarifications & d'autres remedes : mais il ne put empêcher que les dernieres phalanges de la main droite ne tombassent. On trouvera encore des exemples semblables dans les *Miscellaneæ curiosa*.

Mais rien ne produit plus souvent la *gangrene*, que d'appliquer sur des parties enflammées des topiques qui par leur acreté stimulante y augmentent le mouvement, ou bien d'accélérer la circulation par de pareils médicamens administrés intérieurement ; car on verra à l'article *Inflammatio*, que l'acrimonie & le mouvement violent des humeurs change l'inflammation en *gangrene*. De-là les funestes effets qui sont arrivés par l'ignorance de quelques Chymistes, qui pleins de confiance dans leurs sels volatils huileux ou autres substances extremement acres, les ont fait prendre intérieurement, ou lorsque des Chirurgiens ont appliqué sur des parties enflammées de l'esprit de sel ammoniac ou de l'alcohol, &c.

Les inflammations internes ou externes. On verra à l'article *Inflammatio* comment le phlegmon dégénere en *gangrene*. Mais en cet endroit il n'est question que de ce désordre qu'en tant qu'il affecte les parties extenes, & que par les changemens gradués de ses symptomes, il fait connoître que l'inflammation est dégénérée en *gangrene*. Il est cependant certain, comme on le verra à ce même article *Inflammatio*, qu'il peut se rencontrer aussi dans les parties internes du corps un véritable phlegmon, dont les suites seront comme elle ont coutume d'être, la suppuration, la *gangrene*, ou le skirrhe.

Les blessures, les contusions, les luxations & les fractures. Voyez chacune de ces différentes causes à leurs articles. Quant aux bandages trop serrés, qui sont aussi des causes de *gangrene*, on voit ce qui en est par l'expérience journaliere, & par ce que nous venons de dire plus haut au sujet de la compression des vaisseaux sanguins causée par ces bandages.

Les substances huileuses d'une nature acre. Le Lecteur n'aura qu'à consulter, par rapport à cette cause de *gangrene*, l'article *Inflammatio* ; car ces substances extremement acres, & fortement adhérentes aux parties auxquelles elles sont appliquées, peuvent même pro-

duire la *gangrene* sans qu'il y ait eu d'inflammation préallable : mais elles la produiront encore bien plutôt si on en oint des parties déja enflammées. Boerhaave en rapporte un exemple dont il a été témoin dans une femme de qualité, qui avoit la jambe & la cuisse droite paralytiques. Son Medecin lui ayant ordonné de s'oindre légérement la partie affectée avec le *Galbanetum Paracelsi*, l'huile de corne de cerf & autres substances acres & stimulantes de cette nature : elle, ennuyée de ce que la cure n'alloit pas assez vîte à son gré, appliqua de ce liniment une grande quantité, & couvrit toute la partie d'une toile bien cirée, de peur que la vertu du remede ne se perdît. Mais ayant éprouvé dans la partie affectée une sensation sourde, mais douloureuse, & à laquelle elle ne fit point d'attention par l'espérance qu'elle avoit d'une prompte guérison, le lendemain sa cuisse & sa jambe se trouverent toutes gangrenées. On voit par-là combien est dangereux l'usage des substances acres & huileuses, surtout si on en fait une application imprudente.

Le lit. Souvent cette cause produit la *gangrene* ; car lorsqu'on est au lit, tout le poids du corps est supporté par un petit nombre de parties ; ce qui cause une inflammation & une douleur légere en conséquence de la compression des vaisseaux, mais qui se dissipe dès qu'on s'est rejetté sur un autre côté. C'est pourquoi, les personnes en santé changent de tems en tems de posture dans leur lit, même en dormant, au moyen de quoi ils se garantissent de cet accident. Mais lorsque dans des maladies très-douloureuses, telles que la goute & les douleurs arthritiques, le malade est forcé de rester dans la même situation, par la raison qu'en en changeant il s'exposeroit à des souffrances insoutenables ; les veines & les arteres étant comprimées dans les parties qui portent tout le poids du corps, le mouvement vital y est entierement arrêté, & la *gangrene* s'y forme. Mais cette cause ne produit jamais plus fréquemment ni plus subitement la *gangrene* que dans les maladies aiguës, dans lesquelles le malade souffrant d'ailleurs extrêmement, n'est pas en état d'être sensible à la douleur supportable que lui cause la compression des parties sur lesquelles porte son corps ; joint à ce que se trouvant sans forces, il est pour l'ordinaire toujours couché sur le dos. Or quand une personne est ainsi couchée tout de son long, son lit est ordinairement creux au milieu, & élevé au pié & à la tête ; ce qui fait que tout le poids du corps est supporté par l'os sacrum & l'os du coccyx, lesquels ne sont couverts tous deux que de tégumens & de très-peu de graisse. C'est pourquoi la circulation des humeurs vitales s'arrête totalement dans les parties molles qui garnissent ces os, par la force de la compression ; & ces parties elles-mêmes conséquemment ne tardent pas à tomber en mortification, & souvent les os même se corrompent ; de sorte que si le malade réchappe de la maladie pour laquelle il s'est alité, il lui reste quelquefois après cela à essuyer une cure longue & d'un succès fort douteux. Pour prévenir ces accidens, il ne faut que changer de tems en tems de posture dans son lit ; car quand on n'en changeroit que six fois dans vingt-quatre heures, c'en feroit assez pour remettre les parties affectées par le poids du corps, les vaisseaux comprimés reprendroient leur diametre ordinaire par l'impulsion des liqueurs qui recommenceroient à y couler librement, & ces parties reprendroient vie.

De plus on aura soin que le malade soit couché à nu, & sans chemise, sur une peau de mouton bien douillette ; car il n'y a pas de meilleure précaution en ce cas. Mais si l'épiderme est déchiré, & qu'il y ait une légere excoriation, il faudra couvrir la partie offensée avec une emplâtre de diapompholyx, ou autre à peu près de même qualité sur laquelle on aura saupoudré de la cérusse bien pulvérisée ou de la pierre calaminaire. Si à cause de la grande foiblesse du malade, ou pour d'autres raisons, il n'étoit pas possible de le changer de situation aussi souvent, il faudroit lui tenir le corps soulevé avec des sangles ; ou mettre sous lui un bourrelet de paille couvert de peau de mouton, afin d'empêcher que la partie pour laquelle on craint ne soit comprimée. On ne sauroit trop inculquer aux Medecins de se méfier de la *gangrene* que le lit peut causer, surtout lorsqu'ils voyent leurs malades dans des maladies aiguës absorbés par leur mal & à demi-assoupis ; car souvent il ne faut que quelques heures pour corrompre toutes les parties qui garnissent l'os du coccyx. Mais ce n'est pas seulement à cette partie que la *gangrene* se forme, pour être resté long-tems couché : elle affecte aussi quelquefois les épaules, les tubérosités de l'os ischium, les grands trochanter de l'os fémur, & les protubérances des vertebres, surtout dans les personnes maigres. Il arrive quelquefois de funestes effets, lorsque les Chirurgiens dans la cure des fractures, ne tenant aucun compte des plaintes d'un malade, négligent de changer de situation la partie fracturée. Aussi Hippocrate, dans son Traité *de Fracturis*, à l'endroit où il traite des plus dangereuses, a-t'il soin d'en avertir en ces termes :

« Il faut se souvenir, dit-il, que quand les parties fracturées restent long-tems dans la même posture, il s'ensuit des excoriations qu'on ne peut ensuite guérir que très-difficilement. »

Dans cet endroit, il se sert du mot ἐκτρίμματα, qui signifie excoriation, corrosion, écorchure ; car quand une partie du corps commence à être offensée par le long tems qu'il y a que le malade porte dessus, il y paroît d'abord des taches rouges, l'épiderme ensuite s'amincit & rompt à la fin ; & tandis que les personnes qui ne s'y connoissent pas regardent cet accident comme peu de chose, au bout de quelques heures paroissent des taches noires, indices d'une mortification très-dangereuse.

Les hernies avec suffocation & étranglement. Quoique le nom d'hernie se donne à des maladies très-différentes les unes des autres, qu'on appelle, par exemple, hernie aqueuse, celle dans laquelle les tuniques qui environnent les testicules sont remplis d'une lymphe extravasée ; hernie variqueuse, celle dans laquelle les veines spermatiques sont gonflées par des varices ; & hernie charnue, celle dans laquelle les testicules deviennent skirrheux, ou, comme il arrive quelquefois, se transforment en une masse fongueuse d'une grosseur étonnante : ici on n'entend par hernie que la descente de quelques-unes des parties contenues dans l'abdomen, causée par la dilatation contre nature ou la rupture du péritoine. Il peut arriver d'autres hernies que celles des intestins & de l'épiploon ; & il y a d'autres parties contenues dans l'abdomen qui peuvent sortir de sa cavité. Mais les plus ordinaires sont celles qui arrivent par la descente de ces parties intestinales, en conséquence de la dilatation du péritoine, vers le nombril, ou dans l'aine par les anneaux des muscles du bas-ventre ; & alors on les appelle hernies ombilicales & hernies inguinales ; & si celles-ci descendent jusques dans le scrotum, on les appelle scrotales ; & fémorales si elles descendent jusques dans les cuisses comme il a coutume d'arriver aux femmes. Or si le péritoine dilaté sort avec une partie de l'intestin par les anneaux des muscles du bas-ventre, il est visible que l'intestin est en double dans ces anneaux, si ce n'est dans quelques cas fort rares où la partie de l'intestin opposée au mésentere, se dilatant par degrés passe par ces anneaux & devient un *appendix* ou sac, lequel s'allonge de plus en plus. C'est pourquoi il faut nécessairement que le chyle & les autres choses contenues dans la cavité de l'intestin, soient portés par le mouvement péristaltique dans cet *appendix*, d'où souvent ils ne peuvent ressortir, l'intestin étant comprimé par les anneaux des muscles du bas-ventre. Les flatuosités qui distendent quelquefois l'intestin ainsi déplacé, peuvent aussi produire

le même effet. On appelle une pareille hernie, hernie accompagnée d'étranglement, parce que ni l'intestin qui est tombé, ni les substances qu'il contient dans sa cavité ne sauroient plus retourner dans l'abdomen. Dans ce cas le malade éprouve de violentes douleurs, des vomissemens & des hoquets, par le dérangement du mouvement péristaltique, & au bout de quelques heures l'intestin étant ainsi étranglé, la *gangrene* s'y met; Les hommes les plus sains & les plus robustes en meurent très-promptement s'ils ne sont pas soulagés; car après des tourmens inexprimables, la douleur cesse tout-à-coup, & le malade meurt à l'instant qu'il se croyoit rechappé. Cependant les Medecins & les Chirurgiens expérimentés ne se laisseront point tromper par cette cessation de douleur, parce qu'en ces cas-là on peut conjecturer que la mort est prochaine, par le froid des extrémités, par un visage cadavéreux, par une sueur froide & par la couleur livide de l'intestin même qu'on apperçoit à travers la peau. Ce qu'on connoît jusqu'à présent de la structure du corps humain ne me paroît pas suffisant pour expliquer d'une maniere qui satisfasse, pourquoi une hernie avec étranglement donne la mort pour l'ordinaire si subitement; quoique nous sachions pourtant par les observations Médicinales & Chirurgicales, que les nerfs du bas-ventre ont une influence surprenante sur les fonctions vitales. Ainsi Ruysch dans ses *Observations*, rapporte un cas où une blessure à l'abdomen, après avoir excité des douleurs violentes, fit périr le blessé quelques jours après, quoiqu'à l'ouverture du cadavre on ne trouvât aucune partie offensée que le mésentere, qui même ne l'étoit que légerement. Il est cependant certain par les histoires de plaies à l'abdomen, que nous ont données d'excellens Auteurs, qu'on a séparé ou qu'il s'est séparé de soi-même des portions considérables d'intestins, sans qu'il en ait couté la vie au malade. Il est certain aussi qu'on peut coudre des intestins déchirés; & qu'on peut en passant un fil dans le mésentere l'amener à l'ouverture d'une plaie à l'abdomen; afin que les deux extrémités de l'intestin blessé puissent s'aboucher & reprendre ensemble. En pareil cas, lorsqu'on craint une *gangrene* par l'étranglement d'une hernie, il faut affoiblir tellement le malade par les saignées, que l'inflammation ne soit pas secondée par un mouvement vital trop véhément; & lui donner des narcotiques en petite dose à la fois, mais à chaque demi-quart d'heure jusqu'à ce qu'il ait du soulagement & du relâche. En même-tems on fomentera l'hernie avec les fomentations les plus émollientes; on donnera d'heure en heure des clysteres des mêmes décoctions qui auront servi aux fomentations; & on tentera la réduction. Si on ne peut y parvenir, la seule ressource qni reste, sera d'ouvrir avec le bistouri les tégumens du bas-ventre & le péritoine, pour dégager l'intestin étranglé, & le remettre dans la cavité de l'abdomen. Mais quand la *gangrene* s'est déja mise à une hernie avec étranglement, une prompte mort en est la suite ordinaire; ou si on rechappe le malade en retranchant la partie gangrenée de l'intestin, il faut en coudre l'extrémité supérieure à l'ouverture de l'abdomen, de peur que les excrémens ne tombent dans la cavité abdominale; & en ce cas il se fait-là un anus artificiel qui y restera tant que le malade vivra, à moins que, comme il arrive quelquefois, mais rarement, les deux extrémités de l'intestin ne reprennent ensemble; & ne fassent ainsi un canal continu depuis l'estomac jusqu'à l'anus.

2°. Les choses qui donnent aux fluides une acrimonie capable de corroder & de détruire les vaisseaux, peuvent causer la *gangrene*; comme la stagnation d'une humeur chaude enfermée depuis long-tems dans quelque partie, d'où naît l'acrimonie & l'érosion: telles sont le sang dans un anevrysme, le pus dans un abscès, de l'eau logée dans le crane, le thorax, l'abdomen ou le scrotum; les contusions & les liqueurs épanchées dans des parties blessées; une humeur maligne, morbifique, acre & peccante en tout, continuellement portée vers une partie, comme une lymphe qui séjourne long-tems autour de parties tendineuses, l'Ichor d'un cancer, un flux dyssentérique ou hydropique, un flux de matiere fébrile, pestilentielle, de petite vérole ou celle du scorbut qui se sera jettée sur quelque partie charnue & singulierement sur les gencives.

Le sang humain & toutes les liqueurs qui en dérivent, si l'on en excepte la bile & l'urine, qui par leur stagnation, contractent infailliblement de l'acrimonie, sont dans l'état de santé d'une nature si bénigne, que si l'on en verse une goutte sur l'œil ou sur une plaie récente, elles ne produisent pas le moindre sentiment de douleur. Il falloit que les humeurs fussent ainsi conditionnées pour pouvoir couler avec plus de rapidité dans les vaisseaux les plus déliés. C'est pourquoi, si par quelque cause que ce soit, les fluides deviennent acres, les vaisseaux seront détruits; la circulation vitale des humeurs sera empêchée; & de-là naîtra infailliblement la *gangrene.* C'est pourquoi, sous l'article *Inflammatio*, on a rangé avec raison l'acrimonie des humeurs parmi les causes qui font que l'inflammation tend à dégénérer en *gangrene.* Or les principales causes de cette acrimonie dans les fluides humains, sont celles qui suivent.

La Stagnation. Les fluides humains par la seule inaction jointe à la chaleur, tendent d'eux-mêmes à la putréfaction dans les corps les plus sains; & les alimens, qui d'eux-mêmes n'avoient aucune tendance à cette putréfaction, l'acquierent au bout de vingt-quatre heures après avoir été introduits dans le corps. Le corps d'un noyé qui se portoit bien avant cet accident fatal, se putréfie en peu de jours, seulement par la stagnation des fluides, & par la chaleur de l'atmosphere. Cette tendance à la putréfaction dans nos humeurs augmente à proportion du degré de chaleur; pourvu cependant que la chaleur ne soit pas assez forte pour dissiper les fluides & dessécher toutes les parties. Ainsi dans un air très-chaud & très-sec, non-seulement les chairs des animaux ne se putréfient pas en aussi peu de tems, mais même sont quelquefois desséchées au point qu'elles en deviennent incorruptibles: mais où elles pourrissent le plus vîte, c'est dans un air chaud & humide tout à la fois. De plus, il est encore à remarquer que l'on préservera long-tems de la putréfaction les humeurs stagnantes du corps, si l'on empêche l'air de s'y introduire. C'est ce qui fait que la stagnation d'une humeur chaude, mais enfermée, peut durer long-tems, sans que la corruption s'y mette.

Le sang dans un anévrysme. Il est avéré par les expériences les plus constantes & les plus exactes, que le sang en stagnation dans une poche formée par une artere dilatée, a quelquefois acquis une telle acrimonie, que non-seulement il corrompoit les parties molles, mais même détruisoit les os les plus solides.

Le pus dans un abscès. Quant aux effets du pus dans un abscès, voyez *Abscessus*.

De l'eau logée dans le crane, le thorax, l'abdomen ou le scrotum. Il est certain par l'expérience journaliere qu'il peut s'amasser de l'eau dans les grandes & les petites cavités du corps; soit que cela arrive par la rupture des vaisseaux lymphatiques qui déchargent la lymphe qu'ils contiennent; soit parce que les petites veines absorbantes ne repompent point l'espece de rosée qui s'exhale des parties adjacentes dans les cavités du corps. Or cette eau peut séjourner long-tems sans se corrompre tant que l'air n'y a point d'accès: à la fin pourtant elle se corrompt & corrode toutes les parties qu'elle abreuve. Il est avéré par des expériences, comme on le verra plus bas, que l'épiploon, le foie, la rate, ont été dans quelques malades si long-tems macérés dans de pareilles eaux qu'ils en étoient tous pourris; & qu'en ouvrant des

des cadavres de personnes mortes de l'hydropisie qu'on appelle ascite, il en étoit sorti quelquefois une odeur si infecte qu'elle étoit insupportable à tous les assistans. Mais il n'y a point de cas où cette cause produise plus ordinairement la *gangrene* que quand l'espece d'hydropisie qu'on appelle anasarque, se jette sur les cuisses & sur les jambes. Car les hydropiques ayant toujours froid, & étant par cette raison sans cesse auprès du feu, ou les piés sur quelque espece de chauffrette, il leur vient des cloches à la peau, lesquelles ensuite s'ouvrant rendent une grande quantité d'eau, ce qui soulage beaucoup le malade : mais aussi il arrive souvent que la sérosité devenue plus acre depuis que l'air y a eu accès, produit la *gangrene* autour de ces ouvertures; la membrane adipeuse, qui étoit auparavant prodigieusement distendue, s'abaisse & devient flasque; & est en partie corrompue par l'acrimonie de la sérosité, & en partie mortifiée par la foiblesse de la circulation.

Quant aux *contusions* & à l'*épanchement des fluides dans les plaies*, voyez l'article *Contusa*.

Une humeur maligne, morbifique, acre, & peccante en tout, continuellement portée vers une partie. Que des humeurs saines & douces puissent contracter de l'acrimonie par leur stagnation, c'est une chose déja prouvée par ce qui a été dit plus haut : mais il arrive quelquefois que le sang & les fluides qui en dérivent, ne laissent pas de contracter de l'acrimonie, quoique leur circulation ne soit aucunement empêchée. Il est vrai qu'il est rare, si même il arrive jamais, que le sang ait beaucoup d'acrimonie : autrement les vaisseaux les plus déliés seroient bientôt détruits. Cependant il en a quelquefois un peu : mais ce qu'il en a est si peu de chose, qu'elle ne produit aucuns effets sensibles, tant que la partie qui a contracté cette acrimonie reste mêlée à toute la masse du sang : mais lorsqu'elle en est une fois séparée, & qu'elle s'est amassée dans quelque partie du corps, c'est alors qu'elle produit les plus terribles effets. Ainsi, par exemple, tant que la matiere vérolique reste mêlée dans les liqueurs qui circulent, rarement donne-t-elle aucuns signes de son existence : mais quand ce virus caché s'est jetté sur quelque partie, il la corrode avec tant de force, qu'il vient à bout de ronger même les os les plus durs. C'est pourquoi si quelque matiere acre & morbifique, contenue dans le sang, se dépose sur quelque partie du corps; ou si les humeurs dérivées du sang, devenues plus acres que de coutume, agissent pendant un tems considérable sur la partie : il est visible que les vaisseaux en seront corrodés & détruits, & que par conséquent la circulation des humeurs sera obstruée, d'où s'ensuivra la *gangrene*.

Une lymphe qui séjourne long-tems autour des parties tendineuses. On verra à l'article *Vulnus*, que lorsque des nerfs tendus ou des tendons sont coupés seulement en partie, ils rendent souvent une grande abondance de sérosité acre & tenue ; on observe aussi que dans ces cas il n'arrive jamais de suppuration bénigne; mais que les amas sinueux de cette matiere ichoreuse, corrompent tellement la graisse d'entre les muscles, que devenue gangrénée, elle se détache souvent par gros morceaux, & que par la même cause les gaines grasses des tendons sont détruites; d'où s'ensuit l'immobilité des muscles, & l'inaction totale du membre. Celse, *Lib. V. cap.* 26. appelle cette matiere *ichor*: « il sort, dit-« il, des ulceres malins, surtout quand une blessure au « nerf est suivie d'inflammation, un *ichor* clair & blan-« châtre : la *melicere* est une liqueur plus épaisse, plus « gluante, blanchâtre, & à peu près semblable à du « miel blanc. Il sort aussi de cette sorte de matiere des « ulceres malins, quand les nerfs ont été blessés aux ar-« ticulations; & plus ordinairement aux genoux, qu'à « aucune autre. » Or comme les plaies d'autour des articles rendent ordinairement un *ichor*, tel qu'il vient d'être dit, ce qui rend souvent pour toujours l'articulation roide & inflexible; Hildanus par cette raison, *de ichore & melicera*, *cap.* 3. a donné à ce desordre le nom d'*hydrarthron*. Et comme les malades sentent dans ces cas une douleur brûlante, ils attribuent d'ordinaire ce symptome à l'acrimonie de la matiere qui se décharge; quoique peut-être cette douleur aiguë vienne du dechirement lent des fibres nerveuses ou tendineuses. Or il est avéré par un grand nombre d'observations indubitables, qu'après que cette espece de lymphe a long-tems flué autour des parties tendineuses, la *gangrene* se met ordinairement à ces parties, soit que cet effet procede de l'acrimonie de la lymphe, ou de ce que le sang privé, par cette effusion de lymphe, de son véhicule délayant, produit les inflammations les plus difficiles à guérir.

L'Ichor d'un cancer. Dans cette terrible maladie, l'humeur qui sort est fort souvent si excessivement acre, qu'non-seulement elle brûle les linges qu'on y applique, comme feroit de l'eau-forte; mais ronge profondément la peau adjacente sur laquelle elle coule : or cette humeur acre se trouve non-seulement dans les parties externes du cancer, mais aussi dans les internes; par où il est aisé de juger quels terribles effets doivent s'ensuivre, quand cette humeur virulente agit sur les parties internes du corps.

L'éjection d'une matiere dyssentérique. Si la matiere virulente, par exemple d'un foie ou d'un pancréas cancereux, venant à tomber sur les intestins, y excite un ténesme continuel, accompagné de violentes tranchées; il est bien visible que les intestins étant corrodés par ce virus, il y aura tout lieu de craindre que la *gangrene* ne s'y mette. Quand la bile noire se raréfie par la chaleur de l'atmosphere, par le mouvement du corps, ou par quelque autre cause, il en résulte des dyssenteries atrabilaires, accompagnées de douleurs insupportables, & bien tôt suivies de la *gangrene* des intestins, dont le malade meurt d'une mort douce & tranquile, toutes ses souffrances étant alors calmées.

Le flux des eaux dans l'hydropisie. Nous avons déja observé que la sérosité des hydropiques s'évacue quelquefois entierement, par les ouvertures qui se font à ses jambes par le hasard ou avec la lancette; mais que pendant que ces eaux coulent, les parties voisines des ouvertures se corrompent souvent. Il est constaté par des observations médicales, que cette même sérosité est absorbée par les urines, qu'elle se mêle avec les humeurs qui circulent, & se décharge par les selles & par les urines. Ainsi Hippocrate, *Coac. Praenot.* nous apprend que « les hydropiques sont soulagés par l'éva-« cuation qui se fait par les selles & par les urines, de « l'eau qui auparavant étoit mêlée dans les veines avec « le sang. » Mais si ces eaux par leur séjour & par leur stagnation commencent à devenir putrides, avant d'être repompées par les veines, cette putréfaction augmentera, lorsqu'ensuite elles viendront à être portées dans les vaisseaux avec le sang; & si elles sont filtrées par les vaisseaux mésentériques dans la cavité des intestins, la membrane veloutée des intestins, sera déchirée & corrompue par la putréfaction de ces eaux, dont elle sera perpétuellement abreuvée; d'où s'ensuivra la purtéfaction de cette membrane, la *gangrene*, & la mort. C'est pourquoi Hippocrate a restraint la généralité du passage des *Praenot. Coac.* que nous venons de citer, dans un autre endroit où il dit, que « quand une hydropisie commençante est suivie d'un « flux aqueux par les selles, sans crudités, c'est la fin « de la maladie; » parce qu'en ce cas il n'y a point de putréfaction à craindre.

Un flux de matiere fébrile. Quelquefois la fievre change & transforme la cause matérielle, d'où elle tire son origine, ou qui l'entretient; ensorte que les fonctions se rétablissent dans leur intégrité sans aucune évacuation sensible : quelquefois aussi la matiere peccante, cachée dans le corps, est changée par la fievre & rendue mobile; & comme cette matiere continueroit néanmoins de troubler les fonctions, si elle restoit dans le corps, elle en est chassée, ou déposée par forme d'abscès sur quelque partie. Et il n'importe que la matiere logée dans cet abscès nouvellement formé, ait existé

avant la fievre, ou ait été formée pendant la fievre; car en l'un & l'autre cas, on l'appelle également matiere fébrile. Lors donc que cette matiere fébrile est déposée par forme d'abscès dans quelque partie du corps, non-seulement elle produit des éréfipeles, des phlegmons, & des suppurations, mais elle suffoque quelquefois & détruit la vie de la partie; d'où s'ensuivent incontinent la *gangrene* & le sphacele.

Un flux de matiere pestilentielle. Tous les Auteurs qui ont écrit sur cette terrible maladie, assurent que si son virus se jettoit par forme d'abscès sur quelque partie du corps, la partie en seroit aussi-tôt détruite; de sorte qu'étant mortifiée, & adhérente à des parties encore vives, il faudroit par la suite qu'elle se séparât par la suppuration qui surviendroit tout autour, aux endroits où les chairs mortifiées, seroient contiguës aux chairs saines. On appelle charbons pestilentiels, des tumeurs sur la surface du corps, qui sont telles, qu'il semble que la partie ait été brûlée. Les plus terribles accidens dont cette maladie puisse être accompagnée, sont ceux que causoit cette peste terrible des Atheniens, si bien détaillée par Thucidide, *de Bello Peloponesiaco, Lib. II.* qui non-seulement en avoit été témoin, mais qui en avoit été lui-même attaqué. Car des personnes qui se portoient le mieux du monde, étoient tout-à-coup attaquées de cette horrible contagion, dont les premiers symptomes étoient une violente douleur de tête, accompagnée de rougeur & d'inflammation aux yeux: bientôt après leur gosier & leur langue devenoient sanguinolens, & leur haleine étoit d'une puanteur insupportable. Ces symptomes étoient suivis d'éternuemens & d'enronement; après cela la maladie affectoit la poitrine & causoit une violente toux, ensuite des vomissemens de bile, des hoquets fort incommodes, & une chaleur interne qui les devoroit; cependant le corps ne paroissoit pas brûlant en dehors, mais rougeâtre & livide, & tout couvert de petites pustules ou ulceres. Ainsi la maladie sembloit descendre par dégrés à toutes les parties, en commençant par la tête; & le septieme ou le neuvieme jour passé, la maladie descendant dans le ventre, ceux qui en étoient affectés, mouroient affoiblis, par l'exulcération de cette partie, & par l'évacuation de matieres fluides qu'ils rendoient par les selles. Si la maladie exerçoit toute sa fureur sur les extrémités du corps, les malades y risquoient beaucoup moins, & quelques-uns en réchapoient: mais les extrémités des piés & des mains leur tomboient quelquefois, même les parties génitales ou les yeux; & ils traînoient dans une langueur perpétuelle une vie plus triste que la mort même. Galien, *de Usu partium, Lib. III. cap.* 5. parle aussi d'une peste qui se jettoit sur les extrémités des piés & les corrompoit.

La matiere de la petite vérole. Dans la petite vérole confluente, qui est la plus mauvaise espece, tout le visage s'éleve quelquefois en vessies gangréneuses, & quand la pellicule de ces vessies est rompue, il en sort un *ichor* extremement fétide, & la peau subjacente, & le pannicule adipeux sont rongés par cette matiere gangréneuse. Van-Swieten nous apprend qu'il a été lui-même témoin d'une chose que Sydenham avoit déja observée, qui est, que quelquefois il s'élevoit sur les cuisses des ces malades, des vessies de la grosseur d'un œuf de poule, pleines d'un *ichor* subtil, & d'une sanie sanguinolente, qui venant à s'ouvrir, laissoient voir en dessous une chair toute noire.

Une matiere scorbutique qui se sera jettée sur quelque partie charnue, & singulierement sur les gencives. Une chose étonnante qui se remarque dans le scorbut, est que la cohésion des vaisseaux est tellement affoiblie, qu'il ne faut que le plus léger effort pour les rompre. C'est pourquoi si l'on touche trop rudement des malades attaqués de ce mal, il s'en ensuivra immanquablement une ecchymose; parce qu'en conséquence de la rupture des vaisseaux, le sang s'extravase sous la peau non encore entamée. Et lorsque sans aucune impression externe, les vaisseaux se rompent d'eux-mêmes, par le mouvement des muscles adjacens, ou parce qu'ils sont corrodés par un sang acre; c'est alors que paroissent ces tâches bleues, & quelquefois noires, qu'on voit dans le scorbut; car dans cette maladie, à cet affoiblissement de la cohésion dans les vaisseaux, se joint toujours l'acrimonie du sang. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si la matiere qui coule sur les parties musculeuses, & singulierement sur les gencives, après la destruction des vaisseaux, y cause la *gangrene.* On voit tous les jours aux jambes des scorbutiques, des ulceres malins, qui dégénerent pour l'ordinaire en *gangrene*, sans qu'aucuns remedes, si bons qu'ils soient d'ailleurs, puissent l'empêcher. Mais il n'y a point de partie du corps où le scorbut se déclare plus vîte, ni qu'il corrompe plus promptement que les gencives: lorsqu'elles sont attaquées de ce mal, elles deviennent brûlantes, douloureuses, affectées d'un sentiment de demangeaison, & rendent du sang pour peu qu'on y touche. Ensuite on y voit, de place en place, des taches blanches, rouges, & enflammées tout autour, qui, si on les néglige, surtout dans les jeunes gens, gagnent souvent tous les environs, rendent une odeur infecte, accompagnée d'un flux de salive aussi extremement fétide. Si on ne prévient les progrès de ce mal dès le commencement, comme on le peut en y employant de l'esprit de sel marin délayé dans de l'eau, qui est le meilleur de tous les remedes pour ce cas, ou avec d'autres acides fossiles, ou avec de la saumure de sel marin, le scorbut ne se borne pas aux gencives, mais il ronge & fait tomber les joues, les levres, la langue, les dents même, & les os de la mâchoire. Ce qui augmente prodigieusement la corruption commencée dans la bouche, c'est le libre accès de l'air sur la partie affectée, la chaleur & l'humidité qui y regnent, la lymphe acre & putride qui l'arrose dans les scorbuts de l'espece la plus maligne.

3°. Les causes qui produisent la mortification des extrémités par le défaut de chaleur vitale, comme la circulation languissante dans la vieillesse, & l'extreme débilité; les violentes contusions des grands nerfs, de l'épine du dos, de la moelle spinale, des grands ganglions, produisent aussi la *gangrene.*

Comme la *gangrene* est un état où les parties molles du corps tendent à la mortification, en conséquence de ce que le flux de l'humeur vitale par les arteres, & son reflux par les veines sont arrêtés; il est visible que ce désordre arrivera toutes les fois que les causes qui excitent le mouvement des humeurs dans les vaisseaux sont si foibles qu'elles ne peuvent pousser leur influence jusqu'aux extrémités. Or les causes qui perpétuent le mouvement dans tous les vaisseaux sont la force du cœur qui remplit & dilate les arteres, la faculté qu'ont les arteres de se contracter & de pousser par cette contraction, par leurs canaux les plus étroits, le sang qu'elles ont reçu, dans les veines. Mais le retour du sang veineux au cœur est opéré par l'action des muscles adjacens aux veines. Lors donc que dans le grand âge ou l'extreme foiblesse, de quelque cause qu'elle provienne, les forces du cœur sont tellement diminuées qu'il ne peut plus par l'impulsion du sang qu'il envoie opérer la dilatation des arteres jusqu'aux extrémités: il en résultera la foiblesse & l'engourdissement de ces extrémités dans les vieillards & la *gangrene* qui en sera une suite. De plus, il faut que les arteres aient assez de flexibilité pour se prêter à l'impulsion du sang & en être dilatées; & une force suffisante pour qu'à l'instant que cesse l'action du cœur, elles puissent par leur élasticité & par la force des fibres musculaires pousser en avant le sang qu'elles contiennent dans leurs cavités; ainsi il est évident que les vices opposés des fibres solides & des vaisseaux qui en sont composés, produisent les mêmes effets; je veux dire, l'empêchement du mouvement uniforme du sang, & la stagnation.

On a vu à l'article *Fibra*, que le mouvement des humeurs dans les vaisseaux est également empêché par

l'extreme foiblesse & la laxité des fibres, comme par leur rigidité excessive.

Mais dans la vieillesse décrépite, lorsque plusieurs canaux, qui, dans la jeunesse, donnoient passage aux fluides, se sont consolidés, les vaisseaux deviennent fermes & calleux; au moyen de quoi ils résistent à leur dilatation; d'où il arrive à la fin que le cœur ne peut plus évacuer le sang qu'il contient dans ses cavités, faute de quoi il est opprimé & perd son mouvement.

Une autre cause de *gangrene* incurable, est quand les arteres, sans que la force du cœur soit affoiblie, devenues roides & même quelquefois osseuses, ne peuvent plus céder à l'impulsion du sang qu'y envoie le cœur, ni se contracter elles-mêmes.

On verra à l'article *Vulnus*, pourquoi la *gangrene* peut être causée par de violentes contusions, ou d'autres plaies aux grands nerfs, aux ganglions nerveux, à l'épine du dos ou à la moelle spinale.

4°. Il y a certains poisons d'une nature particuliere & surprenante qui produisent aussi la *gangrene*.

Outre les causes de *gangrene* que nous avons déja énoncées, il y en a d'autres qu'on ne sauroit rapporter aux classes précédentes. Car il y a dans la nature des substances, qui appliquées au corps humain, produisent promptement & immanquablement non-seulement la mortification de la partie où ils sont appliqués, mais même du corps entier; quoique nous ne sachions pas la maniere physique dont cet effet est produit.

Nous observons que dans certaines maladies particulieres, il se forme quelquefois une matiere si ennemie de la constitution humaine qu'elle produit tout à coup la mortification de la partie où elle est déposée. La petite vérole, par exemple, est quelquefois capable de convertir tout le sang en une masse gangréneuse, même dans les personnes les plus saines. Les Observations Médicales nous apprennent que les morsures de certains animaux venimeux sont capables de produire la *gangrene* & le sphacele.

Les signes prognostics de la *gangrene* sont les causes mêmes de cette maladie, dont nous avons fait l'énumération.

Nous avons traité ce sujet assez au long : il nous reste à présent à parler des signes par lesquels on connoît que la *gangrene* est déja formée, & par où on la distingue de l'inflammation, qui ordinairement la précede, & du sphacele, qui quelquefois la suit.

Les signes qui indiquent que la *gangrene* est formée, sont premierement la cessation de l'inflammation, sans que la cause en soit corrigée. 2. L'altération de sentiment dans cette partie. 3. Sa pâleur, sa couleur cendrée, brune, livide ou noire. 4. Si peu de consistance & de fermeté dans la partie qu'elle ne se releve pas quand on l'a comprimée avec le doigt. 5. Des pustules sur la partie enflammée, pleines d'un Icbor lymphatique, jaunâtre ou rougeâtre. 6. Lorsque la *gangrene* vient de froid, une demangeaison & des picottemens violens avec un rouge vif, qui se change ensuite en noir, indique que la partie est mortifiée.

Si l'on comprend bien ce qui a été dit des causes précédentes, & de la nature de la *gangrene*, on connoîtra aisément par les signes qui suivent, s'il y a *gangrene* ou non.

Premierement. Les symptomes de l'inflammation naissent du principe de vie, qui pousse le sang avec une grande vitesse dans les vaisseaux obstrués, comme on le voit à l'article *Inflammatio*, où les symptomes sont détaillés. Si donc les symptomes augmentent d'abord à chaque instant, & qu'ensuite ils cessent tout à coup; on voit par-là que leur cessation ne provient pas de la cessation de leur cause; c'est-à-dire de la résolution de la concrétion inflammatoire; parce que cet effet n'est jamais produit que quand les symptomes de l'inflammation sont extremement modérés. Ce n'est pas non plus qu'il y ait suppuration; car la suppuration ne fait pas cesser entierement les phénomenes de l'inflammation, mais les change & les adoucit par degrés. Il ne faudra pas non plus s'attendre à un skirrhe, où tous les changemens se font encore plus lentement. Reste donc la seule terminaison de l'inflammation qu'il y ait après ces trois là, qui est une tendance prochaine à la *gangrene*. Or on explique à l'article *Inflammatio*, pourquoi dans ce cas tous les symptomes de l'inflammation cessent tout à coup. Quand l'inflammation occupe une partie extérieure du corps, on peut par les sens appercevoir les changemens de couleurs qui y surviennent, & les autres signes particuliers à une *gangrene* produite par l'inflammation. Mais quand elle occupe les parties internes du corps; on en peut juger par la chaleur, la douleur, & la fievre, suivies de la cessation totale de ces symptomes.

Secondement. *L'altération du sentiment de la partie.* La partie enflammée étoit extremement douloureuse en conséquence de la distention des fibres nerveuses distribuées dans les tuniques des vaisseaux distendus. Lors donc que la cause distendante, c'est-à-dire le flux vital des humeurs dans les vaisseaux, vient à cesser, la douleur cesse aussi, ou du moins se trouve considérablement diminuée; car quelquefois la membrane adipeuse est déja corrompue par la *gangrene*, que la peau n'est pas encore mortifiée. C'est pourquoi il y restera encore quelque sensation aussi-bien que dans les parties subjacentes, lesquelles sentiront encore l'action des corps externes, mais ne la sentiront que foiblement, à cause de cette substance mortifiée & insensible placée entre elles & la peau.

Troisiemement. *La pâleur & les autres couleurs que prendra successivement la partie.* On voit à l'article *Inflammatio*, qu'une partie enflammée est rouge & que la peau qui la couvre paroît luisante à cause de son extreme tension. Mais dès que le mouvement des humeurs dans la partie enflammée est détruit, ce rouge vif se dissipe, la partie devient pâle, ensuite d'un gris cendré, puis brune, puis tout-à-fait noire; de sorte que selon les différentes teintes de la partie affectée, on peut juger que la corruption est plus ou moins avancée, car elle l'est d'autant plus qu'elle s'écarte de la pâlenr & qu'elle approche du noir parfait, qui est le signe de la mortification achevée.

Quatriemement. *Le peu de consistance & de fermeté dans la partie.* Tant que dure l'inflammation, il y a à la partie enflammée une tumeur ferme & dure, qui, quand on la presse avec le doigt, se rétablit à l'instant d'elle-même, parce que l'impétuosité des humeurs vitales qui pressent les parties obstruées des vaisseaux distend tout aux environs. Lors donc qu'après la mortification consommée de la partie, cette impétuosité cesse; tout devient flasque, & le pannicule adipeux, auparavant très-distendu, paroît tout mou, & conserve l'impression du doigt, quand on le comprime. Lorsqu'on presse la partie en cet état, on y sent sous la peau une matiere qui semble avoir un mouvement de fluctuation, ou du moins quelque chose qui vacile sous la peau, ce qui n'est autre chose que la membrane adipeuse putréfiée; qui se détache par gros morceaux lorsque par une suppuration bénigne, les parties mortifiées sont séparées des saines.

Cinquiemement. *Des pustules sur la partie enflammée.* C'est-là précisément le signe pathognomique par où l'on connoît que la *gangrene* est formée à la surface extérieure du corps. Car, comme on le peut voir à l'article *Inflammatio*, lorsque l'inflammation dégénere en *gangrene*, que les vaisseaux tout à coup rompus, déchargent une humeur, qui ne tardera pas à se putréfier, la connection entre l'épiderme & la peau subjacente

eſt détruite ; & les humeurs qui ſe déchargent entre deux gonflant l'épiderme, il s'éleve en puſtules, pleines d'un *Ichor* jaunâtre ou quelquefois rougeâtre, ſemblable à de la lavure de viande. Mais dans les *gangrenes* de l'eſpece la plus maligne, qui ont une tendance prochaine au ſphacele, les véſicules ſont pleines d'un *Ichor* noir.

Sixiemement. *Lorſque la* gangrene *vient du froid.* Cette eſpece de *gangrene* ſe connoît à des ſignes qui lui ſont particuliers. Dans les pays Septentrionaux, & lorſque les hivers ſont rudes, on ne voit que trop d'exemples de ces terribles accidens ; car les extrémités du corps, les doigts des piés & des mains, le bout du nez, les lobes des oreilles ſont ſi ſubitement gangrenées par le grand froid, qu'elles ſe detachent & tombent. Or voici comment ſe fait la progreſſion de ce mal. D'abord le froid produit la pâleur, enſuite la rougeur, laquelle eſt accompagnée d'un picotement douloureux très-incommode, ou d'une forte démangeaiſon ; de rouge qu'étoit la partie, elle devient enſuite pourpre, puis noire ; & alors, corrompue juſqu'aux os par un véritable ſphacele, elle ne tarde pas à ſe détacher. Or comme la *gangrene* qui provient de cette cauſe, eſt celle qui fait mourir les parties du corps le plus promptement, & qu'elle demande une cure toute différente de celle des autres eſpeces ; il faut bien prendre garde de ſe méprendre dans le ſigne diagnoſtic de cette maladie.

On prognoſtique le ſphacele prochain par l'augmentation continuelle des ſignes d'une *gangrene* déja formée.

Nous avons déja obſervé qu'ordinairement la *gangrene* précede & le ſphacele ſuit. Si donc tous les ſignes ci-deſſus détaillés d'une *gangrene* formée, vont en augmentant ; c'eſt une raiſon pour craindre le ſphacele ; car les parties gangrenées, peuvent en comprimant les parties encore vives qui ſont deſſous, les ſuffoquer ou les corrompre, en leur communiquant leur putréfaction.

Les ſignes d'un ſphacele formé, ſont, premierement, une *gangrene* violente qui a précédé. Secondement, la ceſſation de ſentiment & de mouvement dans la partie, ſi complete que ſoit qu'on la coupe, qu'on la pique ou qu'on la brûle juſqu'à l'os, elle n'en ſente rien, & retombe par ſon propre poids lorſqu'on la ſouleve. Troiſiemement, une couleur livide, brune ou noire. Quatriemement, une chair molle & flaſque, froide, qui ſe ſépare de la peau, & eſt ſeche & dure. Cinquiemement, une puanteur cadavéreuſe. Sixiemement, une corruption qui mortifie la partie fort avant, gagne les parties voiſines & pénetre juſqu'à l'os.

Premierement. *Une* gangrene *violente qui a précédé.* Ce premier ſigne doit ſeulement exciter l'attention du Medecin & du Chirurgien ; car une *gangrene* violente n'eſt pas toujours ſuivie du ſphacele, ſeulement elle donne lieu de le craindre.

Secondement. *La ceſſation de ſentiment & de mouvement dans la partie.* Souvent il n'eſt pas fort aiſé de déterminer s'il y a ſphacele ou non ; car quelquefois la membrane adipeuſe attaquée d'un violent phlegmon, acquiert par ſa diſtenſion un volume prodigieux, même dans les parties où il y a peu de graiſſe, telles que le dos de la main, les doigts & le deſſus du pié. Si donc la *gangrene* occupe de pareilles parties, on pourra y enfoncer le biſtouri fort avant, ſans trouver dans le malade aucun ſigne de ſenſibilité. De plus, le pannicule adipeux enfermé dans la peau non entamée pourra tellement comprimer les parties de deſſous, qu'elles n'aient que peu ou point de ſentiment, ſans que pour cela elles ſoient tout-à-fait mortes ; de ſorte que dégagées de cette preſſion, elles pourront enſuite reprendre vie. Ainſi nous ne pouvons point décider qu'il y a ſphacele avant de nous être aſſurés par de profondes ſcarifications ou piquures, que la partie n'a abſolument aucun ſentiment : s'il y a des parties vives ſous la membrane adipeuſe corrompue par la *gangrene*, on pourra eſpérer que ce qui eſt corrompu ſe ſéparera.

D'un autre côté il faut noter que ſouvent il reſte du mouvement dans la partie, quoique tout-à-fait corrompue par le ſphacele.

Troiſiemement, *une couleur livide, brune ou noire.* Il en a déja été parlé plus haut.

Quatriemement, *une chair molle & flaſque, &c.* On a déja expliqué plus haut pourquoi une partie affectée de *gangrene* devient molle & flaſque. Mais comme la chaleur eſt produite par le mouvement des fluides dans les vaiſſeaux, quand ce mouvement eſt détruit, il faut bien néceſſairement que la partie n'ait plus que le degré de chaleur de l'air qui l'environne : or on l'appelle froide alors, parce que la chaleur d'un corps en ſanté eſt toujours beaucoup au-deſſus de celle de l'atmoſphere. Or, tant qu'il n'y a que la *gangrene*, les parties de deſſous celles qui ſont mortes étant encore vives, pourront conſerver à la partie affectée au moins une chaleur tiede : mais lorſque toute circulation vitale eſt détruite juſqu'aux os, il eſt viſible que la partie doit être entierement froide.

Dans ce cas, l'épiderme qui eſt coriace & ne ſe putréfie pas aiſément, ſe ſépare preſque toujours. Ainſi après les brûlures, l'application des mouches cantharides, l'épiderme demeure entier : mais auſſi-tôt qu'il eſt ſéparé d'avec la peau, il s'éleve en veſſies, en conſéquence de l'humeur qui ſe décharge entre deux ; & même lorſqu'on fait macérer quelque partie du corps humain dans l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit putréfiée, l'épiderme ne ſe corrompt pas, mais ſe ſépare des parties de deſſous devenues déja putrides.

Quoiqu'au commencement d'un ſphacele la partie affectée paroiſſe, comme nous venons de dire, molle & flaſque, cependant après cela, quand les parties les plus fluides ſont diſſipées, toutes celles qui reſtent ſont tellement deſſéchées & retirées, qu'elles paroiſſent extrement dures ; car il arrive la même choſe aux parties corrompues par le ſphacele, que nous voyons arriver à la chair des animaux égorgés, ſuſpendue à l'air, ou à la chair de cheval qu'on garde pour nourrir des chiens ; car premierement cette chair devient une matiere putride, qui après cela acquiert une dureté incroyable : auſſi dans les corps ſecs & arides des vieillards peut-on conſerver une partie ſphacélée pendant longtems ſans putréfaction ; mais elle ſera ſeche.

Cinquiemement, *une puanteur cadavéreuſe.* Ceci ne peut manquer d'arriver ; car la partie ſphacélée éprouve les mêmes effets de la part de l'air qui l'environne, qu'un cadavre ; par conſéquent l'un & l'autre doivent rendre la même odeur & ſe corrompre également.

Sixiemement, *une corruption qui mortifie la partie fort avant.* Comme dans un cadavre, en conſéquence de ſon principe de corruption ſpontané, toutes les parties ſe détruiſent, excepté les os, dont on en a vu durer pluſieurs ſiecles : de même dans le ſphacele, toutes les parties molles, à moins qu'elles ne ſoient deſſéchées, ſe convertiſſent en matiere putride, & ſe ſéparent des os. On obſerve auſſi dans le ſphacele, qu'à moins que la nature ou l'art n'aient mis une ſéparation entre les parties vives & celles qui ſont mortes, & qu'au moyen de cette diviſion elles ne ſe ſéparent les unes des autres, la corruption gagnera toujours aux environs ; & cela avec d'autant plus de rapidité, que le principe vital aura plus d'activité ; c'eſt ce qui fait que le ſphacele gagne avec tant de viteſſe ſur un jeune homme, ſurtout s'il y a une fievre forte : mais dans les vieillards ce déſordre peut durer long-tems ſans progrès conſidérables, pourvu qu'on ait ſoin de garantir la partie de corruption, par des médicamens anti-ſeptiques ; car les fluides qui coulent le long des vaiſſeaux juſqu'au ſphacele, y ſont arrêtés, & les particules cor-

rompues y sont repompées par les veines ; c'est pourquoi les parties vives contiguës à celles qui sont mortifiées, ne laissent pas de se conserver pendant quelque tems.

Celse, *Lib. V. cap. 26.* décrit admirablement bien le progrès de la *gangrene* & du sphacele de la maniere qui suit.

« Dans cette espece d'ulcere la chair est noire & livide, « mais seche & aride, & ordinairement la premiere « peau est toute parsemée de pustules noirâtres : celle « qui est immédiatement dessous est ou pâle ou livide, « ou à peu près de couleur de rouille & sans sentiment. « Tous ces symptomes sont pires étant accompagnés « d'inflammation, car ils s'étendent tous plus loin : « l'ulcere s'étend à la partie parsemée de pustules ; les « pustules, à celle qui est pâle ou livide ; la pâleur ou « la lividité, à celle qui est enflammée ; & celle qui est « enflammée, à celle qui est saine. »

Les suites funestes & instantes de ce mal exigent qu'on prenne bien garde à ne se pas méprendre dans le prognostic.

Aussi-tôt qu'on voit des signes indicatifs d'un sphacele formé, après en avoir bien combiné tous les symptomes, il faut sans différer songer à prendre toutes les mesures convenables pour sauver la vie au malade. Si l'on ne voit pas d'autre moyen pour y réussir que d'extirper la partie mortifiée, il faut y procéder sans perdre un moment ; car en une heure ou deux le mal peut faire de tels progrès, qu'il soit trop tard après cela pour y remédier ; ce qui n'est que trop certain par quantité d'exemples rapportés par les Auteurs.

Ces prognostics se tirent premierement de la considération de l'âge, du tempérament, de la maladie, des forces de la personne malade. Secondement, de la rapidité du progrès de la maladie. Troisiemement, de la connoissance de sa cause interne ou externe. Quatriemement, de la saison de l'année. Cinquiemement, de la partie affectée entant que plus ou moins essentielle à la vie, ou à raison de ses sinuosités, de sa secheresse ou de son humidité.

Pour former un juste prognostic de ce qu'il y a à craindre ou à espérer, il faut faire entrer en considération toutes les circonstances qui suivent.

Premierement, l'âge du malade. Dans les jeunes personnes les fluides surpassant de beaucoup les solides, tout y est pour ainsi dire fluant ; ce qui fait que la putréfaction une fois commencée en eux, y fait des progrès très-rapides. C'est ce qu'on voit surtout dans la *gangrene* des gencives, qui à cet âge gagne avec une vitesse étonnante toutes les parties voisines. Dans un âge mûr, la *gangrene* & le sphacele ne viennent qu'à la suite de violentes inflammations, ou quelquefois dans des fievres aiguës. Mais dans la vieillesse, ces accidens ne proviennent que de l'inaction & du défaut de fluides suffisamment subtils : or dans ce dernier cas ils sont incurables, parce que la cause qui les produit ne peut pas être réformée.

Le tempérament du malade, lequel est ou sain ou vicié. Ainsi dans les personnes d'une complexion grasse, le sphacele, à moins que la nature ou l'art n'y aient obvié, s'étendra sur toutes les parties adjacentes. Mais dans les personnes d'un tempérament froid, tout étant égal d'ailleurs, on remarque que la *gangrene* & le sphacele ne font pas des progrès si prompts. Mais si le tempérament du malade est vicié, & qu'il tende à la putréfaction comme dans le scorbut putride qui provient d'une espece de bile noire, il y a tout lieu de craindre les symptomes les plus funestes.

La maladie. Le prognostic se tire aussi des circonstances de la maladie. Ainsi, par exemple, après une hydropisie qui a duré long-tems, la *gangrene* qui vient aux piés se guérit rarement. Mais lorsque dans une maladie aiguë la matiere fébrile se jette sur quelqu'une des extrémités & la mortifie, il y a beaucoup à espérer, si les symptomes sont bénins d'ailleurs, que le malade pourra échapper, après qu'on aura retranché cette partie.

Les forces du malade. Il est à remarquer que la *gangrene* & le sphacele naissent ordinairement en conséquence du mouvement très-rapide des humeurs dans une fievre ardente, ou à la suite de leur stagnation ou de leur croupissement dans une vieillesse décrépite. Dans le premier cas, plus le principe vital aura d'activité, plus les progrès du mal seront prompts ; & dans l'autre, plus le principe vital sera foible, moins il y aura d'espérance. Mais il est visible que l'extreme foiblesse est plus à craindre que le mouvement trop vif des humeurs vitales dans les vaisseaux, parce qu'on peut remédier à ce dernier vice par des remedes convenables. Mais il est bien plus difficile, pour ne pas dire impossible, de ranimer les forces languissantes & épuisées, surtout dans la vieillesse décrépite.

Secondement, la rapidité du progrès de la maladie. Le progrès d'une inflammation qui pourra se terminer par une résolution bénigne n'est jamais bien prompt ; tous les symptomes augmentent petit à petit : mais lorsqu'elle tend à suppuration, la douleur, la chaleur, la rougeur & les autres symptomes augmentent bien plus vîte ; & ils augmentent encore avec bien plus de vitesse, si elle est sur le point de dégénérer en *gangrene* : dans la *gangrene*, le danger est grand à proportion de la rapidité de ses progrès, il faut dire la même chose du sphacele. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés craignent les suites de ce désordre, quand ils le voyent croître fort vîte, surtout si la *gangrene* naît de causes internes.

Troisiemement, la connoissance de la cause interne ou externe. Cette connoissance est nécessaire, parce qu'elle nous met en état de voir si cette cause peut être corrigée ou non. Si, par exemple, nous voyons qu'une tumeur skirrheuse comprime tellement la veine-cave descendante, que la *gangrene* dans les extrémités inférieures en doive être l'effet, il est bien visible que c'est un mal sans remede. Mais si par le long tems qu'il y a qu'un malade reste au lit, le poids du corps a tellement comprimé les parties des environs de l'os sacrum & du coccyx, que la *gangrene* s'y soit formée ; en changeant la posture du malade, on pourra empêcher le progrès du mal, & séparer ensuite par des remedes convenables les parties corrompues de celles qui sont encore saines.

Quatriemement, la saison de l'année. Il est certain que la *gangrene* peut être causée par un froid excessif, aussi-bien que par une violente chaleur, soit qu'elle ait été excitée par le feu ou par une inflammation considérable. Ainsi, la meilleure saison sera celle où il ne fait ni un froid extreme, ni une très-grande chaleur, c'est-à-dire, le printems ou l'automne. Mais l'hiver est surtout nuisible aux *gangrenes* qui viennent de l'indolence des parties dans les vieillards ; & l'été à celles qui viennent à la suite de violentes inflammations, ou de corruption putride des humeurs, singulierement si à l'extreme chaleur se joint l'humidité de l'atmosphere.

Cinquiemement, la partie affectée. A moins qu'on ne remédie à la *gangrene* dans ses commencemens, la partie est tellement corrompue par la destruction des solides, par l'extravasation & la putréfaction des fluides, qu'il n'est plus ensuite possible de la rétablir : & alors il n'y a rien autre chose à faire que de séparer au plus vîte les parties mortes d'avec celles qui sont encore vives. Si la partie affectée est du nombre de celles dont l'intégrité est absolument nécessaire à la vie, il est visible qu'il ne reste aucune espérance : si, par exemple, c'est le cervelet, la moelle allongée ou la moelle spinale que la *gangrene* ait corrompue. De plus la cure sera plus

difficile, si la *gangrene* a affecté des parties humides; car la putréfaction commencée sera considérablement augmentée par l'affluence continuelle des humeurs. C'est ce qui fait que les *gangrenes* du dedans de la bouche sont si difficiles à guérir, font des progrès si rapides & causent une puanteur si insupportable. Mais quand les parties affectées sont sinueuses, telles que les parties génitales dans les deux sexes, ou l'intestin rectum, il est toujours à craindre qu'on ne puisse pas aisément séparer ce qui est mort d'avec ce qui est vif; ou qu'après qu'on l'aura fait, ce désordre ne dégénere en ulcere fistuleux. Quand des extrémités du corps séches tendineuses sont corrompues par la *gangrene* ou par le sphacele, dans les vieillards ou dans d'autres personnes qui ont le tempérament naturellement sec, les suites sont les mêmes : il est vrai que le mal ne fera pas des progrès si prompts, & que la putréfaction ne sera pas si grande ; mais aussi d'un autre côté il sera plus difficile de séparer les parties corrompues des parties vives & saines, parce que cette séparation ne se peut faire sans qu'il afflue jusqu'à l'endroit où commence la *gangrene* des liquides bien conditionnés en assez grande quantité, & avec une impétuosité suffisante.

De ce qui vient d'être dit, on peut recueillir quelques axiomes capables de fournir un juste prognostic dans cette maladie, lesquels sont contenus dans l'Aphorisme qui suit.

De la *gangrene* naît le sphacele.
Du sphacele, la mortification de la partie, laquelle gagne en très-peu de tems les parties voisines.
Il faut remédier au plus vîte à la *gangrene*,
Extirper sans délai le sphacele.

De la gangrene naît le sphacele. Comme la *gangrene* n'occupe pour l'ordinaire que la membrane adipeuse, elle a coutume de précéder le sphacele ; car souvent tandis que la membrane adipeuse est prodigieusement enflée & déja corrompue par la *gangrene*, les muscles qui sont dessous, le périoste & les os ne laissent pas d'être encore sains. Mais il est aisé à concevoir que la *gangrene* dans la membrane adipeuse, en conséquence du volume considérable qu'elle occupe, peut comprimer les parties voisines, & les affecter tellement en s'y communiquant, qu'elles meurent à leur tour, auquel cas la *gangrene* formera un vrai sphacele.

Du sphacele naît la mortification de la partie, laquelle gagne en très-peu de tems les parties voisines. Tant qu'il reste dans quelques parties du membre affecté des humeurs qui y circulent, le sphacele n'est pas encore formé, & il reste encore quelque lieu d'espérer que les parties corrompues, pourront être séparées d'avec celles qui sont saines : mais quand la circulation des humeurs vitales est tout-à-fait arrêtée, la mortification de la partie est achevée. Or cette partie morte adhere à celles qui sont saines, & souvent les mêmes causes qui produisent le sphacele, continuant d'agir, détruisent de même les parties voisines ; & quand même ces causes cesseroient d'agir, la corruption ne laisseroit pas de se communiquer aux parties voisines ; car les liquides qui coulent le long des vaisseaux qui aboutissent à la partie corrompue, viendront eux-mêmes s'y amasser, abreuveront la matiere putride à chaque instant, & y séjourneront faute de pouvoir passer le long des vaisseaux de la partie mortifiée. Dans les parties solides, le désordre se communiquera par la seule raison de la continuité des substances.

Il faut remédier au plus vîte à la gangrene; car comme l'observe Galien, la *gangrene* est un état intermédiaire entre l'inflammation violente & le sphacele. C'est pourquoi, comme la *gangrene* tend à la mortification de la partie, c'est-à-dire au sphacele : on n'y sauroit apporter remede trop promptement.

Il faut extirper sans délai le sphacele. Car pour peu qu'on retarde, ce désordre gagnant avec rapidité aura bien-tôt corrompu les parties voisines encore saines & vives. Ainsi plus l'on différera l'extirpation, plus sera considérable la partie du corps qu'il faudra extirper. Il faut pourtant convenir, qu'il y a eu des cas avérés par des observations médicinales & chirurgiques, où la nature se suffisant à elle-même, comme elle fait en bien des occasions, a produit seule une cure parfaite, qu'il sembloit qu'on n'eût pu procurer que par l'extirpation : mais le plus ordinaire est que le sphacele gagne & devient mortel en peu de tems, si on ne l'extirpe pas assez tôt. Puisqu'il faut donc que la partie sphacélée soit retranchée ou par une séparation spontanée, ou par l'extirpation, & que l'évenement en est extremement douteux, si on en abandonne le succès à la nature toute seule ; c'est un axiome indubitable qu'il faut extirper le sphacele sans différer ; seulement les cas où la nature a opéré seule nous apprennent, que quoique l'extirpation soit impraticable, ou à cause de l'extreme foiblesse du malade, ou pour toute autre raison, il ne faut pas néantmoins désespérer entierement. Dans ces cas il faut soutenir les forces par de bons alimens & des cordiaux ; & en même-tems panser la partie affectée avec des médicamens propres à en arrêter & en corriger la putréfaction.

La *gangrene* du cerveau, des visceres & de la vessie est mortelle ; & dans les maladies aiguës, elle cause la mort soudainement, des parties considérables en étant affectées sans qu'on s'en soit apperçu.

Du cerveau. Si l'on considere combien est molle & tendre la substance du cerveau, on n'aura pas de peine à imaginer que quand une fois la *gangrene* s'y est mise, il est bien-tôt converti en une masse toute putride : & en ce cas la dépuration ne se peut point faire, quand même les parties mortes se sépareroient des vives, parce que le crane qui est une substance dure, l'enfermant de tous côtés, empêche qu'il n'en puisse sortir aucune portion. On lit à l'article *Caput*, qu'on a vu une grande partie du cerveau & surtout de la substance corticale être détruite par des blessures, par des excroissances fongueuses ou par la suppuration, sans que le malade en soit mort, & même sans que les fonctions du cerveau en aient été lésées. On y lit aussi qu'une évacuation par les oreilles ou par le nez a calmé dans un malade tous les symptomes qu'ont coutume de produire les humeurs qui répandues sous le crane compriment le cerveau. Mais pour qu'un homme dont le cerveau est gangréné puisse réchapper, il faut un concours de tant d'heureuses circonstances qu'il est bien rare qu'elles se trouvent toutes réunies. Il faudroit d'abord que la *gangrene* s'arrêtât & que les parties corrompues se séparassent de celles qui sont encore vives ; il faudroit de plus que ces parties séparées n'infectassent plus la tendre pulpe du cerveau à laquelle elles sont contiguës, & qu'elles s'évacuassent au plus vîte par ces voies que l'Anatomie ne nous a pas encore découvertes, quoique les observations nous apprennent qu'elles existent sinon dans l'ordre naturel, du moins dans les maladies. Enfin il faudroit que la portion du cerveau que la *gangrene* a détruite, fût réparée. Si l'on pese bien toutes ces circonstances, il s'ensuivra, je crois, très-clairement, qu'il ne reste aucune espérance quand la *gangrene* a affecté le cerveau, moins encore si elle a affecté le cervelet ou la moelle allongée.

Des visceres. Comme la *gangrene* détruit les parties du corps qu'elle attaque, & qu'ensuite elle gagne avec rapidité si l'on ne prévient son progrès assez-tôt, il est visible qu'il ne reste guere d'espérance si elle se met aux visceres, surtout ceux dont la substance est molle, comme le foie & la rate, qui en très-peu de tems seront réduits en une masse putride. Mais si les visceres vitaux qui sont logés dans la cavité du thorax sont attaqués de la *gangrene* à la suite de violentes inflammations ; la mort alors paroît inévitable, la vie étant, pour ainsi

dire, détruite dans sa source & dans son principe. Hildanus, *de Gangrena & Sphacelo*, *cap.* 4. nous apprend que dans le cadavre de son propre fils, qui étoit mort d'une rétention d'urine, il trouva les reins & les parties adjacentes gangrénées. Il est toutefois avéré par des observations très-constantes que toute *gangrene* aux visceres n'est pas toujours mortelle; car si les visceres affectés sont d'une substance ferme & membraneuse, tels que les intestins, & que la partie corrompue par la *gangrene* puisse non-seulement être séparée, mais même être expulsée hors du corps, il arrive souvent que le malade en réchappe. Ainsi, quand la *gangrene* se met à des visceres, dont la substance ferme ne se convertit pas aisément en une masse putride, & qu'il y a lieu d'espérer que la partie gangrénée pourra être expulsée; il y a, à la vérité, extremement à craindre: mais on peut dire du moins que la mort n'est pas certaine & immanquable.

De la vessie. Les violentes inflammations ou autres lésions de la vessie causées par des blessures, ou par l'extraction d'une pierre à angles qui l'aura déchirée en sortant, causent des *gangrenes* qui se terminent toujours très-malheureusement, tant parce que l'urine qui est acre de sa nature, baignant toujours la vessie ainsi affectée, y augmente la putridité, que parce que la vessie ayant un nombre infini de nerfs, elle est capable d'affecter d'une maniere étonnante le cerveau & tout le systeme nerveux.

Si, dans une maladie aiguë, les humeurs devenues incapables de couler le long des vaisseaux par leur densité inflammatoire, ou parce qu'elles se sont logées dans des vaisseaux qui leur sont étrangers, obstruent tellement les tendres vaisseaux du cerveau d'où dépendent la vie & les fonctions animales, qu'elles détruisent la circulation des humeurs, il s'ensuivra une mort subite; & cela sans qu'on apperçoive la moindre lésion sensible, parce que ces petites parties déliées échappent à nos sens. Et il n'importe que le désordre ait attaqué d'abord ces parties, ou que l'inflammation y ait été transportée d'ailleurs par métastase.

C'est la raison pourquoi Hippocrate a recueilli si soigneusement tous les signes qui sont les prognostics de ce délire, afin d'être en état d'obvier à cet accident, qui quand il est une fois arrivé ne manque gueres de donner la mort. Van-Swieten nous apprend qu'il a vu un malade qui se plaignoit d'une douleur à l'une de ses jambes, laquelle se calma tout d'un coup, mais qu'aussi-tôt après il fut attaqué de phrénésie, & en mourut le troisieme jour de sa maladie. Il y a dans Hippocrate plusieurs autres cas semblables qui servent de confirmation à celui-ci, tels que celui qu'il rapporte d'un homme chauve de Larisse.

« Ce malade, dit-il, fut tout-à-coup attaqué d'une douleur vive à la cuisse droite, qu'aucuns remedes ne purent faire passer. Le premier jour il fut saisi par degrés d'une fievre aiguë ardente, qui diminua ses douleurs; le second jour ses douleurs se calmerent encore plus, mais la fievre augmenta: il n'eut plus ni repos, ni sommeil; ses extrémités devinrent froides; il rendit une grande quantité d'urine, mais d'une urine mal conditionnée; le troisieme jour les douleurs de sa cuisse cesserent entierement: mais il tomba dans le délire & eut de grandes agitations; & le quatrieme jour vers l'heure de midi, il mourut tout d'un coup. »

Nous avons déja observé que quelquefois la matiere fébrile forme des dépôts vers les extrémités du corps, & qu'elle y corrompt en peu de tems non-seulement les parties molles, mais même les os. Nous avons de plus observé que la peste produit aussi ce même effet. Or si quelque matiere corrompue semblable se portoit au cœur, au cerveau, aux poumons ou aux visceres, il est aisé d'imaginer que le malade en mourroit tout d'un coup.

La *gangrene* du dedans de la bouche, des levres, des narines & des parties génitales, est très-difficile à guérir.

L'Anatomie nous apprend que la peau cesse à l'endroit des levres, qui ne sont couvertes, aussi-bien que le dedans des joues, la bouche & le palais, que d'une simple épiderme. Or si à ces parties vient une inflammation qui soit incapable de résolution, il est rare qu'il s'en ensuive une bonne suppuration: au contraire il se forme presque toujours une putréfaction gangréneuse qui s'étend aux parties voisines; car ces parties exposées à l'air & continuellement humectées de salive, qui le plus souvent est acre, se fondent en une substance extremement fétide; & comme alors il arrive un flux abondant de salive, & que ce désordre une fois formé corrode toutes les parties voisines si l'on n'y remédie de bonne heure; on l'appelle cancer aquatique. Il vient d'abord aux parties internes de la bouche, aux gencives, aux levres, à la langue, aux amygdales, &c. une rougeur légere tant soit peu douloureuse, accompagnée d'une chaleur un peu plus qu'ordinaire; un peu après paroît au milieu une petite marque blanche qui trompe souvent les Chirurgiens en ce qu'ils croyent que cette partie va suppurer. Alors la douleur augmente, surtout à l'endroit où la marque blanche paroît & immédiatement après autour de cette marque dont tout le tour paroît alors extremement rouge. Cet endroit se creuse fort avant & tout le blanc qui n'est autre chose qu'une véritable escarre gangréneuse, se sépare & tombe, si le désordre est peu considérable & que la personne soit adulte. Mais s'il y a une extreme malignité & que le malade soit fort jeune, comme alors toutes les parties sont molles & tendres, le mal gagne les parties voisines & la tache blanche s'élargit de plus en plus. L'haleine alors est puante, & il coule sans cesse de la bouche une salive fétide. Dans ce cas, si l'on n'applique promptement des médicamens convenables, le mal aura bien-tôt corrodé tous les environs. Comme ce mal tire fort souvent son origine du scorbut, on a coutume en ce cas de laver la bouche du malade avec de l'esprit de cueillerée & de l'esprit de thériaque, ou autre chose semblable: mais cette pratique est presque toujours nuisible. Si le désordre est peu considérable & qu'il ne fasse que commencer, ce dont on aura des preuves, s'il y a rougeur, chaleur & douleur, sans odeur fétide, le malade se trouvera très-bien de se laver la bouche avec du sel ammoniac ou du nitre délayé dans beaucoup d'eau, à quoi on aura ajouté un peu de vinaigre ou de jus de citron; ou de bassiner doucement la partie avec un petit linge imprégné de cette préparation. Bien des Chirurgiens ont la mauvaise coutume de frotter avec force les parties affectées avec une petite brosse trempée dans ces liqueurs. Mais cette méthode est pernicieuse en ce qu'elle augmente la douleur & détruit les parties les plus tendres. Si le mal commence à gagner aux environs & qu'il rende une odeur forte & fétide, les remedes que nous venons d'indiquer seront insuffisans. Il faut en ce cas couper cours à la putréfaction avec du sel marin: on mêlera vingt gouttes de ce sel avec une demi-once de miel rosat, & souvent dans la journée on bassinera la partie affectée avec un plumasseau trempé dans cette préparation. On pourra même mettre une plus forte dose de cet esprit de sel marin si la putréfaction est considérable; & Van-Swieten nous apprend que dans des cas désespérés, il a appliqué avec succès l'esprit de sel marin seul: car, dit-il, par-là le progrès de la *gangrene* a été arrêté tout aussi-tôt, & bien-tôt après l'escarre gangreneuse a été séparée des parties vives. Il ajoute même que jamais ce médicament n'a trompé la confiance qu'il y avoit, à moins que les gencives étant déja toutes corrompues, l'os de la mâchoire ne fût affecté, car je n'ai pu, dit-il, avec ce remede en empêcher la carie: mais il est infaillible pour emporter la *gangrene* des parties molles du dedans de la bouche.

Quand ce mal vient aux levres, il y a un danger de plus à craindre: car quand l'épiderme qui couvre la substance molle des levres est corrodé; les papiles nerveuses dégagées de cette enveloppe qui les contenoit acquierent un volume énorme & dégénerent en un cancer fongueux des plus mauvais. Si la corruption se met à la membrane qui revêt les narines en-dedans, l'os se trouve à nu, & comme il est extremement tendre, il ne faut pas s'attendre à l'exfoliation, car il ne manque pas de se carier & de tomber. On voit par-là combien il est difficile de guérir la *gangrene* à ces parties.

Des parties génitales. Ces parties étant d'une structure prodigieusement cellulaire, & rendant une odeur tant soit peu putride même dans les corps sains, parce qu'elles sont adjacentes à la vessie & à l'anus, par où le corps se décharge de tout ce qu'il contient de matiere corrompue: c'est ce qui fait que la *gangrene* à ces parties fait des progrès très-rapides & est très-difficile à guérir. Par des accouchemens laborieux, les parties génitales des femmes sont quelquefois tellement meurtries & déchirées que la *gangrene* s'y met; & s'il n'est pas impossible, il est du moins très difficile de la guérir.

Le sphacele des extrémités & des parties tendineuses est mortel dans les vieillards.

Ces sortes de *gangrenes* qui arrivent aux vieillards naissent ordinairement de causes qui ne sont pas susceptibles de guérison: elles ont pour principe l'excessive rigidité des vaisseaux, ou l'affoiblissement des forces du cœur. C'est pourquoi en ce cas il ne faut guere s'attendre que les parties corrompues se séparent des saines, parce que cette séparation dépend de la vivacité du mouvement des humeurs saines dans les vaisseaux suffisamment flexibles. Inutilement aussi extirperoit-on la partie affectée; car le même désordre reviendroit bientôt à celle dont on l'auroit retranchée. Tout ce qu'il y a à faire est de mettre sur la partie de ces mêmes substances balsamiques dont on se sert pour empêcher la putréfaction même des corps morts: par cette méthode on peut empêcher dans les vieillards la corruption de se communiquer aux parties saines, pendant plusieurs mois. Il vient souvent d'abord aux doigts des piés une tache pourpre ou livide, qui s'étendra & produira en peu de tems un sphacele mortel si l'on manque à la traiter comme je viens de dire. Van-Swieten nous dit qu'il n'a jamais vu qu'une *gangrene* venue d'elle-même aux doigts des piés à des personnes extremement âgées, ait été guérie: mais il nous rapporte un exemple d'un homme de soixante-dix ans, d'un tempérament très-robuste, qui fut parfaitement guéri d'une *gangrene* qui lui étoit venue à la malléole interne du pié droit, par le moyen d'infusions de vin, de sel & de rue fraîchement cueillie, dont on lui faisoit des fomentations sur la partie affectée, au moyen de quoi la partie gangréneuse & corrompue se sépara du reste.

La *gangrene* qui vient dans l'hydropisie, la phthisie & le scorbut, est très-mauvaise & annonce une mort prochaine.

La *gangrene* dans les hydropiques vient ou de ce que les eaux qui se sont amassées suffoquent les parties par leur pression, ou de ce que devenues acres & putrides elles les corrodent & les détruisent. Or dans l'un & l'autre de ces cas il ne reste point d'espérence au malade. Car si l'eau reste, le même désordre qui a causé la *gangrene* subsistant, l'augmentera. Si au contraire les eaux sont évacuées, les parties flasques & presque détruites n'étant plus soutenues par une égale pression des fluides, seront dissoutes, leurs vaisseaux se rompront; d'où s'ensuivra la mortification de la partie & la mort du malade.

Mais dans les phthisiques déja attaqués d'une atrophie qui provient de la cacochymie purulente du sang, lesquels ordinairement meurent à la fin d'une diarrhée extremement putride, il est aisé de concevoir qu'il ne reste plus d'espérance quand une fois la *gangrene* s'est mise à quelque partie du corps: car les forces naturelles baissent de jour en jour, & toutes les humeurs deviennent acres de plus en plus. Conséquemment la séparation des parties corrompues ne peut se faire non plus que la régénération de celles qui sont détruites.

Quant aux scorbutiques, nous avons déja observé que les parois de leurs vaisseaux ont si peu de consistance que la moindre force suffit pour les rompre; que leurs fluides ont beaucoup d'acrimonie, & que dans le scorbut de l'espece la plus maligne toutes les parties sont putréfiées. Or l'acrimonie des humeurs, la rupture des vaisseaux & la putréfaction des humeurs qui s'en extravasent étant capables de produire la *gangrene*, il sera bien difficile d'y remédier si toute la masse du sang est infectée d'une cacochymie scorbutique. C'est pourquoi dans les ulceres aux jambes si communs dans le scorbut, il se forme presque toujours des croutes gangréneuses, qui si on les emporte par le moyen des détergens, reviennent bien-tôt après; raison pour laquelle il est bien rare qu'on puisse former une bonne cicatrice sur ces sortes de plaies.

Un sphacele qui gagne les parties supérieures, accompagné d'insomnies, de délire, de syncopes, de rots, de hoquets, de spasmes, de douleurs, de sueurs froides & d'assoupissement, est un présage de mort.

Voilà le détail de tous les symptomes qui accompagnent d'ordinaire un sphacele mortel, & cela dans le même ordre qu'ils se succedent ordinairement. Car si le progrès du sphacele est arrêté, soit par l'opération spontanée de la nature, soit par les ressources de l'art, il se fait une séparation des parties vives d'avec celles qui sont mortes, & alors le désordre ne va pas plus avant. Mais lorsque le mal gagne il est dit monter aux parties supérieures, parce que de la derniere articulation des doigts des piés où il commence, il s'avance par degrés le long du pié, gagne la jambe & monte jusqu'à la cuisse. S'il commence aux doigts des mains il monte le long du bras jusqu'à l'aisselle avant de devenir mortel. Mais on observe que les fonctions du cerveau ne manquent pas d'être troublées lorsque le sphacele est prêt de devenir mortel; ensuite les fonctions vitales sont affectées à leur tour, & le malade meurt doucement dans une espece de sommeil tranquile. Ainsi, c'est un très-mauvais signe dans la *gangrene* ou le sphacele des extrémités, lorsqu'on apperçoit que les fonctions du cerveau commencent à se déranger. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *Epidem. Lib. VII.* « qu'un violent sphacele est dangereux; mais que s'il « est accompagné de vomissemens bilieux, d'anxiété, « de stupeur dans les yeux, que le malade ne parle « point ou ne parle que très-peu, & qu'il donne des si« gnes de délire, c'est une marque qu'il est en convul« sion, & qu'il mourra bien-tôt. »

L'insomnie est le premier signe qui avertit le Medecin d'employer tous ses efforts à détourner de la tête, la force de la maladie. Ces insomnies sont suivies du délire; ensuite le cerveau étant affecté le malade tombe en syncope; après quoi le mouvement désordonné des esprits animaux dans les visceres de l'abdomen, cause des rôts, des hoquets, des spasmes & des douleurs. C'est alors que s'amasse par gouttes sur la peau, cette sueur visqueuse & froide, qui est un signe certain d'une mort prochaine. C'est de cette sueur que Van-Helmont a dit en termes si convenables, « qu'elle est moins un « fluide excrémentitiel qu'une rosée alimentaire réso« lue & poussée par la mort. » Or cette mort est douce & ressemble à un assoupissement tranquile. Selon les différentes causes d'où procede le sphacele, il fait des progrès plus ou moins rapides. Si, par exemple, il ne vient que de la langueur des fonctions animales dans

la vieillesse, il fait peu de progrès & pourra se supporter pendant plusieurs mois avant de causer la mort, pourvu qu'on applique sur la partie affectée des substances propres à en arrêter la putridité. Mais si dans une personne jeune & robuste la *gangrene* se forme à la suite d'une inflammation, & qu'elle soit suivie du sphacele, il ne tardera pas à gagner les parties supérieures & deviendra incurable en peu d'heures. Celse détaille la plupart des symptomes qui accompagnent un sphacele devenu mortel, *Lib. V. c.* 26. où il ajoute après avoir décrit comment la *gangrene* s'étend aux environs des parties affectées les premieres: « En même « tems se déclare une fievre aiguë accompagnée d'une « soif ardente; il y a des malades qui tombent aussi dans « le délire. D'autres sans avoir perdu l'usage de leur « raison ne peuvent cependant s'exprimer qu'en bégayant; ensuite l'estomac commence à être affecté, « l'haleine devient fétide. Ce désordre dans les com- « mencemens est guérissable: mais quand il est invété- « ré il ne l'est pas; & le malade en cet état est un peu « avant la mort couvert d'une sueur froide. »

La lividité, la noirceur, la sécheresse autour des ulceres marque la *gangrene*, le sphacele & la mort prochaine du malade.

Hippocrate dans ses Prognostics où il détaille avec tant de soin les circonstances auxquelles un Medecin doit porter son attention pour prévoir ce qui arrivera dans les maladies, nous donne l'avis qui suit:

« Il faut, dit-il, prendre garde s'il y avoit un ulcere for- « mé avant la maladie ou s'il s'en est formé un pen- « dant la maladie: car si le malade en doit mourir, « l'ulcere avant la mort sera livide & sec, ou pâle & « sec. »

Il est certain que ce qui reste de vie, & les humeurs qui se portent à la plaie ou à l'ulcere y formeroient un pus louable, si les liquides y affluoient en telle quantité & avec autant de force qu'il le faut; qu'autrement il en coule un liquide tout différent qui n'a rien de semblable à un pus louable. C'est ce qui fait que dans les complexions cacochymes, il est si rare qu'il se forme un pus louable, & si difficile par conséquent de consolider les ulceres & les plaies. Mais si par le vice des vaisseaux ou des humeurs, ou par l'une & l'autre cause, il ne vient aucun liquide à la plaie, sa surface sera desséchée par l'air qui l'environne & par la chaleur des parties voisines; & avant de pouvoir parvenir à la cure il faudra commencer par retrancher ce qui s'est ainsi desséché. Ainsi la sécheresse d'un ulcere marque que la circulation des humeurs ne se fait plus dans cette partie: mais sa lividité & sa noirceur font voir que la partie est mortifiée, & sont par cette raison regardées comme des signes des plus funestes.

L'indication de la cure dans la *gangrene* consiste premierement à conserver & augmenter les forces; secondement, à empêcher la matiere putride d'entrer dans les veines; & troisiemement, à remédier à la putréfaction déja commencée.

Après avoir examiné les signes diagnostics & prognostics de la *gangrene*, il est question à présent d'en rechercher les indications curatives & les médicamens propres à la guérir. Mais pour traiter ce sujet avec ordre, rappellons-nous ce qui a été dit plus haut; qu'il est difficile de distinguer le moment précis où le phlegmon devient une véritable *gangrene*. Comme donc la *gangrene* commençante ressemble si fort au phlegmon, mais qu'elle en differe si considérablement lorsqu'elle est sur le point de dégénérer en sphacele; il est visible que dans le tems intermédiaire elle a différens degrés de malignité, à raison desquels la cure doit varier aussi. Car on peut remédier à une *gangrene* commençante, en améliorant les fluides: mais quand le désordre est enraciné; on ne peut plus rendre saines les parties corrompues; il les faut séparer des parties vives auxquelles elles sont adhérentes. Cet Aphorisme traite des indications en général: on parlera plus bas des indications particulieres.

Quant à la premiere qui est *de conserver & augmenter les forces*: tant qu'il coule dans les vaisseaux des humeurs louables avec assez de vitesse & de force, le corps est sain & vigoureux. Mais quand ce mouvement égal est interrompu ou totalement ou en partie, le corps ou une partie particuliere du corps en est affoiblie. C'est pourquoi Hippocrate, *Aphor.* 5. *Sect.* 2. assure que ces lassitudes spontanées qui font qu'on ne sauroit supporter qu'avec peine ses travaux ordinaires, quoique d'ailleurs on ne se trouve point incommodé, sont des annonces de maladies. Car ordinairement ces lassitudes arrivent lorsque le sang rendu moins fluide par un épaississement inflammatoire, ne coule qu'avec peine dans les vaisseaux vers les extrémités où ils sont plus étroits. Conséquemment les substances propres à rétablir les forces seront celles qui pourront rendre plus libre la circulation des humeurs dans les vaisseaux, & lever les empêchemens qui sont capables de la gêner. Les remedes à cette diminution dans les forces seront différens selon les différentes causes d'où elle procedera.

Pour ce qui est de l'*entrée de la matiere putride dans les veines*: l'urine emporte naturellement du corps des humeurs, qui par la tendance prochaine qu'elles ont à la putréfaction lui deviendroient nuisibles, si elles circuloient plus long-tems dans les vaisseaux avec les autres fluides: mais lorsqu'une ischurie complete, arrête la sécrétion & l'excrétion de l'urine, cette liqueur devenant acre & putride semble nuire surtout aux tendres vaisseaux du cerveau; & les malades après avoir souffert à peu près les mêmes accidens que ceux qui meurent du sphacele trouvent aussi leur fin dans un profond sommeil. Ainsi il y a véritablement lieu de craindre que la matiere putréfiée par la *gangrene*, repompée par les vaisseaux circonvoisins ne cause les mêmes désordres: on ne sauroit donc prendre trop de précautions pour y obvier.

Pour ce qui est de *remédier à la putréfaction déja formée*: toute partie du corps humain où ne se fait plus comme auparavant la circulation des humeurs, tend par une dépravation spontanée à la putridité. Il faut donc obvier à la putréfaction non encore formée, & remédier à celle qui l'est déja, pour empêcher qu'elle n'infecte les parties voisines. Si la partie affectée est située en lieu où l'on puisse porter la main, il y faut appliquer des médicamens propres à opérer ces effets; sinon il est visible que la cure ne sera guere praticable.

On répare les forces, premierement, en administrant des remedes propres à détruire la cause interne d'où procede la *gangrene*, à ranimer les esprits, & à entretenir la circulation des fluides; ayant égard en même-tems, non-seulement à l'âge, au sexe & au tempérament du malade, mais aussi à la température de l'air & de la saison: ce sera donc ou des réfrigérans, ou des échauffans selon l'exigence des cas. Secondement, par des alimens & des boissons d'une nature analeptique. Troisiemement, par des épithemes, tels que du pain rôti, imprégné de médicamens qui résistent à la cause interne, qui excitent les esprits & entretiennent la circulation des fluides, appliqués sur les veines ou sous les narines.

1. *Les remedes propres à détruire la cause interne.* Pour satisfaire à cette indication, il faut commencer par discerner la nature de la cause d'ou procede la *gangrene*. Or, toutes les causes qui la peuvent produire ont déja été détaillées & rangées sous différentes classes. Si, par exemple, le sang est affecté d'un scorbut pu-

tride & d'une violente cacochymie, les remedes propres à résister à la putréfaction, seront propres aussi à réparer les forces, tels que le vin du Rhin, & les jus de citron & d'orange : à quoi les pauvres pourront substituer du lait de beure ou petit lait, bouilli avec un peu de macis ou de noix muscade. Comme toutes sortes de *gangrenes*, quoique provenues de différentes causes, ont cela de commun qu'elles produisent toutes la putréfaction, il est sensible que l'usage de ces acides peut contribuer beaucoup à leur guérison.

Boerhaave, dans sa matiere Médicale, recommande l'esprit stimulant suivant pour la *gangrene* qui provient d'une cause chaude ou d'un tempérament alcalin.

Prenez *jus de citron, que vous presserez, deux onces;*
jus d'orange, une once;
sirop de mûres nouvellement fait, deux onces;
eau distilée d'un citron entier, quatre onces;
eau de baume, deux onces;
eau de canelle, une once;
vin du Rhin, six onces;

Ajoutez *du sucre*, si vous le jugez nécessaire.

Mêlez le tout, & faites boire au malade une once de cet esprit d'heure en heure, ou toutes les demi-heures.

Ou

Prenez *robs de groseilles, & d'épine-vinette,* } *de chaque, deux onces;*
esprit de sel, demi dragme;
eau de baume distilée, six onces;
vin du Rhin, dix onces;

Mêlez le tout ensemble, & faites boire au malade une once de cette composition d'heure en heure.

Si la *gangrene* dont le malade est attaqué procede d'une cause froide, ou qu'il soit d'un tempérament phlegmatique, ou dominé par l'acide, il faudra qu'il se serve de la préparation suivante.

Prenez *de sel volatil huileux, trois dragmes;*
d'élixir de propriété préparé avec du sel de tartre, deux dragmes;
eau-de-vie distilée de Matthiole, telle qu'elle est décrite dans le Dispensaire de Leyde, trois onces;
eau distilée d'écorce de citron, six onces;
sirop des cinq racines apéritives, }
sirop d'armoise de Fernel, } *de chaque, une once;*
confection alkermes, deux dragmes.

Mêlez le tout, & faites-en usage comme de la composition précédente.

Remedes propres à ranimer les esprits. Il est avéré par l'expérience, qu'il y a dans la nature des substances, qui, s'insinuant parmi les fluides les plus subtils du corps humain, qu'on appelle communément *esprits*, sont d'une efficacité singuliere, & capables de causer un changement général & surprenant dans tout le corps. Or, cette efficacité dépend souvent de corpuscules si subtils & si déliés, que non-seulement ils échappent à nos sens, mais que nous ne saurions même nous les imaginer aussi petits qu'ils le sont. Par exemple, l'*asa fœtida* par sa seule exhalaison, réprime souvent les mouvemens désordonnés des esprits dans les femmes hystériques; & cependant après qu'elle a répandu ses corpuscules pendant plusieurs mois dans un lieu assez spacieux, à peine y trouve-t'on la plus légere diminution dans le poids. Au contraire, l'odeur forte du musc cause souvent de tels désordres dans tout le systeme nerveux des femmes délicates, que quelquefois elle les fait tomber dans de violentes convulsions: cependant le musc ne perd pas sensiblement de son poids, après même qu'on l'a gardé plusieurs années, & qu'il a communiqué à tous les corps circonvoisins une odeur qui ne se perd presque jamais. Il y a aussi dans la *matiere Médicale* des médicamens, qui par leurs seules exhalaisons excitent les esprits languissans, & redonnent pour ainsi dire une nouvelle vie aux personnes les plus foibles. Si lorsqu'une femme est prête à se trouver mal, on lui met sous le nez un citron fort odorant, elle revient tout-à-coup à elle. Le vinaigre & presque tous les aromates d'une odeur gracieuse, produisent le même effet. Or, ceux de cette espece qui excitent les esprits languissans, sont singulierement utiles pour la *gangrene* & le sphacele; car rien ne détruit plus promptement les forces même dans les personnes saines que les émanations des corps putrides. Si en été un homme, quoiqu'en bonne santé, a le malheur de se trouver près du cadavre d'un animal noyé, à l'instant que le ventre gonflé de l'animal vient à crever, il sera si vivement affecté par l'exhalaison infecte qui en sortira qu'il s'en trouvera mal, & sera incommodé jusqu'au lendemain de la nausée qui lui en restera. Lorsque dans quelque maladie la bile corrompue se loge autour de l'orifice de l'estomac, le malade en est extrêmement foible; & si on le dégage de ces impuretés, ses forces lui reviennent. Lors donc que dans la *gangrene* la putréfaction est déja formée, ou qu'on appréhende qu'elle ne se forme bien-tôt, il est visible que les aromates les plus odoriférans, surtout mêlés avec des acides, seront d'une utilité singuliere. Hildanus, dans son Traité de *Gangrena & sphacelo*, *cap.* 12. & plusieurs autres Auteurs, recommandent les poudres bésoardiques, les perles préparées, l'os de cœur de cerf, & autres remedes de cette nature. Mais le vin du Rhin, avec le jus & l'écorce de citron, la canelle & la muscade sont d'une efficacité encore plus grande. Mais si une violente fievre ou une chaleur considérable par tout le corps paroissent contraires à l'indication des médicamens chauds, le rob de sureau & les roses avec le vinaigre exciteront les esprits, & produiront une sensation de fraîcheur fort agréable.

Les remedes qui entretiennent la circulation des fluides. La *gangrene* étant une disposition des parties molles, qui après avoir détruit la circulation des humeurs vitales, tend à donner la mort, il faut apporter ses soins à entretenir le cours du sang dans les vaisseaux, afin d'éviter cette catastrophe. Or la circulation des humeurs est empêchée ou par le vice des fluides, ou par celui des vaisseaux qui les transmettent. Par conséquent toutes les substances qui délayent & atténuent, qui ouvrent les vaisseaux, & excitent par leur vertu modérément stimulante les causes motrices, sont les plus convenables dans les cas de cette nature. C'est pourquoi, les décoctions de chien-dent, de bardane, de scorsonere, celles des cinq racines apéritives, celles du bois de sandal, de sassafras & autres, sont dans ces sortes de cas d'une efficacité merveilleuse; parce que par leur qualité délayante, résolutive, aromatique & stimulante, elles satisfont à ces indications.

L'âge du malade, &c. Lorsqu'il est question de traiter un vieillard, en qui tout est dans un état de langueur, dont le sang est froid & muqueux, on s'y prend tout autrement qu'on ne feroit pour un malade jeune & vigoureux. Le corps de la femme, toutes choses égales d'ailleurs, est beaucoup plus lâche que celui des hommes, & par cette raison est susceptible de changemens à l'occasion des plus légeres causes, & en peut supporter de très-grands & de très-subits, comme on en voit la preuve par le flux menstruel, la grossesse, l'accouchement, les vuidanges & les pertes auxquelles les femmes sont sujettes. Ainsi il faut avoir égard au sexe dans le traitement de la maladie, & ne pas gouverner les femmes comme les hommes; de même qu'on ne gouverne pas les personnes d'un tempérament chaud & bilieux comme celles d'un tempérament froid &

aqueux. Le traitement doit être varié aussi selon les différentes saisons de l'année ; car dans les grandes chaleurs de l'été, surtout si l'air est humide, tout tend à la putréfaction ; au lieu qu'en hiver tout se garde très-long tems sans se corrompre.

Des réfrigérans ou des échauffans. Il est d'abord question d'examiner si le malade manque de forces ou non. Si le pouls est fort, élevé & ferme ; si les extrémités sont suffisamment chaudes, si l'urine est colorée & rouge : on est en état de conclurre que le ton de la circulation est assez fort, & que par conséquent il ne le faut point augmenter. Mais si le pouls est foible ; & que les symptomes soient directement contraires à ceux qu'on vient de détailler, on en peut conclurre que la circulation des humeurs a besoin d'être accélérée. Il faut aussi examiner si les fluides tendent à une putridité alcaline, ou si c'est une cacochymie muqueuse qui prédomine dans toute l'habitude du corps. Dans le premier cas, il faut administrer des acides stimulans qui soient agréables ; & dans l'autre, des sels volatils huileux, l'elixir de propriété & autres médicamens de même nature. Mais les médicamens propres pour l'une & l'autre indications ; sont déduits plus au long aux articles *Acida* & *Alcali*.

2. *Des alimens & des boissons d'une nature analeptique.* On appelle convalescens ceux qui au sortir d'une maladie considérable, commencent à reprendre des forces : mais quoique la santé revienne après que le fort de la maladie est passé, il faut de bons alimens pour réparer les pertes causées par la maladie. Or, la foiblesse où est encore le convalescent, exige qu'on lui donne des alimens & des boissons qui contiennent une quantité de matiere suffisante pour réparer ce qui a été dissipé, par la chylification & la sanguification ; mais qui en même-tems n'aient pas besoin pour être assimilés de l'action des vaisseaux & des visceres, ou du moins qui ne les fatigue pas trop. On donne aux alimens qui ont cette qualité, l'épithete d'analeptiques. Voyez à ce sujet l'article *Fibra*.

3. *Des épithemes.* Il est avéré par les Observations Physiologiques, qu'à tous les endroits de la surface du corps humain, il y a des orifices cachés de veines absorbantes, capables de pomper les liqueurs contiguës, & de les mêler aussi-tôt avec le sang. De-là il s'ensuit clairement que des médicamens appliqués sur la peau, peuvent être d'une utilité singuliere pour augmenter les forces. C'est pourquoi, si on y applique les substances recommandées dans cet Aphorisme par forme d'épithemes, elles insinueront les parties les plus subtiles & les plus pénétrantes dans les vaisseaux absorbans, qui les porteront aussi-tôt avec le sang veineux jusqu'au cœur, d'où, par le moyen des arteres, elles seront distribuées par tout le corps ; ce qui rétablira promptement les forces, par la raison que ces substances stimulantes qui n'auront point été changées par l'action des visceres, exciteront les esprits & augmenteront la force du cœur. Or on a coutumé d'appliquer surtout, ces épithemes, sur les endroits où il y a de grosses veines, comme sous les aisselles, sous les jarrets, & au cou, afin que ces corpuscules pompés par les veines absorbantes entrent dans les grosses veines par le plus court chemin. Et ce n'est pas seulement en cela que les épithemes peuvent être utiles. Ils le sont aussi lorsqu'on les applique le plus près qu'il est possible des nerfs, qu'on sait par les expériences avoir le plus d'empire sur les fonctions vitales. Or tels sont les nerfs dispersés dans la surface interne des narines : ainsi une personne fatiguée au point d'être prête à tomber en syncope, se remettra si on lui fait respirer l'odeur d'un pain tiré tout chaud du four, en le lui présentant sous le nez. Il faut dire la même chose de presque tous les aromates, dont les corpuscules qui en émanent, reçus par les narines seulement, redonnent sur le champ un accroissement de forces. C'est aussi pourquoi on applique avec succès de semblables préparations sur la région de l'estomac près des gros nerfs cardiaques, ou bien sur le nombril. Il est suffisamment constaté par des observations Médicinales, que des remedes appliqués en dehors sur ces parties, operent quelquefois des effets incroyables. Or il faut pour que ces épithemes réparent les forces, prendre en les appliquant, les mesures nécessaires pour que la chaleur du corps n'en dissipe pas en dehors les corpuscules les plus subtils. Pour cet effet on prend du pain roti comme il faut pour qu'il soit bien desséché & bien propre à boire ce qu'on mettra dessus ; on l'enduit ensuite d'un épitheme, & on l'applique ainsi sur la chair nue ; on met par-dessus, une vessie de mouton ou de porc, qu'on impregne d'huile auparavant pour la rendre d'autant plus mollette, & on assure le tout avec un bandage convenable.

Ainsi, pour reparer les forces dans les cas où le mal procede d'une cause alcalescente chaude.

Prenez *vin du Rhin, une pinte* ;
canelle,
clous de girofle,
feuilles de macis,
muscade, } *de chaque deux dragmes* ;

Faites bouillir dans un matras de verre au feu de sable, & imprégnez de la décoction du pain roti.

Dans les cas où le mal procede d'une cause acide froide,

Prenez *sel volatil huileux, demi-once* ;
esprit d'écorce de citron, deux onces ;
esprit de lavende,
de mente, } *de chaque, une once* ;
esprit de thériaque, deux onces ;

Mêlez le tout ; & trempez-y du pain rôti.

On empêche la matiere putride d'entrer dans les veines ; premierement, en augmentant les forces, & conséquemment en accélérant le mouvement vers les parties extérieures ; secondement, en procurant la sortie de la matiere peccante au dehors : or on remplit cet indication par les fomentations & les cataplasmes faits de substances diaphorétiques, émollientes & laxatives ; par des scarifications, des ventouses, des sangsues, & en échauffant les parties extérieurement.

La seconde indication générale dans la cure de la *gangrene* est d'empêcher l'entrée de la matiere putride dans les veines ; car la partie gangrenée est adhérente ou du moins contigue de toutes parts à des vaisseaux encore vifs, & pour l'ordinaire elle se fond petit à petit en une sanie putride. Or cette matiere putride pourra fort aisément être absorbée par les veines ; d'où pourront s'ensuivre de terribles désordres : tels que les fievres putrides, le délire & la perte subite des forces. Mais on peut empêcher que cette matiere ne soit absorbée.

Premierement. *En augmentant les forces.* Tout ce qui rend plus libre le cours des humeurs dans les vaisseaux augmente la force, comme on l'a déja observé ; & par conséquent les substances qui viennent d'être décrites, produiront cet effet au point que les arteres exhalantes les plus déliées répandues par toute la surface du corps, transmettront en dehors toutes les matieres vicieuses, qui naturellement doivent être expulsées par cette voie. Tant qu'il n'y a aucune obstruction dans ces petits canaux exhalans, nous voyons qu'à proportion que l'impétuosité & la vélocité du sang sont augmentés, ils déchargent en dehors une plus grande quantité de liquides, soit par la transpiration insensible ou par la sueur. La raison en est claire, c'est que par cette augmentation de mouvement, les organes servant à la sé-

crétion & à l'excrétion reçoivent à la fois une plus grande quantité de liquide. Or tandis que les arteres les plus déliées sont distendues & dilatées, il faut nécessairement que les petites veines absorbantes qui leur sont contiguës soient rétrécies; d'où il arrive que le fluide qu'elles devroient absorber, y entre d'autant plus difficilement. Joignez à cela que la chaleur qui est l'effet de l'augmentation du mouvement des liqueurs dans les vaisseaux, dissipe la matiere qui auroit été absorbée : au lieu que dans les états de langueur où la circulation est trop lente & trop foible, le corps se gonfle par l'amas des humeurs qui s'y accumulent. Or on ne peut plus ignorer après les observations médicales qui ont été faites à ce sujet, quelle prodigieuse quantité de liquides peut être pompée par les vaisseaux absorbans répandus par toute la surface du corps, lorsque les forces vitales sont dans un état de langueur; car il est certain que des hydropiques dont on avoit évacué toutes les eaux, se sont retrouvés peu de tems après aussi gonflés qu'auparavant, quoiqu'ils se fussent abstenus de toute boisson & n'eussent usé que d'alimens extremement secs, d'où il paroît que les corps en cet état attirent à eux par les veines absorbantes l'eau répandue dans l'air qui les environne. Il sera donc d'une grande utilité de rendre la circulation un peu plus vive pour empêcher la matiere putride gangréneuse d'entrer dans les veines; & s'il y en est entré quelque chose, il faudra l'expulser par les urines ou par les émonctoires de la peau, jusqu'à ce que la force étant ranimée, le mouvement des humeurs augmente vers les parties extérieures.

Secondement. *En procurant la sortie de la matiere peccante au-dehors.* Dans la cure des abscès il est absolument nécessaire, lorsque la matiere inflammatoire est mûrie, qu'elle soit portée aux parties extérieures du corps, de crainte qu'étant repompée elle n'infectât le sang d'une cacochymie purulente, & ne causât une infinité de désordres terribles, qui sont les suites de ce premier. Or dans la cure de la *gangrene*, il faut encore apporter un soin bien plus particulier à attirer la matiere aux parties extérieures; parce que la matiere gangréneuse est encore bien plus virulente que le pus. Or rien n'empêche davantage qu'elle n'arrive à la surface; & ne suffoque tant les parties vives subjacentes que quand la peau devenue gangrenée & aride, se durcit comme un cuir sec. Car si en ce cas les humeurs ont encore un mouvement assez vif dans les parties saines qui sont au-dessous de cette peau encroûtée tout s'y corrompra bien-tôt. Il sera donc fort salubre de tenir toujours la partie gangrenée humide par des fomentations & des cataplasmes, & d'ouvrir tellement tous les pores, que tous les vaisseaux vifs puissent transpirer librement. L'eau & tous les remedes où ce fluide prédomine répondent merveilleusement à cette indication; à quoi on ajoutera des substances émollientes & laxatives. Or comme dans la partie gangrenée la circulation des humeurs est en défaut, & que conséquemment la chaleur qui en dépend, est trop foible; il faut l'échauffer par dehors, de peur que les fomentations & les cataplasmes qu'on y applique ne se refroidissent. On y réussira en appliquant des briques chaudes; méthode fort utile aussi pour soulager les douleurs de colique. Il est bien vrai qu'on augmente la putridité dans les parties déja mortes au moyen de cette chaleur & de cette humectation : mais en même-tems on facilite leur séparation d'avec celles qui sont encore vives. C'est pourquoi il ne faut employer cette méthode que quand on a quelque espérance de parvenir à cette séparation. Celse, *Lib. V. cap. 26.* où il traite de la cure de la *gangrene*, nous donne cet avis : « Tant que le mal gagne « aux environs, il ne faut point y appliquer de médi- « camens propres à procurer la formation du pus : c'est « pourquoi il ne faut point entre autres choses se servir « d'eau chaude. » Car tant que le mal se communique aux parties voisines, on ne feroit par-là qu'augmenter la putréfaction, & infecter plus vîte les parties adjacentes. Mais on mêle d'ordinaire aux fomentations & aux cataplasmes pour la *gangrene*, des substances qui soient de nature à résister à la putréfaction, & qui par leur qualité aromatique pénétrante, donnent du mouvement aux fluides qu'elles trouvent en stagnation. Or comme toutes ces substances peuvent très-aisément se dissoudre dans l'eau, & qu'elles laissent émaner des corpuscules subtils, qui ouvrent tous les vaisseaux, sans cependant causer une trop grande augmentation de mouvement, & que d'ailleurs elles augmentent ordinairement l'évacuation par les pores cutanés, on les appelle diaphorétiques.

Ainsi, on peut préparer une fomentation contre la *gangrene* de la maniere suivante.

Prenez *de rue fraîchement cueillie, quatre poignées;*
de mauves, deux poignées;
d'alliaire, une poignée;
farine de graine de lin, une once.

Faites bouillir dans des vaisseaux bien fermés avec suffisante quantité d'eau, que vous réduirez à quatre pintes de décoction; & ajoutez-y deux dragmes de savon de Venise, pour faire une fomentation dont vous imbiberez des morceaux d'étoffe de laine, que vous appliquerez sur la partie.

Ou,

Prenez *vinaigre de sureau, deux onces;*
eau de fleurs de sureau, dix onces;
de sel ammoniac, deux dragmes;
de vin blanc de France, six onces.

Mêlez le tout ensemble pour faire une fomentation.

On peut faire un cataplasme contre la *gangrene*, de la maniere suivante :

Prenez *fleurs de sureau,*
de melilot,
de guimauve,
de camomile,
& de souci, } *de chaque, trois onces.*

Faites bouillir dans l'eau pour un cataplasme, & ajoutez-y

farine de graine de lin, une once;
huile de graine de lin, une once & demie.

Par des scarifications. Cette méthode est d'une utilité singuliere, si la membrane adipeuse augmentée prodigieusement de volume par sa distension, devient gangréneuse; car alors la masse de la portion corrompue & mortifiée suffit quelquefois toute seule pour suffoquer par sa compression les parties vives qui sont au-dessous; & les fomentations ou les cataplasmes qu'on y appliqueroit n'auroient pas assez de forces pour pénétrer assez avant & empêcher la matiere putride d'entrer dans les veines. Ainsi, au moyen des scarifications on forme des especes d'émonctoires dans la partie gangrenée, par lesquels en conséquence de l'augmentation de mouvement on peut expulser la matiere corrompue, & introduire des substances capables non-seulement de corriger la putréfaction déja formée, mais de prévenir celle qui se formeroit sans cela. Or on ne doit faire ces scarifications que dans la partie morte, en approchant seulement le plus près qu'il est possible, des parties vives, mais sans les léser aucunement. Au moyen de cette attention elles ne causeront aucune douleur; & il n'arrivera point, comme il pourroit arriver autrement, que par la dénudation des parties vives de la plaie, on facilite l'entrée de la matiere putride dans les veines; car nous apprenons par les morsures

des animaux venimeux, avec qnelle facilité le virus s'insinue dans les veines qnand la blessure est vive & sanglante.

Par des ventouses. Qnand la pression de l'atmosphere cesse d'agir sur la partie où on a appliqué la ventnuse; l'impétuosité dn sang dans les parties qui sont encore vives, distendra les vaisseaux, fera élever les parties mnrtes, & repoussera en dehors la matiere putride. De plus les vaisseaux adjacens qui, pressés par la partie mnrtifiée, ne pouvoient se distendre à prnportion des hnmeurs qui y affinnient, dégagés pnur lors de cette pression par la ventnuse, laisseront un passage libre aux fluides, qui doivent naturellement s'y porter: en cnnséquence la vie sera rendue à ces parties, qui par l'abolitinn de la circulation des humeurs tendnient à une putréfaction prnchaine. Les observatinns médicales fnnt bien voir cnmbien les ventouses sont efficaces pnur restaurer la vie & la nutritinn languissante. Il est aussi fort utile d'appliquer les ventnuses sur les parties vives voisines de celle qui est gangrénée, afin d'augmenter tnut à la fnis l'impétunsité & la quantité des humeurs vitales qui s'y portent; par-là les fibres qui attachent la partie gangrenée à celle qui ne l'est pas, étant divisées, le vif sera séparé de ce qui est mort.

Par des sangsues. Ces petits animaux percent avec trois dents ou especes d'aiguillnns, la partie où nn les applique, sucent le sang, & se tiennent obstinément attachés, jusqu'à ce que tous pleins de sang, ils tnmbent de satiété, nu qu'on leur fasse quitter la place en versant dessus du nitre, du sel ou autres substances semblables. Après même qu'on a ôté les sangsues, souvent le sang continue de fluer, surtout quand elles ont été appliquées aux veines hémnrrhnïdales, & quelquefnis en si grande abnndance, que les Auteurs qui ont traité de l'usage des sangsues, ont cru devnir indiquer les mnyens de l'arrêter. Ainsi, toute l'action des sangsues est de percer les vaisseaux & d'en tirer le sang par la suction, & d'y faire venir le sang en plus grande abondance & avec plus d'impétuosité en diminuant la résistance. Ainsi elles fnnt le même effet que les ventouses, surtout si la partie à laquelle nn a appliqué les ventnuses a été scarifiée auparavant. On s'en sert surtnut lorsque le malade craint excessivement la scarificatinn, ou que la situatinn de la partie est telle, qu'on n'y sauroit appliquer les ventnuses. Ces petits animaux ne mordent pas cependant aisément sur la portion mnrtifiée; il faudra les appliquer seulement le plus près qu'nn pourra de l'endroit gangréné.

De tnut ce qui vient d'être dit sur ce dernier Aphorisme, il s'ensuit clairement, que dans le cas de la *gangrene* on ne saurnit mal faire en employant les remedes dont se servoient les Anciens cnntre les morsures des animaux venimeux. Celse, *Lib. V. cap.* 27. recommande pour ces sortes de morsures d'appliquer les ventouses & de faire une incision avec un bistouri autour de la plaie, pour retirer davantage de sang mauvais & cornmpu. Si l'on n'a pas de ventouse, il veut qu'un homme suce la plaie; ce qu'il répond qu'il peut faire sans danger, pnurvu qu'il n'ait point d'ulcere dans la bouche. Il ordonne de plus de tenir le malade dans un lieu chaud; de fomenter ensuite la plaie avec des animaux ouverts vifs, & appliqués dessus tout chauds; & d'administrer outre cela des antidotes convenables. Au défaut d'antidote, il prescrit du vin pur avec du poivre, ou autre boisson capable d'échauffer.

On corrige la putréfaction commençante, premierement, en remédiant à ses causes sensibles.

On ne peut en ce cas rien prescrire de général: il faut d'abord bien savoir les causes ci-dessus décrites, d'où provient la *gangrene* & la putréfactinn qui s'en ensuit; car telle méthode qui sernit fort utile dans un cas, seroit extremement nuisible & pernicieuse dans un autre. Par exemple, dans l'espece de *gangrene* qui vient d'une grande fniblesse; on de la langueur des fonctions vitales dans la vieillesse, les cnrdiaux échauffans & d'une nature stimnlante & excitative, sont ce qu'il y a de mieux: or ces mêmes médicamens seroient très-préjudiciables dans les *gangrenes* qui viennent à de jeunes personnes après de vinlentes inflammations.

Secondement, en corrigeant sa cause prnchaine qui cnnsiste dans la stagnation & la chaleur, 1°. en préservant les fluides qui snnt en stagnatinn de la putridité; 2°. en fnrtifiant les snlides cnntre le même accident; 3°. en procurant le mouvement des liqueurs croupissantes préservées dans les vaisseaux aussi garantis de la putréfaction.

On sait assez par l'expérience combien la stagnation & la chaleur contribuent à la putréfaction. Un hnmme peut vivre quatre-vingts ans sans que snn corps acquierre la mnindre putridité; au lieu que le cadavre du jeune hnmme le plus sain se pnurrira en deux jnurs, surtout si l'atmnsphere est extremement chaud. La stagnation toute seule ne produira pas la putréfaction, ou du mnins ne la produira que très-lentement, comme on le voit dans la chair des animaux tués, qui en hiver peut se garder plusieurs semaines sans se cnrrnmpre. La chaleur seule ne produira pas non plus la corruptinn, si la stagnatinn ne s'y jnint. Les rivieres dnnt l'eau cnule cnntinuellement sont pures & limpides, même dans les plus fnrtes chaleurs; au lieu que les étangs & les lacs répandent nne odeur des plus désagréables pendant tnut l'été. C'est ce qni a fait dire à Galien, *Comment.* 3. *in Lib. III. Epidem.* « Il parnît « que tnute putréfaction est produite par une matiere « mnite & humide, & a pnur cause efficiente, externe « & cnntre nature, la chaleur, qui opere encore plus « puissamment & augmente la putréfactinn, quand « l'immobilité nu la stagnatinn s'y joint. » Ainsi donc, afin de pnuvoir réprimer ou prévenir la putréfaction, il faut commencer par calmer la chaleur excessive, & mettre en mnuvement les fluides qui sont en stagnation.

En préservant les fluides qui sont en stagnation de la putridité. Cnmme il faut pour la cure de la *gangrene* que les bumeurs croupissantes soient mises en mnuvement, & qu'elles recnmmencent à couler dans les vaisseaux avec les autres fluides, il est visible que le Medecin dnit apporter tous ses soins à empêcher qu'elles ne se putréfient; car si on les méttnit en mnuvement lorsqu'elles seroient déja devenues putrides, elles détruiroient les vaisseaux les plus tendres, & corrnmproient les bonnes humeurs auxquelles elles se seroient mêlées. Il est certain que les substances putrides dissnlvent le sang & détruisent les petits vaisseaux, & que par conséquent toutes les actions des solides & des fluides sont dépravées, d'où s'ensuivent des désordres sans nombre. Dans le cas du scorbut putride & du débnrdement de bile noire, on a éprouvé bien des fois combien il étoit dangerenx de mettre en mouvement des liqnenrs déja corrompnes & croupissantes.

En fortifiant les solides contre la putréfaction. Ce ne sont pas les humeurs seules qui sont changées & corrompues par la putridité: mais les parties solides du corps perdent aussi leur cohésion; ensorte que des chairs d'animaux exposées à un air chaud & humide s'y fondent en une espece de sanie fétide. Or, à raison des différens degrés de putréfaction, la cohésion des parties solides est plus ou moins changée, comme on l'observe tous les jours dans la préparation des alimens; car la viande d'animaux fraîchement tués, est ordinairement dure; au lieu que si on lui laisse passer quelques jours, elle l'est beaucoup moins: & si on la garde encore plus long-tems expnsée à l'air jusqu'à ce qn'elle soit sur le point d'être putréfiée, elle devient si tendre, qu'elle fond pour ainsi dire dans la bnuche lorsqu'on la mange. C'est pourquoi Pline, *Hist. Nat.*

Lib. XXV. cap. 5. nous apprend, que « quand les « Gaulois alloient à la chasse, ils trempoient leurs flèches dans l'hellébore; & assuroient que par ce « moyen, en faisant une incision tout autour de la « plaie, la chair des animaux qu'ils avoient tués en « étoit beaucoup plus tendre; » apparemment parce que la qualité vénéneuse de l'hellébore disposoit ces viandes à un commencement de putréfaction.

En procurant le mouvement des liqueurs croupissantes, &c. Après avoir pris la double précaution qu'on vient de dire, on ne risque plus rien d'exciter le mouvement des fluides; au lieu que si les humeurs putréfiées qui sont en stagnation ont acquis une acrimonie considérable, ou que la cohésion des vaisseaux soit fort affoiblie par la putréfaction, ou que ces deux inconvéniens concourent ensemble, l'augmentation de mouvement qu'on procurera rompra les vaisseaux, les humeurs s'extravaseront, la putréfaction augmentera, & conséquemment la *gangrene*, loin d'être guérie, ne fera que prendre de nouveaux accroissemens, comme on peut s'en convaincre en lisant l'article *Inflammatio.*

On préserve les fluides de la putréfaction en appliquant sur la partie, du sel, du vinaigre, du vin, de l'esprit de vin & des aromates.

On connoît en Medecine des substances capables de préserver les parties des animaux de toute atteinte de putréfaction: mais comme il faut de plus que les fluides croupissans qui ont été corrigés ou préservés par ces remedes soient incités à se mouvoir dans les vaisseaux garantis aussi de la putréfaction, il est visible qu'il faut que ces anti-septiques soient de nature à ne pas détruire dans les vaisseaux ni dans les humeurs les qualités nécessaires pour entretenir ce mouvement. Ainsi, il ne suffit pas d'embaumer ces parties comme on feroit un corps mort: mais il y faut aussi entretenir la vie, ou la ranimer si elle est défaillante. Le moyen d'y parvenir consiste dans l'usage des substances qui suivent.

Du sel. Les chairs des animaux qui laissées à elles-mêmes se corromproient en peu de jours, se peuvent garder fort long-tems sans se gâter, en y saupoudrant du sel marin, ou les laissant tremper dans de la saumure. Mais on observe aussi, que par le même moyen les chairs sont rendues plus fermes. Pour ce qui est des parties gangrenées, les sels qui y sont appliquables sont, le sel marin, le sel gemme, le sel ammoniac, & le nitre, qu'on fait fondre dans les liqueurs destinées aux fomentations.

Du vinaigre. Ce fluide est un excellent antidote contre toute sorte de putréfaction: c'est pourquoi les Anciens s'en servoient dans toutes les maladies putrides; & même son odeur seule fait du bien aux personnes attaquées de ces sortes de maladies. L'expérience journaliere nous apprend qu'on peut préserver les chairs des animaux de la corruption, aussi-bien avec le vinaigre qu'avec le sel. Le vinaigre a même cet avantage sur le sel, qu'il n'endurcit pas tant les solides & ne coagule pas les fluides; mais qu'il est plutôt capable de dissoudre & d'atténuer le sang. Les autres acides drastiques qu'on tire à force de feu des substances fossiles, tels que les esprits de nitre, de sel marin, de soufre & de vitriol, préviennent à la vérité la putréfaction: mais en même-tems ils coagulent les fluides, resserrent & endurcissent les solides, & même les détruisent, s'ils sont administrés sans être suffisamment mitigés: & voilà pourquoi tous ces acides sont fort inférieurs pour l'usage dont il est ici question, au vinaigre, qui est un acide préparé par une douce fomentation.

Du vin; les esprits du vin. On sait qu'en Allemagne on met tremper la chair de sanglier dans le vin, & que par-là non-seulement on la garantit de la putréfaction, mais qu'on la conserve toujours tendre. Le vin possede donc une vertu anti-septique, capable de remplir cette indication. L'esprit du vin ou l'eau-de-vie, & l'alcohol qu'on en extrait, sont des préservatifs très-efficaces contre toute putréfaction, mais ils coagulent le sang & la sérosité, plissent les vaisseaux & les rétrécissent; raisons pour lesquelles ils sont très-propres à conserver une partie mortifiée, & empêcher que la putréfaction ne fasse des progrès: mais il n'est plus possible de redonner la vie aux parties qui ont été long-tems imbibées d'alcohol. Ainsi il sera plus convenable d'employer l'eau-de-vie avec une partie d'eau simple; parce que, quoique plus foible à la vérité, elle aura cependant encore assez de force pour préserver les parties de la corruption: mais elle ne resserrera pas les solides, & ne coagulera pas les fluides.

Des aromates. On trouve dans la matiere Médicale de Boerhaave un grand nombre d'aromates dont la vertu est telle, que non-seulement ils empêchent les corps morts de se corrompre, mais même qu'ils raniment les sens par leur odeur agréable. De ce nombre sur-tout sont le scordium, l'alliaire, la rue, la sauge, le marrube, l'absinthe & la tanesie. Galien, *de Antidotis, Lib. I. cap.* 12. dit tenir d'Auteurs très-dignes de foi, qu'après des batailles, ensuite desquelles les corps morts étoient restés plusieurs jours sans sépulture, ceux qui étoient tombés sur du scordium qui croissoit par hasard sur le champ de bataille, s'étoient trouvés bien moins corrompus que les autres; & que les parties de leur corps qui avoient touché immédiatement à cette plante, n'étoient point corrompues du tout. Hildanus, *Observ. Chirurg. Cent.* 2. *Obs.* 94. fait honneur à l'alliaire de toutes les mêmes vertus; & quoiqu'il la mette au-dessous du scordium, il en faisoit un si grand cas pour la cure de la *gangrene* & du sphacele, aussi-bien que des ulceres sordides & putrides, qu'il en exprimoit le jus au printems, & le gardoit dans une phiole de verre, versant de l'huile par-dessus cette liqueur, afin de n'être point privé l'hiver de ce salutaire remede. Toutes ces plantes ont une odeur vive & subtile, d'où dépendent leurs vertus médicinales: mais si on les fait bouillir long-tems surtout dans des vaisseaux découverts, cette odeur se dissipe dans l'air, & la décoction qui reste est presque sans vertu. La meilleure méthode sera donc de faire infuser cette plante dans des vaisseaux bien fermés, dans de l'eau presque bouillante; & en exprimant la liqueur, d'y ajouter du vinaigre ou du sel. On peut aussi en appliquer les feuilles fraîchement cueillies, broyées & réduites en une espece de bouillie, par forme de cataplasme sur les parties gangrénées. Si l'on est curieux de savoir combien sont utiles dans ces sortes d'accidens ces plantes & quelques autres de la même qualité, on n'a qu'à consulter l'article *Contusa.*

Les sels, les vinaigres & les aromates propres pour le cas dont il s'agit, sont selon Boerhaave ceux qui suivent:

Sel ammoniac, borax, sel gemme, nitre, sel de mer, sel régénéré resté après la distilation du sel ammoniac; vinaigre simple, vinaigre de souci, vinaigre distilé, vinaigre de serpentine cultivée, vinaigre de lavande, vinaigre rosat, vinaigre de rue, vinaigre de sureau, vinaigre de squilles, vinaigre de thériaque, *acetum theriacale;* esprit de nitre, de sel, de soufre distilé par la campane, & l'esprit de vitriol simple, ou avec trois fois autant d'alcohol: les vins du Rhin sont aussi pour cet usage d'une vertu merveilleuse.

Les aromates qui répondent à cette indication sont ceux qui suivent:

L'aurone, l'absinthe, l'alliaire, l'angélique, la balsamite, le chardon béni, la petite centaurée, la germandrée, le dictame de Crete, l'herbe à Robert, la lavande, la marjolaine, le marrube blanc, le myrthe, l'origan, le polium, le pouliot, le romarin, la rue, le savinier, la

sauge, la germandrée aquatique, la tanésie, la thuya Ainsi:

Prenez *feuilles de rue*, *germandrée aquatique*, *absinthe*, de chaque quatre onces;
de mente, *une once*;

Faites bouillir dans un vaisseau bien fermé, avec une quantité suffisante d'eau & de vinaigre; & sur quatre pintes de décoction, ajoutez,

sel gemme, *quatre dragmes*;
esprit de vin thériacal, *deux onces*;

Faites une fomentation. Ou bien pour faire un cataplasme,

Prenez les mêmes ingrédiens que vous ferez bouillir jusqu'à consistance de cataplasme; & vous y ajouterez sur la fin,

sel ammoniac, *quatre dragmes*;
farine de graine de lin, *deux onces*;
huile de rue par infusion, *une once & demie*;

Faites un cataplasme pour le même usage, sur lequel vous verserez un peu d'eau de vie de vin thériacal, ou de l'eau de vie camphrée.

Par ces médicamens on empêche que la putréfaction n'atteigne aux solides & ne les corrompe.

La raison en est que les solides ne sont pas sujets à se corrompre d'eux-mêmes: la corruption ne s'y met que par les fluides qu'ils contiennent dans leurs cavités. C'est pourquoi, quand les fluides sont dissipés par des dessicatifs, les parties des animaux peuvent se conserver très-long-tems sans putréfaction.

On donne du mouvement aux fluides qui sont en stagnation; premierement, en les délayant avec des liqueurs aqueuses, soit prises en boisson, soit appliquées par dehors; secondement en stimulant les arteres par des remedes opposés à la nature de ce mal; troisiemement en excitant les fluides à se mouvoir par la chaleur qu'on y applique, par les frictions & par les remedes cordiaux; quatriemement, en diminuant par la saignée la trop grande abondance de sang qui distend les vaisseaux.

Par la définition même de la *gangrene*, il est clair que les fluides sont en stagnation dans les vaisseaux de la partie affectée, que les humeurs ne coulent plus à cet endroit du corps par les arteres, & qu'il n'en revient plus par les veines. Or il est certain que par la stagnation & la privation de mouvement, les molecules des fluides se confondent les unes avec les autres; de sorte que pour remettre en mouvement les fluides qui croupissent, il faut que les molécules qui se sont formées de plusieurs autres réunies, soient divisées au point de pouvoir passer dans les extrémités des vaisseaux les plus étroites. De-plus, quand les molécules sont divisées, il faut encore leur procurer le mouvement, qu'elles n'avoient point dans l'état de stagnation: & si la capacité des vaisseaux étoit rétrécie par quelque cause que ce fût, il faudroit écarter cette cause. Or on peut remplir toutes ces indications par les moyens qui suivent.

Premierement, *en délayant les fluides avec des liqueurs aqueuses*. Presque toute la surface de la peau est parsemée d'orifices de petites veines absorbantes. Ainsi les médicamens délayans qu'on applique par dehors sur les parties affectées, peuvent s'insinuer dans ces embouchures, & conséquemment se mêler avec le sang, & être distribués dans toutes les parties du corps par les lois de l'œconomie animale. Or il est également certain que les remedes délayans sont d'une efficacité singuliere, pour résoudre les concrétions du sang en stagnation, non-seulement en ce qu'ils insinuent leurs parties aqueuses délayantes, dans les veines absorbantes, mais aussi en ce que relâchant tous les vaisseaux, ils augmentent la quantité & l'impétuosité du fluide vital dans la partie; & que conséquemment le liquide délayant qui a été joint à la masse du sang, se portera en plus grande quantité dans ces parties. Il est certain encore que les délayans, appliqués extérieurement, peuvent même entrer dans les orifices des arteres exhalantes, si les grandes ramifications d'où procedent ces petites, sont obstruées; car leurs extrémités étant vuides, elles pomperont les liqueurs qui y sont contiguës, comme les petits tuyaux pompent les fluides. Si, tandis qu'on applique ces sortes de substances au dehors, on en boit aussi une grande quantité, on viendra à bout de résoudre ces humeurs épaissies, autant qu'il est possible de le faire par les moyens des liqueurs délayantes.

Secondement, *en stimulant les arteres par des remedes opposés à la nature de ce mal*. Comme par rapport à nos fluides, l'eau est presque l'unique délayant; & que d'ailleurs, elle n'est pas d'elle-même fort active, il faut pour lui donner de l'activité & du mouvement que le cœur & les arteres y concourrent. Dans une partie gangréneuse les fluides sont en stagnation. C'est pourquoi quand même on employeroit les délayans en-dedans & en-dehors, ils ne produiroient aucun effet utile, à moins qu'on n'excitât le mouvement par quelque autre voie. Ainsi dans ces circonstances, une petite émotion dans tout le corps, c'est-à-dire un peu de fievre est un avantage. C'est pour cette raison qu'on donne avec ces délayans quelque médicament tant soit peu stimulant, tels que des infusions de sassafras, des trois différentes especes de sandaux, de rue & d'alliaire: & comme la corruption spontanée de nos humeurs, lorsqu'elles sont en stagnation, tend toujours à la putréfaction, il faut ajouter à ces infusions les acides les plus gracieux, & surtout des sucs exprimés de végétaux, tels que les limons, les oranges & les groseilles; ou des acides fermentés, tels que le vin & le vinaigre, lesquels bien-loin de coaguler le sang, l'atténuent & le délayent. Ainsi selon que le danger de la putréfaction est plus ou moins grand, il faut donner plus ou moins d'acides, soit en alimens, soit par forme de médicamens: mais quand la *gangrene* vient de la langueur des fonctions vitales dans la vieillesse, ou de la cacochymie lente & froide du sang, & qu'il n'y a point encore de signes de putridité; on pourra administrer utilement des sels volatils huileux, des élixirs, des teintures aromatiques, & autres remedes semblables.

Troisiemement, *en excitant les fluides à se mouvoir par la chaleur qu'on y applique*. Quand la vie est parfaite dans l'homme, c'est-à-dire qu'il est en santé, une chaleur égale regne dans toutes les parties de son corps, même jusqu'aux extrémités. A proportion que les facultés vitales sont augmentées ou diminuées, la chaleur augmente ou diminue aussi; enfin quand tous les principes de vie cessent, comme il arrive dans un cops mort, toutes les parties sont froides & dans une inaction complete. Or la chaleur n'est pas seulement un signe & un accompagnement de la vie: c'est aussi un aiguillon qui ranime & rend plus actif & plus fort le principe de vie, quand il est languissant & imperceptible. Les grenouilles sont engourdies dans l'hiver, & restent immobiles, ensevelies dans les glaces: cependant, qu'on les transporte dans un endroit où il y ait du feu, leur agilité revient aussi-tôt qu'elles se sont échauffées. Le point vital d'un poulet caché dans le germe d'un œuf couvé, y reste sans action & sans prendre de croissance jusqu'à ce qu'une chaleur d'un degré

suffisant mette en mouvement le principe de vie; & l'on voit par les Observations de M. de Reaumur, que la vie des Insectes peut être fortifiée, affoiblie, prolongée ou racourcie autant qu'on veut, selon le degré de chaleur plus ou moins fort, auquel il leur arrive d'être exposés. Il y a donc beaucoup de fond à faire sur la chaleur extérieure, lorsqu'il s'agit de mettre en mouvement les fluides qui croupissent; pourvu qu'en même tems on employe des médicamens capables de prévenir la putréfaction, qu'il y auroit à craindre autrement.

Par les frictions. Pour apprendre en détail leurs usages & la maniere dont on les fait, pour exciter une plus grande chaleur, ou dans tout le corps ou dans quelque partie seulement. Voyez l'Article *Fibra*.

Quant à présent, il suffit d'observer que la compression & la relaxation alternative des parties, qui sont les effets des frictions, suppléent à l'action naturelle des vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent; & que par-là on pourra exciter du mouvement dans ces fluides, ce qui est l'objet qu'on se propose. Elles seront donc d'un usage salutaire dans la *gangrene* venue à des vieillards en conséquence de la langueur des fonctions vitales, ou dans les cas où on la craint: mais lorsqu'à la suite de violentes inflammations on craint la *gangrene*, les frictions ne seront utiles qu'autant qu'elles seront foibles & légeres; car faute de les faire avec ménagement, on pourroit causer la rupture des vaisseaux distendus par le fluide qui y est en stagnation.

Par des cordiaux. Comme le cœur est la principale cause de tous les mouvemens d'où dépend la force vitale, tous les remedes qui excitent ces mouvemens sont appellés cordiaux, quoiqu'ils n'agissent pas toujours immédiatement sur le cœur même: or ces cardiaques sont de deux especes, à savoir ceux qui engendrent une suffisante quantité de sucs louables; & ceux qui augmentent leurs mouvemens dans les vaisseaux: mais c'est de ces derniers que nous avons principalement à parler ici, puisque l'indication qu'il s'agit de remplir, est de mettre en mouvement les fluides qui croupissent. Or en ces sortes de cas, on tire de grands avantages du vin, du jus d'oranges, & de limons, & d'autres acides gracieux de la même nature, parce qu'ils préviennent la putréfaction qu'on pourroit craindre.

Quatriemement, par la saignée. Comme nous avons déja observé que dans la cure de la *gangrene*, il est question d'exciter la force vitale, pour mettre en mouvement les fluides qui sont en stagnation; il paroîtra peut-être étrange que nous recommandions la saignée pour ce cas, puisqu'elle diminue la quantité des humeurs & altere les forces: mais cette évacuation sera avantageuse, si le malade est pléthorique, ou si la force ou l'impétuosité du sang distendent trop considérablement les vaisseaux de la partie affectée; car une réplétion excessive donne lieu de craindre la suppression de la circulation, la rupture des vaisseaux & la *gangrene*. Le mouvement trop violent du sang dans les vaisseaux, peut faire craindre les mêmes accidens. De plus, la saignée diminue le volume du liquide distendant, & rétablit l'élasticité des vaisseaux, laquelle est absolument nécessaire pour le mouvement des liqueurs qui sont en stagnation.

Quelques-uns croiront peut-être que la saignée peut faciliter l'entrée de la matiere putride dans les veines: mais aussi ne la doit-on faire que dans le cas où le malade a une fievre un peu forte, qui rend le mouvement plus vif vers les parties extérieures, & qui empêche l'entrée de la matiere putride dans les veines. De plus, il ne peut pas y avoir une grande putridité, lorsqu'on voit jour à espérer de pouvoir rétablir le cours des fluides dans les vaisseaux encore entiers. Ainsi quand il entreroit quelque portion de matiere putréfiée dans les veines, il feroit aisé d'en purger la masse du sang, en buvant une grande quantité de délayans, & de les expulser du corps ou par les urines ou par les sueurs.

Au moyen de ces médicamens, employés de bonne heure & souvent répétés, on peut très-bien réprimer une *gangrene* commençante, & la terminer heureusement par la diaphorese.

Quoique la *gangrene* paroisse formée, il ne faut pas pour cela désespérer, tant qu'elle n'est pas accompagnée de signes qui indiquent la rupture des vaisseaux & l'effusion des humeurs putréfiées; car lorsqu'on fait usage à tems des remedes qui viennent d'être indiqués, & que l'on continue aussi long-tems qu'il le faut, souvent la vie revient à une partie qu'on croyoit mortifiée: & l'on ne risquera rien d'en faire l'essai pourvu qu'il reste la moindre lueur d'espérance, parce que ces remedes seront utiles même dans les cas où il n'y aura rien de mieux à attendre que la séparation des parties mortifiées d'avec les parties vives. Ainsi quand même on verroit cesser tout-à-coup les signes d'une violente inflammation, sans que la cause en ait été corrigée; quand même la couleur de la partie, auparavant extremement rouge, commenceroit à changer, & qu'il paroîtroit à la peau quelques petites pustules pleines d'une *ichor* lymphatique, ce qui indique seulement que les petits vaisseaux joignans la peau & l'épiderme sont rompus, il ne faudroit pas laisser de faire essai de ces remedes; car nous avons déja observé qu'il n'est pas aisé de distinguer une violente inflammation de la *gangrene* naissante qu'elle cause; parce qu'une violente inflammation tend à la mortification, & que la *gangrene* naissante n'a pas encore détruit entierement la vie dans la partie. Lors donc que le désordre est pour ainsi dire mitoyen entre la *gangrene* & l'inflammation, il faut faire usage des remedes les plus efficaces; car si les mêmes causes continuent d'agir, les vaisseaux seront bien-tôt détruits, & les humeurs qui s'extravaseront, resteront en stagnation & deviendront putrides: or quand les vaisseaux sont détruits, il n'y a plus à se flatter de remettre les fluides en mouvement. On lit à l'article *Contusa* quelques cas remarquables qui nous apprennent que cette méthode a eu quelquefois des succès tout-à-fait inattendus, dans des cas même désespérés.

Mais si les fluides sont déja putréfiés, que leurs parties les plus mobiles soient exhalées, & les vaisseaux détruits, ces remedes seront insuffisans, & les parties corrompues ne redeviendront pas saines, mais les parties voisines seront détruites à leur tour par les humeurs mises en mouvement, qu'elles ne seront pas capables d'exhaler.

Tandis que le Medecin ou le Chirurgien tente tous les remedes prescrits dans les deux Aphorismes précédens, il doit de quatre heures en quatre heures visiter la partie affectée, si elle est à quelque endroit qu'on puisse toucher ou voir pour découvrir s'il paroît quelques signes du retour de la vie, ou si au contraire tous les symptomes deviennent plus mauvais, si la partie devient pâle, brune, livide ou noire; car alors il est visible que la partie est mortifiée, & que les vaisseaux sont tellement détruits qu'il ne reste plus aucune espérance de rétablir le mouvement vital dans cette partie. Ainsi les liquides qui sont en stagnation, par la tendance spontanée qu'ils ont naturellement à la putréfaction, se corrompront & détruiront les vaisseaux qui les contiennent: or la corruption des fluides extravasés sera prompte à proportion que l'air y aura plus ou moins d'accès. On fait voir à l'Article *Alcali*, que la putréfaction change tellement nos humeurs que la partie aqueuse s'en exhale, que leurs sels naturels doux, savoneux & suffisamment fixes, deviennent acres, alcalins & volatils; & que leurs huiles sont tellement atté-

nuées

nuées qu'elles deviennent fétides & volatiles, tandis que ce qui reste d'huile, dépouillée de ses particules les plus mobiles, & unie avec la portion des humeurs la plus terrestre & la plus fixe, ne forme plus qu'une lie ténace & visqueuse. La dépravation des humeurs se fait de même dans une véritable *gangrene*; & les parties devenues seches par l'exhalaison de ces parties les plus fluides des humeurs, se couvrent par-dessus d'une surface dure ordinairement coriace qu'on appelle croûte gangréneuse. Les parties vives restent comme ensevelies sous cette croûte ou escarre. Si donc, dans ce cas, en stimulant les arteres ou par des remedes cordiaux, ou par des frictions, ou par la chaleur qu'on appliqueroit extérieurement, on augmente considérablement le mouvement des humeurs dans les vaisseaux encore vifs, ils seront pressés & froissés contre cette croûte dure & impénétrable; & par ce froissement, il y viendra une nouvelle inflammation qui tournera promptement en *gangrene*, laquelle à son tour dégénerera bien-tôt en sphacele, toutes les parties se trouvant à la fin entierement mortifiées jusqu'à l'os; ou bien la matiere putride étant mise en mouvement dans la membrane adipeuse, ne tardera pas à infecter les parties voisines, & voilà comme se fera le progrès de la *gangrene*.

En ce cas l'indication unique consiste donc à séparer la partie mortifiée d'avec les parties vives.

Car comme les humeurs ne circulent plus du tout dans la partie ainsi affectée, il n'y a plus moyen de la revivifier, comme on peut s'en convaincre par ce qui a été dit ci-dessus. Tout ce qui reste à faire est donc de retrancher la partie mortifiée, de peur que par sa pression elle n'offense encore les parties subjacentes, ou que par sa contagion elle n'infecte les voisines.

Cette séparation se fait toujours par la force du fluide vital qui coule jusqu'à l'endroit où il est arrêté & suffoqué par l'escarre gangréneuse, & par-là tourné en suppuration, qui rompt les fibres qui attachoient la partie gangrenée à la partie saine.

Il n'est pas aisé de rendre compte de la maniere dont se fait la séparation des parties mortifiées & gangrénées d'avec les parties vives, puisque le mouvement des humeurs dans les vaisseaux n'a plus lieu dans la partie mortifiée, & qu'on ne doit pas s'attendre à la séparation de la partie mortifiée, en conséquence du principe spontané de changement, puisqu'il n'opere pas cette séparation dans un cadavre. Reste donc seulement que la partie vive contiguë à l'escarre gangréneuse se sépare de cette derniere. Or tant que les fonctions vitales conservent de la force, à l'endroit où la croûte gangréneuse touche aux parties vives, il y a toujours de la rougeur & de l'inflammation, parce que les humeurs que portent les vaisseaux encore sains, sont arrêtées à ce terme qui sépare le vif d'avec le mortifié, attendu qu'elles ne sauroient traverser l'escarre gangréneuse: or on ne sauroit guérir par la résolution l'inflammation qui naît en ce cas, parce qu'on ne peut pas ouvrir les extrémités des vaisseaux obstrués; ainsi elle tendra ou à la *gangrene* ou à la suppuration, car pour le skirrhe il n'est pas à craindre dans cette occasion. C'est pourquoi le Chirurgien doit faire tout son possible pour amener l'inflammation à suppuration; à quoi il parviendra, si elle est accompagnée de toutes les conditions requises à l'Article *Inflammatio* pour une louable suppuration, ou si par le secours de l'art il peut les procurer. Il faudra pour cela régler le mouvement vital de maniere qu'il soit plus fort que dans l'état de santé, sans être pourtant d'une violence excessive; procurer une qualité douce aux humeurs, & obvier avec soin à la putréfaction; car en ce cas, au moyen de l'action continuelle des humeurs vitales poussées jusqu'à la partie gangréneuse dans les vaisseaux vifs & perméables, les parois des vaisseaux seront petit à petit relâchées, & la cohésion entre les parties vives & les mortifiées sera détruite. Alors les humeurs se déchargeront par les extrémités des vaisseaux vifs, & se convertiront en pus, de la maniere qui est décrite à l'Article *Inflammatio*. Et comme il faut immanquablement que la partie mortifiée par la *gangrene*, se desseche par la chaleur de l'atmosphere & par celle des parties circonvoisines, lorsqu'elle n'est plus humectée par les fluides vitaux, & que les parties les plus mobiles sont dissipées; elle se resserrera dans toutes ses dimensions, & se séparera des parties vives, encore plus facilement, lorsque les extrémités des vaisseaux vifs commencent à se dissoudre par la suppuration. Dans ce cas il se forme une fente qui sépare entierement ce qui est mort & gangréneux, d'avec ce qui est vif; & alors il n'est plus à craindre que la *gangrene* gagne: mais l'escarre gangréneuse reste comme une espece d'isle, environnée de parties vives. Mais la partie inférieure de cette escarre gangréneuse reste ordinairement long-tems attachée aux parties vives, quoiqu'elle en soit séparée tout autour, jusqu'à ce qu'enfin, les mêmes causes continuant d'agir, elle se resserre tous les jours de plus en plus au point de tomber totalement & de ne laisser qu'un simple ulcere. Or si l'on veut se convaincre par un plus long détail, que la suppuration est l'unique méthode dont se sert la nature, pour séparer des parties vives celles qui sont tellement corrompues, qu'elles ne peuvent plus obéir aux lois de la vie & de la santé: on n'aura qu'à consulter l'Article *Vulnus*.

C'est assurément une erreur que de croire qu'on procurera plus promptement cette séparation des parties mortifiées d'avec les parties vives, en incisant, brûlant ou corrodant; attendu que par toutes ces méthodes, ou bien on laisse quelque portion de la partie mortifiée, ou bien en détruisant ce qui est mortifié, on offense aussi les parties vives qui en sont voisines. Car en mettant sur l'endroit de la partie gangréneuse qui est voisin des parties vives, du beure d'antimoine, ou du caustique liquide fait de vif-argent dissous dans de l'eau forte, dont Belloste fait tant de cas, on peut quelquefois empêcher la putréfaction d'atteindre aux parties voisines & de les affecter: mais on ne sauroit par ce moyen procurer la séparation des parties mortifiées d'avec les parties saines; car dès que les parties vives éprouvent l'action de ces corrosifs acres, elles sont sur le champ mortifiées; & il faudra ensuite les séparer à leur tour des parties vives par la suppuration. Tout ce qu'on pourra donc obtenir par cette méthode sera de renfermer ce qui est putride & gangréné dans des bornes, en-dedans desquelles à la vérité les parties sont mortes, mais tellement pénétrées de ces esprits acides extrement concentrés, qu'ils empêchent entierement le progrès de la putréfaction. Ainsi l'on met parlà une espece de bordure qui rompt tout commerce entre les parties vives & celles qui sont putrides & gangrénées. Or cette bordure elle-même est mortifiée, & doit être séparée des parties vives auxquelles elle tient: & cette séparation ne se fait qu'au moyen de la suppuration que procure la nature, comme nous l'avons observé plus haut.

Il est certain par des observations Chirurgiques, que la scarification des parties gangrénées est souvent fort utile, puisque par ce moyen l'action des remedes anti-septiques pénetre plus avant, & qu'on vient mieux à bout de prévenir la putréfaction: mais les mêmes observations nous apprennent aussi qu'il est presque toujours nuisible & dangereux de retrancher la partie gangrénée des vives avec le bistouri: mais lorsqu'on se contente de scarifier légerement l'endroit gangréné, & que par des fomentations efficaces on prévient la putréfaction, & qu'on laisse la nature opérer seule la séparation des parties mortifiées, après que la maladie est subjuguée, & que les forces vitales sont restaurées: la cure se termine toujours par un fort heureux succès, même dans le

cas de *gangrenes* considérablement profondes. De la Motte nous apprend qu'il a souvent vu des croûtes gangréneuses formées autour de l'os coccyx & des parties voisines à de pauvres gens, en conséquence du long tems qu'ils avoient restés alités, se séparer d'elles-mêmes sans qu'ils y eussent rien fait. Van-Swieten nous dit aussi qu'il a vu beaucoup d'exemples de ce même cas, sans qu'on eût fait de scarifications, les parties ayant été simplement fomentées avec du vin, du vinaigre & du sel, pour prévenir la putréfaction.

Il est donc visible que l'art de traiter la *gangrene* consiste premierement à prendre les mesures qui ont été indiquées ci-dessus; secondement, à hâter la suppuration; & troisiemement, à amollir l'escarre.

Comme il est suffisamment établi par ce qui a été dit, que la suppuration toute seule peut opérer une séparation parfaite des parties mortifiées d'avec les vives, il faudra faire tout son possible pour procurer & accélérer cette suppuration; & en même tems qu'on l'attend & qu'on y travaille, il faut aussi prendre garde qu'il ne naisse une putridité excessive, qui infecte toutes les parties voisines par sa contagion, ou qui, repompée dans les veines, aille répandre le désordre par tout le corps. Mais on a déja parlé de ceci plus haut. Et comme l'escarre gangreneuse, lorsque les parties les plus fluides sont dissipées, devient quelquefois aussi roide qu'un cuir desséché, il est visible qu'il sera plus aisé de la séparer en l'humectant & l'amollissant.

Pour accélérer la suppuration, il est à propos de scarifier la partie putréfiée, jusqu'à l'endroit où commence le vif. Car la suffocation des parties inférieures étant diminuée par ce moyen, la *gangrene* fait place à un abscès, par le moyen duquel la peau & la graisse gangrénée sont pour l'ordinaire séparées des parties vives qui sont dessous.

Il y a quelques parties du corps où la membrane adipeuse, qui est le principal siége du phlegmon & de la *gangrene*, est d'une épaisseur considérable; & dans celles même où elle est mince, elle s'épaissit quelquefois d'une maniere prodigieuse par le sang en stagnation qui la distend & qui l'enflamme. Or, si la *gangrene* s'empare de toute cette masse épaisse, les muscles & les tendons qui sont encore vifs resteront ensevelis sous cette partie mortifiée qu'ils ne sont pas capables d'écarter. En ce cas la suffocation est à redouter, & il est fort à craindre que tout ne meurre jusqu'à l'os, & que la *gangrene* ne dégénere en sphacele. Pour prévenir cet accident les Chirurgiens ont coutume de faire des incisions avec un scalpel dans la partie gangrénée, paralleles les unes aux autres, plus ou moins longues & en nombre plus ou moins grand, selon l'étendue de la partie affectée. Quelquefois ils font encore d'autres incisions transversales, qui croisent les premieres. Or il faut faire ces incisions assez profondes pour séparer les parties mortifiées le plus près qu'il est possible, des vives, mais non pas assez pour offenser ces dernieres; car il seroit cruel & dangereux de couper les parties vives avec le scalpel; & il seroit facile à la matiere putride & gangréneuse qui toucheroit ainsi immédiatement les parties vives blessées, d'entrer dans les veines, accident qu'il faut prévenir avec tout le soin possible. C'est pourquoi les anciens nous ont recommandé de faire des incisions dans les parties gangrénées jusqu'au vif exclusivement. Ainsi Celse, *Lib. V. cap. 26.* à l'endroit où il traite de la cure de la *gangrene*, s'exprime de la maniere qui suit.

« Toutes les fois qu'une partie est desséchée & qu'elle est « aucunement préjudiciable aux parties voisines, il y « faut faire une incision jusqu'au vif. »

Car par ce moyen on fait des especes de soupiraux par lesquels les vaisseaux subjacens peuvent s'élever, & non-seulement écarter les parties mortes qui les couvrent, mais les remplacer par la formation de nouvelles. Il se fait la même chose en ce cas que ce qui arrive aux plaies de la tête, quand le crane est percé de petits trous, plus ou moins profonds, selon que le degré de corruption est plus ou moins considérable; car les vaisseaux subjacens passent en-dessus à travers de ces petites perforations, les parties de l'os cariées se séparent, & celles qui étoient détruites se régénerent. De plus quand les parties gangrenées sont incisées de cette maniere, les fomentations anti-septiques trouvent une entrée plus facile, les parties mortifiées s'en impregnent, & sont par-là garanties de la putréfaction: il sera aussi plus aisé d'amollir l'escarre, en ce que les émolliens qu'on y appliquera s'insinueront plus aisément par ces ouvertures. Après qu'on aura pris toutes ces mesures, si la force vitale est encore en un degré suffisant autour de la portion gangréneuse, l'inflammation se mettra aux parties vives, & la suppuration s'en ensuivra; au moyen de quoi toute la partie mortifiée, amollie & divisée par les scarifications se séparera petit à petit; & alors la *gangrene* se tournera en ulcere, mais ulcere sanieux, qui cependant se mondifiera de jour en jour, tandis que la peau & le pannicule adipeux, qui sont pour l'ordinaire les seules parties qu'affecte la *gangrene*, se tourneront en pus & se sépareront des parties vives qui sont dessous. Mais quand la *gangrene* s'est mise à des parties qui ne sont couvertes que de peu de graisse, la croûte gangréneuse n'est pas assez épaisse pour exiger ces scarifications, qui d'ailleurs ne seroient pas fort aisées à faire, sans offenser les parties qui sont dessous. Ainsi quand la *gangrene* vient à l'os coccyx ou à l'os sacrum, pour avoir resté alité depuis long-tems, rarement s'y forme-t'il une croûte gangréneuse, parce que ces os sont presque immédiatement sous la pean, sans qu'il y ait à peine la moindre épaisseur de graisse entre deux.

Or le moyen de faire venir le sang jusqu'à ces bornes mitoyennes, c'est d'appliquer souvent sur la partie, des sangsues, des ventouses, & autres remedes de qualité attractive.

Nous avons déja parlé de ces sortes de remedes: mais nous observerons ici, que le tems de les employer est lorsque la force des humeurs vitales est languissante; car s'il y a une fievre violente, il est souvent plus à propos de diminuer les forces de la circulation. De plus, l'application des remedes attractifs sur ces parties, est salutaire en ce qu'ils déterminent à agir sur ces mêmes parties, les remedes anti-septiques & délayans pris intérieurement.

M. Rushworth, célebre Chirurgien de Northampton, écrivit il y a quelques années une Lettre à la Compagnie des Chirurgiens de Londres, touchant l'usage du quinquina pour arrêter le progrès de la *gangrene* & du sphacele. Et M. Amyand l'année suivante informa par une Lettre M. Rushwort, qu'il avoit fait plusieurs expériences de l'excellence de ce médicament. D'autres Chirurgiens dans la suite ont confirmé par leur témoignage l'opinion de M. Rushworth, & l'efficacité du quinquina. On lit dans les *Transactions Philosophiques, N°. 426. p. 429. & 434.* plusieurs exemples qui montrent que le quinquina a souvent arrêté les progrès de la *gangrene* & du sphacele, a empêché la corruption d'infecter les parties voisines, & a procuré heureusement la séparation des parties mortifiées d'avec les saines, quoiqu'il n'y eût eu pendant tout le cours de la maladie, aucun symptome de fievre intermittente. On voit aussi des exemples où la cure de la maladie alloit bien, tant que l'on continuoit l'usage de ce remede; ou lorsqu'on l'avoit interrompu, les symptomes avoient empiré; & ou dès qu'on en avoit recommencé l'usage, tout dès-lors avoit repris un meilleur train. Il y a aussi plusieurs cures dans le troisieme Volume

des *Essais de Medecine* d'Edimbourg, qui prouvent l'efficacité du quinquina pour la guérison de la *gangrene* & du sphacele. On rapporte aussi quelques exemples où il n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendoit.

Il faut fomenter la partie où l'on a fait des incisions avec des liqueurs chaudes, propres à résister à la putréfaction, & attendrir l'escarre avec des émolliens.

Pour opérer la séparation des parties mortifiées par la *gangrene*, d'avec celles qui sont vives & saines, il est à propos d'amollir & d'humecter la croûte gangréneuse, presqu'au point de la dissoudre: mais tandis qu'on travaille à remplir cette indication, il faut toujours être en garde contre la putréfaction. Pour cet effet, il faut appliquer des émolliens mêlés avec des anti-septiques. Ainsi, en fomentant la partie gangrénée avec de l'esprit de vin, de l'eau-de-vie camphrée, & autres substances semblables, seules, on empêche à la vérité, la putréfaction: mais en même-tems on durcit toutes les parties. Et lorsque les incisions sont assez profondes, pour que ces substances pénetrent jusqu'aux parties vives, elles les font mourir & y produisent de nouvelles croûtes. Mais quand ces parties sont fomentées avec des émolliens, la petite portion mortifiée qui couvre les vaisseaux dans ces endroits scarifiés, se relâche tellement, qu'elle se fond presque; de sorte qu'elle ne tient presque plus aux vaisseaux vifs, d'où elle pourra être séparée par la force des humeurs vitales, amenées à la partie par les vaisseaux vifs qui sont au-dessous.

Dans la Matiere Médicale de Boerhaave, on trouve une liqueur, qu'il recommande beaucoup, laquelle résiste puissamment à la putréfaction, avec un cataplasme propre pour amollir les escarres gangréneuses, qui consiste en ingrédiens, dont les uns sont extremement émolliens, les autres sont des plantes aromatiques anti-septiques. Les Chirurgiens avant d'appliquer ces sortes de cataplasmes, y versent toujours dessus quelque liqueur anti-septique, ce qui fait que ces deux différens remedes concourent heureusement ensemble. Or ces deux indications sont merveilleusement bien remplies par un simple cataplasme de farine d'avoine ou de seigle, lesquelles deviennent promptement acides, bouillies dans du lait de beure, y ajoutant sur la fin de la rue triturée, fraîchement cueillie, une petite quantité de sel ammoniac, & un peu d'huile de graine de lin, ou quelqu'autre huile convenable, qu'on y met pour empêcher que le cataplasme ne se seche trop vîte.

Voici comme on prépare la liqueur dont on vient de parler, pour résister à la putrefaction dans la *gangrene*.

Prenez *vinaigre d'estragon, six onces;*
vinaigre rosat, deux onces;
eau-de-vie de vin thériacal, quatre onces;
sel marin, une once;
décoction de scordium préparée avec de l'eau, douze onces.

Mêlez le tout ensemble.

Voici la maniere de préparer un cataplasme pour amollir les parties gangrénées.

Prenez *feuilles de scordium, deux poignées;*
feuilles de guimauve, une poignée;
fleurs { *de lavande, &* / *de guimauve,* } *de chaque, une once.*

Faites bouillir le tout pour en faire un cataplasme, avec du vinaigre, & ajoutez-y
farine de graine de lin, trois onces;
huile de graine de lin, une once;
sel ammoniac, une dragme.

On recommande aussi pour ce même cas, l'*unguentum aureum* & le basilicon.

Il faut retrancher avec des pinces ou des ciseaux, les parties amollies de l'escarre gangréneuse, qui se détachent, & sont mortes & dissoutes.

Les croûtes gangréneuses, surtout lorsqu'elles sont divisées en plusieurs parties par les scarifications, commencent à se détacher & à se separer, non-seulement les unes des autres, mais aussi des parties vives; & alors ne tenant plus qu'à un filet, elles restent pendantes. Dans cet état, les Chirurgiens quelquefois trop empressés de mondifier la partie gangréneuse, arrachent ces lambeaux avec des pinces, ce qui souvent cause une douleur très-sensible, & même des convulsions, & un *tetanos* vers les parties tendineuses, en irritant & tiraillant les tendons, qui souvent en ce cas, sont dépouillés de leurs gaines muqueuses, comme on le voit à l'article *Vulnus*. Nous avons déja fait voir combien il est cruel & dangereux de couper les parties mortifiées lorsqu'elles ne sont pas encore amollies, & qu'elles tiennent par quelques endroits aux parties vives. La nature, qui se suffit souvent à elle-même dans la cure des maladies, operera la séparation des parties mortes d'avec celles qui sont vives, qu'elle a déja commencée. Ainsi tout l'art de celui qui assiste le malade, consistera à amener à la partie affectée, par un bon régime & des remedes convenables, une suffisante quantité d'humeurs, mues avec assez de force, pour pouvoir, par une impulsion continuelle, écarter la croûte gangréneuse déja relâchée par des fomentations & des cataplasmes émolliens. Il faut en même-tems prendre des mesures pour prévenir par des anti-septiques la putréfaction qui est à craindre. Mais tout ce qui ne tient plus aux parties saines, il le faut ôter, de peur qu'en le laissant, il ne devînt putride & n'offensât les petits vaisseaux qui sont dessous. Si les lambeaux gangréneux tiennent encore par quelque endroit aux parties vives, il faut couper avec des ciseaux, seulement ce qui ne tient plus, & laisser ce qui tient encore; parce qu'en l'arrachant, on formeroit une plaie, qui rendroit du sang, & pourroit être affectée par la matiere gangréneuse, qui seroit facilement absorbée par une pareille plaie. On peut donc regarder comme une regle générale dans ce cas, de ne rien retrancher qui puisse causer de la douleur & faire venir le sang.

Il faut entretenir toujours sur la partie affectée, des cataplasmes chauds, qui seront composés de substances émollientes, diaphorétiques & anodynes.

Comme dans la partie gangrénée les humeurs ne circulent plus dans les vaisseaux, elle est par conséquent destituée de la chaleur naturelle qui seroit l'effet de cette circulation. Il faut donc suppléer à ce défaut par la chaleur extérieure. Mais il est visible que cette précaution n'est nécessaire que quand les croûtes gangréneuses sont épaisses; car autrement la chaleur des parties subjacentes est suffisante. Pour cet effet, les cataplasmes sont préférables aux fomentations, parce qu'ils gardent plus long-tems leur chaleur, qu'ils ne se sechent pas si vîte, & que conséquemment il n'est pas besoin de les renouveller si souvent. On peut entretenir les cataplasmes chauds, par le moyen des briques chauffées, comme nous avons dit plus haut. Mais il ne suffit pas, comme nous l'avons dit aussi, que ces cataplasmes soient d'une qualité émolliente; il faut aussi qu'ils contiennent des ingrédiens capables de prévenir la putréfaction, & de stimuler doucement les vaisseaux vifs, par l'action irritante de leurs particules aromatiques. C'est pourquoi on en variera la composition selon les différens états de la partie affectée; car si elle est excessivement seche, il y faudra des substances émollientes & humectantes: mais si l'on voit des signes d'une violente putréfaction, il faudra une forte dose d'ingrédiens anti-septiques. Si l'on remarque, ou dans tout le corps, ou dans la partie affectée de la pâleur, du froid, & de l'inaction, il faudra employer une co-

pieuse quantité d'aromatiques stimulans. Au contraire s'il y a une violente inflammation à l'endroit où les parties vives confinent avec la partie gangrénée, on se servira utilement de fleurs de sureau, de joubarbe, & autres substances réfrigérantes. A ces cataplasmes, on ajoute ordinairement quelques ingrédiens anodyns, qui émoussent & adoucissent la vivacité de la douleur, qui se fait sentir ordinairement, lorsque l'escarre gangréneuse se sépare des parties vives; car cette escarre tient aux parties vives & sensibles par une infinité de filets. C'est pourquoi, tandis qu'elle se resserre petit-à-petit, & qu'elle se rétrécit dans toutes ses dimensions, les fibres nerveuses des parties vives qui tiennent à la partie gangrénée, sont tiraillées par une espece de déchirement lent, d'où procede la douleur qu'on sent ordinairement dans ces occasions. Il est donc sensible que les substances émollientes & relâchantes sont d'une utilité singuliere dans ces sortes de cas, puisque non-seulement elles font détacher plus vîte l'escarre gangréneuse, mais qu'elles adoucissenr aussi la douleur que cause le tiraillement des fibres nerveuses. A ces cataplasmes on peut ajouter les substances qui calment la douleur sans en ôter la cause, telles que la jusquiame, le solanum des Boutiques, & autres de cette nature.

Prenez *feuilles récentes d'aurone mâle,*
d'absinthe Pontique,
de rue de jardins,
de scordium,
d'alliaire,
d'aigremoine, de chanvre,
de marrube, &
de tabac, } *de chaque, une poignée.*
fleurs { *de souci,*
de petite centaurée;
de melilot,
de matricaire, &
de tanesie, } *de chaque, deux onces;*
fleurs { *de guimauve, &*
de pavot sauvage, } *de chaq. une once.*

Après avoir fait bouillir le tout dans l'eau, dans un vaisseau bien fermé, pendant un quart d'heure, mêlez-y

farine de graine de lin, quatre onces;
huile de rue par infusion, deux onces;
vinaigre thériacal,
eau-de-vie de vin thériacal, } *de chaq. une once;*
sel ammoniac, une dragme.

Il faut aussi, si l'on veut que la cure avance, visiter la partie moins souvent que l'on ne fait d'ordinaire.

Nous avons déja observé avec quelle promptitude la *gangrene* & le sphacele se répandent, raison pour laquelle les Chirurgiens appréhendant toujours des accidens funestes, visitent fréquemment la partie gangrénée; & cette pratique est juste & raisonnable, tant qu'on n'est pas assuré que le progrès de la *gangrene* soit arrêté. Mais lorsqu'une fois il s'est formé autour de la partie corrompue des bornes qui la divisent d'avec les parties saines, les progrès de la *gangrene* sont arrêtés, puisqu'il y a solution de continuité, qui rompt la communication & l'adhésion qu'avoient les parties mortifiées avec les parties saines. C'est pourquoi on ne risque rien de laisser les cataplasmes un tems considérable sans les renouveller, puisqu'ils sont composés d'ingrédiens propres à prevenir la putréfaction qu'on appréhende. Ainsi les croûtes seront minées par cette macération continuelle, & la suppuration, si nécessaire en ce cas, se formera. Mais quand on change souvent l'appareil, le libre accès de l'air aux parties vives, dépouillées de leur croûte gangréneuse, sera préjudiciable, comme on le fait voir à l'article *Vulnus*, surtout si les Chirurgiens mettent beaucoup de tems, comme ils font quelquefois à examiner & à mondifier la partie gangrénée avec leurs instrumens. C'est assez que le Chirurgien s'assure, en flairant trois ou quatre fois le jour, si la partie ne rend point une odeur putride: & s'il n'en sent point, il laissera l'appareil sans y toucher pendant vingt-quatre heures.

Lorsqu'après avoir pris toutes ces mesures, l'escarre commence à se rétrécir, les parties scarifiées à s'humecter, les bords sains à se gonfler, devenir rouges & suppurer, & la partie mortifiée à branler; c'est signe que la séparation se fait, que le progrès de la putréfaction s'arrête, & que la partie sera bien-tôt nette & purgée de toute infection gangréneuse.

Quand par la force du fluide vital qui vient couler jusqu'à l'endroit contigu à l'escarre gangréneuse, les fibres qui attachoient la partie corrompue à la partie saine sont rompues, les extrémités des vaisseaux vifs rentreront en-dedans. En même-tems l'escarre gangréneuse, à qui ces vaisseaux ne fournissent plus d'humeurs, perdra par la chaleur des parois voisines, tout ce qu'elle a de mobile & de fluide, & par conséquent se desséchera & diminuera considérablement de volume; & se rétrécissant, elle s'éloignera des bords vifs auxquels elle tenoit auparavant. Ce sont ces deux circonstances ensemble qui produisent cette fente & cet intervalle qui sépare les parties mortifiées d'avec les parties vives, & arrête le progrès du mal. Or les vaisseaux vifs de cette partie débarrassés de cette couverture mortifiée, commencent à transpirer & à décharger des fluides par leurs orifices ouverts; en conséquence de quoi, il paroît une certaine humidité dans cette fente, qui est un signe très-certain du retour de la vie dans cette partie. Si la partie gangrénée a été divisée par des scarifications, le fond de chaque incision, qui auparavant étoit sec, commencera à devenir humide; & cette humidité se distinguera aisément de celle que produisent les fomentations & les cataplasmes. Car si après les avoir ôtés, & bien nettoyé la partie, on la regarde, elle paroîtra entierement seche tant que la séparation de ce qui est mortifié d'avec ce qui est sain, n'est pas encore commencée; au lieu que si les vaisseaux vifs subjacens ont déja écarté en partie la portion mortifiée qui les couvre, on appercevra une humidité bien visible au fond des incisions, laquelle, si on l'essuie, reparoîtra encore un moment après. Alors la suppuration ne tardera pas à se faire.; & lorsqu'elle se fait dans cet espace qui sépare la partie gangréneuse & mortifiée des bords vifs, il se forme un pus, qui à la vérité n'est pas un pus louable, mais semble tenir un milieu entre la matiere gangréneuse & un bon pus; car le liquide qui est apporté par les vaisseaux vifs, dégagés & désobstrués, se convertiroit en pus, en conséquence du long séjour qu'il a fait dans ces vaisseaux, de la chaleur & de la dissipation, & de la résorbtion de ses parties les plus liquides. Mais les particules mortifiées par la *gangrene*, dissoutes en une espece d'*ichor* ténu, s'y joignent & s'y confondent. Car au commencement de la séparation, il coule un *ichor* rougeâtre, mais cependant plus épais & plus gras: mais les jours suivans il acquiert de plus en plus les qualités d'un pus louable, jusqu'à ce qu'à la fin il n'en differe plus en rien. Alors le bord vif, dégagé de toutes parts de la portion gangrénée qui y tenoit, est en aussi bon état que les levres d'une blessure ordinaire: aussi commencera-t'il à s'enfler, à devenir rouge, douloureux & chaud, pour les raisons qu'on peut voir à l'article *Vulnus*. La même chose arrivera aux parties vives qui sont sous l'escarre gangréneuse; car elles se sépareront aussi petit-à-petit de la partie mortifiée. Ainsi la croûte, qui auparavant étoit fortement adhérente, deviendra mobile, & commencera à céder quand on y touchera avec les doigts; & pour peu qu'on

la presse, la liqueur qui s'est amassée dessous se déchargera tout-au-tour. Quand toutes les fibres qui joignoient la partie mortifiée aux parties vives, ont été rompues les unes après les autres, la partie mortifiée se détache & tombe, & laisse une simple plaie avec perte de substance, qu'on remplit & que l'on consolide de la maniere ordinaire.

Alors il faut appliquer sur cet ulcere des lénitifs, des anodyns, des balsamiques, des digestifs, & le découvrir rarement; éviter tout ce qui donne de la roideur aux fibres; entretenir la partie dans un état de repos, & traiter ce mal à tous autres égards, comme on feroit un ulcere ordinaire.

Après qu'on a arrêté le progrès du mal, & que la croûte gangréneuse séparée des bords vifs reste au milieu comme une île, il faut se conduire comme on feroit dans la cure d'un ulcere sordide, auquel cas il est question en premier lieu de mondifier la partie; ensuite de régénérer la substance détruite; & en dernier lieu, de consolider la plaie. C'est pourquoi, Celse, *Lib. V. cap.* 26. où il traite de la cure de la *gangrene*, nous conseille, « quand le progrès du mal est arrêté, d'appliquer les mêmes médicamens qu'à un ulcere putride. » Or la mondification de cet ulcere consiste à prendre des mesures le plus promptement qu'il est possible, pour faire tomber les croûtes gangréneuses, lorsqu'elles sont une fois séparées des parties vives auxquelles elles adhéroient, par l'impétuosité des humeurs vitales qui y affluent le long des vaisseaux encore sains. Cette indication sera remplie merveilleusement bien par les médicamens qui relâchent & amollissent les croûtes gangréneuses. C'est pourquoi, l'*unguentum aureum*, le basilicon & le beure frais, sont d'une utilité singuliere pour cet effet. Et il n'y a pas lieu de craindre que les vaisseaux trop relâchés par ces applications, dégénerent en chairs superflues & fongueuses; car on sera à l'abri de cet accident par la croûte gangréneuse qui presse dessus; & quand elle sera entierement séparée, & que par ce moyen la place ne sera plus infectée par la contagion gangréneuse, il y faudra appliquer des médicamens qui corroborent doucement, & qui répriment l'excessive dilatation des vaisseaux. Il faudra que ces émolliens soient d'une nature anodyne pour les raisons qu'on a déduites plus haut. Mais si après que la croûte gangréneuse a été séparée en partie, les vaisseaux dégagés de la pression qu'elle y causoit poussent trop en dehors, il faudra corriger ce symptome en saupoudrant sur ces vaisseaux du mastic pulvérisé, & appliquer en même-tems les émolliens sur les autres parties de la plaie. Il sera fort à propos & très-salutaire, comme on l'a déja dit, de découvrir la partie le moins souvent qu'il sera possible. Les autres substances spiritueuses, telles que l'esprit de vin, l'eau-de-vie camphrée, & l'eau-de-vie de vin thériacal, préviennent à la vérité la putréfaction, mais retardent la cure, parce qu'ils coagulent les fluides, & rendent les fibres solides extremement roides: en conséquence dequoi, la séparation des parties mortifiées sera fort difficile, la cohésion des solides ayant été considérablement augmentée par l'effet de ces substances.

Le même accident arrivera si l'on fomente continuellement la partie avec des lessives acres de sel marin ou de sel ammoniac; car il est certain & attesté par des expériences journalieres, que la chair des animaux se durcit lorsqu'on la laisse tremper dans de la saumure. Il faut maintenir la partie dans un état de repos, afin que les vaisseaux tendres & pulpeux ne soient point détruits par le froissement qu'ils auroient à essuyer contre l'escarre gangréneuse. Les autres mesures qu'il faut prendre pour la cure de la *gangrene*, sont les mêmes qu'on recommande pour la cure d'un ulcere ouvert. Voyez l'Article *Vulnus*.

Quand la *gangrene* vient d'un froid vif, il faut mettre de la neige sur la partie affectée, ou un linge trempé dans de l'eau froide, jusqu'à ce que les pointes du froid étant attirées par la neige ou par l'eau froide, la partie commence à se dégourdir, & que la vie y revienne.

Si l'on suivoit dans le cas de cette espece de *gangrene* les préceptes qui ont été donnés ci-dessus pour la cure des autres especes, la partie affectée seroit bien-tôt sphacélée jusqu'à l'os, comme il arrive souvent dans les Pays septentrionaux. C'est pourquoi, il faut bien distinguer cette *gangrene*-ci des autres; & c'est ce qu'il est aisé de faire, en faisant attention aux causes qui la précedent, & aux signes qui l'accompagnent quand elle est formée.

La chaleur du corps humain, quand il est dans un état de santé parfaite, surpasse la chaleur de l'atmosphere, même dans les plus grandes chaleurs de l'été. Ainsi, il est visible qu'il faut un froid bien excessif pour roidir les parties du corps. Mais comme toutes choses étant égales d'ailleurs, la chaleur est moindre vers les extrémités, parce que la vélocité du sang diminue à proportion qu'il s'éloigne du cœur: aussi voit-on que le grand froid agit principalement sur les doigts des piés & des mains, sur le bout du nez & sur les oreilles. Or, comme le froid convertit l'eau, qui auparavant étoit fluide en des piquans roides, il s'ensuit qu'il doit produire le même effet sur nos fluides qui contiennent une quantité d'eau considérable. Or, la circulation des humeurs sera détruite entierement, lorsqu'étant totalement congelées, elles auront perdu leur nature de fluides. Il s'en ensuivra donc la *gangrene*, comme il est conséquent de le conclurre après la définition que nous avons donnée de cette maladie. Ces piquans congelés étant logés dans des vaisseaux tendres & déliés, il est visible que si on les met tout-à-coup en mouvement par la chaleur, par les frictions ou autrement, toutes les parties en seront offensées & détruites; car si l'on suppose que ces piquans étant un peu fondus, la circulation du sang recommence à se faire en partie, ces corpuscules qui ne sont pas encore entierement fluides, s'arrêteront dans les parties les plus étroites des vaisseaux; & comme la force du fluide qui viendra par-derriere agira sur ces parties obstruantes, la cohésion des vaisseaux sera nécessairement bien-tôt détruite par ces molécules roides & piquantes, en conséquence dequoi le mal deviendra bien-tôt incurable, & la ressource la plus sûre qui restera, sera de séparer les parties corrompues & mortifiées d'avec celles qui sont encore saines & vives. Une circonstance qui peut-être contribue à l'augmentation du mal, c'est que dans ce cas les molécules salines des fluides humains s'en séparent & se rassemblent en masses; & quand ces masses sont mises en mouvement avant d'être redevenues fluides, elles peuvent causer des lésions considérables & par leur figure, & par leur rigidité. Au moins l'expérience nous apprend-t'elle, que l'eau, quand elle est abondamment imprégnée de sels, ne sauroit geler que par un froid excessif; & qu'avant qu'elle gêle, le sel s'en sépare & se ramasse au fond du vase.

L'expérience nous a aussi appris que cette espece de *gangrene*, ordinaire dans les pays froids, se guérit heureusement par l'application d'une eau froide au plus haut degré qu'il est possible qu'elle le soit sans être gelée; car cette eau agissant comme cause physique, attire à elle les particules qui ont congelé les fluides, & cette eau qui est sur la partie affectée se coagule par ce moyen. Par-là, les humeurs sont rétablies dans leur fluidité naturelle; ensuite dequoi on leur peut procurer un degré suffisant de motion, en stimulant la partie par des cordiaux & des frictions. Ainsi, Hildanus, *de Gangrena & Sphacelo*, nous apprend que les Habitans des Pays Septentrionaux, avant d'approcher du feu ou d'entrer dans les chauffoirs, se frottent les mains, le nez & les oreilles de neige. Le même Auteur nous dit aussi avoir appris d'une personne digne de

foi, qu'un voyageur que le froid avoit saisi, ayant été apporté aussi roide qu'un mort dans une hôtellerie, l'Hôtelier le plongea aussi-tôt dans l'eau froide, après quoi il lui sortit de toutes les parties du corps des piquans glaciaux, de sorte que toute la surface de son corps étoit revêtue d'une couche de glace; ensuite, au moyen d'une bonne quantité d'hydromel qu'il lui fit prendre, avec de la pondre de canelle, de macis & de clous de girofle, il le fit suer dans un lit bien chaud, & le malade en revint sans autre accident que la perte des dernieres phalanges des doigts de ses piés & de ses mains.

Dans cette sorte de *gangrene*, la partie se putréfie si on l'échauffe; parce que par-là les piquans du froid sont mis en mouvement avant d'avoir été rendus fluides.

Si, avant d'avoir ôté la cause physique, qui produit la congélation, on procure du mouvement aux piquans du froid au moyen de quelque chose de chaud qu'on y applique en dehors, le tendre tissu des vaisseaux sera nécessairement détruit. On en voit la preuve dans les pommes gelées; car si on les met au feu pour les dégeler, elles perdent leur gout, se gâtent, & se convertissent en une pulpe mollasse : mais si on les met dans une eau froide au degré le plus prochain du froid glaçant, il se forme par-dessus une couche de glace qui les couvre de toutes parts : après que cette couche est tombée, on les remet encore dans l'eau froide, & on recommence la même opération jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus de glace. Après cela, elles ont leur gout ordinaire; & quand elles sont seches, on les peut garder pendant un tems considérable. La même chose arrive aux parties du corps humain lorsqu'elles sont gelées, si on les expose imprudemment à la chaleur avant d'en avoir fait sortir les piquans glaciaux en y appliquant de la neige ou de l'eau froide; car alors ces parties se corrompant par un sphacele très-réel, se détachent & tombent. Il paroît qu'Hippocrate a eu en vue de nous précautionner contre cet accident, lorsqu'il dit, *le Diquidorum usu*, *cap.* I. que « les piés « tomberent à un homme qui les avoit gelés, après « qu'on lui eut versé dessus de l'eau chaude. »

Après qu'on a pris les mesures qui viennent d'être indiquées, on ranime les forces du malade par des cordiaux ou médicamens d'une qualité chaude, & on l'échauffe à un point suffisant pour le faire suer.

Après que les piquans du froid ont été attirés, on n'a plus à craindre de détruire les parties en excitant le mouvement des fluides; & l'on ne risque rien de lui administrer des remedes propres à exciter une motion vive, & conséquemment de répandre une chaleur égale, ou par tout son corps ou dans la partie affectée seulement; car par ce moyen, en très-peu de tems la circulation sera rétablie dans ces parties où un peu auparavant les humeurs étoient en stagnation & sans mouvement. C'est pourquoi Hildanus, dans son Traité *de Gangrena & Sphacelo*, *c.* 13. recommande des frictions douces; ensuite des fomentations de lait doux, bouilli avec des feuilles de laurier, de romarin, de sauge & de lavande; & après cela il veut qu'on administre des sudorifiques au malade, couché dans un lit bien chaud, & qu'en même-tems il y ait toujours des fomentations qu'on vient de dire, sur les parties affectées, afin que le mouvement excité par les remedes internes, soit principalement déterminé vers ces parties. Van-Swieten nous apprend, qu'il a vu des pauvres gens, à qui le malheur dont il est ici question, étoit arrivé dans des hivers extremement froids, se servir avec succès d'une simple infusion de bois de sassafras.

On peut préparer de cette maniere un sudorifique utile pour la *gangrene* causée par le froid.

Prenez *eau thériaquale distilée*, *une once*;
eau prophylactique de Sylvius, *six dragmes*;
eau-de-vie de Matthiole, *une once*;
sirop { *d'armoise*, *de Fernel*; *des cinq racines apéritives*, } *de chaque*, *une once & demie*.
élixir de propriété préparé avec du sel de tartre, *deux dragmes*.

Mêlez le tout ensemble.

Le malade en prendra une cuillerée toutes les demi-heures, & boira ensuite une once ou deux de la composition suivante.

Prenez *eau d'orge*, *deux pintes*;
vin de France, *une pinte*;
gingembre pulvérisé, *deux drgames*;
sirop de chêne de Jerusalem, *trois onces*.

Mêlez le tout ensemble.

Du Sphacele.

Si la *gangrene* dégènere en sphacele, il faut retrancher la partie affectée: mais la maniere de le faire est différente selon que l'endroit malade est affecté totalement ou en partie, ou selon sa situation qui ne permet quelquefois pas qu'on l'ampute, comme l'os sacrum, l'os coccyx, les apophyses épineuses des vertebres, & les éminences des épaules.

Si donc la partie n'est pas corrompue jusqu'au fond, ou qu'on ne puisse pas l'extirper en entier, tous nos efforts doivent tendre; premierement, à arrêter le progrès du sphacele; secondement, à séparer la portion corrompue.

La maniere d'arrêter le progrès est d'intercepter toute communication entre les parties sphacélées & celles qui sont encore vives.

Dans la partie ainsi mortifiée, toutes les humenrs restent en repos dans leurs vaisseaux; ou les vaisseaux venant à se rompre, les humeurs s'extravasent & restent en stagnation. Mais tant que la cohésion subsiste entre les parties mortifiées & les parties vives, les fluides apportés par les vaisseaux, qui sont encore entiers, s'arrêteront à l'endroit où commence le sphacele; & conséquemment le mouvement sera suffoqué dans les parties vives contiguës à celle qui est mortifiée, & ainsi le désordre fera du progrès. Et l'on ne sauroit prévenir cet accident, à moins de détruire la cohésion entre les parties vives & celles qui sont mortifiées. Dès que cette opération sera faite, ou par l'action spontanée de la nature, ou par art, les humeurs se déchargeront hors des vaisseaux rompus, les extrémités des vaisseaux coupés se retireront, & il se formera un vuide entre les parties vives & les mortifiées. Alors le sphacele ne fera plus de progrès, quand même il y auroit plusieurs causes qui concourroient à favoriser sa propagation.

La maniere d'arrêter la propagation de ce désordre, est de mettre un intervalle entre la partie saine & la partie sphacélée soit par l'incision, par le cautere actuel, ou par la corrosion.

L'art, par imitation de la nature, peut mettre un intervalle entre deux, à l'effet de prévenir la propagation du mal, & couper toute communication entre la partie mortifiée & les parties saines. Mais l'art ne le fait jamais si exactement que la nature, qui opere une séparation parfaite entre les parties mortifiées & les parties saines, sans que celles-ci soient offensées ou dé-

truites ; car quand c'eſt le biſtouri, ou un cautere actuel, on nn corroſif, qui produit cet effet, on bien il reſte une portion de la partie mortifiée, ou les parties vives ſont détruites en même-tems que celles qui ſont corrompues.

Nous avons déja fait voir qu'il ne faut que l'action du fluide vital porté aux endroits qui bornent la partie corrompue pour détruire la cohéſion entre la partie ſaine & la partie mortifiée ; & que celle-ci enſuite ſe détache de toutes parts par une douce ſuppuration, & tombe d'elle-même. La meilleure maniere de faire cette diviſion ou ſéparation, eſt d'y employer le cautere actuel, ou le biſtouri, retranchant ou coupant dans la partie mortifiée, mais le plus près qu'il eſt poſſible des parties vives : car comme en ce cas on ſuppoſe que toutes les parties ne ſont pas corrompues juſqu'au fond, car autrement il faudroit retrancher la partie entierement, ce ſeroit une cruauté que de détruire les parties vives ; il s'en enſuivroit des douleurs & des inflammations d'autant plus violentes,que dans le ſphacele il faut que le biſtouri ou le cautere pénetrent fort avant. Il eſt vrai qu'en ſuivant la méthode qu'on preſcrit ici, on laiſſe une portion de la partie mortifiée adhérente aux parties vives : mais cette portion mortifiée ſéparée de la maſſe corrompue ne ſera pas capable d'offenſer les parties ſaines par ſa contagion putride ; & l'on peut empêcher par des médicamens anti-ſeptiques qu'elle ne communique aucun degré de putréfaction. En même-tems qu'en dehors du corps on met une ſéparation entre la partie ſphacélée & les parties ſaines, & qu'on fait de profondes ſcarifications dans la plaie, les remedes qu'on appliquera pénetreront encore plus avant, enſorte qu'il n'y aura point de putréfaction à craindre ; & l'on pourra en toute ſureté attendre que la portion mortifiée qu'on a laiſſée ſe ſépare des parties ſaines ; ce que la nature toute ſeule opérera. Or cette ſéparation ou ce retranchement ſe fera, comme nous venons de dire plus haut, par le moyen du biſtouri, du cautere actuel, ou de liqueurs corroſives, qui en un moment détruiſent la partie qu'elles touchent. Belloſte recommande pour cet effet une ſolution forte de vif-argent dans l'eau-forte. Mais d'autres donnent la préférence au beure d'antimoine, principalement quand par des rectifications réitérées, il a été rendu preſque clair & limpide comme de l'eau ; car au moyen de cette liqueur, dont l'acrimonie eſt extreme, qu'on appliquera avec un plumaſſeau, on pourra tout à ſon aiſe corroder la partie ſphacélée tout aux environs. Ce remede eſt d'une grande efficacité dans les déſordres de cette nature, parce qu'il conſiſte dans l'eſprit le plus concentré du ſel marin nni avec la partie réguline de l'antimoine. L'eſprit de ſel marin eſt un remede incomparable pour corriger & réprimer la putréfaction ; raiſon pour laquelle il eſt d'une utilité ſinguliere pour la cure de la *gangrene* aux gencives, comme nous l'avons déja dit. Or par ce moyen on ne détache pas la partie mortifiée des parties ſaines : on met ſeulement une borne qui diviſe l'une d'avec l'autre, & cette borne elle-même eſt mortifiée, & elle ſe ſépare à ſon tour avec le tems ; toute l'utilité de cette méthode, c'eſt qu'elle détruit la communication d'entre les parties ſaines & les parties mortifiées.

Celſe, *Lib. V. cap.* 24. parlant de la cure du charbon, décrit admirablement bien, en termes fort énergiques les vertus des remedes corroſifs de la maniere qui ſuit.

« Les remedes corroſifs, dit-il, forment une croûte qui « venant à ſe ſéparer de toutes parts des parties ſaines, « emporte avec elle tout ce qu'il y avoit de cor- « rompu. »

Cet Auteur obſerve avec raiſon qu'il ſe forme une croûte par l'action des remedes corroſifs, mais elle ſe ſépare des parties vives. Ainſi cette ſéparation ne dépend plus des corroſifs dont l'effet étoit conſommé avant la ſéparation de la croûte.

La maniere de ſéparer la partie mortifiée, c'eſt, lorſque le progrès de la putréfaction eſt arrêté, on même tandis qu'on travaille à l'arrêter, de cautériſer ou inciſer toute la partie juſqu'au vif excluſivement; & enſuite d'aiguillonner la ſurface interne, en y appliquant toute chaude quelque leſſive acre, juſqu'à ce que tout ce qui a pu reſter de mortifié ſoit conſumé & forme une eſcarre, qu'on aura ſoin d'amollir & de détacher, évitant toujours avec une extreme attention d'offenſer les parties vives.

Comme il y a ſphacele lorſque toutes les parties ſont mortifiées juſqu'à l'os ; il faut retrancher le plus promptement qu'il eſt poſſible ces parties corrompues, de peur qu'elles ne ſuffoquent & ne pourriſſent les parties de l'os ou du perioſte qui ſont encore vives. Or les parties affectées du ſphacele ſont mortes, & les remedes qu'on y appliqueroit n'y feroient pas plus que ſur un cadavre. Il faut donc les retrancher ou par l'inciſion ou par le cautere actuel, ou par des corroſifs capables d'agir par leur chaleur externe, même ſur un corps mort. M. Petit dans un de ſes Mémoires qui fait partie de ceux de l'Académie des Sciences pour l'année 1732. nous apprend que le cautere potentiel dont ſe ſervent communément les Chirurgiens, laiſſé ſur la peau d'un mort pendant quinze heures, & fondu, comme il arrive lorſqu'il eſt expoſé à l'air a rarement produit quelque effet ; mais qu'ayant fomenté avec des linges chauds une partie d'un cadavre, ſur laquelle avoit été appliqué un cauſtique, il ſe trouva qu'au bout de quinze heures la pean étoit devenue auſſi molle qu'une tendre pulpe, & que l'efficacité du médicament avoit pénétré juſqu'à la graiſſe.

Ainſi pour ſéparer les parties mortifiées, nous pouvons nous ſervir fort utilement du cautere potentiel ordinaire des Chirurgiens, qui conſiſte en une leſſive épaiſſie de chaux vive & de cendres gravelées, en place de quoi on peut employer cette leſſive elle-même telle qu'elle eſt : & ſi la chaleur des parties adjacentes n'eſt pas ſuffiſante, il y faudra ſuppléer en échauffant pardehors. Par ce moyen on pourra convertir en peu de tems les parties mortifiées en eſcarre, qu'on amollira en y appliquant quelque onguent émollient ou du beure, pour la pouvoir retrancher plus aiſément. On continuera enſuite l'uſage du même remede juſqu'à ce que la partie mortifiée ait été conſumée juſqu'au vif. Mais comme dans tout ſphacele il y a toujours à craindre la putréfaction ; peut-être pourroit-on croire que les corroſifs acides ſeroient plus propres qu'une leſſive de chaux vive & d'un ſel alcalin, qui rendent en peu de tems les ſels de nos fluides, volatils alcalins & putrides. Mais ſi nous conſidérons qne le ſphacele pénetre juſqu'à l'os, & que les acides, ſurtout ceux de l'eſpece la plus forte, ſont très-nuiſibles aux os, il ſera aiſé de voir pourquoi il faut s'abſtenir d'acides dans ces cas. Ainſi les Charlatans ont le ſecret de rendre les dents blanches en un moment, en y mettant de l'eſprit de vitriol : mais au bout de qnelques ſemaines elles deviennent jaunes, quelque tems après noires, & tombent enſuite par petites eſquilles, parce que leur ſtructure vitale eſt détruite par l'acreté du vitriol. C'eſt ponrquoi, lorſqu'il eſt qneſtion de mettre une borne entre la partie mortifiée & les parties vives, on préfere avec raiſon cet acide dn ſel marin très-concentré qui ſe trouve dans le beure d'antimoine. Mais ſi l'on veut convertir promptement la partie mortifiée en eſcarre, & en procurer ainſi la ſéparation par degrés, ce qu'il y aura de mieux ſera quelque leſſive alcaline extremement acre, ſi après que les parties molles auront été ainſi conſumées, il paroît que l'os ſoit vicié, ce qu'on verra bien par le changement de ſa couleur, il y faudra appliquer les remedes dont on ſe ſert dans le cas

des plaies à la tête, lorsque le crane est affecté. Voyez *Caput*.

Mais comme tous ces remedes sont extremement acres, & détruisent presque en un instant, les parties auxquelles ils sont appliqués, il est visible qu'il faut user de beaucoup de circonspection pour ne pas détruire les parties vives en même tems que celles qui sont mortifiées. Et comme dans le véritable sphacele, il ne reste souvent de vif, que les os & le périoste qui les couvre, l'application peu mesurée de ces remedes pourroit offenser ees dernieres parties, d'où s'ensuivroit une cure très-longue & très-difficile, parce qu'il faut ordinairement bien du tems pour séparer les parties corrompues de l'os. De plus, comme ces remedes pénetrent fort avant, ils peuvent offenser & irriter considérablement les tendons, les nerfs & les membranes tendineuses; circonstance qui entraîneroit avec elle un enchaînement d'accidens très-fâcheux.

Il faut aussi remarquer que l'usage de ces corrosifs n'est point nécessaire, à moins que les parties mortifiées ne soient fort épaisses: autrement on pourra s'en passer sans aucun inconvénient. Ainsi lorsque par le long tems qu'il y a que le malade est alité, le sphacele vient à l'os coccyx ou à l'os sacrum, les parties mortifiées noircissent & se racourcissent comme un cuir très-sec. Et comme dans ces parties la membrane adipeuse est fort mince, on pourroit même beaucoup risquer de blesser l'os qui est dessous si on y appliquoit ces remedes: au lieu que si on bassine ces parties avec du vin, du vinaigre & du sel, & qu'ensuite on les couvre avec l'emplâtre plombée simple, *emplastrum simplex plumbatum*; & que la violence de la maladie étant appaisée, le malade change fréquemment de posture, & retienne les selles & l'urine, qui irritoient en passant ces parties, tout ce qui étoit mortifié se séparera de soi-même, & la cure se terminera heureusement. Van-Swieten nous apprend qu'il en a vu lui-même plusieurs exemples.

Voici comment se prépare la lessive corrosive que Boerhaave recommande pour procurer la séparation des parties sphacelées.

Prenez *chaux vive faite de pierres calcinées, une partie.*

Couvrez-la bien avec trois fois autant de cendres gravelées, & quand vous les aurez dissoutes dans un lieu souterrain; filtrez & gardez cette préparation pour l'usage. On peut aussi mettre sur la partie la chaux elle-même réduite en une poudre très-fine.

Mais la séparation se fera d'une maniere plus avantageuse, si l'on fait tomber l'escarre mortifiée en l'amollissant avec des remedes putréfians qui la fondent & l'attendrissent, tandis qu'on restaurera les parties encore saines par des fomentations vivifiantes. Voyez ce qui a été dit plus haut.

Lorsqu'on voit reparoître les signes de santé & de vie, il faut traiter le mal comme un ulcere ou une plaie.

Quand le cours des humeurs vitales dans les arteres, & leur retour par les veines sont arrêtés, la partie est ce qu'on appelle mortifiée. C'est pourquoi les signes de la révivification sont ceux qui montrent que les humeurs coulent dans les arteres & reviennent par les veines; c'est-à-dire, que la circulation est rétablie, ou au moins qu'elle commence à l'être. Or cette révivification ne pourra jamais arriver dans les parties affectées d'un véritable sphacele, mais seulement à celles qui sont au-dessous ou aux environs.

Si donc par la scarification ou la corrosion une partie de la portion mortifiée & corrompue est retranchée & séparée jusqu'à l'endroit où elle est contiguë aux parties saines, dès que la vie commence à reprendre le dessus dans celles-ci, ces fissures qui étoient seches auparavant, redeviennent moites, & la portion mortifiée se séparera tout autour des parties vives, comme nous l'avons observé plus haut. En cet état, il n'y a plus à craindre que le sphacele fasse du progrès: il faut le considérer seulement comme un ulcere putride, qui après qu'on en aura ôté les parties corrompues peut au moyen d'une suppuration bénigne être assimilé à une simple plaie, & conséquemment requiert le même traitement. Mais il faut observer qu'après qu'on aura suffisamment purifié ces parties, il sera très à-propos d'y appliquer les baumes les plus mous, afin de régénérer & de rétablir les substances perdues.

Si les mesures qu'on vient de conseiller ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit, il faudra procéder à l'amputation. Voyez *Amputatio*.

Heister recommande les remedes qui suivent pour différentes indications dans la cure de la *gangrene*.

Fomentation digestive, stimulante, & qui résiste à la putréfaction.

Prenez *eau de chaux vive, une pinte;*
eau-de-vie camphrée, trois onces;
esprit de sel ammoniac, demi-once.

Mêlez le tout ensemble.

Il faudra remettre souvent de cette composition chaude, avec de bonnes compresses par-dessus. On remplira à merveille la même indication, avec une pinte d'eau de chaux vive, à quoi on ajoutera une once de mercure doux.

Heister dit que les Chirurgiens de l'Hôpital d'Amsterdam font un grand usage de la fomentation suivante contre la *gangrene*.

Prenez *eau-de-vie, trois onces,*
poudre d'aloès, } *de chaque, demi-once;*
de myrrhe,
onguent d'Egypte, trois onces.

Mêlez le tout ensemble.

Ou,

De l'eau-de-vie, que vous ferez bouillir doucement avec de l'aloès, de la myrrhe & du safran; ou de l'eau-de-vie camphrée à quoi on ajoutera de la thériaque de Venise; ou de l'esprit de thériaque ou du *spiritus matricalis*, à quoi on ajoutera un sixieme d'élixir de propriété; ou, ce dont Garenge ot fait un grand cas, du vin chaud avec de l'eau-de-vie simple ou camphrée; ou de l'eau-de-vie camphrée, ou seule, ou avec du sel ammoniac pour en augmenter l'action, que ce même Chirurgien recommande comme des remedes très-efficaces pour révivifier les parties gangrenées.

Ou,

Prenez *feuilles de scordium,*
aurone, } *de chaque, deux poignées;*
rue fraîchement cueillie,
fleurs de camomile, une poignée.

Faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau commune; passez la liqueur; & sur deux pintes ajoutez,

eau-de-vie de vin thériacal, quatre onces;
savon de Venise, deux onces;
sel gemme, demi-once.

On appliquera souvent dans la journée de ces fomentations, avec un linge ou un morceau de laine; & on mettra

mettra par-dessus pour conserver la chaleur des linges en plusieurs doubles, & une brique chaude.

On peut préparer de la maniere suivante un cataplasme pour rétablir la circulation du sang dans les parties affectées.

Prenez *feuille de scordium*,
de mauve, } *de chaque deux poignées;*
d'absinthe, &
de matricaire,
de mente, } *de chaque une poignée;*
d'aurone,

Faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'oxycrat dans un vaisseau fermé jusqu'à consistance de cataplasme; & vous y ajouterez,

sel ammoniac, demi-once;
farine de graine de lin, deux onces;
huile de rue ou de camomile par infusion, une once & demie.

Et avant d'appliquer le cataplasme, vous y verserez un peu d'eau-de-vie camphrée ou d'eau-de-vie de vin thériacal, pour y donner plus d'efficacité.

Ou bien servez-vous du cataplasme suivant recommandé par Koenerdingius.

Prenez *mie de pain de froment, une livre;*
poudres d'absinthe, } *de chaque une poignée;*
de scordium,
& *de rue*,
vin, une quantité suffisante.

Vous réduirez le tout à consistance de cataplasme; vous y ajouterez,

eau-de-vie, quatre onces;

Et vous appliquerez le cataplasme tout chaud.

On peut préparer de la maniere qui suit une fomentation propre à empêcher le progrès de la *gangrene*.

Prenez *décoction d'orge ou de scordium, une pinte;*
vinaigre de rue, six onces;
eau-de-vie de vin thériacal, quatre onces;
sel marin, une ou deux onces.

Appliquez-la chaude avec des compresses.

On peut préparer de la maniere suivante un cataplasme propre à amollir une croute gangréneuse, & à en procurer la séparation.

Prenez *fleurs de scordium, deux poignées;*
feuilles de mauve, } *de chaque une poignée;*
jusquiame,
& *de guimauve*,
fleurs de lavande, une demi-poignée.

Faites bouillir dans du vinaigre ou de l'oxycrat jusqu'à consistance de cataplasme.

Ajoutez,

farine de graine de lin, trois onces;
huile de graine de lin, une once;
sel ammoniac, deux onces.

Si quelque circonstance indique l'usage des corrosifs, Belloste ordonne la préparation suivante, comme plus efficace qu'aucune autre.

Prenez *esprit de nitre ou eau-forte, deux parties;*
vif-argent, une partie.

Mêlez sur un feu modéré jusqu'à ce que le mercure soit dissous.

Trempez dans cette liqueur corrosive une tente ou un morceau de linge, & étuvez avec, la partie corrompue, ou appliquez-y le linge ou la tente, & bien-tôt ce qui est mortifié se séparera des parties vives. HEISTER, *Chirurgie.*

GANGRINOS, (*sal*) γάγγρινον ἅλας, dans Myrepse, *Antidot.* 418. est traduit par Fuchsius, *sal fossilis*, sel fossile; les autres Auteurs Grecs, dit-il, appellent le même sel ὀρυκτὸν, *fossile*, & les Barbares *sal gemmæ*, sel gemme.

GANIMEDES, plus proprement GANYMEDES, dans le langage mystérieux des Chymistes, est le soufre blanc, à cause qu'il est élevé, sublimé & ravi au Ciel, comme les Poëtes prétendent que Ganymede le fut. JOHNSON.

GANNANAPERIDE, est un nom que Ray donne au quinquina.

GAR

GARAB, ALGARAB, sont les noms qu'Avicenne donne à l'ægilops. SENNERT, *Vol. II. p.* 569.

GARAGAY, est un oiseau de proie de l'Amérique, de la grosseur d'un milan. Il cherche aux bords des rivieres les œufs des crocodiles & des tortues, & il les emporte pour les manger. Il va toujours seul, & on ne l'emploie point en Medecine. LEMERY, *des Drogues.*

GARB, est le nom que les Maures donnent à une espece de saule, *salix*, qui croît dans l'Arabie. RAY.

GARGALE, GARGALOS, GARGALISMOS, γαργάλη, γάργαλος, γαργαλισμός, *irritation, picotement, chatouillement.* EROTIEN, *sur Hipocrate.*

GARGAREON, γαργαρεών, *la luette.* Voyez *Uvula.*

GARGARISMA, GARGARISMUS, γαργάρισμα, γαργαρισμός, *gargarisme.* Ce mot est quelquefois pris dans un sens étendu pour toute collution de la bouche, & pour lors il est le même que *diaclysma.* Mais il signifie dans un sens plus étroit un remede liquide approprié aux maladies de la bouche, des gencives, du gosier, du larynx & quelquefois de la tête; dont on se lave la bouche & la gorge sans en rien avaler. CASTELLI.

Les *gargarismes*, comme dit Celse, ont été inventés pour adoucir, pour répercuter ou pour évacuer. On satisfait à la premiere intention avec le lait, & la crême de décoction d'orge ou de son; à la seconde avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir des lentilles, des roses, des ronces, des coings ou des dattes; à la troisieme, avec la moutarde & le poivre. CELSE, *Lib. V. cap.* 22.

GARGATHUM, est un lit dans lequel on mettoit les foux & les Démoniaques. CASTELLI.

GARIDELLA; est une plante à qui M. Tournefort a donné ce nom en l'honneur du Docteur Garidel, Professeur de Medecine à Aix en Provence.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, ses feuilles chevelues, le calyce composé de plusieurs feuilles, ses fleurs en roses avec des pétales courbés en arc, fendus en deux, & disposés circulairement. Le fruit est composé d'un grand nombre de loges oblongues, à deux panneaux, remplies de semences, la plupart rondes.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante; qui est,

Garidella; foliis tenuissimè divisis. T. App. 655. *Nigella, Cretica, folio Fœniculi.* C. B. P. 146. *Boerh. ind. alt.*

Plant. Vol. I. p. 283. On ne lui attribue jusqu'aujourd'hui aucune vertu médicinale.

GARIP, est un terme que l'on trouve dans la *Chymie harmonique* de Lagneus. Il est pris d'Haly, & signifie *aliquid*, *aliud*, quelqu'autre chose. *Théat. Chym. Vol. IV. p.* 730.

GARON, GARUM, γάρον, γάρος; est une espece de marinade préparée avec du poisson assaisonné ou confit avec du sel. Le poisson dont on se servoit pour cet effet, est le *scombros*, ou maquereau, comme il paroît par Martial & Horace, *Serm. Lib. II. Sat.* 8. *Garo de succis piscis Iberi*; du *Garum* préparé avec le suc du poisson d'Iberie, (l'Espagne). Il y avoit plusieurs especes de *Garum*. Archigene, dans Galien, de *C. M. S. L.* recommande le *Garum* d'Espagne, γάρον Σπανιον; & Asclépiade, dans le même Livre, fait entrer le *Garum* noir dans les compositions pour les maladies des oreilles. Ce *Garum* noir paroît être celui que Martial appelle *fæcosum*, comme s'il étoit fait avec les feces du poisson & avec le sanglant αἱμάτιον, que l'on appelloit ainsi, à cause que le sang du poisson entroit dans sa composition. *Constant. Cæsar*, *Lib. XX. de Agricultura*, donne une maniere de le préparer. Paul, *Lib. III. cap.* 51. l'appelle γάρον προτεῖον, *Garum* choisi, c'est le même que celui que Pline & Martial appellent *Hispaniense*, *Carthaginiense*.

Ausone, *Epist.* 7. dit que le *Garum* étoit appellé par les Latins *Liquor sociorum*. Lorsqu'on lit dans Galien que le *garum* noir étoit appellé par les Romains *oxyporum*, on ne doit entendre autre chose, sinon que l'on employoit cette espece de *garum* dans les remedes & les marinades appellées *Oxypora*, (voyez *Oxyporon*;) ou qu'il servoit à les délayer; ce qui le fit appeller *Oxyporon*. Pline, *Lib. XXXI. cap.* 7. nous apprend que cette liqueur exquise appellée *garon*, se fait avec les intestins & les autres reliefs du poisson macérés dans du sel, & n'est autre chose que la liqueur produite par leur corruption. On la faisoit d'abord, à ce qu'il dit, avec le poisson appellé *garos* par les Grecs: mais le meilleur continue-t'il dans le chapitre suivant, est fait avec le maquereau. Il n'y a point de liqueur, si on en excepte les onguens qui servent pour les parfums, qui soit d'un plus haut prix. Il nous indique ensuite les différens poissons avec lesquels on la prépare, & dit qu'il y en a une infinité d'especes, dont l'une est employée par les Prêtres Juifs pour procurer la chasteté, à cause qu'elle est préparée avec du poisson sans arêtes. Il dit encore que ces préparations de *garum* servent non-seulement aux besoins de la vie, mais sont aussi d'usage en Medecine; car elles guérissent la gale des bestiaux, étant infusées dans une incision faite à la peau. Etant étendues sur du linge & appliquées sur la partie, elles sont efficaces contre la morsure des chiens enragés, du dragon marin, & surtout du crocodile. Elles guérissent aussi, à ce qu'il dit, les brûlures récentes, les ulceres malins, & appaisent les douleurs que causent ceux de la bouche & des oreilles.

Toutes les especes de *garum*, qui sont, la liqueur que donne la chair ou les intestins du poisson, macérés dans du sel, sont utiles dans les clysteres pour la dyssenterie & la sciatique; dans le premier cas pour guérir les intestins, & dans le second pour les irriter, & les obliger à évacuer les humeurs peccantes qui affectent la cuisse. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 34.

Aëtius, *Tetr. IV. serm.* 4. *cap.* 121. donne la description suivante d'un *garum* pour l'usage de ceux qui sont obligés à l'abstinence.

Prenez *eau*, *trente-une pintes*;
sel, *deux pintes*;
figues seches, (caricæ,) *cinquante*.

Préparez, coulez, & gardez ces drogues pour l'usage.

On ignore la maniere dont les Anciens préparoient leur *garum*.

Le *garum*, de même que la saumure appellée *muria*, est estimé un excellent dessiccatif par Oribase; & Aëtius, *Tetr. I. serm.* 2. *cap.* 150. nous dit que le *garum* est extremement chaud & sec, & que quelques Medecins l'employent comme tel pour quelques ulceres putrides, aussi-bien que dans les clysteres pour la dyssenterie & la sciatique. Galien, *de Al. Fac. Lib. II. cap.* 22. attribue au *garum* une qualité laxative, quand on en prend avant le repas.

Garum signifie chez les Modernes, la saumure dans laquelle on conserve le poisson, surtout le hareng & l'anchois, dont on peut voir les usages dans la Medecine au mot *Halec* & *Apua*.

GARRULUS, espece de pie, appellée encore *Pica marina*, qui est fort commune aux environs de Strasbourg. *Garrulus Bohemicus* est le même oiseau que l'*Ampelis*. Voyez ce mot. CASTELLI.

GARYOPHYLLATA. Voyez *Caryophyllata*.

GARYOPHYLLI. Voyez *Caryophylli*.

GAS

GAS est un terme forgé par Van-Helmont, qui signifie en général un esprit incapable de coagulation, pareil à celui qui s'éleve du vin qui fermente. Il a plusieurs significations particulieres. *Gas vitale*, est l'esprit vital, la lumiere & le baume qui préserve de la corruption, *Complex. & Myst. n.* 42. Le *gas pingue sulphureum* est une vapeur empestée qui s'éleve des lieux souterrains & des mines, & qui tue sur le champ. *Gas sulphuris*, le *gas* ou l'esprit de soufre se fait en brûlant du soufre sous une cloche de verre posée sur un vaisseau plein d'eau, jusqu'à ce que celle-ci soit suffisamment imprégnée de l'esprit de soufre. Le *gas sylvestre* est cet esprit invisible & insensible qui s'échappe des sucs des végétaux qui fermentent. Voyez *Alcohol* & *Buso*.

Helmont fait plusieurs autres distinctions du *gas*, comme le *gas ventosum*, qui est l'air pur, le *gas siccum*, qui est le sublimé, *de Flatibus*, *n.* 4. le *gas salium*, & le *gas fructuum*, qui sont l'eau pure élémentaire, *Complex. & Mist. n.* 37. 38.

GASSELA, *seu* GAZELLA, est la chevre sauvage d'Afrique. Voyez *Bezoar*.

GASTER, γαστὴρ, dans Hippocrate, signifie souvent tout l'abdomen, qui comprend le bas-ventre & l'épigastre, ou toute cette région du corps qui est bornée par le diaphragme, les hypocondres & le pubis. Il le prend aussi pour le ventricule ou l'estomac, qui est le réservoir du boire & du manger, comme dans le sixieme des *Epidem. sect.* 4. *Aph.* 6. Hippocrate appelle souvent ainsi l'utérus.

GASTERANAX. Voyez *Bithnimalca*.

GASTRICUS SUCCUS, *Suc gastrique*, de *gaster*, l'estomac, est un suc léger, transparent, écumeux & salin qui découle continuellement des glandes de l'estomac, pour la dissolution & le mélange des alimens.

GASTRINUM, *Potasse*. RULAND. JONHSON.

GASTROCNEMII, *Gastrocnemiens*; nom de deux muscles de la jambe, de γαστὴρ, ventre, & κνήμη, jambe.

Ce sont deux muscles épais, un peu larges & oblongs, mis sur un même plan, l'un à côté de l'autre, au-dessus du jarret, qui forment en partie ce qu'on appelle le gras de la jambe. On nomme interne celui qui est du côté du tibia, & externe celui qui est du côté du peroné. On leur a donné le nom de *gastrocnemiens*, parce qu'ils sont comme le ventre de la jambe.

Ils sont attachés en haut, chacun par un tendon plat, à la partie postérieure de l'extrémité inférieure du fémur, au-dessus des condyles, derriere la tubérosité latérale de chaque condyle. Les tendons sont fortement collés aux ligamens postérieurs de l'articulation du genou.

De-là chacun forme en descendant un gros corps charnu

un peu large, & irrégulierement ovale. L'externe couvre le poplité, il est plus grand, plus large, déborde plus latéralement, & descend plus bas que l'interne. Le corps charnu de l'interne, commence plus haut que celui de l'externe.

Ils se terminent environ au milieu de la jambe, par un tendon commun, fort & très-large, qui descend en diminuant un peu de largeur, & s'attache à l'extrémité postérieure du calcanéum, conjointement avec le tendon du soléaire.

Les tendons supérieurs de ces deux muscles, immédiatement au-dessus de leurs attaches, deviennent avec l'âge de plus en plus cartilagineux, & ensuite osseux du côté des condyles. Les portions tendineuses ainsi endurcies, ressemblent à des os sesamoïdes. Cet endurcissement arrive quelquefois tard, & quelquefois il arrive plutôt à l'un des tendons qu'à l'autre. WINSLOW.

GASTROEPIPLOICA, γαστροεπιπλοϊκά, de γαστὴρ, l'estomac, & ἐπίπλοον, l'épiploon, *Gastroépiploïques*, sont des veines & des arteres qui se distribuent dans l'estomac & dans l'épiploon. BLANCARD.

GASTRORAPHIA, γαστροραφία, de γαστὴρ, le ventre ou l'abdomen, & ῥαφὴ, suture. *Gastroraphie*, suture qu'on fait pour réunir les plaies de l'abdomen. Voyez *Abdomen* & *Sutura*.

GASTROTOMIA, γαστροτομία, de γαστὴρ, le ventre, & τέμνω, je coupe; ouverture qu'on fait au ventre, ou à l'uterus, comme dans l'opération Cesarienne. BLANCARD.

GAT

GATRINUM. *Potasse*. JOHNSON.

GATTARIA, le même que *Cattaria*. *Herbe au chat.* BLANCARD.

GAU

GAUSOS, γαῦσος, γαυσός, courbé, suivant l'explication que Galien donne de ce mot dans son Commentaire sur ce passage d'Hippocrate, *Lib. de Fracturis*; προσξυνίεναι δὲ χρὴ, &c. « il faut savoir que la cuisse est « γαυσὸς, » (c'est-à-dire, dit Galien, κυρτὸς, gibbeuse courbée) tant par-dehors que par-dedans.

GAZ

GAZAR, le *laurier*. JOHNSON.

GAZELLA. Voyez *Bezoar*.

GE

GE, γῆ, *terre*. Voyez *Terra*.

GEB

GEBRAIL AL CAHHAL, est le nom d'un Medecin Chrétien qui fut fort avant dans les bonnes graces du Calipbe *Al Mamoun*, mais qui ne fut pas s'y conserver.

GEC

GECHARSUN, *Grenouille*. RULAND.

GECHYTON, γήχυτον, dans l'*Exegesis* de Galien, est la partie extérieure de la terre, qui est molle & nullement pierreuse.

GEI

GEISON, γεῖσον, γεῖσσον, γεῖσωμα; c'est proprement le comble d'une maison, mais on l'employe dans un sens métaphorique pour désigner la partie la plus éminente des sourcils. GORRÆUS.

GEL

GELASINOS, γελασινὸς, de γέλως, ris, est l'épithete qu'on donne aux quatre dents du milieu, à cause qu'elles paroissent quand on rit. *Gelasinus* semble encore signifier la partie charnue & prominente de la joue, comme il paroît par ce vers de Martial.

Nec grata est facies, cui gelasinus *abest.*

Quelques-uns croyent cependant, que le Poete parle des dents de devant.

GELATINA, *Gelée*. On fait les *gelées* avec le suc des fruits mûrs, cuit avec du sucre, à une consistance convenable; ou avec les décoctions fortes de corne de cerf, d'os, ou des extrémités des animaux. Les *gelées* de fruits sont rafraîchissantes, savoneuses, & acescentes, & propres par conséquent dans l'alcalescence des sucs contenus dans les premieres voies, surtout quand on les dissout dans quelque liqueur convenable. Au contraire les *gelées* des substances animales sont alcalescentes & propres quand l'acidité domine: mais elles le sont moins quand on y ajoute du suc de limon & du sucre. Il entre quelquefois dans les *gelées* des drogues médicinales en forme de poudres, ou d'extraits, & pour lors on les appelle *gelées composées*.

La *gelée* de pain se fait en faisant bouillir du pain ou du biscuit bien levé dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle prenne la forme d'une *gelée* quand elle est refroidie.

On prépare la *gelée* d'avoine, *gelatina avenæ*, de la maniere suivante.

Prenez *de l'avoine mondée, une livre & demie*;
de raisins de corinthe, } *de chaque, deux*
de rapure de corne de cerf, } *onces*;
un jarret de veau, coupé & pilé avec ces ingrédiens.

Faites bouillir ces drogues à petit feu, dans un vaisseau bien fermé pendant un tems suffisant; coulez le bouillon; il se convertira sur le champ en une *gelée*, dont on prend quelques cuillerées tous les matins pendant un tems considérable, dans un véhicule convenable.

Boëcler recommande cette *gelée* comme un remede admirable dans les maladies de consomption, étant prise avec du bouillon de limaçons ou d'écrevisses.

GELATIO, *gelée*, *froid glaçant*. On s'en sert quelquefois pour exprimer cette rigidité du corps, qui arrive dans la catalepsie.

GELBUM, GELFUM, nom d'une marcassite, ou plutôt d'une pyrite que l'on trouve en Hongrie, qui contient souvent de l'argent. *Gelbum* ou *Geldum*, est aussi le nom de la Pierre Philosophale, dans le *Theat. Chym. Vol. IV. p.* 727.

GELION, *une feuille*. RULAND.

GELOS, γέλως, *ris*. On définit le *ris*, un mouvement causé par la contraction des levres, & accompagné d'une expiration sonore & interrompue, qui exprime la joie. Dans un état non-naturel, le *ris* est une espece de convulsion, ou de spasme convulsif, pareil à celui que cause à ceux qui en mangent, une herbe venimeuse appellée *sardon*, qui croît en Sardaigne (Voyez *Sardonius*,) l'usage excessif du safran, ou l'inflammation du diaphragme. Le *ris* est un symptome fréquent dans les maladies hystériques.

GELSEMINUM, nom que Ray donne à plusieurs especes de jasmin.

GELUTA, *la Carline*.

GEM

GEMELLI, *les jumeaux*. Ce sont deux petits muscles plats & étroits, situés presque transversalement l'un au-dessus de l'autre, entre la tubérosité de l'ischion & le grand trochanter, immédiatement au-dessous du pyriforme, séparés l'un de l'autre par le tendon de l'obturateur interne.

Le supérieur, qui est le plus petit, est attaché au bas de l'épine de l'ischion, à la partie voisine ou supérieure de la petite échancrure ischiatique, & à une ligne ra-

boteuſe, tracée exterieurement depuis l'épine de l'iſchion, juſques ſous la cavité cotyloïde, où cette ligne ſe courbe en bas.

L'inférieur, qui eſt le plus grand, eſt attaché à la partie ſupérieure & poſtérieure de la tubéroſité de l'iſchion, & à une trace raboteuſe qui traverſe la face externe de l'iſchion, depuis l'extrémité inférieure de l'échancrure iſchiatique, & ſe recourbe en-haut vers l'autre ligne, avec laquelle elle fait une eſpece de demi-cercle inégal.

L'un & l'autre de ces deux muſcles ſont encore attachés tant-ſoit-peu à la face interne de l'os iſchion. Ici les deux muſcles ſe rencontrent & s'uniſſent par une membrane particuliere, vont ſe joindre, l'un au-deſſus, & l'autre au-deſſous, à l'obturateur interne un peu après ſon contour par l'échancrure. Ils l'enveloppent comme dans une bourſe, & même s'y attachent de côté & d'autre par des fibres charnues juſqu'à ſon extrémité.

Le ſupérieur ſe termine avec le tendon de l'obturateur interne. L'inférieur étant plus large que l'autre, eſt auſſi attaché par des fibres charnues au ligament orbiculaire, & ſous le tendon du même obturateur. Winslow.

GEMONIS, γεμωνὶς, de γέμω, être enceinte; eſt une pierre qui ne differe point de l'*Ætites*. Voyez ce mot.

GEMURSA. Pline dit, *Lib. XXXVI. cap.* 1. que cette maladie étoit connue des Anciens, mais qu'on ne la voyoit plus dans ſon tems. Elle conſiſtoit en une excroiſſance qui ſe formoit entre les orteils.

GEN

GENA, γένυς, *la joue*; c'eſt la partie du viſage compriſe entre le nez & les oreilles. Voyez *Caput*.

GENEIAS, γενειάς. On appelle ainſi le poil follet qui commence à couvrir les joues. C'eſt auſſi le nom d'un bandage qui paſſe ſous le menton. Galien, *de Faſciis*.

GENEION, γένειον. Voyez *Anthereon*.

GENER, eſt le nom que l'on donne à la Pierre Philoſophale. *Theat. Chym. Vol. IV. p.* 727.

GENERATIO, *génération*.

Les parties de l'homme deſtinées à la *génération*, ſont de deux ſortes. Les unes ſervent à ſéparer la ſemence du ſang & à la préparer, & les autres à la conduire dans la matrice.

Trois ſortes de glandes, ſavoir, les teſticules, les véſicules ſéminales & les proſtates, s'acquittent de la premiere fonction: mais la ſeconde eſt réſervée à la verge.

Les teſticules qui préparent la principale partie de la ſemence, reçoivent leur ſang de deux arteres longues & menues, voyez *Planche premiere, fig.* 1. *FF.* qui ſont extremement petites à leur origine, qu'elles tirent le plus ordinairement de la partie antérieure de l'aorte, un peu au-deſſous des arteres émulgentes, mais qui groſſiſſent conſidérablement à meſure qu'elles s'en éloignent.

Elles deſcendent entre la duplicature du péritoine, auquel elles donnent quelques petites ramifications: elles ſortent par les ouvertures ou anneaux des muſcles du bas-ventre pour aller gagner les allongemens ou productions de la portion cellulaire du péritoine, d'où elles ſe jettent ſur les teſticules. Mais avant que d'y arriver, elles ſe diviſent en deux rameaux, dont le plus grand ſe porte aux teſticules, & le plus petit à l'épididyme. Après que le ſang a verſé la ſemence dans les teſticules, il retourne par des veines dont les ramifications, après avoir quitté les teſticules, vont gagner les productions du péritoine, & les ouvertures ou anneaux du bas-ventre, & reviennent par le même chemin que les arteres. Leurs rameaux s'anaſtomoſent très-ſouvent dans ce trajet, & ſe diviſent de nouveau juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés auprès du bas-ventre, où ils ne forment plus qu'un ſeul tronc. On leur a donné le nom de vaiſſeaux pyramidaux, à cauſe de leur figure. Elles reçoivent en paſſant par le bas-ventre quelques petites ramifications du péritoine.

La veine ſpermatique droite s'abouche avec la veine-cave un peu au-deſſous de l'émulgente; au lieu que la gauche s'inſere dans l'émulgente du même côté, pour n'être point obligée de paſſer ſur l'aorte, dont le battement pourroit arrêter le ſang qui revient très-lentement des teſticules, à cauſe de la petiteſſe des orifices des arteres ſpermatiques & de la groſſeur des veines. On a donné à tous ces vaiſſeaux ſanguins le nom de *vaiſſeaux préparans*.

Après avoir décrit les vaiſſeaux des teſticules, il me reſte à parler de leurs tégumens, qui ſont au nombre de trois, un commun & deux propres. Le commun eſt le ſcrotum, qui, outre la peau qui eſt extremement mince & parſemée de vaiſſeaux, l'épiderme & la membrane adipeuſe, qui eſt auſſi extremement mince dans cet endroit, à cauſe que ſes véſicules ne contiennent aucune graiſſe, eſt auſſi compoſé d'un grand nombre de fibres muſculaires ou charnues, par le moyen deſquelles le ſcrotum ſe ride & ſe contracte; ce qui eſt un ſigne de ſanté. Cette membrane muſculaire du ſcrotum eſt appellée *Dartos* par les Grecs. Voyez ce mot. Le ſcrotum eſt partagé par une cloiſon fort mince qui ſépare les deux teſticules.

La premiere des tuniques propres, eſt appellée tunique vaginale, ou ἐλυθροειδὴς, *elytroïde*. Elle eſt formée par la dilatation des productions de la membrane externe du péritoine. Sa ſurface interne eſt fort liſſe, mais l'externe eſt extremement rude. Elle contient les vaiſſeaux préparans & déférans; elle embraſſe lâchement tout le corps du teſticule, & tient à l'extrémité de l'épididyme. On trouve ſur la partie externe de cette tunique un muſcle appellé crémaſter, qui prend naiſſance de l'os pubis, & qui épanouiſſant ſes fibres ſur l'élythroïde, ſuſpend les teſticules & les fait monter dans le coït. Voyez *Cremaſter*.

La ſeconde tunique propre enveloppe immédiatement les teſticules: on lui a donné le nom d'albuginée, à cauſe de ſon extreme blancheur. Elle eſt forte, épaiſſe, liſſe & égale, & parſemée des ramifications des vaiſſeaux préparans.

La ſubſtance des teſticules, (voyez *Planche premiere, fig.* 1. *II.* & *fig.* 3. 4. & 5.) que les Anciens croyoient être une eſpece de moelle, n'eſt autre choſe qu'une glande ſpermatique formée d'un grand nombre de canaux, diſpoſés de telle maniere, que ſi on pouvoit les ſéparer ſans les rompre, ils ſeroient d'une étendue conſidérable. Ils aboutiſſent par pluſieurs circonvolutions de la tunique albuginée à l'axe des teſticules, & ſont ſéparés les uns des autres par des productions membraneuſes fort minces qui viennent de la ſurface interne de l'albuginée. Ces productions aboutiſſent à l'axe ou noyau du teſticule, & couvrent quelques petits canaux qui percent la tunique albuginée, & compoſent un canal dont les différens plis & replis ſur la partie ſupérieure du teſticule, forment ce corps que nous appellons épididyme, lequel eſt couvert par une membrane mince, qui eſt la continuation & la duplicature de l'albuginée. Ce même canal montant de l'extrémité de l'épididyme, forme les vaiſſeaux déférens, un à droite, & l'autre à gauche, (*fig.* 3. *H.*) qui ont environ la groſſeur d'une plume d'oie.

Ces vaiſſeaux en montant au-dedans de la tunique vaginale, forment pluſieurs plis & replis très-courts, pénetrent dans le bas-ventre par les anneaux des muſcles; & paſſant ſur les uréteres entre la veſſie & le rectum, ils groſſiſſent en approchant des véſicules ſéminales avec leſquelles ils communiquent, & où ils ſe réuniſſent. Enſuite diminuant de plus en plus, ils traverſent les proſtates, & s'ouvrent dans l'urethre un peu au-deſſus du cou de la veſſie, (voyez *Planche premiere, fig.* 2. 3. 3.) où chacun de leurs orifices eſt muni d'un rebord ſpongieux appellé crête de coq, *verumontanum*, qui empêche l'écoulement involontaire de la ſemence. Voyez *Deferentia vaſa*. Les teſticules ont pluſieurs

vaisseaux lymphatiques qui se vuident dans les glandes inguinales. Leurs nerfs viennent de l'intercostal & de la vingt-unieme paire de l'épine.

Les arteres spermatiques conduisent le sang de l'aorte dans les testicules, pour la séparation de la partie qui est propre à former la semence. Les veines reviennent verser dans la veine-cave ce qui reste de sang après la sécrétion de la liqueur séminale. La semence se perfectionne dans les épididymes, & passe dans le coït par les vaisseaux déférens dans l'urethre. Comme la petitesse des orifices & la grande longueur des arteres spermatiques, en donnant le tems aux particules visqueuses de la semence de se mêler & de s'unir, laissent passer les particules les plus grossieres de la semence, aussi-bien que les parties les plus déliées du sang, il étoit nécessaire, pour qu'il n'y eût que la semence seule qui pût arriver aux vaisseaux déférens, que le canal glanduleux dont la substance du testicule est composée, fût d'une longeur considérable, & qu'il eût plusieurs conduits excrétoires pour laisser sortir les plus petites particules qui ne doivent point entrer dans la composition de la semence. La plupart de ces parties doivent être lymphatiques, parce qu'elles sont en grand nombre dans le sang; & l'on remarque en effet que les testicules ont, aussi-bien que le foie, une grande quantité de vaisseaux lymphatiques.

La longueur des vaisseaux déférens sert à empêcher que la semence par son impétuosité à l'endroit de la crête de coq ne dilate leurs orifices que lorsqu'elle est aidée par la compression des parties qui les environnent dans le coït.

Les vésicules séminales (*Planche premiere*, *fig.* 2. 4. 4. & *fig.* 6. *FF.*) sont au nombre de deux, une de chaque côté. Elles sont situées entre la vessie & le rectum, & tiennent à l'une & à l'autre par une membrane composée de fibres charnues, qui dans le coït contracte & presse ces vésicules. Elles sont couvertes d'une membrane très-mince, sur laquelle rampent un grand nombre de branches de veines, d'arteres, de nerfs & de vaisseaux lymphatiques. Leur surface externe ressemble plutôt à celle du cerveau, qu'à celle des intestins d'un petit oiseau. Elles ont environ deux travers de doigt de long, & moins d'un pouce de large, & elles diminuent par degrés vers leurs extrémités qui sont contiguës aux prostates. Elles ont deux cavités considérables distinguées en plusieurs capsules membraneuses, qui s'abbouchent par deux orifices qui sont à leurs extrémités avec les vaisseaux déférens, dont elles reçoivent la semence qui se sépare dans les testicules, pour la garder jusqu'au tems du coït.

Ce qu'on appelle prostates ou corps glanduleux (*fig.* 6. *G G*) est une glande conglomerée située sous le cou de la vessie, & couverte d'une membrane composée de fibres musculaires, comme celle des vesicules, laquelle sert au même usage. Elle est à peu près de la grosseur d'une chataigne. Sa substance est glanduleuse, remplie de follicules, & donne passage aux vaisseaux déférens. Les glandes dont les parois des vesicules qui composent la prostate sont parsemées, séparent une humeur claire & mucilagineuse qu'elles conservent jusqu'au tems du coït, qu'elles la déchargent dans l'urethre par onze ou douze conduits excrétoires, qui s'ouvrent autour des orifices des vaisseaux déférens. Leurs orifices ont chacun une petite caroncule spongieuse qui empêche l'écoulement continuel de cette viscosité qui arrive dans la gonorrhée lorsque leurs orifices ont été rongés par la matiere morbifique.

On doit mettre au nombre des parties principales de la *génération*, la verge, dont il est inutile de décrire la figure. Sa peau (*fig.* 6. *MM*) qni est mince & dénuée de graisse forme par son redoublement (*NN*) ce que nous appellons le prépuce. Le petit ligament qui l'attache au-dessus du gland s'appelle le frein. L'usage du prépuce est de servir de chaperon & de couverture au gland, de l'humecter, & d'en augmenter le sentiment.

La substance de la verge est composée de deux corps spongieux, appellés *corps caverneux*, qui naissent de la partie inférieure de l'os pubis. Ils se joignent à quelque distance de leurs racines, & ne sont séparés que par une membrane qui est d'abord fort épaisse, mais qui diminue de plus en plus à mesure qu'elle approche de l'extrémité de la verge, & vient aboutir avec les corps caverneux à la base du gland.

La substance externe de ces corps spongieux est dure, blanche & épaisse, l'interne est composée de petites fibres & de petites membranes, qui forment une espece de tissu cellulaire, sur lequel les rameaux des vaisseaux s'épanouissent d'une façon extremement curieuse. Le sang se trouvant arrêté dans les grandes veines de la verge, se fraye un passage par les orifices de leurs branches capillaires dans les cavités du tissu cellulaire, ce qui fait enfler ces corps caverneux & roidir la verge.

On trouve tout le long de la rainure inférieure de l'union des corps caverneux, un canal qu'on appelle l'urethre (*fig.* 6. *HH.*) Il a environ douze ou treize pouces de long, & il commence à l'endroit qu'on appelle communément le cou de la vessie d'où il reçoit l'urine. Il se courbe à la partie inférienre de l'os pubis, & revenant aux racines des corps caverneux, il va aboutir à l'extrémité de la verge. Il est membraneux par ses surfaces; ou par sa convexité & par sa concavité, & spongieux ou caverneux dans son épaisseur, excepté une petite portion du côté de la vessie: mais la distance entre les membranes est petite & remplie d'une substance rouge, glanduleuse, dont les conduits excrétoires perçant la membrane interne, versent dans le canal une liqueur mucilagineuse. La membrane externe est dure, blanche & fort serrée; l'interne qui tapisse le dedans de l'urethre, est déliée, unie & d'un sentiment très-exquis. La substance spongieuse située entre les denx membranes, a environ demi-ligne d'épaisseur près des corps caverneux, & une ligne & demie dans tout le reste du canal. Elle est beaucoup plus épaisse aux extrémités que dans le milieu. L'extrémité contiguë aux prostates est appellée le bulbe de l'urethre (*H*) à cause de sa figure. Il a environ six lignes d'épaisseur, & est divisé audedans par une cloison membraneuse très-fine, de même que les corps caverneux. L'autre extrémité de l'urethre forme le gland *balanus*, à l'extrémité des corps caverneux. Les veines de l'urethre ont plusieurs orifices sur ses parois, par lesquels le sang passe dans les cavités du tissu cellulaire, dans l'érection, aussi-bien que dans les corps caverneux.

On trouve de chaque côté du bulbe de l'urethre une petite glande dont le conduit excrétoire verse dans l'urethre une liqueur visqueuse & transparente, qui la garantit de l'acrimonie des sels de l'urine; & à l'autre extrémité de l'urethre sur sa membrane interne auprès du gland, une autre petite glande qui sert au même usage. M. Cowper a le premier découvert ces glandes. La circonférence du gland est marquée d'un rang de petites glandes pareilles à celles des cils, que le Docteur Tyson appelle glandes odoriférantes *Glandula odorifera*. Elles séparent une liqueur qui humecte le gland, pour que le prépuce glisse plus aisément dessus.

La verge a un petit ligament qui prend son origine de la partie supérieure de l'os pubis, & va s'attacher sur son dos à quelque distance de sa racine. Il empêche qu'elle ne tombe trop sur les testicules. Elle reçoit deux branches de veines & d'arteres des hypogastriques, outre les autres vaisseaux dont nous avons parlé. Les deux veines s'unissent près de sa racine & forment un tronc qui s'étend le long du dos de la verge. Elle a deux nerfs qu'elle reçoit de l'os sacrum, & plusieurs vaisseaux lymphatiques qni se vuident dans les glandes inguinales. La verge a trois paires de muscles: deux érecteurs (*Pl. premiere*, *fig.* 1. *MM.*) appellés par quelques-uns *directeurs*, & par Spigel, *Collaterales Penis*. Ils naissent charnus de la tubérosité externe de l'os ischion, au-dessous des racines des corps caverneux de la verge, & vont s'insérer dans leur membrane. Voyez pour les

seconds le mot *Acceleratores*. Les transverses, qui forment la troisieme paire, naissent de l'ischion, près des érecteurs, & vont s'insérer obliquement à la partie supérieure du bulbe de l'urethre.

Les parties externes de la *génération* dans les femmes, sont la grande fente (*vulva*) qui est située au-dessous de l'os pubis & couverte de poils. Un peu au-dessus est une petite éminence formée par la graisse qui est sous la peau, que l'on appelle le mont de Vénus (*Mons Veneris*.)

Les levres de la grande fente (*Pl. premiere, fig. 7. ii*) ne sont que de la peau enflée par la graisse qui est dessous. En écartant les cuisses & ouvrant les deux levres, on découvre les nymphes (*ff*) une de chaque côté de la fente. Ce sont deux petits morceaux de chair semblables aux membranes qui pendent sous la gorge des poulets. Leur substance interne est spongieuse & remplie de vaisseaux sanguins, ce qui fait qu'elles s'enflent dans le coït. Elles ont leurs vaisseaux & leurs nerfs communs avec le clitoris. Leur usage est de garantir les parties internes des injures de dehors, d'augmenter le chatouillement dans le coït, & de diriger le cours de l'urine. Elles sont plus grosses dans les femmes mariées, que dans les filles. On voit dans l'angle de la grande fente près de l'os pubis, le bout du clitoris (*e*) couvert d'un petit chaperon, qu'on appelle prépuce, voyez *Clitoris*. Un peu plus avant vers le même angle, on trouve un petit trou, qui est l'orifice du col de la vessie (*g*). Du côté opposé près de l'anus sont les glandes myrtiformes, situées dans la fosse naviculaire, & dans l'angle inférieur de la fente, un ligament appellé la fourchette, qui se déchire à la sortie du premier enfant.

L'hymen est un repli circulaire formé par la membrane interne du vagin. Il se rompt après le mariage consommé, ses fibres se contractent en trois ou quatre endroits, & forment ce qu'on nomme les caroncules myrtiformes.

Un peu au-dessous du clitoris, dans la partie intérieure de la grande fente, au-dessus du vagin, on voit un petit trou, qui est l'orifice de l'urethre (*fig. 7. g.*) Il est naturellement aussi grand qu'il faut pour recevoir une sonde de la grosseur d'une plume d'oie. La longueur du cou de la vessie est d'environ deux travers de doigt. Il est muni d'un petit muscle appellé sphincter, qui embrasse l'urethre, pour empêcher l'écoulement involontaire de l'urine, & il s'unit aux fibres charnues qui sont à l'orifice du vagin.

On trouve entre ce muscle & la membrane interne du vagin plusieurs petites glandes, dont les conduits excrétoires sont appellés lacunes. Elles versent une humeur glaireuse dans la partie inférieure de la vulve. Ces glandes sont le siége de la gonorrhée dans les femmes, comme les prostates le sont dans les hommes (suivant Keil) & ont le même usage qu'elles. On les a trouvées entierement ulcérées dans une femme qui avoit eu une gonorrhée.

Le vagin (*Pl. II. fig. 3. N° 7.*) ou le cou de la matrice, est un canal rond & long qui abontit depuis la vulve jusqu'à l'orifice interne de la matrice. Il a environ cinq travers de doigt de long & un demi de large dans les filles, mais sa longueur & sa grosseur ne sont point déterminées dans les femmes qui ont eu des enfans, à cause qu'il s'allonge dans celles qui sont enceintes, & se dilate dans le tems de l'accouchement. Il est situé entre la vessie & le rectum, avec lequel il est enveloppé dans une membrane commune qui lui vient du péritoine; ce qui fait que les excrémens sortent quelquefois par le vagin, lorsque cet intestin est percé.

La substance du vagin est composée de deux membranes, dont l'intérieure qui tapisse sa cavité, est nerveuse & pleine de rides, surtout dans sa partie antérieure. Elle a dans cet endroit près du rectum, trois ou quatre petites glandes qui versent une humeur visqueuse dans le tems du coït.

Les rides de cette membrane servent à chatouiller le gland, à augmenter le plaisir dans l'acte vénérien, à retenir la semence, & à la rendre plus capable de s'étendre pendant le tems de la grossesse.

La membrane externe du vagin est composée de fibres musculaires, qui, suivant que l'occasion l'exige, s'allongent ou se racourcissent, se dilatent ou se resserrent, pour s'accommoder à la longueur & à la grosseur de la verge. A sa partie inférieure est un muscle composé de fibres musculaires, pareil à un sphincter, & au-dessous, de chaque côté du vagin, un plexus réticulaire de vaisseaux sanguins, qui avec ce muscle sert à resserrer l'orifice du vagin pour qu'il embrasse plus étroitement la verge.

Le cou de la matrice ou le vagin reçoit des veines & des arteres des vaisseaux hypogastriques & hémorrhoïdaux. Ceux des premiers se dispersent sur sa partie supérieure, & ceux des derniers sur sa partie inférieure. Ces vaisseaux communiquent les uns avec les autres. Il reçoit des nerfs de l'os sacrum. Le vagin a plusieurs usages, & entre autres celui de donner passage aux regles & au fœtus.

La matrice, *Pl. II. Fig. 3. N.* 1. est située dans la région inférieure de l'hypogastre entre la vessie & le rectum. Elle est environnée par sa partie antérieure de l'os pubis, par sa postérieure de l'os sacrum, & par les latérales des os des îles. Ces os forment comme une espece de bassin, qui est plus ample dans les femmes que dans les hommes, afin de donner à cet organe la liberté de s'étendre dans la grossesse, ce qui fait que les femmes sont plus grosses des hanches que les hommes.

La matrice a la figure d'une poire, car d'une base large qui est son fond, elle se termine peu à peu en pointe vers son orifice interne. Elle a trois travers de doigt de long, deux de large & presque autant d'épaisseur. Sa cavité peut contenir une amande dans les filles. Elle change de figure & de dimension dans les femmes enceintes; elle comprime les intestins & s'étend jusqu'au nombril lorsqu'elles approchent de leur terme, au lieu que dans un autre tems elle ne passe pas l'os sacrum.

La matrice est couverte du péritoine. Sa substance est composée de fibres charnues, entrelacées en forme de filet, qui composent différens trousseaux dont chacun a une direction opposée, pour mieux contracter la matrice dans le tems de l'accouchement. Les interstices de ces fibres sont remplis de membranes déliées & molles, qui forment une infinité de cellules, sur lesquelles les vaisseaux sanguins font divers plis & replis. Ces membranes, surtout vers le fond de la matrice, sont parsemées de plusieurs glandes qui séparent une humeur destinée à humecter sa cavité.

Le fond de la matrice s'épaissit à mesure qu'elle se dilate, de sorte que dans les derniers mois de la grossesse elle a au moins un pouce d'épaisseur, à l'endroit où le placenta est attaché, à cause que ses racines pénetrent dans la substance de la matrice.

L'orifice interne de la matrice est contigu à la partie supérieure du vagin, il est entouré d'une espece de levres, & ressemble au museau d'un petit chien. Il est appellé par quelques-uns, *os Tineæ*, *Planche II. Fig. 3. N.* 5. La cavité de la matrice près de son orifice interne étant plus courte que vers son fond, est appellée cou court, *collum minus uteri*, pour le distinguer du véritable cou qui est le vagin. Sa surface est inégale, & l'on trouve entre ses rides les orifices de plusieurs petits conduits d'où suinte une liqueur glaireuse, qui scelle l'orifice de la matrice durant le tems de la grossesse. Ces conduits sont affectés dans les fleurs blanches.

Les veines & les arteres de la matrice sont des branches des vaisseaux hypogastriques & spermatiques, dont les plus grosses ramifications s'anastomosent les unes avec les autres; l'artere spermatique avec l'hypogastrique, & la veine avec la veine, comme aussi les branches d'un côté de la matrice avec celles de l'autre. Lorsque le terme de l'accroissement est venu, & que le sang qui étoit employé à nourrir le corps s'est accumulé, il distend les vaisseaux de la matrice & s'échap-

pe tous les mois par ceux qui s'ouvrent dans sa cavité ; parce que de toutes les veines du corps perpendiculaires à l'horison, il n'y a que celles-ci qui n'aient point de valvules. C'est cette évacuation qu'on appelle les regles on les menstrues. Les hommes sont également snjets à nne évacuation qui se fait tous les mois, mais l'humeur superflue s'écoule avec les urines, comme Sanctorius l'a observé, & rarement par les veines hémorrhoïdales.

Ses nerfs viennent de l'intercostal, & de ceux qui sortent de l'os sacrum. On remarque encore à la matrice plusieurs vaisseaux lymphatiques qui rampent sur sa partie extérieure, & qui vont se décharger dans le réservoir du chyle, après s'être réunis peu à peu en de plus gros rameaux. Tous ces vaisseaux font mille circonvolutions dans la substance de cet organe, afin que lorsqu'il vient à s'étendre ils puissent s'allonger sans se rompre.

La matrice est attachée par deux sortes de ligamens, dont deux sont larges, appellés ligamens larges, *Pl. II. Fig. D D*, & les deux autres ronds, qu'on appelle ligamens ronds, même *Pl. Fig. 3. N. 66.* Les deux premiers ne sont autre chose que des productions du péritoine, qui viennent des lombes, & vont s'insérer aux parties latérales du fond de la matrice. On les compare à des aîles de chauve-souris, dont ils imitent la figure. Les testicules ou ovaires sont attachés à une de leurs extrémités, & les trompes de Fallope à l'autre.

Les deux ligamens ronds prennent leur origine de la partie antérieure & latérale du fond de la matrice, ils vont passer, renfermés dans les productions du péritoine, par les anneaux des muscles du bas-ventre, & se glisser obliquement sur l'os pubis, où ils se divisent en forme de patte d'oie, en plusieurs petites branches dont les unes vont s'insérer en partie à l'os pubis, & les autres se joindre au muscle membraneux, ou *fascia lata*, sur la partie supérieure & intérieure de la cuisse : c'est de-là que viennent les douleurs que les femmes grosses ressentent dans les cuisses. La substance de ces ligamens est dure & couverte d'un grand nombre de vaisseaux sanguins. Ils sont assez gros vers le fond de la matrice : mais ils deviennent plus petits & plus plats à mesure qu'ils approchent de l'os pubis.

Les vaisseaux spermatiques sont au nombre de quatre dans les femmes, de même que dans les hommes ; avec cette différence qu'ils sont plus courts, & que l'artere fait plusieurs détours en descendant, & se divise en deux branches dont la plus petite va à l'ovaire, la plus grosse se divise aussi en trois autres branches, dont l'une va à la matrice, l'autre au vagin, & la troisieme aux ligamens de la matrice & aux trompes de Fallope. Il en est de même des veines.

Les ovaires sont attachés par les ligamens larges aux côtés du fond de la matrice, dont ils ne sont éloignés que de deux travers de doigt. Ils tiennent au péritoine & à la région de l'os des iles par les vaisseaux spermatiques. Ils sont de figure ovale, & un peu applatis dans leur partie supérieure, où les vaisseaux spermatiques viennent s'insérer.

Les ovaires ou testicules, *Planch. II. Fig. 3. N. 4. 4.* sont presque aussi gros que ceux des hommes. Leur surface est inégale & ridée dans les vieilles femmes, unie & égale dans les jeunes filles. Ils sont couverts d'une membrane propre qui tient fortement à leur substance, & d'une autre qui leur vient du péritoine & qui couvre tous les vaisseaux spermatiques. Leur substance est composée de fibres & de membranes dont les interstices sont remplis d'nn nombre infini de vésicules rondes & pleines d'une eau qui se durcit comme le blanc d'un œuf, quand on les fait cuire dans l'eau bouillante. Elles ont chacune deux membranes propres sur lesquelles se ramifient un grand nombre de veines, d'arteres & de nerfs. On donne le nom d'œufs à ces vésicules, dont le nombre & la grosseur varient suivant la différence des âges.

On observe dans les vaches que celles qui ont été imprégnées de semence sont enveloppées d'une substance jaune dans le côté de laquelle est un petit trou par lequel elles passent dans les trompes de Fallope.

Les ovaires ont outre les vaisseaux spermatiques, des nerfs qui leur viennent de l'intercostal, & des vaisseaux lymphatiques qui se vuident dans les réservoirs communs.

Les trompes de Fallope, *Pl. I. Fig. 7. E G*, *Pl. II. Fig. 1. E E*, *Fig. 2. G G*, & *Fig. 3. N. 22.* sont situées à droite & à gauche de la matrice. Elles naissent de son fond par une production fort petite, & se dilatent ensuite insensiblement en forme de trompette jusqu'à leur extrémité, dont l'orifice est fort étroit, & s'élargit aussi-tôt comme une espece de frange découpée, qu'on appelle le morceau du diable, *Pl. II. Fig. 1. F F*, & *Fig. 3. N. 3. 3.* Leur cavité, dans l'endroit où elles s'ouvrent dans la matrice, n'admet guere qu'une soie plus ou moins grosse : mais leur diametre augmente par degrés jusqu'aux extrémités opposées où l'on peut introduire le bout du doigt. Leur substance est composée de deux membranes qui viennent des membranes externe & interne de la matrice. Leur longueur est de quatre ou cinq travers de doigt ; elles ont les mêmes veines, les mêmes arteres, les mêmes nerfs & les mêmes vaisseaux lymphatiques que les ovaires. Voilà quelles sont les parties des femmes destinées à la *génération*. Voyez les explications des *Planches I. & II.* de ce Volume.

L'imagination étant échauffée par l'idée du plaisir que donne le coït, le cours du sang & des esprits animaux se trouve altéré, & ils sont obligés de se jetter dans les parties que nous venons de décrire pour les mettre en mouvement, quoiqu'elles fussent auparavant tranquiles & dans un état de repos. Le clitoris se roidit & fournit une grande partie du plaisir par la délicatesse de son sentiment ; les glandes situées autour du cou de la matrice, étant comprimées par le gonflement des parties voisines, répandent une liqueur qui sert à faciliter le passage de la verge & à augmenter le plaisir. Le cou de la matrice se resserre & embrasse étroitement la verge ; les fibres de cet organe se racourcissent & dilatent son orifice, qui dans un autre tems est étroitement fermé, pour recevoir la partie spiritueuse de la semence ; & les branches de l'artere spermatique qui rampent sur les ligamens larges entre les ovaires & les trompes, étant gonflées par le sang, se racourcissent & approchent les extrémités des trompes des ovaires, pour que la semence y passe. L'œuf n'a pas plutôt été imprégné de cette liqueur qu'il devient opaque de transparent qu'il étoit auparavant ; il se couvre quelque tems après d'une substance jaune & épaisse, qui le presse de tous côtés, & l'oblige à passer par un petit trou qui est dans son milieu dans l'orifice des trompes, qui se dilatent autant qu'il faut pour le conduire dans la matrice.

Quelques-uns considérant la petitesse de l'orifice de la matrice, aussi-bien que l'épaisseur des membranes des œufs & des ovaires, croyent qu'il est impossible que la semence prenne cette route. Ils croyent donc qu'elle est absorbée par les veines qui s'ouvrent dans la cavité dn vagin & de la matrice, qu'elle y circule & fermente avec la masse du sang, ce qui occasionne tous les symptomes qui suivent la conception : elle pénetre dans l'œuf, & elle l'impregne par les petites ramifications des arteres qui rampent sur sa membrane. Cette fermentation fait enfler les membranes des trompes, dilate la cavité de la matrice, & la dispose à recevoir l'œuf.

Les difficultés inséparables de la plupart des systemes que l'on a proposés jusqu'ici pour expliquer la premiere formation des parties de l'homme, & l'origine du mouvement qu'ont ses fluides, jointes aux observations exactes de Rédi, de Leeuwenhoeck & de plusieurs autres, ont été des motifs suffisans pour les faire rejetter à la plupart des modernes. Quoique la raison & l'expérience nous convainquent que toutes les parties qui composent le corps de l'homme existent, & que ses fluides sont en mouvement avant la *génération*, la diffi-

culté sera toujours de savoir si les animalcules sont logés dans la semence de l'homme ou dans les ovaires de la femme. Les preuves qu'on allegue de part & d'autre paroîtroient persuader la vérité de ce que dit le Docteur Garden, que l'œuf de la femelle est le vrai nid des animalcules que la semence de l'homme contient. Il est étonnant de voir la quantité de petits animaux, qui comme autant de petites grenouilles nagent dans le sperme de tous les animaux mâles. Il n'est pas moins curieux d'observer la langueur de ceux qui sont malades, & la promptitude avec laquelle ils reprennent leur premiere agilité, dès que la maladie cesse. Leeuwenhoeck rapporte qu'une femme fut plusieurs années sans concevoir, parce qu'il n'y avoit aucun animalcules dans sa semence, sans qu'on apperçût d'ailleurs aucun obstacle sensible. Ces animaux sont si petits que 3000000000 n'égalent point un grain de sable qui n'a qu'un centieme de pouce de diametre. Malgré ce nombre prodigieux d'animalcules dont la semence est remplie, on n'apperçoit pas les moindres rudimens d'un animal dans aucune partie des ovaires : ces derniers ont cependant beaucoup de part à la *génération*, & on ne sauroit concevoir sans leur secours : car l'on remarque que les chiennes que l'on a coupées, n'ont plus aucun penchant à l'amour, comme si les ovaires seuls les y excitoient. La substance jaune qui se forme dans les ovaires des vaches après qu'elles ont conçu, est extremement remarquable. On apperçoit une petite impression & une cicatrice dans son milieu, qui a fait croire à Malpighi que c'est par-là que l'œuf a sorti. Tant que le fœtus est petit, cette substance est fort grosse : mais elle se desseche à mesure qu'il grossit, & je crois même qu'elle s'évanouit à la fin. On ne l'apperçoit point avant la conception, & elle ne se trouve que dans un ovaire lorsqu'il n'y a qu'un seul veau. Tous ces animalcules, ou du moins le plus grand nombre, s'attachent à la matrice & y croissent, jusqu'à ce que leur grosseur ou le défaut de nourriture les oblige à tomber, (à ce que croit Leeuwenhoeck) mais les femmes ne s'apperçoivent point de leur évacuation. Lorsque ces animalcules trouvent un œuf disposé à les recevoir, & que celui-ci vient à tomber dans la matrice par une des trompes, les humeurs qui suintent par les vaisseaux de la matrice pénetrent dans les tuniques de l'œuf, l'enflent & le dilatent, de même que la seve dilate les semences que l'on jette en terre. Peut-être même que les rameaux des veines & des arteres qui attachoient l'œuf à l'ovaire, & qui vraissemblablement composent les vaisseaux ombilicaux, se rompent, s'attachent avec les vaisseaux de la matrice; & pour lors le placenta commence à se former comme un petit nuage sur un côté de la tunique externe de l'œuf: en même tems l'épine de l'embryon devient visible; le cerveau & le cervelet paroissent peu de tems après comme deux petites vessies; les yeux se forment; le battement du cœur ou le *punctum saliens* se fait sentir, & les extrémités se découvrent à la fin.

Les membranes qui enveloppent le fœtus, sont les mêmes que celles de l'œuf: l'externe est appellée *chorion*; elle est très-épaisse, & quelque peu inégale, du côté par où elle tient au placenta : elle embrasse l'amnios, ou la membrane interne qui est une poche très-mince & très-délicate, remplie d'une liqueur transparente dans laquelle le fœtus nage. Cette liqueur est séparée par les glandes de l'amnios de ses vaisseaux sanguins, qui sont des ramifications très-déliées des veines & des arteres ombilicales.

Ces arteres naissent de l'extrémité de l'aorte, ou de l'origine des iliaques du fœtus, & passant à côté de la vessie, elles viennent s'inserer dans l'ombilic, & donner quelques rameaux à l'amnios & au chorion; après quoi elles se divisent en une infinité de ramifications dans le placenta. La veine naît par plusieurs racines ou rameaux qui se dispersent dans toute la substance du placenta; elle pénetre dans le chorion & dans l'amnios, & leur donne plusieurs ramifications; aprés quoi passant par le nombril, elle vient s'unir avec la veine cave auprès du foie.

Les vaisseaux ombilicaux, entre le nombril & le placenta, forment un cordon & sont enveloppés dans les productions du chorion & de l'amnios; ce cordon a pour l'ordinaire un pié & demi de long, pour que le mouvement du fœtus n'arrache point le placenta de la matrice. L'usage du cordon ombilical, est de fournir au fœtus par les veines le sang dont il a besoin pour sa nourriture. Celui qui n'est point propre à cet usage, retourne au placenta par les arteres, tandis que le fœtus en reçoit de nouveau par la veine, de sorte qu'il se fait une circulation continuelle entre la mere & le fœtus.

Le placenta est une poche épaisse qui croît sur la surface externe du chorion, à mesure que la grosseur du fœtus augmente. Sa figure est circulaire, il a environ deux travers de doigt d'épaisseur, & six ou sept pouces de diametre. Les branches des vaisseaux ombilicaux se dispersent dans toute sa substance, & il ne paroît autre chose, en effet, qu'un tissu de veines & d'arteres, dont les extrémités s'abouchent avec celles des vaisseaux hypogastriques, par le moyen de quoi la circulation se fait entre la mere & le fœtus; car le côté du placenta contigu à la matrice ne paroît être autre chose que les extrémités d'un nombre infini de petites ramifications, qui se détachant dans l'accouchement des parois des vaisseaux hypogastriques, dans lesquels elles se sont insinuées, occasionnent l'écoulement des vuidanges, jusqu'à ce que l'uterus s'affaisse, ou que ces parois se resserrent par l'élasticité naturelle des vaisseaux. Les jumeaux n'ont quelquefois qu'un placenta commun, quelquefois aussi ils ont chacun le leur.

Outre les membranes dont nous venons de parler, il y en a une autre faite en forme de sac, laquelle est située entre le chorion & l'amnios du côté opposé au placenta: on l'appelle allantoïde. Voyez *Allantois*.

Le fœtus est dans une situation qui lui donne une figure ovale, pendant tout le tems qu'il est enfermé dans la matrice; car il a la tête appuyée sur la poitrine, & le dos arrondi; il embrasse avec les bras ses genoux qu'il tient collés contre son ventre; ses talons sont appuyés contre ses fesses, sa tête est placée au haut de la matrice, & son visage tourné vers le ventre de sa mere. Vers le neuvieme mois, sa tête qui étoit beaucoup plus legere qu'aucune autre partie, s'appésantit considérablement, son volume n'étant plus proportionné à celui des autres parties, ce qui fait qu'elle se précipite dans la liqueur qui l'environne : le fœtus se renverse la tête en-bas, les piés en-haut, & le visage tourné vers le dos de sa mere. Comme cette posture est extrement incommode, quoiqu'elle favorise sa sortie, les mouvemens qu'il se donne pour se mettre plus à son aise, causent des douleurs fréquentes à sa mere, & celles-ci une contraction dans la matrice qui facilite l'expulsion du fœtus.

J'ai rapporté ci-dessus, d'après M. Keil, l'opinion la plus communément reçue touchant la *génération*: mais j'avoue que ce systeme ne me satisfait pas plus que ceux que j'ai examinés jusqu'ici. Je les trouve remplis d'absurdités, & le mystere de la *génération* me paroît enveloppé de difficultés qui ne sont point encore éclaircies, malgré toutes les peines qu'on s'est données pour en venir à bout. Leeuwenhoeck, comme j'ai observé ci-dessus, a découvert avec le secours du microscope une infinité d'animalcules dans la semence des animaux; & c'est là-dessus que lui & ses Sectateurs ont fondé un nouveau systeme sur la *génération*, également romanesque & incompatible avec ce qui s'observe dans toutes les productions naturelles. S'il est vrai, par exemple, qu'il y ait 3000000000. animalcules dans une quantité de semence suffisante pour la production d'un animal, il s'ensuivra, si ce dernier est produit par un seul de ces animalcules, que tous les autres seront inutiles, & n'auront été créés que pour mourir. Paroît-il naturel d'employer un si grand nombre

bre d'agents pour parvenir au but que la nature se propose. On remarque au contraire, par tout ailleurs, que l'Auteur de la nature se sert toujours des moyens les plus simples pour arriver à ses fins. Et l'on a grande raison de croire qu'il n'a pas plus négligé la *génération* des animaux, que toutes les autres productions naturelles, & qu'elle se fait par des moyens qui ne sont pas moins admirables.

Ces animalcules existent réellement, & on les découvre sans peine avec le secours du microscope : mais ce n'est que lorsque la semence est corrompue, ce qui arrive en très-peu de tems.

Il arrive quelque chose de semblable dans les semences des végétaux : la farine de froment, par exemple, tant qu'elle est récente, ne contient aucun animalcule ; mais elle n'a pas plutôt fermenté, étant mêlée avec de l'eau & réduite en pâte, qu'on y en découvre une infinité. Or il est également probable, que les animaux que l'on observe dans le froment, qui est la semence d'un végétal, sont les rudimens du tuyau de blé qui doit naître, que ceux de la semence corrompue d'un animal, sont les principes de celui qui en doit sortir.

GENEROSUS, est une épithete dont on se sert en Medecine, & qui signifie la même chose que violent, puissant, efficace. Castelli.

GENESIS, γένεσις, le même que *Generatio*.

GENETHLIACUS, γενεθλιακὸς, *Genethliaque*. Les *Genethliaques* étoient autrefois des especes de Prophetes, comme nous l'apprend Galien, *Com.* 1. *in Lib. de R. V. I. A.* mais on donne aujourd'hui ce nom à ceux qui dressent des horoscopes, ou qui prédisent ce qui doit arriver à un homme, par le moyen des astres qui ont présidé à sa naissance. Castelli.

GENETTA, *chat d'Espagne*, est un animal à quatre piés, plus petit qu'un renard, dont la peau est couverte d'un poil mou & lanugineux, marqueté de taches noires ou brunes, & d'une odeur qui n'est point désagréable. Cet animal est fort estimé des Foureurs. Il habite les lieux aquatiques en Espagne. Sa graisse est résolutive & nervale. Lemery, *des Drogues*.

GENICULATUS, *noueux*, de *geniculum*, nœud ; est une épithete que l'on donne aux plantes dont la tige est distinguée d'espace en espace par des nœuds.

GENICULUM, GENICULUS. Voyez le mot précédent.

GENIOGLOSSI MUSCULI, *muscles genioglosses*.

Ce sont deux muscles situés immédiatement au-dessous des génio-hyoïdiens. Ils sortent charnus de la partie antérieure interne de la mâchoire inférieure, & vont s'insérer à la racine de la langue.

Lorsque ces muscles agissent ils tirent la langue hors de la bouche.

GENIO-HYOIDÆUS, *muscle génio-hyoïdien*.

Ce sont deux muscles courts, épais & charnus, qui sortent de la face interne de l'os de la mâchoire inférieure, un peu au-dessus du menton ; ils s'élargissent ensuite, & se rétrécissent aussi tôt après pour aller s'insérer à la partie supérieure antérieure de l'os hyoïde.

Lorsque ces deux muscles agissent ils tirent l'os hyoïde en en-haut & en-devant, & concourent avec les génioglosses à tirer la langue hors de la bouche.

GENIPAT, est un arbre des Indes qui ne differe point du *janipaba*. Voyez ce dernier mot.

GENISTA, *genêt*. Voyez le *genista* commun, au mot *Cytiso-Genista*.

Il y a plusieurs autres plantes à qui l'on donne le nom de *genista*, comme la

Genista, juncea, Boerh. Ind. A. 2. 23. Tourn. Inst. 643. *Genista Hispanica*, Offic. Ger. 1131. Emac. 1313. Raii Hist. 2. 1726. *Spartium arborescens seminibus lenti similibus*, C. B. Pin. 396. *Spartium Hispanicum frutex vulgare*, Park. Theat. 231. *Genet d'Espagne*.

Cette plante est fort commune dans les jardins & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses rameaux, ses fleurs & ses semences sont d'usage en Medecine. Elle a les mêmes vertus que le *genet* ordinaire, mais en plus haut degré. Dale.

Elle évacue avec force les humeurs pituiteuses & séreuses par haut & par bas, ce qui la rend fort utile dans l'hydropisie, la sciatique & la goute. Elle provoque aussi l'urine & brise le calcul dans les reins. L'huile de ses fleurs résout les tumeurs de la rate, lorsqu'on en oint la partie. Ses fleurs employées avec du miel rosat, ou avec un œuf, discutent les tumeurs scrophuleuses. Ray, *Hist. Plant.*

Les fleurs & les semences du *genet* prises au poids de cinquante grains dans de l'hydromel, agissent par haut comme l'hellébore, mais avec plus de sureté. Ses semences purgent par bas. On donne avec succès dans la sciatique & l'esquinancie le suc de ses rameaux que l'on pile après les avoir fait macérer dans l'eau. La dose est d'un *cyathus*, une cuillerée, à jeun. Quelques-uns font macérer ces branches dans de la saumure ou de l'eau de mer, & la donnent en forme de lavement pour la sciatique. Elle évacue les raclures sanglantes des intestins. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 158.

Genista, hortensis, major Lusitanica, Vir. Lusit.
Genista, radiata, sive stellaris, J. B. 399.
Genista, ramosa, foliis hyperici, C. B. P. 395.
Genista, tinctoria, Germanica, C. B. Pin. 395. Tourn. Inst. 643. Boerh. Ind. A. 2. 25. *Genistella, genista tinctoria*, Offic. *Genistella tinctoria*, Ger. 1136. Emac. 1136. Raii Hist. 2. 1725. Synop. 3. 474. *Genista tinctoria vulgaris*, Park. Theat. 228. *Tinctorius flos*, J. B. 1. 391.

Cette plante est fort commune dans les paturages & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Elle est d'usage en Medecine, & Monti lui attribue une vertu astringente. Dale.

Comme elle a la même apparence que le *genet* commun, on peut croire qu'elle possede aussi les mêmes vertus. Ray, *Hist. Plant.*

Genista, tinctoria, Germanica, foliis angustioribus, C. B. P. 395.

Genista spartium, majus, brevioribus aculeis, Tourn. Inst. 445. Boerh. Ind. A. 2. 24. *Nepa*, Offic. *Genista aculeata minor sive nepa Theophrasti*, Ger. 1140. Emac. 1321. *Genista spinosa minor*, Park. Theat. 1003. Raii Synop. 3. 479. *Genista spinosa major brevibus aculeis*, C. B. Pin. 394. Raii Hist. 2. 1719. *Le petit genet épineux*.

Cette plante fleurit en Automne. Elle est d'usage en Medecine, & elle possede les mêmes vertus que le *genet* ordinaire. Dale.

Genista spartium, majus, longioribus aculeis, Tourn. Inst. 645. Boerh. Ind. A. 2. 24. *Scorpius*, Offic. *Genista spinosa major*, Ger. 1138. (quoad descript.) *Genista spinosa vulgaris*, Ger. Emac. 1319. Raii Hist. 2. 1729. 3. 475. *Genista spinosa major longioribus aculeis*, C. B. Pin. 394. *Genista spinosa major vulgaris seu scorpius Theophrasti, quem Gaza nepam transtulit*, Park. Theat. 1003. *Genistella spinosa affinis, nepa quibusdam*, J. B. 1. 400. *genet épineux*.

Cette plante fleurit au Printems, & sert en Medecine aux mêmes usages que le *genet* ordinaire. Dale.

3. *Genista-spartium, Africanum, folio baccis breviore; flore luteolo.*
4. *Genista-spartium, minus Anglicum*, T. 645.
5. *Genista-spartium, spinosum, majus, tertium hirsutum*, C. B. P. 394.
6. *Genista spartium, montis ventosi*, T. 645.

GENISTELLA, *Spargelle*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles naissent l'une de l'autre, & sont comme articulées ensemble.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est la

Genistella, herbacea, sive chamæspartium, J.B. 1. 393.

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

GENITURA, γονὴ, γόνος, *semence* ou *sperme*. Quelques-uns distinguent avec Aristote, *de Gen. Animal. Lib. I. cap.* 18. γονὴ, *gone*, de σπέρμα, *sperma*. Le premier, suivant eux, est le premier principe & la cause de la génération dans les animaux parfaits, & l'autre sert au même usage dans les plantes & les animaux imparfaits. On met encore quelques autres distinctions entre ces deux mots, cependant il est certain qu'ils sont employés indifféremment par Hippocrate, *Lib. de Genitura*, & par Galien, *de Sem.* Γονος, dans Hippocrate, *de Humid. Usu*, signifie le membre viril, *pudendum virile*.

GENIUS, δαίμων; *génie*. Galien dans son Livre *de Hippocr. & Plat. decret.* dit que Dieu a donné à chaque homme un génie qui réside dans la partie la plus élevée du corps, & qui éleve son esprit à la connoissance des choses célestes.

GENOS, GENUS, γένος, *genre*. Ce mot outre plusieurs significations qui n'appartiennent point à notre sujet, signifie en termes de Botanique une classe ou ordre de plantes qui ont un caractere commun établi sur la structure de certaines parties, qui distingue essentiellement ces plantes de toutes les autres. Trismegiste établit trois ordres universels, *genera generalissima* de substances, savoir, les minéraux, les végétaux & les animaux. *Theat. Chym. Vol. I.*

GENSING. Voyez *Gingseng*.

GENTIANA, *Gentiane*,

Est une plante dont voici les caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées ou opposées deux à deux; son calyce est d'une seule piece, membraneux & fait en forme de gaine. Sa fleur a la figure d'un godet, & est découpée en quatre, cinq, sept on huit segmens. Son fruit est à une seule loge, ovale, pointu, à deux paneaux, & remplis de semences applaties, rondes, & bordées d'un feuillet membraneux.

Boerhaave compte sept especes de cette plante, qui sont:

1. *Gentiana, major, lutea*, C.B. Pin. 187. Tourn. Inst. 80. Boerh. Ind. A. 204. Park. Parad. 350. *Gentiana*, Offic. *Gentiana major*, Ger. 351. Emac. 432. Raii Hist. 1. 716. *Gentiana vulgaris major ellebori albi folio*, J.B. 3. 520. *Gentiane*.

La racine de la grande *gentiane* est épaisse, ligneuse, partagée en plusieurs branches, d'un jaune roussâtre, &. d'un gout fort amer. C'est la seule de ses parties qui soit d'usage en Medecine. Schroder dit qu'on doit la cueillir en Août & en Septembre. Elle est extremement amere, mais le gout qu'elle laisse dans la bouche est fort agréable. On la met à la tête des plantes stomacales, & en effet elle rétablit l'estomac lorsqu'il est languissant, fait revenir l'appétit & aide à la digestion. On l'emploie à cause de la subtilité de ses parties dans un grand nombre de compositions discussives & apéritives. Elle résiste au poison & excite la transpiration. C'est un fort bon vermifuge. Les Chirurgiens la font entrer dans leurs fomentations en qualité de discussif; ils l'employent en poudre pour hâter la suppurationdes cauteres, & en font des tentes pour dilater & déterger quelques ulceres fistuleux. Quelques Auteurs exaltent beaucoup sa qualité alexipharmaque, & lui attribuent presque autant de vertu qu'au quinquina dans la cure des fievres intermittentes. C'est sans doute par la premiere raison qu'on l'emploie dans la thériaque d'Andromachus, & dans quelques autres compositions de cette espece: mais on s'en sert rarement aujourd'hui dans la pratique pour cette intention. J'ai éprouvé par expérience qu'elle contribue beaucoup à la guérison de quelques fievres intermittentes: mais on ne doit pas l'employer toute seule, car sa chaleur & la subtilité de ses parties sont si grandes, qu'elle est plus propre à causer des inflammations dans certains cas, qu'à en dissiper les symptomes, lorsqu'on n'agit pas avec précaution. On fait avec cette racine & avec la partie extérieure de l'écorce d'oranges infusées dans quelque menstrue convenable, un excellent amer stomachique.

On prépare avec la *gentiane* une eau composée, voyez *Aqua*, & un extrait, suivant les regles que nous avons indiquées au mot *Extractum*.

Cette plante a pris son nom de Gentius, Roi d'Illirie, qui, à ce qu'on prétend, découvrit le premier ses vertus médicinales. PLINE, *Lib. XXV. cap.* 7.

On prépare la décoction amere simple, (*decoctum amarum simplex*) dont la *gentiane* est le principal ingrédient, de la maniere suivante.

Prenez *racines de gentiane*, & *de galanga*, *de chaque, une dragme;*
sommités d'absinthe romaine, deux dragmes;
écorce jaune d'oranges de Seville desséchée, *semences de petit cardamome*, *de chaque, une dragme;*

Mettez ces drogues en infusion dans une chopine d'eau bouillante, & coulez la liqueur lorsqu'elle sera froide.

On prépare la décoction purgative amere (*Decoctum amarum solutivum*) comme il suit.

Prenez *sommité de petite centaurée*, *fleurs de camomile*, *de chaque une pincée;*
racine de gentiane, demi-scrupule;
rhubarbe, *feuilles de séné mondées*, *semences de chardon-bénit*, *de chaque une dragme;*
petit cardamome, demi-dragme.

Mettez-les infuser dans cinq onces d'eau bouillante, & coulez la liqueur. *Pharmacop. Lond.*

2. *Gentiana, Asclepiadis folio*, C.B.P. 187. J.B. 3. 723. Raii Hist. 1. 717.

Elle croît en abondance dans la Styrie, la Hongrie & la Basse-Autriche, aux piés des montagnes & dans les lieux couverts, mais jamais dans ceux qui sont découverts.

On assure que les Paysans de l'Esclavonie boivent la décoction de sa racine avec succès dans le calcul, & Aëtius & J. Simlerus, nous apprennent que les Laboureurs s'en servent pour guérir les tetines de leurs vaches, lorsqu'elles ont été mordues par la musaragne, ou tel autre animal venimeux. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Gentiana, cruciata*, Offic. C.B.P. 188. Raii Hist. 1.

717. Tourn. Inst. 81. Boerh. Ind. A. 205. *Gentiana minor cruciata*, Park. Parad. 350. Germ. 351. Emac. 433. *Gentiana minor seu vulgi cruciati*, J. B. 3. 522.

Cette plante croît dans la Hongrie sur les montagnes couvertes & découvertes & dans les prairies.

Les Modernes estiment beaucoup sa racine contre la peste & la morsure des animaux venimeux.

Matthiole assure que cette racine étant pilée & appliquée sur le bas-ventre en forme de cataplasme, est un remede éprouvé contre les vers des intestins; & que la plante nouvellement cueillie & pilée de la même maniere, ou desséchée & pulvérisée, est d'une très-grande efficacité dans la cure des ulceres scrophuleux. Ray, *Hist. Plant.*

4. *Gentiana, Alpina, flore magno*, J. B. 3. 523. Tourn. Inst. 80. Boerh. Ind. A. 205. *Gentianella verna*, Offic. *Gentianella verna major*, Germ. Emac. 436. Raii Hist. 1. 718. *Gentianella major*, Park. Theat. 403. *Gentianella Alpina latifolia, magno flore*, C. B. P. 187.

Cette plante, dit Jean Bauhin, est d'un gout extremement amer, & bonne par conséquent pour les maladies hystériques, la jaunisse & les obstructions. Ray, *Hist. Plant.*

5. *Gentiana, Alpina, pumila, verna, major*. T. 80.

6. *Gentiana, angustifolia, autumnalis, major*. Tourn. Inst. 81. Boerh. Ind. A. 205. *Pneumonanthe*, Offic. Ger. 355. Emac. 438. *Gentianella autumnalis Pneumonanthe dicta*, Park. Parad. 352. *Gentiana palustris angustifolia*, C. B. P. 188. Raii Hist. 1. 719. *Gentianæ species, Calathiana quibusdam radice perpetua, sive palustris*, J. B. 3. 524.

Elle croît dans les marais, & elle fleurit en Automne. Elle passe chez les Modernes pour avoir beaucoup de vertu contre la peste & le venin des animaux, & quelques-uns la recommandent dans les maladies du foie & des poumons. Elle a les mêmes vertus que la *gentiane* ordinaire, mais à un moindre degré. Dale.

7. *Gentiana, palustris, latifolia, flore punctato*. C. B. P. 188. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 204.

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui suit.

Gentianella autumnalis, Offic. *Gentianella fugax minor*, Ger. Emac. 437. *Gentianella autumnalis Centaureæ minoris foliis*, Park. Theat. 406. *Gentiana pratensis, flore lanuginoso*, C. B. Pin. 188. Raii Synop. 3. 275. Tourn. Inst. 81. *Gentianæ species quibusdam, an Cordo Pneumonanthe, aut Gentiana fugax altera Clusii?* J. B. 3. 526. *Gentiane bâtarde*.

Elle croît dans les pâturages secs & aux lieux où il y a de la craie, & fleurit au mois de Septembre. Elle passe pour avoir les mêmes vertus que la grande *gentiane*.

Cette espece de *gentiane* est excellente pour l'estomac, & une des plantes ameres les plus agréables. Elle est préférable à cet égard à la petite centaurée, à laquelle on commence à la substituer dans les Pharmacies de Londres. Dale.

GENTIANELLA. Voyez le mot précédent.

GENTIAPOLIS, γεντιάπολις, est un terme qu'emploie Myrepse, *Antid.* 1147. suivi par ἤλοι, « c'est-à-dire » & d'un vuide que l'on a laissé pour l'explication d'un mot, que personne, dit Fuchsius, n'a pu jusqu'ici remplacer.

GENTILITIUS, est l'épithete que l'on donne aux maladies qui passent des peres & des meres à leurs enfans. Elle signifie la même chose qu'*hæreditarius*, héréditaire.

GENU, γόνυ, *le genou*. Voyez *Crus*.

GENUGRA, terme barbare que Paracelse emploie pour *gonagra*, la goute aux genoux. Castelli.

GENYS, γένυς. Voyez *Gena*.

GEO

GEODES LAPIS, λίθος γεώδης, est une pierre ainsi appellée de γῆ, « la terre » qu'elle contient. Elle est dessiccative & astringente, propre pour dissiper la foiblesse de la vue, & pour appaiser les inflammations de la poitrine & des testicules; lorsqu'on en frotte la partie malade avec de l'eau. Dioscoride; *Lib. V. cap.* 169.

GEOPILYSIA, γεωπιλυσία, suivant Ruland, est le nom que les Anciens donnoient à la séparation qui se fait par dilution: mais on auroit de la peine à trouver une autorité suffisante pour appuyer son sentiment. Castelli.

GER

GERÆTEROS, γεραίτερος, signifie dans Hippocrate un homme de moyen âge, ou qui a passé trente ans. Galien, *Comment.*

GERANDRYON, γεράνδρυον, est le nom d'un vieux arbre, de quelque espece qu'il soit; car les Grecs employent le mot δρῦς, pour signifier toute sorte de bois. Gorræus.

GERANIS, γερανίς, est le nom d'un bandage pour les luxations de l'omoplate, ou les fractures des clavicules, dont Hippocrate, ou à ce que d'autres disent, Perigenes est l'inventeur. Galien, *L. de Fasc.* Eginete, *Lib. VI. cap.* 99.

GERANIUM, γεράνιον, *bec de grue, bec de cigogne; Herbe-Robert.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont pour la plupart opposées deux à deux, son calyce est à cinq pétales, & fait en forme d'une étoile. Sa fleur, en Europe est disposée en rose & composée de cinq pétales: mais en Afrique, elle n'en a quelquefois que trois; elle est en casque & munie de dix étamines qui embrassent la base de l'ovaire. Son fruit est formé en aiguille, & divisé à sa base en cinq loges, dont chacune renferme une semence à queue, & produit un long tuyau. Ces cinq tuyaux venant à s'unir, représentent avec l'ovaire, la tête d'une cigogne ou d'une grue.

Boerhaave compte soixante-huit especes de cette plante, à qui on n'attribue aucune vertu médicinale, si l'on en excepte les suivantes.

La premiere de Boerhaave est le

Geranium, Africanum, arborescens, ibisci folio rotundo, carlinæ odore, H. L. 274.

Cette plante possede une vertu émolliente comme l'oseille. Les Africains mangent ses racines, comme nous mangeons ici les panais. Sa décoction, son infusion ou son suc sont efficaces pour resoudre le sang qui s'est coagulé dans les plaies. Elle est quelque peu astringente, & les Anciens la recommandent pour la cure des ulceres sordides, aussi-bien que pour ceux des parties naturelles. Un bain préparé avec la décoction de cette plante produit de très-bons effets dans les fievres. La décoction de ses semences sert à consolider les plaies & à adoucir les âpretés qui sont sur le corps. Elle est extremement confortative & elle rafraîchit les mamelles qui sont affectées d'un cancer. On la met au nombre des plantes qui résistent à la corruption. Ses feuilles cuites dans du vin dissipent l'inflammation, & on les recommande pour l'éréspele. Le suc de sa racine guérit les maladies des oreilles, quelques Chirurgiens l'employent avec succès dans les fomentations

pour les douleurs des articulations, comme aussi pour les crevasses qui viennent aux mamelles, & pour dissiper le lait.

Boerhaave fait mention de plusieurs autres especes de *geranium* d'Afrique, qui possedent toutes, à ce qu'il dit, une qualité émolliente.

La vingt-unieme de Boerhaave, est le

Geranium, Batrachioides, gratia Dei Germanorum, C. B. Pin. 318. Tourn. Inst. 266. Boerh. Ind. A. 264. *Geranium Batrachioides*, Offic. Ger. 797. Emac. 942. Raii Hist. 2. 1061. Synop. 3. 360. J. B. 3. 475. *Geranium Batrachioides flore cæruleo*, Park. Parad. 228. *Bec de grue.*

Cette plante croît dans les prés & dans les pâturages, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa poudre desseche les plaies, en arrête l'hémorrhagie & les guérit avec une promptitude surprenante. Dale.

Toutes les especes à qui l'on donne le nom de *Batrachioides*, & surtout celle-ci, ont une odeur aromatique très-forte, qui les rend des excellens apéritifs. Les Chirurgiens employent avec succès celle dont nous parlons dans la cure des skirrhes, des abscès & des cancers. On la recommande aussi pour le calcul, & en qualité de lénitif, & les anciens Chirurgiens la vantent beaucoup pour les tumeurs chancreuses.

Les autres especes de *Batrachioides*, sont la vingt-huitieme, la vingt-neuvieme, la trentieme, & la trente-unieme de Boerhaave.

28. *Geranium, Batrachioides, gratia Dei Germanorum flore albo.*
29. *Geranium, Batrachioides, gratia Dei Germanorum flore variegato*, C. B. P. 318.
30. *Geranium, Batrachioides, odoratum*, C. B. P. 318.
31. *Geranium, Batrachioides, folio aconiti*, C. B. P. 317.

La trente-deuxieme de Boerhaave, est le

Geranium, sanguineum, maximo flore, C. B. Pin. 318. Tourn. Inst. 267. Boerh. Ind. A. 264. *Geranium sanguineum*, Offic. Ger. 799. Emac. 945. *Geranium sanguineum sive hæmatodes, crassa radice*, J. B. 3. 478. *Geranium hæmatodes*, Park. Parad. 229. Raii Hist. 2. 1061. Synop. 3. 360.

Les feuilles de cette plante sont styptiques, & d'un gout un peu salé, elles rougissent le papier bleu aussi vivement que l'alun; ainsi il y a apparence qu'elles ne sont vulnéraires que par leur sel alumineux, qui est uni avec beaucoup de soufre & de terre: cela n'empêche pas que cette plante n'ait quelque chose d'urineux; car par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides & huileuses, on en tire aussi un peu de sel volatil concret.

On se sert des racines & des feuilles de cette espece de *geranium* dans les tisanes, & dans les bouillons vulnéraires & propres pour arrêter les fluxions soit extérieures ou intérieures. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

Elle croît dans les bruyeres & parmi les buissons, surtout dans les lieux montagneux, & fleurit au mois de Juillet. Elle arrête les hémorrhagies d'une maniere surprenante, de quelque maniere qu'on en use. Dale.

La trente-neuvieme espece de cette plante dans Boerhaave, est le

Geranium tuberosum majus, C. B. P. 318. Boerh. Ind. A. 265. Tourn. Inst. 267. *Geranium tuberosum*, Offic. Ger. 795. Emac. 940. Raii Hist. 2. 1060. J. B. 3. 474. *Geranium tuberosum, vel bulbosum*, Park. Parad. 228.

On cultive cette plante dans les Jardins des Curieux, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Dioscoride dit que sa racine, bue dans du vin, guérit les inflammations de l'utérus. Dale.

La quarante-unieme de Boerhaave, est le

Geranium, folio malvæ rotundo, majus, Boerh. Ind. A. 265. *Geranium Columbinum, pes Columbinus*, Offic. *Geranium Columbinum*, Ger. 793. Emac. 938. Raii Hist. 2. 1059. Synop. 3. 359. *Geranium Columbinum vulgare*, Park. Theat. 706. *Geranium folio malvæ rotundo*, C. B. P. 318. Tourn. Inst. 268. *Geranium folio rotundo, multum serrato, sive Columbinum*, J. B. 3. 473. *Pié de Pigeon.*

La racine de cette espece de *geranium* est petite, rougeâtre, peu branchue, & pénetre fort avant dans la terre. Ses feuilles sont couchées en rond sur la terre: elles sont portées par des queues longues, rougeâtres & velues, rondes, petites & découpées en sept segmens souples & velus. Ses tiges sont minces, noueuses, velues, & couvertes de feuilles plus petites & découpées plus près à près: elles ont environ un palme de haut, & portent plusieurs petites fleurs purpurines à cinq pétales, auxquelles succede une longue tête qui a la figure de celle d'une grue ou d'une cigogne, & qui laisse échapper, quand elle est mûre, cinq semences. Elle croît par-tout sur le bord des rivieres & le long des haies, & fleurit la plus grande partie de l'été. Ses feuilles sont d'usage.

On met le *pié de pigeon* au nombre des plantes vulnéraires. Elle est bonne, employée intérieurement, pour les plaies, les meurtrissures, les hémorrhagies & les cours de ventre. On la donne en poudre pour guérir les descentes des enfans. Elle soulage ceux qui souffrent du calcul, & provoque l'urine. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est d'un gout d'herbe salé, gluant, stiptique; elle rougit le papier bleu, comme le *Geranium sanguineum, maximo flore*: c'est, suivant les apparences, par un sel alumineux qui est dissous dans un phlegme plus gluant.

Le suc de cette espece cuit avec du sucre, est bon pour la dyssenterie: son extrait a la même vertu, & l'on emploie ses feuilles dans les potions, dans les décoctions, dans les emplâtres, dans les huiles & dans les onguens que l'on prépare pour les plaies & pour les contusions.

La cinquante-huitieme espece de cette plante dans Boerhaave, est le

Geranium cicutæ folio, moschatum, C. B. P. 319. Tourn. Inst. 268. Boerh. Ind. A. 266. *Geranium moschatum*, Offic. Ger. 796. Emac. 941. Park. Theat. 709. Raii Hist. 2. 1057. Synop. 358. *Geranium moschatum folio ad myrrhidem accedente majus*, J. B. 3. 479. Dale.

Les feuilles de cette espece de *geranium* sont couchées circulairement sur terre comme celles de la précédente: mais elles sont plus longues, plus larges, & découpées en des lanieres arrondies, profondément découpées & fort velues, d'une odeur approchante de celle du musc; ce qui lui a fait donner le nom qu'elle a. Ses tiges sont aussi beaucoup plus hautes; elles sont couvertes de feuilles semblables, excepté qu'elles sont plus petites. Ses fleurs sont petites, purpurines, portées sur des pédicules fort longs, & disposées en forme de parasols. Il leur succede des fruits formés en aiguille comme ceux de la premiere espece, mais beaucoup plus longs, qui se terminent par cinq semences faites

en forme de spirale. Elle croît sans culture dans plusieurs endroits de l'Angleterre; on la cultive aussi dans les jardins, où elle fleurit une grande partie de l'été.

Cette plante est estimée vulnéraire comme la premiere, & on l'emploie quelquefois dans les potions pour les plaies. MILLER, *Bot. Offic.*

La soixantieme espece de *geranium* dans Boerhaave, est le

Geranium Robertianum, Ger. 794. Emac. 939. Raii Hist. 2. 1058, Synop. 3. 358. C. B. P. 312. Tourn. Inst. 268. Boerh. Ind. A. 366. *Geranium Robertianum*, *gratia Dei*, Offic. *Geranium Robertianum vulgare*, Park. Theat. 710. *Geranium Robertianum murale*, J. B. 3. 480. *Herbe Robert.*

Cette espece de *geranium* croît beaucoup plus haut qu'aucune des précédentes, & pousse plusieurs tiges velues, rougeâtres, des nœuds desquelles sortent deux feuilles opposées, découpées en plusieurs segmens, velues & semblables à celles du cerfeuil. Les fleurs sortent des nœuds des tiges : elles sont portées deux à deux sur de longs pédicules, beaucoup plus larges que celles des deux premieres especes, & composées de cinq pétales. Il leur succede des fruits qui ressemblent à la tête & au bec d'une grue, comme dans les deux précédentes. Sa racine est de couleur rouge jaunâtre, & pénetre fort avant dans la terre. Elle croît dans les haies sur les hauteurs couvertes de bois, & fleurit en été. Toute la plante a une odeur forte & désagréable.

Elle est de la même nature que le pié de pigeon, dessiccative, astringente, & bonne pour les blessures, les meurtrissures & pour la dyssenterie. On la recommande surtout pour les écrouelles & pour les tumeurs scrophuleuses. Elle a souvent produit de très bons effets dans les maladies néphrétiques. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante est styptique, salée, & un peu aigrelette : elle sent le bitume, & rougit beaucoup le papier bleu. Il y a apparence qu'elle contient un sel approchant de l'alun mêlé avec un peu d'huile fétide, & tant soit peu de sel ammoniac; car cette plante donne par l'Analyse chymique, beaucoup d'acide, peu d'huile, point de sel volatil concret, mais un peu d'esprit urineux.

Le *geranium* dont nous parlons, est fort astringent & fort vulnéraire, & le vin, dans lequel ses feuilles écrasées ont macéré pendant la nuit, arrête toutes sortes d'hémorrhagies. TOURNEFORT. *Hist. des Plantes.*

Elle est d'une efficacité extraordinaire dans les cancers des mamelles; & de fameux Chirurgiens m'ont assuré, que le *geranium* & le *phellandrium*, sont de toutes les plantes qu'ils ont éprouvées, celles qui produisent les meilleurs effets dans ces sortes de cas. Ses feuilles cuites dans l'eau, & employées en forme de cataplasme avec un peu de vinaigre, ont une vertu anodyne. BOERHAAVE.

GERARAT, est le nom qu'Avicene donne à quelques animaux venimeux, tels que le scorpion, dont le corps est rond & la queue pointue. CASTELLI.

GERARDI HERBA. Voyez *Angelica.*

GERAS, γῆρας, dans Hippocrate, est une extreme vieillesse. Les vieillards, comme nous l'apprend Galien, *Com. in Aph.* 31. *Lib. III.* sont appellés *Gerontes* par les Grecs, & *Presbytæ*, πρεσβύται, par Hippocrate, dans le même Aphorisme, γῆρας ὁκ νόσυ ξ « vieillesse « occasionnée par la maladie, » est une espece de consomption ou de marasme. GALIEN, *de Præsag. ex Puls.*

GERMEN, le même que *Blastema.* Voyez ce mot.

GERMINATIO, *germination*, dans le sens des Spagiristes, est une espece de végétation particuliere de métaux, surtout de l'argent, lorsque par le moyen de l'eau-forte, du mercure & d'une petite quantité d'argent, mis sur un feu modéré de charbon, ou voit pousser dans le vaisseau une maniere d'arbre avec ses branches. CASTELLI.

GEROCOMIA, γηροκομία, de γέρων, un vieillard, & κομέω, *prendre part*, *s'intéresser*; est cette partie de la Medecine qui prescrit un régime aux vieillards. BLANCARD.

GEROCOMICE, γηροκομική, le même que *Gerocomia.*

GERONTOPOGON, est le nom que Boerhaave donne au *Tragopogon purpureo-cæruleum porri folio, quod artifi vulgo.*

GERSA, *Céruse.* RULAND.

GERULA, dans Paracelse, *de Pustul. Gallic.* est une plante monstrueuse, ou la dégénération d'un panais que l'on avoit transplanté. CASTELLI.

GERYON, est le nom que Libavius, *Ars Chym.* donne au mercure ou vif-argent.

GES

GESNERA, est une plante de l'Amérique à qui le P. Plumier a donné ce nom en l'honneur de Conrad Gesner, Botaniste fameux, & Historien Naturaliste.

Elle pousse une fleur irréguliere en masque d'une seule piece, du calyce de laquelle s'éleve un pistil, qui est enfoncé comme un clou dans la partie postérieure de la fleur, & qui se change en un fruit membraneux divisé en deux loges, remplies de petites semences. Miller décrit trois especes de cette plante.

GESOR, *Galbanum.* RULAND.

GESTATIO, *gestation*, espece d'exercice de la gymnastique. Voyez *Æora. Gestatio* se dit encore de la grossesse d'une femme, ou du tems pendant lequel elle porte un enfant dans son sein. CASTELLI.

GESTICULATIO, *gesticulation*, est une espece d'exercice de la gymnastique, qui consiste dans une agitation spontanée des parties, & à faire prendre différentes postures au corps. La *gesticulation*, dit Oribase, est un exercice moyen entre la danse & l'escrime, mais qui tient plus de ce dernier, & sert au même effet. (Voyez *Umbratilis pugna.*) Il est propre aux enfans, aux femmes, aux vieillards & aux personnes foibles. ORIBASE, *Med. Col. Lib. VI. cap.* 30.

GEU

GEUM. Voyez *Saxifraga.*

GEUMA, γεῦμα, de γεύω, *tâter*, *gouter*, signifie dans Hippocrate toutes sortes de mets.

GHA

GHAHALA, nom du *Colocasia, quod arum Zeylanicum, minus; Colocasiæ foliis, pediculis punicantibus.*

GHANDIROBA, ou NHANDIROBA *Brasiliensibus.* MARCGR.

C'est une espece de liere qui croît dans le Brésil, dont le fruit, qui est de la grosseur d'une pomme, contient sous un grand nombre de coquilles & de membranes une amande jaunâtre & huileuse, dont les Habitans tirent une huile qui donne une lumiere fort claire, & dure long-tems; ce qui fait qu'ils en usent dans leurs lampes. On ne sauroit en manger, non plus que du fruit, à cause de son amertume. RAY, *Hist. Plant.*

GHI

GHITTA *Jemou*; nom de la *Gutta gamba*, gomme gutte. CASTELLI.

GIA

GIALAPPA, GIALAPIUM, JALAPPA; noms du *Jalapium.* Voyez ce dernier mot.

GIB

GIBAR, *remedes métalliques.* RULAND. JOHNSON.

GIBBEROSITAS, GIBBOSITAS. Voyez *Cyphosis*.
GIBUM, *Fromage*. RULAND. JOHNSON.

GIF

GIFFÆ, tumeurs qui viennent derriere les oreilles. CASTELLI.

GIG

GIGARTON, *pépin de raisin*. Les pépins, dit Eginete, sont dessiccatifs & rafraîchissans: ils donnent un esprit acide, une huile empyreumatique, &, à ce que quelques-uns prétendent, un sel volatil. CASTELLI.
GIGARUS; nom que Marcellus Empiricus, *cap.* 10. donne au *Dracontium*.
GIGERIÆ; les entrailles, les viscéres & les extrémités de quelque espece de volaille que ce soit. HESYCHIUS.

GIL

GILARUM est le nom que Marcellus Empiricus, *c.* 11. donne au serpolet, en latin *serpyllum*.
GILLA VITRIOLI. Voyez *Vitriolum*.

GIN

GINGIBER, le même que *Zinziber*. Voyez ce mot.
GINGIBRACHIUM & GINGIPEDIUM. On donne ces noms au scorbut, parce qu'il affecte les gencives, les bras & les jambes.
GINGIDIUM *alterum*; nom du *Visnaga*.
GINGIDIUM *Dioscoridis*; nom du *Caucalis*, *arvensis*, *echinata*, *magno flore*.
GINGIDIUM *folio chærophylli*; nom du *Daucus maritimus*, *lucidus*.
GINGIDIUM, *folio fœniculi*; nom de la *Thapsia orientalis*; *anethi folio*, *semine eleganter crenato*.
GINGIDIUM *primum*; nom du *Tordylium minus*; *limbo granulato*; *Syriacum*.

GINGIVÆ, les *Gencives*. Voyez *Dens*, *Epulis*, & *Perulis*.

Lorsque les enfans dont les dents sont sur le point de pousser, sont tourmentés d'une chaleur excessive, pleurent sans cesse, & ne peuvent dormir, ou tombent dans des convulsions & des mouvemens épileptiques; il faut examiner sur le champ, s'il ne paroît point sur la *gencive* une tumeur qui indique la sortie de la dent, & si cela est, employer tous les remedes que l'on jugera les plus propres à les soulager: mais supposé qu'ils soient inutiles, on fera avec le bistouri une incision transversale dans la *Gencive* jusqu'à la dent. La distension violente des *Gencives* étant dissipée par ce moyen, les symptomes dont nous avons parlé disparoissent pour l'ordinaire, sur-tout lorsqu'on a soin d'oindre la plaie avec du sirop violat, ou du miel rosat.
Sydenham assure que la saignée est le plus court moyen dont on puisse se servir pour hâter la pousse des dents, qui est toujours accompagnée d'inflammation. Vesale dans le onzieme Chapitre de son premier Livre, *de Human. Corp. Fabric.* nous apprend que pour appaiser les douleurs que ressentent les adultes, lorsque les dents de sagesse viennent à pousser, ce qui arrive ordinairement à l'âge de vingt ans, il n'y a qu'à faire de fréquentes scarifications ou une incision dans la *Gencive* enflée: l'autorité de Vesale a d'autant plus de poids dans la matiere dont il est question, qu'il dit avoir pratiqué cette méthode sur lui-même à l'âge de vingt-six ans. Paré, dans le 67. Chap. de son 23. Livre, observe que le fils du Duc de Nevers ne mourut à l'âge de huit mois, que parce qu'on négligea ces précautions. HEISTER, *Chirurgie*.

GINGIPEDIUM. Voyez *Gingibrachium*.
GINGLYMUS, γίγγλυμος, signifie un *Gond*, ou *Charniere*; on donne ce nom dans l'Anatomie à une espece d'articulation qui a la figure d'une *Charniere*. Voyez *Articulatio*.

GINSZENG, & NINZIN, Offi. *Ninzin*, *Ginsen*, Mont. Exot. 7. *Ninzin seu Zingin & Ginseng radix genuina Indiæ Orientalis*, Pluk. Phytog. Tab. 101. num. 7. *Ginseng & Gensing quibusdam*, Raii Hist. 2. p. 1338. *Radix Ninzin*, Pis. Mant. Arom. 194. *Ginseng vel Ninzen*, *nisi*, *Rad. Chinensis*, Cod. Med. 55. *Radix Ginseng Chinensibus*, *nisi Japonensibus*, Ogilb. Chin. 1. 212. *Radix Ginseng*, ejusd. 2. 679. *Sisarum montanum Coræense*; *radice non tuberosa*, Kemph. Amœn. Exot. 818. *Aureliana Canadensis Iroquæis Garentogon*, *Sinensibus Ginseng*, R. P. Lafiteau.

Le P. Jartoux Jésuite, Missionnaire à la Chine, donne la description suivante du *Gingseng*.

Le *Ginseng* a une racine blanche & un peu noueuse; deux ou trois fois plus grosse que la tige, qui va toujours en diminuant. Assez souvent à quelques doigts de sa tête, elle se sépare en deux branches, qui font qu'elle ressemble en quelque sorte à l'homme, dont ces deux branches représentent les cuisses; ce que nous remarquons, parce que c'est-là ce qui lui a fait donner le nom de *Ginseng*.
De la racine s'éleve une tige toute unie & assez ronde; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement où elle est plus blanche à cause du voisinage de la terre. Au haut de la tige est une espece de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir du même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc: le dessus est assez semblable à la tige; c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle.
Chaque branche a cinq feuilles, qui s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horison, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu-près parallele au plan du sol.
Les fibres en sont très-bien distinguées, & ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres, s'éleve un peu dans le milieu, au-dessus du plan des mêmes fibres.
La couleur de la feuille est d'un verd obscur par-dessus, & d'un verd blanchâtre & un peu plus luisant par-dessous. Toutes les feuilles sont dentelées, & les denticules en sont assez finies.
Du centre des branches de cette plante, s'éleve une seconde tige fort droite & fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité porte un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet, dans la plante qu'a vu notre Missionnaire, étoit composé de vingt quatre bayes.
La peau rouge qui environne ce fruit est fort mince, & très-unie: elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles (car il s'en trouve quelquefois de simples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles. Les filets qui portent ces fruits sortent tous d'un même centre, s'écartent en tous sens, comme les rayons d'une sphere, & forment le bouquet rond des fruits qu'ils portent. Ce fruit n'est pas bon à manger: le noyau ressemble aux noyaux ordinaires; il est dur & renferme le germe. Il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu.
Cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déja poussées, dont il reste toujours quelque trace.
Quant à la fleur, le P. Jartoux avoue qu'il ne l'a pas vûe & qu'il ne peut en donner par conséquent la description. Quelques-uns l'ont assuré qu'elle est blanche &

fort petite ; d'autres, que cette plante n'en a point, & que personne n'en avoit jamais vû. Ce Pere croit qu'elle est si petite & si peu remarquable, qu'on n'y fait pas attention, & ce qui le confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *Gin-seng*, n'ayant en vue que la racine, méprisent & rejetteot ordinairement tout le reste comme inutile.

Comme on a eu beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vue pousser ; il est probable que c'est ce qui a doné lieu à la Fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre, & que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oisean l'a laissée dans sa fiente. Le P. Jartoux aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-tems en terre avant que de pousser aucune racioe, & ce sentimeot lui paroît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines, qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges.

Les plus habiles Medecins de la Chine ont écrit des volumes entiers sur les propriétés de cette plante, qu'ils font entrer presque dans tous les remedes qu'ils donnent aux Grands Seigneurs, car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendeot qu'c'est un remede souverain pour les épuisemens causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit ; qu'elle dissout les phlegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poumons & la pleurésie ; qu'elle arrête les vomissemens ; qu'elle fortifie l'estomac, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remedie à la respiration foible & précipitée, en fortifiant la poitrioe ; qu'elle fortifie les esprits vitaux & produit de la lymphe dans le sang : enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards. On ne peut guére s'imaginer que les Chinois & les Tartares fissent un si grand cas de cette racioe, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux-mêmes qui se portent bien en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la Pharmacie, ce seroit nn excellent remede, s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par le moyen de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire.

Il est certain qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, & qu'elle fortifie d'une maniere sensible. Après avoir dessiné cette racine, je me tâtai le pouls, pour savoir dans quelle situation il étoit : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation ; & une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein & plus vif, j'eus de l'appétit, je me sentis plus de vigueur, & une facilité pour le travail, que je n'avois pas auparavant. Quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé du travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur le champ la moitié, & une heure après, je ne ressentis plus de foiblesse. J'en usai ainsi plusieurs fois depuis ce tems-là, & toujours avec le même succès. J'ai encore remarqué que la feuille toute fraîche, & sur-tout les fibres que je machois, produisoient à peu-près le même effet. Nous nous sommes souvent servi de feuilles de *Gin-seng* à la place de thé, ainsi que font les Tartares, & je m'en trouvois si bien, que je préfererois sans difficulté cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir ; c'est la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent guere la cinquieme partie d'une once de racine seche pour cinq prises. A l'égard de ceux qui sont en santé, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque légere incommodité, je ne voudrois pas qne d'un once ils en fissent moins de dix prises ; & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours.

Voici la maniere dont on la prépare :

On coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-septier d'eau, mesure de Paris. Il faut avoir soio que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu ; & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jetter un peu de sucre & la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même maniere, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine : ces deux doses se prennent l'une le matin, l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine ; on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvieme & le quarante-septieme degré de latitude boréale, & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces Montagnes, & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines, ou autour des rochers, aux pieds des arbres & au milieu de toute sorte d'berbes, que se trouve la Plante *Gin-seng*.

On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieox trop découverts. Si le feu prend à la forêt & la consume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans après : aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelqu'autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Le P. Joseph-François Lafiteau, Jesuite, Missionnaire des Iroquois du Sault S. Louis, naturellement amateur de la Botanique, averti par la lettre que le P. Jartoux avoit écrite sur le *Gin-seng*, se mit à le chercher dans les Forêts du Canada, & après beaucoup de peine, crut l'avoir trouvé. C'étoit une plante toute semblable à celle que le P. Jartoux avoit décrite. Les Iroquois, fort curieux des plantes sans être Botanistes, & qui savent fort bien s'en servir sans avoir de Medecine réguliere, nomment celle-là *Garent-oguen*, ce qui signifie à peu près deux choses séparées comme deux cuisses.

Quand l'Académie apprit la nouvelle de la découverte du P. Lafiteau, quelques Botanistes de la Compagnie douterent jusqu'à un plus grand éclaircissement, que la plante du Canada fût effectivement celle de Tartarie, & même que celle du P. Jartoux fût le véritable *Gin-seng*. On alléguoit sur ce second point l'autorité de M. Kæmpfer, Auteur Allemand, qui dans un Livre imprimé en 1712. donnoit une figure du *Gin-seng* fort différeote de celle du P. Jartoux. Heureusement le P. Lafiteau vint à Paris, où il apprit que sa découverte, & celle du P. Jartoux ne passoient pas tout d'une voix. Il publia en 1718. pour les soutenir toutes deux, un petit Livre dédié à Monseigneur le Duc d'Orléans, & le distribua à toute l'Académie, dont il parut avoir entierement dissipé les doutes. On y voit une description du *Gin-seng* du Canada ou *Garent-oguen*, encore plus circonstanciée que celle du P. Jartoux, & ses vertus éprouvées par le P. Lafiteau autant qu'il a pu jusqu'à présent, & les mêmes que celles que le Mémoire de M. Bourdelin & l'opinion commune attribuent au *Gin-seng*. M. Vaillant a rangé cette plante sous un nouveau genre, qu'il nomme *Arialastrum*. On

la connoiſſoit avant que de ſavoir qu'elle fût le *Ginſeng*, & avant que de connoître ſes vertus. M. Sarraſin, Conſeiller & Medecin du Roi à Quebec, très-habile Botaniſte & Correſpondant de l'Académie, ne fut pas plutôt en Canada, qu'il la remarqua parmi les plantes ſingulieres de ce Pays, il la mit ſous le nom d'*Aralia humilis fructu majore*, parmi celles qu'il envoya à M. Fagon en 1704. pour le Jardin du Roi. Les Anglois l'ont auſſi obſervée dans leur Colonie de Maryland au même pays, & c'eſt ſur leur rapport que M. Ray l'a donnée dans le troiſieme Volume de ſon Hiſtoire Générale des Plantes p. 658. ſous le nom de *Plantula Marylandica foliis in ſummo cauliculo ternis, quorum unumquodque quinquefariam dividitur, circa margines ſerratis*; deſcription, qui quoique courte ſuffit pour la faire reconnoître.

Voilà donc une nouvelle plante très-précieuſe, dont la Medecine eſt enrichie, qui eſt due au nouveau monde, car l'ancien en auroit toujours été trop avare; & qui plus particulierement eſt due auſſi-bien que le quinquina aux Miſſionnaires Jeſuites.

Le malheur eſt, que, ſelon toutes les apparences, cette plante, quoiqu'elle naiſſe dans les Forêts du Canada, où il n'y a qu'à la prendre, ſera cependant toujours rare. Elle a une racine vivace, & une tige annuelle. La racine pouſſe tous les ans une ſeule tige qui tombe auſſi tous les ans, & par certains nœuds qui ſe forment chaque année à la racine, & dont chacun marque qu'il en eſt ſorti une tige, le P. Lafiteau juge que la plante, ou plus précisément ſa racine peut vivre cent ans. Cette racine eſt tout ce qu'on en veut, & quand on en a arraché une de terre, ce pié de plante eſt perdu pour tout le long-tems qui lui reſtoit à vivre. D'ailleurs la plante ne vient que dans les forêts, & non pas même dans celles qui ſont embarraſſées de brouſſailles, mais à l'ombre des bois de haute futaie: dès que ces lieux-là ſont défrichés, elle ne paroît plus. Enfin, elle ſe ſeme elle-même difficilement; car dans les lieux les plus avantageux, on n'en trouve jamais plus de ſept ou huit piés les uns auprès des autres. M. de Juſſieu en a ſemé au Jardin Royal des graines fraîches & bien conditionnées, qu'il avoit reçues du P. Lafiteau, mais elles n'ont pas réuſſi.

On aura pourtant lieu de ſe conſoler de la rareté du *Ginſeng*, ſi, ſelon que l'aſſure M. Reneaume, l'*Hepatica nobilis Tragi*; plante uſuelle en Medecine, mais moins eſtimée qu'elle ne devroit être, en a les principales vertus. *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, 1718.

Quelques vertus que le *Gin-ſeng* poſſede lorſqu'il eſt récent, j'appréhende qu'il n'en perde aſſez avant qu'il parvienne juſqu'à nous pour nous empêcher de pouvoir juger de ſon efficacité. Il eſt certain que les vers & la carie s'en emparent auſſi-tôt; & c'eſt de quoi j'ai vu l'exemple dans un gros morceau qu'un Medecin de mes amis avoit acheté: s'étant apperçu que les vers commençoient à s'y mettre, il ſe reſolut à faire une teinture de ce qui étoit encore ſain; & il m'a aſſuré, après en avoir fait l'épreuve, que les vertus que les Chinois & les Tartares attribuent à cette plante, n'étoient pas ſans fondement.

GIR

GIR, *Chaux vive*. Ruland.

GIRGIES, pierres blanches, que l'on trouve dans les rivieres. Ruland.

GIRMER, *Tartre*. Ruland.

GIS

GISCARA, nom du *Palma, coccifera, minor Braſilienſis*.

GISISIM, *Gomme*. Ruland.

GIT

GIT ou GITH, nom du *Nigella, flore minore, candido*. Voyez *Nigella*.

GITHAGO, nom du *Lychnis ſegetum major*.

GIU

GIUHNAXOCHITL, nom du *Tagetes, maximus, rectus, flore maximo, multiplicato*.

GLA

GLABELLA, nom que les Latins donnent à l'eſpace qui eſt entre les deux ſourcils, à cauſe qu'il n'y croît aucun poil. Le terme Grec dans Ruffus Epheſius, eſt μεσόφρυον, *Meſophryon*.

GLACIES MARIÆ, le même que *Specularis lapis*. V. ce dernier mot.

GLADIOLUS, *Glayeul*.

Eſt une plante dont voici les caracteres.

Sa racine eſt vermoulue, tubéreuſe & ſoutenue par une autre racine; ſes feuilles reſſemblent à celles de l'iris. Le calyce eſt composé de deux feuilles faites en forme de gaine, & ſoutient l'ovaire auſſi-bien que le tuyau de la fleur qui poſe deſſus. Ses fleurs ſont d'une ſeule piece, comme le lis, rétrécies en tuyau par le bas, évaſées & diviſées en haut en ſix grands ſegmens, dont les trois d'en haut ſont grands, larges & droits; & les trois d'en bas longs, étroits & pendants & forment une maniere de gueule. Ces fleurs poſent ſur l'ovaire, & ſont munies de trois étamines qui ſortent de dedans leurs tuyaux. Lorſqu'elles ſont paſſées, le calyce devient un fruit oblong partagé en trois loges, remplies de ſemences preſque rondes, enveloppées d'une coeffe. Boerhaave, *Index alt. Part. II. p.* 1261.

Boerhaave compte ſix eſpeces de cette plante, qui ſont:

1. *Gladiolus, utrimque floridus*. C. B. P. 41.
2. *Gladiolus, carnei coloris*. Swert. 42.
3. *Gladiolus, maximus, Indicus*. C. B. P. 41.
4. *Gladiolus, floribus uno verſu diſpoſitis, major, floris colore purpureo-rubente*, C. B. P. 41. Tourn. Inſt. 365. Boerh. Ind. A. 2. 127. *Gladiolus*, Offic. *Gladiolus Narbonenſis*, Park. Parad. 189. *Gladiolus Italicus*, Ger. 95. Emac. 104. *Gladiolus ſive Xiphion*, J. B. 2. 701. Raii Hiſt. 2. 1168. *Victorialis rotunda*, Offic.

On cultive cette plante dans nos jardins, & elle fleurit au mois de Juin. Sa racine, dont on fait uſage en Medecine, eſt deſſicative, diſcuſſive, propre pour exciter la ſuppuration. On la recommande contre le poiſon & contre la peſte. Le peuple ignorant & ſuperſtitieux la croit propre pour empêcher les maléfices, & pour rendre le corps invulnérable. Dale.

5. *Gladiolus, Africanus, folio gramineo, floribus carneis maculam rhomboïdeam purpuream inſcriptis, uno verſu poſitis*.
6. *Gladiolus, utrinque floridus, floribus albis*. H. R. Monſp.

Gladiolus luteus. Voyez *Acorus Adulterinus*.

GLADIUS, l'*Empereur*, eſpece de poiſſon. Pline.

GLAMA, GLAME, γλάμα, γλάμη, les ordures qui s'amaſſent dans les yeux de ceux qui ont la chaſſie; γλαμυροὶ ὀφθαλμοί, dans Hippocrate, *Lib. II. de Morb. Mul.* ſont des yeux chaſſieux & humides. Castelli.

GLANDES TERRÆ. Voyez *Lathyrus, arvenſis, repens, tuberoſus*.

GLANDIUM, le même que *Thymus*. Voyez ce mot Castelli.

GLANDOSUM CORPUS. Vesale appelle ainsi les prostates.

GLANDULA, *Glande*. Voyez *Conglobata* & *Conglomerata*.

Les Anciens ont regardé les *glandes* comme les réservoirs de certaines liqueurs qui font fermenter le sang & l'aident à se débarrasser des humeurs que l'on trouve dans les conduits excrétoires. S'il est vrai que ces fermens se mêlent avec le sang, il faut qu'ils s'épuisent & qu'ils passent avec lui dans les veines. Et comme toutes les liqueurs du corps se séparent du sang, il faut aussi que la même chose arrive à un second ferment, qui étant sujet au même sort que le premier, il s'ensuivra qu'il y a dans le corps une suite infinie de fermens, ce qui est absurde. Que si l'on dit que les fermens ne s'évacuent point avec le sang, il faudra nécessairement qu'ils soient arrêtés par la structure des glandes; & pour lors on aura une sécrétion sans ferment. C'est le sentiment de beaucoup de modernes que les *glandes* sont des tuyaux dont les orifices ont différentes figures & ne donnent passage qu'aux corps qui leur ressemblent. Mais ce sentiment est visiblement faux; car, outre que les liqueurs sont susceptibles de toutes sortes de figures, & que les corps d'un moindre diametre que celui des orifices des *glandes* doivent passer à travers, de quelque figure qu'ils soient, il peut arriver qu'un corps d'une figure semblable & d'un diametre égal à celui de l'orifice de la *glande* se présente en une infinité de manieres sans pouvoir passer, puisqu'il ne le peut faire que par une seule: d'ailleurs il est aisé de démontrer que tous les vaisseaux du corps sont ou coniques ou cylindriques, d'où il suit qu'il n'y a point de différence dans la figure de leurs orifices. Car la pression d'un fluide étant toujours perpendiculaire aux parois du vaisseau qui le contient, & la même à hauteur égale du fluide, si les parois sont molles & capables de céder, elles doivent se distendre également, c'est-à-dire que la section perpendiculaire à l'axe du vaisseau doit être un cercle, & le vaisseau par conséquent d'une figure cylindrique ou conique. Ceci s'accorde avec les observations des Anatomistes les plus exacts, qui disent, qu'une *glande* n'est autre chose qu'une circonvolution de petites arteres dont les dernieres ramifications sont cylindriques, ou, ce qui revient au même, les parties d'un cone infiniment long. Puis donc qu'une *glande* n'est autre chose qu'une branche d'une artere, dont l'extrémité la plus éloignée devient le conduit excrétoire de la *glande*, il s'agit d'examiner comment une pareille structure est capable de ne séparer du sang que quelques-unes de ses parties, & comment différentes *glandes* peuvent séparer différentes parties de ce même fluide.

Premierement, si le fluide dont l'excrétion doit se faire, est composé des particules les plus déliées du sang, en supposant que l'orifice de la *glande* qui s'insere dans l'artere, dont elle est une branche, est d'une telle petitesse qu'il ne laisse passer que ces particules; il n'y aura que celles-ci qui pénetrent dans la *glande*, & le fluide qui sort par l'autre extrémité du tuyau, ou par le conduit excrétoire, sera tel qu'il faut. Si les particules dont la sécrétion doit se faire du sang, sont de la seconde grandeur, il n'y a qu'à supposer que l'orifice de la *glande* est d'une grandeur suffisante pour le recevoir, & en même-tems assez petit pour exclurre les particules qui sont plus grosses; pour lors il n'y aura que ces secondes particules & les premieres qui pénetrent dans la *glande*: mais comme la liqueur dont la séparation doit se faire, ne doit être composée que de la seconde sorte de particules, c'est-à-dire, qu'il n'y a que cette seconde sorte de particules qui doive sortir par l'extrémité du tuyau qui sert de conduit excrétoire, on doit supposer que cette *glande*, qui n'est qu'une branche de l'artere, & qui ne differe en rien des arteres communes, que par la petitesse de son diametre, a des branches assez petites pour recevoir les particules les plus subtiles, & pour les conduire dans les veines; de sorte que comme ces deux especes de particules circulent dans la *glande*, il n'y aura que les plus petites qui se rendent dans les veines, tandis que le fluide, qui n'est composé que de particules de la seconde espece, parviendra au conduit excrétoire. Il peut donc se faire, que le nombre des branches soit si grand, que les plus petites particules aient le tems de sortir, avant que les autres soient parvenues au conduit excrétoire; d'où il suit que la liqueur qui doit être séparée, peut être composée de deux sortes de particules mêlées ensemble, dans une certaine proportion, suivant le nombre des branches. Si c'est un fluide composé d'une troisieme espece de particules plus grosses que les deux premieres, qui doit être séparé, l'orifice de la *glande* doit être assez grand pour les admettre, & pour arrêter les autres qui sont plus grosses; & les branches de la *glande* assez petites pour arrêter les particules les plus grosses, & assez nombreuses pour recevoir les moindres; & suivant que le nombre des branches est plus grand ou plus petit, le fluide qui s'écoule par le conduit excrétoire, doit être composé de particules grosses ou petites, ou de toutes les deux ensemble mêlées dans une certaine proportion. On voit donc qu'une liqueur plus épaisse que le sang, peut se séparer de ce fluide, si l'orifice de la *glande* est assez grand pour donner passage à des particules de toutes sortes de grandeurs, & ses branches assez nombreuses pour laisser échapper les parties les plus petites, avant que les plus grosses soient arrivées au conduit excrétoire.

Voilà de quelle maniere les différentes humeurs du corps peuvent être séparées du sang, qui doit être composé d'un nombre d'humeurs égal à celui qui s'en sépare, ou contenir un petit nombre de principes dont le mélange compose le sang, & qui étant différemment combinés, forment les différentes humeurs qui s'en séparent, de même qu'une petite quantité de rayons de lumiere différemment réfrangibles, produisent le blanc par leur mélange, & par leurs différentes combinaisons, toutes les variétés de couleurs imaginables.

Il n'est pas croyable que le sang, dans lequel on ne distingue que deux parties, puisse être composé de près de trente humeurs simples, car les *glandes* en séparent tout autant; & cela ne s'accorde point avec la simplicité que l'on remarque dans toutes les opérations de la nature. Les Philosophes n'admettent que cinq différens principes: mais quelle prodigieuse variété ne resulte-t'il point de leur mélange & de leurs différentes modifications! En ne supposant même que cinq principes ou particules différentes dans le sang, leurs combinaisons seules, sans recourir à d'autres moyens, suffisent pour fournir à-peu-près autant d'humeurs différentes qu'il s'en sépare du sang. Ceci n'est point une pure supposition, & il est de fait, que l'urine, la sueur, les larmes, la salive & le lait sont des liqueurs composées qui ont plusieurs parties communes. Que si la composition des autres humeurs du corps n'est pas si sensible, on n'a pas plus de raison d'en conclurre qu'elles ne sont point composées, qu'on en auroit à dire que le sang ne l'est point, parce qu'on n'y distingue point les différentes humeurs que les *glandes* en séparent. Puis donc que les différentes humeurs sont formées par les diverses combinaisons d'un petit nombre de particules qui composent le sang, & que chaque humeur est séparée par des *glandes* placées dans certaines parties du corps, comme par exemple, la bile dans le foie, & l'urine dans les reins: la combinaison des particules qui composent le sang doit être telle, qu'elle forme la bile dans le foie, l'urine dans les reins; & ainsi du reste; car autrement les *glandes* ne pourroient jamais séparer ces sortes d'humeurs du sang; & comme les humeurs sont composées de peu de particules différentes, plus la quantité de celles qui forment la bile sera grande, & la sécrétion de celle-ci considérable, moins il y aura d'autres combinaisons

dans le foie. Puis donc que les combinaisons qui forment les humeurs qui doivent sortir par les *glandes* où elles se font, y sont les seules nécessaires: elles seront aussi par conséquent les plus nombreuses; & toutes les autres qui sont les moins utiles, seront aussi en moindre quantité. D'où il suit, que par-tout où les particules du sang sont les plus atténuées, il doit y avoir des *glandes* propres à séparer les humeurs dont les combinaisons sont les plus simples, ou qui sont composées des particules les plus faciles à combiner; qu'à une distance considérable de celles-ci, il doit y en avoir d'autres qui séparent les humeurs dont les combinaisons sont les plus composées, ou dont les particules s'unissent avec plus de peine; & entre deux une troisieme espece de *glandes* qui tiennent des deux premieres, en tant qu'elles séparent des humeurs plus ou moins combinées, ou composées de particules qui s'unissent plus ou moins promptement les unes avec les autres. Il paroît par la ténuité de la liqueur contenue dans le pericarde, & par celle de l'urine qui passe par les reins, que le sang se dissout principalement dans le cœur & autour des visceres. Ceci peut servir à nous faire connoître, non-seulement les effets, mais encore la cause de cette dissolution dans les sécrétions, qui n'est autre que la force de l'air qui atténue les globules du sang, & qui excede, comme il est aisé de le démontrer, la pression d'un poids de cent livres sur la surface des poumons. Il paroît non-seulement par la cause & par les effets, mais encore par la méthode dont la nature se sert pour prévenir les effets de cette dissolution, dans certaines parties peu éloignées du cœur, que le sang s'atténue le plus dans cet endroit. Car la bile & la semence étant des humeurs épaisses, composées de particules dont l'union se fait très-lentement, & étant nécessaire qu'elles se séparent aux endroits où le foie & les testicules sont placés, la nature a trouvé un moyen pour faire que ces humeurs aient plus de tems pour s'unir, qu'elles n'en auroient à cause de la proximité du cœur. Elle a donc imaginé pour la formation de la bile, la veine porte & la ratte: le sang circule dans la premiere deux cens fois, dans la seconde quatre cens fois plus lentement qu'il ne l'eût fait sans leur structure. Et afin que les particules qui forment la semence puissent avoir le tems de s'unir, elle a fait les orifices des vaisseaux spermatiques très-étroits, & les a fait naître de l'aorte descendante, un peu au-dessous des émulgentes à une grande distance des testicules, contre le cours ordinaire de la nature; & par ce moyen le sang est 150 fois plus de tems pour se rendre aux testicules, qu'il n'auroit été sans cela. L'humeur visqueuse des articulations se sépare dans les endroits les plus éloignés du cœur; au lieu qu'il y en a d'autres, la lymphe, par exemple, dont la sécrétion se fait indifféremment par tout, à cause que leurs parties n'ont pas besoin d'être combinées. Toutes ces différentes combinaisons, qui forment autant de fluides différens, naissent de la faculté attractive des parties de la matiere; laquelle quoiqu'également répandue dans toute la masse, n'empêche point, suivant que ces particules sont plus ou moins denses & diversement figurées, que les unes se joignent promptement, tandis que les autres sont très-long-tems à le faire; que les unes s'unissent plus étroitement que les autres, & que les particules d'une même espece aient plus de penchant à s'unir avec celles d'une autre espece, dans une certaine portion de leur surface, que dans une autre. Cette attraction est tout-à-fait différente de celle dont M. Newton se sert pour expliquer les mouvemens des corps célestes; car la force d'attraction par laquelle les Planetes conservent leur mouvement, ne décroît qu'en proportion réciproque doublée de leurs distances; au lieu que l'autre décroît en proportion réciproque triplée, de la distance que les parties de la matiere observent entr'elles. KEILL, *Anat*.

Je vais maintenant parler de la nature, des propriétés & des différens usages des *glandes*, sans oublier les découvertes que Sylvius, Stenon, Wharton, de Graaf, Malpighi, Bellini, Borelli, Peyer, Ruysch & Nuck, ont faites à ce sujet.

Parmi les *glandes*, les unes sont simples, les autres composées; celles ci viennent ordinairement des premieres, & ont une membrane commune qui les enveloppe. Les simples ont des vaisseaux qui servent à porter l'humeur propre à ces *glandes*, & à la mêler au chyle ou au sang veineux; ou bien cette humeur s'exhale par les pores de la peau, ou transsude aux surfaces des membranes libres, qu'on trouve dans toutes les parties du corps: mais les *glandes* composées envoyent l'humeur qui a été préparée dans chacune des parties qui les composent dans un petit canal qui en part, & qui se réunissant avec les autres qui sortent de chaque partie, en forme un plus grand, de sorte qu'enfin elles se déchargent par un émissaire commun dans de grandes cavités, comme principalement dans celles de la bouche & des intestins, ou s'évacuent hors du corps même pour des usages particuliers. On a donné aux premieres le nom de conglobées, & de conglomerées aux dernieres.

Les *glandes* simples sont composées de deux membranes étroitement unies ensemble, dont l'extérieure est fine & délicate, composée principalement du tissu que forment les petits vaisseaux qui entrent & qui sortent de sa substance, parsemée de fibres circulaires, élastiques, qui enveloppent de toutes parts la *glande*, la resserrent, la compriment & l'expriment: l'interne plus épaisse est composée de ces fibres, & de ces petits vaisseaux fort entrelassés & entortillés ensemble; elle sert presque aux mêmes usages. Elles reçoivent des arteres, dont les branches appuyées sur leur membrane fermement & avec ordre, se distribuent à chaque particule de la *glande*, ensorte que l'injection de cire ou de mercure, en dilatant les artérioles & en comprimant les autres petits vaisseaux, feroit croire à ceux qui ne seroient pas sur leurs gardes, que les *glandes* ne sont composées que d'arteres. Elles ont des veines qui ont la même disposition & distribution que leurs artérioles. Elles sont garnies de nerfs, de plus grands nerfs, & en plus grand nombre qu'aucune autre partie du corps d'un aussi petit volume; ces nerfs se divisent aussi tellement dans ces petits corps, qu'ils en paroissent entierement formés. Enfin elles ont des vaisseaux lymphatiques afférens & reférens.

Ces arteres sont des tuyaux coniques, courbés, ramifiés, élastiques, contournés, cylindriques à leurs extrémités, qui ne donnent plus alors de branches, & se changent en veines: mais avant cette métamorphose, elles communiquent entre elles par une infinité d'anastomoses, de positions, d'angles, ensorte que ces dernieres extrémités sont fort différentes en diverses *glandes*.

Le sang artériel qui est poussé aux glandes, y acquiert donc un grand mouvement, y trouve une grande résistence, y est comprimé; ses parties y sont mutuellement & obliquement pressées, y changent sans cesse leur contact, s'appliquent partout de mille façons à chaque point des tuyaux; chaque particule est à chaque instant en butte à divers mouvemens de rotation, reçoit des pressions opposées; ce même sang enfile les rameaux, y revient, est atténué, broyé, conservé fluide, devient solide, poli, propre aux sécrétions, & à mêler ensemble toutes les parties qui le composent.

Les rameaux qui naissent d'un tronc artériel, sont le plus souvent plus étroits que leur tronc; cela est vrai dans les plus petites branches, & par conséquent les derniers rameaux sont moins larges que le dernier tronc. Les derniers troncs transmettent la partie rouge qui est la plus épaisse du sang dans les commencemens des petites veines; les rameaux qui sont plus étroits, reçoivent des parties plus ténues, plus fluides, transparentes, proportionnées au diametre de leur ouverture, & qui

y sont poussées par des mouvemens obliques, opposés, forts.

Cette humeur subtile, dépouillée des parties épaisses, n'est plus du sang, mais une autre humeur dont il y a plusieurs especes; la sueur, la matiere qui sort par la transpiration des pores, les larmes, une cire adipeuse, la matiere cérumineuse, la morve, la salive, les crachats, la synovie, la lymphe, le serum, la bile, le sperme, l'huile, le lait, la graisse, &c. C'est pourquoi les derniers rameaux quittant leur premier nom d'artere, prennent une nouvelle dénomination conforme à la nature de leur humeur; & comme ils prennent derechef souvent toutes les propriétés artérielles, ils auront encore de plus petits rameaux & des veines; d'où il suit que les arteres & les veines sont également céreuses, huileuses, aqueuses, lactées, lymphatiques, spiritueuses, &c. que sanguines, & qui connoît les bornes de cette immense progression? Du moins est-il facile de se faire par-là une idée claire de l'origine, des progrès, de la fin, des fonctions des vaisseaux lymphatiques, qui sont non-seulement des veines remplies de valvules, visibles à l'œil, mais des arteres sans valvules, & qu'on ne peut appercevoir, tant elles sont fines & transparentes: c'est ce que nous a appris l'industrie de Ruysch. Voyez *Error loci*.

Cependant les rameaux de quelque artere que ce soit, ne donnent plus de branches, mais allant droit à la membrane du plus petit follicule glanduleux, ils s'y rangent & s'y distribuent, déchargent leurs humeurs par l'ouverture qui est à leur extrémité dans la cavité commune, faite par cette petite membrane, où elle se ramasse de toutes parts, & séjourne; c'est la lymphe glanduleuse qui se prépare & s'amasse dans les *glandes*.

Il est probable que les nerfs des *glandes* ont aussi le même appareil, y déchargent leurs esprits, les mêlent à cette lymphe, & lui donnent ainsi les qualités qui dépendent de sa nature.

Les arteres lymphatiques se déchargent dans leurs veines valvuleuses, de leur lymphe, que nous avons contume d'appeller lymphe vasculaire. De-là cette lymphe est souvent portée à ces *glandes*, versée après différens apprêts dans le même follicule, mêlée à la lymphe glanduleuse & aux esprits, & répare ainsi la perte qu'on a faite des parties les plus subtiles. Qu'on ouvre le ventre d'un animal sain vivant, on verra la lymphe couler rapidement, de toutes les parties abdominales vers le réservoir du chyle; de même après la mort, lorsque le cadavre est refroidi & resserré, il n'y a qu'à ouvrir les vaisseaux lympbatiques pour en voir sortir la lymphe.

Cette humeur composée est poussée alors par la vertu élastique de la membrane fibreuse, par le mouvement de l'artere, par la pression des muscles dans les veines lymphatiques qui sortent du corps de la *glande*, & de-là dans d'autres petites *glandes*, d'où après avoir essuyé de nouveau les mêmes choses, elle est portée au réservoir des lombes, au canal thorachique ou dans les veines. Telle est la nature de toutes les *glandes* conglobées.

Les autres different en ce que ce follicule pousse aussi-tôt la liqueur qui s'y est déposée par son émissaire dans une cavité commune, comme dans les sinus frontaux, dans les grandes cavités osseuses de la mâchoire supérieure, dans les cellules de l'os sphénoïde sous la selle du Turc, dans les recoins des os spongieux des narines, dans les cavités du nez, dans les lacunes des amygdales, où la mucosité se sépare, se dépose, s'amasse & change de nature. Telles paroissent être les *glandes* mucilagineuses de la bouche, & de la partie postérieure de la langue, de la partie extérieure & intérieure de l'épiglote, du dedans des narines, du conduit auditif, du gosier, du larynx, de l'œsophage, de l'estomac & des intestins; toutes *glandes* simples qu'on peut nommer excrétoires.

Il y en a encore d'autres de même structure, dont les humeurs transsudent au travers de la peau par des émissaires propres, qui naissent de leur cavité, comme au conduit auditif externe, aux aîles, à la partie extérieure du nez, au commencement du dedans des narines, au visage, au cou, aux aisselles, à l'omoplate, aux aréoles des mamelles & du nombril, à l'anus, au périnée, au pubis dans les deux sexes, au scrotum, aux tégumens de la verge, aux levres des parties génitales des femmes, aux genoux: on leur donne à présent le nom de sébacées.

Ainsi la distance de l'artere au cœur, sa situation par rapport au cœur & au tronc dont elle sort, sa différente complication, ses diverses divisions à ses extrémités, la différente vitesse du sang par son canal, sa proportion du rameau particulier au tronc, la différente force exprimante, externe & interne, le séjour dans la cavité commune, de-là ensuite sa distribution dans les lieux dont la structure change la nature des humeurs, la séparation ou l'évaporation des parties les plus liquides de l'humeur, dont la sécrétion s'est faite; voilà autant de causes qui séparent non-seulement du même sang différentes humeurs en divers lieux, mais qui après leur sécrétion, en changent encore la nature d'une façon surprenante.

Ces causes qui sont différentes en divers lieux du corps, seules ou combinées, se trouvent réellement dépendantes d'une fabrique qui tombe sous les sens, ou s'en déduisent avec une parfaite évidence par des lois mécaniques certaines, & par la connoissance que tout le monde a, ou peut aisément avoir, de la nature des humeurs. D'où l'on comprend qu'il y a autant de sécrétions, que d'humeurs qui en sont la matiere, c'est-à-dire, une infinité.

Pour les expliquer, il n'est pas nécessaire d'imaginer des pores de figure diverse, constante, immuable, surtout parce qu'il répugne aux lois de la nature, qu'il y en ait de tels; & quand il y en auroit, qu'ils agissent ainsi.

Il est encore moins permis d'avoir ici recours à aucuns fermens, soit qu'on les imagine sous la forme d'une masse épaisse ou fluide; & parmi ceux-là, soit qu'on pense à ceux qui ont la vertu de fermenter, ou de précipiter, ou de coaguler, ou de dissoudre, de changer, d'assimiler: car quelles en seroient la cause, l'origine, la matiere, le lieu, le mélange, l'efficacité, la proportion, l'effet, la fin, & peut-on leur supposer une existence perpétuelle?

De ces *glandes* simples décrites, ou des autres qui leur ressemblent entierement, unies entre elles par des vaisseaux communs, & toutes liées ensemble par une membrane commune, naissent les *glandes* composées, qu'on nomme conglomérées. Celles-ci n'ont ordinairement qu'un émissaire commun, où se décharge & s'accumule l'humeur qui vient de tous les émissaires particuliers des parties qui les composent. Telles sont les *glandes* innominées des yeux, les parotides, le pancréas, &c.

Ce réservoir commun qui dégénere en émissaire, devient souvent un vaisseau contourné, en quelque sorte artériel, qui ne change point les humeurs, & les verse ensuite à la façon des arteres, dans une cavité ouverte; comme on a des exemples au testicule, au conduit d'Higmor, à l'épididyme, au canal déférent & aux vésicules séminales; ou dépose aussi son humeur dans un émonctoire commun.

De-là on fait, à n'en pouvoir douter, que les *glandes* séparent du sang artériel, l'eau, la lymphe, la fine sérosité, les sels mêlés avec ces liqueurs, ainsi que les esprits & les particules des huiles les plus subtiles, & que toutes ces choses s'amassent, s'accumulent, croupissent en certains lieux & y changent de nature, ou sont poussées par les plus petits vaisseaux jusques dans les lieux du corps les plus inaccessibles, tant pour la circulation que pour la nutrition; que de-là ces mêmes liquides reviennent au cœur par leurs petites veines, ou s'évaporent: qu'enfin cette partie du sang, qui après ces sé-

crétions reste dans les arteres, entre dans les veines qui deviennent insensiblement plus larges, se mêle à un pareil sang, est délayé par la lymphe & revient au cœur.

C'est pourquoi le sang artériel très-délayé vers le cœur, s'épaississant peu à peu, devient très-épais à la fin des arteres, ou au commencement des veines, très-visqueux, & fort disposé à former des concrétions. Ce sang a donc besoin d'un vaisseau qui ne puisse s'obstruer & d'une humeur qui le délaye en se mêlant avec lui, je parle de la lymphe, qui après avoir fait ses fonctions, revient au cœur,& des esprits; & il faut qu'il soit ainsi délayé, avant que de rentrer dans les arteres pulmonaires; car autrement il ne pourroit circuler qu'une fois par tous les vaisseaux.

On voit par-là en quel lieu la vie & la santé périclitent le plus; on sait combien la force, l'agilité, la souplesse sont constamment dépendantes des grands vaisseaux, des humeurs grossieres, des petits vaisseaux, des humeurs les plus subtiles, en quoi & comment toutes ces choses produisent ces effets & y contribuent. On comprend aussi pourquoi les veines deviennent insensiblement plus ouvertes, lâches, propres à recevoir les humeurs qui s'y rassemblent, & celles qui servent au délayement, & font toutes ces fonctions avant que le sang revienne au cœur.

Il y a cependant encore d'autres *glandes*, qui paroissent différemment construites, & voici en quoi consiste cette sorte de nouveauté: l'artere qui apporte les humeurs, donne la partie la plus épaisse du sang à la veine qui l'accompagne, par des anastomoses qui s'ouvrent de l'artere dans la veine, ensuite continuant seule son chemin, & formant des plis & des contours, elle verse enfin par son orifice dans le receptacle commun l'humeur particuliere, préparée, sortie du sang, & qui cependant en est différente. Boerhaave, *Institutions*.

GLANDULOSO-CARNEUS, est l'épithete que Ruysch donne à quelques excroissances qu'il a découvertes dans la vessie. Castelli.

GLANDULOSUM CORPUS. On appelle ainsi les *prostates*.

GLANIS, est le nom d'un poisson qui vit dans la mer & dans les rivieres. On croit que c'est le *Silurus*, qui est une espece de grand poisson semblable à l'éturgeon. Castelli.

GLANS, βάλανος. Voyez *Balanos*. *Glans unguentaria*. Voyez *Balanus Myrepsica*.

Glans est encore une tumeur scrophuleuse. Castelli. *Glandes Quercinæ*. Voyez *Quercus*.

Glans, en termes d'Anatomie, est la tête du membre viril. Voyez *Generatio*.

Glans signifie aussi un suppositoire ou un pessaire.

GLASSA, espece de vernis sec. Ruland. Johnson.

GLASTAVIDA CRETENSIUM, espece de *Blattaria*. Voyez ce mot.

GLASTEA BILIS, espece de bile; la même que *ἰσατώδης*. Voyez *Bilis*.

GLASTUM, nom de l'*Ysatis sativa, sive latifolia*.

GLAUCEDO, le même que *Glaucoma*. Voyez *Cataracta*.

GLAUCIUM.

Voici ses caracteres:

L'extrémité du pédicule forme un petit placenta circulaire, terminé par un corps creux sphérique auquel il est attaché. Le calyce est composé de deux feuilles, & dure peu de tems. La fleur est à quatre pétales, de la figure d'une rose ou d'un pavot, & munie d'un grand nombre d'étamines, qui tombent pour la plupart après que la fleur est épanoüie. L'ovaire sort du fond du placenta avec un sommet velu découpé en deux parties, & se change en une gousse longue, unie, à deux panneaux qui sont attachés à la cloison du milieu, de telle sorte qu'ils ne forment qu'une seule loge remplie de semences arrondies.

Boerhaave compte quatre especes de cette plante.

1. *Glaucium, flore luteo*, Tourn. Inst. 254. Boerh. Ind. A. 305. *Papaver corniculatum*, Offic. *Papaver corniculatum luteum*, J. B. 3. 398. Park. Theat. 261. Raii Hist. 1. 857. Synop. 3. 309. *Papaver corniculatum luteum*, κερατίτις, *Dioscoridis & Theophrasti, sylvestre, ceratitis Plinio*, C. B. P. 171. *Pavot cornu*.

Dioscoride assure que cette plante est diurétique; & Galien dit qu'elle est vulnéraire & détersive: mais cet Auteur avertit qu'il ne faut l'employer que pour manger les chairs baveuses des ulceres. En Portugal pourtant, on fait boire à ceux qui sont sujets au calcul, un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuser une demi-poignée des feuilles écrasées de cette plante. Pour les ulceres, & surtout pour les blessures de chevaux, on se sert en Provence des mêmes feuilles pilées. Tournefort. *Hist. Plant.*

2. *Glaucium hirsutum, flore phœniceo*, T. 254.
3. *Glaucium glabrum, flore phœniceo*, T. 254.
4. *Glaucium, flore violaceo*, T. 254. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 305.

L'*Argemone Mexicana* de Boerhaave, est le *Glaucium*, Offic. *Papaver spinosum*, C.B. P. 171. J. B. 3. 397. Ger. Emac. 401. Raii Hist. 1. 856. *Papaver spinosum Americanum*, Park. Theat. 366.

On cultive cette plante dans les Jardins des Botanistes, & elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Son suc, à qui on donne le nom de *glaucium*, est d'usage. Dioscoride lui attribue une qualité rafraîchissante, qui le rend utile dans les maladies des yeux.

Les Botanistes ignorent encore quelle est la plante dont on tire le *glaucium* de Dioscoride. Je crois, dit Dale, avec C. Bauhin, que c'est le suc de la Plante dont on a parlé ci-devant, & je me fonde sur la description suivante.

« Le *glaucium* est le suc d'une plante qui croît aux environs d'Hierapolis, Ville de Syrie. Ses feuilles ressemblent à celles du Pavot cornu: mais elles sont plus grasses, rampantes, d'une odeur forte & d'un gout amer. Son suc est de couleur de safran.

« Les naturels du Pays enferment ses feuilles dans un pot de terre, qu'ils mettent au four lorsqu'il est à demi-refroidi, & où ils les laissent jusqu'à ce qu'elles soient flétries: après quoi ils les retirent pour les piler & en exprimer le suc.

GLAUCOMA ou GLAUCOSIS, *glaucome*; maladie des yeux. Voyez *Cataracta*.

GLAUCOS, γλαυκὸς, couleur composée de blanc & de verd; *bleu céleste*.

GLAURA, dans Paracelse, est un ambre qui n'est pas encore mûr. On l'appelle aussi *Nympha*.

GLAUX, Offic. *Glaux Dioscoridis*, Ger. 1061. Emac. 1242. *Glaux Hispanica*, J. B. 2. 341. *Glaux Hispanica Clusii*, Park. Theat. 1095. Raii Hist. 1. 940. *Ciceri sylvestri minori affinis, si non idem*, C. B. P. 347. *Herbe au lait*.

Cette plante croît aux lieux montagneux & remplis de craie: elle est d'usage en Medecine. Dioscoride assure, que ses feuilles étant cuites dans l'eau d'orge, font revenir le lait aux nourrices.

Le *glaux* de Dioscoride est un sujet de dispute pour les Botanistes. Anguillarus, Parkinson & Alpin, veulent que ce soit le *Lotus*. Gesner prétend que c'est l'*Ono-*

trichis; Turner, le *Glaux vulgaris*; Dodonée, Cordus & C. Bauhin, une espece d'une certaine petite plante marine; Lobel, Gérard & Clusius, la plante dont Dioscoride donne la description suivante.

« Le *glaux* a les mêmes feuilles que le *Cytisus*: elles sont « vertes dessus & blanchâtres dessous. Sa racine pousse « cinq à six tiges menues d'une palme de haut. Ses « feuilles sont de couleur de pourpre, & ressemblent à « celles du *leucoium*, excepté qu'elles sont plus petites. » DALE.

L'*Astragalus*, γλυκύφυλλος, de Boerhaave, est le

Glaux vulgaris, Offic. *Glaux vulgaris leguminosa, seu Glycyrrhiza sylvestris*, Park. Theat. 1098. Raii Hist. I. 935. *Glycyrrhiza sylvestris floribus luteo pallescentibus*, C. B. P. 352. *Astragalus luteus perennis procumbens vulgaris seu sylvestris*, Raii Synop. 3. 326. Tourn. Inst. 416. *Fœnum Græcum sylvestre, seu Glycyrrhiza sylvestris quibusdam*, J. B. 2. 330. *Hedysarum Glycyrrhizatum*, Ger. 1056. *Quoad descript.* Emac. 1233.

Cette plante croît dans les haies, parmi les buissons & sur les bords des champs, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles & sa semence sont d'usage, & possedent les mêmes vertus que l'*herbe au lait* de Dioscoride. Buxbeaums écrit, que l'on vend cette plante dans les Boutiques pour le *Galega*. DALE.

Nota. On a appliqué par mégarde au mot *Astragalus* la description que Tournefort donne de cette plante, à l'*Astragalus*, Offic. savoir, que sa racine est douceâtre, astringente, & rougit beaucoup le papier bleu: les feuilles ne le rougissent presque point; elles sont ameres & sentent le sureau; ce qui fait connoître que l'huile fétide se trouve en plus grande quantité dans les feuilles, & qu'elle y enveloppe le sel acre & la terre. Cette plante n'est pas usuelle: cependant il y a des Herboristes à Paris, qui, pour la rétention d'urine & pour la gravelle, font boire avec succès le vin où ses feuilles ont infusé pendant la nuit. TOURNEFORT.

GLAUX, *Chouette*. Voyez *Noctua*.

GLE

GLECHON, γλήχων, ou γλῆχος, *Pouliot*. Voyez *Pulegium*. HIPPOCRATE.

GLECHONITES, γληχωνίτης; épithete du vin qui est imprégné de pouliot. DIOSCORIDE, *Lib. VI. cap.* 5. *c.* 67.

GLENE, Γλήνη; c'est proprement l'orbite de l'œil, ou la prunelle: mais on emploie ce mot pour exprimer une légere impression ou cavité d'un os qui en reçoit un autre. *Cotyle* est aussi une pareille cavité, mais beaucoup plus profonde.

GLENOIDES, *glénoïde*, est l'épithete de deux cavités, ou enfoncemens dans la partie inférieure de la premiere vertebre du cou.

GLEUCINUM, (*oleum*,) γλεύκινον, (ἔλαιον;) est une huile préparée avec l'huile *Omphacinum*, (voyez ce mot,) le juncus, le calamus, le nard celtique, le spatha, l'aspalat, le mélilot, le costus & le moût. On enferme ces drogues dans un vaisseau, que l'on couvre de cosses de raisins après qu'on en a exprimé le suc. On remue ce mélange deux fois par jour pendant un mois, & on en exprime l'huile que l'on réserve pour l'usage.

Cette huile est échauffante, émolliente & relâchante, & bonne par conséquent pour les rigidités & les maladies des parties nerveuses, aussi-bien que pour les affections de l'utérus. Dioscoride la préfere à tous les autres *Acopa*, *Lib. I. cap.* 67.

Aétius, *Tetrab. III. serm.* 4. *cap.* 44. donne la description d'un *gleucinum* beaucoup plus composé.

GLEUCOS, γλεῦκος, *moût*; c'est le suc du raisin qui n'a point encore fermenté.

Vander Linden dit, que ce mot signifie quelquefois un vin fort & violent.

GLEUXIS, γλεῦξις; vin mêlé avec une grande quantité de *sapa* ou *defrutum*.

GLI

GLIS, Offic. Gesn. de Quad. Digit. 550. Aldrov. de Quad. Digit. 409. *Glis Gesneri & aliorum*, Raii Synop. A. 229. *Loir*, *Loirot*, *Liron* ou *Rat velu*.

Sa chair passe pour guérir la boulimie, & sa graisse pour procurer le sommeil quand on s'en frotte la plante des piés. Ses excrémens dissous dans un véhicule convenable, ont la réputation de dissoudre la pierre: ils guérissent l'alopécie quand on les mêle avec du vinaigre & de la rosée du mois de Mai, & qu'on en oint la partie affligée. Ses cendres éclaircissent la vue. DALE.

GLISCHROCHOLOS, γλισχρόχολος, épithete des excrémens qui sont visqueux, & bilieux en même-tems.

GLISCHROS, γλισχρός, *visqueux* ou *gluant*; en latin, *lentus*. Dans le septieme Livre des *Epidémiques* d'Hippocrate, πυρετοὶ γλισχροὶ, sont des fievres lentes, *lentæ febres*.

GLISOMARGO, *craie blanche*. RULAND.

GLO

GLOBULARIA, *globulaire*.

Voici ses caracteres.

Ses fleurons n'ont qu'une seule levre; ils sont découpés en plusieurs parties, attachés chacun à un petit calyce propre, & ils composent une tête sphérique, entourée d'un calyce commun. L'œil ou petit calyce du fleuron se change en une capsule qui contient la semence, & est attachée au placenta commun.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Globularia vulgaris, Tourn. Inst. 467. Boerh. Ind. A. 131. *Globularia*, Offic. *Globularia Monspeliensium, bellis cærulea*, Park. Theat. 529. *Bellis cærulea Monspeliaca*, Ger. 512. Emac. 637. Raii Hist. I. 381. *Bellis cærulea caule folioso*, C. B. P. 262. *Aphyllanthes anguillara, sive globularia bellidi similis*, J. B. 3. 13. *Globulaire*.

On la trouve dans les Jardins des Curieux, & elle fleurit en Eté. Elle est vulnéraire. DALE.

GLOEOS, γλοιός; ordure qu'on emporte de dessus la peau en raclant ou en frotant, après qu'on a fait de l'exercice, ou au sortir du bain. Voyez *Strigmenta*. De-là γλοιώδης, *Strigmentitiosus*.

GLOSSA ou GLOTTA, γλῶσσα ou γλῶττα, *la langue*. Voyez *Lingua*.

GLOSSOCATOCOS, γλωσσοκάτοχος, instrument de Chirurgie, pour abaisser la langue. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap.* 30.

GLOSSOCOMON, γλωσσόκομον, ou GLOSSOCOMION, γλωσσοκόμιον, en terme de Chirurgie, est un instrument fait en maniere de coffre long, dont on se servoit autrefois pour reduire les fractures & les luxations des cuisses & des jambes. Il n'est plus d'usage, Gorræus en donne une figure d'après Oribase, *de Machinamentis*, *cap.* 7.

GLOSSOPETRA, dent pétrifiée de serpent, ou du *canis carcharias*. Voyez *Canis Carcharias*.

GLOTTA. Voyez *Glossa*.

GLOTTIS, γλωττὶς, *la glotte*, ou l'ouverture du larynx par où l'air passe dans la trachée artere.

GLU

GLUMA, petite peau qui couvre le grain.

GLUTÆUS, *Fessier*.

On donne ce nom aux trois muscles qui forment les fesses. Il y a le grand, le moyen, & le petit fessier.

Le grand Fessier.

On l'appelle ainsi, parce qu'il est le plus grand des muscles qui composent les fesses. Ce muscle dont l'origine est large & demi-circulaire, est attaché tout tendineux vers les deux tiers de la partie externe de la crête de l'os des iles, & par derriere par une origine épaisse & charnue à la face postérieure de cette crête, à l'extrémité latérale de l'os sacrum, & à tout l'os du coccyx, aussi-bien qu'à un ligament large compris entre ces deux derniers os & la tubérosité de l'os ischion. Toutes ses fibres charnues s'amassent en maniere de rayons en descendant sur le grand trochanter, & forment ensuite un tendon qui s'attache au-dessous du grand trochanter. Ce tendon est couvert & fortifié par un allongement du *fascia lata*, auquel plusieurs fibres charnues de ce muscle s'attachent aussi. C'est par cet allongement qu'après s'être joint avec le tendon du membraneux, il va embrasser étroitement tous les muscles externes du tibia, comme le tendon externe du biceps fait ceux de l'avant-bras : le tendon s'attache à la ligne apre on raboteuse du fémur, environ quatre travers de doigt au-dessous du grand trochanter.

L'allongement tendineux du *fascia-lata*, sert non-seulement à fortifier son corps charnu, mais ses fibres traversant celles du membraneux à l'endroit où elles couvrent les muscles du tibia, les envelopent plus également, ce qui fortifie leur action. Lorsque ce muscle agit il tire la cuisse directement en haut.

Le moyen Fessier.

Ce muscle est directement situé sous l'origine tendineuse du muscle précédent ; il naît charnu de presque toute la face externe de la crête de l'os des iles, il devient plus fort & plus charnu en descendant, & va s'attacher par un fort tendon à la facette supérieure externe du grand trochanter, en forme de demi-cercle.

Lorsqu'on examine avec soin les différentes suites des fibres qui composent ce muscle, on s'apperçoit qu'il n'est point propre à étendre la cuisse lorsqu'il agit seul, comme on veut le faire croire, mais plutôt à la tourner en dedans. C'est ce dont on s'appercevra sensiblement, si dans le tems de la dissection, on donne ce mouvement à la cuisse ; car la partie antérieure de ce muscle paroîtra visiblement relâchée. Elle s'enfle dans les personnes vivantes, lorsqu'elles tournent la cuisse en dedans, & si en faisant ce mouvement on pose le pouce sur ce muscle, on le sentira racourcir & mouvoir sous la peau. Au reste outre qu'il sert en partie à étendre la cuisse, agissant avec le muscle précedent, il aide encore le muscle membraneux à écarter les jambes.

Le petit Fessier.

Il est entierement placé sous le muscle précédent, & il est aussi petit à son égard, que celui-ci l'est à l'égard du grand *fessier*. Il naît large, charnu & rayonné de la face externe de l'os des iles ; de-là ses fibres charnues descendent partie vers leur insertion tendineuse, & partie vers leur insertion charnue, de même que le premier, à la partie antérieure du bord supérieur du grand trochanter.

Ses fibres sont paralleles à celles du premier, ce qui fait qu'il l'aide dans toutes ses actions, & qu'il sert avec lui à affermir l'articulation du fémur avec les os des iles quand on est debout. COWPER, *Myotomia Reformata*.

GLUTEN, *Colle*. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 101. donne la description suivante de la *colle* & de ses vertus.

La *colle*, que quelques-uns appellent *xylocolla*, ou *taurocolla*, & dont la meilleure nous vient de Rhodes, est faite avec du cuir de bœuf. Elle est blanche & transparente & préférable à la noire.

Etant dissoute dans du vinaigre, elle guérit les dartres vives & la lepre ; mise en infusion dans l'eau chaude, elle prévient les pustules que causent les brûlures, lorsqu'on a soin d'en frotter les parties ; & délayée avec du miel & du vinaigre, elle est excellente pour les plaies.

GLUTIA, les *nates*, c'est le nom qu'on donne à deux petites protubérances du cerveau. Voyez *Caput*.

GLUTINATIO, le même qu'*Agglutinatio*.

GLUTOS, γλουτὸς, *les fesses*.

GLUTTUPATENS, est une épithete que L. Sérénus Samonicus donne à l'*estomac*.

GLY

GLYCYRRHIZA, *la réglisse*.

Voici ses caracteres.

Sa gousse est courte, unicapsulaire & remplie de semences qui ont la figure d'un rein. Ses feuilles sont attachées deux à deux à une côte terminée par une seule feuille.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, qui sont

1. *Glycyrrhiza ; siliquosa, vel Germanica*. C. B. P. 352. Tourn. Inst. 389. Boerh. Ind. A. 2. 47. *Glycyrrhiza, liquiritia*. Offic. *Glycyrrhiza vulgaris*. Germ. Emac. 1302. Raii Hist. 1. 910. Synop. 3. 324. *Glycyrrhiza radice repente, vulgaris Germanica*. J. B. 2. 328. *Glycyrrhiza siliquosa vulgaris*. Park. Theat. 1098. *Réglisse*.

Les racines de la *réglisse* sont longues, de couleur foncée par dehors, & d'un jaune verdâtre en dedans, fermes & pliantes, avec un petit nombre de nœuds. Elles sont remplies d'un suc extremement doux. Elles poussent au printems des tiges longues, cannelées, hautes de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont alternes, très-larges, composées de huit ou dix ailes doubles & terminées par une seule feuille. Elles sont de figure ovale & gluantes. Il sort d'entre les aisselles des feuilles, vers les extrémités des branches, après que la racine a demeure quelque-tems dans la terre, de petites fleurs bleues, légumineuses, disposées en épis, auxquelles succedent des petites gousses relevées, remplies de semences. On la cultive communément dans les jardins & dans les champs, & elle fleurit au mois d'Août.

Les racines de la *réglisse* sont seules d'usage en Medecine. Elles sont pectorales & d'un grand usage dans les maladies des poumons, comme la toux, la difficulté de respirer. Elles adoucissent les particules acrimonieuses qui irritent la trachée-artere, qui rendent la voix rauque, & causent des ardeurs de poitrine. Elles sont bonnes aussi dans les affections néphrétiques, comme le calcul, la gravelle, la suppression & l'ardeur d'urine, & pour les ulceres des reins. On vend deux sortes de sucs épaissis de *réglisse* dans les boutiques ; l'un est fait en Angleterre, avec la décoction des racines & de la pulpe de prunes, en forme de petites boules : l'autre nous vient de Tortose, Ville de Catalogne, en gros morceaux luisans & fragiles, enveloppés dans des feuilles de laurier.

On le prépare de la maniere suivante.

On fait d'abord sécher la *réglisse*, & on la met bouillir dans l'eau, après l'avoir coupée par petits morceaux. On filtre cette décoction & on la fait évaporer jusqu'à consistance d'extrait, & c'est ce qu'on appelle un suc épaissi.

Ce suc est émollient & consolidant, bon pour la toux, & pour faciliter l'expectoration, à cause que les parties visqueuses qu'il contient émoussent l'acreté des sels. on doit le donner en petite quantité souvent répétée, parce qu'autrement il est fort désagréable. DALE. GEOFFROY.

On cultive la *réglisse* en Angleterre, à Pomfret, dans l'Yorkshire, & à Worksop, dans le Nottinghamshire. On préfere celle du pays à celle qui vient de dehors. Les feuilles & les tiges meurent tous les hivers, & elles se renouvellent au printems. Tragus préfere sa racine & son suc au sucre. Tont le monde sait, dit cet Auteur, que les choses ameres & le sucre excitent la soif, au lieu que cette racine l'appaise par son suc. L'écorce, dit Dodonée, a quelque peu d'amertume, & possede une qualité plus chaude que les autres parties, ce qui fait qu'on doit la racler. Mais C. Hoffman dit que cette précantion est inutile, parce que cette amertume est dans l'intérieur de la racine, augmente en bouillant, de même que dans les autres substances douces, & lui donne une qualité déterfive.

La *réglisse* cuite dans l'eau avec un peu de canelle, sert à quelques-uns de boisson ordinaire, & n'enivre pas moins que la biere, après qu'elle a fermenté. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Glycyrrhiza, capite echinato*. C. B. P. 362. Tourn. Inst. 389. Boerh. Ind. A. 2. 47. *Radix dulcis*. Offic. *Glycyrrhiza echinata*. Park. Theat. 1099. Raii Hist. 1. 914. *Glycyrrhiza echinata Dioscoridis*. Ger. 1119. Emac. 1302. *Glycyrrhiza echinata Dioscoridis non repens*. J. B. 3. 327.

On la cultive dans les jardins. Sa racine est d'usage, & possede les mêmes vertus que la *réglisse* ordinaire. Etant pulvérisée, elle est propre, comme Dioscoride nous l'assure, pour saupoudrer le *pterygium*. DALE.

3. *Glycyrrhiza, Orientalis, filiquis hirsutissimis*. T. C. 26. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 47.

GLYCYS, γλυκύς. Quand on se sert de ce mot relativement au gout, il signifie *doux*; & *bénin*, quand on l'applique aux humeurs.

GLYCYSIDE, γλυκυσίδη, *pivoine*; est une plante qu'Hippocrate & Dioscoride recommandent beaucoup dans les maladies auxquelles les femmes sont sujettes. Voyez *Pæonia*.

GLYXIS. Voyez *Gleuxis*.

G N A

GNAPHALIUM, *Herbe à cotton; immortelle.*

Voici ses caracteres.

Elle a des feuilles cotoneuses, & l'apparence de l'*herbe-à-cotton*; son calyce est demi-sphérique & écailleux; les fleurons sont en tuyaux, découpés en cinq parties, & entremêlés de petites feuilles; les semences sont enfermées dans une coeffe ou enveloppe assez ferme.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est

GNAPHALIUM, *Maritimum*. C. B. P. 263. Raii Hist. 1. 294. Synop. 3. 18. Tourn. Inst. 461. Boerh. Ind. A. 119. *Gnaphalium maritimum multis*. J. B. 3. 157. *Gnaphalium marinum*. Ger. 516. Emac. 640. *Gnaphalium marinum, seu cotonaria*. Park. Theat. 687. *Polium Gnaphalodes*. Alp. Exot. 146. Tourn. Voy. 1. 21.

Lemery dit qu'elle est déterfive, dessiccative & fort astringente.

GNAPHALIUM, est aussi le nom de l'*herbe à cotton*, voyez *Filago*; & de plusieurs especes d'*helichrysum*. C'est aussi un des noms du *Gnaphalodes*.

GNAPHALODES.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont composées de plusieurs fleurons. Elles sont dans quelques-unes de ses especes sans pétales, mâles, & de la figure d'un disque. L'ovaire consiste en plusieurs embryons disposés circulairement & portés par les fleurons, & se change en un fruit à aigrette, rempli de semences oblongues.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est la

Gnaphaloides, Lusitanica. T. 439.

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

GNATHOS, γνάθος; signifie quelquefois la joue entiere, & quelquefois seulement sa partie inférieure qui est entre la commissure des levres & l'oreille, que les Latins appellent *Bucca*; on s'en sert aussi pour exprimer la mâchoire supérieure, ou les os qui la composent.

G N E.

GNESIUS, γνήσιος, *légitime* ou *naturel*. Hippocrate donne souvent cette épithete aux maladies: on l'applique aussi aux sueurs.

G N I.

GNIDIA GRANA. Voyez *Cnidia*.

G O A.

GOACONEZ, est le nom d'un grand arbre de l'Amérique, qui donne une espece de baume appellé *Balsamum purius*, Monard, *Balsamum album*, Park. *Americanum*. C. B. RAII, *Hist. Plant.*

GOAN, est le nom d'un arbre qui croît en Perse auprès d'Ormus, avec les cendres duquel on fait une espece de tuthie, ou d'antispodium. Voyez *Antispoda*.

G O B.

GOBIUS, *Goujon*.

Il y a deux especes de *Goujon*, l'un de mer & l'autre de riviere. Celle de mer se divise encore en deux autres, dont l'une est blanche, & l'autre noire. Elles sont toutes deux de bon goût: la blanche l'emporte cependant sur la noire. Le *Goujon* de mer & celui de riviere doivent être choisis longs, menus; le plus gros *Goujon* est ordinairement œuvé, & n'a pas à beaucoup près une saveur si agréable que le petit.

Le *Goujon* nourrit médiocrement; il produit un bon suc, se digere facilement & excite l'urine. Plusieurs Auteurs assurent qu'on peut en permettre l'usage aux personnes convalescentes.

Il ne produit de mauvais effets qu'autant qu'on en use immodérément.

Il contient beaucoup de sel volatil, & médiocrement de phlegme & d'huile.

Il convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament.

La chair du *Goujon* est molle, peu resserrée en ses parties, & peu chargée d'humeurs grossieres & visqueuses : c'est pourquoi ce poisson est facile à digérer, & d'une saveur agréable. Lemery, *Traité des Alimens.*

On distingue le *Goujon* de la maniere suivante.

Gobius niger. Offic. Rondel. de Pisc. 1. 200. Jonſ. de Pisc. 35. Gesn. de Aquat. 395. Aldrov. de Pisc. 97. *Gobius niger Rondeletii.* Raii Ichth. 106. Ejusd. Synop. Pisc. 76. *Gobius marinus.* Charlt. de Pisc. 15. *Gobius marinus niger.* Bellon. de Aquat. 233. *Gobius, vel Gobius niger,* Sconef. Ichth. *Goujon de mer.*

On le prend parmi les rochers, le long du rivage de la mer : grillé & mangé avec du sel, il guérit la dyssenterie, la lienterie & le tenesme. Sim. Sethi.

Si l'on enferme du *Goujon* frais dans le ventricule d'un cochon, ou dans la mulette d'un veau, & qu'on le fasse bouillir ensuite dans douze chopines d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à deux, qu'on en exprime la liqueur, & qu'on la laisse refroidir en plein air, elle purgera par bas, si on la boit sans aucun trouble. Ce poisson appliqué en forme de cataplasme, est bon contre la morsure des chiens & des serpens. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 32.

G O M.

GOMPHIASIS ; γομφίασις ; est un mot dont Dioscoride se sert *L. II. c.* 63. & qui signifie, à ce que prétendent les Commentateurs, une douleur dans les dents molaires. Castelli croit qu'il signifie une vacillation des dents.

GOMPHIOI, γόμφιοι, *les dents molaires.*

GOMPHOSIS, γόμφωσις, ou GOMPHOMA, de γόμφος, un clou ; espece d'articulation particuliere aux dents. Voyez *Articulatio.*

G O N.

GONAGRA, de γονὺ, *genou*, & ἄγρα, *proye*, *capture* ; goutte qui attaque les genoux.

GONANDINA *Brasiliensibus*, Marcgr ; est le nom d'un grand arbre qui croît dans le Bresil. Ray, *Hist. Plant.*

GONE, γονὴ, *la semence* ; ce mot signifie aussi dans Hippocrate les parties ou organes de la génération, sur-tout celles des femmes, ou l'utérus.

GONGRONA, γογγρώνη, de γόγγρος, tubercule rond qui se forme sur le tronc des arbres ; tumeur dure & ronde des parties nerveuses, mais particuliérement le bronchocele. Voyez *Bronchocele.*

GONGYLIS, *la racine du Navet.*

GONGYLION, *une pilule.*

GONIMOS, γόνιμος ; est une épithete qu'Hippocrate donne souvent aux jours, pour signifier qu'ils sont impairs & critiques ; elle signifie encore *prolifique*, *vital & naturel.*

GONIOSIS, *goniosis*, de *gonia*, *un angle* ; est une espece de pouls auquel Archigene a donné ce nom avec assez de raison. Son battement, dit Galien, ne se fait point sentir dans toute la circonférence de l'artere, mais seulement dans un de ses angles, comme si l'artere, au lieu d'être circulaire formoit le sommet d'un triangle. La cause de ce pouls, doit être attribuée à l'imbécilité de la faculté vitale, qui la rend incapable d'élever l'artere autant qu'il le faudroit.

GONOIDES, γονοειδὴς, de γονὴ, *semence*, & εἶδος, *forme*, qui ressemble à la semence. Hippocrate dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, donne cette épithete aux excrémens du bas-ventre & aux matieres contenues dans l'urine, lorsqu'on y remarque quelque chose qui approche de la matiere séminale.

GONORRHÆA, de γόνος, *semence*, & ῥέω, *coulers Gonorrhée*, flux ou écoulement involontaire de semence. Les Auteurs font mention de trois especes de *Gonorrhée.* La premiere est une *Gonorrhée* simple, ou un écoulement continuel d'humeur séminale & lymphatique, sans aucune virulence. La seconde, est une *Gonorrhée* virulente ou vénérienne, que l'on appelle ainsi, quoiqu'improprement, à cause qu'elle ressemble à la précédente. La troisieme, est un écoulement involontaire d'une liqueur visqueuse, blanche ou blanchâtre par l'urethre, occasionné par une *Gonorrhée* vénérienne qui a été mal traitée, ou par le grand nombre de *Gonorrhées* vénériennes dont on a été attaqué.

Voici la description qu'Aretée donne de la *Gonorrhée* simple.

La *Gonorrhée* n'est point une maladie mortelle, mais elle est aussi incommode qu'indécente ; car lorsque la maladie & le relâchement affectent les humeurs & les parties de la génération, il en résulte un écoulement continuel de semence, qui ne cesse point, lors même qu'on dort, & qui continue soit que le malade dorme ou veille, sans qu'il s'en apperçoive.

Les femmes sont aussi sujettes à cette maladie ; cet écoulement leur procure quelque plaisir, au lieu que les hommes n'en ont aucun. La matiere de l'écoulement est une substance humide, ténue, froide, sans couleur & inféconde ; car comment est-il possible que la nature ainsi refroidie, puisse fournir un suc prolifique? Les jeunes gens qui sont affectés de cette maladie, deviennent mous, & languissans, stupides, pesants, taciturnes, foibles, ridés, inactifs, pâles, blancs, efféminés ; ils perdent l'appétit, ils sentent un froid & une pésanteur dans les membres, un engourdissement dans les jambes, une foiblesse & une nonchalance qui les rend incapables d'agir. Cette maladie est dans quelques sujets l'avantcoureur de la paralysie ; car les nerfs ne peuvent que s'affoiblir extremement lorsque la nature & le principe génératif sont refroidis ; c'est la sémence qui nous rend hommes, vifs, robustes, velus, hardis, courageux, qui nous donne une voix forte & nous rend capables de former & d'exécuter les plus grandes entreprises. Les hommes sont une preuve de ce que j'avance ; au lieu que ceux qui sont dépourvus de semence, sont ridés & foibles, ont la voix grêle, n'ont ni poil ni barbe, & sont efféminés : tels sont les Eunuques. L'homme qui conserve sa semence est hardi, courageux & très-fort, comme on en voit la preuve dans les athletes qui se privent du commerce des femmes. Ceux qui étoient naturellement plus robustes que d'autres, deviennent par leur intempérance beaucoup plus foibles que ceux qui étoient naturellement tels ; au lieu que ceux qui étoient nés foibles, acquierent par leur tempérance une force supérieure à celle des personnes les plus robustes ; car rien ne rend un animal plus fort que la liqueur séminale, qui est par conséquent d'une extreme importance pour la santé, la force & le courage, aussi-bien que pour la procréation : le priapisme dégénere ordinairement en *Gonorrhée.* Aretée, *de Caus. & Sign. Chron. Morb. Lib. II. c.* 5.

On pourroit composer un volume entier sur la *Gonorrhée* : mais comme j'ai dessein de traiter cette matiere d'une façon aussi brieve qu'instructive : je me contenterai de rapporter les sentimens de quelques-uns des Auteurs les plus célebres qui ont écrit sur ce sujet.

On peut mettre au nombre des maladies qui naissent de l'atonie des parties solides, la *Gonorrhée*, qui est un écoulement involontaire de semence, & d'une liqueur qui lui ressemble, occasionné par le trop grand relâchement des vaisseaux spermatiques, & des parties qui leur sont contiguës.

La *Gonorrhée* differe de la pollution nocturne, dans laquelle, à l'occasion de songes lascifs, on rend pendant

dant la nuit avec quelque sentiment de plaisir; dans des intervales tantôt plus longs, & tantôt plus courts, une quantité considérable, une ou deux dragmes, par exemple, de liqueur séminale, pure ou mêlée avec une sérosité chyleuse; le même accident arrive durant le jour à la vûe d'une belle femme, ou après qu'on a été à cheval, à cause du relâchement & de l'irritation des vésicules séminales ou des prostates.

On distingue la *Gonorrhée* en bénigne ou simple, & en maligne; & la derniere consiste dans un écoulement de matiere de différentes couleurs, accompagné d'ardeur & d'ulcération; & dans les malades scorbutiques ou cacochymiques, aussi-bien que dans ceux qui sont affligés du calcul, de douleur en rendant l'urine, qui dans ces sortes de malades possede une qualité acrimonieuse. Dans la *Gonorrhée* bénigne ou simple, il se fait un écoulement d'une liqueur blanchâtre, d'une seule couleur, sans cuisson, sans douleur, sans ardeur ou ulcération; & cette espece a beaucoup de ressemblance avec les fleurs blanches des femmes qui consistent dans l'écoulement d'une matiere chyleuse, qui a été séparée par les glandes de l'utérus. Massarias, dans son quatrieme Livre, nous fait part de son sentiment sur ce sujet en ces termes:

« Ces Medecins se trompent, selon moi, qui croyent « que leurs malades ont un flux de semence, puis« qu'ils sont au contraire affligés d'un écoulement de « quelqu'autre matiere récrémentitielle; car on ob« serve que cette maladie dure quelquefois plusieurs « années, de sorte que si la matiere évacuée étoit de « véritable semence, les malades tomberoient infail« liblement dans la consomption, de même que ceux « qui font un trop grand usage des femmes; ce qui « pourtant n'arrive point. »

Cette espece de *gonorrhée* dont parle Massarias continue très-long-tems, & l'on a vu des *gonorrhées* bénignes & malignes, qui ont duré plusieurs années. Bartholin, *Hist.* 36. *Cent.* 2. & *Anat. Lib. I. cap.* 23. parle de deux hommes, dont l'un fut affligé pendant dix ans, & l'autre pendant treize ans, d'une *gonorrhée* dont on ignoroit l'espece. Le premier avoit extremement maigri, mais tous deux avoient d'ailleurs tous les signes d'une santé parfaite.

Il y a aussi une *gonorrhée* virulente qui naît de la contagion vénérienne, & du commerce que l'on a avec des femmes de mauvaise vie. Certe espece de maladie se manifeste, non-seulement par l'écoulement d'une matiere de différentes couleurs & de différente consistance, mais encore par une foiblesse assez grande. Lorsqu'on néglige d'y remédier, elle est accompagnée de l'enflure des testicules & des glandes inguinales, d'ulceres inflammatoires du gland & du prépuce, & de la courbure de la verge; on rend aussi quelquefois une urine remplie de filamens qui ressemblent à de petits vers. Lorsque la maladie devient virulente & opiniâtre, ou qu'on la traite mal, le virus s'insinue dans les vaisseaux lymphatiques, & affecte la partie la plus subtile & la plus fluide du sang. La vérole commence dès-lors à se manifester par des douleurs lancinantes dans la tête & dans les articulations, qui deviennent presque insupportables pendant la nuit, par des ulceres dans la gorge, par la carie des os du nez, par des pustules dans les jambes qui tiennent du cancer, par la maigreur de tout le corps, par la pâleur du visage, par l'enfoncement des yeux, & par des duretés tophaceuses.

Voilà les symptomes qui accompagnent ou qui suivent cette maladie: mais il est bon d'entrer dans un plus grand détail. Quand on a eu commerce avec une femme gâtée, on s'apperçoit d'un léger écoulement de semence, qui augmente le troisieme, le quatrieme jour, aussi-bien que les suivans. Le gland commence à se couvrir d'une espece de semence ténue, & ensuite d'une espece d'ordure blanchâtre, & l'on trouve des taches sur la chemise du malade. La matiere que l'on rend est d'abord blanchâtre, mais lorsque l'évacuation continue, elle devient jaunâtre, & ensuite verdâtre. On sent en urinant une ardeur & une douleur insupportable; premierement, dans le gland; ensuite autour de la racine de l'urethre, & enfin dans toute son étendue. Le malade sent quelquefois une envie continuelle d'uriner, quelquefois aussi il ne rend son urine qu'avec peine, à cause de la tension de la verge qui est si grande pendant la nuit, qu'elle y cause de la douleur & l'oblige à se courber. Le malade est outre cela si porté au coït, qu'il ne s'en abstient qu'avec beaucoup de peine; il se forme aussi très-souvent des ulceres sanieux sur le gland & sur le prépuce.

De Graaf, dans son Traité, *de Virorum organis generationi dicatis*, établit le siége de la *gonorrhée* dans les prostates; & Vesale, dans le vingtieme Chapitre de son cinquieme Livre, rapporte, qu'ayant disséqué un criminel, qui avoit eu avant sa mort un flux involontaire de semence, il trouva tous les vaisseaux, ceux principalement qui vont des testicules aux circonvolutions des vaisseaux déférens, extremement lâches & dilatés, ce qui l'oblige à placer le siége de certe maladie dans cet endroit. Des raisons assez importantes me font croire que le véritable siége de cette maladie, est dons la tunique interne de l'urethre, qui, suivant les découvertes de Cowper & de Littre, est munie d'une grande quantité de glandes. Il est vrai pourtant que la *gonorrhée* virulente, affecte quelquefois les prostates & les vésicules séminales. C'est ce dont on est suffisamment convaincu, par les dissections de ceux qui avoient été long-tems affligés de cette maladie, car on a trouvé leurs prostates calleuses, skirrheuses, & quelquefois ulcérées.

Dans les femmes qui sont affectées de cette maladie, on trouve des petits ulceres dans les corps glanduleux, ou dans la partie où les lacunes sont situées, autour & à l'endroit où finit le conduit urinaire. De Graaf nous apprend dans son Traité *de Mulierum organis generationi dicatis*, qu'ayant disséqué le corps d'une femme qui avoit eu cette maladie, il trouva le corps glanduleux, ou les prostates situées autour de l'urethre affectées, quoique l'utérus & le vagin fussent dans leur état naturel. On voit par-là comment un enfant peut naître d'une femme incommodée de cette maladie, sans en être lui-même affecté. Palmarius est cependant d'une opinion contraire, & prétend, dans le neuvieme chapitre de son Traité de *Lue Venerea*, que le col de la vessie est le siége de cette maladie, à cause qu'il trouva un ulcere dans cet endroit, qui rendit pendant tout le tems que la malade vécut, une matiere purulente, pareille à celle qui dans les *gonorrhées* opiniâtres, s'écoule des prostates par l'urethre. Il est bon au reste de remarquer que cette maladie ne fait pas de si grands ravages dans les femmes que dans les hommes, car les premieres peuvent vivre long-tems avec, au lieu qu'elle devient funeste aux seconds, lorsqu'ils négligent d'y apporter du remede.

La cause de la *gonorrhée* virulente, est un virus qui passe de la femme qui est attaquée de la même maladie ou de la vérole, premierement, sur les parties génitales de l'homme, & ensuite par les pores dans la lymphe ou dans la liqueur séminale, dont il détruit la température & le mêlange naturel, en la corrompant & en la rendant caustique & corrosive. De-là naissent l'ardeur, l'enflure, l'inflammation, & l'ulcération des parties génitales; il n'y a d'abord que le gland d'affecté, parce que ses pores se trouvant ouverts dans le coït, donnent le moyen au virus de s'y insinuer. Lors donc qu'on differe d'y remédier, il se communique aux glandes de l'urethre, ensuite aux prostates qui sont spongieuses, & enfin aux vésicules séminales. Lorsque la lymphe infectée passe dans les glandes inguinales par les vaisseaux lymphatiques, qui vont, ainsi que Cowper l'a fait voir, du prépuce à l'aîne, il s'y forme un bubon vénérien, qui est une espece de tumeur

dure & indolente dans ses commencemens. Si le siége de la *gonorrhée* est plus profond, & qu'il survienne une inflammation vers l'origine de l'urethre, où les vésicules séminales déchargent ordinairement la liqueur séminale, les vaisseaux sont tellement comprimés par cette tumeur, que ce fluide n'y peut plus passer, ce qui fait enfler les testicules.

Pour comprendre parfaitement la nature de la *gonorrhée* bénigne, il faut avoir égard à la semence même, aussi-bien qu'au ton des vaisseaux, qui est ordinairement foible & languissant. On sait par expérience, que la plénitude de semence qu'occasionne la bonne chere dans les personnes qui vivent dans le célibat, produit souvent une *gonorrhée*; & que cette maladie peut être causée par l'acrimonie de cette liqueur dans les sujets cacochymiques, scorbutiques, ou arthritiques. Il n'est pas moins certain qu'elle peut aussi venir de l'atonie des vaisseaux spermatiques; car toutes les causes capables d'affoiblir ces vaisseaux, dont les plus considérables sont la trop grande profusion de semence, soit par le coït trop fréquent, une pollution volontaire ou involontaire, & par une *gonorrhée* virulente qui a précédé, disposent à une *gonorrhée* bénigne, surtout dans les personnes qui sont naturellement foibles ou d'un tempérament phlegmatique.

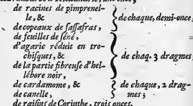
Il est aisé de guérir les deux especes de *gonorrhées* dont nous venons de parler lorsqu'elles sont récentes, pourvu qu'on use de remedes convenables. Lors, au contraire, qu'on leur laisse faire des progrès, & qu'elles sont accompagnées de symptomes violens, on ne les dissipe qu'avec beaucoup de peine, & elles peuvent non-seulement rendre un homme impuissant, mais encore le faire tomber dans la suite du tems dans la cachexie & dans la phthisie. A l'égard de la *gonorrhée* virulente, il est bon de savoir que plus le virus est abondant, plus aussi la maladie est violente & obstinée. Il est rare cependant qu'elle dégénere en vérole, à moins qu'on ne l'arrête à contre-tems, par l'usage externe ou interne des sudorifiques & des astringens; car pour lors elle ne manque pas d'être aussi-tôt suivie de bubons, de tumeurs du scrotum & des testicules, de caroncules de l'urethre, & de plusieurs autres symptomes terribles qui annoncent la vérole. Plus l'écoulement est régulier, plus les symptomes sont bénins. Mais c'est un mauvais signe, lorsqu'il est en petite quantité, l'urine extremement fétide, & la matiere verte ou jaunâtre. C'est un signe que le mal a diminué, lorsque la contraction douloureuse de la verge dans l'érection & la dysurie cessent, que le malade commence à reprendre ses forces & une meilleure couleur que celle qu'il avoit auparavant : c'est encore un signe que la *gonorrhée* se guérit, lorsqu'en pressant la verge il en sort une ou deux gouttes de liqueur ténue & limpide, semblable au blanc d'œuf. La *gonorrhée* bénigne dure pour l'ordinaire très-long-tems, & donne beaucoup de peine au Medecin : mais elle est encore plus opiniâtre lorsquelle succéde à une *gonorrhée* virulente, comme il arrive souvent. Cette maladie varie suivant les différentes constitutions des malades; par exemple, elle afflige long-tems ceux qui sont d'un tempérament phlegmatique, ou qui dans leur jeunesse ont été sujets aux catarrhes ou à la diarthée; car comme les fibres de ces sortes de personnes sont naturellement lâches, il en résulte un défaut d'élasticité dans les parties, qui rend la maladie beaucoup plus durable pour eux que pour les autres dont les fibres sont plus fortes.

Comme les causes de ces deux especes de *gonorrhée* different manifestement entr'elles, il s'ensuit que ces maladies elles-mêmes veulent être traitées différemment, ce qui nous oblige à les examiner chacune à part. La cure de la *gonorrhée* bénigne est extremement difficile, comme on l'a déja observé, & la raison en est, que les humeurs impures affluent de toutes les parties du corps sur celles par où se fait l'écoulement, ce qui acheve de les affoiblir & de détruire entierement leur ton. D'ailleurs, comme les parties de la génération que cette maladie affecte, sont entiérement composées de nerfs & de tuniques nervenses, il est extremement difficile que les remedes puissent les pénétrer.

Il faut dans la cure de cette maladie obstinée satisfaire aux intentions suivantes.

1. Evacuer & détourner de la partie affectée, par le moyen des purgatifs convenables, la sérosité impure qui surcharge le corps, supposé qu'il y en ait.
2. Fortifier les parties qui sont trop flasques & trop relâchées par des corroboratifs externes & internes.

On satisfait à la premiere de ces intentions par des purgatifs qui operent en deux manieres, par les pilules balsamiques de Bécher, & par celles de Stahl, qui sont non-seulement purgatives, mais encore extremement corroborantes. J'ai souvent prescrit avec succès l'infusion laxative suivante.


Prenez *rhubarbe d'Alexandrie, une once*;
de racines de pimprenelle, &
de copeaux de sassafras, } *de chaque, demi-once*;
de feuilles de séné,
d'agaric réduit en trochisques, &
de la partie fibreuse d'hellébore noir, } *de chaq.* 3 *dragmes*;
de cardamome, &
de canelle, } *de chaque*, 2 *dragmes*;
de raisins de Corinthe, trois onces.

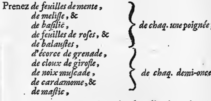
Mêlez ces drogues, & faites-les infuser dans deux chopines de vin du Rhin, dont on prendra la quatrieme partie pour dose.

Il faut pour satisfaire à la seconde intention, donner tous les matins pendant huit jours au malade la poudre qui suit.

Prenez *d'os de seche, une once*;
de corail rouge,
de succin,
spécies de Hyacintho, &
d'écorce de cascarille, } *de chaque*, 2 *dragmes*;

Faites-en une poudre, dont vous donnez une dragme matin & soir au malade dans de la tisane d'orge préparée avec quelques amandes.

Je serois d'avis qu'on appliquât en même-tems sur la région du pubis & du périnée l'épitheme suivant, surtout pendant la nuit.


Prenez *de feuilles de mente*,
de melisse, &
de basilic,
de feuilles de roses, &
de balaustes, } *de chaq. une poignée*;
d'écorce de grenade,
de cloux de girofle,
de noix muscade,
de cardamome, &
de mastic, } *de chaq. demi-once*.

Mêlez ces drogues, & faites-les bouillir dans du vin rouge, après les avoir enfermées dans un sachet.

Ces mesures doivent être secondées par un régime exact : il faut donc que le malade s'abstienne avec soin de tous les alimens où il entre du poivre, des substances aromatiques & salines, de l'usage immodéré du vin & de la biere : il doit aussi fuir le commerce des femmes, éviter tout mouvement violent, & n'aller ni à cheval, ni en carosse.

Rien n'eſt meilleur pour lui que les bouillons préparés avec l'avoine, & réduits en émulſion avec des jaunes d'œufs, des amandes douces & des piſtaches, parce qu'ils corrigent l'acrimonie de la lymphe ſaline. Sa boiſſon ordinaire doit être le petit lait, ou une décoction préparée avec la racine de vipérine, la racine de ſquine, le ſandal rouge, la rapure de ſaſſafras, la régliſſe & les raiſins ſecs.

Suppoſé que ces remedes ne produiſent aucun effet, je preſcris ordinairement des bains compoſés avec des plantes nervines & corroborantes, telles que l'aurone, la marjolaine, la mente, l'hyſope, l'origan, le thym, le romarin & autres plantes ſemblables. Je fais mettre le malade au lit au ſortir du bain, & je tâche de le faire ſuer. J'ai ſouvent ordonné avec ſuccès les eaux de Lauchſtad en forme de bain pendant quelques ſemaines; car elles ſont extremement propres pour fortifier les parties relâchées, à cauſe du ſafran de mars extremement ſubtil qu'elles contiennent.

Cette méthode eſt excellente pour remédier aux pollutions nocturnes qui affoibliſſent le corps par leur violence : on doit ſeulement faire un uſage moins fréquent des purgatifs ; & ſuppoſé qu'il ſoit beſoin de purger le malade, on peut ſatisfaire à cette intention avec les préparations de rhubarbe & les raiſins ſecs. Je ſerois d'avis dans ces ſortes de cas, que l'on joignît aux remedes précédens l'application de l'emplâtre ſuivante ſur la région des lombes, ou ſur l'épine du dos près de cette partie.

Prenez *de l'emplâtre de fray de grenouille*, (voyez *Rana*,) *deux onces* ;
de ſucre de Saturne, & *d'alun brûlé*, } *de chaque*, 2 *dragmes* ;
de camphre, & *d'huile de bois de Rhodes*, } *de chaque, demi-dragme*.

Mêlez & appliquez de la maniere ordinaire.

Les bains froids ont ſouvent produit de très-bons effets dans cette maladie : mais il faut auparavant préparer le corps, & voir ſi leur uſage n'eſt point contr'indiqué par une pléthore, une cacochymie ou une grande foibleſſe. Le malade doit s'affeoir deux fois par jour, le matin & ſur les quatre heures du ſoir, dans de l'eau de riviere, ou, ce qui vaut encore mieux, dans celle de Lauchſtad. Il doit enſuite ſe mettre au lit pour quelque tems, & boire quelques taſſes d'une infuſion vulnéraire. Le corps ſe trouve fortifié par ce moyen d'une maniere extraordinaire, la tranſpiration augmente au point de ſe changer en ſueur, & il ſe fait une dérivation des humeurs qui s'étoient jettées ſur la partie affectée.

La cure de la *gonorrhée* virulente n'eſt pas difficile au commencement, lorſqu'on s'y prend comme il faut : mais elle le devient lorſque la maladie a été maltraitée avec des aſtringens, ce qui eſt aſſez la coutume des Empyriques ; de ſorte qu'il eſt ſouvent plus aiſé de guérir une pareille *gonorrhée* qu'une vérole univerſelle. Je crois que la meilleure méthode que l'on peut employer, conſiſte à chaſſer du corps, le plutôt qu'il eſt poſſible, le virus vénérien qui a pénétré dans les parties de la génération, & qui eſt d'une nature acre, cauſtique & putréfiante. Lors donc que les parties deſtinées à la conſervation & à l'excrétion de la liqueur ſéminale, ſont relâchées, corrodées ou ulcérées par la matiere virulente, il faut les déterger, les conſolider & les fortifier, pour empêcher que les humeurs ne s'y portent à l'avenir en trop grande quantité.

Puis donc que le premier pas que le Medecin doit faire conſiſte à chaſſer avec toute la promptitude poſſible le virus vénérien, pour prévenir ſes mauvais effets, je crois qu'il convient d'employer les alexipharmaques, & d'uſer d'un régime ſudorifique, immédiatement après qu'on a eu commerce avec une femme gâtée. Je me ſers pour cet effet d'une eſſenſe compoſée de portions égales d'eſprit de corne de cerf, d'eſprit de ſuccin & d'eſſence béſoardique, dont on peut prendre ſoixante gouttes tous les matins dans une infuſion de ſcordium, de ſcabieuſe & de rue de chevre. Mais il faut que le malade reſte au lit pendant une heure, afin de ſuer. La poudre diaphorétique ſuivante n'eſt pas moins efficace.

Prenez *de poudre béſoardique, deux dragmes* ;
de béſoard minéral, & *de régule médicinal d'antimoine*, } *de chaque, demi-dragme* ;
de nitre, quinze grains ;
de camphre, quatre grains.

Faites-en une poudre que vous diviſerez en quatre doſes, pour en prendre pendant trois ou quatre jours en ſe couchant.

Je me ſers ordinairement à l'extérieur pour diſcuter le venin qui s'eſt inſinué dans les parties génitales, de l'eau d'arquebuſade, (voyez *Aqua*,) dont j'augmente la force avec l'eſſence de ſuccin & l'eſprit de vin camphré. On trempe un linge dans cette préparation, & on l'applique ſur la verge, ſur la région du pubis, & ſur le périnée, même durant la ſueur.

Si le virus a pénétré plus avant, & qu'il ait occaſionné en s'inſinuant dans les parties une *gonorrhée* virulente accompagnée d'ardeur, de douleur & d'ulcération, le Medecin doit employer tous ſes ſoins pour l'évacuer par des remedes propres à corriger & à diſcuter la matiere peccante. On peut mettre au rang des remedes qui ſatisfont à cette intention, les purgatifs avec le mercure doux, qui a la vertu de corriger l'acrimonie cauſtique, de réſoudre & d'évacuer les viſcoſités. On le mêle commodément avec une égale quantité d'extrait de rhubarbe, ou quand on le deſtine pour des malades qui ont beaucoup de ſéroſités, avec égale quantité d'extrait panchymagogue de Crollius, & on le réduit en forme de pilules, avec le baume de Copaü ou avec celui du Pérou. On prend un ſcrupule ou demi-dragme de ces pilules de deux jours l'un, juſqu'à ce que l'ardeur d'urine ſoit appaiſée, & que la matiere verdâtre ou jaunâtre ait pris une meilleure couleur. On ſatisfait encore à la même intention avec les pilules ſuivantes.

Prenez *de la meilleure gomme ammoniaque*,
de ſagapenum,
d'extrait d'hellébore noir,
de trochiſques alhandal,
de mercure doux,
de réſine de gayac, &
de baume de Copaü, } *de chaque, une dragme* ;

Faites-en une maſſe de pilules du poids d'un ſcrupule chacune, que l'on prendra pendant trois jours conſécutifs le matin ou le ſoir.

On peut enſuite donner au malade pendant deux jours, ſurtout s'il eſt d'une conſtitution phlegmatique, les alexipharmaques dont j'ai parlé ci-deſſus; on y joindra les pilules, & on le fera ſuer encore trois jours; ce qu'il eſt bon de réïtérer trois fois de ſuite.

Après que les humeurs impures auront été ſuffiſamment évacuées, on preſcrira les remedes qui ſont propres par leurs vertus douces & balſamiques à deſſécher, à conſolider, & à fortifier les vaiſſeaux ſpermatiques qui ſont trop relâchés, & à arrêter par ce moyen la *gonorrhée*. On peut mettre de ce nombre la térébenthine cuite, le maſtic, l'ambre, la myrrhe, l'opobalſamum, la rhubarbe, le bol d'Armenie, l'antimoine diaphorétique, le cachou, la ſanguine & l'*antimonium martiale cachecticum*, que l'on peut réduire en pilules ſuivant qu'on le jugera plus commode. J'ai preſcrit les ſuivantes avec beaucoup de ſuccès.

Prenez *de térébenthine de Venise*, *de succin*, *de mastic*, *d'extrait de rhubarbe*, & *de cascarille*, *de chaq. 2 dragmes*;
de baume de Copaü, *de résine de gayac*, *de chaque, une dragme*;

Mêlez ces drogues, & faites-en des pilules du poids de demi-dragme chacune, que l'on prendra pendant dix ou douze jours consécutifs vers le soir dans une émulsion tempérante. On boira le lendemain matin une infusion

de bétoine,
de mente,
de mélisse,
de mille-feuille, &
de grande consoude;

Ou bien, une décoction

de racine de squine,
de sarsepareille,
de réglisse,
de chicorée, &
d'antimoine cru enfermé dans un nouet.

Le mélange suivant est encore d'une utilité singuliere pour arrêter la *gonorrhée*.

Prenez *de teinture acre d'antimoine*, *d'essence de gayac*, *d'ambre*, *de bois d'aloès*, *de chaque, une once.*
de teinture de sanguine, ou de la liqueur calybée préparée avec la tête morte des fleurs calybées d'antimoine, une dragme.

Faites-en une essence, qui est de couleur noirâtre, & dont on pourra donner quarante gouttes au malade pendant deux jours de suite, après l'avoir suffisamment purgé.

Les remedes internes sont souvent inutiles sans l'usage des externes: mais ceux-ci doivent être variés suivant la nature des symptomes.

Rien n'est meilleur pour appaiser la douleur & l'ardeur des parties de la génération, & pour faire venir les bubons aux aînes à suppuration, que les cataplasmes préparés avec des drogues adoucissantes & émollientes, telles que les racines de lis & de guimauve, les fleurs de camomile, de sureau, & de bouillon blanc, les semences de fœnugrec, de cumin, d'aneth, & de jusquiame, que l'on réduit en forme de cataplasme avec de la décoction d'avoine ou avec du lait, & que l'on applique chaudement sur la partie à différentes reprises. Rien n'est plus efficace encore pour mondifier les parties ulcérées & pour fortifier celles qui sont relâchées, que les injections préparées avec deux dragmes de mercure doux, cuit pendant un quart d'heure dans demi-chopine d'une infusion forte de quelque plante vulnéraire en forme de thé. Si la corrosion est violente on injectera dans la partie avec une seringue, du lait & du miel écumé, avec une décoction de myrrhe préparée avec de l'eau.

Il est de la derniere importance que le Medecin prescrive à son malade le régime le plus exact. Il doit lui défendre surtout l'usage des ragouts & des alimens de difficile digestion ou qui sont trop nourrissans; le vin, la biere, les exercices & les passions violentes, & la fréquentation des femmes; car sans ces précautions la maladie est très-difficile à guérir, & ne tarde guere à revenir.

Le malade ne doit prendre pour toute nourriture que du bouillon de viande foible préparé avec de l'endive, de la laitue, de l'oseille & de la chicorée, & ne boire qu'une tisane de réglisse avec de l'orge ou du petit-lait. Rien ne produit de meilleurs effets que d'user pour boisson ordinaire d'une émulsion d'amandes douces, des quatre semences froides, de pavot blanc, avec une décoction légere de corne de cerf, à laquelle on peut ajouter le nitre purifié, aussi-bien que les poudres diaphorétiques de corne de cerf calcinée, d'antimoine diaphorétique ou de céruse d'antimoine; car on corrige par ces moyens l'acrimonie des humeurs & l'on appaise l'ardeur & les douleurs des parties de la génération.

Il ne faut employer les purgatifs violens, les préparations mercurielles & les balsamiques forts & diurétiques, qu'avec beaucoup de précaution dans la *gonorrhée* simple, parce que ces remedes causent une agitation violente dans les humeurs, & les obligent à se jetter sur les parties de la génération, ce qui augmente l'écoulement de la matiere. Ces remedes sont encore plus nuisibles aux personnes d'un tempérament sanguin & cholérique. Il en est de même des astringens, dont on ne doit jamais faire usage qu'après avoir corrigé les humeurs, à moins qu'on ne veuille causer une *gonorrhée* maligne, à ceux principalement dont les humeurs sont extremement impures.

La saignée, l'abstinence, les alimens & les boissons foibles & dessiccatives, sont d'une utilité singuliere au commencement de cette maladie, pour les personnes pléthoriques, grasses & d'une habitude spongieuse & qui font bonne chere: mais ce régime ne vaut rien pour ceux dont le corps est affoibli par la durée de la maladie, parce qu'il épuise encore plus les forces & qu'il occasionne souvent une cachexie, une phthisie dorsale, une fievre hectique, ou une impuissance totale.

Un Medecin qui entreprend de traiter une *gonorrhée* maligne & vénérienne, doit faire surtout attention à la constitution du malade; car il importe extremement de savoir s'il est d'une habitude cholérique, sanguine ou phlegmatique, d'un tempérament délicat ou robuste. Il ne doit pas apporter moins de soin pour connoître l'état des humeurs, car la différence qui regne entre elles en apporte beaucoup dans les symptomes. Lors, par exemple, que le corps est cacochymique, ou affecté en conséquence d'un mauvais régime, de la gale, de la fievre scorbutique, pourprée, ou de la passion hypocondriaque, les symptomes sont des plus terribles, & on n'y remédie qu'avec beaucoup de peine.

Lorsque des personnes d'un tempérament chaud & délicat sont attaquées de cette maladie, elles doivent, surtout au commencement, s'abstenir des substances chaudes, des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, des décoctions des bois, de celle du gayac, par exemple, aussi-bien que des essences de baume du Pérou & d'opobalsamum, parce que l'usage inconsidéré de ces remedes arrête souvent la *gonorrhée*, & occasionne non-seulement des bubons, mais encore des pustules & des ulceres de très-mauvaise espece au visage.

J'ai vu guérir un *egonorrhée* non-vénérienne dont une personne d'un tempérament délicat étoit attaquée depuis peu de tems, par le moyen de substances corroboratives & légerement spiritueuses, à l'usage desquelles on avoit préparé le corps par une purgation suffisante.

On peut se servir fréquemment de la préparation suivante avec la même intention.

Prenez *de mente, trois poignées*;
de térébenthine de Venise, une once;
de baume du Pérou, demi-once.

Faites-les distiler avec trois pintes de vin du Rhin.

La dose est depuis une once jusqu'à deux.

On peut lui substituer pour le même effet celle qui suit.

Prenez *d'eau rose*, *d'esprit de vin rectifié*, } *de chaque*, *demi-chopine*; *de baume de vie*, *cinquante gouttes*.

Mêlez.

Tant que la matiere de l'écoulement est fétide & verdâtre, on ne doit point user d'astringens; car lorsqu'on arrête trop-tôt l'écoulement par leur moyen, ou qu'on use de décoctions de bois trop fortes, & d'un régime sudorifique, le virus passe dans les liqueurs séminales & dans la lymphe, & produit les symptomes qui sont propres à la vérole confirmée. Il n'y a point d'astringent qui produise un plus mauvais effet que le sucre de Saturne, dont les Charlatans font usage; car j'ai connu une personne à qui ce remede causa une colique convulsive, un dégout & une constipation opiniâtre. On ne doit point non plus employer les injections astringentes qu'on n'ait corrigé l'impureté de la matiere.

Je ne connois point de remedes diurétiques plus pernicieux que les cantharides & l'essence qu'on en tire; car elles nuisent extremement aux passages urinaires, & causent des inflammations violentes des reins & de la vessie, accompagnées d'un pissement de sang, à moins qu'on ne prévienne leur effet par des remedes convenables.

La saignée est rarement nécessaire dans la cure de la *gonorrhée* virulente, & elle fait plus de mal que de bien aux personnes d'un tempérament délicat, & dans lesquelles l'écoulement est aisé à arrêter. Elle peut cependant être utile pour appaiser les symptomes, lorsque le sujet est jeune & d'une habitude pléthorique.

Il arrive quelquefois lorsque la matiere s'écoule en trop petite quantité, qu'il s'éleve des pustules sur différens endroits du corps. Il convient dans ce cas d'humecter & de relâcher les parties affectées, & d'attirer les humeurs en-bas par des purgatifs. On satisfait à cette intention par des injections de lait doux, & d'une décoction d'avoine mêlée avec de l'huile d'amandes douces; au moyen desquelles j'ai souvent vu exciter de nouveau l'écoulement.

Il est étonnant qu'on ne puisse point dissiper la *gonorrhée* par la salivation; car je sai par expérience qu'on a guéri par-là des ulceres vénériens de très-mauvaise espece, tandis que la premiere a toujours subsisté. Cette maladie, quand on la traite mal, & qu'on lui laisse prendre de profondes racines, n'abandonne le malade qu'à la mort, & il se forme souvent dans les glandes des ulceres fistuleux & skirrheux qu'on ne guérit qu'avec beaucoup de difficulté. Je n'ai point trouvé de remede plus efficace dans ces sortes de cas que l'usage interne des eaux de Carles-Bade; car quoiqu'on doive en user avec précaution dans les *gonorrhées* récentes, à cause qu'elles augmentent le relâchement des parties; elles ne laissent pas d'être extremement salutaires lorsque la maladie est invétérée, parce qu'elles levent les obstructions des vaisseaux, & dissipent les tumeurs cachées. Je suis pourtant d'avis qu'on les prenne en petite quantité, & qu'on use durant & après la cure, de remedes internes & d'injections d'une nature corroborante & balsamique.

Lorsque l'urethre, dont la tunique interne est extremement glanduleuse, est non-seulement ulcéré, mais trop relâché & quelquefois adhérent à la substance spongieuse de la verge, ce qui occasionne dans la suite des caroncules extremement incommodes; je me sers avec succès de l'essence d'opobalsamum tirée avec l'esprit de vin, aussi-bien que du baume de vie, délayé avec trois parties d'eau d'arquebusade, que j'injecte plusieurs fois par jour dans la partie. Ces sortes d'injections causent, il est vrai, une ardeur violente, mais elle ne dure pas long-tems.

A l'égard des caroncules qui sont des especes de verrues, on doit les dissiper avec des poudres corrosives: mais il faut prendre garde de ne point offenser les parties contiguës.

Voici un épitheme extremement utile pour déterger les ulceres du gland & de la verge.

Prenez *d'eau de chaux vive mêlée avec de l'eau rose*, *deux onces*;
d'eau d'arquebusade, *une once*;
de sucre de Saturne, *dix grains*;
de précipité blanc mercuriel, *huit grains*.

Mêlez.

Le meilleur consolidant est le baume de soufre antimonié, ou celui que l'on prépare avec l'huile de térébenthine & que l'on mêle avec un onguent digestif.

On doit faire mûrir les bubons avec l'emplâtre émolliente d'Agricola malaxée avec l'huile de jusquiame & du savon; ou avec celle de Barbette, que l'on prépare avec le savon & quelque peu d'huile de jusquiame.

On dissipera les tumeurs des testicules & du scrotum avec des fomentations chaudes, ou avec les vapeurs des décoctions de fleurs & d'herbes émollientes préparées avec le lait. On ramollit tellement la tumeur par cette méthode, que les emplâtres émollientes produisent beaucoup plus d'effet lorsqu'on vient à les appliquer, Frederic Hoffman.

Voici ce que dit Boerhaave de la *gonorrhée*.

La *gonorrhée* est causée par une matiere virulente, qui pénetre dans les pores du gland de la verge, dans l'instant où cette partie commence à se désenfler. Le venin contagieux fixe son siége dans les cellules du corps spongieux du gland, qui est enveloppé de ses deux membranes, & s'étend jusqu'au cou de la vessie. Cette structure est cause que le mal le plus léger se communique aisément à toute sa substance, & lorsque le venin s'est une fois insinué dans la cellule membraneuse, qui est extremement délicate dans cet endroit, il produit immédiatement un petit ulcere, accompagné de l'écoulement d'une matiere d'un jaune blanchâtre de la consistance de la crême nouvelle, qui ne s'attache presque point aux doigts, & qui lorsqu'elle est seche paroît d'une couleur qui tient le milieu entre le verd & le jaune. Cette matiere purulente s'attachant à la graisse de la partie, y forme peu à peu un ample sinus dans lequel elle s'accumule, & d'où elle s'écoule ensuite d'elle-même en très-grande quantité. Lorsque cette cavité se forme dans le tissu spongieux du gland, & qu'elle vient à se frayer des issues jusqu'à sa surface, il en sort un pus qui affecte en peu de tems le gland & le prépuce, & les fait quelquefois tomber en mortification. Telle est, suivant Boerhaave, la premiere espece de *gonorrhée* virulente. Elle se manifeste par une humeur sale, moins épaisse que celle qui est produite dans les autres especes de cette maladie, qui s'amasse continuellement dans la structure du gland & du prépuce, & qui suinte par la surface du gland lorsqu'on le presse. On guérit aisément cette espece de *gonorrhée* lorsqu'on a une fois dissipé le virus. Il faut pour la guérir fomenter plusieurs fois par jour la partie avec une liqueur composée de miel, de sel, de vin & d'eau; ou avec une solution de myrrhe dans de l'eau faite par digestion à une chaleur convenable; ou avec du vinaigre & une petite quantité d'aloès dissous dans l'eau. Il faut sur toutes choses essuyer avec soin la moindre humidité qui peut avoir resté dans les rides du prépuce. Après avoir ainsi nettoyé la partie, il faut découvrir le gland & l'envelopper d'un cataplasme émollient, relâchant, attractif, anodyn, & quelque peu anti-septique. On ne sauroit jamais manquer de remedes convenables, pour peu qu'on soit versé dans la matiere médicale.

Prenez *de la poudre de racine de guimauve*, *de farine de graine de lin*, } *de chaque une once*;
de fleurs de guimauve, *de sureau*, } *de chaque demi-once*;
de feuilles de marrube blanc, *de scordium*, } *de chaque un quart de poignée*;
sel ammoniac, *un scrupule*.

Faites-en un cataplasme selon l'art, & ajoutez-y un peu d'huile de graine de lin.

Ce cataplasme étant étendu sur un linge & appliqué sur la partie, satisfait à toutes les intentions précédentes: car ces sortes d'applications ouvrent les pores, procurent une issue à la matiere morbifique, & empêchent qu'elle ne retourne dans le corps. Il faut en même-tems garantir la partie du froid avec tout le soin possible, & prendre garde qu'elle ne se desseche, de peur que les pores ne se resserrent, & n'empêchent l'écoulement de la matiere. Il faut aussi que le malade s'abstienne pendant le tems de la cure, de tous les alimens qui ont la moindre qualité huileuse, & de tous ceux qui peuvent l'exciter à l'amour par leur acrimonie, comme des épices, des racines bulbeuses, de la viande, des œufs, du poisson & des liqueurs qui ont fermenté: rien ne retarde plus la cure de la *gonorrhée* que la tension de la verge. Car le sang qui afflue dans ses cellules pendant qu'elle est dans cet état, les distend au point de les rompre, élargit leurs ouvertures, augmente le mouvement des particules contagieuses, les oblige à se mêler avec la masse du sang qui s'est accumulé dans ses cellules; & lorsque la verge s'affaisse, ces corpuscules virulens se mêlent avec ce fluide & circulent avec lui. J'ai souvent vu les meilleures méthodes rendues inutiles par la tension de la verge, à laquelle un grand nombre de causes contribuent dans cette maladie; & il ne faut souvent qu'une seule tension de la verge, pour faire revenir une *gonorrhée* qu'on étoit prêt de guérir, ainsi que j'en ai vu plusieurs exemples. Le malade doit donc fuir soigneusement les remedes, les liqueurs & les ragouts qui peuvent l'exciter à l'amour; éviter tout ce qui est capable d'échauffer son imagination, femmes, peintures, conversations libres & lectures lascives, n'avoir d'autre boisson que l'eau & le petit lait, ni d'autre nourriture que les semences & les fruits d'été.

Si jamais les purgatifs hydragogues ont eu leur utilité, c'est dans le cas dont il est question, & rien n'est meilleur pour la *gonorrhée* que le jalap, les hermodactes, la scammonée & le sené. L'usage fréquent de ces remedes convertit le sang en sérosité, détermine les fluides resouts en embas, & les évacue par les intestins, tandis qu'ils agissent puissamment sur les conduits urinaires, la vessie & l'urethre. De-là vient que ces sortes de purgatifs sont si fort en vogue dans les pays où cette maladie est commune, comme dans l'Afrique & dans l'Amérique, aussi-bien qu'en Hollande.

Je ne crois point que les méthodes qu'on a suivies jusqu'à présent soient supérieures à celle que je viens d'indiquer; car elles ne sont pas en fort grand nombre, & la mienne ne perdra jamais rien par la comparaison qu'on pourroit en faire avec les précédentes. Il est vrai qu'elle n'est pas si commode pour ceux qui vivent à la Cour, qui aiment le faste & la magnificence, ou qui sont ensévelis dans les affaires publiques: mais cet inconvénient lui est commun avec bien d'autres. Je n'ignore point les promesses magnifiques dont les Charlatans leurent ceux qui se livrent entre leurs mains. Ils les flattent de l'espoir d'une guérison qui ne doit apporter aucun changement dans leur façon de vivre: mais le succès ne répond point à leur attente, & ils ne sont pas plus heureux que je l'ai été moi-même dans les cures que j'ai entreprises suivant leur méthode. J'ai même connu plusieurs personnes de distinction, qui avoient été traitées de cette maniere, sujettes pendant plusieurs années aux restes de cette maladie, à laquelle elles avoient laissé prendre de profondes racines.

S'il arrivoit que le malade ne voulut point s'assujettir aux incommodités qui résultent de l'usage des cataplasmes, on leur substitueroit les fomentations, ou à leur défaut les emplâtres émollientes, telles que celles de mucilage & de mélilot. Les cataplasmes & les fomentations méritent cependant toujours la préférence.

Il y a une autre espece de *gonorrhée* dans laquelle le virus vénérien après avoir pénétré, par les pores du gland, dans la substance cellulaire qui entoure la partie supérieure de l'urethre, y forme un petit ulcere qui verse son pus dans son conduit par les passages qu'il s'est frayé à travers sa substance, & qui en sort continuellement, quoiqu'en moindre quantité que lorsqu'on presse la verge dans cet endroit en allant vers son extrémité. Ce qu'il y a de plus remarquable, est que si le malade presse sa verge à son réveil & avant d'avoir pissé, un pouce au-dessous de son extrémité, il en sort une quantité considérable de pus, ce qui donneroit lieu de croire que cette matiere ne vient point immédiatement du canal de l'urethre, mais de sa substance spongieuse. Cette espece de *gonorrhée* a cela de particulier, que si l'on commence la pression à l'endroit où est situé le cou de la vessie, & qu'on la continue jusqu'au gland exclusivement, il n'en sort pas la moindre goutte de matiere, ce qui prouve que la maladie a son siége dans le gland; aussi est-ce sur lui qu'on doit employer tous ses efforts. C'est sous cette forme que la *gonorrhée* paroît pour l'ordinaire, & cette espece de maladie est très-fréquente. Elle produit le plus souvent un écoulement copieux de matiere purulente qui dure très-long-tems dans les personnes d'une habitude lache, qui occasionne rarement la vérole, & qui même la prévient. Elle a cependant cela de fâcheux, que lorsqu'elle fait un long séjour dans les replis de la membrane cellulaire, elle cause un flux de matiere corrompue qu'on a toutes les peines du monde à arrêter.

La cure de cette espece de *gonorrhée* est la même que celle de la précédente, avec cette différence pourtant, qu'il faut faire tremper trois ou quatre fois par jour pendant demie-heure la verge & le scrotum dans les mêmes liqueurs, que j'ai recommandées ci-devant, pour fomentation. Les injections sont inutiles, parce qu'elles ne sauroient atteindre aux cellules affectées: elles peuvent cependant avoir leur effet au commencement de la maladie, ou lorsque la substance spongieuse interne n'est point encore endommagée.

La troisieme espece de *gonorrhée* est celle dans laquelle les particules contagieuses pénetrent dans les glandes de Cowper, ensorte que le pus s'écoule par leurs conduits excrétoires dans le conduit urinaire. La maladie forme dans cet endroit de grands sinus fistuleux, qui rendent une grande quantité de matiere, qu'il est extremement difficile de déterger & par conséquent de guérir. Lorsqu'on arrête cet écoulement de sanie, de quelque maniere que ce soit, elle forme quelquefois des ulceres malins sur les parois de l'urethre, où ces glandes sont situées. De-là naissent des ulceres très-obstinés qui donnent beaucoup d'embarras au Medecin & au malade, & qui durent souvent quelques années. Ce qui rend la cure si difficile dans le cas dont nous parlons est, que lorsqu'une fois la matiere contagieuse s'est frayé un passage dans les folicules de ces glandes, elle y reste malgré tous les efforts qu'on peut faire pour l'en chasser. Comme elle devient tous les jours plus virulente, faute de mouvement, elle infecte les parties voisines, & quelquefois aussi les cellules adipeuses qui sont situées sous la peau vers la racine de la verge, sans qu'on puisse prévoir les mauvaises suites qui en résultent. Cette *gonorrhée* demande le même traitement que les deux premieres, mais elle ne souffre

aucun délai. Il faut toujours entretenir les parties affectées dans l'état le plus lâche qu'il est possible avec des topiques émolliens, & évacuer le plutôt que l'on peut la matiere morbifique; car tout le succès de la cure dépend entierement de l'évacuation totale de la matiere virulente & du pus qu'elle a occasionné, sans quoi la vérole est fort à craindre. Il faut donc pour peu que cette maladie continue, avoir recours à la salivation; car quoique ce remede ne produise aucun effet dans la cure des deux premieres especes de *gonorrhées*, il peut très-bien arriver que celle-ci soit susceptible des impressions du mercure, à cause qu'elle a son siége dans une partie glanduleuse plus solide, où l'action du cœur & des arteres est plus vive.

Il y a une quatrieme espece de *gonorrhée* tout-à-fait différente des précédentes, dans laquelle la matiere virulente pénetre dans les prostates par les passages que j'ai décrits, ronge leur substance & la convertit en une masse de pus virulent. Cette maladie est quelquefois la suite d'autres *gonorrhées* qu'on a négligées, ou auxquelles on a été souvent exposé. Elle se manifeste par des tumeurs qui viennent au perinée, & quelquefois aussi par des ulceres qui rongent les parties qui sont aux environs des prostates, & qui détruisent les parties voisines.

Mais un des symptomes les plus ordinaires de cette maladie, est la suppression d'urine qui attaque tout d'un coup les malades, sans aucune cause manifeste, sans qu'on puisse les soulager dans les efforts qu'ils font pour uriner par l'introduction de la sonde dans l'urethre. Enfin, après bien des douleurs il sort une petite quantité de pus, & ensuite quelque peu d'urine que l'on rend sans beaucoup de peine, après quoi les douleurs recommencent de nouveau. J'ai vu quelquefois cette maladie, & l'on ne sauroit croire combien la cure en est difficile.

La derniere & la plus mauvaise espece de *gonorrhée*, est celle qui est causée par l'érosion des émonctoires des vésicules séminales, décrites par Morgagni, dont les orifices sont placés entre les conduits des prostates. Car le virus venant à s'introduire dans les réservoirs de la semence par ces émonctoires, corrompt leurs vaisseaux avec la liqueur qu'ils contiennent, occasionne un écoulement de matiere purulente, & ulcere les parties sinueuses que forment leurs differens replis. J'ai souvent vu tout l'appareil cellulaire qui enveloppe & sépare les vésicules séminales les unes des autres, la vessie urinaire, le rectum & le périnée entierement ulcérés & pleins de fistules qui pénétroient jusqu'au scrotum, à l'anus & au périnée; si bien que ces parties étoient entierement détruites par la corruption, sans que l'usage des bains, des fomentations, des injections, des emplâtres, des onguens, des cataplasmes, ni les incisions faites dans ces sinus, ni la dilatation de leurs orifices fussent d'aucun secours au malade. Les topiques sont pourtant les seuls remedes sur lesquels on puisse faire fonds, & la vie la plus frugale, l'usage des décoctions des bois, & les salivations les mieux ménagées deviennent inutiles dans les cas, où ils n'ont rien fait eux-mêmes.

M. Astruc adapte la curation de la *gonorrhée* aux differens périodes de la maladie.

Ainsi dans le premier période, dès que la *gonorrhée* paroît, il veut que l'on saigne le malade, & qu'on réitere cette opération plus ou moins, suivant la violence des symptomes inflammatoires. Il croit même que lorsque ces symptomes sont violens, les saignées doivent être aussi promptes & aussi copieuses que dans la péripneumonie, ou dans la dyssenterie.

La boisson ordinaire du malade doit être une légere décoction de quelques plantes rafraîchissantes & adoucissantes; comme les racines de chichorée sauvage, d'oseille, de nénuphar, de guimauve, &c. les feuilles de parietaire, de cynoglosse, de laitue, &c. ajoutant à chaque livre de décoction demi gros ou un gros de sel de prunelle ou de nitre purifié. Si le ventre n'est pas trop libre, malgré l'usage de la tisane, il veut que l'on donne chaque jour un lavement fait avec la décoction des plantes qui entrent dans la tisane, sans y rien ajouter, ou avec un peu de vinaigre, ou un gros ou deux de sel de prunelle, ou une once de moelle de casse.

Si la tisane, dont on boira abondamment, ne suffit pas pour adoucir l'ardeur de l'inflammation, on fera prendre deux fois le jour, matin & soir, des émulsions faites avec les graines de melon, d'*agnus-castus*, de chanvre, de pavot blanc, de lin, &c. à la dose d'un demi-gros ou d'un gros de chacune, qu'on pilera dans un mortier de marbre, en versant par-dessus une livre de décoction de fleurs de nénuphar, dans laquelle on dissoudra, après l'avoir passée, deux onces de sirop de nénuphar, pour deux doses d'émulsion.

Si tous les symptomes sont extremement violens, il veut que pour calmer, ou du-moins pour modérer la douleur, on ajoute quelque narcotique à chaque dose d'émulsion, mais surtout à celles du soir; par exemple, demi-once de sirop de diacode, quinze ou vingt gouttes de teinture anodyne, un grain de laudanum, ou cinq grains de pilules de cynoglosse.

Si la dysurie est des plus cruelles, on fomentera la verge & les parties avec du lait tiede, & même on les tiendra dans le lait: par le moyen d'une espece de demi-bain. On appliquera sur le perinée un cataplasme émollient de mie de pain avec le lait & le safran, ou de riz cuit avec le beurre frais, en y ajoutant le safran. On injectera de tems-en-tems dans l'urethre, avec une petite seringue, & très-doucement, de la décoction de racine de guimauve, ou de l'eau de fray de grenouilles, où l'on aura dissous quelques grains de sucre de saturne, ou du lait de chevre mêlé avec la décoction de racine de guimauve, & une légere infusion de Safran.

Il recommande aussi d'employer intérieurement le camphre & le sucre de Saturne, dont la vertu anodyne & antiphlogistique tempere & calme merveilleusement l'ardeur. On donne ces remedes en poudre, ou en bol dans de la conserve de fleurs de nénuphar, ou de roses, depuis six grains jusqu'à douze de chacun: mais il veut qu'on les donne avec beaucoup de précaution & à très-petite dose, surtout le sucre de Saturne, qui n'est pas exempt de danger. Pour moi, je serois d'avis qu'on ne l'employât jamais intérieurement.

Pendant tout ce premier tems de la maladie, il ordonne au malade un régime humectant & peu nourrissant, il lui défend l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses, les exercices violens & le commerce des femmes. Il veut qu'il ne se nourrisse que d'alimens de bon suc & faciles à digerer, comme de la chair de jeunes animaux, surtout de poulets, rôtie ou bouillie, évitant soigneusement tout ce qui est salé ou poivré, & généralement toutes sortes de ragoûts.

Dans le second période de la maladie, qu'il est aisé de reconnoître par la diminution de l'inflammation & de la dysurie, par les érections moins fréquentes & moins douloureuses, enfin, par l'écoulement plus libre, toutes les indications doivent tendre, 1°. à évacuer par le flux purulent la plus grande partie du virus vénérien; 2°. à détourner d'un autre côté l'autre portion par des purgatifs; 3°. enfin, à dompter & à corriger par l'usage du mercure, ce qui pourroit rester de ce virus, & à le mettre hors d'état de jamais causer aucune infection dans le sang. Il donne d'abord un léger purgatif au malade, de peur de renouveller l'inflammation; par exemple, deux onces de moelle de casse dans deux verres de tisane ou de petit lait clarifié, pour deux doses, qui seront prises le matin à jeun dans l'espace de trois heures. Ensuite, s'il paroît nécessaire, il le purge plus fortement, en y ajoutant dix ou douze grains de jalap, ou de diagrède, ou environ vingt grains d'*aquila alba*.

Il désaprouve l'usage où l'on est communément de purger les malades & de leur donner alternativement des préparations mercurielles; car il prétend qu'elles affoiblissent non-seulement l'estomac & abbattent les

forces, mais qu'elles augmentent encore l'acrimonie du sang, & retardent la guérison des ulceres qui se trouvent dans les réservoirs séminaires. Il ajoute qu'il a souvent éprouvé que les mercuriels, employés même avec les précautions convenables, ont augmenté la violence de la dysurie, ont renouvellé l'écoulement vénérien qui étoit prêt à cesser & en ont augmenté la virulence, comme il étoit aisé d'en juger par la couleur jaune ou verte de l'humeur qui couloit.

Il préfere l'usage des frictions mercurielles sur le périnée, les parties naturelles, les fesses & les aines pour les hommes; & pour les femmes sur le périnée, les fesses, les aines, & les grandes levres, & même sur la vulve, si elles peuvent le supporter. On ne réitere ordinairement ces frictions que de trois en trois, ou de quatre en quatre jours, & on n'employe chaque fois qu'un ou deux gros d'onguent; de peur que des frictions plus fréquentes, ou une plus forte dose, n'excitent la salivation. Que si cette méthode produisoit un commencement de salivation, il faudroit l'arrêter au plutôt, en purgeant doucement avec la manne ou la casse dans le petit lait ou dans la tisane.

Par ce moyen, dit cet Auteur, les molécules mercurielles, sans offenser l'estomac, étant appliquées immédiatement aux parties affectées, pénetrent facilement dans leur tissu, & attaquent, corrigent & détruisent efficacement les particules corrosives du virus.

On doit continuer ces frictions, jusqu'à ce que le virus soit entierement dompté & évacué, & que la *gonorrhée* soit parfaitement guérie.

Pendant l'usage des frictions, on ne doit pas négliger les autres secours propres à dissiper les restes de l'inflammation, à déterger les ulceres & à tempérer l'acrimonie du sang.

Que si pendant ce tems l'inflammation des parties génitales venoit à se renouveller, ou le flux purulent à cesser, comme il arrive souvent par l'intempérance des malades, par l'usage du vin ou des femmes, ou par des exercices trop violens, il faut dans ce cas abandonner un traitement qui devient inutile & même dangereux, & recommencer à nouveaux frais, c'est-à-dire, mettre derechef en œuvre tous les remedes qu'on a recommandés comme utiles pour le premier période de la *gonorrhée*, jusqu'à ce que l'inflammation soit appaisée & l'écoulement rétabli.

Enfin, dès qu'il n'y a plus de chaleur ni d'inflammation aux parties génitales, dès que l'érection involontaire, l'ardeur d'urine, &c. ont cessé, dès que l'humeur séminale coule en moindre quantité, qu'elle est plus épaisse & plus blanche, on doit regarder cet état comme le troisieme période de la maladie. Il est alors du devoir des Medecins de déterger & consolider les ulceres internes, & de tempérer & corriger par des adoucissans & des délayans, l'impression d'acreté que le sang & la semence ont pu contracter du virus vénérien.

Pour cet effet il recommande les baumes & les balsamiques, le lait d'ânesse, de chevre ou de vâche, les eaux minérales aigrelettes, vitrioliques & ferrugineuses; & si la *gonorrhée* ne cede pas à ces remedes, il veut qu'on se serve intérieurement des astringens. Lorsque la chaleur a cessé, & que l'humeur qui coule des parties naturelles est en petite quantité, peu épaisse, blanchâtre, visqueuse, gluante comme la semence, & vraiment séminale, on peut, à ce qu'il prétend, faire librement des injections dans l'urethre aux hommes, & dans le vagin aux femmes, non pas avec des astringens ou des styptiques, dont il rejette l'usage, mais avec des simples déterstifs, tels qu'une légere décoction d'herbes vulnéraires, comme de bugle, de sanicle, de marrube, de bec de grue, de pié de lion, où l'on dissoudra du miel rosat; ou bien avec les eaux thermales, principalement celles qui sont sulphureuses, en y mêlant de la décoction d'orge pour les adoucir.

Il releve quelques fautes où l'on tombe souvent dans le traitement de la *gonorrhée*: 1. En ordonnant mal-à-propos des purgatifs violens: 2. En faisant prendre sans distinction à tons les malades des tisanes sudorifiques avec les bois de gayac & de sassafras, quoiqu'il convienne en même-tems que ces tisanes sont bonnes pour dessécher les ulceres dans les sujets gras & pituiteux, qui ont le sang trop épais ou trop séreux: 3. En faisant trop prendre intérieurement des préparations mercurielles, surtout lorsque le sang a beaucoup d'acrimonie: 4. En faisant prendre à contre-tems ou trop souvent les balsamiques, tels que la térébenthine, les baumes de Copaü, de Canada, du Pérou: 5. En faisant mal-à-propos des injections astringentes dans l'urethre aux hommes, & dans le vagin aux femmes, qui d'un côté, en resserrant l'urethre attirent de fâcheuses stranguries, & causent la vérole toutes les fois qu'il reste la moindre partie de virus dans la semence, ou dans l'humeur séminale dont le flux est arrêté.

Il rapporte les différentes méthodes empiriques de traiter la *gonorrhée*, dont il fait voir la fausseté. Il parle surtout de l'usage interne du sucre de Saturne, que l'on peut, à ce qu'il prétend, employer avec succès dans la *gonorrhée* habituelle, qui reste quelquefois après une *gonorrhée* virulente: mais il conseille de ne le donner qu'en petite dose; par exemple, de quatre ou six grains, prenant soigneusement garde que ce remede ne cause point de mal de cœur, de douleur mordicante à l'orifice de l'estomac, & des nausées; car si cela arrivoit, il faudroit en discontinuer l'usage. Il est cependant plus sûr de ne le point employer du tout.

Il examine aussi les différentes méthodes que l'on prétend avoir trouvées pour se garantir de la *gonorrhée*. Il assure qu'il n'y en a aucune sur laquelle on puisse compter, sans en excepter celle que des gens perdus de débauche employent en Angleterre & en France pour se mettre à couvert de ce mal.

Il traite ensuite de deux autres especes de *gonorrhées*, qui arrivent plus rarement, à ce qu'il dit, & en premier lieu, de la *gonorrhée* virulente seche, ou, pour mieux dire, de la dysurie vénérienne seche, par laquelle il entend une violente dysurie, jointe à un sentiment d'acrimonie brûlante, sans aucun écoulement de semence ni de pus, ou du moins avec très-peu d'écoulement.

La dysurie, dit cet Auteur, est quelquefois accompagnée de la strangurie, de la chaleur, de la rougeur, de la douleur & de l'enflure du périnée, & souvent de toute la verge; quelquefois d'une légere strangurie sans aucune enflure ou rougeur sensible au périnée ou à la verge.

Cela fait voir, continue-t'il, qu'il faut distinguer deux especes de *gonorrhée* seche: une qui dépend d'une inflammation ou d'un phlegmon des prostates, ou des vésicules séminaires, & qui précede immédiatement les *gonorrhées* virulentes qui sont considérables, ou les suit quand elles viennent à être supprimées; & une autre qui est produite par une inflammation érésipélateuse de l'urethre, qui peut être un symptome avant-coureur de la *gonorrhée* virulente, mais qui le plus souvent est essentielle, & n'accompagne ou n'annonce aucune maladie.

Quand au prognostic, il dit, 1°. que la *gonorrhée* seche est toujours plus dangereuse que celle qui flue, parce que le virus ne coulant point, & étant retenu au-dedans, jette de plus profondes racines, & cause un plus grand désordre dans les parties affectées.

2°. La premiere espece attire souvent la suppuration des prostates & des vésicules séminaires, & l'abscès du périnée, à moins que l'inflammation ne se termine bientôt par voie de résolution, ou ne s'adoucisse par le flux de semence qui survient.

3°. La seconde espece dégénere en sphacele ou gangrene de la partie, à moins que la résolution ne s'en fasse promptement.

Les

Les principales indications qu'il veut qu'on se propose dans la cure de la *gonorrhée* seche, sont de résoudre ou de modérer l'inflammation ou la phlogose érésipélateuse, d'adoucir l'acreté de l'urine, & de tempérer l'ardeur des parties affectées.

Pour cet effet, il veut que l'on fasse des saignées grandes & fréquentes de quatre en quatre heures, du moins dans le commencement, & que l'on ait ensuite recours aux fomentations émollientes, aux injections & aux remedes diurétiques émolliens. Tous ces moyens réunis, ajoute-t'il, & mis en œuvre avec la prudence & la diligence convenable, adoucissent la violence du mal dans trois ou quatre jours, ou au plus dans six, & procurent un flux de semence virulente & le relâchement des parties enflammées. Il conseille sur toutes choses dans ces deux espéces de *gonorrhées*, de mettre en usage, dès que la violence des symptomes sera rallentie, toutes les précautions convenables, & de continuer long-tems les remedes anti-vénériens, & surtout les mercuriels appliqués en forme d'onguent sur le périnée; car comme dans cette sorte de *gonorrhée*, le virus, au lieu de s'écouler, reste dans le corps, il faut pour cette raison avoir d'autant plus d'attention à le détruire par des spécifiques convenables.

Les femmes, dit-il, sont aussi sujettes à la *gonorrhée* virulente seche; & les parties qu'elle attaque sont les prostates, les glandes de Cowper, ou la vulve. Après ce qu'on vient de dire, il doit être aisé de déduire les causes & les symptomes de ces deux maladies vénériennes dans les femmes, & les différentes manieres de les traiter.

Ce qu'il appelle *gonorrhée* batârde, est une *gonorrhée* dans laquelle il sort, non de l'urethre, mais de la couronne même du gland, qui est douloureuse & enflammée, une humeur lymphatique un peu visqueuse, purulente, assez abondante, quoique beaucoup moins que dans la *gonorrhée* ordinaire. Il prétend que cette *gonorrhée* est très-fréquente dans les hommes, & que les femmes n'en sont pas exemptes. Son siége dans les hommes est dans les glandes sébacées qui entourent la couronne du gland, & qui dans les femmes sont répandues sur toute la surface de la vulve.

Les causes qui, suivant lui, disposent à gagner cette *gonorrhée*, sont le relâchement des glandes sébacées, & le trop de longueur du prépuce.

Quant au prognostic, il dit que ce mal est ordinairement sans danger, pourvu qu'on y apporte les remedes convenables. Mais si on le néglige, il augmente en peu de tems, & les érosions superficielles des glandes sébacées dégénerent en des chancres qui lorsqu'ils sont devenus calleux, ne manquent pas d'occasionner un phymosis, un paraphymosis ou une crystalline.

On guérit, dit cet Auteur, cette maladie par la saignée, & l'usage des cataplasmes détersifs & émolliens; & après que l'inflammation est rallentie, par les remedes anti-vénériens que l'on a proposés pour la *gonorrhée* qui flue. Cependant s'il continuoit de couler quelque chose, il faudroit laver ou fomenter pendant quelques jours le gland ou la vulve avec la décoction de gayac dans du vin rouge, où l'on aura éteint à plusieurs reprises un fer rouge, ou bien avec une légere dissolution de sucre de Saturne dans de l'eau de plantain.

Il rapporte l'histoire d'un jeune homme qui fut attaqué d'une ophthalmie vénérienne avec un écoulement acre & involontaire de larmes & de chassie, pour s'être lavé les yeux tous les matins avec son urine pendant qu'il avoit une *gonorrhée* virulente, & dont il ne fut guéri que par les remedes qui guérissent la *gonorrhée*.

Il compte parmi les maladies qui ont accoutumé de suivre la *gonorrhée* virulente, l'enflure des testicules avec laquelle la *gonorrhée* est souvent compliquée.

Cette tumeur phlegmoneuse des testicules reconnoît deux causes: 1°. La suppression ou la rétention de la semence purulente qui doit couler des prostates & des vésicules séminaires dans la *gonorrhée*. 2°. Le mélange des particules virulentes qui infectent la semence des vérolés, & l'épaississent dans les vaisseaux des testicules; ce qui l'oblige de s'y amasser & d'y séjourner.

La tumeur qui vient de la premiere cause est plus inflammatoire, & par conséquent plus aisée à résoudre, surtout si la *gonorrhée* commençant à couler, donne issue à la semence épaissie & grumelée. Que si cette tumeur ne se résout pas, elle vient le plus souvent à suppuration; & après l'ouverture de l'abscès, dégénere en ulcere fistuleux.

Il arrive souvent, selon lui, que les parties les plus ténues de cette tumeur venant à se dissiper peu-à-peu, la tumeur se convertit en skirrhe; ce qui produit assez souvent l'hydrocele, la pneumatocele, la sarcocele, & dégénere souvent en un cancer.

Pour ce qui est de la cure, on saignera plusieurs fois le malade au bras, & on lui ordonnera un régime propre à dissiper l'inflammation. On s'abstiendra pour le dedans de tout remede violent & purgatif; & au-dehors, de tout astringent & répercussif. On s'en tiendra uniquement aux anodyns, qui seront employés en lotions, fomentations & cataplasmes. Pour cet effet, on se servira utilement de la décoction de racine de guimauve & de graine de lin, ou de lait un peu tiede, dont on fomentera de tems en tems le scrotum; ou du cataplasme de mie de pain, ou de celui d'oignons de lis, avec les feuilles de jusquiame, de mauve & de branque-ursine, réduites en pulpe, avec la farine de lin & l'huile de vers de terre ou de lis.

Quand la violence de l'inflammation, & par conséquent de la fievre & de la douleur sera rallentie, on purgera doucement le malade avec dix gros ou une once & demie de moelle de casse dans une livre de petit lait, pour deux prises. On pourra alors appliquer sans danger des cataplasmes légerement résolutifs, & employer intérieurement sans rien craindre toute sorte d'anti-vénériens.

Il reste souvent après que l'inflammation des testicules est dissipée, surtout dans les extrémités des épididymes, une dureté que l'on pourra résoudre avec le baume de soufre succiné, ou avec les huiles de mastic, de rue & de mente, mêlées à doses égales, &, si on le juge à propos, réduites en forme d'onguent, par les frictions & l'onguent mercuriel. Le simple usage des seuls relâchans, tels que l'emplâtre de mucilage, celui de blanc de baleine, ou de frai de grenouilles, operent souvent des merveilles.

Pendant l'usage de ces remedes, il faut porter un suspensoire.

Si malgré l'usage de ces remedes le testicule enflammé tend à suppuration, il faudra, dès que l'on connoîtra que le pus est formé, lui procurer une issue, de peur qu'il n'acheve de corrompre la substance molle du testicule.

Enfin, si après la suppuration il restoit un ulcere fistuleux, & que le testicule demeurât skirrheux, il faudroit avoir recours aux frictions mercurielles. Voyez *Hernia*.

2. L'autre symptome est l'abscès vénérien du périnée.

Il a pour cause la suppuration des vésicules séminaires, des prostates, mais plus souvent des glandes de Cowper, le mauvais régime, la mauvaise application des remedes, surtout lorsque le malade a le sang naturellement acre, & que ces parties sont déja affoiblies & endommagées par plusieurs *gonorrhées* précédentes.

Tout abscès au périnée est dangereux, surtout lorsqu'il a plusieurs sinus dans l'urethre & le fondement. Dans ce cas, il vaut mieux la plupart du tems s'en tenir à la cure palliative, à cause du danger dont l'opération est toujours accompagnée.

Les indications pour la cure sont les mêmes que dans les abscès ordinaires.

3. Il examine ensuite les *gonorrhées* habituelles & les flux involontaires de semence.

Ce flux, à ce qu'il prétend, est de deux especes, ou il est continuel, mais médiocre; & dans ce cas, il a pour

cause la trop grande dilatation des canaux excrétoires de la semence ; ou il est plus rare & plus abondant, & ne vient que lorsque le malade s'occupe de pensées lascives, ou qu'il se dispose à l'acte vénérien : ce dernier vient du trop grand relâchement de ces émissaires, & est plus aisé à guérir que l'autre.

Comme il est persuadé que l'écoulement continuel de semence est quelquefois entretenu par une légere inflammation des prostates & des vésicules séminaires, qui rend leurs nerfs plus sensibles, il veut qu'on en commence le traitement par une ou deux saignées du bras. J'ai vu, dit-il, plus d'une fois la maladie, lorsqu'elle étoit récente, céder à ce seul remede.

De même, comme l'acrimonie de la semence causée par le virus ou par les remedes, augmente d'ordinaire l'écoulement, il faut employer les adoucissans, & prendre du lait pur une ou deux fois le jour, & même pour toute nourriture.

On passera ensuite à l'usage externe & interne des vulnéraires & des balsamiques, des styptiques & des astringens même, supposé que les premiers ne produisent aucun effet.

Le régime doit être léger, humectant, rafraîchissant. Le malade s'abstiendra pendant long-tems des femmes, du vin, des exercices violens, & d'aller à cheval ; ou s'il s'écarte de cette regle, il ne s'en écartera que peu & rarement : il aura attention à ne pas retenir long-tems l'urine ; & s'il n'a pas le ventre libre, il prendra souvent des lavemens émolliens.

Les femmes sont sujettes à la même maladie, & demandent à être traitées de même que les hommes.

4. La strangurie opiniâtre est aussi une suite de la *gonorrhée* virulente.

Cet accident dégénere en ischurie ou rétention d'urine par l'usage du vin & des femmes, les exercices violens, surtout celui du cheval, les alimens chauds & acres, & les passions violentes.

Les causes de la strangurie sont;

1. Les petits ulceres calleux, opiniâtres & malins, qui occupent les conduits excrétoires des prostates ou des vésicules séminaires.
2. Les callosités ou cicatrices dures & calleuses que ces ulceres laissent dans l'urethre après leur guérison.
3. Les caroncules & les carnosités que ces ulceres, devenus fongueux, forment dans l'urethre.
4. Le *veru montanum* considérablement gonflé, qui produit dans l'urethre une tumeur contre nature.
5. Les prostates ou les vésicules séminaires dures, calleuses ou skirrheuses.
6. Les mêmes parties fongueuses & spongieuses, & trop faciles à se gonfler à la moindre occasion.

Il est rare que les femmes soient attaquées de strangurie : cependant cet Auteur dit avoir vu des femmes attaquées de ce mal à la suite d'une *gonorrhée*, parce que les prostates grossies & calleuses rétrécissoient par leur compression le canal de l'urethre. Il prétend même avoir observé une fois dans une femme que les prostates ayant suppuré & étant devenues fistuleuses, elles s'ouvrirent par des sinus latéraux dans ce canal, où elles versoient continuellement un pus fort acre, & causoient souvent une strangurie.

On peut distinguer les différentes causes de cette maladie, quoiqu'avec peu de certitude, par la matiere qui sort à la suite de l'urine, en examinant, par exemple, si c'est du pus ou de la sanie, ou de la mucosité, enfin en sondant avec les menagemens convenables ; car par ce moyen on pourra quelquefois reconnoître, ou du moins soupçonner, la nature & la qualité des obstacles qui arrêtent le cours de l'urine.

M. Astruc prétend que cette maladie est difficile à guérir, tant à cause de la nature des obstacles qu'à cause de la rétention d'urine dont elle menace ceux qui en sont attaqués.

Il commence la cure de l'ischurie par la saignée qu'il veut qu'on réitere de quatre en quatre heures, & autant de fois que la violence du mal, & les forces du malade le permettront. Il conseille ensuite l'usage des remedes propres à diminuer l'inflammation, & de fomenter continuellement le périnée avec des décoctions émollientes ; & supposé que le mal se rende opiniâtre, il veut que sans différer un moment on en vienne à la sonde que l'on doit laisser dans la vessie jusqu'à ce qu'au moyen des remedes la résolution ou la suppuration aient terminé l'inflammation.

Que s'il est absolument impossible de pénétrer dans la vessie, & qu'il y ait néantmoins grand danger de gangrene, il faut alors s'y prendre d'une autre façon. Pour cela après avoir introduit le plus avant qu'il se pourra dans le conduit urinaire une sonde crenelée, telle que celle dont on se sert dans la lithotomie, on fera sur l'un des côtés du périnée, en suivant jusqu'au bout de la crénelure de la sonde, une incision parallele au raphé, comme il se pratique dans l'opération de la taille. Ensuite on insinuera dans l'urethre à travers la plaie, une sonde de femme, qui étant droite & plus courte que celle des hommes, sera par ces deux raisons bien plus aisée à manier en tous sens, & entrera bien plus facilement dans l'urethre, comme une longue expérience l'a appris.

Au cas que ce dernier moyen ne puisse pas réussir, il ne reste d'autre ressource pour sauver le malade, que de faire la ponction au périnée avec le *trocar*, que l'on plonge dans le périnée, en suivant, autant qu'il est possible la direction de l'urethre, & laissant ensuite couler l'urine par la cannule.

Cet Auteur rejette dans la cure de la strangurie toutes sortes de corrosifs, de même que la méthode de faire une incision à l'urethre, à dessein de détruire les obstacles qui s'opposent à l'écoulement de l'urine.

Il rapporte ensuite la méthode dont on se sert aujourd'hui, laquelle consiste à introduire des tentes dans l'urethre, & il ajoute que de fréquentes expériences ont fait voir que cette méthode étoit très-utile, & que malgré la lenteur de son opération, elle adoucit aisément, efficacement & sans danger les stranguries les plus opiniâtres. Il y trouve cependant deux défauts, l'un est d'être trop embarrassante, & l'autre que la tente qu'on introduit dans l'urethre n'étant pas de la longueur de ce canal, ne le dilate pas également, mais elle dilate seulement l'endroit qu'elle occupe, tandis que les extrémités auxquelles elle se termine, se resserrent d'autant plus fortement, que l'entre-deux est plus dilaté.

C'est pourquoi il préfere à cette méthode celle d'introduire dans l'urethre des sondes de plomb exactement rondes & passées par la filiere, après les avoir frottées d'huile d'amandes douces ou de beure, en commençant par la plus mince. On la laisse dans le passage trois ou quatre heures par jour, & lorsqu'elle peut entrer & sortir librement sans douleur, on lui en substitue une plus grosse. On emploie ainsi successivement toutes les sondes jusqu'à ce que la strangurie soit tout-à-fait guérie.

Mais comme les obstacles sont sujets à revenir bien-tôt, il faut continuer très-long-tems la même manœuvre, tenant une sonde introduite dans la vessie, d'abord tous les jours pendant une heure ou deux, ensuite deux ou trois fois la semaine, enfin trois ou quatre fois le mois. Mais après tout, dit-il, la cure est plutôt palliative que radicale.

Pour que l'on puisse employer cette méthode avec succès, il conseille d'y apporter les précautions suivantes :

1. Si l'on a des marques certaines ou seulement de fortes

conjectures, que le malade soit infecté d'un levain vérolique, il faut au préalable le détruire par des spécifiques anti-vénériens.

2. On doit choisir, s'il est possible, pour le traitement de la strangurie, une saison convenable, comme le Printems ou l'Automne; parce qu'alors le tissu des parties est plus mou, & que la fievre ne s'allume pas si aisément.

3. On doit corriger auparavant l'acreté du sang, par la saignée, la purgation, les bouillons ou les aposèmes rafraîchissans, le petit lait, les eaux minérales aigrelettes & les bains.

4. Durant tout le traitement il faut que le malade s'abstienne du vin, des femmes & de tout exercice violent. Son régime doit être modéré, humectant, rafraîchissant. Sa boisson sera une infusion de graine de lin & de fleurs de mauve. Il aura soin de ramollir le périnée avec des fomentations ou des demi-bains.

5. Il est nécessaire de visiter avec soin les sondes de plomb & de rejetter toutes celles qui auront la moindre fêlure: car si elles venoient à se rompre dans l'urethre, on seroit peut-être obligé pour en retirer les morceaux, de faire une incision au périnée.

6. Il faut introduire les sondes lentement, doucement & sans se presser: car quand on force les obstacles & qu'on ne menage pas assez le canal urinaire, il arrive que le malade est aussi-tôt saisi d'un frisson qui précede une violente fievre éphémere.

7. Lorsque cet accident arrive, il faut saigner sur le champ dans l'ardeur de la fievre, parce que c'est l'unique moyen d'éviter l'inflammation de l'urethre & des parties voisines.

8. S'il y a dysurie ou douleur violente, on fera de tems en tems dans l'urethre des injections anodynes. S'il se forme, ou s'il s'étoit déja formé des ulceres qui rendent du pus ou de la sanie, il faut les déterger & les cicatriser.

9. On achevera la guérison par l'usage du lait d'ânesse ou de vache, ou par la boisson des eaux minérales dans la saison convenable; & s'il couloit encore quelque peu de mucosité ou de sanie, on emploiera les injections dessiccatives & astringentes. ASTRUC, *des Maladies Vénériennes*.

Heister attribue les carnosités, qui sont extremement incommodes & difficiles à guérir, aux causes suivantes, en indiquant en même tems le traitement qu'elles demandent.

Ceux qui ont été affligés d'une *gonorrhée*, ou qui ont eu l'urethre ulcéré ne peuvent quelquefois uriner qu'avec de grands efforts & des douleurs violentes: encore l'urine ne sort-elle que comme un fil, & il arrive même souvent qu'on ne peut introduire la sonde dans l'urethre. On avoit toujours cru que cet accident venoit d'une carnosité qui se forme dans le conduit urinaire: mais Brunner, Medecin de l'Electeur Palatin, & Dionis dans sa Chirurgie, ont fait voir la fausseté de cette opinion, & prouvé qu'il vient d'une cicatrice qui se forme aux ulceres occasionnés par une *gonorrhée*, & leur sentiment se trouve confirmé par les dissections qu'on a faites de ceux qui sont morts de cette maladie. Messieurs Arnaud & Petit attribuent cette dysurie à une tumeur qui se forme dans le corps spongieux ou caverneux de l'urethre même, (comme il arrive aux membranes du nez dans le *coryza*) & qui la bouche entierement. Benevoli, Chirurgien de Florence, s'éloigne du sentiment de ces deux Auteurs, & prétend dans un Traité qu'il a composé sur ce sujet, qu'il a toujours trouvé la partie de l'urethre ou des prostates, que les Anatomistes appellent *crista galli*, gonflée & ulcérée, mais qu'il ne s'est jamais apperçu que le cours de l'urine ait été intercepté par une carnosité dans la cavité de ce canal, & que l'obstruction a toujours été proportionnée à la quantité de pus logée dans cette éminence. Cette maladie, dit-il, est ordinairement causée par une *gonorrhée* virulente, & il se fait au commencement aussi-bien qu'à la fin, un écoulement de matiere purulente & fibreuse, mêlée avec l'urine. Il peut se faire que ces Auteurs aient chacun raison, car une maladie peut naître de différentes causes. Un Chirurgien peut d'abord déterminer si cet accident vient d'une carnosité sur la déclaration du malade. Car dans ce cas l'obstruction n'est pas si subite, & le passage ne se ferme que peu à peu; on sent une envie continuelle d'uriner causée par l'irritation continuelle du corps qui s'est formé dans l'urethre, & l'urine entraîne avec elle du pus, des fibres ou des membranes. Cet accident est quelquefois accompagné d'une fievre légere. On peut découvrir le siége de cette maladie en passant une sonde de plomb ou une bougie dans l'urethre; car on peut supposer que le mal réside à l'endroit où l'instrument rencontre de la résistance. Comme cette maladie est très-douloureuse, & quelquefois mortelle, il est juste que j'indique les moyens d'y remédier.

Si la carnosité est récente, & que l'urethre ne soit point extraordinairement retréci, on pourra se servir de la méthode suivante.

On couchera le malade sur un lit, le Chirurgien saisira la verge de la main gauche, & introduira de l'autre dans l'urethre une sonde de plomb, ou une bougie d'environ un pié de long & de la grosseur d'une grosse sonde après l'avoir trempée dans l'huile, en la poussant doucement jusqu'à l'obstacle, ou quelque peu au-delà. Il l'assurera avec un bandage & la laissera dedans pendant trois jours, jusqu'à ce que le canal de l'urethre paroisse ouvert, ou qu'on ait arrêté les progrès de la maladie.

Lorsque le malade voudra uriner, on retirera la sonde ou la bougie, & on l'y introduira de nouveau jusqu'à ce que le passage soit libre. Si la maladie est si invétérée qu'elle ne cede point à la méthode que nous venons d'indiquer; on recouvrira le bout de la sonde ou de la bougie avec du vitriol blanc, de l'alun brûlé, du précipité rouge, de l'onguent Ægyptiac ou tel autre corrosif. On recommencera la même chose une fois ou deux jusqu'à ce que l'urine ait un passage libre. On a vu plusieurs personnes guéries par ce moyen. Brunner & Benevoli, qui nient que cette maladie provienne d'une carnosité, condamnent cette pratique, à cause qu'elle corrode & ulcere l'urethre; je suis du même sentiment qu'eux, & j'aime mieux lorsqu'il n'y a point de carnosité, me servir de la premiere méthode qui est beaucoup plus douce. On doit toujours avoir soin de faire pisser le malade avant que d'introduire la sonde ou la bougie, afin que restant davantage dans l'urethre elle comprime ou dilate plus efficacement les parties. On doit continuer la même opération jusqu'à ce que le passage soit tout-à-fait libre; & lorsque la maladie est invétérée, il faut même après qu'elle est guérie, tenir une tente dans l'urethre pendant quelques semaines, pour qu'il ne se ferme plus. Benevoli conseille de tremper le bout de la sonde dans du diapalme, pour que la partie affectée puisse mieux se consolider. On injectera aussi dans l'urethre de l'eau de chaux ou de plantain, avec un peu de sucre de Saturne ou de *Lapis medicamentosus* de Crollius.

La sonde peut procurer quelque soulagement au malade lorsque le conduit de l'urethre est totalement obstrué & qu'il n'y a point d'inflammation. Supposé que l'instrument ne puisse passer en le poussant doucement, il faudra l'enfoncer avec un peu plus de force, & le tourner en différens sens, pour rompre la caroncule & dilater les parties. Après que l'urine sera sortie, on introduira une sonde de plomb ou une bougie trempée dans de l'huile d'œuf ou d'amandes douces dans l'urethre pour le tenir ouvert.

Si l'inflammation empêche de faire usage de cet instrument & que la vie du malade soit en danger, il faudra recourir au remede suivant.

On percera la vessie avec le *trocar*, ou à l'endroit du périnée, ou au-dessus de l'os pubis, comme nous l'enseignerons au mot *Ischuria*; & après avoir facilité l'écoulement de l'urine avec une cannule qu'on introduira dans la plaie, on se conduira pour tout le reste, de la maniere qu'on a déja dit. Lorsque le passage sera une fois libre, on retirera la cannule & l'on pansera la plaie.

Si l'inflammation est si violente qu'on ne puisse faire usage d'aucun de ces instrumens, on saignera copieusement le malade, & on lui prescrira l'usage interne & externe des discussifs. On appliquera surtout sur les parties affectées des fomentations & des cataplasmes discussifs; & lorsque l'inflammation sera appaisée, on introduira dans l'urethre la sonde ou la bougie, & on l'y laissera plusieurs jours. Lorsque l'inflammation est légere on peut procurer l'écoulement de l'urine avec la sonde.

Il faut avoir grand soin de ne point enfoncer la bougie dans la vessie, car le moindre morceau de cire qui y resteroit ne manqueroit pas de produire un calcul dans la suite. Lorsque la suppression provient de quelque maladie de la vessie, comme d'une excroissance, d'un abscès, d'un ulcere, de la callosité de son col ou des prostates, il est difficile d'y remédier; car la sonde, la bougie & tous les caustiques, sont aussi inutiles que pernicieux. Lors au contraire qu'elle est causée par une tumeur, un ulcere ou une cicatrice qui s'est formée dans l'urethre, on ne peut mieux faire que d'y introduire une sonde ou une bougie trempée dans l'huile. La cicatrice est ce qu'il y a de plus difficile à dissiper, quoique Benevoli assure, après l'expérience qu'il en a faite, qu'on y réussit par la même méthode: comme nous n'en avons point de meilleure, je conseille aux Chirurgiens de la suivre. HEISTER, *Chirurgie.*

Je viens d'indiquer les Méthodes que les meilleurs Auteurs ont proposées pour la cure de la *Gonorrhée*. Je remarquerai au sujet de la simple, que la plus dangereuse & la plus fréquente est celle où les vaisseaux spermatiques sont si fort relâchés qu'ils laissent échapper la semence à la moindre occasion; cette espece est souvent accompagnée d'un flux continuel de matiere. Ceux qui sont sujets à cette maladie tombent dans une impuissance à laquelle il est impossible de remédier.

Beaucoup d'Auteurs recommandent les embrocations froides sur les parties de la génération, & sur celles qui leur sont contiguës, avec du vieux verjus délayé avec de l'eau, & ordonnent même de tenir ces parties continuellement enveloppées d'un linge imprégné de la même liqueur. Il se peut que cette méthode produise son effet: mais j'ai éprouvé que l'usage continué des eaux froides calybées, bues à leur source, joint à celui des corroboratifs & des astringens, tant internes qu'externes, est préférable pour cet effet à toutes les autres méthodes.

GONOS, γόνος. Voyez *Gone*.

GONYALGIA, γονυαλγία, de γόνυ, le *genou*, & ἄλγος, *douleur*. Voyez *Gonagra*.

GOR

GOR, C'est suivant Scaliger (*Exercit.*) un arbre qui croît sur les bords du fleuve Niger, dont le fruit est semblable à la chataigne, mais beaucoup plus amer. J. Leo dit que cet arbre est d'une hauteur extraordinaire, & qu'il croît à une grande distance de la mer dans le Continent.

GORAS, est le nom de celui qui, au rapport d'Oribase, *Med. Col. Lib. I. cap.* 40. introduisit l'usage de la viande parmi les Athletes, qui ne vivoient auparavant que de figues sauvages (*Caricæ*).

GORGONEI FONTES, sont des fontaines qui ont une vertu pétrifiante. LIBAVIUS, *Art. Chym.*

GORGONIAS, est le nom qu'on donne au corail, à cause qu'il se pétrifie dès qu'il est hors de l'eau. La raison de ces deux derniers noms est tirée de l'Histoire de la Gorgone Méduse.

GOS

GOSSAMPINUS, *Plin. arbor lanigera G. Pison*, est un arbre des Indes orientales qui produit une espece de coton qu'on ne sauroit carder parce qu'il est trop court. On s'en sert pour faire des matelas, à quoi il est très-propre; car il est léger, doux & très-fin. On l'emploie dans la Medecine pour rappeller la chaleur dans les parties; il est bon pour la paralysie, & pour échauffer l'estomac. Cet arbre tire son nom du coton, que les Latins appellent *Gossipium*, & du pin (*Pinus*) parce qu'il a quelque ressemblance avec le pin, & qu'il porte une espece de coton.

GOSSIPIUM, *Coton*. Voyez *Xylon*.

GOSSUM, le même que *Botium* ou *Bronchocele*.

GOT

GOTNEMSEGIAR, nom du *Xylon arboreum*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

GOTTE, le même que *Gutta Gamba*.

GOU

GOUDBOOM, nom du *Conocarpodendron; folio crasso, nervoso, lanuginoso, suprà crenato, ibique limbo rubro, flore aureo; cono facile deciduo.*

GRA

GRACILIS, *grêle*; est le nom d'un muscle de la jambe, qui naît, suivant Douglas, par un tendon large & mince de l'os pubis près de sa symphise. Il devient aussi-tôt charnu & va s'attacher par un tendon à la face interne du tibia près du tendon du couturier: il sert à fléchir la cuisse & la jambe en dedans.

M. Winslow décrit deux muscles sous ce nom, savoir le droit ou grêle antérieur, & le grêle interne, autrement appellé droit interne.

Le Droit antérieur, ou grêle antérieur.

Ce muscle est aussi long que l'os fémur, situé directement le long de la partie antérieure de la cuisse charnue, ce qui lui a fait donner le nom de droit antérieur; il est charnu pour la plus grande partie, un peu large vers son milieu, d'où il se rétrécit peu à peu vers les extrémités: au reste, il est plat, ce qui l'a fait appeller *grêle*.

Il se termine en haut par un tendon assez fort, divisé en deux branches, l'une courte & droite, & l'autre courbe & longue. La petite branche du tendon monte directement, & s'attache à l'épine antérieure inférieure de l'os des iles. La grande branche du même tendon se jette en arriere au-dessus du sourcil de la cavité cotyloïde, en se courbant selon la circonférence du sourcil, depuis l'épine jusques vers la grande échancrure sciatique. Elle est forte & plate, très-attachée à l'os, couverte & cachée par le ligament orbiculaire & par le petit fessier. C'est pourquoi en ne suivant dans la dissection qu'une certaine routine, on l'a communément coupée, & on n'a connu que la petite branche du tendon.

De-là ce muscle descend tout charnu, & en partie penniforme, ayant des fibres qui se rencontrent supérieurement & s'écartent inférieurement. Il est d'abord étroit, & il s'élargit peu à peu vers son milieu: il se rétrécit de même ensuite, & enfin il se termine vers l'extrémité inférieure du fémur par un tendon plat & large.

Dans tout ce trajet, il est placé entre les deux vastes, &

couvre celui que l'on appelle crural. Le tendon de l'extrémité inférieure de ce muscle s'attache fortement au bord supérieur de la rotule, où il jette un petit plan de fibres tendineuses qui se collent à la convexité de la rotule, & vont jusqu'à son ligament, où elles paroissent se perdre & se confondre avec celles du ligament.

Ce muscle par son attache à la rotule est congénere ou coopérateur du *vaste interne*, du *vaste externe* & du *crural*, & sert à étendre la jambe. Par son attache à l'os des iles, il sert à fléchir la cuisse, & est auxiliaire du psoas, de l'iliaque & du pectiné. Il peut exécuter cette derniere fonction, soit que la jambe soit en même-tems étendue, soit qu'elle soit fléchie. Il sert aussi à mouvoir le bassin sur l'os de la cuisse en-devant, & à empêcher le bassin de se renverser quand on est assis.

Etant en partie penniforme & en partie simple, il est capable de soutenir de grands efforts, & de faire de grands mouvemens. Sa ligne de direction éloignée du centre du mouvement de l'articulation cotyloïde, & son attache inférieure éloignée du point d'appui de ce grand lévier, favorisent les deux avantages du muscle. La disposition particuliere & la grandeur du tendon caché répondent principalement à tous les degrés de la flexion.

La petitesse de l'autre tendon, qui est le plus connu des deux, n'y auroit pas pû résister. Son obliquité convient à l'extension de la jambe, pendant que la cuisse est étendue ou très-peu fléchie : mais dans l'attitude d'une grande flexion de la cuisse, cette obliquité feroit trop écarter de l'os le petit tendon, & l'exposeroit à être arraché, à peu-près, comme on arrache une branche oblique en l'écartant du tronc ou de la tige.

Le Grêle interne, ou *Droit interne*.

C'est un muscle long & mince, placé directement, ou comme en droite ligne sur le côté interne de la cuisse, entre l'os pubis & le genou. Tout ceci marque assez l'origine de son nom.

Il est attaché au bord de la branche inférieure de l'os pubis, proche de la symphise, par un tendon fort large, mais très-court, & cela à côté de l'attache supérieure du second muscle du triceps, mais un peu plus bas. De-là ce plan charnu en se rétrécissant peu à peu, descend latéralement jusques vers le condyle interne du fémur, où il se termine par un tendon grêle, qui devient à la fin comme aponévrotique, & s'attache à la face antérieure interne de la tête du tibia près de sa crête.

Ce tendon est attaché immédiatement au-dessous du tendon du couturier, dont il est un peu couvert, & au-dessus de celui du demi-tendineux qu'il couvre, & avec lequel il communique. Avant son attache il fait un contour oblique, & il est bordé à peu-près comme le tendon du couturier, & il jette de même une bandelette aponévrotique en-bas obliquement, sur le même côté du tibia.

Ce muscle sert à fléchir la jambe, à peu-près comme le couturier, dont il est auxiliaire dans cette fonction, & non pas dans celle de contourner la jambe. Il est même plus disposé à continuer & à achever la fléxion, qu'à la commencer. C'est dans l'attitude de la cuisse contournée par le couturier, que le *Grêle* intérieur contribue principalement à la flexion de la jambe.

Il peut aussi aider le triceps à faire l'adduction de la cuisse, c'est-à-dire faire approcher l'une des cuisses de l'autre. Il agit avec beaucoup plus de facilité en faisant approcher la cuisse, qu'en faisant commencer la flexion de la jambe sans la rotation de la cuisse. L'attache supérieure de ce muscle donne par son éloignement de l'articulation cotyloïde cette facilité d'approche dans toutes les attitudes de la cuisse : mais il ne la peut donner pour la flexion de la jambe que dans l'attitude de la cuisse contournée.

En voici la raison.

Pendant que la cuisse est simplement étendue, la ligne de direction de tout ce muscle, est à peu-près dans le même plan que la charniere du genou ou l'axe de son mouvement ginglymoïde ; & alors l'éloignement de l'attache supérieure ne donne point d'avantage. Cette ligne de direction n'est plus dans le même plan quand la cuisse est contournée par le couturier ; car alors elle croise avec l'axe de la charniere, & dans ce cas l'éloignement latéral de l'attache supérieure du muscle facilite son action de fléchir la jambe. Winslow.

GRACULUS. Offic. Bellon. des Oyse. 283. Charlt. Exer. 75. *Coracias*. Mer. Pin. 172. *Coracias, seu Pyrrhocorax*. Will. Ornith. 86. Raii Ornith. 126. Ejusd. Synop. A. 40. Gesn. de Avib. 473. Aldrov. Ornith. 1. 769. Jonf. de Avib. 26. *Geay*.

On trouve cet oiseau dans la Province de Cornonaill & dans plusieurs autres endroits. On prétend qu'appliqué extérieurement, il résout les tumeurs & guérit les tumeurs scrophuleuses. Dale.

GRÆ.

GRÆA, γραῖα, dans Moschion, signifie ou une vieille femme, ou certe pellicule qui se forme sur le lait & sur quelques autres liqueurs lorsqu'on les laisse refroidir après les avoir fait bouillir ; ou cette peau pendante qui est autour du nombril, & qui est un signe de vieillesse.

GRAMEN, *Chien-dent*.

Les Botanistes font mention d'un grand nombre d'especes de cette plante. Tournefort en compte quatre-vingt-six, & d'autres Auteurs un plus grand nombre encore, surquoi l'on peut consulter Sceuchzer, *Agrostographia, Tiguri*, 1719. *in*-4°.

Je ne parlerai ici que de cette espece de *chien-dent* qui est en usage dans la Medecine.

Gramen arundinaceum. Offic. *Gramen dumetorum panicula acetosa, semine papposo*. Raii Hist. 2. 1287. *Gramen arundinaceum panicula spadicea molli majus*. C. B. P. 7. Theat. 95. Raii Synop. 3. 401. *Gramen paniculatum arundinaceum panicula densa spadicea*. Tourn. Inst. 523. *Gramen tomentosum arundinaceum*. Germ. Emac. 9. *Gramen spica candida & serici modo lucens*. J. B. 2. 476. *Calamagrostis sive Gramen tomentosum*. Park. Theat. 1182.

Cette plante croît dans les lieux humides, où il y a du bois. On emploie sa racine en Medecine. Elle a les mêmes vertus que le roseau ordinaire. Dale.

Gramen caninum. Voyez *Agrostis*.

Gramen dactylon, Offic. *Dactylon folio arundinaceo majus*. C. B. P. 7. Theat. 112. *Dactylon radice repente sive Officinarum*. Tourn. Inst. 510. *Gramen Dactyloides radice repente*. Ger. Emac. 28. Raii Hist. 2. 1271. Synop. 3. 399. *Gramen canarium Ischami paniculis*. Park. Theat. 1178. *Gramen legitimum Clusii*. Tourn. Met. Med. 101.

Cette espece croît dans les champs, les vignobles & les lieux sabloneux. Sa racine a les mêmes vertus que l'*Agrostis*. Dale.

Gramen leucanthemum. Voyez *Alsine*.

Gramen mannæ. Offic. *Gramen mannæ esculentum*, Ger. 25. Emac. 27. *Gramen dactylon esculentum*. C. B. P. 8. Theat. 118. *Ischæmon sativum, sive Gramen mannæ esculentum*. Park. Theat. 1178. *Gramen genus Dens ca-*

minus tertius, sive Gramen primum, vel Galli crus. J. B. 2. 444.

Cette plante croît en Allemagne & en Pologne. On n'emploie que sa semence qui est petite, oblongue, transparente, blanche, d'un goût foible & semblable au riz quand on en a ôté l'écorce. Ces semences ont les mêmes qualités que le riz, elles sont modérément astringentes, propres à résoudre les tumeurs de la poitrine, & médiocrement nourrissantes, employées en qualité d'alimens. MATTHIOLE.

Elles passent aussi pour très-efficaces pour la cure du rachitis.

On ne sait point au juste qu'elle est la plante qui produit ces semences. Quelques Auteurs croyent qu'elles sont la poix grenée d'un certain palmier fort approchant de la nature du sagu; d'autres au contraire veulent que ce soit la semence du *gramen manna*, ce que je crois comme eux. Je persiste dans ce sentiment depuis la conversation que j'ai eue dernierement en Angleterre avec Jean-Philippe Breyn qui m'a assuré la même chose. DALE, *Phramacologia.*

GRAMEN PARNASSI. Voyez *Parnassia Palustris* & *Vulgaris.*

GRAMIA, *la chassie des yeux.*

GRAMINULÆ, sont de jeunes grenouilles, qui n'ont point encore de jambes.

GRAMMA, γράμμα, *scrupule*; un des plus petits poids dont se servoient les Anciens. On l'appelle ainsi parce qu'il est la vingt-quatrieme partie de l'once, comme une lettre l'est de l'alphabet.

GRAMME, γραμμή, *l'iris de l'œil.*

GRANA. Le même que *Migrana.*

GRANA CNIDIA. Voyez *Cnidia.*

GRANA PARADISI. Voyez *Cardamomum maximum.*

GRANA TIGLIA. Voyez *Lignum Moluccense.*

GRANA TINCTORUM. Voyez *Chermes.*

GRANADILLA, *Fleur de la Passion.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'abord à trois pétales, il en sort un pédicule court, & de celui-ci un calyce composé de cinq feuilles, qui embrasse étroitement la fleur & s'étend ensuite en forme d'étoile. Ses fleurs sont disposées en roses, à cinq pétales, du milieu desquels s'élevent plusieurs filamens bigarrés, disposés en rond, auxquels succedent des petites feuilles posées à plomb. Il sort du milieu de cette fleur un pistil qui est d'abord entouré de cinq étamines disposées circulairement & munies de testicules qui tournent en tout sens; près de ceux-ci est situé un ovaire de forme ovale, sur la pointe duquel naissent trois tubes surmontés de sommets obtus qui penchent vers les testicules qui sont dessous. Le fruit est oval, ou sphérique, charnu, unicapsulaire & plein de semences attachées aux côtes, comme à un placenta, & envelopées d'une écharpe.

Boerhaave en compte dix especes différentes.

1. *Granadilla, pentaphyllos, flore cæruleo magno.*
2. *Granadilla, pentaphyllos, latioribus foliis, flore cæruleo magno.*
3. *Granadilla Hispanis, flos Passionis Italiæ.*
4. *Granadilla, folio tricuspide, flore parvo, flavescente.* T. 240.
5. *Granadilla, flore albo, fructu reticulato.*
6. *Granadilla, folio tricuspide, flore magno, flavescente.* T. 240.
7. *Granadilla, pentaphyllos, angustifolia, flore albo.* Prægn.
8. *Granadilla, triphyllos, flore roseo.* Prægn.
9. *Granadilla, folio tricuspidi, obtuso & oculato.* Feuillier, Tom. II. 718.
10. *Granadilla, quæ Clematitis, Indica, latifolia; flore clavato, fructu maliformi.* T. 82. BOERH. *Index alter. Plant. Vol. II. p.* 81.

La premiere & la seconde espece ont une odeur vineuse fort douce. Toutes ces especes sont rafraîchissantes.

L'Histoire des plantes attribuée à Boerhaave, nous apprend qu'elles possedent cette propriété.

Miller fait mention de dix-sept différentes especes.

GRANAGRANUM, est un terme obscur dont se sert Paracelse dans son Traité de *Caduco Matricis*, & dont on ignore la signification.

GRANAL. Lemery nous apprend que c'est une plante toujours verte qui croît dans l'Amérique, qui n'a besoin pour son accroissement ni de terre ni d'eau, & qui croît, étant suspendue au plancher, quand même elle ne feroit pas bien éloignée du feu. On tient que son suc est venimeux. On ne sert point de cette plante en Medecine.

GRANATRISTUM, dans Paracelse est l'*Escarboucle.*

GRANATUM, *Grenade.* Voyez *Punica.*

GRANATUS, Offic. Worm. 104. Schw. 380. Charlt. Foss. 37. Boet. 152. Schrod. 328. de Laet. 17. Mont. Exot. 14. *Grenat.*

C'est une pierre prétieuse transparente d'un rouge jaunâtre approchant de celui du cinabre naturel. On prétend qu'étant prise intérieurement, elle desseche & fortifie, elle guérit les palpitations de cœur, elle resiste à la mélancolie & au poison, & arrête les hémorrhagies. Quelques Auteurs croyent qu'elle produit les mêmes effets lorsqu'on la porte pendue au cou. SCHRODER. DALE.

GRANDA, nom de la pierre philosophale.

GRANDEBALÆ, poils qui croissent sous les aisselles.

GRANDINOSUM *Os*, nom de l'os cuboïde.

GRANDO. Voyez *Chalaza.*

GRANULATIO, *Granulation* ou réduction des métaux en petits grains.

GRANUM, *Grain*, la vingtieme partie du scrupule.

GRAPHIOIDES, γραφιοειδής, nom de l'apophyse styloïde. Voyez *Caput.*

GRAPHISCUS, γραφίσκος, nom d'un instrument inventé par Dioclès pour extraire les dards. On en trouve la description dans Celse, *Lib. VII. cap.* 1.

GRASSA, *Borax.*

GRATIA DEI, nom du *Geranium, Batrachioides.*

GRATIOLA, nom de la *Digitalis, minima, Gratiola dicta.*

GRAVATIVUS, *Gravatif*, épithete d'une espece de douleur accompagnée d'une sensation de pesanteur. Voyez *Dolor.*

GRAVEDO, signifie une douleur de tête accompagnée d'un sentiment de pesanteur. C'est quelquefois le même que *Catarrhus* ou *Coryza.*

GRAUS, γραῦς. V. *Græa.*

GRAVUS, marbre ou porphyre dont on se sert dans les opérations Pharmaceutiques.

GRE

GRESSURA, la partie située entre les parties de la génération & l'anus, le *périné.*

GRI

GRIGALLUS, *Outarde*, Lemery dit qu'il y en a deux especes, l'une est appellée *grigallus major*, & l'autre *grigallus minor*. Celle-ci est un peu plus grosse qu'une perdrix. Cet oiseau est estimé apéritif, & bon pour la

colique néphrétique. Son cerveau est bon pour exciter la semence.

Comme l'*outarde* ne se nourrit que d'eau & de végétaux, & qu'elle ne fait pas beaucoup d'exercice, il semble que ses sels ne doivent pas être fort exaltés.

GRIPHOMENOS, γριφόμενος, de γρῖφος, ou γρῖπος, *rets, filet; impliqué.* Dans le premier Livre des *Prorrhétiques* d'Hippocrate, *Text.* 100. γριφόμενα, est l'épithete d'ἀλγήματα, *douleurs.* Elle ne semble signifier autre chose que ces douleurs qui quittent les lombes, & qui se fixent dans les hypocondres.

GRO

GROSSULARIA, *Groselier*, cette plante est trop connue pour avoir besoin de description.

Boerhaave en compte sept especes, & Miller neuf.

Grossularia, *spinosa sativa*, C. B. P. 455. Tourn. Inst. 639. Boerh. Ind. A. 2. 153. *Grossularia, uva crispa*, Offic. Raii Hist. 2. 1484. *Grossularia.* Park. Theat. 1560. *Uva crispa.* Ger. 1143. Emac. 1324. *Uva crispa, sive Grossularia.* J. B. 1. 47. Park. Parad. 560.

On cultive cet arbrisseau dans les jardins. Il fleurit au mois d'Avril, & son fruit est mûr au mois de Juillet. On n'emploie que ce dernier que l'on estime efficace lorsqu'il est verd, de même que celui du buisson d'Egypte, contre l'appétit déréglé des femmes enceintes, pour exciter l'appétit & pour arrêter le flux de ventre. Ses baies cuites, sont bonnes pour les fievres : elles sont amies de l'estomac, & ne font aucun mal lorsqu'elles ont atteint leur maturité. Dale, *Pharmacologia.*

Les *groseilles* ne conviennent point aux mélancoliques : elles incommodent quelquefois l'estomac en le picotant & le resserrant un peu trop, principalement quand elles sont vertes.

Elles contiennent médiocrement d'huile, beaucoup de sel essentiel & de phlegme. Elles sont convenables dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux & sanguins.

Les *groseilles*, dans leur primeur, sont vertes & d'une saveur acide, parce que le sel acide qu'elles contiennent en assez grande quantité, n'est point encore embarrassé par des soufres, & ainsi il peut agir sur les nerfs de la langue avec une assez grande force. De plus ce sel n'étant joint pour lors qu'avec quelque portion de terre, excite une sensation d'astriction & de stypticité; au lieu que dans la suite, l'huile que les *groseilles* contiennent, & qui étoit auparavant retenue & fixée par des principes passifs, se dévelope, s'éleve & s'unit avec les sels par le secours de la fermentation, & leur ôte une partie de leur force. C'est alors que les *groseilles* sont mûres, qu'elles ont une saveur douce, & une couleur jaunâtre; d'où l'on peut conclure que plus les *groseilles* sont mûres, moins elles sont astringentes, & qu'ainsi quand on voudra s'en servir pour cet effet, il faudra préférer les vertes aux mûres.

Le sel acide dont les *groseilles* abondent est la cause des principaux effets qu'elles produisent. En effet, elles n'excitent l'appétit que parce que ce sel picote légerement les petites fibres de l'estomac; elles ne rafraîchissent, elles ne conviennent à ceux qui ont la fievre, & elles n'ont quantité d'autres vertus semblables, que parce que ce sel donne un peu plus de consistance aux humeurs & en arrête le mouvement trop violent & trop impétueux. Lemery, *Traité des Alimens.*

GROSSUS, *Figues vertes.*

GRU

GRUMA, *le tartre du vin.* Ruland.

GRUMUS, *Grumeau*, ou masse coagulée de sang, de lait ou de telle autre substance.

GRUS. Offic. Schrod. 5. 319. Will. Ornith. 199. Raii. Ornith. 274. ejusd. Synop. Avium 95. Gesn. *de Avib.* 494. Aldrov. Ornith. 3. 324. Jonf. *de Avibus.* 114. Charlt. Exer. 114. Mer. Pin. 185. Bellon des Oif. 188. *Grue.*

Toutes les parties de cet oiseau, sa graisse, son fiel, sa tête, ses yeux, son estomac, & la moelle de ses jambes sont d'usage en Medecine. Cet oiseau lui-même, devenu nerveux, est estimé bon pour les parties membraneuses & nerveuses, ce qui fait qu'on en recommande l'usage dans la colique. Sa graisse mise dans les oreilles les fait cesser la surdité; elle ramollit les duretés & les tumeurs obstinées de la rate; elle remedie en peu de tems à l'inflexibilité du cou, & passe pour être de même nature que celle de l'oie. Son fiel est bon pour les yeux. Sa tête, ses yeux, & son estomac réduits en poudre servent à saupoudrer les fistules, les cancers, & les ulceres variqueux. On prépare avec la moelle de ses jambes un onguent ophthalmique. Schrod.

GRUTUM, *gruau.* Avoine mondée de sa peau & de ses extrémités. Lemery, *des Drogues.*

GRY

GRYALI COLLYRIUM, collyre déterfif dont Aëtius donne la description. *Tetrabib. II. Serm.* 1. *C.* 110.

GRYGALLUS. Voyez *Grigallus.*

GRYLLUS. Offic. Mer. Pin. 200. *Gryllus domesticus*, Schrod. 5. 342. Raii *Insect.* 63. Aldrov. *de Insect.* 442. Charlt. Exer. 44. Jonf. *Insect.* 65. *Criquet, Grillon, Cricon*, est un insecte ailé du genre des escarbots, de couleur brune, qui habite proche des fourneaux & des autres lieux où l'on fait du feu, & dont le cri est fort désagréable. Ses cendres sont estimées diurétiques, & son suc mis dans les yeux, fortifie la vue & guérit les maladies des amygdales lorsqu'on les en frotte. Schrod. Dale.

GRYPA, nom d'un onguent décrit par Nicolas Myrepse, *Sect.* 3. *cap.* 43.

GRYPALOPEX, γρυπαλώπηξ; ce mot se trouve dans Hippocrate, *Epidem. Lib. VI. Sect.* 8. *Aphorism.* 52. & paroît être un surnom.

GRYPHIUS PES, nom d'un instrument dont parle Paré dans sa *Chirurgie Lib. XXIV. cap.* 35. qui sert à extraire les moles de l'uterus.

GRYPHUS, nom de la Pierre Philosophale.

GRYPOSIS, γρύπωσις, courbure des ongles. Cœlius Aurelianus.

GUA

GUABAM, est le nom d'un fruit doux & rafraîchissant qui croît dans les Indes Occidentales. Il a environ deux palmes de long, & renferme sous une écorce de couleur de cendre une pulpe blanche, entremêlée de quelques amandes dures. Ray, *Hist. Plant.*

GUACATANA, *Scrophularia Indica.* Park. *folio affinis guacatane.* C. B. est le nom d'une plante qui croît dans la nouvelle Espagne. Elle est efficace pour les hemorrhoïdes. La méthode de s'en servir est de la faire bouillir dans du vin; ou si la maladie est accompagnée de chaleur, dans de l'eau, dont on lave la partie, qu'on essuie ensuite, pour la saupoudrer avec la poudre de cette même plante. Elle appaise encore les douleurs que causent le froid & les vents. On oint d'abord la partie affligée avec de la résine fondue, on la saupoudre avec la poudre de cette plante, & l'on applique dessus un linge chaud. Ray, *Hist. Plant.*

GUAJABO. Voyez *Guajava.*

GUAIABARA, est le nom d'un arbre qui croît dans l'Isle de Saint Domingue, appellé *Uvero* par les Espagnols. Ses feuilles sont très-larges, & tiennent lieu de poivre aux Habitans de ce païs.

GUAJACANA.

Voci ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes & de peu de durée; le calyce

est divisé en quatre parties, ses fleurs sont monopétales en forme de cloche, faites en tuyau dans leur partie inférieure, & divisées par le haut en cinq lobes ou segmens. L'ovaire est posé au centre du calyce, & se change en un fruit plat, charnu, arrondi, partagé en plusieurs loges, soutenu par un calyce fort large, lequel contient un grand nombre de semences dures, disposées circulairement.

Boerhaave compte trois especes de cette plante.

1. *Guajacana.* J. B. 1. 238. H. Eyst. Vern. o. Arb. & Fruct. F. 13. fig. 1. *Lotus Africana, latifolia.* C. B. P. 447. *Diospyros, sive faba Græca latifolia, pseudolotus Matthioli.* Lugd. 349. *Guajacum Patavinum.* Park. Theat. 1522.
2. *Guajacana, angustiore folio.* T. 600. *Lotus Africana, angustifolia, seu fœmina.* C. B. P. *Diospyros, sive faba Græca, angustifolia, seu lotus Africana.* Lugd. 349. *Guajacum Patavinum, angustioribus foliis.* Park. Th. 1523.
3. *Guajacana? Pishamin Virginianum.* Park. Th. 1523.

Ses feuilles & son fruit sont astringens & bons par conséquent pour les hémorrhagies & la diarrhée. *Hist. Plant. a script. Boerh. p.* 657.

GUAIACUM. Offic. Ger. Emac. 1611. Raii Hist. 2. 1685. *Guajacum, sive lignum sanctum.* Park. Theat. 1586. *Guaiacum magna matrice.* C. B. Pin. 448. *Fructus guaiaci putatus & folia.* J. B. 1. 499. *Gayac*, ou *Bois saint.*

C'est un grand arbre dont l'écorce est dure, cassante, noirâtre, & peu épaisse; le bois dur, solide, pésant, extremement résineux, d'un jaune noirâtre dans sa partie interne, d'un goût acre & quelque peu aromatique. Les plus petites branches ont leur écorce d'un blanc cendré, & poussent des feuilles courtes, composées pour l'ordinaire de quatre lobes ovales & luisans, & jamais terminées par une feuille impaire. Les fleurs naissent plusieurs ensemble en forme de petits parasols, elles sont chacune composées de six petites feuilles jaunes, remplies d'étamines, & ont l'embryon du fruit dans le milieu. Cet embryon lorsqu'il est petit, ressemble au fruit du tabouret, ou à un cœur terminé par une pointe fort aiguë. Cet arbre croît dans la Jamaïque & dans plusieurs autres contrées de l'Amérique. MILLER, *Bot. Offic.*

Ulric Hutten qui publia en 1519. un Traité sur la maniere de guérir la vérole par l'usage du *gayac*, assure que ce remede étoit connu en Europe deux ans auparavant: mais, si l'on en croit Brassavolus, il n'y fut apporté qu'en 1525. à l'occasion que voici:

« Un Espagnol nommé Gonsalvo, extremement incommodé de la vérole, ayant inutilement employé toutes sortes de remedes pour s'en délivrer, prit le parti avec quelques autres personnes, qui étoient dans le même cas que lui, de s'en aller à l'Amérique pour y éprouver l'effet de ce remede, dont il avoit oui parler depuis long-tems. Il guérit par son moyen, comme il l'avoit esperé, & lorsqu'il fut de retour en Portugal, il y exerça la Medecine & guérit tous ceux qui avoient la même maladie, par l'usage du remede auquel il étoit redevable de sa guérison. »

Hutten dit, au contraire, dans le Traité que nous avons eité, « qu'un Gentil-homme Espagnol, qui étoit Receveur Général dans l'Isle de Saint Domingue, ayant été guéri de la vérole avec ce remede que les naturels du pays lui avoient indiqué, l'apporta en Espagne, dans le doute cependant s'il y produiroit le même effet que dans son lieu natal. » Quoiqu'il en soit, tout le monde convient unanimement, que nous devons ce remede aux Américains, chez qui la vérole est endémique, & qui nous l'ont les premiers communiquée.

Il y a deux sortes de *gayac* propres à guérir la vérole. Le premier est solide, compacte, résineux, noirâtre, composé de fibres diversement entrelacées, d'un gout acrimonieux & aromatique, mêlé de quelque amertume, & d'une odeur pénétrante. Les Américains l'appellent *Hiacan*, ou *Huiacan*, d'où est venu le nom de *gayac* qu'on lui donne en Europe. Le second approche beaucoup du précédent par sa densité, par la complication de ses fibres, par son gout, & par son odeur: mais il tire davantage sur le blanc, ou pour mieux dire sur le jaune. Les Naturels de l'Amérique le nomment *Hoaxecan*, & les Européens *Lignum Sanctum*, Bois Saint, à cause de sa vertu extraordinaire. L'écorce de ces deux especes est ligneuse, mince, dure, & comme formée de plusieurs petites lames paralleles & fort serrées, a l'extérieur de couleur de cendre tirant sur le rouge, d'un gout acrimonieux & amer, & presque dénuée d'odeur.

Les arbres qui produisent ces bois, different, non-seulement par leur âge, comme on le croyoit autrefois, & comme plusieurs personnes le croyent encore aujourd'hui, mais encore par leurs especes, comme Plukenet l'a démontré dans sa *Phytographia.* Ils sont aujourd'hui communs dans les Isles de *Sottavento*, & dans toute la partie de l'Amérique qui est située sous la Zone torride.

Voici comment on préparoit autrefois la décoction de *gayac.* On prenoit une livre ou douze onces de *gayac* rapé, & on le faisoit macérer pendant l'espace de vingt-quatre heures, dans un pot de terre neuf, qui contenoit dix ou douze chopines d'eau. On bouchoit avec soin le vaisseau, & on les faisoit bouillir *in diplomate*, c'est-à-dire, en posant le pot sur un fourneau rempli d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart, d'un tiers, ou même de la moitié, suivant qu'on vouloit la décoction plus ou moins forte, ou qu'on le jugeoit plus convenable à la force & au temperament du malade, ou à la violence de la maladie. On passoit cette décoction lorsqu'elle étoit refroidie, & on la conservoit avec soin dans un vaisseau bien fermé. On faisoit bouillir de nouveau le marc à petit feu dans la même quantité d'eau, jusqu'à diminution d'un quart, & l'on enfermoit cette seconde décoction, ou *bochetum*, dans des bouteilles, & elle servoit de boisson ordinaire.

Ç'a été autrefois une grande dispute parmi les Medecins, si l'on devoit employer le bois de *gayac* avec l'écorce ou sans écorce, ou tous les deux ensemble; ou seul, ou avec d'autres bois, racines ou plantes de même nature; s'il falloit faire la décoction dans du vin ou dans de l'eau, ou dans une décoction d'eaux distilées de quelques plantes de même espece: mais il est impossible d'établir quelque regle fixe là-dessus, à cause de la variété que l'on remarque dans les tempéramens, l'âge, & la condition du malade, aussi-bien que dans la nature, le degré, & la complication de la maladie; c'est pourquoi il vaut mieux s'en rapporter là-dessus à la prudence & au discernement du Medecin, puisqu'il est plus en état que tout autre de savoir ce qui convient au malade, suivant l'exigence des cas.

La décoction étant prête, & le malade bien préparé par la purgation, & par une abstinence de quelques jours, on l'enfermoit dans une chambre qui avoit un degré de chaleur convenable, soit naturellement ou par art, & qui n'étoit point exposée au froid, encore moins aux vents. Il prenoit tous les matins dans son lit, huit ou dix onces de la premiere décoction, on le couvroit bien, & on le laissoit tranquilement suer pendant deux ou trois heures. On l'essuyoit ensuite avec des linges chauds, & on lui donnoit quatre heures après deux ou trois onces de biscuit avec des raisins secs, des amandes, ou des pistaches, & pour boisson, plusieurs verres de la seconde décoction. On lui donnoit au bout de quatre heures huit ou dix onces de la premiere décoction, on le laissoit suer pendant trois heures, on l'essuyoit, & on lui donnoit la même nourriture & la même

même boisson qu'auparavant. Lorsqu'il étoit foible, atténué, d'un tempérament délicat, & hors d'état de supporter une si sévere abstinence, on augmentoit sa nourriture de quelque chose, on lui accordoit même quelques massepains, du bouillon de poulet, & quelques jours après la moitié ou le quart d'un petit poulet rôti ou bouilli, sans sel. On persistoit dans cette méthode pendant quinze jours; & supposé que le malade fut constipé, on lui donnoit tous les deux ou trois jours un clystere émollient. Au bout des quinze premiers jours on le purgeoit avec la pulpe de casse, la manne, les tamarins, ou autre chose semblable, & il ne buvoit ce jour-là autre chose que la seconde décoction. On réitéroit ce même traitement pendant trente ou quarante jours, mais on lui accordoit un peu plus de nourriture. Au bout de vingt-cinq ou trente jours, supposé que ses forces le permissent, on lui laissoit la liberté de se lever & de faire un ou deux tours dans sa chambre, pourvu qu'il fût bien couvert, & qu'il ne suât point. On le purgeoit de nouveau vers la fin de la cure, & on lui permettoit de passer de sa chambre dans une autre, mais non point de s'exposer à l'air, jusqu'à ce qu'il fût en état de le supporter.

On avoit grand soin de ne point faire d'innovations trop promptes: mais on prenoit encore un mois pour remettre peu à peu le malade à son premier genre de vie, & durant ce tems-là il observoit le régime le plus exact, il s'abstenoit du vin & usoit de la seconde décoction pour sa boisson ordinaire.

Par cette méthode, la décoction forte de *gayac*, qui est d'une nature acrimonieuse & aromatique, ne souffrant que peu on point de changement de la petite quantité de nourriture que le malade prenoit, s'insinuoit en abondance dans les vaisseaux lactés épuisés par l'abstinence, & parcourant librement toutes les parties du corps, dissolvoit, atténuoit & fondoit les globules du sang & de la lymphe que le virus avoit endurcis & épaissis, altéroit ou corrigeoit les fluides infectés qu'elle trouvoit sur son chemin, ou les chassoit par les urines ou par la diaphorese: les visceres étant macérés dans toutes leurs parties pendant 40 jours dans cette lessive acrimonieuse, se désobstruoient insensiblement & se débarrassoient des humeurs qui s'y étoient attachées; de sorte que la virulence de la contagion vénérienne étant surmontée, les malades recouvroient la santé qu'ils avoient perdue.

Cette méthode guérit un grand nombre de personnes de la vérole, tant en Espagne que dans l'Isle Saint-Domingue; & N. Poll, Medecin de l'Empereur Charles V. assure dans un petit Traité sur la cure de la vérole par le bois de *gayac*, « que l'usage de cette décoction guérit dans le même tems trois mille personnes, de la vie desquelles on désespéroit, & cela si parfaitement, qu'il leur sembloit qu'elles ne faisoient que de naître. » Je suis assuré que Hutten ne contribua pas peu à établir la réputation de ce remede, car il avoue qu'il avoit été affligé pendant neuf ans d'une vérole accompagnée de douleurs cruelles, d'un grand nombre d'exostoses, d'une carie ulcéreuse des os, d'une maigreur extraordinaire & d'un marasme dangereux. Il ajoute qu'après avoir passé onze fois inutilement par les grands remedes, & souffert une infinité de douleurs, d'anxiétés & de dangers presque incroyables, il recouvra parfaitement la santé par l'usage seul de la décoction de *gayac* qu'il prit pendant trente jours consécutifs.

Les hommes ne sont jamais plus exposés à se laisser surprendre que lorsqu'il s'agit de décider du mérite d'une chose nouvelle, & on ne l'a jamais mieux éprouvé que dans cette occasion; car l'on regardoit la décoction de *gayac* comme un remede sûr & innocent pour la vérole, dont on pouvoit user sans danger; & sur ce principe on en donnoit indifféremment à tous ceux qui en avoient besoin. On éprouva cependant au bout de quelque tems qu'une infinité de personnes qui étoient d'une constitution infirme, ou d'un tempérament acrimonieux, bilieux & chaud, naturellement maigres & secs, ou qui avoient été auparavant affligés d'une ardeur contre nature, ou d'autres maladies des poumons, du foie & des reins, ou enfin qui avoient de la disposition à la consomption, avoient eu le malheur pendant le cours dont on a parlé, par la trop longue abstinence à laquelle ils avoient été réduits, par l'acrimonie excessive de la décoction, & par les sueurs immodérées qu'elle leur causoit, de tomber dans une phthisie incurable. J'ai observé, dit Pet. And. Matthiole, dans un Traité sur la Vérole, (*de morbo Gallico*) imprimé en 1533. que les personnes d'une habitude seche qui avoient la vérole, sont tombées pour avoir fait usage de ce bois, dans une fievre hectique qui les a jettés dans la consomption.

On jugea donc à propos pour éviter ces sortes de méprises & pour mettre les malades à couvert de danger, d'adoucir la sévérité de cette méthode. On leur permit de prendre plus de nourriture, on fit la décoction beaucoup plus foible, & on les fit suer moins de tems. Mais quelles furent les suites de ce changement? On tomba d'une extrémité dans l'autre, & l'on affoiblit tellement la vertu du remede, qu'il ne produisit plus aucun effet; car l'Auteur que je viens de citer se plaint dans le même Traité, « que ce bois ne produisoit plus les mêmes effets qu'auparavant, & que la plupart de ceux qui usoient de sa décoction n'en recevoient aucun soulagement par la faute de ceux qui l'administroient, » qui par une imprudence impardonnable exemptoient les malades des rigueurs d'un régime trop exact. De sorte que le *gayac* qui avoit été reçu d'abord avec de si grands applaudissemens, commençoit à perdre sa réputation dans le tems de Matthiole.

Boerhaave a tâché de faire revivre l'usage du *gayac* dans la cure des maladies vénériennes, dans la Préface qu'il a mise à la tête de la Collection qu'il a faite des Auteurs qui ont écrit sur la vérole. Il lui donne ce grand éloge, qu'il peut achever une cure que la salivation a manquée, au lieu que là où le *gayac* manque il est inutile d'employer la salivation. *

Outre l'usage qu'a ce bois dans les maladies vénériennes, il passe en général pour être chaud & dessiccatif, & par conséquent plus propre pour exciter la transpiration que la sueur. Aussi est-il excellent pour adoucir & purifier le sang, ce qui fait qu'on l'emploie fréquemment dans les maladies cutanées de toute espece. Sa qualité chaude & pénétrante le rend propre pour la goute; car il dissipe & consume insensiblement les humeurs qui se sont jettées sur les articulations, aussi-bien que pour l'hydropisie & les catarrhes, à cause qu'il desseche les humidités superflues. On éprouve continuellement son utilité dans toutes les maladies qui naissent d'une humidité surabondante.

Analyse du Gayac.

Prenez du bois de *gayac* verd, compact, pesant; coupez-le par morceaux & remplissez-en une cornue jusqu'au cou, ensorte néanmoins qu'il ne puisse point en tomber dans le récipient. Placez-la cornue sur un feu de sable; adaptez-y un grand récipient & luttez-en les jointures avec un lut fait avec la farine de graine de lin. Distilez d'abord avec un degré de chaleur qui n'excede point celui de l'eau bouillante, & continuez-le jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien dans le récipient. Vous

* Cette opinion est particuliere à Boerhaave; l'expérience a empêché qu'elle ne trouvât des partisans.

aurez une eau claire, odoriférante, un peu acide, que vous garderez à part dans une bouteille. Remettez le récipient & le luttez; augmentez un peu le feu, vous retirerez une liqueur plus aigre, grasse & un peu rougeâtre, qu'il faut pousser avec le même degré de chaleur tant qu'elle continuera de monter. Mettez cette liqueur à part, car elle est extremement forte, odoriférante, & de même odeur à peu près que le hareng rouge. Augmentez le feu, il tombera dans le récipient une liqueur rouge, grasse & très-acide, & une huile rouge qui surnagera. Animez ensuite le feu jusqu'à la derniere activité que puisse souffrir une cornue de verre sans se fondre. Le récipient se remplira d'une fumée noire avec laquelle il monte une huile épaisse & noire qui se précipite au fond de la premiere liqueur. Continuez le même degré de chaleur jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de fumée; mettez alors des charbons ardens sur la cornue & tout autour, (c'est ce qu'on appelle feu de suppression) & continuez ce feu jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Laissez refroidir les vaisseaux, vous trouverez que ce dernier feu a fait sortir un peu d'huile pesante, noire & approchante de la poix.

Garnissez de papier gris un entonnoir de verre; & versez dedans l'eau qui a monté la premiere sans aucune huile, afin que le filtre ainsi humecté puisse donner passage à cette eau de *gayac*, qu'il faut mettre à part. Cette liqueur sera aigrelette, claire & pénétrante; elle tiendra de l'odeur & du gout du *gayac*, mais elle aura une odeur d'empyreume approchante de celle du hareng. Versez la seconde liqueur dans le même filtre, elle passera un peu rougeâtre, transparente, mais plus acide, elle tiendra beaucoup plus de l'odeur du hareng fumé, & sera par conséquent quelque peu empyreumatique & beaucoup plus acide que la premiere. Si elle contenoit un peu d'huile, elle restera dans le filtre, qui ayant été humecté de la liqueur précédente ne lui permettra point de passer. Versez dans le même filtre le troisieme phlegme, & le troisieme esprit avec son huile légere; le phlegme passera immédiatement sous la forme d'une liqueur rouge, claire, acre, acide & empyreumatique: mais l'huile flottera sur la liqueur qui a resté dans le filtre. Il faut donc avoir attention qu'il y ait toujours de la liqueur dans le filtre pour empêcher que l'huile ne touche le fond du papier, car par ce moyen il ne passera aucune huile avec la liqueur acide. Lorsque la liqueur sera à peu près toute filtrée, on transportera l'entonnoir avec son filtre dans un autre verre, avant que l'huile commence à passer au travers, ce qu'elle ne manque pas de faire si-tôt que le papier commence à sécher. Il faut retirer l'huile claire, & la garder dans une bouteille bien bouchée.

Versez l'huile qui a monté la derniere avec la liqueur grasse, fétide & extremement acide, dans le même filtre, il passera une liqueur rouge, acide, limpide: & il restera sur le filtre une liqueur noire, épaisse, pesante, semblable à de la poix, qu'il faut aussi garder séparément.

Lorsqu'on garde ces liqueurs acides dans des bouteilles de verre séparément, elles déposent au fond & contre les parois de ces vaisseaux, une petite croûte huileuse qui augmente insensiblement, ce qui fait que les liqueurs deviennent peu à peu moins grasses & plus claires. D'où il paroît que ce vinaigre distilé est un composé d'eau, d'acide & d'huile. On peut donc l'appeller sel volatil, acide, huileux & savoneux. Lorsqu'on verse cette liqueur acide filtrée & où il ne paroît plus d'huile, sur de la craie ordinaire, il se fait une effervescence, l'acide s'incorpore dans la craye, l'eau surnage, & l'huile que l'acide qui la divisoit a quitté pour se joindre à la craie se manifeste sur l'eau. On peut aussi reconnoître l'huile de la liqueur acide, lorsqu'on la fait distiler de nouveau à petit feu, car l'huile se sépare, & on a, pour ainsi dire, un esprit de l'acide séparé de son huile.

Supposé que l'on veuille purifier ces huiles, on n'a qu'à les verser dans une cucurbite & les faire distiler au bain-marie; les parties les plus pures s'éleveront & les plus grossieres resteront au fond; & si l'on réitere plusieurs fois la même opération, ces huiles deviendront de plus en plus essentielles, & déposant les parties les plus terrestres & les plus inactives, paroîtront sous la forme d'une liqueur claire, transparente, extremement rouge, pénétrante, pure & nullement fétide. Après qu'on a retiré par la distilation tout ce que le *gayac* pouvoit avoir de volatil, on trouve dans la cornue les morceaux de *gayac*, qui sont devenus très-noirs, légers, insipides, sans odeur & friables. C'est le charbon de Van-Helmont. Il est impossible de le réduire en cendres blanches dans un vaisseau fermé quelque feu qu'on fasse: mais il conserve toujours sa noirceur & sa qualité inflammable, parce que cette noirceur est causée par l'huile fixe qui est attachée à la terre, sur la surface de laquelle elle est étendue, ce qui rend ce charbon inflammable tant que cette huile subsiste.

Si l'on met ces morceaux de *gayac* dans une grande poelle découverte, & qu'on jette au milieu un charbon ardent, ils s'enflamment tout d'un coup & se réduisent en cendres. Le bois n'est pas si sujet à prendre feu à moins qu'on ne le réduise en charbons par le même procédé, & ensuite en poudre. Les cendres blanches que l'on tire du vieux *gayac* sont insipides, sans odeur, & ne contiennent presque point de sel, quoiqu'elles abondent en alcali lorsque le bois est récent.

Il faut choisir pour faire la décoction de *gayac* le bois qui est le plus verd & le plus récent, car celui qui est vieux & sec a beaucoup moins de vertu. Il faut aussi remarquer que la décoction est d'autant meilleure qu'on le fait bouillir plus long-tems.

Teinture de Gayac.

Mettez de la rapure de *gayac* le plus verd & le plus pesant que vous pourrez trouver, ou de son écorce pulvérisée, dans un matras à long cou. Versez dessus de l'esprit de vin alcoholisé, ensorte qu'il surnage de quatre doigts, sans y ajouter autre chose. Faites bouillir la matiere, comme on a dit ci-dessus, pendant quatre heures, en agitant le vaisseau de tems en tems. Vous aurez une liqueur rouge que vous passerez à travers un filtre après l'avoir laissée reposer pour en séparer toutes les ordures qu'elle peut contenir. Versez de l'esprit de vin sur le marc, faites-le bouillir de nouveau, & reservez à part toutes ces différentes teintures. La liqueur aura une odeur & un gout piquant, aromatique, acre & brûlant, & la teinture sera d'autant meilleure, que l'alcohol qu'on emploie sera parfait.

Si l'on fait distiler cette teinture préparée avec l'alcohol pur à petit feu dans une cucurbite fort haute, jusqu'à la diminution des trois quarts, on aura une liqueur parfaitement imprégnée de la vertu du *gayac*. Lorsqu'il y a quelque phlegme dans l'esprit de vin, on a de la peine à avoir cette liqueur, parce que lorsqu'on a fait distiler la moitié de l'esprit de vin, la résine commence à paroître & tombe au fond. Mais lorsque l'alcohol est pur, on peut aisément faire épaissir la teinture, & augmenter ses vertus sans la rendre trouble.

Cette teinture étant appliquée extérieurement, est un excellent remede pour les ulceres malins de la peau, de la graisse, de la bouche ou de la gorge.

Cette même teinture préparée avec de l'alcohol pur &

épaissie à demi, étant mêlée avec quatre fois autant de sirop des cinq racines apéritives, & prise à jeun dans le lit, se distribue sur le champ dans tout le corps, & provoque une sueur copieuse ; ce qui la rend propre dans la vérole qui s'est emparée des parties qui sont sous la peau. Boerhaave, *Chym.*

On tire de la teinture du *gayac* par le procédé que nous indiquons au mot *Resina*, une résine qui possede plusieurs vertus.

On peut tirer du *gayac*, outre la résine ordinaire, une antre substance gommeuse différente de la premiere par son gout & par ses vertus, non point en le faisant macérer dans un menstrue spiritueux, mais en le faisant bouillir long-tems dans de l'eau commune. Car lorsqu'on fait épaissir cette décoction sur le feu, il reste au fond une espece de substance résineuse épaisse, d'une odeur balsamique agréable, & d'un gout légerement acre, qui, étant pulvérisée & tirée par le nez, irrite puissamment les membranes qui tapissent les narines, & évacue le phlegme qui s'est logé dans cet endroit, avec tant de force, que je la trouve préférable à tous les sternutatoires dont j'ai connoissance. D'ailleurs elle possede encore une qualité corroborative qui la rend extremement amie des parties nerveuses de la tête. Hoffman, *Observ. Phys. Chym.*

La seconde espece de *gayac*, est

Lignum sanctum, Offic. *Guaiacum prope modum sine matrice*, C. B. P. 448. Raii Hist. 2. 1686. *Guaiaci altera species Monardi*, Ger. Emac. 1611. *Palum sanctum Indiæ Occiduæ*, Park. Theat. 1587. *Bois saint.*

C'est un bois solide & compact, un peu plus blanc que le premier, mais qui a la même odeur & le même gout, à quelques petites différences près. Il possede aussi les mêmes vertus médicinales.

Gomme de Gayac.

Cette gomme, ou, pour mieux dire, cette résine possede les mêmes vertus que le bois d'où on la tire, mais à un plus haut degré. Elle passe pour exciter puissamment la transpiration insensible ; & comme telle, elle est propre pour les maladies de la peau qui naissent de l'obstruction des glandes miliaires. Elle est chaude & détersive, & bonne pour les ulcérations, tant internes qu'externes. Elle passe chez quelques-uns pour un spécifique dans les gonorrhées. Elle produit souvent de très-bons effets dans la goute, non-seulement en débarrassant les articulations & les glandes mucilagineuses du tartre qui s'y est attaché, mais encore en échauffant & fortifiant les fibres, en augmentant leur mouvement, & en empêchant ces sortes de particules de s'y loger.

La dose, suivant Lemery, est depuis huit grains jusqu'à deux scrupules.

GUAJANA-TIMBO, est le nom d'une plante des Indes portant des cosses, dont il est parlé dans Pison. On assure que le suc que l'on tire de ses semences, tandis qu'elles sont encore vertes, guérit la gratelle & les autres maladies de la peau, pourvu qu'on s'en frote souvent.

GUAJAVA.

Voici ses caracteres :

L'extrémité du pédicule passe dans l'ovaire, qui est de figure ovale, couronné, découpé en cinq parties comme le calyce.

Sa fleur est en rose, à cinq pétales, & croît sur l'ovaire au-dedans de la couronne. Elle est aussi munie d'un grand nombre d'étamines.

L'ovaire a un long tuyau, & se change en un fruit charnu rempli de plusieurs petites semences.

Boerhaave compte trois especes de cette plante ; savoir,

1. *Guajava*, Clus. Hist. App. 1. *Guajabo pomifera Indica*, C. B. P. 437. *Xalxochitl*, *seu pomum arenosum*, Hern. 84. *Pela*, H. Mal. 3. 31.
2. *Guajava rubra, acida, fructu rotundiori*, H. L. 305. *Malakka pela*, H. Mal. 3. 33.
3. *Guajava sylvestris*. Pelou, H. Mal. 3. 35. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Cet arbre croît dans les Indes Occidentales à la hauteur d'environ vingt piés au plus. Son tronc est aussi gros que la cuisse d'un homme. On le conserve en Angleterre dans des serres échauffées par des poiles : mais il est rare qu'il excede la hauteur de six ou sept piés. Miller, *Dict.*

Son fruit a la figure d'une poire, avec un ombilic rempli de crevasses : il est couvert d'une écorce mince d'un verd blanchâtre. Sa chair est d'un rouge pâle, & quelquefois blanche, extremement douce & d'une odeur agréable. Ce fruit a trois différens gouts suivant la saison. Vers le tems de sa maturité, avant qu'il soit mou & jaune, il est dur & astringent, & bon étant cuit pour l'estomac. En mûrissant un peu plus, il acquiert une nature moyenne entre le doux & l'astringent, & un état plus parfait : mais il est plus sain de le manger cuit ou confit avec du sucre ; outre qu'étant ainsi préparé, il a un gout & une odeur plus agréable. Lorsqu'il a acquis toute sa maturité, il a le gout & l'odeur de la framboise, il lâche le ventre ; mais il est mal sain, parce qu'il se corrompt aisément, & engendre des vers. Sa racine est astringente ; & la décoction qu'on en prépare, est un excellent remede pour la dyssenterie, lorsqu'il s'agit de resserrer & de fortifier. Ses feuilles sont acides & astringentes ; on les emploie dans les bains. Fr. Hernandez ajoute, que les feuilles, employées dans les fomentations, guérissent la gale, & que la décoction de son écorce est bonne pour l'enflure des jambes, pour les ulceres fistuleux, pour la surdité & pour la colique. Le sirop de ses feuilles est très-efficace contre le flux de ventre. Ray, *Hist. Plant.*

Son fruit est rafraîchissant & quelque peu astringent : ses racines sont astringentes, & fort estimées pour la dyssenterie & pour fortifier l'estomac. Ses feuilles sont vulnéraires, résolutives : on les emploie dans les bains. *Hist. Plant. ascript. Boerh.*

GUAIBI-POCACA-BIBA, *Brasiliensis*, Pisonis & Marcgrav. *Arbor siliquâ tortuosâ putrescente, fraxinellæ foliis.*

C'est le nom d'un arbre des Indes, dont la racine contient une moelle d'un jaune blanchâtre, à laquelle on attribue quelques vertus médicinales. On en ôte la peau, on la coupe par tranches, & on la met infuser pendant une nuit dans de l'eau de fontaine. Cette eau est estimée bonne pour exciter l'urine, pour lever les obstructions des reins & de la vessie, & pour guérir la gonorrhée, sans aucun autre remede. Le suc récent de son écorce guérit les inflammations des yeux.

GUAIUMBI, est le nom d'un petit oiseau des Indes, appellé par les Portugais *Pegafrol*. On prétend qu'étant pulvérisé & bu dans du vin, il soulage ceux qui sont affligés de la sciatique.

GUANABANUS OVIEDI ; espece d'*Anona* des Indes, dont le fruit ne possede d'autres vertus que celle de rafraîchir.

GUAO, est le nom d'un arbre qui croît dans les Indes Occidentales, appellé par les Mexicains, *Thetlatian*.

Son suc est extremement acre : il ne fait pas bon se reposer ni s'endormir dessous. Son bois est dur & ferme ; mais si venimeux, qu'il cause à ceux qui le travaillent des enflures aux mains & au visage, qui durent plusieurs jours. Lemery, *des Drogues.*

GUAPARAIBA, Pison. *Mangle pyri foliis, cum sili-*

quis longis, Ficui Indicæ affinis, J. B. *Paretuvier* Rochefort.

Cette plante est fort commune dans les Indes Occidentales. Sa racine est molle & humide : on la coupe par tranches ; & après l'avoir fait rôtir, on l'applique sur la piquure d'un poisson venimeux appellé *Niqui*, pour appaiser les douleurs qu'elle cause, & préserver la partie affectée des suites fâcheuses qu'elle pourroit avoir. Ce remede a été découvert par des Pêcheurs. RAY, *Hist. Plant.*

GUAPEREIBA, *Brasiliensibus*, Marcgrav, est le nom d'un arbre qui croît au Bresil.

GUARIQUIMYMIA, est le nom d'un arbrisseau semblable au myrthe qui croît au Bresil. Sa semence est estimée bonne pour tuer les vers qui s'engendrent dans les intestins. LEMERY, *des Drogues*.

GUARERVA, espece de concombre qui croît sans culture dans le Bresil. RAY, *Hist. Plant.*

GUASSEM ; taches noires & scorbutiques dont Avicene fait mention.

GUAVIL ; espece de lézard marin.

GUAYAVA. Voyez *Guajæva*.

GUAZUMA, *Cedre bâtard*. Miller compte trois différentes especes de cet arbre, auxquelles on n'attribue aucune vertu médicinale.

GUI

GUIDONIA, est le nom d'une plante exotique.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est,

Guidonia ulmi foliis, flore roseo, Plum. N. G. A. 4. *Arbuscula, facie ulmi, Æthiopica, ramulis alatis, floribus purpurascentibus*, H. A. 1. 165. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Je ne sache point qu'on ait attribué jusqu'à présent des vertus à cette plante.

Miller en compte cinq especes.

GUIRAPARIBA, *vel Uripariba Brasiliensibus*, Marcg. *Arbor Brasiliensis folio ramoso, floribus magnis, pentapetalis flavis* ; est le nom de deux arbres qui croissent dans le Bresil, dont l'un est une espece d'ébene. RAY; *Hist. Plant.*

GUITY-IBA, Pison & Marcgrav. *Arbor pomifera Brasiliensibus, fructu maximo, ossiculo ligneo.*

C'est le nom d'un arbre qui croît au Bresil, dont le fruit, qui est appellé *Guity-coroga*, contient un noyau de la grosseur d'un œuf d'autruche, dans lequel est enfermée une amande, laquelle étant rapée & donnée au poids d'une dragme, est estimée bonne pour la dyssenterie. Le double de cette dose mis en infusion, passe pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies. Il y a deux autres arbres qui portent ce nom. L'un est le *Guity-toroba* ; l'autre le *Guity-iba*, dont les amandes ont la même vertu.

GUL

GULA ; l'*Œsophage*.

GUM

GUMA, en termes de Chymie, c'est le *Mercure*.

GUMMA, espece d'excroissance vénérienne qui vient au périnée, & qui a la consistance de la gomme. Voyez *Nodus*.

GUMMI, *Gomme* ; suc végétal concret qui suinte à travers l'écorce de certains arbres, & s'endurcit sur la surface. Les Chymistes ne donnent le nom de *gomme* qu'aux sucs qui se dissolvent dans l'eau ; ils appellent résines ceux qui ne peuvent se résoudre que dans l'esprit de vin ; & *gommes* résines, ceux qui tiennent le milieu entre les deux précédens.

Geoffroy dit que la *gomme* est une substance qui tient le milieu entre l'acide & l'huile, ou plutôt un sel acide qui est tellement uni avec des molécules terreuses, que sa plus grande partie est déja changée en sel alcali, tandis que l'autre est changée en huile ; de sorte qu'il se forme un mixte salin & huileux. Tels sont les concrétions savoneuses que font les Chymistes avec l'huile d'olive & la lessive de tartre, ou les concrétions mucilagineuses formées par le mélange de l'esprit-de-vin, & de l'esprit volatil de l'urine ; d'où l'on peut conclurre que presque toutes les semences, qui dans leur état de maturité sont remplies d'huiles, n'étoient autre chose dans les commencemens que des mucilages ou des huiles qui n'étoient pas encore mûres. GEOFFROY.

Dans les Anciens Auteurs le mot (κόμμι) *gummi* pris dans un sens absolu, signifie de la *gomme* Arabique.

GUMMI AMMONIACUM,	Voyez	*Ammoniacum.*
GUMMI ANIME,		*Anime.*
GUMMI ARABICUM,		*Acacia.*
GUMMI CARANNA,		*Caranna.*
GUMMI CERASORUM,		*Cerasus rubra.*
GUMMI COPAL,		*Copal.*
GUMMI ELEMI,		*Elemi.*
GUMMI GUAIACI,		*Guaiacum.*
GUMMI HEDERÆ,		*Hedera arborea.*
GUMMI JUNIPERI,		*Juniperus vulgaris fruticosa.*
GUMMI LACCA,		*Jujuba Indica.*
GUMMI SENEGALENSE,		*Acacia.*
GUMMI TACAMAHACA,		*Tacamahaca.*
GUMMI TRAGACANTHA,		*Tragacantha.*

GUN

GUNDELIA, est une plante ainsi appellée du Docteur Gundelsheimer, qui la découvrit dans ses Voyages avec le célebre Tournefort.

GUR

GURGEATIO, nom de la sueur Angloise, voyez *Sudor Anglicus*.

GURGULIO, *la luette*, *uvula*, c'est aussi le nom d'un insecte.

GUS

GUSTUS, *le Gout*. Sous la peau de la langue, surtout vers sa pointe & ses parties latérales, rampent des mamelons obtus de différentes figures, qui paroissent sensiblement à jeun sur une langue chaude, saine & humide, ils disparoissent entierement après la mort, & ne paroissent jamais mieux que sur la langue d'une personne affamée. Ils naissent du corps nerveux qui couvre la chair musculeuse de la langue, d'où ils passent à travers des trous du corps réticulaire, de même que dans la peau, & sont couverts par les petites gaines formées par la membrane externe de la langue, qui les garantissent de l'apreté, de l'acrimonie & de la chaleur des alimens. Ces gaines sont tellement éminentes & poreuses, que les alimens & les liqueurs qu'on prend vont heurter fortement contre elles ; ensorte qu'elles reçoivent les impressions des corps du *gout* desquels les mamelons doivent juger.

Il est visible que cette grande quantité de mamelons vient de la neuvieme paire de nerfs, qui ne va qu'à la langue & qui s'y distribue. La cinquieme paire à la vérité y envoie un rameau : mais il y a toute apparence qu'il ne sert qu'à ses mouvemens musculeux, comme il fait ailleurs.

Laurent Bellini a démontré par des expériences faites avec beaucoup de soin & d'exactitude, que ces mamelons sont l'organe dans lequel le *gout* se fait par l'application des matieres qui en ont, & que tons les autres qui se trouvent dans la bouche, sur la langue, au gosier,

au palais, n'y ont aucune part. Il n'en est peut-être pas ainsi de ceux qui se trouvent dans la partie interne des joues au concours des dents mollaires dès deux mâchoires. Le *gout* pourroit bien s'y faire aussi.

Le véritable objet du *gout* est toute substance végétale, animale ou minérale, mêlée ou séparée, dont on tire par art du sel & de l'huile, & conséquemment toute matiere saline, savoneuse, huileuse & spiritueuse. La même chose a lieu dans les fossiles.

Voici donc comment se fait le *gout*.

La matiere qu'on veut gouter, atténuée, & le plus souvent dissoute par la salive, échauffée dans la bouche, appliquée à la langue par les mouvemens de la bouche, s'insinue entre les pores des gaines membraneuses, & de-là pénétrant à la surface des mamelons qui y sont cachés, les affecte & y produit un mouvement nouveau, lequel se communiquant au *sensorium commun*, fait naître l'idée du salé, de l'acide, de l'alcalin, du doux, de l'amer, du spiritueux, du vineux, de l'aromatique, du chaud, de l'austere, ou de plusieurs autres *gouts* composés des précédens.

On conçoit clairement par-là d'où vient que le même objet excite souvent des *gouts* si différens, selon l'âge, le tempérament, les maladies, le sexe, l'habitude, & les choses qu'on a goutées auparavant; pourquoi les nerfs nuds de la langue excoriée sont si sensibles à l'impression des corps qui ont le plus de *gout*, tels que les sels les aromates, les esprits; pourquoi les choses qui ont du *gout* restaurent promptement, & que l'eau, les huiles douces & la terre sans sel sont si insipides. BOERHAAVE, *Inst. de Med.*

GUT

GUTTA, *une goutte*. On donne quelquefois ce nom à l'apoplexie sur la supposition chimérique qu'elle est causée par une goutte de sang qui tombe du cerveau sur le cœur.

GUTTA GAMBA, *Gomme gutte*. Voyez *Cambogium*, *Carcapula* & *Esula Indica Bontii*.

La couleur jaune de cette gomme est cause qu'elle a été plutôt connue des Peintres que des Medecins. La violence avec laquelle elle opere par haut & par bas, a obligé plusieurs personnes à chercher un correctif qui put la modérer: mais on n'en a point trouvé de meilleur jusqu'ici, que les sels lexiviels, surtout celui de tartre. M. Boulduc qui a fait plusieurs recherches sur la plupart des simples les plus efficaces, a donné une Dissertation sur la *Gomme gutte*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1701. Il dit qu'on doit la mettre au rang des sucs résineux, à cause qu'elle est inflammable, & qu'elle se fond au feu, & se dissout presque entierement dans l'esprit-de-vin; au lieu que dans les menstrues aqueux, elle se convertit en une substance laiteuse, de même que la scammonée, & se précipite ensuite. Elle paroît d'abord insipide sur la langue: mais bien-tôt après elle irrite la gorge par son acrimonie & par l'ardeur insupportable qu'elle y cause. Elle est un puissant hydragogue & un émétique violent, ce qui fait qu'on ne doit en user qu'avec beaucoup de précaution, & qu'après l'avoir corrigée. M. Boulduc dit, qu'ayant essayé de tirer des fleurs de ce suc résineux, de même qu'on en tire du benjoin, il n'a jamais pu y réussir. Il s'est servi d'esprit-de-vin, d'une lessive de sels alcalis, & d'eau commune dans les différens essais qu'il en a faits: elle s'est dissoute dans le premier à la réserve d'environ une sixieme partie; le résidu n'a pu se dissoudre dans l'esprit-de-vin; mais il l'a fait aisément dans la solution du sel de tartre. Ce résidu peut être regardé comme la partie saline de la *gomme gutte*; il ne possede aucune vertu purgative, mais il est extrement diurétique. La résine tirée avec l'esprit-de-vin, a purgé avec beaucoup plus de violence & avec plus d'irritation que la gomme même.

Cette gomme s'est entierement dissoute dans une égale quantité de sel de tartre, & dans une quantité suffisante d'eau bouillante, à l'exception d'un petit nombre de particules terrestres. La liqueur étant filtrée donne lorsqu'on la fait évaporer à petit feu, une espece de sel grisâtre, qui coule aisément lorsqu'on n'a pas soin de bien boucher le vaisseau dans lequel on l'enferme. Cet extrait salin purge avec moins d'irritation & en moindre dose que la gomme: mais il cause une acrimonie & une chaleur insupportable dans la gorge, ce qui oblige à l'envelopper dans quelqu'autre substance quand on le donne.

On a déja observé que la *gomme gutte* ne se dissout point dans l'eau, mais qu'elle se convertit en une substance laiteuse de couleur jaunâtre, qui se précipite aussi-tôt, & laisse l'eau aussi claire qu'auparavant. Ce résidu lorsqu'il est sec ne differe en rien de la gomme, mais il est plus pur.

Le vinaigre distilé éclaircit cette substance laiteuse, l'huile de vitriol la trouble, & l'esprit-de-vin la rend de couleur d'or. Il y a plusieurs manieres de corriger la *gomme gutte*, mais M. Boulduc préfere celle où l'on se sert des sels alcalis.

En voici une qu'il assûre avoir toujours pratiquée avec succès.

Il enferme la *gomme gutte* dans un sachet, & ensuite dans un pain chaud où il la laisse pendant vingt-quatre heures, il la pulvérise & il réitere la même chose quatre ou cinq fois de suite. Cette préparation lui fait perdre sa violence, sans rien diminuer de ses vertus. La croute du pain où elle a été enfermé possede une qualité purgative & émétique.

Il n'est pas difficile, après ce qu'on vient de dire, de déterminer en quoi consiste l'efficacité de cette drogue, aussi-bien que la meilleure maniere de l'employer. Mais on ne voit point aussi clairement la raison qui a pu porter M. Boulduc à faire usage du pain chaud, qui n'a aucun rapport avec les moyens qu'il a mis en usage dans les autres essais qu'il a faits, ni comment cette méthode rend son opération plus douce. La *gomme gutte* est un puissant hydragogue, ce qui la rend propre pour l'hydropisie & pour les personnes qui ont de la disposition à cette maladie; mais il faut en user avec beaucoup de précaution. Elle ne convient qu'aux adultes & à ceux qui sont d'un tempérament robuste. Elle opere souvent par haut, quelque précaution que l'on prenne, avant d'agir par bas. Il convient de la donner sous la forme de bol ou de pilule, parce qu'il n'y a point de menstrue capable d'en extraire toutes les qualités. On ne peut la pulvériser comme il faut sans y ajonter quelque peu de sel lixiviel ou de sucre; ce sont-là ses meilleurs correctifs, parce qu'ils divisent ses parties résineuses, & les empêchent de s'attacher trop fortement aux membranes des intestins. Les ménagemens par lesquels M. Boulduc dépouille cette gomme de ses parties purgatives, pour ne lui laisser que les salines, peuvent avoir leur utilité dans tous les cas où les diurétiques sont indiqués.

Elle purge très-bien à la dose de quatre grains: mais elle opere par haut & par bas avec beaucoup de violence, étant donnée depuis six grains jusqu'à huit. Elle est surtout utile dans l'hydropisie, parce qu'elle évacue les parties aqueuses des fluides. Comme elle n'a point de gout, on peut la donner aux enfans à la dose d'un grain ou deux avec du sucre. Il est bon de remarquer que quoique cette gomme soit extremement purgative, le fruit de l'arbre qui la produit ne l'est point, de sorte qu'on le mange dans le pays, comme nous mangeons ici les oranges.

Lemery dit que la dose en est depuis deux grains jusqu'à douze; & Quincy prétend qu'on ne sauroit aller au-

delà d'un scrupule, même pour les personnes les plus robustes.

Les sentimens sont partagés touchant la génération de cette gomme : les uns veulent qu'elle soit naturelle, d'autres assurent au contraire qu'elle est factice. Quelques-uns pensent que c'est le suc d'un tithymale; Bontius veut que ce soit celui d'une plante des Indes semblable à celle que nous venons de nommer; d'autres assurent qu'on la tire des fleurs du ricin des Indes, & comparent sa couleur à celle du *curcuma*; d'autres enfin, s'efforcent de prouver qu'on la tire du tithymale & de la scammonée.

Pour moi, je crois que c'est le suc concret des arbres dont nous venons de parler. De Syen, *in Annot. ad Hort. Malab. Tom. I.* observe qu'il ne faut point confondre cette *gomme gutte* avec celle que Bontius, *in Hist. Nat. & Med. Ind. Orient.* prétend être tirée d'une plante semblable au tithymale que les Indiens appellent *Lonan cambodia*, à cause qu'elle est très-commune dans le pays de Camboie près de l'Indostan. Dale.

GUTTA ROSACEA, *rougeur du visage accompagnée de boutons*. Je serois tenté de croire que ceux qui ont attribué cette maladie à quelque intempérie du foie, ne se sont pas fort trompés, puisqu'on observe tous les jours dans la pratique, que les *boutons* du visage, ne sauroient disparoître que le foie ne s'endurcisse, & ne jette le malade dans l'hydropisie, & qu'au contraire ces maladies du foie diminuent considérablement dès que ces sortes de *boutons* paroissent sur le visage. Les Medecins doivent donc prendre garde à ne point appliquer à contre-tems des topiques sur ces sortes d'éruptions dans le dessein de les faire disparoître, puisque l'erreur dans laquelle ils tomberoient, rejailliroit infailliblement sur le malade.

On appelle cette maladie *Gutta rosea*, ou *rosacea*, à cause des petites gouttes ou tubercules rougeâtres, qui sont dispersés sur tout le visage. Quelques-uns l'appellent *rubedo maculosa*, ou plutôt *ruber cum maculis*; à cause que le visage est quelquefois tellement couvert de ces sortes de taches, qu'il en devient extremement hideux.

Nicolas Florentinus établit trois degrés de cette maladie. 1. *Rubedo simplex, seu facies rubra*. 2. *Rubedo pustulosa*; & 3. *ulcerosa*; & en attribue la cause à un sang brûlant, épais, & visqueux, engendré par le vice du foie, qui passant par les vaisseaux capillaires, jusqu'à la surface de la peau du visage, la couvre d'une rougeur pareille à celle que cause la honte. Comme il est extremement lent & visqueux, & qu'il ne peut retourner par les veines, il s'arrête sur cette partie, & y cause une rougeur, qui ne pouvant être dissipée à cause de la densité de l'épiderme, dégénere en des pustules qui s'ulcerent dans la suite, après qu'il a rongé le tissu des glandes cutanées.

Les signes diagnostics de cette maladie se manifestent assez d'eux-mêmes, pour n'avoir pas besoin de description.

Le prognostic est douteux quant à la cure : mais il ne l'est point à l'égard du danger.

On peut se flatter de la guérir lorsqu'elle est bénigne, récente, & que le malade est d'un bon tempérament; mais la cure n'en peut être que palliative, lorsqu'elle est invétérée ou d'une nature maligne.

Il est certain que cette maladie n'est pas toujours causée par la débauche du vin, puisqu'on voit des personnes très-sobres qui y sont également sujettes. Il faut cependant avouer que ceux qui font un usage immodéré du vin, de biere forte, & des liqueurs spiritueuses, surtout des deux premieres, en sont plus fréquemment attaqués que ceux qui s'en abstiennent. On ne peut la guérir qu'en remédiant à l'intempérie du foie, & des autres visceres, qu'en levant toutes les obstructions, & qu'en détournant les humeurs des parties affectées par la saignée, les vésicatoires, les ventouses, les cauteres, & l'usage réiteré des purgatifs. Le régime doit être humectant & rafraîchissant, & les alimens faciles à digérer. On doit s'abstenir du vin & des liqueurs fortes, aussi-bien que de tous les ragouts où il entre des épiceries. On peut user pour boisson ordinaire d'une émulsion de semences froides, de lait coupé, & de petit lait clarifié. Il est bon de faire entrer dans tout ce qu'on mange la laitue, le pourpier, l'oseille & les épinars, & pour tout dire en un mot, il faut que le régime ne differe en rien de celui qu'on observe dans l'érysipele, la gale, & le scorbut.

Cette méthode demande pourtant beaucoup de prudence dans le Medecin; car réduire tout d'un coup une personne accoutumée aux liqueurs fortes, à l'usage du petit-lait, de l'eau, ou du lait, ce seroit en effet le moyen de lui ôter ses rougeurs, mais on risqueroit de lui ôter la vie en même-tems; parce que ce régime ne manqueroit pas d'éteindre en lui la chaleur naturelle, d'affoiblir son appétit, & de le jetter dans la leucophlegmatie ou dans l'hydropisie. Mayern permet aux malades l'usage du vin trempé, ou même du vin pur, mais en petite quantité, à cause qu'il est plus propre par sa chaleur & sa ténuité à dissoudre & à atténuer les humeurs grossieres & visqueuses, & à en procurer l'évacuation par les pores de la peau, que l'eau, qui est souvent nuisible à ces sortes de maladies, à cause qu'elle fixe l'humeur sur la partie.

L'usage des topiques ne demande pas moins de précaution; car suivant Sennert, si la rougeur n'est point accompagnée de pustules, & qu'elle ne soit point invétérée, il faut employer les rafraîchissans & les répercussifs, au lieu qu'il faut y joindre les maturatifs, si elle est compliquée avec des pustules. Que si ces dernieres sont opiniâtres, & la maladie invétérée, il faut user d'émolliens pour mûrir & dissoudre la matiere visqueuse, les quitter lorsqu'il en sera tems, avant d'employer les dessicatifs & les répercussifs, qui ne manqueroient pas, s'ils étoient employés d'abord, d'augmenter la dureté des tubercules, de fixer l'humeur dans la peau, & de rendre la maladie encore plus opiniâtre.

Lorsque la maladie est opiniâtre, & les tubercules durs, il faut commencer par des émolliens, tant en forme de fomentation que de liniment, tels que la décoction de mauve, de vervene, de sceau de Salomon, & de semence de lin: on peut y joindre un cérat de blanc de baleine, ou le cérat blanc de Bates.

On doit évacuer la matiere des pustules qui commencent à suppurer, & disposer celle qui reste à sortir avec les mêmes remedes, que l'on mêlera avec des discussifs, tels que les fleurs de sureau, de romarin, & de genet; mais il faut avoir l'œil à la partie, & prendre garde qu'ils n'augmentent la fluxion.

Theodore Mayern dans le régime qu'il préscrit à Mylord *Maxwell*, qui étoit sujet à des pustules exanthémateuses, accompagnées de la rougeur du nez, après avoir dit que cette maladie étoit héréditaire dans sa famille, & que ses freres & ses sœurs y étoient aussi sujets, en attribue principalement la cause, à la chaleur du foie, aux impuretés, aux vapeurs & aux parties terrestres & adustes, dont son sang étoit chargé, aussi-bien qu'à la nature bilieuse de son tempérament.

Il juge donc qu'il est nécessaire pour guérir cette maladie de modérer la chaleur du sang, de corriger l'intempérie des visceres, pour qu'il puisse se former un sang plus louable; & pour cet effet il lui préscrit l'antimoine & ses différentes préparations, comme son esprit, son sel, sa substance fixe, ses fleurs diaphorétiques fixes, en quoi il est du même sentiment que Sylvius & plusieurs autres Medecins, qui prescrivent l'antimoine diaphorétique, non-seulement intérieurement, mais encore en forme de topique, comme un des meilleurs cosmétiques dont on puisse se servir dans le cas dont il s'agit; parce qu'il a la vertu de purifier le sang & de corriger son intempérie. Il joint aux remedes précédens, les purgatifs mercuriels qui sont propres pour le débarrasser des humeurs salines & tartareuses qu'il contient, pour atténuer celles qui

sont visqueuses & impures, & les chasser par les selles, bien, ajoute-t'il, qu'ils n'operent point autant qu'ils le devroient par les émonctoires de la peau.

Les simples qu'il indique comme adoucissans & comme altérans sont l'épithyme, la fumeterre, la langue de serpent, le houblon, les fleurs cordiales & rafraîchissantes, & la véronique rouge.

Il lui ordonne aussi la teinture de tartre, l'huile de soufre & de vitriol, les bouillons des plantes hépatiques avec la crême de tartre & le cristal minéral, qui sont au-dessus de tous les remedes que l'on connoît pour rafraîchir, pour arrêter l'impétuosité des humeurs, & pour en appaiser l'ardeur & l'effervescence : mais ces remedes veulent être continués pendant huit ou dix jours.

Il lui prescrit encore pour le même effet un aposeme hépatique & splénique en trois doses, qu'il rend de tems en tems purgatif avec le sené, la casse, la manne, la rhubarbe, le sirop de roses solutif, & la fumeterre. Il le purge outre cela avec un scrupule de mercure doux, mêlé avec quelque électuaire purgatif.

Il veut qu'on le saigne tous les printems du bras droit & du gauche en automne.

Il lui fait boire pendant vingt jours du petit lait clarifié avec de la fumeterre, de la chicorée, & du suc de pommes; des teintures & des juleps de même nature, édulcorés avec les sirops des sucs de ces mêmes plantes; & quelquefois de la petite biere, dans laquelle on a fait infuser les anti-scorbutiques les plus tempérés, sans négliger pourtant le régime le plus exact.

Il veut, lorsque le malade est constipé, qu'on lui donne un lavement, dont l'usage réitéré détourne efficacement les humeurs vers les parties inférieures.

Quant au traitement chirurgical, il ordonne de lui appliquer des ventouses, avec scarification, sur la nuque du cou entre les épaules, des sangsues derriere les oreilles, & au-dedans des narrines, & lui ouvrir les veines ranines.

On peut voir par-là quels soins & qu'elles précautions il faut prendre pour se munir contre la maladie, tandis qu'elle se forme, & qu'il s'agit de rectifier & de changer tout le tempérament, & de remonter à la source du mal, avant de s'attacher à celui qui est deja formé, ou qui s'est deja jetté sur la surface de la peau.

Quiconque entreprend de guérir cette maladie par des rafraîchissans, des altérans, ou par telle autre application locale, court grand risque de répercuter ces féculences impures qui se sont jettées sur le visage, d'allumer dans le sang quelque ébullition fébrile dangereuse; ou en retenant ces humeurs dans le corps, d'étouffer la flamme vitale à sa source, en tachant d'éteindre celle qui s'est allumée sur le visage.

Les topiques que Mayern ordonne à ce Gentilhomme, sont d'exciter la sueur dans les parties affectées, de se couvrir la tête de façon qu'il puisse recevoir tous les soirs pendant une heure, les vapeurs chaudes d'une décoction de son, de savonniere, de melilot, d'ortie, de camomile, de lierre terrestre, & de grande éclaire dans du lait ou de l'eau; il ne lui permet de souper que fort légerement, lui ordonnant sur toutes choses, de se garantir du froid pendant ce tems-là.

Il usoit de ces remedes une fois par semaine, & l'on avoit soin en même-tems d'oindre ses pustules avec de l'onguent de céruse & du diachylon blanc, auquel on ajoutoit un peu de précipité blanc, ou de mercure doux, pour celles qui étoient les plus opiniâtres, tandis que l'on se contentoit de toucher les plus légeres avec un nouet, dans lequel on avoit enfermé du sel de Saturne, du camphre, de l'alun brûlé, du borax, & du crystal minéral, que l'on humectoit avec de l'eau de frai de grenouilles, & de nénuphar.

Ou,

Tirez avec de l'eau de frai de grenouilles & du phlegme d'alun, un mucilage des semences d'herbe aux puces & de coins; ajoutez-y les ingrédiens précédens, & formez-en un liniment dont vous oindrez les pustules.

Ou

Tirez ce mucilage avec du vinaigre très-fort, & formez-en avec des fleurs de soufre un cataplasme que vous appliquerez sur le visage toutes les nuits; & le matin vous le laverez avec de l'eau de myrrhe.

Lors, dit cet Auteur, que la maladie est obstinée, il faut employer les mercuriels, mais rarement pourtant & avec beaucoup de précaution, de peur qu'ils ne gâtent les dents, & qu'ils ne rendent l'haleine puante. Il faut aussi exprimer sur les pustules de nouets composés de mercure doux & de sucre de Saturne.

J'ai cependant guéri plusieurs personnes de la même maladie avec des remedes moins couteux & beaucoup plus faciles à préparer; par exemple avec le sel de tartre & le sel de Saturne mêlés avec quelque pommade, ou dissouts dans quelque menstrue convenable, auxquels j'ai quelquefois ajouté un peu de vin blanc & de jus de citron; avec un blanc d'œuf saupoudré d'un peu d'alun, ou battu avec quelques grains de sublimé & de camphre; avec de l'huile de myrrhe par défaillance que je préparois en enfermant de la myrrhe dans un œuf dont j'avois ôté le jaune, après l'avoir fait durcir, & que je mettois dans une cave humide, pour qu'il se convertit en une liqueur qui est un cosmétique admirable. L'*unguentum faciale* de Bates, est encore bon pour le même effet. Turner, *de Morbis Cutaneis.*

Je pourrois indiquer à mon Lecteur un grand nombre d'autres topiques: mais comme ils sont tous plus ou moins dangereux, je trouve qu'il est beaucoup plus sûr de s'en abstenir. On guérit bien plus sûrement cette maladie par le moyen des désobstruans mercuriels, auxquels on peut joindre l'usage des eaux minérales altérantes, apéritives & ferrugineuses. Peut-être même qu'on se trouveroit beaucoup mieux de l'usage continué des sucs savonneux & résolutifs des fruits d'Eté parfaitement mûrs.

GUTTA SERENA; *Goutte sereine.* Voyez *Amaurosis.*

GUTTALIS. Voyez *Arytenoides.*

GUTTETA. Castelli nous dit que le mot *Goutte* a plusieurs significations en François, & qu'on s'en sert pour désigner toutes sortes de convulsions. Delà vient qu'on a donné le nom de poudre de Guttete, *Pulvis ad Guttetam* à une composition bonne pour les convulsions & les maladies des nerfs.

Voici comment on la prépare.

Prenez *de dictame blanc*,
de guy de chêne,
de contrayerva,
de bistorte de Virginie,
de racine de pivoine mâle,
de corne de cerf calcinée,
d'ongle d'Elan,
} *de chacun deux dragmes;*
de valerienne sauvage, *une once;*
de corail rouge,
de crane humain,
} *de chacun trois dragmes;*
d'hyacinthe, *une dragme;*
de bezoard occidental, *une dragme & demie;*
de bezoard oriental, *un scrupule;*

Faites-en une poudre, à laquelle on ajoutera si l'on veut

cinq grains de musc, & de feuilles d'or. N°. 30.

Riviere est le premier qui ait prescrit cette poudre. On la donne aux enfans, depuis dix grains, jusqu'à demi-dragme, & aux adultes depuis dix grains jusqu'à une dragme. *

GUTTUR, le *larynx*, ou la *trachée artere*.

GUTTURIFORMIS *Cartilago*; le *Cartilage arytenoïde*.

GUTTUS. Nom barbare que l'on a donné à un vaisseau propre pour verser l'huile goutte à goutte sur le corps. On s'en servoit au sortir du bain.

G U V

GUVAVIRAP *Brasiliensium*, de Laet, est le nom d'un grand arbre qui porte un fruit semblable à la groseille. Ray, *Hist. Plant.*

G U Y

GUYTIS. Voyez *Guity*.

G Y I

GYION, γυῖον, signifie tout le corps, & au pluriel, les plus gros membres.

G Y M

GYMNASION, γυμνάσιον, de γυμνὸς, *nud*, *exercice*; c'est aussi le lieu où l'on s'exerce.

GYMNASTICA, *Gymnastique*; c'est la partie de la Medecine qui enseigne la méthode de conserver & de rétablir la santé par le moyen de l'exercice. Voyez *Fibra*. On parle des différentes especes d'exercices aux mots qui leur sont propres.

GYMNOCRITHON; nom du *Triticum*, *spica hordei*, *Londinensibus*.

GYMNOSPERMOS. Voyez *Angiospermos*.

G Y N

GYNÆCIA, γυναικεῖα, de γυνὴ, *une femme*; c'est ainsi qu'on appelle les regles, & quelquefois les vuidanges.

GYNÆCIUM, γυναικεῖον, de γυνὴ, *une femme*; appartement destiné pour les femmes, qu'on appelle aujourd'hui *Serrail*. *Gynæcium* signifie aussi l'antimoine, à cause vraissemblablement de l'usage qu'en font les femmes pour peindre leurs sourcils, comme cela se pratique dans tout l'Orient.

GYNÆCOMASTON, γυναικομαςὸν; grandeur demésurée des mamelles dans les femmes. Galien.

GYNÆCOMASTOS, γυναικόμαςος; on appelle ainsi tout homme dont les mamelles sont aussi grosses que celles d'une femme. On a vu quelques hommes qui avoient des mamelles d'une grosseur extraordinaire, & qui rendoient une liqueur approchante du lait, ce qui passe pour un signe d'impuissance.

Paul Eginete, *L. VI. c. 6.* dit que les mamelles grossissent aux hommes comme aux femmes vers l'âge de puberté : mais qu'elles diminuent pour l'ordinaire peu de tems après. Il arrive aussi quelquefois lorsqu'elles ont commencé à grossir, qu'elles augmentent de plus en plus de volume, à cause de la graisse qui croît dessous. Comme un homme dans cet état passe pour un efféminé; il est naturel, continue-t'il, que la Chirurgie cherche les moyens de le mettre à couvert de ce reproche.

On fait, dit il, une incision en forme de croissant dans la partie inférieure de la mamelle; on sépare la peau & on enleve la graisse, après quoi l'on réunit les levres de la plaie par le moyen d'une suture. Si la mamelle est pendante comme celles des femmes, on fera deux incisions pareilles, de façon que leurs extrémités se rencontrent, & que la plus grande embrasse la plus petite; on séparera la peau qui est entre deux, & après avoir enlevé la graisse, on assurera les levres de la plaie avec une suture. S'il arrivoit que l'opération fût imparfaite, & qu'on eût retranché moins qu'il ne faut de la partie, on y reviendroit une seconde fois; on coudroit la plaie & l'on appliqueroit dessus les remedes convenables.

Voilà l'opération que propose Paul Eginete. **

GYNÆCOMYSTAX, γυναικομύςαξ, de γυνὴ, *une femme*, & μύςαξ, *barbe*; c'est le poil des parties naturelles des femmes.

GYNANTHROPOS, espece d'hermaphrodite qui tient plus de la femelle que du mâle; au lieu que l'androgyne tient plus du mâle que de la femelle.

G Y P

GYPS, γὺψ, le *Vautour*.

GYPSUM. Voyez *Alabastrum*.

G Y R

GYRIS, γῦρις, *fleur de farine*; elle possede les mêmes vertus que l'amydon : mais elle est plus chaude. Paul Eginete, *Lib. VII. c. 3.*

GYROFALCO, espece de *Faucon*.

---

* Cette étymologie de Castelli n'est pas heureuse, & je ne sache pas que le mot *Goutte* en François, soit synonime à celui de *Convulsion*.

** Je ne crois pas qu'elle soit du gout de bien de gens, & la plûpart des hommes d'aujourd'hui aimeroient mieux avoir des mamelles pareilles à celles des Indiennes & des Siamoises, que de souffrir le moindre coup de bistouri.

H

H

H Dans l'Alphabet chymique, ſignifie le ſoleil pur ou l'or.

H A B

HABASCUM, eſt une racine de Virginie qui ſert de nourriture aux Indiens; elle eſt de la groſſeur & de la figure de nos panais, & elle paſſe pour être apéritive. LEMERY, *des Drogues*.

HABENA, eſt le nom d'un bandage qui ſert à réunir les levres des plaies, & qui fait le même effet que la future.

HABITUDO, *habitude*. Voyez *Cataſtaſis*.

HABITUS, *habitudo*; c'eſt la conſtitution ou complexion fixe & permanente du corps, ou de telle autre choſe que ce ſoit, ou la ſtructure ou la compoſition d'un corps, ou des parties qui le compoſent. Ce mot ſignifie auſſi une diſpoſition où l'on eſt toujours de faire quelque choſe. Voyez *Hexis*.

H A C

HACUB, *ſive ſilybum quibuſdam*. J. B. eſt une eſpece exotique de chardon qui reſſemble beaucoup à la Carline, excepté qu'elle eſt plus grande & plus élevée. Elle pouſſe au Printems des aſperges ou rejettons tendres que les Indiens mangent après les avoir fait cuire; l'infuſion de ſa racine eſt vomitive, elle cauſe des nauſées & le degoût.

H A D

HADID, *Fer*. RULAND.

H Æ C

HÆCCEITAS, nom de la Quinte-eſſence des Alchymiſtes.

H Æ M

HÆMA, αἷμα, *ſang*. Voyez *ſanguis*.

HÆMAGOGOS, d'αἷμα, *ſang*, & ἄγω, *faire ſortir*; eſt le nom d'un antidote dont il eſt parlé dans Nicolas Myrepſe. *Sect.* I. *cap.* 26. On s'en ſert pour provoquer les regles & le flux hémorrhoïdal; il eſt compoſé de drogues aromatiques & fétides, d'hellébore noir, de quelques autres ſimples & de miel.

HÆMALOPS, αἱμάλωψ, d'αἷμα, *ſang*, & ὤψ, contenance, air, mine; ſignifie proprement les taches livides que cauſent les meurtriſſures que l'on reçoit au viſage & aux yeux. Hippocrate donne ce nom au ſang noir, épais & féculent qui couvre le chorion après la formation du fœtus, qui le rejette comme ne lui étant d'aucun uſage, & qui ſe décharge dans l'eſpace qui eſt entre l'utérus & le chorion, n'y ayant que la partie la plus ténue & la plus pure qui lui ſerve de nourriture. Galien, *Lib. Adverſus Lycum*, expliquant le paſſage ſuivant d'Hippocrate, (περὶ φυσ. παιδίε) ἐν ἀμφὶ τὸν ὑμένα ἔξωθεν αἱμάλωπες, « la membrane étoit entourée « par dehors de grumeaux de ſang, » dit qu'un morceau de chair informe, ſemblable à du ſang caillé reçoit la premiere forme du fœtus, qu'on trouve deſſus quelque choſe de ſemblable à l'*hæmalops* (comme l'appelle Hippocrate), qu'il reçoit de la ſubſtance de la ſemence qui eſt blanche en elle-même. Erotien traduit le mot *hæmalops*, αἱμάλωψ, par une eſpece de tache ou ſuffuſion de ſang qui eſt ordinairement cauſée par un coup reçu dans la cornée. *Hæmalops* eſt auſſi une eſpece de meurtriſſure, & ſignifie une tache de couleur de ſang, non-ſeulement dans les yeux, mais encore ſur toute autre partie du corps. Αἱμάλωπος πλῆσις ἐ θρυμβώδης, *in Coac*. eſt un crachement de ſang caillé, mais non féculent.

HÆMANTHUS, d'αἷμα, *ſang*, & ἄνθος, une fleur; *Tulipe d'Afrique*.

Boerhaave compte trois eſpeces de cette plante.

1. *Hæmanthus*, *Africanus*, H. L. H. A. 2. 127.
2. *Hæmanthus*, *Africanus*, *bulbo alio*, *ſquamoſo*,
3. *An hæmanthus*, *bulbo oblongo*, *ſquamoſo ex binis*, *ſemper complicatis*, *quaſi foliis conſtans?* *Ind. Alt. Plant.* Vol. II. p. 149.

Ces eſpeces ne ſont d'aucun uſage en Médecine.

HÆMATIA ou HÆMATION, αἱματία ou αἱμάτιον; eſt l'épithete que l'on donne à une eſpece de *garum* fait avec des inteſtins de poiſſons macérés dans du ſel.

HÆMATITES, Offic. Calc. Muſ. 269. Worm. 64. Dougl. Ind. 42. Aldrov. Muſ. Metall. 646. Boet. 386. de Laet. 122. Charlt. Foſſ. 27. *Hæmatites verus*, Schw. 30. *Lapis hæmatites*, Matth. 1381. *Pierre hématite*.

La *pierre hématite*, *lapis hæmatites*, λίθος αἱματίτης, des Grecs, *ſedenegi* & *ſadanegi* des Arabes, eſt une ſubſtance métallique, ferrugineuſe, dure, peſante, d'un rouge obſcur, tantôt de couleur ferrugineuſe & noirâtre, tantôt jaunâtre, d'un gout terreſtre & aſtringent, qui étant briſée montre des fibres longues & minces comme celles du bois, & pointues comme une aiguille. Les Grecs l'ont appellée *hæmatites*, ou parce qu'elle a la couleur du ſang, ou parce qu'elle l'arrête.

Pline en diſtingue cinq ſortes par rapport aux pays où on les trouve, auſſi-bien que, par rapport à leur couleur & à leur dureté. D'autres diſtinguent les genres d'*hématite* par leur figure extérieure. Car tantôt la maſſe de cette pierre a une ſurface inégale & pleine d'angles, comme dans celle d'Eſpagne, tantôt elle paroît former comme des grappes de raiſins, ce qui la fait appeller *hæmatites Botryodes*, comme celle que l'on tire de la Forêt Noire. Quelquefois elle a à l'extérieur la forme des inteſtins dont elle repréſente les circonvolutions, ou la figure extérieure d'un cerveau ouvert, qu'Aldrovandi & Imperati ont très bien repréſentée.

On trouve ſouvent la *pierre hématite* dans les mines de fer, mais plus ſouvent dans des mines propres & particulieres à cette ſubſtance. Mais en quelque lieu qu'elle naiſſe, on trouve toujours avec elle des cailloux rouges & de la terre de la même couleur. Il y a auſſi de la *pierre hématite* dans les endroits où il y a de l'aimant, & il y a une très-grande affinité entre ces deux pierres, que l'on met toutes deux au rang des mines de fer. Cette pierre eſt très-commune en Allemagne, en Italie & en Eſpagne: mais on préfere cette derniere à toute autre. Celle qui paſſe pour la meilleure eſt dure, égale, ſans ordures & ſans veines dans ſon intérieur. Il ne faut pas confondre avec la *pierre hématite* une autre pierre qui lui reſſemble par ſa couleur, mais qui eſt plus molle, dont les Peintres & les Ouvriers en bois ſe ſervent, & que quelques-uns appellent mal-à-pro-

pos *hématite*. Son véritable nom est *rubrica fabrilis* ou *rubrique*.

La *pierre hématite* est une espece de mine de fer; de laquelle on en peut véritablement retirer. Dans la Vallée de Joachim, dans le Royaume de Boheme, il y a des mines de cette pierre si riches, que l'on en fait le meilleur fer, au rapport d'Agricola. Les acides dissolvent la *pierre hématite* comme le fer, & l'acide vitriolique la change en vitriol verd ou vitriol de Mars.

Dioscoride & Galien recommandent la *pierre hématite* pour les cicatrices des yeux & les inégalités des paupieres; & pour cet effet ils l'usent sur la pierre à aiguiser avec de l'eau, de la décoction de fœnugrec, ou avec du blanc d'œuf; ils l'employent aussi délayée dans du lait de femme pour guérir les suffusions des yeux. De tout tems, les Medecins ont employé la *pierre hématite* bien pulvérisée, depuis un scrupule jusqu'à quatre, dans quelque liqueur convenable, pour toutes les hémorrhagies, le crachement de sang & les ulceres des poumons, qu'elle desseche & guérit. Elle n'a pas moins de vertu pour guérir les fleurs blanches, la cachexie, la suppression des regles, que le safran de Mars apéritif.

On ne doit pas mépriser les préparations que les Chymistes ont contume de faire de la *pierre hématite*, telles que sont les fleurs ammoniacales, l'esprit urineux, la teinture apéritive, la liqueur styptique, l'esprit acide & le crocus, qui se font de cette sorte.

Prenez *de pierre hématite bien pulvérisée, deux livres;*
de sel ammoniac pulvérisé, une livre.

Mêlez-les exactement, & mettez-les dans une cucurbite de terre à laquelle on adaptera un chapiteau de verre & un récipient.

Commencez la sublimation à feu ouvert, en l'augmentant par degrés. Il s'éleve d'abord un esprit ammoniacal, qui a un petit œil jaune, & qui est suivi de fleurs citrines & ensuite de couleur de safran. On met dans une cornue la masse qui étoit restée dans la cucurbite, on la distile à un feu violent, & il en sort un esprit acide, qui n'est pas différent de l'esprit acide du sel marin. Ce qui reste dans la cornue étant exposé à l'humidité de l'air se résout en une liqueur styptique excellente, de couleur d'or. Enfin si l'on calcine à un feu violent de reverbere ce qui reste, on aura un safran de *pierre hématite*, qui a les mêmes vertus que le safran de Mars astringent.

On retire par le moyen de l'esprit de vin, une teinture d'une très-belle couleur d'or, des fleurs de couleur de safran dont on a parlé ci-dessus. Quelques Chymistes la préferent de beaucoup à la teinture d'or, & c'est pour cela qu'ils l'ont appellée *élixir de l'arbre de vie*. L'esprit volatil ammoniacal que l'on retire de la *pierre hématite* a les mêmes vertus que l'esprit volatil de sel ammoniac: de plus, il convient mieux pour lever les obstructions, à cause des parties de fer qu'il contient. Les fleurs emprnntent leur couleur citrine & safranée des particules de fer les plus subtiles & les plus volatiles de la *pierre hématite*, qui ont été élevées par le moyen du sel ammoniac. On préfere les fleurs de couleur de safran à celles qui sont citrines, parce que les premieres contiennent une plus grande quantité de ces particules de fer. Elles répandent une odeur agréable, telle que celle du safran; c'est pourquoi Paracelse les appelle *aroph*, c'est-à-dire, *parfum des Philosophes*. Elles levent les obstructions; non-seulement elles divisent & incisent les humeurs épaisses & visqueuses, mais encore elles les font passer souvent par les urines & par les selles. La dose est depuis trois grains jusqu'à un scrupule. Lorsqu'on en donne une dose plus forte, elles excitent le vomissement. On les prescrit avec un heureux succès dans la suppression des regles, dans la cachexie, dans les obstructions des visceres, dans les fievres opiniâtres & dans la fievre quarte. Quelques-uns croyent qu'elles valent mieux que les fleurs martiales, parce qu'il y a moins de parties métalliques dans la *pierre hématite*, & que les principes qui la composent sont moins unis que dans le fer; c'est pourquoi elles se résolvent plus facilement par le sel ammoniac.

On peut les ordonner comme il suit.

Prenez *de fleurs de pierre hématite, douze grains;*
safran, & } *de chaque, cinq*
myrrhe; } *grains;*
extrait d'absinthe, autant qu'il en faut.

Faites un bol pour prendre le matin dans la suppression des regles.

Prenez *de racine de pié de veau, &* } *de chaque, une once;*
d'agaric blanc; }
gomme ammoniaque, demi-once;
fleurs de pierre hématite, une dragme;
extrait d'aloès; }
de canelle, & } *de chaq. deux dragmes;*
de safran, }
sirop de fumeterre, autant qu'il en faut.

Faites un opiat dont la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans les obstructions des visceres, la jaunisse, le skirrhe, l'hydropisie & les autres maladies cachectiques.

Prenez *quinquina, une once;*
fleurs de pierre hématite, une dragme;
sirop d'absinthe, autant qu'il en faut pour faire une opiat mou, dont la dose va jusqu'à deux dragmes, à prendre de quatre heures en quatre heures dans les fievres quartes & les fievres intermittentes rebelles.

On peut substituer à ces fleurs la teinture que l'on en fait avec de l'esprit de vin, qui a les mêmes vertus: de plus on la prescrit plus sûrement dans toutes les hémorrhagies, depuis dix gouttes jusqu'à trente, dans un véhicule convenable. On retire une liqueur styptique de la masse qui reste après la distilation, en la faisant tomber *in deliquium*. Elle est fort efficace pour arrêter toute sorte d'hémorrhagie; soit intérieurement, soit extérieurement, depuis cinq gouttes jusqu'à vingt. Cette liqueur guérit aussi les fleurs blanches, les gonorrhées; les flux de ventre sanglans & non-sanglans, après que l'on a fait précéder des remedes convenables. Enfin le *caput mortuum* de la *pierre hématite* calcinée produit tous les mêmes effets que le safran de Mars astringent.

On emploie la *pierre hématite* dans la poudre dysentérique de Charas, dans la poudre contre les hémorrhagies & les descentes, & dans l'emplâtre styptique du même Aureur.

HÆMATITINOS, αἱματίτινος, épithete d'un collyre dont parle Galien, qui est préparé avec la pierre hématite. Paracelse appelle une espece de tartre qui se résout aisément, *tartarus hæmatitinos*.

HÆMATOCELE, αἱματοκήλη; on appelle ainsi une hernie causée par un sang extravasé. Ingrassias, *Comment. in Avicennam de tumor.*

HÆMATOCHYSIS, d'αἷμα, *sang*, & χέω, *je verse*; est un terme dont Willis se sert pour signifier une hémorrhagie.

HÆMATOPHLOEBOESTASIS, αἱματοφλοιβοίστασις, d'αἷμα, *sang*, φλέψ, *une veine*, & στάσις, *station*. C'est une suppression du cours du sang dans les veines. Mais quelques-uns, dit Galien dans son *Exegesis*, entendent par-là un gonflement des veines occasionné par le sang.

HÆMATOSIS, αἱμάτωσις, *sanguification.*

HÆMOCERCHNUS, αἱμόκερχνος, éruption de sang par la gorge avec bruit & râlement, ou excrétions sanguinolentes sous une forme seche; car κέρχνος signifie un bruit perçant, ou un râlement; ou sec, comme chez les Atheniens.

HÆMODENUM, nom de la *Genista tinctoria Germanica.*

HÆMODIA, αἱμωδία, agacement des dents occasionné par des substances acides & austeres.

HÆMOPHOBOS, αἱμοφόβος, d'αἷμα, *sang*, & φόβος, *crainte.* On appelle ainsi ceux qui s'effrayent à la vue du sang.

C'est aussi l'épithete qu'on donne quelquefois aux Medecins qui n'osent point ordonner la saignée.

HÆMOPTYICUS, αἱμοπτυικός, *hémoptysique.* On appelle ainsi toute personne qui crache le sang.

HÆMOPTYSIS, αἱμόπτυσις, d'αἷμα, *sang*, & πτύω, *je crache*; *hémoptysie* ou crachement de sang. V. *Phthisis* & *Sputum.*

HÆMORRHAGIA, *hémorrhagie*; éruption de sang, d'αἷμα, sang, & ῥήγνυμι, ou ῥήσσω, je sors avec violence.

Les évacuations spontanées que la nature produit, se font ordinairement par les endroits qui sont d'un tissu lâche & délicat, qui sont parsemés de vaisseaux extremement déliés, & qui ne sont point revêtus de membranes. Les plus considérables de cette espece, sont la partie intérieure des narines, les bronches des poumons, la chair des gencives, l'estomac, l'intestin ileum, l'extrémité du rectum, l'utérus & le vagin, d'où le sang sort fréquemment avec une impétuosité extraordinaire, lorsque les arteres sont trop distendues. Il y a cependant des cas où le sang sort contre sa coutume de certaines parties dans lesquelles les vaisseaux sont plus profondément situés. Salmuth, *Cent. III. Obs.* 36. & Henri de Heer, *Obs.* 36. nous apprennent qu'ils ont vu sortir le sang par le petit doigt d'un malade. Bartholin, *Observ. Anat. Cent. I. Hist.* 3. dit avoir vu une femme dont les regles avoient pris leur cours par la main & par le genou. Panarole, *Pentec. IV. Obs.* 15. & Amatus Lusitanus, *in Cent. II. Observ.* 24. & *Cent. VII. Curat.* 48. nous apprennent aussi qu'ils ont vu sortir le sang menstruel en abondance par les mamelles. Stalpart & Vander Wiel, *Cent. I. Obs.* 80. rapportent différens exemples d'une évacuation menstruelle par la verge.

Ces sortes d'éruptions de sang sont très-ordinaires à ceux dont le corps est d'une substance molle & spongieuse, & d'un tissu délicat, qui abondent en sang & en sérosité, & qui sont, comme disent les Anciens, d'une constitution sanguine; car ils sont ordinairement sujets aux *hémorrhagies* pendant presque tout le cours de leur vie. Ceux qui sont d'un tempérament bilieux, qui ont les vaisseaux fort gros, l'habitude du corps ferme, & dont le sang circule avec beaucoup de vitesse, sont principalement sujets dans leur jeunesse à l'hémoptysie ou crachement de sang.

Les personnes d'une habitude sanguine & mélancolique, sont la plupart sujettes aux hémorrhagies par le nez; au lieu que les femmes d'un tempérament phlegmatique & sanguin, sont communément affectées de vomissemens de sang.

Il est bon de savoir qu'on est sujet à différentes especes d'*hémorrhagies* dans les divers périodes de la vie, comme Hippocrate l'observe dans les 27. 29. & 30. Aphorismes de la troisieme section. Les enfans & les jeunes gens, par exemple, sont très-sujets aux saignemens de nez; les personnes d'un âge un peu plus avancé, aux crachemens de sang, aussi-bien qu'à la phthisie qui en est la suite. Au contraire, dans les adultes & dans ceux qui sont parvenus à un âge mûr, le sang s'évacue ordinairement par les veines hémorrhoïdales; au lieu qu'il sort par les conduits urinaires dans les personnes décrépites.

Il faut encore observer que les saignemens de nez sont beaucoup plus fréquens dans le Printems & dans l'Automne, surtout vers les équinoxes que dans aucune autre saison, & que le sang s'écoule en ce tems-là en bien plus grande quantité par les veines de l'anus.

Les apoplexies sanguines qui naissent d'une éruption de sang dans la substance médullaire du cerveau, sont aussi beaucoup plus fréquentes dans ces saisons que dans aucune autre, surtout au Printems. Mais on remarque, que les vomissemens & les pissemens de sang sont beaucoup plus communs dans l'Automne que dans le Printems; & que les évacuations spontanées de sang reviennent pour l'ordinaire d'une maniere périodique à l'approche de ces saisons.

On remarque aussi, que presque tous ceux qui ont été sujets dans leur jeunesse à des saignemens de nez fréquens & copieux, sont naturellement d'une constitution & d'un esprit foible, & sujets pendant presque tout le cours de leur vie à différentes maladies, aux spasmes aux douleurs, & parviennent rarement à un âge avancé, à cause de la disposition à la phthisie qu'ils ont apportée en naissant. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de maturité, ils tombent aisément dans des maladies flatueuses, spasmodiques & hypocondriaques; & s'ils ont le bonheur de vivre long-tems, ils sont extremement sujets à la goute & à la colique néphrétique.

La disposition aux *hémorrhagies* est le plus souvent héréditaire; elle se manifeste en peu de tems au moyen des causes externes qui animent la circulation du sang, ou qui augmentent le mouvement intestin de ses parties. Les plus considérables de ces causes, sont tous les exercices violens du corps & de l'esprit, les alimens ou les remedes trop chauds, trop acres ou trop spiritueux, comme aussi l'usage imprudent des bains, des sudorifiques & des purgatifs.

Les *hémorrhagies* sont extremement salutaires lorsqu'elles viennent de la plénitude des vaisseaux & d'une surabondance de sang: elles sont très-dangereuses quand elles sont causées par une matiere acre & maligne, comme dans les fievres exanthémateuses & malignes: mais elles sont pour l'ordinaire mortelles lorsqu'elles proviennent de l'obstruction, de l'endurcissement ou de la corruption des viscères, surtout du foie, de la rate ou des poumons, parce qu'elles dégénerent en peu de tems en cachexie, en hydropisie, en fievre hectique ou en la maladie noire, (*morbus niger*) d'Hippocrate.

Ceux-là se trompent, qui attribuent immédiatement les *hémorrhagies* à une surabondance de sang louable, fibreux, rouge & de consistance convenable; puisque les personnes d'un tempérament robuste, qui font beaucoup d'exercice, & qui usent d'alimens grossiers, y sont rarement sujettes. Celles au contraire dont les vaisseaux abondent en sérosité, dont le corps est d'un tissu spongieux, qui menent une vie oisive, qui font un usage trop fréquent de la saignée, dont la respiration n'est pas libre, ou qui mangent plus qu'elles ne peuvent digérer, sont très-sujettes aux *hémorrhagies* & aux maladies qui en sont la suite. Cette quantité excessive & presque incroyable de sang qui s'écoule quelquefois par le nez & par le vagin, est plutôt l'effet d'une pléthore séreuse que d'une pléthore sanguine, puisque la portion rouge est très-petite en comparaison de la séreuse, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en ramassant le sang que l'on tire par la saignée de ceux qui ont une *hémorrhagie* violente.

Il faut observer que toute éruption de sang est précédée de quelque phénomene particulier dans la partie par où elle doit se faire. Par exemple, la rougeur & la chaleur du visage, le gonflement, la distension & le battement violent des arteres de la tête, prognostiquent une *hémorrhagie* par le nez; au lieu qu'une lassitude partout le corps, des douleurs dans le dos & dans les reins, une tension autour des hypocondres, la pâleur du visage, le frissonnement de la peau & le resserrement de ses pores, annoncent toujours celles de l'utérus. L'émoptysie ou crachement de sang est toujours précédé d'une anxiété dans la région qui est aux envi-

rons du cœur, de la difficulté de respirer, d'une douleur oppressive & ondulatoire aux environs du diaphragme, de flatuosités dans le bas-ventre, & du refroidissement des extrémités. Une douleur accompagnée d'oppression & de tension dans l'hypocondre gauche, est toujours l'avant-coureur du vomissement de sang. L'éruption des hémorroïdes est pour l'ordinaire précédée par quelques resserremens spasmodiques, par des flatuosités dans le bas-ventre, par des douleurs, une tension & un poids vers l'os sacrum, par la langueur du corps & le refroidissement des extrémités.

Si l'on fait attention aux circonstances que je viens de décrire, & qu'on les compare comme il faut les unes avec les autres, on comprendra, je crois, sans peine que les *hémorrhagies* ne proviennent point immédiatement & directement de la surabondance du sang, des efforts qu'il emploie pour se faire jour à travers des vaisseaux, de l'acrimonie, de la sérosité & du sang qui produit une dierese ou une rupture, ni de sa trop grande ténuité, qui fait, comme les Anciens l'ont cru, qu'il suinte à travers les vaisseaux; mais plutôt d'une certaine circulation irréguliere & inégale du sang qui se fait lorsque les extrémités & les parties éloignées du cœur, sont tellement resserrées, que le sang ne pouvant retourner par les veines, se jette, en conséquence de l'augmentation du mouvement systaltique, sur des endroits qui n'étoient point destinés à le recevoir.

Il arrive de-là que les petites arteres dans lesquelles le sang ne circule point, se distendent à un point extraordinaire, & se rompent nécessairement à la fin.

Quant aux *hémorrhagies* violentes & symptomatiques qui précedent ou suivent les maladies, celles particulierement d'une espece chronique, on doit les attribuer aux engorgemens, aux obstructions & aux endurcissemens des vaisseaux & des visceres qui empêchent la circulation des fluides.

On observe, par exemple, dans les machines hydrauliques, que lorsque quelques-uns de leurs tuyaux sont engorgés, l'eau sort par ceux qui sont ouverts avec beaucoup plus de vitesse & de violence. Il arrive la même chose dans le corps humain; car lorsque le sang ne peut point aborder au cœur à cause de l'engorgement ou de la contraction spasmodique des veines de quelque partie du corps, la force qui le met en mouvement augmente dans les grandes & les petites ramifications des arteres, qui se trouvant remplies de sang & extremement gonflées, sont ouvertes à leurs extrémités. Cela paroît évidemment par les dissections des corps morts; car Willis nous apprend, qu'ayant disséqué le corps d'une personne qui étoit morte d'un crachement de sang, il trouva une tumeur dans le côté gauche des poumons. On lit aussi dans les *Mémoires des Curieux de la Nature, Décad. 8. an. 6. Obs.* 217. que l'on trouva les poumons d'une personne qui mourut de la même maladie, entierement couverts d'une matiere pareille à la terre glaise, & l'oreillette du ventricule droit du cœur extraordinairement dilatée. Blancard, *Anat. Pract. Obs.* 46. rapporte, qu'ayant ouvert une personne qui étoit morte de la même maladie, il lui trouva la rate enflée, & les vaisseaux du mésentere & de l'épiploon engorgés de sang. Ce même Auteur nous dit, *Obs.* 23. & 32. qu'une personne étant morte d'un vomissement de sang, on lui trouva le foie dur & skirrheux, & la rate enflée & pleine de sang. Aussi Fernel observe-t'il, dans sa *Method. Medendi*, « que ceux dont les visceres & le foie sont foi-« bles & skirrheux, sont très-sujets aux saignemens de « nez, de même que les hydropiques. »

Heurnius, dans son Commentaire sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, confirme cette doctrine en ces termes:

« Ceux dont le visage est de couleur verdâtre, ont le « foie attaqué de quelque maladie; & les saignemens « de nez auxquels ils sont sujets, sont un signe d'une « hydropisie prochaine. »

Puisque les éruptions de sang qui sont contre le cours de la nature, tirent pour l'ordinaire leur origine des contractions spasmodiques des parties & du resserrement des veines, il est aisé de comprendre pourquoi les hypocondriaques dont l'estomac & tout le conduit nerveux des intestins, sont continuellement affligés de distensions flatueuses, & de contractions spasmodiques, à cause de l'irrégularité du mouvement péristaltique, sont si sujets aux hémorroïdes; & d'où vient que leurs symptomes augmentent considérablement lorsque le sang ne peut point s'évacuer de cette maniere.

Quant à la cure des *hémorrhagies* en général, je suis bien aise de faire observer que ceux-là se trompent qui attribuant ces maladies à la surabondance du sang, employent fréquemment la saignée, quoiqu'il soit vrai de dire qu'elle est extremement salutaire en qualité de préservatif au commencement de la maladie, surtout dans les sujets d'une habitude sanguine. Toutes les intentions de la cure se réduisent à détourner le sang de la partie affectée par des remedes convenables, tels que les bains des piés, les clysteres, les frictions & les ligatures des extrémités, la chaleur, les fomentations & les bains, à relâcher les contractions spasmodiques des parties nerveuses, à diminuer la sérosité superflue, & à empêcher qu'elle n'augmente dans la suite, par des laxatifs légers, par des diaphorétiques modérés & par l'abstinence des alimens qui engendrent beaucoup de sang. FREDERIC HOFFMAN.

Comme il y a différentes especes d'*hémorrhagies*, il est à propos d'en faire différens articles. Ainsi, le Lecteur trouvera au mot *Abortus* les diverses méthodes que l'on doit mettre en usage dans celle qui provient d'une fausse-couche: il peut encore voir sur ce sujet ce que nous disons au mot *Uterus*; il se souviendra de consulter l'article *Uterus* pour le renvoi que je fais à celui d'*Hæmorrhagia* au mot *Abortus*. Pour l'*hémorrhagie* du cerveau, voyez *Apoplexia*. Pour celle du nez, voyez *Nares*. Pour celles de l'utérus, voyez *Uterus*. Pour les *hémorrhagies* des conduits urinaires, voyez *Urina*; & pour celles des plaies, consid[illegible]ées comme symptomes, voyez *Vulnus*.

Prognostics qui se tirent des hémorrhagies.

Comme on a souvent observé qu'une *hémorrhagie* soudaine & copieuse, soit par le nez, les vaisseaux hémorrhoïdaux, l'anus ou le vagin, redonne souvent la santé à ceux qui ont une maladie aiguë & violente, les Medecins ont voulu imiter la nature en tirant une grande quantité de sang à leurs malades. Hippocrate étoit si fort persuadé de l'utilité de cette méthode, qu'il prescrit la saignée préférablement à tout autre remede dans toutes les maladies aiguës & violentes, telles que les fievres & les inflammations des visceres.

« Il faut saigner, dit cet Auteur, *Lib. de R. V. I. A.* dans « les maladies aiguës, lorsqu'elles sont violentes, que « le malade a de la force & qu'il est dans la vigueur de « l'âge. »

Les Medecins ont appris l'usage de ce remede, non-seulement de la nature, mais encore de quelques animaux, particulierement de l'hippopotame ou cheval marin, qui, à ce que dit Pline, lorsqu'il se trouve incommodé de son trop d'embonpoint, se pique une veine à la jambe, en la frottant contre la pointe d'un roseau, & se procure par-là une évacuation copieuse de sang qui dissipe la pléthore qui l'opprimoit auparavant. C'est dans la même intention que les Medecins entreprennent d'évacuer les humeurs par des cathartiques, des émétiques, des sudorifiques ou des diurétiques.

Puis donc que la nature guérit souvent un grand nombre de maladies par des évacuations copieuses de sang, il est de mon devoir de traiter de ces évacuations ou excrétions spontanées, à cause qu'elles ne sont pas tou-

tes salutaires ni également avantageuses aux malades, non plus que les abscès & les autres excrétions qui se font par le vomissement, par les selles, par les sueurs ou par les urines.

Je vais d'abord parler de celles qui sont salutaires & qui annoncent la guérison du malade.

Les excrétions spontanées de sang qui fournissent le meilleur fondement pour les prognostics dans les fievres continues, aiguës & violentes, sont celles qui se font par le nez & que les Grecs appellent αἱμοῤῥαγίαι, *hæmorrhagiæ*.

Galien, *in Prorrhet.* dit que les délires & les *hémorrhagies* sont causés par le transport d'humeurs chaudes & ténues à la tête; & dans son Commentaire sur le premier des *Epidémiques*, que le sang excité par la chaleur se porte à la tête, d'où résultent nécessairement, l'enflure, l'anastomose & même la rupture des veines, à cause de la surabondance des esprits. Il dit dans le même Livre que les saignemens de nez dans les fievres ardentes proviennent d'une bile jaune qui se mêle avec le sang, le rend aduste, & envoie avec lui un excès de chaleur à la tête qui produit la rupture des veines, & un écoulement de sang par les narines.

Il suit de-là que ces sortes d'*hémorrhagies* proviennent toujours d'un sang extremement échauffé, ou de son mélange avec la bile, & qu'elles n'arrivent jamais que dans les corps d'un tempérament chaud, & dans les maladies chaudes & aiguës, telles que la synoque & les fievres ardentes continues: & cela est confirmé par Galien dans le *Commentaire* que nous venons de citer, où il dit, que les éruptions de sang dans les fievres ardentes sont causées par un excès de chaleur qui exalte les humeurs & les oblige à se porter à la tête. Hippocrate dit à ce sujet, *V. Epid. Sect.* 3. « que les « personnes qui ont la peau d'un noir pâle, d'un rouge « jaunâtre, ou d'un jaune pâle, sont sujettes aux sai- « gnemens de nez, » à cause de la chaleur excessive de leurs humeurs. De-là vient qu'il dit encore dans le même endroit que ceux qui commencent à jouir du commerce des femmes ou à sentir de l'inclination pour elles, sont sujets aux *hémorrhagies*. Il veut parler des garçons qui passent de l'état de puberté à celui de virilité, & qui sont sujets à ces sortes d'éruptions, tant à cause de la chaleur que de la surabondance de leur sang.

Telles sont les causes des *hémorrhagies*, qui, comme nous l'avons observé, affectent ceux qui sont d'un tempérament chaud & sanguin, & qui sont attaqués de maladies qui proviennent d'humeurs de même qualité; du nombre desquelles, suivant Galien, sont toutes les fievres continues, & parmi les intermittentes, les tierces & quelquefois les quartes. On peut ajouter aux maladies précédentes toutes les inflammations des parties qui sont aux environs du cœur, surtout du foie, de la rate, du diaphragme, de l'estomac, & quelquefois la pleurésie & la phrénésie, mais rarement ou jamais la léthargie ou la péripneumonie. On doit donc s'attendre à des *hémorrhagies* ou à des éruptions de sang dans ces sortes de maladies.

Voyons maintenant quels sont les prognostics qu'on en peut tirer.

Les *hémorrhagies* de nez & toutes les excrétions de sang, par quelque endroit qu'elles se fassent, soit par le vagin, dans les femmes, les vaisseaux hémorrhoïdaux dans les hommes, ou quelquefois par l'estomac (ces dernieres sont rarement bonnes, Hippocrate, 7. *Aph.* 37. assurant que les vomissemens de sang sont salutaires « lorsqu'il n'y a point de fievre, mais que c'est tout le « contraire quand cette derniere existe, » quoique les vomissemens de sang aient été critiques dans un grand nombre de maladies,) se distinguent en bonnes, que nous appellons *critiques* ou *judiciaires*, & se subdivisent en *parfaites* & en *imparfaites*, que l'on appelle ainsi à cause qu'elles déterminent parfaitement ou imparfaitement l'issue de la maladie; & en mauvaises, que l'on appelle aussi *symptomatiques*; mais celles-ci sont comprises sous la classe des *hémorrhagies critiques imparfaites*.

Les *hémorrhagies* critiques sont toujours salutaires, & prognostiquent la guérison du malade, les critiques parfaites, une guérison soudaine; les critiques imparfaites, une guérison qui doit tirer en longueur.

On connoît les *hémorrhagies* critiques de la meilleure espece qui prognostiquent la guérison certaine du malade aux signes suivans:

Premierement, une *hémorrhagie* critique ne survient jamais dans l'état de crudité de la maladie, mais elle est toujours accompagnée de signes de coction; & de-là vient que l'*hémorrhagie* critique parfaite survient dans le fort de la maladie, l'imparfaite dans son accroissement, lorsqu'il n'y a que quelques signes de coction. Il est donc nécessaire pour qu'une *hémorrhagie* de nez, ou telle autre excrétion de sang soit salutaire, qu'elle soit accompagnée de quelques signes de coction, car pour lors elle est avantageuse au malade, comme Galien, *Lib. III. de Crisibus, cap.* 7. & Hippocrate, *de R. V. I. A.* nous l'assurent. Ce dernier dit, dans l'endroit que je viens de citer, « qu'un saignement de nez met « fin à la maladie, qu'il en est de même d'une sueur « critique ou d'une évacuation d'urine blanche épaisse « avec une légere hypostase. »

Quelques-uns pourront m'objecter le cas de Meton, *Epidem. Lib. I. Ægr.* 7. & de celui qui tomba malade dans le Jardin de Dealces, *Epidem. Lib. III. Ægr.* 3. & d'autres auxquels il survint une *hémorrhagie* vraiment critique, accompagnée de la crudité des excrémens. Dans le cas de Meton l'urine étoit noire & avoit un sédiment de même couleur; dans l'autre malade la ténuité de l'urine & l'épaisseur du sédiment, montroient non-seulement que la maladie étoit dans un état de crudité, mais encore qu'elle étoit accompagnée d'une malignité considérable. On peut répondre à cela qu'une *hémorrhagie* copieuse a tant de pouvoir pour déterminer une maladie, qu'elle soulage le malade & lui procure la guérison, même au commencement de la maladie, avant même qu'il paroisse aucun signe de coction. Telle est l'opinion de Galien touchant le cas de Meton.

« Sa crise & sa guérison, dit-il, ne paroissent être dues « qu'à l'*hémorrhagie*, quoique tous les signes n'aient « point été salutaires. »

Une *hémorrhagie*, quoiqu'elle soit bonne, & un prognostic certain de guérison quand elle survient dans le fort & dans l'état de coction de la maladie, n'est point à mépriser, quoiqu'elle arrive au commencement & qu'elle soit accompagnée de signes de crudité. On se souviendra à ce sujet que la femme dont il est parlé dans le troisieme Livre des *Epidémiques*, *Ægr.* 11. recouvra la santé aprés que ses regles eurent repris leur cours, quoique son urine fût noire; surquoi Galien remarque que la couleur noire de l'urine n'avoit rien de dangereux dans cette maladie, parce qu'elle venoit de celle de ses regles qui étoient arrêtées & d'une confistance mélancolique. Meton recouvra aussi la santé au moyen d'une *hémorrhagie* critique, quoique son urine fût noire. Ce qui s'accorde avec l'observation d'Hippocrate, *I. Epid. Stat.* 3. que ceux qui eurent la jaunisse le sixieme jour de leur fievre guérirent au moyen d'une *hémorrhagie*; & néantmoins il condamne la jaunisse, 4. *Aph.* 62. dans les fievres, lorsqu'elle survient avant le septieme jour, comme il arriva à Hermocrates, *III. Epid. sect.* 1. *Ægr.* 2. Il nous apprend, *I. Epid. Stat.* 3. qu'Antiphon, fils de Critobule, ayant la fievre & une urine fort claire, recouvra la santé ensuite d'une *hémorrhagie*. On peut conclurre de ce que nous venons

de dire, que les *hémorrhagies* ont cette prérogative, si je puis me servir de ce terme, au-dessus des autres évacuations, qu'elles prognostiquent souvent la guérison du sujet dans l'état de crudité de la maladie, lorsque les autres excrétions, soit par les selles, le vomissement ou les sueurs, qui se font dans ce tems-là, sont symptomatiques. La raison en est que le sang peut être commodément évacué en tout tems par l'ouverture des veines, sans avoir besoin de préparation comme les autres humeurs, soit qu'elles demandent à être évacuées par les selles, le vomissement ou les sueurs, à cause de leur épaisseur, de leur viscosité, du resserrement & de l'obstruction des vaisseaux; ce qui fait que le Medecin ne doit point user de purgatifs au commencement de ces sortes de maladies, suivant l'*Aph.* 22. de la 1. *Sect.*

« Il faut évacuer les matieres cuites & non celles qui sont « crues, & ne point y toucher au commencement des « maladies, à moins qu'il n'y ait un orgasme & une « disposition à l'évacuation. »

Mais dans les évacuations qui se font par les orifices des veines, on n'a pas besoin d'attendre la coction, & delà vient que nous mettons en usage la saignée au commencement des maladies aiguës, & que les *hémorrhagies* spontanées sont bonnes & salutaires. Il est bon de remarquer encore que les éruptions copieuses de sang sont utiles, non-seulement à cause qu'elles évacuent le mauvais sang, mais encore parce qu'elles rafraîchissent le corps & les humeurs, & facilitent la transpiration des vapeurs chaudes. Je conclus donc que les excrétions de sang sont plus salutaires dans le fort de la maladie & lorsqu'il y a des signes manifestes de coction, mais qu'elles ne sont point à craindre, quoiqu'elles soient accompagnées de signes de crudité.

La seconde condition ou qualité que doit avoir l'*hémorrhagie* pour être louable, est d'être libre & abondante. C'est de ces sortes d'*hémorrhagies* dont parle Hippocrate, 2. *Epid. Sect.* 1. lorsqu'il dit « que les saignemens du nez copieux, soulagent généralement « les malades. » On a vu ci-devant le Jugement que porte Galien du cas de Méton. Hippocrate dit encore, *I. Epid. Stat.* 3. « que ceux qui avoient une fievre ardente, & qui eurent un saignement de nez copieux, « recouvrerent la santé;» & je n'ai vu personne, dit-il, qui soit mort dans cette constitution épidémique, après avoir eu une *hémorrhagie* convenable : mais Philiscus, Epaminon & Silenus, du nez desquels le sang sortit goutte à goutte, moururent le quatrieme & le cinquieme jour. Il dit ensuite « quelques-uns « eurent la jaunisse le cinquieme jour : mais ils furent « soulagés par quelque évacuation, soit par les urines, « les selles, ou par une *hémorrhagie* du nez copieuse; « témoin Heraclides qui étoit malade dans la mai« son d'Aristocyde, & qui eût un saignement de nez « copieux. & des évacuations par les selles & par les « urines. Il y eut une infinité de personnes, ajoute« t'il un peu après, sur-tout de jeunes gens qui étoient « dans la fleur de leur âge, qui eurent une *hémorrha« gie* : mais la plupart de ceux qui n'en eurent point « moururent.» Il dit un peu après dans le même Livre, en parlant d'une femme qui eut une évacuation critique de sang: « plusieurs eurent leurs regles « durant la fievre, quelques-unes un saignement de « nez, sur-tout les filles, qui n'avoient jamais été « réglées. Il y en eut qui eurent une *hémorrhagie* de « nez à l'approche de leurs regles, comme il arriva à « la fille de Dætharse, qui eut pour la premiere fois « ses regles avec un saignement de nez très copieux. »

Ce que nous venons de dire, prouve suffisamment que les *hémorrhagies* copieuses sont salutaires & critiques, ce qui est la conclusion d'Hippocrate, 2. *Epid. Sect.* 1. Les saignemens de nez copieux, dit-il, mettent fin à un grand nombre de maladies, comme il est arrivé dans le cas d'Heragoras. La femme dont il parle *IV. Epid. T.* 27. eut un saignement de nez le cinquieme & le sixieme jours, & il survint une crise le septieme.

Quoiqu'il paroisse suffisamment qu'un des principaux caracteres d'une *hémorrhagie* salutaire est d'être copieuse; il faut cependant prendre garde que son abondance ne nous en impose, & ne point regarder comme salutaires & critiques celles qui ont un caractere tout-à-fait opposé, puisque plusieurs personnes sont mortes ensuite d'une éruption de sang copieuse; car les évacuations immodérées sont très-fréquentes dans les maladies violentes, tant qu'elles sont dans un état de crudité, comme Galien l'observe, *Lib. de Præsag. ad Posthumum*; ce qui fait que le Medecin est souvent obligé d'arrêter l'éruption, comme Galien fut luimême forcé de le faire, lorsqu'un jeune Romain rendit par le nez quatre livres & demie de sang. Les évacuations copieuses de sang sont estimées bonnes & salutaires, lorsqu'avec les signes qui leur sont communs avec les autres excrétions, le malade les supporte sans peine, qu'il ne se sent plus altéré comme auparavant, que la fievre le quitte, que les symptomes cessent ou diminuent, & que son pouls est plus égal, plus fort & plus réglé.

« Je fus délivré moi-même l'année derniere, dit Prof. « per Alpin, d'une fievre quarte, au moyen d'une « évacuation de sang dont la quantité montoit au « moins à six livres. Entre autres signes qui suivirent « cette évacuation, que tout le monde regardoit com« me excessive, je trouvai ma soif, qui étoit aupara« vant continuelle & violente, entierement appaisée; « je me trouvai aussi plus fort & plus leger, ce qui « me flata de l'espoir de ma guérison, contre le senti« ment de tous les Medecins. Je me persuadai que « cette évacuation étoit critique & nullement dange« reuse, quoique cette *hémorrhagie* eût été pour la « plus grande partie accompagnée d'une toux qui me « prit tout d'un coup. »

Telles sont les marques auxquelles on peut distinguer une évacuation salutaire & critique, de celle qui est mauvaise & symptomatique.

La troisieme condition ou caractere d'une *hémorrhagie* critique & salutaire, est qu'elle survienne dans un jour de crise; car les excrétions qui se font dans ce tems-là, soit qu'elles soient bonnes ou mauvaises, sont d'un grand secours pour prédire la mort ou la guérison du malade. C'est donc avec beaucoup de raison que l'Auteur des *Prénotions de Cos* observe *T.* 150. que les maladies aiguës sont jugées aux jours de crise par un saignement de nez & une sueur copieuse. Il dit encore *Text.* 152. que les fievres cessent ordinairement le 7, le 9 & le quatorzieme jours, au moyen d'une *hémorrhagie* par le nez.

Il faut en quatrieme lieu pour qu'une *hémorrhagie* soit louable, qu'on puisse la prognostiquer par avance dans quelque jour indicatif; car la nature a contume de procurer dans l'un ou l'autre des jours indicatoires (*Dies indices*) l'excrétion d'une quantité modérée de sang, comme une indication de celle qui doit se faire en plus grande quantité dans un jour critique. Dans le cas de Meton, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 7. par exemple, le malade fut deux fois affecté le quatrieme jour de la fievre d'une légere *hémorrhagie* par la narine droite, & le lendemain d'une effusion abondante de sang par la narine gauche, qui mit fin à la maladie.

La cinquieme qualité requise dans une *hémorrhagie* louable, est qu'elle soit proportionnée à la nature, & à la qualité de la maladie, aussi-bien qu'au tempérament du malade, à sa maniere de vivre, & à la constitution de l'air & des saisons. Nous avons observé ci-devant que les *hémorrhagies* sont très-avantageuses dans toutes les maladies aiguës, aussi-bien que dans les fievres, particulierement dans la synoque & dans les fievres ardentes, dans les inflammations du foie,

de la rate, du diaphragme, & souvent dans les pleurésies & les phrénésies. Il est donc à propos dans ces sortes de cas de faire attention à ces évacuations qui sont d'une moindre importance dans les autres maladies. C'est ce qui fait encore que ces sortes d'évacuations sont salutaires à tous ceux dont le sang est extrêmement échauffé, de sorte que si la maniere ordinaire de vivre du malade a contribué à l'augmentation de la bile, si l'on est dans l'Eté, ou dans une saison chaude & seche, ou que quelqu'autre circonstance contribue à la génération d'un sang bilieux, rien ne peut être plus avantageux au malade dans les cas dont je viens de parler, qu'une *hémorrhagie*; c'est même un malheur pour lui de n'en avoir aucune; comme nous l'apprenons d'Hippocrate, qui dit dans l'endroit que nous avons déja cité, *I. Epid. Stat.* 3. que la plûpart des jeunes gens qui n'eurent point d'*hémorrhagie* moururent.

Sixiemement, une *hémorrhagie* pour être louable, doit avoir du rapport avec les endroits affectés, être sur la même ligne qu'eux, en sorte qu'elle détourne & qu'elle évacue copieusement de la partie affligée, ou leur être opposée afin de faire une révulsion. On lit à ce sujet 6. *Aph.* 21. que les maniaques auxquels il survient des varices ou des hémorrhoïdes, sont délivrés de leurs maladies; *IV. Aph.* 25. qu'une évacuation de sang par bas, leur est bonne ou salutaire. Galien dit là-dessus dans son *Commentaire*, qu'il n'y a point de meilleur remede pour une mélancolie confirmée qu'un flux de sang par les veines hemorrhoïdales. Il est dit dans l'*Aph.* 32. de la *cinquieme Section*, que les femmes guérissent du vomissement de sang par une éruption de leurs regles. De-là vient la coutume qu'on a d'appliquer des sangsues aux veines hémorrhoïdales dans la cure de la manie; & ce remede produit de très-bons effets dans ceux qui ont ces veines extremement larges & gonflées, sur-tout s'il s'est fait auparavant une évacuation par cet endroit; pourvû cependant que l'évacuation soit suffisamment copieuse, & qu'on ne se contente point de tirer une petite quantité de sang, comme c'est assez la coutume; ce qui est cause que ce remede satisfait rarement à l'intention qu'on s'étoit proposée.

La meilleure évacuation, soit naturelle ou artificielle, pour détourner les humeurs de la partie affectée, & pour les évacuer en même-tems, est celle qui se fait en ligne directe ou du même côté que le mal. Galien, *de Curat. per Sang. Miss.* recommande très-fort cette sorte d'évacuation, qu'il appelle *directe*, κατ' ἴξιν, & veut lorsque le foie est affecté, qu'on la fasse du côté droit; & du gauche, lorsque c'est la rate qui est indisposée. C'est dans cette vue qu'Hippocrate nous dit, *II. Epid. Sect.* 3. qu'une tension douloureuse des côtés & des hypocondres avec les tumeurs de la rate & les *hémorrhagies* du nez, doivent être sur la même ligne κατ' ἴξιν.

La septieme qualité nécessaire à une *hémorrhagie* louable, est qu'elle dissipe tout-à-fait, ou du moins qu'elle diminue la maladie; qu'elle soulage le malade, qu'elle fasse cesser, ou qu'elle appaise considérablement les symptomes. Telle étoit l'*hémorrhagie* qui survint à Herophytus & à la fille de Larisse, dont il est parlé dans Hippocrate. Il dit du premier *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 9. qu'il saigna beaucoup du nez le quarantieme jour, qu'il recouvra en partie l'usage de la raison, que la surdité & la fievre diminuerent; & de la fille de Larisse *Ægr.* 12. qu'elle eut le sixieme jour une *hémorrhagie* copieuse par le nez, qu'elle fut saisie d'un frisson, & immédiatement après, d'une sueur abondante par tout le corps, qui lui procura une crise & mit fin à sa fievre. La meilleure *hémorrhagie* est celle qui dissipe entierement la maladie & tous les symptomes dont elle est accompagnée, ou du moins qui les appaise considérablement. Galien, *de Mot. Musc. L. II. c.* 6. dit avoir connu un homme qui après avoir été trente jours dans le délire, recouvra tout d'un coup la santé & l'usage de la raison au moyen d'une *hémorrhagie* copieuse par le nez. Hippocrate, 4. *Aph.* 60. assure qu'une *hémorrhagie* par le nez est salutaire lorsqu'elle fait cesser la surdité; & l'Auteur des *Prorrhétiques Lib. I. T.* 152. dit « Ceux « qui sont affectés de douleur dans la tête & dans le « cou, d'une foiblesse & d'un tremblement dans tout « le corps, en sont délivrés par le moyen d'une *hé-« morrhagie*; » à quoi l'on peut ajouter que les évacuations critiques de sang ont cela d'avantageux, qu'elles appaisent la soif dont le malade étoit tourmenté; car dans plusieurs cas le sang le plus pur, quand il est retenu dans le corps & qu'il n'est point évacué par une crise, excite la soif en se desséchant, au lieu qu'une éruption critique de ce fluide; en rafraîchissant les humeurs & modérant la chaleur fébrile, appaise la soif, & humecte peut-être les visceres en éteignant la chaleur qui consumoit leur humidité.

Hippocrate dit 4. *Aph.* 27. « que ceux qui ont une fievre « accompagnée d'une *hémorrhagie* qui leur procure du « soulagement, en retirent cet avantage, que leur « ventre s'humecte & en devient plus propre à faire ses « fonctions. » Enfin, les meilleures *hémorrhagies* comme on l'a déja dit, sont celles qoi rétablissent les forces du malade, & qui rendent son pouls plus régulier.

Des hémorrhagies qui présagent la mort.

Les évacuations de sang qui sont de mauvaise espece & qui prognostiquent l'événement le plus funeste, se connoissent à des signes directement opposés aux précédens; comme premierement, lorsque les *hémorrhagies* ne sont point accompagnées de signes de coction. Car quoiqu'on ait montré que les *hémorrhagies* copieuses sont quelquefois salutaires, même dans l'état de crudité de la maladie; il est néanmoins difficile d'en porter ce jugement, à moins qu'elles ne soient accompagnées de signes favorables: mais elles ne prognostiquent que la mort du malade, lorsque les signes dont elles sont suivies sont de mauvaise espece. Lors donc qu'une éruption de sang est précédée de signes pernicieux dans les excrémens, comme de la noirceur de l'urine & de son sédiment, d'une urine trouble comme celle des chevaux, ni claire, ni aqueuse; de vomissemens fétides, virulens, de diverses couleurs & noirs; de selles noires & colliquatives ou d'autres symptomes fâcheux, elle ne présage rien de bon. De même, lorsque l'éruption est accompagnée ou suivie d'autres mauvais signes, elle prognostique infailliblement la mort du malade. C'est de ces signes dont il est parlé *I. Prorrhet.* 126. « s'il survient, dit l'Auteur de ce « Livre, une éruption de sang par le nez, accompa-« gnée de sueurs peu abondantes & du refroidissement « de toutes les parties du corps, elle indique une ma-« lignité qui doit être funeste au malade. Car le refroi-« dissement de tout le corps est beaucoup plus dange-« reux que celui des extrémités. Une *hémorrhagie*, dit-« il encore, 127. accompagnée de déjections noires « par bas, est très-mauvaise: les selles rouges ne pré-« sagent rien de bon non plus dans ce cas, surtout lors-« que l'*hémorrhagie* survient le quatrieme jour. » Galien, dans son *Comment.* sur le *Text.* 128. dit « que « toute éruption de sang accompagnée de sueur froide, « est maligne; & *ibid.* 129. Une *hémorrhagie* modérée, « avec des selles noires, est toujours funeste dans les « maladies aiguës, lorsqu'elle est suivie de la surdité: « dans ce cas, le sang qui sort par bas est d'un mauvais « présage, quoiqu'il dissipe la surdité. »

J'ai connu néanmoins à Boulogne, dit Prosper Alpin, un homme très-robuste, qui guérit d'une fievre aiguë maligne, au moyen d'une *hémorrhagie* par le nez qui le tint pendant les quatorze premiers jours de sa maladie, & durant laquelle il rendit tous les jours une livre de sang. Le septieme, comme j'étois en peine de ce qui devoit arriver, j'employai quelques remedes

pour l'arrêter; & en effet le sang ne sortit plus par les narines aussi abondamment, mais il prit son cours par bas, accompagné d'une diarrhée bilieuse, qui continua depuis le premier jour de la maladie, jusqu'au quatorzieme, que les deux excrétions se terminerent par une crise parfaite. C'est ainsi que cet homme échappa par un effort extraordinaire de la nature. L'Auteur des *Prorrhetiques*, dit à ce sujet « qu'un saignement de nez « est un mauvais prognostic dans les cas où le ventre « est tellement constipé, qu'il ne rend qu'une petite « quantité d'excrémens pareils à de la crote de chevre. » Galien, dans son *Commentaire* sur ce passage, dit « que ceux que la chaleur fébrile a épuisés & desséchés au point qu'on vient de dire, sont hors d'état de « supporter les évacuations. » Il est dit dans les *Coac.* 40. 342. « qu'une *hémorrhagie* par le nez accompagnée « de sueurs froides & d'un refroidissement universel, « est d'un mauvais présage. » Et dans le même endroit, « qu'un refroidissement extraordinaire qui survient « dans les jours critiques à la suite d'une *hémorrhagie*, « est extremement pernicieux. » D'où il paroît que les éruptions de sang accompagnées de mauvais signes, sont d'une conséquence dangereuse & pernicieuse. Voici ce qu'en dit Hippocrate, *III. Epid. Sect.* 3. « il ne « parut dans ceux qui furent ainsi affectés aucun autre « signe de crise; il ne survint aucune *hémorrhagie*, ni « aucun abscès comme à l'ordinaire. »

On vient de voir que les éruptions de sang sont pernicieuses lorsqu'elles se trouvent jointes à de mauvais signes; & il en est de même de celles qui n'ont aucun rapport avec l'essence de la maladie, la constitution de l'air, la saison de l'année, l'âge, la maniere de vivre, la nature & le tempérament du malade. Par exemple, une éruption de sang ne sauroit être que mauvaise dans les maladies froides & pituiteuses.

Troisiemement les *hémorrhagies* qui n'ont point une situation convenable, eu égard aux parties affectées, passent pour être mauvaises. L'Auteur des *Prorrhétiques* 125. dit à ce sujet « les éruptions du sang qui se « font du côté opposé au mal, ne valent rien; comme, « par exemple, s'il survient une *hémorrhagie* par la « narine droite, dans le cas où la rate est enflée; la « même chose a lieu à l'égard des hypocondres. » Hippocrate condamne le vomissement de sang dans les fievres comme extremement mauvais, surtout lorsque le sang est noir, & les sujets épuisés. Il dit au sujet de ces derniers, 4. *Aphor.* 23. « Toute excrétion de bile « noire, ou d'une substance pareille à du sang noir, « présage la mort le jour suivant, dans ceux qui sont « épuisés par une maladie aiguë ou chronique, ou par « des plaies. »

Quatriemement toute excrétion de sang qui n'apporte aucun changement à l'état du malade, doit être regardée comme mauvaise, surtout si le mal empire, & on doit la mettre au nombre de ces excrétions indéterminées qui sont de mauvaise espece. Car, comme dit Galien, *Comment. in I. Prorrhet.* « il y a des symptô« mes critiques indéterminés, dont les uns sont funes« tes & les autres indiquent une crise difficile: mais on « doit mettre au rang des premiers ceux qui rendent « l'état du malade pire qu'il n'étoit. » A quoi l'on peut ajouter que la foiblesse, l'inégalité & la variation du pouls, sont une preuve plus que convaincante de la malignité de ses sortes d'excrétions. On peut encore juger de leur malignité par la quantité de sang, comme lorsqu'il coule avec profusion ou en trop petite quantité, non tout à la fois, mais par intervalles, comme dans les crises imparfaites. Une effusion immodérée n'est jamais bonne, & souvent mauvaise, à cause qu'elle diminue considérablement la chaleur naturelle, d'où il arrive que la nature succombe sous la violence du mal. L'Auteur des *Prorrhétiques*, dit à ce sujet 133. « que le ventre se ressent de la trop longue du« rée des *hémorrhagies*, à cause qu'elles refroidissent « trop la partie; & *Text.* 134. que les *hémorrhagies* « violentes suivies de refroidissement, sont en général « très-pernicieuses, à cause qu'en rafraîchissant extre« mement le corps elles ne font qu'augmenter la vio« lence du froid. » De-là vient qu'un refroidissement général après un frisson, lorsqu'il n'est point suivi de la chaleur, passe pour être mauvais, *ibid.* 6. Lorsque le corps est épuisé par une effusion immodérée de sang, le malade tombe quelquefois dans un délire mortel, & quelquefois dans des convulsions terribles, comme on l'apprend de l'*Aphor.* 9. de la septieme *Section*. Il arrive quelquefois dans les maladies qui ne sont point violentes, que les sujets se refroidissent au point de tomber dans l'hydropisie, ainsi qu'on l'a plusieurs fois observé.

Galien s'exprime là-dessus, *Comment. in II. Aphor.* 72. en ces termes:

« Une effusion immodérée de sang par le vagin, par les « veines hémorrhoïdales, ou par une plaie, dérange « presque toutes les fonctions naturelles du malade, & « quelques-uns en sont affectés au point de tomber « dans une hydropisie. »

Des prognostics que l'on peut tirer dans les maladies aiguës des excrétions de sang médiocres qui cessent tout d'un coup, & des gouttes de sang qui tombent du nez.

Le sang qui coule du nez ou de quelqu'autre partie du corps en petite quantité, est quelquefois d'un bon présage, en tant qu'il indique le commencement d'une crise, comme il arriva à Meton, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 7. qui eut une *hémorrhagie* modérée du nez, le quatrieme jour, & le lendemain une effusion copieuse de sang par la même partie qui fut suivie d'une crise. Mais le cas n'est pas le même lorsque la maladie est dans un état de crudité parfaite, encore moins si l'excrétion est accompagnée de quelque signe pernicieux; car dans ces sortes de circonstances, une petite effusion de sang qui se fait tout à la fois ou par intervalles, est toujours un mauvais signe & un prognostic assuré de mort, lorsqu'elle ne contribue en rien au soulagement du malade ni à la coction de la maladie. Cette excrétion peut cependant être bonne dans certaines occasions, comme lorsque la maladie n'est point entierement dans un état de crudité, que les autres signes sont salutaires, & qu'elle revient en plus grande abondance le jour critique suivant. Mais elle n'est que symptomatique lorsqu'elle ne se fait point aux jours indicatoires, & qu'elle n'est point suivie d'une éruption abondante aux jours de crise. Que si avec cela il survient d'autres mauvais signes, & que la maladie empire, elle est un prognostic mortel. Il est rare, autant que j'ai pu l'observer, qu'une excrétion de sang médiocre soit salutaire; elle est au contraire extremement pernicieuse, entant qu'elle annonce la longueur de la maladie, & souvent la mort du malade, surtout lorsque l'évacuation ne se fait point par un passage convenable, & qu'elle n'apporte aucun soulagement au malade; comme, par exemple, lorsque le foie est enflammé, & que l'excrétion se fait par la narine gauche; ou par la droite lorsque la ratte est attaquée d'une inflammation, ou que l'utérus étant affecté, l'évacuation ne se fait point par cette partie, mais par le nez ou par la bouche. On doit porter le même jugement de ces sortes d'évacuations, lorsqu'elles n'appaisent ni la fievre ni aucun des symptomes dont elle est accompagnée. Telles sont les indications qui se tirent d'une petite excrétion de sang; mais on ne peut en former aucun prognostique certain, sans avoir égard aux autres signes; si ceux-ci sont mauvais, on peut être assuré que l'excrétion l'est aussi; s'ils sont douteux, l'excrétion indique une crise difficile & douteuse; & s'ils sont bons, que la maladie doit être de longue durée. On peut donc conclure de ce qu'on vient de dire, qu'une petite excrétion de sang qui n'est point suivie d'une autre plus copieuse, ou qu'une excrétion qui cesse aussi-tôt après avoir commencé, sont extremement

extremement dangereuses, entant qu'elles indiquent une foiblesse excessive, comme Galien l'assure, *Com. in* 1. *Prorrhet.*

Voyons maintenant ce que l'on peut inférer des excrétions de sang qui se font goutte à goutte, puisque ces sortes d'évacuations sont très-fréquentes dans les fievres aiguës, dans celles principalement d'une espece inflammatoire ou ardente. Les excrétions qui cessent aussi-tôt après avoir commencé, sont pires, suivant Galien, que si elles n'avoient jamais paru. On doit juger de l'éruption par les différentes quantités de sang qui s'écoulent. Il y a une excrétion de sang copieuse & continuelle, qui se fait lorsque la crise est parfaite; il y en a une autre dans laquelle le sang sort par intervalles, & qui sert quelquefois à prédire la crise; il y en a une troisieme dans laquelle le sang s'écoule goutte à goutte par le nez, & qui est quelquefois occasionnée par une cause externe, comme par l'ardeur du Soleil, par le trop grand usage du vin, &c. Mais lorsqu'une pareille éruption provient de la violence de la fievre, elle indique un vain effort de la nature vers une crise, à laquelle la malignité de la maladie, la corruption du sang, ou la foiblesse du cerveau s'opposent. Cette excrétion de sang par gouttes dans les maladies bénignes, lorsque les autres signes sont salutaires, indique la continuité de la maladie; & la mort dans celles qui sont aiguës; puisqu'elle montre, comme dit Galien, *Com. in Lib. de R. V. I. A.* que la nature fait un effort pour se débarrasser des matieres superflues; ou, comme il s'exprime dans son *Comm. I. in Prorrhet. redondantes*, qui se sont amassées dans le cerveau, ce qu'elle ne peut faire, soit à cause de sa propre foiblesse, de l'épaississement du sang, ou de la densité de ses parties, ou par un concours de quelques-unes de ces causes ou de toutes ensemble. Il suit de-là que toutes les excrétions de sang qui se font goutte à goutte dans les maladies aiguës sont très-pernicieuses, & un signe de la malignité des fievres, comme Galien l'observe, *Com. in III. Epid.* Hippocrate remarque aussi, *III. Epid. Sect.* 3. qu'un des symptomes des fievres ardentes, épidémiques & pestilentielles fut un saignement de nez qui se faisoit goutte à goutte, & qui fut toujours d'un mauvais prognostic; & il confirme la même chose, *I. Epid. sect.* 3. où il dit, « que lorsque « les fievres ardentes eurent commencé à devenir épidé« miques, elles donnerent des signes manifestes de la « mort de ceux qu'elles attaquerent. »

Après avoir fait le dénombrement d'un grand nombre de signes pernicieux qu'il observa au commencement de ces fievres ardentes, il ajoute : « Aucun de « ceux qui furent attaqués de ces symptomes n'eut une « *hémorrhagie* par le nez, mais seulement une excrétion « d'une petite quantité de sang qui se faisoit goutte à « goute par cette partie. » C'est donc avec raison qu'on regarde ces sortes d'*hémorrhagies* comme pernicieuses dans les maladies aiguës; & cette opinion se trouve confirmée par Hippocrate, qui dit dans le même Livre, « que Philiscus, Epaminon & Silenus, du nez « desquels le sang sortit goutte à goutte le quatrieme « & le cinquieme jour de leur maladie, moururent. » Ces excrétions de sang sont donc un signe assuré de mort dans les maladies aigues, surtout lorsque le sang est noir & épais; car suivant l'Auteur des *Prorrhet.* « les excrétions de sang qui se font goutte à goutte par « le nez sont mauvaises & mortelles, lorsque le sang « est noir & épais. » Galien dit dans son *Commentaire*, « qu'un pareil écoulement de sang noir & pur indique « non-seulement que les humeurs sont dans un mouve« ment violent, & se portent à la tête, mais encore que « le sang est brûlé par la violence de la chaleur qui a « consumé toute son humidité. » Il avoit dit un peu auparavant, que tous les saignemens de nez qui se font goutte à goutte, ont une issue fort incertaine; mais qu'ils sont très-pernicieux lorsque le sang est noir & épais. Mais ces sortes d'excrétions sont absolument funestes lorsqu'elles surviennent dans quelqu'un des jours critiques, à cause que tous les signes, soit bons ou mauvais, sont ces jours-là d'une extreme importance pour les prognostics. Il est dit, *I. Prorrhet.* 1. « que les « saignemens de nez sont funestes, (dans les cas que « nous avons décrits ci-devant,) aussi-bien que dans les « autres, surtout le quatrieme jour. » Et Galien dit, dans son *Commentaire* sur l'endroit que nous venons de citer : « toute évacuation de sang qui se fait goutte « à goutte par le nez, est dangereuse : mais elle indi« que une grande malignité dans la maladie lorsqu'el« le survient le quatrieme jour. » Car il semble que la nature s'efforce de chasser la matiere superflue qui s'est amassée dans le cerveau, sans en pouvoir venir à bout à cause de sa foiblesse. Ces sortes d'excrétions ne sont pas moins funestes quand elles sont suivies d'autres mauvais signes. Nous lisons en conséquence, *I. Prorrhet.* 141. que tout saignement de nez qui est peu abondant & accompagné d'une surdité, est d'une nature douteuse & dangereuse. Galien, dans son *Commentaire* sur ce passage, reprend l'Auteur de ce qu'il a avancé que ces sortes d'excrétions sont d'une nature difficile & douteuse, puisqu'elles sont, à ce qu'il dit, toutes mortelles. Et dans le même endroit 126. c'est un mauvais signe lorsqu'un saignement de nez est accompagné d'une sueur froide & du refroidissement des extrémités. Je conclus donc que ces *hémorrhagies* sont toujours pernicieuses au plus haut degré, quand elles sont accompagnées de la surdité, du *coma*, d'insomnies, du délire & autres symptomes semblables, surtout dans les phrénésies: & cela est confirmé dans les *Epidémiques* d'Hippocrate, par l'exemple de Philiscus, de Silenus, de la femme de Dromeades, & d'un malade de Paros, auxquels ce symptome fut funeste.

Consomptions occasionnées par une hémorrhagie.

Les *hémorrhagies* causent souvent des consomptions, soit qu'elles prennent leur cours par le nez, par les poumons, par la gorge, par l'estomac, par les reins & les conduits urinaires, par les vaisseaux hémorrhoïdaux, ou par ceux de la matrice; soit enfin qu'elles surviennent périodiquement tous les mois, ou à la suite d'un accouchement laborieux, ou qu'elles soient causées par des plaies qui offensent les gros vaisseaux. Quoique les saignées fréquentes & modérées engraissent le corps, d'autant que vuidant les vaisseaux elles font place à une plus grande quantité de nouveau chyle, par où la masse du sang devient plus riche & plus propre à nourrir le corps, & l'appétit plus ouvert; il est pourtant certain que toute *hémorrhagie* excessive & de longue durée appauvrit le sang, excite une chaleur hectique dans les esprits & dans les parties solides, détruit l'appétit, & jette le corps dans une consomption & dans une maigreur extraordinaire.

Il faut dans un pareil cas arrêter l'*hémorrhagie* le plutôt qu'on peut, & prévenir son retour avec des opiats & des remedes incrassans. Il faut, par exemple, faire de fortes ligatures sur les bras & sur les cuisses; ouvrir une veine, s'il est nécessaire, & si les forces du malade le permettent; & laisser couler le sang en petite quantité & à différentes reprises, pour détourner l'*hémorrhagie*, & empêcher qu'elle ne revienne. Si la partie par où le sang a pris son cours le permet, il faudra y appliquer l'emplâtre styptique de Galien, le styptique royal, de l'oxycrat froid, de l'encre, de la cendre de poil humain légerement calciné dans une retorte, & réduit en forme de bouillie avec du vinaigre, du bol d'Armenie, du sang de dragon & autres substances de même nature, que l'on aura soin de renouveller souvent.

Le malade prendra intérieurement trois ou quatre fois par jour, vingt ou trente gouttes de styptique Royal dans un verre de lait coupé, ou dans cinq ou six cuillerées de suc clarifié de plantain & d'ortie; ou bien il usera fréquemment du looch qui suit.

Prenez *de sirop de pourpier*, *trois onces*;

de bol d'Armenie,
de sang de dragon,
de trochisques d'ivoire calciné, } *de chaq. 2 scrupules ;*
de terre sigillée,
de cachou, une dragme ;
de gomme adraganth dissoute dans de l'eau de plantain, une quantité suffisante.

Mêlez pour un looch.

On pourra lui donner aussi la grosseur d'une noix muscade de l'électuaire suivant.

Prenez *de la conserve de roses rouges, une once ;*
de trochisque d'ambre, trois dragmes ;
de bol d'Armenie, } *de chaque, demi-dragme ;*
de sang de dragon,
de sirop de myrte, une quantité suffisante.

Mêlez pour un électuaire.

Il prendra aussi tous les soirs cinq ou six cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eau de plantain, six onces ;*
de petite eau de canelle, trois onces ;
de vinaigre distilé, demi-once ;
de bol d'Armenie, & } *de chaque, demi-dragme ;*
de sang de dragon,
de laudanum de Londres, trois grains ;
de sirop de myrte, une once & demie.

Mêlez pour un julep.

Après avoir arrêté le flux de sang autant qu'il est nécessaire, il faut faire ensorte d'appaiser l'effervescence de ce fluide, & de le remplir d'un nouveau chyle qui abonde en sucs bénins & nourriciers, & dissipe la chaleur fébrile, si faire se peut, pour prévenir la consomption. On doit pour cet effet nourrir le malade avec des gelées, des œufs pochés, & lui accorder l'usage de tous les alimens qui engendrent des sucs louables, & qui sont aussi amis de l'estomac que faciles à digérer. Il faut cependant qu'il s'abstienne du vin, du sel & des épiceries, de peur d'augmenter la chaleur du sang qui n'étoit déja que trop échauffé par le défaut de suc nourricier. Comme ces sortes de malades, de même que tous ceux qui sont à la veille de tomber dans une consomption, sont sujets à la colere, à la tristesse, aux oppressions hypocondriaques, aux accès hystériques, & à un dégout qui les met hors d'état de prendre & de digérer une grande quantité d'alimens, & par conséquent de réparer le sang qu'ils ont perdu; il faut tâcher de les dissiper par toutes sortes de moyens, & les envoyer le plutôt qu'on peut à la campagne, où l'air étant plus pur & plus sain, contribue plus que tout autre remede à fortifier les nerfs & les esprits, à faire renaître l'appétit, à réjouir l'esprit, & par conséquent à prévenir la consomption.

Que si le malade paroît être affecté ou par sa faute, ou par les progrès rapides du mal, d'une chaleur hectique & de quelque degré de consomption ensuite d'une *hémorrhagie*, il faut que le Medecin éteigne le plutôt qu'il pourra cette flamme par le moyen du quinquina, dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité surprenante dans ces sortes de cas. Le malade s'assujettira ensuite, s'il est nécessaire, à l'usage du lait ou des eaux calybées : mais il aura soin de s'abstenir de toutes sortes de purgatifs. Il pourra recevoir encore quelque avantage de l'usage des yeux d'écrevisses, du corail, des perles & des autres remedes altérans & adoucissans. MORTON, *Phthisiologia.*

HÆMORRHOIDALE, ou HÆMORRHOIDALIS, *herba*. On appelle quelquefois ainsi le *Chelidonium minus*; la petite Chelidoine.

HÆMORRHOIDES, d'αἷμα, sang, & ῥέω, couler; *hémorrhoïdes*, écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus & du rectum. Voyez *Hæmorrhagia.*

Toute évacuation copieuse de sang par les veines de l'anus ne doit point être regardée comme excessive & contre nature: mais il faut pour apprécier au juste cette circonstance avoir égard aux vaisseaux, à l'habitude du corps, à la force, à l'âge & à la constitution du malade ; car il arrive souvent que l'évacuation d'une certaine quantité de sang devient utile & salutaire aux uns, tandis que l'évacuation d'une égale quantité nuit à d'autres. Il ne faut pas non plus regarder toute évacuation hémorrhoïdale, quoique plus forte qu'à l'ordinaire, & excitée par l'augmentation de la quantité & du mouvement du sang, comme une maladie ; & on ne doit mettre dans ce rang que celle qui dure trop long-tems, qui détruit les forces & l'appétit, qui interrompt la digestion des alimens, la nutrition & les autres fonctions du corps, & qui le dispose par-là à des maladies chroniques dangereuses.

Tout écoulement excessif de sang par les veines de l'anus est ordinairement précédé & suivi d'une douleur pesante & oppressive dans le dos & dans les reins, quelquefois de l'engourdissement des jambes, d'une contraction des parties externes, d'un léger frisson à la peau, & de l'affaissement des vaisseaux ; d'un pouls dur & serré, de la sécheresse de la bouche & du gosier, d'une petite évacuation d'urine souvent pâle, d'un sentiment de pesanteur dans l'anus qui s'étend jusqu'au périnée, d'une foiblesse d'estomac, de flatuosités dans la région inférieure du bas-ventre, d'une envie fréquente d'uriner & d'aller à la selle, laquelle est quelquefois suivie de l'évacuation d'une mucosité blanche & bilieuse ; à quoi l'on peut ajouter que les vieillards & les personnes d'un tempérament foible sont affligées d'une chute de fondement.

Au commencement de ces évacuations excessives, le sang est ordinairement noir & grumeleux; quelquefois aussi il sort des veines variqueuses en morceaux, presque aussi larges que la paume de la main. On rend ensuite un sang rouge, qui est suivi d'un autre extremement séreux ou pituiteux, & quelquefois une mucosité qui ressemble à du blanc d'œuf. La quantité de sang qui s'écoule, est quelquefois surprenante ; Montanus dit avoir connu une personne dans laquelle cette excrétion alloit à deux pintes par jour ; & Panarole, une autre qui rendoit journellement une pinte de sang. Cette évacuation continue souvent pendant un tems considérable ; par exemple, vingt jours, un mois & même quarante-cinq jours, comme l'assurent des Auteurs dignes de foi.

Le sang qui sort par le rectum vient des vaisseaux hémorrhoïdaux, il est rare que les externes fluent copieusement : mais ils dégénerent en peu de tems en des varices douloureuses, dont l'ouverture est suivie d'un écoulement de sang qui est rarement copieux. Les vaisseaux hémorrhoïdaux internes qui sont des ramifications de la branche splénique, & qui se distribuent dans la substance interne du rectum & au sphincter de l'anus avec les petites arteres qui viennent des vaisseaux mésaraïques inférieurs, rendent une quantité de sang plus abondante, dont la suppression engendre ces maladies qui naissent du mauvais état du foie, de la rate, du pancréas, du mésentere & des intestins.

Cette excrétion se fait immédiatement & directement par les ramifications des arteres que le sang rompt après les avoir distendues à un point extraordinaire. On ne peut cependant nier qu'il ne sorte souvent une grande quantité de sang des veines hémorrhoïdales ; car elles n'ont point de valvules qui puissent s'opposer à sa sortie ; & quand même il y en auroit, l'état variqueux de ces veines ne sauroit manquer d'altérer considérablement leur situation.

On convient unanimement que cette évacuation salutaire par les veines de l'anus vient de la difficulté que le sang trouve à circuler dans les veines hémorrhoïdales,

à cauſe de leur ſituation perpendiculaire, & à retourner dans la veine-porte & dans le foie; & qu'elle ſe fait toutes les fois que les extrémités des vaiſſeaux qui aboutiſſent à l'inteſtin rectum ſouffrent une rupture enſuite de la diſtenſion que le ſang y a cauſée. Le Medecin n'a donc point tort d'attribuer la cauſe d'un flux hémorrhoïdal exceſſif & préjudiciable au défaut de circulation dans les veines hémorrhoïdales & méſaraïques, auſſi-bien que dans le foie. On voit en effet par les obſervations anatomiques, qu'on a trouvé la ramification de la veine hémorrhoïdale qui s'étend le long du colon juſqu'à l'anus, trois fois plus groſſe qu'elle ne l'eſt dans ſon état naturel dans ceux qui ſont morts d'un flux hémorrhoïdal; car plus le ſang afflue dans les arteres & retourne avec peine par les veines, plus les fibres ſe trouvent relâchées par le ſang & la ſéroſité qui ſe ſont accumulés dans les vaiſſeaux, dont la diſtenſion augmentant toujours de plus en plus rend non-ſeulement la maladie de plus longue durée, mais fait encore qu'elle revient beaucoup plus ſouvent qu'elle ne l'auroit fait.

Il ſuit donc que tout ce qui augmente la quantité du ſang & l'empêche de circuler dans les ramifications de la veine-porte, ou l'oblige à ſe porter en trop grande quantité dans les veines hémorrhoïdales, diſpoſe le corps à une évacuation hémorrhoïdale, qui eſt ou modérée ou exceſſive, ſuivant la force ou l'énergie des cauſes. De-là vient que ceux qui ſont d'une habitude lâche, ſpongieuſe & graſſe, dont les vaiſſeaux ſont gros & remplis de ſang, qui font bonne chere & menent une vie ſédentaire, ou qui ſont nés de parens qui ont été ſujets eux-mêmes à cette maladie, ſont beaucoup plus expoſés que les autres à des évacuations hémorrhoïdales exceſſives. De-là vient encore que l'uſage trop fréquent des purgatifs acres, des préparations d'aloës, des alimens chauds & aromatiques, des vins forts, l'interruption des ſaignées auxquelles on eſt habitué, les paſſions, ſurtout la colere & le chagrin, les exercices violens, entre autres celui du cheval & autres choſes ſemblables, contribuent extremement à cette évacuation non-naturelle du ſang par les veines de l'anus.

Cette maladie n'eſt point exempte de danger lorſqu'elle eſt exceſſive, puiſqu'elle détruit les forces, conſume le corps, empêche les bons effets du ſommeil, fatigue les hypocondres par un ſentiment de péſanteur, engendre des flatuoſités dans le bas-ventre, & rend le pouls foible & tremblant. Lorſqu'elle dure trop longtems, les jambes, les yeux, le viſage s'enflent, & ce dernier prend une couleur livide & plombée; la reſpiration devient difficile, & la maladie dégénere à la fin en une cachexie, une hydropiſie ou une fievre hectique lente. D'où l'on voit que le défaut de ſang peut donner lieu à des maladies très-violentes, & que le tréſor de la vie conſiſte dans un fond de ſang qui ne peche, ni par ſa quantité, ni par ſa qualité.

Le flux hémorrhoïdal eſt preſque toujours funeſte lorſqu'il eſt cauſé par une tumeur du foie ou de la rate, par une enflure des hypocondres accompagnée de la conſtipation ou d'un commencement de cachexie ou d'hydropiſie; car dans ces cas les obſtructions jettent des racines plus profondes, & la qualité peccante du ſang & des ſucs augmente: d'où il arrive que le flux devient chronique & dégénere à la fin en une atrophie ou en une fievre hectique lente accompagnée du dépériſſement des forces.

On remarque ſouvent que le flux hémorrhoïdal lorſqu'il eſt exceſſif dégénere en une hydropiſie, ſurtout dans les perſonnes phlegmatiques & d'une habitude de corps lâche: mais lorſque cette maladie ſurvient à la ſuite d'une hydropiſie cauſée par l'état ſkirrheux du foie, c'eſt un ſigne infaillible que la mort n'eſt pas loin.

CURE.

Comme cette maladie peut avoir différentes cauſes, il faut auſſi ſatisfaire à diverſes intentions & employer différens remedes.

Il arrive ſouvent que le flux hémorrhoïdal après avoir ceſſé dans les perſonnes d'une habitude pléthorique, revient non-ſeulement tout d'un coup, enſuite d'une émotion de corps & d'eſprit violente, lorſqu'on fait un trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des bains chauds, ou qu'on prend des remedes qui augmentent le mouvement inteſtin du ſang, mais qu'il continue très-long-tems accompagné d'un pouls grand & fort. La premiere choſe qu'on doit faire dans ce cas, eſt de détourner l'impétuoſité du ſang, à quoi rien n'eſt plus propre que la ſaignée du bras, ou l'immerſion de cette partie dans un mélange d'eau & de vin, tiede. Il faut enſuite uſer de remedes capables de modérer le mouvement inteſtin exceſſif des parties ſulphureuſes du ſang, ſurtout de ſubſtances d'une nature délayante & rafraîchiſſante, telles que l'eau froide, principalement de l'eſpece calybée ou minérale tempérée, le petit lait préparé avec le ſuc de citron ou de limon, les eaux de plantain, de fraiſier, d'oſeille commune & ſauvage, la décoction de corne de cerf mêlée avec le ſuc de citron, la teinture de roſes préparée avec l'eſprit de vitriol, & les juleps compoſés de ces ſubſtances avec le ſirop roſat. On ſatisfait encore parfaitement à la même intention avec les préparations du nitre, ſimplement purifié ou préparé par art avec l'eſprit de nitre & le ſel de tartre, que l'on donne en poudre avec des ſubſtances abſorbantes & corroboratives, ou dans la boiſſon ordinaire. Rien n'eſt encore plus ſalutaire que les ſubſtances anodynes qui moderent l'action des ſolides & des fluides, & appaiſent en même tems les douleurs & les ſpaſmes. Les plus conſidérables de cette eſpece ſont la liqueur anodyne minérale, l'eſprit de nitre dulcifié & préparé ſelon l'art; les eaux de fleurs de camomile ordinaire & des ſommités de mille-feuille, les ſemences de pavot blanc, les ſirops des deux eſpeces de pavots, leurs eaux & leurs extraits; & ſuppoſé que les anodyns forts ſoient néceſſaires, les ſemences de juſquiame blanche ſatisferont à l'intention du Medecin.

Lorſque les forces ſont épuiſées, les fonctions les plus nobles offenſées, que le flux hémorrhoïdal continue au point d'offenſer les viſceres, & que le ſang eſt plutôt aqueux & séreux que d'une conſiſtance convenable; on ne peut employer de meilleurs remedes que ceux qui évacuent peu à peu & ſans violence par bas les ſucs bilieux & peccans, & qui détournent les humeurs de l'inteſtin rectum vers les tuniques & les glandes des autres inteſtins. Les plus efficaces ſont les préparations de rhubarbe avec les raiſins de Corinthe & les tamarins; ou ſi le corps eſt bilieux, avec la crême de tartre données dans une potion qu'on rend plus agréable avec un éleoſaccharum préparé avec l'huile de citron. Les diaphorétiques doux ſont auſſi d'une utilité ſinguliere, entant qu'ils corrigent & chaſſent les humeurs acres; ſurtout lorſque le ſang & la ſéroſité tiennent du ſcorbut, du pourpre ou des maladies exanthémateuſes. Du nombre de ces remedes ſont la corne de cerf calcinée, l'unicorne foſſile, l'antimoine diaphorétique, le vinaigre blanc mêlé avec les pierres d'écreviſſes, les eaux de rue de chevre, de fleurs de ſureau, de chardon-béni, la thériacale, la *mixtura ſimplex* & le diaſcordium de Fracaſtor que l'on peut réduire en forme de potion. Ma liqueur anodyne minérale, dit Hoffman, mêlée avec une quatrieme partie de liqueur bézoardique de Buſſius, eſt d'une efficacité ſinguliere; comme auſſi une infuſion de mille-feuille, de bétoine, de piloſelle & autres plantes ſemblables, que l'on boira ou dans le lit ou dans un appartement bien chaud à deſſein de ſuer. Une petite doſe de camphre, demi-grain, par exemple, mêlé avec des poudres nitreuſes & bézoardiques, ſatisfait parfaitement à la même intention; car par ces moyens la matiere acre & cauſtique qui cauſe ſouvent ces ſpaſmes qui rendent la circulation du ſang inégale, & occaſionnent des hémorrhagies conſidérables, eſt émouſſée & chaſſée, tandis que les vertus des aſtringens & des ano-

dyns sont corrigées au point de ne pouvoir plus nuire. Les Medecins qui nous ont précédés n'avoient pas tort de faire entrer le camphre dans les préparations dont ils se servoient pour arrêter les *hémorrhagies*, quoiqu'en très-petite dose, comme dans les *species de hyacintho*, le *Diatrion Santal.* le *Diatrion Abbatis*, les *trochisci de Carabe*, la *sperniola Crolli*, & la pondre célebre de Heurnius pour les *hémorrhagies*.

Quant au flux hémorrhoïdal qui naît de l'obstruction ou de l'engorgement de quelque viscere, par exemple, du foie, de la rate & de l'utérus dans les femmes; supposé que les remedes soient encore de saison, il faut choisir ceux qui levent les obstructions sans agiter extrement les humeurs. Il y a long-tems que Forestus, Solenander & Riviere ont recommandé pour cet effet les pilules de bdellium de Mesué. Celles que l'on prépare suivant les directions de Becher, les extraits amers & les gommes tempérées, produisent aussi des effets admirables, il faut seulement substituer l'extrait de rhubarbe à celui d'aloès, & interposer les poudres nitreuses suivant que la condition du malade l'exigera. Rien n'est comparable aux substances aqueuses & délayantes pour lever les obstructions; & de-là vient que je prescris dans ces sortes de cas les eaux minérales tempérées & subtiles, dont les meilleures sont celles d'Utrecht, de Wildungen & de Selteran, que l'on peut boire seules ou avec du lait.

En effet, l'usage modéré & circonspect de ces eaux pendant quelques mois, séconde d'un régime convenable & de l'usage alternatif des pilules dont on a parlé ci-dessus, & d'une potion préparée avec l'élixir balsamique dont on augmente l'efficacité avec quelque remede calybé, est ce que l'on peut employer de mieux dans ces sortes de cas. Montanus veut que l'on boive trois heures avant le diner plusieurs tasses de bouillon de volaille, avec lequel il assure avoir guéri un grand nombre de personnes de cette maladie. On peut rendre ces bouillons bien plus efficaces en y faisant entrer les racines d'oseille, de chicorée & de vipérine. On peut même donner tous les matins au malade quelque remede calybé, la teinture de mars, par exemple, préparée avec le suc de pommes, dans un extrait de cascarille tiré par le moyen de l'eau, & lui faire boire par-dessus plusieurs tasses du bouillon dont nous venons de parler.

On peut mettre au nombre des principales causes d'un flux hémorrhoïdal trop copieux, le défaut de ton convenable dans l'intestin rectum, dans les membranes & les vaisseaux dont il est composé. Il faut donc employer des remedes capables de rétablir la force des parties qui sont trop affoiblies & trop relâchées, & entr'autres la confection d'hyacinthe, les trochisques de carabe de Mesué, & parmi les substances calybées la pierre hématite réduite en poudre très-fine, la teinture de Mars de Zwelfer, le safran de Mars antimonial très-subtil, donné avec de la vieille conserve de roses, aussi-bien que la teinture des fleurs calybées de sel ammoniac préparée avec de l'esprit de vin extremement rectifié & mêlée avec une quantité égale d'élixir amer. Entre les médicamens résineux & balsamiques les plus efficaces, sont l'ambre préparé ou alcalisé, & les extraits de cascarille & de sandal rouge. Ces remedes donnés à propos en doses & dans un ordre convenable, produisent leurs effets lorsque la maladie n'est point incurable.

Il faut aussi pour obtenir l'effet qu'on désire mettre en usage les topiques d'une nature astringente. Lors donc que les veines variqueuses de l'anus, sans aucune évacuations d'excrémens, rendent une grande quantité de sang, & que cet écoulement est accompagné de syncopes & d'un danger de mort; on peut y appliquer en toute sureté le colcothar de vitriol ou la vesse de loup, surtout si les topiques d'une nature plus douce, tels que les décoctions de fleurs de balaustes, de roses rouges, de myrrhe, de plantain, d'écorce de grenade, & de quinquina, préparées avec du vin rouge & appliquées avec une éponge sur l'intestin rectum après que les excrémens sont sortis, n'ont produit aucun effet. Il faut encore après avoir modéré la violence de l'*hémorrhagie* appliquer fréquemment sur l'os sacrum, le périnée & l'os pubis des épithemes préparés avec la mente, le sumac, les fleurs de roses rouges, le millepertuis, la rapure de sandal rouge, le mastic, le cardamome & le quinquina cuits dans du vin rouge. Cette même décoction injectée dans le fondement par le moyen d'une seringue est d'une efficacité singuliere pour rétablir le ton de l'intestin rectum.

Pour réussir dans la cure d'un flux hémorrhoïdal violent, il faut avant toutes choses employer la saignée & débarrasser les premieres voies avec de la casse récente, ou de la rhubarbe choisie donnée en décoction. On peut ensuite user en toute sureté des remedes externes & internes d'une nature corroborative & légerement astringente; l'effusion de sang occasionne par sa violence une telle foiblesse, qu'il n'est jamais sûr d'user de remedes drastiques; & c'est une regle générale en Medecine que plus la nature est affoiblie, plus les remedes doivent être doux & approchans d'une nature diététique.

Les remedes nitreux, aigrelets & rafraîchissans sont d'autant moins sûrs lorsque le sang est déja beaucoup appauvri, les forces épuisées & l'estomac affoibli, surtout dans les évacuations hémorrhoïdales qui proviennent de l'obstruction des visceres, qu'on les supporte plus aisément lorsque la chaleur & l'agitation du sang sont violentes.

On ne doit point prescrire la saignée sans connoître parfaitement l'état du malade, à cause qu'il importe de savoir au juste la quantité de sang qu'il faut tirer; car on peut au commencement de la maladie, si le corps est pléthorique & plein de sang, saigner copieusement le malade du bras, pour faire une dérivation. Mais la saignée doit être moins forte, & il faut la réitérer avec prudence & dans des intervalles convenables, lorsque l'évacuation qui a précédé a été considérable.

Hippocrate conseille prudemment dans le cas où le flux hémorrhoïdal est violent, de tenir une des veines hémorrhoïdales ouverte, lorsque les autres sont fermées, pour prévenir l'hydropisie ou la consomption dans laquelle le malade ne manqueroit pas de tomber, si le sang se jettoit sur le foie ou sur les poumons. Quoique cet avis regarde les veines externes qui ont été fermées ou par un cautere actuel, ou par l'application des styptiques, on peut cependant en faire l'application aux veines internes qui rendent souvent une grande quantité de sang; & cette pratique est d'autant plus nécessaire qu'on ne peut fermer les veines, c'est-à-dire, arrêter l'hémorrhagie sans le secours des remedes internes les plus efficaces, dont l'usage exige beaucoup de prudence & de précaution, puisque, suivant la remarque d'Hippocrate ils nuiroient immanquablement au malade si on les appliquoit mal-à-propos.

Il suit de ce qu'on vient de dire qu'on ne doit employer les astringens qu'avec beaucoup de précaution; qu'ils ne font aucun bien au commencement de la maladie, & beaucoup moins lorsque le sang & les forces sont épuisées; & qu'ils causent au contraire des maladies spasmodiques, des convulsions, des syncopes, des douleurs violentes dans la région des visceres, accompagnées de tremblemens & de palpitations de cœur. Lors cependant qu'on est obligé de se servir de substances propres à appaiser la violence de la maladie, il faut les donner en petites doses pour prévenir les mauvais effets qu'elles pourroient produire. Les remedes délayans, correctifs & légerement laxatifs sont aussi d'usage, dont les plus efficaces sont le lait d'ânesse & le petit-lait doux : mais ces délayans operent beaucoup mieux quand on les prend en forme liquide avec les calybés.

Lorsque la suppression soudaine du flux hémorrhoïdal est suivie d'inquiétudes dans la région des hypocondres, de flatuosités, d'anxiétés & de la difficulté de respirer,

il faut le rappeller par des laxatifs anodyns, des clysteres émolliens & des suppositoires.

Il faut aussi employer les hypnotiques, les opiats & les narcotiques, mais avec précaution, puisque ces remedes disposent à la folie quand on en use à contretems. Lorsque l'usage de ces sortes de médicamens est indiqué, on ne sauroit en prescrire de plus convenables que les pilules de Wildegansius, que l'on peut aussi donner avec succès, lorsqu'une douleur violente & des spasmes aux environs de la premiere vertebre des lombes excitent une effusion copieuse de sang qu'il est nécessaire d'arrêter.

Il n'y a point de maladie qui demande un régime plus exact & plus sévere que celle dont nous parlons, puisque la plus petite négligence à cet égard empêche l'effet des remedes les plus efficaces. Le malade doit donc s'abstenir avec soin des fruits d'été, des légumes, des herbages, du laitage, des viandes salées ou fumées, des épiceries, de l'ail, des oignons, des vins forts & des liqueurs spiritueuses. Tout exercice violent, soit à la chasse, à cheval, en carrosse, surtout dans des lieux rudes & raboteux, ne vaut rien non plus pour lui: & il doit préférer à ceux-là un exercice modéré plus capable d'affecter les parties supérieures que les inférieures, & le seconder par le choix d'un air pur & serein. Rien n'est plus nuisible à ceux qui sont attaqués de cette maladie que les passions violentes de l'ame, surtout la colere & la frayeur; c'est pourquoi ils doivent éviter avec soin tout ce qui peut les exciter. Il convient encore que le malade use de liqueurs convenables pour boisson ordinaire. Je prescris ordinairement, dit Hoffman, tant à dessein de prévenir que de guérir la maladie, l'eau ou le petit-lait, les décoctions de sandal rouge avec le mastic & la canelle, les juleps préparés avec la décoction de corne de cerf, le sirop ou le suc de citron avec quelques gouttes d'huile de cedre, ou quelques onces d'eau de fleurs de citron.

Lorsqu'on est venu à bout de guérir cette maladie, il faut se donner tous les soins possibles pour l'empêcher de revenir. On satisfait parfaitement à cette intention par le régime que nous avons prescrit ci-devant, en saignant le sujet trois ou quatre fois par an, en débarrassant les premieres voies une fois tous les mois, par l'usage circonspect des eaux minérales, ou du lait calybé seul; enfin, en s'abstenant des alimens & des remedes qui excitent des douleurs & donnent envie d'aller à la selle. FREDERIC HOFFMAN. Voyez *Emmenagoga*.

Traitement Chirurgical des hémorrhoïdes.

On trouve des personnes qui ennuyées de la continuité du flux dont nous parlons, veulent qu'on le modere, ou qu'on l'arrête: mais un Chirurgien prudent doit faire sentir au malade tous les inconvéniens qui résulteroient d'une pareille pratique, loin d'acquiescer aveuglément à sa demande. Supposé cependant qu'il soit obligé de céder à ses importunités, ou que le flux soit excessif, il peut par le moyen de l'opération & de quelques remedes convenables fermer quelques-uns des orifices & en laisser un ou deux ouverts, comme Hippocrate l'ordonne, *Aph.* 12. *Sect.* 6. Il commencera d'abord par saigner copieusement le malade, il lui donnera ensuite quelque purgatif rafraîchissant, & enfin un lavement cinq ou six heures avant l'opération.

Il fera coucher le malade sur le ventre, sur un lit ou sur une table, de façon, que ses piés posent à terre, ou, suivant quelques-uns, dans la même posture que s'il étoit pour prendre un lavement; après quoi deux Aides écarteront ses jambes & ses fesses autant qu'il le faudra pour que le Chirurgien puisse opérer avec liberté. Supposé qu'il n'y ait aucun tubercule, il liera les veines par lesquelles le sang sort, avec un fil & une aiguille courbe; & s'il y en a, il saisira les parties tuméfiées contre nature avec des pincettes, & y fera une ligature après les avoir coupées, en observant que la veine qu'il laissera ouverte soit la plus petite. Que si l'hémorrhagie ne cesse point d'elle-même en peu de tems, il appliquera sur la partie des styptiques, de la charpie & des compresses qu'il assurera avec le bandage en *T.* Il peut user dans les pansemens suivans, de remedes cicatrisans, & séparer ce qu'il pourra y avoir d'étranger avec des ciseaux ou avec le caustique. Les Anciens employoient le cautere actuel lorsque ces tubercules étoient situés bien avant dans le rectum, mais cette pratique étoit cruelle & dangereuse. J'aime mieux me servir du dilatateur de l'anus (*Pl. IV.* du II. Vol. *fig.* 15.) avec lequel on dilate les parties de telle maniere, qu'on peut lier les tubercules, & appliquer sur les veines qui sont ouvertes, de la charpie trempée dans des astringens. On arrêtera par cette méthode & par l'application de remedes internes convenables les hémorrhagies de ces parties: mais il est rare qu'on soit obligé de recourir à la derniere opération.

Il arrive quelquefois que les veines qui sont dispersées autour du rectum & de l'anus sont tellement distendues par le sang, qu'elles causent des douleurs excessives au malade, & forment des tubercules aussi gros que des pois, des grains de raisin, ou des œufs, & quelquefois de la longueur du doigt. On appelle ces *hémorrhoïdes* aveugles, & on les distingue des autres tubercules de l'anus, par leur couleur & par leur résistance; car elles paroissent livides ou noires, à cause du sang qui croupit; & quand on les presse avec les doigts, elles ressemblent à une vessie pleine de liqueur, ce qui est une circonstance qu'on ne remarque point dans les autres *hémorrhoïdes*. Voyez *Anus*.

Ces vaisseaux varient, car les uns sont mous, & ne causent que peu ou point de douleur, les autres durs, extremement douloureux & enflammés, ce qui empêche le malade de s'asséoir, de se tenir debout ou de marcher, & le fait quelquefois tomber en défaillance.

Les *hémorrhoïdes* aveugles surviennent ordinairement aux hommes qui n'ont point le ventre libre, qui sont d'une habitude pléthorique, & disposés par leur tempérament aux *hémorrhoïdes* fluentes, aussi-bien qu'aux femmes qui ont eu un accouchement laborieux, dont les regles sont supprimées, qui sont enceintes, ou d'une habitude sanguine. Les veines s'enflent quelquefois dans ces sortes de sujets, au point de laisser échaper le sang qu'elles contiennent, & les *hémorrhoïdes* deviennent fluentes d'aveugles qu'elles étoient, avec une hémorrhagie si copieuse qu'elle fait craindre pour la vie du malade. Les *hémorrhoïdes* aveugles causent quelquefois des douleurs si violentes, qu'il en résulte des spasmes, une difficulté de s'asséoir, & une impossibilité de pouvoir prendre des lavemens. Elles produisent aussi quelquefois des ulceres accompagnés de demangeaisons incommodes, surtout quand elles tardent plus de trois ou quatre jours à s'ouvrir, & souvent des abscès ou des fistules opiniâtres.

Lorsque les *hémorrhoïdes* aveugles ne sont ni grandes ni incommodes, on peut en laisser le soin à la nature: mais quand elles entourent l'anus, comme autant de grappes de raisins, & qu'elles empêchent le malade de s'asséoir, de monter à cheval & d'aller à la selle, le remede le plus prompt que l'on puisse employer, supposé qu'elles ne cedent point à l'esprit-de-vin, est de séparer peu à peu les plus grosses & les plus remplies au moyen d'une ligature. Mais en cas d'une inflammation violente, il convient de saigner d'abord le malade, de lui donner des remedes tempérans & laxatifs, de lui prescrire un régime exact, & d'appliquer extérieurement sur la partie des fomentations émollientes & résolutives. On satisfait à la même intention avec l'onguent *nutritum*, l'onguent de linaire, le beure frais, l'huile d'amandes douces, & autres topiques semblables.

Les clysteres émolliens & les compresses trempées dans de l'esprit-de-vin chaud, sont souvent d'une utilité admirable, & quand elles ne produisent aucun effet, on peut appliquer les sangsues pour diminuer la trop grande quantité de sang. S'il arrivoit cependant qu'on n'en

eut point en main, & que les parties fussent enflammées, il faudroit avoir recours à la lancette, & après avoir tiré autant de sang que les forces du malade le permettent, appliquer sur la partie un appareil composé de charpie & de compresses, & l'assurer avec le bandage en *T.* Mais il faut renouveller cet appareil jusqu'à ce que la cure soit complete.

Les *hémorrhoïdes* sont quelquefois situées si avant dans le rectum, qu'il est absolument nécessaire d'employer le dilatateur de l'anus (voyez *Pl. IV. du second Vol. fig.* 15.) avec lequel on dilate la partie autant qu'il faut pour pouvoir les scarifier avec la lancette ou les couper avec les ciseaux; car par ce moyen on donne cours au sang, & on appaise les douleurs. Ces sortes de plaies restent quelquefois ouvertes, de sorte que, les *hémorrhoïdes* deviennent fluentes d'aveugles qu'elles étoient auparavant; & les malades, surtout, s'ils sont d'un tempérament chaud, rendent toujours, ou pour le moins très-souvent, du sang mêlé avec leurs excrémens. Ce flux ne laisse pas d'être incommode, mais on ne doit point l'arrêter tant qu'il est modéré, à cause qu'il appaise les douleurs, entretient la santé du malade, & prévient ou dissipe plusieurs maladies, comme la mélancolie hypocondriaque, les maladies des reins & de la vessie, la goute & la sciatique. De-là vient qu'un grand nombre d'Auteurs modernes recommandent d'exciter cette évacuation. Mais comme elle occasionne souvent plusieurs inconvéniens, je préfere les autres méthodes curatives.

Le moyen le plus sûr pour prévenir les *hémorrhoïdes*, est d'observer un régime exact & modéré, de se faire saigner deux ou trois fois par an, & plus souvent même s'il le faut; car ces évacuations diminuent le sang & dissipent la cause de la maladie. On peut user intérieurement de quelque poudre tempérante, d'une décoction de mille-feuille, que l'on boira en forme de thé: mais il faut s'abstenir avec soin des remedes chauds & astringens, tels que l'aloès, la myrrhe, le safran, & de tous les alimens de même qualité; éviter le vin, la débauche, la colere, les exercices violens, l'usage immodéré des femmes, & ne point aller à cheval. Si malgré ces précautions les veines hémorrhoïdales commencent à s'enfler, il faudra user intérieurement de remedes résolutifs & tempérans, & appliquer extérieurement sur la partie des fomentations & des cataplasmes. Mais si les douleurs deviennent aiguës, il faudra recourir aux sangsues ou à la lancette, comme on a déja dit. Heister, *Institut.*

On fait grand cas du soufre & de ses préparations dans la cure des *hémorrhoïdes*, & il est sûr que les fleurs ou le lait de soufre, ou le soufre vif réduit en poudre, sont très-efficaces pour faire cesser la constipation opiniâtre, qui cause souvent le flux hémorrhoïdal, sans parler de leur qualité altérante.

On a observé qu'une évacuation de quelques onces de sang par les vaisseaux de l'anus, apporte un plus grand soulagement dans un grand nombre de maladies aiguës & chroniques, que ne le feroit une bien plus grande quantité tirée artificiellement de quelqu'autre partie. Pour mieux comprendre la raison de cet effet, il faut nécessairement remarquer que toutes les veines qui ramenent le sang de tous les visceres du bas-ventre, s'unissent près du foie, & forment la veine-porte, qui differe de toutes les autres veines, en ce qu'elle fait l'office d'une artere, & conduit le sang au foie pour la sécrétion de la bile, de la maniere qu'on décrit au mot *Hepar.* La veine hémorrhoïdale se vuide immédiatement dans la branche splénique, & quelquefois dans la mésentérique, d'où il suit que lorsqu'un des visceres du bas-ventre souffre d'une pléthore, ou d'une plénitude de sang, ou qu'il est obstrué de façon à ne pouvoir contenir la quantité de sang qu'il faut sans oppression; il suit, dis-je, que l'évacuation d'une portion de sang par les vaisseaux de l'anus, soulage immédiatement les visceres opprimés, mieux que ne le feroit tout autre remede. Ce n'est pas-là tout l'avantage d'un pareil flux, & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour concevoir que lorsque les visceres du bas-ventre deviennent incapables, pour quelque cause que ce soit, de recevoir la quantité convenable de sang qui leur vient du cœur par les arteres; le tronc descendant de l'aorte, qui porte le sang aux visceres du bas-ventre, doit en recevoir beaucoup moins que lorsque le corps se porte bien; & que conséquemment le tronc ascendant qui fournit du sang à la tête & au cerveau, en reçoit beaucoup davantage, d'où résulte un dérangement dans toutes les actions qui dépendent du bon état du cerveau. On voit donc qu'une évacuation par les vaisseaux de l'anus fait une véritable révulsion de la tête, & qu'elle doit apporter souvent un soulagement considérable dans les affections hypocondriaques, dans la manie, la goute, l'asthme, dans les maladies des reins & de la vessie, aussi-bien que dans la sciatique.

Il faut cependant observer que les excrétions de sang par les vaisseaux de l'anus, loin d'être toujours salutaires, sont quelquefois symptomatiques, & d'un très-mauvais présage. Cela arrive lorsqu'il y a des obstructions considérables dans le foie, la rate, le pancréas, le mésentere ou dans telle autre partie contenue dans le bas-ventre; car dans ces occasions le viscere obstrué étant incapable de recevoir une portion de sang convenable, il faut que ce fluide s'écoule par les veines hémorrhoïdales, ce qui pronostique le mauvais état de la partie.

Il seroit à souhaiter qu'on pût régler dans la pratique le flux hémorrhoïdal, c'est-à-dire, l'exciter lorsqu'on juge qu'il doit être salutaire, & l'arrêter lorsqu'il est surabondant ou symptomatique, sans courir risque de nuire au malade; car pour lors on seroit en état de le soulager dans plusieurs cas où il est extremement difficile de le faire. On hâteroit, par exemple, efficacement la cure de toutes les maladies accompagnées de la privation de l'imagination & de la raison, dans les constitutions atrabilaires, aussi-bien que celle des maladies aiguës qui penchent vers le délire; si l'on pouvoit exciter ou arrêter à volonté le flux hémorrhoïdal. Ce seroit aussi un très-grand avantage de pouvoir rétablir cette évacuation quand sa suppression a des suites fâcheuses, ou qu'il survient une éruption de sang par quelque partie peu convenable.

On a indiqué au mot *Emmenagoga* les remedes qui contribuent à exciter le flux hémorrhoïdal: mais le plus sûr moyen de procurer cette excrétion, est d'appliquer sur les vaisseaux hémorrhoïdaux des topiques relâchans composés d'huile, de miel & de drogues émollientes, soit en forme de lavement ou de fomentation, & de froter les parties après ces applications avec un linge rude, ou avec des feuilles de figuier.

HÆMORRHOSCOPIA, αἱμοῤῥοσκοπία, d'αἷμα, sang, ῥέω, couler, & σκέπτομαι, contempler, examiner; *hémorrhoscopie.*

Inspection & contemplation du sang que l'on a tiré par la saignée, à dessein de connoître par son moyen l'état du corps.

HÆMORRHOUS, αἱμόῤῥοος, est le nom d'un serpent venimeux.

Paul Eginete nous apprend, *Lib. V. cap.* 15. que sa morsure est accompagnée de douleurs excessives & d'hémorrhagies copieuses; qu'elle fait ouvrir les cicatrices qui peuvent s'être formées dans les diverses parties du corps; que le sang se coagule & se mêle avec les excrémens, & que le malade est attaqué d'une toux & d'un vomissement de sang pendant lequel il expire.

Il dit que la plupart des Anciens ont estimé sa morsure incurable: mais, ajoute-t'il, il faut, si les spécifiques nous manquent, recourir au moins aux méthodes usitées dans les cas de morsures par des animaux venimeux. On peut, par exemple, scarifier, brûler ou même couper la partie affectée, pourvu qu'elle soit une des extrémités, & y appliquer ensuite des cataplasmes acres. Les substances de même nature prises intérieurement, les alimens salés, le vin pur & les bains, sont aussi fort utiles dans ce cas. Mais il faut immé-

diatement recourir à ces remedes, & persister dans leur usage ; car ils deviennent inutiles dès que le mal s'est manifesté. Il faut aussi appliquer sur la partie un cataplasme de feuilles de vigne cuites & mêlées avec du miel, & prendre intérieurement la tête du serpent calcinée, ou de l'ail avec de l'huile d'iris, ou nourrir le malade avec du raisin.

Hippocrate appelle les grosses veines d'où le sang sort en abondance quand elles sont ouvertes, *hemorrhous*, αἱμῤῥοὺς φλέβας.

HÆMOSTASIA ; stagnation universelle du sang occasionnée par la pléthore.

HÆMOSTATICA, d'αἷμα, *sang*, & ἵστημι, *arrêter* ; remedes qui arrêtent les hémorragies.

HÆR

HÆRMIA ; espece de fruit des Indes semblable au poivre. Il est estimé propre pour les flatuosités, pour fortifier l'estomac, & pour le relâchement de la luette.

HAG

HAGAR ou AGIAR ; nom que les Arabes donnent à la pierre d'Arménie.

HAGIOSPERMON, c'est-à-dire, semence bénite ; nom des *semina Santonici* ; *Barbotine*.

HAGIOXYLON, c'est-à-dire, le bois saint, *Guaiacum*. Le *Gayac*.

HAL

HAL, *Sel*. Ruland.

HALATION, ἁλάτιον, est le nom d'un remede composé principalement de sels, dont parle Trallien, *Lib. III. cap. 6.* & d'un autre décrit par le même Auteur, *Lib. XII. cap. 7.* qui est cathartique.

HALCHEMIA ; l'art de mettre les sels en fusion, Libavius, *Alchym. Pharm.*

HALCYON. Voyez *Alcedo*.

HALCYONIUM, *spuma maris*, Offic. L'*écume de la mer*.

C'est une substance oléagineuse ou bitumineuse que l'on trouve flottante sur la mer. On ne sait si c'est l'excrément, le sperme, ou le lait de quelque animal marin, une espece de zoophyte, ou le suc de quelque plante marine, ou enfin quelque exsudation minérale bitumineuse qui s'éleve du fond de la mer, & se convertit en écume par l'agitation des vagues.

HALEC, Offic. Schrod. 5. 329. Charlt. de Pisc. 4. *Harengus*, Rondel. de Pisc. 1. 222. Schonef. Ichrh. 36. Gesn. de Aquat. 402. Jonf. de Pisc. 2. Raii Ichth. 219. Ejusd. Synop. Pisc. 103. Mer. Pin. 185. *Harengus Flandricus*, Aldrov. de Pisc. 294. *Harengus Chalcidis species*, Bellon. de Aquat. 271. *Hareng*.

Les parties du *hareng* dont on fait usage en Medecine, sont les vésicules appellées *animæ*, & le poisson en entier. Les vésicules passent pour exciter l'urine, étant prises intérieurement. On applique quelquefois des *harengs* salés à la plante des piés des personnes qui ont la fievre, pour détourner les humeurs de la tête & appaiser l'ardeur fébrile.

On emploie la saumure du *hareng* dans les lavemens pour la sciatique & l'hydropisie. Cette même saumure appliquée extérieurement, déterge les ulceres fétides, arrête les progrès de la gangrene & dissipe les tumeurs scrophuleuses. Elle est bonne encore pour l'esquinancie, lorsqu'on en oint la partie affectée après l'avoir mêlée avec du miel.

Les *harengs* frais sont un assez bon aliment, pourvu qu'on en use avec modération : mais ils produisent une putréfaction dans l'estomac de nature alcaline, & toutes les fâcheuses suites qui résultent des alimens extremement alcalescens, dont on a parlé au mot *Alcali*, lorsque la quantité qu'on en mange est au-dessus de la faculté qu'a l'estomac de les digérer.

Le *hareng* salé donne une très-mauvaise nourriture, sa chair étant très-dure & de très-difficile digestion. Il est cependant moins nuisible que les *hareng* sor, ce dernier étant plus dur, & par conséquent plus difficile à digérer.

HALELÆUM, ἁλέλαιον ; mélange d'huile & de sel que Galien recommande pour les tumeurs molles des articulations. Olaus Borrichius a donné ce nom à une liqueur sulphureuse, saline & inflammable, distilée de la neige ou de l'eau de pluie.

HALIEÆTOS, ALIEÆTUS, Offic. Aldrov. Ornith. 1. 187. Jonf. de Avib. 3. Caii de Animal. 85. Bellon. des Oys. 96. *Alieatus sive Aquila marina*, Will. Ornith. 29. Raii Ornith. 59. Charlt. Exer. 70. Gesn. de Avib. 177. *Alieatus, seu Ossifraga*, Raii Synop. A. 6. *Alieatus, seu Osfrey*, Mer. Pin. 170. *Nisus veterum. Orfraye*.

On prétend que la moelle de ses os est bonne pour attirer le poisson dans l'endroit où l'on veut. Cette erreur doit son origine à la fable qu'on a débitée, que l'*orfraye* laisse tomber en volant dessus l'eau une goutte d'huile, pour attirer le poisson sur la surface & l'attraper plus aisément. On entend par cette huile la moelle de cet oiseau, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

HALICA. Voyez *Alica*.

HALICACABUM. Voyez *Alkekengi*.

HALICAUBUM PEREGRINUM ; nom du *Corindum, folio ampliore, fructu majore*.

HALICES ; bâillemens & extensions du corps causés par la lassitude, ou par l'envie de dormir.

HALIEUTICON ; nom de deux emplâtres dont il est parlé dans Aëtius.

HALIMAR, *Cuivre*. Ruland.

HALIMUS, Offic. *Halimus Clusii*, J.B. 1. 227. *Halimus latifolius*, Ger. Emac. 523. *Halimus latifolius, sive fruticosus*, C.B. 120. *Halimus latifolius, sive portulaca, marina incana major*, Park. 724. *Atriplex Halimus dicta latifolia*, Raii Hist. 1. 194. *Atriplex latifolia, seu Halimus fruticosus latifolius*, Tourn. Inst. 505. Boerh. Ind. A. 2. 89. *Pourpier de mer*.

Dioscoride dit, que ses feuilles sont bonnes pour manger étant cuites ; & Aëtius, que l'on confit ses jeunes pousses. Sa racine prise au poids d'une dragme dans de l'hydromel, appaise les douleurs spasmodiques, celles qui suivent la rupture des vaisseaux capillaires dans les muscles & les tranchées. Dioscoride. *Lib. I. cap. 120.*

HALINITRON, ἁλίνιτρον, *Nitre*.

HALME, ἅλμη, saumure que l'on fait pour préserver de la corruption les végétaux ou les substances animales.

HALMYRAX ; espece de nitre qui se forme dans les vallées de la Médie, dans les tems chauds & secs. Pline en parle, *Lib. XXXI. c. 10.*

HALMYRIS, ἁλμυρὶς ; nom d'une espece de chou marin.

HALMYRODES, ἁλμυρώδης, *salé*. Hippocrate donne cette épithete à certaines especes de fievres, dans lesquels, comme dit Galien, les parties externes causent, quand on les touche, une demangeaison pareille à celle que l'on sent quand on touche des substances salées. Relativement à la peau, il signifie une certaine rudesse pareille à celle de la chair salée. On donne aussi la même épithete aux excrétions salées & acrimonieuses. *Halmodes*, ἁλμώδης, signifie la même chose.

HALO, en termes d'Anatomie, est ce cercle rouge ou aréole qui est autour du mamelon. On lui a donné ce nom à cause de sa ressemblance avec ces cercles qui se

forment autour du Soleil & de la Lune, que l'on appelle *halo*.

HALOSACHNE, ἁλοσάχνη, *l'écume de la mer*.

HALS, ἅλς, *Sel*. Voyez *Sal*.

HALTERES; masses pesantes de pierre, de plomb ou d'autre métal, dont les Anciens se servoient dans leurs exercices. Il paroît qu'il y avoit deux sortes d'*halteres*. Les uns étoient des masses de plomb que les Sauteurs prenoient dans leurs mains, pour s'assurer & être plus fermes en sautant; les autres étoient une espece de disque que l'on s'exerçoit à jetter. Galien dit que les *halteres* étoient des masses posées à environ une aune de distance les unes des autres. Que la personne qui vouloit s'exercer, se plaçoit entre-deux de ces masses, & prenoit de la main droite celle qui étoit à sa gauche, & de la gauche celle qui étoit placée à sa droite, & les remettoit plusieurs fois de suite à leur place sans bouger les piés de l'endroit où elle les avoit d'abord posés. On se servoit de cet exercice dans plusieurs maladies. Comme il n'est plus d'usage aujourd'hui, je renvoie le Lecteur à ce qu'en a dit Jérôme Mercurialis dans son Traité *de Arte Gymnastica*.

HALYPHÆUS; nom du *Quercus calyce echinato, glande majore*, C. B. P. Voyez *Ægilops*.

HAM

HAMALGAMA. Voyez *Amalgama*.

HAMIA; nom d'un poisson. Voyez *Amia*.

HAMMA, ἅμμα; nœud que l'on fait pour assurer les bandages.

HAMMONITRUM. Voyez *Ammonitrum*.

HAMULUS, est un crochet en usage dans la Chirurgie, dont il y a plusieurs especes qui servent à différens usages.

HAN

HANDAL. Voyez *Alhandal*.

HAP

HAPHE, ἁφή. Voyez *Hapsis*.

HAPLOTOMIA, en termes de Chirurgie, est une incision simple.

HAPSIS, ἅψις, le sens du toucher. Il signifie aussi connexion, relativement aux bandages. ἅψις φρενῶν, signifie dans Hippocrate, manie, délire, ou perte de la raison.

HAPSUS, pelote d'étoupe, de charpie ou de laine.

HAR

HARDESIA. Voyez *Ardesia*.

HARENCHUS, HARENGUS, ou HERENGA, *Hareng*. Voyez *Halec*.

HARMA, ou HARMATION, ἅρμα, ou ἁρμάτιον, est le nom d'un collyre décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 16. & par Scribonius Largus, *n°*. 18.

HARMALA, *Rue sauvage*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont alternes, ses fleurs disposées en rose & à cinq pétales: l'ovaire est placé au fond du calyce & se change en un fruit rond partagé en trois loges.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Harmala, *Ger.* 1073. Emac. 1255. Tourn. Inst. 257. Boerh. Ind. A. 261. *Ruta sylvestris*, *Harmel*, Offic. *Ruta sylvestris flore magno, albo*, C. B. P. 336. Raii Hist, 1. 878. *Ruta sylvestris Syriaca, sive Harmala*, Park. Theat. 133. *Ruta, quæ dici solet Harmala*. J. B. 3. 200. *Rue sauvage*.

Cette espece de rue a un pié & demi, ou deux piés de haut, & pousse des tiges unies couvertes de feuilles plus longues & plus étroites que celle de la rue ordinaire, & presque sans odeur. Sa fleur est composée de cinq pétales blancs, beaucoup plus larges que ceux de la rue, avec plusieurs étamines jaunes. Son fruit est aussi plus long & contient des semences brunes menues. Sa racine est quelque peu dure & ligneuse, & de couleur jaune. Cette plante croît sans culture dans les Païs chauds & fleurit aux mois de Juillet & d'Août. On fait rarement usage de ses feuilles & de ses semences.

On assure qu'elle tient beaucoup des vertus de la rue des jardins, qu'elle est bonne particulierement pour les maladies qui proviennent de mélancolie, & pour exciter l'urine.

Les Auteurs Arabes prétendent que ses semences enivrent; qu'elles sont narcotiques & bonnes pour la mélancolie. DALE.

HARMEL, le même qu'*Harmala*.

HARMONIA, *harmonie*, en termes d'Anatomie, est une espece d'articulation. Voyez *Articulatio*.

HARMOS, ἁρμός; la chair qui croît entre les dents.

HARPAX, nom de l'ambre. Voyez *Ambra*.

Ce mot signifie aussi un mêlange de chaux vive & de soufre. HOLLER. *Inst. Chirurg.*

HARUNDO. Voyez *Arundo*.

HAS

HASACIUM, *sel ammoniac*. RULAND.

HASTA REGIA, nom de l'*Asphodelus, verus, luteus*.

HASTELLÆ, Eclisses dont on se sert dans les fractures.

HAU

HAUSTUS, *Verrée*; en Pharmacie c'est un remede liquide que l'on peut boire d'un seul trait.

HAY

HAYRI, l'*Ebenus Æthiopica*. Voyez *Ebenus*.

HEB

HEBE, ἥβη; les poils qui croissent sur le pubis; la partie sur laquelle ils croissent, ou l'âge de puberté, qui est le tems où ces poils commencent à paroître dans les deux sexes.

HEBENUM. Voyez *Ebenus*.

HEBISCOS, le même qu'*ibiscus*. Voyez *Althæa*.

HEC

HECATOMBE, ἑκατόμβη; nom d'un collyre dont parle Paul Eginete, *L. VII. c.* 16.

HECATONDRACHMA, ἑκατονδραχμα; est le nom d'une emplâtre décrite par Galien, *de Comp. Medic. per Gen. L. II. c.* 2.

HECTEUS, ἑκτεύς, mesure Attique, égale à la sixieme partie d'un *Medimnus*, qui contenoit soixante & douze sextiers, ou chopines. FOESIUS.

HECTICA, ἑκτική, d'ἕξις, *habitude*. *Hectique* ou *étique* est l'épithete que l'on donne à une espece de fievre lente qui mine & desseche peu-à-peu tout le corps.

Il n'est fait aucune mention des fievres *étiques* sous ce nom, dans les écrits des anciens Medecins Grecs & Latins, tels qu'Hippocrate, Aretée & Cornelius Celse; on n'y trouve même pas la description de la fievre lente,

lente, dont Celse a le premier indiqué la cure. Les Medecins des premiers siecles appelloient fievres accompagnées de consomption, *tabidæ*, ou très-longues-continues, on marasmes, celles auxquelles on a donné dans la suite le nom d'*hectiques* ou lentes. C'est ainsi qu'Hippocrate, dans le soixante-quatrieme Aphorisme de sa cinquieme Section, donne aux fievres lentes l'épithete de très-longues-continues, observant que ceux qui en sont attaqués n'ont point une fievre violente, tandis qu'il décrit par tout la fievre *hectique* sous le nom de *phthisie*. On appelle aujourd'hui fievres lentes & *hectiques*, des fievres chroniques, qui au moyen d'une chaleur continuelle, quoique douce & remittante, consument les sucs, occasionnent une consomption & détruisent les forces.

Ces fievres different entr'elles par la violence des symptomes, & par le plus ou le moins de danger dont elles sont suivies; car, proprement parlant, les fievres lentes sont celles qui sont accompagnées de symptomes légers, d'une chaleur modérée, de sueurs copieuses durant le sommeil, d'un pouls naturel lorsqu'on s'éveille, & avant midi, sans aucune diminution considérable de forces ni d'appétit, sans la secheresse du corps, la couleur livide de l'urine, ni un grand danger; au lieu que dans la fievre *hectique*, la chaleur est continuelle, le pouls toujours dur, foible & fréquent, quoique la dureté & la vitesse du pouls augmentent après midi & sur le soir, la peau & la langue deviennent seches, dures & arides, les joues rouges, tout le corps est foible & languissant, le sommeil ne fait aucun bien, l'urine est rouge, dépose un sédiment, & porte sur sa surface une pellicule grasse de couleur foncée, le corps s'amaigrit à un tel point que les os percent la peau. Les fievres lentes & *hectiques* different aussi, eu égard à leurs causes; car dans les premieres, le vice est dans les fluides, & dans un commencement de mauvaise disposition des solides; au lieu que les dernieres viennent du mauvais état confirmé des solides, & de la corruption des visceres. D'où il suit que l'on peut guérir les fievres lentes & en détruire la cause au moyen de remedes convenables, au lieu que celles qui sont *hectiques* ne cedent que très-difficilement, & même point du tout aux remedes, car elles sont de l'espece symptomatique, & accompagnées d'ulcérations violentes, de vomiques, d'abscès & de la corruption des visceres; ce qui fait que tous ceux qui sont attaqués de la phthisie, d'un abscès, d'une vomique ou d'une ulcération des poumons, du mésentere, des reins ou de l'utérus; qui ont des suppurations violentes dans les parties internes ou dans les muscles du bas-ventre, de même que ceux qui sont affectés d'une cachexie, ou d'une hydropisie occasionnée par un endurcissement, un skirrhe, une corruption ou putréfaction du foie, de la ratte, de l'épiploon, du pancréas & des glandes du mésentere, meurent d'une fievre *hectique*.

La chaleur continuelle dont cette fievre est accompagnée, provient d'une certaine humeur putride & corrompue, entierement préjudiciable à la constitution naturelle du sang & des humeurs qu'elle trouble, change & dissout par un mouvement intestin & contre nature; cette humeur putride nuit au fluide nerveux & aux parties nerveuses, & les jette dans une contraction violente dans laquelle la véritable essence de cette fievre consiste. Plus la quantité de ces humeurs putrides & corrompues qui proviennent d'une maladie incurable des visceres, est grande, & plus elles séjournent dans le corps, plus aussi la fievre & tous ses symptomes sont terribles.

Les fievres lentes continues bénignes attaquent fréquemment les personnes de tout âge & de tout sexe, de quelque tempérament & de quelque pays qu'elles soient. Mais l'origine & les causes de ces maladies sont fort différentes, quoiqu'elles naissent pour l'ordinaire de quelque maladie précédente, qui a extremement affoibli le corps; car il est certain que ceux dont les forces ont été épuisées par des fievres intermittentes, opiniâtres ou continues, par la petite vérole ou la rougeole, par des hémorrhagies copieuses, par des flux continuels, soit simples ou dyssentériques, par des salivations excessives, par une gonorrhée opiniâtre, par des fleurs blanches, par le chagrin, le souci, par une application continuelle à divers genres d'études, par la faim, par le travail ou par l'usage immodéré des femmes, tombent en peu de tems dans des fievres lentes & continues, pour des raisons qu'il est aisé de concevoir. Les corps de ces personnes sont privés d'une quantité convenable de sang & de sucs louables, aussi-bien que de suc nerveux; car après ces sortes de maladies l'appétit diminue, parce que les sucs spiritueux, salivaires & bilieux, s'éloignent de leur véritable nature, & perdent l'efficacité qu'ils devroient avoir. Le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins est aussi extremement languissant, d'où il arrive que la solution, la coction & la digestion des alimens que l'on prend ne peuvent se faire comme il faut, le chyle passe encore cru & épais dans la masse du sang, & par sa nature hétérogene, détruit la véritable crase des fluides & interrompt le mouvement uniforme des solides.

On est convaincu encore par expérience, que ces sortes de fievres naissent ordinairement du défaut ou de la suppression des évacuations auxquelles on est accoutumé; car rien n'est plus commun que de voir ceux dans lesquels les évacuations qui terminent les fievres & les maladies aiguës, sur-tout les sueurs & la transpiration, sont obstruées ou trop peu abondantes, qui ne suent plus pendant la nuit, comme à leur ordinaire, qui ont fait fermer des cauteres ou des ulceres invétérés, & qui ont arrêté mal-à-propos des catarrhes & d'autres fluxions acres de l'utérus & des autres organes, ou des diarrhées, tomber dans la suite dans des fievres lentes; les humeurs superflues, vitieuses & impures qui auroient dû s'évacuer, restant dans le corps corrompent les sucs nourriciers, alterent toute la masse, & dérangent tous les mouvemens & toutes les fonctions du corps.

La raison & l'expérience prouvent que le siége ordinaire des fievres lentes & *hectiques*, est dans le mésentere; car Fernel, & Sennert après lui, ont observé il y a long-tems, que le mésentere est plus fréquemment qu'aucune autre partie, le siége d'un grand nombre de maladies cachées, des fievres lentes & erratiques, des diarrhées, des cholera-morbus, du scorbut, des maladies mélancoliques, des cachexies, des hydropisies & des fievres intermittentes rebelles & opiniâtres. La raison qui fait que le mésentere est si fort disposé à produire des maladies, est, que la circulation foible & languissante des fluides dans cette partie, occasionne souvent des stagnations; car la veine-porte qui n'a point de battement, reçoit le sang qui revient du mésentere, fait l'office d'une artere, & le décharge dans le foie: mais comme cela se fait lentement, il survient une obstruction dans les vaisseaux mésaraïques, qui occasionne des stagnations, des engorgemens, & quelquefois des extravasations; à quoi l'on peut ajouter que la veine hémorrhoïdale, à cause de sa direction perpendiculaire & son éloignement du cœur, ramene le sang très-lentement dans la veine-porte, & cause souvent des stagnations & des distensions douloureuses dans les vaisseaux du mésocolon & des gros intestins, principalement dans ceux du rectum. Comme le mésentere est dépouillé de tuniques musculaires & nerveuses, le mouvement du sang n'est point du tout aidé, au contraire les vaisseaux adipeux qui sont dispersés dans toute la membrane cellulaire, perdent leur ton, se relâchent continuellement, & cedent sans peine au sang qui s'y amasse. De plus, comme la lymphe chyleuse circule lentement dans les vaisseaux lactés dont le nombre est infini, & qui se divisent en vaisseaux capilaires autour des glandes, & s'insinuent dans les petits vaisseaux de ces mêmes glandes, elle s'arrête aisément dans leurs cavités; ce qui fait qu'on

ne doit pas être surpris que les glandes du mésentere s'obstruent & s'enflent si souvent, & dégénerent en skirrhes.

Quoique la circulation lente des humeurs dans le mésentere, soit de quelque usage, autant qu'elle contribue à l'excrétion des sucs surabondans & peccans; à celle du sang, par exemple, par les veines hémorrhoïdales internes, & des récrémens séreux, muqueux & fermentatifs par les glandes innombrables des intestins; il arrive néanmoins pour cette raison, que presque tous les défauts des humeurs, qui pechent en quantité, en qualité & en mouvement, influent sur le mésentere. Il n'y a point de partie, par exemple, à laquelle la pléthore soit plus nuisible qu'au mésentere, puisqu'elle distend & affoiblit le ton de ses vaisseaux à un point extraordinaire, & fait que les humeurs s'y accumulent en plus grande quantité qu'elles ne devroient; car plus la stagnation du sang dans le mésentere est grande, plus aussi l'impureté de ce fluide & de la lymphe augmentent, les fonctions du corps s'affoiblissent, la nutrition diminue, les forces s'épuisent; le mouvement intestin des fluides, le battement du cœur & des arteres, & la fievre augmentent.

On voit par-là d'où vient, suivant Hippocrate, *Lib. II. Prædict. Sect.* 13. que le défaut ou la suppression des regles, est suivie de fievres dangereuses & consomptives, c'est-à-dire, *hectiques*, connues sous le nom de chlorose & de pâles couleurs; & pourquoi, suivant ce même Auteur, *Aphor.* 12. *Sect.* 6. la suppression du flux hémorrhoïdal engendre dans les hommes des consomptions ou des fievres *hectiques*; & celle des diarrhées salutaires qui proviennent ou terminent souvent des maladies aiguës, & qui reviennent dans certains tems fixes, des fievres *hectiques* dangereuses. Il n'est pas moins évident que rien n'est plus dangereux pour les personnes d'une habitude pléthorique, cacochymique, ou hypocondriaque, dont le sang ne circule que fort lentement dans le mésentere & dans les glandes contiguës, que d'arrêter à contre-tems par l'usage des astringens, surtout du quinquina, des fievres qui auroient suffi dans ces maladies pour consumer les humeurs superflues, pour lever les obstructions des visceres, & pour accélerer la circulation du sang, dont l'interruption ne peut qu'augmenter les engorgemens & les obstructions des vaisseaux mésaraïques, les stagnations & l'impureté des humeurs, & disposer par-là le corps à des fievres chroniques, & à plusieurs autres maladies.

Le mésentere n'est pas seulement disposé à des stagnations & à des obstructions, mais encore à des suppurations & à des abscès, qui sont généralement accompagnés d'une intempérie fébrile. Un grand nombre de personnes prétendent que les inflammations, sans lesquelles il ne peut y avoir ni suppuration ni abscès, ne sauroient arriver dans le mésentere, à cause qu'on n'y remarque jamais ni douleur aiguë, ni chaleur, qui sont les compagnes inséparables de l'inflammation. Mais l'essence de celle-ci ne consiste, ni dans l'ardeur, ni dans la douleur: mais dans une certaine stagnation du sang dans des vaisseaux qui ne lui sont pas propres, laquelle occasionne l'ardeur & la douleur, lorsqu'elle se forme dans une partie nerveuse d'un sentiment exquis. Les stagnations & les extravasations des humeurs, de même que les suppurations qui en sont la suite, peuvent fort-bien se faire dans le mésentere, en conséquence de la grande quantité d'humeurs qui y affluent, puisque le sang est quelquefois poussé avec impétuosité à travers les ramifications déliées des arteres dans les conduits latéraux, (entre lesquels se trouvent les vaisseaux adipeux) & que ces vaisseaux latéraux se rompent par la violence des humeurs, & rendent ce qu'ils contiennent. D'ailleurs, le pus ne se forme jamais plus promptement que dans les endroits qui sont entierement couverts de graisse, à cause que celle-ci, par le mouvement intestin & putride des humeurs extravasées, se convertit aisément en une matiere sanieuse & liquide.

Il se forme donc plus souvent des abscès dans le mésentere, qu'on ne le croit communément, & on peut les connoître par la fievre *hectique* continue, la douleur fixe & pésante du bas-ventre, l'évacuation d'une matiere sanieuse par bas, aussi-bien que par la douleur & l'ardeur des intestins, dont ils sont accompagnés. J'ai observé plusieurs causes qui concourent à la génération des abscès dans le mésentere, & vu plusieurs personnes d'une habitude pléthorique, pléthorico-cacochymique, & hypocondriaque, affectées d'une langueur universelle, qui a été suivie de fievres *hectiques* funestes, pour s'être livrées aux transports de la colere, immédiatement avant ou après les repas, surtout lorsqu'elles n'ont pas eu la précaution de se garantir du froid. La même chose est arrivée à des femmes qui ont tenté de se faire avorter par le moyen de remedes drastiques violens, ou qui ayant leurs regles supprimées, ont employé des emménagogues chauds & violens, ou des purgatifs pour les faire revenir, aussi-bien qu'aux hommes qui se sont efforcés, malgré la nature, de se procurer un flux hémorrhoïdal par les préparations d'aloès. J'ai vu de même ces fievres produites par des abscès, dans des malades pleins de sang & de sucs, après un exercice violent, lorsqu'ils se sont refroidis le corps, mais principalement les piés, qui ont une sympathie considérable avec le bas-ventre.

Une pareille agitation, soit qu'elle soit produite par les passions, les remedes, ou l'exercice, fait que le sang entre avec impétuosité dans les vaisseaux du mésentere, y forme des stagnations, & passe dans d'autres petits vaisseaux qui n'étoient point destinés à le recevoir, qu'il corrompt par le séjour qu'il y fait. De-là résulte une suppuration, qui, en conséquence du mouvement intestin, fait de plus grands progrès, corrode & consume les parties voisines, si bien que d'un petit abscès il s'en forme un grand, & les cavités de l'aposteme augmentent. De-plus, la sanie corrompue étant absorbée par les veines, & se mêlant avec le sang, passe souvent dans d'autres émonctoires, tels que les glandes de la trachée artere & des reins; ce qui fait que les apostemes du mésentere sont souvent accompagnés d'une évacuation d'urine purulente, ou d'un crachement de matiere de même qualité, quoique les reins & les poumons demeurent sains. Quelquefois aussi, le pus descend par sa propre pésanteur à travers les pores du mésentere, entre dans les cavités des visceres contigus, & s'évacue par bas. Quelquefois aussi, il se forme un abscès considérable, dont l'ouverture est précédée d'un frisson & d'une chaleur fort grande. Lorsque cet abscès s'engendre dans un lieu moins favorable à son excrétion, il cause des tranchées violentes semblables à la colique; quand il établit son siége dans la cavité du bas-ventre, la matiere corrompt & gangrene les parties internes qu'elle touche, & s'il se fixe dans la cavité des intestins, on rend par-bas une grande quantité de pus, comme on peut en voir des exemples dans Horstius, *Lib. XIV. Observ.* 25. & 26. dans Bartholin, *Cent. II. Epist.* 23. *Cent. VI. Epist. Cent. IV. Hist.* & dans Tulpius, *Lib. II. Obs.* 36.

Les fievres qui accompagnent ou qui suivent les abscès du mésentere, aussi-bien que ceux des antres visceres, tels que le foie, le pancreas, les reins, la vessie, & l'utérus, ne sont point bénignes, mais *hectiques*, violentes & funestes, puisqu'elles consument les forces & les sucs du corps. Hippocrate décrit fort exactement l'origine, les différens degrés & les divers symptomes de ces fievres dans son Traité de *Internis affectionibus*, en ces termes.

« Le malade est d'abord attaqué d'un frisson léger, & « d'une douleur de poitrine qui s'étend jusqu'au dos; « quelquefois aussi d'une toux aiguë, qui est accompagnée d'une excrétion copieuse de salive claire & « saline. Tels sont les symptomes qui surviennent au

« commencement de la maladie : mais dans la suite « tout le corps s'exténue, à l'exception des jambes qui « s'enflent de même que les piés, les ongles se courbent, mais les bras diminuent & s'affoiblissent, la « gorge se couvre d'une espece de duvet, le malade « respire comme s'il siffloit à travers un roseau, & pendant tout le cours de la maladie, il est extrement « foible & altéré. Quand il est réduit à cet état, il « meurt ordinairement après un an de maladie : mais « cela ne doit pas empêcher qu'on ne prenne tous les « soins possibles pour lui rendre la santé. »

Les enfans sont fort sujets à une espece de fievre lente & cachée, qui est accompagnée d'une enflure de bas-ventre considérable, de l'exténuation des parties supérieures, d'une toux seche, d'une grande foiblesse, du dégout, & d'une chaleur vague, qui augmente après les repas, & vers le soir. Le malade est quelquefois constipé, quelquefois aussi il a le ventre extremement libre, & rend par bas une grande quantité de matiere blanche & muqueuse. Cette espece de fievre naît quelquefois d'un chyle visqueux & ténace, qui obstrue la tunique véloutée des intestins, & les petits orifices des vaisseaux lactés, d'où il résulte une enflure des intestins & une diarrhée chyleuse. Ces fievres tirent aussi quelquefois leur origine d'une lymphe épaisse & visqueuse, qui obstrue les glandes du mésentere, & s'y accumule au point de les distendre d'une maniere extraordinaire. Les principales causes de ces fievres, sont la voracité des enfans, l'usage des alimens qui épaississent le chyle, le défaut de boisson, & le froid auquel on les expose. Ces fievres durent fort long-tems, & ressemblent à celles qui naissent de l'obstruction des glandes, & de l'expansion excessive de leur substance nerveuse. Elles sont aussi accompagnées de beaucoup de danger & deviennent funestes au malade, à moins qu'on ne les guérisse par des remedes, & par un régime convenables. Lorsqu'on vient à ouvrir les enfans qui sont morts de cette maladie, on trouve généralement les glandes du mésentere d'une grosseur contre-nature, les intestins enflés & remplis de vents, & les poumons corrompus.

Les vieillards sont ordinairement attaqués d'une espece de fievre *hectique*, que les Grecs ont appellée marasme, & qui ne manque jamais de leur être funeste. Elle détruit insensiblement le corps & l'appétit, elle consume les forces & dépouille les os de leur chair à un tel point, qu'ils ne paroissent plus former qu'un squelete couvert d'une peau. La bouche est seche, la salive gluante, la peau froide, seche & roide; les parties internes sont chaudes, le pouls est dur & fréquent, le sommeil interrompu, la respiration difficile, la voix rauque, la langue seche, & quelquefois couverte d'un phlegme épais & salin. Ces symptomes augmentent insensiblement à un tel point, qu'ils mettent le malade au tombeau en moins de six mois. Cette espece de fievre *hectique* paroît être produite de la maniere suivante. Comme les vieillards ne font aucun exercice, ils ont toutes leurs excrétions, celles principalement des émonctoires qui sont sous la peau, languissantes, & le ventre fort serré, ce qui, joint au mépris qu'ils font de la saignée, soit par crainte, ou pour telle autre raison, fait qu'il s'amasse chez eux une grande quantité de sang & d'humeurs impures. Il arrive de-là que le sang & les sucs ont peine à circuler dans le mésentere, l'épiploon, le foie, la rate, & les intestins, ce qui ne manque pas de causer des endurcissemens & des corruptions qui disposent le corps à des fievres chroniques de très-mauvaise espece.

Il y a encore une autre espece de fievre lente, dont il n'est presque pas fait mention dans les Auteurs, & que j'appelle fievre stomachique, ou intestinale. Elle naît d'une érosion des tuniques de l'estomac & des intestins, laquelle est occasionnée par une humeur acre, bilieuse, & piquante, qui s'engendre dans le corps même, ou par l'usage des substances acres, qui possedent une qualité corrosive. Car on sait par expérience, que le cholera-morbus, une colere violente, & des dyssenteries, ont été suivies de fievres chroniques & funestes. Personne n'ignore que le poison corrode l'estomac & les intestins, & Bartbolin *Cent. 6. Hist.* 21. rapporte qu'une personne ayant pris un violent purgatif, eut l'estomac ulcéré & ressentoit des douleurs violentes après avoir mangé. Les émétiques produisent le même effet, lorsqu'on les donne à contre-tems, de même que les sels purgatifs amers, soit qu'on les donne seuls & en fortes doses, aux personnes d'un sentiment délicat, ou comme quelques-uns le conseillent mal-à-propos, aux mêmes personnes, mêlés avec des eaux minérales. Il n'est pas moins difficile de découvrir la cause & le siége de ces fievres, que de les guérir; car, comme les tuniques des intestins sont en quelque sorte offensées & corrodées, on ne sauroit commettre aucun excès dans le manger, ni rien prendre de salin ou d'acre, qu'il n'en resulte des spasmes, des éructations, & des tranchées. Le malade a quelquefois le ventre extremement serré, & quelquefois aussi extremement lâche. Son corps se consume insensiblement, il est tantôt attaqué d'un frisson, tantôt d'une chaleur violente, ou d'un froid excessif, & quelquefois aussi d'une sueur chaude, accompagnée d'un pouls fréquent. Ces symptomes sont périodiques, & augmentent à des heures fixes; & ces fievres deviennent chroniques & mortelles, lorsqu'on n'y remédie point à tems.

Les fievres dont nous parlons sont du nombre des maladies chroniques, & finissent plutôt ou plus tard, suivant la constitution du malade. Une fievre lente peut se guérir quand on s'y prend à tems : mais il est rare qu'une fievre *hectique*, surtout quand elle est confirmée, cede aux remedes. Les signes de mort dans une personne *hectique*, sont un pouls foible & fréquent, un grand dégout & une foiblesse si grande, que le malade ne peut ni se remuer, ni se tenir debout; une face Hippocratique, une petite évacuation d'urine rouge ou huileuse, accompagnée d'ardeur; la chute des cheveux, une diarrhée, des sueurs excessives & l'enflure des piés; car ces symptomes indiquent en partie une consomption, & en partie une dissolution colliquative des sucs. Lorsqu'on vient à ouvrir les sujets qui sont morts de cette maladie, on trouve des vices insurmontables dans leurs visceres; tantôt des abscès & des grandes cavités dans les intestins, dans les poumons, le mésentere, le foie ou le pancréas; tantôt des abscès ou des tumeurs skirrheuses ou stéatomateuses dans l'utérus, dans l'estomac, dans les reins & dans les membranes du péritoine; quelquefois des tumeurs dans les glandes du mésentere, ou des tubercules & des apostumes dans les poumons; des tumeurs skirrheuses du foie, de la rate ou du pancréas, & des extravasations d'humeurs putrides dans les parties internes. Il n'est pas rare non plus de trouver l'épiploon & les intestins affectés d'un sphacele.

CURE.

Comme le siége & les causes des fievres de consomption varient extremement, il faut auparavant les découvrir pour pouvoir déterminer les méthodes qui leur conviennent. Lors donc que cette fievre survient à la suite de quelqu'autre maladie, en conséquence d'une mauvaise digestion, & des sucs crus & visqueux dont elle a occasionné la formation dans les premieres voies, & qu'elle se manifeste par la langueur du malade, par la chaleur qu'il ressent intérieurement, & surtout par la disposition continuelle qu'il a à suer, principalement des piés & des mains; pour lors la principale intention de la cure se réduit à débarrasser les premieres voies des matieres qui occasionnent la fievre. On peut y satisfaire, suivant les circonstances dans lesquelles le malade se trouve, par un léger émétique, tel que la

racine d'ipécacuanha en poudre ou en infusion. Lindanus dit avoir guéri en peu de jours une fievre *hectique* avec un seul vomitif, & par l'usage subséquent de l'élixir de propriété. Mais si l'on juge plus à propos d'évacuer la matiere peccante pas-bas, & en même-tems de fortifier la digestion, on satisfera à ces intentions par les sels neutres ou digestifs, tels que la terre foliée de tartre, le nitre antimonié, le sel polychreste, le tartre vitriolé, la solution de pierres d'écrevisses, le sel de Sedlitz, seul ou mêlé avec la moitié de sa quantité de rhubarbe en poudre, que l'on donnera en petites doses, mais souvent & dans un véhicule convenable.

Les pilules balsamiques de Bécher possedent la même qualité laxative; ce qui fait qu'on peut les donner souvent en petites doses. Après avoir débarrassé par ce moyen le conduit alimentaire, on peut faire usage des analeptiques & des stomachiques, dont les meilleurs & les plus efficaces sont les essences de cascarille & de gentiane rouge, comme aussi l'élixir stomachique, avec l'esprit de sel ou de nitre dulcifié, dont on usera tous les matins à jeun, sans négliger l'exercice convenable, & l'usage des liqueurs fortifiantes, qui contribuent extremement à la cure de ces especes de fievre.

Cette méthode convient extremement au commencement des fievres qui succedent aux intermittentes que l'on a guéries à contre-tems, ou qui sont des rechutes de fievres qui avoient été dissipées. Que si ces dernieres sont suivies d'une fievre lente, il est à propos de faire revenir la premiere, surtout si l'on soupçonne un engorgement dans les visceres & dans le mésentere, comme cela est assez ordinaire aux cachectiques & aux hypocondriaques.

C'étoit la méthode de Celse, qui, dans le neuvieme chapitre de son troisieme Livre, nous fait part de ses sentimens en ces termes :

« L'application du Medecin doit être toute entiere à faire que la maladie change d'espece ; par où il arrive qu'on peut ensuite la guérir plus aisément. Dans cette vue, il faut souvent laver le corps du malade avec de l'eau froide où l'on aura mêlé de l'huile ; ce qui cause des frissons, qui font le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils sont suivis d'une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire, qui se termine enfin par un relâche. On peut aussi dans cette maladie froter le corps avec de l'huile & du sel. Que si le froid & l'engourdissement que ces remedes causent durent trop long-tems, il faut donner aux malades trois ou quatre verres de *mulsum*, c'est-à-dire, du vin mêlé de miel. Au défaut de cela, on peut lui faire prendre de la nourriture & du vin trempé, nonobstant la fievre, qui à la vérité augmente par ce moyen, de même que la chaleur : mais en revanche les maux précédens cessent, ou changent de nature ; ce qui donne lieu d'espérer qu'il y aura de l'intermission à la fievre, & qu'on pourra mieux y apporter du remede. Mais tout Medecin qui a de la prudence, doit quelquefois faire revivre & augmenter la maladie, parce qu'encore qu'il ne guérisse point par-là celle qui existe actuellement, il peut en prévenir une autre beaucoup plus formidable. »

Comme rien ne contribue souvent plus efficacement à la cure des fievres intermittentes, que l'augmentation de vitesse dans la circulation du sang, on peut dire aussi que c'est le meilleur moyen de dissiper la fievre lente, dont le siége est pour l'ordinaire dans les interstices des parties solides, surtout dans les glandes & les vaisseaux du mésentere. D'où l'on voit, que lorsque les fievres intermittentes, surtout celles de l'espece quotidienne, sont suivies de fievres lentes, il ne faut pour guérir ces dernieres en peu tems, que rappeller l'intermittante; ce que l'on fait souvent en s'exposant au vent du Nord : car la chaleur venant à augmenter par le retour de la fievre, il ne s'agit plus que de la seconder par des incisifs & des correctifs convenables.

Lorsque les malades sont d'une habitude pléthorico-cacochymique, cachectique & scorbutique, & que ces fievres lentes proviennent de l'obstruction du flux menstruel ou hémorrhoïdal, d'une trop grande voracité, d'un mauvais régime, de l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ou du froid ; on doit suivre une autre méthode, & employer des remedes capables de lever les obstructions des visceres sanguins, du foie, de la rate, du mésentere, des vaisseaux & des glandes, & faciliter la circulation du sang & des humeurs dans les vaisseaux du bas-ventre, surtout du mésentere. Rien n'est plus efficace pour cet effet que l'usage des eaux minérales froides & chaudes. L'expérience m'a appris que rien ne contribue plus à la cure des maladies lentes que les eaux médicinales; & Thonerus, dans ses Observations, confirme cette doctrine par l'effet qu'elles ont produit sur lui. Les plus salutaires entre celles de l'espece chaude, sont celles d'Embsen & de Wisbaden ; & parmi les froides, celles de Selteran & de Schwalbach. Mais elles veulent être prises dans un ordre, dans un tems & en une quantité convenables, & être secondées par des remedes capables d'aider la digestion, de rendre aux sucs peccans leur qualité balsamique, & d'évacuer les impuretés du corps. On peut, au défaut de ces eaux, employer d'autres remedes équivalans. Je me suis souvent servi avec succès d'une décoction ou de bouillon de veau clair, avec les racines de chicorée, d'asperge, de chien-dent, de dent de lion & de vipérine ; j'en fais boire au malade une pinte par jour pendant quelques semaines : mais j'ai soin de la préparer avec quelque remede calybé, tels que la teinture martiale avec le suc de pommes, de coins ou d'orange; la teinture de mars de Zwelfer extraite avec l'esprit de vin du vitriol de mars, & la terre foliée de tartre. La teinture des fleurs calybées de sel ammoniac préparée avec la pierre hématite, & tirée avec l'esprit de nitre pur, dont on augmente l'énergie en l'imprégnant d'écorce d'orange, est encore d'une efficacité singuliere dans les cas de cette nature : mais il faut seconder l'usage de ces préparations, aussi-bien que celui des eaux minérales, par un régime, une diete & un exercice convenables.

Toutes les substances acres, salines, acides & irritantes sont aussi nuisibles que le poison dans les fievres lentes qui proviennent de la corrosion de l'estomac & des intestins. Elles ne font qu'augmenter par l'usage du vin du Rhin, des substances douces & sujettes à fermenter, aussi-bien que par celui des alimens de difficile digestion. La cure de cette espece de fievre est extremement difficile, & ne demande d'autres remedes que ceux d'une espece adoucissante & corroborative. J'ai souvent été témoin des bons effets que produit la décoction de lait, avec le sassafras & le quinquina, ou avec les fleurs de camomille & les sommités de millefeuille, dont on peut donner une pinte par jour au malade. La racine de guimauve, le bouillon de lait & de riz, & la gomme adraganth dissoute dans de l'eau de mente, sont aussi fort salutaires. Les clysteres de lait préparés avec un jaune d'œuf & du miel, ou d'autres substances émollientes, de même que le sirop de guimauve de Fernel, produisent encore de très-bons effets. On appaise efficacement, dit Hoffman, les spasmes du bas-ventre, lorsqu'ils sont trop violens, avec mes pilules anti-spasmodiques, que je prépare avec les extraits de camomile, de mille-feuille, de safran & de castoreum, & l'huile de noix muscade.

Les exercices violens & les alimens trop pesans ou trop nourrissans, ne valent rien dans les fievres *hectiques*, auxquelles sont sujets ceux dont les forces & les sucs les plus louables, ont été épuisés par des passions de trop longue durée, par le chagrin, les soucis, par des travaux violens, par des veilles, par l'abstinence, par l'usage immodéré des femmes, par une salivation excessive, par des fleurs blanches, par une gonorrhée opiniâtre, par des diarrhées violentes, ou par des ulceres

qui rendent une grande quantité de matiere purulente; car elles demandent au contraire le repos du corps & de l'esprit, aussi-bien que des remedes & des alimens capables de tempérer & de corriger l'acrimonie, d'appaiser la chaleur, de nourrir le corps médiocrement, & de rétablir les forces. On peut mettre au nombre de ces remedes les émulsions d'amandes douces, de pignons & des quatre grandes semences froides, préparées avec une décoction de corne de cerf, ou d'eau rose & de canelle, & imprégnées avec des coings. Le lait de femme, d'ânesse, de chevre ou de vache cuit avec le suc d'écrevisses d'eau douce, le bouillon de poulet mêlé avec la décoction d'orge, cette décoction cuite avec des écrevisses d'eau douce on des limaçons pilés, suivant Amatus Lusitanus, *Centur.* 2. *Curat.* 52. qui guérit un *hectique* par l'usage du lait d'ânesse & de jeunes poulets engraissés avec des limaçons. Quelques-uns ordonnent les huitres à ceux qui ont l'estomac assez bon pour les supporter; & Lindanus confirme cette pratique par l'exemple d'une fille de vingt ans, qui étant tombée par le vice de ses poumons dans une fievre *hectique*, en fut si parfaitement guérie par l'usage continué des huitres, qu'elle eut dans la suite jusqu'à huit enfans. On doit boire très-peu de vin, encore faut-il préférer celui de la Moselle ou du Neckre, & le mêler avec de l'eau. L'exercice du carosse ou de la promenade est le seul qui convienne aux maladies dont nous parlons.

Lorsque ces sortes de fievres proviennent de l'abus qu'on a fait des liqueurs qui enivrent, telles que le vin, l'eau-de-vie, le vin brûlé & les bieres fortes, aussi-bien que d'épuisement, il faut s'abstenir des substances spiritueuses, analeptiques, stomachiques & capables d'échauffer, qui incisent le phlegme, de même que des liqueurs faites avec la dreche; & ne donner au malade pour boisson ordinaire qu'une tisane d'avoine préparée à la maniere de Lower avec l'avoine, la racine de chicorée, les fleurs de pavot sauvage & quelque peu de nitre antimonié. Voyez *Cura Avenacea*. Le petit-lait avec un peu de nitre & le lait de beure, sont aussi d'une utilité singuliere, comme le témoignent Picus, *de Febr. Part. II.* & Barbatus, *de Sanguine & fero.* Ces sortes de malades reçoivent encore un avantage considérable des tisanes préparées avec l'orge & la chicorée; & Borelli assure, *Cent. IV. Observat.* 89. que plusieurs personnes *hectiques* ont été parfaitement rétablies par l'usage seul des préparations d'orge. Les émulsions claires, de même que les substances gélatineuses mêlées avec quelque peu de jus de citron, peuvent aussi produire de très-bons effets.

Ces fievres proviennent souvent dans les femmes de la suppression subite des regles, de l'usage des liqueurs froides, du refroidissement ou de la frayeur; alors il faut promptement ouvrir la veine du pié, ordonner des décoctions résolutives de racine de chicorée, de feuilles de laitron, de fleurs de petites marguerites & de sureau; il faut s'interdire absolument les emménagogues violens. Si une fievre lente ou *hectique* produite par les causes dont nous venons de parler, affecte le corps depuis long-tems, s'il y a consomption & chaleur, loin de conseiller la saignée, je la regarde comme pernicieuse, parce qu'elle tend à détruire les forces du malade. S'il arrive qu'après l'accouchement les évacuations soient totalement supprimées, & qu'il survienne une vraie fievre *hectique*, accompagnée d'atrophie, de toux, de diarrhées, de douleurs au sein, d'une langueur générale, & d'une chaleur lente & consomptive; il faut bien se garder de recourir aux remedes capables de provoquer les regles. Ces symptomes indiquent les remedes diamétralement contraires. Il en est de même de la fievre consomptive, qui a pour cause la suppression ou l'obstruction d'une évacuation hémorrhoïdale; les forces étant alors détruites & les sucs appauvris, il y auroit de l'imprudence à tenter de restituer l'évacuation par des préparations violentes d'aloès, ou par la saignée du pié. J'ai remarqué que le sang dont on provoquoit la sortie par ces moyens, étoit suffisamment rouge & fluide, & que la fievre ne manquoit guere de revenir, les forces de s'affoiblir, le sommeil de s'interrompre, & la maladie de se terminer par une mort précipitée.

Il est plus aisé de prévenir que de guérir l'espece de fievre *hectique* à laquelle les personnes âgées sont sujettes, & qui est connue sous le nom de marasme. Mais comme on sait par des observations exactes que les fievres consomptives des personnes âgées, peuvent provenir de deux causes différentes, savoir, de la pléthore ou d'une trop grande quantité de sang épais, dont les visceres de l'abdomen & le mésentere sont engorgés, ou de la cacochymie, lorsqu'il y a surabondance de sérosités impures & salines, produites par une sécrétion languissante de cette humeur, surtout par les pores de la peau, il est à propos de choisir des moyens analogues à ces deux causes différentes, & capables d'en prévenir les effets. Ainsi, si un vieillard mene une vie sédentaire & inactive, jouit d'un bon appétit, & omet des évacuations de sang accoutumées, ou se trouve attaqué de suppressions d'excrétions spontanées, & qu'il tombe conséquemment dans une fievre *hectique* continue, la premiere attention du Medecin doit être de diminuer la quantité du sang par des saignées faites à propos; ensuite d'ordonner une grande quantité de liqueurs saines & délayantes, de supprimer tous les alimens trop nourrissans, & de prescrire un exercice convenable. Mais si les sucs abondent dans une personne âgée en particules impures, & d'une nature contraire aux qualités douces & naturelles des humeurs, il faut recourir alors aux laxatifs modérés, tels que les préparations de rhubarbe, de manne & de raisins; évacuer les impuretés dont les humeurs sont infectées, & régénérer des sucs louables, par le moyen des gelées, des préparations de lait, mais surtout du lait d'ânesse, qui étant adoucissant, apéritif & modérément évacuant, est fort salutaire aux vieillards.

La fievre lente qui attaque si fréquemment les enfans, & qui leur est si funeste, survient ordinairement après la petite vérole & la rougeole. Ils ont alors l'abdomen enflé, & les parties supérieures consumées. On trouve dans la dissection de ceux qui en meurent, le mésentere parsemé de tumeurs dures, skirrheuses & stéatomateuses, surtout aux environs des veines qui tendent vers la veine-porte; ils ont aussi les poumons pleins de tubercules & d'abscès. Il vaut mieux dans ces cas prévenir le mal, s'il est possible, que de tenter de le guérir; car les efforts de la Medecine sont alors ordinairement infructueux. Quant à cette consomption qui naît dans les enfans d'une trop grande voracité, ou du froid auquel leurs corps ont été exposés, il y a du remede. Ce que l'on peut faire de mieux, c'est de recourir à l'usage des bains tempérés d'eau douce, continués pendant quelque tems, & faire prendre intérieurement des doses fréquentes d'une liqueur apéritive préparée de sel de tartre, de nitre & d'*arcanum duplicatum*, en parties égales, ajoutant du sel ammoniac, par moitié, & dissolvant le tout dans une quantité convenable de biere. On parviendra par ce moyen à lever les obstructions des glandes & des veines mésaraïques & lactées.

Mais le but principal que l'on doit se proposer dans toute fievre *hectique* en général, c'est de réparer la perte de l'humidité salutaire, que la chaleur continuelle détruit, non-seulement dans le sang, mais encore dans les parties solides, & qu'elle dissipe avec la graisse & les chairs. On parviendra à ce but par des alimens d'une nature médicinale; de ces alimens le plus efficace est le lait; car nous lisons dans le soixante-quatrieme *Aphor.* de la cinquieme *Section* d'Hippocrate, que « le lait est très-salutaire dans les consomptions lorsque la fievre n'est pas grande; qu'il est aussi bien-faisant pour ceux qui sont affligés de fievres longues & accompagnées de langueurs, de même qu'à ceux dont l'embonpoint s'est évanoui sans aucune raison apparente. » Le lait le plus propre à réparer la perte

de l'humidité & à éteindre la chaleur, c'est celui de femme, pris tout au sortir du sein, & avant que d'avoir été corrompu par les impressions de l'air. Forestus dit dans la dixieme *Observation* de son cinquieme *Livre*, avoir vu une fievre *hectique* parfaitement guérie par ce remede.

Le lait d'ânesse nourrit moins, mais rafraîchit davantage, tempere la chaleur, ouvre & déterge. Ballonius releve les propriétés de ce lait, *Lib. I.* dans ses conseils à un grand Prince qui avoit quelque disposition à la consomption. Il n'y a aucun doute, dit Cardan, que le salut des personoes en consomption ne dépende de l'usage du lait d'ânesse; & Aretée ordonne dans son second Livre *de Cur. Acut.* de traiter la consomption de la maniere suivante.

« Lorsqu'un malade est en consomption, il ne s'agit pas « de perdre le tems à lui recommander le repos & la « diete; il faut travailler à lui conserver la vie, & à « lui rendre les forces, par l'exercice, les frictions, la « gestation & les bains. Il faut recourir surtout au lait « de femme récemment accouchée; car la nourriture des « enfans nouveaux-nés, est la plus convenable en pa- « reil cas. Si l'on ne peut se pourvoir d'une quantité « suffisante de lait de femme, on lui substituera celui « d'ânesse qu'on choisira récent, fluide & léger. »

Le lait de chevre ou de vache est plus nourrissant; mais il est en même tems plus pesant & plus chargé de particules caseuses: il faudra donc le corriger, de peur que l'estomac n'en soit offeosé.

Je ne puis me dispenser de faire l'éloge de la maniere d'user du lait, recommandée par Hippocrate dans son Traité *de Intern. Affect.* C'est la meilleure, & voici ce qu'il en dit.

Donnez au malade du lait d'ânesse, que vous ferez bouillir pour le purifier; faites-lui prendre aussi du lait de vache non bouilli, coupé avec une troisieme partie d'hydromel, & d'une quantité convenable d'origan. Continuez ce remede pendant quarante-cinq jours.

Le même Auteur recommande judicieusement le lait d'ânesse bouilli, comme un purgatif doux. En effet il contient une espece de sel, assez semblable au sucre, laxatif, modérément détersif, & que la dissipation de l'humidité qui s'est faite dans l'ébullition a plus concentré qu'il ne l'étoit. Hippocrate se proposoit sans doute par l'addition de l'origan, de fortifier l'estomac & de ranimer le sisteme nerveux. Je substitue ordinairement au lait d'ânesse, une chopine de lait d'une vache nourrie d'herbes convenables, sur laquelle je fais mettre une once de manne, ou du sucre rosat, ou de la conserve de roses, & je fais prendre ce remede le matin pendant deux ou trois jours. Je passe ensuite au lait que je continue tous les matins, avec une simple addition d'une once de sucre ou d'une demi-dragme de nitre, selon l'état du malade. S'il y a quelque soupçon que le mésentere soit attaqué, ou qu'il y ait exulcération dans les visceres, je coupe le lait avec une troisieme partie d'eau douce, ou d'ean minérale de Selter; je mêle quelquefois le lait & l'eau en égale quantité. Si l'eau de Selter manque, je me sers d'une infusion de bétoine de Paul, de laitron, de pulmonaire, de l'hépatite, de pas-d'âne, de liere terrestre, de scolopendre, de capillaires, de fleurs de toute-saine & de roses, dans de l'eau commune. Je fais prendre cette infusion chaude, avec une égale quantité de lait de chevre & d'ânesse & un peu de sucre, ajoutant pour la rendre plus détersive, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance. On continue ce remede pendant six semaines au moins, interdisant tout ce qui seroit capable de coaguler le lait, ou de surcharger & d'affoiblir l'estomac. On ne permettra point le vin; on se contentera d'ordonner une petite quantité de vin de Hongrie, ou d'hydromel fait avec du miel de Prusse, pour ranimer l'estomac.

Mais avant que d'en venir à l'usage du lait, il est à propos d'examiner si l'estomac du malade est en état de le supporter; car il y a des personnes qui ne s'en accommodent point. J'ai remarqué que celles qui ont l'habitude du vin, ou qui sont accoutumées à boire beaucoup de biere, se trouvent mal du lait; qu'il est mal-sain pour les hypocondriaques, & qu'il ne convient point à ceux qui sont attaqués d'une fievre violente, accompagnée du mal de tête. Si l'estomac est languissant & s'il y a obstruction dans les vaisseaux mésaraïques, le lait se corrompt promptement, s'aigrit & produit des maladies terribles. On preodra donc des précautions pour qu'il ne séjouroe point dans l'estomac. Ainsi on suivra le conseil que donne Galien, *Lib. X. de Medic. Sympt.* de le faire bouillir, & d'y éteindre du fer ou des cailloux rouges. Le lait le plus salutaire est celui d'ânesse, parce qu'il abonde en sérosités & qu'il a peu de particules caseuses. Galien le préfere à tout autre dans la fievre *hectique*, & nous avons une Dissertation d'Hoffman intitulée *de Mirab. Lact. Asin. usu in Medendo.* Si l'on manque de lait d'ânesse on se servira du petit-lait doux convenablement préparé. Il y en a qui distilent le lait de vache au bain-marie, & qui regardent l'eau qu'on en tire comme une excellente boisson, & comme un bon véhicule à d'autres remedes.

Une des attentions que l'on doit avoir dans cette espece de fievre, c'est de prévenir la dissolution intime de la contexture du sang, la séparation de ses parties, & la colliquation de ses élemens, dont le malade est menacé par la chaleur continuelle. Il est donc à propos d'entretenir un juste équilibre entre la chaleur & l'humidité, & pour cet effet de recourir aux astringens modérés & à tous les corroboratifs, comme les teintures, ou plutôt les solutions de corail ou de nacre de perles, avec quelques acides subtils & amis de la nature, tels que le jus de citron, d'épine-vinette, d'oranges de Seville ou de la Chine, la teinture de roses préparée avec l'eau rose, le phlegme de vitriol, les *species de hyacintho*, avec quelques grains de corail & de nitre: ces remedes sont modérement astringens, corroboratifs & propres à reprimer les sueurs colliquatives; un élixir balsamique tempéré, fait d'extraits & de gommes résineuses avec de l'esprit de vin; l'écorce de cascarille, le quinquina, mis en électuaire avec le sirop de jus de citron ou de noix des Indes, & une quantité convenable de nitre, le bol d'Armenie, avec la conserve ou le julep de roses. Toutes ces substances produiront de bons effets, pourvu que l'on ait soin d'en préparer l'usage, en dépurant les fluides & en remédiant aux vices des vaisseaux.

Quant aux préparations de plomb dont les Chymistes font tant de cas, pour calmer les chaleurs *hectiques* & réprimer les sueurs colliquatives, elles ne méritent point les éloges qu'ils en font. Elles nuisent par leurs qualités astringentes & métalliques, aux nerfs, à l'estomac, aux intestins, & font plus de mal que de bieo. Rejettez dans toutes ces maladies, le sucre de plomb & sa fameuse préparation connue sous le nom de *tinctura antiphthisica Germanorum.* L'anti-hectique de Poterius préparé avec de l'étain pur, du nitre & de l'antimoine, & donné en émulsion, loin de nuire, comme quelques-uns le pensent, produit au contraire de bons effets, parce qu'il est doux, corroboratif & diaphorétique. Le soufre doux contenu dans l'étain, empêche qu'il n'affecte les nerfs; d'ailleurs il n'est pas astringent comme le plomb.

Le judicieux Muralte parle de ce remede dans les termes suivans, *M. N. C. Dec.* 2. *An.* 2. *Obs.* 109.

« Le diaphorétique jovial, ou l'anti-hectique de Pote- « rius, est très-propre pour corriger l'acrimonie des « humeurs qui picotent les nerfs. Il peut aussi fortifier « la matrice, & rendre les forces, l'embompoint &

« les chairs aux personnes maigres & affoiblies. »

Les Medecins, mais surtout les anciens, recommandent fréquemment les bains dans les fievres lentes & *hectiques*. Sennert, d'après Galien, décrit fort au long la maniere de les prendre. Mais nous nous contenterons pour toute autorité de citer ici un passage de Prosper Alpin du sixieme Livre *de Med. Meth.* sur les différens usages des bains.

« Entre les différens remedes dont on use extérieurement, les meilleurs que je connoisse, dit-il, sont les bains, soit d'eau douce seule, soit imprégnée de guimauve, de mauve, de violettes ou d'autres substances de cette nature. Les Egyptiens en préparent pour les grands, avec les laits d'ânesse, de chameau, ou de jument; ils en font aussi des épithemes & des linimens. Les bains d'eau froide ou tiede, sont aussi bien-faisans. Les bains d'eau tiede humectent les parties solides, digerent les humeurs peccantes & recrémentielles, facilitent la transpiration & temperent par leur action douce, la chaleur du corps. Les bains d'eau froide rafraîchissent, resserrent la peau, augmentent la chaleur & fortifient. Mais il y a du danger pour les personnes exténuées & languissantes d'user de ces bains; car la chaleur étant foible en elles, ils pourroient l'éteindre au lien de l'augmenter. Ils ne seront salutaires qu'aux personnes robustes qui les prendront deux fois par jour, le soir & le matin, avant les repas. Ceux qui seront foibles n'en useront qu'une fois par jour. Il y en a qui pensent que les bains modérément chauds sont plus sains & plus efficaces que s'ils étoient fort chauds. C'est pourquoi ils font passer un malade d'une eau modérément chaude, dans un autre modérément froide; ensorte qu'il trouve celle-ci tiede; les Egyptiens & les Arabes se baignent dans les eaux du Nil, dans le lait de chameau, d'ânesse ou de chevre. Ils appliquent aussi sur la région des poumons, du foie, de l'estomac & des reins, des épithemes préparés avec le lait, l'huile chaude de roses ou de violettes, les sucs de jonc aigu, de laitue, d'endive, de pourpier, de poligonum, de lentilles aquatiques, de lis blancs aquatiques, & d'autres substances de la même nature, avec un peu de safran, pour les rendre plus pénétrans. »

Quant aux bains en général, il est à propos de savoir qu'ils sont utiles particulierement dans le commencement des maladies, lorsqu'il y a perte des forces; dans les fievres lentes des enfans, parce qu'ils sont adoucissans & émolliens, & qu'ils humectent & relâchent en même tems les fibres rigides; mais dans le cours de la maladie, lorsqu'il y a abscès & exulcération interne; ils ne servent à rien.

Un des moyens les plus importans & les plus propres à dissiper les fievres incommodes & chroniques dont il s'agit, c'est l'exercice. Entre les anciens Hippocrate & Aretée ont recommandé particulierement dans la cure de la consomption les différens exercices, comme la promenade, le cheval, la gestation, les voyages & le vaisseau. Hippocrate ordonne, *Lib. XXIV.* de son Traité *de Int. Affect.* que si le malade est vigoureux, il s'occupe pendant trente jours à scier du bois, qu'il s'exerce, qu'il marche pendant le jour, & qu'il attende la nuit pour se reposer. L'exercice le plus commode & le plus salutaire qu'on puisse prendre, c'est celui du cheval ou du char. Les secousses continuelles qu'on en reçoit facilitent le mouvement progressif & la circulation du sang dans le mésentere. Sydenham & Morton ont fait des éloges fort étendus de cet exercice; & le dernier de ces Auteurs ne balance point à assurer que le cheval est dans les maladies *hectiques*, un spécifique aussi sûr que le mercure dans la vérole, ou que le quinquina dans les fievres intermittantes. Nous lisons *in Exercit. de Phthis.* de Morton, « qu'il n'y a point de remedes plus efficaces dans la phthisie, que l'exercice journalier du cheval, poussé jusqu'à une sueur modérée, surtout lorsque cette maladie provient d'un vice de l'estomac, ou de la cure mal-entendue d'une fievre intermittante; d'un usage immodéré des substances astringentes, coagulatives & précipitantes; des boissons fraîches lorsque le corps étoit chaud; d'une chaleur excessive, dont les sucs louables du corps ont été consumés; des sucs acides, épais & visqueux de l'estomac & des intestins, dont les passages sont obstrués. L'agitation uniforme du cheval est très-capable, continue-t'il, de résoudre & de chasser du corps les particules chyleuses, vapides & visqueuses dont le corps est embarrassé, de rendre l'appétit & de travailler un meilleur chyle. Il dit encore que l'exercice du cheval est bien-faisant dans les fievres lentes; mais qu'il convient encore mieux lorsqu'il est modéré, dans les fievres appellées proprement *hectiques*. »

On ne peut porter un secours trop prompt dans les fievres lentes & consomptives; si le Medecin differe, si le malade se néglige, & si le mal s'enracine, il n'y a plus de ressource, il dégénere ordinairement en une fievre *hectique*. Ceux qui sont attaqués de ces fievres, se sentent ordinairement plus mal dans l'Automne, parce que les sécrétions & les excrétions se font d'une maniere plus foible & plus languissante dans cette saison. Les révolutions subites & mal-saines qui surviennent ordinairement dans l'atmosphere, aux environs des équinoxes, ne leur sont pas seulement nuisibles; elles précipitent ordinairement leur mort. Il est donc à propos de leur prescrire alors un régime sévere, de leur tenir l'esprit serein, & de recourir à tous les remedes & à toutes les précautions que la connoissance de l'art suggerent à un Medecin judicieux. FREDERIC HOFFMAN.

HED

HEDERA, *Liere.*

Voici ses caracteres.

Ses vrilles poussent des fibres ou des racines qui l'attachent à tout ce qui l'environne & qui vivent au dépens des plantes qui le soutiennent; ses feuilles sont angulaires; sa fleur est en rose, & communément hexapétale. Son ovaire qui est au fond de la fleur, dégénere ordinairement en une baie ronde pleine de graines sphériques d'un côté & plates de l'autre.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Hedera, arborea*, Offic. C. B. P. 305. Tourn. Inst. 613. Boerh. Ind. A. 2. 231. *Hedera Corymbosa*, Ger. 708. Emac. 858. *Hedera arborea, sive scandens & Corymbosa nigra*, Park. Theat. 648. *Hedera communis major*. J. B. 2. 11. Raii Hist. 2. 1505. Synop. 3. 459. *Liere.*

Lorsque le *liere* rampe sur la terre, ses feuilles sont plus anguleuses, & plus polygonales, que quand ses tiges s'attachent à un mur ou à un arbre & s'élevent: alors elles s'arrondissent & finissent en pointe, ce qui a donné lieu à la plupart des anciens Botanistes d'en distinguer de deux especes, l'une qui a les feuilles anguleuses, qu'ils ont appellée *helix*, ou *liere* stérile, parce qu'il ne porte point de fruit, tant qu'il rampe; & l'autre *corymbosa*. Ces deux *lierres* ont la feuille d'un tissu ferme & d'un verd obscur; le stérile a fréquemment la feuille parsemée de petites veines blanches, leurs branches s'insinuent d'elles-mêmes par des vrilles courtes, soit dans les murs, soit dans les arbres auxquels ils s'attachent. Leurs fleurs croissent en ombelle. Ces ombelles sont formés de petites fleurs jaunâtres à six feuilles; & sont suivies de baies rondes, qui ont un nombril, & qui sont noires lorsqu'elles sont mûres; ces baies renferment des semences anguleuses. Le *liere* croît partout dans les haies, & fleurit sur la fin de

l'année ; ses baies ne sont mûres qu'en Janvier & même plus tard.

On se sert rarement, pour ne pas dire jamais, de ses feuilles, pour l'intérieur ; mais on les applique extérieurement sur les cauteres, pour y entretenir la fraîcheur, & prévenir les inflammations. On les emploie aussi dans la gale, la teigne & les plaies. M. Boyle, dans son Traité *des Avantages de la Philosophie expérimentale*, donne comme un remede contre la peste, une dose considérable de ces baies bien mûres ; Schroder nous assure qu'elles purgent par haut & par bas. La gomme de *liere* est tant soit peu caustique, & on la recommande pour ôter du visage les taches de rousseur & autres. MILLER, *Bot. Off.*

La gomme de *liere* est une substance résineuse, seche, dure & compacte, d'une couleur baie, tirant sur celle de l'or, luisante comme le verre ; mais non transparente ; tant soit peu acre & astringente au gout & odoriférante.

Geoffroy dit que ce n'est ni un caustique, ni un dépilatoire, ainsi que les Anciens se l'étoient imaginé ; mais qu'elle résout & discute puissamment, & que c'est par cette raison qu'on la fait entrer dans un grand nombre d'emplâtres.

Dale dit que les feuilles de *liere* sont échauffantes, dessiccatives & subastringentes.

2. *Hedera, major sterilis*, C.B.P. 305.
3. *Hedera, communis minor foliis ex albo & viridi variis. Hedera arborea*. C. B. P.
4. *Hedera, monophyllos, convolvuli foliis, Virginiana*, Pluk. Phyt. 36. 2. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 231.

HEDERA, *terrestris*. Voyez *Chamaeclema*.
HEDERA, *trifolia*. Voyez *Texicodendron*.

HEDERACEUS ou HEDERARIUS, épithete que l'on donne aux vaisseaux préparans, ou au plexus pampiniforme, qui est composé de la veine & de l'artere spermatique qui aboutissent aux testicules.

HEDERULA, ou *Lenticula aquatica trisulca*.

HEDRA, ἕδρα, l'anus ou quelquefois les excrémens rendus par l'anus. On entend encore par ce mot la base, ou le fonds d'un abscès, c'est-à-dire la partie de sa cavité sur laquelle le pus est appuyé. C'est de plus dans Hippocrate une espece de fracture. Voyez *Fractura*.

HEDRICOS, ἑδρικός, épithete que l'on donne aux remedes propres pour l'anus. PAUL EGINETE, *Lib. III. cap.* 59.

HEDYCHROI, ἡδύχροοι, nom de certaines pastilles ou trochisques, qu'on dit être de l'invention d'Andromacus ; & dont on trouve la description dans Galien, *de Antidot. Lib. I. cap.* 10. & *de Theriaca ad Pison. cap.* 13. & dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 11. on ne s'en sert que pour la thériaque d'Andromacus.

Voici la maniere de les préparer, selon la Pharmacopée de Londres.

Prenez *des sandaux jaunes*, *des feuilles de marjolaines*, & *de marum*, *des racines de cabaret*, — *de chaq. deux dragmes* ;
de valerianne, *de costus*, *de jonc aromatique*, *de bois d'aloès*, *de cannelle*, *de schœnante*, *d'opobalsamum*, ou *d'huile de muscade par expression*, — *de chaq. trois dragmes* ;
de bois de cassia, *de feuille d'Inde* ; ou au défaut de feuille d'Inde, *de macis*, *de spic-nard Indien*, *de la myrrhe*, *du safran*, — *de chaq. six dragmes* ;
d'antimoine, ou de petit cardamome, une once & demie.
de mastic, une dragme ;
de vin de Canarie, une quantité suffisante.

Faites dissoudre la myrrhe dans le vin, & mêlez-y ensuite le *safran* & le *mastic*.

Ajoutez ensuite l'*opobalsamum*.

Réduisez les autres ingrédiens en poudre très-menue, que vous mêlerez avec le reste.

Versez sur le tout autant de vin qu'il en faut pour faire des trochisques épais, que vous laisserez sécher à loisir.

HEDYOSMOS, nom que l'on donne à la mente, à cause de son odeur douce.

HEDYPNOIS.

Voici ses caracteres.

Son calyce ressemble à un pilier cannelé, ou à un melon. Les petites feuilles du fonds de la fleur embrassent chacune une graine, lorsque la fleur est tombée. Cette graine a un nombril. Il y a dans le milieu d'autres graines nues qui forment une petite tête.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Hedypnois, annua*. T. 478.

Lemery dit, dans son Traité *Universel des Drogues*, que cette espece d'*hedypnois* est apéritive, déterfive & vulnéraire.

2. *Hedypnois, minor, Cretica, annua*. T. Cor. 36.
3. *Hedypnois, annua capite maximo.*
4. *Hedypnois, quod cichorium, semine adunco, flore triplo majore capitulis minoribus.* Ind. 27. Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. I. p. 92.

On dit dans l'Histoire des plantes attribuée à Boerhaave, que l'*hedypnois* a les propriétés de la chicorée.

HEDYPNOIS, ou *Dens leonis latiore folio.*

HEDYSARUM, *Sainfoin.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est faite en tête ou en épi, ses gousses sont articulées & ondées ; chaque articulation contient une graine.

Boerhaave en compte huit especes, dont aucune n'a de propriété médicinale que je connoisse, excepté la suivante.

Hedysarum, clypeatum, flore suaviter rubente, Tourn. Inst. 401. Boerh. Ind. a. 2. 51. *Hedysarum clypeatum*, Ger. Emac. 1235. Raii Hist. 1929. Park. Parad. 339. *Onobrichis semine clypeato, aspero, major*. C. B. P. 350. *Astragalus Romanus, sive Hedysarum clypeatum, siliquâ asperâ*. J. B. 3. 315.

On

On le cultive dans les jardins; il fleurit en Juillet, & passe pour désobstruant & vulnéraire.

Hedysarum, minimum Dalechampii, ou *Fœnum-Græcum sylvestre polyceration minus Monspeliense.*

HEDYSMA, ἥδυσμα, tout ce que l'on mêle avec les alimens, ou avec des remedes liquides ou solides, propres pour l'extérieur, ou l'intérieur, dans le dessein de leur donner un gout, ou une odeur agréable.

HEL

HEL ou MEL, *Miel.* Ruland.
HELCOMA ou HELCOSIS, ἕλκωμα ou ἕλκωσις, *exulcération.*
HELCOS, ἕλκος, *ulcere.*
HELCOSIS. Voyez *Helcoma.*
HELCYDRION, ἑλκύδριον, petit ulcere, ou pustule ulcéreuse.
HELCYSMA, ἕλκυσμα, *scories d'argent*, qu'on appelle aussi *encauma.* Dioscoride, *Lib. V. c.* 101. dit qu'elles ont les mêmes propriétés que les *molybdæna*, & qu'elles entrent comme styptiques, & épispastiques dans les emplâtres cicatrisantes.
HELCYSTER, ἑλκυστὴρ, d'ἕλκω, *tirer*; crochet pour l'extraction du fœtus.
HELEAGNUS, ou *Gale frutex odoratus Septentrionalium.* Voyez *Gale.*
HELENIASTRUM, *Aunée bâtarde.*
Miller en compte deux sortes, toutes les deux Américaines; on ne leur attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

HELENIUM, *Aunée.*

Boerhaave la range entre les *Aster.*

Voici ses caracteres, selon Miller.

Sa fleur est radiée, ses fleurons sont hermaphrodites, & ses demi-fleurons femelles; ils sont les uns & les autres jaunes. Les ovaires qui sont sur un placenta nu, sont bordés de duvet. Toutes ces parties sont contenues dans un calyce écailleux. A quoi l'on peut ajouter que ses feuilles sont rangées alternativement sur les tiges, & que ses fleurs croissent au sommet des branches.

Enula campana, helenium offic. helenium, Ger. 649. Emac. 793. Raii Hist. 1. 273. Synop. 81. *Helenium, vulgare.* C. B. 276. *Helenium, sive Enula campana*, J. B. 3. 108. Park. 654. *Aster omnium maximus, Helenium dictus*, Tourn. Inst. 483. Boerh. Ind. A. 94. *Aunée.*

C'est une plante très-large, dont les racines sont grandes & épaisses; divisées en plusieurs branches, brunes au-dehors, & blanches en-dedans, & d'une odeur très-forte. Ses feuilles les plus basses sont longues & larges, douces, molles & velues en-dessous, & vertes en-dessus; plus larges dans le milieu que par-tout ailleurs; & pointues par le bout. Elle n'a quelquefois qu'une tige; quelquefois elle en a plusieurs; cette tige devient branchue vers sa sommité; elle s'éleve à quatre à cinq piés de haut; ses feuilles sont sans pédicule, elles sont courtes larges par la partie inférieure, & pointues par la partie supérieure. Les fleurs croissent au sommet des tiges; elles sont plus grandes que celles d'aucune espece de souci; peu s'en faut qu'elles ne soient de la même étendue que le tournesol, elles ont un grand nombre de pétales longs & fort étroits, rangés autour d'un bonnet large, tubuleux & brun, qui tombe en duvet, contenant des graines foibles & longues.
Elle croît en différentes contrées de l'Angleterre, dans les prés & dans les champs humides. On la cultive assez soigneusement dans les jardins, pour en avoir la racine qui est la seule partie dont on se sert.

Les racines de l'*aunée* sont bonnes pour le poumon, carminatives, sudorifiques, & aléxipharmaques; elles sont bienfaisantes dans la difficulté de respirer, dans la toux, dans l'embarras des organes de la respiration, & dans les maladies contagieuses. On s'en sert dans la pierre & dans la suppression d'urine. Elles hâtent les regles; c'est pourquoi on les joint aux martiaux. Elles calment les douleurs de la goute & de la sciatique. On en mêle le suc, où la poudre avec quelque onguent convenable, qu'on emploie à l'extérieur pour la gale.
La racine de cette plante est acre, amere, un peu gluante, aromatique; elle rougit très-peu le papier bleu, & sent l'iris, quand elle est seche. Par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, elle donne beaucoup d'huile, un peu d'esprit urineux, point de sel volatil concret; les feuilles en donnent assez. Ainsi il y a apparence que cette plante agit par un sel volatil huileux, dont le sel ammoniac n'est pas tout-à-fait décomposé, & qui est fort chargé de soufre. La racine d'*aunée* est stomacale, pectorale, diurétique & provoque les regles. On l'emploie dans les tisanes, dans les bouillons & dans les aposêmes pour l'asthme, pour les vieilles toux, pour la colique de Poitou, pour l'hydropisie & pour la cachexie. On confit au sucre les racines de cette plante, on les met bouillir dans le moût ou dans la biere nouvelle. Le vin d'*aunée* fortifie l'estomac, guérit la jaunisse, fait passer les urines, & garantit du mauvais air. L'extrait de cette racine a les mêmes vertus; appliquée extérieurement, elle est résolutive, & propre pour les maladies de la peau. On en prépare l'onguent *enulatum*, dans lequel on emploie quelquefois le mercure; on s'en sert contre la gale. Tournefort.

Miller en compte trente especes.

Onguent d'aunée.

Prenez *de racine d'aunée, bouillie dans du vinaigre, battue, mise en pulpe & passée par un tamis, une livre;*
de térébenthine lavée dans la même décoction, deux onces;
de cire jaune, une once;
de vieux lard salé, & de vieille huile, de chaque quatre onces;
de sel commun; une demi-once.

Faites fondre ensemble le lard, l'huile & la cire.

Ajoutez la térébenthine, la pulpe d'*aunée*, & le sel bien broyé.

Faites du tout un onguent selon l'art.

Onguent d'aunée avec le mercure.

Prenez *de l'onguent précédent, une quantité suffisante.*

Ajoutez deux onces de mercure bien éteint, ou incorporé, avec une quantité suffisante de térébenthine.

HELIOSELINUM. Voyez *Apium.*
HELIACUM, ἡλιακὸν, épithete que l'on donne au grand *Cyphi*, κῦφι μέγα, décrit dans Paul Eginete; *Lib. VII. cap.* 22.
HELIANTHEMOIDES, nom d'une plante Américaine, qui croît aux environs de Surinam, dont Boerhaave fait mention. Je ne lui connois aucune propriété médicinale.

HELIANTHEMUM, *Hélianthème.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont ordinairement conjuguées, son calyce

eſt à trois pieces, ſa fleur eſt pentapétale en roſe, un peu plus petite que celle du *ciſtus*; du reſte elle lui eſt aſſez ſemblable, ſon fruit eſt preſque ſphérique, il a trois capſules; & il eſt diviſé en trois parties comme formées par autant de feuilles roides concaves. Ses ſemences ſont rondelettes, & attachées à de petits filamens.

Boerhaave en compte les quinze eſpeces ſuivantes.

1. *Helianthemum, vulgare, flore luteo*, J. B. 2. 15. Tourn. Inſt. 248. Boerh. Ind. A. 276. *Panax chironium, Helianthemum*, Offic. *Chamæciſtus vulgaris, flore luteo*, C. B. P. 465. Raii Hiſt. 1. 1013. *Helianthemum vulgare*. Park. Theat. 656. Raii Synop. 3. 341. *Helianthemum Anglicum luteum*. Ger. 1100. Emac. 1282. *Tourneſol nain*.

Tous les Auteurs regardent cette eſpece d'*helianthème*, comme un vulnéraire. Tabernæmontanus en fait un gargariſme excellent pour les maladies de la gorge; il veut qu'on faſſe bouillir cette plante dans du vin, & qu'on y ajoute un peu d'alun de roche. TOURNEFORT.

Il croît dans les lieux montagneux, & fleurit en Juin & en Juillet.

Sa racine priſe intérieurement eſt bonne contre la morſure des ſerpens, ſes ſommités ont la même vertu. Sa décoction eſt aſtringente; c'eſt un fort bon calmant, ſurtout dans les diarrhées, dans les hémorrhagies, & dans les maladies de la gorge. J. Bauhin dit qu'elle eſt bonne dans toutes les maladies accompagnées d'un flux quel qu'il ſoit.

2. *Helianthemum ledi folio*. T. 249.
3. *Helianthemum, foliis majoribus, flore albo*. J. B. 2. 16. *Chamæciſtus vulgaris, flore albo, majore*. C. B. P. 466.
4. *Helianthemum, lavendulæ folio*. T. 249.
5. *Helianthemum, flore albo, folio anguſto, hirſuto*. J. B. 2. 17. *Chamæciſtus, foliis thimi incanis*. C. B. P. 466. *Chamæciſtus*. IV. Cluſ. H. 74.
6. *Helianthemum, foliis roſmarini, ſplendentibus, ſubtùs incanis*. T. 250.
7. *Helianthemum, annuum, anguſtifolium, florum pedunculis cornucopioidibus*. H. Cath.
8. *Helianthemum, ſalicis folio*. T. 249.
9. *Helianthemum, folio pervincæ, ſubtùs argenteo, pubeſcentibus fimbriis, flore luteo*.
10. *Helianthemum, Orientale fruteſcens, folio oleæ, flore luteo*. Sher.
11. *Helianthemum, folio roſmarini latiore, ſplendente, utrinque viridi, flore pallido*.
12. *Helianthemum, folio roſmarini latiore, viridi, floſculo parvo luteo, fructu in calice veſicario recondito*.
13. *Helianthemum, folio roſmarini, luteum, incanum*.
14. *Helianthemum, folio thimi incano*. J. B. 2. 19. *Chamæciſtus, tenuifolius, Narbonenſis*: H. R. Park.
15. *Helianthemum, album, Germanicum*. Tab. Ic. 1062. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p. 276*.

Miller en compte cinquante-trois eſpeces.

HELICE, eſpece de ſaule.
HELICRYSUM, de ἥλιος, ſoleil, & de χρυσὸς, or. *Immortelle*.

Voici ſes caracteres.

Son calice eſt écailleux, luiſant, & d'une très-belle couleur, d'or, d'argent, ou de quelqu'autre non moins agréable. Du reſte, cette plante reſſemble au *Filago*, l'herbe à cotton.

Boerhaave en compte les dix-neuf eſpeces ſuivantes.

1. *Helichryſum, ſilveſtre, latifolium, flore parvo ſingulari*. T. 452.
2. *Helichryſum, Orientale*. C. B. Pin. 264. Park. 69. Tourn. Inſt. 453. Boerh. Ind. 2. 120. *Chryſocome*. Offic. *Heliochryſon, ſive amaranthus*. Park. Parad. 374. *Stæchas citrina, floris magnitudine & colore ſpecioſa*. J. B. 3. 154. *Immortelle d'Orient*.

Cette plante croît en Crete, & fleurit en Juillet. Sa racine eſt d'uſage en Medecine; elle paſſe pour aſtringente & deſſicative. On la dit bonne dans les inflammations des poumons & du foie. On nous la donne dans l'Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave, pour diurétique, ſudorifique, atténuante, apéritive, & vulnéraire; elle provoque les regles, tue les vers, & diſſout le ſang extravaſé & coagulé.

3. *Helichryſum, flore ſuaverubente*. H. C.
4. *Helicryſum, ſeu ſtœchas citrina anguſtifolia*. C. B. P. 264. Tourn. Inſt. 425. Boerh. Ind. A. 120. *Stœchas citrina*. Offic. Ger. 520. *Stœchas citrina, ſive amaranthus luteus*. Ger. Emac. 646. *Stœchas citrina, tenuifolia Narbonenſis*. J. B. 2. 154. Rai. Hiſt. 1. 281. *Chriſocome, ſive coma aurea, & ſtœchas citrina, vulgaris*. Park. 69. *Immortelle*.

Cette plante croît en arbriſſeau; elle conſerve ſes feuilles pendant tout l'hiver. Sa racine eſt dure & ligneuſe; elle pouſſe un grand nombre de tiges foibles. Celles qui portent des fleurs, s'élevent à la hauteur d'un pié, les autres ſont de la moitié plus courtes; elles ſont couvertes de feuilles longues, très-étroites, pointues, blanches, & velues, ſurtout en-deſſous. Ses fleurs croiſſent au ſommet, où elles forment de petites têtes rondes, ſeches, écaillées, d'un jaune luiſant, beau, & qu'elles conſervent pendant long-tems, ſi on en a ſoin. Les fleurs & les feuilles broyées entre les doigts, rendent une odeur agréable. Elle croît dans quelques contrées de la France & en Italie; on en orne les jardins, elle fleurit en Juillet, en Août; Dale dit que c'eſt en Mai; & Ray que c'eſt en Avril & en Mai.

Elle paſſe pour bienfaiſante dans les obſtructions du foie & de la rate, elle diſſout le ſang coagulé, & provoque les urines. Matthiole en fait grand cas: mais on ne la trouve preſque jamais chez nos Herboriſtes.

Dale prétend qu'elle leve les ſuppreſſions des regles, qu'elle ſeche les catarrhes, & qu'elle tue les vers.

5. *Helichryſum Americanum, latifolium*. T. 453.
6. *Helichryſum montanum, flore rotundiori candido*. T. 453. Boerh. Ind. A. 120. *Pes cati*. Offic. *Gnaphalium montanum, ſive pes cati*. Park. 690. *Gnaphalium montanum*. Parad. 345. *Gnaphalium montanum, album*, Ger. 516. Emac. 640. Rai. Hiſt. 1. 283. Synop. 83. *Piloſella minor, quibuſdam aliis gnaphalii genus*. J. B. 3. 162. *Pié de chat*.

Cette plante eſt vulnéraire & aſtringente. Du Renou dit, qu'on la faiſoit venir d'Angers & de Tours à Paris pour en faire le ſirop: mais qu'un nommé Gouet Apothicaire de Paris, en découvrit beaucoup autour de cette Ville. Le ſirop eſt bon pour les fluxions de poitrine, ſurtout lorſque les malades ſe plaignent de ſéroſités qui coulent dans la gorge, & le long des bronches. Il eſt ou ſimple ou compoſé. Dans le ſimple, on n'emploie que le pié de chat, & on l'appelle *ſirupus de hiſpidula, ſeu æluropo, vulgo de pede cati*. Le ſirop compoſé, ſe fait avec la décoction d'orge, les jujubes, les raiſins ſecs, la régliſſe. Schroder y ajoute les ſebeſtes, les dates, les figues, le pas d'âne, la pulmonaire, & le ceterac.

Dale dit que cette plante eſt aſtringente & deſſicative, & que le ſirop qu'on en compoſe eſt bienfaiſant dans les exulcérations au poumon, dans les crachemens de ſang, & ſurtout dans les toux violentes.

7. *Helichryſum montanum, flore rotundiori, variegato,* T. 453.
8. *Helichryſum Africanum, fœtidiſſimum, ampliſſimo folio,* T. 454.
9. *Helichryſum Africanum, fœtidiſſimum, ampliſſimo folio.* T. 454.
10. *Helichryſum, ſylveſtre, latifolium, capitulis conglobatis.* C. B. P. 264.
11. *Helicryſum, arboreum, Africanum, ſalviæ folio odorato.*
12. *Helichryſum, Africanum, folio oblongo, ſubtùs cano, ſuprà viridi, flore luteo.* Ind. 42.
13. *Helicryſum Africanum, folio oblongo, anguſto flore rubello, poſteà aureo.* Ind. 42.
14. *Helichryſum Africanum, folio oblongo, tomentoſo, caulem amplectente, flore luteo.* Ind. 43.
15. *Helichryſum Africanum, argenteum, repens, flore pulchro, magno, albo, diſco aureo.* H. R. D.
16. *Helichryſum Africanum, arboreſcens, foliis incanis, latioribus.* H. R. D.
17. *Helichryſum Africanum, fruteſcens, foliis Crithmi marini.* H. A. 2. 113.
18. *Helichryſum Africanum, fruteſcens, foliis ſtœchados citrinæ, flore aureo.* H. R. D.
19. *Helichryſum Africanum, anguſtiſſimo folio.* T. 452. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 120.

La dix-huitieme & la dix-neuvieme eſpeces ont l'odeur du caſtor, ou de l'aſa fœtida.

Les Hortentots s'en ſervent comme anti-hyſtériques; elles ſont balſamiques & bonnes dans les palpitations de cœur.

HELIOCAES, ἡλιοκαὲς, nom d'une poudre eſcarrotique composée, dont on trouve la deſcription dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 13.

HELIOCHRYSUM. Voyez *Helichryſum.*

HELIOSCOPIOS, ou *Tithymalus ſubrotundus, foliis majoribus crenatis.*

HELIOSIS, ἡλίωσις, *inſolation*, expoſition d'une choſe au ſoleil.

HELIOTROPIUM, *Heliotrope, tourne-ſol.*

Voici ſes caracteres.

Sa fleur n'a qu'une feuille, elle eſt faite en entonnoir; ſon centre eſt pliſſé & ridé, & ſes bords découpés en dix ſegmens alternativement inégaux: ſes fleurs ſont ramaſſées en de longs épis recourbés, & ſemblables à la queue du ſcorpion. Chaque fleur eſt ſuivie de quatre ſemences nues & boſſelées.

Boerhaave en compte les dix eſpeces ſuivantes.

1. *Heliotropium majus, Dioſcoridis.* C. B. P. 253. Tourn. Inſt. 139. Boerh. Ind. A. 190. *Heliotropium majus.* Offic. Ger. 264. Emac. 334. Park. Theat. 438. Raii Hiſt. 1. 502. *Heliotropium majus, flore albo.* J. B. 3. 604. DALE.

Les feuilles de cette plante ſont fort ameres, & rougiſſent très-peu le papier bleu; ce qui fait connoître que leur ſel n'eſt différent de celui de la terre, qu'en ce que le ſel ammoniac y eſt un peu plus développé que les autres principes, & mêlé avec beaucoup d'huile fétide & de terre; le ſuc de cette plante fait tomber les poireaux, & amortit les dartres vives: elle eſt réſolutive & propre à arrêter les ulceres rongeans.

On cultive cette plante dans nos jardins, & elle fleurit en été; la décoction de ſes feuilles purge les humeurs pituiteuſes; elle eſt bienfaiſante contre la morſure du ſcorpion; ſes ſemences repriment les excroiſſances charnues, font tomber les verrues pendantes, provoquent les regles, & hâtent l'accouchement.

2. *Heliotropium, Canarienſe, arboreſcens, folio ſcorodoniæ.* H. A. 129.

3. *Heliotropium, arboreſcens, folio Teucrii, flore albo in capitulæ denſa congeſto.*
4. *Heliotropium Americanum, cæruleum, foliis hormini.* M. H. 3. 451.
5. *Heliotropium Americanum, cæruleum, foliis hormini anguſtioribus.* M. H. 3. 352.
6. *Heliotropium Americanum, procumbens, glaucophyllum.* Flor. 2. 61.
7. *Heliotropium minus anguſtifolium, arvenſe, ſeu hirſutum.* Flor. 2. 61.
8. *Heliotropium minus anguſtifolium, paluſtre, ſeu glabrum.* Flor. 2. 61.
9. *Heliotropium minus ſupinum.* Tourn. Inſt. 139. Boerh. Ind. A. 119. C. B. P. 253. *Heliotropium minus.* Offic. Ger. 264. Emac. 334. Raii Hiſt. 1. 501. Park. Theat. 438. *Heliotropium minus quorundam.* J. B. 3. 605. *Heliotropium humi fuſum, flore minimo, ſemine magno.* Tourn. corol. 7. *Petit tourneſol.*

On cultive cette neuvieme eſpece dans nos jardins; elle a les mêmes vertus que l'*Heliotropium majus Dioſcoridis.*

10. *Heliotropium Mexicanum, mali limonii foliis; tlachichinoa Patlahoac, ſeu herba uſta latifolia.* Recherch. Hern. 292. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 190.

Outre les Heliotropes que nous venons de citer, Dale compte encore le ſuivant.

Heliotropium, tricoccum. Offic. C. B. 253. Rai. Hiſt. 1. 165. J. B. 3. 606. Ger. 265. Emac. 335. Park. 439. *Ricinoides, ex quâ paratur Tourneſol Gallorum.* Tourn. Inſt. 655. *Tourneſol.*

Ce tourneſol eſt une plante qui croît en différens endroits du Languedoc; c'eſt l'*heliotropium* ou le *ricinoides* des Botaniſtes. Sa racine qui eſt blanche, ronde, eſt communément aſſez petite, & pouſſe une tige ronde qui ſe diviſe en pluſieurs ramifications. Ses feuilles ſont d'un verd pâle, & pour ainſi dire cendré. Ses fleurs qui ſont jaunes ſont enfermées dans de petits boutons qui en font une eſpece de grape. Il y en a de deux ſortes; les unes ſont ſtériles, & ſe sechent à meſure que les grapes augmentent, les autres portent du fruit.

Le ſuc des baies de cette plante tiré par expreſſion, donne au linge qui en a été imprégné, & qui a été expoſé enſuite à la vapeur de l'urine, une couleur rouge. On apporte de Hollande ces linges d'où l'on tire des eſpeces de gâteaux, par une méthode qui eſt encore un ſecret; cependant il eſt vraiſſemblable que ce n'eſt autre choſe qu'une eſpece de fécule. Les Chymiſtes ſe ſervent de la teinture d'*heliotrope*, ou de *tourneſol*, pour eſſayer les acides & les alcalis: mais elle n'eſt d'aucune uſage en Médecine. Il y a une troiſieme eſpece de tourneſol qui nous vient de Portugal, & dont ſe ſervent ceux qui teignent l'écarlatte. GEOFFROY.

Les acides changent la teinture du tourneſol en rouge, & ce rouge eſt plus ou moins vif, ſelon qu'ils ſont plus ou moins forts. Sa couleur s'altere très-facilement; l'acide le plus foible fait impreſſion ſur elle; & l'on peut la faire paſſer depuis le rouge le plus foible, juſqu'au rouge le plus éclatant. TOURNEFORT.

Dale dit qu'on ſe ſert en Medecine de l'héliotrope pour les cancers, pour les ulceres gangréneux, & pour les tumeurs écrouelleuſes.

HELIOTROPIUM; *Offic. Heliotropius*, Worm. 44. Aldrov. Muſ. metall. 895. Boet. 257. de Laet. 80. Charlt. Foſſ. 33. Calc. Muſ. 219. *Lapis porraceus guttatim, punctulatim, vel fibratim ſanguineus, Heliotropium dictus*, Cup. Hort. Cat. Sup. 2. 50. *Heliotrope*, ou *Pierre ſanguine commune.*

C'eſt une pierre opaque de couleur verte marquetée de taches de ſang, ou traverſée de veines rouges. On dit

qu'elle résiste aux poisons, & qu'elle arrête les hémorrhagies.

HELITIS, ἑλῖτις, ou *squamma aeris*. Voyez *Æs*.

HELIX, la circonférence extérieure, ou les bords de l'oreille.

HELLEBORASTER, ou *Helleborus niger flore viridi*.

HELLEBORASTER MAXIMUS, ou *Helleborus, niger fœtidus*.

HELLEBORASTRUM. Voyez *Helleborus*.

HELLEBORINE, *Helléborine*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses feuilles pleines de nervures, & tant soit peu ressemblantes à celles de l'hellébore blanc. Sa fleur est placée sur un pédicule; elle est composée de six pétales différens entr'eux; cinq sont étendus, & ont quelque ressemblance; le sixieme est placé entre les autres, comme s'il étoit d'une espece différente; ses fleurs sont rangées en forme d'épis; son ovaire ressemble à celui du satyrion.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Helléborine; latifolia montana*, C. B. P. 186. Raii. Hist. 11. 1230. Sinop. 3. 383. Boerh. Ind. A. 2. 153. Tourn. Inst. 436. *Helleborine, Offic.* Ger. 358. Emac. 442. *Helleborine flore viridante*, Park. Theat. 218. *Helleborine Dodonæi*, J. B. 3. 516. *Hellebore bâtard.*

Il croît dans les taillis, & dans les bois couverts, il fleurit en Mai; ses feuilles sont d'usage: quelques Auteurs lui attribuent les mêmes propriétés qu'à l'hellébore blanc; mais on n'en trouve presque jamais chez nos Herboristes.

2. *Helleborine; flore carneo*, C. B. P. 187. M. H. 3. 487. J. B. 3. 518.
3. *Helleborine; angustifolia, palustris, sive pratensis*, C. B. P. 187.
4. *Helleborine montana angustifolia purpurascens.* C. B. P. 187.

HELLEBOROIDES.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de l'aconit. L'extrémité du pédicule s'étend en une petite feuille, divisée en neuf rayons, étendus en étoile, & représentant la forme d'un calyce. Le calyce ressemble à une fleur: & il est composé de six especes de feuilles semblables à celles d'une fleur. La fleur est produite au centre d'une de ces feuilles; elle est composée de six petits pétales divisés en deux parties, & elle porte un grand nombre d'étamines, du reste cette plante ressemble à l'hellébore.

Boerhaave n'en rapporte que l'espece suivante.

Helleboroïdes hyemalis; helleborus, ranunculoides hyemalis, radice tuberosâ, flore in medio folii, H. L. 309. *helleborus niger tuberosus, ranunculi folio, flore luteo*, T. 272. *Helleborus ranunculoides, præcox, tuberosus, flore luteo*, M. H. 3. 359. *Aconitum, unifolium luteum bulbosum*, C. B. P. 183. *Ranunculus cum flore in medio folio, radice tuberosâ*, J. B. 3. 414. *Aconitum; luteum minus.* Dod. p. 440. *Aconitum hyemale*, H. Eyst. Hyem. o. 1. F. 5. fig. 2.

Nous lisons dans l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que cette plante a les mêmes propriétés que l'hellébore noir.

HELLEBORO-RANUNCULUS.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont séparées les unes des autres; & disposées circulairement comme celles de la renoncule. Son calyce est à cinq pieces, & chaque piece est de la même couleur que la fleur. La fleur est pentapétale, en rose, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est composé de plusieurs petits étuis, ou gaines, qui ont chacun un tube, & qui forment tous ensemble une tête comme la renoncule.

Helleboro-ranunculus, flore luteo globoso, helleborus ranunculoides flore globoso. H. L. 309. *helleborus niger; ranunculi folio; flore globoso majore.* T. 272. *Pseudo-helleborus, ranunculoides, luteus, flore globoso*, M. H. 3. 461. *Ranunculus aconiti folio; flore globoso*, C.B.P. 182. *Ranunculus flore globoso, quibusdam flos Trollius.* J. B. 3. 419. *Ranunculus; flore globoso*, Dod. p. 430. H. Eyst. Vern. o. 1. F. 12. fig. 2.

Nous lisons dans l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que celle-ci est caustique comme la renoncule.

HELLEBORUS NIGER, *Hellébore noir*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en main ouverte, son calyce est à cinq pieces, ou pour parler plus exactement, à plusieurs pieces. Sa fleur est en rose, & elle est composée de cinq, de dix, ou de quinze petits pétales tubulenx, qui représentent, pour ainsi dire, une multitude de petites cornes creuses & tubuleuses; elle porte aussi un grand nombre d'étamines; l'ovaire est placé au centre de la fleur, au sommet du pédicule; il est composé de deux, de trois, de quatre, ou même d'un plus grand nombre de gousses droites qui sont garnies d'un long tube, & qui dégénerent en un fruit composé d'étuis ou gaines membraneuses, qui s'ouvrent selon leur longueur, & qui sont pleines de semences ovales, ou sphériques.

Boerhaave fait mention des cinq especes suivantes d'*Hellebore noir*.

1. *Helleborus niger fœtidus*, C. B. P. 185. Tourn. Inst. 272. Elem. Bot. 235. Boerh. Ind. A. 296. Merc. Bot. 11. 24. Phyt. Brit. 57. *Helleborastrum:* Offic. Cod. Med. 58. Pharm. Bat. 457. Mer. Pin. 61. *Helleboraster.* Rupp. Flor. Jen. 131. *Helleboraster maximus;* Ger. 826. Emac. 976. Raii. Hist. 1. 698. Synop. 3. 271. *Helleboraster maximus, sive consiligo.* Park. Theat. 212. *Helleboraster niger ramosus angustifolius semper virens elatior.* Hist. Oxon. 3. 359. *Helleborus niger sylvestris, adulterinus etiam hyeme virens.* J. B. 880. *Helleborus sylvestris adulterinus, etiam hyeme virens;* Chab. 528. *Hellébore noir.*

Les habitans de la campagne font ordinairement prendre ses feuilles en poudre à leurs enfans, pour les vers: mais l'accident que nous allons rapporter, fera voir combien ce remede est dangereux.

Il y a quelques années qu'il tomba une grande quantité de neige; un troupeau n'ayant trouvé que cette herbe à brouter, à Oxmead proche Fulborne, en mangea beaucoup. Tous les animaux qui le composoient tomberent malades, & la plus grande partie mourut; on en sauva quelques-uns, en leur faisant rendre l'herbe qu'ils avoient dans l'estomac, à l'aide de l'huile. On ouvrit quelques-uns de ceux qui en étoient crevés, & on leur trouva l'estomac fort enflammé. Je tiens ce fait d'un homme qui en avoit été témoin; il vint me trouver sur le champ, & m'ayant montré l'herbe qui avoit causé ce ravage, je la reconnus bientôt pour l'ef-

pece d'hellébore dont il s'agit ici. Tournefort *de Martin.*

Cet hellébore croît dans les lieux couverts de bois; mais il s'en faut beaucoup qu'il y soit commun; il fleurit en Fevrier & en Mars; ses feuilles sont d'usage, on les donne seches & pulvérisées en petite quantité aux enfans qui ont des vers; le petit peuple les regarde comme un remede très-puissant & très-certain: mais Tragus observe avec raison, que loin d'en faire usage pour l'intérieur, il faut le regarder comme très-dangereux. Dale.

2. *Helleborus niger hortensis, flore viridi.* C. B. P. 185. Merc. Bot. 2. 23. Phyt. Brit. 57. Rai. Hist. 1. 697. Synop. 3. 271. Boerh. Ind. A. 296. Tourn. Inst. 272. Elem. Bot. 235. Rupp. Flor. Jen. 131. *Helleboraster Offic. Helleboraster minor flore viridante.* Park. Theat. 212. *Helleboraster minor.* Park. Parad. 344. *Helleborastrum.* Ger. 824. Emac. 976. Mer. Pin. 61. *Helleborus niger, sylvestris, ramosus, latiore folio deciduo*, Hist. Oxon. 3. 359. *Helleborus niger, vulgaris flore viridi, vel herbaceo, radice diuturnâ.* J. B. 3. 636. Chab. 527. *Pié d'ourse.* Dale.

Si l'on fait infuser les feuilles de cette plante dans de la biere pendant trois ou quatre heures; & qu'on en prenne à jeun trois matins de suite; on aura par devers soi un excellent préservatif contre la petite vérole, & les autres maladies contagieuses. Rai. *Hist. Plant.*

Elle croît dans les lieux montagneux, & fleurit en Mars & en Avril. Sa racine & ses feuilles sont les parties dont on fait usage en Medecine. Le Docteur Johnson en recommande les feuilles dans les maladies contagieuses; sa racine a les mêmes propriétés que celle de l'*hellébore noir*, elle peut lui être substituée, elle purge le bas-ventre, & en chasse le phlegme & la bile jaune. Ceux qui font trafic de bœufs & de chevaux, se servent de cette plante avec beaucoup de confiance, pour garantir ces animaux des maladies épidémiques auxquelles ils sont sujets.

Voici la maniere dont ils s'en servent.

Ils passent aux bœufs une aiguille à travers leur fanon; aux chevaux, dans la peau qu'ils ont sous le cou; & aux brebis, à travers les oreilles; & ils inserent ensuite dans la blessure une fibre de la racine de cette plante. D'où elle a pris en Anglois le nom de *peg-root*, comme qui diroit, racine qui sert de cheville.

On trouve la même opération décrite dans Columella, un de ceux qui ont écrit *de re rusticâ.* Cet Auteur vivoit sous l'Empereur Claude.

3. *Helleborus niger, flore roseo*, C. B. P. 186. Boerh. Ind. A. 297. Hist. Oxon. 3. 359. *Helleborus niger*, Offic. *Helleborus, sive Elleborus*, Cod. Med. 58. *Helleborus niger, verus*, Ger. 825. Emac. 976. Park. Theat. 211. Parad. 344. Raii Hist. 1. 697. *Helleborus niger, flore albo*, J. B. 3. 634. Chab. 527. *Helleborus niger, angustioribus foliis*, Elem. Bot. 235. Tourn. Inst. 272. Rupp. Flor. Jen. 130. *Melanpodium*, Pharm. Bat. p. 71. *Hellébore noir.*

Cette plante a les racines noirâtres, tant soit peu épaisses au sommet, pleines de fibres longues & assez larges, de la même couleur. Ses feuilles sont rarement plus longues que la paume de la main; elles sont placées sur des tiges assez fortes; elles sont en main ouverte, ou divisées en six ou sept parties; elles sont plus étroites vers la tige, & plus larges vers l'extrémité qu'ailleurs; & n'est aussi que vers l'extrémité qu'elles sont dentelées par les bords. Ce que l'on prend communément pour ses fleurs, croît séparément sur un pédicule assez fort, & consiste en cinq feuilles verdâtres, blanches, assez larges, rondes, avec une teinte purpurine. Ces feuilles ne tombent que quand la semence est mûre. C'est pourquoi, M. Ray les regarde seulement comme calyce, faisant les fleurs des pétales tubuleux qui environnent les étamines dans le milieu. Cette plante fleurit quelquefois sur la fin de Septembre.

L'*hellébore noir* purge par bas, & chasse le phlegme & la bile, soit qu'on l'ordonne seul, soit qu'on l'ordonne avec la scammonée & des sels. Sa dose est d'une demi-dragme, ou d'une dragme. On le fait bouillir avec des lentilles, ou dans des bouillons purgatifs. Il est bienfaisant dans l'épilepsie; dans la mélancolie, dans la manie, dans la goute, dans la paralysie. Mis en pessaire, il provoque les regles. Appliqué aux fistules, il les déterge, si on l'y laisse pendant deux ou trois jours. Si l'on veut qu'il produise de bons effets dans la surdité, il faut l'introduire dans l'oreille, & l'y laisser aussi pendant deux ou trois jours. Mêlé avec l'encens, ou la cire, ou la poix, & l'huile de cedre, il guérit la gale; pour cet effet, il en faut froter les parties affectées. En cataplasme avec le vinaigre seul, il dissipe la lepre blanche, les dartres & la lepre. Si on le fait bouillir dans du vinaigre, & qu'on s'en lave la bouche, il calmera le mal de dent. On le fait entrer dans les septiques. C'est avec la fleur d'orge & le vin un cataplasme excellent dans l'hydropisie. Si on en plante à côté d'une vigne, il communiquera aux raisins & au vin qu'on en tirera une vertu cathartique. Il est assez ordinaire d'en répandre dans les maisons, parce qu'on est persuadé qu'il purifie l'air. Ceux qui le cueillent observent en le tirant de terre quelques cérémonies superstitieuses: ils se tiennent droit, font leurs prieres à Apollon & à Esculape, & prennent garde qu'une aigle ne vienne à paroître, tandis qu'ils sont occupés à cueillir l'*hellébore*: ils s'imaginent que cet oiseau est alors de mauvais augure, & qu'il annonce à l'Herboriste quelque grand danger & la mort même. Ils ont soin, continue Dioscoride, de l'arracher promptement, parce qu'il exhale des particules qui affectent la tête; c'est pourquoi ils prennent aussi quelquefois la précaution de manger de l'ail avant que de cueillir l'*hellébore*, ou de boire de tems en tems quelque coup de vin en le cueillant. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 151.

Galien, Pline & Dioscoride font mention d'une cure fameuse que Mélampe fit avec l'*hellébore* sur les filles du Roi Prœtus. Ce Berger s'étant apperçu que ses chevres étoient dévoyées lorsqu'elles avoient mangé de l'*hellébore*; & conjecturant que cette plante pourroit fort bien avoir communiqué de sa vertu au lait de ces animaux, ordonna de ce lait aux filles de Prœtus, dont la folie étoit poussée au point, qu'elles s'imaginoient être transformées en vâches. Ce remede lui réussit. Voyez la *Préface.*

Le Docteur Freind dit, que l'*hellébore* passoit chez les Anciens pour un remede violent & dangereux; opinion qui lui paroît devoir sa naissance à la maniere dont ils en usoient; car nous lisons dans Aretée, qu'ils en poussoient quelquefois la dose jusqu'à deux dragmes.

Actuarius est un des premiers qui ait avancé qu'on ne pouvoit l'ordonner en sureté, & qu'il étoit ordinairement suivi de symptomes fâcheux; cependant il le regarde comme un remede admirable dans différentes occasions: mais il ne veut pas qu'on en donne au-delà d'une dragme.

Les expériences des Modernes semblent confirmer l'opinion d'Actuarius: mais sur ce qu'on lit de l'*hellébore noir* dans les différens Auteurs, on seroit tenté de croire que celui des Anciens nous est inconnu, & que c'est d'une autre plante dont nous nous servons aujourd'hui sous le même nom.

Nous avons donné ci-dessus la description de notre *hellébore*; c'est un remede très-innocent & très-énergique. Pris en quantité modérée, loin de purger trop violemment, quelquefois il ne purge point du tout: s'il lui arrive de provoquer le vomissement, ce n'est presque jamais avec une violence capable d'offenser l'estomac.

Avicenne dit qu'il provoque les urines & les regles; il est suffisamment démontré qu'il produit le second de ces effets. Il y a des hydropisies dans lesquelles il agit incomparablement mieux qu'aucun diurétique: mais il ne faut pas toujours compter également sur son efficacité.

Avenzoar nous assure que son pere avoit apperçu une propriété particuliere dans les fleurs de nénupbar pour corriger l'*hellébore noir*.

Il purge fortement l'humeur mélancolique, & c'est par conséquent un fort bon remede dans toutes les maladies qui proviennent de cette cause, telles que la manie, la folie, les affections hypocondriaques, l'éléphentiasis, les herpes, le cancer, la fievre quarte, le vertige, l'épilepsie, la gale & l'apoplexie: mais il faut l'ordonner avec circonspection, & jamais qu'aux personnes robustes, à cause de la maniere violente dont il peut opérer. Il y a moins de danger à l'ordonner en décoction qu'autrement, par la facilité qu'on a de le corriger avec le mastic, la canelle, l'anis, le fenouil, & autres semblables ingrédiens. Quelques Auteurs ont écrit, que l'*hellébore noir* bien préparé, est un remede innocent, & qu'on peut ordonner en sureté aux enfans, aux femmes grosses, & aux personnes infirmes.

* Il sera toujours plus prudent & plus sage d'employer sur de pareils sujets des moyens connus, que de s'exposer à produire des accidens funestes en se servant de tels remedes, dont la violence est reconnue par cela même, qu'ils exigent une préparation pour la corriger. Quelle est cette préparation? Et quand on la connoîtroit, son effet seroit-il toujours sûr avec les sujets dont il est question.

Sa dose en substance est depuis quinze grains jusqu'à une demi-dragme, ou deux scrupules. Ceux qui sont vraiment robustes, peuvent prendre une dragme de son infusion, ou depuis une dragme jusqu'à deux de sa décoction.

On le donne soit en substance, soit en infusion, soit en décoction. Premierement, en substance ou en poudre. On le prépare de la maniere suivante.

Prenez *de la poudre d'hellébore noir*, *deux scrupules*;
du gingembre,
du mastic,
des roses rouges,
de la canelle,
de l'anis, } *de chaque*, 4 *grains*.

Mettez le tout dans du bouillon.

La quantité d'*hellébore* ne doit être que d'un scrupule pour les enfans.

Secondement, en pilules,

Prenez *de la poudre d'hellébore*; & mettez-la en pilules avec quelque sirop convenable.

Toute la vertu de cette racine est dans son écorce & dans ses petites fibres: il faut en séparer sa substance médullaire & la rejetter. M. Herman, premier Botaniste du Jardin des Plantes de Leyde, nous apprend que l'*hellébore noir* se corrige fort bien avec les clous de girofle. Hartman ordonna avec succès dans un flux excessif des regles, une ceinture faite de feuilles récentes *d'hellébore noir*, que la malade porta autour d'elle. Ray, *Hist. Plant.*

Malgré le cas singulier que les Anciens faisoient de cette plante, nous commençons à la négliger, soit que ses propriétés ne soient pas assez connues, soit que l'espece que nous connoissons ne soit pas celle dont les Anciens faisoient usage. Si nous en jugeons sur la différence d'opinions qui regne dans les Auteurs qui ont écrit de la Botanique, & compilé des Pharmacopées, lorsqu'il s'agit de déterminer quel est le vrai *hellébore* officinal, nous serons portés à croire que celui des Anciens nous est réellement inconnu. Matthiole prend pour le vrai *hellébore*, celui qui fleurit en rose; d'autres veulent que ce soit celui dont la fleur est azurée; & Bauhin prétend que c'est l'*helleborus niger*, *tenui folio buphthalmi flore*. Il paroît à la force que les Anciens attribuent à leur *hellébore*, & aux descriptions qu'ils nous ont laissées de sa maniere d'opérer, que le nôtre en est tout au plus une espece, mais fort foible. Celui dont nous nous servons pousse peu par les selles; c'est un puissant altérant, & son action va chercher les sucs dans les parties du corps les plus écartées. C'est par cette raison qu'il presse vivement toutes les sécrétions, mais surtout la transpiration, lorsqu'il est aidé par quelque volatil convenable. L'effet de sa racine est presque infaillible dans les obstructions des regles, lors même qu'on employeroit l'acier aussi infructueusement que mal-à-propos, comme il arriveroit dans les constitutions pléthoriques, où il pourroit causer des agitations hystériques, des convulsions, & une espece de fureur utérine; au lieu que l'*hellébore* atténue le sang, & le dispose à l'écoulement, sans ajouter à son impétuosité; d'où l'on peut inférer, que l'*hellébore* & l'acier provoquent l'un & l'autre les regles, mais chacun à sa maniere; l'un en augmentant la vitesse du sang, & le faisant circuler plus promptement dans les arteres de la matrice, dont il augmente l'élasticité; l'autre en le divisant & en le rendant plus fluide. La pratique la plus ancienne de la Medecine ne permet pas de douter de son efficacité dans toutes les affections des nerfs, mais spécialement dans la manie ou dans la folie. Son effet dans cette derniere maladie étoit si bien connu, qu'il avoit donné lieu à un proverbe. Lorsqu'on vouloit faire entendre qu'un homme étoit fou, on disoit qu'il feroit assez à propos qu'il fît un voyage à Anticire, où cette plante étoit fort commune. Paracelse parle de l'*hellébore noir* comme d'un remede propre à prolonger la vie; ce dont un certain Tachius fut assez fou pour faire l'expérience sur soi-même.

On trouve dans *les Mémoires de l'Académie des Sciences*, *An.* 1701. quelques expériences faites sur cette racine par M. Boulduc. Nous ne rapporterons point le résultat de ses distilations, parce qu'il ne regardoit point cette espece d'analyse comme fort décisive. L'*hellébore noir* contenant peu de parties résineuses, il n'en obtint par l'esprit de vin qu'une très-petite quantité d'extrait; ce qui acheva de le confirmer dans le peu de cas qu'il faisoit de ses premieres opérations, c'est que ce qui en restoit lui donna dans l'eau une plus grande quantité d'extrait que celle qu'il avoit eue.

L'extrait de la racine fait avec l'eau, donne tout ce qu'on en peut tirer, & le résidu ne donne plus rien par l'esprit de vin; marque évidente que les sels, lorsqu'ils sont en grande quantité, étendent & dissolvent les soufres, & les entraînent avec eux. L'extrait purement résineux de l'*hellébore noir*, purge avec irritation, & peu. L'extrait de la matiere dépourvue de ses soufres, fait avec l'eau, purge peu ou point, mais pousse par les urines; & l'extrait fait d'abord avec l'eau sans esprit de vin, purge bien, doucement & utilement.

M. Boulduc a observé la même chose sur tous les purgatifs; d'où il conclut généralement qu'il faut que les sels soient mêlés avec les soufres, parce que les sels, s'ils étoient seuls, auroient trop peu d'action, & que les souffres seuls picoteroient trop violemment par leurs parties ignées, & même picoteroient souvent sans effet les fibres de l'estomac, & que d'ailleurs les résines y demeurent trop long-tems indissolubles. Un extrait fait avec de l'esprit, n'a que des soufres. Celui qui est fait avec l'eau, entraine d'ordinaire assez de soufre avec les sels; la matiere est purifiée seulement de ses parties trop terrestres.

Il faut remarquer que l'*hellébore noir* sur lequel M. Boulduc a travaillé, étoit venu des montagnes de Suisse, & non pas par la voie de l'Angleterre. Celui-ci perd une partie de ses qualités naturelles sur la mer, & par conséquent est beaucoup plus foible que l'autre.

Les expériences de M. Boulduc, jointes aux raisons que nous avons apportées ci-dessus, fortifient considérablement le soupçon que notre *hellébore* n'est pas à beaucoup près si fort que celui des Anciens. Il n'est point extraordinaire en Angleterre d'ordonner jusqu'à quinze ou vingt grains d'*hellébore* en poudre en qualité d'altérant & de sudorifique, ni de faire prendre pour une seule dose, depuis soixante jusqu'à cent gouttes d'une teinture où sa racine entre pour une partie, & le menstrue pour trois. La meilleure maniere d'obtenir sa vertu, c'est de le réduire en une poudre grossiere, & de le mêler avec un peu de sel de tartre, & d'exposer le tout à l'air, jusqu'à ce que le sel de tartre étant dissous pénetre la substance de sa racine, de maniere que ses particules les plus subtiles s'unissent immédiatement au menstrue, lorsqu'on s'en servira. Le petit vin est de tous les ingrédiens dont on peut se servir, celui qui séparera le plus parfaitement toutes les parties de l'*hellébore* qui ont quelque vertu médicinale.

La teinture d'*hellébore noir* est la seule préparation qu'on en trouve dans la Pharmacopée du Collége de Londres.

Voici comment elle se fait.

Prenez *de la racine d'hellébore noir, deux onces;*
de sel de tartre, une dragme;
de cochenille, un scrupule;
d'eau-de-vie de France, une chopine.

Tirez la teinture sur un feu modéré.

Ce remede est excellent dans plusieurs cas, mais surtout lorsqu'il s'agit de lever les obstructions de la matrice. Il ne manque presque jamais de procurer l'écoulement des regles aux personnes d'une constitution sanguine, sur lesquelles on ne peut employer l'acier. Cette teinture est la forme la plus convenable sous laquelle on puisse employer les racines d'*hellébore noir*, dans quelque maladie qu'elles soient nécessaires. Sa dose est depuis vingt gouttes jusqu'à cent dans un véhicule convenable. Il y en a qui se servent d'un menstrue plus spiritueux. Mais celui que nous avons indiqué me paroît plus propre à se charger des parties résineuses & gommeuses & des parties salines de la plante.

Autre teinture d'hellébore noir.

Prenez *des racines d'hellébore noir, une dragme & demie;*
de jonc aromatique, deux onces;
de galanga, une demi-once;
de safran, une dragme & demie;
de petit cardamome, trois dragmes;
de vin de Canaries, trois pintes.

Faites digérer le tout dans un vaisseau bien fermé au bain de sable pendant vingt heures.

Exprimez des drogues avec un linge, tout ce que vous en pourrez tirer, & filtrez le tout.

La dose de cette teinture est depuis deux cuillerées jusqu'à trois, ou le soir ou le matin. Elle opere par les selles. On l'ordonne aux maniaques, aux hypocondriaques, aux hydropiques. Elle passe pour un fort bon remede dans ces maladies opiniâtres.

4. *Helleborus niger, flore roseo minor Belgicus.*

5. *Helleborus niger, trifoliatus*, Ald. Hort. Farn. 92. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 246.

HELLESPONTIA, ἑλλησποντία, nom de deux emplâtres dont on trouve la description dans Galien, *de Comp. Med. per G. Lib. VI. cap.* 10. 11.

HELMINTHES, ἕλμινθες, *vers.*

HELMINTHAGOGA. Voyez *Helminthica.*

HELMINTHICA, *Helmenthiques* ou remedes contre les vers, *vermifuges.*

HELNESED, *Corail.* RULAND.

HELODES, ἑλώδης, de ἕλος, marais ou lieu marécageux; épithete que l'on donne à certaines fievres accompagnées dans le commencement de sueurs abondantes qui ne soulagent point, & dans lesquelles toutefois la langue est seche & rude, & la peau dure, & pour ainsi dire grillée.

HELOSIS, ἕλωσις, maladie des yeux qui consiste dans un rebroussement des paupieres. GORRÆUS.

HELOTIS. Voyez *Plica polonica.*

HELXINE, ou *Parietaria, officinarum & Dioscoridis.* C'est aussi le *convolvulus, minor arvensis flore roseo.*

HEM

HEMERALOPS, ἡμεράλωψ, de ἡμέρα, *jour*, & de ὤψ, *œil*; défaut dans cet organe qui consiste à n'appercevoir les objets qu'en plein jour seulement, & à ne plus voir sur le soir. L'*hemeralops* est le contraire du *nyctalops.*

HEMERIS, ou *Quercus cum longo pediculo.*

HEMEROCALLIS, espece de lis appellé chez les Botanistes *Lilium hemerocallis, Chalcedonica, Polyanthos.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

HEMEROCOETOS, ἡμερόκοιτος, nom d'un poisson qu'on appelle autrement *callionymus.*

HEMICERAUNIOS, ἡμικεραύνιος, nom d'un bandage pour le dos & pour la poitrine, dont Galien fait mention.

HEMICRANIA, ἡμικρανία, espece de mal de tête, qui n'affecte qu'un côté de cette partie.

HEMIECTON ou HEMIECTEON, ἡμίεκτον ou ἡμιέκτεον, la moitié d'un *hecteus.* Hippocrate paroît entendre par ce mot, *Lib. de his quæ uterum non gerunt*, un vaisseau capable de contenir cette quantité dans lequel on mettoit les ingrédiens destinés aux fumigations qu'Hippocrate ordonne dans les maladies de la matrice dont il fait mention dans l'endroit où l'on trouve le mot *hemiecton* ou *hemiecteon.* Il veut qu'une femme s'asseoie sur ce vaisseau, les cuisses écartées, & dans une posture propre à donner passage aux vapeurs dans le vagin & dans la matrice.

HEMIMOERION, ἡμιμοίριον, une demi-dragme, selon Erotien, ou en général, la moitié d'une chose quelle qu'elle soit.

HEMINA, ἡμίνα κοτύλη, *émine*, ancienne mesure Greque, égale au cotyle. Voyez *Cotyle.*

HEMIOBOLION, HEMIOBOLON, ἡμιωβόλιον, ἡμιωβόλιον, ἡμιώβολον, de ἥμισυ, *moitié*, & de ὀβολός, *obole*; la moitié d'une obole, ou la douzieme partie d'une dragme ou cinq grains.

HEMIOLION, de ἡμιόλιον, de ἥμισυ, *moitié*, & de ὅλος, le tout; en général le tout avec la moitié du tout; ce qui revient à ce que les Latins entendent par *sesqui, altera pars*: mais Galien, *Lib. de Compos. Med. S. L.* entend particulierement par ce mot le poids d'une once & demie.

HEMIONIS, ἡμιονῖς, de ἡμίονος, *mulet.* Hippocrate entend par ce mot, *Lib. de Natura Muliebri*, le crotin de mulet; il ordonne de le brûler, le broyer, le faire macérer dans de l'urine, & d'en faire prendre pour les fleurs blanches.

HEMIONITIS, ἡμιονῖτις, de ἡμίονος, mulet; espece de fougere.

L'*hemionite* ressemble au *lingua cervina*; ses feuilles sont

seulement plus simples; elles forment une cavité vers leur base; elles sont partagées en deux lobes semblables à des oreilles, c'est-à-dire, qu'elles ont dans cet endroit une découpure profonde. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Part. I.* p. 24.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Hemionitis, vulgaris, C. B. 353. Raii Hist. 1. 135. Tourn. Inst. 546. Boerh. Ind. A. 24. *Hemionitis*, Offic. J. B. 3. 758. Ger. 977. *Hemionitis, major*, Ger. Emac. 1138. Park. 1047.

On dit que cette plante est commune en Italie. On se sert de ses feuilles. Dioscoride dit qu'elle consume la rate, si on en prend dans du vinaigre. Bobart nous assure qu'elle est bienfaisante dans les maladies de la rate, & qu'elle a les mêmes vertus que la *lingua cervina*.

Nous lisons dans Boerhaave, qu'elle est astringente, vulnéraire, pectorale, & bonne dans les maladies de la rate, & dans les crachemens de sang. DALE.

HEMIONIUM, ἡμιόνιον; c'est dans Dioscoride, l'*asplenon* ou l'*asplenium*.

HEMIOPON, ἡμίοπον; ce mot est synonyme dans l'*Exegesis* de Galien à ἥμισυ, moitié. FOESIUS.

HEMIPAGIA. Voyez *Hemicrania*. BLANCARD.

HEMIPLEGIA, HEMIPLEXIA, ἡμιπληγία, ἡμιπληξία, de ἥμισυ, moitié, & de πλήσσω, frapper, *hémiplégie* ou *hémiplexie*. Il y a *hémiplegie* ou *hémiplexie*, lorsqu'il n'y a que la moitié de la tête & du reste du corps frappés de paralysie après une apoplexie. Voyez *Apoplexia*, *Caput*, *Paralysis*.

HEMIRHOMBION, ἡμιρόμβιον. Voyez *Hemitomon*.

HEMITOMON, ἡμίτομον, de ἥμισυ, moitié, & de τέμνω, couper; *coupé par la moitié*. C'est une espece de bandage, dont Hippocrate fait mention, *Lib. κατ' ἰητρ.* On l'appelle aussi *semirhombus*, ou demi rhombe, à cause de sa figure.

HEMITRITÆUS, ἡμιτριταῖος, de ἥμισυ, moitié, & de τριταῖος, tierce ou troisieme, *hémitritée* ou demi-tierce; car l'*hemitritaios* des Grecs est synonyme au *semitertiana* des Latins. On donne cette épithete à une espece de fievre, dont nous traitons à l'article *Semitertiana*.

HEMITYBION, ἡμιτύβιον; c'est, selon Hésychius, un morceau de linge frangé de tous côtés; le Scholiaste rend ce mot dans le *Plutus* d'Aristophane, par un mouchoir, ou par un morceau de linge fort doux, dont on se servoit pour essuyer la sueur; mais dans l'*Exegesis* de Galien, c'est un morceau de drap fort épais. Et il paroît que Galien en rendant ainsi le mot *hemitubion*, avoit en vue l'endroit du Livre second *des Maladies*, où Hippocrate s'en est servi; interprétation qui convient d'ailleurs assez bien à l'*hemitubion* du Livre *de Articulis*.

HEMIXESTON, ἡμίξεστον, la moitié d'un *xestes*; c'est-à-dire, un cotyle; car le *xestes* valoit deux cotyles.

HEN

HENRICUS RUBENS, vitriol calciné, jusqu'à ce qu'il soit rouge.

HEP

HEPAR, ἧπαρ, *le foie.*

Il est de la derniere importance, tant en Medecine qu'en Chirurgie, de connoître exactement la structure de ce viscere. Sans cette connoissance il n'est pas possible de porter un jugement sûr de la plupart des grandes maladies auxquelles il est sujet.

Le *foie* est une grosse masse médiocrement ferme d'une couleur rouge obscure, un peu tirant sur le jaune, située immédiatement sous la voute du diaphragme, en partie dans l'hypocondre droit qu'elle occupe presque entierement, en partie sur l'épigastre, entre l'appendice xiphoïde & l'épine du dos, & qui se termine pour l'ordinaire vers l'hypocondre gauche, & quelquefois s'y avance beaucoup.

Sa figure est irréguliere, voutée ou convexe en-dessus, inégalement concave en-dessous, fort épaisse du côté droit & en arriere. Son épaisseur devient de plus en plus mince, & comme tranchante vers le côté gauche & en-devant. Sa largeur est plus étendue de droite à gauche, que de devant en arriere.

On peut le diviser en deux extrémités, une grosse & une petite; en deux bords, un antérieur & un postérieur; en deux faces, une supérieure & convexe, qui est égale, polie & proportionnée à la voute du diaphragme; une inférieure & concave qui est inégale & comme interrompue par plusieurs éminences & enfoncemens dont je parlerai dans la suite. On le divise encore en deux parties latérales que l'on appelle lobes. L'un est nommé le grand lobe ou lobe droit, l'autre le petit lobe ou lobe gauche. Ces deux lobes sont distingués en-dessus par un ligament membraneux, mais en-dessous cette division est très-marquée par une scissure considérable, dont la direction est la même que celle du ligament supérieur.

Les éminences de la face concave du *foie* appartiennent au grand lobe. La principale de ces éminences est comme une espece d'apophyse triangulaire ou pyramidale du grand lobe. Elle est située en arriere attenant la grande scissure qui distingue les deux lobes. On nomme cette éminence triangulaire le petit lobe de Spigel, ou simplement le lobule du *foie*; un de ses angles s'avance considérablement vers la partie moyenne de la face inférieure du grand lobe, où il s'efface. J'appelle cet angle la racine du lobule. Vers le devant il y a encore une espece d'éminence moins saillante, mais plus large. Les anciens ont donné en général le nom de portes à ces éminences.

Les enfoncemens de la face concave ou inférieure du *foie* qui méritent attention, sont au nombre de quatre. Le premier est en maniere de scissure qui fait la séparation des deux lobes, en traversant la concavité du *foie* depuis les éminences dont on vient de parler, jusqu'au bord antérieur, où il se termine par une échancrure plus ou moins profonde. On l'appelle la grande scissure du *foie*. Dans quelques sujets cette scissure est en partie comme un tuyau entier.

Le second enfoncement est situé en travers, entre les deux éminences du grand lobe, il est occupé par le sinus de la veine-porte, ainsi nommée par les anciens, parce qu'elle est placée entre les éminences du même nom. Le troisieme enfoncement est en arriere, entre le corps du grand lobe & le lobule de Spigel; il sert au trajet de la veine-cave. Le quatrieme enfoncement est une espece de sillon entre le lobule & le petit lobe du *foie*, lequel sillon a servi autrefois dans le fœtus à loger un canal veineux qui dans l'adulte est effacé, & ne paroît que comme une espece de ligament. Ce sillon est comme une continuation de la grande scissure du *foie*, où il se rencontre en angle aigu avec la veine-cave.

Outre ces quatre enfoncemens, il y en a sur le devant dans le grand lobe, un qui loge la vésicule du fiel, & qui s'avance quelquefois jusqu'au bord, où il forme une légere échancrure. On peut encore compter parmi ces enfoncemens une petite concavité superficielle dans la partie postérieure & latérale de la face inférieure du grand lobe, qui par cette petite cavité pose sur le rein droit. On y peut aussi rapporter la concavité légere du lobe gauche par laquelle il s'avance sur l'estomac. Enfin il y a au bord postérieur du *foie* une grande échancrure qui est commune aux deux lobes & fait place à l'épine du dos, & à l'extrémité de l'œsophage, elle est attenant le passage de la veine-cave. Au reste, on voit quelquefois dans l'une & l'autre face du *foie* des scissures qui ne sont pas ordinaires.

La convexité du *foie* est attachée au diaphragme par trois ligamens pour l'ordinaire, qui ne sont que des continuations de la lame membraneuse du péritoine. Il y en a un vers le bord de l'extrémité de chaque lobe, & un dans le milieu. On leur donne les noms de droit, de gauche, & de moyen. Ils ont entre leur duplicature un tissu cellulaire, dans lequel rampent des vaisseaux sanguins, & des lymphatiques, & dont le plan pénetre dans le *foie*.

Le ligament droit attache le grand lobe, quelquefois aussi aux cartilages des fausses côtes: le gauche qui est celui du petit lobe, se trouve souvent double, & s'avance vers le moyen. Le ligament moyen commence en-dessous dans la grande scissure du *foie*, depuis les éminences appellées portes, & de-là passe par l'échancrure antérieure, s'avance par-dessus l'union des deux lobes, à la partie convexe du *foie*, & s'attache obliquement au diaphragme.

Ce ligament moyen s'attache encore le long de la partie supérieure & interne de la gaine du muscle droit, du côté droit du bas-ventre; mais obliquement, de sorte qu'il est en-bas plus proche de la ligne blanche, qu'en-haut.

Outre ces ligamens, le grand lobe du *foie* est encore attaché au diaphragme, principalement à l'aile droite de sa portion tendineuse, non pas par un ligament, mais par une adhérence immédiate & large, sans que la membrane du péritoine y intervienne; car elle ne fait que se replier tout-au-tour de cette adhérance, pour former la membrane externe de tout le reste du corps du *foie*.

Cette adherance large est appellée vulgairement & mal-à-propos, ligament coronaire; car en premier lieu, ce n'est pas un ligament, comme je viens de le dire; & secondement, cette adhérence n'est pas ronde ou circulaire, elle n'est pas dans la partie supérieure de la convexité du *foie*, mais le long de la partie postérieure du grand lobe; de sorte que l'extrémité large de cette adhérence, est tout proche de l'échancrure, & l'autre qui est pointue, regarde l'hypocondre droit.

Le ligament moyen, appellé mal-à-propos le ligament suspensoire du *foie*, enferme dans sa duplicature un cordon blanc, comme une espece de ligament rond. Ce cordon a été dans le fœtus une veine, nommée veine ombilicale. Ainsi le ligament moyen représente en-bas une faux qui seroit tranchante par le bord convexe, & arrondie par l'autre.

Tous ces ligamens servent à arrêter le grand volume du *foie*, & à empêcher qu'il ne balotte trop de côté ou d'autre: mais il ne faut pas s'imaginer qu'aucun d'eux serve à le suspendre. Il est soutenu, & comme supporté par l'estomac, & par tout le paquet des intestins, principalement quand ils sont remplis.

Ceux qui ont le ventre vuide, ou qui passent l'heure du repas ordinaire, disent assez communement que l'estomac leur tire: le *foie* n'étant pas alors assez soutenu par l'estomac & par les intestins, descend par son propre poids, entraîne & tiraille le diaphragme, surtout par le ligament moyen; & c'est là principalement où on sent ce tiraillement, qui est bien éloigné de l'orifice supérieur de l'estomac, où plusieurs le rapportent.

Le *foie* est situé de la maniere suivante. Le lobe droit, ou grand lobe, qui occupe l'hypocondre du même côté, est posé sur le rein droit par un petit enfoncement proportionné, dont il a été parlé ci-dessus. Il est encore porté sur une portion de l'arc du colon, & sur le pilore: les deux tiers du petit lobe, ou lobe gauche, occupent le milieu de l'épigastre, & il n'y a ordinairement qu'un tiers qui s'avance vers l'hypocondre gauche sur l'estomac, qu'il couvre par une espece de concavité marquée ci-devant.

Le petit lobe, ou lobe gauche, est situé presque horisontalement. Le lobe droit, ou grand lobe, est fort incliné, & son extrémité épaisse descend fort bas par une direction presque perpendiculaire jusqu'au rein droit, sur lequel il est posé par une petite cavité dont j'ai parlé ci-dessus.

Par cette remarque on peut aussi s'orienter comme il faut, quand on examine un *foie* détaché & tiré hors du corps; car sans cette attention, il arrive facilement, & même aux plus exercés, de se tromper par rapport à la situation des parties du *foie*, surtout de celles de sa face concave. Le trajet de la veine cave entre le corps du grand lobe, & le lobe de Spigel, peut aussi en quelque maniere servir de regle pour tenir dans sa situation naturelle un *foie* détaché.

Le *foie* est composé de plusieurs sortes de vaisseaux, dont les ramifications sont multipliées d'une maniere étonnante, & forment par l'entrelacement de leurs extrémités capillaires, un amas innombrable de petits grains pulpeux & friables, que l'on prend pour autant d'organes propres à séparer de la masse du sang, un suc particulier, auquel on donne le nom de bile.

La plus grande partie de ces différens vaisseaux, depuis un bout jusqu'à l'autre, est enfermée dans une espece de gaine membraneuse, appellée capsule de la veine porte, ou capsule de Glisson, Auteur Anglois, qui en a le premier fait une description particuliere.

Le vaisseau qui conduit le sang au *foie*, est nommé veine-porte par la raison indiquée ci-dessus. M. Winslow dit dans son *Traité des Veines*, qu'on peut considérer la veine porte, comme deux grosses veines qui s'abouchent à contre-sens par leur tronc, & jettent de même ensuite des branches & des ramifications l'une à contre-sens de l'autre, que l'un de ces gros troncs est attaché au *foie* & s'y ramifie; que l'autre est hors du *foie*, & envoie ses branches aux visceres du bas-ventre; & enfin qu'on peut donner à la premiere de ces grosses veines, le nom de veine-porte hépatique, & à l'autre celui de veine-porte ventrale.

La veine-porte hépatique, a son tronc particulier situé transversalement entre l'éminence large ou antérieure du grand lobe du *foie*, & la racine du lobule dans une scissure, & forme ce que l'on appelle sinus de la veine-porte. De ce sinus il part cinq grosses branches principales, qui se partagent en un millier de ramifications par tout le volume du *foie*.

La veine porte en cet endroit change l'office de veine ordinaire, & devient une espece d'artere en entrant & en se ramifiant de nouveau dans le *foie*. Les extrémités de toutes ces ramifications qui partent du tronc de la veine hépatique, aboutissent aux petits grains pulpeux & friables qui paroissent être des follicules épais & véloutés, quand on les examine par le microscope dans l'eau claire.

C'est dans ces follicules que la bile se filtre, & ensuite s'amasse dans autant d'extrémités d'une autre sorte de vaisseaux, qui s'unissent par plusieurs ramifications, & forment un tronc général. On appelle ces ramifications pores biliaires, & leur tronc, conduit hépatique. Les ramifications de ces deux sortes de vaisseaux, sont renfermées ensemble dans la capsule de la veine-porte.

Les veines hépatiques reçoivent le sang dépouillé de ce liquide bilieux, qu'elles rapportent par un grand nombre de ramifications, qui se réunissent & forment trois branches principales, & quelques autres moins considérables qui se déchargent dans la veine-cave. On les appelle en général simplement la veine hépatique.

Les extrémités capillaires des ramifications de la veine-cave, se joignent à celles de la veine-porte, & les accompagnent dans la masse du *foie*. Cependant les grosses ramifications de l'une & de l'autre, se croisent d'espace en espace.

Quand on coupe le *foie* indifféremment par tranches, il est aisé de distinguer dans ces coupes les ramifications de la veine cave, d'avec celles de la veine porte; car celles de la veine cave sont plus amples, plus minces, plus étroitement collées a la substance du *foie*, & par conséquent se coupent assez net; au lieu que celles de la veine porte, qui sont enveloppées dans la capsule cellulaire, paroissent comme un peu chiffonées quand elles sont vuides. C'est parce que la substance cellu-

laire de la capsule s'efface dans ces coupes, au lieu que les veines restent également ouvertes, toute leur circonférence étant attachée comme à des moules pratiqués dans ce viscere.

Le *foie* reçoit de l'artere cœliaque une branche particuliere, nommée hépatique, qui étant très-petite par rapport au gros volume du *foie*, paroît plutôt servir à nourrir ce viscere, qu'à contribuer à la sécrétion de la bile. Le plexus hépatique formé par les grands nerfs sympathiques, & les sympathiques moyens, fournit quantité de nerfs à la substance du *foie*. Les ramifications de cette artere & du plexus nerveux, sont aussi renfermées dans la capsule cellulaire ave celles de la veine-porte, & des pores biliaires.

Le battement de cette artere imposé à ceux qui attribuent un pareil mouvement à la capsule, croyant par-là expliquer la fonction arterielle de la veine-porte. Le sang contenu dans cette veine, n'a pas besoin d'être poussé à coups de piston, une pareille rapidité auroit nui à la sécrétion d'une huile aussi fine que la bile, dont la sécrétion demande un mouvement très-lent & presque insensible.

Le *foie* est extérieurement revêtu d'une membrane particuliere qui lui sert de tunique. C'est une continuation du péritoine, comme j'ai dit ci-dessus, à l'occasion des ligamens & de l'adhérence au diaphragme. La substance du *foie* est encore parsemée d'un tissu membraneux ou filamenteux, qui lie les ramifications & les extrémités de tous les vaisseaux ensemble, & qui paroît être une production très-multipliée de la capsule de la veine-porte, & de la membrane externe du *foie*.

La surface externe de cette tunique, est très-polie, sa surface interne est inégale, & composée de feuillets membraneux très-fins, entre lesquels on découvre assez distinctement un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, tant sur la cavité, que sur la convexité du *foie*. On ne trouve pas si facilement ceux qui suivent le tissu filamenteux au dedans.

J'ai dit ci-dessus que la masse du *foie* est principalement composée d'un nombre infini de grains pulpeux & friables. Chaque grain est terminé & comme enveloppé par une expansion particuliere de la capsule de Glisson, & toutes ces expansions particulieres tiennent ensemble par des cloisons communes, à peu près comme les loges des abeilles.

Ces grains sont angulaires & poligones partout au dedans de ce viscere; mais du côté de sa surface ils sont un peu élevés en maniere de petites bossettes. Leur tissu pulpeux paroît comme une espece de velouté rayonné, qui laisse un très-petit vuide dans le milieu de chaque grain.

En soufflant par un tuyau dans la veine-porte, dans la veine-cave, dans l'artere hépatique, ou dans le tronc des pores biliaires, surtout dans les deux veines, on voit d'abord la masse du *foie* se gonfler, & en mêmetems les grains voisins de la surface s'élever, & devenir plus sensibles: si on soufle plus fort, on creve ces grains, & le vent s'échappant entre eux & la membrane commune ou externe du *foie*, l'en détache & la souleve en maniere d'ampoule.

Le conduit hépatique ou le tronc des pores biliaires ayant fait un peu de chemin, s'unit à un autre conduit appellé cystique, c'est-à-dire, véficulaire, parce qu'il provient de la véficule du fiel; duquel conduit il sera parlé ci-après avec la description de cette véficule. Le concours de ces deux conduits forme un tronc commun nommé conduit cholidoque; c'est-à-dire, conduit qui mene la bile. Ce conduit va gagner la courbure du duodénum, se glisse entre les tuniques de l'intestin, & s'ouvre dans sa capacité, non pas par un mamelon rond, mais par une ouverture longuette arrondie en haut, & rétrécie en bas en forme de bec d'aiguiere, ou de curedent de plume.

Les bords de cette ouverture sont saillans, larges & plissés, comme on le peut voir en faisant flotter cette portion du duodénum dans de l'eau claire. On trouve à l'entrée du même orifice, une autre ouverture plus petite qui ne lui appartient pas, c'est l'orifice d'un conduit qui vient du pancréas: & est appellé conduit pancréatique.

La véficule du fiel.

La véficule du fiel est une espece de petite vessie ou bourse en forme de poire; c'est-à-dire, étroite à une extrémité, & ample à l'autre. La grosse extrémité est appellée le fond de la véficule; l'extrémité étroite, le cou; & ce qui est entre deux, le corps. Environ le tiers de la circonférence du corps de la véficule est niché dans un enfoncement proportionné de la partie cave du *foie*, depuis le sinus ou tronc de la veine-porte, où est le cou de la véficule, jusqu'au bord antérieur du grand lobe, un peu vers le côté droit où le fonds de la véficule est placé, & dans quelques sujets s'avance au-delà de ce bord.

Ainsi la véficule du fiel est dans un plan un peu incliné de derriere en devant, quand on est debout. Quand on est couché sur le dos, elle est presque toute renversée, son fonds est plus en bas quand on est couché sur le côté droit, & il est obliquement en haut quand on est couché sur le côté gauche. Ces situations varient encore selon les différens degrés de ces attitudes.

La véficule du fiel est composée de plusieurs tuniques; la premiere & la plus externe est une continuation de la membrane qui revêt le *foie*, & par conséquent une continuation de celle du péritoine.

La seconde tunique est charnue, & composée de deux couches principales, une longitudinale & l'autre transversale, dont les fibres ont presque la même direction irréguliere que celles de l'estomac. Cet arrangement inégal dépend naturellement de l'inégalité du diametre de ces visceres & de leur courbure.

Les deux tuniques mentionnées tiennent ensemble par un tissu cellulaire qui se continue entre le corps de la véficule & la substance du *foie*, jusqu'à une couche blanchâtre, que l'on prend pour la troisieme tunique de la véficule, & qui répond à celle qu'on appelle nerveuse dans les intestins.

La tunique interne ou quatrieme représente au dedans un grand nombre de replis réticulaires parsemés de quantité de petites lacunes comme des mamelons percés, principalement vers le cou de la véficule, où les replis deviennent longitudinaux, & ensuite forment une espece de petit pylore frisé: on prend ces lacunes pour des glandes particulieres.

Le corps de la véficule du côté qu'il est niché dans le *foie*, y est attaché par quantité de filets qui s'avancent beaucoup dans la substance du *foie*. Parmi ces filets on trouve des conduits qui font une communication entre les pores biliaires & la véficule. Il y a long-tems qu'on les a découverts dans les animaux: mais à la fin on les a aussi découverts dans l'homme. On les découvre plus vers le cou de la véficule qu'ailleurs, & ils sont appellés conduits cysthépatiques, ou conduits hépaticystiques.

La petite extrémité du corps de la véficule se rétrécit, & forme ce qu'on en appelle le cou, lequel ensuite se courbe d'une maniere particuliere, & produit un canal plus étroit appellé canal, ou conduit cystique. Cette courbure représente à peu près une tête d'oiseau; & le canal cystique dont le diametre va en diminuant, en est comme le bec. C'est ce qu'on ne voit pas dans un *foie* détaché de sa place. On ne le voit même que très-imparfaitement dans sa place, quand pour regarder la concavité du *foie*, on le souleve, & le pousse trop vers le diaphragme; car en renversant ainsi le *foie*, on force cette courbure, & au lieu d'une on en voit deux.

Ainsi pour s'en bien instruire, & s'en assurer; il faut soulever le moins qu'on peut le *foie*, sans abbaisser le duodénum, & se donner la peine de se baisser soi-même, & de porter la vue en dessous sans rien déranger. Cette courbure peut servir à empêcher un dégorgement trop

précipité de la bile contenue dans la vésicule, que certains mouvemens, ou attitudes du corps pourroient causer.

Le cou de la vésicule est à peu près de la même structure que le reste, il est aussi garni en dedans de plusieurs rides réticulaires, & de quelques replis qui paroissent comme des fragmens d'une espece de valvules conniventes, situées fort près les unes des autres, depuis le cou jusqu'au rétrécissement du canal cystique. Le premier de ces replis est assez élevé, grand & presque circulaire; celui d'après est plus oblique, & moins grand, & ceux qui suivent diminuent de même. Ils font tous ensemble une espece de rampe spirale en dedans qui se voit au dehors à travers le cou, & font paroître dans quelques sujets un contour de vis, principalement quand le cou est rempli ou gonflé. C'est l'observation de M. Heister.

Tous ces replis se présentent très-distinctement après avoir fendu le cou & le canal, & principalement étant examinés dans de l'eau claire, de la façon que j'ai dit ci-dessus: étant vus sans cette précaution, ils imposent facilement, & donnent lieu de les prendre pour de vraies valvules, à cause de leur situation plus ou moins transversale. Ils en peuvent faire en quelque maniere l'office en empêchant la bile de couler précipitamment dans le duodénum, & les matieres contenues dans le duodénum d'entrer dans ce conduit.

La surface interne de tous ces conduits biliaires en général, c'est-à-dire, de l'héparique, du cystique & du cholidoque ou commun, étant examinée par le microscope & dans de l'eau claire, selon la méthode que j'ai proposée, paroît à peu près de la même structure dans tout leur trajet.

Le canal ou conduit cystique & le canal hépatique, en formant par leur rencontre & par leur union le canal cholidoque, ou canal biliaire commun, ne représentent pas dans leur situation naturelle & ordinaire, une bifurcation écartée en maniere de la lettre majuscule dénommée par les Grecs *upsilon*, & par les François Y grec. Après la courbure du cou de la vésicule ces deux canaux ou conduits s'accompagnent fort près; & ce n'est qu'en soulevant le *foie* pour les regarder, qu'on écarte le conduit cystique du conduit hépatique. Le même dérangement arrive dans un *foie* tiré hors du corps & renversé; car alors le volume du *foie* étant applati, ces deux conduits s'écartent, au lieu qu'étant très-courbé dans sa situation, les deux conduits s'approchent l'un de l'autre.

Le conduit cholidoque paroît plutôt la continuation du conduit cystique, que le tronc commun du même conduit cystique, & du conduit hépatique; car j'ai trouvé que le conduit hépatique fait quelque chemin dans l'épaisseur du conduit cystique, avant que de s'y ouvrir, à peu près comme le cholidoque le fait dans le duodénum. Outre cela, j'ai observé à l'embouchure du conduit hépatique, dans le conduit cystique, une petite membrane flottante, & comme valvulaire propre à empêcher la bile de retourner du conduit cholidoque dans le conduit hépatique.

On peut appeller bile hépatique, celle qui passe par le conduit hépatique dans le conduit cholidoque, & bile cystique ou vésiculaire, celle qui s'amasse dans la vésicule. La bile hépatique coule continuellement par le conduit cholidoque dans le duodénum, au lieu que la bile cystique, ou vésiculaire n'y va que par plénitude, ou par compression.

Remarques sur les vaisseaux du foie.

Le tronc de la veine-porte ventrale se termine entre le lobule & la portion opposée du grand lobe, & s'y abouche avec le tronc de la veine-porte hépatique dans le sinus transversal du foie, environ entre l'extrémité droite & le milieu de ce sinus.

Le ligament ombilical, & par conséquent la veine ombilicale du fœtus, se rencontre avec le tronc de la veine-porte hépatique, vers l'extrémité gauche du sinus transversal. Le conduit veineux n'est pas dans l'homme tout-à-fait vis-à-vis la veine ombilicale, il y est plus à droite. La direction respective de ces trois vaisseaux y est telle, qu'ils font ensemble deux angles opposés, à peu-près comme le manche d'une manivelle, ou d'une broche à rotir.

Ainsi dans le fœtus, le sang qui vient de la veine ombilicale, ne traverse pas directement celui de la veine-porte hépatique dans le sinus, pour aller se joindre à celui du canal veineux: mais il y est auparavant détourné de gauche à droite, & par conséquent mêlé avec le sang de la veine-porte, avant que de passer dans le conduit veineux, qui s'ouvre dans le tronc d'une des grosses veines hépatiques de la veine-cave proche le diaphragme.

La veine-porte hépatique jette pour l'ordinaire cinq grosses branches dans le foie, savoir trois de son extrémité droite dans le grand lobe, ou lobe droit, & deux de son extrémité gauche, dans le petit lobe, ou lobe gauche. Elle jette encore une petite branche de cette intervalle directement vers le milieu de la convexité du foie.

Les veines hépatiques sont ordinairement trois grosses branches du tronc de la veine-cave inférieure, lesquelles en partent d'abord, comme par une embouchure commune, sur-tout deux d'entre elles, & s'écartent aussi-tôt après dans la masse du foie, en se croisant avec les branches de la veine-porte hépatique, & en s'y ramifiant ensuite en tout sens de la maniere exposée ci-dessus. La portion inférieure de l'embouchure de ces veines dans le tronc de la veine, forme une espece de valvule semi-lunaire.

Au-dessous de ces veines hépatiques, la veine-cave inférieure jette encore, dans son trajet par le foie, immédiatement de son tronc, d'autres petites veines hépatiques qui paroissent avoir rapport avec les arteres hépatiques, comme les grosses l'ont avec la veine-porte.

Le trajet de la veine-cave se fait par la portion droite de l'échancrure postérieure du foie, & par conséquent du côté du grand lobe, qui à cet endroit est creusé proportionnément au passage de la veine, & embrasse de son calibre ou contour environ les trois quarts, quelquefois plus, & quelquefois toute la convexité.

Ce trajet répond à l'interstice du lobule d'avec le reste du grand lobe; la direction de ce trajet de la veine-cave est dans la situation naturelle de haut-embas, & tant soit peu de droite à gauche: mais dans un *foie* tiré hors du corps & renversé, elle paroît d'abord extremement oblique, & cependant elle sert à orienter ceux qui commencent & qui se méprennent facilement en examinant un *foie* renversé, comme j'ai déja dit ci-dessus.

Le tronc de la grande veine-porte, les arteres hépatiques, le conduit hépatique, ou tronc des pores biliaires, & les nerfs du plexus hépatique, forment ensemble un gros paquet, avant que d'entrer dans la masse du *foie*. Le tronc de la veine-porte hépatique est au milieu de l'épaisseur de ce paquet; les arteres hépatiques sont à droite & à gauche de ce tronc; les nerfs l'embrassent de tous côtés, & ils communiquent avec le plexus mesentérique supérieur.

Ensuite les premieres branches de ces arteres & de ces nerfs avec celles du conduit hépatique, appellées en particulier pores biliaires, quittent le tronc de la grande veine, & se joignent respectivement de la même maniere au tronc de la petite veine-porte, ou veine-porte hépatique, & à ses ramifications dans la gaine capsulaire ou capsule de Glisson, dont il a été parlé ci-dessus.

Toutes ces branches de veine-porte, d'arteres, de nerfs & de pores biliaires, s'accompagnent par-tout dans la masse du *foie* par leur ramifications, & font par-tout de petits paquets, comme leurs troncs en font un gros, comme on vient de l'exposer. Chaque rameau de veine-porte, d'artere, de nerf & de pore biliaire, a

une gaine propre, & ils ont tous quatre une gaine commune, distinguée des gaines particulieres par des cloisons cellulaires qui ne sont qu'une continuation réciproque de la gaine commune & des gaines particulieres.

La convexité de la gaine cellulaire commune, tient tout autour à la substance du *foie* par quantité de filamens qui en partent, & qui forment le tissu cellulaire qui se glisse entre les grains glanduleux. La concavité produit les cloisons cellulaires dont je viens de parler.

Dans cette gaine commune, les vaisseaux, les conduits & les nerfs sont arrangés de maniere, que le rameau de la veine-porte en occupe principalement la cavité, & y est placé latéralement; le rameau artériel, & le pore ou conduit biliaire sont logés ensemble à côté de la veine; le nerf y est divisé en plusieurs filamens qui se glissent entre les uns & les autres, & accompagnent principalement l'artere & le pore biliaire: mais très-peu la veine-porte.

Le *foie* est le principal organe de la formation de la bile. le velouté de ce nombre immense de cellules glanduleuses dont il est composé, filtre du sang de la veine-porte continuellement, autant de goutteletes de bile, qui ensuite s'insinuent dans les pores biliaires, en partie se déposent dans la vésicule du fiel, & en partie coulent immédiatement dans l'intestin duodenum, comme il a été déja dit dans l'exposition des canaux biliaires.

La rate, l'épiploon, les appendices épiploïques, les couches adipeuses du mésentere, celles des gros intestins, même le pancréas & toute la suite glanduleuse du canal intestinal paroissent contribuer à la formation de la bile, comme autant d'organes auxiliaires, ou plutôt préparans, mais chacun d'une maniere différente.

Il paroît, 1°. que le sang veineux qui revient de toutes les glandes intestinales & du pancréas, est dépouillé d'une grande partie de sa sérosité. 2°. Que celui qui revient de la rate a subi une certaine altération par le retardement méchanique de son cours, & a acquis un développement particulier par l'action du grand nombre de nerfs que le plexus splénique y envoie. 3°. Que celui enfin qui revient des épiploons, des appendices, des couches & des autres collections adipeuses, est chargé d'huile.

Ces trois sortes de sang veineux se rencontrent dans le tronc de la veine-porte ventrale, s'y confondent ensemble, en allant se répandre dans le sinus, ou tronc transversal de la veine-porte hépatique. Ils se mêlent plus intimement dans ce sinus, comme dans une espece de lac, & ils deviennent une masse de sang uniforme qui n'étant poussée dans les branches de la veine-porte hépatique que par le sang qui survient de l'autre veine-porte, & par le battement collatéral des ramifications de l'artere hépatique, y coule très-lentement.

La sécrétion de la bile dépend en partie de cette lenteur & de ces secousses, comme je le dirai ailleurs.

La bile vésiculaire paroît plus developpée que celle du conduit hépatique, & toutes les deux paroissent par leur rencontre dans le conduit commun ou cholidoque, composer une troisieme sorte de bile qui seroit peut-être trop douce sans la cystique, & peut-être trop âcre sans l'hépatique. Cette bile se mêle dans le duodénum avec le suc pancréatique, & avec celui des glandes intestinales. Il résulte de ce mélange une liqueur très-propre à faire dans la pâte alimentaire qui vient de l'estomac, la séparation de la matiere chyleuse d'avec la matiere grossiere & inutile. WINSLOW. *Anatomie.*

Voyez *Bilis.*

Voyez aussi *Planche III. Planche IV. fig.* 1. & 3. & la *Planche V.* avec l'explication de toutes ses figures.

Après qu'on aura bien connu la structure du *foie*, il sera facile de juger des maladies auxquelles ce viscere doit être sujet. La premiere & la plus aiguë est une inflammation qu'on appelle *hepatitis*; maladie peut-être plus fréquente qu'on ne le croit communément, mais qui ne provient pas aussi souvent qu'on se l'imagine de la conformation du *foie*; car l'artere hépatique n'étant pas fort large, ne peut porter au *foie* une grande quantité de sang; & la force du sang qui circule dans les ramifications de la veine-porte, n'est pas assez grande pour que ces parties soient plus sujettes aux inflammations, qu'aux obstructions & autres maladies.

L'inflammation au *foie* a son siége dans les dernieres extrémités des ramifications de la veine-porte, ou de l'artere hépatique; & ces vaisseaux imitant les arteres dans leur façon d'apporter le sang au *foie*, il y a deux sortes d'*hepatitis*, comme de péripneumonie, distinguées par leur siége, par leur origine; de sorte cependant que l'une produit aisément l'autre.

Elles ont toutes deux les mêmes causes antécédentes, savoir, les causes générales d'une inflammation, quelle qu'elle soit, voyez *Inflammatio*, mais déterminées, particulierement à cet endroit. Outre ces causes, il y en a d'autres qu'on peut appeller locales, & qui appartiennent principalement à cette partie. S'il arrive, par exemple, que l'épiploon soit trop gras, cela seul suffit pour causer une inflammation au *foie*. Cette inflammation sera produite de deux manieres: 1°. Par la compression; 2°. Par la trop grande quantité de cette graisse, qui venant à se fondre par l'exercice, par le mouvement & par la chaleur, est absorbée par les vaisseaux, & portée dans ce viscere.

La nature atrabilaire du sang ou de la bile peut produire le même effet. Lorsque cette altération s'est faite dans ces humeurs par une union intime de la rerre & de l'huile, & par une dissipation des particules aqueuses & spiritueuses; elles deviennent propres à former des concrétions & des stagnations dans les extrémités les plus petites des branches de l'artere hépatique, ou de la veine-porte.

Le *foie* est quelquefois aussi affecté en conséquence de quelques maladies dont les parties les plus éloignées du corps seront attaquées; l'acrimonie des matieres purulentes, ichoreuses, scorbutiques, croupissant en quelques endroits, sera funeste pour le *foie*, si la chaleur, la fievre, le mouvement, les alimens, des médicamens, des venins viennent à liquéfier ces matieres, les agiter & les porter dans ce viscere.

On peut ajouter à ces causes une bile grasse, acrimonieuse, exaltée, brûlée, ou, comme disent les Anciens, aduste; les pierres, les concrétions plâtreuses; un skirrhe, une callosité, une tumeur, une apostume, un cancer, un ver, occupant, pressant, comprimant quelque endroit du *foie*, & conséquemment les petites ramifications de l'artere hépatique & de la veine-porte, où il surviendra une inflammation.

Un froid vif & subitement appliqué au *foie* lorsqu'on est fort échauffé, resserrera les vaisseaux, épaissira les fluides, & produira sur le champ une inflammation. Le froid peut être appliqué à cette partie, soit par l'air, soit par les liqueurs prises en boisson, soit par le bain.

Une longue soif excitée par de grands mouvemens, par la sueur & par la chaleur, sera aussi l'occasion d'une inflammation au foie; car si le sang vient à être privé de ses parties aqueuses, & qu'on ne le rafraîchisse point, il est nécessaire qu'il s'épaississe, & qu'il cause des obstructions dans les vaisseaux capillaires. L'abstinence, mais particulierement de boisson dans les fievres ardentes, produira le même effet par les mêmes raisons. L'*hepatitis* peut encore être causée par les passions violentes & par de grandes agitations d'esprits, qui mettant les vaisseaux du *foie* dans une constriction spasmodique, dérangent la circulation du sang; ce qui arrive assez fréquemment dans les affections hystériques, ainsi que l'a remarqué Sydenham.

On peut encore mettre au nombre des causes de l'inflammation au *foie*, l'agitation excessive causée par les émétiques. S'il arrive que ces remedes donnent lieu à la rupture de quelques vaisseaux, ou à la propulsion violente du sang contenu dans tous les visceres de l'abdomen, de la veine-porte dans le *foie*, ce fluide y arri-

vant soit en trop grande quantité, soit avec trop de vîtesse, y causera de l'inflammation.

Enfin, l'inflammation au *foie* peut encore être la suite des affections hypocondriaques invétérées, par les raisons qu'on peut voir à l'article *Melancholia*.

Toutes ces différentes causes font naître une inflammation qui produit différens effets, selon la différente disposition précédente du *foie*, selon la différente matiere qui est mue & qui y est portée, enfin selon la différente cause qui met cette matiere en mouvement, & la fait agir sur le *foie*.

Tandis que l'*hepatitis* suit la nature ordinaire de l'inflammation, elle bouche les vaisseaux, arrête les fluides, forme une tumeur, presse les parties voisines, & y produit tous les accidens propres à l'inflammation. De-là le *foie* s'augmentant insensiblement, occupe presque tout l'abdomen, gêne l'estomac & devient douloureux, ainsi que le diaphragme. Le cours de tout le sang de l'artere cœliaque & des deux mésentériques étant gêné, il est intercepté & arrêté dans le *foie*; en conséquence, la circulation de tout le sang veineux, artériel & lymphatique ne peut absolument se faire dans les principaux visceres du bas-ventre; la génération, la sécrétion, l'excrétion, la circulation, l'action de la bile se trouvent entierement détruites; il naît un ictere avec ses effets; tous les liquides & les visceres de l'abdomen se putréfient, & il s'ensuit une infinité de maux, ainsi qu'on peut le conjecturer de la nécessité de l'emploi de la bile, & de l'importance des fonctions des parties détruites.

Cette inflammation se guérit, produit quelque autre maladie, ou cause la mort.

Elle se guérit d'elle-même par les forces de la nature seule, ou par les secours de l'Art.

Par les secours de la nature; quand il se fait une heureuse résolution, ou une coction & excrétion convenable de la matiere morbifique.

La résolution se fait quand la matiere est récente, lorsqu'elle est douce, & que les autres conditions que nous exigeons à l'article *Inflammatio*, pour que la résolution soit salutaire, se rencontrent, & nous donnent lieu d'espérer cet effet. Il est alors de la derniere importance pour la cure, d'aider la nature dans le commencement de son travail, par des épithemes, des boissons & des lavemens qui humectent, qui adoucissent, qui délayent, qui résolvent, qui détergent, qui soient savoneux, & qui meuvent doucement. On trouvera & les ingrédiens qui entrent dans ces remedes, & la maniere de les employer aux articles *Fibra*, *Lentor*, *Alkali* & *Obstructio*.

La cure se fera par la coction & par l'excrétion de la matiere morbifique.

1°. S'il survient un cours de ventre bilieux avec un peu de sang avant le quatrieme jour, & si la matiere qui formoit l'obstruction, se trouvant dans un état de coction & capable d'être mue, est emportée; ce que l'on reconnoîtra aux signes dont nous faisons mention à l'article *Inflammatio*; alors il est de la derniere importance de bien examiner l'état du malade, & de ne pas prendre une diarrhée salutaire pour une dyssenterie fatale.

2°. Si l'on rend avant le quatrieme jour beaucoup d'urine acre, épaisse, rouge, avec un sédiment blanchâtre, & long-tems continuée.

3°. S'il survient une petite douleur à la rate avant les signes de la suppuration.

4°. S'il se fait une abondante hémorrhagie par la narine droite.

5°. Si on a des sueurs d'une bonne consistance, abondantes, générales, jaunâtres, tant soit peu visqueuses, commencées avant le quatrieme jour, continuées & accompagnées de l'affoiblissement des symptomes.

Un Medecin doit donner la derniere attention à ces mouvemens spontanés de la nature, & les prendre pour les regles de sa conduite.

Ainsi, dès que le premier cas paroîtra, c'est-à-dire, qu'il y aura diarrhée bilieuse, il ordonnera des épithemes, des clysteres, des fomentations, des boissons, des alimens, & tous les médicamens qui peuvent délayer, résoudre, mettre en mouvement, déterger, expulser doucement, & surtout résister à la putridité bilieuse. On trouvera dans les articles *Fibra* & *Alkali* les ingrédiens qui doivent entrer dans ces remedes, & la maniere de les préparer. On secondera de cette maniere les efforts salutaires de la nature.

Dans le second cas, c'est-à-dire, lorsqu'il y a évacuation critique par les urines, on aura recours aux fomentations douces, laxatives & apéritives; on les fera sur la région des reins, sur le périnée & l'hypogastre; on ordonnera en même-tems des diurétiques doux apéritifs; on aura soin de tenir l'air de la chambre du malade tant soit peu frais; on se gardera bien de procurer des sueurs, & d'autres évacuations. Si l'on tente de favoriser l'excrétion critique commencée par la nature, ce sera seulement par des clysteres diurétiques & doux.

Dans le troisieme cas, c'est-à-dire, lorsqu'il y a douleur à la rate, on fera les mêmes choses que dans les deux cas précédens: mais en même tems on appliquera de semblables fomentations sur la région de la rate même, & sur toute la route de ce viscere au *foie*.

Dans le quatrieme cas, c'est-à-dire, lorsqu'il y a hémorrhagie par le nez, on appliquera aux narines, intérieurement & extérieurement, des fomentations tiedes, jusqu'à ce qu'il se soit écoulé assez de sang pour calmer les symptomes. Si l'hémorrhagie étoit trop abondante, on l'arrêteroit peu à peu par des styptiques & par une diete subastringente: mais il ne faut point trop se presser.

Styptiques doux dont on peut se servir en pareil cas.

Prenez *de l'alun de roche, une dragme;*
de l'eau distilée de plantain, une once.

Dissolvez le tout ensemble, & appliquez des tentes qui en soient imprégnées, aux narines.

Autre styptique plus fort, qu'on prépare de la maniere suivante:

Prenez *du sucre de Saturne, une dragme;*
de l'eau distilée de roses, une once.

Mêlez le tout ensemble, & servez-vous de ce remede comme du précédent.

Autre styptique plus fort que le précédent, & qu'on prépare de la maniere qui suit:

Prenez *du vitriol commun, une dragme;*
de l'eau distilée de roses, six dragmes.

Mêlez le tout ensemble, & vous en servez comme des précédens.

Dans le cinquieme cas, c'est-à-dire, lorsqu'il y a évacuation critique par les sueurs, on ordonnera beaucoup de décoctions délayantes & déterssives. On trouvera les ingrédiens qui doivent entrer dans ces décoctions & la maniere de les préparer, à l'article *Fibra*, à l'endroit où nous avons traité des maladies qui proviennent d'une trop grande rigidité des fibres.

Dans tous ces cas on aura une attention particuliere à ce qu'il ne reste point dans le *foie* quelque peu de matiere morbifique; car on auroit bien de la peine à la dissiper, il s'ensuivroit des duretés dans ce viscere & beaucoup d'autres accidens. C'est ainsi qu'on guérit la premiere & la moins maligne espece d'ictere.

Si l'inflammation est récente, violente, sans aucuns si-

gnes ni espérances de résolution, de coction & d'excrétion, il faudra la traiter avec la même précaution, les mêmes remedes, & la même méthode que la pleurésie, la paraphrénésie (voyez *Pleuritis* & *Paraphrenitis*) & autres maladies inflammatoires semblables, si ce n'est que les boissons & les clysteres émolliens, anti-phlogistiques, qui lâchent doucement le ventre, sont surtout salutaires.

Les remedes qu'il est à propos d'employer dans les cas de cette nature, sont :

L'oseille des jardins, l'oseille des prés, l'oseille de France, l'oseille des bois, l'arroche sauvage, la mercuriale d'Angleterre, la chicorée gommeuse, la chicorée des jardins, la chicorée sauvage, la dent de lion, l'endive, la fumeterre, la laitue, la chicorée jaune, la patience à feuilles pointues, le pourpier, le sirop de bourache à la dose de deux onces, le sirop de chicorée avec la rhubarbe, à la dose de trois onces, le sirop de fumeterre à celle de deux onces, & le sirop des cinq racines apéritives, à la dose de deux onces.

Prenez *de tamarins, une once;*
de raisins doux, trois onces;
de raisins broyés, & de raisins de Corinthe, } *de chaque, deux onces;*
de fleurs de dent de lion, de chicorée sauvage, } *de chaque, une once;*
de racine de scorsonnaire, quatre onces.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau pendant un quart d'heure.

Ajoutez à la liqueur,

du sel polychreste, une dragme;
du sirop de chicorée avec la rhubarbe, une once & demie.

Faites prendre au malade de cette composition, une once à chaque demi-heure; prescrivez lui en même tems un régime convenable, jusqu'à ce que l'habitude du corps soit relâchée.

Ou;

Prenez *de sirop de chicorée avec la rhubarbe, une once & demie;*
de sel de prunelle, une dragme;
d'eaux distilées de chicorée, & de fumeterre, } *de chaque, deux onces;*

Mêlez le tout ensemble, & faites-en prendre au malade une cuillerée à chaque demi-heure.

On jugera que la guérison est parfaite lorsque les yeux, le visage, l'urine, les excrémens auront perdu la couleur jaune ictérique, & lorsque les symptomes qui auront servi de diagnostic auront disparu.

Telle est l'origine, la nature, les effets, la curation de la seconde espece d'ictere qui est plus fâcheuse.

Mais si dans l'inflammation du *foie*, les remedes convenables n'ont point été employés, l'ont été trop tard, ou envain; ou si le mal provient de causes plus graves, la suppuration s'y fera comme ailleurs, avec cette différence que la quantité de liquide sanguin & bilieux qui croupit dans le *foie*, ne permet guere au pus d'être louable, que dans les petits abscès, & que dans les parties extérieures de cet organe; mais le plus ordinairement il survient une putréfaction funeste.

On prévoit la suppuration,

1. Par les signes de l'inflammation qui a précédé, par la douleur inflammatoire, par la couleur jaune, des yeux, de la peau, des urines, des excrémens & par la fievre aiguë.
2. Par le défaut de la résolution, de la coction & de l'excrétion de la matiere morbifique, & par le peu de succès des remedes que nons avons indiqués ci-dessus.
3. Par le changement des symptomes, par la diminution de la douleur qui n'est plus si vive, par la pulsation qui a précédé, par l'ictere qui demeure, & par de certains frissonnemens vagues.
4. On soupçonnera la suppuration, si l'inflammation dure plus de trois jours sans être des plus violentes.

On s'assurera que la suppuration est faite,

1. Par les quatre symptomes dont nous venons de parler.
2. Par le gonflement qu'on appercevra dans la région du *foie*.
3. Par le changement des symptomes, par la pésanteur qui succedera alors dans la partie, au lieu de la douleur, & par la continuation de l'ictere.
4. Par la grande débilité, par la fievre hectique, & par la soif extreme.

Les effets d'un tel apostume sont :

1. De corroder & de consumer entierement le *foie*.
2. De s'ouvrir & de répandre un pus sanieux dans la cavité de l'abdomen.
3. De s'ouvrir dans les intestins, & d'y décharger le pus par les vaisseaux biliaires.
4. De faire refluer du pus dans le sang par la veine-cave.
5. De former une tumeur qui s'élevera jusqu'au péritoine, & formera un abscès externe qui se manifestera à la vue & au toucher dans cet endroit.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque le *foie* est consumé, il survient une consomption lente ictérique, avec une petite fievre continue, une soif intolérable, une foiblesse extreme, une anxiété inexplicable, des urines presque noires, la tympanite, un flux de ventre sanieux, très-fétide; l'on meurt enfin après avoir longtems combattu. Le mal poussé à ce degré n'admet aucune guérison. On peut à peine le pallier. Voilà une autre espece d'ictere.

Dans le second cas, c'est-à-dire, lorsqu'il s'est fait des ulceres au *foie*, & qu'ils ont répandu leur matiere dans la cavité de l'abdomen: comme ils fournissent sans cesse un nouveau pus, il s'y en fait un amas. Toute l'humidité & toute la nourriture du corps s'alterent & se dépravent; tous les visceres se putréfient; de-là naît une ascite qui imite la tympanite; & après une consomption lente & tous ses symptomes, la mort s'ensuit. Voilà une espece d'ictere presque semblable à la précédente, & qu'aucun art ne peut guérir.

Dans le troisieme cas, c'est-à-dire, toutes les fois que la matiere purulente & ichoreuse a rongé les extrémités des conduits biliaires, & coulé dans leur cavité & de-là dans les intestins; elle produit selon la variété des voies affectées, ou des vomissemens fétides, purulens, ichoreux, blancs, cendrés, bruns, jaunes, noirs ou de semblables flux de ventre, avec grande perte de forces, colliquatifs, & qui causent bien-tôt la mort. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictere qui est fort à craindre.

Dans tous les cas précédens, il n'est aucun puissant remede; si l'on peut espérer de soulager le malade, ce n'est qu'en usant beaucoup de remedes qui conservent les forces, résistent à la putréfaction & réparent les liquides.

Dans le quatrieme cas, c'est-à-dire, si la matiere purulente & ichoreuse a rongé les extrémités de la veine-

cave, a paſſé de-là dans cette veine, & ſe décharge enfin dans la maſſe du ſang & ſe mêle avec elle; il naît des ſymptomes affreux, & qui marquent que la mort du malade arrivera bien-tôt; les défaillances ſont terribles & fréquentes, la foibleſſe eſt extreme, le pouls mauvais de toutes façons, toutes les fonctions à la fois ſont en déſordre, la mort eſt imprévue. Voilà encore une autre terminaiſon de l'ictère.

Dans ce cas il ne faut point ſe flatter de guérir: s'il y a quelque eſpérance de ſoulagement & de cure palliative; c'eſt dans l'uſage des ſubſtances acides ou aceſcentes données en remede ou en aliment, qu'il faut la placer, parce qu'il n'y a rien de tout ce que l'on peut ordonner, qui réſiſte plus puiſſamment à la putréfaction.

On peut auſſi avoir recours au remede ſuivant.

Dans l'Eté,

Prenez *des mûres*,
des raiſins de Corinthe,
des baies de ſureau,
des ceriſes, &
de l'épine-vinette, } *de chaque quatre onces*;

Broyez le tout, exprimez-en le ſuc, & le faites bouillir.

Mettez ſur chaque once de ce ſuc, un jaune d'œuf.

de jus de citron, une dragme;
de vin du Rhin, une once;
de pain rôti & rapé,
du ſucre, } *une quantité ſuffiſante*.

En Hiver,

Prenez *du rob des baies dont nous avons fait mention ci-deſſus, une once*;
d'éléoſaccharum d'huile de muſcade, cinq grains;
d'eau de citron diſtilée, deux onces;
de vin du Rhin, une once;
un jaune d'œuf;
du ſucre, une quantité ſuffiſante.

Ajoutez un peu de pain roti.

Voici encore la préparation d'un remede, dont on peut ſe promettre les mêmes effets.

Prenez *des feuilles & des tiges les plus récentes & les meilleures de la laitue*,
de l'endive,
de la dent de lion,
du pourpier, } *de chacune nces*;
de l'oſeille trois onces;

Nettoyez bien & les lavez.

Faites-les boüillir doucement dans un vaiſſeau fermé, avec du bouillon gras.

Faites-les manger au malade avec un peu de beure, de ſel, de poivre.

Dans le dernier cas, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a un abcès qui ſe manifeſte à l'extérieur; il faut ouvrir la tumeur qui ſe préſente ou avec le lin, le fer ardent, les cauſtiques, la lancette; & par le moyen de ſuppuratifs & de corroſifs, accroître doucement l'ouverture, & auſſi profondément qu'il eſt néceſſaire pour parvenir à la vomique. Alors s'il ſort extérieurement un pus blanc, égal, bien digéré, ſans odeur, qui ne teigne point la ſonde, il y a eſpérance: il faut traiter ce mal comme un ulcere, & en même tems uſer intérieurement de médicamens dépuratifs.

Mais s'il ſort un pus ſemblable à une lie jaune, brune, livide, noire, fétide, qui teigne la ſonde de couleur d'iris, ſanieux, ichoreux, le *foie* ſera peu à peu rongé, le malade conſumé, & on verra preſque les mêmes ſymptomes. Il n'y a dans ce cas aucune eſpérance de guériſon. Si l'on peut ſe promettre une cure palliative, c'eſt par le moyen des remedes anti-ſeptiques, qui réſiſtent puiſſamment à la putréfaction.

Mais ſi l'inflammation du *foie* a toutes les conditions dont nous faiſons mention à l'Article *Inflammatio*, & que nous exigeons pour la formation d'un ſkirrhe; l'inflammation ſe terminera en un ſkirrhe, qui venant à ſe gonfler, à ſe durcir, à s'aggrandir, endommagera & ſon ſiége & les parties voiſines. De-là naîtra un ictere, mais d'une eſpece plus chronique; cet ictere aura encore à peu-près les mêmes ſymptomes que les icteres précédens, & produira les mêmes effets. Ce mal ne cédera point aux émolliens; les matieres acres le feront dégénérer en un cancer horrible, & l'on comprendra bien les terribles effets de ce cancer, en comparant ſon ſiége avec ce que nous avons dit du cancer en général.

Le principal effet d'un tel ſkirrhe, eſt un ictere perpétuel qui doit être traité très-doucement, & dont la guériſon eſt très-rare.

Si l'inflammation au *foie* ne ſe réſout point, ſi elle ne ſuppure point, ſi elle ne tourne point en gangrene, & s'il y a dureté, & tumeur; & ſi cet organe commence à devenir douloureux, il n'y a aucun lieu de douter que le cancer ne ſoit formé.

On a remarqué que les bœufs avoient quelquefois le *foie* ſkirrheux en Hiver, & que ce ſkirrhe ſe diſſipoit au Printems, lorſque la ſaiſon leur permettoit de ſortir de l'étable & de brouter l'herbe nouvelle, qui leur procuroit une diarrhée abondante & ſalutaire, d'où l'on peut conjecturer que l'homme parviendroit peut-être à ſe guérir de la même maladie, en imitant par ſon régime la maniere de vivre des animaux au Printems; c'eſt-à-dire en ſe nourriſſant habituellement des végétaux émolliens, tels que la chicorée, l'endive, & autres ſemblables, des fruits tels que les ceriſes, les raiſins de Corinthe & les concombres, & uſant du petit lait, s'interdiſant la chair, toutes ſortes de poiſſons & les épices.

Mais s'il n'y a qu'une ſeule petite partie du *foie* légerement enflammée, ce mal donnera lieu à la formation d'une petite pierre dans ſa ſubſtance, à un petit ſkirrhe, à des puſtules, à un petit abſcès, tous accidens peu fâcheux en eux-mêmes: mais qui ſont la ſource de bien des maux, lorſque la fievre ſurvient.

Enfin l'inflammation du *foie* donne ſubitement la mort, lorſque ſes cauſes ſont ſi violentes, que rien ne peut arriver à ce viſcere, & lorſqu'en même tems la fievre eſt très-forte. Alors le *foie* dont les extrémités ſont reſſerrées & les vaiſſeaux dilatés, ne fait aucune fonction; il ſurvient un ictere ſubit & conſidérable, les vaiſſeaux ſe rompent, le ſang & la bile ſe répandent, le malade meurt ſur le champ.

On prognoſtiquera cet accident,

1°. Par la violence de l'inflammation.
2°. Par la grande & ſoudaine réſolution des forces.

Mais on connoîtra que ce mal eſt déja préſent par les vomiſſemens, ou les ſelles de ſang, de bile, d'excrémens ſemblables à de la lie, verts, noirs, très-fétides, cadavéreux, par les grands & perpétuels hoquets, par la véhémence de la fievre, par la ſoif inextinguible, par la pâleur ſubite.

Par tout ce qu'on vient d'expoſer, on peut comprendre une infinité de ſymptomes qui ſe rencontrent dans les maladies aiguës, & que l'ignorance a fait attribuer à une malignité vaine & fabuleuſe; car c'eſt du *foie* que dépendent tous les viſceres du bas-ventre, & conſé-

quemment toutes leurs fonctions, comme la digestion, l'assimilation, la nutrition, la sanguification, l'évacuation par les selles

Il y a dans le *foie* trois sortes d'humeurs qui se putréfient aisément par la chaleur, beaucoup de sang & de sang dissous, la bile vésiculaire, & la bile hépatique. D'ailleurs on remarquera que la situation de ce viscere est telle qu'il peut facilement affecter le diaphragme & le cœur. Quand les extrémités des vaisseaux biliaires sont bouchées, il est très-facile à la liqueur bilieuse de passer dans la veine-cave.

Toutes ces considérations peuvent répandre de la lumiere sur le vomissement noir, auquel les Habitans des Indes occidentales sont fort sujets.

On peut juger par les principes que nous avons exposés, combien il y a de différentes especes d'ictere; pourquoi on guérit quelquefois sans peine ce mal, & quand; pourquoi il est souvent très-opiniâtre; pourquoi il cause souvent une mort prompte, & souvent ne fait périr qu'après bien des souffrances; pourquoi il paroît, reste, disparoît & revient par périodes; pourquoi après de grandes anxiétés, des vomissemens, des douleurs, des convulsions, ce mal se manifeste, se calme, reparoît, & ce qu'il marque alors; pourquoi il est si funeste avant le septieme jour dans les fievres aiguës, si difficile à détruire dans les mêmes fievres, après le septieme jour; pourquoi une dyssenterie copieuse & de peu de durée le guérit si bien; pourquoi la saignée est d'un si foible secours dans ces maladies; pourquoi dans toute maladie aiguë, il faut faire tant d'attention aux douleurs des hypocondres, à leur gonflement, à la façon dont ils s'élevent; pourquoi la couleur des yeux & des urines fait si-tôt reconnoître la présence, ou le déclin de l'ictere; pourquoi l'inflammation, la suppuration, la gangrene, les skirrhes, les cancers de la rate, de l'estomac, de l'épiploon, du mésentere, des intestins, endommagent toujours si fort le *foie*; pourquoi ces visceres à leur tour souffrent de l'inflammation, ou du skirrhe du *foie*; pourquoi le *foie* peut acquérir un volume considérable, s'enfler si prodigieusement, & se dessécher ensuite, lorsque les fluides ne peuvent plus y circuler, ni l'humecter; pourquoi les maladies du *foie* causent l'hydropisie, & la tympanite, Voyez *Hydrops*. & *Tympanitis*; pourquoi le *foie* s'exténue & se desseche dans les hydropiques, tandis que leur rate s'enfle beaucoup; quelle est la nature de la dyssenterie hépatique, & d'une infinité d'autres maladies relatives à celle-ci.

Je ne peux me dispenser d'insérer ici l'histoire & les circonstances extraordinaires d'un accident singulier.

Une personne fut piquée d'une vipere; incontinent après elle fut attaquée de vomissement, & toute sa peau prit en peu de tems une couleur jaune comme dans l'ictere. Si nous considérons que le poison communiqué par la morsure de la vipere, dispose le sang à une prompte coagulation, dont l'effet de la bile au contraire est de le garantir en l'atténuant; nous aurons lieu de conjecturer que le conduit biliaire commun qui porte la bile dans le duodénum, entre par quelque mécanisme qui nous est encore inconnu, dans une constriction spasmodique, d'où il arrive que l'abord de la bile ne se fait plus dans l'intestin; nous imaginerons ensuite que le *foie* & la vésicule du fiel se trouvant comprimés dans le vomissement qui se fait, la bile noire est contrainte de refluer dans le sang pour prévenir la coagulation qui est sur le point de s'y faire. Ce qui donnera du poids à ces hypotheses, c'est que nous observons dans d'autres occasions, où il y a obstruction au grand conduit biliaire ou cholidoque, aux environs du duodénum, que le vomissement cause la jaunisse, & que la bile est forcée de se porter dans le sang.

HEPATARIUS, *hépatique*. Voyez *Hepaticus*.

HEPATEROS, ἡπατερὸς, de ἧπαρ, le *foie*; épithete que l'on donne à une espece de dyssenterie, dans laquelle les malades rendent un sang aqueux, ou semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la viande d'un animal fraîchement tué. GORRÆUS.

HEPATICA TRIFOLIA, l'*Hépatique*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & vivace; les pédicules de ses feuilles partent de la racine, ses feuilles sont composées de trois lobes, ses tiges sont nues, simples, portent des fleurs & partent de la racine; son calyce est à une piece; il est profondément découpé, communément en trois lobes, rarement en quatre; il est permanent; ses fleurs sont en rose, polypétales, communément pentapétales, & sont garnies d'un grand nombre d'étamines; son fruit est globuleux, & chacune de ses cellules est pourvue d'un tuiau recourbé, du reste elle ressemble à la petite chélidoine.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Hepatica; trifolia cæruleo flore*, Boerh. Ind. A. 30. *trifolium aureum, hepatica nobilis*, Offic. *trifolium hepaticum, flore simplici*. C. B. Pin. 330. Rai. Hist. 1. 580. *Trifolium hepaticum, sive Trinitatis herba, flore cæruleo*, J. B. 2. 389. *Hepatica nobilis sive trifolia*, Park. Theat. 1368. *Hepaticum trifolium*, Ger. 1032. Emac. 1203. *Ranunculus tridentatus vernus, flore simplici cæruleo*, Tourn. Inst. 286. l'*hépatique*.

Les fleurs de cette hépatique sortent de terre de bonne heure, au Printems, avant les feuilles; elles croissent sur des pédicules foibles, longs, & tant soit peu velus; ces pédicules ont quatre à cinq pouces; les feuilles sont enfermées dans un calyce vert à trois pieces; elles sont composées de six feuilles bleues, tant soit peu rondes & pointues par le bout; ces feuilles sont rangées autour d'une petite tête verte, & l'on trouve au milieu d'elles plusieurs étamines blanchâtres & bleues; la tête verte s'aggrandit, & dégénere ensuite en plusieurs petites semences nues. Ses feuilles paroissent, lorsque ses fleurs sont passées; chaque feuille a trois lobes égaux, ronds, & tant soit peu pointus par le bout; elles sont d'un vert foncé, & croissent sur de longs pédicules. Sa racine est petite & fibreuse. On la plante communément dans les jardins, elle fleurit en Mars.

On fait usage de ses feuilles en Angleterre, mais cet usage est peu considérable; quelques Auteurs étrangers, les donnent pour vulnéraires, & les recommandent pour bienfaisantes dans les maladies du foie.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au printems. Quant à ses vertus, elle fortifie l'estomac par son astringence: c'est pourquoi on peut l'ordonner dans toutes les maladies qui proviennent de relâchement, & où il est à-propos de resserrer. On s'en trouvera bien dans le diabetes, dans le crachement, & dans le pissement de sang, & dans tous les cas où on ordonne des boissons vulnéraires. On la recommande dans l'hernie; ses feuilles pulvérisées sont excellentes dans la dyssenterie. La décoction de ses feuilles passe pour efficace dans la jaunisse, dans la gratelle, dans les ulceres fétides, & dans les esquinancies. Toute la plante est utile dans les obstructions aux reins, à la vessie, & au foie. BOERHAAVE.

Les Hollandois font entrer l'*Hépatique* dans leur sirop composé de chicorée. DALE.

2. *Hepatica, trifolia, flore cæruleo pleno*. Clus. H. 248.
3. *Hepatica, trifolia, rubro flore*. Clus. H. 248.
4. *Hepatica, trifolia, flore rubro pleno*.
5. *Hepatica, trifolia, flore albo simplici*.
6. *Hepatica, trifolia, flore carneo simplici*.

7. Hepatica,

7. *Hepatica, trifolia, flore cinereo simplici.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 30.

Hepatica, *fontana*, ou *lichen primus*.
Hepatica, *minor stellaris*, ou *lichen secundus*.
Hepatica, *minor umbellata*, ou *lichen tertius*.
Hepatica, *vulgaris*, ou *lichen maritimus*.

HEPATICUS FLOS, ou *Parnassia palustris & vulgaris*.

HEPATICUS, ἡπατικὸς, de ἧπαρ, le foie; *hépatique*. On donne cette épithete à tout ce qui est relatif au foie. On appelle ἡπατικοὶ, *hépatiques*, ceux qui sont attaqués de quelque maladie au foie, quoique les Anciens ne comprissent sous cette dénomination que les malades dans lesquels il y avoit inflammation de cet organe, ainsi qu'ils n'appelloient pleurétiques & péripneumoniques, que ceux en qui il y avoit inflammation de la pleure ou des poumons. C'est ainsi qu'il faut entendre ce mot dans les *Prénotions de Cos*. Mais on étendit dans les siecles suivans l'acception d'*hépatique*; on traita d'*hépatiques* tous ceux en qui le foie faisoit mal ses fonctions, quoique ce viscere ne fût affecté d'aucune maladie sensible, & qu'il n'y eût qu'imbecillité. Cela paroît par ce que nous lisons dans Galien, *de C. M. S. L. Lib. VIII. cap.* 6.

« Il en est, dit Galien, de l'affection *hépatique*, ainsi que « des affections cœliaque & stomachique : ce sont des « indispositions de ces parties sans tumeur. Les Me« decins assurent qu'il y a inflammation, abscès, skir« rhe, ou quelqu'autre maladie au foie, sans appeller « pour cela le malade *hépatique*. Ils ne disent qu'il est « *hépatique*, que quand cet organe cesse de remplir ses « fonctions, par foiblesse, par imbécillité, & sans au« cune affection sensible. »

L'Auteur des *Définitions de Medecine*, prétend qu'on donne le nom d'*hépatique* à tous ceux qui ont depuis longtems une douleur au foie, accompagnée de tumeur, de dureté, & de la perte de la couleur ordinaire.

HEPATITES, ἡπατίτης, Voyez *Hepar*.

HEPATORIUM. Voyez *Eupatorium*.

HEPATUS, nom d'un poisson dont Aldrovandus fait mention, *de Piscibus, Lib. I. cap.* 12.

HEPHÆSTIAS, nom d'une emplâtre très-bonne, lorsqu'il s'agit de faire cicatriser. On la prépare avec de la tuile, surtout avec celle qui a été cuite dans des fourneaux à chaux; parce qu'elle possede à un plus haut point la qualité de déterger & de sécher. Castelli.

HEPHTHOTES, ἑφθότης. C'est proprement la coction, ou la colliquation causée par la cuisson ou par l'ébullition. On lit dans Hippocrate, *Lib. de Rat. vict. in morb. acut.* que le trop dormir résout le corps, & donne l'ἑφθότητα; ce que Galien rend dans son Commentaire sur cet endroit par νωθρότης, la nonchalance. Le meme Auteur dit, *Epid. Lib. IV.* que dans la fievre, la surabondance des humeurs donne lieu à la résolution des forces, & qu'une chaleur moite met, pour ainsi dire, les corps dans un état d'élixation, & rend les malades ἑφθοί.

HEPIALA. Voyez *Epiala*.

HEPSANA, ἑψανὰ. Aliment cuit dans du bouillon. *Lib. II. De Morbis mulierum*.

HEPSEMA, ἕψημα, ou *defrutum*. Voyez *Décoctio*.

HEPTAPHARMACUM, ἑπταφάρμακον, de ἑπτὰ, sept, & de φάρμακον, remede; medicament, laxatif, suppuratif, & cicatrisant, ainsi appellé du nombre des ingrédiens dont il est composé. Ces ingrédiens sont la cérufe, la litharge, la poix, la cire, la colophone, l'encens, & la graisse de bœuf. On en trouve la description dans Aëtius. *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 27.

HEPTAPHYLLUM, ἑπτάφυλλον, de ἑπτὰ, sept, & de φύλλον, feuille, la *tormentille*. Cette plante a été ainsi appellée du nombre de ses feuilles.

HEPTAPLEUROS, ἑπτάπλευρος, de ἑπτὰ, sept, & de πλευρὰ, côte; qui a sept côtes. Pollux dit qu'on donnoit cette épithete aux Habitans de la Ligurie. Castelli.

L'*Heptapleuron* n'est autre chose que le *Plantago major*, ou le grand plantin, nom qu'on lui a donné parce qu'il a sept côtes.

HER

HERACLEIUS, ἡράκλειος, de Ηρακλῆς, Hercule; *Herculéen*. Hippocrate, *Lib. de Morbis mulierum*, donne cette épithete à l'épilepsie, soit parce qu'Hercule en fut attaqué, soit parce que cette maladie est très-difficile à guérir. Galien embrasse ce dernier parti, *Comment. in 6. Epid.* Aristote est de l'avis de Galien; Erotien qu'Aristote a commenté, ajoute que les Anciens donnoient cette épithete à la manie, parce que Hercule en avoit été attaqué.

HERCULEUS LAPIS, l'*Aimant*. Dans Galien, *de Usu partium. Lib. VI.* & *de Locis affectis, Lib. VI.* Castelli.

HERACLEOTICUM, l'*Origan*; ainsi appellé d'Heraclée, Ville du Pont, où il étoit très-commun, & d'où venoit le meilleur.

HERACLEA, épithete qu'on a donnée à différentes plantes, elle est dérivée de Hercules: mais Blancard, de qui nous tenons cette étymologie, ne nous apprend point pourquoi on l'a donnée à ces plantes.

HERBA, *Herbe*. Voyez l'explication des termes à l'article *Botanica*.

Herba benedicta.	Voyez	*Caryophyllata.*
Herba Doria.		*Doria Narbonensium.*
Herba felis.		*Cataria major vulgaris.*
Herba Gerardi.		*Angelica.*
Herba hemorrhoidum.		*Chelidonium minus.*
Herba Judaica.		*Syderitis hirsuta procumbens.*
Herba maxima.		*Corona Solis.*
Herba paralysis.		*Primula veris.*

Herba paris.

Voici ses caracteres.

Son calyce est composé de quatre pieces étendues en rayons, sa fleur est tétrapétale; ses pétales sont disposés en forme de croix; elle a quatre étamines; son fruit est mou, globuleux, garni de quatre tubes, divisé en quatre cellules, & plein de semences oblongues.

Boerhaave n'en connoît que l'espece suivante.

Herba Paris. Offic. Ger. 318. Emac. 61. Raii Hist. 1. 670. Sinop. 3. 264. Park. Theat. 390. J. B. 3. 613. Tourn. Inst. 233. Boerh. Ind. A. 2. 72. *Solanum quadrifolium bacciferum.* C. B. Pin. 167.

Les racines de cette plante rampent sur la surface de la terre; elles sont foibles, d'une couleur brune, poussent des branches çà & là; ce sont des tiges longues, rondes, de la hauteur d'un demi-pié: ces tiges ont ordinairement quatre feuilles, quelquefois cinq, ou six; ces feuilles sont assez larges, tant-soit-peu rondes, plus étroites vers la tige qu'ailleurs, & se terminent en une pointe aiguë. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige foible qui a deux ou trois pouces de haut, & qui porte une seule fleur. Cette fleur est composée de quatre longues feuilles vertes, au-dessous desquelles il y en a autant d'étroites, de la même couleur; on trouve entre ces feuilles plusieurs étamines. Au milieu d'elles croît une baie noire, rondelette, environ de la grosseur d'un grain de raisin, insipide au goût. On trouve cette plante dans les lieux humides, couverts, & dont la terre est bonne. Chiselhurst dans le Comté de Kent, est l'endroit le plus près de Londres où on la trouve; elle croît à l'entrée d'un bois voisin de cette Ville, au bord d'une fondriere; elle fleurit en Avril & en Mai, & sa baie est mure en Juillet.

Cette plante qu'on regardoit jadis comme vénéneuse,

qu'on avoit placée entre les aconits, & que Fuchsius confondoit avec l'*Aconitum pardalianches Dioscoridis*, a bien changé de nature. Des Auteurs qui ont écrit depuis, lui attribuent des effets tout-à-fait opposés, la donnent comme un contre-poison, & comme un alexipharmaque, & l'estiment bienfaisante dans les fievres pestilentielles & malignes.

Parkinson dit que ses racines bouillies dans du vin, calment la colique; & que ses feuilles appliquées extérieurement, répriment les tumeurs & les inflammations, surtout au scrotum & aux testicules, & mûrissent les tumeurs pestilentielles.

Baptista Sardus & Cesalpin, ont assuré que l'*Herba Paris* est bonne pour la manie. Le premier ordonnoit une demie cuillerée de la poudre de cette herbe prise à jeun pendant vingt jours. Camerarius dit que la poudre de sa racine appaise la colique. Pena & Lobel rapportent que l'antidote suivant guérit quelques chiens à qui l'on avoit fait prendre de l'arsenic, & du sublimé corrosif; & d'autres à qui l'on avoit fait manger de l'arsenic mêlé avec de la noix vomique.

Prenez *de racine d'angelique de Boheme*, & *d'angelique sauvage*, *de domte-venin*, *de grande valeriane*, *de polypode*, *de guimauve*, & *d'ortie*,	*de chaque*, *quatre dragmes*.

d'écorce de meséreon Germanorum, *deux dragmes;*
d'herba Paris, *trente-six jets;*
vingt-quatre fruits de la même plante.

Macérez les racines dans du vinaigre, séchez les & les mettez en poudre avec tout le reste.

La dose de cette poudre est de deux gros dans du vin rouge.

Tragus dit que l'*herba Paris* pilée & appliquée en cataplasme dissipe l'inflammation & résout les tumeurs du scrotum; elle est souveraine pour les panaris. L'eau distilée de la même plante guérit l'inflammation des yeux. Tournefort.

Ses baies passent pour aléxipharmaques, & sont bonnes dans les maladies pestilentielles & contre les poisons. Ses feuilles broyées & mises en forme de cataplasme s'appliquent avec succès sur les bubons pestilentiels & sur les tumeurs chaudes. La plante entiere en topique calme les douleurs de la sciatique & des contusions, & passe pour antihystérique.

Herba Petri,	Voyez	*Primula veris.*
Herba Sacra,		*Verberia.*
Herba Sardao,		*Ranunculus*, *palustris*, *apii folio*, *lævis.*
Herba S. Joannis,		*Artemisia.*
Herba S. Laurentii,		*Bugula.*
Herba S. Petri,		*Crithmum.*
Herba Scorbuti,		*Cochlearia.*
Herba Stellæ,		*Coronopus hortensis.*
Herba Studiosorum,		*Chenopodium*, *lini folio villoso.*
Herba Terribilis,		*Alypum.*
Herba Trinitatis,		*Hepatica*, *trifolia*, *cæruleo flore.*
Herba Turca,		*Herniaria.*
Herba Venenosa,		*Sium erucæ folio.*
Herba Venti,		*Phlomis*, *Narbonensis*, *folio hormini*, *flore purpurascente.*

Herba Viva, Voy. *Polypodium sensibile, aut Polypodium Virginianum.*

Herba Vulneraria, *seu Virga aurea*, *vulgo Germanica.* Offic. *Conizæ affinis Germanica.* C. B. 266. *Conyzis affinis herba vulneraria sive solidago Sarracenica* 3. *Tragi hirsuta.* J. B. 2. 1051. *Verge d'or d'Allemagne.*

Cette plante croît dans les lieux montagneux, & fleurit en Juillet. Ses feuilles sont d'usage. Elle a les mêmes vertus que la verge d'or; & Buxbaums nous assure que les Herboristes d'Allemagne substituent la premiere à celle-ci.

HERBARIUS, βοτανικὸς, *Herboriste*, *Botaniste.*

HERBATUM, *Canadensium seu Panaces Moschatum.* Cornut. *Panaces Moschatum Americanum. Panacée odoriférante Américaine.*

Cette plante croît en Amérique, au Canada. Elle s'éleve à la hauteur de deux coudées; ses feuilles ont un pié de long; elles ressemblent à celles du costus des jardins ou de la passerage. Ses fleurs sont blanches, semblables à celles du panais des jardins. Elles portent leur odeur à une grande distance; elles sont plus douces & plus agréables que le musc. Ses feuilles sont acres & aromatiques, & laissent tant soit peu d'amertume. Il n'en est pas de même de la racine, elle n'a rien d'amer. Elle fleurit en Septembre & en Octobre.

Les propriétés de cette plante, & de l'autre *Panax Racemosa Americana*, tiennent plus de l'aliment que du remede. Les François & les Naturels du Pays en font un mets assez commun.

HERBIVORUS, ποηφάγος, *qui vit d'herbe.* On donne cette épithete à la partie des animaux qui vivent d'herbes; pour les distinguer de ceux qui mangent de la chair & qu'on appelle carnaciers.

HERCULES, ἡρακλέης, *Hercule*, Heros de l'antiquité, dont on a donné le nom à différens médicamens forts & énergiques, mais particulierement à un collyre bon dans l'égilops & dont on trouve la préparation dans Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 4. *cap.* 55. & à un autre remede qu'on emploie pour réprimer & consumer les excroissances charnues. Celui-ci est composé de scories d'airain, de misy, de chalcitis brûlé, de noir de Cordonnier & d'alun brûlé. L'Auteur que nous avons cité l'appelle ἡρακλέης ξηρὸς, *hercule dessiccatif.* L'*hercules* de Bovius est entre les préparations Chymiques, un émétique & cathartique célebre. Castelli. Voyez *Mercurius.*

HERCULIS CLAVA, *Arbor spinosa Virginiana*, *caudice & ramis lanigera spinosæ Malabaricæ similis. La massue d'Hercule.*

Arbrisseau épineux de Virginie, dont le tronc & les branches ressemblent à ceux de l'*arbor spinosa lanigera Malabarica.* Il en differe toutefois en ce que son écorce est acrimonieuse & chaude. Ray, *Hist. Plant.* p. 1806.

Je ne lui connois aucune propriété médicinale.

HEREOS, espece d'amour imaginaire dont on est échauffé quelquefois en dormant, suivant Paracelse, *Lib. III. de Orig. Morb. Invisib.* Castelli.

HERINACEUS ou ERINACEUS. Offic. Schrod. 5. 286. Charlt. Exert. 19. *Herinaceus*, Schw. quad. 96. *Herinacus & erinaceus.* Mer. Pin. 167. *Echinus terrestris.* Jonf. de quad. 119. Aldrov. de quad. Digit. 368. *Echinus sive erinaceus terrestris.* Raii Synop. A. 231. *Hérisson.*

On le trouve dans les haies & dans les brossailles. L'animal entier, son foie, ses piés, & son ventricule sont

d'usage dans la Medecine. Le *hérisson* bouilli ou réduit en cendres, réprime l'écoulement involontaire des urines, est bienfaisant à l'estomac, & hâte les excrétions tant par les urines, que par les selles. Si on s'en sert à l'extérieur, & qu'on en frotte les parties attaquées d'alopécie, il arrêtera les progrès du mal, & réparera ses ravages. Le foie ou le corps séché de cet animal, & pris dans l'oxymel, est bon dans les douleurs néphrétiques & guérit la cachexie, l'hydropisie, les convulsions, l'éléphantiasis, & soulage lorsque les visceres sont affectés d'indisposition rhumatismale. DIOSCORIDE.

Sa graisse est bonne dans l'hernie. HART.

La membrane ou l'enveloppe de son ventricule est recommandée dans la colique. SCHRODER.

La décoction ou le bouillon de sa chair, pousse par les urines & fait du bien aux hydropiques. DALE.

HERMANNIA.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une piece, profondément découpé, & a cinq segmens. Sa fleur est pentapétale; ses pétales inférieurs sont étroits; les supérieurs sont plus larges; ils se replient, pour ainsi dire, d'un côté & enveloppent le fond de l'ovaire. Les étamines qui en partent sont au nombre de cinq. L'ovaire est situé au fond du calyce, il est pentagonal ou à cinq angles; il est composé de cinq vaisseaux séminaux, & garni d'un long tube.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Hermannia, frutescens, folio oblongo, serrato.* T. 656.
2. *Hermannia, frutescens, folio oblongo, serrato latiori.* Ind. 115.
3. *Hermannia frutescens, folio grossulariæ parvo, hirsuto.* Ind. 115.
4. *Hermannia, frutescens, folio ibisci hirsuto, molli, caule piloso.* Ind. 115.
5. *Hermannia, frutescens, folio multifido, tenui, caule rubro.* Ind. 116.
6. *Hermannia, frutescens, folio oblongo, molli, cordato, hirsuto.* Ind. 116.
7. *Hermannia, frutescens, folio lavendulæ latiori & obtuso, flore parvo, aureo.* H. R. D. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 273.

Nous lisons dans l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave qu'on se sert de l'*hermannia* en Amérique, dans les mêmes occasions où nous employons la mauve; que ces deux plantes ont la même odeur & le même gout; & qu'elles paroissent avoir l'une & l'autre, à peu près la même nature.

HERMAPHRODITUS, ἑρμαφρόδιτος, de Ἑρμῆς, *Mercure*, & de ἀφροδίτη, *Vénus*; *Hermaphrodite*, ou qui réunit les deux sexes.

Comme je regarde toutes les histoires qu'on fait des *Hermaphrodites*, comme autant de fables; j'observerai seulement ici que je n'ai trouvé dans toutes les personnes qu'on me donnoit pour telles, autres choses qu'un clitoris d'une grosseur & d'une longueur exorbitante, les levres des parties naturelles prodigieusement gonflées, & rien qui tînt de l'homme.

HERMES, Ἑρμῆς, est le nom que les Grecs ont donné à Thot, ou Thouth, que les Latins appellent Mercure, qui est le même que Chanaan, fils de Cham, suivant la conjecture de quelques Savans. Quand leur conjecture ne seroit pas bien fondée, je veux dire quand *Hermes* & Chanaan auroient été deux différentes personnes, ils auroient du moins vécu en même-tems, & *Hermes* auroit même été le plus vieux. M. Bochart a prouvé dans son Phaleg, que Chronos ou Saturne étoit le même que Noé. Or nous apprenons de Sanchoniaton, qu'*Hermes*, ou Thoth, ou Tacuitus (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conseillers de Saturne; & Diodore de Sicile dit qu'*Hermès* étoit Secretaire d'Osiris & d'Isis, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui se disoient l'un & l'autre enfans ou petits fils de Chronos. Sancboniaton fait *Hermès* Phénicien, & fils de Misor, qui vivoit aussi dans le tems qu'on vient de marquer. Clement d'Aléxandrie le fait natif de Thebes en Egypte; & d'autres ont dit qu'il étoit fils de Philon & de Proserpine, fille de ce dernier. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Egyptiens, & après eux tous les autres Peuples ont cru qu'il avoit inventé tous les Arts & toutes les Sciences & même la Medecine; & c'est sans donte pour cela que les Anciens représentoient souvent Mercure accompagné de la Déesse Hygieia; c'est-à-dire, de la santé, que l'on prétendoit qu'il eût apportée aux hommes avec la Medecine. Joseph nous apprend que les fils de Seth avoient fait bâtir des colonnes, sur lesquelles ils avoient écrit ce qu'ils savoient concernant l'Astronomie: Mercure avoit pris les mêmes mesures, pour laisser à la postérité des monumens de son savoir. Eusebe fait mention, sur la foi de Manethon, Prêtre Egyptien, de certaines colonnes sur lesquelles *Thoyt*, ou le premier *Mercure*, avoit écrit plusieurs choses en langue & en caracteres sacrés; ajoutant qu'Agathodæmon, ou le second Mercure, pere de Tot, avoit traduit ces écritures en Grec après le Déluge, & en avoit composé des Livres en lettres sacrées, que l'on conservoit dans le lieu le plus secret des Temples d'Egypte. Jamblichus dit aussi, qu'il y avoit des colonnes en Egypte toutes remplies d'écritures qui contenoient la doctrine de Mercure. Le même Auteur remarque encore ailleurs, que Pythagore & Platon avoient tiré de grandes lumieres de ce qu'ils avoient lu dans les Livres du même Mercure. Platon, lui-même, parle en deux endroits, des colonnes, sur lesquelles les Egyptiens & d'autres anciens peuples avoient écrit leurs lois, l'histoire de leur tems, & les choses les plus considérables qu'ils avoient inventées.

Que tout ce qu'on vient de rapporter touchant ces colonnes & touchant les extraits que les Prêtres d'Egypte disoient en avoir fait, soit vrai ou non; il suffit que ce qu'on en publioit donna occasion à la production de quantité d'Ecrits ou de Livres, qui se débiterent comme des copies de ces extraits, & qu'on prétendit faire passer pour des ouvrages légitimes de Mercure. Jamblique compte jusqu'à trente-six mille cinq cens vingt-cinq de ces Livres; mais quoique les Livres des Anciens fussent ordinairement assez courts, il est visible qu'il y a ici de l'exagération, & quelques Savans ont eu raison de réduire ces Livres en autant de versets.

De tous ces prétendus Livres de Mercure, il n'y en a pas beaucoup dont le titre se soit conservé, & il y en a moins encore de ceux qui sont venus tout entiers jusqu'à nous. On en a imprimé une partie, & les autres sont encore en manuscrits dans les Bibliotheques, comme dans celle de Vienne, sur quoi l'on peut consulter Lambecius, Morhofius & d'autres Auteurs. On y trouve diverses choses concernant la Chymie & la fameuse Table d'émeraude d'*Hermès*. Mais si cet Auteur est inventeur de la Chymie, ce n'est pas de la Chymie Médicinale. Entre les Livres de Mercure dont les anciens ont fait mention, & qui concernent la Medecine, il y en avoit plusieurs qui passoient déja pour fort suspects du tems de Galien; tel étoit celui dont parle cet Auteur, & qu'il dit être du nombre de ceux que l'on attribuoit au *Mercure Egyptien*.

L'on a parlé ci-devant des Livres sacrés de Mercure, qui étoient gardés avec un grand soin dans les Temples des Egyptiens. C'étoit sans doute sur un de ces Livres que Diodore appelle simplement *le Livre sacré*, que ceux qui pratiquoient la Medecine en Egypte étoient obligés de se régler; ensorte que si après avoir suivi les préceptes de ce Livre, ils ne pouvoient pas sauver leurs

malades, ils étoient exempts de blâme: mais s'ils s'en étoient écartés de quelque maniere que ce fut & que le malade vint à mourir, on les condamnoit comme des meurtriers. Clement d'Alexandrie va beaucoup plus loin que Diodore.

« Il y a, dit-il, quarante-deux Livres d'*Hermès* qui sont « les plus considérables; trente-six desquels contien- « nent toute la Philosophie Egyptienne, & qui sont « ceux que l'on fait lire aux Sacrificateurs & aux Pro- « phetes. Pour les six autres on les fait apprendre aux « *Pastophores*,(a) comme appartenans à la Medecine. Le « premier de ceux-ci traite de la construction du corps; « le second des maladies; le troisieme des instrumens « nécessaires; le quatrieme des médicamens; le cin- « quieme des maladies des yeux; & le dernier, des « maladies des femmes. »

Il ne se peut rien de plus exact: mais il y a bien de l'apparence que ces Livres avoient été composés plusieurs siecles après *Hermès*, dans un tems où la Medecine étoit déja fort avancée; & l'on ne sauroit douter que les Prêtres Egyptiens n'eussent fait passer sous le nom d'*Hermès* leurs propres Ouvrages, ou ceux de quelque habile Medecin. Quand la chose ne parleroit pas d'elle-même, Jamblichus feroit naître ce soupçon, en nous apprenant, « que les Ecrivains Egyptiens, dans « la pensée où ils étoient que Mercure avoit tout in- « venté, lui faisoient ordinairement honneur de leurs « productions, » ou se faisoient honneur à eux-mêmes, « en mettant son nom à la tête de leurs Livres. »

Comme il ne reste aujourd'hui ni traces, ni vestiges des Livres dont parle Clement d'Alexandrie, on n'apprend par ce moyen de la Medecine d'*Hermès* que les généralités qu'on a touchées. Si quelques autres Livres qu'on lui a attribués, & qui sont parvenus jusqu'à nous, étoient véritablement de lui, on en recueilleroit clairement que la Medecine Hermétique étoit fondée pour la plus grande partie, sur l'Astrologie & la Magie. On trouve un passage qui justifie ce qu'on vient de dire, dans le Livre intitulé *Asclepius*, que l'on a regardé anciennement comme un Ouvrage d'*Hermès*, dont la version Latine que nous avons est attribuée à Apulée. Il est fait mention dans ce passage de certaines statues qui donnoient des maladies & qui les guérissoient, qui prédisoient l'avenir, & faisoient d'autres choses prodigieuses. *Hermès* est appellé dans ce même passage *Trismegiste*, c'est-à-dire, trois fois très-grand, surnom que l'antiquité lui a donné.

Le Livre *des trente-six herbes sacrées de l'Horoscope*, cité par Galien, quoiqu'il pût être supposé, est du moins une preuve que l'on étoit prévenu que Mercure ne s'en tenoit pas à la Medecine ordinaire: autrement on ne lui auroit pas attribué de semblables Livres. Le titre de ce Livre a beaucoup de rapport avec ce qu'Origene a écrit, « que les Egyptiens disoient qu'il y a trente- « six Démons ou trente-six Dieux de l'air, qui se sont « partagé le corps de l'homme, qui se trouve divisé « en autant de parties. Il ajoute que les Egyptiens sa- « voient le nom de ces Démons en la langue du pays, « & qu'ils croyoient qu'en les invoquant chacun selon « la partie qui étoit malade, ils étoient guéris. »

Au reste, il est vraissemblable que Mercure employoit aussi quelques-uns des remedes ordinaires ou des remedes naturels: mais l'antiquité ne nous a pas appris grand chose sur ce sujet. L'herbe nommée *moly*, dont Mercure fit présent à Ulysse pour résister aux charmes de Circé, est encore dans le rang des remedes superstitieux. Mais celle qui porte le nom de Mercure & qui est d'un usage très-commun, semble marquer que son inventeur s'en est servi comme nous faisons aujourd'hui. On peut joindre à la mercuriale le corail, que Mercure disoit être bon contre le venin des serpens, étant mis en poudre & délayé dans du vin pur. L'Auteur de l'hymne à Mercure qu'on a attribué à Orphée, & qui rapporte ce qu'on vient de dire du corail, parle encore d'une grotte de Mercure où étoient cachés toutes sortes de biens; ajoutant, que dans cette grotte les maladies ne régnoient point; que l'on y savoit remédier à la morsure des serpens, & guérir les lunatiques & les lépreux. Voilà ce que dit Orphée: mais il n'indique pas les moyens que Mercure employoit pour cela.

Je ne trouve pas d'autres particularités de la Medecine d'*Hermès*, à moins qu'on ne voulût le faire passer pour l'Auteur de tout ce qui se faisoit anciennement en Egypte par rapport à cette profession. Aristote parle d'une ancienne loi des Egyptiens, par laquelle il étoit défendu aux Medecins de remuer les humeurs, (c'est-à-dire de purger, comme on le voit dans la pratique d'Hippocrate) avant le quatrieme jour d'une maladie, à moins qu'ils ne voulussent le faire à leurs risques & périls. Il semble que ceci a du rapport avec ce qu'on a dit ci-dessus, que les Medecins de ce pays-là étoient obligés de se régler par un Livre qu'on appelloit sacré, & il se peut que cette loi fût contenue dans ce Livre que l'on a attribué à Mercure. Diodore remarque aussi que la Medecine Egyptienne rouloit toute sur le jeûne & l'abstinence, sur les lavemens & sur les vomitifs: mais on n'a point de preuves qu'*Hermès* eût établi cet usage en particulier.

Anubis ou Hermanubis étoit le même qu'*Hermès* ou Mercure. Le Caducée que le premier porte dans quelques médailles, en est une preuve; & Diodore de Sicile l'assure. On le représentoit avec une tête de chien, parce que cet animal est un embleme de la sagacité. On le joint dans les médailles à Isis, parce qu'il étoit son Précepteur ou son Conseiller.

HERMESIA; ce terme est synonyme dans Libavius, *de igne naturali*, *à Chymia Hermetica*, *Chymie Hermetique*. CASTELLI.

HERMETICA MEDICINA, *Medecine Hermetique* ou *Chymique*. Voyez *Hermes*.

HERMODACTYLUS. Voyez *Behen* & *Colchicum*. *Hermodatte*.

Voici ses caracteres.

L'*hermodatte* ressemble en tout à l'iris; ses feuilles sont étroites & triangulaires, ou quadrangulaires; sa racine tubéreuse; c'est un amas de plusieurs tubercules.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Hermodactylus, folio quadrangulo, T. C. 50. *Hermodactylus verus*, Matth. 778. *Iris tuberosa*, H. Eyst. Vern. o. 5. F. 4. Fig. 2. Dod. p. 248. 249. *Iris tuberosa folio angulosо*, C. B. P. 40. *Iris tuberosa Belgarum*, *& secundum Aldrovandum lonchytis prima Dioscoridis*, Lob. Obs. 51. Adverf. 363. Ic. 98. *Iris bulbosa praecox*, Clus. *Hermodatte à feuilles quadrangulaires*.

La racine de cette plante a un oignon qui purge fortement par haut & par bas: c'est pourquoi on le recommande fortement dans la goute, comme un puissant cathartique. Cette racine perd avec le tems sa vertu purgative. Elle ne purge plus lorsqu'elle est vieille. On la regarde comme une spécifique dans la goute sereine. Pour prévenir les tranchées que sa viscosité pour-

(a) C'étoit une espece de Prêtres ainsi appellés, parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou parce qu'ils servoient à porter le lit de Vénus en certains jours de cérémonies. Ces Pastophores étoient principalement ceux qui pratiquoient la Medecine en Egypte.

roit occasionner, on la mêle avec du gingembre. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Quelques Auteurs de Botanique ont regardé cette plante comme le vrai *hermodacte* : mais ce qu'on a pris long-tems en Europe pour tel, n'est autre chose que le vrai *colchicum*.

HERMOLAOS, nom d'un collyre ftatique, c'eft-à-dire, qui repercute & diffipe les fluxions. Aëtius, *Tetrab. II. Serm. 3. cap.* 112. fait mention de deux remedes fous ce nom, le grand collyre ftatique & le petit.

HERNANDIA. Cette plante eft très-commune à la Jamaïque, dans les Ifles Barbades & de Saint-Chriftophe, & dans plufieurs autres contrées des Indes Occidentales; où elle eft connue fous le nom Anglois de *Jack in a box. Dictionnaire de Miller*, Vol. II.

HERNIA, *hernie.*

Des hernies en général.

Les tumeurs contre nature qui arrivent aux parties inférieures de l'abdomen, au nombril, à l'aine, au fcrotum, caufées par la defcente des inteftins ou de l'épiploon, s'appellent en général *hernies* : elles different, 1°. par leur fituation : ainfi, celles qui font fituées au nombril s'appellent *hernies ombilicales*, ou *omphaloceles* & *exomphales*; celles qui font fituées à l'aine, *hernies* inguinales ou bubonoceles; celles du fcrotum, ofchéoceles; & aux autres parties du ventre, elles ont le nom commun de ventrales.

2°. Elles different auffi par la différence des fubftances qu'elles contiennent ; d'où elles tirent auffi différentes dénominations. La tumeur qui procede de la chute des inteftins s'appelle *entérocele* ; celle qui provient de la chute de l'épiploon, *épiplocele* ; celle qui a pour caufe un amas de vents, *pneumatocele* ; celle qui eft remplie d'eau, *hydrocele.*

3°. Elles different encore par leur groffeur, leur confiftance & leur adhéfion; les unes étant petites, d'autres plus confidérables, & d'autres d'une groffeur énorme; les unes étant molles, d'autres dures ; les unes fixes, d'autres mobiles ; les unes pouvant être replacées fort aifément dans l'abdomen, d'autres ne pouvant l'être que difficilement, ou même ne le pouvant point être du tout : on appelle ces dernieres *hernies*, *adhérentes*. Quelquefois les parties déplacées font tellement enfermées par un refferrement qui les étrangle, ou par l'inflammation, qu'il ne leur eft point poffible de donner paffage ni aux vents, ni aux excrémens, & celles-ci font appellées *hernies* avec étranglement. Enfin il y en a qui ne caufent point de douleurs, & d'autres qui en caufent de très-aiguës, qui mettent en fouffrance tout le refte du corps, produifent des vomiffemens & quantité d'autres fymptomes funeftes.

De l'omphalocele.

L'omphalocele, l'exomphale, ou l'*hernie* ombilicale, eft une tumeur contre nature de l'abdomen à l'endroit du nombril. Son volume & fa figure ne font pas toujours les mêmes. Il y en a, furtout au commencement, qui font fort petites, d'autres plus confidérables, d'autres enfin d'une groffeur énorme ; il y en a de longues, de pointues, de cylindriques. De cette derniere efpece étoit une que je vis à une femme groffe, dont le nombril par fa diftenfion avoit formé un allongement à peu près femblable, pour la forme & pour la groffeur, à un *pénis*, lequel étoit fort douloureux, & ne contenoit que des vents. Ces *hernies* different auffi par ce qu'elles contiennent ; les unes contenant des inteftins, d'autres l'épiploon, d'autres de l'air ou de l'eau; de plus, les unes font molles, d'autres font dures ; les unes peuvent être réduites, d'autres ne le peuvent pas être ; les unes font douloureufes & étranglées, les autres vont & viennent, & font moins de douleur. Scultet, dans fon *Argument. Chirurg.* Tab. XXX. nous donne les figures de ces différentes *hernies*.

Les caufes de ces *hernies* font différentes : mais la caufe immédiate eft toujours quelque violence faite à l'abdomen, & finguliérement au nombril : l'origine de ces maux vient pour l'ordinaire d'une commotion violente & fubite, d'une chute, d'un coup ou d'une preffion ; d'avoir levé quelque fardeau trop lourd, de toux, d'éternuement, & d'un accouchement laborieux dans les femmes. Car l'un ou l'autre de ces accidens pourra dilater avec violence le péritoine, ou même le rompre, s'il eft foible, comme Dionis l'affure ; & le péritoine ainfi dilaté, les inteftins & l'épiploon, ou l'épiploon feul, ou de l'air, pourra s'introduire avec force dans l'ombilic. Quelquefois le relâchement feul, & la foibleffe du péritoine près du nombril, caufent ce défordre ; furtout quand elles proviennent de violences que cette partie a fouffertes auparavant, ou de cris aigus dans les enfans. Car j'ai fouvent vu ce défordre arriver à des enfans peu de tems après leur naiffance ; furtout lorfqu'après la chute du cordon ombilical, on n'avoit pas eu foin de comprimer l'ombilic par un bon bandage.

On connoît une omphalocele à la vue & au toucher, & même par l'ouie ; car le nombril eft extremement proéminent : la tumeur, fi on la preffe avec les doigts, (à moins que les parties déplacées ne foient extremement adhérentes,) rentre dans le ventre, & fait en y rentrant quelque bruit, furtout fi le malade eft couché fur le dos. Ce font-là des marques fûres qu'il y a defcente des inteftins. Quelquefois la tumeur eft toute molle : dans ce cas, il y a lieu de croire que ce n'eft que du vent, ou l'épiploon feul qui s'eft fait un paffage de force ; quoique à la vérité, comme il couvre les inteftins, il eft rare qu'il defcende fans les entraîner avec lui. La defcente de l'épiploon feul, s'appelle *hernie* ombilicale de l'épiploon ; celle des inteftins feule, *hernie* ombilicale des inteftins. Si l'enflure continue après même que les inteftins ont été replacés dans l'abdomen, c'eft une marque qu'il y a defcente & de l'inteftin, & de l'épiploon, quoique fouvent l'épiploon & les inteftins rentrent enfemble. Dans les hydropiques, c'eft de l'eau qui diftend l'ombilic, comme il paroît par la figure que Scultet en donne, & par un exemple rapporté dans la *Chirurg. Curiof.* de Purmann. Mais l'habitude du corps toute feule fuffit pour faire connoître que l'*hernie* provient d'un amas d'eau; & on peut l'appeller *hernie* ombilicale aqueufe, comme on appelle flatulente celle qui a pour caufe matérielle des vents.

L'omphalocele dans les enfans n'eft pas fort dangereufe, & elle fe guérit d'ordinaire fort aifément. Elle ne l'eft pas beaucoup non plus dans les adultes, tant que les parties font capables d'être replacées. Mais il y a des cas où elle le peut devenir beaucoup : Par exemple, fi la defcente forcée de l'inteftin dans le trou étroit du nombril vient d'une chute, & qu'il ne puiffe pas être replacé dans le ventre, les fuites en peuvent être très-douloureufes & très-funeftes ; car il eft prefque impoffible que l'étranglement du paffage ne forme un obftacle qui empêche le fang de revenir des inteftins ainfi étranglés ; & que les fluides en ftagnation dans les vaiffeaux n'occafionnent une inflammation, avec des douleurs & des angoiffes exceffives, accompagnées de vomiffement, &, ce qui eft le pire, de vomiffement même de matieres fécales, comme il arrive dans la paffion iliaque, qu'on appelle vulgairement colique de *miserere* ; fymptomes qui font fuivis de la mortification des inteftins, qui caufe enfin une mort des plus douloureufes. Mais quand ce défordre a augmenté par degrés, & que l'ouverture du péritoine eft affez large pour y paffer les inteftins, le danger eft moins grand, furtout dans les enfans & les jeunes gens. Si cependant on n'a pas foin d'y appliquer un bandage, d'empêcher que le froid n'y parvienne, que le malade ne faffe au-

cuns mouvemens violens, qu'il ne mange trop, surtout de mets durs, épais & flatueux, les intestins & l'épiploon pourront redescendre; l'endroit où ils seront descendus pourra être fermé par un étranglement, les douleurs deviendront extremes, on ne pourra plus faire rentrer l'intestin; d'où il s'ensuivra tous les symptomes que nous avons décrits, & la mort ensuite. L'expérience nous apprend, que quand le désordre est venu à cette extrémité, toutes les ressources de la Chirurgie n'y peuvent plus rien, qu'elles ne peuvent même souvent que nuire; & que si l'on tente quelque opération avec le bistouri, le malade meurt tandis qu'on la fait, ou bien-tôt après. Mais si l'on peut faire rentrer les intestins, il est aisé de guérir en peu de tems le malade; plus vîte encore si c'est un enfant, en y appliquant un bandage convenable, & réglant scrupuleusement sa diete & ses exercices. Si on y manque, on l'exposera à une rechute. Si la tumeur ne contient que des vents, elle n'est pas d'une grande conséquence; si elle contient de l'eau, c'est un avant-coureur de l'hydropisie.

Pour parvenir à la cure, on suit deux méthodes différentes dans le cas où les intestins peuvent être replacés, & dans celui où ils ne peuvent pas l'être. Dans le premier cas, on fait rentrer l'ombilic en-dedans, on replace les intestins & l'épiploon déplacés, & l'on passe un bandage bien serré par-dessus pour les empêcher de retomber. Pour y procéder, quand l'ouverture est assez grande, on commence par coucher le malade sur le dos, ensuite on repousse doucement avec la main les parties déplacées, jusqu'à ce qu'elles aient repris leur situation naturelle; & en cela il faut avoir égard à l'âge: car dans de jeunes enfans j'ai souvent moi-même guéri l'*hernie*, après avoir repoussé & replacé l'intestin, sans y faire ensuite autre chose que d'appliquer sur le nombril une petite emplâtre convenable, de figure ronde, avec une compresse par-dessus, plus large, de linge ou de peau, pour la tenir en cet état. Si le mal étoit récent & peu considérable, j'employois simplement une compresse épaisse; je faisois tenir le tout avec une simple bande de trois doigts de large, que je passois plusieurs fois autour du corps, & j'avois grand soin toutes les fois que j'ôtois l'appareil, de le remettre tout aussi-tôt. Et par cette méthode, j'ai vu des *hernies* guéries en quelques semaines. Mais quand le mal est invétéré, je me sers d'une double compresse moins épaisse que dans le cas précédent, par-dessus laquelle, pour mieux repousser & contenir les parties réduites, je mets une plaque de plomb, que je couvre d'une compresse plus large; & quant au reste, je procede comme dans le cas précédent. Dans les jeunes gens, les adultes & les viellards, pour prévenir la rechute de l'épiploon & des intestins, il faut employer un bandage fait exprès, auquel tient une pelote d'une forme convenable. On passe ce bandage autour du corps. Les meilleurs sont ceux qui sont représentés *Planche X. du second Volume*, lesquels sont ou de peau, comme celui de la *figure 6.* ou d'un tissu de fil d'archal, comme celui de la *figure 7.* quoique les autres ne soient pas non plus à mépriser. Mais avant d'employer ce bandage, il faut mettre sur l'ombilic une bonne emplâtre fortifiante, & une autre par-dessus qui soit de la même nature, & recouverte d'une compresse. Je suis assuré par une longue expérience, qu'on viendra à bout de la cnre en continuant cette méthode avec soin pendant plusieurs mois, & surtout si le malade est jeune ou le mal récent. Pour les adultes & les personnes plus âgées, il est rare qu'on les guérisse parfaitement: mais s'ils veulent prévenir une seconde *hernie*, de quelque cause qu'elle soit provenue la premiere, il faut qu'ils s'assujettissent à porter ces sortes de bandages toute leur vie; car s'ils les quittent, ou qu'ils s'écartent du régime qui leur convient, ou qu'ils fassent quelque exercice trop violent, ils courent risque de retomber dans les mêmes accidens que la premiere fois, d'être cruellement tourmentés par une passion iliaque, & même d'en mourir, si c'est une *hernie* des intestins ou de l'épiploon.

La cure de cette maladie dans les adultes n'est jamais que palliative; & il n'y a eu que Saviard parmi les Modernes qui ait prétendu qu'on la peut guérir parfaitement & radicalement. Mais les Anciens, & Celse entre autres qui tient parmi eux le premier rang, s'y trouvoient fort embarrassés. Le dernier a indiqué plusieurs méthodes à ce sujet, dont la principale au moins mérite bien d'avoir place ici. « On doit, dit-il, faire coucher le malade sur le dos, afin de pouvoir faire rentrer dans le ventre les intestins ou l'épiploon. Ensuite on passe une aiguille enfilée d'un fil double dans la partie inférieure du nombril, qui après la réduction des parties sorties, est vuide; & avec ces fils, on lie bien serré les différens côtés du nombril, comme dans le straphylome; au moyen dequoi, ce qui est au-dessus du nœud meurt, le nombril s'affaisse, & il s'y forme une bonne cicatrice qui le ferme.» Quelques-uns avant la ligature font une incision en ligne droite à l'extrémité de l'ombilic, afin de pouvoir en y introduisant le doigt, repousser les parties sorties, & peut-être aussi dans la crainte que l'aiguille ne perce les intestins ou l'épiploon. Quelques-uns sans doute, pour procurer une cicatrice plus forte, cautérisent la partie qui est liée d'un fil avec les caustiques ou le cautere; après quoi ils font incarner l'ulcere comme dans toute autre brûlure: & Celse assure que c'est la méthode la plus convenable, non-seulement dans la descente de l'intestin ou de l'épiploon, ou de l'un & de l'autre, mais aussi lorsqu'il s'est amassé des eaux dans la partie dont il est question. Il faut que le malade sur qui on pratique cette opération, ait un bon tempérament, & qu'il ne soit ni trop jeune, ni trop vieux. De plus, ajoute-t'il, cette méthode est bonne dans les tumeurs légeres: mais elle est dangereuse dans celles qui sont considérables. Ces observations s'accordent en grande partie avec celles des Modernes, & sont des motifs pour nous de chercher des remedes plus efficaces.

Saviard, Chirurgien de Paris, traita une petite fille de quatorze mois qui avoit cette maladie. Il coucha l'enfant sur le dos; & ayant repoussé & fait rentrer les intestins, il éleva autant qu'il put la tumeur ombilicale, qui étoit aussi grosse qu'un œuf d'oie, & la fit tenir par un Aide; après quoi il lia la peau au bas avec un fil ciré en quatre doubles; deux jours après il mit une autre ligature, lorsqu'il vit que la tumeur s'enfloit & commençoit à se putréfier; & trois jours après il en ajouta une troisieme, faisant toujours les dernieres ligatures plus serrées; ensorte qu'à la fin la tumeur se sépara, & que l'enfant fut parfaitement guérie. Il assure qu'il a réussi également bien une autre fois sur une autre fille, *Obs. Chrurg.* Il est surprenant que Garengeot ne dise rien à ce sujet, & ne nous apprenne pas non plus que Saviard, si ces cures n'auroient pas pu être faites avec le bandage ci-dessus décrit, sans avoir recours à cette cruelle méthode: il y a tout lieu de croire que la chose étoit possible.

Mais si l'ouverture est si étroite que les intestins ne puissent être repoussés, & que le malade soit incommodé de vomissement & de douleurs aiguës, à l'endroit de la tumeur & dans le ventre; dans ce cas & dans celui d'autres *hernies* réelles, il est inutile & hors de propos de se servir du bandage, parce qu'il ne serviroit qu'à presser douloureusement les parties. C'est pourquoi il vant mieux alors donner au malade des clysteres convenables, & lui appliquer des cataplasmes émolliens, tels que de la décoction de pain blanc & de lait, avec du beure & du safran, & autres semblables; & fomenter & amollir avec ces médicamens les intestins, jusqu'à ce qu'ils puissent être bien replacés dans le ventre. Alors on fait coucher le malade sur le dos la tête basse, & ayant ôté les cataplasmes on tâte doucement avec la main, s'ils sont en état d'être repoussés: si on ne les trouve pas en état, on introduit dans l'anus de la fu-

mée de tabac par un tuyau convenable, (représenté *Pl. X. du second Volume, Fig.* 13.) afin de vuider & de relâcher les intestins. Une longue expérience m'a convaincu de l'efficacité merveilleuse de ce remede qu'on appelle communément clystere de tabac. Si les intestins sont dans un état qui fasse craindre l'inflammation, ce qui est fort ordinaire, il faut sans différer ouvrir la veine, comme on fait dans le cas des autres inflammations, & ne point épargner le sang; car par ce moyen les veines & les intestins s'affaissent, les mauvais symptomes se calment, & en pressant légerement avec la main, on fait rentrer les parties déplacées dans l'abdomen. Après qu'elles sont replacés, on presse à l'endroit du nombril avec les doigts, & on applique par-dessus une compresse, qu'on assure au moyen d'une bande ou plutôt d'un bandage tel que celui qui a été prescrit ci-dessus.

Mais si tous ces remedès, en y joignant la saignée, n'operent rien dans les vingt-quatre heures, & que les symptomes au contraire empirent, il faut avoir recours à l'opération Chirurgique, comme la seule ressource qui reste: car autant cette opération faite à tems peut être utile à la guérison du malade, autant est-elle inutile & superflue si on la remet au lendemain. Car il ne faut que vingt-quatre heures de plus, surtout dans les jeunes gens & les hommes forts, pour que la gangrene ou le sphacele se mettent aux intestins enflammés & les détruisent. Les suites du sphacele sont le vomissement, une augmentation de foiblesse, un sentiment de froid aux extrémités, des sueurs froides & une mort prompte & assurée.

Quant à l'opération, la premiere chose à faire est d'élargir suffisamment l'ouverture de l'abdomen pour réduire les intestins comprimés & etrangiés. Et voici comme on s'y prend: on couche le malade sur un lit ou sur une table, la tête basse, mais le ventre & les fesses élevées; on l'attache avec des liens, ou on le fait tenir par des hommes vigoureux pour empêcher qu'il ne remue. Alors le Chirurgien ou ses Aides tiennent la peau de dessus la tumeur du nombril bien tendue, surtout si la tumeur est considérable; l'on y fait une incision avec le bistouri, mais avec beaucoup de précaution, de peur de blesser en même tems les intestins. Pour éviter cet accident, le plus sûr est d'introduire immédiatement sous la peau le conducteur, *Pl. II. du second Volume*, *M* & *N*, & d'aggrandir l'ouverture en longueur avec le bistouri; si ce n'est pas assez, la tumeur étant fort grande, on fera de plus une incision transversale, & on écartera les quatre angles avec beaucoup de menagement. Immédiatement au-dessous on éloignera la graisse & les membranes avec les doigts, avec des ciseaux ou un bistouri; & pour ne point blesser l'intestin en coupant la membrane qui le revet immmédiatement, on l'éleve & on y fait un petite incision, comme on vient de dire qu'il falloit faire à la peau. Ayant ainsi découvert les intestins on introduit le conducteur sous la membrane, on dilate la plaie avec un instrument convenable; & quand tout est à découvert on presse doucement les intestins pour les replacer dans l'abdomen. Mais si le trou du nombril se trouve trop petit pour qu'il soit possible de replacer l'intestin, après avoir introduit le conducteur & tenant les intestins en état avec le doigt, on l'élargira par en-haut & en tirant vers le côté gauche du ventre, avec une paire de ciseaux mousses par le bout, ou un bistouri garni d'un bouton, (voyez *Pl. V. du premier Volume*, *Fig.* 3. 4. ou 5.) jusqu'à ce qu'on ait rendu l'ouverture assez grande. Si l'on fait autrement l'incision au nombril, on courra risque de blesser la veine ou l'artere ombilicale.

Pour éviter les accidens qui peuvent arriver en se servant des instrumens précédens, les modernes en ont inventé d'autres: premierement, un conducteur, *Pl. X. du second Vol. Fig.* 8. avec des ailes *AA*, pour presser en embas les intestins, & empêcher qu'ils ne soient aucunement lésés par le bistouri qui est dans sa rainure, tandis qu'on aggrandit le trou. M. Morand, célebre Chirurgien de Paris, a imaginé un autre instrument pour cet usage, qu'il appelle bistouri gastroraphique. (Voyez *Pl. X. du second Volume*, *Fig.* 9.) J'ai oublié d'en parler à l'endroit où j'ai traité des plaies de l'abdomen, dans lesquelles il seroit, à ce que je crois, fort utile, comme il l'est pour dilater l'ouverture d'une *hernie* avec étranglement. On en introduit le bout dans l'abdomen jusqu'en *B*; ensuite le tenant par les anses *CC*, comme une paire de ciseaux, & élevant la branche mobile *D*, qui est tranchante comme un bistouri, dans la partie supérieure *EE*, on élargit l'ouverture, autant qu'il est nécessaire pour rétablir les intestins.

Outre cela, M. le Dran, autre célebre Chirurgien de Paris, a imaginé il n'y a pas long-tems, une sorte de bistouri caché, que j'ai représenté *Pl. X. du second Volume*, *Fig.* 10. 11. Dans la *Fig.* 10. il est enfermé & caché; & dans la *Fig.* 11. il est découvert, & les parties qui le composent représentées chacune séparément. La partie *A A*, *Fig.* 10. passe dans l'ouverture qu'il est question de dilater; ensuite on prend de la main droite le manche *K*, & l'on presse comme il convient avec le pouce sur la plaque *F*. Ainsi le bistouri qui jusques-là avoit été caché dans la rainure *A A*, s'éleve alors; (voyez *Fig.* 11. *CD*) desorte néantmoins que l'extrémité *D* demeure cachée dans la cavité, de peur que les intestins n'en soient piqués ou blessés; & la partie *C* élargit le passage qui étoit trop etroit pour donner jour à rétablir les intestins. On trouvera plus au long l'explication de cet instrument, qu'on appelle communément *bistouri herniaire* de M. le Dran, dans l'explication de la *Pl. X. du second Volume.*

Quand les intestins sont ainsi replacés, un des Aides tenant les levres de la plaie rapprochées, le Chirurgien la ferme au moyen d'une suture nouée, (quoique les modernes rejettent l'usage de cette suture, que je ne crois pas non plus nécessaire, surtout dans les petites incisions) & met un bandage par-dessus, jusqu'à ce ce qu'elle soit cicatrisée, comme on le fait dans la gastroraphie. Après que le premier appareil aura été posé il faut que le malade se tienne bien en repos; & le bandage doit rester trois ou quatre jours, à moins que quelques symptomes extraordinaires n'obligent à le défaire, ce qui ne peut manquer de retarder la consolidation: mais après que le premier appareil aura été une fois levé, il faudra panser la plaie une fois tous les jours, comme on fait aux autres plaies du ventre; & lorsqu'elle aura repris, il ne faudra pas laisser que de la tenir toujours couverte d'un bandage, pour former une bonne cicatrice, & empêcher la rechute. Mais les adultes & les gens âgés pour être en sureté, doivent porter un bandage toute leur vie; au lieu que les enfans & les jeunes gens guérissent pour l'ordinaire radicalement.

Afin de faire voir combien notre méthode ressemble à celle de M. Petit, j'en vais donner un court exposé tiré des *Opérat. de Chirurg.* de Garengeot.

Le Chirurgien assisté de ses Aides, souleve les tégumens de la tumeur & la graisse; puis il fait une incision longitudinale & ensuite une transversale avec le bistouri; après quoi il élargit la plaie en séparant les quatre angles avec le conducteur & le bistouri, ou en y introduisant les doigts: & alors il paroît un *raiseau*, qui ressemble en quelque chose à un intestin, & qu'il faut écarter doucement avec un bistouri ou crochet. Après qu'on a incisé ce raiseau (*a*) qui contient les intestins descendus,

(*a*) Je n'ai jamais pu entendre, ni aucun de ceux à qui j'en ai parlé, ce que signifie ce mot *raiseau*, & il ne se trouve dans aucun Dictionnaire François. Si l'on veut que *raiseau* soit une faute d'impression & qu'il faille lire *rainceau*, qui signifie un

la membrane de dessous ou le péritoine s'éleve & on y fait une incision; & la lympbe qui en coule fait voir que l'opération a été bien faite. Après cela on passe dans la plaie le doigt du milieu ou l'index, de sorte qu'au moyen de cette espece de conducteur, on puisse faire au sac une incision cruciale avec des ciseaux crochus & mousses par le bout. Voyez *Pl. II. du second volume*, *Fig. D.* Quand il paroît quelque excroissance contre nature, comme il arrive souvent dans l'épiplocele, soit que ce soit de la chair ou de la graisse, il la faut ôter. Si l'épiploon n'est pas tombé au-delà des levres de l'anneau ombilical, il y a encore lieu d'espérer. Mais s'il y est tombé & qu'on en voie une partie considérable mortifiée, le mal est sans remede, soit qu'on le replace ou qu'on l'ôte; ensorte que le malade ne laisse pas de mourir après même que les intestins ont été rétablis. Cependant il faut replacer les intestins si l'ouverture est assez large; & si elle ne l'est pas assez, y introduire un bistouri garni au bout d'un bouton, un peu pointu, (*Pl. V. du premier volume*, *Fig.* 3. 4. 5.) & le conduire obliquement en en-haut vers le côté gauche du ventre, jusqu'à ce qu'on l'ait élargie suffisamment. Quand l'*hernie* n'est pas d'un gros volume, M. Petit suit une autre méthode; il élargit jusqu'à un certain point l'ouverture du ventre, & rétablit les intestins avec le sac entier: mais il ne nous explique pas suffisamment comment il le fait sans incision.

Cela fait, M. Petit procede au bandage & à l'agglutination de la plaie, de la maniere que je vais décrire le plus exactement que je pourrai. Sans faire de suture, il met une grosse pelote de linge, trempée dans du blanc d'œuf & attachée d'un fil, dans l'ouverture de la plaie par où les intestins sont tombés; ensuite il emplit le reste de la plaie de morceaux de linges & de rouleaux de charpie, qu'on appelle bourdonnets; & après avoir oint les parties adjacentes d'huile rosat, il couvre soigneusement la plaie de deux ou trois compresses de plus large en plus large, & il applique par-dessus la serviette & le scapulaire. Le lendemain il ôte la pélote, quoique fortement adhérente au trou & aux levres de la plaie; & il nous assûre qu'il n'en arrive aucun inconvénient: après quoi il remplit encore la plaie de linge & de charpie: mais il ne nous dit point de quelle maniere il la consolide. Garengeot ne nous apprend pas davantage pourquoi il présere l'incision cruciale à la simple incision en ligne droite, lorsqu'il semble que celle-ci suffiroit. Il nous fait part d'une observation de M. le Dran, qui a vu une *hernie* de cette sorte, où le sac étant ouvert, il n'y avoit que la valvule du colon qui fût étranglée, ce qui occasionnoit un vomissement.

Dans le traitement, mais spécialement au commencement, il ne faut pas manquer de saigner & de purger le malade, de lui administrer des clysteres, & lui faire observer une diete réguliere.

Dionis dans son Traité *de Chirurgie*, dit que « la tumeur « du nombril ne procede jamais d'une expansion ex- « cessive du péritoine, mais de sa rupture; & qu'ainsi « les intestins se trouvent immédiatement sous la peau, « sans être enveloppés d'aucun sac. » Mais c'est une erreur qui peut être réfutée par les remarques mêmes que j'ai faites sur ce savant Auteur, & par l'observation suivante: j'ai vu, étant Professeur en Medecine & en Chirurgie à Altorf, avec Charles de Colonia, Chirurgien de Nuremberg, un grand & gros homme, dont le nombril sortoit beaucoup en-dehors. Voyez *Planche X. du II. Volume*, *fig*, 12. *A A A A*. marque l'extrémité de la peau externe du nombril, semblable à un gros anneau. Dans cet anneau étoit comprise une membrane transparente, vraissemblablement le péritoine, à travers lequel paroissoient visiblement les intestins, *B B B*, dans ce sujet vivant. Tant qu'il porta son bandage avec une pelotte large & ferme; (*fig.* 6.) ils resterent dans leur position naturelle: mais l'ayant quitté, ils descendirent, enveloppés avec la membrane mince dans une espece de sac, & formerent une tumeur au-delà du nombril. Il n'y a peut-être pas d'autre Praticien qui ait eu connoissance d'un pareil cas; quoiqu'il soit constant que Palfyn & Garengeot, conformes à mon sentiment & contraires à celui de Dionis, pensent tous les deux qu'il y a toujours dans ces sortes de *hernies*, un sac, ou distension contre-nature du péritoine qui contient les intestins. Cependant je ne voudrois pas condamner l'opinion de Dionis comme absolument fausse, attendu qu'il déclare qu'elle est fondée sur des observations faites sur des morts & sur des vivans; & j'aime mieux croire que ces cas sont arrivés: le mieux & le plus sûr, est d'être très-circonspect dans la cure de la *hernie* ombilicale, & de n'aller pas couper inconsidérément les intestins, en les prenant pour le sac, ou pour ce que Garengeot appelle le *raiseau*: en effet, je suis convaincu par l'expérience, que l'opinion de Dionis peut avoir quelque fondement; & Garengeot lui-même, *p.* 313. *&* 369. *Tom. I. Chirurg. Edit. II.* fait voir que ces *hernies* sont quelquefois accompagnées de la rupture du péritoine.

Explication de la Planche X. du second Volume.

Fig. 1. représente une aiguille d'acier triangulaire par sa pointe, insérée dans un tuyau, & qui à cause de sa figure se nomme trois-quarts: elle sert pour percer le ventre aux personnes hydropiques, & à faire sortir l'eau amassée dans cette partie ou dans le scrotum. *A* est la poignée; *B*, la pointe triangulaire; *C*, le tuyau dans lequel elle est insérée.

Fig. 2. représente le trois-quarts seul sans tuyau ou cannule, fait de fer ou d'acier. *A C* en est le manche; *B*, l'aiguille polie dans sa longueur; *B*, sa pointe triangulaire.

Fig. 3. représente la cannule du trois-quarts, qui est ordinairement d'argent, par laquelle, lorsqu'on a retiré l'aiguille, coule l'humeur vicieuse qu'on veut évacuer. *A A*, est la partie qui reste dans le ventre quand l'aiguille est retirée; *B B*, la plaque, & spécialement sa partie concave, avec deux ouvertures dans lesquelles on passe un fil, avec lequel, si le cas l'exige, on attache la cannule, de peur qu'elle n'entre trop avant dans le ventre. *C*, est une sorte de trou elliptique pratiqué de chaque côté, afin que la liqueur puisse entrer, nonseulement dans l'ouverture du bout, mais aussi dans celles des côtés. *D*, est l'ouverture du milieu de la cannule dans laquelle on introduit l'aiguille, & par laquelle on fait sortir l'eau après que le ventre a été percé.

Fig. 4. représente la cannule de M. Petit pour le même usage; *A A*, sa partie cylindrique, avec une fente qui regne presque dans toute sa longueur, dans laquelle, à ce qu'il pense, l'eau s'insinue plus aisément que dans l'autre cannule. *B*, est la plaque avec une ouverture dans laquelle on passe l'aiguille d'acier, & par laquelle on fait sortir la liqueur; *C C*, est une autre piece de métal creusée comme un robinet, par où l'eau coule plus commodément dans un vaisseau qu'on met au-dessous.

Fig. 5. *A A A A* est un instrument fait en forme de croix, qu'on applique au dos des enfans pour faire rentrer les parties qui poussent; ensorte que la branche la plus longue descend le long de l'épine du dos,

petit rameau, je n'y trouve pas plus de sens: car quelque recherche que j'aie faite, je n'ai jamais pu découvrir dans une *hernie* ombilicale, aucun rameau qui ressemblât à un intestin. Veut-on que *raiseau* soit la même chose que *reseau*, *reseul* ou *reseuil*, qui se trouve dans les Dictionnaires, & qui signifie filet; il est encore intelligible pour moi; car je ne vois pas comment un intestin peut avoir l'air d'un filet, attendu la différence immense qui est entre la forme de l'un & de l'autre.

&

& la plus courte est posée en travers d'une épaule à l'autre; *B B*, est un anneau de fer couvert de peau ou de quelque étoffe de soie, qu'on passe dans le cou, & qu'on peut relâcher ou serrer autant qu'il est besoin; *C C*, sont deux lanieres de cuir, dont la droite est représentée pendante, afin de laisser voir les trous qui sont au bas, par où l'on passe des cordons; *D D*, sont les cordons: elle est aussi representée déliée; l'autre représente de quelle maniere elle doit être attachée à l'épaule; *E E*, est le bandage passé par l'ouverture *F*, qui attache l'extrémité inférieure au tour du ventre.

Fig. 6. représente le bandage pour les *hernies* ombilicales. *A*, est un bandage d'acier, couvert de peau ou de futaine, garni en-dedans de coton ou de laine: on l'applique sur le nombril avec une emplâtre ou une compresse dessous: il peut avoir un bouton au milieu. *BBB*, est la ceinture qu'on fait passer autour du corps, laquelle est de peau ou de futaine; *C*, la boucle qui attache la ceinture; *D*, l'endroit du bandage qui porte sur le nombril avec le bouton au milieu.

Fig. 7. autre sorte d'instrument pour le même usage, fait de fil d'acier ou de cuivre, construit d'une maniere particuliere. *A*, est la partie qui porte sur le nombril, *B B*, celle qui environne l'abdomen; *CC*, celle qui est ajustée à l'aine: il presse le ventre & le nombril par sa propre élasticité. Il doit être couvert de peau ou de coton, & garni à l'endroit où il porte sur le nombril, de cuir bouilli, ou de quelqu'autre matiere semblable; & doit être en tout accommodé à la taille du malade.

Fig. 8. représente le conducteur, pour la dilatation & l'incision d'une *hernie* avec étranglement. *A A*, est une plaque en forme de cœur pour empêcher que le bistouri ne blesse les intestins.

Fig. 9. Le bistouri gastroraphique de M. Morand, pour le même usage. *A*, est la partie obtuse qu'on introduit dans l'abdomen par l'ouverture; *B*, le pivot qui joint les deux parties de l'instrument; *C C*, les anneaux par où on passe les doigts pour le tenir; *D*, la partie inférieure de la branche mobile, laquelle est un peu ronde ou obtuse; *E E*, la partie supérieure ou aiguë, par l'élevation de laquelle on élargit l'ouverture trop étroite.

Fig. 10. & 11. représentent le bistouri de M. le Dran pour les *hernies*. La premiere le fait voir assemblé; & l'autre, demonté, pour en faire concevoir la structure interne. *A A*, est le conducteur creux, dans lequel est caché le petit bistouri; *C D*, le bistouri; *D*, son extrémité, que l'Auteur appelle queue d'hirondelle: on le fait jouer dans la rainure, de peur que sa pointe ne cause quelque lésion; *E E*, levier qui éleve le bistouri; *F*, manche du levier, qui, comprimé avec le pouce, éleve la partie inférieure du bistouri. *G*, est une lame élastique, par le moyen de laquelle le bistouri, après l'opération rentre & se cache dans la rainure. *H H*, sont les deux aîles latérales qui couvrent & défendent l'intestin. *II*, sont les deux aîles élevées qui enferment le levier; *K*, le manche de tout l'instrument; *L*, l'essieu sur lequel le levier tourne.

Fig. 12. est une *hernie* ombilicale, remarquable par son volume. *A A A A*, est la peau du nombril extrememment distendue, en forme d'anneau, ayant plus de deux doigts de diametre, dans laquelle est comprise une membrane mince, qui est indubitablement le péritoine, à travers laquelle on aperçoit les intestins *B B B*.

Fig. 13. Seringue pour injecter de la fumée de tabac dans les intestins.

Des autres Hernies, & singulierement de l'Hernie ventrale.

Nous avons deja dit que la descente des intestins & de l'épiploon, ou de tous les deux, qui occasionne une tumeur visible du nombril, s'appelle omphaloce ou *hernie* ombilicale; & que le nom de la *hernie* varie suivant la partie qui est affectée. Ainsi, par exemple, quand les intestins ou l'épiploon descendent dans le scrotum, c'est une *hernie* scrotale; quand ils descendent dans l'aine, c'est une inguinale; s'ils tombent dans la partie interne de la cuisse, c'en est une fémorale; s'ils se logent dans quelque autre partie du ventre, c'est une ventrale, comme on en voit quelquefois dans la ligne blanche, aussi-bien qu'au-dessus & au-dessous du nombril. Les *hernies* se divisent aussi quelquefois en vraies & en fausses. La vraie est, quand les intestins ou l'épiploon y sont contenus: la fausse est, quand il n'y a ni l'un ni l'autre de déplacé; mais que la tumeur vient de quelqu'autre cause, telle que l'hydrocele, la sarcocele, & la varicocele. Pour ce qui concerne la *hernie* ventrale, la plupart des Auteurs du dernier âge l'ont entierement omise, ou n'en ont parlé que fort légerement, quoique les Anciens l'aient connue & décrite; & qu'il y en ait quantité d'exemples, dont j'en ai vu même plusieurs. C'est pourquoi je vais entrer dans le detail de cette maladie. Il y a de ces tumeurs fort différentes les unes des autres, les unes étant grosses, d'autres petites; les unes étant à droite, les autres à gauche, & d'autres au milieu; quelques-unes étant aisées à réduire, d'autres difficiles, comme l'est l'omphalocele accompagnée de douleurs excessives: on appelle ces dernieres, *hernies* avec étranglement.

Quant à leurs causes, il y a deux opinions différentes: Dionis pense que la *hernie* ventrale vient moins de ce que la membrane intérieure de l'abdomen soit distendue, que de ce qu'elle est ouverte; & que par conséquent elle n'est produite que par quelque cause violente & subite. Garengeot l'attribue avec justice, non-seulement à la rupture & au déchirement du péritoine, en conséquence de quelque lésion considérable au ventre; mais plus souvent à sa dilatation, & à la séparation même des muscles de cette partie, divisés au point qu'ils ne reprennent plus; de sorte que les muscles, & singulierement le muscle transverse de l'abdomen, étant relâché entierement ou en partie, ou au-moins dans quelques-unes de ses fibres, ou rompu ou endommagé de quelqu'autre maniere que ce soit, pour peu qu'il se fasse de commotion ou de violence, les intestins rompent & séparent ou dilatent le péritoine.

Voici les symptomes auxquels on reconnoît ordinairement la *hernie* ventrale; & singulierement celle qui peut être réduite aisément: la peau à quelque endroit du ventre, forme par son gonflement une tumeur, qui cede à la pression de la main & rentre dans l'abdomen; mais qui, dès qu'on retire la main, se rétablit aussi-tôt avec quelque bruit. Lorsqu'on tousse, qu'on retient sa respiration, ou qu'on pousse le diaphragme avec effort en-embas, comme on fait à la garde-robe, la tumeur durcit prodigieusement, & prend la forme des intestins distendus ou gonflés, quoiqu'ils ne sortent guere que l'un après l'autre; ce qui grossit considérablement la tumeur, quoiqu'elle fût petite dans le commencement. Quand la rupture ou *hernie* est avec étranglement, elle a tous les symptomes de la *hernie* ombilicale; & on y est sujet à tous les âges, les adultes aussi-bien que les enfans & les jeunes gens.

Il faut un soin particulier pour la distinguer d'avec un abscès, de crainte que faute de la connoître on ne la traite tout autrement qu'il ne convient: & l'expérience nous apprend qu'on y a été bien des fois trompé. J'ai moi-même connu un Chirurgien qui alloit faire une incision dans une *hernie*, la prenant pour un abscès, si je ne l'en eusse détourné. Dans les adultes & les gens

avancés en âge, elle est fort difficile à guérir, & si incommode, qu'elle met les personnes hors d'état de rien faire; & il est rare qu'on y remédie par la voie de l'opération, le péritoine étant entierement relâché. De plus, quand l'ouverture par laquelle les intestins sont tombés est trop étroite, & que conséquemment ils y sont extremement comprimés, il est fort à craindre, aussi-bien que dans le cas de la *hernie* inguinale ou scrotale, que cette violente constriction ne cause des douleurs aiguës, l'inflammation, le vomissement même des excremens, & la mort. La *hernie* dans la ligne blanche, soit au-dessus ou au-dessous du nombril, mais singulierement à cette derniere place, est selon la plupart des Auteurs ordinairement incurable: mais en revanche, comme la place qu'occupent alors les intestins est plus grande que dans les autres *hernies*, celle-ci est aussi pour l'ordinaire moins dangereuse. La *hernie* ventrale en général est fort incommode: mais il n'est pas absolument impossible d'y remédier, si l'on s'y prend assez à tems, ou au-moins de la rendre beaucoup plus supportable, surtout dans les enfans & les jeunes gens: & l'on ne sauroit exprimer de quelle utilité est pour cet usage le bandage représenté *Pl. X. du II. Vol. fig. 6.* surtout si la plaque de fer *A* est d'une mesure convenable, & qu'on la tienne toujours appliquée sur le ventre, avec une emplâtre par-dessous. Celse nous apprend que quand les Anciens songeoient à la guérir parfaitement, ils s'y prenoient de cette maniere: « qu'ils passoient une aiguille avec deux fils dans la base, (*après la réduction des parties contenues*) qu'ils lioient la peau distendue de chaque côté, comme au nombril ou à la luette, ensorte que la partie d'au-dessus du nœud mouroit & se séparoit. » Quelques-uns font une incision au milieu de la tumeur en forme de feuille de myrte, & rejoignent ensuite les levres de la plaie par une suture. Mais à dire vrai, je crois que l'une & l'autre de ces deux méthodes sont d'une pratique plus dangereuse que le bandage; car il seroit difficile que le Chirurgien évitât de blesser les intestins, ou de les lier avec la peau: ainsi il est à souhaiter qu'on découvre quelque méthode meilleure, ou qu'au-moins on perfectionne l'ancienne.

Lorsque dans le cas de cette *Hernie*, on ne peut pas replacer les intestins, il faut s'en tenir à la pratique qui a été prescrite plus haut pour l'omphalocele. Garengeot nous assure que M. Petit l'a fait avec succès; car il a rendu la santé à un Tailleur, environ en cinq jours, sans ouvrir le sac formé par le péritoine descendu, mais seulement en faisant une ouverture en-dessus, & élargissant le trou avec un bistouri: mais si cet accident vient d'une plaie ancienne qui ait lacéré & incisé le péritoine, comme ces solutions ne reprennent point, alors les intestins ne sont point contenus dans un sac, mais touchent immédiatement aux tégumens: c'est pourquoi cette opération demande un Chirurgien extremement habile, qui n'aille pas en cherchant le sac, endommager & blesser les intestins avec le bistouri. Enfin on ne sauroit trop répéter que les adultes, quoique guéris de cette sorte de *hernie*, ne doivent pas néanmoins quitter le bandage, de peur qu'elle ne revienne. Saviard, *Obs. Chirurg.* 59. nous donne un exemple d'une nouvelle espece de *hernie* ventrale, après l'opération césarienne. Voyez *Bubonocele*.

De la descente des intestins dans le scrotum, ou de la Hernie scrotale.

C'est ici la place de parler des tumeurs du scrotum, lesquelles procedent de la même cause que les autres. Nous dirons d'abord en général ce que c'est que cette maladie, & quelles sont ses différentes especes: & nous traiterons ensuite de chacune séparément. On appelle toute tumeur contre nature du scrotum, *hernie* scrotale, laquelle est ou vraie ou fausse. La vraie est celle qui est causée par la descente des intestins ou de l'épiploon: la seconde est causée par quelque humeur contenue dans les testicules ou les vaisseaux spermatiques, qui les gonfle; ou par quelque humeur vicieuse, ou de l'air même introduit dans le scrotum, qui y cause une distension contre nature. Sous ces genres sont contenues plusieurs especes, & leurs noms & la maniere de les traiter chacune, varient suivant la différence de la matiere peccante qui occasionne la distension. Quand l'intestin descend le long de la production du péritoine, cela s'appelle entérocele; si l'épiploon tombe, c'est une épiplocele. Quand le scrotum est distendu par des humeurs étrangeres, comme des sérosités ou de l'eau, c'est un hydrocele; si c'est par du sang, cela s'appelle hématocele; si c'est par des vents, pneumatocele. Si l'un des testicules est plus gros & plus dur qu'il ne doit être naturellement, c'est une sarcocele. La tumeur des veines spermatiques s'appelle *hernie* variqueuse, varicocele, où circocele: & un abscès au scrotum s'appelle *hernie* humorale. Quelquefois deux de ces différentes sortes de *hernies* concourent ensemble, & on les désigne par l'union de leurs deux noms, en les appellant par exemple entero-épiplocele, hydro-enterocele. Quelquefois il y a hydrocele d'un côté du scrotum, & entérocele de l'autre, comme j'en ai vu un exemple il n'y a pas long-tems, & ainsi des autres *hernies* scrotales. Examinons à présent la nature & la disposition de chacune de ces *hernies*.

De l'Entérocele.

L'entérocele est une tumeur qui provient de la descente des intestins par l'anneau des muscles de l'abdomen, & la production du péritoine dans le scrotum. Voyez *Pl. IX. du second Volume*, *Fig.* 3. *A B*. Quelques-uns appellent cette *hernie* oschéocele, ou *hernie* parfaite, par opposition au bubonocele, sorte de *hernie* imparfaite, qui ne s'étend pas jusqu'au scrotum. Il est visible que ce désordre vient de la chute des intestins, & de l'expansion du péritoine, jusques dans l'anneau des muscles du bas-ventre, à travers lequel cette membrane parvient dans le scrotum, (Voyez *Pl. IX. du second Volume*, *Fig.* 4. *D.*) ou de la rupture du péritoine, qui naturellement bouche le trou des anneaux, causée par quelque violence externe, qui fait que les intestins sont forcés d'entrer par ces anneaux & le long de la production du péritoine dans le scrotum. L'expérience nous apprend que le dernier accident n'arrive pas si fréquemment que le premier. Paul Eginete dit que le péritoine peut être déchiré par quelque cause violente extérieure, & subite; & que cette rupture ne se fait pas sans une douleur excessive; ce qui est confirmé par d'autres Auteurs dont il a été fait mention à l'Article *Bubonocele*. Si la rupture a pour cause la distension excessive du péritoine; elle augmente par degrés & avec une douleur peu sensible. Pour l'ordinaire ces hernies ne sont que d'un côté: il est plus rare qu'elles occupent les deux côtés, ce ne sont non plus que les intestins qui descendent: rarement l'épiploon descend-il avec.

Quant aux causes de l'entérocele, ce sont à peu-près les mêmes que celles du bubonocele ou de l'omphalocele, comme une chute, un saut, ou un coup violent, un effort qu'on aura fait en remuant ou soulevant quelque chose de lourd, ou en vomissant ou en toussant: & selon la différence de ces causes, le désordre vient subitement ou par degrés. Cette *hernie* paroît au toucher comme une vessie ou un intestin distendu par de l'air. D'abord ce n'est qu'une petite tumeur au haut des parties naturelles, qui, si l'on n'y obvie dès le commencement, descend toujours de plus en plus, de sorte néanmoins qu'on ne laisse pas de sentir avec les doigts le testicule du côté affecté; quoiqu'il arrive quelquefois qu'elle descend si bas, que le scrotum pend jusqu'au milieu de la cuisse, & même jusqu'au genou. Les autres symptomes de l'entérocele sont presque les mêmes que ceux du bubonocele; à savoir une tumeur contre nature aux parties naturelles & spécialement au scrotum, qui au toucher semble être une vessie pleine d'air,

& qui s'étend depuis l'anneau des muscles du bas-ventre jusqu'au scrotum, où l'on peut sentir le testicule avec les doigts. (*a*)

Quand le désordre n'est pas considérable, & que la partie n'est pas enflammée, tantôt la tumeur diminue & tantôt elle augmente; & singulierement quand le malade est sur le dos, la descente rentre du scrotum dans l'abdomen, on tout au moins diminue, ou ne cause point de douleur: ou bien on peut la repousser avec la main vers l'aine ou dans le ventre, où elle rentre en faisant quelque bruit: mais si l'on retire la main, ou que le malade se leve sur ses piés, elle retombe en faisant le même bruit. Elle augmente s'il crie, s'il mange trop, ou qu'il porte quelque fardeau pésant: le froid la resserre, & le chaud au contraire la dilate. Quelquefois les intestins déplacés sont enflammés ou considérablement distendus par les matieres fécales, ou adhérens aux parties circonvoisines; & alors on ne peut plus les repousser avec les mains. En pressant cette tumeur, on sent distinctement l'intestin enflé & le gonflement des anneaux des muscles du bas-ventre, lequel tantôt augmente, & tantôt diminue, & quelquefois avec bruit. Ainsi toutes les fois que nous voyons une tumeur qu'on peut faire rentrer dans le ventre, on peut s'assurer que c'est une entérocele. Les personnes attaquées de cette incommodité, sentent pour les raisons que nous en avons déja données des douleurs à peu-près semblables à la colique, plus ou moins violentes à l'aine & à l'abdomen. Quelques-uns éprouvent des nausées & des vomissemens. Quand elle est occasionnée subitement par quelque cause violente, l'anneau est quelquefois si retréci, qu'on ne sauroit repousser les intestins; auquel cas il est à craindre qu'il n'en arrive pis, c'est-à-dire, qu'il ne se forme une *hernie* avec étranglement.

Quoique nous ayons observé qu'il y a des hommes, & même des femmes grosses qui supportent l'entérocele, sans aucune douleur extraordinaire; cependant elle acquiert pour l'ordinaire un volume si considérable, qu'elle rend les hommes les plus robustes, incapables d'aucuns travaux, & à moins qu'elle ne soit contenue par un bandage convenable, il est fort à craindre que le froid, un saut, une chute, un effort, une toux, des mets flatueux, des vomissemens, quelque passion violente ou autre cause semblable, ou même plus légere, ne fassent descendre les intestins encore plus bas, & ne produisent une *hernie* avec étranglement, avec tous les autres accidens mentionnés à l'Article *Bubonocele*, tels que les douleurs aiguës, le vomissement, la passion iliaque & même la mort. Si au contraire le malade a soin de porter un bandage convenable, & d'éviter les mouvemens violens; il pourra s'il est jeune, guérir parfaitement, & s'il ne l'est pas, vivre au moins avec cette incommodité aussi long-tems que s'il jouissoit d'une santé parfaite. Il est bon d'observer ici qu'une descente des intestins & de l'épiploon est moins dangereuse qu'une descente d'intestins seulement.

Si la *hernie* n'est pas avec étranglement, & que les intestins ne soient pas obstrués, ni unis avec les parties externes; le principal objet qu'on doit avoir en vue, est de les rétablir dans leur situation naturelle & de les y maintenir; & aussi de réunir l'anneau distendu de l'abdomen; ou de le resserrer tellement que les intestins n'y puissent plus retomber. Après avoir replacé les intestins, il y a deux méthodes pour réunir (*b*) ou plutôt pour contracter l'ouverture de l'abdomen, comme nous l'avons dit à l'Article *Bubonocele*: la premiere est de la comprimer par un bandage convenable; l'autre est l'opération appellée communément κηλοτομία, *célotomie* ou castration, parce que dans cette opération on retranche pour l'ordinaire un testicule: les tentatives de guérison que l'on fait avec des onguens, des emplâtres, ou autres médicamens, sans bandage; ou par le moyen de la transplantation ou de la sympathie, sont inutiles, ou au moins incertaines, & souvent superstitieuses. Le meilleur remede pour des *hernies* qui sont récentes, qui sont d'un volume peu considérable, & ne sont point avec étranglement, est un bandage convenable, & tel qu'il a été décrit à l'Article *Bubonocele*; car par ce moyen, j'ai vu plusieurs fois, non-seulement des enfans & de jeunes personnes, mais même des adultes guérir radicalement lorsque le mal n'avoit pas été long-tems négligé, qu'il étoit léger, & qu'on avoit mis en œuvre tout à la fois des remedes corroborans, tant intérieurement qu'au dehors, & un régime de vie exact (*c*). Si le malade est vieux, ou que le mal soit invétéré, ces mêmes moyens procurent au moins du soulagement; car employés avec jugement, ils peuvent contenir les intestins & l'épiploon dans l'abdomen, prévenir les symptomes dangereux, & mettre le malade en état de faire tous les ouvrages qui ne demandent pas une grande force.

De la Celotomie ou Castration.

Je ne puis m'empêcher d'entrer dans le sentiment de ceux qui ne veulent pas qu'on employe entre autres moyens de guérir cette maladie, la castration, qui se fait en liant la production du péritoine & les vaisseaux spermatiques, parce que c'est priver le malade d'une partie essentielle à la génération, & qu'on peut prendre une autre voie plus douce & moins destructive. Pour l'incision, bien-loin qu'elle puisse être avantageuse dans ces cas, elle met le malade pour l'ordinaire en grand danger de perdre la vie. Ainsi le malade & ceux qui prennent intérêt à sa conservation, doivent fuir les Chirurgiens qui conseillent cette méthode, comme des pestes dangereuses, & comme des hommes avides qui ne visent qu'à l'argent, & qui n'ont ni expérience ni jugement. C'est pourquoi tous les Gouverneurs & Magistrats des Villes, comme il se pratique dans quelques Pays, devroient empêcher tous les Empiriques ambulans qui proposent cette méthode hasardeuse & risquable, de rien exécuter que de l'avis & du consentement exprès des Medecins expérimentés. Pour moi, il me semble qu'il y a une témérité & une cruauté impardonnable à hasarder un remede qui met le malade aux abbois, lui détruit un testicule, l'expose à mourir; & cela, sans le mettre à l'abri de la rechute; car souvent on a vu après l'opération, l'intestin & le péritoine retomber, & l'*hernie* reparoître tout de nouveau, comme l'ont observé Celse & Cyprien, habiles Chirurgiens, & comme j'en ai été convaincu moi-même par plusieurs exemples venus à ma connoissance. Le mieux est donc de s'en tenir à l'ancienne pratique du bandage. Voyez ma dissertation publiée à Helmstadt en 1728. où j'établis les inconvéniens de la célotomie (*d*).

(*a*) Il est rare, suivant Garengeot, que le testicule soit tellement perdu dans les intestins qu'on ne le puisse pas distinguer au toucher, parce qu'il est enveloppé dans une membrane particuliere.

(*b*) Quelques-uns assurent que cette ouverture n'est jamais réunie, qu'elle est seulement contractée; & l'expérience le confirme.

(*c*) Sur la fin du dernier siecle, le Prieur de Cabrier en France, se vanta de posseder un secret pour guérir toutes sortes de *Hernies* sans bandage & sans opération. Louis XIV. l'engagea à le découvrir par une somme d'argent, & il devint public. C'étoit une composition d'esprit de sel, avec une certaine quantité de vin rouge, qu'il falloit prendre tous les jours. Voyez Verduc, *Lib. de Fasciis*, *p.* 24. Valentini, *Polychrest. Exot. p.* 89. Dionis, *Chir. cap. de Herniis*. Ce remede cependant ne fait rien sans bandage.

(*d*) Quelques-uns croyent que la privation d'un seul testicule met un homme absolument hors d'état d'engendrer: mais je suis convaincu par plusieurs exemples que c'est une erreur; je conviendrai seulement qu'avec deux on sera plus apte à la génération, de même qu'avec deux yeux on voit mieux qu'avec un seul.

Par la raison que nous jugeons le bandage d'une grande utilité pour la cure de l'entérocele ou de l'épiplocele : il est à propos de décrire la maniere dont il doit être fait. Le meilleur est celui qui comprime la partie du ventre par où tombe l'intestin; ensorte que ni l'intestin ni l'épiploon ne puissent descendre plus bas : & pour cet effet il faut qu'il soit accommodé à la forme du corps. On ne sauroit trop louer l'industrie des Modernes qui ont inventé & décrit plusieurs bandages propres & convenables pour la cure de cette sorte de *hernie*, soit d'un côté, soit de l'autre. Ceux auxquels je donne la préférence sont ceux qu'on voit représentés, *Pl. IX. du II. Vol. fig.* 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, qui sont faits de différentes matieres. Ceux des enfans & des jeunes gens, doivent être de toile épaisse ou de futaine, garnie de coton en dedans, ou d'une peau mollette : ceux au contraire des hommes faits doivent être de cuir ferme ou même d'acier. Ces bandages attachés autour du corps avec une emplâtre adhésive par-dessous, non-seulement renferment les intestins, & compriment les productions du péritoine, mais même unissent quelquefois ou au moins contractent tellement les membranes que les intestins ne peuvent plus retomber. Il les faut garder au moins pendant six mois, observer une diete légere, ne point sauter, ne point aller à cheval, ne point faire du tout d'exercices violens; & prendre des purgations douces, & des remedes corroboratifs, de peur que les intestins étant trop enflés ne redescendent par les anneaux des muscles de l'abdomen. Il est rare que le malade ne guérisse pas par cette méthode, s'il a moins de vingt-quatre ans : & il n'y a pas même à désespérer quand il en auroit trente ou quarante, si l'*hernie* est récente; & que le Chirurgien y remédie sans délai. S'il est plus âgé, on ne doit pas s'attendre qu'il guérisse parfaitement, & le malade & le Chirurgien doivent se contenter du soulagement que procure un bandage convenable, qui du moins empêche que l'intestin & l'épiploon ne redescendent; car, je crois, si l'on pese bien les inconvéniens de l'usage du bistouri, que nous avons exposés, que personne ne sera tenté d'y avoir recours.

La *célotomie* ou la castration est une autre méthode familiere aux Charlatans, que des Chirurgiens instruits n'employent jamais : 1°. à cause des douleurs aiguës qui l'accompagnent. 2°. Parce qu'elle met la vie du malade en danger. 3°. Parce qu'elle détruit immanquablement un des deux testicules. 4°. Parce qu'elle ne met pas à l'abri de la rechute : & toutes ces raisons prennent une nouvelle force, s'il est question d'un malade qui soit jeune. Cependant il y a des cas où la *hernie* exige nécessairement une opération; comme lorsque les intestins ne sauroient être réduits & que le bandage & les autres remedes n'ont rien opéré, ou lorsque les intestins tombés sont unis ou avec le scrotum ou avec la production du péritoine, de telle sorte qu'on ne puisse pas les faire rentrer dans le ventre, qu'ils empêchent le malade de faire ses affaires, & menacent d'une *hernie* avec étranglement. Mais sans que les intestins soient adhérens aux parties voisines, & quoiqu'ils puissent être replacés, les Charlatans ne laissent pas de faire souvent cette opération sur les enfans comme sur une personne âgée de la maniere suivante.

On couche le malade sur le dos, sur une table, la tête basse, & les hanches élevées, & on l'attache avec des liens, ou bien on lui fait tenir par des hommes forts la tête, les bras & les jambes, afin qu'il ne puisse point changer de posture ni remuer aucunement. Alors le Chirurgien fait rentrer les intestins dans le ventre : & il fait comprimer fortement par un de ses Aides l'ouverture de l'abdomen avec la main. Ensuite il fait une incision de trois ou quatre travers de doigt de large, selon la taille du malade dans la partie supérieure & latérale du scrotum, en levant la graisse qui est dessous, de la maniere qui est prescrite pour la cure du bubonocele, & pour placer un cautere ou un séton. Après cela on sépare la production du péritoine qui est à nu, & le testicule des parties circonvoisines, avec les doigts, & on l'arrache de dedans le scrotum, ce qui cause au malade des douleurs inexprimables. Alors on tire en dehors la portion pendante de la production du péritoine autant qu'on le juge nécessaire, & on la noue avec un cordon de soie ou de fil, comme on fait dans l'extirpation des tubercules; liant en même-tems au-dessus les vaisseaux séminaux pour empêcher l'hémorrhagie, que causeroit sans cela l'application du bistouri. D'autres séparent la production du péritoine, des parties voisines avec les doigts, & la lient d'un cordon avant de retrancher le testicule; & pour dérober le testicule à la vue des assistans, & de ceux surtout qui prennent intérêt au malade, ils le cachent d'une de leurs mains & l'amputent avec toute la dextérité dont ils sont capables avec tout ce qui est au-dessous de la ligature à la distance d'un travers de doigt; & le testicule ôté, ils emplissent la plaie de charpie, & la bandent après y avoir mis une emplâtre & une compresse. Après cela on remet le malade dans son lit, sans l'avertir qu'il a un testicule de moins. On panse la plaie pendant plusieurs jours avec de l'huile d'œufs, d'hypericum, ou quelque autre huile vulnéraire, jusqu'à ce que la ligature de la production du péritoine & des vaisseaux spermatiques se détache d'elle-même, ce qui arrive ordinairement le cinquieme, sixieme ou septieme jour. Quand la ligature est tombée, on guérit la plaie avec des remedes balsamiques, & lorsqu'elle est consolidée la cure est finie. En même-tems le Chirurgien ordonne à son malade de se tenir en repos pendant douze ou quatorze jours, & lui fait observer le régime qu'on observe dans les grandes plaies & les opérations Chirurgicales de quelque importance; ce qui se continue jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéri. La plupart des malades à la suite de cette opération, sont attaqués de fievre, de spasmes & de convulsions, surtout si le Chirurgien n'a pas eu assez de dextérité, ou que le régime n'ait pas été observé scrupuleusement; & de plus, cette cure n'empêche pas que par la suite le même accident ne revienne. Quelques Chirurgiens, & singulierement les Italiens, comme le témoignent Fabricius ab Aquapendente, & Scultet s'y prennent d'une maniere encore plus inhumaine; car avant de lier la production du péritoine, ils y passent une grosse aiguille enfilée d'un fil ciré en plusieurs doubles, & après avoir séparé le testicule, ils cautérisent l'extrémité des vaisseaux spermatiques coupés, avec un fer chaud.

La troisieme méthode qui est la moins cruelle, s'appelle section ou ponction d'or, *punctura aurea*; elle est exactement décrite dans Paré & dans Geiger : on l'a imaginée pour obvier à la perte du testicule, & aux dangereux effets qui en sont les suites.

Voici comme elle se pratique :

On met le malade sur le dos; on lui replace les intestins, & au moyen d'un incision on découvre la production du péritoine, & l'on noue sa partie supérieure vers l'anneau des muscles, avec un fil d'or très-fin sans endommager ou déplacer aucunement le testicule. On tourne ce fil doucement autour de la production du péritoine avec une pincette, de maniere que les vaisseaux séminaux ne ressentent aucune compression, & que la production du péritoine soit liée, de sorte que les intestins ne puissent descendre dans le scrotum. Mais pour moi, je blâme cette méthode comme les deux précédentes; car quand le bandage est lâche, les intestins descendent aisément par leur propre poids; & s'il est serré, les vaisseaux spermatiques sont nécessairement comprimés, & le testicule par conséquent affecté; sans parler de la difficulté de guérir la plaie faite à l'aine, & de la fistule qui est la suite ordinaire de cette opération, en conséquence de l'irritation continuelle des

parties causée par le fil d'or. D'où je conclus que les habiles Chirurgiens s'en tiendront toujours au bandage pour la cure de cette sorte de *hernies*, tant que les intestins pourront être replacés.

M. Jean Douglas, célebre Chirurgien à Londres, m'a communiqué une méthode d'un nommé Petitjean, qui se pratique sans faire d'incision. D'abord il replaçoit les intestins dans le ventre; ensuite il mettoit des médicamens corrosifs au-dessus de l'os pubis, à l'endroit par où descendent les intestins; pourquoi il recommande l'huile de vitriol en aussi grande quantité qu'il faut pour qu'elle puisse pénétrer la peau : car plus l'escarre est profonde, & meilleure elle est. C'est pourquoi il veut qu'on réitére la même chose pendant trois ou quatre jours de suite, afin que la peau soit d'autant plus corrodée; & afin que l'huile de vitriol pénétrât plus avant, à chaque fois qu'il en remettoit de nouvelle, il enlevoit ce qui s'étoit formé d'escarre; ensuite il pansoit la plaie avec une emplâtre de Paracelse & de l'*oxycroceum* mêlés ensemble en quantité égales, étendus sur un morceau de peau, assuré avec une compresse & un bandage. Cette emplâtre seule, à ce qu'il prétend, suffit pour séparer l'escarre & pour guérir l'ulcere. S'il y avoit quelque excroissance de chair spongieuse, il y mettoit pour la ronger la pierre infernale. Il falloit que le malade vécût de mets légers, & qu'il s'abstînt de tout exercice jusqu'à ce que la plaie fût guérie. Ensuite il mettoit sur la cicatrice l'emplâtre propre pour les *hernies*, & par-dessus un bandage convenable, qu'il falloit que le malade gardât jusqu'à ce que la cicatrice fût assez forte pour empêcher la rechute. Le Roi George I. donna à l'Auteur cinq mille livre sterlings de son secret : mais lorsqu'il fut connu on n'en fit plus de cas. Voyez l'Histoire de Heuston des *Hernies*, & le *Syllabus* de Douglas sur les Opérations Chirurgiques.

Sermes, Chirurgien d'Amsterdam, dans son Traité *de la Lithotomie*, écrit en Hollandois en 1726. nous donne une autre méthode de guérir ces *hernies*, sans faire perdre au malade un des testicules, dont il avoue n'être pas l'inventeur : mais, qu'il a, dit-il, apprise de quelques personnes qui l'avoient vu pratiquer en Russie. Le Chirurgien Moscovite couchoit son malade sur le dos le long d'un banc, & le faisoit tenir par des hommes forts; ensuite il faisoit une incision en droite ligne un peu longuette dans l'aine, comme il se pratique dans la *Celotomie*; il cherchoit ensuite la production du péritoine, l'ouvroit avec le bistouri, & tâchoit de s'assurer de l'endroit où étoit logé le sac herniaire qui contenoit auparavant les intestins. (*V. Pl. IX. du II. Vol. fig.* 4.) Quand il l'avoit trouvé, il le tiroit de la plaie avec force (*apparemment après l'avoir dégagé des parties circonvoisines auxquelles il tenoit*) & le lioit avec un fil fort le plus près qu'il pouvoit des muscles du bas-ventre, voyez *fig.* 4. *BB*, & laissoit pendre le fil en dehors de la partie; ensuite il pansoit cette plaie de la maniere qu'on panse toutes les autres, jusqu'à ce que le fil tombât de lui-même. Il guérissoit aussi beaucoup de personnes sans endommager aucunement le testicule, ou les vaisseaux spermatiques; & aucun de ses malades n'est mort de l'opération, à ce qu'assurent ceux qui en ont été les témoins. Sermes approuve cette méthode à l'égard des adultes, lorsqu'on ne sauroit contenir les intestins dans le ventre par des bandages, & que les malades en souffrent beaucoup de douleur & d'incommodité. Mais il n'y a que l'expérience qui puisse nous convaincre de la bonté de cette méthode. Si cependant elle réussit, il n'est pas douteux qu'elle est préférable aux autres, en ce qu'elle n'endommage point le testicule ni les autres parties. Il faut de plus que l'expérience nous apprenne si les *hernies* ainsi guéries ne peuvent pas revenir aisément, aussi-bien que celles qui sont guéries par la méthode ordinaire, dans laquelle on lie le sac & les vaisseaux spermatiques; car je ne vois pas pourquoi elle garantiroit plus de la rechute que les autres. Or ce second accident est surtout à craindre quand les *hernies* sont considérables & invétérées, & que conséquemment l'endroit par où se fait la descente est extremement dilaté & affoibli. Enfin il faut observer ici que Freitage, Chirurgien Suisse, a décrit cette méthode en 1721. qui étoit, comme on sait, celle que pratiquoit son pere, Chirurgien à Strasbourg; & que le fils dit que son pere la pratiquoit avec succès, avec cette différence qu'il perçoit le sac avec une aiguille & du fil, avant que de faire la ligature. Il parut aussi en 1730. une Dissertation à Keil dans le Holstein, dans laquelle l'Auteur, Jor. Henr. Schuckman, assure qu'il pratiquoit cette même méthode avec beaucoup de succès, & la recommande comme excellente.

Quelques-uns pour conserver le testicule ne lient point la production du péritoine & les vaisseaux spermatiques : mais après avoir replacé les intestins & l'épiploon, scarifient l'anneau & la peau, font ensuite un bandage convenable pour procurer une ferme cicatrice; & disent avoir guéri de cette maniere beaucoup de malades, surtout ceux qui ont porté le bandage aussi long-tems qu'il falloit. Mais, pour moi, je crois, que cette méthode est plus sûre pour la cure des enfans & des jeunes personnes, que pour celle des hommes faits.

Si l'entérocele est d'un si gros volume qu'on ne puisse faire rentrer les intestins en-dedans, surtout quand cette impossibilité vient de ce qu'ils sont adhérens à la production du péritoine, à l'anneau, au scrotum, ou même au testicule, & que par-là le malade soit exposé à la passion iliaque; alors tous les bandages ne serviront de rien, ou ne feront qu'augmenter la douleur, l'inflammation & les autres symptomes dangereux; les médicamens ne feront non plus d'aucune utilité; il n'y aura que le bistouri qui puisse détourner le danger de mort urgent & la passion iliaque, & rendre au malade sa premiere vigueur; du moins je ne sai encore personne qui ait trouvé une méthode moins douloureuse & plus sûre. Lors donc que cette opération sera nécessaire, on placera le malade comme il a déja été dit : d'abord on séparera les tégumens pour les raisons qui ont été données ci-dessus, jusqu'à ce qu'on voye à nu la production du péritoine, & le sac où sont logés les intestins. Cela fait, on séparera les intestins des parties circonvoisines auxquelles ils adherent, avec tout le ménagement possible, se servant pour cela ou d'un petit bistouri, ou du doigt, ou d'une plume, ou autre instrument semblable, & conduisant le bistouri de maniere, que si l'on ne peut éviter de couper quelque chose, ce ne soit pas du moins l'intestin : les intestins une fois séparés des parties auxquelles ils adhéroient, on les fera rentrer dans le ventre. C'est-là comme il faudra se conduire, si l'on trouve contre son attente une *hernie* enkistée adhérente aux parties externes. Enfin, après avoir rétabli les intestins, il faudra non-seulement songer à guérir la plaie, mais aussi y mettre le bandage appellé spica de l'aine.

De l'entérocele avec étranglement.

Si dans une entérocele l'intestin est tellement étranglé qu'on ne puisse le replacer, & que par conséquent il s'en ensuive une *hernie* avec étranglement, & que les cataplasmes, la saignée, les clysteres, & singulierement celui de fumée de tabac, n'y fassent rien; il y faut porter le bistouri, & se conduire comme dans le bubonocele avec étranglement, si l'on veut sauver la vie au malade. Pour donner au Lecteur une connoissance plus distincte de cette maladie & de l'opération, nous avons placé à la *Planche VI, fig.* 1. 2. & 3. les figures de Mauchart, tirées de sa dissertation sur les *hernies* du scrotum avec étranglement, où l'on trouvera l'une & l'autre expliquée d'une maniere aisée à concevoir; à quoi j'ajouterai encore, pour y donner d'autant plus de jour, les observations qui suivent.

Quand 1°. l'*hernie* n'est pas considérable, & qu'on peut

réduire l'intestin sans ouvrir le sac, il faut avec le bistouri inciser seulement les parties qui sont au-dessus, moyennant quoi on pourra sans danger replacer l'intestin; après quoi on procedera comme dans le cas du bubonocele. Mais 2°. quand le désordre est plus considérable, ou que l'intestin & l'épiploon sont adhérens aux parties voisines, ou que le sac contient une grande quantité d'humeurs, la méthode précédente ne meneroit à rien: il faut alors ouvrir le sac même avant de replacer les intestins; & si le replacement est impraticable à cause de l'étranglement qui est à l'anneau, il le faut élargir au moyen d'une incision; & après avoir dégagé les intestins & l'épiploon des parties auxquelles ils adherent, les remettre dans leur situation naturelle de la maniere qui a été prescrite plus haut. Mais il faut ménager les intestins au point de couper plutôt sur la partie à laquelle ils adherent (*a*), fut-ce le testicule même, que de blesser leur tunique (*b*). En second lieu, il faut détacher le sac des parties auxquelles il est adhérent, & le lier vers le haut proche de l'anneau avec un fil ciré en trois ou quatre doubles, extirper la partie du sac qui sera au-dessous de la ligature, & du reste panser la plaie comme dans les autres cas. Après que le fil est tombé, il reste un tubercule ou une cicatrice ferme, qui étant collée à la plaie scarifiée de l'abdomen, retient les intestins en sûreté, & empêche qu'ils ne retombent. Mais il faut user de beaucoup de ménagement, en appliquant le bandage sur les veines & les arteres spermatiques. 3°. Si l'artere épigastrique est coupée dans l'opération, afin de prévenir la trop grande quantité de sang qui empêcheroit d'opérer, il faut qu'un des aides presse l'artere, & en tienne l'extrémité fermée avec un bourdonnet de charpie sec ou trempé dans quelque astringent; ou il la faut lier avec une aiguille & du fil. 4°. Quand l'intestin descendu est tellement distendu par des flatuosités ou des matieres fécales qu'il est difficile de le réduire, la plupart des Chirurgiens ne savent rien de mieux pour la réduction de l'intestin, que de tirer petit à petit hors de l'abdomen les parties qui y sont les plus adjacentes, & de faire rentrer en pressant les flatuosités & les matieres féculentes contenues dans la partie qui est tombée la premiere, & de réduire ainsi par degrés l'intestin. Mais de peur que l'extraction & la compression de l'intestin, qui fait une opération assez difficile, n'affoiblissent & ne rompent ces parties, déja par elles-mêmes assez débiles, je crois qu'il seroit mieux d'employer l'incision faite de la maniere qui a déja été décrite pour élargir l'ouverture de l'abdomen autant qu'il sera nécessaire, & replacer ensuite les intestins. Quant aux mesures qu'on doit prendre après l'opération, ce sont les mêmes que celles qu'on observe dans le cas du bubonocele avec étranglement. Voyez à cet article. 5°. Quand on trouve le mésentere tombé avec les intestins, alors suivant l'observation de M. Petit, ce qu'il y a à faire d'abord, est de commencer à le replacer avant de songer à réduire l'intestin; car si l'on y manque, les intestins ne manqueront gueres de retomber. Au contraire, quand l'épiploon est tombé avec les intestins, il faut commencer par replacer ceux-ci. 6°. Si outre le sac du péritoine l'intestin a été aussi ouvert, il faut faire une suture qui joigne l'intestin à la plaie de l'abdomen. Quant au reste du procédé, il doit être le même que celui qui est usité dans les plaies des intestins. Voyez *Abdomen*. 7°. Quand l'intestin est gâté en partie, il faut couper la partie qui l'est, & joindre par une suture la partie saine à la plaie de l'abdomen. 8°. Il arrive quelquefois, surtout aux femmes enceintes & aux personnes affligées d'une suppression d'urine, que la vessie s'engage dans l'anneau des muscles du bas-ventre. Dans ce cas, il faut replacer la partie tombée de la vessie, de la maniere qu'on s'y prend pour replacer les intestins. 9°. Cette opération faite, on retranche avec des ciseaux les parties pendantes & superflues de la peau du scrotum; au moyen dequoi on rend la cicatrice plus forte & mieux fermée, ce qui fait qu'on a moins à craindre une seconde *hernie*. Enfin on applique sur le scrotum des compresses qu'on assure au moyen d'un suspensoir.

De l'épiplocele ou descente de l'épiploon.

On appelle épiplocele une tumeur qui provient de la descente de l'épiploon dans la production du péritoine ou le scrotum. Le diagnostic de cette maladie n'est pas absolument aisé: cependant on a tout lieu de croire qu'il y a épiplocele, quand on sent une tumeur inégale, molle & glissante; qu'elle ne grossit pas considérablement lorsque le malade retient son haleine, ou qu'il la pousse en embas vers la production du péritoine, & qu'elle s'étend, comme il arrive quelquefois, jusqu'au scrotum. Lorsqu'on presse cette tumeur avec les doigts, elle ne fait pas de bruit, & on n'y sent point de dureté ou d'enflure, comme on le remarque dans l'entérocele. Quelquefois on peut replacer l'épiploon; d'autres fois il est si fortement adhérent aux parties circonvoisines, ou si prodigieusement gonflé, que le replacement n'est point praticable. J'ai trouvé des exemples de ces deux cas en disséquant après leur mort des corps de personnes qui avoient été affligées de cette incommodité, quoiqu'en disent ceux qui prétendent qu'il n'arrive point de ces sortes de *hernies*. La tumeur n'est ni si grosse, ni si dangereuse dans l'épiplocele que dans l'entérocele, & le malade peut la faire rentrer sans souffrir de grandes douleurs, ni mettre en œuvre beaucoup de remedes: elle arrive même rarement, l'épiploon étant naturellement trop petit pour atteindre à la production du péritoine, & à plus forte raison pour y descendre & s'y loger. En effet, il est arrivé à quelques-uns de prendre pour une épiplocele une tumeur de l'aine provenante d'une distension extraordinaire de la membrane adipeuse en cet endroit. J'ai appris de Ruysch, & j'ai lu d'ailleurs dans Dionis & dans Garengeot, qu'il y a eu des exemples d'épiplocele qui ressembloient si parfaitement à l'entérocele par des symptomes semblables & également dangereux, qu'on n'a pas cru devoir se dispenser de faire l'incision, quoiqu'il n'y eût, comme on l'a vu après, que l'épiploon qui fût descendu.

Pour la cure de l'épiplocele, après avoir replacé l'épiploon, si la réduction est praticable, on y appliquera un bandage propre aux *hernies*, tel que celui dont on fait usage dans l'*hernie* inguinale ou scrotale. Si l'on ne peut pas replacer l'épiploon, mais que son déplacement ne fasse souffrir au malade que des douleurs supportables, il vaut mieux ne lui pas faire souffrir d'opération, que de l'exposer à des tourmens plus cruels que la maladie même. Mais dès que l'épiploon après sa chute s'enfle, cause de l'inflammation, des douleurs, la fievre & le vomissement, ce qui est commun dans les *hernies* avec étranglement des intestins, il faut avoir recours au bistouri, comme on l'a conseillé pour la *hernie* avec étranglement de l'aine ou du scrotum, observant toujours de ne pas faire rentrer les parties corrompues de l'épiploon, s'il y en a quelquesunes; mais de les nouer avec un fil, de les couper, & de ne replacer que ce qui est sain, comme on l'a prescrit aux plaies de l'*abdomen*; on bien sans y faire de ligature, on peut attendre que ce qui est vicié tombe de lui-même. Voyez plusieurs observations remarqua-

(*a*) Garengeot, *Operat. Chirurg. Tom. I. p. 320. Edit. II.* dit, que quelquefois le testicule est confondu avec l'intestin; mais que cela arrive rarement, le testicule étant enfermé dans un sac particulier.

(*b*) Quelques-uns conseillent d'extirper entierement le testicule, s'il est adhérent à l'intestin: mais il vaut mieux n'en couper qu'une partie, parce qu'il est plus aisé de guérir une plaie de cette sorte, & qu'en effet on en vient souvent à bout.

bles au sujet de ce désordre dans la *Chirurg.* de le Dran, *Tom. II.*

Quand les intestins tombent avec l'épiploon, cela s'appelle entéro-épiplocele : mais il n'est pas aisé de le discerner d'avec le simple entérocele. Au reste, cette distinction n'est pas fort importante, puisque tous deux sont accompagnés de symptomes également dangereux, & se guérissent par la même méthode. Quand la tumeur dans une descente se calme & se dissipe de tems en tems, laissant simplement une petite enflure mollette, il est fort vraissemblable qu'il y a entéro-épiplocele : mais il est visible que ce mal est moins dangereux que l'entérocele, attendu que la graisse empêche les intestins d'être comprimés par les anneaux des muscles du bas-ventre, comme ils l'auroient été s'ils fussent descendus seuls. Pour la cure de ce mal, le Chirurgien commencera par réduire les intestins & l'épiploon; & après l'agglutination de la plaie, il les assurera avec un bandage, comme on fait dans le cas de l'entérocele.

Des fausses hernies, & premierement du sarcocele.

Nous avons déja dit que les tumeurs du scrotum s'appellent *hernies* fausses ou bâtardes, lorsqu'elles ne sont formées ni par la chute des intestins, ni de l'épiploon, mais d'un skirrhe aux testicules, ou d'humeurs qui s'y sont amassées, ou du gonflement des vaisseaux spermatiques. On appelle particulierement sarcocele quand la tumeur du testicule est considérablement dure, & semblable à un skirrhe, ou qu'il y a une excroissance de chair contre nature, accompagnée de douleurs aiguës, avec exulcération, qui quelquefois dégénere en cancer. Il est bien aisé de distinguer l'inflammation du testicule du sarcocele, en ce que les progrès de celui-ci sont lents, & que d'abord il cause peu de douleur; au lieu que l'inflammation du testicule fait, comme toute autre inflammation, des progrès très-rapides, & cause dès le commencement des douleurs violentes & une chaleur brûlante. Ce désordre a plusieurs causes : car quand le testicule est tuméfié & dur, la cause de ce sarcocele est la même qui produit le skirrhe. S'il y a excroissance charnue, c'est l'effet d'une contusion, ou de quelque autre violence externe. Sa grosseur varie, &, selon quelques Chirurgiens, elle ne passe jamais celle d'un œuf de poule : cependant j'ai guéri des hommes qui avoient cette excroissance plus grosse que le poing, & j'ai même gardé quelques-uns de ces testicules dans de l'eau-de-vie. La marque distinctive du sarcocele est la dureté du testicule; car dans les autres *hernies* la tumeur est molle, & le testicule se sent avec les doigts à travers le scrotum. J'ai appris de Wepfer, & par la pratique, que si l'on ne fait pas résoudre la tumeur assez-tôt, elle dégénere en cancer, ou qu'elle deviendra au moins très-incommode par l'énormité de son volume, & la douleur qu'elle causera; & qu'elle affoiblira ou détruira entierement la faculté d'engendrer, surtout si les deux testicules sont viciés. Si la tumeur gagnant l'aine, monte dans le ventre, ce seroit inutilement qu'on tenteroit la cure avec le bistouri : l'opération ne pourroit rien produire que la mort du malade, la maladie ayant en ce cas attaqué les parties internes; il vaut donc mieux ne la pas faire.

Quand le sarcocele est récent, on peut quelquefois le résoudre par des remedes internes & externes, de qualité résolutive. Matthiole Fabricius ab Aquapendente, & Scultet, recommandent de donner au malade de la poudre de racine d'arrête-bœuf, à la dose d'une dragme dans du vin d'absinthe, & d'appliquer en-dehors l'emplâtre suivante.

Prenez *gommes galbanum*, *ammoniaque*, & *bdellium*, } *de chaque demi-once*;

Faites dissoudre dans du vinaigre, & ajoutez,

graisse de canard fondue & passée, *une once & demie*;
cire jaune, *deux onces*;
huile de lis,
moelle d'os de pié de bœuf, } *de chaque dix dragmes*;

Faites du tout une emplâtre.

Vous l'étendrez sur un linge, & en remettrez de nouvelle chaque jour. Dionis recommande l'emplâtre de diabotanum divin & celle de Vigo, dont il a usé avec succès. Quelques-uns préferent l'*emplastrum Norimbergense* seule comme un excellent digestif, ou mêlée avec la précédente; d'autres, les fomentations dont on use dans la cure du skirrhe. Mais je suis convaincu que les remedes les plus efficaces sont les internes, tels que les décoctions des bois & les remedes mercuriels, surtout si le malade les prend tous les matins & qu'il y joigne un régime sudorifique, avec des purgatifs mercuriels tous les trois ou quatre jours.

Quand tous ces remedes sont sans effet, & que la douleur & la tumeur augmentent, au point de devenir extremement incommodes & de faire appréhender le cancer, si le désordre n'a point encore atteint l'anneau, il reste un remede à la vérité fort hasardeux, & qu'on n'emploie qu'au défaut de tous autres, pour empêcher que le mal ne gagne jusqu'à l'abdomen & ne devienne incurable : c'est d'extirper le testicule tuméfié ou tous les deux, s'ils le sont l'un & l'autre avec le bistouri, qui est ce qu'on appelle castration.

On fait cette opération de la maniere que les empiriques pratiquent leur célotomie, observant seulement d'y apporter plus de précaution qu'ils ne font d'ordinaire : l'incision faite dans la peau & le scrotum, il ne faut pas arracher brusquement & avec violence le testicule, ce qui causeroit des douleurs excessives & des convulsions, mais le détacher doucement des parties auxquelles il adhere, avec le bistouri ou des ciseaux, selon que l'occasion le requiert, liant les vaisseaux spermatiques près de l'aine ou de l'abdomen, & les coupant ensuite : ces précautions rendront l'opération moins cruelle. Ensuite on s'y prendra pour la guérison de la plaie de la maniere qu'on fait pour la cure des *hernies*. Comme après qu'on a coupé les vaisseaux spermatiques, extremement distendus alors, il ne laisse pas de s'ensuivre quelquefois, nonobstant les ligatures, une hémorrhagie si abondante qu'elle épuise le malade, quelques Chirurgiens en font deux l'une sur l'autre; ou après avoir détaché le testicule du scrotum, ils font simplement une ligature aux vaisseaux spermatiques sans l'extirper aussi-tôt après. Mais au bout de quelques jours, lorsque les extrémités des vaisseaux se putréfient & qu'ils se détachent d'eux-mêmes, ce qui prouve qu'ils avoient été bien liés, ils les séparent; car alors le bistouri ne peut faire aucun mal & on n'a point à craindre l'hémorrhagie. Si le testicule ne se détache pas de lui-même, c'est une marque que la ligature n'avoit pas été assez serrée; il faut donc en faire une seconde qui le soit davantage. Le Dran conseille avec raison de percer la partie qu'on veut lier, avec une aiguille enfilée d'un fil en double, puis de lier chaque moitié avec chacun des fils, comme un moyen sûr de prévenir l'hémorrhagie. Fabricius ab Aquapendente, Scultet & quelques autres après avoir retranché le testicule, appliquent un cautere actuel aux vaisseaux spermatiques, pour la même fin. Mais j'aime mieux la méthode précédente. Pour guérir un sarcocele dangereux qui tend au cancer, on peut; & il faut même quelquefois châtrer le malade; car on ne pourra guere autrement le tirer d'affaire, outre que celui de ses deux testicules qu'on lui laissera suffira peut-être pour le rendre habile à la génération. Je sai que quelques-uns, avant de lier les vaisseaux spermatiques, veulent qu'on en détache les

nerfs, de peur que la ligature ne cause des ſpaſmes ou des convulſions : mais je ſuis perſuadé que cette précaution n'eſt point du tout néceſſaire, & que de plus elle eſt impratiquable. Car comment pouvoir détacher des veines ſpermatiques de petits nerfs qui y ſont entrelacés de maniere à n'en pouvoir être demêlés? D'ailleurs où eſt la preuve que ces petits nerfs, tiſſus ſi intimement avec les veines puiſſent cauſer des ſpaſmes. Quant au ſurplus on met de la charpie ou une petite compreſſe au-deſſous de la ligature; enſuite on détache le teſticule environ à un pouce au-deſſous.

S'il y a une excroiſſance douloureuſe ſur le teſticule que les remedes ne puiſſent pas diſſiper, & que le teſticule ne laiſſe pas d'être ſain, on y peut remédier & le conſerver en ouvrant le ſcrotum & coupant l'excroiſſance. (*a*) Mais ſi elle affecte le teſticule même, il eſt difficile de la retrancher ſans faire ſouffrir au malade des douleurs inexprimables. Alors il faut retrancher le teſticule même en tout ou en partie, de la maniere qui vient d'être indiquée plus haut. On coupera auſſi avec des ciſeaux la peau du ſcrotum qui enveloppoit le teſticule, devenue inutile depuis qu'il a été retranché, car par-là on avancera la guériſon de la plaie, & on rendra le ſcrotum plus uniforme. Il y a une choſe à obſerver par rapport aux panſemens, qui eſt, que d'abord on mettra de la charpie & des compreſſes avec le bandage inguinal qu'on appelle *ſpica*; enſuite pour calmer l'inflammation qui ne manque guère d'arriver, on applique des cataplaſmes de qualité réſolutive & anodyne; enfin on guérit la plaie avec de l'onguent digeſtif & du baume vulnéraire, comme après la célotomie. On trouvera quelques obſervations ſur la caſtration dans les *Obſerv.* de Tulpius, *Lib. IV. cap.* 32. & dans les *Obſervations Chirurg.* de Saviard, *Obſerv.* 125.

De l'hydrocele.

Une hydrocele eſt une diſtenſion contre nature du ſcrotum qui provient de quelque humeur, & qui, quoiqu'elle ne cauſe pas de douleur ne laiſſe pas d'être fort incommode. Cette tumeur eſt groſſe comme un œuf, comme le poing, même comme la tête, & quelquefois encore plus groſſe: elle n'eſt ordinairement que d'un côté du ſcrotum, mais quelquefois auſſi à tous les deux. On y eſt ſujet à tout âge, jeune comme vieux: il y a des enfans qui l'apportent en naiſſant, d'autres à qui elle vient auſſi-tôt après leur naiſſance. Cette humeur ne ſe montre pas toujours au même endroit, quoique pour l'ordinaire elle ſe forme dans la tunique vaginale, c'eſt-à-dire, entre le teſticule & la tunique qui le revet immédiatement, enſorte qu'il nage pour ainſi dire dans cette humeur, & qu'on ne le diſtingue pas au toucher. En ce cas il paroît qu'elle procede de l'éroſion ou de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques du teſticule: mais elle ſe trouve auſſi quelquefois ſous la peau du ſcrotum, comme Celſe en a fait la remarque, ſurtout dans les enfans nouveaux-nés & les hydropiques: en ce cas elle baigne les deux teſticules; quelques-uns l'appellent alors hydropiſie du ſcrotum & la diſtinguent de l'hydrocele. Quelques Auteurs parlent d'un amas d'humeurs(*b*) contre nature dans la production du péritoine au-deſſus du teſticule, & nous diſent même en avoir trouvé une grande quantité, en diſſéquant des cadavres dans la production du péritoine, occaſionnée par une *hernie* inteſtinale. Quelquefois la liqueur eſt d'une couleur ſanguine, & même on trouve auſſi du ſang tout pur dans la cavité du ſcrotum. Cette ſorte de *hernie* n'étoit pas inconnue à Celſe, comme il paroît par le *chap.* 9. de ſon *Livre VII* C'eſt l'hematocele ou *hernie* ſanguine dont nous parlerons plus bas.

On connoît parfaitement l'hydrocele, & on la diſtingue, 1°. de l'hydropiſie du ſcrotum par les ſignes ſuivans: Dans l'hydropiſie du ſcrotum la preſſion du doigt laiſſe une empreinte, comme ſur des jambes enflées, la peau eſt liſſe & le pénis ordinairement fort enflé; au lieu qu'au contraire dans la véritable hydrocele, le pénis eſt contracté, la peau eſt ridée & la preſſion du doigt n'y laiſſe pas d'empreinte. De plus dans l'hydrocele la tumeur ne s'affaiſſe jamais entierement, & elle eſt molle, à moins qu'il n'y ait une grande quantité d'humeurs: car alors elle réſiſte au toucher comme une veſſie ſoufflée & bouchée exactement. Les veines du ſcrotum ſont gonflées, & l'humeur preſſée par le doigt lui fait place, & va groſſir le volume de celle qui n'eſt pas preſſée. 2°. On diſtingue l'hydrocele de l'entérocele & de l'épiplocele, principalement par le ſymptome ſuivant. La lymphe environne tellement le teſticule tuméfié; qu'on ne peut le diſtinguer ni à la vue ni au toucher; au lieu que dans les deux autres ſortes de *hernies* on peut l'appercevoir d'un côté. 3°. Le ſarcocele & l'hydrocele ſi difficiles à diſtinguer l'un de l'autre, que bien des Chirurgiens d'ailleurs expérimentés s'y ſont mépris, different principalement, en ce que l'hydrocele ſouvent acquiert par degrés une groſſeur prodigieuſe, &, ce à quoi on la diſtingue infailliblement, eſt ſemblable à une veſſie pleine d'eau, au lieu que le ſarcocele eſt ordinairement fort dur & d'une groſſeur médiocre. Je ſai des Praticiens qui conſeillent de placer le malade dans une chambre obſcure & de mettre une chandelle par-derriere le ſcrotum; car ils jugent que ſi c'eſt une hydrocele, on doit voir à travers, comme on verroit à travers une veſſie pleine d'eau, placée de même. Mais comme l'eau qui forme l'hydrocele, comme l'ont obſervé Celſe, Eginete & pluſieurs autres, & comme j'ai eu occaſion de le remarquer moi-même, eſt ſouvent trouble & auſſi colorée que du caffé, & même ſanguine, il eſt facile de voir qu'il n'y a pas grand fond à faire ſur cette épreuve. Il eſt certain qu'il y a hydrocele quand l'humeur paroît tranſparente: mais elle peut y être auſſi ſans ce ſigne, ſi l'humeur eſt ſanglante ou colorée. L'hydrocele eſt plus incommode que dangereuſe: car ſi elle eſt groſſe, le malade ne peut ni aller à cheval, ni marcher ſans quelque difficulté; & ſi on la laiſſe ſubſiſter trop long-tems, il eſt à craindre que le teſticule ne ſe gâte & ne devienne calleux, d'où s'enſuivroit un ſkirrhe, un ſarcocele ou un cancer, quoique j'aie vu des perſonnes avoir vécu fort âgées avec une hydrocele ſans en avoir eu d'autre incommodité que celle qui réſulte de ſa groſſeur. Comme la quantité de ce fluide contre nature contracte le pénis & le retire ſous la tumeur, le malade ne peut engendrer que difficilement ſi même il le peut aucunement. Quoique à la vérité il ſoit très-difficile de guérir l'hydrocele, ſoit par les médicamens, ſoit par l'inciſion: cependant on en vient quelquefois à bout, ſurtout ſur les jeunes gens. Quand elle eſt accompagnée d'hydropiſie, il faut d'abord guérir l'hydropiſie. Quelquefois une même perſonne eſt

(*a*) Dionis & quelques autres conſeillent de ſe ſervir de médicamens corroſifs pour faire une plaie au ſcrotum, & retrancher les parties ſuperflues du teſticule; & en effet ce moyen réuſſit ſouvent: mais il ſemble que l'uſage du biſtouri en ce cas eſt préférable, comme opérant avec plus de promptitude & moins de danger.

(*b*) Wideman, *Lib. de Litho. & Celotomia*, p. 84. Boerhaave *Aphor. Pract.* § 1227. Garengeot, *Chirurg. Operat.* & le Dran *Tom. II. Obſerv.* 75. diſent avoir trouvé des hydroceles où le teſticule ſe pouvoit ſentir avec les doigts, & que dans ce cas l'enflure & l'humeur étoient dans la production du péritoine au-deſſus du teſticule: mais que le contraire arrive quelquefois dans une entérocele, où les inteſtins, comme je l'ai obſervé, pénetrent dans la tunique vaginale, par cette cloiſon naturelle qui diſtingue le teſticule de la production du péritoine. Il faut que les cas mentionnés par ces Auteurs ſoient fort rares; car parmi le grand nombre de perſonnes que j'ai traitées de l'enterocele & de l'hydrocele, je n'en ai pas rencontré une ſeule qui fût dans ce cas.

affligée tout à la fois d'hydropisie, de sarcocele & d'hydrocele.

Les remedes résolutifs & corroborans employés intérieurement & extérieurement, operent souvent la cure de l'hydrocele dans les jeunes gens. Des remedes extérieurs fort utiles entre autres, sont des compresses trempées dans du vin ou de l'eau-de-vie où on a fait bouillir du romarin, de la sauge, de la camomile, du fenouil, du cumin, de la marjolaine ou autres plantes de même qualité, appliquées chaudes sur la tumeur plusieurs jours de suite, observant en retirant les plantes de dessus le feu, d'y ajouter de l'eau de chaux & de l'eau-de-vie, ou du moins de l'eau-de-vie seule. Le meilleur remede pour les enfans nouveaux-nés est qu'un homme en bonne santé & à jeun mâche quelques muscades, & après cela fomente pendant quelque tems de son haleine, le scrotum affecté. Je recommande cette pratique avec d'autant plus de confiance que j'ai été témoin en quantité d'occasions des bons effets qu'elle a produits. Il ne laissera pas d'être fort utile aussi, de tenir de l'eau-de-vie dans sa bouche & de fomenter de même le scrotum avec son haleine. Si pourtant ni l'un ni l'autre de ces remedes ne réussit, il faudra appliquer toute chaude sur la tumeur l'emplâtre de cumin étendue sur un linge, & la renouveller plusieurs fois par jour, ou une compresse imbibée d'esprit de matricaire appliquée aussi chaude. Quant aux remedes internes, les meilleurs sont les purgatifs, surtout pour les enfans; à qui on donnera en même tems des médicamens corroborans & diurétiques. L'*arcanum duplicatum* de Ludovic a été estimé d'une grande efficacité pour l'hydrocele dans les adultes; & selon cet Auteur il n'en falloit qu'une petite dose administrée pendant quelques jours seulement pour la guérir entierement, y ajoutant des remedes extérieurs discussifs & nervins. Mais je crois ce remede plus utile dans l'hydropisie que dans l'hydrocele. Si aucuns de ces remedes ne vous réussit, ayez recours à l'incision, sans pourtant trop vous flatter: car cette opération dans les adultes n'est pas toujours suivie d'un heureux succès. S'il y a inflammation jointe à l'hydrocele, gardez-vous bien d'y enfoncer le bistouri jusqu'à ce qu'elle soit calmée.

Il y a deux sortes de cures par la voie de l'opération, l'une parfaite ou radicale, l'autre palliative ou imparfaite; car les Chirurgiens se proposent deux choses dans le traitement de l'hydrocele; la premiere, de faire sortir du scrotum le fluide vicieux; la seconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amasse d'autre. La cure parfaite opere l'une & l'autre: mais la cure imparfaite ne fait qu'évacuer l'humeur qui s'est amassée. La cure parfaite oblige le malade de rester plusieurs semaines au lit, le fait beaucoup souffrir & le met en danger: mais la cure imparfaite se faisant plus aisément & pouvant être repétée sans inconvénient & sans risque, il n'est pas étonnant que souvent on la préfere à l'autre. C'est pourquoi je considérerai d'abord la cure palliative.

Les Anciens pour la cure palliative, faisoient avec une lancette une incision au scrotum, & dans l'ouverture faite de cette maniere, ils introduisoient un tuyau par lequel se déchargeoit l'humeur. Les Modernes trouvent plus commode de se servir d'un Trois-quarts, (Voyez *Pl. X. du second Volume, fig.* 1.) & s'y prennent de la maniere qui suit:

Le malade est debout ou assis sur le bord d'une chaise, ensuite le Chirurgien presse l'humeur en embas, en comprimant la partie supérieure du scrotum, pour distendre la partie inférieure, & serre le haut avec une ligature plate pour empêcher l'humeur de remonter; ensuite il introduit dans le bas du scrotum un trois-quarts de la longueur d'un travers de doigt, ce qui est suffisant pour percer les tégumens, qui, quand le mal est invétéré, sont plus épais que dans l'état naturel, prenant garde d'offenser le testicule. Le scrotum ainsi percé, il retire le trois-quarts, & laisse à la place le tuyau par où s'écoule l'humeur. Quand elle est écoulée, il retire le tuyau, & l'opération est faite. Le scrotum se referme, & la plaie se guérit presque aussi-tôt, sans y employer d'emplâtre ou autres médicamens; & le malade peut marcher & vaquer à ses affaires sans aucun inconvénient. Cependant on ne sauroit blâmer ceux, qui après l'opération, enveloppent le scrotum dans des compresses épaisses imbibées d'eau-de-vie & d'eau de chaux: mais s'il est resté de l'humeur amassée au-dessus du testicule, il faut pour l'évacuer y faire une nouvelle ponction. Or comme après l'opération, le scrotum se remplit ordinairement au bout de quelques mois, il faut la refaire de nouveau, de peur que la sérosité qui se sera amassée, contractant de l'acrimonie, ne corrompe les parties internes & principalement le testicule, circonstance qui rendroit ce mal dangereux. On est quelquefois obligé de la faire, deux, trois & quatre fois par an; & quelquefois aussi il se passe plusieurs années sans qu'il faille la recommencer, selon que l'humeur s'amasse plus ou moins vîte. Par le moyen de ce traitement, des personnes affligées de cette maladie ne laissent pas de vivre quelquefois fort âgés, & se portent bien d'ailleurs, comme j'en ai vu moi-même plusieurs. Il est même arrivé quelquefois à des gens d'un excellent tempérament; que l'humeur ayant été évacuée par cette voie, il n'en est plus revenu d'autre: mais comme ce n'est pas là l'effet ordinaire de cette cure, on l'appelle simplement palliative. Quand l'humeur est trouble & épaisse, ou épaisse & ténace, comme quelques-uns disent qu'il arrive après plusieurs opérations réitérées, & qu'on ne sauroit la faire sortir avec le trois-quarts & le tuyau; mais que petit à petit, elle contracte une odeur fétide, & une couleur foncée à peu-près semblable à celle du sang: il faut alors, sans différer, tenter la cure parfaite, de peur que la corruption & le désordre n'augmentent. S'il y a hémorrhagie par la plaie, Garengeot conseille d'ouvrir le scrotum avec le bistouri, de chercher quelle est le vaisseau offensé, & après l'avoir trouvé, de le lier: mais je n'ai jamais vu ce cas arriver.

Si quelqu'un de ces accidens est arrivé, ou que le testicule soit corrompu, ou que le malade soit bien aise à quelque prix que ce soit, de jouir d'une santé parfaite, il faut entreprendre la cure radicale par l'une ou l'autre des méthodes suivantes.

D'abord on couche le malade sur le dos, sur une table ou sur un lit, on le fait tenir par des hommes forts, ou s'il est nécessaire, on lui lie les piés & les mains, comme nous avons dit plus haut qu'on fait dans l'opération de la célotomie; ensuite on fait une incision latérale avec un bistouri, (Voyez *Pl. II. du second Volume, G ou I.*) à la partie supérieure du scrotum où l'humeur peccante est contenue; ensuite on introduit dans la plaie une sonde crenelée, ou plutôt le premier doigt de la main gauche, & on divise le scrotum jusqu'au fond avec un bistouri ou des ciseaux; au moyen de quoi l'humeur viciée trouve un passage plus facile. Après qu'elle est sortie, on examine le testicule: s'il paroît qu'il soit sain & n'ait point été endommagé, on remplit toute la plaie de charpie, on met par dessus une compresse & un bandage en forme de T, & après qu'on a levé le premier appareil, on met sur la charpie de l'onguent digestif, & par-dessus un bandage, afin d'amener à suppuration les tuniques dures & calleuses du sac, & de les séparer du reste, au moyen de quoi les veines d'où provenoit l'humeur vicieuse, seront extirpées, & par-là on mettra le malade à l'abri d une rechute. Mais si à cause de l'épaisseur & de la dureté des membranes, l'onguent digestif n'est pas suffisant; il y faudra ajouter du précipité rouge. Si tout cela ne réussit point, on en retranchera le plus qu'on pourra avec le bistouri ou des ciseaux, & on corrodera le reste avec du précipité rouge, de l'alun brûlé & de l'onguent digestif; après quoi on y mettra quelque baume vulnéraire, & on pansera la plaie, jusqu'à ce quelle soit détergée & consolidée. Il se trouve

quelquefois une excroissance adipeuse dans le scrotum des personnes affligées de l'hydrocele : il la faut retrancher, comme on vient de dire qu'il falloit faire pour les membranes calleuses, en partie par l'incision, & le reste par des remedes corrosifs. Quoique à l'ouverture du scrotum, les vaisseaux séminaux paroissent tuméfiés, il ne faut pas, comme le conseillent & le pratiquent quelques Chirurgiens, s'aviser d'abord de retrancher le testicule, comme inutile & nuisible; car la nature toute seule guérit souvent ces tumeurs : il faut absolument lier d'un fil les vaisseaux spermatiques, & retrancher le testicule de la maniere qui a été indiquée plus haut sous l'Article *Sarcocele*, quand les veines sont visiblement endurcies & skirrheuses, & que le malade sent des douleurs insupportables. Il faut aussi examiner si le testicule tuméfié contient quelque fluide en-dedans, comme il arrive souvent; & si l'on y en apperçoit en le touchant, on peut s'assurer que c'est de l'eau ou du pus : mais ce n'est pas là une raison suffisante pour le retrancher, comme font quelques-uns, puisqu'on y peut remédier en l'incisant & en le détergeant : si on le trouve calleux & corrompu, il faut y faire une ligature, & l'extirper comme il a été dit plus haut, pour prévenir le cancer. Si, comme quelques Auteurs assurent qu'il peut arriver, l'humeur est contenue dans la partie supérieure de la production du péritoine & que le testicule ne soit point affecté, quoique le scrotum soit distendu, il faut bien prendre garde en coupant les membranes endurcies, d'endommager le testicule.

Comme bien des personnes craignent le bistouri, on peut ouvrir le scrotum pour en faire sortir l'eau par des médicamens corrosifs. Pour cet effet, il n'y aura qu'à appliquer une emplâtre avec une longue ouverture sur le côté extérieur du scrotum; on mettra sur l'ouverture de la pierre infernale, ou quelqu'autre corrosif, que l'on couvrira d'une emplâtre entiere & d'une compresse; & l'on assurera le tout avec un bandage en forme de T. Si le caustique ne fait pas de lui-même l'ouverture à la tunique du scrotum, on divisera l'escarre avec un bistouri, ou quelque autre instrument convenable, on fera évacuer l'eau, & on remplira la cavité de la plaie de charpie; ensuite on procédera de la maniere qui a été indiquée plus haut, jusqu'à ce que le malade soit guéri : j'ai conduit plusieurs cures de cette maniere avec succès. Il faut pourtant observer ici que Garengeot fait craindre beaucoup de mauvais effets du caustique, qui selon lui, peut se mêler avec l'humeur morbifique & endommager le testicule : mais je crois que son appréhension est sans fondement; car dès que le caustique a percé les tégumens du scrotum, la liqueur qui se décharge par l'ouverture qu'il a formée, sert elle-même à le repousser & à laver la plaie; ou s'il s'en insinue quelque chose en-dedans du scrotum, l'eau qu'il contient tempere assez sa qualité mordicante, pour qu'il ne puisse faire aucun mal : & c'est de quoi je suis convaincu par l'expérience.

Une troisieme méthode pour procéder à la cure parfaite, est celle qui suit.

On passe dans la partie supérieure latérale du scrotum, un ruban, ou une bande de linge étroite enfilée dans une grosse aiguille, comme on le pratique pour un séton, & on fait ressortir l'aiguille par le bas. On y laisse le ruban comme dans un séton, & après l'avoir enduit d'onguent digestif, on le fait aller & venir deux ou trois fois par jour : au moyen de quoi non-seulement on procure la décharge de l'humeur peccante : mais on prévient l'inflammation, & on occasionne une suppuration interne, au moyen de laquelle les veines & les tégumens corrompus sont séparés des parties saines. Au bout de vingt jours ou plus, quand la suppuration est achevée, & qu'il ne sort plus que peu, ou plus du tout d'humeur, on retire le ruban, & on fait fermer la plaie. Si la suppuration ne se fait pas au moyen de l'onguent digestif dont on a enduit le ruban, il y faut ajouter un peu de précipité rouge. Cependant comme les méthodes précédentes font sortir plus aisément les humeurs peccantes, détergent mieux le sac & font découvrir si le testicule est sain ou non, & s'il y a quelque corps adipeux qui y soit caché, il n'est pas étonnant qu'on les préfere à celle-ci, comme étant plus sûres & plus efficaces; car si le testicule est infecté par quelque matiere putride, ou par un skirrhe, ou vitié par quelque autre cause que ce soit, il sera mieux de procéder par la voie de la célotomie; on s'il y a une excroissance adipeuse, il vaut mieux la retrancher que de risquer, en la laissant, non-seulement de rendre la cure fort incertaine, mais d'exposer le malade à de plus grands dangers.

Marini, Chirurgien Italien moderne, préfere à toute autre la méthode suivante, comme la plus ordinaire, apparemment en Italie.

Après avoir préparé le corps, on divise le scrotum dans sa partie supérieure, immédiatement au-dessous de l'aine, par une incision assez large pour y passer le doigt, & ensuite une tente de cire de la grosseur du doigt, & d'environ trois travers de doigt de long, dont la pointe doit être un peu courbée, qu'on enduit d'onguent de guimauve, & qu'on introduit dans la cavité du scrotum, où, lorsqu'on l'aura laissé 24 heures, la partie affectée se trouvera un peu enflammée. On fait la tente plus petite à mesure que la cavité diminue, & l'on digere la tumeur avec une emplâtre émolliente. Quand il y a suppuration, on garnit la tente d'onguent digestif de Galien, & l'on met de l'onguent rosat dans le scrotum. Au bout de sept jours on enduit la tente d'huile composée d'hypericum. On déterge la cavité, & la tumeur étant digérée, la plaie diminue & se referme petit à petit; alors on ôte la tente, & on acheve la cure par un régime convenable. L'Auteur ne veut pas qu'on fasse cette opération quand le Soleil est dans le signe du Scorpion, parce qu'alors la cure tireroit trop en longueur : mais c'est-là une superstition toute pure. Ruysch avoit décrit la même méthode, long-tems avant cet Auteur. Si vous tentez, dit-il, la cure, en ouvrant le scrotum à la partie supérieure, d'un côté, remplissez ensuite la plaie d'une tente oblongue, enduite d'onguent rosat, jusqu'à ce qu'une légere inflammation & une suppuration modérée ait putréfié les membranes; ensuite vous la retirerez avec une pincette. J'ai connu beaucoup de personnes qui ont été parfaitement guéries par cette méthode. Observez que la pratique de ces Auteurs n'est bonne que dans le cas où le testicule est sain : mais s'il y a apparence qu'il soit vitié, ou qu'il le soit visiblement, il faut avoir recours à la premiere ou à la seconde méthode indiquées pour la cure parfaite.

Quelques Opérateurs ambulans se persuadent avoir une méthode encore beaucoup plus aisée & plus sure; ils font une incision dans l'aine, & une ligature sur la production du péritoine & sur le testicule, comme ils font dans l'entérocele, & ils l'arrachent quoique sain. Bien-loin d'approuver cette méthode, je crois qu'on devroit punir très sévérement ces barbares Opérateurs qui ont la cruauté de priver un homme d'une partie si nécessaire pour la multiplication de son espece, lorsqu'ils pourroient s'en dispenser. Observons en finissant cet Article, que la cure parfaite réussira beaucoup mieux dans les personnes jeunes & robustes, que dans celles qui sont avancées en âge, ou d'un foible tempérament : c'est pourquoi j'aimerois mieux qu'à l'égard de ceux-ci on s'en tînt à la cure palliative. Enfin il faut avoir grande attention de ne pas prendre l'entérocele pour l'hydrocele, de peur de faire périr le malade en lui blessant l'intestin, lorsqu'il est question de faire une incision au scrotum.

Explication de la Planche IX. du second Volume.

Figure 1. Représente le bistouri herniaire caché, pour diviser les parties dans les *hernies* avec étranglement, & pour ouvrir les fistules à l'anus : la partie aiguë *A* est élevée hors de la rainure, & coupe quand on abaisse le manche *B*; *CCC* est la rainure qui cache le bistouri jusqu'à ce qu'il soit élevé ; *D D* est le manche de tout l'instrument ; *E*, l'écrou ou le pivot sur lequel le bistouri est mu, lorsqu'on abaisse le manche ; *F*, le ressort qui fait rentrer le bistouri dans la rainure, lorsque *B* n'est point abaissé.

Figure 2. *A B*, représente à peu-près le même instrument, mais hors de la rainure *CC*: la partie inférieure est garnie d'une plaque en forme de cœur, *D*, qui dans l'opération pour la *hernie* avec étranglement, empêche que les intestins ne s'élevent au-dessus du bistouri, & n'en soient blessés ; *E* est un manche différent du premier ; le pivot & le ressort sont différens aussi.

Fig. 3. *A*, est le scrotum médiocrement distendu du côté droit par un enterocele. *B*, est la maniere dont l'intestin *CC* descend, & est replié dans le scrotum, lequel dans cette figure est ouvert. Cette figure est tirée du Traité de Berenger, Auteur François sur les *Hernies*.

Fig. 4. *A* représente la production du péritoine près de l'aine, encore fermée: mais *BBBB* la représente ouverte avec le bistouri : *C* est le testicule avec les vaisseaux spermatiques *E*; *D*, le sac que forme la partie inférieure du péritoine, distendu & allongé par la descente des intestins, ou de l'épiploon, ou de tous deux ensemble ; qui dans cette figure s'étend presque jusqu'au tisticule.

Fig. 5, 6, &c. jusqu'à 15, représentent différentes sortes de bandages pour tenir en état les intestins une fois replacés. Quelques-uns de ces bandages tels que ceux des *fig*. 6, 12 & 13, sont faits, ou de coton, s'ils sont destinés à des enfans, ou de peau, s'ils sont destinés à des adultes. D'autres, tels que ceux des *fig*. 5, 7, 8 & 15, sont faits d'acier & garnis de peau. Quelques-uns de ceux qui sont d'acier, tels que celui de la *fig*. 15, ont des jointures mobiles, qui en rendent l'usage plus commode. Quelques-uns sont destinés pour les *hernies* aux deux côtés, tels que ceux des *fig*. 8 & 9 ; d'autres pour les *hernies* du côté gauche seulement, comme ceux des *fig*. 6 & 7 ; d'autres pour les ruptures du côté droit, comme ceux des *fig*. 5, 10, 13, 14 & 15. Quelques-uns sont attachés au corps avec des rubans, comme ceux des *fig*. 9, 10 & 13 ; d'autres avec des courroies & des boucles, tels que ceux des *fig*. 6, 9, 13 ; d'autres avec des portes & agraffes, tels que ceux des *fig*. 5, 7, 8 & 15. Il y en a encore d'autres qui s'ajustent autrement, tels que ceux des *fig*. 11 & 12. *A* est la pelotte de chaque bandage, laquelle doit être un peu ferme, & qu'on applique sur l'anneau des muscles du bas-ventre, après que la *hernie* est réduite : la ceinture *BB* fait le tour du corps & s'attache avec les cordons *CC*, qu'on passe dans les ouvertures *DD* ; ou avec les boutons *EE*, *fig*. 6 & 14 ; ou avec des portes & agraffes, *fig*. 5, 7, 8, 15, *a a*. Dans la plupart de ces bandages, outre la ceinture qui fait le tour du corps, il y a une autre bande qui pend en embas, comme *FF* dans les *fig*. 5, 6, 10, 11, 12, 13 & 14. Elle descend entre les cuisses, & s'attache au côté opposé avec des boutons, des agraffes, ou autrement. La *fig*. 10. *a* représente la partie opposée de la pelotte *A*, faite de peau. La *fig*. 11 *ce* est la partie antérieure de la pelotte de bois, *d* sa partie postérieure, laquelle est convexe. C'est cette partie qu'on pose sur la *hernie*, & qu'on attache avec le bouton *e e* aux trois extrémités *G*, *H*, *I*, où il y a des trous triangulaires. Il y a bien des différentes sortes de bandages : mais on n'a représenté ici que ceux qui paroissent les plus propres à la cure.

De l'Hématocele.

Quand le scrotum est distendu, non pas par des sérosités ou de l'eau, mais par du sang ou par une humeur sanguinolente, cela s'appelle hématocele. J'ai vu ce désordre arriver, & d'autres avant moi parmi les Modernes, l'ont vu aussi, & même parmi les Anciens, tels que Celse & Paul Eginete. L'hématocele se découvre par les mêmes indications que les *hernies* aqueuses ; avec cette différence seulement que si l'on examine le scrotum en mettant une chandelle derriere, loin qu'il paroisse transparent, il est plutôt d'une couleur brune & noirâtre. Le symptome le plus certain est lorsqu'après avoir percé le scrotum avec un trois-quarts, il en sort au lieu de sérosité une humeur sanguinolente. La cause en est pour l'ordinaire quelque violence externe, comme la contusion, le déchirement ou la rupture des veines dans le scrotum, par lesquels le sang se décharge dans ce sac, & ne manque pas, si l'évacuation dure, d'offenser & de corrompre les testicules, ce qui est d'une très-dangereuse conséquence.

La maniere de traiter cette *hernie*, est d'ouvrir le scrotum entier du côté affecté, & d'en faire sortir l'humeur sanguinolente ; ensuite, de le bien déterger ; & si le testicule est sain de consolider le vaisseau rompu & de guérir la plaie avec des balsamiques. Quand le testicule & les vaisseaux spermatiques sont corrompus, mais que la corruption n'a pas atteint l'abdomen, il faut lier les vaisseaux dans l'aine, & retrancher le testicule qui est vitié.

De l'Hydropisie des parties naturelles.

Nous disons qu'il y a hydropisie aux parties naturelles, quand elles sont distendues par des humeurs nuisibles, par leur qualité ou leur quantité ; ensorte qu'elles conservent l'empreinte du doigt, quand on l'y appuie, que la peau est lisse, & le pénis toujours allongé. Dans ce cas l'humeur est pour l'ordinaire logée dans la tunique extérieure du scrotum, & spécialement dans la membrane cellulaire ; ce qui distingue ce désordre de l'enterocele & de l'hydrocele. Cette hydropisie arrive quelquefois sans qu'aucune autre partie du corps en soit affectée. D'autres fois aussi tout le reste du corps est enflé en même-tems ; & en ce cas on ne doit point espérer de cure jusqu'à ce que le désordre général soit dissipé. Quand il n'y a que les parties naturelles d'enflées, les applications de médicamens digestifs & corroboratifs, tels qu'on les prescrit dans l'hydrocele, avec une diete convenable, seront les meilleurs remedes. S'ils ne suffisent pas, il sera quelquefois à propos de scarifier le scrotum & le pénis dans les hommes, & les levres de la vulve dans les femmes, afin que l'humeur puisse d'elle-même s'écouler petit à petit. Il peut résulter de grands avantages d'une fomentation chaude d'eau de chaux ou seule ou fortifiée avec la pierre médicamenteuse de Crollius, & de l'application fréquente de compresses imbibées d'esprit-de-vin & d'autres médicamens recommandés pour l'œdeme. Garengeot préfere à tout cela d'appliquer sur la partie l'emplâtre de Nurimberg toute criblée de petits trous par où l'humeur peut couler : l'emplâtre de Cumin & l'emplâtre diaphorétique de Minsicht, sont aussi fort propres pour cet usage. Quand la scarification se referme ou se seche, il faut la réitérer autant qu'il est besoin : mais si la scarification seule n'opere pas la cure, il faut faire une espece de séton au bas des parties naturelles.

De l'Hydro-sarcocele.

L'hydro-sarcocele se distingue de la simple hydrocele par la fluctuation d'une humeur autour du testicule endurci ; mais mieux encore si le testicule continue d'être dur & distendu plus que dans un état naturel après l'é-

vacuation de l'humeur ; car quand le scrotum est dilaté par l'eau, il est difficile de distinguer l'une de l'autre à moins que la quantité de l'eau ne soit très-petite. Si le malade ne veut qu'être débarrassé de l'humeur superflue, cela se peut faire aisément de la maniere prescrite pour le cas de la simple hydrocele. Mais quand le testicule est considérablement grossi, calleux & douloureux, & que le malade veut bien courir les risques d'une cure parfaite : il faut emporter l'hydrocele & le sarcocele par la même opération. La maniere de la faire est d'ouvrir d'abord la production du péritoine ; de lier ensuite les vaisseaux spermatiques & la tunique vaginale qui est contiguë à la production du péritoine, & d'extirper ensuite le testicule vicié. Et quand on a retranché les tuniques & les veines du testicule qui sont corrompues, avec le testicule même, l'hydrocele & le sarcocele sont guéris tous deux.

De l'Hydro-entérocele.

L'hydro-entérocele se connoît par une tumeur qui reste à un côté du scrotum après la réduction de l'intestin qui y étoit descendu. Mais quand l'hydrocele est d'un côté, & l'entérocele de l'autre, ce sont deux maladies distinctes, qu'il faut traiter par deux méthodes différentes. Par rapport au dernier, il faut replacer les intestins dans l'abdomen, & les y contenir par un bandage convenable : par rapport au premier, il faut faire évacuer les humeurs ; & cela par la cure parfaite ou par la palliative, selon la volonté du Chirurgien, ou plutôt, selon celle du malade. Mais il faut avoir grand soin de ne point ouvrir le scrotum que l'intestin ne soit réduit ; & quand il le sera, de le faire contenir par un Aide, de peur qu'en incisant le scrotum on ne blesse l'intestin, & qu'au lieu de soulager le malade on ne le tue. Quand ces deux maladies sont aux deux côtés opposés du scrotum, on n'a pas cet accident à craindre.

De la Pneumatocele, ou Hernie flatueuse.

Plusieurs Auteurs nous assurent que la pneumatocele est une maladie réelle, quoiqu'à dire vrai, je crois que cette opinion n'est fondée ni sur la raison ni sur les observations. Je croirois plutôt que ce qu'on a pris pour pneumatocele, n'étoit autre chose qu'une hydrocele ou entérocele guérie par des remedes, ou rentrée d'elle-même dans l'abdomen : & ce qui me confirme dans mon opinion, c'est la ressemblance qu'elle a avec l'hydrocele, tant par rapport à ses symptomes, que par rapport à sa cure. J'ai moi-même traité des malades que d'autres avoient jugés affligés de pneumatocele & qui l'étoient très-réellement d'hydrocele. C'est ce qui est arrivé aussi à Meekren, comme il le rapporte, *cap.* 15. *in Observ. Chirurg. de Paracentesi scroti in Hernia flatulenta* ; d'où quelqu'un aura cru qu'il étoit réellement question d'une *hernie* flatueuse ; quoiqu'en lisant le Chapitre jusqu'au bout, on auroit vu qu'il n'y étoit parlé que d'une évacuation d'eau, & non de flatuosités.

Les signes auxquels ces Auteurs prétendent reconnoître la pneumatocele, sont que 1°. le scrotum paroît au toucher, semblable à une vessie pleine d'air. 2°. Qu'il est conséquemment plus léger que s'il étoit rempli d'humeurs, & qu'en mettant une chandelle derriere on la voit à travers. 3°. Enfin, que si on frappe dessus avec le doigt, il rend le même son qu'une vessie soufflée. Pour moi, je n'ai jamais rencontré de ces sortes de *hernies*, quoique j'en aie traité de toutes sortes ; d'où je conclus au moins qu'elles ne sont pas si communes qu'on veut le faire croire.

Si cependant cette maladie arrive jamais, voici comme il la faut traiter :

Appliquez en dehors les médicamens discussifs, les fomentations & les emplâtres qui sont indiqués pour la cure de l'hydrocele ; & prescrivez pour remedes internes des carminatifs & des purgatifs doux.

Mais si ces remedes ne dissipent pas la tumeur, & que le malade veuille bien soutenir l'opération, introduisez un trois-quarts avec sa cannule dans le scrotum ; & la perforation faite, ce qui y est contenu, soit air ou eau s'évacuera de soi-même.

Je ne crois pas que Garengeot ait eu jamais de pneumatocele à traiter ; car il n'en fait aucune mention dans ses Ouvrages.

Du tems de Paul Eginete, ce que quelques-uns à présent veulent être une hématocele, passoit pour une dilatation d'artere, & par cette raison, on n'en tentoit jamais la cure dans la crainte d'une hémorrhagie mortelle. EGINETE, *Lib. VI. cap.* 64.

De l'Hernie variqueuse ou circocele.

Quelquefois les veines spermatiques sont distendues plus que dans l'état naturel, immédiatement au-dessus des testicules, dans la production du péritoine, au haut du scrotum, quelquefois plus haut, & même dans l'aine ; ensorte qu'elle ressemblent à une varice, à des intestins d'oiseau, ou à une plume, ayant quelquefois des nœuds inégaux, qui ne laissent pas d'être souvent fort gros ; au moyen de quoi les testicules pendent plus bas qu'à l'ordinaire. Les Medecins appellent ce désordre, *hernie variqueuse*, *varicocele* ou *circocele* : quoique peut-être il fût mieux de l'appeller varice des vaisseaux spermatiques. Les veines du scrotum, selon Celse, sont sujettes à dilatation : selon Fabricius ab Aquapendente, cette dilatation est plutôt une varice du scrotum qu'une *hernie* proprement dite : cependant souvent on leur donne le même nom & on prend indifféremment l'une pour l'autre.

Ces deux désordres ont pour cause la surabondance ou la consistance excessive du sang, dont la stagnation dans ces veines occasionne une distension douloureuse. Quelquefois cette maladie provient d'une violence externe par laquelle les veines ont été contuses ou affoiblies, & la circulation du sang arrêtée. J'ai observé ce désordre dans le scrotum de jeunes gens trop lubriques & trop fournis de sucs séminaux ; car leurs veines sont dilatées par une quantité prodigieuse de sang, qui se porte aux testicules : mais c'est un accident si peu dangereux, qu'il ne mérite pas le nom de maladie : aussi n'est-il pas besoin d'y faire d'opération, mais seulement d'y appliquer des remedes. Si cependant il est accompagné de douleur, il faudra procéder par la méthode suivante.

Quand ce désordre vient à des hommes sains & robustes, fournis d'une grande quantité de semence dans les vaisseaux spermatiques, il faut qu'ils se marient. Si cet expédient ne les guérit pas, ou qu'ils soient déja mariés, ou que le mal vienne de quelque violence externe, les remedes ne seront pas d'une grande utilité ; car ils ne pourront gueres rétablir dans leur premiere force les veines distendues, affoiblies ou déchirées : cependant, comme on sait que ce désordre vient principalement de l'épaississment du sang, les remedes délayans & corroboratifs y sont propres. On pourra, après avoir saigné, appliquer les fomentations astringentes & fortifiantes, qui sont recommandées dans la cure de l'hydrocele.

Quand ces remedes étoient inefficaces, & que la tumeur & la douleur alloient en augmentant, les Anciens recommandoient l'usage du cautere, ou la ligature des veines dans les membranes du scrotum. Mais comme cette méthode paroît avoir quelque chose de cruel, si les varices sont dans les tuniques du scrotum ; je con-

feillerois d'ouvrir les veines distendnes tout du long de la tumeur, & de tirer quelques onces de sang; ensuite de panser la plaie avec de la charpie, & quelque emplâtre vulnéraire, & d'assurer le tout avec une compresse convenable & un bandage. Dans les pansemens suivans, il faut se servir de baume & d'emplâtre vulnéraire, jusqu'à ce qne la plaie soit refermée: car parlà non-seulement on délivrera le malade du sang épaissi qui étoit la cause du mal, & des douleurs qui en étoient la suite: mais aussi on fortifiera les parties lâches des veines par une ferme cicatrice, qui empêchera la rechnte. Si le désordre est dans le scrotum, faites-y une incision, & une autre dans la production du péritoine, & procédez ensuite, comme il a été dit ci-dessus. Ayez soin aussi de recommander au malade de boire beaucoup de quelque liqueur délayante, de prendre souvent de l'exercice, d'user de médicamens atténuans, & de se faire saigner deux ou trois fois par an: & par conséquent de s'abstenir d'alimens durs & grossiers, & de ne point mener une vie trop sédentaire: deux chosesqui contribuent beaucoup à l'épaississement du sang. Il seroit bon que le malade fût informé de cette maniere de se gouverner dès lecommencement de la maladie, ant pour en empêcher le progrès, que pour en écarter la cause. Si l'enflure est très-douloureuse, quelques-uns lient les vaisseaux spermatiques, & la production du péritoine dans l'aine, & extirpent le testicule avec les veines variqueuses. Mais si les vaisseaux sont endurcis jusqu'à l'anneau, il ne faut pas risquer l'opération, parce qu'ordinairement elle est mortelle.

De l'Hernie humorale.

L'*hernie* humorale, est une tumeur inflammatoire d'un testicule ou des deux, qni naît ordinairement de la suppression de l'écoulement virulent d'une gonorrhée, par des cathartiques trop forts & trop stimulans, surtout si le malade a pris le moindre froid tandis qu'ils faisoient leur effet. On commence la cure de cet accident par la saignée; & l'on se sert d'un suspensoir pour supporter le poids de la tumeur, & pour tenir en état les remedes qu'on applique au mal, parmi lesquels les meilleurs que je sache, sont un cataplasme de farine de féves, avec de l'oxymel simple, à quoi on ajoute un peu d'huile rosat, ou de l'onguent de sureau pour l'empêcher de se durcir & de se dessécher; ou bien encore une décoction préparée avec les fleurs de camomile, melilot, sureau & roses rouges, qu'on épaissit avec de la farine de féves, ajoutant sur la fin, de l'oxymel, comme on vient de dire plus haut; de cette maniere:

Prenez *sommités de petite centaurée, une poignée;*
fleurs de camomile,
melilot,
sureau, } *de chaque, une poignée.*

Faites bouillir dans trois pintes d'eau-de forge, jusqu'à réduction de moitié.

Passez ensuite; puis remettant la colature sur le feu, mettez-y de la farine de féves, & la réduisez à consistance de bouillie, y ajoutant sur la fin

de l'oxymel simple, quatre onces;
de l'onguent de sureau, deux onces.

Gardez pour l'usage.

Il ne faudra point donner au malade, tandis qu'il usera de ces topiques, aucuns remedes astringens ou balsamiques: mais on le purgera vigoureusement avec du mercure doux, & des pilules *è duobus*; & on lui recommandera par-dessus tout, de ne point prendre de froid; au moyen de quoi l'enflure se dissipera en peu de jours, l'écoulement reparoîtra; & pour le faire cesser après cela, il ne restera plus qne de prendre plusieurs fois encore les mêmes cathartiques.

Mais si nonobstant cette méthode la douleur & la tumeur continuent accompagnées d'inflammation qui fasse craindre nn abscès, il faudra donner au malade pour le faire vomir, du turbith, observant de laisser entre chaque purgation, des intervalles convenables pour empêcher qu'il ne survienne un gonflement aux amygdales: si après ces purgations, il reste une dureté skirrheuse, il faut tâcher de la dissiper avec l'*emplastrum diasulphuris*, l'*emplastrum de ranis cum mercurio, de cicuta cum ammoniaco, ex ammoniaco*, le *diagalbanum* ou une suffumigation de vinaigre.

C'est-là la méthode proposée par Turner pour la cure de l'*hernie* humorale. Mais je ne serois pas pour les pilules *è duobus*, que je crois ne devoir jamais être employées dans les maladies vénériennes, mais surtout dans la circonstance dont il s'agit, parce qu'elles augmentent ordinairement la tumeur & le dépôt des humeurs par leur qualité excessivement stimulante. Il y a plus: je crois que le meilleur seroit de ne donner dans ce cas aucun purgatif, jusqu'à ce què la douleur cesse & que la tumeur s'affaisse. Des moyens moins risquables pour dissiper la fluxion, & empêcher la suppuration ou l'endurcissement de la partie; c'est de saigner copieusement, de donner aussi-tôt après, un ou plusieurs vomitifs avec le turbith,* soit au commencement de la maladie ou pendant son cours.

De Sault, Chirurgien François, propose une autre méthode pour la cure de l'*hernie* humorale sur laquelle il compte beaucoup, & qu'il annonce avec bien des éloges. C'est de frotter le testicule tuméfié avec une quantité suffisante d'onguent mercuriel composé de trois parties de graisse de porc sur une de mercure; de saigner ensuite copieusement; d'administrer après cela un purgatif de racine de jalap, & de réitérer autant qu'il faudra pour entretenir toujours au malade une diarrhée artificielle, tant que l'on continuera l'usage de l'onguent. Quand il vient, dit-il, une tumeur à un testicule ou à tous les deux, qui est accompagnée de douleur & de pulsation, & qui menace de suppuration, je saigne le malade copieusement & plus ou moins de fois, selon qu'il est jeune ou vieux, ou eu égard à d'autres circonstances, jusqu'à ce que l'inflammation semble ne plus tendre à la suppuration. Après cela j'ai aussitôt recours aux frictions & aux purgatifs, qui dès la troisieme fois font cesser la douleur.

La dose d'onguent doit être proportionnée au nombre & à la violence des symptomes dont se plaint le malade. Je ne me contente pas d'en appliquer sur les parties affectées: j'en frotte aussi toutes les parties voisines & le dedans des cuisses. Si le désordre est considérable, j'y emploie jusqu'à six dragmes & même une once d'onguent. De Sault.

Nous avons déja donné ci-dessus dans une note, une idée de la maniere dont le Prieur de Cabrier guérissoit l'enterocele dont le Roi de France voulut être informé pour le bien de ses sujets.

En voici la recette.

On mêle de l'esprit de sel avec du vin rouge, en dose proportionnée à l'âge du malade; on en donne au malade pendant sept jours le matin à jeun; & il reste après, quatre ou six heures sans rien prendre. Mais s'il arrivoit que l'estomac ne s'accommodât pas d'en prendre tous les jours, on n'en donneroit que de deux jours l'un. Pour les enfans de deux ans jusqu'à six, la dose est de trois ou quatre gouttes dans une cuillerée ou deux de vin rouge; depuis six ans jusqu'à dix, une dragme d'esprit mêlé dans une pinte de vin pour sept doses. Le malade continue d'en prendre, s'il est nécessaire, pendant une quinzaine. Depuis dix ans jusqu'à quatorze, on

* L'usage du turbith minéral très-commun en Angleterre, est regardé parmi nous comme dangereux, & rarement risque-t'on de s'en servir.

peut pousser la quantité d'esprit jusqu'à deux dragmes; depuis quatorze jusqu'à dix-huit, à deux dragmes & demie; & passé dix-huit, à cinq dragmes. Après ce traitement le malade doit porter quatre mois de suite, la nuit comme le jour, un bandage, bien adapté à l'*hernie*. Il ne doit point s'asseoir pendant tout ce tems, mais être toujours ou debout ou couché; ne point courir, ni aller à cheval, ni en voiture, & il doit observer bien scrupuleusement la diete qui lui est prescrite.

Sous le bandage il portera l'emplâtre suivante appliquée sur la partie, qu'on aura rasée auparavant.

Prenez *mastic, une once & demie;*
labdanum, trois dragmes;
hypocyste, une dragme;
trois noix de Chypre seches;
terre sigillée, une dragme;
poix noire, une once;
térébenthine de Venise, une dragme;
cire jaune, une once;
racine de consoude seche, demi-once.

Faites-en une emplâtre selon l'art. GEOFFROY.

HERNIARIA, *Herniole.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse; son calyce de plusieurs pieces divisé pour l'ordinaire en quatre ou cinq segmens, étendu en forme d'étoile, & garni de cinq étamines. Son fruit naît au fond de la fleur, & dégénere en une capsule ronde, membraneuse, cannelée & divisée en huit cellules qui contiennent chacune une petite graine ovale & pointue.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Hernia, glabra*, J. B. 3. 378. Tourn. Inst. 507. Boerh. Ind. A. 2. 69. *Herniaria*, Offic. Ger. 454. Emac. 569. Raii Synop. 96. Hist. 1. 214. *Millegrana, major sive herniaria vulgaris*, Park. Theat. 446. *Polygonum minus, sive millegrana major*, C. B. 281. *Herniole.*

C'est une petite plante basse qui répand sur la terre ses branches foibles, qui est à peine de la longueur d'un empan, & qui porte à chaque nœud deux feuilles plus petites que celles du serpolet. Les sommets des tiges sont chargés d'un grand nombre de petites fleurs herbacées, auxquelles succedent de petits vaisseaux séminaux pleins de graines très-menues. Sa racine s'enfonce profondément en terre; & pousse un grand nombre de fibres. Cette plante qui n'est pas fort commune, croît dans les lieux sabloneux, & fleurit en Juin & en Juillet.

L'*herniole* est rafraîchissante, dessiccative, resserrante, & passe pour un spécifique dans les hernies quelles qu'elles soient. Elle provoque les urines & est bienfaisante dans la pierre des reins & de la vessie. Cependant on en fait peu d'usage. Elle rougit un peu le papier bleu; elle est acre & tant soit peu salée. Son sel ne paroît guere différent de celui qu'on tire de la terre sans employer le feu; il donne à peu près les mêmes marques d'acidité que le sel ammoniac: mais dans cette plante ce sel est uni avec une grande quantité de soufre & de terre. On assure que l'*herniole* en cataplasme guérit les descentes, surtout si l'on en fait boire le suc ou l'eau distilée. Quelques-uns ordonnent un gros de la poudre dans un opiat ou dans un bouillon. On se sert aussi de cette plante avec succès, dans la rétention d'urine, & dans la colique néphrétique, ajoutant trois gouttes de neroli, ou un gros de marmelade de fleurs d'orange, à chaque pinte de la tisanne qu'on en prépare. TOURNEFORT.

Les feuilles & même la plante entiere sont d'usage; leur propriété est de rafraîchir & de dessécher. On s'en sert principalement dans la cure des hernies & dans les cas où il s'agit de détruire la pierre, soit dans les reins, soit dans la vessie, de diviser & d'emporter les mucosités hors de l'estomac ou de quelqu'autre partie, d'évacuer la bile & la sérosité, & conséquemment de guérir la jaunisse. DALE d'après *Schroder.*

2. *Herniaria, alsines folio*, Tourn. Inst. 507. Boerh. Ind. A. 2. 96. *Arenaria*, Offic. *Paronychia alsines folio incana*, J. B. 3. 366. Raii Hist. 2. 1026. *Anthyllis marina alsines folio*, C. B. Pin. 282. *Anthyllis maritima incana*, Park. Theat. 281. *Anthyllis altera*, Ger. 497. *Anthyllis marina incana alsinefolia*, Ger. Emac. 622. *Morgeline de mer.*

Cette plante croît dans les lieux voisins de la mer & dans les vignes, & fleurit en été. Sa feuille qui est la seule partie dont on fasse usage, guérit le panaris & la teigne. Pour cet effet il en faut frotter les parties affectées. DALE d'après *Dioscoride.*

3. *Herniaria, hirsuta*, J. B. 3. 379. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 96.

HERODIUS; ce terme est synonyme dans l'Ornitologie d'Aldrovandi, à *chrysaëtos* ou à *hierofalco*; c'est l'aigle dorée ou la plus grande espece d'aigle; ainsi appellée, parce qu'elle semble tenir par sa grosseur, le rang d'héroine ou de Reine, entre les autres especes d'aigles. CASTELLI.

HEROS. Paracelse donne ce nom à l'esprit de sel, qu'il appelle selon sa façon ordinaire de dire *heroem coagulationis*, le héros de la coagulation, *Lib. de Morbis tartareis.* CASTELLI.

HERPES, ἕρπης, de ἕρπω, s'étendre; *herpe* ou *dartre*; ce sont des pustules bilieuses qui paroissent sous la peau sous différentes formes, & qui ont conséquemment différentes dénominations.

Elles sont assez fréquemment séparées les unes des autres sur le visage; leur base est enflammée, leur sommet pointu; & lorsqu'elles ont rendu un peu de matiere, la rougeur disparoît, la douleur cesse & elles se sechent.

Il y en a d'une autre espece qui sont beaucoup plus corrosives & d'une toute autre malignité; elles croissent rassemblées les unes à côté des autres, elles sont accompagnées de douleurs & quelquefois d'une grande demangeaison. Alors on leur donne le nom de *serpigo*, & elles constituent ce qu'on appelle vulgairement une *dartre.*

Les *dartres* paroissent au visage, sur les mains & sur d'autres parties du corps; elles sont d'une nature opiniâtre; elles rongent la peau & n'abandonnent l'endroit qu'elles affectoient d'abord, que pour se jetter sur les parties adjacentes. Les pustules qui les forment ne viennent point à maturité & ne rendent point de matiere. Mais si on vient à les frotter, quelquefois il en sortira seulement une humeur aqueuse, claire & acre, & elles causeront de la cuisson, de la chaleur & de la demangeaison.

Une autre espece de *dartres*, c'est celles qui se forment en larges plaques, soit au cou, soit sur la poitrine, soit sur les reins, soit aux aînes ou aux cuisses; elles sont accompagnées d'inflammation & d'une fievre légere. Les sommités des pustules sont blanches & purulentes; elles dégénerent en une petite galle ronde, assez semblable à un grain de millet, d'où on les a appellées *herpes* ou *dartres milliaires*; c'est ce qu'on entend vulgairement par feu volage. M. Wiseman prétend que les anciens appelloient ces deux dernieres especes, *vermis repens & mordicans*, *formica miliaris* ou *ambulativa*, & que l'*ignis sacer* de Celse est la même maladie: mais il est plus vraissemblable que ces éruptions cutanées des anciens sont des éréspeles.

Il y a une quatrieme espece de *herpe* ou *dartre*, appellée de sa virulence ou de sa malignité excessive, ἕρπης ἐσθιόμενος, *herpes exedens, vel depascens*; *herpe* ou *dartre* rongeante. Voyez *Ulcus.*

La premiere eſpece, ou la puſtule ſimple & bilieuſe qui s'éleve communément ſur le viſage, diſparoît ſans qu'on ait recours à la Medecine; car quoiqu'elle brûle, cuiſe ou demange pendant un jour ou deux, elle ſe tourne naturellement en gale, ſe ſeche promptement & guérit.

La ſeconde eſpece appellée *ſerpigo* ou *dartre* ſimple, eſt quelquefois très-difficile à déraciner; il y a des tems dans l'année où elle reparoît opiniâtrement quoiqu'on la crût parfaitement éteinte. Il y a quelques Auteurs qui déſaprouvent en ce cas la ſaignée : mais le plus grand nombre des Medecins conviennent que jointe à des purgations réitérées & ſpécialement aux chalagogues, elle produit de bons effets. S'il arrive qu'on y ait eu recours inutilement, on en viendra aux mercuriels, ſurtout s'il y a le moindre ſoupçon qu'il puiſſe reſter dans le ſang quelque levain invétéré de virus vénérien. Après avoir diſſipé la cacochymie, on appliquera des topiques.

Ambroiſe Paré ordonne les remedes ſuivans après avoir preſcrit les évacuations générales.

Prenez *de la noix de galle en poudre,*
de l'écorce de grenade,
des balauſtes, &
du bol d'Armenie, } *de chaque, une demi-once;*
de l'eau-roſe, une demi-once;
du vinaigre le plus fort, une demi-once;
de la graiſſe d'oie, &
de l'huile de myrte, } *de chaque, ſix dragmes;*
de la térébenthine, une demi-once.

Faites du tout un onguent pour l'uſage.

Ou,

Prenez *du ſoufre,*
du vitriol calciné,
de l'alun, } *de chaq. une dragme;*

Faites-les macérer dans du vinaigre fort.

Paſſez la liqueur à travers un linge.

Servez-vous-en en lotion pour les dartres.

Ou,

Prenez *de l'eau-roſe,* &
de l'eau d'alun, } *de chaque, deux onces;*
de la chaux, deux dragmes;
de l'alun, trois dragmes;
du mercure ſublimé, quatre ſcrupules.

Faites bouillir doucement le tout au bain-marie.

Filtrez enſuite, & employez en lotions la liqueur filtrée dans les mêmes cas que la liqueur précédente.

Ou,

Prenez *de l'huile de tartre, deux onces;*
du ſavon commun, quatre onces.

Faites un liniment.

Ou,

Prenez *d'onguent d'enula campana, deux onces;*
de céruſe, une demi-once;
de mercure, trois dragmes;
de ſuc de citron, &
de patience à feuilles aiguës, } *de chaque, une demi-once.*

Galien recommande le ſuc de plantain ou de dulcamere, mêlé avec l'oxycrat.

Zacutus Luſitanus propoſe la préparation ſuivante comme un remede célebre.

Prenez *de la laine blanche tirée d'un drap ou d'une couverture.*

Faites-la brûler dans un vaiſſeau de terre; ce qui la rendra très-noire.

Broyez-la, & faites avec l'eau-roſe, ou l'eau de plantain, une liqueur ſemblable à de l'encre.

Frottez de cette liqueur toutes les parties de l'ulcere, il ceſſera de s'étendre, & ſechera peu-à-peu.

Barbette place la cauſe des *dartres* plutôt dans la lymphe que dans la bile, & dans ce phlegme ſalé dont les Anciens font mention ſi ſouvent. Il veut qu'on commence par bien purger le malade, & qu'on le tienne longtems à la décoction de ſquine. Il recommande de frotter la partie affectée avec la ſalive rendue à jeun: il eſt conſtant qu'il en eſt de ce fluide ainſi que de l'urine: il eſt déterſif & mondificatif. Il y en a, dit-il, qui ſe ſervent de moutarde, à laquelle d'autres ajoutent de la poudre à canon; addition convenable. Il recommande l'onguent roux de Félix Wurtz; & ſi la *dartre* eſt opiniâtre, il preſcrit les remedes ſuivans.

Prenez *d'onguent de Félix Wurtz, trois dragmes;*
de camphre blanc, une dragme & demie;
de céruſe,
de ſoufre, &
de myrrhe, } *de chaq. une dragme;*
de litharge, une dragme & demie;
de mercure doux, &
de verd-de-gris, } *de chaque, une demi-dragme;*
d'huile roſat, une quantité ſuffiſante.

Ou,

Prenez *du cryſtal minéral, une dragme;*
des fleurs de ſoufre, une demi-once;
de ſucre de Saturne, une dragme & demie;
de vieille huile de navette, une quantité ſuffiſante.

Il met au nombre des drogues bienfaiſantes dans ces cas, le plantain, la dulcamere, les roſes rouges, les balauſtes, les pommes de Cyprès, l'écorce de grenade, l'encens, le maſtic, la tuthie, la céruſe, la litharge, le plomb rouge, le plomb brûlé, le ſoufre, le poivre, le gingembre, le mercure; à quoi l'on peut ajouter, le vitriol, l'alun, le tartre & le nitre.

Il compte entre les compoſitions, l'*Unguentum Ægyptiacum*, l'*Unguentum fuſcum*, l'*Unguentum diapompholygos*, l'*Unguentum de plumbo*, l'*Unguentum de minio*, l'*unguentum griſeum*, & l'*Emplaſtrum de ranis cum mercurio.*

Le petit Peuple ſe ſert entre autres remedes, de l'encre; & ſi on en conſidere les ingrédiens, on ne ſera pas ſurpris que ce ſoit avec ſuccès. Dans les cas d'une virulence & d'une malignité extraordinaire, contre leſquelles on a employé les autres remedes ſans effet, il y en a qui ont recours à l'eau-forte & à l'huile de vitriol: ils en touchent légerement les parties affectées : mais ces remedes violens ne veulent être appliqués qu'avec la derniere circonſpection.

Si l'on ſe prépare convenablement, & qu'on uſe enſuite d'une eau, dont on trouve la préparation dans la Pharmacopée de Bates, on a éprouvé plusieurs fois qu'elle réuſſiſſoit : pour cet effet, il faut la faire chauffer, & en étuver les parties.

Prenez *de l'alun,* &
du vitriol blanc, } *de chaque, une égale quantité;*

Mêlez-les, & les exposez dans un pot de terre à un feu modéré, sur lequel vous les tiendrez jusqu'à ce que le mélange ait acquis la dureté de la pierre.

Réduisez en poudre.

Mettez une cuillerée de cette poudre dans deux pintes d'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute.

Filtrez ensuite cette eau pour l'usage.

Le vinaigre de litharge & d'alun du même Auteur, ainsi que son eau herpétique, & son onguent pour les *dartres*, sont de fort bons remedes: mais l'arsenic & le mercure entrant dans la composition de ce dernier, il ne faut l'employer qu'avec circonspection & dans des cas opiniâtres.

* Il seroit plus prudent à cause de l'arsenic de ne point l'employer du tout.

Bates donne dans sa Pharmacopée la maniere suivante de préparer l'eau herpétique.

Prenez *de l'alun, une once*;
du vitriol blanc, deux onces;
du vinaigre le plus fort, une livre;
*de racines fraîches d'*enula campana, oz;
de feuilles vertes de tabac, une poignée.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce que le vinaigre soit réduit au tiers.

Filtrez, & ajoutez sur la liqueur

du vitriol calciné, une demi-once.

Trempez des linges dans cette préparation, & les appliquez sur les *dartres*. Continuez ce remede deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce qu'elles soient seches, qu'il y ait escarre, & qu'il se forme un nouvel épiderme.

Onguent herpétique.

Voici la maniere de préparer l'onguent herpétique selon le même Auteur.

Prenez *du mercure*, & *de l'orpiment*, } *de chaque, une dragme*;
du tartre, *du sel commun*, & *du savon noir commun*, } *de chaque, 2 dragmes*;
de l'huile de sureau, autant qu'il en faut pour faire un onguent.

Appliquez cet onguent sur la partie affectée, & l'y laissez pendant vingt-quatre heures, vous formerez par ce moyen un escarre que vous guérirez ensuite avec l'onguent blanc. Mais je ne connois point de remede plus sûr & plus efficace contre les *dartres*, que la pomade mêlée avec le précipité blanc. Il en faut frotter les parties affectées.

Les éruptions miliaires qu'on appelle feu volage, n'exigeant point des remedes aussi vifs & aussi dessiccatifs, il faut les traiter différemment. Avant que d'en venir aux topiques, il faut avoir eu soin de dissiper la cacochymie bilieuse, d'émousser l'acreté des humeurs, de garantir les parties nobles de leurs récrémens, & dene point donner lieu par la répercussion à la matiere des pustules qui étoient sur le point de sortir, de rentrer par les vaisseaux capillaires, & de refluer dans le sang, ainsi qu'il arrive quelquefois. Quant aux remedes pour l'intérieur, ce sont les mêmes que ceux qu'on ordonne dans les érésipeles. Voyez *Erysipelas.*

Lorsque les pustules sont bien mûres, on peut les percer par le sommet avec la pointe d'une lancette, & essuyer la matiere avec un linge doux. C'est un moyen de prévenir la corrosion. Il faut ensuite appliquer un linge avec un bandage: mais comme ce linge ne manqueroit pas de se coler sur les pustules, s'il étoit sec, on l'enduira, ou les parties affectées, d'un cérat d'huile & de cire. Lorsqu'elles commenceront à se dissiper, on pourra faire usage de l'*unguentum diapompholygos*, de l'*unguentum de minio*, de l'*unguentum de calce*, & de l'*unguentum album camphoratum*. Ces deux derniers étant de puissans réfrigérans, il faut un peu s'en méfier: je leur préférerois le cérat de Turner, fait de pierre calaminaire, parce qu'il est modérément digestif, & qu'il desseche en même-tems.

Quelques Auteurs ont avancé un prognostic, d'où le Vulgaire a conclu, que quand le mal couvroit le corps & en faisoit le tour, il étoit mortel. Mais l'expérience apprend le contraire; & nous avons observé qu'il falloit estimer le danger moins par le nombre des pustules & leur position sur le corps, que par leur malignité, & la facilité qu'elles ont à rentrer. TURNER, *de Morbis Cutaneis.*

HERPETON, ἑρπετὸν, ἑρπητικὸν, de ἕρπω, *ramper*, *serpenter*. Ce mot signifie dans Hippocrate, un ulcere, ou des pustules rampantes ou serpentantes; & par conséquent il est synonyme à *Herpes*. C'est encore une épithete que l'on donne à tous les reptiles.

HES

HESMIS; le quart d'une livre. RULAND. JOHNSON.

HESPERIS, *Juliane* ou *Juliene.*

En voici la description:

Elle a une gousse longue, douce, unie, cylindrique, à deux panneaux divisés en deux capsules ou cellules, qui sont séparées par une cloison intermédiaire, & pleines de semences sphériques ou cylindriques.

Boerhaave compte vingt-quatre sortes d'*Hesperis*, les voici:

1. *Hesperis, hortensis, flore purpureo*, C. B. P. 202. M. H. 2. 251. J. B. 2. 877. *Viola hyemalis, purpurea*, Tab. Ic. 308. *Viola matronalis, flore purpureo*, H. Eyst. vern. o. 8. f. 3. fig. 3.
2. *Hesperis, hortensis, flore candido*, C. B. P. 202. *Hesperis flore albo*, J. B. 2. 877. *Viola hyemalis, flore albo*, Tab. Ic. 308. *Viola matronalis, flore candido*, H. Eyst. vern. o. 8. f. 3. fig. 2.
3. *Hesperis, hortensis, flore purpureo, pleno*, H. R. Par.
4. *Hesperis, hortensis, flore albo, pleno*, H. R. P.
5. *Hesperis, hortensis, flore vario, pleno*, H. R. P.
6. *Hesperis, montana, pallida, odoratissima*, C. B. P. 201.
7. *Hesperis, allium redolens.* Voy. *Alliaria.*
8. *Hesperis, folio dentato, flore pallido, procumbens. Draba alba, siliquosa, repens.* C. B. P. 109.
9. *Hesperis, lutea, siliquis strictissimis*, T. 222. *Draba, lutea, siliquis strictissimis*, C. B. P. 110. *Draba lutea, quibusdam.* J. B. 2. 870.
10. *Hesperis, leucoii folio non serrato, siliqua quadrangula*, T. 223. *Leucoium, luteum, sylvestre, angustifolium*, C. B. P. 202. *Leucoium sylvestre*, Tab. Ic. 310.
11. *Hesperis, leucoii folio serrato, siliquâ quadrangulâ*, T. 223. *Leucoium, luteum, montanum, serrato foi*, C. B. P. 202.
12. *Hesperis, exigua, lutea, folio dentato, angusto*, Ind. 146.
13. *Hesperis, flore albo, minimo, siliquâ longâ, folio profunde dentato.* Ind. 147.
14. *Hesperis, maritima, perfoliata, parva, flore cæruleo*; Pluk. Almag. 183. *Leucoium, maritimum, latifolium*, C. B. P. 201.

15. *Hesperis, maritima, latifolia, siliqua tricuspide*, T. 223. *Leucoio affine, trifolium anguillaræ*, & *Leucoium maritimum, Camerarii*, J. B. 2. 876.
16. *Hesperis, hirsuta, flore purpureo vario, folio aspero, parvo, lavandulæ, siliquis cornu cervi divisura*, Indic. 174.
17. *Hesperis, Chia, saxatilis, leucoii folio serrato, flore parvo*, T. C. 16.
18. *Hesperis, altissima, folio leucoii angusto, flore aureo, plurimo, siliquis longis gracilibus.*
19. *Hesperis, maritima, angustifolia, incana*, T. 223. *Leucoium, maritimum, angustifolium*, C. B. P. 201. J. B. 2. 876.
20. *Hesperis, folio crasso, lato, rigido, dentato, flosculis violaceis, siliquis longis, ramosè dispositis.*
21. *Hesperis, folio angusto, crasso, serrato, caulem amplexo, flosculo purpureo, siliqua longa; Draba siliquosa, repens, purpurea, Cretica*, H. Mauroc. 68.
22. *Hesperis, folio scabro, dentato, flosculo rubello, vix conspicuo, siliquâ quadrangulâ asperâ.*
23. *Hesperis, sylvestris, parvo flore*, C. B. P. 102. Prodr. 103.
24. *Hesperis, montana, pallida, odoratissima.* C. B. P. 201. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 18.

On cultive dans les jardins, la premiere, seconde, troisieme, quatrieme, & cinquieme especes; elles fleurissent en Avril, Mai, & Juin. Les parties dont on fait usage, sont les feuilles & les semences, qui sont bonnes, selon Clusius, pour les convulsions & la difficulté de respirer: elles provoquent les urines & la sueur; elles sont incisives, digestives, & detersives. J. B.

L'*Hesperis* a la même saveur que la roquette, & elle paroît en avoir aussi presque toutes les propriétés. Dod. Dale.

Cette plante est antiscorbutique & diaphorétique; elle est très-salutaire dans l'asthme, la toux, & les convulsions. On en recommande l'usage à l'extérieur dans les inflammations, les cancers, la gangrene, le sphacele, & les maladies contagieuses. Broyée, elle résiste puissamment à la putréfaction. Appliquée sur les bubons pestilentiels qui viennent aux aisselles, elle les fait mûrir & les amollit. Hildanus la conseille avec distinction, dans son Traité *Des Inflammations*, pour le sphacele & la gangrene; & j'ai moi-même fait épreuve de ses vertus dans le cas suivant: un Etudiant eut le malheur dans un petit voyage, non-seulement de se rompre, mais même de se broyer le tibia & le péroné; la gangrene se mit dans les parties offensées, avant qu'un Chirurgien pût arriver à tems pour la prévenir. Le Chirurgien étant arrivé, & ayant vû l'état du malade, il desespera de la cure, & m'envoya chercher. Je fis broyer de cette herbe dans du vin, je l'appliquai sur la jambe du malade, & la gangrene en fut parfaitement guérie. *Hist. Plant. attribuée à Boerhaave.*

HESTIA, ἑστία, ou *focus*. Voyez *Focus*. C'est encore le nom d'une emplâtre fort vantée dans les anciens Auteurs, dont on trouve la description dans Aëtius. *Tetrab. IV. serm.* 3. *cap.* 2. ainsi appellée du nombre des dragmes de chaque ingrédient qui y entre; ces dragmes se montent à cinq cens seize, nombre exprimé par les lettres grecques du mot ἑστία; car le σ marque 200; le τ, 300; l'ι, 10; l'ε, 5; & l'α, 1; ce qui ajouté ensemble fait cinq cens seize.

H E T

HETERORRHOPOS, ἑτερόῤῥοπος, de ἕτερος, l'un ou l'autre, & de ῥέπω, incliner; incliné d'un ou d'autre côté. On lit, *Epid. I.* Ἐπάρματα δὲ παρὰ τὰ ὦτα πολλοῖσιν ἑτερόῤῥοπα ἦν: « plusieurs furent affligés de sueurs « aux oreilles, soit d'un côté soit de l'autre. » Et encore dans le même Livre: φλεγμοναὶ μετ' ὀδύνης εἰς ὄρχιν ἑτερόῤῥοπαι: « le testicule droit ou le gauche étoit affec« té d'inflammation avec douleur. » Ainsi dans Hippocrate, par ἑτερόῤῥοπεες κάμνοντες, il faut entendre des personnes qui ont une maladie, qui tourne à la mort ou à la guérison; comme dans son Livre *de Ratione victûs in morb. acut.* où il conseille d'observer singulierement les jours impairs de la maladie; parce que ces jours ἑτερόῤῥοπέας ποιέει τοὺς κάμνοντας, « font déter« miner la maladie en pis ou en mieux, » c'est-à-dire, la font tourner à la mort ou à la guérison. Foesius.

Mais quand ce mot s'applique aux tumeurs, il signifie quelquefois douteuses ou incertaines, soit que ces tumeurs rentrent en-dedans, ou qu'elles poussent en-dehors, & même paroissent prêtes à suppurer.

HETERORRYTHMOS, ἑτερόῤῥυθμος. Voyez *Arythmus*, & *Enrythmus*.

HETICH AMERICUM, Thevet Lugd. *Hetich Indis & Æthiopibus*, Dalechamp. in Plin. *Rapum Americanum foliis bryoniæ*, C. B. est une espece de navet d'Amérique, qui a les feuilles semblables à celles de la bryoine, avec une racine d'un pié & demi de long, & grosse deux fois comme le poing, qui est bonne à manger, & même fort agréable au gout. Elle passe pour apéritive. Lemery, *des Drogues.*

H E X

HEXAGIUM, ἑξάγιον, de ἕξ, six; est le nom d'un poids chez les anciens Grecs, qui répondoit au sextule Romain, qui étoit de même, la sixieme partie d'une once ou quatre scrupules. Arbuthnot.

HEXAPHARMACUM, ἑξαφάρμακον, de ἕξ, six, & φάρμακον, médicament; est le nom d'une emplâtre que décrit Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 79. ainsi appellée, parce qu'il y entre six ingrédiens.

HEXIS, ἕξις, d'ἔχω, avoir habitude. Ἕξις, signifie proprement une disposition ferme & permanente, par opposition à σχέσις, (*Schesis*) & à διάθεσις (*Diathesis*,) qui ne signifient qu'une disposition passagere, & qu'on peut aisément faire changer: c'est de cette maniere que Galien explique ce mot, *ad Trasybulum*, & *Lib. de Bono habitu.* Hippocrate, *Lib. de alimento*, oppose ἕξις à διάθεσις: διάθεσις ἀθλητικὴ, dit-il, οὐ φύσει, ἕξις ὑγιεινὴ κρείσσων: « la disposition athlétique, n'est pas « un état naturel: une simple habitude de santé vaut « mieux. » Hippocrate, *in Mochlico*, met au nombre des causes des luxations, l'ἕξις, & la σχέσις, ou une habitude du corps plus gonflé qu'il ne doit être. Or dans cet endroit il paroît entendre par ἕξις, la structure & la composition des parties solides; & par σχέσις la contexture des vaisseaux & des humeurs: ou bien σχέσις, signifie dans cet endroit une habitude du corps acquise & adventice, comme Galien le rend en expliquant un endroit du Livre *de Artic.* dans son *Lib. III. de Caus. puls.* & ἕξις, τὴν τοῦ σώματος κατασκευὴν, « la structure « du corps » tel qu'il sort des mains de la nature; & c'est ce que Galien oppose *Lib. IV. Salut.* au genre veineux & aux humeurs. Mais ces significations d'ἕξις & de σχέσις sont comprises l'une & l'autre, *Lib. de Artic.* sous le seul mot σχέσις, où on lit que la σχέσις du corps, soit plein & charnu, soit maigre & extenué, le rend bien moins ou bien plus sujet aux luxations. Galien explique aussi ἕξιν par τὴν τῶν μορίων κατασκευὴν, la structure des parties, quand il est joint au mot φύσις, « nature, » comme en plusieurs endroits du Livre *de Ratione victûs in morb. acut.* Enfin, ἕξις, signifie l'habitude entiere du corps, dans laquelle les parties solides sont comprises: & c'est de ce mot qu'est dérivée la dénomination de la fievre hectique, parce qu'elle a son siége dans les parties solides, & qu'elle affecte ainsi l'habitude du corps. « Ces fievres, dit Galien, « *Lib. I. de Different. febr.* s'appellent ἑκτικοὶ, hecti« ques, ou parce qu'elles sont tenaces & difficiles à « dissiper, quand une fois l'habitude du corps en est « viciée, ou parce qu'elles ont leur siége dans l'habi« tude même du corps, par où l'on entend communé« ment les solides, abstraction faite des fluides. »

H I A

HIANTICILLA, ou *Galbulus*. Voyez *Galbulus*.

HIATULA, ou *Chama*. Voyez *Chama*.

HIB

HIBERNICUS LAPIS. Voyez *Tegula Hibernica*.
HIBISCUS. Voyez *Althæa*.

HIC

HICESIA, ἱκεσία, ἱκέτας, nom d'une ancienne emplâtre fort bonne pour les écrouelles, & les abscès à la rate & aux articulations, dont Galien fait mention, *Lib. IV. de C. M. P. G.* & dont on trouve la composition dans Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 17. On l'appelle en Latin par corruption *hicesii emplastrum*.

HID

HIDROA, ἱδρῶα ἱδρῶα, de ἱδρὼς, sueur; espece de pustules causées par des humeurs bilieuses, salines, & visqueuses, qui attaquent & défigurent la peau, & qui sont fort incommodes en été, lorsqu'elles viennent à sortir avec les sueurs. Hippocrate, *Aphor.* 3. 21. les met au nombre des maladies qu'amene cette saison.
HIDROCRITICA, ἱδρωκριτικὰ, de ἱδρὼς, sueur, & de κρίνω, juger; signe ou prognostic tiré des sueurs.
HIDRONOSOS, ἱδρωνόσος, de ἱδρὼς, sueur, & de νόσος, maladie, ou *Sudor Anglicus*. BLANCARD.
HIDROPYRETOS, ἱδρωπυρετὸς, de ἱδρὼς, sueur, & de πυρετὸς, fievre, ou *Sudor Anglicus*. BLANCARD.
HIDROS, ἱδρὼς, sueur. Voyez *Sudor*.
HIDROTICA, ἱδρωτικὰ. Voyez *Sudorifica*.
HIDROTOPOEA, ἱδρωτοποιΐα, de ἱδρὼς, sueur, & de ποιέω, faire; qui fait suer, ou *sudorifique*. CASTELLI.
HIDUS, *Fleur d'airain*. RULAND. JOHNSON. Voyez *Flos æris*, à l'article *Æs*.

HIE

HIERA DIACOLOCYNTHIDOS, *Hiere de coloquinte*.

Prenez *de coloquinte*,
d'agaric,
de germandrée,
de marrube blanc,
de stœchas,
d'opopanax, } *de chaq. dix drag.*
de sagapenum,
de persil,
de racine d'aristoloche ronde,
de poivre blanc, } *de chaq. cinq drag.*
de spicnard,
de canelle,
de mirrhe, &
de safran, } *de chaque, quatre dragme*.

Broyez les gommes dans un mortier, passez le reste au tamis.

Mettez le tout dans trois livres, trois onces, & cinq dragmes de miel écumé.

Faites un électuaire selon l'art.

Nos Apothicaires ne tiennent point de cette composition; on ne l'ordonne point, & elle ne paroît pas assez importante pour qu'on en fasse un plus grand usage. D'ailleurs elle est si desagréable au gout, qu'on ne peut guere la faire entrer que dans des clysteres.
HIERA PICRA, ἱερὰ πικρὰ. On fait cet Hiere en mêlant les différens ingrédiens de l'*Hiera picra* avec du miel écumé, ou du sirop violat.

On prépare de la maniere suivante les ingrédiens de l'*hiera picra*.

Prenez *de la canelle*,
de la zedoaire,
du cabaret,
de la graine de petit cardamome, &
du safran, } *de chaque, six dragmes*;
de la cochenille, *un scrupule*;
du meilleur aloès, *douze onces*.

Mettez le tout en poudre, & faites-en un mélange.

Il y a long-tems que cette composition fut insérée pour la premiere fois dans les Pharmacopées; elle y a presque toujours paru sous la forme d'un électuaire fait avec le miel; & si l'on s'en rapporte aux notes de Zwelfer sur la Pharmacopée d'Ausbourg, on ne peut guere l'ordonner qu'en clystere: mais les Modernes en ont considérablement étendu l'usage en lui faisant changer de forme. Ils en ont tiré une teinture connue communément sous le nom de *Tinctura sacra*, Teinture sacrée.

Il y a un grand nombre d'autres préparations plus amples & plus composées, sous le titre d'*Hiere*. On en trouve une dans Nicolas Myrepse qui l'appelle *Hiere* de Logadius, & une autre dans Nicolaus Alexandrinus que Scribonius Largus attribue à Pachius, & dont il vante beaucoup l'efficacité, *de Compositione Medicamentorum*, *cap.* 27.

On prépare de la maniere suivante la teinture d'*Hiere*, ou la teinture sacrée, appellée populairement *Hiera picra*.

Prenez *des ingrédiens* d'hiera picra, *une once*;
de vin blanc, *une chopine*;

Mettez le tout en digestion, & filtrez la liqueur.

On peut aussi la préparer avec les liqueurs spiritueuses de France.

Cette préparation n'étoit point dans la premiere édition de la Pharmacopée de Londres; elle ne s'y trouve que depuis les additions de Chipton, sous le titre de teinture sacrée, ou d'*hiere*; les changemens qu'on y a faits sont peu considérables; ils ne concernent que la cochenille, ce qui peut influer sur la couleur du remede, mais non sur son efficacité, & la proportion des ingrédiens avec la liqueur; les ingrédiens ne sont dans notre prescription que la moitié de ce qu'ils sont dans la Pharmacopée, ce en quoi nous avons pris le bon parti; car une dose si considérable d'ingrédiens, peut exiger une quantité d'esprit ou de vin plus grande, que bien des personnes ne peuvent la supporter, sur-tout le matin. D'ailleurs quelques personnes doutent si le menstrue se chargera d'une plus grande quantité de particules, sur-tout de celles de l'aloès, parce qu'on en aura exposé davantage à son action; ce qui les porte à nier que la teinture en soit plus ou moins forte: mais il me paroît que le doute est ici mal fondé; car l'aloès peut se dissoudre en grande quantité, & teindre fortement quelque liqueur que ce soit. Au reste on peut observer tel tempérament en préparant la teinture sacrée, qu'on en fera un excellent altérant. On la donne ordinairement sur le soir depuis deux onces jusqu'à trois. On se contente quelquefois d'en faire prendre une cuillerée; ses effets sont salutaires dans la cachexie, dans la jaunisse, & dans la suppression des regles.

HIERABOTANE, ἱεραβοτάνη, de ἱερὸς *saint*, & de βοτάνη, *herbe*. L'Herbe sainte de Dioscoride; c'est une espece de vervene. Voyez *Verbena*.
HIERACANTHA; c'est selon Boerhaave la *Carlina*, *sylvestris vulgaris*.
HIERACITES, ἱερακίτης, nom d'une pierre; cette

pierre est prétieuse selon Pline; ce nom lui vient de sa couleur qui ressemble à celle de l'*hierax*, ou de l'épervier. Paul Eginete la recommande pour arrêter le flux des hémorrhoïdes, *Lib. VII. cap.* 3.

HIERACIUM, *l'herbe à l'Epervier*, espece de chicorée.

Voici ses caracteres.

Ses tiges sont branchues, foibles, & d'une forme élégante; ses feuilles sont rangées alternativement; son calyce est épais, ferme & étendu; ses graines sont unies, anguleuses, ou cannelées.

Des quarante especes dont Boerhaave fait mention; il n'y a que la treizieme, la seizieme, la dix-huitieme & la vingt-neuvieme auxquelles ont attribue des propriétés médicinales.

On reconnoîtra la treizieme de la maniere suivante.

Hieracium, folio chondrillæ, caule vimineo lævi. Boerh. Ind. A. 86. *Hieracium, minus* Offic. *Hieracium leporinum*, Ger. 233. *Hieracium minus, sive leporinum*, Ger. Emac. 296. *Hieracium minus præmorsâ radice, sive Fuchsii*, J. B. 2. 1031. Raii. Hist. 1. 230. *Hieracium chondrillæ folio glabro radice succisâ majus.* C. B. 127. Tourn. Inst. 470. *La petite Chicorée jaune.*

Elle croît dans tous les pâturages, & fleurit en Juin & en Juillet. Ses feuilles sont d'usage: mais on se sert rarement, pour ne pas dire jamais de son suc. Elle a les mêmes propriétés que le *sonchus repens multis, quibusdam Hieracium majus.* Voyez ce *Sonchus.* Prise intérieurement, elle éclaircit la vue & chasse la bile noire. Elle est un peu plus amere, & possede les qualités du *Sonchus*, dans un degré un peu supérieur à celui du *Sonchus* même. DALE.

Voici comme on reconnoîtra la seizieme espece.

Hieracium; Alpinum, latifolium, maculatum, hirsutie incanum, flore magno, C. B. P. 128. Boerh. Ind. A. 86. Tourn. Inst. 472. *Herba costa*, Offic. *Hieracium* Offic. *Hieracium* 1. *Clusii*, Ger. 237. *Hieracium* 1. *latifolium Clusii.* Ger. Emac. 301. Raii Hist. 1. 239. *Hieracium latifolium Pannonicum.* 1. Clusii. Raii Synops. 73. Park. 800. *Hieracium; latifolium Pannonicum* 1. *Clusio, Pilosellæ majori, sive pulmonariæ luteæ accedens.* J. B. 2. 1026. *Hieracium; montanum, non ramosum, caule aphyllo, flore pallidiore.* Raii. Cat. 162. *Dens leonis foliis integris, caule raris foliis vestito, monanthes ferè.* Raii Hist. 1. 244. *Chicorée jaune de Hongrie.*

Elle croît sur les montagnes Cretacées & fleurit en Juin: ses feuilles sont d'usage. On vante beaucoup son efficacité dans les maladies du poumon. BUXB. Elle passe pour très-bienfaisante dans la phthysie. CAM. DALE.

La dix-huitieme sorte est décrite de la maniere suivante dans les Auteurs.

Hieracium; dens leonis, obtuso folio majus, C. B. P. 127. Tourn. Inst. 470. Boerh. Ind. A. 87. *Hieracium longius radicatum*, Ger. 234. Emac. 298. Park. 790. Raii Hist. 1. 230. Synop. 42. *Hieracium macrocaulon, junceum, sive minus primum Dodonæo.* J. B. 2. 1031. *La Chicorée jaune à longues racines.*

La racine de cette plante s'enfonce profondément en terre; elle est longue, épaisse, & tant soit peu branchue, ses feuilles sont couchées par terre autour de la racine, elles sont tant soit peu rudes, & velues, elles se terminent en pointe émoussée par le bout, & sont découpées en plusieurs endroits, comme celles de la dent de lion, ses tiges sont grandes, branchues & fortes; elles portent plusieurs fleurs semblables à celle de la dent de lion, mais plus petites, d'une couleur jaune, & qui dégénerent en un duvet qui contient des semences foibles & longues. Cette plante croît dans les champs & dans les prez, & fleurit en Mai & en Juin.

Elle est de peu d'usage: mais comme elle ressemble beaucoup par la fleur & par les feuilles à la dent de lion, elle passe pour en avoir les propriétés, & par conséquent pour être apéritive, rafraîchissante & diurétique.

Elle croît dans les pâturages, & fleurit en Juin, en Juillet & en Août: on se sert de ses feuilles qui possedent les mêmes propriétés que celles des autres *hieracium.* Sa décoction est un remede contre les douleurs de côté. DALE.

On reconnoîtra de la maniere suivante la vingt-neuvieme espece.

Hieracium; murorum folio pilosissimo, C. B. P. 129. Raii Hist. 1. 239. Synop. 74. Tourn. Inst. 471. Boerh. Ind. A. 87. *Pulmonaria Gallica & Pulmonaria aurea* Offic. *Pulmonaria gallica, sive aurea latifolia*, Ger. Emac. 304. *Pilosella major quibusdam, aliis pulmonaria, flore luteo*, J. B. 2. 1033. *La Pulmonaire des François ou la pulmonaire dorée.*

Elle croît dans les bois, sur les vieux murs, sur les hauteurs ombragées; elle fleurit en Juin & en Juillet. Son herbe a les mêmes propriétés que la *Pulmonaria maculosa.* Voyez *Pulmonaria.*

Il y a plusieurs especes de laitron, & de dent de lion qui portent le nom d'*Hieracium.*

HIERACIUM; *capitulum inclinans*, est l'*hedypnois annua.*

HIERACIUM *minus*, est l'*hyoceris angustifolia.*

HIERACIUM *montanum*, est la *Chondrilla hieracii folio annua.*

HIERACIUM *stellatum;* est le *Rhagadiolus alter.*

HIERATICUM, ἱερατικὸν, nom d'un malagme dont Galien fait mention, *de C. M. S. L. Lib. VIII. cap.* 8. qu'il attribue à Asclépiade, & qu'il dit être bienfaisant dans les maladies de l'estomac, du foie, & dans les douleurs des viscéres.

HIERAZUNE, est le *Lotus Pentaphyllos siliquâ cornutâ.*

HIEROGLYPHICA, ἱερογλυφικὸ, de ἱερὸς, *sacré*, & de γλύφω, *graver*; caracteres de Medecine inventés à ce qu'on prétend par Hermes Trismégiste. On entend aussi quelquefois par ce mot, les lignes & les autres traits de la paume de la main que l'on consulte dans la Chiromancie.

HIEROS, *sacré, saint;* épithete que l'on donne à différentes choses. Voyez *Sacer.*

HIG

HIGUERO OVIEDI, J. B. Park. *Arbor Indica fructu cucurbitæ formâ & sapore.* Le *Calebassier.*

C'est un grand arbre assez semblable à un gros meurier noir, fort commun dans toutes les Isles de l'Amérique, même dans le Continent. Ses fleurs ressemblent beaucoup au lis quant à la forme: mais elles sont d'une couleur mêlée de vert & de blanc, & d'une odeur fort désagréable. Son fruit varie tant pour la grosseur que pour la figure; il n'est quelquefois gros que comme un œuf d'Autruche; quelquefois il est gros comme la tête d'un homme, tantôt rond, & tantôt oblong, vert d'abord, mais noir & dur lorsqu'il est mûr. Il contient des graines, comme la gourde & assez semblables à celles du concombre; elles ont une amer-

de jaunâtre. Lorsque le fruit n'est pas mûr, la pulpe qui le remplit est succulente & blanche, d'une odeur semblable à celle du cresson : mais d'un gout douceatre.

On confit avec du sucre ce fruit non-mûr, & l'on en fait prendre dans les fievres. Lorsqu'il est mûr, on en fait des tasses & d'autres vaisseaux. La pulpe du fruit mûr n'est pas bonne à manger : mais c'est un remede excellent pour le mal de tête, surtout lorsqu'il provient de la chaleur du Soleil : pour cet effet, on la met en cataplasme, & on applique ce cataplasme sur le front & sur les tempes. Ray, *Hist Plant.*

HIL

HILUM; tache noirâtre qu'on apperçoit dans les féves, & qu'on appelle communément l'œil de la féve.

HIM

HIMANTOPUS, *Plinii*, Gesn. Oiseau aquatique fort rare, & qui vit d'insectes. Il a les jambes longues & rouges comme le sang; cequi lui a fait donner le nom d'*himantopus*, d'ἄιμα, *sang*, & de πῦς, *pié*.

Sa graisse est résolutive & bonne pour la goute. Lemery, *des Drogues*.

HIMAS, ἱμάς, proprement une bande de cuir, ou une courroie : mais en Medecine on transporte ce mot à la luette, lorsqu'elle est longue, foible, relâchée & pendante. L'*himas* differe du *cionis*, en ce que dans cette derniere maladie, la luette n'est point exténuée, mais paroît au contraire avoir acquis de la consistance & de la force.

HIMEROS, ἵμερος; la passion de l'amour, ou les desirs amoureux, ainsi qu'il paroît par le vers suivant d'Homere cité par Erotien:

Ὡς σέο νῦν ἔραμαι μὲ γλυκὺς ἵμερος αἱρεῖ.

« Je suis maintenant pénétré d'amour, & je ressens les de- « sirs les plus tendres. » *Iliad.* γ. *vers* 446. & *Iliad.* ξ. *vers* 328.

ἵμερος signifie dans l'un & l'autre endroit, les desirs de Paris pour Helene, & de Jupiter pour Junon.

Ce mot vient d'ἱμείρομαι, qu'Hippocrate emploie fréquemment pour marquer l'acte vénérien.

HIN

HINNULUS, νεβρός; un *faon*, ou le petit d'une biche, ou de quelque autre animal de la même espece. La presure d'un jeune *faon*, prise dans l'intervalle des neuf jours qui suivent sa naissance, est, selon Scribonius Largus, un remede contre l'épilepsie : on connoitra, dit-il, que le *faon* a moins de neuf jours aux oreilles; elles seront plates pendant les premiers neuf jours, & droites passé ce tems. Il faut faire sécher cette presure dans un endroit qui ne soit exposé ni à la lumiere du Soleil, ni à celle de la Lune; en faire une pilule de la grosseur d'un pois pour les enfans, & la leur faire prendre dans deux verres d'eau chaude : mais il faut qu'elle soit de la grosseur d'une féve pour les adultes, & la leur donner dans trois verres d'eau chaude. On continuera ce remede pendant trente jours, observant de prendre par-dessus deux ou trois verres d'eau pure. Celui qui me communiqua ce remede, dit Scribonius, m'assura que le succès en seroit beaucoup plus sûr, si l'on se servoit pour tuer le *faon* d'un couteau qu'on auroit employé auparavant dans les combats des Gladiateurs. Pline dit, *Lib. XXVIII. cap.* 9. que la presure du *faon* tiré du ventre de la biche, est un remede qu'on peut comparer aux plus efficaces, & qui possede des propriétés médicinales extraordinaires.

HIP

HIPPACE, ἱππάκη. Les Auteurs entendent par *hippace*, du fromage fait du lait de jument, qui est, à la vérité, rance à l'odorat; mais qui est très-nourrissant, & qui en cette qualité ne le cede point à celui qu'on fait avec le lait de vache. Il y en a qui entendent par ce mot la présure du poulain. Dioscoride, *Lib.* 2. *cap.* 80.

HIPPION, ou *Gentiana Alpina, pumila, vera, major.*

HIPPOCAMPUS, Offic. Rondel. de Pisc. 2. 114. Bellon. de Aquat. 446. Charlt. Exerc. 63. Salv. de Aquat. 72. C. Jonf. de Pif. 77. Mouf. Insect. fol. ult. Aldrov. de Insect. 736. Raii Icht. 157. ejusd. Synop. Pisc. 45. *Le Cheval marin.*

On le prend dans la Méditerranée. Ses cendres mêlées avec du goudron, ou de la graisse, ou de l'onguent de marjolaine, guérissent l'alopécie : pour cet effet il faut en frotter la partie affectée. Dioscoride.

Ælien en parle comme d'un rémede contre la morsure du chien enragé.

HIPPOCASTANUM, *Maronier d'Inde.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont en main ouverte, & semblables à celles du chataignier commun. Son calyce est divisé en cinq segmens, &, pour ainsi dire, à deux levres. Sa fleur est en rose, pentapétale, irréguliere, & en quelque façon à deux levres. Ses pétales croissent autour de la base de son ovaire, d'où partent aussi cinq ou sept étamines. Ses fleurs forment un long épi qui est fort beau à voir. Son ovaire est placé au fond du calyce, & pousse un tube long & fort, uniforme dans toute sa longeur, ou recourbé par le bout : il dégénere en un fruit épineux, monocapsulaire, crevassé de tous côtés, & plein de graines semblables à celles du chataignier.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Hippocastanum vulgare*, Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. A. 2. 250. *Castanea equina*, Ger. 1253. Emac. 1442. Park. Theat. 1401. Raii Hist. 2. 1683. *Castanea equina, folio multifido*, J. B. 1. 128. *Castanea folio multifido*, C. B. P. 419. *Le Maronnier d'Inde.*

On le cultive dans les Jardins; on en fait des allées : il fleurit en Mai & en Juin. Son fruit est d'usage; il passe pour sternutatoire. Dale.

On dit qu'il est bon pour les chevaux poussifs.

2. *Hippocastanum vulgare, folio constanter variegato.*
3. *Hippocastanum vulgare, folio maculis flavis picto.*

HIPPOCRAS. Voyez *Claretum*.

HIPPPOCRATES, *Hippocrate*.

Après avoir parlé fort au long dans notre *Préface* des progrès que la Medecine a faits sous *Hippocrate*, de la maniere dont il la pratiquoit, & de ses succès, il suffira de donner ici un abrégé historique de sa vie, de sa famille, & des différentes éditions de ses Ouvrages.

Hippocrate étoit un des descendans d'Esculape, au dixhuitieme degré : il étoit allié à Hercule par sa mere au vingtieme degré, ainsi qu'il paroît par la généalogie suivante, tirée par les Anciens des Ouvrages d'Erastosthene, de Phérécide, d'Apollodore, & d'Arius de Tarse.

Esculape, qui avoit été élevé par Chiron, épousa Epione, fille d'Hercule, dont il eut plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe. Les enfans mâles furent Podalirius, Roi de Carie, & Machaon qui régna dans la

Messénie. Les descendans de Podalirius furent Hippoloque, Sostrate premier, Dardanus, Cléomittidée premier, Chrysamis premier, Theodore premier, Sostrate second, Chrysamis second, Cléomittidée second, Theodore second, Sostrate troisieme, Nebrus, Cnosidicus de Cos, Hippocrate premier, Heraclide de Cos, le grand *Hippocrate*. Les descendans de Podalirius regnerent dans la Carie jusqu'à Theodore second, sous lequel se fit la fameuse descente des Heraclides, qui le chasserent, & le contraignirent de se retirer dans l'Isle de Cos, qui est dans le voisinage de la Carie. Les descendans de Theodore s'illustrerent à Cos par le succès avec lequel ils pratiquerent la Medecine : elle fit des progrès particulierement sous Nebrus Cnosidicus, Hippocrate premier & Heraclide : mais on peut dire qu'aucun d'eux n'eut les talens, ni ne jouit de la réputation d'*Hippocrate* second, à qui la nature avoit accordé un tempérament si vigoureux, que le travail le plus opiniâtre ne put l'altérer ; une pénétration & une étendue d'esprit si prodigieuse, que les abîmes des sciences n'avoient rien de trop profond pour lui ; & tant d'amour pour les connoissances de son Art, qu'il n'y avoit rien dont il ne pût se promettre de venir à bout. Il nâquit à Cos la premiere année de la quatre-vingtieme Olympiade, quatre cens cinquante-huit ans avant la naissance de Jesus-Christ, & la cinquieme année du regne d'Artaxerxes longue main, digne contemporain de Socrate, d'Herodote, de Thucidide, & des autres grands Hommes qui ont illustré la Grece. Son grand-Pere *Hippocrate*, & son Pere Heraclide, qui n'étoient pas seulement d'habiles Medecins, mais des gens versés en tout genre de littérature, ne se contenterent pas de lui apprendre leur art, ils l'instruisirent encore dans la Logique, dans la Physique, dans la Philosophie naturelle, dans la Géométrie & dans l'Astronomie. Il étudia l'éloquence sous Gorgias le Léontin, le Rhéteur le plus célebre de son tems.

L'Isle de Cos, lieu de sa naissance, est très-heureusement située. Il y avoit long-tems que ses Ancêtres l'avoient rendue fameuse par une Ecole publique de Medecine qu'ils y avoient fondée. Il eut donc toutes les commodités possibles pour s'initier dans la théorie de la Medecine, sans être obligé d'abandonner sa Patrie : mais comme c'est à l'expérience à perfectionner dans un Medecin ce qu'il tient de l'étude, les plus grandes Villes de la Grece n'étant pas fort peuplées, il suivit le précepte qu'il donne aux autres dans le Livre qu'il a intitulé *de la Loi* : il voyagea. « Celui qui veut être « Medecin, dit-il, doit nécessairement voyager, & « parcourir les Provinces étrangeres ; sans cela, il n'en « aura jamais que le nom : celui qui manque d'expé- « rience dans cet Art, n'est qu'un ignorant ; & l'igno- « rance est une compagne fort incommode pour un « homme qui se mêle de guérir les maladies ; elle le « gêne & la nuit & le jour. »

Il parcourut la Macédoine, la Thrace & la Thessalie : c'est en voyageant dans ces contrées qu'il recueillit la plus grande partie des Observations prétieuses qui sont contenues dans ses *Epidémiques*. Il vit toute la Grece, guérissant, en chemin faisant, non-seulement les particuliers, mais les Villes & les Provinces entieres. Les Illyriens le solliciterent par des Ambassadeurs de se transporter dans leur Pays, & de le délivrer d'une peste cruelle qui le ravageoit. *Hippocrate* étoit fort porté à secourir ces Peuples : mais s'étant informé des vents qui dominoient dans l'Illyrie, de la chaleur de la saison, & de tout ce qui avoit précédé la contagion, il conclut qu'il étoit sans remede, & refusa d'y aller. Il fit plus, prévoyant que les mêmes vents ne tarderoient pas à la faire passer de l'Illyrie dans la Thessalie, & de la Thessalie en Grece, il envoya sur le champ ses deux fils Thessalus & Draco, son gendre Polybe, & plusieurs de ses Eleves en différens endroits, avec les instructions nécessaires. Il alla lui-même au secours des Thessaliens ; il passa de-là dans la Doride, de la Doride dans la Phocide, à Delphes, où il fit des sacrifices au Dieu qu'on y adore. Il traversa la Béotie, & parut enfin dans Athenes, se comportant par-tout & recevant par-tout les honneurs dus à Apollon. Il fit dans toute la Grece, pour me servir des termes de Callimaque, l'office de cette Panacée divine, dont les gouttes prétieuses chassent les maladies de tous les lieux où elles tombent.

Dans une autre occasion plus pressante encore, il délivra la ville d'Athenes de cette grande peste qui fit dans l'Attique des ravages inouis, que l'Historien Thucydide, qui en fut le témoin oculaire, a si bien décrits, & que Lucrece a chantés dans la suite. On dit qu'il n'employa pour remedes généraux, que de grands feux qu'il fit allumer dans toutes les rues, & dans lesquels il fit jetter toutes sortes de fleurs & d'ingrédiens aromatiques, dans le dessein de purifier l'air ; méthode pratiquée long-tems avant lui par les Egyptiens, qui, à ce que nous dit Plutarque, étoient dans l'habitude de purifier l'air le matin, au milieu du jour, & sur le soir, avec des parfums, de la résine, de la myrrhe, des torches odoriférantes qu'ils appelloient *ciphy*, & dont on peut voir la préparation à l'Article *Ciphy*. Il y en a qui pensent que la peste dont Athenes fut délivrée par *Hippocrate*, n'est point celle que Thucydide a décrite.

Telle fut sa réputation que la plupart des Princes & des Rois tenterent de l'arrirer à leur Cour. Il fut appellé auprès de Perdiccas Roi de Macédoine, qu'on croyoit attaqué de consomption : mais après l'avoir bien examiné, il découvrit que tout son mal étoit causé par une passion violente dont il brûloit pour Phila, qui étoit la maîtresse de son pere.

Artaxerxès lui offrit des sommes immenses & des Villes entieres, pour l'engager à passer en Asie, & à dissiper une peste qui désoloit & ses Provinces & ses Armées ; il ordonna qu'on lui comptât d'avance cent talens : mais *Hippocrate* regardant ces richesses comme les présens d'un ennemi, & l'opprobre éternel de sa maison, s'il les acceptoit, les rejetta, & répondit au Gouverneur de l'Hellespont qui les lui offroit de la part d'Artaxerxes ; « Dites à votre maître que je suis assez riche ; que « l'honneur ne me permet pas de recevoir ses dons, « d'aller en Asie & de secourir les ennemis de la Gre- « ce. »

Quelqu'un lui représentant dans cette occasion qu'il faisoit mal de refuser une fortune aussi considérable que celle qui se présentoit, & qu'Artaxerxes étoit un fort bon maître, il répondit : « Je ne veux point d'un maî- « tre, quelque bon qu'il soit. »

Le Sénat d'Abdere l'engagea de se transporter dans la solitude de Démocrite, & de travailler à la guérison de ce sage que le peuple prenoit pour fou, comme il a coutume de faire. Hippocrate donna encore dans cette occasion des marques singulieres de son mépris pour les richesses, il refusa les dix talens que les Abdéritains lui offrirent.

Lorsque les Athéniens envoyerent Alcibiade en Sicile, *Hippocrate* leur donna son fils Thessalus pour Medecin de leur Armée, & paya les frais de son voyage. Le mauvais succès de cette expédition n'empêcha point les Athéniens d'honorer Thessalus d'une couronne d'or à son retour, après trois ans de service.

L'Isle de Cos n'avoit guere de Citoyens en qui l'amour du pays fut plus vif que dans *Hippocrate*. Lorsque les Athéniens furent sur le point d'y porter leurs armes, *Hippocrate* partit sur le champ pour la Thessalie, invoqua contre les armes de l'Attique, des Peuples qu'il avoit délivrés de la peste, souleva les Etats circonvoisins, & envoya son fils Thessalus à Athenes pour écarter la tempête qui menaçoit la patrie. Le pere & le fils réussirent. En un moment la Thessalie & le Peloponese furent en armes & prêts à marcher au secours de Cos ; & les Athéniens soit par crainte, soit par recon-

noissance, céderent aux remontrances de Thessalus.

Pythagore disoit que le moyen que les mortels avoient de se rendre semblables aux Dieux, c'étoit de dire la vérité & de faire du bien à tout le monde. Or selon cette maxime, qui jamais a mieux mérité le titre de divin, qu'Hippocrate? Tout le monde connoît le bien qu'il a fait à son siecle & aux siecles suivans; & il étoit si grand amateur de la vérité, que plutôt que de pallier une faute dans laquelle il étoit tombé, ainsi qu'auroient fait peut-être des Medecins de nos jours qu'on ne voit pas moins attentifs à cacher leurs méprises, qu'ardens à prôner leurs succès, il l'expose tout au long dans la crainte que venant à être ensevelie dans un oubli profond, elle ne fût point évitée par ses successeurs dans l'art de guérir les maladies. C'est au cinquieme Livre de ses Epidémiques qu'il avoue avec une ingénuité dont il n'y a guere que les grands génies qui soient capables, qu'ayant été appellé auprès d'Autonomus qui avoit reçu un coup à la tête, il prit la blessure pour une des sutures, il négligea de le trépaner: mais le jour suivant le malade sentit une douleur violente au côté, il eut des convulsions dans les bras; *Hippocrate* reconnut sa faute, le trépana, mais envain; il y avoit une quinzaine de jours qu'Autonomus étoit malade; on étoit en été; il mourut le jour suivant.

Hippocrate ne demanda point aux Dieux pour récompense des services qu'il rendoit aux hommes, ou des plaisirs ou des richesses, mais une longue vie en parfaite santé, du succès dans son art, & une réputation durable chez la postérité. Ces souhaits sont contenus dans son serment, & ils furent accomplis dans toute leur étendue; il vécut cent neuf ans, sain de corps & d'esprit; tels furent ses succès dans son art, qu'il en a été regardé comme le fondateur. On lui rendit pendant sa vie des honneurs qu'aucun mortel n'avoit reçus avant lui. Les Argiens lui éleverent une statue d'or; les Athéniens lui en décernerent des couronnes, le maintinrent lui & ses descendans dans le Pritanée, & l'initierent à leurs grands mysteres; marque de distinction qu'on accordoit rarement aux étrangers, & dont Hercule seul avoit été honoré avant lui; enfin il a laissé une réputation immortelle. Platon & Aristote, les deux plus grands génies qui peut-être aient paru depuis lui, le regarderent comme leur maître, & ne dédaignerent pas de le commenter. Il a été regardé de tout tems comme l'interprete le plus fidele de la nature; & il conservera selon toute apparence dans tous les siecles à venir, une gloire & une réputation que deux mille ans & plus ont laissée sans atteinte.

Il mourut dans la Thessalie, la seconde année de la cent-septieme Olympiade, trois cent quarante-neuf ans avant la naissance de Jesus-Christ, & fut inhumé entre Larisse & Gortone. Ce petit nombre de particularités de la vie d'*Hippocrate*, sont plus que suffisantes pour se former une idée juste de son caractere. Il ne nous reste plus qu'à rendre compte des différentes éditions de ses Ouvrages.

Voici ce que nous en lisons dans la Bibliotheque Greque de Fabricius.

Editions Greques.

1. A Venise, An. 1526. par Alde, *in-fol.*
2. Bâle, An. 1538. *in-fol.* par Frobenius, corrigée sur trois copies manuscrites par Janus Cornarius.

Editions Latines.

L'ancienne version Latine d'*Hippocrate* & de Galien est perdue: mais nous en avons de nouvelles & qui ont paru depuis la publication de quelques-uns de ses Traités qui ont été presque tous traduits de l'Arabe en Latin, & imprimés à Venise en 1493. & en 1497.

1. A Bâle, par A. Cratander, An. 1526. *in-fol.* La traduction est de plusieurs mains.
2. A Rome, An. 1549. *in-fol.* La traduction est de M. Fabius Calvus de Ravenne, & a été faite par ordre du Pape Clement VII. sur les manuscrits Grecs du Vatican.
3. La Version de Janus Cornarius, à Venise en 1545. *in-8°.*

La même à Paris en 1546. *in-8°.*
La même dans la même année à Bâle, en très-beaux caracteres, par Frobenius, *in-fol.*
La même, par le même en 1553. *in-fol.*
La même, par le même en 1554. *in-8°.* deux Vol.
La même dans le même lieu, par A. Culman de Geppingen en 1558. *in-fol.*
La même à Lyon en 1562. *in-8°.*
La même dans le même endroit en 1564. *in-fol.* avec le Commentaire de Marinellus & les argumens de Culman.
La même à Venise en 1575. *in-fol.*
La même dans le même endroit en 1619. *in-fol.*
La même à Vicense en 1610. *in-fol.* avec une traduction paraphrasée des Lettres, & de quelques autres Traités, faite par Cornarius & mise à la tête de l'Ouvrage.
La même à Cologne en 1542. *in-8°.*

4. La Version Latine d'Anutius Fœsius, à Francfort, *apud Wechelos*, 1596. *in-8°.*

Editions Greques & Latines.

1. De Jerôme Mercurialis, à Venise 1588. *in-fol.*
2. D'Anutius Fœsius, à Francfort, *typis Wechelianis*, 1595. *in-fol.*

La même dans le même endroit, 1621.
La même dans le même endroit, 1645.
La même à Geneve, 1657. *in-fol.*

3. De J. A. Vander-Linden avec la Version de Cornarius, à Leyde en 1665. *in-8°.*
4. De René Chartier, revue & comparée avec les manuscrits, avec les Ouvrages de Galien, la Version corrigée en plusieurs endroits, avec des variantes & des corrections à la fin de chaque Volume, à Paris 1679. treize Vol. *in-fol.*

Outre les éditions précédentes, nous avons encore des remarques posthumes de Prosper Martian sur les Ouvrages d'*Hippocrate*, publiées à Rome par Petrus Castellanus, 1626. *in-fol.*

Vingt-deux Traités, avec la Version de Cornarius, une Analyse ou des Tables, & des remarques de Theod. Zwinger, à Bâle 1579. *in-fol.* Cette édition est maintenant fort rare. FABRICIUS, *Bibliotheca Græca.*

HIPPOCRATICA FACIES. Voyez *Facies.*

HIPPOCRATICUM SCAMNUM. Voyez *Batron.*

HIPPOCRATICUM VINUM. Voyez *Claretum.*

HIPPOGLOSSUM. Voyez *Bislingua.*

HIPPOGLOSSUS; espece de poisson semblable à une grande sole; on s'en sert pour nourriture. Voyez *Alimentum.*

HIPPOLAPATHUM. Voyez *Lapathum Alpinum, folio subrotundo.*

HIPPOLITHUS, ἱππόλιθος, de ἵππος, *cheval*, & de λίθος, *pierre*; pierre qu'on trouve dans l'estomac & dans les intestins du cheval. Voyez *Equus* & *Bezoar.*

HIPPOMANES, ἱππομανὲς, de ἵππος, *cheval*, & de μαίνομαι, *être fou*; c'est le *cynocrambe* ou l'*apocynum*, ainsi appellé, parce qu'il rend furieux les chevaux qui en ont mangé. THEOCRITE, *Idyll. II.*

C'est aussi le suc exprimé du Tithymale. THEOPHRASTE, *Hist. Plant.*

On entend encore par *hippomanes*, la liqueur qui distile des parties naturelles de la jument, lorsqu'elle est en rut. ARISTOTE, *Historia Animalium.*

Il y en a d'autres qui font signifier à ce mot l'arriere-faix de la jument. Il signifie enfin une substance charnue, adhérente au front du poulain nouveau-né, à laquelle

on attribue la propriété de rendre amoureux, & de favoriser la conception.

HIPPOMARATRUM, ἱππομάραθρον, de ἵππος, *cheval*, & de μάραθον, *fenouil*. C'est le *fœniculum equinum*.

Hippomarathrum, fenouil sauvage, large & portant semence comme le *cachry*, sa racine est odoriférante; prise en boisson, elle guérit la strangurie, & employée en pessaire, elle provoque les regles. Sa semence ou sa racine prise intérieurement, resserre le ventre, guérit la morsure des animaux vénéneux, broie la pierre des reins, & dissipe la jaunisse. La décoction de ses feuilles prise en boisson fait venir le lait, & purge les femmes après l'accouchement.

Il y a une autre plante du même nom, qui a les feuilles étroites, foibles, oblongues, avec la graine ronde, odoriférante, semblable à la coriandre, acrimonieuse & chaude.

Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente, elle est seulement un peu moins énergique. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 82.

Ray fait mention d'un *hippomarathrum spherocephalon*, ou à tête ronde dont la graine fut envoyée d'Egypte par Prosper Alpin, & qui differe du *cachryophorus*, ou de l'*hippomarathrum* à semence de cachry, en ce que ses tiges sont plus larges, plus longues, plus grosses, & portent des ombelles de couleur de violette, parfaitement sphériques, & donnent des graines semblables à celles du fenouil. Ray, *Hist. Plant.*

HIPPONE, c'est le nom d'un Malagme inventé par Philagrius, & décrit par Aëtius, *Tetrab. III. Serm.* 3.

HIPPOPHAES, ἱπποφαές; c'est, selon Dioscoride, une plante en arbrisseau, dont les Foulons se servent pour peigner leurs draps. Théophraste l'appelle ἱπποφανές; *hippophanes*, ἱππόφυες, *hippophyes*, & ἱππόφυον, *hippophyon*. Nous lisons dans Pline, *Lib. XXI. cap.* 15. *Hippophaes*, & *Lib. II. cap.* 12. *Hippophyes*. Gasa rend ce mot dans Théophraste par *lappago*, & Galien dans son *Exegesis*, par κνάφος, *cnaphos*, & par στύβος, *stybos*; quelques-uns lisent *stylbos*. L'*hippophaes*, dit Dioscoride, croît dans les lieux maritimes & sablonneux : c'est un arbrisseau qui pousse un grand nombre de rejettons, φρυγανώδης; ces rejettons sont forts & se répandent de tous côtés; il a la feuille longue, assez semblable à celle de l'olivier, mais plus étroite & plus molle; il est parsemé d'épines seches, blanchâtres, angulaires, assez éloignées les unes des autres. Ses fleurs ressemblent à une grape de baies de liere; elles sont ramassées en bouquet; mais elles sont plus petites & plus molles que les baies de liere, moitié rougeâtres, moitié blanchâtres. Sa racine est épaisse, molle, amere, & pleine d'un suc laiteux. On tire de cette plante, ainsi que du thapsia, un suc qu'on laisse seul, ou qu'on travaille avec la fleur de l'*ervum*, & qu'on fait sécher. Le poids de demi-scrupule de cette liqueur prise seule, purge les humeurs bilieuses, aqueuses & pituiteuses. La dose de la même liqueur préparée avec l'*ervum*, est de deux scrupules qu'on prendra dans de l'hydromel. On fait sécher la plante entiere avec sa racine, on la broie, & on la donne dans une chopine d'hydromel. Enfin, on extrait la liqueur de cette plante & de sa racine, ainsi que du thapsia, & sa dose pour une purgation est d'une dragme. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 162.

Le même Auteur dit ailleurs, « que l'*hippophæstus* que « quelques-uns appellent *hippophaes*, croît dans les mê« mes lieux que l'*hippophaes*, que c'est une espece de « chardon à Foulon; que c'est une plante basse & ram« pante, dont les petites feuilles sont seulement épi« neuses; qui est garnie de têtes vuides, & entr'ou« vertes, qui ne pousse ni tige ni fleur, & dont la raci« ne est épaisse & molle. » Il paroît par cette description que l'*hippophaes* & l'*hippophæstus* sont la même plante considérée en différens tems; on l'appelle *hippophæstus*, lorsqu'elle est jeune, & qu'elle n'a point encore de tiges, & *hippophaes* lorsqu'elle est vieille, & qu'elle a des tiges. Mais à quelle plante d'aujourd'hui rapportera-t-on l'*hippophaes*? C'est un point sur lequel les Botanistes ne sont pas d'accord, & qui est assez difficile à déterminer. Columna prétend que l'*hippophaes* n'est autre chose que le *carduus stellatus*, & il doute s'il ne faudroit pas donner ce nom au *rhamnus salicis folio*, de Gaspar Bauhin. Gaspar Bauhin distingue l'*hippophaes* d'Anguillara, de l'*hippophaes* de Dioscoride, & rapporte le premier au *rhamnus*. Sans entrer dans les raisons qu'il en pouvoit avoir; j'ose assurer qu'aucune de ces plantes n'est le vrai *hippophaes* des Anciens; car leurs racines ne rendent point de suc laiteux. Matthiole dit que Jerome Amatheus, Medecin d'Oderzo dans l'Etat de Venise, lui montra une plante qui lui avoit été envoyée de Venise par Jean-Baptiste Ropisso, Medecin de Pavie, qui avoit non-seulement tous les caracteres de l'*hippophaes* de Dioscoride, mais encore ses propriétés, ainsi qu'il nous assure l'avoir trouvé par expérience; sur quoi il ne désespéroit point de découvrir un jour cette plante. Parkinson regarde l'*hippophæstus* comme une espece de tithymale, & je ne vois rien à opposer à son avis : aussi ai-je placé cette plante de Dioscoride entre les tithymales, après avoir recueilli & comparé leurs propriétés communes. Dale.

Hippocrate ordonne quelquefois le suc d'*hippophaes*, ainsi que le *coccus Cnidius*, en purgatif pour la tête. Il s'en sert aussi pour évacuer le phlegme dans l'anasarque, dans la sciatique, pour chasser les humeurs pituiteuses & dans le *typhus*, espece de fievre ardente, dans laquelle il veut que l'on prenne en cathartique le suc de l'*hippophaes*, avec le *coccus Cnidius*. Il ordonne, *Lib. de Internis morbis*, de purger par bas avec l'*hippophaes*, & par haut avec l'hellébore blanc.

Les synonymes de l'*hippophaes*, sont selon Dale.

Hippophaes, *hippophæstum*, & *hippomanes*, Offic. Park. Theat. 197. *Hippophaes Anguillaræ* & *Dodonæi*, *sive spina purgatrix*. J. B. 1. 410. *Hippophaes quibusdam*, ἄκανθα καθαρτική; i. e. *Spina purgatrix*. C. B. P. 293. *Rhamnus catharticus oleæ folio*, ejusd. *Tithymalus maritimus*, ejusd. *Tithymalus spinosus*, Wheeler. Itin. 307. *Tithymalus maritimus*, *Creticus spinosus*. Park. *Epine purgative*.

Cette plante croît dans la Morée, on se sert de son suc pour purger les humeurs pituiteuses par les selles.

Boerhaave donne le nom d'*hippophae* au *rhamnoides fructifera*, *salicis foliis*, *baccis leviter flavescentibus*; ainsi qu'à la *jacea stellata*, *folio papaveris erratici*.

HIPPOPHÆSTUM, ἱππόφαιστον. Dioscoride a écrit plusieurs Chapitres sur l'*hippophaes* & sur l'*hippophæstum*, à propos des propriétés de ce dernier : il dit que c'est un suc exprimé des feuilles, de la racine & des têtes du premier, qu'on fait sécher, qu'on donne à la dose d'un scrupule & demi, qui purge l'eau & le phlegme, & qui est bienfaisant, particulierement dans l'orthopnée, dans l'épilepsie, & dans les affections des nerfs. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 163. Voyez *Hippophaes*.

HIPPOPOTAMUS. Offic. Aldrov. de quad. Digit. 181. Gesn. de quad. Digit. 493. Charlt. Exerc. 14. Jonf. de quad. 76. Raii Synop. A. 123. Mont. Exot. 5. Bellon. de Aquat. 25. le *Cheval marin*, *ou plutôt de riviere*.

Les dents & les testicules de cet animal sont d'usage dans la Medecine. Les testicules séchés, broyés & pris en boisson sont salutaires dans la morsure des serpens. Dioscoride.

On attribue aux anneaux faits avec ses dents de la vertu contre les crampes. Charlt. Dale.

Voici une autre espece d'*hippopotame*.

Equus marinus, Offic. *Equus marinus*, *& hippopotamus falsò dictus*, Raii Synop. A. 191. *Rosmarus*, Jonf. de Pisc. Tab. 44. *Waleus alius mors*, Charlt. de Pisc. 49. *Mors*, *seu morsz*, *vel Rosmarus*, Gesn. de Aquat. 211. *Le Cheval marin.*

Les parties de cet animal dont on fait usage en Medecine, sont le pénis qui est un corps rond, osseux, d'une coudée de long & plus, épais, pesant, solide, plus fort & plus rond vers l'extrémité & aux environs du gland qu'ailleurs, & ses dents qui sont grandes, longues, épaisses, pesantes, creuses & blanches.

On attribue au pénis pulvérisé la vertu de chasser la pierre. On compare les dents pour la blancheur, le prix & les usages à l'ivoire. On les met sous différentes formes à son cou, & on en fait des anneaux pour la crampe, & pour d'autres maladies. Dale.

HIPPOSELINUM. Voyez *Smyrnium*.

HIPPOSIS, ἱππωσις, de ἱππάω ou ἱππόω, presser à la maniere des Foulons; *pression*, *compression* ou *dépression*. On lit dans ce sens, *Lib. de Articulis*, τὰ μὲν γὰρ ἐξεστεῶτα ἐς τὴν χώρην ἀναγκάζει καὶ ἡ ἵππωσις ἰέναι: « il « faut réduire par la compression, dans leur situation « naturelle, les choses qui en sont sorties. »

HIPPOSORCHIS, ἱππόσορχις, de ἵππος, *cheval*, & de ὄρχις, *testicule*. On entend par ce mot dans la Pharmacopée d'Ausbourg, la poudre de testicule de cheval: mais il falloit dire *hipporchis*, la composition de ce mot eut été mieux faite.

HIPPURIS, ἵππυρις, de ἵππος, *cheval*, & de οὐρὰ, *queue*. Nom qu'on a donné à différentes sortes d'*equisetum*.

L'*hippuris minor* n'est autre chose que l'*Ephedra maritima minor*.

Hippocrate entend par ce mot, *Lib. VII. Epid.* une fluxion opiniâtre & invétérée d'humeurs sur les bourses, à laquelle sont sujets ceux qui font un exercice ttop long & ttop fréquent du cheval; si c'est une autre indisposition, il est du moins évident par l'endroit d'Hippocrate, qu'elle provient de la même cause, & qu'elle affecte la même pattie.

HIPPUS, ἵππος, affection des yeux dans laquelle ils sont perpétuellement clignotans, tremblans, & tels, pour ainsi dire, qu'on les remarque dans ceux qui sont à cheval. L'Auteur des *Définitions de Medecine* dit, ἵππος ἐστὶ διάθεσις ἐκ γενετῆς, &c. ou « l'*hippus* est une « affection contractée dès la naissance, dans laquelle « les yeux ne sont jamais fixes, mais dans une agita« tion & dans un tremblement perpétuel. C'est Hip« pocrate qui a donné à cette maladie le nom d'ἵππος; « elle consiste dans une affection du muscle qui sou« tient l'œil, & qui embrasse la base de cet organe. »

HIR

HIRA; on n'est d'accord ni sur l'orthographe, ni sur la signification de ce mot. On lit dans quelques anciens manuscrits *chira*, & dans d'autres *hilla*. Il y en a qui restreignent son acception au *jejunum*, d'autres à tous les intestins; mais Vander-Linden l'étend à tout ce qui est contenu dans l'abdomen. Castelli.

HIRBELLUM; c'est dans Paracelse, *Tract. de Surditate*, je ne sais quelle cause inconnue qui produit le délire. Castelli.

HIRCI BARBA. Voyez *Tragopogon*.

HIRCULUS, espece de plante ainsi appellée parce qu'elle est rance, & qu'elle a l'odeur du bouc.

HIRCUS ou CAPER. Voyez *Caper*.

HIRCUS BEZOARTICUS. Voyez *Bezoar*.

HIRQUUS, le grand angle de l'œil.

HIRUDO, *Sanguisuga*, Offic. Charlt. Insect. 62. Met. Pin. 207. *Hirudo*, *sive sanguisuga*, Mont. Exer. 323. *Hirudo maximè apud nos vulgaris*, Raii Hist. Insect. 3. *Hirudo major equina*, Schrod. 5. 342.

La *sangsue* est un petit animal noir, sans piés, marqueté de points & de lignes, & qui vit dans les lieux aqueux. On préfere les plus petites aux grosses, en ce que leur piqure est moins douloureuse; & entre les petites on choisit celles qui sont marquetées de lignes sur le dos.

Il n'est pas impossible que les anciens aient appris à saigner de ces insectes; car tout le monde sait que lorsque les chevaux sont attirés au printems par l'herbe verte, dans les étangs & dans les rivieres, de grosses *sangsues*, qu'on appelle *sangsues* de chevaux, s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorrhagie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. V. *Bdella*.

Si contre toute vraissemblance Themison n'est pas le premier qui se soit servi de *sangsues*, il est du moins le premier qui en ait fait mention; Hippocrate n'en a point parlé, & Cœlius Aurelianus n'en dit rien dans les extraits qu'il a faits des écrits de ceux qui ont pratiqué la Medecine depuis Hippocrate jusqu'à Themison. Les Disciples de Thémison se servoient des *sangsues* en plusieurs occasions: ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les *sangsues* s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Galien ne fait aucune mention de ce remede, apparemment parce qu'il étoit particulier à la Secte Méthodique qu'il méprisoit. J'avoue qu'il en est parlé dans un petit Traité imparfait, intitulé, *de Cucurbitulis*, *de Scarificatione*, *de Sanguisugis*, *&c.* qu'on attribue à Galien, mais sans aucun fondement; car Oribase qui a écrit des *sangsues*, *Lib. VII.* dit avoir tiré ce qu'il en rapporte d'Antylle & de Ménémaque, l'un & l'autre de la Secte Méthodique, ou du moins ce dernier. Il y a apparence que l'on doit aux Paysans la découverte de ce remede.

La *sangsue* est une espece d'insecte ou de ver aquatique, qui appliqué au corps, perce la peau, tire le sang des veines, & procure quelquefois la santé par cette évacuation. C'est par cette raison que les Medecins Grecs & Romains les ont employées de très-bonne heure.

Comme il y en a de plusieurs especes, il ne sera pas hors de propos d'établir ici quelques regles qui puissent en fixer le choix.

On prendra d'abord celles qu'on aura pêchées dans des ruisseaux & dans des rivieres dont les eaux sont claires; ce sont les meilleures: celles qu'on trouve dans les lacs, dans les étangs & dans les eaux croupissantes, sont impures & excitent quelquefois des douleurs violentes, des inflammations & des tumeurs. Les Chirurgiens les plus expérimentés préferent encore aux autres celles qui ont la tête petite & pointue, dont le dos est marqueté de lignes verdâtres & jaunâtres, & qui ont le ventre d'un jaune rougeâtre; car lorsqu'elles ont la tête large & tout le corps d'un bleu tirant sur le noir, on les tient pour être d'une espece maligne. Mais une précaution qu'il est absolument nécessaire de prendre, c'est de ne jamais appliquer des *sangsues* récemment pêchées dans des rivieres ou dans des eaux troubles. Il faut les tenir auparavant dans un vaisseau d'eau pure, & changer de tems en tems cette eau dans laquelle elles se purgeront de ce qu'elles pourroient avoir de sale & de venimeux. Lorsqu'elles auront vécu pendant quelque mois de cette maniere, on pourra s'en servir en sureté. Voyez *Planche IV. du second Volume*, *Fig. 5.*

Avant que d'appliquer la *sangsue*, on la tirera de l'eau, & on la tiendra pendant quelque tems dans un verre ou dans un vaisseau vuide, afin qu'étant altérée, elle s'attache ardemment à la peau, & tire des veines une plus grande quantité de sang. Quant à la partie qu'il faut faire piquer, ce sont ordinairement les tempes ou le derriere des oreilles, si la tête ou les yeux sont affectés,

rées par une trop grande abondance de sang, & surtout si le malade est dans une fievre accompagnée de délire. On les applique aussi quelquefois très-convenablement aux veines du rectum, dans le cas d'hémorrhoïdes avengles & doulonreuses; les *sangsues* ne seront pas moins bienfaisantes dans les hémorrhagies du nez & dans les vomissemens & crachemens de sang: elles sont très-propres à procurer une révulsion, surtout lorsque l'hémorrhagie provient de l'obstruction des hémorrhoïdes. Avant que d'appliquer la *sangsue*, on commence par frotter la partie jusqu'à ce qu'elle soit chaude & rouge. On prend ensuite l'animal par la queue avec un linge sec, on l'éleve, on le tient à moitié sorti du vaisseau, & on le dirige vers l'endroit où l'on veut qu'il s'attache; ce qu'il fait avec beaucoup d'ardeur. S'il est à propos d'appliquer plusieurs *sangsues*, on s'y prendra successivement, ainsi que nous venons de l'indiquer. Lorsqu'elles refusent de prendre, ce qui arrive quelquefois, on humectera la partie avec de l'eau chaude, ou avec du sang de pigeon ou de poulet: si cela ne suffit point, il faut en choisir d'autres. L'application des *sangsues* à la caroncule dans le grand angle de l'œil après la phlébotomie, se fait avec beaucoup de succès dans les maladies inflammatoires de cet organe. La crême & le sucre inviteront les *sangsues* à s'attacher à la partie qu'on en aura frottée.

Aussi-tôt que les *sangsues* sont pleines de sang, elles se détachent d'elles-mêmes: s'il étoit à propos de faire une plus grande évacuation, on en appliqueroit de nouvelles, ou l'on couperoit la queue à celles qui sont déja attachées; car elles tirent du sang à mesure qu'elles en perdent. Si lorsqu'on aura tiré une quantité suffisante de sang, elles ne lâchent point prise d'elles-mêmes, on n'aura qu'à jetter sur elles un peu de sel ou de cendres, & elles tomberont sur le champ. Cette méthode me paroît la meilleure; car lorsqu'on les détache de force, elles causent quelquefois une inflammation ou une tumeur. On remettra dans de l'eau claire celles à qui on n'aura point coupé la queue, & on les gardera pour une autre occasion; quant à celles qu'on a blessées, elles meurent toujours. On lavera les ouvertures qu'elles auront faites, avec de l'eau chaude, & on les pansera avec une emplâtre vulnéraire; mais ces petites blessures guérissent ordinairement sans remede. Ceux qui désirent en savoir davantage sur ces insectes, n'ont qu'à lire Aldrovandus, Gésner, Botallus, Petrus Magnus Paul, Sebizius, Heurnius, Cransius, Schroder & Stahl, qui en ont traité plus au long.

L'hémorrhagie continue ordinairement pendant quelque tems, pendant douze heures & même davantage, après que les *sangsues* sont tombées. Comme on ne reçoit point alors le sang dans des vaisseaux, & qu'il est entierement absorbé par le linge, il paroît être en beaucoup plus grande quantité qu'il n'y en a en effet. Cela suffit quelquefois pour allarmer le malade, & jetter dans une vaine consternation les assistans qui ne manquent pas de supposer que l'hémorrhagie est abondante, & de craindre qu'il ne s'ensuive une foiblesse & la mort. On préviendra ces terreurs paniques, & l'on arrêtera en peu de tems l'effusion de sang, soit par la compression, soit par l'application d'un styptique, comme l'eau-de-vie avec un peu de colcothar mis en poudre. Mais un fait plus ordinaire, c'est qu'on soit obligé de baigner avec de l'eau chaude la partie piquée pour en faire sortir le sang plus librement, lorsqu'il n'en vient point une quantité qui réponde au dessein qu'on avoit en appliquant les *sangsues*.

HIRUNDINARIA. Voyez *Asclepias*.

HIRUNDO, espece d'oiseau, communément appellé *hirondelle*.

Dale en compte les quatre especes suivantes.

1. *Hirundo*, Offic. Schrod. 5. 320. Ind. Med. 59. Bellon. des Oif. 379. Mer. Pin. 177. *Hirundo domestica*, Aldrov. Ornith. 2. 662. Jonf. de Avib. 83. Gesn. de Avib. 492. Charlt. Exer. 95. Will. Ornith. 155. Raii Ornith. 212. Ejusd. Synop. A. 71. *Hirundo vulgaris*, Scalig. *L'hirondelle*.

On se sert en Medecine de cet oiseau en entier, de son cœur, de son sang, de son nid & de sa fiente. Les *hirondelles* & leurs petits réduits en cendres, passent pour un spécifique pour l'épilepsie, l'obscurcissement de la vue & la chassie. Pour cet effet on en compose un liniment avec le miel. Ce remede est encore bienfaisant dans les esquinancies & dans les inflammations de la luette. On se sert du cœur de l'*hirondelle* dans l'épilepsie, & lorsqu'il s'agit de fortifier la mémoire; quelques-uns en ordonnent en aliment dans la fievre; son sang est estimé comme un remede fort bon pour les yeux. Son nid soulage dans l'esquinancie, dissipe l'inflammation des yeux, & guérit la morsure de la vipere en l'appliquant dessus. Sa fiente est d'une nature acrimonieuse, elle échauffe & discute puissamment. L'*hirondelle* est regardée comme un remede contre la morsure du chien enragé, & contre les maladies néphrétiques; elle provoque le ventre à l'excrétion. Nous lisons dans Celse, *Lib. IV. cap.* 4. que l'on disoit communément que celui qui mange une jeune *hirondelle*, sera garanti de l'esquinancie pendant l'année entiere.

2. *Hirundo riparia*, Schrod. 5. 320. Mer. Pin. 178. Aldrov. Ornith. 2. 694. Gesn. *de Avib.* 507. Jonf. *de Avib.* 84. Charlt. exerc. 96. Rai. Ornith. 213. ejusd. Synop. A. 71. Will. Ornith. 156. *L'Hirondelle des étangs*.

On se sert en Medecine de cet oiseau entier, & de son sang; on leur attribue les mêmes propriétés qu'à l'*hirondelle* précédente, & à son sang.

3. La troisieme espece d'hirondelle, est l'*Apos*. Voyez *Apos*.

4. *Hirundo, Indica*; Offic. *Hirundo maritima*, Act. Philosoph. Lond. N°. 285. p. 1396. *Hirundo Sinensis, nido eduli*; *Bontii*; Will. Ornith. 15. Rai. Ornith. 215. ejusd. Synop. A. 72. *Hirundo Chinensis*; 6. Bont. 66. *An hirundo exotica, aquatica*, Jonf. Mantiss. *Hirondelle des Indes*.

On la trouve dans les contrées maritimes de la Chine. La seule chose qu'elle fournisse à la matiere medicale, c'est son nid, qui est hémisphérique, de la grosseur d'un œuf d'oye, transparent, & d'une substance assez semblable à l'*Ichtyocolla*; il provoque à l'acte vénérien. On doute s'il est fait du sperme de certains poissons, ou de la gomme de certaines plantes qui croissent sur les rochers. Ces nids passent à la Chine pour un manger délicieux.

HISMAT. *Scories d'argent*, ou *litharge*. Ruland.

HISPANICUM VIRIDE. *Verd-de-gris*. Ruland.

HISPIDITAS, l'état d'une partie qui est trop couverte de poils: mais en Medecine on entend par *Hispiditas* la maladie appellée *phalangosis*, ou *distichiasis*. Voyez ces mots.

HISPIDULA, ou *Helichrysum montanum flore rotundiore*.

HISTORIA, *Histoire*. Ce mot n'a d'autre acception en Medecine, que celle de *Casus Medicus*, ou d'*Observatio Medica*; Cas, ou Observation de Medecine. Voyez *Casus*.

HISTOS, ἱστὸς; c'est proprement le mât d'un vaisseau: mais dans Hippocrate, *Lib. de Articulis*, c'est une piece de bois droite, au sommet de laquelle une autre est adaptée horisontalement, avec une poulie; ce qui constitue une machine Chirurgicale, propre à rétablir la gibbosité de l'épine du dos.

HOA

HOAXACAN, Hern. nom du *Gayac*. RAY, *Ind*.

HOB

HOBUS. *Hovus*, *Indica*, *pruni facie*. J. B. Ovied. Est une espece de prunier des Indes Occidentales; grand, beau, rameux, rendant une ombre fort agréable; son fruit est une prune peu charnue, ayant la figure de nos prunes de Damas, & prenant une couleur jaune en mûrissant: elle renferme un gros noyau fort dur: le gout de cette prune est agréable, tirant sur l'aigre: elle est de facile digestion, mais difficile à mâcher, à cause de beaucoup de fibres dont elle est remplie. Plusieurs prennent ce fruit pour une espece de mirobolans. Les Indiens se servent des sommités tendres des branches de cet arbre, & de son écorce pour faire une eau odorante, propre à fortifier les membres fatigués. Ils en mettent aussi dans leurs bains en la Nouvelle Espagne. Le fruit de cet arbre fortifie l'estomac, & lâche un peu le ventre. Si l'on fait des incisions en sa racine, il en sort une eau qui est bonne à boire.

HOC

HOCIAMSANUM. *Aigremoine*. MARCELLUS EMPYRICUS. *cap*. 20.

HŒD

HŒDUS. Voyez *Caper*.

HOI

HOITZILOXITL. Voyez *Balsamum Peruanum*.

HOL

HOLCAS, ὁλκάς, Vaisseau de transport dans Hippocrate, *Lib. de Flat*. FŒSIUS.

HOLCE, ὁλκὴ; poids égal à la dragme, Gorræus d'après Galien. Mais ce mot est synonyme dans Dioscoride à σταθμὸς, *stathmos*, poids en général.

HOLCIMOS, ὁλκιμος, de ἕλκω, tirer; *ductile*. C'est une épithete que l'on donne à tout ce qui est capable de s'étendre en longueur, sans perdre sa continuité; c'est une propriété des substances visqueuses & glutineuses. *Commentaire II. de Galien, in Lib. de Articulis*, sur un passage d'Hippocrate, où on lit εὐόλκιμον, *Euolcimon*, qui est très-ductile. *Holcimos* se dit aussi du foie affecté d'une tumeur. GALIEN, *de Locis affectis*.

HOLCUS. Plin. ou *Hordeum spontaneum spurium*.

HOLERA, mot suranné pour *Cholera*; il se dit aussi quelquefois pour *Olera*, plurier d'*Olus*. CASTELLI.

HOLIPPÆ, gâteaux très-minces, faits avec de la fine fleur de farine & du sucre, délayés, répandus, sur un fer chaud figuré, & mis sur le feu. Nous avons transporté à un mets friand ce nom attribué dans les Pharmacopées à un remede purgatif. On trouve dans les Auteurs qui ont traité des Médicamens, la maniere de préparer les *Holippæ* purgatives. CASTELLI.

HOLLI, terme Indien synonyme à l'*Ulli* des Espagnols. C'est une liqueur résineuse très-ductile qui distile de l'arbre *Holquahuytl*, ou *Chilli*. On la mêle, rarement à la vérité, avec le chocolat; cela ne se fait que dans les cas de dyssenterie, ou de diarrhée. Alors on met une once d'*holli* sur quatre onces de cacao. Mais comme le cacao est extremement gras, & que la gomme *holli* est d'une viscosité & d'une ténacité extraordinaire, on a la précaution de les torréfier, pour empêcher qu'ils ne s'attachent aux visceres, ne les obstruent, & ne donnent lieu à la cachexie. RAY, *Hist. Plant*.

HOLMISCOS, ὁλμίσκος. Voyez *Mortariolum*.

HOLMOS, ὅλμος. Voyez *Mortarium*. On entend aussi par *Holmos*, le tronc d'un arbre séparé de ses branches.

HOLOPHLYCTIDES, ou *Phlyctides*, ou *Phlyctenæ*. Voyez *Phlyctenæ*.

HOLOSCHŒNOS, ou *Juncus aquaticus maximus*.

HOLOSTEO AFFINIS. Voyez *Myosuros*.

HOLOSTEON, nom d'un poisson qu'on trouve dans le Nil. Il n'est d'aucun usage en Medecine. LEMERI, *des Drogues*.

HOLOSTEON MINIMUM. Voyez *Alsine verna glabra*.

HOLOSTIUM, ou *Plantago*, *angustifolia*, *albida*, *Hispanica*.

HOLOTHURION; on ne fait si l'*holothurion* est une plante, ou un animal, ou quelque substance de la classe des zoophytes; nous en faisons mention ici à propos d'une observation de Bontius, *Obs. select. Med. Ind. Annex*. cet Auteur dit que l'usage excessif d'une liqueur faite avec le ris & l'*holothurion*, & qu'on appelle *arac*, causa dans un certain cas qui est venu à sa connoissance, une maladie chronique, compliquée, & des plus terribles, ce qui lui fait donner à l'*arac* le nom de liqueur maudite. CASTELLI.

HOLOTONICOS, ὁλοτονικὸς, de ὅλος, tout, & de τείνω tendre; convulsion générale, ou roideur de tout le corps, qu'on appelle aussi spasme, ou *tetanus*. CASTELLI.

HOLSEBON, HELSATON, HELSEBON, *Sel commun préparé*. RULAND.

HOM

HOMÆOMERES, ὁμοιομερὴς, de ὅμοιος, semblable, & de μέρος, partie, dont les parties sont semblables aux parties d'une autre substance.

HOMERDA, *excrémens humains*. CASTELLI.

HOMILIA, ὁμιλία, *Homelie*. Ce mot a trois acceptions différentes dans Hippocrate, selon Erotien. Il signifie premierement, une conversation, un discours. Voyez *Lib. de Medico*. 2°. La connéxion, ou cohésion des parties, & surtout des os. Voyez *Lib. de Articulis*. où le verbe ὁμιλέω est employé. 3°. L'exercice. Voyez le Livre que nous venons de citer. EROTIEN, *apud Hippocratem*.

HOMO, l'*Homme*. L'*homme* est non-seulement le sujet de la Medecine, mais son corps est encore un des ingrédiens de la matiere Medicale.

Les remedes simples officinaux tirés des parties du corps humain vivant, sont les cheveux, les ongles, la salive, la cire des oreilles, la sueur, le lait, les regles, l'arriere-faix, l'urine, les excrémens grossiers, la semence, le sang, les pierres de la vessie, qu'on appelle le bezoar du microcosme, & la membrane qui couvre la tête du fœtus.

Les cheveux sont recommandés dans l'alopécie, la jaunisse, les luxations & les hémorrhagies. Les ongles passent pour provoquer le vomissement, & pour hydragogues dans les hydropisies. On ordonne la salive de l'*homme* à jeun, contre les morsures d'animaux vénéneux, comme les serpens, le chien enragé, & d'autres. On dit que la cire des oreilles est un bon remede dans la colique. Appliquée à l'extérieur, elle guérit la piqure du scorpion, & fait agglutiner les blessures, les coupures, & les gerçures à la peau. Voyez *Cerumen*. La sueur passe pour très-énergique dans les écrouelles. Pour cet effet on la mêle avec l'herbe & la racine de molaine, on enveloppe le tout dans la feuille de cette plante, & on l'applique sur la partie affectée. Le sang rendu dans le premier écoulement menstruel, séché & pris intérieurement, est bienfaisant dans la pierre & dans l'épilepsie; employé à l'extérieur, il calme les douleurs de la goute. On ajoute qu'il est salutaire dans la peste, les abscès, & les charbons; qu'il guérit les érésipeles, & qu'il nettoye le visage des pustules. On vante l'arriere-faix pour la cure des tumeurs écrouelleuses à la gorge, & de l'épilepsie, & pour anéantir les effets des filtres & des potions amoureuses; pour expulser les moles, & pour chasser la vermine.

L'urine échauffe, desseche, résout, déterge, discute, nettoie, & résiste à la putréfaction : aussi la regarde-t'on comme très-salutaire dans les obstructions de la rate, du foie, de la vésicule du fiel, ainsi que dans l'hydropisie & dans la jaunisse. On en fait encore un préservatif contre la peste. Un verre de l'urine du mari, que les vielles femmes appellent eau de castor, passe pour faciliter la délivrance de la femme dans les accouchemens laborieux. Appliquée extérieurement, elle desseche les parties, résout les tumeurs, nettoie les plaies même empoisonnées, prévient la gangrene, relâche le ventre, emporte la gale de la tête, calme les paroxysmes des fievres, guérit les ulcérations aux oreilles, dissipe les inflammations aux yeux, fait cesser le tremblement des membres, discute les tumeurs de la luette, & calme les douleurs de la rate. On en tire un sel ammoniac. Ce sel artificiel est cannelé; on le met en gâteaux; sa couleur est blanche, & son gout amer & piquant. On le prépare en faisant bouillir ensemble de l'urine, de la suie & du sel commun, & en séparant la partie blanche & pure.

Ce sel paroît avoir quelque analogie avec le sel ammoniac naturel de Dioscoride, que Pline & les Anciens Auteurs disent se trouver dans les sables de la Lybie, dont nos Droguistes n'ont point, & qui leur est même totalement inconnu. Voyez les propriétés du sel artificiel ammoniac à l'article *Ammoniacum*.

Les excrémens humains sont émolliens, maturatifs & anodyns : c'est pourquoi l'on s'en sert avec succès pour calmer les douleurs, pour mûrir les tumeurs pestilentielles & le phlegmon, surtout à la gorge, comme dans l'esquinancie, & pour prévenir l'inflammation des plaies. Il y en a qui l'ordonnent intérieurement dans l'esquinancie, dans l'épilepsie, & lorsqu'il s'agit d'arrêter les paroxysmes des fievres. On dit que le sang, bu récent & chaud, guérit l'épilepsie: mais pour cet effet, il faut que le malade fasse, incontinent après l'avoir pris, un exercice violent, & coure jusqu'à ce qu'il soit en sueur. Il arrête toute sorte d'hémorrhagie. Appliqué extérieurement, il réprime les effusions de sang, surtout par le nez. Le calcul humain passe pour dissoudre la pierre, & toutes les autres matieres tartareuses, les chasser, & lever les obstructions, quelles qu'elles soient. On attribue à la membrane qui enveloppe quelquefois la tête du fœtus, une efficacité extraordinaire contre les douleurs de la colique.

Les remedes simples officinaux tirés du cadavre humain, sont la momie, qui est une substance résineuse, dure, noire, luisante, tant soit peu amere & acre au gout, & d'une odeur agréable. On comprend sous le nom de momie, cette liqueur concrete, ou cette substance liquide que les Arabes tirent des sépulchres, & qui suinte des cadavres embaumés avec l'aloès, la myrrhe & le baume. Si l'on pouvoit se flater d'avoir cette momie pure & vraie, il faudroit la préférer à toute autre. La seconde espece de momie est celle qui vient d'Egypte, & qu'on tire pareillement des cadavres embaumés avec le pissasphalte. La troisieme substance qui porte le nom de momie, est un cadavre torréfié sous le sable par la chaleur du Soleil. Ces cadavres sont fort rares dans nos contrées.

Les autres parties du cadavre humain dont on se sert en Medecine, sont la peau, la graisse, les os, la moelle, le crane & le cœur.

La momie résout le sang coagulé, purge efficacement la tête, & calme les douleurs poignantes de la rate & la toux. On dit qu'elle dissipe l'enflure du corps, qu'elle leve l'obstruction des regles, & qu'elle guérit les autres maladies de la matrice. Appliquée à l'extérieur, elle consolide les plaies. On recommande la peau dans les accouchemens laborieux, dans les affections hystériques, & dans le dessechement & la contraction des articulations, La graisse fortifie, discute, calme les douleurs, dissipe les contractions, amollit la dureté des cicatrices, & fait disparoître les trous occasionnés par la rougeole. La moelle est très-bienfaisante dans les contractions des membres. On a trouvé par expérience que le crane étoit bon dans les maladies de la tête, & surtout dans l'épilepsie. C'est pourquoi, on en fait entrer dans la plupart des compositions anti-épileptiques. L'os *triquetrum*, ou l'os temporal, passe pour spécifique dans l'épilepsie : on emploie le cœur dans les mêmes maladies, SCHRODER. DALE.

HOMOCHROEA, ὁμόχροια, de ὅμοιος, semblable, & de χρὸς, *peau*; l'égalité de la peau, ou la douceur & le poli de la superficie extérieure du corps, ou de quelques-unes de ses parties. HIPPOCRATE, *de Cap. vul. & de Frac.*

HOMOGENES, ὁμογενής, de ὅμοιος, semblable, & de γένος, espece; *homogene*, ou de la même espece. Il se dit des choses dont la nature est la même par-tout, & dont la teneur est constante. Ainsi l'on dit qu'une fievre est *homogene*, lorsqu'elle est continue & uniforme. GORRÆUS.

HOMOLINON, *Lin cru.* C'est, selon Saumaise, dans les Auteurs de la Medecine en général, une toile grossiere faite de lin, qui n'a point été préalablement macérée, ni blanchie, & dont les Anciens se servoient dans leurs bains pour s'essuyer.

HOMONOPAGIA, *mal de tête.* ARCULANUS.

HOMONYMIA, *homonymie* ou *équivoque*. Il y a *homonymie* toutes les fois que plusieurs choses différentes sont comprises sous une même dénomination. L'*homonymie* a mis beaucoup de confusion dans la matiere médicale.

HOMOPLATÆ, ou OMOPLATÆ; *les omoplates*, ou les os des épaules.

HOMORUSIA; nom d'un remede décrit par Avicenne, & dont on vante l'efficacité dans les maladies de la rate & du foie : il passe aussi pour provoquer les urines, & pour briser la pierre dans les conduits urinaires.

HOMOTONOS, ὁμότονος, *monotone*; égal, uniforme, gardant toujours la même teneur. On dit qu'une fievre est *monotone*, lorsque ne se relâchant, ni ne s'irritant dans son cours, elle garde la même teneur depuis le commencement jusqu'à la fin.

HOMUNCULUS. Voyez *Adolescens*.

HOP

HOPLE, ὁπλή; le sabot, la corne du pié, ou la sole des animaux qui paissent l'herbe.

HOPLITODROMOS, ὁπλιτοδρόμος, de ὅπλον, *armure*, & de δρόμος, *courir*; qui s'exerce en armes, afin de rendre ses exercices plus violens.

HOPLOCHRISMA, ὁπλόχρισμα, de ὅπλον, *arme*, & de χρῖσμα, *liniment*; l'action de préparer une *arme* & & d'y appliquer des médicamens, dans le dessein de s'en servir à la guérison de la plaie faite avec elle.

HOPLOMOCHLION; nom d'un instrument qui embrassoit tout le corps, ainsi qu'une armure. On en trouve la figure dans les écrits sur la Chirurgie de Fabricius ab Aquapendente.

HOPLON, ὅπλον, *arme*. Outre cette acception, ce terme en a une particuliere dans les Auteurs de Medecine; il signifie chez eux *une corde*.

HOR

HORA, ὥρα, *heure*. Outre cette signification commune, ce mot se prend aussi pour la saison de l'année qui commence aux environs des jours caniculaires, lorsque les fruits de l'Automne commencent à être mûrs, d'où l'on a fait l'adjectif.

HORÆUS, ὡραῖος; épithete que l'on donne aux fruits, & particulierement à ceux qui sont mûrs, aux environs de l'Automne. Les Auteurs modernes s'en servent pour désigner en général un fruit parfaitement mûr. Voyez *Alimenta*.

Nota. Je ne sais si je ne me suis point trompé quelque

part sur la signification d'*horæus*, & s'il ne m'est pas échappé de traduire *fructus horæi* par fruits non mûrs.

HORDEOLUM, l'*orgelet*; maladie de l'œil. Voyez *Chalaza*.

HORDEUM, l'*Orge*.

Voici ses caracteres :

Son épi est fort; il a le calyce, l'enveloppe, la cosse, la peau & la fleur semblables à ceux du froment & du riz; avec cette différence que son enveloppe est rude. Son grain est ventru, pointu par les deux bouts, & fortement uni à son enveloppe.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Hordeum polystichum Hybernum*, C. B. P. 22. Theat. 438.
2. *Hordeum polystichum*, C. B. P. 22. Theat. 439.
3. *Hordeum distichon, quod spica binos ordines habeat Plinio*, C. B. P. 23. Tourn. Inst. 513. Boerh. Ind. A. 2. 159. *Hordeum*, Offic. *Hordeum distichum*, 66. Emac. 70. J. B. 2. 429. Park. Theat. 1130. Raii Hist. 2. 1243. Synop. 3. 388. C. B. Theat. 440. *Orge*.

On le seme dans les champs au Printems. Sa semence, ou son grain est d'usage. L'*orge* est rafraîchissant, dessiccatif, détersif, apéritif, digestif, émollient, diurétique & nourrissant. Les préparations qu'on en tire, sont, le malt ou la dreche dont on fait la cervoise, le moût de biere, qui, bouilli avec le houblon, s'appellent *biere*, & sans houblon, *aile*. Voyez *Alla*. Voyez *Farina*.

De quelque maniere que l'*orge* soit préparé, il n'échauffe jamais : il humecte ou desseche, selon les différentes manieres dont il est employé. Bouilli & pris en tisane, il humecte; torréfié & mis en polenta, il desseche. L'*orge* differe du froment, en ce que le suc qu'il fournit est doux & détersif; au lieu que celui du froment est épais, visqueux, & tant soit peu obstruant. Jadis, on faisoit du pain avec la fleur d'*orge*; & c'étoit une nourriture assez commune chez les Athéniens, & dans les autres Etats les plus riches & les plus puissans de la Grece. Maintenant & parmi nous, il n'y a plus que les Pauvres, & ceux qui ne sont point en état de se procurer du pain de froment, qui fassent usage du pain d'*orge*. Quoique nous fassions aussi peu de cas de ce grain que les Romains au tems de Pline, & que le pain & les autres alimens semblables qu'on en prépare, soient assez méprisés parmi nous, il mérite cependant plus d'estime par le besoin qu'on en a pour la biere; ce besoin le rend aussi nécessaire aux Peuples du Nord que le froment; car si le froment leur fournit du pain, ils tirent de l'*orge* leur boisson.

Il y a différentes manieres de préparer l'*orge*, selon qu'on en veut faire un aliment simple, ou un remede.

Le cataplasme fait de fleur de farine d'*orge* & de beure, est un anodyn qu'on peut employer contre toute sorte de douleurs. Simon Pauli dit que le *Polenta* d'*orge* bouilli dans du vinaigre, & passé à travers un linge, calme ordinairement les maux insupportables de dents: pour cet effet on en use en gargarisme, ou plutôt on le tient pendant quelque tems dans sa bouche. Un de mes parens, continue le même Auteur, étoit tourmenté des douleurs cruelles de la pierre; ces douleurs étoient accompagnées d'une ischurie insupportable, & il avoit envain essayé les remedes ordinaires, lorsqu'il me fit appeller. Je pris autant de *Polenta* d'*orge* que je crus qu'il en falloit, il avoit été bien broié, & ne faisoit que sortir de la poelle. J'y ajoutai une égale quantité de houblon; je fis frire le tout ensemble avec une bonne quantité de beure, auquel on pourra substituer l'huile d'olives dans l'occasion; je préparai de cette maniere un cataplasme que j'envelopai dans un linge plié en double, & que j'appliquai au malade sur l'os pubis, & le périnée, aussi chaud qu'il le put supporter. Ce remede opéra en moins d'un quart-d'heure, le malade fut délivré de ses douleurs, & guérit de son ischurie, au grand contentement de sa famille. J'ai appliqué depuis le même cataplasme à plusieurs personnes tourmentées du calcul, & de la dysurie, & toujours avec le même succès. Ray. *Hist. Plant.*

Thomas Bartholin a guéri une pleurésie épidémique avec la seule décoction d'*orge*. *Ephemer. German. An.* 2. *Obs.* 2. Quant aux préparations d'*orge*, Voyez *Ptisana*, *Polenta*, *Maltum*, & *Cerevisia*.

4. *Hordeum, distichum, spicâ breviore & latiore granis confertis*. Raii Hist. 1243. *Zeocrithon, sive Orysa Germanica*. C. B. P. 22. Theat. 421.
5. *Hordeum distichum, spicâ nitida zea seu briza nuncupatum*. Voyez *Briza*.
6. *Hordeum, spontaneum spurium, holcus Plinii Anguillara*. Lob. Ic. 30.
7. *Gramen gras Montbelgardensium*. J. B. 1. 438. *Festuca graminea, glumis hirsutis*, C. B. P. 9. Theat. 143. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 159.

Outre les especes précédentes d'*orge*, Dale fait encore mention des deux suivantes.

1. *Hordeum mundatum, & perlatum. Orge mondé.*

Ce que l'on appelle l'*orge François* ou *mondé*, parce qu'on l'apporte ordinairement de France, n'est autre chose qu'un *orge* pilé dans un moulin fait pour cet usage. Voyez l'*Histoire naturelle du Comté d'Oxford*, par le Docteur Plot : le meilleur est rond, blanc & luisant. On prépare de la même maniere celui que l'on appelle *orge perlé*, parce qu'il ressemble aux perles d'Ecosse. Cet *orge* ne differe du précédent, qu'en ce qu'il a passé deux ou trois fois par le moulin, pour y être broyé, & rendu plus petit. Choisissez le plus menu, le plus blanc, celui au côté duquel vous verrez de la fleur attachée : examinez sur-tout s'il ne sent point l'enfermé. Il est bon de savoir qu'il y en a qui font l'*orge* perlé avec le millet, parce qu'il est fort petit, & d'autre avec le froment. Tous ces *orges* ont les mêmes propriétés que l'*orge* commun: ils sont seulement plus nourrissans.

2. *Hordeum causticum.* Voyez *Cevadilla*.

Hordeum nudum, nom du *Triticum, spica Hordei Londinensibus*.

HORIZON; c'est en jargon Spagirique, le mercure de l'or. Ruland. On entend par *aurum horizontale* qu'on appelle autrement *Mercurius Corallinus*, le mercure fixé par l'alcahest. Voyez *Aurum*.

HORMINUM, l'*Hormin*.

Voici ses caracteres.

Il ressemble à la sclarée à tous égards; la seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que l'*hormin* a le casque creux, plus court, sans être recourbé ni en faux.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Horminum, sylvestre lavandulæ flore.* C. B. P. 239. Park. Theat. 57. Raii Hist. 545. Synop. 3. 237. Tourn. Inst. 148. Boerh. Ind. A. 165. *Oculus Christi Offic. Horminum sylvestre.* Ger. 628. Emac. 771. *Gallitrichis affine maru, si non genus aliquod, Sclarea Hispanica*, J. B. 3. 313. *La Sclarée sauvage.*

La racine de la sclarée sauvage, est épaisse & ligneuse; elle ne meurt pas tous les ans, ainsi que celle de la sclarée. Ses feuilles les plus basses croissent sur des pédicules assez longs; elles ont trois pouces de longueur, ou environ, sur à peu-près un pouce de largeur; elles sont découpées en plusieurs endroits, dentelées par les bords, & tant soit peu inégales & rudes. Ses tiges sont quarrées & quelque peu velues; elles sont communément inclinées vers la terre, moins grande que celles de la sclarée, & garnies de feuilles plus larges & plus courtes, qui sont opposées deux à deux aux jointures, sans pédicules & dentelées par les bords, ses fleurs sont rares & verticillées; il y en a ordinairement six pour un ombelle; elles sont beaucoup plus petites que celles de la sclarée; elles ont un petit casque qui s'éleve peu au dessus du calyce; elles sont d'un bleu foncé. Les ombelles sont à quelque distance les unes des autres; ils ont chacun au-dessus d'eux, deux très-petites feuilles. Le calyce des fleurs est assez large, il est divisé en deux parties; l'inférieure est ouverte dans le milieu, & la supérieure divisée en deux cavités par une cloison; elle contient quatre graines ovales assez larges, noires & polies. Toute la plante a une odeur assez forte, & qui n'est point désagréable. On la trouve ordinairement dans les lieux pierreux; elle fleurit en Juin, & en Juillet: on fait principalement usage de sa graine, elle passe pour posséder les mêmes vertus que la sclarée, mais dans un degré inférieur. Cette plante a ceci de remarquable, que si l'on met sa graine dans l'œil, elle le nettoiera de toutes les ordures qui peuvent le blesser, & en dissipera la rougeur, l'inflammation & les taches.

Les lieux graveleux lui sont propres; elle fleurit en Juin. Voyez *Sclarea.*

2. *Horminum pratense, flore minimo.* Schol. Bot. Par. 68.
3. *Horminum vernum, folio Betonicæ flore, cæruleo.*
4. *Horminum, foliis alatis hirsutis, verticillis non foliosis, caule & calyculis rubris.*
5. *Horminum sativum.* Offic. C. B. P. 238. Raii Hist. 542. Boerh. A. 166. *Horminum, sativum genuinum Dioscoridis.* Park. Theat. 56. *Horminum sylvestre foliis purpureis.* Ger. 628. Emac. 771. *Horminum comâ purpuro-violaceâ.* J. B. 3. 178. Tourn. Inst. 178. *Sclarée à épi purpurin.*

En Angleterre, les Curieux la cultivent dans leurs jardins, elle fleurit en Juillet. Sa semence est d'usage, prise dans du vin, elle passe pour provoquer à l'acte vénérien, mêlée avec du miel, elle ôte les taches blanches des yeux, & guérit l'*albugo.* Elle attire des parties du corps, les éclats de bois qui peuvent y être entrés; elle stimule les nerfs, & enivre; comme elle est échauffante, on peut s'en servir avec succès dans l'hydropisie. Dale.

6. *Horminum, comâ rubrâ.* J. B. 3. 309.
7. *Horminum, comâ viridi.* T. 178.
8. *Horminum, verbenæ laciniis*, Triumphet.
9. *Horminum, folio querno.* Volkamer.
10. *Horminum, Ægyptium, minimum ramosissimum Lipii.*
11. *Horminum, sativo simile, comâ purpureâ, flore vario.* H. 4.
12. *Horminum, purpuro-violaceum, rigidius*, Suppl. alt.
13. *Horminum, minus procumbens, folio Betonicæ.*
14. *Horminum, foliis alatis, flore violaceo*, Sher. Triumphet. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 165.

Outre les especes précédentes d'*Hormin*, Dale fait mention de la suivante.

Horminum, sylvestre Offic. *Horminum, sylvestre, latifolium.* Ger. Emac. 771. Raii Hist. 1. 546. *Horminum sylvestre, latifolium verticillatum* C. B. Pin. 238. Tourn. Inst. 178. *Horminum Germanicum, humile*, Park. Theat. 56. *Horminum Gallitricho affinis planta*, *Horminum sylvestre latifolium Clusio*, J. B. 3. 314. *Sclarée sauvage.*

Cette plante croît dans plusieurs contrées de l'Allemagne & fleurit en Juin. Sa semence est d'usage, elle passe pour beaucoup plus énergique que celle de la sclarée des jardins.

On donne encore le nom d'*Hormin* à différentes especes de *sclarée.* Voyez *Sclarea.*

HORNUS, ou HORNOTINUS, ou SETANIOS, espece de froment. Voyez *Setanios.*

HORRIDA, ou HORRIFICA, *apre, rude*; épithete que les Auteurs de Medecine donnent à la peau, lorsqu'elle ressemble à celle de l'oie, & qu'il s'y fait des frissonnemens. Elle se dit aussi des fievres, & dans ce cas elle est synonyme à *Phricodes.*

HORROR, *le frisson à la peau.* Galien prétend, *Comm. 7. in Aph.* que le *frisson à la peau* est une affection qui procede des humeurs dépravées qui passent par les canaux de la peau. « L'*horror*, ou le *frisson à la peau*, « dit-il, *de symptomatum Causis*, est une maladie qui « consiste dans un mouvement inégal, ou une concus« sion générale de la peau, ainsi que le *Rigor*, dans « une agitation inégale de tout le corps: mais ces deux « affections sont distinguées, en ce que l'*horror* est un « mouvement léger, & le *rigor* est un mouvement « grand & violent. » D'où nous devons inférer que l'*horror* n'est autre chose qu'un *rigor* léger. Galien ajoute *Lib. II. de diff. Febr.* que l'*horror* est un état moyen entre le *rigor*, & le refroidissement. L'*horror* est produit par les mêmes causes que le *rigor*; car le froid & le chaud dans le bain & le concours d'humeurs acrimonieuses à la peau, font également naître l'un & l'autre, ainsi que Galien l'observe, *Comm. in VII. Aph.* Ce même Auteur dit, *Comm. 3. in VI. Epid.* que tous les corps remplis de sucs peccans, sont attaqués d'*horror*, lorsqu'ils sont violemment échauffés, comme par la fievre, ou par un phlegmon.

Nous lisons dans l'Auteur des *Prorrhet. Lib. I.* que les *horrors*, mais spécialement ceux qui sont passagers, & qui dégénerent promptement en anxiété, peuvent être excités par un phlegmon interne.

Voici comment Galien s'exprime sur cette matiere, *de Causis Sympt. Lib. II. cap.* 5.

« Je pense, dit-il, que la même personne qui ne sentiroit « dans l'état de repos, que de l'inégalité dans sa cha« leur, seroit saisie d'*horror*, si elle se mettoit en mou« vement; & d'un *rigor*, avec tremblement, si elle « prenoit de l'exercice. » Il ajoute un peu plus bas: « Nous connoissons des personnes surchargées de cru« dités qui sont assez à leur aise, tant qu'elles ne sortent « point du repos; mais qui n'entrent pas plutôt dans « le bain, ou ne sont pas plutôt exposées au soleil, que « les parties excrémentitielles qui étoient auparavant « dans un état d'inaction, venant à s'échauffer, à se ra« réfier, & à se convertir en esprits, produisent en elles « une agitation semblable à celle qui est occasionnée « par la colere, & par les passions violentes. »

S'il arrive que ces parties excrémentitielles, qui sont d'une nature bilieuse, ou pituiteuse contractent de l'acrimonie, comme il arrive ordinairement lorsque la putréfaction est considérable; elles entrent en mouvement, se portent vers la surface du corps, atteignent la peau, & produisent l'*horror.* Après avoir défini l'*horror*, & marqué ses causes; voyons maintenant quels sont les prognostics qu'on en peut tirer.

Premierement, les *horrors* ne sont jamais bons, lorsqu'ils

succédent à des fievres continues : ce sont au contraire des signes heureux, lorsqu'ils sont suivis de l'intermission de ces fievres : il en est du froid, du frisson, ainsi que de l'*horror* & du *rigor*; tous ces symptomes marquent que la nature est puissante, & débarrasse les veines des humeurs vitieuses, lorsqu'on les apperçoit dans un malade attaqué de fievre ardente, & au moment où on attendoit le paroxysme. Les *horrors* bons & critiques sont très-salutaires; ils surviennent lorsque la maladie est dans un état de coction, & ils sont suivis d'évacuations bienfaisantes; tel étoit celui qu'Hippocrate observa dans la fille de Larisse, *Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 12. « Le sixieme jour, dit-il, elle rendit beaucoup de « sang par le nez; un *horror* la saisit, & immédiate- « ment après tout son corps se couvrit d'une sueur « abondante & chaude, accompagnée d'une crise qui « emporta la fievre. » Lors donc que les signes de la coction concourent avec les autres signes critiques, & que les uns & les autres se montrent ensemble, il faut bien espérer de l'*horror* qui surviendra; car il précede ordinairement une évacuation, ou une purgation critique. Aussi l'Auteur des *Prénotions de Cos* observe-t-il, « que les malades, en qui il y a *horror*, anxiété & las- « situde, accompagnés de douleurs dans les reins, sont « sujets au flux de ventre. » Ces *horrors*, à notre avis, ne doivent point être considérés, comme des symptomes d'une hémorrhagie en particulier, mais comme des signes d'une agitation critique en général. « Si des « sueurs critiques succedent à un *horror*, & que cet « *horror* reprenne le jour suivant, & soit accompagné « d'une insomnie considérable, il faut s'attendre, se- lon l'Observation de l'Auteur des *Prorrhet.* 149. à « une hémorrhagie par le nez. » Mais ce prognostic est incertain, ainsi que l'assure Galien dans son Commentaire sur cet endroit. Un *horror* n'est donc un signe salutaire, que quand il est critique, ou suivi de quelque intermission dans une fievre continue.

Les *horrors* sont mauvais, lorsqu'ils succedent à un empyeme, ou à la consomption, ou à d'autres *horrors* mauvais, tels que ceux qui surviennent dans le commencement d'une maladie pestilentielle. On attribuera ces derniers à une grande dépravation des humeurs, & à la foiblesse de la nature qui fait des efforts inutiles pour les dépurer. On aura des preuves évidentes que les choses sont dans cet état, si le malade ressent peu de chaleur après un frisson. Il en étoit ainsi de ceux dont parle Hippocrate, *Epid. III. Sect.* 3. « Ces malades qui « étoient attaqués de fievre pestilentielle, étoient saisis « d'*horrors*; cet *horror*, étoit suivi du délire, & ils « mourroient peu de tems après. » La même chose arriva dans le cas de Criton qui mourut le troisieme jour d'une tumeur pestilentielle : « ayant été attaqué d'une « douleur violente au grand orteil, il se mit au lit le « même jour, dit Hippocrate; il fut saisi d'un *horror*, « il ent des nausées & ne recouvra que très-peu de cha- « leur. » On en lit autant d'Aristocrate, *Epid.* 7. *Text.* 52. il lui survint un *horror*, & il mourut le troisieme jour d'un charbon pestilentiel.

Les *horrors* critiques, mauvais, sont, selon Galien, ceux qui sont mal caractérisés, qu'il est difficile de connoître, & qui souvent sont les avant-coureurs de la mort: tel est celui de l'*Aphorisme* 4. *VII.* où l'*horror* qui suit une sueur, est déclaré fatal. L'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. cap.* 83. dit que « la douleur des reins qui a passé l'esto- « mac, & qui est accompagnée de fievre, d'*horror*, de « vomissement de matieres claires & aqueuses, du déli- « re, de la suppression de la voix, finit ordinairement « par un vomissement noir, & par la mort. » On lit encore, *Coac.* 8. « que les frissons fréquens du dos, « qui passent promptement, indiquent la violence de la « maladie. » D'où il paroît que les *horrors* qui suivent des vomissemens destructifs & funestes, sont de l'espece critique, mauvaise : c'est-à-dire, selon la remarque de Galien, *Comment. in IV. Aph.* 4. qu'ils annoncent une crise, qui sans être accompagnée de symptomes mortels, sera pénible, ou une crise que quelques symptomes mortels accompagneront, & qui sera fatale. On trouve dans les *Prénotions de Cos* que nous venons de citer, que les frissons qui reviennent fréquemment, & passent promptement, sont d'une nature douteuse.

Voici comment s'en exprime l'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. cap.* 75. « Les frissons fréquens du dos, qui passent « promptement sont difficiles à supporter, & indi- « quent une cruelle suppression d'urine. » On lit la même chose dans les *Prénotions de Cos*, mais d'une maniere plus précise & plus juste. « Les *horrors* fréquens « du dos, qui passent promptement, sont, dit l'Auteur « de cet Ouvrage, difficiles à supporter, en ce qu'ils « indiquent une suppression d'urine & la violence de « la maladie; s'il survient une sueur froide & légere, « elle sera d'un mauvais augure. »

Voici ce qu'Hippocrate pensoit de ces *horrors* fatals.

« Toutes ces sortes de fievres, dit-il, *Epidem. III. Sect.* 3. « étoient accompagnées de grandes agitations; la plu- « part des malades avoient le ventre déréglé, sentoient « des frissons, avoient des sueurs non-critiques, & ren- « doient plus d'urine qu'ils ne prenoient de boisson: mais « ces urines n'étoient point épaisses, & n'avoient aucun « caractere de coction. Tels furent les *horrors* qui saisi- « rent une femme qui tomba malade aux eaux froides « de Thasos; & tels sont les *horrors* critiques, mau- « vais, accompagnés de symptomes fâcheux, & pres- « que toujours suivis de la mort qu'ils annoncent. »

Enfin, il y a des *horrors* mauvais que la fievre n'emporte point, qui sont accompagnés d'évacuations funestes, & dont nous lisons ce qui suit, *Coac.* 36. « Ceux qui « se sentent de la lassitude, en ce qui il y a *horror* & « sueur, en forme de crise, & en qui la chaleur revient « brusquement, sont dans un état fâcheux; c'est pis « encore, si outre ces symptomes, il y a de plus une « effusion goutte à goutte de sang par le nez. » Les frissons fréquens annoncent la consomption; aussi trouvons-nous qu'ils étoient un des symptomes les plus fréquens de cette consomption extraordinaire & mortelle, décrite par Hippocrate, *Epid. III. Sect.* 3. « Les malades, dit-il, étoient saisis de frissons, le délire leur succédoit, & une mort prompte au délire. » Cependant de fréquens frissons ne suffisent pas seuls pour faire prognostiquer la consomption, il faut la concurrence de quelques autres symptomes; tels que la difficulté de respirer, la fievre continue, l'irritation de cette fievre sur le soir, les sueurs, l'envie de tousser, la douleur, & d'autres signes, par lesquels Hippocrate nous apprend, *Lib. Prognost.* à nous assurer de l'existence d'un empyeme. Les frissons fréquens & irréguliers, accompagnés de douleurs, & de difficulté de respirer, indiquent toujours dans la fievre continue avec phlegmon interne, on putréfaction de matiere dans les poumons, ou la suppuration, ou la purulence. Et lorsque l'Auteur des *Coac.* dit *Lib. XVII.* que les frissons fréquens, & la difficulté de respirer avec la douleur, indiquent la consomption; il paroît aussi que c'est son avis, & qu'il regarde les frissons comme des signes de l'existence du pus, & de la proximité de la consomption; car dans un hémoptisie maligne, ou lorsque les humeurs logées dans les poumons, ou qu'une inflammation de cet organe se convertit en suppuration, il y a toujours des frissons & de la toux. Ces symptomes ont pour cause l'irritation des membranes des poumons ou de la poitrine, par l'acrimonie de l'humeur putride. PROSPER ALPIN, *de Præsagienda vita & morte.*

HORTULANUS ou MILLIARIA ou CYNCRAMUS. *L'Ortolan.*

C'est un oiseau plus petit qu'une alouette, fort gras, & dont le plumage est de différentes couleurs; son bec & ses pattes tirent sur le rouge. Il se nourrit de plusieurs graines, surtout de millet, ce qui l'engraisse beau-

coup; on le trouve dans les pays chauds, comme dans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc & l'Italie; sa chair est tendre, délicate, succulente, & d'un gout exquis; comme il a peu d'humeurs visqueuses & grossieres, & qu'il abonde en sucs huileux & balsamiques, & en sels volatils, il passe pour restaurant, fortifiant, & nourrissant; il produit beaucoup de semence, il est facile à digérer; les sucs qu'il engendre sont sains, & l'on dit qu'il provoque les regles. Sa graisse est émolliente, résolutive & adoucissante.

HORTUS. On entend quelquefois par ce mot les parties naturelles de la femme.

HOT

HOTTONIA, *Violette aquatique.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose; elle n'est composée que d'une feuille divisée en cinq segmens; les divisions pénetrent presque jusqu'au fond de la fleur; il part de son centre un pistil qui dégénere en un fruit cylindrique dans lequel sont contenues plusieurs semences sphériques.

Il n'y a que l'espece suivante d'*hottonia.*

Hottonia. Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. I. p. 206. *Violette aquatique.*

Cette plante est fort commune en différens endroits de l'Angleterre. On la trouve dans les fossés & dans les eaux profondes & croupissantes. Ses feuilles paroissent sur la surface de l'eau au commencement d'Avril & en Mai; ses fleurs sont en épi & croissent sur des tiges assez longues & nues; elles sont d'une belle couleur de rose, la découpure en est très-fine, & elles font un très-bel ornement à la surface des eaux. *Diction. de Miller*, Vol. II.

On n'attribue à cette plante aucune propriété médicinale que je connoisse.

HOX

HOXOCOQUAMOCLIT, ou *Sena orientalis fruticosa sophera dicta.*

HUA

HUART, nom d'un très-bel oiseau aquatique qu'on trouve au Canada. On dit que sa graisse résout, amollit & fortifie les nerfs.

HUC

HUCHA, nom d'un poisson qu'on appelle encore *trutta fluviatilis altera.*

HUCIPOCHOTL, *Huaxacensis, seu ricinus novæ Hispania*, Hernandez.

Hernandez décrit cette plante comme un arbrisseau rampant de la même maniere que la vigne, & portant un fruit semblable à l'aveline, mais qui contient trois amandes à la maniere du Ricin.

La liqueur distilée du *hucipochotl*, rétablit les forces d'une maniere si merveilleuse, qu'on dit qu'elle ranimeroit un malade sur le point de mourir. La plante est rafraîchissante & engraisse; ses feuilles mangées en salade produisent les mêmes effets, & donnent de la couleur. Les larmes qui distilent de ses jeunes branches rompues sont un remede admirable dans l'inflammation des yeux. Cinq amandes ou sept, si le malade est robuste, dépouillées d'une certaine membrane qui les couvre, évacuent merveilleusement le phlegme & la bile, tant par haut que par bas; ensorte qu'on peut toujours en arrêter l'action, en prenant le remede le plus léger qui tende à cet effet.

HUM

HUMECTANTIA, *humectans.*

HUMECTATIO, l'action d'humecter. Voyez là-dessus l'Article *Fibra.*

HUMERUS; en Anatomie, c'est le grand os du bras qui s'articule à l'une de ses extrémités avec l'omoplate, & à l'autre au cubitus & au rayon. Voyez *Brachium.*

On trouvera à l'Article *Fascia* les principaux bandages qui conviennent dans les maladies de l'*humérus.*

HUMIDUM, est quelquefois synonyme à *humor*, *humide.*

HUMILIS, *musculus*, ou *deprimens oculum*, ou *depressor oculi.* Voyez *Oculus.* L'*abaisseur de l'œil.*

HUMMATU. Voyez *Nila.*

HUMOR, *Humeur*; se dit en général de tout fluide. Les anciens paroissent avoir entendu par *humeur radicale*, ce que les modernes ont appellé suc nourricier; & ils regardoient comme une cause des maladies la disproportion de la chaleur naturelle avec l'humeur radicale.

HUMORISTA, *Humoriste*; nom qu'Helmont donnoit aux Medecins de la Secte Galénique. Castelli.

HUN

HUNC, HUCCI, l'*Etain.* Ruland.

HUR

HURA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en entonnoir, elle est composée d'une seule feuille qui s'ouvre par les bords, & qui est légerement découpée en douze parties. Le pistil est placé au fond du tube; il dégénere en un fruit globuleux applati, & divisé en douze cellules, dont chacune contient une semence platte & rondelette.

Nous n'en connoissons que l'espece suivante.

Hura Americana, abutyli Indici folio, H. Amst. *Hura d'Amérique à feuille d'abutylon Indien.*

On l'appelle quelquefois *noyer de la Jamaïque.* D'autres le nomment *Warnelia* & *Havelia.*

Cet arbrisseau est originaire des Indes Occidentales Espagnoles, d'où sa graine a été portée dans la plupart des Isles Occidentales, où les Habitans le cultivent dans leurs jardins par curiosité. Il s'éleve à la hauteur de quatorze ou seize piés; il se divise vers sa cime en plusieurs branches couvertes de feuilles larges dentelées par les bords; ses feuilles ainsi que les jeunes branches sont d'un verd foncé, & pleines d'un suc laiteux qu'elles répandent lorsqu'on vient à les rompre ou à les broyer. Si on laisse mûrir parfaitement le fruit sur cet arbrisseau, la chaleur du soleil le fait crever avec une explosion violente de la force d'un coup de pistolet; ses semences sont dispersées dans cette explosion à une grande distance; lorsqu'elles sont vertes, elles purgent par haut & par bas, & passent pour tenir un peu de la noix vomique.

Les habitans des Indes Occidentales ouvrent le fruit par le côté, dans l'endroit où il est attaché au pédicule, & en recueillent soigneusement la semence; ils font de son écorce des poudriers, ou ces vaisseaux dans lesquels on met la poudre que l'on répand sur l'écriture pour la sécher, ce qui a fait nommer cette plante en Anglois *sand-box-tree. Diction. de Miller*, Vol. II.

HUS

HUSSO, grand poisson de l'espece cétacée; c'est le *ma-*

rio de Pline; on le trouve principalement dans le Danube; où il est attiré de la mer par les eaux fraîches; il a quelquefois vingt-quatre piés de long, & pese quatre cens livres. Il est presque entierement cartilagineux, il n'a des os qu'à la tête & il est sans écaille; on en tire l'*ichthyocolla*. SCHRODER.

HYA

HYACINTHUS, *Hyacinthe*.

Sa racine est bulbeuse, ses feuilles sont longues & étroites, sa tige est droite & nue; sa fleur forme un épi semblable à celui du *caryophyllus aromaticus*; elle est hermaphrodite, nue, monopétale, tubuleuse & divisée en six segmens rebroussés en dehors; elle ressemble beaucoup à celle du *caryophyllus aromaticus*; elle embrasse fortement l'ovaire & a six étamines; son fruit est rondelet & sa semence plate & rondelette. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Part. II.* p. 111.

Boerhaave en compte cinquante-huit especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales connues que la premiere qu'on reconnoîtra dans les Auteurs aux caracteres suivans.

Hyacinthus, oblongo flore, cæruleus major, C. B. P. 43. Tourn. Inst. 344. Boerh. Ind. A. 2. 111. *Hyacinthus*, Offic. *Hyacinthus Anglicus*, Ger. 99. Emac. 111. Raii Hist. 2. 1159. Synop. 3. 373. *Hyacinthus Anglicus, sive Belgicus*, J. B. 2. 585. *Hyacinthus Anglicus, Belgicus, vel Hispanicus*, Park. Parad. 122. *Jacinte*.

Cette plante a la racine ronde, blanche, bulbeuse, environ de la grosseur d'une olive, d'où partent plusieurs feuilles, longues, étroites, épaisses & vertes, au milieu desquelles s'éleve une tige longue, unie, fragile, ronde, haute de huit ou neuf pouces, & portant un épi de six ou sept fleurs, longues, rondes, odoriférantes, purpurines, ou d'un bleu foncé, tant soit peu concaves, & dont les bords sont rebroussés en arriere; cet épi est incliné. Lorsque les fleurs sont passées, il vient à leur place des vaisseaux séminaux ronds qui contiennent des semences anguleuses & noires. Cette plante croît partout dans les bois, dans les broussailles & fleurit en Mai.

Sa racine est la seule partie dont on fasse usage, encore l'emploie-t-on rarement; quelques Auteurs assurent toutefois qu'elle est bonne dans toutes sortes de flux, & qu'elle est diurétique. MILLER, *Bot. Offic.*

Galien la recommande dans la jaunisse.

On donne encore le nom d'*hyacinthus* à différentes especes de *muscari*. Voyez *Muscari*.

HYACINTHUS STELLATUS, *Jacinte étoilée.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est hexapétale, étendue en forme d'*ornithogalum*, ses étamines sont étroites, son fruit est rondelet & semblable à celui de l'*ornithogalum*; sa racine bulbeuse, sa feuille & sa forme comme la *jacinte*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Part. II.* p. 116.

Boerhaave en compte onze especes dont aucune n'a d'autres propriétés médicinales connues, que d'avoir les bulbes de la racine vénéneux & capables de produire un vomissement excessif.

HYACINTHUS TUBEROSUS, *Jacinte tubéreuse.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est tubéreuse, sa tige droite & environnée par intervalles de gaines feuillues; ses fleurs sont assez semblables à celles du lis, mais beaucoup plus grandes que celles de la *jacinte* bulbeuse.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Hyacinthus, Indicus tuberosus, flore hyacinthi orientalis*, C. B. P. 47.
2. *Hyacinthus, Indicus tuberosus flore pleno*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 111.

On ne leur attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

HYACINTHUS, *Hyacinthe*, nom d'une pierre ainsi nommée dans les Auteurs.

Hyacinthus, Offic. Charlt. Foss. 38. Kentm. 30. Mont. Exot. 14. Schrod. 328. Aldrov. Mus. Metal. 962. Schw. 381. Worm. 104. de Laet. 27. Boet. 159. Geoff. Prælect. 79.

L'*hyacinthe* est une pierre précieuse ainsi appellée de la jacinte, qui est d'un jaune rouge & éclatant. On en distingue de différentes especes, à cause de ses différens degrés de couleur. Il y en a qui brillent comme le vermillon ou le sang vif; d'autres sont d'un jaune de safran; d'autres ressemblent au succin jaune, & sont moins estimées; d'autres ressemblent au succin blanc, & ce sont les plus viles.

Parmi ces différents *hyacinthes*, il y en a d'Orientaux qui nous sont apportés des Indes; d'autres Occidentaux que l'on tire de la Silésie, la Boheme, l'Auvergne & d'autres endroits.

L'*hyacinthe* des Anciens paroît être différent, puisque, selon le témoignage de Pline, il a l'éclat violet de l'amethyste, mais plus clair.

On lui donnoit plusieurs vertus superstitieuses, & quelques Anciens disoient que cette pierre étoit froide de sa nature. On dit qu'elle fortifie le cœur, qu'elle resserre légérement, qu'elle procure le sommeil. Schroder la vante comme un spécifique singulier, contre le spasme & les contractions.

On employe l'*hyacinthe* avec les autres fragmens des pierres précieuses, dans l'électuaire des pierres précieuses. Il donne son nom à la célebre confection d'*hyacinthe*. GEOFFROI.

On imite quelquefois cette pierre avec le verre de plomb, mais l'on distinguera la vraie pierre *hyacinthe* de la fausse, par le poids & la dureté.

Confection d'Hyacinthe.

Prenez *des fragmens d'hyacinthe, du corail rouge, du bol d'Armenie*, & *de la terre sigillée*, — *de chaque, demi-once*;

de la graine de kermès, de la racine de tormentille, du dictame, de la graine de citron, d'oseille, de persil, du safran, de la mirrhe, des roses rouges, des trois sortes de sandaux, de l'os de cœur de cerf, de la rapure de corne de cerf, & *d'yvoire*, — *de chaque, quatre scrupules*;

du saphir, de l'émeraude, de la topaze, des perles, des feuilles d'or, & *d'argent*, — *de chaque, deux scrupules*;

du camphre;

du camphre,
du musc, & } *de chaq.* 5 *grains;*
de l'ambre gris,
du sirop de limon, autant qu'il en faut pour faire une confection selon l'art.

HYÆ

HYÆNA, ὕαινα; *Hyene.* On ne sait pas positivement quel est l'animal à qui les Anciens ont donné ce nom. Les uns veulent que ce soit un animal à quatre piés, & en font une espece de loup, de chat, de fouine, ou de civette. D'autres prétendent que c'est un poisson; quoi qu'il en soit, les anciens Auteurs lui ont attribué de grandes vertus. Pline dit, *Lib. XXVIII. cap.* 8. que la chair de l'*hyene*, prise en aliment, mais spécialement son foie, est merveilleux contre la morsure du chien enragé; que si l'on frotte la morsure avec sa graisse, & que l'on étende sa peau sur le malade, il en sera soulagé sur le champ. Scribonius Largus, rapporte N°. 71. & 72. qu'ayant été informé qu'un vieux Barbare qui avoit été jetté dans l'Isle de Crete par une tempête, dans laquelle son vaisseau avoit échoué, & qui y étoit entretenu aux dépens de l'Etat, guérissoit tous ceux qui avoient été mordus par des chiens enragés, quoiqu'ils fussent attaqués d'hydropisie, qu'ils heurlassent, & qu'ils eussent des convulsions, seulement en leur attachant quelque chose au bras gauche; il eut la curiosité de savoir ce que ce pouvoit être, & de s'adresser pour cet effet à Zopyre, Medecin de Gordium, qui avoit été choisi pour Député par les Etats de l'Isle, & qu'il eut l'avantage de recevoir chez lui; il me dit franchement, ajoute Scribonius, pour reconnoître la politesse avec laquelle je l'avois reçu, que ce secret consistoit en un morceau de peau d'*hyene* enveloppé dans de l'étoffe. Je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer cette recette, & souhaite ne l'avoir jamais: cependant je me suis pourvu sur le champ d'une peau d'*hyene*, dont je pusse faire usage dans l'occasion. Sur ce récit de Scribonius, Aétius conseille, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 162. d'avoir toujours une peau d'*hyene*, afin que si quelqu'un avoit le malheur d'être mordu par un chien enragé, on la lui attachât sur le champ autour du corps, par la raison, dit Aétius, qu'elle a la vertu de prévenir l'hydrophobie, & même de calmer ce terrible symptome en ceux qui en sont attaqués.

Il n'y a point d'animal, dit Pline, dont les Magiciens fassent plus de cas, & vantent plus les propriétés, que l'*hyene*; leur superstition va même jusqu'à lui attribuer le pouvoir d'exercer la magie, d'enchanter les hommes, & de les attirer à soi. La peau de l'*hyene* appliquée sur la tête, en dissipe le mal; si l'on frote le front d'un chassieux avec son fiel, il en sera guéri; la décoction de ce fiel dans trois verres de miel Attique, avec une once de safran, prévient pour toujours cette maladie, & dissipe l'obscurcissement des yeux, les cataractes, l'*albugo*, les aspérités, les excroissances, & les cicatrices incommodes au même organe. La sanie qui distile du foie récent, lorsqu'on le bat, guérit le *glaucoma*, si on la mêle avec du miel clarifié, & qu'on en touche la partie. Le toucher seul de la dent de l'*hyene*, ou son application convenablement faite, guérit le mal de dents; ses omoplates calment les douleurs des bras & des épaules; ses dents tirées du côte gauche, & mises sur le visage dans une peau de bouc, ou de mouton, font cesser les tiraillemens d'estomac; ses poumons pris en aliment, chassent la colique; ses cendres délayées avec de l'huile, & appliquées sur l'estomac, sont un remede contre les affections de ce viscere; la moelle de son dos avec du fiel & de la vieille huile, est bonne dans les maladies des nerfs. On se trouvera bien d'avoir mangé trois fois de son foie, avant l'accès de la fievre quarte. Les cendres de l'épine, de la langue, & du pié droit du veau marin, mêlées avec le fiel de bœuf, & étendues sur la peau de l'*hyene*, suspendent les douleurs de la goute; son fiel joint à la pierre d'Asie produit le même effet. Ceux qui sont attaqués de tremblement, de spasmes, de demangeaisons, n'ont qu'à manger un morceau de son cœur, mettre le reste en cendres, & faire un liniment de ces cendres avec la cervelle de l'animal. Si on les mêle avec le fiel, ou qu'on s'en serve seules, vous aurez un bon dépilatoire: mais avant que de s'en servir, il faut avoir soin d'épiler entierement l'endroit, où l'on se propose d'empêcher les poils de croître. On pourra s'en servir aussi pour faire tomber les poils superflus des paupieres. La chair des reins prise en aliment, ou arrosée d'huile & appliquée sur les reins, en calmera les douleurs; si l'on mange ses yeux préparés avec de la réglisse & de l'aneth, on guérira de la stérilité, & l'on concevra en trois jours. Une des grandes dents enveloppée dans du linge, passe pour guérir des terreurs nocturnes, des apparitions, & de la peur des esprits; on l'ordonne en fumigation pour les maniaques; on leur attache sur la poitrine, & on leur applique au même endroit la graisse des reins, le foie, ou la peau. La premiere des vertebres de l'épine, appellée *atlantia*, passe pour un remede contre l'épilepsie. On dit que la flamme de sa graisse chasse les serpens. On ajoute qu'une partie de sa mâchoire broyée avec de l'anis & prise en aliment, fait cesser le frisson, & qu'en fumigation elle provoque les regles. Pline raconte de cet animal beaucoup d'autres merveilles: mais comme elles supposent des cérémonies superstitieuses, soit dans la préparation, soit dans l'application des autres remedes qu'on en tire; nous avons pris le parti de les passer sous silence.

Il est certain que l'*hyene* n'est point la civette; s'il étoit permis d'appuyer des conjectures sur le nom, il seroit plus vraissemblable d'assurer que c'est la *Ginetta*, ou *Genetta*, animal assez commun en Espagne, qui est une espece de loup, marqueté comme l'*hyene*, avec laquelle il a beaucoup d'autres choses communes. Les Anciens écrivoient *hyæna*, d'où sont venus, selon la maniere accoutumée de former les diminutifs dans les Langues modernes, les mots *Hyænetta*, & *Genetta*, comme *Jacinthus*, d'*Hyacinthus*; & *Capsetta*, & *Tabuletta*, de *Capsa* & de *Tabula*; ainsi d'une infinité d'autres. L'*hyene* pourroit donc être le même animal que le *genetta*, en s'en rapportant à l'étymologie, aux taches & à quelques autres particularités: mais je laisse à chercher à d'autres s'ils conviennent dans le reste, & à déterminer s'ils peuvent quelque chose de plus. SAUMAISE, *Pline exercit.*

Bellonius s'est trompé en assurant que l'*hyene* des Anciens étoit la même chose que la civette des Modernes; car ces deux animaux n'ont rien de commun. La civette tient beaucoup du chat, & l'*hyene* au contraire est une espece de loup. Aussi les Arabes donnent-ils le nom de chat à la civette, & Nicetas l'appelle-t'il ζαπέτης, *Zapetes*, & l'onguent qu'on en prépare, ζαπέτιον, *Zapetion*. On assure d'ailleurs que l'*hyene* s'appelle *Adib* en Arabe; quoi qu'il en soit, il est constant que c'étoit une espece de loup. D'autres disent que les Arabes nomment l'*hyene* dans leur langue *Dabah*; & nous lisons dans Bellunensis que le *Dabah*, ou *Dabha*, est un animal qui tient du chien & du loup, qui se repaît de charogne, & qui est fort commun en Syrie; ce qui pourroit fort bien être entendu de l'*hyene*. Le même Auteur dit que l'*Adenant* ou le *Babus*, est un animal semblable au chien, qui aboie pendant la nuit, qui se nourrit de corps morts, & qui est assez commun en Syrie entre Damas & Beryte; ce qui me paroît convenir à l'*hyene*; car Pline rapporte que cet animal est le seul qui fouille la terre pour en tirer les corps morts. Enfin il y en a qui vont jusqu'à dire que les Arabes donnent au loup le nom d'*hyæna*. On ne conçoit pas comment les Anciens, qui se sont tant étendus sur les propriétés de l'*hyene*, auroient oublié de nous parler de son odeur singuliere, si c'eût été la civette; & rien n'est plus futile que de conclurre que l'*hyene* & la civette sont le même animal, parce que les Anciens

n'ont point parlé de celui-ci ; car en suivant cette façon de raisonner, les Anciens n'ayant rien dit du *muscus*, ou de l'animal qui fournit le musc, on en inféreroit que le *muscus* & l'*hyene* sont la même chose. Saumaise, *Plin. exercit.*

HYALODES, ὑαλώδης, de ὕαλος, verre ; *Vitré*, ou de couleur de verre. Hippocrate, *Coac. T.* 150. donne cette épithete à l'urine qui dépose beaucoup de phlegme vitré froid, blanc visqueux, & qui marque une crise favorable, dans les maladies qui proviennent d'humeurs crues de la même nature, ce phlegme étant mis au nombre, tant des causes que des signes d'une solution critique. Le même Auteur donne plus bas l'épithete de γονοειδής, à la même sorte d'urine, & se sert dans cet endroit, ainsi que dans plusieurs autres, de *hyalodes*, & de *gonoeides*, pour désigner un phlegme grossier & vitré, de la couleur & de la consistance du sperme. Galien rend *Comm. II. in 6. Epid.* γονοειδὲς οὖρον, par une urine qui dépose beaucoup d'humeur vitrée.

HYALOIDES, ὑαλοειδής, de ὕαλος, & de εἶδος ; épithete que l'on donne à l'humeur vitrée de l'œil.

HYANCHE, ὑάγχη, de ὗς, *cochon* ; esquinancie accompagnée d'une tumeur extérieure à chaque côté de la gorge. Cette interprétation est de Cœlius Aurelianus, *Lib. III. cap.* 1.

HYARITH, *Luna* ; *l'argent.* Ruland.

HYB

HYBOMA, ὕβωμα, *gibbosité.*

HYBOUCOUHU *Americanus*, *itemque Carameno fructus iisdem*, Theveti. J. B.

C'est un fruit Américain de la figure & de la grosseur d'une datte, mais qui n'est point bon à manger : on en tire une huile qu'on garde dans un vaisseau qui est fait d'un fruit creusé, où dont on a retiré la chair, nommé *Carameno* en langage Indien.

Cette huile est particulierement employée pour une maladie du Pays appellée *Tom*, qui provient d'un grand nombre de petits vers, à peu près aussi petits que des cirons, lesquels s'amassent sous la peau, & forment de petites tumeurs grosses comme des feves, qui font de la douleur, & causent des accidens fâcheux. Cette huile est encore propre pour fortifier les membres fatigués, & pour guérir les plaies & les ulceres. Lemery, *des Drogues.*

HYD

HYDARTROS ; espece de sanie claire qui coule des articulations lorsqu'il y a plaie ou ulcere. Les Maréchaux l'appellent eau des jointures. Ce mot vient de ὕδωρ, *eau*, & de ἄρθρον, *jointure*. Voyez *Gangrana.*

HYDATINON, ὑδάτινον ; nom d'un collyre fait principalement d'eau de pluie. Galien en fait mention dans son *Commentaire* sur le sixieme Livre des *Epidémiques* d'Hippocrate.

HYDATIS, ὑδατίς, *Hydatide.*

Les *hydatides* sont de petites vésicules transparentes, ou bouteilles pleines d'eau, qu'on trouve quelquefois séparées, quelquefois rassemblées sur le foie, & dans d'autres parties. Les hydropiques y sont particulierement sujets.

Mais l'*hydatide* est à parler plus strictement, une maladie de la paupiere qu'on appelle aussi *Aquila*, dont on trouve la description suivante dans Paul Eginete.

« L'*hydatide*, dit-il, est une excroissance grasse contre nature, située sous la peau de la paupiere. Dans les sujets pleins d'humeurs, comme sont ordinairement les enfans, elle devient la cause de plusieurs symptomes fâcheux, l'œil en est comprimé, & il survient des fluxions. Alors les paupieres paroissent aqueuses, à commencer précisément au-dessous du sourcil : on a de la peine à les élever : si on les presse avec les doigts, & qu'on les sépare, l'espace qui sera entre elles paroîtra enflé. Le malade aura des attaques de fluxion, surtout le matin, il ne pourra soutenir les rayons du Soleil sans verser des larmes, & il sera sujet à une chassie continuelle.

Dans ce cas, le malade étant placé droit, on lui comprimera la paupiere avec deux doigts, le premier doigt & celui du milieu : on les tiendra un peu séparés, afin qu'il se puisse faire entre eux quelque amas d'eau : on ordonnera ensuite à quelque Assistant placé par-derriere, & qui soutiendra la tête, de distendre doucement la paupiere, en agissant aux environs du milieu du sourcil ; puis on y fera avec une lancette une incision transversale, de la largeur à peu près de celle qu'on fait à une veine dans la saignée ; mais assez profonde pour diviser toute la peau, & même pour atteindre à l'*hydatide*. Cette opération demande de l'adresse & de l'attention ; car il arrive quelquefois qu'en enfonçant trop l'instrument, on perce la cornée, ou du moins qu'on offense le muscle de la paupiere. Cela fait, si on ne l'apperçoit point, on donnera un peu plus de profondeur à l'incision. Lorsqu'on aura percé l'*hydatide*, on la saisira avec les doigts à l'aide d'un linge doux & mollet, & on l'extirpera, tantôt en la faisant tourner sur elle-même, tantôt en la secouant, selon différentes directions. Après l'extraction on appliquera sur la plaie une compresse de linge en double trempée dans du *posca*, & l'on fixera cette compresse. Il y en a qui introduisent avec la tête d'une sonde, du sel broyé, dans l'incision, afin de consumer ce qui pourroit être resté de l'*hydatide*. Lorsqu'on levera l'appareil, s'il n'y a point d'inflammation, on travaillera à faire cicatriser, avec quelques-uns des collyres dont on se sert ordinairement, avec le *licium*, ou avec le *glaucium*, ou avec le safran. P. Eginete, *Lib. VI. c.* 14.

M. de S. Yves nous apprend qu'il vient quelquefois au bord des cartilages des paupieres, ou à la conjonctive, une élévation semblable à ces vésicules qui paroissent sur la peau après une brûlure : elles sont de la grosseur d'un pois ou d'une lentille, & remplies d'une liqueur fort claire : on les appelle *hydatides*, à cause de la lymphe qu'elles contiennent. Quelquefois entre la conjonctive & la membrane qui la couvre, il s'extravase une sérosité qui sépare ces membranes ; & lors du mouvement de l'œil, il paroît une espece de ride, par où l'on connoît qu'il y a entre ces membranes de la sérosité en stagnation, qui produit ce gonflement. Cette maladie n'est point du tout dangereuse : elle est seulement un peu incommode. Quand elle vient à un endroit seulement de la conjonctive, ou au bord de la paupiere, le plus sûr remede est d'ouvrir la tumeur suivant sa direction longitudinale, avec la pointe d'une lancette : l'humeur qui y étoit enfermée, en sort aussi-tôt ; & la cure s'acheve d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'autre remede.

Quand toute la circonférence du globe est remplie d'eau, la conjonctive devient rouge : en ce cas, il faut saigner le malade ; & lorsqu'il paroît que la sérosité diminue, il le faut purger, & lui appliquer sur l'œil un collyre, composé de la maniere qui suit.

Prenez *de la pierre médicamenteuse de Crollius*, *une dragme.*

Faites dissoudre dans une chopine d'eau commune.

Ou bien,

Prenez *roses rouges*,
sauge,
thym,
absinthe,

Faites bouillir dans du vin.

L'eau de chaux sera bonne aussi au même usage.

Par cette méthode, on dissipera bien-tôt ce qui s'étoit amassé de sérosité. S. Yves.

HYDATYSMUS, ὑδατισμὸς; le bruit causé par la fluctuation des humeurs contenues dans quelque abscès extérieur, ou dans une vomique.

HYDATOCHOLOS, ὑδατόχολος; épithete que l'on donne quelquefois aux selles qui sont très-liquides & très-bilieuses.

HYDATODES, ὑδατώδης, ou HYDATOIDES, ὑδατοειδὴς, de ὕδωρ, eau; *aqueux*. On donne cette épithete au vin trop trempé, à l'urine limpide, à l'humeur aqueuse des yeux, & aux personnes attaquées d'anasarque.

HYDEROS, ὕδερος, *hydropisie* en général. Mais Galien applique ce mot particulierement à l'*anasarque*. Ὕδερος πρὸς ἀμίδα, est l'*hydrops ad matulam*, ou le *diabetes*.

HYDNON, ὕδνον, Dioscoride, *Lib. II. cap.* 175.

C'est dans cet Auteur une racine longue, jaune, sans feuille & sans tige, qu'on tire de terre au Printems, & qui est bonne à manger cuite ou crue. Les Interpretes rendent *hydnon* par *tuber*. Il y a quelque apparence que c'est une *truffe*.

HYDRA, nom d'un certain serpent vénéneux dont Aldrovandi fait mention.

HYDRAGOGOS, ὑδραγωγὸς, de ὕδωρ, eau, & de ἄγω, chasser; *hydragogue*, ou remede qu'on ordonne aux hydropiques, pour leur faire évacuer les eaux dont ils sont remplis. Hippocrate entend par *hydragogos*, *Lib. VII. Epid.* une personne qui est devenue hydropique à force de boire de l'eau.

HYDRARGYRUM, *vif-argent*. Voyez *Mercurius*.

HYDRARGYROSIS; friction mercurielle capable d'exciter la salivation.

HYDRARTHROS. Voyez *Hydarthros*.

HYDRELÆUM, ὑδρέλαιον; mélange d'huile & d'eau. Galien dit que l'*hydrelæum* est rafraîchissant.

HYDRENTEROCELE, ou plutôt HYDRO-ENTEROCELE, de ὕδωρ, eau, ἔντερον, intestin, & κήλη, tumeur; *hydrentérocele*, ou hydropisie du scrotum, compliquée avec une descente d'intestin. Voyez *Hernia*.

HYDROA. Voyez *Hidroa* & *Sudamina*.

HYDROCARDIA; mot fait par Hildanus pour désigner une tumeur séreuse, sanieuse ou purulente du péricarde.

HYDROCELE, ὑδροκήλη, de ὕδωρ, eau, & de κήλη, tumeur; *hydrocele*, ou hydropisie du scrotum. Voyez *Hernia*.

HYDROCEPHALUS, de ὕδωρ, eau, & de κεφαλὴ, tête; *hydrocéphale*.

L'*hydrocéphale* est une tumeur de la tête contre nature, qui provient d'une certaine lymphe dépravée. L'*hydrocéphale* est interne, lorsque l'eau est amassée sous les os du crane; il est externe, lorsque les eaux sont entre le crane & la peau.

L'*hydrocéphale* interne est fort rare : il n'y a gueres que les enfans nouveaux-nés qui en soient attaqués : il se forme dans la matrice, ou dans les travaux de l'accouchement. Le Lecteur peut consulter là-dessus, entre autres Auteurs, Wedelius, *de Morbis infantum*, & Ruysch, *Thesaur. Anat. Planche III.* Ce dernier a parlé fort au long de cette maladie : elle est ordinairement fort dangereuse pour les enfans. Le danger est toujours en proportion de la maladie qui est quelquefois incurable, car on n'a pas plutôt fait l'incision, & la lymphe n'est pas plutôt évacuée, que l'enfant meurt, ainsi qu'on en a plusieurs expériences. Si la maladie est récente, il sera beaucoup plus à propos de tenter l'essai des remedes, que d'en venir à l'incision; on ordonnera des purgations douces & réitérées, & l'on tâchera de déterminer l'humeur peccante vers les parties inférieures. On appliquera en même-tems à l'extérieur une large compresse trempée dans de l'eau de chaux, dans de l'esprit de lavande, ou dans de l'eau de la Reine de Hongrie. Nous avons décrit à l'article *Fascia* le bandage qui convient en pareil cas.

L'*hydrocephale* interne, & l'*hydrocephale* externe, different principalement, en ce que dans celui-ci la surface extérieure de la tête est molle, au lieu que dans celui-là la tête est dure comme à l'ordinaire. Ce que nous venons de dire ci-dessus, nous dispense de rendre raison de cette différence.

Quoique l'*hydrocephale* externe ne soit pas sans danger; on en vient plus facilement à bout que de l'*hydrocephale* interne. Mais la difficulté de la cure augmente par la grandeur, & par la durée de la maladie. Il faut la tenter par les remedes tant internes qu'externes; on ordonnera pour l'intérieur, les cathartiques, les diaphorétiques, les diurétiques, les atténuans & les corroboratifs : quant à l'extérieur, on n'a rien de mieux à faire, que de suivre la méthode que nous avons prescrite pour l'*hydrocephale* interne. On appliquera les remedes que nous avons indiqués, avec des linges pliés en double, & on y ajoutera les sachets aromatiques & digestifs, faits avec la marjolaine, l'origan, le serpolet, le pouliot, la camomile, la sauge, le romarin, & la lavande; ces ingrédiens imprégnés des eaux dont nous avons parlé ci-dessus, doivent être mis chauds, & fixés sur la tête par un bandage convenable. Hildanus dit avoir guéri une *hydrocephale* par des applications réitérées d'eau de chaux seulement, faites en fomentations avec une éponge; outre ces remedes on peut encore se servir d'une errhine, ou du tabac céphalique, fait avec la marjolaine, le lis des vallées, le vrai marum, les cubebes, le maron d'Inde & le tabac.

Il faudroit aussi mâcher du tabac, pour débarrasser la tête de la lymphe. Enfin, il y en a qui fomentent la tête avec la fumée d'esprit de-vin brûlé, bien rectifié. Mais si tous ces remedes étoient sans effet, il faudroit en venir à ceux que fournit la Chirurgie. On commenceroit par appliquer des vésicatoires préparés avec les cantharides, derriere les oreilles & au cou. Si ces vésicatoires agissoient trop lentement, on employeroit les ventouses. Pison nous assure avoir guéri un *hydrocephale* par un cautere appliqué au cou. D'où l'on peut inférer qu'un séton qui a deux issues, seroit alors très-salutaire. Dans les cas où la maladie résiste à tous ces moyens, quelques Anciens veulent que l'on fasse une incision transversale profonde derriere la tête, pour faciliter l'écoulement des eaux : mais le danger qu'il y a de couper des veines, ou d'offenser des muscles, m'empêche d'approuver cette opération; il vaudroit mieux aller au même but par des scarifications, ou par plusieurs incisions longitudinales. On panseroit ensuite ces blessures avec de la charpie, & quelque onguent digestif; & comme il seroit à propos de les tenir ouvertes pendant quelque-tems, on pourroit ajouter à l'onguent un peu de précipité rouge. Lorsqu'il ne resteroit plus aucun vestige de l'*hydrocéphale*, on passeroit aux baumes vulnéraires; cependant on feroit prendre au malade des remedes convenables pour l'intérieur, & on lui feroit observer un régime sévere.

On trouvera des exemples d'*hydrocephale* dans Paré, dans Zacutus Lusitanus, dans Kerkringius, & d'autres. Vesale dit avoir trouvé neuf livres de sérosité dans les ventricules du cerveau d'une personne attaquée de cette maladie.

HYDROCOTYLE.

Voici ses caracteres.

Sa racine est très-rampante, ses feuilles sont arrondies, & ont un ombilic, sa fleur est pentapétale en rose, & placée dans l'ovaire. Son ovaire est composé de deux semences plattes, hémisphériques.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Hydrocotyle, vulgaris*, T. 328.
2. *Hydrocotyle zeilanica asari folio*. T. 328. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p. 70. & 71.*

Je ne leur connois aucune propriété médicinale, si ce n'est peut-être qu'elles ont quelque acrimonie.

HYDROCRITHE, de ὕδωρ, *eau*, & de κριθὴ, *orge*; *eau d'orge*. BLANCARD.

HYDRODES FEBRIS, fievre dans laquelle le malade a des sueurs symptomatiques abondantes dès le commencement de la maladie.

HYDRO-ENTEROCELE. Voyez *Hydrenterocele*, & *Hernia*.

HYDROGARON, Garum délayé avec l'eau. Aétius fait mention, *Tetrab. I. Serm. 3. cap. 84.* d'un *hydrogaron* purgatif.

HYDROLÆUM. Voyez *Hydrelæum*.

HYDROLAPATHUM, ou *Lapathum aquaticum folio cubitali*. Voyez *Britannica*.

HYDROMELI, ὑδρόμελι; *hydromel*, qu'on appelle encore *mulsum*, *aqua mulsa*, ou *melicratum*. On donne le nom d'*hydromel* à un mélange d'eau & de miel, soit avant, soit après sa fermentation. On trouve dans Columella, *Lib. XII. cap. 12.* plusieurs manieres de préparer cette boisson.

Nous avons exposé à l'article *Alcali*, d'après Hippocrate, les propriétés de l'*hydromel* fait sans fermentation. Quant à l'*hydromel* fermenté ou vineux, nous n'en dirons autre chose, sinon qu'il passe pour bienfaisant dans la gravelle. Voyez *Mel*.

HYDROMELON, ὑδρόμηλον; c'est une liqueur faite d'une partie de miel imprégné de suc de coings, & de deux parties d'eau, le tout mêlé & exposé au soleil pendant les jours caniculaires. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap. 30.*

HYDROMPHALON, de ὕδωρ, & de ὀμφαλὸς, *nombril*; *hydromphale*, ou tumeur aqueuse au nombril. V. *Hernia*.

HYDRONOSOS, de ὕδωρ, *eau*, & de νόσος, *maladie*. V. *Sudor Anglicus*.

HYDROPEGE, de ὕδωρ, *eau*, & de πηγὴ, *fontaine*; *eau de fontaine*.

HYDROPHOBIA, de ὕδωρ, *eau*, & de φοβέω, craindre; *hydrophobie*, c'est un des symptomes de la maladie causée par la morsure d'un animal enragé; ceux à qui cet accident est arrivé craignent l'eau; ce qui a fait donner à la rage canine le nom d'*hydrophobie*: quoique l'horreur de l'eau accompagne toujours cette maladie, toutesfois, on ne peut pas dire que ce symptome lui soit particulier. On a plusieurs exemples de fievres, dans lesquelles les malades craignoient l'eau; c'est ce qui a induit Cœlius Aurelianus en erreur, lui a fait mésinterpréter le passage suivant des *Prorrhétiques*, *Texte 16.* οἱ φρενιτικοὶ βραχυπόται ψόφου, χαλεπτόμενοι, τρομώδεες, ce qu'on lit encore mot pour mot dans les *Prénotions de Cos*, *Texte 96.* οἱ φρενιτικοὶ βραχυπόται ψόφου χαταπτόμενοι τρομώδεες ἢ σπασμώδεες; & citer Hippocrate, comme ayant fait mention de la rage canine. Mais cet Auteur n'a jamais entendu autre chose par βραχυπόται, selon le Commentaire de Galien, que ceux qui dans les fievres boivent très-rarement, en très-petite quantité; & le passage entier signifie seulement que les phrénétiques qui boivent rarement & en petite quantité, & qui sont affectés du plus petit bruit, sont sujets à des tremblemens & à des convulsions.

Je me souviens qu'Hippocrate s'est servi dans quelque endroit de ses *Epidémiques*, du terme λυσσωματεῖν, que Calvus lit λυσσισωματεῖν, & traduit conséquemment comme si ce verbe venoit de λύσσα, la maladie causée par la morsure d'un animal enragé; au lieu qu'il vient de λύω, dissoudre, & qu'il ne signifie autre chose qu'une grande dissolution du corps.

Nous avons un grand nombre d'histoires de maladies, autres que la rage canine, dans lesquelles l'*hydrophobie* étoit très-remarquable. Nous lisons qu'une personne qui alloit de Harlem à Leyde par un tems fort chaud, s'étant beaucoup fatiguée, fut attaquée d'une fievre violente, accompagnée de ce symptome singulier, qu'elle ne pouvoit ni boire, ni avaler sa salive.

Dans les Essais de Medecine d'Edimbourg, *Tom. I.* le Docteur Waugh, de Kirkleathem, détaille l'état d'une fille, qui tomboit dans d'étranges convulsions, lorsqu'elle vouloit s'efforcer de boire ou de manger quelque chose que ce fût. Sur la fin de l'accès elle tomboit à terre comme morte; mais au bout d'un quart d'heure, la parole lui revenoit, & elle se plaignoit d'une douleur insupportable à la poitrine, d'une pesanteur & d'une anxiété qu'elle ne pouvoit exprimer; & elle marquoit avec ses doigts la partie affectée, qui étoit l'endroit immédiatement au-dessous du haut du sternum, & celui précisément où il reçoit les deux clavicules. Environ deux mois auparavant elle avoit eu une esquinancie avec une fievre violente; & dans le tems qu'on s'attendoit de moment en moment qu'elle alloit être suffoquée, l'enflure de son gosier ayant disparu tout à coup, elle s'étoit trouvée considérablement soulagée; mais il lui étoit resté une pesanteur douloureuse à la poitrine à l'endroit qu'elle montroit; depuis ce tems elle n'avaloit que difficilement, & ce symptome alloit tous les jours de pis en pis. Trois jours après que M. Waugh l'eût vue, il lui perça une tumeur qui pensa la suffoquer, d'où il sortit une grande quantité de matiere extremement fétide; & ce fut ce qui la sauva.

Dans le même-tems le Docteur Jean Innes, d'Edimbourg, rapporte un cas remarquable d'*hydrophobie*, qui ne me paroît pas avoir eu pour cause la morsure d'un chien enragé. Le jeune homme qui en fut attaqué fut saisi d'une douleur violente à l'orifice supérieur de l'estomac; son pouls étoit fort oppressé, très-irrégulier, & souvent intermittent, & il avoit les extrémités froides. Il étoit près d'être suffoqué, poussoit fréquemment des soupirs, qui ne sortoient qu'avec peine, avoit les yeux hagards, & crachoit sa salive à chaque instant. Lorsque l'accès se passoit il demandoit à boire: mais dès qu'il voyoit la boisson, il étoit saisi d'une horreur surprenante; & si on la lui approchoit, il tressailloit, paroissoit effrayé, avoit des convulsions, surtout à la bouche, & la repoussoit avec la main d'un air fâché; la suivant des yeux d'une façon qui marquoit de la repugnance & de l'effroi; & bien-tôt après il la redemandoit. Il recommençoit souvent cette même scene. Il fut guéri par un grand nombre de saignées.

Il s'est élevé de grandes contestations sur l'ancienneté de l'hydrophobie. Quelques Auteurs, mais sur-tout le Clerc prétendent prouver par quelques passages de Plutarque, qu'elle parut pour la premiere fois au tems d'Asclépiade: mais ils sont dans l'erreur. Plutarque rapporte seulement une contestation qui s'éleva entre le Medecin Philon & Diogenianus, dans laquelle il s'agissoit de savoir, si la nature peut ou ne peut point produire de nouvelles maladies. Plutarque cite à cette occasion Athénodore, qui assure que l'éléphantiasis, & l'*hydrophobie* avoient commencé sous Asclépiade. A quoi Diogenianus répond que l'*hydrophobie* étoit connue du tems d'Homere, ce que Plutarque ne nie point; car son but est de démontrer qu'il peut y avoir de nouvelles maladies.

Cælius Aurelianus se sert pour prouver l'ancienneté de cette maladie, d'un passage tiré du huitieme Livre de l'*Iliade* d'Homere, dans lequel Teucer appelle Hector κυνὰ λυσσητῆρα: mais il ne paroît pas faire grand cas de cette preuve. Il auroit pu ce me semble trouver dans le même Auteur des endroits plus forts, plus clairs, & plus concluans. Homere introduit dans le neuvieme Livre de l'Iliade, l'artificieux Ulysse qu'il

fait parler en ces termes à Achille qui avoit fait étude de la Medecine sous Chiron.

> ———Ἕκτωρ δ᾽ ἐμέγα σθένεϊ βλεμεαίνων
> Μαίνεται ἐκπάγλως πίσυνος Διΐ, οὐδέ τι τίει
> Ἀνέρας οὐδὲ Θεούς· Κρατερὴ δὲ ἑλύσσα δέδυκεν.

Neptune donne aussi l'épithete de λυσσώδης à Hector dans le treizieme Livre de l'*Iliade*.

Il faut observer que les termes λύσσα, λυσσητήρ, & λυσσώδης, signifient proprement l'espece de fureur dont il s'agit. Aristote, Galien & Dioscoride se sont servis de λύσσα, ou λύττα, pour désigner la rage canine: λυσσόδηκτος, est dit dans le dernier de ces Auteurs d'un bomme mordu par un chien enragé; λυσσάω; est pris dans le même sens par Aretée, & λυττῶσαις a la même acception dans Plutarque.

L'*hydrophobie*, ou la rage causée par la morsure d'un animal enragé, ne provient jamais d'ailleurs dans l'homme. Presque tous les animaux peuvent être affectés de ce mal,& par leur contagion infecter les autres: en effet on sait que les chiens, les chats, les loups, les renards les chevaux, les ânes, les mulets, les bœufs, les cochons, les singes, les hommes & les coqs même étant enragés, communiquent ce mal aux autres. Cependant il n'est point d'animaux qui deviennent plus fréquemment enragés, que le chien, le loup, le renard, & cela principalement par des causes internes, sans qu'aucune contagion y ait donné lieu. La rage paroît être dans ces animaux un symptome concomitant de toutes les fievres auxquelles ils sont sujets. L'observation nous a appris qu'il ne faut que tenir un chien pendant quelque tems sans eau, pour lui donner la fievre,& le rendre enragé. Un climat brûlant, une région alternativement très-chaude & très-froide, une saison long-tems chaude & seche, une nourriture de chairs putrides, fétides, vermineuses, le défaut de boisson, les vers qui se forment dans les reins, dans les intestins, dans le cerveau, dans les cavités olfactoires des narines, sont selon Boerhaave les causes antécédentes de la rage de ces animaux. La propagation de ce mal, & son passage des animaux à l'homme, se fait pour ainsi dire par inoculation; car on a remarqué dans les personnes qui ont été mordues d'un animal enragé, que la blessure faite par la dent de l'animal, & dans laquelle le poison a été distilé, s'ulcere & suppure, ou peu de tems auparavant que la rage commence, ou lorsqu'elle est sur le point de commencer. Il en est de même dans l'inoculation de la petite vérole. Les incisions qu'on a faites pour l'introduction du levain qui la donne, commencent à s'ulcérer & à devenir douloureuses vers le quatrieme ou cinquieme jour; c'est-à-dire lorsque la maladie est sur le point de se déclarer. On a remarqué de plus que dans les cas où l'inoculation n'avoit aucun effet à produire, les incisions se refermoient en peu de jours, & se guérissoient comme des coupures ordinaires; ce qui m'a donné lieu de conjecturer, qu'on pouvoit asseoir un jugement assez sûr de l'état du malade & du danger de la maladie, sur les qualités de la blessure. S'il demeure une croute sur la blessure, il y a tout à craindre pour le malade: mais si la blessure cicatrise parfaitement, il n'y a pas apparence qu'elle ait des suites fâcheuses. Je ne donne point ceci pour un précepte infaillible, mais pour une observation importante à laquelle je recommande à tous les Medecins d'avoir égard, toutes les fois qu'ils feront appellés en pareil cas.

Voici, selon Boerhaave, les signes d'une rage commençante dans les chiens.

Ils deviennent tristes, solitaires, se cachent, n'abboyent plus, murmurent seulement, détestent toute sorte d'alimens & de boisson, s'irritent contre tous ceux qui leur sont inconnus, se jettent sur eux, reconnoissent cependant leur maître, le respectent, baissent les oreilles & la queue, marchent comme s'ils étoient endormis, tel est le premier dégré de ce mal; alors si l'on en est mordu, il y a à la vérité du danger, mais il n'est pas des plus grands. Ils sont ensuite essouflés, tirent la langue, jettent beaucoup d'écume, ont la gueule béante, marchent tantôt nonchalamment, comme s'ils étoient un peu assoupis, tantôt avec une promptitude soudaine, & sans suivre le droit chemin; bientôt ils ne reconnoissent plus leur maître; ils ont les yeux baissés, larmoyans, poudreux, la langue plombée; ils deviennent tout-à-coup maigres, fous, furieux.

Voilà le second dégré de ce mal qu'ils ne supportent gueres trente heures sans mourir.

Sa morsure, dit Boerhaave, est alors presque incurable: mais plus l'animal est furieux, plus il y a de tems qu'il est enragé, plus il est prêt de périr; plus sa morsure est mortelle, aiguë, & prompte à créer les plus violens symptomes, & au contraire.

Boerhaave a omis deux circonstances d'autant plus importantes, qu'elles sont les signes plus certains d'une rage voisine; l'une c'est que tous les autres chiens s'apperçoivent de cette maladie dans leurs semblables, les évitent & s'enfuient avec horreur en secouant leur tête avec violence. Lommius dit que la vûe, ou l'aboyement d'un chien enragé, effraye les autres chiens.

L'autre c'est que la voix du chien en est totalement altérée; son aboyement est sourd, & tient de l'enrouement. C'est un des premiers changemens qui se font dans l'animal. Quoique notre Auteur ait observé qu'il y a une espece de rage communément appellée rage muette dans laquelle l'animal ne crie point; cependant il est plus ordinaire aux chiens enragés, sur-tout lorsqu'ils sont enfermés, d'aboyer un jour ou deux sans cesser.

Les symptomes de cette espece de fureur dans le bétail, consistent, selon Vegéce, en une grande distension de toutes les veines, accompagnée de l'inflammation des yeux, de sueurs, de tremblemens, & de grincemens de dents; ces animaux commencent par se battre contre le mur, & bientôt ils sont tout-à-fait enragés.

A peine est-il aucun venin dont la contagion se multiplie de tant de manieres; elle se communique par la plus légere morsure au travers des habits, n'eût-elle qu'effleuré la peau, sans faire sortir du sang, par l'haleine portée par la bouche de l'animal aux poumons de l'homme; par l'écume récente, ou même desséchée depuis long-tems; soit qu'on en prenne sur la langue, ou qu'on la touche avec les levres; par un seul baiser donné à un chien enragé, en maniant l'instrument, qui lui a fait la blessure dont il est mort, quoique longtems auparavant; en mangeant de son lait ou de sa chair, ou en touchant & en maniant les corps infectés par les choses précédentes.

Nous lisons dans Cœlius Aurelianus qu'une personne contracta cette cruelle maladie par la piquure seule d'un coq enragé. Le même Auteur rapporte qu'une femme racommodant un habit qui avoit été déchiré par un chien enragé, eut l'imprudence de l'approcher de sa bouche, & d'y appliquer les dents, pour faire passer plus aisément son aiguille, & devint enragée au bout de trois jours. Dioscoride nous apprend que le Medecin Themison prit la rage pour avoir pris soin avec trop d'attention d'un de ses amis qui en étoit attaqué; Aretée prétend que l'haleine seule du chien enragé suffit pour infecter l'homme, sans qu'il y ait morsure. On trouve dans quelques Auteurs modernes cités par Stalpart Vander-Wiel, des exemples de tous ces cas. Palmarius entre autres rapporte qu'un paysan attaqué d'*hydrophobie*, ayant demandé en grace qu'on lui fit embrasser ses enfans, avant que de mourir, leur communiqua son mal; qu'ils enragerent au bout de sept jours; & qu'ils moururent tous. Cardan dit qu'un noble Vénitien contracta cette maladie en baisant un

petit chien qu'il aimoit beaucoup, & qu'il avoit ordonné de noyer parce qu'il étoit enragé. Matthiole nous assure avoir vu deux personnes infectées de rage, seulement pour avoir touché l'écume d'un chien enragé, sans avoir été mordues aucunement. Nous avons tous les ans des preuves dans notre pays, non moins certaines que tristes, que la plus petite égratignure suffit pour produire ce mal. Les témoignages d'Hildanus, de Bartholin & de Baccius, s'accordent avec celui de Cœlius Aurelianus, pour nous assurer que la griffe d'un chat & le bec d'un coq suffisent pour communiquer l'*hydrophobie*. Baccius cite à ce propos le cas d'un Jardinier qui mourut enragé, pour avoir été légerement blessé par un coq qui l'étoit.

Hildanus rapporte qu'un jeune homme appellé Daniel Perrin, ayant été égratigné au gros orteil par un chat, tomba dans une espece de mélancolie accompagnée d'imaginations & de terreurs singulieres, quelques mois après avoir été égratigné, & il ajoute qu'ayant été appellé auprès de lui, il le trouva trois jours après sa premiere visite, attaqué d'*hydrophobie*. On lit encore dans le même Auteur qu'une femme raccommodant sa robe qui avoit été déchirée par un chien enragé, eut l'imprudence de couper avec ses dents le fil dont elle se servoit, & qu'elle fut attaquée des symptomes ordinaires de l'*hydrophobie* au bout de trois mois & mourut enragée.

A peine connoissons-nous un autre venin aussi cruel, qui change si fort l'homme, qui commençant à paroître, fasse en si peu de tems de si grands ravages, & qui cependant puisse se tenir si long-tems caché avant que de se manifester. Les uns commencent à être tourmentés des maux propres à cette fureur aussi-tôt après avoir été mordus; le poison dort dans d'autres pendant vingt ans entiers, & il y en a qui en sont tourmentés dans tout l'intervalle intermédiaire. Or cette variété dépend de la chaleur de la saison de l'année, du différent degré de rage, dans l'animal mordant, du tempérament de l'homme mordu; car les gens bilieux sentent plus vîte les effets de l'infection que les personnes pituiteuses & hydropiques; du différent régime & des remedes qu'on a faits.

Cœlius Aurelianus observe seulement que les uns tombent malades plutôt & les autres plutard, qu'il y en a qui ont été mordus un an & plus auparavant que de ressentir des effets de la morsure; mais qu'ils se manifestent dans la plupart au bout de quarante jours. Galien est à peu près de ce sentiment. Dioscoride dit, non sur ses propres observations, mais sur le témoignage d'autrui, qu'il y avoit des personnes en qui la rage ne s'étoit manifestée que sept ans après l'infection. Actuarius & Paul Eginete sont sur le tems & sur les progrès de l'infection, du même avis que Galien & Dioscoride. Stalpart Vander-Wiel cite différens Auteurs, & différentes observations par lesquelles il paroît que l'*hydrophobie* ne s'est manifestée quelquefois que dix-huit, vingt & même quarante ans après la morsure. Des trois malades dont Hildanus fait l'histoire, deux se porterent parfaitement bien pendant trois mois, & le troisieme ou celui qui avoit été égratigné à l'orteil, fut environ sept mois sans rien sentir. Les suites du poison parurent dans le malade du Docteur Lyster au bout de cinq semaines, & au bout de six semaines dans celui du Docteur Howman. Voyez *les Transact. Philosophiques*.

On parle de quelques *hydrophobies* causées par la morsure d'un animal enragé, dans lesquels les symptomes ont été périodiques, & qui n'ont point emporté les malades sur le champ.

Roscius raconte l'histoire suivante dans une lettre écrite à Hildanus, qui l'a insérée dans ses Ouvrages, où on la trouve *Centurie I.* après la quatre-vingt-sixieme Observation.

Au mois d'Août 1581. une Dame fut blessée au bras gauche par un chien enragé qu'elle eut le malheur de rencontrer dans la rue. On lui fit sur le champ une forte ligature, au-dessus de la morsure, & on lui appliqua des topiques. On cautérisa même l'endroit, & on lui fit des incisions; ses Medecins lui ordonnerent des aléxipharmaques. Il y avoit sept ans qu'elle jouissoit d'une bonne santé, lorsqu'elle sentit des douleurs au bras où elle avoit été mordue; il lui sembloit qu'un chien le lui dévorât; à ces douleurs succéderent l'égarement d'esprit, le délire, la mélancolie, l'abattement, des insomnies cruelles, une soif insatiable, la fievre & une grande foiblesse. Elle avoit aussi une grande aversion pour tout aliment, mais sans *hydrophobie*; car elle buvoit de l'eau abondamment & sans peine. On lui procura les secours convenables, ces symptomes se calmerent peu à peu, & elle recouvra la santé au bout de quelques jours; sept ans après elle eut une nouvelle attaque; les mêmes symptomes reparurent, & elle sentit de la douleur au même bras. L'endroit de ce bras où elle avoit été mordue, étoit surtout extremement douloureux & tant soit peu convulsé. Elle avoit en même tems des tranchées insupportables, & ses insomnies & sa soif la reprirent. Cependant ayant été traitée comme la premiere fois elle guérit: mais six ans après le mal recommença; il y avoit alors vingt ans qu'elle avoit été mordue; l'année suivante elle eut une autre attaque; elle en eut deux dans la vingt-deuxieme année; trois dans la vingt-troisieme, & elle en avoit eu cinq dans la vingt-quatrieme ou en 1604. tems auquel cette lettre fut écrite. Il est à propos de remarquer qu'elle sentoit des mouvemens convulsifs & des douleurs au bras où elle avoit été blessée, à la moindre altération qui se faisoit dans l'air.

Le Docteur Lyster dit qu'un Marchand de Londres eut pendant vingt-cinq ans des convulsions à la tête, qui l'obligeoient quelquefois de la mouvoir avec beaucoup de vitesse de l'une à l'autre épaule, & que pendant les paroxysmes qui le prenoient pendant la nuit, il faisoit un bruit étrange qu'on eût pris pour l'aboyement d'un chien. En examinant ce malade de près, il vint dans l'esprit au Docteur que ces symptomes pouvoient provenir originairement de la morsure d'un chien enragé dont il avoit été blessé quelques années auparavant qu'ils ne parussent. Il ajoute que l'épouse du malade lui raconta certaines choses, qu'il n'a point jugé à propos de nous transmettre, & qui le confirmerent dans son opinion.

Nous lisons dans les Transactions Philosophiques, qu'en Irlande, sur la fin du mois d'Octobre 1679. deux enfans d'environ neuf ou dix ans, manierent & laverent la tête d'un chien qui avoit été mordu par un autre chien. Le chien n'en fut point incommodé; mais aux environs du mois de Mai 1680. les enfans furent attaqués de tiraillemens qui commençoient au fond du ventre, & qui s'élevoient peu à peu vers le nombril. Ils eurent en Juillet un flux lent avec des défaillances, lorsque les douleurs les prenoient. Quelque tems après le mal gagna l'estomac, aussi-tôt ils eurent des mouvemens convulsifs violens, surtout dans le ventre & dans l'estomac, & ils écumoient par la bouche dans l'intervalle de leurs accès. Ces symptomes continuerent & allerent même en augmentant jusques sur la fin d'Août. Ils furent alors saisis d'une si violente horreur pour l'eau, qu'ils tomboient comme morts à la vue d'un liquide; la défaillance qui les prenoit à cette occasion, duroit pendant quelque tems; ils n'en sortoient que pour se rouler par terre & s'agiter avec violence; ils avoient des distorsions de corps, ils poussoient des soupirs profonds; ils grondoient, ils murmuroient entre leurs dents, le plus âgé surtout aboyoit & tâchoit de mordre comme un chien. Cet état ne duroit pas plus d'une heure; ils revenoient ensuite à eux, se traînoient &

s'échappoient, comme s'ils eussent été effrayés de tous ceux qui étoient autour d'eux. Enfin ces symptomes cesserent entierement, ils revinrent en santé & parurent se porter bien, jusqu'au milieu de Septembre que le mal les reprit, mais avec violence; ils devinrent plus furieux que jamais, ensorte qu'il y avoit des tems qu'ils ne pouvoient souffrir aucune compagnie, ils s'étoient même réciproquement insupportables. Cet état duroit depuis environ une semaine, lorsque le plus âgé cria à son pere, comme tout étonné de ce qui se passoit en lui, qu'il étoit guéri. En effet, son frere & lui se trouverent mieux; & ils continuerent d'être tranquilles pendant trois ou quatre jours, au bout desquels ils eurent une rechute qui dura sept jours; mais ce fut la derniere. Nous ferons deux remarques importantes, l'une sur la maladie, & l'autre sur la cure. La premiere, c'est que ces deux enfans étoient attaqués & guérissoient en même tems; la seconde, c'est qu'au mois d'Août on leur fit prendre des doses de mercure de vie & d'antimoine, avec la thériaque de Venise & les poudres testacées.

Une personne sur le témoignage de laquelle on peut compter, m'a dit que cette maladie avoit paru périodique dans un enfant dont l'état étoit de conduire des chiens pour la chasse du renard au septentrion de l'Angleterre.

Voici la description que donne Cœlius Aurelianus des symptomes de cette espece de phrénésie.

Ceux qui sont sur le point d'entrer dans la rage canine, sont attaqués d'une certaine anxiété, sans aucune cause évidente, sont sujets à la colere, sentent du mal-aise dans tout leur corps, & ont des agitations inaccoutumées & contre nature. Leur sommeil est inquiet & troublé, à moins qu'ils ne soient tourmentés d'une insomnie perpétuelle; les alimens qu'ils prennent se corrompent; ils étendent fréquemment leurs bras & leurs jambes; ils baillent continuellement, & ils ont des nausées violentes & de grandes envies de vomir; ils se plaignent sans cesse que le tems est chargé & pluvieux, quoiqu'il soit pur, clair & serein. Ils sont inquiets, peureux, chagrins; les pluies les mettent en mauvaise humeur, & ils ont de petites envies de boire & qui ne leur sont point habituelles.

Lorsque l'*hydrophobie* est sur le point de se manifester, ils ont une soif violente & insatiable, & ils sont en même tems frappés d'une terreur singuliere non-seulement à la vue de l'eau, mais encore au bruit & au nom d'un fluide. Ils sentent une grande aversion pour les fomentations d'huile qu'on leur ordonne pour leur soulagement, & leur pouls est petit, irrégulier & serré. Il y en a qui ont une fievre légere, des agitations convulsives d'estomac, de la roideur & de l'engourdissement aux jointures, & de la constipation; les parties supérieures circonvoisines du cœur s'élevent en eux, contre nature. Ils urinent fréquemment, mais peu à la fois; ils ont des tremblemens & des convulsions; leur voix devient rauque & semblable à l'aboyement du chien; s'ils se couchent par terre & qu'ils s'endorment, ils se mettent dans la posture du chien. Leur respiration est embarrassée, leur corps est dans une grande agitation, ils sont importunés par les personnes qui entrent dans leur chambre; car ils craignent toujours qu'elles n'apportent de l'eau avec elles; ils ont les yeux & le visage rouge, le corps foible, & les parties supérieures du corps pâles & couvertes de sueur, la langue leur pend hors de la bouche; les hommes sont sujets à de fréquentes érections, dans lesquelles ils répandent la matiere séminale involontairement.

Lorsque la maladie est à son dernier période, il survient un hoquet & un vomissement de bile, qui pour l'ordinaire est d'une couleur noirâtre. Il y en a qui ont des frayeurs prodigieuses: s'il leur arrive de porter la main sur quelque vaisseau plein de liqueur, ils la retirent promptement comme s'ils étoient frappés d'horreur. D'autres conviennent à la vue de l'eau, que c'est une liqueur naturelle qui ne leur est point étrangere: mais si on vient à l'agiter, ils se retirent sur le champ avec effroi. Soranus dit avoir vu une personne attaquée d'hydropisie, qui faisoit ces aveux, mais qui ne pouvoit prendre sur elle de toucher à l'eau. Artorius parle d'un Soldat, qui étant attaqué de ce mal, se reprochoit à lui-même la frayeur inouie qu'il avoit de l'eau, liqueur amie, à laquelle, disoit-il, je suis accoutumé depuis si long-tems, & qui me fait frémir, moi qui n'ai jamais éprouvé le moindre mouvement de lâcheté dans les combats les plus terribles.

Eudeme, disciple de Themison, fait mention d'un certain Medecin attaqué d'*hydrophobie*, qui connoissant le danger qu'il y avoit à l'approcher, recommandoit à ceux qui entroient dans sa chambre, de s'éloigner de lui; un torrent de larmes lui couloit des yeux; & lorsque ces larmes tomboient sur ses vetemens, il reculoit d'effroi, & déchiroit ce qui en étoit mouillé. Soranus dit avoir vu un enfant à qui ce mal avoit imprimé de l'aversion pour le teton de sa mere. Le même ajoute tenir d'un certain Athénien, qu'un homme attaqué d'*hydrophobie*, ayant été chassé de la maison dans laquelle il demeuroit, s'en alla mourir sur une place, couché par terre, & le corps plié comme un chien qui dort: il ajoute, que le mal de cet homme étoit si furieux, qu'il se précipita sur un chien qui se présenta sur son chemin, & le mordit.

Boerhaave décrit de la maniere suivante les symptomes d'une *hydrophobie*.

Voici par ordre comment cette contagion commence à manifester ses effets après différens tems dans un homme parfaitement sain qui en est infecté.

1°. Le lieu qui a été le premier envenimé devient douloureux; il se répand des douleurs vagues en d'autres lieux, principalement aux voisins: on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculeux: on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvemens convulsifs & de tressaillemens: on est dans une inquiétude continuelle, on soupire, on est triste, on aime la solitude; c'est à peu près ainsi que ce mal fait sa premiere attaque & termine son premier degré: alors le sang tiré des veines paroît tout-à-fait bien conditionné. Les premiers accidens s'augmentent ensuite, survient un grand resserrement aux hypocondres; la respiration se fait avec peine, & est entre-coupée de soupirs: on est saisi de certaine horreur, les cheveux dressent: on tremble à la vue de l'eau, de liqueurs, quelles qu'elles soient, & de choses ou transparentes, ou réfléchissantes, comme le miroir; on perd l'appétit, on peut cependant avaler du pain de soupe quelconque: si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit, surtout des levres, ou avec la langue: on est saisi de tremblement, agité de convulsions énormes, on entre presque en fureur: on vomit une bile gluante, brune ou poracée; le corps s'échauffe, la fievre vient: on a des insomnies perpétuelles, le priapisme, une foule de pensées étrangeres, extraordinaires & sans aucune liaison: tels sont les progrès de ce mal; & c'est ici que se termine ordinairement son second degré. Tous les symptomes qu'on vient de décrire deviennent sans cesse plus violens communément; ensuite la langue devient âpre, sort de la bouche, la bouche est ouverte, la voix rauque, la soif extreme, les efforts qu'on fait pour boire, la vue, l'attouchement des liquides mettent en fureur; la bouche se remplit d'écume, ou tâche même malgré soi de la cracher sur les autres, ou aime malgré soi à mordre tout ce qui se présente, la volonté ne peut réprimer cette envie, on fait des grimaces & on grince les dents en écumant; le pouls & la respiration manquent, on a des sueurs froides, la rage devient extreme, tandis qu'en même-tems, ce qui est admirable, on conserve

une présence & une prudence d'esprit, qui fait qu'on craint la disposition où l'on est de faire mal aux autres. De-là dans l'espace de quatre jours, depuis le dernier degré, survient presque toujours une mort convulsive, avec une respiration extremement serrée.

Toute cette histoire donne une connoissance exacte de ce mal. Pour le prognostic, il est aisé de le former, en considérant & en se rappellant en même-tems les tristes événemens qu'on voit partout, puisqu'en effet depuis la naissance de la Medecine jusqu'à présent, les plus grands Maîtres de l'Art gémissent presque tous sur le funeste sort des gens mordus, dont ils conviennent qu'il est à peine une curation propbylactique certaine, & qu'on ne peut citer aucun exemple bien constaté de la guérison de ceux qui sont déja hydrophobes. Mais il est encore bien plus fâcheux de voir qu'après tant de siecles écoulés, témoins du mauvais succès des remedes qu'on a faits jusqu'ici, on n'ait point essayé des méthodes différentes des premieres.

Dans la dissection du corps d'une personne morte après avoir été mordue par un chien, on ne trouva point d'humidité dans le péricarde, les cavités du cœur étoient seches & vuides de sang; il y avoit une portion du péricarde comme brûlée & réduite en poudre. Capivacci, *Pract. Lib. VII. cap.* 12.

Dans la dissection du corps d'un jeune homme mort après avoir été mordu d'un chien enragé, on trouva le cerveau entier & sain; mais tous les visceres destinés aux fonctions naturelles & vitales, étoient excessivement secs: cependant il étoit incertain si cette secheresse provenoit du poison, ou des évacuations auxquelles le malade étoit sujet antérieurement à son accident. Bonet, *Sepulch. Anat.*

Un jeune homme fut attaqué subitement d'une *hydrophobie* si violente, que quoiqu'il avalât très-librement des substances solides, il ne pouvoit prendre une seule goutte de liqueur, quelle qu'elle fût. On ne négligea aucun des secours qu'on pouvoit lui procurer: cependant la rage le saisit le troisieme jour, il couvroit les assistans de la salive qui couloit abondamment de sa bouche. Le quatrieme jour, il fut suffoqué subitement sur une chaise hors de son lit; il eut à peine le tems de faire deux ou trois mouvemens. On ouvrit son cadavre; on le trouva exténué & consumé, comme si la maladie eût été une phthisie tirée en longueur. Il ne restoit presque aucun vestige de la graisse, & toutes les parties graisseuses de la chair étoient consumées, il en étoit de même de l'épiploon; ensorte que les intestins étoient nus & distendus par des flatulences. Le pancréas & les glandes du mésentere étoient exténués, la partie convexe du foie paroissoit saine: mais la partie concave étoit enflammée, & adhéroit si fortement, qu'on ne pouvoit absolument la séparer sans la rompre. Le lobe gauche des poumons étoit tellement uni au diaphragme, qu'il fallut faire une incision pour l'en détacher. La vésicule du fiel étoit pleine d'une bile verdâtre, & tenoit fortement aux côtes. La tunique intérieure de l'estomac étoit tellement corrompue, qu'on l'emportoit avec le doigt. L'orifice supérieur de l'estomac étoit fort petit, & tout l'œsophage paroissoit étroit & resserré, les poumons étoient secs, & ils adhéroient aux côtes d'un & d'autre côté; il n'y avoit pas une goutte d'eau dans le péricarde; le cœur étoit flasque & exténué. Son ventricule droit étoit plein d'un sang grumeux; celui au contraire qu'on trouva dans le ventricule gauche étoit suffisamment fluide. Les reins étoient fort gros, & sans aucun défaut apparent. Lorsqu'on demandoit à ce malade, dans les momens où il jouissoit de sa raison, s'il n'avoit point été mordu par un chien enragé, il répondoit qu'il n'avoit point mémoire que cela lui fût arrivé. Mais une escarre qu'on lui voyoit à la jambe gauche, marquoit assez que cet accident lui étoit arrivé, quoiqu'il ne s'en souvînt point. Nous convenons cependant qu'il y a des *hydrophobies* qui n'ont point été précédées de la morsure d'animaux enragés. Voyez Pline, *Lib. VIII. cap.* 40. Marcellus Donatus, *Hist. Medic. Mirab. Lib. VI. cap.* 1. Salmuth, *Cent. II. Obs.* 52. Zacut. Lusitan. *de Medic. Princ. Hist.* 20. Borell. *Cent. III. Obs.* 38. Joann. Henric. Brechtfeld, *in Actis Danicis Bartholinianis anno* 1682.

M. Tauvry ayant vu pendant quelques jours un jeune homme qui avoit été mordu, & dont il avoit prédit la mort infaillible, l'ouvrit, quoiqu'à la hâte, & tâcha de trouver par la dissection quelque chose qui pût avoir rapport à l'*hydrophobie*.

Le dedans de l'œsophage étoit enflammé, la trachée-artere l'étoit même un peu. Il y avoit au fond de l'estomac environ trois cuillerées de glaire d'un brun assez foncé, semblable à ce que le malade vomissoit souvent: la vésicule du fiel étoit très-pleine d'une bile presque noire. Le péricarde avoit très-peu d'eau. Les arteres étoient fort remplies d'un sang très-liquide, & les veines en avoient très-peu: il ne se trouva du sang caillé en aucun endroit. Le sang après la mort ne se coaguloit point à l'air froid, au lieu que celui d'une saignée qu'on avoit faite au malade quelques jours auparavant, s'étoit facilement coagulé. Le cerveau, & presque toutes ses parties étoient beaucoup plus seches qu'à l'ordinaire, aussi-bien que le commencement de la moelle de l'épine, & tous les muscles du corps. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences. An.* 1699.

Un Fermier de Monchestein dans le Canton de Bâle, âgé de plus de trente-six ans, entendit le quatorze Janvier 1687. son chien aboyer avec violence dans une étable voisine. Il se leva pour connoître quelle pouvoit être la raison de ce bruit extraordinaire; lorsqu'il fût proche de l'endroit, il apperçut, à la faveur de la neige qui couvroit les prés, nn animal qui venoit à lui; c'étoit un chien enragé; comme il étoit sans armes, en chemise, & qu'il prenoit ce chien pour un loup, la peur le prit, & il appella à son secours un domestique; il se vit attaqué vivement avant qu'on fut venu; il se défendit & le combat dura long-tems, jusqu'à ce qu'enfin ils s'étendirent tous les denx par terre; mais le chien avant que d'être terrassé avoit mordu la main gauche, & le bras du Fermier en plusieurs endroits. Le Domestique arriva & dégagea son Maître qui se remit au lit après avoir mis sur ses blessures de l'huile de lésard qui se trouva par hasard dans la maison; il mit sur cette huile un linge trempé dans du vin chaud; à la pointe du jour il envoya chercher un Medecin expérimenté qui vint avec un Chirurgien, & qui lui ordonna pour l'intérieur, des aléxipharmaques & de la thériaque, & qui lui fit faire des scarifications & des ventouses, pour attirer la salive fatale de l'animal; enfin on n'omit ancun des remedes accontumés en pareil cas; aussi tout parut-il prendre le tour qu'on desiroit, nulle apparence de poison soit dans le sang, soit dans les esprits, soit dans la blessure, point de soif, continuation d'appétit; les fomentations vulnéraires avoient dissipé l'inflammation de la main & du bras; & les blessures guérirent en sept semaines, après avoir rendu un pus bien digéré.

Ce Fermier se sentant en bonne santé retourna à ses occupations, sans qu'il s'ensuivît aucun inconvénient; mais comme on lui avoit défendu pendant quelque tems l'usage du vin; il lui arriva assez fréquemment de s'envirer, pour compenser le tems perdu. Le quatorze de Mars suivant, il vint me consulter, & me dit que la nuit précédente étant couché, il avoit senti une douleur poignante, lancinante, & lourde dans les parties, où il avoit été blessé: mais qu'elle s'étoit calmée, lorsqu'il avoit été debout. J'examinai son bras & sa main; je trouvai ses blessures bien consolidées; les douleurs n'y étoient pas plus aiguës que dans les autres endroits de son bras; elles commençoient à l'extrémité de la main, & continuoient jusqu'à l'aisselle, sans aucune tumeur, & sans aucune altération là à couleur de la peau. Je lui visitai le reste du corps que je trouvai

charnu

charnu & en embonpoint ; il avoit de l'appétit ; n'étoit point altéré, & ne se plaignoit que d'une espece de lassitude. Tont bien considéré, je pensai que son premier accident pouvoit bien être la cause de son indisposition actuelle, & je lui ordonnai sur le champ des scarifications au bras affecté & au dos, avec les antidotes ordinaires.

Il exécuta mon ordonnance pendant une nuit & un jour : mais son mal venant à augmenter le jour suivant, on lui réitéra assurément qu'il n'avoit d'autre cause que la morsure dn chien enragé, & qu'il en mourroit infailliblement, s'il ne s'adressoit incessamment à un Bourreau qui s'étoit rendu fameux pour la cure de cette maladie. Il ne balança point à y aller, il lui dit son mal, en acheta un onguent, & prit peut être quelques drogues intérieurement ; ce dont toutesfois il ne convint point. Sur le soir il revint chez lui après avoir bu assez largement, fit usage de son onguent, avala un œuf poché & se coucha. Au bout d'une demie-heure ce malheureux commença à soupirer, à se plaindre fréquemment, à tirer son haleine profondément avec douleur, & la tête élevée, & à craindre l'eau & tous les liquides. Ces symptomes furent suivis d'une doulenr de poitrine si considérable, qu'il ne savoit dans quelle posture se mettre. Il me fit appeller le seizieme jour ; je le trouvai dans cet état, il jouissoit encore de sa raison. Je lui présentai de l'eau de fontaine, du bouillon, & une potion cordiale. A la vue de ces liqueurs, il commença à se trouver fort mal, s'élança hors de son lit, secoua ses mains & ses piés, & courut de place en place ; il ne pouvoit respirer sans convulsion de la poitrine & du cou ; bien-tôt il fit un bruit mêlé de heurlemens qui ressembloit beaucoup plus à l'aboyement d'un chien, qu'à une voix, interrompu de convulsions fréquentes de la poitrine & de la mâchoire. Il avoit l'haleine si courte qu'il ne pouvoit prononcer que la moitié des mots : on ne lui remarqua pendant ce tems aucune envie de mordre ; mais il souhaitoit la mort lorsqu'il jouissoit de sa raison ; cependant il lui survint une soif inextinguible ; car il ne pouvoit ni n'osoit boire. Si la porte ou les fenêtres étoient ouvertes, ces symptomes redoubloient ; car il craignoit l'air autant que les liqueurs. Sa difficulté de respirer redoubloit après une courte intermission ; elle étoit accompagnée d'une sueur froide abondante qui ne le quitta point. Quoiqu'il abhorrâ les liquides, & qu'on ne parvînt jamais à lui en faire prendre sans qu'il éprouvât un tremblement dans tous ses membres, comme s'il eût eu peur d'en être suffoqué sur le champ : cependant il n'avoit aucun dégout pour les solides, & l'espoir d'être soulagé lui fit même avaler avec beaucoup de peine un électuaire aléxipharmaque confortatif, & d'autres choses d'une consistance épaisse. Il avoit des rapports fréquens, mais sans vomissement : il alloit quelquefois à la selle, & ne rendoit qu'une petite quantité d'urine lixivielle. Son pouls étoit inégal & foible ; les tendons de ses muscles presque toujours dans une forte vibration ; son abdomen ne fut jamais enflé ; il n'y avoit point d'altération, ni dans la couleur, ni dans la forme de son bras ; au moins tel qu'il me parut douze heures avant sa mort. Il se plaignit que les douleurs avoient passé de son bras à sa poitrine & au cœur. Enfin le seize Mars ne pouvant plus prendre de remede intérieurement, & les extérieurs ne le soulageant point, il fut suffoqué vers le milieu de la nuit, après avoir été tourmenté d'*hydrophobie* pendant environ trente heures.

Je l'ouvris quinze heures après sa mort, en présence de Jean Hoferus, & de quelques autres, & voici ce que je remarquai de plus important : Les cicatrices de ses blessures n'étoient ni rouges, ni livides, mais elles avoient les couleurs naturelles de la peau ; cependant il y avoit des indications manifestes de gangrene & de sphacele à l'épaule, & partout le dos ; car ces parties étoient très-livides ; la gangrene & le sphacele sembloient s'étendre jusqu'à sa mamelle gauche. Je trouvai à l'ouverture de l'abdomen les intestins sans gonflement, mais parsemés de plusieurs taches rouges, antant de signes d'inflammations ; il y avoit dans l'estomac une petite quantité d'humeur crue, jaunâtre, & tant soit peu fétide ; cette humeur contenoit quelques molécules jaunes, semblables à des fragmens de jaune d'œuf.

J'apperçus dans les tuniques de l'estomac, surtout aux environs des orifices, quelques taches plus rouges que celles des intestins ; les autres visceres de l'abdomen étoient entierement sains. Je passai de-là à la poitrine, que je trouvai, à mon grand étonnement, pleine d'un sang rougeâtre & tant soit peu livide.

Les poumons adhéroient à la pleure, & ressembloient à une masse de sang coagulé ; leurs vésicules étoient remplies d'un sang extravasé, & coagulé ; ensorte qu'il y avoit à ce viscere des tumeurs inégales, & sensibles.

Les interstices membraneux qui séparent les cartilagineux de la trachée-artere, étoient très-rouges. La partie du diaphragme adjacente aux côtes étoit d'un rouge & d'un livide contre nature, & portoit quelque marque d'une gangrene commençante. Je fis une incision aux ventricules du cœur, & j'en trouvai les vaisseaux circonvoisins, ainsi que ceux du poumon pleins d'un sang coagulé & dépouillé presque entierement de sérosité. D. THEODORE ZWINGERUS, *in Ephem. German. Dec.* 3. *a.* 2.

Pour n'induire personne en erreur, nous remarquerons ici que ce cas contredit manifestement ce que nous avons dit ci-dessus à propos de la cicatrisation des blessures.

Toutes les méthodes tant prophylactiques que thérapeutiques employées jusqu'à présent, sont à très-peu de choses près incertaines : la premiere cause de cela c'est qu'on a vanté témérairement plusieurs spécifiques, & qu'on a négligé de pratiquer une méthode fondée sur l'histoire du mal.

Autant donc qu'on peut le conclurre de toute cette histoire, de sa comparaison avec d'autres maladies, & des henrenx succès d'un petit nombre de cas ; ce mal paroît d'abord consister dans une affection des nerfs à qui il faut immédiatement rapporter les convulsions qui s'emparent des visceres & de leurs vaisseaux ; d'où il se forme dans le sang & les humeurs, un vice qui approche presque de l'inflammation gangréneuse. Quant au siége de ce mal il est d'abord vers l'estomac & les parties voisines.

Quant à la cure, Celse propose la suivante.

Lorsqu'une personne a été mordue d'un chien enragé, il faut tenter l'attraction par le moyen des ventouses ; après quoi si la partie n'est ni nerveuse, ni musculaire, on lui appliquera le cautere actuel : mais si elle ne peut être cautérisée, il sera à propos de tirer une certaine quantité de sang. Lorsqu'on aura cautérisé la blessure, on y appliquera les autres remedes dont on use en tout autre cas. Mais si l'application du cautere actuel est contre-indiquée par les circonstances dont nous avons fait mention, on aura recours aux corrosifs forts. On n'aura d'autre chose à faire ensuite, qu'à faire cicatriser & à guérir la blessure selon les méthodes ordinaires. Il y en a qui jettent le malade immédiatement après qu'il a été mordu, dans un bain chaud, où ils le laissent suer autant de tems que ses forces le permettent, tenant la blessure ouverte, afin que le poison puisse sortir plus facilement. Ils la pansent ensuite avec une petite quantité de bon vin, liqueur qui est contraire à tous les poisons ; & lorsqu'ils ont suivi cette méthode pendant trois jours, ils regardent le malade comme hors de danger.

Lorsqu'on ne prend pas les précautions convenables contre les suites de la morsure d'un chien enragé, il survient ordinairement une maladie que les Grecs appel-

lent *hydrophobie*, dans laquelle l'on est tourmenté par l'horreur de l'eau & par une soif insatiable. Il n'y a presque aucun espoir de guérison dans cette maladie. La seule chose qu'on ait à faire, c'est de précipiter le malade dans un étang sans l'en avertir; de le laisser conler à fond, s'il ne fait point nager, de le retirer & de le plonger alternativement jusqu'à ce qu'il ait bu suffisamment; mais s'il arrive qu'il sache nager, on le tiendra plongé de force, jusqu'à ce qu'il ait avalé une quantité d'eau suffisante. On le guérira par ce moyen & de la soif & de l'horreur des fluides. Mais si le malade étoit foible, il y auroit à craindre que la froideur de l'eau ne lui donnât des convulsions qui lui deviendroient mortelles. Pour prévenir cet accident, on le jettera au sortir de l'eau dans un bain d'huile chaude. CELSE, *L. V. c. 27.*

Voici la maniere dont Boerhaave veut qu'on traite l'*hydrophobie.*

La curation prophylactique d'un homme mordu exige,

1°. Qu'on fasse aussi-tôt après avoir reçu la contagion, de profondes scarifications sur l'endroit affecté & les parties voisines, pour en tirer beaucoup de sang; qu'on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou qu'on fasse une brûlure assez profonde avec un fer rouge, c'est un remede souverain : il n'y en a point de plus certain; mais il faut promptement l'apporter. On doit ensuite faire suppurer long-tems la partie, en y appliquant des remedes qui fassent ulcere en rongeant continuellement. Pendant tout ce tems, depuis le commencement jusqu'à la fin, on doit toujours, sans aucune intermission, bassiner l'endroit avec une saumure faite de sel marin & de vinaigre, & continuer ainsi jusqu'au sixieme mois.

2°. Il faut avoir la précaution de ne point approcher ni toucher les vêtemens & les autres choses qui sont imprégnées du venin, ou qui peuvent l'exhaler.

3°. Aussi-tôt après l'infection, il faut par un grand appareil effrayer le malade, le menacer, enfin le précipiter dans la mer ou dans un fleuve; l'y tenir quelque tems plongé; l'y plonger de nouveau & recommencer plusieurs fois, en suivant exactement les mêmes circonstances; car ce sont elles qui guérissent en troublant les esprits, & non pas l'eau salée, comme on l'a appris par le funeste sort d'un homme qui fit naufrage après avoir été mordu, nagea pendant plusieurs heures, fut souvent long-tems couvert des flots, & qui cependant devint dans la suite hydrophobe. Il faut ensuite purger souvent & fortement avec de la rhubarbe, de l'agaric, du suc d'écorce de sureau.

4°. Tous les matins à jeun le mordu doit se faire suer un peu en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude.

5°. Tous les jours se laver les piés & les mains dans un bain d'eau, se laver la tête, se rincer la bouche & le gosier, souvent nager.

6°. Boire souvent de l'eau froide, la vomir souvent, prendre ensuite des liqueurs aigrelettes, observer un régime humectant, léger, relâchant, avoir soin de provoquer souvent le vomissement, éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

Mais si le mal est déja présent, c'est surtout dans son premier degré, & au commencement du second qu'on doit tenter la guérison, puisqu'autrement la négligence ne peut avoir ici que des suites très-funestes.

Il paroît très-probable & confirmé par un petit nombre d'expériences, qu'on doit faire les choses suivantes:

1°. Aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal, il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire, en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau jusqu'à défaillance; il faut aussi-tôt après donner des lavemens d'eau nitrée & médiocrement salée, avec un peu de vinaigre, de la maniere qui suit.

Prenez *de l'eau d'orge, dix onces;*
du nitre, deux dragmes;
du vinaigre de sureau, } *de chacun, une once;*
du miel rosat, }

Ou,

Prenez *de l'eau de rue, dix onces;*
du sel marin, deux dragmes,
du vinaigre imprégné de fleurs de souci, six dragmes;
du miel, une once.

Faites un clystere.

On doit réitérer ces remedes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres cas. Cela fait, on couvrira les yeux du malade, on le mettra dans un bain froid, on lui jettera de l'eau froide par-dessus le corps, & on l'en arrosera jusqu'à ce qu'il ne craigne plus l'eau; on le forcera à boire beaucoup d'eau; & après l'avoir ainsi tourmenté durant le jour, le soir on lui procurera du sommeil. Quant au régime il doit être humectant & léger.

On assure dans l'*Histoire de l'Academie Royale des Sciences, Ann. 1699.* que ceux qui sont attaqués d'*hydrophobie* peuvent être guéris, en les arrosant seulement avec une grande quantité d'eau; on cite en preuve l'exemple d'un homme que l'on attacha à un arbre, & que l'on guérit en lui jettant deux cens seaux d'eau sur le corps pour tout remede.

M. Morin nous fournit un cas bien attesté; il y est question d'une fille de vingt ans qui fut mordue à la main par un jeune homme enragé. Cet accident fut suivi en elle de tous les symptomes de cette maladie. Il y avoit seize jours d'écoulés depuis la morsure, lorsque ceux qui la gardoient jugerent à propos de la baigner dans un grand tonneau plein d'eau de riviere, plutôt froide que chaude, dans laquelle ils avoient fait dissoudre un boisseau de sel. On l'y plongea toute nue, à différentes reprises. Après qu'on l'eut violemment tourmentée de cette maniere, on la laissa dans le bain, où elle parut très-consternée; lorsqu'elle vint à considérer l'eau dans laquelle elle étoit plongée, elle fut toute étonnée qu'elle en pût supporter la présence sans aucune émotion. Depuis ce tems son mal dégénéra en une maladie ordinaire; elle eut une fievre qu'on traita comme une autre; elle eut de fréquentes envies de vomir qu'elle ne satisfaisoit jamais sans en être soulagée; on aida en même tems la nature dans ces efforts par des remedes convenables; on la remit plusieurs fois dans le bain, & elle fut enfin parfaitement guérie en moins d'un mois.

Je me souviens qu'un Chandelier de Leyde fut traité de la même maniere, & qu'on l'arrosa d'une grande quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il ne la craignît plus; on revint plusieurs fois à ce remede qui ne l'empêcha pas de mourir.

Cependant comme cette méthode, continue Boerhaave, est fondée sur tous les caracteres de la maladie, & sur tous les préceptes de l'art, il ne faut point la changer, pour recourir à l'usage funeste des médicamens qui échauffent fortement; ce sont en ce cas de vrais poisons qui irritent le genre nerveux, & font périr les malades déja desséchés par leur mal. Il n'est encore rien de plus cruel, que de négliger le mal en rejettant toute curation, ou de suffoquer le malade, comme c'est la coutume en Hollande, après en avoir obtenu la permission des Magistrats.

jusqu'à présent il n'y a point de remede sur qui l'on puisse faire assez de fond pour lui confier la vie d'un malade, qui est dans un danger aussi éminent ; il y en a beaucoup de vantés, mais aucun qui soit éprouvé par des expériences certaines ; la plupart sont, ou fondés sur de vaines spéculations, ou accrédités par des mensonges. Je n'en excepte point ici les écrevisses brûlées, dont on voit dans Galien & dans Oribase qu'Æschrion faisoit un secret, ni l'opiat de Scribonius Largus, si renommé pour la rage des Siciliens, ni la peau d'hyene, (voyez *Hyæna*) conseillée par Peregrinus, ni la poudre d'écrevisse avec la thériaque d'Aëtius, de Rufus, de Possidonius, ni les remedes vantés par Palmarius, ni l'étain mêlé avec du mithridate, tant proné par Mayern, Grew, & les Chasseurs, ni la racine de cynorrhodon revelée en songe, ni l'hépatique des bois si exaltée par d'autres, ni la pimprenelle, ni le foie de chien enragé brûlé.

Voilà ce que nous lisons dans Boerhaave.

Quant à ce qui concerne l'efficacité des écrevisses calcinées, voyez *Cancer*.

Le fameux remede de Palmarius se prépare de la maniere suivante.

Prenez *des feuilles de rue*,
de vervene,
de sauge,
de plantin,
de polypode,
d'absynthe commune,
de menthe,
d'armoise,
de baume bâtard,
de betoine,
de toute saine, &
de petite centaurée.

Cueillez ces plantes dans la saison où elles sont dans leur plus grande force.

Faites-les sécher dans un lieu où elles ne soient exposées ni au vent, ni au soleil.

Réduisez-les en poudre, & les mêlez.

Faites-en prendre une dragme, ou une dragme & demie tous les jours.

Si la morsure est vieille, la dose sera de trois dragmes.

Cependant séchez la blessure avec une éponge.

Faites-y deux ou trois fois par jour des embrocations avec du vin ou de l'hydromel, où vous aurez mis une demi-dragme de la même poudre.

Laissez dessus une emplâtre ordinaire.

Je trouve dans les *Transactions Philosophiques* la composition suivante, qui est assez analogue à celle que Boerhaave recommande, & que nous avons indiquée ci-dessus.

Prenez *de feuilles de rue séparées des tiges, & broyées, six onces* ;
de thériaque de Paris, ou de thériaque de Venise, } *de chaq. 4 onces.*
d'ails pelés & broyés, &
de limaille fine d'étain ;

Mettez le tout dans quatre livres de vin de Canarie, ou de bon vin blanc ; ou si le malade est d'une constitution chaude & délicate, servez vous d'une pareille quantité de biere forte & bien travaillée, que vous tiendrez dans un vaisseau de terre exactement fermé.

Mettez en digestion, ou plutôt faites bouillir au bain-Marie pendant quatre heures, sans laisser rien évaporer.

Pressez le tout & le passez.

Faites prendre au malade deux ou trois onces de cette liqueur, tous les matins pendant neuf jours ; il y a des personnes pour qui la dose peut être plus forte.

Il faut faire une ligature forte au-dessus de la partie mordue, & appliquer dessus la blessure, le marc qui restera après l'expression. On observera de changer ce marc toutes les vingt-quatre heures.

Nota. On ne laissera point passer le neuvieme jour après la blessure, sans avoir eu recours à ce remede, de peur que le poison n'ait le tems de faire de trop grands progrès, & de se mêler trop intimement avec le sang.

On donnera cette préparation froide, ou tout au-moins au-dessous de la tiédeur.

La dose sera double pour un animal, & on la lui fera prendre immediatement après qu'il aura été mordu.

Le remede suivant est de Theod. de Vaux.

Prenez *de la rue séchée*, & } *de chaque, deux dragmes* ;
du scordium,
de la serpentaire de Virginie, une dragme & demie ;
de la fleur de toute saine, trois dragmes ;
de la limaille d'étain, & } *de chaque, quatre dragmes* ;
de l'ail haché menu,

Lorsque tous ces ingrédiens seront bien battus & bien mêlés, ajoutez-y du sirop de citron ou de limon, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Divisez le tout en neuf parties égales.

Faites-en prendre une chaque jour, & après chaque prise, un petit verre de biere forte.

Faites promener le malade après, & ne le laissez manger que quatre heures après ce remede.

Ménagez dans cette composition le sirop de limon le plus que vous pourrez.

Si ce sirop vous manquoit, vous pourriez lui substituer celui qu'on fait avec le raisin de Malaga, y ajoutant autant de sucre qu'il en pourra dissoudre.

M. Dampier, qui, à ce que je crois, étoit neveu du célebre Voyageur de ce nom, a donné dans les *Transactions Philosophiques*, l'histoire de la cure d'une *hydrophobie* ; elle fut faite, dit-il, par le moyen d'une espece d'oreille de Judas, ou plutôt, selon M. Hans Sloane, d'un *lichen cinereus terrestris*, ou hépatique de couleur cendrée, décrite par M. Ray, & qui croît communément dans les lieux stériles, en quelque contrée de l'Angleterre que ce soit. Il faut la faire sécher dans un four, devant un feu, ou au Soleil ; la réduire en poudre, & la passer par un tamis fin ; y ajouter ensuite une égale quantité de poivre bien pulvérisé, & faire prendre quatre scrupules de cette composition pour une dose. Lorsqu'on a un chien à traiter, on lui fera faire diete pendant un tems convenable ; on le saignera, ensuite on le lavera par tout le corps, puis on lui fera prendre ce remede dans une quantité suffisante de lait, ou de bouillon chaud. Si c'est un bœuf, on le saignera, & on le lavera pareillement. On mettra cette potion dedans un biberon, & on proportionnera la dose à la force de l'animal. Si c'est un homme ou une femme, on les saignera & on leur lavera bien le visage, les

mains, la partie blessée, & les habits dont la personne étoit couverte lorsqu'elle a été mordue, pour en ôter la salive que la gueule du chien, ou de l'animal enragé, peut y avoir laissée; & on leur fera prendre ce remede à jeun dans du lait chaud, de la biere, de l'aile, du bouillon, leur laissant le choix entre ces liqueurs; & pour en assurer le succès, on y reviendra deux ou trois matins de suite.

On trouve ce remede dans la Pharmacopée du College de Londres, sous le nom de *Pulvis Antilyssus*; c'est la même chose que la préparation tant vantée, que le Docteur Mead a publiée, sans autre changement que dans la proportion du poivre aux autres ingrédiens. Quant à la maniere d'en préparer l'effet, on ordonne de tirer neuf ou dix onces de sang, après quoi on en viendra à ce qui suit.

Prenez *d'hépatique de couleur cendrée, quatre dragmes; de poivre noir réduit en poudre, deux dragmes.*

Mêlez le tout, & le réduisez en quatre parties pour quatre doses.

Faites prendre chacune à jeun dans la moitié d'une pinte de lait de vache chaud; faites la même chose pendant quatre jours de suite.

Mettez ensuite tous les matins pendant un mois, votre malade à jeun dans un bain froid, dans une fontaine fraîche, ou dans une riviere; qu'il y ait le corps plongé, la tête au-dessus de l'eau.

Si l'eau est extremement froide, ne l'y laissez qu'une demi-minute.

Répétez ce bain trois fois par semaine pendant quinze jours.

Voici la maniere dont se fait l'opiat de Scribonius Largus.

Prenez *du spicnard de Syrie, du safran, de la myrrhe, du Costus, de la canelle, du crotin de chameau, du poivre blanc, du poivre long, du castor, du galbanum, de la résine de térébinthe,* & *de l'opium,* — *de chaq. 3. dragmes;*
de la jusquiame blanche, deux dragmes;
de l'anis, une dragme;
de la graine de tussilage, & *de la gomme adraganth,* — *de chaque, six dragmes;*
du miel d'Athenes, un sextier;
du vin de Falerne, une pinte.

Mettez & faites macérer dans ce vin, la gomme & l'opium.

Le jour suivant vous ajouterez les autres ingrédiens mêlés avec le galbanum, le miel, & la résine, que vous ferez fondre sur le feu, dans un vaisseau de terre.

Vous répandrez sur le tout les ingrédiens secs, & ajouterez un peu de miel, s'il est nécessaire.

Pour donner à ce mélange la consistance d'un cérat, vous remettrez le tout sur le fen, & le remuerez avec une spatule de frêne.

Vous ferez bouillir ce remede jusqu'à ce qu'il ait la couleur du safran.

Vous ajouterez alors les ingrédiens macérés dans le vin, & vous aurez un antidote que vous mettrez dans un vaisseau de verre, & que vous garderez pour l'usage.

La grosseur d'une feve d'Egypte de cette composition, dans de l'eau, en est la dose. Elle calme les maux d'estomac, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de flux. Elle est bienfaisante dans cette espece de maladie des yeux, qu'on appelle *épiphora*; elle calme les tranchées, les gonflemens du colon, les toux, & les maux de poitrine, & de rate. On la recommande contre les poisons & contre la morsure des serpens. On aura soin de tenir la partie blessée par un serpent, ou par un chien enragé, long-tems exulcérée, & l'on empêchera la formation d'une cicatrice, pour faciliter la sortie du poison. Pour cet effet on appliquera à l'extérieur les ingrédiens capables d'exulcérer les parties saines, comme l'ail, la passerage, la chelidoine, le batrachium, la moutarde, la squille, & les oignons avec du vinaigre. L'écorce du *Caprificus*, broyée & employée seule, est merveilleuse en pareil cas. Le *Laser* produira les mêmes effets. Scribonius Largus; 172.

Pline fait l'histoire suivante de la découverte des propriétés du cynorrhodon.

Le seul remede que nous ayons contre la morsure du chien enragé, & dont la découverte est récente, nous a été indiqué comme par un oracle; c'est la racine du rosier sauvage, que nous appellons *cynorrhodos*. Pline, *Lib. VIII. cap.* 41.

Il arriva dernierement, dit cet Auteur, qu'une femme dont le fils servoit dans les Gardes Prétoriennes, fut avertie en songe d'envoyer la racine du rosier sauvage, que nous appellons *cynorrhodos*, qui lui avoit paru le jour précédent le plus beau & le plus agréable de tous les arbrisseaux, à son fils, qui faisoit pour lors la campagne chez les *Lacetani*, dans les contrées les plus éloignées de l'Espagne. Ce Soldat eut le malheur d'être mordu d'un chien enragé; & il étoit menacé d'*hydrophobie*, lorsqu'il reçut le présent de sa mere avec une lettre, par laquelle elle le conjuroit d'user de ce remede, & de compter sur la parole des Dieux. Le succès justifia l'oracle; & cet homme dont l'état étoit désespéré, guérit parfaitement. Le même remede a sauvé la vie à plusieurs autres en pareil cas. Pline, *Lib. XXV. cap.* 2.

Boerhaave, traitant dans ses *Aphorismes* de la rage canine, prétend que nous avons dans l'histoire des antres venins, des raisons de ne point désespérer de trouver un jour l'antidote qui convient à celui-ci.

J'oserois assurer que nous avons dans l'histoire des maladies les mêmes raisons d'espérer de trouver un jour le remede à celles qui ont passé pour incurables jusqu'à présent, & par conséqnent de leur appliquer à toutes ce que Boerhaave ne dit ici que de l'*hydrophobie*; car je suis fortement persuadé que la même Providence qui a permis que les hommes fussent tourmentés par des maux, a pris soin de mettre à leur portée les remedes qui leur sont appropriés. Pourquoi donc ne nous flatterions-nous pas de les découvrir, si nous apportons à leur recherche toute la prudence & toute l'industrie qu'elle exige.

Il y a environ dix ans, qu'encouragé par cette façon de penser, je me proposai d'essayer ce que le mercure produiroit sur des animaux attaqués de rage canine. Comme les efforts que je fis pour découvrir un remede à cette terrible maladie furent suivis d'un succès beaucoup plus considérable que je ne me l'étois promis, je présentai en 1735. un Mémoire à la Société Royale, qui contenoit l'histoire de quelques expériences heu-

reuses que j'avois faites ; ces expériences s'étant multipliées, j'en fis un petit écrit que je donnai au Public.

Je fis ma premiere expérience au mois de Février 1731-2. sur deux gros chiens ; ils en étoient au point de refuser toutes sortes d'alimens, mais surtout des fluides ; ils bavoient beaucoup, & ils avoient les symptomes les plus forts de l'*hydrophobie*. Je fis donner sur le soir douze grains de turbith minéral à chacun : ils vomirent, & furent purgés doucement. Vingt-quatre beures après, on leur en fit prendre vingt-quatre grains, & quarante-huit au bout du même intervalle. Ils saliverent considérablement ; & burent incontinent après du lait qu'on leur présenta. Au bout de vingt-quatre heures, je fis donner vingt-quatre autres grains de turbith à l'un de ces chiens. A peine eût-il pris cette dose, qu'il demeura étendu par terre, saliva prodigieusement, fut extremement mal, & eut tous les symptomes d'une salivation poussée trop précipitamment : cependant il en revint, & vécut pendant plusieurs années. L'autre chien retomba en *hydrophobie*, & mourut.

Comme on soupçonnoit le reste de la meute d'avoir été mordu, on donna à chacun des chiens sept grains de turbith pour une premiere dose : au bout de vingt-quatre heures, douze grains pour une seconde dose ; on en fit autant pendant plusieurs jours, & aux deux ou trois nouvelles & Pleines-Lunes suivantes. Depuis ce tems, tous ces cbiens furent sains ; & quoiqu'il leur soit arrivé dans la suite à la plupart d'être mordus par des chiens malades, le turbith a toujours prévenu les suites fâcheuses de ces morsures.

On a réitéré la même expérience sur une multitude d'autres chiens, & elle a toujours réussi, quoique ces chiens eussent été mordus en même-tems & par les mêmes chiens que d'autres, sur lesquels on a vainement éprouvé la plupart des remedes connus.

En 1733. une fille d'environ quatorze ans eut le gras de la jambe tellement maltraité par un chien enragé, que comme il y avoit danger de mortification, le Chirurgien se trouva contraint de la prévenir par les remedes convenables. On la fit vomir avec le turbith. Trois jours avant le changement de Lune, on lui redonna du turbith, & elle vomit encore ; & ainsi de suite à toutes les nouvelles & pleines-Lunes. Ce traitement a réussi, & cette fille s'est toujours bien portée.

Au mois de Novembre 1734. un enfant d'environ dix ans eut la jambe percée en quatre endroits par un chien enragé; on lui ordonna le turbith, & on pansa ses blessures avec le digestif, & il guérit. Ces deux malades sont de Burton-upon-Trent, & M. Towndrow étoit Apothicaire du lieu.

Un jeune homme d'environ dix-huit ans, de Tamworth, fut mordu à la main ; plusieurs chiens furent aussi mordus dans la même Ville ; la plupart devinrent enragés au bout de six jours. Ce jeune homme s'adressa à M. Wilson, Apothicaire de Tamworth, à qui j'avois communiqué le succès du turbith en pareil cas. Ce jeune homme étoit alors dans une mélancolie, & dans un abbattement profond; il avoit des tremblemens, & commençoit à être tourmenté d'insomnie, quoique toutefois il ne crût point que le chien qui l'avoit mordu fût enragé : il avoit une gale seche sur la main. M. Wilson le fit aussi-tôt vomir avec du vin émétique.

Voici la préparation de la seconde Medecine qu'il lui ordonna.

Prenez *du turbith minéral, douze grains ;*
du lapis contrayerva, *une dragme*;
de la thériaque de Venise, autant qu'il en faut pour trois bols.

Il lui fit prendre un de ces bols tous les soirs en se mettant au lit, avec quatre cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eau de rue, six onces ;*
d'eau thériacale, deux onces ;
de sirop de pivoine, une once & demie ;
de teinture de castoreum, deux dragmes.

Mêlez le tout, & faites-en un julep.

Après avoir pris ces remedes, il sua considérablement, & eut chaque jour deux selles liquides ; ses tremblemens cesserent, & il commença à mieux reposer. Il prit ensuite le bain froid, & continua de se bien porter.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans ce cas, c'est que sa blessure rendit après ce traitement une matiere épaisse digérée, & que la gale qui la couvroit tomba comme une escarre, & se guérit ensuite d'elle-même.

Un jeune bomme d'environ dix-sept ans, & un chien, furent mordus environ à la même heure par un renard enragé, qui avoit été mordu quelque tems auparavant par un chien enragé ; le jeune homme fit usage de turbith minéral & de camphre en qualité d'altérant, & se porta bien ; le chien mourut enragé au bout de dix jours.

Un gros chien avoit été mordu par un autre chien enragé : la rage le prit le lundi ; on lui donna le même jour quatorze grains de turbith dans du beure, qu'on lui enfonça dans la gorge avec un bâton : le mardi on lui donna une autre dose de turbith, & il prit des alimens; le mercredi on revint au turbith : le jeudi on lui ôta sa chaîne, & on le mena à la chasse le vendredi.

Un chien du voisinage qui étoit enragé, entra en ma maison, & mordit en plusieurs endroits une petite chienne épagneule d'une taille moyenne. Ce même chien avoit blessé auparavant plusieurs autres chiens, & il continua ses ravages après. Je pansai les blessures de mon épagneule avec l'onguent mercuriel : je lui fis prendre pendant quinze jours de suite du turbith minéral à petite dose en qualité d'altérant. Je la fis plonger ensuite tous les jours dans de l'eau froide : elle est encore en vie, & se porte bien.

Quant aux autres chiens à qui le même accident étoit arrivé, ils furent traités avec l'étain, & les autres remedes qu'on regarde ordinairement comme spécifiques ; & ils devinrent enragés dans la quinzaine, & périrent.

Un Seigneur du Comté de Warwick avoit un chien Irlandois, de race de loup, d'une grosseur prodigieuse, qui, devenu enragé, se jetta sur sa fille qui avoit environ cinq ans qu'il trouva en son chemin, l'étendit par terre, & l'eut certainement tuée, s'il n'avoit eu une espece de bâton attaché à son collier; ce bâton lui pendoit entre les jambes, & l'empêchoit de courir après les brebis. J'arrivai six ou huit heures après cet accident, je trouvai le chien enragé; j'appris que le bonnet de l'enfant avoit été arraché de dessus sa tête, que ses cheveux avoient été mis en désordre, & que le chien lui avoit tenu la tête entiere plusieurs fois dans sa gueule. Cependant nous n'étions pas sûrs qu'elle eût été mordue ; car les égratignures qu'on lui remarquoit derriere la tête, pouvoient venir aussi facilement du peigne que de la dent du chien. Je lui ordonnai le turbith minéral en petite quantité, & chargé de camphre: mais ce remede produisit en elle des effets si furieux, que je fus obligé de lui substituer le mercure cru, éteint avec la térébenthine, & les pilules de Ruffus. Elle prit ensuite le bain pendant quelque tems, & continua de se bien porter.

On m'amena un enfant d'environ quatorze ans, dont le bras avoit été fort maltraité par un chien enragé, il y avoit environ dix jours. Ses blessures étoient très-livides. Il prit du turbith à grande dose ; ses blessures se guérirent, & il se porta bien. Un autre enfant qui avoit été mordu à la tête par le même chien, & qui n'avoit point usé du même remede, mourut enragé au bout de quelques jours.

J'ai un si grand nombre d'autres exemples de l'efficacité du mercure, soit pour prévenir, soit pour guérir l'*hydrophobie*, que je ne fais aucune difficulté d'assurer que

ce remede est aussi infaillible en pareil cas qu'aucun autre remede, en quelque maladie que ce soit.

Il y a environ six ans que feu M. Jean Douglas m'écrivit une lettre qui contenoit une demi-feuille imprimée, sur la maniere de prévenir & de guérir l'*hydrophobie*. Il cite dans ce papier un nommé Desault, Auteur qui m'étoit alors parfaitement inconnu, & que M. Douglas eut la honté de m'envoyer quelques mois après, ainsi que je l'en avois prié.

Comme la méthode qu'il propose, & les exemples qu'il rapporte sont de fortes preuves de l'efficacité du mercure dans la maladie présente, il ne sera hors de propos d'insérer ici une partie de ce qu'il dit sur cette matiere, laissant à part toute sa théorie, & tout ce qui est de légere importance.

Un remede, dit-il, que j'ai éprouvé avec un succès constant dans l'*hydrophobie*, est un onguent mercuriel fait d'une troisieme partie de mercure, révivifié du cinnabre, d'une troisieme partie de graisse humaine, & d'une troisieme partie de lard.

On prendra une ou deux dragmes de cet onguent à chaque fois, & on en frotera par intervalle, ou successivement la blessure & ses environs.

Lorsqu'il se présente à moi quelque personne qui vient d'être mordue d'un animal enragé. 1°. Je l'envoie se baigner à la Mer ; non que je compte beaucoup sur ce voyage : mais c'est que ce bain étant chez le peuple en grande réputation, attire la confiance du malade, calme son esprit, & dissipe la grande crainte qui l'agite nuit & jour.

2°. Immédiatement après son retour, je lui fais prendre une dragme de la poudre de Palmarius dans du vin blanc, j'ajoute seulement à cette poudre celle de coralline, excellent anthelmentique. Ceux qui n'aiment pas le vin peuvent prendre ce remede dans de l'eau ; il faut le continuer tous les matins pendant trente jours, si la morsure du chien enragé est considérable ; & seulement pendant vingt jours, si les dents de l'animal n'ont fait que quelques trous.

3°. Dès le premier jour qu'ils font usage de cette poudre, je leur ordonne une friction de l'onguent dont j'ai parlé ci-dessus. On laisse d'abord un jour d'intervalle entre chaque friction, puis trois, quatre, cinq, six, jusqu'à ce qu'on ait usé deux ou trois onces d'onguent ; au reste il en faut proportionner la quantité à la force, à l'âge, au tempérament, au sexe, & à la morsure.

Lorsque le malade ne me vient trouver que plusieurs jours après avoir été mordu ; pour prévenir l'accès de rage ; j'ordonne des frictions quatre ou cinq fois par jour, & j'augmente la dose de la poudre. Je laisse ensuite au malade un jour ou deux de repos, de crainte de lui procurer la salivation, quoique j'aie quelque soupçon qu'une salivation légere ne produiroit qu'un bon effet ; car le poison de la rage infectant la salive, & le mercure se portant naturellement à la bouche, il ne seroit pas impossible que cet antidote souverain, dans un si grand nombre de maladies contagieuses, le fût pareillement dans l'*hydrophobie*.

4°. Je permets au malade de porter des amulettes autour de son col, & de se servir de tous les remedes futiles qui lui seront conseillés, pourvû qu'ils ne tendent point à affoiblir la vertu de ma poudre & de mon onguent : ils auroient produit un grand effet, s'ils parvenoient à tranquiliser l'esprit.

5°. Je ne lui interdis aucun des alimens auxquels il est accoutumé, pourvu qu'il n'en fasse point d'excès. Je leur permets le vin modérément, sur-tout le vin généreux & capable de donner du courage, & de chasser les frayeurs ; j'ai soin qu'on ne laisse jamais le malade seul ; j'invite ses parens à lui tenir compagnie : mais je leur défens expressément de parler de rage ou de personnes enragées. L'expérience m'a appris que la musique suspendoit les horreurs & la tristesse de ceux qu étoient menacés d'*hydrophobie*.

Un loup enragé attaqua avant le jour deux chiens qui appartenoient à Pey Dumenieu de la Paroisse de Soussans à Mendoc, dans une Ferme qui appartient à M. de la Tour-Demons. Le combat fit tant de bruit que Dumenieu s'éveilla, & courut en chemise appuyer ses chiens. Le loup le mordit aux deux mains & aux bras. Son fils nommé Consiot courut au secours de son pere que le loup lâcha, & mordit le fils fortement au bras. Le pere, quoique blessé, n'abandonna pas son fils ; le loup se sauvant, rencontra un voisin nommé Jean Guiraud, qu'il saisit au bras, où il lui fit quatre grandes blessures, outre plusieurs petites. Guiraud prit l'animal par une des jambes de derriere, & lui fit lâcher prise. Le loup continua son chemin, & mordit encore un certain Criq, Berger de M. Brethonneau ; enfin il fut tué. Ces quatre personnes allerent se baigner à la Mer, & revinrent fortement persuadées qu'elles étoient guéries.

Quelques jours après Pey Dumenieu sentit une douleur sourde aux environs de ses escarres qui commençoient à durcir, & qui avoient la forme d'une broderie. Bientôt après, Criq & lui furent attaqués de tous les symptomes de l'*hydrophobie*, & moururent enragés.

Consiot effrayé de la mort terrible de son pere, attendoit le même sort ; ses cicatrices commençoient à se gonfler, & à devenir douloureuses. Jean Guiraud son compagnon étoit dans le même état : M. Joutard, Marchand de Castelnau me les envoya sur le champ. Je fus effrayé de la grandeur de leurs blessures, & je ne doutai point qu'ils ne fussent incessamment attaqués d'*hydrophobie*, si on ne la prévenoit par des secours présens.

Je fis froter sur le champ les cicatrices, & le bras entier, avec une dragme & demie d'onguent mercuriel ; je continuai ce traitement pendant trois jours de suite, je les laissai reposer un jour ; puis je fis une cinquieme friction, je leur accordai deux jours de repos après cette cinquieme friction. Je n'oublierai point de dire qu'ils prirent, pendant tout le tems de la cure chaque jour, une dragme & demie de poudre de Palmarius.

A la troisieme friction, les cicatrices s'applatirent & s'amollirent, la douleur cessa, le courage leur revint, leurs esprits se tranquiliserent ; enfin ils guérirent parfaitement & retournerent à leur charrue.

Quelle preuve plus forte peut-on désirer de l'efficacité du mercure dans la cure de l'*hydrophobie* ? Quatre personnes sont mordues le même jour, à la même heure, par le même animal ; deux meurent enragées, les deux autres sont évidemment menacées du même sort : mais le mercure aidé de la poudre de Palmarius les en garantit.

OBSERVATIONS.

1°. Le vieux Dumenieu fut mordu aux deux mains, au bras & à la cuisse. Le nombre de ses blessures accéléra l'*hydrophobie* : d'ailleurs, comme il étoit en chemise, il fut blessé, sans que rien le garantît.

2°. Les deux malades qui me furent envoyés étoient dans une extreme consternation. Je n'oubliai rien de ce qui pouvoit leur remettre l'esprit & leur donner du courage. Pour leur marquer même combien je comptois sur le succès : je leur offris mes soins & les remedes gratis.

3°. Comme dans la vérole, le gonflement & la dureté des cicatrices, sont des signes évidens de sa présence : je conjecturai à l'enflure, à la douleur & à la dureté des cicatrices de mes malades, que l'*hydrophobie* étoit prochaine. La vérole s'engendre par l'intromission d'un certain poison d'un corps dans un autre : il en est de même de la rage. Le virus vénérien ne se manifeste pas sur le champ par des symptomes. Le poison qui cause la rage, demeure aussi caché pendant quelque tems.

Des Auteurs ont observé que la vérole étoit quelquefois des années entieres sans se déclarer; on a fait les mêmes observations sur l'*hydrophobie*. Tous ceux qui s'exposent à contracter la vérole, & qui la méritent bien, ne l'ont pas. La rage ne saisit pas tous ceux qui sont mordus par des chiens enragés. Toute cette ressemblance entre les deux maladies, appuyée de l'expérience, ne démontre-t'elle pas suffisamment que le mercure ne peut manquer d'opérer efficacement dans l'une & dans l'autre.

S'il manquoit quelque évidence à ce que je viens de dire des avantages du mercure dans la rage canine; je ferois mention d'un remede dont on m'a dit qu'on s'étoit servi avec succès, tant pour en garantir, que pour en guérir.

M. Cobb de Dusselton, proche Bristol, qui a servi longtems sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales, a apporté de Tunquin une espece de poudre rouge fort vantée dans ce pays contre l'*hydrophobie*. J'en ai fait l'examen, & j'ai trouvé que ce n'étoit autre chose que du cinnabre naturel & factice: & c'est du même lieu que Milady Frederik tient le même remede, si je suis bien informé:

Voici la maniere de le préparer.

Prenez *du cinnabre naturel & du factice, de chacun vingt-quatre grains;*
du musc, seize grains;

Réduisez-les en poudre, & les mêlez.

Il en faut prendre cette dose dans une tasse à caffé pleine d'arrack, espece d'eau-de vie de riz: on dit qu'elle garantit de l'accès de rage pendant trente jours. Ce tems expiré, on revient au remede; & on en prend la même dose. Je pense qu'on pourroit se dispenser d'observer ces intervalles, & se médicamenter aussi-tôt qu'on est blessé, & continuer jusqu'à ce qu'on soit hors de danger.

Si le malade a déja quelques symptomes d'*hydrophobie*; on ne laisse entre la premiere & la seconde dose, que trois heures d'intervalle. Ces deux doses suffisent à ce qu'on dit, pour compléter la cure.

M. Cobb communiqua ce remede à M. Roberts, Apothicaire à Pall-mall, qui en publia la recette dans une des feuilles hebdomadaires: & l'on m'a dit que M. Benjamin Wrench de Norwich & beaucoup d'autres en ont fait des expériences qui ont réussi.

Voici la recette originale de ce remede, telle que je la tiens par une autre voie.

Prenez *du meilleur musc, deux candarins;*
de cinnabre naturel, } *cinq candarins;*
de vermillon,

Reduisez le tout en une poudre menue, & faites prendre le tout dans un verre de fort arrack ou d'eau-de-vie.

Le candarin de la Chine est la soixante-douzieme partie d'un écu de France, & la quatre-vingtieme partie de l'écu d'Angleterre; ensorte que l'once des Medecins contient plus de soixante-seize candarins.

Le cinnabre factice est composé de trois parties de mercure, & d'une de soufre; une livre de bon cinnabre naturel rend quatorze onces de mercure, d'où l'on peut conjecturer que c'est au mercure qu'il faut principalement attribuer l'efficacité du cinnabre dans l'*hydrophobie*. Quant au musc, c'est une substance animale, & par conséquent d'une nature alcaline: mais les alcalis ayant été recommandés de tout tems dans la rage canine; il ne paroît pas qu'on doive l'exclurre comme nuisible, à moins que la dose n'en fût forte, & qu'on ne soit dans une contrée dont les Habitans soient moins accoutumés aux parfums que les Orientaux, qui selon toute apparence, ne font entrer le musc dans cette composition que pour lui donner une odeur agréable.

Mais pour qu'on ne me reproche point d'avoir omis quelque chose qui pût répandre du jour sur l'usage du mercure dans l'*hydrophobie*; j'avertis qu'on m'a dit qu'il avoit été employé une fois sans succès: mais voici le cas.

Un chien enragé entra dans le chenil d'un Seigneur, de qui je tiens le fait. Presque tous les chiens furent mordus; ses domestiques effrayés, au lieu d'administrer le remede convenablement, se contenterent de jetter au hasard à ces animaux une certaine quantité de turbith minéral avec du beure; d'où il arriva que les uns en prirent trop, & que les autres n'en prirent point; ce qui devint également fatal aux uns & aux autres: ceux qui ne prirent point de turbith périrent enragés: le remede emporta ceux qui en prirent trop. D'ailleurs ceux qui furent attaqués d'*hydrophobie*, ne manquerent pas d'en mordre d'autres dans l'accès. Toutes ces circonstances réunies, déterminerent ce Seigneur à m'avouer, que quoique le mercure n'eût pas eu de succès dans cette occasion; il avoit un si grand nombre d'expériences par devers lui, qu'il ne l'en regardoit pas comme un remede moins sûr.

HYDROPHTHALMIA, ὑδροφθαλμία, d'ὕδωρ, *eau*, & de ὀφθαλμὸς, *œil; Hydrophthalmie.*

L'*Hydrophthalmie* est une maladie de l'œil, dans laquelle cet organe est distendu par de l'eau ou de la sérosité qui le gonflant prodigieusement le fait sortir de son orbite. Voyez *Oculus*.

HYDROPHTHALMON, ce mot a la même étymologie que le précédent. Il se dit de la partie située au-dessus de l'œil, qui s'enfle ordinairement dans les cachectiques & dans les hydropiques. BLANCARD.

HYDROPHYLLON.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en cloche, elle n'est composée que d'une feuille; cette feuille est divisée en plusieurs segmens. Le pistil sort du fond de la fleur & dégénere en un fruit qui s'ouvre en deux endroits; ce fruit contient des semences qui ont la même figure que le vaisseau dans laquelle elles sont contenues.

Nous n'en connoissons que l'espece suivante.

HYDROPHYLLON, *Morini*. Joncq. Hort. *La feuille d'eau de Morin.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

HYDROPHYSOCELE, ὑδροφυσοκήλη, d'ὕδωρ, *eau*, φῦσα, *vent*, & κήλη, *hernie*; hernie qui provient d'eau & de vents. *Hydrophysocele.* CASTELLI.

HYDROPICA, *Medicamenta*; remedes contre l'hydropisie. BLANCARD.

HYDROPIPER, ou *Persicaria urens.*

HYDROPNEUMOSARCA, ὑδροπνευμόσαρκα, d'ὕδωρ, *eau*, πνεῦμα, *vent*, & σάρξ, *chair*; *hydropneumosarque*, ou abscès qui contient de l'eau, de l'air, & des matieres charnues. CASTELLI.

HYDROPOIDES, ὑδρωποειδὴς, d'ὕδρωψ, *hydropisie*, & de εἶδος, *ressemblance*; il se dit des excrétions aqueuses, telles que les ont les hydropiques. On trouve ce mot dans Hyppocrate, *L. IV. de Morbis*, & ailleurs.

HYDROPOTA, ὑδροπότης, d'ὕδωρ, *eau*, & de πότης, buveur; *buveur d'eau*. On trouve dans Bonet, *Med. Septentr.* une observation de Helwigius, dans laquelle il est fait mention d'une hydropisie contractée par un usage immodéré de l'eau, & guérie par l'usage du vin. CASTELLI.

HYDROPS, *Hydropisie.*

Tous les Anciens conviennent unanimement que l'*hydropisie* est une maladie qui doit naturellement succéder à la cachexie; c'est pourquoi ils ont coutume de traiter de celle-ci immédiatement après avoir parlé de celle-là; mais aucun d'eux n'a marqué si précisément l'analogie qui est entre ces deux maladies, qu'Arétée.

Voici la maniere dont il s'en exprime dans le premier Chapitre de son second Livre des Affections chroniques:

« Une *hydropisie* formée dans quelque viscere important « & noble, rend, dit-il, toute l'habitude du corps « mauvaise; ensorte qu'il n'y a aucune partie, sur « laquelle l'indisposition ne se répande; l'eau flot-« tante dans la région inférieure de l'abdomen, n'est « pas la principale chose à considérer dans la maladie « que nous appellons *hydropisie*; le vice réside ailleurs. « mais lorsque le mal est poussé au point d'être accom-« pagné de tumeur, d'enflure, & de l'altération de la « couleur, ensorte qu'il n'y ait aucun doute que la « colliquation est dans les sucs, & qu'ils se convertis-« sent en eau; alors il y a *hydropisie* proprement dite. « C'est pourquoi un hydropique a beau rendre des « eaux par des évacuations spontanées; on a beau lui « faire des ponctions, & lui en tirer par des voies arti-« ficielles; tout cela ne guérit point l'*hydropisie*; elle « subsiste dans son premier état: c'est que les eaux « n'en sont que l'effet, & que la cachexie ou la mau-« vaise habitude du corps en est la cause principale. »

Cet Auteur insinue, comme on voit, que la cachexie, ou la mauvaise habitude du corps est la maladie antécédente, & que la formation des eaux & l'enflure n'en sont que des symptomes qu'on peut dissiper, sans que pour cela le mal cesse.

Il ajoute dans le Chapitre suivant.

« Tous ceux qui sont attaqués d'anasarque, ont une cou-« leur semblable à celle qui résulte du verd, & du « noir mélangés; & leurs veines sont obscures, & « noires. »

Or il n'y a rien-là qu'on ne puisse pareillement dire de ceux qui sont en cachexie: d'ailleurs l'*hydropisie* tire son origine des mêmes causes que la cachexie, ainsi qu'il est suffisamment démontré, non-seulement par le témoignage des Auteurs, mais encore par l'expérience. Voyez *Cachexia.*

La cachexie ayant une si grande affinité avec l'*hydropisie*, qu'on a toute raison de regarder l'une, comme la cause & le fondement de l'autre: nous définirons l'*hydropisie* une habitude du corps extremement dépravée tant dans les parties, que dans les fonctions, accompagnée d'une stagnation & d'un amas contre nature d'humeur séreuse, soit dans tout le corps, soit seulement dans quelques-unes de ses cavités particulieres.

Que les fonctions vitales, naturelles & animales soient considérablement altérées & dépravées dans l'*hydropisie*; c'est un fait suffisamment démontré par les symptomes que l'exact & judicieux Arétée a recueillis dans les termes suivans, à la suite du passage que nous avons cité.

« Tous les malades attaqués d'*hydropisie*, sont, dit-il, « pâles; ont de la difficulté à respirer, & toussent. Il y « a des tems où ils sont lâches, indolens, & dégoutés « de tout aliment; s'ils prennent quelque nourriture; « quelque petite qu'en soit la quantité, & quelque peu « flatulente qu'elle soit, ils sont cependant extreme-« ment enflés & distendus; leur peau est absolument « sans humidité; les bains chauds ne sont pas capables « de les faire suer; d'ailleurs ils sont d'une couleur « blanchâtre & sans force; leur sommeil est court, fâ-« cheux, & accompagné d'oppression; ils sont sujets au « délire, une bagatelle suffit pour les chagriner, & les « jetter dans l'anxiété; & ils craignent excessivement « de perdre la vie. »

La Medecine ne faisoit que de naître, & elle étoit encore au berceau, lorsqu'elle distribua l'*hydropisie* en trois especes, l'anasarque, l'ascite & la tympanite. Dans l'anasarque, le corps entier est enflé; dans l'ascite, l'enflure est à l'abdomen, & la lymphe épanchée dans sa cavité inonde les visceres; dans la tympanite l'abdomen n'est pas assez mou pour céder à la compression des doigts; il est au contraire extremement dur & enflé. Arétée ajoute une quatrieme espece d'*hydropisie* aux trois précédentes; & il met quelque différence entre l'anasarque & la leucophlegmatie; imaginant que quoique dans l'un & l'autre cas, le visage & les bras soient enflés, & que dans la leucophlegmatie qui provient de la surabondance du phlegme, tout le corps soit enflé ainsi que dans l'anasarque, & que les parties tant supérieures, qu'inférieures, sans en excepter la poitrine, soient gonflées surtout dans les personnes jeunes, robustes, & qui sont à la fleur de leur âge; cependant dans l'anasarque la chair se met en colliquation, & forme une espece de suc sanieux, semblable à celui que rendent les membres après avoir été violemment contus. D'ailleurs, il prétend que la leucophlegmatie est moins dangereuse & plus aisée à traiter que l'anasarque: on a, continue-t-il, différentes manieres de la dissiper; on peut s'y prendre, ou par les sueurs, ou par les urines, ou quelquefois même par les selles abondantes; au lieu que dans les autres especes d'*hydropisies*, principalement lorsqu'elles sont compliquées, un Medecin ne peut se flatter d'avoir tiré d'affaire un malade, qu'il n'ait entierement changé l'habitude de son corps. Par cette distinction délicate, mais d'un grand usage dans la pratique, Arétée semble nous insinuer, qu'il y a dans la leucophlegmatie, & dans l'anasarque, une grande quantité d'eau répandue entre la peau, & les muscles; mais que dans l'anasarque le sang qui sert de nourriture aux muscles est très-corrompu, & que cette maladie en est d'autant plus dangéreuse.

Il fait ailleurs dans le même Chapitre la même distinction, mais d'une maniere beaucoup plus claire:

« Les eaux, dit-il, se forment quelquefois, immédiate-« ment après un usage excessif de liqueurs froides, en-« tre les muscles & la peau; si quelqu'un, par exemple, « tourmenté d'une soif excessive, boit une grande « quantité d'eau froide, & qu'elle soit portée ensuite « vers le péritoine, d'où elle anéantisse la chaleur na-« turelle tant de l'estomac, que de l'abdomen; alors « les gouttes d'eau se répandront sur les intestins, s'at-« ténueront, & seront dissipées par la transpiration; si « cela se fait avant qu'il y ait des visceres affectés, & « sans que tout le corps en contracte une mauvaise ha-« bitude, la guérison de la maladie en sera d'autant plus « facile. »

Pour dire librement mon avis, je pense avec Arétée, que l'expérience & la raison ne permettent pas de douter que la leucophlegmatie ne soit moins fâcheuse, & plus facile à guérir que l'anasarque. Les Modernes confondent généralement ces deux especes d'*hydropisie*. Mais Arétée & Cœlius Aurelianus mettent entre elles beaucoup de différence. Dans la leucophlegmatie, qu'ils ont appellée *intercus*, les eaux accumulées sont en stagnation dans les cellules de la graisse, & c'est ce qui fait la pâleur; au lieu que dans l'anasarque, & dans l'hyposarque, comme la corruption du sang est beaucoup plus grande, la couleur de la peau & de la chair est beaucoup plus altérée; elle est d'un vert noirâtre; ce qui démontre évidemment que les visceres qui servent

servent à la sanguification, & à la dépuration des humeurs, comme les poumons, le foie & les reins, sont ou trop relâchés ou engorgés, & conséquemment peu propres à remplir leurs fonctions naturelles. Il n'y a donc point d'*hydropisie* plus terrible que celle dans laquelle la leucophlegmatie se complique avec l'anasarque; la leucophlegmatie marquant le commencement d'une *hydropisie*, & l'anasarque, son dernier période.

Mais une espece d'*hydropisie*, qui n'est ni moins formidable, ni moins difficile à guérir, c'est l'ascite.

Voici l'énumération exacte qu'Arétée fait de ses symptomes dans l'endroit que nous avons cité ci-dessus.

« Dans les malades attaqués d'ascite, dit-il, les cuisses & « le ventre sont gonflés, & les piés enflés, au lieu que « le visage & les autres parties du corps sont exténués; « il paroît de la tumeur aux testicules, au prépuce, & « à tout le pénis, qui paroît tors à cause de l'inégalité « du gonflement. Si l'on vient à pencher le corps d'un « ou d'autre côté, les eaux formeront du côté panché, « tumeur & fluctuation, & l'on entendra le bruit de la « liqueur fluctuante. » D'où nous pouvons inférer, qu'il y a alors un très-grand nombre de vaisseaux lymphatiques rompus, que l'extravasation de la lymphe est abondante, que les visceres en sont inondés, & qu'ils ne manqueront point à la longue d'en être entierement corrompus.

Quant à l'espece d'*hydropisie* communément appellée tympanite, ou à cette *hydropisie* seche dans laquelle l'abdomen excessivement tendu raisonne comme un tambour, lorsqu'on le frappe avec la main; nous observerons que c'est plutôt un symptome d'anasarque & d'ascite, qu'une espece particuliere & distincte d'*hydropisie*. Mais lorsque les *hydropisies* sont accompagnées de ce symptome qui provient, soit de flatulences renfermées dans les intestins, soit des vapeurs qui s'exhalent des eaux extravasées dans l'abdomen; les muscles de l'abdomen perdent leur ton, tombent en langueur & le mal est incurable.

Mais pour marquer avec plus d'exactitude la nature & le caractere de l'*hydropisie*, nous l'examinerons dans son origine, nous la suivrons dans ses progrès, & nous exposerons les différens symptomes qui l'accompagnent.

Il y a d'abord enflure aux piés; avec le tems cette enflure gagne les cuisses, les aines, les intestins, l'abdomen & le creux de l'estomac. L'abdomen rempli d'eau promine quelquefois si prodigieusement, que le malade ne voit point ses piés, & qu'il craint à tout moment la rupture de sa peau; à la longue il lui tombe une grande quantité de sérosité dans le scrotum, qui le distend fréquemment, au point qu'il devient aussi gros que la tête. Outre le scrotum, le prépuce & le pénis entier sont tellement enflés, qu'il y a distorsion & que l'écoulement des urines cesse de se faire librement; alors on s'apperçoit facilement que les eaux répandues dans cette partie viennent de la région adjacente des aines, & se sont insinuées entre la peau & les muscles du pénis; au lieu que celles qui distendent le scrotum tombent ordinairement de l'abdomen, & suivent les prolongemens du péritoine. Il arrive aussi principalement dans les cas d'anasarque & de leucophlegmatie, que l'humeur aqueuse amassée aux environs des aines, se glisse sous les tégumens communs des testicules, & produit une enflure au scrotum, tandis que l'abdomen est entierement vuide d'eau. Il ne faut pas imaginer qu'il y ait dans toutes les *hydropisies* de l'enflure au scrotum. J'ai vu quelques personnes mourir de cette maladie, sans avoir été affligées de ce symptome. Dans les femmes les aines deviennent aussi gonflées, & le vagin est quelquefois tellement distendu par les eaux, qu'il tombe. Un autre signe assez ordinaire de l'*hydropisie*, c'est la difficulté de respirer; cette difficulté augmente ordinairement par l'exercice violent, & surtout pendant la nuit, parce que le corps étant alors incliné, les eaux remontent facilement dans l'abdomen; d'où il s'ensuit un danger de suffocation. Dans cet état, si les malades veulent se procurer la facilité de respirer, ils sont obligés de changer de posture, & de se tenir droits & la tête élevée dans leur lit. Ils sont encore tourmentés par une toux qui est ordinairement seche & sans expectoration. Cette toux est causée par une lymphe acre & saline, dont la nature est peccante dans toutes les parties du corps, mais qui manifeste particulierement son vice aux bronches & au larynx, en stimulant & irritant leurs fibres foibles & tendres.

Il est à propos d'observer que les urines rendues dans l'anasarque, sont claires & blanches; au lieu que la petite quantité qu'on en rend dans l'ascite, est épaisse & chargée d'un sédiment rouge & briqueté. Dans le commencement de l'*hydropisie*, la quantité des urines répond assez exactement à celle de la boisson; le ventre est libre & on a de l'appétit: mais tous ces avantages disparoissent peu à peu, à mesure que le mal augmente; d'ailleurs les malades sont tourmentés par une soif violente & insatiable, ensorte que le Poëte a dit avec raison des hydropiques,

Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.

Voici les raisons principales de cette soif excessive dont l'*hydropisie* est accompagnée.

Comme il y a obstruction dans les glandes salivaires, le fluide qui s'y prépare, n'humecte & ne lubréfie plus la gorge qui devient seche; d'ailleurs si ces glandes rendent une petite quantité de salive, outre qu'elle est visqueuse & saline, la chaleur de la fievre la desseche promptement; car lorsque le mal est porté à son dernier période, il est presque toujours accompagné d'une fievre lente & continue; cette fievre se manifeste sensiblement par la petitesse & la fréquence du pouls, elle détruit & consume peu à peu les chairs des parties supérieures; elle diminue les forces & termine enfin la vie du malade. Il y a quelquefois tant dans l'anasarque que dans l'ascite, une demangeaison considérable dans les parties membraneuses des piés, sur lesquels on remarque de petites taches livides, & des vésicules qui venant à s'ouvrir, rendent une sérosité dont l'acrimonie corrode & enflamme les parties adjacentes; d'où il s'ensuit fréquemmment des ulceres malins, qui, selon Hippocrate, *Aphor.* 8. *Sect.* 6. ne se guérissent & ne se consolident point, sans beaucoup de difficulté; car l'affluence de la sérosité acre est trop grande, pour pouvoir être calmée par des remedes lénitifs & dessiccatifs. Ce symptome est ordinairement accompagné d'une fievre qui tire son origine d'une inflammation des intestins, produite en grande partie par les purgatifs violens; & le froid & les frissons qui succedent à cette fievre, sont des signes qu'il y a sphacele & corruption fatale dans les visceres.

Nous allons maintenant passer aux observations qu'on a faites dans la dissection de ceux qui sont morts d'*hydropisie*.

Premierement, quant au foie, nous trouvons dans les *Miscellanea des Curieux de la Nature*, dans le *Sepulchretum* de Bonnet, & dans les Ouvrages de plusieurs autres Anatomistes, que cet organe est ordinairement affecté dans les hydropiques. Quelquefois il est pâle & presque vuide de sang; d'autres fois il est gonflé, noir, dense, skirrheux, couvert d'hydatides, & rempli ainsi que la vésicule du fiel, d'une matiere aqueuse, plus ou moins amere, épaisse, concrete, & formant, pour ainsi dire, de petites pierres. Horstius, *Lib. III. Observ.* 9. & Tulpius, *Lib. II. Observ.* 36. nous assurent avoir remarqué dans de jeunes personnes, que le foie étoit

rétréci, condensé, pour ainsi dire, en un globe, & durci au point qu'il faisoit du bruit, lorsqu'on y enfonçoit le scalpel, & qu'on tâchoit d'y faire une incision; ils ajoutent que dans les tympanites il est sec, torréfié & semblable à du cuir brûlé. Cependant nous avons dans les *Observations* de Ruysch, & dans le *Sepulchretum Anatomicum* de Bonnet, plusieurs exemples d'hydropiques dans lesquels le foie étoit sain, & libre du moins en apparence, de toute affection. Riviere parle, *in Observat. Communicat.* 4. d'un hydropique dans lequel il trouva le foie en fort bon état, mais la rate corrompue, & presque toute sa substance semblable à de la bile noire. Pour ce qui est des autres visceres, on a remarqué que l'épiploon étoit communément dans ceux qui meurent d'ascite, corrompu, sphacélé, exténué & consumé, le pancréas skirrheux, & le mésentere prodigieusement distendu par le grand nombre de vésicules pleines d'eau qui y étoient adhérentes, & ses glandes presque de la grosseur d'une feve. Il y a un exemple singulier de ces phénomenes dans l'*Observation* 35. du quatrieme *Livre* de Tulpius. Il ne faut pas croire que cette maladie épargne l'estomac & les intestins; je les ai trouvés sphacélés & rongés. J'ai pareillement vu dans la tympanite ces visceres affectés & pleins de flatulences, ainsi que la cavité de l'abdomen. Voyez là-dessus les *Observations* de Felix Platerus, *Lib. III. Prax. cap.* 3. *Observ.* 50. & celles d'Hercules Saxonia, *in Prælect. Part. II. cap.* 27.

Quant à l'estomac en particulier, on a trouvé sa tunique intérieure pleine de nœuds, de la grosseur d'une petite noix; il y a toute apparence que ces nœuds n'étoient autre chose que les glandes milliaires & rondes qui sont fort petites dans l'état naturel, & qu'on voit dans d'autres tems éparses çà & là sur la tunique veloutée, du côté où elle est adhérente à la tunique nerveuse.

Ce ne sont pas seulement les visceres du bas-ventre qui sont attaqués par l'*hydropisie* : & soit que ce soit la poitrine ou l'abdomen qui soit le siége de cette maladie, on trouvera toujours le cœur, & surtout le ventricule droit du cœur, prodigieusement distendus; j'ai moi-même ouvert deux sujets, dans lesquels ils égaloient en grosseur ceux d'un bœuf. Consultez là-dessus les *Miscellanea des Curieux de la Nature, Dec. I. An.* 5. *Obs.* 64. & Bartholin, *Centur. II. Historia 66.* Je puis assurer sur ma propre expérience, n'avoir jamais ouvert aucun hydropique, sans trouver des concrétions polypeuses, dans le cœur & dans les autres vaisseaux, outre des affections aux autres visceres. C'est un fait d'ailleurs confirmé par les observations de plusieurs Anatomistes. On en a un exemple remarquable dans les *Miscellanea des Curieux de la Nature, Dec.* 2. *An.* 5. *Observat. 66.* Il y est question d'une personne qui mourut d'anasarque, & dans laquelle on trouva les intestins, l'épiploon, le pancréas, le foie & la rate parfaitement sains, mais qui avoit dans le ventricule droit du cœur, un polype, un autre dans la veine-cave, & un troisieme dans l'artere pulmonaire, de sorte que ce n'étoit pas sans raison que le malade s'étoit plaint pendant sa vie d'une douleur au côté droit du cœur. Il est fait mention dans le même Ouvrage, *Centur. IX. Observat.* 50. d'une femme hydropique qui fut disséquée, & dans le ventricule droit de laquelle on trouva un polype de la longueur du quart d'une aune, & qui descendoit dans l'artere pulmonaire. Le même Ouvrage est rempli de pareilles observations. Voyez *Cent. III. Observ.* 117. *Cent. VIII. Observat.* 41. & *Dec.* 2. *Ann. 6. Observat.* 73. On observera seulement que dans tous les cas où les vaisseaux du cœur sont embarrassés de concrétions polypeuses, il y a ordinairement une grande quantité de sérosité dans la cavité de la poitrine.

Quant à celle qui remplit les autres cavités du corps, elle varie pour l'ordinaire, relativement à sa quantité, sa couleur, & sa consistance; elle est quelquefois semblable à de l'eau; elle est d'autres fois plus épaisse, & lorsqu'on la met sur le feu, elle se tourne en gelée; tantôt elle est jaunâtre, & tantôt elle ressemble à de la lavure de chair. Sa quantité est plus ou moins grande, selon la grosseur du corps & la durée de la maladie. Elle est dans certains sujets de trente pintes, dans d'autres de soixante, & il y en a où elle va jusqu'à cent. La plus grande partie de ce fluide est contenue dans la cavité de l'abdomen, ou entre ses muscles & le péritoine. Qu'il soit quelquefois renfermé dans un sac formé par la duplicature du péritoine, c'est un fait dont les Observations Anatomiques ne nous permettent pas de douter, & M. Litre en a rapporté un exemple mémorable, qu'on peut voir dans les *Memoires de l'Academie Royale des Sciences, An.* 1707.

Après avoir fait l'énumération des principaux phénomenes qui se présentent dans la dissection des personnes mortes d'*hydropisie*, nous allons maintenant en venir aux causes immédiates & particulieres de la formation des eaux. Les Anciens, à qui les principes curieux de l'hydraulique; qui sont exactement observés dans le corps humain, & surtout dans la circulation du sang, étoient entierement inconnus, recouroient à une mauvaise sanguification, & à un changement du sang en eau, qui se faisoit en conséquence de quelque maladie du foie, pour expliquer ce phénomene: mais aujourd'hui que la structure du corps humain, & les loix qui s'observent dans l'œconomie animale nous sont beaucoup mieux connues, il nous est facile de l'exposer d'une maniere beaucoup plus vraissemblable. Ce que l'on peut dire de plus satisfaisant, à mon avis, sur l'enflure des hydropiques, doit être déduit de la difficulté, de la lenteur, & de l'embarras de la circulation du sang dans les vaisseaux. Pour donner à ce sentiment un poids suffisant, il suffit de l'expérience que Lower, célebre Anatomiste, fit le premier, à ce que je crois. Il prit un animal vivant, à qui il lia une veine avec un fil, & qu'il laissa dans cet état pendant une heure. Il se forma sur le champ une tumeur œdémateuse dans toutes les régions, où les ramifications de cette veine se distribuoient; il se passe quelque chose d'analogue à ceci, dans les occasions où l'on se sert du tourniquet pour arrêter les hémorrhagies violentes; car si cet instrument demeure appliqué long-tems, la partie s'enfle peu-à-peu, & il s'y fait une tumeur. Nous pouvons encore citer en notre faveur, une autre expérience non moins concluante que les deux précédentes; c'est que si l'on comprime fortement la veine soûclaviere du bras droit, dans un cadavre, par exemple, & que l'on injecte par le moyen d'une seringue, quelque liqueur rouge épaisse, par une ouverture faite à la veine de la main; le bras se gonflera, & l'on trouvera à son ouverture, qu'une grande quantité de la liqueur rouge injectée, aura passé dans les celulles de la graisse qui sont sous la peau: il ne faut pas chercher d'autre raison de ce phénomene, que la résistance faite par la ligature, à la liqueur injectée; d'où il s'ensuit distension dans les veines qui traversent la membrane celulaire, & conséquemment une extravasation forcée du fluide, par leurs pores.

Ou je me trompe fort, ou il est suffisamment démontré par ces expériences, que la circulation du sang, foible & languissante, surtout dans les veines, est la vraie cause de l'enflure du corps dans l'*hydropisie*, de la séparation de la sérosité du sang, & de sa stagnation dans les cavités, ce qui deviendra beaucoup plus évident, si nous considérons combien facilement la circulation du sang peut être gênée dans les veines: en voici les raisons principales. Le mouvement du sang dans les veines, des parties inférieures aux parties supérieures, se faisant en montant dans une direction perpendiculaire à l'horizon, doit être, selon les loix invariables de l'hydraulique, plus lent que dans les arteres; c'est aussi par cette raison, que les veines sont non-seulement en plus grand nombre, mais ont encore des diametres plus grands que les arteres; les tuniques des veines ne sont point douées d'une force systaltique, motrice, & élastique, si grande que celles des arteres.

D'ailleurs les tuniques des veines sont beaucoup plus foibles, plus poreuses, & par conséquent plus capables de laisser échapper une liqueur très-fluide. Maintenant s'il arrive que par une surabondance d'humeurs séreuses, le ton & la force des vaisseaux, mais surtout des veines, dont la distension ne manquera pas d'être poussée trop loin, soient affoiblis & diminués; la circulation du sang qui se fait dans tout le corps, qui en regle les fonctions, & qui les entretient en bon état, deviendra nécessairement languissante, & perdra de sa vitesse. Aussi remarque-t'on en pareil cas, que le pouls est rare, mou, & foible. Or la langueur de la circulation suffit pour donner lieu & pour rendre raison, non-seulement de l'enflure contre-nature, mais encore de tous les autres symptomes, tels que la lassitude, la pésanteur de corps, la nonchalance, & la diminution des excrétions salutaires, tant par les sueurs & les urines, que par les selles, qui accompagnent ordinairement l'*hydropisie*.

Outre ces symptomes, toute *hydropisie* est accompagnée d'une difficulté de respirer presqu'insupportable, & portée quelquefois jusqu'au point de menacer de suffocation. Ce terrible phénomene ne peut avoir d'autre cause, qu'un grand affoiblissement de la force systaltique du cœur & des arteres, en conséquence duquel un sang abondant en sérosité visqueuse, ne passe point librement à travers les petites ramifications de la veine & de l'artere pulmonaire; ce qui donne lieu à sa stagnation dans ces ramifications; & sa stagnation, à son reflux dans le ventricule droit du cœur, & ce reflux à un étrange mal-aise. Une des fonctions principales des poumons consistant, en ce que tandis que le sang circule dans les petits vaisseaux innombrables de leur substance vésiculaire, la lymphe, & le chyle puissent s'unir intimement avec ses parties, & s'imprégner d'un air subtil & élastique, qui le rende plus spiritueux, plus subtil, & plus propre à donner de la force au corps; nous conclurrons avec raison, que son mouvement lent & foible dans ce viscere, doit être la cause des symptomes terribles qui accompagnent l'*hydropisie*; car il s'ensuit de-là, que tout le mécanisme de la sanguification est altéré, & que les vaisseaux, au lieu de se remplir d'un sang suffisamment tempéré & fleuri, ne contiendront plus que de la sérosité superflue. L'état du malade sera bien autrement déplorable, s'il arrive qu'il y ait deja des concrétions polypeuses, formées dans les gros vaisseaux du cœur & des poumons; car non-seulement la circulation du sang sera retardée dans ces visceres, non-seulement la stagnation de ce fluide dérangera leurs fonctions: mais bientôt encore il ne passera plus librement dans la veine-cave, ni par conséquent dans toutes les parties où ses ramifications se distribuent; & à quelle prodigieuse sécrétion de sérosité cet accident ne donnera-t'il pas lieu? Plus il est difficile de déraciner cette obstruction, plus il est raisonnable de conclurre que l'*hydropisie* à laquelle elle donne lieu, est une maladie dangereuse, & qu'il ne faut point se promettre de guérir.

Après avoir exposé la formation de la leucophlegmatie & de l'anasarque, nous allons maintenant considérer celle de l'ascite. Je ne balancerai point d'assurer que le foie est principalement affecté dans cette espece d'*hydropisie*; car il n'y a aucun viscere où la circulation du sang soit plus lente que dans celui-ci. Quoique le mouvement de succussion que le foie reçoit continuellement du diaphragme dans la respiration, & que les tuniques de la veine-porte étant très-fortes, ainsi que les Observations Anatomiques nous l'ont appris, soient très-propres à y hâter la circulation; s'il arrive toutesfois que ce vaisseau soit rempli d'un sang visqueux, comme il n'a ni pulsation, ni valvule, il le transmettra difficilement dans la multitude innombrable des petites ramifications de la veine-cave; d'où il s'ensuivra dans le sang une grande disposition à la stagnation & à l'engorgement. Si donc il y a surabondance, ou défaut de mouvement dans le sang & dans la lymphe, en conséquence d'un trop petit usage des boissons, d'une vie sédentaire, d'un usage immodéré des acides, d'un abus des liqueurs spiritueuses, d'hémorrhagies, ou de fievres mal-adroitement traitées par des astringens; ou si le ton du foie & de ses vaisseaux a été considérablement altéré, soit par des agitations violentes d'esprit, soit par des maladies antérieures; ces vaisseaux seront nécessairement trop pleins, le rapport de leur diametre à la quantité de sang qu'ils ont à mouvoir sera détruit, il se formera des stagnations çà & là dans leur cavité; la partie aqueuse du sang se séparera du reste, & remplira les vaisseaux lymphatiques qui sont en très-grand nombre dans cette région. Ce qui contribue à rallentir de plus-en-plus la circulation du sang dans le foie; c'est la densité & la viscosité de la lymphe. S'il se sépare du sang une lymphe assez épaisse, & si cette lymphe vient à séjourner dans le foie, le peu de parties fluides qu'elle contient se dissipera, sa densité augmentera en même proportion, les tuniques de cet organe s'épaissiront & s'endurciront, & il se formera enfin un skirrhe. L'endurcissement se remarquera principalement dan les parties les plus intérieures, au lieu que le skirrhe s'engendrera dans les parties membraneuses extérieures, dans les vaisseaux qui sont les plus proches de la surface. J'ajouterai à cela, que l'expérience s'accorde avec la raison, & que les dissections Anatomiques, dont nous avons parlé ci-dessus, démontrent suffisamment que l'ascite a son siége principalement dans le foie.

Quoique l'ascite affecte principalement le foie, ce n'est pas à dire que les autres visceres de l'abdomen soient entierement à l'abri de ses effets. Riviere, Schenkius, Forestus, avoient observé long-tems avant moi, que dans cette espece d'*hydropisie* la rate est d'une grandeur contre-nature, qu'elle est distendue par un sang noir, & qu'elle est couverte par une membrane skirrheuse.

Nous lisons dans les *Observations Anatomiques* de Rondelet & de Peyer, qu'il n'y a presque point d'hydropique qui n'ait le pancréas dur, skirrheux & totalement consumé; l'épiploon putride & amaigri; les glandes du mésentere, les intestins, le duodénum & l'estomac gonflés contre nature, & endurcis. L'indisposition de tous ces visceres provient à mon avis de l'affection du foie, & de l'embarras de la circulation du sang dans ses vaisseaux, & cela spécialement par le moyen de l'union étroite & de la liaison interne qu'il y a entre ces vaisseaux & ceux des parties dont nous avons fait l'énumération. Car les *Observations Anatomiques* nous ont démontré, que tout le sang qui revient de l'estomac, des intestins, du mésentere, du pancréas, de l'épiploon & de la rate, est porté dans la veine-porte, & de la veine-porte dans la structure vasculaire du foie, à la veine-cave & au cœur. S'il arrive donc que le mouvement progressif du sang soit suspendu dans ces parties, il faut nécessairement que ce fluide regorge dans les vaisseaux de l'abdomen, les gonfle, s'y mette en stagnation, y engendre des skirrhes, & enfin la corruption.

Comme le retour du sang se fait avec une lenteur extrême dans la matrice, mais spécialement dans les vaisseaux spermatiques qui sont tortillés, repliés sur eux-même, & distribués en une infinité de circonvolutions, ensorte que dans cet état ils imitent bien les tendrons de la vigne, & n'en rendent le séjour que plus long dans leur capacité avant qu'il puisse arriver au cœur: il s'ensuit que la matrice & ses appartenances, comme les trompes de Fallope & les ovaires, doivent être sujettes à des inondations copieuses & à des tumeurs aqueuses; car la partie aqueuse & fluide du sang n'a jamais plus de facilité pour se séparer du reste, que quand la circulation languit dans les visceres, ainsi qu'il paroît par l'exemple du foie. C'est par cette raison qu'il n'y a aucune partie du corps où les vaisseaux lymphatiques soient en plus grand nombre que dans la matrice, & le foie, & les parties qui sont adjacentes: mais s'il arrive que ces vaisseaux soient distendus

par une affinence & par un amas considérable de lymphe, ils prendront la figure de ces grosses vésicules que les Grecs appellent hydatides. Ces vésicules venant à crever, il en sortira une quantité incroyable de sérosité qui se répandra dans l'abdomen, & il se formera subitement une *hydropisie*. Salmuth nous dit, *Cent. I. Obs.* 38. avoir trouvé dans une femme qui périt dans un accouchement laborieux, un grand nombre d'hydatides sur les confins de la matrice. Pechelin nous assure avoir observé la même chose dans une femme qui mourut pendant sa grossesse. Ce que nous lisons dans le quatrieme Livre des *Observations* de Tulpius, prouve suffisamment qu'il peut s'amasser une grande quantité d'eau dans les cornes & dans les trompes de la matrice. Il raconte, *Observation* 45. qu'une femme avoit porté dans les deux cornes de la matrice environ neuf pintes d'eau & de pus, contenues dans un grand nombre de petites vessies. Ceux qui seront curieux d'exemples de cette nature, n'ont qu'à parcourir Schenkius, *Lib. III. Obs.* 6. & 7. Rolfinkius, *de Organ. genital. cap.* 20. & Sydenham, *de Hydrope*. La même chose nous est confirmée par une observation de Harder, qui dit avoir trouvé non-seulement deux pintes d'une eau fétide & saline dans l'ovaire gauche d'une paysanne, mais encore des hydatides considérables, ou des vésicules pleines d'eau dans la trompe de Fallope qui en est voisine. Il m'est arrivé à moi-même il y a environ 20 ans d'être appellé auprès d'une femme de quarante ans, qui avoit une enflure à la région hypogastrique, accompagnée d'une douleur violente : ce mal lui provenoit d'une chute considérable : cette enflure fut suivie d'une évacuation considérable d'eau limpide qui vint d'abord avec le sang menstruel, & qui continua de couler pendant six mois après que ses regles eurent cessé de paroître. Elle rendoit par jour à peu près une pinte d'eau. Elle éprouva un grand nombre de remedes, dont aucun ne l'empêcha de tomber en une consomption accompagnée d'une fievre lente, qui l'emporta.

Il y a des cas, & j'en ai moi-même rencontré quelques-uns, où l'*hydropisie* accompagnée de grossesse, est très-difficile à discerner. Les jeunes Medecins sont fort sujets à s'y tromper. J'ai vu une femme grosse, attaquée en même-tems d'*hydropisie*, à qui une évacuation abondante d'eau qu'elle eut en travail, sauva la vie. Celles en qui l'humeur a passé dans la cavité de l'abdomen, & qui ne la rendent point en accouchant, périssent ordinairement.

Platerus fait mention au *Livre III. de ses Observations*, d'un cas singulier ; c'est celui d'une femme dont toutes les grossesses étoient accompagnées d'une ascite ; ce qui me fait croire que les enflures d'*hydropisie* dans les femmes proviennent plutôt du vice de la matrice que de celui du foie, ou des visceres qui lui sont liés, & qu'il est plus aisé de les guérir que si le foie étoit affecté, parce que dans le premier cas les sérosités qui sont en stagnation se font plus facilement un passage par les pores de la peau que dans le second.

Quant aux causes procatarthiques de cette maladie, on a observé que les personnes d'une grande taille sont plus sujettes que les autres aux *hydropisies*, tant de l'abdomen que de la poitrine ; car la situation du corps étant perpendiculaire en elles comme dans les personnes de petite structure, & d'ailleurs la distance des piés au cœur étant plus considérable, la circulation du sang en est d'autant plus languissante & plus foible, & par conséquent d'autant plus sujette à être altérée par des causes accidentelles : c'est pourquoi il est assez ordinaire de trouver des concrétions polypeuses dans les grandes personnes qui sont mortes d'une *hydropisie* de poitrine, ou d'une anasarque. Ceux qui ont l'habitude du corps mollasse & spongieuse, en qui les fibres sont peu fermes, dont le tempérament est aqueux, & que nous appellons phegmatiques, ou sanguineo-phlegmatiques, sont très-sujets aux *hydropisies* : il en est de même de ceux qui ont trop de graisse, de ceux qui ont eu pendant leur enfance des fluxions catarrheuses, ou des enflures œdémateuses. Les vieillards, en qui l'élasticité des vaisseaux étant considérablement diminuée, les excrétions se font mal, & la lymphe acquiert une viscosité & une densité contre nature, sont fréquemment attaqués d'*hydropisie*. La même maladie attaque aussi fréquemment ceux qui menent une vie sédentaire, comme les tailleurs, les cordonniers, les tisserans & autres semblables ouvriers. Ceux qui respirent un air humide qui diminue la force des fibres, comme les baigneurs, les pêcheurs, les foulons & les blanchisseurs, y sont plus exposés que d'autres. Il ne faut pas avoir moins d'égard à la situation des lieux & des contrées ; & l'on ne doit point être étonné que les *hydropisies* soient plus communes dans les lieux marécageux & sur les côtes de la mer, que dans les continens & les lieux éloignés des eaux. La Hollande pourroit ici nous servir d'exemple ; l'impureté de son air & sa situation relative aux eaux, donnent lieu à la fréquence de l'*hydropisie*.

Il peut arriver par des accidens, tels qu'une révolution dans la maniere de vivre des Habitans, qu'un lieu où les *hydropisies* devroient naturellement être rares, devienne propre à les produire. C'est ce que le Docteur Lister a judicieusement démontré, par rapport à l'Angleterre, dans son Traité *de Hydrope*. Ce sont les alimens & les boissons peu convenables qui y rendent les *hydropisies* communes. Entre les alimens, ceux qui sont épais, crus, visqueux, doux, ou même l'usage vorace & désordonné des autres, surtout dans ceux qui font peu d'exercice, frayent le chemin, & conduisent pour ainsi dire à l'*hydropisie*. Mais l'effet des liqueurs peccantes, soit en quantité, soit en qualité, est encore tout autre. Aussi remarquons-nous que ceux qui font un usage excessif des liqueurs, même de celles qui sont bienfaisantes lorsqu'on en use sobrement, deviennent hydropiques à la longue, à moins que la force extraordinaire de la nature & l'état sain de leurs visceres ne les en garantissent. Ceci est suffisamment prouvé par le sort de ceux qui font excès d'aile nouvelle & mal dépurée, surtout lorsqu'elle est préparée avec le froment. L'expérience journaliere nous a constaté, que l'eau-de-vie & les esprits de dreche étoient de toutes les liqueurs les plus préjudiciables à cet égard. Ce seroit avec beaucoup plus de raison qu'on appelleroit eaux de mort, ces esprits distilés de dreche, aiguisés par des aromatiques, & qu'on appelle communément eau-de-vie : ils sont mortels, pris à jeun. Rien n'est plus capable d'accélérer l'*hydropisie* que de grands coups de liqueur froide, pris lorsqu'on a excessivement chaud ; & ce n'est pas sans raison qu'Aretée assure dans le passage que nous avons cité ci-dessus, « que l'*hydropisie* n'a quelquefois d'autre « cause qu'un usage imprudent de liqueurs fraîches « dans une grande soif. » Sylvius dit, dans son Traité *de Morbis Epidemicis*, qu'une *hydropisie* peut être formée en deux ou trois jours, & n'avoir pour principe que des liqueurs fraîches prises avec excès dans la chaleur de la fievre, & dans l'altération qu'elle cause. Un usage habituel d'eaux marécageuses & croupissantes, aura des suites encore plus fâcheuses ; & il y a long-tems qu'Hippocrate a mis cette boisson au nombre des causes de l'*hydropisie*. Ceci confirme encore ce que nous avons dit plus haut, que l'*hydropisie* est encore plus fréquente dans les lieux marécageux & maritimes, que partout ailleurs. C'est encore s'exposer à l'*hydropisie*, que de prendre sans préparation & à contre-tems des eaux minérales chaudes ou froides. J'en ai vu plusieurs fois des exemples terribles dans la pratique que j'ai faite de la Medecine.

Mais entre les causes différentes qui concourent à la production des maladies chroniques, & surtout de l'*hydropisie*, je n'en connois point de plus considérables que les passions. Telle est l'influence sur le corps, des agitations de l'esprit & des chagrins de longue durée, que la vigueur, le ton & l'action des fibres motrices en sont

détruits; que la circulation du sang en est rendue languissante, & que les excrétions en sont suspendues. La colere violente ne tend gueres moins à produire cette maladie, surtout si l'on prend immédiatement après l'accès une grande abondance d'alimens froids ou de liqueurs fraîches. Cette imprudence est suivie sur le champ d'un mal-aise considérable, de la constriction des parties circonvoisines du cœur, de la couleur cachectique, de la perte de l'appétit, de la difficulté de respirer, & à la suite des tems de l'*hydropisie*. C'est une triste observation que j'ai faite moi-même plusieurs fois. Il paroît que la raison de tous ces accidens n'est autre que la constriction violente & spasmodique, occasionnée par les agitations de l'esprit, dans l'estomac, dans le duodénum & dans les canaux biliaires qui lui sont adhérens; car cette constriction empêche la sécrétion de la bile & du suc pancréatique de se faire convenablement, rend la digestion peccante, convertit en flatulences cruelles & en crudités les alimens & les liqueurs, surtout s'ils sont pris en grande quantité, retarde l'excrétion réguliere par les selles, & rend la circulation du sang inégale.

Rien ne tend encore plus directement à la production des *hydropisies*, que la suppression des évacuations accoutumées & critiques, telles que les regles & les vuidanges dans les femmes, & les hémorrhoïdes dans les hommes. Hippocrate en a judicieusement fait l'observation au douzieme Aphorisme de la sixieme Section. Nous lisons dans Dion Cassius que la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal fut suivie dans l'Empereur Trajan, d'un ascite dont il guérit, mais dont le retour l'emporta. Nous savons aussi par expérience que les hémorrhagies violentes, soit par des blessures, soit par le nez, soit par les veines de l'anus, entraînent après elles des *hydropisies*; pour n'en point être étonné, il suffit de savoir que la source précieuse & sacrée de la vie est dans le sang. Lorsqu'on a perdu une trop grande quantité de ce fluide, les petits vaisseaux qui servoient à la sécrétion & à l'excrétion, s'affaissent & se rétrécissent; conséquemment il ne s'engendre plus de sang louable; le fluide nerveux qui se sépare est dépravé, & les solides deviennent imbéciles & foibles. Mais il y a plus, les sucs impurs & récrémentitiels ne sont point chassés, & il se fait dans le corps un amas dangereux de parties grossieres. Qu'on ne me fasse point dire que toute évacuation considérable de sang est suivie de l'*hydropisie*, je veux dire seulement que cet accident accélere cette maladie, lorsque d'autres causes concourent à sa production. J'ai vu plusieurs personnes que l'obstruction des visceres a conduites au scorbut & à la cachexie, & en qui des hémorrhagies violentes & fréquentes étant survenues dans le tems qu'ils abondoient en un sang acre & impur, l'*hydropisie* s'est formée. Ce n'étoit pas certainement les hémorrhagies seules qui entraînoient l'*hydropisie*; mais c'étoient-elles jointes à la mauvaise habitude du corps, & à la dépravation des humeurs causées par les obstructions. Les dyssenteries excessives disposent à l'*hydropisie*. Aussi lisons-nous dans Hippocrate, *Aphor.* 43. *Sect.* 6. « que s'il survient « une dyssenterie opiniâtre aux personnes en qui la rate « est affectée, elles mourront d'*hydropisie* ou de lienterie. »

La méthode peu raisonnée de traiter les maladies que suivent des Medecins ignorans donne souvent lieu aux *hydropisies*. C'est hâter ces maladies que d'arrêter par des astringens, des opiats ou des narcotiques, & subitement, des évacuations immodérées de sang ou d'autres humeurs. Si l'on combat les fievres intermittentes, mais surtout la fievre quarte qui a communément son siége dans le foie, par des spécifiques, au nombre desquels je ne balance point à mettre le quinquina, sans avoir auparavant levé l'obstruction & corrigé le germe fébril, c'est avoir fait plus de mal que de bien; car toutes ces maladies se termineront promptement en cachexie & en *hydropisie*, ainsi qu'Hippocrate & Galien l'ont observé il y a long-tems. Nous savons par expérience que cet accident est très-fréquent dans les pays septentrionaux; & j'ai observé plusieurs fois, que les *hydropisies* succédoient assez fréquemment aux fievres épidémiques, surtout dans les personnes pauvres & qui n'ont pas le moyen de se fournir les remedes convenables. Ces maladies attaquent aussi fréquemment les personnes qui ont recours dans les maladies aiguës à un grand lavage, soit pour éteindre la chaleur, soit pour calmer la soif, & en qui il ne se fait pas une évacuation suffisante, soit par les urines, soit par la perspiration. Il arrive aussi que des salivations mercurielles mal conduites, mettent le sang en colliquation, le font dégénérer en sérosité, détruisent le ton des parties motrices, & causent l'*hydropisie*. C'est avec juste raison, qu'on met les purgatifs violens au nombre des causes génératrices de cette maladie; car rien n'est plus capable que ces remedes, de détruire le ton des visceres, d'anéantir les forces par une perte excessive de sérosité précipitée par trente selles & plus en un jour, & de donner lieu à la formation d'humeurs crues qui prennent la place que devroit occuper un sang pur & tempéré.

L'*hydropisie* de poitrine & l'ascite n'ont quelquefois d'autres causes que la répercussion de la galle faite mal-à-propos & à contre-tems; la suspension brusque des douleurs de la goute & des affections gouteuses, la dessiccation subite des ulceres invétérés, & la suppression non-préparée des cauteres. Mais ce qui doit étonner davantage, c'est qu'il arrive, ainsi que je l'ai observé, qu'en travaillant à dissiper l'enflure œdémateuse des piés par quelque moyen que ce soit, il survienne un mal-aise accompagné d'une oppression violente de poitrine que l'*hydropisie* suit de près. La raison de ce phénomene est qu'on a contraint par la fomentation la sérosité épaisse & vapide qui étoit en stagnation dans les piés, à se porter aux parties supérieures, ou étant résorbée par les veines, elle est répandue dans les parties circonvoisines, d'où elle passe avec le reste des humeurs du ventricule droit dans l'artere pulmonaire & ses ramifications qu'elle remplit & qu'elle surcharge d'un poids qui venant à comprimer les vésicules du poumon, les empêche de recevoir un volume d'air suffisant au mouvement progressif du sang dans les veines. D'où il arrive que le sang reflue dans le ventricule droit du cœur, le distend, & cause le mal-aise & la difficulté de respirer. Mais on observera qu'il est impossible que cela se fasse, sans que la circulation de ce fluide dans les poumons en soit considérablement rallentie & devienne languissante, & conséquemment sans que la sérosité se sépare des autres humeurs, suinte à travers les pores dans la cavité de la poitrine, & s'extravase hors des vaisseaux lymphatiques qui sont en nombre prodigieux dans les poumons. Mais la circulation du sang dans toute l'étendue de la veine-cave partagera le désordre, & sera en quelque façon suspendue ou du moins retardée; est-il donc surprenant que toutes ces causes réunies produisent des stagnations considérables & des extravasations copieuses de sérosité dans les parties inférieures & subjacentes.

Après avoir exposé l'étiologie de cette maladie, il nous reste maintenant à traiter exactement de la maniere de la distinguer des autres tumeurs aqueuses, ce qui nous mettra en état de prendre les mesures les plus judicieuses pour sa cure.

On ne doit point confondre une *hydropisie* avec une enflure œdémateuse aux piés. Les personnes saines d'une habitude de corps mollasse & spongieuse, & qui menent une vie sédentaire, peuvent avoir les piés enflés, sans qu'il y ait de danger pour elles. Les femmes grosses sont aussi fort sujettes à ces enflures: mais elles cessent après l'accouchement, d'elles-mêmes & sans l'assistance du Medecin. Elles proviennent d'une grande dilatation de la matrice qui donne lieu à la compres-

ſion de la veine-cave entre cet organe & les vertebres des lombes; enſorte que le ſang ne peut plus paſſer aux parties ſupérieures avec la même facilité. Les tumeurs aux parties inférieures peuvent encore être causées par une compreſſion des vaiſſeaux iliaques qu'il faut attribuer à des flatulences qui diſtendent fortement les inteſtins. Chaſſez ces flatulences, reſtituez les inteſtins dans leur état naturel, & ces tumeurs ſe diſſiperont ſans peine. L'enflure des jambes naît auſſi quelquefois d'un embarras dans la circulation du ſang, en conséquence d'une tenſion & d'une compreſſion violente des cuiſſes, à laquelle ſont exposées les perſonnes qui font de longs voyages à cheval.

On s'appliquera à diſtinguer ſoigneuſement l'aſcite de la groſſeſſe; ce à quoi un obſervateur intelligent parviendra ſans beaucoup de peine. Dans les femmes groſſes la couleur du viſage eſt fraîche & vivante, la tumeur de l'abdomen inégale, & s'élevant, pour ainſi dire, vers les hypocondres; au lieu que dans l'*hydropiſie* les parties inférieures de l'abdomen ſont gonflées, & les mamelles ſont affaiſſées; la ſoif eſt encore beaucoup plus grande dans ce dernier cas que dans la groſſeſſe. D'ailleurs l'aſcite n'eſt jamais ſans une fluctuation dans l'abdomen, & les eaux ſuivent toujours l'inclination du corps, & tombent du côté que le malade ſe penche. Le mouvement du fœtus dans la matrice, qui ſe fait ordinairement ſentir vingt-ſept ſemaines après la conception, ne permet guere de s'y tromper. On ne peut nier que les femmes groſſes n'aient auſſi de tems en tems des enflures leucophlegmatiques : mais cela n'arrive que quand elles ſont groſſes de deux enfans, qu'il y a de la pléthore en elles, & qu'elles ont négligé de ſe faire ſaigner.

Il eſt à propos de ſavoir que lorſqu'il y a polype, il y a quelquefois en même tems de l'enflure aux cuiſſes & aux jambes, mais toutefois ſans anaſarque, ni aſcite. On s'appercevra qu'un malade eſt dans ce cas à la contraction violente du cœur, à l'inégalité, l'intermittence, & aux variations fréquentes du pouls, mais ſpécialement à la crainte d'être ſuffoqué, après un violent exercice ou quelque accès de paſſion.

Il y a auſſi une différence conſidérable entre l'aſcite vraie & l'aſcite fauſſe. Il y a aſcite fauſſe, lorſque les eaux ne ſont point contenues dans la cavité de l'abdomen, mais enfermées dans les membranes, &c, pour ainſi dire, dans le ſac du péritoine; c'eſt pourquoi quelques Auteurs l'appellent *hydrops ſaccatus*, *hydropiſie* enkyſtée.

Le Lecteur pourra conſulter ſur cette eſpece d'*hydropiſie* les *Miſcellanea des Curieux de la Nature*, *Dec.* 2. *An.* 8. *Obſervat.* 23. ainſi que l'Ouvrage de M. Littre que nous avons cité ci-deſſus. Il pourra auſſi avoir recours à une Diſſertation *de Hydrope ſaccato, per lapſum in abdomen curato.* Dans l'aſcite au contraire, les eaux ſont en ſtagnation dans les cavités de la poitrine & du bas-ventre.

Quant au prognoſtic & à la terminaiſon de cette maladie, voici ce qu'en dit Aretée dans l'endroit que nous avons cité ci-deſſus.

« Toutes les *hydropiſies* ſont mauvaiſes; la leucophlegmatie eſt la moins dangereuſe; la tympanite eſt terrible, & l'anaſarque eſt pire encore que la tympanite. »

Nous pouvons aſſurer qu'une aſcite eſt incurable, lorſqu'elle eſt invétérée; lorſqu'elle provient de maladies dans leſquelles les viſceres ont été affectés; lorſqu'elle commence par y porter la corruption; lorſque l'eau ſort des vaiſſeaux lymphatiques, ou d'hydatides ouvertes, lorſque le malade eſt tourmenté par une grande ſoif; lorſque les parties ſupérieures de ſon corps ſont exténuées, lorſque l'urine eſt en petite quantité, fort rouge, & dépoſe un ſédiment. Nous aſſurerons au contraire avec Hippocrate, que l'*hydropiſie* peut être guérie, lorſqu'il y a obſtruction dans les viſceres mais ſans ſkirrhoſité & ſans corruption; lorſque le malade conſerve ſon appétit; lorſqu'il a la reſpiration libre, & lorſqu'il rend des urines claires, ſurtout s'il a l'avantage de la jeuneſſe de ſon côté. Si une *hydropiſie*, mais ſurtout une leucophlegmatie, ou une anaſarque provient d'aſthme, & de pléthore, ou d'un uſage immodéré des boiſſons dans la fievre, ou d'un trop grand appétit après que la fievre eſt paſſée, ou de quelque hémorrhagie violente; on pourra en venir à bout, ſi l'on s'y prend à tems & avec les remedes convenables.

S'il ſurvient de la toux dans l'aſcite, c'eſt un ſigne fâcheux, ainſi qu'Hippocrate nous en avertit, *Aph.* 35. *Sect.* 6. & *Aph.* 47. *Sect.* 7. il n'eſt pas queſtion ici de cette toux légere à laquelle on eſt ordinairement ſujet, dans le commencement d'une maladie. La perte des forces & de l'appétit, & l'accroiſſement de la ſoif, ſont de mauvais augure. Si le malade boit beaucoup, & urine peu, il n'en faut rien préſager de bon. Les friſſons de la fievre accompagnés de chaleur intérieure, ſont fatals dans l'aſcite, & annoncent ordinairement la mort du malade. Il en faut penſer autant en même cas des hémorrhagies du poumon, ou par les veines de l'anus, & des éréſipeles aux jambes accompagnés de fievre. C'eſt l'obſervation d'Hippocrate, au ſeptieme Livre de ſes *Epidémiques.* Lorſqu'on a été guéri d'une aſcite, une premiere rechute eſt très-dangereuſe, une ſeconde eſt preſque toujours mortelle. C'eſt le contraire par rapport à l'anaſarque; elle eſt beaucoup plus dangereuſe, lorſqu'elle eſt fixe & permanente, que quand elle eſt périodique. Il eſt bon d'obſerver que les *hydropiſies* ſont des maladies qui tirent ordinairement en longueur, à moins qu'il n'y ait des concrétions polypeuſes au cœur, ou dans les vaiſſeaux pulmonaires, un ſkirrhe au foie, de la tumeur dans les glandes du meſentere, ou qu'une femme n'ait la matrice ſkirrheuſe & corrompue.

Il arrive quelquefois qu'une *hydropiſie* ſe termine heureuſement, ſans le ſecours de l'art, par les ſeules forces de la nature; lors, par exemple, que les eaux ſe font d'elles-mêmes un paſſage, ſoit par les piés, ſoit par une rupture au nombril, ſoit par une ouverture en quelque endroit de l'abdomen. Hippocrate remarque dans les *Prénotions de Cos*, qu'une diarrhée qui ſurvient dans le commencement d'une *hydropiſie*, eſt bienfaiſante. J'ai vu moi-même pluſieurs fois une diarrhée opiniâtre dans laquelle le malade rendoit par les ſelles de l'eau pure, terminer heureuſement une *hydropiſie.* Si au contraire il ſurvient une diarrhée dans une *hydropiſie* parfaite & invétérée; il n'y a preſqu'aucun eſpoir de guériſon. On trouve dans la *Pathologie* de Fernel, *Lib. VI.* un cas ſingulier d'*hydropiſie* : Une femme étant ſur le point d'avoir ſes regles, rendit par la matrice une humeur ramaſſée dans la partie inférieure de l'abdomen; en deux jours de tems toute l'enflure diſparut; mais elle ne tarda pas à ſe reformer, & à diſparoître au même tems.

CURE.

Avant que d'entreprendre la cure de cette maladie, un Medecin doit examiner ſoigneuſement ſi elle eſt poſſible ou non; s'il juge que le mal ſoit incurable, il ſera beaucoup mieux de ne point l'entreprendre, que d'expoſer ſa réputation en l'entreprenant mal-à-propos. Mais il y a un moyen de concilier ſes intérêts avec ceux du malade; c'eſt de prévenir tout blâme, par un prognoſtic clair & poſitif, ſur la terminaiſon de la maladie. Les deux principales indications curatives qu'on doit ſuivre, ſont 1° d'évacuer les eaux croupiſſantes, amaſſées dans les cavités du corps, ou contenues entre la peau & les muſcles. 2°. De détruire la cauſe qui donne lieu à la formation journaliere des eaux. L'évacuation des eaux avanceroit fort peu la cure de la maladie, ſi on laiſſoit ſubſiſter dans toute ſa force

la cause qui les produit : mais détruisez cette cause, & vous cesserez d'avoir des eaux à évacuer. Comme la force & l'énergie des remedes qu'on peut employer contre les causes des *hydropisies*, sont fort affoiblies par le poids des eaux ; & comme il pourroit arriver à la suite des tems que les parties dans lesquelles elles sont en stagnation, en fussent altérées & corrompues ; le Medecin doit se proposer principalement de débarrasser le corps de tout suc impur & récrémentitiel.

Lorsque la nature ne travaille point elle-même à cet ouvrage, soit par une diarrhée copieuse, soit par une évacuation d'eau par les piés ; il faut examiner, si l'on peut commodément & sans danger parvenir au même but par la paracentese.

Il y a là-dessus un très-beau passage dans le Chap. 21. du *III. Liv.* de Celse.

« Erasistrate condamnoit la paracentese, dit Celse, parce « qu'il regardoit l'évacuation des eaux par cette mé« thode comme inutile, d'autant que la maladie qui « avoit son siége dans le foie, ne tardoit pas à en for« mer de nouvelles. Mais cette maladie ne provient pas « seulement d'un vice du foie : dans les *hydropisies* la « rate est affectée & toute l'habitude du corps est mau« vaise. D'ailleurs, si l'on néglige d'évacuer l'amas « des eaux qui s'est fait contre nature, & le foie, & « d'autres parties pourront en être offensés. On se pro« pose certainement de guérir le malade, s'il est possi« ble : mais quoiqu'il soit vrai de dire, à la rigueur, « que cette évacuation n'avance pas la guérison, on « ne peut nier qu'elle ne prépare l'action des remedes à « laquelle la présence des eaux ne manqueroit pas de « nuire, & qu'elle empêcheroit peut-être entierement. « J'avoue toutefois qu'il ne faut pas faire l'opération à « toutes sortes de personnes, & qu'il ne faut gueres « s'en promettre du succès, que lorsque les malades « sont jeunes, robustes, sans fievre, ou lorsque la fie« vre a de longues & favorables intermissions ; car si « l'estomac est corrompu ; si la maladie provient d'une « surabondance de bile noire ; si l'habitude entiere du « corps est dépravée, il faut recourir à d'autres reme« des ; ceux-ci ne sont pas convenables. »

Mon avis donc seroit qu'on n'en vînt à la paracentese, que dans le commencement de la maladie, lorsque les visceres sont encore sains, lorsque le poids qui gonfle & qui surcharge l'abdomen est insupportable, ce qui arrive fréquemment dans la leucophlegmatie, tant avec anasarque que sans anasarque, & lorsqu'on ne peut tenter en sureté l'évacuation des eaux par les purgatifs ; j'exigerois encore que le malade s'y soumît de lui-même, & que le Chirurgien ne négligeât aucune des précautions que Brunner conseille dans les *Miscellanea des Curieux de la Nature, Dec.* 2. *an.* 8. Ce célebre Medecin veut que l'on ait toute prête, une teinture de myrrhe, d'aloès & d'esprit-de-vin camphré, & qu'on prévienne en l'injectant la putréfaction de la sérosité contenue dans l'abdomen, à laquelle l'introduction de l'air après la paracentese pourroit donner lieu. « On n'a rien du tout à craindre, pour me servir « de ses mots, des effets de cette préparation dans l'ab« domen ; car elle sera si fort corrigée par les eaux « qu'elle y rencontrera, que les membranes & les nerfs « n'en souffriront pas la moindre irritation. J'ai injecté « avec succès de l'esprit de térébenthine, qui est beau« coup plus chaud, à un chien qui avoit de l'inflam« mation aux intestins ; & je ne doute point que si l'on « trouvoit quelque moyen d'empêcher la fermenta« tion de la lymphe dans l'abdomen, & l'inflamma« tion, on ne fît de la paracentese, beaucoup plus de « cas qu'on en fait, & qu'on n'en tirât des avantages, « qu'on a regardés jusqu'à présent comme inespérés : « car cela posé, il est certain que les vaisseaux lym« phatiques corrompus, ou corrodés, feroient après « l'évacuation des eaux, beaucoup plus promptement « guéris qu'ils ne le sont. » J'ose assurer que cette opération est non-seulement sans danger ; mais qu'elle est même absolument nécessaire dans l'*hydropisie* du péritoine. Je l'ai vu pratiquer dans des ascites désespérées, non pour guérir, mais pour prévenir la suffocation, & procurer au malade quelque instans de vie. On vient à bout de faire vuider dans l'anasarque une grande quantité d'eau, par des scarifications convenables au scrotum, & aux jambes. Mais dans ce cas, il faut prendre de grandes précautions contre la gangrene.

Lorsqu'on peut se promettre l'évacuation d'une grande quantité d'eau par les remedes, soit dans l'anasarque, soit dans la leucophlegmatie ; il faut la tenter dans le commencement de la maladie, & user surtout de purgatifs assez forts, donnés en dose suffisante, & secondés d'un régime convenable.

Voyons maintenant quels sont les remedes usités en pareils cas.

Premierement les Modernes sont d'accord avec les Anciens, sur la vertu de l'élaterium, dans les cas où il s'agit d'évacuer les eaux.

Voici comment Dioscoride s'en exprime, *Lib. IV. cap.* 151.

« L'élaterium est bienfaisant dans les *hydropisies* ; il évacue « les eaux, sans danger & sans offenser l'estomac. »

Avicenne, Celse, Aléxander Massarias, Jacobus Bontius, Hercules Saxonia, Joannes Heurnius, Gabriel Fallope, *de Medicinalibus aquis*, Reisner & Henri de Heer, donne tous de grands éloges à ce remede. Entre les Auteurs Anglois, Lister & Sydenham dans son Traité, *de Hydrope*, préferent dans la maladie dont il s'agit, l'élaterium à toût autre purgatif.

Le dernier de ces Auteurs en parle de la maniere suivante :

« L'élaterium donné à petite dose, contribue puissam« ment à l'évacuation des matieres fécales, & entraîne « après lui une grande quantité d'humeurs aqueuses & « séreuses. »

Il y a environ cent ans qu'on substitua la gomme-gutte, à l'élaterium, & qu'on lui attribua la vertu d'évacuer les eaux. Sa dose étoit d'un demi-scrupule, ou de douze grains. Ruland recommande fort l'extrait d'épurge. Ce ne sont pas les Medecins seulement, le peuple même regarde comme d'excellens hydragogues le suc d'iris commune & l'écorce moyenne du sureau.

Quant à la maniere dont ces remedes operent ; il est clair qu'ayant des principes volatils, acres & caustiques, ils doivent stimuler les parties nerveuses de l'estomac, & provoquer le vomissement dans les personnes saines. Mais dans les hydropiques, ils agissent ainsi que les émétiques préparés de l'antimoine, & poussent beaucoup plus par les selles, que par le vomissement : ce qui pourroit bien provenir, de ce que les tuniques nerveuses de l'estomac, étant relâchées & devenues flasques par l'eau qui est en stagnation, elles sont moins sensibles. On conçoit aisément que les purgatifs doux & tempérés ne sont pas assez forts pour emporter par les selles le poids considérable d'eau qui s'est formé dans tout le corps, qu'il faut pour cet effet des remedes chargés d'un certain sel subtil & pénétrant, capable d'agiter tout le sisteme des parties nerveuses & musculeuses, surtout l'estomac & les intestins, de remuer la masse aqueuse, & de la chasser. Entre les hydragogues, & les émétiques, ceux dont nous avons fait mention passent pour les meilleurs ; mais il en faut proportionner la dose, soit à la force, soit à la foiblesse du tempéramment des différentes personnes à qui on les ordonnera. Il y a une infinité d'exemples de ma-

lades guéris d'*hydropisie* par une forte dose d'un hydragogue convenable, qui leur a procuré trente selles & plus.

On peut donner différentes formes à ces émétiques & à ces purgatifs forts; je les ai employés avec succès sous celle-ci.

Prenez *de l'élaterium*,
de l'extrait d'hellébore noir,
d'absinthe,
de petite centaurée,
du mercure doux, } *de chaque une dragme*;
de l'extrait de safran, douze grains;

Mêlez le tout ensemble.

Ajoutez du baume du Perou, & faites une masse.

Tirez vingt pilules de chaque dragme de cette masse, & les faites prendre le matin.

Infusion purgative qu'on préparera à peu-près de la maniere suivante.

Prenez *de l'écorce moyenne de sureau*,
de la racine de bryone,
de l'Iris commune,
des racines fibreuses d'hellébore noir,
de la rhubarbe d'Aléxandrie,
de la racine de gentiane rouge,
de l'asclépias,
de la liveche,
de l'écorce d'orange récente, } *de chaque une once & demie.*
de sommités de petite centaurée, quatre pincées;
de cloux de girofle, trois dragmes;
de tartre tartarisé, une once;

Faites infuser le tout dans deux pintes de vin, & ordonnez-en la sixieme partie pour une dose deux fois la semaine.

Outre les purgatifs pris par la bouche, il y a des clysteres très-propres à précipiter les eaux par bas, sur-tout ceux que l'on prépare avec la racine d'asarum, l'écorce moyenne de sureau, les racines d'Iris commune, les sommités de petite centaurée, les fleurs de sureau, les quatre semences carminatives, avec du vin, de l'eau, une quantité suffisante d'huile de camomille commune, & deux dragmes de sel d'Epsom. Il ne faut pas toujours tenter l'évacuation des eaux par des remedes violens; il est quelquefois beaucoup plus à propos d'ordonner ceux qui sont doux & tempérés en plus grande dose, ce qui les rend capables de produire le même effet sans danger & sans inconvénient. J'ai vu quelquefois trois onces de la meilleure manne, deux dragmes de sené, & la même quantité de crême de tartre, dissoute dans de l'eau de fontaine, faire rendre avec facilité en moins d'une demi-heure, dix pintes d'eau.

Nous pouvons compter entre les hydragogues les plus sûrs la poudre de Méchoacan blanc, dans la dose d'une, ou deux dragmes, avec la crême de tartre, ou sans elle. C'est avec juste raison, qu'on recommande en pareil cas la rhubarbe, soit en substance, soit en essence avec la terre foliée de tartre; Adelphus Otto, raconte d'après Montanus, qu'un certain homme dont les jambes & tout le corps étoient tellement enflés qu'on désesperoit de sa vie, se débarrassa de toute sérosité, & revint en parfaite santé par un usage continué de rhubarbe, passant des dragmes aux onces.

Après qu'on aura suffisamment évacué par les selles, on en viendra aux diurétiques d'une nature atténuante, & capables de résoudre les humeurs visqueuses. Les plus efficaces & les plus estimés sont les sels des eaux médicinales, telles que celles d'Egra, de Carlesbades & de Sedlitz en Boheme, qui prises en abondance, non-seulement évacuent les eaux, mais exercent encore la vertu apéritive & diurétique qu'elles ont. Nous ne manquerons pas de recommander les sels neutres, comme le tartre tartarisé, la terre foliée de tartre, le sel Polychreste, le nitre antimonié, la solution d'yeux d'écrevisses préparée avec la crême de tartre, le sel volatil d'ambre réduit en un sel neutre, avec l'huile de tartre par défaillance, mais sur-tout le nitre purifié, ou ce qui vaut encore mieux le mélange de l'esprit de nitre, & de l'huile de tartre par défaillance. Tous ces remedes sont très-propres à lever les obstructions des visceres, & à ouvrir les conduits urinaires des reins: mais il est à propos d'observer qu'ils doivent être pris dans une grande quantité de liqueur.

On peut encore se promettre un succès considérable, & une évacuation par les urines, en se servant des sels des plantes obtenus par l'incinération, comme les sels d'absinthe & de chardon béni, le sel de tartre seul bien calciné, la liqueur de nitre fixe, la liqueur de cailloux de Glauber. J'ai vu ces remedes donnés à petite dose, produire des effets merveilleux dans les tumeurs œdémateuses: il faut ranger dans la même classe de remedes, l'esprit dulcifié de nitre, la liqueur minérale anodyne, le *Cylsfus antimonii*. On peut donner ces remedes liquides, soit seuls, soit avec les sels dont nous avons fait mention ci-dessus, selon que l'état du malade l'exigera.

Le véhicule dont on se servira, doit être ici choisi avec soin, & mérite qu'on y fasse attention; les sels neutres dont nous avons parlé, seront beaucoup plus efficaces pris dans du petit lait, dans de l'eau de fraise, dans du vin de la Moselle qui est un puissant diurétique, que dans aucune autre liqueur. J'ai vu aussi des malades soulagés d'une façon singuliere par une décoction des cinq racines apéritives, de racine de chardon Roland & d'arrêtebœuf, de semences de carotte & de celeri, de baies de genievre, & d'Alkekenge. On peut faire prendre cette décoction en boisson ordinaire.

Il ne faut point user des sudorifiques, lorsque tout le corps est rempli de sucs impurs & sordides, & lorsque les émonctoires subcutanés, sont engorgés & bouchés; or il en est ainsi dans les hydropiques, & ce n'est qu'avec une grande difficulté qu'on parvient à les faire suer. Si on les tient trop chaudement, ou qu'on les mette en sueurs par le moyen de quelques sudorifiques volatils; il y a tout lieu d'appréhender qu'il ne survienne une inflammation accompagnée de fievre, un transport au cœur, ou au cerveau, la suffocation, la léthargie ou l'apoplexie. Ce sont des accidens qu'il ne faut point perdre de vue, lorsqu'on se détermine à ordonner les bains secs préparés avec l'esprit de vin: mais lorsqu'on aura débarrassé le corps, soit par des purgatifs, soit par des diurétiques, de l'amas contre nature des humeurs; & lorsque la nature tendra d'elle-même à une perspiration plus libre, ou à une évacuation par les sueurs; il faut alors s'interdire les purgatifs violens, & passer aux diaphorétiques doux & tempérés, tels que le *mixtura simplex*, la liqueur Minérale prise avec une petite quantité d'esprit bézoardique de Bussius, la teinture d'antimoine, ou les poudres de céruse d'antimoine, de sel de chardon béni, & de nitre purifié, soit seuls, soit avec le rob de sureau, ou d'iéble. Tous ces remedes sont bienfaisans, sur-tout lorsqu'ils sont ordonnés fréquemment, réitérés, & aidés par des fomentations de vin chaud, sur-tout de vin de Hongrie, appliquées avec des linges.

Pour rendre ces évacuans intérieurs plus efficaces, il faut les seconder par des applications extérieures; cette

cette pratique est d'un grand usage dans les *hydropisies*; car lorsqu'il y a une grande quantité d'humeurs excrémentitielles amassées dans les parties extérieures sous la peau, & que le ton & la force des solides sont altérés, le sens commun dicte que la vertu corroborative, balsamique & résolutive de ces applications extérieures, doit non-seulement atténuer les humeurs qui sont en stagnation, & les rendre plus propres à s'échapper par les pores de la peau, mais encore résister à la putréfaction, rendre aux parties relâchées leur force & leur ton, & contribuer à l'évacuation des humeurs, par les émonctoires convenables. J'avouerai moi-même, m'être servi plusieurs fois plus commodément & plus avantageusement, des applications extérieures, que des remedes pour l'intérieur. Les substances les plus propres à produire les effets qu'on se propose, sont les racines de liveche, l'Iris, la squille, le cyclamen, les feuilles d'ieble, la germandrée, le chardon béni, l'absinthe, les fleurs de camomile romaine & commune, celles de sureau, de laurier, les baies de genievre, & les graines & les semences de carvi & de cumin. On en fera des épithemes ou sachets qu'on trempera dans le vin, dans le vinaigre de vin, ou qu'on fera bouillir dans l'eau de chaux, & qu'on appliquera chaudement sur l'abdomen, les jambes & le scrotum; observant de renouveller ces sachets, lorsqu'ils feront froids. Ces épithemes sont, selon moi, sous une forme qui convient beaucoup mieux en application extérieure que celle des emplâtres & des onguens.

Quoique ces remedes tant intérieurs, qu'extérieurs, soient bienfaisans dans l'*hydropisie*, il ne faut pas toutefois en attendre une guérison parfaite. Pour couper racine à la formation future des eaux, il faut en attaquer la cause. Je voudrois donc qu'on joignît les corroboratifs aux évacuans; car je regarde l'altération du ton, & de la force sistaltique, tant des visceres que des vaisseaux, comme les causes principales de la langueur de la circulation du sang & de la lymphe, & conséquemment comme celles de la stagnation. Or de tous les remedes, les corroboratifs sont les plus efficaces pour prévenir ces inconvéniens & leur retour. Ainsi je recommanderois volontiers les racines de pimprenelle, d'asclépias, d'arum, & de zédoaire; les extraits d'absinthe, de gentiane rouge, de chardon béni, de germandrée, & de petite centaurée, ainsi que l'écorce du Pérou, la cascarille, l'écorce du caprier, la myrrhe, l'ambre & la canelle. Je tirerois une essence, ou je préparerois un élixir avec ces ingrédiens, & quelques menstrues légers, & le vin de Hongrie: J'ordonnerois ce remede au malade, selon son état, dans quelque liqueur calybée, comme la teinture de Mars de Zwelfer, & j'en continuerois l'usage pendant quelque tems & à dose convenable; car ce remede fortifie non-seulement l'estomac & les intestins, mais encore les visceres qui servent à la sanguification, & à la chylificarion, tels que le foie, les poumons & la rate. S'il arrivoit que les excrérions nécessaires fussent suspendues, ou obstruées, il les provoqueroit.

On demande si la saignée convient aux hydropiques, & c'est une grande question. Quoique cerre évacuation paroisse déplacée, parce que le corps est plus chargé de sérosité que de sang, les parties solides entierement privées de leur vigueur, & de leur force; & quoique les Auteurs modernes fassent à peine mention de ce remede dans la curation de cette maladie, nous trouvons toutefois dans les anciens Medecins, plusieurs endroits, où il est recommandé comme très-efficace. Hippocrate dir dans son Traité *de Dieta in acutis*: « Si un hydropique a de la peine à respirer, « si l'on est au Printems; si le malade est jeune & ro« buste; on lui tirera une quantiré convenable de « sang.» On trouve dans les Aphorismes du savant Jaques Spon, Sect. V. Art. 87. une observation importante conçue dans les termes suivans,

« J'ai vu quelquefois la saignée dissiper une *hydropisie* » que les hydragogues & les diurétiques, quels qu'ils « fussent, augmentoient plutôt qu'ils ne la dimi« nuoient. »

Voici l'opinion d'Alexandre de Tralle, sur la question importante dont il s'agit.

« Il est quelquefois nécessaire d'en venir à la saignée dans « l'anasarque: Si l'estomac, le foie, & la rate ont con« tracté de l'enflure & de la dureté, il faut évacuer du « sang, hardiment, en petite quantité, & à plusieurs « reprises; surtout lorsqu'un dégré de force suffisant « dans le malade, n'indique poinr le contraire; lors« qu'on présume qu'il y en a dans les veines une assez « grande quantité, lorsque le malade est à la fleur de son « âge, & lorsque la saison de l'année n'est pas froide.»

Paul Eginete embrasse le même sentiment, au 48. Chap. de son troisieme Livre, mais avec certaines restrictions.

« Nous commencerons, dit-il, la cure de l'anasarque « par la saignée, surtout si cette maladie provient d'une « suppression d'hémorrhoïdes, ou de regles. »

J'ai moi-même éprouvé plusieurs fois dans la leucophlegmatie & dans l'anasarque, que si le malade étoit pléthorique, & que le mal tirât son origine d'un asthme sanguinolent, la saignée ne contribuoit pas peu à la guérison. Mais dans l'ascite & dans la tympanite je la crois absolument dangereuse. Alexandre de Tralle la proscrit dans l'un & l'autre cas, sur la fin du passage que nous venons de citer.

Il est quelquefois nécessaire pour évacuer les impuretés séreuses qui constituent la leucophlegmatie & l'anasarque, d'ordonner des drastiques en assez forte dose, mais dans l'ascite, rien n'est plus dangereux que ces remedes. Ils sont quelquefois subitement suivis de sphaceles & d'inflammations mortelles aux intestins, ainsi qu'on le remarque en disséquant les malades après leur mort. Il est donc à propos d'observer, par rapport aux purgatifs violens, qu'ils sont bienfaisans dans le commencement de la maladie, & tant que le malade a des forces; qu'il ne faut point en faire un usage continu; qu'il est prudent de laisser six ou sept jours entre chaque purgation, & de donner le tems au malade de suppléer par des sucs louables aux humeurs que le remede aura emportées. Il vaut mieux quelquefois s'abstenir, que de se servir des purgatifs tels que la gomme gutte, l'élaterium, la coloquinte, & l'hellébore, dont les estomacs foibles & délicats ne peuvent supporter les effets drastiques & violents. Il seroit à propos de leur substituer des ingrédiens mêlés avec des émétiques, en forme de pilules ou d'infusions, & capables de procurer le même succès, sans exposer à des inconvéniens, & à quelque danger.

Les personnes en qui les humeurs sont scorbutiques, sont fort sujettes aux *hydropisies*. Il faut leur ordonner les remedes anti-scorbutiques, qui ont en même-tems la propriété d'éloigner l'*hydropisie*; tels sont les racines de raifort sauvage, le suc de cresson des eaux, & de cresson des jardins, de cochlearia, pris souvent & abondamment dans du petit lait, ou dans la décoction de bete-rave rouge. J'ai vu de pauvres malades attaqués d'*hydropisie*, n'ayant pas le moyen de se pourvoir de remedes plus prétieux, guérir par ces remedes simples, qui leur faisoient vuider une quantité incroyable de sérosité, par les passages de l'urine.

Les Anciens, entre lesquels je compterai Galien, Cælius Aurelianus, Celse, & d'autres, faisoient grand cas de la poudre & du vinaigre de squille dans les *hydropisies*, surtout lorsqu'elles étoient accompagnées d'un asthme si violent, qu'il y avoit danger de suffocation. Je sai par l'expérience propre que j'en ai faite, que l'effica-

cité de ce remede est fort grande, & je m'en suis servi plusieurs fois avec un grand succès. Le sel acre & pénétrant de la racine de squille, venant à s'insinuer dans les tuniques de l'estomac, & dans les autres parties nerveuses, les stimule, leur donne de la force, & les met en mouvement, ce qui aide considérablement la circulation du sang. La dose est de six à huit grains, avec une égale quantité de la racine de pimprenelle, ou d'arum, & quelques grains de nitre dans un véhicule chaud.

On ordonnera dans la tympanite des clysteres faits avec des ingrédiens carminatifs, ils sont très-bienfaisants. J'ai remarqué que les purgatifs mêlés avec des pilules anodynes, telles que celles de Starké, de Wildegansius, & celles qu'on prépare avec l'extrait d'hellébore noir, le mercure doux, le sagapenum, l'opopanax, & l'asafœtida, étoient fort salutaires. On pourra procurer encore quelque soulagement à ces malades, en leur frotant l'abdomen pendant plusieurs jours de suite avec l'huile des Philosophes, ou l'huile de camphre préparée avec l'huile d'amandes douces.

Dans l'ascite, lorsque les visceres sont considérablement affectés, & qu'il y a peu d'espoir de guérison, on s'en tiendra aux laxatifs doux & aux purgatifs. Les pilules polychrestes faites selon la recette de Becher, mettant entre chaque dose, une dose de sel apéritif, répondront à ces deux indications. Si le mal n'est pas absolument incurable, on tirera d'affaire le malade par cette méthode, ou du-moins on prolongera beaucoup sa vie. Mais ces remedes seront plus efficaces & soulageront davantage dans l'anasarque.

Il arrive quelquefois, que les hydropiques rendent une grande quantité de sang, par des hémorrhagies, par les veines hémorrhoïdales, ou par le nez, & les femmes par la matrice, non sans une perte considérable des forces, & sans un grand danger pour leur vie. Dans ces cas rien n'est plus absurde ni plus fou, que de recourir aux narcotiques, aux pilules de cynoglosse, ou aux autres remedes styptiques & capables d'arrêter les hémorrhagies; ces remedes augmentant l'obstruction des visceres, causée par les fluxions, diminueront proportionnellement les forces, & feront empirer l'état du malade.

Lorsque l'*hydropisie* est une des suites d'une salivation mal conduite, comme il arrive quelquefois, on la traitera avec les décoctions préparées de gayac, de sassafras, de racine de patience pointue, de bois de chêne, de vif-argent & d'antimoine enfermés dans un sachet.

Lorsqu'en conséquence d'un hydrocele, ou d'une chute d'humeur de l'abdomen, le scrotum est tellement enflé, que le malade ne peut demeurer couché, ni se mouvoir sans souffrir; la plupart des Auteurs ordonnent la paracentese; cependant il est certain qu'elle soulage peu, qu'elle est sujette à des inconvéniens terribles, & qu'elle ne se fait jamais sans danger de sphacele. Comme l'humeur contenue entre les membranes des testicules est communément très-visqueuse, l'écoulement en est aussi fort petit; ce que l'on a de mieux à faire, c'est de tenter la cure par des cataplasmes discussifs, qui dispersent quelquefois l'humeur, & soulagent considérablement.

Lorsqu'il arrive que la nature ouvre les pores de la peau, soit aux jambes, soit à l'abdomen, en fasse sortir une grande quantité de sérosité, & soulage d'elle-même le malade; on doit se contenter en pareil cas, de prévenir la corruption en appliquant les épithemes dont nous avons parlé ci-dessus, qu'on aura soin de renouveller fréquemment. S'il étoit à propos d'aider la nature, & de garantir les parties intérieures de putréfaction en augmentant les forces du malade, on lui ordonnera quelque élixir balsamique & corroboratif.

Voici la maniere dont Hippocrate veut qu'on traite l'*hydropisie*, & qu'il propose dans le quatrieme Livre de ses *Epidémiques*: « que celui qui sera hydropique, dit-« il, se fatigue, prenne de l'exercice, sue, mange du « pain, boive peu, use de vin blanc, dorme modéré-« ment, recoure aux purgatifs: il parviendra par ce « moyen à évacuer l'eau & le phlegme. » Cette méthode est très-pratiquable dans la leucophlegmatie; je la conseille à ceux qui y sont sujets, qui ont eu des maladies chroniques, & des hémorrhagies violentes, & qui boivent & mangent avec excès. Hippocrate leur recommande l'exercice, pour entretenir la perspiration; la sueur, pour emporter une partie de la sérosité superflue; & le pain, parce que le chyle qu'il engendre n'est point séreux, mais suffisamment louable; il veut qu'ils boivent peu, parce que la grande quantité de boisson augmente naturellement l'*hydropisie*, & n'éteint la soif que quand on en a anéanti la cause; & parce que la soif tendant à augmenter la chaleur, doit diminuer proportionnellement l'humidité. On a plusieurs exemples d'*hydropisies* guéries radicalement par une abstinence de boisson continuée pendant un an entier. Le vin blanc pousse par les urines, & le sommeil donne lieu à la formation des eaux. Mais il en faut venir aux hydragogues: ce sont de tous les remedes les plus propres à consumer l'humidité superflue.

Comme les tumeurs œdémateuses sont, pour ainsi dire, le commencement de l'*hydropisie*, & que les flatulences des premieres voies suffisent pour les engendrer, surtout dans les hypocondriaques, il faut alors s'interdire les purgatifs, & s'en tenir aux clysteres préparés avec les ingrédiens carminatifs & corroboratifs, comme le laurier, ses baies, celles du genievre, la rue, la marjolaine, les feuilles d'ieble, les fleurs de camomiles romaine & commune, & les quatre semences carminatives bouillies dans de l'eau ou du lait, avec une quantité suffisante d'huile d'anet & de camomille. Cette pratique m'a singulierement réussi dans des cas où la matiere de la goute retenue ou répercutée, produisoit des spasmes & des flatulences dans les intestins, & menaçoit d'une *hydropisie* prochaine.

Les femmes sont beaucoup plus sujettes aux *hydropisies* que les hommes. Le danger augmente pour elles, si l'écoulement menstruel n'est pas assez abondant, s'il est supprimé, ou s'il cesse pour quelque tems. Mais entre les femmes il n'y en a point qui en soient plus fréquemment attaquées que celles qui mènent une vie sédentaire, qui se livrent au repos ou à l'oisiveté, ou qui ont été tourmentées pendant long-tems par des chagrins, ou des soins excessifs. Rien ne contribue davantage alors, soit à prévenir, soit à guérir ce mal, que la saignée, l'exercice, le travail, & le changement d'air. Si ces remedes sont inefficaces, on ordonnera les eaux minérales, tant intérieurement qu'extérieurement; elles sont très-propres à restituer un écoulement hémorrhoïdal lorsqu'il est supprimé.

Il faut traiter les tumeurs œdémateuses aux piés, avec beaucoup de circonspection. Les mauvaises mesures que l'on prend quelquefois pour les dissiper, sont suivies d'accidens fâcheux; c'est un fait prouvé par plusieurs expériences. Si on les traite avec des astringens & des cataplasmes, l'enflure disparoît, à la vérité: mais la sérosité se porte sur les parties nobles, & s'il arrive que le poumon en soit affecté, elle produira un catarrhe suffoquant & mortel. Il est donc plus à propos de les fomenter avec des linges chauds, ou avec des sacs pleins de son, ou de cendres chaudes; il est à propos de se servir de linges fort larges, qui couvrent l'enflure depuis sa partie inférieure, jusqu'à sa partie supérieure. Il y en a qui ordonnent avec Celse des incisions ou scarifications profondes: « on fera, dit cet Auteur, à la « partie interne de la jambe, au-dessus de la cheville, « une incision de quatre doigts de longueur, afin que « l'humeur puisse s'écouler abondamment par cette is-« sue pendant plusieurs jours. Il faut aussi faire des in-« cisions dans plusieurs endroits de l'enflure. » Mais cette pratique demande beaucoup de circonspection; elle ne convient, ni dans l'ascite, ni dans les cas où la disposition des humeurs est scorbutique; il pourroit s'en ensuivre un sphacele; & la chair étant lâche, & l'af-

fluence des humeurs considérable, on auroit beaucoup de peine à consolider ces incisions.

Enfin si nous voulons nous assurer de la terminaison de cette maladie; & la prognostiquer avec quelque certitude, nous ne négligerons point l'avis important que Celse nous donne dans les termes suivans.

« Il est à propos de mesurer l'abdomen avec un fil, sur « lequel on marquera la grandeur de la circonférence « du corps; le jour suivant on observera, à l'aide du « même fil, si l'enflure ou le corps a augmenté ou di- « minué. Si elle a diminué, c'est une marque que les « remedes operent. On ne manquera pas non plus de « mesurer la boisson & les urines; il y a lieu d'espérer « la guérison, si la boisson est moins abondante que les « urines. Frederic Hoffman.

Voici ce que le célebre Boerhaave dit des *hydropisies*.

Quand la sérosité aqueuse s'épanche hors des vaisseaux, & est reçue dans des cavités, ou même croupissant en quelque endroit, distend trop les vaisseaux, c'est ce qu'on nomme *hydropisie*.

Elle peut donc se faire par-tout où se trouvent des vaisseaux qui contiennent cette sérosité, c'est-à-dire, dans toute l'habitude du corps, & dans chacune de ses parties.

De-là vient l'hydrocéphale; lorsqu'il s'est fait un amas de lymphe entre les tégumens mêmes extérieurs, entre eux & le crane, entre le crane & les membranes du cerveau, entre les membranes mêmes & leurs duplicatures, entre celles-ci & le cerveau, entre les plis du cerveau dans ses cavités mêmes, cependant sans mort subite.

On la connoît aisément. La derniere espece est incurable. Les autres se guérissent en faisant lentement, avec prudence, une légere brûlure, par le trépan, la ponction, & en même-tems par l'usage interne d'hydragogues & de fortifians, ou elles se dissipent par les résolutifs externes.

L'*hydropisie* de la poitrine qui vient d'un amas d'eaux en cette partie, peut se connoître par les mêmes signes que ceux de l'empyeme: mais l'observation de la cause qui a précédé en fait voir la différence. On guérit cette *hydropisie* par la paracentese, faite dans le commencement, & en même-tems par l'usage des remedes opposés à la cause qui l'a produite.

On sait aussi que la lymphe accumulée, épanchée, reçue entre les grands sinus du poumon, y forme tantôt des hydatides, tantôt des vomiques d'eau, mais difficiles sans doute à connoître & à guérir, à moins que la présence d'autres signes n'en indiquent par hasard la guérison.

De plus, la trachée-artere venant à ramasser, par quelque cause que ce soit dans sa partie antérieure & visible, une lymphe qui y croupit, représente souvent une espece de bronchocele, qu'il est facile de connoître & de guérir par la ponction, par les remedes qui ont la vertu de résoudre, de détourner les humeurs, si on observe ce que les Auteurs en ont écrit.

Le follicule de chaque glande peut être affecté de la même maladie, & guéri de la même maniere.

Souvent aussi les ovaires deviennent considérablement hydropiques, principalement dans les femmes stériles & d'un âge avancé: ce mal est très-difficile à connoître, & on n'est gueres sûr de son existence que par l'ouverture des cadavres; on ne guérit jamais: mais il se change souvent en ascite.

La cavité de la matrice dont l'orifice interne est exactement fermé, se remplit aussi souvent d'une si grande quantité d'eau, qu'il semble que tout le bas-ventre en soit inondé, & que ce soit une vraie ascite. Cette *hydropisie* est encore difficile à connoître, à cause des signes équivoques de grossesse qui l'accompagnent. Elle se peut guérir en relâchant l'orifice de l'utérus par l'usage des fomentations, de vapeurs, de remedes utérins.

Toutes les fois que la lymphe séjourne ou s'épanche dans toute l'habitude des cellules graisseuses qui sont sous la peau, c'est l'*hydropisie* anasarque, ou la leucophlegmatique, laquelle environne aussi non-seulement l'abdomen, mais le scrotum.

Si la même eau s'accumule dans la duplicature du péritoine, dans la cavité de l'abdomen entre le péritoine & les visceres du bas-ventre, ou dans les cavités des glandes dilatées, ou dans les vaisseaux contenus dans l'abdomen, c'est l'ascite. Pour la tympanite, elle est causée par la raréfaction des matieres aqueuses, purulentes, ichoreuses, aériennes, enfermées, échauffées, ou putréfiées dans l'abdomen.

Dans l'*hydropisie* des testicules, on comprend,

1°. Celle du scrotum, qu'il faut rapporter à l'anasarque. On la connoît par le tact, par la transparence sensible, par les traces que laisse l'impression du doigt.

2°. Celle du sac que la production du péritoine forme dans les vraies hernies; elle arrive dans une grande ascite; on la distingue par les signes de l'ascite ou de la tympanite qui ont précédé, parce qu'elle disparoît quand on la presse, quand on se couche sur le dos la tête en-bas, quand on tire l'eau du bas-ventre, & souvent par l'augmentation & la diminution subite du mal sa nscause manifeste, par la figure de la tumeur qui sort en forme de boudin dans le scrotum par les aines.

3°. Celle de l'enveloppe vaginale du testicule; ce qui arrive lorsque l'humeur qui s'y sépare, n'étant point reprise par ses vaisseaux, croupit, s'accumule & dilate son enveloppe souvent d'une façon prodigieuse; ou lorsqu'elle s'y amasse, les vaisseaux étant obstrués ou rompus. On prend souvent l'inflammation, la suppuration des amas de matieres ichoreuses pour cette sorte d'*hydropisie*: on la connoît par la tumeur qui n'a point de ressort, qui ne cede point, qui est dure, & s'est formée peu à peu, par l'absence des signes de la premiere & de la seconde *hydropisie* des testicules; par la figure de la tumeur qui est ronde, ou du moins ovale; par la transparence qu'on voit clairement, lorsqu'en tendant le scrotum, on met le sac hydropique vis-à-vis une bougie allumée: mais si outre ces tumeurs il y en a de pareilles entre la tunique nerveuse & la substance même du testicule, ou dans sa propre substance, c'est ce qu'on ne peut si bien appercevoir; on peut à peine les distinguer de l'espece précédente, & il n'y a peut-être d'autres moyens de les guérir que l'extirpation. On donne à ces maux le nom d'*hydroceles*. Voyez *Hernia*.

On a observé que toutes ces maladies sont produites par toutes les causes qui peuvent 1° tellement retenir la sérosité, qu'elle ne peut plus revenir dans les veines, mais dilate les vaisseaux, & y croupit: 2°. Par celles qui rompent les vaisseaux même, de sorte qu'elle s'épanche entre les petites membranes: 3°. Par celles qui bouchent si bien les vaisseaux qui rapportent les liqueurs des cavités, & donnent si peu de mouvement aux liquides déposés dans ces cavités, qu'ils ne peuvent ni s'exhaler, ni être repris.

Ces causes sont principalement une disposition héréditaire & venue de naissance, une trop grande quantité d'eau froide, bue tout-à-coup, & qui ne se dissipe ni par le vomissement, ni par les selles, ni par les sueurs, ni par les urines, ni par la chaleur ou le mouvement: des maladies aiguës, surtout très-ardentes, soit jointes à une soif qu'on ne peut éteindre, soit sans cela. Une dyssenterie splénique de longue durée, toutes obstructions invétérées des visceres, comme les skirrhes du foie, de la rate, du pancréas, du mésentere, des reins, de la matrice, des intestins; l'ictere, la fievre quarte, violente & qui dure long-tems, la lienterie, la diarrhée, une longue dyssenterie, la passion cœliaque, l'empyeme, l'exténuation de tout le corps, la goute,

de trop grandes évacuations quelconques, surtout de sang artériel; l'usage de liqueurs acres & fermentées, d'alimens ténaces, durs; une grande quantité d'hydatides formées dans la capacité de l'abdomen, & plusieurs autres semblables, comme la mélancolie, le scorbut, &c.

Voici à peu près les effets, & conséquemment les progrès de ce mal.

Les piés s'enflent, principalement le soir; leur enflure s'augmente & s'accroît insensiblement: alors le basventre se tuméfie tous les jours de plus en plus. Dans la tympanite, il est si tendu, qu'il rend le son d'un tambour quand on le frappe. Dans la suite, l'eau coulant dans la cavité de l'abdomen, pour peu qu'on remue le malade, on entend un bruit causé par la fluctuation des eaux. Ce signe peut néanmoins tromper, en ce que les eaux peuvent être logées dans des kystes particuliers. Il y a de plus difficulté de respirer, soif, pesanteur, engourdissement, constipation, peu d'urines, une petite fievre lente, point de sueur, un amaigrissement d'autant plus grand, que la tumeur du lieu affecté est plus considérable; ensuite *hydropisie* aux cuisses, au scrotum, à la peau du bas-ventre, hydatides, croupissement de l'eau dans un lieu chaud, fermé, d'où naissent sa putréfaction & son acrimonie, ulceres, gangrenes, hémorrhagies de narines, exomphale, sphacele des visceres, enfin la mort.

Pour guérir ce mal, on doit songer d'abord,

1°. A rendre la lymphe fluide, soit que ce soit eau ou sérosité bilieuse, ichoreuse ou sanguinolente.
2°. A évacuer les eaux déja épanchées dans les cavités du corps.
3°. A dissiper la débilité des visceres, soit qu'elle soit la cause ou l'effet de l'*hydropisie*.

On donnera de la fluidité à la lymphe, en dissipant les causes qui tendent à l'épaissir: ces causes sont:

1°. La langueur des facultés vitales qui servent à la circulation.
2°. La compression, la rupture ou l'obstruction des vaisseaux.
3°. La viscosité excessive & contre nature des fluides.

Quant à l'état languissant des facultés vitales qui servent à la circulation; on y remédiera avec ce que nous appellons des corroboratifs, des cordiaux & des substances stimulantes. Ces substances seront prises des aromaques, nitreuses, salines & chaudes, si la soif du malade n'est pas violente; on les mettra en éléctuaires, en mélanges, en vins médicamentés, en bieres médicinales, en pilules, en décoctions, en sirops & en tablettes, comme on verra ci-après.

Prenez *de racine d'aristoloches ronde & longue, d'impératoire, de zédoaire, de seseli des montagnes,* } *de chaque, une once;*
de gingembre, six dragmes;
de fleurs de petite centaurée, deux onces,
de fleurs de romarin, une once;
d'hysope des haies, quatre dragmes;
des baies de genievre & de sureau, } *de chaque, demi-once;*
de thym, de serpolet, de marum de Syrie, } *de chaque, une once;*
de semence d'absinthe, de tanesie, & de barbotine, } *de chaque, une once;*

Réduisez le tout en poudre fine.

Prenez *de cette poudre, six onces;*
de vin François pur, quatre pintes.

Faites un vin médicinal, dont le malade prendra deux onces à jeun quatre fois par jour, observant en même tems un régime convenable.

Ou,

Prenez *de la poudre dont nous venons de parler, deux onces;*
des conserves de fleurs de romarin, une once;
du sirop d'armoise de Fernel, une quantité suffisante pour faire une conserve.

Faites prendre de cette conserve une demi-dragme de quatre heures en quatre heures.

Ou,

Prenez *de la poudre précédente, douze onces;*
de la biere forte, une quantité suffisante.

Faites une biere médicinale pour la boisson ordinaire.

Ou,

Prenez *de la même poudre, quatre dragmes;*
du meilleur vin blanc, huit onces;

Tirez-en une infusion, dont vous ferez prendre une once au malade de deux heures en deux heures.

On remplira la même indication avec l'élixir de propriété, les sels volatils huileux & aromatiques, les esprits volatils acres & huileux du genre aromatique, céphalique & stomacal, ainsi que ceux qui conviennent dans les maladies de la matrice.

S'il y a soif excessive, & si la maladie est accompagnée de fievre, ce qui arrive fréquemment; dans le premier cas on ordonnera des cordiaux fortifians & un peu aromatiques, tels que ceux ci,

Prenez *d'huiles distilées de canelle, de citron, d'écorce d'orange,* } *de chaque, trois gouttes;*
d'huiles de fleurs de lavande, & de genievre, } *de chaque, deux gouttes;*
de sucre, six dragmes.

Faites un éléosaccharum dans lequel vous mettrez,

de robs de sureau, & de genievre, } *de chaque, trois onces;*
d'esprit de sel, une dragme;
d'eaux distilées de canelle, de citron, d'écorce d'orange, } *de chaque, deux onces;*
d'eau distilée de mente, dix onces,

Faites prendre au malade de cette préparation une once par heure.

Ou,

Prenez *des sucs exprimés de feuilles récentes de fumeterre, de chicorée, de dent de lion, d'oseille,* } *de chaque, une pinte;*

de crême de tartre, une demi-livre.

Faites bouillir le tout sur un feu modéré jusqu'à réduction de moitié.

Sur dix onces de cette décoction bien dépurée mettez,

de rob de sureau, dix onces.

Faites prendre au malade une demi-once de cette préparation de deux heures en deux heures.

Ou,

Prenez *de l'esprit dulcifié de nitre, quatre dragmes;*
de l'esprit de cochlearia, six dragmes;
du sirop de chicorée avec la rhubarbe, } *de chaque, une once;*
du sirop des cinq racines apéritives, }
du vin du Rhin, une chopine.

Mêlez le tout ensemble, & faites prendre au malade une once de cette préparation par heure.

Dans l'un & dans l'autre cas les frictions, la chaleur & le mouvement sont utiles.

Lorsque les vaisseaux sont comprimés, rompus ou obstrués, il faut examiner quelle est la cause qui resserre, obstrue ou rompt les vaisseaux, & la dissiper s'il est possible, ou souvent la corriger par les eaux minérales.

Dans l'*hydropisie* chaude ou froide, on ôtera aux fluides leur extreme viscosité, 1°. Par les remedes que nous avons prescrits plus haut. 2°. Par les sels forts, alcalins, volatils & fixes, mais surtout par les fixes. 3°. Par les remedes mercuriels, les antimoniaux, & par ceux qui sont préparés avec le cuivre, selon l'art chymique, & appliqués à propos selon la sagacité du Medecin.

Par exemple,

Prenez *du turbith minéral, un demi-grain;*
du gingembre blanc, dix grains.

Faites-en une poudre, dont vous ferez prendre au malade tous les matins, dans la pulpe d'une pomme cuite.

Ou,

Prenez *du mercure précipité rouge, un grain;*
de la muscade, six grains,

Faites-en une poudre qui remplira la même indication que la précédente.

Ou,

Prenez *du mercure sublimé doux, sept grains;*
de l'écorce de Winter, huit grains.

Réduisez le tout en poudre, & servez-vous-en ainsi que des remedes précédens.

Ou,

Prenez *du tartre émétique, un demi-grain;*
d'elaosaccharum d'huile de citron, six grains.

Faites une poudre dont vous ordonnerez tous les trois jours.

Ou,

Prenez *de l'émétique doux préparé par détonation; de deux parties d'antimoine, & de cinq parties de nitre quatre grains.*

Faites une poudre dont vous ordonnerez tous les matins.

Ou,

Prenez *de la limaille de cuivre, dix grains;*
de sel volatil huileux, six dragmes.

Faites une teinture dont vous ferez prendre au malade douze gouttes à jeun, ou lorsqu'il aura l'estomac vuide, avec une demi-once de sirop des cinq racines apéritives.

On tire les eaux des cavités où elles se sont amassées,

1°. Par la paracentese.
2°. Par de nouvelles issues que l'art peut suggérer.
3°. Par la voie des urines.
4°. Par le vomissement.
5°. Par la purgation du ventre.
6°. Par la dissipation.

Si la cause de l'*hydropisie* ascite est récente, & produite subitement par quelque cause extérieure, si le sujet est jeune & plein de forces, si les visceres sont bien constitués, sans avoir été corrompus par d'autres maladies, si l'eau n'est point encore putride, ne croupit pas depuis long-tems, il faut aussi-tôt faire la paracentese.

On doit faire cette opération au-dessous de l'ombilic & à côté de la ligne blanche, à la distance de trois pouces; bien entendu que cette mesure est prise relavement au corps sain; il faut se servir d'un instrument convenable, garni de sa cannule. On fait avec cet instrument la ponction au côté opposé de l'endroit où est la source de l'*hydropisie*. On tire deux fois par jour une petite quantité d'eau, à chaque fois, & on continue pendant quinze jours le même procédé; on fait en même tems les remedes recommandés ci-dessus. De plus, suivant la nouvelle méthode, on bande l'abdomen avec des serviettes, on le serre proportionnellement à l'eau qu'on en tire, de peur que les visceres & les vaisseaux ne se trouvent lâches & flottans dans l'abdomen qui est vuide après cette évacuation, si les conditions requises ne se rencontrent point, ou s'il s'en trouve de contraires, la paracentese accélere la mort.

Les issues procurées par des cauteres actuels, potentiels, par des vesiccatoires, au moyen d'une lancette, des sétons dans une partie charnue, dans un lieu qui a de la pente, sont souvent fort salutaires, principalement si la nature du mal permet de les tenir ouvertes.

Ces opérations n'ont lieu que lorsque l'eau est contenue dans la membrane cellulaire, sans qu'il y en ait épanchement dans l'abdomen; dans les cas où les visceres seront sains, nous suivrons la pratique d'Hippocrate, des Egyptiens & des Chinois modernes; nous appliquerons un cautere actuel au-dessous du genou, nous amollirons l'escarre avec du beure pour la faire tomber, & nous donnerons passage aux eaux. Voyez PROSPER ALPIN, *de Medicina Ægyptiorum.*

Comme la membrane cellulaire enveloppe toutes les parties du corps, cette pratique paroît très-raisonnée: mais elle exige de grandes précautions. Pour prévenir la mortification, il sera à propos d'appliquer des bandages aux parties qui s'affaisseront; de faire des fomentations chaudes, aromatiques & lixivielles, & d'appliquer des compresses chargées de baumes chauds sur l'ulcere; ce sont des moyens qu'on ne doit point négliger, lorsqu'on a pratiqué une issue artificielle de quelque nature qu'elle puisse être.

Comme on cite un grand nombre d'exemples d'*hydropisies* évacuées par les urines, si la nature nous indique cette voie, nous la tenterons aussi; nous emploierons les sels urineux, fixes, composés des animaux, les vitrioliques, les métaux dissous, & les spécifiques dans les maladies des reins.

Le vomissement dissout tout ce qui est ténace, donne des secousses aux vaisseaux obstrués, & expulse les matieres qui croupissent. C'est pourquoi il produira des effets merveilleux, pourvu que les visceres ne soient point encore corrompus.

Mais c'est de fort vomitifs qu'il faudra prendre & réitérer souvent, laissant entre eux de fort petits intervalles. Par exemple :

Prenez *du vin émétique commun, deux onces & demie pour une dose.*

Ou,

Prenez *du tartre émétique, six grains pour une dose;*

Ou,

Prenez *du turbith minéral, sept grains pour une dose,*

Ou,

Prenez *du suc récemment exprimé de l'écorce moyenne du sureau, une once;*
du sirop de violette, une demie-once, pour une dose,

Ou,

Prenez *des feuilles de soldanelle marine, une once pour une dose,*

Ou,

Prenez *d'élaterium, quatre grains;*
de sirop cathartique de baies de corne de cerf, une once pour une dose.

Les mêmes remedes évacuent ordinairement par les selles; outre ces deux effets avantageux, ils en produisent souvent un troisieme, qui est de pousser par les urines.

On purge les sérosités par les selles, en ordonnant à grande dose, & à reprises fréquentes & consécutives, les purgatifs forts sous différente forme; mais surtout en liquide.

Prenez, par exemple, *de la résine de jalap, de celle de scammonée,* } *de chaq. une dragme;*
de la poudre de feuille de séné, des semences broyées de safran bâtard, } *de chaq. 4 dragmes;*
d'esprit-de-vin rectifié, une chopine.

Tirez une teinture, dans laquelle vous mettrez

de sirop solutif de roses avec le séné, six onces.

Faites prendre au malade une once de cette préparation tous les matins.

Ou,

Prenez *de l'argent carthartique de Boyle, de la mie de pain,* } *de chaque 4 grains.*

Faites une masse, de laquelle vous tirerez des pilules, chacune de deux grains.

Le malade prendra une de ces pilules à chaque demie-heure, jusqu'à ce que la purgation commence à se faire.

On dissipera les eaux par la chaleur du foyer, du four, du sable, du soleil, du sel, du fumier, en excitant la sueur ou la transpiration.

Mais on les tarira surtout par la longue abstinence de toute boisson, par l'usage de pain recuit avec un peu de sel, & une très-petite quantité de vin huileux

On satisfera à la troisieme indication, principalement par l'usage des vins calybés, de l'acier, des fortifians un peu astringens, pris en dose, & tems convenable; par un régime sec; par un peu de bon vin vieux, pur, astringent, où l'on a fait infuser l'absinthe, & par l'exercice.

Prenez, par exemple, *de limaille d'acier recemment faite, & avant qu'elle soit rouillée, deux onces;*
des écorces du Pérou, & de Winter, } *de chaq. deux onces;*
de rhubarbe séchée, une demie-once;
du meilleur vin du Rhin, deux pintes.

Faites un vin médicinal dont vous ferez prendre au malade deux onces, trois fois par jour, lorsqu'il aura l'estomac vuide.

La tympanite se guérit par les mêmes moyens & la même méthode, lorsqu'elle est produite par la vapeur d'une humeur raréfiée & putréfiée; car alors la cause étant ôtée, le mal cesse. Mais lorsqu'elle vient d'un air qui s'est insinué au travers des membranes percées des intestins putréfiés dans la cavité du bas-ventre; cet air ne pouvant rentrer, & la chaleur du corps le raréfiant de plus en plus, tout se putréfie en peu de tems. Comme l'air contribue à cet effet, & que le mal provient de la cause que nous venons d'établir, il est presque toujours sans remede. D'où il suit que l'*hydropisie* seche est beaucoup plus difficile à guérir que l'humide. La ponction a souvent donné du soulagement. Il faut faire un bandage après la ponction.

La premiere espece d'hydrocele dont nous avons parlé, se guérit, 1°. quand l'*hydropisie* anasarque est elle-même guérie. 2°. Par la chaleur du feu, du four, du sable, du soleil, du sel, & du fumier.

Prenez *des meilleures racines de bryone, & de jalap, des feuilles de rue, de barbotine, & d'artichauds des jardins, des feuilles de melilot, & de petite centaurée, des bulbes d'oignons & d'ail,* } *de chaq. deux onces.*

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un cataplasme, avec une quantité suffisante d'eau.

Ajoutez sur la fin

de galbanum dissous avec un jaune d'œuf, deux onces;
de farine de graine de lin, une once;
d'huile de graine de lin, de sel ammoniac, } *quatre dragmes.*

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un cataplasme que vous appliquerez sur la partie affectée.

Ou,

Prenez *du savon de Venise, quatre dragmes;*
de l'esprit-de-vin thériacal, douze onces.

Mêlez le tout, & faites-en une fomentation avec un morceau de drap de laine.

Ou,

Prenez *de sel marin décrépité bien sec, chaud, & broyé fort menu, une quantité suffisante.*

Enfermez-le dans un morceau de linge fort clair appli-

quez-le, & le renouvellez si-tôt qu'il commencera à s'humecter.

Ou,

Prenez *de benjoin*,
d'oliban,
de sarcocolle, } *de chaque une demi-once*;
de résine de guayac,
de camphre, une demi-dragme;
de mastic, une once,
de sel ammoniac, deux scrupules.

Réduisez le tout en poudre, allumez-le & exposez à sa vapeur le scrotum nud.

Appliquez ensuite des linges chauffés & imprégnés de la même vapeur.

Troisiemement par les puissans résolutifs & corroborans, appliqués en même tems au scrotum même, & dont on animera sans cesse l'action, par une chaleur externe.

La curation de la seconde espece d'hydrocele dont nous avons parlé, dépend 1°. de la guérison radicale Chirurgicale de la hernie. 2°. De l'évacuation de la matiere de l'ascite, & de l'épuisemeot de sa source. 3°. De l'application des machines faites pour resserrer le lieu de l'issue, comme par des bandages dans les hernies. Il faut convenir toutefois qu'il est rare qu'on guérisse cette *hydropisie* une fois formée.

Enfin, la derniere espece d'hydrocele se guérit 1°. par l'usage fréquent de forts hydragogues, pendant qu'on observe en même-tems un régime desséchant. 2°. Par les plus puissans résolutifs & corroborans. 3°. Par la paracentese du scrotum. 4°. Par les caustiques & par la suppuration. Voyez *Hernia.*

Selon ce qu'on vient de dire, on conçoit que si l'*hydropisie* est difficile à guérir; c'est plutôt eu égard à la corruption d'uoe eau croupissante, que par rapport à ses premieres causes; une eau limpide pourroit être reprise par les veines, & rentrer en circulation; mais on n'en peut pas dire autant si l'humeur extravasée est visqueuse, ténace & putride.

On peut encore inférer de ce que nous avons dit, la raison pour laquelle les eaux étant tirées, les parties qui y nageoient se gangrenent plus promptement; car il est évident que le volume des eaux causant une distension, soutenoit le tissu des parties affoiblies, & macérées, & que leur absence doit donner lieu à l'affaissement & à la putréfaction.

Pourquoi cette eau étant tout à coup tirée de la poitrine, ou de l'abdomen, il s'ensuit la mort, ou une défaillance extreme? Il est évident qu'on n'a pu vuider les eaux, sans délivrer les arteres de la compression qu'elles faisoient sur elles, & conséquemment que ces vaisseaux ont dû s'étendre, le sang s'y précipiter rapidement, & abandonner le cerveau.

Pourquoi les hydropiques ont tant de soif & ce qu'elle dénote? Et pourquoi les acides sont si souvent salutaires dans cette maladie? La soif est excitée par une fievre dont le principe est dans une corruption alcaline des sucs en stagnation; c'est donc, comme on voit, un symptome fâcheux, & qu'il faut traiter par les acides, remedes contraires à la putréfaction.

Pourquoi lorsqu'on a tiré une grande quantité d'eau par de forts évacuans, l'abdomen paroît aussi enflé & même plus qu'auparavant, au lieu qu'il s'affaisse, si l'on prend de l'opium? L'enflure étant causée par des flatulences produites par l'action des évacuans, & l'opium arrêtant l'agitation des humeurs; il est évident que l'enflure doit subsister, ou même augmenter par l'usage des premiers remedes, & tomber par celui des seconds.

Enfin on conçoit par ce que nous venons de dire, pourquoi les bandages sont si salutaires dans cette maladie, & jusqu'à quand ils le sont.

Maniere de faire la ponction.

L'expérience nous a appris que la paraceotese de l'abdomen est inutile dans la tympanite: mais l'exemple de plusieurs personnes qu'une perforation accideotelle, par laquelle les eaux s'étant écoulées, le malade s'est trouvé guéri contre toute attente, ne nous permet pas de douter de son succès dans l'ascite. Les éloges que l'on a faits de cette opération, sont donc fondés sur des raisons solides. Il faut cependant avouer que le soulagement qu'elle procure n'est que momentané. Le délai, l'état infirme du malade, la corruption des visceres, amene fréquemment la mort: mais si le malade est jeune & robuste, & la maladie récente, il pourra guérir radicalement par l'opération. S'il arrive donc qu'un régime convenable, joint à l'usage des remedes n'apporte aucun changement dans la maladie, au bout de quelques semaines; je conseille d'en venir sur le champ à la ponction, & de ne point attendre que les forces du malade soient épuisées, ou ses visceres corrompus par les humeurs morbifiques. Mais le mal est-il accompagné de skirrhe: y a-t-il abscès interne, ou consomption, il me semble qu'il est à propos de rejetter l'opération: Il faut suivre les mêmes lois, & se conduire par les mêmes principes dans ces *hydropisies* qui viennent brusquement, & prononcer sans balancer qu'il y a quelques vaisseaux lymphatiques considérables de crevés. Quant à la blessure en elle-même, comme elle est petite, & que la partie est charnue, elle n'est ni dangereuse ni incommode.

Pour s'assurer de l'existence des eaux dans l'abdomen, le Chirurgien appliquera les mains sur les côtés du ventre du malade droits ou assis, & en l'agitant il sentira la fluctuation se faire de droit à gauche, ou de gauche à droite. Si la lymphe n'est point extravasée dans la cavité de l'abdomen, il n'y aura point de fluctuation, & conséquemment la paracentese n'est pas nécessaire.

Il y a différentes manieres de faire cette opération.

Voici la premiere & la plus moderne.

Le malade est couché sur le côté du lit, & l'on lui perce le ventre avec une aiguille triangulaire appellée trois-quart, (voyez *Pl. X. du second Volume, Fig.* 1.) à huit doigts environ au-dessous du nombril, ou dans le milieu de l'intervalle de l'angle de l'os ilium & du nombril. Lorsque la ponction est faite, on tire l'instrument, *Fig.* 2. hors de sa cannule, *Fig.* 3. qu'on laisse dans la blessure, jusqu'à ce qu'il soit sorti autant d'eau qoe les forces du malade permettent qu'on en tire, jusqu'à ce que l'eau soit épuisée, s'il ne s'affoiblit point. Pour prévenir la lenteur & accourcir l'opération, un assistant aura soin de presser avec ses mains les côtés de l'abdomen, ou plutôt on ceindra le malade avec une serviette large ouverte dans le milieu, *Pl. VI. du premier Volume, Fig.* 8. on resserrera peu à peu cette serviette, comme on le pratique dans les blessures longitudinales de l'abdomen, jusqu'à ce que toute l'eau soit évacuée. On ne manquera pas d'appliquer un bandage, car cette précaution met souvent le malade en état de marcher immédiatement après l'opération. Sans cela une effusion abondante d'eau par une seule ouverture, seroit toujours suivie de défaillance & quelquefois de mort, ainsi que l'observe Hippocrate.

C'est ce qui a déterminé quelques Auteurs à conseiller une évacuation seulement proportionnée à la force du malade; après quoi ils veulent qu'on retire la cannule; qu'on applique sur la plaie qui est fort petite, & qui se ferme presque d'elle-même, deux compresses quarrées avec une emplâtre & un bandage; que le lendemain on recommence l'opération de l'autre côté; que le troisieme jour on fasse uoe seconde ouverture à deux

doigts environ au-dessus de la premiere, & que l'on perce alternativement l'un & l'autre côté, jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéri. On renouvelle les ponctions & l'on multiplie les blessures, pour prévenir l'inflammation qui est fatale aux hydropiques. Il en faut venir ensuite au régime & aux remedes convenables. Jadis on faisoit tenir le malade assis dans une chaise ou sur son lit: mais les modernes ont en ceci suivi l'exemple de M. Petit, qui les tient couchés sur un côté du lit; les avantages de cette posture sont, que le trois-quart s'introduit plus commodément dans la partie latérale & inférieure du bas-ventre; que les eaux se vuident plus parfaitement, & que le malade est moins sujet à tomber en défaillance. D'autres tirent toute l'eau dès la premiere ponction, & ne la réiterent qu'en cas que le retour de la maladie l'exige. Lorsque le malade est foible, je trouve qu'il est plus sûr de réitérer la ponction. M. Petit approuve l'instrument dont la cannule a une ouverture, comme on voit *Pl. X. du second Volume, Fig. A A.* Cette ouverture facilite, dit-il, la sortie des eaux: mais quelque soit l'instrument dont on se serve, il faut en huiler l'extrémité, afin que l'introduction dans l'abdomen s'en fasse sans effort.

Les anciens s'y prenoient autrement. Ils commençoient par percer la peau avec un caustique; ils enfonçoient ensuite un bistouri de la largeur environ des trois quarts d'un pouce dans un côté de l'abdomen, environ à quatre doigts au-dessous du nombril. Puis ils introduisoient dans l'ouverture un tube de plomb, de cuivre ou d'argent, par lequel ils laissoient couler autant d'eau que les forces du malade le permettoient. Cet instrument avoit environ trois ou quatre doigts de longueur. Voyez *Pl. VIII. du premier Volume, Fig. Q S.* L'un de ses orifices étoit rebroussé en-dehors, ou avoit un rebord en-dehors, pour empêcher l'instrument de glisser dans l'abdomen.

Lorsqu'ils avoient suffisamment évacué, ils fermoient avec de la charpie ou du liege, l'orifice de ce tube qu'ils laissoient dans l'ouverture, & pour qu'il ne sortit point malgré le malade, on appliquoit une emplâtre adhérente avec de fortes compresses & un bandage, avec la serviette & le scapulaire. Le jour suivant ils réitéroient l'évacuation, & ils continuoient ainsi jusqu'à ce que le malade guérit. La pratique des modernes est certainement préférable à celle-là: car l'introduction du tube après l'extraction du bistouri, devoit avoir sa difficulté, & son séjour dans la blessure ne pouvoit pas manquer de causer de l'inflammation & d'autres symptomes fâcheux. Ces inconvéniens firent imaginer à Barbette une espece d'aiguille creuse d'argent, percée de chaque côté, comme on voit *Pl. X. du second Volume, Fig. 1 & 3.* avec laquelle il perçoit l'abdomen, & donnoit en même tems passage aux eaux: mais comme cet instrument pointu pouvoit offenser les intestins en entrant dans l'abdomen; les modernes lui ont judicieusement substitué le perforateur triangulaire avec sa cannule, qu'on appelle maintenant trois-quarts.

Quoique le perforateur soit très-pointu, on ne risque point de blesser les intestins en s'en servant, parce que les eaux les tiennent à une distance considérable de cet instrument; & que quand bien même il les attendroit, leur lubricité les garantiroit de son impression. S'il arrivoit que le tube s'engorgeât, l'insertion d'une sonde écarteroit sur le champ l'obstacle. Le nombril est quelquefois considérablement distendu dans les hydropiques. Voyez Hildanus, *Obs. 47. Cent. I.* & Purman, *Chirurg. Curios. p.* 330. Dans ce cas il y en a qui conseillent de faire la ponction dans cet endroit; ce qui les y encourage, c'est l'exemple d'un malade guéri par une ouverture spontanée qui s'y fit. Cependant cette maniere d'opérer est fort incommode; outre la difficulté de vuider toutes les eaux, la blessure ne guérit presque jamais.

Sharp dit dans son Traité des Opérations Chirurgicales, que si le nombril est protubérant, il faut y faire avec une lancette une petite ouverture à travers la peau, par laquelle les eaux se vuideront promptement, sans qu'il s'ensuive de hernie, ainsi que quelques Auteurs l'ont appréhendé. Quoique la paracentese de l'abdomen ne guérisse pas toujours l'*hydropisie*, du moins il est constant qu'elle affoiblit l'oppression, la difficulté de respirer & les autres symptomes qui empêchoient le malade de dormir, & qui le contraignoient d'être assis nuit & jour. D'où je conclus que cette opération est absolument nécessaire. Ceux qui seront curieux de lire des cas dans lesquels elle a réussi, n'ont qu'à voir *Volteri Schola obstetricia*. Pechlini, *Obs.* 62. Nucke, *Adenographia, pag.* 122. Brunner, *Ephem. Nat. Cur. Dec.* 2. *An.* 8. Sinibaldi, *Method. parva.* Saviardi, *Obs.* 119. *Les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, An.* 1703. Dionis, *Chirurg.* Helvetii, *Lib. de Sanguinis profluviis, pag.* 79. *Act. Med. Berolinens. Volum. IX. & X.* Heister, *Institut. Chirurg.*

Sharp dit, que pendant que l'évacuation se fait, il faut que les Aides pressent les côtés de l'abdomen avec une force égale à celle des eaux qu'il contenoit; sans quoi, ajoute-t'il, le malade sera exposé à tomber en une défaillance causée par la liberté où se trouveront les grands vaisseaux de l'abdomen, délivrés du poids qui les comprimoit, & par l'abaissement du diaphragme; car ces deux effets sont nécessairement suivis d'un troisieme, c'est que le sang se portera en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans les vaisseaux inférieurs, laissera subitement vuides les supérieurs, & cessera pour le moment de circuler régulierement. C'est pour prévenir cet inconvénient qu'il veut que l'on continue pendant l'opération la compression avec les mains sur l'abdomen, & qu'après l'opération on y applique une bande de flanelle d'environ huit aunes de long, & de cinq pouces de large, qui commencera à la partie du ventre la plus inférieure, & qui servira à faire remonter les intestins vers le diaphragme. On changera cette bande pendant les trois ou quatre premiers jours; ce tems suffira aux parties pour reprendre leur ton naturel. Tout le reste de l'appareil se réduira à un morceau de linge sec & à une emplâtre. On feroit fort bien d'appliquer entre la bande & la peau, une flanelle double d'un pié en quarré, trempée dans de l'eau-de-vie ou dans de l'esprit de vin. Sharp.

L'endroit du bas-ventre que les Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie, ont déterminé pour faire la ponction avec le trois-quarts, est quatre ou cinq pouces au-dessous, & autant à peu près du côté du nombril, au point où une ligne parallele & distante d'environ quatre ou cinq pouces de la ligne blanche, seroit coupée par une autre ligne tirée perpendiculairement à la ligne blanche, à environ la même distance au-dessus du nombril. Si l'on suppose que ce point soit déterminé dans un homme en santé, d'une grosseur & d'une taille moyenne, ce sera sûrement un endroit convenable pour y faire la ponction, car il est assez bas, surtout lorsque le sujet reste couché sur ce même côté; & on ne court aucun risque de percer les ventres des muscles, qui même ne sont pas entierement charnus dans cet endroit, mais qui sont en partie tendineux & en partie charnus. Il n'y a dans cette partie du bas-ventre, ni gros vaisseaux, ni nerfs considérables qu'on puisse blesser; avantages qui ne se trouvent en aucun autre endroit du bas-ventre.

Cette méthode de mesurer le lieu où il faut plonger le trois-quart, ne sauroit certainement avoir lieu par rapport aux hydropiques, comme étant équivoque, & par conséquent très-dangereuse. Car quoique la distance se trouve exactement telle qu'on le demande, lorsque le ventre est distendu; on trouvera cependant que le trou sera plus proche du nombril, lorsque le ventre sera affaissé, & cela proportionnellement au degré de gonflement. Supposons que la partie antérieure du bas-ventre soit distendue par de l'eau épanchée dans sa cavité, de maniere qu'il acquierre un volume double de l'état naturel, que lorsqu'on a évacué l'eau qui causoit le gonflement

gonflement le ventre revienne dans son état naturel, & que toutes les parties aient été également distendues, & se contractent uniformément: alors quoiqu'on prenne un point distant de quatre pouces au-dessous & à côté du nombril; il est évident qu'après la contraction, la distance ne sera plus en tous sens que de deux pouces, de sorte que la ponction n'est pas assez éloignée du nombril, le muscle droit se trouve percé, & peut-être aussi quelque rameau considérable des vaisseaux épigastriques.

Je pense donc qu'il faut avoir égard au degré de gonflement, & c'est un avertissement qu'ont donné quelques Auteurs. Mais aucun d'eux, excepté Garengeot, *Traité des Opérations de Chirurgie, T. I. c. 6. art. 1.* n'a donné d'autre regle générale pour choisir l'endroit où il faut faire la ponction. Ce dernier dit, il est vrai, qu'elle doit se faire dans le milieu entre le nombril & l'épine de l'os des iles. Mais cette épine étant d'une étendue considérable, la regle qu'il donne devient trop incertaine, surtout si l'on fait attention que le point où il faut plonger le trois-quart, peut être déterminé dans tous les sujets par rapport aux différens degrés de distention que peut souffrir le bas-ventre dans l'*hydropisie*, en remarquant seulement que dans l'état naturel, le point qui est à quatre pouces au-dessous & à côté du nombril, est un point moyen entre l'ombilic & l'apophyse épineuse antérieure de l'os des iles, & que les muscles du bas-ventre se trouvent distendus uniformément dans l'*hydropisie* ascite; c'est pourquoi ce point moyen entre le nombril, & cette épine antérieure, étant invariable ou presque tel, c'est l'endroit que l'on doit toujours choisir, pour faire la ponction dans la paracentese.

Il n'y a pas long-tems que le Docteur Mead, en faisant comprimer le bas-ventre par un Aide, tandis qu'on vuidoit l'eau d'un hydropique, observa que dans certains sujets qui n'ont gueres de sang, & dont les vaisseaux sont à peine distendus par cette liqueur, le défaut de compression de l'aorte descendante, qui est une suite de l'évacuation de l'eau, étoit la véritable raison de la syncope, de l'inflammation, & de la distension extraordinaire qui arrivent aux vaisseaux des visceres de l'abdomen, & particulierement des intestins: accidens qui surviennent quelquefois après cette opération.

Les Chirurgiens en ne tirant qu'une petite quantité d'eau à la fois, & aimant mieux répéter l'opération plus souvent, s'exposent à divers inconvéniens qui ont coutume de suivre cette méthode; car outre la douleur, & l'incommodité que souffre le malade par cette opération, & le danger qu'il y a que les plaies faites aux tégumens des personnes hydropiques, ne soient suivies de mortification, les intestins perdent toujours de plus en plus de leur ressort, en séjournant plus long-tems dans l'eau; l'air passant toujours par le trou de la cannule dans la cavité de l'abdomen, peut quelquefois s'y raréfier, distendre le bas-ventre, & causer une tympanite; & sa présence d'ailleurs ne manque jamais d'accélérer la corruption de l'eau, d'où s'ensuivent ordinairement plusieurs fâcheux symptomes.

On peut donc remédier à tous ces inconvéniens, en évacuant toute l'eau dans une seule fois, & en suppléant au défaut de compression par le moyen de l'art: mais pour plus grande sureté la compression doit se faire par degré, & d'une maniere proportionnée à la quantité d'eau qui sort, ce qu'on ne sauroit exécuter, comme il convient, en comprimant le bas-ventre avec les mains dans le tems de l'opération, & en appliquant ensuite un bandage, ce qui est la pratique usitée en Angleterre; ni en enveloppant le ventre d'une serviette immédiatement après l'opération, comme je l'ai vu faire dans les Hôpitaux de Paris. C'est pourquoi, depuis quelques années, je me suis toujours servi d'une ceinture faite d'une flanelle fine doublée d'une toile forte: le corps de la ceinture n'a de largeur que ce qu'il faut pour s'étendre de l'épine d'un des os des iles à l'épine de l'autre. A l'un des côtés du corps de cette ceinture sont attachés à une petite distance les uns des autres, des rubans forts, & à l'autre se trouvent autant de boucles dont le métal est bien poli. Vers la partie inférieure du corps de la ceinture, & à une petite distance de chaque bord, j'ai fait pratiquer une petite ouverture ou fenêtre, qu'on peut fermer avec une courroye, & deux boucles.

Lorsqu'on veut faire l'opération de la paracentese, je marque avec de l'encre le point moyen entre le nombril, & l'extrémité de l'épine des os des iles du côté où je veux faire la ponction; ensuite j'applique la ceinture sur le bas-ventre; de maniere que la flanelle que j'ai auparavant exposée à la fumée du benjoin, du mastic, ou de telles autres matieres dessiccatives & fortifiantes, touche à la peau; en ayant attention, que l'endroit du bas-ventre que j'ai marqué auparavant avec l'encre, se trouve dans le milieu de l'une des fenêtres, ou ouvertures de la ceinture: je mets ensuite des compresses de linge sous les boucles, de crainte qu'elles ne blessent; & enfin je passe les rubans dans les boucles, & je les serre un peu parce que par ce moyen l'eau épanchée est poussée en plus grande quantité vers l'endroit du bas-ventre, où il y a moins de résistance, & cet endroit est la partie qui n'est pas couverte avec la ceinture, & où se trouve l'ouverture. C'est pourquoi cette partie devient plus saillante & plus tendue; ce qui favorise la ponction & augmente aussi la distance qui se trouve entre les parties contenantes, & les visceres, & diminue par conséquent le danger où l'on est quelquefois de blesser les intestins avec la pointe du trois-quart.

A mesure que l'eau s'évacue, on serre par degrés les rubans, & si le Chirurgien est attentif, il peut conserver au bas-ventre, pendant tout le tems que dure l'opération, & après l'entiere évacuation de l'eau, le même degré de compression qu'il avoit avant qu'on en eût retiré une goutte, parce qu'il a un signe certain pour juger du degré de compression: & ce signe qui doit servir de guide est la respiration du malade; car la difficulté de respirer que souffrent les hydropiques, dépendant uniquement de la compression du diaphragme, qui est repoussé dans la cavité de la poitrine par le poids de l'eau, & qui s'oppose à la dilatation des poumons, une force égale à celle de l'eau, & qui comprimera uniformément toutes les parties du bas-ventre, produira le même effet. C'est pour cette raison que le malade doit de tems en tems avertir le Chirurgien, s'il s'apperçoit que sa respiration devienne plus libre, auquel cas il faut serrer davantage les rubans, jusqu'à ce qu'il sente que sa respiration soit la même qu'auparavant. De cette maniere, j'ai tiré plus d'une fois de certains malades foibles & languissans, jusqu'à seize pintes d'eau, mesure d'Ecosse, ou soixante-quatre livres par une seule ponction, sans qu'il survînt aucune syncope, ni foiblesse.

Après que toute l'eau est sortie, ce qui arrive plus facilement par la compression, il faut appliquer sur l'orifice dont on a tiré la cannule, un plumasseau & une emplâtre, comme il est d'usage en pareil cas; & couvrant le tout d'une compresse, il faut fermer la fenêtre, & la serrer par les courroyes, au même degré que le reste de la ceinture; on peut ouvrir & fermer cette ceinture quand on veut, pour panser la piqure faite par le trois-quart; & on peut aussi lâcher ou serrer toute la ceinture, selon qu'il est nécessaire.

La ceinture ci-dessus décrite, est celle dont je me suis servi jusqu'à présent: mais j'ai trouvé qu'elle avoit des inconvéniens, lorsque je l'ai appliquée à des malades dont le ventre étoit extraordinairement gonflé; car dans ce cas, les os innominés empêchent la ceinture d'être exactement appliquée à la partie inférieure du bas-ventre, laquelle est repoussée en bas sur les cuisses du malade; la partie supérieure de l'abdomen étant beaucoup moindre que la partie inférieure, n'est pas suffisamment comprimée; & lorsque l'opération est

finie, la ceinture peut se froncer vers les lombes, surtout si le malade s'agite.

Pour prévenir ces inconvéniens, je pense qu'on peut donner à cette ceinture une forme plus commode. Il faut laisser à la partie inférieure de la ceinture, une pointe taillée obliquement, & à l'extrémité de cette pointe, doivent être deux courroyes garnies chacune d'une boucle. Ces courroyes doivent passer entre les cuisses du malade, & être arrêtées par deux autres courroyes fixes au bord supérieur de la ceinture, ou à un bandage en forme de scapulaire passé par-dessus les épaules. Il est évident que la pointe comprimera la région hypogastrique, que la ceinture ne sauroit couvrir; & que les courroyes ajoutées à cette pointe, étant fortement serrées, tiendront la ceinture tendue dans toute sa largeur. MONRO. *Essai de Medecine*, *Vol. I. p.* 14. où l'on trouve la figure de la ceinture.

HYDROPYRETOS, ὑδροπύρετος, de ὕδωρ, *eau*, & de πυρετὸς, *fievre*; espece de fievre maligne, accompagnée de sueurs & de colliquation. CASTELLI. C'est la même chose, selon Blancard, que le *Sudor Anglicus*.

HYDROROSATON, ὑδροῤόσατον, de ὕδωρ, *eau*, & de ῥόδον, *rose*; c'est une boisson faite d'eau, de miel, & de suc de roses.

Voici la proportion de ces Ingrédiens, selon Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 5.

Prenez *de roses sans onglet*, *ou sans calyce*, *quatre livres*;
d'eau, *cinq pintes*;
de miel, *deux pintes*.

HYDRORRODINUM, ὑδροῤῥόδινον, de ὕδωρ, *eau*, & de ῥόδον, *rose*; eau mêlée avec l'huile de roses; elle est rafraîchissante, elle provoque le vomissement: & Galien l'ordonnoit à ceux qui avoient pris du poison.

HYDROSACCHARUM, ὑδροσάκχαρον, de ὕδωρ, *eau*, & de σάκχαρον, *sucre*; mélange d'eau & de sucre, qui revient à l'hydromel, en changeant le miel en sucre. CASTELLI.

HYDROSARCA, ὑδρόσαρκα, de ὕδωρ, *eau*, & de σὰρξ, *chair*; tumeur ou abscès formé d'eau & de chair. M. A. SEVERINUS.

HYDROSARCOCELE, ὑδροσαρκοκήλη, de ὕδωρ, *eau*, σὰρξ, *chair*, & κήλη, *hernie*; *hydrosarcocele*, espece d'hernie. Voyez *Hernia*.

HYDROSELINUM, ὑδροσέλινον, de ὕδωρ, *eau*, & de σέλινον, *persil*. *Persil aquatique*. BLANCARD.

HYDROTICUS, ὑδρωτικὸς, de ὕδωρ, *eau*: les Modernes ont fait de ce mot un synonyme à *hydragogus*. Voyez *Hydragogus*.

HYDRUS, HYDRA, ὕδρος, ὕδρα, de ὕδωρ, *eau*; *Hydre*, serpent aquatique appellé par les Latins *natrix*, il est très venimeux.

Sa morsure produit un ulcere large, livide, d'où distile beaucoup de sanie noire & fétide, ainsi que d'un ulcere phagédénique. Sa guérison demande beaucoup de tems, & ne se fait pas sans beaucoup de difficulté.

Appliquez sur la blessure de l'origan broyé, & paitri dans de l'eau, ou une lessive de cendres de chêne, mêlée avec de l'huile, ou de la fleur d'orge avec du miel. Prescrivez pour l'intérieur deux dragmes d'aristoloche dans du vin trempé, ou deux verres de *Posca*. Après quoi l'on prendra du suc de marrube blanc, ou sa décoction dans du vin, ou de celle de cresson sauvage, ou de semence ou de fleurs d'*Hasta regia*, ou de graine de fenouil, dans du vin. Un rayon de miel récent pris avec du vinaigre, est encore un fort bon remede. PAUL EGINETE, *Lib. V. cap.* 16.

HYE

HYEMS, χειμὼν, l'*Hiver*.

Les maladies qu'amenent particulierement cette saison de l'année, sont, les pleurésies, les péripneumonies, les léthargies, les catarrhes, l'enrouement, les toux, les maux de poitrine, de côté & de reins, les maux de tête, le vertige & l'apoplexie. HIPPOCRATE, *III. Aph.* 22.

Il faut manger beaucoup en hiver, boire peu, mais des liqueurs fortes, se nourrir de pain, de chair bouillie, & modérément de légumes; choisir tout ce qui est chaud, & modérément échauffant. Le commerce des femmes est moins pernicieux en ce tems qu'en tout autre. CELSE, *Lib. I. cap.* 3.

Il faut travailler, s'exercer, & se nourrir beaucoup en hiver, sur-tout si la constitution de cette saison est septentrionale, seche & froide, & si les vents du Nord regnent. Si l'hiver au contraire est doux, il ne faut rien diminuer du travail ni de l'exercice; mais se retrancher seulement de la nourriture. On tiendra le corps d'autant plus sec, qu'il sera plus humide; & par la même raison, il sera à propos de le tenir d'autant plus chaud, que l'hiver sera plus froid, par l'exercice, l'usage des alimens nourrissans, des liqueurs fortes, & principalement du vin. ORIBASE, *Eupor. Lib. I. cap.* 10.

HYGIDION, ὑγίδιον, est le nom d'un collyre que l'on attribue à Ammonius, & dont Eginete donne la description, *Lib. VII. cap.* 16.

HYGIEIA, HYGEIA, ὑγίεια, ὑγεία, d'ὑγιὴς, *sain*; *santé*. La *santé* est la bonne disposition de toutes les parties du corps, qui le met en état d'exercer toutes ses fonctions. C'est une harmonie, une symmétrie, un équilibre parfait, alternatif & réciproque des parties solides avec les fluides, d'où résulte l'intégrité des fonctions. La *santé* a différens degrés, & n'est pas égale dans tous les sujets. On se sert encore de ce mot relativement à l'ame, & pour lors il signifie la disposition convenable des facultés de l'ame qui la met en état de gouverner ses appétits & ses volontés. Elle dépend beaucoup de la santé du corps.

HYGIEIA est aussi le nom d'une emplâtre, que l'on appelle encore *panacea*, & *emplâtre des trois freres*. Aëtius en donne la description, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 13.

HYGIEINE, ὑγιεινὴ, de ὑγιὴς, sain, robuste; est la premiere partie de la Medecine méthodique, qui prescrit des regles pour la conservation de la santé. CASTELLI.

HYGRA, ὑγρὰ, emplâtres liquides, par opposition à *xeria*, ξηρὰ, qui sont des emplâtres seches. CASTELLI.

HYGREMPLASTRA, ὑγρέμπλαστρα, d'ὑγρὸς, humide, & ἔμπλαστρον, une emplâtre; emplâtres liquides. Ce mot se trouve dans Pline, *Lib. XXXIV. c.* 15.

HYGROBLEPHARICUS, ὑγροβλεφαρικὸς, d'ὑγρὸς, humide, & βλέφαρον, *paupiere*; est l'épithete que l'on donne à quelques conduits ou émonctoires que l'on a découverts à l'extrémité de chaque *paupiere*. On les appelle aussi *Hygrophthalmici*. CASTELLI.

HYGROCIRSOCELE, ὑγροκιρσοκήλη, d'ὑγρὸς, humide, κιρσὸς, une varice, & κήλη, *hernie*; est une espece de *hernie* composée de deux autres, l'une aqueuse, & l'autre variqueuse, dans laquelle il se forme des obstructions variqueuses dans les vaisseaux spermatiques, & en même-tems un amas d'eau copieux dans le scrotum. GALIEN, *in Def.* CASTELLI.

HYGROCOLLYRIUM, ὑγροκολλύριον, d'ὑγρὸς, humide ou liquide, & κολλύριον, *collyre*; est un *collyre* liquide composé pour la plus grande partie d'ingrédiens liquides. CASTELLI.

HYGROMETRUM, ὑγρόμετρον, d'ὑγρὸς, humide, & μέτρον, mesure; *hygrometre*; est le nom que Wedelius a donné par allusion à la machine de ce nom, aux par-

ties dont le tissu a été offensé par une fracture, & qui, quoique guéries, sont si susceptibles de la moindre impression de l'air, surtout de son humidité, qu'elles en montrent les divers états avec beaucoup plus de certitude que l'*hygrometre* artificiel. Ce même Auteur ne craint point d'appeller la peau un *thermometre* & un *hygrometre* vivant. Castelli.

HYGROMYRON, ὑγρόμυρον, d'ὑγρὸς, liquide, & μύρον, *onguent*; est le nom d'un *onguent* odorant, liquide, dont Aëtius donne la description, *Tetrab. IV. serm.* 4. *cap.* 114.

HYGROPHOBIA, ὑγροφοβία, d'ὑγρὸς, liquide, & φόβος, *frayeur, crainte*; est la même maladie que l'*hydrophobie*, & la signification de ce mot est assez propre; car le malade craint non-seulement l'eau, mais encore toutes sortes de liquides. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 9. Voyez *Hydrophobia*.

HYGROPHTHALMICUS, ὑγροφθαλμικὸς, d'ὑγρὸς, humide, & ὀφθαλμικὸς. qui appartient à l'œil, est le même qu'*Hygroblepharicus*. Voyez ce mot.

HYGROS, ὑγρὸς, *humide*, ὑγρὰ, au féminin, signifie simplement une résine liquide, par opposition à φρυκτὴ, (*phrycte*,) torréfiée. Galien, *Lib. VI. M. M.*

Hygra sont encore des remedes ophthalmiques; & ce mot signifie la même chose qu'*Hygrocollyrium*.

HYL

HYLARCHICUS, ὑλαρχικὸς, d'ὕλη, *matiere*, & ἄρχων, *Prince, Chef*; est l'épithete que donne le Docteur Henry More, dans son *Enchirid. Metaphys.* à l'esprit universel répandu dans l'univers, qui, selon lui, dispose & gouverne la matiere premiere. Castelli.

HYLE, ὕλη, *matiere*, en termes de Medecine, embrasse tout ce qui est du ressort de la Medecine, que Galien, *Com.* 4. *in VI. Epid.* appelle ὕλαι τῆς τέχνης.

Hyle, dans Paracelse, paroît aussi signifier matiere, *Lib. II. de Morb. Fossor. Theat. Chymic. Vol. II. p.* 145. C'est encore un terme dont les Chymistes se servent pour désigner la pierre Philosophale, *Theat. Chym. Vol. I. p.* 16. De-là vient que l'on donne le nom d'*hyle* à ce mélange ou masse fermentative de *terra alta foliata*, appellée ordinairement *chaos*, que les Spagiristes employent dans l'opération qu'ils font pour trouver la Pierre Philosophale. Libavius, *Synt. Arc. Chym.*

HYM

HYMEN, ὑμὴν, signifie une membrane en général: mais on donne pour l'ordinaire ce nom au cercle membraneux qui borde l'extrémité antérieure ou externe du vagin dans les vierges, surtout dans la jeunesse, & avant les regles. Ce replis membraneux est plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois sémi-lunaire, & laisse une très-petite ouverture dans les unes, plus grande dans les autres, mais rend pour l'ordinaire l'orifice externe du vagin en général plus étroit que le diametre de sa cavité. Ce repli est appellé *hymen*. Il est formé par la rencontre de la membrane interne du vagin, avec la membrane ou peau de la face interne des grandes aîles. Il représente un cercle membraneux plus ou moins large, & quelquefois inégal. Le cercle membraneux se trouve pour l'ordinaire rompu après le mariage consommé. Il s'efface par l'accouchement, & pour lors il n'en reste ordinairement que des lambeaux irréguliers qu'on nomme caroncules myrtiformes, à cause de quelque ressemblance avec des feuilles de myrte. Ce cercle peut encore souffrir quelque dérangement par des regles abondantes, par des accidens particuliers, par imprudence ou par légereté. Winslow.

Il est bon de remarquer que l'*hymen* sur lequel les Juifs fondent les preuves de la virginité, est souvent effacé dans les filles d'un mois, & très-souvent dans celles qui sont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le Lecteur de cette circonstance, parce que j'ai vu plusieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur sagesse, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée & dans les climats chauds, mais qui ne doit point faire naître le moindre soupçon d'incontinence dans les filles de nos contrées.

HYMENODES, ὑμενώδης, mot dérivé du précédent; membraneux, ou plein de membranes ou pellicules. Ainsi ὑμενώδεες οὐρήσιες, & ὑμενῶδες οὖρον, est une urine avec des membranes ou pellicules; & ὑμενώδεα ἐπιμήνια, *Lib. I.* περὶ γυναικ. sont des regles qui évacuent du sang membraneux ou fibreux, accompagné d'un phlegme visqueux; & αἷμα ὑμένων ἀνάπλεον, *Lib. eodem*, est un sang plein de fibres & de pellicules.

HYO

HYOIDES, ὑοειδὲς; épithete d'un os fourchu situé à la racine de la langue, appellé *os hyoïdes*. Voyez *Lingua*.

HYOPHARYNGÆUS MUSCULUS. Voyez *Pharynx*.

HYOPHTHALMOS, ὑόφθαλμος, d'ὗς, un cochon, & ὀφθαλμὸς, œil; *œil de cochon*, est le nom de l'*aster Atticus*, & d'une espece d'*achates*. Gorræus.

HYOSCYAMUS, *Jusquiame*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont alternes, molles & plates: son calyce est fait en forme de cloche, court, fort ouvert, & partagé en cinq segmens aigus. Sa fleur est d'une seule piece, faite en forme de tuyau par en-bas, évasée & découpée par le haut en cinq segmens obtus, & munie de cinq étamines. Son fruit ressemble à une marmite qui a son couvercle: il est renfermé dans le calyce de la fleur, & partagé en deux loges.

Boerhaave compte huit especes de cette plante; les voici:

1. *Hyoscyamus vulgaris, vel niger*, C. B. P. 169. Tourn. Inst. 118. Boerh. Ind. A. 229. *Hyoscyamus*, Offic. *Hyoscyamus niger*, Ger. 283. Emac. 353. *Hyoscyamus vulgaris*, J. B. 3. 627. Raii Hist. 1. 711. Synop. 3. 274. Park. Theat. 362. *Hyoscyamus niger vulgaris, Apollinaris, altercum*, Merc. Bot. 1. 43. *Jusquiame*.

La *jusquiame* ordinaire croît à la hauteur de deux ou trois piés, & pousse des tiges larges, épaisses, rondes, velues, d'où sortent des feuilles molles, velues, gluantes, découpées en plusieurs segmens, & terminées en pointe, d'une odeur rance, forte & désagréable. Ses fleurs naissent aux extrémités des branches entassées les unes sur les autres, & elles ne fleurissent que par degrés. Avant qu'elles soient toutes épanouies, la tige s'étend à une longueur considérable, les fruits sont disposés en épis les uns sur les autres. Ces fleurs sont d'un jaune pâle, remplies de veines purpurines, avec plusieurs étamines de même couleur dans le milieu. Elles sont d'une seule piece, en forme de cloche, découpées en cinq segmens, & ne s'élevent pas beaucoup au-dessus du calyce.

Sa semence est petite, & quelque peu applatie. Le fruit qui la contient est enfermé dans un calyce qui le couvre, & qui est terminé par cinq pointes roides & dures. Sa racine est longue, grosse, blanche en-dedans & en-dehors, & d'une odeur moins désagréable que les feuilles. Elle croît fréquemment le long des grands chemins & des fossés, & elle fleurit dans les mois de Mai & de Juin. Ses feuilles, sa racine & sa semence sont d'usage.

Les feuilles de la *jusquiame* sont émollientes, rafraîchissantes & anodynes, bonnes pour les inflammations & pour les fluxions. On les emploie souvent dans les onguens rafraîchissans & répercussifs. Sa racine est esti-

mée narcotique ; ce qui fait qu'on s'en sert rarement dans les remedes intérieurs. L'on en pend souvent au cou des enfans, après l'avoir coupée par morceaux & enfilée comme les grains d'un chapelet, pour prévenir les convulsions & faciliter la sortie des dents. M. Boyle recommande sa semence pour le crachement de sang, aussi-bien que pour les autres especes d'hémorrhagies, en forme d'électuaire, avec la conserve de roses & les semences de pavot blanc. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette plante sont fades & sentent mauvais : elles rougissent assez le papier bleu ; la racine le rougit un peu moins, elle est douceâtre & a le gout de l'artichaut. Il y a apparence que le sel ammoniac qui est dans cette plante, est enveloppé de beaucoup de soufre & de terre ; car par l'Analyse Chymique, ses feuilles donnent du sel volatil concret, & beaucoup d'huile. La *jusquiame* est très-assoupissante, résolutive & adoucissante : on s'en sert rarement dans les remedes intérieurs.

Helidæus faisoit grand cas de sa semence, & la mêloit avec la conserve de roses pour le crachement de sang. Tragus assure, que le suc de la *jusquiame*, ou l'huile faite par infusion avec ses graines, guérit les douleurs d'oreilles, lorsqu'on en seringue dans ces parties.

On emploie la *jusquiame* dans les cataplasmes anodyns pour résoudre les tumeurs.

Par exemple, on fait bouillir dans une certaine quantité de lait, deux poignées de *jusquiame* ; autant de celles de mandragore & de morelle ; une once de semence de *jusquiame* & de pavot ; on passe le tout au travers d'un tamis, & l'on y ajoute un jaune d'œuf & un peu de safran.

Quelques-uns font bouillir seulement les feuilles de *jusquiame* dans du lait, & les appliquent sur les endroits où la goute se fait sentir. D'autres font ramolir sous la braise les feuilles de la même plante, & les mettent sur les mamelles pour faire passer le lait, ou pour en dissiper les grumeaux. Tabernæmontanus dit qu'il en faut piler les graines avec du vin, & les appliquer en forme de cataplasme sur le sein des nouvelles accouchées. L'huile exprimée de cette graine, a les mêmes vertus.

Pour les engelures des mains, on les expose à la fumée de graines de *jusquiame*, que l'on fait brûler sur des charbons ; on presse les doigts, & l'on en fait sortir la lymphe qui s'y étoit extravasée : cette lymphe, en passant au travers des pores de la peau, y prend la figure de petits vermisseaux. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

On tire une huile de sa semence, qui est excellente pour procurer le sommeil lorsqu'on en oint les tempes : elle est bonne aussi pour la gonorrhée & pour l'écoulement immodéré des regles, étant appliquée sur la région des lombes & sur le périnée. Dale, d'après *Buxb.*

2. *Hyoscyamus rubello flore*, C. B. Pin. 169. M. H. 2. 495.
3. *Hyoscyamus albus, major, vel tertius Dioscoridis, & quartus Plinii*, C. B. P. 169. Tourn. Inst. 118. Hist. Oxon. 2. 494. Boerh. Ind. A. 229. *Hyoscyamus albus*, Offic. J. B. 3. 627. Ger. 283. Emac. 353. Park. Theat. 262. Raii Hist. 1. 712. *Jusquiame blanche.*

Elle differe de la noire en ce qu'elle est moins branchue & moins couverte de duvet. Ses feuilles sont plus larges, plus courtes & moins découpées ; elles ont de plus longues queues & une odeur moins désagréable. Ses feuilles sont en plus petit nombre, d'un jaune pâle, & moins grandes. Le calyce est plus ouvert & la semence plus blanche. Elle croît naturellement dans les Pays chauds, au lieu qu'elle a besoin en Angleterre d'être cultivée : elle fleurit au mois de Juillet.

Cette espece de *Jusquiame* passe pour être moins mal-faisante que la noire ; ce qui fait qu'on peut la donner intérieurement sans appréhender aucun accident fâcheux. Miller, *Bot. Off.*

On la trouve, quoique rarement, dans les Jardins des Botanistes. On n'emploie que ses semences, qui sont petites, rondes, plates, de couleur de cendre tirant sur le brun, d'un gout gras & quelque peu visqueux, & d'une odeur narcotique désagréable. On la prescrit pour le crachement de sang. Dale.

Les anciens Medecins employoient souvent le suc exprimé des tiges vertes, des fleurs & des semences de la *jusquiame* blanche, ou sa semence seche macérée dans l'eau chaude, & ensuite pilée, pour appaiser les douleurs aiguës, surtout des yeux ; & pour cet effet, on en composoit des collyres. On se servoit du même remede pour les douleurs aiguës des oreilles. Les Medecins les plus expérimentés ont cependant regardé comme suspect l'usage de ces especes de remedes qui appaisent les douleurs, & que les Grecs appellent *narcotiques*, ναρκωτικά, dans la croyance qu'ils ne peuvent être que pernicieux, puisqu'ils diminuent la faculté sensitive des corps. P. Alpin, *de Plant. Exot.*

4. *Hyoscyamus, major, albo similis, umbilico flore atro-purpureo*, T. C. 5.
5. *Hyoscyamus albus, Ægyptius*, Alp. Exot.

Les semences blanches de cette plante sont fort recherchées en Europe : mais nos Apothicaires leur substituent mal-à-propos celles de la *jusquiame* jaune, qui sont jaunes elles-mêmes ; & le vulgaire ignorant confond cette plante avec la *jusquiame* blanche.

Le suc de la *jusquiame* blanche d'Egypte est fort bon pour la toux qui provient d'une fluxion d'humeurs salées & acrimonieuses, & qui est l'avant-coureur de la phthisie. Pour prévenir cette terrible maladie, les Egyptiens prennent avant de se coucher une cuillerée de ses semences bien pulvérisées, avec une égale quantité de sucre, & trouvent qu'elles sont d'un grand secours pour émousser l'acrimonie des humeurs, & pour procurer le sommeil. Les femmes pilent ces mêmes semences, & les prennent avec du sucre pour modérer l'écoulement excessif des regles. Prosper Alpin, *de Plant. Exot.*

6. *Hyosciamus Creticus, luteus major*, C.B.P. 169. Prodr. 192. M. H. 2. 494.
7. *Hyoscyamus aureus*, Alpin. Exot. 99.

Cette plante croît dans l'Isle de Crete, & porte des fleurs couleur d'or ; ce qui lui a fait donner le nom de *Jusquiame dorée.* Sa semence est extremement petite & jaune.

Il croît aussi dans la même Isle une autre espece de *jusquiame*, dont les fleurs & les semences sont jaunes. Nos Apothicaires les confondent avec celles de la *jusquiame* blanche.

Voici ce que dit Galien, *Lib. VIII. Simpl.* de toutes les especes de *jusquiame :*

« La *jusquiame* noire cause la folie & la létbargie : celle « dont la semence est jaune, possede à peu près les mê- « mes qualités. Mais la troisieme est fort en usage dans « la Medecine, & on la met dans le troisieme ordre des « rafraîchissans. » P. Alpin, *de Plant. Exot.*

8. *Hyoscyamus, folio in tenuissimas & acutiores lacinias scisso.* Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

La *jusquiame* prise en petite quantité, enivre : elle assoupit quand on en prend un peu trop ; & à proportion qu'on en augmente la dose, elle cause des convulsions & la mort même. Elle possede néanmoins une qualité anodyne ; car ses feuilles pilées avec du vinaigre,

appaisent les douleurs des endroits où on les applique : elles agissent & déployent leurs vertus par maniere de suffocation. Ces mêmes feuilles cuites dans du lait, sont un anodyn admirable dans les douleurs de la goutte, étant appliquées sur les parties affectées, surtout lorsqu'on y ajoute de l'huile de *jusquiame* & de l'huile d'olive. Ses semences sont estimées narcotiques ; mais il faut en user avec beaucoup de précaution, parce qu'elles assoupissent en même-tems qu'elles appaisent la douleur. On trouve dans un ouvrage qui a pour titre, *Ludovici Pharmacia moderno sæculo applicata*, que les feuilles de *jusquiame* cuites dans de l'huile & réduites en forme de cataplasme, possedent des vertus admirables. L'huile de cette plante étant injectée dans les oreilles, produit de très-bons effets dans les douleurs ou la surdité qui provient d'une matiere hétérogene qui y est contenue. Ses feuilles ramollies au feu, sont très-bonnes pour faire passer le lait. Leur fumée reçue dans la bouche par le moyen d'un entonnoir, appaise le mal de dents : elle est aussi très-bonne pour les engelures des piés & des mains. Cette plante entre dans la composition du *populeum* : mais on doit user des fumigations dont nous venons de parler avec beaucoup de modération, de peur qu'elles ne jettent le malade dans l'assoupissement & dans le délire.

Le mot *hyosciamos*, ὑοσκύαμος, est dérivé de ὗς, un cochon, & κύαμος, une féve, comme qui diroit féve de cochon, à cause que son fruit a la figure d'une féve, & que selon Elien, lorsque les sangliers en ont mangé, ils sont attaqués de mouvemens convulsifs si violens, qu'ils en mourroient en peu de tems, s'ils n'alloient se baigner & boire dans quelque ruisseau, où ils en sont délivrés en mangeant une grande quantité d'écrevisses. Boerhaave, *Hist. Plant. Ascript.*

On donne aussi le nom de jusquiame à différentes especes de nicotiane. Voyez *Nicotiana*.

HYOSERIS.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles n'ont point de queues : son calyce panche en avant, prend la figure d'un cone, & sa tige est tortillée. Ses semences sont disposées sur un disque.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est

Hyoseris, angustifolia. Tab. Ic. 180. *Hieracium, minus, folio dentis leonis oblongo, glabro*, C. B. P. 127. T. 470. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Elle a les mêmes vertus que la chicorée, suivant l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.

HYOTHYROIDES, *Hyothyroidiens*, est le nom de deux muscles qui servent à dilater l'orifice du larynx. Voy. *Larynx*.

HYP

HYPACTICOS, ὑπακτικὸς, d'ὑπάγω, je surmonte, est un mot dont on se sert pour exprimer la vertu des remedes cathartiques.

HYPÆTHROS, ὕπαιθρος, d'ὑπὸ, sous, & αἶθος, le froid de la matinée. C'étoit un lieu découvert, où les Anciens se promenoient, & faisoient tous leurs autres exercices. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *de R. V. I. A.*

HYPALEIPTON, *liniment*.

HYPALEIPTRON, ὑπαλειπτρον, est une espece de spatule dont on se sert pour étendre les onguens, d'ἀλείφω, oindre.

HYPECOUM, espece de cumin.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont finement découpées comme celles de la *fumaria tenuifolia* ; son calyce est composé de quatre feuilles, dont deux sont petites & herbacées, & les deux autres plus larges, & semblables aux feuilles des fleurs : il se flétrit & tombe. Ses fleurs sont à deux pétales, mais chacun d'eux est découpé en deux parties, ce qui fait qu'elle paroît en avoir quatre. De chaque division de ces feuilles, il en sort une autre plus courte qui couvre l'ovaire, & quatre étamines de chaque côté. L'ovaire est muni d'un tuyau recourbé & se change en une gousse plate & pleine de nœuds, dans chacun desquels on trouve une semence.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, savoir,

Hypecoum, *latiore folio*. Tourn. Inst. 230. Boerh. Ind. A. 307. *Hypecoon*. Offic. C. B. P. 172. *Hypecoon siliquosum*. J. B. 2. 899. *Hypecoon legitimum Clusii*. Park. Theat. 371. Raii Hist. 2. 1328. *Cyminum cornulatum, sive Hypecoon Clusii*. Ger. 909. Emac. 1067.

Cette plante croît en Provence & dans le Languedoc & fleurit au mois de Mai.

Dioscoride dit qu'elle possede les mêmes vertus que le pavot, surquoi il est d'accord avec les Modernes.

Hypecoum alterum. Voyez *Cuminum Siliquosum*.

HYPELÆON, ὑπέλαιον, d'ὑπὸ, sous, & ἔλαιον, huile ; la lie ou le marc de l'huile.

HYPELATOS, d'ὑπὸ, sous, & ἐλαύνω, agiter ; épithete des remedes cathartiques.

HYPENE, ὑπήνη, la barbe ; mais, suivant un Traducteur d'Homere, c'est la levre supérieure, où le poil follet commence à paroître. Cœlius Aurelianus écrit, qu'on appelle ainsi le premier poil follet qui paroît autour des levres. Gaza traduit ce mot d'après Aristote, par *mystax*, les moustaches. Gorræus. Ὑπηνή, dans Ruffus Ephesius, est le poil qui est sous le menton ; *pappos*, πάππος, celui qui est dessus. Il appelle le poil qui paroît le premier sur la levre supérieure, προπωγώνιον (*Propogonion* ;) & μύστακες (*Mustaces*) lorsqu'il est plus fort, *Lib. I. cap. 7*.

HYPONEMIUS, ὑπηνέμιος, d'ὑπὸ, sous, & ἄνεμος, vent ; est l'épithete que l'on donne aux œufs qui sont clairs, ou qui n'ont point été couvés. On les appelloit encore *ova zephyria*, à cause que le zéphir passoit pour contribuer à leur génération. Castelli.

HYPERBOLICUS, ὑπερβολικὸς, d'ὑπερβάλλω, j'excede ; *hyperbolique* ou *excessif*. Galien, *Com. 1. in Prognost.* N°. 13. appelle une posture *hyperbolique*, celle dans laquelle on est couché avec les bras, les jambes, & l'épine du dos, les vertebres du cou comprises, étendues, ou retirées au-delà de leur mesure ordinaire.

HYPERCATHARSIS, ὑπερκάθαρσις, de ὑπὲρ, préposition qui marque un excès, & κάθαρσις, purgation ; *superpurgation*, purgation immodérée ou excessive, qui est l'effet ordinaire des remedes colliquatifs, corrosifs & irritans. Hippocrate, 5. *Aph.* 4. & *Coac.* 565. dit que les convulsions ou le hoquet qui succedent à l'*hypercatharse*, sont des symptomes funestes ; & il conseille dans un pareil cas, au rapport d'Aétius, de mettre immédiatement le malade dans un bain chaud, & de lui faire boire avant & après quelques verres de vin.

La *superpurgation* est l'effet du relâchement des vaisseaux du bas-ventre, & de la dilatation de leurs orifices, laquelle est causée par l'irritation continuelle de quelque cathartique corrosif & irritant. Au commencement de cette maladie on rend une matiere très-claire & excrémentitielle ; mais à mesure que le relâchement & l'ouverture des vaisseaux augmentent, les humeurs né-

cessaires s'évacuent. Il se fait d'abord une excrétion de bile jaune, ensuite de phlegme, après de bile noire & enfin de sang, qui est celui de tous les fluides dont la nature peut le moins se passer. Mais ce sont toujours les humeurs les plus claires qui sortent les premieres, & elles deviennent plus épaisses à mesure que l'excrétion tire sur sa fin. Lors donc que l'on donne un phlegmagogue trop fort, après que le phlegme a été évacué, il se fait une excrétion de bile jaune, ensuite de bile noire, & enfin de sang. Un cholagogue trop violent cause d'abord une évacuation de phlegme, ensuite de bile noire, & enfin de sang. Un mélanagogue trop violent après avoir évacué la bile noire, chasse le phlegme jaune, & cause à la fin une excrétion de sang, qui paroît se faire par des vaisseaux entierement dépouillés de leur ton & de leur fermeté naturelle. Car, lorsque les vaisseaux sont si foibles qu'ils ne peuvent plus retenir les liqueurs, que leurs orifices sont ouverts, & que le médicament ne pouvant attirer l'humeur à laquelle il est approprié ne cesse de les irriter, il faut nécessairement que tout arrive dans l'ordre qu'on vient de dire. Oribase, *Med. Coll. Lib. XVII. cap.* 42.

Ceux qui sont attaqués d'une *superpurgation*, ont besoin de frictions & d'un bain chaud, avant lequel ils doivent boire du vin rouge ou paillet fort clair, qui est celui dont la distribution se fait le plus aisément, & manger de la soupe au vin & des grenades. Supposé que l'évacuation continue, on liera les membres de façon que le bandage aboutisse des parties supérieures aux inférieures, & qu'en interceptant le sang & les esprits, il empêche une évacuation & une dissipation excessive. Il est bon aussi de donner au malade quelque peu de thériaque avec de la chair de vipere, car ce remede passe jusqu'à la peau, fait une révulsion en fort peu de tems, détourne les humeurs du bas-ventre, & émousse l'action des cathartiques. On peut à son défaut faire usage des trochisques de thériaque, ou de ceux des semences, (voyez *Pastillus de Seminibus*) & de l'antidote appellé *philonium*. Il faut aussi appliquer des ventouses & des cataplasmes de *polenta* & de *mulsum* sur l'estomac du malade, ensuite des épithemes astringens: mais rien n'est comparable aux frictions & aux remedes liquides. Le malade doit aussi se garantir du froid & du chaud, car le premier repousse les humeurs de dehors en dedans, & par-là augmente le flux, & le second dissipe & dissout les forces & les esprits. Supposé que la violence du cathartique fasse augmenter de plus en plus l'évacuation, il faudra faire usage des cataplasmes précédens & de lavemens, tels que ceux de graisse d'oie, de vin doux, d'huile d'aspic & autres semblables. P. Eginete, *Lib. VI. cap.* 7.

Tout excès dans le boire & le sommeil ne vaut rien pour ceux qui sont affligés de la maladie dont nous parlons. Ils ne doivent user que de vin austere, trempé avec de l'eau de fontaine, encore faut-il ne leur en donner que fort peu. Il convient dans ce cas de mettre dans leur boisson quelque peu de *polenta* rôti, ou de têtes de pavots, ou de la noix de galle. La farine des lentilles dont on a ôté la peau & l'écorce, cuite avec du vinaigre, de la bete noire, du sumach & une petite quantité de têtes de pavots, est aussi très-efficace. Les poires seches exprimées avec du suc de coings, ne sont point à mépriser. Mais si l'évacuation continue toujours avec la même violence, il faut avoir recours aux remedes que l'on prescrit pour les maladies cœliaques. Ceux qui vomissent aisément doivent boire une grande quantité d'eau chaude, & s'exciter à vomir, en se fourrant le doigt dans la gorge, ou en y introduisant une plume, ce qu'ils feront à deux ou trois différentes reprises. On fera chauffer ensuite quelque peu d'huile de fleurs de coings (voyez *Melinum oleum*) & de vin, & on trempera dedans un morceau de linge que l'on appliquera sur le ventre. Il faut aussi au bout de quelque tems donner au malade gros comme une feve de thériaque dans du vin. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 3. *cap.* 118.

HYPERCORYPHOSIS, ὑπερκορύφωσις, d'ὑπὲρ, *sur, dessus*, & κορυφὴ, sommet, éminence ou protubérance. Hippocrate appelle les lobes du foie & des poumons, *hypercoryphoses*, ὑπερκορυφώσεις.

HYPERCRISIS, ὑπέρκρισις, de ὑπὲρ, sur, & κρίσις, une crise; est une crise violente & excessive d'une maladie qui se fait lorsque la nature étant opprimée par la quantité de la matiere morbifique, fait des efforts extraordinaires pour s'en débarrasser par des évacuations immodérées qui mettent la vie du malade dans un très-grand danger. Galien, *Com. III. in Prognost. T.* 1.

On l'appelle aussi *hypereccrisis*, ὑπερέκκρισις, ou *sur-eccrétion*. Galien, *de C. M. S. L. Lib. III.*

HYPEREPHIDROSIS, ὑπερεφίδρωσις, de ὑπὲρ, qui marque un excès, & ἱδρὼς, sueur; *sueur excessive* ou *immodérée*. Blancard.

HYPERESIA, ὑπηρεσία, *ministere, office*, est employé dans Moschion, *de Morb. Mul.* pour signifier la fonction organique des différentes parties du corps.

HYPERETRIA, ὑπηρέτρια, *Sage-femme, Accoucheuse*. Moschion, *de Morb. Mul.* veut qu'il y en ait au moins trois de présentes dans le tems de l'accouchement.

HYPERICUM, *Mille-pertuis*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse; ses feuilles sont conjuguées ou disposées deux à deux sur les nœuds des tiges. Le calyce est à une seule feuille, divisé en cinq parties & fort étendu. Ses fleurs sont en rose, composées de cinq pétales jaunes, & leur milieu est occupé par quantité d'étamines. Elles embrassent un ovaire de figure conique, garni d'un gros pistil à trois cornes, qui se change en un petit fruit oblong partagé en trois loges étroitement unies & remplies d'un grand nombre de semences fort menues.

Boerhaave compte treize especes de cette plante, qui sont:

1. *Hypericum, vulgare*, C. B. P. 279. Park. Theat. 572. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 1. 241. *Hypericum*, Offic. Ger. 432. Emac. 539. Raii Hist. 2. 1018. Synop. 3. 342. *Hypericum vulgare sive perforata caule rotundo, foliis glabris*, J. B. 3. 381.

Le *mille-pertuis* est une plante d'environ deux piés de haut, qui jette un grand nombre de tiges rondes, lisses, des nœuds desquelles sortent deux petites feuilles oblongues, sans queues, lisses, veinées dans toute leur longueur, & qui étant exposées au soleil paroissent percées d'un grand nombre de trous, ce qui lui a fait donner le nom de *perforata*. Ses fleurs sont en grand nombre à l'extrémité des rameaux; elles sont en rose, composées de cinq pétales jaunes, avec plusieurs étamines chargées de sommets jaunâtres. Elles rendent étant froissées entre les doigts un suc rouge comme du sang. La capsule dans laquelle la semence est enfermée est longuette & angulaire, approchante d'un grain d'orge, divisée en trois loges remplies d'un grand nombre de petites graines d'une odeur résineuse. Sa racine est dure, ligneuse, pénetre fort avant dans la terre & subsiste plusieurs années. Cette plante croît dans les haies & parmi les arbrisseaux, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses fleurs & ses feuilles sont d'usage.

Le *mille-pertuis* est apéritif, déterſif & diurétique, bon contre les fievres tierces & quartes, pour résister au venin, pour tuer les vers & pour guérir les plaies. La teinture de ses fleurs dans l'esprit de vin, est excellente pour la mélancolie & pour la manie: employée extérieurement elle est d'une efficacité admirable pour les meurtrissures, les contusions & les plaies, surtout dans celles des parties nerveuses. Gerard, dans son Traité *de Botanique*, donne la recette d'une huile com-

posée extremement utile dans les accidens dont on vient de parler. Miller, *Bot. Offic.*

Ses feuilles sont styptiques & un peu salées; elles ont un sel approchant de la nature du sel ammoniac: mais il est uni avec beaucoup de terre, & dissous dans une liqueur semblable à l'esprit de térébenthine; car les points transparens qui paroissent sur les feuilles de cette plante, & qui semblent autant de trous, les points noirs qui sont sur les bords de ses fleurs & les tubercules que l'on trouve sur ses fruits, doivent être regardés comme autant de bouteilles remplies de cette liqueur. Il n'est donc pas surprenant que le *mille-pertuis* soit vulnéraire, déterſif, diurétique, fébrifuge & très-propre pour les vapeurs. On distile cette plante, on en fait une huile & un extrait. L'huile est simple ou composée: la simple se fait en mettant infuser les sommités de *mille-pertuis* entre fleurs & graines, dans une suffisante quantité d'huile d'olive: on l'expose pendant quelques jours au soleil; on l'exprime; on réitere l'infusion jusqu'à ce qu'elle soit d'un rouge foncé: pour l'huile composée, il faut faire infuser une livre de sommités de la même plante dans deux livres d'huile & une livre de vin rouge; après trois jours de macération on les fait bouillir au bain-marie jusqu'à la consommation du vin: on fait trois infusions de même, & l'on délaye dans la derniere une livre de térébenthine de Venise & quatre scrupules de safran. Ces huiles sont excellentes pour toutes sortes de blessures: on en fait boire demi-once ou une once dans le crachement de sang & dans la dyssenterie: pour la sciatique, le rhumatisme & autres semblables maladies, on frotte la partie avec deux onces d'huile de *mille-pertuis* & une once de bon esprit de vin, ce qui forme un mélange extremement résolutif.

Pour faciliter l'extrait de cette plante,

Prenez les fleurs en bouton; mettez-les en digestion pendant deux jours dans de bon esprit de vin; exprimez l'infusion & faites-la évaporer en consistance d'extrait.

On en donne depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Angelus Sala en prescrit l'usage dans la manie, dans la mélancolie & dans les égaremens d'esprit, qui arrivent sans fievre, ni aucune cause manifeste. On a donné le nom de *Fuga dæmonum* au *mille-pertuis*, parce que l'on a cru qu'il étoit propre à guérir ceux que l'on croyoit possédés: mais il est bon de remarquer qu'ordinairement ces sortes de gens sont des fripons ou des véritables hypocondriaques; & généralement parlant toutes les herbes que l'on croit bonnes pour les possédés, sont excellentes pour les vapeurs, pour la mélancolie & pour la manie. La décoction de *mille-pertuis*, l'eau distilée de cette plante, l'infusion de ses graines tuent les vers & font couler les urines. On emploie cette plante dans le sirop anti-néphrétique de Charas, dans le sirop apéritif & cachectique du même Auteur, dans le sirop d'armoise, dans la poudre que Paulmier a décrite pour la rage, dans la thériaque d'Andromaque, dans la thériaque reformée de Charas, dans le mithridate, dans l'huile de scorpion composée, dans l'onguent *martiatum*, dans le mondificatif d'ache. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

2. *Hypericum, ascyron dictum, caule quadrangulo*; J. B. 3. 382. Voyez *Ascyrum*.
3. *Hypericum, villosum, erectum, caule rotundo*; T.
4. *Hypericum; elegantissimum, non ramosum, folio lato*; J. B. 3. 383.
5. *Hypericum, supinum, tomentosum, Hispanicum*; Cluf. H. 181.
6. *Hypericum, minus, erectum*; C. B. P. 279.
7. *Hypericum, minus, vel minus, supinum, glabrum*; C. B. P. 279. M. H. 2. 469.
8. *Hypericum, perfoliatum & perforatum*; T. 255.
9. *Hypericum, folio breviori*; C. B. P. 279. M. H. 2. 469.
10. *Hypericum, frutescens, Canariense, multiflorum*; H. A. 2. 135.
11. *Hypericum, fœtidum, frutescens*; T. 255.
12. *Hypericum, Orientale, flore magno*; T. Cor. 19.
13. *Hypericum, crispum, triquetro & cuspidato folio*; Bocc. Muf. p. 2. T. 12. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 242.

Miller en compte trente especes.

Hypericum frutescens, est le nom de la *Spiræa, Hyperici folio, non crenato.*
Hypericum maximum. Voyez *Androsæmum.*
Hypericum saxatile. Voyez *Caris.*

HYPERINESIS, ὑπερίνησις, d'ὑπὲρ, qui signifie excès, & ἴνησις, évacuation; évacuation excessive. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *de Loc. in hom.* & signifie la même chose qu'*hypercatharsis.*

HYPERINOS, ὑπέρινος, d'ὑπὲρ, qui signifie excès, & ἰνεώ, évacuer; est celui qu'on a purgé avec excès, ou au-delà de ses forces. C'est aussi une personne exténuée. Galien, *Com. in VI. Epid.* traduit ce mot par κεκενωμένος (*cecenomenos*) évacué: mais il dit dans son *Exegesis*, ὑπέρινος ὁ ὑπερκεκαθαρμένος ἄνθρωπος, καὶ αὐτὴ ὑπερίνησις, &c. « qu'*hyperinos* signifie la personne « qu'on a trop purgée, aussi-bien que la superpurgation, « ce que quelques-uns ont traduit en disant ὑπέρινος ἰσχναίνει, *hyperinos*, est celui qui est exténué. Mais ce mot « paroît avoir une double signification, de même que « μακρόπνους (*macropnus*) & βραχύπνους, (*brachypnus.* » Il veut dire que comme ces mots μακρόπνους, & βραχύπνους, signifient non-seulement une respiration longue & courte, mais encore le sujet qui en est affecté; de même on se sert du mot *hyperinos*, ponr désigner non-seulement une évacuation immodérée, mais aussi la personne qu'elle a épuisée. Varinus traduit ὑπέρινος par ὁ σφόδρα λεπτὸς, qui est beaucoup épuisé; & Pollux par ἐξινωμένος, qu'on a purgé avec excès, ou épuisé.

HYPEROA, ὑπερῶα, d'ὑπὲρ, & ὤον, un lieu haut, la partie supérieure de la bouche, que l'on appelle palais & base du cerveau. Castelli.

HYPEROS, ὕπερος, est un pilon, dont Hippocrate, *Lib. de Tract.* se sert au lieu de bâton pour l'extension des os fracturés. Fœsius.

HYPERPHYES, ὑπερφυὴς, d'ὑπὲρ, sur, dessus & φύω, être produit selon les lois de la nature; est une épithete qui signifie quelque chose d'opposé ou de contraire au cours ordinaire de la nature. Hippocrate, *Lib. de Vet. Med.* l'applique aux maladies qui sont extremement mauvaises & dangereuses.

HYPERSARCOSIS, ὑπερσάρκωσις, d'ὑπὲρ, qui signifie excès, & σὰρξ, chair, est une excroissance de chair.

HYPEXODOS, ὑπέξοδος, d'ὑπὸ, sous ou dessous, & ἔξοδος, issue, excrétion, ou flux de ventre.

HYPEZOCOS, ὑπεζωκὼς, d'ὑπεζώννυμι, ceindre pardessous; se dit des membranes qui sont étendues au-dessous d'une autre partie; de la pleure, par exemple, qui est tendue sous les côtes. Cœlius Aurelianus, *Lib. II. Acut. morb. cap.* 16. attribue la toux à la correspondance des parties qui sont contigues, ὑπεζωκότι *membranæ*, à la membrane environnante.

HYPHEAR. Voyez *Viscus.*

HYPHEGESIS, ὑφήγησις, d'ἡγέομαι, conduire; qui précéde, ou qui montre le chemin. Par exemple, *Lib. de Naturâ pueri*, καὶ ὑφήγησις ἐγένετο τούτῳ ὥσπερ ὕδωρ ἐπὶ τραπέζης, « son chemin lui étoit marqué, de même qu'on « le marque à l'eau que l'on verse sur une table. » En effet, dans l'accouchement la sérosité ou l'eau frayent un passage au fœtus, de même qu'on le fraye à l'eau qu'on répand sur une table, en la conduisant avec le doigt jusqu'à ce qu'elle trouve le moyen de s'écouler. Et dans le serment, οὐδὲ ὑφηγήσομαι ξυμβουλίην τοιήνδε, « je ne don-

« nerai jamais un conseil de cette nature, » c'est-à-dire, je ne persuaderai jamais à personne d'avoir recours au poison.

HYPNOBATES, ὑπνοβάτης, d'ὕπνος, sommeil, & βαίνω, aller, marcher; est celui qui marche en dormant, *somnambule*.

HYPNOLOGICA, ὑπνολογικὰ, d'ὕπνος, sommeil, & λόγος, discours; est la partie de la Medecine qui regle le sommeil & les veilles.

HYPNOPOEOS, ὑπνοποιὸς, de ὕπνος sommeil, & ποιέω, faire, ou causer; est une épithete que l'on donne aux remedes qui procurent le sommeil. *Somniferes*.

HYPNOS, ὕπνος, *Sommeil*. Voyez *Somnus*.

HYPNOTERION, ὑπνωτήριον, est le nom d'un épithete hépatique, dont il est parlé dans Aëtius, *Tetrab. III. Serm. 2. cap. 11.* à l'occasion de la cure du skirrhe de la rate.

HYPNOTICUS, ὑπνωτικὸς, d'ὕπνος, sommeil. *Hypnotique*. Voyez *Hypnopoeos*.

HYPNUM, est une espece de mousse fertile, qui produit une infinité de petites têtes couvertes de coeffes la plupart obliques, qui tombent de travers, & dont les bords sont quelquefois dentelés, & quelquefois entiers. Elles sont portées sur de longs pédicules qui naissent des aisselles des feuilles, le long des tiges & des rameaux, & leur extrémité inférieure est entourée d'une peau écailleuse différente des feuilles: ajoutez à cela, que les tiges sont pour la plupart plus branchues & plus fertiles que celles du *bryon*. Raii, *Synopsis Strip. Brit.* Voyez les divisions générales des *Hypnums* au mot *Botanica*.

HYPO, ὑπὸ, préposition qui signifie dessous, mais qui étant jointe avec d'autres mots, signifie non-seulement une infériorité par rapport à la situation, mais encore une remission ou diminution, comme on peut le voir dans quelques-uns des mots suivans.

HYPOBRYCHIOS, ὑποβρύχιος, d'ὑπὸ, & βρύχιος, coulé à fond, enfoncé. Ce mot signifie dans Hippocrate & dans Aretée, caché, ou profondément situé, & il se dit du léger commencement d'une fievre, des veines, & des autres parties qui sont profondément situées. CASTELLI. Foesius. Voyez *Brychios*.

HYPOCAPNISMA, ὑποκάπνισμα, d'ὑπὸ, & καπνίζω, fumiger; *Suffumigation*. MOSCHION. *de Morb. mul.*

HYPOCARODES, ὑποκαρώδης, d'ὑπὸ, qui signifie une diminution ou le plus bas dégré de quelque qualité; & κάρος, carus; est celui qui est affecté d'un assoupissement ou d'un *carus* léger. Hippocrate, *I. Prorrhet. & Coac.* ὑποκαρωθεὶς, (*Hypocarôthis*) est employé dans le même sens, dans le troisieme *des Epidémiques*.

HYPOCATHARSIS, ὑποκάθαρσις, d'ὑπὸ, qui signifie diminution, & κάθαρσις, purgation, est une purgation légere par bas, & le contraire de l'*hypercatharsis*. Ce mot signifie quelquefois simplement tout dégré de purgation par bas, comme dans Hippocrate, *Lib. de Ulcer.* & dans Galien, *Lib. IV. C. 6.*

HYPOCAUSTUM, ὑπόκαυστον, d'ὑπὸ, sous, & καίω, brûler; est proprement un lieu destiné pour prendre les bains, & pour suer, que l'on échauffe en faisant du feu sous le plancher; mais c'est plus ordinairement une *étuve*.

HYPOCEPHALÆON, ὑποκεφάλαιον, d'ὑπὸ, sous, & κεφαλὴ, la tête; est un oreiller, ou tout ce qui sert à soutenir la tête. HIPPOCRATE, *I. de Morb. Mul.*

HYPOCERCHALEON, ὑποκερχαλέον, d'ὑπὸ, & κέρχνος, âpreté de la gorge; signifie dans le *VII. des Epidémiques*, une espece d'âpreté aiguë dans la gorge, & la trachée artere.

HYPOCHOERIS, est une espece de *Sonchus*, moins épineuse que les autres. Ce mot vient d'ὑπὸ, préposition diminutive, & χοῖρος, un cochon. BLANCARD.

HYPOCHEOMENOS, ὑποχεόμενος, est celui qui est affligé d'une suffusion ou cataracte. GALIEN, *de Sanit. tuend. Lib. VI. cap. 9.*

HYPOCHLOROMELAS, ὑποχλωρομέλας, d'ὑπὸ, qui signifie diminution, χλωρὸς, espece de jaunisse, & μέλας, noir; de couleur pâle qui tire sur le noir, HIPPOCRATE, *Lib. VI. Epidem.*

HYPOCHONDRIA, ὑποχόνδρια, d'ὑπὸ, sous, & χόνδρος, cartilage; les *hypocondres*, ou parties latérales du corps, qui s'étendent depuis les fausses côtes jusqu'aux iles, & qui comprennent non-seulement les muscles, mais aussi les visceres internes; on les appelle ainsi, dit Pollux, à cause qu'elles sont sous un cartilage, (τῷ χόνδρῳ ὑπόκειται.) Celse rend ce mot par *præcordia*, d'après plusieurs endroits d'Hippocrate, & Cœlius Aurelianus met souvent *præcordia inflammata*, pour désigner une inflammation des *hypocondres*.

Les affections des *hypocondres*, dans Hyppocrate, sont

Hypochondrion anespasmenon, ὑποχόνδριον ἀνεσπασμένον, une revulsion & rétraction des *hypocondres* en dedans, sans que la partie soit affectée d'aucune maladie, ce qui est un prognostic d'une hémorrhagie & d'une phrénésie. *Coac.* 119.

Hypocondria diaborborizonta, ὑποχόνδρια διαβορβορύζοντα, *Hypocondres murmurans*, 5. *Aph.* 64.

Hypochondrii entasis, &c. ὑποχονδρίου ἔντασις λάπαρος, & ὑπολάπαρος, tension légere des *hypocondres* sans tumeur ni inflammation, *Lib. III. Epid. Ægr.* 2. & 10. & *Ægr.* 16. *post Stat. pest.* Il y a aussi ὑποχονδρίου ἔντασις ὑπόμακρος, une tension oblongue des deux *hypocondres*, qui provient de l'inflammation des deux muscles droits de l'épigastre, qui aboutissent en droite ligne du thorax à l'os pubis. *I. Prorrhet.* 144.

Hypochondria catexerasmena, &c. ὑποχόνδρια κατεξηρασμένα σφόδρως, ἢ ἰσχυρῶς αὐχμώδη, *hypocondres desséchés*, ἢ προσεσταλμένα, contractés & affaissés par une extreme sécheresse, ἀνεσπασμένα, retirés en dedans par une inflammation interne. GALIEN, *Com.* 1. *in Lib. de R.V. I. A.*

Hypochondria meteora, ὑποχόνδρια μετέωρα, *hypochondres* élevés ou enflés, *I. Epid. Ægr.* 8. 4. *Aph.* 72. La même chose est exprimée, *Lib. de R. V. I. A.* par ἐπηρμένα (*epermena*) gonflés par des vents, comme Galien l'explique.

Hypochondrii xyntasis, ὑποχονδρίου ξύντασις, distension des *hypocondres* qui provient d'une inflammation, *I. Epid. Ægr.* 2. 3. 8. 10. & partout ailleurs.

Hypochondrii scoliotes, ὑποχονδρίου σκολιότης, obliquité de l'*hypocondre*, c'est-à-dire, inégalité de cette partie: par exemple, dans le passage suivant, *Lib. de R. V. I. A.* ὑποχόνδριον μὲν γὰρ εἰ ἐπὶ πόνον ἐστὶν, ἢ ἐπηρμένον, ἢ ἔχει τινὰ σκολιότητα, « si donc l'*hypocondre* est dou« loureux, ou enflé, ou devient oblique. » Σκολιότης, est rendu dans Galien par ἀνωμαλία, inégalité.

Hypochondrium chronium, ὑποχόνδριον χρόνιον, un *hypocondre* affecté d'une maladie invétérée, *Coac.* 292. On lit de même *I. Prorrhet.* τὰ ὑποχόνδρια μετέωρα χρονιώτερα, *hypocondres* qui ont été enflés pendant un tems considérable.

HYPOCHONDRIACUS MORBUS, *Affection* ou *Passion hypocondriaque*.

L'*affection hypocondriaque* n'est pas la moindre des maladies spasmodiques qui affectent le sisteme nerveux, & son nom lui vient de ce qu'elle exerce principalement sa tyrannie au-dessous du cartilage xyphoide, & des fausses côtes, dans la région des *hypocondres*. On s'apperçoit en considérant sa nature qu'elle est une maladie spasmodico-flatueuse des premieres voies, c'est-à-dire, de l'estomac & des intestins, causée par l'inversion & le dérangement de leur mouvement péristaltique, laquelle jette, à cause de la correspondance mutuelle des parties, tout le sisteme nerveux dans des mouvemens très-irréguliers, & dérange toute l'œconomie des fonctions.

Il est à propos que j'avertisse le Lecteur avant d'entreprendre l'histoire de cette maladie, qu'il n'y a ni partie ni fonction du corps qui en soit exempte, & que ses symptomes

ſymptomes ſont ſi violens & ſi nombreux qu'il eſt auſſi difficile d'en faire le dénombrement, que d'en rendre raiſon ; car l'affection *hypocondriaque* mérite entre les maladies chroniques, le même nom que la fievre parmi celles de l'eſpece aiguë ; je veux dire, celui d'univerſelle. Mais afin de garder l'ordre le plus exact qu'il nous ſera poſſible dans la deſcription que nous allons donner du commencement & des progrès de cette maladie, je vais commencer par les ſymptomes qui ſont particuliers à la cavité du bas-ventre, qui eſt de toutes les parties celle qui eſt la plus promptement affectée.

L'affection *hypocondriaque* commence toujours par des tenſions violentes & des gonflemens flatueux de l'eſtomac & des inteſtins, ſurtout au-deſſous des fauſſes côtes, & le plus communément dans l'hypocondre gauche, où il paroît quelquefois une tumeur fort dure. Quant aux déſordres particuliers du ventricule & de l'œſophage, le malade eſt affligé de nauſées, du dégout, & le plus ſouvent de la perte de l'appétit. La digeſtion des alimens ne ſe fait que très imparfaitement, ce qui occaſionne la génération de crudités acides & viſqueuſes. On ſent une oppreſſion douloureuſe d'eſtomac, ſurtout après avoir mangé : l'œſophage eſt affecté de contractions ſpaſmodiques, & l'on rend fréquemment par la bouche une mucoſité limpide. La déglutition ſe fait avec peine, & le malade eſt incommodé d'une cardialgie violente, d'une ardeur d'eſtomac conſidérable, de rapports acides, & d'un vomiſſement dont la matiere eſt ſi acre qu'elle engourdit les dents & ronge le linge. J'ai vu auſſi des *hypocondriaques*, rendre par haut des matieres purement ſébacées ; ſurquoi le Lecteur peut conſulter les *Mélanges des Curieux de la Nature, Decad.* I. *An.* 3. *Obſ.* 253. On ſent dans les inteſtins, ſurtout dans les grêles, autour du nombril, des douleurs & des déchiremens violens, des contorſions, des points lancinans, des murmures & des borborygmes. Il ſurvient auſſi des tranchées violentes dans les gros inteſtins. Le malade a quelquefois la diarrhée, quelquefois auſſi une conſtipation opiniâtre, accompagnée d'une rétention de vents, dont la ſortie par haut ou par bas, diminue en quelque ſorte les autres ſymptomes : mais il s'en engendre bien-tôt de nouveaux. Il a des envies fréquentes d'aller à la ſelle, qui ſont ſuivies d'hémorrhoïdes aveugles, & quelquefois d'une évacuation ſymptomatique de ſang. Quelques-uns urinent avec beaucoup de peine, & l'urine même eſt claire, aqueuſe & blanche, & quelquefois avec un ſédiment ſablonneux très-abondant. Cette maladie reſſemble ſouvent au calcul, lorſqu'elle eſt accompagnée de douleurs dans la région des reins.

Elle n'affecte pas ſeulement le bas-ventre, mais auſſi les autres parties du corps, à cauſe de la correſpondance que la nature a établie entre elles. On ſent des anxiétés & des contractions dans la poitrine très-violentes, une difficulté extraordinaire de reſpirer, laquelle eſt quelquefois accompagnée d'un ſentiment de réplétion, de tremblemens, & de palpitations de cœur. A meſure que le mal augmente, il affecte la tête, dans les parties extérieures de laquelle on reſſent des céphalalgies, des migraines, différentes douleurs accompagnées d'immobilité, de rigidité, & de cette eſpece particuliere de douleur, à laquelle on donne le nom de *clavus*. Aux ſymptomes précédens, ſe joignent le vertige, le tintement d'oreilles, & une difficulté d'ouie, les yeux ſont languiſſans & la vue très-foible. Quelques-uns voyent auſſi les objets doubles. Les yeux ſont douloureux & ſecs, la langue, ſurtout dans un endroit particulier, eſt ſouvent affectée d'une douleur brûlante & incommode, & la ſalivation eſt fort abondante. A la fin les fonctions animales ſe dérangent, & l'eſprit, ſans aucune raiſon, ou pour la plus légere cauſe, tombe dans une agitation violente. De-là naiſſent l'inquiétude, l'anxiété, la terreur, la mélancolie, la colere, la crainte, la méfiance, & les ſaillies déréglées de l'imagination, la diminution de la mémoire, l'affoibliſſement de la raiſon, un ſommeil troublé, inquiet & rempli de crainte. Quelques-uns de ces ſymptomes affectent tout le corps, qui ſe couvre ſouvent d'une chaleur exceſſive, ou de ſueurs abondantes. Les forces diminuent, le corps devient languiſſant, ſe refuſe au travail, & ſe conſume peu à peu. Les membres ſont ſouvent affectés de douleurs piquantes & lancinantes. Enfin, toutes les ſécrétions & les excrétions, ſurtout celles de l'eſpece ſanguine, ceſſent. Mais il eſt difficile de faire le dénombrement de tous les différens ſymptomes dont cette maladie eſt accompagnée, & qui varient dans preſque tous les individus.

La deſcription que les plus anciens Medecins nous ont donnée de cette maladie, s'accorde parfaitement avec celle que nous venons d'en faire. Galien, dans ſon premier Livre *de Locis affectis*, rapporte un paſſage de Diocles, dans lequel il eſt parlé des affections hypocondriaques de l'eſpece flatueuſe & mélancolique, qui naiſſent de l'eſtomac, & que je vais tranſcrire en faveur de la briéveté & de la clarté qui y regnent.

« Le malade, dit-il, après avoir mangé, ſurtout des alimens difficiles à digérer, ou capables d'échauffer, rend une grande quantité de ſalive ; il eſt affligé de rapports acides & de vents ; il ſent une chaleur violente dans les *hypocondres*, & un treſſaillement dans tout le corps lorſqu'il retient les rôts. Il ſent auſſi quelquefois des douleurs violentes dans le bas-ventre, qui s'étendent dans quelques ſujets juſqu'au deſſus du diaphragme, qui ceſſent après que la digeſtion eſt faite, & qui reviennent ſi tôt qu'il a mangé. Ces douleurs ſe font quelquefois ſentir, lors même qu'on eſt à jeun, auſſi-bien qu'après avoir mangé. En quelque tems que le malade vomiſſe, la matiere qu'il rend eſt un compoſé d'alimens mal digérés, & de phlegme amer, chaud, & acide, à un tel dégré, qu'il engourdit les dents. »

Cet Auteur croit, ſur ce que les ſubſtances froides procurent du ſoulagement, que cette maladie provient de la chaleur des parties internes.

Avant de quitter l'hiſtoire de cette maladie, je vais indiquer quelques précautions, dont il importe extremement d'être inſtruit. Comme l'affection hypocondriaque a différens dégrés qui nous aident à former nos prognoſtics, elle a auſſi des redoublemens qui donnent lieu à des paroxyſmes très-violens ; car quoique les hypocondriaques ne ſoient jamais parfaitement bien, néantmoins leurs ſymptomes ſont beaucoup plus violens en hiver, en automne, & dans les tems froids, que dans aucune autre ſaiſon ; & plus l'atmoſphere eſt chaud, plus ils jouiſſent d'un état tranquile. On a obſervé que les femmes qui ſont ſujettes à cette maladie, en ſont beaucoup plus affligées dans le tems de leurs regles, dont le cours eſt généralement interrompu. Il faut ſavoir encore, que les *hypocondriaques* ſont rarement affligés de fievres continues, épidémiques, & contagieuſes, & même de la peſte, & qu'ils ſont exempts de ces maladies & de pluſieurs autres. Cela paroît venir de ce que ces ſortes de malades ont pour l'ordinaire dans les premieres voies une grande quantité de crudités acides & viſqueuſes, qui réſiſtent à la contagion, qui opere par la ſubtilité des parties ſulphureuſes, que ces crudités fixent en quelque ſorte : c'eſt ce qui fait encore que les vieillards & les perſonnes mélancoliques ſont rarement affectés de maladies aiguës & contagieuſes.

On ſait par expérience, que les jeunes gens & les perſonnes qui ont atteint un âge mûr, ſont très-ſujettes à cette maladie, qui dure depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à celui de cinquante, après lequel elle ſe change, pour l'ordinaire, en douleurs arthritiques, en goute, en douleurs des reins, en ſciatique, en calcul, en cachexie, en ſcorbut, en maladie noire, (*morbus niger*) en obſtructions des viſceres, en fievre hectique, & en d'autres maladies formidables. Ceux encore qui ſont d'une habitude ſpongieuſe, molle, & lâche, y ſont

bien plus sujets, que les personnes dont la constitution est plus forte & plus robuste. Il en est de même de ceux qui sont naturellement languissans, ou qui ont reçû de leurs parens une disposition héréditaire à cette maladie, ou dont les forces ont été considérablement affoiblies par un mauvais regime, ou par des maladies précédentes. On peut mettre de ce nombre ceux qui menent une vie sédentaire, & qui se livrent avec trop d'ardeur à l'étude. De-là vient que l'*affection hypocondriaque* est très-commune parmi les gens de Lettres, & parmi les femmes, qui y sont cependant beaucoup moins sujettes que les hommes. C'est à tort que l'on confond les *affections hypocondriaques* de ces dernieres, avec celles de l'espece hystérique, & qu'on leur donne le même nom. Voyez *Hysterica*.

Les Anciens & plusieurs Modernes se sont trompés en assignant le siége de l'*affection hypocondriaque*. Les premiers ayant souvent remarqué une tumeur suivie de tension au côté gauche, au dessous des fausses côtes où la rate est située, ont crû que cette maladie avoit son siége dans cet organe; Rhodius & Heurnius ont adopté ce sentiment. Mais outre que la rate, en conséquence de sa structure, n'est point susceptible de cette douleur aiguë & lancinante que sentent les *hypocondriaques*, l'expérience nous apprend que ce viscere est souvent très-sain dans ces sortes de malades. Sylvius dans sa *Dissert. de usu lienis*: Hoefferus, *de Hercule Medicâ*, *Lib. III. cap.* 3. & Hochstederus; *Dec.* 5. sont de même sentiment que moi. On ne peut nier cependant, qu'il ne puisse y avoir dans cette maladie un engorgement de la rate, mais cet engorgement n'est point la cause de la douleur aiguë, ni la rate le siége de cette maladie.

Quelques-uns des Modernes placent le siége de cette maladie dans la veine-porte & dans ses ramifications, & regardent le sang qui croupit dans ces endroits, comme la véritable cause de tous les symptomes, qui ont rapport dans les hommes au dérangement du flux hémorrhoïdal, & dans les femmes, à celui du flux menstruel; & croient que ces symptomes cessent lorsque ces excrétions reprennent leur cours. Quoiqu'il soit vrai, comme nous aurons occasion de l'observer ci-après, que les irrégularités de ces évacuations, & la stagnation du sang qu'elles occasionnent, surtout dans les ramifications qui se distribuent dans les tuniques nerveuses des intestins, puissent souvent être les causes de cette maladie; il faut cependant observer qu'il peut y en avoir une infinité d'autres, ce qui fait que les premieres deviennent quelquefois inutiles pour nous faire connoître son siége, aussi-bien que la nature des symptomes dont elle est accompagnée; car il arrive souvent que les *hypocondriaques* n'ont aucune disposition aux hémorrhoïdes, & Rhodius, *Centur. II. Obs.* 93. Claudinus, *Consil.* 89. & Montanus, *Consil.* 246. nous apprennent que le sang sort souvent en abondance par les veines de l'anus, sans pour cela que le malade s'en trouve soulagé.

Je suis persuadé que cette maladie a son véritable siége dans le conduit alimentaire, membraneux, & extrement nerveux, qui constitue l'estomac & les intestins. Ce conduit est principalement composé de quatre tuniques: l'interne, connue sous le nom de veloutée, est munie de poils droits & creux, semblables à des mamelons. La seconde, qui suit celle-ci, est la tunique nerveuse. La troisieme, savoir, la musculeuse est un peu plus forte, & composée en partie de quelques fibres longitudinales, & en partie de fibres annulaires, & d'un grand nombre de vaisseaux sanguins. L'externe est la tunique membraneuse. Il y a trois différens tissus celullaires entre ces tuniques; l'un, entre la tunique veloutée & la nerveuse: le second, entre cette derniere & la musculeuse, & un troisieme, entre-celle-ci & la tunique membraneuse, communément appellée la tunique cellulaire de Ruysch, *tunica cellulosa Ruyschii*. La tunique musculeuse, & les fibres annulaires dont elle est composée, donnent à ces parties une espece de mouvement vermiculaire ou peristaltique, qui consiste dans une contraction & un relâchement qui se continuent de baut en-bas. La force naturelle & l'intégrité de ce mouvement, ne servent pas peu à la conservation de la santé; car c'est lui qui contribue à la digestion des alimens, à la secrétion de la bile & du suc pancréatique, à la préparation du chyle, & qui le pousse dans les veines lactées. C'est aussi ce qui rend les autres sucs du corps humain balsamiques & spiritueux. C'est encore ce mouvement peristaltique des intestins qui pousse les crudités, les excrémens, les vapeurs flatueuses & aériennes, qui proviennent des alimens, & qui sont dépourvues d'un suc louable dans le conduit alimentaire, & qui en procure la sortie par l'anus. Le ton de ces parties, lorsqu'il est sain & dans son degré naturel, aide & facilite extremement la circulation du sang, & devient le principal instrument dont la nature se sert pour faire que les intestins s'acquittent des fonctions qu'elle leur a assignées.

Il ne sera plus difficile, après ce qu'on vient de voir, d'assigner la cause immédiate, & d'expliquer les différens symptomes dont cette maladie est accompagnée. La cause de l'*affection hypocondriaque*, consiste donc dans l'état non-naturel de ce mouvement peristaltique, lors, par exemple, qu'il est détruit dans un endroit, trop fort dans un autre, & entierement renversé, je veux dire, qu'il se fait des parties inférieures vers les superieures; car ce relâchement & cette distension spasmodique, qui existent en même-tems dans les intestins, mais qui se succedent l'un à l'autre dans différentes parties, constituent la vraie nature de l'*affection hypocondriaque*, & suffisent pour rendre raison de tous les symptomes qui l'accompagnent. Cette opinion est non-seulement confirmée par l'expérience, mais encore par l'autorité des plus fameux Medecins, tels qu'Ortlobius, Etmuller, Needham, Wedelius, & Conringius dans sa Differt. *de Morbo hypocond. Sect.* 11. Voyons donc maintenant si nous pourrons déduire de cette cause les raisons des différens symptomes dont cette maladie est accompagnée.

Les conséquences immédiates de la diminution du mouvement peristaltique sont, l'indigestion, une chylification imparfaite & l'excrétion empêchée des matieres récrémentitielles, qui est cause que ces dernieres restent dans les intestins, & que leurs crudités acides & visqueuses venant à s'insinuer d'une maniere particuliere dans leurs courbures & leurs différens replis, y engendrent une grande quantité de flatuosités. Il arrive de-là que ces matieres, par le long séjour qu'elles font dans les intestins, perdent leurs qualités naturelles & contractent une certaine acrimonie par laquelle elles picotent la tunique nerveuse des intestins, & excitent des contractions spasmodiques. Le conduit intestinal se resserre si fort dans certains endroits que les vents ne peuvent plus sortir, ce qui les oblige à rester dans la partie du conduit qui est exempte de spasmes, & à la distendre d'une façon extraordinaire; d'où il arrive un murmure de ventre, des borborygmes & des enflures incommodes. Au reste, ces flatuosités ne pouvant se frayer un passage par bas, à cause des spasmes, sont obligées de sortir par haut; & dans ce cas elles s'emparent principalement du colon, & se répandent dans ses courbures qui sont très-nombreuses. Car il faut observer que le colon, surtout aux endroits de ses courbures, au-dessous des fausses-côtes dans les deux *hypocondres*, & à l'endroit où il porte sur les reins, est beaucoup plus étroit que dans son milieu. Mais principalement dans le côté gauche, il est souvent distendu par des vents à un point extraordinaire, & forme une tumeur douloureuse que l'on attribue faussement à l'indisposition de la rate. Lorsque ces spasmes continuent, que le mouvement péristaltique vient à se renverser, & la maladie à augmenter, ces vapeurs pénetrent dans la cavité de l'estomac, qu'ils distendent d'une maniere surprenante, & produisent une enflure incommode que l'on apperçoit à la vue & au toucher. L'estomac ainsi

distendu empêche le mouvement & la descente du diaphragme, d'où naît la difficulté de respirer. Et ce qui est encore pire, l'orifice gauche de l'estomac, & même tous les deux ensemble se resserrent, ce qui fait que les vapeurs se répandent dans sa cavité & produisent des douleurs terribles dans les régions épigastriques & hypocondriaques, & des cardialgies, qui diminuent considérablement lorsque les contractions cessent & que les vents sortent par haut.

Tels sont les effets que produisent les vents, dont la génération & la rétention sont dues au défaut du mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins. Les Grecs appelloient ces sortes de maladies τὰ παθήματα φυσώδεα.

Voyons maintenant quels sont les symptômes qui résultent des crudités que laissent dans l'estomac, dans le duodénum & dans les courbures du colon, les alimens dissous dans l'estomac, en conséquence du dérangement du mouvement péristaltique.

Ces crudités séjournant trop long-tems dans les intestins, surtout dans le duodenum, où elles rencontrent une grande quantité de bile & de suc pancréatique, se corrompent en peu de tems, deviennent acescentes & acquierent une très-grande acrimonie; d'où il arrive qu'elles picotent les parties & causent des spasmes, des tranchées, des douleurs lancinantes & corrodantes, qui affligent avec beaucoup de violence la région de l'estomac & le reste du bas-ventre, surtout autour du nombril, & qui contribuent à la génération de nouveaux vents. C'est encore de ces impuretés que naissent la voracité de l'appétit, les nausées, les cardialgies, les envies de vomir, les rôts, & les vomissemens acides; & comme à chaque nouvelle digestion elles entrent dans un mouvement fermentatif plus violent, il est aisé de comprendre que les *hypocondriaques* doivent se trouver plus mal après avoir mangé copieusement.

Comme l'irritation continuelle que souffrent les intestins donne lieu à leurs spasmes alternatifs & à leurs distensions flatueuses; il est aisé de deviner la raison pour laquelle ceux qui sont affligés de cette maladie sont constipés au point de ne pouvoir se débarrasser des vapeurs qui les incommodent, & encore moins des excrémens dont leurs intestins se trouvent surchargés.

Il nous reste à montrer combien le défaut du mouvement péristaltique influe sur la circulation du sang.

Comme l'intégrité de ce mouvement entretient la circulation uniforme des humeurs dans les intestins, de même lorsqu'il vient à diminuer ou à cesser, la circulation du sang devient à proportion plus lente & plus inégale; car dans une partie des intestins sont des spasmes qui compriment & resserrent tout-à-la-fois les vaisseaux sanguins; dans une autre, des flatuosités qui distendent & dilatent les parois de leurs tuniques, & compriment par ce moyen les petits vaisseaux contigus. Il arrive de-là que le sang retourne plus lentement par la veine hémorrhoïdale, à cause de la situation perpendiculaire de ce vaisseau, & qu'il se forme dans les tuniques des intestins des stagnations d'humeurs, qui peuvent, ainsi qu'on l'a dit ci-devant, être aussi-bien les symptomes que la cause ordinaire des vents, comme nous le montrerons ci-après. Il arrive souvent que le sang s'accumule vers l'extrémité du rectum, & y forme un tubercule, auquel on donne le nom d'hémorrhoïdes aveugles; ou que rompant l'intestin il produit une évacuation hémorrhoïdale, qui dans ce cas est symptomatique.

Cette stagnation produit aussi la suppression des regles & des hémorrhoïdes, qui ne manque jamais d'arriver toutes les fois que la maladie augmente. C'est d'elle encore que viennent les excrétions sanguinolentes & noirâtres par les urines, le vomissement & les selles, que des Auteurs dignes de foi assurent être survenues à des personnes en qui cette maladie étoit parvenue à un haut degré. A l'égard de ces sortes d'évacuations par haut, le Lecteur peut consulter Riolan, *Anthropol. Lib. II. cap.* 2. On peut voir un exemple d'une pareille excrétion par bas dans Adrien Spigel, *Anatom. Lib. VI. cap.* 5. & dans Solenander, *Consil.* 7. *Sect.* 2. J'ai vu moi-même, dit Hoffman, l'urine d'un hypocondriaque teinte d'un rouge très-foncé.

Voilà ce qui arrive dans le conduit intestinal: mais à mesure que le mal augmente, il survient dans tout le corps des symptomes terribles qui interrompent toutes ses fonctions. Cela est une suite de la correspondance qui se trouve entre les nerfs & les parties nerveuses, ce qui fait que les spasmes des intestins se communiquent aux régions même les plus éloignées. Partout où les nerfs sont affectés d'une contraction spasmodique, là aussi la circulation du sang est inégale. On voit donc par-là d'où vient que dans les affections *hypocondriaques* invétérées la circulation se fait lentement & tout le corps est affecté de contractions spasmodiques. Les parties du bas-ventre contiguës aux intestins se contractent les premieres; & par une suite nécessaire du mauvais état de la vessie, de son sphincter & des reins, l'urine est claire, délayée & aqueuse. Les convulsions violentes des membranes nerveuses qui environnent les reins, causent des douleurs pareilles à celles du calcul. Ces spasmes venant à se communiquer à la poitrine, produisent des contractions, des tremblemens & des palpitations de cœur. Lorsque ces spasmes passent jusqu'à la tête, il en résulte des douleurs de différente espece, & quand ils viennent à s'emparer des parties externes, ils causent la froideur des extrémités & des frissonnemens fréquens.

Comme dans l'*affection hypocondriaque*, il s'engendre un chyle épais & impur, qu'il survient des spasmes dans tout le corps, que la circulation du sang devient inégale, & que les excrétions par les sueurs, les urines & les selles cessent; il faut de toute nécessité que la disposition scorbutique augmente & qu'il se forme une maladie hypocondriaco-scorbutique. Supposé que les regles viennent à cesser dans les femmes, & que le sang ou les humeurs séminales s'arrêtent autour de l'utérus & des parties qui servent à la génération: des accès hystériques ne manquent pas de se joindre à l'*affection hypocondriaque*, surtout si le sujet est d'un tempérament vif, & il en résulte une affection hypocondriaco-hystérique. Lorsque les spasmes du bas-ventre obligent les humeurs épaisses & visqueuses à passer dans les parties supérieures & dans la tête, où elles circulent lentement dans les vaisseaux du cerveau, les fonctions animales cessent, les sens languissent, la mémoire diminue & l'esprit perd sa vivacité; le malade est enclin à la mélancolie, à la méfiance & à répandre des larmes; son esprit se livre à de vaines idées & à des imaginations folles, & il tombe peu à peu dans une mélancolie *hypocondriaque*.

Examinons maintenant les causes directes & immédiates de cette maladie.

La plus considérable & la plus fréquente est une stagnation des sucs vitaux entre les tuniques nerveuses & musculeuses des intestins, laquelle est souvent occasionnée par la lenteur avec laquelle ils circulent dans le foie. Celui-ci est, comme on sait, un organe vasculeux, muni d'un plus grand nombre de veines que d'arteres, dont les deux principales sont la veine-cave & la veine-porte. Maintenant il est certain que la derniere, de laquelle les intestins, l'estomac, le mésentere, la rate, le pancréas & l'utérus, tirent la plus grande partie de leurs ramifications, reçoit par un mécanisme particulier, le sang qui revient de tous les visceres du bas-ventre; & faisant l'office d'une artere, mais sans aucun battement, le verse dans le foie. On voit par-là, d'où vient que le sang, lors même qu'on se porte bien, circule plus lentement dans le

foie que dans aucun autre viscere du corps, & pourquoi lorsque les fonctions du corps se dérangent, la circulation de ce fluide cesse plutôt dans cet organe que dans tout autre: maintenant lorsque la circulation est retardée dans cette partie, le sang, suivant les lois de l'Hydraulique, doit nécessairement regorger dans les visceres, d'où il avoit passé dans le foie, ce qui fait qu'il distend extraordinairement les vaisseaux de ces parties, sur-tout ceux du mésentere & des intestins, dont les tuniques sont incapables de faire une grande résistance. C'est de la lenteur avec laquelle le sang circule dans le foie, que naît sa stagnation dans les intestins; laquelle ruine l'équilibre qui subsiste entre les solides & les fluides, & devient, pour ainsi dire, la cause immédiate qui détruit le ton & la force du mouvement péristaltique, & produit l'*affection hypocondriaque.*

C'est ce qui fait que l'on découvre dans les cadavres de ceux qui sont morts de l'*affection hypocondriaque*, qui a dégénéré en quelque autre maladie, des phénomenes qui proviennent du défaut de circulation dans le bas-ventre, & des causes qui tendent à rendre cette circulation toujours plus défectueuse. Guarinoni, *in Consil.* 487. nous apprend, qu'ayant disséqué le corps d'un hypocondriaque, il trouva les veines du mésentere tout-à-fait obstruées, & tellement dilatées, qu'on les eût prises pour des intestins. Louis Mercatus, *Tom. III. L. I. c.* 7. dit avoir trouvé les vaisseaux mesaraïque d'un *hypocondriaque* entierement variqueux. Brunner, *in Consil.* 7. assure avoir trouvé une grande quantité de sang visqueux dans les veines du mésentere. Rhodius, *in Cent. II. Obs.* 76. prétend avoir trouvé le colon skirrheux, & Welschius, *Disp. de malo hypochondriaco*, dit avoir rencontré cet intestin entierement distendu par des vents, & tellement resserré à l'endroit de son insertion dans le rectum, qu'il ne paroissoit former qu'un seul corps avec lui. Blasius, *Comment. in Veslingium*, assure qu'on a trouvé le foie de quelques *hypocondriaques* d'une grosseur considérable; & j'ai vu moi-même le pancréas d'une personne qui mourut de certe maladie, entierement obstrué. Highmore, *Disquis. Anatom.* & Harder, *in Obs.* 59. rapportent qu'ils ont trouvé le pancréas skirrheux & ulcéré dans des personnes qui étoient mortes de cette maladie.

Entre les causes éloignées qui contribuent à retarder la circulation du sang dans le foie, à lui faire produire des stagnations dans les visceres du bas-ventre, surtout dans les intestins; les plus considérables sont, la diminution & la suppression du flux menstruel dans les femmes, & du flux hémorrhoïdal dans les hommes.

On est assuré par plusieurs observations, que ceux qui ont été sujets dans leur jeunesse à des saignemens de nez, copieux, tombent aisément dans cette maladie, lorsque dans un âge plus avancé, ils sont attaqués des hémorrhoïdes, qui supposent ordinairement une disposition héréditaire, & facilitent extremement la circulation du sang dans le bas-ventre & dans le foie, & que ces hémorrhoïdes viennent à être supprimées par quelque moyen que ce soit; car le sang superflu, restant dans le corps, en conséquence de cette suppression, s'accumule dans le bas-ventre, & pour les raisons que nous avons déja rapportées, circule plus lentement dans le foie, & regorgeant dans les intestins, y forme une stagnation très-nuisible. Il en est de même du flux menstruel, dont la diminution & la suppression produit une accumulation de sang dans l'artere mésaraïque, d'où il cherche à sortir par les veines hémorrhoïdales, ce que ne pouvant faire il regorge dans les inrestins, & rend à proportion la circulation des humeurs plus difficile. Il se forme donc dans les femmes des *affections hypocondriaques*, qui peuvent aisément être compliquées avec celles de l'espece hystérique, si en même tems il se forme une stagnation de sang aux environs de l'uterus. Dans les cas de cette nature, un rétablissement prompt & convenable de ces évacuations, est le remede le plus sûr & le plus naturel *des affections hypocondriaques.*

Il y a plusieurs autres causes qui peuvent déranger le mouvement péristaltique des intestins, & produire par ce moyen l'affection hypocondriaco flatueuse. La plus considérable est ce qu'on appelle *Disposition héréditaire*, qui consiste dans une constitution foible des parties nerveuses, sur-tout des intestins, qui passe des parens aux enfans, & rend les intestins susceptibles des mouvemens les plus irréguliers. On peut lui attribuer la petitesse des veines & l'habitude lâche & spongieuse que l'on observe ordinairement dans les *hypocondriaques.* Comme cette disposition héréditaire est le principe d'un grand nombre de maladies, elle contribue aussi d'une façon particuliere à la production de l'*affection hypocondriaque* & des hémorrhoïdes. C'est ainsi que les *hypocondriaques* engendrent des enfans sujets à la maladie dont ils sont atteints; & les meres, qui durant leur grossesse ont été affectées d'accès hystériques, ou qui se sont livrées aux saillies des passions, mettent au monde des enfans, qui étant parvenus à un âge avancé, sont sujets pour la cause la plus légere aux maladies *hypocondriaques* & flatueuses.

Quelques-unes des choses non-naturelles ne contribuent pas peu à la génération de cette maladie. L'air froid, par exemple, suffit seul pour la produire; car en resserrant la surface externe du corps, il oblige les humeurs à rentrer & à former des stagnations d'autant plus promptes, qu'elles sont plus abondantes. L'humidité de l'atmosphere diminue la tension des fibres motrices, ce qui est une circonstance à laquelle toutes les maladies qui proviennent de l'atonie des parties, doivent souvent leur génération & leur accroissement. Le froid est sur-tout préjudiciable aux intestins, lorsqu'il s'empare du bas-ventre ou des piés dont la connexion avec les intestins paroît suffisamment en ce que les personnes délicates ne sauroient marcher nuds piés sur un plancher froid, sans être tout d'un coup attaquées de tranchées & de flatuosités d'inrestins, comme Forestus *Lib. X. Obs.* 10. l'assure de son frere. On voit par-là d'où vient que les *hypocondriaques* se portent mieux l'Eté que l'Hiver, & que cette maladie est beaucoup plus fréquente dans les Pays du Nord, que dans ceux où l'air est plus serein & plus tempéré.

Les alimens épais & grossiers, sont aussi une des causes antécédentes de l'*affection hypocondriaque*. Les alimens crus, acides, flatueux, les légumes, les fruits d'Eté, le laitage, les herbages, les gâteaux, sur-tout lorsqu'ils sont chauds & récents, engendrent un chyle épais & impur, laissent beaucoup d'impuretés dans les premieres voies, & dérangent extremement le mouvement péristaltique des intestins, sur-tout dans les personnes qui ne font pas assez d'exercice. Les alimens qui ne sont point assez mâchés, nuisent extremement à ceux dont l'estomac est affoibli par quelque maladie précédente, & contribuent plus qu'on ne sauroit croire, à la production de cette maladie. De-là vient que Blancard, *in Prax. cap.* 61. assure que les Habitans de la Frize, ne sont si sujets à cette maladie, qu'à cause de l'abus qu'ils font des pois, des laitages & des légumes.

Simon Pauli, dans sa *Quadripartit. Botan.* cite l'exemple d'une femme qui devint *hypocondriaque* pour avoir mangé du pain qui sortoit du four. L'usage excessif du vin peut aussi produire cette maladie lorsqu'on s'y adonne trop, ou qu'on boit à la glace tandis que le corps est échauffé. Dans le dernier cas, le mal vient tout d'un coup: dans le premier, on contracte la maladie par des actes réitérés, & on se trouve suffisamment puni des débauches passées. La boisson peut encore contribuer à la production de la maladie dont nous parlons, lorsqu'elle est trop ou trop peu abondante, aqueuse, trop épaisse ou féculente.

L'*affection hypocondriaque* n'a souvent d'autre cause qu'une vie oisive & trop sédentaire; car, comme un exercice convenable augmente non-seulement la force & le mouvement des parties solides & des muscles, mais

rend encore les humeurs plus fluides; de même le défaut de cet exercice rend les forces languissantes, diminue l'élasticité des fibres, & épaissit les humeurs en retardant leur circulation. Cette vie sédentaire produit surtout cet effet, lorsqu'elle se trouve jointe à des veilles, à des méditations immodérées, & à des études trop assidues. Chacune de ces causes contribue considérablement à diminuer l'élasticité des parties solides, surtout lorsque les personnes dont je viens de parler se panchent trop sur les livres, & ont toujours l'esprit appliqué. C'est ce qui fait que les femmes qui menent une vie oisive & qui boivent peu, comme aussi les gens d'étude, sont extremement sujets aux maladies *hypocondriaques*.

Les passions de l'ame contribuent encore considérablement à la production de cette maladie, & entre autres le chagrin, le souci, l'inquiétude & l'anxiété d'esprit. L'expérience prouve assez combien ces passions sont capables de détruire la force des parties solides, & d'affoiblir la digestion. Horstius, *Lib. IV.* cite l'exemple d'un homme qui fut tellement affligé de la mort de son fils, qu'il devint *hypocondriaque* & mélancolique.

Cette maladie attaque souvent ceux qui ont été affoiblis par des maladies que l'on a guéries mal-à-propos avec des remedes astringens, des opiats & des narcotiques, aussi-bien que les femmes dont les forces ont été épuisées par des accouchemens laborieux ; parce que le ton de l'estomac & des intestins étant très-languissant dans ces sortes de sujets, il ne faut que commettre la moindre erreur dans le régime, ou donner carriere aux passions pour le détruire tout-à-fait. J'ai connu plusieurs personnes, qui, pour avoir traité des coliques, des tranchées, des diarrhées & des dyssenteries, avec des astringens, sont tombées insensiblement dans des flatuosités violentes & dans des *affections hypocondriaques.* J'ai vu plus d'une fois arriver la même chose à la suite d'une gonorrhée ou d'une perte blanche que l'on avoit arrêté trop-tôt par le moyen du magistere & du sucre de Saturne. On peut voir un cas de cette espece dans Hoffman, *Consult. & Respons. Medic. Tom. II. §. 3. Cas* 99. Rien n'est plus ordinaire que la production des maladies *hypocondriaques* par la suppression inconsidérée des fievres intermittentes, ou le mauvais usage du quinquina, surtout lorsque le malade abonde en humeurs grossieres, mene une vie sédentaire, ou est sujet aux spasmes des premieres voies.

Horstius, *Lib. X. Obs.* 28. nous fournit un exemple de cette espece ; & j'ai vu moi-même très-souvent des *affections hypocondriaques* causées par la suppression des fievres tierces. Les femmes sont souvent affectées de la même maladie ensuite d'un accouchement laborieux ou mal conduit. Enfin, on peut mettre au rang des causes productives des *affections hypocondriaques*, les maladies précédentes, & en général tout ce qui est capable de détruire le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins. On peut aussi ranger sous cette classe les émétiques & les purgatifs drastiques trop souvent réitérés, surtout les préparations d'aloès, & l'usage excessif des pilules dans lesquelles il entre, parce que ces remedes font prendre aux humeurs un chemin qui leur est refusé, & les obligent à former des stagnations autour de l'anus.

Il nous reste à montrer en quoi cette maladie differe de quelques autres, pour empêcher qu'on ne les confonde, & à dire ensuite quelque chose touchant les prognostics. On spécifie à l'article *Hysterica affectio*, la différence qu'il y a entre l'*affection hypocondriaque* & la passion hystérique.

On a observé ci-dessus que l'*affection hypocondriaque* consiste dans un mouvement anti-péristaltique & convulsif des intestins : mais comme cette inversion produit aussi quelques autres maladies, il est bon d'examiner en quoi ces dernieres different de celle qui fait le sujet de cet article. Dans le vomissement & dans la passion iliaque, par exemple, le mouvement péristaltique est renversé : mais dans le vomissement, cette inversion commence au pylore, ou peut-être au duodénum, & se continue par l'estomac & l'œsophage jusqu'au pharynx ; au lieu que dans le *miserere*, ou la passion iliaque, le mouvement du conduit intestinal, depuis le sphincter de l'anus jusqu'à l'orifice de l'œsophage, est renversé par des spasmes & des convulsions violentes, qui sont suivies d'un vomissement des excrémens. Mais il en est tout autrement dans l'*affection hypocondriaque* ; car ce monvement anti-péristaltique n'existe que dans quelques parties des intestins ; & celles qui en sont exemptes, sont remplies de vents. Ceci peut servir à rendre raison des bruits ou murmures qui se font quelquefois entendre dans les intestins, aussi-bien que des flatuosités qui parcourent toutes les parties du bas-ventre & des hypocondres, surtout le matin, où après une forte application d'esprit, sans aucune excrétion de vents ou d'excrémens par bas ; car ces vapeurs étant répandues dans certains endroits particuliers des intestins, sont poussées aussi-tôt après par les spasmes avec une impétuosité extraordinaire dans d'autres parties ; ce qui suffit pour produire le murmure dont on a parlé.

L'*affection hypocondriaque* differe aussi de la colique, qui en est souvent la suite ; car la premiere est une maladie opiniâtre, qui revient quelquefois, malgré toute l'exactitude qu'on observe, dans le régime ; au lieu que la colique est de plus courte durée, plus passagere, provient ordinairement de la mauvaise qualité des alimens, & est accompagnée de tranchées, d'intestins & d'une constipation opiniâtre, dont la cessation met fin à la colique : à quoi l'on peut ajouter que l'*affection hypocondriaque* est accompagnée de symptomes plus nombreux & plus violens. Il faut encore distinguer l'*affection hypocondriaque* du calcul des reins ; car bien que la premiere soit souvent accompagnée de douleurs approchantes de celles de la derniere maladie, on ne rend cependant aucuns calculs ; & quoiqu'on observe peut-être quelque peu de sable dans l'urine, on ne l'apperçoit que lorsqu'il s'attache quelque tems après au fond du pot, de même que la matiere que l'on rend en conséquence d'une disposition scorbutique des fluides ; au lieu que dans la véritable colique néphrétique, on trouve du sable dans l'urine immédiatement après qu'on l'a rendue, outre que le cas se fait assez connoître par l'évacuation des petits calculs. Il ne faut pas confondre non plus une simple flatuosité qui est tout d'un coup produite par des alimens de difficile digestion, & que l'on peut aisément dissiper au moyen des carminatifs, avec l'*affection hypocondriaque*, quoique la premiere puisse indiquer le commencement de la seconde.

A l'égard des prognostics de cette maladie, lorsqu'elle est récente & qu'on la laisse à elle-même, elle est beaucoup plus incommode qu'à craindre : mais on ne la guérit qu'avec beaucoup de peine lorsqu'elle est invétérée ; & quand on la traite mal, ou qu'on observe un mauvais régime, elle est pour l'ordinaire accompagnée d'une suite de symptomes violens & formidables, comme d'obstructions & de skirrhes des visceres, de la cachexie, de l'hydropisie, de fievres hectiques ; & par une translation, d'asthmes convulsifs, de la manie, d'une mélancolie incurable & de polypes funestes.

Zachias, *Lib. III. cap.* 15. nous fournit un exemple mémorable de ces derniers. Lorsque l'*affection hypocondriaque* est entretenue par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal ; on la guérit souvent radicalement, en rétablissant à propos ces évacuations, soit naturellement ou par art. Mais il faut prendre garde, lorsque la maladie dure longtems, de ne point confondre un flux hémorrhoïdal symptomatique avec un autre d'une espece critique & salutaire ; car le premier ne fait qu'aigrir la maladie, au lieu que le second est presque toujours salutaire.

CURE.

Il eſt fort aiſé de guérir l'*affection hypocondriaque* lorſqu'elle eſt récente ; mais dès qu'elle a jetté de profondes racines, que la circulation des humeurs eſt dérangée, & le ton des ſolides preſque entierement détruit, on a beaucoup de peine à y remédier, & l'opiniâtreté des malades jointe à la crainte & à la méfiance, qui ſont la ſuite de la difficulté avec laquelle le ſang épais circule dans le cerveau, rend ſa cure extremement difficile. La crainte continuelle qu'ils ont de la mort produit en eux une inconſtance qui les oblige à conſulter pluſieurs Medecins & à eſſayer différens remedes, qui ne font que rendre leur état beaucoup plus à plaindre. Il faut donc que les Medecins qui entreprennent la cure de cette maladie, commencent par recommander la patience à leurs malades ; après quoi ils pourront ſatisfaire aux intentions ſuivantes, qui ſe réduiſent,

1°. A évacuer la matiere flatueuſe, à corriger & à chaſſer peu à peu les impuretés acres, viſqueuſes & bilieuſes des premieres voies, qui ne font qu'entretenir la maladie.

2°. A appaiſer les ſpaſmes, à réduire le mouvement antipériſtaltique dans ſon état naturel & à le fortifier s'il eſt trop languiſſant, pour que la digeſtion des alimens ſe faſſe comme il faut, & qu'il s'engendre un chyle & des humeurs louables.

3°. A diſſiper & évacuer les humeurs qui croupiſſent, à rendre la circulation du ſang dans le bas-ventre & dans les autres parties du corps la plus uniforme qu'il eſt poſſible, & à purger les humeurs de leur acrimonie, en facilitant les excrétions cutanées & urinaires.

Enfin, à fortifier le ſyſteme nerveux.

Il faut ſatisfaire à la premiere de ces intentions durant les paroxyſmes *hypocondriaques*, ou dans le tems que les ſymptomes ont le plus de violence, ce qui arrive pour l'ordinaire après des paſſions violentes, des erreurs dans le régime, en hiver ou en automne. Rien n'eſt meilleur pour faire reprendre aux inteſtins leur mouvement naturel, pour appaiſer les ſpaſmes, pour diſſiper les vents, & pour évacuer les impuretés, que les lavemens préparés avec des herbes émollientes, une décoction d'avoine, de fleurs de camomille, de ſommités de mille-feuille, l'huile d'amandes douces, d'aneth, de camomille & de graine de lin, à laquelle on peut joindre les eſpeces carminatives, & diſcuſſives, les ſemences d'aneth, de carvi, ſurtout celles de cumin. Il faut commencer la cure par l'injection de ces lavemens ; & comme les ſpaſmes des inteſtins s'oppoſent ſouvent à leurs effets, il faut les réitérer pluſieurs fois, ſurtout ſi les excrémens ſont endurcis. Il convient même dans ce cas de faire boire au malade une grande quantité d'huile d'amandes douces, ou d'eau de gruau. L'uſage interne des médicamens laxatifs & adouciſſans n'eſt pas à mépriſer : les meilleurs ſont les infuſions de rhubarbe, de manne, & de crême de tartre avec l'huile de genievre. Rhodius, *Cent. II. Obſ.* 2. nous apprend qu'il a vu guérir l'*affection hypocondriaque* par l'uſage réitéré de la rhubarbe.

Rien ne ſoulage plus efficacement ceux qui ſont attaqués de cette maladie, que de prendre ſouvent une dragme ou plus des ſels neutres que l'on tire des eaux d'Epſom, de Sedlitz & de Carles-Bade, avec quelque abſorbant convenable, de la rhubarbe, de l'écorce d'orange & du nitre, dans une grande quantité d'eau pure. Les raiſins imprégnés de rhubarbe, les pommes laxatives bouillies ou crues, ſuppoſé que l'eſtomac puiſſe les ſupporter, & les prunes laxatives, produiſent auſſi de très-bons effets. Ces dernieres, au rapport de Thonerus, *Obſervat.* ont ſouvent fait ceſſer des conſtipations qui avoient réſiſté à tous les autres purgatifs. On retire encore de grands avantages des pilules balſamiques anodynes, comme ſont celles de Solenander, de Craton, les aléophangines, les marocoſtines, celles de tartre de Schroder, de Becher, de Stahl ou les balſamiques, en interpoſant une poudre apéritive entre chaque doſe. Lorſqu'il s'eſt formé un amas de matieres acides dans les inteſtins, il ne faut ordinairement pour rendre le ventre libre, qu'employer les pierres d'écreviſſes ou la magneſie blanche toute ſeule. Il faut auſſi dans les intervalles que laiſſent les paroxyſmes, entretenir le ventre libre, & prévenir la génération des impuretés par l'uſage alternatif de ces remedes, tous les huitiemes ou quatorziemes jours, ſuivant que l'état du malade l'exigera.

Après avoir rendu le ventre libre, il faut corriger & tempérer les matieres acides & bilieuſes qui ſéjournent dans les premieres voies, ſurtout dans le duodenum. On ſatisfait principalement à cette intention par des poudres abſorbantes, précipitantes, anti-ſpaſmodiques & légerement carminatives, qui non-ſeulement appaiſent les ſpaſmes, mais chaſſent encore les vents en fortifiant les inteſtins. On peut préparer ces ſortes de poudres avec les pierres d'écreviſſes, la nacre de perle, la poudre du Marquis, le nitre purifié, l'ambre préparé, le cinnabre, le tartre vitriolé, l'*arcanum duplicatum* & quelque peu de caſtoreum ; mais il faut les donner dans des eaux anti-ſpaſmodiques : dans celles ſurtout que l'on tire par la diſtilation des fleurs de camomile & de la biere faite avec le froment. On rend ces poudres beaucoup plus efficaces en les donnant avec environ vingt gouttes de ma liqueur anodyne minérale. On ſatisfait à la même intention en prenant le matin dans le lit des infuſions capables de chaſſer par la tranſpiration les impuretés qui ſe ſont logées dans la maſſe du ſang. On les compoſe pour l'ordinaire avec la meliſſe, la bétoine, l'aigremoine, le ſcordium, le chardon-béni, les ſommités de mille-feuille, les marguerites, la camomile ordinaire, la ſemence de fenouil & l'anis étoilé.

On peut employer les eſſences balſamiques & légerement carminatives, pour fortifier l'eſtomac & rétablir la digeſtion : mais il faut prendre garde qu'elles ne ſoient pas trop ſpiritueuſes, & capables par-là de jetter les humeurs dans une agitation plus violente, comme l'eau-de-vie & les eſſences ſtomachiques dont on ſe ſert ordinairement pour cet effet ne manquent jamais de le faire. On peut uſer plus hardiment de l'eſſence d'orange préparée ſelon l'art, de la teinture de tartre, de l'eſprit de nitre dulcifié, ou des élixirs préparés avec des plantes ou des racines balſamiques, avec quelque menſtrue lixiviel, tel que l'élixir ſtomachique viſceral dont j'ai plus d'une fois éprouvé les bons effets dans les maladies flatueuſes & *hypocondriaques* : mais il faut uſer de ces remedes pendant un tems conſidérable. On ne ſauroit croire combien il eſt avantageux dans les paroxyſmes *hypocondriaques* de ſe laver les piés dans des bains modérement chauds, car ils attirent les humeurs dans les parties externes & font ceſſer les ſpaſmes du bas-ventre.

On peut préparer ces ſortes de bains avec de l'eau de riviere ſeule, ou dans laquelle on fera bouillir du ſon ou des fleurs de camomile : mais il faut qu'ils ſoient modérément chauds & y plonger les piés le plus avant qu'on pourra.

L'uſage des remedes dont nous venons de parler appaiſe tout-à-fait ou du moins diminue conſidérablement la violence des paroxyſmes. Mais comme ils ſont fort ſujets à revenir, il faut pour prévenir ce malheur ſatisfaire à la troiſieme intention curative, qui conſiſte à détruire les cauſes, à diſſiper les ſtagnations des humeurs, à lever les obſtructions des viſceres, & à rétablir la circulation des fluides dans toutes les parties du corps. C'eſt à quoi l'on ſatisfait pleinement par des ſaignées faites dans des endroits convenables. Mais il faut rarement ouvrir les veines des parties ſupérieures du corps, de peur d'y attirer les humeurs, que les ſpaſmes du bas-ventre ne pouſſent en-haut qu'avec trop de violence. La ſaignée du pié eſt donc celle qui convient le

plus : mais il la faut proportionner à la quantité d'humeurs contenues dans le corps du malade. Les saisons les plus convenables pour la saignée sont le printems & l'automne, le tems des équinoxes, ou s'il est nécessaire, celui des solstices, parce que le sang est pour lors dans sa plus grande agitation.

La saignée produira de bien meilleurs effets, si l'on a soin de purger auparavant le malade, & d'attirer les humeurs vers les parties inférieures en lui baignant les piés. Au reste, supposé que l'on apperçoive en lui une disposition au flux hémorrhoïdal, & que sa suppression soit la cause de cette maladie, il sera bon de lui appliquer tous les mois quelques sangsues à l'anus. Il convient encore dans un pareil cas de lui donner pendant plusieurs jours consécutifs des pilules balsamiques anodynes, avec une poudre nitreuse anti-spasmodique.

Je ne connois point de remede plus efficace pour lever les obstructions des visceres, pour corriger l'acidité & l'impureté des humeurs, pour procurer les excrétions par les selles, par les urines & les sueurs, pour exciter les évacuations qui ont été supprimées, & pour rendre la circulation du sang uniforme dans toutes les parties du corps, que l'usage circonspect des eaux minérales que la Nature a eu la bonté de nous départir : mais ces eaux ne veulent point être prises avec excès, ni trop longtems, parce qu'elles affoibliroient & détruiroient immanquablement le ton de l'estomac & des intestins. Il faut aussi disposer le corps à les recevoir en évacuant les impuretés des premieres voies, & en diminuant la quantité des humeurs, & en seconder l'effet par l'usage des laxatifs & par un exercice modéré : mais ces eaux demandent un choix ; car les femmes, les personnes d'une habitude lâche & spongieuse, ou qui sont affligées de spasmes violens, se trouvent beaucoup mieux des eaux chaudes, sur-tout de celles de Carles-Bade. Supposé même qu'elles se déterminent pour les eaux minérales froides, elles doivent avoir soin de les faire chauffer. Ceux au contraire qui sont d'une constitution sanguine, phlegmatique & robuste, s'accommodent bien mieux des eaux minérales froides de Schwalbac, d'Egra, & de Pyrmont. Quant à ceux qui sont d'une habitude plus ferme, plus agile & d'un tempérament bilieux, il leur convient d'user de celles de Seltz, de Spaw, de Toenstad & de Wildungen.

On doit encore beaucoup attendre du régime, & sans lui, toutes les méthodes deviennent inutiles. Il faut donc choisir un air pur & tempéré, éviter soigneusement la froideur & l'humidité de l'athmosphere, & prendre garde sur-tout de s'en mettre à couvert en dormant. Il ne faut pas cependant que la crainte empêche le malade de jouir du bénéfice de l'air, de peur que sa constitution ne devienne trop-sensible & trop délicate, & sujette par-là à se ressentir du moindre changement de tems. Je lui conseille, sur toutes choses, de défendre son estomac, ses reins, & ses piés du froid, sur-tout des vents du Nord ; car il ne sauroit s'y exposer trop librement, que l'enflure de l'estomac, les douleurs du dos autour de la région des reins, & les tranchées ne reviennent sur le champ.

Quelques bons que soient les alimens, il doit en user avec modération, puisque lorsque les premieres voies sont remplies d'impuretés acres & bilieuses, les substances les plus nourrissantes sont les plus nuisibles. Plus on nourrit, dit Hippocrate, *Aph. X. Sect.* 2. ceux dont les sucs sont impurs, plus on leur cause de préjudice. Le malade doit aussi s'abstenir avec soin des alimens acides & salés, des substances flatueuses, des herbes potageres, des gâteaux au sucre, des pommes, des préparations de fleur de froment, des substances chaudes & aromatiques, & ne point trop manger à son souper ; car l'abstinence est le remede le plus souverain pour toutes les maladies chroniques, comme les Anciens & après eux Pison, dans son Traité *de Morbis à serosâ colluvie*, l'ont très-bien démontré.

Le choix des liqueurs est aussi d'une extreme importance dans la cure de cette maladie. Toutes celles qui sont faites avec la dreche, surchargent l'estomac & lui deviennent nuisibles : mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi préjudiciables que celles qui sont chaudes & spiritueuses. On peut néanmoins, pour fortifier l'estomac du malade, lui accorder à ses repas, l'usage du vin du Rhin, ou de Bourgogne, pourvu qu'ils soient vieux, qu'il les trempe, & qu'il en use sobrement. Rien ne l'empêche d'user alternativement, hors de ses repas, de sa boisson ordinaire, ou des eaux de Seltz qu'il mêlera avec du vin. Rien ne convient mieux pour cet effet que les décoctions froides de racine de viperine, de chicorée, de salsepareille, de squine, de rapure de corne de cerf ou d'ivoire, de racine de régliſſe & de chardon-béni, auxquelles on peut joindre de l'écorce d'orange ou de limon. L'eau toute pure fait beaucoup de bien aux malades d'un tempérament sanguin & bilieux, pourvu que leur estomac puisse la supporter, parce qu'elle appaise efficacement l'agitation du sang.

L'exercice est d'une efficacité extraordinaire dans les *affections hypocondriaques*, & on ne doit jamais le séparer des autres moyens que l'on met en usage ; il facilite la circulation du sang & des humeurs, il aide à la transpiration, aux sécrétions & aux excrétions ; il rend les humeurs plus fluides, facilite leur passage dans les poumons, & seconde le mouvement de l'estomac & des intestins, & par conséquent la digestion. Il faut cependant en user modérément, & choisir pour le faire, le tems où la digestion est sur sa fin, & l'estomac débarrassé des alimens qu'on a pris. On ne doit point espérer que ces précautions produisent leur effets, si l'on n'a pas soin, en même tems de se tenir exempt des passions violentes, & de ne point se surcharger de remedes. Ce régime, sur-tout lorsque le corps est suffisamment libre, & qu'il est secondé de la saignée, suffit mieux qu'aucun autre, non seulement pour guérir, mais aussi pour prévenir la maladie dont nous parlons.

Lorsqu'on est une fois venu à bout d'appaiser les symptomes de la maladie *hypocondriaque*, de détruire ses causes, & de rétablir les excrétions ; il faut prévenir les rechutes en fortifiant les premieres voies & tout le systeme nerveux. On satisfait parfaitement à cette intention, non-seulement par l'usage continuel de l'élixir balsamique visceral, & par le régime que nous avons recommandé, mais encore par les calybés, dont l'astringence suffit pour rétablir la force & le ton des fibres qui se trouvent affoiblies. On les donne commodément en forme liquide, par exemple, sous celle de teinture. Quant à la limaille & au safran de Mars, on peut les donner dans des poudres préparées avec la fécule de pié de veau, les pierres d'écrevisses, l'ambre, le cinnabre, l'*arcanum duplicatum*, & le safran de Mars apéritif, avec quelques gouttes d'huile de bois de Sassafras. Les écorces de cascarille & de squine, mêlées avec ces poudres, n'ont pas moins d'efficacité.

On peut aussi composer une autre poudre avec les racines de pimprenelle & de pié de veau, l'écorce de cascarille & celle d'orange, l'ambre, le macis, les semences de cumin & le sel d'absinthe ; qui par leur qualité anodyne & balsamique, fortifient l'estomac & les intestins, aident la digestion & préviennent la génération des crudités. On ne doit pas se promettre un petit avantage de l'usage externe des bains calybés, tels que ceux de Lanchstad, de Freyenwald & de Toeplitz, après qu'on a bu les eaux de Carles-Bade, puisque tous deux ensemble fortifient extremement le corps.

Comme les remedes externes ont une efficacité singuliere dans les gonflemens violens des intestins, on ne doit pas les négliger. Une longue expérience m'a convaincu de la vertu singuliere de l'emplâtre *camphoratum soporatum* de Barbette, ou de l'emplâtre antisplénitique de Fabricius ab Aquapendente, appliquée sur les hypocondres. Le baume de vie mêlé avec deux parties d'eau de la Reine de Hongrie, & appliqué matin & soir en forme de liniment sur la région des hypocon-

dres, produit aussi de très-bons effets.

Précautions pratiques.

Il n'y a point de maladie qui fatigue plus le malade & le Medecin que l'affection *hypocondriaque* : & il arrive souvent par la faute de l'un & de l'autre, que la cure dure plus long-tems qu'il ne faudroit, ou qu'elle échoue tout-à-fait. Car les malades aiment si fort à changer de remedes & de medecines, qu'il seroit souvent nécessaire de leur rappeller la maxime suivante de Montanus en pareil cas :

« Ne te sers jamais de Medecin, ni de remedes, si tu « veux recouvrer bien-tôt la santé. »

D'un autre côté, comme quelques Medecins ne sont pas instruits du génie & de la nature de cette fâcheuse maladie, ils n'épargnent point les remedes, ce qui ne manque jamais de porter nn grand préjudice à leurs malades. Il n'y a qu'un petit nombre de préparations pharmaceutiques capables de procurer du soulagement dans cette maladie; car les remedes forts & généreux, de même que ceux auxquels on donne le nom de cordiaux, approchent beaucoup dans cette maladie de la nature du poison.

On peut mettre de ce nombre les vomitifs, que les malades prennent quelquefois d'eux-mêmes, surtout lorsqu'ils sont affligés d'inquiétudes violentes dans les régions épigastrique & *hypocondriaque*, d'enflures d'estomac, de nausées, d'envies de vomir, d'éructations, d'une obstruction & d'un resserrement d'hypocondres si violens, qu'il leur semble qu'on les serre avec une corde, ou qu'on les accable d'un fardeau. Il est vrai que dans un pareil cas un léger émétique appaise en quelque sorte la violence des symptomes : mais je serois d'avis qu'on s'abstienne des substances plus drastiques & plus irritantes, parce que le soulagement qu'elles procurent est de courte durée, & ne manque jamais d'être suivi des symptomes les plus terribles. Il ne faut pas cependant absolument rejetter les vomitifs d'ipécacuanha mêlé avec les pierres d'écrevisses, ni appréhender les vomissemens que les contractions spasmodiques de l'estomac causent souvent aux *hypocondriaques*, lorsqu'ils commencent à boire les eaux de Carles-bade; car après qu'ils en ont usé pendant quelque-tems, & que le fond du duodénum est débarrassé de la mucosité qui s'y étoit arrêtée, ils cessent d'eux-mêmes, & les eaux operent beaucoup mieux.

Quoique le principal soin du Medecin consiste à entretenir le corps libre, il doit bien prendre garde cependant de ne point irriter la maladie par l'usage des purgatifs drastiques, des préparations de scammonée & de jalap; car ces remedes excitent des spasmes violens dans les intestins, agitent extraordinairement les humeurs, détruisent toujours davantage le ton des parties, & laissent après eux une constipation beaucoup plus opiniâtre. Les malades d'un tempérament foible & délicat, ne sont point non plus en état de soutenir de trop fortes doses des sels neutres, & se trouvent bien mieux de l'usage des alimens laxatifs, des lavemens, des préparations de manne & de rhubarbe : les pilules polychrestes balsamiques qui contiennent de l'aloès, ne conviennent pas à toutes sortes de malades, & il est dangereux d'en faire un trop fréquent usage, surtout lorsqu'on n'est point naturellement disposé au flux hémorrhoïdal, & qu'on n'a pas eu soin de diminuer auparavant la surabondance des humeurs; car elles irritent l'intestin rectum, excitent des ténesmes, & rendent la stagnation & la sécheresse beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient auparavant. Lors au contraire que la maladie est entretenue par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, ces pilules sont d'une utilité singuliere, lorsqu'on en use tous les mois pendant plusieurs jours consécutifs. Il ne sera pas hors de propos, supposé qu'elles agitent les humeurs, de les mêler avec une quantité convenable de poudres nitreuses précipitantes. Il ne faut souvent pour purger certains malades, dont les premieres voies sont surchargées de crudités acides, que leur donner des pierres d'écrevisses ou des coquilles préparées, qui s'unissant avec l'acide de l'estomac, forment un sel neutre quelque peu amer, qui excite les intestins à se décharger des excrémens qu'ils contiennent; au moins produisent-elles de bien meilleurs effets que la magnesie, qui ne rencontrant aucune acidité ne fait que picoter l'estomac & les intestins.

Les préparations de manne fatiguent certains *hypocondriaques*, augmentent leurs flatuosités, & excitent en eux des nausées que le vomissement accompagne quelquefois. Ils doivent dans ce cas s'en abstenir entierement, & chercher du soulagement dans les lavemens & dans les préparations de rhubarbe. Il y a aussi des malades, surtout parmi les femmes, qui se trouvent très-mal de l'usage des lavemens; & pour lors il faut les préparer avec une grande quantité d'huile, les réitérer fréquemment, & leur donner en même-tems les remedes qui paroissent les plus propres à leur constitution.

Si la saignée est utile dans la cure des *affections hypocondriaques*, on peut dire aussi qu'elle devient extrêmement nuisible quand on l'emploie mal-à-propos, ou qu'on la fait dans des endroits qui ne conviennent point. Car il est absurde & ridicule d'y recourir trop souvent dans la supposition que le sang est trop épais; puisqu'elle ne fait qu'affoiblir davantage ceux dont les forces ont été déja épuisées par une hémorrhagie excessive. Lors, au contraire, que les vaisseaux sont trop pleins, ou que les évacuations ordinaires de sang sont totalement supprimées, la saignée est non-seulement utile, mais encore extremement avantageuse. On ne doit point saigner les malades du bras, si ce n'est dans certains cas; il est même nécessaire pour lors, qu'ils aient l'esprit tranquile, qu'ils se garantissent du froid, & qu'ils s'abstiennent des alimens grossiers, de peur que la froideur de l'air n'interrompe la respiration, ou que les alimens grossiers n'engendrent des crudités dans les premieres voies.

L'application des sangsues demande aussi beaucoup de précaution; car lorsqu'on ne remarque aucune disposition au flux hémorrhoïdal, ou que cette évacuation est symptomatique, il faut, loin de l'exciter par des sangsues, faire une révulsion & une dérivation du sang de ces parties. Lorque le flux hémorrhoïdal a été supprimé, & qu'il cherche à reprendre son cours, que l'on sent des douleurs vers l'os sacrum, & dans l'intestin rectum, ou que le malade est affligé d'une colique hémorrhoïdale, rien n'est plus salutaire que les sangsues: mais il est souvent nécessaire de faire précéder la saignée. Il convient aussi d'échauffer les parties qui sont aux environs de l'anus, avec des fomentations, & d'appliquer les meilleures sangsues dans le tems que l'éruption est prête à se faire, & qu'elle se trouve secondée des efforts de la nature.

Pour que l'exercice puisse produire tous les bons effets qu'on en attend, il faut le faire dans un air calme & serein, de peur que le dommage que le froid extérieur causeroit au malade, ne l'emporte sur les avantages qu'il peut en retirer; il ne doit pas être violent, mais modéré, & il faut le continuer jusqu'à ce qu'on se sente modérement échauffé. Il faut encore avoir soin de diminuer la masse des humeurs, & de tenir le corps aussi libre qu'il doit être, de peur qu'il ne jette le sang dans une agitation trop violente. L'exercice, de quelque espece qu'il soit, surtout celui du cheval ou du carrosse, ne vaut rien, immédiatement après les repas, parce que les secousses qu'il cause, ne font que rendre les flatuosités plus incommodes. Le tems le plus propre pour le faire, c'est le matin après qu'on a bû quelques tasses de thé ou de quelqu'autre infusion, ou l'après midi après que la digestion est faite.

On ne peut absolument rien déterminer au sujet de la boisson, & c'est aux malades à choisir les liqueurs qui leur

leur conviennent. Quelques-uns se trouvent très-bien de l'usage de la biere douce, ce qui fait qu'on peut la leur accorder; d'autres reçoivent un avantage considérable de l'eau froide, ou d'une décoction d'eau avec de la canelle, & on ne court aucun risque à les contenter. Lorsque l'*affection hypocondriaque* est compliquée avec une disposition scorbutique des humeurs, on peut, après avoir purgé les premieres voies, permettre avantageusement au malade, non-seulement le petit lait, supposé que son estomac puisse le supporter, mais aussi le lait mêlé avec les eaux minérales de Seltz. Quant aux eaux minérales froides, il faut observer que ceux qui sont affligés de spasmes excessifs, ou d'une cardialgie violente, ne doivent point les boire froides, parce que le froid est extremement préjudiciable aux nerfs. Il est donc plus avantageux pour ces sortes de malades, de prendre les eaux minérales chaudes, ou de faire chauffer celles qui sont froides. Tous les vins acides, tels que ceux du Rhin & de la Mosellé, augmentent l'acidité de l'estomac lorsqu'ils sont nouveaux: mais on n'a rien à craindre de l'usage modéré du vin du Rhin lorsqu'il est vieux, ni de ceux de Bourgogne, pourvu qu'on les boive avec de l'eau.

Comme l'*affection hypocondriaque* est presque toujours accompagnée du déreglement de l'imagination, le malade doit avoir soin d'éviter tout ce qui peut lui troubler l'esprit, car à moins qu'il ne tienne ses passions dans une sujettion convenable, tous les efforts du Medecin deviennent inutiles. Il doit fréquenter les compagnies capables de l'amuser, & recréer son esprit par toutes sortes d'amusemens innocens. C'est ce qui fait que les voyages aux bains sont si utiles aux *hypocondriaques*, car ils y jouissent de l'exercice, du changement d'air, de l'agrément de la compagnie, & de tous les avantages que les eaux peuvent leur procurer. Rien, au contraire, n'est plus nuisible, surtout, devant & après les repas, que de s'appliquer à des méditations & à des études profondes; car l'expérience démontre qu'une application d'esprit trop forte & trop continue, empêche la digestion des alimens. Je ne connois aucun remede comparable à l'élixir balsamique pour empêcher la génération des vents dans les personnes qui sont indispensablement obligées de s'appliquer à l'étude.

Lorsque l'*affection hypocondriaque* est compliquée avec un tel degré de mélancolie, qu'elle donne lieu de craindre la manie ou la fureur, ce qui arrive assez souvent; les bains chauds d'eau douce sont de tous les remedes ceux qui procurent le soulagement le plus infaillible. Car, comme la cause de ces affections mélancoliques qui approchent de la manie, consiste dans la contraction spasmodique des parties extérieures & inférieures du corps, & plus particulierement dans le transport violent des humeurs au cerveau; rien n'a plus d'efficacité pour relâcher les spasmes & pour rétablir la circulation du sang, que ces bains, auxquels on peut joindre l'usage des eaux minérales froides, la saignée du pié, & quelquefois une évacuation de sang par le nez.

Les remedes calybés passent pour être extremement efficaces dans la cure des maladies *hypocondriaques*: mais s'ils sont salutaires quand on les donne à propos, on peut dire aussi qu'il n'y a rien de plus préjudiciable que d'en user inconsidérément sans avoir égard ni au tems, ni aux autres circonstances dans lesquelles le malade peut se trouver. Lorsque les spasmes sont violens, les visceres obstrués, le malade constipé, les humeurs surabondantes, & les premieres voies surchargées de crudités, il faut en user avec modération, si l'on ne veut que la maladie dégénere en cachexie. Après qu'on a appaisé les spasmes & diminué la masse du sang, ils sont d'une utilité singuliere, en ce qu'ils facilitent les excrétions: mais il faut les donner dans une quantité suffisante de liqueur délayante, & seconder leur effet par un exercice convenable. Ceux qui n'ont point la commodité des eaux minérales, peuvent leur substituer des bouillons préparés avec des racines apéritives, & avec la teinture de mars de Zwelfer, & les imprégner avec le suc de pommes & de coings; mais ils doivent en user fréquemment & en doses convenables. F. HOFFMAN. Voyez *Melancholia* & *Magnesia*.

HYPOCHOREMA, HYPOCHORESIS, ὑποχώρημα, ὑποχώρησις, d'ὑποχωρέω, *se retirer, s'en aller*; se dit proprement des matieres qui passent par les selles. GALIEN, *Comm. in Aph.*

Hippocrate, *VII. Aph.* 68. 69. 82. entend par *Hypochorema*, ὑποχώρημα, des matieres qu'on rend avec l'urine.

HYPOCHYMA, HYPOCHYSIS, ὑπόχυμα, ὑπόχυσις, d'ὑπὸ, & χύω, *verser*; le même que *Cataracta*. Voyez *Amaurosis*.

HYPOCHYTOS, ὑπόχυτος. Voyez *Diachytos*.

HYPOCISTIS, Offic. C. B. I. B. Park. *Purpurea flore Candicante & flore luteo*, T. Coral. *Orobanche quæ hypocistis dicitur*, R. H. *Minor à cisto nascens*, H. Ox. *Hipociste*.

C'est une espece d'orobanche ou rave de Ciste, qui naît ordinairement, comme dit Clusius, sur le *Cistus hypocistidem ferens*.

Cette plante est basse, épaisse, & porte des petites feuilles rondes. Ses fleurs croissent aux sommets des tiges: elles sont de couleur pâle, & ressemblent à celles du grenadier. Son fruit est gros, pareil à celui de la jusquiame, & contient une grande quantité de petites semences poudreuses. Cette plante, surtout lorsqu'elle commence à sortir de terre, est de couleur rouge, ou rouge verdâtre.

On tire de cette plante le suc d'*hipociste*, qui est d'une consistance dure, rude, d'un noir luisant en-dedans, approchant du jus de régliffe d'Espagne, d'un goût styptique, un peu aigrelet. Il est desficcatif & astringent, bon pour la diarrhée & la dyssenterie, pour le flux hépatique, pour l'écoulement immodéré des regles & pour les fleurs blanches, pour le vomissement & le crachement de sang.

HYPOCLEPTICUM VITRUM, est un entonnoir de verre dont on se sert pour séparer l'huile de l'eau. Ce mot est formé d'ὑπὸ, *sous*, & κλέπτω, *dérober*, à cause qu'il dérobe, pour ainsi dire, & qu'il sépare l'eau de l'huile. BLANCARD.

HYPOCOELON, ὑπόκοιλον, d'ὑπὸ, sous, & κοῖλον, *cœlon*, la cavité qui est au-dessus de la paupiere supérieure; c'est la cavité qui est au-dessous de la paupiere inférieure, qui répond au *cœlon* dont nous parlons. RUFUS EPHESIUS, *Lib. I. cap.* 4.

HYPOCRANIUM, espece d'abscès ou de suppuration, ainsi appellée, à cause qu'elle est située au-dedans du crane, entre lui & la dure-mere. CASTELLI.

HYPODERIS, ὑποδερίς; dans Ruffus Ephesius, est l'extrémité de la partie antérieure du cou.

HYPODERMIS, le même qu'*Epideris*, ou le *Clitoris*. RUFFUS EPHES.

HYPODESIS, ὑπόδεσις, d'ὑπὸ, sous, & δέω, *lier*.

Hippocrate, *de Offic. Medici*, appelle ainsi l'union des deux bandes qu'il appelle *hypodesmides*, ὑποδεσμίδες, qu'il ordonne d'appliquer sur les fractures avant d'y mettre des compresses. GALIEN, *Com.* 2. *in Lib. Offic. Med. Tit.* 2.

HYPODESMIS, ὑποδεσμίς. Voyez le mot précédent & l'article *Epidesmos*.

HYPOGASTRICA SECTIO, d'ὑπὸ, sous, & γαστὴρ, le *ventre*, en termes de Lithotomiste, est ce que nous appellons opération de la taille au haut appareil.

HYPOGASTRION, ὑπογάστριον. Voyez *Abdomen*.

HYPOGLOSSIS, HYPOGLOSSIUM, ὑπογλωσσίς, ὑπογλώσσιον, ὑπογλωττὶς, d'ὑπὸ, sous, & γλῶσσα, la

langue; c'est la partie inférieure de la langue qui tient à la mâchoire, & le siege de la maladie appellée *rana*; & de-là vient que cette maladie est appellée par Aëtius, *Tetrab. II. serm. 4. cap.* 39. ὑπογλώσσιος βάτραχος, la *rana*, ou grenouille sous la langue. *Hypoglossis*, ὑπογλωσσίς, dans un sens pathologique, est un tubercule au-dessous de la langue. HIPPOCRATE, *Lib. II. de Morb.*

Hypoglottides, ὑπογλωττίδες, sont une espece de préparation médicinale pour les maladies de la trachée-artere, que l'on tient sous la langue jusqu'à ce qu'elles soient fondues. Galien en décrit plusieurs especes, *de C. M. S. L. Lib. VII.*

HYPOGLOSSUM. Voyez *Bislingua*.

HYPOGLOTTIDES PILULÆ; pilules pour la toux, que l'on tient sous la langue. Voyez *Hypoglossis*.

HYPOGLUTIS, ὑπογλουτὶς, d'ὑπὸ, sous, & γλουτὸς, les *fesses*; c'est la partie charnue qui est au-dessous des fesses vers la cuisse. GORRÆUS.

C'est aussi la courbure des os des cuisses au-dessous des fesses.

HYPOMIA, ὑπωμία, d'ὑπὸ, sous, & ὦμος, l'*épaule*; c'est dans l'*Exegesis* de Galien, la partie contiguë à la partie supérieure de l'épaule, ou à l'épaule même: τὸ ὑποκείμενον ἤτοι τῇ ἐπωμίδι, ἢ κατὰ τῷ ὤμῳ.

HYPONOMOS, ὑπονόμος, d'ὑπὸ, sous, & νομὴ, *ulcere phagédénique*, est un ulcere creux, sinueux & phagédénique.

HYPONOS, HYPONISCOS, ὕπονος, ὑπονίσκος, d'ὑπὸ, sous, & ὄνος, *Onos*, (nom que l'on donne dans la Chirurgie ancienne à l'axe d'une machine dont on se servoit pour réduire les fractures & les luxations. Galien, *Com. in Lib. de Artic.*) paroît être un instrument pour conduire l'*onos*, ou le tourner d'une maniere différente de celle où l'on employoit le lévier, *mochlos*.

Dans Hippocrate, *in Mochl.* ὑπόσονος (*hyposonos*) est mis par corruption pour ὕπονος. FŒSIUS.

HYPOPEDIUM, cataplasme pour la plante des piés.

HYPOPHASIA, d'ὑποφαίνομαι, se montrer un peu; espece de clignotement dans lequel les paupieres se joignent de si près, qu'on n'apperçoit qu'une petite portion de l'œil, & qu'il ne peut y entrer qu'un petit nombre de rayons.

HYPOPHASIS, de la même dérivation qu'*hypophasia*, symptome très-commun dans les maladies, & qui est est d'un mauvais présage. C'est lorsque les yeux sont presque fermés durant le sommeil, de telle sorte cependant, qu'une partie du blanc des yeux paroît, & qu'on y apperçoit un petit mouvement. HIPPOCRATE.

HYPOPHORA, ὑποφορὰ, d'ὑποφέρομαι, être conduit dessous; *hypophore*, ulcere ouvert, profond, & fistuleux.

HYPOPHTALMION, ὑποφθάλμιον, d'ὑπὸ, sous, & ὀφθαλμὸς, l'œil. C'est la partie qui est immédiatement au-dessous de l'œil, & qui est sujette à s'enfler dans la cachexie ou l'hydropisie. Il signifie quelquefois la même chose qu'*hypopion*.

HYPOPHYLLOCARPODENDRON, est le nom d'une plante dont Boerhaave compte deux especes.

1. *Hypophyllocarpodendron, foliis lanuginosis, in apice trifido, rubro, quasi florescens.*
2. *Hypophyllocarpodendron, foliis inferioribus apice trifido, rubro, superioribus penitùs rubris, glabris.*

On ne reconnoît jusqu'à présent aucune vertu médicinale dans ces plantes.

HYPOPHYLLOSPERMOSUS, d'ὑπὸ, sous, φύλλον, une feuille, & σπέρμα, semence; ce sont des plantes qui portent leurs semences sur le dos de leurs feuilles. MIL. *Dict. Vol. II.*

HYPOPIA, ὑπώπια, ce sont des meurtrissures ou taches noirâtres dans les parties qui sont immédiatement au-dessous des yeux.

HYPOPLEURIOS, ὑποπλεύριος, nom de la pleure.

HYPOPSATHYROS, ὑπόψαθυρος, d'ὑπὸ, qui signifie diminution, & ψαθυρὸς, friable, quelque peu friable. Hippocrate, *Prorrhet.* se sert de ce mot en parlant des excrémens.

HYPOPYON, ὑπόπυον, de ὑπὸ, & πύον, pus ou matiere. Il se forme souvent un amas de matiere purulente immédiatement au-dessous de la cornée, auprès de l'humeur aqueuse. Cette maladie qu'on appelle *hypopyon*, ou *pyosis*, provient d'une extravasation de sang, ou d'une translation de *pus*, après une inflammation violente, ensuite de la petite verole, de l'opération de la cataracte, ou de quelque injure externe, comme d'un coup, d'une chûte, d'une contusion, ou d'une brûlure. Elle est accompagnée au commencement de douleurs aiguës de la tête & des yeux, & suivant le dégré de l'injure, de l'affoiblissement de la vue, de l'aveuglement, & de la mort même.

Saint Yves dit que les abscès qui affectent la partie transparente de la cornée, commencent quelquefois par une petite tache sur la premiere pellicule de cette membrane, laquelle est suivie de l'enflure de la partie. On les guérit facilement en les perçant légérement avec une lancette, sans toucher aux autres pellicules. Mais lorsque l'abscès est plus profondément situé, qu'il est placé dans le milieu de la cornée, & qu'il couvre presque entierement la partie interne de cette membrane, on l'appelle *hypopyon*. Lors au contraire qu'il est plus petit, qu'il creve de lui-même au-dedans de l'œil, de façon que le *pus* s'épanche dans la chambre antérieure entre l'iris & la partie transparente de la cornée, il se fait une espece de tache qui a la figure d'un croissant, semblable à celui qui est à la racine des ongles, ce qui fait qu'on lui donne le nom d'*onyx* ou d'ongle.

Quelquefois la partie transparente de la cornée n'est point affectée, & l'abscès venant à se former entre la conjonctive & la sclérotique, ou dans la substance de cette derniere, le *pus* s'épanche entre l'*iris* & la partie transparente de la cornée: dans le premier cas, l'épanchement peut venir de la pression des paupieres; & dans le second, de celle des aponevroses des muscles du globe de l'œil.

On peut guérir l'*hypopyon* de trois manieres différentes: la premiere & la plus douce, est l'usage des remedes résolutifs, tels que l'application fréquente d'une décoction de sauge, d'eufraise, de semence de fenouil dans du vin; ou de petits sachets remplis de ces ingrédiens, & cuits dans la même liqueur, auxquels on peut joindre la saignée & la purgation; car à moins que le sang ou le *pus* ne soient très-abondans, ces remedes suffisent pour rétablir l'œil dans son premier état, ainsi que j'en ai été convaincu par une longue expérience. Supposé qu'ils produisent quelque effet, il faut les continuer jusqu'à ce que le sang ou la matiere soit dissipée: lorsqu'ils irritent les douleurs & les autres symptomes, il faut absolument avoir recours à l'opération; autrement la matiere ne manque point de détruire les parties internes de l'œil, ou de ronger la cornée, & d'aveugler le malade après lui avoir fait souffrir des douleurs infinies.

Il ne sera pas inutile, avant que d'entrer dans le détail de l'opération, de décrire la méthode dont un fameux Oculiste, nommé Justus, qui vivoit du tems de Galien, se servoit pour guérir la maladie dont nous parlons. Il faisoit asseoir les malades sur une chaise, & leur tenant la tête de chaque côté, il la branloit ou la secouoit fortement, jusqu'à ce que la matiere fut entierement dissipée. Ce qu'il y a de remarquable est, que durant cette agitation on voyoit descendre peu-à-peu le *pus* au bas de l'œil. Quelques-uns, à la vérité, rejettent cette méthode comme aussi inutile que ridicule: mais il s'en faut beaucoup que je sois du même sentiment qu'eux, car j'ai pour moi l'autorité de Galien & ma propre expérience. Une personne que je traitois d'un *hypopyon*, ayant été obligée de voyager dans un chariot, elle revint le lendemain parfaitement guérie de sa maladie, les secousses de la voiture ayant entierement dissipé la matiere purulente, qui selon tou-

tes les apparences s'étoit jettée derriere l'uvée. Je serois donc d'avis que l'on essayât cette méthode avant que d'employer aucun instrument : mais il faut avant de la mettre en usage, renverser la tête ou tout le corps du malade en arriere, & presser doucement l'œil avec les doigts pour détacher la matiere. Lorsque l'opiniâtreté du mal, ou l'abondance du *pus* rendent cette agitation inutile, il faut recourir à l'opération que Galien, Aëtius, & plusieurs autres Medecins anciens ont mise en usage, quoique les Modernes l'ayent si fort négligée, qu'on n'en auroit plus aujourd'hui aucune connoissance, si Riviere, Meekren, Nuck, & Bidlow ne l'avoient fait revivre dans le dernier siecle.

Lorsqu'on veut opérer, il faut faire asseoir le malade le visage directement tourné contre le jour, comme si on vouloit lui abbatre la cataracte, & lui faire tenir les mains & la tête par des Aides. Le Chirurgien abaissera lui-même la paupiere inférieure, tandis qu'un Aide élevera celle de dessus, après quoi il fera avec une lancette une incision dans la cornée, au-dessous de la prunelle, à une ligne environ de distance du blanc de l'œil, assez large pour laisser sortir la matiere & l'humeur aqueuse, en prenant garde de ne point offenser l'uvée que le *pus* lui cache. S'il arrivoit que l'humeur eut peine à sortir, il faudroit presser l'œil légerement avec les doigts. Après avoir évacué l'humeur corrompue, il faut appliquer sur l'œil toutes les trois ou quatre heures une compresse trempée dans un collyre d'eau-rose ou de plantin, battue avec un blanc d'œuf, ou avec le mucilage de graine de coing, auquel on ajoutera du camphre si l'on veut. Ce remede consolidera la plaie, fera revenir l'humeur aqueuse, & rendra la vue au malade, supposé que l'œil ne soit point considérablement offensé en dedans. Comme la cicatrice qui reste sur la cornée est petite, & au-dessous de la prunelle, elle n'incommode pas beaucoup la vue. Il est à propos pour opérer avec plus de sûreté, d'envelopper la lancette avec un morceau de linge ou de peau, de façon que ce qui reste de sa pointe n'excede pas l'épaisseur d'une paille, afin qu'elle ne puisse point pénétrer trop avant dans l'œil. Meekren a inventé pour cet effet un instrument particulier, dont il donne la description dans le dixieme chapitre de ses *Opérations de Chirurgie*, & dont on peut voir la figure dans la *Planche VII. fig.* 10.

La matiere est quelquefois si épaisse qu'elle a de la peine à sortir par l'incision qu'on a faite à la cornée ; il faut dans ce cas se servir de l'aiguille représentée par la *Figure* 12. de la *Planche VII.* que l'on emploie aussi pour faire des sétons. Car outre qu'on risque moins de blesser l'uvée à cause de la courbure de la pointe de cet instrument, sa figure triangulaire fait que l'incision est plus grande, & laisse plus aisément sortir la matiere. Il faut cependant avoir soin de l'envelopper. Platner décrit un instrument particulier pour cet usage (voyez *Planche VII. Fig.* 13.) qui a sa pointe presque triangulaire, dont il attribue l'invention à Woolhouse. Saint-Yves conseille lorsque la matiere est trop ténace, d'introduire dans l'œil une petite sonde, ou d'y injecter de l'eau froide avec une seringue pour la délayer ; ou si la maladie revient au bout de deux ou trois jours, de réitérer la même opération jusqu'à ce que le pus soit entierement dissipé, & de fermer ensuite la plaie. Dans le cas d'une inflammation, il faut saigner le malade, lui appliquer des ventouses, lui faire des scarifications, & appliquer sur la partie affectée des fomentations discussives, & d'autres remedes convenables, selon que les circonstances l'exigent. HEISTER, *Chirurg.*

HYPORINION, ὑπορίνιον ; c'est ainsi qu'on appelle les parties de la levre supérieure qui sont immédiatement au dessous des narines.

HYPORISMA. Voyez *Emborisma.*

HYPOSARRA & HYPOSARCIDIOS, signifient la même chose qu'*Anasarca.*

HYPOSPADIÆUS, est celui dont l'urethre aboutit au-dessous du gland.

Ce mot pris dans un sens resserré est synonyme à eunuque.

HYPOSPATHISMUS, ὑποσπαθισμὸς, est une opération de Chirurgie qui tire son nom de l'instrument avec lequel on la fait. Elle est d'usage dans les fluxions abondantes d'humeurs pituiteuses sur les yeux, qui sont accompagnées de la rougeur du visage, & d'un sentiment pareil à celui que causeroient des vers ou des fourmis qui se promeneroient autour du front. Dans un pareil cas on commence par raser les cheveux qui touchent le front du malade, à qui on ordonne de remuer la mâchoire inférieure, & sans toucher aux muscles temporaux on fait trois incisions longitudinales & semblables sur le front jusqu'au péricrane, longues de deux travers de doigt & distantes de trois doigts l'une de l'autre. Ces incisions achevées, on passe une spatule dans celle qui est vers la tempe gauche, & on éleve toutes les parties, sans en excepter le péricrane, qui sont entre elle & l'incision du milieu. On continue de même à passer la spatule dans l'incision du milieu vers celle qui est du côté de la tempe droite ; & dirigeant le dos d'un bistouri bien acéré du côté de l'os, & son tranchant du côté de la peau, on coupe, en allant de la premiere incision vers la tempe droite tous les vaisseaux qui se distribuent de la tête aux yeux, en prenant garde en même tems de ne point couper entierement la peau. Après qu'on a tiré une quantité de sang modérée, & exprimé les grumeaux qui se sont arrêtés entre les chairs, on met un plumasseau dans chaque incision, & par-dessus de la charpie trempée dans l'eau, que l'on assure par le moyen d'un bandage. Le lendemain pour appaiser l'inflammation on humecte les plaies & les muscles temporaux avec un mélange de vin ou d'huile. On ôte l'appareil le troisieme jour, on oint les parties affectées avec la même liqueur, & l'on acheve la cure par l'usage de plumasseaux trempés dans une solution de basilicon dans de l'huile rosat. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap.* 6.

HYPOSPHAGMA, ὑπόσφαγμα, le même qu'*Aposphagma.* Ce mot signifie encore lividité ou inflammation de la tunique conjonctive,

HYPOSTASIS, ὑπόστασις, d'ὑφίστημι, aller au fond ; *hypostase*, sédiment de l'urine.

HYPOSTATHME, ὑποστάθμη, d'ὑπὸ, sous, & σταθμὸς, station ; la partie la plus épaisse & la plus grossiere qui se précipite au fond des liqueurs. Telle est l'*amurca* dans l'huile & la lie dans le vin. On l'emploie quelquefois dans le même sens qu'*hypostasis.*

HYPOSTEMA, ὑπόστημα ; le même qu'*hypostasis.*

HYPOSTROPHE, ὑποστροφὴ, signifie l'action par laquelle un malade se tourne, ou une rechute. Il est dérivé de ὑποστρέφω, se tourner ou retourner.

HYPOTHENAR, nom de l'abducteur du petit doigt de la main. Voyez *Abductor.*

Il signifie aussi la partie de la main opposée à la paume.

HYPOTHETON, ὑπόθετον, d'ὑποτίθημι, mettre dessous ; un *suppositoire.*

HYPOTRIMMA, ὑπότριμμα, espece d'aliment dont Hippocrate parle dans son second Livre de la *Diete.* Il est fait, suivant Hésychius, avec des dattes, du miel, du cumin & d'autres ingrédiens pilés ensemble.

HYPOTROPE, ὑποτροπὴ, d'ὑποτρέπω, le même qu'ὑποστρέφω, retourner, rechute.

HYPOXYLON, nom d'une espece d'agaric que Boerhaave appelle *agaricus, digitatus, niger.*

HYPOZOMA, ὑπόζωμα, d'ὑποζώννυμι, environner ; nom du diaphragme.

HYPSILOGLOSSUS, *hypsiloglosse* ; nom d'un des muscles de la langue. Le même que *ceratoglossus*, le cératoglosse.

HYPSILOIDES, nom de l'os hyoïde, ainsi appellé à cause de sa ressemblance avec l'ypsilon Grec.

HYPTIASMOS, ὑπτιασμὸς, d'ὑπτιάζω, lequel est dérivé d'ὕπτιος, couché sur le dos. Ce mot signifie l'ac-

tion de se coucher sur le dos ou une nausée, avec des fréquentes envies de vomir.

HYPULUS, d'ὑπὸ, sous, & οὐλὴ, une cicatrice; ulcere caché sous une cicatrice.

HYS

HYSMA, ὕσμα, *pluie*. Hippocrate.

HYSSOPIFOLIA MAJOR, nom de la *salicaria hyssopifolio, latiore*.

Hyssopifolia minor, nom de la *salicaria hyssopi folio, angustiore*.

HYSSOPITES, épithete du vin impregné avec de l'hysope. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 50. le recommande pour les maladies de la poitrine, de la pleure & des poumons, pour les toux invétérées & pour l'asthme. Il ajoute qu'il est diurétique & bon pour les tranchées, les frissons périodiques & pour exciter les regles.

HYSSOPUS, *Hysope*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues & étroites; le casque de la fleur est droit, arrondi & découpé en deux; la levre inférieure est fendue en trois, le segment du milieu est creux comme une cuillere, échancré & terminé par deux pointes, & comme aîlé. Les fleurs sont disposées par anneaux & placées au commencement à certaine distance l'une de l'autre: mais elles forment ensuite un épi & n'occupent qu'un côté de la tige.

Boerhaave compte sept especes de cette plante, qui sont:

1. *Hyssopus, Officinarum, cærulea, seu spicata*, C. B. P. 217. Tourn. Inst. 200. Boerh. Ind. A. 160. *Hyssopus vulgaris*, Park. Theat. 1. *Hyssopus vulgaris spicatus angustifolius*, J. B. 3. 274. Raii Hist. 1. 579. *Hyssopus Arabum*, Ger. 464. Emac. 576. *Hysope*.

Notre *hysope* ordinaire croît à la hauteur d'environ un pié ou plus, & pousse plusieurs tiges qui sont d'abord quarrées, mais qui s'arrondissent à mesure qu'il fleurit. Ses feuilles sont longues, étroites, pointues & disposées par paires. Ses fleurs sont disposées en maniere d'anneaux sur de longs épis, & regardent toutes d'un côté. Elles sont en gueule: la levre supérieure est partagée en deux & l'inférieure en trois segmens. Ses semences sont noires & petites, & enfermées de quatre en quatre dans le calyce. Sa racine est épaisse, ligneuse & fort divisée. Toute la plante a une odeur aromatique très-forte; on la seme dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d'usage.

L'*hysope* est vulnéraire, apéritive, atténuante & détersive. Elle est bonne pour l'asthme, la toux, la difficulté de respirer, & pour les maladies froides des poumons. Elle est estimée céphalique & propre pour les maladies de la tête & des nerfs. Etant pilée & appliquée extérieurement elle efface les taches noires & livides de la peau.

On conserve dans les boutiques une eau simple d'*hysope*.

On trouve dans Riolan l'ancien un exemple qui prouve l'efficacité de cette plante pour les ecchymoses des yeux. J'ai reconnu par expérience, dit ce Medecin, la vérité de ce qu'Archigene avance dans Galien, que si l'on fait bouillir dans de l'eau des sommités d'*hysope* enfermées dans un nouet, & qu'on l'applique tiede sur l'œil, elle suce tellement le sang que le linge en est marqué. C'est sur son autorité que j'ai souvent recommandé la décoction d'*hysope* pour les ecchymoses, même pour celles des yeux: mais je faisois quelquefois bouillir le nouet dans du vin & non dans de l'eau; & elles se sont dissipées en appliquant le sachet sur les yeux du malade lorsqu'il se couchoit. Simon Pauli.

M. Boyle rapporte qu'un Gentilhomme Allemand de sa connoissance reçut un coup de pié de cheval qui lui meurtrit considérablement la cuisse, & qu'il en fut guéri au bout de quelques heures par un seul cataplasme de feuilles d'*hysope* coupées menues & mêlées avec du beure frais, qui dissipa entierement la tache livide. Ray, *Hist. Plant.*

L'*hysope* a une odeur très-agréable, & un gout pénétrant & aromatique. Son odeur aromatique & balsamique prouve qu'elle est vulnéraire, incisive, irritante & détersive, ce qui la rend propre pour évacuer le phlegme grossier, visqueux & purulent des poumons. L'infusion de ses feuilles dans de l'eau édulcorée avec du miel, est un des meilleurs pectoraux que l'on connoisse: mais ce remede ne vaut rien, lorsqu'il y a une inflammation considérable. L'*hysope* est d'usage en Chirurgie pour échauffer & pour mûrir. On s'en sert dans le cas où il est besoin d'évacuer par les sueurs & par les urines, comme dans la goute, la leucophlegmatie, le scorbut, l'asthme, l'hydropisie, la paralysie, la toux & les maladies qui proviennent de la viscosité des sucs. Ses préparations sont une infusion, une décoction, son suc récent, son eau distilée & sa conserve. Un cataplasme de ses feuilles récentes déterge les ulceres putrides. Sa vapeur reçue dans les oreilles en fait cesser le tintement. Quelques-uns la préferent à l'absinthe pour fortifier l'estomac.

Le mot *hysope* vient de l'Hebreu *Ezeb*, qui signifie une herbe sainte, ou une herbe propre pour nettoyer les lieux saints. De-là vient la priere du Psalmiste: *Nettoyez-moi avec l'hysope*. Mais on ne connoît point celle des Anciens. Quelques-uns croyent que c'est la rue des murailles: pour le moins est-on certain que c'étoit une plante qui naissoit sur les murailles; car Salomon avoit écrit des plantes depuis le cedre jusqu'à l'*hysope* qui est une petite plante qui croît sur les murs. On sait que la rue dont nous parlons possede une qualité détersive comme l'*hysope*, ce qui fait qu'on l'estime propre pour les maladies de la peau, surtout pour la galle. Mais soit que cette plante soit l'*hysope* des Anciens ou non, on donne aujourd'hui ce nom à celle que nous venons de décrire. Boerhaave, *Hist. Plant. ipsi ascript.*

2. *Hyssopus, latifolia*. C. B. Prodr. 107.
3. *Hyssopus, vulgaris, alba*. C. B. P. 218. M. H. 3. 361.
4. *Hyssopus, rubro flore*. C. B. P. 217. M. H. 3. 361.
5. *Hyssopus, montanum, Macedonicum, Valerandi Dourez*. J. B. 3. 276.
6. *Hyssopus, angustifolia, montana, aspera*. C. B. P. 218.
7. *Hyssopus, humilior, myrtifolia*. H. R. Par. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 160.

Miller compte treize especes de cette plante.

Hyssopus *Austriaca*, nom de la *Ruyschiana, flore caruleo, magno*.

Hyssopus *capitata*; nom du *Thymus, capitatus, qui Dioscoridis*.

HYSTERA, ὑστέρα. Voyez *Uterus*.

HYSTERIALGES, ὑστεραλγὴς, est l'épithete que l'on donne à tout ce qui excite des douleurs d'utérus. Hippocrate la donne surtout au vinaigre. Ce mot vient de ὑστέρα, l'utérus, & ἄλγος, douleur.

HYSTERA-PETRA, est le nom d'une pierre fort commune en Italie & en Allemagne, que l'on appelle aussi *hysterolithos*. Elle a la forme d'une matrice, ce qui fait qu'on lui attribue plusieurs vertus supposées, comme celles de guérir les vapeurs & d'exciter les regles, lorsqu'on l'attache à la cuisse.

HYSTERICA, ὑστερικὰ (τὰ) de ὑστέρα, l'utérus, ou la matrice. On donne le nom d'*hystériques* aux affections ou maladies de l'utérus, 5. *Aph.* 35. où Galien rend le

mot ὑστερικῶν par ὑστερικὴν πνῖγα ἢ ἄπνοιαν, « étranglement ou suffocation *hystérique*. » Ὑστερικὰ ἐν κοιλίῃσι σκληρύσματα, sont des duretés de l'utérus dans son corps sensibles au toncher, & un sentiment de pesanteur à cette partie. *Coac.* Ὑστερικαὶ (*hystericæ*) sont des femmes sujettes aux affections *hystériques*. Par exemple, 1. *Prorrhet.* 119. αἱ ἐν ὑστερικαῖς ἀπύρως σπασμοὶ εὐχερεῖς, « les femmes qui sont aisément sujettes à des affections « *hystériques*, sans fievre, tombent souvent dans des « convulsions. » La même chose est répétée, *Coac.* 349. & 554.

La maladie à laquelle les Anciens ont donné le nom d'affection *hystérique*, peut avec raison être mise au rang des passions spasmodico-convulsives de l'espece nerveuse, puisqu'elle affecte très-souvent tout le sisteme nerveux, & qu'il n'y a aucune fibre dans le corps qui soit à couvert de son influence. Je la définis donc une affection spasmodico-convulsive nerveuse, causée par une stagnation ou corruption de lymphe ou de sang dans les vaisseaux de l'utérus, laquelle au moyen des nerfs de l'os sacrum, des reins & de la moelle épiniere, influe sur toutes les parties nerveuses du corps.

La plupart des Modernes ne distinguent la passion *hystérique* de l'affection hypocondriaque, que par rapport au sujet qu'elle affecte, l'appellant affection *hystérique* dans les femmes, & passion hypocondriaque dans les hommes; mais comme cette différence est beaucoup plus considérable: il ne sera pas inutile de donner une description plus exacte de cette maladie. Si l'on prend la peine de consulter Hippocrate, Arétée, Fernel, Duret, Montanus, Bellon, Houllier, Mercurialis, & Jean Heurnius; on verra qu'ils conviennent unanimement que les symptomes essentiels de cette maladie, sont un resserrement de la gorge, une interception suffocante de la respiration, des syncopes, la perte de la parole & l'assoupissement; & qu'avant le paroxysme les malades sentent dans le bas-ventre une espece de boule qui roule & remonte, ce que quelques femmes attribuent mal-à-propos au mouvement & à l'élévation de la matrice.

Ce sont-là les principaux symptomes de l'affection *hystérique*: mais il en survient un grand nombre d'autres avant & après le paroxysme qui n'épargnent aucune partie du corps. La malade est saisie à l'approche de l'accès d'une douleur violente dans le front, dans les tempes, & dans les yeux, accompagnée d'une effusion abondante de larmes, & de l'affoiblissement de la vue, d'une oppression douloureuse, de la terreur & du trouble de l'esprit & des sens, d'anxiétés & d'inquiétudes. Les personnes attaquées de cette maladie sont ordinairement constipées, & ont des envies fréquentes d'évacuer leur urine, qui est aussi claire que de l'eau; elles sont en même-tems tourmentées d'inquiétudes, d'anxiétés, d'une très-grande difficulté de respirer, & d'une langueur universelle. Ces symptomes sont suivis d'une douleur de reins considérable, du froid & du frisson. Le ventre devient dur & enflé, le nombril rentre en dedans, & l'on sent une espece de boule qui remonte du bas-ventre vers les hypocondres & le diaphragme: il survient immédiatement après une palpitation de cœur & un tremblement; le pouls est dur, inégal & quelquefois intermittant, le froid s'empare des extrémités, il semble qu'on a la gorge serrée avec une corde; le visage est pâle, la respiration difficile, la parole se perd, & la pulsation des arteres est presque insensible. Le ventre est tellement serré qu'on ne peut rendre aucun vent ni recevoir aucun clystere, & les mouvemens convulsifs de la tête & des membres sont si excessifs dans quelques sujets, qu'il est difficile de les contenir. Les poings se serrent aussi quelquefois avec tant de violence, qu'on a toutes les peines du monde à les ouvrir. Quelques malades tombent dans un sommeil profond qui les prive de tout sentiment. D'autres ont le visage & le cou extremement rouges & enflammés, & le pouls très-fort: il y en a qui éclatent de rire, & qui après avoir recouvré l'usage de la voix, tiennent des discours qui n'ont aucune suite.

Le paroxysme diminue après un certain tems, & pour lors le pouls, qui étoit auparavant foible, languissant, & petit, devient plus grand, plus mollet & plus fort; les extrémités recouvrent leur chaleur ordinaire, les vents se frayent un passage par haut, les intestins murmurent, & la malade revenant comme d'un profond sommeil, recouvre la parole, ses sens & le mouvement: mais elle se plaint encore d'une pesanteur de tête douloureuse, d'une langueur & d'une pesanteur dans les cuisses, dans les jambes & dans tout le corps. Il est étonnant qu'une personne qui sembloit à deux doigts de la mort, paroisse jouir tout d'un coup de la santé la plus parfaite. L'accès a été dans quelques malades de si longue durée qu'on les a crues mortes & qu'on les a même enterrées pour telles: mais il sera facile d'éviter ce malheur, si l'on se souvient qu'il est rare qu'on meure de cette maladie sans une attaque d'épilepsie ou d'apoplexie.

Fréderic Hoffman est persuadé, comme on voit, que la passion *hystérique* differe de l'affection hypocondriaque, au lieu que Sydenham ne les regarde que comme une même maladie. La description que ce dernier donne de la passion *hystérique*, est si exacte, que je ne puis me dispenser d'en faire part au Lecteur.

La passion *hystérique* est de toutes les maladies chroniques, celle qui paroît la plus commune; & si les fievres avec les symptomes qui les accompagnent, quand on les compare avec le total des maladies chroniques, semblent faire les deux tiers de celles qui affligent le genre humain; on peut dire que les maladies *hystériques*, ou celles qui portent ce nom, composent la moitié du tiers qui reste, c'est-à-dire, la moitié des maladies chroniques. En effet il y a très-peu de femmes qui soient entierement exemptes de cette maladie, si on en excepte celles qui sont endurcies au travail, & la plupart des Hommes de Lettres qui menent une vie sedentaire, sont également sujets à ses influences. Quoique les Anciens ayent attribué les symptomes que produisent les affections *hystériques* au vice de la matrice, néanmoins si l'on prend la peine de comparer les maladies hypocondriaques que l'on croit être causées par certaines obstructions de la rate ou des autres visceres, avec les symptomes qu'on remarque dans les femmes *hystériques*: on verra qu'ils se ressemblent beaucoup. Il faut pourtant avouer que les femmes sont beaucoup plus sujettes à cette maladie que les hommes, non que la matrice soit plus indisposée que les autres parties, mais pour d'autres causes.

Cette maladie ne se fait pas plus remarquer par la facilité avec laquelle elle revient, que par la variété des formes sous lesquelles elle paroît, puisqu'elle prend celle de presque toutes les maladies qui affligent les hommes. Elle produit toujours des symptomes propres aux parties du corps qu'elle affecte, & à moins que le Medecin n'ait beaucoup de jugement & de pénétration, il lui arrive souvent d'attribuer les symptomes dont il est témoin, à quelque maladie essentielle à la partie affectée, & non point à la *passion hystérique*.

Quelquefois, par exemple, elle attaque la tête & cause une apoplexie qui dégénere encore en hémiplégie, parfaitement ressemblante à cette espece d'apoplexie, qui cause la mort à quelques personnes âgées & corpulentes, & qui naît d'une obstruction ou compression des nerfs, occasionnée par un phlegme abondant contenu dans la partie corticale du cerveau: mais l'apoplexie, dans les femmes *hystériques*, paroît venir d'une cause tout-à-fait différente; car elle les attaque souvent après un accouchement laborieux, accompagné d'une hémorrhagie abondante, elle a souvent aussi pour cause quelque émotion d'esprit violente.

Elle produit quelquefois des convulsions affreuses, approchantes de l'épilepsie, & accompagnées d'un soulevement du ventre & des hypocondres vers la gorge, & de mouvemens convulsifs, si violens, qu'on a toutes les peines du monde à se rendre maître de la malade,

qui profere des paroles mal articulées, & se meurtrit l'estomac à coups de poing. Les femmes d'un tempérament sanguin & robuste, sont fort sujettes à cette espece de maladie que l'on appelle communément *suffocation de matrice*, ou *mal-de-mere*.

Quelquefois elle se fixe entre le péricrane & le crane, & elle est accompagnée d'une douleur presque insupportable, dont le siége n'excede pas la largeur du pouce, & de vomissemens énormes. Cette espece qui est appellée *Clavus hystericus*, affecte principalement les femmes qui ont la jaunisse.

Elle attaque quelquefois les organes destinés aux fonctions vitales, & elle produit alors des palpitations de cœur, durant lesquelles il semble que le cœur se porte contre les côtes: cet accident est ordinaire aux femmes & aux filles très-exténuées.

Elle affecte aussi quelquefois les poumons, & cause une toux seche presque continuelle; & bien qu'elle n'agite pas la poitrine avec une grande violence, ses accès sont néantmoins très-fréquens, & troublent totalement les sens de la malade. Cette espece de toux *hystérique* est fort rare, & affecte sur-tout les femmes d'une constitution phlegmatique.

Elle s'empare quelquefois du colon & des parties situées au-dessous du creux de l'estomac, & cause une douleur violente, approchante de la passion iliaque, & un vomissement excessif d'une certaine matiere verdâtre, pareille à de la bile poracée, & quelquefois d'une couleur tout-à-fait extraordinaire: après que la douleur & le vomissement ont duré plusieurs jours & presque épuisé la malade, l'accès se termine par une jaunisse universelle. La malade est saisie d'une si grande frayeur qu'elle désespere entierement de sa guérison, & j'ai observé que ce découragement & ce désespoir sont toujours inséparables de cette espece de passion *hystérique* qui afflige principalement les femmes d'un tissu de corps crud & lâche, & qui ont eu des accouchemens laborieux.

La maladie s'empare quelquefois d'un des reins, & ressemble tout-à-fait par la douleur violente qu'elle cause, à un accès de colique néphrétique, non-seulement par la nature de la douleur & par sa situation, mais encore par le vomissement excessif dont elle est accompagnée, & par la douleur que l'on sent dans toute l'étendue de l'uretre. C'est ce qui fait qu'il est extrementent difficile de discerner, si les symptomes procedent d'une pierre engagée, dans l'uretere, ou d'une cause *hystérique*; à moins peut-être que quelque accident n'ait auparavant un peu abattu les esprits de la malade, ou que l'excrétion d'une matiere verdâtre par le vomissement, ne nous apprenne que les symptomes sont plutôt causés par une maladie *hystérique*, que par le calcul. La vessie n'est pas toujours à couvert des influences de ce symptome trompeur, & il survient une suppression douloureuse d'urine, pareille à celle que causeroit un calcul qui boucheroit le conduit de l'urethre. Cette derniere espece est plus rare que celle qui affecte les reins: mais elles attaquent toutes deux les femmes dont la santé & les forces ont été épuisées par des accès *hystériques* fréquens.

Tantôt elle affecte l'estomac, & occasionne un vomissement continuel; & d'autres fois se fixant dans les intestins, elle produit une diarrhée: mais quoique la matiere que l'on rend soit souvent verdâtre, ces évacuations ne sont accompagnées d'aucune douleur. Les femmes dont les forces ont été affoiblies par des accès *hystériques* réitérés, sont très-sujettes à ces deux especes.

Les parties externes & musculeuses ne sont pas plus exemptes de cette maladie que les parties internes; car elle cause quelquefois des douleurs & quelquefois des tumeurs dans la gorge, dans le dos, aux mains, aux jambes & aux chevilles des piés: mais l'enflure des jambes est la plus remarquable. Les enflures que cause l'hydropisie augmentent toujours vers l'approche de la nuit, & retiennent l'empreinte des doigts; au lieu que celle dont je parle est beaucoup plus considérable le matin, ne retient point l'impression des doigts, & n'affecte ordinairement qu'une seule jambe. Cette enflure differe si peu par son étendue, sa surface & par toutes ses autres particularités, de celle que cause l'hydropisie, que la malade peut à peine se persuader que ce n'en est pas une de cette espece.

Les dents même, ce qui est à peine croyable, ne sont point exemptes de cette maladie, bien qu'elles soient saines, & qu'on n'apperçoive aucune fluxion capable de produire des douleurs; & ce qui est encore plus surprenant, c'est que ces douleurs sont également violentes, opiniâtres & difficiles à dissiper. Les douleurs & les enflures extérieures, affectent sur-tout les femmes que la continuité & la violence des accès *hystériques* ont extremement affoiblies.

De tous les symptomes dont cette maladie est accompagnée, il n'y en a point de plus fréquent que la douleur qu'elle cause dans le dos: mais une circonstance qui mérite d'être observée, est que toutes les douleurs dont je viens de parler, laissent après elles une sensibilité dans la partie qui la met hors d'état de pouvoir souffrir qu'on la touche, mais qui se dissipe peu à peu.

Il est bon de savoir encore que tous ces symptomes sont précédés d'un froid violent, qui ne cesse qu'avec l'accès, & qui, comme je l'ai observé, approche de celui des cadavres, bien que le pouls subsiste toujours dans son état naturel. La plupart des personnes *hystériques* que j'ai traitées, se sont plaintes d'un abattement d'esprits, & d'une suffocation, me montrant au doigt la poitrine, quand elles vouloient m'indiquer la partie affectée. Tout le monde sait que les femmes qui sont attaquées de cette maladie, pleurent & rient également, sans en avoir aucun sujet apparent.

Un symptome tout particulier à cette maladie, est une urine abondante & limpide, aussi claire que l'eau de roche, qui distingue les affections que nous appellons *hystériques* dans les femmes, & *hypocondriaques* dans les hommes, de toute autre maladie. J'ai quelquefois observé que ces derniers n'ont pas plutôt rendu une urine de couleur d'ambre, que leur esprit se trouble, & qu'il leur survient une évacuation copieuse & fréquente, d'urine aussi claire que le crystal.: l'accès ne cesse qu'après que l'urine a repris sa couleur naturelle.

Au reste, tous ceux qui ont été long-tems affligés des affections hypocondriaques & *hystériques*, sont sujets après avoir mangé même modérément à proportion de leur appétit, à des rôts fétides & extremement acides, qui proviennent du défaut de digestion, & du vice des sucs qui en est la suite.

Les personnes *hystériques* sont fréquemment incommodées d'une excrétion de salive fort claire, peu inférieure à un ptyalisme artificiel, laquelle peut venir des esprits qui troublent le mélange du sang, & le mettent hors d'état de satisfaire aux excrétions naturelles, & de ce que la sérosité ne pouvant s'évacuer par les reins, se jette dans les glandes par les extrémités des arteres, & se vuide par les conduits salivaires. On peut attribuer à la même cause ces sueurs nocturnes excessives auxquelles les femmes *hystériques* sont sujettes; car le mouvement irrégulier du sang altérant la sérosité, la dispose à se jetter sur l'habitude du corps.

Ce ne seroit rien si le corps souffroit seul: mais ce qu'il y a de plus fâcheux, est que l'esprit se ressent encore plus que lui des malignes influences de cette maladie, qui est accompagnée d'un désespoir incurable; si bien que ceux qui en sont attaqués, perdent toute espérance de guérison, & se croient exposés à tous les malheurs qui peuvent affliger le genre humain; & s'imaginant qu'il est impossible de les éviter, ils ne présagent rien que de funeste pour eux. Le plus léger accident suffit pour exciter en eux la terreur, la colere, la jalousie, la méfiance & plusieurs autres passions semblables. La joie & l'espérance dont ils sont ennemis,

sont chez eux de très-courte durée, & n'agitent pas moins leur esprit que les passions les plus violentes. La modération leur est inconnue, & ils n'ont rien de constant que leur seule inconstance. Ils abhorrent sans sujet ceux qu'ils aimoient le moment auparavant avec le plus d'ardeur. Ils forment un dessein qu'ils abandonnent un moment après, pour s'engager dans des affaires d'une nature tout-à-fait contraire, qu'ils ne concluent jamais, si bien que leur esprit est dans des perplexités continuelles. On peut leur appliquer à juste titre ce que l'Orateur Romain dit des superstitieux, « que le « sommeil qui calme le travail & les soucis des hom-« mes, est pour eux une nouvelle source d'inquiétudes « & de craintes ; » car leurs songes ne leur représentent que des objets lugubres, tels que les funérailles & les apparitions des personnes qu'ils ont aimées.

Les fous & les lunatiques ne sont pas les seuls à qui cela arrive : ces accidens leur sont communs, si l'on en excepte ces émotions d'esprit violentes, avec les personnes qui ont le plus de prudence & de jugement, & qui par la solidité & la pénétration de leur esprit, sont infiniment au-dessus de ceux qui ne sont jamais en proie à ces pensées chagrinantes.

Aristote a donc raison de dire, que les personnes mélancoliques sont douées ordinairement de la plus grande capacité.

Ces sortes d'accidens n'arrivent qu'à ceux qui ont été long-tems tourmentés par cette maladie, & qui ont succombé sous sa violence, surtout si le malheur, le chagrin, des inquiétudes, ou une application trop forte à l'étude, ont contribué à la faire naître.

On ne finiroit jamais si l'on vouloit faire le dénombrement de tous les symptomes dont cette maladie est accompagnée, tant ils sont opposés entre eux. Démocrite paroît donc avoir raison d'avancer, dans sa lettre à Hippocrate, « que la matrice est la source de six cens « maladies différentes, & d'une quantité innombrable « de calamités ; » bien qu'il ait ignoré la cause de ces maladies.

Au reste, ces symptomes sont si irréguliers, qu'on ne sauroit les réduire sous une apparence uniforme comme ceux des autres maladies ; & de-là vient la difficulté qu'on a d'écrire l'histoire de celle-ci.

Les causes procatarctiques ou externes de l'affection *hystériques*, sont ou un exercice trop violent, ou, ce qui est plus ordinaire, quelque émotion d'esprit extraordinaire occasionnée par un accès subit de colere, de chagrin, de frayeur ou de telle autre passion.

De-là vient que toutes les fois que des femmes me consultent sur quelque indisposition particuliere, dont je ne puis découvrir la cause par les regles ordinaires, je leur demande si elle n'est point survenue ensuite d'un chagrin, d'un déplaisir, ou de quelqu'autre émotion ; car lorsqu'elles en conviennent, je suis assuré que leur maladie appartient à la classe dont nous parlons, surtout si le diagnostic est confirmé par une évacuation copieuse d'urine limpide. On peut joindre à ces émotions d'esprit qui causent ordinairement cette maladie, l'affoiblissement de l'estomac causé par une longue abstinence, les évacuations immodérées, soit par la saignée, ou par des émétiques ou des cathartiques supérieurs aux forces de la malade. SYDENHAM.

Frédéric Hoffman, dans sa Dissertation sur les affections *hystériques*, met les distinctions suivantes entre elles & les maladies hypocondriaques.

Il est aisé, dit-il, de distinguer l'affection hypocondriaque de la passion *hystérique* ; car quoiqu'elles aient des symptomes communs, chacune d'elles en a quelques-uns qui lui sont propres. La premiere est très-opiniâtre & demande un long régime ; la seconde affecte surtout les femmes enceintes, ou qui nourrissent, ou qui viennent d'accoucher, les veuves, celles qui ont beaucoup de sang, qui ont des inquiétudes d'esprit, ou les filles, après une suppression subite de leurs regles ; & on la guérit souvent si parfaitement, qu'elle ne revient jamais plus. Ses accès sont quelquefois si subits & si violens, qu'ils privent tout d'un coup la malade de sentiment & de mouvement ; ce qui n'arrive jamais aux hypocondriaques : mais elle a cela de particulier, qu'il ne faut souvent pour faire revenir la malade, que lui brûler une plume sous le nez. Au reste, durant l'accès les muscles du bas-ventre se contractent, & le nombril rentre en-dedans, au lieu que le ventre se distend dans ceux de l'affection hypocondriaque. Dans la premiere, les reins sont affectés d'un froid incroyable qui se fait sentir au toucher, & qu'on ne peut dissiper par l'application des serviettes chaudes ; il semble à la malade qu'on lui perce le sommet de la tête avec une tariere ; ce qui a fait donner à cette douleur le nom de *clavus hystericus*. Plusieurs sentent dans le bas-ventre une espece de boule qui roule & qui remonte ; au lieu que les hypocondriaques sont exempts de tous ces symptomes. Ils ne sont point sujets non plus aux défaillances, à la difficulté de respirer, aux resserremens de gorge, ni à passer pour morts & à être ensevelis vivans, comme cela est quelquefois arrivé aux personnes hystériques.

Ce n'est point la premiere fois qu'on auroit enseveli pour mortes des personnes qui ne le sont point ; & les Anciens rapportent quelques exemples de ces sortes de méprises, dont la vérité se trouve confirmée par des histoires modernes. Diogene Laerce dit, qu'Empédocle fut particulierement admiré pour avoir fait revenir une femme d'une suffocation de matrice qui l'avoit fait passer pour morte ; & l'on assure qu'Heraclide avoit composé un Traité sur ce sujet. Voyez *Apnoia*.

Ces maladies different entre elles quant à leurs causes ; car l'affection hypocondriaque se manifeste par des spasmes & des flatuosités dans le conduit membraneux des intestins, dans le ventricule & dans l'œsophage, qui naissent d'une stagnation du sang dans les tuniques nerveuses des intestins, par le défaut de sa circulation dans les vaisseaux hépatiques & dans les ramifications de la veine-porte ; au lieu que les convulsions hystériques proviennent de l'utérus, d'où elles se communiquent, à cause de sa correspondance avec la vessie au sphincter de cette derniere, & excitent dans la malade une envie continuelle d'uriner, que n'ont point les hypocondriaques, s'il faut en croire Hoffman : mais Sydenham assure le contraire avec plus de raison. Cette variété de causes, dit le premier, prouve évidemment que les mêmes symptomes peuvent avoir différentes origines. Par exemple, la difficulté de respirer est commune à ces deux maladies : mais dans l'une elle tire son origine de l'enflure de l'estomac, qui empêche le diaphragme de descendre ; au lieu qu'elle est causée dans l'autre par la contraction & la compression violente des muscles du bas-ventre. Enfin, l'issue & les changemens de ces maladies ne mettent pas une moindre différence entre elles ; car l'une dégénere ordinairement en mélancolie, en scorbut, en fievre lente, & en maladie noire, *morbus niger* ; & l'autre en épilepsie, en des syncopes mortelles, en fureur utérine & en fievre aiguë.

De plus, lorsqu'on vient à ouvrir des sujets hypocondriaques, on trouve ordinairement les visceres du bas-ventre, le foie, la rate & le pancréas, endurcis, skirrheux & pourris ; au lieu que la cause des maladies *hystériques* a son siége dans la matrice ou dans les ovaires. J'ai jugé à propos de faire voir en quoi ces maladies different l'une de l'autre, pour empêcher qu'on ne les confonde à l'avenir, comme il n'est que trop ordinaire.

Il y a plusieurs autres maladies qu'il est absolument nécessaire de savoir distinguer de celle qui fait le sujet de cet article. Dans la syncope, par exemple, le pouls cesse absolument, le visage est retiré & pareil à celui d'un mourant, au lieu que dans la suffocation de matrice, le visage est rubicond & enflé, & le pouls languissant pendant deux ou trois jours, ce qui n'arrive point dans la

premiere. L'apoplexie est suivie d'une privation totale de sentiment & de mouvement, du râlement, de la difficulté de respirer & de l'agitation du pouls, ce qui n'arrive jamais dans les maladies *hystériques*. Ces dernieres different aussi de l'épilepsie dont la cause réside dans la dure-mere & dans l'origine de la moelle épiniere, d'où résultent des convulsions partout le corps; au lieu qu'elles ont leur siége dans l'utérus, d'où les spasmes se communiquent à la moelle épiniere & à tout le systeme nerveux.

Celse, *Lib. IV. cap.* 20. donne une description aussi exacte qu'élégante, des différens symptomes qui accompagnent ces deux maladies.

L'affection *hystérique*, dit-il, cause quelquefois la mort, de même que l'épilepsie: mais dans la premiere le malade n'a jamais les yeux fermés, il n'écume point de la bouche, & n'est point attaqué de convulsions universelles. Elle ne differe pas moins des douleurs que cause le calcul; car bien qu'elle lui ressemble par plusieurs symptomes, ceux qui sont affligés de ce dernier ont la gorge & la respiration libres, ne tombent point en syncope, & ne se trouvent point si fort incommodés de l'odeur des parfums.

Ballonius, *de Virginum Morbis*, distingue cette maladie des flatuosités des premieres voies, en ces termes:

« On remarque communément que les jeunes femmes « qui mangent trop, surtout si elles ont beaucoup « d'embompoint, qui font un grand usage des fruits « d'été, sont affligées de coliques extremement violen« tes, accompagnées de syncopes, de l'inégalité du « pouls & d'une difficulté de respirer, qui fait que l'on « confond mal-à-propos cette maladie avec la passion « *hystérique*. Mais comme il ne se peut faire que cette « agitation des humeurs n'affecte l'utérus à cause de la « correspondance des parties, on dit que la maladie « est de l'espece *hystérique*, plutôt pour s'accommoder « à la coutume qu'à la vérité. »

Il est bon d'observer que toutes les femmes ne sont pas également sujettes à cette maladie, mais qu'elle afflige plus particulierement les filles qui sont à la veille d'avoir leurs regles, celles qui sont nubiles, les jeunes veuves & les femmes mariées, surtout lorsqu'elles abondent en sang & en humeurs, & qu'elles n'ont point eu d'enfans. Celles qui menent une vie oisive & sédentaire, ou qui sont d'une habitude lâche & d'une constitution délicate, y sont aussi fort sujettes.

Les anciens, surtout Galien, assurent que les veuves dont les regles viennent à cesser, qui ne sont plus en âge d'avoir des enfans, & qui ne sentent plus aucun penchant à l'amour, sont extremement sujettes aux affections *hystériques*. Forestus, *Lib. XXVIII. Observ.* 28. dit que les femmes d'un tempérament mâle & robuste, d'une habitude corpulente & sanguine, qui vivent chastement, quoique portées à l'amour, qui font bonne chere & se nourrissent d'alimens chauds, humides & flatueux, qui aiment le vin & les friandises qui excitent à l'amour, sont souvent attaquées de cette maladie, sans pour cela que leurs regles cessent; & son sentiment est confirmé par Ballonius, dans le Livre que nous avons cité, & par Levinus Lemnius, *Lib. de Occultis Naturæ Miraculis, c.* 6. Au reste, nous avons entre autres autorités celle d'Aretée, qui dit que les jeunes femmes dont le systeme nerveux est délicat & foible & l'habitude du corps tendre, & qui se livrent sans réserve à leurs passions, sont plus sujettes à cette maladie spasmodique, que celles qui sont robustes, endurcies à la fatigue, laborieuses & d'un esprit plus solide. On remarque aussi que les femmes d'une constitution sanguine & bilieuse, & dont l'esprit s'émeut aisément, sont sujettes à des convulsions violentes des parties nerveuses. Celles au contraire d'un tempérament phlegmatique & languissant ne sont point sujettes à des convulsions si violentes: mais en revanche elles tombent plus souvent en défaillance, & ne sauroient souffrir le vent, les odeurs agréables, ni le moindre bruit.

Il nous reste maintenant à rechercher le siége de cette maladie, qu'Higmore, Sylvius & Sydenham, pour l'avoir confondue avec l'affection hypocondriaque, placent dans l'estomac, dans le pancréas, dans le mésentere & dans la veine-porte; & Charles Pison, avec aussi peu de raison qu'eux, dans le cerveau ou plutôt dans l'endroit où les nerfs prennent leurs origines, sans distinguer le sujet de la cause morbifique, de celui de la mort du malade.

Je suis fortement persuadé avec les anciens, qu'elle provient de la matrice, de ses membranes & de ses vaisseaux, surtout des spermatiques; & que la contraction spasmodique de ces parties se communique d'elle-même aux nerfs adjacens de l'os sacrum & des reins; & de-là, en conséquence de la correspondance mutuelle des parties, aux membranes nerveuses de la moelle épiniere, & qu'elle passe des parties inférieures aux supérieures. Aussi remarque-t'on que lorsque les femmes sont attaquées de cette maladie après avoir accouché, les convulsions commencent à l'orifice interne de l'utérus ou même du vagin, parce que ces parties venant à se dessécher & à se refroidir, il survient une suppression des vuidanges, laquelle est suivie de la constipation. Alors des spasmes & des douleurs, accompagnées d'un sentiment de froid, s'emparent des reins, & passant de-là aux muscles épigastriques, elles causent une rétraction du nombril, accompagnée d'une dureté de bas-ventre; elles montent ensuite au diaphragme, aux nerfs intercostaux & à la paire vague, & produisent une difficulté de respirer, qui va presque jusqu'à la suffocation, & un resserrement de gorge. De plus comme le sang a peine à circuler dans le cœur, ces accidens sont suivis d'une palpitation de ce viscere, de défaillances; & à la fin, lorsque la circulation qui se fait dans le cerveau est interrompue, de la perte du sentiment & de la connoissance.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que l'on peut mettre à juste titre les affections *hystériques* au nombre des maladies spasmodiques & convulsives qui affectent tout le systeme nerveux.

Je conviens avec la plupart des Medecins que les causes directes & matérielles de l'affection *hystérique*, consistent en partie dans la corruption des liqueurs séminales, & en partie dans la qualité peccante du sang menstruel qui séjourne dans l'utérus; ce qui demande un examen particulier. On est suffisamment convaincu par l'inspection des corps humains, que les mâles sont munis d'organes particuliers, appellés testicules, dans lesquels la liqueur séminale se sépare du sang, d'où elle passe par les arteres spermatiques dans les réservoirs que la nature lui a destinés. On ne trouve point de pareils organes dans les femelles: mais la nature a mis en leur place aux deux côtés de l'utérus certains corps sphériques composés de vaisseaux sanguins, de membranes & de vésicules, auxquels on donne le nom d'ovaires, & les vaisseaux spermatiques se distribuent dans la substance de l'utérus par une infinité de ramifications. Puis donc que les Naturalistes modernes tiennent que ces vésicules des ovaires qui contiennent un fœtus d'une petitesse infinie sont rendues fécondes par la semence du mâle, il ne sera pas hors de propos d'examiner, si celle-ci peut être altérée, & de quelle maniere, & comment sa corruption donne naissance aux maladies *hystériques*.

Pour que le Lecteur ait une plus parfaite intelligence de cette matiere, je crois qu'il convient de dire quelque chose des altérations que souffre le corps humain, surtout vers l'âge de puberté. On observe que les filles qui approchent de leur quatorzieme année deviennent plus

plus rubicondes, que leur visage s'embellit & leurs mamelles grossissent ; que dans les garçons du même âge, la barbe croît, la voix devient plus forte, la force & la vigueur de chaque partie du corps augmentent, & que les deux sexes se sentent portés à l'amour. Le sang se porte dans les mâles en plus grande abondance aux parties naturelles pour la sécrétion de la semence, & l'érection de la verge : de même dans les femelles, le sang afflue en plus grande quantité dans l'utérus, aussi-bien que dans ses vaisseaux pour féconconder l'œuf, supposé qu'il y en ait un ; & de-là, dans les cas où il n'y a point d'imprégnation, nous déduisons la cause & l'origine des regles. Ceci nous conduit naturellement à considérer l'harmonie surprenante qui existe entre les passions & le mouvement vital du sang vers certains membres, principalement vers ceux qui sont destinés à la procréation. Car cette copieuse affluence est directement suivie du desir du coït ; & d'un autre côté lorsque la vue de l'objet qu'on aime excite en nous des desirs amoureux : cette circonstance fait que le sang & les esprits se portent plus abondamment aux organes de la génération.

Toutes les fois que les humeurs coulent en trop grande quantité par les vaisseaux spermatiques dans les ovaires & dans l'utérus, soit que cela provienne de l'âge, ou de la chaleur du tempérament, la lymphe nourriciere s'amasse dans ces parties, s'y arrête, s'y corrompt & donne naissance aux maladies *hystériques*. De-là vient que les filles qui ont atteint l'âge de quatorze ans, qui sont pleines de feu, & qui ne sont point mariées, aussi-bien que les femmes d'un tempérament sanguin, chaud & lascif, sont extremement sujettes à cette maladie. Charleton, *Exercit. Pathol.* 7. confirme cette opinion par le passage suivant :

« Quelques femmes, dit-il, d'un tempérament chaud, tombent dans des accès *hystériques* à cause de l'irritation « que causent en elles les liqueurs spermatiques. »

De-là vient que les Anciens qui attribuoient cette maladie à la rétention de la semence, ordonnoient le mariage, ou prescrivoient des remedes pour en procurer l'évacuation. On peut consulter sur ce sujet Zacutus Lusitanus & Pierre Forestus, qui prétendent qu'après le paroxysme il s'écoule une grande quantité de liqueur par le vagin. Voyez Galien, *Comment.* sur Hippocrate, *Lib. VI.* des parties affectées. Deux raisons font croire que la corruption de la semence suffit seule pour causer des accès *hystériques* : la premiere est que les sucs qui circulent dans les nerfs & dans les fibres, sont facilement affectés par des exhalaisons nuisibles, & l'on sait qu'un grand nombre d'exhalaisons de cette nature excitent des paroxysmes *hystériques*.

La seconde, que la distension violente des vaisseaux & des membranes nerveuses causée par cet amas extraordinaire d'humeurs, doit infailliblement exciter des mouvemens spasmodiques qui se communiquent à tout le sisteme nerveux. Personne ne doutera de ce que j'avance, si l'on fait attention qu'une simple stagnation de sang dans les tuniques de l'estomac & des intestins, produit souvent l'affection hypocondriaque & des coliques convulsives.

Les dissections qu'on a faites des femmes qui sont mortes de l'affection *hystérique*, ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de ce que je viens de dire. Vesale, *Lib. V. de Humani Corporis Fabrica*, *cap.* 15. dit qu'il a trouvé les ovaires des femmes *hystériques* plus gros qu'une balle, remplis quelquefois d'une humeur jaune & quelquefois d'une liqueur fétide de plusieurs autres couleurs. Riolan, *Anthropol. Lib. II. p.* 55. assure avoir trouvé un ovaire endurci dont la grosseur excédoit celle du poing.

Binnengerus, *Cent. II. Observ.* 90. rapporte qu'il a vu les testicules (*Ovaria*) les trompes de Fallope & les vaisseaux spermatiques d'une femme qui étoit morte de la maladie dont nous parlons, excessivement enflés, & farcis d'une humeur épaisse, blanche, quelque peu endurcie, pareille à un stéatome du poids de demi livre. Manageta, *in M. N. C. D.* 1. *a.* 1. *Observ.* 32. dit avoir trouvé la matrice & les testicules farcis d'une matiere séminale, corrompue, pareille à du lait caillé endurci. Et Diemerbroek, *Anat. Lib. de Ventre inferiore*, *cap.* 24. assure avoir toujours trouvé dans les femmes *hystériques*, autour de la matrice, une espece de tumeur remplie d'une liqueur érugineuse ou jaune. On voit par-là de quelle maniere la semence corrompue produit cette maladie.

Examinons maintenant la seconde cause que j'ai dit être une corruption du sang menstruel. Je suis néanmoins persuadé que les irrégularités de cette évacuation critique ne sont point toujours les causes immédiates des maladies *hystériques* ; à cause que des filles & des femmes en ont été attaquées sans aucune suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, comme Pison en convient lui-même. De plus, on observe souvent une irrégularité dans cette évacuation menstruelle, durant les maladies *hystériques*, que l'on doit regarder comme un effet & un symptome de la maladie, à cause que les convulsions sont d'une nature à interrompre les excrétions de toute espece. Il faut pourtant convenir que c'est-là une des causes de la maladie dont il s'agit ; puisque les filles qui ne sont point réglées à quatorze ans, de même que les femmes, dans lesquelles cette évacuation a de la peine à se faire, sont très-sujettes aux affections *hystériques*. Le *Clavus hystericus* qui se fixe dans un point de la tête, & qui est souvent accompagné de cardialgies & de vomissemens, ne favorise pas peu mon argument ; & l'on a des exemples de femmes d'un tempérament délicat, qui ayant eu leurs regles supprimées ensuite d'une frayeur, ont été attaquées de la passion *hystérique*, & qui plus est de l'épilepsie.

Les femmes enceintes, celles principalement d'un tempérament bilieux & sanguin, ne sont point exemptes des affections *hystériques* ; & j'en ai vu quelques-unes qui s'étant mises en colere vers le troisieme ou quatrieme mois de leur grossesse, ont été attaquées d'une suffocation, d'une foiblesse, & d'une syncope qui a duré plusieurs heures, & dont elles ne sont revenues qu'au moyen de la saignée & de l'application de remedes anti-spasmodiques & nitreux. Hippocrate assure dans son Traité des *Maladies des Femmes*, que la suppression des vuidanges suffit pour causer l'affection *hystérique* ; & j'ai vu moi-même des femmes tomber dans des accès *hystériques* violens pour s'être refroidi le ventre, pour avoir demeuré trop long-tems assises le jour qu'elles avoient accouché, ou pour s'être livrées aux transports de la colere. La suppression ou le défaut des vuidanges, ne manque pas de produire le même effet, à moins qu'on ne le prévienne par la saignée. Un flux immodéré des vuidanges, est capable d'exciter des maladies *hystériques*, surtout des syncopes & un refroidissement des extrémités, s'il se trouve joint à quelque cause externe : mais on remédie sans peine à ces accidens par des mesures convenables.

On peut donc regarder tout ce qui contribue à faire affluer la semence vers la région de l'utérus, à retarder ou à interrompre totalement le flux menstruel, comme une cause occasionnelle des affections *hystériques*. Les principales de ces causes, sont les années de puberté, & l'abstinence du coït : on peut joindre une constitution sanguine ou bilieuse, la lubricité, l'usage des alimens chauds, vineux, délicats, les passions outrées, & les agitations violentes de l'esprit & du corps. D'un autre côté une vie sédentaire, une nourriture grossiere, froide & acide, le mépris de la saignée à laquelle on est accoutumé, les inquiétudes, les chagrins, & les soucis continuels, contribuent également à exciter cette maladie, en épaississant les fluides, en affoiblissant les solides, & en retardant l'écoulement du flux menstruel. Une frayeur soudaine, ou un refroidissement qui arrête

tout d'un coup cette évacuation lorsqu'elle est sur le point de se faire, n'est pas moins capable de causer cette maladie. Enfin, les parfums, tels que l'ambre, la civette, le musc, & autres substances semblables, excitent des paroxysmes violens par une qualité particuliere.

Quelque terrible que soit cette maladie, par rapport à ses symptomes, elle n'a rien cependant de dangereux, à moins que le sujet qu'elle affecte ne soit d'un tempérament foible & valétudinaire, ou qu'on ne la traite à contre-tems par de mauvais remedes, ou par un mauvais régime. La passion *hystérique* est pourtant celle de toutes les maladies qui cause plus promptement des épilepsies & des convulsions, ce qui la fait aisément distinguer des affections hypocondriaques. Elle revient aussi fort aisément ensuite d'une fausse couche, d'un accouchement laborieux, ou de quelque légere maladie nerveuse. La passion *hystérique* est souvent compliquée avec l'affection hypocondriaque, & pour lors elle est fort opiniâtre & très-difficile à guérir, surtout dans les malades qui menent une vie sédentaire, en qui les passions dominent, ou qui observent un régime capable d'interrompre les évacuations menstruelles & hémorrhoïdales, & de causer une pareille complication de maladies.

CURE.

Après avoir expliqué le genie, le siége, les causes, & les différences des *affections hystériques*, il ne nous reste plus qu'à indiquer la méthode dont on doit se servir pour les guérir. Mais comme la cure de toutes les maladies demande une connoissance parfaite du tempérament du malade, & une administration de remedes propres pour en dissiper les causes, de même dans les cas *hystériques* particulierement, le principal soin du Medecin doit être de se rendre maître de ces circonstances; puisque non-seulement les causes de la maladie, mais aussi le tempérament des femmes, sont, suivant Hippocrate, tout-à-fait différens.

La premiere chose qu'on doit faire lorsqu'on commence à traiter ces sortes de maladies, est de s'informer si le malade n'est point d'une habitude plethorique, ou si son sang & ses forces ne sont point épuisées: dans le premier cas, rien ne procure un plus prompt soulagement que la saignée, surtout s'il est attaqué de spasmes & de convulsions, qui sont ordinairement très-violentes dans les personnes d'un tempérament sanguin. Il faut la proportionner à la redondance du sang, & la réitérer plusieurs fois, si cette derniere est considérable. Ce remede a fait revenir des femmes qui avoient perdu le sentiment & le mouvement, & qui, comme si elles eussent été attaquées d'une apoplexie, avoient le visage rouge & extremement enflé. Il a produit le même effet dans des filles d'un tempérament sanguin, qui avoient presqu'entierement perdu la parole & la respiration, ou qui avoient été saisies d'un paroxysme épileptique ensuite d'une suppression subite de leurs regles causée par la frayeur.

Un grand nombre d'Auteurs, entr'autres Mercatus & Roderic de Castro, Hæestederus, *Dec. IV. Cas.* 2. Higmore, *Lib. de Passione hysterica.* Panarolle, *in Iatrologismis*, *Sententia II. Obs.* 30. Riviere, Septalius & *M. N. C. D.* 1. *Anno.* 10. *Obs.* 42. & 58. préferent la saignée à tout autre remede, lorsque la maladie est causée par une surabondance de sang, ou par la suppression des regles.

Tous nos efforts doivent tendre, durant le paroxysme, à en appaiser la violence; & pour cet effet, je conseille avec Hippocrate, de faire recevoir à la malade l'odeur de quelques substances fétides, telles que le castoreum, l'asa-fœtida, & la fumée des plumes de perdrix, qui pour être un remede commun, n'en est pas moins efficace.

L'eau acide d'hirondelles avec le castoreum, de même que les esprits urineux imprégnés avec l'huile de rue, & l'essence de castoreum, sont de tous les remedes composés ceux que l'on peut appliquer au nez de la malade avec le plus de succès: mais rien n'est comparable au vinaigre, dans lequel on trempe un morceau de linge.

J'ai vu des femmes qui paroissoient ensevelies dans une profonde léthargie, & à deux doigts de la mort, revenir de ce fâcheux état par l'usage des remedes dont je viens de parler; car les vapeurs salines & volatiles qui s'en élevent, venant à pénétrer dans les membranes nerveuses du cerveau, leurs donnent une nouvelle force & une nouvelle vigueur, retablissent la vertu systaltique qu'elles avoient perdue, font circuler le sang & les humeurs qui s'y étoient arrêtées. Les femmes qui viennent d'accoucher ne reçoivent pas peu de soulagement, lorsqu'on leur serre le ventre avec une ceinture de cuir de Russie, dont l'odeur est excellente pour les personnes hypocondriaques & *hystériques.*

Une évacuation par bas contribue beaucoup à modérer la violence du paroxysme; car comme les malades sont pour l'ordinaire extremement constipés, rien ne leur fait plus de bien qu'un lavement préparé avec les racines & les semences de liveche, qui sont un spécifique dans le cas present, les fleurs de sureau & de camomile ordinaire, de bétoine, & les quatre semences carminatives, cuites dans du petit-lait avec une quantité suffisante d'huile d'aneth ou de camomile, faite par coction.

Lorsque le resserrement du bas-ventre & du rectum s'oppose à l'usage de ce remede, on peut y suppléer par une injection d'huile pure, ou de graisse exprimée, telle que celle de blereau ou de bievre, l'huile d'aneth, &c. quelques autres de même qualité, qui contribuent efficacement à exciter les regles & les vuidanges.

A l'égard des remedes externes, les Anciens recommandent d'appliquer sur le nombril ou sur les parties naturelles des emplâtres fétides, tels que celles que l'on prépare avec l'opopanax, le bdellium, le galbannm, le sagapenum, & l'asa-fœtida. Forestus *Lib. XXVIII. Obs.* 32. rapporte un exemple remarquable de l'efficacité de ces sortes d'emplâtres. On ne doit point négliger non plus les suffumigations, dont Hippocrate & Galien font beaucoup de cas. Quoique je n'en aie jamais fait l'expérience, je ne voudrois pas absolument en rejetter l'usage, & je ne trouve point impossible qu'elles produisent leur effet, puisque les parfums, tels que le musc, la civette, le storax, & le benjoin, avec lesquels on compose ces sortes de suffumigations, ne peuvent que relâcher les fibres de l'uterus par leurs vapeurs sulphureuses & salutaires, de sorte, comme l'observe Forestus, que leur application produit souvent une évacuation d'humeurs épaisses & putrides par la partie.

Entre les remedes internes, les plus efficaces sont l'essence de castoreum, mêlée avec trois parties de liqueur anodyne, & les pilules antispasmodiques, préparées avec

la myrrhe,
le sagapenum,
l'opopanax,
l'asa-fœtida,
le castoreum,
le safran, &
la thériaque,
} *de chaq. demi-drag.*

Auxquelles on peut joindre quelquefois six ou huit grains de camphre & de *laudanum opiatum.* On fait de chaque scrupule de cette masse dix pilules, dont on en prend deux toutes les heures avec une quantité convenable d'eau de fleurs de camomile. J'ai souvent vu produire à ce remede des effets surprenans, & presqu'incroyables.

Tels sont les principaux remedes dont on peut user pendant la durée de l'accès: voyons maintenant ce qu'il convient de faire après qu'il a cessé, pour en détruire

la cause. Guidé par la raison & par l'expérience, j'ose avancer que l'on doit purger par des remedes convenables les premieres voies, qui sont ordinairement surchargées d'humeurs peccantes; & cette pratique est d'autant plus nécessaire, qu'on donne à la malade, durant le paroxysme, une grande quantité de substances anodynes, fétides, & propres à faire cesser les convulsions. Les remedes les plus propres à satisfaire à cette intention, sont les pilules de Becher, ou telles autres semblables, surtout lorsqu'on les anime avec une quantité convenable d'extrait panchymagogue de Crollius, de cinnabre préparé, & un grain ou deux d'extrait de safran ou de castoreum, qui possedent une vertu antispasmodique. Après qu'on a suffisamment purgé par ces moyens les premieres voies, des humeurs peccantes qu'elles contiennent, il faut employer des remedes, qui possédant à la fois une qualité sedative & diaphorétique, sont capables de diriger le mouvement du sang & des humeurs vers les parties externes, de faciliter la perspiration, & de procurer par-là la dissipation de la sérosité peccante. Les remedes qui satisfont le plus efficacement à cette intention, sont l'esprit de corne de cerf ou d'ivoire purifié par la rectification, l'esprit bézoardique de Bussius, l'esprit de corne de cerf ambré, & l'esprit de tartre préparé selon l'art, que l'on peut donner commodément en petites doses, seuls ou avec la liqueur minérale anodyne, l'essence de safran, de castoreum, ou de succin, & même avec le laudanum liquide, n'y ayant point de remede plus salutaire ni plus efficace, quand on les donne à propos, & suivant les circonstances dans lesquelles le malade se trouve; car, comme la nature seule fait souvent cesser ces maladies spasmodiques par des sueurs copieuses, le Médecin ne doit rien négliger pour la seconder & pour obtenir la même fin.

On peut joindre aux remedes précédens, d'autres médicamens non moins efficaces, tels que les poudres qui possedent une vertu spécifique pour appaiser les spasmes & les mouvemens convulsifs. De ce nombre, dit Hoffman, sont la poudre du Marquis, le spécifique céphalique de Michel, ma poudre anti-céphalique, comme aussi celles que l'on prépare avec l'arriere-faix humain desséché, le gui de chêne, le corail, l'ambre, le safran, le castoreum, & le clou de girofle. J'ai souvent appaisé avec ces remedes, des mouvemens épileptiques & convulsifs: mais on ne doit en user qu'après avoir diminué la pléthore, & évacué suffisamment l'humeur peccante par bas.

Comme cette maladie, à moins qu'on ne la traite comme il faut, est fort sujette à revenir ou à dégénérer en quelqu'autre maladie chronique, surtout de l'espece hypocondriaque, il faut employer tous les soins imaginables pour prévenir ces malheurs; ce qu'il sera facile de faire si l'on a égard aux regles après que la maladie sera terminée, soit qu'elle ait été causée par l'irrégularité de cette évacuation, ou que cette derniere ait été supprimée tant qu'elle a duré, comme c'est assez l'ordinaire. Rien n'est plus efficace pour exciter les regles & les entretenir dans l'état que la santé demande, que l'usage interne des eaux de Carles-Bade secondé du régime; car on observe généralement que les eaux minérales chaudes sont plus sûres & plus efficaces dans la cure des maladies propres aux femmes, que celles qui sont froides. On doit aussi employer les remedes qui rétablissant la force & le ton de l'utérus, dissipent les maladies qui naissent de sa trop grande foiblesse. Les plus efficaces sont les balsamiques tempérés, préparés avec la myrrhe, l'ambre, les extraits amers & carminatifs, surtout ceux de zédoaire & d'écorce d'orange, que l'on réduit en élixir avec un menstrue légerement spiritueux, & dont on fait un fréquent usage; car ils excitent puissamment les regles & facilitent la digestion, surtout lorsqu'on a soin en même tems d'évacuer les matieres excrémentitielles par l'usage des balsamiques tempérés & des pilules Polychrestes.

Il reste une autre méthode curative aussi naturelle qu'efficace, qui est le mariage. La raison, l'expérience & l'autorité des Medecins les plus fameux concourent à prouver que le mariage est extremement salutaire pour guérir les affections *hystériques*. Hippocrate, dans son Traité *de Virginum Morbis*, le recommande pour cet effet.

Valescus de Taranta, *in Philom. Pharm. Lib. VI. cap.* 10. en parle en ces termes:

« Si quelque jeune fille est affligée de maladies qui naissent de la rétention des regles, on n'a qu'à la marier & elles cesseront. »

Capivacci donne à ce sujet quelques conseils extraordinaires qui sont aussi indécens qu'inutiles. Duret, *in Enarratione ad caput* 59. *Hollerii*; & Zacutus Lusitanus, 52. *Prax. Med. Admirand. Observat.* 91. rapportent des exemples remarquables des bons effets qu'a produit le mariage dans la cure des maladies *hystériques*.

Précautions pratiques.

Lorsque les affections *hystériques* proviennent d'un orgasme de la lymphe utérine, il n'y a rien de plus nuisible que les remedes chauds, comme on peut en voir des exemples dans Roderic de Castro, *de Morbis mulierum, Lib. II.* & dans Louis Mercatus, *Lib. II. de Morbis Uteri, cap.* 3.

Il faut donc tempérer l'acrimonie de la lymphe; & appaiser l'orgasme du sang & des humeurs par des boissons rafraîchissantes, telles que l'eau, le petit-lait & les liqueurs nitreuses, que Timée de Guldenklee recommande extremement comme très-propres pour éteindre les désirs amoureux. Il n'est pas étonnant, vu la variété des tempéramens qu'on observe dans les femmes, que le même remede produise différens effets sur des sujets différens. J'ai vu, par exemple, des malades que l'application des substances fétides incommodoit beaucoup, tandis que d'autres en reçoivent un soulagement considérable. J'en ai connu quelques-unes que l'on faisoit aisément revenir des syncopes dans lesquelles elles tomboient à chaque paroxysme, en leur jettant seulement quelque peu d'eau froide sur le visage, bien qu'on eût inutilement employé les remedes spiritueux les plus forts. Quelques-unes sont d'un tempérament si chaud qu'elles ne peuvent souffrir l'usage des remedes de même nature, & se trouvent très-mal des bains nervins, des linimens & des fomentations. Les unes reçoivent du soulagement des opiats & des anodyns, tandis que d'autres dont les nerfs sont extremement affoiblis, s'en trouvent fort mal. Enfin, j'en ai connu quelques-unes qu'un verre d'eau froide soulageoit beaucoup, tandis que d'autres en recevoient beaucoup de préjudice. Il importe donc extremement, comme Hippocrate l'a observé il y a long-tems, *Lib. I. & II. de Morbis Mulierum*, de connoître à fond les différens tempéramens des femmes.

Quoique de nos jours on ne mette jamais l'affection hypocondriaque au nombre des maladies auxquelles les femmes sont sujettes, & que l'on donne le nom d'*hystériques* à toute affection qui est accompagnée en elles de spasmes, de douleurs, de flatuosités & d'anxiétés, il est cependant absolument nécessaire d'en savoir faire la distinction. Car l'exercice, les remedes carminatifs, spiritueux, volatils, stomachiques & aromatiques, les sels neutres & irritans, les eaux minérales, les purgatifs amers, & par-dessus tout, les calybés sont aussi utiles aux hypocondriaques, qu'ils sont nuisibles aux femmes *hystériques*, qui se trouvent beaucoup mieux de la saignée, du repos, des remedes anodyns, nitreux, anti-épileptiques & rafraîchissans, de l'usage de l'eau froide & du petit-lait, & de la privation de tous les alimens chauds, même du vin.

Il convient pour prévenir les rechutes & pour empêcher

que la maladie ne devienne chronique, de regler les évacuations excrémentitielles & menstruelles par un régime convenable, observant toujours de ne point faire un trop grand usage de l'aloès & des gommes résineuses. Car je puis assurer, sur l'expérience que j'en ai faite, que ces substances augmentent & prolongent la maladie, surtout dans les femmes qui sont d'une habitude plétborique, molle & délicate. Les raisins de Corinthe cuits dans une infusion de rhubarbe, sont ce qu'on peut donner de mieux dans ces sortes de cas. On doit entierement s'abstenir des pâtisseries, des confitures & des légumes, car l'usage immodéré de ces sortes d'alimens, quand il se trouve joint à une vie sédentaire, au défaut ou à l'excès de boisson, & à la violence des passions, donne naissance aux maladies hypocondriaques & *hystériques*; ce qui fait que les personnes qui en sont déja affectées doivent être plus soigneuses à s'en abstenir.

Quoiqu'on soit convaincu par l'expérience journaliere de l'utilité des préparations du castoreum dans les deux maladies dont nous parlons, il ne faut pas cependant trop s'y fier; parce qu'elles sont incapables de détruire leur cause, & que l'excès qu'on en fait est extrement nuisible à la tête & aux nerfs, qu'elles affoiblissent par leur vapeur anodyne.

Lorsque les femmes *hystériques* sont attaquées d'une constipation après avoir accouché, il faut bien se garder de les purger avec des sels neutres trop irritans, ou comme on les appelle, digestifs; car j'ai été plus d'une fois témoin des mauvais effets qui ont résulté de leur trop grand usage.

Rien n'est meilleur pour la suffocation de matrice que le sel volatil ammoniac mêlé avec l'essence de castoreum ou l'eau d'hirondelles, & appliqué au nez avec le vinaigre & le castoreum: mais il faut en seconder l'effet par des frictions aux piés & autour des hypocondres. Ces remedes produisent beaucoup plus d'effet que la fumée des substances fétides, telles que les plumes, aussi-bien que l'asa-fœtida ou le camphre, que peu de malades font état de supporter.

J'ai vu, dit Hoffman, des sujets hypocondriaco-*hystériques* d'un tempérament bilieux & extremement sensible, recevoir un soulagement extraordinaire de l'usage des poudres nitreuses absorbantes mêlées avec une égale quantité d'ambre & quelque peu de safran, aussi-bien que de l'usage fréquent de mon élixir viscéral mêlé avec une quantité égale de ma liqueur anodyne.

Rien n'est plus capable d'appaiser les paroxysmes durant l'intermission, que les clysteres préparés avec des plantes carminatives & légerement parégoriques, & une grande quantité de leur huile exprimée, car ils operent immédiatement sur la matrice en la relâchant par leur chaleur tempérée.

Les bains tempérés des piés sont extremement salutaires après que le paroxysme à cessé: mais j'ai observé plus d'une fois, surtout dans les sujets pléthoriques, qu'ils occasionnent une rechute lorsqu'ils sont trop chauds. FREDERIC HOFFMAN.

Sydenham propose les méthodes curatives suivantes pour les maladies *hystériques*.

Il paroît que la principale intention curative se réduit dans cette maladie à corroborer le sang qui est la source des esprits, pour que ces derniers puissent observer un ordre proportionné à toutes & à chacune des parties du corps. Mais comme il peut se faire que ce désordre des esprits ait vicié les sucs par sa continuité; il est à propos d'en diminuer la quantité par la saignée & la purgation, supposé que les forces de la malade le permettent, avant de travailler à corroborer le sang, ce qu'il est difficile de faire tant que les humeurs féculentes obstruent les passages. Comme la douleur, le vomissement & la purgation sont quelquefois si excessives qu'on ne sauroit les négliger sans danger, il faut abandonner la cause pour quelque tems, & commencer la cure par appaiser les symptomes avec un opiat. De plus, puisque l'expérience nous apprend qu'il y a plusieurs remedes fétides propres pour appaiser l'agitation des esprits, auxquels on a donné à cause de cela le nom d'*hystériques*, il faut aussi les prescrire lorsqu'il est besoin de satisfaire à ces sortes d'intentions.

Dans cette vue, je commence par ordonner la saignée du bras, & ensuite un léger purgatif pendant trois ou quatre matinées consécutives.

Durant ces évacuations, la maladie paroît plutôt augmenter que diminuer, à cause des émotions qu'elles causent; ce qui fait que j'ai la précaution d'en avertir les malades, pour prévenir le découragement qui ne leur est que trop ordinaire. Au reste, il faut commencer par évacuer une partie des humeurs grossieres qui se sont amassées pendant la maladie, avant de pouvoir pleinement satisfaire à l'intention principale.

Je prescris pendant les trente jours suivans des remedes calybés, qui servent à imprégner la masse tiede & languissante du sang d'un certain ferment volatil qui ranime & fait revivre les esprits. Cela paroît manifestement par les effets que l'acier produit dans la jaunisse; car il ranime évidemment le pouls, échauffe les parties externes, & change la couleur pâle & livide du visage en une autre plus rubiconde. Mais il faut observer que la saignée & la purgation ne doivent pas toujours précéder l'usage des calybés, par lesquels on doit commencer lorsque la malade est extremement affoiblie & presque épuisée par la continuité du mal.

L'acier, suivant moi, veut être donné en substance; car je n'ai jamais vu ni oui dire qu'il soit préjudiciable étant pris de cette maniere; & l'expérience m'a appris qu'il produit une cure plus sûre & plus expéditive qu'aucune de ses préparations ordinaires; car les Chymistes, graces à leurs soins officieux, ne font qu'affoiblir les vertus de l'acier & de plusieurs autres excellens remedes par la maniere dont ils les préparent. J'ai encore appris que la mine toute crue opere beaucoup plus efficacement que le fer qu'on a affiné par la fusion; & si cette circonstance est véritable, elle fait beaucoup pour mon sentiment. Je sai cependant, à n'en pouvoir douter, que les remedes les plus excellens dont on a connoissance, tirent leurs principales vertus de la nature; ce qui fait que l'Antiquité les a honorés du titre de divins. Les vertus admirables du quinquina & de l'opium prouvent évidemment qu'un remede peut produire par sa bonté naturelle les effets les plus surprenans, sous quelque forme qu'on le donne; & la science d'un Medecin consiste bien moins à préparer des remedes, qu'à savoir choisir & appliquer ceux que la nature nous a si libéralement départis.

Notre unique affaire est donc de les réduire sous une forme qui puisse communiquer plus efficacement leur substance ou vertus au corps, & c'est ce qu'il est facile d'examiner. Après l'acier en substance, je voudrois me servir de son sirop, que l'on prépare en faisant infuser à froid de la limaille de fer ou d'acier dans du vin du Rhin, jusqu'à ce qu'il en soit suffisamment imprégné, en le coulant ensuite & le faisant cuire avec une quantité convenable de sucre en consistance de sirop.

Je ne donne jamais de cathartiques durant l'usage des calybés, parce qu'ils me paroissent détruire les effets de l'acier dans les maladies *hystériques* & hypocondriaques. Lorsque mon principal dessein est d'appaiser l'agitation des esprits, de rétablir & de fortifier leur tissu, le plus léger purgatif détruit en un seul jour tous les bons effets que l'acier avoit produits en une semaine; & je ne doute point que cette pratique de donner des purgatifs durant l'usage des eaux calybées ne les rende beaucoup moins efficaces. Je n'ignore point que quelques personnes ont recouvré la santé, non-seulement lorsqu'on a imposé les purgatifs, mais encore quand on les a administrés comme il faut avec l'acier: mais on doit plutôt attribuer ce succès aux vertus de l'acier, qu'au savoir du Medecin.

On m'objectera peut-être que la limaille d'acier peut s'attacher aux intestins & leur devenir préjudiciable, à moins qu'on ne prescrive quelquefois les purgatifs : mais je répons à cela, que je ne me suis jamais apperçu qu'elle ait produit de si mauvais effets ; & qu'il est plus probable que l'acier, sans le secours des cathartiques, venant à s'envelopper dans les humeurs muqueuses & excrémentitielles de ces parties, s'évacuera bien mieux avec elles, que si on les agitoit par des purgatifs, qui causant des tranchées extraordinaires & des contractions d'intestins, peuvent faire que les particules de l'acier qui adherent à leurs tuniques, y pénetrent bien plus avant qu'elles ne l'auroient fait sans cela.

Il faut durant l'usage des calybés donner aux malades des remedes anti-*hystériques* sous la forme qui leur sera la plus agréable, afin de fortifier le sang & les esprits animaux. Il est vrai cependant qu'en les prenant en forme solide, ils influeront beaucoup plus sur les esprits que sous celle d'infusion ou de décoction ; car leur substance affecte l'estomac bien plus longtems, & communique bien plus intimement ses vertus au corps.

Pour satisfaire à toutes les indications précédentes, je prescris ordinairement avec succès le petit nombre de remedes suivans.

Tirez huit onces de sang du bras droit de la malade.

Prenez *de galbanum dissous dans la teinture de castoreum, & coulé, trois dragmes;*
de gomme tacamahaca, deux dragmes.

Mêlez pour une emplâtre, que vous appliquerez sur le nombril.

On donnera le lendemain à la malade les pilules suivantes.

Prenez *de pilules cochiées majeures, deux scrupules ;*
de castoreum en poudre, deux grains ;
de baume du Pérou, quatre gouttes.

Faites-en quatre pilules, que la malade prendra à cinq heures du matin pour dormir ensuite.

On réiterera l'usage de ce remede deux ou trois fois par jour, ou de deux jours l'un, suivant leur effet ou la force de la maladie.

Prenez *d'eau distilée de cerises noires,* *de rue,* & *de bryone,* } *de chaque, trois onces ;*
de castoreum enfermé dans un nouet, & suspendu dans la phiole, demi-dragme ;
du sucre en pain, autant qu'il en faut pour édulcorer le tout.

Mêlez pour un julep, dont on donnera quatre ou cinq cuillerées à la malade lorsqu'elle tombera en foiblesse, en mettant dans la premiere dose, si l'accès est violent,

d'esprit de corne de cerf, vingt-cinq gouttes.

L'usage des pilules précédentes doit être suivi des remedes que voici.

Prenez *de limaille de fer, huit grains ;*
d'extrait d'absinthe, autant qu'il en faut pour faire deux pilules, que l'on prendra de bon matin & sur les cinq heures après-midi, pendant l'espace de trente jours, en buvant après chaque dose un verre de vin d'absinthe.

Ou pour l'usage journalier,

Prenez *de limaille de fer,* & *d'extrait d'absinthe,* } *de chaque, quatre onces.*

Mêlez & formez avec seize grains ou un scrupule de cette masse, trois pilules, que l'on prendra aux heures que nous venons de marquer.

Ou si un bol est plus commode,

Prenez *de conserve d'absinthe Romaine,* & *d'écorce d'orange,* } *de chaque, une once ;*
d'angélique confite, *de noix muscade,* & *de thériaque de Venise,* } *de chaque, demi-once ;*
de gingembre confit, deux dragmes ;
de sirop d'écorce d'orange, autant qu'il en faut pour donner au tout la forme d'un électuaire.

Prenez *de cet électuaire, une dragme & demie ;*
de limaille de fer finement pulvérisée, huit grains ;
de sirop d'écorce d'orange, autant qu'il en faut pour faire un bol, que l'on prendra tous les matins & sur les cinq heures du soir, en buvant après, un verre de vin d'absinthe.

Prenez *de myrrhe choisie,* & *de galbanum,* } *de chaque, une dragme & demie ;*
de castoreum, quinze grains ;
de baume du Pérou, autant qu'il est nécessaire pour faire une masse, de chaque dragme de laquelle on formera douze pilules, dont on en prendra trois tous les matins durant ce procédé, avec trois ou quatre cuillerées d'eau composée de bryone après chaque dose.

Supposé que ces pilules lâchent le ventre, comme il arrive quelquefois dans ceux qui ont de la facilité à être purgés, à cause de la gomme qu'elles contiennent, on pourra leur substituer les suivantes.

Prenez *de castoreum, une dragme ;*
de sel volatil d'ambre, demi-dragme ;
d'extrait de rue, autant qu'il en faut pour faire vingt pilules, dont on en prendra trois tous les soirs en se couchant.

Mais il faut observer que les calybés, en quelque forme & en quelque dose qu'on les donne, causent quelquefois aux femmes de grands dérangemens de corps & d'esprit, non-seulement au commencement, comme c'est l'ordinaire, mais encore durant tout le cours. Il ne faut point dans ce cas en interrompre l'usage, mais leur donner tous les soirs, pour les mettre en état de les supporter, une dose convenable de laudanum dans quelque eau anti-*hystérique.*

Lorsque la maladie est légere, & ne paroît pas demander l'usage de l'acier, je me contente de saigner mes malades une fois, & de les purger trois ou quatre fois ; après quoi je leur donne matin & soir pendant dix jours consécutifs les pilules *hystériques* que j'ai décrites ci-dessus.

Cette méthode produit toujours son effet lorsque la maladie n'est point violente ; & souvent même la saignée & la purgation deviennent inutiles.

Il est cependant bon de savoir, qu'il y a des femmes qui ont une telle aversion pour les médicamens *anti-hystériques*, à cause d'une certaine particularité de tempérament, qu'elles en reçoivent du dommage, au lieu des bons effets qu'on en attendoit. Il faut dans ce cas ne leur en point donner du tout ; car, comme Socrate l'observe très-bien, ce seroit envain qu'on s'opposeroit au panchant de la Nature.

Cette idiosyncrase est si remarquable & si ordinaire, qu'on

ne peut manquer d'y avoir égard, sans mettre la vie de la malade en danger. Il s'en faut même beaucoup que les remedes *anti-hystériques* soient les seuls à qui cela arrive ; & un seul exemple suffira pour prouver le contraire. Entre les femmes qui ont la petite vérole, il y en a quelques-unes, qui ne peuvent supporter le diacod, à cause qu'il leur cause des vertiges, des vomissemens & plusieurs autres symptomes *hystériques*, tandis qu'elles se trouvent fort bien du laudanum liquide.

Telle est la maniere dont on guérit les maladies *hystériques* & la plupart des obstructions, mais sur-tout les pâles-couleurs. Mais s'il arrive que le sang soit si appauvri, & l'irrégularité du mouvement des esprits si considérable, que la maladie ne veuille point céder aux calybés, il faut que la malade fasse usage de quelque eau calybée, de celle de Tunbridge, par exemple ; car les vertus calybées de ces eaux se mêlent beaucoup plus intimement avec le sang, à cause de la grande quantité qu'on en boit, & de la convenance qu'elles ont avec la Nature, & elles contribuent beaucoup plus à la guérison des maladies que les préparations de Mars les plus vantées par les Chymistes. S'il survenoit cependant quelque accident du genre de la passion *hystérique*, il faudroit en discontinuer l'usage pendant un jour ou deux, & les reprendre après que le symptome auroit cessé ; car sans cette précaution elles ne passeroient point. Quoique ces eaux soient moins sujettes à agiter les humeurs & à déranger les esprits, que les cathartiques les plus doux : elles ne laissent pas cependant de produire en quelque sorte ces effets, par leur qualité diurétique, outre qu'elles purgent souvent. Que si ces eaux obstruent elles-mêmes leur propre passage, en agitant les humeurs & les esprits, quel préjudice ne doivent point causer les cathartiques que l'on prescrit une ou deux fois par semaine, durant leur cours ! Et n'est-ce pas la plus grande absurdité du monde, de les mêler avec des purgatifs qui rendent leur opération de même que celle des autres eaux minérales, beaucoup plus lente & plus difficile ?

Supposé que la maladie ne veuille point céder aux eaux calybées, il faudra recourir aux eaux chaudes sulphureuses, telles que celles de *Bath* ; les boire pendant trois matinées consécutives, & se baigner dedans, la quatrieme, & ainsi alternativement pendant deux mois ; car il ne suffit pas de les continuer, jusqu'à ce que la malade se trouve soulagée : mais il ne faut les quitter qu'après qu'elle sera parfaitement guérie.

L'usage fréquent & continu de la thériaque de Venise, produit un excellent effet dans cette maladie, & dans un grand nombre d'autres qui proviennent du défaut de chaleur & de digestion.

L'infusion de gentiane, d'angélique, d'absinthe, de centaurée, d'écorce d'orange, & d'autres simples corroboratifs dans du vin de Canarie, prise trois fois par jour à la dose de quelques cuillerées, fait beaucoup de bien aux malades qui ne sont point d'une habitude maigre & bilieuse. J'ai même connu quelques femmes *hystériques*, qui ayant pris pendant plusieurs jours consécutifs un grand verre de vin de Canarie en se mettant au lit, en ont reçu un soulagement considérable.

J'ai aussi vu des personnes *hystériques* & hypocondriaques de l'un & de l'autre sexe, revenir de la foiblesse dans laquelle la maladie les avoit jettées, en prenant matin & soir pendant quelques semaines un scrupule de quinquina.

Lorsqu'aucun des remedes que nous venons d'indiquer, ne convient au tempérament de la malade, comme il arrive souvent à celles qui sont d'une habitude maigre & bilieuse ; il faut avoir recours au lait, par le moyen duquel plusieurs femmes ont été guéries de maladies *hystériques*, opiniatres, sur-tout de la colique *hystérique*, que l'on ne peut appaiser que par des doses réitérées d'opiat, la douleur revenant aussi-tôt que l'anodyn a produit son effet.

On ne trouvera point extraordinaire que le lait, qui ne fournit qu'une nourriture simple & froide, fortifie les esprits ; si l'on fait attention que n'étant qu'un aliment simple, la Nature a moins de peine à le digérer que les viandes & les liqueurs d'une espece plus hétérogene, & qu'il doit nécessairement résulter de cette digestion, un mélange uniforme du sang & des esprits.

On trouve cependant quelques personnes, qui ne peuvent supporter les inconvéniens dont ce régime est accompagné au commencement ; car il est sujet à se cailler dans l'estomac, & ne fournit point une nourriture suffisante pour entretenir le corps dans sa force ordinaire.

Je n'ai rien trouvé de meilleur jusqu'ici, pour échauffer & fortifier, que l'exercice fréquent & continu du cheval ; car comme cette espece d'exercice secoue considérablement le bas-ventre, qui est le siége des conduits excrétoires que la Nature a destinés à l'évacuation des parties excrémentitielles du sang ; il semble que toute maladie des fonctions ou foiblesse naturelle des organes, peut être dissipée par cette agitation souvent répétée du corps en plein air. La chaleur innée ne sauroit même jamais être éteinte dans une personne, au point de ne pouvoir être excitée par cet exercice ; & il n'y a point de substance, ou de suc vicié si intimement logé dans les cavités de ces parties, que l'exercice dont nous parlons, ne puisse réduire à un état conforme à la Nature, ou dissiper tout-à-fait : à quoi l'on peut ajouter que le sang étant continuellement agité par ce mouvement, se purifie & se fortifie. Quoique cet exercice ne convienne pas si bien aux femmes, qui ont accoutumé de mener une vie oisive & sédentaire, & qu'elles puissent en être incommodées, sur-tout au commencement, il est du moins vrai de dire, qu'il est extremement propre pour les hommes, auxquels il rend la santé en très-peu de tems.

Telle est la méthode générale de traiter cette maladie : mais lorsque l'accès est accompagné de quelqu'un des symptomes dont on a parlé ci-dessus, & qu'il ne donne aucun relache à la malade ; il faut pour fortifier le sang & les esprits, recourir aux remedes *hystériques*, qui par leur odeur forte & fétide, obligent les esprits à rentrer dans les lieux qu'ils ont abandonnés, soit qu'on les prenne intérieurement, qu'on les tire par le nez, ou qu'on les applique extérieurement. Tels sont l'asa fœtida, le galbanum, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac, & tout ce qui a une odeur désagréable, soit naturellement ou part art.

Lorsque le paroxysme est accompagné d'une douleur violente dans quelque partie du corps, d'un vomissement excessif, ou d'une diarrhée, il faut joindre aux remedes dont nous venons de parler le laudanum, qui est seul capable d'appaiser ces symptomes : mais à moins que les douleurs que cause le vomissement soient insupportables, il faut bien se garder de les appaiser avec aucun opiat que ce soit, avant que d'avoir employé les évacuations convenables.

Premierement, à cause qu'il y a une plénitude si considérable de sang & d'humeurs, sur-tout dans les femmes d'un tempérament sanguin & robuste, qu'elle rend l'usage réitéré des opiats les plus efficaces tout à fait inutiles : la saignée du bras devient donc absolument indispensable dans ces sortes de personnes ; on peut ensuite leur donner un purgatif, & pour lors une dose modérée d'un narcotique, produira l'effet qu'on souhaite. En second lieu, l'expérience m'a appris que lorsque la malade s'est une fois accoutumée au laudanum, & qu'on n'a pas eu la précaution d'y préparer le corps par des évacuations convenables, elle se trouve obligée toutes les fois que la douleur revient, & que l'opiat a produit son effet, d'en prendre pendant quelques années en augmentant tous les jours la dose ; de sorte qu'avec le tems elle ne peut plus s'en passer, quoiqu'il ruine toutes ses facultés digestives, & qu'il affoiblisse les fonctions naturelles ; sans que je

veuille dire pour cela que le laudanum offense immédiatement le cerveau, les nerfs, ou les facultés animales

Je crois que ces évacuations doivent précéder l'usage des narcotiques. Par exemple, dans les femmes robustes & pléthoriques, il faut commencer par la saignée & passer ensuite à la purgation. Mais lorsque des femmes d'un tempérament maigre & affoibli, ont été attaquées pour la deuxieme fois, d'un accès & d'une douleur de cette espece, il suffit de purger leur estomac avec trois ou quatre chopines de quelque décoction convenable, & de leur donner ensuite une forte dose de thériaque de Venise ou d'orvietan, & quelques cuillerées de quelque liqueur spiritueuse agréable, avec quelques gouttes de laudanum liquide immédiatement après.

Si le vomissement a duré long-tems avant que le Medecin ait été appellé, ensorte qu'on ait lieu de craindre qu'un émétique trouble les esprits & affoiblisse trop la malade; il faut lui donner immédiatement du laudanum, & en proportionner la dose à la nature du symptome, de sorte qu'elle puisse le surmonter.

Il y a ici deux précautions à observer: Premierement, lorsqu'après les évacuations nécessaires, on a commencé d'user de laudanum, il faut que la dose en soit assez forte, & assez souvent réitérée pour dissiper tous les symptomes; en laissant cependant assez d'intervalle entre chaque dose pour voir l'effet que la premiere a produit avant que d'en donner une seconde. Secondement, on ne doit tenter aucune évacuation après avoir donné le laudanum; car le moindre lavement de lait & de sucre suffit pour détruire tous les bons effets du narcotique.

Quoique les douleurs dont nous avons parlé ci-dessus demandent indispensablement des narcotiques, un vomissement violent indique que la dose en doit être plus forte, & plus souvent réitérée: car dans ce cas, le mouvement péristaltique des intestins étant renversé, on rend le remede avant qu'il ait eu le tems de produire son effet, ce qui oblige à le répéter, surtout sous une forme solide; ou, si on le donne sous une forme liquide, il ne doit y avoir de véhicule qu'autant qu'il en faut pour humecter l'estomac: par exemple, quelques gouttes de laudanum dans une cuillerée d'eau de canelle. La malade doit se tenir tranquile immédiatement après avoir pris le laudanum, & tenir sa tête ferme, parce que le moindre mouvement de cette partie suffit pour la faire vomir.

Après avoir surmonté en quelque sorte le vomissement, il est à propos d'user de cet anodyn, matin & soir, pendant quelques jours, pour prévenir une rechute; & l'on doit observer la même chose dans les douleurs *hystériques*, ou dans les diarrhées qu'on a guéries avec un opiat.

On peut guérir aisément par cette méthode la douleur & le vomissement symptomatiques, dont la ressemblance avec d'autres maladies, trompe plus le Medecin qu'aucun autre symptome que ce soit. Par exemple, dans cette espece de maladie *hystérique*, qui imite le paroxysme néphrétique, la douleur affecte la même partie & est accompagnée du vomissement; néantmoins leurs causes sont si différentes & demandent un traitement si différent, que les remedes qui appaisent l'une, irritent l'autre. On peut dire la même chose de cette espece de maladies *hystériques* qui ressemble à la colique bilieuse, la douleur & la matiere verdâtre, que l'on rend par haut & par bas, étant à peu près les mêmes dans ces deux maladies. Il faut donc prendre garde de ne point commettre dans les diagnostics des erreurs qui ont souvent causé la mort aux malades.

Les femmes tombent dans une erreur aussi funeste, lorsqu'après avoir accouché heureusement, elles ont l'imprudence de quitter trop-tôt le lit; car cette faute est aussi-tôt suivie d'un accès *hystérique*, qui venant à augmenter, diminue & supprime tout-à-fait les vuidanges. Cette suppression est suivie d'un grand nombre de symptomes, qui ne tardent pas à causer la mort à la malade, à moins qu'on ne les prévienne avec toute la diligence possible. Il provient quelquefois de la même cause un délire, qui augmentant continuellement, occasionne des convulsions & ensuite la mort; ou, si la malade échape, elle perd sa raison pour le reste de ses jours. La suppression des vuidanges est quelquefois suivie d'une fievre qui approche, ou, peut-être, ressemble entierement à la maladie épidémique qui regne pour lors; & la même maladie *hystérique* qui a d'abord occasionné la suppression des vuidanges, devient beaucoup plus violente qu'elle ne l'étoit auparavant.

Les indications se réduisent dans ces cas, 1°. à appaiser les esprits que ce mouvement a dérangés. 2°. A remédier à la suppression des vuidanges qui sont la cause immédiate de ces symptomes. Il ne faut point cependant s'attacher trop scrupuleusement à cette méthode: & si les remedes ordinaires ne produisent aucun effet, après qu'on en aura usé quelque-tems, il faut y renoncer; car comme les remedes violens ne valent rien dans cette occasion; de même il ne faut point s'opiniâtrer à faire usage de ceux qui sont plus doux, à cause de la foiblesse & de l'abatement extreme dans lequel cette affection jette les femmes qui viennent d'accoucher: par exemple, dès que les vuidanges sont supprimées, il convient de mettre la malade au lit, de lui appliquer sur le nombril une emplâtre *hystérique*, & de lui donner sans tarder l'électuaire suivant:

Prenez *de conserve d'absinthe Romaine*, & *de rue*, } *de chaque une once*;
de trochisques de myrrhe, deux dragmes;
de castoreum, *de safran*, *de sel ammoniac volatil*, *d'asa-fœtida*, } *de cha. demi-dragme*;
de sirop des cinq racines apéritives, autant qu'il en faut pour faire un électuaire; dont on donnera la grosseur d'une noix muscade à la malade, toutes les trois heures, & par-dessus, quatre cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eau distilée de rue*, & *d'eau de bryonne composée*, } *de chaque, trois onces*;
de sucre blanc, autant qu'il en faut pour les édulcorer.

Faites un julep.

Ces remedes ne manquent jamais de produire leurs effets lorsqu'on les donne aussi-tôt qu'on s'apperçoit de la suppression des vuidanges: mais si la maladie continue après qu'on aura employé toute la dose que je viens de prescrire; il faudra donner une dose de laudanum à la malade. Car bien qu'il soit naturellement astringent il ne laisse pas de faire beaucoup de bien en appaisant l'agitation des esprits, qui arrête l'écoulement ordinaire des vuidanges; & il peut même quelquefois faire cesser leur suppression, lorsque les emménagogues manquent de produire leur effet. Les opiates se donnent beaucoup plus commodément avec les *anti-hystériques* & les emmagogues; par exemple, quatorze gouttes de laudanum liquide dans de l'eau de hryone composée, ou un grain & demi de laudanum solide, & demi-scrupule d'asa-fœtida, en deux pilules.

Si les vuidanges ne reprennent point leur cours au moyen d'une seule dose d'opium, il faut bien se garder d'y revenir une seconde fois, car il les supprimeroit si bien qu'il seroit impossible de les faire revenir. Que si l'on s'apperçoit au bout de quelque tems qu'il ne produise aucun effet, il faut employer de nouveau les emménagogues avec les *hystériques*, & donner à la malade un lavement de lait & de sucre, dont la répétition, si le premier n'opere point, fera prendre une autre route aux vuidanges.

Après avoir mis en usage la méthode dont je viens de parler, il est de la prudence du Medecin de laisser agir le tems; car le danger diminue de jour en jour: & si la malade peut une fois aller au-delà du douzieme jour, elle n'a plus rien à craindre. Car lorsqu'une femme a eu un répit & qu'elle a repris une partie de ses forces, elle est beaucoup plus en état de supporter les remedes qui peuvent la guérir; au lieu qu'en l'accablant d'une grande quantité de remedes, on ne fait qu'irriter la maladie, & qu'augmenter le désordre des esprits qui l'occasionne.

Outre la foiblesse naturelle des esprits, qui est la principale cause des maladies *hystériques*, il y a quelquefois une foiblesse accidentelle occasionnée par un écoulement immodéré de sang, soit lors de l'accouchement ou dans d'autres tems, qui produit cette espece d'affection *hystérique* à qui on donne le nom de vapeurs.

La premiere espece est ordinairement la suite d'un accouchement laborieux, & elle est accompagnée d'un grand nombre de symptomes *hystériques*: mais on y remédie aussi-tôt par une diete incrassante, à laquelle on peut joindre la potion suivante.

Prenez *d'eau de plantain*, & *de vin rouge*, } *de chaque, une chopine*;

Faites-les bouillir jusqu'à la diminution du tiers, & édulcorez la décoction avec une quantité suffisante de sucre: donnez-en demi-chopine à la malade deux ou trois fois par jour.

On peut en même tems lui donner quelque julep anti-*hystérique* suffisamment foible, & lui faire flairer la composition suivante.

Prenez *de galbanum*, & *d'asa-fœtida*, } *de chaque, deux dragmes*;
de castoreum, une dragme & demie;
de sel volatil d'ambre, demi-dragme.

Mêlez.

Ou,

Prenez *d'esprit de sel ammoniac, deux dragmes.*

Faites-le flairer souvent à la malade.

Quoique les femmes qui ne sont point enceintes, soient sujettes en tout tems à un écoulement immodéré des regles, cela leur arrive néanmoins plus fréquemment un peu avant que leurs regles cessent, c'est-à-dire, vers l'âge de quarante ans, lorsqu'elles les ont eues de bonne heure, & à cinquante lorsqu'elles ont commencé tard à être réglées. Ces sortes de sujets tombent souvent dans des accès *hystériques* violens, à cause de la grande quantité de sang qu'elles perdent; & quoique les remedes anti-*hystériques* internes & externes conviennent dans ces sortes de cas, il faut cependant s'abstenir de ceux qui sont trop énergiques, de crainte d'augmenter l'écoulement.

Mais le principal pas vers la cure consiste à modérer l'évacuation menstruelle, ce que l'on peut faire de la maniere suivante.

Tirez huit onces de sang à la malade en la saignant du bras, & donnez-lui le lendemain la potion purgative ordinaire, que l'on doit réitérer tous les trois jours deux fois de suite. Donnez-lui aussi une once de diacod tous les soirs lorsqu'elle sera sur le point de se coucher, tant que la maladie durera.

Prenez *de conserve de roses seches, deux onces*;
de trochisques de terre de Lemnos, une dragme & demie;
d'écorce de grenade, & *de corail rouge préparé*, } *de chaq. deux scrupules*;
de pierre hématite, *de sang de-dragon*, & *de bol d'Arménie*, } *de chaq. un scrupule*;
de sirop simple de corail, autant qu'il en faut pour faire un électuaire, dont on donnera la grosseur d'une noix muscade à la malade tous les matins, & sur les cinq heures du soir, avec six cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eaux distilées de pivoine*, & *de plantain*, } *de chaque, trois onces*;
de petite eau de canelle & *de sirop de roses seches*, } *de chaque, une once*;
d'esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner à cette composition une acidité agréable.

Prenez *de feuilles de plantain* & *d'ortie*, } *de chaque, une quantité suffisante.*

Pilez-les dans un mortier de marbre, exprimez-en le suc & clarifiez-le.

Donnez-en six cuillerées trois ou quatre fois par jour à la malade.

Après le premier purgatif, on appliquera l'emplâtre suivante sur la région du nombril.

Prenez *de diapalme*, & *d'emplâtre pour les ruptures*, } *parties égales*;

Faites-les fondre ensemble, & étendez-les sur un morceau de peau.

Il est nécessaire de prescrire à la malade une diete rafraîchissante & incrassante, à moins qu'il ne convienne de lui donner une ou deux fois par jour un petit verre de vin clairet; car bien que cette liqueur soit sujette à exciter une ébullition de sang, on peut cependant la lui permettre afin de rétablir ses forces.

Une autre cause des maladies *hystériques*, mais qui est cependant moins fréquente, est la descente de matrice qui survient après un accouchement laborieux.

Cet accident est accompagné d'un grand nombre de symptomes que l'on peut néanmoins appaiser aisément par la méthode suivante.

Prenez *d'écorce de chêne, deux onces*;

Faites-la bouillir dans deux pintes d'eau de fontaine, & ajoutez-y sur la fin,

d'écorce de grenade pilée, une once;
de feuilles de rose rouge, & *de balaustes*, } *de chaq. deux poignées*;

Et enfin,

de vin rouge, demi-chopine.

Coulez la liqueur pour une fomentation que vous appliquerez avec des morceaux de flanelle, à la maniere ordinaire, tous les matins avant que la malade se leve, & tous les soirs après qu'elle sera couchée, jusqu'à ce qu'elle soit entierement guérie. SYDENHAM.

On

On vient de voir qu'Hoffman est persuadé, contre le sentiment de tout le monde, que les affections *hystériques*, qui sont le sujet de cet article, different entierement des maladies hypocondriaques; & il faut avouer que les tumeurs que l'on trouve dans les ovaires & dans la région de l'utérus, lorsqu'on vient à ouvrir des sujets *hystériques*, paroissent favoriser son systeme. Je croirois néantmoins que ces tumeurs remplies d'humeurs croupissantes, sont plutôt les effets que les causes des maladies *hystériques*; car lorsque les vaisseaux de l'utérus, & ceux qui leur sont contigus, sont extremement relâchés; les fluides qu'ils devroient décharger, croupissent & acquierent un degré d'acrimonie, qui produisant des contractions spasmodiques, augmentent la disposition qu'ils ont à retenir les fluides, qu'ils laissent échapper lorsque le corps se porte bien. Il faut encore remarquer que l'utérus & les organes des femmes destinés à la génération, sont extremement nerveux & sensibles, d'où il peut résulter quelque variété de symptomes; & en supposant que les affections hypocondriaques & *hystériques* sont excitées par la même cause, il peut survenir dans un sexe un grand nombre de maladies spasmodiques, d'accès *hystériques* & de suffocations convulsives, dont l'autre, qui est dénué de ces sortes de parties, est tout-à-fait exempt.

Après tout, je suis persuadé que les maladies hypocondriaques & *hystériques* sont causées par le relâchement des visceres du bas-ventre, dont j'ai suffisamment montré les suites au mot *Fibra*; & il est rare de trouver un grand nombre de ces sortes de malades parmi les personnes dont la façon ordinaire de vivre entretient le ton & la force des fibres. Par exemple, les femmes qui ne vivent que de leur travail, & les hommes qui sont adonnés à des exercices pénibles, surtout à la campagne, qui se couchent & se levent avec le Soleil ou avant, qui n'usent que de liqueurs froides ou peu spiritueuses, peuvent mourir de maladies aiguës ou chroniques: mais ils ignorent jusqu'aux noms des maladies *hystériques* & hypocondriaques; au lieu que ceux à qui leur fortune permet de mener une vie plus tranquile, qui dorment long-tems & bien avant dans la matinée, & qui par conséquent se couchent fort tard; qui font un grand usage du thé & des autres liqueurs chaudes qui affoiblissent & détruisent le ton des fibres animales, des vaisseaux & des visceres, expient leur désobéissance aux lois de la nature & de la Providence, pour me servir de l'expression de Sydenham, par un purgatoire de tourmens *hystériques* & hypocondriaques.

La méthode curative la plus raisonnable consiste donc, 1°. à purger l'estomac & les intestins de toutes les matieres putrides & mal digérées qu'ils contiennent, & qui excitent un grand nombre de symptomes fâcheux: 2°. A atténuer & à évacuer les humeurs qui croupissent dans les vaisseaux & dans les visceres; & pour cet effet, rien n'est plus efficace que les mercuriels donnés à propos. Lorsqu'on a une fois satisfait à ce que je viens de dire, il ne reste plus pour rendre la cure complete, qu'à se coucher de bonne heure & à se lever matin, à proportionner les alimens aux pouvoirs de la digestion, à faire un exercice convenable, & à user de remedes qui puissent par leur stypticité salutaire, fortifier les organes digestifs, resserrer les fibres, & procurer un ton convenable à tout le systeme vasculeux. J'ai déja donné au mot *Fibra* les directions particulieres qui conviennent à cet égard, de sorte qu'il est inutile de les répéter ici. J'ajouterai seulement que la méthode qu'on vient de recommander, est, autant que j'en puis juger, si évidente & si salutaire, qu'elle ne sauroit manquer de produire son effet, à moins que l'opiniâtreté ou les appétits déréglés du malade ne s'y opposent.

HYSTEROCELE, ὑστεροκήλη, de ὑστέρα, l'utérus, & κήλη, hernie; est une descente causée par le passage de la matrice à travers le péritoine. Blancard.

HYSTERON, ὕστερον, le même que *Deuterion*, *vuidanges*. Galien *in* 5. *Aphor.* 35. l'emploie aussi au pluriel, *Hystera*, ὕστερα.

HYSTEROTOMIA, ὑστεροτομία, d'ὑστέρα, l'utérus, & τομὴ, section, incision; section ou incision de la matrice. Voyez *Cæsarea sectio*.

HYSTEROTOMOTOCIA, ὑστεροτομοτοκία, de ὑστέρα, la matrice, τομὴ, section, & τόκος, accouchement; accouchement procuré par l'opération Césarienne.

HYSTRIX. Offic. Charlt. Exer. 19. Aldrov. *de Quad. Digit.* 471. Gesn. *de Quad.* 563. Jonf. *de Quad.* 119. Raii Synop. A. 206. *Balatnametinic*, Indis. *Porc-épic.*

Il est de la grosseur d'un cochon de huit mois, & on le trouve dans la Province de *Caragu*. Toutes ses parties sont d'usage en Medecine. On trouve dans la vésicule du fiel, une pierre appellée *Pedro del porco*, à laquelle on donne les divers noms de *bezoar hystricum*, *lapis hystricis*, *lapis malacensis*, *lapis porcinus*, Mont. *Exot.* 5. *& lapis, seu pila hystricis. Ind. Med.* 65. Cette partie est plutôt une *Ægagropila*, qu'une pierre, puisqu'elle est un composé de fibres laineuses, & d'une matiere rougeâtre, amere, & friable, couverte en quelques endroits d'une espece d'écailles noirâtres, pareilles à des ongles. Elle n'a ni lames ni membranes, elle n'est pas non plus pésante & unie comme le bézoar, mais légere & approchante de l'*Ægagropila*. Jons.

Cet animal paroît posséder les mêmes vertus que le hérisson, & le Docteur Tancrede Robinson observe qu'il passe pour un alexipharmaque excellent. Dale.

HYV

HYVOURAHE, Theveto, Clus. *in Monard. Hyvourai brasilianis, guaiaci species*, Lerio; est un grand arbre du brésil, dont l'écorce est d'une couleur argentée, & le dedans rougeâtre, jettant quand elle est récemment séparée de l'arbre, un suc laiteux, d'un gout salé, & approchant fort au gout de la réglisse: on dit que cet arbre ne porte du fruit que de quinze ans en quinze ans; ce fruit est gros comme une prune médiocre, de couleur dorée, tendre, d'une odeur agréable, d'un gout fort doux. Il renferme un petit noyau: les Brasiliens l'aiment beaucoup à cause de son bon goût.

L'écorce de cet arbre est sudorifique, dessicative, apéritive; on s'en sert dans le Brésil pour la vérole, de la même maniere qu'on se sert en Europe de l'écorce ou du bois de gayac. *Hyvourahé*, est un nom qui dans le langage des Habitans du Brésil, signifie chose rare. Lemery, *des Drogues*.

I

I

I. Voyez pour la signification de cette Lettre dans l'Alphabet Chymique le mot *Alphabetum*.

JAA

JAAROBA, est une espece de phaseole du Brésil, qui porte un fruit pareil à celui du *cuiete*, ou *Higueri Ovie-di*, mais ordinairement plus petit, quoique leurs chairs & leurs semences soient pareilles, & servent au même usage. Cette plante croît partout, mais on la cultive particulierement dans les jardins. Ses racines se mangent à l'entremets. RAY, *Hist. Plant.*

JAB

JABATOPITA; Marcg. Pison. *Arbor baccifera, racemosa Brasiliensis, bacca trigona prolifera*; est un arbre du Brésil, qui croît à une hauteur modérée, & dont les fleurs sont en bouquets, à cinq pétales jaunes & d'une odeur très-agréable. Le fruit, qui est mûr en Mars; est en grapes, c'est-à-dire, que chaque pédicule porte une baie de la grosseur d'un noyau de cerise, de figure conique, ou quelque peu triangulaire, sur laquelle on trouve trois ou quatre autres baies de figure ovale, de la même grosseur que celles qui sont dessous, de couleur noire comme nos baies de myrte, & donnant la même teinture. Elles sont sans noyaux, d'un gout astringent, & servent non-seulement aux mêmes usages que nos baies de myrte, mais donnent encore une huile qu'on emploie dans les salades. RAY, *Hist. Plant.*

JABORANDI, Marcgr. est une plante haute de deux piés, dont les tiges sont ligneuses, rondes, noueuses, tortues, & inégales. La racine n'est pas fort grosse: mais elle est divisée en un grand nombre d'autres plus petites, & en plusieurs filamens. Les fleurs sont blanches, à quatre feuilles, & les semences couvertes d'une double cosse, comme celles du chanvre, de couleur brune, plates, & semblables à un cœur tronqué. On ignore le lieu où cette plante croît: mais sa racine est estimée alexipharmaque.

JABUTICABA, Piso, Marcgr. est un pomier du Brésil, extremement beau à la vue, haut & droit, dont les branches sont fort grosses, & portent un fruit de couleur de cendre, de la grosseur d'un limon, rempli d'un suc fort doux & couvert d'une pellicule fort mince, comme un raisin qui a atteint sa maturité, d'une qualité tempérée & salutaire, & très-propre pour ceux qui ont la fievre. Il ne donne point de fleurs, mais son fruit sort d'une substance tubéreuse, dont il est revêtu depuis le bas de la racine jusqu'au sommet des branches, & en telle quantité, que l'arbre ne paroît être qu'une grappe continuelle.

Il croît une autre espece de cet arbre dans les bois de *Tabacurana*, mais dont le fruit n'est point comparable au précedent. Les Habitans ne laissent pas cependant d'en tirer un vin délicieux, qu'il faut boire sur le champ, parce qu'il s'aigrit en vieillissant. Ces deux especes ne croissent que dans les forêts les plus vastes.

JAC

JACA INDICA. J. B. *Jaaca, vel Jaca.* Park. *Tijaka marum.* H. M. *Palma fructu aculeato, ex arboris trunco prodeunte.* C. B. est un gros arbre fort haut, dont le fruit appellé *jaca*, sort du tronc & des plus grosses branches, & est souvent enseveli dans la terre avec le bas du tronc auquel il est adhérent. ce fruit est de figure ronde & oblongue, ou plutôt conique, d'un palme de large sur deux de long, & pese ordinairement plus de vingt-cinq livres. Son écorce est verte, épaisse, & parsemée d'une infinité de tubercules piquans & écailleux, comme autant de pointes de diamans, mais blancs & laiteux en-dedans. Acosta dit que ces piquans ne sont point aussi à craindre qu'ils le paroissent dabord. Ce fruit en contient une infinité d'autres plus petits, enveloppés d'une écorce commune, de figure oblongue, dont la chair est épaisse, jaunâtre, d'un gout & d'une odeur extremement agréables. Chacun de ces fruits renferme une amande placée dans sa chair comme dans un sac. Ces amandes sont de figure oblongue, & couvertes d'une écorce mince, cartilagineuse, blanchâtre, & transparente, au-dessous de laquelle on en trouve une autre rougeâtre qui contient une grosse amande, dont le gout est le même que celui de nos chataignes. Il s'éleve du milieu de ce gros cone un pistil épais, blanchâtre & laiteux, semblable à une colonne, autour duquel les plus petits fruits sont disposés circulairement, une de leurs extremités pénétrant dans ce pistil, & l'autre aboutissant diamétralement à l'écorce. On observe entre ces fruits une infinité de ligamens blanchâtres, jaunâtres, & membraneux, qui tiennent au pistil & à l'écorce, & qui rendent, après qu'on a coupé le fruit, de même que le pistil & l'écorce, un suc gluant & laiteux, dont on se sert pour attraper les oiseaux.

Cet arbre croît dans le Malabar, & dans toutes les Indes Orientales. Il y en a plus de trente especes que l'on distingue par leurs fruits, & que l'on reduit à deux, dont l'une porte un fruit succulent, qui a le gout du miel, & l'autre, un fruit dont la chair est molle, lâche & moins savoureuse. La premiere est appellée *Varaca*; *Barca*, par Acosta; & l'autre, *Tijaka papa*; & par Acosta, *Papa*, ou *Girasal*.

Leurs fruits sont bons à manger, mais ils se digerent difficilement quand on en fait excès. Les Naturels du païs les employent lorsqu'ils sont nouveaux dans leur *caril*, qui est une espece de mets auquel ils donnent ce nom; ils les conservent aussi dans de la saumure, ou les font frire dans de l'huile de palmier, après les avoir coupés par tranches. Les noix rôties comme nos châtaignes, sont très-agréables au gout, & servent d'entremets: mais lorsqu'on en mange trop, elles affectent la poitrine & la gorge d'une chaleur qui est suivie de l'enrouement. Les Habitans les employent dans leur *caril*, ou les font sécher au soleil, & font de leur farine des gâteaux qu'ils appellent *apas*. L'écorce intérieure qui enveloppe immédiatement la pulpe, leur sert d'*arequa*, ou de *kanoga* en mâchant le betel. On prépare avec les cendres du fruit une lessive très-propre pour nettoyer le linge, le bois sert pour les ouvrages de charpente & de menuiserie. Acosta écrit que la chair jaunâtre & visqueuse, qui enveloppe la noix, est d'un gout fort agréable & fort approchante de celle de nos meilleurs melons, mais qu'elle se digere difficilement, & pese sur l'estomac; elle engendre aussi des humeurs nuisibles & virulentes, & ceux qui en font un trop fréquent usage, tombent aisément dans cette maladie pernicieuse & pestilentielle appellée *morxi*.

On prépare avec les racines de cet arbre une décoction propre pour arrêter la diarrhée, & avec la poudre des feuilles, mêlée avec la fiente du *bubalus*, un cataplasme, qui étant appliqué chaudement sur les joues, guérit le spasme cynique. Le suc laiteux du fruit, pilé avec

la poudre du *calamus aromaticus*, est bon pour la *nyctalopie*, lorsqu'on en oint les yeux. Le bois pilé avec du vinaigre, est excellent pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation de la gorge & des amygdales. La racine broyée avec la chair du fruit, réduite en forme d'emplâtre avec du sucre, & appliquée sur la partie, guérit l'herpe malin & détruit la vermine qu'il engendre. Ray, *Hist. Plant.*

JACAPE, est une espece de jonc du Brésil, qui ne porte ni fleurs, ni semences. Il passe pour efficace contre la morsure des serpens, étant attaché autour de la partie au-dessus de la plaie. Pison recommande la décoction de sa racine contre le poison, sur l'expérience qu'il dit en avoir faite. Ray, *Hist. Plant.*

JACAPUCAYA, *Arbor*, Marcgr. *Jacapucaio*, Pison. *Nucifera Brasiliensis, cortice fructus ligneo, quatuor nuces continente*; est un grand arbre du Brésil, dont le fruit qui est suspendu par un pédicule épais & ligneux, est aussi gros que la tête d'un enfant, de figure ovale, terminé à sa partie inférieure en forme de cone obtus, creux par en-haut, & fait en forme de tasse avec son couvercle, & revêtu d'une écorce dure & ligneuse. Ce fruit s'ouvre quand il est mûr, le couvercle tombe & laisse voir un fruit partagé en quatre loges dont chacune contient un noyau ridé, de la grosseur d'une prune ordinaire, & d'un jaune cendré, dans lequel on trouve une amande blanche, dont le gout est excellent. Lorsque les noix ont atteint leur maturité, ce qui n'arrive qu'au mileu de l'hiver, elles se dépouillent de leurs enveloppes & sortent de leurs calyces. Cet arbre est si commun dans les lieux marécageux, qui sont dans le cœur du païs, qu'il suffiroit pour nourrir une armée avec son fruit, que l'on peut comparer à la pistache par son gout & sa qualité; il passe aussi pour exciter la semence.

On fait avec ce fruit des potions, des panades, & telles autres préparations semblables, tant pour les usages de la Medecine, que pour ceux de la cuisine. On en tire aussi par expression une huile beaucoup plus chaude que celle des amandes. Ce fruit est meilleur rôti que cru, parce qu'il affecte le cerveau; les boites ou cellules sont si dures, qu'on en fait des tasses, des plats, & des marmites.

Il y a deux especes de cet arbre, qui, quoique les mêmes en apparence, different néanmoins par leurs qualités; car l'une produit des calyces plus difformes, dont les noix sont moins estimées, & dont l'usage immodéré cause l'alopécie, à ce que disent les Habitans. Le bois de l'une & de l'autre espece résiste extremement à la corruption, & il est si dur qu'on le préfere à celui de tout autre arbre, pour en faire les axes de moulins à sucre. Son écorce extérieure desséchée & pilée, sert pour calfeutrer les vaisseaux.

JACARANDA, *Brasiliensibus*, Marcgr. *Jacaranda alba Pisonis, fructu manus magnitudine & crassitie*; est un arbre semblable à notre prunier, qui croît dans le milieu du Brésil. Son fruit est de la grosseur & de l'épaisseur de la main, & très-remarquable par sa figure sinueuse, tortue & bossue. Il est toujours pendant à cause de sa pesanteur, & il ne vaut rien pour manger, à moins qu'on ne le fasse cuire. Les Brasiliens composent avec ce fruit une espece de potage ou de gruau, appellé *Manipey*, qui est très-bon pour l'estomac.

Il y a une autre espece de cet arbre, dont le bois est noir, dur & odoriférant: il est fort commun dans la Baie de tous les Saints. Ray, *Hist. Plant.*

JACE, *Brasiliensibus*, Marcgr. *Citrullo affinis*, *melo Indicus*, *sive Patheea*. J. B. *Melo Indicus fructu oblongo*. C. B. *Ray* veut que ce soit une espece d'*Anguria*, ou de *Citrullus*, & il l'appelle melon d'eau. Son fruit est rond, sphérique, ou ovale, de la grosseur de la tête d'un homme, plus ou moins, couvert d'une écorce verte, avec une chair blanche, dont le milieu où réside la semence, est rouge ou couleur de sang, extremement succulente & d'un bon gout. Ses semences sont nombreuses, de la grosseur & de la figure de celles du melon, (*Pepo*) noires, ou rougeatres. Raii, *Hist. Plant.* Voyez ses vertus au mot *Citrullus*.

JACEA, *Jacée*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles & ses tiges sont sans épines, & ses feuilles ne sont point dentelées. Boerh. *Index alter Plant. Vol. I.* p. 140.

Boerhaave compte quarante-une especes de cette plante, qui n'ont aucune vertu médicinale, à l'exception de la premiere, seconde, vingt-deux & trente-unieme.

La premiere est,

Jacea stellata, folio papaveris erratici. Voyez *Calcitrapa.*

La seconde est,

Jacea stellata; spina solstitialis dicta; foliis Cyani. Voyez *Calcitrapa.*

On distingue la vingt-deuxieme de la maniere suivante.

Jacea nigra pratensis; latifolia. C. B. P. 271. Tourn. Inst. 443. Boerb. Ind. A. 142. *Jacea*, Offic. *Jacea nigra*, Ger. 588. Emac. 727. Raii Hist. 1. 325. Synop. 89. *Jacea nigra vulgaris*, Park. 468. *Jacea nigra vulgaris capitata & squamosa*. J. B. 3. 27. *Jacée.*

Tabernæmontanus recommande sa décoction pour les descentes: quelques-uns la donnent en poudre dans du bouillon. Elle ne donne par l'analyse chymique qu'une substance cbargée d'un sel acre. Tournefort, *Hist. des Plant.*

Elle est très-fréquente dans les pâturages, & elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Ses feuilles sont efficaces contre les tumeurs des amygdales, pour les descentes, & pour les plaies. Dale, d'après *Schroder*.

On distingue la trente-unieme espece, comme il suit.

Jacea, foliis cichoraceis, villosis, altissima, flore purpureo. Tourn. 444. Boerh. Ind. A. 142. *Stabe*, Offic. *Stabe argentea major*, Get. 590. Emac. 730. *Stabe major foliis cichoraceis, mollibus, lanuginosis*, C. B. 273. *Stabe Salmantica prima Clusii.* Park. 476. Raii Hist. 1. 324. *Stabe Salmanticensis prior Clusii, sive Jacea intybacea.* J. B. 3. 36.

On la cultive dans nos jardins, elle fleurit au mois de Juillet, & ses parties médicinales sont les feuilles & les semences; elles sont toutes deux astringentes, ce qui fait qu'on employe leur décoction dans les lavemens pour la dyssenterie, & qu'on l'injecte dans les oreilles purulentes. On prépare avec ses feuilles un liniment propre pour dissiper les meurtrissures causées par des coups aux environs des yeux, & pour arrêter les hémorrhagies. Dale, d'après *Dioscoride*.

La description que ce dernier Auteur nous a laissée de cette plante, est si abrégée & si imparfaite, qu'elle a occasionné une grande diversité d'opinions chez les Botanistes, dont les uns donnent ce nom à une plante, & les autres à une autre. La plante dont je viens de donner les synonymes, mérite peut-être mieux ce nom qu'aucune autre, puisqu'elle est beaucoup plus commune dans les Pays chauds, que la *Jacea magna*, dont Matthiole nous a donné la figure, ou que celle que

Dodonée a tirée de la Bibliotheque de l'Empereur. Il n'y a que l'expérience qui puisse nous assurer si elle possede les mêmes vertus que celle de Dioscoride. DALE.

Jacea est aussi le nom de plusieurs especes de *Xeranthemum*, & de *Serratula*.

JACENS, κατακείμενος, de κεῖμαι, *se coucher*, *qui est couché*; on le dit d'une personne qui est dans la situation ou dans la posture ordinaire à ceux qui sont couchés, accompagnée de l'inaction des muscles & des tendons. GALIEN, *de Musculis*.

Les oreilles sont appellées couchées, *jacentes*, lorsqu'elles ne se dressent jamais. SCRIBON. LARGUS. N°. 13. Van-Helmont dit que la Nature est couchée, *jacens*; lorsque la maladie est intimement unie avec la nature; c'est-à-dire, lorsque la cause morbifique s'efforce d'éteindre les forces ou le feu vital. HELMONT, *Natura contr. nescia*.

JACINTHUS, ou *hyacinthus*. Voyez *Hyacinthus*.

JACOBÆA, *Jacobée*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont profondément découpées, & son calyce est le même que celui de la *Doria*. BOERHAAVE, *Index alter*, *Plant. Vol. I. p. 99*.

Boerhaave compte dix-huit especes de cette plante, qui ne possedent aucune vertu médicinale, si l'on en excepte la septieme & la dixieme.

On distingue la septieme comme il suit,

Jacobæa maritima. C. B. P. 131. *Jacobæa marina*, *sive Cineraria*. J. B. 2. 1058. *Cineraria*, Dod. p. 642. *Achaovan*, *Abiat*. Alpin. Ægypt. 37. *Jacobæa fruticosior*, *foliis utrinque candicantibus*. M. H. 3. 109. Voyez *Achaovan*.

Les Egyptiens l'employent dans la Médecine à plusieurs usages: ils disent que la décoction de ses feuilles chasse le calcul de la vessie & des reins, & qu'elle est bonne pour lever les obstructions des visceres, sur-tout de l'utérus. On l'estime aussi un remede pour les maladies utérines, telles que la froideur, la suffocation, la stérilité, les flatuosités & la suppression des regles; delà vient que les femmes sujettes à ces maladies reçoivent du soulagement de la décoction chaude de ses fleurs & de ses feuilles, lorsqu'elles s'asseyent dedans. PROSPER ALPIN, *de Plant. Ægypt.*

On distingue la dixieme de la maniere suivante,

Jacobæa vulgaris, laciniata, C.B.P. 131. Tourn. inst. 485. Boerh. ind. A. 99. *Jacobæa*, Offic. Ger. 218. Emac. 280. *Jacobæa vulgaris*, J. B. 2. 1057. Raii Hist. 1. 284. Synop. 82. *Jacobæa vulgaris major*, Park. 668.

Les feuilles inférieures de la *Jacobée* sont d'un verd foncé d'environ demi-pié de long, & de près de deux pouces de large, émoussées à leurs pointes, & découpées en plusieurs petits segmens dentelés, qui diminuent à mesure qu'ils approchent de la racine. Ses tiges ont environ deux ou trois piés de haut, elles sont creuses, cannelées, & poussent plusieurs feuilles d'un verd pâle, sans queues, plus larges à proportion que les autres, & plus finement découpées. Ses fleurs naissent aux extrémités des branches en forme de parasols, elles sont chacune composées d'environ douze feuilles jaunes, disposées autour d'un pistil de même couleur qui se change en un duvet, & qui renferme des petites semences applaties de couleur de cendre. Sa racine est rampante, & remplie de longues fibres blanchâtres. Elle croît par-tout dans les champs, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Les feuilles de l'herbe ou fleur de saint Jacques, sont estimées bonnes pour la sciatique, étant employées en forme de cataplasme, de fomentation & d'onguent; aussi bien que pour déterger les ulceres sordides; elles sont aussi vulnéraires: mais on les employe rarement. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette plante sont ameres, aromatiques, un peu astringentes, & rougissent fort peu le papier bleu: elles contiennent beaucoup d'huile & de parties terrestres: leur sel approche assez du sel naturel de la terre. Dodonée dit que la *jacobée* est vulnéraire, détersive, & propre pour les maux de gorge. On se sert à Paris pour l'érésipele, de l'onguent fait avec le suc de cette plante: je crois qu'il seroit mieux de bassiner le visage avec son infusion tiéde. TOURNEFORT.

La *jacobée* a les mêmes vertus que le séneçon, *senecio*. Hoffman remarque, qu'étant appliquée chaudement en forme de cataplasme sur le ventre, elle a fait cesser des coliques insupportables occasionnées par la dyssenterie. Elle est bonne en forme de gargarisme pour l'esquinancie & pour l'inflammation des amygdales, qu'elle a la vertu de dissiper. DALE, d'après *Schroder*.

On donne encore le nom de *jacobæa* à plusieurs especes de *Doria* & de *Séneçon*. Voyez *Doria* & *Senecio*.

JACUA ACAUGA; nom de l'*Heliotropium Americanum*, *cæruleum*, *foliis hormini angustioribus*.

JACULUS, est le nom d'un serpent venimeux. Voyez *Acontias* & *Cenchrites*.

JAD

JADE, est le nom d'une pierre précieuse, que l'on appelle aussi *Lapis divinus*, pierre divine.

Elle est de couleur verdâtre, tirant quelque peu sur le gris, si dure & si difficile à tailler, qu'on est obligé d'employer la poudre de diamant pour en venir à bout.

Les Habitans des Indes Orientales, de même que ceux de l'Amérique Méridionale, la prisent beaucoup, mais pour différentes raisons; les premiers, en qualité de pierre précieuse plus estimable que le diamant; & les seconds, à cause des vertus qu'elle possede contre l'épilepsie & la gravelle.

Quelques-un assurent qu'étant portée sur les reins, elle chasse le calcul & le sable par les urines, & qu'elle contribue aussi à la cure de l'épilepsie: mais les vertus prétendues de cet amulete ne méritent point cet égard que l'on doit toujours avoir pour la vérité.

JAG

JAGRA, est une espece particuliere de sucre que l'on tire de la noix de coco.

JAL

JALAPA, *Jalap*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est épaisse, charnue, longue, succulente & annuelle: ses feuilles sont disposées par paires comme celles du solanum: ses branches & ses tiges sont distinguées par des nœuds: son calyce a la forme d'un tuyau; il est d'une seule piece, & découpé en cinq segmens. Il s'éleve de son milieu une fleur d'une seule piece, faite en forme d'entonnoir, & découpée en quelque sorte en cinq parties. L'ovaire est caché dans le centre du calyce; il est muni d'un long pistil, dont le sommet est arrondi, & qui se change en un fruit

oblong, à cinq angles, qui contient une amande farineuse.

Boerhaave compte six especes de cette plante. Les voici.

1. *Jalapa, flore flavo*, T. 129. *Mirabilis Peruviana, flavo flore*, H. L. Clus. H. 90. *Solanum Mexiocanum, flore magno flavo*, C. B. P. 168.
2. *Jalapa, flore purpureo*, Tourn. Inst. 129. Boerh. Ind. A. 78. Chom. 58. *Mirabilia Peruviana*, Ger. 272. Emac. 343. Park. Parad. 364. Raii Hist. 1. 398. *Solanum Mexiocanum, flore magno*, C. B. P. 168. *Jasminum Mexicanum, sive flos Mexicanus multis*, J. B. 2. 814.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois d'Août. Ses feuilles & sa racine sont d'usage en Medecine; les premieres étant pilées, dissipent les tumeurs froides sur lesquelles on les applique; & l'eau dans laquelle on a fait bouillir une once ou deux de racine, est un purgatif excellent pour les hydropiques. Boerhaave, *Hist. Plant.*

Hortusius, *ad Clusium Hist. Plant.* nous apprend, que deux grains de la racine pris intérieurement, sont extremement efficaces pour évacuer les eaux dans l'hydropisie. Dale, *Pharmacologia*.

3. *Jalapa, flore ex luteo, albo & rubro misto*, T. 129.
4. *Jalapa, parvo flore*, T. 130. *Solanum Mexiocanum, flore parvo*, C. B. P. 168. *Solanum Mexicanum, Jasminum Indicum dictum, flore minore*, C. B. P. 91.
5. *Jalapa, Officinarum, fructu rugoso*, T. 130.

Cette racine étoit inconnue aux Anciens; & elle nous le seroit aussi sans la découverte de l'Amérique. On nous l'apporte des Indes Espagnoles en rouelles épaisses d'environ un demi-pouce, ridées, d'un brun foncé par dehors, blanchâtres en-dedans, & remplies d'une résine noire & luisante. La racine entiere est de figure oblongue ou ovale, étroite par en-bas & extremement pesante.

Plusieurs Auteurs l'ont prise pour la racine du *convolvulus*; car M. Ray l'appelle *Convolvulus Americanus, Jalapium dictus*. Mais si l'on en croit le P. Plumier, c'est une espece de *Mirabilis Peruviana*, dont les fleurs & les feuilles sont plus petites que celles de la commune. M. Tournefort l'appelle *Jalapa Officinarum, fructu rugoso*, & cela peut être; car Prévotius, dans sa Medecine des Pauvres, dit que deux dragmes de la racine de l'*Herba mirabilis Hispanorum, variegatum florem gerentis*, qui est, suivant moi, la merveille ordinaire du Pérou, purge les sérosités sans violence; ce qui la rend d'une utilité singuliere dans l'hydropisie, la goute & les rhumatismes.

Elle est aussi un bon remede pour la gale & pour toutes les maladies de la peau, depuis demi-dragme jusqu'à une.

On l'emploie avec succès dans les obstructions des visceres du bas-ventre: on la donne en bol à la doze de douze ou quinze grains, avec le mercure doux. On peut aussi la joindre au quinquina à la dose de vingt-quatre grains sur une once de racine, & la réduire en forme d'électuaire avec trois onces de sirop.

Une dragme de cet électuaire purge efficacement; d'où l'on voit que l'écorce aide le *jalap* dans son action; car il entre dans une dose de ce purgatif environ trois ou quatre grains de quinquina. On peut donner avec succès de cette matiere dans les fievres intermittantes habituelles, accompagnées d'une mauvaise habitude du corps.

On tire de cette racine par le moyen de l'esprit de vin, une résine qui est la seule préparation qu'on en trouve dans les boutiques. Elle doit être donnée en petites doses, c'est-à-dire, depuis cinq grains jusqu'à douze au plus; & il faut se souvenir que lorsqu'on n'a pas soin de la bien mêler ou dissoudre, elle s'attache aux replis des intestins, & y cause des grandes ardeurs & plusieurs autres incommodités. Il vaut donc mieux la donner en substance. Elle perd ses vertus en vieillissant. La résine purge avec violence à la dose de quinze ou vingt grains; & Simon Pauli la compare à cet égard à la scammonée. Wepfer, dans son Traité *de Cicuta aquatica*, rapporte quelques expériences qui ont été faites sur des chiens avec la racine de *jalap*: mais ces animaux en sont morts, & on leur a trouvé les intestins percés en plusieurs endroits.

On doit choisir la racine de *jalap* noire, friable, saine & luisante en-dedans, parce que les parties qui lui donnent ces propriétés, passent pour posséder ses vertus médicinales. Quelques-uns se donnent beaucoup de peine pour extraire sa résine; ce qui se fait avec un menstrue spiritueux: mais elle demande ensuite un correctif. Le plus commun est le sel de tartre, ou le sucre en pain, qui étant mêlé avec elle, rend son opération beaucoup plus douce. Le sel de tartre produit le même effet. Mais si la correction de cette drogue consiste dans la séparation de ses parties, qu'est-il besoin de les tirer de sa racine pour les réunir sous la forme d'une résine?

Les expériences suivantes ont été faites par M. Boulduc; & je les ai tirées des *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année* 1707.

Il dit que le *jalap* est un des meilleurs cathartiques que nous ayons, & il s'étonne qu'on en fasse si peu d'usage, car d'un côté il est si doux qu'il ne demande point de correctif, & de l'autre il n'a besoin de rien pour augmenter son opération, ce qu'on ne peut pas dire des autres purgatifs. Il observe cependant que la plupart des méthodes dont on se sert pour le corriger, sont plus propres à le gâter qu'à l'améliorer. Quelques personnes ont observé qu'il resserre trop après l'opération: mais cet effet lui est commun avec les autres purgatifs, surtout avec les hydragogues. Il s'est servi pour faire ses extraits d'esprit de vin & d'eau commune. Douze onces de racine ont donné avec l'esprit de vin deux onces d'un extrait résineux parfaitement desséché: le résidu étant pareillement desséché, a pesé neuf onces & six dragmes. Il en a tiré par le moyen de l'eau, quatre onces d'un extrait pur & très-solide. Il a pris encore douze onces de la même racine, il les a mises en digestion dans de l'eau commune, & il en a tiré par l'évaporation, un extrait qui pesoit six onces & demie. Les parties mucilagineuses qu'il a séparées par la filtration ont pesé, étant seches, une once & demie, & le résidu environ quatre onces & demie.

Il a remarqué que l'extrait fait avec l'eau étant donné depuis vingt-quatre grains jusqu'à trente-six, purge fort doucement; mais qu'il est extremement diurétique, ainsi qu'il l'a éprouvé sur plusieurs hydropiques. Que le résidu, quoiqu'il ne contienne pas beaucoup de parties résineuses, purge raisonnablement, mais cause des tranchées; que le marc dépouillé de ses parties salines & résineuses purge très-peu, & est extremement diurétique. D'où il conclut que les extraits, pour purger efficacement & sans irritation, doivent contenir les parties résineuses & salines, car les premieres ne passent que par les urines, & les autres, lorsqu'on les prend seules, occasionnent des maladies; au lieu qu'étant jointes ensemble, elles produisent de très-bons effets; car les salines ouvrant & dissolvant les parties résineuses, & accélérant leur distribution, empêchent qu'elles ne s'attachent aux parties par où elles passent, & qu'elles ne les enflamment.

Il prétend, & son sentiment se trouve confirmé par l'expérience, que cette drogue & les autres de même espece valent d'autant moins qu'on prend peine pour les préparer, parce que la nature en les produisant les a munies des meilleurs correctifs que l'on puisse imagi-

ner. D'où il suit que la meilleure maniere de prendre la racine de *jalap* est de la pulvériser, & de la mêler dans une potion ou dans un bol. On peut la donner aux adultes depuis demi-dragme jusqu'à une; quelques-uns en donnent aux enfans autant de grains qu'ils ont d'années: mais cette dose est trop petite, surtout quand ils passent dix ans. La seule raison qui puisse engager à faire usage de sa résine, est que ses particules ne contiennent pas toutes une égale quantité des parties purgatives qui résident dans la résine. C'est ce qui fait que la dose de la racine ne peut être fixée, au lieu que celles de la résine ayant toutes la même efficacité, on peut en déterminer la dose exactement, outre qu'on peut corriger la qualité qui cause les tranchées avec des sels fixes ou du sucre en pain.

Resina Jalapii, Résine de Jalap.

Prenez *de jalap choisi* (c'est-à-dire; noir, pesant & sain,) *en poudre, une livre.*

Versez dessus,

d'esprit de vin rectifié, trois livres.

Adaptez un récipient à votre cornue & luttez-le.

Posez-la sur du sable chaud pendant trois ou quatre jours, & remuez-la deux ou trois fois par jour. Lorsque la teinture sera suffisamment forte, décantez-la à travers un tamis de crin dans une cucurbite. Posez votre vaisseau sur un feu de sable modéré, tirez-en une pinte d'esprit de vin, que vous pourrez verser sur le *jalap* pour en faire un second extrait: décantez l'esprit comme auparavant; adaptez un récipient à votre cornue, & distilez de nouveau. Lorsque le tout sera refroidi vous trouverez dans la cucurbite une résine en forme de térébenthine; lavez-la dans trois ou quatre eaux, & faites-la sécher au point de pouvoir la réduire en poudre.

Quelques Chymistes ont trouvé le secret, lorsque le *jalap* est trop cher, de le mêler avec de la scammonée, qui n'est presque que de la résine, & quelquefois avec de la gomme gutte; & par ce moyen ils le donnent à meilleur marché qu'ils n'auroient pu le faire sans cette supercherie. Ils le mêlent aussi quelquefois avec de la résine commune, savoir, deux parties de celle-ci sur une de l'autre, ainsi que j'en ai été informé. Mais on peut découvrir cette fraude en le mettant dans de l'esprit de vin, car il dissoudra la résine de *jalap* sans toucher à l'autre. Cette résine a les mêmes vertus que la racine, mais elle opere avec plus de violence; outre cela elle s'attache aux tuniques des intestins & de l'estomac, & cause des douleurs & des inquiétudes considérables. Pour remédier à cet inconvénient on la corrige avec le sucre, la crême de tartre ou autre chose semblable, & par ce moyen on la rend telle que la nature l'avoit d'abord produite. Il y a cependant des cas où on la donne plus commodément sous cette forme, surtout aux enfans. Sa dose est depuis trois grains jusqu'à un scrupule. QUINCY.

Miller, dans son Dictionnaire, dit après le P. Plumier, que ces plantes sont des différentes especes de *jalap*: mais le *jalapa Officinarum, fructu rugoso*, est, suivant lui, une plante particuliere dont on emploie communément la racine dans la Medecine; & il dit avoir appris de M. William Houstoun que le *jalap* est la racine d'un *convolvulus*, & qu'elle ne ressemble à aucune de ces plantes.

JAM

JAMACARU, est le nom de plusieurs especes de figuier de l'Amérique.

Ray en compte six. Elles passent toutes pour être rafraichissantes, à l'exception des semences qui sont dessicatives & astringentes. Leur gomme, leur fruit, leurs feuilles & leurs racines sont estimées bonnes pour les fievres, de quelque maniere qu'on en use.

IAMBLICHI SALES, est une espece de sel composé que l'on prétend avoir été inventé par Iamblique, & qui passe pour cuire les humeurs crues, & pour lâcher le ventre.

On le prépare comme il suit:

Prenez *de sel ammoniac, une livre;*
de sel de Cappadoce, six onces;
de poivre, trois onces;
de gingembre, trois onces;
de semences de cnicus, dix-huit scrupules;
de semences de roquette, seize scrupules;
de poivrette, dix-huit scrupules;
d'hysope, dix-huit scrupules;
de silphium, un scrupule;
de sommités de thym,
de phyllon,
de semences d'ache, } *de chaque, dix-huit scrupules,*
de persil,
d'origan, une once.

Faites-en une poudre & passez-la par un tamis.

La dose est d'une demi-cuillerée (*cochleare*) dans un œuf poché, ou dans quelque liqueur convenable, mais il faut être à jeun. GORRÆUS.

JAMBOLONES GARCIÆ, *Jamboloins* Acostæ, est un arbrisseau des Indes approchant du myrte. Son fruit a la figure d'une grosse olive, il est très-astringent, & on le confit de même que les olives. On le mange avec du riz; il passe pour exciter l'appétit, mais en même tems pour être mal-sain.

JAMBOS, est un arbre du Malabar dont Ray compte six especes.

1. *Prunus Malabarica fructu umbilicato pyriformi, jambos dicta minor. Jambos*, Park. J. B. Pison. *Malacca, Schambu*, H. M. *Persiei officulo fructus Malacensis*, C. B.

On mange ordinairement ce fruit au commencement des repas, il est d'un gout agréable, & repand même, lorsqu'on le mange, une odeur pareille à celle de la rose. Sa chair est froide, humide, & extremement tendre. On confit la fleur & le fruit, l'un & l'autre fortifient le cœur & désalterent.

2. *Jambos prior*, Acostæ. *Nati-Scambu*, H. M. *Prunus Malabaricus fructu umbilicato Pyriformi, Jambos dicta major.*

Cet arbre porte deux fois par an un fruit d'un gout beaucoup plus délicat que le précédent. Son écorce pilée & prise dans du lait aigre, guérit la dyssenterie.

3. *Blatti, seu jambos sylvestris*, H. M. Le *Blatti* ou *Jambos* sauvage, de l'*Hortus Malabaricus*.

Les Naturels du pays font cuire le fruit de cet arbre & le mangent avec d'autres alimens. Son suc exprimé, étant mêlé avec du miel, guérit les aphthes, & rafraîchit beaucoup. Ses feuilles pilées & appliquées sur la tête en forme de cataplasme dans les fievres continues, font cesser le délire & procurent le sommeil.

4. *Jambos sylvestris Malabarica, Jamstravadi dicta, caipa Tijambou.* H. M. Le *jambos* sauvage du Malabar, appellé *Jamstravadi*, le *caipa tijambou* du Jardin de Malabar.

Il porte toujours des feuilles, des fleurs & du fruit, ce qui l'a fait appeller par les Brachmanes *Sadapala*; c'est-à-dire, *arbre fruitier*. Les idolâtres, appellés *Jogues*, ou Pélérins, s'ornent avec les branches de cet arbre, portent son fruit pendu à leur cou en forme d'amulete, & s'en servent pour compter le nombre de prieres qu'ils font. Ses feuilles sont bonnes à manger, & leur suc exprimé cuit avec de l'huile de palmier en consistance d'onguent, guérit la gale. Les noyaux du fruit étant pulvérisés & mêlés avec de la crote de chevre, du sucre & du lait de beure, guérissent la diarrhée. Cette même poudre mêlée avec du gingembre & du suc de limon guérit le ténesme; prise dans de l'urine humaine, elle résiste au poison, elle guérit la colique quand on la boit dans du vin; étant prise dans de l'eau ou appliquée extérieurement, elle appaise les douleurs des hémorrhoïdes : elle excite le vomissement, elle guérit la jaunisse & les autres affections bilieuses, lorsqu'on la boit dans du lait de femme; étant appliquée sur les yeux, elle est un remede pour les maladies ophthalmiques.

5. *Jambos sylvestris, samstravadi dictus alter. Trijeria Samstravadi.* H. M. Le *jambos* sauvage, autrement appellé *samstravadi*, le *tijeria samstravadi* de l'*hortus Malabaricus*.

Le bois de cet arbre est dur, solide & très-propre pour les ouvrages de menuiserie. Les vertus des autres parties sont les mêmes que celles des especes précédentes.

6. *Jambos sylvestris montana.* Le *jambos* sauvage des montagnes, le *Malla-katou tijambu*, de l'*hortus Malabaricus*.

On ne lui attribue aucune vertu particuliere. Ray, *Hist. Plant.*

JAN

JANGOMAS, *Prunis similis*, J. B. *Pruno similis spinosa.* C. B.

Est un arbre de la hauteur du prunier ordinaire, qui croît sans culture dans les champs, aussi-bien que dans les jardins de Rasaim, de Chaul, & de Batequalo. Son fruit a la figure d'une corne, & le même goût qu'une espece de prune acerbe & astringente. Ray, *Hist. Plant.*

JANIPABA, *Brasiliensibus*, Pison & Marcgr. *Genipat.* Park. *Pomo similis Brasiliana.* C. B. *Junipappeeywa Brasilianorum, nucum foliis, sive genipat.* J. B. *Junipa.* Rochefort. *Pomifera Indica tinctoria*, ou *Panitsjica marum Malabarensibus.* H. M. est un grand arbre qui croît dans le Malabar.

Les Asiatiques pilent ses feuilles récentes avec de l'eau, & boivent la liqueur, ou le suc exprimé de son fruit, comme un remede excellent pour les aphthes, & les crevasses de la langue. Son écorce pulvérisée & mêlée avec une infusion de riz, & avec le suc mûr de la noix des Indes, est excellente pour appaiser la soif que cause la fievre. On prépare avec cette même écorce une décoction, qui étant mêlée avec du miel, appaise les tranchées. L'huile exprimée des semences, prise avec du gingembre & de la semence de cumin, procure du soulagement dans l'hydropisie, appaise les coliques & évacue les eaux. Son fruit sert de nourriture aux Naturels du pays : le suc gluant, gommeux & transparent de ce même fruit, s'épaississant & se noircissant au soleil, devient une colle excellente dont les habitans font un grand usage. Les Juifs & les Portugais l'employent surtout pour relier leurs Livres, à cause qu'elle les garantit des vers. Ce fruit lorsqu'il est verd & qu'on en frotte la peau, la teint d'une couleur noire bleuâtre, qu'on ne peut alors effacer, mais qui s'évanouit d'elle-même au bout de huit ou neuf jours. Les Sauvages se peignent avec ce fruit aux jours de fêtes, & lorsqu'ils vont à la guerre, pour paroître plus terribles à leurs ennemis.

Janipaba, est aussi le nom d'un grand arbre du Bresil qui ressemble au hêtre, & qui porte un fruit gros comme une orange, verd avant qu'il soit mûr, & qui se pourrit en mûrissant, de même que les nêfles. On le mange aussi crud, mais il vaut beaucoup mieux lorsqu'il est confit. On le prescrit avec succès dans la dyssenterie, il appaise l'ardeur de la gorge & de l'estomac, il fortifie les personnes saines, aussi-bien que celles qui sont malades; mais il a ce défaut qu'il incommode le cerveau par son odeur. On fait avec ces pommes toutes vertes un cataplasme que l'on applique sur les ulceres malins & sur les nœuds vénériens. On conserve son vin ou son suc exprimé, pour le même usage : mais il devient plus chaud & moins astringent à mesure qu'il vieillit. Les Brasiliens tirent de ce fruit, par le moyen du feu, une liqueur qu'ils conservent pour l'usage que nous venons de dire. Rochefort dit que ce fruit fait en tombant le même bruit qu'un coup de fusil, ce qu'il attribue aux vents qui sont enfermés dans les pellicules qui environnent les semences, lesquelles venant à se rompre en tombant, laissent échaper ces particules flatueuses, & occasionnent cette explosion. Les oiseaux & les cochons qui se nourrissent de ce fruit ont la chair & la graisse de couleur violette. Ray, *Hist. Plant.*

JANITOR, nom du pylore.

JANITRIX, on donne ce nom à la veine-porte.

JANUA EMPLASTRUM, l'emplâtre de betoine (*Emplastrum de betonica*) décrite dans la Pharmacopée universelle de Lemery.

JANUARII CATAPLASMA, Cataplasme pour la rate, inventé par un nommé *Januarius*, & décrit par *Marcellus Empiricus*, c. 23.

JAPARANDIBA, Marcgr. & Pisonis, *Arbor pomifera Brasiliensis, flore rosa, fructu rotundo, segmento superius velut ablato.*

Espece de pommier du Bresil, dont la fleur est semblable à la rose, & le fruit rond, mais applati à son extrémité, comme si on en avoit coupé un morceau.

Ses feuilles entieres ou pilées, étant appliquées sur la région du foie, dissipent les duretés des hypocondres. Elles produisent le même effet quand on les donne en forme d'aposeme, ce qui fait qu'on peut les mettre au nombre des remedes apéritifs. Ray, *Hist. Plant.*

JAP

JAPONICA TERRA. Voyez *Terra Japonica*.

JAPONICA VERNIX, est un vernis fait avec la gomme lacque & l'esprit-de-vin. On en trouve la description dans les *Collectanea Chym. Leydens. c.* 508.

JAR

JARIUNA, Nieremberg, est un arbre qui croît dans l'Isle de *Jucaija*, & qui ressemble au figuier. Il porte un fruit long d'un palme, mou comme la figue, savoneux & vulnéraire. On assure que ses feuilles réduisent les luxations. Ray, *Hist. Plant.*

JAS

JASMELÆUM, espece d'huile médicinale, appellée par les Persans *Jasme*. On la prépare en faisant infuser deux onces de fleurs blanches de violettes, dans une livre d'huile de Sesame. Les Perses en usent dans les festins, à cause de sa bonne odeur. Elle est très-propre pour oindre le corps au sortir du bain, surtout quand il est question d'échauffer & de relâcher. Son odeur est si forte que plusieurs personnes ne peuvent la supporter. Aetius, *Tetrab. I. Serm.* 1.

JASMINOIDES, nom du *Rhamnus, spinis oblongis, cortice albo Monspeliensium.*

JASMINUM, *Jasmin.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont ordinairement crenelées; le calyce est d'une seule piece & découpé en cinq segmens. Sa fleur est à une seule feuille, faite en forme d'entonnoir, & composée de cinq segmens dans son extrémité supérieure, munie de cinq étamines & quelquefois d'un plus petit nombre. L'ovaire est placé dans le centre du calyce; il est muni d'un long tuyau & se change en une baie qui contient ordinairement deux semences, mais quelquefois une seule.

Boerhaave compte dix especes de cette plante, qui sont:

1. *Jasminum, vulgatius, flore albo*, C. B. P. 397. Tourn. Inst. 597. Boerh. Ind. A. 2. 216. *Jasminum*, Offic. *Jasminum album*, Ger. 743. Emac: 892. Park. Parad. 406. Raii Hist. 2. 1599. *Jasminum, sive Gelseminum, flore albo*, J. B. 2. 101. *Gelseminum, vel jasminum album vulgare*, Park. Theat. 1464. *Samback, sive Zamback, jasminum*, Chab. 112. *Jasmin.*

C'est un arbre ou arbrisseau qui pousse un grand nombre de tiges longues, grêles & vertes, qui tombent si elles ne sont soutenues. Elles sont couvertes de longues feuilles crenelées rangées comme par paires le long d'une côte, qui est terminée par une seule feuille beaucoup plus grande que les autres. Les fleurs naissent d'entre les feuilles en forme de petites ombelles, mais chacune est portée sur un pédicule fort court; elles forment un tuyau évasé par le haut & découpé en cinq parties, & elles sont portées sur un calyce fort court, ce qui fait qu'elles sont sujettes à tomber quand elles sont tout-à-fait épanouies. Elles sont blanches & d'une odeur fort agréable. Chaque fleur est remplacée par une baie divisée en deux parties, mais qui parvient rarement à sa perfection dans ce pays. Le *jasmin* est très-commun dans les jardins, & fleurit aux mois de Juin & Juillet.

Ses fleurs sont seules d'usage, encore les emploie-t'on rarement dans les boutiques, quoique Schroder les recommande comme propres pour échauffer & relâcher la matrice, en guérir les skirrhes & faciliter l'accouchement. Il assure aussi qu'elles sont bonnes pour la toux, pour la difficulté de respirer, pour la pleurésie & pour les douleurs de l'estomac, des intestins & de l'utérus.

On emploie l'huile faite par l'infusion de ses feuilles dans les parfums.

L'huile préparée de ses fleurs résout les tumeurs crues, fait beaucoup de bien à ceux qui sont sujets aux rhumes & aux catarrhes, & est très-salutaire en hiver. Elle cause des maux de tête aux personnes d'un tempérament chaud, & un saignement de nez quand on la flaire trop long-tems. Elle est surtout très-utile dans les contractions & les duretés des membres, car elle échauffe, ramollit & relâche les jointures, les tendons & les nerfs. Elle guérit les maladies de l'utérus, non-seulement quand on l'applique sur l'hypogastre & les parties naturelles, mais encore lorsqu'on la boit ou qu'on la donne en forme de lavement. Elle n'est pas moins utile dans la colique qui provient d'humeurs froides & visqueuses. On emploie principalement ses fleurs dans les diapasmes & dans les parfums pour les gants & pour les étoffes. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Jasminum, humilius, magno flore*, C. B. P. 397.

L'écorce de la plante avec ses feuilles cuites dans de l'huile ou du beure jusqu'à consistance d'onguent, guérit les ulceres & les tumeurs phagedéniques. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Jasminum, humile, luteum*, C. B. P. 397.
4. *Jasminum, luteum, vulgo dictum bacciferum*, C. B. P. 398.
5. *Jasminum, Indicum, flavum, odoratissimum*, Ferr. Flor. Cult. 393.
6. *Jasminum, Africanum, folio Ilicis, flore solitario, ex alis foliorum proveniente*, Comm. Rar. Exot. 6.
7. *Jasminum, Azoricum, trifoliatum, flore albo odoratissimum*, H. A. 2. 159.
8. *Jasminum, sive Sambach Arabum, Alpini*; J. B. 2. 102. *Syringa Arabica, foliis mali Aurantii*, C. B. P. 398. *Sambac Lesmin Arabicum*, Alp. Ægypt. *cap.* 19. p. 182.

Les fleurs de cette plante ne servent que pour l'ornement. On en compose cependant une huile dont les femmes se servent dans leurs bains pour échauffer & relâcher la matrice, & l'expérience leur a appris qu'elle est fort utile pour résoudre les tumeurs skirrheuses de cette partie & pour faciliter l'accouchement. Elles l'employent pour cet effet toute chaude, tant en qualité de remede interne, que pour en oindre la région de l'utérus. On la boit, ou on en oint la poitrine pour la toux, la difficulté de respirer, & dans les pleurésies dans lesquelles le malade ne crache qu'avec beaucoup de difficulté; comme aussi pour la péripneumonie & les douleurs violentes de l'estomac, des intestins & de l'utérus. PROSPER ALPIN, *de Med. Ægypt.*

9. *Jasminum, Arabicum, foliis limonii conjugatis, flore albo, pleno, odoratissimo.*
10. *Jasminum, Arabicum, Castaneæ folio, flore albo, odoratissimo, cujus fructu Coffy in officinis dicuntur nobis.* Voyez *Coffee.* BOERHAAVE, *Ind. Alt. Plant.* Vol. II. p. 216.

JASMINUM *Indicum & Mexicanum*, nom de plusieurs especes de *jalapa*.

JASMINUM PERSICUM, nom du *Lilac folio ligustri*, & du *Lilac, laciniato flore.*

JASPACHATES, pierre précieuse composée de jaspe verd & d'agate. Elle est adoucissante, & prise intérieurement elle est efficace dans l'hydropisie, les maladies du foie, la péripneumonie & la pleurésie. Elle rehausse aussi la couleur du sang & lui donne une très-belle apparence. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 37.

JASPIS, Offic. Boet. 250. de Laet. 79. Calc. Mus. 253. Schw. 381. Aldrov. Mus. Metall. 884. Charlt. Foss. 32. Worm. 93. Kentm. 50. Mont. Exot. 14. *Jaspe.*

C'est une pierre opaque verte, & quelquefois de couleur de sang, que l'on trouve dans les Indes Orientales. Elle a les mêmes vertus que la cornaline. DALE.

IAT

IATRALEIPTES, ἰατραλείπτης, d'ἰατρὸς, un Medecin, & ἀλείφω, oindre, est un Medecin qui prétend guérir les maladies par le moyen des onguens & des frictions. Tel étoit un nommé Dictus dont parle Galien, *de C. M. S. L. Lib. VII. cap.* 5. Cette méthode étoit appellée ἰατραλειπτικὴ, *iatroliptice*; & ce fut Prodicus, natif de Selymbria & disciple d'Esculape, qui la mit le premier en usage, comme Pline nous l'apprend, *Lib. XXIX. cap.* 1.

IATREON, ἰατρεῖον, dans la Dialecte Ionique ἰητρεῖον, d'ἰατρὸς, un Medecin, signifie dans Hippocrate l'art ou fonction d'un Medecin. Cet Auteur a composé sur ce sujet un Livre intitulé περὶ ἰητρείου. CASTELLI.

IATRICE, ἰατρικὴ, d'ἰατρὸς, un Medecin, est l'art de la Medecine: mais on doit sous-entendre le mot τέχνη, art. CASTELLI.

IATROCHYMICUS, Medecin Chymiste; appellé *Chymiater*. On trouve aussi *iatrochymia* & *iatrochemia* par où l'on doit entendre l'art de guérir les maladies avec des remedes chymiques.

IATROPHYSICUS, épithete que l'on donne à certains Ouvrages qui traitent de la Physique, relativement à la Medecine. Castelli.

IATROS, ἰατρὸς, d'ἰάομαι, guérir; Medecin, qui est proprement celui qui guérit les maladies.

I B A

IBA-CURA-PARI BRASILIENSIBUS, Marcgr. est une espece de prunier qui croît au Bréfil, dont les fleurs sont en parasols, & qui porte un fruit qui a la figure d'un rein, & qui contient deux noyaux. Il n'est d'aucun usage en Medecine. Ray, *Hist. Plant.*

IBA-PARANGA, Marcgr. est une espece de prunier du Bréfil dont le fruit est doux & renferme un noyau de la grosseur & de la figure d'une amande, dans lequel sont renfermées trois amandes.

Il est bon à manger, mais on ne lui attribue aucune vertu, non plus qu'à l'arbre qui le produit. Ray, *Hist. Plant.*

I B E

IBEIXUMA *Brasiliensibus*, Marcgr. est un arbre fort commun dans le Bréfil, qui porte un fruit sphérique de la grosseur d'une balle de paume, qui est verd avant d'être mûr, couvert de tubercules de couleur brune, & contient une matiere semblable à la glu. Il noircit quand il a acquis sa maturité, & se partage en cinq parties égales, dans chacune desquelles sont enfermées des semences brunes, rondes & oblongues de la grosseur de celle de moutarde. L'écorce de cet arbre est gluante, & sert après qu'on en a ôté l'écorce extérieure, aux mêmes usages que le savon d'Espagne. Elle vaut beaucoup mieux que le fruit *saboon* ou *quity*, dont l'acrimonie nuit aux étoffes & au linge. Ray, *Hist. Plant.*

IBERIS, nom du *Lepidium*, *gramineo folio*, *sive iberis*; cresson sciatique, qu'on appelle encore *agriocardamum.*

Iberis humilior, nom du *thlaspi*, *Virginianum*, *foliis iberidis amplioribus & serratis.*

IBEX, Offic. Aldrov. de Quad. Bisul. 730. Gesn. de Quad. 303. Charlt. Exer. 10. Jonf. de Quad. 53. Raii Synop. A. 77. *Hircus ferus*, Bellon. Obf. Ed. Clus. 20. *Chamois.*

Cet animal habite dans les lieux les plus élevés des Alpes. Gesner recommande son sang dans du vin pour le calcul. Sa fiente est estimée bonne pour la goute & pour la sciatique. Seraphinus attribue à sa mulette les mêmes vertus qu'à celle du lievre.

Quelques-uns prétendent que l'animal dont parle Homere, sous le nom d'ἴξαλος αἴξ, est le même que notre *chamois.* On employoit ses cornes pour faire des arcs.

I B I

IBIBIRABA *Brasiliensibus*, Marcgr. & Pison.

C'est un arbre du Bréfil qui porte des baies, une fleur en rose, & un fruit gros comme une cerise, dans lequel on trouve plusieurs noyaux que l'on mange avec sa chair. Ce fruit est doux, & tient quelque peu du gout de la résine: mais lorsqu'on en mange beaucoup, il irrite la gorge de même que le poivre.

On emploie ses feuilles & ses fleurs, mêlées avec le camara, dans les lotions des piés pour appaiser les maux de tête.

On tire de ses fleurs cueillies avant le lever du Soleil, aussi-bien que de ses feuilles, par la distilation, une eau rafraichissante & mondificative, qui est excellente pour les inflammations des yeux. Ray, *Hist. Plant.*

IBIGA; le même qu'*Abiga* ou *Chamæpitys.*

IBI-PITANGA, ou *Cerasus Brasilianus*, Pis. & Marcgr. *Cerisier du Bréfil.* Ray, *Hist. Plant.*

IBIRA *Brasiliensibus*, Marcgr. Pison.

C'est un arbre du Bréfil, dont le fruit est de figure ovale, de la grosseur d'une noisette, & d'un gout aromatique & acrimonieux. Etant séché & pulvérisé, il tient lieu de poivre. Il est extremement aromatique & moins acrimonieux que le piment.

L'écorce de cet arbre est tellement visqueuse, qu'on en fait des cordes & des meches.

Elle paroît blanche après qu'on l'a dépouillée de sa peau extérieure, qui est noire: mais elle rougit au bout d'un quart-d'heure. Ray, *Hist. Plant.*

Ibira est aussi le nom du *Pindaiba.* Voyez ce mot.

IBIRACE; nom du gayac. Ray, *Hist. Plant. Ind.*

IBIRAEEM, *sive Liquiritia sylvestris*, Pison, espece de réglisse sauvage qui croît au Bréfil. Ray, *Hist. Plant.*

IBIRA-PITANGA. Voyez *Brasilia.*

IBIRAREMO; espece d'alliaire du Bréfil, dont le fruit & les feuilles sont ovales, & le bois si dur, qu'on en fait des caisses. Pison. Ray, *Hist. Plant. Ind.*

IBIRUBA *Brasiliensibus*, Marcgr. Pis.

C'est un *prunier* du Bréfil, qui ressemble au guayaba par son écorce, son bois & sa maniere de croître. Son fruit est de couleur d'or, avec un nombril, de la grosseur d'une prune ordinaire, mais fait en forme de poire. Il contient un ou deux noyaux, applatis du côté où ils se touchent & arrondis de l'autre. Ces noyaux ont la grosseur de ceux des cerises, & il n'est pas aisé de les distinguer de ceux de l'ubapitanga. On vend son fruit dans les marchés, & on le mange avec du jambon. Ray, *Hist. Plant.*

Il y a une autre espece d'*ibiruba*, appellée *ibiruba alba*, ou ibiruba blanc.

IBIS, est un oiseau d'Egypte qui ressemble à la cigogne, & dont la graisse est estimée résolutive & mollifiante. Cet oiseau, si l'on croit Pline, a plus contribué à l'avancement de la Medecine par son exemple, que par les remedes qu'il lui a fournis; & il prétend que c'est de lui que nous avons appris l'usage des clysteres.

IBISCUS; le même qu'*Althæa.*

IBIXUMA. Voyez *Arbor Saponaria.*

I C A

ICACO, *Prunier de l'Amérique.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est en rose, & composée de plusieurs pétales disposés circulairement. Il s'éleve du calyce un pistil qui se change en un fruit ovale, mou, charnu, dans lequel on trouve un noyau rude de même figure, qui contient une amande ronde.

Miller en compte quatre especes, qui sont,

1. *Icaco, fructu ex albo rubescente*, Plum. Nov. Gen.
2. *Icaco, fructu nigro*, Plum. Nov. Gen.
3. *Icaco, fructu purpureo*, Plum. Nov. Gen.
4. *Icaco, fructu luteo*, Houst.

Elles ne possedent aucune vertu médicinale.

I C E

ICESIUM EMPLASTRUM, est le nom d'une emplâtre dont il est parlé dans Paul Eginete. Voyez-en la description au mot *Abscessus.*

ICH.

ICHNEUMON, Offic. Raii Synop. A. 202. Charlt. Exer. 19. Gesn. de Quad. Digit. 568. Jonſ. de Quad. 105. Aldrov. de Quad. Digit. 300. Bellon. de Aquat. 44. Ejuſd. Obſ. ed. Cluſ. 96. *Rat d'Egypte.*

Cet animal eſt l'ennemi mortel du crocodile, dont il écraſe tous les œufs, & auquel il ronge le ventre pendant qu'il dort, pour manger ſon foie.

Sa fiente eſt d'uſage en Medecine. Etant mêlée avec de la moutarde & du vinaigre, elle eſt eſtimée un topique excellent pour la goute & pour l'alopécie. Sa chair, priſe en bouillon, eſt ſudorifique, bonne pour la colique, pour la morſure des bêtes venimeuſes, & pour purifier le ſang. Il eſt amphibie.

Ichneumon eſt auſſi le nom d'un inſecte.

ICNOS, ἴχνος; la plante du pié. Il ſignifie dans Hippocrate, *Lib. de Arte*, une eſpece de ſocque de cuir ou de plomb proportionnée à la plante du pié.

ICHOR, ἰχὼρ. L'*Ichor* ou l'humeur aqueuſe du ſang eſt regardée par quelques-uns comme une humidité aqueuſe & ſéreuſe, ou du ſang, ou de quelque autre humeur, ſurtout tant qu'elle eſt enfermée dans le corps; car on l'appelle *ſanie* lorſqu'elle en eſt dehors. Galien donne le nom d'*ichores*, ἰχῶρες, aux humidités claires & ſéreuſes contenues dans le corps & dans ſes vaiſſeaux que l'on obſerve dans toutes les humeurs, ou qui s'évacuent avec elles. Elles poſſedent différentes qualités & reçoivent divers noms, ſuivant la nature des humeurs dont elles ſe ſéparent. Galien, *Com.* 2. *in VI. Epid.*

Le même Auteur, *Com.* 4. *in Lib. de R. V. I. A.* dit que les *ichores*, ἰχῶρες, dans Hippocrate, ſont des humidités claires & ſéreuſes. *Ichor*, ἰχὼρ, en particulier, eſt la partie la plus claire & la plus ſéreuſe du ſang qui a dégénéré en eau, comme la ſéroſité du lait ou du petit lait. *Com.* 2. *in Lib. VI. Epid.* & *Lib. VIII. de Placit. Hipp. & Plat.* Il dit avec Platon, que la ſéroſité que l'on découvre dans toutes les humeurs, correſpond au petit lait; car comme on trouve dans le lait le petit lait qui eſt clair, aqueux, & différent du beure ou du fromage, de même on trouve dans le ſang & dans les autres humeurs, ſoit qu'on les conſidere à part, ou tandis qu'elles ſont encore mêlées avec le ſang, une humidité aqueuſe qui nage dans ſon humeur reſpective, qui répond à la ſanie, *ichor*, & qui tient de l'humeur qui l'a produite. Platon dit à ce ſujet dans le Timée, "χὼρ ὁ μὲν αἵματος ἐῤῥὸς πρᾶος ὁ δὲ μελαίνης χολῆς ὀξείας τε ἀγρίος; « l'*ichor*, qui eſt le petit lait du ſang, eſt d'une « qualité douce & légere; au lieu que celui de la bile « noire eſt acre, & d'une nature férine & incorrigi- « ble. »

Par ἰχωροειδὲς αἷμα, comme dit Galien, on ne doit pas entendre ſimplement un ſang clair & aqueux, mais un ſang affecté de quelque qualité virulente & maligne. Il dit auſſi que l'épithete de ἰχωροειδὴς convient au ſang qui contient une humidité claire & corrompue, acre & corroſive. ἰχὼρ, dans Ariſtote, *Lib. II. de Part. Animal.* & *Lib. III. de Hiſt. Animal.* ſignifie un recrément pituiteux, & un ſang cru, aqueux & mal digéré. Homere appelle l'humeur aqueuſe qui coula de la bleſſure que Diomedes fit à Venus du nom d'*ichor*.

Hippocrate, *Lib. II. Epidem.* appelle les humeurs corrompues, claires & ſéreuſes, qui occaſionent des demangeaiſons, *ichor*, ἰχῶρες; &, *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* il appelle ces humeurs acrimonieuſes & corrompues qui excitent la fievre ardente, « δριμέας ϰαὶ χολώδεας ἰχῶρας, « *ichores* acres & bilieuſes. »

Ariſtote donne le nom d'*ichor* à cette humeur ſéreuſe & muqueuſe qui ſort de l'utérus durant & après l'accouchement. On donne le même nom à une humeur claire qui découle de quelques eſpeces d'ulceres malins qui offenſent les nerfs & les tendons.

Lorſque les parties contiguës aux articulations ſont bleſſées ou ulcérées, il en ſort une ſanie *ichor* très-claire, que Hildanus appelle *Hydrarthron*.

ICHTHYA, ἰχθύα, eſt la peau de la *Squatina marina*, en François, *Ange. Eſquaque, Eſcaye*, que l'on prétend être bonne pour l'alopécie. Voyez *Squatina*. C'eſt auſſi un crochet qui ſert à tirer le fœtus hors de la matrice, auquel Galien a donné ce nom, parce qu'il eſt fait comme l'écaille d'un poiſſon: mais il y a plus d'apparence qu'il a tiré ſon nom de ſa reſſemblance avec un hameçon. Erotien traduit auſſi le mot ἰχθύα par *râpure*.

ICHTHYELÆUM, *huile de poiſſon*.

ICHTHYEMATA, ἰχθυήματα, ſignifie proprement les écailles des poiſſons; & au figuré les ratiſſures des écorces d'arbres.

ICHTHYITES, eſt le nom d'une pierre, dans laquelle on trouve une cavité qui a la figure d'un poiſſon.

ICHTHYOCOLLA. Offic. Bellon. *de Piſc.* 104. Rondel. *de Piſc.* 2. 177. Geſn. *de Aquat.* 50. Raii, *Ichth.* 244. ejuſd. Synop. *Piſc.* 114. Aldrov. *de Piſc.* 567. *Huſo ichthyocolla*, Schrod. 5. 329. *Colle de poiſſon*, ou *colle de Levant*.

C'eſt une colle que l'on tire des entrailles, des nageoires, & de la queue d'un grand poiſſon appellé *Ichthyocolla*, ſuivant les uns, & *Huſo*, ſelon d'autres, que l'on trouve dans le Volga, dans le Danube, & dans quelques autres grands Fleuves. Elle entre dans quelques emplâtres agglutinatives; elle paſſe auſſi pour être émolliente & réſolutive. Les Marchands de vin l'employent pour éclaircir le vin trouble; ils en battent pour cet effet une quantité ſuffiſante avec du vin, & jettent ce mélange dans le tonneau, où elle forme une peau ſur la ſurface de la liqueur, laquelle ſe précipitant peu à peu juſqu'au fond, entraîne avec elle toutes les parties groſſieres; de ſorte qu'on peut dire dans ce cas, que c'eſt le filtre qui paſſe à travers la liqueur, & non la liqueur à travers le filtre. Cette maniere de purifier le vin n'a rien de mal-ſain, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût en dire autant des autres méthodes que les Cabaretiers mettent en uſage.

La *colle* dont nous parlons eſt une ſubſtance jaunâtre en forme de ſpirale, d'une conſiſtence gluante, & ſans odeur. On la fait avec la peau, les entrailles, l'eſtomac, les nageoires, & la queue de ce poiſſon, de la maniere ſuivante. On coupe toutes ces parties par morceaux, on les met tremper dans une quantité ſuffiſante d'eau, & on les fait bouillir à petit feu, juſqu'à ce qu'elles aient acquis la conſiſtance d'une bouillie. On l'étend, après l'avoir humectée, ſur des inſtrumens faits exprès, afin qu'en séchant elle ſe réduiſe en forme de parchemin. Quand elle eſt preſque ſeche, on la roule ordinairement en cordons, auxquels on donne la forme que l'on veut. Schroder prétend que cette ſubſtance poſſede une qualité deſſiccative, incarnative, anodyne, quelque peu émolliente, & qu'elle épaiſſit le ſang; on l'emploie avec ſuccès pour les exulcérations de la gorge & des poumons, auſſi-bien que pour les fleurs blanches. Quelques-uns la preſcrivent dans la dyſſenterie. Elle poſſede une qualité agglutinative étant employée extérieurement. Dale.

ICI

ICICARIBA. Voyez *Elemi*.

ICT

ICTAR, ἴϰταρ, Galien, dans ſon *Exegeſis*, & Erotien parlent de ce mot comme s'il ſe trouvoit dans Hippocrate; & le premier aſſure qu'il ſignifie les parties naturelles de la femme. Mais on ne le trouve point dans les copies d'Hippocrate qui nous reſtent. Fœsius.

ICTERIAS, eſt le nom d'une pierre, commune ou précieuſe, dont Pline fait mention, *Lib. XXVII. cap.* 10. & qu'il recommande ſuperſtitieuſement contre la jauniſſe, à cauſe de ſa couleur.

ICTERITIA, le même que *Icterus*. *Icteritia rubra*, c'eſt

l'éréſipele; *Ictéritia alba*, la janniſſe blanche, (*Chlorosis.*)

ICTERUS, ἴκτερος, *Ictere*, ou *jauniſſe*. Parmi les différentes eſpeces de cacbexies, ou d'habitudes dépravées du corps, il y en a une qui ſe manifeſte par la couleur jaune & noirâtre de la peau, & qui eſt appellée par les Medecins, *Icterus*, *Morbus arquatus*, & *Morbus Regius*, qui ſont des mots équivalens à celui de *jauniſſe*, dont on ſe ſert pour l'ordinaire. Cette maladie n'eſt autre choſe qu'un état vicié & corrompu du ſang & des humeurs, occaſionné par une bile excrémentitielle qui vient du défaut des conduits biliaires, laquelle dérange extremement les fonctions du corps, & défigure la peau en la rendant d'une couleur jaune ou livide.

Voici les principaux ſignes auxquels on connoît cette maladie. Premierement, on apperçoit dans la tunique albuginée de l'œil, une certaine couleur jaune qui ſe répand dans la ſuite ſur toute la peau: l'urine eſt épaiſſe, d'un rouge foncé; elle teint le linge de couleur de ſafran, tandis que les excrémens ſont pâles. A meſure que la maladie augmente, la ſalive devient jaunâtre, & le malade trouve un gout d'amertume dans tout ce qu'il mange. On ſent outre cela un reſſerrement, une preſſion, & une tenſion violente dans l'hypocondre droit, des inquiétudes dans la région de la poitrine, une difficulté de reſpirer, & une agitation extraordinaire dans tout le corps.

L'hiſtoire & les progrès de cette maladie, ſont décrits avec autant d'étendue que d'exactitude dans quelques-uns des Medecins les plus anciens, ſurtout dans Arétée, qui en parle en ces termes, *Lib. I. Chron. cap.* 15.

« La *jauniſſe* eſt une maladie qui affecte toute l'habitude, « & qui influe ſur tous les membres du corps, mais « particulierement ſur le blanc des yeux, & les parties « du front qui ſont les plus près des temples. Ceux qui « ont la *jauniſſe* noire, ſont défigurés par une couleur « pareille à celle qui réſulte du mélange du noir & du « verd: ils ſont froids, foibles, inquiets, triſtes, & « abattus; leur haleine eſt fétide, & tout ce qu'ils mangent leur ſemble amer; ils reſpirent avec peine, & « ils ſentent une eſpece de douleur mordicante dans « l'eſtomac; leurs excrémens ſont porracés, noirâtres « ſecs, & ſortent avec peine; leur urine eſt haute en « couleur, & tire quelque peu ſur le noir; ils ſont encore affligés de crudités, du dégout, d'inſomnies, de « la triſteſſe, & de la mélancolie. Au contraire, dans « l'*ictere blanc*, la couleur du malade eſt pareille « à celle qui réſulte du mélange du blanc & du verd, « ſon eſprit eſt plus vif & plus gai, il a d'abord de la « peine à prendre de la nourriture: mais ſon appétit « augmente à meſure qu'il mange, il digere plus aiſément que ceux qui ſont affligés des autres eſpeces « de *jauniſſe*; ſes excrémens ſont blancs, ſecs, pareils « à de la craie, & ſon urine de couleur de ſafran. Dans « ces deux eſpeces de *jauniſſe*, on ſent des demangeaiſons par tout le corps, & une chaleur foible & mordicante dans les narines; on ne trouve aucune amertume dans les choſes qui en ont le plus; car la langue étant couverte de bile, on ne ſauroit avoir aucune idée de cette qualité, au lieu que les choſes « douces paroiſſent ameres au gout. La maladie n'a « rien de dangereux lorſque les viſceres ne ſont point « extremement échauffés: mais elle eſt de longue durée; & s'il ſurvient dans cet intervale une inflammation dans quelqu'un des viſceres, elle dégenere en « hydropiſie, & pluſieurs perſonnes qui en étoient attaquées, ſont mortes de ſueurs colliquatives, ſans « qu'on ait apperçu en elles aucun ſigne de cette derniere maladie. »

Il paroit évidemment par ce qu'on vient de dire, que la *jauniſſe* affecte preſque toutes les fonctions du corps d'une maniere extraordinaire, & la raiſon n'en eſt pas difficile à concevoir; car comme l'intégrité des fonctions dépend de la craſe convenable du ſang & des humeurs, de même, au contraire, lorſque cette craſe eſt viciée par des humeurs impures, & plus ou moins corrompues; il n'eſt pas ſurprenant, que toutes les actions du corps humain, ſoit vitales, naturelles, ou animales, s'en trouvent plus ou moins injuriées.

Les Obſervations qu'ont faites divers Auteurs ſont encore plus capables de nous convaincre de l'effet que la bile recrémentitielle eſt capable de produire ſur les ſolides, auſſi-bien que ſur les fluides du corps humain. Par exemple, le ſang d'une perſonne qui a la *jauniſſe*, eſt écumeux & jaune, ſuivant Théodore Wingerus, qui dit avoir ſouvent été ſurpris en ſaignant quelques-uns de ces malades, de ne leur tirer qu'un ſang jaune ſemblable à de l'urine de cheval. J'ai vû, continue cet Auteur, une femme attaquée d'une *jauniſſe* violente, rendre un ſang & une urine extremement épaiſſe & entierement ſemblables: mais quinze jours après, lorſque ſa maladie eut été entierement diſſipée, ſon ſang reprit ſa couleur ordinaire. Les viſceres & les inteſtins, ainſi que les poumons & le ventricule, perdent auſſi leur couleur naturelle, & ſont, de même que la graiſſe & les membranes, plus ou moins teints de jaune. Le Lecteur peut conſulter à ce ſujet Zacutus Luſitanus, *in Prax. admirabili, Lib. III.* Paiſenius, *in M. N. C. An.* 4. *Obſ.* 194. & Thonnerus, qui dans ſes *Obſervat. Lib. III. de ictero, Obſ.* 1. parle d'un Cardinal qui mourut de l'*ictere*, & dont il trouva tous les viſceres de couleur jaune lorſqu'il vint à en faire la diſſection. Kerkringius dans ſon *Spicileg. Anatom.* dit auſſi avoir trouvé les os d'un enfant dont la mere étoit attaquée de cette maladie, teints d'une couleur jaunatre. Et Dolæus, dans ſon *Encycloped. Medica*, *Lib. III. c.* 8. nous apprend, qu'ayant diſſéqué le corps d'un homme qui mourut à quarante ans de la *jauniſſe*, il trouva tous les viſceres de la poitrine & du bas-ventre, le cerveau, les os & les cartilages teints de la même couleur.

Galien & Sextus Empiricus nous apprennent une particularité tout-à-fait remarquable; ſavoir, que ceux qui ont la *jauniſſe*, voient tous les objets jaunes, à cauſe que leurs yeux ſont affectés de la même couleur. Jerôme Mercurialis, dans ſes *Prælect. Bononienſibus*, doute de la vérité de cette Obſervation, ſur ce que ni Celſe, ni Cœlius Aurelianus, Aëtius, ni Avicenne, ne font aucune mention de ce ſymptome: mais j'en ai vû moi-même deux exemples dans des perſonnes avancées en âge, qui étoient affligées de cette maladie.

Pour connoître plus exactement la nature de cette maladie, & nous former par conſéquent des notions plus juſtes de ſes cauſes, de ſon iſſue, & de la méthode que l'on doit employer pour la guérir; il faut obſerver qu'il y a différentes eſpeces d'*ictere jaune*; car l'on ſait par expérience, qu'il y en a une très-longue, très-obſtinée & très-difficile à guérir, tandis que d'autres cedent facilement aux remedes: que les unes ſont permanentes & continues, tandis que les autres reviennent dans des périodes fixes, & ne durent, par exemple, que quelques heures, ou, dans certains malades, pendant une année. Il y a outre cela une *jauniſſe* idiopathique & ſymptomatique. Les cauſes de la premiere ſont profondément enracinées dans le foie; mais la ſeconde eſt toujours accompagnée de quelqu'autres maladies, quelquefois, par exemple, la colique convulſive & hyſtérique, la cardialgie, ou la paſſion iliaque, le vomiſſement ou la diarrhée, après l'uſage des émétiques ou des purgatifs trop draſtiques. Il y a auſſi une *jauniſſe* critique, qui eſt quelquefois un ſigne ſalutaire dans les fievres aiguës, & d'un très-mauvais préſage dans les autres; lors, par exemple, qu'elle eſt accompagnée ou ſuivie d'une inflammation d'eſtomac. Il y a encore beaucoup de différence entre l'*ictere* noir & l'*ictere* blanc, tant par rapport à leurs cauſes, que par rapport au danger dont ils ſont accompagnés, puiſque le dernier donne lieu de ſoupçonner une plus grande corruption dans les humeurs, & une altération plus conſidérable dans les viſceres.

Après avoir donné l'histoire & les différences de l'*ictere*, il nous reste à rechercher les causes qui l'occasionnent, & les différens symptomes qui l'accompagnent.

Tous les Medecins conviennent unanimement que le foie est presque toujours affecté d'une maniere extraordinaire.

Voyons donc comment l'altération de ce viscere contribue à la production de la *jaunisse*.

Si l'on fait attention que le foie contient naturellement une grande quantité de vaisseaux qui servent à séparer de la masse du sang & des humeurs cette liqueur chaude & sulphureuse, qui est comme alcalisée avec la lymphe visqueuse, & que nous nommons bile, & à la conduire par des vaisseaux particuliers dans le duodenum, pour faciliter la digestion; on s'appercevra facilement que lorsque le cours de la bile vers les intestins est ou obstrué, ou totalement intercepté; elle doit nécessairement regorger dans les vaisseaux lymphatiques & dans le sang, & devenir la cause principale & immédiate de la *jaunisse*. Puis donc que par ce moyen la sérosité & les sucs nourriciers se trouvent infectés par la bile, il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi la peau est jaunâtre, la nutrition viciée, & l'urine épaisse & teinte d'une couleur rougeâtre. On voit aussi par là pourquoi les excrémens ne sont point jaunes, pourquoi la digestion des alimens ne se fait point, & pourquoi enfin on sent plusieurs maladies aux environs des premieres voies.

Puis donc qu'il y a des différences si remarquables entre les diverses especes de *jaunisse*, ainsi qu'on a dit ci-dessus; il est nécessaire de rechercher d'une maniere plus exacte & plus particuliere, quelles parties du foie sont les plus affectées, & quelles sont les causes de leurs indispositions. Tous ceux qui sont quelque peu versés dans la théorie de la Medecine, conviennent unanimement que ces causes consistent ou dans la mauvaise qualité de la matiere qui obstrue les vaisseaux, ou dans des mouvemens spasmodiques qui les obligent à se contracter.

Examinons donc en détail chacun de ces états.

Premierement, on est convaincu par expérience, que les spasmes disposent souvent le corps à la *jaunisse*; car lorsque cette maladie vient tout d'un coup, comme il arrive souvent, & qu'elle cesse en peu de tems pour revenir dans certains périodes, pour lors, dis-je, ses causes ne paroissent point résider ni dans la matiere peccante, ni dans l'obstruction & l'engorgement des vaisseaux, mais plutôt dans la contraction spasmodique du conduit cholidoque, qui est muni d'une tunique nerveuse extremement sensible. On éprouve en conséquence qu'une colere violente a beaucoup de pouvoir pour occasionner la *jaunisse*; qu'il en est de même des purgatifs ou des émétiques drastiques, aussi-bien que de la bile dans le *cholera-morbus*, la cardialgie & le commencement des fievres bilieuses. Or toutes ces choses, quand on les compare comme il faut entre elles, nous convainquent suffisamment de l'agitation spasmodique des conduits biliaires. D'ailleurs, lorsqu'on vient à disséquer ceux qui sont morts d'une hydropisie, on ne trouve pas la moindre marque d'obstruction dans le conduit qui verse la bile dans le duodenum.

Examinons maintenant la seconde cause de la *jaunisse*; savoir, l'obstruction des vaisseaux, dont on n'a pas la moindre raison de douter, puisqu'on trouve tous les jours la vésicule du fiel remplie de calculs d'une grosseur considérable. La même chose a lieu à l'égard des autres vaisseaux hépatiques, surtout du cholidoque, dans lequel on trouve quelquefois non-seulement des calculs de différentes grosseurs & couleurs, mais aussi une matiere sablonneuse, visqueuse, approchante du tuf, dont la mollesse & la finesse contribuent beaucoup à l'adoucissement des symptomes. Le Lecteur peut consulter à ce sujet les *Mélanges des Curieux de la Nature, An.* I. *Observ.* 44. & Bonnet, *in Sepulchreto, Lib. III. Sect.* 8. *Observ.* 36.

La *jaunisse* n'est pas toujours causée par des petits calculs qui obstruent les conduits biliaires: Etmuller, *in Praxi, Part. II.* nous dit qu'il trouva plusieurs petits calculs dans la vésicule du fiel d'une femme dont il fit la dissection, quoiqu'elle n'eût jamais eu la *jaunisse*. Petermann, Professeur à Leipsic, dans sa Dissertation, *de Scrutinio icteri ex calculo vesicæ felleæ*, nous apprend qu'ayant disséqué une vieille femme, il ne trouva presque point de bile, mais seulement dix-sept calculs dans la vésicule du fiel; quoiqu'elle eût été entierement exempte de la *jaunisse* durant toute sa vie. Puisque ces phénomenes arrivent quelquefois, il faut tâcher d'en rendre raison, ce que l'on peut faire, je crois, de la maniere suivante:

Tant que le calcul de la vésicule du fiel, de même que celui des reins reste dans le même endroit sans se mouvoir, ils ne cause aucune douleur: mais lorsqu'il vient à changer de place & à passer dans le conduit cholidoque & à s'y arrêter, il le distend d'une maniere extraordinaire, & cause des spasmes & des douleurs excessives qui se communiquent à tous les conduits biliaires. Il devient donc la cause de la *jaunisse*, & de tous les symptomes terribles avec lesquels elle est compliquée, & qui ne cessent, comme je l'ai souvent observé, qu'après qu'on l'a rendu avec les excrémens.

Certains signes peuvent servir à nous faire connoître qu'il y a des calculs dans les conduits biliaires; tels sont une douleur oppressive & lancinante dans l'hypocondre droit vers le creux de l'estomac, qui afflige sans cesse le malade, quoiqu'avec quelques rémissions, & qui est accompagnée d'une inquiétude violente dans la région qui est aux environs du cœur, de la difficulté de respirer, d'une oppression de poitrine, de nausées, & quelquefois du vomissement, de la constipation, d'agitations & d'insomnies. A quoi l'on peut ajouter que ceux qui ont le malheur d'avoir des calculs dans les conduits biliaires, ne peuvent marcher sans se courber & se pancher plus ou moins en avant.

La *jaunisse* n'est pas seulement produite par une bile figée dans les conduits biliaires, mais encore par un engorgement des vaisseaux capillaires qui servent à la sécrétion de cette liqueur, lequel est occasionné par une matiere ténace, visqueuse & bilieuse, qui est cause que la bile au lieu de passer dans les conduits biliaires, se jette dans le sang avec la lymphe par les vaisseaux lymphatiques qui se trouvent distendus. Jacques Camenicenus, nous apprend à ce sujet, dans sa Lettre à Matthiole, qu'il a vu les veines situées dans la partie concave du foie, un peu avant que d'aboutir dans le tronc commun de la veine-porte, obstruées & distendues par des petits cailloux qui étoient noirs par dehors & jaunâtres en dedans. Borelli dit aussi avoir trouvé les glandes contiguës à l'artere hépatique & au conduit biliaire qui aboutissent aux intestins, tellement enflées & distendues, qu'elles comprimoient ce conduit au point d'empêcher qu'on y introduisît le plus petit instrument. Au reste Cabrole, dans sa dixieme Observarion, *de Chirurg.* & Meckern, *Obs. Chirurg.* 43. ont observé que la *jaunisse* peut venir de la compression ou de l'obstruction du conduit cholidoque, au moyen d'excroissances charnues. Et Argenterius, sur le quatrieme Livre des *Aphorismes* d'Hippocrate, dit qu'ayant ouvert le corps d'un Cardinal, il trouva le conduit cholidoque entierement desséché & obstrué, ce qui avoit occasionné l'ictere dont il fut affligé durant sa vie. Mais ces sortes d'exemples sont fort rares.

Passons maintenant aux causes productives immédiates de cette maladie, dont la plus considérable est une pléthore ou une plus grande quantité de sang & d'humeurs que la nature ne demande. Il n'est point étonnant que cette circonstance produise la *jaunisse*: car,

puisque la circulation du sang dans le foie est naturellement fort languissante, à cause du défaut d'impulsion dans la veine-porte, il faut nécessairement, dans le cas d'une pléthore, que le sang le plus épais & le plus visqueux s'y arrête, & obstrue les vaisseaux les plus déliés. Aussi remarque-t-on dans la leucophlegmatie, dans les skirrhes & dans les duretés du foie, que par le défaut de séparation des parties bilieuses, la peau prend une couleur jaune, & quelquefois verdâtre. On ne doit même pas douter que la *jaunisse* noire, qui est la plus terrible & la plus obstinée de toutes les *jaunisses*, ne vienne d'un désordre du foie presque irréparable, & d'une violente corruption de la bile.

Les alimens de difficile digestion, tels que les pois, les feves, les lentilles & le fromage, peuvent devenir les causes antécédentes de la *jaunisse*; puisqu'en conséquence de leur tissu dur & grossier, surtout quand on en use avec excès, ils se digerent avec peine, & engendrent un sang épais & impur. On peut encore mettre dans cette classe les vins acides & austeres, les bieres acescentes & les eaux imprégnées de particules argilleuses & tophaceuses, dont les effets sont d'autant plus mauvais qu'ils sont secondés d'une vie oisive & sédentaire. Mais rien ne contribue plus efficacement à la production des maladies qui naissent des désordres du foie, que l'usage immodéré des vins qui ont de la force, & surtout de l'eau-de-vie, qui coagule le chyle & les sucs nourriciers, & occasionne une dyscrase de bile extremement préjudiciable à la santé. Au reste, on peut comprendre sous le nom de mauvais régime, les passions de l'ame, parmi lesquelles la colere & le chagrin, surtout quand il dure trop longtems, produisent les effets les plus pernicieux, puisqu'en engendrant un sang épais, & en rendant la circulation du sang plus languissante, ils contribuent avec beaucoup de force à la production ou au retour d'une *jaunisse* chronique & obstinée.

La maladie dont nous parlons, provient souvent de quelqu'autre qui a précédé. C'est ce qui fait que les fievres intermittentes que l'on supprime mal-à-propos avec des astringens, sont souvent suivies d'une *jaunisse*. Ceci se trouve confirmé non-seulement par l'expérience, mais encore par l'autorité de Ramazini, qui cite l'exemple d'une *jaunisse* causée par la suppression d'une pareille fievre au moyen du quinquina. La *jaunisse* est encore souvent produite par l'obstruction ou la diminution du flux menstruel ou hémorrhoïdal.

Les prognostics de cette maladie varient suivant l'âge, l'habitude, la force & la constitution des différens malades, aussi-bien que suivant la malignité ou la bénignité des causes, la durée ou l'issue de la maladie; car lorsqu'elle affecte des jeunes gens, qu'elle est simple, sans complication d'autres maladies, telles que la fievre quarte, l'affection hypocondriaque, l'obstruction ou le skirrhe du foie, & qu'elle n'est pas invétérée; on peut la dissiper aisément avec des remedes convenables & par le moyen du régime. Mais lorsqu'elle revient fréquemment après la cure, accompagnée d'une couleur jaune, verdâtre, & d'un skirrhe du foie, elle dégénere ordinairement en une fievre hectique, ou en une hémorrhagie violente. La *jaunisse* qui provient d'un violent transport de colere, ou d'une contraction spasmodique des intestins & des conduits biliaires, causée par un purgatif ou un émétique drastique, cede sans peine aux remedes, pourvu qu'on les emploie à tems. Mais on ne la guérit qu'avec beaucoup de difficulté lorsqu'elle est entretenue par un chagrin opiniâtre, ou que le corps a été affoibli par quelque maladie précédente.

Lorsque la *jaunisse* est compliquée avec une fievre, elle produit souvent une solution critique de celle-ci. J'ai eu souvent occasion d'observer dans la pratique, que les fievres qu'excitent dans les hypocondriaques les transports violens de colere, & qui sont accompagnées de spasmes du bas-ventre, de vomissemens bilieux & d'une ardeur excessive, sont heureusement dissipées par la *jaunisse*; & cela se trouve confirmé par Hippocrate, qui s'exprime en ces termes dans la *Section* 4. *Aphor.* 63.

« Lors, dit-il, que la *jaunisse* attaque un fébricitant, le « septieme, le neuvieme, le onzieme ou le quatorzieme jour, c'est une circonstance extremement salutaire, à moins que l'hypocondre droit ne soit en « même tems endurci. »

C'est encore un bien que la *jaunisse* survienne dans les fievres intermittentes, surtout vers le commencement du paroxysme, car elle n'a pas plutôt cessé que ces fievres disparoissent. La *jaunisse* qui accompagne l'inflammation du foie, du duodénum & de l'estomac, jette le malade dans un état fort incertain. Cette maladie saisit encore très-souvent les femmes enceintes qui approchent de leur terme, mais on la dissipe aisément en les saignant à propos. Un calcul qui est assez gros pour remplir presque entierement la vésicule du fiel, cause souvent la *jaunisse* & quelques symptomes terribles, entr'autres une douleur brûlante vers le creux de l'estomac, dans le côté gauche, des tranchées violentes du même côté, des nausées, des vomissemens, des syncopes, une difficulté de respirer, un aspect livide & affreux. Ces symptomes ne surviennent jamais que la maladie ne soit extremement dangereuse, & prête à dégénérer en un ascite funeste. C'est ce qui fait qu'en disséquant des personnes à qui ces symptomes avoient causé la mort, je leur ai trouvé la vésicule du fiel remplie de petits cailloux, les parties contiguës, telles que le colon, & le fond du ventricule teints d'une couleur jaune, & leurs parties externes corrodées, peut-être par la transsudation d'une bile acre à travers les pores de la vésicule du fiel. De même la replétion de la vésicule du fiel par une grande quantité de concrétions calculeuses, donne souvent naissance à un asthme convulsif, qui dégénere ordinairement en une hydropisie de poitrine & de bas-ventre funeste.

La *jaunisse* noire, en conséquence de la corruption violente & maligne des humeurs qui acquierent une qualité fixe, terrestre, acide & corrosive, occasionne ordinairement une suite de symptomes funestes, dont la guérison demande un jugement & des peines extraordinaires.

CURE.

Si le Medecin veut se conduire avec jugement & avec prudence dans la cure de la *jaunisse*, il faut qu'il ait égard à ses différentes causes, aux constitutions, aux saisons & aux autres circonstances semblables; car les méthodes curatives doivent varier à proportion de celles-ci. Par exemple, si la *jaunisse* est tout d'un coup causée par des remedes drastiques, par des poisons ou par la correspondance des parties dans une colique spasmodique, hémorrhoïdale ou hystérique, & qu'elle ne soit pas invétérée; il y a toute apparence qu'elle provient d'une constriction violente des conduits biliaires qui sont distribués dans la substance du foie: dans ce cas la premiere intention curative se réduit à relâcher les parties tendues & contractées, & à rétablir par ce moyen la sécrétion naturelle de la bile, & à lui faire reprendre son cours dans les intestins, & en second lieu, à tempérer & à corriger l'acrimonie de la bile qui est la cause des spasmes.

On satisfait parfaitement à la premiere de ces intentions avec les émulsions des quatre grandes semences froides, de pavot, de chanvre, & quelques autres semblables, que Sylvius prise extremement pour leur souffre vaporeux & subtil; & que l'on peut préparer commodément avec des eaux sédatives, telles que celles de fleurs de tilleul, de fleurs de buisson d'Egypte, de primevere, de lis de vallées, de camomille ordinaire, de mille-feuille, de cerises noires, en y ajoutant une quantité suffisante de sirop de pavot blanc. La liqueur anodyne satisfait encore parfaitement à cette intention,

lorsqu'on la mêle avec quelques gouttes d'huile distilée de macis; ou en cas de coliques & de maladies hystériques, avec l'essence de castoreum, & de safran, aussi bien qu'avec le laudanum de Sydenham.

Mais rien n'est plus efficace que les poudres absorbantes & légerement nitreuses, pour tempérer & corriger l'acrimonie de la bile & des humeurs.

Par exemple,

Prenez *de pierres d'écrevisses*, *de nacre de perle*, *de poudre du Marquis*, } *de chaque*, *une dragme*;
d'ambre préparé, & *de nitre purifié*, } *de chaque*, *demi-dragme*;
d'huile de macis, *quatre gouttes*.

On peut y ajouter, suivant les circonstances, quelques grains d'extrait de castoreum ou de safran.

Les véhicules propres pour ces remedes sont, le petit-lait, le lait coupé, l'émulsion d'amandes douces, ou le gruau à l'Angloise, mêlé avec une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces.

Les préparations anodynes & parégoriques appliquées chaudement sur les hypocondres, procurent aussi un soulagement considérable. Rien n'est meilleur pour cet effet, qu'une vessie remplie de fleurs de sureau, de camomile ordinaire, de mille-feuille & de sauge, cuites avec du lait; ou, supposé que cette préparation ne soit pas du gout du malade, on peut lui appliquer avec succès sur le creux de l'estomac, un épitheme composé de parties égales de thériaque, d'huile exprimée de noix muscade & de blanc de baleine, avec un peu de safran & de camphre, surtout lorsque la maladie est accompagnée d'une cardialgie, ou de spasmes violens d'estomac, & d'un vomissement excessif. Les lavemens préparés avec des especes parégoriques cuites dans du lait, avec une suffisante quantité de graisse & d'huile de camomile par coction, sont d'une efficacité singuliere, puisqu'ils font l'effet d'un bain interne, & échauffent & soulagent les parties affligées de spasmes douloureux & cruels.

On doit employer la même méthode & les mêmes remedes lorsqu'une *jaunisse* opiniâtre accompagnée de spasmes violens, provient de petits calculs qui se trouvent engagés dans le conduit cholidoque. Ces remedes produisent également leurs effets dans les cas où un calcul logé dans les uréteres produit des symptomes violens dans les parties nerveuses voisines; car ces symptomes n'ont pas plutôt disparu au moyen du relâchement des spasmes, que la nature chasse souvent par sa propre force l'obstacle qui se trouve dans ces passages étroits.

Voilà les mesures & les remedes dont on doit user dans cette espece de *jaunisse* qui provient de la contraction spasmodique des conduits biliaires, & qu'il n'est pas difficile de dissiper.

Voyons maintenant ce qu'il faut faire dans cette espece plus obstinée, qui tire son origine de l'obstruction des vaisseaux du foie.

Voici les intentions auxquelles il faut satisfaire dans un pareil cas.

Premierement, il faut lever les obstructions des conduits biliaires, qui naissent de la concrétion mutuelle des impuretés bilieuses, visqueuses, terrestres; & rétablir par ce moyen le cours de la bile dans le duodénum, pour que la chylification se fasse comme il faut.

Il faut en second lieu désobstruer les vaisseaux qui servent à la sécrétion de la bile, & qui sont engorgés par un sang ténace, afin qu'ils puissent conduire librement la bile dans les vaisseaux qui lui sont destinés.

Enfin, la troisieme intention consiste à rétablir la circulation du sang, dont la lenteur occasionne les obstructions & les concrétions dont nous avons parlé, dans tout le systeme vasculeux des poumons.

On satisfait efficacement à ces intentions par des décoctions ou des aposemes préparés avec les ingrédiens qui ont la vertu d'atténuer les humeurs visqueuses, & de lever les obstructions des vaisseaux du foie; tels que les cinq racines apéritives & celle de turmeric, cuites dans de l'eau ou réduites en un sirop que l'on trouve communément dans les boutiques. On peut rapporter à cette classe les plantes lactiferes, telles que la laitue, la vipérine, la dent de lion, la salsifix, le laiteron, l'endive & la chicorée, qui produisent de très-bons effets étant cuites dans l'eau, ou lorsqu'on donne leur suc récemment exprimé, avec du petit-lait ou du lait d'ânesse. Je suis persuadé que le suc de l'herbe fraîche possede les mêmes vertus; car Sylvius & Boerhaave nous apprennent que l'on trouve le foie des bœufs & des vaches qui ont vécu pendant l'hiver de foin ou de paille, rempli de petits cailloux qui se dissipent en été lorsqu'ils viennent à paître l'herbe; ce qui vient sans doute de la vertu résolutive de son suc qui purge le foie des humeurs visqueuses & coagulées qui s'y sont amassées. J'ai souvent prescrit avec succès à des personnes attaquées de la *jaunisse*, une décoction de racine de chien-dent, de chardon-roland, de chicorée & de fenouil.

Rien ne procure un plus prompt soulagement dans toutes les maladies du foie, & par conséquent dans la *jaunisse*, que les eaux minérales chaudes & froides, secondées d'un régime convenable; car la quantité de ces eaux imprégnées d'un principe spiritueux élastique, jointes au sel minéral neutre dont elles abondent, les rend extremement efficaces pour atténuer les humeurs visqueuses, pour lever les obstructions des vaisseaux, & pour faciliter les diverses excrétions. J'ose même avancer, qu'on ne sauroit jamais guérir parfaitement une *jaunisse* chronique & sujette à revenir, sans l'usage des eaux minérales d'Egra, de Spaw, de Schwalbach & de Carlesbade.

Les sels neutres possedent une qualité apéritive, détersive, diurétique & purgative, qui les rend extremement propres pour la *jaunisse*, de sorte qu'ils méritent une attention particuliere. Les plus considérables sont la terre foliée de tartre, le tartre tartarisé, le sel polychreste, l'*arcanum duplicatum*, le nitre purifié, le nitre antimonié, la solution de pierres d'écrevisses, avec le suc de citron, le tartre vitriolé & le borax.

On peut mettre dans la même classe les sels tirés des eaux minérales d'Epsom, d'Egra, de Sedlitz & de Carlesbade, dont on augmente l'efficacité en les donnant dans une quantité suffisante de petit lait, ou dans quelque décoction convenable, & en persistant dans leur usage pendant un tems considérable.

On ne doit pas oublier la rhubarbe, qui est d'une efficacité singuliere dans les maladies des poumons, pour atténuer & corriger les humeurs, soit qu'on la donne en substance avec les sels dont on a parlé ci-dessus, ou infusée dans du vin avec les plantes dont nous avons fait mention, soit qu'on la réduise en teinture ou en essence avec la terre foliée de tartre.

La derniere intention du Medecin doit être de rétablir par des remedes légerement corroboratifs, le ton naturel des vaisseaux du foie, dont la foiblesse est la cause des obstructions & des concrétions. On satisfait admirablement à cette intention par des préparations calybées, surtout de l'espece liquide, telles que la teinture d'acier préparée avec les pommes ou les coings, la teinture de Ludovic, la teinture de Zwelfer, le quinquina & la cascarille, donnée ou en poudre, ou en forme de décoction. Les eaux de Pyrmont sont aussi très-propres à produire cet effet, à cause du principe calybé dont elles sont imprégnées.

Quoique les émétiques soient souvent indiqués dans la *jaunisse*, & qu'ils procurent nn prompt soulagement, on remarque cependant qu'ils sont préjudiciables, lors, par exemple, que la maladie tire son origine d'une colere violente, des spasmes de l'estomac, d'une cardialgie, ou d'une colique spasmodique, aussi-bien que dans les cas où un calcul logé dans le conduit cholidoque, excite des douleurs autour des hypocondres.

Supposé que les émétiques soient indiqués, il est à propos de n'employer que les plus doux, comme est celui que l'on prépare avec la racine d'ipecacuanha, & un grain de tartre émétique. Ces remedes sont d'une efficacité singuliere pour évacuer les matieres bilieuses qui séjournent dans le duodénum, qui obstruent l'orifice du conduit cholidoque & interceptent le passage de la bile, aussi-bien que celles qui obstruent les vaisseaux hépatiques; car les émétiques agissent principalement sur les conduits biliaires qui sont composés de tuniques extremement nerveuses, en augmentant leur mouvement systaltique au point de procurer l'excrétion des humeurs peccantes.

On a toujours observé que les purgatifs drastiques sont préjudiciables dans la *jaunisse*, parce qu'ils augmentent les spasmes, agitent violemment le sang & diminuent les forces. De-là vient qu'Hippocrate, dans son Traité *de Ratione Victûs in Acutis*, met les personnes ictériques au nombre de celles qu'on ne doit point purger. Un Medecin, dit-il, qui traite ces sortes de malades avec des purgatifs, les met en danger de perdre la vie sans leur faire aucun bien.

Dans la cinquieme section de son Livre *de Affect.* où il donne la maniere de traiter la *jaunisse*, il parle des purgatifs en ces termes:

« Il faut ramollir la superficie externe du corps par des « bains chauds, & lubrifier les intestins & la vessie; « car cette maladie est causée par une bile extreme- « ment agitée, qui se fixe immédiatement au-dessous « de la peau; & le Medecin le plus ignorant qui sera « instruit de cette circonstance, ne peut manquer de « réussir dans la cure de cette maladie; les circons- « tances les plus légeres & les moins considérables, « font trainer les maladies en longueur, & les rendent « beaucoup plus violentes qu'elles ne l'auroient été. « On peut user en toute sûreté dans cette maladie des « alimens, des potions, des sorbitions, ou des remedes « qui ont la vertu de calmer les douleurs, pourvu que « ce soit avec précaution & avec jugement. Au contrai- « re, les remedes qui purgent la bile & le phlegme, « sont très-dangereux; & tout Medecin qui les pres- « crit, mérite de passer pour un ignorant & pour un « homme sans prudence. »

Il paroît évidemment par ce passage, qu'Hippocrate condamne absolument l'usage des remedes qui obligent la bile à se fixer immédiatement au-dessous de la peau, & qu'il regarde les Medecins qui les employent comme des ignorans & des meurtriers.

Cœlius Aurelianus, dans le cinquieme chapitre de son troisieme Livre, ne condamne pas avec moins de force l'usage des purgatifs cholagogues dans la *jaunisse*.

« L'usage fréquent, dit-il, des remedes qui évacuent la « bile par bas, est tout-à-fait préjudiciable dans la *jau-* « *nisse*, puisqu'il ne fait qu'irriter la soif, augmenter « le dégout, diminuer les forces, corrompre les ali- « mens que l'on prend, & réduire toutes les parties du « corps dans un état déplorable. J'ai vu souvent des « Medecins assez imprudens pour prescrire dans la *jau-* « *nisse*, l'absinthe, l'aloès & la coloquinte. »

Les sudorifiques, spécialement ceux d'une espece trop chaude & trop volatile, dont le soufre élastique jette les humeurs dans une agitation intestine violente, ne valent absolument rien dans la cure de la *jaunisse*, parce que les humeurs visqueuses & bilieuses s'évacuent mieux par le foie & par les reins, que par les émonctoires étroits qui sont sous la peau. L'usage des bains trop chauds ne demande pas moins de précaution lorsque la maladie est dans toute sa force, & que le paroxysme subsiste; & la raison n'en est pas moins difficile à concevoir: car puisque les émonctoires de la peau sont obstrués dans la jaunisse, & que le malade a de la peine à suer; il suit que le trop de chaleur, en agitant le sang & augmentant l'acreté des humeurs, doit nécessairement occasionner une rupture des vaisseaux dans les autres parties. On peut employer les bains tiedes & tempérés d'eau de riviere avec du son & du lait, dans les cas où les premieres voies sont affectées de spasmes violens; & des bains un peu plus chauds préparés avec des plantes émollientes & détersives pour dissiper la couleur jaune de la peau, lorsque la maladie est sur son déclin, & que les émonctoires de la peau sont suffisamment ouverts.

Plusieurs Auteurs font grand cas des remedes amers préparés avec la racine de gentiane, de trefle de marais, de petite centaurée, d'absinthe & de chardon-béni: mais je puis assurer sur l'expérience que j'en ai faite, qu'ils sont souvent plus nuisibles qu'utiles. Car, bien qu'ils paroissent devoir faciliter la digestion & l'excrétion des alimens, en suppléant au défaut de la bile: néanmoins lorsqu'ils viennent à passer avec le chyle dans la masse du sang, ils augmentent les impuretés bilieuses, & rendent souvent par ce moyen la maladie plus obstinée. Que s'ils produisent de bons effets dans les premieres voies, c'est surtout lorsque le malade étant extremement constipé, ils évacuent les impuretés par bas; car la bile ni les autres substances ameres ne sont point amies des humeurs, & doivent être évacuées avec les excrémens; & c'est ce qui fait que la rhubarbe produit de si bons effets dans les cas dont nous parlons.

On peut user des ingrédiens amers dont on a parlé ci-dessus, après les avoir fait infuser dans du vin, & les donner avec quelque purgatif léger, tels que la rhubarbe, les feuilles de séné, l'agaric, ou les sels de tartre.

Comme l'impureté ou la cacochymie des humeurs est fort grande dans la *jaunisse*, aussi-bien que dans l'*ictere noir*, il n'est point surprenant que les préparations mercurielles nuisent aux malades, malgré les éloges que quelques Medecins en font. J'ai vu souvent des petites doses de mercure doux, données en forme de pilules, faire enfler les gencives, rendre l'haleine puante, causer des cardialgies, le dégout, & ruiner totalement les forces; car le mercure, lorsqu'il est mêlé avec des sels acides, acquiert une qualité venimeuse & extremement corrosive.

La saignée est beaucoup plus propre à prevenir la maladie dont nous parlons, qu'à la guérir; car la surabondance de sang, en diminuant la circulation des fluides, qui est toujours fort languissante dans le foie, contribue beaucoup à la génération des maladies qui sont propres à cet organe.

On ne doit point non plus négliger ce remede, lorsque la maladie est présente & accompagnée d'une pléthore, puisqu'il produit de très-bons effets lorsqu'elle est occasionnée ou entretenue par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal. La saignée est aussi fort salutaire aux femmes qui viennent à être attaquées de la *jaunisse*, après que leurs regles ont cessé, ce qui leur arrive à l'âge de cinquante ans.

Les topiques sont d'une efficacité singuliere pour faire circuler le sang & les humeurs dans les vaisseaux hépatiques, lorsqu'on les applique sur la région du foie, ce qui fait qu'ils contribuent extremement à la cure de la *jaunisse*. Aussi ai-je souvent prescrit avec succès des cataplasmes, ou des sachets préparés avec l'absinthe, le marrube, la mente, & les fleurs de camomile Romaine & commune, cuites dans du vin du Rhin, ou

l'*emplastrum saporatum* de Barbette, bien camphré, ou le diachylon simple avec le safran.

Il faut dans la cure de la *jaunisse* avoir égard aux alimens, & voir s'ils conviennent ou non, au tempérament particulier du malade; puisque tous les alimens ne sont point également propres à toutes sortes d'habitudes.

Cette précaution est surtout nécessaire, à l'égard de la boisson; car les uns se trouvent bien du petit lait, les autres de l'eau de fontaine seule, ou mêlée avec la crême de tartre & le sucre; d'autres, du vin du Rhin avec le jus de citron, tandis qu'il y en a qui rejettent ces liqueurs, comme leur étant tout-à-fait contraires. Quant au vin, je serois d'avis qu'on en use avec beaucoup de modération, parce que toutes les substances spiritueuses sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles dans cette maladie. On doit s'abstenir absolument des viandes & des poissons fumés, des confitures, des choses frites avec le beure, & de toutes sortes de légumes, à l'exception des fruits aqueux, tels que les cerises, les groseilles, les concombres, & les prunes bouillies, dont on peut user en toute sûreté.

On prévient les rechûtes en changeant d'air, en voyageant, en faisant un exercice modéré, en usant de quelque liqueur convenable, & en conservant son esprit dans une assiette tranquile. J'ai connu des personnes qui ont été guéries d'une *jaunisse* opiniâtre, en observant ce que je viens de dire; au lieu que l'expérience montre tous les jours que ceux qui menent une vie sédentaire, qui s'adonnent aux liqueurs spiritueuses, & qui se livrent au chagrin, sont très-sujets à la *jaunisse*, & ne s'en délivrent qu'avec des peines infinies. Je vais finir cet article par le régime que Celse recommande dans le vingt-quatrieme chapitre de son troisieme Livre.

« On doit user, dit cet Auteur, pendant tout le cours de « la maladie, d'exercice, de frictions, & de bains, « coucher dans un lit mollet, & dans un lieu chaud, « & ne rien négliger de tout ce qui peut recréer l'esprit, « soit en fait de jeux ou autres divertissemens. C'est « sans doute, pour cette raison qu'on a donné à la *jau-* « *nisse* le nom de *morbus regius*. Il convient encore d'ap- « pliquer un cataplasme digestif sur la région des hy- « pocondres. » FREDERIC HOFFMAN.

Voici les méthodes curatives que les Auteurs recommandent.

Lorsque le pouls est fort, on commence ordinairement la cure par la saignée & l'émétique, & l'on continue par les purgatifs, surtout par les cholagogues, & l'on prescrit durant tout le cours de la cure les désoppilatifs ou apéritifs; mais avec quelque variation, à l'égard de ceux auxquels on donne le nom de spécifiques, dont voici quelques-uns des meilleurs.

Après la saignée & l'émétique, Riviere donne le bol purgatif suivant.

Prenez *de l'électuaire de suc de roses*, & *de diaprunum solutif*, } *de chaq.* 3. *dragmes*;
de rhubarbe en poudre, une dragme; &
de safran, demi scrupule.

Mêlez.

Willis prescrit dabord le vomitif suivant: mais il faut avoir égard à l'âge & à la force du malade.

Prenez *de soufre d'antimoine, sept grains*;
de scammonée imprégnée avec du soufre, huit grains;
de crême de tartre, demi-scrupule.

Mêlez & faites une pondre que l'on donnera dans une cueillerée de panade.

Ou

Prenez *de gomme-gutte préparée, huit grains*;
de tartre vitriolé, sept grains.

Faites-en une poudre pour l'usage.

Il prescrit ensuite le purgatif suivant.

Prenez *de l'électuaire de suc de roses, trois dragmes*;
de rhubarbe en poudre, une dragme;
de sel d'absinthe, & *de crême de tartre*, & } *de chaque, demi scrupule*;
de sirop de rhubarbe, autant qu'il en faut pour faire un bol.

Voici pour ceux qui sont d'un tempérament foible.

Prenez *de rhubarbe choisie, deux dragmes*;
de trochisques d'agaric, demi dragme;
de canelle, & *de gingembre*, } *de chaque, demi-scrupule.*

Mettez ces drogues infuser dans

du vin blanc, & *d'eau de chicorée*, } *de chaq.* 3. *onces.*

Continuez l'infusion pendant trois heures dans un vaisseau bien fermé, & entretenez la liqueur chaude pendant tout ce tems-là.

Ajoutez à la colature,

de sirop de rhubarbe, une once; &
d'eau de vers de terre, deux dragmes.

Mêlez pour une potion.

Ou

Prenez *de rhubarbe en poudre, depuis demi-dragme jusqu'à une*;
de sel d'absinthe, demi-scrupule.

Mêlez & faites une poudre.

Ou

Prenez *de pilules de Ruffus, un scrupule*; &
d'extrait de rudius, demi-scrupule.

Mêlez & faites quatre pilules que vous prendrez le matin, en observant en même-tems un régime convenable.

Réitérez la dose quatre ou cinq jours après.

Formes d'apozemes désoppilatifs, que l'on doit prendre pendant tout le cours de la cure, quelquefois mêlés avec des purgatifs.

Prenez *de racine de patience à feuille pointue, une once*;
de sommités de petite centaurée, & *d'absinthe Romaine*, } *de chaq. deux pincées*;
de racine de gentiane, & *de terra merita*, } *de chaque, deux dragmes*;
de sandal citrin, une dragme.

Faites bouillir ces drogues dans une pinte & demie d'eau de fontaine, jusqu'à réduction d'une pinte, &

Ajoutez sur la fin,

de feuilles de séné, six dragmes;
de rhubarbe, trois dragmes;

d'agaric,

d'agaric, une dragme & demie ;
de semences de coriandre, deux dragmes ; &
de vin blanc, deux dragmes.

Faites-les bouillir dans un vaisseau bien fermé, pendant deux heures, & laissez reposer la colature.

La dose est depuis quatre onces, jusqu'à six, avec

de sirop de rhubarbe, une once ; &
d'eau de vers de terre, trois dragmes.

Pour une potion, que l'on réiterera pendant trois ou quatre jours successivement ou alternativement. WILLIS.

Après l'évacuation universelle, dit Riviere, on peut surmonter la maladie, si elle est récente, en usant du remede suivant pendant une semaine.

Prenez *de racine de garance, demi-once ;*
de feuilles de grande éclaire, une poignée ;
de sommités d'absinthe du Pont, & } *de chaq. une pincée ;*
de petite centaurée,
de canelle, & } *de chaque, demi-scrupule.*
de safran,

Mettez ces drogues en infusion durant une nuit, dans huit pintes de vin blanc, & ajoutez à la colature

de sirop des cinq racines apéritives, une once.

Le malade en prendra tous les matins.

Ou

Prenez *d'éclaire entiere, une poignée ;*
de fleurs, & } *de chaque, demi-poignée ;*
de feuilles de mille-pertuis,
de rapure d'ivoire, & } *de chaque, trois dragmes ;*
de fiente d'oie, en poudre,
de safran, demi-dragme.

Enfermez la fiente & le safran dans un sachet, & faites bouillir le tout dans parties égales d'eau d'absinthe & de vin blanc, jusqu'à reduction d'une pinte.

Faites dissoudre dans la colature une once de sucre blanc, & mêlez pour trois doses que l'on prendra à jeun.

Quercetan, Fonseca, Paré & un grand nombre d'autres vantent beaucoup la fiente d'oie cueillie au printems, & prise depuis demi-dragme, jusqu'à une. Paré en donne deux dragmes, dissoutes dans du vin blanc & coulées pour une potion.

On fait aussi grand cas de la poudre de cloportes & de vers de terre.

On prescrit souvent avec succès l'acier & quelques-unes de ses préparations.

Gesner estime beaucoup la racine de l'ortie piquante pilée, sur une livre de laquelle, il met un scrupule de safran, & une quantité convenable de vin blanc ; & dont il donne la colature clarifiée à la dose de quatre onces pendant quatre ou cinq jours.

Ce n'est point sans raison que les Chymistes recommandent leur tartre vitriolé, le sel & la crême de tartre, qu'ils donnent pendant quelques jours avec du vin calybé ; aussi-bien que l'élixir de propriété tartarisé & la teinture d'antimoine.

Willis prescrit l'électuaire suivant :

Prenez *de conserve d'absinthe Romaine,*
d'écorce d'orange, & } *de chaque, deux onces ;*
de limon,

de species diacurcumæ, une dragme & demie ;
de poudre d'ivoire,
de sandal citrin, } *de chaq. demi-dragme ;*
de bois d'aloès,
de trochisques de capres, une dragme ;
de rhubarbe en poudre, demi-dragme ;
de sel d'absinthe, deux dragmes ;
de sirop de chicorée, avec la rhubarbe, autant qu'il en faut pour faire un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une chataigne deux fois par jour, en buvant après chaque dose, trois onces du julep suivant.

Prenez *d'eau de grande éclaire,*
de fumeterre, } *de chaque, cinq onces ;*
d'absinthe,
de fleurs de sureau ;
d'eau composée de limaçons, & } *de chaq. deux onces ;*
de vers de terre,
de sucre, demi-once.

Mêlez.

Un remede ordinaire est un limon rôti sous la cendre chaude, ou devant le feu, avec du safran dedans, que l'on exprime ensuite dans un verre de vin blanc.

Sylvius prescrit dans quelques cas une décoction de semences de chanvre & de savon d'Espagne, qu'il croit propre pour émousser les pointes de ce sel volatil, qui suivant son hypothese, empêche la bile de se mêler avec la masse du sang.

Dioscoride conseille le suc & la décoction de Marrube blanc : d'autres, les décoctions d'épine-vinette & d'écorce de caprier.

Sennert prescrit les semences de colombine en poudre à la dose de demi-dragme ; avec un scrupule de poudre de vers de terre, & demi-scrupule de safran dans un verre de vin ; comme aussi une décoction de vesse rouge avec la racine d'asperge pour boisson ordinaire.

Lorsque la *jaunisse*, dit Sylvius, est causée par la morsure d'une vipere ou de tel autre animal venimeux, comme il arrive assez souvent ; il faut nécessairement employer les sudorifiques qui contiennent beaucoup de sel volatil, entre autres le sel volatil de corne de cerf, le bézoard minéral, l'antimoine diaphorétique, la thériaque & les préparations de vipere.

Augenius dit qu'une dragme de gomme ammoniaque dissoute dans deux ou trois onces d'oxymel ou d'hydromel & prise tous les matins à jeun pendant quatre ou cinq jours, ou plus, produit des effets surprenans.

La décoction de feuilles de fraisier, passe aussi pour un excellent anti-ictérique.

Le peuple s'imagine que rien n'est meilleur que d'avaler cinq, ou sept ou neuf pous ; car ils ne produisent leur effet qu'en nombre impair. Supposé qu'ils aient quelque succès on ne peut l'attribuer qu'à leur sel volatil : mais on peut se passer d'un remede aussi dégoutant, puisqu'on en a découvert plusieurs autres qui sont moins désagréables & qui ont beaucoup plus d'efficacité.

Quelques-uns assurent qne les plus belles cures ont été faites avec des sels, tels que le tartre vitriolé ou calybé & le sel diurétique de la Pharmacopée de Bates.

Turner préfere la prescription suivante, qu'il dit avoir employée avec succès dans des cas où toutes les autres avoient été inutiles. Il est même persuadé qu'on peut faire fond sur elle, excepté lorsque les glandules du foie sont tellement contractées, que la sécrétion de la bile ne peut plus se faire, ou que le conduit qui se vuide dans le duodénum est entierement obstrué par des calculs indissolubles ; d'où naissent les coliques cruelles & les vomissemens bilieux qui accompagnent cette maladie.

Prenez *de savon blanc de Venise*, ou *de savon d'Espagne, deux dragmes*;
de rhubarbe en poudre, une dragme;
de safran coupé bien menu, demi-dragme;
d'extrait liquide de gentiane, autant qu'il en faut pour en faire une masse, de chaque dragme, de laquelle on fera dix pilules, dont le malade en prendra quatre toutes les six heures, en buvant après chaque dose, quatre onces de l'aposeme suivant.

Prenez *de racine de garance, une once*;
de turmeric coupé par tranche, demi-once;
d'éclaire avec ses sommités, *de mille-pertuis*, *de petite centaurée*, *de marrube blanc*, } *de chaq. demi-poignée.*

Faites bouillir ces drogues dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, jusqu'à réduction de deux pintes de colature, à laquelle vous ajouterez sur la fin, après l'avoir laissé reposer, demi-pinte de vin blanc, & une once & demie de sirop des cinq racines apéritives pour un aposeme.

Il avoue cependant que lui & bien d'autres ont plus d'une fois employé inutilement leurs efforts pour surmonter certaine *jaunisse* opiniâtre, qui n'a cédé qu'au suc des feuilles vertes d'artichaud. Ce remede, ajoute-t-il, opere par haut & par bas avec beaucoup de violence, & ne vaut rien par conséquent pour les personnes d'un tempérament foible & usé. La dose est de trois cuillerées, à prendre deux fois par jour dans une égale quantité de vin blanc.

La maladie est sans remede lorsque le ton du sang est détruit par la débauche, l'action des organes sécrétoires interrompue, & le foie endurci. Car la *jaunisse* dégénere en une hydropisie qui ne rend la premiere que plus opiniâtre: les reins ne peuvent verser la sérosité qu'en très-petite quantité, dans les conduits urinaires; encore est-elle soulée de bile, & d'une couleur de lessive; les parties supérieures du corps sont émaciées, & les inférieures, comme le ventre, les cuisses, & les jambes, deviennent incapables de faire leurs fonctions.

Les obstructions une fois levées & la santé rétablie, la *jaunisse* qui accompagne la maladie, se dissipe insensiblement par le moyen de la chaleur naturelle à travers les pores, en forme de taches noires & bleues pareilles à celles qu'occasionnent une contusion & une extravasation externe. Hippocrate, Galien & plusieurs autres proposent les bains d'eau chaude, ou les bains nitreux & sulphureux naturels, comme un moyen très-propre pour en hâter la dissipation. Sylvius prescrit les sudorifiques, qui contiennent un sel volatil, qu'il prétend être salutaire, soit que la sueur suive ou non. Paul & d'autres, suivant Massarias, ordonnent le soufre intérieurement à la dose d'une dragme. Mais ce remede est dangereux, surtout quand on le donne aux hectiques, & aux personnes d'un tempérament chaud & sec.

On dissipe la couleur jaune répandue sur la tunique conjonctive, en recevant dans l'œil par intervalles convenables, la fumée du vinaigre, en forme de fumigation.

L'ictere noir tient beaucoup du premier, ou pour mieux dire, ce n'est que la même maladie qui dégénere au point de causer un skirrhe dans le foie, & de corrompre les autres visceres; d'où résulte l'appauvrissement du sang & une hydropisie, qui détruit le tempérament aussi-bien que le tissu du corps. On doit cependant en tenter la cure de la même maniere que pour le premier, ou avec quelque petit changement, suivant la nature des symptomes qui surviennent.

Sydenham observe que l'ictere jaune succede quelquefois à la colique hystérique ou hypocondriaque, & bannit entierement les purgatifs de la cure de cette maladie, à l'exception de la rhubarbe ou de quelqu'autre lénitif, parce que la purgation peut agiter de nouveau les esprits, & occasionner le retour des symptomes hystériques. Cette espece de *jaunisse* se dissipe ordinairement d'elle-même en peu de tems: mais lorsqu'elle est de trop longue durée, il prescrit l'aposeme suivant.

Prenez *de racine de garance*, *de turmeric*, } *de chaque, une once*;
racines & feuilles de grande éclaire, *sommités de petite centaurée*, } *de chaq. une poignée.*

Faites-les bouillir dans parties égales de vin du Rhin & d'eau de fontaine, jusqu'à réduction d'un quart; & ajoutez à la colature deux onces de sirop des cinq racines apéritives.

Mêlez pour un aposeme dont le malade prendra demi-pinte soir & matin, jusqu'à ce qu'il soit entierement guéri.

Le Dispensaire d'Edimbourg prescrit cette décoction.

Prenez *de racine & de feuilles de grande éclaire*, *de racine de turmeric*, *& de garance*, } *de chaque, une once*;
d'eau de fontaine, trois pintes.

Faites bouillir le tout jusqu'à réduction d'un quart à la colature, à laquelle vous ajouterez quand elle sera refroidie, le suc de deux cens cloportes, & deux onces de sirop des cinq racines apéritives.

Mêlez.

Lors, dit Sydenham, que la *jaunisse* est la principale maladie; il faut avec les altérans que nous venons d'indiquer, prescrire une ou deux fois des remedes capables d'évacuer la bile par bas, avant de faire usage de l'aposeme précédent, & ensuite une fois par semaine le remede suivant.

Prenez *d'électuaire de suc de roses, deux dragmes*;
de rhubarbe en poudre, demi-dragme;
de crême de tartre, un scrupule;
de sirop de chicorée, avec la rhubarbe, autant qu'il en faut pour faire un bol, que le malade prendra le matin à jeun, en buvant par-dessus un verre de vin du Rhin.

Lorsque l'ictere est opiniâtre, il conseille au malade d'user de quelque eau minérale calybée, de celle de Tunbridge, par exemple, jusqu'à ce qu'il soit entierement rétabli. Turner recommande les eaux de Spa.

Le menu peuple se sert avec succès de la crotte de brebis infusée dans de la biere.

Etmuller dit que les émétiques, les calybés & les amers achevent la cure. Après avoir fait précéder les remedes généraux, on emploiera les stomachiques, les calybés, (la limaille d'acier cru dans l'ictere noir,) les préparations de rhubarbe, de vers, de vipere, les substances alcalines, volatiles & ameres, les eaux minérales & la gomme ammoniaque,

La saignée & la purgation sont rarement d'usage dans cette maladie. Les meilleurs spécifiques sont, la grande éclaire, le marrube, les fleurs de mille-pertuis, le safran, le genêt, l'absinthe, la semence de chanvre cuite dans du lait, le turmeric, la garance, l'urine, la fiente de tous les oiseaux & de tous les animaux, les poux, la pierre qui se trouve dans la vésicule du fiel de

bœuf. Il faut en général dans la cure de la *jaunisse*, user pendant un tems considérable de remedes anti-ictériques, à cause qu'elle est une maladie chronique & opiniâtre, & ne point les quitter qu'il ne paroisse des signes de coction, & que l'urine ne soit épaisse, trouble & pleine de sédiment; car ces signes présagent la guérison du malade. La cure étant finie, il est à propos de mettre en usage les bains & les frictions pour dissiper la couleur jaune de la peau.

Mais comme la *jaunisse* est beaucoup plus dangereuse lorsqu'elle est précédée ou suivie d'un skirrhe du foie, on peut la guérir par la préparation suivante ou telle autre semblable, si tant est qu'elle ne soit pas incurable.

Il faut donc après avoir employé les remedes qui passent pour les plus efficaces dans cette maladie, fomenter l'hypocondre droit avec la décoction suivante.

Prenez *de feuilles de mauve*, *d'absinthe*, *de fleurs de mélilot*, & *de camomile*, *de chaque*, *une poignée*;
de feuilles de mélisse, & *d'encens de terre*, *de chaque*, *demi-poignée*;
de semences de fœnugrec, *une once & demie.*

Faites-les bouillir dans quatre pintes d'eau, & ajoutez vers la fin,

deux pintes de vin blanc.

Fomentez matin & soir le côté du malade avec des morceaux de flanelle trempés dans cette liqueur.

Appliquez ensuite dessus une emplâtre de *diachylon cum gummi* & de mélilot, malaxée avec de l'huile de vers de terre, ou l'emplâtre *de cicuta cum ammoniaco*, ou l'*emplastrum de ranis cum mercurio triplicato*.

Les décoctions de farsepareille & de gayac bues chaudement le matin pendant un tems considérable, sont de toutes les liqueurs celles qui conviennent le plus pour boisson; & supposé que la maladie ne cede point à ces remedes, il faut recourir à l'usage interne du mercure doux. PITCARN, *Elem. Phys. Math.*

Rien n'est comparable aux eaux de Bath dans les *jaunisses* les plus opiniâtres, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation considérable.

Les enfans sont sujets à la *jaunisse* aussi-tôt après qu'ils sont nés: mais elle cede aux purgatifs ou à tout autre remede qui augmente la contraction des intestins.

Sylvius recommande pour cette maladie le remede suivant.

Prenez *de safran d'Angleterre*, & *de bézoard minéral*, *de chaque*, *un grain.*

Mêlez pour une poudre.

L'infusion des lentilles d'eau dans du vin, est estimée un spécifique pour la *jaunisse*.

ICTIS, ἰκτίς, c'est le milan ou le furet.

ICTUS, signifie ou le battement d'une artere, ou un coup, ou la piqûre de quelque insecte venimeux. Voyez *Venenum*.

IDA

IDAM, est traduit dans Ruland par *Pulmentum*.

IDE

IDEA, nom de la *Victorialis* ou de l'ail serpentin. BLANCARD.

IDEACH. Paracelse dit que l'*ideach* se trouve dans chaque plante, sans nous dire ce qu'il entend par-là.

IDECHTRUM, mot forgé par Paracelse, pour désigner le premier homme, la premiere plante, ou la premiere créature de chaque espece.

IDESTRUM, est un autre terme inventé par Paracelse, dont il n'est pas aisé de découvrir la signification.

Voici le passage tel qu'on le trouve dans ses *Fragmenta de Tartaro*.

Durities tartari coagulationem suam ex salibus minerâ habet. Sal in hac generatione accidens elementale est & aqueum, liquor humoralis & idestrum. Idestrum autem sine composito non est. Compositum est de mineralibus per quatuor formas. Idestrum conjunctio humoralis, naturalis, & mineralis.

IDEUS, est un autre terme dont Paracelse se sert: mais on ne sait s'il entend par-là le chaos ou le Créateur, ou tous les deux, dans différens passages.

IDI

IDIOCRASIA, ἰδιοκρασία, *idiocrase*. Voyez *Idiosyncrasia*.

IDIOPATHEIA, de ἴδιος, propre, & πάθος, passion, affection; *idiopathie*; indisposition ou maladie propre & particuliere à une partie. Par exemple, la tête & les poumons sont affectés idiopathiquement; ceux-ci dans la péripneumonie & l'autre dans la léthargie. Mais lorsque les parties souffrent par consentement, c'est-à-dire, qu'elles se ressentent des maladies des autres parties, on dit qu'elles souffrent par sympathie, *sympathia*.

IDIOSYNCRASIA, ἰδιοσυγκρασία, de ἴδιος, propre, σύν, avec, & κρᾶσις, mélange; *idiosyncrase*.

Chaque individu a un tempérament qui lui est propre; & comme les corps paroissent différer entre eux, tant à l'égard des solides que des fluides, quoique chacun d'eux en particulier soit dans un état sain, on donne le nom d'*idiosyncrase* à cette particularité de tempérament qui fait qu'ils different des autres. Les maladies qui naissent de cette *idiosyncrase* sont estimées quelquefois incurables, parce qu'on croit qu'elles ont existé dès le moment que le corps a été formé.

Sydenham parlant des maladies hystériques, remarque que certaines femmes ont une telle aversion pour les remedes hystériques, à cause d'une certaine *idiosyncrase* ou particularité de tempérament, qu'elles s'en trouvent incommodées loin d'en recevoir du soulagement. Il faut dans ce cas ne leur en point donner; car comme Hippocrate l'observe, on s'oppose inutilement au penchant de la nature. En effet, cette *idiosyncrase* ou antipathie est si remarquable & si commune, qu'on ne peut négliger d'y avoir égard, non-seulement dans l'usage des remedes hystériques, mais encore des autres, sans mettre la vie du malade en danger. Un seul exemple, dit-il, suffira pour prouver ce que j'avance. Quelques femmes qui ont la petite verole, ne peuvent supporter le diacod, parce qu'il leur cause des vertiges, des vomissemens & d'autres symptomes hystériques, au lieu qu'elles se trouvent fort bien du laudanum liquide. J'ai éprouvé ce que je viens de dire dans le tems que je travaillois à cet ouvrage, dans une jeune femme qui avoit la petite verole, & à qui je donnai le diacod le sixieme & le septieme jour; car elle fut attaquée pendant deux nuits consécutives des symptomes dont j'ai parlé ci-dessus, & l'inflammation des pustules ne fut point aussi réguliere : mais elle n'eut pas plutôt usé de laudanum que ces symptomes disparurent, & l'enflure du visage augmenta; les pustules grossirent de jour en jour, & les inquiétudes & l'anxieté (qui sont une espece de paroxysme de la petite vérole) cesserent toutes les fois qu'elle prit de cet opiat, qui ranimoit ses forces & ses esprits.

IDIOTA, ἰδιώτης, de ἴδιος, privé; particulier; c'eſt proprement un homme qui mene une vie privée & qui n'a aucun emploi dans le Gouvernement. Mais dans l'acception moderne ou figurée, il ſignifie un imbécile. Hippocrate en particulier, donne aux Medecins ignorans le titre d'*Idiots*, & certes il n'a pas tort; car tout homme qui exerce la Medecine ſans l'entendre, & qui ne ſe met point en peine de s'inſtruire de ce qui a rapport à ſa profeſſion, bleſſe ſon honneur & ſa conſcience, & eſt en cela pire qu'un imbécile.

IDIOTROPIA, ἰδιοτροπία. Voyez *Idioſyncraſia.*

I D O

IDOS, ἴδος, le même que ἴδος, *ſueur*; il ſe trouve dans Hippocrate. *Coac. Prænot.*

IDON MOULLI, H. M. P. 4. T. 18. p. 41. *Prunus fructu umbilicato, pyriformi, ſpinoſa, racemoſa*; eſt un arbre des Indes qui croît à la hauteur de ſoixante-dix piés, & produit une eſpece de prune. Son écorce, ſes fleurs & ſon fruit ſont eſtimés bons pour la manie, la phrénéſie & les autres maladies de la tête. La décoction de ſon écorce dans l'eau commune, eſt extremement efficace, à ce qu'on aſſure, contre la jauniſſe, l'hydropiſie, & les autres maladies chroniques. On prétend encore que rien n'eſt meilleur pour guérir les poulains, que d'appliquer deſſus un cataplaſme fait avec l'écorce de ſa racine & du ſandal rouge en poudre, que l'on mêle avec du lait de femme.

I D R

IDROAGIRA. Ruland traduit ce mot par *Aqua alcali.*

J E C

JECORARIA VENA, *la veine hépatique.* Voyez *Venæ.*

JECTIGATIO, *Palpitation.*

JECUIBA, *Marcgrav.* nom d'un arbre qui croît au Bréſil, dont le bois eſt d'un rouge brun avec des ondes noires: il eſt excellent pour les ouvrages de ſculpture; mais il n'eſt d'aucun uſage dans la Medecine.

JECUR, *le foie.* Voyez *Hepar.*

Le *foie* des animaux conſidéré en qualité d'aliment, eſt extremement mal ſain; car il n'y a point d'humeurs dans le corps plus ſujettes à la corruption que la bile & l'urine; & comme il y a toujours dans le *foie* une certaine portion de la premiere, il s'enſuit que ce viſcere doit être fort ſujet à ſe corrompre: c'eſt ce qui fait qu'il devient acrimonieux, qu'il irrite l'eſtomac & les inteſtins, qu'il cauſe des indigeſtions, & qu'il engendre un chyle de mauvaiſe qualité. De-là vient, ſelon toute apparence, qu'il étoit défendu aux Juifs de manger les entrailles des animaux, du nombre deſquelles eſt le *foie*: mais le plus mauvais de tous, eſt celui des poiſſons.

J E J

JEJUNIUM, νηστεία, *jeûne*, *abſtinence.* Voyez *Abſtinentia.*

JEJUNUM *inteſtinum*; un des inteſtins grêles, dont on peut voir la deſcription au mot *Cœlia.*

J E N

JENTACULUM, *Déjeuner*, ou repas que l'on fait le matin; il eſt eſtimé ſalutaire pour ceux qui y ſont accoutumés, & abſolument néceſſaire aux enfans. Castelli. Voyez *Acratiſma.*

J E Q

JEQUI TINGUACU; eſpece d'arbre qui produit une ſorte de ſavon. Ray, *Index.*

J E R

JERASOY; eſpece de fruit exotique dont J. Bauhin donne une deſcription fort imparfaite dans l'*Hiſtoria Plantarum* de Ray, p. 1822. on ne lui attribue aucune vertu.

J E S

JESEMINUM, le même que *Jaſminum.* Blancard.

J E T

JETAIBA, eſt le nom que les Habitans du Bréſil donnent au carouge. Ray, H. P.

JETICUCU; les Bréſiliens appellent ainſi le Méchoacan. Ray, H. P. p. 1723.

IETREION, ἰητρεῖον. Voyez *iatreion.*

I G B

IGBUCAINI *Braſilianorum*; De Laet. eſt un arbre du Bréſil qui porte un fruit ſemblable à une petite pomme, & rempli de petits noyaux: il paſſe pour un remede efficace contre la dyſſenterie. Ray, *Hiſtoria Plantarum.*

I G C

IGCIGA & IGTAIGCICA. De Laet. ſont deux plantes des Indes, dont la premiere produit une eſpece de maſtic d'une odeur extremement agréable. Son écorce pilée donne une liqueur blanche, qui étant condenſée, tient lieu d'encens; on l'employe utilement dans les emplâtres pour les écrouelles. L'autre eſpece appellée *igtaigcica*, produit une réſine ſi dure & ſi tranſparente, qu'on la prendroit aiſément pour du verre: les Naturels du Pays s'en ſervent pour verniſſer leurs vaiſſeaux de terre. Ray, *Hiſt. Plant.*

I G N

IGNAVIA, l'*oiſiveté.* Elle produit pluſieurs mauvais effets, ſuivant Celſe, & entre autres, elle énerve le corps, & accélere la vieilleſſe. Celse, *Lib. I. cap.* 1.

IGNIS, πῦρ, *feu.* Il y a dans la Pathologie un grand nombre de maladies, à qui on donne le nom de feu, *ignis.* Une des principales eſt le *Cauſus*, ou fievre ardente, qu'Hippocrate appelle ſouvent πῦρ, *ignis*, dans ſes Livres des *Epidémiques*, des *Glandes*, & des *Maladies.* L'éréſipele eſt encore appellée *ignis ſacer*, *ignis ſancti Antonii*, *Herpes fuſcus*, ou *Zona* & *ignis Perſicus.* On appelle auſſi la gratelle, *ignis volaticus*, *volagrius*, & *ſylvaticus.* Les Chymiſtes donnent encore pluſieurs ſignifications au mot *ignis*, que quelques-uns prennent pour l'huile qui nage ſur la ſurface des liqueurs dans les diſtilations. Le Mercure eſt appellé *ignis*, du conſentement unanime de tous les Philoſophes, *Th. Chymic. Vol. IV.* 756. 767. & *alibi.* *Ignis algir*, eſt un feu extremement fort; *ignis elementarius*, c'eſt le ſoufre; mais non point celui dont on fait ordinairement uſage; *ignis ſapientum*, eſt la fiente de cheval toute chaude; *ignis extinctus*, eſt le ſoufre éteint; *ignis pruinus adeptus*, eſt la quinteſſence de vin, ou à ce que prétendent quelques-uns, du vitriol rectifié avec le tartre; *ignis lenis*, eſt l'élément du feu, l'Ether, *Jupiter Argos*; *ignis gehennæ*, eſt le nom que donne Paracelſe à un ſpécifique corroſif.

Les Chymiſtes employent pour faire leurs opérations les

feux de sable, de limaille de fer, de cendres, de reverbere, de rouë ou de fusion, de lampe; le bain-marie, le bain de vapeur, le feu de suppression; ils employent encore plusieurs autres especes de chaleurs, qu'on peut mettre au rang des *feux*, comme l'insolation, le bain de fumier, le bain du marc de raisin, la chaleur de la chaux vive.

Les *feux* de bains de sable, de limaille de fer & de cendres, se font, lorsque le vaisseau qui contient la matiere qu'on veut échauffer, est entouré dessous & aux côtés, de sable ou de limaille de fer, ou de cendres; ce qui se pratique, afin que le vaisseau soit échauffé doucement.

Le *feu* de reverbere se fait dans un fourneau couvert d'un dôme, afin que la chaleur ou la flamme qui cherche toujours à sortir par le haut, reverbere sur le vaisseau qu'on a posé à nu sur deux barres de fer.

Ce qu'on appelle poser un vaisseau à nu sur un fourneau, ou distiler à *feu* nu, est quand on ne met aucun intervalle sous le vaisseau distilatoire, & qu'il touche le *feu*, ou qu'il en reçoit immédiatement la chaleur.

Le *feu* de rouë ou de fusion, se fait lorsqu'on environne de charbon allumé un creuset ou un autre vaisseau qui contient la matiere qu'on a dessein de mettre en fusion.

Le *feu* de lampe se fait, lorsque quelque matiere contenue dans un vaisseau de verre, est échauffée par la chaleur toujours égale d'une lampe allumée.

On se sert encore du *feu* de lampe très-allumé, pour amollir les cous de quelques petits vaisseaux, afin de les luter hermétiquement.

Le *feu* de lampe, ou même celui d'une chandelle est aussi employé pour échauffer le cou d'un petit matras, ou le bec d'un chapiteau de verre, à l'endroit où l'on veut le rompre, en appliquant un petit linge trempé dans l'eau froide.

Le bain-marie se fait lorsque l'alambic, qui contient la matiere qu'on veut échauffer est placé dans un vaisseau rempli d'eau, sous lequel on met du feu, afin que l'eau s'échauffant, échauffe aussi la matiere qui est dans l'alambic.

Le bain de vapeur se fait quand un vaisseau qui contient quelque matiere, est échauffé par la vapeur de l'eau chaude.

Le *feu* de suppression se fait, lorsque pour distiler *per descensum*, on met le feu sur la matiere, ensorte que l'humidité qui est poussée par la chaleur, est contrainte de se précipiter au fond du vaisseau.

L'insolation est, quand on expose aux rayons du soleil quelque matiere qu'on veut mettre en fermentation, ou qu'on veut dessécher.

Le bain de fumier, appellé aussi ventre de cheval, se fait lorsqu'un vaisseau contenant quelque matiere qu'on veut mettre en digestion ou en distilation, est placé dans un gros tas de fumier chaud.

Le bain du marc du raisin qu'on amasse en gros tas après la vendange, peut servir comme celui du fumier pour les digestions, & pour les distilations: mais l'usage principal de ce marc dans les Pays chauds où il s'échauffe plus que sous les climats tempérés, est de pénétrer & rouiller le cuivre, pour faire le verd de gris.

La chaleur de la chaux-vive humectée, peut servir à faire quelques distilations, comme quand après avoir été mêlée avec du sel ammoniac, elle en fait distiler sans autre feu un esprit très-subtil.

Pour faire un *feu* du premier dégré, il ne faut que deux ou trois charbons allumés, qui soient seulement capables de produire une petite chaleur.

Pour le *feu* du second dégré, il faut quatre ou cinq charbons qui donnent une chaleur capable d'échauffer sensiblement le vaisseau, ensorte néanmoins que la main la puisse souffrir quelque tems.

Pour le *feu* du troisieme dégré, il faut un grand *feu* de charbon.

Pour le *feu* du quatrieme dégré, il faut se servir du charbon & du bois, qui excitent une derniere violence du *feu*.

Les *feux* de sable de limaille de fer & de cendres, ont leurs dégrés ordinairement depuis le premier jusqu'au troisieme: mais le feu de limaille de fer donne plus de chaleur que les autres, parce que la limaille s'échauffe & rougit aisément. Le *feu* de cendres est le plus doux, parce que les cendres ne retiennent pas une chaleur si grande que les autres matieres.

Le *feu* de reverbere a ses dégrés depuis le premier jusqu'au quatrieme; c'est celui qu'on pousse ordinairement avec le plus de violence.

Le *feu* de rouë, est toujours un grand feu de charbon, sans degrés, parce qu'il ne sert que pour les calcinations, & pour les fusions, où l'on n'employe que des vaisseaux de terre poreuse, & qui résistent facilement aux *feux* les plus forts.

On fait recevoir à un vaisseau différens degrés de chaleur d'une lampe allumée, en l'éloignant ou en l'approchant plus ou moins pour l'échauffer doucement: mais quand ce vaisseau est une fois échauffé, l'on continue une chaleur toujours égale, parce que la meche de la lampe brûle toujours également dans une espece de petit fourneau où on l'a placée.

Les bains-marie & de vapeurs ont aussi leurs degrés; car suivant qu'on échauffe plus ou moins l'eau du bain, on presse plus ou moins la distilation. On peut donc appeller chaleur du bain ou de la vapeur au premier degré, quand le bain ou la vapeur sont seulement un peu plus que tiedes, comme il faut qu'ils soient lorsqu'on y a mis quelque matiere en digestion dans un vaisseau. *Feu* ou chaleur du second degré, lorsque l'eau du bain & la vapeur de l'eau sont assez chaudes pour qu'on n'y puisse pas tenir la main, comme il faut qu'ils soient, quand on veut faire distiler doucement. *Feu* ou chaleur du troisieme degré, lorsque les eaux des bains bouillent, afin de hâter la distilation.

Le *feu* de suppression a ses degrés; on n'y emploie quelquefois que les cendres chaudes pour exciter une chaleur très-douce; & c'est son premier degré: d'autres fois on mêle avec les cendres chaudes un peu de braise; & c'est-là son second degré: d'autres fois on met sur un petit lit de cendres plusieurs charbons bien allumés; & c'est-là son troisieme degré.

L'insolation a aussi ses degrés suivant la force du Soleil, où l'on expose les matieres. La meilleure insolation est celle qui se fait aux mois de Juillet ou d'Août, parce que le Soleil a plus de vigueur que dans aucun autre tems.

Le bain de fumier a ses degrés suivant la grosseur du tas, & suivant le lieu où il est placé; car un gros tas de fumier rendra beaucoup plus de chaleur qu'un petit; & si ce fumier est placé dans une écurie, ou dans quelque autre lieu chaud & couvert, il s'échauffera bien davantage, & il fera beaucoup plus d'effet pour les digestions & les distilations, qu'un autre tas de fumier pareil en volume qui sera exposé à l'air.

Le bain du marc de raisins a aussi ses degrés semblables à ceux du fumier: mais celui des Pays chauds rend une chaleur beaucoup plus grande que celui de nos Pays tempérés, comme nous l'avons dit.

La chaleur de la chaux vive a aussi ses degrés; &, suivant qu'on desire qu'elle soit, plus ou moins forte, on expose la chaux pulvérisée à l'air plus ou moins de tems, pour l'affoiblir avant que de s'en servir; ou bien on l'emploie toute vive quand on veut profiter de toute sa chaleur. Lemery, *Cours de Chymie*.

Les Chymistes modernes ajoutent un cinquieme degré de chaleur à ceux dont nous venons de parler; c'est celui par lequel l'or jette des fumées & s'évapore.

Il fut découvert pour la premiere fois en 1690. par M. Tschirnhausen, dont le miroir ardent volatilise tous les corps sans en excepter l'or.

J'avertirai ici le Lecteur, que tous les degrés de *feu* dont il est parlé dans les opérations qu'on a prises de Boerhaave, sont supposés mesurés par le thermometre ; où le froid pour la congelation est d'environ trente-un degrés ; & la chaleur suffisante pour faire bouillir l'eau, d'environ deux cent douze.

IGNITIO, πύρωσις ; le même que *Calcinatio*. Voyez *Calx*.

IGNIVORUS, πυροφάγος. Voyez *Pyrophagus*.

IGNORANTIA, ἄγνοια. Voyez *Agnoia*.

IGNYS, IGNYE, ἰγνύς, ἰγνύη, le jarret ou la partie qui est derriere le genou ; en latin *poples*, ἰγνύην τέμνειν, *VI. Epid. sect.* 1. *Aphor.* c'est ouvrir la veine du jarret. Foesius.

J I T

JITO *Brasiliensibus*, Marcgr. Pison. C'est une espece de pommier du Brésil, dont le fruit est de la grosseur d'une pomme ordinaire, de couleur jaune foncée, & contient trois semences ovales de la grosseur de celles de nos pommes, couvertes d'une peau jaune foncée, & d'une substance blanchâtre.

Jito est aussi le nom d'un autre arbre tout-à-fait différent, savoir, du

Jito prior, Pison, qui est un arbre du Brésil, dont les baies sont disposées en forme de grappes de raisin, & ressemblent à ce fruit par leur figure & par leur couleur; mais elles sont ligneuses en-dedans, & ne sont bonnes à rien. Elles restent attachées à l'arbre durant toute l'année : leur couleur est jaune au printems, mais elles deviennent ensuite de couleur de vermillon foncé. On ne fait aucun cas de son fruit, de ses feuilles & de son bois ; & toute sa vertu médicinale réside dans l'écorce chaude & acre de sa racine, qui purge avec violence, & agite les humeurs à un tel point, qu'il est dangereux de s'en servir. Les Paysans Portugais les plus robustes pulvérisent cette écorce, & en prennent une quantité indéterminée, demi-pincée, par exemple, contre les obstructions invétérées. Je ne l'emploie, dit Pison, qu'au défaut des remedes plus doux : mais j'ai la précaution de diminuer sa force cathartique avec quelque correctif. RAY, *Hist. Plant.*

I L A

ILAPHIS est une plante dont Myrepse fait mention, *Antidot. C.* 412. On prétend que c'est la *bardana* des Latins, ou notre glouteron.

I L E

ILECH, est un terme par lequel Paracelse semble vouloir exprimer un principe. *Ilech primum*, dans Ruland, est un principe. *Ileias*, *ileadus*, *ilech*, *supranaturale*, *vel primum*, est une conjonction plus que céleste des Astres, ou une union des Etoiles du Firmament avec celle des Astres inférieurs. *Ilech magnum*, est l'ascendant ou constellation que nous recevons avec le médicament dans lequel il réside, de même que les Etoiles supérieures dans le Firmament, & les inférieures dans l'homme. *Ilech crudum*, est une composition de la premiere matiere des trois premiers corps, qui sont le mercure, le sel & le soufre ; & dans ce sens il signifie la même chose qu'*iliaster* ou *iliadum*. RULAND. CASTELLI.

ILEIDOS, chez les Spagiristes, est l'air élémentaire : *Heoa Pheresbios*, ἔῶα φερέσβιος, le Ciel : dans l'homme, c'est l'esprit répandu dans toutes les parties de son corps.

ILEUM INTESTINUM; l'*Ileum* ; un des intestins grêles. Voyez *Coelia*.

ILEUS, εἰλεός ; le même que *Iliaca passio*, Voyez ce mot.

ILEX, *Yeuse*, *chêne verd*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont plutôt dentelées qu'ondées, comme le sont celles du chêne ordinaire. Ses fleurs sont mousseuses, composées de plusieurs étamines qui sortent d'un calyce fait en forme d'entonnoir. Son fruit est comme celui du chêne.

Boerhaave compte trois especes de cette plante.

1. *Ilex aculeata*, *cocciglandifera*, C. B. P. 425. Tourn. Ind. 583. Boerh. Ind. A. 2. 177. *Ilex coccigera*, J. B. 1. 2. 106. Ger. 1159. Emac. 1342. Raii Hist. 2. 1392. *Ilex aquifolia*, *sive coccigera*, Park. Theat. 1394. *Chêne verd*, *Yeuse*, *Euse*.

Le produit de cette plante, en usage en Medecine, est le *Kermes*. Voyez ce mot,

2. *Ilex*, *folio rotundiori*, *molli*, *modicèque sinuato*, *sive Smilax Theophrasti*, C. B. P. 425. Tourn. Inst. 583. Boerh. Ind. A. 2. 177. *Smilax arborea*, Offic. *Smilax Arcadum*, *glandifera major*, Park. Theat. 1398. *Smilax Dalecampii*, J. B. 1. 2. 101. *Le grand Yeuse*.

Cet arbre est commun en Italie & dans le Languedoc. Son écorce, ses feuilles & ses glands sont d'usage, & passent pour être plus astringens que ceux du chêne.

3. *Ilex oblongo*, *serrato*, *folio*, C. B. P. 424. *Ilex arborea*, J. B. 1. 95. *Ilex angustifolia*, Tab. Ic. 969. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 177.

ILEX, *Baccifera*. Voyez *Agrifolium*.

I L I

ILIA, (pluriel d'*ile* ;) les parties latérales de la région hypogastrique, ou les *flancs*.

ILIACA PASSIO, *passion iliaque*.

On ne sauroit douter qu'il ne survienne quelquefois un extravasation de sang ou de sérosité entre les tuniques des intestins, qui cause une inflammation ou des tumeurs douloureuses, puisque j'en ai vu souvent de mes propres yeux : mais j'ai observé en même-tems que cet épanchement ne cause point une simple colique, mais une *passion iliaque* ; parce qu'ayant ouvert plusieurs personnes qui étoient mortes d'un entortillement des intestins, j'ai trouvé dans la plupart que l'inflammation & le sphacele de quelque intestin avoit été la cause de leur maladie & de leur mort. Ces accidens excitent des spasmes & des corrugations si continues & si violentes dans la membrane délicate & sensible de l'intestin affecté, que son mouvement péristaltique qui pousse les excrémens du bas-ventre vers l'anus, cesse, & est absolument renversé. WILLIS, *de Anima Brutorum*.

Les gros intestins ont les mêmes tuniques que les grêles ; & comme les excrémens montent directement dans le colon, il faut de toute nécessité que les fibres charnues soient beaucoup plus fortes pour produire une contraction suffisante. Lors donc qu'il survient une inflammation ou un sphacele vers l'origine du colon, (& cela est assez fréquent,) qui empêche les fibres de se contracter, autant qu'il faut pour faciliter la montée des excrémens, ces derniers s'arrêtent vers l'iléum, & causent une *passion iliaque* incurable. WILLIS, *Pharmaceutice rationalis*.

Une femme qui étoit sujette à la *passion iliaque*, accompagnée de symptomes hystériques, fut attaquée en Eté de cette maladie, qui dégénéra en moins de trois jours en un entortillement des intestins, dont elle mourut le quatrieme. Elle avoit une tumeur skirrheuse à

l'extrémité du colon, qui étoit rempli d'osselets très-aigus qui ne pouvoient manquer de le picoter & de l'irriter. L'obstruction de l'intestin ayant donc occasionné une inflammation, elle mourut dans des angoisses infinies en vomissant ses excrémens. HIPPOLYTUS BOSCUS.

Je connoissois un Laboureur qui mourut après avoir été long-tems affligé de contorsions & d'inflammations continuelles de bas-ventre. Lorsque je vins à en faire l'ouverture, je trouvai un trou dans l'intestin, par lequel je vis sortir des raisins qu'il avoit mangé un peu avant que de mourir. BENEVENIUS.

Il mourut en 1668. à Amsterdam un homme âgé de quarante ans, qui avoit paru affligé pendant plusieurs années d'une maladie de consomption. Il fut enfin attaqué d'une fievre assez vive, quatorze jours avant sa mort, son ventre cessa de faire ses fonctions le dixieme, il rendit ses excrémens par la bouche le onzieme, & il mourut trois jours après. Personne ne douta que sa maladie ne fût une *passion iliaque*, & c'en étoit réellement une.

Je ne lui trouvai point les intestins entortillés lorsque je vins à l'ouvrir: mais j'observai qu'ils étoient plus resserrés & plus enflammés vers l'origine du colon que par tout ailleurs; & comme j'y eus fait une légere incision, je découvris un ulcere qui empêchoit les excrémens de prendre leur cours par bas, de sorte que les intestins qui étoient au-dessous étoient vuides, & ceux de dessus remplis d'excrémens. Je trouvai aussi le ventricule rempli d'ordures, aussi desagréables par leur odeur que par leur aspect. Ayant découvert la cause de la maladie, je travaillois à en découvrir l'origine, lorsque j'apperçus le pancréas de la moitié plus long, de trois travers de doigt plus large, beaucoup plus épais, & plus pésant de quatorze onces que dans son état naturel; car il en pésoit dix-neuf, au lieu que sa pésanteur ordinaire dans l'homme est de cinq onces, & de onze dans le cheval. Il étoit couvert de tous côtés, de petites glandes skirrheuses, grosses comme des œufs de pigeons. L'iléum se trouvant pressé par cette masse, s'enflamma, s'ulcéra par la suite, & ne permit plus aux excrémens de prendre leur cours. T. KERKRINGIUS, *Observat. Anat.*

J'ai ouvert autrefois quelques sujets qui étoient morts de la *passion iliaque*, & je leur ai trouvé l'épiploon & tous les intestins gangrenés. Leur puanteur ne m'a point permis d'examiner à fond la cause de cette maladie. HILDANUS, *Lib. de Gangrænâ. cap.* 4.

Un Ecclesiastique âgé de vingt-ans, fut attaqué d'un frisson, d'une chaleur, & d'un vomissement continuel de diverses matieres, qui étoient à la fin cendrées & noirâtres, accompagné d'une colique très-violente. Les hypocondres étoient douloureux & très distendus, il ne pouvoit demeurer couché sur aucun côté, la fievre & les anxiétés étoient continuelles. La saignée ne lui procuroit aucun soulagement, & la constipation étoit opiniâtre. Le cinquieme jour, qui fut celui de sa mort, il vomit sans discontinuer, & il se plaignit d'une chaleur interne excessive. Son corps s'enfla à un point extraordinaire après qu'il eut expiré.

On trouva lorsqu'on vint à l'ouvrir, le colon tout-à-fait gangréné, l'épiploon pourri, & une sanie purulente dans la région du foie. Tout son corps puoit si fort, qu'il fut impossible de pouvoir enlever les visceres. BALLONIUS, *Lib. II. Epid. & Ephem.*

Le célebre Gui Patin croit que cette maladie provient toujours d'une disposition inflammatoire de l'ileum, & que c'est ce qui fait que la plupart des malades guérissent par la saignée, par des fomentations chaudes, par des demi-bains d'eau chaude, & par des clysteres émolliens. Il me marqua qu'il y a environ trente ans que le cocher d'un Archevêque étant mort d'une *passion iliaque*, on lui trouva tout l'ileum noir & gangréné. BLASIUS *in Veslingii Syntagma Anatom.*

J'ai observé, surtout dans quelques sujets qui étoient morts de la *passion iliaque*, une insertion mutuelle des intestins grêles, de plus d'un doigt de long. COLUMBUS, *Anat.*

Les intestins rentrent quelquefois les uns dans les autres, ce qui occasionne une obstruction, & une corruption des excrémens, dont la mort est la suite. C'est ce que j'ai observé dans un jeune homme qui mourut de cette maladie, sans avoir reçu aucun soulagement du mercure; car je trouvai ce minéral dans l'endroit où l'obstruction s'étoit formée. D. PANAROLES.

Je disséquai une femme qui étoit morte de la *passion iliaque*, la partie supérieure de l'ileum étoit rentrée dans l'inférieure. PLEMPIUS, *Fundam. Medic.*

L'intestin ressemble quelquefois au doigt d'un gand qu'on a rendoublé, ce qui cause une obstruction dont le vomissement des excrémens est la suite. Patin traite ce rendoublement de chimérique, parce qu'il ne l'a jamais vu: mais Walæus & moi l'avons observé deux ou trois fois en disséquant des cadavres. BLASIUS, *in Vesling. Anat.*

Je disséquai sur la fin de l'année 1676. dans notre Hôpital, une femme qui avoit été affligée avant sa mort de tranchées & d'anxiétés cruelles, d'une dyssenterie & d'un vomissement continuel. Je trouvai l'iléum tout-à-fait contracté dans quelques endroits, & comme serré avec une corde. Une partie de cet intestin qui avoit quatre travers de doigt de long, étoit extremement contractée, resserrée, & entierement engagée dans la cavité de la partie supérieure, & paroissoit ressembler à ce rendoublement, dont Sylvius de la Boe, *Ideæ Prax. Med. Lib. I. cap.* 15. nous a laissé la description. Les intestins, surtout l'iléum, de même que le ventricule étoient attaqués d'une inflammation.

Un pauvre homme mourut de la maladie appellée *Miserere mei*; je l'ouvris & trouvai l'ileum tellement entortillé dans plusieurs endroits, qu'il étoit impossible aux alimens, à la boisson, & aux excrémens d'y pouvoir passer. P. BARBETTE.

On peut mettre à juste titre au nombre des maladies violentes du systeme nerveux, qui affligent par des symptomes dangereux, ces douleurs cruelles des intestins, dont la plus considérable est celle qui affecte l'iléum, lequel est d'un tissu extremement délicat & sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *passion iliaque.* Hippocrate appelle cette maladie *douleur de l'ileum*, parce qu'elle a son siége dans cette partie, & les autres Auteurs Grecs *chordapsus*, parce que l'intestin affecté est tendu comme une corde. Les Latins l'appellent *volvulus*, parce que les intestins de ceux qui en meurent, paroissent en quelque sorte entortillés les uns avec les autres. Celse en parle sous le nom de *Maladie des intestins grêles.*

Elle consiste en une douleur aiguë des intestins grêles, qui dégenere aisément en inflammation, & qui renverse leur mouvement peristaltique à un point si extraordinaire, que l'on rend les alimens & les excrémens par la bouche, sans qu'il sorte aucun vent par l'anus; d'où resultent souvent les symptomes les plus terribles & les plus funestes.

Voici quels sont les progrès & les symptomes de cette maladie: elle est précédée par une constipation à laquelle succedent aussi-tôt après des douleurs aiguës & violentes, accompagnées de l'enflure, de la distension & de la dureté de la région ombilicale. Le malade est tellement constipé, que les vents ni les excrémens ne peuvent sortir par l'anus, ce qui oblige les premiers à se frayer un passage par la bouche. On vomit souvent une matiere bilieuse & pituiteuse, dont l'évacuation est précédée de quelques nausées. On respire avec difficulté, & l'on rend sur le champ tout ce que l'on boit ou l'on mange, parce que les intestins sont obstrués. Les matieres du vomissement sont rougeâtres, approchantes des excrémens, & souvent d'une puanteur extraordinaire. Ces accidens sont suivis d'une grande foiblesse, d'une chaleur excessive, d'un pouls dur & serré, d'une soif immodérée, de la rougeur de l'urine, & d'une strangurie. Lorsque la maladie est arrivée à son plus haut période, on est saisi du hoquet, du délire,

de convulsions, d'une sueur froide, de syncopes & de mouvemens convulsifs violens, dont la mort est souvent la suite. Hippocrate, dans son troisieme Livre *de Morbis*, décrit la *passion iliaque* en ces termes:

« Les intestins, dit-il, sont desséchés & tellement obs« trués par la violence de l'inflammation, que les vents « ni les excrémens ne peuvent sortir. Le bas-ventre est « dur, & les malades rendent quelquefois par la bou« che une matiere dabord muqueuse, ensuite bilieu« se, & enfin les excrémens. »

Celse décrit la *passion iliaque* de la maniere suivante.

Il y a deux maladies qui ont leur siége au-dedans des intestins, avec cette différence que l'une affecte les grêles & l'autre les gros. La premiere est aiguë & la seconde chronique. Dioclès Carystius appelle celle des intestins grêles χορδαψὸς, *chordapsus*, & celle des gros εἰλεὸς, *ileos*: mais j'ai remarqué que la plupart des modernes donnent le nom de εἰλεὸς à la premiere, & celui de κωλικὸς à la seconde. La premiere cause une douleur aiguë, tantôt au-dessus & tantôt au dessous du nombril, qui est toujours accompagnée d'une inflammation de la partie & d'une constipation si opiniâtre, qu'il ne peut sortir le moindre vent par l'anus. Le malade rend les alimens ou les excrémens par la bouche, suivant que les parties supérieures ou inférieures sont affectées. Ces deux cas sont à craindre : mais le danger est beaucoup plus grand lorsque la matiere du vomissement est bilieuse, d'une odeur fétide, de différentes couleurs ou noire. Celse, *Lib. IV. cap.* 13.

Voici la description qu'en donne Aretée.

Les enfans sont très-sujets à la *passion iliaque*, à cause des crudités dont leur corps est rempli: mais elle n'a rien de dangereux pour eux, soit parce qu'ils y sont accoutumés, ou à cause d'une certaine humidité qui facilite le mouvement de leurs intestins. Les vieillards y sont beaucoup moins sujets: mais aussi en échapent-ils rarement lorsqu'ils en sont une fois attaqués. Cette maladie est aussi plus fréquente en été qu'au printems; en automne qu'en hiver: mais elle regne bien plus en été que dans aucune autre saison de l'année.

Le malade succombe souvent sous la violence des douleurs dont l'*ileos* est accompagné; quelquefois il s'engendre du pus dans la partie, & quelquefois enfin, l'intestin se gangrene & tombe par morceaux, ce qui cause infailliblement la mort à ceux à qui cet accident arrive.

Lorsque le mal est moins violent, on sent une douleur & une espece d'entortillement des intestins, une surabondance d'humeurs dans l'estomac, un abattement & une langueur universelle, suivie d'éructations qui ne procurent aucun soulagement, & de borborygmes causés par des vents qui prennent leur cours vers l'anus sans pouvoir sortir.

Lorsque l'*ileos* est confirmé, les matieres contenues dans les intestins remontent vers les parties supérieures, & l'on rend le phlegme, la bile & les vents par la bouche; le visage pâlit, le froid s'empare du corps & l'on est tourmenté de douleurs cruelles, d'une difficulté de respirer & d'une soif insupportable.

Dans les cas où la maladie est mortelle, le malade tombe dans des sueurs froides accompagnées d'une difficulté extreme d'uriner & d'un resserrement d'anus si excessif qu'on ne peut y introduire la plus petite sonde; il rend ses excrémens par la bouche, il perd la parole, & son pouls qui d'abord étoit foible & lent, devient plus prompt, plus petit & plus foible à mesure que la mort approche. Tels sont les symptomes dont la maladie des intestins grêles est accompagnée.

Le colon est aussi sujet à la même maladie, qui est accompagnée des mêmes symptomes & porte les mêmes signes caractéristiques, avec cette différence pourtant que le malade recouvre quelquefois la santé, bien qu'il se soit engendré du pus dans le colon, à cause de l'épaisseur charnue de cet intestin. Mais dans l'affection des intestins grêles on sent une douleur vive & aiguë; (πόνος ἰσχυρὸς) au lieu que lorsque la maladie a son siége dans le colon, elle est accompagnée d'une surabondance d'humeurs & d'un sentiment de pesanteur sur cette partie; la douleur s'étend quelquefois jusqu'aux côtes, au point de faire soupçonner une pleurésie; & cela avec d'autant plus de raison, que le malade n'est point exempt de fievre; quelquefois elle change de place au-dessous des fausses-côtes, ce qui la fait prendre pour une douleur du foie ou de la rate, mais elle descend de nouveau dans les iles; car le colon est un fort grand intestin dont les circonvolutions s'étendent très-loin; la douleur se fixe quelquefois vers l'os sacrum, dans les cuisses & dans le muscle cremaster. Dans les maladies du colon les efforts qu'on fait pour vomir sont plus fréquens, & les matieres que l'on rend sont d'une consistance claire, bilieuse & huileuse. La colique est moins dangereuse que l'*ileos*, parce que le colon est plus charnu, plus épais & mieux défendu contre les attaques d'une maladie que les intestins grêles. Aretée, *de Caus. & Sign. Acut. Morb.* 2. *cap.* 6.

Cœlius Aurelianus distingue la *passion iliaque* de quelques autres maladies qui lui ressemblent, de la maniere suivante.

La maladie à laquelle nous avons approprié le nom de *tormentum*, (terme dont Cœlius Aurelianus se sert pour désigner l'*ileos*) differe de la colique & de la passion cœliaque en degrés; car dans la derniere le malade n'est affecté que d'une douleur légere, qui suffit pour lui faire donner le nom de *ventriculosus* ou *torminosus*. On distingue encore ces maladies par les endroits qu'elles occupent; car la passion cœliaque a son siége dans le bas-ventre & au-dessous des hypocondres, & n'est souvent accompagnée d'aucunes tranchées. L'*ileos* porte aussi des marques qui le font distinguer de la douleur du colon; car cette derniere n'affecte qu'un seul intestin, & est une des maladies que les Grecs appellent χρόνια, chroniques, parce qu'elles durent pendant un tems considérable; au lieu que le *tormentum* (*ileos*) est toujours une maladie aiguë qui affecte tous les intestins. Quelques-uns ont donné à cette maladie le nom de *chordapsus* (voyez ce mot) à cause que les intestins sont tendus comme des cordes, car les anciens Grecs appelloient les intestins cordes, χορδαὶ. D'autres, comme Hippocrate, Praxagore & Euriphon le Cnidien, donnent au mot *chordapsus* la même signification qu'à celui de *tormentum*; au lieu que certains Auteurs, particulierement Dioclès, dans son Traité *des Maladies, de leurs causes & de leurs cures*; les distinguent. Le *tormentum*, dit ce dernier, est toujours accompagné d'éructations & d'une excrétion de vents par l'anus, sans que les excrémens sortent; l'anus n'est pas toujours resserré & le malade est en état de prendre des lavemens, la douleur se fait sentir aussi beaucoup plus haut : mais dans le *chordapsus* si la maladie est modérée, on rend une matiere liquide par la bouche; si elle est violente, les excrémens; le malade ne peut prendre aucun lavement, à cause de la tension & du resserrement continuel du bas-ventre qui est extremement enflé. Les parties inférieures des intestins grêles sont le principal siége de la douleur, & l'estomac demeure dans un état d'immobilité ou d'inflexibilité. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 17.

Lorsqu'on vient à ouvrir ceux qui sont morts de cette maladie, l'ileum paroît comme entortillé, enflammé, sphacélé & putréfié dans l'endroit où la maladie a fixé son siége, tandis qu'au-dessus de l'inflammation, une grande portion de l'ileum exempte de ce malheur, est tellement enflée par les vents, que sa grosseur excede quelquefois celle du colon.

La cause immédiate de cette maladie consiste dans un mouvement

mouvement anti-péristaltique des tuniques nerveuses, musculeuses des intestins, lequel est occasionné par le resserrement & la contraction violente de l'ileum, de sorte que rien ne peut passer dans les parties inférieures.

La cause de cette terrible maladie est assez souvent une hernie du scrotum ou de l'aine, lorsqu'une portion de l'iléum se trouve engagée dans les productions du péritoine, à l'endroit où elles aboutissent au scrotum dans les hommes, & aux ligamens ronds de l'utérus dans les femmes. Car on est convaincu par les Observations Anatomiques que lorsque ces productions passent à travers les muscles épigastriques, elles le font de telle sorte qu'après avoir percé un muscle, elles s'avancent quelque peu entre lui & le suivant avant que de pénétrer à travers du second & de passer plus avant. La nature a eu dessein par-là d'empêcher que les visceres du bas-ventre ne tombassent trop facilement dans le scrotum ou dans l'aine. Mais lorsqu'une partie de l'iléum est poussée avec violence dans ces parties & que les anneaux sont trop dilatés, il arrive aisément, surtout lorsque d'autres causes concourent, qu'on ne peut en faire la réduction, & qu'il demeure engagé dans cet endroit, ensorte que rien n'y peut passer.

Cette circonstance est encore plus dangereuse dans les femmes, parce que les productions du péritoine se trouvant plus étroites, on a bien plus de peine à faire la réduction de l'intestin qui est tombé. Quoique la tumeur qui se forme dans l'aine de quelques femmes égale à peine la grosseur d'une feve, elle peut cependant devenir la cause de la maladie dont nous parlons. La *passion iliaque* est d'autant moins à craindre dans les hernies du scrotum, que la portion de l'intestin qui est sortie est plus grande; car j'ai souvent vu un tiers des intestins dans le scrotum où ils formoient une tumeur considérable, sans qu'on eût lieu d'appréhender une *passion iliaque*, parce que dans un pareil cas les matieres peuvent passer avec plus de liberté.

Cette maladie est souvent causée par l'entrée mutuelle des parties de l'iléum l'une dans l'autre, comme on l'a observé dans quelques sujets qui en sont morts; & le sentiment de quelques Auteurs qui regardent cet accident comme impossible, se trouve démenti par les observations aussi-bien que par l'expérience.

Voici ce qu'en dit Peyer, *in Tract. de Glandulis Intestinalibus*, où il donne le détail de la dissection qu'il fit d'une femme qui mourut de la *passion iliaque*.

« Ayant ouvert le bas-ventre, je trouvai l'iléum tout-à-« fait resserré, & comme étranglé par une ligature dans « un espace d'environ quatre pouces: il étoit outre « cela extremement contracté, & entierement caché « au-dedans de la partie supérieure contiguë de l'in-« testin. »

Sylvius, *in Prax. Med. Lib. I. cap.* 15. décrit un cas de même nature. Le même Peyer a trouvé une pareille entrée mutuelle des parties de l'iléum en trois différens endroits, dans une fille qui mourut de la *passion iliaque*.

Quoique ce phénomene paroisse d'abord difficile à expliquer, il s'en faut cependant beaucoup qu'il soit incompréhensible; car, lorsqu'une portion de l'iléum est violemment resserrée, elle peut fort bien s'engager dans la portion contiguë qui se trouve distendue par des vents. Une pareille entrée peut être la cause non-seulement d'une douleur aiguë, mais encore d'une inflammation qui ne peut manquer d'être produite par la compression & le resserrement des vaisseaux de l'iléum, & d'une portion du mésentere. Au reste, lorsqu'on est venu à disséquer les corps de ceux qui étoient morts de cette maladie, on a trouvé ces parties sphacélées: & Lazare Riviere, *in Cent.* 3. *Obs.* 26. rapporte qu'ayant disséqué un sujet, il trouva l'extrémité de l'iléum entortillée comme en trois circonvolutions, & réunie en une masse, qui avec la partie contiguë du mésentere étoit affectée d'une gangrene, tandis que les autres intestins étoient fort gros & extraordinairement distendus par des vents.

Plusieurs causes cachées peuvent contribuer à l'entrée mutuelle des intestins qui produit la *passion iliaque*; & les observations de différens Auteurs, prouvent que cette maladie peut être causée par le rongement des vers qui sont enfermés dans l'iléum, & qu'on a trouvés dans cet intestin, après la mort du malade. Henri de Heer, *in Observ.* 24. dit qu'ayant disséqué une fille qui mourut d'une épilepsie compliquée avec une *passion iliaque*, & qui avoit vomi des vers durant sa vie, il trouva dans l'extrémité de l'iléum cinq paquets de vers, dont les uns rampoient de bas en haut, & les autres de haut en bas. On trouve encore dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, Decad.* 2. *An.* 5. *Observ.* 19. l'histoire d'une femme âgée de trente ans, qui ayant été attaquée de la *passion iliaque*, rendit avec ses excrémens, seize gros vers de figure ronde, & mourut dans des sueurs froides. On l'ouvrit & l'on trouva les membranes situées dans le milieu de l'iléum distendues comme un bonnet, avec un trou de la grosseur d'une figue verte, couvert par dehors des deux côtés, d'une membrane très-mince, qui s'étendoit de la longueur d'un doigt sur l'iléum, il y avoit aussi deux pouces du duodénum noirs & gangrénés.

Lommius, *in Obs. Med.* paroît regarder les vers comme une des causes de la *passion iliaque*. « Lors, dit cet Au-« teur, que la maladie est arrivée à son plus haut pé-« riode, on rend de tems en tems des vers par la bou-« che. »

On ne doit point exclurre des causes antécédentes capables de produire la *passion iliaque*, & d'occasionner non-seulement un retirement & un resserrement des intestins, mais encore de renverser leur mouvement péristaltique; les poisons, les purgatifs, & les émétiques drastiques, surtout si les intestins sont déja affectés de quelque maladie. Cœlius Aurelianus, qui après Hippocrate, a le mieux écrit sur la maladie dont nous parlons, met le poison au nombre de ses causes, soit qu'on le prenne en forme d'aliment ou de boisson, aussi-bien que les champignons. Alpin, *Med. Method.* parle d'un nommé Guilandinus, qui pour avoir pris des pilules & demi-once d'hiere, fut attaqué d'une *passion iliaque*, qui lui causa la mort. Je ne suis point d'avis qu'on emploie dans ces sortes de cas les pilules dans lesquelles il entre de l'aloès; parce qu'après avoir opéré, non-seulement elles dessechent les intestins, mais y attirent une grande quantité de sang; de sorte, comme je l'ai observé, qu'elles resserrent les intestins en plusieurs endroits, & empêchent les excrémens de pouvoir passer, ce qui occasionne des coliques.

On peut aussi mettre au nombre des causes de la *passion iliaque*, les obstructions des intestins, surtout des grêles, lesquelles sont ordinairement produites par des alimens secs & astringens, ou qui ne sont point assez délayés: de ce nombre sont le pain sec, les biscuits, & les chataignes, surtout quand on en mange avec excès; les poires, les pommes, les coings, les fruits verts & acides: mais ces alimens sont surtout nuisibles à ceux qui menent une vie sédentaire, qui boivent peu, ou qui ont le ton de l'estomac & des intestins tout-à-fait détruit.

L'obstruction des gros intestins occasionnée par une trop longue rétention des excrémens, peut encore être la cause de cette terrible maladie, lorsque tout ce qu'on mange reste dans le ventre, & que par un principe de modestie, ou faute d'un endroit convenable, on se retient d'aller à la selle; car il s'amasse par-là une grande quantité d'excrémens, qui distendent dans la suite si violemment les tuniques des intestins, que leur force élastique, systaltique & expulsive en est totalement détruite. Je me souviens d'avoir oui raconter il y a quelques années à un fameux Medecin, qu'une personne de distinction mourut d'une *passion iliaque*, pour avoir retenu trop long-tems ses excrémens; & que

lorsqu'on vint à l'ouvrir on lui trouva le colon entierement engorgé, & crevé dans un endroit, & qu'on en tira vingt livres de matieres fécales. Henri de Heer rapporte aussi dans ses Observations qu'ayant voulu disséquer un sujet qui étoit mort de la *passion iliaque*, ses intestins se créverent d'eux-mêmes, & que les excrémens en sortirent avec tant de violence, que les habits de tous ceux qui étoient présens en furent gâtés.

Entre toutes les causes antécédentes de la *passion iliaque*, il n'y en a point qui tende plus directement à la produire, qu'une violente colere, surtout lorsque le sujet a été précédemment affligé d'une hernie ou de quelqu'autre maladie des intestins. La raison n'en est pas difficile à concevoir; puisque cette passion est d'une nature à causer des spasmes & des convulsions, surtout dans les parties nerveuses, à produire une stagnation, & une inflammation par la grande quantité de sang qu'elle attire sur les parties les plus foibles, au nombre desquelles on peut mettre la portion des intestins qui est sortie hors du bas-ventre.

Il n'est pas aisé de déterminer si l'on peut rendre les excrémens par la bouche dans cette espece de *passion iliaque*, qui provient d'une hernie avec étranglement, ou d'une entrée mutuelle des parties de l'iléon, comme les Anciens & les Modernes le prétendent. La chose paroît extremement douteuse; premierement, à cause que les matieres fécales ne peuvent retourner en arriere & forcer la valvule du colon, qui est située à l'endroit où l'iléum s'insere dans le cœcum & le colon. Dailleurs, il est difficile de concevoir comment les excrémens pourroient pénétrer & se frayer un passage dans une aussi petite portion de l'iléum que celle qui est étranglée dans l'hernie. Je ne prétends point rejetter absolument les autorités des Medecins dont la sincérité dans d'autres cas est reconnue, & je ne fais que rapporter ce que j'ai observé dans quelques malades, depuis que j'exerce la Medecine; savoir, qu'ils ont vomi une matiere rougeâtre semblable aux excrémens, mais qui n'avoit aucune puanteur, qui conservoit au contraire l'odeur des alimens qu'ils avoient pris, & qui paroissoit couverte d'écume. Je conviens néantmoins que lorsque la maladie ne provient ni d'une hernie avec étranglement, ni d'un entortillement des intestins, mais seulement d'une strîcture spasmodique de l'iléum; & que les gros intestins, savoir, le rectum & le colon sont attaqués de contractions spasmodiques violentes, des excrémens extremement liquides, & comme d'autres l'ont observé, les clysteres peuvent pénétrer à travers la valvule du colon dans les parties supérieures. Mais je laisse aux Medecins le soin d'examiner s'il est vrai que l'on puisse rendre les excrémens par la bouche dans la vraie *passion iliaque*.

A l'égard des prognostics de cette maladie, on peut se flater d'une prochaine guérison, tant qu'il n'y a point d'inflammation, tant qu'on prend des lavemens & qu'on les rend, que les douleurs ne sont point fixes, ni continues, non plus que le vomissement, & ne reviennent que par intervalles; & que la maladie provient d'une obstruction des intestins occasionnée par les excrémens qu'ils renferment. Mais les espérances sont encore plus grandes, lorsque les remedes laxatifs que l'on prend par la bouche operent par les selles. Lors au contraire que l'inflammation est deja formée, ce que l'on peut connoître par la fievre, par la violence des tranchées, la suppression d'urine, la vitesse & la dureté du pouls, l'altération, l'agitation du corps, l'abattement des forces & la froideur des extrémités, il ne reste que peu ou point d'espérance de guérison. Une cessation soudaine & totale de la douleur, accompagnée d'un grand abattement des forces, d'un pouls foible, de syncopes, & de la puanteur de l'haleine, sont des signes infaillibles que l'inflammation a dégénéré en sphacele. Il faut encore observer que cette cruelle maladie peut durer deux ou trois semaines, lorsqu'on emploie au commencement des remedes propres à prévenir l'inflammation & à calmer la douleur.

CURE.

Il n'y a point de maladie qui demande un secours plus prompt que la *passion iliaque*, puisque sa violence est quelquefois si grande, qu'elle met l'homme le plus robuste au tombeau en moins de trois jours; & comme le tems s'écoule avec beaucoup de rapidité, il faut, pour ne point laisser échapper l'occasion de soulager le malade, pratiquer avec soin le conseil qu'Hippocrate donne dans son premier Livre *de Morbis*:

« Lors, dit-il, qu'un Medecin vient à bout de guérir un « malade, il faut nécessairement qu'il ait employé à « tems les remedes qui pouvoient le soulager. »

Il convient donc, dans cette maladie plus que dans aucune autre, de s'adresser sans perdre de tems à un habile Medecin, dont la principale intention doit être d'appaiser par des remedes externes & internes la douleur aiguë & violente, qui seule suffit pour occasionner une inflammation & causer la mort au malade.

Pour peu qu'on soit versé dans la lecture des anciens Medecins Grecs, on s'appercevra sans beaucoup de peine qu'ils nous ont donné avec autant d'étendue que d'exactitude, non-seulement l'histoire, mais encore la cure des maladies, surtout des douleurs qui affectent les parties nerveuses; ce qui me donne lieu de croire que la grande chaleur de leur climat, jointe à l'intempérance des habitans, rendoit ces sortes de maladies fort fréquentes, & procuroit aux Medecins des occasions fréquentes de s'instruire. Voyons donc quelles sont les mesures qu'Hippocrate a prises pour guérir la maladie dont nous parlons. Il en donne la description dans son troisieme Livre *de Morbis*; & pour ce qui est de sa cure, il ordonne d'introduire deux ou trois fois dans le fondement du malade un long suppositoire préparé avec du miel, dont on oindra la partie antérieure avec du fiel de bœuf. « On peut, dit-il, par « ce moyen ramollir les excremens endurcis qui sont « autour du rectum, & en faciliter l'évacuation. » Il ordonne ensuite l'injection d'un lavement, ajoutant ces paroles remarquables: « Si ces mesures ne produi- « sent aucun effet, il faut introduire le bout d'un souf- « flet de forgeron dans le fondement du malade, & y « injecter par ce moyen autant d'air qu'il en faut pour « distendre le bas-ventre, & faire cesser la contraction « des intestins. » Il veut qu'on lui donne ensuite un lavement composé avec des drogues capables de résoudre les excrémens & de les rendre liquides. « Bou- « chez, dit-il, ensuite l'anus avec un morceau d'épon- « ge, pour empêcher le clystere de sortir, & faites « asseoir le malade dans de l'eau chaude. » Que s'il peut retenir cette injection, & la rendre, il reconvrera infailliblement la santé: « Il faut, continue ce grand « Homme, débarrasser sans délai l'estomac des impu- « retés qu'il contient, & tirer une quantité de sang con- « venable au malade par les veines de la tête, & des « parties des bras où sont situées les jointures du cou- « de, afin d'appaiser par ce moyen la chaleur du ven- « tre supérieur. Il faut ensuite rafraîchir toutes les « parties situées au-dessus du diaphragme, à l'excep- « tion du cœur, échauffer celles de dessous, faire pren- « dre au malade un bain d'eau chaude, & l'oindre avec « de l'huile. »

Loin de désapprouver cette méthode d'Hippocrate, je suis d'avis au contraire qu'on la mette en usage, puisqu'elle tend directement à procurer une évacuation par bas, à faire cesser la contraction spasmodique des gros intestins qui s'y opposent, & à prévenir l'inflammation des parties supérieures qui ne peut être que très-dangereuse. Mais je crois qu'il convient au Medecin de diriger ses vues à la cause originelle de cette maladie, s'il veut réussir dans sa cure.

Lors donc que cette maladie provient d'une hernie avec

étranglement, comme c'eſt aſſez l'ordinaire, la premiere & la principale intention du Medecin doit être, après avoir ramolli la portion de l'inteſtin qui eſt ſortie, d'en faire la réduction, ſuppoſé qu'elle ne rentre pas d'elle-même. Pour pouvoir y réuſſir avec plus de facilité, il faut donner un lavement au malade toutes les deux heures, pour diſſiper les vents qui ſont enfermés dans le bas-ventre, & ramollir la partie affectée avec des ſubſtances graſſes & oléagineuſes. Il faut pour cet effet appliquer ſur la partie affectée une veſſie de cochon demi-pleine de graiſſe humaine ou de chien, & couvrir tout le bas-ventre avec l'épiploon de quelque animal, d'un veau, par exemple; ou, ſuppoſé qu'on ne puiſſe point l'avoir, avec une ſerviette bien propre, que l'on trempera auparavant dans de l'huile de ſemence de rave ſauvage, ou de lin. Il faut enſuite faire coucher le malade ſur le dos, avec le ventre & l'abdomen un peu plus élevés que la tête; & après lui avoir écarté les jambes, tâcher de faire rentrer peu-à-peu dans le bas-ventre la portion de l'inteſtin qui en eſt ſortie, en prenant garde de ne point l'offenſer; car dans quelque eſpece d'hernie que ce ſoit, lorſqu'on tarde à faire la réduction de la partie, il ſurvient en peu de tems une inflammation qui dégénere en un ſphacele; parce que le ſang ne pouvant retourner dans ſes vaiſſeaux à cauſe qu'une portion de l'ileum ſe trouve reſſerrée & comme ſuffoquée par les anneaux des muſcles épigaſtriques, forme une ſtagnation qui eſt ſuivie du ſphacele.

La ſeconde intention, qui n'eſt pas moins importante, conſiſte à appaiſer par des remedes convenables la violence des douleurs, qui excitent, au moyen du conſentement mutuel qui eſt entre ces parties nerveuſes, tous les ſymptomes terribles dont cette maladie eſt accompagnée, tels que le vomiſſement, le hoquet, les inſomnies continuelles, les inquiétudes, la fievre, le délire, l'abattement des forces, & une contraction du conduit inteſtinal qui s'étend juſqu'aux parties inférieures, & même juſqu'à l'anus. Les tremblemens des extrémités & la difficulté d'uriner dépendent auſſi de cette circonſtance: mais la douleur n'eſt pas plutôt appaiſée, que tous ces ſymptomes diminuent & ceſſent dans un degré proportionné. De-là vient, dit Hoffman, que dans le cas de cette nature je donne toutes les heures au malade avec ſuccès une cuillerée d'eau de menthe légerement ſpiritueuſe, qui poſſede auſſi une qualité anodyne, avec dix ou quinze gouttes de liqueur minérale anodyne, & deux gouttes de *laudanum opiatum* préparé ſuivant les directions de Van-Helmont. Pour appaiſer le hoquet & le vomiſſement, je lui fais appliquer ſur la région épigaſtrique une emplâtre préparée avec quantité égales de vieille thériaque de Veniſe, & d'huile de noix muſcade, auxquelles j'ajoute une portion ſuffiſante d'huile de menthe & de camphre. Lorſque le vomiſſement & le hoquet ont une fois ceſſé, on retient beaucoup mieux les laxatifs de manne, de crême de tartre & d'huile d'amandes douces, qui produiſent à leur tour de bien meilleurs effets, lorſque la maladie provient du long ſéjour des excrémens dans les courbures des inteſtins.

On doit auſſi prévenir l'inflammation par tous les moyens poſſibles, à cauſe qu'elle dégénere à la fin en un ſphacele qui met le malade au tombeau. En effet, la plupart des Medecins ont obſervé qu'on ne meurt jamais de la *paſſion iliaque* ſans un ſphacele des inteſtins, ſoit qu'il provienne d'une hernie, ou d'un entortillement & entrée des inteſtins l'un dans l'autre. Pour cet effet, outre les clyſteres, les émolliens externes & l'uſage interne des anodyns qui appaiſent non-ſeulement les ſpaſmes, mais encore l'inflammation qui en eſt la ſuite, rien n'a plus d'efficacité que la ſaignée: auſſi Hippocrate la preſcrit-il dans le deſſein de prévenir ou de calmer la fievre. Les anciens Medecins ordonnoient pour cet effet la ſaignée du bras: mais j'ai employé avec ſuccès celle du pié, ſurtout dans les femmes. La ſaignée eſt d'autant plus utile & néceſſaire, que le ſang eſt plus abondant; & dans ce cas il faut la réitérer autant de fois que le beſoin du malade l'exigera.

La ſupériorité qu'a le nitre ſur tous les autres remedes pour modérer la chaleur & l'inflammation fébrile, ne paroît jamais mieux que dans la maladie dont nous parlons, lorſqu'on a ſoin d'en donner de tems en tems au malade ſix ou huit grains mêlés avec la poudre du Marquis, y ajoutant quelquefois la quatrieme partie d'un grain de camphre. On peut auſſi lui preſcrire avec ſuccès la poudre nitreuſe anti-ſpaſmodique dans une émulſion d'amandes douces & ameres, de ſemences de pavot blanc & d'eaux parégoriques. A l'égard de l'extérieur, il faut, pour prévenir l'inflammation, oindre les parties affectées avec un liniment compoſé d'une once de graiſſe humaine, & d'une dragme de camphre.

Si la maladie eſt aſſez obſtinée pour ne point céder à aucune de ces meſures, il faut avoir recours au vif-argent, dont je me ſuis ſouvent ſervi avec ſuccès. En effet, il n'y a point de remede qui procure un ſoulagement plus prompt & plus efficace dans les cas où les parties de l'ileum ſont mutuellement engagées les unes dans les autres. Je ſai que pluſieurs Medecins appréhendent de preſcrire ce remede: mais leur crainte ſera toujours malfondée, pourvû qu'ils aient ſoin de le donner à tems. Rhodius, *in Obſervat. Medicin. Cent.* 2. *Obſ.* 80. aſſure avoir guéri une perſonne attaquée de la *paſſion iliaque*, en lui donnant cinq onces de vif-argent, dans du miel roſat ſolutif. Henri de Héer qui a ſauvé pluſieurs malades avec ce remede, nous donne dans ſes *Obſervat. Médicinales*, l'exemple de la guériſon d'une *paſſion iliaque*, par le moyen de demi-livre de mercure. Zacutus Luſitanus, *Prax. Adm. Lib. II. Obſ.* 35. dit avoir preſcrit une livre de vif-argent, à un Général qui étoit affligé de cette maladie; & Paré, *Oper. Chirurg. Lib. XX. cap.* 38. aſſure que pluſieurs perſonnes ſe ſont tirées du danger où elles étoient de perdre la vie par la *paſſion iliaque*, en prenant pluſieurs livres de vif-argent dans de l'eau.

Précautions pratiques.

On ſe ſouviendra qu'il eſt extremement dangereux d'employer les purgatifs draſtiques dans la *paſſion iliaque*, parce qu'ils ne manquent jamais d'augmenter les douleurs, les ſpaſmes, & tous les autres ſymptomes; il ne convient point non-plus d'uſer de lavemens préparés avec des drogues carminatives & exceſſivement chaudes, & encore moins de donner au malade des eſſences, ou des vins carminatifs & ſtomachiques; car bien qu'ils puiſſent avoir leur utilité dans la colique flatueuſe, qui vient d'une cauſe froide, comme parlent les Anciens: il faut cependant bien ſe garder d'en faire uſage dans les maladies aigues, & lorſque les fluides ſont violemment agités.

Lorſque le malade commence à manquer de forces, & à tomber en défaillance, on peut lui preſcrire avec ſuccès des analeptiques, tels que ceux que l'on prépare avec les eaux de ceriſes noires, le baume de Turquie, le lis de vallées & la canelle, ſans vin, ou lui donner de tems en tems une cuillerée de vin de liqueur.

S'il eſt pléthorique, il faut le ſaigner ſur le champ, & même pluſieurs fois de ſuite, ſi le cas l'exige; & avoir toujours préſente l'obſervation judicieuſe de Paſcoli, qui dans le *Tom. II.* de ſes Ouvrages, s'explique en ces termes:

« Lorſqu'on apperçoit des ſignes de fievre & d'inflam-« mation, il faut, ſans tarder, ouvrir une veine au « malade dans les parties inférieures, plutôt que dans « les ſupérieures, auſſi ai-je preſque toujours obſer-« vé que les ſangſuës, ſur-tout quand on les applique « au fondement, ſont d'une utilité ſinguliere dans la « cure de la *paſſion iliaque*; parce que le ſang qui s'é-« coule par les veines hémorrhoïdales, ſoulage beau-

« coup plus efficacement la partie affectée, qu'aucun autre remede que ce soit ». Voyez *Hemorrhoïdes*.

Dans le cas où le vif-argent est indiqué comme convenable & nécessaire, il faut le purifier, le laver & le passer à travers un chamois avant que de l'employer, & n'en jamais donner plus d'une livre ou une demi liv. au malade dans du bouillon gras. Il est à propos qu'après l'avoir pris, il demeure couché pendant quelque tems sur le côté droit, pour qu'il pénetre plus promptement dans l'orifice droit de l'estomac. Il faut aussi, supposé que ses forces le permettent, qu'il se promene, ou qu'il aille en voiture, afin qu'il puisse descendre plus vîte dans les parties inférieures : mais lorsque l'inflammation est déja formée, & le malade extremement affoibli, il faut bien se garder de lui prescrire ce remede, parce que presque tout le monde est prévenu contre, & qu'on ne manqueroit pas de lui imputer sa mort.

On a lieu de se promettre toutes sortes de bons effets de l'usage des lavemens, pourvû qu'on les employe à propos & en quantité convenable; parce que relâchant & ramollissant les fibres des gros intestins qui sont contractées par la violence des spasmes, ils font cesser leur mouvement antipéristaltique. Il est à propos, si les forces du malade le permettent, de lui donner toutes les deux heures, dès le premier jour de sa maladie un lavement d'eau chaude, dans laquelle on aura mis du sirop de guimauve de Fernel, afin de rendre par ce moyen les excrémens plus liquides.

A l'égard des topiques, je suis d'avis avec Cœlius Aurelianus, qu'on s'abstienne des cataplasmes rudes & pesans, qui ne font qu'augmenter la maladie, aussi-bien que les douleurs dont elle est accompagnée; car l'enflure & la distension du bas-ventre sont quelquefois si grandes, qu'on ne sauroit le toucher sans causer des douleurs infinies au malade.

Lorsque l'anus en conséquence des spasmes dont il est affecté, est resserré au point de ne pouvoir donner passage à une cannule, ni au bout d'un soufflet, il faut y appliquer des fomentations modérément chaudes, & y injecter quelque peu d'huile tiéde, afin de ramollir les tuniques du rectum, & les mettre en état de recevoir une plus grande quantité de liqueur.

Les bains deviennent extremement utiles, lorsque la maladie est sur son déclin; & l'on peut même les employer dès le premier jour, lorsque leur propriété est indiquée par quelque circonstance convenable; car ils contribuent efficacement à la guérison de la maladie, & à l'expulsion de la matiere peccante, par la vertu qu'ils ont de relâcher les fibres. Cœlius Aurelianus nous apprend que les Méthodiques les employoient avec beaucoup de succès dans le déclin des maladies.

L'usage des opiats n'a rien de dangereux, lorsqu'il s'agit d'appaiser les douleurs, qui sont presque l'unique cause d'un si grand nombre de symptomes & du mouvement antipéristaltique des intestins, pourvû qu'on les donne au commencement de la maladie, lorsque les forces sont dans leur entier, que la pléthore est dissipée, & qu'on n'apperçoit encore aucun signe de sphacele. Le Lecteur peut consulter ce que Wedelius rapporte de l'efficacité des opiats dans la *passion iliaque*, dans les *Mélanges des Curieux de la Nature. Dec. 1. Ann. 2. Observ.* 238.

Si la *passion iliaque* provient d'une hernie crurale, & que l'impossibilité dans laquelle on est de réduire l'intestin, donne lieu de craindre un sphacele, il faut avoir recours à l'opération qui n'a rien de dangereux quand elle est faite par un Chirurgien habile & en présence d'un Medecin judicieux; car sans elle le malade ne sauroit manquer de périr: mais elle veut être faite à tems, & avant qu'il paroisse aucun signe de sphacele.

Il faut encore observer que la *passion iliaque* est très-sujette à revenir, & j'ai connu quelques personnes qui en ont été attaquées jusqu'à trois fois de suite: il est vrai qu'elles étoient incommodées d'une hernie. Il faut donc pour prévenir ce malheur, prendre tous les soins possibles de la hernie, & la contenir par le moyen d'un bandage, ou, si on ne peut le faire commodément, la garantir avec soin du froid, si léger qu'il puisse être. Le malade doit aussi s'abstenir des alimens qui ont une qualité flatueuse, tels que les fruits d'Eté, les pois, les herbes potageres, les oignons & les panais; mais surtout des substances dessicatives & astringentes, pour que le ventre conserve toujours une liberté suffisante: & comme j'ai éprouvé que rien n'est plus capable d'exciter la *passion iliaque*, ou d'occasionner une rechute, dans ceux qui ont une hernie, que la colere & les purgatifs drastiques; j'exhorte les personnes qui se trouvent dans ce cas, de s'en garantir avec tous les soins imaginables. FREDERIC HOFFMAN.

Persuadé que je suis avec Celse, que la plupart des *passions iliaques*, tirent leur origine de l'inflammation de l'intestin: je serois d'avis que l'on employât d'abord la saignée, & même qu'on la réitérât plusieurs fois de suite dans les sujets qui ont de la disposition à une inflammation.

Ce qui m'a encore plus confirmé dans ce sentiment est, que les cathartiques les plus efficaces ne produisent aucun effet lorsqu'on les donne avant la saignée, au lieu qu'ils operent avec beaucoup de force & procurent des selles très-copieuses immédiatement après qu'on a tiré une quantité suffisante de sang au malade. Car après que la tension & la contraction spasmodique de l'intestin a été une fois dissipée au moyen de la saignée, les excrémens ne tardent pas à prendre leur cours vers l'anus & à s'évacuer. J'ai encore vû produire de très-bons effets aux fomentations anodynes, émollientes & discussives, continuées pendant un tems considérable, & souvent réitérées: mais la cure est beaucoup plus prompte lorsque dans les intervalles des fomentations, on a soin d'appliquer sur l'abdomen, l'épiploon ou les intestins, de quelque animal qu'on vient de tuer. Une peau de brebis appliquée toute chaude sur le bas-ventre, produit aussi de très-bons effets, comme j'en ai quelquefois été témoin: mais il faut en appliquer une seconde lorsqu'elle est refroidie, ce qui arrive ordinairement au bout de cinq ou six heures.

Une suppression totale d'urine dans la *passion iliaque*, est estimée un prognostic infaillible d'une mort prochaine. Voyez *Intestina*.

On a donné à l'Article *Depuratoria Febris* la méthode dont Sydenham se sert dans le traitement de cette maladie.

Celse regardant la *passion iliaque* comme une véritable inflammation, ordonne de la traiter de la maniere suivante.

La cure de l'*ileus* consiste dans la saignée & dans l'application des ventouses sur plusieurs parties du corps: mais il suffit de scarifier en deux ou trois endroits, & de procurer la sortie des vents. Il faut tâcher ensuite de découvrir le siége de la maladie, qui est ordinairement marqué par une tumeur. Lorsqu'il se trouve au-dessus du nombril, la purgation devient inutile, au lieu qu'elle produit quelquefois de très-bons effets, à ce que prétend Erasistrate, lorsqu'il se trouve au-dessous; & en effet ce remede a souvent été salutaire dans ces maladies. Il faut pour cet effet donner au malade un lavement de crême de décoction d'orge coulée & mêlée avec de l'huile & du miel, sans aucun autre ingrédient. Supposé qu'il ne paroisse aucune tumeur, il faut appliquer les deux mains sur le bas-ventre & le comprimer légerement; car le siége de la maladie se trouvera dans l'endroit où l'on sentira de la résistance; & l'on sera en état au moyen de cette découverte, de juger s'il est à propos d'employer la purgation ou non.

Les remedes extérieurs consistent dans des cataplasmes qu'il faut appliquer chaudement depuis les mamelles jusqu'aux aines & sur l'épine du dos, en les changeant souvent, dans les frictions des bras & des jambes, ou dans l'immersion du corps dans de l'huile chaude. Si

les douleurs continuent il faut injecter dans le bas-ventre du malade par l'anus, trois ou quatre verres d'huile chaude. Après avoir ainsi donné passage aux vents, il faut faire prendre un verre de *mulsum* chaud : mais jusqu'à ce tems-là il faut bien se garder de le faire boire. Si le *mulsum* lui fait du bien, on pourra lui donner quelque aliment liquide.

Après que la douleur & la fievre auront cessé, on lui permettra de prendre de la nourriture, mais il ne doit point user d'alimens flatueux & difficiles à digérer, de peur d'offenser les intestins qui ne sont point encore suffisamment raffermis. Sa boisson ne doit être que de l'eau pure; car tout ce qui est vineux ou acide est contraire à cette maladie. Il faut après avoir été guéri, qu'il s'abstienne du bain, de la promenade, & de toutes sortes d'exercices, car la moindre chose est capable de lui causer une rechute, & il ne faut que se refroidir & s'agiter de quelque maniere que ce soit pour faire revenir la maladie. CELSE, *Lib. IV. cap.* 13.

ILIACA VASA, les vaisseaux iliaques formés par la bifurcation de l'aorte descendante & de la veine-cave.

ILIACUS MUSCULUS, *Muscle iliaque.* C'est un muscle large & épais qui occupe la face interne de l'os des iles.

Il est attaché par des fibres charnues à la levre interne de la crête de l'os des iles, à celle de l'échancrure qui est entre les deux épines antérieures, à la partie interne de ces épines, à la moitié supérieure de la face interne de cet os, & à la partie latérale voisine de l'os sacrum.

Toutes les fibres s'amassent & descendent plus ou moins obliquement vers la partie inférieure du muscle, s'unissent à lui, & s'attachent par une espece d'aponévrose tout le long du côté externe de son tendon jusqu'au petit trochanter. Elles couvrent la tête du fémur, & les plus inférieures de ces fibres s'attachent à l'os fémur immédiatement au-dessus du petit trochanter, mais un peu plus en arriere; & il y en a qui s'y attachent un peu plus bas.

Il y a quelquefois au côté externe de l'extrémité inférieure de l'*iliaque*, un petit muscle particulier, attaché immédiatement au-dessous de l'épine antérieure inférieure de l'os des iles, d'où il descend obliquement, s'unit à l'iliaque, & s'attache au-dessous du petit trochanter. Il représente en quelque maniere un V Romain avec le pectiné. On le pourroit prendre pour un petit *iliaque*, si le grand n'avoit pas souvent un peu d'attache au côté de l'éminence ilio-pectinée.

L'*iliaque* ainsi uni avec le psoas, passe avec ce muscle sous le ligament tendineux de Fallope, & glisse avec lui sous l'échancrure qui est entre l'épine antérieure inférieure de l'os des iles & l'éminence ilio-pectinée, dans une espece de capsule ligamenteuse fort lisse & polie, dont le fond qui revet l'échancrure est comme cartilagineux. WINSLOW.

ILIACUS EXTERNUS, *Iliaque externe*, est le nom que l'on donne au muscle pyriforme.

ILIADUS, ILIADUM, ILIASTER, ILEIDOS, (la premiere lettre de ces mots s'écrit quelquefois par un *y*.) La premiere matiere de toutes choses, qui est composée de mercure, de sel & de soufre; le *chaos*. Il n'y a rien dans la nature qui ne soit composé de ces trois substances, & ce sont les trois principes de Théophraste (Paracelse) que l'on découvre par l'Analyse Spagirique. On ne sauroit trouver autre chose que ces trois principes qui subsistent chacun dans chaque élément. *Iliaster* en général est la vertu occulte de la nature, par le moyen de laquelle tous les êtres croissent, se nourrissent, se multiplient & végetent. Voyez *Paracels. de Meteor Generation.* L'*iliaster* peut être considéré ou dans les élémens ou dans l'homme : dans les premiers c'est le pouvoir ou la vertu végétative de la nature, qui est quadruple suivant le nombre des élémens. On l'appelle *chaos*. Il y a aussi quatre *iliastri* qui influent sur la longue vie de l'homme. Le premier *iliaster* ou l'*iliaster* natal, est le terme de vie, ou plutôt la vie même, ou son baume dans l'homme. L'*iliaster* préparé, qui est le second, est le terme de vie que nous tenons des élémens, ou les êtres élémentaires & la vie même. Le troisieme *iliaster* est le terme préparé de baume, que nous tenons de la quinte-essence des choses. Le quatrieme *iliaster* est la retraite de l'ame ou de l'esprit dans un autre monde, comme dans les cas d'Enoch, d'Elie ou de quelques autres. Tout ce qu'on vient de lire est tiré de Ruland & de Johnson, qui paroissent l'avoir pris des Livres de Paracelse sur les moyens de prolonger la vie, où il fait mention de trois *iliastri*, outre une quinte-essence. Il appelle l'un *sanctitum*, l'autre *paratetum*, & le troisieme *magnum*. Suivant ce dernier, qui est le quatrieme de Ruland, il appelle l'homme *Henochdiatus* ou *Elizaatus*. *Iliadus* est aussi un esprit minéral qui est renfermé dans chaque élément & qui est la cause de toutes les maladies. *Iliadus* est aussi ce qui procure une crise. C'est de l'*iliadus* que viennent toutes les maladies, & c'est dans loi que toutes choses, tous les simples consistent. Il donne à quelques-uns la santé, à d'autres la maladie. On attribue aussi trois âges à l'*iliadus* : le premier subsiste pendant tout le tems qu'il conserve son intégrité, quoique le sujet ou la personne ait soixante-dix ans : car il est dans le premier âge de l'*iliadus* tant qu'il est exempt de maladies : mais dès que l'*iliadus* est infecté, il passe au second âge : le troisieme âge commence aux approches de la mort. On ne doit se servir d'aucuns remedes dans le premier âge, parce qu'ils sont inutiles, ni dans le troisieme, parce qu'ils ne peuvent procurer aucun soulagement; il n'y a donc que le second qui en ait besoin. PARACELSE, *de Tartar.*

ILINGOS, ἴλιγγος, de ἴλιγξ, tourbillon; vertige dans lequel les objets paroissent tourner, & les yeux s'obscurcissent. Voyez *Vertigo.*

ILISCUS. Avicenne prétend que c'est une folie causée par l'amour. FORESTUS.

ILIUM. Voyez *Innominata ossa.*

I L L

ILLAMBONIS COLLYRIUM, ἰλλαμβωνος κολλύριον, est le nom d'un collyre pour les ulceres des yeux, dont il est parlé dans Paul Eginete, *Lib. III. c.* 22. *& VII. cap.* 16.

ILLECEBRA, nom du *sedum, parvum, acre, flore luteo.*

ILLEGITIMUS, *illégitime*, est une épithete que l'on donne aux fausses-côtes & à certaines fievres irrégulieres, que l'on appelle aussi *bâtardes*.

ILLINCTUS. Voyez *Eclegma* ou *Linctus*. BLANCARD.

ILLISIO. Voyez *Enthlasis.*

ILLITIO, *onction*; l'action d'oindre une partie.

ILLOS, ἰλλὸς, l'*œil.*

ILLOSIS, ἴλλωσις, *distorsion des yeux.*

ILLOTA LANA. Le même que *Lana succida.* Voy. *Lana.*

ILLOTI PISCES, sont des poissons qui sentent la bourbe. Celse les appelle *virosi pisces.*

ILLUTIO. Voyez *Alusia.*

ILLUTATIO, *illutation*, c'est l'action d'enduire quelque partie du corps de boue, que l'on a soin de renouveller lorsqu'elle est seche, à dessein d'échauffer, de dessécher & de discuter. On se sert pour cet effet du limon que l'on trouve au fond des sources minérales.

ILLYS, ἴλλυς, est une personne qui louche, ou qui a les yeux un peu de travers.

I L Y

ILYS, ἰλύς, la lie ou le marc du vin. De-là vient qu'on donne l'épithete de ἰλυώδης au sédiment des selles, aussi-bien qu'à l'hypostase de l'urine, qui ressemblent à de la lie de vin.

IMA

IMAGINATIO, *imagination.* L'*imagination* étant une fois excitée par la vue d'un objet qui plaît; excite & produit en nous un désir & un mouvement local, soit pour nous en faire approcher ou nous le faire éviter suivant ses différentes circonstances.

Lorsque cet objet nous plaît, l'ame n'est entierement occupée que du désir de le posséder & de s'unir à lui. Elle nage, pour ainsi dire, dans le plaisir, tandis que les esprits animaux se portent au cerveau pour y exciter constamment les idées les plus agréables; & comme ils agissent avec beaucoup de vivacité sur le systeme nerveux, ils animent les yeux & le visage, tandis que les mains & tous les autres membres du corps tressaillent de joie. De plus, le cerveau venant à agir sur les visceres par le moyen des nerfs, ils impriment un mouvement plus rapide au sang, & le font circuler avec plus de force dans toutes les parties du corps.

Lors au contraire que l'objet blesse l'*imagination*, l'ame reste, pour ainsi dire, dans l'inaction & perd toute son activité. Les esprits paroissent se retirer avec précipitation, & être plongés dans la frayeur & dans la tristesse. De-là vient que la contenance est abattue, les membres affoiblis; & la même affection se communiquant du cerveau aux visceres par le moyen des nerfs, ils se contractent & empêchent le sang de circuler avec la même liberté qu'auparavant. Le sang ainsi accumulé dans un même endroit opprime & appésantit le cœur, tandis que les parties extérieures languissent faute de sang. Tels sont les effets de l'*imagination*; effets qui sont quelquefois presque incroyables, & que l'on a crus suffisans pour rétablir & renouveller, ruiner & détruire la structure du corps humain.

C'est à la force de l'*imagination* de la mere qu'on a attribué les marques qui s'impriment sur le corps de l'embryon ou du fœtus durant & après la conception.

La transanimation ou ecstase, la transformation du corps, la transplantation des maladies, les altérations étranges produites sur le corps dans plusieurs circonstances sont imputées à cette force de l'*imagination.* En un mot, c'est souvent d'elle que dépendent la maladie, la santé, la guérison & la mort même. Mais je suis bien aise de faire observer avant toutes choses que je suis bien éloigné de croire que la faculté à laquelle nous donnons le nom d'*imagination* agisse immédiatement par elle-même & comme cause efficiente, & produise quelque effet; car je soutiens au contraire qu'elle n'agit que par l'entremise du sang & du fluide nerveux que le désir a mis en mouvement.

Voici quelques accidens ordinaires que j'ai choisis entre un grand nombre d'autres que j'aurois pu rapporter.

Il ne faut pour nous faire trembler & pour nous causer des vertiges, que nous trouver sur un précipice, ou marcher sur un pont extremement étroit & regarder en-bas. Il suffit de voir manger à quelqu'un un fruit austere ou acerbe pour sentir une espece d'agacement dans les dents, ou quelque friandise que nous aimons passionnément, pour nous causer un flux de salive, ou, comme on dit communément, pour nous faire venir l'eau à la bouche. La vue d'une personne qui est dans l'affliction, dans la misere ou dans les tourmens, excite dans ceux qui ont l'ame tendre & sensible, des douleurs pareilles aux siennes. On assure que le désir d'allaiter un enfant qui avoit été exposé, a fait venir du lait à une femme qui n'étoit plus en âge d'en avoir. Et rien n'est plus ordinaire que d'avoir les dents agacées lorsqu'on entend un bruit discordant, ou de bailler lorsqu'on voit quelqu'un faire la même chose.

Lorsqu'on est joyeux, l'*imagination* rend le visage serein & gai, au lieu que la honte y fait monter la rougeur. Mais rien ne produit des effets plus remarquables que la crainte d'une exécution qu'on est sur le point de subir, comme on peut s'en convaincre par les histoires suivantes.

Schenkius, *Lib. I.* rapporte qu'un Gentilhomme Espagnol appellé Don Diego Osorio, étant amoureux d'une jeune Dame de la Cour, obtint d'elle une entrevue secrete dans une grotte du Jardin du Roi, ce qui est regardé dans ce pays comme un crime capital. Malheureusement pour eux un petit chien étant venu à aboyer, ils furent découverts, & le jeune homme pris, jetté en prison & condamné à perdre la tête. La frayeur que lui inspira la lecture de sa sentence fut si grande, que ses cheveux blanchirent entierement dans une seule nuit. Le Géolier ayant rapporté cet accident au Roi comme un prodige, ce monarque lui pardonna, disant qu'il avoit été assez puni de sa faute.

Ce même Auteur rapporte qu'un jeune Gentilhomme de la Cour de l'Empereur ayant violé une Dame, il fut mis en prison & condamné à perdre la tête le lendemain, quoique le peu de résistance qu'elle avoit fait la fit soupçonner de s'être livrée à lui volontairement. Comme on l'eut amené devant l'Empereur avant l'exécution de sa sentence, personne ne le reconnut, tant sa beauté étoit effacée. Il avoit le visage d'un cadavre, la barbe & les cheveux entierement gris. Un changement si soudain donna lieu de soupçonner que le criminel avoit été changé: mais comme on eut été convaincu du contraire, l'Empereur fut touché de pitié & lui sauva la vie.

M. Boyle rapporte dans sa *Philosophie expérimentale*, que dans le tems qu'il étoit en Irlande, un Capitaine de ce pays vint avec quelques gens de sa troupe pour enlever le Lord Broghil, qui heureusement pour lui étoit absent dans ce tems-là. Cet Officier ayant été pris par un parti de Soldats Anglois, la frayeur de la mort s'empara à un tel point de son esprit, qu'avant que le Lord Broghil fût de retour, ses cheveux changerent de couleur, une partie étant devenue blanche, quoique l'autre eût conservé sa couleur naturelle.

J'ai oui dire que la seule idée d'une potion purgative avoit produit des selles pareilles à celles que le remede eût causées. Turner rapporte qu'étant allé voir un matin un jeune Gentilhomme qui avoit besoin de vomitifs, & même des plus forts, il le trouva muni d'un vaisseau plein de petite biere, qui devoit servir de véhicule au bol qu'il lui apportoit. Je ne le lui eus pas plutôt montré (dit Turner) sur la priere qu'il m'en fit, qu'il lui prit une envie démesurée de vomir, ce qui m'obligea à sortir de sa chambre, jusqu'à ce qu'il fût revenu à lui. Il prit deux verres de petite biere sans les rejetter; je lui présentai le bol pour la deuxieme fois, & il n'eut pas plutôt jetté l'œil dessus qu'il commença de nouveau à vomir copieusement, jusqu'à ce que je lui eus fait croire que je l'avois porté hors de l'appartement. Lorsqu'il eut bu encore quelques verres de petite biere, je tirai le bol de ma poche dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, & il produisit le même effet. Il vomit ainsi plusieurs fois de suite; & ce qu'il y a de plus surprenant est que la vue seule du bol lui fit le même bien & opéra avec autant de force que s'il l'eût avalé. L'idiosyncrase ou la constitution de ce Gentilhomme étoit si singuliere, quoiqu'il joult d'une santé parfaite, qu'il lui suffisoit de voir un bol ou d'y penser pour vomir sur le champ.

L'imagination, dit Fienus, dans son Traité, *de Viribus Imag.* est capable par l'agitation qu'elle cause dans les humeurs & dans les esprits, de produire presque toutes les maladies. Car, comme elle a le pouvoir de déterminer ces humeurs vers toutes les parties du corps, elle est aussi capable de causer les indispositions auxquelles elles sont sujettes. On a vu des personnes prendre la petite vérole ou la peste, par crainte & par la seule force de l'*imagination*, secondées de la corruption des humeurs & de la qualité pestilentielle de l'atmosphere. Cet Auteur rapporte encore qu'un mal-

faiteur ayant été conduit sur l'échafaut pour y subir, à ce qu'il croyoit, la peine que ses crimes méritoient, mourut de la seule frayeur que lui inspira un coup que le bourreau lui donna sur le cou avec un linge mouillé. Je pourrois rapporter plusieurs autres exemples de la force qu'a l'imagination sur les hypocondriaques.

Voyons maintenant comment l'*imagination* seule de la mere peut rendre un enfant monstrueux & lui imprimer des marques pareilles à celles dont elle a été frappée. Car il faut qu'elle soit bien violente pour pouvoir troubler & interrompre la faculté formatrice, imprimer des marques, démembrer & disloquer, & faire de larges plaies au fœtus, même long-tems après qu'il a été conçu & formé.

Le desir, dit Hippocrate, d'une femme enceinte, est capable d'imprimer à son fruit les marques de la chose qu'elle a souhaitée. S. Jerôme, dans ses *Leçons sur la Genese*, dit qu'une femme étant accouchée d'un Negre, étoit sur le point d'être punie comme adultere; mais qu'Hippocrate la sauva du châtiment qu'elle auroit infailliblement souffert, en faisant voir qu'on devoit imputer cet accident à un tableau que la mere avoit souvent considéré avec attention & avec émotion d'esprit. Heliodore attribue à la même cause la blancheur de Chariclée qui étoit née de parens Ethiopiens.

Soranus nous apprend, au rapport de S. Augustin, que Denis le Tiran, très-difforme & hideux, avoit toujours soin de faire placer une belle peinture vis-à-vis du lit de sa femme. Galien, dans son Livre, *de Theriac. ad Pison*, c. 14. dit que la vue d'un tableau suffit pour faire que le fœtus lui ressemble. Et le Patriarche Jacob, *Genes. cap.* 30. n'ignoroit point, sans doute, ces effets lorsqu'il couvrit les canaux où il abreuvoit ses brebis, de rameaux de différentes couleurs dans le tems de leur accouplement.

Hesiode, dans son second Livre *des Oeuvres & des Jours*, exhorte ses amis à ne point s'approcher de leurs femmes au retour de quelque convoi funebre, ou lorsqu'ils ont l'esprit occupé de quelque malheur qui leur est arrivé, de peur que leur idée n'imprime au fœtus quelque caractere effrayant.

Pierre Messias, *Lib. Lect. Var. cap.* 7. rapporte après M. Damasc. qu'une femme accoucha d'une fille entierement velue, pour avoir tenu auprès de son lit un tableau qui représentoit S. Jean-Baptiste vêtu d'une peau de chameau. Schenkius & Amb. Paré rapportent un cas tout-à-fait semblable.

Bartholin, *Hist. Anat. Cent. III.* dit qu'une femme ayant eu peur d'un chat dans le tems qu'elle étoit enceinte, mit au monde un enfant qui avoit la tête d'un chat, quoiqu'il fût d'ailleurs bien proportionné.

Guillaume Paradin, dans son Histoire de Savoye, *Epilog. ad cap.* 46. rapporte qu'une niece du Pape Nicolas III. qui étoit de la Maison des Ursins, accoucha d'un enfant velu, qui avoit les pates d'un ours, pour avoir vu cet animal représenté dans tous les Palais qui appartenoient à cette Famille. Cet accident fut cause que Sa Sainteté donna ordre de détruire tous les tableaux qui représentoient des ours.

Il naquit (dit ce même Auteur, *Additam. ad Donat. per Hist. Lib. VII. cap.* 3.) à Prague le 18. Juillet 1610. un enfant dont le foie, les intestins, l'estomac, la rate, & une partie du mésentere sortoient hors du nombril, & qui ne vécut que quelques heures. On sut que trois mois avant d'accoucher, la mere avoit été obligée par quelques soldats à voir tuer un veau, à l'ouverture duquel elle sentit une émotion extraordinaire, lorsqu'elle vit sortir ses entrailles. Il naquit dans le même endroit & à peu près dans le même tems un autre enfant avec le prépuce coupé & renversé. Trois semaines auparavant la mere avoit écouté avec beaucoup d'attention le récit qu'une personne lui faisoit de la maniere dont les Juifs pratiquoient la circoncision.

Louis Vivès, dans son Commentaire sur la *Cité de Dieu de S. Augustin, Lib. XIII. c.* 25. rapporte qu'un Brabançon qui avoit fait le rôle du diable dans une Comédie, voulut coucher avec sa femme sans quitter ses habits, disant qu'il vouloit avoir d'elle un petit diablotin. La femme étant devenue grosse, accoucha d'un enfant qui avoit la même figure que celle sous laquelle elle avoit vu son mari.

Schenkius rapporte dans ses *Observ. Med.* qu'une femme se trouvant en compagnie de ses amies, & leur ayant dit qu'elle comptoit être à terme le jour de l'Epiphanie, ou Fête des Trois Rois, une d'elles lui souhaita qu'elle put accoucher de trois Rois, à quoi elle répondit qu'elle acceptoit ce souhait de tout son cœur. Le tems venu, elle mit au monde trois garçons, dont l'un étoit noir, comme le Roi d'Ethiopie. Cette histoire est confirmée par *Cornel. Gemma, in Cosmocrit. Lib. I. cap.* 6. qui rapporte qu'une femme qui étoit près de son terme, ayant été poursuivie par son mari, qui la ménaçoit de lui couper le front avec une épée qu'il tenoit nue à la main, elle tomba sur le champ en travail & accoucha d'un enfant qui avoit au front une plaie, dont on ne put arrêter l'hémorrhagie & dont il mourut.

Guillaume Fabricius conte qu'une femme de Berne en Suisse étant tombée en travail au sortir d'une querelle qu'elle eut avec une de ses voisines, elle mit au monde une fille extremement courageuse, mais qui avoit les mains & les piés retirés, comme si elle eût été prête à se battre, & tout le corps dans un mouvement continuel; de sorte qu'elle marchoit en dansant & en tremblant, comme une personne agitée d'une violente colere.

Une jeune femme enceinte ayant été frappée de crainte à la vue d'une personne qui tomba auprès d'elle dans un accès d'épilepsie, accoucha d'un garçon, qui fut aussi-tôt attaqué de paroxysmes épileptiques, qui l'enleverent avant que l'année fut expirée. Cet Auteur ajoute qu'on peut attribuer cet effet à la force de l'*imagination* de la mere, qui se communiqua au cerveau de l'enfant.

Ce même Auteur fait mention dans la *Cent.* 6. *Observ.* 66. d'un homme qui naquit sans bras, & qui parvint malgré cela à un âge fort avancé. Cet accident provint de la surprise que causa à sa mere la vue d'un mendiant qui étoit dans le même état. J'ai connu, dit Turner, une femme, qui ayant rencontré sur sa porte un mendiant à qui il manquoit un bras, accoucha d'un enfant qui n'avoit qu'une main.

Fabricius, déja cité, parle d'un hydrocéphale contracté par la seule force de l'*imagination* de la mere: d'un enfant qui avoit la tête percée de part en part, à cause que sa mere avoit eu une frayeur; d'une petite vérole communiquée par le même moyen; d'un enfant qui naquit avec les jambes rompues & contrefaites, parce que sa mere avoit considéré avec attention un crucifix, que le Peintre avoit représenté avec les jambes brisées; d'une fille qui vint au monde avec une descente de matrice & de vessie, pour être née d'une mere qui avoit regardé une femme affligée de la même incommodité.

Fienus, *de Virib. imaginationis*, parle d'une fille qui vint au monde sans tête, mais dont tout le reste du corps étoit fort bien proportionné. Il sortoit de son cou une espece de coquillage à deux panneaux, qui s'ouvroient & se fermoient, par lequel elle prenoit de la nourriture avec une cuillere. Cet accident fut causé par l'envie qu'eut sa mere de manger des moules qu'elle vit au marché, & qu'elle ne put satisfaire. Ce monstre vécut onze ans: mais étant venu à mordre avec colere la cuillere avec laquelle on lui donnoit à manger, les panneaux se rompirent; ce qui lui causa la mort aussi-tôt après.

Le cas rapporté par Sebastien Munster, dans sa *Cosmograph. Lib. III.* de deux enfans qui naquirent en se tenant par le front, parce que la mere avoit oui deux personnes se battre derriere elle à coup de tête; paroi-

tra moins étrange à ceux qui ont pu voir à Londres deux filles qu'on y avoit apportées d'Allemagne, lesquelles se tenoient par les reins & les fesses, & n'avoient qu'un seul anus & qu'un seul vagin en commun.

Il est parlé dans le *Zodiacus Medico-Gallicus, pro Nov. & Decemb.* 1682. d'une femme de Bourgogne, qui pour avoir souvent considéré avec attention les images de deux Anges qui étoient représentés dans l'Eglise avec les bras & les jambes croisées, accoucha le 24 d'Aout de deux filles, dont les corps étoient entrelacés de la même maniere, & qui moururent en venant au monde.

Ambroise Paré dit qu'une femme accoucha en 1517. d'un enfant qui avoit l'aspect d'une grenouille, parce que sa mere en avoit tenu une dans la main lors de sa conception, pour appaiser l'ardeur fébrile dont elle étoit dévorée.

Turner rapporte, qu'une femme de condition à qui on fit l'opération du bubonocele, accoucha d'un enfant qui avoit une plaie considérable au même endroit, dont il conserva long-tems l'escarre.

Fienus parle d'une femme d'Anvers qui avoit la figure d'un singe, parce que sa mere avoit joué pendant sa grossesse avec cette espece d'animal. Il raconte aussi qu'une femme enceinte ayant été effrayée par un lésard qui s'étoit glissé dans son sein, elle accoucha d'un enfant qui avoit sur la poitrine une excroissance charnue exactement semblable à un lésard, dont la tête étoit cachée dans la chair de cet enfant, & le reste du corps pendant.

Schenkius fait mention d'une lettre, par laquelle Jacques Suterus lui marquoit, que sa femme n'ayant pu avoir de son boucher une piece de viande dont elle avoit envie, elle saigna du nez ; & qu'ayant essuyé avec son doigt le sang qui s'étoit arrêté sur sa levre, elle accoucha d'un garçon à qui la levre supérieure manquoit entierement.

Le Docteur Cyprien rapporte le cas suivant dans l'*abrégé des Transactions Philosophiques, Vol. III. p.* 222.

Une femme de condition accoucha d'une fille qui avoit une plaie à la poitrine longue de plus de quatre doigts, large d'un pouce, qui pénétroit jusqu'aux muscles intercostaux, & bien avant sous la chair qui étoit aux environs. Il y avoit aussi une contusion dans la partie inférieure de la plaie, qui ayant été traitée avec des suppuratifs, vint à suppuration, & se ferma en même tems que la plaie. Deux mois auparavant la mere avoit oui dire en se couchant, qu'un homme avoit tué sa femme en lui donnant un coup de couteau à la gorge ; sur quoi on remarqua qu'elle changea de couleur, & qu'elle parut prendre beaucoup de part à cet accident.

M. Boyle raconte, qu'un Medecin fort ingénieux ayant été consulté par une jeune femme, qu'il soupçonnoit être plus malade d'esprit que de corps, ne voulut lui ordonner aucun remede, & conseilla à ses amis de la dissiper par quelque voyage de plaisir.

La dévotion l'ayant conduite aux eaux de S. Winifred, elle demeura quelque-tems dans l'eau les yeux fixés sur les cailloux rouges qui sont au fond. Etant de retour chez elle, elle accoucha peu de tems après d'un enfant dont la peau étoit couverte de taches de la grosseur & de la couleur de ces cailloux, & qu'il fut impossible de dissiper.

J'avois une parente, dit le Chevalier Digby, dans son *Traité des Corps*, qui aimoit extremement à porter des mouches. Je lui disois quelquefois en riant qu'elle accoucheroit infailliblement d'un enfant qui auroit une tache noire au milieu du front. Elle étoit pour lors enceinte, & ma plaisanterie fit une telle impression sur son imagination, que sa fille vint au monde marquée comme je l'avois dit.

Horstius dit avoir vu plusieurs enfans non-seulement diversement décolorés, mais encore avec des marques de fraises, de cerises & d'autres fruits semblables sur plusieurs endroits de leur corps. La plupart, comme remarque Hildanus, peuvent en être guéris, pourvu qu'on les traite d'une maniere conforme à leur situation. Mais on ne doit laisser aucune portion de la peau ou de la chair qui est marquée, parce qu'elle ne manqueroit pas de revenir. Quelques-uns ordonnent de frotter la marque avec le sang de l'arriere-faix : mais Sergerus rapporte, qu'une femme qui avoit le dos de sa main gauche extremement rouge, à cause que sa mere avoit appréhendé de se brûler dans le tems qu'elle étoit enceinte, ayant voulu mettre ce conseil en usage, ne fit qu'augmenter l'inflammation, l'enflure & la douleur, au point que le Chirurgien eut toutes les peines du monde d'appaiser ces symptomes, sans que sa marque se dissipât.

Willis, *in Act. Danic. An.* 74. *Obs.* 83. recommande la section pour effacer les marques qu'on apporte en naissant ; & il est facile d'en venir à bout en faisant une ligature à la tumeur, & en y appliquant des remedes capables d'intercepter l'affluence des humeurs : mais il faut prendre garde de ne point offenser les arteres, les gros vaisseaux ou les nerfs. Car, dit-il, puisque la nature supporte la perte du nez, d'une oreille ou d'un œil, pourquoi n'endureroit-elle pas aussi celle de ces fausses productions ? Il cite là-dessus l'exemple d'un enfant qui fut délivré d'un grand nombre d'excroissances charnues qu'il avoit sur les paupieres & sur le front.

C'est aux Lois, dit Turner, & aux Medecins à décider quels sont les monstres que l'on doit détruire ou laisser en vie. On peut quelquefois rectifier un membre contrefait, ainsi qu'Hildanus en donne un exemple, *Cent. III. Obs.* 56. J'ai vu, ajoute-t'il, un enfant qui étoit né avec les piés tournés & qui marchoit sur ses chevilles, parfaitement guéri de ce défaut au moyen d'attelles convenables, d'un bandage & d'une petite plaque d'acier qui le prenoit depuis la plante des piés jusqu'aux genoux, qu'on lui fit porter pendant sept années de suite. C'est en vain qu'on entreprend d'effacer les taches de la pean lorsqu'elles la pénetrent, & l'escarre que l'incision laisse, est beaucoup plus difforme que la tache même.

Les excroissances qui ont la figure de fruits ou d'alimens, sont sujettes à dégénérer en ulceres malins, & à causer une hémorrhagie lorsqu'on vient à les extirper, parce que la plupart sont munies d'un plexus de gros vaisseaux. D'ailleurs, lorsqu'on ne les déracine point entierement, elles reviennent de nouveau, & sont beaucoup plus incommodes & plus opiniâtres qu'elles ne l'étoient auparavant. Il faut donc examiner leur situation, leur étendue, leur profondeur, aussi-bien que leurs vaisseaux, pour reconnoître s'il est plus à propos de se servir du bistouri que du cautere. Celles dont j'ai entrepris la cure, dit Turner, étoient des groseilles, des cerises, des framboises, des mûres & autres petits fruits semblables : mais les endroits qu'elles occupoient n'étoient point dangereux, & leurs surfaces n'avoient pas beaucoup d'étendue ; leur base étoit petite, l'excroissance molle, flexible, sans inflammation, sans couleur livide & sans apparence de malignité ; ce qui est une preuve qu'elles doivent dégénérer en cancer. On doit choisir, pour en faire l'extirpation, le tems où elles sont pâles, molles & aplaties ; car, semblables aux fruits qu'elles représentent, elles souffrent les mêmes vicissitudes, je veux dire, qu'elles fleurissent, mûrissent & languissent sans jamais mourir entierement.

Lorsqu'elles tiennent à la chair par une petite tige, & que leur base le permet, je préfere, dit Turner, la ligature à tout autre remede, en observant, après que l'excroissance est tombée, de manger sa racine avec un caustique.

Lors même que j'emploie le bistouri, j'ai soin d'appliquer

quer un petit cautere actuel pointu, qui arrête l'hémorrhagie, mange les fibres restantes, & corrige la malignité qu'il peut y avoir; après quoi je guéris la plaie de même que les brûlures ordinaires.

Hildanus ayant été appellé chez un Senateur du Canton de Berne, dont le fils âgé de trois ans, avoit une excroissance sur la partie supérieure du nez, grosse comme la moitié d'une cerise, quoiqu'elle n'excédât pas d'abord la grosseur d'une lentille, il en entreprit la cure de la maniere suivante.

Il passa un fil à travers le corps de l'excroissance, & la déracina tout autour par le bas avec un bistouri: mais ayant voulu diriger la pointe de l'instrument vers le front, il ouvrit une branche d'un vaisseau sanguin, ce qui l'empêcha de continuer son opération. Il se contenta donc d'enlever la partie qu'il avoit séparée, & de panser la plaie avec des astringens. Lorsqu'il eut ôté le premier appareil, il trouva quelques restes de l'excroissance qu'il consuma avec un escarotique composé de cendre de tendrons de vigne & de chaux vive; il fit ensuite tomber l'escarre avec un mélange de terebenthine & de gomme-élemi, & cicatrisa ensuite la plaie le mieux qu'il lui fut possible. Il recommande dans ces sortes de cas l'usage du précipité, lavé, & édulcoré pour les personnes d'une habitude délicate; & j'ai quelquefois éprouvé, dit Turner, qu'il suffit, après qu'on a enlevé la premiere peau, pour dissiper ces excroissances fongueuses, pour déterger l'ulcere & le cicatriser.

Cas rapportés par Turner.

Une femme de condition apporta en naissant la marque d'une framboise près du sourcil, laquelle à l'approche de la saison où ce fruit a coutume de mûrir, devenoit rouge, tendre, plus grosse qu'à l'ordinaire, & se convroit de petits grains entremêlés de petits poils. Cette excroissance ayant touché contre le bord d'un chapeau de paille qu'elle portoit, elle s'ouvrit par le milieu, ce qui lui causa de grandes douleurs, & une hémorrhagie qu'on eut toutes les peines du monde à arrêter, il se forma enfin une croûte sur la plaie. Quelque tems après cette croûte étant venue à tomber dans le tems qu'elle dormoit, il survint une hémorrhagie beaucoup plus abondante que la premiere, ce qui l'obligea à me faire appeller pour l'arrêter: mais je la déterminai à la faire entierement extirper. Je commençai par y appliquer le caustique lunaire, dont l'opération ayant été interrompue par le sang qui vint à sortir d'une petite artere, j'eus recours à la pierre infernale, qui resserra le vaisseau & pénétra bien avant dans le corps de l'excroissance. Après avoir enlevé les sels avec une sonde armée, je pansai l'ulcere avec un plumasseau couvert de basilicon & trempé dans du baume de térébenthine chaud. Ayant ensuite écarté les levres de la plaie, je m'apperçus que le caustique avoit agi sur toute la tache; mais que la chair du fond paroissoit en quelques endroits grenue comme celle que j'avois d'abord enlevée, ce qui m'obligea à en toucher une partie avec le caustique lunaire, & l'autre avec le bout de ma sonde, que je trempai auparavant dans du beure d'antimoine. Après que j'eus dissipé l'escarre avec un liniment chaud & du baume de térébenthine, je trouvai la chair tout comme auparavant jusqu'au péricrane. J'employai les escarotiques, autant que je les crus nécessaires, je remplis la plaie de précipité rouge, & la laissai pendant deux jours couverte d'un digestif. Lorsque je vins à ôter l'appareil, il sortit de la plaie une matiere épaisse, formée du restant de l'excroissance, mais la membrane me parut fort nette, quoiqu'un peu enflammée. Pour l'empêcher de venir à suppuration, je pansai la plaie avec des lénitifs, & en hâtai l'incarnation. Le crane resta néantmoins découvert d'environ la largeur d'une paillette, mais il guérit sans la moindre exfoliation, & sans qu'il restât aucune cicatrice difforme.

Un enfant nâquit avec la figure d'une groseille dans l'angle interne de l'œil vers la racine du nez, qui étant venue à augmenter, pensa le faire devenir loucbe, par le soin qu'il avoit de la regarder. On me fit appeller pour l'extirper: & m'étant apperçu que sa base pouvoit souffrir une ligature, je pris une aiguillée de soie cirée, & ayant placé l'enfant sur les genoux d'une servante, j'y fis dès la premiere fois une ligature fort serrée, dans la crainte que j'eus de ne pouvoir y revenir s'il le falloit. J'appliquai un défensif tout autour, & laissai un trou dans le milieu pour donner passage à l'excroissance. Je jugeai à propos pour prévenir la fievre, de faire donner un lavement à l'enfant dès le matin, & de le faire saigner la veille de l'opération. Je trouvai le lendemain l'œil enflammé, les paupieres enflées, l'excroissance livide, & prête à tomber en mortification, & le malade attaqué de la fievre. L'ayant fait approcher de la fenêtre avec les yeux bandés, je passai la pointe de mes ciseaux sous la ligature, & coupai l'excroissance. Il sortit quelques gouttes de sang, mais l'enfant ne ressentit aucune douleur. J'appliquai ensuite légerement le bouton de ma sonde que j'avois fait rougir, sur sa racine, & fis des embrocations sur les parties avec de l'huile rosat, ce qui fit évanouir l'enflure au bout de deux ou trois jours. Je pansai deux ou trois fois la plaie avec mon onguent de pierre calaminaire, me contentant pour premier appareil, de mettre dedans un plumasseau trempé dans du basilicon, & la plaie se guérit sans laisser presqu'aucune cicatrice après elle.

Une servante avoit une chevrette à la joue, qu'un Chirurgien avoit tâché vainement de dissiper avec des escarotiques: ayant trouvé ce remede trop incommode, elle prit le parti de s'adresser à moi; mais lui ayant proposé le cautere actuel, sur ce que la plaie me parût avoir dégénéré en un ulcere phagédénique, dont les levres étoient d'un côté calleuses & découpées, & de l'autre surmontées d'un fungus, elle aima mieux recourir à un Empirique, que de tenter un remede si violent: mais elle paya cher sa confiance; car sa maladie dégénéra en une espece de cancer qui lui couvrit toute la joue. TURNER, *de Morbis cutaneis.*

IMB

IMBIBITIO, signifie en termes de Chymie, une espece de cohobation, par laquelle une liqueur en montant & en descendant sur une substance solide, s'y fixe à la fin, de telle sorte qu'elle ne peut plus monter. RULAND.

Ce mot signifie aussi quelquefois une cohobation simple, ou quelque espece d'imprégnation que ce soit.

IMM

IMMERSIO; l'immersion Chymique est une espece de calcination qui se fait en plongeant un corps dans quelque fluide afin de le corroder. C'est aussi une espece de lotion qui consiste à faire tremper une substance dans quelque fluide, pour la corriger ou l'améliorer.

IMMERSUS, est le nom d'un muscle. Voyez *Subscapularis, le sous-scapulaire.*

IMP

IMPAR, *impair*; on donne cette épithete aux jours critiques. Voyez *Crisis.*

IMPASTATIO, *impastation*; c'est la réduction d'une poudre ou de quelqu'autre substance en forme de pâte, au moyen de quelque fluide convenable.

IMPATIENS HERBA. Voyez *Balsamina.*

IMPERATORIA, *imperatoire*, ou *otruche.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont divisées en trois segmens, & chacun de ceux-ci en trois autres. Ses semences sont plates, ovales, légerement rayées, & ont une bordure.

Boerhaave en compte trois especes.

1. *Imperatoria, major*, C. B. P. 156. Tourn. Inst. 371. Boerb. Ind. A. 53. *Imperatoria & Astrantia*, Offic. *Imperatoria*, J. B. 3. 137. Raii Hist. 1. 436. Ger. 848. Emac. 1001. *Imperatoria, sive astrantia vulgaris.* Park. Theat. 942.

La racine de l'*impératoire* est longue, remplie de nœuds, grosse environ comme le pouce, d'une odeur forte & aromatique, & d'un gout acre & piquant. Elle pénetre obliquement dans la terre & jette de ses nœuds un grand nombre de fibres. Les feuilles inférieures ont à peine un palme de haut; elles approchent de celles de l'angélique, avec cette différence qu'elles sont plus petites & divisées en trois segmens arrondis & dentelés à leurs bords. Ses tiges ont rarement plus d'un pié de haut, elles poussent un petit nombre de feuilles & portent à leurs extrémités des ombelles de fleurs à cinq feuilles blanches, à chacune desquelles il succede deux graines applaties, rondes & blanchâtres. On la cultive dans nos jardins, mais elle nous vient des montagnes d'Autriche, de Stirie & de plusieurs endroits des Alpes : elle fleurit au mois de Juillet.

Sa racine est seule d'usage en Medecine; elle est cordiale, sudorifique & alexipharmaque; on l'emploie fréquemment dans les fievres malignes, putrides, & dans toutes les maladies pestilentielles; elle résiste au poison & guérit les morsures des bêtes venimeuses. Elle appaise les douleurs d'estomac & la colique, & l'on s'en sert avec succès dans toutes les maladies des nerfs & du cerveau. MILLER, *Bot. Offic.*

La racine de cette plante est oblongue, environ de la grosseur du pouce, ridée & pleine de nœuds, brune dehors, blanche dedans, d'un gout aromatique, acre & d'une odeur pénétrante.

L'Histoire des Plantes que l'on dit être de Boerhaave, attribue à cette racine les vertus suivantes :

Elle est atténuante & apéritive; elle excite la salive lorsqu'on la garde dans la bouche; elle est aussi cathartique étant prise intérieurement; & de-là vient qu'on l'appelle la *purgation des Laboureurs*. Elle est sudorifique & diurétique étant prise en petite quantité. Elle opere quelquefois avec tant de violence dans la colique hystérique & convulsive, & dans la tympanite, qu'elle a besoin d'un correctif tel que le *Levisticum*, le *Meum*, ou quelqu'autre racine douce & visqueuse. Elle est un remede spécifique dans les fievres intermittentes, surtout dans les fievres tierces & quartes, aussi bien que dans les affections comateuses. Chacune de ses parties possede le même gout & la même odeur; & soit qu'on l'emploie en infusion ou en décoction, elle ne cede à aucun remede dans la vertu qu'elle a de résister aux poisons d'une espece volatile; elle opere par les sueurs & par les selles, lorsqu'on la donne en grande quantité. On la recommande aussi dans l'hydropisie à la dose d'une once avec du miel, pourvu que les visceres soient sains : elle est aussi un anti-scorbutique. Elle est fort utile dans les cas où il s'agit de débarrasser les visceres de quelque matiere visqueuse. Baglivi la recommande beaucoup pour les maladies de la poitrine, pour la pleurésie & la péripneumonie, dans les cas où la matiere est dans un état de coction & l'expectoration difficile. On la fait infuser pour cet effet dans de l'eau & on l'édulcore ensuite avec du miel, & pour lors elle facilite l'expectoration, ce qui soulage extrement le malade. Elle entre dans les mêmes antidotes que l'angélique : comme elle est chaude & apéritive, elle est propre pour résoudre les tumeurs, lorsqu'il n'y a point d'inflammation, de même que les plantes de l'espece scorbutique. Lorsqu'on coupe cette racine en deux on y découvre une infinité de vésicules remplies d'une substance balsamique & huileuse; qui possede une qualité chaude & active, & qui rend cette racine plus chaude que celle de l'angelique, & aussi propre pour corriger l'haleine. Cette racine doit être cueillie dans le fort de l'hiver & dans sa seconde année. Ses feuilles étant pilées sont bonnes pour résoudre les tumeurs. Son huile distilée, de même que ses esprits, sont carminatifs & stomachiques. Sa racine est estimée un des meilleurs anti-scorbutiques; & lorsqu'elle est cuite dans de l'eau elle fournit un remede excellent pour la gravelle & pour la suppression d'urine.

2. *Imperatoria, Alpina, maxima*, T. 317;
3. *Imperatoria, quod Laserpitium*, Prosperi Alpini, Exot. 211. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. I. p. 53.

Prosper Alpin croit que cette derniere est le *Laserpitium* de Théophraste, de Dioscoride & de Pline. Il nous apprend que cette plante vint à Padoue de semences qu'on y avoit apportées de Thrace, qu'elle est chaude, d'un gout acre & d'une odeur fort agréable.

IMPERFORATIO, défaut d'ouverture dans quelqu'un des passages naturels. Voyez *Anus*, *Vagina & Urethra*.

IMPERIALIS CORONA. Voyez *Corona Imperialis.*

IMPETIGO, le même que *Lichen.* Voyez *Lepra.*

IMPETUS. Ce mot, lorsqu'on l'emploie relativement au cœur & à la circulation du sang, signifie simplement force. Il est le même que paroxysme, eu égard aux maladies. Il signifie quelquefois la même chose qu'*impetigo*.

IMPIA HERBA. Voyez *Filago.*

IMPLICATUS ou IMPLICITUS, *compliqué.* Voyez *Complicatio.*

IMPLUVIUM, *embrocation.*

IMPOTENTIA, *Impuissance*; elle est dans l'homme ce qu'est la stérilité dans la femme, je veux dire, une inhabilité à la propagation de l'espece. L'*impuissance* peut avoir pour cause un défaut naturel dans les organes de la génération, qu'on corrige très-rarement; un accident ou une maladie, & dans ce cas on peut y remédier plus ou moins à proportion que ces maladies sont curables ou incurables. Je crois que les causes les plus fréquentes de l'*impuissance* sont celles que j'ai spécifiées à l'Article *Gonorrhæa*, savoir, les maladies vénériennes & la mauvaise méthode de les traiter.

J'ai quelque raison de croire qu'une *impuissance* subite dans une personne qui n'est point sujette à aucun désordre de cette espece, & dont on ne peut attribuer la cause à aucun accident, est l'avant-coureur de quelque grande maladie : & pour lors les irritans sont très-dangereux, parce qu'ils peuvent augmenter la maladie qui la cause & la rendre funeste. J'ai quelquefois vu exciter des fievres terribles par l'usage des remedes chauds & irritans.

Hippocrate, dans son Traité *de His quæ utero non gerunt*, conseille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne soit naturel & fort, & de ne point user des bains chauds.

Une autre cause d'*impuissance* est la mauvaise habitude qu'on a prise de boire des liqueurs fortes & spiritueuses, & il est à craindre, si l'on n'y remédie, que les effets n'en deviennent plus sensibles.

Le Docteur Cockburn rapporte dans les *Essais de Medecine d'Edimbourg*, un exemple d'*impuissance* tout-à-fait remarquable.

Un noble Vénitien épousa à l'âge de vingt-deux-ans une jeune Demoiselle très-aimable avec laquelle il se comporta avec beaucoup de vigueur, sans que ses embrassemens fussent suivis d'aucune émission de semence, quoiqu'elle fut très-fréquente dans ses songes. Comme ce malheur l'affligeoit extremement, & qu'on n'a-

voit pu y apporter de remede, on pria les Ambassadeurs que cette République entretient dans les différentes Cours de l'Europe de vouloir bien consulter les plus fameux Medecins des lieux où ils faisoient leur résidence, sur la cause de cette incommodité, aussi-bien que sur les moyens dont il falloit se servir pour y remédier.

J'attribuai cette *impuissance* à la trop grande vigueur de l'érection qui bouchoit le conduit de l'urethre avec tant de force qu'elle ne pouvoit être surmontée par les moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules séminales; au lieu que cette pression étant moins forte dans les songes, l'évacuation se faisoit avec plus de liberté.

La méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avoit été facile à trouver; car quelques légeres évacuations, secondées du régime, satisfirent entierement.

IMPRÆGNATIO, *Grossesse*. Après la cessation du flux menstruel, qui arrive quelquefois, mais rarement à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, & généralement à quarante-cinq ou cinquante ans, le ventre grossit considérablement, & au bout de quelques mois il survient des pertes abondantes, accompagnées de douleurs légeres autour de la région des reins & dans la partie inférieure du ventre, ce qui fait croire aux femmes qu'elles sont véritablement grosses.

Dans ce cas le ventre, quoique gros, est également mou partout, la dureté ou la résistance n'est pas plus grande dans la partie hypogastrique, que dans l'épigastrique. Mais le plus sûr moyen de distinguer ce cas de la véritable *grossesse*, c'est le toucher : car si la femme n'est point enceinte, on trouvera l'orifice de la matrice ouvert & dans son état naturel.

Lorsqu'une femme est véritablement grosse, son ventre diminue, ou du moins ne grossit point jusqu'à la fin du second mois, au lieu que dans l'enflure contre nature, il grossit pour l'ordinaire dès les premiers jours.

Il faut que l'enfant se fasse sentir par ses mouvemens, qui arrivent aux unes plutôt & aux autres plus tard, le plutôt à quarante jours, & le plus tard à quatre mois & demi, & même cinq mois.

Il arrive quelquefois qu'une femme devient grosse sans avoir jamais eu ses regles, & quelquefois au contraire sans qu'elles aient cessé jusqu'au cinquieme, sixieme & septieme mois. Il y en a à qui le ventre a grossi dès les premiers jours, quoiqu'elles fussent réellement grosses, & d'autres auxquelles leurs regles ont coulé durant plusieurs mois & qui se sont trouvées grosses, sans avoir presque senti leur enfant. Quelques-unes enfin, ont eu des mouvemens très-sensibles, sans être grosses.

La Motte paroît croire que la grosseur de l'enfant, jointe à la petite quantité d'eaux dans laquelle il nage, est cause que les femmes enceintes ne sentent que peu ou point leurs enfans.

Il n'est pas aisé de s'assurer qu'une femme est grosse avant la fin du quatrieme mois; tous les signes de *grossesse*, jusqu'à ce tems-là étant équivoques & capables de tromper les personnes les plus expérimentées : mais il n'est plus permis d'en douter lorsqu'on sent les mouvemens de l'enfant, qui sont fort faciles à distinguer des mouvemens convulsifs de la matrice ou des parties circonvoisines que les femmes sentent quelquefois, & qui leur persuadent qu'elles sont véritablement grosses.

Voici une méthode infaillible de s'assurer de la *grossesse* d'une femme.

On la fait mettre en situation comme si elle vouloit aller à la selle, ou à demi accroupie, & l'on introduit un ou deux doigts dans le vagin. Si elle l'est, on trouvera l'orifice intérieur de la matrice tout-à-fait fermé, presque plus de cou, suivant que le tems de la *grossesse* sera plus ou moins avancé. Car plus une femme approche de son terme, plus le cou de la matrice souffre de dilatation, & il disparoît entierement dans le dernier mois. Le corps de la matrice est dans ce tems plein & tendu.

Le mouvement de l'enfant joint à ces circonstances, rend les signes de la *grossesse* positifs & certains.

La Motte avant d'en venir à cet essai, fait concher la femme sur le dos, les genoux élevés, & les talons auprès des fesses, & s'il trouve le ventre dur & tendu beaucoup plus dans sa partie hypogastrique, que dans l'épigastrique, il en conclut qu'elle est enceinte.

Il n'est pas si facile de s'assurer de la véritable *grossesse* par le toucher avant la fin du quatrieme mois, qu'après; car pour lors une personne expérimentée peut prédire le tems de l'accouchement par l'état de la matrice.

Quelques femmes s'apperçoivent de leur *grossesse* dès le moment qu'elles l'ont contractée, parce qu'elles ont gouté pendant le coït un plaisir beaucoup plus grand que celui qu'elles avoient coutume de ressentir, suivi d'une légere douleur vers le nombril, d'un frisson général partout le corps : de plus, elles se trouvent beaucoup moins mouillées qu'à l'ordinaire, parce que la semence se conserve dans la matrice. Le mari de son côté ressent, au tems de l'éjaculation, une espece de sucement au bout du gland, qui dans le plus vif du plaisir, ne laisse pas d'être accompagné de quelque sorte de douleur. La Motte, *Traité des Accouchemens.*

IMU

IMUS VENTER, signifie quelquefois en général le *bas-ventre*, & quelquefois aussi la partie inférieure du *bas-ventre*, ou l'hypogastre, *hypogastrum*.

INA

INAIA *Guacuiba*, Nom de la *palma, Indica, coccigera, angulosa.*

INANITIO. Voyez *Cenosis.*

INAPPETENTIA. Voyez *Anorexia.*

INAURATIO, l'action de dorer, *dorure*. Elle ne sert en Medecine qu'à embellir les bols ou les pilules.

INC

INCARCERATA HERNIA. Voyez *Bubonocele.*

INCARNANTIA, *Incarnatifs*, sont des remedes qui font revenir les chairs dans les plaies ou les ulceres, ou plutôt qui ôtent les obstacles qui s'opposent à leur génération. Les incarnatifs internes sont des alimens qui fournissent un chyle balsamique, qui engendrent de la chair & qui augmentent l'embonpoint.

INCENDIUM, signifie une fievre brûlante, & quelquefois la chaleur fébrile.

INCENSIO, ce mot signifie la même chose qu'*incendium*, ou une tumeur chaude inflammatoire.

INCERATIO, c'est réduire quelque substance seche que ce soit à la consistance de la cire molle, en la mêlant par degrés avec quelque fluide.

INCERNICULUM, *tamis, crible* ou *filtre*; on appelle ainsi en termes d'Anatomie le bassinet des reins.

INCIDENTIA, *remedes incisifs.* Voyez *Alterantia.*

INCINERATIO, *Incineration*; c'est proprement la réduction de quelque substance que ce soit, en cendres, par le moyen du feu. On se sert principalement de ce terme en parlant des végétaux qu'on a réduits en cendres pour en tirer des sels fixes alcalis, que l'on appelle *sels par incinération.*

INCISIO, *incision*; on emploie ce mot relativement aux opérations de Chirurgie; il y a différentes especes d'incisions, dont il est parlé aux articles qui leurs conviennent.

INCISORES, *incisives*; on appelle ainsi les quatre dents de devant.

INCISORIUM, τομεῖον, est une table sur laquelle on couche un malade, sur le corps duquel on veut faire quelque incision.

INCLINATIO, *inclination*, en termes de Pharmacie, c'est l'action renverser un vaisseau pour que la liqueur claire qu'il contient s'écoule, & que le marc reste au fond. Ce mot, quand il s'agit des humeurs signifie la disposition qu'elles ont à se porter vers quelque partie du corps.

INCOCTUS, ce mot a deux significations opposées, *qui n'est pas cuit*, ou qui l'est parfaitement. Cette ambiguité vient de la force de la particule *in*, qui a, comme s'expriment les Grammairiens, une signification privative & intensive.

INCONTINENTIA, *Incontinence*; ce mot outre son sens moral, signifie en Medecine une inhabilité dans quelque organe à retenir ce qui ne devroit s'écouler qu'avec le consentement de la volonté. Voy. *Acrasia*.

On emploie particulierement le mot d'*incontinence*, en parlant de l'écoulement d'urine involontaire.

La vessie est quelquefois tellement affoiblie dans les hommes, qu'ils rendent leur urine sans s'en appercevoir; ce qui peut venir ou du calcul, ou de la paralysie du sphincter. Dans le premier cas, il n'y a point d'autre remede que la lithotomie, ou l'extraction de la pierre; & même ce remede n'est pas toujours infaillible; car cette maladie succede souvent à l'opération de la taille. Lors au contraire qu'elle provient de la foiblesse du sphincter de la vessie, on peut y remédier par le moyen des remedes corroboratifs & nervins.

Mais comme cette maladie résiste souvent aux remedes les plus efficaces, on a imaginé plusieurs instrumens pour pouvoir retenir l'urine. Quelques-uns recommandent un sac de cuir enduit de poix, que l'on porte pendu entre les cuisses, assez grand pour contenir demi-pinte d'eau; d'autres préferent un pot de cuivre ou d'étain que l'on attache à la verge, (Voyez *Planche VI. fig.* 7.) & que l'on a soin de vuider avant qu'il soit plein. Mais comme ces instrumens sont très-incommodes, les Modernes en ont imaginé d'autres plus légers & plus faciles à porter, qui comprimant la verge & l'uretre, obligent l'urine à rester dans la vessie, de sorte qu'on peut la décharger lorsqu'on veut, en ouvrant ou en fermant l'instrument, (voyez *Planche VI. fig.* 8.) qui est couvert de cuir, & pris de Nuck. Celui qui est représenté par la *fig.* 9. a cela de commode, qu'on peut le resserrer ou le relâcher, à proportion que la verge augmente ou diminue. J'ai connu, dit Heister, plusieurs personnes qui s'en sont servies avec succès; & je ne sache personne qui en ait donné l'idée avant moi.

Nuck & Winslow ont inventé un instrument pour cette maladie, pareil à celui dont on se sert pour les hernies, (voyez *Planche VI. fig.* 10.) On l'attache autour du corps, de même que si l'on vouloit comprimer les fistules du périnée; ensorte que la pelote *B* porte sur cette partie. La vis *D* sert à comprimer ou à relâcher l'uretre, de façon qu'on est maître de son urine. Cette méthode peut avoir son utilité: mais je suis convaincu par expérience, que celui dont j'ai parlé ci-dessus est plus simple & plus commode.

L'*incontinence* d'urine dans les femmes provient souvent d'un accouchement laborieux, ou de la foiblesse du sphincter de la vessie, occasionnée par l'opération de la taille; quoiqu'elle puisse aussi avoir pour cause une foiblesse naturelle, ou une paralysie, de même que dans l'homme. Quelle qu'en soit la cause, quand elle est invétérée, ou qu'elle provient d'une paralysie, elle ne cede à aucun remede.

Lorsqu'elle survient après l'opération de la taille, surtout dans les filles ou dans les jeunes femmes, elle se guérit souvent d'elle-même, ou par l'usage interne & externe des astringens. Si ces derniers ne produisent aucun effet, elle passe généralement pour être incurable. Hischerus assure cependant dans une dissertation sur ce sujet, que la méthode la plus sûre est d'introduire un pessaire ou un anneau de grandeur convenable dans le vagin, comme pour la descente de matrice; car cet instrument comprime l'urethre si fortement, que l'on est maître de rendre l'urine lorsqu'on veut.

INCORPORATIO. L'*incorporation* est la même chose que l'impastation; savoir, la réduction d'une substance seche en consistance de pâte, au moyen de quelque fluide; les pilules, les bols, les trochisques & les emplâtres se font par incorporation. Il y a une autre espece d'*incorporation*, qui consiste à réduire plusieurs choses de différentes consistances, à une consistance commune par le moyen de la digestion.

INCRASSANTIA. Les remedes incrassans sont ceux qui réduisent le sang & les humeurs en une consistance convenable, ou qui les épaississent autant qu'il faut. Voyez *Alterantia*.

INCRUSTATIO, *incrustation*, en termes de Chirurgie, c'est la formation de croutes ou d'escarres sur quelque partie.

INCUBA. Ruland traduit ce mot par *sponsa solis*.

INCUBUS, *incubé* ou *cochemar*. Ce mot ne se trouve point dans Hippocrate: mais Cœlius Aurelianus parle fort au long de cette maladie, qu'il appelle *incube*.

L'*incube*, dit cet Auteur, tire son nom, suivant quelques-uns, de la forme ou ressemblance d'un homme; d'autres le dérivent (*quasi ab incumbendo*, se coucher ou poser dessus,) parce que les malades s'imaginent sentir quelque chose qui monte & qui vient se poser sur leur poitrine. Themison, dans le second Livre de ses Epîtres, appelle cette maladie πνιγαλίων, *pnigalion*, de πνίγω, *étouffer*, à cause qu'elle étouffe les malades. Quelques Anciens l'ont appellée *ephialtes*, ἐφιάλτης d'ἐφάλλομαι, sauter dessus; d'autres *epibole*, ἐπιβολή, d'ἐπιβάλλω, « presser dessus, oppression, » parce que les malades croyent que quelqu'un saute sur eux & les opprime. Les personnes crapuleuses, & celles qui sont continuellement incommodées de crudités, sont fort sujettes à cette maladie.

Un simple accès de l'*incube*, qui n'est suivi d'aucune plainte de la part du malade, ni d'aucune anxiété après le réveil, & qui ne fait qu'interrompre le sommeil, ne mérite pas plus le nom de maladie qu'une simple émission de semence pendant le sommeil, que les Grecs appellent ὀνειρόγονος, *oneirogonos*; à moins qu'il ne revienne fréquemment & accompagné de quelque incommodité. L'*incube* est l'avant-coureur de l'épilepsie; & Soranus a parfaitement démontré dans ses αἰτιολογούμενα, *aitiologoumena*, ou Livres des Causes, qu'il n'est ni un Dieu, ni un demi-Dieu, ni Cupidon.

Ceux qui ont cette maladie ne peuvent se remuer qu'avec beaucoup de peine; ils sentent un engourdissement & une pesanteur qui fait craindre une suffocation, & s'imaginent que quelqu'un saute sur eux à dessein de leur ôter la vie & le sentiment, & les empêche de crier. C'est ce qui fait qu'ils sautent de peur, & se plaignent d'une voix inarticulée. Quelques-uns sont affectés au point de s'imaginer qu'ils voyent ou entendent le phantome qui se jette sur eux, & les sollicite à la luxure; & lorsqu'ils s'efforcent de le saisir par la main, il leur semble qu'il leur échappe. Lorsqu'ils s'éveillent, ils sentent leur visage, leurs yeux & les autres émonctoires, humides; ils ont le cou roide & une toux foible. Cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, est accompagnée de la pâleur & de la maigreur du corps, qui naissent d'un sommeil interrompu par la crainte.

Cette maladie paroît tenir du resserrement, à cause du sentiment de pesanteur qui l'accompagne; & du chronique, à cause de sa durée; & elle n'est pas toujours sans danger; car quelques-uns en sont morts suffoqués.

Silimachus, sectateur d'Hippocrate, écrit que l'*incube* devint une fois contagieux à Rome, & que plusieurs personnes en moururent. Cœlius Aurelianus, *Morb. Chronic. Lib. I. cap.* 3.

L'*incube* est d'une mauvaise espece, lorsqu'il attaque une personne qui est éveillée: mais il est encore pire, lorsqu'après l'avoir inquiétée durant son sommeil, il la laisse éveillée avec une sueur froide & une palpita-

tion de cœur. Cette maladie n'attaque presque jamais ceux qui dorment sur le côté : ceux qui y sont sujets ont lien de craindre quelque maladie dangereuse de la tête, comme un vertige, une apoplexie, une épilepsie, des convulsions & une mort subite. Il est certain que plusieurs personnes en sont mortes en dormant. LOMMIUS, *Med. Obs.*

Il faut remédier à l'éphialte ou *incube* dès qu'il commence ; car lorsqu'il devient invétéré & qu'il incommode le malade toutes les nuits, il présage quelque maladie considérable, comme l'apoplexie, la manie ou l'épilepsie, quand la cause de la maladie se jette sur la tête ; ceux qui sont attaqués de l'*incube*, souffrent durant leur sommeil de la même maniere que les épileptiques durant le jour.

La cure de cette maladie consiste dans l'évacuation par la saignée & les purgatifs. Le meilleur est celui que l'on prépare avec une dragme d'hellébore noir, demi-dragme de scammonée & quelques simples aromatiques, comme l'anis, le *daucus* & le persil. L'*hiera* préparé avec la *cucurbita sylvestris*, soulage aussi beaucoup le malade : telle est l'ordonnance de Rufus. La diete doit être claire, & le malade doit s'abstenir de tous les alimens flatueux. La semence de pivoine est aussi fort utile dans le cas dont nous parlons. On en prend tous les jours une quinzaine pilées dans de l'eau. PAUL EGINETE, *Lib. III. cap.* 15.

INCURSUS, signifie dans Bellini la pulsation des arteres.

INCUS, *Enclume* ; nom d'un des trois petits osselets de l'oreille interne. Voyez *Auris.*

IND

INDARION, nom d'un collyre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. Serm. IV. cap.* 113.

INDEX, c'est ainsi qu'on appelle le doigt qui suit le pouce. Les jours auxquels on peut présager les crises futures sont aussi appellés *dies indices.* Voyez *Epidelos* & *Crisis.*

INDICANTES DIES. Voyez *Dies Indices.*

INDICANTIA, *indicants* ; ce sont des circonstances que l'on observe dans un malade, relatives à son état passé, présent & futur, lesquelles indiquent ce qu'on doit faire pour le soulager.

INDICATA, choses indiquées par l'état d'une personne, qui nous font connoître les moyens qu'on doit employer pour conserver sa vie & sa santé, ou pour guérir les maladies dont elle est attaquée. Voyez *Fibra.*

INDICATIO, *indication* ; on a expliqué ce que c'est au mot *Fibra.* L'*indication* prophylactique ou préservative, regarde la conservation de la santé en prévenant les maladies ; l'*indication* curative enseigne à les guérir, & l'*indication* vitale tend à la conservation immédiate de la santé. Il y a une autre *indication* appellée urgente, mitigative ou palliative, qui traite des moyens d'adoucir les symptomes, lorsqu'ils sont trop violens pour les négliger jusqu'à la fin de la maladie.

INDICATOR, *indicateur* ; nom d'un muscle ; le même que l'extenseur de l'index. Voyez *Extensor indicis.*

INDICIUM, signe qui indique ce qui doit arriver dans les maladies.

INDICO. Voyez *Indigo.*

INDICON, ἰνδικὸν, à ce que dit Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* est ce que les Persans appellent poivre, & dont le fruit rond est appellé *myrtidanos.* Galien dit là-dessus dans son *Exegesis*, que les Compilateurs des catalogues des simples ont pris l'*indicon* pour le gingembre, (ζιγγίβερις) pour avoir cru que le gingembre est la racine du poivre, au lieu que le gingembre & le poivre appartiennent à deux différentes plantes, comme il paroît par Dioscoride, *Lib. II. cap.* 189. 190. Dioscoride le jeune qui a fait un Glossaire, dit que l'*indicon* est une plante des Indes fort approchante du poivre, qui porte un fruit appellé *myrtidanus*, parce qu'il ressemble à une baie de myrte. Voilà ce que dit Galien. Hippocrate, *Lib. II. de Morb. Mulier.* fait mention de l'*indicum medicamentum* & de l'*indici potus*, & recommande le premier pour corriger la puanteur de l'haleine. Voyez *Indigo.*

INDIGENA, nom de l'*eruca*, *tanacetifolia.*

INDIGESTIO, *Indigestion.*

INDIGNATORIUS MUSCULUS, nom de l'abducteur de l'œil.

INDIGO, *Indicum*, Offic. *Indigo vera colutea folii utriusque India*, Act. Philos. Lond. N°. 276. p. 703. & N°. 276. p. 1016. *Nil, sive anil, Glastum Indicum*, Park. Theat. 600. *Nil, sive anil, sive indigo Indica*, Hist. Oxon. 2. 202. *Anil, sive nil, Indorum color*, J. B. 2. 945. *Emerus Americanus siliqua incurva*, Tourn. Inst. 666. *Coronilla Indica, ex qua indigo*, Volch. 124. *Caachira prima*, Pis. (Ed. 1658.) 198. *Herva de anil Lusitanis*, Marcgr. 57. *Xiuhquilith pitzahac, sive anil tenuifolia*, Herm. 108. *Colutea Indica herbacea, ex qua indigo*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 168. Hort. Monsp. 61. *Colutea Indica humilis, ex qua Indico folio viridi*, Par. Bat. Prod. 325. *Colutea foliis anil*, Chab. 82. *Colutea affinis fruticosa floribus spicatis, purpurascentibus, siliquis incurvis, è cujus tinctura indigo conficitur*, Cat. Jamaic. 141. Hist. 2. 34. Tab. 179. f. 2. *Sban aniliferum Indicum coronillæ foliis, vel indigo Indica*, Breyn. Prodr. 2. 91. *Ameri.* Hort. Mal. 1. 101. F. 54. *Polygala Indica frutescens Hermanni*, Raii Hist. 1. 926. *Phaseolus Americanus vel Brasilianus sextus*, C. B. P. 242, *Isatis Indica foliis Rorismarini, Glasto affinis*, Ejusd. 113. *Hin awaru, polygala Indica, ex qua indigo minor*, Herm. Mus. Zeyl. 43. Voyez *Anil.*

On nous apporte ce suc de l'Amérique & des Indes Orientales sous différentes formes. Le plus estimé est celui de Guatimala, qui est la fécule d'une plante appellée *emerus Americanus*, *siliqua incurva*, I. R. H. Quelques Medecins ont donné l'*indigo* à la dose d'une dragme : mais d'autres le regardent comme un poison. Il est défendu en Saxe de le donner intérieurement. GEOFFROY.

INDUCTIO, *induction* ; en termes de Pharmacie, c'est l'action d'étendre une emplâtre, ou d'appliquer quelque chose sur telle partie du corps que ce soit.

INDUS, *Indien*, est l'épithete que l'on donne à quelques compositions médicinales. Le Dispensaire d'Ausbourg décrit certaines pilules purgatives de l'invention de Mesué, sous le nom de *pilulæ Indæ haly* ; & Galien, *Lib. IV. cap.* 13. *de Comp. Med. p.* 9. fait mention de l'*emplastrum Indum Tharsei Chirurgi.*

INDUSIUM, *Chemise.* C'a été un grand sujet de dispute entre quelques Medecins, que de savoir s'il est à propos qu'un malade change de linge ou non ? Mais je crois que toute la question se réduit à ceci : lorsqu'une personne ne sue point, il me paroît qu'elle ne court pas grand risque à se refroidir, & dans ce cas le changement de linge contribue non-seulement à la propreté, mais encore à faciliter la transpiration. Si le malade sue, & que ses sueurs ne soient que symptomatiques, on peut les arrêter sans aucun danger : mais il y a de l'imprudence à lui faire changer de linge lorsqu'elles sont critiques & en même tems copieuses. Dans le cas où elles cessent il est bien plus dangereux de se refroidir en gardant sur soi un linge mouillé, qu'en en prenant du nouveau, pourvu qu'on lui ait auparavant bien fait prendre l'air. Dans quelque cas que ce soit la matiere de la transpiration, ou celle de la sueur, impregne le linge & devient en quelque sorte acrimonieuse, ce qui ne peut manquer d'être nuisible, surtout dans les maladies aiguës. Il ne faut pour être convaincu des mauvais effets que produit sur le corps l'acrimonie contenue dans le linge, que lire ce que Diemerbroek

rapporte à ce sujet. Il assure, si je m'en souviens, que plusieurs personnes qui avoient échappé de la peste en furent attaquées une seconde fois, & en moururent, pour avoir mis des chemises qu'on avoit savonnées.

Comme plusieurs personnes ont coutume de porter des *chemises* de flanelle, je trouve à propos pour leur faire sentir la faute qu'ils commettent, de leur faire part de ce que Wainwright en pense.

Je ne saurois concevoir les raisons qui peuvent engager un si grand nombre de personnes à porter de la flanelle. Tout ce que j'en puis dire, c'est que pour un à qui elle fait du bien, il y en a deux à qui elle est extremement nuisible, & qu'il n'y a personne à qui cette étoffe soit plus préjudiciable qu'à ceux auxquels on l'ordonne pour l'ordinaire, qui sont des personnes foibles, languissantes & hectiques. Il faut convenir que quelques-uns s'en trouvent bien, mais ceux-là sont en petit nombre. Je ne doute même pas qu'on n'attribue souvent à la flanelle des effets qui proviennent de quelqu'autre cause cachée, qui eût opéré une cure plus prompte & plus parfaite, si l'on n'eût jamais usé de cette étoffe.

Un homme d'un tempérament robuste, qui mange & boit comme il faut, & qui ne fait point assez d'exercice pour dissiper les restes d'une diete copieuse & nourrissante, & qui est outre cela sujet aux fluxions, aux catarrhes, aux douleurs des articles, & aux maladies qui proviennent d'une pléthore, peut recevoir quelque avantage de l'usage de la flanelle : mais il faut aussi convenir qu'elle est capable, lorsqu'on la porte trop long-tems, de relâcher le ton des fibres de la peau, au point d'empêcher la transpiration qu'elle excitoit auparavant. Car quoique la quantité de matiere qui sort par la transpiration, soit proportionnée à la largeur des pores de la peau, ils ne sont pas néanmoins fort larges lorsque la peau se trouve le plus relâchée, bien qu'un relâchement modéré de la peau soit nécessaire, pour que les pores aient le plus grand diametre possible.

L'effet le plus certain & le plus constant de la flanelle, est de rendre la transpiration plus libre & plus abondante : mais s'il en résulte de très-grands avantages, suivant Sanctorius, lorsqu'elle est modérée, on peut dire qu'il n'y a rien de plus pernicieux lorsqu'elle est excessive. Ses autres effets sont beaucoup plus incertains, & ils ne sont que la suite du précédent. Mais puisqu'une évacuation ne sauroit augmenter, sans qu'une autre diminue, il s'ensuit que la flanelle devient utile toutes les fois que les excrétions par les selles, les urines, ou les crachats sont trop abondantes.

Waldschmied & Baglivi, observent que les diarrhées qui proviennent d'un chagrin immodéré, sont incurables, & que celles qui sont causées par le défaut de transpiration sont de la même espece. Le chagrin resserre la peau, & il en est de même de toutes les autres passions de l'ame; de sorte que la matiere de la transpiration étant retenue dans le corps, ne peut manquer de se jetter sur les autres glandes, & d'entretenir la diarrhée, supposé que celles des intestins soient de ce nombre. On remarque encore que l'usage des femmes produit la constipation, en augmentant la transpiration par un relâchement universel de toutes les fibres, qui est toujours proportionné à la grandeur du plaisir. C'est ce qui fait aussi que les personnes d'un tempérament foible, sont sujettes en hiver à la diarrhée, lorsque la froideur de l'air resserre les pores de la peau, quoiqu'elles en aient été exemptes en été. Les Auteurs que nous venons de citer, ne recommandent rien tant dans la dyssenterie, que de tenir le corps, & surtout les piés chauds, pour faciliter la transpiration ; & le dernier établit une correspondance entre la peau & les intestins, qu'Hippocrate a observée long-tems avant lui.

Sanctorius dit dans *le quarante-sixieme Aphor. de la Sect.* 1. que la matiere de la transpiration qui reste dans le corps, sans être resoute par la nature ni par la fievre, dispose à une fievre maligne ; & le Docteur Cockburn, dans son Traité des Maladies, auxquelles les gens qui voyagent sur mer sont sujets, rapporte un assez grand nombre d'exemples de fievres occasionnées par le défaut de transpiration. Dans les cas où la fievre est annoncée par le défaut d'appetit, des lassitudes spontanées, un abattement soudain des forces, l'engourdissement, l'envie de dormir, la constipation, & autres symptomes semblables, le meilleur moyen de la prévenir, est de rétablir la transpiration, & c'est à quoi rien n'est plus propre que la flanelle. J'ai pourtant observé qu'il est rare qu'on la prescrive dans ces sortes de cas, quoique ce soient les seuls où elle convienne.

Pour faire voir combien l'usage de la flanelle est préjudiciable à ceux qui transpirent beaucoup, du nombre desquels sont les personnes foibles, à qui on la prescrit pour l'ordinaire ; j'observerai après Sanctorius, que la transpiration insensible excede du double toutes les évacuations sensibles qui se font par les urines & par les selles, prises ensemble ; & qu'elle est à celle qui se fait par les selles comme quarante à quatre, c'est-à-dire, dix fois plus grande. D'où il suit qu'un homme se trouvera beaucoup moins affoibli en allant dix fois plus souvent à la selle qu'il n'a coutume de faire, qu'en transpirant une fois plus qu'il ne fait ordinairement. De plus, si l'on fait attention que la plupart de nos selles ne sont que les restes des alimens, qui n'ont pû penétrer dans les veines lactées, on trouvera cette différence encore bien plus grande ; car on ne peut s'imaginer qu'il s'évacue de la masse du sang, par le foie & les glandes intestinales, plus d'un dixieme de ce que nous rendons par les selles; de sorte que sur ce principe, la masse du sang perd plus en un jour par la transpiration, qu'elle ne perd en cent par les selles: c'est pourquoi, si la transpiration vient à augmenter du double par quelque moyen que ce soit ; elle affoiblira autant un homme en vingt-quatre heures, que s'il avoit été cent fois plus souvent à la selle qu'il n'a coutume de faire. Il n'y a personne qui ne s'attende à être affoibli par un purgatif auquel il n'est pas accoutumé; & on éprouve tous les jours le danger où l'on est d'un diabetes, lorsque l'urine vient à augmenter ; mais nous ne faisons aucune attention à l'augmentation de la transpiration, à cause qu'elle est insensible ; & de-là vient que nous sommes sujets à attribuer les mauvais effets qu'elle occasionne à quelqu'autre cause.

Un Gentilhomme de Sheffield qui étoit attaqué d'une maladie de consomption, ayant mis une *chemise* de flanelle par le conseil de son Medecin, fut obligé de se mettre au lit au bout de deux jours pour n'en plus sortir, quoiqu'il eût auparavant assez de force pour se promener autour de sa maison, & cela pour avoir porté de la flanelle.

Si quelqu'un de ceux qui auront lû ce que je viens de dire, prenoit le parti de quitter la flanelle, je lui conseille de ne le faire qu'en été, & d'user en même-tems des eaux froides de Bath ou de Flesh-Brush, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient résulter de ce changement.

On me conseilla il y a environ dix ans, dit Wainwright, de porter une flanelle sur la peau, pour une toux que j'avois, & j'en reçus, en effet, quelque soulagement. Mais je trouvai au bout d'un an ou deux, qu'elle nuisoit extremement à ma santé, & me rendoit très-sensible au moindre froid. J'éprouvai en la quittant combien elle m'affoiblissoit ; & c'est pourquoi je tentai plusieurs fois d'y renoncer, mais ce fut inutilement, parce que j'en recevois toujours quelque inconvénient. Enfin je la quittai tout-à-fait il y a environ deux ans sans m'en ressentir, mais j'eus la précaution d'attendre le beau tems, & de prendre un bain froid. WAINWRIGHT, *des choses non-naturelles.*

INDUSIUM, signifie aussi l'*Amnios*.

INE

INESIS, ἴνησις, de ἰνάω, vuider ; *Evacuation.*

INF

INFANS, *Enfant.*

Les maladies qui affligent le genre humain sont en si grand nombre, que nous avons besoin d'un soin, d'une attention, & d'une diligence continuelle pour pouvoir nous soustraire à leur violence. Les *enfans* sont des exemples sensibles de la fragilité humaine ; car ils ne sont pas plutôt nés, qu'ils se trouvent environnés d'une infinité de dangers auxquels on ne peut les soustraire que par des soins infinis. Pour comble d'infortune, la foiblesse de leur âge qui les met hors d'état de pouvoir découvrir des remedes propres à y remédier, les prive en mêmetems des moyens nécessaires pour exprimer leur état, & la violence de leurs maux ; & la nature ne leur laisse d'autre ressource que les cris & les larmes, & quelques autres signes obscurs pour émouvoir la compassion de ceux qui en sont chargés. Cela étant, quel autre soin peut être plus capable de toucher un Medecin qui est chargé de veiller à la conservation des hommes, que celui de prendre en main la défense de cet âge foible, de s'instruire des maladies auxquelles il est le plus sujet ; des symptomes, par le moyen desquels on peut les découvrir & les prédire ; des précautions qui peuvent servir à les prévenir ; & enfin, des méthodes & des remedes dont on doit se servir pour les surmonter ? Ces raisons m'ont engagé, dit Hoffman, après avoir fourni jusqu'ici ma carriere avec quelque succès, à dire quelque chose des maladies des *enfans*, d'autant plus que ceux qui se sont attachés au même genre de travail que moi, n'ont touché plusieurs choses que fort légerement, quoiqu'elles soient capables de recevoir une plus grande perfection. J'ose même espérer que mes succès dans cette entreprise ne seront pas moindres que dans les précédentes, puisque je n'ai rien à proposer qui ne soit conforme à la vérité, à la raison, & à l'expérience que j'ai acquise pendant plus de cinquante ans que j'ai pratiqué la Medecine.

Je vais d'abord parler des principales maladies auxquelles les enfans sont sujets, avant que d'entrer dans la recherche de leurs causes, en prenant Hippocrate le pere de notre Art pour guide, qui, *Lib. III. Aph.* 24. 25 & 26. décrit ainsi les maladies de cet âge avec l'élégance & la brieveté qui lui sont ordinaires. Les maladies qui affligent les différens âges de l'enfance sont pour l'ordinaire les suivantes :

Les petits *enfans* & les *enfans* nouveaux nés sont très-sujets aux ulceres brûlans de la bouche, au vomissement, à la toux, aux insomnies, aux convulsions, aux inflammations du nombril, au flux d'oreilles, à quoi j'ajoute les tranchées. Lorsque les dents sont prêtes à percer, ils sont attaqués de demangeaisons de gencives incommodes, de fievres, de convulsions, & de diarrhées, surtout lorsque poussent les dents canines, & singulierement s'ils sont d'une grosse corpulence, & sujets à la constipation. Lorsqu'ils sont plus avancés en âge, c'est-à-dire qu'ils ont atteint l'âge de quatre ans & au-dessus, ils sont sujets aux inflammations des amygdales, aux luxations en dedans des vertebres qui sont près de la tête, aux asthmes, au calcul, aux vers qui s'engendrent dans les entrailles, aux ascarides, aux verrues pendantes, aux tumeurs des parotides, aux stranguries, aux écrouelles, & à plusieurs autres tubercules : mais surtout à ceux dont nous venons de parler. En considérant ce qu'on vient de dire, on s'appercevra, sans peine, que les *enfans* sont sujets à tout âge à quelques maladies qui affectent le corps différemment, qui sont plus ou moins opiniâtres, & plus ou moins dangereuses. Car comme le tissu du corps change avec l'âge, & qu'on observe un régime tout-à-fait différent, il suit que les sujets doivent être différemment disposés aux maladies, & que celles qui viennent de la seconde cause, doivent être tout autres que celles qui naissent de la premiere.

Lors donc qu'on veut traiter des maladies des *enfans*, il faut embrasser tous les différens périodes de leur vie, & ne pas en restraindre le terme à ceux qui ne font que de naître, mais l'étendre jusqu'à ceux qui ont atteint l'âge de dix ans ; de peur qu'en s'attachant à décrire une espece de maladie, on n'en oublie quelqu'autre.

J'ai rapporté après Hippocrate, les principales maladies des *enfans* : mais elles ne sont pas toutes également faciles à connoître. Je vais maintenant spécifier les signes diagnostics qui leur sont propres, encore qu'ils soient d'une difficulté & d'une obscurité suffisantes pour tromper le jugement même des Medecins qui ont de la pénétration. Les *enfans* ne sont point en état de nous apprendre la nature de leurs maladies, ni la maniere dont elles les affectent ; nous ne pouvons pas non plus en porter un jugement assuré, soit au moyen de l'inspection de l'urine, du battement du pouls, ou de l'habitude extérieure, qui change aussi promptement en bien qu'en mal ; car l'urine des enfans, soit qu'ils soient sains ou malades, est souvent trouble & épaisse, & une infinité de causes peuvent altérer leur pouls, de façon que les plus habiles y sont trompés.

Le Medecin doit donc, pour sortir de l'incertitude où il se trouve, s'informer avec soin des nourrices, s'ils crient, s'ils s'agitent, s'ils passent les jours & les nuits sans dormir, si leurs éructations sont acides ou nidoreuses, s'ils ont des nausées, s'ils vomissent ; & de quelle nature sont les matieres qu'ils rendent ; s'ils sont incommodés du hoquet & de tressaillemens des nerfs, s'ils ont la toux, s'ils respirent avec peine, s'ils rendent les vents & les excrémens avec facilité, & qu'elle est la couleur & la consistance de ces derniers. L'inspection exacte du corps de l'*enfant* peut aussi lui fournir de très-grandes lumieres. Il doit examiner, par exemple, s'il n'y a point de rougeur inflammatoire, ou telle autre espece d'éruption ou de maladie sur quelque partie de son corps : si son haleine est chaude, si son gosier n'est point affecté de pustules, & ses gencives de tumeurs & d'inflammation ; car il peut tirer de ces observations, aussi-bien que des principes qui lui sont connus, des conséquences qui le conduiront infailliblement à la découverte de ce qu'il cherche.

Dans le dessein où je suis d'expliquer les causes des maladies auxquelles les *enfans* sont sujets ; je ne crois point m'éloigner de la vérité, en attribuant la cause formelle & matérielle de ces maladies, au relâchement & à la mollesse de l'habitude du corps, à la surabondance des sucs pituiteux, & au sentiment trop exquis des fibres & des membranes ; car, comme dans ce premier âge, les parties solides ne peuvent à cause de leur mollesse excessive, imprimer un mouvement suffisant aux fluides, ni les faire entrer dans les plus petits vaisseaux capillaires ; il s'ensuit que la circulation du sang & des humeurs, de même que les excrétions, doivent extrement languir. Dans ce cas, les sucs non-seulement deviennent beaucoup plus abondans, mais ils s'épaississent encore & acquierent une qualité acre & saline. Cette plénitude d'humeurs occasionne des stagnations & corrompt les fluides dont le cours est interrompu ; de plus elle comprime & distend les nerfs qui sont dessous, & excite des spasmes dont la violence dérange les parties solides & fluides, & trouble toute l'économie des fonctions ; d'où il arrive que les corps des *enfans*, qui sont susceptibles des moindres impressions, tombent dans des maladies aussi subites que violentes. Il ne sera plus difficile, après ce qu'on vient de dire, de rendre raison des maladies qui affligent les *enfans* ; car la surabondance & la stagnation des humeurs pituiteuses, une fois supposées, il est aisé de deviner pourquoi l'enfance est sujette aux catarrhes, aux rhumatismes, aux

oppressions de poitrine, aux diarrhées, aux tumeurs des glandes, aux écoulemens par les oreilles, & à d'autres affections semblables.

En supposant une fois la dépravation & l'acrimonie des sucs, on conçoit sans peine que les *enfans* doivent être fort sujets aux ulceres & aux autres éruptions de la peau; & enfin en admettant le sentiment exquis du systeme nerveux, il paroît clairement que la plus légere cause doit exciter en eux des convulsions & des spasmes, tant des parties externes qu'internes; car, comme le tissu des petites fibres intestinales est extremement sensible, ils peuvent être attaqués de tranchées violentes, de distensions d'estomac & d'intestins fort incommodes, & d'anxiétés dangereuses; & comme les membranes qui enveloppent le cerveau & la moelle épiniere sont aisées à irriter, ils tombent souvent dans des accès épileptiques, & dans des tiraillemens convulsifs des extrémités. Bien plus, comme les poumons contiennent plusieurs ramifications de nerfs très-déliées, ils sont souvent affectés, & les *enfans* très-fréquemment incommodés d'une toux convulsive, & d'un asthme qui les met en danger d'être suffoqués; & enfin le sentiment exquis des membranes qui tapissent le dedans de la bouche, les rend sujets, lorsque les dents ont peine à percer, à des symptomes extremement violens.

En second lieu, la qualité prédominante de l'acide, ne contribue pas peu aux maladies des *enfans*; & Harris, dont le savoir sur ces matieres est connu, ne craint point d'attribuer à cet acide presque toutes les affections auxquelles l'enfance est sujette: en effet l'odeur acide des éructations & des matieres que plusieurs *enfans* rendent par haut & par bas, prouve assez que le lait dont ils subsistent, s'aigrit & se caille aisément, & que leurs sucs, qui sont clairs & lymphatiques, ont beaucoup de disposition à s'aigrir; car si les hommes d'un âge plus avancé, dont le tempérament est phlegmatique & surchargé de sucs pituiteux, sont beaucoup plus sujets que les autres à une coagulation nuisible de la lympbe, & à ces especes d'éruptions auxquelles on donne le nom de *Purpura alba*, qui en est la suite; il s'ensuit à plus forte raison, que les *enfans* doivent être plus exposés que les autres à une intempérie acide des humeurs.

Passons maintenant aux causes éloignées. Si l'on fait attention à la débilité des solides, on trouvera que les *enfans* sont généralement plus foibles que les adultes, & d'un sentiment bien plus délicat. Il faut donc que quelque cause particuliere contribue principalement à la foiblesse & à la mobilité extraordinaire du systeme nerveux, puisque les uns sont plus sujets que les autres à certains mouvemens irréguliers. Rien, suivant moi, ne contribue plus à cela qu'une disposition héréditaire qui passe des parens à tous leurs descendans; & qui fait que toutes les personnes qui jouissent d'une mauvaise santé, ou qui sont épuisées par le trop grand usage des femmes, par une trop forte application à l'étude, par l'âge ou par la débauche, engendrent pour l'ordinaire des enfans qui sont infirmes dès le premier moment de la conception, & qui apportent au monde des défauts que l'art & le savoir le plus profond ne sauroient corriger. Si cela n'étoit pas, on ne verroit point un si grand nombre de personnes affligées de la goute & du calcul, implorer souvent en vain le secours des Medecins pour être délivrées de leurs incommodités.

Mais je crois que c'est principalement de leurs meres que les *enfans* tirent les maladies auxquelles ils sont sujets; car on ne sauroit croire combien la plupart des femmes grosses sont enclines à des appétits dépravés, & à quel point elles sont agitées par des soins inutiles, des desirs & de vaines imaginations, par la terreur, la crainte, les passions, l'orgueil, l'amour de la vengeance, & autres affections semblables. Il ne se peut donc faire que la circulation du sang ne soit troublée de plusieurs manieres, & que la violence des passions n'influe d'une façon extremement préjudiciable sur les premiers rudimens du fœtus. Le même malheur est à craindre lorsque des meres intempérantes surchargent leurs estomacs d'alimens de mauvaise qualité, & excitent par des liqueurs spiritueuses la pléthore pendant leur grossesse. On peut mettre encore de ce nombre les femmes sujettes aux passions hystériques, &c. qui après avoir conçu, habitent avec leurs maris; car quelques-uns prétendent que rien ne contribue plus à affoiblir leur fruit & à le rendre maladif, que de faire un trop fréquent usage du coït après la conception.

Le fœtus peut encore devoir sa foiblesse à la crainte ou à l'indolence de la mere qui a retardé, ou à sa trop grande impatience qui a accéléré sa sortie dans le tems de l'accouchement. Il résulte le même effet des remedes chauds, qui hâtent l'accouchement, ou de l'ignorance des Sages-femmes, qui offensent le fœtus, soit en le tirant avec trop de force ou autrement; d'autant plus que ces sortes de femmes compriment souvent trop fort les sutures de la tête dont l'union n'est pas encore suffisamment affermie. De-là résultent des épilepsies, des paralysies & d'autres symptomes terribles qui mettent la vie de l'*enfant* en danger.

Comme les *enfans* nouveau-nés ont les fibres des nerfs extremement délicates, ils tombent aisément dans des mouvemens très-irréguliers lorsqu'ils viennent à être frappés d'une terreur imprévue, qu'on les éveille par des cris, ou par des paroles & des gestes imprudens, tels que ceux auxquels les nourrices ne sont que trop accoutumées, ou lorsque les personnes qui les allaitent, troublées par quelque passion, surtout par la terreur & la colere, leur présentent trop-tôt le téton. Aussi rien n'est-il plus commun que d'en voir résulter immédiatement des spasmes de différentes especes, des picotemens de nerfs, des corrosions, des chaleurs, des tranchées, & des inflammations, qui se manifestent assez par des inquiétudes, des insomnies, des agitations des mains & des piés, des tressaillemens, des cris, & même par des convulsions épileptiques.

Rien ne contribue plus, après ce que je viens de dire, à diminuer la force des solides, qu'une intempérie excessive de l'air, surtout le froid, ou les changemens soudains alternatifs du froid & du chaud. Car puisque ces choses nuisent aux personnes âgées dont les nerfs sont affoiblis, en arrêtant la transpiration, quels dommages ne doivent elles pas causer aux *enfans* qui ne savent point se garantir des injures de l'air. La maniere délicate avec laquelle on éleve pour l'ordinaire les *enfans*, & les remedes qu'on leur fait prendre sans aucune nécessité, ne contribuent pas peu à leur ruiner le tempérament. Car des *enfans* qui ne sont point accoutumés à l'air, deviennent incapables de supporter le moindre froid, outre que les remedes, surtout les plus actifs, alterent beaucoup leur constitution, & l'empêchent de régler les mouvemens de l'œconomie animale. Et comme cette méthode est très-commune parmi les gens d'un rang distingué, on ne doit pas s'étonner que leurs enfans soient beaucoup plus foibles & plus sujets aux maladies que ceux du bas peuple, qu'on éleve d'une maniere tout-à-fait opposée.

Toutes ces choses produisent leurs effets, non-seulement sur les *enfans* qui sont à la mamelle, mais encore sur ceux qui sont dans un âge un peu plus avancé. Car la force des solides étant altérée, & le corps se trouvant disposé aux maladies, soit dès le ventre de la mere, ou par la faute des Nourrices, il est visible que les *enfans* doivent être sujets après qu'on les a sevrés, à plusieurs maladies fâcheuses, comme on n'en a que trop d'exemples.

Les causes qui contribuent à la génération d'une surabondance d'acide sont très-nombreuses, & nous en avons déja rapporté quelques unes. Mais on doit mettre au même rang tout ce qui corrompt le lait, soit dans les Nourrices ou dans les *enfans*, qui le rend grossier & impur, ou le fait cailler. Cet effet peut souvent venir de

de la faute des Nourrices, surtout, lorsqu'elles se livrent sans réserve à leurs passions, qu'elles mangent avec excès des fruits d'été, du fromage, des salades, des alimens acides, acres & salés, & qu'elles font un trop grand usage des vins acides, de l'eau-de-vie, ou des liqueurs spiritueuses. Car ces choses rendent le lait gluant & grossier, & lorsqu'on le donne aux *enfans*, il s'aigrit aussi-tôt, & non-seulement dispose à des obstructions obstinées des premieres voies & du mésentere; mais contribue encore extremement à la génération du calcul dans la vessie, qui est assez ordinaire à cet âge; outre que le trop fréquent usage des liqueurs spiritueuses, fait sur le champ fermenter le lait, & le rend capable d'exciter des fievres brûlantes dans les *enfans*. Ce n'est pas la qualité seule de l'aliment qui est préjudiciable, sa quantité nuit encore beaucoup. Car lorsque les Nourrices se gorgent d'alimens, & boivent des bieres épaisses, mais en petite quantité, ne font point assez d'exercice, & vivent dans l'oisiveté; le lait ne peut que s'épaissir & devenir extremement nuisible à la santé. Un froid violent produit d'aussi mauvais effets, lorsqu'on y expose les mamelles sans précaution, parce que resserrant les vaisseaux qui fournissent le lait, il le dispose à s'épaissir. Le lait s'altere d'une maniere extraordinaire & reçoit une disposition à se corrompre dans l'estomac des *enfans*, lorsque les meres ou les nourrices habitent avec leurs maris dans le tems qu'elles allaitent, ou que leurs regles qui cessent communément dans les femmes enceintes & dans les nourrices, commencent à reprendre leur cours. Car dans un pareil cas, les *enfans* deviennent languissans, chassieux & foibles, & paroissent montrer par leurs gestes qu'on doit leur refuser la mamelle, jusqu'à ce que les regles aient cessé, & que la mere ait repris sa premiere vigueur. Enfin le lait n'est pas moins corrompu lorsque les nourrices sont sujettes aux affections hystériques, ou constipées; & qu'à l'occasion des spasmes & des flatuosités des premieres voies, il se forme divers amas de sang & d'humeurs dans différentes parties du corps.

De la part des *enfans*, plusieurs choses produisent les mêmes effets : mais ils sont surtout affectés lorsqu'ils prennent trop d'aliment, qu'on leur donne à téter contre leur inclination, ou qu'on les farcit de bouillie. Car lorsque les *enfans*, surtout ceux qui sont délicats & de petite corpulence, ne peuvent point venir à bout de la digérer; elle engendre souvent des récrémens acides qui détruisent le ton de l'estomac & des intestins, & occasionnent des enflures cardialgiques d'estomac, des oppressions de poitrine & d'autres affections semblables qui alterent extremement la santé. Etmuller a donc raison de dire à ce propos dans sa Dissertation intitulée, *Valetudinarium Infantile*, « que les « meres tuent souvent leurs *enfans* en les gorgeant « d'un lait superflu & presque coagulé : & qu'une ré- « plétion de lait est aussi nuisible aux *enfans*, que celle « de pain l'est aux adultes. » Ce n'est pas une moindre faute de leur donner différens alimens, souvent acides, acres & salés, & de les gorger de viande & de vin, à dessein de les fortifier & d'appaiser leurs cris; car un pareil mélange ne peut manquer de cailler le lait, & par conséquent d'affoiblir extremement l'estomac, & de causer un grand nombre de maladies. On peut ajouter à ce que je viens de dire, le changement trop fréquent de nourrices : car la raison qui fait que les adultes ne peuvent supporter le changement de nourriture, subsiste encore avec plus de force dans les *enfans* qui sont beaucoup plus foibles.

Toutes ces fautes influent ordinairement sur les *enfans*, après qu'on les a sevrés, ou du moins elles se font sentir dans un tems où se mettant peu en peine des regles du régime, on les fait passer d'une nourriture légere à une plus grossiere, à l'usage de la viande & de tels autres alimens semblables.

Venons maintenant au prognostic.

Je remarquerai d'abord que les *enfans* qui naissent de parens vigoureux, & sains de corps & d'esprit, sont ordinairement plus forts, plus vifs & plus robustes que les autres, moins sujets à être affectés par les causes extérieures, exempts de maladies, ou du moins plus disposés à en être guéris. On peut porter, je crois, le même jugement des *enfans* qui n'ont point été assujettis à un régime trop scrupuleux, & qu'on a accoutumés peu à peu à différens genres de vie; car on peut tellement les endurcir dès leur enfance, qu'ils deviennent insensibles aux injures du dehors, comme cela paroît par les *enfans* des Laboureurs & des pauvres gens, qui sont bien moins sujets aux maladies que ceux des personnes de distinction qui ont été élevés avec plus de délicatesse & de soin. Il faut encore observer que les maladies des *enfans*, bien qu'innombrables, peuvent se guérir beaucoup plus aisément que celles des adultes, pourvu qu'on les traite comme il faut : car leurs corps ont autant de facilité à recevoir les impressions nuisibles des choses non-salutaires, qu'ils en ont à se ressentir des bons effets des remedes & des choses conformes à la nature; & l'on ne verroit pas mourir tous les jours un si grand nombre d'*enfans* s'ils avoient été conduits par des personnes éclairées. Au reste, on observe tous les jours que les *enfans* d'une habitude corpulente & spongieuse, qui tetent beaucoup, ou dont les nourrices ont de l'embompoint & sont pleines d'humeurs, sont plus souvent affligés de maladies que les autres, & sont surtout sujets aux nœuds, à la toux convulsive & aux ulceres; au lieu que ceux qui sont maigres, sont plus fréquemment attaqués de fievres & d'inflammations. Ceux qui ont le ventre libre jouissent ordinairement d'une santé beaucoup plus parfaite que ceux qui sont constipés. Enfin, comme la plupart des *enfans* meurent de tranchées, accompagnées de mouvemens convulsifs des extrémités, il est bon de savoir que c'est un très-mauvais signe, lorsque ces maladies sont accompagnées de longues insomnies.

Régime qu'il convient de faire observer aux jeunes enfans.

Quiconque veut garantir les *enfans* des maladies violentes auxquelles ils sont sujets, doit avoir soin de détruire dès le moment qu'ils viennent au monde, toutes les causes qui peuvent les engendrer, & mettre leur vie en danger. Je crois donc qu'il ne sera pas hors de propos de donner quelques regles touchant le régime, la diete & autres choses non-naturelles qui conviennent aux *enfans*, aussi-bien qu'à leurs nourrices, de peur que le mauvais usage qu'on en peut faire, ne dispose de bonne heure les *enfans* aux maladies, & ne leur fasse contracter dès leur enfance les principes d'une mauvaise constitution. Cela me paroît surtout nécessaire, pour éviter les redites; car il y a certaines précautions générales dont nous pourrons faire usage dans la suite, en donnant l'explication particuliere de plusieurs maladies.

Dès que l'*enfant* est venu au monde, il faut après lui avoir lié & coupé le cordon ombilical, le laver dans un bain tiede préparé avec de l'eau seule, ou avec de l'eau & du vin, lequel a l'avantage de distribuer le sang également dans tout le corps. Il faut aussi laisser à la Sage-femme tout le tems dont elle a besoin pour perfectionner ce qu'il peut y avoir d'informe dans la tête ou dans telle autre partie du corps, & le rétablir dans son état naturel. Qu'elle examine donc avec soin chaque membre l'un après l'autre en le frappant légerement; qu'elle étende aussi & qu'elle fléchisse les jambes & les piés, afin de dissiper la mucosité qui peut s'être arrêtée dans les articulations. Elle doit aussi frapper souvent le ventre avec le creux de la main, & frotter légerement les parties destinées à l'excrétion, pour les exciter à se débarrasser des excrémens. Mais elle doit surtout obser-

ver si l'*enfant* est fort & robuste, ou foible & infirme; & c'est ce dont elle pourra juger par la foiblesse de sa voix & de sa respiration. Si la mere est d'une constitution délicate & mal-saine, & que dans le cours de sa grossesse elle ait été affectée de différentes maladies du corps & de l'esprit, si le mouvement du fœtus dans la matrice a été plus foible qu'il n'auroit dû l'être, si l'accouchement a été laborieux & prématuré, on peut en conclurre que l'*enfant* est foible; car toutes ces choses affoiblissent les *enfans* & les rendent sujets aux maladies, puisque la foiblesse, suivant la maxime de Celse, dispose le corps à toutes sortes de maladies. Lors donc qu'on est assuré par tous ces symptomes de la foiblesse de l'*enfant*, il faut tâcher de le fortifier en le lavant, suivant la coutume ordinaire des Sages-femmes, avec du vin chaud; en le frottant légerement, en lui oignant la poitrine, le dos & le sommet de la tête avec quelque esprit analeptique, ou en soufflant avec force dans sa bouche, après avoir mâché des cloux de girofle ou quelqu'autre aromate, ou en lui donnant quelque peu de vin du Rhin ou d'eau de canelle.

Mais comme on est obligé de garantir les *enfans* des injures de l'air en les enveloppant dans des langes, il faut prendre garde qu'en les blessant, soit par négligence ou par ignorance, on ne dispose leur corps aux maladies. Car outre qu'on rend très-souvent les *enfans* bossus en leur serrant trop la poitrine, & qu'on les rend sujets à la consomption, au vomissement & aux descentes, il résulte encore plusieurs inconvéniens fâcheux de la mauvaise méthode qu'on a de les trop serrer, parce qu'on interrompt par-là la circulation du sang & qu'on les excite à crier continuellement.

Ces choses observées, il ne reste plus qu'à débarrasser les intestins des *enfans* des matieres excrémentielles qui s'y sont amassées pendant le tems qu'ils ont été dans le sein de leur mere, en les purgeant à propos. Au reste, ils ne commencent pas plutôt à respirer & à attirer l'air qui les environne dans leurs poumons, que l'action mutuelle & fréquemment réitérée du diaphragme & des muscles de l'abdomen, comprime non-seulement l'estomac & les intestins & les dispose à se débarrasser des excrémens qu'ils contiennent, mais pousse encore la bile dans les intestins, & surtout dans le duodénum, laquelle venant à picoter les tuniques des intestins par sa qualité détersive & irritante, en augmente la contraction & les oblige à se décharger des matieres qu'ils renferment; d'où il arrive que ces excrémens tenaces s'évacuent souvent d'eux-mêmes par haut & par bas. Mais comme il peut se faire que cela n'arrive point, & que la foiblesse de l'*enfant* s'oppose à un pareil effet, la nature a donné à la mere une espece de lait clair, séreux & douceâtre appellé *colostrum*, dont la qualité détersive & délayante purge le corps beaucoup mieux & plus surement que les évacuans les plus énergiques. Plusieurs Medecins conseillent de rejetter ce *colostrum* comme un lait impur & très-préjudiciable à l'estomac des *enfans*: mais je suis convaincu par ma propre expérience qu'il n'a rien de dangereux, à moins qu'il ne coule d'une source impure, comme lorsque la mere vient à être affectée de quelque contagion, immédiatement après avoir accouché, ou qu'elle a été affligée de quelque maladie violente avant l'accouchement, ou agitée par des mouvemens convulsifs durant le travail, dont elle se ressent encore, ou à moins que quelqu'autre circonstance ne s'oppose à l'usage d'un remede que la nature a elle même préparé dans les mamelons des femmes.

Lorsque la petitesse du mamelon est telle que l'*enfant* ne peut le tenir comme il faut dans la bouche, ni en tirer le lait qu'au moyen d'une attraction violente, qu'il est trop gros, que la mere après avoir accouché ne veut ou ne peut allaiter, il vaut mieux dans ce cas pendant les premieres vingt-quatre heures, débarrasser le corps de l'*enfant* de son *meconium* par des laxatifs convenables, ou de mettre l'*enfant* aussi-tôt après qu'il est né entre les mains d'une nourrice robuste & replete. Car, comme le lait des femmes qui ont long-tems allaité est ordinairement grossier, & contient une grande quantité de substance grasse & alimentaire, il ne se peut qu'il ne surcharge l'estomac de l'*enfant*, qu'il n'engendre des crudités acides & qu'il ne fasse cailler le lait. Il y a plusieurs manieres de purger les *enfans*: c'est la coutume en Allemagne parmi le bas peuple, de donner aux enfans qui viennent de naître, du miel avec du beure sans sel, ou du sucre d'orge avec de l'huile d'amandes douces. Les François & les Hollandois se servent de vin édulcoré avec du sucre, d'autres, de quelques autres choses qui produisent le même effet. Mais comme ces méthodes ne satisfont pas toujours à l'intention qu'on s'est proposée, on peut employer des cathartiques plus efficaces, tels que le sirop de roses solutif, de chicorée avec la rhubarbe, de fleurs de pêcher, la manne, avec quelques grains de crême de tartre, que l'on donnera en petite quantité dans du bouillon ou dans quelqu'autre liqueur semblable. J'approuve assez la pratique de ceux qui dans le dessein de procurer des selles, se servent de suppositoires, ou à leur défaut de lavemens. Car le rectum est d'un sentiment si exquis dans les *enfans*, que la plus légere irritation suffit pour l'obliger à laisser sortir les excrémens. De-là vient que Boerhaave conseille dans ses Aphorismes 55. 1347. de donner aux *enfans* un lavement de petit-lait avec du savon ou du miel.

Quelques Medecins, néantmoins, ne sont point d'avis que l'on évacue si-tôt le meconium, parce qu'il ne peut point encore avoir acquis une acrimonie capable de nuire au corps.

En effet, on trouve après un mûr examen, que le meconium ne possede point une qualité aussi acrimonieuse & aussi vénéneuse qu'on le croit communément; car il reste durant plusieurs mois dans le conduit intestinal, sans causer ni inflammation ni corrosion, sans exciter les intestins à s'en décharger, ni sans irriter le colon, où il fait sa principale résidence. Il ne se corrompt point non plus; car si cela étoit, il ne se pourroit qu'il ne laissât échapper des flatuosités & des vapeurs fétides; il ne se desseche point par la chaleur, puisque lorsqu'on ouvre les *enfans* qui sont morts en venant au monde, on le trouve d'une consistance de miel & sans odeur. Cependant, bien que j'aie des raisons suffisantes pour condamner cette purgation forcée & prématurée des *enfans*, je suis néantmoins persuadé que l'on doit se conduire d'une maniere tout-à-fait différente, lorsque les enfans ne peuvent par leurs propres forces, ni avec le secours du *colostrum*, se débarrasser des impurétés qui se sont engendrées de la nourriture qu'ils ont reçue de leurs meres. Il convient absolument pour lors de les aider avec quelque remede léger, puisqu'on a vu que pour avoir tardé trop long-tems à évacuer le meconium, il en est résulté des tranchées, des inquiétudes, des insomnies, des passions cardialgiques, des descentes, des constipations opiniâtres, des mouvemens convulsifs, & plusieurs autres symptomes funestes; non-seulement à cause que les excrémens s'attachent avec beaucoup de force aux tuniques des intestins, & les collent, pour ainsi dire, ensemble; mais encore parce que par leur mélange le lait, quelque bon qu'il soit, acquiert une qualité tout-à-fait préjudiciable. C'est ce qui fait qu'un grand nombre de femmes font jeûner leurs *enfans* pendant ving-quatre heures, & leur donnent du miel & du beure, pour empêcher que le lait ne se caille dans leur corps s'il n'étoit point assez purgé.

Ces choses observées, il faut prescrire aux *enfans* une diete & un régime convenable: mais le lait est pour eux un aliment comme universel, puisqu'il leur tient lieu du boire & du manger, & qu'il est proportionné à la foiblesse de l'estomac: aussi la nature a-t-elle voulu qu'il s'en accumulât une quantité suffisante dans les mamelles des femmes qui se portent bien, immédiatement après qu'elles ont accouché. Puis donc que les *enfans* reçoivent la nourriture dont ils ont besoin par

les mamelles de leurs meres, ou de leurs nourrices, il est du devoir des parens & de ceux qui ont charge de veiller à leur santé, de faire ensorte qu'elles engendrent un lait pur & tempéré. Pour cet effet, il faut que les nourrices observent une diete exacte, & qu'elles évitent avec soin tout ce qui peut communiquer de l'odeur au lait, quelqu'imperceptible qu'elle soit, surtout les choses nuisibles & capables de produire des maladies. Supposé que l'on soit obligé de prendre une nourrice, il faut la choisir saine, de l'âge de vingt à trente ans, plutôt maigre que grasse, de bonnes mœurs, d'un esprit rassis, qui ne soit ni mélancolique, ni passionnée, ni adonnée au vin, & enfin, qui n'ait point un lait trop vieux, & lui faire observer un régime fort exact; & comme la plupart des femmes qui se chargent de nourrir sont pauvres, & hors d'état de se procurer les commodités dont elles ont besoin, il faut prendre garde de ne point leur faire quitter trop-tôt le genre de vie auquel elles sont faites, pour leur en faire prendre un plus délicat & plus abondant, mais les y accoutumer par dégrés. Supposé que la mauvaise humeur de leur nourrisson les empêche quelquefois de dormir, elles doivent s'en dédommager pendant le jour, sans se livrer pourtant à la paresse & à l'oisiveté.

Si l'on fait attention à ce que je viens de dire, on ne pourra s'empêcher de blâmer les meres, qui sans s'embarrasser du danger que courent leurs *enfans*, les livrent avec une barbarie qui surpasse celle des brutes, à des nourrices mercenaires, sans daigner seulement s'informer si elles sont saines ou mal-saines, verreuses ou débauchées. Il n'est donc pas surprenant, comme le remarquent des Auteurs fort célebres, que les *enfans* soient si souvent affligés d'ulceres, de la gale, de teigne, d'achores, & d'autres maladies cutanées, à cause du mauvais régime de leurs nourrices; ou si elles sont infectées de maladies vénériennes, que les *enfans* contractent les mêmes infirmités; ou comme je l'ai souvent observé, qu'ils soient affligés de pustules, d'éruptions crustacées, & de mille autres incommodités semblables. Et comme les défauts de l'esprit & du cœur se communiquent aussi facilement que ceux du corps par le moyen d'un lait mal conditionné, il arrive souvent que des *enfans* nés de parens qui sont fort honnêtes gens, ont des mœurs tout-à-fait dépravées. J'ai connu, par exemple, des *enfans* fort sujets à l'ivrognerie, pour avoir eu des nourrices qui aimoient à boire; & plusieurs Auteurs n'attribuent l'ivrognerie & la cruauté qui ont terni la vie de plusieurs personnes, qu'aux nourrices dont ils avoient sucé le lait, & qui étoient infectées des mêmes vices. Wirdig. *in Medic. spirit. Lib. I. cap.* 25. 56. s'exprime sur ce sujet d'une maniere très-remarquable: Les *enfans*, dit-il, qui sucent un lait étranger, dégénerent ordinairement, & prennent le naturel & les mœurs de leurs nourrices, au moyen du lait & des esprits qui passent dans leurs corps. Les animaux les plus féroces s'apprivoisent en buvant du lait humain, à cause des esprits qu'ils sucent avec ce même lait; comme au contraire, les hommes qui ont été nourris avec du lait de bêtes féroces deviennent brutaux & féroces commes elles, comme on en voit un exemple dans Remus & Romulus.

On ne sauroit déterminer précisément la quantité de lait qu'on doit donner aux enfans; mais la coutume la plus reçue, est de leur présenter deux fois par jour la mamelle pendant le premier mois; six ou sept fois par jour après le troisieme & le quatrieme mois, & enfin, deux ou trois fois par jour pendant le reste de l'année. Les femmes doivent seulement prendre garde de ne point leur donner trop souvent à téter sans aucune nécessité, & ne rien négliger pour leur faire quitter la mamelle lorsqu'ils sont trop avides, parce qu'ils sont hors d'état de connoître d'eux-mêmes la quantité qui leur convient, autrement ils peuvent être affectés des symptomes dont j'ai parlé ci-dessus.

Plusieurs causes concourent souvent à altérer la qualité du lait: il faut donc user de toutes les précautions possibles pour prévenir ce danger. Nous avons observé plus haut, que la terreur est de toutes les passions celle qui influe le plus sur ce fluide; d'où il suit que le moyen le plus sûr pour prévenir ces mauvaises influences, est de ne point donner à téter à l'*enfant* immédiatement après une frayeur. Il en est de même de la colere: & comme un lait qui a été altéré par la violence de quelque passion, met la vie de la nourrice & du nourrisson en danger, lorsqu'il séjourne trop longtems dans les mamelles, il faut avoir la précaution de le tirer à tems. Il arrive aussi quelquefois que l'*enfant* ne téte pas autant qu'il le faudroit, soit par sa faute, ou par celle de la nourrice. Dans ce cas, il faut suppléer à ce défaut par d'autres alimens convenables, dont les meilleurs sont le petit lait doux, la décoction d'orge mondé, le gruau, les émulsions d'amandes douces, ou l'orge cuit en consistance de pulpe avec un jaune d'œuf, & autres choses semblables.

Ces alimens conviennent encore lorsque le lait ne fournit point à l'*enfant* une nourriture suffisante: mais chaque peuple & chaque païs a les siens, & qui sont d'autant meilleurs, qu'ils conviennent à la nature du climat, & à leur façon de vivre. Les plus ordinaires parmi nous, sont diverses especes de bouillies faites avec de la fleur de froment ou de la mie de pain, cuites avec du lait ou de l'eau, en consistance épaisse & gluante. Mais je doute beaucoup que les *enfans*, surtout ceux des personnes de distinction, qui sont pour l'ordinaire fort délicats, puissent digérer comme il faut cet aliment; & je crois bien plutôt, qu'il n'est propre très-souvent qu'à leur causer des obstructions des visceres & du mésentere. Hildanus, *Cent. 6. Observ.* 34. parle d'une obstruction incurable du pylore occasionnée par l'usage d'une pareille bouillie. Encore moins doit-on surcharger un estomac foible d'un pareil aliment, ou en donner une nouvelle quantité avant que la premiere soit digérée, à cause, comme nous l'avons prouvé, que l'*enfant* ne peut que s'en trouver incommodé. Je ne saurois approuver non plus la mauvaise coutume qu'ont quelques femmes de donner à leurs *enfans* de la bouillie qu'elles ont mâchée dans leur bouche, & mêlée avec leur salive; car bien que cette masse, ainsi imprégnée de la salive d'une mere saine, puisse se convertir aisément en un chyle proportionné à la délicatesse de l'*enfant*, elle peut cependant leur être nuisible dans quelques cas; non-seulement, comme lorsqu'une pareille mastication dissipe & consume la partie la plus subtile de la bouillie, ou lorsque l'infection de la salive & des dents cariées de la nourrice, qui est à peine perceptible, à cause de la grande subtilité de la matiere étrangere, peut aisément se communiquer à l'*enfant*.

Lorsque les *enfans* ont acquis, au moyen de ce régime, une habitude propre à digérer les autres alimens, ce qui arrive au bout d'un an, ou un peu plus tard, on peut les sevrer: mais il est besoin de grandes précautions pour les mettre à couvert des malheurs auxquels ils ont échapé jusqu'alors, & sous lesquels ils ne manqueroient pas de succomber, si on les nourrissoit d'alimens difficiles à digérer, & qui péchassent par leur quantité & leur variété. Par exemple, les alimens salés, visqueux, austeres, gras & acides, pris en trop grande quantité & mal digérés, ne font qu'engendrer des crudités acides & visqueuses: il en est de même des fruits d'Eté qui ne sont pas mûrs, parce qu'ils cachent dans le tissu de leurs particules un acide, qui peut en irritant & en affectant spasmodiquement les fibres des intestins, exciter des diarrhées, des dyssenteries, des tranchées & d'autres symptomes pareils, surtout à l'approche de l'Automne. Le pain trop récent ou mal levé, de même que les confitures, alterent aisément le chyle, & le font dégénérer en impuretés visqueuses; qui occasionnent des vers, des tranchées, des duretés de bas-ventre, & d'autres symptomes fort à craindre.

Il nous reſte à indiquer en peu de mots quelques préſervatifs :

Je n'ai rien trouvé de plus efficace, pour prévenir les maladies des *enfans*, que de leur donner ſouvent, auſſi-bien qu'à leurs nourrices, des infuſions de plantes capables d'adoucir le ſang, faites avec de l'eau. Je ne puis en recommander de meilleures que celles de bétoine, de racine de vipérine, de régliſſe, de ſemence de fenouil & d'autres plantes ſemblables ; car le lait devenant par-là plus clair & plus fluide, ne peut obſtruer les vaiſſeaux capillaires, & circule beaucoup plus aiſément dans tous les vaiſſeaux du corps, & dans les ſinuoſités des glandes. C'eſt une aſſez bonne méthode pour les nourrices, de manger quelquefois après le repas, quelque peu de ſemence d'anis & de fenouil, puiſqu'elles augmentent le lait & garantiſſent les enfans des tranchées.

Comme le lait qui ſéjourne dans l'eſtomac, & dans le duodénum, devient auſſi-tôt acide, corroſif, ſe caille & excite une infinité de ſymptomes dangereux, il ne faut rien négliger pour empêcher cette coagulation. Rien n'eſt plus efficace pour cet effet que les poudres faites avec des pierres d'écreviſſes, des coques d'œufs, la racine d'Iris de Florence, le ſafran, les ſemences ou l'huile d'anis, le blanc de baleine, le cinnabre, & une ſolution de pierres d'écreviſſes, dont on peut donner une doſe à l'*enfant* deux ou trois fois par ſemaine : mais comme la ſanté des *enfans* dépend de la liberté du ventre, auſſi-bien que du ton de l'eſtomac & des inteſtins ; il eſt bon de les purger quelquefois pour prévenir les inconvéniens qui pourroient réſulter de la coagulation du lait.

Mais j'oſe aſſurer que tous les purgatifs forts & acres, tels que la réſine de jalap, la ſcammonée, l'hellébore noir & autres ſemblables, ſont extremement pernicieux aux *enfans*, en tant qu'ils les diſpoſent non-ſeulement aux tranchées & à la conſtipation, mais encore à l'atrophie & aux affections convulſives.

L'aloës ne vaut rien non plus pour les *enfans*, à cauſe de la chaleur & de l'ébullition qu'il excite, non plus que les feuilles de ſené, parce que le ventre a d'autant plus de peine à faire enſuite ſes fonctions, qu'on s'eſt ſervi de remedes plus actifs pour l'y exciter. Ces remedes ne ſont pas moins préjudiciables, lorſqu'on les donne aux nourrices, parce que ſe mêlant avec le lait, ils excitent ſouvent des convulſions dans les *enfans*. Sydenham a donc raiſon de dire que les *enfans* ne ſont ſi ſujets à l'épilepſie dans le premier mois, qu'à cauſe qu'ils ont le ventre trop libre, & Galien aſſure que rien n'empêche plus les *enfans* de croître, que de leur deſſécher le corps par le moyen des purgatifs. En effet on ne ſauroit exprimer combien l'eſtomac des *enfans* ſe trouve offenſé de ces ſortes de remedes ; car l'acrimonie dont ils abondent, irrite les fibres, diſpoſe l'eſtomac, & les inteſtins à des contractions ſpaſmodiques, & détruit à la fin leur ton & leur force, de ſorte que la digeſtion ne pouvant plus ſe faire, le lait s'aigrit & ſe corrompt.

J'ai de bonnes raiſons pour croire les préparations mercurielles extremement préjudiciables aux *enfans*, lorſqu'on les donne en fortes doſes, & ſouvent réitérées ; à cauſe qu'étant fort peſantes, elles s'attachent étroitement en pluſieurs endroits aux plis de l'eſtomac & des inteſtins, & parce que venant à ſe mêler avec une bile acre & un acide corroſif, elles acquierent une nature plus violente & plus corroſive : d'où il arrive qu'elles offenſent le ton des inteſtins, & diſpoſent le corps aux maladies qui naiſſent de ſpaſmes & de la foibleſſe du ſyſteme nerveux ; ſurtout quand on les donne à des *enfans* qui ont un amas d'humeurs corroſives dans les premieres voies, ce que l'on peut connoître à la couleur verte de leurs excrémens. Les autres remedes métalliques, tels que l'or fulminant, les préparations de Mars & de cuivre, & les antimoniaux, comme le mercure de vie & autres ſemblables, produiſent le même effet, & on doit en uſer avec beaucoup de précaution, parce qu'ils ſont extremement dangereux, & que venant à être diſſous par les humeurs qui réſident dans les premieres voies, ils operent d'une maniere tantôt plus douce & tantôt plus violente, mais preſque toujours funeſte à l'*enfant*.

Les remedes précédens ne ſont pas les ſeuls qui occaſionnent des fâcheux ſymptomes, les ſirops cathartiques les plus doux, & les poudres priſes en doſes trop fortes & trop ſouvent réitérées, affectent ſouvent le corps des *enfans* d'une maniere tout-à-fait extraordinaire. Cardan, *de malo recentium Medicorum medendi uſu*, *cap.* 48. blâme les Medecins de ſon tems, de ce qu'ils donnoient des ſirops & des poudres aux *enfans*. « C'eſt « une erreur, dit-il, de donner aux *enfans* des ſirops, « des poudres & autres choſes ſemblables, à deſſein de « les ſoulager ; car il eſt évident qu'on ne doit point « altérer leur tempérament par aucune qualité purgati- « ve ou aſtriogente ; outre que la compoſition délicate « de leurs membres ſe trouve offenſée par tout autre » aliment que le lait. » Le trop grand uſage de l'huile d'amandes douces mêlée avec du ſucre, n'eſt pas entierement exempt de danger ; & Harder aſſure *in Apiario*, *Obſ. Med.* 99. qu'un *enfant* à qui l'on avoit coutume de donner depuis ſa naiſſance de l'huile d'amandes douces avec du ſucre, fut attaqué de tranchées preſque continuelles, & d'accès épileptiques, dont il mourut au bout de quelques ſemaines ; & que lorſqu'on vint à l'ouvrir, on trouva ſes inteſtins remplis d'excrémens verds, pareils à ceux qu'il rendoit pendant qu'il étoit en vie, & la partie inférieure de l'iléum, affectée de la gangrene. Weiſius, dans ſa Diſſertation *de abuſu Purgantium in recens natis*, rapporte un exemple preſque tout à fait ſemblable, d'un *enfant* qui mourut de la même maladie, pour avoir pris tous les deux jours de l'huile d'amandes douces.

Des tranchées & des flatuoſités des enfans.

Les tranchées & les vents ſont les maladies qui affligent le plus fréquemment les *enfans*, & on les connoît aux ſignes qui ſuivent :

Premierement, les malades ſont dans de grandes inquiétudes, ils s'agitent & prennent une infinité de poſtures, ils donnent des coups de piés, refuſent la mamelle, & ne font que crier ; leur ventre paroît viſiblement enflé de vents, & leur reſpiration eſt courte & difficile ; ils ſont ſujets à des éructations fréquentes, & ordinairement conſtipés ; ou ſuppoſé qu'ils aient le ventre libre, leurs excrémens ſont viſqueux, ténaces, plus ou moins teints d'une couleur verte & érugineuſe, ou fluides comme de l'eau, & jaunes, & quelquefois grumeleux comme un blanc d'œuf qu'on a fait durcir ; & quelquefois ſi acres & ſi corroſifs, qu'ils écorchent l'anus, & excitent un ténefme continuel.

Les cauſes immédiates de ces tourmens exceſſifs, ſont principalement les contractions ſpaſmodiques des tuniques des inteſtins, qui ſont d'une nature nerveuſe & très-ſenſible, & dont la continuité affoiblit tellement leurs forces naturelles, leur ton & leur mouvement périſtaltique, que les excrétions des flatuoſités & des excrémens, ſont non-ſeulement retardées, mais encore la digeſtion, la correction & la ſecrétion des alimens interrompues : Et bien que ces contractions & ces criſpations des membranes nerveuſes, ſoient extremement douloureuſes par elles-mêmes ; néanmoins comme les flatuoſités, ou l'effet ſubſéquent des ſpaſmes, diſtendent conſidérablement les inteſtins, il arrive néceſſairement que l'œconomie de toutes les fonctions du corps eſt étrangement troublée.

Les cauſes médiates de ces affections ſont en général toutes les émotions violentes de l'eſprit occaſionnées par la colere, la terreur, la crainte & le chagrin dans les femmes qui allaitent : car ces paſſions influent immédiatement ſur les parties nerveuſes du corps, principa-

lement de l'estomac & des intestins, & détruisent leur ton naturel, soit en les relâchant ou en les contractant plus qu'il ne faut. Et les meres ne sauroient être affectées de ces passions durant leur grossesse, que les *enfans* ne se trouvent incommodés dès le moment de leur naissance, de tranchées violentes qui ne les quittent que fort tard.

Les douleurs aiguës & les spasmes des autres parties occasionnent assez souvent des tranchées & des enflures de bas-ventre. C'est ainsi que des flatuosités & des tranchées incommodes, accompagnées de déjections mal digérées, sont souvent la suite de la difficulté que les dents trouvent à percer. Le refroidissement du bas-ventre & des piés excite souvent les maladies dont nous parlons, en interrompant la transpiration & en offensant le tissu des petites fibres nerveuses.

Il arrive assez souvent encore qu'un trop fréquent usage des laxatifs, surtout des purgatifs, dispose le corps à ces sortes de maladies: & cela arrive, comme je l'ai observé, non-seulement aux *enfans*, mais encore aux adultes; car ces derniers, pour vouloir quelquefois remédier avec des purgatifs aux pesanteurs qu'ils sentent, se trouvent attaqués de tranchées violentes, & deviennent enflés comme s'ils étoient hydropiques; de sorte qu'on a toutes les peines du monde à faire rentrer le conduit alimentaire dans sont état naturel.

Si nous recherchons les causes plus éloignées, nous trouverons que les tranchées des intestins proviennent souvent du trop long séjour du méconium dans le corps, & de ce qu'on ne l'a point suffisamment purgé avec le *colostrum*, ou avec quelqu'autre évacuant léger; car ce méconium, venant à s'accumuler distend les fibres des intestins, excite des flatuosités, & acquiert par son mélange avec le lait, une acrimonie qui irrite les tuniques délicates des intestins, & excite des contractions douloureuses. Je mets encore au nombre de ces causes le lait lui-même qui se corrompt dans les premieres voies, devient acre & forme comme un amas de globules, qui se mêlant avec la bile & les sucs gastriques, aquierent une qualité caustique, par laquelle ils picotent, corrodent & déchirent, pour ainsi dire, les intestins. Cette acrimonie nuisible, & cette disposition acide & caustique des excrémens paroissent suffisamment, non-seulement par la couleur verte dont ils sont teints, & par la corrosion qu'ils causent dans les vaisseaux où ils sont reçus; mais surtout par une expérience dans laquelle on change la couleur verte des excrémens en jaune, par une affusion d'huile de tartre par défaillance; pour ne rien dire des chiens, qui quoiqu'extremement avides des excrémens naturels des *enfans*, ne touchent jamais à ceux qui sont verds.

Enfin, rien ne contribue plus à exciter des contractions spasmodiques d'intestins dans les *enfans*, surtout dans ceux qu'on a sevrés, qu'un trop grand usage des fruits d'été, du sucre, & des alimens préparés avec du miel, & d'autres choses semblables, dont ils sont pour l'ordinaire fort avides: car il résulte une fermentation dans les premieres voies, au moyen de laquelle il s'engendre en peu de tems une grande quantité de sucs acres, & d'impuretés non-naturelles, surtout lorsque la colere & le froid y concourent; qui excitent des anxiétés autour des hypocondres, des vomissemens, des tranchées violentes & des fievres bilieuses.

Voici quelques circonstances remarquables qui concernent le prognostic:

Ces tranchées des intestins sont d'autant plus cruelles & plus dangereuses, qu'elles sont de longue durée & qu'elles reviennent plus fréquemment. Car elles sont aisément compliquées avec les fievres, les paralysies, les asthmes, les convulsions épileptiques, & autres symptomes funestes, qui mettent en peu de tems les malades au tombeau, lorsqu'on differe d'y remédier. Il n'importe pas peu de considérer attentivement l'état des sujets affectés, lorsqu'on veut prédire avec certitude de l'issue de leur maladie. Lorsqu'ils sont nés de parens foibles, & de meres sujettes aux passions hystériques, il est à craindre que la maladie n'affecte les *enfans* plus souvent & avec beaucoup plus de violence.

CURE.

Un Medecin qui veut appaiser les tranchées auxquelles les *enfans* sont sujets, doit s'attacher principalement à absorber, corriger, & légerement évacuer l'acide corrosif des premieres voies. Pour cet effet, si la maladie est causée par un lait corrompu ou vicié, comme c'est assez l'ordinaire, il faut absolument changer de nourrice, ou bien lui interdire pendant ce tems-là les alimens flatueux, les fruits d'été, les légumes, le vin, les acides, & les alimens féculens, parce qu'ils ne font qu'augmenter la maladie, ou la rendre plus obstinée. Il convient aussi, supposé qu'elle soit constipée, de lui prescrire quelques laxatifs légers: dont les meilleurs sont les préparations de rhubarbe: par exemple, on peut lui donner soir & matin demi-dragme d'extrait de rhubarbe dissous dans demi-once de liqueur de terre foliée de tartre, & d'eau de canelle, à la dose de soixante gouttes ou plus. Les carminatifs & les infusions vulnéraires en forme de thé, ne lui sont pas moins avantageuses, parce qu'elles atténuent le lait & le rendent plus fluide.

Quant aux *enfans*, je ne connois rien de meilleur pour tempérer l'acide des premieres voies, que la poudre suivante.

Prenez *de pierres d'écrevisses*,
de nacre de perle,
d'antimoine diaphorétique,
de racine d'iris de Florence, } *de chaq. demi-dragme*;
de safran, trois grains;
d'huile d'anis, &
de macis, } *de chaq. deux gouttes.*

La dose est de cinq ou six grains à prendre toutes les deux heures dans une décoction de corne de cerf, ou dans quelque eau anti-spasmodique, telle que celle de fleurs de tilleul, de cerises noires, ou de melisse, avec un peu de diascordium.

Mais rien ne soulage plus efficacement que les clysteres, dont la chaleur bénigne relâche les spasmes des intestins, & dissipe les flatuosités qui occasionnent les tranchées, ou du moins qui les accompagnent. J'ai souvent prescrit avec succès des lavemens préparés avec la marjolaine, les fleurs de camomile, les semences carminatives, le gruau, & une quantité suffisante d'huile de camomile, ou de décoction d'aneth, avec quelques gouttes d'huile d'anis. On satisfait également à cette intention par l'usage interne des préparations de rhubarbe, telles que le sirop de chicorée avec la rhubarbe, aussi bien que par le remede que j'ai prescrit ci-devant pour les nourrices, donné en petites doses, & par un électuaire préparé avec parties égales de rhubarbe, de pierres d'écrevisses, de sirop solutif de chicorée ou de roses, & une quantité convenable de manne; que l'on prend dans la tisane d'orge. Je ne puis m'empêcher d'approuver & de recommander à cette occasion la méthode d'Heurnius, qui, *in Method. ad Praxin, Lib. II. cap. 26.* conseille de donner aux *enfans* un scrupule de semences d'anis, grossierement pilées dans une cuillerée de bouillie au sucre, assurant qu'il n'y a rien de meilleur pour les purger de la bile verte, & du phlegme fétide, & pour appaiser les tranchées dont ils sont tourmentés.

Supposé que l'on soupçonne des vers dans les intestins, il est à propos de prescrire les remedes que j'indique au

mot *Vermes*, comme extremement propres à tuer & à évacuer ces animaux incommodes.

Il faut aussi employer les remedes externes contre la violence de cette maladie. Je serois d'avis que l'on mît en usage les émolliens, tels que les fleurs de camomile, de sureau, de melilot & de bouillon ; les semences de fœnugrec & d'aneth ; le safran cuit avec du lait & appliqué sur le bas-ventre entre deux linges ou dans une vessie de cochon. Il convient aussi d'oindre la région du nombril avec les huiles distilées de cumin, de carvi, d'anis, de camomile & de fenouil ; ou avec de l'huile exprimée de noix muscade, ou avec celle de camomile préparée par l'ébullition, & mêlée avec du sain-doux.

Entre autres précautions qu'il convient de prendre dans cette maladie, il faut s'abstenir avec soin des substances salées, acres & irritantes, surtout des purgatifs ; car il est extremement dangereux de faire passer les impuretés acrimonieuses dans les intestins, avant de les avoir suffisamment corrigées. Les substances résineuses, telles que la résine de jalap, ne valent rien pour les *enfans* qui sont affectés des maladies dont nous parlons, en conséquence du lait acre & corrompu qu'ils sucent ; car bien que cette résine évacue quelquefois une grande quantité d'humeurs, elle devient néantmoins extremement nuisible par l'irritation continuelle qu'elle cause dans les intestins. Supposé que l'on veuille purger un *enfant*, ce qui est rarement nécessaire, on le fait beaucoup plus surement avec la poudre de méchoacan blanc donnée dans quelque sirop convenable. Il faut ensuite corriger les impuretés qui se sont amassées dans l'estomac & dans le duodénum avec des absorbans & des délayans, & les évacuer avec les préparations de manne ou de rhubarbe, ou par le moyen des lavemens.

Ces tranchées des intestins viennent souvent bien moins d'une cause matérielle logée dans les premieres voies, que d'une agitation des nerfs, causée par une douleur aiguë, par exemple, dans les autres membres, en conséquence de la correspondance des parties : dans un pareil cas, il faut mettre les laxatifs à côté, & appaiser les douleurs & les spasmes.

Il n'y a point de remedes, comme j'ai déja observé, qui produisent des meilleurs effets que les lavemens, parce qu'ils pénetrent immédiatement dans les intestins & appaisent & dissipent les flatuosités, lorsqu'on a égard à l'intention pour laquelle on les prescrit, & qu'on les prépare avec des drogues convenables. Par exemple, si les excrémens sont liquides & tellement acrimonieux, qu'ils causent des tranchées & écorchent l'anus, il convient d'employer les lavemens de lait & de sucre, ou de térébenthine dissoute avec un jaune d'œuf, qui modérant l'acrimonie, empêchent l'ulcération des gros intestins & de l'anus. Mais lorsque les tranchées & les flatuosités sont causées par des matieres visqueuses qui séjournent dans les intestins, il convient de mettre en usage les lavemens résolutifs, qui par l'irritation qu'ils causent dans les gros intestins, facilitent la descente de la mucosité qui réside dans les autres. On peut se servir pour cet effet d'un lavement préparé avec une ou deux onces d'une décoction de fleurs de camomile, une dragme ou deux de miel de rue, demi-dragme de savon de Venise, & quelques gouttes d'huile d'anis.

Quelques femmes lassées des criailleries de leurs *enfans*, ont coutume de leur donner pour les endormir, différens sédatifs, tels que le mitbridate, le *requies* de Nicolas Myrepse & quelques autres : mais cette méthode est dangereuse & produit de très-mauvais effets, entre autres, celui d'appesantir extremement l'esprit.

Convulsions des Enfans.

J'ai décrit fort au long au mot *Epilepsia* cette maladie, de même que les convulsions, & prouvé que la cause de l'une consiste dans les spasmes de la dure-mere, & celle de l'autre dans une contraction spasmodique des membranes qui enveloppent la moelle épiniere. Afin néantmoins que l'on puisse connoître en détail les causes qui rendent les *enfans* sujets à ces affections formidables, aussi-bien que les remedes dont on peut se servir pour les appaiser, j'ai jugé à propos, dans ce Traité *des Maladies des Enfans*, d'ajouter quelques choses qui ont un rapport particulier avec elles.

Les *enfans* sont ordinairement fort sujets à l'épilepsie & aux convulsions, depuis un an jusqu'à sept, & cela parce que les parties nerveuses, membraneuses & extremement sensibles, sont composées de petites fibres délicates & mobiles, que la moindre irritation jette dans des mouvemens irréguliers & spasmodiques. De-là vient qu'il est très-ordinaire de voir les *enfans* d'un tempérament délicat & qui sont nés de parens qui ont été autrefois affligés de la même maladie, attaqués en peu de tems d'épilepsies & de convulsions très-violentes.

Les *enfans* sont aussi fort sujets à ces maladies, non-seulement lorsque leurs meres ont suivi un mauvais régime pendant leur grossesse, mais encore lorsque leurs nourrices sont sujettes aux affections hystériques ou à d'autres passions de l'espece nerveuse, qu'elles se gorgent de salades, de fruits d'été, de substances acres, qu'elles font un trop fréquent usage des liqueurs spiritueuses, & qu'elles donnent aux *enfans* qui leur sont confiés une trop grande quantité de lait grossier & impur. Il est assez ordinaire, comme je l'ai souvent observé, de voir les *enfans* attaqués de convulsions épileptiques très-difficiles à guérir, lorsque leurs nourrices leurs donnent à téter immédiatement après avoir été attaquées d'une colere, d'une terreur & d'une crainte violente, sans s'être auparavant tirées une quantité suffisante de lait & sans l'avoir corrigé, ou dans le tems que leurs regles reviennent.

On sait encore par expérience que l'épilepsie, de même que les convulsions, sont quelquefois l'effet des spasmes & des douleurs qui affectent les parties nerveuses, par une suite de la correspondance qui se trouve entre les parties, les membranes du cerveau & de la moelle épiniere. J'ai aussi observé que ces maladies sont causées par un meconium que son trop long séjour dans les premieres voies a rendu acre, par des tranchées, par des vers qui picotent les tuniques sensibles des intestins, par les douleurs que cause la pousse des dents, & par l'usage trop fréquent des purgatifs ; car toutes ces choses sont d'une nature capable d'exciter aisément des mouvemens convulsifs & épileptiques dans les *enfans* d'un tempérament délicat.

Enfin, comme les *enfans* sont garantis de l'épilepsie & des convulsions au moyen de cette espece d'éruption appellée *favi*, *crusta lactea*, ou d'une gale accompagnée de pustules ; de même, il ne faut souvent pour exciter ces maladies, que faire rentrer mal-à-propos ces éruptions. Il en est de même de la petite verole & de la rougeole, dont la répercussion ou le mauvais traitement tue une infinité d'*enfans* par des épilepsies & des convulsions.

Les convulsions & les épilepsies qui accompagnent les fievres aiguës, pétéchiales & varioleuses, sont de très-mauvais signes ; & elles ne sont point sans danger lorsqu'elles proviennent des tranchées & de la difficulté que les dents trouvent à percer & qu'elles durent longtems. Hippocrate, *Sect.* 3. *Aph.* 28. & l'expérience certifient que quiconque n'est point délivré de ces maladies vers l'âge de sept ans, en est pour l'ordinaire affligé pour tout le reste de ses jours. Enfin, on ne doit point négliger de tirer des prognostics du retour plus ou moins fréquent des accès ; surquoi il faut observer que plus ils sont nombreux, plus il est à craindre que le malade ne succombe sous la violence de la maladie, après avoir perdu entierement ses forces.

CURE.

Il faut dans cette maladie, de même que dans les autres.

que toute l'intention du Medecin se borne directement aux causes. Lors donc qu'elle tire son origine d'une frayeur ou de quelqu'autre passion violente de la nourrice, il convient de mettre à part tous les remedes spiritueux, acres & irritans, & d'appaiser les mouvemens irréguliers & spasmodiques du systeme nerveux par des clysteres préparés avec des substances émollientes & carminatives, & des poudres anti-spasmodiques composées avec celle du Marquis, le cinnabre & un peu de musc, que l'on donnera seules ou dans quelque eau sédative, telle que celle de tilleul, de lis des vallées, de primevere ou de fleurs d'orange.

La cure doit être tout-à-fait différente lorsque la maladie provient d'un lait corrompu & rendu corrosif; car dans ce cas les poudres absorbantes données avec le safran, le musc ou une petite quantité d'extrait de castoreum, sont après les clysteres anodyns les meilleurs remedes que l'on connoisse, surtout quand on y joint la décoction de corne de cerf pour boisson ordinaire. Lorsqu'il est question de purger les premieres voies des impuretés qu'elles contiennent, on peut en venir à bout par une décoction imprégnée avec de la manne, & donnée peu à peu, & souvent avec quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance.

Lorsque la maladie provient de la trop grande quantité de lait qu'on a donné à l'*enfant*, il faut la diminuer & lui faire prendre des choses capables de le rendre plus fluide & plus séreux. Comme l'estomac est souvent farci d'un lait caillé & croupissant, un léger émétique donné hors du paroxysme ne peut que faire beaucoup de bien. Cet émétique doit être composé d'une troisieme ou quatrieme partie d'un grain de tartre émétique mêlé avec du sirop violat & quelque eau distilée convenable.

Lorsque le meconium qu'on n'a pas eu soin de purger dès les premiers jours, & qui est devenu acre par son séjour produit cette maladie, il faut l'évacuer avec des laxatifs légers mêlés avec des absorbans, surtout avec un électuaire composé avec le sirop de chicorée, avec la rhubarbe, les pierres d'écrevisses, & la poudre du Marquis. Quant aux vers, il faut les détruire & les évacuer avec des remedes convenables.

Lorsque l'épilepsie provient de la répulsion de la gale, de la teigne ou d'autres semblables éruptions, il faut mettre en usage les remedes qui ont le pouvoir d'attirer la matiere impure sur la surface du corps. J'ai souvent été témoin des bons effets que produisent les vésicatoires appliqués sur la nuque du cou; & Fernel parle de plusieurs personnes épileptiques qui ont été guéries par le moyen des cauteres & des sétons.

Quelques Medecins célebres recommandent les opiats pour appaiser l'agitation violente des solides, & entre autres les pilules de cynoglosse, la thériaque céleste & quelques autres de même nature. Mais j'ai été si souvent témoin des mauvais effets qu'ils produisent, que je ne voudrois pas m'en servir qu'avec de grandes précautions. Il en est de même des volatils, qui sont souvent nuisibles, lors même qu'on les applique extérieurement.

Atrophie des Enfans.

L'atrophie n'est pas la moindre des maladies auxquelles les *enfans* sont sujets. Elle consiste dans une consomption graduelle de tout le corps, accompagnée de l'enflure du bas-ventre, & du dérangement de toutes ses fonctions.

Au commencement de la maladie, les extrémités supérieures & inférieures deviennent maigres, & dépérissent; au lieu que le bas-ventre se distend. Le malade respire avec peine; il a le ventre tantôt lâche & tantôt serré, l'appétit irrégulier & incertain, mais porté pour tout ce qui est froid. A mesure que le mal augmente, les tempes s'affaissent, le visage devient pâle & défiguré, les paupieres s'enflent après le sommeil, les côtes s'élevent, les omoplates avancent comme des aîles; il rend les alimens à moitié digérés, & il sent une douleur rongeante autour du nombril; l'urine est quelquefois épaisse & quelquefois rougeâtre; le sommeil est troublé, & à mesure que la nuit approche le malade commence à être affligé d'une chaleur lente, accompagnée de la soif & de la sécheresse de la bouche.

On ne doit point cependant confondre cette maladie avec l'exténuation & la maigreur du corps, qui provenant du défaut de graisse, n'affecte souvent qu'une partie sans nuire aux fonctions générales. Il faut aussi la distinguer avec soin des nœuds dans lesquels certaines parties dépérissent, tandis que les membres sont défigurés par des tumeurs, des contractions & des incurvations. Il faut encore prendre garde de ne point confondre une atrophie primordiale & originelle avec l'exténuation qui succede aux autres maladies; par exemple, aux fievres, à la petite vérole, à la rougeole, à la diarrhée & aux vers, en qualité de symptome. Enfin, le vrai *tabes* differe de la maigreur qui provient du défaut de lait, & que l'on peut connoître par les signes suivans: Les mamelles de la nourrice sont flasques & dépourvues de lait, elle n'a point d'appétit; l'*enfant* urine fort peu, il ne fait que crier & se plaindre, il est tranquile après avoir mangé; enfin, il s'attache avec beaucoup d'avidité aux mamelles.

Les *enfans* qui meurent de cette maladie ont ordinairement les glandes du mésentere tuméfiées, skirrheuses, ou même affectées d'abscès. Le foie & la rate sont rarement dans leur état naturel; on les trouve engorgés & plus gros que de coutume. Les muscles, surtout ceux du bas ventre, sont si exténués, qu'ils ont à peine l'épaisseur d'une membrane. Les intestins, au contraire, sont extremement enflés, & remplis d'excrémens fétides & quelquefois noirs.

J'attribue la cause immédiate de cette maladie au défaut de suc nourricier, tempéré & gélatineux, ou à l'application insuffisante de ce même suc aux parties solides. Quant aux causes plus éloignées, je les attribue à la mauvaise digestion des alimens, à un chyle impur & épais qui ne sauroit passer dans la masse du sang, à cause de l'obstruction des veines lactées. Mais on doit principalement considérer ici le défaut ou l'état languissant de la bile, occasionné par le mauvais état du foie, qui non-seulement nuit à la digestion, mais qui est cause encore que les orifices de la tunique veloutée des intestins étant obstrués par des matieres muqueuses, reçoivent & trasmettent le chyle avec plus de difficulté.

Les causes éloignées & occasionnelles de cette maladie sont très-nombreuses: mais j'ai observé que cette indisposition violente & chronique accompagne diverses especes de maladies, telles que la petite vérole, la rougeole, les convulsions que cause la pousse des dents, & quelques autres, surtout lorsque les malades s'abandonnent à leur appétit & usent d'alimens grossiers, tels que le fromage, le pain mal levé, les substances farineuses, les gâteaux sucrés, les fruits d'été, les alimens acides, & les vins de même qualité. Mais rien ne nuit plus aux *enfans*, comme l'expérience nous en assure, que de leur donner à boire dans la nuit lorsqu'ils sont en sueur, ou de les exposer au froid au sortir du berceau. Car la transpiration étant interceptée, & les pores venant à se resserrer, le suc nourricier est non-seulement repoussé de la circonférence au centre & vers les parties inférieures, mais il acquiert encore une qualité saline, acre & dépravée.

Je ne crains point d'avancer avec Chuden, que l'obstruction des pores de la peau est capable de jetter les *enfans* dans la consomption, à moins qu'on n'ait soin de les débarrasser des matieres qui s'y arrêtent. Quelques personnes prétendent qu'il s'engendre dans la peau des *enfans* qu'on n'a pas soin de tenir propres, des vers, qu'ils appellent *comedones*, & qui attirent à eux une grande partie de leur nourriture: mais j'ai peine à me ranger de leur sentiment, parce qu'il n'est point encore confirmé par ma propre expérience.

Je suis persuadé que ces maladies de consomption ne viennent que du mauvais usage qu'on fait des remedes terreux, absorbans & astringens dans les diarrhées, les fievres intermittentes, les tranchées & la petite vérole. Car ceux qui ont ouvert des *enfans* morts de cette maladie, assurent avoir trouvé dans leur estomac & dans les intestins qui lui sont contigus, une espece de croûte fort dure, qu'ils ont eu toutes les peines du monde à détacher de leur substance ; ce qui prouve non-seulement que la séparation de la liqueur gastrique n'a pu se faire, mais encore que la sécrétion du chyle a été retardée par l'obstruction des orifices des veines lactées.

L'atrophie est proprement appellée scorbutique, lorsque les *enfans* sont engendrés par des parens affectés d'une constitution impure des humeurs, ou qu'ils tetent des nourrices mal-saines, & affligées d'nne cachexie, ou de telle autre maladie scorbutique. Cette maladie est souvent compliquée avec quelque chose qui tient du virus vénérien, & l'atrophie en dépend, comme effet de sa cause respective.

L'atrophie est souvent causée par des vers qui se logent dans les intestins, & qui non-seulement consument les parties les plus louables des alimens & du chyle, mais les infectent encore par des exhalaisons vicieuses.

Il est parlé dans les *A. N. C. Vol. III. Append. 61.* d'un *enfant* qui mourut d'une atrophie, & dans les intestins duquel on trouva, lorsqu'on l'eut ouvert, plusieurs parcelles de vers de différentes grosseurs, qui adhéroient tellement à la surface interne de la tunique veloutée, qu'ils sembloient faire corps avec elle, de sorte qu'on ne pouvoit les en détacher sans offenser la tunique.

Il arrive souvent que des *enfans* qui paroissent jouir de la santé la plus parfaite, deviennent tout d'un coup languissans & exténués, sans aucune cause apparente : mais ils ne sont exposés à ce malheur, que lorsqu'ils quittent le lait de leurs meres ou de leurs nourrices, pour une nourriture plus solide ; & bien qu'auparavant ils eussent assez de force pour se tenir debout, & porter le poids de leur corps, ils deviennent pour lors incapables de se soutenir & de demeurer sur leurs jambes. Mais on découvre immédiatement la vraie nature de cette maladie, lorsque les membres deviennent pendans, & l'habitude du corps flasque & pleine de rides, ce qu'on remarque principalement dans les fesses & dans les cuisses. Ces sortes d'*enfans* mangent continuellement, & ont un appétit si vorace, quon ne peut le rassasier.

C'est la coutume d'un grand nombre de personnes, d'attribuer cette maladie aux enchantemens, lorsqu'elle dure trop long-tems : mais une pareille excuse fait voir clairement leur ignorance, aussi-bien que l'incapacité dans laquelle ils sont de découvrir les véritables causes de la maladie, & d'y apporter les remedes convenables. On ne doit donc pas être surpris si nous n'y avons aucun égard, & si nous la rejettons comme folle & tout-à-fait indigne d'un Philosophe & d'un Medecin.

Lorsque la maladie provient du mauvais usage des astringens, ou de l'abus des remedes salins & absorbans, on ne la guérit qu'avec beaucoup de peine : mais lorsque la matiere des absorbans terrestres a déja acquis quelque solidité, la guérison du malade devient presqu'impossible, & plusieurs en meurent avant qu'on ait pû y apporter du remede. Lorsque la maladie est invétérée, & que le mésentere, le foie, la rate, le pancréas, les reins, & les poumons sont obstrués ou skirrheux, il est rare qu'on en guérisse. On peut au contraire se flatter de quelques esperances, lorsque la digestion commençant à se faire, l'appétit devient plus constant & plus régulier, l'enflure du bas-ventre diminue, & les forces reviennent. Lorsque la maladie est compliquée avec une diarrhée, & que le malade rend une matiere fétide, purulente, & sanguinolente, & qu'avec cela le corps se desseche, on ne la guérit qu'avec des peines infinies ; car la diarrhée consume ce qui reste de forces, & la matiere fétide prouve une corruption dans le bas-ventre, qui est bien-tôt suivie de la mort. Lorsque l'engorgement ou le skirrbe dégénere en une ulcération accompagnée d'une fievre hectique, ce que l'on connoît à la couleur enflammée de l'urine, à la chaleur extraordinaire que l'on ressent, & à la rougeur qui vient au visage après qu'on a mangé, la perte du malade est infaillible. Enfin, on sait par plusieurs observations, que le *tabes* est quelquefois guéri par des fievres intermittentes.

CURE.

Quoique la cure de cette maladie varie selon la diversité des causes qui la produisent, il faut cependant observer en général de donner aux *enfans* que l'on a sevrés, une nourriture capable d'augmenter leurs forces. C'est à quoi l'on satisfait parfaitement avec des bouillons de volaille, dégraissés & fort peu salés, aussi-bien qu'avec une marmelade de pommes, préparée avec des jaunes d'œufs, du sucre, quelque peu de canelle, de macis, & du vin.

Lorsque les orifices des veines lactées, & les vaisseaux des glandes mésaraïques sont obstrués par des matieres visqueuses, on doit préférer à tout autre remede les bouillons de vieille volaille, cuite avec de la racine de chiendent, du fenouil, du persil, de l'asperge, & du céleri, bien dégraissés, quelque peu de nitre dulcifié, ou quelques gouttes d'esprit de vitriol de Mars, ou une solution de pierres d'écrevisses. Mais il faut en continuer l'usage pendant plusieurs jours, & même pendant plusieurs semaines, de façon, qu'on en prenne trois ou quatre onces toutes les quatre heures.

Entre les remedes desobstruans, dont l'efficacité est reconnue dans cette maladie, les principaux sont les liqueurs d'une qualité neutre ; celles, par exemple, que l'on prépare avec une solution de pierres d'écrevisses, le jus de citron, la terre foliée de tartre, & l'*arcanum tartari*, dissoutes avec les eaux de fenouil, ou de persil, & données plusieurs fois par jour en une dose convenable.

Il n'y a rien de meilleur pour faciliter la digestion des alimens, surtout lorsque le corps est privé d'une quantité suffisante de bile balsamique, & que des impuretés acides & visqueuses prédominent ; que l'élixir balsamique tempéré, mêlé en quantité suffisante avec les alimens. Mais dans les cas où la maladie est compliquée avec des tranchées, des douleurs, des inquiétudes, & d'autres symptomes semblables, il n'y a point de remede plus efficace que la liqueur anodyne minérale, mêlée & donnée avec une légere solution de tartre.

Lorsque la maladie provient d'une obstruction & d'un engorgement des conduits sous-cutanés, ou du défaut de transpiration, les bains préparés avec les racines de guimauve & de fougere, la mauve, le melilot, les fleurs de camomille, & le savon de Venise, avec une quantité suffisante de lait, sont extremement salutaires. Il est même bon d'observer, que le fréquent usage du bain, durant le premier mois, est un excellent préservatif.

L'usage extérieur de l'huile de camomile, ou d'aneth, cuite & modérément imprégnée avec du camphre, est excellent pour résoudre l'enflure du bas-ventre.

Lorsque le *tabes* tire son origine d'un lait scorbutique impur, il faut abandonner la nourrice, & donner à l'*enfant* du petit lait doux, ou du lait d'ânesse, avec quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance.

On doit y joindre les infusions délayantes de bétoine, de liere rampant, de racines de réglisse, & de chicorée, avec la solution de sel de tartre, & l'*arcanum duplicatum*.

On doit donner aux *enfans* qu'on a sevrés, au lieu de biere, quelqu'autre boisson délayante, dans laquelle on aura mis quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance.

Supposé que la maladie provienne de l'usage excessif des absorbans, il faut employer les infusions délayantes, avec

avec des laxatifs préparés avec la manne, la rhubarbe, ou le sirop de chicorée avec la rhubarbe. Il convient quelquefois de purger l'estomac des impuretés qu'il contient, avec une forte dose de poudre d'iris de Florence.

Les purgatifs irritent la maladie, & la disposent à une fievre hectique, surtout dans les sujets d'un tempérament délicat; car ils enflamment souvent l'estomac & les intestins, & causent en peu de tems la mort au malade.

La Cardialgie.

Je vais maintenant traiter en peu de mots, de quelques autres maladies auxquelles les *enfans* sont sujets; ce n'est pas qu'elles soient de peu de conséquence, & indignes d'un examen particulier, mais parce que leurs causes ne demandent point un détail si circonstancié, & qu'il ne faut qu'un petit nombre de remedes pour les guérir, lorsqu'on les employe à tems & dans un ordre convenable, & qu'on les seconde du régime.

Je commence par la cardialgie qui se manifeste principalement par une oppression de poitrine accompagnée de la difficulté de respirer, par l'enflure du bas-ventre & des hypocondres au-dessous des fausses-côtes, par des inquiétudes & des éructations, & souvent par une fievre légere & par des convulsions.

Cette espece de maladie provient d'une contraction spasmodique violente des orifices de l'estomac, & des vents qui y sont enfermés, lesquels distendant ses membranes, occasionnent des anxiétés & des inquiétudes extraordinaires, & en conséquence de la difficulté que le diaphragme trouve à descendre, une difficulté de respirer & plusieurs autres symptomes. Cet effet est surtout produit par le meconium qu'on n'a pas eu soin d'évacuer à propos, par un lait caillé ou croupissant, ou par d'autres humeurs visqueuses logées dans les premieres voies & qui se convertissent en flatuosités. On ne doit point en exclurre plusieurs autres causes qui, en irritant les tuniques nerveuses de l'estomac, sont capables de les jetter dans des contractions spasmodiques & d'empêcher la sortie des vents.

Il faut donner peu de lait à l'*enfant* durant l'accès, & lui faire prendre, aussi-bien qu'à sa nourrice, des poudres anti-spasmodiques absorbantes dans quelque eau carminative, & pour boisson des décoctions gélatineuses de corne de cerf, & des émulsions très-légeres. Mais comme rien n'est plus avantageux dans ce cas que de procurer la sortie des vents, on peut satisfaire à cette intention par des clysteres carminatifs & émolliens. L'application externe des parégoriques est aussi fort salutaire. Il convient pour cet effet d'oindre le bas-ventre avec un liniment préparé avec les huiles de camomile & d'aneth, quelques gouttes d'huile de cumin, de mente ou de girofle, & quelques grains de camphre.

Après qu'on a rendu au ventre sa premiere liberté par le moyen des lavemens, on peut employer les carminatifs avec succès, à moins que l'augmentation de la fievre ne s'y oppose. Pour cet effet, il faut donner à la nourrice l'essence carminative d'écorce d'orange de Wedelius, mêlée avec une quantité convenable de liqueur anodyne, & à l'*enfant* un éléosaccharum préparé avec quelques gouttes d'huile essentielle d'anis & de camomile, & par-dessus un verre de gruau tout chaud.

Il faut après l'accès pour détruire le foyer de la maladie purger la nourrice aussi-bien que le nourrisson, des impuretés qui sont logées dans leurs estomacs & dans leurs intestins, avec la poudre suivante.

Prenez *de la meilleure rhubarbe,* } *de chaq. demi-dragme;*
de pierres d'écrevisses, }
de semences de cumin, six grains.

La dose est de huit ou dix grains dans des intervalles convenables: mais il faut en seconder l'effet par l'usage des remedes corroboratifs & stomachiques, tels que l'*elixir balsamicum viscerale.*

De la suppression ou rétention d'urine.

Lorsque les *enfans* ne peuvent point évacuer leur urine, ou qu'ils ne la rendent que goutte à goutte & avec douleur, cette suppression les rend souvent sujets à des douleurs insupportables, parce que la mauvaise humeur dont ils sont dans ce tems-là, fait qu'ils tétent avec beaucoup d'avidité un lait dont ils ne peuvent rendre le superflu par les urines. Cette difficulté d'uriner vient de ce que le lait de la nourrice est corrompu par une nourriture grossiere, acide & acre, ou de ce qu'elle urine elle-même avec peine à cause des liqueurs mal-saines dont elle use; car l'urine & son évacuation sont dans l'*enfant* comme ses humeurs, & celles-ci comme le lait qu'il tete.

Rétention d'urine causée par le calcul.

L'ischurie est souvent causée par le calcul de la vessie auquel les *enfans* sont extremement sujets, en conséquence de la grande quantité des sucs acides qui s'engendrent dans leurs corps, surtout lorsqu'ils apportent une disposition héréditaire à cette maladie. Lorsque l'ischurie provient de cette cause, les *enfans* grattent leur verge avec les doigts, ils ne rendent leur urine que goutte à goutte & avec douleur, & lorsqu'on la garde long-tems elle dépose une grande quantité de particules sablonneuses.

Supposé qu'on ne veuille pas faire fond sur ces symptomes, on peut se servir de la sonde pour découvrir le calcul.

A l'égard de la cure, il faut reformer la diete de la nourrice dans le tems qu'elle donne à téter, aussi-bien que celle de l'*enfant* après qu'on l'a sevré, en leur retranchant les alimens & les boissons qu'on juge leur être préjudiciables. Au reste, cette maladie est souvent entretenue par la constipation, & dans ce cas il faut avant toutes choses la faire cesser, à moins qu'on n'aime mieux attirer une plus grande quantité d'humeurs dans les passages urinaires. On satisfait parfaitement à cette intention par les raisins imprégnés avec la rhubarbe, pris avec des alimens convenables & par des lavemens appropriés.

Il faut ensuite prescrire à la nourrice, aussi-bien qu'à l'*enfant*, une boisson diurétique & délayante, telle que les décoctions d'eau pure avec les racines d'asperge, de carote, de persil, de chien-dent, de fenouil, de saxifrage & de chicorée, qu'on boira chaudes le matin, & à froid tout le reste du jour. La sérosité aigrelette du lait corrigée avec les pierres d'écrevisses, possede une qualité tempérante qui la rend d'une grande efficacité dans la maladie dont nous parlons.

Lorsque le cours de l'urine est interrompu par des fragmens calculeux qui obstruent l'urethre, & qui irritent sa tunique au point de causer des douleurs extremement aiguës, il faut avoir récours aux clysteres émolliens. Mais il convient pour appaiser les spasmes de donner intérieurement au malade la décoction de guimauve de Fernel préparée avec le savon de Venise, ou l'huile d'amandes douces & quelques gouttes de liqueur anodyne, dans de la tisane d'orge chaude, ou dans de l'eau de gruau. Après qu'on a une fois appaisé les spasmes, on peut se servir avec avantage des poudres de pierres d'écrevisses, de coques d'œufs calcinées, des solutions de pierres d'écrevisses & d'autres choses semblables qui excitent l'évacuation de l'urine sans violence.

Si la douleur qui provient du calcul & de l'ischurie est d'une violence à ne pouvoir être supportée, il faut avoir recours aux bains d'eau douce, dans laquelle on fera bouillir des substances émollientes, telles que la

mauve, la guimauve & les fleurs de camomile. Il convient aussi d'appliquer chaudement sur la région du pubis, des sachets remplis des mêmes substances, & de l'oindre avec de l'huile de scorpion.

Maladies catarrheuses des Enfans.

Les *enfans* sont encore sujets à cause de la grande quantité d'humeurs pituiteuses qu'ils contiennent, aux maladies catarrheuses & séreuses, au nombre desquelles je mets le coryza, l'enchifrenement, l'enrouement, la toux, l'asthme, les engorgemens du poumon, lesquelles sont accompagnées d'une espece de ronflement & de raucité, de l'inflammation des parotides & d'achores. Toutes ces maladies ont cela de commun, qu'elles tirent pour la plupart leur origine de la mauvaise qualité de l'air, du changement de tems & du défaut de transpiration.

A l'égard de l'asthme & de la toux, surtout de l'espece seche & violente, il faut observer que ces maladies qui sont souvent épidémiques & accompagnées d'une grande difficulté de respirer & du danger d'une suffocation, proviennent quelquefois d'une maniere particuliere, comme l'expérience en fait foi, de la difficulté que les dents trouvent à percer, lorsque les nerfs qui servent à la respiration sont attaqués de convulsions en conséquence de la correspondance mutuelle des parties. Ces maladies sont encore souvent causées par le mauvais traitement de la petite verole & de la rougeole, surtout quand après avoir surmonté la maladie, on ne rétablit point le cours des excrémens ni de la transpiration, aussi-bien que par la répulsion d'une certaine matiere acre & excrémentitielle dans l'érésipele, la fievre pourprée ou les achores; car dans ce cas l'humeur acre & visqueuse cause pour l'ordinaire des engorgemens de poumons & des irritations incommodes des nerfs pulmonaires, qui excitent l'asthme & la toux. Enfin ces maladies sont principalement causées par un gonflement excessif de l'estomac, occasionné par la trop grande quantité de lait visqueux qui y séjourne & qui s'oppose à la descente du diaphragme. Aussi remarque-t-on que le vomissement, de quelque nature qu'il soit, soulage considérablement ceux qui sont affligés de la toux ou de l'asthme.

Rien n'est meilleur pour la cure de la toux & de l'asthme que l'usage interne des poudres absorbantes données avec la racine d'iris de Florence, le blanc de baleine & le sucre candi. On peut y joindre un élixir balsamique préparé avec la teinture de tartre, les essences de myrthe, de safran, de noix muscade & d'écorce d'orange avec l'esprit de sel ammoniac.

Mais lorsque les malades sont d'un tempérament sec & délicat, il est plus à propos de leur donner une dose convenable de l'élixir pectoral suivant.

Prenez *d'extrait de safran, quatre grains;*
d'eaux de bétoine, &
d'hysope, } *de chaq. demi-once;*
de sirop de pavot blanc, ou *de érysimo Lobelii, deux dragmes.*

Faites un élixir.

Il est avantageux d'entremêler ces remedes avec des infusions d'herbes pectorales, lesquelles, surtout dans les tems froids & humides, non-seulement facilitent la transpiration, mais resolvent encore les fluides épaissis. Ces infusions sont encore salutaires lorsqu'une toux obstinée & seche provient, ou est accompagnée d'une lymphe acre qui irrite le larynx; surtout quand on a soin d'en corriger en même-tems l'acrimonie avec du blanc de baleine dissous dans du bouillon, ou réduit en forme d'électuaire avec l'huile d'amandes douces, le sucre candi, le sirop de guimauve de Fernel, & quelques gouttes d'huile d'anis.

Toutes les fois qu'un asthme accompagné de la toux provient des crudités acides & visqueuses qui séjournent dans l'estomac & le font enfler, je prescris avec succès un léger émétique préparé avec un demi-grain, ou un quart de grain de tartre émétique, mêlé avec une solution de manne; ou quelques grains de racine d'ipecacuanha, infusée dans l'eau chaude, & édulcorée avec quelque sirop convenable. On satisfait également à cette intention par des clysteres émolliens & carminatifs, qui en frayant un passage aux vents, contribuent efficacement à la guérison de la maladie.

Lorsque la maladie est causée par la répulsion d'une matiere acre & excrémentitielle, il faut joindre aux diaphorétiques internes l'application des vésicatoires sur la nuque du cou. Mais rien ne soulage plus efficacement dans ces sortes de maladies de la poitrine, que d'oindre les parties affectées avec de la graisse humaine & de l'esprit vineux de sel ammoniac.

Les achores, les clous & la teigne, sont des especes d'ulceres causés par une sérosité peccante, saline, visqueuse & putride, logée dans les glandes & les conduits sous-cutanés. Ils tirent ordinairement leur origine d'une voracité excessive, d'un lait corrompu, & du défaut de transpiration. Les mêmes causes produisent encore l'inflammation des glandes parotides, & un écoulement de matiere par les yeux & par les oreilles.

Le meilleur moyen de remédier à ces maladies de même qu'à toutes les autres fluxions catarrheuses, est de donner à la nourrice des infusions propres à délayer le sang & la lymphe: celles, par exemple, que l'on prépare avec la racine de réglisse, l'écorce & la racine de sassafras & la semence de fenouil. Les pilules de succin de Craton, avec le mercure & sans mercure, & l'élixir pectoral dont j'ai parlé, sont aussi très-propres à produire le même effet. Quant à l'*enfant*, il faut lui donner des poudres préparées avec l'antimoine diaphorétique, les pierres d'écrevisses, l'iris de Florence, le lait de soufre, un peu de safran & l'huile d'anis. Je prescris pour la même intention les laxatifs & les préparations de mercure doux, de rhubarbe & de manne. A l'égard des inflammations des parotides, il faut outre l'usage interne des résolutifs, les traiter extérieurement avec l'emplâtre diachylon simple, mêlée avec le camphre; &, supposé que la tumeur ne puisse se résoudre, la ramollir par le moyen des cataplasmes émolliens.

Du hoquet & du vomissement des enfans.

Le hoquet & le vomissement proviennent de l'estomac, & sont excités par les crudités qui s'y sont accumulées. Car, lorsqu'une mucosité acre & ténace vient à se loger dans l'orifice supérieur du ventricule, non-seulement elle excite cet organe à se décharger des matieres qu'il contient, mais elle affecte encore le diaphragme de mouvemens convulsifs, en conséquence de la correspondance que la nature a établie entre ces deux parties. De plus le diaphragme venant à se contracter dans l'inspiration, il en résulte quelquefois des hoquets très-opiniâtres. Aussi voit-on que les *enfans* sont souvent affligés tout à la fois du hoquet & du vomissement.

Ces deux maladies proviennent souvent d'une trop grande réplétion de lait, ou de la corruption de cette liqueur dans l'estomac; & dans ce cas l'*enfant* rend le plus souvent par la bouche une espece de substance laiteuse, qui est communément d'une couleur & d'une odeur fort désagréables. Ces maladies sont encore causées par un froid excessif, ou même par la difficulté que les dents ont à percer, lorsqu'en conséquence du consentement des parties, le diaphragme & l'estomac se trouvent affectés.

Le vomissement & le hoquet n'ont rien de dangereux, lorsqu'ils proviennent d'une trop grande réplétion de lait, parce que les *enfans*, comme chacun sait, en sont ordinairement délivrés par le moyen du vomissement.

. Mais le danger est beaucoup plus grand, lorsqu'ils viennent de la corruption de cette liqueur, parce qu'il en résulte souvent des convulsions & des épilepsies funestes.

Les causes de ces maladies indiquent une méthode propre pour les guérir ; car lorsque le lait nuit par sa quantité, on doit la diminuer pour l'avenir ; mais lorsque la maladie provient de sa mauvaise qualité, il faut en procurer l'excrétion tant à la nourrice qu'à l'*enfant*. J'ai indiqué ci-dessus la méthode dont on doit se servir pour en venir à bout.

Le sirop de mente ou de bétoine donné avec quelques gouttes d'huile de macis, ou de liqueur anodyne, comme aussi les eaux de fleurs de camomile, de mille-feuille, de mente, & de cerises noires, mêlées avec une quantité convenable de liqueur anodyne minérale, procurent un soulagement efficace dans ces deux maladies. On soulage aussi le malade par des frictions faites avec des linges chauds, & en lui oignant la région du nombril avec l'onguent suivant.

Prenez *d'huile d'aneth, une once ;*
d'huile de mente, demi-dragme ;
de safran, un scrupule ;
un jaune d'œuf.

Faites un onguent.

De la constipation des enfans.

Les *enfans* sont quelquefois sujets à la constipation, de même qu'à la diarrhée. La premiere de ces maladies provient ou de leur voracité, ou de ce que les nourrices usent d'alimens grossiers & acides, ou de liqueurs spiritueuses : mais quoiqu'une constipation légere n'ait rien de dangereux, elle ne laisse pas, lorsqu'elle dure trop long-tems, de disposer le corps à plusieurs maladies violentes.

Il convient donc pour entretenir le ventre dans une liberté convenable que les nourrices observent un régime léger & résolutif, & qu'elles mangent de tems en tems des groseilles, réduites en forme d'électuaire avec de la rhubarbe & du sucre, ou cuites avec des pommes. On soulage l'*enfant* soit avec le sirop de chicorée avec la rhubarbe & quelques grains de méchoacan blanc, ou avec des lavemens préparés avec une décoction d'avoine, du miel & du beure, ou du petit lait & du savon de Venise. Il convient encore d'oindre la région du nombril avec de l'huile d'amandes douces, mêlée avec une quantité convenable de trochisques alhandal réduites en poudre.

Diarrhée des enfans.

La maladie opposée à la constipation, est la diarrhée, & plusieurs *enfans* y sont sujets à cause des passions & du mauvais régime de leurs nourrices, du défaut de transpiration, de la mauvaise digestion des alimens & de l'acrimonie de la bile qui en est la suite. De-là vient qu'ils rendent souvent des excrémens de différentes couleurs, odeur & consistance, & souvent sanguinolens, soit à cause des contractions spasmodiques des intestins qui les obligent à se décharger des matieres qu'ils contiennent, ou de leur atonie qui les met hors d'état de pouvoir les retenir. Aussi voit-on que ces déjections accompagnent souvent les douleurs aiguës ; par exemple, celles que cause la pousse des dents, & qu'elles sont très-familieres à ceux qui sont affligés d'une atrophie ou d'une paralysie.

Quoique cette maladie soit aussi incommode aux *enfans* qu'aux adultes, & qu'elle mette souvent leur vie en danger ; il faut cependant bien se garder de l'arrêter trop-tôt, surtout lorsque les *enfans* ne s'en trouvent point mal, & que sa suppression n'est point indiquée par des inquiétudes, des insomnies, des tranchées, l'atrophie, & d'autres symptomes semblables ; car dans ce cas, il faut d'abord examiner le lait de la nourrice, & supposé que ce soit là ce qui cause la maladie, le changer sans différer, en donnant en même-tems à l'*enfant* de la tisane faite avec le suc de coing, ou des bouillons de poulet, avec du riz & du millet.

On peut encore soulager l'*enfant* avec les poudres de bol d'Armenie & de pierres d'écrévisses avec quelques grains de cascarille, auxquels on pourra joindre, suivant les circonstances, l'ambre, ou une troisieme partie de thériaque céleste : il convient encore de lui frotter le bas-ventre avec le liniment suivant.

Prenez *de l'huile exprimée de noix muscade,*
de jasmin, } *de chaq. demi-once ;*
du baume du Pérou,
d'huile de mente, } *de chaq. une dragme ;*

Faites un liniment.

Le malade reçoit aussi de grands avantages des lavemens de petit lait cuit avec du millet & du riz, & coulé ensuite ; lesquels soulagent aussi beaucoup dans le ténesme, dont cette maladie est souvent accompagnée. Lors cependant que ce dernier est invétéré, on le guérit beaucoup plus efficacement par des suppositoires préparés avec le jaune d'un œuf mis sur la braise, le safran, l'encens & un grain d'opium. FREDERIC HOFFMAN.

Voici ce que dit *Boerhaave* des maladies des *enfans*.

Les *enfans* nouveaux nés sont sujets à quelques maladies qui leur sont propres, & qui ont pour cause des matieres fibreuses, glutineuses, caseuses, ténaces, dont la bouche, l'œsophage & les intestins sont remplis.

Cette seule cause produit souvent des nausées, des vomissemens, des borborygmes, des hoquets, des convulsions, & ensuite l'indigestion de ce qu'on prend.

On les guérit aisément par un jeûne de dix ou douze heures, en prenant un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réitere la dose en ce tems d'abstinence, ou en ajoutant en même tems quelqu'irritant qui purge très-doucement.

Par exemple,

Prenez *du miel,*
du vin de Bourgogne, } *de chaq. demi-once ;*
d'hydromel.

Melez pour une dose.

On peut préparer un purgatif légerement irritant de la maniere suivante :

Prenez *de sirop de chicorée composé avec de la rhubarbe ; trois dragmes ;*
de savon de Venise, demi-dragme ;
d'eau distilée de melisse, demi-once ;

Mêlez pour une dose.

Les épithemes un peu aromatiques & spiritueux, sont aussi souvent utiles pour évacuer cet amas de pituite muqueuse.

Pour cet effet,

Prenez *de canelle,*
de macis,
de noix muscade, } *de chaq. deux gros ;*
de mastich, &
d'oliban,
d'esprit de vin thériacal, quatre onces ;

On en fera une teinture.

Ensuite,

Prenez *un jaune d'œuf,*
de la teinture susdite, } *demi-once ;*
d'eau distilée de roses, deux gros ;

On en imbibera un peu de mie de pain, qu'on appliquera sur l'estomac.

Ou,

Prenez *de cette substance jaune qui se trouve dans l'écorce de citron bien ratissée, demi-once ;*
de noix muscade, deux gros ;
de vin d'Espagne, trois gros ;

Mêlez.

Ecrasez le tout ensemble dans un mortier : vous l'étendrez ensuite sur de la mie de pain, pour l'appliquer comme ci-dessus.

Ordinairement les *enfans* souffrent aussi beaucoup du méconium qui n'est point évacué assez-tôt, à cause de la foiblesse du fœtus, de la dureté de la matiere, de sa trop grande abondance, & du dessechement des conduits.

C'est pourquoi cette matiere, par son séjour & par l'impression de l'air qui y aborde, devient acrimonieuse, acre, putride ; elle s'exhale en vapeurs, ce qui produit des coliques très-douloureuses, des convulsions, des nausées, des vomissemens, des hoquets, la toux, des éternuemens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fievre, la maigreur, la mort.

On corrige le défaut des forces expellantes par un irritant qui purge doucement, par un petit suppositoire, par un cardiaque foible & très-doux.

Par exemple,

Prenez *de la casse récemment mondée, demi gros ;*
de rhubarbe, trois grains ;
de sirop de chicorée avec de la rhubarbe, deux gros ;

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *de la manne de Calabre, deux gros ;*
sirop de roses solutif, un gros ;
d'eau distillée de fleurs de sureau, quatre gros ;

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *de miel blanc, trois gros ;*
de sirop de roses solutif avec séné, un gros ;
d'eau distilée de chicorée, quatre gros ;

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *de rhubarbe choisie, six grains ;*
d'agaric choisi, deux grains ;
de sirop de violettes, deux gros ;

Après les avoir broyés, mêlez-y

d'eau distilée de melisse, deux gros ;

Le tout pour une dose.

Pour des suppositoires,

Prenez *de savon de Venise façonné en globe ou en cone.*

Ou,

Prenez une petite boule, ou un petit cone de sucre.

Ou,

Prenez du miel cuit jusqu'à une consistance solide : donnez lui la forme de suppositoire.

Ou,

Prenez un peu de suif de chandelle, & lui donnez la forme convenable.

Cordiaux convenables dans cette circonstance.

Prenez *de miel, un gros ;*
de vin d'Espagne,
de jaune d'œuf, } *deux gros ;*

Mêlez pour avaler en une fois.

Ou,

Prenez *d'eau distilée de canelle, deux gros ;*
d'élixir de propriété, préparé avec du sel de tartre, six gouttes ;
de sirop de Kermès, un gros ;

Mêlez pour avaler en une fois.

On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit lait frais, dans lequel on délaye un peu de miel, en prenant un lavement de petit lait savoneux ou miellé.

Par exemple,

Prenez *de petit-lait frais, six gros ;*
de miel, un gros ;

Mêlez, pour avaler en une fois.

Ou.

Prenez *de petit-lait frais, deux onces ;*
de savon de Venise, un gros & demi ;
de miel, deux gros ;

Mêlez pour un lavement.

On lubrifie les intestins, en prenant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. en boisson, en lavement, & en appliquant de pareils linimens.

Par exemple,

Prenez *d'huile de lin, un gros ;*
de sirop de guimauve, deux gros ;

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *d'huile d'olive,*
de sirop de capillaire, } *de chaq. deux gros ;*

Mêlez pour une dose.

Ou,

Prenez *d'huile d'amandes douces récente, trois gros ;*
de sirop de réglisse, deux gros ;

Mêlez pour une dose.

On,

Prenez *d'huile de lin, demi-once;*
de jaune d'œuf, deux gros;
de miel mercuriel, demi-once;
de petit-lait récent, une once;

Mêlez pour en faire un lavement, dont on fera usage une fois chaque jour, jusqu'à ce que les intestins soient suffisamment lubrifiés.

Prenez *d'onguent de guimauve composé, une once;*
d'huile de lin, demi-once;

Mêlez pour un liniment, dont on frotera le ventre du malade matin & soir.

Par cette méthode & ces médicamens, on remédie avec beaucoup de succès à tous ces différens & funestes symptomes qui naissent de cette seule cause.

Les anti-acides, & parmi eux, surtout les absorbans, sont ici d'usage ou jamais.

Par exemple,

Prenez *de pierres d'écrevisses,*
d'osteocolle,
de craie,
de mâchoire de brochet,
d'écailles d'huitres, } *de chaq. deux onces.*

La dose est de six grains, deux ou trois fois le jour.

Ou,

Prenez *d'eaux distilées de fleurs de coquelicoq,*
de fenouil, } *de chaq. deux onces;*
de pierres d'écrevisses, deux gros;
de savon de Venise, sept grains;
de sirop de guimauve, demi-once;

Mêlez.

L'*enfant* s'il ne dort pas, en boira deux gros d'heure en heure.

Il ne faut recourir aux opiats que rarement, & avec beaucoup de circonspection.

Il faut de plus éviter tous les remedes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

Pour chaque mal particulier, on le guérit aisément, quand on sait l'histoire des causes & de la curation de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

Les *enfans* souffrent beaucoup du lait même, lorsqu'on leur en donne trop-tôt, & que se coagulant fortement dans l'estomac, il se condense en une masse acre & pesante.

Car cette masse devenant peu à peu plus acre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, une odeur acide, produit des vomissemens de matiere aigre, des borborygmes, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux: mais principalement des convulsions.

On guérit ces maux par des anti-acides fixes, par des purgatifs mêlés avec, par des lavemens semblables, par de doux carminatifs, & par l'usage interne & externe de matieres huileuses, douces.

Par exemple,

Prenez *de savon de Venise, deux gros;*
de jaunes d'œufs, quatre gros;
de pierres d'écrevisses, trois gros;
de rhubarbe, demi-gros;

Après avoir bien broyé ces drogues, mêlez-les avec

d'eau distilée de mente, quatre onces;
de sirop de guimauve, demi-once;

Le malade en boira demi-once, jusqu'à ce que les symptomes s'appaisent.

Prenez *de savon de Venise, demi-gros;*
de sel gemme, trois grains;
de miel de romarin, demi-once;
d'eau distilée de fenouil, une once & demie;

Mêlez, pour un lavement.

Ou,

Prenez *de fiel de bœuf, demi-gros;*
de miel mercuriel, demi-once;
d'eau distilée de mente, demi-once.

Mêlez pour un clystere.

Les remedes huileux dont on doit user intérieurement sont les mêmes que ceux que nous avons déja recommandés pour lubrifier les intestins, afin d'évacuer le meconium.

Les substances huileuses qu'on doit employer extérieurement dans ces sortes de cas sont, l'onguent *martiatum*, l'onguent nervin, l'huile par infusion d'absinthe, d'aneth, de camomile, de rue, les huiles tirées par expression du laurier, du macis, de la noix muscade & du palmier.

De la même origine viennent encore le plus souvent des accès d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par l'acrimonie mordicante qu'acquiert le lait qui s'est coagulé dans l'estomac.

D'où il suit que s'ils sont de nature à pouvoir être guéris, ces seuls remedes suffisent.

Aussi-tôt que les *enfans* sont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens crus, de fruits, de viande, de fromage & autres choses semblables, il s'engendre des vers dans leurs intestins.

Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air ou la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique, y sont échauffés, y font des petits, & s'y agrandissent.

Il y en a de ronds, de larges, ou de l'espece qu'on appelle ascarides, &c.

C'est pourquoi il s'en forme rarement dans les adultes, si ce n'est dans ceux qui sont languissans & leucophlegmatiques.

Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances; des foiblesses, des défauts, des intermittences de pouls, des demangeaisons de narines, des attaques d'épilepsie.

Ils causent par la consomption du chyle, la faim, la pâleur, la foiblesse, la constipation, d'où naissent l'enflure du bas-ventre, des rôts, des borborygmes.

Ils percent souvent les intestins mêmes.

C'est pourquoi on en a tant vu qui ont causé la mort.

On connoît ce mal par l'âge, par les alimens dont on use, par le tempérament, par ses effets.

On les guérit, 1°. en détruisant le nid par des alcalis fixes, par des gommes phlegmagogues, par des remedes mercuriels, antimoniaux, par des aromatiques amers.

Prenez *de gomme opopanax, une dragme;*
de jaune d'œuf, deux dragmes.

Mêlez selon l'art.

Ensuite ajoutez,

de savon de Venise, une dragme;
de sirop d'armoise, une once & demie;
d'eau distilée de fénouil, trois onces.

Le malade en prendra un gros toutes les quatre heures chaque jour, ou de deux jours l'un, & il observera un régime très-exact.

Ou,

Prenez *d'æthiops minéral, d'agaric en trochisque,* } *de chaque, une dragme;*
de sucre pur, une dragme & demie.

Mêlez pour en faire une poudre qu'on divisera en dix doses; le malade en prendra une matin & soir dans le tems où son estomac sera vuide.

Ou,

Prenez *de sel de chardon-béni, deux dragmes;*
de sirop des cinq racines apéritives, une once;
d'eau distilée de fumeterre, quatre onces.

Mêlez.

Le malade en prendra trois gros de trois heures en trois heures.

Prenez *de semences d'absinthe ordinaire, de tanaisie,* } *de chaque, deux dragmes;*
de miel, deux onces.

Mêlez.

Le malade en prendra deux gros tous les matins.

On détruit le phlegme intestinal qui sert de nid à ces animaux, en oignant extérieurement le bas-ventre avec des matieres balsamiques tirées des plus forts aromatiques, mêlées avec des substances purgatives & huileuses.

Prenez *d'onguents d'Agrippa & arthanita,* } *de chaque, une once;*

Faites-en un liniment dont on frottera la région ombilicale.

Ou,

Prenez *de fiel de taureau, d'aloès pur,* } *de chaque, une dragme;*
d'onguent de guimauve, une once.

Mêlez pour les mêmes usages.

Ou,

Prenez *d'huile de tanaisie, de castoreum,* } *de chaque, demi-once;*
d'onguent nervin, une once.

Mêlez pour le même usage.

Dans l'application de tous ces remedes il faut examiner s'ils ne dérangent point trop les fonctions du ventre; Car cet inconvénient n'est pas rare. De peur que l'*enfant* ne tombe en dyssenterie, il faudra prendre garde alors d'en faire un trop grand usage.

On tue les vers par des remedes miellés, salins, par des choses qu'ils ne puissent digérer, par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remedes vitriolés tirés de l'acier ou du cuivre.

Par exemple,

Prenez *de miel, deux onces;*
de sel gemme, un gros & demi;
d'eau distilée de chicorée, quatre onces.

Mêlez pour en faire une boisson dont l'*enfant* prendra demi-once toutes les heures du jour.

Ou,

Prenez *de la corne de cerf brûlée, un scrupule.*

Le malade en prendra quatre fois par jour dans le tems où son estomac sera vuide d'alimens, avec deux gros de sirop de roses pâles.

Ou,

Prenez *de coralline de mer, deux dragmes;*
de limaille de fer, demi-gros.

Mêlez pour faire une poudre qu'on divisera en seize doses pour les mêmes usages.

Ou,

Prenez *de semences de rue, de tanaisie, d'absinthe, & de barbotine,* } *de chaque, une dragme;*
de sucre, trois dragmes.

Mêlez pour en faire une poudre qu'on divisera en seize doses pour les mêmes usages.

Ou,

Prenez *d'hydromel récent, une livre;*
des semences de barbotine, & de tanaisie, } *de chaque, un gros,*

Faites-en selon l'art un vin médicinal.

Quand il sera bien clarifié vous y mêlerez,

de miel blanc, deux onces.

Le malade en prendra une once le matin à jeun.

Ou,

Prenez *d'æthiops minéral, huit grains;*
de vitriol de mars légerement calciné, deux grains.

Mêlez pour faire une poudre qu'on divisera en deux doses. Le malade en prendra une le matin & l'autre le soir, dans le tems qu'il aura l'estomac vuide.

Ou,

Prenez *de mercure doux, sept grains;*
de diagred, cinq grains.

Faites-en une poudre que le malade prendra le matin dans de l'hydromel.

Ou,

Prenez *de tartre vitriolé, quatre grains;*
de vitriol de mars, trois grains.

Mêlez pour en faire une poudre très-fine, qu'on divisera en trois doses. Le malade en prendra une le matin, l'autre à midi, & l'autre le soir, lorsqu'il aura l'estomac vuide.

Ou,

Prenez *de vitriol commun, deux grains;*
de sirop de violettes, quatre grains.

Mêlez pour une dose qu'on prendra le matin à jeun.

La troisieme intention à laquelle on doit satisfaire est d'expulser les vers vifs ou morts, par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

Prenez *de diagred, quatre grains;*
de mercure doux, six grains.

Faites-en une poudre très-fine pour une dose.

Ou,

Prenez *de racine de jalap,* *d'æthiops minéral,* } *de chaque, douze grains.*

Mêlez pour en faire une poudre comme ci-dessus.

Ou,

Prenez *d'agaric, huit grains,*
d'æthiops minéral, douze grains.

Faites-en une poudre pour le même usage que la précédente.

Ou,

Prenez *d'aloès, trois grains;*
de résine de jalap, un grain;
de vitriol de mars, deux grains.

Mêlez pour en faire une poudre comme ci-dessus.

Les lavemens, les suppositoires & les onguens extérieurement appliqués, sont aussi très-efficaces dans ces cas.

Prenez *d'huile de lin, trois onces,* pour un lavement.

Ou,

Prenez *de miel, deux onces;*
d'eau distilée de chicorée, deux onces, pour en faire un lavement.

Ou,

Prenez *de décoction de tanaisie, trois onces;*
d'aloès, six grains.

Mêlez pour un lavement.

Ou,

Prenez *de vitriol de mars, quinze grains;*
d'eau distilée de chicorée, quatre onces.

Mêlez pour un lavement.

Prenez *de miel cuit à une consistance convenable, quatre onces;*
d'aloès, demi-once;
de vitriol de mars, deux gros.

Mêlez pour faire selon l'art de petits suppositoires qu'on introduira d'abord que le malade aura été à la selle.

Les onguens dont on doit user à l'extérieur dans ce cas, sont les mêmes que ceux que nous avons indiqués pour détruire la pituite intestinale qui sert de nid aux vers.

Quand les dents, surtout les incisives, commencent à percer, la tension, la piqure, le déchirement des gencives, produisent l'inflammation, la tumeur, la gangrene, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation, la fievre, la mort.

On démontre aisément que tous ces accidens viennent de la même cause.

De plus, ils cessent d'eux-mêmes, quand on a calmé l'irritation des nerfs.

Ce qui se fait,

1°. En amollissant, en rafraîchissant, en adoucissant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuses, anti-phlogistiques.

2°. En frottant souvent contre elles des corps durs & polis.

3°. En les ouvrant avec une lancette.

Prenez *de nitre, vingt grains;*
d'esprit de sel, cinq gouttes;
de sirop violat, une once;
d'eau distilée de fleurs de sureau, trois onces.

On en frottera les gencives du malade.

Ou,

Prenez *de crême de lait tout frais,* *de jaunes d'œufs,* } *de chaque, une once;*
de sirop violat, six gros;
d'eau distilée de roses, trois onces.

Mêlez pour les mêmes usages.

Ou,

Prenez *des fleurs récentes de roses, & de sureau,* } *de chaque, demi-pincée;*

On les enfermera dans un linge garni de plomb, pour qu'il puisse aller au fond du vase où on les mettra; ce vase sera une bouteille de verre longue & cylindrique. On y versera ensuite du lait tout frais, & on laissera le tout en digestion pendant un tems convenable; on se servira de la crême qui surnagera, & on l'appliquera sur les gencives enflammées.

On donne avec succès une petite dose d'esprit de corne de cerf dans les convulsions qui viennent de cette cause.

Prenez *d'esprit de corne de cerf, trois gouttes.*

Le malade en prendra trois fois par jour dans deux gros de sirop de Kermès. Boerhaave, *Aphoris.*

INFECTIO, signifie en Medecine *Contagion*, ou *infection.*

INFELIX LIGNUM, nom du sureau.

INFIBULATIO, *Bouclement.*

Les Romains avoient coutume de boucler les enfans qu'ils destinoient à être Chantres, à dessein de leur conserver la voix; car cette opération, qui est entierement opposée à la circoncision, en empêchant le prépuce de laisser le gland à découvert, les mettoit hors d'état de gâter leur voix par le commerce prématuré des femmes, & les privoit des moyens dont ils eussent pû se servir pour satisfaire leur passion. Il paroît par quelques passages de Martial, que les Romains faisoient un usage bien moins décent de l'opération dont nous parlons, & que quelques Dames s'assuroient par son moyen de la fidélité de leurs Amans. Je me souviens que Juvenal fait mention de cette coutume dans quelque endroit de ses Satyres. Celse prétend qu'on se servoit quelquefois du *bouclement*, dans la vue de conserver la santé des jeunes gens; car rien ne

la détruit davantage que la pratique illicite qu'il paroît qu'on avoit dessein d'empêcher par cette opération. Je ne crois point qu'on la fasse jamais revivre; si cependant il prenoit jamais envie à quelqu'un de ceux qui ont éprouvé en eux la force du tempérament, de la mettre en usage sur leurs enfans pour les empêcher d'altérer de bonne beure leur santé, & de dissiper leurs forces par un commerce illicite, ils pourront s'y prendre de la maniere suivante.

On tire le prépuce en dehors, & l'on marque des deux côtés avec de l'encre les endroits où l'on veut le percer, après quoi on lui laisse la liberté de se retirer. Si les marques restent sur le gland, c'est une preuve qu'on a pris une trop grande portion de la peau, qu'il faut les faire plus bas; & si elle laisse le gland libre: ce sera l'endroit où il faudra passer la boucle. Pour cet effet on traversera le prépuce à l'endroit des marques, d'une aiguille enfilée, & attachant les deux bouts du fil ensemble, on aura soin de le remuer tous les jours, jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient affermies. On retirera le fil, & on passera à sa place une boucle, qui sera d'autant meilleure, qu'elle sera plus légere. CELSE, *Lib. VII. cap.* 25.

Les Auteurs n'ont pû nous dire ce que c'étoit que la boucle (*Fibula*) des Chirurgiens de l'antiquité; mais je ne doute point qu'ils ne l'employassent à différens usages. Celle dont il s'agit ici, ne me paroît être autre chose qu'un anneau de métal, pareil à celui que l'on met au grouin des pourceaux.

INFLAMMATIO, *inflammation.*

La maladie à laquelle on donne le nom d'*inflammation*; ou de *phlegmon*, est ainsi appellée, parce qu'elle produit des effets pareils à ceux du feu.

On connoît par le moyen du Thermometre, qu'il y a une plus grande quantité de feu logée dans la partie enflammée, que dans aucune autre partie du corps, & qu'il produit précisément les mêmes effets que le feu élémentaire. Par exemple, lorsqu'un bomme qui se porte bien approche sa main trop près du feu, il commence à sentir une plus grande chaleur qu'à l'ordinaire, & la partie devient insensiblement plus rouge qu'elle n'étoit auparavant. S'il l'approche davantage, il survient une tumeur accompagnée de douleur, & celle-ci augmentant toujours de plus en plus par l'action du feu, l'épiderme se sépare de la peau, celle-ci se brûle toute entiere, forme une escarre, se mortifie, & se sépare des parties vivantes, par le moyen de la suppuration. L'inflammation est exactement suivie des mêmes symptomes; car celle qui survient dans le dos de la main est accompagnée de chaleur, de rougeur, & de douleur, qui toutes augmentent à proportion que la maladie devient plus violente. Lorsque l'*inflammation* est sur le point de dégénérer en gangrene, il s'éleve de même des pustules sur la peau avec séparation de l'épiderme, & il se forme des croûtes gangrénées, qui se détachent à la fin des parties saines par la suppuration. A mesure que la violence de l'*inflammation* augmente, toutes les parties deviennent noires jusqu'à l'os, comme si elles avoient été réduites en charbon par le feu, & pour lors on dit que la partie est sphacélée. De-là vient qu'Hippocrate donne à la fievre ardente le nom de feu, τὸ πῦρ, parce qu'elle excite souvent une si grande chaleur autour des parties vitales, qu'il semble au malade qu'il y a véritablement du feu; cette circonstance cause souvent une mort subite. Dans la fievre la plus ardente, je veux dire la peste, lorsque la malignité de la maladie vient à se communiquer par translation aux autres parties du corps, elle les brûle aussi vivement que le feroit un cautere actuel, comme il paroît par les charbons pestilentiels qui se détachent par la suppuration qui survient tout autour, de la même maniere que lorsqu'on brûle la partie avec le cautere actuel. Ainsi les Anciens faisant attention à la ressemblance qui se rencontre entre les effets du feu & ceux de l'*inflammation*, ont donné à celle-ci un nom pris de l'autre, vu l'exacte correspondance qui existe entre leurs causes & leurs effets. Cette doctrine est admirablement confirmée par les expériences qu'ont faites les Modernes sur la nature du feu.

L'*inflammation* consiste dans une pression & une attrition du sang rouge arteriel qui croupit dans les plus petits vaisseaux, causée par le mouvement du reste du sang, que la fievre jette dans une agitation plus violente.

Nous avons ici la définition de l'*inflammation*, prise de ses causes. Les Anciens n'avoient défini cette maladie, que par rapport à ses symptomes. Galien, *in Comment.* 3. *in Lib. Hippocratis, de Fracturis*, nous apprend qu'ils définissent l'*inflammation*, une tumeur contre-nature, rénitente, dure, rouge, & brûlante, accompagnée d'une douleur poignante, & généralement de la fievre. Mais il faut observer que cette définition ne regarde que les *inflammations* qui surviennent aux vaisseaux, qui contiennent naturellement le sang rouge, ou du moins, qui sont capables de le recevoir après qu'ils ont été dilatés. Nous examinerons ci-après ce qui arrive dans l'*inflammation* des vaisseaux qui sont plus déliés.

Cette définition renferme deux choses, qui étant jointes ensemble, constituent la nature de l'*inflammation*; savoir, l'obstruction de la partie, & l'augmentation dans la vitesse du sang qui afflue dans la partie obstruée; car dans l'*inflammation*, le sang croupit & ne peut passer dans les cavités étroites des vaisseaux, quoiqu'il soit poussé par le reste de sa masse. Il est donc évident qu'il y a une obstruction dans ce cas. La matiere qui la cause est la partie rouge du sang artériel; car il ne peut se former d'obstruction, proprement dite, que dans les arteres. Les parties obstruées, sont les rameaux les plus étroits des petits vaisseaux, parce qu'il est évident que les molécules qui n'y peuvent passer, ont la liberté de circuler dans les vaisseaux dont la cavité est plus grande. Ces molécules doivent donc s'arrêter vers les extrémités ou terminations des vaisseaux. Je ne prétens point parler ici des plus petits vaisseaux du corps humain, mais seulement des ramifications les plus étroites des plus gros vaisseaux, qui contiennent le sang rouge, qui est la partie la plus épaisse des fluides qui circulent dans le corps humain. Ces canaux ne sont appellés petits, qu'en comparaison des plus gros vaisseaux, mais ils sont en même-tems les plus gros de leur espece; car l'extrémité de l'artere qui contient la sérosité, est pour la même raison plus grosse que l'artere qui renferme la lymphe qui en provient. Il suit donc de-là, qu'un vrai phlegmon ne peut presque arriver que dans les petites arteres qui contiennent le sang rouge, ou dans celles qui portent la sérosité, & qui sont assez dilatées pour le recevoir. Mais lorsque les molécules, en conséquence de leur volume, s'arrêtent dans les cavités étroites des vaisseaux convergens, le fluide agissant sur elles en conséquence du mouvement vital, doit nécessairement les comprimer avec beaucoup de force; car par l'action du cœur & des arteres, le sang est porté dans les parties obstruées avec une force qui suffiroit pour le pousser jusqu'aux extrémités du corps, & avec une vitesse convenable. Il suit de-là que la pression doit être grande, & se renouveller à chaque contraction du cœur & des arteres. Or, comme ces molécules obstruantes semblent rester immobiles dans les canaux étroits de ces petits vaisseaux, il peut sembler d'abord impossible qu'il y ait aucune attrition, qui suppose un mouvement progressif & rétrograde dans ces molécules; mais il est évident que ces molécules ne sont pas toujours absolument immobiles, & qu'elles sont quelquefois obligées

de

de retourner en arriere dans la partie la plus large de l'artere par sa contraction, & poussées dans d'autres tems dans les cavités étroites, par l'action du cœur, qui pousse le sang dans les arteres; d'où il suit qu'il se fait dans ce cas une attrition véritable & naturelle.

Ce qu'on a dit jusqu'ici peut s'appliquer aussi-bien aux obstructions formées dans les petits vaisseaux par la stagnation du sang artériel, qu'aux *inflammations*. De là vient que dans la définition de l'*inflammation* on ajoute ces mots, *par le moyen d'une fievre*. Lorsqu'une *inflammation* affecte quelque partie considérable du corps, ou quelqu'un des visceres, elle est presque toujours accompagnée de la fievre. Et l'on peut même assurer, que les *inflammations* légeres, surtout des petites parties externes, sont accompagnées de la fievre, quoique les ophthalmies & les esquinancies inflammatoires causent une altération peu sensible dans le pouls.

Galien, dans son Traité *de Pulsibus ad Tyrones*, *cap.* 12. éclaircit parfaitement cette matiere dans l'endroit où il traite de la nature des pouls qui accompagnent l'*inflammation*. Voici ses termes:

« Au commencement d'une *inflammation*, le pouls est « plus grand, plus véhément, plus vîte & plus fré- « quent que dans son état naturel; à proportion que « l'*inflammation* augmente, toutes ces qualités aug- « mentent aussi, & le pouls devient sensiblement plus « dur. »

« Cette *inflammation*, ajoute-t'il un peu après, est capa- « ble de changer le pouls dans tout le corps, suivant « le volume ou l'importance de la partie enflammée; « & lors même qu'elle n'affecte point tout le corps, il « ne laisse pas d'y avoir une pulsation tout-à-fait sem- « blable dans la partie enflammée. »

C'est donc avec cette restriction qu'on doit entendre ce qu'on a dit ci-dessus, que toute *inflammation* est accompagnée de la fievre; car bien que la force & la vitesse du pouls n'augmentent point dans tout le corps, ils le font cependant dans la partie enflammée, ce qui est comme une fievre de la partie même, ainsi que Galien l'observe dans son Traité *de Methodo Medendi ad Glaucon. Lib. II. cap.* 1. car après avoir dit qu'il y a différentes especes d'*inflammations*, il assure qu'elles sont presque toutes accompagnées de la fievre. Il donne ensuite la premiere différence des *inflammations*; savoir, celle qui est entre l'humide & la seche:

« L'humide, dit-il, est produite par une fluxion d'hu- « meurs chaudes sur la partie; au lieu que la seche est » l'effet d'une chaleur contre nature qui s'allume dans « la partie sans aucune conjestion d'humeurs; & celle- « ci est comme une fievre de la partie affectée. »

C'est encore une chose confirmée par la plupart des Anciens Medecins, que l'*inflammation* est toujours accompagnée d'une augmentation de vitesse dans le mouvement des fluides.

Celse, par exemple, rapportant les différentes sectes & les diverses opinions des Medecins, s'exprime en ces termes:

« Lors, dit-il, que le sang entre dans des veines destinées « à recevoir des esprits, il excite une *inflammation* qui « produit une agitation pareille à celle que cause la « fievre, au rapport d'Erasistrate; » surquoi il faut observer qu'il ne dit point expressément que la fievre est produite par l'inflammation; mais seulement qu'il survient une agitation pareille à celle qu'excite la fievre.

C'est ce qui fait que Simson, dans son *Systeme sur la Matrice*, (*System of the Womb*,) avertit les Medecins de ne point se laisser tromper par la fausse imagination, qu'il n'y a point d'*inflammation* là où il n'y a point de fievre, puisqu'il arrive souvent qu'une *inflammation* de l'estomac & des intestins cause des douleurs fixes, dans le tems même qu'on n'apperçoit aucune fievre par l'observation du pouls. Il assure encore qu'il a vu des malades affligés pendant plusieurs mois de fausses pleurésies épidémiques, sans pourtant qu'ils eussent de fievre sensible, & que l'on ne pouvoit guérir, à moins qu'on n'y remédiât promptement par la saignée, & par d'autres remedes propres à dissiper l'*inflammation*.

Il paroît évidemment par ce qu'on vient de dire, que les obstructions ressemblent en plusieurs choses aux *inflammations*; car il n'y a point d'*inflammation* sans obstruction. De plus, l'obstruction violente de quelques vaisseaux augmente la vitesse des fluides qui circulent dans ceux qui sont ouverts, c'est-à-dire, qu'elle excite la fievre. Mais comme l'*inflammation* est toujours inséparable d'une obstruction compliquée avec la fievre, on peut l'appeller obstruction avec fievre, soit dans tout le corps, ou dans quelqu'une de ses parties.

L'*inflammation* peut donc arriver dans les extrémités des arteres, ou dans les vaisseaux séreux, lymphatiques, ou autres plus petits vaisseaux artériels, qui en conséquence de la dilatation de leurs orifices, ont reçu les globules rouges, ou autres élémens grossiers des fluides, sans pouvoir leur donner passage par leurs extrémités. De même lorsque le sang passe dans les veines destinées aux esprits, il cause une *inflammation*. CELSE.

L'*inflammation* ou le phlegmon proprement dit, ne peut arriver, comme il est évident par la définition qu'on en a donnée, que dans les vaisseaux qui contiennent naturellement le sang rouge, ou dans ceux dont les orifices sont assez dilatés dans quelques maladies, pour recevoir quelque partie de ce même sang. Lorsque les élémens d'un fluide plus léger s'épaississent par quelque cause que ce soit, ils peuvent tellement s'engager dans les autres vaisseaux plus petits qu'ils ne puissent plus en sortir; & le fluide qui lui succede, peut encore agir sur ces parties obstruées avec une vitesse considérable; mais tant qu'il ne paroît aucune rougeur dans la partie affectée, la maladie n'est point appellée *inflammation*, mais érésipele ou œdeme, accompagné de chaleur, comme nous l'observerons ci-après. Mais on ne sait point encore précisément jusques où la partie rouge du sang est capable de pénétrer, ni le nombre de petits vaisseaux dans lesquels elle peut se rendre. Il est certain néanmoins que le sang rouge peut dans certaines maladies pénétrer non-seulement dans les vaisseaux, qui étant les plus gros après les vaisseaux sanguins, contiennent la sérosité jaune, mais encore dans ces vaisseaux infiniment plus petits, qui ne contiennent naturellement que des fluides extremement clairs. C'est ainsi que le blanc de l'œil, qui dans ceux qui se portent bien, est presque aussi éclatant qu'une perle, devient souvent extremement rouge à l'approche d'une *inflammation*, & laisse voir une infinité de ramifications de petits vaisseaux, qui étant distendues par le sang rouge, peuvent être distinctement apperçues, bien que dans leur état naturel, elles ne contiennent aucune portion de fluide coloré. J'ai souvent observé dans les ophthalmies violentes un vaisseau plein de sang rouge qui traversoit la substance extremement transparente de la cornée. Il est pourtant certain que les vaisseaux de la cornée sont infiniment plus petits que ceux de la conjonctive: les premiers, lorsque le corps est en santé, paroissent extremement transparens; & cependant lorsqu'il survient une *inflammation* dans l'œil, les petits vaisseaux qui entourent le disque de la cornée paroissent distendus par le sang rouge, avant même que la cornée soit affectée; jusqu'à ce qu'enfin ses vaisseaux s'étant insensiblement dilatés, par la force & la durée de la maladie, ils donnent entrée au sang rouge. D'où il suit qu'il peut quelquefois survenir une véritable *inflammation* sanguine dans des vaisseaux d'une petitesse infinie.

A l'égard du passage de Celse, que j'ai rapporté, il est certain que les Medecins de l'antiquité donnoient le nom de veioes, non-seulement aux veines proprement dites, mais encore aux vaisseaux que nous nommons *arteres*. Erasistrate & plusieurs de ses Sectateurs, assuroient, que dans l'état naturel les arteres ne contienneot point de sang, & qu'elles ne sont remplies que d'esprit ou d'air, qui occasionne leur battement. Plusieurs Medecins contemporaios de Galien soutenoient hardiment la même chose; quelques-uns même se flattoient de pouvoir démontrer qu'il n'y a point de sang dans l'aorte. Mais Galien, dans le seizieme Chapitre de son second Livre des *Administrat. Anatom.* fait voir la fausseté & le ridicule de ces sentimens, par des expériences aussi exactes que satisfaisantes.

Il paroît du moios, suivant Celse, qu'Erasistrate attribuoit la cause de l'*inflammation* au passage du sang des veines dans les arteres, où il assuroit qu'il ne doit point être. Mais on n'admet plus cette doctrine depuis la découverte de la circulation du sang. On peut néanmoins la recevoir dans un sens, puisque l'*inflammation* est produite toutes les fois que le sang pénetre dans des vaisseaux destinés aux humeurs les plus claires & les plus subtiles.

Le siége de l'*inflammation* est donc toute partie du corps qui contient des distributions réticulaires des arteres, & où les vaisseaux lymphatiques & artériels prennent leurs origines.

Depuis que Ruysch a découvert que les arteres envoyent des ramifications extrememeot déliées dans presque toutes les parties du corps, qui ont une communication mutuelle entre elles; les Medecins ont pris la coutume d'appeller ces distributions des arteres *réticules* ou *plexus reticulaires*, parce que les interstices que ces ramifications laissent entre elles, ressemblent parfaitement aux mailles d'un filet. Ce grand homme a souvent remarqué pendant le grand nombre d'années qu'il a employées à l'étude de l'Anatomie, que les petits interstices qui se rencontrent entre les plexus réticulaires, & qui paroissent n'avoir aucun vaisseau, en contiennent un grand nombre de petits, qui se distribuent à peu près dans le même ordre que les ramifications les plus grandes. Il s'ensuit donc que les molécules du sang peuvent s'arrêter partout où les arteres se ramifient, lorsqu'elles deviennent incapables de circuler, soit par concrétion ou changement de figure, & s'opposer au passage du fluide qui doit naturellement y affluer, en diminuant les cavités des vaisseaux; ce qui suffit pour causer des obstructions, & en conséqueoce de l'augmentation du mouvement du fluide qui succede, des *inflammations*. Et comme les arteres envoyent dans presque toutes les parties dn corps, des petites ramifications qui ne peuvent recevoir la partie rouge du sang, à cause de leur petitesse, il peut encorer arriver que les origines de ces petits vaisseaux se dilatent, & donnent entrée par une erreur de lieu (*errore loci*) à une portion de sang rouge, sans lui permettre d'avancer plus avant, ce qui ne peut manquer de produire tous les accidens fâcheux dont on a parlé.

Par conséquent les arteres mêmes, les veines, les nerfs, les membranes, les muscles, les glandes, les os, les cartilages, les tendons, tous les visceres, & conséquemment presque toutes les parties du corps sont susceptibles de ce mal, qui affecte la membrane adipeuse plus fréquemment & avec plus d'opiniâtreté que toute autre partie.

Puisqu'il est certain par les découvertes Modernes, que presque toutes les parties du corps sont munies de vaisseaux sensibles à la vue; il s'ensuit que presque tout le corps & toutes les parties dont on vient de parler, peuvent être affectées d'une *inflammation*.

Les arteres & les veines; parce que les tuniques de ces vaisseaux sont composées d'autres vaisseaux plus petits, comme on peut le démontrer à l'œil en injectant les troncs les plus gros de ces vaisseaux: de plus, on a souvent trouvé toute la surface externe de l'aorte dans les animaux que l'on a tués immédiatement après leur avoir fait faire uoe longue course, de couleur ooirâtre, à cause de la quantité de sang qui distendoit les vaisseaux, qui se distribuent par un tissu aussi curieux que surpreoant dans les membranes de ce gros vaisseau.

A l'égard des nerfs; on peut les considérer en deux manieres, comme contenant les branches déliées du cerveau, du cervelet & de la moelle épiniere, ou comme composés de gaines épaisses, munies de toutes sortes de vaisseaux, au moyen desquelles la substance molle & charnue du cerveau & de la moelle épiniere se distribue dans toutes les parties du corps. Il n'est pas absolument certain que les vaisseaux extremement déliés & imperceptibles qui constituent la substance du oerf proprement dit, soient sujets en tout tems aux *inflammations*: cependant puisqu'ils donnent passage à un fluide extremement subtil qui vient du cerveau, du cervelet, & de la moelle épiniere, on peut supposer qu'ils peuvent en être affectés comme les autres. Mais il est manifeste qu'il peut survenir une véritable *inflammation* dans les gros vaisseaux que l'on découvre d'une maniere si palpable au moyen des injections Anatomiques, & dont le tissu constitue les gaines & les tuniques des nerfs.

Pour ce qui est des membranes; on sait par les injections anatomiques, que celles que les Anciens ont crues tout-à-fait solides & entierement dénuées de sang, ne sont autre chose qu'un amas de vaisseaux.

Quant aux muscles & au tendons; on est assuré par les découvertes modernes, qu'une infinité d'arteres se distribuent dans la chair musculaire: oo sait encore que les tendons qui paroissent les plus solides & les plus blancs, deviennent totalemeot rouges, au moyeo d'une injection artificielle, non-seulement à cause de la réplétion des vaisseaux qui constituent leors gaines, mais encore à cause de plusieurs autres vaisseaux semblables qui rampent entre les petites fibres qui les composent. De-là vient que les tendons peuvent être affectés d'*inflammations*, & que dans les rhumatismes violens, où les muscles sont enflammés, on sent des douleurs très-aiguës pour peu qu'on veuille se remuer.

Pour les glandes; il revient au même, qu'elles soient des circonvolutions de vaisseaux, ou des follicules creux, qui déchargent par leurs émonctoires, le fluide qui s'est amassé dans leurs cavités, & qui après s'être séparé des petits vaisseaux sans nombre, qui se distribuent dans les membranes de ces follicules, se rend dans leurs cavités; car dans ces deux cas, on dit que la glande est composée d'une infinité de vaisseaux artériels. Il s'ensuit donc qu'elles peuvent être attaquées d'une *inflammation*, & c'est ce qui arrive tous les jours aux glandes parotides, sous-maxillaires, axillaires, & inguinales.

Quant aux os; j'ai montré au mot *Caput*, que les vaisseaux que l'os reçoit du périoste, rampent entre ses lames, tandis que d'autres se rendent par des trous particuliers au diploé du crane, & à la moelle des autres: d'où il suit que l'on doit attribuer la séparation des parties corrompues, & le renouvellement de celles qui ont été détruites, à l'efficacité des vaisseaux distribués dans toute la substance de l'os. Il peut donc arriver une *inflammation*, soit dans les vaisseaux artériels qui rampent entre les lames de l'os, ou dans les petits vaisseaux de la moelle: de-là naissent des douleurs obstinées, le *Spina ventosa* & plusieurs autres maladies terribles. Voyez *Os*. Galien, dans le second Chapitre de son Traité *de Tumoribus prœter Naturam*, observe que les os sont quelquefois sujets aux *inflammations*;

car, après avoir dit que les tuniques des vaisseaux, des membranes, des nerfs & des tendons peuvent être enflammées, il ajoute : « il peut donc survenir une *inflammation* dans les os, de façon qu'ils soient principalement & originairement affectés. » Il paroît évidemment par ce passage que les *inflammations* des parties extérieures peuvent non-seulement se communiquer à l'os, mais encore qu'une *inflammation* qui commence par l'os, peut quelquefois affecter les autres parties.

Les cartilages, sont, après les os, les parties les plus dures du corps humain, & la plûpart s'ossifient avec le tems, comme il paroît par la doctrine de la génération des os : mais comme on trouve une structure vasculaire dans les cartilages qui se sont ossifiés, il est tout-à-fait probable qu'elle y existoit auparavant. D'ailleurs, Havers, Ruysch & plusieurs autres savans Anatomistes ont découvert, par leur sagacité, des vaisseaux dans les cartilages ; d'où il suit qu'ils peuvent être sujets à l'*inflammation* aussi-bien que les os.

A l'égard des visceres, & conséquemment de presque toutes les parties du corps ; il est certain que les visceres sont composés d'un tissu tout-à-fait surprenant, qui differe presque dans chacun d'eux ; & les maladies aiguës auxquelles ils sont sujets, prouvent évidemment qu'ils sont quelquefois affectés d'une *inflammation* accompagnée de la suppuration, de la gangrene & du skirrhe, sans en excepter même le cœur. D'où l'on peut conclurre avec raison que presque tout le corps est sujet aux *inflammations*, puisqu'il est certain par les découvertes modernes, que presque toutes ses parties sont d'une structure vasculaire.

Pour ce qui est des inflammations fréquentes & obstinées de la graisse ; il est certain que la membrane cellulaire existe dans presque toutes les parties du corps, & reçoit différens noms, suivant les différentes substances qu'elle renferme. Lors, par exemple, qu'une matiere blanche, grenuë, & qui ne peut se fondre qu'au moyen de la chaleur, remplit les cellules de cette membrane, on l'appelle membrane adipeuse : mais on lui donne le nom de graisseuse, (*Pinguedinosa*) lorsque la matiere qu'elle contient, se fond presque d'elle-même. On l'appelle simplement membrane cellulaire, dans les parties du corps, où sa structure est extremement tendre, & ses cellules si petites, que la graisse qu'elles renferment échape à la vue, par exemple sur le dos de la main & au front. On comprendra suffisamment à quel point cette membrane est répandue par tout le corps, si l'on considere qu'elle couvre non-seulement tous les muscles & les tendons, mais encore toutes les fibres des muscles, quelque petites qu'elles puissent être ; puisque tous les vaisseaux sont enfermés dans une pareille substance cellulaire, qui constitue en quelque sorte la structure des vaisseaux & des visceres ; d'où il suit qu'il peut souvent arriver des *inflammations* dans cette membrane, soit qu'on la distingue par les épithetes de cellulaire, de graisseuse ou d'adipeuse. Dans ce cas, elles sont souvent si opiniâtres, qu'on ne peut les résoudre, & elles dégénerent communément en suppuration ou en gangrene ; car, comme les arteres dispersées dans cette membrane, lorsque le corps est en santé, séparent une substance grasse, onctueuse & oléaginense, qui sert à lubréfier les parties, & la déposent dans ses cellules, qui sont très-faciles à se dilater, il est probable que lorsque ces vaisseaux sont dilatés ou rompus par une *inflammation*, la partie rouge du sang s'écoule & s'accumule dans les cellules de cette membrane ; d'où il résulte une tumeur rouge & renitente, qui est la marque caractéristique d'une véritable *inflammation*, qui n'est presque jamais logée que dans la membrane cellulaire. Au reste il paroît assez par l'issue des *inflammations*, qu'elles ont très-souvent leur siége dans cette membrane ; car dans le cas où elles sont suivies d'une suppuration ou d'une gangrene, on ne sauroit ouvrir la peau qu'on ne trouve presque toujours un amas de pus ou matieres gangrénées dans la membrane adipeuse.

Cette stagnation est produite dans les plus petites arteres, par tout ce qui comprime, distend, tord, déchire, meurtrit, brûle, corrode, ou ride les extrémités coniques ou cylindriques des vaisseaux, de façon que le diametre de leurs orifices, devient plus petit que celui des globules de sang qui doivent y passer. Elle est encore causée par la chaleur, par un exercice violent, par des corps étrangers, par des ligatures, par la pression, par l'usage interne ou externe des substances acres, par un froid excessif, & par des frictions trop violentes. Toutes les causes des plaies, des contusions, des corrosions, des fractures, des luxations, & des obstructions produisent aussi le même effet.

On considere deux choses dans la définition de l'*inflammation* ; sçavoir, la stagnation du sang rouge artériel dans les plus petits vaisseaux ; & la pression & l'attrition causées par le sang qui afflue dans les parties qui sont déja obstruées. Cet aphorisme contient un dénombrement des causes capables de produire cette stagnation dans les plus petites arteres, qui sont naturellement capables de donner passage à la partie rouge du sang.

Les arteres qui contiennent le sang rouge, après avoir séparé par des ramifications latérales sa partie la plus subtile pour différens usages, versent cette partie du sang rouge, qui par le volume déterminé de ses molécules ne peut point pénétrer par les petits vaisseaux, dans les veines avec lesquelles elles forment autant de canaux continus. Il s'ensuit donc que la veine commence où finit l'artere. Mais une artere va toujours en diminuant, au lieu qu'une veine augmente toujours insensiblement de capacité depuis son origine qui est fort étroite. C'est ce qui fait que dans les arteres, le sang se meut de la base vers la pointe du cone, au lieu que dans les veines son mouvement se fait de la pointe vers la base. Cela étant on peut appeller les veines, aussi-bien que les arteres, des vaisseaux coniques. Mais vers la partie où la portion la plus étroite de l'artere se joint à la partie la plus petite de la veine, le canal paroît être cylindrique dans une certaine étendue, sans que ses parois s'approchent ni s'éloignent : mais à mesure que l'artere ou la veine s'avance, le canal prend la figure d'un cone droit ou renversé. A l'endroit au contraire où l'artere finit & où la portion la plus petite de la veine commence, le canal est beaucoup plus étroit ; ce qui fait que les molécules de sang qui deviennent incapables de circuler pour quelque cause que ce soit, s'arrêtent beaucoup plus souvent dans cet endroit que dans aucun autre. Maintenant en supposant que les extrémités des vaisseaux se rétrécissent, il doit nécessairement arriver une stagnation des fluides qui ne peuvent point passer dans ces parties étroites. On voit aussi par ce qu'on vient de dire, d'où vient qu'il est parlé dans cet Aphorisme de vaisseaux coniques & cylindriques. Les particules les plus petites des fluides qui circulent dans les animaux & qui ne sont visibles qu'avec le secours du microscope, paroissent sphériques, & on apperçoit vers les parties les plus étroites des vaisseaux des molécules simples, qui passent néanmoins avec une espece de difficulté apparente. D'où il paroît visiblement que lorsque les extrémités des vaisseaux viennent à se rétrécir, le passage des fluides est intercepté & l'orifice du canal obstrué, puisque la grosseur de la molécule excede le diametre des vaisseaux dans lesquels elle doit passer. De-là naît une obstruction qui est inséparable de toute *inflammation*.

Puisque la section des vaisseaux humains faite perpendiculairement à leurs axes forme un cercle, qui est de toutes les figures celle dont la surface a le plus d'étendue, il s'ensuit que tout ce qui change la figure des vaisseaux doit produire une stagnation des fluides qui

ent à passer par leurs parties les plus étroites.

Les plus considérables de ces causes sont,

1. *La compression.* Tout ce qui comprime les arteres doit nécessairement diminuer leur diametre, retarder le cours des fluides, & les disposer par-là à une stagnation.

2. *La tension ou la contorsion.* Plus un vaisseau s'étend ou s'allonge, plus son orifice diminue, comme on le voit dans les tubes de verre que l'on ramollit à la flamme d'une lampe à dessein de les allonger. Cette circonstance doit par sa nature contribuer à la production d'une stagnation. Lors, par exemple, que pour punir des malfaiteurs on les suspend avec des boulets aux jambes & aux bras, ou qu'on leur donne l'estrapade, la douleur, la rougeur & l'*inflammation*, qui sont la suite de ce châtiment, prouvent assez que cet allongement ou contorsion a produit une stagnation.

3. *La rupture.* Il est certain qu'en conséquence de l'élasticité des vaisseaux, leurs orifices doivent se rétrécir d'eux-mêmes lorsqu'on les coupe, s'opposer à la sortie du fluide qu'ils contiennent, & par conséquent causer une stagnation, qui peut à son tour être suivie d'une *inflammation.*

4. *La contusion.* Puisque l'idée d'une contusion renferme celle d'une accumulation de plusieurs petites plaies, il est évident, par ce qu'on vient de dire, qu'elle suffit pour produire une stagnation des fluides, aussi-bien que l'*inflammation* qui en est la suite. D'ailleurs, comme la contusion est toujours faite par un corps dur & obtus qui offense les parties du corps humain, elle ne peut arriver sans un degré proportionné de compression, qui diminuant les diametres des vaisseaux, retarde la circulation des fluides, & tend par ce moyen à produire une stagnation & nne *inflammation.*

5. *Les brûlures, les érosions, & les crispations des vaisseaux.* Toutes ces causes détruisent les parties du corps comme le feroient le cautere actuel ou les caustiques: de-là vient que les vaisseaux vivans qui se trouvent dans la circonférence d'une pareille partie s'obstruent & occasionnent une stagnation & une *inflammation.* Supposé même que ces causes agissent avec moins de violence, les solides se contractent, les fluides s'épaississent & deviennent incapables de circuler dans nn grand nombre de vaisseaux; circonstance qui doit immanquablement causer des stagnations & des *inflammations.*

6. *La chaleur.* Elle est capable de causer une stagnation lorsque son degré surpasse celui qu'on observe dans les corps qui se portent bien; car elle desseche les fibres solides, elle les contracte & les roidit. Mais à proportion que la rigidité des fibres augmente, la contractilité des vaisseaux qui en sont composés augmente aussi, ce qui fait que leurs orifices diminuent, & qu'il se forme des obstructions. D'ailleurs, si l'on considere qu'une chaleur trop forte dissipe les parties les plus fluides des humeurs, & coagule le sang & sa sérosité au point qu'on ne peut plus les résoudre, on connoîtra sans peine qu'on a raison de mettre une pareille chaleur au nombre des causes de l'*inflammation.*

7. *Les exercices violens.* L'augmentation de mouvement produit une augmentation proportionnée de chaleur, & nous venons de voir que cette derniere est capable de causer une *inflammatiou.*

8. *Les corps tranchans ou piquans qui se fixent dans les parties.* Lorsque ces sortes de corps viennent à se loger dans quelque partie, non-seulement ils offensent & compriment les vaisseaux adjacens, mais ils excitent encore une douleur & nne irritation continuelle. Il est donc évident qu'il doit en résulter une *inflammation*, surtout, lorsqu'un pareil corps se loge auprès de parties qui ont un sentiment exquis; car dans ce cas la maladie ne cesse pour l'ordinaire qu'après que la nature s'est débarrassée du corps qui l'offense, par la suppuration.

9. *Les ligatures.* Celles-ci diminuent les cavités des vaisseaux en les comprimant : mais elles agissent principalement sur les veines, tant à cause que leurs tuniques sont moins fermes que celles des arteres, que parce que la plupart d'entre-elles sont placées pour l'ordinaire près de la surface du corps. Mais lorsque les ligatures sont extrêmement serrées, elles compriment les arteres aussi-bien que les veines. Par exemple, dans la saignée, lorsque la ligature est modérément serrée, le sang sort avec violence par l'ouverture que l'on fait à la veine; mais il ne sort que très-difficilement lorsqu'elle comprime l'artere; & dans ce cas les Chirurgiens ont coutume de la lâcher pour que le sang puisse sortir. C'est aussi pour la même raison qu'un poids qui pose sur le corps cause des obstructions en comprimant les vaisseaux.

10. *Les substances acres prises intérieurement ou appliquées extérieurement.* Presque toutes les parties du corps humain, soit internes ou externes, paroissent capables d'être contractées par l'application des substances acres, comme on peut le prouver par un grand nombre d'expériences. Par exemple, si l'on verse une goutte de vinaigre dans l'œil, les paupieres se contractent & se ferment avec tant de force, sans que la volonté y ait aucune part, qu'il faut une force considérable pour les séparer. Les poisons acres pris intérieurement contractent l'estomac & les intestins. De-là vient encore que la rétention & la chaleur subséquente de l'air causent des enflures violentes. Ayant appliqué au moyen d'un plumasseau une petite goutte d'huile de vitriol sur l'intestin d'un chien vivant, il se contracta immédiatement comme si on y eût fait une ligature. Au reste, il est probable que ces substances acres doivent causer dans les petits vaisseaux où elles passent, de pareilles contractions, & par conséquent des obstructions, & si la circulation augmente, des *inflammations.* De même lorsque le sang est surchargé d'acides, il en résulte des demangeaisons, des obstructions, des pustules & des ulceres autour des vaisseaux cutanés. Lorsque la sérosité qui croupit dans les jambes d'un hydropique commence à devenir acre, elle enflamme ordinairement la peau. Puisque les substances acres, surtout quand on les applique extérieurement, sont capables de causer une solution de continuité dans les vaisseaux, il s'ensuit de ce qu'on a dit, qu'elles sont encore plus capables de produire une *inflammation.*

11. *Un froid violent.* Il est certain que le froid diminue toutes les dimensions des parties du corps humain, & par une suite nécessaire, les cavités des vaisseaux. Il est cause encore que les molécules du sang s'unissent les unes avec les autres. Il peut résulter de ces deux effets du froid, non-seulement des obstructions & des *inflammations*, mais encore des gangrenes subites, comme je l'ai prouvé au mot *Gangrana.* On voit par-là d'où vient que les gens de la campagne gagnent souvent des pleurésies en s'exposant au froid au sortir du travail; car l'air froid qu'on attire par l'inspiration, affecte presqu'immédiatement les espaces intercostaux, parce qu'il n'y a rien entre deux que la membrane légere des vésicules pulmonaires; tandis qu'en même-tems, l'air froid qui environne extérieurement le corps, qui peut être n'est pas assez couvert, augmente la maladie.

12. *Les frictions trop fortes & trop long-tems continuées.* Quoique le frottement soit d'un grand secours pour lever les obstructions, néanmoins lorsqu'il est ou trop violent, ou trop long-tems continué, il est capable de causer une fievre chaude aux hydropiques, comme je le montre à l'article *Fibra*; car lorsque le mouvement du sang veineux vient à augmenter, le cœur se contracte avec plus de force & plus de vitesse, au moyen de quoi la circulation du sang augmente; & lorsque cette circulation est trop rapide, il est certain qu'elle peut produire une *inflammation*; car plus le mouvement est rapide, plus la chaleur est grande, & par conséquent la dissipation des parties les plus légeres & les plus fluides des humeurs plus abondan-

re; d'où il peut résulter une stagnation & une *inflammation*. On observe, par exemple, qu'un frottement violent échauffe les parties du corps, & y cause une enflure accompagnée de douleurs: mais ces symptomes indiquent la présence de l'*inflammation*, que l'on peut néanmoins dissiper aussi-tôt, à moins que la friction n'ait été extremement violente & trop long-tems continuée. Dans les tempêtes qui s'élevent sur mer, lorsque les cordes viennent à s'échaper des mains des matelots, la violence du frottement produit une douleur & une chaleur si violente, que l'épiderme s'éleve sur le champ en pustules gangréneuses. De plus, si l'on fait attention que le frottement pousse la partie rouge du sang, dans les petits vaisseaux qui ne lui sont point destinés, comme il paroît par la rougeur qu'il cause, on comprendra encore mieux que les frictions excessives sont capables de produire des *inflammations*.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire comprendre la maniere dont les plaies, les contusions, les corrosions, les luxations, & les obstructions peuvent contribuer à la production des *inflammations*.

Cette même stagnation est produite par tout ce qui bouche les vaisseaux, & applique en même-tems aux parties quelque chose d'acrimonieux, comme sont les substances huileuses, salines, acres.

Il est certain que les surfaces interne & externe du corps, donnent passage à la matiere de la transpiration; car dans tous les momens de la vie, il s'exhale une vapeur extremement subtile par les petits conduits artériels, dont les extrémités aboutissent à la surface externe du corps. Cette vapeur étant reçue sur une lame de métal, ou sur la glace d'un miroir, se condense en une lymphe subtile, qui s'évapore sans laisser aucunes feces après elle. Toutes les fois donc que ces vaisseaux qui donnent passage à la matiere de la transpiration viennent à s'obstruer, ils ne peuvent qu'être dilatés par le fluide qui y afflue, & pour lors ils reçoivent les humeurs les plus grossieres, ce qui occasionne une obstruction & une stagnation. Lorsque les plus petits de ces vaisseaux excrétoires sont ainsi obstrués, comme ceux qui leur sont inférieurs en grosseur, ne peuvent verser la partie la plus légere du fluide qu'ils contiennent; ils se dilatent de la même maniere, & par ce moyen la maladie peut se communiquer de ces petits vaisseaux excrétoires, à ceux qui contiennent le sang.

Puisque ce fluide extremement subtil, qui s'exhale par la transpiration, est presque semblable en tout à l'eau, & que l'huile empêche, ou du moins retarde l'entrée de l'eau dans les petits tuyaux externe de verre, de-là vient, peut-être, que l'application externe des huiles cause souvent des érésipeles & des *inflammations*. Jerome Mercurialis, dans son Traité *de Arte Gymnasticâ, Lib. I. cap.* 8. nous apprend que les Lutteurs s'oignoient anciennement avec de l'huile, pour empêcher que leurs forces ne se dissipassent par des sueurs copieuses; & que l'on usoit d'onctions après les bains, de peur que l'humidité qui avoit pénétré dans le corps, aussi-bien que la chaleur naturelle, ne se dissipassent à travers les pores que l'eau avoit relâchés.

Plusieurs personnes ne peuvent user d'emplâtres ou d'onguens faits avec de la graisse, que leur peau ne s'enflamme aussi-tôt; on remarque une pareille disposition dans les parties internes de quelques autres, puisqu'elles sont attaquées de la fievre aussi-tôt après avoir mangé des substances grasses, & surtout du lard. Lorsqu'il se rencontre quelque degré d'acrimonie dans ces substances grasses & oléagineuses, elles peuvent causer des *inflammations* très-opiniâtres. L'huile d'amandes douces, qui est si fade lorsqu'elle est récemment exprimée, devient rance en été au bout de quelques jours, & acquiert un tel degré d'acrimonie, qu'il n'en faut que quelques gouttes pour enflammer la gorge. Il en est de même du beure qui est rance, ou qu'on a fait frire trop long-tems. Mais une substance acre est beaucoup plus nuisible lorsqu'on la mêle avec une autre d'une nature grasse, parce qu'elle s'attache fortement à la partie sur laquelle on l'applique, & qu'on ne peut l'emporter avec de l'eau. Les baies du mezereon ou de la thymelée, de même que le fruit de la lauréole, étant pressés entre les doigts, rendent une huile grasse, qui paroît d'abord fort douce, mais qui enflamme immédiatement après la gorge, à un tel point, qu'elle étoufferoit une personne qui en goutteroit sans précaution. On observe encore que les huiles empyreumatiques acres, que l'on tire par la violence du feu de la corne de cerf, du gayac, & d'autres substances de même nature, aussi-bien que les huiles exprimées, dont on fait tant de cas pour les rigidités des articulations qui naissent d'un engorgement de matiere, causent des *inflammations* très-violentes, & quelquefois même des gangrenes, lorsqu'on les applique imprudemment sur la peau; car on trouve dans ces huiles une ténacité oleagineuse, au moyen de laquelle elles obstruent les vaisseaux, & un fort degré d'acrimonie, qui les irrite & les contracte.

Les stagnations sont encore produites par tout ce qui épaissit le sang, comme le mouvement excessif, la dissipation de ses parties les plus fluides par les sueurs, les urines, la salive & la diarrhée; les substances coagulantes produisent aussi le même effet.

L'obstruction est formée par l'excès de diametre du fluide, qui doit être transmis, au-dessus de l'orifice du vaisseau qui le transmet; de sorte que sa cause générale ne peut être que la trop grande petitesse des vaisseaux, ou l'augmentation de volume dans les molécules du fluide qui doit être transmis, ou toutes les deux ensemble. J'ai deja parlé des causes qui produisent une stagnation dans les plus petites arteres qui transmettent le sang, en tant qu'elle provient du resserrement de ces vaisseaux; & je vais maintenant examiner celles qui, bien que les capacités des vaisseaux demeurent les mêmes, épaississent le sang à un tel point, qu'il ne peut passer dans les parties les plus petites des arteres les plus déliées.

Je commence d'abord par *le mouvement excessif*.

Le sang a toujours une certaine disposition à s'épaissir; & cette disposition est toujours proportionnée à l'action des vaisseaux sur le sang qu'ils contiennent. Le sang d'un homme robuste se fige immédiatement après être sorti de ses veines, & contient, après qu'on l'a laissé reposer un certain tems, une grande quantité de substance rouge, concrete, & très-peu de sérosité; il arrive tout le contraire au sang d'une jeune fille qui est malade, tout cela dépend de l'action plus ou moins forte des vaisseaux sur le sang. Or, à mesure que le mouvement ou l'exercice augmente, l'action de ces vaisseaux, dans un certain tems donné, s'exerce plus fréquemment & avec plus de force sur les fluides qu'ils renferment, d'où il doit résulter une condensation proportionnellement plus grande. De plus, l'augmentation de mouvement dissipe les parties les plus fluides des humeurs, à cause qu'en même-tems il passe une plus grande quantité du fluide qui doit se séparer du sang, dans les organes destinés à la sécrétion & à l'excrétion; au moyen de quoi la concrétion du sang augmente. L'augmentation de mouvement est encore suivie d'une augmentation de chaleur, au moyen de quoi le sang s'épaissit tellement, qu'il ne peut plus circuler dans les parties très-petites des arteres les plus déliées. De-là vient que dans les maladies aiguës, lorsque la chaleur vient à augmenter jusqu'à un certain point, on s'apperçoit immédiatement par le dérangement des fonctions du cerveau, & par la difficulté qu'on a de respirer, que le sang est si fort épaissi, qu'il ne peut

plus circuler dans le cerveau & dans les organes de la respiration.

Quant à la dérivation des parties les plus fluides du sang par les sueurs: L'expérience nous apprend que les globules rouges constituent la partie la plus dense du sang humain; & que ces globules sont entremêlés d'une grande quantité de fluide subtil & léger, qui empêche leur contact mutuel, aussi-bien que leur concrétion. Lors donc que quelque cause contribue à la dissipation de cette partie subtile & légere, les plus grosses molécules se réunissent,& se trouvant plus comprimées dans les portions les plus étroites des arteres, elles s'unissent les unes aux autres & forment des concrétions. D'où resultent l'obstruction des vaisseaux & la stagnation du fluide. C'est ainsi que dans les phthisiques qui sont affoiblis par des sueurs nocturnes, le sang commence à croupir aux environs des vaisseaux cutanés, & à produire des pustules inflammatoires. C'est ce qui fait qu'Hippocrate condamne les sueurs au commencement des maladies aiguës. Et Sydenham a observé que les sueurs sont toujours nuisibles au commencement de la petite vérole.

A l'égard de la dérivation des parties les plus fluides du sang par les urines: Les personnes hystériques & hypocondriaques rendent souvent une quantité incroyable d'urine aqueuse, après avoir été agitées de quelque passion violente. Mais lorsque le sang est ainsi dépouillé de son véhicule, sa partie la plus épaisse commence à se cailler, d'où il resulte souvent des *inflammations* violentes; or la matiere la plus épaisse du sang produit des obstructions obstinées, & de-là vient que la mélancolie succede fréquemment aux affections hypocondriaques ou hystériques.

Quant à celle qui se fait par le moyen de la salive: Celle qui coule naturellement de la bouche d'une personne saine est suffisamment claire, & elle ne s'épaissit qu'en se mêlant avec la mucosité que le mouvement de la langue fait sortir de la bouche, de la gorge & des parties qui sont aux environs. Lorsqu'on examine cette salive par un procédé chymique, on la trouve presque entierement aqueuse; car on tire de soixante onces de salive, au moyen d'une chaleur douce, environ cinquante-neuf onces d'une liqueur qui possede en apparence les mêmes qualités que l'eau. La salive ne s'épaissit point non plus dans l'eau bouillante; d'où il suit qu'elle doit être beaucoup plus claire que la sérosité du sang. Il sort donc du corps par le moyen d'une salivation copieuse, une grande quantité de fluide clair & léger, au moyen de quoi le sang devient incapable de circuler avec sa liberté ordinaire. De-là vient que ceux qui par mauvaise habitude, ou par l'abus du tabac perdent beaucoup de salive, sont souvent affligés d'obstructions obstinées d'intestins. Lorsque toutes les parties de la bouche ont été long-tems couvertes d'aphthes, il sort après qu'ils ont tombé, une quantité incroyable de salive par les vaisseaux qui se trouvent dilatés. Et lorsqu'on n'a pas soin d'arrêter cette salivation par des remedes convenables, elle affoiblit les malades à un tel point, qu'ils succombent sous la violence du mal, ou tombent dans des maladies chroniques; car lorsque la partie la plus fluide du sang est une fois dissipée, il se forme aisément des obstructions. On ne sauroit objecter à cette doctrine que dans une salivation qui dure plusieurs semaines, il s'évacue tous les jours une grande quantité de fluide sans pour cela que le sang en paroisse plus épaissi; puisque dans ce cas, ce n'est point la salive proprement dite, mais les humeurs dissoutes, qui s'évacuent sous la forme d'une eau putride. La partie la plus fluide du sang ne se dissipe donc point, & sa portion la plus épaisse n'en devient pas moins capable de circuler; mais il se fait une dissolution réelle, même de la partie rouge du sang; ce qui fait qu'on est en état de resister à la salivation, pourvu que l'on répare au moyen d'une bonne nourriture les humeurs que l'on a perdues.

Pour ce qui est de la dérivation des parties les plus fluides du sang par la diarrhée: Il est évident qu'elles peuvent être évacuées hors du corps par son moyen. De-là vient qu'Hippocrate assure dans les *Prénotions de Cos*, & partout ailleurs, que c'est un très-mauvais signe lorsque ceux qui ont une fievre ardente viennent à être attaqués de la diarrhée. Car, comme dans cette maladie, le sang épaissi, a déja commencé à s'arrêter dans les petites arteres, elle devient tout-à-fait incurable, lorsque ses parties les plus fluides s'évacuent par les selles.

Quant aux substances coagulantes: Elles sont ou acides, ou austeres, ou spiritueuses; quoiqu'il soit vrai de dire, que tous les acides ne coagulent point le sang, puisque les vins verds, le vinaigre, le suc des fruits acides mûrs, & le babeure le dissolvent. Mais les acides fossiles, les préparations du sel marin & du nitre, causent un *coagulum* dans le sang. Lorsqu'on injecte ces sortes d'acides dans les veines d'un animal vivant, le sang se convertit sur le champ en des grumeaux, qui venant à passer dans le ventricule droit du cœur par les veines qui se dilatent insensiblement, & de-là dans les poumons, excitent d'abord de grandes inquiétudes, qui sont aussi-tôt suivies de la mort. Il est vrai cependant que les orifices des vaisseaux absorbans ne donnent pas aisément entrée aux acides d'une qualité extrement acre; puisqu'ils se rétrécissent aussi-tôt que quelque chose les irrite. Lorsque la bile noire, dont l'acidité égale quelquefois celle de l'eau-forte, vient à corroder les vaisseaux, & à se mêler avec le sang, elle le coagule & cause souvent par-là une mort subite. Quelques substances austeres, telles que l'alun & les différentes especes de vitriol, produisent aussi un fort *coagulum* dans le sang. Les substances spiritueuses sont encore capables de coaguler les fluides du corps humain; car les Chirurgiens savent assez que l'alcohol qu'on applique sur les vaisseaux qui sont coupés, arrête les hémorrhagies les plus violentes, au moyen du *coagulum* qu'il produit dans le sang. La sérosité du sang se durcit sur le champ lorsqu'on verse dessus de l'alcohol. D'où il suit que ceux qui font un grand usage de ces sortes d'esprits, s'exposent à des terribles malheurs.

La stagnation qui se fait dans les arteres lymphatiques a pour cause. 1°. Toutes celles qui élargissent leurs orifices; de sorte qu'il y entre des globules de sang épais, qui venant aêtre poussés plus loin, trouvent l'extrémité de ces vaisseaux trop étroite pour pouvoir passer, & souffrent alors ce qui a été dit dans l'aphorisme précédent. Tel est le relâchement du vaissean à son principe, le mouvement violent du liquide artériel. 2°. Toutes celles qui sont communes à l'une & à l'autre espece d'*inflammation*.

Nous avons consideré jusqu'ici les causes qui empêchent la circulation de la partie rouge du sang dans les plus petites arteres, soit en rétrécissant leurs orifices, ou en mettant le fluide hors d'état de pouvoir y passer. On en voit un exemple sensible dans l'ophthalmie, dans laquelle la conjonctive & même la cornée deviennent tout-à-fait rouges, les vaisseaux se remplissant de sang rouge au point de devenir visibles, quoiqu'ils n'en contiennent point ordinairement. Il faut donc qu'une pareille *inflammation* ait été précédée de certaines causes capables de dilater ces vaisseaux au point de les rendre capables d'admettre le sang rouge. Mais il est assez évident qu'après que la partie rouge du sang a pénétré dans ces petits vaisseaux, elle doit y causer des obstructions, puisqu'à mesure que le sang avance, il rencontre les parties des vaisseaux convergens toujours plus étroites. Il doit donc survenir une stagnation dans ce cas, quoique les cavités des vaisseaux restent les mêmes, & que les molécules du sang qui doit être transmis n'augmentent point de volume. C'est avec raison qu'on appelle cette maladie erreur de lieu (*error loci*)

puisque le sang rouge, après être entré dans les petits vaisseaux, y croupit, & se trouve hors d'état de passer dans leurs parties les plus étroites ; la maladie consiste en ce que le sang rouge se loge dans un endroit qui ne lui étoit point destiné. Il peut arriver le même malheur dans toutes les parties du corps où les petits vaisseaux qui contiennent les parties les plus subtiles des fluides, tirent leur origine d'autres vaisseaux plus gros : de sorte qu'il ne peut jamais y avoir d'*erreur de lieu* dans les vaisseaux qui contiennent naturellement du sang rouge, puisque le sang, lorsqu'il est sain, ne contient point de particules plus grosses que ses globules ronges. Mais cette *erreur de lieu* peut arriver dans les autres vaisseaux qui sont beaucoup plus petits. On ne sait point au juste jusqu'où le sang rouge peut pénétrer ; l'on sait seulement que dans certaines maladies, il entre dans des vaisseaux beaucoup plus petits que ceux qui contiennent la sérosité du sang ; puisqu'il s'insinue quelquefois dans ceux de la cornée. Mais comme tout le fluide, qui dans le sang d'un homme sain, est plus clair que les globules rouges & séreux, est appellé lymphe ; de même on donne le nom de veines ou d'arteres lymphatiques aux vaisseaux dans lesquels il circule : il ne peut se former d'obstruction dans les veines, à moins que le cours du fluide auquel elles donnent passage ne soit intercepté par une compression externe. Il s'ensuit donc que les parties les plus épaisses des fluides peuvent passer par une *erreur de lieu* dans les vaisseaux lymphatiques ; au nombre desquels je comprends toutes les arteres qui n'admettent que les parties les plus claires des fluides, & rejettent les globules rouges & sanguins.

Il faut donc, pour produire une erreur de lieu, que les origines des arteres lymphatiques se dilatent au point de donner entrée à la partie rouge du sang. On a montré à l'article *Fibra*, que la dilatation des vaisseaux peut venir de deux différentes causes ; savoir, de la résistance de leurs parois, ou de la force ou quantité de mouvement du fluide qui se meut, & qu'elle est pour cet effet en raison composée de la raison directe de la vitesse du fluide qui se meut, & de la raison inverse de la résistance des parois. Lors donc qu'il survient un relâchement dans l'origine d'un petit vaisseau lymphatique, il se dilate, bien que la vitesse du fluide demeure la même. Au contraire, il arrive la même chose lorsque la vitesse du fluide vient à augmenter, quoique la résistance des vaisseaux demeure la même. Mais cette dilatation est beaucoup plus considérable, lorsque ces deux causes se trouvent réunies. Voyez l'article *Fibra*, où j'explique d'où vient que l'accélération du fluide artériel dilate les origines des vaisseaux. Cette doctrine est suffisamment confirmée par l'expérience ; car lorsqu'on expose une partie du corps à la vapeur de l'eau chaude, elle devient plus rouge & plus enflée que dans son état naturel, à cause que les vaisseaux venant à se relâcher, donnent entrée à la partie rouge du sang. On observe encore, qu'après avoir couru, la peau extérieure devient rouge, & les yeux s'enflamment, à cause que le sang rouge entre dans des vaisseaux qui ne lui étoient point destinés, & qui se trouvent dilatés par l'augmentation du mouvement du fluide.

Lorsque le sang rouge vient à entrer dans les vaisseaux lymphatiques, il est évident que toutes les causes qui sont capables de rétrécir les orifices des plus gros vaisseaux, peuvent produire le même effet en agissant sur les plus petits. Mais j'ai déja fait le dénombrement de ces causes.

Tout vaisseau conique, dont la liqueur coule d'une cavité large dans une plus étroite, peut donc s'enflammer ; car il y a peut-être dans la lymphe comme dans le sang, une partie plus épaisse que le reste.

Le microscope nous met en état de distinguer différentes parties dans le sang que l'on a tiré depuis peu du corps d'un homme sain par le moyen d'une petite plaie, & qu'on a reçu dans des petits tuyaux de verre. Cet instrument nous fournit aussi le moyen d'observer le mouvement des fluides contenus dans les vaisseaux des parties transparentes des animaux ; car on apperçoit des globules qui nagent dans une liqueur claire & transparente qui paroît elle-même homogene. Mais il paroît très-vraissemblable que la lymphe claire & transparente du sang contient quelques parties plus grosses que les autres, lesquelles, en conséquence du volume déterminé de leurs masses, sont renfermées dans des vaisseaux qui leur sont propres, & ne peuvent naturellement entrer dans ceux qui sont plus petits ; lors que les globules rouges ont la même grosseur que lorsque le corps est en santé, ils ne peuvent entrer dans les vaisseaux destinés à recevoir la sérosité ; & il est évident que lorsqu'ils sont plus petits, tout le sang passe dans les plus petits vaisseaux, & que les plus gros restent vuides.

Il en est de même des vaisseaux qui contiennent la sérosité du sang, aussi-bien que des autres petits vaisseaux du corps humain. C'est ce qui fait que lorsque le sang devient trop fluide dans les maladies, toutes les humeurs se dissipent ou s'accumulent dans les cavités les plus grandes & les plus petites du corps humain, comme on peut l'observer dans les hydropiques: mais dans ces sortes de cas, les gros vaisseaux s'affaissent, parce qu'ils sont dépourvus de la quantité de sang qui avoit coutume de les distendre. De même tous les autres vaisseaux qui vont en diminuant, à commencer par les plus gros jusqu'aux plus petits, & qui dans l'état naturel contiennent des fluides propres à leurs grosseurs respectives, en contiennent alors uniquement dont les molécules sont si grosses qu'elles ne peuvent entrer dans ceux du dernier ordre. Lors donc que les orifices de ces vaisseaux convergens viennent à se rétrécir pour quelque cause que ce soit, ou que les molécules qui étant seules passent dans leurs parties les plus étroites, se réunissent, il peut en résulter une *inflammation*, d'une couleur transparente dans ces petits vaisseaux. Au reste, lorsque les orifices des vaisseaux du dernier ordre, soit par un relâchement, ou par la vitesse excessive des liquides qui y affluent, se dilatent au point de recevoir les molécules les plus grosses des vaisseaux qui sont plus gros qu'eux, il doit en résulter une pareille maladie par *erreur de lieu*. Comme il y a plusieurs ordres intermédiaires de vaisseaux pareils à eux-ci entre les plus gros & les plus petits, il peut aussi y avoir différentes especes d'*inflammations* ; & dans chacun de ces ordres intermédiaires, ces *inflammations* peuvent être de deux especes, je veux dire, qu'elles peuvent venir de leur propre fluide qui devient incapable de circuler, soit à cause de l'augmentation du volume de ses molécules, ou de la petitesse des vaisseaux, ou d'une erreur de lieu, parce que les molécules des plus gros vaisseaux entrent dans les orifices dilatés de ceux qui sont plus petits : mais l'erreur de lieu ne peut jamais produire une *inflammation* dans les plus gros vaisseaux, puisque le sang ne contient point de parties plus grosses qu'un globule rouge. Il y a toute apparence que les rhumatismes, les douleurs arthritiques & la goute, ne viennent que de l'*inflammation* des petits vaisseaux.

Il est aisé de connoître par ce qu'on vient de dire, la différence qu'il y a entre le phlegmon, l'érésipele, l'oedeme, le skirrhe & l'*inflammation*.

Quant au phlegmon: Quoique les anciens donnent ce nom à toute *inflammation*, néanmoins dans la suite du tems les Medecins l'ont restreint à une tumeur contre nature, rouge, ferme, accompagnée de douleur & de pulsation, dans les parties les plus molles, & d'une fievre générale ou particuliere. Le phlegmon est causé par un sang rouge qui croupit vers les extrémités des arteres, tandis que le reste du sang étant poussé par la force du

cœur & des arteres, agit avec une impétuosité extraordinaire sur les parties obstruées. Le phlegmon peut donc se former dans les parties les plus étroites des arteres qui contiennent du sang rouge, ce qui arrive rarement; ou bien il peut être causé par le sang rouge qui, par une erreur de lieu, passe dans les vaisseaux lymphatiques ou dans ceux qui sont destinés à la sérosité, ce qui est beaucoup plus fréquent. Mais il est évident par ce qu'on a déja dit, que le vrai phlegmon se loge principalement dans la membrane adipeuse.

A l'égard de l'éréspele: Cette maladie qui paroît extrement analogue au véritable phlegmon, est définie par Galien, *Lib. II. Method. Medend. ad Glaucon. c.* 1. en ces termes:

« On donne, dit-il, le nom d'éréspele à toute fluxion de « sang & de bile jaune mêlés ensemble, & extraordi- « nairement chauds, ou de sang seul, mais excessive- « ment chaud & fluide; il est beaucoup plus chaud & « plus jaune que l'*inflammation*; & lorsqu'on le tou- « che, le sang qui paroît extremement clair & rouge, « se retire aisément & revient aussi-tôt. Il n'est pas non « plus aussi douloureux que l'*inflammation*, ni accom- « pagné de pareilles pulsation, compression ou disten- « sion. Il est quelquefois très-peu incommode, sur- « tout lorsqu'il ne s'étend que sur la peau, & qu'il « n'affecte point la chair qui est dessous: cette espe- « ce de maladie, qui est très-fréquente, est la vraie « éréspele. »

Il dit un peu après, que l'éréspele vraie n'est qu'une maladie de la peau: comme la couleur de la partie affectée d'une éréspele, paroît être un mélange de jaune & de rouge, les Medecins de l'antiquité regardoient la bile comme la principale cause de cette maladie: mais on est aujourd'hui convaincu que la sérosité dn sang est naturellement jaunâtre. C'est ce qui fait que lorsqu'une petite quantité de sang rouge vient à se loger avec une grande portion de sérosité dans les vaisseaux obstrués & enflammés qui sont destinés à la sérosité, la partie affectée prend une couleur jaunâtre. Il est encore évident qu'il y a beaucoup d'affinité entre l'éréspele & le phlegmon, puisqu'ils ne different que par le volume des molécules qui forment l'obstruction; car dans le phlegmon, la partie rouge du sang s'accumule dans les vaisseaux obstrués & distendus; au lieu que dans l'éréspele, la sérosité du sang qui se trouve mêlée avec une petite quantité de parties rouges, demeure enfermée & incapable de circuler dans les vaisseaux. Le phlegmon a son siége dans la membrane adipeuse, au lieu que l'éréspele affecte non-seulement les tégumens externes du corps, mais encore les parties membraneuses internes. Il est encore évident qu'une éréspele peut dégénérer en phlegmon; lors, par exemple, que les vaisseaux sont dilatés au point de recevoir une plus grande quantité de sang rouge, de sorte que la maladie se communique à la membrane adipeuse; & que cette espece d'inflammation peut quelquefois tenir le milieu entre l'éréspele & le phlegmon; & dans ce cas les anciens lui donnent un nom composé des deux maladies; car Galien ajoute les mots qui suivent à ceux que nous avons rapportés ci-dessus.

« Comme cette espece de maladie, dit-il, qui affecte la « chair, & qui n'est point causée par une fluxion d'hu- « meurs absolument claires, est non-seulement une éré- « sipele, mais une maladie composée d'une éréspele & « d'un phlegmon, dans laquelle les symptomes pro- « pres à l'éréspele dominent quelquefois le plus, les « Medecins modernes l'appellent éréspele phlegmo- « neux. Quelquefois, au contraire, les symptomes du « phlegmon dominent davantage, & pour lors on don- « ne à la maladie le nom de phlegmon éréspélateux. « Mais lorsque les symptomes de ces deux maladies ne « dominent point visiblement les uns sur les autres, « mais paroissent égaux, on dit que le phlegmon & « l'éréspele sont compliqués ensemble. »

Quant à l'œdeme: Quoique les anciens entendent par ce mot toutes sortes de tumeurs en général, on s'en est servi dans la suite pour désigner une tumeur molle, indolente, qui cede aisément à l'impression du doigt, sans aucun changement de couleur dans la peau; laquelle est ordinairement produite par des humeurs aqueuses qui distendent la membrane adipeuse. Mais l'œdeme dont il s'agit ici est d'une nature tout-à-fait différente, & on lui donne l'épithete de *chaud* pour le distinguer de l'œdeme ordinaire: car nous avons fait voir ci-devant qu'il peut survenir une véritable *inflammation* dans les vaisseaux artériels qui sont trop petits pour donner entrée à la sérosité & à la partie rouge du sang. On entend donc par œdeme chaud une tumeur douloureuse, chaude, avec *inflammation*, quelquefois jaunâtre & quelquefois entierement blanche, qui ne differe de l'éréspele qu'en ce qu'elle a son siége dans des vaisseaux plus petits. On l'appelle encore œdeme éréspélateux, parce qu'il approche beaucoup de la nature de l'éréspele. Il vient souvent au visage & à la tête, & pour lors on l'appelle communément *rosa bullata.*

Puis donc que cet œdeme chaud est une véritable *inflammation* qui a son siége dans les plus petites arteres lymphatiques; il est toujours à craindre qu'il ne dispose la lymphe à croupir & à obstruer les vaisseaux dans lesquels elle doit circuler; ce qui ne manque pas de troubler les fonctions, surtout celles du cerveau, qui dépendent de la circulation libre des humeurs dans les plus petites arteres, soit que la maladie ait son siége dans le cerveau, ou qu'elle passe des parties externes aux internes. Au reste, lorsque cette espece de maladie est violente, elle détruit les vaisseaux & dégénere en peu de tems en gangrene.

Pour ce qui est du skirrhe avec inflammation: Le skirrhe est une tumeur dure, inégale, presque indolente, qui a son siége dans les parties glanduleuses du corps. Lorsque cette tumeur est confirmée & invétérée, elle est composée d'une matiere qu'on n'a point encore trouvé le moyen de résoudre, ni de séparer des parties saines par une suppuration douce. On voit parlà combien dangereuse est l'*inflammation* qui a son siége dans les parties contiguës à un skirrhe, ou dans les tégumens qui le couvrent, puisque dans un pareil cas, ce dernier dégénere aussi-tôt en cancer. Galien, *in Comment. in text.* 3. *Epidem. Hippocrat. Lib. VI.* distingue parfaitement la résistance du phlegmon, de la dureté du skirrhe en ces termes:

« Le phlegmon, dit-il, n'est point dur (σκληρὸν) mais « rénitent (ἀντίτυπον) comme un sac rempli d'air, ou « de quelque substance liquide. «

Toutes les fois que les causes dont nous avons parlé, ont produit une stagnation dans les vaisseaux, le sang agité par les facultés vitales, produit certains effets qui sont en même tems les signes de l'*inflammation.*

Il y a deux choses à observer dans toutes les *inflammations*, dans quelque ordre de vaisseaux qu'elles aient leur siége; savoir, la stagnation du fluide, en conséquence du rétrécissement des cavités des vaisseaux, la concrétion des molécules dont il est composé, ou l'erreur de lieu; & la force vitale du cœur & des arteres qui pousse les humeurs avec une plus grande vitesse dans les vaisseaux obstrués. Ces deux circonstances réunies produisent une *inflammation.* Tant que le fluide ne fait que croupir, il ne cause qu'une obstruction, qui est la cause antécédente de l'*inflammation*: mais sa cause procatarctique, ou immédiate, est l'augmentation du mouvement du fluide qui agit sur la partie obstruée. Il survient en même tems quelques changemens dans

dans la partie enflammée, qui fournissent les signes diagnostics de l'inflammation à ceux qui savent y faire attention : j'examine & je rapporte ces signes dans l'ordre qui leur convient dans le paragraphe suivant.

1°. Les arteres capillaires, & à peine visibles, étant obstruées, augmentent, dilatées qu'elles sont par le sang, ce qui forme une tumeur rouge. 2°. La même chose arrive aux vaisseaux lymphariques artériels, auparavant transparens & invisibles ; ce qui augmente la rougeur, surtout lorsque les vaisseaux délicats & les vésicules de la membrane adipeuse, se trouvent remplis d'un sang engagé de force, épais & privé de sa partie la plus liquide. 3°. Les petits vaisseaux à force d'être tiraillés ou tendus, sont prêts à se rompre : delà vient la douleur poignante qui se fait sentir dans leurs petites fibrilles. 4°. Les solides & les liquides agissent & réagissent fortement les uns sur les autres : d'où naissent la dureté & la résistance de la partie. 5°. Au moyen de l'accumulation de la partie rouge du sang, & de l'impulsion violente du fluide qui succede, la partie acquiert une couleur rouge éclatante. 6°. De la résistance, de l'impulsion, du frottement & du retrécissement des vaisseaux non obstrués par la tumeur, provient l'attrition mutuelle & violente des parties du fluide entre elles, soit qu'elles agissent sur les solides, ou ceux-ci sur elles, laquelle produit la chaleur & la rougeur. 7°. Et parce que le sang que le cœur a poussé avec force vers l'extrémité du vaisseau bouché, en dilate les parois, on sent une pulsation. 8°. Les fibres se trouvant irritées, & le sang circulant avec trop de célérité dans les vaisseaux qui lui sont ouverts, reporté qu'il est par les veines & retenu dans plusieurs arteres, le mouvement du pouls est accéléré ; la fievre survient accompagnée de soif, de chaleur, d'insomnies, de foiblesse & d'inquiétudes.

1°. Il est évident que les vaisseaux obstrués doivent être tendus & dilatés ; car la force avec laquelle le cœur pousse le sang dans les arteres, fait que leurs parois s'écartent des axes de leurs canaux respectifs, parce qu'elles se remplissent & deviennent convergentes, ou successivement plus étroites. Il s'ensuit donc que la résistance que le sang rencontre vers les extrémités des arteres, & leur plénitude, sont les principales causes qui les obligent à se dilater : mais la résistance & la plénitude sont les plus grandes qu'elles puissent être dans les vaisseaux obstrués, parce que rien ne peut sortir par leurs extrémités ; d'où il suit qu'il doit en résulter une dilatation extraordinaire. D'ailleurs, si l'on considere que l'*inflammation* accompagne toujours l'augmentation du mouvement du sang ; on comprendra facilement que les vaisseaux doivent être beaucoup plus tendus dans l'*inflammation* que dans l'obstruction simple : mais lorsque cette dilatation se fait dans les arteres qui contiennent naturellement du sang rouge, ou du moins, lorsqu'elles deviennent capables de le recevoir par ce moyen, il est évident que la tumeur causée par la distension des vaisseaux doit être rouge ; car lorsque l'obstruction ou l'*inflammation* a son siege dans les plus petits vaisseaux, la partie rouge du sang, ainsi que nous l'avons observé, peut ne point pouvoir y entrer, même durant la plus grande dilatation qu'ils puissent souffrir sans se rompre. Et il est aisé de concevoir que la tumeur qui est causée par la dilatation des vaisseaux d'une aussi grande petitesse, doit presque échaper aux sens : mais l'*inflammation* vraie & légitime, survient toujours dans les vaisseaux qui sont capables, ou par leur nature ou par la dilatation qu'ils souffrent, de donner entrée à la partie rouge du sang, comme il paroît par la définirion que nous en avons donnée. Au reste, l'augmentation de chaleur, qui est inséparable de l'*inflammation*, contribue, comme nous le ferons voir ci-après, à l'augmentation de la tumeur ; car il est certain qu'une chaleur violente dilate les corps dans toutes leurs dimensions.

2°. Les arteres qui contiennent la sérosité, sont comme autant de ramifications qui sortent d'un tronc commun, & qui viennent des plus petites arteres qui renferment le sang : mais les parois des arteres qui contiennent le sang, ne peuvent se distendre sans élargir en même-tems les orifices de celles qui sont destinées pour la sérosité qu'elles fournissent ; d'où il suit que la partie rouge du sang, peut entrer dans les orifices dilatés de ces vaisseaux. Il en est de même des arteres lymphatiques qui sortent de celles qui sont destinés à la sérosité ; car il paroît par les ophthalmies, ainsi que nous l'avons observé ci-devant, qu'elles peuvent se distendre au point d'admettre la partie rouge du sang : d'où il suit que la tumeur & la rougeur doivent augmenter. On ne croiroit point que la distension de tous ces vaisseaux fût capable de produire des tumeurs aussi énormes que celles qui surviennent quelquefois dans les *inflammations* violentes ; si nous n'avions déja montré que ces dernieres n'arrivent jamais plus fréquemment que dans le pannicule adipeux, lorsque les vaisseaux déliés de cette membrane sont remplis d'un sang rouge, incapable de pouvoir circuler, & qui se jette par leurs orifices qui se trouvent dilatés dans les cellules de cette même membrane. De-là vient que le pannicule adipeux, qui est extremement sujet à se dilater, se distend souvent à un point extraordinaire. Galien, dans son Traité *de Tumoribus præter Naturam*, *cap.* 2. découvre parfaitement l'origine de la tumeur qui accompagne le phlegmon ; car après avoir dit qu'il ne peut se former aucune tumeur, sans le concours de quelque nouvelle substance, ou à moins que les parties, étant comme fondues par la violence de la chaleur, ne se transforment en une espece de vapeur capable d'en augmenter le volume, de même, par exemple, que l'eau étant convertie en vapeurs au moyen de la chaleur, occupe beaucoup plus d'espace qu'auparavant ; il prouve que la tumeur dont le phlegmon est accompagné n'est point produite par une semblable raréfaction, capable de convertir les fluides en vapeurs. « Car, dit-il, lorsqu'on « ouvre la partie affectée d'un phlegmon, il en sort une « grande quantité de sang, & toute la partie paroît « spongieuse & remplie de ce fluide : mais on ne voit « pas qu'il en sorte une pareille vapeur, ni avant ni « après. » Mais, ajoute-t'il, sur la fin du même Chapitre, « toutes les parties que l'*inflammation* affecte ; « sont remplies de sang qui suinte à travers les tuni« ques des vaisseaux, & qui semblable à la rosée, se « mêle avec toutes les parties de la chair. » Il paroît par divers passages de cet Auteur, qu'il entend par le mot de *chair*, la membrane adipeuse ; car il observe dans le Chapitre que nous venons de citer, que la tumeur qui accompagne l'*inflammation*, est d'une nature tout-à-fait différente de celle qui est l'effet de l'augmentation de l'habitude du corps ; & il employe le mot πολυσαρκία, pour exprimer ce que nous appellons corpulence ou embonpoint.

La partie rouge du sang ne peut entrer dans les petits vaisseaux qui se trouvent dilatés, que la sérosité & la lymphe n'y entrent aussi. Mais il n'y a qu'elle qui puisse s'y arrêter, parce que les autres parties plus subtiles se trouvant pressées entre l'obstacle & les fluides qui se meuvent, passent dans les ramifications latérales. De sorte que la partie rouge seule venant à s'accumuler de plus en plus dans les vaisseaux obstrués, il faut nécessairement que la rougeur de la partie enflammée augmente.

3°. Lors donc que les vaisseaux obstrués par une liqueur qui croupit, viennent à être distendus par l'impétuosité du fluide qui se meut, leurs tuniques, & par conséquent les fibres nerveuses qui s'y distribuent, ne peuvent manquer de se rompre ; & de-là vient la douleur piquante. Mais comme les plus petits des vaisseaux du premier ordre, c'est-à-dire, les parties les plus étroi-

tes des arteres qui contiennent le sang rouge, n'égalent point la dixieme partie d'un cheveu, il est évident que la rupture des fibrilles nerveuses qui se distribuent dans leurs tuniques, doit exciter une douleur pareille à celle qui affecte le plus petit point du corps, ce qui lui a fait donner le nom de poignante. Mais quoique la petite artere destinée à contenir le sang rouge soit beaucoup plus grosse que celle qui ne contient que de la sérosité ou de la lympbe; celle-ci ne laisse pas de souffrir rupture par la violence de l'*inflammation*, d'où il résulte une douleur semblable, encore qu'elle affecte un plus petit espace. De-là vient que quoiqu'il y ait une centaine de ces vaisseaux enflammés, la douleur ne paroît se faire sentir que dans un seul point, & elle est causée par l'impétnosité du fluide qui les distend si excessivement, que les fibres nerveuses qui composent leurs parois sont en danger d'être rompues. C'est ce qui fait que lorsqu'on saigne une personne qui est attaquée d'une pleurésie violente jusqu'à ce qu'elle tombe en foiblesse, la douleur cesse tout à-fait, ou du moins s'appaise considérablement.

4°. Le sang humain, lorsqu'on le laisse reposer, se sépare en deux parties; savoir, une masse rouge concrete; & une sérosité fluide, dans laquelle la premiere nage. Mais deux causes empêchent principalement la concrétion du sang; l'une, son mouvement continuel, & l'autre l'interposition d'un fluide plus léger entre les globules rouges, qui s'oppose à leur contact mutuel. Mais lorsque cette partie rouge vient à croupir, ou dans les vaisseaux sanguins, ou dans ceux qui sont plus petits, mais qui se trouvent dilatés, les parties les plus fluides s'en séparent, ainsi que nous l'avons déja observé, d'où il résulte une union & une pression mutuelle des globules rouges; & comme ceux-ci sont très-flexibles, leur figure sphérique s'altere si fort, qu'ils se touchent par un plus grand nombre de points, & commencent par conséquent à s'unir avec beaucoup plus de force. Or comme l'action de ces causes continue, cette substance rouge concrete s'accumule dans les vaisseaux distendus, aussi-bien que dans la substance cellulaire du pannicule adipeux, ce qui fait nécessairemdnt augmenter la dureté & la résistance de la partie enflammée. Et comme les vaisseaux distendus compriment ceux qui leur sont contigus, & rétrécissent leurs cavités, il faut que la maladie affecte toute la partie enflammée. De-là vient qu'Hippocrate emploie souvent ces mots *Dureté accompagnée de douleur* pour celui d'*inflammation*. Par exemple, dans ses *Prognostics*,71. parlant de l'*inflammation* de la vessie & des maladies qu'elle occasionne, il dit, Κύστιες δὲ σκληραί τε καὶ ἐπώδυναι, « des vessies dures & douloureuses. » Et dans d'autres endroits, comme Houllier dans son *Comment in Coac. prænot.* le remarque fort bien; il distingue le phlegmon des autres tumeurs contre-nature, par la dureté & la douleur qui l'accompagnent.

Après que le fluide le plus léger est totalement exprimé, la partie rouge reste seule accumulée dans les vaisseaux distendus; de sorte que toutes les autres circonstances demeurant les mêmes, la rougeur doit augmenter à proportion de l'*inflammation*. Mais la peau, qui dans la plupart des parties du corps est lâche & mobile, devient extremement tendue, parce que le pannicule adipeux est farci & gonflé par le sang qui y croupit. C'est ce qui fait que la peau devient unie & luisante, car sa tension est toujours accompagnée d'une couleur vive & luisante.

6°. On est convaincu par expérience, que le frottement mutuel de deux corps est suivi, non-seulement d'une chaleur considérable, mais encore d'un feu actuel. Il est pareillement certain que la chaleur qui résulte de ce frottement, est d'autant plus grande, que les corps sont plus durs & plus élastiques, qu'on les frotte avec plus de force & plus de vitesse l'un contre l'autre. Il est vrai que l'eau, ou tel autre fluide interposé entre deux corps que l'on frotte ainsi, diminue la chaleur qui en eût résulté; ce qui peut donner lieu de croire qu'il ne sauroit résulter aucune chaleur du frottement de nos fluides avec les vaisseaux dans lesquels ils circulent. Mais si l'on fait attention que les globules du sang sont non-seulement élastiques, mais se meuvent encore avec beaucoup de rapidité, dans des vaisseaux qui sont eux-mêmes élastiques, qu'ils se trouvent seuls pressés dans les parties les plus étroites des arteres qui transmettent le sang, & que leurs parties les plus fluides sortant par les ramifications latérales, ils produisent un frottement violent avec les parois des vaisseaux, on comprendra sans peine, que ce frottement doit nécessairement produire de la chaleur. Aussi voit-on que les personnes robustes dont le sang est épais, ont toujours beaucoup plus de chaleur que celles qui ont le sang plus fluide & moins élastique. C'est ce qui fait aussi que la chaleur augmente à proportion de la vitesse avec laquelle le sang circule dans les vaisseaux.

On ne doit point m'objecter que le sang croupit dans les vaisseaux obstrués de la partie enflammée; car il paroît par une expérience de Leewenhoek, rapportée dans ses *Experiment. & Contemplation.* que la molécule obstruante est repoussée dans le tems que le cœur cesse d'agir, par la contraction de l'artere, & poussée immédiatement après dans la partie étroite qui ne peut lui donner passage, par la systole du cœur qui chasse le sang dans les arteres. D'où il suit qu'une pareille molécule obstruante peut avancer & reculer dans le vaisseau obstrué. Mais puisqu'il est certain par ce qu'on a dit, que les parties les plus subtiles du fluide se séparent des plus épaisses qui croupissent, s'accumulent & se condensent continuellement, & que le mouvement des fluides augmente dans la partie enflammée, il est aisé de comprendre la raison pour laquelle la chaleur augmente à un point si extraordinaire. Mais les vaisseaux contigus qui ne sont point encore obstrués, ne peuvent qu'être comprimés & rétrécis par ceux qui sont dilatés & enflammés; d'où il suit que leur frottement doit aussi augmenter, tant à cause du rétrécissement de leurs cavités, qu'à cause de l'augmentation de la vitesse du fluide qui y circule; car si de cent vaisseaux il s'en trouve cinquante d'obstrués, les fluides, à moins qu'il ne survienne une stagnation, doivent circuler dans les autres avec une vitesse beaucoup plus grande. Tout concourt donc ici à exciter un plus grand dégré de chaleur; car le sang, après qu'il est dépouillé de ses parties les plus fluides, se change en une masse presque solide, qui se condense toujours de plus en plus par l'action des vaisseaux, & l'impétuosité des fluides qui se meuvent. Les vaisseaux qui se trouvent comprimés par ceux du voisinage, agissent en même-tems avec une plus grande force sur les fluides qu'ils contiennent, & les font circuler avec beaucoup plus de vitesse. D'où l'on voit que l'*inflammation* ressemble dans ses causes & dans ses effets au feu dont elle tire son origine.

7°. Puisqu'il est certain par les découvertes modernes que presque tous les points du corps humain sont munis d'arteres qui ont le même mouvement de systole & de diastole que le cœur, il est évident qu'il doit y avoir une pulsation dans presque toutes ses parties dans tous les instans de la vie. Mais on ne s'apperçoit point de ces mouvemens, quelque forts qu'ils soient, tant qu'ils demeurent toujours les mêmes, & on ne commence à y faire attention que lorsqu'ils s'écartent des lois que la nature leur a prescrite. Par exemple, le battement du cœur qui se fait sentir si aisément lorsqu'on applique la main sur la poitrine, est insensible à ceux qui se portent bien. Mais il ne s'écarte pas plutôt de son ordre naturel soit à l'occasion de quelque passion violente, d'un exercice immodéré ou de quelque autre cause semblable, qu'on s'en apperçoit sur le champ. Il n'est donc pas surprenant que l'on sente dans la partie enflammée un battement qui étoit auparavant insensible; car le sang que le cœur pousse violemmcnt dans les arteres dont les extrémités sont obstruées, emploie toute sa force à les dilater, ce qui oblige leurs parois à s'éloigner de leurs axes respectifs. Mais lorsque l'action du

cœur cesse, la réaction des arteres est d'autant plus grande que leur distension avoit été plus violente. Le battement venant donc à augmenter dans la partie enflammée, tant par rapport à sa force qu'à sa vitesse, il se fait sentir fort distinctement.

8°. Lorsque les extrémités des arteres sont obstruées, les fluides contenus dans les veines qui leur correspondent retournent dans le cœur: mais étant ensuite chassés de cet organe & ne pouvant passer dans les arteres qui sont obstruées, ils doivent circuler avec beaucoup plus de vitesse dans celles qui ne le sont point; car la quantité du fluide demeure toujours la même, & il n'arrive de la diminution que dans le nombre des vaisseaux où il doit circuler. D'où il suit que la vitesse du fluide doit augmenter dans les autres vaisseaux qui sont ouverts. Mais il paroît en même tems qu'une pareille cause ne peut augmenter le mouvement des fluides au point qu'il devienne sensible au Medecin, à moins que la partie affectée ne soit d'un tel volume que les vaisseaux obstrués comparés avec ceux qui ne le sont point, soient en assez grand nombre pour produire une altération sensible; car s'il n'y a que la millieme partie des arteres d'obstruées par une *inflammation*, l'augmentation de vitesse requise pour pousser le sang dans les autres ne sera point assez sensible. Il doit donc y avoir une autre cause de la fievre qui accompagne l'*inflammation* ou qui lui succede, quoiqu'elle n'affecte qu'une petite portion du corps. Le panaris, par exemple, cause souvent une fievre très-violente, quoique l'*inflammation* n'affecte qu'une petite partie du corps; & de-là vient qu'il est parlé dans l'Aphorisme de l'irritation des fibres. Il est certain que la douleur cause la fievre, ce qui fait que les *inflammations* les plus douloureuses sont accompagnées des fievres les plus violentes; car celles qui ne sont que peu ou point douloureuses en sont souvent exemptes. La fievre ne paroît donc être causée que par l'irritation des fibres nerveuses qui se distribuent dans les vaisseaux enflammés, ou dans les parties contiguës qu'ils compriment ou tiraillent. Un grand nombre d'observations font foi que nos vaisseaux sont disposés à une irritation capable d'accélérer la circulation des humeurs; car tandis que la matiere des maladies aiguës circule dans les vaisseaux pour se jetter sur les autres parties, ou pour être chassée hors du corps par des évacuations critiques, elle cause souvent de grandes agitations, & accélere & dérange le pouls d'une façon extraordinaire. Lorsque le chyle qui s'est engendré de la trop grande quantité d'alimens qu'on a pris & auxquels on n'étoit point accoutumé, ou qui étoient acres & de difficile digestion vient à circuler avec le sang, il excite la fievre, ce qui prouve qu'elle peut être souvent produite par l'irritation des fibres.

La fievre qui est ainsi produite est accompagnée des symptomes qui lui sont ordinaires, savoir, de soif, de chaleur, de veilles, de foiblesse & d'inquiétudes. Il faut cependant observer que ces symptomes n'accompagnent pas toutes sortes d'*inflammations*, mais seulement celles dans lesquelles le sang a acquis une telle consistance inflammatoire qu'il ne peut circuler qu'avec peine dans les plus petits vaisseaux. Car il est certain que le sang est naturellement disposé à s'épaissir, & cette disposition est d'autant plus grande que le sujet est plus robuste. Mais tant qu'elle peut être surmontée par l'énergie & l'efficacité des vaisseaux, la vie est en sureté. On observe tous les jours que le sang dégénere dans les maladies aiguës au point de perdre entierement sa fluidité, & qu'il s'épaissit dès que le frottement des vaisseaux vient à cesser. Dans la fievre ardente, par exemple, les gouttes du sang qui tombent du nez du malade, se figent sur le champ; & ces gouttes obstruent quelquefois si fort les arteres internes du nez, qu'elles rendent inutiles les efforts que la nature fait pour guérir cette maladie par des hémorrhagies copieuses. Hippocrate a donc raison (*Coacæ Prænotiones*) de condamner ces petites gouttes comme un très-mauvais symptome; & dans le premier Livre de ses Epidémiques, il cite l'exemple de trois personnes qui moururent le quatrieme & le cinquieme jour de leur maladie, après avoir rendu une petite quantité de sang par le nez. Lors donc que la disposition qu'a le sang à s'épaissir vient à augmenter, il est évident qu'il doit circuler avec peine dans les plus petites arteres. Le cœur rencontre par conséquent plus de résistance, & comme les poumons reçoivent & envoient immédiatement dans les parties les plus étroites de l'artere pulmonaire le sang qui leur vient du ventricule droit du cœur, le commencement d'une pareille concrétion, si léger qu'il soit, se fait sentir dans ce viscere, ce qui oblige le malade à respirer plus fort afin de faciliter le passage du sang dans les poumons. De-là naît cette inquiétude qui est un si mauvais signe dans toutes les maladies aiguës, principalement dans celles de l'espece inflammatoire. La respiration devient laborieuse & difficile, & les malades témoignent le mauvais état où ils sont en changeant continuellement de place & de posture. C'est là la δυσφορία d'Hippocrate, qui, bien qu'elle puisse avoir plusieurs autres causes, tire néanmoins souvent son origine de l'épaississement du sang.

Il est évident par ce qu'on vient de dire, qu'on peut connoître le phlegmon à ces signes, savoir, que c'est une tumeur rouge, dure, luisante, chaude, accompagnée de douleur, de pulsation & de la fievre, soit de tout le corps, ou du moins de la partie affectée.

Telle est l'*inflammation* qui n'a pas encore atteint son état.

On remarque dans le phlegmon qui n'est pas encore arrivé à son état, mais qui en approche, tous les signes dont nous avons fait mention dans le paragraphe précédent; car les Medecins ont observé trois périodes dans toutes les maladies, l'accroissement, l'état & le déclin. L'accroissement est cet état de la maladie dans lequel tous les symptomes vont toujours en augmentant; l'état, celui où ils sont arrivés au plus haut degré; & le déclin, celui où la violence & le nombre des symptomes diminuent. Lorsque le phlegmon est arrivé à son état, il commence pour lors à être disposé à différentes terminaisons, soit en bien par une résolution, par exemple, ou en d'autres maladies, telles qu'une suppuration, une grangrene, un sphacele ou un skirrhe. Mais pour lors la plupart des phénomenes qui accompagnent le phlegmon qui n'est pas encore arrivé à son état, augmentent, & il survient plusieurs autres nouveaux symptomes. Par exemple, la rougeur, la tension, la douleur & la dureté du phlegmon commencent à diminuer lorsqu'il est sur le point de dégénérer en gangrene; elles cessent à la fin entierement & le sentiment de la partie s'amortit; il prend une couleur pâle, cendrée ou brune; il devient ensuite flasque & se couvre de pustules pleines de sanie. Il faut donc dans le phlegmon, de même que dans toute autre maladie, avoir égard à tous ces différens états, si l'on veut déterminer quelque chose de certain touchant le diagnostic & le prognostic, & l'intention de la cure.

Dans ce cas le sang sorti de plein jet d'une veine à laquelle on a fait une large ouverture reçu dans un plat, se couvre à mesure qu'il se refroidit d'une peau blanche, dure & épaisse, comme la coenne de porc.

Lorsqu'on tire du sang d'une personne qui est attaquée d'une *inflammation* violente on y apperçoit un phénomene tout-à-fait surprenant. Tout le monde sait que le sang que l'on reçoit dans un vaisseau à mesure qu'il sort de la veine, se fige aussi-tôt après, & se sépare en deux parties, l'une blanche, jaunâtre, appellée sérosité; l'autre rouge, qui flote ordinairement dans la premiere, comme une isle. Mais, dans la plupart des maladies inflammatoires, la partie supérieure de cette

isse est couverte d'une pellicule blanche & quelque peu bleuâtre, souvent épaisse de quelques lignes, & si forte qu'on peut à peine la couper avec un rasoir. Comme le sang des personnes qui ont une pleurésie est souvent couvert d'une semblable pellicule; les Medecins lui ont donné le nom de *pleurétique*, quoique la même chose arrive fréqnemment dans les autres maladies. Plusieurs Auteurs ont fait des observations surprenantes sur ce phénomene. Par exemple, Sydenham, dans son Traite *de Pleuretide*, observe, que lorsque le sang ne sort point horisontalement de la veine, & qu'il coule perpendiculairement le long de la peau avec beaucoup de vitesse, il ne se couvre point d'une semblable pellicule; & il avoue qu'il ignore la cause de ce phénomene. Il remarque encore, que dans ces sortes de cas les malades ne se trouvent pas autant soulagés, que si le sang eût sorti de plein jet, & se fût couvert de cette peau. Il dit aussi que la formation de cette pellicule est empêchée par tout ce qui s'oppose à la sortie du sang; & que le malade se trouve beaucoup moins soulagé d'une pareille saignée. Et ce qui paroît plus surprenant, est, qu'encore que le sang sorte librement par une large ouverture, cette peau ne se forme point, lorsqu'on l'agite avec le doigt. D'où il suit que l'origine de cette peau paroît assez obscure. Quelques-uns prétendent qu'elle est produite par la sérosité du sang qui est disposé par la maladie à s'épaissir. Mais cette pellicule qui flote dans la sérosité, occupe toujours sa partie supérieure. D'autres croyent qu'elle est formée d'un chyle crud qui n'a pas eu le tems de se convertir en sang. Tel est le sentiment du Docteur Simpson, dans sa *Dissertat. de Re Medica*. Mais je crois que l'on peut objecter à cette doctrine, que le chyle, lorsqu'il est mêlé avec le sang, & qu'il n'est point assez travaillé, flote toujours dans la sérosité sous une forme fluide, & ne s'attache jamais à la partie rouge du sang. Le même Auteur assure que lorsqu'on fait une forte ligature au bras ou à la cuisse, & qu'on ouvre la veine trois ou quatre heures après, de maniere que le sang sorte de plein jet, il se forme toujours une pareille pellicule sur sa surface; & que la même chose arrive au sang des femmes qui sont enceintes. De-là vient encore, suivant lui, que quelque-tems après qu'on a appliqué la ligature, le sang cesse de circuler dans les vaisseaux obstrués; qu'il s'arrête en quelque sorte autour de l'utérus des femmes grosses, ou du moins, il s'y meut très-lentement. Quant à moi, je ne sai que décider touchant cette pellicule ténace qui couvre souvent la partie rouge du sang. Quelques Medecins fameux ont cru qu'elle se forme lorsque la vitesse de la circulation augmente au point d'épaissir le sang & de le disposer à se cailler; & par conséquent qu'elle n'est point la cause, mais plutôt l'effet de la maladie. J'ai souvent remarqué une semblable pellicule sur le sang des personnes les plus robustes & les plus saines, lorsqu'elles se sont fait saigner au printems. Je l'ai aussi observée dans celui d'un homme fort foible, qui avoit coutume de se faire saigner tous les trois mois pour prévenir un crachement de sang auquel il étoit sujet. Le sang étoit donc disposé à se couvrir de cette pellicule, quoiqu'il n'y eût point d'*inflammation*. Au contraire, elle manque quelquefois dans les *inflammations* les plus violentes, mais elle est toujours regardée comme un très-mauvais signe.

A mesure que le mal augmente, les mêmes symptomes dont nous avons déja parlé augmentent; la lymphe exprimée se sépare, & la partie rouge du sang s'épaissit.

Tous les symptomes dont nous avons déja fait mention, viennent de ce que le fluide épaissi s'arrête dans les endroits les plus étroits des arteres, tandis qu'en mêmetems le reste du sang qui circule avec plus de vitesse agit sur les parties obstruées. Lors donc que l'épaississement de matiere qui forme l'obstruction augmente, ou que ce malheur arrivant à un plus grand nombre de vaisseaux, la vitesse du reste du sang vient aussi à augmenter, il est évident que tous ces symptomes doivent être beaucoup plus violens. De-là naît l'enflure de la partie affectée, la couleur rouge foncée, qui tire sur le pourpre, la chaleur brûlante, la douleur causée par un tiraillement des fibres, qui les met en danger d'être rompues, & la couleur luisante de la partie tendue. Comme le sang qui est poussé de force dans les vaisseaux obstrués ne peut y trouver un passage, sa partie la plus fluide s'échape par les ramifications latérales, la partie rouge croupit seule, & s'attachant à la matiere obstruante, elle l'augmente continuellement & la rend beaucoup plus difficile à être dissipée.

Si les humeurs qui circulent sont douces, si leur cours est modéré, si la cause de l'obstruction n'est point trop opiniâtre, si l'obstruction est petite & a principalement son siége dans les arteres, ou dans le commencement des vaisseaux lymphatiques; si les vaisseaux sont mobiles & lâches, le véhicule délayant, on résout l'*inflammation* en rendant au sang épaissi sa fluidité, le mouvement à celui qui est en stagnation, & en le faisant rétrograder.

Toute maladie aboutit ou à la santé, ou à quelqu'autre maladie, ou à la mort. Cette regle générale a lieu dans les *inflammations*, & c'est par elle que l'on peut juger de leurs différentes issues. Lorsque l'*inflammation* cesse de façon à ne laisser aucune maladie après elle, & que la partie affectée reprend ses fonctions naturelles, on dit que la cure est complete. Mais lorsqu'elle dégénere en une suppuration, elle cesse bien à la vérité: mais elle est remplacée par une autre maladie, savoir, par un abscès. La même chose a lieu dans les cas où la partie enflammée devient skirrheuse. Mais lorsque l'*inflammation* est si violente qu'elle interrompt tout-à-fait le cours des fluides; quoiqu'elle cesse, il lui succede une gangrene & ensuite un sphacele, qui est une mortification vraie & légitime de la partie.

Il s'ensuit donc que l'issue la plus heureuse de l'*inflammation* que l'on puisse desirer, est celle que les Medecins appellent *résolution*. Lors, par exemple, qu'au moyen du principe vital qui reste & de remedes convenables, la matiere qui croupit dans les vaisseaux obstrués est tellement résoute, ou les vaisseaux qui la contiennent tellement disposés, qu'elle peut rentrer dans les veines, ou rétrograder dans les plus gros vaisseaux; de sorte que les vaisseaux restant dans leur entier, les humeurs reprennent leur cours dans ceux qui étoient auparavant obstrués; & que la partie concrete des fluides, après s'être résoute & mêlée avec les humeurs qui circulent, devient capable de pénétrer dans les petits vaisseaux qui lui sont destinés lorsque le corps est en santé; lors, dis-je, que ces circonstances se trouvent réunies, on dit que l'*inflammation* se guérit par résolution.

Il faut donc rechercher avec soin les signes qui marquent la possibilité d'une pareille résolution; car il faut une toute autre méthode curative, lorsqu'on est assuré que l'*inflammation* doit avoir une autre issue.

Voici les signes qui promettent une pareille résolution.

Si les humeurs qui circulent sont douces. Toutes les humeurs du corps humain, si l'on en excepte les excrémentitielles, & peut être la bile, sont si douces, qu'on peut en mettre dans les yeux ou sur les nerfs qui restent à découvert dans les plaies récentes, sans qu'il en résulte aucune douleur. Cette qualité étoit nécessaire pour que les fluides pussent circuler dans les vaisseaux avec une vitesse convenable, sans les offenser. Puis donc que la résolution d'une *inflammation* suppose le mouvement des fluides qui croupissent, & le rétablissement de la fluidité de ceux qui sont épaissis, sans

aucune destruction de vaisseaux, il est évident que les humeurs ne peuvent dans ce cas avoir une grande acrimonie; car tandis que le sang est poussé par la force du cœur dans les petits vaisseaux obstrués, qui les repoussent à leur tour dans la diastole, il doit y avoir comme un frotement continuel entre le sang & les parois de ces vaisseaux. Lors donc que le sang abonde en particules acres, il est évident que ces vaisseaux doivent être résous & détruits. C'est ce qui fait que les malades d'une habitude chronique ne sauroient avoir aucune *inflammation* aux jambes, si légere qu'elle soit, qu'elle ne dégénere en ulceres, sans qu'on puisse la guérir par la voie de la résolution. La même chose arrive à toutes les autres habitudes cacochymiques, dont les humeurs sont acrimonieuses.

Si leur cours est modéré. Lorsqu'il survient une obstruction, le vaisseau obstrué est tendu, dilaté, atténué & à la fin rompu, par l'impétuosité du fluide vital, bien que la vitesse avec laquelle il circule ne soit pas beaucoup plus grande que lorsque le corps est en santé. Or, il est évident que lorsque l'effort des humeurs sur la partie obstruée, augmente, l'union des vaisseaux obstrués doit à proportion être beaucoup plutôt détruite. Mais pour que la résolution de l'*inflammation* puisse se faire, il est besoin que les vaisseaux demeurent dans leur entier. Lors donc qu'une *inflammation* est accompagnée de l'accélération du mouvement des fluides, on ne peut en espérer la résolution.

Si la cause de l'obstruction n'est point trop opiniâtre. La circulation trop prompte des humeurs est non-seulement nuisible, en ce qu'elle peut rompre les vaisseaux obstrués, mais encore parce que par elle les molécules qui causent l'obstruction, s'unissent ensemble avec une force proportionnée. Mais il faut, pour que la résolution d'une *inflammation* puisse se faire, que la matiere épaisse de l'obstruction soit réduite de nouveau aux molécules, par l'union & la combinaison desquelles elle est formée. Plus le fluide léger qui empêche le contact des molécules les plus grossieres, est exprimé, & plus celles-ci sont pressées & unies les unes aux autres, plus aussi leur cohésion est forte, & leur résolution future difficile. Mais lorsque la vitesse de la circulation augmente, les parties les plus subtiles des fluides se dissipent, les plus grosses s'unissent, & les causes qui combinent les molécules logées dans les vaisseaux obstrués, agissent plus souvent sur elles dans un certain tems donné. C'est ce qui fait que dans les pleurésies & dans les autres maladies qui sont accompagnées d'une fievre violente de plus de douze heures, les Medecins désesperent d'une résolution, & dirigent toute l'intention de la cure à la coction & à l'excrétion de la matiere inflammatoire.

Si l'obstruction est petite & a principalement son siége dans les arteres, ou dans le commencement des vaisseaux lymphatiques. On dit qu'une obstruction est petite, soit par rapport à la place qu'elle occupe dans le vaisseau obstrué, ou parce qu'elle n'est logée que dans un petit nombre de vaisseaux de la partie affectée. Par exemple, si un globule rouge vient à s'arrêter dans l'orifice dilaté d'un des vaisseaux qui sont destinés à conduire la sérosité, cette obstruction sera beaucoup plus facile à lever, que si ce globule avoit pénétré dans la partie la plus étroite d'une pareille artere. De même, si le plus grand nombre des vaisseaux de quelque partie du corps humain sont obstrués, chacun de ces vaisseaux se trouvant dilaté, comprimera & rétrécira les vaisseaux contigus; de sorte que la résolution d'une pareille obstruction sera à proportion plus difficile. Mais toutes les autres circonstances étant supposées égales, la résolution des *inflammations* qui surviennent aux plus gros vaisseaux, est beaucoup plus aisée que celle des autres; car la saignée, & la plupart des remedes que l'on emploie dans ces sortes de cas, agissent principalement sur les gros vaisseaux. Lors, par exemple, que la partie rouge du sang, croupit dans la partie la plus étroite d'une artere destinée à conduire le sang, ou qu'elle vient à entrer, par erreur de lieu, dans des vaisseaux destinés pour la sérosité, ou dans les vaisseaux lymphatiques, qui sont beaucoup plus petits, cette matiere obstruante doit être tellement résoute, ou le vaisseau obstrué tellement relâché, qu'elle puisse passer à travers; ou bien elle doit être repoussée dans les parties qui ont plus de capacité: mais un globule rouge de sang, suivant les observations de Leewenhoeck, se résout aisément dans les globules séreux dont il est composé. De même un de ces derniers peut aisément se réduire en d'autres globules plus petits. D'où il suit qu'on peut résoudre une obstruction qui survient dans les arteres destinées pour le sang, ou pour la sérosité, ou dans le commencement des vaisseaux lymphatiques. Mais lorsqu'un globule rouge de sang entre dans des vaisseaux beaucoup plus petits, dont les orifices sont dilatés, il ne sauroit passer par les parties les plus étroites de ces vaisseaux, quand même on le réduiroit en des globules séreux, ou plus petits. On voit donc que la résolution devient impossible dans un pareil cas. Un remede extremement propre pour résoudre les *inflammations*, c'est la saignée, par le moyen de laquelle on diminue la quantité du sang, & l'on affoiblit l'impétuosité des fluides qui succedent, afin que la matiere de l'obstruction puisse être poussée par la contraction convenable du vaisseau, d'une partie étroite dans une plus large. Or, cet effet dépend entierement de la réaction des vaisseaux, après qu'on a détruit la cause qui les distend; ce qui fait qu'on doit tâcher de la produire dans les plus gros vaisseaux, qui ont les tuniques plus fermes & plus élastiques. Mais on ne peut attendre aucun avantage considérable de cette circonstance, dans les vaisseaux qui sont plus petits & plus délicats. On voit par-là d'où vient que pour guérir une *inflammation* par résolution, il est nécessaire que l'obstruction ne soit point logée dans les plus petits vaisseaux. Les Observations pratiques confirment suffisamment cette doctrine: mais il n'y a point de cas où elle soit plus sensible que dans les *inflammations* des yeux, où les vaisseaux qu'elles affectent deviennent sujets aux sens; car tant qu'il n'y a que les vaisseaux de la conjonctive qui soient rouges, & que la cornée n'est point visiblement affectée, on peut se flater de la possibilité d'une résolution douce & bénigne, sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux. Mais lorsque les vaisseaux délicats & transparens de la cornée venant à se dilater, donnent entrée aux humeurs les plus grossieres, la résolution ne peut être parfaite, mais il en résulte une suppuration ou une tache noire, qui défigure la cornée pendant fort long-tems, ou même qui ne s'efface plus jamais.

Si les vaisseaux sont mobiles & lâches. Il est nécessaire pour la conservation de la santé, que les vaisseaux du corps humain puissent aider à l'action des fluides, & reprendre leur capacité ordinaire, après que la cause qui les distend a cessé. C'est là ce qu'on appelle la mobilité des vaisseaux. Deux circonstances diminuent la mobilité des vaisseaux humains, & la détruisent quelquefois totalement; l'une est le relâchement de leurs parties, qui est cause qu'elles cedent sans peine aux fluides poussés par l'action du cœur; mais qui les met hors d'état, après que l'action de cet organe a cessé, de repousser le sang qu'il leur a envoyé. Au contraire, il survient quelquefois une si grande rigidité dans les parois des vaisseaux dont nous parlons, que les fluides ne peuvent les dilater autant qu'il le faudroit.

Le premier de ces accidens est appellé la trop grande foiblesse; & le second, la trop grande force des vaisseaux. Dans les cas d'une trop grande foiblesse, les vaisseaux capables d'être dilatés par la moindre force, peuvent admettre, par une erreur de lieu, les fluides les plus grossiers; & comme ils cedent aisément, leurs extrémités peuvent tellement se dilater, qu'elles permettent à ces fluides grossiers qu'elles ont reçus, de passer dans les veines. L'obstruction dans ce cas est fort facile à lever. D'ailleurs, le mouvement des humeurs

est toujours languissant, & en conséquence de la foiblesse des vaisseaux, les fluides ne s'épaississent jamais. Il est donc evident que les *inflammations* doivent être non-seulement fort rares dans ces sortes de tempéramens, mais encore très-aisées à guérir lorsqu'elles arrivent. Lors, au contraire, que les vaisseaux sont trop forts, le sang est toujours épais & compact, parce que ses parties les plus fluides se dissipent. C'est ce qui fait que ses parties les plus grossieres s'unissent, & que l'*inflammation* se résout avec peine, tant à cause de la difficulté que le fluide épaissi trouve à passer dans les vaisseaux, qu'à cause de la forte contraction des vaisseaux obstrués, qui fait qu'ils resserrent étroitement les molécules obstruantes, & résistent à leur propre dilatation. On remarque souvent dans la Pratique, que les femmes & les jeunes gens guérissent fréquemment des maladies aiguës & inflammatoires au moyen d'une résolution bénigne, qui est beaucoup plus rare dans les adultes ou dans ceux qui sont accoutumés à des travaux pénibles.

Hippocrate, dans les *Prénotions de Cos*, remarque la même chose en ces termes :

« Les personnes d'une habitude dense, & qui sont accoutumées à faire de l'exercice, meurent plus promptement de la pleurésie & de la péripneumonie, que celles qui menent une vie plus sédentaire. »

S'il y a une quantité suffisante de lymphe délayante. Lorsqu'au commencement des maladies aiguës, les parties les plus liquides des fluides se dissipent par les sueurs, les selles, ou telle autre évacuation, l'issue de la maladie est presque toujours funeste; car ce sont les parties fluides qui empêchent le contact mutuel & l'épaississement des molécules les plus grossieres du sang.

Le sang tiré de plein jet par la veine d'un homme sain, paroît être un fluide homogene : mais après avoir demeuré quelque tems en repos, il se sépare en deux parties distinctes ; car les molécules rouges venant à se joindre, se figent, tandis que la lymphe séreuse s'en sépare. Mais lorsqu'on agite ce sang immédiatement après qu'il est sorti de la veine, avec une spatule de bois ou un bâton, jusqu'à ce qu'il soit entierement refroidi, la lymphe ne se sépare plus de la partie rouge, & toute la masse reste fluide. On voit par-là de quelle nécessité est le liquide délayant pour empêcher la concrétion du sang. Aussi Hippocrate condamne-t'il l'excrétion qui se fait au commencement des maladies aiguës, des parties les plus fluides du sang par les sueurs, les selles ou telle autre évacuation semblable. Il dit dans ses *Prorrhet. Lib. I. Num.* 57. que les sueurs copieuses ne valent rien dans les maladies aiguës ; & dans les *Prénotions de Cos*, *Num.* 30. que les diarrhées excessives sont toujours mortelles dans les fievres ardentes. Sydenham qui a observé avec beaucoup de soin les différens efforts de la nature dans la cure des maladies, nous apprend que les sueurs copieuses qui surviennent au commencement de la petite vérole, font augmenter tous les symptomes.

Lorsque toutes ou du moins la plupart des conditions dont nous avons parlé ci-dessus subsistent, on doit s'attendre à une résolution, ou à un changement de la maladie inflammatoire en un état de santé parfaite, sans expulsion de la matiere morbifique, ou destruction des vaisseaux, puisqu'on ne fait que rendre la matiere capable de circulation, & lever l'obstruction des vaisseaux. Mais supposé qu'il manque quelqu'une des conditions nécessaires pour la résolution, il faut tâcher d'y suppléer avec le secours de l'art. On procure aux humeurs un degré de douceur convenable par un régime doux & par des adoucissans. On modere la vitesse de la circulation au moyen de la saignée, du repos & de l'influence d'un air extremement froid. En appliquant des fomentations sur la partie affectée on relâche les vaisseaux au point qu'ils deviennent capables de céder plus aisément. On remplace le véhicule délayant du sang par des boissons claires & aqueuses. Il faut éviter en même tems tout ce qui hâte la dissipation des parties les plus fluides des humeurs. Mais nous considérerons toutes ces choses en parlant de la cure de l'*inflammation*.

Si les humeurs qui circulent n'ont aucune acreté, si la circulation est rapide, l'obstruction si considérable qu'on ne puisse la résondre, si les symptomes deviennent plus violens ; les vaisseaux distendus avec douleur, chaleur, pulsation & tumeur se rompent ; leurs liqueurs s'épanchent, se dissolvent, se putréfient un peu ; les solides mêmes dont le tissu est d'une grande délicatesse, à force d'être broyés, divisés, atténués, se mêlent avec les fluides & ne forment ensemble qu'une seule humeur, blanche, épaisse, glutineuse, grasse, qu'on appelle pus. C'est ainsi que l'*inflammation* dégénere en suppuration.

Lorsque les molécules obstruantes s'engagent tellement dans les extrémités des vaisseaux convergens, qu'elles s'opposent à l'entrée du véhicule délayant qui pourroit les dissoudre & les mettre en état de pénétrer dans les veines, tandis qu'en même tems le fluide qui succede, continue par l'accélération de son mouvement à engager de plus en plus la matiere obstruante dans les parties les plus étroites des vaisseaux, il est évident que le fluide qui croupit se trouvant à la fin extremement pressé, doit rester entierement immobile dans le vaisseau obstrué, & devenir incapable de rentrer dans les parties où il seroit plus au large. Toute cette partie du vaisseau enflammé doit donc être totalement privée de l'influence des humeurs vitales, & se séparer par conséquent des parties qui sont saines & vivantes. Une observation exacte des efforts que la nature emploie dans la cure des maladies, a appris aux Medecins, que la suppuration sépare entierement les parties qui sont affectées de l'*inflammation*, de celles qui sont saines. D'où il suit que la suppuration n'est point extremement dangereuse, excepté dans les parties du corps, dont l'intégrité est absolument nécessaire à la vie & à la santé, telles que le cerveau, par exemple ; ou dans les cas où le pus qui est déja formé, ne peut être évacué sans danger, comme dans les *inflammations* des parties intercostales. Les différens phénomenes qui surviennent dans les plaies depuis le commencement jusqu'à ce qu'elles soient cicatrisées, montrent parfaitement la maniere dont la suppuration sépare toutes les parties dans lesquelles les fluides ne peuvent plus circuler, de celles qui sont vivantes ; car d'abord le sang s'écoule par les vaisseaux qui ont été coupés : mais leurs orifices venant ensuite à se rétrécir, il ne laissent plus sortir qu'une sérosité claire & rougeâtre. La surface de la plaie se desseche presque entierement, & le mouvement vital des humeurs qui agissent sur les extrémités des vaisseaux obstrués produit une vraie *inflammation*, qui se manifeste par la douleur, la rougeur, la chaleur, l'enflure, la fievre & l'altération. Les extrémités obstruées des vaisseaux se séparent ensuite, avec la partie de la liqueur croupissante qui s'y trouve engagée. Il se forme dans la plaie une liqueur ténace, blanche & grasse, qu'on appelle pus, qui étant essuyée laisse voir toute la surface de la plaie également humide ; signe manifeste que les orifices des vaisseaux qui étoient auparavant obstrués sont ouverts, au moyen de la séparation qui s'est faite de leurs extrémités qui étoient rétrécies & obstruées. La suppuration est donc un effort salutaire de la nature, par lequel toutes les parties dans lesquelles les humeurs ne peuvent plus circuler, se séparent de celles qui sont saines & vivantes. Aussi Hippocrate a-t-il raison d'observer que les plaies qui ont été faites avec des instrumens tranchans, peuvent se guérir sans le secours de la suppuration ; au lieu que la chair contuse & déchirée a besoin de se pou-

rir & de se convertir en pus. Quoiqu'en parlant de la suppuration je me serve du mot de putréfaction, il s'en faut beaucoup que j'entende par-là cette espece de putréfaction qui survient dans les cadavres; je ne prétens désigner par-là qu'un changement ou altération particuliere des humeurs, occasionnée par le principe de vie qui reste. Galien, dans son Traité *des Fievres*, *Lib. I. cap.* 7. distingue parfaitement ces deux especes de putréfaction; car il regarde la blancheur, la finesse & l'uniformité du sédiment de l'urine, comme le meilleur signe de la résolution & de l'évacuation de la matiere morbifique.

Voici ce qu'il dit de ce changement qu'il appelle putréfaction.

« La putréfaction des humeurs qui survient dans les abscès est la même que celle qu'on observe dans les *inflammations*, les abscès & les autres especes de tubercules. »

Il nous apprend que cette putréfaction est de deux especes.

« L'une, dit-il, est produite par la force supérieure & énergique de la nature; l'autre en conséquence de ce qu'elle est surmontée & vaincue. Lorsque la nature est victorieuse, il se forme du pus, comme dans les *inflammations* & dans toutes les différentes especes de tubercules. Dans les humeurs des arteres & des veines, celle que dépose alors l'urine est analogue au pus. Mais cette putréfaction n'est point simplement telle, elle tient en quelque sorte de la nature de la coction; car tant que la faculté concoctrice subsiste dans les vaisseaux, l'humeur putride se change comme on vient de dire. »

Il paroît par-là que la formation du pus differe tout-à-fait de la dégénération spontanée des humeurs en putréfaction.

Voici, je crois, la maniere dont une *inflammation* qui n'a pu se résoudre, dégénere en suppuration.

Le fluide qui succede & dont le mouvement est accéléré par la fievre, est poussé de force à chaque battement du cœur, sur la partie obstruée. Au moyen de cette pulsation continuelle, les parois distendues de cette partie du vaisseau qui se trouve entre le cœur & la partie obstruée, se déchirent peu à peu, ce qui détruit à la fin l'union de l'extrémité obstruée avec le reste du vaisseau. Lorsque cela arrive, les humeurs s'écoulent par l'ouverture des vaisseaux, & venant à se dissoudre au moyen de la chaleur des parties, elles commencent, pour ainsi dire, à se corrompre. Le fluide qui croupit dans les extrémités séparées des vaisseaux commence aussi à se dissoudre par les mêmes causes. Les parties solides extremement tendres qui contenoient auparavant cette liqueur croupissante, souffrent aussi un frottement, se séparent, & venant à s'altérer à cause de leur stagnation & de la chaleur des parties, elles se convertissent, de même que les fluides qui en sont sortis en une liqueur homogene qu'on appelle pus. Il paroîtra peut-être surprenant, que les parois solides des vaisseaux se dissolvent, & qu'il résulte de leur mélange avec les humeurs déchargées, un fluide homogene en apparence. Mais la vérité de ceci paroîtra suffisamment évidente, si l'on fait attention à la petitesse presque incroyable des vaisseaux; car il est évident par les expériences de Leewenhoeck & de quelques autres, que l'on trouve rapportées dans le second Volume des *Essais de Medecine*, qu'environ cinquante millions de globules rouges de sang ne pesent qu'un seul grain. Mais les plus petites arteres destinées à conduire le sang, ne donnent passage qu'à un seul de ces globules à la fois: on peut donc juger par-là de la petitesse & de la délicatesse de ces vaisseaux. Les plus petites des arteres destinées à conduire le sang sont d'une grosseur fort au-dessus de celle des petits vaisseaux lymphatiques. Nous avons montré ci-devant que l'*inflammation* de l'espece sanguine peut arriver dans les vaisseaux destinés à la sérosité, aussi-bien que dans les petites arteres lymphatiques. Il n'est donc pas étonnant que les filamens solides de ces sortes de vaisseaux se mêlent de telle sorte avec les fluides au moyen du frottement, qu'on ne puisse plus les reconnoître. La substance des poumons est quelquefois tellement consumée & évacuée par l'expectoration dans les phthisiques, que les Medecins sont souvent surpris en ouvrant ces sortes de malades après leur mort, qu'ils aient pu vivre si long-tems, avec une si petite portion d'un organe aussi noble.

Or cette humeur faite des fluides déchargés, & des solides broyés & mêlés ensemble, est appellée pus.

Voici quelles sont ses qualités lorsqu'il est parfaitement mûr, & que la coction des fluides enflammés est telle qu'il faut.

Il est blanc, épais comme de la crême, gras au toucher, égal & entierement homogene. Celui qui s'éloigne de ces qualités est très-mauvais.

Hippocrate, dans ses *Prognostics*, 42. fait mention de toutes ces circonstances en ces termes:

« Le pus est louable quand il est blanc, égal, uni & sans odeur fétide: il est d'autant plus mauvais, qu'il s'éloigne de ces qualités. »

Celse, parlant dans le vingt-sixieme chapitre de son cinquieme Livre, des différentes matieres qui sortent des plaies & des ulceres, savoir, de la sanie, du sang & de l'ichor, s'exprime de la façon suivante.

« Le pus est la plus louable de toutes ces matieres: il est cependant fort mauvais lorsqu'il est trop abondant, ou qu'il est clair & aqueux, surtout au commencement, lorsque sa couleur ressemble à celle de la sérosité, qu'il est pâle, livide, féculent ou fétide; à moins que sa mauvaise odeur ne vienne de la partie même. Il est au contraire d'autant plus louable, qu'il est en plus petite quantité, plus épais & plus blanc, uni, égal & sans odeur. »

Il remarque un peu plus bas que les *inflammations* se terminent par la formation du pus. Voici ses termes:

« Mais le pus doit être proportionné à la grandeur de la plaie, aussi-bien qu'au tems; car il peut être naturellement plus abondant lorsque la plaie est considérable, aussi-bien que dans les cas où les *inflammations* ne sont point encore terminées. »

Mais lorsque la matiere inflammatoire qui doit se convertir en pus est d'une espece opiniâtre & rebelle, que les pouvoirs digestifs sont foibles, ou que ces deux malheurs se trouvent réunis, il se forme au lieu du pus, dont nous avons parlé ci-dessus, une autre liqueur qui s'éloigne plus ou moins de sa nature, comme Galien, *in Comment.* I. *in Prognost. Hippocr.* l'observe fort bien en expliquant ce passage d'Hippocrate; car après avoir dit que le sang qui s'épanche dans le phlegmon, dans les interstices contigus aux vaisseaux, c'est-à-dire dans la tunique cellulaire, ne peut point être rétabli dans sa premiere nature, mais doit nécessairement s'altérer & se corrompre, de même que toutes les autres substances qui s'échauffent à un point excessif dans un lieu impropre: il ajoute ce qui suit:

« Lors, dit-il, que la chaleur innée s'éloigne plus qu'il ne faut de la température qu'elle doit avoir, le sang se corrompt comme il le feroit dans un cadavre: mais tant que cette chaleur innée conserve sa pro-

« pre énergie, il survient dans le sang une espece de « changement mixte, lequel est produit en partie par « une cause non-naturelle, & en partie par une cause « naturelle dont la premiere putréfie & la seconde hâte « la coction de la matiere. Chacune de ces causes a « des symptomes qui lui sont propres, tant par rapport « à la couleur qu'à l'odeur & à la consistance de la « matiere. »

La formation du pus dépend donc du principe vital qui reste dans la partie; & c'est un très-mauvais signe, suivant Hippocrate, lorsqu'un ulcere qui vient à paroître avant ou durant la maladie, ne rend aucun pus, & se desseche; car il assure dans ses *Prognost.* 22. que le malade à qui cela arrive, meurt infailliblement.

On connoît que la matiere tend à suppuration aux signes suivans.

Si les humeurs qui circulent n'ont aucune acreté: car lorsque les humeurs ont une acrimonie considérable, elle augmente par la stagnation & la grande chaleur de la partie, ce qui cause l'érosion & la destruction des vaisseaux, au lieu de cette séparation douce & légere des extrémités des vaisseaux obstrués, qui est requise dans une suppuration légitime.

Si la circulation des humeurs est rapide: Deux choses sont requises dans la résolution de l'*inflammation*, la douceur des humeurs, & la régularité de leur mouvement: mais la circulation augmente à proportion que la suppuration approche, de sorte que celle-ci tient comme le milieu entre une résolution bénigne & la gangrene.

Dans la résolution qui se fait sans aucune lésion des vaisseaux, ou sans aucune évacuation des humeurs obstruantes, les fluides épaissis reprennent leur premiere fluidité; & ceux qui croupissent, leur mouvement ordinaire; au lieu que dans la gangrene, la partie affectée tombe dans une véritable mortification, & se sépare entierement des vaisseaux contigus. Dans la suppuration, les extrémités des vaisseaux obstrués se séparent, & les fluides extravasés, après s'être convertis en pus avec les solides, s'évacuent; & en ceci elle differe de la résolution & de la gangrene, puisque la partie affectée n'est point entierement détruite: delà vient que la rapidité des humeurs qui accompagne l'*inflammation*, doit être modérée avant que la résolution puisse se faire. Lors au contraire que la fievre est violente, elle ne manque pas d'être suivie de la gangrene: mais dans la suppuration, le mouvement des humeurs n'est pas si modéré que dans la résolution, ni aussi violent qu'il l'est ordinairement dans la gangrene; d'où il suit que dans les cas où il n'y a aucune espérance de résolution, il peut y avoir autant de danger à appaiser la fievre, que d'imprudence à l'exciter, comme je le ferai voir ci-après.

Si l'obstruction est considérable: J'ai montré ci-dessus en quoi consiste la petitesse & la grandeur de l'obstruction, & indiqué les signes qui annoncent une résolution: mais on connoît qu'une *inflammation* tend à suppuration, lorsque la tumeur, la chaleur, la douleur, la rougeur & les autres symptomes dont nous avons déja parlé, augmentent, non point avec la plus grande vitesse, car il en résulteroit une gangrene; mais avec une espece d'accroissement continuel & non-interrompu. Il paroît assez difficile de déterminer le point où la possibilité d'une résolution cesse, & où celle d'une suppuration commence. Il est certain néanmoins que la douleur, la pulsation, la fievre & la chaleur augmentent sensiblement dans le tems que la suppuration est sur le point de se faire: mais tous ces symptomes diminuent après que le pus est une fois formé, comme Hippocrate l'observe fort bien dans le quarante-septieme Aphorisme de la seconde Section. « Les douleurs & la fievre, dit-il, se « font bien plus sentir dans le tems que le pus se forme, « qu'après qu'il est formé. » Et cela n'est point surprenant; car il ne peut se faire que la rupture que les vaisseaux sont sur le point de souffrir par leur distension, n'excite les douleurs les plus violentes, au lieu qu'elles doivent cesser lorsqu'ils sont une fois rompus.

Si les humeurs sont acres & fort agitées, si l'obstruction est grande, les vaisseaux trop forts & trop élastiques, & les symptomes violens; alors les vaisseaux se rompent sur le champ, les fluides se putréfient, & il se forme sous l'épiderme des bulles de matiere ichoreuse assez semblable à la lavure de chair, ou à de la sanie jaune: la partie devient grise, brune, pâle, noire: la rougeur, la chaleur, la douleur, la pulsation quittent le lieu affecté pour passer dans le voisinage: la partie affectée tombe en mortification. Voila ce qu'on entend par gangrene, troisieme terminaison de l'*inflammation*.

Nous allons maintenant parler de la troisieme maniere dont l'*inflammation* se termine, savoir de la gangrene. Lorsque la circulation des humeurs vient à cesser dans une partie molle du corps, pour quelque cause que ce soit, la partie tombe en mortification, dont le commencement est appellé gangrene. Cette terminaison de l'*inflammation* differe donc de la suppuration, puisque dans la premiere le cours des humeurs cesse entierement dans la partie affectée, en conséquence de la rupture soudaine des vaisseaux; au lieu que dans la suppuration, les extrémités obstruées des vaisseaux se séparent peu-à-peu par le mouvement des sucs vitaux qui succedent. L'*inflammation* tend principalement à la gangrene, lorsque les circonstances suivantes arrivent.

Si les humeurs sont acres. L'application externe de toutes les substances extremement acres cause une gangrene; & peu importe que les substances soient d'une nature acide, alcaline, &c. ou de telle autre nature. Par exemple, l'huile de vitriol, le cautere potentiel dont les Chirurgiens se servent, & qui est préparé avec un sel alcali acre, cuit avec de la chaux vive, les huiles acres empyreumatiques, ou les huiles exprimées de gayac, & les sels alcalis volatils, produisent des escarres gangréneux, lorsqu'on les applique sur la peau. Il arrive la même chose, lorsque la masse du sang est infectée par des substances acres. Il est vrai qu'elles ne peuvent y passer aisément, mais il survient une telle dépravation des humeurs dans quelques maladies, qu'après avoir acquis le plus haut degré d'acrimonie, elles détruisent tout d'un coup toutes les parties du corps humain. Dans le scorbut putride & malin, les gencives sont d'une puanteur insupportable, & véritablement gangrénées; il se forme ensuite sur différens endroits du corps, surtout aux jambes, des ulceres malins qui deviennent aussi-tôt gangréneux. On remarque que la bile noire cause des maladies semblables, lorsqu'elle est trop abondante & trop agitée. Il est donc évident que lorsque l'état inflammatoire du sang est accompagné d'une acrimonie considérable, il doit en résulter une gangrene qui est toujours précédée de la destruction des vaisseaux.

Si le mouvement des humeurs est violent. Le mouvement modéré des humeurs favorise la résolution de l'*inflammation*; un mouvement un peu plus fort hâte la suppuration: mais un mouvement trop violent agit avec tant de force sur les extrémités obstruées des petites arteres, que toutes les parties se rompent à l'instant, au lieu de se séparer par degrés comme dans la suppuration. La rapidité avec laquelle les humeurs circulent dans le corps, se manifeste par la vitesse du pouls, aussi-bien que par celle de la respiration; elle est aussi indiquée par la douleur aiguë, & la chaleur violente que l'on sent dans la partie enflammée. Si l'agitation des humeurs est accompagnée d'acrimonie, il est évident que les vaisseaux ne doivent pas tarder à être détruits, puisque les fluides acrimonieux agissent sur eux avec une plus grande force & plus souvent réitérée dans

dans un tems donné. De plus, il est certain que l'accélération seule de la circulation rend les sels & les huiles du sang beaucoup plus acres, & que ceux-ci à leur tour servent à augmenter cette même vitesse de la circulation qui leur a donné naissance. Il paroît évidemment par toutes ces circonstances que la partie enflammée est dans un danger éminent, lorsque l'*inflammation* est jointe à une fievre violente.

Lorsque les vaisseaux sont trop forts & trop élastiques. J'ai montré à l'article *Fibra*, que la trop grande rigidité des vaisseaux épaissit le sang en hâtant la dissipation de sa partie la plus fluide : & nous avons observé ci-devant, que la mobilité des vaisseaux, & le véhicule délayant du sang, sont mis avec raison au nombre des choses dont on doit attendre la résolution d'une *inflammation*. Lorsqu'il arrive des circonstances contraires, il en résulte à proportion un événement plus funeste. Et comme dans ce cas les humeurs circulent dans les vaisseaux avec une extreme vitesse, elles doivent agir entierement sur les extrémités obstruées des vaisseaux; au lieu qu'ordinairement une grande partie de cette même vitesse est employée à dilater leurs parois. Il s'ensuit donc que les extrémités des vaisseaux avec le fluide épaissi dont elles sont surchargées, doivent être séparés par cette force violente, & que cette séparation doit être suivie de tous les accidens dont nous parlerons ci-après. On voit donc par-là d'où vient que les maladies inflammatoires, sont, pour l'ordinaire, si funestes aux personnes qui sont épuisées par des travaux pénibles.

Si tous les symptomes sont violens. Lorsque la tumeur de la partie enflammée augmente tout d'un coup, qu'elle est d'un rouge foncé, tirant sur le pourpre, que la chaleur est brûlante, & la douleur de plus en plus excessive, que le pouls est extremement prompt, & la respiration difficile, la gangrene ne tarde pas à se manifester.

Dans ce cas les vaisseaux se rompent sur le champ. Si l'on fait attention qu'un fluide acrimonieux qui circule avec beaucoup de vitesse, agit sur des extrémités de vaisseaux tellement surchargées d'une matiere croupissante que rien n'y peut passer, on comprendra sans peine que les vaisseaux doivent se rompre sur le champ, surtout s'ils sont d'une rigidité à ne pouvoir être distendus sans souffrir rupture. Mais les vaisseaux ne peuvent se rompre que les fluides qu'ils contiennent ne s'épanchent; & ne se corrompent en très-peu de tems, d'autant plus que la disposition qu'ils ont à la putréfaction est secondée par la chaleur violente qui est toujours inséparable de l'*inflammation*. Tandis que toutes ces circonstances arrivent dans la partie enflammée, on y apperçoit quelques changemens qui montrent manifestement que la gangrene est déja formée, ou qu'elle est prête à l'être. Mais tous ces phénomenes sont exactement semblables à ceux que le feu produit lorsqu'on l'applique sur quelque partie du corps, ainsi que nous l'avons déja observé : car dans ce cas l'épiderme commence à se séparer de la peau, & à former des pustules qui sont ordinairement remplies d'un ichor rougeâtre, ou, lorsque la maladie est extrême, d'une sanie jaune & fort claire. La couleur rouge éclatante de la partie devient grise, pâle, brune & à la fin noire; & la maladie fait plus ou moins de progrès, suivant que la couleur s'éloigne du gris ou du pâle & approche du noir. Pour lors presque tous les symptomes de l'*inflammation* diminuent, & paroissent quelquefois totalement dissipés. Et cela ne doit point paroître surprenant, puisqu'ils tirent leur origine de l'accélération du mouvement vital des humeurs dans la partie affectée. La rougeur disparoît ; car lorsque l'influence des humeurs cesse, le sang ne circule plus dans les vaisseaux de la partie affectée. Pour la même raison, lorsque les fibres nerveuses ne sont plus distendues, la douleur cesse aussi-tôt. Comme la chaleur & la pulsation supposent un frottement violent du fluide contre les parois du vaisseau, elles cessent de même lorsque la gangrene succede à l'*inflammation*. Cette rémission soudaine de la douleur & des autres symptomes dans les maladies aiguës & inflammatoires, sans qu'aucun bon signe ait précédé, passe avec raison pour un symptome funeste ; car, lorsqu'il survient une gangrene dans quelque partie externe du corps après une *inflammation* violente, elle se manifeste par les signes dont on a fait mention ci-dessus. Mais si les parties internes du corps sont affectées de la même maladie, le principal signe doit se tirer de la cessation soudaine de la douleur. C'est ainsi que dans une pleurésie violente, & dans les *inflammations* douloureuses des intestins, la douleur cesse souvent tout d'un coup ; & dans le tems que les malades se flatent de leur guérison, ils deviennent les victimes d'un mal qu'ils croyoient avoir surmonté. Tels sont les intervalles de répit, qui dans les maladies violentes, trompent souvent la prévoyance du Medecin, tandis que ceux qui ne sont pas fort versés dans la pratique, esperent souvent & prédisent l'issue salutaire d'une maladie, qui ne manque jamais d'être funeste dans des pareilles circonstances.

Lors donc que les vaisseaux sont détruits, le cours des humeurs dans la partie affectée cesse entierement ; c'est-à-dire, il survient une mortification, accompagnée de tous les accidens qui naissent de la corruption spontanée de la partie mortifiée. Car si l'on fait attention aux changemens qui arrivent à la chair des animaux qu'on vient de tuer, surtout dans les tems chauds & humides ; on s'appercevra qu'ils sont presque semblables à ceux qui surviennent dans les parties gangrénées ; la couleur rouge de la chair s'affoiblit peu à peu, elle devient d'un gris pâle, qui brunit de plus en plus, & à la fin tout-à-fait noire; outre qu'elle se dissout en une espece de sang corrompu, bien qu'elle fût très-ferme auparavant. Mais tous ces phénomenes arrivent beaucoup plus promptement dans une partie gangrénée, à cause que la chaleur des parties voisines augmente la putréfaction de celle qui est mortifiée.

Quoique les parties contiguës à celle qui est mortifiée, donnent encore passage aux humeurs vitales, il doit néanmoins y avoir entre deux un obstacle qui s'oppose aux humeurs qui affluent dans cet endroit, puisqu'elles ne peuvent point pénétrer dans les parties mortifiées. C'est ce qui fait qu'il survient une nouvelle espece d'*inflammation* dans cette limite, laquelle est suivie d'une suppuration, par le moyen de laquelle la partie mortifiée & gangrénée se sépare de celles qui sont saines, & la gangrene gagne, le mouvement vital des humeurs étant étouffé dans les parties contiguës. Ce phénomene a quelquefois séduit des Medecins inattentifs, au point de leur faire croire que la gangrene n'étoit point encore formée, parce qu'on sentoit de la douleur dans la partie affectée; quoiqu'à proprement parler, la partie gangrénée soit incapable de sentiment, puisque la douleur provient des parties enflammées & vivantes qui l'environnent. Mais c'est toujours un bon signe lorsqu'on apperçoit de la rougeur, de la douleur, de la chaleur, & de la tension dans tout le circuit de la partie gangrénée, pourvu que ces symptomes ne soient point d'une violence à faire craindre que cette *inflammation* ne dégénere aussi en gangrene : car on sait que dans un pareil cas, la vie qui reste dans les autres parties du corps, procure la séparation des parties gangrénées & corrompues de celles qui sont saines.

Lorsqu'une partie ainsi affectée est extérieurement comprimée, ou qu'une grande chaleur dissipe son humidité, elle s'endurcit comme du cuir sec, suffoque & corrompt les parties inférieures.

Les humeurs ne circulent plus dans les vaisseaux d'une partie qui est déja gangrénée; mais elles y demeurent dans un parfait repos. Il doit donc en résuler des changemens pareils à ceux que les mêmes causes produisent dans les cadavres. La chaleur des parties vivantes,

qui sont au-dessous & autour, s'il reste en même-tems quelque humidité, convertit toute la partie mortifiée en une sanie corrompue. Mais lorsque les parties les plus fluides des humeurs sont dissipées au moyen d'une compression externe, ou d'une chaleur violente, pour lors la partie mortifiée se desseche, s'endurcit, & ressemble parfaitement à un morceau de cuir noir; & devient souvent si dure, qu'on peut à peine la couper avec un rasoir.

On observe surtout ce phénomene dans les parties externes qui sont couvertes de la peau; car dans les autres les portions gangrénées se convertissent en une espece de sang corrompu. Van-Swieten dit avoir vu les intestins d'un homme qui mourut d'une hernie avec étranglement, se convertir en une espece de bouillie corrompue, pendant les deux jours que dura la maladie. Mais lorsqu'il survient dans les maladies aiguës une gangrene autour de l'os sacrum & du coccyx; la partie affectée se couvre, lorsque le malade est couché, de taches extremement noires & seches. Il se présente tous les jours un grand nombre de cas dans la pratique, qui prouvent que la compression externe toute seule, est capable non-seulement de causer en peu de tems une gangrene, mais encore de rendre la peau aussi noire & aussi dure qu'un morceau de cuir, même dans ceux qui se portent le mieux. Mais la peau ne sauroit souffrir une pareille altération sans que les parties inférieures s'enflamment & s'enflent; de sorte que lorsqu'on ne peut l'enlever & la séparer des parties saines auxquelles elle est adhérente, elle les comprime de la même maniere, & oblige la maladie à pénétrer plus avant.

Les corps actuellement ou potentiellement froids, les astringens, les coagulans, les irritans, les matieres grasses & acres, celles d'une nature emplastique, les narcotiques, les ligatures serrées, toute pression externe, font en peu de tems dégénérer l'*inflammation* en gangrene.

Ce paragraphe contient un dénombrement des choses qui font dégénérer l'*inflammation* en gangrene lorsqu'elles agissent sur la partie affectée.

Quant aux corps actuellement ou potentiellement froids. On peut mettre à juste titre au nombre des choses qui disposent l'*inflammation* à dégénérer en gangrene, une grande obstruction & la rigidité des vaisseaux. Mais les effets du froid sont d'augmenter la contraction & la force des solides aussi-bien que la stagnation des fluides. D'où il suit qu'un froid excessif en contractant les solides & épaississant les humeurs, interrompt totalement leur circulation, & fait tomber sur le champ la partie en mortification. Mais lorsque le principe vital est en état de surmonter ces obstacles dans les parties qui souffrent du froid, pour lors le frotement des fluides épaissis contre les vaisseaux dans lesquels ils circulent, y excite une chaleur violente. Ceux qui frottent leurs mains avec de la neige, éprouvent la vérité de ce que j'avance; car le froid qu'ils sentoient est immédiatement suivi d'une très-grande chaleur. Il est donc évident que les corps froids nuisent aux parties enflammées, soit en étouffant entierement le mouvement des fluides, ou en augmentant la chaleur qui n'est déja que trop grande. Les substances froides peuvent néanmoins être quelquefois salutaires, lors, par exemple, que les humeurs les plus grossieres étant entrées par *erreur de lieu*, dans les plus petits vaisseaux, ont besoin d'être repoussées dans les plus grandes ramifications au moyen de la contraction que le froid cause dans les vaisseaux, surtout si la maladie réside dans les fluides les plus subtils; car la partie rouge du sang se coagule immédiatement dans l'eau froide; au lieu qu'il n'en est pas de même de la sérosité ni de la lymphe la plus subtile. Mais il est évident que l'application des substances froides ne sauroit produire aucun effet, à moins que la maladie ne soit récente & bénigne; & qu'elle ne peut au contraire que l'augmenter lorsque la matiere inflammatoire qui cause l'obstruction, croupit dans les parties les plus étroites des vaisseaux. Ces sentimens sont exactement conformes à la doctrine des Anciens, surtout d'Hippocrate, qui après avoir dit dans le dix-septieme & vingtieme *Aphorisme* de la cinquieme Section, que le froid, entre autres malheurs, cause des noirceurs (μελασμοὺς) assure dans le vingt-troisieme *Aphorisme* de la même Section, où il parle des avantages du froid, qu'il est utile dans les cas où « les *inflammations* & les chaleurs produites par « un épanchement de sang, commencent à paroître « rouges & comme sanglantes : car, il noircit, dit-il, « les *inflammations* invétérées, il appaise les éréspeles « qui ne sont point ulcérées, mais il est nuisible à celles « qui le sont. » Et quoique Galien, dans sa *Method. Medend. Lib. XIII. cap. 6.* recommande l'usage des substances froides dans le phlegmon, il ne laisse pas d'indiquer certaines précautions qu'on ne sauroit négliger impunément : « On doit, dit-il, dans les phlegmons qui commencent, employer les substances froides & astringentes, préférablement aux digestives, « surtout lorsque la matiere amassée n'est point épaisse; « car lorsqu'il y a un engorgement violent (σφήνωσις) « dans la partie enflammée, il faut renoncer aux répercussifs, & ne plus employer que les digestifs. »

Galien n'eût pu rien dire de plus exact sur ce sujet, si instruit de la circulation du sang, il eût connu la nature générale de l'*inflammation*; & dans sa *Meth. Medend. Lib. XIV. cap. 3.* parlant de la cure de l'éréspele; il dit qu'elle demande un plus grand degré de réfrigération que le phlegmon, après quoi il ajoute : « On « ne doit rafraîchir la partie qu'autant qu'il est nécessaire pour changer sa couleur; car un pareil changement est toujours suivi de la cessation de l'éréspele. « Lors au contraire qu'on rafraîchit trop une éréspele « qui n'est point véritable, & qui tient en quelque sorte du phlegmon, la peau devient livide & ensuite « noire, surtout dans les personnes âgées; d'où il arrive que quelques-unes des parties qu'on a ainsi rafraîchies, ne peuvent être parfaitement guéries par l'usage des discussifs, & conservent une espece de tumeur « skirrheuse. «

On peut voir par-là combien l'usage des substances froides est dangereux dans la cure des *inflammations*, puisqu'il les fait si aisément dégénérer en des maladies plus funestes, à moins qu'on ne les emploie dès le commencement, ou dans les cas où l'*inflammation* est causée, non par l'entrée du sang rouge, mais des humeurs les plus subtiles dans les vaisseaux qui ne leur sont point destinés, comme, par exemple, dans l'éréspele, l'œdeme chaud, & autres semblables maladies.

Les choses potentiellement froides sont celles qui étant appliquées sur un corps sain, détruisent ou diminuent sa chaleur, bien qu'elles soient actuellement chaudes, ou du moins d'une froideur à peu près égale à celle de la partie sur laquelle on les applique. Ce sont donc des substances qui diminuent ou détruisent entierement les causes de la chaleur qui se fait sentir dans la partie. Mais la chaleur provient du mouvement des humeurs dans les vaisseaux, & ce second ne peut diminuer ni augmenter que l'autre ne diminue & n'augmente à proportion. Il est donc évident que les choses potentiellement froides sont celles qui détruisent ou diminuent la vitesse & la force de la circulation. Par exemple, l'eau chaude étant appliquée sur la partie affectée, peut en relâchant les vaisseaux & en délayant les molécules obstruantes, faire cesser la chaleur de la partie enflammée. De-là vient qu'on dit de certaines choses, qu'elles sont potentiellement froides, bien qu'elles soient en même-tems actuellement chaudes. Mais il est évident que ces choses & autres semblables nuisent rarement dans les *inflammations*, comme nous le ferons voir ci-après; car bien loin de détruire le mouvement des humeurs, elles rétablissent la circula-

tion en levant les obstacles qui la retardent. Celles-là au contraire sont très-préjudiciables qui refroidissent la partie en étouffant sa chaleur naturelle, comme il arrive à certains poisons. C'est ainsi que Socrate, après avoir bu la cigue, sentit refroidir ses jambes, & mourut dès que le froid eut gagné le cœur.

A l'égard des substances astringentes & coagulantes, elles diminuent la capacité des vaisseaux, & mettent les fluides hors d'état de circuler. Ces sortes de substances ne font donc qu'augmenter les causes de l'obstruction, & interrompre la circulation des humeurs dans les vaisseaux. Mais lorsque le mouvement est entierement détruit dans la partie, la gangrene s'en empare.

Pour ce qui est des répercussifs, la partie enflammée pour les raisons susdites, s'enfle, & souvent à un point extraordinaire; ce qui a fait croire aux anciens Medecins qu'il s'y amasse une certaine matiere qui n'y étoit point auparavant, mais qui y vient de quelque autre endroit. La promptitude avec laquelle cet amas se fait, leur a aussi fait croire qu'il est produit par une fluxion. Aussi une partie de leur cure consistoit-elle à répercuter la matiere qui s'étoit jettée sur la partie, surtout au commencement de la maladie, comme on l'a fait voir ci-dessus après Galien. Une observation aussi sûre qu'incontestable, prouve qu'une pareille répulsion du sang des extrémités des arteres vers leurs bases, est fort possible; car lorsqu'un homme vient à être frappé d'une frayeur soudaine, la pâleur de son visage & de ses levres prouve manifestement que le sang s'est retiré vers le cœur & dans les plus gros vaisseaux. C'est ce qui fait que cette pâleur est suivie d'une palpitation de cœur, & d'une espece d'inquiétude. Il arrive la même chose dans les syncopes. Mais par cette répulsion, les molécules du sang qui ont pénétré par une erreur de lieu dans les plus petits vaisseaux, peuvent être repoussées de nouveau dans ceux qui sont plus grands; ce qui suffit pour lever l'obstruction. Nous avons examiné ci-devant, à l'occasion de l'usage des substances froides dans les *inflammations*, jusqu'à quel point ces sortes de choses peuvent être salutaires. Mais comme toutes celles qu'on applique extérieurement pour hâter cette répulsion, n'agissent qu'en augmentant la contraction des vaisseaux, il s'ensuit qu'elles sont d'un usage dangereux, excepté dans l'*inflammation* qui provient d'une erreur de lieu, & qu'elles irritent le mal, à moins qu'elles ne produisent leur effet dès l'instant qu'on les applique.

Quant aux matieres grasses, acres & d'une nature emplastique, nous en avons déja dit quelque chose; car puisqu'elles sont sujettes à produire une *inflammation*, il s'ensuit qu'elles doivent augmenter celle qui est déja formée, surtout si les substances emplastiques s'attachent fortement à la partie affectée; car dans ce cas elles l'obstruent encore davantage, outre que la substance acre qui y est mêlée, y demeure attachée pendant un tems considérable.

A l'égard des narcotiques, ils sont d'une nature à ne pouvoir faire beaucoup de mal, surtout lorsqu'on les emploie à propos. Mais comme tous les remedes de cette classe émoussent la douleur sans en détruire la cause, ils augmentent souvent l'*inflammation* d'un moment à l'autre; & les vaisseaux étant détruits sans aucun sentiment de douleur, il en résulte une gangrene; au lieu que la douleur, la chaleur, la pulsation & les autres symptomes n'auroient pas manqué d'avertir le malade, aussi-bien que ceux qui l'assistent, du danger dont il étoit menacé, si la douleur n'eût point été appaisée par ces narcotiques: & de-là vient qu'on néglige les remedes qui auroient pu empêcher l'*inflammation* de dégénérer en gangrene.

Quant aux ligatures trop serrées, nous avons déja fait voir comment elles peuvent causer une gangrene: mais il est évident que cette maladie est bien plus à craindre, lorsqu'on serre fortement une partie qui est enflammée.

Nous avons déja considéré les effets de la pression externe.

L'usage continué des choses dont on vient de parler, fait dégénérer la maladie en sphacele.

J'ai déja montré que le vrai phlegmon a pour l'ordinaire son siége dans la membrane cellulaire, & qu'il la distend quelquefois à un point surprenant. Lors, par exemple, qu'il survient une *inflammation* sur le dos de la main, où cette tunique ou membrane est extremement délicate, il s'y forme quelquefois une tumeur épaisse de deux pouces, & même plus. Mais lorsque l'*inflammation* de cette partie dégénere en gangrene, il faut entierement séparer toute cette masse corrompue, & dans ce cas on peut enfoncer le bistouri bien avant; sans que le malade sente aucune douleur; ce qui prouve que toutes les parties inférieures sont entierement mortifiées. Mais il arrive souvent, que les tendons & les muscles restent vivans, & pour lors la maladie n'est point encore un sphacele; car il faut, pour qu'elle soit telle, que toutes les parties soient mortifiées jusqu'à l'os. Or, lorsque le pannicule adipeux, déja distendu & corrompu par la gangrene, se trouve couvert d'une peau épaisse, il presse toutes les parties qui sont dessous, au point d'interrompre totalement la circulation des humeurs, & dans ce cas la gangrene dégénere en un sphacele, c'est-à-dire, en une mortification parfaite. Il s'ensuit donc, que toutes les choses que nous avons dit dans le paragraphe précédent être capables de faire dégénerer l'*inflammation* en gangrene, peuvent augmenter celle-ci, au point de la changer en un sphacele.

Si la partie enflammée est glanduleuse, si la chaleur interne ou externe est considérable, si la matiere qui cause l'engorgement est épaisse, sans mouvement, si les émonctoires des glandes sont obstrués, si leurs follicules & leurs parois sont dilatés, il se forme dans les glandes une tumeur dure, indolente, qu'on nomme skirrhe: quatrieme mal par lequel l'*inflammation* se termine.

Telle est la quatrieme maniere dont une *inflammation* se termine: lors, par exemple, qu'elle n'est point résoute, & que la partie dans laquelle les humeurs ne circulent plus, ne se sépare point de celles qui sont saines. Cette partie s'unit donc tellement à ces dernieres, qu'on ne peut plus l'en détacher qu'avec le secours du bistouri ou du cautere. A l'égard des parties dans lesquelles le sang circule toujours avec beaucoup de vitesse, il est évident, que les vaisseaux engorgés d'une matiere croupissante, ne peuvent subsister long-tems sans altération; car, au moyen de cette pulsation continuelle, tout ce qui s'oppose au cours des humeurs, se sépare par une suppuration douce & légere, ou est aussi-tôt corrompu par une gangrene ou un sphacele. Mais lorsque l'état de la partie affectée est tel, que le sang arteriel n'agit que foiblement, ou point du tout, sur elle; il est à craindre que la matiere qui forme l'engorgement, après que sa partie la plus liquide est dissipée, ne s'y arrête & ne forme cette espece de tumeur dure & indolente, qu'on nomme skirrhe. On observe que l'*inflammation* se termine le plus souvent de cette maniere dans les parties glanduleuses; parce que les émonctoires de ces glandes étant obstrués, ils ne peuvent donner passage aux fluides qu'elles ont séparés; de sorte que ceux-ci venant à s'épaissir par leur stagnation, ils remplissent & distendent leurs cavités, ou leur tissu vasculaire. Et comme les fluides qui circulent ne peuvent agir directement sur la matiere de l'engorgement, elle reste privée de sa partie la plus liquide, & forme un skirrhe. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les *inflammations* des mamelles; car le lait qui se sépare du sang qui circule dans les arteres mammaires, venant à s'arrêter dans les vaisseaux

destinés à le préparer, commence à se coaguler, & il coule du mamelon une sérosité fort claire. Le reste s'épaissit dans cet endroit, comme hors de la sphere de la circulation, & laisse souvent, après que l'*inflammation* a cessé, une tumeur dure & indolente qui conduit la malade au tombeau. De-là vient encore que l'*inflammation* de testicules est souvent suivie d'un skirrhe; car si l'on considere que la petite artere spermatique qui naît du tronc de l'aorte, fournit par des ramifications qui s'anastomosent entre elles, le sang rouge aux petites veines qui lui correspondent, & constitue ensuite par une infinité de petites ramifications entortillées & séparées les unes des autres, la substance des testicules, on comprendra sans peine, que le sang artériel ne doit presque point agir sur ces parties. De-là vient aussi que la matiere qui s'y est une fois engagée, produit souvent des tumeurs qui résistent aux remedes les plus efficaces. Mais l'*inflammation* des parties glanduleuses est surtout suivie d'un skirrhe, lorsqu'elle se rencontre avec les circonstances suivantes.

Lorsque la chaleur interne & externe est considérable. Les femmes en couches confient souvent le soin de leurs mamelles enflammées à leurs gardes, & à d'autres femmes. Et comme elles ne craignent rien tant que la suppuration & la lancette, elles tâchent de prévenir ce malheur par tous les moyens possibles. On n'auroit rien à leur reprocher si elles employoient pour résoudre cette *inflammation*, les fomentations les plus douces: mais par une erreur dangereuse, elles exposent leurs mamelles à la chaleur de la braise, ou appliquent continuellement des linges chauds, ou de l'esprit de vin presque bouillant. Mais tant s'en faut que ce procédé soit suivi d'une résolution, qu'il dissipe au contraire les parties les plus liquides des fluides, & épaissit le reste, au point qu'il se forme un skirrhe incurable, qui les oblige souvent à se soumettre à une opération cruelle & quelquefois dangereuse, quoiqu'elles appréhendassent auparavant la piquure d'une lancette. La même chose arrive encore, lorsque l'*inflammation* d'une partie glanduleuse est accompagnée d'une fievre violente.

Si la matiere qui cause l'engorgement est épaisse ou sans mouvement. Comme le lait contient en soi une grande quantité de coagulum caseux & épais, qui se sépare aisément de la partie séreuse qui la délayoit; par son séjour & sa stagnation, il se forme des skirrhes dans les mamelles beaucoup plus fréquemment que dans aucune autre partie du corps. Lorsque la lie du sang, dépouillée de ses parties les plus fluides, & qui constitue ce que les anciens appelloient bile noire ou mélancolie, vient une fois à infecter par sa ténacité la masse des fluides, les moindres obstructions qui se forment dans les parties glanduleuses, dégénerent aisément en skirrhes.

Lorsque les émonctoires des glandes sont obstrués. Tout ce que les glandes séparent du sang artériel, sort par leurs émonctoires pour différens usages. Lors donc que cette excrétion ne peut se faire, la liqueur s'accumule & distend le follicule dans lequel elle est enfermée. Mais comme la partie la plus fluide de l'humeur séparée est réabsorbée ou dissipée, le reste s'épaissit & forme une stagnation dans la glande. Or, il est évident que les humeurs qui circulent, peuvent agir sur les vaisseaux qui constituent les parois de ce follicule ainsi engorgé, mais point du tout sur la matiere contenue dans sa cavité; d'où il suit que cette matiere doit être souvent incapable de résolution, à cause de sa stagnation & de la dissipation de ses parties les plus liquides. On sait que les humeurs les plus subtiles du corps humain, peuvent s'épaissir à un point extraordinaire. La bile qui croupit dans la vésicule du fiel, lorsque son émonctoire est obstrué, se convertit souvent en des petits cailloux. L'urine la plus limpide, quand elle séjourne trop long-tems dans le corps, le dispose au calcul, & l'on sait par expérience, qu'on a trouvé des concrétions calculeuses dans les ventricules du cerveau, & dans la cavité du bas-ventre, quoique ces endroits ne soient arrosés que par une espece de rosée subtile, qui s'exhale des plus petites arteres. Les narines d'une personne qui se porte bien, quand elles sont parfaitement nettes, sont humectées intérieurement d'une lymphe assez claire: mais la partie la plus fluide venant à se dissiper au bout de quelques heures, le reste s'épaissit. Je pourrois rapporter plusieurs autres exemples pour appuyer la vérité de ce que j'avance: mais les précédens suffisent pour montrer que les humeurs les plus subtiles du corps, peuvent former les concrétions les plus terribles.

On établit un prognostic parfait sur la cause du mal, la partie affectée, la grandeur, la profondeur, la rapidité du mal, le tempérament du malade, les symptomes de l'*inflammation* comparés avec ses signes & ses effets.

Après avoir fait l'énumération des signes & des différentes issues de l'*inflammation*, je vais examiner le prognostic sur lequel on peut juger du bon ou du mauvais succès de la maladie. Mais afin de pouvoir connoître si une *inflammation* doit se terminer en une résolution bénigne, en une suppuration, une gangrene, ou un sphacele, il faut avoir égard aux circonstances suivantes.

La cause. Par exemple, la contagion de la petite vérole change si fort le corps de la personne la plus saine en trois jours de tems, que toute la surface externe de la peau, & souvent la surface interne de l'œsophage & de l'estomac sont couvertes de pustules inflammatoires. On ne doit point se flatter dans pareil cas d'une résolution, car il survient toujours une suppuration, ou, lorsque la maladie est de mauvaise espece, une gangrene. Dans la rougeole, au contraire, la peau externe est enflammée: mais elle ne vient jamais à suppuration, puisque la maladie se termine par la chûte de l'épiderme, qui se détache en forme d'écailles. Ceux qui ont écrit de la peste, nous apprennent qu'il survient quelquefois des *inflammations* si violentes dans différentes parties du corps, qu'elles les réduisent en charbon au bout de quelques heures, & qu'une suppuration survenant là-dessus, elles se séparent de celles qui sont saines. D'où il paroît que les issues des *inflammations* varient, suivant les différentes causes qui les ont produites.

Quant à la partie affectée; il faut examiner soigneusement si elle est plus ou moins nécessaire à la vie & à la santé. Par exemple, on supporte aisément une tumeur inflammatoire à la main, si grosse qu'elle soit; au lieu que la plus petite tumeur, produite par l'*inflammation* des membranes qui entourent la fente de la trachée-artere, suffit pour étouffer le malade. Lorsqu'un phlegmon qui affecte la main ou le pié vient à dégénérer en gangrene; on peut séparer la portion mortifiée de celle qui est saine: mais il est évident que la guérison du malade est fort douteuse, lorsqu'il arrive un semblable accident dans le cerveau. La diversité de la partie affectée non-seulement rend l'*inflammation* plus ou moins dangereuse, mais elle apporte encore beaucoup de différence dans son issue. Le skirrhe est à craindre dans les parties glanduleuses, mais dans les parties du corps qui sont chargées de graisse, autour de l'anus, par exemple, & dans quelques autres endroits, l'*inflammation* dégénere souvent en des suppurations & des fistules obstinées.

Quant à la grandeur de l'inflammation. Plus la partie affectée d'un phlegmon est grande; & plus de vaisseaux sont obstrués, la quantité du fluide qui croupit considérable, & comme nous avons déja observé, la circulation dans les autres vaisseaux qui sont ouverts, rapide. Mais toutes ces circonstances répugnent aux conditions nécessaires à la résolution d'une *inflammation*,

de sorte qu'on doit toujours s'attendre dans un pareil cas, à une suppuration ou à une gangrene.

A l'égard de la profondeur de l'inflammation. Nous avons déja fait voir que presque toutes les parties du corps sont sujettes aux *inflammations* : mais qu'elles ne sont jamais plus fréquentes que dans le pannicule adipeux, d'où il suit qu'elles peuvent avoir leur siége dans cette tunique, ou dans les autres parties. Lorsque l'*inflammation* a son siége dans la graisse qui pénetre bien avant dans les interstices des muscles, il est difficile que les remedes qu'on applique extérieurement puissent y atteindre, & l'on ne guérit qu'avec beaucoup de peine la suppuration ou la gangrene dont elle est suivie. Lors au contraire que l'*inflammation* affecte les tendons, les muscles, les vaisseaux, les membranes, le périoste & les os, la cure en est aussi très-difficile. Les maladies qui peuvent résulter de l'*inflammation* des visceres sont assez connues de ceux qui ont souvent occasion de traiter des maladies aiguës & inflammatoires.

Quant à la rapidité de l'inflammation. Tant que les liquides croupissent dans les vaisseaux obstrués, les fluides poussés dans ces parties par le principe de vie qui reste produisent quelques effets, qui sont les signes de l'*inflammation* dont on a déja parlé. Mais si ces effets sont rapides, si la rougeur, la tumeur, la chaleur & la douleur vont toujours en augmentant, on peut aisément prévoir que les vaisseaux ne tarderont pas à se rompre, qu'il n'y aura point de résolution, & que la gangrene ne tardera pas à se manifester. De-là vient que nous mettons le mouvement modéré du sang au nombre des conditions requises pour la résolution d'une *inflammation*; au lieu que la circulation accélérée des humeurs prognostique une suppuration, ou une gangrene.

Pour ce qui est du tempérament du malade. Tout homme a une complexion qui lui est propre ; & quoique les qualités des solides & des fluides puissent paroître différentes dans deux différentes personnes, elles ne laissent pas de jouir toutes deux d'une santé parfaite ; bien que l'une puisse être disposée à quelques especes de maladies, & l'autre à d'autres. Il est rare qu'un Laboureur endurci au travail échappe d'une pleurésie ; car la densité de son sang & la rigidité de ses vaisseaux, ne permettent gueres d'espérer une résolution bénigne ; au lieu que les personnes d'une habitude de corps lâche & foible, guérissent plus aisément de ces sortes de maladies. Le tempérament maladif de ceux qui ont des *inflammations*, est cause aussi que la maladie a différentes issues. Par exemple, les personnes d'un tempérament froid & muqueux sont rarement sujettes aux *inflammations*; & celles dont elles sont affligées sont pour l'ordinaire fort légeres. Mais lorsqu'un scorbut putride a infecté les humeurs, la plus légere *inflammation*, ou même la moindre plaie, ne manque pas de dégénérer en un ulcere obstiné ou en une gangrene.

Nous avons examiné ci-devant les symptomes de l'*inflammation*, & l'on peut en y faisant attention, prévoir avec certitude quelle sera l'issue d'une *inflammation*.

Voilà comment on établit un prognostic parfait.

Il est aussi très-évident que les indications thérapeutiques sont différentes, selon les divers degrés du mal.

Nous allons maintenant déduire de ce qu'on a dit, les indications thérapeutiques, par rapport à la meilleure méthode de guérir cette maladie lorsqu'elle est une fois connue.

Rien n'est plus dangereux en Medecine que de prescrire une méthode curative générale pour toutes sortes de maladies, sans avoir égard à leurs différens états & à leurs différentes conditions. C'est ainsi que l'on comprend sous le nom commun de pleurésie, des maladies tout-à-fait différentes, qui, bien qu'elles puissent ressembler d'abord, different néantmoins beaucoup dans leurs progrès, & demandent des méthodes thérapeutiques tout-à-fait différentes. On ne peut donc prescrire une cure générale pour les *inflammations* : mais les mesures doivent varier suivant la maniere dont la maladie tend à se terminer. Il est vrai qu'il faut toujours tenter la résolution d'une *inflammation*, pour peu qu'elle paroisse possible. Mais lorsqu'on apperçoit des signes de gangrene, il ne reste d'autres moyens de soulagement que celui de séparer la partie affectée par une suppuration formée dans toute sa circonférence, & toute l'intention curative ne doit tendre qu'à ce but. Il faut au contraire se garder avec soin de la suppuration tant qu'il y a quelque espérance de résolution, surtout lorsque l'*inflammation* s'est emparée de quelque partie interne du corps. Il faut donc examiner séparément les quatre différentes manieres dont les *inflammations* se terminent, & indiquer les méthodes thérapeutiques qui conviennent à chacune d'elles.

Je vais d'abord examiner la méthode de guérir l'*inflammation* par résolution, c'est-à-dire, en rendant aux humeurs épaisses leur premiere fluidité, & le mouvement à celles qui croupissent.

Lors donc que quelqu'une des causes dont nous avons déja parlé a produit dans quelque partie que ce soit une *inflammation* accompagnée des symptomes & des conditions dont on a fait mention ci-dessus, il faut satisfaire aux indications suivantes.

1. Empêcher que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considérable.

2. Guérir celle qu'ils ont déja soufferte.

3. Rendre la matiere de l'obstruction douce & fluide, & l'entretenir dans cet état.

4. Ou, si l'on n'en peut venir à bout, la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux.

Comme ces indications sont d'un usage singulier dans la cure de la pleuresie, de la péripneumonie, de l'esquinancie & de plusieurs autres maladies semblables, il est bon de les examiner séparément.

La condition de la maladie dont nous allons donner la cure, est exactement déterminée dans l'Aphorisme; car de quelque cause que l'*inflammation* provienne, ou quelque partie du corps qu'elle affecte, soit interne ou externe; on peut, si elle est récente & que les conditions dont on a parlé subsistent, en tenter la résolution & l'obtenir, si l'on peut satisfaire aux quatre indications suivantes.

1. La résolution d'une *inflammation* consiste, ainsi que nous l'avons déja observé, à rendre à la matiere qui cause l'obstruction, sa premiere fluidité, & à mettre en mouvement celle qui croupit. Mais à moins qu'on ne conserve les vaisseaux entiers, il est impossible que les fluides qui en sortent ne croupissent. Au reste, dans toute *inflammation*, la tumeur qui résulte de la distension des vaisseaux, & la douleur que cause le tiraillement des fibres qui sont sur le point de se rompre, prouvent assez que les vaisseaux ne tarderont point à avoir le même sort, si les mêmes causes continuent d'agir. Mais lorsqu'il survient une solution de continuité dans les vaisseaux, il en résulte une suppuration, ou, si la solution est subite, une gangrene. Il est donc évident qu'il faut pour résoudre une *inflammation*, empêcher que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considérable.

2. Tant que les vaisseaux enflammés demeurent entiers, l'injure qu'ils reçoivent ne consiste que dans une trop

grande dilatation, leurs parois étant séparées par le fluide vital qui se jette sur la partie obstruée. D'où il suit qu'il ne faut pour satisfaire à cette indication, que faire cesser cette trop grande distension.

Ces deux indications regardent les solides, au lieu que celles qui suivent ont rapport aux fluides.

3. Les fluides épais croupissent dans les vaisseaux obstrués; & comme l'*inflammation* proprement dite, ne peut arriver que dans les arteres, ainsi que nous l'avons déja observé, il s'ensuit que l'impétuosité des fluides qui succedent, doit engager de plus en plus la matiere obstruante dans les parties les plus étroites des vaisseaux. Il faut donc tellement atténuer cette matiere, qu'elle devienne capable de circuler dans la portion la plus étroite du vaisseau obstrué. Mais cette atténuation seule ne suffit pas, à moins qu'on n'entretienne en même tems la disposition douce & bénigne des humeurs; car lorsqu'il survient une putréfaction, le sang épaissi se résout bien, à la vérité, mais il acquiert en même tems un très-grand degré d'acrimonie. Or la substance acrimonieuse qui s'est mêlée avec le sang, & qui circule avec rapidité dans les vaisseaux qui ne sont déja que trop affoiblis par la distension qui a précédé, doit certainement les détruire en peu de tems. D'où il suit que la gangrene doit succéder à la résolution; car nous avons déja montré que l'acrimonie des humeurs convertit sur le champ l'*inflammation* en gangrene. Il est donc évident que la douceur des humeurs doit toujours accompagner la résolution de la matiere épaisse.

4. Il entre quelquefois des molécules si grandes dans les orifices dilatés des vaisseaux, qu'on ne peut les atténuer autant qu'il est nécessaire pour qu'elles passent librement dans leurs parties les plus étroites. Par exemple, dans les *inflammations* violentes des yeux, le sang rouge entre dans les vaisseaux de la cornée transparente, qui sont beaucoup plus petits que ceux de la conjonctive, & naturellement si étroits, qu'ils ne donnent entrée à aucun fluide coloré. Bien, donc, que le sang rouge qui croupit dans ces vaisseaux se résolve en sérosité, & celle-ci en lymphe, il ne peut cependant sortir par les extrémités de ces vaisseaux extremement déliés. Dans ce cas il ne reste point d'autre moyen pour procurer la résolution, que de faire rétrograder les molécules obstruantes dans les parties les plus larges des vaisseaux, & de celles-ci dans de plus grands vaisseaux, afin que l'impétuosité du sang se trouvant affoiblie, on puisse détruire son mouvement & son frottement contre les vaisseaux & les molécules qu'ils contiennent, & déterminer par ce moyen l'*inflammation*.

On empêche que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considérable,

Premierement, en détruisant ou corrigeant les causes productitres de l'*inflammation*.

Dans la cure des maladies, tous les efforts de l'art se réduisent à rétablir la santé. Mais les causes de l'*inflammation* dont on a parlé sont d'une nature à produire une semblable maladie dans le corps le plus sain; d'où il suit que tous les moyens dont on se sert pour avancer la cure sont vains & inutiles, à moins qu'on ne détruise ces causes. Lors, par exemple, que pour avoir demeuré long-tems couché, il survient une *inflammation* autour de l'os sacrum & du coccyx, elle ne manque point de dégénérer en gangrene, lorsqu'on n'a pas soin d'empêcher la pression de ces parties. Il est évident qu'il en est de même des autres causes de l'*inflammation*.

Secondement, en diminuant l'impétuosité du sang artériel par la saignée & la purgation.

Deux choses concourent à exciter une *inflammation*, savoir, la stagnation du sang artériel dans les plus petit vaisseaux, & sa pression & son frottement produits par le mouvement du sang que la fievre pousse de force sur la partie obstruée. Le sang qui croupit dans ces vaisseaux produit bien une obstruction, à la vérité, mais elle est incapable d'augmenter la lésion des vaisseaux de la partie obstruée, à moins que le sang artériel n'agisse sur elle. Il faut donc pour empêcher la lésion des vaisseaux enflammés d'augmenter, diminuer tellement l'impétuosité du sang artériel, qu'elle ne puisse ni les rompre, ni les distendre davantage. Bien qu'on ne puisse arrêter entierement le mouvement du sang artériel tant que le corps est en vie, on peut cependant le modérer de façon qu'il ne soit plus nuisible; & c'est ce dont on vient à bout

Par la saignée.

J'ai observé ci-dessus que le principe de vie qui reste dans la partie où la stagnation s'est formée, produit quelques effets qui sont les signes d'une *inflammation*; & que c'est par leur nombre & leur violence que l'on juge de la malignité de l'*inflammation*, & que l'on prédit ses différentes issues. Il s'ensuit donc, que lorsque le principe de la vie est affoibli par quelque cause que ce soit, les effets qui dépendent du mouvement vital des humeurs qui agissent sur la partie obstruée, doivent aussi diminuer. On peut donc, au moyen de la saignée, diminuer le mouvement du sang dans les vaisseaux, au point de le faire cesser tout-à-fait, & par conséquent modérer plus ou moins l'impétuosité de la circulation, suivant les différens dégrés de cette évacuation. Helmont, & quelques autres après lui ont condamné cette évacuation de sang, comme inutile & préjudiciable dans la cure des maladies inflammatoires; car cet Auteur, ainsi que nous le voyons par le Chapitre *Pleura furens*, s'imaginoit follement que la pleurésie, par exemple, est produite par un acide qui se fiche comme une épine dans les espaces intercostaux. Et sur ce principe, lui & ses Sectateurs nous disent, *que la saignée est tout-à-fait inutile dans ce cas, & que l'on doit arracher l'épine pleurétique; qu'un* Moloch *altéré de sang préside sur ceux qui professent la* Medecine; *que l'on doit surmonter la maladie par des spécifiques, au lieu de diminuer les forces du malade par la saignée.*

Il paroît évidemment, par ce qu'on vient de dire, que cette épine pleurétique, n'est autre chose que le sang qui croupit dans les vaisseaux artériels; que les fluides poussés par le cœur agissent sur cette épine, & causent en déchirant les fibres des douleurs extremement aiguës. On opéreroit, il est vrai, une cure parfaite, si l'on pouvoit résoudre le sang qui croupit dans cet endroit, & lui rendre sa premiere fluidité: mais je doute que tous les spécifiques de Van-Helmont aient jamais produit un effet aussi surprenant. Il recommande pour cet effet, le sang qui coule de la plaie d'un bouc que l'on a châtré, séché & pulvérisé, le penis d'un cerf, & & les fleurs de pavots blancs: mais quiconque lira ce qu'il dit à la fin de cet Article, au sujet d'une pleurésie dont il fut attaqué, s'appercevra sans peine que ces remedes ne lui ont pas été d'un grand secours. Puis donc qu'on ne connoît encore aucun remede interne ou externe qui ait la vertu de résoudre ce sang épaissi qui forme l'obstruction; on ne peut mieux faire que d'empêcher la protrusion de cette matiere obstruante dans les parties les plus étroites des vaisseaux, & la mettre hors d'état de s'épaissir davantage & d'augmenter l'engorgement. On peut satisfaire à ces deux indications en diminuant l'impétuosité du sang artériel, au moyen de la saignée & de la

Purgation; car on ne connoît point, après la saignée, de moyen plus efficace pour modérer l'impétuosité extraordinaire du sang artériel. Il y a des purgatifs qui produisent leurs effets sans augmenter le mouvement des fluides, & qui ont en même-tems la vertu de ré-

foudre les humeurs. Sydenham, aprés trente-ans de pratique, & une obfervation exacte des différentes mefures que la Nature prend dans les maladies, recommande la méthode fuivante dans fa *Schedula Monitoria de Novæ Febris ingreffu*, qu'il a publiée fur la fin de fes jours. Ce grand homme ordonne dans la fievre inflammatoire, accompagnée d'une détermination de la matiere morbifique vers le cerveau, après la faignée, une potion purgative préparée avec les tamarins, la rhubarbe, les feuilles de féné & la manne. Il appaife fur le foir avec no parégorique l'agitation que ce purgatif a excité. Il prefcrit enfuite au malade de deux jours l'un, pendant trois fois, le purgatif précédent; méthode qui lui a réuffi dans cette maladie, dont la nature eft très-dangerenfe: mais il a foin d'avertir que ces fortes de purgatifs font extremement nuifibles, lorfqu'on ne fait point précéder la faignée.

Il eft cependant évident que toutes ces mefures ne font utiles que dans les cas où la partie eft tellement néceffaire à la confervation de la vie ou de la fanté, qu'on ne peut, fans détruire fon intégrité, terminer autrement l'*inflammation*; ou lorfque celle-ci a fon fiege dans une partie du corps, qui ne permet point au pus de s'évacuer commodément, après que la fuppuration eft faite; car une pareille circonftance feroit fuivie des accidens les plus funeftes.

Purgatifs Antiphlogiftiques.

Crême de tartre,
criftaux de tartre, } *de chaq. fix dragmes;*
de tartre même,
fel Polychrefte, cinq fcrupules.
Pulpe de tamarins, trois onces;
tamarins,
rob de fureau, } *de chaq. 4. onces;*
rhubarbe, une dragme & demie.

Prenez *de rhubarbe choifie, une dragme;*
de fel Polychrefte, un fcrupule & demi;
de firop de chicorée, compofé avec la rhubarbe, une once.

Après les avoir bien broyés enfemble, délayez-les dans deux onces d'eau diftilée de fleurs de fureau, & deux dragmes d'eau de canelle.

Pour une potion.

Prenez *de pulpe de tamarins, deux onces;*
de criftaux de tartre bien pulvérifés, trois dragmes.

Mêlez, & donnez-en une dragme au malade, chaque demi-quart d'heure, jufqu'à ce qu'il foit affez purgé.

Prenez *de feuilles de fené; deux dragmes;*
de bon agaric, une dragme;
de tamarins, deux onces.

Mettez le tout en décoction dans un vaiffeau couvert avec de l'ean diftilée de fleurs de fureau, pendant un quart d'heure; exprimez la décoction au travers d'un morceau de drap; & fur cinq onces, ajoutez;

de nitre purifié, une dragme;
de firop de rofes folutif, compofé avec le féné, fix dragmes;

Faites une potion.

Prenez *de feuilles de féné, trois dragmes;*
de tamarins, deux onces;
d'agaric, trois dragmes.

Mettez le tout en décoction dans de l'eau, pendant un quart-d'heure; & fur une pinte, ajoutez,

de firop de chicorée avec rhubarbe, une once.

On en prendra une once par heure, jufqu'à ce qu'on foit purgé.

Troifiémement, en diminuant la quantité des humeurs par les mêmes moyens. Nous avons obfervé ci-deffus que la caufe la plus fréquente de l'*inflammation* eft une dilatation extraordinaire des vaiffeaux artériels & lymphatiques, en conféquence de laquelle ils donnent entrée à des parties du fang trop groffieres pour pouvoir fortir par leurs extrémités. Or il eft certain que la pléthore eft une des caufes qui dilatent les orifices des vaiffeaux. Puis donc que la faignée & la purgation diminuent la quantité des humeurs, il s'enfuit qu'elles doivent être utiles dans le cas dont il s'agit. De plus, la quantité des humeurs n'eft pas plutôt diminuée, que la preffion & l'union mutuelle des élémens du fang diminuent auffi. Or c'eft de cette preffion que la denfité inflammatoire du fang tire fouvent fon origine; car fi le fang, au fortir du cœur, rencontroit les arteres vuides, il n'y auroit aucune réfiftance, & par conféquent aucune preffion: mais lorfque le cœur pouffe de force le fang dans des arteres qui font déja pleines, il faut ou qu'elles fe dilatent, ou que le fang qu'elles contiennent fe trouve preffé. Maintenant plus les arteres font pleines, plus elles ont de peine à fe dilater; d'où il fuit que le fang doit néceffairement s'épaiffir. C'eft donc avec raifon que l'on met l'*inflammation* au nombre des effets de la pléthore; & par conféquent une diminution dans la quantité des fluides, difpofe le corps de maniere, qu'il a moins à craiodre un état inflammatoire que l'état oppofé, je veux dire, l'hydropifie, qui eft ordinairement caufée par une évacuation d'humeurs trop copieufe.

Quatriemement, en déterminant le cours du fang vers d'autres parties, par le fuction, le frotement, les épifpaftiques, les véficatoires, les fomentations, les bains, les cauteres, les fetons & les fortes purgations.

Tels font les moyens dont les anciens fe font toujours fervis pour cet effet, comme leurs Ouvrages en font foi.

Hippocrate, dans le fecond Chapitre de fon Traité *de Locis in Homine*, parle de l'efquinancie en ces termes:

« Il faut faigner du bras ceux qui font attaqués de cette « maladie & les purger, pour évacuer par ce moyen « la matiere morbifique. »

Galien, dans fa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. c. 16.* traitant de la méthode de guérir le mal de tête, nous dit:

« Qu'il faut faire une révulfion univerfelle par des clyf« teres acres, des ligatures & des frictions fréquentes « fur les parties inférieures, auffi-bien que par la fai« gnée, fi la néceffité l'exige. On fait auffi une révul« fion en faupoudrant la tête avec des fubftances réper« cuffives. »

On trouve dans ces Auteurs un grand nombre d'autres paffages qui prouvent qu'ils comptoient beaucoup fur les révulfions dans plufieurs maladies.

Van-Helmont qui témoigne en toute occafion fon inimitié pour les anciens Medecins, fe moque des révulfions; & depuis Harvey, un grand nombre d'Auteurs ont rejetté cette méthode comme inutile & incompatible avec la découverte de la circulation du fang. Mais l'ufage de la révulfion dans diverfes maladies eft con-

firmé par la raison & par l'expérience; car on n'a pas plutôt diminué ou détruit la résistance que le sang rencontre dans quelque partie du corps, qu'il y afflue avec une vitesse incroyable. Lorsqu'on vient à ouvrir une artere d'une grosseur considérable, tout le sang s'écoule de la partie, à cause qu'il ne trouve plus de résistance. Lorsqu'après la sortie du fœtus, les vaisseaux & les visceres ne sont plus comprimés, le sang se porte souvent dans les parties flasques & pendantes avec une telle violence, à moins qu'on n'ait soin de les soutenir avec un bandage convenable, que la pression venant à cesser dans les vaisseaux du cerveau & du cervelet, la malade meurt d'une syncope. Il arrive la même chose à ceux qui sont affligés de cette espece d'hydropisie appellée ascite; lorsque la paracentese étant faite toute l'eau s'est écoulée; à moins qu'on n'ait soin de resserrer le bas-ventre avec des bandages convenables. Il est donc évident qu'en diminuant la résistance dans quelque partie du corps que ce soit, le sang s'y porte en plus grande abondance & avec plus beaucoup de force. Mais le sang que le cœur pousse dans les vaisseaux rencontre une résistance dans leur plénitude & dans la force de leurs parois, laquelle s'oppose à leur dilatation. Il s'ensuit donc que tout ce qui vuide les vaisseaux de quelque partie du corps, ou rend leurs parois capables de céder au sang, attire les humeurs en plus grande quantité & avec plus de force dans la partie. Maintenant si l'on considere que le sang au sortir du cœur se distribue en partie à la tête & dans les parties supérieures du tronc, & en partie dans les inférieures, on comprendra sans peine, qu'en vuidant les vaisseaux inférieurs, ou en diminuant leur résistance, le sang doit y affluer en plus grande abondance & avec plus de vitesse, & se détourner par ce moyen des parties supérieures. Il est donc possible de détourner l'impétuosité du sang artériel de la partie enflammée vers quelqu'autre partie, surtout lorsque l'endroit vers lequel on fait la révulsion, reçoit le sang de quelques troncs artériels fort grands. Par exemple, dans les maladies inflammatoires les Medecins fomentent la partie extérieure de la tête, afin qu'en augmentant l'impétuosité du sang dans les ramifications de la carotide externe, ils puissent diminuer sa pression sur les parties internes de la tête. Lorsque le calus d'un os fracturé devient fongueux, Celse nous apprend qu'il est avantageux d'appliquer des préparations de moutarde & de figues sur le membre correspondant jusqu'à ce qu'il soit quelque peu corrodé, afin d'évacuer par ce moyen la matiere nuisible. Mais tous les révulsifs relâchent ou vuident les vaisseaux opposés; car le frottement ou l'irritation procontraction plus fréquente dans les vaisseaux de la partie vers laquelle la révulsion doit se faire.

Au reste, on obtient une révulsion par les moyens suivans.

Par la suction. Elle se fait très-commodément avec le secours des ventouses, qui détruisent, ou du moins diminuent considérablement la pression de l'atmosphere sur la partie à laquelle on les applique, soit qu'on attire l'air au moyen d'un piston ou de la suction, ou qu'on le raréfie extremement avec de l'étoupe allumée dans la cavité de la ventouse. On n'a pas plutôt diminué la pression uniforme de l'air sur la surface du corps dans cette partie, que tous ses vaisseaux se distendent à proportion; la partie devient rouge & enflée; & il pourroit même survenir une *inflammation* ou une gangrene, si on laissoit la ventouse pendant un tems considérable. Galien, dans le dernier Chapitre de son douzieme Livre *de Method. Medend.* observe que les douleurs diminuent d'une maniere surprenante après qu'on a fait une révulsion par le moyen des ventouses. Hippocrate, *in Sect. 5. Aphor.* 50. recommande pour réprimer le flux immodéré des regles, d'appliquer des grosses ventouses sur les mamelles de la malade. Et Van-Swieten nous apprend qu'il a souvent vu guérir par l'application des ventouses sur la nuque du cou, des *inflammations* d'yeux opiniâtres qui avoient résisté à tous les remedes. On peut voir au mot *Cucurbitula* combien les Egyptiens se servoient des ventouses dans ces sortes de maladies.

A l'égard des frictions. Les veines se vuident par le moyen du frottement, en conséquence de la facilité qu'elles ont à être comprimées; il arrive de-là que les arteres correspondantes à ces veines déchargent plus aisément ce qu'elles contiennent dans les veines qui se trouvent vuides; & le sang qui afflue ensuite dans ces arteres y trouvant une moindre résistance, s'y porte plus abondamment & avec plus de force, comme il paroît par ce qu'on a dit ci-devant. De-là vient que le frottement seul suffit pour échauffer une partie, & pour la rendre rouge & enflammée, & que lorsqu'on le continue, la chaleur & l'agitation se communiquent à tout le corps.

Aussi Celse, dans le quatorzieme Chapitre de son second Livre, condamne-t'il les frictions trop long-tems continuées dans les maladies aiguës, en ces termes:

« Un frottement trop long-tems continué ne vaut rien « dans les maladies aiguës, non plus que dans l'accroissement des maladies; excepté dans les cas où l'on « veut procurer le sommeil aux phrénétiques. »

Il parle ensuite un peu plus bas de l'usage du frottement pour procurer une révulsion, en ces termes:

« Les frictions appaisent les maux de tête opiniâtres, mais « non point immédiatement lors des paroxysmes; elles « fortifient aussi les membres qui sont attaqués d'une « paralysie. Mais lorsqu'une partie est affligée d'une « douleur, il faut frotter plus long-tems celle qui lui « correspond, surtout lorsqu'on a dessein de détourner la matiere des parties supérieures aux moyennes « du corps. On emploie pour cet effet les frictions des « extrémités. »

Quant aux épispastiques; ce sont des remedes qui attirent fortement les humeurs dans la partie sur laquelle on les applique. Au reste, quoique toutes les choses qui relâchent & affoiblissent les vaisseaux de quelque partie du corps que ce soit, possedent en quelque sorte une qualité attractive, à cause que les humeurs pénetrent plus aisément dans les vaisseaux relâchés; on donne néanmoins communément l'épithete d'attractives aux choses qui par leur acrimonie excitent dans les vaisseaux de la partie sur laquelle on les applique, des contractions plus fortes & plus fréquentes, c'est-à-dire, accélerent le cours des humeurs vitales dans les vaisseaux. Ces substances reçoivent différens noms, suivant qu'elles ont plus ou moins d'acrimonie: celles, par exemple, qui n'excitent qu'une légere rougeur sur la partie, sont appellées phénigmes; (*phænigmoi*) on les nomme *sinapismes* quand elles excitent un plus grand degré de rougeur, de chaleur, de demangeaison & d'enflure, à cause que la semence de moutarde pulvérisée & appliquée sur quelque partie du corps que ce soit produit tous ces effets. Les substances plus acres qui ulcerent la peau & font élever l'épiderme en forme de petites vessies, sont appellées *vésicatoires*: mais on leur donne le nom de *caustiques* lorsque semblables au feu elles brûlent les parties sur lesquelles on les applique. Toutes ces choses excitent une vraie *inflammation* dans la partie, & elles peuvent même, lorsqu'elles sont trop acres, la faire dégénérer en gangrene. Il se présente tous les jours dans la pratique un grand nombre de cas qui prouvent l'efficacité dont elles sont pour déterminer l'impétuosité du sang vers d'autres parties. Lorsqu'on couvre les piés d'un malade qui est attaqué d'une phrénésie aiguë, avec de la pâte mêlée avec de la semence de moutarde pilée, de la rapure de raifort, & autres substances semblables, la maladie s'appaise souvent au bout de quelques heures, au moyen de la douleur

douleur & de l'*inflammation* qui surviennent dans ces parties, & le malade commence à recouvrer la raison.

Lorsque la nature tâche de séparer les parties nuisibles de la masse commune des humeurs, & de les déposer dans quelques parties du corps, les Medecins détournent avec succès par le moyen des épispastiques la matiere peccante vers les parties, où, selon toute apparence, elle doit être moins nuisible. Par exemple, lorsqu'au commencement de la petite vérole, on fomente les piés & les jambes du malade avec des décoctions émollientes, & qu'on applique des épispastiques sur la plante des piés, les pustules sortent en abondance dans les parties inférieures du corps, & il ne s'en éleve que fort peu sur le visage & sur les parties supérieures, comme Van-Swieten dit l'avoir souvent observé. Ce que nous venons de dire suffit pour nous mettre au fait de la nature des substances épispastiques.

A l'égard des vésicatoires, nous avons observé qu'ils sont beaucoup plus forts que les épispastiques, & qu'étant appliqués sur quelque partie du corps que ce soit, ils en détachent l'épiderme, & le font élever en petites vessies remplies de sérosités, ce qui leur a fait donner leur nom. On met encore au rang des vésicatoires tout ce qui est capable d'exciter une *inflammation* violente; car lorsque l'*inflammation* est sur le point de dégénérer en gangrene, ces vessies de l'épiderme sont les premiers signes qui l'annoncent. Le feu fait encore élever des vessies sur la peau, avec séparation de l'épiderme. De-là vient encore que tous les remedes acres, tels que la renoncule, l'euphorbe, la clématite ou herbe aux gueux, la petite joubarbe acre étant appliqués en grande quantité, ou pendant un tems considérable, font élever des pustules sur la peau. Mais on se sert communément pour cet effet des cantharides, qui sont des insectes secs & sans sucs, qu'on peut, à ce que dit Van-Swieten, garder trente ans dans une bouteille médiocrement bouchée, sans qu'ils perdent leurs vertus.

On pile grossierement ces cantharides, & on les mêle avec une emplâtre agglutinative, ou avec de la pâte, qu'on applique pendant huit ou dix heures sur la partie vers laquelle on veut que la révulsion se fasse. Mais lorsqu'on les y laisse trop long-tems, elles irritent la chair nerveuse qui est sous l'épiderme, & causent souvent des douleurs insupportables, & quelquefois une strangurie incommode & un pissement de sang.

Comme toutes ces choses possedent une acrimonie considérable, elles irritent la partie sur laquelle on les applique, & augmentent souvent le mouvement du sang dans tout le corps. Mais comme cette circonstance est directement opposée à l'indication qui se présente dans ce cas, ainsi que nous l'avons déja fait voir, on doit se servir des cantharides avec beaucoup de précaution.

A l'égard *des fomentations & des bains*, on les prépare ordinairement avec de l'eau dans laquelle on fait cuire des substances émollientes & relâchantes. Mais ces sortes de préparations n'agissent qu'en relâchant les solides & diminuant la résistance des parois des vaisseaux, ce qui fait qu'elles se dilatent plus aisément, quoique les mêmes causes continuent à distendre les vaisseaux. Les plus efficaces sont les bains de vapeurs; car il n'y a point de partie du corps qui ne commence à s'enfler au bout d'un quart d'heure lorsqu'on l'expose à la vapeur de l'eau tiede. Mais lorsqu'on veut faire une révulsion vers des parties du corps qu'on ne peut commodément plonger dans un bain, on peut mettre en usage les fomentations, pourvu qu'on ait soin de les entretenir chaudes.

Quant aux cauteres; on incise la peau jusqu'au pannicule adipeux, ou supposé que le malade craigne le bistouri, on obtient le même effet au moyen du cautere potentiel. La plaie étant faite, on l'entretient en y mettant une petite boule d'or, d'argent, ou d'ivoire, ou de telle autre matiere qui n'est point sujette à se corrompre, que l'on assure avec une emplâtre agglutinative. L'interposition de ce corps étranger empêche la réunion des levres de la plaie, & forme par sa pression une contusion légere dans toute sa circonférence, qui excite une *inflammation* légere & continuelle, & une irritation dans la partie vers laquelle on veut détourner l'impétuosité du sang artériel. Les cauteres sont surtout utiles aux malades dont les solides sont si flexibles, qu'ils peuvent être aisément dilatés par le moindre excès de la force du sang, & admettre par une erreur de lieu, les parties les plus grossieres des fluides. Ils sont aussi extremement salutaires aux personnes sujettes à l'ophthalmie : mais il est évident qu'ils deviennent inutiles dans le cas où la partie est attaquée d'une *inflammation* violente; parce qu'elle peut être affectée de la gangrene avant qu'ils aient eu le tems de produire leur effet. Il en est de même des *Sétons*, que l'on fait ordinairement sur la nuque du cou. On leve pour cet effet la peau & le pannicule adipeux, en les pinçant longitudinalement dessus & dessous, & on passe à travers une aiguille enfilée d'une méche appellée proprement *séton*, qu'on laisse dans la plaie; & quand elle est imbibée de pus, on la tire un peu pour y faire entrer l'autre bout qui est net, ce qui produit une irritation & une *inflammation* continuelle dans la partie. Les sétons servent aux mêmes usages que les cauteres; mais ils excitent pour l'ordinaire des douleurs, & une irritation beaucoup plus grandes. Van-Swieten dit qu'il a vu guérir des maux de tête opiniâtres, par une révulsion faite au moyen des sétons, & l'on trouve dans les Auteurs un grand nombre d'observations qui confirment cette vérité.

Quant aux *fortes purgations*, nous avons déja fait voir combien elles sont utiles dans les maladies inflammatoires pour diminuer l'abondance & l'impétuosité des humeurs, en indiquant en même-tems les purgatifs les plus propres pour cet effet. Mais il faut encore observer que ces remedes sont très-utiles pour détourner l'impétuosité du sang de la partie enflammée, surtout lorsque la maladie a son siége dans les parties supérieures du corps. Car il peut se faire une dérivation si considérable dans les intestins par les vaisseaux du mésentere, que ceux du cerveau ne soient presque plus pressés. De-là vient que les purgatifs drastiques causent souvent des vertiges & des syncopes. Dans les *inflammations* des yeux, lorsque la conjonctive est rouge, en conséquence de l'entrée des parties les plus grossieres du sang dans ses petits vaisseaux, les yeux & le visage deviennent pâles au moyen d'un purgatif drastique; & le sang venant à rétrograder dans des vaisseaux plus grands, l'*inflammation* cesse sur le champ. Les lavemens produisent le même effet, en détournant l'impétuosité des humeurs vers ces parties, par le relâchement & l'irritation légere qu'ils y causent.

Hippocrate, dans son Traité, *de Locis in Homine*, traitant de la méthode de guérir les douleurs des oreilles, après avoir ordonné d'appliquer des ventouses sur la partie opposée, afin d'empêcher que les humeurs ne se jettent sur la partie affectée, s'exprime en ces termes:

« Lors, dit-il, que ces moyens sont inutiles, il faut donner un purgatif au malade; car les vomitifs ne sont d'aucune utilité. »

Et un peu après, parlant de l'*inflammation* des yeux, il ajoute ce qui suit :

« Si les yeux deviennent tout d'un coup enflammés, il ne faut point les oindre, mais cautériser fortement les parties inférieures, ou diminuer les humeurs par le moyen de quelque purgatif drastique; en observant en même-tems de ne point faire vomir le malade. »

Il est donc évident que les anciens Medecins employoient les purgatifs forts & drastiques à dessein de faire une

révulsion des parties enflammées; car Hippocrate se sert dans le passage que nous venons de citer du mot ἀπισχναίνει, qui signifie une exténuation du corps & un affaissement des vaisseaux en conséquence d'une évacuation violente. Mais il défend les vomitifs dans les cas de cette nature, parce qu'ils ne font qu'augmenter l'impétuosité du sang vers la tête, comme on peut aisément s'en appercevoir en voyant vomir quelqu'un; car ses yeux deviennent rouges & larmoyans, tandis que ses levres & son visage sont distendus & gonflés de sang.

Cinquiemement, par un air sec & un peu froid; par la tranquilité que l'on procure à l'esprit en prévenant ou calmant ses passions, par le repos naturel ou artificiel; par une diete exacte, par des alimens liquides & antiphlogistiques & des boissons de même qualité; par des médicamens délayans, & en même-tems rafraîchissans.

Examinons maintenant les choses qui peuvent modérer le mouvement des humeurs dans les vaisseaux, & empêcher par ce moyen que la lésion des vaisseaux enflammés n'augmente.

L'Air sec & un peu froid, est salutaire en tant qu'il pénetre dans les poumons par le moyen de la respiration; car il est certain que le sang qui passe du ventricule droit du cœur dans les canaux étroits de l'artere pulmonaire, s'échauffe par son frottement, & a besoin par conséquent d'être rafraîchi par l'air de dehors: mais cette qualité rafraîchissante ne se trouve point dans l'air extérieur lorsqu'il est trop chaud; car Boerhaave a montré dans le premier Volume de sa Chymie, que les animaux qui demeurent trop long-tems dans un atmosphere trop chaud, & dont le sang n'est point rafraîchi par l'air de dehors, sont attaqués d'une fievre extremement aiguë, qui leur cause la mort au bout de quelques heures. Il est donc évident qu'un air un peu froid contribue beaucoup à rendre la circulation du sang moderée; & toutes les autres circonstances étant supposées égales, un air sec est toujours préférable à un air humide. Lorsque l'air est en même-tems froid & humide, il peut en rafraîchissant trop, devenir nuisible; car on observe qu'on a beaucoup plus froid en automne & en hiver, lorsque l'air est humide, que lorsqu'il est sec, quoique les thermometres paroissent conserver le même degré de chaleur. Cela vient, je crois, de ce que l'air qui environne nos corps, est plutôt échauffé par leur chaleur, lorsqu'il ne contient aucune humidité, ou du moins, lorsque celle-ci est médiocre; car, comme Boerhaave observe dans le premier Volume de sa Chymie: « Plus la densité des « corps, soit fluides ou solides est grande, plus il leur « faut de tems pour être échauffés par le même degré « de chaleur. »

Pour ce qui est de l'extinction totale, ou du moins de la modération des passions; on est convaincu par l'expérience journalieres que la circulation des humeurs peut être extremement accélérée par la violence des passions de l'ame, d'où il suit qu'il faut s'en garantir avec soin & les appaiser, supposé qu'elles deviennent trop violentes.

Quant au repos naturel ou artificiel; il est certain qu'il influe de la maniere la plus salutaire sur les maladies qui sont accompagnées de la trop grande impétuosité des humeurs. Au reste, lorsque l'esprit n'est agité d'aucune passion, & que rien n'agit avec trop de force sur les organes des sens, le malade tombe pour l'ordinaire dans un sommeil profond. De-là vient que les anciens Medecins ordonnoient de mettre les personnes attaquées d'une maladie inflammatoire dans un appartement obscur & éloigné du bruit. Mais lorsque ces moyens ne réussissent point, on peut employer les anodyns en toute sureté.

A l'égard d'une diete exacte, liquide & antiphlogistique; les alimens sont nécessaires pour reparer ce que le corps perd tous les jours par les effets nécessaires de la vie & de la santé. Ces alimens quelques bons qu'ils soient ont toujours une qualité étrangere, & ont besoin d'être appropriés à la nature de nos fluides, par l'action des vaisseaux & des visceres. Mais lorsque le changement que souffre l'aliment qu'on a pris est trop fort, ou qu'il se fait dans une personne saine & robuste, il survient une fievre légere, qui corrige on qui chasse la matiere qui produit ces agitations. Aussi les personnes qui se portent le mieux, apperçoivent elles tous les jours une plus grande vitesse dans leurs pouls, quelques heures après avoir diné. Plus les facultés qui convertissent les alimens cruds en un sang louable, sont foibles, plus la circulation est accélérée par les alimens qu'on a pris. Lorsqu'une jeune fille vient à manger de la chair fumée, du lard, ou tel autre aliment semblable, elle en a la fievre pendant quelques heures. Les phthisiques s'apperçoivent que leur maladie augmente par le trop grand usage du lait. Mais comme l'assimilation des alimens à la nature des fluides humains, dépend principalement de l'action des solides sur les fluides, & de la quantité des humeurs qui sont déja cuites, & qui se mêle insensiblement avec quelque peu de chyle cru, comme on l'a fait voir à l'article *Fibra*; & puisqu'il est nécessaire pour obtenir la résolution d'une *inflammation*, d'évacuer par la saignée & la purgation, les humeurs qui sont cuites, & de diminuer l'impétuosité de la circulation: il s'ensuit qu'on ne doit user que d'alimens faciles à digérer. Toutes les substances qui se convertissent aisément en sang par l'action des visceres, surtout des poumons & des arteres, conviennent aussi dans les cas de cette nature.

On peut mettre de ce nombre le petit lait, & surtout la sérosité aigrelette du babeure, le lait délayé avec une double ou triple quantité d'eau; les tisanes d'orge & d'avoine, & les sucs récens des fruits d'été, surtout quand on en use avec modération; car un pareil régime ne surcharge jamais le corps & le rafraîchit, ce qui n'est pas d'une petite importance dans les maladies aiguës inflammatoires. De-là vient que dans les fortes chaleurs de l'été, les personnes qui se portent bien, de même que celles qui sont affligées de maladies chaudes, recherchent les alimens liquides & rafraîchissans, & rejettent ceux qui ont une qualité contraire; au lieu que le régime opposé, est salutaire en hiver & dans les maladies de langueur. Hippocrate nous dit dans ses Epidémiques, *Lib. VI. Text.* 18. « que les alimens « foibles rafraîchissent, & que ceux qui sont forts, « échauffent. »

Quant aux boissons claires, liquides, & antiphlogistiques; les sucs de limon, d'orange, de cerises, de groseilles, ou leurs sirops épaissis, que l'on vend dans les boutiques, étant délayés dans une grande quantité d'eau, composent une boisson très-agréable; & comme on peut les varier à l'infini, & que toute liqueur claire & rafraîchissante est propre pour le cas dont nous parlons, le malade peut choisir celle qui est le plus de son gout.

Venons aux remedes délayans, & en même-tems rafraîchissans. Le sang artériel qui croupit dans les petits vaisseaux, est pressé & agité par celui qui sort du cœur, ainsi qu'il est évident par la définition de l'*inflammation*; & nous avons déja montré qu'une pareille agitation excite une chaleur violente. Il faut donc, pour empêcher que la lésion des vaisseaux enflammés n'augmente, employer les remedes qui peuvent par leur qualité délayante, résoudre la matiere épaisse qui cause l'engorgement, & appaiser la chaleur excessive dont nous avons parlé. L'eau est, à proprement parler, le seul délayant que l'on connoisse, & tous les autres remedes ne sont tels qu'à cause de l'eau qu'ils contiennent. Mais nous venons d'observer que les alimens clairs & liquides, c'est-à-dire, les boissons aqueuses, sont propres dans le cas dont il s'agit; d'où il suit

qu'elles doivent concourir avec les remedes à hâter cette dilution.

Les rafraîchissans appaisent ou diminuent les causes de cette chaleur extraordinaire : mais nous avons montré ci-devant, que la chaleur excessive dont l'*inflammation* est accompagnée, provient de l'augmentation de la circulation, & du frottement réciproque des solides & des fluides dans les vaisseaux enflammés, aussi-bien que dans ceux qui leur sont contigus, & qui quoique ouverts, se trouvent rétrécis par le gonflement des vaisseaux obstrués qui sont à leur voisinage. Il s'ensuit donc que l'on doit mettre au nombre des remedes rafraîchissans, tous ceux qui sont capables de détruire la densité des fluides, de relâcher les vaisseaux engorgés, & de diminuer la force excessive de la circulation. Toutes les substances aqueuses sont donc non-seulement délayantes, mais encore rafraîchissantes ; car il faut remarquer, que plus le tempérament est froid, plus aussi la quantité d'eau qu'il contient est grande ; & au contraire, que le sang est d'autant plus délayé, que la chaleur est plus grande. C'est ce qui fait que tous les membres d'un hydropique sont froids, au lieu qu'il y a un grand dégré de chaleur dans les personnes robustes & qui font de l'exercice. L'eau est aussi fort salutaire, en tant qu'elle relâche les vaisseaux, ainsi que je l'ai montré à l'article *Fibra*. Au reste, lorsque le sang est délayé par des substances aqueuses, & les vaisseaux relâchés, l'impétuosité de la circulation diminue toujours, comme on en voit un exemple dans les jeunes filles, qui deviennent sujettes à une infinité de maladies par le trop grand usage qu'elles font des liqueurs aqueuses tiedes. Lors donc que l'on voit quelque espérance de pouvoir résoudre l'*inflammation*, on doit employer l'eau comme la base de tous les antiphlogistiques, & y joindre les substances farineuses les plus émollientes, afin de mieux relâcher les vaisseaux, aussi-bien que les remedes extrêmement résolutifs, pour atténuer la matiere inflammatoire épaissie, & la mettre en état de circuler. Il peut y avoir une infinité de formules de cette espece, & j'en rapporterai quelques-unes ci-dessous. Mais je suis bien aise de faire observer auparavant, que la saignée & la purgation tiennent lieu de rafraîchissans dans les maladies inflammatoires.

Remedes délayans, & en même-tems rafraîchissans.

Prenez *de racine d'oseille, deux onces ;*
de racine de chien-dent, & } *de chaque, deux*
de scorsonnere, } *onces ;*
de feuilles de petite oseille, } *de chaque, une*
de becabunga, & }
d'aigremoine, } *poignée.*

Mettez le tout en décoction pendant un demi-quart d'heure, & ajoutez,

de fleurs de bourache, } *de chaque, une*
de buglosse, }
de roses, & } *pincée.*
de violettes, }

Laissez le tout en digestion pendant un demi-quart d'heure, & après la dépuration, sur trois pintes, mêlez

de nitre pur, deux dragmes ; &
de rob de sureau, trois onces.

On donnera trois onces de cette préparation au malade à toute heure du jour.

Ou,

Prenez *d'eau distilée de fleurs de sureau, quinze onces ;*
de rob de sureau, deux onces ; &
de nitre purifié, une dragme.

Mêlez & donnez-en une once au malade par heure.

Ou,

Prenez *de graines de bardane pilées, quatre dragmes ;*
de semences de persil, six dragmes ;
de celles de chicorée, une once.

Faites avec de l'eau distilée de persil une émulsion, à douze onces de laquelle vous mêlerez,

de nitre pur, une dragme ; &
de sirop des cinq racines apéritives, une once.

La dose est une once par heure.

Ou,

Prenez *d'antimoine diaphorétique, non lavé, une dragme ;*
de sel de prunelle, demi-dragme ;
de racine de zedoaire, un scrupule.

Faites une poudre que vous diviserez en six doses : on en prendra une toutes les trois heures dans un verre de tisane.

6. En calmant l'impétuosité dans la partie affectée, par l'application extérieure des rafraîchissans, des répercussifs, & des astringens, dont on variera le mélange avec les anodyns & les apéritifs, selon les circonstances.

Nous avons déja considéré les remedes, qui en opérant un changement dans les autres parties, ou dans tout le corps, empêchent la lézion d'augmenter. Nous allons maintenant parler de ceux, qui étant appliqués extérieurement sur la partie affectée, sont capables de ralentir l'impétuosité extraordinaire des humeurs. Nous avons observé ci-devant, que l'irritation des fibres de la partie affectée, accélere le mouvement des humeurs, non-seulement dans cette partie, mais encore dans tout le reste du corps. Il s'ensuit donc, que tout ce qui est capable de faire cesser cette irritation, étant appliqué sur la partie enflammée, ne peut manquer d'appaiser l'impétuosité des humeurs. Mais cette irritation est causée par le sang qui agit sur les vaisseaux obstrués, & qui déchire leurs parois. Il s'ensuit donc, que tout ce qui peut lever l'obstruction, & faciliter le cours du sang dans les vaisseaux qui sont ouverts, suffit pour faire cesser cette irritation. On peut en venir à bout de deux manieres, ou en relâchant tellement les vaisseaux obstrués, qu'ils puissent transmettre par leurs extrémités les molécules obstruantes dans les veines ; ou en les resserrant de telle sorte par le moyen des rafraîchissans, des répercussifs, & des astringens, que la matiere obstruante puisse rétrograder des parties les plus étroites des vaisseaux dans les plus grandes. Les Anciens employoient souvent cette méthode dans la cure des *inflammations* qui surviennent tout d'un coup, sans qu'aucune cause ait précédé, dans la persuasion qu'elle tire son origine d'une fluxion. Galien, dans sa *Meth. Medend. ad Glauc. Lib. II. cap.* 2. nous apprend à ce sujet, que quelques Medecins attachés à la Secte des Méthodiques, assuroient que les *inflammations* demandent des remedes relâchans, parce qu'ils croyoient qu'elles proviennent du resserrement ; car tous les Medecins de cette Secte déduisoient les causes de toutes les maladies du resserrement & du relâchement, ce qui est une opinion que plusieurs ont embrassée dans la suite. Mais, ajoute-t'il, un peu plus bas, la raison & l'expérience nous apprennent qu'il faut, après avoir employé les évacuations convenables, oindre la partie enflammée avec des remedes capables de répercuter les humeurs qui affluent, d'évacuer en même-tems celles qui se sont déja amassées dans la partie affectée, & de rétablir le ton & la force des parties. Il recommande pour cet effet, la joubarbe, l'écorce de grenade, & le sumach,

qui possedent une qualité rafraîchissante & astringente. Il dit encore dans le chapitre suivant du même Livre, qu'on peut humecter & relâcher les *inflammations* qui proviennent d'une autre cause que d'une fluxion subite.

Il suit de ce qu'on vient de dire, & de ce qu'on a dit ci-dessus touchant les effets que produisent les substances actuellement & potentiellement froides, lorsqu'on les applique sur les parties, que les rafraîchissans, les répercussifs, & les astringens, ne sont pas toujours salutaires, & qu'on doit en user avec beaucoup de précaution, puisqu'il y a des cas où ils peuvent devenir extrement nuisibles. Ils produisent souvent des très-bons effets dans les *inflammations* légeres, lorsqu'on les applique dès le commencement. Van-Swieten dit, qu'il a vû souvent guérir des ophthalmies qui ne faisoient que commencer, avec de l'eau froide toute seule. Mais lorsque la maladie est invétérée, il n'est pas si facile de répercuter la matiere inflammatoire qui obstrue les vaisseaux; & ces sortes d'applications ne font qu'augmenter la maladie en resserrant les vaisseaux & coagulant les fluides. Il convient donc, dans ces sortes de cas, d'employer des remedes relâchans & apéritifs, qui ouvrent les vaisseaux, & atténuent la matiere qui forme l'obstruction. Le Medecin doit donc choisir des remedes appropriés à l'état & à la condition particuliere de la maladie.

On peut aussi mêler ces remedes avec les anodyns qui adoucissent, & calment les douleurs en trois manieres, ou en détruisant la cause, ou en disposant tellement la partie que la douleur affecte, qu'elle y soit beaucoup moins sensible; ou enfin en calmant la douleur sans toucher à la cause, & sans opérer aucun changement dans la partie affectée. Toutes les choses dont nous venons de parler sont des anodyns, parce qu'ouvrant & relâchant les vaisseaux obstrués, ou repoussant la maniere obstruante des parties les plus étroites des vaisseaux dans celles qui sont plus grandes, elles calment entierement la douleur, ou disposent la partie de façon qu'elle en est moins affectée. On peut aussi se servir des remedes qui émoussent le sentiment de la douleur dans les parties sur lesquelles on les applique, pourvu qu'on ne néglige point ceux qui sont capables de détruire ou de corriger les causes de cette douleur. On mêlera donc des feuilles de morelle, de jusquiame & de langue de chien, avec les fomentations que l'on doit appliquer sur les parties enflammées; car les effets d'une douleur violente, sont la fievre, la chaleur, la soif & la secheresse, qui toutes nuisent aux parties enflammées; & comme la plupart naissent de la douleur, il est évident qu'on doit se promettre de grands avantages des remedes qui ont la vertu de calmer.

On dissipe la lésion déja faite par l'usage des mêmes remedes dont on a parlé dans l'aphorisme précédent; car après qu'on aura relâché la trop grande tension, la fibre prendra d'elle-même sa premiere forme, & recouvrera ses forces par la nutrition.

La lésion dont nous parlons consiste dans la distension du vaisseau obstrué par la pression des fluides vitaux qui agissent sur la partie obstruée. Or, puisque toutes les choses dont nous avons fait mention dans l'Aphorisme précédent, diminuent ou détournent l'impétuosité du sang, il est évident qu'on peut réparer la lésion par les mêmes remedes tant qu'il y a quelque espérance de résolution, & que l'union des vaisseaux n'est point détruite, bien qu'ils aient été tiraillés avec beaucoup de violence. L'obstruction n'est donc pas plutôt levée, que les fibres reprennent par leur propre force leurs premieres dimensions; car la seule maladie qui reste pour lors, consiste dans la foiblesse des fibres, que leur trop grande tension a occasionnée; (voyez *Fibra*, & elle se guérit après qu'on a détruit les causes de cette tension, & fortifié les parties par des alimens convenables. Au reste, plus les vaisseaux distendus par l'*inflammation* sont fermes & élastiques, plus ils ont de facilité à reprendre leur premiere forme: & au contraire, plus ils sont délicats, plus il leur faut de tems pour reprendre leurs premieres forces. Cette circonstance pourra peut être nous être de quelque usage pour expliquer certains phénomenes qui subsistent long-tems après qu'on a guéri les maladies inflammatoires du cerveau par résolution. Il arrive, par exemple, quelquefois qu'après une phrénésie ou un délire violent dans les fievres aiguës, ou dans la petite vérole, les malades ressentent pendant fort long-tems une foiblesse incroyable, & un dérangement dans toutes, ou du moins quelques-unes des fonctions qui dépendent du cerveau. Dans ces sortes de cas, lorsqu'on entreprend la cure avec des vésicatoires, des cathartiques, des sudorifiques & d'autres évacuations de même nature, ou avec des remedes qui jettent les fluides dans une agitation violente, le malade se trouve beaucoup plus mal; au lieu qu'en abandonnant la maladie au tems & à la nature, elle se dissipe insensiblement d'elle-même. Sydenham, qui a recherché avec autant de soin que d'industrie la vraie nature de la plupart des maladies cachées, adopte ce sentiment dans sa *Schedula Monitoria de novæ febris ingressu*; car il dit avoir observé dans une fievre épidémique continue, qui affectoit tout d'un coup la tête & causoit ordinairement une phrénésie; qu'après des évacuations générales par la saignée & les cathartiques, il restoit un coma, qui disparoissoit après un tems considérable, pourvu que le malade se levât tout le jour, & ne fût point harassé par des remedes drastiques; car dans les cas de cette nature, le cours des humeurs dans les vaisseaux du cerveau paroît interrompu, jusqu'à ce que les vaisseaux qui ont été affoiblis par la trop grande distension, aient recouvré leur force naturelle.

Pour rendre fluide la matiere de l'obstruction, il faut l'atténuer & la délayer,

1. En rétablissant le ressort des vaisseaux par la diminution des fluides qui le distendent, procurée par la saignée & les purgations abondantes; en animant les fibres par l'usage des liqueurs ténues aromatiques, bues chaudes; par des fomentations, des frictions, des ventouses & des scarifications.

La troisieme circonstance requise pour la cure d'une *inflammation* par résolution, étoit, comme nous l'avons observé, de rendre la matiere de l'obstruction douce & fluide, & de l'entretenir dans cet état; & nous allons maintenant indiquer les méthodes & les remedes que l'on peut employer pour y réussir. Nous considererons d'abord les choses qui rendent la matiere de l'obstruction si fluide, qu'elle pent passer sans aucun obstacle par les extrémités les plus étroites des vaisseaux. Il paroît que cet effet peut être produit en deux manieres, ou par dilution; lors, par exemple, que l'eau, par le mélange & l'interposition de ses parties, sépare les molécules unies du sang; ou par une atténuation produite par le frotement des vaisseaux & les frictions, aussi-bien que par les remedes, qui sont capables par la figure & la rigidité de leurs parties, de diviser les molécules réunies. On peut donc mêler les délayans & les atténuans de cette sorte, qu'ils operent, étant réunis, des effets plus considérables que si on les eût employés séparément.

Le sang humain, lorsqu'on le laisse reposer, tend de lui-même à s'épaissir, & cette disposition est d'autant plus forte, que le sujet est plus robuste. Les particules du sang ont donc besoin, pour conserver leur fluidité, d'être dans un mouvement continuel, & de changer de situation; & ces mêmes parties qui avoient déja commencé à s'épaissir, se résolvent de nouveau par le

moyen du mouvement & du changement de situation, dont on vient de parler.

Lorsqu'une personne tombe en foiblesse, le sang croupit dans les grosses veines qui sont aux environs du cœur, & il s'en amasse une grande quantité entre le ventricule droit de ce viscere & les poumons, dans l'oreillette & dans le sinus veineux, où il tend immédiatement à s'épaissir. Lorsque le malade commence à revenir de sa défaillance, au moyen de l'eau froide qu'on lui a jettée sur le visage, il sent sur le champ une violente palpitation de cœur. Le sang qui est gluant, & qui commençoit, pour ainsi dire, à se convertir en concrétions polypeuses, s'arrête dans les parties étroites de l'altere pulmonaire, dont la contraction oblige ces concrétions à rétrograder. Ainsi elles avancent & elles reculent, jusqu'à ce qu'elles aient été résoutes par leur frottement réitéré contre les parois des vaisseaux. Alors l'anxiété du malade cesse, & le sang qui sort du ventricule droit du cœur, circule avec la même liberté qu'auparavant dans les parties les plus étroites de l'artere pulmonaire. Il arrive un pareil effet dans l'*inflammation*, lorsqu'on rétablit le ressort des vaisseaux; car si l'on fait attention aux causes qui les font mouvoir, tandis que le corps est en santé, on s'appercevra qu'un vaisseau enflammé est privé du ressort, au moyen duquel il se dilate & se resserre alternativement; car lorsque le cœur se resserre, il pousse tout le sang contenu dans ses cavités, dans les arteres, qui étant flexibles, se dilatent par ce moyen: mais un moment après, lorsque le cœur est dans sa diastole, les arteres par leur propre élasticité, & par l'action de leurs fibres musculaires, se resserrent de nouveau, & font avancer le sang renfermé dans leurs cavités. Et comme les valvules de l'aorte s'opposent au retour du sang dans le cœur, ce fluide est obligé de passer des arteres dans les veines. Maintenant, si l'on suppose un obstacle dans la cavité d'une artere, capable d'empêcher la circulation du sang, il est évident que le sang poussé par la force du cœur, doit dilater cette artere: mais celle-ci étant une fois dilatée, ne peut se contracter le moment suivant, parce que le sang contenu dans sa cavité, ne peut sortir par son extrémité obstruée, & que le sang qui succede, s'oppose à son retour. Cette artere doit donc demeurer distendue & pleine, mais sans mouvement, puisque son élasticité, non plus que la force musculaire, ne sont point capables de surmonter la résistance du fluide qui forme l'obstruction. Mais on ne peut rétablir le ressort d'une pareille artere, qu'en diminuant la quantité du fluide qui la distend; & l'obstruction de son extrémité empêche ce fluide de passer dans la veine qui lui correspond. Il ne reste donc plus qu'à diminuer tellement la quantité & la force des fluides, que l'artere recouvre sa contraction naturelle, & fasse rétrograder le sang vers sa base. Pour lors la matiere qui forme l'obstruction n'étant plus pressée par le sang qui succede, sera poussée par la contraction de l'artere dans ses parties les plus larges, à moins qu'elle ne demeure tout-à-fait engagée & immobile dans celles où elle se trouve: mais le moment d'après, elle est encore poussée dans la partie la plus étroite du vaisseau. De sorte qu'au moyen de ce mouvement progressif & rétrograde, il se fait un frottement de la matiere contre les parois des vaisseaux & les molécules contiguës du sang, qui produit l'atténuation & la division des molécules épaissies. Il paroît manifestement dans plusieurs cas, que les molécules peuvent être atténuées au point de pouvoir circuler de nouveau dans les parties les plus étroites des arteres.

Par exemple, Leewenhoeck, dans ses *Experiment. & Contempl.* nous fournit une observation qui prouve évidemment l'efficacité dont est ce mouvement alternatif des vaisseaux, pour dissoudre le sang épaissi. Cet Auteur ayant examiné avec un microscope l'aile d'une chauve-souris que le froid & la faim avoient réduite dans un état extremement languissant, il ne put appercevoir aucun mouvement ni dans les arteres, ni dans les veines. Six heures après néantmoins, lorsque cet animal eut recouvré ses forces, il découvrit une particule oblongue de sang caillé qui remplissoit toute l'artere, & qui à force d'avancer & de reculer, s'atténua par le frottement au point de pouvoir passer de l'artere dans la veine. Nous avons montré ci-devant jusqu'à quel point la quantité & l'impétuosité du fluide qui cause la distension, peuvent diminuer au moyen de la saignée & de la purgation. Mais on voit évidemment dans les malades d'un tempérament pléthorique, combien la diminution de ces mêmes fluides contribue à rétablir le ressort des vaisseaux que la plénitude a détruit; car leur pouls se fait à peine sentir dans le fort de la maladie, au lieu qu'on n'a pas plutôt diminué la quantité du sang par la saignée, que les battemens deviennent plus sensibles, & toutes les fonctions qui étoient auparavant presque interrompues, se rétablissent.

En animant les fibres par l'usage des liqueurs ténues aromatiques, bues chaudes. Baglivi, dans son Traité, *de Fibra motrice & morbosa*, a démontré que les parties solides du corps ont une propriété si surprenante, qu'elles peuvent, étant irritées par quelque chose que ce soit, causer des agitations surprenantes, soit en augmentant le mouvement naturel qu'elles exécutent; lorsque le corps est en santé, ou en le dérangeant tout-à-fait. Il est certain que la moindre irritation produit cet effet dans les plus gros membres. Les alimens que l'on prend passent au moyen du mouvement de l'estomac & des intestins dans toutes leurs circonvolutions, jusqu'à l'extrémité du rectum; & après s'être dépouillés dans ce trajet de toutes les parties qui pouvoient se dissoudre, ils s'évacuent à la fin par l'anus. Mais lorsque les intestins sont irrités par un purgatif acre, les alimens sortent en peu de tems par bas, étant poussés par le mouvement péristaltique accéléré des intestins. Les poisons acres, en corrodant la surface interne des intestins, resserrent toutes les parties qu'ils touchent, avec tant de violence, que rien n'y peut plus passer. De sorte que l'air élastique se trouvant intercepté, il en résulte quelquefois des tumeurs de bas-ventre extraordinaires: & cette *irritabilité* est tellement essentielle à quelques parties, qu'elle subsiste même après la mort, & après qu'elles ont été séparées du corps. Le Chancelier Bacon rapporte, que le cœur d'un homme qu'on avoit éventré, ayant été jetté dans le feu, il s'éleva pendant sept ou huit minutes, à une hauteur considérable. Peyer ayant ouvert la poitrine & le ventre d'une chate qui mourut après avoir avorté, fut très-surpris, lorsqu'il vint à souffler dans le réservoir du chyle, de voir que l'air n'eut pas plutôt pénétré dans le cœur, que ses oreillettes, & ensuite ses ventricules se mirent en jeu pendant quelques heures, quoiqu'il se fût déja écoulé un tems considérable depuis la mort de cet animal. Cette découverte fortuite l'ayant engagé à faire la même expérience sur des cadavres humains, elle eut un pareil succès: mais le cœur reprit son mouvement avec un peu plus de difficulté dans les uns que dans les autres. Il fut même quelquefois obligé de joindre à l'injection de l'air, qui doit être chaud, une fomentation externe. Ce même Auteur nous l'apprend dans son *Parerg. Anatom.* que le cœur des personnes qui ont été pendues, reprend non-seulement son mouvement avec beaucoup de facilité, mais encore, qu'il le conserve pendant très-long tems. Il paroît par toutes ces circonstances que les fibres des visceres & des vaisseaux peuvent entrer dans des mouvemens violens, pour peu qu'on les anime. Lorsqu'un homme qui se porte bien, fait un trop grand usage du sel ammoniac, des épiceries ou du vin, le cœur & les vaisseaux entrent dans un mouvement violent qui est suivi de la fievre. Lors donc que les vaisseaux obstrués sont longtems distendus par l'impétuosité du sang qui circule, leurs fibres perdent leurs forces, & n'agissent plus avec la même vigueur sur les fluides qu'ils contiennent. Après qu'on a diminué par la saignée & la purgation la quantité de fluide qui distend les vaisseaux, aussi-bien que l'impétuosité du sang artériel: il est à propos d'em-

ployer des remedes qui peuvent, en se mêlant avec le sang & circulant avec lui dans les arteres, animer les fibres des vaisseaux à une plus grande contraction, & séparer & incifer par ce moyen les molécules qui causent l'obstruction, de façon qu'elles puissent circuler sans difficulté dans les parties les plus étroites des vaisseaux; & dans ce cas l'*inflammation* se guérira par résolution. On parvient à ce but par l'usage des infusions aromatiques, ou par des infusions, ou des décoctions légeres de sandaux, de sassafras, des cinq racines apéritives, ou d'autres substances semblables, qui ne peuvent jamais être nuisibles dans ces sortes de cas.

Liqueur ténue aromatique, qu'il faut boire chaude.

Prenez *de bois de sandal blanc,* } *de chaq. une once;*
citrin & rouge,
de racine de carline,
de racine de persil, } *de chaq. trois onces;*
de fenouil.

Laissez le tout en décoction pendant demi-heure, & ajoutez,

de bois de sassafras, deux onces;
de feuilles de bétoine; } *de chaque une poignée;*
de rue,
de scabieuse,
de tussilage,

Laissez le tout en digestion très-chaude, pendant une demi-heure, dans un vaisseau couvert, & filtrez la liqueur: on en prendra deux onces par heure, très chaudes.

Mais tandis qu'on prend ces remedes en grande quantité; pour déterminer leur efficacité à la partie affectée, il faut mettre en usage les fomentations, les frictions, les ventouses & les scarifications. Les frictions sont extremement salutaires dans le cas dont il s'agit, à cause que par la pression & le relâchement alternatif qu'elles produisent, elles suppléent en quelque sorte au défaut de l'action des vaisseaux sur les fluides: mais il est évident qu'elles doivent être légeres, & qu'on ne doit jamais les employer sur la partie enflammée, jusqu'à ce qu'on ait calmé la douleur par des évacuans, & diminué ou détruit totalement l'impétuosité du sang par le moyen des remedes qui diminuent sa quantité.

2. En usant de boissons ténues, aqueuses & chaudes, & en délayant la matiere engagée.

Après qu'on a chassé par le moyen des évacuans une grande partie des fluides, & rétabli le ressort des vaisseaux, rien ne contribue plus efficacement à la résolution de l'*inflammation*, que de remplir les vaisseaux d'un fluide capable de circuler dans les plus petits. Or l'eau possede cette qualité; & la partie la plus subtile des fluides humains qui tombe sous les sens ressemble presque à l'eau dans toutes ses propriétés. D'où il suit que l'eau est capable de circuler dans les vaisseaux les plus déliés du corps. Ce fluide, quand on le boit chaud, est le remede le plus efficace que l'on puisse employer dans les maladies inflammatoires; car étant conduit par les lois de la circulation dans les parties du corps où la matiere inflammatoire réside, il agit sur elle & concourt avec l'action des vaisseaux à l'atténuer; & ainsi en s'insinuant peu à peu entre les molécules de la matiere qui forme l'obstruction, il les sépare & les délaye. Nous avons observé ci-devant combien l'eau est efficace pour lever les obstructions, par sa qualité delayante & atténuante; & je suis bien aise qu'on observe ici qu'elle est encore un véhicule excellent pour tous les remedes qui sont destinés à atténuer & à résoudre les concrétions inflammatoires. Il s'ensuit donc que toutes les liqueurs ténues dans lesquelles l'eau prédomine, telles que le petit-lait, le lait coupé, la petite biere, les tisanes d'orge & d'avoine, aussi-bien que les infusions de thé & de caffé, sont extremement salutaires dans ces sortes de cas.

3. Par l'usage des atténuans, des résolutifs & des remedes opposés à la nature de la matiere de l'obstruction, & employés intérieurement & extérieurement, en forme de décoction, de bain, de fomentations, de vapeurs, de cataplasmes, d'emplâtres ou d'onguens.

Quoique l'eau soit capable de résoudre un grand nombre de concrétions, celles, par exemple, de l'espece saline, savoneuse, muqueuse & gélatineuse; il y en a néantmoins plusieurs autres qui ne peuvent être résoutes par l'eau seule. C'est ce qui fait que l'on doit prendre avec les substances aqueuses des choses qui possedent une qualité résolutive, & choisir parmi ces dernieres celles qui sont les plus opposées à la nature de la matiere qui forme l'obstruction. Mais dans le cas présent cette matiere n'est autre que le sang rouge, ou un fluide ténu qui croupit dans ses propres vaisseaux, ou, qui par une erreur de lieu est entré dans ceux qui ne lui étoient point destinés. Ajoutez à cela une augmentation de mouvement & de chaleur, qui dispose les humeurs du corps humain à la putréfaction: il faut donc que les atténuans que l'on emploiera aient encore la vertu de résister à la corruption. On connoît des remedes qui sont en même tems résolutifs & anti-septiques. Le miel dont les Medecins de l'antiquité faisoient un si grand usage dans les maladies inflammatoires, possede ces qualités au plus haut degré; car l'usage immodéré de cette substance résout le sang à un tel point, qu'on le rend par les selles en forme d'eau, outre qu'il garantit toutes les parties des végétaux de la corruption. Hérodote, *Lib. I.* nous apprend que les Babyloniens avoient coutume d'enterrer quelques-uns de leurs morts dans du miel: le sucre dont on fait aujourd'hui un si grand usage, possede la même qualité. Les sucs récens des fruits qui ne sont point encore murs, & les décoctions extremement atténuantes de chicorée, de dent de lion, de scorsonere & de barbe de bouc, sont d'une efficacité singuliere dans ces sortes de cas. Il faut préférer le nitre à tous les autres atténuans salins, parce que leur qualité alcaline dispose encore plus nos humeurs à la corruption, & à cause que leurs pointes que la force des vaisseaux & des visceres ne sauroit surmonter aisément, augmentent trop l'impétuosité du sang artériel. On peut composer avec les sels nitreux une infinité de remedes internes assez agréables: mais il est bon en même tems d'appliquer sur la partie enflammée des choses de même nature, soit en forme de bains, de fomentations, de vapeurs ou de cataplasmes. Ces remedes externes paroissent agir non-seulement en conséquence de ce que l'eau dont ils sont imprégnés après s'être insinuée dans les veines absorbantes de la peau externe, & mêlée avec le sang, circule avec lui dans toutes les parties du corps, ou est déterminée vers la partie enflammée par des remedes d'une qualité dérivative, attractive ou répulsive; mais encore entant qu'ils pénetrent directement dans les arteres-mêmes, & passent par ce moyen dans les parties obstruées. Car la portion de l'artere qui est derriere la partie obstruée, est vuide, l'impétuosité du sang est rallentie & toutes les ramifications qui sortent de la même artere au-delà de la partie obstruée, se trouvent pareillement vuides; ce qui fait que tous les fluides appliqués pénetrent dans ces ramifications avec une force égale à celle avec laquelle les petits vaisseaux attirent les fluides contigus. Ainsi tandis que les remedes internes & externes agissent conjointement, les molécules qui croupissent dans les vaisseaux obstrués se ressentent de l'action des atténuans; & si en même tems on rétablit le ressort des vaisseaux, il est évident que ces molécules sont comme broyées avec ces remedes, & peu-

vent par ce moyen être atténnées, supposé qu'il y ait quelque espérance de résolution. Les emplâtres & les onguens que l'on applique sur la partie enflammée ne doivent point être trop ténaces ni trop acrimonieux, car ils ne feroient qu'irriter le mal, ainsi que nous l'avons déja observé. On ne doit donc employer que des préparations qui en s'attachant légérement à la peau, répercutent la vapeur subtile qui s'exhale, afin que la partie affectée puisse être comme dans un bain de sa propre vapeur, & que les vertus des topiques s'insinuent plus aisément dans les veines absorbantes qui se trouvent relâchées.

On adoucit les humeurs par une boisson aqueuse, par un régime doux, par des médicamens doux qui délayent & émoussent, ou qui soient spécifiquement opposés à l'acrimonie qui domine.

Nous avons déja observé que la douceur des humeurs est nécessaire pour la résolution d'une *inflammation*. Il ne suffit donc point de procurer une fluidité convenable à la matiere qui cause l'obstruction : mais il faut encore entretenir sa douceur ou corriger son acrimonie, supposé qu'elle en ait. L'eau & toutes les substances aqueuses satisfont parfaitement à cette intention; car il n'y a rien de plus doux que l'eau, & l'on peut par son moyen délayer tellement les substances les plus acres qu'elles ne soient plus nuisibles. L'huile de vitriol la plus concentrée qui détruit en un moment les parties sur lesquelles on l'applique, peut être tellement affoiblie au moyen de l'affusion d'une grande quantité d'eau, qu'on ne coure plus de risque à en user intérieurement. De-là vient qu'une substance acre n'est pas plutôt mêlée avec le sang, que la soif oblige le malade à boire une grande quantité d'eau, ou de quelqu'autre liqueur ténue, jusqu'à ce que la matiere peccante se soit évacuée par les sueurs ou par les urines. Les personnes les plus saines & les plus robustes éprouvent la même chose lorsqu'elles mangent à dîner de la chair salée ou telle autre chose semblable. De plus, les liqueurs aqueuses satisfont à toutes les indications curatives dont nous avons fait mention ci-dessus. Un régime qui ne consiste qu'en grains, tels que l'orge, l'avoine, le blé Sarasin & le riz, aussi-bien qu'en lait & en herbes potageres, est extremement avantageux dans le cas présent. Hippocrate, comme il paroît par son Traité *de Victu in Morbis acutis*, ne donnoit presque autre chose que de la tisane d'orge à ceux qui avoient une maladie aiguë. Les meilleurs remedes sont ceux que l'on prépare avec des substances émollientes & légerement visqueuses, telles que les décoctions de guimauve, de mauve, de bouillon & autres substances semblables. Les émulsions des substances farineuses & quelque peu oléagineuses, de même que les huiles par expression, sont aussi d'une efficacité singuliere dans ces sortes de maladies, parce qu'elles émoussent l'acrimonie au point qu'elle ne peut plus agir. Mais comme ces huiles deviennent rances en fort peu de tems, surtout lorsqu'il fait extremement chaud, on leur préfere les émulsions qui contiennent les vertus émoussantes des huiles, sans être sujettes comme elles à dégénérer en une acrimonie rance. Lorsqu'on observe devant ou après l'*inflammation* une cacochymie acrimonieuse dans les humeurs, il faut employer des remedes spécifiquement opposés à cette acrimonie dominante. On doit combattre une acrimonie acide avec des absorbans ou des alcalis; & corriger celle qui est putride par le moyen des acides.

La rétropulsion se fait,

1. En évacuant par la saignée beaucoup de fluide artériel & veineux.
2. En relâchant les fibres.
3. Par des frictions artificielles.

Nous avons observé en rapportant les indications générales auxquelles il faut satisfaire pour résoudre l'*inflammation*, que lorsque l'on ne peut point rendre la matiere qui cause l'obstruction assez fluide pour qu'elle puisse passer dans les parties les plus étroites des arteres, il faut la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux, où elle est entraînée par la circulation du sang, & tellement atténuée, qu'elle devient capable de passer dans les vaisseaux que la nature lui a destinés. Cette méthode est d'usage dans toutes les *inflammations*, mais principalement dans celles qui proviennent d'une *erreur de lieu*; lors, par exemple, que les molécules grossieres des humeurs après avoir pénétré dans les orifices dilatés des plus petits vaisseaux, ne peuvent point sortir par leurs extrémités; car si l'on peut venir à bout dans un pareil cas de faire rétrograder un globule rouge, par exemple, qui est entré dans une artere qui étoit destinée à la sérosité, il est certain qu'il rentrera dans les arteres destinées au sang rouge, dans les parties les plus étroites desquelles il est naturellement capable de circuler, en conséquence de quoi l'*inflammation* sera résoute. Mais pour que cette rétropulsion puisse se faire, il faut détruire, ou du moins diminuer l'impétuosité des fluides sur la partie obstruée, relâcher les fibres du vaisseau obstrué au point qu'elles permettent à la molécule qui cause l'engorgement de rétrograder; & enfin, mettre cette même molécule en mouvement, pour qu'elle puisse rentrer dans les parties les plus grandes du vaisseau.

Lorsqu'une artere distendue par l'action du cœur vient à se contracter, elle repousse la liqueur qu'elle contient vers l'endroit le plus large, à moins que l'impétuosité du fluide qui succede, ne s'oppose à cet effet. Il s'ensuit donc, qu'en diminuant la quantité de ce fluide ténu, & en modérant son impétuosité, la liqueur contenue dans les arteres, se portera de la pointe vers la base de ces vaisseaux coniques; de sorte que les arteres se changeront pour un tems en veines, eu égard à la détermination du mouvement des fluides. Or la saignée satisfait à ces deux indications; car elle diminue la quantité du fluide contenu dans les vaisseaux, & affoiblit l'action du cœur qui les met en mouvement; car on peut par son moyen, diminuer les forces d'un homme autant qu'on veut, jusqu'à lui causer la mort.

Mais il faut, pour satisfaire parfaitement à ces intentions, que l'évacuation soit copieuse & soudaine; car étant petite, elle ne diminue point assez la quantité du sang; & lorsqu'elle n'est point soudaine, elle n'affoiblit point suffisamment l'action du cœur. L'homme le plus robuste ne peut supporter l'évacuation de deux livres de sang, sans tomber en foiblesse; au lieu qu'il peut en perdre trois fois autant, lorsqu'il sort goutte à goutte par le nez, ou par les petites arteres qui sont situées à la racine des dents qu'on arrache, sans tomber en défaillance, comme on a eu souvent occasion de l'observer.

Ceci se trouve suffisamment confirmé par ce qui arrive dans les maladies inflammatoires aiguës: si l'on ouvre la veine du bras à un malade attaqué d'une pleurésie aiguë, dans le tems qu'il est à la veille d'être suffoqué, faute de pouvoir respirer, la douleur commence souvent à diminuer, & cesse quelquefois totalement, tandis que le sang s'écoule, parce que ce mouvement rétrograde des humeurs dans des plus grands vaisseaux, dégage ceux qui sont obstrués. La saignée fait entierement disparoître la rougeur dont les yeux sont affectés dans l'ophthalmie, en repoussant le sang qui s'étoit engagé dans les petits vaisseaux de la conjonctive, dans des vaisseaux plus grands; car il n'est point nécessaire dans ce mouvement rétrograde, que les molécules qui causent l'obstruction, rencontrent un espace considérable avant d'entrer dans de plus grands troncs; puisqu'on est convaincu par les injections Anatomiques, que les troncs des vaisseaux s'anostomosent & se divisent en une infinité de ramifications dans les plus petits interstices.

2°. La molécule qui forme l'obstruction, demeure fortement engagée dans la partie étroite du vaisseau ; d'où il suit que lorsque ses fibres sont roides, elles doivent la comprimer, au point de la rendre tout-à-fait immobile. Il convient donc, dans un pareil cas, de relâcher les fibres, après avoir auparavant diminué l'impétuosité du sang par le moyen de la saignée ; car autrement les molécules obstruantes passent dans les parties les plus étroites, parce que les fibres relâchées se distendent plus aisément, ce qui est une circonstance contraire à cette indication, qui demande la rétropulsion & non la propulsion de la matiere dans les vaisseaux relâchés. J'ai enseigné au mot *Fibra*, de quelle maniere & par quels remedes on peut relâcher les fibres du corps humain.

3°. Après qu'on a ralenti l'impétuosité des fluides qui agissent sur la molécule obstruante, la seule contraction du vaisseau la fait rétrograder dans un endroit plus large. D'où il suit, que tout ce qui augmente la contractilité des vaisseaux, ou qui conspire au même effet, doit faciliter ce mouvement rétrograde. Mais le frottement en pressant extérieurement les parois des vaisseaux, produit le même effet que leur contraction, & l'augmente même, surtout lorsqu'il se fait des extrémités des vaisseaux en allant vers leurs bases.

On est convaincu par expérience, de l'utilité des frictions. La pleurésie, par exemple, se termine plus aisément par la saignée, lorsqu'on a soin pendant que le sang s'écoule, de frotter légerement le côté affecté ; ou que le malade, par une inspiration profonde & souvent répétée, ou en toussant le met en mouvement. C'est ce qui fait qu'on applique souvent du vin chaud ou du vinaigre au nez du malade pour l'obliger à tousser, quoi qu'il s'en abstienne par la crainte de la douleur qu'il ressentoit auparavant. Lorsqu'on vient à écorcher un animal qu'on a long-tems poursuivi à la chasse, on trouve sa peau, le pannicule adipeux, & même la chair musculaire, de couleur noirâtre, parce que le sang a été poussé de force dans des vaisseaux qui ne lui étoient point destinés. Aussi les Palefreniers ont-ils soin de frotter leurs chevaux au retour d'une course pénible, pour éviter cet accident ; car l'expérience leur a appris, que lorsqu'on néglige cette précaution, ils tombent dans une langueur qui les met hors d'état de pouvoir servir.

Les Anciens employoient les bains & les frictions pour se délasser des fatigues d'un long voyage, & cette coutume est encore en usage dans toute l'Asie.

On comprend par-là, quelle est la résolution qu'on doit toujours tenter en toute maladie inflammatoire interne ou externe ; quelle est la parfaite guérison de ce mal ; & quelle est celle qui se fait sans crise.

Dans quelque endroit du corps que l'*inflammation* survienne, elle est toujours la même ; savoir, une obstruction des vaisseaux artériels, laquelle augmente par ce moyen, l'impétuosité avec laquelle les fluides agissent sur la partie obstruée. On résout donc l'*inflammation* toutes les fois qu'on atténue la molécule qui obstrue l'artere, ou qu'on relâche cette derniere, de façon que les humeurs puissent reprendre leur cours dans les vaisseaux qui étoient auparavant obstrués ; ou encore, lorsque cette molécule rétrograde dans des vaisseaux plus grands. Il est évident que cette méthode est la plus sûre & la plus efficace que l'on puisse employer pour guérir l'*inflammation* ; puisque sans augmenter la lésion des parties, elle rétablit toutes les fonctions. Mais il n'est pas toujours au pouvoir du Medecin de guérir une *inflammation* par résolution, bien que nous aions indiqué ci-devant les mesures qu'il doit prendre pour en venir à bout.

Quant à la cure de l'inflammation, elle ne peut être parfaite que par la résolution, parce que celle-ci la fait cesser sans causer d'autres maladies, au lieu que les autres terminations en une suppuration ou en un skirrhe sont imparfaites, bien qu'elles la dissipent ; car dans ce cas, l'*inflammation* dégénere en une autre maladie, qui demande une nouvelle cure avant que la santé soit parfaitement rétablie. Mais lorsque l'*inflammation* se termine en une gangrene ou un sphacele, elle ne se guérit que par la mortification de la partie.

Quant à celle qui se fait sans crise, quoique les Anciens & les Modernes aient attaché différentes idées, au mot de *Crise*, il suffira d'observer ici, qu'on dit qu'une *inflammation* est guérie, lorsque la matiere morbifique, c'est-à-dire, le fluide qui croupit dans les vaisseaux artériels, est tellement disposé par le principe de vie qui reste, aussi-bien que par les remedes, qu'il rentre de nouveau dans les vaisseaux, d'une maniere conforme aux lois de la santé.

Lors donc que cette matiere morbifique reprend sa fluidité & ne reste plus engagée dans les parties étroites des vaisseaux, & qu'elle se trouve en même-tems dépourvue des qualités dont elle a besoin pour circuler avec les humeurs qui sont saines, sans troubler les fonctions, elle sort du corps, ou elle s'arrête dans quelques-unes de ses parties. Dans ce cas, on dit que l'*inflammation* se guérit par une crise, & que l'évacuation de la matiere, & son dépôt sur les autres parties sont critiques.

Lors, par exemple, qu'un globule rouge est entré par *erreur de lieu* dans un vaisseau destiné à la sérosité, & a produit une *inflammation* ; s'il vient à rétrograder dans une artere destinée pour le sang rouge, ou à se diviser en six globules séreux, qui est le nombre de globules dont il paroît être composé, suivant Leewenhoeck, cette *inflammation* se guérit sans crise, parce que la matiere morbifique étoit tellement disposée, qu'elle a pu repasser sans obstacle dans les vaisseaux dans lesquels elle circule lorsque le corps est en santé. Mais lorsque l'extrémité du vaisseau obstrué, aussi-bien que les molécules obstruantes sont séparées peu à peu par l'impétuosité des fluides qui succedent, l'obstruction est levée : mais la continuité du vaisseau étant interrompue, les humeurs s'écoulent. Mais comme l'extrémité séparée du vaisseau obstrué, non plus que sa molécule, ne peuvent plus obéir aux lois requises pour la conservation de la santé, il faut qu'elles se séparent, puisqu'elles ne sont plus qu'un corps hétérogene. De-là vient que lorsque ces solides, extremement délicats, viennent à se mêler avec les fluides épanchés, ils se convertissent au moyen de la chaleur du corps, & du degré insensible de putréfaction, en un pus qui a besoin d'être évacué, puisqu'il ne peut jamais acquérir la même nature que les fluides humains.

Une *inflammation* se guérit, il est vrai, de cette maniere, mais non point sans crise, parce que la matiere morbifique est séparée & chassée hors du corps par le principe de la vie. On voit donc par-là comment la résolution d'une *inflammation* differe de sa crise. Cette doctrine paroît être admirablement confirmée par un axiome général de Galien, touchant les différentes issues des maladies. Le voici tel qu'on le trouve dans le quatrieme Chapitre de son troisieme Livre *des Crises* :

Τὰ μὲν γὰρ μεγάλα κρίνεται πάντως, ὅσα δὲ σμικρὰ λύεται μόνον. « Toutes les maladies violentes se terminent « par une crise, & celles qui sont légeres par une ré- « solution. »

De même une *inflammation* violente se termine par une suppuration ou une gangrene ; au lieu qu'elle peut se résoudre lorsqu'elle est légere.

INFLATIO, *enflure* ; ce mot est quelquefois synonyme à *Emphysema*, emphyseme.

INFRA-SCAPULARIS, *musculus*. Voyez *Subscapularis musculus*. Le sous-scapulaire.

INFRA SPINATUS MUSCULUS, *le sous-épineux*; c'est un muscle triangulaire charnu, médiocrement large, & en quelque maniere penniforme, qui occupe toute la cavité ou fosse *sous-épineuse* de l'omoplate.

Il est attaché à la moitié postérieure de la cavité ou fosse *sous-épineuse*, depuis le bord de l'omoplate jusqu'aux facettes de la côte inférieure de cet os; & il l'est aussi à la levre externe de la base à proportion.

De tous ces bords partent quantité de fibres charnues assez courtes, qui vont plus ou moins obliquement, à peu près comme la barbe d'une plume, aboutit à un plan tendineux mitoyen, qui se termine un peu au-dessous de la plus grande largeur de l'épine de l'omoplate, & au-dessous de la racine de l'acromion.

Ensuite les fibres charnues quittent l'os, & se réunissent en une masse charnue, qui passe sous l'acromion & par dessus l'articulation de la tête du bras, en s'attachant au ligament capsulaire, où elle se termine par un tendon plat & large qui se colle aussi à la capsule, & s'attache à la grande facette ou facette mitoyenne de la grosse tubérosité de la face de la tête de l'humérus. Dans l'endroit où les fibres quittent la fosse *sous-épineuse* sous l'acromion, il y a beaucoup de graisse ou cellules adipeuses entre l'os & la portion libre de la masse charnue.

Ce muscle paroît comme double un peu au-dessous de l'épine & vers la base de l'omoplate, à cause du plan tendineux mitoyen, dont je viens de parler. Il paroît aussi confondu avec le petit rond, par la proximité étroite de ces deux muscles. Son tendon s'unit à celui du grand rond d'un côté, & à celui du *sous-épineux* de l'autre. Au reste, ce muscle est couvert par la portion postérieure du deltoïde.

Ce muscle étant attaché par un tendon à la facette moyenne de la grosse tubérosité de la tête de l'os du bras, sert à faire faire à cet os différens mouvemens, selon la différente attitude où il se trouve. S'il agit pendant que l'os du bras est en bas, & à peu près parallele au tronc du corps, il peut mouvoir l'os autour de son axe de devant en dehors; de sorte que si l'avant-bras en même-tems est plié, on écartera la main du corps.

Si pendant que le deltoïde tient le bras levé, la portion postérieure de ce même deltoïde porte le bras en arriere dans le même degré d'élévation, alors le *sous-épineux* a aussi le même usage par rapport au ligament orbiculaire, que le *sur-épineux* a en dessus. Et comme le bord du tendon de ce muscle est fort adhérent au bord voisin du tendon du *sur-épineux*, il coopere en quelque façon avec lui par rapport à ce ligament.

Quand après avoir levé le bras de la maniere que je viens de dire, on le porte dans cette attitude avec effort en devant, par le moyen du grand pectoral; il faut beaucoup plus de force pour empêcher que par ce mouvement, la tête du bras ne s'échape en arriere hors de la cavité glénoïde. La composition du *sous-épineux*, & la pluralité de ses fibres, plus grande que celle du *sur-épineux*, paroissent entierement y répondre. La bande plate large & mince, dont il est parlé à l'article *Scapula*, le soutient dans cet usage. Elle favorise aussi le grand rond dans ses efforts. Winslow, *Anatomie.*

INFRIGIDANS *Ceratum Galeni.* Voyez *Ceratum Rosatum.*

INFUNDIBULUM, *l'Entonnoir*; c'est une espece de petit conduit qui passe à travers la dure-mere à la base du cerveau, & qui aboutit à la glande pituitaire. Voy. *Cerebrum. L'Infundibulum*, ou *l'entonnoir* des reins; c'est la même chose que le bassinet.

INFUSIO, *Infusion*; c'est l'action de faire infuser un ingrédient ou plusieurs ingrédiens dans un fluide approprié; ou c'est le remede qui résulte de cette action. On trouvera à l'article *Décoctio* la maniere de faire les *infusions.*

INFUSUM, *Infusion*; remede préparé par *infusion.* Les Auteurs entendent quelquefois par ce mot un clystere ou une injection.

ING

INGA. Ray fait mention de quatre arbres différens qui portent ce nom.

Le premier est le

Arbor siliquosa Brasiliensibus, foliis pinnatis, costâ mediâ membranulis utrimque extantibus alata. Inga species Belgis vulgo lotus. Marcgr.

Le second est le

Arbor siliquosa Brasiliana, siliquâ hispidâ ferrugineâ ceratoniæ facie. Brein. *Inga, opea piiba Brasilianorum*, Marcgr.

Le troisieme est le

Inga alia species. Marcgr. *Siliquosa Brasiliensis inga dicta; siliquis longissimis contortis.*

Le quatrieme est le

Arbor siliquosa Brasiliensis, foliis pinnatis, costâ mediâ ad singula Pinnarum poria appendicibus aurentiarum æmulis alatis. Inga Brasiliensibus. Marcgr.

On n'attribue à cette plante aucune propriété médicinale que je connoisse.

INGERENDA ou INGESTA. Toutes sortes d'alimens, ou solides, ou fluides; c'est-à-dire, tout ce que l'on prend en nourriture.

INGRAVIDATIO. Voyez *Impregnatio.*

INGREDIENTIA, *Ingrédiens*, ou ce qui entre dans la composition d'un remede.

INGRESSIO ou INGRESSUS, c'est en Medecine l'entrée d'un Medecin dans la chambre d'un malade; ou l'entrée d'une partie d'intestin dans un autre, dans la passion iliaque.

INGUEN, *l'aine.*

INGUINALIS FASCIA ou SPICA, espece de bandage. Voyez *Fascia.* Le spica de l'aine.

INGUINALIS HERNIA. Voyez *Bubonocele*, & *Hernia.*

INGUINALIS HERBA. Voyez *Aster atticus*,

INH

INHAME. Voyez *Cara.*

INHUMATIO, *Inhumation*; c'est en Chymie une maniere de faire digérer, en plaçant le vaisseau qui contient les ingrédiens mis en digestion, soit dans du crotin de cheval, soit dans de la terre.

INJ

INJACULATIO, terme dont se sert Van-Helmont, pour désigner une maladie qui consiste dans une douleur spasmodique violente de l'estomac, accompagnée de l'immobilité du corps.

INJECTIO, *Injection.* Il y a en Medecine différentes especes d'*injections.* On en fait à la bouche, par l'anus, par l'urethre, dans le vagin, pour les plaies, pour les ulceres, & pour les fistules. Mais nous en avons parlé dans les différens articles, où nous avons traité des matieres auxquelles elles ont rapport.

Les Modernes ont fait de grands progrès dans l'Anatomie, en injectant les vaisseaux sanguins d'une certaine substance fluide, à l'aide de laquelle ils en ont découvert le cours, beaucoup plus exactement qu'ils n'auroient pu faire sans cette méthode. Personne n'a égalé Ruysch dans l'art d'injecter. Mais il a tenu sa méthode fort secrete. En voici toutesfois une expo-

sition que nous avons prise pour authentique sur le témoignage de Rieger.

Méthode de Ruysch pour injecter & préparer les corps pour les démonstrations Anatomiques ; tirée d'un manuscrit que Pierre le Grand a acheté de l'Auteur même, & qu'on conserve maintenant dans la Bibliotheque de l'Université de Petersbourg.

1. Il faut ouvrir l'hypogastre, faire deux incisions de la longueur d'un pouce, ou un peu plus aux troncs descendans de l'aorte, & de la veine-cave, ensorte qu'on puisse y appliquer ensuite deux tuyaux.
2. On mettra le sujet dans de l'eau froide ; & l'on en fera sortir le sang par les deux incisions, opération qui durera un jour ou deux.
3. Ensuite on versera de l'eau chaude sur le sujet pendant quatre, cinq ou six heures, selon que ce sera un jeune enfant ou un adulte.
4. Tandis que le sujet sera dans l'eau chaude, on fera fondre la matiere préparée pour l'*injection*, dans un vaisseau de terre placé sur un vaisseau de fer qui contiendra un peu d'eau commune.
5. Lorsque la matiere sera fondue, on y mêlera une quantité suffisante de cinnabre factice, les remuant, jusqu'à ce que ces deux substances se soient bien incorporées.
6. En hiver la matiere dont on se servira sera du suif simple, auquel il faut ajouter un peu de cire blanche en été.

Il y en a qui se servent de cire, de térébenthine, de résine, & d'huile de térébenthine.

D'autres substituent à ces substances, l'esprit de vin imprégné de cinnabre, & lorsqu'ils ont remplis les vaisseaux de ce mélange, ils les ferment avec de la cire fondue, pour empêcher que la matiere injectée ne sorte.

Mais en suivant ces méthodes, on ne peut séparer du cadavre les vaisseaux injectés, comme on fait en suivant la mienne.

7. Après avoir tenu le cadavre dans l'eau chaude pendant quatre, cinq ou six heures, on l'en tirera & on le placera sur une table ; ensuite on introduira deux tuyaux dans l'artere ; ensorte que l'un soit dirigé vers les parties supérieures, & l'autre vers les parties inférieures. On observera de bien fixer ces tuyaux dans ces vaisseaux, & de fermer en même-tems le tronc descendant de la veine-cave qu'on avoit ouvert. Pour cet effet on ne se servira point d'une corde, mais d'un fil retors & fort.
8. Cela fait, on replongera le cadavre dans l'eau chaude d'où on l'avoit tiré, & on l'y tiendra pendant un quart d'heure.
9. Comme l'eau se refroidira pendant ce tems ; on la fera sortir, & à mesure qu'elle sortira, on lui en substituera de la chaude, en quantité suffisante, pour conserver le même degré de chaleur.
10. Ensuite on appliquera au tuyau une séringue qu'on aura fait chauffer sur des charbons rouges.

On appliquera d'abord la séringue au tuyau dirigé vers les parties supérieures ; ensuite à celui qui est dirigé vers les parties inférieures, comprimant dans l'un & dans l'autre cas doucement la matiere avec le piston, jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité suffisante d'injectée. Si la matiere contenue dans la séringue n'est pas en assez grande quantité, pour fournir à l'*injection*, on la remplira derechef, & on continuera l'opération.

11. Lorsque les vaisseaux seront pleins, on fermera leur orifice, & l'on mettra le sujet injecté dans l'eau froide ; observant de le remuer perpétuellement, jusqu'à ce que la matiere soit froide ; de peur que le cinnabre qui est plus pesant que le reste de la matiere ne se précipite & que les vaisseaux ne soient blancs d'un côté & rouges de l'autre.
12. Lorsque le cadavre sera froid, on versera dessus ma liqueur, dans laquelle on le laissera pendant quelques jours, le remuant souvent, afin que l'extraction des parties aqueuses se fasse plus parfaitement. Alors on renouvellera la liqueur, & on tiendra le cadavre dans un vaisseau de terre.
13. Lorsqu'on voudra exposer le cadavre à la vue de quelques personnes, on le tirera de la liqueur, & on l'essuyera doucement.
14. Cette liqueur n'est autre chose que de l'esprit-de-vin ou de l'esprit de dreche, ajoutant seulement dans la distilation une poignée de poivre blanc, afin que cet esprit puisse pénétrer plus facilement les parties musculeuses.
15. L'esprit de dreche ne doit point être trop subtil ; car on auroit beaucoup de peine à le conserver dans les vaisseaux ; d'où il s'évaporeroit, ainsi qu'on sait par expérience, s'il avoit trop de subtilité. Je me sers donc d'esprit rectifié, sur lequel je mêle une troisieme partie d'eau, & je ne trouve point de mélange préférable à celui-là.
16. Pour conserver les oiseaux, les poissons, les quadrupedes & les animalcules ; je me sers d'alcohol commun, mêlé avec de l'eau pure : mais cette liqueur n'est pas bonne pour le corps humain ; elle lui ôteroit bientôt toute sa beauté. Je lui substitue en pareil cas, de l'esprit que je distile moi-même dans un alembic étamé, sur un feu fort foible.
17. Lorsqu'on satisfera la curiosité de quelque personne, on ne tiendra pas long-tems le sujet hors de la liqueur, parce qu'il ne manqueroit pas de perdre sa beauté pendant ce tems.
18. Si l'on veut sécher les parties d'un sujet, on ne les exposera ni au feu, ni aux rayons du soleil : mais on se contentera de les tenir dans un air sec ; autrement la matiere injectée ne manqueroit pas de s'échapper.
19. Rien n'est plus difficile que de secher, & faire durcir des sujets ainsi préparés, à cause de l'humidité qui s'en exhale, & dont ils sont perpétuellement couverts. On enlevera cette humidité, en les humectant fréquemment d'alcohol, ou de la liqueur dont nous avons parlé, en les frotant légérement avec un pinceau qu'on y aura trempé. On continuera cette inspersion d'alcohol, jusqu'à ce qu'il cesse de paroître de l'humidité.
20. On fera soigneux surtout, de tenir les sujets séchés à l'abri de tous les petits animaux qui se repaissent de substances charnues ou membraneuses.
21. Parmi ces animalcules, les plus nuisibles sont une espece de petits escarbots, qui s'engendrent surtout dans les mois de Mai, de Juin & de Juillet ; mais qui sont fort rares en hiver : les cadavres sont encore sujets à être attaqués par une espece d'animalcule velu, qui ne les gâte gueres moins que l'escarbot.
22. S'il arrive que ces insectes se soient mis dans un sujet, je le couvre sur le champ d'alcohol ; cette liqueur les tue promptement ; ensuite je l'expose à l'air pour le faire sécher derechef.
23. Mais pour conserver plus surement mes sujets, je les couvre quelquefois avec un vernis que je prépare avec la gomme copal, & l'huile d'aspic.
24. Lorsque je me propose de rendre les plus petits vaisseaux sensibles à la vue, je commence par humecter le cadavre avec l'huile d'aspic, ou de térébenthine ; ensuite je le fais examiner avec un bon microscope, & je le place dans un lieu où rien n'empêche mon sujet d'être parfaitement éclairé des rayons du soleil.

I N I

INIMBAY, nom du *bonduch*. Voyez *Bonduch*.

INION, ἰνίον, l'*occiput*, ou selon d'autres, la partie postérieure du cou. Blancard dit que c'est le commencement de la moelle épiniere.

INN

INNOMINATA OSSA, *Os innominés.*

Le bassin est la troisieme partie du tronc, & la plus inférieure, formée principalement de deux grandes pieces, appellées os des hanches, & anciennement *os innominés*. Ces deux os unis ensemble en-devant par une même symphyse cartilagineuse, & joints en arriere aux deux côtés de l'os sacrum, représentent une espece de bassin. Etant considérés séparément, ils n'ont point de figure réguliere; ils sont inégalement larges, inégalement convexes en dehors, & inégalement concaves en dedans.

Chacun d'eux n'est qu'une seule piece dans l'âge parfait; quoique dans la jeunesse il ait été composé de trois pieces, jointes par une substance cartilagineuse, qui avec le tems s'ossifie tout-à-fait, & ne laisse ordinairement aucune trace de la division primitive. C'est pourquoi on le divise encore dans l'adulte, en trois portions, sous différens noms, comme si c'étoit autant d'os particuliers.

De ces trois portions, une est supérieure & postérieure, qui en est la plus grande, appellée os ilium; une inférieure nommée os ischium, & une antérieure qui en est la plus petite, nommée os pubis.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette division, il est nécessaire de savoir que dans l'os entier, il y a plusieurs parties qui sont communes, c'est-à-dire, formées par la rencontre & l'union de ces trois portions; savoir, une cavité cartilagineuse assez profonde, appellée cotyle, ou cavité cotyloïde, en latin *acetabulum*, formée par toutes les trois portions: une grande ouverture nommée trou ovale ou ovalaire, fait par l'os ischium & l'os pubis: une grande échancrure en arriere, nommée échancrure ischiatique, faite par l'os ilium & l'os ischion: une éminence ou protubérance oblique au-dessus de la cavité cotyloïde, vers le trou ovalaire, faite par l'os ilium & l'os pubis: on y peut ajouter une ligne saillante dedans le bassin qui en distingue la marge ou la partie évasée d'avec le fond, que les anciens ont précisément appellé bassin.

Les os des iles.

L'os des iles, ou os ilium, a été ainsi appellé par les Anciens, à cause qu'il sert à soutenir les parties qu'ils nommoient les iles ou les flancs, *ilia*: on le nomme aussi os des hanches.

Cet os est le plus grand des trois; il est plat, fort large, inégalement convexe & concave, en partie arrondi, & en partie irrégulierement quarré.

On le divise assez commodément en crête, en base, en bord antérieur, en bord postérieur, en deux faces, l'une externe & l'autre interne.

La crête est la partie supérieure: c'est un bord un peu épais, arrondi en maniere d'arcade, dont le contour décrit un peu plus qu'un quart de cercle; ce bord est vouté en dehors par la portion antérieure & par la moyenne. La portion postérieure est un peu voutée en-dedans; on distingue dans son épaisseur deux levres & leurs interstices. Cette crête est originairement épiphyse, & dans quelques sujets, elle en porte les traces jusques dans un âge un peu avancé.

La portion postérieure qui est voutée en-dedans, est beaucoup plus épaisse que la portion antérieure: on la peut nommer la tubérosité de la crête de l'os des iles. Toute la crête paroît avoir une croute cartilagineuse: mais cette croute n'est que l'attache tendineuse des muscles desséchés.

Le bord antérieur a deux éminences ou tubercules, qu'on appelle épines antérieures de l'os des iles, l'une supérieure & l'autre inférieure: deux échancrures, l'une entre ces épines, l'autre immédiatement au-dessous de l'épine inférieure.

Le bord postérieur est plus court & plus épais que l'antérieur: il se termine aussi en deux éminences, ou épines, entre lesquelles il y a une échancrure médiocre.

La base, ou partie inférieure de l'os, est la plus épaisse de toutes, & la plus étroite: elle forme antérieurement une portion de la cavité cotyloïde, & postérieurement toute la grande échancrure sciatique.

La face externe est convexe antérieurement, & concave postérieurement; on y remarque les traces d'une grande ligne demi circulaire, qui s'étend depuis l'épine antérieure supérieure, jusqu'à la grande échancrure sciatique: cette ligne est une marque musculaire. Au-dessus & derriere ce demi-cercle, on voit plusieurs autres inégalités & marques musculaires. Un peu au-dessus du bord ou sourcil de la cavité cotyloïde, il y a des traces & des inégalités qui environnent une partie de ce bord en maniere de demi-cercle: ce sont des marques ou attaches musculaires & ligamenteuses.

La face interne est inégalement concave; elle a en arriere plusieurs inégalités, parmi lesquelles il y a une grande facette cartilagineuse de la figure d'une *S*, ou de la tête d'un oiseau, qui répond à la facette latérale de l'os sacrum, & qui sert à la symphise cartilagineuse de ces deux os. Les autres inégalités sont à-peu-près comme celles de la partie latérale de l'os sacrum, & forment conjointement avec elles des cavités interrompues & fort raboteuses. Depuis la partie supérieure de la symphyse, ou facette cartilagineuse, jusqu'à l'éminence oblique, il y a une ligne saillante, qui borne la concavité de la face intérieure de l'os des iles, & qui distingue la marge du bassin d'avec le fond.

L'os Ischion.

C'est la portion la plus basse des trois portions de l'*os innominé*, & de toutes les portions du tronc: on y distingue trois parties, le corps, la tubérosité, la branche.

Le corps de l'ischion forme la partie inférieure & la plus grande de la cavité cotyloïde: il jette en arriere une apophyse pointue, qu'on appelle l'épine de l'ischion.

La tubérosité de l'ischion est fort épaisse, inégale & tournée embas. C'est sur cette partie que tout le corps est appuié, quand on est assis. Elle paroît cartilagineuse, à cause des restes de tendons desséchés & racornis. Toute la convéxité de sa courbure est originairement épiphyse, dont les traces s'effacent plus tard dans les uns que dans les autres: on y peut distinguer trois empreintes musculaires.

La branche de l'ischion est comme une petite production ou apophyse platte & un peu mince, qui après la courbure de la tubérosité, monte en-devant vers l'os pubis: elle est souvent en partie recouverte d'une continuation de l'épiphyse de la tubérosité.

Ces trois parties de l'ischion forment ensemble une échancrure très-considérable qui fait la plus grande portion du trou ovalaire. On y remarque encore trois échancrures; une postérieure vers l'épine, & la tubérosité pour le passage du muscle obturateur interne; elle est un peu cartilagineuse, & divisée du côté interne en trois ou quatre petites gouttieres ou coulisses cartilagineuses très-superficielles; une latérale entre la tubérosité & la cavité cotyloïde, pour le passage du muscle obturateur externe: une antérieure au bord de la cavité cotyloïde pour les ligamens, &c.

L'os Pubis.

C'est la plus petite des trois portions de l'*os innominé*. Les deux os pubis font ensemble le devant du bassin: on y observe trois parties, le corps, l'angle, la branche.

Le corps de l'os pubis en est la portion supérieure, située transversalement devant la partie inférieure de l'os des iles. Son extrémité postérieure est fort épaisse, & forme par son union avec l'os des iles, l'éminence oblique qui distingue ces portions de l'*os innominé*; elle contri-

bue aussi à la formation de l'échancrure de la cavité cotyloïde. Son extrémité antérieure abontit à une petite éminence ou tubérosité qu'on appelle l'épine de l'os pubis, & qui est quelquefois double.

Le bord supérieur forme en-dedans une ligne saillante & fort oblique, qu'on peut appeller la crête de l'os pubis. Cette ligne se continue avec celle qui distingue la marge & le fond du bassin; le même bord supérieur a sur le devant de la crête une échancrure longuette, oblique & un peu large, le bord inférieur est obliquement échancré, & formé par la partie supérieure du trou ovalaire.

L'angle de l'os pubis en est la portion antérieure, & fait partie de l'union ou connexion appellée la symphyse de l'os pubis. Cette portion de l'os est platte & peu épaisse; elle a en haut de sa face antérieure proche de la courbure angulaire, dans quelques sujets, une éminence qui augmente le volume ou l'étendue de l'épine, dont je viens de parler. Les deux os pubis joints ensemble par cette portion, forment en-devant une convexité inégale, & en-dedans une espece de concavité assez égale.

La branche de l'os pubis est un apophyse plate & mince, qui descend embas, & s'unit avec la branche de l'ischion par une symphyse cartilagineuse, dont il ne paroît que la trace dans l'adulte, elle acheve la formation du trou ovalaire; les branches de l'un & de l'autre os pubis font, sur le devant du fond du bassin, une espece d'arcade pointue, qui dans l'état naturel est plus arrondie.

Outre ce que j'ai dit plus haut de l'*acetabulum* en général: Voyez ce qui le concerne en particulier, à l'Article *Acetabulum*.

La substance des trois portions des *os innominés* est pour la plupart diploïque, ou spongieuse, excepté le milieu de l'os des iles, où les deux tables s'approchent, & rendent cet endroit transparent; ce qui se trouve aussi dans la cavité cotyloïde.

Les *os innominés* sont joints avec l'os sacrum & entre eux-mêmes par symphyse cartilagineuse; ils sont articulés avec l'os fémur par énarthrose.

Quant aux usages, c'est de faire avec l'os sacrum une espece de bassin, qui sert à former une portion de la cavité du bas-ventre, & à soutenir plusieurs visceres, principalement les parties qui servent d'égout à l'urine & aux excrémens grossiers, aussi-bien que celles qui distinguent les sexes.

Au reste, ces os, conjointement avec l'os sacrum, sont comme le fondement de tout le tronc & de toutes les parties qu'il porte. Ils sont le soutien des extrémités inférieures: en un mot, ils sont la base de tout le corps de l'homme, & comme le centre général de tous les mouvemens, soit qu'on soit debout, soit qu'on soit assis ou couché.

Les cartilages de chacun de ces os, ne sont pas en si grand nombre qu'on pourra se l'imaginer; en examinant le squelete, on prétend y voir des traces de cartilages séchés sur les crêtes des os des iles, sur les tubérosités des os ischion, aux échancrures qui servent de passage aux tendons des muscles. Toutes ces sortes d'incrustations ne sont pas de vrais cartilages; elles sont pour la plûpart tendineuses, aponévrotiques ou ligamenteuses: ces parties étant desséchées ont souvent plus d'apparence de cartilages que les vrais cartilages.

La croûte qui couvre la crête des os des iles, est principalement tendineuse, & en partie aponévrotique dans un corps parfaitement adulte: la jeunesse & la vieillesse la font paroître cartilagineuse. Dans la jeunesse les parties dont l'ossification n'est pas tout-à-fait accomplie, donnent facilement l'apparence des vrais cartilages; & la vieillesse cause souvent un endurcissement aux tendons qui les fait paroître cartilagineux. La substance qui revêt la tubérosité de l'ischion, est presqu'entierement tendineuse; & celle qui endnit les échancrures dans lesquelles les tendons passent, est comme ligamenteuse.

Les vrais cartilages des *os innominés* d'un corps adulte, sont au nombre de cinq, trois communs & deux propres.

Le principal des communs est celui qui joint les deux os pubis, & en fait la symphyse. Il s'étend depuis l'intervalle des épines des deux os pubis, jusqu'au commencement de l'angle formé par l'écartement des branches de cet os; de sorte qu'il est un peu plus épais ou large en haut, que le long de la rencontre des deux os: mais beaucoup plus large embas, où il remplit l'angle dont je viens de parler, & y forme une espece de cintre ou d'arcade cartilagineuse, plus considérable dans la femme que dans l'homme.

Les deux autres ligamens communs unissent les os des iles à l'os sacrum: ils ne sont pas si épais que celui des os pubis.

Les cartilages propres sont ceux qui encroûtent les cavités cotyloïdes: on sait par l'exposition du squelete que le bord de chacune de ces cavités, est échancré entre la partie antérieure & la partie inférieure, & qu'il y a dans la cavité un enfoncement large, inégal & peu profond, qui s'étend depuis toute l'échancrure, un peu plus ou moins au-delà du milieu de la cavité. Excepté cet enfoncement, tout le reste de la surface de la cavité cotyloïde, est garni d'un cartilage très-blanc, luisant & poli, qui se termine précisément au bord de la cavité.

Le bord de la circonférence de la cavité cotyloïde, est garni d'un bourrelet particulier, dont la matiere ne paroît ni tout-à-fait cartilagineuse, ni tout-à-fait ligamenteuse: je le rangerai parmi les ligamens.

Les ligamens des os innominés.

Ces ligamens sont de deux sortes; il y en a de communs & il y en a de propres. Les ligamens communs sont ceux qui sont attachés à ces os & à d'autres os voisins.

Il y en a plusieurs; savoir,

Un commun supérieur, attaché par un bout à la levre interne de la partie postérieure de la crête de l'os des iles, environ un pouce au-dessus du coude de la crête: il occupe environ l'étendue d'un pouce. Par l'autre bout, il est attaché à l'extrémité & à tout le bord inférieur de l'apophyse transverse de la derniere vertebre lombaire.

Un commun inférieur antérieur, qui d'un côté est attaché par un bout à la levre interne de la partie postérieure de la crête des os des iles, environ un pouce au-dessus du coude de la crête: il occupe environ l'étendue d'un pouce. Par l'autre bout il est attaché à l'extrémité & à tout le bord inférieur de l'apophyse transverse de la derniere vertebre lombaire.

Un Commun inférieur antérieur, qui d'un côté est attaché à la face interne du coude de la crête de l'os des iles, & de l'autre à la partie supérieure antérieure de la premiere fausse apophyse transverse de l'os sacrum: ce ligament laisse des ouvertures transversales, qui le font paroître plus ou moins composé.

Plusieurs communs inférieurs postérieurs, qui d'une part sont attachés le long de la levre interne de la tubérosité de la crête de l'os des iles, & d'autre part aux trois premieres fausses apophyses transverses, & de-là ils s'étendent latéralement sur les traces des fausses apophyses obliques de l'os sacrum.

Parmi les ligamens communs, il faut ranger ceux qui attachent les os fémur aux *os innominés*. J'en ferai l'exposition avec celle des ligamens de ces derniers os.

Les ligamens propres sont principalement quatre, savoir deux sacro-sciatiques, l'un grand & externe, l'autre petit & interne; un obturateur & un inguinal.

Le grand ligament sacro-sciatique ou sciatique externe, est attaché fort légerement à la face externe de la tubérosité de la crete des iles, couvre extérieurement les

deux épines postérieures de cet os, & continue son attache tout au long aux bords antérieurs des fausses apophyses transverses de l'os sacrum à leurs levres internes.

De-là ce ligament descend obliquement, en se rétrécissant, vers la tubérosité de l'os ischion, où il s'attache immédiatement au-dessous de l'échancrure, qui est entre la tubérosité & l'épine sciatique. Ensuite il continue son attache tout le long de la levre interne de la portion inférieure de l'os ischion, de la levre interne de la branche de cet os, & de la levre interne de la portion inférieure de la branche voisine de l'os pubis.

Dans tout ce dernier trajet de son attache, depuis son arrivée à la tubérosité de l'ischion, ce ligament produit une espece de faulx ligamenteuse, dont le dos est attaché aux os & le tranchant est en l'air. Cette faulx ainsi attachée aux parties osseuses forme avec elles, comme une gouttiere très profonde.

Le petit ligament sacro-sciatique, ou ligament sciatique interne, est fort uni à la face interne de la portion postérieure du ligament précédent. Il est attaché intérieurement au bord de la partie inférieure de la quatrieme fausse apophyse transverse de l'os sacrum, à celui de la cinquieme, & tout de suite jusqu'à la partie supérieure du coccyx.

De-là il monte un peu obliquement en se croisant avec le grand ligament, & en s'unissant fortement à la face interne, pour aller gagner l'épine de l'ischion, sans diminuer beaucoup de sa largeur. Il s'attache au tranchant de la pointe de cette épine & à celui de sa partie supérieure.

Ces deux ligamens par leur rencontre forment deux ouvertures séparées, savoir une grande avec l'échancrure sciatique supérieure, & une petite avec l'échancrure sciatique inférieure.

Le ligament obturateur occupe le grand trou ovalaire, excepté l'échancrure oblique de sa partie supérieure : il est attaché précisément au bord de la circonférence de ce trou ovalaire, depuis la partie antérieure de son échancrure oblique ou supérieure, jusqu'à la symphyse de l'os pubis avec l'os ischion.

De-là jusqu'à la partie postérieure de l'échancrure inférieure de ce trou, il est attaché à la levre interne du bord de la circonférence; de sorte qu'il fait dans son trajet une petite gouttiere avec la levre externe de ce bord. Ensuite il s'attache précisément au hord commun du trou ovalaire & de l'échancrure cotyloïdienne.

Par une telle disposition ce ligament laisse en haut une ouverture particuliere qu'il forme avec l'échancrure oblique ou supérieure du trou ovalaire. Outre cette ouverture commune, il en a encore d'autres, principalement deux particulieres & plus petites dont il est percé immédiatement au-dessous de la commune.

Il y a dans la face interne de la partie supérieure antérieure de l'os pubis, un ligament transversal en maniere d'auvent ou demi-toit, attaché supérieurement à l'os pubis, depuis l'échancrure oblique ou supérieure du trou ovalaire, jusques vers la partie inférieure de la symphise des os pubis, à quelques lignes de distance de la circonférence du trou.

Ce ligament transversal est large environ d'un demi-pouce, plus ou moins, dans l'adulte. Il s'unit postérieurement au-dessous de l'échancrure oblique ou supérieure du trou ovalaire au ligament obturateur, par le moyen d'un repli particulier; & en s'écartant du ligament obturateur, il forme avec lui une espece de gouttiere profonde & creusée en angle aigu, son écartement est soutenu par des brides ligamenteuses plus ou moins étendues.

Le ligament inguinal ou de Falloppe, qui l'a décrit le premier, est une bande ligamenteuse ou aponévrotique, attachée par un bout à l'épine de l'os pubis. Il est fort étroit le long de ses portions moyennes, & s'élargit considérablement vers ses extrémités. Il est fortement uni aux muscles, & à l'enveloppe aponévrotique de la cuisse; souvent il paroît manquer.

Outre ces ligamens propres de chaque *os innominé*, il y en a un petit qui est plat, très-fort & transversalement tendu entre les deux angles de l'échancrure cotyloïdienne. On le peut nommer le ligament propre on le ligament transversal de l'échancrure cotyloïdienne.

Le bourrelet cotyloïdien, c'est-à-dire le bourrelet à ressort ou élastique, peut aussi être rapporté parmi les ligamens. Il est comme un bord accessoire, posé proprement sur le hord de la cavité cotyloïde, & y est attaché très-fortement, de maniere pourtant qu'il cede facilement au doigt, quand on le pousse en-dedans vers la cavité ou en-dehors; il prête quand on l'écarte, & il reprend son diametre quand on cesse de l'écarter. Son tissu est très-particulier. Il est composé de fibres élastiques qui s'entrelacent tout le long de sa circonférence, & se recourbent peu à peu d'espace en espace vers le bord propre de la cavité cotyloïde. Il en fait un cercle entier, & passe sur l'échancrure de cette cavité, où le ligament transversal, dont je viens, de parler lui sert de soutien & d'attache, ainsi que le reste du bord osseux.

Quoique j'aie remis la description des deux ligamens de l'articulation du fémur avec l'*os innominé*; il est pourtant à propos de marquer ici leur attache à l'*os innominé.* L'un de ces ligamens environne l'articulation, & l'autre y est renfermé. Le premier est appellé ligament orbiculaire, & l'autre a été appellé très-improprement ligament rond.

Le ligament orbiculaire est très-fort, & inégalement épais; il environne toute la circonférence convexe du hord, ou sourcil de la cavité cotyloïde, & y est fortement attaché depuis le tranchant du bord, jusqu'à trois ou quatre lignes plus ou moins au-delà, d'où il paroît ensuite fournir un épanouissement ligamenteux ou aponévrotique.

Son attache au tranchant du hord de la cavité cotyloïde, s'unit à celle du bourrelet élastique, sans que le corps du bourrelet se confonde avec le ligament, qui ne fait que le toucher tout autour : en passant sur l'échancrure cotyloïdienne, il est attaché au ligament transversal de cette échancrure.

Le ligament renfermé n'est pas rond, comme le nom vulgaire le fait entendre; il est comme un cordon plus large par un bout & étroit par l'autre, de sorte qu'il est comme triangulaire en long; son attache par rapport à la cavité cotyloïde est aux deux angles de l'échancrure de cette cavité, il y est attaché par le bout large; cette attache large est comme la base du ligament; on voit comme naître de l'épaisseur de la base quelques filets ligamenteux particuliers qui de-là vont s'attacher d'espace en espace à la circonférence de l'empreinte raboteuse du fond de la cavité cotyloïde.

Les membranes, les glandes mucilagineuses & la moelle des os innominés.

Le périoste n'a rien ici de particulier; quant à l'enfoncement raboteux ou l'empreinte inégale du fond de la cavité cotyloïde, il est occupé par une glande mucilagineuse, large, plate, bordée d'une substance adipeuse, & recouverte d'une membrane fine, au travers de laquelle suinte une liqueur mucilagineuse qui humecte l'articulation mucilagineuse, & facilite ses mouvemens. Cette membrane s'éleve au-dessus de la glande mucilagineuse, & donne une espece d'enveloppe ou tunique au ligament refermé.

Les vaisseaux sanguins qui servent à certe glande passent entre le fond de l'échancrure cotyloïde, & le ligament transversal de cette échancrure.

Ces os n'ayant point de cavité interne & leur substance n'étant que cellulaire ou cartilagineuse, ils ne renferment point de moelle en masse; ces petites cavernes du tissu cellulaire de ces os ne contiennent qu'un suc moelleux qui suinte continuellement des membranes dont toutes ces cellules osseuses en général sont tapissées.

Les vaisseaux sanguins passent principalement par de petits trous de la concavité des *os innominés*, se ramifient dans les cellules osseuses, & y aboutissent par quantité de petits vaisseaux capillaires qui font paroître cette moelle ou ce suc moelleux rougeâtre. WINSLOW.

INO

INOCULATIO. Voyez *Variola*.

INOPINUS, παράλογος, *subit, imprévu*; ce mot se dit des accidens qui surviennent dans les maladies, soit naturellement, soit contre nature, qui ne se sont point annoncés, & qui semblent indiquer quelque altération. S'il arrive, par exemple, qu'un malade se trouve subitement accablé on soulagé, c'est, dit Hippocrate, 2. *Aph.* 27. une évênement inopiné qui ne doit nous donner, ni trop de confiance, ni trop de crainte.

INOSCULATIO, ἀναστόμωσις. Voyez *Anastomosis*.

INP

INPINGUEDO PORCI ou COSTUS. Voyez *Costus*. CASTELLI.

INQ

INQUIETUDO, ἀλυσμὸς, *inquiétude*, *anxiété*. Voyez *Alysmus*.

INS

INSANIA, *délire*. Voyez *Delirium* & *Mania*.

INSECTUM, ἔντομον, *insecte*; ce nom par lequel on entend un grand nombre d'animaux, est tiré de leur conformation, la plupart d'entre eux étant divisés, ou pour ainsi dire, coupés en différentes parties unies les unes aux autres. Quant aux différentes especes d'insectes dont on fait usage en Medecine, voyez les articles de leurs noms.

INSERTIO, *insertion*, c'est, en Anatomie, l'attache & l'union étroite des vaisseaux, des fibres, des muscles & des membranes avec d'autres parties.

INSESSIO, ἐνέδρα, Ioniquement ἐνέδρη. Voyez *Enedre*. Ce mot est synonyme à *inchatisma* & à *semicupium*. Voyez *Semicupium*.

INSESSUS ou SEMICUPIUM. Voyez *Semicupium*.

INSIDENTIA, ἐπίστασις. Voyez *Epistasis*.

INSIDIANS, λοχῶν, *occulte*, *couvé*, se dit des maladies qui ne se manifestent par aucun symptome, qui ont toute leur violence, tout en paroissant, & dont le malade est accablé brusquement, & sans qu'on puisse lui reprocher d'y avoir donné lieu. CASTELLI.

INSIPIDUS, ἄποιος. Voyez *Apoeum*.

INSIPIENTIA. Voyez *Delirium*.

INSOLATIO, *insolation*, ou l'action d'exposer aux rayons du soleil. BLANCARD.

INSOLATUS ou EILETHERES. Voyez *Eiletheres*.

INSOMNIA, INSOMNITAS, INSOMNEITAS, *insomnie*.

INSOMNIUM, ἐνύπνιον, *rêve*. On peut tirer quelque prognostic, & former quelque conjecture sur l'état actuel du corps, par le moyen des *rêves* : si ils n'ont rien de commun avec les occupations du jour, on en peut inférer que le corps est indisposé. Ceux qui rêvent de feu, ont trop de bile jaune; ceux qui rêvent de fumée ou de brouillards épais, abondent en bile noire; ceux qui rêvent de pluie, de neige, de grêle ou de glace, ont les parties intérieures surchargées de phlegme; ceux qui se sentent en *rêve* dans de mauvaises odeurs, peuvent compter qu'ils logent dans leur corps quelque humeur putride. Si l'on voit en *rêve* du rouge ou qu'on s'imagine avoir une crête comme un coq, c'est une marque qu'il y a surabondance de sang; si l'on *rêve* de la lune, on aura les cavités du milieu du corps affectées; du soleil, ce seront les parties moyennes; & des étoiles, ce sera le contour ou la surface extérieure du corps. Si la lumiere de ces objets s'affoiblit, s'obscurcit ou s'éteint, on en conjecturera que l'affection est légere, si c'est de l'air ou du brouillard qui cause de l'altération dans l'objet vu en *rêve*; plus considérable, si c'est de l'eau; & si l'éclypse provient de l'interposition & de l'obscurcissement des élémens, ensorte qu'elle soit entiere, on sera menacé de maladie: mais si les obstacles qui déroboient la lumiere viennent à se dissiper & que le corps lumineux reparoisse dans tout son éclat, l'état ne sera pas dangereux. Si les objets lumineux passent avec une vitesse surprenante, c'est signe de délire; s'ils vont à l'occident, qu'ils se précipitent dans la mer, on qu'ils se cachent sous terre, ils indiquent quelque indisposition. La mer agitée prognostique l'affection du ventre. La terre couverte d'eau n'est pas un meilleur *rêve*, c'est une marque qu'il y a intempérie humide; & si l'on s'imagine être submergé dans un étang ou dans une riviere, la même intempérie sera plus considérable. Voir la terre séchée & brûlée par le soleil, c'est pis encore; car il faut que l'habitude du corps soit alors extremement seche. Si l'on a besoin de manger ou de boire, on rêvera mets & liqueurs. Si l'on croit boire de l'eau pure, c'est bon signe; si l'on croit en boire d'autre, c'est mauvais signe. Les monstres, les personnes armées, l'ennemi & tous les objets qui causent de l'effroi, sont de mauvais augure; car ils annoncent le délire. Si l'on se sent précipité de quelque lieu élevé, on sera menacé de vertige, d'épilepsie, ou d'apoplexie, surtout si la tête est en même tems surchargée d'humeurs. LOMMIUS, *Med. Obs.*

Nous avons tiré de Lommius les observations précédentes, elles sont presque toutes d'Hippocrate, qui a fait un Livre exprès sur les *rêves*.

INSPIRATIO, *inspiration*, ou la partie de la respiration dans laquelle l'air est porté dans les poumons.

INSPISSATIO, *épaississement* ou *condensation*.

INSTILLATIO; ce mot est quelquefois synonyme à *Embrocatio*. Voyez *Embrocatio*.

INSTINCTUS, *Instinct*. C'est ce principe qui dirige les brutes dans leurs opérations, & dans le choix des choses qui leur conviennent. C'est lui qui leur indique souvent les remedes convenables dans les maladies dont ils sont attaqués.

INSTITA, *une bande*. C'est encore un ver plat qui s'engendre dans les intestins.

INSUFFLATIO, l'action de souffler dans quelque cavité du corps, pour transmettre à quelque partie affectée le remede qui lui convient, & qui peut lui être appliqué de cette maniere.

INSULTUS, le commencement d'un paroxysme, ou la naissance d'un accès.

INT

INTERGASTRUM; terme par lequel Paracelse entend la décussation des nerfs optiques.

INTEGUMENTA, *Tegumens*. On entend ordinairement par tegumens, la peau, l'épiderme, & la membrane celluleuse.

INTEMPERANTIA, *intempérance*, ou usage immodéré des alimens, & des boissons. Ce mot est aussi quelquefois synonyme à *Dyscrasia*.

INTEMPERIES. Voyez *Dyscrasia*.

INTENTIO, *intention*. Ce mot se prend quelquefois pour extension & pour indication.

INTERCEPTIO, ou *Apolepsis*. Voyez *Apolepsis*.

INTERCIDENS PULSUS, *Pouls intercadent*. Le pouls est *intercadent*, lorsqu'entre deux pulsations régulieres, il se fait comme un soubresaut de l'artere. Il paroît que le *Pulsus intercidens* est à peu près la même chose que le *Dicrotus*.

INTERCISIO, ou *Diacope*. Voyez *Diacope*.

INTERCOSTALES MUSCULI, *Muscles intercostaux*. Les *muscles intercostaux* sont des plans charnus fort minces, qui occupent les intervalles des côtes, &

dont les fibres vont obliquement d'un côté à l'autre. Il y a deux plans dans chaque intervalle; un externe, & un interne, qui sont comme collés ensemble, & ne sont distingués que par une toile membraneuse, très-mince & très-fine, & néantmoins cellulaire.

Selon cette division naturelle, & par rapport aux vingt-deux interstices des vingt-quatre côtes, il y a quarante-quatre *muscles intercostaux*, savoir à chaque côté,

Onze *intercostaux* externes.
Onze *intercostaux* internes.

Les fibres des *intercostaux* externes descendent de derriere en devant; & celles des *intercostaux* internes, sont arrangées à contre-sens, c'est-à-dire, qu'elles descendent de devant en arriere; de sorte que les fibres des externes & des internes se croisent.

Les *intercostaux* externes s'étendent pour l'ordinaire, depuis les vertebres jusqu'à l'extrémité de la levre supérieure de la portion osseuse de chaque côte, sans aller plus loin. Les *intercostaux* internes commencent proche le sternum, & finissent en arriere à l'angle de chaque côte.

Ainsi depuis les angles osseux des côtes jusqu'à leurs cartilages, les plans charnus sont doubles; & les fibres de ces plans par leur direction opposée, représentent des X: mais depuis les vertebres jusqu'aux angles osseux des côtes, & dans les interstices de leurs portions cartilagineuses, il n'y a que des plans simples; savoir, l'externe en arriere, & l'interne en devant.

Les fibres des *intercostaux* externes sont très-obliques en arriere, & deviennent insensiblement moins obliques vers l'extrémité antérieure des côtes. Leurs attaches commencent aux-ligamens qui joignent les côtes aux extrémités des apophyses transverses. Elles sont un peu tendineuses, & s'avancent un peu au-delà du bord sur la face ou la largeur de chaque côte.

Les fibres des *intercostaux* internes, sont en général plus courtes & moins obliques que celles des externes. Elles occupent presqu'entierement les interstices des portions cartilagineuses des côtes; & extérieurement elles sont recouvertes d'une membrane ligamenteuse, dont les fibres vont à contre-sens des fibres charnues, & imposent facilement, comme si c'étoit la continuation des fibres du muscle interosseux externe, sur lesquelles cette membrane s'étend aussi en diminuant d'épaisseur.

Quoique l'on puisse faire bouillir une portion de la côte d'un animal jusqu'à ce que les os quittent les chairs, & que l'on puisse les en tirer comme en dégaînant, sans déranger ou détruire les chairs & les membranes, il ne faut pas conclure de-là, que tous les *intercostaux* d'un côté de la poitrine ne soient qu'un seul muscle, à moins qu'on ne veuille aussi prendre pour un seul, les muscles qui environnent immédiatement l'os de la cuisse; parce que par une pareille expérience, on en pourroit déchausser les muscles avec le périoste, comme une espece de caleçon.

Les fibres postérieures des *intercostaux* externes, sont attachées par leurs extrémités supérieures, si près de l'articulation des côtes avec les vertebres, que par leur contraction elles ne peuvent faire descendre la côte à laquelle elles sont attachées; au lieu que leurs attaches inférieures sur la côte suivante, étant éloignées de l'articulation, sont en état de mouvoir cette côte de bas en haut. Il s'ensuit de-là, que tout le reste de chaque intercostal externe qui se termine à l'extrémité osseuse des côtes, ne sert qu'à lever la côte inférieure vers la supérieure.

Les fibres antérieures des *intercostaux* internes de même sont si près de l'articulation des côtes avec le sternum, que par leur contraction elles ne peuvent se mouvoir enbas, & faire descendre le cartilage auquel elles sont attachées; au lieu que les attaches inférieures de ces mêmes fibres, étant plus éloignées du cartilage suivant, les mettent en état de mouvoir le cartilage. Il s'ensuit de-là aussi, que tout le reste de chaque intercostal interne, a le même usage que l'externe, & n'en peut avoir d'autre.

Les portions qui se rencontrent entre les deux extrémités des côtes, servent à augmenter la force de la même action uniforme. L'immobilité de la premiere côte, sert en général de point fixe au mouvement de toutes les autres côtes, & chaque côte en particulier sert de point fixe au mouvement de la côte suivante.

Les surcostaux sont de vrais & puissans auxiliaires des *intercostaux* dans l'usage commun que je viens d'établir. Ils sont très-justement appellés releveurs des côtes. Il ne faut pas confondre avec ces muscles, un petit qui est immédiatement au-dessus de la premiere côte, & qui d'abord leur ressemble par son attache à cette côte. WINSLOW, *Anatomie*.

INTERCURRENS FEBRIS, *Fievre intercurrante*.

Les fievres stationnaires, sont celles qui proviennent d'une constitution particuliere à une année; cause, qui ne nous est pas encore suffisamment connue. Chacune de ces fievres prévaut à son tour, exerce ses ravages, & a, pour ainsi dire, l'ascendant sur toutes les autres, pendant un certain nombre d'années successives. Outre les fievres stationnaires dominantes, il y en a d'autres qui sont, tantôt plus, & tantôt moins violentes; mais qui se mêlant avec toutes les especes de fievre stationnaire, & avec chaque espece des autres fievres indistinctement, dans la même année, peuvent être appellée *fievres intercurrantes*. Telles sont la fievre pourpreuse, la pleurésie, la fausse peripneumonie, le rhumatisme, la fievre érésipélateuse, l'esquinancie, & peut être beaucoup d'autres.

Comme toutes ces maladies sont, ou ont été accompagnées de fievre, jusqu'à ce qu'elles aient été caractérisées par l'impulsion de la matiere fébrile sur quelque membre particulier; je ne balance point à regarder la fievre comme maladie principale, & de traiter les accidens qui la dénomment, comme des symptomes qui sont modifiés par la maniere dont se fait la crise, & par la partie affectée.

Il faut remarquer qu'il en est des *fievres intercurrantes*, quelquefois, ainsi que des fievres stationnaires. Elles sont les unes & les autres plus ou moins fréquentes, plus ou moins épidémiques, selon la constitution de l'année, & la température de l'air qui les amene d'une maniere secrete & inexplicable; car quoique le principe en soit dans quelque indisposition particuliere des corps, tel que le vice du sang & des autres humeurs; il arrive cependant des conjonctures dans lesquelles ce principe est mis en action par quelque cause générale résidente dans l'atmosphere, & dont l'influence sur le corps humain, détermine les humeurs & le sang déja viciés, à produire immédiatement des fievres épidémiques *intercurrantes*. Lors, par exemple, qu'un froid vif continué, & qui s'avance dans le printems, est suivi subitement par un tems chaud, il naît des pleurésies, des esquinancies, & d'autres maladies semblables, quelle que soit la constitution générale de l'année: mais comme ces maladies, qui arrivent indistinctement dans toutes les années, sont quelquefois aussi épidémiques, & produisent d'aussi grands ravages que celles qui ne reviennent qu'au bout d'un certain nombre d'années, nous avons pris le parti de les distinguer par le nom de *maladies intercurrantes*.

Quoiqu'il y ait entre ces deux especes de fievres une différence considérable, relativement à la cause résidente dans l'air qui les produit; cependant elles ont fréquemment les mêmes causes extérieures & procathartiques. Car sans parler de l'infection, qui cause quelquefois des fievres stationnaires, & des indigestions qui donnent lieu, tant aux fievres stationnaires, qu'*intercurrantes*; il faut certainement regarder comme la cause manifeste extérieure de la plus grande partie de ces maladies, 1°. ou la précipitation de changer de vêtement trop promptement, lorsque le printems commence: 2°. ou l'imprudence par laquelle on s'expose au

froid au sortir d'un exercice violent, dans lequel on s'est beaucoup échauffé. Il arrive dans l'un & l'autre cas, que les pores venant à se resserrer subitement, & la matiere transpirable à demeurer dans le corps, cette matiere produit dans le sang une agitation particuliere, ou l'espece de fievre à laquelle tendoit d'avance, ou la constitution générale du corps, ou la dépravation particuliere des sucs. Je ne balancerai point d'avancer, qu'il a plus péri d'hommes de cette maniere, que de la peste, de la guerre, & de la famine réunies. Un Medecin n'a qu'à examiner attentivement son malade, & l'interroger exactement sur la naissance de sa maladie, & il trouvera presque toujours, lorsqu'il s'agira de quelques-unes des maladies que nous avons nommées ci-dessus, qu'elle provient de l'une des causes que nous avons indiquées.

Il faut observer soigneusement ici, que quoique les maladies dont nous traitons sous le titre d'*intercurrantes*, soient pour la plupart, sinon toutes, des maladies essentielles; cependant il y a souvent dans les fievres stationnaires, certains symptomes semblables aux *fievres intercurrantes*, qui portent le même nom, qui produisent les mêmes effets, & qui ne sont toutesfois que des suites des fievres stationnaires. Dans les cas où les *fievres intercurrantes* ne sont qu'accessoires, on ne se conduira point comme si elles étoient maladies essentielles. On suivra l'indication donnée par la fievre stationnaire; & si l'on suit la méthode qui convient aux *fievres intercurrantes*, il faut que ce soit en passant & sans opiniâtreté. On doit étudier avec soin la maladie de l'année, afin de trouver la méthode par laquelle on pourra la vaincre plus facilement, & de savoir s'il faut s'y prendre par la saignée, par les sueurs, ou par quelqu'autre voie. Mais l'on m'objectera peut être, que les maladies dont il est ici question, & que j'appelle essentielles, ne sont réellement que des symptomes. Je réponds à cela, que ce peut être seulement des symptomes, relativement à la fievre, à laquelle il faut proprement les rapporter: mais j'ajoute que ce sont au moins des symptomes de fievre particuliere qui les produit nécessairement. Ainsi, dans une pleurésie essentielle, telle est la nature de la fievre, qu'elle dépose toujours la matiere morbifique sur la pleure; dans une esquinancie essentielle, telle est la nature de la fievre, qu'elle pousse toujours la matiere morbifique à la gorge, & ainsi des autres. Mais lorsque quelqu'une des maladies, dont nous avons parlé ci-dessus, succede à une fievre, dont la cause est dans une constitution particuliere de l'année, à laquelle il faut la rapporter; ce n'est point nécessairement, c'est seulement par accident qu'elles sont produites; aussi remarquera-t'on une grande différence entr'elles & les autres.

Si l'on veut distinguer exactement les maladies essentielles des maladies symptomatiques, il est important de savoir que les mêmes symptomes qui accompagnent quelque fievre stationnaire dans le commencement, se montrent pareillement & en même-tems dans une pleurésie, ou dans une esquinancie, lorsque ces maladies ne sont que des symptomes accidentels de la fievre stationnaire. Nous en avons la preuve dans la pleurésie symptomatique, qui succéda à la fievre qui régna dans l'hiver de l'année de 1675. Car tous ceux qui furent attaqués de cette pleurésie, se plaignirent dans le commencement de douleur à la tête, au dos & dans les membres; symptomes les plus certains & les plus ordinaires de toutes les fievres qui avoient précédé cette maladie, & qui continuerent après qu'elle eut cessé. Lors au contraire que ces maladies *intercurrantes* sont essentielles, elles attaquent dans toutes les années indistinctement de la même maniere, & n'ont rien de commun avec la fievre stationnaire régnante.

D'ailleurs les symptomes qui les accompagnent sont plus évidens, les caractérisent mieux, ne sont point mêlés & embarrassés de phénomenes d'une nature différente, & appartenant à une autre fievre.

J'ajouterai que le tems de l'année où l'on voit paroître la plus grande partie des maladies essentielles *intercurrantes*, indique ordinairement l'espece à laquelle il faut les rapporter. Enfin, celui-là sera le plus capable de découvrir les signes diagnostics de ces maladies & des autres qui aura fait une recherche exacte de leurs phénomenes, & dont l'occupation principale & journaliere aura été de les observer. Il pourra toutesfois arriver que leur différence caractéristique soit si subtile, que les termes lui manqueront pour les faire sentir à un autre.

Autant que les symptomes concomitans de ces différentes especes de fievres, & la maniere particuliere de les traiter, m'a mis en état d'en juger, il m'a semblé qu'elles provenoient d'une inflammation du sang particuliere à chacune d'elle: c'est pourquoi je fais consister la partie principale de leur curation dans le rafraîchissement du sang; je travaille en même-tems à chasser la matiere morbifique, par une méthode que je varie selon la nature du mal, & l'expérience que j'ai par les succès. J'ajouterai, que quiconque saura tenter l'expulsion de la matiere fébrile par la saignée, les sueurs, les purgations & les autres moyens que nous en avons, & appliquer à chaque fievre en particulier celui de ces moyens qui lui conviendra, réussira toujours dans les fievres dont il s'agit. SYDENHAM.

INTEROSSEI MUSCULI, *les intérosseux*; ce sont de petits muscles placés entre les os du métacarpe, & qui occupent les trois intervalles ou interstices de ces os, tant extérieurement ou du côté de la convexité de la main, qu'intérieurement ou du côté de sa concavité. C'est ce qui a donné lieu de les appeller *muscles intérosseux*, & de les diviser en intérosseux externes & intérosseux internes. On en compte ordinairement six; savoir, trois internes & trois externes, eu égard simplement aux masses charnues sur le métacarpe, & aux six attaches tendineuses sur les doigts. On en peut compter davantage par rapport à la composition de ces masses.

Les *intérosseux* externes sont plus forts, plus composés, & occupent plus de place entre les os du métacarpe que les internes. Ils ont chacun deux différentes portions, une apparente comme de niveau avec les os, & une cachée qui s'avance en-dedans sur les *intérosseux* internes.

La portion apparente ou sublime, est en quelque maniere penniforme; elle est attachée le long des parties voisines de deux de ces os; & par une petite extrémité, à l'os du carpe le plus proche. La portion cachée ou profonde qui s'avance au-dedans paroît plus simple que la précédente, & semble n'être attachée qu'aux bases de deux os.

Vers les têtes des os du métacarpe, ces deux portions de chaque *intérosseux* externe se terminent par des tendons plats & larges, qui s'avancent sur le côté d'une des premieres phalanges, s'unissent à la bandelette voisine de l'écartement tendineux d'un des tendons de l'extenseur commun, jusqu'à la tête de ces phalanges. Une de ces portions s'attache aussi à la phalange même par de petits tendons très-courts. Ainsi on peut regarder ces muscles comme biceps, surtout quand les tendons des deux portions s'unissent.

Les deux premiers *intérosseux* externes se trouvent le plus souvent attachés au grand doigt. Ils occupent les intervalles des trois premiers os du métacarpe, & ils embrassent même le second os jusques vers le creux de la main. Leurs tendons sont attachés aux deux côtés de la premiere phalange du grand doigt, & aux deux côtés du second tendon de l'extenseur commun.

Le troisieme *intérosseux* externe, occupe l'intervalle des deux derniers os du métacarpe, & s'attache le plus souvent au petit doigt. Son tendon est attaché à peu près de la même façon à la premiere phalange de ce doigt du côté de l'os du coude, & au bord voisin du quatrieme tendon de l'extenseur commun. Le corps charnu

charnu de ce muſcle s'avance auſſi en dedans entre les deux os, vers le creux de la main.

Les *interoſſeux* internes, ſont plus ſimples & moins engagés entre les os que les externes. Le tendon du premier *interoſſeux* interne s'attache au côté cubital de la premiere phalange du doigt index; c'eſt-à-dire, du côté qui regarde l'os du coude & le petit doigt. Il s'attache pareillement au bord voiſin du premier tendon de l'extenſeur commun. Le tendon du ſecond *interoſſeux* interne va de la même maniere au côté radial du doigt annulaire; c'eſt-à-dire, du côté qui regarde le rayon ou le pouce; & le tendon du troiſieme va auſſi de même au côté radial du petit doigt.

Dans cet arrangement, il y a deux *interoſſeux* externes pour le grand doigt, il y en a un pour le doigt annulaire, mais il n'y en a point pour l'index ni pour le petit doigt. Au contraire, le grand doigt n'a point d'*interoſſeux* interne, le doigt index en a un, l'annulaire un, & le petit doigt de même.

Les *interoſſeux* internes paroiſſent quelquefois réellement doubles, & comme deux muſcles ſéparés par une ligne graiſſeuſe; de ſorte que dans quelques ſujets on voit diſtinctement ſix *interoſſeux* internes. Mais les portions charnues qui ſe trouvent ici immédiatement aux deux côtés du ſecond os du métacarpe, appartiennent aux deux premiers des *interoſſeux* externes; & la portion charnue qui ſe trouve immédiatement au côté radial du quatrieme os du métacarpe; c'eſt-à-dire, au côté qui regarde le pouce, appartient au troiſieme *interoſſeux* externe. Je parle ici ſelon l'arrangement que je viens d'expoſer.

Les *interoſſeux* peuvent avoir différens uſages, ſelon leurs différentes attaches, & ſelon les différentes attitudes des doigts auxquels ils ſont attachés.

Ils ſont en général auxiliaires de l'extenſeur commun, par leurs attaches aux angles latéraux des écartemens rhomboïdes de ſes tendons; par leſquelles attaches ils ſont comme des cordes latérales, qui conjointement avec chaque tendon de l'extenſeur commun ſervent à étendre la troiſieme phalange de chaque doigt.

Par les mêmes attaches latérales, ils ſervent auſſi en général à faire les mouvemens latéraux des quatre doigts; c'eſt-à-dire, à les ſerrer tous enſemble les uns contre les autres, mais non pas à les écarter tous les uns des autres, ni à les mouvoir chacun à part vers le pouce, ni à les en éloigner. Dans l'écartement général de tous les quatre doigts, les *interoſſeux* ne meuvent que le grand doigt & le doigt annulaire; l'index & le petit doigt ſont alors écartés par d'autres muſcles. Dans le mouvement des doigts vers le pouce, & qu'on appelle adduction, ils n'agiſſent que ſur trois doigts, qui ſont le grand, l'annulaire, & le petit doigt. Dans le mouvement oppoſé, qu'on nomme abduction des doigts, ils n'en meuvent auſſi que trois, mais non pas les mêmes; ce ſont alors l'index, le grand, & l'annulaire.

Les uſages des *interoſſeux* en particulier, ſoit externes, ſoit internes, ſoit de chaque *interoſſeux*, peuvent être différens dans différens ſujets, par rapport à la variété des attaches; & par conſéquent on ne peut rien décider là-deſſus dans les vivans.

Selon l'arrangement que j'ai expoſé dans la deſcription de ces muſcles; le premier & le ſecond des *interoſſeux* externes ſervent à faire alternativement l'adduction & l'abduction du grand doigt: le troiſieme *interoſſeux* externe ſert à faire l'abduction de l'annulaire; c'eſt-à-dire, le mouvement vers le petit doigt.

Selon le même arrangement, le premier des *interoſſeux* internes ſert à faire l'abduction de l'index, c'eſt-à-dire, le mouvoir vers le grand doigt; le ſecond à faire l'adduction de l'annulaire, en le mouvant auſſi vers le grand doigt; & le troiſieme à faire l'adduction du petit doigt; c'eſt-à-dire, le porter pareillement vers le grand doigt.

Les *interoſſeux* du pié ſont ſept petits muſcles qui rempliſſent les quatre intervalles des os du métatarſe, à peu près ſemblables à ceux de la main. Il y en a quatre ſupérieurs, qui ſont les plus gros, & trois inférieurs. La diviſion vulgaire de ces muſcles en externes & internes ne convient point ici.

Le premier des ſupérieurs eſt attaché en arriere par des fibres charnues au ligament qui unit les baſes des deux premiers os du métatarſe; enſuite au côté voiſin du premier de ces os, & tout le long de la partie ſupérieure de la face interne du ſecond os. Il ſe termine par un tendon grêle qui s'attache au côté interne de la premiere phalange du ſecond orteil.

Les trois autres ſont attachés par pluſieurs fibres charnues ſupérieurement aux faces internes des trois derniers os, & par quelques-unes ſupérieurement aux faces externes du ſecond, troiſieme & quatrieme os. Ils ſe terminent auſſi par des tendons grêles qui s'attachent au côté externe des premieres phalanges du ſecond, troiſieme & quatrieme orteil.

Les inférieurs ſont attachés à proportion par des fibres charnues aux parties inférieures de ces os, principalement à celles du deuxieme, troiſieme & quatrieme os, & aux ligamens communs de leurs baſes. Le premier de ces *interoſſeux* inférieurs eſt auſſi attaché par quelques fibres à la partie voiſine du tendon du grand péronier; les tendons des trois *interoſſeux* inférieurs ſuivans ſont attachés au côté interne des baſes des premieres phalanges des trois derniers orteils.

Les *interoſſeux* du pié ont reſpectivement les mêmes uſages que ceux de la main. Le premier des ſupérieurs approche le ſecond orteil du gros orteil; les trois autres des ſupérieurs éloignent ou écartent le ſecond, le troiſieme & le quatrieme orteils du gros orteil, & les tournent vers le petit orteil. Les trois inférieurs meuvent les trois derniers orteils vers les deux premiers. Je parle ici ſelon l'arrangement que j'ai obſervé le plus; car comme il varie, les uſages en particulier varient auſſi. Winslow.

INTERCURRENS PULSUS, ou *Pulſus intercidens*. Voyez *Intercidens*.

INTERCUS, eſpece d'hydropiſie, qu'on appelle plus ordinairement *anaſarque*. Voyez *Anaſarca*.

INTERDENTIUM, intervalle entre les dents du même rang.

INTERDIGITIUM, cors entre les orteils.

INTERFŒMINEUM. Voyez *Perinæum*.

INTERLUNIUS MORBUS, *l'épilepſie*.

INTERMISSIO, intervalle entre deux paroxyſmes, ou deux accès de fievre, ou d'une autre maladie.

INTERMITTENS FEBRIS, *Fievre intermittente*. V. *Pyretos*.

INTERMITTENS PULSUS, *Pouls intermittent*. V. *Pulſus*.

INTERNODIA, les phalanges des doigts.

INTERNUNTII DIES, *jours critiques*.

INTERNUS, *l'interne*; nom d'un muſcle de l'organe de l'ouie. Voyez *Auris*.

INTERPASSARE, c'eſt en Medecine entrepaſſer, ou mêler les différens ingrédiens dont on remplit un ſachet, afin qu'ils ſoient tous également diſtribués dans toute ſa capacité.

INTERPELLATUS MORBUS, c'eſt ainſi que Paracelſe appelle toute maladie dont les paroxyſmes ſont incertains & irréguliers.

INTERPOLATUS DIES, c'eſt, ſelon Paracelſe, le jour de rémiſſion, ou le jour intercalaire entre deux accès de fievre.

INTERSCAPULARIA, les cavités d'entre les épaules, & les vertébres. Blancard.

INTERSCAPULIUM, *l'épine de l'omoplate*.

INTERSEPTUM, *la luette*; on entend encore par ce mot la cloiſon des narines.

INTERSPINALES COLLI, certains muſcles du cou, que M. Winſlow appelle les petits épineux du cou.

Ces muſcles ſont placés entre les apophyſes épineuſes du cou, & entre la derniere du cou & la premiere du dos, & s'inſerent dans ces apophyſes par les deux ex-

trémités, à un des côtés du ligament cervical postérieur, qui les sépare de ceux qui sont de l'autre côté.

Les petits épineux aident les demi-épineux dans leur mouvement, & peuvent aussi servir à ramener le cou dans sa situation naturelle, après qu'on lui a fait faire quelques petits mouvemens de rotation. WINSLOW.

INTERSTINCTUS, *distinct*, *discret*; se dit de la petite vérole.

INTERTRIGO, *écorchure* & *durillon*. Les *durillons* causés par le serrement des souliers trop étroits s'amollissent, & se désenflent en appliquant sur la partie offensée les poumons d'un porc ou d'un agneau, chaudement. La poudre d'un vieux soulier brûlé, de la laine crue, des fleurs de grenadier des jardins, produiront le même effet. On peut encore se servir de l'acacia; il faut en froter le durillon avec du vinaigre. On appliquera l'emplâtre *ex hordeo* à ceux qui ont la chair tendre. On fait avec trois onces de litharge, quatre onces de cire, une once de graisse fraîche de porc, & une livre d'huile de myrte, une excellente emplâtre pour les *écorchures*, les brûlures, les *durillons* & les pustules. On omettra la graisse de porc, lorsqu'il sera question de faire cicatriser. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm. cap. 67.*

Les balaustes sont extremement recommandées par Oribase pour faire cicatriser promptement les *écorchures* & les vieux ulceres. Le même Auteur parle de l'écorce de pin, en application, comme d'un remede excellent pour les *écorchures*.

L'*intertrigo* vient, selon Varron, de *lingua Latina*, *Lib. IV. ab eò quod duo inter se trita*. RHODIUS, *Lexicon Scriberianum*.

Il survient fréquemment aux enfans des inflammations & des excoriations en différentes parties du corps, mais surtout derriere les oreilles, au cou & aux cuisses. Celles des cuisses proviennent ordinairement de l'acrimonie de l'urine, qui à force de passer sur l'épiderme, l'emporte & laisse la peau à découvert. On guérira ces excoriations, en étuvant doucement deux ou trois fois par jour, les parties avec de l'eau chaude, qui dissoudra & emportera avec elle les sels acrimonieux. Les Nourrices ont coutume de délayer dans l'eau un peu de terre glaise, & de l'appliquer sur la partie après la lotion. On peut substituer à la terre glaise, la cérufe réduite en poudre fine, la craie ou l'ardoise calcinée. Mais si l'inflammation & l'excoriation étoient considérables, il feroit à propos d'user en fomentations deux ou trois fois par jour, de la solution de trochisques de blanc de Rhasis dans de l'eau de plantain; & l'on aura soin en même tems de ne rien épargner pour que les parties soient seches, & pour qu'elles ne se frottent point les unes contre les autres; ce que l'on obtiendra en employant un peu d'onguent dessiccatif rouge, ou de diapompholyx, & en interposant entre les parties des morceaux de vieux linge fin.

INTERVALLUM, intervalle entre deux paroxysmes d'une maladie ou entre deux pulsations d'une artere.

INTERVERTEBRALES MUSCULI, *Muscles intervertébraux*.

Ces muscles partent d'une vertebre latéralement, & s'insérent en s'avançant obliquement dans la partie postérieure d'une autre vertebre située immédiatement au-dessus de celle d'où ils partent.

Leur usage est de serrer les vertebres les unes contre les autres, & de les tirer un peu de l'un & de l'autre côté. DOUGLAS.

INTESTINA TERRÆ, *Vers de terre*.

INTESTINA, *Intestins*. Voyez *Cœlia*.

Après avoir considéré l'estomac & les *intestins* comme un seul canal continu, l'ordre exige qu'ayant à parler ici des inflammations auxquelles les *intestins* sont sujets, je traite en même tems de celles qui surviennent à l'estomac. C'est par elles que je vais commencer.

L'estomac peut être attaqué, ainsi que toute autre partie du corps, d'une inflammation réelle qui se manifestera par les symptomes & par les effets suivans.

Il y aura ardeur fixe & douleur poignante dans ce viscere; cette douleur s'augmentera dans l'instant même qu'il tombera quelque chose dans sa capacité. Il surviendra un vomissement très-douloureux, immédiatement après la déglutition de quelque chose que ce soit; le malade sentira une anxiété extreme & continuelle; il y aura fievre aiguë & continue; cette maladie est produite, ou par une inflammation générale, ou par le voisinage de l'estomac par rapport aux parties enflammées, ou par des substances acres & corrosives que l'on a avalées.

Ce mal emporte ordinairement le malade en peu de tems; il faut le guérir sur le champ, ou la nécessité des fonctions lésées, & la connexion d'une infinité de nerfs le rendra mortel.

Cette inflammation, ainsi que celle des autres parties, se guérit, dégénére en suppuration, en skirrhe, en cancer, en gangrene, ou cause une mort subite, accélérée par les convulsions.

Aussi-tôt que les signes dont nous avons parlé ci-dessus font connoître sa présence, il faut sur le champ faire d'amples saignées, les réitérer selon le besoin, ordonner des boissons très-légeres, nourrissantes, émollientes, anti-phlogistiques, opposées à la cause, des clysteres & des fomentations semblables, éviter soigneusement toutes les substances acres, prévenir spécialement le vomissement.

Boisson douce & adoucissante.

Prenez *des feuilles récentes d'oseille des bois, trois onces; de feuille de mauve, une poignée & demie; d'avoine entiere, une once;*

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante de petit-lait.

Ajoutez sur chaque douze onces, deux jaunes d'œufs, avec une once de rob de groseilles.

Clystere.

Prenez *des feuilles récentes d'endive,*
de chicorée,
de fumetere,
de mauve, &
de guimauve.

Faites bouillir le tout dans du petit-lait.

Exprimez-en la décoction.

Prenez dix onces de cette décoction pour un clystere, & faites prendre deux ou trois clysteres par jour.

Si elle dégénere en suppuration plusieurs maux surviennent, furtout des nausées, des vomissemens, des douleurs qui paroissent souvent extraordinaires. Quand on en ignore la cause, on les guérit rarement. Lorsqu'on la connoît, ces accidens demandent le même traitement que l'abscès. Si elle produit un skirrhe ou un cancer, elle excite alors d'énormes vomissemens, des douleurs insupportables qui s'augmentent aux moindres choses qu'on prend, qui deviennent fixes, longues, & qui s'irritent encore plus par l'usage de tous les médicamens acres. On calme ces maladies par les seuls remedes qui y sont requis. On les guérit rarement; les eaux médicinales naturelles sont les plus efficaces en ce cas. On peut déduire de ce qui vient d'être dit, l'origine, la nature, les effets, la connoissance, la prévision,

la curation, la palliation de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrene, du skirrhe, du cancer, de la rate, du pancréas & de l'épiploon; & l'on trouvera à l'article *Hepar* ce qui concerne spécialement l'inflammation du foie.

Les *intestins*, principalement les grêles, ont très-souvent comme l'estomac, leurs membranes enflammées, par les causes de l'inflammation en général transportées en ces parties, ou par des matieres acres prises en boisson, en aliment, en assaisonnement, sous la forme de médicament ou à titre de venin, qui y sont portées, retenues dans les rides de leurs valvules & s'y attachent; de plus, elle sera produite par toute matiere acre, putride, fétide, purulente, ichoreuse, gangréneuse, bilieuse, atrabilaire & cancéreuse que l'œsophage, l'estomac, la rate, le foie, le pancréas & l'épiploon y déchargent, qui s'y arrête & les ronge; enfin, par de violentes convulsions qui ont précédé, produit des vents, empêché le mouvement, & l'ont ainsi excitée.

Lorsqu'elle est produite en ces lieux, elle contracte les *intestins*, ferme leur cavité, empêche le passage des matieres qui y abordent, enfle prodigieusement, distend, tiraille, enflamme l'*intestin* qui se trouve au-dessus de l'endroit obstrué & le ventricule même, cause par-là une douleur très-aiguë, ardente, fixe, qui s'étend par toute la partie enflammée, de violentes convulsions dans le diaphragme & les muscles de l'abdomen, quand elle est irritée par les matieres qui y abondent, supprime les selles, fait vomir ce qu'on a pris, & ce qui y est déterminé plus ou moins vîte après l'avoir pris, selon qu'il s'est arrêté plus haut ou plus bas, fait naître des vents douloureux, les tranchées les plus violentes avec des borborygmes, la passion iliaque, la suppuration, la gangrene, un skirrhe, un cancer, une fievre très-aiguë, une foiblesse extreme causée par la véhémence de la douleur, & enfin une mort très-prompte.

Tant que ce mal est encore enfermé dans les bornes de l'inflammation, ceux qui n'y font pas attention le prennent pour la passion iliaque, l'attribuent au froid, aux flatuosités, au vent, & le traitent par des remedes chauds, carminatifs, dont les suites sont très-funestes. Mais on voit aisément que ce mal est une vraie inflammation, par la fievre aiguë, continue qui l'accompagne, par la grande soif, la grande chaleur, la dureté du pouls, la douleur brûlante, les urines enflammées & une débilité soudaine.

S'il occupe l'arc du colon, il produit une douleur qu'on nomme colique; s'il a son siége dans les extrémités de l'*intestin* rectum, alors on le prend ordinairement pour des hémorrhoïdes borgnes; il se dissipe souvent dans ces cas par une dyssenterie légere, sanguinolente & bilieuse.

Aussi-tôt qu'on connoît par ses signes que ce mal est présent, dant cet état il faut sur le champ mettre tout en œuvre pour le guérir. On y réussit, 1°. En saignant copieusement & fréquemment comme dans la pleurésie. 2°. En donnant fréquemment des clysteres relâchans, délayans & anti-phlogistiques. 3°. En faisant prendre les mêmes choses en boissons chaudes, auxquelles on ajoutera des opiats ménagés avec prudence, & des médicamens d'une nature opposée à celle de la cause singuliere de ce mal. 4°. En appliquant sur tout l'abdomen de pareilles fomentations, & principalement des animaux jeunes, vivans & sains. 5°. Evitant en même tems avec soin tout ce qui est acre, tout ce qui augmente le mouvement des liqueurs, tout ce qui échauffe, soit boisson, aliment, médicament, ainsi que le mouvement des passions. 6°. En persistant dans l'usage de ces remedes jusqu'à ce qu'on ait appaisé le mal, & qu'on ait passé trois jours sans s'en ressentir. Si ce mal loin de céder aux remedes convenables, persiste toujours avec violence au-delà du troisieme jour, & qu'à la douleur, à l'ardeur & à la distension succedent un frisson vague partout le corps, sans cause manifeste, une douleur sourde, avec un sentiment de pesanteur dans l'endroit douloureux, c'est signe qu'il s'y fait un abscès. Cet abscès venant à s'ouvrir dans l'espace de quatorze jours, vuide le pus qu'il renferme. Si ce pus tombe dans la cavité de l'abdomen, il produit plusieurs maux; mais s'il est déterminé dans la cavité des intestins, il produit une dyssenterie purulente plus ou moins abondante & de longue durée, selon la nature de l'ulcere qui s'y est formé; dyssenterie qui fait sortir les membranes des *intestins* souvent toutes entieres, & produit souvent la consomption. Aussi-tôt que cet accident se manifeste, il faut sur le champ bannir tout régime qui engendre beaucoup de matiere fécale, dure, épaisse. On doit mettre le malade, pour toute nourriture, aux seuls bouillons avec des racines un peu désersives; le faire boire beaucoup de décoctions balsamiques, détergentes, & en prendre en clystere, ou boire en grande quantité des eaux minérales, & continuer leur usage jusqu'à parfaite guérison.

Alimens dont il faut user dans cette maladie.

Prenez *des racines de serpentaire*,
de tragopogon,
de chervis,
de persil, &
de chicorée, } *de chaque, deux onces*;

Faites bouillir ces racines dans l'eau avec de la viande.

Sur trente onces de bouillon, mettez deux jaunes d'œufs avec une quantité suffisante de sel.

Décoction.

Prenez *des racine de valériane des jardins, deux onces*;
de feuilles de livêche, deux poignées;
de fleurs de toute-saine, une poignée;
de fleurs d'aigremoine, deux onces.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau.

Faites-en prendre deux onces par heure.

La même décoction peut servir en clystere.

Si ce mal vient de causes très-violentes & est accompagné des plus cruels symptomes, il pourra aisément produire en cet endroit la gangrene, qui cause ensuite une mort des plus tristes. On prévoit qu'elle arrivera par la connoissance des choses qui ont précédé, lorsqu'en même tems il ne paroît aucuns signes d'une heureuse résolution, ni de guérison. On connoît qu'elle se forme par les signes qui ont précédé, par la rémission soudaine & sans cause de la douleur, par le pouls qui reste foible, intermittent, par des sueurs froides, par une dyssenterie fétide, cendrée, ichoreuse, livide, noire, par la sortie involontaire des excrémens, d'où suit bien-tôt une mort douce & tranquile. Quand ce mal est parvenu à ce point, il n'admet aucun remede; c'est avant ce tems qu'il faut le traiter, & il n'y a que la méthode prescrite plus haut qui soit utile. Mais si les causes mentionnées font naître un skirrhe en ces parties, comme ce genre de mal est d'une nature toute différente, il est sans doute nécessaire de s'en faire une idée claire. Si donc les intestins dont on a parlé sont attaqués d'une inflammation qui dure long-tems, qui soit accompagnée des circonstances décrites ci-dessus, qui ne soit pas des plus violentes, qui ne se résolve point comme on a dit, par les médicamens, & qui ne se termine point par la suppuration, qui laisse dans le lieu affecté un sentiment perpétuel d'engourdissement, de pesanteur, & quelquefois de tiraillement; alors soyez sûr qu'il s'y forme un skirrhe. Ce skirrhe, suivant sa nature, produisant ses effets en cet endroit, donne lieu à plusieurs maux de conséquence & opiniâtres, tels principalement que l'engourdissement, le sentiment de pesanteur qui augmente sans cesse avec le skirrhe, à

l'endroit duquel le canal intestinal se rétrécit, les excrémens & le chyle croupissent, agissent sur le lieu de la résistance, & deviennent très-putréfiés par leur séjour; de-là les intestins se bouchent & s'entortillent, ce qu'on prend y séjourne, y est arrêté; de-là la passion iliaque ou une dyssenterie seche, causée par la matiere acre irritante, les convulsions, le hoquet, le vomissement, une douleur continuelle, la fievre, la maigreur, l'atrophie, la mort.

Quels que soient les médicamens, ils ont peu d'effet. En observant le régime prescrit ci-dessus, on supportera ce mal long-tems sans grandes douleurs. Mais si un tel skirrhe produit en cet endroit par ses causes, se manifeste par les signes dont on vient de faire l'énumération, les choses sont alors dans un état déplorable & irremédiable, comme on peut le concevoir en les comparant avec la nature, les fonctions & le tissu nerveux de l'intestin. On est surtout tourmenté par une dyssenterie très-acre, continuelle, rebelle, qui brûle, qui ronge & consume tous les lieux qu'elle affecte & qui cause en même tems des convulsions très-violentes, des douleurs fixes, longues, insupportables, jusqu'à ce qu'enfin la mort soit l'unique soulagement qui reste au malade.

Aussi-tôt qu'on connoît la présence du skirrhe, le moyen d'adoucir beaucoup ce mal, c'est de le traiter suivant la méthode qu'on a proposée plus haut: mais si pour le dompter on use imprudemment de remedes acres, & surtout de violens purgatifs, on fait naître en cet endroit un cancer qui y fait de cruels progrès: alors il ne faut prendre pour toute boisson que du petit-lait frais, & pour tous alimens que des bouillons faits de matieres farineuses, ou de viande avec des jaunes d'œufs; on doit user de lavemens très-doux, faits de décoction de graine de lin, de feuilles de *solanum* des boutiques, ou de têtes de pavot blanc, & de médicamens fort adoucissans, anodyns, légerement narcotiques, & qui ne s'aigrissent point aisément.

De-là on conçoit pourquoi on observe si souvent dans la pratique des douleurs à l'œsophage, à l'orifice de l'estomac, au foie, à la rate, au pancréas, à l'iléum, au colon, si cruelles, si fixes, si opiniâtres, si intolérables, si indomptables; on comprend aussi combien il y a d'especes de dyssenteries toutes surprenantes; combien on a souvent tort de s'en prendre à certaine acrimonie hectique particuliere des humeurs, & de donner des remedes nuisibles en conséquence de cette acrimonie faussement supposée; combien il faut de prudence à un Medecin qui veut purger dans les grandes douleurs de ces parties; quelle superpugation incurable survient souvent après dans quelques sujets; combien il est nécessaire de changer de remedes & de méthode pour guérir la dyssenterie; le peu de fondement & l'erreur qu'il y a à ne recommander dans la cure de ces maladies qu'un seul spécifique quel qu'il soit, ou qu'une seule méthode thérapeutique générale, & une infinité de choses semblables. Boerhaave, *Aphorismes*.

INTORTUS, *retors*, *entortillé*. Scribonius Largus ordonne, *n.* 43. d'étuver les parotides avec de l'eau de mer très-chaude, dans laquelle on trempera des éponges qui n'auront point encore servi, & qu'on pressera avec beaucoup de force, *per linteum intortum*, avec un linge tors. Celse prescrit, *Lib. V. cap.* 28. lorsqu'il y aura calus dans une fistule, d'introduire *papyrum intortum*, un morceau de papier tortillé, & enduit de quelque caustique.

Intortæ venæ, & conglomeratæ; ce sont, dans le même Auteur, *Lib. VII. cap.* 18. des veines entortillées ou crispées, & ramassées comme dans le circocele.

INTOXICATIO, de *toxicum*, τοξικὸν, poison, venin; c'est proprement *infection*. Paracelse restraint, *Lib. I. de Peste*, le mot *Intoxicatio* à la sanie qui coule extérieurement des plaies & des abscès. On s'en sert maintenant assez généralement, pour désigner l'ivresse causée par des liqueurs spiritueuses; & en ce sens, il est synonyme à *inebriatio*. Voyez *Alkohol*.

INTRICATUS; épithete par laquelle on désigne un muscle. Voyez *Bicaudalis*.

INTRITUM, ἔντριτον, ἐντρίμμα, ὑπότριμμα; terme de cuisine, par lequel on entend une espece de hachis: il vient de *intero*, hacher, froter, broyer. Pline entend par *intrita*, un mets préparé en hachant, en broyant.

Donat dit, qu'*intritum* est synonyme à *mortarium alliatum*. *Intrita* & *intritum* signifient dans Martial des substances battues dans un mortier, & préparées de cette maniere en aliment; c'est ce que nous appellons concasser. Celse emploie le mot *intrita* dans le même sens, ainsi que Varron & Columella.

INTROSUSCEPTIO, INTUSSUSCEPTIO; c'est l'intus-susception ou l'entrée contre-nature d'une portion d'intestin dans une autre, ou le rendoublement d'un intestin. Voyez *Iliaca passio*.

INTSIA; nom d'un arbre très-grand & toujours verd, qui croît dans le Malabar, & qu'on appelle aussi *Acacia Malabarica globosa*. Le suc de ses feuilles & celui de son écorce, pris avec un peu de sel, calme les douleurs du ventre. On dit que la poudre de son écorce, mise sur les ulceres, les rend moins douloureux. Ray, *Hist. Plant.*

INTYBUS, nom du *Cichoreum latifolium, sive Endivia vulgaris*.
De l'*Hedypnois annua*.
De l'*Hyoseris angustifolia*.
Et de la *Lampsana*.

I N V

INVERECUNDUM OS, l'*os frontal*.

INVIDIA, l'*envie*. Quelques Medecins regardent cette passion comme une cause de plusieurs maladies, mais particulierement de l'atrophie: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ainsi que tous les autres chagrins, elle produit des effets contraires à la santé.

INUNCTIO, *liniment*, ou l'action d'oindre. On entend indistinctement par ce mot, & l'action d'oindre, & les matieres dont on se sert en oignant.

INVOLVULUS, nom d'un ver que l'on trouve sur les feuilles de vigne.

INUSTORIA, *cauteres*.

I O B

IOBOLOS; épithete que l'on donne à certains animaux venimeux qui dardent au loin leur poison.

I O D

IODES, ἰώδης, de ἰὸς, rouille, verd-de-gris; *érugineux* ou de couleur de verd-de-gris. Hippocrate se sert souvent de cette épithete, pour désigner la couleur des matieres rendues par le vomissement.

J O H

JOHUALXOCHITL. Voyez *Colcaquahuitl*.

J O L

JOLLÆ COMPOSITIO; nom d'un escarrotique décrit par Celse, *Lib. V. cap.* 22.

I O N

JON, ἴον, la *violette*.

JONDRABA, ou *Thlaspidium apalum spicatum*.

IONIA; nom que les Athéniens donnoient, selon Paul Eginete, *Lib. V. cap.* 45. au *Chamæpitys*.

IONTHLASPI.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est composée de quatre feuilles rangées en croix

Du fond de cette fleur s'éleve un pistil qui dégénere en un fruit plat, rond & en forme de bouclier. Ce pistil n'a qu'une cellule, qui contient une graine plate & ronde.

Boerhaave en distingue deux especes.

1. *Ionthlaspi minimum spicatum lunatum*, Col. pag. 1. 284.
2. *Ionthlaspi luteo flore incanum montanum*, διοσκοειδὲς, Col. p. 1. 280.

Outre ces deux especes, on en trouve dans Miller une troisieme sous le nom & avec les caracteres suivans :

Ionthlaspi Orientale fructu echinato.

On trouve la premiere espece en grande quantité sur les montagnes voisines du Tibre. La seconde croît dans les campagnes aux environs de Montpellier, autour de Nisme, & dans les autres contrées méridionales de la France, ainsi qu'en Espagne & en Italie. M. Tournefort découvrit la troisieme au Levant, d'où il en envoya des graines au Jardin du Roi à Paris. MILLER, *Dict. Vol. II.*

Les deux premieres passent pour déterfives, apéritives & vulnéraires.

IONTHOS, ἴονθος ; petit bouton dur au visage appellé par les Latins *varus*. Voyez *Ephelis*, *Furunculus* & *Varus*.

IOS

IOS, ἰὸς, *ærugo*, *rouille*, *verd-de-gris*.

IOSACCAR, ἰοσάκχαρ, sucre de violettes.

IOT

IOTACISMUS ; défaut soit dans la langue, soit dans les autres organes de la parole, qui empêche de prononcer certaines lettres.

IOU

IOUI, liqueur alimentaire & restaurative préparée au Japon, & qu'on peut garder pendant douze ans. Elle est fluide comme le bouillon, aqueuse, noire, agréable au gout & à l'odorat, salée & pleine de saveur.

Quant à la maniere de la préparer, tout ce que nous en savons, c'est qu'elle se fait avec le jus exprimé du bœuf à moitié roti. Les Japonois font un secret du reste, & ils la vendent fort cher. Cette liqueur est très-rare en Europe : cependant on en apporte quelquefois en Europe, soit par curiosité, soit par gout. Elle passe pour un bon restaurant après une maladie ; & en cette qualité on en fait un grand cas dans tout le Japon.

JOVIS BARBA, ou *Barba Jovis.*

Voici ses caracteres, selon Miller :

Ses feuilles sont aîlées ; ses fleurs sont légumineuses ; elles sont suivies de gousses courtes & ovales, dans lesquelles on trouve ordinairement une graine ronde.

Boerhaave compte cinq especes de cette Plante.

1. *Barba jovis*, C.B. 397. *Barba jovis pulchrè lucens*, J. B, 11.
2. *Barba jovis Africana, foliis viridibus pinnatis, flore cæruleo.*
3. *Barba jovis Hispanica incana, flore luteo*, T. 651.
4. *Barba jovis Lagopoides, Cretica, frutescens, incana; flore spicato, purpureo amplo*, Brein. Prod. 2.
5. *Barba Jovis, Græca, linariæ folio argenteo, ampliori, flore luteo parvo.* T. C. 44. BOERH. *Index alter Plant. Vol. II.* P. 40.

On ne leur attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

Miller en distingue neuf especes.

JOVIS FLOS, *le safran.* BLANCARD.

IOULOS, ἴουλος ; ce sont les premiers poils qui paroissent au menton, ou les premiers cheveux cotonneux qui croissent aux tempes. RUFUS EPHESIUS.

IPE

IPECACUANHA. Offic. Pomet. 46. Pis. (1648.) 101. (1658.) 231. Act. Philos. Lond. N. 238. 69. Mont. Exor. 7. Dougl. Ind. 46. Pis. (Ed. 1648.) 101. (Ed. 1658.) 231. Comm. Cat. Plant. Usual. (Ed. 111.) 95. *Hippecacuanha*, Bagliv. Prax. *Ipécacuanna Brasiliensibus*, Marcgr. 17. Raii, Histor. 669. *Ipepocoanha*, Marl. Ob. *Igpecaya, sive Pygaya*, Laet. 566. Purch. Pilg. Vol. IV. 1311. *Herba Paris Brasiliana polycoccos*, Raii Hist. 1. 669. *Periclymenum parvum Brasilianum Alexipharmacum.* Pluk. Almag. 288. *Periclymenum accedens planta Brasiliana, flosculis congestis albis*, Hist. Oxon. 3. 535. Cod. Med. 61. *Ipecacuana*, Stroth. Mat. Med. 1. 60. Tourn. Mat. Med. 189.

Cette plante est assez semblable à l'*Herba Paris* ; mais elle en differe, en ce qu'elle a un plus grand nombre de feuilles, elle en porte six, sept, & quelquefois huit ; d'un verd foncé par-dessus, d'un verd plus clair pardessous, & elles sont traversées d'un grand nombre de veines ; entre ces feuilles s'éleve une tige qui porte à son sommet plusieurs fleurs blanches à cinq feuilles, disposées en bouquet, & dont chacune fait place à une baie d'un brun foncé, & de la grosseur d'une petite cerise. Lorsque sa racine est seche, elle est à-peu-près de la grosseur d'une plume d'oie ; on lui remarque des plis, & elle paroît genouillée & noueuse ; elle est d'une couleur brune à l'extérieur ; sa partie principale est ce que nous appellons son écorce ; car la moelle blanchâtre qu'elle renferme, est en très-petite quantité ; elle est amere au gout, & tant soit peu terreuse à l'odorat. Cette Plante croît au Brésil, dans les bois humides & ombragés. MILLER, *Bot. Off.*

Nous avons trois especes d'*ipécacuanha*, le gris ou cendré, le brun, & le blanc qu'on appelle aussi *Pseudipécacuanha*. M. Tournefort a découvert que ce dernier n'avoit aucune vertu, & c'est peut être le même que celui de Pison ; ensorte qu'à proprement parler, nous n'avons que deux especes d'*ipécacuanha*, celui du Brésil, & celui du Perou, qu'on appelle *Bexuguillo.* Nous ne connoissons point la plante qui donne ce dernier ; & sa racine même n'a paru en France qu'en 1672, qu'un certain M. Le Gras, qui n'étoit point Medecin, l'apporta, & la donna à M. Craquenel Apothicaire. Mais ce remede ne fit pas fortune entre les mains de celuici, qui n'en connoissant pas la vertu, s'avisa d'en donner deux dragmes pour une dose, ce qui étoit beaucoup trop. En 1687. un Marchand étranger, appellé Garnier, tacha de mettre l'*ipécacuanha* en crédit ; ce en quoi il fut secondé avec succès par M. Helvetius, de qui Louis le Grand acheta la maniere de le préparer, qu'on ne connoissoit point encore. C'est ainsi que l'usage en devint public, & l'on s'en servit depuis avec beaucoup d'avantage dans les Armées & dans les Hôpitaux.

On trouve dans les Transactions Philosophiques, le Mémoire suivant de M. Douglas sur les différentes especes d'*ipécacuanha.*

On peut commencer par diviser en général, dit cet Auteur, les racines d'*ipécacuanha* en vraies & fausses ; & chacune de celles-ci en différentes especes, caractérisées particulierement par la différence de leur couleur.

J'ai quatre especes d'*ipécacuanha* vrai, le noir, le brun, le gris, & le blanc : mais je n'entreprendrai point de déterminer, si ce sont des racines de plantes différen-

tes, ou si la variété qu'on remarque dans leur couleur, ne provient que de la différence des terres d'où on les a tirées, ainsi que l'assure M. Hans Sloane. Comme ces racines ne nous viennent jamais entieres, il est assez difficile d'en faire une description exacte dans leur état naturel, d'après celui où elles sont lorsque nous les recevons.

Cependant, en comparant les différens morceaux secs qu'on nous apporte, on peut conjecturer avec beaucoup de vraissemblance, qu'il part de la tige une espece de tronc radical & court, qui se divise ensuite en plusieurs branches moins considérables, ces branches en d'autres plus petites, & celles-ci en un grand nombre de petites fibres, ou filamens.

Chaque morceau est composé d'une partie extérieure ou corticale, & d'une partie intérieure ou fibreuse, semblable à un nerf blanc, ou à un faisceau uni & compact de filamens ligneux qui occupe le centre, ou qui fait l'axe de ces racines.

Le centre de ce faisceau est peut-être occupé par un filet de moelle: mais il est si petit, qu'on ne peut s'en appercevoir à la vue simple.

La partie corticale est ridée en deux sens différens: les unes de ces rides sont superficielles, formées en especes d'anneaux circulaires, ou nœuds coulans, qui ne font pas tout-à-fait le tour de la racine: les autres pénétrent fort avant dans sa substance, & ressemblent à des incisions ou crevasses profondes qui vont jusqu'aux nerfs.

Il est impossible de déterminer la longueur de ces racines, lorsqu'on les tire de terre: parmi les morceaux qu'on nous en apporte, on en trouve quelques-uns qui ont neuf pouces de long, plusieurs qui ont plus de six pouces; mais le plus grand nombre en a moins.

Ces morceaux sont ordinairement courbés & tortillés en tout sens; il est rare d'en trouver qui soient parfaitement droits & qui aient quelque longueur.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, convient à toutes les especes d'*ipécacuanha* vrai: mais il y a plusieurs choses en quoi elles different les unes des autres, & dont nous allons faire mention.

Le noir est le plus petit des quatre, il est fort dur, & ses crevasses sont larges & nombreuses. Tous les morceaux de cette espece ne sont pas également noirs à l'extérieur; quant à la substance intérieure, & au nerf, ils sont pour l'ordinaire blancs; mais non pas toujours de la même blancheur.

Le brun est plus gros que le noir, ses crevasses ou gerçures sont plus éloignées les unes des autres; la substance intérieure de son écorce est plus noire, & sa couleur extérieure est rouge; mais ce rouge varie d'un morceau à un autre.

Le gris est d'une couleur, tantôt plus & tantôt moins foncée; la substance intérieure de son écorce est brune, mais rayée de blanc. Il est beaucoup plus gros que le noir, & l'on en trouve des morceaux qui ont plus de quatre lignes de diametre. Le nerf est proportionné à l'épaisseur de la partie corticale.

J'ai trouvé rarement des morceaux d'*ipécacuanha* gris, qui eussent plus de cinq pouces de long: mais on n'en peut rien conclurre sur la longueur de la racine entiere, ainsi que je l'ai déja observé. Les gerçures sont encore plus rares dans celui-ci que dans le brun, & il y a même des morceaux où l'on en apperçoit à peine. Les gerçures varient selon les différentes especes de racines; il y en a qui sont presqu'entierement unies, & d'autres où elles sont plus longitudinales que circulaires.

Le blanc doit être, autant qu'il m'est permis d'en juger, par le peu que j'en ai vû, de grosseurs fort différentes entr'elles. Il y en a des morceaux qui sont plus gros qu'aucun de ceux de l'espece du gris, & d'autres beaucoup plus petits. La couleur blanchâtre de son écorce est mêlée d'une teinte jaunâtre, & la partie nerveuse est très-considérable, relativement à la partie corticale. On y remarque rarement des gerçures, & il n'y en a presqu'aucune qui pénétre jusqu'au nerf. Ses autres gerçures sont très-profondes, & la plupart longitudinales; il paroît plus noueux que les autres; j'attribue ses nœuds, principalement aux petites fibres qui partent des branches les plus considérables de la racine.

Les lieux d'où nous viennent les différentes especes d'*ipécacuanha*, ne sont pas encore bien déterminés. Le noir ne nous vient que du Brésil par Lisbonne; c'est pourquoi la plupart de nos Droguistes lui donnent le nom de racine du Brésil.

Quant au brun, le Docteur Houstoun, qui a demeuré pendant plusieurs années dans la Nouvelle Espagne, m'a dit qu'il croissoit en abondance à quelque distance de Carthagene, dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, d'où on le transporte fréquemment à la Jamaïque dans des peaux qui en contiennent un cent pésant; il est certain que c'est de-là qu'il nous est venu en si grande abondance pendant ces dernieres années.

Nous préférons le gris à tous les autres, & nous en faisons beaucoup plus d'usage, lorsque nous pouvons en avoir. Les Auteurs disent qu'il croît au Perou, d'où on l'apporte à Porto-Bello, & que de Porto-Bello, il passe en Europe sur les Galions d'Espagne. Il en vient vraisemblablement quelque peu de Porto-Bello à la Jamaïque; car rien n'est plus certain qu'il nous en est venu quelquefois de cette derniere contrée. Il paroît par quelques morceaux qui m'ont été apportés de Saint Thomé, Isle Portugaise sous l'équateur, où on les tenoit apparemment en droite ligne du Brésil, que cette espece croît au Brésil: c'est pourquoi elle a dû faire une des deux dont Pison fait mention, à moins qu'on ne l'ait découverte depuis. Le Pere Labat dit, dans son dernier voyage aux Isles de l'Amérique, que cet *ipécacuanha* croît en abondance à la Martinique, & que ces Insulaires en font usage depuis long-tems.

Pison dit, que le blanc que les Portugais appellent *ipécacuanha blanca*, croît au Brésil, & si nous croyons le Pere Labat, on en trouve aussi à la Martinique.

Je n'ai connu jusqu'à présent que ces quatre especes d'*ipécacuanha* vrai: mais j'ai vu deux autres racines auxquelles on a donné ce nom, trompé par la ressemblance de leur couleur extérieure avec celle de l'*ipécacuanha* vrai. Je distribuerai ces *ipécacuanha* faux, en blanc & en un brun rougeatre.

Le blanc a presque la même couleur, la même surface que l'*ipécacuanha* blanc vrai: mais il n'est pas, à beaucoup près, si noueux; il est d'ailleurs beaucoup plus large, plus mince & plus doux au toucher.

Le brun est d'une couleur plus foncée que le vrai brun. Parmi les morceaux qu'on nous en apporte, on en trouve un grand nombre qui ont une teinte de rouge, ce qui lui a fait donner le nom d'*ipécacuanha* rouge. La substance de son écorce tire sur un jaune rougeâtre. Ses morceaux sont beaucoup plus longs qu'aucuns de ceux des especes précédentes; il y en a qui portent jusqu'à seize pouces; quant à leur grosseur, elle est moyenne entre celle du noir & du gris. Ses gerçures sont plus éloignées les unes des autres, que dans le vrai brun: & les intervalles qu'elles laissent entre elles, sont beaucoup plus unis. En un mot, quoiqu'il soit extrement aisé de prendre des morceaux de cette racine pour des morceaux du vrai *ipécacuanha* brun, surtout lorsqu'ils sont mêlés les uns avec les autres; cependant si on les compare avec attention, leur grande ressemblance n'empêchera point qu'on les distingue suffisamment.

Un Chirurgien qui m'apporta de Maryland en 1725. ces deux especes d'*ipécacuanha* faux, m'apprit qu'elles croissoient en abondance dans ces contrées; que les Habitans les appellent *ipécacuanha*, & que le petit peuple s'en sert comme d'un vomitif. Depuis ce tems on m'a envoyé un échantillon détaché d'un morceau que l'on garde à la Doüanne depuis plus de douze ans, & qu'on appelle *ipécacuhanha* sauvage.

M. Hans Sloane m'a appris que ce faux *ipécacuanha*,

étoit le même que celui qu'on lui avoit envoyé il y avoit peu de tems de la Virginie pour de l'*ipécacuanha* vrai, & qu'il avoit découvert dans la suite, n'être que la racine d'un apocyn venéneux, dont il avoit donné la description dans son Histoire naturelle de la Jamaïque, où il est fort commun, de même que dans la Nouvelle Espagne, comme il paroît par les échantillons qu'il a reçus du Docteur Burnet. Voyez *Apocynon*.

Analyse de l'Ipécacuanha, par M. Boulduc.

Nous connoissons aujourd'hui, dit l'Auteur, deux sortes d'*ipécacuanha*, un gris, & un autre brun, tirant à l'extérieur sur le noir: nous savons que ce gris est moins violent dans ses effets que le brun, que ce dernier est pourtant plus certain dans sa réussite que le gris, par plusieurs expériences qu'on en a faites, & dont je me suis assuré moi-même: cependant, comme en fait de remedes, on préfere pour l'ordinaire les doux aux violens, l'usage a donné la préférence à l'*ipécacuanha* gris, qu'on employe plus fréquemment que le brun.

J'ajouterai que depuis que ces deux racines sont en usage, l'on nous en a apporté une troisieme blanche, peu semblable aux deux autres, qu'on n'a pas laissé de nous vouloir faire passer pour une autre *ipécacuanha*, & de fait aujourd'hui, on l'appelle *ipécacuanha* blanc, dont on se sert dans les mêmes maladies pour les femmes enceintes, & pour les petits enfans, parce que pour l'ordinaire il fait fort peu d'effet.

J'ai d'abord travaillé sur le gris, dans le dessein de continuer sur les deux autres; j'en ai fait l'analyse en deux manieres, & par la voie de la distilation à l'ordinaire par la cornue, au feu de reverbere clos & gradué, & par celle d'extraction, avec des dissolvans différens, propres & convenables.

Par la distilation, je n'en ai tiré d'abord qu'un phlegme, qu'un esprit acide & qu'un peu d'huile, & de la masse noire restée dans la cornue & calcinée à feu très-violent, j'en ai retiré très-peu de sel fixe.

Le peu de lumiere que j'ai retiré de cette analyse, ne mérite pas que j'entre dans un plus ennuyeux détail des proportions & effets de toutes les parties qu'elle m'a produites: j'aurois même bien pû me dispenser de la faire, prévenu qu'elle est assez inutile pour nous faire véritablement connoître la nature des mixtes, que même elle ne nous présente que le mixte détruit; cependant j'ai crû ne pas devoir la négliger, non-seulement parce qu'elle est d'usage depuis très-long-tems, mais aussi parce qu'elle ne laisse pas de nous développer, & de nous démontrer les proportions de leurs parties séparées.

Pour donc mieux reconnoître la constitution de cette racine, j'ai crû devoir procéder par la voie de l'extraction, qui pût me donner un abrégé ou du moins quelque partie essentielle de ce mixte, dans laquelle je pusse véritablement asseoir sa vertu spécifique & son principal caractere.

J'ai commencé cette extraction avec l'esprit de vin très-rectifié, j'en ai tiré par ce moyen ses soufres ou ses parties résineuses au poids de six dragmes, de huit onces de racines que j'avois employées; le résidu entierement dépouillé de ses parties résineuses & bien séché, ne pesoit plus que six onces, dont je n'ai pas laissé de tirer encore avec l'eau de pluie distilée, deux onces d'extrait assez solide, qui n'étoit que les parties salines de la racine, accompagnées de quelques parties terrestres qui en sont inséparables: cet extrait étoit peu lié dans ses parties, parce qu'il avoit été séparé de ses parties résineuses par l'opération précédente.

J'ai cru devoir me servir de cette double extraction, l'une faite par l'esprit de vin, l'autre par l'eau, très-persuadé que la vertu de cette racine ne résidoit pas dans sa résine seule, mais encore dans ses parties salines, sur lesquelles l'esprit de vin n'avoit pû mordre, & dont l'eau seule est le propre dissolvant.

Ce dernier résidu ou cadavre dépouillé tant de ses parties résineuses, que de ses parties salines, ne pesoit plus que quatre onces.

Il paroît par ces deux différentes extractions, que cette racine contient beaucoup plus de parties salines, que de parties résineuses, indépendamment de quelques parties terrestres; d'où j'ai inféré que sans le secours de l'esprit de vin, je pourrois par l'eau seule tirer de cette racine, & les parties salines, & les parties résineuses, parce que les parties salines prédominant sur les résineuses, les premieres pourroient atténuer les dernieres, les détacher, les fondre & les résoudre; pour se les approprier, & n'en faire qu'un corps, c'est-à-dire, un corps contenant & les parties salines, & les parties résineuses.

Cela est conforme à l'expérience, puisque nous savons que c'est le propre des sels de dissoudre les soufres: & l'épreuve que j'en ai faite en cette occasion a prouvé mon raisonnement, puisqu'avec la seule eau de pluie & pareille quantité de la même racine, j'en ai tiré trois onces & demie d'extrait assez solide, autrement lié & uni dans ses parties que le précédent; & que du résidu qui ne pesoit plus que cinq onces, bien desseché, & dont l'eau ne pouvoit plus rien tirer, je n'ai retiré par l'esprit de vin qu'une dragme d'une espece de résine.

Tout ce travail & toutes ces observations auroient peu de mérite, si elles n'étoient suivies de quelques expériences sur les effets particuliers de chacune de ces parties; je n'entends point parler de celles qui procedent de la distilation: nous avons plus d'une preuve, qu'aucune de ces sortes de parties, qu'abusivement on nomme principes, ne retiennent rien des vertus du mixte d'où on les a tirées: il n'en est pas de même de celles que nous donnent les différentes extractions; nous savons que les produits qui en résultent, renferment comme en abrégé tous les principes actifs d'un mixte.

Par la distilation que j'ai faite de l'*ipécacuanha*, j'ai remarqué que le brun contenoit moins d'huile, & que la derniere portion de cet esprit qui sort avec l'huile par la derniere violence du feu, quoique considérablement acide, me sembloit contenir plus de parties volatiles que ne m'avoit paru en contenir cette même portion d'esprit tiré du gris.

J'en ai jugé ainsi par le mélange que j'ai fait de l'un & de l'autre de ces esprits avec du sel de tartre; les particules volatiles du brun se sont échappées avec plus de vivacité, & ont frappé autrement l'odorat que n'ont fait celles du gris.

De ces deux faits, j'ai jugé par avance, que si cet *ipécacuanha* brun contenoit moins de parties huileuses que le gris, il contenoit aussi moins de parties résineuses; & en second lieu, que si cette derniere portion d'esprits, paroissoit contenir plus de parties volatiles, c'étoit la raison pour laquelle il étoit plus violent dans ses effets. Cette observation pourroit assez autoriser le sentiment de ceux qui croient que la vertu purgative des médicamens est excitée par un certain sel volatil, & qu'ils sont plus ou moins violens, selon qu'ils contiennent plus ou moins de ces sels volatils. La question est encore trop délicate pour prendre parti; elle mérite confirmation par des expériences plus sensibles, que je ne négligerai point dans l'occasion & dans mon travail.

Voilà ce que j'ai remarqué de plus essentiel sur l'*ipécacuanha* brun comparé avec le gris par les distilations que j'ai faites de l'un & de l'autre. Il me reste à toucher ce que m'ont produit les différentes extractions que j'en ai faites: elles ont été les mêmes que celles que j'ai ci-devant mises en usage sur le gris, & toujours par comparaison de l'une à l'autre.

J'y ai d'abord connu les mêmes produits, c'est-à-dire, un extrait résineux, & un extrait salin: mais l'un & l'autre de ces extraits en bien moindre quantité dans le

brun que dans le gris, & conséquemment le marc de celui-là plus pesant que le marc de celui-ci.

Mais il est bon de rappeller ces proportions. De huit onces d'*ipécacuanha* gris, je tirai avec l'esprit de vin dix dragmes d'extrait résineux : de pareille quantité du brun, je n'en ai tiré que six dragmes.

Du résidu de ce gris dénué seulement de son extrait résineux, je tirai par le dissolvant aqueux deux onces d'extrait salin; & le même résidu de ce brun ne m'en a produit que cinq à six dragmes.

Le marc du gris dépouillé, tant de ses parties résineuses, par l'esprit de vin, que de ses parties salines par l'eau, s'est trouvé peser quatorze dragmes; & ce dernier au contraire a été à près de 6 onces; ce qui prouve que les principes actifs sont plus abondans, & en plus grande quantité dans l'*ipécacuanha* gris, que dans l'*ipécacuanha* brun.

Ce fait s'est confirmé par l'extraction suivante opposée à la premiere.

Je m'étois servi dans la précédente de l'esprit de vin, & ensuite de l'eau : j'ai au contraire d'abord employé l'eau dans celle-ci, & ensuite l'esprit de vin, dans la même vue que j'ai toujours eue de pouvoir dissoudre par un même dissolvant, & les parties résineuses, & les parties salines, principalement quand les premieres ne prédominoient pas sur les dernieres par les raisons que j'ai avancées dans mes premieres Observations.

J'ai donc remarqué que huit onces de cet *ipécacuanha* brun m'ont produit par le moyen du dissolvant aqueux, une once trois dragmes d'extrait, bien solide & bien lié, & que le résidu bien desséché, ne m'a donné par le moyen de l'esprit de vin, que vingt-quatre grains d'extrait résineux : au lieu que pareille quantité du gris par le même dissolvant aqueux, m'avoit fourni trois onces & demies d'extrait, & le résidu par l'esprit de vin, trente-six grains d'extrait résineux; d'où il est aisé de conclurre par tous ces faits, que l'*ipécacuanha* brun contient beaucoup moins de parties principales, & plus de parties terrestres que le gris.

Cependant, il est constant que le brun est plus actif & plus violent dans ses effets que le gris, ce la semble impliquer & former un paradoxe.

Voici ce que j'en pense.

L'on sait que les vertus actives ne se mesurent ni par le poids, ni par la masse des corps; ceux qui ont le moins de volume, ont quelquefois le plus de force & d'activité, *vis maxima in minima mole.* Nous avons d'ailleurs observé que les derniers esprits détachés du brun, étoient plus piquans & frappoient plus vivement les sens que ceux du gris; pourquoi n'auroit-il pas la même activité dans nos corps, pour irriter les parties intérieures, & agiter plus violemment les humeurs; les extraits du brun, sont à la vérité, en moindre quantité, leur vertu en peut être plus concentrée, & par conséquent plus active.

Ce curieux Naturaliste, dans un Discours qui se trouve parmi les Mémoires de l'année 1701. dit qu'il a trouvé le moyen de faire perdre à cette racine sa qualité émétique, encouragé à cette recherche par la différence qui est entre cette même racine & d'autres violens purgatifs; attendu que les autres purgatifs violens, tels que la scammonée & la coloquinte, de quelque maniere qu'ils soient préparés & corrigés, laissent souvent après eux des marques funestes de leur action; au lieu que l'*ipécacuanha*, quelque vive que paroisse son opération, ne laisse qu'une astriction de la partie qu'il a auparavant ouverte & fatiguée. Il faisoit un extrait résineux avec de l'esprit de vin; ensuite il en emportoit les parties salines avec de l'eau de pluie; & il a trouvé par expérience que sa violence, ainsi que celle de tous les autres purgatifs, venoit de la résine. Car les effets de la résine étoient plus violens que ceux de la racine même, qui ne laissoit que point ou peu d'astriction après elle : mais l'extrait salin étoit diurétique, purgeoit doucement, sans presque causer aucune nausée, & néanmoins avoit la qualité spécifique de la racine, qui est de guérir les dyssenteries.

Cette racine se donne depuis quinze grains jusqu'à une demi-dragme, & ne doit jamais passer une dragme. Elle ne fatigue jamais l'estomac, & peut fort bien être substituée au tartre émétique. C'est le meilleur spécifique qu'on ait connu jusqu'à présent pour les dyssenteries, dans lesquelles il opere non pas seulement comme émétique, mais aussi comme un excellent détergent qui nettoie les ulceres des intestins, par un mucilage semblable à celui de la guimauve, lequel répare en quelque sorte la membrane veloutée des intestins lorsqu'elle a été corrodée & détruite par la maladie. Il exprime aussi puissamment, & évacue les glandes de ces parties. Son efficacité paroît surtout dans les dyssenteries invétérées, après qu'on a essayé de plusieurs médicamens, & qu'on a par leur moyen déja préparé le corps suffisamment : alors la premiere ou la seconde dose produisent un amendement sensible; ou si son effet manque la premiere & même la seconde fois, on n'a qu'à continuer tous les jours d'en administrer trois ou quatre grains; & il agira en ce cas en qualité d'altérant.

Cette racine possede à la fois une qualité emplastique & une qualité détersive; & quoiqu'elle ne paroisse pas sensiblement acre, elle produit dans ceux qui la prennent en poudre à une dose trop forte une oppression au thorax, une difficulté de respirer & un crachement de sang; elle est aussi nuisible aux yeux; elle augmente l'évacuation des glandes lacrymales, & fait enfler les yeux, si les larmes ne trouvent pas une issue facile. Ces effets proviennent vraissemblablement de la qualité mucilagineuse de cette racine. On doit observer en donnant l'*ipécacuanha*, les mêmes précautions qu'en administrant le tartre émétique. On le prend en substance, réduit en poudre très-fine, & mêlé avec un liquide, ou en forme d'opiat, en l'incorporant avec un sirop convenable. On peut aussi le donner en infusion ou en décoction.

Quelqu'efficaces que soient dans les dyssenteries les vomitifs préparés avec l'*ipécacuanha*, je doute cependant qu'ils accélerent autant la guérison des fievres, que les antimoniaux.

I P N

IPNITES, ἰπνίτης, espece de pain. Voyez *Artos*.

I P O

IPOTERION, ἰπωτήριον, nom d'un malagme inventé par Asclepiade, & décrit par Galien, *de Comp. M. S. L. Lib. IX. cap.* 3.

I P S

IPS, ἴψ, ou *involvulus*, espece de ver. Voy. *Involvulus*.

I R A

IRA, *Colere.* Telle est la nature de cette passion qu'elle met subitement tout le systeme nerveux dans une agitation contre nature, par la constriction violente qu'elle produit dans les parties nerveuses & musculaires; & qu'elle augmente prodigieusement non-seulement la systole du cœur & de ses vaisseaux contigus; mais encore le ton des parties fibreuses de tout le corps. Ce mouvement impétueux du sang & du fluide nerveux dans les personnes en qui la *colere* est poussée à son dernier

dernier période, se manifeste évidemment par l'augmentation du pouls, la promptitude de la respiration, la soif, la chaleur, le gonflement & la rougeur du visage, la pulsation plus grande, & l'élévation des arteres de la tête, surtout aux environs des tempes, l'éclat des yeux, le tremblement des parties extérieures, & une certaine précipitation remarquable dans les fonctions de l'esprit. D'ailleurs des observations de pratique nous ont démontré que rien n'excitoit plus subitement des fievres bilieuses, intermittentes & inflammatoires que la *colere* violente. Il n'est pas moins certain qu'en conséquence de la constriction spasmodique où elle met les parties, il n'y en a aucune sur laquelle elle agisse plus puissamment que sur l'estomac & les intestins, qui sont extremement nerveux & membraneux; & c'est par la nature de ces visceres que les symptomes sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont plus vivement affectés, à cause de la conspiration singuliere de l'estomac & des intestins, avec les autres parties nerveuses, & presqu'avec tout le corps.

Les effets dangereux de la *colere* sur les canaux biliaires & hépatiques ne sont pas moins surprenans. La constriction violente qui l'accompagne, rend le foie skirrheux, & quelquefois même donne lieu à la formation des pierres dans la vésicule du fiel, & dans les conduits biliaires. Cette constriction produit ces accidens par l'obstruction & l'embarras qu'elle fait au mouvement & à l'écoulement de la bile. Mais si la *colere* satisfaite est dangereuse; celle qui ne l'est point, l'est beaucoup plus encore. Si le chagrin se trouve joint à la crainte, ou si la *colere* est étouffée, ou subsiste avec le desir de vengeance; il faut s'attendre en conséquence de cet état à des suites très-fâcheuses.

C'est de la constriction de ces canaux que provient la jaunisse, qui ne manque gueres de donner lieu avec le tems, à des concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel. Il arrive fréquemment, lorsque la bile est mise dans un mouvement violent par la *colere*, & poussée en abondance des conduits biliaires & cystiques dans le duodénum & l'estomac, qu'elle y séjourne, que dans cet état de stagnation elle contracte de l'acrimonie, & qu'il s'ensuit des nausées, des vomissemens, des diarrhées, des *cholera morbus*, des céphalalgies, des anxiétés, & des fievres bilieuses intermittentes & continues. De-là vient ce symptome particulier aux personnes *coleres*, de sentir dans le moment même des accès de cette passion, une certaine douleur resserrante au côté droit, au-dessous du creux de l'estomac, avec de l'amertume dans la bouche. Ces deux symptomes n'ont d'autre cause que le mouvement impétueux de la bile, & son infusion dans les intestins. Les conduits biliaires formés de tuniques musculaires & nerveuses, se trouvant excessivement comprimés par l'influx rapide du liquide spiritueux contenu dans les nerfs, se resserrent, font couler la bile qu'ils contiennent avec abondance, & cette bile passe dans le duodénum. C'est-là ce qui occasionne les envies de vomir & la diarrhée, & ce qui a fait dire à Hildanus, *Cent. 7. Observ.* 18. qu'un violent accès de *colere* relâchoit le ventre & purgeoit quelquefois autant qu'une medecine. Si la bile offense par son acrimonie, & passe lors d'un accès de *colere*, trop copieusement dans les intestins, elle y produira, ainsi qu'on l'a remarqué fréquemment, des érosions; l'estomac même n'en sera pas exempt; & il surviendra une fievre lente. Plus la bile sera acre, & dans un état contraire à celui qui lui est naturel; plus la *colere* sera nuisible, plus ces symptomes seront dangereux.

Enfin, la *colere* augmentant le mouvement des fluides, & produisant des spasmes dans les parties fibreuses, il est nécessaire qu'il se porte avec impétuosité, dans certaines parties, une trop grande quantité de sang; d'où il arrivera que ces parties seront trop distendues, & les orifices des veines qui y seront distribuées, trop ouverts. On sait par expérience que la colere tend à causer des hémorrhagies considérables, soit par le nez, soit par une rupture de la veine pulmonaire, soit par les veines de l'anus, soit par la matrice, surtout dans les femmes sujettes antérieurement aux pertes de sang. Si quelqu'un a été sujet aux hémorrhagies du nez pendant sa jeunesse, un accès de *colere* violent fera bientôt réparoître cette indisposition. Car tout le monde sait qu'à l'approche de cette passion, le visage s'enflamme sur le champ, les veines de la tête, mais surtout celles du front se gonflent contre nature, & le sang sort quelquefois en grande abondance par le nez. J'ai vu plusieurs fois des femmes attaquées dans le moment de la *colere*, d'hémorrhagie par la matrice & par le nez. C'est par cette raison qu'une passion violente produit quelquefois dans les personnes âgées & pléthoriques, une apoplexie de sang causée par la rupture des petites arteres du plexus choroïde; car il n'y a jamais amas considérable & subit de sang, ou effusion contre nature de ce fluide, sans une constriction violente & spasmodique des parties nerveuses & musculaires.

Après avoir considéré les effets de la *colere*, & la maniere dont ils sont produits, nous en allons venir maintenant au point principal, qui est d'expliquer pourquoi les cathartiques & les émétiques sont si funestes dans cette maladie qu'on les peut alors regarder comme des poisons: mais cette explication exige que nous parlions d'abord de la nature du poison, & de la maniere dont il agit; car c'est faute d'avoir bien examiné cette matiere qu'on s'est précipité dans un grand nombre d'erreurs.

Nous entendons ici par poison, une matiere caustique, pourvue d'un sel volatil acre, & très-délié, capable en petite quantité d'exciter dans l'estomac & dans les intestins des spasmes considérables, d'entraîner brusquement après lui une longue suite de symptomes terribles, de pervertir & de détruire toute l'œconomie des fonctions vitales, & de laisser dans le cadavre du malade des traces de mortification. En effet, les poisons ne tiennent leur activité que d'un certain sel, acre, délié & très-caustique, qui s'insinuant profondément dans les fibres membraneuses & nerveuses de l'estomac & des intestins, les déchire, les corrode, les enflamme, & les met dans une constriction spasmodique. De plus le poison pris en petite quantité donne promptement la mort; ce qui provient sans doute d'une constriction spasmodique & violente du systeme nerveux & membraneux de tout le corps, en conséquence de laquelle l'influx du fluide nerveux, & de la partie la plus subtile du sang, ne se fait plus, ou est en partie intercepté, & en partie détourné vers d'autres membres du corps, où les humeurs se trouvent alors nécessairement en trop grande quantité. Ce dérangement dans le mouvement des liqueurs, est une suite naturelle de l'altération faite dans la force, le ton & le mouvement des parties.

Les symptomes causés par le poison sont très-violens, & proviennent entierement des spasmes qui non seulement affectent l'estomac & les intestins; mais qui s'étendent par la conspiration des parties à celles en qui la sensation est la plus exquise, & qui se metent le plus facilement en mouvement. C'est pourquoi à peine a-t-on avalé du poison qu'il y a céphalalgie, nausée, vomissement, tranchée violente, diarrhée, constipation opiniâtre, hoquet, constriction de la poitrine, difficulté de respirer, embarras considérable dans les visceres destinés aux fonctions vitales, perte des forces, syncope accompagnée de froideur aux extrémités & & de sueurs froides, pouls foible, prompt & tout-à-fait intermittent, convulsion, épilepsie, inquiétude & délire. Tels sont les symptomes ordinaires & généraux des poisons. Lorsqu'on ouvre les personnes empoisonnées; on leur trouve d'abord toute la région de l'abdomen enflée; on remarque des taches pourpres & noirâtres dans l'estomac. Ce viscere est corrodé & quelquefois même percé. Il y a quelques autres phénomenes encore: mais ce que nous avons dit suffit pour l'u-

sage présent. Ceux qui voudront en savoir davantage n'auront qu'à consulter la Pathologie raisonnée d'Hoffman, *Tom. II. Part. II. cap.* 2. ils y trouveront la doctrine des poisons traitée expressément.

Si nous considérons & pesons mûrement les effets des émétiques pris dans un accès de *colere*, nous appercevrons qu'ils ne produisent sur le corps humain d'autres effets que celui d'un vrai poison; car tous les émétiques, surtout ceux qui sont préparés avec l'antimoine, agissent par un sel subtil, acre, caustique, qui produit souvent de l'inflammation, qui s'attache aux tuniques membraneuses & nerveuses de l'estomac & du duodénum, qui les corrode & qui les met en constriction spasmodique. Si on les donne en un peu trop grande quantité, & que l'estomac soit dérangé, ils donneront promptement la mort. Les écrits des Praticiens en sont pleins d'exemples.

Si nous examinons soigneusement les différens symptomes causés par les émétiques, nous ne les trouverons gueres différens de ceux qui accompagnent le poison proprement dit. Car à peine les a-t-on pris, qu'il survient des anxiétés, des constrictions violentes dans les hypocondres, une grande chaleur dans la région de l'estomac, des envies inutiles de vomir; les extrémités du corps deviennent froides, commencent à trembler & se mettent en convulsion; une sueur froide couvre la tête ou la poitrine; la respiration s'embarrasse; l'insomnie s'empare du malade; il s'agite & ne peut reposer: ajoutez à ces symptomes la perte des forces, une constipation opiniâtre; un flux qui n'est pas ordinaire; un pouls foible, prompt & tout-à-fait intermittent, le trouble & l'aliénation de l'esprit, les convulsions, & d'autres accidens semblables. Il est constant d'ailleurs que ces symptomes funestes proviennent de spasmes violens qui jettent tout le systeme des parties membraneuses en agitation & en convulsion; ce qui ne laisse aucun doute sur la qualité vénéneuse des émétiques pris après la *colere*. Mais quand on vient à ouvrir les cadavres de ceux qui en sont morts, on trouve des marques sensibles de l'action de quelque substance virulente: le duodénum & le fond de l'estomac sont enflammés; & l'on y voit des taches en partie rougeâtres, & en partie noirâtres.

Les cathartiques violens & forts, pris dans les mêmes conjonctures, sont également dangereux. Ils produisent les mêmes effets que les émétiques, ou le poison proprement dit; car ils sont pareillement pourvus d'un sel subtil caustique & pénétrant; ils excitent des spasmes, occasionnent des inflammations dans l'estomac & les intestins, entraînent des suites fâcheuses, détruisent promptement le malade, & laissent après sa mort dans l'estomac & dans les intestins, des marques de mortification. Les émétiques & les cathartiques pris après un violent accès de *colere*, produisant des spasmes, excitant & augmentant l'inflammation, causant les symptomes ordinaires du poison, ôtant la vie au malade, & laissant après sa mort dans son corps les marques communes des substances vénéneuses; nous conclurrons avec raison, que les émétiques & les purgatifs sont de vrais poisons pour les personnes dans un accès de *colere*.

Les émétiques & les purgatifs drastiques sont très-malfaisans & tuent pour l'ordinaire après la *colere*. Si nous inférons des observations précédentes, que la *colere* produit dans l'estomac, dans le duodénum & dans les canaux hépatiques, des constrictions spasmodiques; nous ne balancerons point à prononcer que les vomitifs ne conviennent point en pareil cas, puisqu'ils irritent les fibres délicates de l'estomac, qui étant déja dérangées par l'action de la *colere*, ne peuvent qu'entrer dans des spasmes plus terribles, & s'enflammer violemment; accident que toute la science & tous les secours de la Medecine auront de la peine à réparer. Il ne faut donc jamais perdre de vue le danger qu'il y a de donner des émétiques, & leur mauvais effet sur l'estomac lorsque ce viscere est déja dérangé par la *colere*. Ces remedes loin de soulager en pareil cas, ne font que rendre la douleur plus aiguë & augmenter le mal. Supposons que la nature incline d'elle-même au vomissement, qu'on puisse se flater de le procurer en mettant le pylore dans une forte contraction, que le malade désire fortement de prendre ce remede, & qu'il y ait placé sa confiance, dans la persuasion qu'ayant déchargé son estomac du poids considérable qui l'incommode, il se trouvera mieux; je n'en change point d'avis pour cela, & je soutiens qu'il n'y a qu'un Medecin peu expérimenté qui puisse se laisser déterminer à ordonner un vomitif, le Praticien prudent, intelligent & expérimenté regardera tous les émétiques comme des poisons, & ne les permettra point.

Les émétiques & les cathartiques ordonnés après la *colere* seront particulierement mal-faisans aux personnes sujettes à des spasmes hypocondriaques & hystériques, & à celles qui sont tourmentées de cardialgie. La raison de cet effet n'est pas difficile à appercevoir. Car ces malades étant par hypothese sujets à des constrictions spasmodiques, leurs parties intérieures & nerveuses seront déja fort affoiblies, & leur estomac, ainsi que leurs intestins très-disposés à l'inflammation. S'il arrive donc dans cet état qu'on ait un violent accès de *colere*, que cet accès cause des constrictions spasmodiques; l'estomac qui en étoit déja fatigué, achevera d'être dérangé: & que l'on ne se flatte point de rétablir les parties dans leur état naturel, par l'action d'un émétique ou d'un cathartique; ce moyen ne feroit qu'accélérer une maladie incurable & la destruction totale du corps. On se gardera donc d'ordonner de pareils remedes aux personnes qui sont déja affoiblies.

Il ne faut point chercher d'autre raison du mauvais effet des émétiques & des autres évacuans forts, ordonnés dans les accès d'une fievre intermittente, lorsqu'ils ont été précédés d'accès de colere; car l'estomac & les premieres voies étant en constriction spasmodique, il sera nécessaire alors que le malade ait des nausées & des envies de vomir. D'ailleurs la *colere* & les remedes cathartiques & purgatifs sont toujours nuisibles aux personnes foibles. J'ai eu malheureusement occasion d'observer plusieurs fois que les personnes dont l'estomac avoit été très-affoibli par un usage antérieur de laxatifs, de purgatifs, de bains & d'eaux médicinales, se trouvoient fort mal des émétiques & des cathartiques après un accès de *colere*, & qu'ils en étoient emportés en très-peu de tems, dans les symptomes les plus terribles. Il en est de même des femmes après l'accouchement. J'en ai connu une qui ayant eu l'imprudence de se purger violemment trois jours après avoir été accouchée, & s'être mise dans une forte passion, périt deux jours après, quoiqu'on lui eût ordonné les remedes les plus propres à la soulager.

Nous ajouterons que la *colere*, les émétiques & les cathartiques sont extremement mal-faisans aux femmes lorsqu'elles sont sur le point d'avoir leurs regles, & aux hommes à l'approche d'un écoulement hémorrhoïdal habituel, car ces évacuations ordinaires & salutaires, tant par la matrice que par les veines hémorrhoïdales, étant toujours accompagnées de spasme, il est évident que les émétiques & les cathartiques tendant à irriter ces spasmes, ne peuvent être que nuisibles après un accès de *colere*. J'ai vu des émétiques quoique doux produire les symptomes les plus terribles, parce qu'ils avoient été ordonnés vers le tems des regles. Un vomissement violent a quelquefois été suivi d'abscès & d'une fievre lente, dans des personnes affligées d'hémorrhoïdes. Lorsqu'un amas de sang tend à se former dans la poitrine, un puissant vomitif suffit pour procurer une dangereuse hémoptysie. La *colere* & les évacuans forts sont aussi très-pernicieux à ceux qui ayant bu beaucoup de vin, & se sentant fort altérés, ont tenté d'éteindre leur soif en buvant beaucoup d'eau froide; car alors l'estomac & le pylore sont très-disposés aux spasmes. Les émétiques seront alors immédiatement suivis d'an-

xiétés insupportables & d'insomnies continuelles. Ils occasionneront aussi la perte des forces, des inquiétudes, des agitations de corps, & la froideur des extrémités.

Il ne me reste plus qu'à indiquer les moyens de prévenir les accidens qui suivent la colere, surtout lorsqu'elle est violente. Un Medecin travaillera alors à calmer les spasmes de l'estomac & du duodénum, à remettre le sang & les humeurs dans un mouvement uniforme, & à corriger l'acrimonie des fluides, s'ils en ont.

C'est pourquoi je recommande les infusions de bétoine de Paul, de paquette, de camomille Romaine & commune, de graine de fenouil, de poudre bésoardique, de poudre de nitre & de cinnabre, le nitre mêlé avec une égale quantité de camphre, ou la préparation suivante.

Prenez *d'esprit de nitre dulcifié*, ou *d'esprit de vitriol dulcifié*, & *d'essence de castor*, *de chaq. une dragme*;
de camphre, trois grains.

Donnez vingt ou trente gouttes de ce mélange.

Ces deux remedes sont de puissans préservatifs contre les inflammations, de quelque cause qu'elles proviennent. Si un violent accès de *colere* a donné lieu à la bile de passer en trop grande quantité dans les intestins, vous vous trouverez bien d'ordonner la poudre de rhubarbe mêlée avec le nitre & les yeux d'écrevisse. Ce remede non-seulement corrigera l'acrimonie de la bile, mais la purgera doucement; la magnésie blanche produira les mêmes effets sur les humeurs acrimonieuses qu'elle corrigera plus efficacement. On peut ajouter à ces remedes l'essence d'écorce d'orange bien préparée, l'élixir stomacal de Michaeli, ou mon élixir stomacal mêlé avec ma liqueur minérale anodyne. HOFFMAN.

IRAIBA, nom d'une espece de palmier qui croît au Brésil. RAY, *Hist. Plant.*

I R I

IRINON. Voyez *Iris*.

IRIO, ou *Erysimum vulgare*.

IRIPA, nom d'un grand arbre qui croît aux environs de Repolyn, & dans d'autres contrées du Malabar. Les Auteurs l'appellent *Malus Indica pomo cucurbitaformi Monopyreno*.

Ses racines sont cathartiques. On prépare de ses feuilles bouillies dans de l'urine de vache, avec une addition de miel, une potion, qui passe pour guérir la gale, la lepre & les autres maladies de la peau. On en fait encore avec du lait & des feuilles de *mangos*, un aposeme qui guérit la jaunisse, l'asthme, la fermentation viciée des alimens dans l'estomac, & les maux de tête qui en proviennent. On tire du fruit une huile pour la gale & les autres affections cutanées. RAY, *Hist. Plant.*

IRIS, l'*Iris*.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs ont deux calyces membraneux placés l'un dans l'autre comme deux étuis. Elles sont hexapétales. Entre ces pétales deux sont droits & divisés en deux segmens; les quatre autres sont rebroussés en embas. Sous les pétales inférieurs est un amas de petits tubes qui forment une espece de barbe. Du fond s'éleve une étamine mâle soigneusement garantie par une capsule creuse & pétaloïdale. La fleur croît au sommet de l'ovaire, d'où partent les tubes & les barbes. Elle paroît composée de neuf pétales. L'ovaire croît à l'extrémité du pédicule, & dégénere en un fruit oblong plein de semences. La racine est charnue, oblongue & rampante.

Boerhaave en compte les vingt-quatre especes suivantes :

1. *Iris, hortensis latifolia petalis pendulis purpuro-violaceis, erectis caeruleis.*
2. *Iris, hortensis latifolia, praecox purpurea.*
3. *Iris, hortensis latifolia*, Boerh. Ind. A. 2. 124. *Iris vulgaris nostras, hortensis*, Offic. *Iris vulgaris*, Ger. 46. Emac. 50. Raii Hist. 2. 1280. *Iris purpurea, sive vulgaris*, Park. Parad. 181. *Iris vulgaris Germanica, sive sylvestris*, C. B. P. 30. Tourn. Inst. 358. *Iris vulgaris violacea, sive purpurea hortensis & sylvestris*, J. B. 2. 709. *Iris commune.*

Les racines de cette plante rampent assez loin sur la surface de la terre; elles sont d'un rouge-brun à l'extérieur, & blanchâtres au-dedans, rondes; elles ont un pouce d'épais & plus, & poussent de longues fibres. Ses feuilles sont pleines de nervures, larges & plates, épaisses dans le milieu, minces par les bords, faites en forme d'épée, croissant en touffes épaisses & compactes. Ses fleurs ont neuf feuilles, d'un bleu purpurin; ses semences croissent dans de grandes gousses triangulaires qui en sont pleines; ces semences sont plattes & angulaires. Elle ne croît que dans nos jardins & fleurit en Mai & en Juin. Le suc de cette racine qui est la seule partie dont on fasse usage, est une forte errhine; si on en prend par le nez, il purge la tête, & dégage le cerveau d'humeurs claires, séreuses & phlegmatiques. Ce suc ou une décoction forte de la racine pris intérieurement est un émétique puissant; on en fait cas dans l'hydropisie, dans la jaunisse & dans les fievres: mais comme il stimule violemment; & qu'il irrite les fibres de l'estomac, on s'en sert peu. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante appliquée extérieurement, guérit la teigne, & d'autres maladies de la peau. DALE.

Lemery dit, que la dose du suc de la racine d'*iris*, est depuis deux dragmes jusqu'à une once & demie.

4. *Iris, hortensis, latifolia petalis repandis, ex atro purpureo & albo striatim variis, erectis vero fuscis obsoletis.*
5. *Iris, Dalmatica major.* C. B. P. 31.
6. *Iris, alba Florentina*, C. B. P. 31. Park. Parad. 180. Tourn. Inst. 358. Boerh. Ind. A. 2. 124. *Iris Florentina, Iris Illyrica*, Offic. *Iris Florentina*, Ger. 47. Emac. 52. *Iris, flore albo*, J. B. 2. 719. Raii Hist. 2. 1180. *Iris de Florence.* DALE, p. 247.

Cette *iris* a la racine épaisse, noueuse, genouillée, blanche au dedans, poussant des fibres en tout sens qui la font paroître marquetée de taches, lorsqu'on en a séparé ces fibres & qu'elle est seche. Ses feuilles sont longues & plattes, comme celles des autres *iris*. Ses tiges qui sont rondes & unies, portent au sommet deux ou trois fleurs blanches qui sont enfermées, avant que d'épanouir, dans des gousses minces & vertes. Ses fleurs sont assez larges, & sont composées de neuf feuilles comme celles de la précédente; elles ont des vaisseaux séminaux tout semblables. Elle croît sans être cultivée aux environs de Florence: mais on ne la trouve ici que dans les jardins; elle fleurit en Juin. Sa racine qu'on nous apporte seche de Livourne, est la seule partie dont on fait usage; elle est d'un tissu ferme, d'un beau blanc, & d'une odeur douce, agréable, & qui tient un peu de celle de la framboise.

Elle est atténuante, émolliente, & pectorale; on la recommande dans les maladies des poumons causées par des humeurs acres, qui tombent sur les vésicules tendres de ce viscere. Elle soulage dans la toux, dans l'enrouement, & dans les maux d'estomac. On en fait

prendre aux enfans qui ont des tranchées ; elle leve les obstructions qui occasionnent la suppression des regles ; elle entre dans la thériaque d'Andromaque, & dans le mithridate. Extérieurement on s'en sert dans les parfums, dans les sachets odoriferans, & dans la poudre pour les cheveux. MILLER, *Bot. Offic.*

On la croit propre à atténuer la lymphe qui embarrasse les bronches, & les glandes des intestins. On la joint quelquefois aux hydragogues dans les hydropisies naissantes ; elle desobstrue les glandes du mésentere, & l'on en prépare un ratafia auquel on attribue la même propriété. GEOFFROY.

Appliquée extérieurement, elle est bonne pour les taches de rousseur, & autres difformités semblables de la peau. On en conseille l'usage à ceux qui ont l'haleine mauvaise. SCHRODER.

7. *Iris, Susiana, flore maximo, ex albo nigricante.* C. B. P. 31.
8. *Iris, latifolia petalis repandis, atro-purpureis, vietis, erectis, obsoletè purpurascentibus, ferè fuscis.*
9. *Iris, folio lato rugoso, florum petalis repandis, ex purpureo sordido, pallido, & luteo variis, erectis verò, obsoletè & squalidè lutescentibus.*
10. *Iris, latifolia Germanica, odore sambuci*, C. B. P. 31.
11. *Iris, latifolia Pannonica, colore multiplici*, C. B. P. 31.
12. *Iris, folio lato, rugoso, florum petalis repandis, obsoletè luteis, pallidis, purpureis, striatis, petalis erectis, obsoletè luteis.*
13. *Iris, sativa lutea*, C. B. P. 32.
14. *Iris, latifolia candida, purpureis venis distincta*, C. B. P. 32.
15. *Iris, folio lato rugoso, petalis repandis purpureis, erectis candidis.*
16. *Iris, pratensis, angustifolia, non fœtida, altior*, C.B.P. 32.
17. *Iris, angustifolia, bicolor.* C. B. P. 33.
18. *Iris, angustifolia, flore cæruleo striato.*
19. *Iris, angustifolia, flosculi petalis repandis, ex luteo & purpureo utrimque variis, erectis purpureis.*
20. *Iris, humilis, flore atropurpureo.* H. L.
21. *Iris, humilis, minor, flore purpureo*, T. 361.
22. *Iris, humilis, minor, flore purpureo flavescente*, T. 362.
23. *Iris, humilis, segmentis tribus inferioribus ex ochroleuco, albo & viete purpureo variis, superioribus albis.*
24. *Iris, humilis, segmentis tribus inferioribus ex viridi & pallido variis, superioribus albis.* BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 123.

Nous lisons dans Dioscoride, que la meilleure *iris* croît en Illyrie & en Macedoine, & qu'entre les meilleures *iris* il faut donner la préférence à celles dont la racine est épaisse, paroît imparfaitement formée, est difficile à rompre, est d'une couleur rougeâtre, extremement odoriferante, tant soit peu amere au gout, d'une odeur fraîche, sans la moindre pourriture, & qui fait éternuer lorsqu'elle est broyée. Celle ensuite qu'on estime le plus, est l'*iris* d'Afrique, qui est blanche & amere au gout. Ces racines lorsqu'elles sont vieilles, sont sujettes à être vermoulues, quoiqu'alors elles n'en soient que plus odoriferantes.

Toutes les especes d'*iris* sont échauffantes, atténuantes, & bienfaisantes dans les toux, par la propriété qu'elles ont de diviser des humeurs, dont l'expectoration seroit difficile sans cela. Sept dragmes de racine d'*iris* prises dans de l'hydromel, purgent les humeurs grossieres & bilieuses. Cette plante fait dormir, provoque les larmes, & calme les tranchées. Prise dans du vinaigre, elle guérit les morsures des animaux vénéneux, & c'est un remede dans les affections de la rate, dans les convulsions, dans les froideurs extremes, dans les frissons, & dans l'écoulement involontaire de la semence. Prise dans du vin, elle hâte les regles. La décoction de ses racines s'emploie très-convenablement en fomentation, dans les maladies accidentelles aux femmes ; elle amollit & ouvre les parties situées vers la région de la matrice. Les clysteres de cette décoction soulagent dans la sciatique. L'*iris* incarne, & ferme les fistules & les autres ulceres sinueux. Ses racines appliquées avec du miel en forme de cataplasme ou de pessaire, expulsent le fœtus. Bouillies & appliquées sur les parties affectées de tumeurs écrouelleuses & invétérées, elles les amollissent ; séchées & mêlées avec du miel, elles nettoyent, incarnent, & font revenir les chairs sur les os découverts. Si on en fait un cataplasme avec du vinaigre & de l'huile de rose, elles seront salutaires dans les céphalalgies. Unies à l'hellébore & à une quantité double de miel, elles dissiperont les taches de rousseur & le hâle. On les fait entrer dans les pessaires, dans les malagmes, & dans les *acopa* ; enfin leur usage est fort étendu. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 1.

Nous trouvons dans le même Auteur la description suivante de ce qu'il appelle un stypsis, στύψις, *spissamentum*, ou confection épaisse d'*iris*, ou huile d'*iris*.

Prenez *du spatha.*

(Le *spatha*, ou σπάθη, est l'enveloppe, ou ce qui couvre le fruit du palmier lorsqu'il est encore en fleur. Diosc. *Lib. I. cap.* 150. Voyez *Palma.*)

Broyez de ce *sphata*, six livres huit onces.

Mettez-le dans soixante-treize livres cinq onces d'huile mêlées avec cinq chopines d'eau.

Faites bouillir le tout ensemble dans un vaisseau de cuivre, jusqu'à ce que le mélange ait l'odeur du *spatha.*

Passez & versez la liqueur dans un vaisseau dont le dedans aura été froté de miel.

Tempérez, ou préparez avec cette huile imprégnée d'un aromat, la premiere huile d'*iris.*

Pour cet effet vous ferez macérer l'*iris* dans cette huile épaisse, ainsi que nous l'allons dire ci-dessous.

Autre maniere de préparer le Stypsis d'Iris.

Broyez, comme nous l'avons dit ci-dessus, du *spatha*, dans soixante & dix livres cinq onces d'huile, & faites y bouillir cinq livres deux onces de *xylobalsamum.*

Retirez ensuite le *xylobalsamum.*

Ajoutez de jonc aromatique broyé neuf livres dix onces, avec un morceau de mirrhe lavée dans du vin vieux odoriferant.

Cela fait, prenez,

de cette huile épaisse & aromatique, quatorze livres ;
d'iris broyée, un poids égal.

Faites macérer l'*iris* dans l'huile pendant deux jours & deux nuits.

Exprimez ensuite la liqueur fortement.

Si vous voulez que cette liqueur soit plus forte, ajoutez le même poids d'*iris* nouvelle, une seconde & une troisieme fois.

Faites macérer & exprimer comme ci-dessus.

La meilleure sorte de cette préparation, est celle qui ne sent que l'*iris*. On la fait à Perga, en Pamphylie, &

à Elis en Achaïe. Le *stypsis d'iris* est échauffant, émollient, & nettoie les ulceres calleux, sordides, & putrides. On s'en sert dans les affections de la matrice, telles que les inflammations & les obstructions. Il provoque la sortie du fœtus, il fait fluer les hémorrhoïdes, & mêlé avec le vinaigre, la rue, & les amandes ameres, il fait cesser le tintement d'oreilles. Il est bienfaisant dans les fluxions invétérées & dans l'ozène. Pour cet effet, il en faut frotter les narrines. Si l'on en prend intérieurement la quantité d'une cuillerée, il purgera; il soulage dans la passion iliaque & provoque les urines. Il facilite le vomissement, si l'on en frote son doigt, ou quelques-uns de ces instrumens que les Grecs appelloient ἐμετήριον, & qu'ils enfonçoient quelquefois dans la gorge de ceux qu'ils vouloient faire vomir. On s'en sert encore en linimens dans l'esquinancie, & en gargarisme avec l'hydromel dans l'enrouement de la trachée artere. C'est un antidote pour ceux qui ont pris de la ciguë, des champignons, & de la coriandre vénéneuse. Dioscor. *Lib. I. cap. 66.*

On trouve dans Aëtius, *Tetrab. I. Serm.* 1. la préparation d'une autre huile d'*iris*.

Outre les especes précédentes d'*iris*, Dale fait mention des deux especes suivantes.

1. *Iris, lutea palustris, sive acorus adulterinus.*
2. *Chamairis*, Offic. *Chamairis, tenuifolia*, Ger. 52. Emac. 56. *Chamairis, angustifolia, major & minor*, Park. Parad. 187. *Iris angustifolia prunum redolens, major & minor*, C. B. Pin. 33. Tourn. Inst. 361. *Iris, graminea cui quotannis pereunt folia*, J.B. 2. 723. Raii Hist. 2. 1189.

On la cultive dans nos jardins, elle fleurit en Mai, ses feuilles sont d'usage. Elle a les mêmes propriétés que l'*iris hortensis latifolia*, ou que l'*iris* commune.

Iris bulbosa, nom commun à différentes sortes de *xiphium*.

Iris Persica, ou *xiphium Persicum præcox flore variegato.*

Iris tuberosa, ou *hermodactylus, folio quadrangulo.*

Iris fœtida. Voyez *Xyris*.

Iris, est encore, selon Gorræus, le nom d'une pastille composée de safran, de mirrhe & d'alun.

Iris, nom d'une espece de crystal.

IRIS en Anatomie, c'est une membrane de l'œil, voyez *Oculus*.

M. Sharp donne l'explication suivante d'une opération sur cette membrane, qu'il appelle l'incision à l'*iris*.

Il y a deux cas dans lesquels cette opération peut être de quelque utilité, l'un dans lequel la cataracte y est tellement adhérente, qu'elle en est immobile; l'autre, dans lequel la prunelle de l'œil est entierement fermée, en conséquence d'une affection des fibres musculaires de l'*iris* qui resserrant peu à peu l'orifice dans lequel elle est placée, fait enfin disparoître entierement l'ouverture de cette membrane. On a regardé jusqu'à présent cette derniere maladie comme incurable, & l'adhésion de la cataracte, comme une espece d'aveuglement auquel il n'y a point de remede. Mais M. Cheselden a inventé une méthode d'ouvrir l'*iris*, & de former une prunelle artificielle, qui peut soulager dans les deux cas dont nous venons de parler.

Pour cet effet le malade doit être placé comme pour l'opération de la cataracte, l'œil ouvert, & fixé par le *speculum oculi*, qui est absolument nécessaire ici, par la raison précisément pour laquelle je le rejetterois dans toute autre occasion; car la flaccidité de la membrane causée par la sortie de l'humeur aqueuse, l'empêcheroit de faire à l'instrument tranchant la résistance convenable; d'où il arriveroit qu'au lieu de l'ouvrir on la déchireroit, & qu'on la détacheroit du ligament ciliaire. On perce ensuite la conjonctive dans l'endroit où on la perceroit pour la cataracte. On tient le manche de l'instrument horisontalement, & le dos tourné du côté de soi; on conduit l'instrument entre le ligament ciliaire, & la circonférence de l'*iris*, dans la chambre antérieure de l'œil. On l'insinuera ensuite jusqu'à l'autre côté opposé de la même membrane, & l'on achevera l'incision. Si l'opération doit réussir, les bords de la plaie se sépareront, & l'on appercevra un orifice assez grand, quoique plus petit qu'il ne le sera dans la suite.

C'est à la nature de la maladie a déterminer l'endroit, où l'on doit ouvrir l'*iris*: s'il y a seulement contraction à la membrane, on la percera par le milieu, c'est-à-dire, dans l'endroit où la prunelle est naturellement située; mais s'il y a cataracte, on fera l'incision, soit au-dessus, soit au-dessous de la cataracte; je croi qu'il vaut mieux la faire au-dessus.

La contraction de l'*iris* qui provient de paralysie, est si souvent compliquée avec l'affection de la rétine, qu'alors le succès de l'opération est très-incertain. Il me semble, autant que j'en puis juger, qu'elle réussit plus fréquemment dans les adhésions du crystallin; quoiqu'à parler franchement, elle réussisse très-rarement même dans ce cas. Comme je ne veux point avoir à me reprocher d'avoir engagé un Chirurgien à tenter une opération qui n'est pas encore bien connue, j'avertis que le danger qu'il y a de séparer l'*iris* du ligament ciliaire, ou de ne pas faire l'incision assez grande, sont deux inconvéniens entre autres capables de rendre l'événement fort douteux. Je m'en suis tiré une fois assez heureusement; mais l'orifice que j'avois pratiqué, disparut, & l'aveuglement revint quelques mois après.

Je ne me suis point servi du mot *Uvée*, observant de faire partout mention du ligament ciliaire; parce que ces parties n'ayant jamais été suffisamment décrites, ne sont point assez exactement connues. Je n'ai dit que ce que j'ai cru absolument nécessaire pour être entendu ici.

Le gros des Anatomistes donne à la membrane dont j'ai parlé sous le nom d'*iris*, celui d'*uvée*, & celui d'*iris* à sa lame antérieure. D'autres appellent la membrane *uvée*, & n'entendent par *iris* que sa couleur. Mais ces distinctions ne font que mettre de la perplexité dans ces choses, & ne proviennent que d'un défaut d'attention à l'histoire Anatomique de ces parties. Les Anciens qui ont employé la plupart des termes dont nous nous servons aujourd'hui dans la description de l'œil, étoient principalement, pour ne pas dire seulement versés dans la dissection des animaux, entre lesquels ceux qui paissent l'herbe ont la coroïde de deux couleurs; la moitié de cette membrane est obscure en eux, & l'autre moitié d'un vert foible & luisant; c'est la ressemblance de cette partie à un grain de raisin non mûr, qui l'a fait appeller *uvée*. Mais les Auteurs des siecles suivans, qui n'ont plus disséqué que des cadavres humains, ne considérant point la différence qu'il y a entre la coroïde de l'homme, qui est à peu près d'une couleur uniforme, & celle des animaux, que nous venons de décrire, ont retenu le nom, quoique la chose ait changé. De là vient la multitude d'applications différentes qu'on a faites d'un terme, qui, à parler exactement, n'a non plus lieu dans l'Anatomie humaine, que la tunique nictitante, qui est propre à certains animaux, & à certains oiseaux.

Le ligament ciliaire est cette ligne circulaire du globe de l'œil, où la sclérotique, la coroïde, la rétine, la cornée, les procès ciliaires, & l'*iris*, se terminent, & s'unissent, formant un anneau blanchâtre, un peu plus épais qu'aucun autre endroit des tuniques; mais depuis l'institution du terme, on a si fort négligé la description de la partie à laquelle il convient, qu'on a confondu le ligament ciliaire avec les procès ciliaires, parties qu'il étoit nécessaire de distinguer, pour donner des idées claires de l'opération dont il s'agit ici. Sharp.

IRR

IRREPTIO. Voyez *Eisbole*.
IRRUCAHA, nom d'un grand arbre qui croît dans l'Isle de Maragnan. Il porte un fruit fait comme la poire, dont la peau est jaunâtre, & dont la pulpe a fort bon gout, & passe pour fort nourrissante.

IS

Ἲς, ἰς, *Fibre*, au plurier ἶνες. On prétend qu'Hippocrate a entendu par ce mot indistinctement une *fibre* & un nerf. « Quelques-uns, dit Erotien, pensent que ce mot « signifie un nerf. D'autres au contraire le rendent par « *fibre*, partie composante du nerf. » Les Auteurs Grecs qui ont écrit sur les plantes, ont donné ce nom aux petits filets ou aux nervures qu'on apperçoit sur le dos des feuilles; ainsi qu'aux filamens qui partent de l'extrémité des racines. Ceux qui ont traité de la structure & de la composition des animaux, s'en sont servis pour désigner de petits fils charnus, & d'autres parties connues chez les Latins sous le nom de *Fibra*. On ne peut nier que ἰς n'ait cette derniere acception dans Hippocrate; car il l'emploie en remarquant, par exemple, que la rate est pleine de *fibres*, & en parlant des *fibres* qui sont dans le sang. Ceux qui prétendent que ce mot se prend pour nerf dans le même Auteur, citent en leur faveur le passage suivant, tiré de la nature des os, dans lequel Hippocrate dit que le cœur a ses nerfs ou *fibres* qui s'y rendent de toutes les parties du corps. On lit dans cet endroit ἐνίας, terme qu'on ne rencontre dans aucun autre endroit, au lieu duquel Fœsius lit ἶνας, qu'on peut rendre aussi exactement par *fibre*, que par nerf. Mais ce qui détermine pour la seconde signification, c'est ce qu'Hippocrate ajoute en preuve de ce qu'il avoit avancé sur le cœur; savoir que le siége des sensations est plutôt dans les parties contenues dans la poitrine, que dans d'autres parties du corps, ce qui revient à l'opinion de ces tems, qui faisoient dériver les nerfs du cœur. Nous remarquerons toutefois qu'il y a défaut de conséquence dans le raisonnement d'Hippocrate; car ceux qui regardoient le cœur, comme l'origine des nerfs, ne traitoient pas pour cela les nerfs, comme les organes de la sensation. Au reste, il est possible que la maniere de lire, selon Fœsius, & la maniere de lire ordinaire, soient également vitieuses. Il faudroit peut-être substituer ἡνίας à ἶνας. Ce qui conserveroit l'ancienne prononciation en changeant seulement une lettre, & l'on traduiroit alors *habenas*, au lieu de *fibras*.

Voici la maniere dont Fœsius rend le passage en question.

« Le cœur est situé, pour ainsi dire, dans les détroits d'un « passage, d'où il puisse commodément disposer des « rênes pour régler la conduite & le gouvernement de « l'œconomie animale. C'est pourquoi le siége de la « sensation est plutôt aux environs du thorax que dans « aucune autre partie. Les changemens de couleur qui « se font sur le visage dépendent même de la constric« tion, ou du relâchement que le cœur produit dans « les veines; s'il y a relâchement, le visage devient « rouge, & se couvre d'un teint vif & brillant; au con« traire, il est pâle & livide s'il y a constriction. »

ISA

ISADA, nom que les Espagnols & les Portugais donnent à la pierre néphrétique.

ISALE. Voyez *Ixale*.

ISAROS, ἴσαρος, voyez *Arum*. Oribase, *Collect. Medic. Lib.* 11.

ISATIS, *Pastel*.

Voici ses caracteres.

Son fruit a la forme d'une langue; il est large, comprimé par les bords, monocapsulaire, ouvert en deux endroits, & muni d'une graine dont la figure est ordinairement oblongue.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Isatis, sativa, sive latifolia*, C. B. P. 113. Tourn. Inst. 211. Boerh. Ind. A. 2. 3. *Isatis, glastum*, Offic. *Isatis sive glastum sativum*, J. B. 2. 909. *Glastum sativum*, Ger. 394. Emac. 491. Park. Theat. 600. Raii Hist. 1. 842. Synop. 3. 307. *Pastel*. Dale.

Les feuilles inférieures du *pastel* sont larges, longues, unies; leur dimension est plus grande vers l'extrémité qu'ailleurs; elles se terminent en pointe émoussée, & sont d'un verd bleuâtre. Ses tiges s'élevent environ à la hauteur d'une aune; elles sont environnées de petites feuilles pointues placées fort près les unes des autres, sans pédicule, & dont elles sont environnées, comme de deux petites oreilles. Elle a beaucoup de fleurs qui croissent au sommet des tiges, où elles forment des ombelles; elles sont composées de quatre petites feuilles jaunes qui sont toutes d'une piece; sa graine est longue, foible, plate, & semblable à celle de l'*ornythoglossum*. Sa racine est forte, ligneuse & s'enfonçant profondément en terre. Elle croît sans être cultivée en différens endroits: mais on la seme dans d'autres pour l'usage des Teinturiers, qui en composent principalement leur bleu. Les anciens Bretons s'en peignoient le corps pour se rendre plus terribles.

Le *pastel* est astringent & dessiccatif; on s'en sert quelquefois pour arrêter les hémorrhagies, tant intérieures qu'extérieures. On l'applique avec succès dans les ruptures, dans les relâchemens, & toutes les fois qu'il s'agit de fortifier les jointures. Il entre dans l'emplâtre pour la hernie. Miller, *Bot. Offic.*

Hippocrate conseille, *Lib. de Ulceribus*, les feuilles broyées du *pastel* avec la graine de lin, en cataplasme pour les ulceres, lorsqu'il y a danger d'érésipele; ou il veut qu'on fasse un cataplasme de graine de lin humectée avec le suc de *pastel*.

C'est un vulnéraire excellent.

2. *Isatis, sylvestris vel angustifolia*, C. B. P. 113.

Le Docteur Wedel, Docteur & Professeur de Medecine en l'Université de Gêne, a tiré du véritable sel volatil de cette plante, par la seule fermentation & sans employer le feu. Tournefort.

3. *Isatis, Dalmatica*, Bobart. Boerhaave, *Index alter. Plantarum*, Vol. II. p. 3.

ISATODES, ἰσατώδης, de couleur de pastel. Hippocrate donne cette épithete à la bile & aux selles, & regarde cette couleur comme la marque d'une extreme malignité dans la bile.

ISC

ISCA, ἴσκα, espece d'excroissance fongueuse qu'on trouve attachée au chêne & au coudrier; les anciens s'en servoient pour cautériser, ainsi que les modernes se servent du *moxa*.

ISCHÆMON, de ἴσχω, arrêter, & de αἷμα, sang; nom que l'on donne à tous les remedes capables de modérer ou d'arrêter l'effusion du sang.

ISCHAS, *Figue séchée*.

ISCHIAS, ISCHIADICUS, ἰσχιάς, ἰσχιαδικός; ces termes ont deux acceptions, l'une Pathologique, &

l'autre Physiologique. En Physiologie ce sont les deux veines crurales, qu'on appelle la grande & la petite sciatique. Voyez *Vena*. En Pathologie on entend par *ischias* & *morbus ischiadicus*, une espece de goute qui a son siége dans l'articulation de la cuisse; *la sciatique*. Voyez *Sciatica*.

De-là vient φθίσις ἰσχιαδική, ou *tabes coxaria*, dont Hippocrate fait mention dans les *Prénotions de Cos*, c'est une consomption ou un amaigrissement des cuisses & des jambes, qui provient d'un abscès ou d'une chute d'humeurs fixées sur les hanches.

ISCHIAS, c'est en Botanique le *tithymalus tuberosa piriformi radice*.

ISCHIUM, ἰσχίον, nom d'un os décrit à l'Article *Ossa innominata*, c'est l'os *ischion*. Héfychius dit que les anciens donnoient aussi ce nom au ligament qui retient la tête du fémur dans la cavité cotyloïde. Hippocrate paroît aussi entendre par *ischion* dans son Traité *de Articulis*, l'articulation entiere de la cuisse, ou peut-être la tête du fémur.

ISCHNOPHONIA, ἰσχνοφωνία, de ἰσχνὸς, foible, & de φωνὴ, voix, foiblesse de voix; mais plus fréquemment difficulté de prononcer ou bégaiement.

ISCHURETICA, remedes qui guérissent la rétention d'urine.

ISCHURIA, ἰσχουρία, de ἴσχω, retenir, & de οὖρον, urine; *ischurie* ou *rétention d'urine*. Voyez les Articles *Calculus*, *Catheterismus* & *Urina*.

Les femmes grosses ont quelquefois des rétentions totales d'urine, dont les causes les plus générales sont, la gravelle & la pierre, l'inflammation du cou de la vessie, causée par des douleurs violentes d'hémorrhoïdes ou l'étranglement du cou de la vessie entre l'os pubis & la tête de l'enfant, lorsqu'il est descendu fort bas.

Les remedes convenables dans les deux premiers cas sont la saignée, les clysteres émolliens, & des purgatifs doux, avec des décoctions adoucissantes. Ces remedes sont bien-faisans, mais rien ne soulage aussi promptement que la sonde. Lorsque la tête de l'enfant est fort basse, & qu'elle presse considérablement l'os pubis, l'usage de la sonde est impossible; il n'y a d'autre remede alors que d'écarter la tête de l'enfant; cela fait, les urines couleront sur le champ, sans qu'il soit besoin d'autre opération.

La Motte parle d'une femme en qui des hémorrhoïdes avoient causé une *rétention d'urine*, & qui se trouva fort bien d'un demi-bain de guimauve, de mauve, de feuilles de violette & de camomile, avec une petite quantité de lait frais. Elle y demeura une heure le matin & une heure le soir, pendant deux ou trois jours. Le vaisseau étoit fait de maniere que ses jambes étoient hors du bain, tandis qu'elle y étoit plongée jusqu'au-dessus du bas-ventre. Au reste, il faut préparer à ce remede par la saignée, & par quelque clystere émollient.

Il ajoute que ce remede lui a réussi plusieurs fois en pareil cas, & qu'il n'y a point à craindre qu'il procure l'avortement.

Le même Auteur met de la différence entre la *rétention* & la suppression d'*urine*. Dans la *rétention d'urine*, dit-il, le malade a de fréquentes envies d'uriner qu'il ne peut satisfaire. Mais dans la suppression totale, le malade n'a point ou presque point d'envie d'uriner; ou s'il en a quelqu'une, elle ne dure qu'un moment. Ainsi la suppression est plus dangereuse que la *rétention*.

La Motte parle d'une femme qui sans être grosse, fut dix-sept jours sans rendre une seule goutte d'urine & sans en avoir envie. Le dix-huitieme jour au matin elle rendit par les passages de l'urine une grande quantité de sang qui devint séreux de plus en plus; après quoi l'urine vint seule; cette évacuation dura trois heures, & la malade recouvra la santé.

Méthode d'évacuer les urines par la ponction à la vessie.

Heister dit qu'on entend par la ponction du périnée cette opération par laquelle on introduit un trois-quart par le périnée jusqu'à la vessie pour en évacuer l'urine que l'on n'a pas pu faire sortir au moyen de la sonde par les conduits urinaires. Mais comme cette ponction se fait également à présent à l'hypogastre & au périnée, il me semble qu'on l'appelleroit plus exactement ponction de la vessie. Cette opération est si importante que s'il arrive qu'elle ne soit pas faite, ou à propos, où avec adresse, le malade en périt infailliblement. On s'en abstiendra donc toutes les fois qu'on pourra soulager le malade, soit par des remedes internes, soit avec la sonde. Mais la sonde n'a pas lieu, 1°. Lorsque le cou de la vessie est considérablement enflammé; car dans ces cas l'urethre est si prodigieusement resserré, qu'il ne laisse point de passage à l'instrument; & la violence qu'on pourroit faire augmenteroit l'inflammation, & la douleur, & pourroit même offenser les parties & entraîner le sphacele & la mort. 2°. Lorsqu'une caroncule, une cicatrice ou quelque tubercule dur bouchent le passage. 3°. Lorsque l'urethre est resserré, plissé & ridé, comme il arrive quelquefois dans les vieillards. 4. Lorsque sa substance spongieuse est distendue par du sang. 5°. Lorsqu'il y a skirrhosité ou tumeur contre nature à la glande prostate, cas qui s'est présenté à Morgagni, à Colot & à moi-même, dit Heister, dans une personne de Helmstad. 6°. Enfin, lorsqu'il y a une pierre logée dans le cou de la vessie, de maniere qu'on n'y puisse introduire une sonde. Dans toutes ces conjonctures & autres semblables il faut en venir sur le champ à l'opération, si l'on ne veut laisser périr le malade.

Nous allons exposer en abrégé les différentes manieres de la faire.

Launay veut qu'on place le malade comme pour la lithotomie, qu'on introduise une sonde crenelée dans la vessie, qu'on fasse une incision au périnée, & que cette incision soit dirigée par la crenelure, vers l'urethre; qu'on introduise ensuite un gorgeret en suivant la crenelure de la sonde, & qu'on laisse couler l'urine. Mais Launay ne s'apperçoit pas que cette ponction est inutile, lorsque l'introduction de la sonde est possible.

Passons donc aux autres méthodes.

La premiere & la plus communément pratiquée, tant chez les anciens que chez les modernes, c'est de placer le malade sur une table, de le faire tenir par des Aides comme dans la lithotomie; & d'enfoncer un bistouri à deux tranchans dans la vessie, par le côté gauche de la suture du périnée. Voyez *Pl. II. du second Volume, Lettre I.* L'écoulement de l'*urine* convaincra qu'on a pénétré dans la vessie: mais le Chirurgien observera de ne point retirer son bistouri, sans avoir auparavant introduit une sonde, & sans avoir inséré à la faveur de cette sonde un tuyau d'argent long de quatre pouces. V. *Pl. VIII. du premier Vol. Lettre P. Pl. X. du second Vol. fig. 3. & Pl. VIII. fig. 4.* Ce tuyau passera dans la vessie, & on le fixera par un bandage plat qui fera le tour des reins. Après l'évacuation de l'*urine* on le fermera avec une tente pour prévenir l'écoulement continuel. On ôtera cette tente, lorsque le malade aura envie d'uriner, & on la remettra ensuite. On laissera les choses dans cet état, jusqu'à ce que l'inflammation & les autres symptomes soient dissipés; au reste, on ne peut nier que cette opération ne soit dangereuse & cruelle, parce qu'on offense sans nécessité le cou de la vessie & l'urethre, qu'on augmente l'inflammation, & qu'on blesse considérablement les conduits séminaux dans les prostates.

Je voudrois donc qu'on fît l'incision dans le même endroit

du périnée, & avec les mêmes instrumens dont on se sert dans le petit appareil, ou dans l'opération latérale, perçant le corps de la vessie sans offenser le cou, & introduisant ensuite un tuyau d'argent. De cette maniere ni le sphincter, ni l'urethre ne seront blessés, l'inflammation n'augmentera point, & la guérison de la blessure sera plus prompte & plus facile.

Mais il y a une troisieme méthode préférable aux deux précédentes: c'est d'ouvrir la vessie dans le même endroit que dans la seconde; mais de se servir du troisquart & de sa canule, *Planche VIII. fig.* 3. au lieu du bistouri à incision. Lorsque la ponction est faite, on retire le perforateur, & on laisse la canule par laquelle les urines s'écoulent sur le champ; du reste l'opération & la cure n'ont rien de difficile. Il est à propos d'introduire un ou deux doigts dans l'anus, pour diriger plus surement l'instrument dans la vessie, & garantir le rectum.

Garangeot dit que personne n'a jamais parlé de cette méthode; quoique Riolan ait proposé dans la suppression totale d'urine, lorsqu'on ne peut introduire la sonde dans la vessie, de faire la ponction de la vessie, soit par l'hypogastre ou par le périnée, de façon dans ce dernier cas, qu'on introduise un bistouri dans le corps de la vessie par sa partie latérale, jusqu'à ce que l'urine coule. En proposant cette paracentese, il a, dit le même Auteur, tiré plusieurs malades d'un grand danger. Thevenin a pensé la même chose, & il veut qu'on se serve du bistouri. Dionis, Tolet & moi-même, dit Heister, avons fait l'éloge de cette pratique; & M. Morand nous apprend dans les Memoires de l'Académie Royale des Sciences, que M. Chirac la préféroit à toute autre.

Denys Lithotomiste de Leyde, ayant observé que le Chirurgien pouroit enfoncer le perforateur trop loin, & ouvrir imprudemment le côté opposé de la vessie, faute de connoître positivement le moment, où l'opération étoit faite, a inventé une espece d'aiguille. Voy. *Planche VIII. Fig.* 3.4.5. enfermée dans un tuiau d'argent, *Fig.* 3.4. Il y a à la partie supérieure *a a*, trois ouvertures, dont on ne voit que deux dans cette position. Il y en a tout autant à la partie inférieure *b b*, qui sont cachées, *Fig.* 3. par la plaque *c c*: mais dans la *Fig.* 5. où l'on voit le perforateur hors de sa cannule; on peut remarquer qu'il est fait comme tout autre, qu'il est rond au-dessus de sa pointe triangulaire: mais que depuis *D D*, jusqu'au commencement du manche *E E*, qu'il est triangulaire, ses trois côtés sont creusés; & que chaque côté du triangle correspond à une ouverture de la cannule, lorsque le perforateur y est introduit. Par ce moyen l'instrument n'est pas plutôt entré dans la vessie, que l'urine se présente aux ouvertures supérieures *a a*, paroit aux inférieures *BB*, & avertit sur le champ que la perforation est faite. Alors on retire le perforateur, & on laisse couler l'urine par le tuyau qui demeure dans l'ouverture.

Quelques Auteurs entre lesquels sont Tolet & Colot, proposent une autre Méthode de percer la vessie, comme dans le grand appareil.

Après avoir placé convenablement le malade, ils passent une sonde crénelée dans l'urethre, jusqu'à ce qu'ils rencontrent l'obstacle qui est ordinairement placé aux environs du cou de la vessie; puis ils font une incision dans l'urethre par le même endroit du périné; que dans le grand appareil, jusqu'à ce que la pointe du bistouri atteigne la crenelure de la sonde; la plaie n'est pas si grande que dans la lithotomie; d'un urethre mâle, ils en font par ce moyen un urethre femelle, ils introduisent ensuite un gorgeret dans la vessie, & l'urine coule. Lorsque l'urine est évacuée, ils inserent un tuyau à la faveur de la crenelure du conducteur, & procedent comme ci-dessus. Ces deux Auteurs assurent que la division de l'urethre, si proche du sphincter, & l'écoulement du sang qui la suit, le relâchent, ainsi que les prostates; en sorte que l'on peut introduire, non seulement une sonde, mais même un conducteur crénelé. Colot cite plusieurs malades qu'il a guéris par cette méthode, d'ulceres & d'excroissances dans la vessie, & de *rétention d'urine*. Je crois toutefois, que celles que nous avons proposées ci-dessus, sont plus sures & plus faciles, surtout lorsqu'il s'agit de la cure d'une simple *ischurie*. Je crois qu'on pourroit, en passant les instrumens par le cou resserré de la vessie, faire plus de mal qu'en perçant la vessie même.

Quant à moi je pense que la méthode la plus courte, c'est de s'y prendre comme dans le haut appareil pour la pierre: on passera le perforateur & la cannule dans la partie antérieure de la vessie, immédiatement au-dessus de la symphyse des os pubis; on retirera le premier, & on laissera celle-ci pour l'écoulement des urines; on la fixera par un bandage, afin que le malade puisse s'en servir, jusqu'à ce que la cause de la maladie soit détruite. Alors on tirera le tuyau, & l'on traitera la blessure avec le baume de copahu, sur lequel on appliquera une emplâtre convenable. Quoiqu'on emploie rarement cette méthode; rien n'empêchant qu'on ne réussisse par cette voie; j'ai cru pouvoir en faire mention avec Rousset, Riolan & Tolet, qui tous savoient comme moi, par la connoissance qu'ils avoient de l'Anatomie de ces parties, qu'on pouvoit sans danger percer la vessie, lorsqu'elle étoit distendue par des vents, ou des eaux, ce qu'ont heureusement tenté depuis Turbier, Meri, Douglas & Midleton.

Lorsqu'il n'est pas possible de détruire la cause, comme il arrive dans les personnes avancées en âge, ou lorsque le mal provient d'un calus à l'urethre, d'un skirrhe aux prostates, d'une pierre considérable, d'une paralysie de la vessie, ou de quelque autre principe opiniâtre; le malade portera toujours sa cannule, à laquelle on adaptera alors une vis, pour la fermer exactement, & empêcher un écoulement continuel d'urine: mais lorsqu'il n'y a qu'une caroncule, ou quelque petite cicatrice restante d'une opération, il faut lever cet obstacle, faire reprendre à l'urine son cours, & guérir ensuite la blessure comme dans la lithotomie. S'il y a des fongus, ou des excroissances putrides dans la vessie; on en viendra quelquefois à bout par des injections détersives & suppuratives. Enfin, si le cou de la vessie est si violemment enflammé, que les passages naturels de l'urine soient bouchés, on ne manquera pas immédiatement après l'opération de saigner le malade, de lui ordonner des clysteres, de lui appliquer sur la région de la vessie des cataplasmes digestifs, & de travailler à dissiper l'inflammation & la tumeur par des remèdes internes rafraîchissans. Il est rare que le malade en revienne, si l'inflammation & la tumeur ne sont resoutes avant trois jours.

La *rétention d'urine* est quelquefois accompagnée d'une inflammation violente au scrotum, qui dégénere en abscès ou en gangrene, ainsi que l'a observé Colot. Dans ces cas il pratiquoit la ponction au périnée; il ouvroit le scrotum jusqu'aux testicules, dans l'endroit où il y avoit gangrene; il faisoit sortir tout le sang qui pouvoit donner lieu à l'accroissement de la putréfaction; & il traitoit ensuite les parties offensées avec des digestifs & des balsamiques. Pour empêcher l'urine de sortir & d'augmenter le mal, il tenoit pendant tout ce tems une cannule d'argent dans l'urethre. Mais s'il arrivoit que cette partie fût calleuse & très-resserrée, ensorte que la sonde ne pût être introduite, il faisoit sans elle une incision au périnée; il introduisoit la sonde dans le corps de la vessie par le cou, il déchiroit le calus, l'emportoit par le moyen d'une abondante suppuration, & restituoit les parties dans leur premier état. S'il restoit des fistules au périnée, il appliquoit le cautere actuel. Si on ne se détermine point à tems à suivre cette méthode, le malade sera trop foible, pour qu'on puisse s'en promettre du succès.

ISI

ISICOS, ἰσικὸς, espece de ragout décrit par Apicius, *Lib. II. cap.* 1. Athenée l'appelle ἰσίκιον, & Alexandre de Tralles ἴσυκες. Héliogabale passe pour en être l'inventeur.

ISIR ou IXIR, *Elixir.*

ISIS, *Isis*, Déesse des anciens Egyptiens, à qui Diodore de Sicile attribue l'invention de plusieurs remedes excellens, ce qui lui mérita, dit-il, des Autels, & la fit admettre entre les Dieux. *Isis* s'étoit appliquée à la cure des maladies, & elle indiquoit en rêve des remedes aux malades. Galien fait mention, *de Comp. Medic. p. g. Lib. II. cap.* 18. & *Lib. V. cap.* 2. & 3. de quelques emplâtres qui portent son nom. Voyez aussi Scribonius Largus, *N°.* 26. & Paul Eginete, *Lib. VIII. c.* 17.

ISO

ISOCHRYSON, ἰσόχρυσον, titre pompeux que Galien donne à un collyre, *Lib. de Comp. Medic.* 1. *Lib. IV. cap.* 7. c'est-à-dire, qui vaut son pésant d'or. *Isochryson* est encore le nom d'une composition chymique dont Libavius fait mention, faite de régule martial d'antimoine & de mercure, en parties égales.

ISOCRATES, ἰσοκρατὴς, de ἴσος, égal, & de κεράννυμι, mêler. Hippocrate donne cette épithete, *Lib. II. de Morbis*, à un vin trempé d'une égale quantité d'eau.

ISOMOERIA, ἰσομοιρία, égalité. Hippocrate se sert de ce mot pour marquer l'égalité ou l'uniformité des saisons, *Lib. de Aere locis & aquis.*

ISOPYRON, c'est, selon Gérard le *trifolium paludosum*, & selon Blancard, l'*aquilegia* ou le *flos Constantinopolitanus.*

ISORA-MUNE, H. M. Nom d'un arbre qui croît au Malabar. Le suc de sa racine passe pour excellent dans l'empyeme & dans les maladies de la poitrine, même en application extérieure, il passe pour bienfaisant dans les éruptions cutanées & dans les maux d'aventure.

ISORRHOPOS, ἰσόῤῥοπος, d'égale pesanteur. Ce mot se dit d'une partie dont le poids est égal à celui d'une autre partie.

ISOSTATHMOS, ἰσόσταθμος, nom d'un bechique dont Aëtius fait mention, *Tetrab. II. Serm.* 4.

ISOTHEOS, ἰσόθεος, divin; épithete pompeuse donnée à plusieurs remedes décrits par Galien, Aëtius & Paul Eginete.

ISP

ISPIDA. Voyez *Alcedo.*

IST

ISTHMION, ἰσθμιον, *isthme*; c'est la séparation étroite qui est entre le larynx & le pharynx. Voyez *Fauces.*

ISTHMOS, ἰσθμὸς. Voyez *Isthmion.*

ITA

ITALICUM EMPLASTRUM, emplâtre décrite par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 17. On donne la même épithete à une emplâtre décrite par la Mort, *Pharm. Med. Phys. cap.* 29.

ITE

ITEA ou *Salix*, *Saule.* AETIUS, *Tetrab. I. serm.* 1.

ITH

ITHAGENES, ἰθαγενὴς, de ἰθὺς, pour εὐθὺς, droit, & de γένος, espece; *légitime, vrai, réel.*

Hippocrate se sert de ce mot à propos de la formation des corps dans la matrice, & de la distinction du fœtus vrai d'avec la mole.

ITHYCYPHOS, ἰθύκυφος, de ἰθὺς, pour εὐθὺς, droit, & de κύφος, *gibbeux*; passage de la direction droite à la gibbosité. Ainsi ἰθυκύφη ῥάχις, signifie dans Hippocrate, *Lib. de Articulis*, la distortion, ou la gibbosité de l'épine du dos; difformité qui s'y introduit par la déviation de la direction droite, & par l'élévation de quelqu'une de ses parties. FOESIUS.

ITHYLORDOS, ἰθύλορδος, de ἰθὺς, droit, & de λορδὸς, *courbé*; déviation de la forme courbe dans la direction rectiligne, ou réduction de la gibbosité en ligne droite; c'est le contraire du mot précédent.

Galien dit, à propos de ces deux mots, *Comment. in Lib. de Articulis*, que si les parties se recourbent en arriere, il y a *cyphosis*; & que si elles se recourbent en-devant, il y a *lordosis* : mais que si elles se déjettent obliquement ou de côté, il y a *scholiosis.* Voyez ces trois articles. FOESIUS.

ITHYORIA, ἰθυωρία, ioniquement, ἰθυωρίη, de ἰθύω, procéder en ligne droite; direction rectiligne. Ce mot se dit des os, *Lib. de Fract.*

ITHYSCOLIOS, ἰθυσκόλιος, de ἰθὺς, droit, & de σκολιὸς, *oblique*; déviation d'une direction droite dans une direction oblique. Hippocrate entend par ἰθυσκόλιος ἡ ῥάχις, une épine courbée obliquement. Galien rend le même endroit, *Comm. III. Lib. de Articulis*, par διαστροφὴ εἰς τὰ πλάγια καὶ πρόσω, « gibbosité antérieure & postérieure. FOESIUS.

ITHYTRICHES, ἰθύτριχες, de ἰθὺς, pour εὐθὺς, droit, & de θρὶξ, *cheveux*; qui a les cheveux droits, *Epid. VI. Sect.* 7. *Aph.* 1. c'est l'opposé de οὐλότριχες, ou de *iuli*, qui a les *cheveux* frisés. ARISTOTE, *Probl.*

On entend aussi quelquefois par *itriches*, des personnes qui ont les cheveux noirs.

ITI

ITINERARIUM; instrument dont on se servoit dans la Lithotomie, & qu'Hildanus a appellé *Itinerarium*, dans son Traité *de Lithotomiâ*, *cap.* 14. 15.

ITR

ITRION, ἴτριον, espece de gâteau.

IVA

IVA ARTHRITICA. Voyez *Chamæpitys.*

IVA MOSCHATA. Voyez *Chamæpitys.*

IVA-BEBA, Pison. Nom d'un arbrisseau de l'Amérique, qu'on appelle aussi *Iva Brasiliensibus*, Marcgrav. *Solanum pomiferum Americanum non spinosum, lacteo flore.* Sa racine passe pour un grand désobstruant; sa propriété principale est de dégager les reins : mais comme elle est très-amere, on met ordinairement dans sa décoction de la réglisse d'Amérique. RAY, *Hist. Plant.*

IVA-PECANGA, ou *Sarsaparilla.*

IVA-UMBU, *Brasiliensibus*, Marcgrav. ou *Prunus Brasiliensis, fructu flavo, nucleo amygdalæ sapore.* Espece de prunier Américain, dont on mange le fruit.

JUB

JUBA; en Botanique, *un pannicule.* On appelle cette partie des plantes *Juba*, à cause de sa ressemblance à la criniere du cheval.

JUC

JUCAIA ARBOR, Noremb. nom d'un arbre qui a quelque ressemblance avec le grenadier. RAY, *Hist. Plant.*

JUD

JUDÆI *Compositio*; nom d'un escarrotique décrit par Celse, *Lib. V. cap.* 22.

JUDÆI *Emplastrum* ; nom d'une emplâtre décrite par Celse, *Lib. V. cap.* 19. & d'une autre décrite par Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 14.

JUDAICA ARBOR. Voyez *Siliquastrum*.

JUDAICUM BITUMEN. Voyez *Asphaltus*.

JUDAICUS LAPIS, *Offic.* Schrod. 352. Calc. Muf. 298. Kentm. 38. Boet. 408. de Laet. 136. Aldrov. Muf. Metal. 711. Math. 1386. Gesn. de Lap. 128. Charl. Foss. 29. *Judaicus Lapis*. Worm. 69. Schw. 382. *Spinos echini*, Woodw. Att. Tom. II. P. II. pag. 19. *Pierre Judaique.*

La Pierre Judaique, *Lapis Judaicus*, est une pierre oblongue, un peu ronde, de la figure d'une olive, rayée tout autour de lignes également distantes, & placées selon toute la longueur, depuis la base jusqu'au sommet. Sa couleur tire sur le blanc, ou elle tire un peu sur le cendré ; intérieurement elle reluit, & elle se fend obliquement en des lames qui ressemblent à des feuilles : on la donne en poudre jusqu'à une dragme dans une liqueur convenable. On l'appelle *pierre Judaique*, ou de Syrie, parce qu'on la trouve dans la Judée & la Syrie. Quelques-uns l'appellent *Euroius*, parce qu'elle excite l'écoulement de l'urine. On croit que cette pierre a la vertu de briser la pierre de la vessie, ou le calcul des reins. Il est vrai qu'on ne peut pas nier que la pierre de lynx, la *pierre judaique*, les yeux d'écrevisses, & quelques autres remedes que l'on appelle lithontriptiques, n'aient une vertu diurétique ; car l'expérience le fait voir : mais parce qu'on voit quelques petits grains de sable dans les urines, on ne doit pas pour cela attribuer à ces remedes la vertu de dissoudre la pierre ; car les sels qui abondent dans les liqueurs du corps humain, se mêlant aux particules de terres les plus fixes de ces pierres, cette union les rend plus fixes, & par conséquent elles sont portées plus difficilement aux pores les plus éloignés de la peau ; mais elles passent bien plus facilement par les couloirs des reins. Ainsi à proportion qu'il en passe moins par la transpiration, il en doit passer davantage par les urines. D'ailleurs la sérosité étant alors plus abondante dans les reins, elle entraîne les parties sablonneuses qu'il peut y avoir, & les urines deviennent troubles, & même les grains de sable qui sont un peu plus gres, sont entraînés par la liqueur qui coule en abondance, pourvu que le passage soit assez ouvert : voila la maniere dont on peut concevoir que ces pierres ont une vertu diurétique ; quant à celle de dissoudre la pierre, ni l'expérience, ni la raison ne l'ont encore démontrée. GEOFFROY.

Paul Eginete donne à cette pierre, *Lib. VII. cap.* 11. le nom de *tecolithos*. On trouve dans le même Auteur la description d'un antidote qui porte le nom de cette pierre. Voyez *Echinus ovarius*.

JUDICATIO. Voyez *Crisis*, qui est la même chose.

JUG

JUGALE *Os*, ou ZYGOMA ; le *zygoma*, os de la tête. Voyez *Caput*.

JUGALIS SUTURA, *suture sagittale* ; c'est aussi celle par laquelle le zygoma s'unit à l'os de la machoire supérieure.

JUGAMENTUM. Voyez *Jugale os.*

JUGLANS, le *Noier*. Voyez *Nux*.

JUGULARIS VENA, *veine jugulaire*. Voyez *Vena*.

JUGULUM, *la gorge*, ou la partie antérieure du cou, ce terme se prend aussi dans Celse, *Lib. VIII. cap.* 8. pour la clavicule.

JUJ

JUJUBA. Voyez *Zizyphus*.

Jujuba Indica, Raii Hist. 2. 155. C. B. P. 446. *Malus Moluccensis non nihil spinosa*, ejusd. 433. *Jujuba Indica, rotundifolia, spinosa, foliis majoribus subtùs lanuginosis & incanis*, Breyn. Prod. 2. 60. Commel. Flor. Mal. 149. *Zizyphus Indica, argentea tota*, Herm. Muf. Zeyl. 8. 37. *Zizyphus Zeylanica argentea spinis carens*, Parad. Bat. Prod 386. *Ber Indica fructu jujubino*, J. B. 1. 44. Chab. 51. *Malus indica Lusitanis*, *Ber. & Bor. Acosta*, Park. Theat. 1636. *Perin-Toddali*, Hort. Mal. 4. 85. Tab. 41. *Walembille*, Muf. Zeyl. 8. *ambella* ejusd. 37. *Arbre qui donne la Gomme lacque.*

C'est de l'arbre que nous venons de décrire que l'on tire la *gomme lacque*, que les Droguistes nous vendent. Ses feuilles sont semblables à celles du pommier : mais elles sont velues & cotoneuses en dessous ; son fruit ressemble à la jujube, il croît en grappe.

Il y a trois especes de *gomme lacque*, la lacque en grain, qui est petite, luisante & rougeâtre ; on la fond, & on en fait la lacque en écaille, qui est plate, transparente, mince, d'une couleur rougeâtre & la meilleure ; & la lacque en bâton ; celle-ci est dans son état naturel, elle est attachée à de petits bâtons qui en sont enduits. Garsias ab Horto, & Bontius ont cru que la *gomme lacque* étoit préparée par de grosses fourmis aîlées qui en suçoient la matiere, sur les branches de l'arbre auquel on la trouve attachée, & qui la travailloient comme les abeilles font le miel. D'autres prétendent, que c'est une partie de la seve de l'arbre qui suinte à travers l'écorce, à laquelle les fourmis pratiquent un passage plus libre, par le dégât qu'elles causent à l'arbre, & qui se seche au soleil.

Geoffroy dit que la *gomme lacque* est une espece de résine que les fourmis ramassent sur les fleurs aux Indes orientales, qu'elles transportent sur les branches des arbres, où elles font leur nid, & dans laquelle il est vraissemblable qu'elle déposent leurs œufs ; car ces nids sont pleins de cellules, dans lesquelles on trouve un petit grain rouge quand il est broyé, & que Geoffroy regarde comme l'œuf, d'où naît la fourmi aîlée. Cette gomme nous vient surtout des Isles Moluques & de Madagascar.

On lui attribue la vertu d'atténuer, de discuter, & de lever les obstructions de la rate & du foie. On la recommande dans l'hydropisie & la jaunisse ; elle provoque les urines, pousse par les sueurs & purifie le sang. On en fait peu d'usage dans la Medecine. On l'emploie principalement à faire de la cire à cacheter ; celle dans laquelle elle entre est la meilleure.

Teinture de gomme lacque.

Les Chymistes ont remarqué que certains végétaux se dissolvoient avec peine dans l'alcohol ; mais qu'en s'y dissolvant, ils communiquoient de grandes propriétés médicinales. Telles sont le sang de dragon, la gomme de genevrier, la *gomme lacque*, & la myrrhe, dont la ténacité est si considérable, qu'il n'est presque pas possible de les dissoudre. Nous avons cherché différens moyens d'en venir à bout ; & il nous a paru que le suivant étoit le plus commode.

On nous apporte la *gomme lacque* d'Asie ; c'est une espece de résine que les fourmis tirent en grande quantité des arbres dans l'Isle de Ceylan, d'où nous vient la meilleure, & dont elles font leur nid.

Prenez de la *gomme lacque* pure ; réduisez-la en une poudre très-fine ; humectez-la avec de l'huile de tartre par défaillance ; faites-en une pâte molle, que vous mettrez dans un matras ; exposez ensuite ce vaisseau sur un fourneau à une chaleur suffisante, pour sécher peu à peu la masse que vous aurez formée. Retirez ensuite votre vaisseau, laissez-le refroidir en plein air ; l'huile alcaline se résoudra derechef : remettez la masse sur le feu une seconde fois ; retirez une seconde fois le vaisseau, &

réitérez la liquéfaction ; continuez de la même maniere, desséchant & liquéfiant alternativement, & vous parviendrez à détruire la ténacité de la gomme, & à la mettre en une liqueur d'une belle couleur purpurine. Faites sécher derechef, & tirez la masse seche hors du vaisseau. C'est cette masse ainsi préparée qui vous fournira un teinture avec l'alcohol. Mettez-la dans un grand matras. Versez dessus autant d'alcohol pur qu'il en faut pour qu'il surnage ; c'est-à-dire, qu'elle en ait trois ou quatre pouces au-dessus d'elle : fermez votre vaisseau avec du papier ; remettez-le sur le même fourneau, jusqu'à ce qu'y ayant demeuré deux ou trois heures, l'alcohol commence à bouillonner : ce que vous pourrez faire sans danger, à cause de la longueur, & de l'étroitesse du cou du vaisseau. Laissez refroidir la liqueur ; ôtez la teinture claire en inclinant doucement le vaisseau ; versez-la dans un autre, que vous tiendrez bien fermé. Traitez le reste de la même maniere avec d'autre d'alcohol. Joignez la seconde teinture que vous tirerez à la premiere. Continuez jusqu'à ce que la matiere soit épuisée & ne teigne plus l'alcohol. Vous distilerez sur un feu modéré ; dans un vaisseau de verre jusqu'à ce que la moitié de l'alcohol se soit élevé, les différentes teintures mises ensemble, & purifiées de leurs feces, en les laissant déposer.

Vous garderez pour votre usage la partie restante épaisse, sous le titre de *teinture de gomme lacque*.

OBSERVATION.

Nous voyons qu'un alcali à l'aide de l'air, & d'une chaleur digestive, est capable d'ouvrir un corps dense ; & de le disposer à communiquer ses vertus à l'alcohol ; que l'action de la desficcation sur le feu, & de la liquéfaction à l'air faites alternativement, agit sur ses particules les plus insensibles ; sans toutesfois qu'en poussant ce procédé aussi loin qu'il est possible, on parvienne jamais à les dissoudre toutes. On les met seulement en état de communiquer au menstrue leur vertu, & ce menstrue ne laisse que ce qu'il y a de moins actif & de plus grossier.

Nous avons donc une méthode prompte, commode & presque générale, d'obtenir d'excellentes teintures, dont l'efficacité dépendra des vertus résidentes dans les substances d'où on les tirera ; & dont l'esprit qui y sera secretement logé, & dont les vertus seront quelquefois prodigieuses ; dans une partie balsamique qui y dominera, & dans une résine corroborative qui constitue leur essence. Toutes ces choses passeront dans le menstrue & se joindront à ses propriétés particulieres.

Nous concluons donc en général que toutes ces teintures sont échauffantes, & capables d'agir sur les nerfs & sur les esprits, desficcatives, préservatives, fortifiantes, & astringentes par rapport aux vaisseaux. Quant à la teinture de *gomme lacque* dont il s'agit ici, son grand usage sera dans la cure des maladies des gencives, de la bouche & des dents ; dans le scorbut : pour cet effet on en frotera fréquemment les parties affectées ; prise intérieurement, elle produira les mêmes effets, & suffira seule pour guérir cette maladie, pourvu qu'elle ne soit point accompagnée de trop de chaleur. Elle sera aussi d'un grand usage dans la goute, dans les rhumatismes, dans le scorbut qui proviendra de défaut de mouvement des humeurs, dans la leucophlegmatie, dans l'hydropisie, & autres cas semblables. On en prendra trois fois par jour dans du vin de Canarie ou d'Espagne, après que l'estomac aura été débarrassé & vuidé. Son odeur est agréable, son amertume ne permet pas de douter qu'elle ne soit modérément astringente ; c'est pourquoi on doit la regarder comme corroborative & très-bienfaisante dans la cure des fleurs blanches. BOERHAAVE, *Chymie*.

JUJUBA SYLVESTRIS. Voyez *Paliurus*.

JUL

JULAP, JULAPIUM, JULEP & JULEPUS, tous ces termes ne signifient autre chose que ce que nous appellons maintenant *julep* ; c'est un remede altérant, inconnu aux anciens Grecs, & inventé par les Arabes. Ce nom vient à cette préparation des ingrédiens agréables & doux, comme le sucre, qu'on y fait communément entrer. *Julep* ou *juleb*, signifie en langue Persanne, une potion douce. Les Grecs des derniers tems, appellerent le *julep*, ζουλάπιον, *zulapium*, d'autres ἰολάβιον, *iolabium* ; noms dont les Medecins ont continué de se servir, & qui sont dérivés de l'Arabe. Les Auteurs font mention de deux sortes de *julep*, l'une attribuée aux Anciens, & l'autre en usage parmi les Modernes.

Le *julep* des Anciens étoit fort différent de celui des Modernes ; c'étoit un simple sirop composé principalement de sucs, d'eaux distilées, de décoctions adoucies avec le sucre ; on n'en faisoit ordinairement que dans le moment où on en avoit besoin : tel étoit le *julep* rosat, autrement appellé Alexandrin, & Royal ; composition fort vantée jadis, très-élégante & très-propre pour calmer la chaleur & la soif.

La plupart des Auteurs modernes, surtout parmi les Italiens, entendent par *julep* la même chose que ce qu'ils appellent *syrupus*, & *serapium*, apparemment parce qu'un sirop est ordinairement la base d'un *julep*. A Montpellier, on a retenu l'ancien terme *julep*.

Un *julep* est un remede liquide, composé de quelque liqueur convenable, d'un sirop, & quelquefois de sucre ; c'est une préparation extemporanée, sans décoction, qu'on divise en trois ou quatre doses, & par laquelle on se propose la coction ou l'altération des humeurs ou le rétablissement de l'estomac.

Il y a donc deux sortes de *juleps* ; le premier de ces altérans prépare les humeurs, les cuit & les dispose à l'évacuation. C'est proprement ce que les anciens Grecs appelloient προποτισμὸς, *propotismus*, ou potion précursoire, ou préparatoire à une purgation générale. C'est pourquoi ils donnoient aussi à la même potion l'épithete de *coctrix* ou de digestive. On se propose par le second, de changer les humeurs, les esprits, & les autres parties du corps, sans qu'il soit suivi de quelque effet cathartique. Tels sont ceux que nous appellons corroboratifs, cordiaux, & autres semblables. MORELLI, *Formulæ Remediorum*.

IULIA. Voyez *Iulis*.

JULIANI ANTIDOTUS, nom d'un antidote décrit par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 3. *cap.* 22.

JULIS, Offic. Salv. de Aquat. 219. Rondel. de Pisc. 1. 180. Aldrov. de Pisc. 37. Gesn. de Aquat. 464. Bellon. de Aquat. 254. Jonf. de Pisc. 28. Charlt. Pisc. 14. Raii Icht. 324. Ejusd. Synop. Pisc. 138.

On trouve ce poisson aux environs de Genes.

Le bouillon qu'on en fait, lâche le ventre & est diurétique. PLINE.

Oribase regarde ce poisson comme un bon aliment. *Collect. Medic. Lib. II. cap.* 49.

JULIUS BASSUS, nom d'un ancien Medecin, Auteur de deux remedes contre la colique, dont Marcellus Empiricus fait mention, *cap.* 29.

IULUS, Offic. Mouf. *Insect.* 201. Charlt. Exerc. 51. Jonf. *de Insect.* 128. Aldrov. *de Insect.* 633. Mer. Pin. 205. *Iulus quartus glaber*, Rai, *Insect.* 46.

C'est un petit insecte de terre composé de plusieurs anneaux, marchant sur plusieurs pattes, & se roulant lorsqu'on le touche. Il est commun dans les jardins. Charlton dit, que pris dans du vin, il est bienfaisant dans la jaunisse & dans la difficulté d'uriner. DALE.

Iulus, en Botanique *Chaton.* C'est un amas de sommités pendant en forme de corde, ou de queue de chat, comme dans le saule, le coudrier, le bouleau, & d'autres.

JUM

JUMNISUM, *ferment*; Ruland.

JUN

JUNCAGO. Voyez *Juncus.*

JUNCARIA. J. B. *Juncaria Salmaticensis*, Clus. Hisp. *Juncaria* Tab. *Rubia, latifolia, aspera*, C. B. *Synanchica species*. Lugd.

Cette plante passe pour vulnéraire, déterfive, & apéritive. Mais on en fait rarement usage. Lemery, *des Drogues.*

JUNCTURA, *jointure*, ou *articulation.*

JUNCUS, *jonc.*

On trouve dans les Auteurs de Botanique, un grand nombre d'especes de *jonc*, mais les quatre suivantes sont les seules qui aient des propriétés médicinales.

1. *Juncus, lævis, paniculâ sparsâ major*, C. B. P. 12. Theat. 182. Park. Theat. 1191. Boerh. *Ind. Alt.* 2. 163. Inst. 246. *Juncus vulgaris*, Offic. *Juncus lævis*, Ger. Emac. 39. *Juncus lævis, vulgaris paniculâ sparsâ nostras*, Raii Hist. 2. 1304. Synop. 3. 432. *Juncus panicula arundinacea*, J. B. 2. 520. *Jonc doux & commun.*
2. *Juncus, acutus capitulis sorghi*, C. B. P. 11. Theat. 173. Raii Hist. Plant. 2. 1302. Sinop. 3. 431. Tourn. Inst. 247. Boerh. ind. alt. 2. 163. *Oxyschœnos*, Offic. *Juncus pungens, sive juncus acutus capitulis sorghi*. J. B. 2 520. *Juncus maritimus capitulis sorghi*, Park. Theat. 1192. *Jonc marin, large, pointu.*

Il croît dans les lieux maritimes, la plante entiere & la semence en sont d'usage. Il a les mêmes propriétés que le *Juncus aquaticus maximus.*

3. *Juncus, aquaticus maximus*, Ger. 31. Emac. 35. Raii Hist. Plant. A. 1304. Boerh. Ind. a. 2. 64. *Holoschœnos*, Offic. *Juncus lævis maximus*, Park. Theat. 1191. *Juncus maximus holoschœnos*, J. B. 2. 525. *Juncus maximus, sive scirpus*, C. B. P. 12. Theat. 178. *Scirpus palustris altissimus*, Tourn. Inst. 528.

La semence de ce *jonc* & des deux précédens, grillée, est bonne dans les diarrhées & dans les pertes de sang qui surviennent aux femmes. Dioscoride en recommande les jeunes rejettons en topique contre la piquure des araignées vénéneuses.

4. *Gramen junceum, spicatum, seu triglochin*, C. B. P. 6. Theat. 85. *Gramen triglochin*, J. B. 2. 508.

Il est déterfif & agit par les urines, mais il resserre le ventre. Lemery, *des Drogues.*

Juncus odoratus. Voyez *Schœnanthus.*

JUNIPAPPEEYWA, nom du *Janipaba.*

JUNIPERINUM VINUM, vin imprégné de baies de genievre. Dioscorid. *Lib. V. cap.* 46.

JUNIPERUS, *génévrier.*

Voici ses caracteres selon Miller.

Ses feuilles sont longues, étroites, & pointues. Il y a des especes de *génévrier*, dans lesquelles les fleurs mâles croissent fort éloignées du fruit sur le même arbre, & d'autres especes où le fruit & la fleur mâle croissent sur des arbres différens. Le fruit est une baie molle, pulpeuse, qui contient trois semences.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Juniperus, vulgaris, fruticosa*, C. B. P. 488. Tourn. Inst. 388. Boerh. Ind. A. 2. 108. *Juniperus*, Offic. Ger. 1189. Emac. 1372. *Juniperus vulgaris*, Park. Theat. 1028. *Juniperus, vulgaris baccis parvis purpureis*, J. B. 1. 293. Raii Hist. 2. 1411. Sinop. 3. 444. *Génévrier.*

Cette plante s'éleve rarement parmi nous à une plus grande hauteur que celle du buisson, ou de l'arbrisseau: mais dans quelques Contrées étrangeres, surtout Septentrionales, c'est un assez grand arbre. Ses branches sont serrées les unes contre les autres; ses feuilles roides, étroites, d'un vert bleuâtre, pointues, & épineuses par le bout. Ses fleurs sont petites, mousseuses, & ont des étamines. Ses baies sont rondes, vertes au commencement de l'année, ensuite d'un pourpre foncé, & enfin noires; elles contiennent chacune trois semences anguleuses. Il croît dans les bruyeres en différens endroits de l'Angleterre. Son fruit est mûr aux environs de la Saint Michel. Son bois, ses baies, & sa gomme sont d'usage.

Son bois est chaud, sec, & céphalique; on en fait brûler dans les tems de peste & dans les maladies contagieuses. Ses baies sont carminatives, diurétiques, chassent les vents, calment la colique, & sont bienfaisantes dans la pierre, la gravelle, & les rétentions d'urine. Quelques Auteurs les recommandent dans toutes les fievres contagieuses, pestillentielles, & dans la peste même. Sa gomme, qui est le sandarach des Arabes, est jaunâtre, claire, presque transparente, semblable au mastic, mais plus jaune & en plus grosses gouttes, & d'une odeur moins agréable. Ceux qui sont incommodés de catarrhes, & de fluxions séreuses par le nez & sur les yeux, la font brûler sur les charbons & en reçoivent la fumée.

L'huile distilée de geniévre, est la seule préparation officinale qu'on en tire. Voyez *Oleum.* Miller, *Bot. Off.*

Le sel de cette plante approche de la nature de celui qu'Angelus Sala a nommé *Oxysal diaphoreticum*, qui n'est autre chose qu'un sel fixe, chargé de beaucoup plus d'acide qu'il ne faut pour le soûler; aussi par l'analyse Chymique, on tire du genievre plusieurs liqueurs acides, & quelque peu de sel fixe, mais point de volatil. Il faut remarquer que le sel de cette plante est enveloppé d'une très-grande quantité de souffre, & de quelques parties terrestres. Le bois de genievre, outre l'huile éthérée, donne beaucoup d'huile épaissie en consistance de sirop. Les baies en donnent beaucoup plus, & les sommités un peu moins. Pour tirer toutes ces matieres du genievre, il faut les séparer avec soin dans l'analyse; autrement leur mélange produit d'abord un esprit ardent & urineux; après quoi l'huile se détache des feces. Il n'est pas malaisé de voir que tous ces principes doivent rendre le genievre propre pour rétablir les fonctions de l'estomac, pour dissiper les vents & les matieres qui causent des tranchées, pour débarrasser le poumon, & le décharger de cette lymphe grossiere qui cause souvent les difficultés de respirer. Cette plante d'ailleurs, est sudorifique, céphalique, hystérique; elle provoque les regles, leve les obstructions des intestins, rétablit leur ressort, & fait passer les urines. On se sert du bois, des sommités, & des bayes. La décoction du bois volatilise le sang, & le purifie par l'insensible transpiration, à peu près comme fait le gayac. On prépare avec ce bois un demi-bain qui soulage fort les goutteux; le vin dans lequel on fait bouillir les sommités de genievre, est très-diurétique; Tragus, Mathiole, Hartman, & Simon Pauli assurent qu'ils ont guéri quelques hydropiques par l'usage de ce vin. J'en ai vu

quelques-uns fort soulagés par les pilules faites avec deux parties d'aloès, & une partie de baies de genievre; on tire de ces baies un esprit ardent, une teinture, un élixir, un extrait. L'on en prépare aussi un ratafia, & une espece de miel. La teinture se fait en mettant infuser ces baies dans leur esprit ardent; l'infusion de ces mêmes baies dans leur esprit ou dans l'eau commune, qu'on laisse évaporer jusqu'à la consistance de miel, s'appelle élixir ou extrait de genievre. Le miel de genievre, n'est que le miel commun que l'on fait bouillir avec les baies de cet arbre: il est bon en lavemens dans la dyssenterie, & dans le ténesme. Pour le ratafia de genievre, il n'y a qu'à faire infuser son fruit dans l'eau-de-vie, ou le vin de Champagne, y ajoutant un peu de sucre & de canelle. La pulpe des baies de genievre mondée de ses graines, & mêlangée avec du sucre, fait une conserve qui n'a pas moins de vertu que les préparations dont nous venons de parler. Enfin l'on brûle le fruit de cette plante pour chasser le mauvais air. On le fait infuser dans du vinaigre en tems de peste pour en laver les lettres, & les linges, & même la vaisselle; nous n'avons gueres de plante en Europe qui soit de plus grand usage. On l'emploie dans l'élixir de vie de Fioraventi, dans l'élixir *de tribus*, dans l'élixir pestilentiel de Sennert, & dans celui que Zwelfer a nommé élixir asthmatique. Tournefort.

Toutes les parties de cette plante sont médicinales, parce qu'elles sont toutes balsamiques. Son bois, loin d'être inférieur en qualité au gayac, ou sassafras, & aux bois exotiques, peut leur être avantageusement substitué; je crois même, dit F. Hoffman, qu'il leur est préférable dans toutes les maladies qui proviennent de la constitution impure des humeurs. Comme les baies contiennent une grande quantité d'huile balsamique, elles sont très-salutaires dans toutes les maladies dont le principe est dans une obstruction des visceres, ou dans un sang épais & visqueux, soit qu'on les prenne en substance, en rob, ou dans de l'eau, en guise de caffé. Elles sont aussi très-efficaces dans les asthmes, les cachexies, la jaunisse, la colique, la pierre dans la vessie & dans les reins, & pour les crudités de l'estomac. Quelques Medecins de nom, nous apprennent qu'un grand nombre d'hydropiques ont été guéris par une lessive des cendres de cet arbre prise dans du vin: Hoffman, *de Prestantiâ remed. domest.*

Outre les especes précédentes de genevriers, Dale fait mention des deux suivantes.

1. *Juniperus major Offic.* C. B. P. 498. Tourn. Inst. 389. Raii Hist. 2. 1416. *Juniperus maxima*, Ger. 1189. Emac. 1372. *Juniperus maxima Illyrica*, Park. Theat. 1029. J. B. 300. *Genevrier noir.*

Il croît en Grece; son bois & ses baies sont d'usage. Il a les mêmes propriétés que le *Juniperus vulgaris fruticosa.* Dale.

2. *Juniperus; alpina*, J. B. 1. 301. Rai, Hist. 2. 1413. Synop. 444. Park. Theat. 1028. *Juniperus Alpina major*, Ger. Emac. 1372. *Juniperus minor montana, folio latiore, fructuque longiore*, C. B. p. 489. Tourn. Inst. 389. *Genevrier nain.*

Il croît sur les montagnes; ses feuilles sont d'usage. La décoction ou le suc exprimé de ses sommités passe pour avoir la vertu de détruire cette espece de vermine qui s'engendre quelquefois dans l'estomac & dans les intestins des chevaux. Dale.

Miller compte encore six especes de genevriers, autres que les précédentes.

JUNIUS CRISPUS, nom d'un Medecin cité par Marcellus Empiricus, *cap.* 23, comme auteur d'un remede qu'il appelle *Ambrosia.*

JUNO, l'*Air.*

JUNONIS ROSA, le *Lis.* Blancard.

JUP

JUPICAI *Brasiliensibus*; espece d'herbe qui croît au Brésil. Pison dit que, si on en frote les parties affectées de teigne, ou de quelque demangeaison incommode, on s'en trouvera soulagé.

JUPICANGA, ou *China Occidentalis.*

JUPITER. *Stannum Offic.* Mer. Pin. 208. Aldrov. Muf. Metall. 181. Schrod. 394. *Stannum seu plumbum candidum*, Calc. Muf. 458. 466. *Stannum Jupiter*, Mont. Exot. *Plumbum candidum, quod & Stannum aliàs vocatur*, Worm. 124. *Plumbum candidum.* Schw. 387. Kentm. 85. Fabr. 16. *Etain.* Dale.

Voici ses caracteres.

Premierement, c'est le plus léger de tous les Métaux.

Secondement, c'est le moins simple; il ne faut qu'un très-petit degré de feu, pour lui faire rendre des flammes sulphureuses, qui se séparent aisément de la partie métallique, & il est presque entierement combustible.

Troisiemement, il est moins fixe dans le feu, qu'aucun autre métal.

Comme de tous les métaux, il est le moins fixe dans le feu, & qu'il rend une grande quantité de fumées sulphureuses, il s'ensuit qu'il perd le plus de son poids. Il y a toute apparence que la fumée qu'il rend est son soufre; elle est pernicieuse pour les poumons, ainsi qu'il paroît à la couleur pâle de ceux qui sont emploiés à le fondre & à le travailler, & à la disposition qu'ils ont à tomber en phthisie.

Quatriemement, il est mou, fléxible, malléable, très-ductile, mais toutesfois moins que le fer. Il n'est ni bien sonore, ni bien élastique.

Quoiqu'il soit peu sonore, & qu'il n'y ait même que le plomb qui le soit moins que lui; toutesfois, lorsqu'on le mêle avec d'autres corps, il en augmente le son, comme il paroît par la composition du métal dont on fait les cloches; il en est de même de son élasticité; il en a très-peu: mais il augmente celle des corps élastiques auxquels on le mêle.

Un corps mêlé avec d'autres, acquiert, ainsi que l'a remarqué Boyle, de nouveaux usages, de nouvelles propriétés, entre lesquelles il y en a même de contraires à celles qu'il avoit. Fondez deux ou trois métaux ensemble, & il vous en viendra un troisieme qui aura des propriétés différentes de celles des trois métaux composans. Qui croiroit que l'*Etain*, flexible comme il est, & ne rendant qu'un son sourd, fût capable de fortifier & de rendre plus sonores les corps les plus inflexibles & les plus résonans: il en est toutefois ainsi. Le métal dont on fait les cloches, est principalement composé d'*Etain* & de cuivre.

Cinquiemement, il se fond plus aisément qu'aucun autre; il entre en fusion long-tems avant que de rougir; & il ne lui faut qu'un dégré de chaleur un peu plus grand, que celui de l'eau bouillante; d'un autre côté il se durcit promptement au froid.

Sixiemement, lorsqu'il est cru, ou non - dépouillé de son soufre naturel, il ne se dissout que dans l'eau régale: mais lorsque la calcination lui a ôté son soufre, il se dissout même dans le vinaigre, & ce dissolvant n'a pas besoin d'être en grand rapport avec lui.

Les acides, mais surtout les acides puissans ne le dissolvent pas sans beaucoup de difficulté; ce qui provient apparemment de l'abondance de son soufre sur lequel les acides n'ont point d'action. Il se dissout dans l'eau régale: mais à peine se dissout-il dans l'eau-forte; circonstance remarquable, si l'on fait attention à son as-

finité avec l'argent. Plus le menstrue acide est foible, & plus il agit promptement & facilement sur ce corps: plus il est fort, moins an contraire il agit promptement. C'est pourquoi si l'on fait bouillir des pommes aigres, & d'autres fruits non-murs dans des vaisseaux d'*Etain*, ils y deviendront douceâtres; au lieu que les acides les plus forts, bonillis dans les mêmes vaisseaux, n'en tirent aucune solution. L'*Etain* dégagé de son soufre par la calcination, se dissout dans tous les acides, & se résout en crystaux vitrioliques. On pratique peu cette solution, parce qu'elle se fait avec beaucoup de difficulté. Il faut d'abord que l'*Etain* soit parfaitement calciné, & sa calcination demande un feu continué pendant trois jours.

Septiemement, il endurcit tellement le plomb & l'antimoine sur la coupelle, qu'on ne peut presque l'en séparer, sans se servir du cuivre.

Huitiemement, il a plusieurs propriétés communes avec l'argent.

Il y a toute apparence que si l'on pouvoit parvenir à le purger parfaitement de son soufre, il approcheroit beaucoup de l'argent, avec lequel il a de l'affinité, ainsi que nous l'avons déja remarqué; car dissous dans de forts acides, il s'aigrit ainsi que l'argent. Mêlé avec l'argent dans la fusion, il s'y attache tellement, qu'on peut à peine l'en séparer. Il résiste alors au plomb, presqu'autant que l'argent. C'est pourquoi quelques Auteurs le regardent comme une espece imparfaite d'argent.

Un doute que l'on pourroit former, c'est si l'*Etain* ressemble à l'argent en qualité d'*Etain*, ou seulement en ce qu'il a des particules d'argent mêlées avec lui. Il est constant que certains *Etains* ont plus & en un plus grand degré que d'autres, les propriétés communes à ce corps, & à l'argent. M. Boyle fait mention d'un Gentilhomme qui ayant tiré une grande quantité de très-bel *Etain*, d'une mine, qu'il avoit fait long-tems digérer dans des liqueurs lixivielles, exigea de M. Boyle qu'il en prît une certaine quantité, fortement persuadé qu'il parviendroit à en tirer de l'argent: mais, dit M. Boyle, ce que j'employai d'abord n'en donna point; & ce que je travaillai ensuite, quoique je me fusse conduit avec la même prudence qu'auparavant, ne me profita pas davantage.

Cet Auteur, dit dans le même endroit, qu'ayant dissous une masse d'*Etain* pur & non travaillée, dans un menstrue particulier qui le tenoit suspendu, & qu'ayant ensuite fait évaporer la solution, il trouva à son grand étonnement, que les crystaux n'étoient plus du tout semblables à ceux du vitriol; mais qu'ils étoient larges, plats, & minces comme ceux de l'argent. A l'examen qu'il en fit au gout, ils n'avoient rien de celui de la chaux d'*Etain* mêlée avec l'esprit de vinaigre: mais seulement cette amertume excessive qu'ont les crystaux d'argent faits avec l'eau-forte; ils teignoient aussi les ongles & les doigts d'un noir qui ne s'en alloit point aisément. Il n'auroit pas manqué de soupçonner que le menstrue avoit élevé ce métal à la qualité d'argent: mais ayant répété la même opération, avec le même menstrue sur un autre morceau d'*Etain*, acheté dans le même endroit, & presque dans le même tems que l'autre, elle n'eut point le même succès; ce qui le convainquit que ces premiers crystaux provenoient d'un morceau d'*Etain* d'une nature particuliere.

Quelques Auteurs parlent beaucoup d'une analogie entre l'*étain* & le plomb, & prétendent que le premier n'est qu'une espece de plomb moins cuit: mais si ces deux métaux ont des qualités communes, ils en ont aussi de différentes. Le plomb, par exemple, se réduit fort aisément en chaux, & l'*étain* plus aisément encore: mais la chaud de plomb se fond promptement, & se tourne en un verre brun-tre; au lieu que celle de l'*étain* ne se vitrifie pas sans difficulté. L'*étain* & le plomb se mêlent & s'incorporent facilement sur un feu modéré: mais si la chaleur est violente, il se fait entre eux une collision, dont l'effet est de les convertir l'un & l'autre en chaux, & de rendre celle du plomb excessivement difficile à mettre ensuite en fusion, & à vitrifier. L'*étain* se révivifie aisément, c'est tout le contraire du plomb; sa restitution n'est jamais parfaite, & le nouveau corps en tout semblable à l'ancien.

On tire l'*étain* d'une mine très-pesante, quoiqu'il soit fort léger; elle est ordinairement en mottes d'un brun foncé, tirant fort sur le jaune, ou d'un noir poli & luisant; la mine de cette derniere couleur est la plus riche; elle ressemble quelquefois à celle du fer; d'autresfois on la prendroit pour une pierre poreuse & pesante.

La mine d'*étain* se tire principalement de Cornouaille, & de Devonshire; c'est de ces Provinces que sort celui dont on se sert dans tout le reste de l'Europe. C'est une production si particuliere à cette contrée, que Cambden prétend que c'est delà que l'Angleterre tire son nom, & Bochart dérive le mot *Britannia*, des mots Syriaques, Barat, anac, c'est-à-dire, terre d'*étain*.

Pour avoir le métal, l'on torréfie, l'on broye, l'on lave & l'on fond ensuite la mine, & on en sépare ainsi les scories.

Le Docteur Merret nous dit que les pierres dont on tire l'*étain* se trouvent ordinairement entre l'écartement des parois d'un rocher de couleur de fer qui n'a aucun ou presque point de rapport avec l'*étain*, & que la veine qui remplit l'intervalle de ces deux parois, a depuis quatre jusqu'à dix-huit pouces d'épais. Lorsque la mine n'est pas en pierre, on la trouve ordinairement mêlée avec une terre tant soit peu graveleuse, d'une couleur tantôt brune & tantôt blanche. On sépare aisément l'*étain* de cette terre; il suffit de quelques lotions pour obtenir le métal que l'on appelle en Anglois *Prian Tin*, qui ne vaut pas la moitié du prix de l'autre.

On trouve assez ordinairement dans les mines d'*étain* une substance dure, luisante & sulphureuse que l'on appelle *mundic* ou *maxy*, qu'on dit communément servir d'aliment au métal même: cependant on trouve peu d'*étain* où il y a beaucoup de mundic. On sépare très-soigneusement le mundic de l'*étain*; car pour peu qu'on y en laissât, lorsqu'on viendroit à le fondre, l'*étain* seroit cassant, cru, & perdroit beaucoup de sa ductilité; on y trouve aussi une espece de barre dont la substance est luisante, blanchâtre, polie & molle d'abord, mais qui ne tarde pas à se durcir. Elle est rarement mêlée avec le métal, auquel elle s'attache seulement. Les Mineurs regardent cette substance comme l'aliment du métal. La meilleure mine est celle qui est en écaille; & après celle-là l'on donne la préférence à celle qui est en barres luisantes.

Lorsqu'on a tiré la mine, on en casse les plus grosses pierres; on les porte dans cet état au moulin, où on l'expose sous des marteaux de trente ou quarante livres pesant; lorsqu'elle est réduite en un sable menu, on la lave par le moyen d'un courant d'eau qu'on fait passer dans un endroit, où la mine est ramassée, & d'où l'eau sort à travers une grille, emportant avec elle toutes les particules qui ne sont point métalliques, & laissant les autres comme un sédiment. Les Ouvriers donnent à la partie non-métallique emportée par l'eau, le nom de *causalty*.

Pour en ôter le mundic, on fait brûler ou sécher la mine sur un fourneau, dans des chaudieres de fer, remuant continuellement la matiere jusqu'à ce que le mundic s'éleve peu à peu à la surface, & se dissipe; on s'apperçoit que cette opération se fait lorsque les flammes commencent à devenir jaunes & qu'elle est faite lorsque la puanteur diminue. Le mundic ôté, on porte le reste dans un moulin, où on le réduit en une poudre très-menue; on lave ensuite cette poudre, on la fait tant soit peu sécher, & on la porte enfin ainsi préparée dans un fourneau particulier, ou à la fonderie; c'est là qu'on la met en fusion, & qu'on acheve d'en faire de l'*étain*.

Lorsque l'*étain* sort en fusion du fourneau, on y apper-

çoit des scories à peu près semblables à celles du fer. Si l'on fait fondre ces scories écumeuses avec de nouvelle mine, elles se tournent en métal. Quant à la matiere séparée par l'eau, lors de la premiere préparation des mottes d'*étain*, on en fait des amas qu'on laisse six ou sept ans dans cet état, au bout desquels on la travaille.

La mine d'*étain* est communément noire, pesante, pierreuse, on la prendroit même pour de la pierre noire; il y a cependant des pierres d'*étain* jaunes & d'autres blanches, elles sont tantôt fragiles & tantôt extremement dures, il faut les broyer avant que de les calciner.

On fait rarement usage de l'étain en Medecine; surtout pour l'intérieur; il y a toutefois des Auteurs qui vantent beaucoup ses propriétés: mais nous avons lieu de soupçonner ces éloges d'être mal fondés. Ils le recommandent dans les maladies de la tête, des poumons, de la matrice, dans l'épilepsie & dans la rage canine. On en fait prendre la limaille crue à la dose de vingt grains & davantage, & quelquefois sans danger.

Outre les ustenciles & les vaisseaux qu'on en fait, on l'emploie encore à étamer le fer & le cuivre; comme il se fond très-aisément & qu'il contient quelque chose d'onctueux, il s'attache fortement à ces métaux. Il entre dans les soudures; amalgamé avec le mercure, on l'applique sur les glaces. On en tire par la calcination la potée, qui est d'un si grand usage pour polir les pierres précieuses & pour émailler. C'est un des ingrédiens principaux employés par les Potiers & par les Fondeurs de cloches. Mêlé avec le zinc & le régule d'antimoine, il devient plus blanc & plus dur, mais le régule le rend cassant.

Si on l'expose sur une thuile au foyer d'un verre ardent, il rendra beaucoup de fumée épaisse & grossiere, & laissera une chaux légere, fine & blanche. Si on laisse cette chaux plus long-tems au foyer du verre, elle se tournera en fils minces, transparens & semblables à du verre, qui ne se fondront plus, à moins qu'on n'y ajoute du charbon ou quelque substance onctueuse. Par ce moyen on revivifiera l'*étain*. Il détonne avec le nitre, d'où l'on pourroit conclurre qu'il est composé de beaucoup de soufre ou d'un bitume particulier, d'une terre fine & vitrifiable, & d'une petite quantité de sel arsénical, ce qui le rend vénéneux.

L'*étain* ne se dissout que dans l'eau régale, & sa solution teint celle d'or d'une belle couleur purpurine.

On peut obtenir de l'*étain* de la maniere suivante, une liqueur qui fume continuellement, & qu'on appelle communément l'esprit qui fermente dans l'air.

Prenez *de l'étain pur, une partie;*
du vif argent, trois parties.

Mêlez-les & faites un amalgame; ajoutez quatre parties de sublimé corrosif; employez à mêler le tout le moins de tems que vous pourrez; mettez ce mélange dans une retorte de verre; adaptez au cou de la retorte un récipient. Tenez sous le récipient un bassin plein d'eau froide, distilez ensuite au feu de sable; il vous viendra d'abord une liqueur transparente, ensuite un esprit avec beaucoup d'impétuosité, & enfin des fleurs blanches qui s'attacheront au cou & à la partie supérieure de la retorte; faites cesser le feu; séparez la liqueur trouble; tenez-la bien enfermée dans des phioles de verre; toutes les fois que vous l'exposerez à l'air, elle s'évaporera en une fumée épaisse.

Voici la maniere de le réduire en poudre.

Faites fondre une demi-livre d'*étain* dans un creuset; versez ensuite cet *étain* fondu dans une boîte de bois & ronde; fermez-la bien; secouez ensuite la boîte, jusqu'à ce que l'*étain* soit froid; vous en trouverez une partie réduite en une poudre grise; faites fondre derechef la partie solide qui restera; versez dans la même boîte & secouez comme ci-devant; réitérez la même opération, jusqu'à ce que vous ayez autant de poudre que vous en désirez.

C'est de cette poudre que quelques-uns font un secret contre les vers, & en effet elle les détruit; ils en ordonnent une demi-dragme dans de la conserve d'absinthe Romaine; on en fait un bol qu'on ordonne après les mercuriels pour le *tenia*.

Voici la maniere de calciner l'*étain*.

Mettez telle quantité d'*étain* qu'il vous plaira dans une poelle de fer; placez cette poelle dans un fourneau qui refléchisse la flamme dessus; allumez un feu qui tienne l'*étain* rouge & fondu; remuez-le de tems en tems avec une spatule de fer percée de plusieurs trous, pour le diviser & avancer la calcination; continuez jusqu'à ce que vous en ayez une quantité suffisante de calciné pour votre usage.

Les principales préparations Chymiques que l'on tire de l'*étain* sont le sel d'*étain*, l'anti-hectique de Poterius, l'*arcanum joviale* & l'*aurum mosaicum*.

On prépare de la maniere suivante le sel de *Jupiter* ou d'*étain*.

Prenez une certaine quantité d'*étain* calciné, mettez-la dans un matras avec autant de vinaigre distilé qu'il en faut, pour qu'il s'éleve de quatre doigts au-dessus de l'*étain*. Laissez le tout en digestion pendant trois ou quatre jours; remuez de tems en tems; ôtez ensuite la liqueur, remettez-en de nouvelle; réitérez trois ou quatre fois la même opération; filtrez toutes ces liqueurs ensemble & réduisez-les par l'évaporation environ au tiers. Laissez reposer ce reste dans un lieu frais, & elle donnera un sel qui s'attachera au côté du vaisseau. Faites évaporer derechef, & réitérez jusqu'à ce que vous ayez retiré de la liqueur tout le sel qu'on en peut obtenir.

On le recommande principalement comme un cosmétique dans les pommades; on l'ordonne quelquefois intérieurement dans les affections des nerfs, mais spécialement dans les convulsions & dans les épilepsies. Sa dose est depuis deux grains jusqu'à huit. Quincy dit avoir vu deux ou trois guérisons singulieres qu'on ne pouvoit gueres attribuer à d'autres ingrédiens qu'au sel de *Jupiter*.

Il donne aux enfans des envies de vomir: mais il n'en est pas moins efficace pour cela. Il est désagréable en liqueur; il vaut mieux le prendre en bol.

Pour l'anti-hectique de Poterius, voyez *Antihecticum*.

Pour l'*arcanum joviale*, voyez *Arcanum*.

Pour avoir l'*aurum mosaicum*.

Prenez *de l'étain pur, une once;*
du mercure révivifié du cinnabre, dix dragmes.

Faites un amalgame.

Ajoutez *du soufre commun, dix dragmes,*
avec une once de sel ammoniac.

Mélangez le tout; sublimez-le ensuite sur un feu commun pendant quatre heures, il s'élevera à la partie supérieure du vaisseau une substance qui tiendra du cinnabre, & il restera au fond une substance spongieuse de la couleur de l'or: lavez dans plusieurs eaux celle-ci, & vous aurez l'*au-*

rum mosaicum, dont les Medecins & les Peintres font usage. L'*aurum mosaicum* passe pour diaphorétique; on le donne dans les affections hystériques, hipocondriaques, & dans les fievres malignes. Sa dose est depuis dix grains jusqu'à trente.

Nous trouvons dans Boerhaave les procédés suivans sur l'*étain*.

Sur une partie d'eau forte, ou d'esprit de nitre, mettez une sixieme partie de sel marin, il se fera une eau régale qui dissout l'or & ne dissout point l'argent. Si par la distilation on retire l'eau forte du sel marin mêlé avec le nitre, on aura une eau régale semblable à la premiere. Si l'on prend deux parties de nitre, trois parties de vitriol, cinq parties de sel marin, qu'on les fasse distiler ensemble comme quand on fait l'eau forte, on aura une troisieme eau régale excellente, qui sera par conséquent composée de l'acide du nitre & de celui du sel commun.

Jettez un peu d'*étain* dans cette eau régale, il se fera une dissolution violente; continuez à y jetter l'*étain*, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus dissoudre, vous aurez une dissolution épaisse comme de l'huile. Si vous délayez cette dissolution dans vingt fois autant d'eau, l'*étain* dissous se précipitera. Lavez-le bien dans de l'eau chaude, & le faites sécher, & vous aurez une poudre blanche, qu'on appelle le magistere d'*étain*.

L'*étain* mis dans de l'eau forte, excite une grande effervescence: lorsqu'il se dissout, il se gonfle, & il ressemble à du savon épais, ou à un blanc d'œuf.

Cette solution a quelque chose de particulier; la liqueur a quelque amertume & quelque affinité avec l'argent. Plusieurs Medecins ordonnent la chaux préparée de cette maniere, comme un spécifique dans les maladies hystériques & hypocondriaques. Mais son effet en pareil cas n'a rien de surprenant. Si on en met dans de la pommade, on aura un excellent cosmétique, dans toutes les occasions où il y aura exulcération à la peau: le feu le plus violent suffit à peine pour en révivifier l'*étain*. Il paroît par cette expérience que l'*étain* est de tous les métaux celui dont la dissolution demande le moins d'acide: ce qui doit étonner, c'est qu'il se dissolve dans l'eau régale, sans faire de fumée. Si on le mêle avec trois fois autant de mercure sublimé, & qu'on le distile dans une retorte, on en tirera une liqueur qui fumera toujours & ne cessera point de s'évaporer. Boerhaave.

JUR

JURACATIA *Brasiliensibus*, Marcgr. Piso. *Arbor peponifera Brasiliensis spinosa, fructu mamao simili, ramosa.*

Nom d'un arbre qui croît au Brésil, auquel on n'attribue aucunes propriétés médicinales.

JUREPEBA *Brasiliensibus*, Marcgr. *Solanum spinosum Indicum, borraginis flore*, Ic. Roberti Hort. Paris. *Solanum foliis & caule spinosis*, Moris. Prælect. *Solanum spinosum, maximè tomentosum*, Boc.

Nom d'un arbre qui croît au Brésil, dont on trouve la description dans l'histoire des Plantes de Ray, mais auquel il n'attribue aucune propriété médicinale.

JURUMU, ou *Pepo Brasiliensis, Lusitanis bobora*, Marcgrav.

Nom d'une citrouille du Brésil qu'on dit être bonne à manger, soit bouillie, soit cuite sous les cendres.

JUS.

JUS, *bouillon*. Nous avons donné ailleurs la description du *jus album* d'après Oribase, qui l'avoit tirée de Galien, *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 30. Voyez l'article *Album jus*. Voyez aussi Dioscoride, *Lib. II. cap.* 35. Voyez l'article *Fibra*, où nous avons considéré le *bouillon* comme un restaurant, & marqué la maniere d'en user. J'ajouterai seulement ici que c'est une erreur très-grossiere que de s'imaginer que les gelées fortes soient propres à rétablir les constitutions foibles & ruinées; si ces gelées ne peuvent être digérées, elles ne feront qu'augmenter le mal. Le grand secret pour rendre à l'estomac ses forces, & au corps son embompoint, c'est de proportionner exactement la nature & la quantité des alimens au pouvoir des organes de la digestion.

JUSQUIAMUS, terme Barbare Latinisé du François *Jusquiame*.

JUSSA ou LAPIS GYPSEUS, *Plâtre de Paris*. Ruland.

JUSTITIA. Cette plante a été ainsi nommée par feu M. Houston, en mémoire du Chevalier Justice, grand amateur du Jardinage & de la Botanique.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Justitia, annua, exangulari caule, foliis Circeæ conjugatis, flore miniato*, Houst.
2. *Justitia frutescens, floribus spicatis majoribus, uno versu dispositis*, Houst.

Jusqu'à présent on n'a attribué à ces plantes aucune propriété médicinale que je connoisse.

JUSTUS, nom d'un Oculiste dont Paul Eginete fait mention, *Lib. VI. cap.* 20.

JUV

JUVANTIA, terme introduit dans la Medecine pour signifier en général tout ce qui soulage dans une maladie, soit alimens, remedes, ou même les choses non-naturelles.

JUVENCUS, un jeune bœuf. Voyez *Bos*.

JUWB, *Amazonum*, Clus. *Arbor exotica foliis alatis*, C. B.

JUX

Nom d'un arbre exotique décrit par Ray, qui ne lui attribue aucune propriété médicinale.

JUXTANGINA, espece d'esquinancie. Ce terme est synonyme à *cynance*, ou plutôt à *paracynance*. Castelli. Voyez *Angina*.

IXA

IXALE, ἰξάλη. Ce mot signifie dans Hippocrate, *Lib. de Fract.* selon Galien, la peau entiere d'un bouc, ou celle de quelqu'autre animal.

IXI

IXIA, *Varice*. Voyez *Varix*.

IXIA, c'est, selon les Botanistes modernes, la plante mieux connue sous le nom de *carlina*, ou de *chamæleon albus*, la *carline*.

Mais l'*ixia* ou *ixias* dont Aëtius, Actuarius, Scribonius Largus & d'autres font mention, paroît être une toute autre plante que celle que nous entendons maintenant par ce mot; car ces Auteurs nous la donnent pour vénéneuse.

L'ixias,

L'ixias, à en juger par ce que Scribonius Largus en dit dans l'endroit où il parle des poisons, & sur ce qu'en pense Hesychins, est la plante que nous appellons *chamaleon* : mais comme il y a plusieurs especes de *chamaleon*, l'*ixias* est seulement celle qui rend une gomme visqueuse, ainsi que le *chamaleon* qui croît en Crete, & donne une larme, comme l'a écrit Théophraste. Nous lisons dans Dioscoride, que la plante qu'il appelle *chamaleon* blanc, rend par ses racines une glu, dont les femmes se servent au lieu de mastic. Cette distinction du *chamaleon* en simple & visqueux n'a point échapé à Nicander : il dit dans ses *Aléxipharmaques*, à propos de l'*ulophonus*, οὐλοφόνος, plante vénéneuse, & qui passe d'un commun accord, pour un *chamaleon*, que c'est un *chamaleon* ἰξώδεν, *visqueux*. Mais puisque les Anciens ont distingué deux especes de *chamaleon*, & que Dioscoride dit que l'*ixias* est une espece de *chamaleon* blanc ; il paroît que cette plante est d'une nature fort différente du *chamaleon*, qui ne produit point de glu ; car il est constant que le *chamaleon* blanc non-visqueux peut être pris intérieurement, au lieu que l'*ixias* est un poison fort dangereux. Dioscoride, Galien & Pline ordonnent même le *chamaleon* blanc non-visqueux, pour les vers des intestins, dans l'hydropisie & dans la dysurie.

Quant au *chamaleon* noir, Galien nous assure que ses racines sont vénéneuses, & mortelles : c'est pourquoi il en borne l'usage extérieur, à la gale, à la teigne, & à la gratelle blanche. Si le *chamaleon* noir & l'*ixias* sont vénéneux ; ce n'est pas à dire que ce soit la même plante ; ils produisent différens effets & demandent différens remedes, comme il paroît par ce qu'en dit Paul Eginete, qui en traite séparément, & qui ordonne des remedes différens pour l'un & l'autre. Dioscoride qui a distribué dans la Préface de son sixieme Livre, les plantes vénéneuses en différentes classes, fait mention des racines du *chamaleon*, & de l'*ixias* séparément.

Le terme *ixias* vient ἀπὸ τοῦ ἰξοῦ, de *ixos*, *viscum*, glu ; on en a fait un nom à la plante dont il s'agit ici ; parce qu'elle abonde en un suc visqueux, si ténace, & si dangereux, qu'elle ne paroît mortelle, selon la description que Nicandre nous a laissée de ses effets, qu'en ce que son suc conglutine les intestins. On rend dans la version latine *ixias* par *viscum*, à l'exemple de Pline, qui s'est servi de ce mot en plusieurs endroits, & qui ne disant presque rien que d'après les Auteurs Grecs, nous indique contre le *viscum* les mêmes remedes, que les Grecs ordonnent contre l'*ixias*. Quoique nous ayons rendu le mot *viscum*, par glu ; il ne faut point entendre celle dont on se sert pour prendre les oiseaux ; elle n'a jamais passé pour vénéneuse ; au lieu qu'il paroît par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'*ixias*, que c'est un poison. Le rapport qu'il y a entre les effets de l'*ixias* & de la glu, est ce qui a donné lieu à Pline de rendre le premier par *viscum* ; car de même que la glu, ou le *viscum* s'attache fortement à tout ce qui en approche ; ainsi l'*ixias* pris intérieurement colle les intestins, les resserre, & ferme les orifices destinés à l'évacuation des excrémens. Ce qui doit étonner, c'est que Pline qui paroît se servir assez volontiers des mots Grecs, ait substitué *viscum* à *ixias* ; d'autant plus que Scribonius Largus qui a écrit avant lui, s'est servi de ce dernier.

Il y en a qui donnent au *chamaleon* le nom d'*ixias*. En effet, le *chamaleon* blanc produit en quelques endroits une glu blanche, sous les aîles de ses feuilles, surtout aux environs de la canicule, & de la même maniere qu'on dit qu'une autre plante produit l'encens. C'est de-là que vient le mot *ixias*. PLINE, *Lib. XXII. cap.* 18.

L'ixias que quelques-uns appellent *chamaleon*, a l'odeur du basilic. Si on s'en sert intérieurement, il fera enfler la langue, causera le délire, & fermera les conduits excrétoires. On arrêtera ses effets, en prenant de l'absinthe dans du vin, ou deux dragmes de castoréum dans quatre cuillerées de la même liqueur. SCRIBONIUS LARGUS, N°. 192.

L'ixias, qu'on appelle aussi *ulophonon*, a le gout & l'odeur du basilic. Pris intérieurement, il cause une inflammation violente à la langue, avec le délire ; il ferme les passages destinés à l'excrétion ; il produit un grand murmure dans les intestins, avec une défaillance accompagnée de l'impossibilité d'évacuer. On commencera la cure par des émétiques & des clysteres violens, après quoi l'on fera prendre de la crême d'absinthe dans du moût ou dans du vinaigre, ou dans de l'oxymel, avec la semence de rue sauvage, la racine de silphium, la décoction de *tragoriganon*, de quelqu'une des manieres que nous avons indiquées ci-dessus, ou dans le lait. On pourra ordonner ensuite de nard & de silphium dans du vin, de chaque un demi-scrupule ; ou de castor, de rue, & de térébenthine, de chaque une dragme. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* I. *cap.* 71.

IXINE. Voyez *Ixias*.

IXION, ἰξίον, c'est, selon l'*Exegesis* de Galien, φύλλον τοῦ λευκοῦ χαμαιλέοντος, « la feuille du chamæléon blanc. »

IXIR. Voyez *Xir*.

IXIS, ἶξις, signifie dans Hypocrate, *Lib. de Rat. Vict. in acut.* un passage, ou canal droit ; comme il paroît par cet endroit, où il dit d'une tisane lubréfiante, οὐδαμοῦ γὰρ προσίσχεται, οὐδὲ μένει κατὰ τὴν τοῦ θώρακος ἶξιν : « elle n'adhére dans aucun endroit du canal direct ou « droit du thorax. » (Il entend l'œsophage.) Galien, commentant cet endroit, dit, ἴσμεν δ' ὅτι τὴν ἶξιν ὡς τὸ πολὺ μὲν τὴν εὐθυωρίαν, ἐνίοτε δὲ καὶ αὐτὴν λέγει τὴν φορὰν, &c. « nous savons qu'Hippocrate entend ordinairement « par *ixis*, *eythyoria* (un canal ou passage droit) & quel- « quefois la substance qui passe, ou même son passage. « Or il est évident que la tisane passe dans une direction « rectiligne par le thorax, & descend par l'œsophage dans « le ventricule ; ensorte qu'Hippocrate n'entend au- « tre chose dans le passage précédent ; sinon que rien « ne s'attache au thorax contre l'ordinaire de ce qui « arrive dans plusieurs affections du thorax & des pou- « mons ; ou ce qui s'attache, se seche & cause des obs- « tructions opiniâtres & presqu'insurmontables. » Θώρακος ἶξις, se prend donc ici pour l'œsophage ou le passage direct par lequel la tisane descend dans le ventricule ou l'estomac. Galien dans son *Exegesis*, rend ἶξις par εὐθυωρία, canal droit ou passage direct, ou par ἄφιξις, transport, approche. Le même Auteur interprete le κατ' ἶξιν d'Hippocrate, par κατ' εὐθὺ, ou par κατ' εὐθυωρίαν ; c'est-à-dire, directement ou en ligne droite. C'est en ce sens, continue-t-il, qu'on lit, περὶ γυναικ. *Lib. I.* que si la semence de l'homme lancée, κατ' ἶξιν, directement, rencontre directement la semence de la femme, ou dans la même ligne, elle concevra. Il entend aussi par ἶξις ἕλκεος, le cours ou la situation rectiligne d'un ulcere. *Ixis* se dit quelquefois de la longueur du corps ; d'autre fois de sa largeur, voyez *Lib. de Fract.* Hippocrate avertit dans cet Ouvrage d'avoir grand soin de placer les éclisses, κατὰ τῶν σφυρῶν τὴν ἶξιν. « sur la partie qui est en ligne droite, « avec la cheville du pié. » Il ordonne encore pour la réduction d'un *cyllosis*, voyez *Cyllos*, de comprimer en bas, à l'extérieur, aux environs de la cheville, l'os du tibia ; quant à l'os calcaneum, il veut qu'on le pousse en avant ; & il ajoute que cet os est τὸ κατ' αὐτὴν ἶξιν, « dans la même direction. » Galien rend ἶξις dans cet endroit par εὐθυωρία ; c'est-à-dire, la direction, selon laquelle l'os calcaneum est placé par rapport au tibia, dans l'état naturel. On lit dans le même Livre, que la partie postérieure du fémur est plus forte que l'antérieure, de même que la partie du cubitus, τὸ κατὰ τὴν τοῦ μικροῦ δακτύλου ἶξιν, « qui répond directement au petit doigt » est plus longue & plus foible que le reste. FOESIUS.

Galien rend κατ' ἶξιν, *Comment. ad Aphoris.* 20. *Lib. I.* par κατ' εὐθυωρίαν, droit en avant, ou dans une direction rectiligne ; & *Comment. ad Aph.* 21. par κατ' εὐθὺ τοῦ πεπονθότος μορίου, « dans la même direction que la

« partie affectée. » Il donne la même interprétation en plusieurs autres endroits. Il dit cependant, *Lib. II. de Cur. ad Glauc.* qu'Hippocrate entend par κατ' ἴξιν la même chose que par κατ' ἰσότητα « *secundum equalitatem*, également. Hippocrate emploie souvent l'expression κατ' ἴξιν, mais surtout, *Epid. VI. Sect.* 2. *Aphoris.* 10. & 2. *Epid.* à l'occasion des mouvemens de la nature dans les maladies. Il conseille de faire une attention sérieuse à leur direction, & d'examiner s'ils tendent κατ' ἴξιν, « en ligne directe. » Il compte, *Epid. VI. Sect.* 1. *Aph.* 5. « entre les symptomes qui annoncent du « soulagement dans une douleur de reins, accompa- « gnée de vomissement, l'engourdissement de la cuis- « se, » τῆ κατ' ἴξιν, « du même côté ou dans la même « direction que la partie affectée. » Il dit encore *I. Epid. Ægr.* « que le huitieme jour le malade sentit une dou- « leur dans l'aine & qu'il s'éleva une tumeur au même « endroit » σπληνὸς κατ' ἴξιν, & correspondante direc- « ment à la rate; » & 3. *Epid.* « que la rate étoit gon- « flée, & que la cuisse du même côté, κατ' ἴξιν, fut af- « fectée de douleur. » Il ajoute, *Epid.* 4. « que l'oreil- « le gauche, de même que le côté, devint doulou- « reux, » κατ' ἴξιν τοῦ σπληνὸς καὶ τοῦ πλευροῦ; & un peu plus bas, « que le malade rendit une petite quantité « de sang par la narine, qui est du même côté que la rate, ἐκ τῆς κατ' ἴξιν. »

Ἴξις, est un terme particulier à Hippocrate, qui lui fait signifier pour l'ordinaire, direction rectiligne, ou transport direct: mais il ne faut pas entendre cette direction, dit Galien *Commen.* 3. *in Lib. de Fract.* des seules parties longitudinales du corps; il s'applique encore aux parties latitudinales, tant verticales qu'horisontales. Car il se dit proprement des passages ou canaux destinés au transport le plus court des humeurs; or ces canaux ne sont pas tous semblablement disposés; il y en a qui sont paralleles à la direction verticale du corps, d'autres à sa direction horisontale; les uns tendans aux parties antérieures, les autres se rendant aux parties postérieures.

Outre les significations précédentes de κατ' ἴξιν, il est encore synonyme à perpendiculairement, comme il paroît par ce passage du Liv. *des Fract.* βάλλεσθαι μὲν ὧν χρὴ τὸ ὀθόνιον κατὰ τὴν ἴξιν τοῦ ἕλκεος; « il faut appli- « quer un bandage directement, ou dans une direction « perpendiculaire à l'ulcere. » Hippocrate blâme dans cet endroit les Chirurgiens de son tems, qui faisoient passer le bandage ἔνθεν καὶ ἔνθεν, çà & là; & fait entendre merveilleusement, selon Galien, par κατ' ἴξιν, la nécessité d'employer une plaque de plomb, & de l'appliquer perpendiculairement sur la tumeur. Hippocrate paroît être satisfait des symptomes, lorsqu'ils procedent κατ' ἴξιν; c'est alors, selon lui, la nature qui les guide, & ils tendent τῆς ἐκκρίσεως λόγῳ, à une bonne excrétion. Il en a fait un Aphorisme, auquel son expérience & son témoignage ont donné force de loi, dans les douleurs de côté, dans la tension des hypocondres, dans les tumeurs de la rate, dans les hémorrhagies des narrines, & autres cas. Ainsi il ordonne *Epidem. II. & VI.* dans une pleuresie, d'ouvrir la veine κατ' ἴξιν. Il dit qu'un abscès s'est formé à la peau κατ' ἴξιν; que dans une inflammation au foie, il est survenu une hémorrhagie, κατ' ἴξιν; qu'un abscès s'est formé & s'est ouvert κατ' ἴξιν; & *Epid. VI.* que Herophon eut une tumeur à la rate, que cette tumeur fut suivie d'un abscès à l'aine; qu'il en survint un autre à la jambe, & que tous ces symptomes parurent κατ' ἴξιν, ce qui sauva le malade, contre toute espérance. On lit aussi, *Epid. III. Ægr.* 9. qu'Heropythe eut de fréquentes attaques de surdité, qu'il sentit des douleurs à l'ischion du côté droit; que telle étoit la nature de la maladie, qu'aussitôt que la douleur à l'ischion cessoit, la fievre augmentoit avec la surdité; & que la fievre & la surdité diminuoient lorsque la douleur reprenoit. D'où il conclut avec raison, que dans ce cas & dans tout autre, s'il arrive que la matiere morbifique se porte de bas en haut, ou de haut en bas, κατ' ἴξιν; c'est qu'elle cherche un lieu où elle puisse se fixer, où une issue pour s'échaper; car alors la direction indique la tendence à excrétion & les efforts de la nature, & non un orgasme ou mouvement sans loi. Ces symptomes, ajoute ce grand maître, doivent déterminer le Medecin, dans les secours qu'il porte au malade; il faut que ses efforts conspirent avec ceux de la nature, & qu'il les prenne pour guides, αὐτέῳ ᾗ ῥέπει. S'il y a tout lieu de bien espérer d'une maladie, dans laquelle les choses vont κατ' ἴξιν, il y a aussi tout à craindre, lorsque les matieres se meuvent ἀνάπαλιν, tumultueusement, selon des directions opposées. Voyez *Anapalin.* C'est en ce sens qu'on lit, *Coac.* τὸ ἀνάπαλιν αἱμοῤῥαγέειν πονηρὸν, « une hémorrhagie, qui survient à contre « tems, est fatale. » Par exemple, s'il y a tumeur à la rate, & que l'hémorrhagie se fasse du côté droit: le côté droit avec le côté droit, le côté gauche avec le côté gauche, sont ὁμόφυλα καὶ εὐπρόσφυλα, analogues, & pour ainsi dire compagnons, dit Hippocrate; d'où il s'ensuit, selon cet Auteur, que la nature s'oppose au progrès des maladies avec plus de force & d'efficacité, lorsque les choses vont κατ' ἴξιν, & qu'il faut compter d'après cette regle, le cours & la direction des vaisseaux.

IXODES, ἰξώδης, *visqueux*, de ἰξὸς, *glu*.

IXOS, ἰξὸς; c'est proprement un suc visqueux & tenace qui suinte à travers l'écorce de certains arbres, & qui demeure attaché à leur surface. On rend ce terme par *viscum*, glu. Voyez *Viscum*.

IXY

IXYS, ἰξὺς, ou ἰξύη. Galien dit que quelques Auteurs entendent par ἰξύαι, les os des iles; & d'autres la partie qui est immédiatement au-dessous: mais le vers 231. du Liv. V. de l'Odyssée d'Homere, le détermine à faire signifier à ce mot les parties du corps qui séparent, de l'un & de l'autre côté, les os de la poitrine, des os des iles; c'est-à-dire, celles qui sont entre ces os & les fausses côtes. Il y en a qui prétendent que ce terme signifie les lombes, & d'autres les flancs.

IYN

IYNX, nom d'un oiseau que les Latins appelloient *torquilla*, & que nous appellons *torcou*.

K

K

K. Voyez dans l'Alphabet Chymique, la signification de cette lettre dans les Auteurs de Chymie.

K A A

KAATH. Voyez la cinquieme espece d'*Acacia* de Dale, où l'on a imprimé *Raath*, au lieu de *Kaath*; c'est une faute d'impression.

KAAWY, espece de boisson que les Indiens font avec le mays.

K A B

KABNOS, mot Barbare, pour *Capnos*, fumée.

K A C

KACHIMIA, ou KAKIMIA, mot Barbare pour *Cacochimia.*

K A D

KADALI. Ray fait mention dans son Histoire des Plantes, de quatre arbrisseaux qui portent ce nom.

Le premier est le

Kadali, H. M. *Baccifera Indica, fructu umbilicato, quinquecapsulari Polyspermo.*

Il croît aux Indes Orientales. On mange son fruit quand il est mûr, & l'on s'en sert pour teindre le coton. On fait de ses premieres feuilles bouillies dans de l'huile, un onguent qui est bon pour les aphthes, & les exulcérations à la bouche & aux gencives. Leur suc pris dans une infusion de riz, soulage dans la colique.

Le second est le

Ben-Kadali. H. M. *Flore albicante, fructu viridi, pulpâ albicante.*

On mange son fruit, mais il n'est d'aucun usage en Medecine.

Le troisieme est le

Katou-Kadali. H. M. P. 4. T. 43. p. 91. *Floribus minoribus, fructûs cortice aspero.*

Ses feuilles réduites en poudre, & prises avec du sucre, & des feuilles de poivre pulvérisées, soulagent dans la toux, & procurent l'expectoration.

Le quatrieme est le

Tsjerou-Kadali, foliis, floribus, & fructibus minoribus.

On fait avec ses feuilles, son écorce, ses fleurs, & son fruit, bouillis dans de l'huile de sesame, une huile qui est un puissant remede contre les aphthes, les gerçures à la langue, & les pustules au palais & à la langue. On dit que si on en frotte la tête, elle guérit l'épilepsie & les spasmes cyniques.

K A I

KAIB. Ruland rend ce mot par *Lac acidum, coagulatum*, lait aigre & coagulé.

K A I

KAIDA. Ray fait mention dans son *Histoire des Plantes*, de quatre arbrisseaux qui portent ce nom, & qui ne different que par leurs fruits.

Le premier est le

Kaida. H. M. On se sert du suc de ses feuilles & de ses racines, en forme de bain pour les maniaques. Ses fleurs qui sont très-odoriferantes, prises intérieurement avec le sandal & le cumin, & broyées & appliquées en même-tems à l'hypogastre, passent pour exciter à l'acte vénérien. On fait avec sa racine des aposemes qu'on dit être bons dans la dysurie. L'huile que l'on tire par ébulition du suc de sa racine, passe pour soulager dans la goute.

Le second est le

Kaida Taddi. H. M.

Le suc de ses premieres feuilles pris avec du sucre, guérit la dyssenterie.

Le suc du fruit lorsqu'il est mûr, pris avec le sucre, est recommandé contre les aphthes.

Le troisieme est le

Perin-Kaida-Taddi.

Le quatrieme est le

Kaida-Tsjerria.

Les fruits de ces deux derniers sont extremement gros; les éléphans & quelques-uns des habitans les mangent.

KAIGANG, c'est le nom du *Ficus Malabarensis, folio cuspidato, fructu rotundo, parvo, gemino.*

K A K

KAKA MOULLON, ou *Kaha-Mullu*, H. M. qu'on appelle encore *Siliquosa Indica, flore papilionaceo decapetalo, siliquis latis monospermis*; est un arbre à siliques, qui croît aux Indes-Orientales aux environs de Chenotti, Parou, & Warapoli. Son écorce bouillie dans du lait, passe pour guérir le diabetes & la gonorrhée. Ray, *Hist. Plant.*

KAKA-NIARA, H. M. qu'on appelle aussi *Baccifera Indica, fructu oblongo, calice insidente monopyreno, ossiculo compresso*; est un arbre qui croît aux Indes Orientales, à Porca, & Montan.

Le suc exprimé de ses feuilles, pris avec la liqueur laiteuse des amandes de cacao, tue les vers, & pris avec de la saumure, il les chasse.

KAKA-TODDALI, qu'on appelle aussi *frutex baccifer Indicus spinosus, trifolius, floribus spicatis, fructu plano, rotundo, tricocco*, est un petit arbrisseau qui croît dans toutes les contrées du Malabar.

On fait avec sa racine & son fruit verd frits dans de l'huile, un onguent que quelques-uns recommandent contre la goute. On prépare avec ses feuilles bouillies dans de l'eau, des bains qui passent pour salutaires dans l'anasarque, la cachexie, les tumeurs œdémateuses aux jambes, & autres maladies de cette espece, qui proviennent du trop de sérosité.

KAL

KAL, Ruland & Johnson rendent ce mot par *sal de torrente*, mais je ne sai ce qu'ils entendent parce sel.
KALD, *vinaigre*, Ruland.
KALED, ce terme se trouve dans la table Chymique de Zadith l'ancien, & signifie volatil, & qui s'évapore.
KALI, *soude*.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble à l'*aizoon*, elle est pleine de suc; sa fleur est en rose, selon Tournefort, mais elle est apétale, selon d'autres; son fruit est en boule & membraneux; il contient une semence tournée comme la coquille d'un pétoncle; elle est placée au centre du calyce.

Boerhaave en distingue trois especes.

La premiere est le

Kali majus cochleato semine, C. B. P. 289. Raii Hist. 1. 212. Ger. Emac. 335. Tourn. Inst. 247. Boerh. Ind. A. 2. 93. *Kali*, Offic. *Kali cochleatum majus*, Park. Theat. 279. *Kali vulgare*, J. B. 3. 702. *Salicarnia altera*, Ger. 428.

Ce *Kali* ne vient que dans les contrées les plus chaudes, il s'éleve à la hauteur d'un pié ou deux; ses tiges sont épaisses, grasses, cassantes, semblables à celles du pourpier; elles portent des feuilles longues, arrondies & charnues; elles sont parsemées de petites fleurs jaunes à étamines, qui sont place à des vaisseaux séminaires, en forme de coquillage. Elle croît sur les côtes de l'Espagne, de l'Italie, & dans les parties Méridionales de la France.
On fait avec cette plante le sel alkali, ou la sonde, ou les vraies cendres gravelées, dont on tire le verre le plus fin. On en fait de grands amas auxquels on met le feu, dont la violence la met en fusion, & la fait couler en masse noirâtre d'un sel dur.
Le suc de cette plante est cathartique & diurétique, il passe pour purger les humeurs aqueuses & phlegmatiques, & pour salutaire dans l'hydropisie, la jaunisse & les obstructions du foie & de la rate. Mais on n'en fait presque jamais usage en Angleterre. La grande quantité de sel fixe qu'on tire de cette plante, a fait donner le nom d'alcali aux sels fixes de toutes les autres. C'est avec la lessive de ses cendres qu'on fait l'excellent savon de Venise & de Castille. Miller, *Bot. Offic.* Voyez *Alcali*.

La seconde est le

Kali spinosum foliis longioribus & angustioribus, T. 247.

La troisieme est le

Kali Ægyptium villosum flore stellato Lippii. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. II. pag. 93.

Kali minus ou *Chenopodium sedi folio minimo, folio kali, semine splendente, annuum*.

Kali fruticosum, ou *Chenopodium sedi folio minimo frutescens, perenne*.

Kali geniculatum, ou *Salicarnia*.

Outre les especes précédentes de *kali*, Dale fait encore mention de la suivante.

Kali Hispanicum, Cod. Med. 63. *Kali Hispanicum supinum annuum, sedi foliis brevibus*, Act. Reg. Par. Ann. 1719. pag. 93. Fig. p. 98. *Kali d'Alicant*.

Il y a différentes especes de *kali*. On les trouve en différentes contrées sur les bords de la mer.

Miller en compte dix-huit.

KAL-TODDAVADDI, H. M. ou *Mimosa Malabarica flore pentapetalo, siliquis lanuginosis*; c'est une plante toujours verte qui croît au Malabar, à laquelle je ne connois aucune propriété médicinale.

KAM

KAMAR ou CAMAR, *Argent*. Ruland.
KAMIR, *ferment*. Ruland.

KAN

KANDEL. Ray fait mention dans son *Histoire des Plantes* de six arbrisseaux qui portent ce nom.

Le premier est le

Kandel, H. M. ou *frutex Indicus ramis demissis radices agentibus se multiplicans, fructu oblongo, terete corticoso*.

On se sert de ses racines pour teindre le linge, & de ses feuilles pour engraisser les terres. On prépare avec son écorce broyée dans de l'huile, un onguent recommandé dans la lassitude.

Le second est le

Karil-kandel, H. M. ou *Kanil-kandel*. *Candela arbor floribus in eodem pediculo ternis, fructu angustiore*.

Son écorce bouillie dans du petit-lait appaise les tranchées, calme les douleurs & chasse les flatulences.

Le troisieme est le

Pee-kandel, H. M. ou *Candela Indica fructu longiore, & crassiore, flore tetrapetalo*.

Il a les mêmes vertus que le *tsjerou kandel*.

Le quatrieme est le

Tsjerou-kandel, H. M. ou *Candela Indica humilior, flore exalbido pentapetalo, fructu majore*.

La composition faite de son écorce avec du gingembre ou du poivre long séché, est appellée par les habitans des contrées où croît ce *kandel*, *tripali*.

Broyée avec de l'eau rose elle guérit, à ce qu'on dit, le diabetes.

Le cinquieme est le

Pon-kandel, H. M. ou *Candela Indica floribus pentapetalis odoratis, fructu minore incurvo*.

Le sixieme est le

Kada-kandel, H. M.

On n'attribue à ces deux derniers aucune propriété médicinale.

KANDEN-KARA, H. M. ou *Baccifera Indica, floribus racemosis, fructu plano, rotundo, dipyreno*.

C'est le nom d'un arbre qui croît au Malabar, auquel on n'attribue aucune propriété médicinale. Ray, *Hist. Pl.*

KANFOR, *Etain.* Ruland.

KANELLI, nom de deux arbres qui croissent aux Indes Orientales.

Le premier est le

Pelluta-kanelli, H. M. ou *Baccifera Indica fructu umbilicato racemoso candido, Monopyreno rotundo.*

C'est un arbre toujours verd, d'une grandeur moyenne & portant des fleurs & des fruits en tout tems. Ses feuilles séchées, réduites en poudre, & prises dans du lait, guérissent la diarrhée. Les bains faits de leur décoction passent pour bienfaisans dans les douleurs des membres de quelque espece qu'elles soient.

Le second est le

Tjerou kanelli, qui ressemble au précédent. Ray, *Hist. Plant.*

KAP

KAPA MARA, H. M. ou *Acajaiba.* Voyez *Acajaiba.*

KAPRILI, *Soufre.* Ruland.

KAR

KAR. Ruland rend ce mot par *Gemma lucens sicut ignis*, ou pierre qui brille comme le feu.

KARA-ANGOLAM, H. M. ou *Arbor Indica prunifera fructu umbilicato, corticoso, persici simile.*

C'est un grand arbre qui croît dans plusieurs contrées du Malabar, & qui porte feuilles, fleurs & fruit en tout tems.

On fait avec ses feuilles bouillies dans de l'huile, un excellent onguent vulnéraire. Sa racine est cathartique, & purge les humeurs séreuses & pituiteuses. Son fruit est extrémement chaud, ainsi rarement bon à manger. Ray, *Hist. Plant.*

KARABE ou CARABE. Voyez *Ambra.*

KARABITUS, terme Arabe qui signifie phrénésie ou délire.

KARA-KANDEL. Voyez *Kandel.*

KARATAS, *Annanas sauvage.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est tubuleuse & en cloche; sa circonférence est divisée en trois parties. Du calyce s'éleve le pistil planté comme un clou dans la partie reculée de la fleur. Ce pistil dégénere en un fruit charnu presque conique, & divisé par des membranes en trois cellules qui sont pleines de graines oblongues.

Nous n'en connoissons maintenant qu'une espece; c'est le

Karatas foliis altissimis, angustissimis, & aculeatis, Plum. Nov. Gen.

Le Pere Plumier s'est trompé sur la figure & les caracteres de cette plante, & sur celle du *caraguata*, car il a joint la fleur du *caraguata* au fruit du *karatas*, & la fleur du *karatas* au fruit du *caraguata.*

Cette plante est extremement commune aux Indes Orientales; on fait entrer quelquefois dans le Punch le suc de son fruit, parce qu'il est piquant & acide. On tire aussi de ce fruit un vin très-fort, mais qui n'est pas de garde; il faut s'en servir aussi-tôt qu'il est fait; il enivre facilement & échauffe le sang. C'est pourquoi il n'en faut prendre que modérément.

On conserve cette plante en Angleterre par curiosité pure. Car son fruit y parvient rarement à quelque degré de perfection: & quand il mûriroit dans nos contrées aussi parfaitement qu'aux Indes, son acreté est si grande que nous en ferions peu de cas; il emporte quelquefois la peau de la bouche & du gôsier de ceux qui en mangent. Miller, *Diction. Vol. II.*

KARENA. C'est dans Paracelse la vingt-quatrieme partie de la plus petite goutte.

KARIIL, H. M. ou *Prunus pentaphillos Malabarica fructu calyci insidente.*

C'est un très-grand prunier qui croît au Malabar. On prépare avec ses racines, ses feuilles, ses fruits & ses autres parties bouillies dans de l'eau, des bains qui passent pour excellens dans toutes sortes de douleurs aux articulations.

KARIN-TAGERA, H.M. petit arbre qui croît au Malabar, qui ressemble un peu au noisetier & qui est toujours vert.

On prépare avec sa racine, dit-on, une huile qui empêche les cheveux de tomber. Ray, *Hist. Plant.*

KARI-VETTI, H. Mal. ou *Arbor baccifera Indica racemosa, acinis oblongis Monopyrenis, flore tetrapetaloide.* C'est un arbre d'une grosseur moyenne qui croît au Malabar.

Le suc exprimé de ses feuilles donné dans du petit-lait est un excellent émétique, & il expulse les humeurs pituiteuses & séreuses.

KAS

KASAM, *Fer.* Ruland.

KASJAVA-MARAM, H. M. ou *Arbor baccifera Indica racemosa, tetrapetalo flore, fructu rotundo Monopyreno.*

Arbre qui croît au Malabar; il est d'une grandeur moyenne. On fait avec ses feuilles bouillies dans de l'huile avec le *curcuma* frais, un liniment recommandé contre les pustules aqueuses. Le suc de ses feuilles appliqué avec un linge derriere les oreilles, guérit la chassie. On prépare encore avec sa racine bouillie dans de l'huile, un onguent bon pour la goute, & le mal de tête.

KAT

KATIMIA, ou *Cadmia*, ou *Lapis calaminaris*, ou *tuthie.* Ruland.

KATKIN. Voyez *Iulus.*

KATMER-BOUHOUR, *Turcarum.* Cornut. Nom d'une espece de *cyclamen* d'Orient. Ray, *Hist. Pl.*

KATOU-CONNA, H. M. ou *Arbor Indica siliquosa flore pentapetalo, siliquis in spiram contortis lanuginosis.*

Grand arbre qui croît au Malabar, qui est toujours verd & qui porte fleur & fruit en tout tems.

La décoction de ses feuilles empêche les cheveux de grisonner, & guérit la lepre. La pâte faite de son écorce avec le sucre, a les mêmes vertus. Ray, *Hist. Plant.*

KATOU-INDEL, H. M. ou *Palma sylvestris Malabarica folio acuto fructu pruni facie*, D. Commelin.

Espece de palmier qui croît au Malabar.

Le petit Peuple de ce pays mâche son fruit, comme les Grands mâchent celui du *fausel*, ou l'*areca* avec le betel & les coquilles d'huîtres calcinées. Les feuilles, le fruit & toutes les autres parties de cet arbre sont de puissans astringens; c'est pourquoi l'on s'en sert pour arrêter toute sorte de flux. Les habitans se font des bonnets avec ses feuilles.

KATOU-KALESIAM, H. M. ou *Sorbus spuria Malabarica katou-kalesiam dicta.*

Espece de sorbier qui croît au Malabar, Ray, *Histor. Plant.*

KATOU-KARVA, H. M. ou *Canella sylvestris Malabarica; grand Cannelier sauvage des Montagnes.*

Il n'est pas fort différent du *Cannelier* de Ceylan: on fait avec ses feuilles bouillies dans de l'eau, des bains qu'on prend pour toutes sortes de douleurs aux articulations; on prépare avec l'écorce de sa racine bouillie dans de l'eau, des cardamomes, & de la muscade, une boisson bonne pour les tranchées. Ray, *Historia Plant.*

KATOU-NAREGAM. H. M. ou *Malus Limonia Malabarica, fructu umbilicato*; grand arbre du Malabar, qui porte une espece de Limon fort petit. Le suc de ses feuilles passe pour une errhine excellente dans les maux de tête. Pris avec le poivre, le gingembre & le sucre, il guérit la toux & les autres maladies des poumons, qui ont le froid pour cause. On fait avec ses feuilles bouillies dans de l'eau, des bains estimés pour la lassitude & les douleurs des membres.

KATOU-PATSJOTTI. H. M. ou *frutex baccifer Malabaricus, fructu calyce excepto, sulcato, tripyreno.*

Petit arbrisseau qui croît au Malabar, qui n'est d'aucun usage dans la Medecine. Raii, *Hist. Plant.*

KATOU-PULCOLLI. H. M. ou *frutex Indicus flore dipetalo capsulâ oblongâ, binis cellulis, bina semina continente.*

Arbrisseau qui croît au Malabar dans les lieux sablonneux & découverts.

Ses graines sont d'usage dans la Medecine; on s'en sert dans les douleurs d'estomac, & les inflammations internes; & à l'extérieur dans la gratelle, & dans l'herpes. Raii, *Hist. Plant.*

KATOU-THEKA. H. M. ou *arbor Indica prunifera fructu umbilicato racemoso avellanæ magnitudine.*

Cet arbre croît au Malabar, & l'on mâche son fruit comme celui de l'*Areca* avec le Betel.

Son écorce sechée & réduite en poudre, tempere l'effervescence excessive de la bile. Ray, *Hist. Plant.*

KATOU-TSJACA. H. M. ou *Arbor Indica fructu aggregato globoso Katou-Tsjaca dicta.*

Petit arbre qui croît au Malabar, & qui porte fleurs & fruits pendant toute l'année. Le suc exprimé du fruit guérit les maux de ventre.

KAU

KAUKI, *floribus odoratis.* Breyn.

Arbre qui croît à Java, & qui porte de petites fleurs odoriférantes, dont on distile une eau qui a les mêmes vertus que l'eau rose.

KAY

KAYE-BAKA; espece de laurier rose dont Ray fait mention dans son *Histoire des Plantes.*

KAYL, *Lac acetosum*, lait aigre. Ruland.

KAYSIR, *spuma maris, écume de mer*; ou proprement pierre-ponce. Ruland.

KAZ

KAZDIR, KASDIR, ou KASIR, *Etain.* Ruland.

KED

KEDANGU. H. M. ou *Siliquosa Malabarica, siliquis Spithamais, angustissimis contortis.*

Arbrisseau qui croît au Malabar. Les bains préparés avec la décoction de ses feuilles passent pour discuter toute sorte de tumeurs; le suc de ses fleurs est un excellent remede pour l'épilepsie, & pour les aphthes des enfans.

KEI

KEIRI, nom du *Leucoium luteum vulgare.*

KELP, *sel fixe*, ou espece particuliere de potasse faite avec les cendres de la plante appellée *Kali*, qui croît en abondance sur quelques rivages: on réduit par la combustion cette plante en masses solides, ou en gâteaux de cendres que l'humidité de l'air convertit en une liqueur à-peu-près semblable à l'huile de tartre par défaillance.

KEM

KEMPFERA; plante ainsi nommée par le Docteur Houstoun, en mémoire du Docteur Kempfer, savant Botaniste.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est anomale, monopétale, & divisée par les bords en cinq parties; après que la fleur est tombée, le pistil devient un fruit dur divisé en quatre cellules pleines de petites graines.

Nous n'en connoissons qu'une espece qui est la suivante.

Kempfera frutescens Chamedryos folio, floribus spicatis cæruleis. Houst.

On trouve la figure & la description de cette plante dans le *Paradisus Batavus*; elle y est appellée, *Veronicæ similis, fruticosa Curassavica, Teucrii foliis, flore galericulato.*

Elle est fort commune à la Jamaïque, & dans plusieurs autres Iles des Indes Occidentales, où elle s'éleve à la hauteur de trois ou quatre piés, & devient ligneuse. Ses fleurs sont en épis, elles croissent aux extrémités des branches, elles sont d'un fort beau bleu.

KEN

KENKEL; nom d'un animal dont il est fait mention dans l'Ouvrage intitulé: *Turba Philosophorum, Theat. Chymiq. Vol. V. pag.* 12. On dit que tout son suc est d'une couleur de pourpre.

KENNE, nom d'une pierre engendrée dans l'œil du Cerf.

KER

KERATOPHYTON, nom d'une plante qui vient dans la mer.

Voici ses caracteres.

Elle est d'une consistance visqueuse ou gluante, transparente, comme la corne, & couverte ordinairement d'une croûte de la nature de la craye; elle est quelquefois de différentes couleurs fort belles. Boerh. *Ind. Plant.*

Boerhaave en compte seize especes, dont aucune n'a de propriété médicinale que la septieme. Voyez ce que nous en avons dit à l'Article *Corallium nigrum.*

KERMES. Voyez *Chermes.*

KERSYDROS. Voyez *Chersydros.*

KET

KETMIA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de la mauve, ou de la mauve-verveine; sa fleur est comme celle de la mauve. On voit plusieurs divisions dans son fruit, dont le sommet s'ouvre quand il est mûr, & montre beaucoup de semences.

Boerhaave en compte vingt-deux especes qui sont,

1. *Ketmia Syrorum, quibusdam.* C. B. P. 316.
2. *Ketmia Syrorum, flore purpuro-violaceo.* T. 99.
3. *Ketmia Syrorum; flore albo.*
4. *Ketmia Syrorum; floribus ex albo & rubro variis.* T. 99.
5. *Ketmia Sinensis, fructu subrotundo; flore simplici.*
6. *Ketmia Sinensis, fructu subrotundo; flore pleno.* T. 100.
7. *Ketmia Africana, populi folio.* T. 100.
8. *Ketmia Africana, populi folio subtus incano; & caule virescente.* T. 100.
9. *Ketmia Ægyptiaca, semine moschato.* T. 100. Voyez *Alcea Indica.*
10. *Ketmia Indica; vitis folio, parvo flore.* T. 100.
11. *Ketmia Indica; vitis folio ampliore.* T. 100.
12. *Ketmia Americana, folio papaya, flore magno, flavescente, fundo purpureo, fructu erecto pyramidali, hexagono, semine rotundulo, sapore fatuo.* Præg.
13. *Ketmia Indica, Gossypii folio, acetosæ sapore.* T. 100.
14. *Ketmia, quæ Althæa magna, folio aceris, cortice cannabino, floribus parvis, semina rotatim in summitate caulium, singula singulis cuticulis cooperta ferens.* Banister.
15. *Ketmia Americana, paludosa; folio scabro ulmi acutiore.*
16. *Ketmia Brasiliensis; folio ficûs, fructu pyramidato sulcato.* T. 100.
17. *Ketmia Vesicaria vulgaris.* T. 101.
18. *Ketmia Vesicaria Africana.* T. 101.
19. *Ketmia Afra Vesicaria; foliis profundiùs incisis vix crenatis.*
20. *Ketmia Indica aculeata; foliis digitatis.* T. 101.
21. *Ketmia Virginiensis; folio inferiori ulmi, superiori aceris.*
22. *Ketmia Indica, folio Gossypii, sapore fatuo.* Boerh. *Ind. ult. Plant. Vol. I. p.* 271.

L'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, nous apprend que toutes les especes de *Ketmia*, excepté celles qui ont le gout de l'oseille, ont les mêmes propriétés que les mauves; & qu'il en est de même des fleurs.

KEY

KEYRI, ou *Leucoium Luteum vulgare.*

KIB

KIBRIC. Ruland entend par ce mot, la matiere premiere & génératrice du mercure, & de toutes les substances qui peuvent être fondues & liquéfiées. C'est ainsi qu'on appelle encore la pierre philosophale.

KIBRITH, *soufre.* Ruland.

KIBRIUS, ou KEBRIC, *Arsenic.* Johnson.

KID

KIDIBENGI, nom que l'on donne à ceux qui prennent du *Bangue* pour s'exciter à l'acte vénérien.

KIK

KIKI, κίκι: c'est ainsi que Dioscoride appelle le *Ricin.*

KIN

KINAKINA, l'écorce du Perou, *le Quinquina.* Voyez *Quinaquina.*

KIR

KIRATH, le poids de quatre grains. Blancard.

KIS

KISES. Ruland rend ce mot par *sal è rivo vel fluvio.*
KISMESEN. Voyez *Acacalis.*
KIST; poids de quatorze grains. Paracelse.

KNA

KNAWEL.

Voici ses caracteres.

Son calyce est divisé & étendu en cinq segmens aigus en forme d'étoile; ses fleurs sont à étamines sur le calyce, placées aux sommités, & à la divergence des branches, chaque calyce contient une graine.

Boerhaave en distingue les deux especes suivantes.

1. *Knawel Offic.* Boerh. Ind. A. 2. 93. *Knawel folio, & flore viridi.* Buxb. 174. *Polygonum selenoides, sive Knawel.* Ger. 453. Emac. 567. *Polygonum Germanicum, sive Knawel Germanorum.* Park. 447. Raii Hist. 1. 213. Synops. 68. *Polygonum III. Dodonæi sive tenuifolium.* J. B. 377. *Polygonum angustissimo & acuto, vel gramineo folio minus repens.* C. B. 281, *Alchimilla supina, gramineo folio, minore flore,* Tourn. Inst. 508.

Elle croît dans les lieux sablonneux: on se sert de son herbe, elle a les mêmes propriétés que le *Polygonum latifolium*; elle est dessiccative, astringente, & vulnéraire; & quelques-uns la regardent comme lythontriptique.

2. *Knawel folio alsines glabro, flosculis plurimis. Polygoni vel linifolia, per terram sparsa, flore scorpioides.* J. B. 3. 379. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Outre les especes précédentes, Dale compte encore la suivante.

Polygonum cocciferum, Offic. C. B. P. 281. *Polygonum Polonicum cocciferum.* J. B. 3. 378. *Knawel incanum, flore majore perenne.* Raii Hist. 1. 213. Synop. 3. 160. *Alchimilla gramineo folio, majore flore.* Tourn. Inst. 508. *Knawel de Pologne.* Voyez *Coccos.*

Cette espece est aussi dessiccative, vulnéraire, astringente.

KOB

KOBALTUM. Voyez *Cobaltum.*

KOL

KOLERUS, *ulcere sec.* Paracelse.
KOLTO, ou *Plica Polonica.* Voyez ce mot.

KOP

KOPHI, ou *Cyphi.* Voyez *Cyphi.*

KRE

KREUPEL BOOM, ou *Conocarpodendron, folio crasso, nervoso lanuginoso, supra crenato, ibique lymbo rubro, flore aureo, cono facile deciduo.*

KRI

KRISSIA BOOM, ou *Palma Guineensis, vinifera.*

KUH

KUHUL, *mine de plomb*, ou plomb des Philosophes. RULAND.

KUM

KUMEN. Castelli rend ce mot par *Coadunatio*, union.

KUR

KURIA, KYMIA, ou KYMUS, *masse.* RULAND.

KUT

KUTUBUTH; c'est le nom que les Arabes donnent à une araignée aquatique, insecte perpétuellement en mouvement. Sennert a transporté ce nom à une espece de mélancolie, qu'il appelle *melancholia errabunda.* Voyez *Melancholia.*

KYM

KYMENNA, ou *Ampulla*, selon RULAND.

KYMIA, voyez *Kuria.* C'est aussi le nom d'un vaisseau chymique, appellé plus ordinairement *cucurbite.* RULAND.

KYMIT *elevatum*; cinnabre blanc sublimé. RULAND.

KYMOLEA; le limon ou la boue qui se fait sous une meule, & qu'on appelle *chymolea.* RULAND.

KYN

KYNA, *opopanax.* RULAND.

KYR

KYRAM, *neige.* RULAND.

L

L

L. Voyez dans l'Alphabet Chymique la signification de cette lettre.

LAB

LABDANUM. Voyez *Ladanum.*

LABE, λαβὴ, de λαμβάνω, *saisir*; le premier accès d'une fievre, ou plutôt d'un paroxysme fiévreux, dans les fievres périodiques.

LABELLA LEPORINA, ou *Labia leporina.* Voyez ce mot.

LABEO; le même que *brochus.*

LABIA, *levres.* Les joues & les *levres* sont les parois & l'entrée de la cavité de la bouche. Elles sont en général formées par la connexion de plusieurs lambeaux charnus, plus ou moins larges, attachés autour de la convexité des deux mâchoires, couverts de peau & de tissus graisseux en-dehors, & tapissés d'une membrane glanduleuse en-dedans. Les *levres* paroissent avoir, outre cette composition, un certain tissu spongieux & mollasse, qui se gonfle & se dégonfle dans certaines occasions, indépendamment de l'action musculaire de leurs portions charnues : il est entre-mêlé de tissu adipeux.

Le tissu qui forme le bord rouge des *levres* est fort différent du tissu de la peau voisine. Son épaisseur est un amas de mamelons veloutés, longuets, très-fins, & très-étroitement collés ensemble, couverts d'une pellicule très-fine, qui paroît une continuation réciproque de l'épiderme & de la pellicule qui s'étend sur la membrane glanduleuse de la cavité de la bouche. Ce tissu est d'une grande sensibilité, qui devient très-incommode quand il est tant soit peu dépouillé de sa pellicule épidermique. La membrane interne de la *levre* supérieure forme une petite bride mitoyenne au-dessus des premieres dents incisives.

On appelle gencives le tissu coriace & rougeâtre qui couvre les deux faces de tout le bord alvéolaire de l'une & de l'autre mâchoire, se continue entre toutes les dents, environne le collet de chaque dent en particulier, & s'y attache très-étroitement avec une adhérence très-intime. Ainsi les gencives externes & les gencives internes ne sont qu'une même continuité, & forment ensemble autant de trous & ouvertures qu'il y a de dents.

Ce tissu des gencives est d'une structure très-singuliere, & à peu près comme une étoffe de chapeau extremement serrée & élastique, c'est-à-dire à ressort. Il n'est pas attaché immédiatement à l'os des mâchoires, mais à son périoste, avec lequel il est tout-à-fait uni; & il est couvert d'une membrane fine, forte, & de surface égale, laquelle membrane est de même très-adhérente au tissu, & paroît néantmoins être une continuité de la membrane mince qui va aux *levres* & aux joues, & de celle qui va à la langue.

Les arteres qui vont aux *levres*, aux joues & aux gencives, sont des ramifications de l'artere carotide externe, & principalement de la branche que j'ai appellée maxillaire externe.

Les nerfs de ces parties viennent principalement du nerf maxillaire supérieur, & du nerf maxillaire inférieur, qui sont deux branches de la cinquieme paire de la moelle allongée. Ils viennent aussi de la portion dure du nerf auditif ou petit nerf sympatique, dont les ramifications sont dispersées très-amplement sur toute l'étendue de ces parties, & communiquent assez particulierement avec les nerfs de la cinquieme paire en plusieurs endroits, comme on le peut voir dans le Traité des Nerfs.

Les muscles des levres.

On trouve dans ces muscles tant de variétés dans les différens sujets, qu'il n'est pas étonnant que les descriptions qu'en ont données les Anatomistes, soient si différentes. Il y a des sujets où il manque des portions de muscle: d'autres où il est presque impossible de les démêler assez distinctement, à cause d'une extreme pâleur & atténuation des fibres. Il y en a où réellement on trouve des faisceaux particuliers, qu'on ne trouve point du tout dans d'autres. J'ai disséqué il y a environ quinze ans une vieille femme, dans laquelle seule j'ai trouvé beaucoup de particularités que je n'ai pas trouvées dans un grand nombre d'autres sujets, quoique plus propres à la dissection. Dans cette femme les muscles de la face en général étoient extraordinairement multipliés & bien

bien diſtingués. J'en parlerai parmi d'autres obſervations particulieres.

On diviſe ordinairement les muſcles des *levres* en communs & en propres. On appelle communs ceux qui aboutiſſent aux angles ou commiſſures des deux levres. On nomme propres ceux qui ne ſont attachés qu'à l'une des deux, ſoit ſupérienre, ſoit inférieure; & par-là on les diviſe en propres de la *levre* ſupérieure, & en propres de la *levre* inférieure. On donne à tous ces muſcles des noms particuliers, dont les uns ſont tirés de quelque conformation particuliere, les autres du lieu d'attache ou de ſituation, & pluſieurs des uſages qu'on leur attribue.

Je ferai ici l'expoſition de ceux que je ſuis en état de démontrer. Je ne parlerai pas de ceux que je n'ai pas encore trouvés, ni même entrevus, quoique je ne doute nullement de l'exactitude de ces illuſtres Anatomiſtes qui en ont publié la deſcription, & qui d'ailleurs donnent des preuves indubitables d'être véridiques dans leurs Ouvrages. J'évite ſcrupuleuſement les noms tirés d'uſages & de fonctions, en partie pour me conformer à ce que j'ai dit ailleurs ſur les fonctions des muſcles en général, en partie à cauſe de mon incertitude ſur quelques-unes des fonctions qu'on attribue à ceux-ci en particulier, & en partie pour encourager les Anatomiſtes, même ceux qui commencent, & qui pourroient mieux deviner que moi.

Voici le dénombrement de ceux auxquels je me borne :

Les communs.

Les demi-orbiculaires.
Les ſur-demi-orbiculaires.
Les bucinateurs.
Les grands zygomatiques.

Les propres de la levre ſupérieure.

Les petits zygomatiques.
Les canins.
Les inciſifs latéraux.
Les inciſifs mitoyens.

Les propres de la levre ſupérieure.

Les triangulaires.
Les collatéraux des triangulaires.
Le quarré.
Les inciſifs inférieurs.
Les peauciers ou cutanés.

La *levre* ſupérieure ſe meut auſſi quelquefois par l'action des muſcles du nez, principalement de ceux qu'on appelle pyramidaux. Les deux *levres* enſemble, de même que l'une ou l'autre ſéparément, peuvent être mues par la ſuction indépendamment de leurs muſcles.

Les demi-orbiculaires; on les prend communément pour un ſeul muſcle qui environne les deux *levres*, & auquel on donne le nom d'orbiculaire; mais en examinant bien les angles des *levres*, on y trouvera les fibres de la *levre* ſupérieure croiſer avec les fibres de la *levre* inférieure, & on diſtingue l'arcade muſculaire d'une *levre*, d'avec l'arcade muſculaire de l'autre. C'eſt pourquoi j'en fais deux, que j'appelle en général demi-orbiculaires, & en particulier un demi-orbiculaire ſupérieur, & l'autre demi-orbiculaire inférieur. Il ſeroit mieux de les appeller demi-ovalaires.

Le demi-orbiculaire ſupérieur eſt ſouvent plus large que l'inférieur. Il a encore cela de particulier, que les fibres de ſon arcade ne vont pas toutes au coin de la bouche; mais ſe terminent par degrés entre le milieu & les extrémités de cette arcade, à peu près comme les fibres demi-ovalaires de la paupiere ſupérieure. Le demi-orbiculaire inférieur eſt pour l'ordinaire plus uniforme dans l'arrangement de ſes fibres.

Les ſur-demi-orbiculaires, ſont des fibres qui augmentent en haut la largeur des deux portions latérales du demi-orbiculaire ſupérieur, & paroiſſent d'abord faire une continuation d'arcade comme ce demi-orbiculaire : mais étant bien examinées, on en trouvera les extrémités voiſines diſtinguées par un petit intervalle, attachées ſur les gencives vis-à-vis les bords de la foſſette cutanée, qui deſcend depuis la cloiſon du nez juſques vers le milieu du bord de la *levre* ſupérieure, & les autres extrémités ſont confondues avec celles du demi-orbiculaire ſupérieur.

Il y a deux bucinateurs, ſitués chacun entre la partie poſtérieure des deux mâchoires, & le coin de la bouche, tranſverſalement. Ils ſont larges en arriere, moins larges en devant, en maniere de triangle, ou plutôt de trapeſe, & forment en partie l'une & l'autre joue. Ils ſont auſſi quelquefois appellés muſcles de la joue. Pour en avoir une idée juſte, il faut connoître un ligament particulier, que j'appelle ligament inter-maxillaire, comme faiſant la connexion des deux mâchoires, & qui ſert d'attache aux extrémités poſtérieures de leurs fibres.

Il y a deux ligamens inter-maxillaires; un à chaque côté. Ce ligament eſt fort, & médiocrement large. Il eſt attaché par un bout à la face externe de la mâchoire ſupérieure au-deſſus de la derniere dent molaire, & à côté de l'apophyſe ptérygoïde, où il eſt comme collé contre le muſcle ptérygoïdien inférieur. Il eſt attaché par l'autre bout à l'extrémité poſtérieure ou ſupérieure de la ligne ſaillante oblique de la face externe de la mâchoire inférieure, au-deſſous de la derniere dent molaire. Il ſert auſſi à brider la mâchoire inférieure, & à en borner l'abaiſſement, quand on ouvre la bouche. On le peut ſentir ſur ſoi-même en y touchant avec le bout du doigt même dans la bouche, ſurtout quand on l'ouvre bien grande.

Les buccinateurs ſont attachés chacun en arriere à trois endroits. Les fibres du milieu ſont attachées tranſverſalement au ligament inter-maxillaire, & vont directement vers le coin de la bouche. Les ſupérieures viennent tout le long des alvéoles de la mâchoire ſupérieure comme par degrés, & deſcendent un peu obliquement vers le coin de la bouche. Les inférieures viennent de la même maniere de la mâchoire inférieure, mais en montant. Toutes ces fibres s'amaſſent peu à peu en allant vers la commiſſure des *levres*, où elles ſe gliſſent derriere les extrémités & l'union des muſcles demi-orbiculaires qui les couvrent, & auxquelles elles ſont fortement attachées. Il y a un grand creux entre ce muſcle & le maſſeter, lequel creux eſt rempli de graiſſe.

Les grands zygomatiques, ſont deux, ſitués l'un à droite, & l'autre à gauche, entre l'os zygoma & le coin de la bouche. Chacun de ces deux muſcles eſt grêle, long, oblique, attaché par une extrémité à l'os de la pommette; ſavoir, au bord inférieur de la portion qui eſt aſſemblée avec l'apophyſe zygomatique de l'os des tempes. De-là il deſcend fort obliquement de derriere en devant, étant pour l'ordinaire dans ce trajet, fort enveloppé de graiſſe. Il aboutit à la commiſſure des deux *levres*, avec une forte adhérence au buccinateur qui le couvre. Il eſt quelquefois, & même le plus ſouvent compoſé.

Les petits zygomatiques, ſont deux petits muſcles très-grêles, ſitués au-deſſus des grands zygomatiques, & preſque paralleles avec eux. Leur extrémité ſupérieure paroît un détachement, & comme une continuation des fibres inférieures du muſcle orbiculaire des paupieres, dont on la peut néantmoins diſtinguer. Leur extrémité inférieure s'unit au muſcle inciſif voiſin. Il eſt comme enſeveli dans la graiſſe, ce qui le fait ſouvent diſparoître.

Chacun des deux muſcles canins, eſt largement attaché par une extrémité à la mâchoire ſupérieure, au-deſſus de l'alvéole de la dent canine, dans un enfoncement ſous le bord inférieur de l'orbite, vers l'os de la pommette. De-là il deſcend un peu obliquement en ſe croiſant avec l'extrémité inférieure du grand zygomatique, qui le couvre à cet endroit. Enſuite il aboutit à l'extrémité de l'arcade du demi-orbiculaire ſupérieur, & communique plus bas par quelques fibres avec le triangulaire. C'eſt ce qui m'avoit autrefois fait regarder ce muſcle comme neutre, c'eſt-à-dire, ni propre à la *levre* ſupérieure, ni commun aux deux *levres*.

Chacun des deux muſcles inciſifs latéraux, eſt comme biceps, ayant deux portions en-haut qui ſe réuniſſent en-bas. L'une de ces portions, ou extrémités ſupérieures, eſt plus grande que l'autre. La grande eſt attachée à l'os maxillaire ſous le tendon mitoyen du muſcle orbiculaire des paupieres, & paroît communiquer par quelques fibres, avec les fibres voiſines de ce même muſcle. De-là, elle deſcend un peu obliquement vers la joue, le long de l'apophyſe naſale, en ſe confondant avec le muſcle pyramidal du nez, & en donnant quelques fibres aux narines. Enſuite elle paſſe avec adhérence par-deſſus le muſcle myrtiforme ou tranſverſal du nez, & s'unit à l'autre portion.

Cette portion eſt large en-haut, où elle eſt attachée immédiatement ſous le bord de l'orbite, à l'os maxillaire, près l'union de cet os avec l'os de la pomette, & un peu auſſi à l'os de la pomette. Elle eſt même à cet endroit couverte de la portion inférieure du muſcle orbiculaire des paupieres, avec laquelle elle a quelquefois une eſpece de communication. De-là, elle deſcend obliquement vers le nez, & s'unit avec la premiere portion.

Les deux portions ainſi réunies vont enſemble par une extrémité plus étroite derriere le muſcle demi-orbiculaire de la *levre* ſupérieure, & s'attachent à ce muſcle vis-à-vis la dent canine latérale. Quelquefois il jette un petit paquet de fibres au muſcle canin, lequel paquet pourroit être regardé comme une acceſſoire ou aſſocié du muſcle canin, & être nommé le petit canin.

Les inciſifs mitoyens. On les appelle ordinairement les petits inciſifs de Cowper, ou petits inciſifs ſupérieurs. Ces deux petits muſcles ſont très-courts, ſitués l'un à côté de l'autre, au-deſſous de la cloiſon du nez. Ils ſont attachés par une extrémité à l'os maxillaire ſur les alvéoles des premieres dents inciſives, derriere le demi-orbiculaire de la *levre* ſupérieure; & par l'autre extrémité à la partie moyenne & ſupérieure de l'épaiſſeur de la *levre* attenant les narines, auxquelles ils ſont attachés. Ils jettent quelquefois latéralement des fibres au demi-orbiculaire.

Les triangulaires. Chacun de ces deux muſcles eſt attaché par une extrémité large à la face externe de la baſe de la mâchoire inférieure, depuis le muſcle maſſeter juſqu'au trou mentonnier. De-là, il monte en ſe rétréciſſant en maniere de triangle un peu courbé, ſe gliſſe entre les extrémités du buccinateur & du grand zygomatique, auxquels il eſt fort collé, & ſe termine à la commiſſure des deux *levres*, en partie au demi-orbiculaire ſupérieur, en partie, & quelquefois moins, au demi-orbiculaire inférieur. Il paroît quelquefois comme une continuation du grand canin.

Le quarré ou mentonnier, eſt ce qui fait l'épaiſſeur du menton ſous la *levre* inférieure. Il eſt fort, compoſé, & très-difficile à bien développer, à cauſe de l'entrelacement de ſes fibres avec beaucoup de graiſſe ou de tiſſu pelliculaire du tégument graiſſeux. Il eſt d'abord attaché à la face antérieure de la mâchoire inférieure, où il occupe en partie les deux foſſettes larges qui ſont aux côtés de la ſymphyſe. De-là, il monte de côté & d'autre en croiſant le long de la ſymphyſe les fibres les plus voiſines de la peau, & s'attache largement au bas du demi-orbiculaire de la *levre* inférieure. La direction des autres fibres dont ſon épaiſſeur eſt compoſée, varie différemment dans différens ſujets. Il communique par quelques fibres avec les peauciers.

Les inciſifs inférieurs, ſont deux petits muſcles qu'on appelle auſſi les inciſifs inférieurs de Cowper. Ils ſont attachés chacun par leur extrémité ſupérieure ſur les alvéoles des dents inciſives, latérales, de la mâchoire inférieure. De-là, ils deſcendent en s'approchant l'un de l'autre, & s'attachent enſemble au bas du milieu du muſcle demi-orbiculaire de la *levre* inférieure.

On trouve au côté externe de l'attache ſupérieure de chacun de ces petits muſcles, un faiſceau de fibres qui paroiſſent s'en détacher auprès de la dent inciſive. Ce faiſceau s'en écarte latéralement en maniere d'arc, & s'unit aux fibres du muſcle demi-orbiculaire inférieur, avec lequel on le confond très-facilement. On le peut regarder, ou comme un acceſſoire du demi-orbiculaire inférieur, ou comme un collatéral du petit inciſif.

Les peauciers ou cutanés, forment enſemble une eſpece de membrane charnue qui couvre tout le devant de la gorge & du cou, depuis les joues & le menton juſqu'au-deſſous des clavicules, & qui eſt fort adhérente à l'expanſion membraneuſe ou la capote aponévrotique. Cette expanſion a une adhérence particuliere à la portion antérieure de la baſe de la mâchoire inférieure, à peu près comme au bas du zygoma; & elle s'étend ſur tous les muſcles qui forment la circonférence du cou, & ſur la portion ſupérieure des grands pectoraux, des deltoïdes, & des trapezes.

Les fibres de chaque muſcle peaucier, vont obliquement de bas en haut, vers le devant de la gorge & du cou, où celles de l'un ſe rencontrent avec celles de l'autre, par des angles aigus, & comme en ſe croiſant, depuis le menton juſqu'au ſternum. Elles ſont fort attachées à la peau, moyennant le tiſſu cellulaire de la membrane adipeuſe. Ces muſcles ſont extremement minces depuis les clavicules juſqu'au haut du cou. Enſuite ils augmentent en épaiſſeur à meſure qu'ils s'approchent de la baſe de la mâchoire, ſurtout depuis le maſſeter juſqu'au menton.

Ils ſe collent chacun à la portion inférieure du maſſeter, à celle du triangulaire & à celle du quarré. Leurs fibres charnues deviennent aponévrotiques ſur le maſſeter & ſur le buccinateur. Elles ſe continuent plus ſur le triangulaire, & ſe confondent avec les fibres de ce muſcle juſqu'à la commiſſure des *levres*. Elles s'avancent auſſi un peu ſur la portion voiſine du quarré.

La portion de ces muſcles, qui répond à la baſe du muſcle triangulaire, eſt diviſée comme en deux lames charnues, dont l'externe eſt celle qui s'avance ſur le triangulaire & le quarré; & l'interne eſt ſéparément attachée à l'os même de la mâchoire. J'ai encore trouvé une partie de l'extrémité charnue du côté droit paſſer devant la ſymphyſe du menton, par-deſſus une pareille partie de l'extrémité charnue du côté gauche, en la couvrant; & celle-ci au contraire, paſſer par-deſſous l'autre, & en être cachée ou couverte à proportion.

Les muſcles qu'on appelle communs, tirent, ou les deux coins de la bouche en même-tems, ou ils n'en tirent qu'un à la fois, & cela, ſelon la différente direction de leurs fibres. Ceux qu'on appelle propres, tirent les différentes portions de la *levre* à laquelle ils ſont attachés. Les buccinateurs en particulier, peuvent ſervir à remuer les alimens dans la maſtication. On pourroit faire un Traité entier ſur les combinaiſons preſque innombrables des différens mouvemens de tous ces muſcles, ſelon les différentes paſſions de l'homme, & ſelon les différentes grimaces qu'il peut faire, comme je dirai ailleurs. Les muſcles peauciers ſeuls, ſont capables d'en produire les plus frappantes, ſurtout quand on pleure, & cela par leurs attaches aux muſcles triangulaires, &c. Mais par leur attache à l'os même de la mâchoire inférieure, ils tirent en haut la portion inférieure des tégumens du cou, & même la portion voiſine de ceux de la poitrine. Ils ne ſervent pas aux mouvemens de la mâchoire. Ces deux muſcles ſont paroître leur trajet ſous le menton & ſur le cou dans les vieillards & dans les perſonnes amaigries. Winslow.

LABIA LEPORINA, *Bec de lievre.*

Il y a des personnes en qui la levre supérieure est ouverte & divisée, ainsi qu'on le remarque aux lievres, d'où cette maladie a pris le nom de *bec de lievre.* Voyez *Pl. XI. du troisieme Volume, Fig.* 1. La division est quelquefois fort petite ; elle est d'autres fois si considérable, qu'on diroit qu'il manque une partie de la levre. Il y a même des cas où elle est double, dans lesquelles elle ressemble à la lettre M, & alors on l'appelle *bec de lievre double.* Le *bec de lievre* a d'autres inconvéniens que la difformité; il empêche les enfans de téter, & les adultes de parler distinctement. Il est quelquefois à la levre inférieure; lors, par exemple, qu'une blessure à cette partie aura été maltraitée, alors on l'appelle *bec de lievre bâtard.* Dans le vrai *bec de lievre* avec lequel l'enfant vient au monde, le palais est quelquefois divisé, soit en partie, soit entierement, depuis le nez jusqu'à la luette; il y a même des cas où la luette manque entierement. Il ne faut donc pas s'étonner si les parties intérieures demeurent incurables, après la guérison complete des parties extérieures, & si la prononciation continue d'être désagréable & pénible; car il y a toujours une fente au palais & au nez. Plus la fente extérieure est petite & parallele, plus la cure est facile. Plus cette fente au contraire est grande & divergente, plus la cure est difficile. La levre est quelquefois tellement mutilée dans les enfans, qu'on est obligé d'attendre qu'ils soient plus avancés en âge, pour tenter l'opération avec quelque espoir de succès. La largeur de la fente & d'autres causes, rendent quelquefois le *bec de lievre* double, très-difficile à guérir. S'il arrive qu'une partie de la mâchoire, ou qu'une dent avance dans la fente, il ne faut pas espérer de guérir, sans avoir levé ces obstacles.

Lorsque le *bec de lievre* est récent, ou lorsqu'il provient de quelque plaie, l'opération se fera par des points de suture. Mais lorsqu'il manque de la substance, il faudra recourir aux aiguilles, comme dans le vrai *bec de lievre.* Dans ce cas, l'art ne pouvant suppléer ce qui manque naturellement, ses efforts se bornent à réunir ce qui est divisé. Pour cet effet on coupe, & l'on enleve avec beaucoup de circonspection les bords de la blessure.

Nous allons exposer succinctement, mais clairement, la maniere dont se fait l'opération.

On choisira d'abord une saison tempérée, comme le printems, l'été ou l'automne; mais on préférera le printems. Il faut que le malade soit sain, vigoureux & en bonne santé. S'il avoit quelqu'autre maladie, il faudroit commencer par le guérir. On le préparera par des purgatifs lénitifs, & par une diete continuée & réguliere. On fera l'opération dans un appartement bien éclairé, & l'on tiendra tout prêt l'appareil suivant: une paire de ciseaux, *Pl. II. du second Volume, lett. C.* quelques aiguilles, *Pl. XI. du troisieme Volume, Fig.* 2. 3. 4. 5. Ces aiguilles sont roides, d'or, d'argent, ou de cuivre, & ont la pointe très-aiguë, triangulaire, *Fig.* 2. ou platte, *Fig.* 3. 4. 5. afin qu'elles puissent passer plus aisément. Les aiguilles d'acier sont moins commodes que celles-ci, parce qu'elles sont sujettes à se rouiller, & que quand on vient à les tirer, elles déchirent les parties auxquelles elles adherent, & causent de la douleur. Il faut avoir encore quelques fils de soie forts, un vaisseau plein d'eau chaude, une éponge, de la charpie, du baume vulnéraire, & une bande longue & étroite. S'il arrive qu'il faille laisser les aiguilles dans la blessure, ou que quelques parties de la mâchoire, ou qu'une dent passent dans la fente, on aura une pince ou tenaille convenable pour lever ces obstacles. On se pourvoira aussi d'un peu d'eau de la Reine de Hongrie, ou autre de la même nature, pour ranimer le malade, en lui en appliquant sous le nez. Après qu'on aura préparé tout cet appareil, on placera le malade, le visage tourné au jour, & on lui fera tenir la tête par un Aide, si c'est un adulte. Mais si c'est un enfant, comme il arrive ordinairement, on le fera tenir par quelque homme vigoureux, qui lui saisira les mains tandis que deux Aides lui prendront, l'un la tête & l'autre les jambes. Si le malade est fort jeune, on pourra lui arrêter les mains avec une forte bande. Lorsque la fente est large, & que le rapprochement des deux parties ne se fait pas commodément, il est à propos de séparer le frein de la levre supérieure, des gencives, avec une paire de ciseaux, faisant attention à ne point offenser les gencives, & à ne point découvrir l'os de la mâchoire. On enleve ensuite les bords de la fente, on les rend sanglans partout, mais principalement à la partie supérieure; ce qui exige quelquefois une incision particuliere, évitant avec soin d'enlever trop ou trop peu de substance; car ces deux excès empêchent la réunion. Cela fait, on nettoyera les levres avec une éponge, & un Aide les tiendra rapprochées, tandis que le Chirurgien y passera deux ou trois aiguilles, selon la situation de la fente & l'âge du malade, laissant entre chaque point quelque distance, & embrassant autant de chair, au-delà de la fente, qu'en couvriroit une plume d'oie. Si on en embrassoit moins, il pourroit arriver que la soie déchirât les chairs, & que les points échapassent, surtout dans les enfans qui sont fort sujets à crier. On passera les aiguilles de la gauche à la droite, en commençant à l'angle supérieur de la fente, & laissant entre elles environ le diametre d'une paille. Ce peu de distance facilitera l'agglutination. Quand on travaillera sur les adultes, on aura un porte-aiguille, comme on le voit *Pl. VI. du premier Volume, Fig.* 2. ou 3. dont on se servira pour fixer, & abaisser les aiguilles, quoique cela se fasse assez commodément avec les doigts; du moins c'est ma pratique.

Lorsque les aiguilles auront été passées, & les levres nettoyées derechef avec une éponge, un Aide les tiendra réunies, tandis que le Chirurgien fixera un fil de soie fort & ciré à l'extrémité de l'une d'elles, & formera avec cette soie un 8 de chiffre droit ou couché, ou un O, comme on voit *Pl. XI. du III. Vol. Fig.* 5. commençant à la partie supérieure ou inférieure. Ayant par ce moyen approché les levres de la fente, il nouera le fil. C'est la coutume de couper les pointes des aiguilles avec une forte paire de tenailles, pour les empêcher de s'élever considérablement au-delà de la ligature, de piquer la levre, & de causer de la douleur & de l'inflammation. Mais lorsque les aiguilles sont courtes & fixées, soutenues par du linge ou une éponge placée sous elles, cette précaution est inutile. J'ai même remarqué que la cure en alloit mieux, lorsqu'on ne s'exposoit point en enlevant l'extrémité de ces aiguilles à irriter la blessure.

Le pansement se fait ordinairement avec de la charpie molle, trempée dans du miel rosat, & appliquée entre les gencives & la levre pour faire cicatriser la blessure intérieurement. Cette pratique me paroît bonne pour les adultes: mais elle me paroît sujette à bien des inconvéniens dans les enfans. S'il arrive qu'ils crient avec violence, cette charpie facilitera l'écartement des parties; & s'il arrive qu'ils toussent & qu'elle s'échappe, ils risqueront d'en être suffoqués. Quand à la blessure extérieure, on la pansera avec le baume du Pérou ou quelqu'autre baume vulnéraire, de la charpie, une compresse & une emplâtre adhésive, si on le juge à propos, fixant le tout avec le bandage à quatre chefs, qu'on voit *Pl. VIII. du premier Volume, Fig. D.* Deux des bandes passeront au côté droit de la levre, & deux au côté gauche, & se noueront ou s'attacheront avec des épingles à l'occiput. Ce bandage aura un pouce de large. On auroit pu aussi lui substituer le bandage simple à deux chefs. Quant à l'emplâtre, elle aura pareillement quatre chefs. Lorsque l'ouverture est fort large on applique quelquefois sur l'emplâtre un bandage unif-

sant, fort étroit, comme on voit *Pl. VIII. du premier Volume*, *Fig. F.* Mais cette précaution est plus nuisible qu'utile, car ce bandage ptesse trop fortement les aiguilles. Ainsi, comme la seule chose qu'on doive se proposer dans le cas présent, c'est de fixer l'appareil sur la blessure; il faut s'en tenir au seul bandage à quatre chefs; ou je me trompe fort, ou l'emplâtre adhésive ne convient guere pour les enfans; car ils ne manquent pas de crier pendant tout le tems qu'on l'applique, & d'offenser par conséquent la levre sur laquelle on vient de travailler. Garengeot conseille de saigner deux ou trois fois après l'opération: mais cela me paroît superflu, & j'ai guéri plusieurs malades sans en venir là.

Les anciens pensoient qu'il y avoit de l'imprudence à opérer sur les enfans au-dessous de deux ans; & Garengeot est d'avis qu'on differe jusqu'à l'âge de quatre ou cinq. Mais l'expérience nous a fait voir qu'on réussissoit à cinq ou six mois, & même à trois, lorsque les enfans se portent bien d'ailleurs. Comme le délai déplaît ordinairement aux parens, il faut se prêter à leurs desirs, autant qu'il est possible, surtout lorsque la fente est petite. Il faut avoir soin d'empêcher les enfans de dormir quelque tems auparavant l'opération, & de leur procurer du sommeil par un anodyn, aussi tôt qu'elle est faite, pour donner le tems aux parties de se raffermir, pendant qu'ils ne crieront point. On tiendra la tête de l'enfant plutôt penchée en devant qu'en arriere, afin qu'il n'étouffe point, & que le sang ne lui tombe pas dans la gorge. L'hémorrhagie est ordinairement abondante, mais n'est point dangereuse; elle prévient l'inflammation, & cesse à l'application du bandage & de l'appareil dont nous avons parlé ci-dessus.

Pour prévenir l'hémorrhagie & faciliter l'opération, quelques Chirurgiens se servent de pinces faites exprès, telles qu'on les voit *Pl. XI. du troisieme Volume*, *Fig. 6. & 7.* avec lesquelles ils se saisissent de la levre de part & d'autre de la fente, avant que d'enlever la peau avec le bistouri ou avec les ciseaux. Quoique cet instrument paroisse propre aux effets qu'on en attend, on s'en sert toutefois rarement. Lorsqu'il y a fente au palais, il promine pour l'ordinaire dans les enfans ou dans les adultes, soit une dent, soit une partie de la mâchoire supérieure, qu'il faut enlever avant que de commencer l'opération.

On ne levera point l'appareil avant le troisieme jour, à moins qu'on n'y soit contraint par quelque accident. Alors on procedera avec beaucoup de circonspection, de peur de séparer les parties. Pour prévenir cet inconvénient, on humectera le bandage avec du vin chaud; & si le fil s'est relâché & ne tient pas les bords de la blessure assez rapprochés, on attachera un nouveau fil aux aiguilles qu'on serrera davantage. Il est rare qu'on en vienne là: si tout est en bon état, on frottera la blessure avec une plume trempée dans un baume vulnéraire; on mettra de la charpie nouvelle entre la charpie & la levre, & l'on procédera comme ci-dessus. Si les levres de la blessure paroissent consolidées au bout de trois ou quatre jours, on pourra ôter l'aiguille du milieu s'il y en a trois, ou celle d'en-haut s'il n'y en a que deux; pour cet effet on se servira de ses doigts ou d'une pince, & l'on agira avec beaucoup de circonspection, appliquant auparavant ses doigts de part & d'autre de la blessure, pour l'empêcher de se r'ouvrir. On levera les autres appareils tous les jours ou tous les deux jours, cependant les fils se sépareront d'eux-mêmes, & l'on achevera la cure avec un baume vulnéraire ou du sirop violat, ou du miel rosat & une emplâtre adhésive & un bandage simple. On hâtera considérablement la guérison des adultes, si on les nourrit avec des bouillons, des émulsions, des gelées, du lait & des alimens qui se prennent sans être mâchés, & si l'on parvient à les empêcher de parler. On humectera fréquemment aux enfans la partie inférieure de la levre avec une plume trempée dans du miel rosat ou du sirop violat; ce qui facilitera la cicatrisation, & par soi-même & en excitant l'enfant à se lécher la levre.

Les Charlatans Allemands se servent d'une aiguille ordinaire, & d'un fil fort qu'ils font passer à travers la *levre*, laissant entre les points la distance qu'y laissent les Chirurgiens, & arrêtant par un nœud les extrémités du fil. Ils fixent le fil, pansent & achevent la cure comme à l'ordinaire. Le troisieme ou quatrieme jour, ils coupent le point du milieu. Le cinquieme, le point d'enhaut; le sixieme ou le septieme, le point d'embas; & quelquefois le quatrieme ou le cinquieme, tous les points, & cette méthode, toute grossiere qu'elle est, leur réussit fréquemment. Le peu d'aptitude des instrumens dont ils se servent, n'empêche point le succès lorsque la fente est petite: mais il n'en est pas de même quand elle est grande.

Nous allons ajouter maintenant quelques observations de pratique relatives à cette maladie, & dont il est à propos d'être instruit. 1°. Lorsque l'on n'a pas enlevé exactement & proprement la peau à la partie supérieure de l'angle; cette partie ne se réunit point, il y reste un *hiatus*, quoique la partie inférieure soit bien reprise. Pour éviter cet inconvénient, il n'y faut point laisser de peau. 2°. Si le défaut d'attention a donné lieu à un *hiatus*, & que les parties inférieures soient reprises; la seule chose qu'il y ait à faire, c'est d'enlever toute la cicatrice par une double incision, & d'opérer avec les aiguilles & la ligature, comme nous avons dit ci-dessus. J'ai guéri de cette maniere deux filles de pareils trous, que des Charlatans leur avoient laissés. 3°. Lorsque le palais est divisé, & que la fente s'étend jusqu'aux narines, comme on voit *Pl. XI. du III. Vol. fig. A.* les précautions précédentes sont inutiles; parce qu'il n'y a pas d'angle à la partie supérieure. Si certain Ecrivain moderne n'a pas fait cette distinction, c'est qu'il n'a jamais vu de ces becs de lievre, ou qu'il n'a pas cru devoir les distinguer des autres. 4°. Dans le bec de lievre double; il faut dépouiller les quatre côtés de la fente, les raprocher avec de longues aiguilles & une ligature, commencer au côté gauche, aller au milieu, & du milieu au côté droit. Roouhnysen, Palfin, & d'autres conseillent de relâcher les fils le second ou le troisieme jour, & prétendent qu'il en résultera plusieurs avantages. Mais comme les fils sont ordinairement attachés les uns aux autres, qu'il en est de même des aiguilles; & que le sang & le baume qui tiennent les parties unies, en rendent la séparation douloureuse, je ne vois aucun fondement raisonnable au procédé de ces Auteurs: il ne faut donc le suivre, & s'exposer à séparer les parties qu'en cas d'inflammation ou de quelqu'autre accident. 6°. Je me sers d'une espece de ruban ou bande à deux ou trois chefs, que je place sur la tête du malade, de maniere que les angles se trouvent sur les joues, proche des *levres*. Lorsque j'ai entortillé le fil autour des aiguilles, j'attache un fort lacet à un des chefs; je le passe ensuite à l'autre; je reviens au premier, ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le lacet soit employé; je ne connois point de meilleure méthode de fixer les bords de la blessure. 7°. Il y en a qui conseillent de tenir & d'élever le côté gauche de la fente avec la main gauche, de prendre les ciseaux de la droite, & d'enlever la peau; de changer les ciseaux de main, & d'achever l'opération: mais quelque précaution qu'on prenne en opérant ainsi, on rendra nécessairement la partie inférieure de la *levre* plus tendue que la partie supérieure. On en enlevera donc plus de substance: d'où il arrivera que la blessure sera inégale, & trop large. Cet inconvénient sera plus sensible encore dans les enfans, que dans les adultes, parce qu'ils ont la *levre* plus petite, sans parler de l'incommodité qu'il y a à changer de main, & à opérer de la gauche. Je pense donc qu'il convient de ne point toucher la *levre* avec les doigts, tandis qu'on la dépouille; & d'employer seulement les ciseaux. 8°. M. Petit a inventé, pour cette opération, une aiguille, assez semblable à une lardoire, voyez *Pl. XI. du troisie-*

me Vol. Fig. 8. son extrémité *a* est obtuse & creuse. Après l'avoir fait passer à travers les *levres* de la blessure, il y introduit le fil d'argent à deux têtes, *fig.* 9. tire l'aiguille, & laisse ce fil dans la blessure, & entortille ensuite la soie autour de ce fil & l'attache, il s'occupe ensuite à cicatriser. J'agrée fort cette méthode: mais si j'avois à me servir de ces attaches, je voudrois qu'elles fussent d'argent, sans tête, ou avec une seule tête, comme on voit, *fig.* 10. on éviteroit par ce moyen l'inconvénient de la couper, & on tireroit l'attache plus facilement. D'ailleurs, l'aiguille de M. Petit me paroît trop forte & trop large, & je lui préférerois celle de la *Planche VII. du second Vol. fig.* 8. que j'ai recommandée pour percer l'oreille. 9°. S'il survient après l'opération de l'inflammation, de la fievre, ou des convulsions, ce dont je n'ai aucun exemple: je conviens avec Garengeot, qu'il faut écarter la suture. 10°. S'il manque à un adulte des dents, ou une grande partie de la mâchoire, ensorte que les attaches de M. Petit n'aient point d'appui, on pourra leur en donner un, en mettant sous la *levre* une plaque de plomb. 11°. Il est étonnant que dans six cens Observations Chirurgicales, que nous avons d'Hildanus, il ne s'en trouve aucune sur le bec de lievre. Heister, *Chirurgie.*

Sharp dit qu'il emporte avec des ciseaux droits & minces, tous les bords calleux de la fente, ayant soin de les couper droits, parce que sans cette précaution, ils ne pourroient jamais s'ajuster exactement ensemble. Quant aux épingles dont il se sert, elles sont d'argent dans les trois quarts de leur longueur, & la quatrieme partie vers la pointe est d'acier. Les épingles d'argent, dit-il, sont moins nuisibles à la plaie, que celles de cuivre ou d'acier: mais il leur faut absolument une pointe d'acier pour entrer plus aisément; & alors elles pénetrent avec une si grande facilité, qu'il ne faut aucuns instrumens pour les pousser. Sharp.

Outre la signification précédente de *labia*, ce mot se dit encore des bords des plaies, & des ulceres. La partie la plus extérieure des parties naturelles de la femme, porte aussi ce nom.

Les Anciens ont appellé sinus la cavité longitudinale qui descend directement en bas, depuis la partie moyenne, & inférieure du pubis, jusqu'à environ un pouce de distance de l'anus. Ils ont donné aux parties latérales de la cavité le nom d'aîles, nom plus convenable que celui de levres qui est du langage vulgaire. Les endroits où les aîles se joignent en haut & en bas, se nomment commissures, on les peut aussi appeller simplement les extrémités ou les angles du sinus. Les aîles sont plus saillantes & épaisses en haut, qu'en bas, & plus jointes ou approchées en bas qu'en haut. Elles sont principalement composées de peau, d'un tissu spongieux & de graisse. La peau qui les couvre extérieurement n'est que la continuation de celle du pubis & des aines. Elle est plus ou moins égale, & parsemée de plusieurs petits grains glanduleux, dont on peut exprimer une matiere cérumineuse blanchâtre; & elle est aussi recouverte dans un certain âge, de la même maniere que le pubis. La face interne des aîles ressemble en quelque façon à la partie rouge des levres de la bouche; elle est distinguée tout autour de l'externe par une espece de ligne à peu près comme la partie rouge des levres est distinguée de la peau voisine. Elle est de même plus mince & plus unie que la peau externe; on y observe une grande quantité de pores, & un grand nombre de grains glanduleux qui fournissent une liqueur plus ou moins sébacée; ces grains sont encore plus gros vers le bord que vers le dedans. Winslow.

Labiati flores, *Fleurs labiées.* On entend en Botanique par *fleurs labiées*, celles qui sont irrégulieres, monopétales & divisées en deux levres; la levre supérieure s'appelle *crête*, & l'inférieure *barbe*. Quelquefois la crete manque; alors le pistil & les étamines tiennent sa place, comme dans la pomme de terre, le scordium, la bugle & d'autres; mais la plus grande partie ont deux levres. Il y en a en qui la levre supérieure est tournée à l'envers, comme dans le liere terrestre: mais plus communément la levre supérieure est convexe en dessus, & tourne sa partie concave en bas vers la levre inférieure, ce qui lui donne la figure d'une espece de bouclier ou de capuchon, d'où l'on a fait les épithetes, *galeati*, *cucullati*, & *galericulati*, qui conviennent presque toujours aux fleurs verticillées. Miller, *Dictionn.*

LABIS, λαβὶς, de λαμβάνω, prendre, *forceps*, pince.

LABLAB, ou *Phaseolus Ægyptiacus nigro semine.*

LABOR, *travail* ou *peine*; ce terme se dit d'un exercice de corps, ou d'une maladie.

LABORATORIUM, *Laboratoire.*

LABRAX, λάβραξ, nom d'un poisson, voyez *Lupus.*

LABRISULCIUM, crevasse à la levre; c'est la même chose que *cheilocace*, symptome d'écrouelles. Voyez *Scrophula.*

Le *labrisulcium*, ou l'ouverture de la levre supérieure est un symptome concomitant des écrouelles. On travaillera à le faire disparoître par les mêmes remedes, qui pris intérieurement changeroient & rectifieroient la dépravation particuliere du sang & des humeurs dans les écrouelles. En y joignant les purgations mercurielles, on parviendra quelquefois à dissiper l'enflure au moins pour un tems, jusqu'à ce qu'en reprenant du froid, ou en commettant quelque excès dans l'usage des non-naturels, il se forme une nouvelle fluxion, & que la partie s'enfle derechef.

On ne manquera pas de frotter la crevasse ou gerçure avec de l'huile d'amandes, le blanc de baleine, l'onguent de tuthie, & le cérat de pierre calaminaire de Turner. Le Docteur Bates, fait mention dans sa Pharmacopée de deux autres remedes: il appelle l'un onguent pour les gerçures, & l'autre huile de froment. Pour avoir l'huile de froment, on le broie, & on le met entre des plaques de fer chaudes; je ne disconviens pas que ces remedes ne conviennent dans les gerçures ou crevasses à la peau qui proviennent du froid, & auxquelles beaucoup de personnes sont sujettes en hiver: mais je doute qu'ils aient quelque efficacité dans le cas dont il s'agit.

Arnauld Boot a traité expressément de ce symptome dans son dixieme Chapitre, sous le titre de *Cheilocace*: il dit d'abord que comme ce ne sont pour l'ordinaire que des enfans en qui cette maladie survienne; il est à propos de rendre les remedes autant agréables à prendre qu'il sera possible. Il commence la cure avec un aposeme apéritif de décoction de fumeterre, de racine de bétoine, de patience, de chicorée, & de polypode, rendant cette même préparation purgative, avec le séné, l'agaric, & les tamarins; il en ordonne au malade deux ou trois verres par jour; & il a soin de la rendre agréable avec un peu de sirop violat, ou de chicorée. Il fait ensuite une évacuation générale par la saignée; puis il applique les sangsues derriere les oreilles, pour faire une révulsion; il veut même qu'on pratique des cauteres. Quant à ses topiques pour la levre même, il emploie en liniment des épithemes faits de décoction de cerfeuil, de quinte-feuille, de cerfeuil musqué, de roses rouges & de sauge, ajoutant un peu de sel de vitriol, ou de vitriol blanc dépuré par des solutions & crystalisations réitérées. Cependant il ordonne qu'on humecte fréquemment l'intérieur de la crevasse d'un mélange d'eau de plantin, de sucre de Saturne & de miel rosat. *Chirurgie de* Turner.

Voici la préparation de l'onguent pour les gerçures, de Bates.

Prenez *de la myrrhe*,
de la litharge d'argent, } *de chaque une once*;
du miel, quatre onces;
de la cire, deux onces;
de l'huile de roses, six onces;

de l'huile de bois de roses, douze gouttes.

Ou,

Prenez *du bol d'Armenie,*
de la myrrhe,
de la céruse, } *de chaq. deux dragm.*

Faites un onguent avec la graisse de canard.

LABRUM, *lévre.* Voyez *labia.*
LABRUM VENERIS, nom du *dipsacus sylvestris*, ou *Virga Pastoris major.*
LABRUSCA, nom de la *vitis sylvestris.*
LABURNUM, nom du *Cytisus Alpinus latifolius, flore racemoso pendulo.*
LABYRINTHUS, *labyrinthe de l'oreille.* Voyez *Auris.*

LAC

LAC, *lait.*

Le *lait* est une liqueur préparée des alimens mâchés dans la bouche, digérés dans l'estomac, perfectionnés par l'action & les sucs des intestins, & travaillés dans le mésentere, & ses glandes, par le moyen de ses sucs & ceux du canal thorachique. Il a aussi reçu quelque chose des veines, des arteres, du cœur, des poumons & de leurs sucs, lorsqu'il commence à s'assimiler.

C'est d'un *lait* tiré de la matiere même du chyle, que tous les animaux lactiferes que nous connoissons, sont nourris, mâles & femelles. C'est du chyle que vient toujours le *lait* tant dans les hommes que dans les femmes, tant dans les filles que dans les femmes stériles, que dans les meres & les nourrices. Chaque animal subsiste donc, est nourri & vit de son propre *lait*; c'est avec ce fluide seul que se forment toutes les autres parties tant solides que fluides, par le moyen des fonctions vitales. Il n'y a point de doute que les hommes même ne puissent vivre pendant des années entieres avec du *lait* seulement, remplir toutes les actions de la vie, & avoir toutes les parties tant solides que fluides de leur corps en très-bon état. La sérosité, le sang, la lymphe, les esprits, les os, les cartilages, les membranes, & les vaisseaux proviennent donc du *lait* seul. Si un homme peut vivre pendant plusieurs années de *lait*, il s'ensuit que cette liqueur contient en elle-même la matiere de toutes les parties du corps. Le *lait* est plus analogue à la nature animale que le chyle; le chyle des intestins tient beaucoup de la nature des végétaux, & celui de l'estomac en tient encore davantage. Delà vient aussi que c'est dans l'estomac & dans les intestins que se passent les phénomenes de la fermentation & de la putréfaction, comme les rapports acides, les odeurs fétides & autres le prouvent; ce chyle de l'estomac est une vraie émulsion préparée par l'action des dents, de la langue, de l'estomac & des intestins, & par le mélange de la salive, du fluide particulier de l'estomac, du suc pancréatique & de la bile : c'est de cette émulsion que provient le lait.

Si le *lait* est bon, & qu'on le laisse reposer dans un vaisseau propre, il paroîtra d'abord d'un blanc uniforme; ensuite il poussera vers sa surface, une crême blanche épaisse & onctueuse, & ce qui restera paroîtra tant soit peu bleuâtre en-dessous. Si on enleve la crême, la partie restante en produira de nouvelle. Il en arrive autant dans les émulsions; le *lait* a cette propriété dans tous les animaux que nous connoissons, de même que la blancheur. Le *lait* de femme est très-léger & très-doux; celui en qui ces deux qualités sont le plus sensibles après le *lait* de femme, c'est le *lait* d'Anesse, ensuite celui de Jument, puis celui de Chevre, & enfin le *lait* de vache. C'est dans cet ordre qu'on prescrit les *laits*, aux personnes phthisiques, & dont les visceres sont foibles. Le *lait* & les émulsions faites des végétaux conviennent en plusieurs points: mais ils different en d'autres. La présure préparée du suc de l'estomac dans les animaux qui ruminent, le coagule, & le met en une masse uniforme, qui se peut couper au couteau, & qui se tourne d'elle-même en caillots, & en petit-*lait*; ce qui ne se fait point dans les émulsions. Si on le fait bouillir sur le feu, il perd ses parties les plus fluides, & se met en une masse de fromage & de beure; mais qui n'est point uniforme, qui se sépare comme le *coagulum* séché du sang, ou le blanc d'œuf. Le *lait* est agréable au gout, & n'est point désagréable à l'odorat, il est extremement doux, & tient le milieu entre le sang & le chyle; sa nature varie selon l'animal, & la nourriture de l'animal d'où on le tire.

Ni l'odeur ni le gout, ni l'instillation du *lait* frais dans l'œil, n'indiquent point qu'il contienne quelque matiere acide, ou alcaline, ou saline. Quelque alcali fixe ou volatil qu'on mêle avec le *lait* chaud, il ne s'y fait aucune effervescence qui marque de l'acidité: mais il devient tant soit peu épais & trouble. Si on mêle avec lui l'esprit acide de vinaigre, de sel marin, de nitre, ou de vitriol, il n'y aura pas plus d'effervescence, pas plus de signes que cette liqueur soit alcaline; elle s'épaissira & se coagulera seulement: mais si l'on mêle du *lait* sur lequel on aura versé de l'huile de tartre par défaillance, avec l'huile de vitriol; il se fera sur le champ une violente effervescence, & beaucoup plus grande que si on eût mis la même quantité d'alcali sur l'huile pure de vitriol. Si on fait digérer du *lait* frais dans un alembic de verre, à un feu d'environ soixante degrés; il viendra d'abord une liqueur aqueuse, sans aucun signe d'esprit inflammable: cette liqueur ne paroîtra dans les essais chymiques qu'on en pourra faire, en la mêlant avec des sels, soit acides, soit alcalins, ni acide, ni alcaline. On ne peut pas dire non plus qu'elle contienne quelque matiere saline; car elle est sans odeur, d'une insipidité parfaite, & distillée dans l'œil, elle n'y cause aucune douleur. Il restera au fond du vaisseau une masse jaune, épaisse, onctueuse, douce & agréable au gout; & ne contenant pas la moindre particule, acide, alcaline ou saline, du moins à ce qu'il paroît par l'examen qu'on en fait.

OBSERVATION.

Telle est la nature du *lait*, selon les examens différens que nous en avons faits; d'où nous conclurrons qu'il ne s'y fait aucune fermentation parfaite, soit acéteuse, soit vineuse, aucune putréfaction qui produise soit un sel alcalin, soit une huile fétide. Il n'y a cependant aucun doute qu'il n'y ait dans cette liqueur une grande quantité de sucs animaux, confondus avec les sucs des végétaux. Les idées que nous avons à nous former tant de la préparation du chyle, que de celle du *lait*, pour être exactes, doivent être fort différentes de celles que nous trouvons communément dans les Auteurs de Chymie. Comme on tire le *lait* aux animaux deux fois par jour, il faut que le procédé que suit la Nature en le formant, s'exécute dans le corps en douze heures de tems. S'il séjourne, au-delà de douze heures, il commence à dégénérer, & à se corrompre. C'est une expérience faite sur les vaches qui ne se nourrissent que d'herbe, de foin & d'eau. Ces choses ne se passent pas tout-à-fait de la même maniere dans les femmes; & la différence qui est fort légere, surtout lorsque le *lait* est récent, provient de la différence des alimens. Quelques Auteurs ont supposé qu'il y avoit un acide caché dans le *lait*: mais les expériences précédentes contredisent cette opinion; un acide n'est appellé tel que relativement à nos sens & à ses effets sensibles: or à juger du *lait* récent par ces deux moyens, il ne contient point d'acide.

Faites bouillir du *lait* frais dans différens vaisseaux, ajoutez-y un peu d'eau pour l'empêcher de devenir trop épais en bouillant; mettez dans l'un de ces vaisseaux un peu de vinaigre, & vous ver-

rez sur le champ le *lait* se séparer en deux parties, l'une fluide & l'autre coagulée ; mettez dans un autre vaisseau, un peu d'esprit de nitre ; dans un troisieme de l'esprit de vitriol, dans un quatrieme de l'esprit de sel, & les mêmes effets seront produits immédiatement. Une chaleur de deux cens douze degrés, n'empêchera point la coagulation de se faire. Il y a beaucoup d'autres acides qui feroient pareillement coaguler le *lait* ; tels sont le suc d'oseille, d'épine vinette, de citron, de raisins de Corinthe, de verjus, de tamarins, & le tartre. Ainsi une liqueur dont la fluidité étoit telle qu'elle pouvoit circuler dans les arteres les plus déliées, est maintenant divisée en deux parties, dont l'une est une matiere grossiere & caillée, & l'autre un fluide presque aussi épais que le *lait* même, qu'on appelle petit-*lait*. Si l'on presse fortement le caillé dans un linge épais, on aura le fromage, qui est composé de la crême du *lait* & du caillé. Ce fromage deviendra avec le tems acre & piquant, mais point acide ; il prendra plutôt quelque chose d'alcalin, avec une odeur particuliere, & un gout si pénétrant qu'il enflammera quelquefois la bouche. Si l'on dépouille le *lait* de sa crême, & qu'on le coagule ensuite avec des acides ou de la présure, le fromage qui en proviendra, sera sec & dur comme de la corne. Si on met sur le feu ce fromage ; il s'épaissit, se racornit, se cuit, se brule, & rend une odeur toute semblable à celle de la corne. Voilà un changement bien particulier pour un fluide tel que le *lait* : mais on en sera moins étonné, si l'on vient à considérer, qu'il est peut-être le principe de tous les solides du corps.

OBSERVATION.

La nature du *lait* est telle que nous l'avons observée, dans les réservoirs même que la nature lui a préparés dans les animaux. Il ne faut donc pour l'y coaguler qu'un peu de matiere acre & saline ; alors la partie séreuse s'échappera par le bout des mamelles, & le caillé demeurera dans les vaisseaux, & produira des duretés, des enflures, des inflammations, des suppurations, des skirrhes, & des cancers ; accidens auxquels les glandes chyleuses du mésentere pourroient bien être sujettes. Mais dans toutes ces coagulations du *lait* faites par le moyen des acides, il conserve toujours sa blancheur. Ce qui rend raison de la blancheur du chyle & du *lait* engendrés dans les corps foibles, & de la difficulté que ces fluides ont à se convertir en sang rouge, ce sont les acides dont ces constitutions sont pleines, qui donnent lieu aux corruptions acides, à l'odeur acide de la sueur, & à la pâleur de tout le corps. Les Medecins n'ont qu'à insister sur ces particularités, pour parvenir à une connoissance exacte d'un grand nombre de maladies.

Délayez du *lait* frais de vache avec un peu d'eau ; faites-le bouillir ensuite dans un vaisseau bien propre, & versez-y peu-à-peu un peu d'huile de tartre par défaillance ; il commencera à devenir jaune, cette couleur augmentera à mesure que vous ajouterez une plus grande quantité d'alcali. Si vous continuez de le faire bouillir, il passera d'un jaune foible au rouge ; il se coagulera en même-tems de plus en plus, & se mettra en caillots, mais qui ne seront ni si larges, ni si fermes, ni ne se durciront aussi facilement que ceux qui proviennent des acides. Enfin, si on laisse le tout sur le feu pendant long-tems, il en résultera une masse coagulée, épaisse, & rouge.

OBSERVATION.

Le *lait* mêlé avec un acide, ou de la présure, conserve sa blancheur, même sur le feu : mais un alcali aidé d'une grande chaleur, le fait devenir jaune & même rouge, si la chaleur est assez grande. Lorsqu'une femme qui allaite un enfant, a une fievre violente, son *lait* se corrompt dans son sein, & devient jaune, salin, fluide, & sanieux. La partie épaisse & coagulée qui reste dans les mamelles, ne tarde point à devenir tant soit peu fétide, & à être abhorrée par l'enfant. Lors donc que le *lait* se coagule dans le corps, & devient jaune dans la fievre, le Medecin ne doit pas supposer que ce soit l'effet d'un acide ; mais au contraire celui d'un excès de chaleur & d'une tendance à l'alcalisation. Pour une fois que le *lait* est coagulé par un acide, il y en aura cent où la fievre sera la cause de sa coagulation. Dans le tems d'une contagion qui se mit dans le gros bétail, les bœufs & les vaches ne rendoient ni par haut ni par bas la nourriture qu'ils prenoient ; elle demeuroit dans leur estomac & leurs intestins, & s'y corrompoit par la violence de la chaleur ; elle étoit telle que leur estomac paroissoit presque grillé ; aussi les vaches ne donnoient-elles qu'un *lait* piquant, jaune, tant soit peu fétide, fluide, & qui s'échappoit de lui-même. Ainsi il sera faux de dire que les alcalis détruisent la coagulation du *lait*, & lui rendent sa premiere fluidité, lorsqu'elle lui a été ôtée, soit par des acides chymiques, soit par de la présure, soit par de la chaleur ; ce qui nous démontre encore que cette liqueur retiendra longtems sa blancheur dans les constitutions froides & foibles, & ne prendra pas sans peine la rougeur du sang. Aussi les personnes ainsi constituées sont-elles toujours pâles, & leur sang est-il fluide, pâle, & aqueux. Détruisez la cause du mal, la pâleur s'évanouira, & la couleur rouge reviendra. Lorsque les fonctions vitales se font languissamment, il ne se convertit en sang qu'une très-petite partie du *lait*, le reste conserve sa blancheur ; de-là vient aussi quelquefois la couleur jaunâtre ou verdâtre que l'on remarque aux filles dans la jaunisse ; rendez les fonctions vitales fortes & robustes ; faites circuler promptement les liqueurs ; donnez de la chaleur au *lait*, vous dissiperez la pâleur, le teint redeviendra fleuri, & le sang pourra même devenir d'un rouge si foncé, qu'il en paroîtra noir. En dernier lieu, il est évident que le *lait* peut conserver sa couleur blanche dans un corps rempli d'acides : mais si les alcalis y dominent, il prendra peu-à-peu la couleur de la bile, deviendra dans la suite d'un jaune plus foncé, & passera même au rouge. Le Docteur Lower a montré que la couleur blanche disparoît douze heures après avoir mangé. Boerhaave, *Chymie*.

Voyez à l'article *Fibra* les propriétés médicinales du *lait*, & la maniere de s'en servir.

Diete blanche, ou *de lait*.

J'ai donné, dit le Docteur Cheine, dans la diete légere, la préférence au *lait* d'ânesse, de jument, de vache, de chevre, & de femme ; cette préférence est fondée sur l'observation & l'expérience. Tous ces *laits* sont excellens dans leur espece, & dans l'ordre que je viens de les nommer. Le *lait* tient le milieu entre les nourritures tirées des jeunes animaux, & des végétaux. C'est un sang blanc tout fait, approprié à tous les détours de la circulation, préparé des mains de la nature, & destiné par son auteur pour guérir, nourrir, & fortifier les animaux foibles, tendres, & indisposés. Le *lait* d'ânesse peut être admis seul dans un estomac, à moins qu'il ne soit extremement bilieux ; & ce que j'avancerois volontiers, c'est que les poudres testacées qu'on y ajoute, ne font pas plus de mal que de bien. S'il purge, ou même se caille, il ne faut pas craindre pour cela qu'il en soit très-mal-faisant au malade, quand bien même il ne passeroit pas entierement ; car la coagulation indique qu'il y a grande abondance de bile, & que les canaux qui portent le chyle sont disposés à l'inflammation : or dans cet état il faut faire vomir, purger, & rafraîchir ; ce que le *lait* d'ânesse exécutera d'une maniere douce & sûre ; aussi ces

effets cesseront en peu de tems, ou seront aisément arrêtés par un peu de decoctum de Fracastor pris sur le soir, ou par les eaux de Spa, de Pyrmont, de Bristol, ou quelqu'autre eau crétacée, en boisson journaliere, surtout lorsque les symptomes ont quelque violence. Le *lait* d'ânesse pour être bon dans les personnes foibles, doit être pris, plutôt en aliment qu'en remede; elles observeront dans les maladies chroniques, accompagnées de douleurs aiguës, d'en faire leur nourriture, & d'en prendre autant qu'elles en pourront supporter. Tous ceux qui seront attaqués de cacochymie, de phthisie, de maigreur, & d'atrophie, ne doivent point balancer à le prendre, & à en continuer l'usage deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Je ne connois rien dans la nature, qui restitue si promptement les forces & la vigueur aux parties musculaires, & l'embompoint au corps, que le *lait* d'ânesse continué pendant long-temps; car il faut que tout le chyle prenne d'abord la nature & la consistance de ce *lait*, avant que de circuler aisément dans les vaisseaux lactés. Je ne dirai rien du *lait* de jument; nous n'en faisons aucun usage, malgré tout le cas qu'on en fait dans l'Orient.

Quelques personnes ont une aversion naturelle pour le *lait* de vache: il y en a d'autres en qui il se caille, qu'il resserre trop, qu'il purge, qu'il enfle, ou en qui il dégénere en phlegme, ou qui ne peuvent le prendre sans s'exposer à souffrir beaucoup, ce en quoi je les trouve fort à plaindre; car c'est peut-être l'antidote le plus sûr, le plus doux, le plus certain & le plus général que nous ayons dans toutes les maladies chroniques, sans en excepter une seule: le seul moyen de le rendre bienfaisant, c'est de nettoyer d'abord les premieres voies, soit par des vomitifs, soit par des pilules d'aloès; de le prendre d'abord avec les eaux de Bristol, ou d'autres eaux légeres & crétacées; de le mettre, en gruau ou en mets, avec les graines d'orge, d'avoine, de froment, de seigle, de riz & d'autres; d'y mêler quelquefois une cuillerée de vin blanc; d'en faire paitrir du pain en biscuit, sans levain ou sans sel, & cuit à un feu vif: on mangera de ce pain, peu, mais souvent; enfin, de le couper avec une cuillerée d'eau de pivoine composée, sur une pinte, ou avec une cuillerée à caffé d'esprit de corne de cerf sur une chopine. On préviendra de cette maniere les flatulences, la pesanteur & le tumulte qu'on en craint, & qui proviennent entierement du mauvais état de l'estomac & des intestins qui sont embarrassés de bile, de phlegme & de vents; tandis que les parties qui servent à la coction sont fort enflammées, les glandes gonflées, les vaisseaux lactés obstrués, la perspiration suspendue, le sang visqueux, & toutes les fonctions dans un état déplorable. Ainsi les mauvais effets dont nous avons parlé ci-dessus ne proviennent point de la nature du lait, qui est le plus doux, le plus innocent, le plus salutaire de tous les alimens. Ce qui a donné lieu à l'erreur vulgaire, qu'il engendre des phlegmes, c'est qu'il est le meilleur & le plus efficace de tous les balsamiques & de tous les oignans. La nature l'a préparé pour les personnes jeunes, tendres & foibles: or, il n'y a aucune différence réelle entre un animal tendre & foible par son âge, & un animal devenu tel par indisposition; si ce n'est que la condition de celui-ci est pire que celle de celui-là; c'est-à-dire que cet antidote naturel lui est d'autant plus nécessaire. Je n'ai jamais connu personne qui ait travaillé sincerement à se rendre le *lait* bienfaisant, qui n'ait surmonté toute difficulté, & qui n'en soit venu à bout à sa grande satisfaction & à son grand avantage, à moins que l'état du corps ne fût absolument sans ressource. Si on le prend avec un peu de thé vert, ou d'eau de Bristol, ou d'orge, tiede, on ne s'en sentira point opprimé. Ce qui rend le *lait* si désagréable, si malfaisant & si oppressif, c'est la disposition inflammatoire, bilieuse & acrimonieuse, de l'estomac & des intestins, qui le fait tourner sur le champ en un fromage épais & dur, & qui fait passer le petit lait dans les vaisseaux lactés trop clair & trop promptement. Il n'y a dans le lait que le petit lait doux & blanc; c'est-à-dire la sérosité avec quelques particules petites & légeres du caillé qui soit capable de passer par les orifices invisibles & étroits des vaisseaux lactés, & de nourrir. C'est en cela seul que consiste ce que le *lait* d'ânesse, de femme & de jument, & le petit *lait* de chevre ont de nourrissant. La présure ou quelque acide puissant, font tourner le *lait* en un fromage épais, dur & compacte, qui ne peut ni être vomi, ni descendre sans peine & sans oppression, surtout dans les estomacs foibles & bilieux. La présure foible le mettra en un caillé qui passera plus aisément. Tout l'art de faire agréer le *lait* à l'estomac se réduit donc à empêcher qu'il ne se mette en un caillé trop dur: or on en viendra à bout avec un alcali quelconque, tel que le sucre, les yeux d'écrevisses, la chaux, les esprits volatils & autre chose semblable. A mesure que l'inflammation des visceres se calmera, & que la bile diminuera, les maladies provenantes du *lait* cesseront. Je conseillerois donc à ceux dont l'estomac est plein de bile & dans une disposition inflammatoire, de vivre de graines, de racines molles & farineuses, & de végétaux bien préparés; je voudrois que ceux qui ont le foie mauvais, des débordemens de bile, qui tendent à la phthisie & qui ont quelque disposition aux écrouelles, au scorbut, au diabetes & au cancer, fissent usage de *lait* & de graines, ce sont deux antidotes excellens & qui s'accordent ordinairement. On m'a dit que de deux petits cochons de *lait* dont l'un avoit été nourri avec du *lait*, & l'autre avec du petit-*lait* de vache, le dernier devint le plus gras, le plus blanc & le meilleur à manger. Mais le meilleur & le plus infaillible remede que je connoisse, c'est de mâcher pendant quelque tems un peu de bon quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le soir, jusqu'à ce que le *lait* n'incommode plus. Le quinquina donnera de la force & de la tension aux tuniques des canaux qui portent le chyle. La rhubarbe non-seulement produira le même effet, mais encore emportera le superflu du *lait*, avant qu'il s'accumule & s'aigrisse. Le petit-*lait* de vache au sucre ou à la fleur d'orange, est un antidote admirable contre le scorbut, la cacochymie, les vomissemens bilieux, & les fievres hectiques & lentes. Je le crois préférable à toutes les boissons ordonnées en pareil cas, & à tous sucs ou tisanes anti-scorbutiques. Ceux qui auront la prudence d'en prendre pendant les derniers mois de l'été, la moitié d'une quarte le matin, & l'autre moitié le soir, plus ou moins, ne seront point attaqués vraissemblablement des fievres de l'automne, & seront garantis des paroxysmes violens de la goute en hiver, & des effets terribles des humeurs scorbutiques & écrouelleuses, & des sucs cachectiques, ainsi que des maladies de la peau, surtout s'ils y font infuser quelque plante particuliere, comme le cochlearia, le liere terrestre, le pas d'âne, le baume, la sauge ou autre semblable, ou un peu de *lait* de soufre, pourvu toutefois que le *lait* ne fût déja point trop purgatif de lui même. On commenceroit par prendre le *lait* de soufre dans une cuillerée de petit-*lait*.

Le *lait* ou plutôt le petit *lait* de chevre, fortifie & restaure puissamment. Je suis étonné que mes compatriotes qui connoissent les effets merveilleux qu'il a produits dans des cas terribles en Ecosse, en Irlande & en Wales, en y joignant un régime, des alimens, un air & des exercices convenables, n'y aient pas recours plus ordinairement dans toutes les maladies phthisiques, scorbutiques & cachectiques, ainsi que dans toutes celles qui ont pour cause des sucs inflammatoires ou visqueux. Les anciens Medecins en faisoient grand cas. Les chevres qui se repaissent de plantes tendres, légeres & aromatiques, en air pur & sur des lieux élevés, doivent en communiquer l'esprit, le baume, & la douceur à leur lait, & conséquemment à ceux qui en font un grand usage. Aussi trouvons-nous par expérience qu'il purge doucement, ouvre, nettoie, rafraîchit, & restaure.

restaure. Enfin, il n'y a point de délayant plus naturel & plus doux, ni d'antidote plus souverain dans les maladies scorbutiques, bilieuses & inflammatoires que cette diete blanche, artificielle : mais il en est du lait de chevre, ainsi que de toutes les autres choses simples naturelles & communes. Elles ont beau être bienfaisantes & salutaires, on les néglige, on les méprise, pour avoir recours à des ingrédiens nouveaux, étrangers, couteux, & à des remedes compliqués : mais il faut espérer que le tems & le mal détromperont les hommes, s'il est possible de les détromper. Il ne me reste plus qu'à dire un mot du lait de femme, qui est certainement le plus analogue & le plus naturel à nos corps, & dont on ressent à tout âge, dans l'enfance, dans la jeunesse & dans les infirmités de la vieillesse, des effets salutaires. Il n'y a presque point d'abattement dont cette liqueur ne puisse relever le corps; elle produiroit bien d'autres effets, si elle n'étoit point dépravée ou affoiblie par les alimens rances, acres, mauvais, dont les Nourrices & les personnes de leur état font usage, sans compter leur malpropreté ordinaire. Si les Nourrices vivoient de *lait* de vache, de semences, de racines & de végétaux bien préparés; si elles ne buvoient que de l'eau, du vin bien trempé, de l'eau d'orge ou des liqueurs non fermentées; si elles avoient soin de leur corps, & qu'elles se tinssent proprement, leur *lait* passant par des couloirs infiniment plus déliés & plus délicats, feroit un vrai nectar, dans les atrophies, les paralysies & les affections des nerfs. Mais dans l'état où les choses sont actuellement, dans l'habitude où l'on est dans les familles, d'accorder tout à l'humeur, au gout & au caprice des Nourrices, il n'est pas possible que leur façon de vivre & de se nourrir n'influe considérablement sur la constitution des nourrissons. Je pense qu'il est nécessaire à la santé d'un enfant d'avoir une Nourrice propre, saine, vigoureuse & sobre comme sa mere; car il est constant que demeurant plus longtems, & prenant de plus grands accroissemens entre les bras de l'une qu'il n'a fait dans le sein de l'autre, les sucs & les humeurs de celle-ci ne doivent pas l'affecter moins qu'il l'a été par les sucs & les humeurs de celle-là. D'ailleurs on ne peut pas douter, à moins qu'on ne veuille heurter de front l'expérience & l'observation journaliere, que l'ame des enfans ne se ressente, ainsi que leur corps, de la maniere dont ils ont été nourris. D'où je conclus que, tout bien considéré, il vaudroit infiniment mieux s'en tenir à la nourriture innocente & saine, de l'eau de gruau, du *lait* de vache & des graines, que de recourir au *lait* rance d'une Nourrice sale, voluptueuse & corrompue. CHEYNE, *Maniere de traiter les maladies du corps & de l'esprit.*

Voici la maniere dont le même Auteur parle de la diete blanche dans son Traité de la *maladie Angloise.*

Ceux dont le tempérament est ruiné, qui sont remplis de sucs mauvais ou corrompus, qui ont eu de violens & dangereux symptomes de maladies, de grandes obstructions, en qui ces indispositions sont poussées à un haut point, qui sont menacés de phthisie & de la destruction de quelque viscere important, & qui ont essuyé sans succès tous les autres remedes imaginables, n'ont de ressource & n'éprouveront de soulagement que par une abstinence totale de tous les mets tirés des animaux & de toute espece de liqueurs fortes & fermentées, & que par un usage constant du *lait*, des semences ou graines, & des différentes sortes de végétaux, selon la nature de la maladie. L'expérience m'a constaté que ce régime ne manquoit jamais de produire des effets salutaires, & de diminuer considérablement la violence des symptomes: plusieurs se sont réduits à cette maniere de vivre, sans l'avis d'un Medecin, presque par instinct, & ont observé ce que leur état leur permettoit d'observer le plus commodément. D'autres en ont fait autant par l'avis du Medecin, & ils ont été guéris radicalement & entierement débarrassés de leurs maladies les uns & les autres; il n'y a eu de différence que par rapport au tems; les uns ont été guéris plutôt & les autres plus tard, selon l'opiniâtreté de la maladie; & cela toutes les fois qu'elle n'avoit point fait assez de progrès, pour être devenue naturellement incurable. Encore dans ces derniers cas le *lait* a-t'il fait tout ce qu'on pouvoit exiger de la force de l'art; il a diminué la maladie, allongé la vie, soulagé & rendu plus de repos & de tranquilité qu'on n'en avoit pu procurer par aucune autre méthode, excepté les opiats & les narcotiques, auxquels il ne faut jamais avoir recours que lorsque la cure est absolument désespérée. Lorsque les nerfs & les solides sont naturellement foibles, & le malade sujet dès son enfance aux affections des nerfs, le seul moyen de le délivrer des retours de ces anciens symptomes, c'est la diete dont je parle. Je n'ai jamais vu de remede plus efficace en pareil cas. Cependant on fera bien de ne point s'assujettir à ce régime, sans avoir pris l'avis de quelque Medecin honnête-homme & habile homme, qui ayant bien considéré l'état de la maladie & du tempérament, puisse diriger convenablement dans l'usage du *lait*, & sache les moyens de tenir dans la tension qui leur est propre les solides que cette diete relâche quelquefois, tout en purifiant les humeurs & en nettoyant le corps. Il faut aussi qu'il soit en état de juger jusqu'où cette diete doit être poussée; car il y a des maladies profondes & invétérées dans lesquelles le *lait* après avoir procuré un soulagement considérable pendant quelques mois, reveille la maladie, jette les esprits dans l'abattement, rappelle tous les symptomes, détruit toutes les espérances dont on s'étoit flatté, décourage le malade & le Medecin, fait abandonner à celui-ci sa méthode & lui attire les reproches de celui-là. Le *lait* cesse de produire des effets salutaires & expose à ces inconvéniens, lorsque la constitution est surchargée d'impuretés grossieres, de bile, de phlegme & de sels. Mais si le Medecin ne se laisse point ébranler, s'il tend intrépidement à son but, si après avoir employé les volatils, les évacuans, les astringens, il revient au *lait*, il peut compter sur le succès, & s'assurer que son malade touche au moment de sa guérison. Au reste, ce remede est sujet à la loi commune de tous les autres, c'est de ne point guérir, de quelque maniere qu'on l'administre, les maladies qui sont vraiement incurables, & il arrive fréquemment que les choses soient dans cet état lorsqu'on y a recours. Lorsque le *lait* a réussi sur un malade, il ne doit point pour cela en abandonner l'usage; il ne peut se livrer aux autres alimens, sans en être puni sur le champ, & sans s'exposer à une rechute; car dans toutes les maladies de l'estomac, il faut, ainsi que Celse l'observe, que le malade suive le régime qui l'a tiré d'affaire; & sa santé ne peut être durable, que par l'usage des moyens qui la lui ont rendue.

Quelques personnes ont répandu méchamment & artificieusement, que je recommandois le *lait* & les végétaux pour toute nourriture à tout malade, dont le tempérament est ruiné. Je me crois obligé d'avertir que c'est une rêverie dans laquelle je n'ai jamais donné, & que ces suggestions défavorables, sont entierement contraires à mes vrais sentimens; j'ai même donné la préférence dans mon essai sur la goute, c'est-à-dire, dans une maladie opiniâtre, douloureuse, & qu'on traite communément avec le *lait*, à la diete ordinaire de viande bien choisie, & de bon vin vieux bien trempé sur la diete blanche. Et dans mon *Essai sur la santé & sur la longue vie*, j'ai tâché de mettre un malade en état autant qu'il étoit possible, de choisir entre les mets tirés des animaux, ceux qui étoient les plus convenables à sa constitution & à la maladie dont il étoit attaqué, & j'ordonne tous les jours, après avoir considéré la nature des maladies, à des personnes qui s'en tenoient aux végétaux, de se remettre aux viandes. Une diete parfaite de *lait* & de végétaux, outre qu'elle est particuliere, & incommode dans un pays où l'on se nourrit communément de la chair des animaux, &

qu'elle ne donne pas des forces suffisamment aux personnes qui sont naturellement foibles, & qui n'y sont point accoutumées dès leur berceau, peut en mettre d'autres au point de n'y pouvoir renoncer, sans risquer de perdre la vie. D'ailleurs si elle vient à relâcher & à amollir les solides, ce qui lui arrive quelquefois, tandis qu'elle adoucit les humeurs, il faudra nécessairement en venir aux remedes capables de communiquer de la tension, comme les cordiaux, les astringens, les échauffans, le travail & l'exercice, toutes choses qui tiennent d'une diete forte & vigoureuse. La diete blanche veut être encore menagée avec toute la circonspection possible, dans les corps remplis d'humeurs grossieres, sujets à des maladies & à des paroxysmes inflammatoires, gouteux & scorbutiques; à moins que l'on ne veuille s'exposer à faire rentrer les humeurs, à causer des vapeurs, de l'abattement & des affections de nerfs; maux qu'on s'étoit proposé de prévenir par l'usage du *lait*. Je prétendrai toutefois sans balancer qu'il y a des cas dans lesquels la diete du *lait* & des végétaux est absolument nécessaire; telles sont les goutes violentes & habituelles, les rhumatismes, les cancers, la lepre, les écrouelles, les coliques dans lesquelles les nerfs sont affectés, les épilepsies, les maladies hystériques violentes, la mélancolie, les phthisies & autres semblables, ainsi que toutes les maladies chroniques poussées à leur dernier période. La diete blanche n'a jamais manqué dans ces occasions de produire de bons effets. Quant aux autres maladies chroniques, provenantes des humeurs ou attaquant les nerfs; & quant à celles qui n'ont point encore atteint leur dernier degré, & qui en sont au premier ou au second période, une diete simple, frugale & commune, est certainement la meilleure qu'on puisse suivre. Il faut en pareil cas faire usage des viandes, en prendre peu, mais choisir les plus légeres, les plus tendres, les moins compactes, les plus douces, & celles des animaux les plus jeunes, user sobrement de liqueurs généreuses, & selon les regles que j'ai données, pour tenir les solides dans une tension convenable, prendre des bouillons foibles & des soupes faites avec la chair d'animaux tendres & jeunes, n'y mettre ni graisse, ni beure; les épaissir seulement avec une quantité convenable de semences des végétaux ou de grains, tels que le froment, l'orge, le riz, le seigle, l'avoine, le millet & autres. Je pense qu'alors cette diete est préférable au *lait* pur & aux végétaux. J'ai expérimenté qu'elle étoit aussi moins dangereuse. D'ailleurs étant plus ordinaire, elle est moins incommode; il ne faut quelquefois y persister que pendant quelques mois, pour en ressentir les effets. Je ne veux point que l'on se réduise à une diete singuliere, ou qu'on ait recours à des remedes extraordinaires, que dans les cas extremes & dans les maladies mortelles. Ainsi que je croi que le bon sens est la marque d'un esprit sain, j'estime que la vie commune est le gage du bonheur & de la santé: autrement ni le bon sens, ni la vie commune n'auroient point été faits pour le gros des hommes.

Un des grands avantages qu'a la diete du *lait* & des végétaux sur celle des viandes; c'est qu'en la suivant, on ne s'expose point à surcharger les humeurs de trop de sels, ou à les épaissir par des particules compactes & terrestres, que la force naturelle des solides affoiblis, ne peut plus briser, ou atténuer; & que d'ailleurs les malades ont plus de facilité pour se régler par rapport à la quantité; l'estomac n'étant point tenté de recevoir trop d'alimens, lorsque ces alimens ne l'irritent point, & que le goût n'est pas piqué par la délicatesse des assaisonnemens: ajoutez à cela que le *lait* délaie effectivement les humeurs épaisses; qu'il calme celles qui sont trop chaudes, qu'on en peut prendre autant qu'il en faut pour tenir les intestins pleins, & suffisamment gonflés; & que par conséquent la circulation, & les évacuations & sécrétions naturelles, s'acheveront dans les constitutions foibles, plus uniformément qu'il n'est possible qu'elles le fassent en usant des viandes, même aussi sobrement que l'état où l'on se trouve l'exige, à moins que tout ne soit extremement délayé avec de l'eau, & assaisonné avec des végétaux farineux: ce qui revient à la diete blanche. C'est donc à cette diete qu'il faut s'en tenir; c'est donc un moyen, je ne dis pas convenable, mais absolument nécessaire d'entretenir les fonctions naturelles dans un état d'aisance & de liberté, & de garantir les parois des vaisseaux capillaires de s'unir & de s'attacher, & de donner lieu par conséquent à des obstructions incurables, surtout lorsque la constitution est extremement dépravée, & qu'un malade est attaqué des maladies opiniâtres & dangereuses dont j'ai parlé; car dans les autres conjonctures moins importantes, il n'est point nécessaire, il pourroit même y avoir de l'inconvénient & du danger à recourir au *lait* & aux légumes; car quoique ces alimens produisent toujours à la longue du soulagement dans les maux, de la liberté dans le mouvement des esprits, & de l'aisance dans les fonctions de l'ame; il y a toutefois telles occasions, tels emplois, professions & métiers, qui exigent indispensablement une constitution, & des forces de corps qu'on n'est gueres en état d'en attendre. La diete blanche ne convient donc gueres qu'à ceux qu travaillent plus d'esprit que de corps, qui ne sont avides que des plaisirs intellectuels, qui menent une vie sédentaire & studieuse, & qui peuvent se proposer de la passer sans peine, & de la faire agréable & longue.

L'usage seul du *lait* d'ânesse dont il faut prendre deux pintes par jour, sans aucun autre mets ou boisson, guérira à la longue un cancer, en quelque partie du corps qu'il soit, avec les emplâtres convenables, pourvû que le malade ne soit point épuisé, lorsqu'il commencera ce régime, & qu'il ne soit point trop avancé en âge; dans ces deux cas même, il diminueroit ses douleurs, prolongeroit sa vie, & rendroit sa mort moins cruelle, surtout s'il usoit en même tems des cloportes, des yeux d'écrevisses préparés, du nitre & de la rhubarbe, & qu'il se fit faire de petites saignées de tems à autres. Il faudroit aussi qu'il continuât le même régime après sa guérison, & que s'il lui arrivoit de l'altérer, ce fût seulement en passant au *lait* de vache avec les graines.

Tout cancer que l'on pourra extirper, resserrer, guérir, à une fistule près que les emplâtres ordinaires, c'est-à-dire adoucissantes, rafraichissantes & modérément astringentes, entretiendront à la partie; n'incommodera non plus le malade, & ne nuira non plus à sa santé & à la durée de sa vie, que s'il n'avoit jamais eu de cancer, surtout si au-dessous de cinquante ans, il se met à la diete de *lait* de vache & de légumes.

Une diete parfaite de *lait* & de graines, avec des saignées légeres & fréquentes, toutes les fois que les symptomes s'irriteront, un peu d'ipécacuanha pris deux ou trois fois la semaine, un peu de quinquina mâché le matin, & quelques grains de rhubarbe le soir, guériront les consomptions même accompagnées de tubercules, d'hemophtysie, & de phthisie dans le premier période; elle calmera considérablement, si elle ne guérit point entierement dans le second période, surtout si on y joint l'exercice du cheval dans un air pur & chaud, & rendra la mort moins cruelle, dans le troisieme & dernier période.

Une diete parfaite de *lait* de vache, dans laquelle on en prendra deux pintes par jour, sans aucun autre aliment, viendra à bout avec le tems, des maladies épileptiques, hystériques, ou apoplectiques, qui ne sont selon moi que des symptomes, ou degrés d'une maladie générale que j'appelle scorbutico-nerveuse, ou le scorbut à son dernier période: mais il faut commencer ce régime avant cinquante ans. Si le malade a environ cet âge, il continuera le même régime après sa guérison, y ajoutant seulement des graines: autrement il aura des rechutes plus fréquentes, & plus cruelles, & le mal l'emportera.

Une diete parfaite de *lait* de vache, sans aucun autre aliment, est le meilleur moyen que l'on ait de guérir l'hémiplégie, ou même la paralysie mortelle, & conséquem-

ment tous les degrés inférieurs d'une paralysie locale, si l'on s'y soumet avant cinquante ans. Je regarde toutefois cette maladie comme la plus opiniâtre, la plus intraitable, & la plus affligeante dont le corps puisse être attaqué, surtout lorsqu'elle provient de lasciveté, & d'une luxure habituelle. On peut en arrêter les progrès par des vomitifs violens, par les mercuriels, les gommes fétides, la gestation, les pilules d'Ethiops, telles qu'elles sont décrites dans la derniere édition de la Pharmacopée d'Edimbourg; les eaux rafraîchissantes & minérales, & les bains chauds & froids selon la saison; mais si l'attaque en a été forte, si la constitution en a été violemment ébranlée, il ne faut s'en promettre une guérison parfaite que par le *lait* de vache.

La diete parfaite du *lait* & des graines, avec les vomitifs doux, devant & après les accès, du quinquina mâché le matin, de la rhubarbe le soir, & la saignée aux environs des Equinoxes, guériront radicalement la goutte, dans les personnes qui auront moins de cinquante ans, & soulagera considérablement celles qui seront plus avancées en âge. Elle produira même des effets salutaires, sur ceux qui ont des nodus crétacés, & les jointures enkylosées, surtout si on y joint l'exercice dans un air pur, des frictions fortes & continuées: mais la guérison ne doit point faire cesser le régime.

J'ai éprouvé tant de fois les méthodes que je viens de prescrire dans les cas dont j'ai fait l'énumération, elles m'ont réussi si souvent, qu'on peut compter dessus, & s'en promettre les mêmes effets; avec toute la ressemblance & la certitude dont les choses sont susceptibles en Medecine: quoique les méthodes suivantes soient très-raisonnées, je ne les proposerai point avec la même confiance, parce que je n'ai pas suffisamment d'expériences.

Une diete parfaite de *lait* & de graines, avec des purgatifs doux pris de tems en tems, comme la manne & la crême de tartre, le sel de Glauber; les pilules de précipité perse, ou des pilules de mercure alcalisé avec la térébenthine cuite, guériront totalement, & déracineront en six semaines, ou un mois toute maladie vénérienne dans son premier période; ou lorsque ce n'est simplement qu'une gonorrhée virulente sans aucun autre symptome; il faudra mâcher quelque tems après la guérison, du quinquina, ou de la rhubarbe pour consolider & resserrer.

Une diete parfaite de *lait* & de graines, continuée pendant six ou huit mois, guérira totalement, & déracinera toute maladie vénérienne au second période, c'est-à-dire, lorsqu'il y a bubon, chancre & affection cutanée; si l'on persiste pendant tout ce tems dans l'usage des pilules de précipité perse, ou de mercure alcalisé, & de gomme de gayac, avec les emplâtres d'onguent Napolitain, sans garder la chambre, & sans cesser de vaquer à ses affaires.

Une diete de *lait* & de graines, suivie strictement & longtems, guérira & déracinera certainement toute maladie vénérienne à son dernier période, qu'on aura vainement attaquée par la salivation, surtout si cette maladie ne se complique point avec d'autres maladies héréditaires. Les autres méthodes que l'on suit communément, conduisent rarement à une guérison parfaite, & il y a beaucoup de malades qui en ont pour le reste de leur vie.

Une diete de *lait* & de graines bien menagée, aidée du mercure bien purifié, dont on fera prendre une once deux fois par jour, des vomitifs de squille, aux environs des nouvelles & pleines lunes, avec les pilules de squilles, telles qu'on les trouve dans la Pharmacopée d'Edimbourg, déracinera parfaitement un asthme habituel, surtout dans les contrées méridionales, & dans les lieux où l'air est pur & chaud.

Dans une pleurésie douloureuse & dangereuse, on commencera par diminuer considérablement le volume du sang par des saignées copieuses; & par abbatre la maladie avec des émulsions savoneuses & huileuses & des alcalis volatils; puis l'on mettra le malade à une diete exacte, parfaite & continuée de *lait* & de graines; par ce moyen on adoucira le sang & les humeurs, & l'on préviendra une rechute, la phthisie & l'empyeme.

Une diete de *lait* & de graines, avec l'ipécacuanha & quelques grains de tartre émétique, pris à chaque nouvelle & pleine lune, & dans les intervalles le mercure alcalisé & le gayac; des pilules cochiées, & lorsque le sang sera suffisamment atténué, & les obstructions levées, les bains froids, avec les végétaux astringens, mais surtout le quinquina, sont les meilleurs moyens que l'on puisse employer pour guérir radicalement toutes les especes de manies & de phrénésies qui sont à notre honte si communes dans notre Isle; & pour en achever la guérison, je crois que la même méthode continuée est préférable à l'usage des émétiques & des cathartiques violens qu'on a coutume d'ordonner, sans rien changer à la diete commune: j'estime que dans ces conjonctures, c'est jetter de l'huile sur le feu; aussi voyons-nous que le mal reprend le malade, tantot plus violemment, tantôt moins, & qu'il passe à sa postérité.

Dans une hémorrhagie quelle qu'elle soit, par les poumons, par le néz, par l'anus, ou par la matrice, quelle qu'en puisse être la violence; quand on aura commencé la cure par quelques saignées réitérées pour modérer la perte de sang, & par l'usage du styptique d'Eaton, dans l'eau de Bristol, dans la teinture de roses, avec le quinquina, en substance, en extrait, ou en décoction, on mettra le malade à une diete parfaite de *lait* & de graine; si cette diete est bien suivie, elle fera disparoître tous les symptomes, elle adoucira le sang & les humeurs, y mettra du baume, & préviendra les rechutes; car toutes les hémorrhagies sont d'une nature acre & inflammatoire; elles ne different que selon la partie où s'est faite la rupture des vaisseaux capillaires, & supposent par tout dans le sang une sérosité acre, épaisse & caillée.

La diete de *lait* & de graines, avec les vomitifs fréquens & actifs, les émulsions savoneuses, les alcalis volatils, les emplâtres mercurielles sur la région du foie, les eaux de Bath, & l'exercice fréquent du cheval, sont les meilleurs & peut-être les seuls moyens qu'on ait de guérit la chlorose noire ou jaune, causée par l'indisposition, & l'obstruction du foie, par une bile visqueuse & peccante, ou par des pierres biliaires qui empêchant la sécrétion de cette humeur, & son passage dans les intestins la contraignent de refluer dans les veines. L'expérience m'a démontré qu'on venoit à bout de détruire entierement cette maladie par la méthode que j'indique, ce que je n'ai jamais vu faire par aucune autre.

Une diete parfaite de *lait* & de graines, avec l'eau seule pour boisson, extirpera à la longue le scorbut, à quelque degré qu'il soit porté, les ulceres scorbutiques, les abscès aux glandes, & même la lepre des Grecs & des Arabes; si on la continue, elle soulagera du moins considérablement dans ces maladies. On fera bien d'y joindre l'éthiops minéral, le cinnabre d'antimoine, ou l'*aqua argentea*, si l'on juge à propos de la continuer long-tems.

Une diete parfaite de *lait* d'ânesse, est de toutes celles que l'on peut prescrire, la plus rafraîchissante, la plus adoucissante, & la plus corroborative. Je mets après cette diete, celle du petit *lait* de vache, ou de chevre, s'il ne purge point, & ne donne point de vents, & après celle-ci, le *lait* de vache bouilli ou crud, pour tout aliment.

Nous lisons dans La Motte, qu'il s'est assuré par une infinité d'expériences que le *lait* le plus léger étoit le meilleur; ensorte que l'inspection du *lait* de la nourrice lui suffisoit souvent pour connoître l'état de l'enfant. Les enfans nourris de *lait* clair & léger, sont or-

dinairement gras, frais & sains; au contraire lorsque le *lait* est épais; l'enfant est maigre, chaud & malade.

Il observe aussi que les enfans qui tetent du *lait* épais, mouillent rarement leurs couches; au lieu que ceux qui en tetent de clair & de limpide les mouillent abondamment.

Si le *lait* qui est clair a un gout doux & agréable comme s'il étoit sucré, & qu'il jaillisse du téton avec force, lorsque la nourrice le raie, c'est un signe qu'elle en a beaucoup; & dans ce cas il continue de sortir pendant quelque-tems, immédiatement après que l'enfant a tété.

Le *lait* épais a souvent un gout amer, salé ou quelque autre saveur désagréable, & ne coule que goutte à goutte, lorsque la nourrice presse sa mamelle; elle a le sein mollasse, ce qui est la preuve qu'il n'est pas rempli de *lait*.

Pour gouter le *lait*, il faut d'abord se rincer la bouche plusieurs fois avec de l'eau, faire rayer du *lait* sur une assiette, & en porter quelques gouttes sur la langue.

Les grosses mamelles sont sujettes à n'avoir que peu de *lait*. Celles qui ne sont que médiocrement grosses & ont un mamelon rouge pendant, sont les meilleures.

Il est difficile de juger, si une nourrice est grosse ou non, parce qu'elles n'ont pas ordinairement comme les autres femmes les symptomes qui annoncent un commencement de grossesse, tels que les maux de cœur, les vomissemens & autres semblables.

Quand la nourrice est effectivement grosse, l'enfant qui la tete, se porte mal, la nourrice dépérit & maigrit, & son *lait* diminue: mais sa grossesse est quelquefois fort avancée avant que tout cela arrive.

Les nourrices qui ont leurs regles n'en sont quelquefois pas pires pour cela, pourvu que l'enfant profite: cependant quand on peut faire mieux, il ne faut pas choisir de celles-là; parce qu'il arrive souvent que l'enfant ne tete point pendant le tems que les regles coulent, & qu'il s'en trouve incommodé. LA MOTTE.

Le même Auteur conseille pour faire passer le *lait*, au lieu de tous les topiques vantés qu'on emploie à cet effet, d'y appliquer simplement toute chaude, une serviete bien douce, qu'on aura soin de ne point laisser refroidir, observant de ne point toucher au sein pendant ce tems-là, parce que c'est le tems où la douleur est la plus vive.

Plus le *lait* se porte avec violence & impétuosité aux mamelles, plutôt la douleur cesse, surtout s'il ne flue point en dehors; car s'il flue, la douleur à la vérité est plus supportable, mais elle dure plus long-tems.

Quand le *lait* flue, il faut avoir soin de changer souvent les serviettes, de peur que le sein ne se refroidisse, & que le *lait* ne s'y caille, ce qui occasionneroit une tumeur.

Il faut aussi que la femme ait attention de ne point prendre de froid aux bras ni aux mains; & que pour cet effet, les manches de sa chemise descendent bien bas, & qu'elle ait aux mains des gants ou des mitaines; car le froid aux mains pourroit causer des tumeurs aux mamelles. C'est pourquoi le plus sûr seroit qu'elle tînt toujours ses mains dans le lit, si elle le peut, sans que cela lui cause des vapeurs, comme il arrive quelquefois.

Le froid aux piés pourra aussi causer des tumeurs ou des abscès au sein. LA MOTTE.

Des qualités bienfaisantes du petit lait.

Telle a été la bonté de Dieu pour les hommes, & l'étendue de sa Providence, qu'il nous a procuré non seulement une multitude surprenante de remedes efficaces, tant pour prévenir que pour guérir les différentes maladies auxquelles nous sommes exposés, qu'il en a placé dans les regnes minéraux, végétaux & animaux; mais qu'il a même revêtu les substances destinées à notre nourriture journaliere des propriétés capables d'éloigner la plupart des maladies aiguës. Nous en avons dans le *lait* une preuve évidente. Il est non-seulement très-propre à nourrir & à conserver le corps à tout âge, dans tout état, & en toute constitution; on ne peut lui refuser le premier rang entre les choses qui entretiennent la santé; la nature ne nous fournit peut-être rien de plus efficace, ni de plus salutaire; mais c'est encore un remede excellent. Il faut convenir que ce remede mal préparé ou imprudemment ordonné, est dans le cas de tous les autres, & qu'il produit alors infailliblement de fâcheux effets. Telle est en général la nature de tous les remedes, & de tous les alimens, qu'ils sont capables de faire bien ou mal, selon les conjonctures dans lesquelles on se trouve, & les dispositions dans lesquelles on est; c'est à l'habileté du Medecin d'adapter les remedes & les alimens à l'état du malade, à en faire la distinction, à rejetter ceux qui pourroient nuire, à indiquer ceux qui sont bienfaisans, & à ne prescrire que ceux qui sont propres à prévenir les maladies, ou à rappeller la santé. La Philosophie naturelle, mais surtout la Chymie, lui servira beaucoup en ceci.

Cette considération jointe au desir que nous avons toujours eu d'offrir aux hommes tout ce que nous avons cru leur devoir être de quelque utilité en Medecine, nous a porté à examiner les propriétés médicinales du *lait*, & à démontrer que sa partie la plus fluide, qu'on appelle petit *lait*, est un remede incomparable; au lieu que sa substance la plus grossiere, la plus pesante & la plus terrestre est pernicieuse, tant en aliment, qu'en remede, surtout lorsqu'elle est séparée du petit *lait*.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus sain, ni de plus propre à la nourriture des hommes & des animaux en général, que le *lait*, ensorte qu'on pourroit le considérer à juste titre, comme le plus important des alimens; toutesfois, je ne crois pas que dans la multitude des substances que nous prenons, il y en ait de plus dangereuses, ni qui causent des maladies plus terribles. Car comme tout *lait* est composé de deux parties, dont l'une est fluide, & l'autre solide; & comme il n'est ni salutaire, ni nourrissant, sans l'union intime de ces deux parties; il n'y a aucun doute que si le *lait* vient à se tourner dans l'estomac, & à s'y cailler, changeant de nature, il ne produise aussi d'autres effets. D'ailleurs, il n'y a peut-être point d'aliment qui se dissolve plus facilement, & dont les parties composantes se séparent plus promptement les unes des autres; & cette dissolution & cette séparation sont si parfaites, que le tissu en est non-seulement détruit, par l'affusion de quelque liquide particulier; mais encore que la partie caseuse se ramasse, se coagule, & se détache du reste sans l'action & le mélange d'aucun ingrédient.

Personne n'ignore que si on laisse le *lait* en repos, soit en été, soit en hiver, dans une chambre chaude; & que s'il vient à faire des éclairs & à tonner, il se caillera de lui-même & fort promptement; c'est-à-dire, que la partie caseuse & butyreuse se sépare de la partie séreuse, & s'attache au vaisseau. On sait encore que le *lait* se coagule par l'affusion d'une liqueur acide, ou qui a quelque acidité en elle, comme le vinaigre, le suc de citron, le vin du Rhin, ou la liqueur de dreche; & cette coagulation est plus prompte, si le *lait* est chaud. Mais ce qui doit étonner, c'est qu'un acide fort & concentré, tel que l'huile de vitriol non-seulement ne condense point le *lait*, mais le rend même plus fluide. C'est peut-être par cette raison, que le principe éthéré mêlé avec l'huile de vitriol, agit & atténue tellement les parties propres à la coagulation, qu'elle les empêche de se ramasser & de se cailler. On a observé que de l'esprit de vin foible versé dans du *lait*, n'y produit presqu'aucune altération: mais que le même esprit bien rectifié & en quantité considérable le fait cailler.

Ce qu'à mon avis l'on doit expliquer de la maniere suivante:

L'esprit de vin rectifié, absorbant la partie humide du *lait* enleve la substance la plus liquide, d'entre les pores de la plus grossiere, de la même maniere qu'il tourne en caillé l'esprit soûlé de sel ammoniac.

Telles sont les substances qui font coaguler le *lait* hors de notre corps. Voyons maintenant ce qui est capable de produire en nous le même effet. L'estomac est rarement sans acide, parce que la plupart de nos alimens, tant solides que fluides, contiennent une acidité qui subsiste particulierement après la digestion, & qui ne trouvant rien qui la détruise, s'attache fortement aux tuniques de l'estomac. Mais comme cet acide n'est pas toujours de la même qualité, & n'a pas toujours les mêmes vertus, la coagulation qu'il produit dans le *lait*, n'est pas toujours la même. Il y a des cas où il dérange seulement la contexture du *lait*, il réunit modérément les particules les plus grossieres, & les laisse flottantes par flocons dans la partie la plus fluide. Il y en a d'autres où il convertit les parties les plus grossieres en un caillé dur, ferme, & pésant, qui se précipite, & qui s'attachant fortement aux tuniques de l'estomac & des intestins, se dissout avec peine, se joint aux parties excrémentitielles les plus mauvaises, & devient le principe des maladies les plus dangereuses. J'avoue que ce dernier effet est rare, quelque fort que soit l'acide de l'estomac, à moins qu'il n'y ait de la foiblesse & de l'imbécilité dans ce viscere, en conséquence de quoi l'aliment vienne à séjourner long-tems dans sa cavité, ou à moins qu'il ne soit affecté d'une chaleur contre-nature, qui détruise le mêlange des différentes parties du *lait*.

Il est aisé de discerner par ce que nous venons de dire, quelles sont les constitutions, & quelles sont les maladies, dans lesquelles le *lait* se coagulant dans l'estomac, est nuisible. Premierement, nous observons que les maladies les plus terribles des enfans à la mamelle, proviennent d'un *lait* coagulé, surtout si leur estomac foible se trouve surchargé d'un *lait* grossier; ce qui arrivera, lorsqu'on leur aura donné la mamelle trop fréquemment; s'ils ne peuvent digerer ce *lait*, s'il s'en fait un coagulum, & si ce coagulum devient pendant son séjour acide & corrosif; les sucs bilieux se joignant dans le duodénum au *lait* caillé, il fermentera, deviendra vert, & corrodant les tuniques nerveuses, tendres, & très-sensibles de l'estomac, causera par la violence de son acrimonie des douleurs cruelles, accompagnées d'inquiétude & d'anxiété, & suivies quelquefois de convulsions épileptiques & mortelles.

Le *lait*, mais surtout celui qui est chargé d'une grande quantité de parties caseuses, est très-préjudiciable aux vieillards, parce que tout aliment s'aigrit promptement dans leur estomac, & parce que le *lait* lui-même, ainsi que le *lait* caillé, y séjourne trop long tems, par le relâchement & la langueur excessive du mouvement peristaltique de ce viscere, d'où naissent l'anxiété dans les hypocondres, les tranchées accompagnées de ténesme, & l'enflure du ventre. Les excrémens seront aussi rendus avec peine, il y aura corrosion, & prurit dans les intestins, les forces diminueront & l'appetit se perdra. Mais je ne connois aucune conjoncture dans laquelle le *lait* soit plus nuisible que dans l'affection qu'on appelle communément hypocondriaque. Comme alors la coction & l'excrétion par les selles, sont éminemment dérangées, tant par les spasmes, que par la grande quantité de flatulences, l'estomac se trouve plein d'acidité, qui coagulant promptement & précipitant le *lait*, donne lieu aux symptomes les plus terribles. Il faut bien se garder aussi de nourrir de *lait*, ceux qui sortent d'une maladie violente, parce que cet aliment est trop fort pour l'estomac, qu'il n'en peut être digeré, & qu'y séjournant trop long-tems, il prend dans la stagnation des qualités destructives, & contribue à la production de plusieurs maladies.

L'aphorisme 64. de la Section 5. nous indiquera les maladies dans lesquelles Hippocrate ne veut point qu'on prescrive le *lait*.

« Il ne faut point ordonner le *lait*, dit cet Auteur, aux « personnes tourmentées de maux de tête, qui sont fié- « vreuses, & qui ont dans les hypocondres du gonfle- « ment & du murmure; il ne convient pas non plus « aux personnes altérées, à celles dont les selles sont « bilieuses dans les fievres aiguës, non plus qu'à celles « qui ont perdu une grande quantité de sang. »

Voici la raison pour laquelle je crois que le *lait* est nuisible dans les maux de tête. Comme les membranes nerveuses mettent entre l'estomac & la tête une grande conspiration; il n'est pas possible que la derniere de ces parties soit tourmentée de douleurs violentes, sans que l'estomac soit pareillement affecté, & devienne incapable de cuire, de dissoudre, & de chasser les alimens. D'ailleurs, le mal de tête provient quelquefois de l'indisposition de l'estomac: pour que la tête soit affectée, il suffit que ce viscere soit chargé de crudités acides & visqueuses, & ne puisse achever convenablement la coction. Le *lait* dans l'un & l'autre cas produira de mauvais effets; car il ne manquera pas de séjourner dans l'estomac, & d'y former un coagulum.

Outre les cas précédens, Hippocrate défend encore le *lait* dans les fievres violentes, & il n'est pas difficile d'en rendre raison; car premierement, rien n'est plus contraire à l'homégénéité de son tissu, que la grande chaleur; & l'expérience journaliere nous apprend, que cette seule cause suffit pour le tourner promptement en une espece de fromage; d'ailleurs, dans toutes les fievres, le malade est tant soit peu resserré, & même quelquefois entierement constipé; d'où il arrive que les parties excrémentitielles & grossieres, qui ne sont point propres à s'unir avec les humeurs vitales, restent dans le corps, agissent de concert avec le principe de la fievre, l'irritent, & augmentent les constrictions spasmodiques. Hippocrate pense que le *lait* ne convient point non plus à ceux dont les selles sont bilieuses, & en qui la bile produit par ses qualités dépravées quelque indisposition; parce que cette indisposition tire son origine d'un suc corrosif & très-acide, mêlé avec les parties sulphureuses de la bile, & très-capable de dissoudre le tissu du *lait*. Il ne veut point non plus, qu'on fasse prendre le *lait* aux personnes qui ont perdu une grande quantité de sang; parce qu'achevant d'éteindre la chaleur & les esprits, il ôteroit les forces à l'estomac & aux intestins, & détruiroit le ton de ces organes employés à la dissolution des alimens, à la préparation du chyle, & à l'excrétion des feces. D'où il arriveroit infailliblement, qu'il passeroit difficilement, s'aigriroit pendant son séjour, s'épaissiroit, & occasionneroit des stagnations terribles de matieres recrémentitielles dans les premieres voies.

Mais si les raisons que nous venons d'apporter ne suffisent pas seules, & qu'il faille les appuier du témoignage des Auteurs, nous n'avons qu'à parcourir les Ouvrages des plus grands Medecins, tant anciens que modernes, & nous trouverons qu'ils ont tous insisté sur les suites fâcheuses du *lait* coagulé. Avicenne dit, *Lib. IV. Fen. 6. Tr. 3. Sect. 96.* « que si le *lait* vient à s'aigrir dans l'estomac, il surviendra des verriges, la syncope, & une douleur poignante à l'orifice supérieur « de l'estomac; » il ajoute, « qu'il suffira même quelquefois, pour causer un cholera mortel. » Dioscoride avertit judicieusement les personnes cholériques & bilieuses, de ne point prendre de *lait*, à cause du danger qu'il y a qu'il ne se coagule en elles. Voici ce que nous lisons dans Matthiole, *Comment. in H. L.* « Le « *lait*, dit cet Auteur, mis en coagulum, produit la « difficulté de respirer, oppresse l'estomac, porte des « vapeurs à la tête, & se cuit avec beaucoup de peine. »

Bellonius raconte, *pag.* 211. *in Epid. Lib. II.* « qu'un « homme tourmenté de dyssenterie, se mit au *lait* de « vache par l'avis de son Medecin, qui avoit inutile- « ment essayé toutes sortes de remedes ; mais que le « *lait* s'étant coagulé dans son estomac, produisit les « symptomes les plus terribles, tels que les défaillan- « ces, & d'autres semblables. »

Henri de Heer, parle, *Obs.* 15. d'une personne en qui le *lait* s'étant coagulé, produisit des effets très-fâcheux, comme les sueurs froides, une difficulté de respirer, poussée jusqu'au danger de suffocation, l'oppression, les nausées, l'agitation de corps, & des défaillances fréquentes. Le même Auteur nous assure que le cholera fut dans un autre malade, une des suites de la coagulation du *lait*. Amatus Lusitanus, nous apprend, *Cent.* 6. *Cur.* 5. 6. « que le *lait* coagulé causa une sen- « sation de pesanteur, accompagnée de douleur dans « les hypocondres, & qu'un malade dans cet état s'é- « tant efforcé de vomir, fut suffoqué sur le champ. » Il ajoute, sur le témoignage d'Aëtius, « que le *lait* « produit les effets les plus fâcheux, dans les malades « attaqués de dyssenterie. » Ceux qui seront curieux d'un plus grand nombre d'exemples de cette nature, n'ont qu'à recourir à Dodonæus, *Annot. cap.* 17. & à Forestus, *Lib. XVIII. Obs.* 13. Enfin, les suites de la coagulation du *lait* sont si fâcheuses, que la plupart des plus célébres Medecins n'ont pas balancé d'assurer, que son coagulum contenoit quelque principe vé- néneux.

Puisque la coagulation du *lait* dans l'estomac est accompagnée d'un si grand danger, nous allons maintenant considérer les remedes qu'il est à propos d'employer en pareil cas.

Sennert, *Lib. VI. Prax. part. VIII. cap.* 39. & *in Paralip. pag.* 17. conseille les émétiques. Dioscoride recommande un lixiviel. Quant à moi, je pense que les alcalis, soit lixiviels, soit terreux, pris avant le *lait*, étant capables d'absorber l'acide peccant, sont très-propres à en prévenir la coagulation. Lorsqu'on a pris les précautions convenables pour détruire cet acide, les symptomes qui accompagnent ordinairement la coagulation du *lait*, ne paroissent plus. Mais si le *lait* est déja condensé & coagulé, & si le malade est actuellement affligé des symptomes de la coagulation, on tentera la dissolution du coagulum, & l'on travaillera à emporter les viscosités, en faisant prendre une grande quantité de délayans aqueux, comme les infusions de thé, ou de bétoine de Paul. Si le malade a des nausées & des envies de vomir, on ne manquera pas de les favoriser, en lui ordonnant une quantité suffisante d'eau chaude qu'on rendra plus stimulante & plus efficace, en y dissolvant deux grains de tartre émétique. Il ne sera pas hors de propos de procurer une évacuation par les selles, ainsi que par le vomissement, si les forces du malade le permettent ; en ce cas deux ou trois onces de manne, avec deux grains de tartre émétique, dans un véhicule aqueux, suffiront. Ces remedes seront applicables, tant aux adultes qu'aux enfans, par un habile Medecin, qui saura proportionner la dose à l'âge & à la force des malades.

Mais ce n'est pas seulement par sa coagulation que le *lait* est dangereux : un usage trop fréquent d'un *lait* qui abonderoit en substance grossiere qui auroit peu de sérosité, & qui seroit par conséquent disposé à s'épaissir, tel que celui de chevre, de vache & de brebis, ne convient pas à tous ; il seroit même fatal à plusieurs. Le lait n'est ni nourrissant, ni salutaire pour ceux dont l'habitude du corps est spongieuse & poreuse, & dont les vaisseaux sont foibles & nombreux ; car il peut arriver qu'une grande quantité d'humeurs épaisses soit logée dans les visceres, où les vaisseaux sanguins sont en grand nombre, comme le foie, la rate, les reins & les poumons ; ensorte que ces vaisseaux soient remplis & engorgés dans les personnes d'une constitution telle que celle que nous avons décrite. Il est évident qu'alors le *lait* ne pouvant qu'augmenter l'obstruction, l'engorgement & la distension par ses parties les plus épaisses, doit nécessairement être proscrit.

Cette doctrine est confirmée par un passage remarquable de Galien cité par Marsilius Ficinus, *de Salubri victûs ratione.*

« L'usage fréquent du *lait* qui a peu d'humidité séreuse & « beaucoup de parties caseuses, ne convient pas à tout « le monde, dit cet Auteur : mais il faut l'interdire « spécialement à ceux qui sont sujets à la pierre dans « les reins, qui ont des obstructions au foie, ou en qui « les extrémités des vaisseaux hépatiques sont trop « étroites. «

Aëtius paroît avoir pressenti les mêmes choses, lorsqu'il assure que celui qui aura les conduits de ces visceres bien ouverts, & les veines larges, pourra faire usage du *lait* sans aucun danger.

Hippocrate démontre par un exemple, *Epid. Lib. III.* que le *lait* est nuisible dans les maladies du foie.

« Apollonius, dit-il, étoit un homme dont les visceres « étoient larges, & qui avoit des douleurs continuel- « les dans la région du foie ; cependant il devint icté- « rique, tant soit peu pâle, & sujet à des flatulences. « Son indisposition fut d'abord légere ; bien-tôt elle « le mit au lit. Comme il faisoit usage d'une grande « quantité de préparations cuites & crues de *lait* de « chevre & de brebis, & qu'il s'en tenoit à cela pres- « que pour toute nourriture, les symptomes devin- « rent terribles, sa fievre augmenta, son ventre se res- « serra, & il ne rendoit qu'une petite quantité d'urine « claire. »

Dioscoride est du même avis qu'Hippocrate ; il défend toutes sortes de *lait* à ceux dont le foie & la rate sont affectés, ou qui sont sujets aux épilepsies, aux vertiges, aux affections des nerfs & aux maux de tête.

Il n'est pas difficile de rendre raison des mauvais effets du *lait* en pareil cas ; car les douleurs violentes, opiniâtres & continues de la tête ou du bas-ventre proviennent généralement d'une suppression, ou du moins de quelque embarras dans le mouvement progressif du sang & des humeurs destinées pour ces parties. Ce désordre de la circulation ne tarde pas d'être suivi de stagnation, d'obstruction & d'engorgement ; accidens qui entraînent tous après eux la cachexie dans le bas-ventre, la chlorose jaune & noire, les hydropisies, la pierre dans les reins, les maux de tête, les accès de fureur & de mélancolie, les épilepsies, les sensations douloureuses accompagnées de pesanteur, les concrétions polypeuses dans les reins, la difficulté de respirer, le crachement de sang & les consomptions ; d'où il est facile de concevoir que le lait, surtout après avoir reposé pendant quelque tems, & lorsque la substance la plus grossiere tend à la coagulation, ne peut qu'être funeste dans tous les cas précédens, mais particulierement si le malade est replet, si l'oisiveté ou un genre de vie voluptueux a dépravé sa constitution ; parce qu'alors ce liquide filamenteux n'en aura que plus de facilité pour augmenter l'obstruction commencée dans tous les petits canaux.

Mais si la substance grossiere du *lait* tend à la coagulation, est nuisible, & peut engendrer plusieurs maladies, il n'en est pas de même de sa partie humide que nous appellons le *petit lait*. Je ne connois rien de plus salutaire pour l'homme, de plus favorable au mouvement vital des parties solides & fluides, de plus analogue à leur constitution, & de plus propre, tant pour prévenir que pour guérir les maladies. Les plus habiles d'entre les anciens Medecins avoient découvert il y a long-

tems combien ce liquide est utile dans la cure des maladies, & l'avoient recommandé à leurs successeurs dans les termes les plus forts.

Dioscoride, celui d'entre eux qui a le premier & le mieux écrit sur la matiére médicinale, s'exprime de la maniere suivante, *Lib. II. cap. 64.* sur les propriétés singulieres du petit *lait*.

« Le petit-*lait*, dit-il, ou cette boisson que l'on tire du « *lait* par la soustraction de ses parties les plus grossie- « res, est un purgatif très-bienfaisant; on l'ordonne à « ceux qu'on se propose de relâcher, sans recourir aux « substances acrimonieuses, ainsi qu'aux personnes at- « taquées de mélancolie, de lepre, d'éléphanthiasis ou « d'éruption sur tout le corps. »

Galien ajoute à cela, « que le petit-*lait* pris en boisson ou « injecté en clysteres, hâte les selles, parce qu'il est « déterssif & qu'il emporte les humeurs acrimonieuses « hors des intestins, sans donner lieu à l'érosion. »

Le même Auteur s'exprime ailleurs d'une maniere plus exacte & plus étendue, sur les qualités salutaires du petit-*lait*.

« Le petit-*lait* simple convient, dit-il, particulierement « aux malades qui sont foibles, & dont il est à propos « de nettoyer le ventre & les intestins; à ceux dont on « a lieu de soupçonner que les intestins ont été ulcérés « par quelque cause; à ceux dont le tempérament est « bilieux, & qui conséquemment sont sujets à des ma- « ladies de l'abdomen, sont affligés de tenesme, & en « qui les reins, la vessie & la matrice sont exulcérés, « aux personnes maigres, à qui l'usage des viandes ne « rend pas l'embompoint & qui ont besoin d'être pur- « gées. Il faut ordonner le petit-*lait* à tous ces malades, « sans y ajouter de sel, & sans le médicamenter; il n'y « a point de danger à faire prendre le petit-*lait* aux en- « fans, aux femmes & aux vieillards, dans l'ardeur de « la fievre, tems auquel l'effet de tous les autres re- « medes est très-incertain. L'usage du petit-*lait* est d'u- « ne efficacité singuliere, spécialement dans les mala- « des, & dans les maladies qui requierent des secours « extraordinaires, ainsi que dans les éruptions opi- « niâtres, les taches livides, & toutes les maladies « dans lesquelles les humeurs dépravées se portent à la « peau, comme la lepre & d'autres d'une nature sem- « blable; dans les ulceres invétérés & malins; dans la « gale à la tête; dans l'écoulement involontaire des « larmes, dans la demangeaison des paupieres, pour « les boutons au visage, dans les paroxysmes longs des « fievres, & toutes les fois que le dérangement de la san- « té annonce une hydropisie. »

Mais les Auteurs que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui aient connu & vanté les vertus du petit-*lait*.

Celse dit, *Lib. I. cap. 12.* que le *lait* & le petit-*lait* d'ânesse sont purgatifs.

« Les Anciens, dit-il, avoient différentes manieres de « purger; mais ils ordonnoient dans toutes les mala- « dies le *lait* de chevre ou d'ânesse; on le faisoit bouil- « lir avec un peu de sel; on en séparoit la partie coa- « gulée, & l'on faisoit prendre la liqueur restante au « malade. »

L'éloge que Mesué fait du petit-*lait*, mérite bien d'être inséré ici.

« Le petit-*lait* de chevre est en lui-même, dit-il, très-in- « nocent. Le meilleur est celui qui se fait avec le *lait* « tiré de chevres noires, nourries dans de bons pâtura- « ges & récemment délivrées de leurs chevraux. Il at- « tenue, nettoie, déterge; & comme il a quelque qua- « lité nitreuse, il émeut doucement le ventre, le lâ- « che & n'y laisse aucune acrimonie; il emporte la bile « noire, produite par l'adustion des humeurs; c'est « pourquoi il est très-salutaire aux personnes tourmen- « tées de manie & de mélancolie. On s'en trouvera « bien dans l'engorgement des visceres, & il est très- « capable d'en prévenir les suites fâcheuses. Il ne faut « pas manquer de l'ordonner dans l'hydropisie, dans la « jaunisse & dans les maladies de la rate. On le prescri- « ra avec succès à ceux qui sont attaqués de fievres bi- « lieuses, d'obstruction dans les visceres ou d'engor- « gement dans les vaisseaux. Il ne convient pas moins « dans les maladies de la peau, qui proviennent de la « bile & d'humeurs adustes; c'est pourquoi on ne peut « que s'en promettre de bons effets, dans les dartres, « la lepre blanche, les alphes, les gales & les autres « lepres. »

On ne sera pas fâché de trouver ici le sentiment d'Aétius sur l'utilité du petit-*lait*.

Voici la maniere dont il en parle.

« L'usage habituel du petit-*lait*, dit-il, est merveilleux « dans les ulceres du poumon, des intestins, des reins, « de la rate & de la matrice, dans les éruptions & les « autres indispositions de la peau, ainsi que dans les « suites fâcheuses des cantharides prises intérieure- « ment. »

Je ne citerai pas un plus grand nombre d'autorités: celles-ci suffisent, je croi, pour démontrer que les anciens faisoient un très-grand cas du petit-*lait*, & le prescrivoient dans un grand nombre de maladies: en un mot, ils lui ont attribué presque d'un consentement unanime, la vertu purgative, surtout lorsqu'il étoit question d'emporter doucement & sans irriter des humeurs salines, acres & bilieuses; ils en recommandoient encore fortement l'usage dans toutes les maladies qui proviennent de l'acreté des sucs qui corrodent les tuniques tendres & nerveuses, les petites fibres, & les glandes subcutanées. On peut compter entre ces maladies, relativement aux parties internes, les ulceres aux poumons, au foie & aux reins, & relativement à l'extérieur, les dartres, les gales, la teigne, la lepre, l'éléphantiasis, & plusieurs autres maladies de la peau; rien n'est plus propre pour corriger l'acrimonie de la sérosité, & pour affoiblir, envelopper & émousser celle des cantharides. Les anciens lui attribuoient aussi le pouvoir de lever les obstructions des vaisseaux répandus dans les visceres & dans les autres parties, & conséquemment de prévenir les suites terribles de ces obstructions, non-seulement pour la tête, mais encore pour l'abdomen, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus.

Telles sont les idées que les anciens s'étoient formées des qualités & des effets salutaires du petit-*lait*.

Nous allons maintenant examiner si elles sont conformes à l'expérience & fondées sur la raison.

Pour cet effet nous avons à observer avec exactitude quels sont les élémens & les principes de toutes sortes de petit-*lait*; car c'est de ces élémens & de ces principes que découlent ainsi que d'une source, toutes leurs propriétés. Comme le petit-*lait* se sépare & se tire du lait, il ne sera pas hors de propos d'indiquer le rapport de la partie séreuse & fluide, à la partie grossiere & moins dissoluble, à laquelle elle étoit unie, dans les différentes especes de petit *lait* dont on use communément.

Voici les principales expériences que j'ai faites là-dessus.

J'ai pris une livre de *lait* de vache; je l'ai mise dans un

vaisseau d'étain, & ce vaisseau sur des charbons ardens. J'ai poussé l'évaporation jusqu'à une dessiccation parfaite; & il m'est venu une poudre jaune & grumeuse, du poids d'une once & cinq dragmes. J'ai fait la même opération sur une pareille quantité de poudre à une demi-dragme près. Mais la différence fut fort grande dans le résultat du procédé, sur le *lait* de femme & d'ânesse; ces *Laits* rendirent une quantité beaucoup plus petite de substance solide. Une livre de *lait* d'ânesse ne rendit après l'évaporation entiere de l'humidité, qu'une once d'une poudre blanchâtre & douce au toucher. Et une égale quantité de *lait* de femme, donna une once de matiere seche & blanche.

Je me mis ensuite à travailler la poudre de chacun de ces *laits*. Je mis douze onces d'eau de pluie sur la poudre de *lait* de vache qui m'étoit restée après l'évaporation, & qui pesoit une once & cinq dragmes. J'exposai ce mélange sur des charbons ardens; je le fis bouillir & dissoudre derechef les parties solides. Je filtrai ensuite la liqueur à travers un linge; je fis sécher la matiere épaisse interceptée par le linge; je la pesai, & je la trouvai d'une once, trois dragmes & demies; d'où je conclus qu'il ne s'en étoit uni avec l'eau qui avoit passé à travers le linge, qu'une dragme & demie. Je fis évaporer derechef cette eau ainsi passée; son gout étoit gras & douceâtre, & sa couleur d'un jaune blanchâtre; je la tins pendant tout le tems de l'évaporation dans une agitation continuelle, afin qu'elle ne prît ni le gout, ni l'odeur empyreumatique, & j'en tirai une masse terreuse, douceâtre, d'un jaune blanchâtre, & du poids d'une dragme. Je fis les mêmes expériences sur le *lait* de chevre, & je ne remarquai presque aucune différence dans la matiere restante, tant par rapport au poids, que par rapport à la couleur & au gout; la matiere rendue par le petit-*lait* me parut simplement un peu plus douce, & sa surface couverte d'un peu plus de graisse en gouttes, comme s'il y eût eu avec elle un peu de beure. Mais la matiere qui me vint par évaporation de la poudre de *lait* d'ânesse, étoit fort différente. Je mis une chopine d'eau pure, sur une once de cette poudre; je fis bouillir & dissoudre sur un feu modéré. Presque toute la poudre fut dissoute; il ne m'en resta qu'une dragme sur le linge à travers lequel je filtrai la liqueur; cette liqueur s'étoit chargée des sept autres dragmes, & les avoit entraînées avec elles; elle étoit fort douce; j'en fis entierement évaporer l'humidité, & j'en tirai plus de six dragmes d'une poudre blanche très-seche & semblable à du sucre. Enfin la poudre que j'avois tirée du *lait* de femme par évaporation, dissoute dans de l'eau, au poids d'une once & une dragme, & passée comme ci-dessus, laissa sur le linge trois dragmes d'un sédiment épais. Ayant fait évaporer la liqueur qui avoit traversé le linge, j'en tirai environ six dragmes d'une poudre douceâtre & d'une couleur tant soit peu brune.

Si nous refléchissons maintenant sur la nature du petit-*lait*, nous ne douterons nullement d'après ces expériences, que ce ne soit une portion choisie du *lait*, séparée de la substance grossiere & caseuse, & dans laquelle une grande quantité de liqueur aqueuse unit un sel doux & léger à une matiere mucilagineuse, grasse & subtile. C'est en cela que consistent toutes les propriétés médicinales des différentes sortes de petit-*lait*. Des trois élémens que nous en avons tirés, le principal, celui qui excede en quantité les autres, est une partie fluide & humide, vient ensuite une matiere douce, légere & saline, qui semblable au sel essentiel que l'on tire des plantes dont les animaux se nourrissent, qui est travaillé en eux par les différens mélanges qui s'y font & qui y subit naturellement différentes préparations chymiques, a la vertu particuliere de stimuler les canaux excrétoires, de pousser spécialement par les selles & par les urines, & de tempérer & d'émousser en même tems l'acrimonie caustique & bilieuse des humeurs. Aussi savons-nous par expérience que plus grande est la quantité de cette matiere douceâtre contenue dans le petit-*lait*, plus il purge efficacement; ce qui est démontré surtout par le *lait* d'ânesse; car si on le réduit à moitié par l'ébullition, sa grande humidité s'évaporera, ses particules douces s'uniront & exerceront ensuite leur qualité purgative, plus promptement & plus efficacement. C'est ainsi qu'Hippocrate avoit coutume de l'ordonner. Le troisieme principe du petit-*lait* est une partie mucilagineuse, grasse & subtile. Ses qualités principales sont d'humecter, d'amollir & de relâcher les fibres seches & crispées, d'envelopper l'acrimonie saline des humeurs & des sucs corrosifs, & de prévenir ou de guérir les suites fâcheuses de cette acrimonie.

Tels sont les élémens & les propriétés du petit *lait*, & il paroît par ce que l'expérience nous apprend de ces élémens, qu'il y a un grand nombre de maladies dans lesquelles ces propriétés doivent être salutaires. Mais avant que de nous jetter dans le détail de ces différentes maladies, nous allons faire précéder quelque chose qu'il est important de savoir tant sur la maniere de préparer le petit *lait*, & de le rendre médicinal, que sur la maniere de l'ordonner. La méthode que l'on suit communément pour séparer la partie séreuse de la partie grossiere & caseuse, c'est de dissoudre le tissu du *lait*, & d'employer la chaleur à cette séparation, tandis que le *lait* est en repos; ou plutôt de produire & d'accélérer le même effet, par l'affusion de quelque liqueur acide; ainsi que nous l'avons observé ci-dessus. Mais puisque le *lait* qui s'est aigri de lui-même, ou le petit *lait* qu'on en a tiré par le moyen d'un acide, est très-vitié, n'a plus cette douceur si bienfaisante à la nature, & si nécessaire pour l'effet que se propose le Medecin, & a pris une acidité qui ne peut jamais être que nuisible au corps; il faut ou renoncer à ce remede, ou l'obtenir d'une autre maniere: c'est pourquoi j'ai tenté de trouver une méthode plus commode & plus saine de préparer le petit *lait*; par cette méthode, on lui conserve sa douceur, & sa partie mucilagineuse, grasse & subtile n'est point altérée.

Elle consiste à faire ce que j'ai indiqué ci-dessus, c'est-à-dire, tirer du *lait* par évaporation, une poudre grumeuse & jaunâtre; à verser sur cette poudre autant d'eau pure & légere, qu'il s'en est exhalé dans l'air dans l'évaporation; tenir le tout en ébullition pendant quelque-tems, afin que l'eau puisse se charger de la partie douce, saline, grasse & légere; & garder pour l'usage cette eau, après qu'on l'aura passée, & qu'on en aura séparé la matiere grossiere & terrestre. Cette eau de *lait* préparée par l'ébullition, ou ce petit *lait* artificiel, a beaucoup de supériorité sur le petit *lait* ordinaire; sa couleur n'est point jaune, mais blanche; il est d'une douceur très-agréable au gout; il est chargé d'une substance grasse, huileuse & très-liquide; on peut le prendre froid ou chaud; il ne cause point de nausée; & l'on peut le garder long-tems, sans que son gout, ou son tissu en soit altéré.

Quant à la maniere de le donner, consultons d'abord les Anciens, les meilleurs guides que nous puissions suivre dans cette occasion. Voyons ce qu'ils ont dit & du tems & de la quantité. Il paroît par leurs Ouvrages que la quantité qu'ils en ordonnoient n'étoit pas petite, & qu'il falloit en continuer l'usage pendant quelque-tems. Ou ils se proposoient seulement de débarrasser d'impuretés les premieres voies; alors ils le prescrivoient en plus grande quantité & pendant moins de jours; ou il s'agissoit d'emporter une maladie invétérée, & qui avoit jetté de profondes racines dans les visceres; alors ils le faisoient prendre plus long-tems & en plus petite quantité; c'étoit-là les seules précautions qu'ils prenoient.

Voici les regles que Galien veut qu'on suive en ordonnant le petit *lait*.

« On proportionnera, dit-il, la quantité dn petit *lait*, à « la force du malade; s'il arrive qu'on lui en ordonne « un peu plus qu'il ne faut, l'erreur ne sera pas grande; il

« il y a cependant un milieu à garder, & l'on en fera « prendre, par exemple, cinq hémines, » or l'hémine des Anciens vaut douze de nos onces.

Le sentiment d'Hippocrate se trouve exposé dans un passage du *Liv. VII. des Epidémiques*, *Sect.* 1. où nous lisons que dans un flux hépatique, provenant d'une dépravation de la bile, & où les selles sont copieuses, & ressemblent à de la lavure de chair; il faut ordonner neuf cotyles Attiques de *lait* d'ânesse, (le petit *lait* est certainement plus salutaire) non pour une seule potion, mais pour plusieurs; cette quantité doit être prise dans l'espace de deux jours. Martianus remarque dans son Commentaire, *in Aph.* 64. *Sect.* 5. que la quantité qu'il en prescrivoit étoit beaucoup plus grande, & qu'il alloit jusqu'à quatre pintes, lorsqu'il se proposoit de purger. Valesius nous apprend, *Comm. in Epid. Lib. VII.* « que c'étoit la pratique des Anciens, « de se servir du *lait* d'ânesse pour purger la bile, ainsi « qu'il paroît, *Lib. II. de Natura victûs in acutis*. Et il « ajoute qu'elle lui a réussi plusieurs fois, & qu'il s'est « bien trouvé d'avoir fait prendre à ses malades plus « de deux pintes de ce *lait*, ou de ce petit *lait* qui est « très-séreux. »

Pour ce qui est du tems qu'il en faut continuer l'usage, nous n'avons encore rien de mieux à faire, que de recourir aux Anciens. Si le mal étoit invétéré & opiniâtre, Hippocrate vouloit qu'on prit le *lait* ou le petit *lait* d'ânesse, mais surtout celui de chevre, pendant plusieurs jours, ainsi qu'il paroît, *Lib. VII. Epidem.* Riviere & Sylvaticus, disent, qu'on en peut user pendant un mois entier, & plus long tems. Ces Medecins ont ordonné avec succès dans des maladies violentes, le *lait* & le petit *lait* d'ânesse, pendant douze, vingt, & même quarante jours, aussi en ont-ils fait de grands éloges. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Internis affectionibus*, que dans le *tabes dorsalis*, il ordonnoit le *lait*, avec un tiers d'hydromel, pendant quarante-cinq jours. En effet, il ne faut pas s'attendre qu'il produise de grands effets dans les maladies opiniâtres & invétérées, dans les cas où il y a obstruction, & affection aux visceres, à moins que l'on n'en use comme des eaux minérales à grande dose & pendant plusieurs jours.

Quant à moi, j'ai toujours observé la regle qui suit:

C'est de proportionner la quantité du petit *lait* à prendre pour une dose, à la force du malade, n'en n'ordonnant qu'une chopine à ceux qui sont foibles, ou sujets à des nausées; mais deux chopines à ceux qui sont plus forts, & d'un tempérament moins délicat; n'en faisant prendre aux uns que le matin, le continuant aux autres même l'après-midi, mais en plus petite quantité que le matin. C'est sur l'opiniâtreté plus ou moins grande de la maladie que j'ai jugé du tems qu'il falloit en continuer l'usage. J'ai vu des malades qu'il a tirés d'affaire en deux semaines: d'autres ont été obligés de le prendre pendant quatre ou six semaines. Enfin, Martianus recommande, *Comment. in Hippoc. Aphor. pag.* 163. de faire prendre le *lait* ou le petit *lait* d'ânesse à différens tems, & peu à la fois, mais souvent; parce que si le malade est foible & son estomac relâché, il ne peut supporter une grande quantité de boisson; & parce que le petit *lait* même pris à différens tems, relâche le ventre, & plus promptement & plus efficacement.

Nous allons maintenant passer aux maladies dans lesquelles le petit *lait* est bon, & au but que l'on doit se proposer en l'ordonnant. Il ne faut point ici négliger la pratique d'Hippocrate qui faisoit succéder le *lait* & le petit *lait* d'ânesse aux purgatifs violens, tels que l'hellébore & l'élatérium, pour faire cesser leur effet, & réparer leur ravage. Cet Auteur dit, *Lib. de Internis Affectionibus*, qu'après avoir ordonné l'hellébore, il prescrivit deux pintes de petit *lait* de chevre bouilli. Il conseille dans le même endroit de donner le *lait* de vache, son petit *lait*, & le *lait* bouilli d'ânesse en même-tems, tant à ceux qu'on aura purgés avec le suc de scammonée, qu'à ceux qu'on aura fait vomir avec l'hellébore noir. Il ajoute ensément, *Lib. II. de Morbis mulierum*, qu'après l'hellébore, il est à propos de faire prendre pendant plusieurs jours le petit *lait* bouilli, avec un peu de sel, ou de substituer à ce petit *lait*, lorsqu'on ne peut en avoir, le *lait* bouilli d'ânesse, & de continuer celui-ci pendant quatre jours.

Voici, je crois, la raison sur laquelle est fondé l'usage salutaire du petit *lait* de chevre, ou du *lait* d'ânesse, après les purgatifs violens.

Les purgatifs violens agissent en vertu d'un sel caustique & presque virulent, qui corrode les tuniques tendres des intestins, & excite des tranchées & des selles copieuses, d'où il s'ensuit une diminution excessive de l'humidité des intestins, une contraction & constriction considérables de leurs tuniques, la dureté, la tension & la constriction de l'abdomen. Mais le petit *lait*, ou le *lait* délayé pris dans ces conjonctures, est très-propre à restituer aux intestins leurs sucs, & leur humidité, à amollir les fibres tendues & crispées, & à émousser les pointes des particules purgatives qui sont encore adhérentes aux tuniques sensibles des intestins, ainsi qu'à les précipiter, en irritant doucement & légerement ces parties.

L'expérience m'a démontré que rien n'étoit plus capable de prévenir une superpurgation prochaine, ou d'en guérir une actuelle, causée, soit par un cathartique, soit par un émétique, que le *lait* de vache qui est en même-tems de tous les remedes le plus puissant, contre la virulence mortelle de l'arsenic. Plusieurs exemples m'ont convaincu que les vomissemens violens occasionnés par une dose trop forte de quelques émétiques, tels que la poudre d'algarot, ou la poudre de Monchius, ordonnés mal-à-propos, peuvent être réprimés, ou arrêtés par le *lait* chaud, ou par le petit *lait*. D'où je crois qu'il est raisonnable de conclurre qu'il n'y a peut-être point de véhicule plus propre, soit pour un émétique, soit pour un cathartique que le petit *lait* bien préparé; car outre la propriété qu'il a de mettre en mouvement les humeurs visqueuses & de les disposer à l'évacuation, il possede en même-tems celle de tempérer, & de corriger la violence de ces purgatifs.

J'ai observé ci-dessus que le petit *lait* ayant un sel naturel doux, stimuloit & irritoit les organes destinés à l'excrétion; mais cela doit s'entendre particulierement de l'évacuation des excrémens. Comme son opération est extremement douce, il n'y a point de cas dans lesquels il soit plus commode & plus salutaire, que dans ceux, où le manque de force dans un malade, ou d'autres circonstances proscrivent les purgatifs violens; mais spécialement dans ceux, où tout purgatif en général seroit dangereux, dans les fievres, & dans toutes les ardeurs contre-nature. La pratique des Anciens étoit alors d'ordonner le *lait* d'ânesse; & Hippocrate le recommande dans la fievre quotidienne, qui provient de la bile, dans celle qu'il appelle *febris interficiens*, *Lib. II. de Morbis*, & dans la fievre ardente. Il conseille dans le même Ouvrage de purger avec le *lait* dans les érésipeles: mais un grand nombre d'expériences m'a démontré, qu'au défaut de *lait* d'ânesse, on peut se servir avec succès du petit *lait* de chevre, y ajoutant une quantité convenable de manne, qui tient beaucoup de la nature du sel doux essentiel du *lait*; & cela dans les mêmes maladies, & les mêmes circonstances que ci-dessus, mais surtout dans la chaleur hectique.

Quoique le petit-*lait*, surtout préparé avec le *lait* d'ânesse, soit un excellent laxatif, lorsqu'on en prend en grande quantité; cependant il est quelquefois à pro-

pos, lors, par exemple, que l'estomac n'est pas en état de la supporter, de le faire prendre en dose plus petite, mais d'augmenter sa vertu purgative par l'addition de quelqu'autre laxatif doux. On pourra se servir alors de la manne, du sirop solutif de chicorée avec la rhubarbe, de la crême de tartre, ou de la terre foliée de tartre; à moins qu'on n'aime mieux en faire une décoction avec les tamarins & la racine de polypode, ajoutant ensuite du sel polychreste, ou de l'arcanum duplicatum, ou même de la racine de sureau. Cette décoction prise en grande quantité, rendra le ventre lâche. Je me suis servi quelquefois avec un succès surprenant du petit-*lait* laxatif, ainsi préparé; mais surtout dans les cas où la nature étoit débile, comme dans les vieillards, ou dans les enfans, ou dans les convalescens, ou dans ceux que quelque maladie violente avoit abbatus; & même dans les fievres exanthémateuses, la petite vérole, la rougeole, & autres circonstances, dans lesquelles la longue constipation augmentoit le danger. Il y a d'ailleurs plusieurs maladies de la poitrine, telles que la toux, la toux seche, la toux humide & catarrheuse, & la fievre lente, dans lesquelles il est à propos de lâcher le ventre; alors on n'a rien de mieux à ordonner que deux ou trois onces de manne dissoutes dans une pinte de petit-*lait*, ajoutant une dragme de crême de tartre, ou de terre foliée de tartre, avec deux ou trois gouttes d'huile de cedre, pour rendre le tout agréable à prendre. On partagera cette potion en trois parties, que l'on prendra l'une après l'autre; les fleurs d'épine d'Egypte & de pêcher, infusées dans du petit-*lait* de chevre chaud, ajoutent à sa qualité laxative, surtout si on y joint quelque sel digestif, ou de la manne.

S'il est nécessaire d'ordonner une medecine laxative au printems, ou en été, pour nettoyer les premieres voies de leurs feces, ou pour prévenir la cacochymie, on prescrira avec succès une pinte de petit-*lait* fortifiée de quelque laxatif, pour chaque jour, pendant plusieurs semaines. Il n'y a rien de plus doux & de plus salutaire pour les personnes foibles, délicates, & exténuées, surtout pour celles qui sont extremement jeunes, que cette pratique au printems; je la crois préférable à tous les sachets dont on use communément, aux infusions, aux vins médicamentés, & à tous les autres ingrédiens dont on se sert pour purger le malade, & lui purifier le sang. Dans le commencement d'une dyssenterie, où il est à propos d'évacuer doncement les humeurs acres & caustiques, qui irritent, corrodent, & causent des inflammations dans les tuniques nerveuses des intestins; on ne peut rien employer de plus propre à cet effet, que le *lait* d'ânesse: si ce remede ne réussit point, on pourra lui substituer avec succès le petit *lait* de chevre, avec quelques grains d'extrait de rhubarbe, & une once ou une once & demie de manne. L'usage du petit *lait* dans la dyssenterie est très-ancien. Hippocrate ordonna, ainsi qu'on voit, *Epid. Lib.VI.* à Adrianus & au fils de Ceneus qui sentoient de la douleur dans toute la région du ventre, & qui rendoient des matieres sanguinolentes depuis vingt jours, le petit *lait* de chevre & le *lait* d'ânesse bouillis. Valesius a conjecturé sensément que la maladie d'Adrianus & du fils de Ceneus, étoit une espece de dyssenterie, ce qui l'a déterminé à recommander, dans son Commentaire sur cet endroit, le petit *lait* échauffé avec la pierre à feu, dans les dyssenteries d'automne; & il ajoute qu'un malade n'aura pas plutôt fait usage de ce petit *lait*, ou du *lait* ainsi préparé, que ces selles sanguinolentes & bilieuses, & que les douleurs violentes de ventre qui les accompagnent, seront considérablement abbatues.

Si l'on se trouve dans le cas d'ordonner des purgatifs violens, tels que l'extrait du petit tithymale, on l'hellébore noir, comme lorsqu'il s'agit d'emporter une masse d'eau considérable, & de dissiper une anasarque, ou une leucophlegmatie; on se procurera plusieurs avantages en mêlant ces purgatifs, & en les faisant prendre avec le *lait*, ou le petit *lait* d'ânesse. On mettra une demi-dragme d'extrait de tithymale ou d'hellébore noir, sur une pinte de *lait*, & le malade usera de ce mélange à différentes reprises. Pareillement, comme il n'y a rien de plus salutaire, que de dégager & nettoyer les premieres voies des feces accumulées, avant que de prendre les eaux-minérales, & de ces eaux après qu'on les a prises, la pratique de Medecine que je suis, m'a constaté que rien n'étoit meilleur & plus sûr pour cet effet, que le petit *lait*, dans lequel on a fait dissoudre au-moins trois onces & demie de manne, avec une once & demie de crême de tartre. J'ai observé que ce purgatif produisoit ordinairement six ou huit selles accompagnées d'une grande quantité d'eau; & que cette évacuation se faisoit sans aucune incommodité. S'il y a surabondance & endurcissement des feces, & qu'il soit nécessaire de lâcher le ventre, c'est encore au petit *lait* qu'il faudra recourir; on y joindra de la manne, avec une quantité suffisante d'huile d'amandes douces, & l'on fera du tout un clystere très-propre à lubrifier les intestins & à amollir les feces.

Mais l'efficacité singuliere du petit *lait* ne se borne point à nettoyer les premieres voies, elle se fait sentir fort au-delà, & se déploie dans ces maladies qui se forment peu à peu, qui tirent leur origine de l'affection des visceres, qu'on a beaucoup de peine à déraciner, & dont la principale est le scorbut, ou la cachexie scorbutique, source d'une infinité de maladies & de symptomes dangereux. Si nous lisons avec attention les Ouvrages de ceux qui ont traité expressément du scorbut, comme Eugalenus, Brunner, Brucæus, Ronsæus, Wierus, Albert, Martin, & Drabisius, nous verrons que presque tous conviennent, qu'ils se sont mieux trouvés de la diete blanche seule, ou d'une décoction de petit *lait* avec les plantes anti-scorbutiques prises pendant un tems considérable, que d'aucun autre remede, même dans les cas où les symptomes de cette maladie étoient poussés à leur dernier période, lorsqu'il y avoit douleur aiguë, tranchée, vomissement, atrophie, & fievre lente; ils ajoutent que ce régime rendoit plus de force à ceux que l'opiniâtreté de cette maladie alloit consumant, que les meilleurs corroboratifs, & que tous les analeptiques artificiels. La pratique de ces Medecins expérimentés, étoit d'ordonner une décoction des plantes anti-scorbutiques, telles que le cochlearia, la berle, le cresson aquatique, les feuilles d'absinthe, l'oseille, la fumeterre, l'hépatique, la cuscute de thym, la bétoine, le chardon béni, la petite centaurée, & le trefle des marais, avec le *lait*. Ils faisoient prendre une pinte & davantage de cette décoction chaude tous les matins, à ceux qui étoient attaqués de scorbut; ils subjuguoient cette maladie terrible avec ce remede simple, & emportoient ses symtomes les plus terribles.

Les Ecrivains ont vanté l'efficacité du petit *lait* dans la cure des maladies scorbutiques. Voici l'éloge sensé qu'en fait Joann. Wierus dans son *Traité du Scorbut*.

« Si les malades se trouvent si bien, dit-il, du *lait* bouilli « avec les herbes anti-scorbutiques, & de la liqueur « qu'on en exprime ensuite; c'est moins au *lait* qu'ils « en ont l'obligation, qu'au petit *lait*; car la partie caseuse, celle qui donne le beure, reste coagulée dans « le tamis, il n'y a que le petit *lait* qui passe; & comme « il est composé de parties légeres & subtiles, il ouvre, « déterge, pousse par les urines, & contribue considérablement à la cure des maladies scorbutiques, ainsi « que nous l'assurent Aétius & Galien. »

Voici la maniere dont Matthieu Martin parle de l'usage du petit *lait*, dans les maladies scorbutiques, *Lib. de Scorbutico.*

« Le *lait* de chevre pris dans le cours de cette maladie, « soulage merveilleusement le malade, non-seulement « en ce qu'il rend le ventre libre, mais encore en ce

« qu'il se digere facilement, & qu'il restitue promptement par son astringence, aux intestins, le ton qui leur convient, & conséquemment n'avance pas peu la guérison. Si l'on veut toutefois, qu'il ne gonfle point les hypocondres, ni ne se coagule dans les estomacs foibles, il faut y ajouter une petite quantité d'eau, de sel, ou de sucre. »

Mais l'on n'aura point à craindre ces accidens, si l'on substitue au *lait* de chevre, son petit *lait*, ou le *lait* d'ânesse. Aussi Bald. Ronsæus veut-il dans son Traité *de Scorbuto*, que l'on fasse bouillir les plantes scorbutiques, non dans du *lait*, mais dans du petit *lait*. Enfin, Moellenbrok rend justice à l'efficacité du petit *lait* de chevre dans le scorbut.

« Le petit *lait*, mais surtout celui de chevre, est très-salutaire dans cette maladie, dit-il, *Lib. de Arthritide vagâ & scorbuticâ.* »

Les Auteurs de l'Ecole de Salerne nous disent,

« Que le petit *lait* est incisif, détersif, & pénétrant, à cause de son humidité aqueuse, qu'il dissout les substances salines, parce qu'il porte du nitre, qu'il emporte les parties visqueuses qui adherent au côté des vaisseaux, qu'il relâche le ventre doucement & sans érosion, & que comme il contient un alcali caché, il est encore rafraîchissant; aussi, continuent-ils, les paysans de la Hollande & de la Frise se garantissent d'un scorbut épidémique, par l'usage du petit *lait*. On ajoutera à son efficacité naturelle, si on y fait infuser ou bouillir des herbes anti-scorbutiques. »

Et certes dans la plupart des maladies chroniques, & dans le scorbut, la plus opiniâtre de toutes, il n'est pas étonnant que le petit-*lait* de chevre ou d'ânesse, préparé comme nous avons dit ci-dessus, produise de si grands effets; car comme elles ont, mais surtout le scorbut, principalement leur origine dans l'excessive impureté des humeurs vitales, produite par le séjour dans le corps de matieres salines sulphureuses & excrémentitielles, en conséquence du défaut d'excrétion, & par l'accroissement de leur corruption, en conséquence de l'agitation intestine, de la chaleur, & du mélange d'une multitude de parties hétérogenes les unes avec les autres, qui venant à corroder, & à déchirer tant intérieurement qu'extérieurement les parties solides, où la sensation est la plus exquise, produisent non-seulement des douleurs violentes, mais encore des taches, & des exulcérations de différentes sortes à la surface du corps; il est évident que le petit-*lait* dont la propriété particuliere est de délayer & tempérer les humeurs acres & salines, d'ouvrir les petits vaisseaux engorgés des émunctoires, de diviser les humeurs visqueuses, de débarrasser les visceres de la sérosité & du sang qui peuvent y être en stagnation, de hâter doucement, & de favoriser les évacuations par les selles, par les urines, & par la perspiration, sans offenser les parties, & sans troubler les fonctions, & d'être analogue, & bienfaisant aux parties nerveuses; ne peut manquer de convenir & de produire les effets les plus surprenans dans le cas dont il s'agit.

Il paroît par tout ce que nous avons dit, que nous n'attribuons au petit-*lait* bien préparé, aucune qualité qu'il ne possede, & qu'on a lieu d'en attendre tous les secours qu'on en exige. Aussi Hippocrate, Galien, Dioscoride, Pline, Aëtius, Mesué, & les autres Anciens en ont-ils sagement recommandé l'usage, dans toutes les maladies qui naissent de l'impureté des humeurs: mais il est à propos d'observer qu'il en est de ce remede, ainsi que des eaux médicinales, dont il faut prendre en quantité suffisante, & user pendant un mois entier & davantage, si l'on veut qu'elles soient salutaires dans les maladies longues & opiniâtres; quoique dans les constitutions chaudes & bilieuses, le petit-*lait* seul, soit suffisant; s'il arrivoit toutesfois que les humeurs fussent épaisses, & que le malade fut d'un tempérament froid & grossier; il seroit à propos d'y faire bouillir une quantité d'amers appellés anti-scorbutiques, dont l'huile volatile est d'une amertume très-salutaire dans ces maladies.

Il ne faut pas croire que le petit-*lait* soit moins bien-faisant, dans les cas où il y a mouvement & constriction spasmodique des parties nerveuses, & altération dans l'œconomie & dans les fonctions des parties sécrétoires & excrétoires. Entre ces maladies, la plus commune dans notre Climat, est cette affection hypocondriaque, qu'on appelle dans les femmes, maladie hystérique; si de nos jours elle n'est pas moins opiniâtre que fréquente, c'est à la maniere peu raisonnée dont on la traite communément, qu'il faut s'en prendre.

Ce mal affecte les canaux nerveux & membraneux de l'estomac & des intestins; il y produit des spasmes & des flatulences continuelles, qui agissant sur tout le systeme nerveux, en vertu de la conspiration de ces parties entre elles, porte le trouble & l'agitation dans toute la machine; d'où il arrive que le cours du sang & des humeurs se fait inégalement, & avec impétuosité de la circonférence au centre, mais surtout à la tête & à la poitrine, d'où naissent les symptomes les plus terribles: mais c'est dans une foiblesse excessive du systeme nerveux, en partie héréditaire, en partie accidentelle, & occasionnée par toutes les choses capables de diminuer les forces, & d'altérer le tissu & le mouvement des parties nerveuses; qu'il faut chercher la cause principale de cette maladie, sans compter qu'une trop grande quantité de sang épais, engendrée faute de mouvement & d'exercice, ou faute d'un régime convenable, & arrêtée dans les circonvolutions des intestins, en conséquence de quelque obstruction qui gêne son passage dans le foie, se joint à cette cause, & augmente considérablement les spasmes & les flatulences. D'ailleurs le mal ne s'est pas plutôt emparé des visceres situés dans la région des hypocondres, & affecté tout le systeme des parties nerveuses, qu'il se fait sentir au loin, & qu'il porte ses atteintes jusqu'aux parties du corps les moins proches de son foyer; d'où il s'ensuit des douleurs de tête, des vertiges, des épilepsies, des paralysies, la mélancolie & la folie. Lorsque les choses en sont dans cet état, & que les spasmes sont capables de produire ces effets; on peut regarder toutes les parties intérieures comme affectées, les excrétions naturelles ne se font plus, ou sont fort troublées, il n'y a plus d'évacuation de sang, par les veines de la matrice, ou de l'anus; celle qui se fait par les urines, par les selles, & par la perspiration, est entierement supprimée, ou du moins peche par irrégularité, & par excès.

Veut-on travailler efficacement à la destruction de ces maladies dangereuses; il n'y a point à mon avis de remede plus sûr & plus prompt à employer, que le *lait*; ou le petit-*lait* d'ânesse, ou le *lait* de chevre coupé avec les eaux minérales; surtout si la cure est entreprise à tems, si le malade est en état d'en prendre une quantité convenable, & s'il observe séverement le régime qui convient à ceux qui prennent les eaux minérales. Je serois injuste, si je n'avertissois que les eaux minérales avec le *lait*, sont infiniment plus efficaces dans le cas dont il s'agit que les eaux minérales seules. Car l'espece de spasme auquel on se propose de remédier, exige un traitement modéré & bienfaisant à la nature, & des substances capables de rendre la fluidité aux humeurs visqueuses & ténaces, d'ouvrir les petits vaisseaux obstrués, de tempérer les humeurs acres & salines, & de hâter les différentes excrétions en irritant doucement. Or le petit-*lait* a toutes ces propriétés; ensorte qu'il n'y a rien qu'on puisse lui préférer ici; il n'est question que de le bien préparer. Si ces effets salutaires ne sont pas aussi prompts que le malade le souhaite; il ne faut pas pour cela qu'il en interrompe l'usage. De son côté le Medecin aura soin d'y mêler & de faire prendre par intervalle, les autres remedes

appropriés aux symptomes de la maladie, & à la différente constitution du malade.

Benedictus Sylvaticus, ce célebre Medecin Italien connoissoit bien les propriétés singulieres du petit-*lait*, lorsqu'il assuroit que le petit-*lait*, & le *lait* d'ânesse étoient son dernier refuge dans les maladies les plus violentes & les plus opiniâtres. Il ne sera pas hors de propos d'indiquer ici & les maladies dans lesquelles il en faisoit usage, & la maniere dont il l'employoit. Il recommande, *Consil.* 58. *Cent. I.* dans les maladies mélancoliques & maniaques, le petit-*lait* de chevre avec le sirop de Polypode, & les pepins de pomme réduits en émulsion. Il conseille aux malades mélancoliques & hypocondriaques, deux chopines de ce petit-*lait* pendant quinze jours, *Consil.* 6. Il dit *Consil.* 65. qu'ils peuvent prendre pendant plusieurs jours le petit-*lait* de chevre bien dépuré, aprèsy avoir fait infuser des feuilles d'absinthe. Il ordonne, *Consil.* 73. aux mélancoliques & hypocondriaques, de prendre de la teinture d'acier avec de l'huile de citron, & d'en boire. Il assure que le petit-*lait* de chevre dont on a augmenté la vertu purgative par la crême de tartre & la rhubarbe, & la vertu diurétique avec le cetérac, le capilaire blanc, les racines de fenouil & de persil, & quelques gouttes d'esprit de vitriol, est bienfaisant dans l'hémiplégie. Il nous assure avoir retiré un malade d'une maladie épileptique, avec le petit-*lait* de chevre. Dans ce cas, il commença par faire prendre le meilleur petit-*lait* dépuré qu'on eût avec le suc de limons; le quatrieme jour il le rendit purgatif, en mettant infuser dans quatre onces de petit-*lait* une dragme de rhubarbe, avec une quantité convenable de feuilles de séné. Il ordonna ensuite trois pintes de petit-*lait* en boisson. Dans les trois jours intermédiaires, il fit prendre une pinte du même petit-*lait* dans lequel il avoit fait broyer des fleurs de pivoine, du galega, du baume, & de l'écorce de citron. Il ne prodigue pas moins d'éloge au petit-*lait*, lorsqu'il s'agit de l'affection hystérique. Voyez *Cent. II. Consil.* 68. de la *maladie noire* d'Hippocrate. Voyez *Consil.* 77. du vomissement de sang. Voyez *Consil.* 82. du crachement de sang. Voyez *Consil.* 34. & 35. Le même Auteur nous assure avoir guéri une diarrhée, & un ténesme, avec le sirop solutif de roses & le julep de tamarins, à quoi il faisoit succéder un peu de petit-*lait* de chevre distilé. Il nous dit aussi *Cent. IV. Consil.* 92. avoir arrêté les progrès d'une tumeur cancéreuse au sein, qui commençoit, en ordonnant trois onces de manne dissoutes dans du petit-*lait* de chevre.

Quant à moi, je puis protester hardiment avoir ordonné le petit-*lait* avec un succès prodigieux dans plusieurs maladies.

Je me contenterai de rapporter seulement ici quelques observations & quelques cures que j'ai faites avec ce remede dans l'espace d'un mois; elles suffiront pour constater son efficacité.

Un homme d'environ trente ans, peu robuste, prit d'un Etudiant en Medecine quelques pilules purgatives qui opérerent si violemment, que quoiqu'il en eût rendu la moitié dans un vomissement qui lui survint après les avoir pris, il lui resta pendant plusieurs jours un flux si furieux qu'il avoit jusqu'à cent selles. Ce flux lui avoit entierement ôté les forces, l'appétit & le sommeil; s'il jouissoit de quelque repos, il étoit si court qu'on pouvoit dire que son agitation étoit continuelle. Ajoutez à cela une fievre intermittente erratique, & dégénérante sur la fin en une fievre lente qui achevoit de le consumer. Il étoit dans cet état & il y avoit plusieurs semaines qu'il gardoit le lit, lorsqu'il me fit appeller. Je le trouvai presque anéanti par des sueurs colliquatives qui le prenoient pendant la nuit, & par la fievre lente dont j'ai parlé, & qu'indiquoit le battement continu, prompt & foible de son pouls. Je lui conseillai de cesser tout remede, & de prendre pendant quelque tems une pinte de petit-*lait* de chevre préparé, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, par jour & à différentes reprises; je lui ordonnai en même tems douze gouttes de liqueur anodyne, & de l'eau de gruau légere mais prise fréquemment. Je suivis ces remedes pendant quatorze jours, au bout desquels le sommeil, l'appétit & les forces étoient si parfaitement revenus que mon malade se trouva en état de vaquer à ses affaires.

Mais il y a beaucoup d'autres preuves remarquables de l'efficacité du petit-*lait*. Un Etudiant en Droit avoit des nausées & des envies de vomir qui lui restoient d'un accès violent de colere & d'un long chagrin. Dans cet état il s'avisa d'envoyer chercher par un de ses amis un vomitif chez un Apothicaire. A peine l'eut-il pris qu'il fut attaqué d'un vomissement excessif, qu'il perdit les forces, qu'il s'alluma dans son estomac une chaleur ardente, qu'il perdit l'appétit & le repos, & qu'il se sentit tourmenté d'une soif insatiable. On m'appella; comme je craignois une inflammation d'estomac, je ne lui ordonnai que du petit-*lait* préparé à ma maniere, avec quelques onces d'une émulsion des quatre semences froides, qu'on lui fit prendre nuit & jour à des intervalles convenables, bien-tôt son ardeur d'estomac cessa, le pouls se régla, le sommeil revint, & tout promit une guérison prochaine.

Une petite fille d'environ trois ans & d'une constitution fort foible, pris par avis d'un Medecin un purgatif de jalap & de mercure doux, pour la garantir de la petite vérole qui étoit alors épidémique. Ce purgatif lui procura deux ou trois selles, mais lui ôta entierement l'appétit; elle passoit les nuits dans une agitation continuelle; elle étoit tourmentée d'une soif insatiable, & elle avoit le pouls prompt & fort. On m'appella & je lui ordonnai du petit-*lait* préparé à ma maniere. Ce remede seul fit cesser les symptomes & lui rendit la santé. Il est donc constant que le petit-*lait* est un excellent remede dans plusieurs maladies; & par conséquent il ne nous reste plus qu'à en recommander l'usage aux Medecins, & qu'à souhaiter sincerement qu'ils en éprouvent le même succès que moi. FREDERIC HOFFMAN.

Le *lait* virginal ordinaire se fait en dissolvant une petite quantité de sucre de Saturne, dans une grande quantité d'eau.

On en prépare un autre de la maniere suivante.

Prenez *de l'alun de roche, quatre onces;*
de l'eau de fontaine, deux livres.

Reduisez le tout au tiers par l'ébullition.

Ajoutez,

de la litharge, une demi-livre;
du vinaigre, une livre & demie.

Reduisez le tout à une livre par l'ébullition.

Passez le tout ensuite, & le battez jusqu'à ce que ces différens ingrédiens se soient incorporés, & que le mélange ait pris une couleur blanche.

Il faut mettre cette préparation au nombre des cosmétiques; elle seche les boutons & réprime par son astringence les éruptions qui gâtent la peau: mais je n'en conseille point l'usage. Ce remede & tous ses semblables sont dangereux, ils empêchent la transpiration cutanée, & donnent lieu par ce moyen à plusieurs maladies difficiles à traiter.

LAC LUNÆ. Voyez *Marga candida*.

LACAPHTHON, λάκαφθον. Ce terme signifie dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 22. l'écorce d'un certain arbre qu'on faisoit entrer dans la composition du grand

cyphi. On conjecture que cet arbre est le *nascaphthum* ou le *narcaphthum*, espece d'aromate qui croît aux Indes. Castelli.

LACCA. Voyez *Jujuba Indica*.

LACCOPEDON, λακκόπεδον, la partie lâche du scrotum, appellée par les Athéniens λακκοχέας. Rufus Ephesius, *Lib. I. cap.* 12.

LACERTUS, Offic. Schw. 147. *Lacertus vulgaris*, Raii Synop. A. 264. Aldrov. Quad. Ovip. 627. Jonf. de Quad. 133. Gesn. de Quad. Ovip. 32. Charlt. Exer. 28. *Lacertus terrestris*; Schrod. 5. 342. *Le lésard.*

Il vit dans les cavernes, les décombres, & les bâtimens ruinés. Le grand *lésard* vert est plus estimé que les autres. Mais on le trouve rarement dans nos contrées. Ce que nous allons dire doit être entendu du *lésard* commun.

Coupez par morceaux & broyez, surtout sa tête, & appliquez-le avec du sel : il attire hors du corps les morceaux de bois, les morceaux de verre & les autres corps étrangers. Si l'on fait de sa chair ou de ses cendres, un liniment avec de la graisse, ce liniment guérira l'alopécie. On pourra l'employer aussi contre la piquure du scorpion, & la morsure d'autres animaux venimeux.

Lacerta, *viridis*, Ind. Med. 64. Raii Synop. A. 264. Aldrov. de Quad. Ovip. 633. Gesn. de Quad. Ovip. 40. Charlt. Exer. 28. Jonf. de Quad. 134. *Lacertus Hybernicus*, Merc. Pin. 169. *Le lézard vert.*

Il est plus grand que le *lésard* commun. On en trouve en Irlande. On l'emploie en entier, & il a les mêmes vertus que le *lésard* précédent.

Lacertus aquatilis. Voyez *Salamandra aquatica*.

LACHLACHATUM, nom d'un remede stomachique décrit par Avicenne.

LACHRYMA. Voyez l'article *Oculus*, sur les présages que l'on peut tirer des larmes.

On donne le nom de *larme*, aux sucs de certaines plantes qui les rendent sous cette forme.

LACHRYMA JOBI, *la larme de Job.*

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble au roseau; ses fleurs sont apétales, ornées d'un calyce, mâles & en épi, du côté de la plante. Son ovaire est situé de l'autre côté, & garni d'un long tube & de deux cornes; il dégénere en une coquille pierreuse qui contient une semence. Boerhaave, *Ind. Alt. Plant. Part. II.* p. 166.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Lachryma Jobi, Offic. Ger. 82. Emac. 88. Park. Theat. 430. Boerh. Ind. A. 2. 166. Tourn. Inst. 532. *Lachryma Jobi multis, sive milium arundinaceum*, J. B. 2. 449. Raii Hist. 2. 1252. *Lithospermum arundinaceum forte Dioscoridis & Plinii*, C. B. P. 258. *Larme de Job.*

On cultive cette plante dans les jardins; sa semence est d'usage. On l'appelle *larme de Job*, parce que cette semence a la figure de *larme*; elle est détersive, apéritive & bonne pour la pierre des reins & de la vessie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Nous lisons dans Parkinson que la *larme de Job* croît d'elle-même en Crete, à Rhodes, en Syrie, & dans d'autres contrées Orientales, où les habitans jettent sa graine dans de l'eau bouillante, & en font ensuite des chapelets, pour dire leurs prieres. Ray, *Hist. Plant.*

LACHRYMALE PUNCTUM, *Point lacrymal.* V. *Fistula lachrymalis.*

LACHRYMALIS DUCTUS, *Conduit lacrymal.* V. *Fistula lachrymalis.*

LACINIÆ, en Botanique, incisions ou découpures faites au bord des fleurs ou des feuilles, dont on dit alors qu'elles sont *laciniatæ*, découpées.

LACONICUM, λακωνικὸν, étuve, bain ou chambre où l'on fait suer.

LACTARIA, alimens préparés avec le lait, qu'on appelle aussi *lacticinia*.

LACTATIO, l'*action d'allaiter.*

Morton dit que s'il arrive qu'une femme qui nourrit, manque d'appétit, & qu'il y ait par conséquent pendant long-tems plus de suc nourricier tiré par les mamelles qu'il n'en rentre dans la masse du sang, avec le nouveau chyle qui vient des veines lactées, il est impossible que ce fluide ne soit pas apauvri, que le corps privé de la nourriture qui lui est nécessaire, ne tombe en atrophie, & qu'il ne survienne une chaleur hectique dans le sang, dans les esprits & dans l'habitude du corps, ce qui constituera une espece particuliere de consomption dont la privation du suc nourricier sera la cause.

J'avouerai pourtant, continue ingénuement cet Auteur, avoir vu quelquefois des personnes consomptives guérir en nourrissant un enfant. Cela est arrivé à ma femme & à plusieurs autres. Je puis encore citer Madame Wilson une de mes voisines, en qui la phthisie est poussée au point qu'on la prendroit pour une ombre, en tout autre tems que celui où elle nourrit, car alors elle prend de l'embompoint. Madame Thompson de Snow-Hill tomba dans une consomption fatale qui attaqua d'abord toute l'habitude de son corps, & qui se fixa enfin sur les poumons, pour avoir sevré subitement son enfant. Il est évident que celles d'entre les Nourrices qui engraissent pendant qu'elles ont un nourrisson, ont l'estomac bon, que leur appétit est alors augmenté, & que par conséquent il se doit faire en elles une altération salutaire. L'accroissement journalier de l'appétit, causé par la suction continuelle du suc nourricier, donne lieu à la formation d'une plus grande quantité de chyle huileux & récent, dont le sang s'enrichit à tout instant; ce qui tend plus directement à la guérison d'une phthisie, que tous les remedes du monde. Mais si l'appétit d'une femme qui nourrit vient à s'affoiblir au lieu d'augmenter, & qu'en conséquence dû peu d'aliment qu'elle prend, son sang soit privé par la suction de l'enfant de plus de suc nourricier qu'il ne lui en est rendu par les veines lactées, le sang & les esprits prendront nécessairement une disposition hectique, & l'atrophie & la consomption s'introduiront dans l'habitude du corps.

Le premier symptome qui annonce cette consomption, c'est le défaut d'appétit. Je conseille donc à toutes les nourrices à qui il arrivera de perdre l'appétit pendant un tems considérable, de sévrer sur le champ leurs enfans. Un second signe, c'est la foiblesse & l'abbatement des esprits causé par l'appauvrissement du sang. Un troisieme signe, c'est une oppression hypocondriaque, accompagnée de suffocation & de fréquentes convulsions hystériques; accidens qui ne proviennent pas, comme on le pense communément, de ce que la suction attire des vapeurs en haut, mais d'une diminution trop considérable, & d'une trop grande perte de suc nourricier; d'où il arrive que les esprits eux-mêmes se conformant à l'état du sang deviennent pauvres & foibles, perdent leur vigueur naturelle, & ne peuvent plus empêcher les obstructions de se former : mais lorsqu'il y a obstruction, il est nécessaire que leur mouvement soit déréglé, & que leur cours se fasse irrégulierement dans les nerfs & dans les fibres des muscles, d'où proviendront des oppressions, des suffocations & des contractions convulsives de cer-

taines parties ; contractions qu'on nomme communément hystériques.

Les symptomes dont nous venons de parler ne manquent presque jamais d'être suivis à la longue d'atrophie & de chaleur hectique ; & ils se terminent quelquefois en une consomption des poumons, accompagnée de toux, de difficulté de respirer, & d'autres accidens semblables ; ce qui n'est point étonnant. Quoique la consomption paroisse se fixer sur les poumons, son siége principal n'en est pas moins dans l'habitude du corps, puisqu'elle naît d'une dissipation trop considérable du suc nourricier. Lorsqu'elle est poussée au point qu'il y a marasme & affection des poumons; elle est alors incurable & mortelle. Il est facile d'y remédier dans le commencement. Pour cet effet, il n'est question que de sévrer promptement l'enfant. La cause étant ôtée, il est naturel que l'effet cesse. On aura soin d'ordonner en même-tems à la malade une quantité assez forte d'alimens remplis de bon suc. On rappellera l'appétit en égayant l'esprit, en faisant prendre un exercice modéré dans un air doux & serain. Enfin si la disposition à la phthisie est considérable, on prescrira le lait ou les eaux ferrugineuses. On lui défendra le vin, & on ne lui permettra d'autres évacuations que celles qui sont absolument nécessaires. MORTON, *Phthisiologia.*

LACTEA VASA, *veines lactées.* Voyez *Chylus.*

LACTEA FEBRIS, fievre de lait qui survient ordinairement après l'accouchement. Voyez *Puerperium.*

LACTICA ; nom que les Arabes ont donné à cette espece de fievre que les Grecs appellent *typhos* ou *typhodes.*

LACTICINIA, alimens préparés avec le lait. On les regarde comme très-mal-sains, pour tous ceux en qui tous les organes de la digestion sont affoiblis; car quoique le lait récemment tiré des animaux passe facilement, & qu'il soit excellent dans un grand nombre de cas : cependant lorsqu'il est bouilli, comme cela est généralement toutes les fois qu'on en prépare quelque aliment, il prend une nature toute différente, & donne lieu à plusieurs maladies.

LACTIFERUS, *lactifere.* Cette épithete se donne aux plantes qui abondent en un suc laiteux, telles que le tithymale, le sonchus & la laitue.

LACTUCA, *laitue.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est presque toujours fibreuse, & communément annuelle. Ses feuilles sont unies, & placées alternativement. Ses branches se terminent en une espece d'ombelle. Son calyce est foible, oblong & écailleux ; ses semences plates, oblongues & pointues par les deux bouts. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Part. I. p. 81.

Boerhaave compte cinquante-cinq especes de *laitue*, entre lesquelles il n'y a que la premiere, la quatrieme, la cinquieme, la sixieme, la neuvieme & la douzieme, auxquelles je connoisse quelque propriété médicinale.

Voici la maniere dont on les reconnoîtra dans les Auteurs.

La premiere est désignée par

Lactuca sylvestris, costa spinosa, C. B. P. 123. Raii Hist. 1. 223. Synop. 3. 69. Tourn. Inst. 473. Boerh. Ind. A. 81. *Lactuca sylvestris laciniata*, Park. Theat. 813. *Lactuca sylvestris foliis dissectis*, Ger. Emac. 309. *Lactuca sylvestris, seu endivia multis dicta, folio laciniato, dorso spinoso*, J. B. 2. 1003. *Laitue sauvage à feuilles découpées.*

Elle croît dans les haies, & fleurit en Juin. Son herbe & ses semences sont d'usage. DALE.

La *laitue* sauvage ressemble à celle des jardins, selon Dioscoride, à cela près, que sa tige est plus longue, ses feuilles plus foibles & plus rudes, & son gout plus amer. Je ne suis pas entierement convaincu, dit Ray, que la propriété de prévenir les rêves obscenes, & d'éteindre les desirs lascifs, que les Anciens lui ont attribuée, lui convienne autant qu'à celle des jardins. L'odeur rance & forte d'opium qu'elle a, ne nous permet pas de douter qu'elle ne soit narcotique, & qu'elle ne tienne du pavot, ainsi que nous le lisons dans Pline & Dioscoride: mais d'un autre côté, il en est de tous les narcotiques en général pris modérément, ainsi que du vin, dont ils ont en quelque façon les vertus; ils sont plus propres à irriter l'appétit vénérien qu'à le réprimer.

Ray ajoute à ce que nous venons de dire, que le Docteur Lister ayant eu la curiosité de recevoir la fumée de cette plante allumée par ses narines, fut attaqué subitement d'un vertige semblable à celui qui survient ordinairement à ceux qui fument du tabac pour la premiere fois. RAY, *Hist. Plant.*

On a désigné la quatrieme espece par

Lactuca sylvestris, odore viroso, C. B. P. 123. Tourn. Inst. 473. Boerh. ind. A. 81. *Lactuca sylvestris*, Offic. *Lactuca, sylvestris major odore opii*, Ger. Emac. 309. Raii Hist. 1. 221. Synop. 69. *Lactuca, sylvestris lato folio, succo viroso*, J. B. 2. 1002. *Lactuca sylvestris, endiviae foliis, odore viroso*, Park. 813. *Laitue sauvage.*

Elle croît dans les haies & fleurit en Juin; son herbe & sa graine sont d'usage, on s'en sert, selon Dioscoride, pour calmer les douleurs.

On désigne la cinquieme par

Lactuca, sylvestris, folio ad latera spinoso.

On désigne la sixieme par

Lactuca, sativa, C. B. 122. Raii Hist. 1. 200. Hist. Oxon. 3. 57. Ger. 339. Emac. 306. Tourn. Inst. 473. Boerh. ind. A. 82. *Lactuca*, Offic. *Lactuca, sativa, vulgaris non capitata*, J. B. 2. 997. *Lactuca, hyemalis*, Park. Parad. 498. *Laitue des jardins.*

La *laitue* est une plante si bien connue, qu'il est assez inutile d'en donner la description ; ses feuilles sont jaunâtres, vertes, rondelettes, & étroites vers la tige qui est lisse, & qui en est presqu'environnée. Ses fleurs croissent au sommet, sont petites & jaunes, assez semblables à celles du laitron épineux, mais plus petites; elles croissent dans de longs calyces écailleux, qui dégénerent en un duvet qui contient des semences courtes, plates, & blanchâtres. Ses racines ne sont ni larges, ni étendues; elles meurent lorsque la graine est venue. Cette *laitue* croît dans les jardins. Ses feuilles & sa graine sont d'usage.

On la sert assez communément sur les tables en salades, au printems; c'est le principal ingrédient de ces mets. Elle est bienfaisante à l'estomac, elle modere la chaleur, calme la soif, & émousse l'acreté des humeurs dans le corps. Elle provoque les urines, augmente le lait dans les nourrices, & passe pour faire dormir. Sa graine est une des quatre semences froides mineures. MILLER, *Bot. Off.*

Etant sur le déclin de l'âge, tems où naturellement on sommeille peu, je fus, dit Galien, violemment tourmenté d'insomnie. Je trouvai un remede souverain à cette indisposition, dans la *laitue* seule, dont je me fis une habitude de manger tous les soirs. La plupart en font bouillir dans l'eau, l'herbe tendre, avant qu'elle ait poussé des tiges: j'en use de même, dit Galien,

depuis que les dents commencent à me manquer.

Dans la phrénésie, le délire, la fievre ardente, & d'autres maladies semblables, il faut l'appliquer aux tempes, à la future coronale, & aux poignets; pour cet effet, on prendra un linge que l'on doublera en deux ou trois, & qu'on humectera bien d'eau de *laitue*, dans laquelle on aura fait dissoudre du nitre purifié & crystallisé, ou du sel de prunelle, dans la proportion d'une demi-once sur une pinte. Je présere ce remede, dit Simon Pauli, à l'huile rosat, mêlée avec le suc de *laitue*, dont on se sert en pareil cas. RAY, *Hist. Plant.*

On a désigné la neuvieme par

Lactuca Romana, longa, dulcis, J. B. 2. 998. Tourn. Inst. 473.

La douzieme, par

Lactuca capitata, C. B. P. 123. Tourn. Inst. 473.

On confond, dit Dale, ces deux dernieres avec la précédente.

On donne le nom de *laitue* à différentes sortes de *Chondrilla*. Voyez *Chondrilla*.

Nous lisons dans l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que les Italiens font grand cas de la *laitue*, qu'aucune herbe ne résout plus puissamment, qu'elle précipite la bile noire; que les Anciens regardoient les quatrieme & cinquieme especes comme vénéneuses, ce que cet Auteur n'est pas éloigné de penser; parce que leur suc est fort analogue à celui de l'opium, & qu'en général cette plante est excellente dans les maladies aiguës qui proviennent en été de la chaleur excessive du sang & de la bile. Antonius Musa passe pour avoir guéri César Auguste avec des *laitues*. On dit qu'elles donnent de l'appétit.

Les *laitues* passent en général pour émollientes, rafraîchissantes, savoneuses, résolutives, diurétiques, & tant soit peu laxatives: mais elles sont meilleures crues que bouillies. Il est fait mention dans le Livre que je viens de citer, d'un Gentilhomme Anglois, qui faisoit un usage excessif de *laitue*, & n'eut point d'enfans pendant tout ce tems; mais qui y ayant renoncé sur l'avis qu'on lui en donna, s'en trouva bien, & eut un enfant l'année suivante. Cela s'accorde assez bien avec ce que nous lisons dans Dioscoride; cet Auteur prétend qu'elles repriment le penchant à l'acte vénérien. Il ajoute qu'elles affectent les yeux.

Athénée & César Constantin, disent que les Pythagoriciens avoient donné à cette plante le nom d'eunuque, & les Anciens racontoient dans leurs Fables, que Venus après la mort d'Adonis, se coucha sur un lit de *laitue*, pour réprimer ses desirs. C'est pourquoi quelques Payens se faisoient un scrupule d'en manger.

Sennert dit que quatre onces de suc de *laitue* font un poison.

LACTUCELLA, *Laitron épineux*. BLANCARD.

LACTUCIMINA. Voyez *Aphthæ*. BLANCARD.

LACTUMEN. Voyez *Achor*.

LACUNÆ, *Lacunes*. Ce sont de certaines glandes, ou plutôt conduits excrétoires placés dans le vagin. On donne aussi ce nom aux glandes de l'urethre, ou plutôt à leur conduit excrétoire.

LACUNE. Voyez *Terra sigillata*. RULAND.

LAD

LADANUM, *le Ladanum*.

Cistus, ladanifera. Offic. *Cistus, ladanifera, Cretica, vera*, Park. Theat. 666. *Cistus, ladanifera, Cretica, flore purpureo*, Tour. Cor. 19. Itin. 1. 59. *Cistus à quâ ladanum in Creta colligitur*, Bellon. Obs. Lib. I. cap. 7. *Cistus, ledon Cretense*, C.B.P. 467. Jons. D. *Cistus, laurinis foliis*, Wheel. Itin. 219. *Cistus, ledon Matthioli*, Ger. 1107. Emac. 1289. *Ladanum Creticum*, Alpin. Exod. 89. *L'arbrisseau qui porte le Ladanum.*

C'est un arbrisseau de deux ou trois piés de hauteur, dont les fleurs sont assez larges, ont cinq feuilles, & sont de la couleur de la rose: il a plusieurs branches, environ de la grosseur du petit doigt, dures & brunes, divisées en plus petits rameaux, d'une couleur rougeâtre, & chargées de feuilles rangées par paires, épaisses, pleines de nervures, d'un verd obscur, longues d'un pouce & demi, larges des trois quarts d'un pouce, rebroussées par les bords, & placées sur des pédicules courts.

C'est de cet arbrisseau qu'on tire le meilleur *ladanum*, dans l'Isle de Candie & dans d'autres endroits de l'Archipel; pour cet effet on se sert d'une espece de fouet fait de deux lisieres de cuir, dont on frappe ces arbrisseaux, la gomme qui sort de leurs feuilles s'attache aux lisieres de cuir, qu'on en dépouille avec un couteau, lorsqu'elles en sont suffisamment chargées.

Nos Droguistes ont trois sortes de *ladanum*; le plus fin & le meilleur est d'un noir luisant, lorsqu'il est rompu, tant soit peu dur, s'amollissant aisément à la chaleur, d'une nature inflammable, & d'une odeur douce & agréable. La seconde sorte, est en petits pains, comme le jus de réglisse d'Espagne; mais plus rude, plus dure, moins noire, moins pure, & moins odoriférante que la premiere. La derniere & la plus grossiere, est aussi en pains tortillés comme les pains de bougie; elle est pleine de sable & de parties hétérogenes, & a moins d'odeur que les précédentes.

On ordonne rarement cette gomme pour l'intérieur, quoique quelques Auteurs l'aient recommandée dans les tranchées & le dévoiement causés par des humeurs acres. Sa fumée fortifie le cerveau, & arrête les fluxions catharrheuses. Appliquée à l'extérieur, elle est bienfaisante à l'estomac, & fait cesser le vomissement. MILLER, *Bot. Off.*

Du tems de Dioscoride on détachoit le *ladanum* du poil des chevres qui paissoient parmi les arbres qui le produisent; mais à présent M. Tournefort nous apprend que les Moines Grecs en font la recolte avec des especes de rateau. Les femmes Greques & Turques en portent de petites boules, dont elles se servent, comme nous des bouquets & des oranges. C'est un excellent balsamique dans les dyssenteries & dans l'enrouement; il a aussi de l'astringence; pris intérieurement il fortifie l'estomac & les intestins; il produit les mêmes effets appliqué extérieurement en emplâtre. On s'est servi plusieurs fois avec succès dans les vomissemens habituels, de l'emplâtre stomachique de Charas dont le *ladanum* est la base. Il entre aussi dans l'emplâtre du Prieur de Cabrieres pour les hernies. GEOFFROY.

Dale dit qu'il amollit, digere, meurit, & atténue; & qu'appliqué à l'extérieur, il adoucit, est anodyn, & bienfaisant pour le mal de dents, pour l'alopécie, les ardeurs, & les douleurs d'estomac, & les convulsions hystériques.

LÆM

LÆMOS, λαιμός, *le gosier*.

LÆT

LÆTIFICANS, *rejouissant*; épithete que l'on donne à plusieurs compositions pharmaceutiques, dont la propriété est de reveiller les esprits.

LÆV

LÆVIGATIO, *levigation*, ou l'action de réduire en poudre, ou de porphyriser une substance dure.

LAG

LAGANON, espece de gateau grossier dont Galien fait

mention, *Lib. I. cap. 4. de Alimentorum facultatibus.*
LAGAROS, λαγαρὸς, *lâche*, épithete que l'on donne au ventricule droit du cœur.
LAGNEIA, ou LAGNEUMA, λαγνεία, ou λάγνευμα, commerce vénérien. HIPPOCRATE.
LAGOCHEILOS, λαγόχειλος; qui a le bec de lievre.
LAGON, λαγὼν, *les flancs.*
LAGOPHTHALMIA. Voyez *Ectropium.*
LAGOPUS, en Botanique; c'est le *trifolium; arvense humile, spicatum.*
LAGOPUS, qui a le pié de lievre; c'est en Zoologie la perdrix grise. Voyez *Perdix.*

L A M

LAMAC, *Gomme Arabique.* RULAND.
LAMARE, *soufre.* RULAND.
LAMBDACISMUS, défaut dans la prononciation, qui consiste dans une inhabilité à prononcer certaines consonnes.
LAMBDOIDES, suture du crane, appellée *lambdoïde*, de sa ressemblance au *Lambda* des Grecs.
LAMBITIVUM. *Eclegme.*
LAMINA, *lame*, ou plaque de métal, ou de quelque autre substance; on donne en Anatomie le nom de lame interne & externe, aux tables du crane.

LAMIUM.

Voici ses caracteres.

Son casque est entier & concave, sa barbe divisée en deux parties, & faite en cœur, son calyce divisé en cinq segmens, & oblong comme un tube, & sa semence triangulaire.

Boerhaave en compte les dix-sept especes suivantes.

Lamium purpureum fœtidum; folio subrotundo, sive Galeopsis-Dioscoridis, Tourn. Inst. 183. C. B. P. 230. Boerh. Ind. A. 157. *Lamium rubrum*, Offic. Ger. 568. Emac. 703. Raii Hist. 1. 559. Synop. 3. 240. *Lamium vulgare folio subrotundo; flore rubro*, Park. Theat. 604. *Galeopsis, sive urtica iners, folio & flore minore.* J. B. 3. 323. *Archangelique rouge.*

L'*Archangelique rouge* est beaucoup plus petite que le *Lamium album, non fœtens folio oblongo*; Ses tiges sont petites, quarrées & ordinairement rougeâtres; elles portent une couple de feuilles proche la terre; ses feuilles sont placées sur de longs pédicules; le reste de la tige est ordinairement nu jusque vers le sommet, où les feuilles croissent fort denses, sur des pédicules courts. Elles sont assez semblables à celles du *Lamium album non fœtens, folio oblongo*; mais elles sont beaucoup plus petites & plus rondes par la pointe. Les fleurs croissent entre les feuilles supérieures qui les couvrent presqu'entierement; elles sont petites, labiées, & en casque plus petit que celui des fleurs du *Lamium album non fœtens, folio oblongo*; elles sont d'un rouge pâle. Sa racine est petite, fibreuse, & meurt lorsque la semence est mûre. Elle croît par-tout, dans les haies, sur les grands chemins, & fleurit en Eté; toute la plante a une odeur forte, terreuse, & désagréable, ses feuilles & ses fleurs sont d'usage.

On s'en sert dans toutes les hémorrhagies, & on leur attribue la propriété de réprimer l'excès des regles. Appliquée extérieurement, elle est bienfaisante dans les inflammations & dans les plaies. MILLER, *Bot. Off.*

On recommande ses fleurs dans les hémorrhagies qui proviennent des plaies, & dans la dyssenterie: on dit que son herbe broyée & appliquée, discute toute sorte de tumeurs, & qu'elle est salutaire, dans les plaies, les ulceres putrides, les inflammations. DALE.

2. *Lamium purpureum fœtidum, folio subrotundo, minus.*

3. *Lamium, album fœtidum, folio subrotundo*, C. B. P. 231.
4. *Lamium album fœtidum, folio subrotundo minus*, C. B. P. 231.
5. *Lamium album non fœtens; folio oblongo*, C. B. P. 231. Boerh. Ind. A. 157. *Lamium album, urtica mortua*, Offic. *Lamium album*, Ger. 568. Emac. 702. Raii Hist. 1. 559. Synop. 3. 240. *Lamium vulgare album, sive archangelica flore albo.* Park. Theat. 604. Tourn. Inst. 183. *Galeopsis, sive urtica iners, floribus albis.* J. B. 3. 322. *Archangelique blanche.*

Les racines de cette *Archangelique* sont longues, foibles & rampantes, sur la surface de la terre; elles poussent plusieurs tiges longues, & quarrées, environ à la hauteur d'un pied; les feuilles inférieures sont placées sur de longs pédicules; les pédicules des feuilles supérieures sont plus courts; elles ressemblent les unes & les autres quant à la forme, à celles de l'ortie piquante commune; elles sont velues, dentelées, en rond par les bords; les fleurs croissent vers le sommet aux jointures, dans l'endroit où les feuilles environnent la tige, en guirlandes épaisses; elles sont larges & blanches, elles ont un casque creux; leurs petites levres sont divisées en deux segmens; on apperçoit dans le milieu trois ou quatre sommités noires. Les calyces se terminent en cinq pointes, & chaque calyce contient quatre semences brunes. Cette plante croît partout au bord des haies, & fleurit en Avril & en Mai. Ses fleurs sont d'usage.

Elle passe pour un spécifique contre les fleurs blanches; il faut en prendre pendant long-tems pour en ressentir les effets; on les met en conserve, ou on en use en décoction. Quelques Auteurs recommandent les feuilles comme très-efficaces, dans les écrouelles, & les tumeurs scrophuleuses.

La conserve de ses fleurs est la seule préparation officinale qu'on tire de cette plante. MILLER, *Bot. Offic.*

Elle est émolliente, incisive, diurétique, & lithontriptique. Elle est bonne dans les convulsions hystériques, & l'on recommande sa racine dans la jaunisse. DALE.

6. *Lamium purpureum non fœtens, folio oblongo.* C. B. P. 231.
7. *Lamium parietariæ facie.* M. H. Bles.
8. *Lamium, Parietariæ facie, flore albo.*
9. *Lamium maximum sylvaticum rubrum*, flor. 2. 68.
10. *Lamium, foliis caulem ambientibus, majus.* C. B. P. 231.
11. *Lamium, folio caulem ambiente, minus.* C. B. P. 232. M. H. 3. 386.
12. *Lamium rubrum, minus, foliis profundè incisis.* Raii Synop. 129.
13. *Lamium, maximum fœtens purpureum, galeâ hormini.* Voyez *Horminum sylvestre.*
14. *Lamium, albâ lineâ notatum.* C. B. P. 231.
15. *Lamium, Moldavica, orientalis hederæ terrestris folio.* Tourn. Corr. 11.
16. *Lamium, Italicum maximo flore rubro, glabrum.*
17. *Lamium perenne villosum, folio catariæ crispo, flore magno variegato.* VAILL. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol.* p. 157.

LAMIUM; nom que l'on donne à différentes sortes de *Galeopsis.* Voyez *Galeopsis.*
LAMIUM, *Montanum*, ou *Melissa humilis latifolia, maximo flore purpurascente.*
LAMIUM *paludosum*, ou *Marrubiastrum, palustre, fœtidum.*
LAMIUM PEREGRINUM, ou *Cassida*

LAMNEIA, λαμνεία, le même que *Lamina.* CASTELLI, d'après *Moschion.*
LAMPE, λάμπη; *Ecume*, ou substance visqueuse qui flote sur la surface du vinaigre, ou sur la saumure des olives,

olives, ou qui s'éleve en bulle à la surface de l'urine. ACTUARIUS.

LAMPETRA, Offic. Rondel. de Pisc. 1. 398. Jonf. de Pisc. 79. Schonef. Icht. 40. Charlt. de Pisc. 34. Mer. Pin. 188. *Lampetra Rondeletii*, Raii Ichth. 105. Ejusd. Synop. Pisc. 35. *Lampetra major*, Aldrov. de Pisc. 539. Salv. de Aquat. 63. *Mustela, sive Lampetra*, Bellon. de Aquat. 75. *Lamproye.*

Il y a deux sortes de *lamproye*, savoir, une de mer, & l'autre de riviere. Toutes les deux sont en usage parmi les alimens. La *lamproye* mâle est beaucoup plus estimée que l'autre, parce que sa chair est plus ferme, plus solide, & d'un meilleur gout.

Elles doivent être choisies tendres, délicates, grasses, & qui aient été prises dans des eaux vives, pures & limpides.

La *lamproye* nourrit beaucoup; elle augmente l'humeur séminale. Sa graisse est émolliente, résolutive & adoucissante. On en frotte le visage & les mains de ceux qui ont la petite vérole, pour empêcher qu'il n'y reste des marques.

La chair de *lamproye* se digere difficilement. On prétend que son usage est pernicieux aux personnes qui ont le genre nerveux foible, & qui sont sujettes à la goute & à la gravelle.

Ce poisson contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme.

Il convient principalement dans le printems, aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui ont un bon estomac, & dont les humeurs sont ténues: mais les vieillards, les phlegmatiques, & ceux qui abondent en humeurs grossières, doivent s'en abstenir, ou en user sobrement.

Ce poisson a la figure d'une grosse anguille. Il est gras, & d'un gout exquis. Il étoit autrefois fort estimé, & il l'est même encore beaucoup; car on le sert sur les meilleures tables. Il habite les lieux pierreux, & il se nourrit d'eau & de mousse. On dit qu'il ne vit que deux ans, & que peu de tems après qu'il a mis au monde ses petits, il maigrit insensiblement, & meurt.

La *lamproye* de mer est du nombre de ces poissons qui quittent la mer pour quelque tems, & qui y retournent ensuite. En effet, elle sort ordinairement au commencement du printems, & elle entre dans les rivieres, où elle fait ses œufs, ensuite elle retourne en son premier lieu avec ses petits en un certain tems marqué.

Pour la *lamproye* de riviere, elle demeure dans son lieu natal, c'est-à-dire dans l'eau douce, & on la trouve assez souvent dans des ruisseaux & dans des fontaines, où l'eau de la mer ne pénetre point. Elle ressemble par sa figure & par son gout à la *lamproye* de mer, & elle n'en differe que par sa grandeur.

On a remarqué que les *lamproyes* dans le printems étoient tendres, délicates & d'un bon manger: mais que dans tout autre tems elles étoient un peu dures & coriaces, & qu'elles avoient moins de gout. La chair de ce poisson est fort nourrissante, par rapport aux parties huileuses & balsamiques, en quoi elle abonde. Elle se digere un peu difficilement, & produit d'autres mauvais effets; parce que les sucs qu'elle contient sont lents, visqueux & grossiers. Cependant on peut dire que la *lamproye* est encore plus aisée à digérer que l'anguille.

On accommode ce poisson de plusieurs manieres différentes. On le fait bouillir, ou rôtir, ou frire; on le met en pâte; on le sale aussi, & on le fume pour le conserver plus long-tems, & pour le transporter plus aisément d'un lieu en un autre. Quelques Auteurs anciens recommandent de noyer la *lamproye* dans le vin, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle soit morte, afin qu'elle ait le tems de déposer une certaine malignité qu'ils prétendent qu'elle a. Je suis persuadé que le vin & les aromats conviennent fort bien pour l'assaisonnement de ce poisson, non pas par rapport à sa prétendue malignité; car je la crois imaginaire, mais parce qu'ils servent à rendre la *lamproye* plus facile à digérer, en atténuant ses sucs lents & visqueux.

La *lamproye* en latin, *lampetra*, est ainsi appellée *à lambendis petris*, parce qu'elle leche & suce les pierres, les rochers & la surface intérieure des vaisseaux où elle a été mise.

Elle est encore appellée *muræna*, à μύρω, *fluo*; je coule; parce qu'elle nage ordinairement en grande eau. LEMERY, *des Drogues*.

LAMPODES, λαμπώδης, *écumeux*. Voyez *Lampe*.

LAMPROS, λαμπρὸς, *vigoureux*, plein de santé. HIPPOCRATE.

LAMPSANA, *Lampsane*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece profondément découpée en plusieurs endroits; il dégénere en une capsule cannelée pleine de graines menues & pointues.

Boerhaave en distingue les deux especes suivantes.

1. *Lampsana*, Offic. Ger. 199. Emac. 255. Raii Synop. 77. Tourn. Inst. 479. Boerh. Ind. A. 93. *Lampsana Dodonæi*. J. B. 2. 1028. Raii Hist. 1. 256. *Soncho affinis Lampsana domestica*. C. B. P. 124. *Intybus, sive endivia erecta lutea napifolia, Lampsana dicta*. Hist. Oxon. 3. 54. *Lampsane.*

Elle est commune dans les jardins & dans les champs, elle fleurit en Juin & en Juillet. Elle passe pour excellente dans l'exulcération qui survient au bout des mamelles, d'où lui vient le nom Anglois *Nipplewort*. On dit qu'elle est dessiccative, détersive, & digestive. On peut faire bouillir ses feuilles & ses tiges & les prendre en aliment.

Il est assez difficile de déterminer exactement ce que c'est que la vraie *lampsane* de Dioscoride.

2. *Lampsana, folio amplissimo crispo*. Petiver. Hort. Ind. 2. BOERHAAVE, *Index alter Plant*. Vol. I. p. 93.

LAMPYRIS, λαμπυρὶς; *ver luisant*. Voyez *Cicendela*.

LAN

LANA, *laine*, l'εἶρια ῥυπαρὰ, ou *lana succida*, ou la *laine* sale ou grasse, ou imprégnée de la sueur de la brebis, étoit d'un grand usage chez les Anciens. Hippocrate veut qu'on la fasse bien carder, qu'on la trempe dans de l'huile & dans du vin, & qu'on l'applique sur les tumeurs, *Lib. de Fracturis*. Il en fait mention en plusieurs autres endroits. Celse la recommande comme une application qui convient en beaucoup de cas. Il veut, *Lib. IV. cap.* 5. que lorsqu'il y a inflammation à l'estomac; on applique sur cette région, de la *laine* soufrée.

L'εἶρια οἰσυπηρὰ, est la même chose que l'εἶρια ῥυπαρά.

Nous lisons dans Dioscoride que la *laine* grasse qui croît au cou, & au côté des cuisses est la meilleure, que trempée dans du vinaigre & de l'huile ou du vin, elle est bonne pour les blessures, les contusions, les excoriations, les meurtrissures, & les fractures des os; qu'elle s'impregne de toutes les liqueurs dans lesquelles on la trempe, & que son *æsypum*, ou sa graisse la rend émolliente. Elle est aussi bienfaisante dans la céphalalgie, dans les maux d'estomac, ou de quelqu'autre partie que ce soit; si on l'applique avec du vinaigre & de l'huile rosat, *Lib. II. cap.* 82.

La *laine* brûlée est un escarrotique; elle arrête les excroissances de chair & fait cicatriser les ulceres. On la prépare, comme les autres choses que l'on calcine; on

commence par la carder & la nettoyer; & on la met ensuite dans un pot de terre. On procede de la même maniere sur la *laine* teinte en pourpre. Il y en a pourtant qui se contentent de la carder, de l'humecter avec du miel, & qui la brûlent sans la nettoyer. Ils en rangent des couches dans un vaisseau de terre ouvert, à quelque distance les unes des autres, & dispersent entre elles de petits morceaux de *tæda* (δᾳδίων). Ils placent ensuite sur ce lit, un lit de *laine* cardée & trempée dans de l'huile, de maniere toutefois qu'elle n'en dégoute pas. Sur ce lit de *laine* ils en font un autre semblable au premier, qu'ils couvrent pareillement d'un autre lit de *laine*. Ils mettent ensuite le feu à cette masse & recueillent les restes. Si le *tæda* rend quelque poix, ils la ramassent & la mettent de côté. La *laine* ainsi calcinée, est un excellent ophthalmique. Pour cet effet on la met dans un vaisseau de terre avec de l'eau; on la lave bien; on la frote avec les mains, & l'on en fait tomber les cendres; lorsque l'eau dont on s'est servi en est assez chargée, on en prend de la nouvelle, & l'on continue de la même maniere. On ne cesse de faire ces lotions, que lorsque la *laine* appliquée sur la langue, n'a plus rien de brûlant; mais paroît seulement astringente. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 83.

De l'œsypum, ou *de la graisse de la laine sordide ou grasse.*

La graisse de la *laine* sordide, que les Anciens appelloient *œsypum*, se prépare de la maniere suivante.

Prenez de la *laine* sordide, douce, sans être cardée ni nettoyée. Lavez-la dans de l'eau chaude, & en séparez en même-tems toutes les impuretés. Mettez-la ensuite dans un vaisseau dont l'orifice soit large. Versez de l'eau dessus. Remuez cette eau avec une cuillere, & faites-la tomber de haut, jusqu'à ce qu'elle écume, continuez ce procédé, jusqu'à ce que vous ayez une certaine quantité de cette écume sordide; alors jettez dessus un peu d'eau de mer. Lorsque la graisse qui nageoit à la surface se précipitera, versez le tout dans un autre vaisseau de terre, remettez de l'eau sur votre *laine*, & la remuez derechef, jusqu'à ce qu'elle soit écumeuse; jettez sur cette écume un peu d'eau de mer, & l'enlevez. Continuez de cette maniere, jusqu'à ce que la graisse soit entierement consumée, & qu'il ne se forme plus d'écume. Lorsque vous aurez bien exprimé l'*œsypum*, s'il arrive qu'il soit chargé de quelque impureté, dégagez-l'en sur le champ; pour cet effet, ôtez-la premiere eau goutte à goutte, & en substituez de nouvelle; agitez le tout avec votre main. Appliquez ensuite de l'*œsypum* sur votre langue, s'il n'a rien de piquant au gout, si on le trouve seulement astringent & gras, s'il est pur & blanc, il est bien préparé, enfermez-le ensuite dans un vaisseau de terre.

L'*œsypum* se prépare en été. Il y en a qui passent la graisse, la lavent dans de l'eau froide, & la frotent avec leurs mains, comme les femmes font le cérat; cela la rend plus blanche. D'autres après avoir lavé la *laine*, & en avoir ôté les impuretés, la font bouillir avec de l'eau dans un pot, sur un feu modéré; enlevent la graisse à mesure qu'elle se forme à la surface, & la lavent ensuite dans de l'eau, comme nous avons dit ci-dessus: ils la passent ensuite, la mettent dans un pot de terre avec de l'eau chaude; couvrent ce pot d'un linge, & le tiennent exposé au soleil, jusqu'à ce que l'*œsypum* ou la graisse soit devenue suffisamment épaisse & blanche. Il y en a qui ôtent la premiere eau au bout de deux jours, & lui en substituent de nouvelle.

L'*œsypum* est d'autant meilleur, qu'il est plus léger, qu'il a plus de l'odeur de la *laine* sordide, ou grasse qu'il devient plus blanc dans la lotion qu'on en fait dans le vaisseau de terre; qu'il est moins chargé de particules dures & compactes, & qu'il a plus d'apparence d'avoir été adultéré avec le cérat ou la graisse. Il est échauffant, il amollit, il nettoie les ulceres, surtout à l'anus & à la vulve; on y joint alors le melilot & le beure; appliqué avec la *laine*, il hâte l'accouchement & les regles. Mêlé avec la graisse d'oie, il est bienfaisant dans les ulceres, aux oreilles & aux parties génitales. On peut aussi l'employer avec succès dans les érosions & les éruptions galeuses aux angles des yeux; dans les callosités des paupieres; & dans la chute des cils; mais pour cet effet il faut le calciner dans un vaisseau, & le dépouiller entierement de ses parties graisseuses. Sa vapeur reçue dans les yeux est un fort bon ophthalmique. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 84.

LANARIA, nom du *lychnis sylvestris quæ saponaria vulgo*.

LANARIUS, *Lanier*, espece d'oiseau de proie.

LANCETTA ou LANCEOLA, *Lancette*.

LANGII AQUA EPILEPTICA, *Eau épileptique* de Langius.

Elle se prépare de la maniere suivante.

Prenez *des fleurs de muguet, douze poignées.*

Faites-les infuser pendant cinq jours dans quatre pintes de vin d'Espagne.

Après cela distilez-les au bain-marie, dans des vaisseaux de verre, jusqu'à ce que les fleurs soient presqu'entierement seches dans le fond de la cucurbite.

Puis

Prenez *des fleurs de lavande nouvelle un peu desséchées, une once;*
de la canelle, six dragmes;
de la noix muscade,
du gui de chêne,
des racines de pivoine,
de dictame,
des fleurs nouvelles de romarin un peu seches, } *de chaque demi-once;*
du poivre long,
des cubebes, } *de chaq.* 2 *dragmes.*

Tous ces ingrédiens grossierement pilés, resteront en macération pendant huit jours, dans la premiere eau distilée, & seront ensuite distilés pour la seconde fois au bain-marie.

Elle fortifie le cerveau, elle récrée les parties vitales, elle raréfie, elle dissipe la pituite crasse, elle excite l'appétit; on s'en sert particulierement pour l'épilepsie. La dose en est depuis deux dragmes, jusqu'à une once. Lemery, *Pharm. Univers.*

LANGUOR, *langueur, défaillance*, ou *foiblesse.*

LANIGERA ARBOR, *le cotonnier.*

LANIGERUS, *Lanifere*, épithete que l'on donne aux arbres qui portent une substance laineuse, ou cotoneuse, telle que celles que l'on trouve ordinairement dans les chatons du saule.

LANIUS, le même que *Lanarius.*

LANS ou *Argentum mortuum.* Ruland.

LANTANA ou *Viburnum.* Voyez *Viburnum.*

LANTOR, espece de palmier qui croît à Java.

LANUGINOSUS, *laineux, cotoneux*, ou couvert d'un petit duvet, comme le coin.

LANUGO, en Botanique c'est un coton ou duvet qui croît sur certaines plantes. Voyez *Chnus.*

LANX, *Balance*, instrument fort connu dont on se sert

pour peser. Ruland rend ce mot par *Amygdalæ dulces.*

LAO

LAONICA CURATIO, maniere de guérir la goute, en évacuant par des topiques la matiere qui en est la cause. CASTELLI.

LAOS, *Etain.* RULAND.

LAP

LAPACTICUS, λαπακτικὸς, *relâchant*, ou évacuant par le ventre.

LAPARA, les flancs, ou les parties situées entre les fausses côtes & les hanches, ou les os des iles.

LAPAROS, λαπαρὸς, *mou* ou *vuide.*

LAPATHUM, *la patience.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est à six pieces; trois de ces pieces sont rouges, & plus larges que les trois autres qui sont vertes; du milieu d'elles s'élevent six étamines. Les pieces ou feuilles les plus grandes du calyce, en mûrissant, se resserrent, & forment un vaisseau triangulaire; les trois autres se sechent & tombent. C'est pourquoi quelques-uns prennent ces feuilles pour une fleur, & pour un calyce. L'extrémité du pédicule qui est au dedans du calyce, produit un placenta, sur lequel croît un ovaire triangulaire, chargé de trois tubes, dont les sommités sont élégamment frangées, & paroissent par les côtés, sortir des segmens de la capsule. Sa semence est triangulaire & luisante. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Part. II. pag.* 84.

Boerhaave en compte les dix-huit especes suivantes.

1. *Lapathum, præstantissimum, Rhabarbarum officinarum dictum.* Voyez *Rhabarbarum* & *Rhaponticum.*
2. *Lapathum, alpinum, folio subrotundo.* Hist. Oxon. 2. 578. Boerh. Ind. A. 2. 84. *Hippolapathum,* Offic. *Hippolapathum rotundifolium,* Ger. 313. Emac. 389. *Hippolapathum, rotundifolium vulgare.* Park. 154. *Lapathum hortense, rotundifolium, sive montanum.* C. B. P. 115. *Lapathum folio rotundo Alpinum.* J. B. 2. 987. Tourn. Inst. 504. *Rhabarbarum rotundifolium fimbriatum,* Mont. Herb. Brit. 194. *Rhubarbe des Moines, bâtarde.*

C'est-là, selon Dale, la *rhubarbe* que les Herboristes vendent pour la vraie *rhubarbe des Moines*, ses tiges s'élevent à la hauteur de deux ou trois coudées; ses feuilles sont très-larges, semblables à celles de la bardane, d'un verd pâle, parsemées d'un grand nombre de nervures, & subastringentes au gout. Sa racine est épaisse, oblongue, brune au-dehors, & très-rouge audedans. Ses propriétés médicinales sont à peu près les mêmes que celles qu'on attribue à la vraie *rhubarbe des Moines.*

3. *Lapathum hortense, folio oblongo, sive secundum Dioscoridis,* C. B. P. 114. Tourn. Inst. 504. Boerh. Ind. A. 2. 84. *Lapathum sativum lapas,* J. B. 2. 985.

Cette patience s'éleve ordinairement à la hauteur de l'homme; elle a à son pié plusieurs feuilles larges, longues, pointues & placées sur des pédicules rougeâtres. Sa tige est rouge & garnie de quelques petites feuilles; elle est branchue vers le sommet & couverte de fleurs à étamines assez larges; ses fleurs font place à des semences larges & triangulaires. Sa racine est épaisse au sommet & divisée en différentes branches d'une couleur brune à l'extérieur, & d'une couleur de safran ou d'un jaune foncé au-dedans; elle est parsemée de veines rougeâtres; elle est styptique au gout & teint la salive en jaune. On la cultive dans nos jardins; mais elle croît d'elle-même en différens endroits de la France, de l'Italie & de l'Allemagne.

C'est là la *rhubarbe* des Moines, celle dont on s'est servi en Angleterre pendant plusieurs années, & que Gérard Parkinson & Ray ont prise pour la vraie. Mais si nous en croyons Jean Bauhin, la vraie *rhubarbe* des Moines est une autre espece de *lapathum*, qu'il appelle *lapathum majus, sive rhabarbarum monachorum*, c'est-à-dire, le *lapathum latifolium hortense*, C. B. ou l'*hippolapathum, sive rhabarbarum monachorum Dodonæi.* Mais comme ces deux plantes sont si semblables que M. Ray ne les distingue point, & qu'il a pris pour elle notre *rhabarbarum monachorum*, il est vraissemblable que dans l'usage elles ont à peu près les mêmes propriétés.

La *rhubarbe* des Moines est apéritive, purgative, tient un peu de la nature de la vraie *rhubarbe*, mais n'est pas si forte. Elle entre fréquemment dans les potions que l'on ordonne aux scorbutiques, à ceux qui ont des obstructions au foie & à la rate, & aux personnes attaquées de la jaunisse.

Quoique cette plante croisse fort aisément dans nos jardins, nos Herboristes ne laissent pas de nous tromper ordinairement, & de lui substituer, ainsi que M. Dale l'a observé, la racine du *lapathum Alpinum rotundifolium*, C. B. ou de l'*hippolapathum rotundifolium vulgare*, Park. Cette *rhubarbe* bâtarde differe cependant beaucoup de la *rhubarbe* des Moines; car la premiere est une racine beaucoup plus grosse, d'une couleur plus pâle, qui n'a point de veines rougeâtres & qui teint beaucoup plus foiblement la salive que la seconde. MILLER, *Bot. Offic.*

4. *Lapathum, aquaticum, folio cubitali.* Voyez *Britannica.*
5. *Lapathum, hortense, latifolium,* C. B. P. 115. Boerh. Ind. A. 2. 85. Tourn. Inst. 504. *Rhabarbarum monachorum*, Offic. *Hippolapathum sativum*, Ger. 313. Emac. 389. Raii Hist. 1. 171. *Lapathum majus, sive rhabarbarum monachorum*, J. B. 2. 985. *Lapathum, sativum, sive patientia*, Park. Theat. 154. *Lapathum sativum antiquorum, aut longifolium, sive patientia*, Mont. Herb. Brit. 198. *Rhubarbe des Moines.*

Voyez *Lapathum, hortense, folio oblongo.*

Cette patience passe pour avoir la vertu de purger la bile jaune & les humeurs sereuses, prise le matin à jeun dans un bouillon chaud, réduite en poudre, à la dose d'une dragme, avec un scrupule de gingembre. Si on la substitue à la *rhubarbe*, il faut en doubler la dose. On fait du suc de sa racine, avec le soufre, un topique pour la gale. Mêlé avec la farine de lupins, il guérit les boutons au visage, les taches de rousseur, l'alphe, & les autres maladies de la peau, si l'on en croit Matthiole. Une teinture de sa racine extraite avec le vin, ou cette racine réduite en une poudre seche, & prise dans du vin pur, pousse, à ce qu'on dit, le gravier par les passages de l'urine. On recommande son suc avec celui de marrube blanc à ceux qui ont la jaunisse.

6. *Lapathum, ramis procumbentibus, seminis involucro dentato, foliis inferioribus instar fidium*, M. H. 2. 580.
7. *Lapathum, folio acuto plano,* C. B. P. 115. Tourn. Inst. 504. Boerh. Ind. A. 2. 85. *Lapathum acutum, oxylapathum*, Offic. *Lapathum acutum*, Ger. 311. Emac. 388. Raii Hist. 1. 175. Synop. 56. *Lapathum sylvestre angustifolium*, Schrod. 4. 90. *Lapathum, acutum majus*, Park. 1214. *Lapathum acutum, sive oxylapathum*, J. B. 2. 983. Mont. Herb. Brit. 209. *Patience à feuille pointue.*

M. Ray parle de cette patience, comme de celle dont on se sert communément. Je crois cependant que celle que nous vendent ordinairement nos Herboristes, & qu'on a toujours employée jusqu'à présent, est la patience commune, ou le *lapathum sylvestre folio subrotundo*, C.

B. ou le *Lapathum vulgatius*, patience commune, Park. dont les feuilles sont tantôt pointues, & tantôt rondes. Quant au *lapathum acutum* de Ray, c'est, à en juger par sa description, le *lapathum minus acutum* de Jean Bauhin, & l'*hydrolapathum minus* de Parkinson & de Lobel, dont la racine est petite, pleine de petites fibres à son extrémité, & dont on ne fait presque aucun usage. Mais la racine de patience commune est assez forte & large, s'enfonçant profondément en terre, brune à l'extérieur, & ayant une petite écorce épaisse, d'un jaune foncé, & quelquefois un peu rougeâtre, avec une moelle épaisse, dure, compacte dans le milieu, d'une couleur plus pâle. Ses feuilles sont assez larges. Elles sont dans quelques plantes longues & pointues, & dans d'autres larges & rondes; elles croissent sur de longs pédicules. Cette plante s'éleve à la hauteur d'une aune & davantage, elle est fort branchue. Ses fleurs qui sont petites & à étamines sont placées autour des branches en guirlandes, avec quelques petites feuilles entre elles, dispersées ça & là. Sa graine est d'une couleur brune, luisante & rougeâtre, & d'une figure triangulaire. Elle croît partout dans les lieux humides, dans les décombres & les ruines; sa racine & sa semence sont d'usage.

Les racines de cette patience sont apéritives & rafraîchissantes. On s'en sert beaucoup pour dépurer le sang & le débarrasser d'humeurs acres & salées. Elles sont bienfaisantes dans le scorbut, le rhumatisme, la gale & toutes les éruptions cutanées de cette nature : c'est pourquoi on la fait entrer fréquemment dans les tisanes & les apofemes ; ce qui toutefois ne l'exclut pas des onguens. Sa semence est desiccative, resserrante & capable d'arrêter le crachement de sang, & les hémorrhagies, de quelque espece qu'elles soient. Miller, *Bot. Off.*

Willis recommande la racine de patience en tisane comme un excellent anti-scorbutique. Il y en a qui la regardent comme très-efficace dans la jaunisse; sa semence prise en poudre fortifie le foie & arrête les flux.

8. *Lapathum folio acuto, crispo*, C. B. Pin. 115. M. H. 2. 579. *Lapathum acutum crispum*, J. B. 2. 988. *Parelle* ou *patience frisée sauvage.*

La figure de Tabernæmontanus est fort bonne. Il est surprenant que Morison ait confondu le *lapathum folio acuto crispo*, C. B. Pin. avec le *lapathum aquaticum, minus*, J. B. & qu'il ne se soit pas apperçu que cette derniere espece est le *pusillum fontilapathum & lapathiolum vocatum tenellum*, Adv. Pena & Lobel assurent que leur plante a les feuilles plus étroites que le *potamogeton*. J. Bauhin rapporte leur description, qui finit par ces paroles : *folia angustiora multo quàm potamogetonis;* & ensuite il ajoute que Pena & Lobel l'ont appellée *pusillum fontilapathum* & *lapathiolum vocatum tenellum*; Morison au contraire après *folia angustiora multò quam potamogetonis*, ajoute, *pusillum fontilapathum*, & *lapathum tenellum vocati*, comparant cette plante à elle-même. Jean Bauhin n'est pas excusable d'avoir confondu le *fontilapathum* de Lobel avec l'*hydrolapathum minus* du même Auteur. Ces deux plantes sont représentées très-distinctement dans Lobel.

La racine de la patience sauvage frisée est fort amere, astringente, jaune, pâle, & rougit assez le papier bleu. Les feuilles en sont aigrelettes & rougissent vivement le même papier ; ce qui fait conjecturer qu'elles contiennent plus de sel acide, & que la racine a plus de sel acre & de terre. Ce sel acide approche de celui du nitre, car il ne noircit point la teinture des noix de gales, non plus que celui de l'oseille : on emploie ordinairement à Paris la racine de patience dans les bouillons & dans les tisannes apéritives; on en ratisse, par exemple, deux onces que l'on fait bouillir dans un bouillon degraissé, dans lequel, après l'avoir passé, on dissout demi-gros de tartre martial soluble. On fait bouillir aussi deux onces de la même racine & autant de celle d'*enula campana*, dans deux pintes d'eau : on y ajoute sur la fin un bâton de reglisse : on passe la tisane & l'on y dissout un gros de sel végétal; l'on en fait prendre plusieurs verres par jour à ceux qui ont la gale, des dartres ou quelques autres maladies de la peau. Elle est fort bonne pour l'éréspele, pour l'ébullition du sang & pour la petite vérole. On applique la racine pilée sur les ulceres des jambes, elle entre dans l'onguent pour la gale; l'on fait bouillir pour cela dans fort peu d'eau & assez de beure, quatre onces de racine de patience sauvage, & autant de celle d'*enula campana*, coupées menu. On les passe par le tamis, & l'on mêle une once & demie de fleurs de soufre, avec six onces de ce qui est passé.

9. *Lapathum, minimum*, C. B. P. 115. M. H. 2. 579. *Lapathum acutum minimum*, J. B. 2. 983.

10. *Lapathum, folio longissimo, crispo.*

11. *Lapathum, folio acuto rubente*, C. B. P. 115. Raii Hist. 1. 174. Synop. 56. Hist. Oxon. 9. 579. Boerh. Ind. A. 2. 85. Tourn. Inst. 504. *Lapathum sanguineum*, Offic. Park. 1226. *Lapathum sativum sanguineum*, Ger. 313. Emac. 390. *Lapathum sanguineum, sive sanguis draconis herba*, J. B. 2. 988. Munt. Herb. Brit. 211.

On la cultive dans nos jardins ; elle fleurit en Juin. On se sert de ses feuilles & de sa semence en Medecine. Ses feuilles prises dans du bouillon relâchent le ventre. Sa semence réduite en poudre & prise dans quelque liqueur astringente, passe pour fort efficace, lorsqu'il s'agit de réprimer l'excès de l'écoulement menstruel ou d'arrêter d'autres flux de la matrice. Dale, d'après *Camerarius.*

12. *Lapathum, annuum acutum, polyspermum.*

13. *Lapathum, sylvestre, folio subrotundo, seminis involucris dentatis*, M. H. 2. 580.

14. *Lapathum, angustifolium, capsulis verticillatis, pendulis, eleganter dentatis.*

15. *Lapathum, folio splendente latissimo, seminum involucris planis.*

16. *Lapathum, Ægyptium, capsula seminis alba & crenata*, Lippii.

17. *Lapathum, Orientale, frutex humilis, flore pulchro*; T. C. 38.

18. *Lapathum, Africanum, spinosum latifolium*, M. H. 102. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. II. p. 84.

Lapathum, nom qu'on donne à différentes sortes d'*épinards.* Voyez *Spinachia.*

Lapathum, *unctuosum*, ou *Chenopodium folio triangulo.*

LAPE, λάπη. Les interpretes Latins d'Hippocrate ont coutume de rendre ce mot par *pituita*, phlegme, ou fluide que l'on rend par la bouche, comme la salive.

LAPIDILLUS, nom que Blasius donne à une espece de cuillere dont les Chirurgiens se servoient pour tirer la pierre de la vessie, après que l'incision étoit faite.

LAPILLATIO, terme de Paracelse, pour désigner la formation des pierres.

LAPIS, *Pierre.*

Lapis,	Adamas,	Voyez	*Adamas.*
	Aetites,		*Aetites.*
	Alabastrites,		*Alabastrum.*
	Alectorius,		*Alectoria.*
	Amethystus,		*Amethystus.*
	Amianthus,		*Amiantus.*
	Arenosus,		*Ammites.*
	Armenus,		*Armenus.*
	Asius,		*Assius.*
	Belemnites,		*Belemnites.*
	Bezoar Occidentalis,		*Bezoar.*
	Bezoar Orientalis,		*Bezoar.*

Lapis Bononienſis, *phoſphorus Bononienſis*, *ſpongia ſolis*, *lapis lucidus*, Mont. Exot. 14. *Lapis Bononienſis*, de Laet. 206. Charlet. Foſſ. 20. Worm. Muſ. 46. *Lapis illuminabilis*, Aldrov. Muſ. Metall. 688. *Phoſphorus Kircheri quibuſdam. Foſforo, o pietra lucida di Bologna*, Boc. Obſ. Nat. 224. *Phoſphore de Bologne*, ou *pierre lumineuſe*.

C'eſt une petite *pierre* griſe, molle, luiſante, fibreuſe, ſulphureuſe, à peu près de la groſſeur d'une noiſette, qui contient au-dedans d'elle-même une eſpece de cryſtal on de talc vitré, qu'on trouve aux environs de Bologne en Italie, & dont on fait en la préparant convenablement une ſorte de phoſphore.

On trouve cette *pierre* en différens endroits de cette contrée, ſurtout dans la riviere qui coule au pié du Mont Palerme, d'où un Chymiſte nommé Vincenzo Caſciarlo en ayant apporté quelques-unes à la maiſon dans l'eſpoir d'en tirer par le feu de l'or ou de l'argent, leur trouva cette admirable propriété de retenir la lumiere à laquelle elles ont été expoſées, & de briller dans l'obſcurité pendant ſix ou huit heures.

Nous liſons dans les *Tranſactions Philoſophiques*, que la maniere de préparer cette *pierre* eſt perdue.

Mais on trouve, *Hiſtoire de l'Academie Royale des Sciences, an.* 1715. dans l'éloge de M. Homberg, que ce Chymiſte avoit retrouvé ce ſecret.

Elle paſſe pour cauſtique, eſcarrotique, & émétique.

Lapis,	Bufonites,	Voyez	*Bufonites.*
	Calaminaris,		*Cadmia.*
	Calcarius,		*Calcarius.*
	Carneolus,		*Carneolus.*
	Ceratites,		*Unicornu foſſile.*
	Chelidonius,		*Chelidonius.*
	Chrysolithus,		*Chryſolithus.*
	Colubrinus,		*Cobra de Capello.*
	Fulminaris,		*Ceraunia.*
	Galactites,		*Galactites.*
	Geodes,		*Geodes.*
	Granatus,		*Granatus.*
	Hæmatites,		*Hæmatitis.*
	Heliotropium,		*Heliotropium.*
	Hibernicus,		*Tegula hibernica.*
	Hyacinthus,		*Hyacinthus.*
	Judaicus,		*Judaicus lapis.*
	Lazuli,		*Lazuli.*
	Lincis,		*Belemnites.*
	Manatea,		*Manati.*
	Melitites,		*Melitites.*
	Memphites,		*Memphites.*
	Molaris,		*Molares.*
	Morochthus,		*Morochthus.*
	Nephriticus,		*Nephriticus.*
	Ophites,		*Ophites.*
	Petracorius,		*Petracorius.*
	Phrygius,		*Phrygius.*
	Porcinus,		*Hyſtrix.*
	Pumex,		*Pumex.*
	Rubinus,		*Carbunculus.*
	Sapphirus,		*Sapphirus.*
	Sardus,		*Carneolus.*
	Schistus,		*Schiſtus.*
	Selenitis,		*Selenitis,*
	Serpentinus,		*Cobra de Capello.*
	Smaragdus,		*Smaragdus.*
	Specularis,		*Specularis.*
	Spongiæ,		*Spongiæ lapis.*
	Stellaris,		*Aſtroites.*
	Thracius,		*Thracius lapis.*
	Thyites,		*Thyites.*
	Topasius,		*Chryſopaſius.*

Lapis *Variolatum*, Offic. Ind. Med. 95. *Variolites Lucernenſis, niger variolis, ſeu puſtulis variolis ſimillimis, partim albeſcentibus, partim verò puniceis, & quaſi jam adſiccitatem tendentibus undique inſignitus*, Lang. Hiſt. Lap. 40. *Variolites Lucernenſis niger*, ejuſd. icon. 41.

Quelques-uns recommandent de porter cette *pierre* en amulete autour du cou, pour hâter l'éruption de la petite vérole.

Lapis Umbrarum. Voyez *Umbra*.

Il y a un grand nombre de préparations Chymiques auxquelles on a donné le nom de *pierres*. Tels ſont différens cauſtiques auquels on a donné le nom de *pierre infernale*; le ſel de prunelle qu'on nomme auſſi *lapis prunellæ*, & d'autres qu'on trouvera aux articles qui leurs conviennent.

Lapis Vini, *le tartre*.

Lappa major et minor. Voyez *Bardana*.

LAPPAGO, ou *Aparine*, ſelon Blancard. Voyez *Aparine*.

LAPPULA CANARIA, nom dn *Caucalis arvenſis, echinata, magno flore*, ou *Caucalis arvenſis, echinata, latifolia*.

LAQ

LAQUEUS, *nœud* ou *laſſet*. Il ſe dit des bandages ou inſtrumens dont on ſe ſert pour faire l'extenſion dans les fractures & dans les luxations. Oribaſe a écrit un Livre expreſſement ſur cette matiere. Il y a une certaine inflammation maligne aux amygdales qu'on appelle *laqueus gutturis*.

LAR

LARBASON, *Stibium*, ou *Antimoine*, Pline, *Lib. XXXIII. cap.* 6.

LARDUM, *lard*. On peut dire en général, qne le *lard* eſt très-mal-ſain, ſurtout pour ceux qui ne font point d'exercice violent. Quant aux autres, il n'y a point d'alimens dont ils ne puiſſent manger ſans s'incommoder. Nous avons conſidéré la chair de porc comme un aliment dans les articles *Alkali* & *Porcus*, & nous avons expoſé les raiſons que nous avions de la regarder comme malfaiſante; nous ajouterons ſeulement ici, que lorſque le ſel l'a endurcie, & qu'elle a été ſéchée à la fumée, elle n'en eſt que plus indigeſte, & conſéquemment capable de cauſer des obſtructions.

D'ailleurs la graiſſe du *lard* devenant ordinairement rance & acrimonieuſe, elle ne peut produire que de mauvais effets ſur l'eſtomac, & quelquefois excorier la bouche & le goſier.

LARIX, *le meleſe*.

Voici ſes caracteres.

Ses feuilles qui ſont longues & étroites, partent de petits tubercules en forme de pinceaux, comme on voit dans le cedre du Liban, elles tombent en hiver. Ses cones ſont petits & oblongs, & ont pour la plupart une petite branche qui part de leurs ſommets. Ils naiſſent fort éloignés ſur le même arbre, des fleurs mâles. Les fleurs mâles, ſont pour la plupart placées à la partie inférieure du côté des branches, & reſſemblent aſſez, du premier coup d'œil, à des petits cones.

Boerhaave en compte les deux eſpeces ſuivantes.

1. *Larix, Orientalis, fructu rotundiori obtuſo*. Voyez *Cedrus*.
2. *Larix, Offic.* Ger. 1183. Emac. 1385. Raii Hiſt. 2. 1405. Park. Theat. 1533. C. B. P. 493. Boerh. Ind. alt. 2. 180. *Larix, folio deciduo conifera*, J. B. 1. 265. Tourn. Inſt. 586. *le meleſe*.

Cet arbre eſt de la grandeur du Pin, les branches gardent entr'elles un ordre régulier, comme celles du ſapin; il a les feuilles en bouquet; ces feuilles croiſſent vingt

ou trente ensemble, ont la forme d'un pinceau; elles tombent tous les ans. Ses cones sont ovales, gros environ comme des œufs de pigeons, & couverts d'écailles larges, unies, & polies. Cet arbre est commun dans les montagnes de la Stirie, & dans celles du Tirol, & de la Carinthie. C'est de cet arbre ouvert jusqu'au cœur dans la partie inférieure de son tronc, que l'on tire, selon Matthiole, la térébenthine de Venise. Voyez *Terebenthina Veneta*.

LARVA, *masque*; nom que l'on a donné à certains bandages pour la face. Voyez *Fascia*.

LARUS, Offic. *Larus major*, Aldr. Ornith. 3. 62. *Larus hibernus*, Balt. *Larus*, *major Aldrovandi*, Wil. Ornith. 261. Rai. Ornith. 351. ejusd. Synop. A. 129. *Larus*, *fuscus*, *sive hibernus*, ejusd. 130. Will. Ornith. 266. *Oiseau que nous appellons aussi Larus*.

On se sert de sa cervelle, de son cœur, & de son estomac. Cælius Aurelianus dit que sa cervelle guérit l'épilepsie, que son cœur hâte l'accouchement, & que son estomac facilite la digestion. Dale.

LARYNGOTOMIA, *Laryngotomie*, ou *Bronkotomie*. Voyez *Angina*.

LARYNX, *le larynx*; c'est ce qui fait la tubérosité que l'on sent au haut de la partie antérieure du cou, & que l'on appelle vulgairement le nœud de la gorge, & le morceau d'Adam. Les Anatomistes le nomment la tête de la trachée artere; elle est plus grosse & plus saillante dans les hommes que dans les femmes.

Il est principalement composé de cinq cartilages, dont voici les noms: le thyroïde, qui est l'antérieur & le plus grand; le cricoïde, qui est l'inférieur & la base commune des autres; deux arytenoïdes, qui sont postérieurs & les plus petits; l'épiglotte, qui est au-dessus de tous. Ces cartilages tiennent ensemble par des ligamens particuliers. Il a des muscles, des glandes, des membranes, &c. comme on va voir.

Le cartilage thyroïde, est un grand cartilage fort large & replié de façon, qu'il a une convexité longitudinale sur le devant, & deux portions latérales, qui en sont comme les aîles. Le haut de sa portion antérieure mitoyenne, est échancré en angles. Le bord supérieur de chaque aîle est en arc, de sorte que les bords avec l'échancrure mitoyenne, ressemblent à la partie supérieure d'un cœur de cartes.

Le bord inférieur de chacune de ces aîles, est plus égal; le bord postérieur de l'une & de l'autre est fort uni, & il est allongé en-haut & en-bas par des apophyses, dont la supérieure est plus longue que l'inférieure. J'appelle ces quatre apophyses, les cornets du cartilage thyroïde. Leurs extrémités sont arrondies & comme des petites têtes, dont les deux inférieures ont chacune vers le côté interne, une petite facette luisante en maniere d'éminence articulaire.

A la face externe de chaque aîle vers le bord, est une ligne saillante un peu oblique, qui descend de derriere en-devant. Son extrémité supérieure est proche l'apophyse ou corne supérieure, & elle est terminée par une petite tubérosité, de même que son extrémité inférieure, dont la tubérosité est quelquefois la plus considérable. Ce sont des attaches musculaires & ligamenteuses. La face interne des aîles & celle de la convexité de la portion antérieure, sont très-uniformes. Ce cartilage s'ossifie par dégrés avec l'âge.

Le cartilage cricoïde ressemble à une espece d'anneau épais, inégal, fort large d'un côté, & fort étroit du côté opposé; ou à une petite portion d'un gros tuyau, taillé directement par un bout, & très-obliquement par l'autre bout. Je le distingue en base, en sommet, en face antérieure, en face postérieure, & en deux faces latérales. La base est presqu'horisontale, l'homme étant considéré comme debout. C'est à cette base qu'est attachée la trachée artere, de sorte qu'on peut regarder le cricoïde comme l'extrémité supérieure de la trachée.

La portion postérieure du cricoïde, est plus grande que ses autres portions. La face postérieure ou convexe de cette portion postérieure, est divisée par une éminence longitudinale, comme par une espece de ligne saillante, en deux demi-faces, qni sont des attaches musculaires. Le sommet est légerement échancré au-dessus de cette ligne saillante, & il se termine à chaque côté par une espece d'angle obtus, qu'il fait avec le bord oblique de l'une & de l'autre portion latérale du thyroïde. Ces deux angles ont chacun en-haut une facette articulaire un peu convexe & très-polie.

Toute la face postérieure est distinguée des deux faces latérales par deux lignes saillantes, qui descendent chacune presque toutes droites du dessous de la facette articulaire du sommet, jusqu'à un peu au-dessous de la moitié de la hauteur de la face, où ces lignes se terminent chacune par une autre ligne articulaire un peu concave. Il y a de petits tubercules aux environs de ces quatre facettes articulaires, dont les deux supérieures sont pour l'articulation des cartilages arytenoïdes, comme on verra ci-après; & les deux inférieures pour l'articulation des cornes ou appendices inférieures du cartilage thyroïde.

Les cartilages arytenoïdes, sont deux petits cartilages pairs & symmétriques, lesquels unis ensemble, ressemblent à un bec d'aiguiere. Ils sont situés sur le sommet du cartilage cricoïde. On considere dans chacun la base, la corne, deux faces, une concave & postérieure, une convexe & antérieure; deux bords, un interne, & un externe qui est fort oblique. Leurs bases sont larges, épaisses, & creusées chacune par une petite facette articulaire, légerement concave, par laquelle chaque aryténoïde est articulé avec le cricoïde.

Leurs cornes sont courbées en arriere & tant soit peu l'une vers l'autre. Ces cornes sont dans quelques sujets très mobiles, & paroissent comme de vrais appendices qui se détachent facilement, comme je l'ai fait remarquer: par leurs bords internes ils forment ensemble une espece de fente. Leurs bords externes ou obliques se terminent chacun embas par un angle épais & saillant.

L'*Epiglotte*, est un cartilage élastique, à peu-près semblable à une feuille de pourpier, étroit & épais par embas, mince & legerement arrondi par en-haut, légerement convexe en-devant & concave en arriere à proportion. Il est situé au-dessus de la portion antérieure ou convexe du cartilage thyroïde. Son extrémité inférieure est attachée par un ligament court, un peu large & très-fort, à l'échancrure mitoyenne du bord supérieur de ce cartilage thyroïde. Il est percé dans son épaisseur par quantité de trous qui sont cachés par la membrane qui couvre ses deux faces, à-peu-près comme les trous des feuilles de millepertuis.

Le cartilage thyroïde est attaché au cricoïde par plusieurs ligamens courts & forts autour de l'articulation de ses deux cornes inférieures avec les facettes articulaires latérales du cricoïde. Les pointes de ses cornes supérieures sont attachées aux extrémités postérieures des grandes cornes de l'os hyoïde par des ligamens grêles, ronds & longs d'environ trois lignes plus ou moins.

On trouve souvent au milieu de chacun de ces deux ligamens un grain cartilagineux d'une figure ovale, & beaucoup plus gros que les ligamens. Le thyroïde est encore attaché à l'os hyoïde par un ligament court, large & fort, dont un bout tient à l'échancrure supérieure du thyroïde, & l'autre bout au bord inférieur de la base de l'os hyoïde. Il y a de plus sur le milieu de sa face concave, deux ligamens particuliers qui regardent les aryténoïdes.

Le cricoïde est attaché au bas du thyroïde par un ligament fort & autour de ses articulations latérales avec les cornes inférieures du thyroïde par les ligamens mentionnés ci-dessus. Il est attaché par sa base au premier cerceau cartilagineux de la trachée-artere, moyennant un ligament semblable à ceux qui tiennent les autres

cartilages de la trachée ensemble. La portion membraneuse ou postérieure de la trachée est aussi attachée à la portion postérieure de la base du cricoïde.

Les arytenoïdes sont attachés au cricoïde par des ligamens qui sont tout autour de leurs articulations avec le sommet de ce cartilage; antérieurement à la base de chaque aryténoïde, est attachée l'extrémité d'une corde ligamenteuse, dont l'autre extrémité est attachée environ au milieu de la concavité ou face postérieure de la portion antérieure du thyroïde. Ces deux ligamens se touchent par leurs attaches à la concavité du thyroïde, & laissent un très-petit espace entr'eux par leurs attaches aux aryténoïdes. Ils paroissent avoir un peu d'attache au sommet du cricoïde: c'est ce qu'on appelle la glotte.

Au-dessous de ces deux cordes ligamenteuses, il y en a deux autres qui vont aussi de derriere en devant. L'intervalle de la corde supérieure & de la corde inférieure de chaque côté, forme latéralement une fente transversale, qui est l'ouverture d'une petite poche membraneuse, dont le fond est tourné en dehors; c'est-à-dire, vers l'aile du thyroïde. Ces deux poches sont les ventricules des Anciens, dont M. Morgagni a renouvellé l'idée, & donné une excellente description. Elles sont principalement faites de la continuation de la membrane interne du *larynx*, & la surface interne de leur fond, paroît quelquefois glanduleuse.

Sur la surface antérieure des aryténoïdes, quoiqu'elle soit convexe en haut, il y a entre la base & cette convexité, un petit enfoncement. Cet enfoncement est comme effacé par un corps glanduleux qui en couvre la face antérieure de chaque aryténoïde jusqu'embas, & en partie s'étend depuis la base de ces cartilages vers le devant, sur l'extrémité postérieure de la corde ligamenteuse voisine. Elles sont plus grosses & plus visibles dans les uns que dans les autres. Elles sont cachées par la membrane qui tapisse les parties voisines. M. Morgagni les a mises au jour.

Les ligamens de l'épiglotte qui l'attachent à l'échancrure du thyroïde & à la base de l'os hyoïde, ont été exposés ci-dessus. Ces deux ligamens par leur rencontre avec un pareil ligament, qui attache aussi le bord inférieur de la base de l'os hyoïde à la même échancrure du thyroïde, font ensemble par leur largeur un espace triangulaire rempli d'un tissu cellulaire ou graisseux, & de petites glandes.

Outre ces ligamens, l'épiglotte en a encore deux latéraux, par lesquels elle tient aux aryténoïdes jusqu'à leurs pointes ou cornes. Elle a sur le devant un ligament membraneux qui va le long du milieu de sa face antérieure ou convexe, & l'attache à la racine ou base de la langue. Ce ligament est membraneux, & ce n'est que la duplicature de la membrane dont elle est recouverte, & qui se continue aux parties voisines. Il y en a encore deux petits membraneux latéraux, qui l'attachent près les corps glanduleux nommés amygdales.

L'épiglotte n'est pas simplement percée des trous réguliers, dont j'ai parlé ci-dessus, elle est encore traversée de toutes sortes de petites scissures & interruptions irrégulieres. Ce sont autant de différentes lacunes situées entre les deux membranes de l'épiglotte, & remplies de grains glanduleux, dont les ouvertures excrétoires sont principalement sur la face postérieure de ce cartilage.

Les Muscles du Larynx.

Le *larynx* sert d'attache à un grand nombre de muscles, on les peut diviser en communs, en propres, & en collatéraux. Les communs, selon l'idée ordinaire de ce terme, sont ceux qui meuvent tout le corps du *larynx*, & qui sont en partie attachés ailleurs. On en compte quatre, deux pour chaque côté, savoir,

Les sterno-thyroïdiens.

Les thyro-hyoïdiens, ou hyo-thyroïdiens.

On appelle propres ceux qui sont uniquement attachés au *larynx*, & en font mouvoir les cartilages séparément: on les distribue différemment. J'en réduis le nombre aux paires suivantes.

Les crico-thyro-hyoïdiens.
Les crico-aryténoïdiens latéraux.
Les crico-aryténoïdiens postérieurs.
Les thyro-aryténoïdiens.
Les aryténoïdiens.
Les thyro-épiglottiques.
Les aryteno-épiglottiques.
Les hyo-épiglottiques.

Par les collatéraux, j'entends ceux dont une portion est attachée au *larynx*, sans apparence de contribuer quelque chose à ses mouvemens. Tels sont les muscles thyro-pharyngiens, les crico-pharyngiens, &c. dont il sera parlé ailleurs.

Le *larynx* peut encore faire des mouvemens par des muscles qui n'y sont point attachés immédiatement, mais qui sont attachés à d'autres parties. Tels sont les muscles mylo-hyoïdiens, les genio-hyoïdiens, les stylo-hyoïdiens, les omo-hyoïdiens, les sterno-hyoïdiens, surtout les digastriques de la mâchoire inférieure, par rapport à leur connexion particuliere avec l'os hyoïde. Il semble que des muscles pharyngiens, ceux qui sont attachés à la base du crâne, peuvent, en certains cas, occasionner quelques petits mouvemens au *larynx*.

Les sterno-thyroïdiens, sont deux muscles longs, plats, étroits & minces, en maniere de rubans, plus larges en bas qu'en haut, situés le long de la partie de la gorge, entre le cartilage thyroïde & le sternum. Ils sont couverts des muscles sterno-hyoïdiens, & ils passent immédiatement devant les glandes thyroïdes, qui en sont couvertes.

Chacun de ces muscles est attaché par son extrémité inférieure en partie à la portion supérieure de la face interne ou postérieure du sternum, en partie au ligament & à la portion voisine de la clavicule & même à la portion cartilagineuse de la premiere côte. Quelquefois il est attaché bien bas sur la premiere piece de cet os, où les fibres voisines des deux se croisent. De-là il monte le long de la trachée-artere à côté de son compagnon, passe devant les glandes thyroïdes par-dessus le cartilage cricoïde, & s'attache par son extrémité supérieure, en partie au bas de la face latérale du cartilage thyroïde, & en partie tout le long de cette face. Je l'ai trouvé double & naturellement séparé en deux, dont l'un étoit attaché sur la base & l'autre latéralement.

Les thyro-hyoïdiens ou *hyo-thyroïdiens*, sont aussi deux muscles plats & minces, situés l'un à côté de l'autre, entre & par-dessus les précédens. Ils sont attachés chacun par l'extrémité supérieure en partie à la base de l'os hyoïde, & en partie à la portion voisine de la grande corne du même os. L'extrémité inférieure de chacun est attachée au bas de la face latérale du cartilage thyroïde, immédiatement au-dessus de l'extrémité supérieure du sterno-thyroïdien. L'extrémité supérieure du sterno-thyroïdien & l'extrémité inférieure du hyo-thyroïdien à leur rencontre, se confondent un peu avec le thyro-pharyngien inférieur, dont je parlerai dans la suite.

Les crico-thyroïdiens, sont deux petits muscles placés au bas du cartilage thyroïde très-obliquement. Ils sont attachés par leurs extrémités inférieures à la portion antérieure du cartilage cricoïde, l'un près de l'autre; & par leurs extrémités supérieures ils sont attachés latéralement au bord inférieur du cartilage thyroïde, l'un écarté de l'autre. Par cette situation oblique ces deux petits muscles représentent un V Romain.

Chacun de ces petits muscles est comme double, en ce que son extrémité supérieure qui est attachée latéra-

lement au bas du thyroïde, est dans quelques sujets fort large & comme divisée en deux portions, dont l'une est antérieure, l'autre plus latérale & même plus oblique. On peut même aisément par-là séparer l'un & l'autre de ces deux muscles, & en faire un crico-thyroïdien antérieur ou interne, & un crico-thyroïdien latéral ou externe.

Les crico-aryténoïdiens postérieurs, sont deux muscles situés postérieurement à la grande portion ou portion postérieure du cartilage cricoïde. Ils remplissent presque les deux facettes longitudinales de cette portion, & sont distingués l'un de l'autre par la ligne saillante qui sépare les deux facettes, comme il est dit ci-dessus. Chacun monte obliquement & s'attache par l'extrémité supérieure à la partie postérieure de la base du cartilage aryténoïde voisin, près de l'angle de cette base.

Les crico-aryténoïdiens latéraux, sont deux muscles petits & situés plus latéralement que les précédens. Chacun est attaché par un bout au côté de la partie large du cartilage cricoïde, & par l'autre bout au bas du côté de l'aryténoïde voisin.

Les thyro-aryténoïdiens, sont deux muscles fort larges & situés chacun de son côté latéralement entre le cartilage thyroïde & le cartilage cricoïde. Chacun d'eux est attaché très-largement à la face interne de l'aîle ou portion latérale du cartilage thyroïde. De-là les fibres s'amassent obliquement de devant en arriere, & de bas en haut vers le cartilage aryténoïde voisin, & s'y attachent antérieurement depuis la glotte jusqu'à l'angle de la base. Il couvre dans quelques sujets presque tout le côté de la glotte.

Les aryténoïdiens, sont des petits muscles qui occupent la face postérieure & cave des cartilages aryténoïdes. M. Douglas, Docteur en Medecine à Londres, dans la premiere édition de son Traité, en a fait de deux sortes, en mettant sous deux titres particuliers le grand aryténoïdien & le petit aryténoïdien. Il y a un peu de variété dans quelques sujets. Je m'arrête à ce que j'ai le plus constamment & le plus évidemment remarqué, savoir, qu'il y a deux aryténoïdiens croisés & un transversal.

Les aryténoïdiens croisés vont chacun obliquement de la base d'un cartilage aryténoïde vers la partie moyenne, & au-dessus de cette partie de l'autre cartilage aryténoïde; & celui du côté gauche couvre celui du côté droit, comme M. Morgagni l'a indiqué par ses premiers *Adversaria*.

Je regarde ces deux comme des crico-aryténoïdiens supérieurs, les ayant trouvés attachés en partie à la portion supérieure voisine du cartilage cricoïde. L'aryténoïdien transversal est attaché plus ou moins directement par les deux extrémités de ses fibres à l'un & à l'autre cartilage aryténoïde. J'appelle celui-ci le vrai aryténoïdien.

Les thyro-épiglottiques, sont deux muscles qui se croisent avec les muscles thyro-aryténoïdiens. Ils s'attachent à la face latérale interne du cartilage thyroïde, & latéralement à l'épiglotte.

Les aryténo-épiglottiques, sont de petits faisceaux charnus, qui sont chacun attachés par une extrémité à la tête d'un des cartilages aryténoïdes, & par l'autre extrémité au bord voisin de l'épiglotte.

Je n'ai pas eu occasion d'examiner les hyo-épiglottiques dans des sujets bien charnus, c'est pourquoi je ne suis pas bien assuré que les fibres qui vont de la convéxité de la base de l'os hyoïde à la convéxité de l'épiglotte, soient de véritables fibres charnues.

Le *larynx* sert particulierement à donner l'entrée & la sortie libre à la respiration. La solidité de ses pieces empêche non-seulement les choses externes, mais aussi les morceaux durs qu'on avale, de déranger le passage. La glotte, comme une fente étroite, modifie l'air qu'on respire, & par sa facilité de se rétrécir & de se dilater, elle forme en partie les différens tons de voix, & cela principalement par le moyen des différens muscles attachés aux cartilages aryténoïdes, dont les autres muscles du *larynx* sont des auxiliaires, non-seulement ceux qu'on appelle propres, mais aussi ceux qu'on appelle communs.

Le *larynx* entier sert aussi à la déglutition, comme j'ai dit ci-dessus, & cela par sa connexion avec l'os hyoïde, auquel sont attachés les muscles digastriques de la mâchoire inférieure, qui soulevent le *larynx* conjointement avec l'os hyoïde toutes les fois que la déglutition se fait.

La facilité de ces variations & de ces changemens de ton dépend de la souplesse & de la facilité des cartilages dont le *larynx* est composé. Elle se perd à mesure qu'on avance dans le grand âge, en ce qu'alors les cartilages s'ossifient, dans les uns plus & plutôt; dans les autres moins & plus tard; ce qui arrive pour l'ordinaire non-seulement au cartilage thyroïde, mais aussi au cricoïde & aux cartilages arytenoïdes.

Les muscles sterno-thyroïdiens, dont la fonction est en général de tirer en-bas le cartilage thyroïde avec tout le *larynx*, peuvent aussi être auxiliaires des muscles sterno-hyoïdiens; ils peuvent par la même action comprimer la glande thyroïde, dont je parlerai ci-après.

Les thyro-hyoïdiens ou hyo-thyroïdiens peuvent réciproquement, selon le besoin, tirer le cartilage thyroïde avec le *larynx* en-haut vers l'os hyoïde, & tirer l'os hyoïde en-bas vers le cartilage thyroïde.

Les crico-thyroïdiens sont disposés d'une façon qu'il est difficile de déterminer leur usage. Ils peuvent ou faire reculer le cricoïde, ou faire avancer le thyroïde, & cela plus obliquement de bas en haut, & de devant en arriere. Par cette action les cornes inférieures du thyroïde & les petites facettes articulaires du cricoïde glissent les unes sur les autres.

Les crico-aryténoïdiens, tant latéraux que postérieurs, peuvent écarter les cartilages aryténoïdes, & par-là ouvrir la glotte, mais différemment. Les latéraux écartent ces cartilages obliquement en-devant, & en même tems rendent les parois de la glotte lâches. Les postérieurs écartent ces mêmes cartilages obliquement en arriere, & en même tems bandent les parois de la glotte. Quand les latéraux & les postérieurs agissent également ensemble, ils écartent ces cartilages directement.

Les crico-aryténoïdiens, quand ils agissent ensemble, paroissent tirer les deux cartilages aryténoïdes en-devant, & par conséquent rendre la glotte lâche ou susceptible de petits tremblotemens pour la voix. Ils paroissent aussi pouvoir par leur contraction presser les sinus ou ventricules du *larynx*, & même comprimer les glandes aryténoïdiennes.

Les aryténoïdiens font approcher les cartilages arytenoïdes en les serrant l'un contre l'autre. Ces cartilages ainsi joints par l'action des aryténoïdiens, peuvent en même tems être ou inclinés en devant par les thyro-aryténoïdiens, ou renversés en arriere par les crico-aryténoïdiens postérieurs. Par ce moyen la glotte peut être fermée & lâche, ou fermée & bandée. Dans le dernier cas elle est entierement fermée, & c'est ce qui arrive quand on retient la respiration pour faire des efforts, comme j'expliquerai plus au long ailleurs.

L'épiglotte sert en général à couvrir la glotte comme une espece de toit, qui empêche que rien ne tombe sur la glotte quand on mange & quand on boit; dans lesquels cas elle est abaissée de la maniere qu'il sera exposé ci-après. Elle sert à empêcher l'air qu'on respire d'aller directement & comme de front à la glotte, elle le fend, pour ainsi dire, & l'oblige d'y aller par les côtés. A l'égard des muscles, ils ne paroissent pas absolument nécessaires à l'épiglotte. Elle peut être abaissée dans la déglutition par la seule base de la langue; elle peut se relever par son propre ressort. Les muscles thyro-épiglottiques & les arythéno-épiglottiques peuvent servir à bien serrer les ouvertures latérales qui pourroient rester quand elle est abaissée par la base de la langue. Les hyo-épiglottiques la peuvent tirer un peu en avant dans une grande

grande respiration, comme quand on soupire, bailler, &c. WINSLOW, *Anatom.*

LAS

LASANON, λάσανον, espece de trépié de cuisine. Hésychius prétend que c'est une espece de chaise percée. Hippocrate, *Lib. de Superfœtatione*, paroît entendre par ce mot une chaise faite pour les femmes en travail, & configurée de maniere que le poids de l'enfant naissant pouvoit faciliter l'expulsion de l'arriere-faix.

LASCIVUS, *lascif.* Epithete que Paracelse donne au *chorea sancti Viti*, la danse de saint Vitus.

LASER, suc du *laserpitium.* Voyez *Silphium.*

LASERPITIUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace, large, acre & pleine d'un suc laiteux; ses feuilles sont larges & divisées en lobes; ces lobes sont tantôt en plus grand nombre, tantôt en plus petit; les pétales des fleurs sont faits en cœur, étroits par le bas & larges par le haut; la sommité de l'ovaire est terminée par des dents qui soutiennent un grand placenta blanc, & forment une espece de calyce court; ses semences sont gibbeuses, garnies de quatre aîles feuillues, & placées dans des directions longitudinales; elles ne sont ni plates, ni frisées.

Boerhaave en compte les seize especes suivantes.

1. *Laserpitium, foliis latioribus lobatis, nigrioribus semine plano.*
2. *Laserpitium, foliis latioribus lobatis*, Tourn. Inst. 324. Boerh. Ind. A. 61. *Thapsia officinarum*, Chom. 64. *Gentiana alba*, Offic. *Libanotis Theophrasti minor*, Ger. 857. Emac. 1010. Park. Theat. 931. Raii Hist. 1. 427. *Libanotis latifolia, altera, sive vulgatior*, C. B. P. 157. *Libanotis Theophrasti quorumdam, sive seseli Æthiopicum, Matthiolo cervicaria alba*, J. B. 3. 164. *La petite libanotis de Theophraste.*

On trouve cette plante dans les montagnes de la Suisse & dans les Pyrenées; elle fleurit en Juillet; sa racine passe pour alexipharmaque, & on la croit bonne dans les maladies de la matrice. DALE.

3. *Laserpitium, majus Alpinum, foliis rotundioribus*, T. 324.
4. *Laserpitium, foliis amplioribus, semine crispo*, T. 324.
5. *Laserpitium, humilis, paludapii folio, flore albo*, T. 325.
6. *Laserpitium, humilius, paludapii folio, flore purpurascente*, T. 325.
7. *Laserpitium, foliis angustioribus, saturatiùs virentibus*, M. U. 28. 64. *Laserpitium lobis angustioribus, saturatè virentibus & lucentibus, semine crispo*, M. U. Elench. Tab. IV. *Laserpitium lobis angustioribus, saturatè virentibus*, M. H. 3. Sect. 9. Tab. 19. N°. 8. *Laserpitium è regione Massiliæ allatum*, J. B. 3. 2. 137. *Laserpitium, Gallicum*, C. B. P. 156. *Laserpitium.*

On le cultive en été, il fleurit dans les jardins. Sa racine est d'usage; elle est échauffante; on la recommande pour les meurtrissures, les tumeurs scrophuleuses, les tubercules, les douleurs ischiadiques, & les excroissances à l'anus. On dit qu'elle réprime le penchant à l'acte vénérien. DALE.

8. *Laserpitium, lobis angustioribus, dilutè virentibus, plurifariam divisis*, M. U. 64. 28. M. Bloes. 278. M. H. 3. 321.
9. *Laserpitium, folio angusto, multifido, flore albo, alis seminum planis.*
10. *Laserpitium, latifolium, non sinuatum*, T. 324.
11. *Laserpitium, angustifolium, non sinuatum, semine crispo.*
12. *Laserpitium, selinoides semine crispo*, T. 324.
13. *Laserpitium, angustifolium, umbella contracta & concava*, T. 324. Schol. Bot. 167.
14. *Laserpitium, tenuifolium, lobis obscurè virentibus*, Pluk. Phyt. 198. Fig. 4.
15. *Laserpitium, angustisfoliis nigricantibus, multifidis, flore purpurascente, alis seminum planis.*
16. *Laserpitium, Orientale folio mei, flore luteo*, T. C. 23. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Volume I. p. 61.

LASION, λάσιον. Hippocrate, *Prædic. Lib. II.* entend par ce mot, ce qui est âpre au toucher ou velu. Galien rend *lasion*, par un morceau de linge, rude & couvert de poils.

LASSITUDO, *lassitude.* Voyez *Copos.*

LASTAURUS, une personne livrée aux plaisirs vénériens. CASTELLI, d'après *Casp. Rejes.*

LASUR, terme de Paracelse, par lequel il entend la même chose que ce qu'il appelle ailleurs, l'extrait d'argent transplanté.

LAT

LATER, *brique*; la *brique* est de quelque usage en Medecine; on la fait échauffer & on l'applique sur différentes parties du corps; on en met quelquefois sur les cataplasmes, pour les tenir chauds.

Voici comment on prépare l'huile de *brique*, autrement appellée *l'huile des Philosophes.*

On éteint des *briques* chaudes dans de l'huile d'olive, & on les y laisse jusqu'à ce qu'elles aient pris toute l'huile; on les met ensuite dans une retorte, & on retire l'huile que l'on sépare de l'esprit.

LATERA-LICTRO, *vif-argent.* RULAND.

LATERALIS MORBUS, *pleurésie.*

LATERIUM, *lessive.* RULAND.

LATHYRIS, nom du *Tithymalus, latifolius, cataputia dictus.*

LATHYRUS, *la gesse.*

Voici ses caracteres.

Son ovaire est couvert d'une gaine membraneuse; il dégénere en une gousse ronde ou applatie, & contient des semences quelquefois cylindriques, & quelquefois angulaires; sa tige est comprimée, elle a une côte relevée, & le bord est feuillu; elle ne porte que deux feuilles qui dégénerent en vrille.

Boerhaave en compte les dix-neuf especes suivantes.

1. *Lathyrus, latifolius*, C. B. P. 344. Tourn. 395. Boerh. Ind. A. 2. 41. *Lathyrus*, Offic. *Lathyrus major latifolius*, Ger. Emac. 1229. Raii Hist. 1. 894. Synop. 3. 319. *Lathyrus major perennis*, Park. Theat. 1061. *Lathyrus major, latifolius, flore majore purpureo, speciosior*, J. B. 2. 303. *Clymenum Dioscoridis quibusdam. Le pois vivace*, ou *la gesse chiche.*

Cette plante croît dans les bois & dans les broussailles, & fleurit en été. Sa racine & le suc exprimé de toutes ses parties sont d'usage en Medecine. On dit que ce suc est bienfaisant dans le vomissement de sang, dans la passion cœliaque, & dans les hémorrhagies de la matrice & du nez. Ses feuilles & ses gousses broyées & appliquées sur les plaies en hâtent la cicatrisation.

2. *Lathyrus*, *latifolius*, *minor*, *flore majore*, Ind. 158.
3. *Lathyrus*, *major*, *Narbonnensis angustifolius*, J. B. 3. 304.
4. *Lathyrus*, *distoplatyphyllos*, *hirsutus*, *mollis*, *magno & peramœno flore*, *odoro*.
5. *Lathyrus*, *Tingitanus*, *siliquis orobi*, *flore amplo ruberrimo*, M. H. 2. 55.
6. *Lathyrus*, *arvensis*, *repens tuberosus*, C. B. P. 344. *Terræ glandes*, Dod. p. 550. *Arachydna Theophrasti*, Col. 1. 304. 305. Descr. 301. Ic. *Glans terræ & pseudoapios*, H. Æyst. Æst. o. 13. F. 13. Fig. 5. *Chamæbalanus leguminosa*, J. B. 1. 17. 324.

Fuchsius, pour accommoder la description qu'il a faite de cette plante, à celle que Dioscoride nous a laissée de l'*apios*, a assuré que celle dont nous parlons avoit les feuilles semblables aux feuilles de la rue. Je crois que Pena & Lobel ont confondu notre *lathyrus* avec le *Bulbocastanum*; car ils ne disent pas seulement que ses racines sont astringentes, & qu'elles ont le gout de la chataigne: mais aussi qu'elles se trouvent à Colmars en Provence. Je n'ai trouvé autour de cette ville que le *Bulbocastanum*, dont on mange ordinairement les racines crues, ou bouillies, & qu'on y appelle *pissagous*. TOURNEFORT.

7. *Lathyrus sylvestris & dumetorum*, *flore luteo*, Boerh. Ind. A. 2. 42. *Lathyrus sylvestris*, *flore luteo*. Park. Theat. 1062. Germ. Emac. 1231. *Lathyrus luteus sylvestris dumetorum*. J. B. 2. 304. Raii Hist. 1. 894. Synop. 3. 320. *Lathyrus sylvestris luteus*, *foliis viciæ*. C. B. P. 344. Tourn. Inst. 395. *Lathyrus sauvage & vivace*.

Il croît dans les bois & les broussailles, & fleurit en Juin. Son herbe est astringente. DALE d'après *Monti*.

8. *Lathyrus Hispanicus flore luteo*.
9. *Lathyrus Hispanicus*, *angustifolius*, *lepto-macrolobus*, *semine rotundo*, *flore rubello*. M. H. 2. 55.
10. *Lathyrus*, *latifolius*, *flore gilvo*.
11. *Lathyrus*, *angustifolius*, *siliquâ alatâ*, *vexillo cæruleo*, *alis variegatis*, Ind. 159.
12. *Lathyrus sativus*, *flore & fructu albo*. C. B. P. 343. *Lathyrus*, *sive cicercula*, Dod. 522.
13. *Lathyrus*, *angustifolius*, *semine maculoso*. C. B. P. 144.
14. *Lathyrus*, *angustifolius*, *semine maculoso*, *minori*.
15. *Lathyrus*, *folio tenuiore*, *floribus rubris*. J. B. 2. 308.
16. *Lathyrus*, *angustifolius*, *semine maculoso*, *fusco minore*.
17. *Lathyrus*, *amphicarpos*, *suprà & infrà terram siliquas gerens*. Voyez *Arachydna*.
18. *Lathyrus Orientalis*, *flore vix conspicuo*.
19. *Lathyrus luteus*, *latifolius*. Bot. Monsp. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 41.

LATHYRUS, *vicioides*, ou *Climenum Hispanicum*, *flore vario*; *siliquâ planâ*, ou *Clymenum Hispanicum*, *flore vario*, *siliquâ articulata*.

LATIBULUM; terme synonyme dans Théodore Craanen, *à fomes*: c'est le foier de la fievre, ou la matiere qui l'engendre & l'entretient.

LATICA; fievre quotidienne, continue, & sans rémission.

LATISSIMUS DORSI, *grand dorsal*.

C'est un muscle large, mince, charnu, pour la plus grande partie, situé entre l'aisselle, où il est fort étroit, & le dos, sur lequel il s'étend par des fibres rayonnées en long & en large, depuis le milieu du dos, jusqu'au bas de toute la région lombaire: c'est pourquoi il est appellé le *grand dorsal*, & le très-large du dos.

Son attache hors du bras est en partie aponévrotique, & en partie charnue; il est d'abord quelquefois attaché à la côte inférieure de l'omoplate, près de l'angle de cet os, par un trousseau de fibres charnues, qui ne se trouve pas toujours. Ensuite, & pour l'ordinaire, il est attaché par un aponévrose aux apophyses épineuses des six ou sept, & quelquefois huit vertebres inférieures du dos, à celles de toutes les vertebres des lombes, aux épines supérieures & aux parties latérales de l'os sacrum, & à la levre externe de la partie postérieure de l'os des iles.

Après tout ce trajet aponévrotique, il est enfin attaché par des digitations charnues aux quatre dernieres des fausses côtes. Ces digitations couvrent celles du dentelé postérieur inférieur, & s'entrelacent avec les quatre dernieres du grand oblique du bas-ventre. On trouve quelquefois ici des trousseaux charnus communs à ces deux muscles. Le *grand dorsal* n'est pas toujours attaché à la derniere fausse côte; souvent il ne l'est que par une espece d'aponévrose particuliere assez forte. Il m'a encore paru attaché à la premiere fausse côte, par une espece de digitation très-legere.

De toutes ces différentes attaches, les fibres charnues du muscle vont par différentes directions gagner le bras. En arriere sur le milieu du dos, elles sont presque transversales. Elles deviennent obliques de plus en plus, à mesure qu'elles deviennent inférieures. Vers la région lombaire, leur obliquité diminue encore davantage; & enfin sur les côtés elles deviennent presque longitudinales. Ensuite toutes les fibres se ramassent en montant, & se concentrent sous l'aisselle, où elles se terminent par une bande tendineuse, ou un tendon plat, contourné à-peu-près comme celui du grand pectoral, mais plus simplement, & sans que les portions repliées se collent ensemble; le bord supérieur de ce tendon plat se contourne en-dedans, & répond à la partie inférieure ou latérale du muscle; & le bord inférieur qui cache l'autre en se croisant un peu avec lui, répond à la partie supérieure ou postérieure du muscle.

Le tendon ainsi formé, s'attache à l'os du bras, un peu au-dessous de la petite tubérosité supérieure, à côté & le long du bord interne de la goutiere osseuse. Il tapisse même la cavité de la gouttiere par une expansion transversale fort lice & polie, à peu-près comme le tendon du grand pectoral le fait par l'autre bord; de sorte que ces deux tendons dont les bouts se rencontrent à l'opposite dans la gouttiere, paroissent par-là être en partie une même continuation: je dis en partie, parce que ce tendon n'est pas aussi large que celui du grand pectoral.

Le tendon du *grand dorsal* se trouve accompagné d'un pareil tendon plat, du muscle appellé le grand rond: mais son attache est au-dessus de celle du grand rond qui n'est pas si près de la gouttiere que celle du grand dorsal; de maniere que le tendon du grand dorsal par son bord inférieur, anticipe sur le bord supérieur du tendon de l'autre muscle. Au reste ces deux tendons communiquent par quelques fibres collatérales, & ils sont affermis par une même bride ligamenteuse, qui descend de l'attache du muscle sous-scapulaire, jusqu'au-dessous de l'attache du grand rond: je parlerai encore de cette bride dans la description du grand rond.

Le *grand dorsal* est couvert du trapese, depuis la sixieme vertebre du dos jusqu'à la derniere. Il couvre le dentelé postérieur-inférieur. Son aponévrose est étroite au commencement; elle devient de plus en plus large en descendant entre les vertebres & l'os des iles. Elle est fortement collée à celle du dentelé postérieur-inférieur, & encore plus à celle du transverse, du sacrolombaire & du long dorsal. Le *grand dorsal* aide à former le creux de l'aisselle avec le grand pectoral.

Il sert en général à rabaisser le bras levé; ce qu'il opere principalement par sa portion inférieure. Par la même portion inférieure & par la connexion de l'omoplate avec l'os du bras, il sert à abbaisser l'épaule avec effort, & à la tenir fermement abaissée pour surmonter des ef-

forts opposés à cette attitude; par exemple, quand étant assis on s'appuie sur le coude, ou quand on marche avec des béquilles.

Par son attache dorsale, par le passage de son tendon sur le côté interne de l'os du bras, & par l'attache de ce tendon vers le côté antérieur du même os, il peut tourner le bras autour de son axe, ce que les Anatomistes appellent rotation; comme il arrive, quand après avoir fléchi l'avant-bras, on le porte derriere le dos.

Par son attache à la crête de l'os des iles & aux fausses côtes, il devient nécessaire pour lever la tête latéralement sur un côté, quand on est couché sur l'autre; car en tenant alors l'épaule abbaissée, c'est-à-dire approchée du thorax, la clavicule devient le point fixe d'un, & peut-être de deux des muscles, qui dans cette attitude servent à lever la tête, comme j'expliquerai plus au long en parlant de l'usage de ces muscles. Chacun en peut faire l'expérience dans son lit, pourvû qu'alors il soit tout-à-fait couché sur un côté selon toute sa longueur, & que pendant qu'il leve la tête dans cette attitude, il porte sa main sur le bord antérieur de ce muscle; car il y sentira une tension très-réelle, & assez considérable, qui cesse toutes les fois qu'on cesse de lever la tête.

Sa connexion avec les fausses côtes, fait que la respiration est gênée, quand par son moyen on tire avec effort le bras en bas, pour appuyer la main sur quelque chose, par exemple, quand on imprime un cachet, & quand on s'appuye par la main sur une canne un peu basse ou courte, & l'avant-bras tendu embas.

Sa petite portion attachée à l'angle inférieur de l'omoplate, peut servir d'auxiliaire au muscle nommé le grand rond, dont je parlerai ci-après.

Ce muscle sert aussi à soutenir le poids de tout le corps, quand les bras étant levés en-haut, on se pend par les mains, avec lesquelles on empoigne, par exemple, les branches d'un arbre pour grimper.

Le même usage de ce muscle a lieu, quand étant debout ou assis, & ayant le bras avec l'avant-bras plus ou moins étendu horisontalement, on fait avec la main, effort de haut embas contre quelque résistance, par exemple, quand on s'appuie dans cette attitude sur un bâton fort haut en l'empoignant avec la main, à peu-près comme ceux qui tiennent avec la main une hallebarde par en-haut, & en appuient le bas avec effort contre terre.

Ces trois derniers usages ne peuvent cependant être bien exécutés par ce muscle seul, il faut que le grand pectoral vienne à son secours. Winslow, *Anatomie.*

LATON, *Cuivre*; ce terme a en Alchymie quelques autres significations: mais elles sont peu importantes pour la médecine.

LATUS PULSUS, *pouls large*; on dit que le pouls est large, lorsque l'artere paroît à chaque pulsation distendue contre nature.

LATÆ PUSTULÆ, *pustules larges*, ou qui s'étendent par la base, sans s'élever.

LAV

LAVACRUM, *Bain.*
LAVAMENTUM, *lotion* ou *fomentation.* Blancard.

LAVANDULA, *Lavande.*

Voici ses caracteres.

Le casque de sa fleur est rondelet, élevé; & ordinairement divisé en deux; sa barbe est partagée en trois segmens presqu'égaux; ses fleurs sont rassemblées fort proche les unes des autres, & forment des épis foibles & petits au sommet des branches & des tiges. Cette plante est extremement odoriférante. Boerh. *Ind. alt. Plant. part.* 1. *pag.* 152.

Boerhaave en compte les huit especes suivantes.

1. *Lavandula, latifolia, Indica, subcinerea, spicâ breviore.* Hort. R. P. T. 198.

2. *Lavandula, latifolia*, C. B. P. 216. Tourn. Inst. 198. Boerh. Ind. alt. 152. *Lavandula*, Offic. *Lavandula, major, sive vulgaris*, Park. Theat. 72. Raii. Hist. 1. 512. *Lavendula, flore cæruleo & albo*, Ger. 467. Emac. 583. *Pseudo-nardus, quæ vulgò spica*, J. B. 281. *Spica Officinarum German.* La grande lavande.

Ses feuilles sont plus larges que celles de la *Lavandula angustifolia*; mais elles sont moins blanches, ou grises; ses tiges sont plus hautes; ses épis plus larges; & chaque fleur en particulier est plus petite. On la cultive dans les jardins; elle est fort rare en Angleterre.

Elle est de la nature de la *lavandula angustifolia*: mais elle n'entre dans aucune composition médicinale. Miller, *Bot. Off.*

Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage; leurs particules sont déliées, & amies de la tête & des nerfs. On s'en sert principalement dans les catarrhes, les paralysies, les convulsions, la léthargie, & le tremblement des membres. Elle provoque les urines & les regles; hâte la sortie du fœtus, & calme les tranchées causées par des vents. Extérieurement elle est bienfaisante en fomentation à la tête & aux membres; on s'en sert encore en masticatoire. Dale, d'après *Schroder.*

3. *Lavandula, angustifolia*, C. B. P. 216. Tourn. Inst. 198. Boerh. Ind. alt. 152. *Spica lavandula vulgaris*, Offic. *Lavandula minor spica*, Ger. 468. Emac. 584. Raii Hist. 1. 513. Park. Theat. 73. *Pseudo-nardus, quæ lavendula vulgò*, J. B. 3. 282. *Lavande commune.*

La *lavande* commune est une plante en buisson, qui dure pendant plusieurs années, qui pousse un grand nombre de branches ligneuses, couvertes de feuilles longues, velues, étroites, placées deux à deux à chaque jointure, & terminées par une pointe mousse. Du milieu de ces feuilles partent plusieurs tiges quarrées, peu chargées de feuilles; & ces feuilles sont plus étroites que celles dont nous avons parlé. Quant à ces tiges, elles portent à leur sommet de longs épis verticillés, chargés de fleurs labiées en casque, bleues, & placées dans des calyces velus. Elle est sauvage dans les Contrées Méridionales de la France & de l'Espagne. On ne la trouve que dans les jardins en Angleterre, où elle fleurit en Juillet. C'est cette *lavande* qui est fort commune, & dont on fait un si grand usage; la *lavande* à feuilles larges, ne se cultive que dans les jardins de quelques curieux. Gerard, Parkinson, & même Ray, se sont trompés en confondant la *lavande* à feuilles larges, avec la *lavande* commune.

La *lavande* est cordiale & céphalique, bonne dans toutes les maladies de la tête & des nerfs; elle est bienfaisante dans les convulsions, la paralysie, & la foiblesse des membres; elle chasse les vents de l'estomac & des intestins, & prévient la colique. On s'en sert à l'extérieur dans les fomentations destinées à rechauffer & à fortifier. Miller, *Bot. Off.*

Esprit de Lavande composé.

Prenez *des fleurs de lavande, quatre pintes.*

Versez dessus,

d'eau-de-vie de France, seize pintes.

Ajoutez de fleurs récentes

de sauge,
de romarin, &
de betoine, } *de chaq. une poignée.*

de bourache,
de buglosse,
de lys des valées, &
de primevere,
} *de chaque, deux poignées ;*

de feuilles de baume,
de matricaire, &
d'oranger, recemment cueillies, ou
} *de chaque, une once.*

de fleurs de stœchas,
d'orange, &
de baies de laurier,

Mettez le tout en digestion, & tirez-en au bain-marie, dix pintes.

Ajoutez

de l'écorce extérieure de citron, &
du sandal jaune,
} *de chaq. six dragmes.*

de canelle,
de muscade, &
de macis,
de semences de petit cardamome,
de cubebes,
} *de chaque, une demi-once ;*

de bois d'aloès, une dragme.

Mettez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures, & filtrez l'esprit.

Ajoutez alors, si vous le jugez à propos,

du musc,
de l'ambre gris, &
du safran,
} *de chaq. un scrupule ;*

des roses rouges, séchées, &
du sandal rouge,
} *de chaque, une demi-once.*

On enfermera ces derniers ingrédiens dans un sachet mince, qu'on tiendra suspendu dans l'esprit.

On a ici laissé les odeurs à discrétion, parce qu'il pourroit arriver que celles qu'on auroit prescrites, seroient contraires au but principal de cette composition, qui loin d'être cordiale & céphalique pour les personnes à qui elles déplairoient, ne feroit qu'augmenter leur indisposition. Nous avons donc mieux aimé ne rien prescrire là-dessus, que de nous exposer à ôter à ce remede ses propriétés principales. On en faisoit jadis grand usage dans toutes les affections des nerfs, & il n'a point encore perdu sa réputation. Il est si bienfaisant aux personnes décrépites, dans les attaques apoplectiques ou convulsives, qui entraînent après elles les paralysies, & la perte de la mémoire, & l'expérience en a tellement constaté l'efficacité en pareil cas, qu'on lui donne presque généralement le nom de goute pour la paralysie. On en peut ordonner depuis vingt gouttes jusqu'à cent. La meilleure maniere de les prendre, c'est dans du sucre, qu'on laisse dissoudre peu à peu dans sa bouche; parce qu'alors elles agissent plus immédiatement sur les nerfs & sur les esprits, que quand elles ont été délayées dans un véhicule, & portées avec lui dans l'estomac.

4. *Lavandula, angustifolia, flore albo*, C. B. P. 216.
5. *Lavandula, folio dissecto*, C. B.P. 216.
6. *Lavandula, folio dissecto, flore albo.*
7. *Lavandula, folio longiori, tenuius & elegantius dissecto*, T. 198. Commelin. Rarior. 27.
8. *Lavandula, maritima, Canariensis ; spicâ multiplici cærulea*, Pluk. alm. Phyt. 4. 303. fig. 5. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 152.

Voici ce que nous lisons sur la *lavande*, dans l'*Histoire des Plantes*, attribuée à Boerhaave. Cette plante a été nommée lavande *à lavando*, laver, baigner, parce qu'on l'employoit dans les bains à cause de sa bonne odeur, ou parce qu'on en faisoit entrer quelques especes dans les lessives, pour communiquer au linge une odeur agréable; ou enfin, parce qu'elle avoit lieu dans les meilleures eaux dont on se servoit pour laver le visage, éclaircir la peau, & donner au corps de la bonne odeur. On l'a appellée aussi *Spica*, épi, parce qu'elle est la seule entre les plantes verticillées qui porte un épi. Plusieurs lui ont donné le nom de nard, & c'est peut être le vrai nard des Anciens, ce que je n'examinerai point, parce qu'il n'est pas possible d'arriver à la certitude là-dessus.

C'est la premiere de toutes les plantes céphaliques; elle fortifie & ranime les esprits dans les défaillances & dans les abbatemens de tête; aussi la crois-je bienfaisante dans les léthargies, l'apoplexie, la paralysie, & l'épilepsie. On en tire une eau simple, un esprit, & une huile prétieuse. On la recommande dans les maladies qui surviennent aux filles. La conserve de ses fleurs est un remede très-efficace pour les maux de tête; elle vivifie les esprits froids & languissans, mais elle est pernicieuse dans les maladies chaudes. Cette plante est emménagogue, & aide puissamment la sortie des vuidanges après l'accouchement. Pour préparer la conserve, vous cueillerez des fleurs de *lavande* dans une belle matinée, vous les broyerez avec une égale quantité de sucre sec, & vous conserverez ce mêlange dans un vaisseau. Cette plante est toujours verte : mais il faut la cueillir lorsqu'elle est récente, parce qu'alors elle est dans sa plus grande force. Toutes les especes de *lavande* sont odoriférantes, ont une odeur douce & vivifiante, mais elles sont très-ameres & très-pénétrantes au gout. L'huile de cette plante s'appelle huile *de spica*; on la fait communément avec l'huile de térébenthine, que l'on impregne de ces fleurs; la térébenthine prend bien l'odeur, mais non les vertus de la *lavande*, ainsi il ne faudroit appeller cette préparation qu'*oleum terebenthina spicatum*. La vraie huile *de spica*, ne se doit faire qu'avec de l'eau & des fleurs de *lavande*. Il paroît que la *lavande* est beaucoup plus puissante & plus pénétrante dans les maladies de la tête, de la matrice, & des nerfs, que les fleurs de romarin, par l'huile qu'on en distile, & par la salivation qu'excitent ses feuilles & ses fleurs à ceux qui les mâchent ; elle est donc très-recommandable dans les maladies soporeuses & catarrheuses. La *lavande*, donnée dans une phrénesie qui proviendroit d'inflammation, tueroit infailliblement le malade: mais elle est bonne pour les personnes âgées qui ont des vertiges, & pour celles qui sont assoupies, & en qui les esprits animaux sont dénués de force.

On guérira l'espece d'épilepsie qui provient d'une agitation irréguliere du fluide nerveux, avec l'eau de fleurs de *lavande*: mais cette plante perdra entierement sa vertu anti-épileptique dans la décoction ou l'extrait.

L'huile essentielle de *lavande* est un excellent remede, dans la paralysie, la léthargie, & le vertige, qui ont pour cause le froid & la langueur.

Lavandula, *foliis crenatis*; nom du *Sthœcas folio serrato.*

LAVARETUS, *Lavaret*; poisson de riviere assez semblable à la truite. On le trouve dans les rivieres qui coulent aux environs de Lyon, & dans les lacs de la Savoye. Lemery dit qu'il est bienfaisant dans les maladies de poitrine & dans la consomption.

LAVARONUS, poisson de mer assez semblable au lavaret. On le trouve dans la Méditerranée. Il est aussi connu sous le nom de *Cabassonus Massiliensium*, ou de *Capassonus Genuensium*. Nous lisons dans Lemery, qu'il est bienfaisant à l'estomac, restaurant & nourrissant. On trouve dans sa tête de petites pierres qui passent pour apéritives, & bonnes dans la gravelle.

LAVATERA, cette plante a été ainsi appellée par M.

Tournefort, du nom de *Lavater*, Medecin Suisse son ami.

Voici ses caracteres.

Sa feuille, sa fleur, son pistil, & son calyce sont les mêmes que dans la mauve; son pistil dégénere en un fruit dont le sommet est couvert d'un bouclier creux; & au-dedans duquel croissent les semences qui ont la forme de rein.

On en distingue les trois especes suivantes.

1. *Lavatera, folio & facie althææ.*
2. *Lavatera, folio & facie althææ, flore albo.*
3. *Lavatera, Africana, flore pulcherrimo.* BOERHAAVE, *Index.* MILLER, *Dictionn. Vol. I.*

LAVATIO, *bain* ou l'*action de baigner*.

LAU

LAUCANIA, λαυκανία ou λευκανία, la gorge ou l'œsophage.

LAUDANUM, ce terme paroît être barbare; & il y a toute apparence qu'il est de l'invention de quelque Chymiste enthousiaste, qu'il vient de *laus*, louange; & qu'on a voulu faire entendre que la composition médicinale, qu'on appelloit *laudanum*, étoit digne d'éloge. On donne en général le nom de *laudanum*, à toutes les préparations d'opium sous quelque forme qu'elles soient, liquides ou solides. La Pharmacopée de Londres fait mention des *laudanums* suivans: Le *laudanum*, le *laudanum* liquide de Sydenham, & le *laudanum* liquide tartarisé.

Le *laudanum* qu'on appelle communément le *laudanum* de Londres, se prépare de la maniere suivante.

Prenez *d'opium Thébaïque, extrait avec parties égales d'eau de fontaine, une once;*
de safran extrait de la même maniere, une dragme & demie;
de castor, une dragme.

Disolvez le tout dans une teinture faite avec l'esprit de vin, & une once de *species diambræ* sans parfum.

Ajoutez

dix gouttes d'huile de muscade.

Réduisez le tout en une masse par l'évaporation au bain de chaleur.

On en pourra donner depuis un grain, jusqu'à quatre, soit en pilules, soit en liqueur. La plupart préferent la premiere de ces formes à la seconde, parce qu'il est plus difficile d'en déterminer exactement la dose en gouttes qu'en poids; les gouttes sont plus ou moins fortes, selon la forme de la phiole d'où elles tombent, & le plus ou moins de vitesse avec laquelle elles se séparent; sans compter la perplexité qui naît sur la quantité du menstrue propre à soutenir celle de l'opium. Ce remede est sujet à deux inconvéniens, il devient dans les boutiques ou trop humide ou trop sec; ce qui n'arrivera point, si, quand on le prépare, on y ajoute du sel de tartre en très-petite quantité, & dans une dose proportionnée à celle du *laudanum*. Les Praticiens d'aujourd'hui font un très-grand usage de *laudanum*. C'est pourquoi nos Apothicaires en ont en tout tems.

On trouvera à l'article *Dysenteria* la préparation du *laudanum* liquide de Sydenham.

Le *laudanum* liquide tartarisé se prépare de la maniere suivante.

Prenez *de l'opium, deux onces;*
de safran, une once;
de canelle,
de clous de girofle,
de macis,
de muscade, &
de bois d'aloès, } *de chaq. une dragme;*
de teinture de sel de tartre, deux chopines.

Faites digérer le tout pendant quelques jours.

Filtrez la liqueur, & réduisez-la par l'évaporation à la moitié.

Cettez préparation se trouve dans les additions que Shipton a faites à la derniere édition de la Pharmacopée du Collége de Londres. On en fait grand cas, à cause du tartre qui y entre, & qu'on juge très-propre à ouvrir le corps de l'opium; ensorte qu'on en obtient plus facilement la teinture, & qu'il est moins adhérent, & moins agglutinant, du reste elle differe peu de celle qu'on trouve dans le cours de Chymie de Wilson.

Les Auteurs qui ont compilé des Pharmacopées, sont pleins des différentes préparations du *laudanum*. Quincy qui se connoît, sans contredit, en compositions Pharmaceutiques, nous a donné le *laudanum* suivant, qu'il appelle *laudanum* balsamique.

Prenez *d'opium en extrait, deux onces;*
de foie de soufre, quatre onces;
d'extrait de safran, &
de régliffe, } *de chaque, une once;*
de fleurs de benjoin, une demi-once;
de baume du Pérou, deux dragmes;

Mêlez le tout sur un feu modéré.

Remuez les fleurs de benjoin, & que la bassine soit fort nette.

Si les extraits sont mous, donnez-leur un peu plus de consistance sur le feu, avant d'ajouter le benjoin & le baume du Pérou.

Cette préparation, dit Quincy, m'a été communiquée par une personne fort versée dans l'étude de la Medecine: j'en fis l'essai sur sa parole, & il y a plusieurs années que j'en continue l'usage sur ses succès. Elle rend la liberté de respirer aux asthmatiques, ce qu'on n'auroit pas la hardiesse de tenter avec quelqu'autre opiat que ce fût. Il a mis en état quelques personnes que l'hiver contraignoit de se retirer à la campagne, de le passer à Londres sans aucune indisposition. Il est aussi bienfaisant aux poumons, qu'il est possible qu'un opiat le soit; il excite très-promptement la respiration, & par conséquent éloigne des muscles & des autres parties, les humeurs qui y causoient des douleurs de goute, & de rhumatisme, avec d'autres douleurs cruelles. Sa dose est depuis un grain jusqu'à dix ou douze.

Laudanum liquide avec le camphre.

Prenez *du meilleur opium, quatre onces.*

Mettez-les dans un matras, & versez dessus huit livres d'eau.

Mettez ce matras dans un fourneau de digestion, & le tenez chaudement pendant trois jours.

Passez ensuite le tout à travers une flanelle.

Réduisez par évaporation toute la liqueur à deux livres.

Mettez ce reste dans une bouteille.

Mettez du meilleur safran d'Angleterre, une once dans un matras.

Versez dessus d'esprit de vin tartarisé, six onces.

Mettez le tout en digestion sur un feu modéré, & l'y laissez jusqu'à ce que le safran soit pâle.

Mettez dans un autre matras

de canelle, une once;
de clous de girofle, deux dragmes;
de piment, }
de gingembre, } *de chaq. une dragme.*

Versez là-dessus

d'esprit-de-vin tartarisé, six onces.

Et laissez le tout en digestion, pendant deux ou trois jours.

Mettez dans un quatrieme matras, une demi-once de camphre humecté avec un peu d'esprit-de-vin tartarisé.

Laissez ce camphre en digestion, jusqu'à ce qu'il soit dissous.

Passez les teintures de safran, & d'épices par une flanelle.

Mêlez-les avec la dissolution d'opium.

Mettez le tout dans un matras avec le camphre dissous.

Tenez ce mélange exposé pendant deux ou trois jours, sur un feu modéré.

Décantez ensuite pour l'usage.

Vous aurez dans cette préparation un excellent diaphorétique; parce qu'elle donne lieu à l'action du camphre. Sa dose est depuis dix gouttes, jusqu'à quarante.

Si vous voulez avoir un *laudanum* liquide pectoral, & sudorifique, vous vous y prendrez de la maniere suivante.

Prenez *de savon de tartre, quatre onces;*
d'extrait d'opium, deux onces;
de safran, une demi-once;
de gingembre, deux dragmes.

Pilez le tout dans un mortier.

Ajoutez ensuite de baume de soufre anisé, deux onces.

Broyez le tout ensemble, jusqu'à ce que le mélange soit bien fait.

Mêlez-le ensuite dans un mortier & versez dessus

de sel volatil huileux, une demi-livre;
d'esprit de vin rectifié, deux livres.

Laissez ce mélange en digestion pendant quarante-huit heures sur un feu modéré, observant de secouer le matras de tems en tems.

Ajoutez

de fort vinaigre distilé, quatre onces.

Secouez le vaisseau, & il se fera une fermentation légere.

Lorsque cette fermentation sera passée, bouchez le matras.

Laissez reposer le tout pendant trois jours & trois nuits, sur un feu de sable modéré, observant de secouer le matras comme ci-devant.

Décantez ensuite la partie claire.

Passez le sédiment, & mêlez la partie claire que vous aurez décantée avec celle que le sédiment vous aura donnée par la filtration.

De tous les *laudanums* liquides, il n'y en a point qui approche plus que celui-ci du *laudanum* balsamique. C'est pourquoi on peut l'employer dans les mêmes occasions, surtout lorsque le malade ne pourra prendre des pilules. Ce *laudanum*, faute d'être connu, n'est point ordonné, ni par conséquent préparé par les Apothicaires. Sa dose est depuis dix gouttes, jusqu'à cinquante ou soixante.

Le *laudanum* liquide, avec le sel volatil huileux se prépare de la maniere suivante.

Prenez *de l'opium en extrait, quatre onces.*

Mettez-le dans un mortier de marbre, où vous le délayerez avec une demi-livre de teinture de tartre que vous verserez dessus peu à peu.

Ne cessez de remuer l'opium, que quand il sera bien mêlé avec la teinture de tartre.

Alors mettez le tout dans un matras, & ajoutez

de sel volatil huileux, une livre.

Versez là-dessus

d'esprit de nitre dulcifié, une demi-dragme.

Agitez le tout, jusqu'à ce qu'il se soit fait une fermentation légere.

Lorsque cette fermentation sera passée, faites de votre matras un vaisseau circulatoire.

Lutez bien les jointures avec de la vessie de cochon.

Laissez le tout à une douce chaleur de digestion pendant six jours, observant de secouer le matras chaque jour.

Laissez reposer, & décantez la partie claire dans un vaisseau bien propre que vous tiendrez fermé pour votre usage.

Ce *laudanum* est plus carminatif qu'aucun autre; on peut s'en servir sans courir aucun danger dans toutes les occasions, où l'effet d'un autre opiat seroit douteux. Sa dose est depuis dix gouttes, jusqu'à trente ou quarante.

Laudanum liquide avec l'esprit de nitre dulcifié.

Prenez *du meilleur opium, deux onces.*

Coupez-le en petits morceaux, & mettez-le dans un petit matras, avec une once de safran.

Ajoutez *d'esprit de nitre dulcifié, une livre.*

Adaptez à l'orifice de votre matras un autre vaisseau.

Lutez-les bien ensemble, & laissez le mélange en diges-

tion pendant cinq jours, observant de le secouer tous les jours.

Laissez-le refroidir, & versez dessus peu à peu

de sel volatil huileux, une once & demie.

Lorsque la fermentation sera passée, fermez & lutez derechef vos vaisseaux, & laissez le tout en digestion plus de trois jours.

Laissez-le ensuite reposer, & se refroidir.

Puis décantez doucement la partie claire dans une phiole pour votre usage.

Si on ajontoit à ceci deux onces de baies de genievre, ce *laudanum* feroit plus carminatif; quelques Auteurs le regardent comme un excellent anodyn, & le préferent aux autres, lorsqu'il s'agit de chasser les vents. Il n'offense ni l'estomac ni les intestins, ainsi que font les autres préparations de l'opium. On peut en donner trente gouttes pour une dose.

Laudanum liquide avec le suc de coings.

Prenez *de l'opium, deux onces;*
du safran d'Angleterre, une once;
du suc de coings, une livre & demie.

Mettez l'opium par petits morceaux, & le mêlez avec le safran & le suc de coings; il y en a qui ajoutent à cela du levain de biere pour faire fermenter le tout.

Mettez ce mélange sur un feu de sable modéré, & le laissez en digestion jusqu'à ce que la fermentation soit passée & le safran précipité.

Exprimez ensuite le suc, & le laissez reposer.

Lorsqu'il sera reposé, versez-le doucement par inclination.

Mettez cette liqueur dans un matras, & ajoutez

de canelle, deux onces;
de cloux de girofle, une once & demie;
de poivre de la Jamaïque, une once.

Il faut que ces derniers ingrédiens soient bien broyés, & les laisser en digestion avec la liqueur pendant quatorze jours.

Exprimez ensuite le suc, & lui donnez par une douce évaporation la consistance qui convient.

Mettez ce suc dans un vaisseau, & le gardez pour votre usage.

Sa dose est depuis dix gouttes, jusqu'à quarante ou cinquante.

Ce *laudanum* ressemble beaucoup à celui de Van-Helmont, dont M. Boyle nous apprend dans les *Transactions Philosophiques*, qu'il y a deux sortes; l'une, qui étoit à l'usage de Vanhelmont le pere, & l'autre à l'usage de son fils. Le premier de ces *laudanums* m'a été communiqué comme un grand secret, par un habile Chymiste, dit M. Boyle: comme en me le communiquant on ne m'avoit point laissé la liberté de le publier, m'étant trouvé avec feu M. le Baron Van-Helmont, fils du fameux Jean-Baptiste Vanhelmont, je le questionnai sur son *laudanum*, qu'il m'avoua différer de celui de son pere; & en effet, je m'aperçus bien, continue Boyle, qu'il en différoit; mais il me parut penser que le sien se préparoit plus facilement, & ne le cédoit point en vertu à celui de son pere.

Prenez *d'opium, le quart d'une livre;*
de suc de coings, quatre livres au moins.

Mettez l'opium en petits morceaux, ou plutôt réduisez-le en petites particules, que vous aurez soin de bien mêler avec la liqueur que vous aurez fait tiédir & fermenter sur un feu modéré pendant huit ou dix jours, plutôt plus que moins.

Filtrez le tout ensuite, & y faites infuser

de canelle, & } *de chaq. une once, ou*
de cloux de girofle, } *une once & demie.*

Laissez reposer ce mêlange pendant trois ou quatre jours, ou pour le mieux, pendant une semaine entiere.

Filtrez derechef, après avoir fait jetter au tout un ou deux bouillons, lorsque les épices auront été ajoutées.

Faites évaporer ensuite l'eau superflue, & donnez au reste la consistance d'un extrait, ou telle autre qu'il vous plaira.

Enfin, incorporez bien avec ce reste deux onces du meilleur safran réduit en poudre fine, ou autant d'extrait qu'on en peut obtenir d'une pareille quantité de safran.

Vous vous conduirez par rapport à la consistance de cette préparation, par la forme sous laquelle vous voulez la donner; si c'est en pilules, forme sous laquelle je l'emploie, (dit Van-Helmont,) vous agirez autrement que si vous aviez à l'ordonner en liquide; dans ce dernier cas, l'évaporation doit être moins grande, de peur que lorsqu'on viendra à ajouter le safran, ou son extrait, le tout ne soit trop épais. La dose de cette préparation en liquide, peut être depuis cinq ou six gouttes jusqu'à dix, plus ou moins, selon les cas; elle est un peu plus petite en pilules.

Laudanum mercuriel de Paracelse.

Prenez une certaine quantité de mercure vierge, ou de mercure bien dépuré par la trituration avec le vinaigre ou le sel, ou avec une lessive.

Versez dessus d'esprit de nitre rectifié, une quantité suffisante pour sa dissolution.

Faites évaporer l'esprit de nitre, comme dans la préparation du mercure précipité rouge avec l'eau-forte.

Vous aurez alors un mercure précipité de la couleur des fleurs de pavot rouge.

Versez sur ce précipité une quantité suffisante d'alcohol, pour qu'il en soit couvert à la hauteur de trois doigts.

Laissez le tout en digestion pendant quarante jours, ou pendant un mois philosophique; alors l'esprit de vin deviendra mucilagineux.

Lorsque vous appercevrez ce mucilage, décantez doucement l'esprit de vin, & tirez la partie la plus spiritueuse, par le moyen d'une cucurbite avec son chapiteau.

Il restera au fond du vaisseau une masse huileuse, que vous distilerez dans une retorte.

Vous revivifierez par ce moyen une partie du merceure

& l'autre partie vous viendra sous la forme d'une huile.

Prenez *de cette huile, dix parties;*
de safran de soleil, ou *d'or, une partie.*

Digérez ce mélange, jusqu'à ce que l'huile devienne rouge comme du sang.

Décantez-la ensuite, & la mettez dans un vaisseau de verre scellé hermétiquement, que vous exposerez à la chaleur d'un fourneau philosophique, sur lequel vous le tiendrez jusqu'à ce que les parties venant à s'unir, il se fasse une teinture fixe.

La dose de ce *laudanum* est depuis un grain, jusqu'à trois au plus. *Collect. Chym. Leyd. cap.* 276.

LAUDINÆ, ce sont dans Poterius des pilulles, dont l'opium est la base.

LAVENDULA. Voyez *Lavandula.*

LAVER, nom du *Becabunga.* BLANCARD.

LAVIGNON, petit poisson de mer à coquille, environ de la grosseur de la moule; il est apéritif, on broie sa coquille, & on s'en sert comme des yeux d'écrevisse.

LAVIPEDIUM, bain pour les piés.

LAURAX. Voyez *Labrax.*

LAUREOLA, nom commun à différentes especes de *Thymelæa.*

LAURIFOLIA *Javanensis.* Voyez *Magostans.*

LAUROCERASUS, *Laurier-cerise.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont larges, épaisses, luisantes, toujours-vertes, & assez semblables à celles du laurier; le calyce de sa fleur est creux, & fait en entonnoir; il va en s'évasant vers le sommet; il est divisé en cinq segmens. Sa fleur a cinq feuilles, étendues en forme de rose, avec plusieurs étamines au centre. Son fruit qui ressemble beaucoup à celui de la cerise, vient en bouquet; le noyau de ce fruit est plus long & plus étroit que celui de la cerise.

Boerhaave n'en compte qu'une sorte, c'est la suivante.

Laurocerasus, Offic. Ger. Emac. 1603. Raii Hist. 2. 1549. J. B. 1. 420. Tourn. Inst. 628. Boerh. Ind. alt. 2. 228. *Cerasus folio laurino*, C.B.P. 410. *Cerasus Trapezuntina, sive laurocerasus*, Park. Theat. 1518. *Padus exotica, folio amplo, crasso, semper virenti.* Rupp. flor. Jen. 108. *Le Laurier cerise.*

C'est une plante trop connue, pour en faire une plus longue description.

Ses baies passent pour anti-scorbutiques.

Voici quelques Observations utiles & curieuses sur ce laurier, que le Docteur Madden a communiquées à la Société Royale.

Un accident des plus extraordinaires, arrivé à Dublin il y a quelques mois, nous a décélé dans une plante dont nous faisions un assez grand usage, un des poisons les plus violens qu'on ait : je veux parler de l'eau simple distilée des feuilles du *laurier-cerise.* Cette eau est d'abord d'un blanc de lait : mais lorsqu'on en a séparé l'huile qui monte dans l'alembic avec elle, le fluide qui passe à travers une chausse de flanelle, est aussi clair que l'eau commune.

Cette eau a l'odeur de celle d'amandes douces, ou d'amandes de pêches. Nos Cuisinieres & nos Traiteurs s'en sont servis pendant plusieurs années pour donner un gout agréable à leur crême, & à leurs boudins. Nos Marchands de liqueurs spiritueuses en faisoient aussi grand usage; ils mettoient ordinairement une partie d'eau de *laurier*, sur quatre parties d'eau-de-vie.

Cet usage quoique très-commun, n'avoit eu aucune suite fâcheuse apparente, lorsqu'en 1728. dans le mois de Septembre, une domestique appellé Marthe Boyse, qui servoit une personne qui vendoit beaucoup de cette eau, en prit une bouteille à sa maîtresse, qu'elle donna à sa mere Anne Boyse, comme un excellent cordial.

Anne Boyse en fit présent à Françoise Eaton sa sœur, qui étoit fille de boutique dans cette Ville, & qui en donna environ deux onces à une femme appellée Marie Whaley, qui avoit acheté d'elle quelques marchandises.

Marie Whaley but environ les deux tiers de ce qu'on lui avoit versé & s'en alla, Françoise Eaton but le reste. Marie Whaley passa chez une autre marchande, où elle avoit quelque chose à acheter, & se plaignit à ce qu'on m'a dit d'un grand mal d'estomac, environ un quart d'heure après avoir pris l'eau de laurier. On fut obligé de la porter chez elle; elle perdit la parole depuis ce moment, & mourut à peu près en une heure, sans rien rendre soit par haut, soit par bas, & sans convulsion.

La fille de boutique, Françoise Eaton, écrivit à sa sœur Anne Boyse, ce qui étoit arrivé à Marie Whaley. Mais celle-ci soutint qu'il n'étoit pas possible qu'un cordial, car c'est ainsi qu'elle appelloit l'eau de *laurier cerise*, eût causé la mort de cette femme; & pour l'en convaincre, car Françoise Eaton n'avoit pas tardé de suivre son billet, elle en prit environ trois cuillerées qu'elle avala. Elle continua ensuite de parler environ deux minutes; elle étoit si fortement persuadée que cette liqueur étoit innocente, qu'elle en prit deux autres cuillerées & les but : mais à peine fut-elle assise sur sa chaise, qu'elle mourût, sans pousser le moindre soupir, & sans avoir la moindre convulsion.

Quant à Françoise Eaton, qui, comme nous l'avons dit ci-dessus, en avoit bu un peu plus d'une cuillerée, elle n'en ressentit aucune douleur, soit à l'estomac, soit ailleurs : mais pour prévenir toute fâcheuse suite, elle eut recours sur le champ à un vomitif, & depuis ce tems elle n'en n'a point été indisposée.

Marie Whaley a été enterrée sans avoir été examinée par qui que ce soit, que je sache, excepté par le *Coroner*, ou par l'Officier constitué par l'Etat, pour examiner quel est le genre de mort de ceux qui meurent subitement. J'allai chez Anne Boyse vingt-quatre heures après son décès; mais je ne pus jamais obtenir de l'ouvrir. Elle avoit environ soixante ans; la couleur de son visage & de sa peau ne paroissoit point altérée; ses traits étoient à peu près les mêmes; & l'on eût dit qu'elle dormoit, elle n'avoit ni le ventre enflé, ni aucun signe sensible extérieur de poison.

Cet accident en rappella un autre de la même nature arrivé quatre ans auparavant dans la Ville de Kilkenny. Le fils de M. Evans, Alderman ou Commissaire de cette Ville, prit une bouteille d'eau de *laurier-cerise* pour une bonteille de tisane; on ne sait pas combien il en but; mais il mourut au bout de quelques minutes en se plaignant d'un grand mal d'estomac. Sa mort ne frappa point autant qu'auroit fait celle d'un autre; comme il étoit malade, ceux qui étoient autour de lui, l'attribuerent les uns à sa maladie, les autres au mauvais choix des remedes.

Pour m'assurer des effets de ce poison, voici quelques expériences que j'ai faites, avec un petit nombre d'amis.

I. Le 3 Octobre 1728. je donnai à un grand chien couchant trois onces d'eau de *laurier* par la gueule. En trois minutes il commença à avoir de violentes convulsions. Ces convulsions continuerent pendant environ cinq minutes, après quoi je le détachai, il lui prit alors une très-grande difficulté de respirer, qui dura pendant huit minutes; il s'affoiblit peu à peu; il fit quelques efforts pour marcher, mais inutilement; je l'attachai

l'attachai derechef & lui fis prendre encore une once & demie de la même eau, ce qui l'abattit tout d'un coup, ni les convulsions, ni la difficulté de respirer, ne reparurent, & il mourut en deux minutes.

Je l'ouvris, & je lui trouvai dans l'estomac toute l'eau qu'il avoit prise; sa surface étoit toute couverte d'écume, mais elle n'étoit altérée ni dans sa couleur, ni dans sa consistance, ni dans son odeur. L'intérieur de l'estomac n'étoit pont enflammé, & il n'y avoit aucune affection sensible dans la tunique veloutée.

Les veines de l'estomac, toutes les veines mésaraïques, & même la veine-cave étoient fort distendues par le sang; les arteres au contraire étoient vuides d'une maniere qui se faisoit appercevoir. Le foie & la vésicule du fiel n'étoient point altérés. Il y avoit plus de sang dans les reins qu'à l'ordinaire, ils paroissoient d'une couleur blenâtre, presque aussi foncée que celle des prunes violettes. J'y fis une incision, & il en sortit une grande quantité de sang plus fluide que de coutume. Rien ne paroissoit contre nature au cœur, le cerveau étoit parfaitement sain.

II. Le 24 Octobre de la même année, je donnai une once & demie de la même eau à une chienne de moyenne taille. Sur le champ les forces lui manquerent, & elle perdit en deux minutes l'usage de ses membres. Elle fit plusieurs efforts pour se lever & marcher, mais ce fut inutilement, elle chancela & tomba. Elle réitéra sans cesser les mêmes efforts pendant cinq ou six minutes; au bout desquelles elle eut des convulsions violentes, surtout dans les muscles qui servent à l'extension de la tête & de l'épine du dos. Dans l'espace d'une minute que dura cette espece de convulsion que nous appellons *opistotonos*, le derriere de sa tête fut presque retiré jusqu'à sa queue.

Elle vomit ensuite considérablement, & ses convulsions cesserent, ensuite elle demeura tranquille pendant sept ou huit minutes, sa difficulté de respirer étoit grande, moins toutesfois que dans le premier cas; elle écumoit par la gueule. Nous lui donnâmes encore une once d'eau, ce qui rendit sa difficulté de respirer excessive & la fit mourir en deux minutes.

Je lui ouvris l'abdomen, la poitrine & la tête, & je trouvai ces parties dans le même état, que dans l'expérience précédente.

III. Le 25 Octobre, nous donnâmes deux onces d'eau à un chien de la même taille que le premier; & elle produisit exactement les mêmes effets. Ce chien mourut en une demi-heure, sans qu'on eût augmenté la dose, parce qu'il ne vomit point celle qu'il avoit prise. L'état de ses parties internes nous parut à son ouverture, le même que dans les deux cas précédens.

IV. Le 26 Octobre, nous donnâmes deux dragmes & demie d'eau à un chien de moyenne taille, & le détachâmes sur le champ. Il courut avec assez de vivacité dans toute la chambre, environ pendant une minute, & ne parut point affecté: mais il perdit promptement l'usage de ses membres, & il tenta vainement de se lever & de marcher; les forces lui manquoient, & il retomboit toujours avant que d'avoir parcouru sept piés.

Il vomit ensuite considérablement, vu surtout qu'il avoit jeuné pendant vingt-quatre heures. Il eut une convulsion plus violente, qu'aucun des chiens sur lesquels nous avions fait les essais précédens; elle étoit particulierement dans les muscles qui servent à l'extension de la tête & de l'épine. Elle dura pendant huit ou dix minutes; lorsqu'elle eut cessé, la difficulté de respirer commença; elle fut grande, mais sans irrégularité, & l'animal parut endormi; au bout de quelques minutes, il se leva, prit quelque nourriture & marcha assez ferme. Nous le laissâmes dans cet état, & nous le retrouvâmes au bout de trois heures entierement hors d'affaire.

V. Le 28 Octobre, nous injectâmes une once d'eau de *laurier* dans le rectum d'un épagneul vigoureux, & le laissâmes en liberté. Il perdit en deux minutes l'usage de ses membres, & commença à chanceler comme les autres avoient fait; ses convulsions furent plus violentes que dans aucun des précédens; elles affectoient particulierement les muscles du cou & de l'épine. Ceux de ses yeux furent aussi fortement convulsés, ce que nous n'avions point remarqué dans les autres chiens; il écuma par la gueule, aboya fréquemment, & respira avec beaucoup plus de difficulté qu'aucun. Ses convulsions durerent vingt minutes; lorsqu'elles cesserent, il s'endormit: mais ses yeux étoient ouverts; ses membres étoient alors parfaitement paralytiques.

Nous le dressâmes à plusieurs reprises, & le mîmes sur ses jambes; mais il ne fit aucun effort pour s'en servir. Il demeura dans cet état pendant quinze minutes & davantage. Il lui prit ensuite une autre convulsion qui l'emporta en cinq minutes.

Je l'ouvris & je lui trouvai ainsi que dans les expériences précédentes, l'estomac & les intestins très-distendus par le sang. Quant au cœur & au cerveau, il n'y avoit aucune altération sensible.

VI. Le 30 Octobre, nous injectâmes par l'anus à une petite chienne, une once & demie d'eau de *laurier* délayée, avec trois onces d'eau commune. Elle eut des convulsions, & aboya beaucoup avant que nous eussions le tems de la lâcher; à peine fut-elle libre qu'elle tomba, & ne fit depuis sa chute aucun effort pour se relever, elle fut attaquée de convulsions, & d'une grande difficulté de respirer qui durerent deux minutes. Elle demeura couchée environ pendant trois minutes, les membres roides & étendus; pendant ce tems sa mâchoire inférieure parut en convulsion, & s'approcher & s'éloigner alternativement de la mâchoire supérieure avec un mouvement fort prompt. La paralysie s'empara ensuite de ses membres, elle tâcha de respirer environ pendant deux minutes encore, & il y avoit à peine sept ou huit minutes que l'injection du clystere lui avoit été faite, lorsqu'elle mourut. Je lui trouvai l'abdomen, la poitrine, le cerveau, ainsi que dans les expériences précédentes.

VII. Le 2 Novembre nous injectâmes par l'anus, à une petite chienne, une once d'eau de *laurier-cerise*, délayée dans trois onces d'eau commune chaude. Dans l'espace de quatre minutes, elle commença à respirer avec difficulté; nous la lâchâmes, mais elle ne put jamais se tenir sur ses pattes, ni marcher sans tomber. Les muscles qui servent à l'extension de la tête entrerent en convulsion; la roideur s'empara de ses jambes de devant, elle y dura pendant trois ou quatre minutes, mais sans mouvement convulsif; elle rendit considérablement par haut & par bas, elle n'aboya point, parut souffrir peu, fut privée de tous ses sens, pendant une demi-heure, au bout de laquelle elle reprit ses forces & se porta bien.

VIII. Le jour suivant, nous injectâmes à la même chienne par la veine jugulaire, une dragme de la même eau; les convulsions la saisirent avec la même violence que dans la premiere expérience, avant que nous eussions le tems de la détacher; ces convulsions durerent environ cinq minutes, au bout desquelles elle recouvra ses forces peu à peu & la santé.

IX. Le vingt Novembre, nous injectâmes par l'anus à un chien vigoureux, d'une taille moyenne, quatre onces d'eau de *laurier-cerise*, non délayée. Il n'y avoit pas deux minutes que l'injection étoit faite, lorsqu'il fut attaqué de convulsions, accompagnées de difficulté de respirer. Il tomba à terre, aussi-tôt que ses convulsions commencerent, & ne fit depuis sa chute aucun effort pour se relever. Ses convulsions ne furent ni si longues, ni si violentes que dans les expériences précédentes. Il rendit environ quatre cuillerées de sang par le nez. Ce sang étoit d'une couleur brillante & très-fleurie. Ces convulsions durerent environ quatre minu-

tes; il devint entierement paralytique, & il mourut environ quatre minutes après.

Nous lui trouvâmes l'estomac, les intestins, le foie, &c. dans le même état que nous avons dit ci-dessus. Nous fimes à la partie inférieure d'un des lobes du poumon, une incision d'environ un pouce, & il en sortit une grande quantité de sang, qui nous parut plus fleuri & plus fluide qu'à l'ordinaire.

X. Le quatorze Décembre, nous injectâmes par l'anus à un chien à peu près de la force & de la taille de ceux d'Italie, cinq onces d'eau de *laurier*. Il parut d'abord n'en ressentir aucun effet; mais bien-tôt les forces lui manquerent; au bout de quelques minutes il commença à chanceler & à perdre l'usage de ses membres. Il n'aboya, ni ne se débattit, comme les autres avoient fait, mais il tomba peu à peu jusqu'à ce qu'il fût entierement paralytique. Il n'eut aucune convulsion, nous ne lui remarquâmes qu'une espece de spasme cynique qui le prit une demi-heure après l'injection du clystere, & quelques minutes avant qu'il mourût.

Nous lui ouvrîmes l'abdomen, où nous trouvâmes les veines fort distendues de sang, ainsi que les veines & les cavités du cerveau.

XI. Le dix-neuf Décembre nous donnâmes en clystere à un dogue ou chien de Village, à peu près de la force d'un bichon, trois onces d'eau. Il en mourut en sept minutes sans aucune convulsion, excepté un tetanos dans les muscles qui servent à l'extension de la tête.

Le *laurier-cerise* étant toujours vert & abondant en une huile chaude essentielle, nous conjecturâmes que les plantes toujours vertes pourroient bien partager la même qualité vénéneuse. Nous distilâmes donc à l'alembic des feuilles d'if; arbre dont les anciens ont tant parlé, & dont ils pensoient que l'ombre étoit fatale, à ceux qu'elle couvroit, assis ou endormis.

XII. Nous donnâmes en clystere de cette derniere eau trois onces à un très petit dogue, mais il n'en fut pas le plus légerement affecté.

XIII. Nous fîmes prendre par la gueule deux onces d'eau distilée de feuilles de *laurier* simple, à un jeune épagneul, qui n'en éprouva aucun effet.

XIV. Nous fîmes ensuite une expérience avec l'eau distilée de bouis, dont l'odeur narcotique est extremement forte. Nous injectâmes par l'anus à un petit chien, cinq onces de cette eau, mais il n'en fut point affecté; nous le gardâmes cependant douze heures après l'expérience.

XV. Pour savoir si la virulence de l'eau de *laurier-cerise* ne proviendroit point du feu dans la distilation, nous versâmes de l'eau chaude sur des feuilles broyées de *laurier-cerise*, & nous en fîmes une forte infusion. Nous en fîmes prendre par la gueule à un chien une once, dont nous supposons que la moitié passa dans son estomac; nous lui en donnâmes une autre once, cinq minutes après & par la même voie; alors il parut sentir du mal à l'estomac; mais son indisposition dura peu. Quelques minutes après nous lui en fîmes prendre une troisieme once, dont il y eut environ un quart de perdu, il fut attaqué de stupeur & de tremblement. Nous ajoutâmes une derniere once aux précédentes au bout de cinq minutes; le tremblement le reprit, mais ne dura pas, & cet animal ne tarda pas à se bien porter.

Nous étant imaginé que toutes ces petites quantités données séparément perdoient leur énergie, car il s'étoit écoulé dix minutes d'intervalle, depuis la premiere dose jusqu'à la derniere, nous lui en donnâmes à la fois deux onces & demie. Il tomba incontinent sur le dos en convulsion; il se releva & tomba trois ou quatre fois derechef; mais il ne tarda jamais à se relever. Il chanceloit, ses yeux étoient égarés, & il étoit couché par terre, dans l'attitude d'un chien fatigué. Enfin ses yeux se fermerent, son cou s'étendit, & nous crûmes qu'il alloit entrer en convulsion : mais au lieu de cela il vomit une grande quantité de chyle indigeste, mêlé d'une partie considérable de l'infusion, & parut ensuite se bien porter.

Environ vingt-cinq minutes après cette expérience, nous lui fîmes prendre par la gueule 2 onces de suc exprimé de feuilles de *laurier*; nous lui en donnâmes une autre once environ dix minutes après les deux premieres. Il perdit au bout de quelques minutes l'usage de ses jambes de derriere: mais il ne tarda point à le recouvrer. Nous ajoutâmes une autre once aux précédentes, & il lui survint une grande difficulté de respirer, il aboya beaucoup, & eut des convulsions très-violentes qui affecterent sensiblement sa mâchoire inférieure & ses jambes de derriere.

Une entiere résolution de tous ses membres succéda à ces convulsions, environ cinq minutes après qu'elles eurent commencé; il respira difficilement & lentement. L'expiration n'étoit presque pas sensible, il faisoit de tems en tems un effort réitéré pour inspirer, sans intermission & sans fermer la gueule. Il laissoit d'autres fois presque une minute entre une inspiration & une autre.

Il eut ensuite un tremblement dans tous ses membres, & mourut environ trois-quarts d'heures après avoir pris la derniere once, sans se débattre, & la queue étendue.

Le Docteur Rutty nous dit que l'on fit prendre du bol, du vinaigre & du lait, à un chien qui avoit pris un peu d'eau de *laurier-cerise*, le bol & le vinaigre ne parurent point lui avoir fait beaucoup de bien, mais le lait fit cesser tous les symptomes fâcheux, & le tira d'affaire. Il y avoit si long-tems que cette expérience avoit été faite, lorsque ce Docteur se la rappella, qu'il ne se ressouvint plus de la quantité de lait qu'on avoit fait prendre. Il croit qu'une chopine suffit.

Ces expériences avec l'eau de *laurier-cerise* sont accompagnées de plusieurs autres, faites sur les mêmes animaux, & dont le résultat est le même. *Abrégé des Transactions Philosophiques*; Vol. VII. p. 365.

LAURO SERRATÆ, *odorata*, & *laurus non odorata*; nom que l'on donne à l'*euonymo affinis Æthiopica sempervirens, fructu globoso scabro, foliis salicis rigidis serratis.*

LAURO-SIMILIS. Voyez *Laurus*.

LAURUS, *le laurier*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur n'a qu'une feuille, elle est faite en entonnoir & divisée en quatre ou cinq segmens. Les fleurs mâles qui naissent sur d'autres arbres que les fleurs femelles, ont huit étamines branchues, & qui ont la forme de bras. L'ovaire de la fleur femelle dégénere en une baie qui contient une seule semence enfermée dans une écorce qui ressemble à de la corne, & qui est couverte d'une peau.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. *Laurus*, *Indica*, Hort. Farn. Ald. 61. *Cinnamomum spurium vulgò.*
2. *Laurus*, *latifolia*, πλατυτέρα, *Dioscoridis*, C. B. P. 460. Tourn. Inst. 597. Boerh. Ind. Alt. 2. 205. Raii Hist. 2. 1690. *Laurus latifolia*, Offic. *Laurus major*, *sive latifolia*, Park. Theat. 1488. *Le laurier à feuilles larges.*

Il a les mêmes vertus que le *laurier* commun. Dale.

3. *Laurus*, *latifolia fœmina.*
4. *Laurus*, *vulgaris*, C. B. P. 460. Tourn. Inst. 597. Boerh. Ind. Alt. 2. 216. *Laurus*, Offic. Ger. Emac. 1407. Park. Parad. 598. J. B. 1. 405. Raii Hist. 2. 1688. *Laurus*, *minor*, Park. Theat. 1488. *Laurus mas & fœmina*, Ger. 1222. *Le laurier commun.*

Cet arbre est d'une grosseur moyenne dans les climats qui lui sont naturels: mais parmi nous il est bas & pousse un grand nombre de branches; ses branches les plus pe-

tites sont ordinairement d'un brun rougeâtre, ainsi que les pédicules de ses feuilles qui sont oblongues, larges dans le milieu, & pointues par le bout, fermes, dures, roides, d'un vert foncé en-dessus, & plus clair en-dessous, & d'une odeur agréable quoique forte. Ses fleurs croissent en bouquet, sur les jeunes branches au milieu des feuilles; elles sont blanchâtres, monopétales & divisées en cinq segmens; elles sont suivies par des baies ovales, enfermées dans une écorce mince & noire, & divisées par le milieu en deux cellules. On cultive le *laurier* dans nos jardins; mais il vient de lui-même en Italie, en Espagne, dans les contrées méridionales de la France, & fleurit en Mai; ses baies sont mûres en Octobre; ses baies & ses feuilles sont d'usage.

Elles sont les unes & les autres échauffantes & dessiccatives, émollientes & résolutives, elles sont bienfaisantes dans les flatulences des intestins, soulagent dans la colique, fortifient la tête & les nerfs, préservent dans les maladies pestilentielles, provoquent les urines & les regles, & chassent l'arriere-faix. Pour l'extérieur, on s'en sert dans les fomentations & les onguens échauffans & corroborarifs.

L'électuaire & l'emplâtre de baies de *laurier*, avec l'huile de *laurier*, sont les seules préparations officinales qu'on en tire. MILLER, *Bot. Offic.*

Le *laurier* a quelques principes échauffans dans ses feuilles, son écorce & ses baies. Dioscoride en fait un émollient, & Galien un dessiccatif. Sa décoction, mais surtout celle de ses feuilles, est propre en bain dans les maladies de la matrice & de la vessie. Ses feuilles vertes broyées & appliquées, guérissent la piqure des guêpes, des abeilles & des frelons, & résistent au poison des serpens, surtout du dipsas & de la vipere. Bouillies dans de l'huile, Pline dit qu'elles ont la vertu de hâter les regles. Broyées avec le polenta, lorsqu'elles sont tendres, elles sont bonnes pour les inflammations des yeux. Avec la rue elles calment les inflammations aux testicules; & avec l'huile de rose ou d'iris, elles appaisent le mal de tête. Jean Bauhin pense qu'il ne faut se servir de feuilles de *laurier* dans les inflammations, qu'avec beaucoup de circonspection: c'est pourquoi il substitue dans Pline à *inflammationes*, inflammations, *inflationes*, enflures. Ses feuilles broyées avec du miel sont bonnes pour les asthmatiques: mais l'écorce de sa racine est pernicieuse pour les femmes grosses. Sa racine prise à la dose d'une demi-dragme, dans du vin doux & odoriférant, brise la pierre & fait du bien au foie. Ses feuilles prises en potion oppressent l'estomac & excitent le vomissement. On lit dans le texte Grec de Dioscoride πραΰνει τὸν στόμαχον, soulage l'estomac: mais Cornarius veut qu'on lise βαρύνει, oppresse. On ne peut nier qu'il n'y ait une faute dans l'un des deux membres de la phrase, cela est évident par leur contradiction, πραΰνει τὸν στόμαχον, καὶ ἐμέτους κινεῖ: mais Jean Bauhin veut que l'erreur soit dans le second membre, & non pas dans le premier: car il est constant, dit-il, par l'expérience & par l'autorité de Galien, que le *laurier* est aromatique & amer, qu'il a quelque astringence & qu'il est bienfaisant au foie; qualités qui loin d'incommoder l'estomac, ne peuvent tendre qu'à le fortifier & à corriger les nausées; aussi est-ce la coutume de faire bouillir des feuilles de *laurier* avec certains mets, surtout avec le poisson; & ces feuilles loin d'exciter des nausées, ne font que rendre les alimens plus agréables au gout & à l'estomac. D'où il conclut que le verbe κινεῖ, excite, s'est glissé dans le texte, & doit en être ôté, & que Pline s'est servi d'une copie fautive. Mais Saumaise observe que Pline est du moins contemporain, sinon plus ancien que Dioscoride, d'où il conjecture qu'ils auront transcrit de quelque Auteur plus ancien ce qu'ils disent l'un & l'autre du *laurier*, & qu'ainsi il n'y a point de doute qu'ils ne lui attribuent l'un & l'autre une vertu émétique, d'où il infere que le dernier membre de la phrase n'a point été corrompu, mais que c'est au contraire le premier qu'il faut réformer, ainsi que l'a pensé judicieusement Cornarius. Quant au fait, savoir si les feuilles de *laurier* sont effectivement émétiques ou non, c'est à l'expérience à le décider. Caspar Hoffman se demande à lui-même si les feuilles de *laurier* sont salutaires à l'estomac ou si elles lui sont nuisibles; il répond à cette question, qu'il est entraîné par une multitude d'autorités à les croire plutôt malfaisantes que salutaires; d'où je conclus avec Marcellus Virgilius & Cornarius, dit Ray, qu'il faut lire dans Dioscoride βαρύνει, au lieu de πραΰνει.

Dioscoride & Pline continuent de la maniere suivante.

Les baies sont plus échauffantes que les feuilles; broyées & appliquées extérieurement ou prises intérieurement, elles provoquent les regles. Broyées & mises en éclegme avec le miel ou le baume, elles sont bienfaisantes dans la consomption, l'orthopnée & les fluxions sur la poitrine. Pelées & prises dans du vin, elles sont bonnes dans les toux invétérées, elles cuisent le phlegme & en procurent l'expectoration. Pline finit ici.

Nous ne faisons aujourd'hui aucun usage des baies de *laurier*, dans les maladies de la poitrine & des poumons, nous les ordonnons seulement dans celles du foie, de la rate & de la vessie, car elles réchauffent les estomacs froids, hâtent la coction des humeurs froides, réveillent l'appétit languissant, chassent le dégout, levent les obstructions de la rate & du foie, provoquent les urines & les regles, & expulsent l'arriere-faix. Pour faciliter l'accouchement, dit Chesneau, faites prendre le soir sept baies de *laurier*. Ces baies prises dans du vin sont bonnes contre la morsure des scorpions, & dissipent la gratelle blanche. Pline ajoute que si l'on en fait un liniment avec l'huile, elles guériront les épinyctides, les ulceres sordides & la teigne, ainsi que les ulceres à la bouche, & dissiperont les taches de rousseur; le suc des baies fera cesser les demangeaisons à la peau & le *phthiriasis*. Exprimé & mêlé avec du vin vieux & de l'huile rosat, il calmera les maux d'oreille & guérira la surdité, si on en fait distiler dans cet organe. Aucun animal vénéneux n'approchera de ceux qui s'en feront frottés. Les baies prises dans du vin, sont un remede efficace contre les poisons pris intérieurement, ou qui pénetrent dans le corps par l'extérieur; elles résistent au venin des scorpions & des serpens. On en fait un onguent avec l'huile & le vinaigre, qu'on applique sur la région du foie & de la rate: mêlées avec le miel, on s'en sert dans les gangrenes. Il y en a qui conseillent de prendre un *acetabulum* de sa racine verte, plutôt que seche, dans de l'eau, pour accélérer l'accouchement.

On emploie le remede suivant pour la luette.

Prenez le quart d'une livre de baies de *laurier*.

Mettez-les dans trois chopines d'eau, que vous réduirez au tiers par l'ébullition.

Faites-en un gargarisme chaud.

Les feuilles de *laurier* broyées & flairées de tems en tems préservent de l'infection de la peste. Aussi lisons-nous dans Hérodien que l'Empereur Commode portoit du *laurier* dans un tems de peste, & se retira par l'avis de ses Medecins, dans des lieux où cette plante croissoit en abondance. Si l'on en croit Gremb. Cardilucius & les autres disciples d'Helmont, les plantes toujours vertes sont alexitaires dans les maladies pestilentielles, résistent à la corruption & se garantissent elles-mêmes & du froid & du chaud. Dieu, disent-ils, semble nous avertir par leur verdure éternelle qu'elles sont destinées à notre usage journalier, & que sa Providence n'a pas voulu qu'il y eût un tems où elles nous manquas-

sent; en effet elles contiennent un baume préservatif de toute corruption.

Lorsque le gros bétail est attaqué de *coriago*, ou de cette maladie dans laquelle la peau venant à s'attacher aux côtes, ces animaux ne peuvent se remuer, Columella conseille de faire bouillir du *laurier*, de leur en fomenter le dos avec la décoction chaude, de tirer la peau partout & de l'étendre, ce qu'on exécutera plus commodément en plein air, & plus avantageusement à l'ardeur du soleil.

Les anciens & les modernes font souvent mention de l'huile de *laurier*. Il y en a de deux sortes; l'une s'exprime des baies récentes broyées; l'autre se tire des mêmes baies broyées ou entieres jettées dans de l'eau bouillante, où on les laissera jusqu'à ce que l'huile s'éleve à la surface de l'eau; alors on la ramassera & on la mettra dans des vaisseaux.

On obtient par la distilation une autre huile de *laurier*:

Pour cet effet,

Prenez *des baies de laurier, deux livres.*

Broyez-les & versez dessus deux ou trois pintes d'eau chaude.

Laissez le tout en cet état pendant quelque tems.

Puis distilez à l'alembic, & il vous viendra une huile avec de l'eau que vous séparerez avec le papier brouillard.

On prépare encore une autre huile de *laurier* avec les baies ou les feuilles bouillies dans l'*oleum omphacinum*, ou huile d'olives non mûres.

L'huile de *laurier* échauffe, amollit, ouvre les pores & dissipe les lassitudes. On s'en sert dans toutes les affections des nerfs, dans les maux d'oreille & dans les fluxions. C'est un remede excellent dans les maux de reins causés par le froid; si on en frotte cette région, rien ne sera plus capable de soulager le malade. Sa qualité échauffante fait qu'elle a lieu dans la paralysie, les convulsions, la sciatique, les meurtrissures, les maux de tête invétérés & les maux d'oreille. Pour en faire usage, il faut en faire chauffer dans l'écorce d'une grenade, & en frotter la partie affectée. Elle est bonne en clysteres, dans la douleur du colon & dans les frissons de la fievre. Elle tue les vers, les poux, les mites & toute autre vermine. Elle est bienfaisante dans toutes les maladies froides, surtout appliquée à l'extérieur; car prise intérieurement elle donne des nausées.

Schroder dit que l'huile distilée de *laurier* est excellente pour chasser les flatulences, surtout dans les femmes grosses sujettes à des maladies convulsives, & dans les personnes tourmentées de colique. Elle garantit les membres des effets de l'apoplexie; si on en distile dans les oreilles, ou qu'on les en frote, elle en calmera la douleur, & fortifiera l'ouie. Elle dissipe la teigne, les taches de rousseur, & toutes les autres qui gâtent la peau du visage. Elle guérit toutes les maladies dartreuses à la tête, la gale, & le *phthiriasis*.

L'emplâtre de *laurier* est bonne dans l'hydropisie, dans les indispositions qui proviennent de vents, ou de quelqu'autre cause froide, dans les tranchées & la colique, l'éléctuaire de baies de *laurier* dissipe pareillement les flatulences.

Si l'on prend des branches de *laurier*, qu'on les frote rapidement l'une contre l'autre, & qu'on jette dessus de la poudre de soufre, il s'élevera subitement une flamme; ce qui doit paroître singulier, car le bois du *laurier* est léger & spongieux. Pline dit que cette expérience réussira beaucoup mieux, si l'on prend du *laurier* pour froter, & si c'est du liere qu'on frote. Puisque le frotement est réciproque, il me paroît fort indifférent, dit Ray, que ce soit le liere ou le *laurier* qui frote, ou soit froté. RAY, *Hist. Plant.*

Electuarium de baccis lauri. Electuaire de baies de *laurier*. Voyez *Electuarium*.

Emplastrum è baccis lauri. Emplâtre de baies de *laurier*. Voyez *Emplastrum*.

Oleum laurinum. Huile de *laurier*.

Voici la maniere de la préparer, selon la Pharmacopée du Collége de Londres.

Prenez *de baies de* laurier *mûres & récemment cueillies, la quantité que vous voudrez.*

Broyez-les & les faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante.

Faites-en sortir l'huile par le moyen d'une presse.

Pilez derechef les feces restantes, & versez dessus de l'eau chaude.

Remuez-les ensuite sous votre presse.

Réitérez le même procédé, si vous le jugez à propos.

Séparez ensuite, selon l'art, l'huile qui nagera sur l'eau.

Cette huile passe pour bonne dans les aphthes dont les enfans sont attaqués; il faut en froter le sommet de la tête.

5. *Laurus, vulgaris, folio elegantissimè variegato aureo.*
6. *Laurus, vulgaris fœmina.*
7. *Laurus, vulgaris, folio undulato*, H.R. Par.
8. *Laurus, vulgaris, folio undulato fœmina.*
9. *Laurus, tenuifolia mas*, Tab. 1361.
10. *Laurus, tenuifolia fœmina.*
11. *Laurus, Africana minor, folio quercûs*, H. A. 2. 161.
12. *Lauro similis folio tenero*, Ind. 240. *arbor Brasiliana myrti laureæ foliis inodoris*, H. a. 1. 173. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 215.

LAURUS, *Alexandrina*, voyez *Bis lingua*, *Bruscus*, & *Ruscus*.

LAURUS, *Syvestris*. Voyez *Tinus*.

LAUTISSIMA VINA, vins imprégnés de mirrhe. LINDEN.

L A W

LAWANG, arbre qui croît à Java. Ray conjecture sur le gout d'un morceau de son écorce, que c'est une espece de sassafras, *Hist. Plant.*

L A X

LAXA CHIMOLEA, remede purgatif que Paracelse recommande surtout dans les maladies vénériennes; c'est de la poudre des fleurs des minéraux salins. Johnson dit que le *laxa chimolea* est un sel qui croît sur les pierres, comme l'*anatrum* ou l'*usnea lapidea*.

LAXANTIA MEDICAMENTA, remedes qui lâchent le ventre, ou l'habitude entiere du corps.

LAXATIO, *relâchement*, ou du ventre, ou de l'habitude entiere du corps.

LAXATIVA. Voyez *Laxantia* ou *Eccoprotica*.

LAXITAS, *relâchement*, ou défaut de force & de tension, soit dans les fibres, soit dans les vaisseaux, soit dans les visceres.

Il sembloit que c'étoit ici le lieu de traiter de la doctrine du *relâchement*: mais je me suis trouvé dans la nécessité de disperser, ce que j'en avois à dire, dans un grand

nombre d'autres articles, où j'ai cru qu'elle répandroit de la clarté. Voyez surtout l'article *Fibra*, c'est-là que j'en ai traité plus au long.

LAZ

LAZARI MORBUS ou MALUM. Voyez *Elephantiasis* ou *Lepra*.

LAZULI LAPIS.

Lapis lazuli, Offic. Schrod. 352. Calc. musc. 467. Geoff. prælect. 74. Worm. 65. Boet. 273. Charlr. Foss. 27. *Cæruleus lapis*. Matth. 1354. *Lapis Cyanus, sive lazuli*. Aldrov. Mus. Metall. 870. *Cæruleus*. Ejusd. 349. *Cæruleus nativus*. Theoph. de Lap. ed. Lugd. Bat. 1647. *Cyanus, seu lapis lazuli*, de Laer. 90. *Cæruleum nativum*. Schw. 375. Woodw. Att. Tom. II. Part. I. p. 42. *Pierre d'azur*.

La pierre d'azur, *lapis lazuli*, χυανὸς λίθος *Græcor. lapis cyanus*, est une pierre dure, de la couleur des fleurs bleues du bluet, ornée de petites veines ou de points d'or ou d'argent.

On en distingue de deux sortes; l'une peut supporter la violence du feu. On l'apporte de l'Asie & de l'Afrique, & c'est pour cela qu'on l'appelle *Orientale*. L'autre ne peut supporter la violence du feu, & c'est celle que l'on trouve dans quelques endroits d'Allemagne & d'Italie; elle est plus molle que celle d'Orient. On tire l'une & l'autre des mines d'or, d'argent & de cuivre.

On en prépare une couleur précieuse. Celle que l'on fait de la *pierre d'azur* d'Orient, s'appelle le *bleu d'outremer*; il ne change point avec le tems. Le bleu d'Allemagne n'est pas si estimé : car il change facilement, lorsqu'il est exposé aux injures de l'air, & par la suite des tems il devient verd.

On choisit la *pierre d'azur* qui est d'un bleu foncé, parsemée de quelques raches d'or, qui est difficile à rompre, & que le feu n'altere point.

Elle a la vertu de purger par haut & par bas. Des Auteurs la recommandent fort contre la mélancolie, la fievre quarte, l'apoplexie, & l'épilepsie. Dioscoride & Galien lui reconnoissent une vertu corrosive, avec un peu d'astriction. Quelques-uns assurent que l'on corrige sa vertu corrosive & émétique, en la lavant dans l'eau, mais mal-à-propos : car soit qu'on la lave, soit qu'on ne la lave pas, elle purge également, & fait aller par haut & par bas; & même ce que l'on lave, ne differe de ce qui reste après la lotion, que par la petitesse.

Il ne faut point douter que la couleur bleue de cette pierre ne vienne de quelques particules de cuivre, d'où dépend aussi sa vertu corrosive & purgative. Mais on demande pourquoi on emploie ce remede acre, & ce violent purgatif dans la confection alkermès, qui est une composition cordiale & fortifiante. Les anciens Medecins ont reconnu deux vertus dans la *pierre d'azur*, l'une purgative, & l'autre styptique; & quoique ces vertus soient contraires l'une à l'autre, elles se trouvent cependant dans le même remede. Ils ont cru que la vertu styptique & par conséquent confortative, étoit naturelle à cette pierre; puisqu'elle se trouve dans des mines d'or, & qu'elle contient quelques parties de ce métal. Ils ont cru au contraire, que la vertu purgative lui étoit entierement accidentelle, & qu'elle dépendoit des parties hétérogenes, qui s'y étoient mêlées. C'est pourquoi en lui conservant la vertu de fortifier, ils ont essayé de corriger par différens moyens ses mauvaises qualités, soit en la lavant, soit en la calcinant plusieurs fois. Il me paroît encore incertain s'ils ont réussi comme ils espéroient. J'avoue cependant que l'on n'a jamais reconnu aucun mauvais effet de la confection alkermès bien préparée, quoique l'on s'en serve depuis long-tems; d'où on peut conclure que par les calcinations que l'on fait de la *pierre d'azur*, on diminue ou on détruit entierement sa vertu purgative. Mais je n'assurerai pas que cette pierre serve pour augmenter la vertu cordiale de cette confection.

Je crains que les Anciens n'aient été trompés en attribuant à cette pierre la vertu de purger la bile noire, parce qu'après que l'on en a pris les déjections sont noires; car cela ne vient pas tant du caractere des humeurs que l'on rend, que de la teinture qui paroît venir du fer ou du cuivre.

Comme l'on a beaucoup de remedes plus certains pour produire les effets dont on vient de parler, on se sert rarement de cette pierre; & présentement on n'a coutume de s'en servir que dans la confection d'alkermès.

Les Chymistes s'en servent pour préparer des teintures, des élixirs, & des *magisteres*, qui ne sont plus en usage parmi nous. Geoffroy.

Quand Geoffroy fait mention de la *pierre d'azur*, comme d'un des ingrédiens qui entrent dans la confection alkermès, il parle de cette confection telle qu'elle est décrite dans les Pharmacopées étrangeres. Car il y a déja long-tems que cette pierre est bannie de celles de Londres.

La dose de cette pierre, est, selon Schroder, d'une dragme, réduite en poudre très-fine. Schroder parle aussi d'un magistere, d'un élixir, & d'un extrait de cette pierre que les Curieux peuvent voir dans sa *Pharmacopée Medico-Chymique*, *Lib. III. c.* 8.

LAZURIUS, *azur*, cette couleur est un symptome funeste dans les lepreux, selon Paracelse. Le

Lasurium argenti, ou *pulvis lazurius*, est le *crocus lunæ* ou safran d'argent.

L E Æ

LEÆNA, *Lionne*; *leæna emplastrum*, emplâtre de lionne. Aëtius en fait mention, *Tetrab. II. Serm.* 3. *c.* 85. P. Eginete donne la description de deux autres sous le même nom, *Lib. VII. cap.* 17.

L E B

LEBERIS, λεβηρὶς, *exuviæ*; *dépouilles*, ou peau de serpent. Hippocrate recommande, *Lib. II. de Morbis mulierum*, les peaux quittées par les viperes, pour dissiper les impressions que l'ardeur du soleil fait à la peau du visage.

LEBIAS, λεβίας, nom d'un poisson qu'on appelle encore *hepatus*.

L E C

LECHENEON, ληχνεῖον, le pressoir d'Hérophile. Galien. Voyez *Lenos*.

LECHIA, nom d'un poisson que quelques-uns regardent comme le *centrina*, & d'autres comme l'*anna* des Anciens. Castelli.

LECHO, λεχώ, femme en couche. Moschion.

LECISCION, λεχίσκιον, petit *acetabulum*, ou diminutif de la mesure appellée *acetabulum*. Hippocrate.

LECITHOS, λέκιθος, *espece de legume*; c'est, selon quelques-uns, le pois, ou la gesse sauvage, & selon d'autres, la lentille pelée, ou la farine de lentille pelée. On lit quelquefois λέκυθος.

Lecithos, λέκιθος, signifie aussi un jaune d'œuf. Cette double acception du même mot jette de l'obscurité en plusieurs endroits, où Hippocrate s'en est servi. Lorsqu'il donne l'épithete de λεκιθώδης, au sédiment des urines, *Epid. Lib. IV.* & au pus, *Lib. II. de Morbis*, on ne fait s'il compare l'un & l'autre à la farine de lentille ou au jaune d'œuf.

LECTIO, *lecture*; Paracelse défend *Lib. I. cap.* 4. la lecture après souper, à ceux qui ont la tête foible; & il recommande *Lib. I. cap.* 8. la lecture à voix intelligible à ceux qui ont l'estomac foible. Paul Eginete la prescrit aussi comme un exercice. *Lib. I. cap.* 19.

LECTUALIS MORBUS, maladie qui retient au lit.
LECTUS, *lit.* Voyez *Æora*.

LED

LEDUM, nom commun à différentes sortes de *Cistus*.

LEF

LEFFA. Ruland rend ce mot par *herbarum prædestinatio*.
LEFFAS. Voyez *Bur*.

LEG

LEGNA, λέγνα; c'est dans Hippocrate le bord de l'orifice de la matrice, appellé *os tineæ*, ou *amphideon*.
LEGUANARIA, seconde espece de *Ziziphus* selon Boerhaave.
LEGUMEN, *légume*; espece de plante, telle que les pois, les feves & autres, ainsi appellée, parce qu'on en ramasse le fruit avec la main. Ray met au nombre des légumes, toutes les plantes dont la fleur est en papillon.

Legumen terræ glandibus simile; nom du *lathyrus sylvestris & dumetorum flore luteo.*

LEI

LEIOBATOS, λειόβατος. Voyez *leviraia*.
LEIOPODES, λειόποδες, *pied plat*, ou qui a la plante des piés unie, & sans la cavité qu'on y remarque ordinairement.
LEIPHÆMOI, λείφαιμοι, de λείπω, *manquer*, & de αἷμα, *sang*; qui manque de sang, ou qui n'a pas la quantité suffisante de ce fluide, requise pour la santé.
LEIPODERMOS, de λείπω, *manquer*, & de δέρμα, *peau*; qui a perdu son prépuce, soit par maladie, soit par amputation.
LEIPOPSYCHIA, λειποψυχία, de λείπω, *manquer*, & de ψυχὴ, *ame*, ou *vie*; *défaillance.*
LEIPOTHYMIA, de λείπω, *manquer*, & de θυμὸς, *ame*; *défaillance.*
LEIPYRIAS, λειπυρίας, de λείπω, *manquer*, & de πῦρ, *chaleur*, ou *feu*; espece de *causus*, ou de fievre ardente, maligne & dangereuse, dans laquelle les parties intérieures sont tourmentées d'une ardeur insupportable, tandis que les parties extérieures sont tout-à-fait froides.

LEL

LELYTUS, *le pois* selon Blancard.

LEM

LEME, λήμη, *chassie des yeux*.
LEMMA, λέμμα; c'est selon Erotien une peau, ou une gousse, en un mot, tout ce que l'on enleve dans la décortication.
LEMNIA TERRA, *terre de Lemnos*. Dale en distingue les deux sortes suivantes.

1. *Terra Lemnia*, Offic. Aldrov. Muf. Metal. 262. *terra Lemnia rubra*, Worm. 10. Charlt. Foss. 5. *Lemnia terra*, Matth. 1360. *Lemnia, vel sigillata vera* Kemt. 3. *Lemnia terra*. Dougl. Ind. 52. *Terra sigillata Turcica rubra*. Mont. Exot. 14. *Terre de Lemnos.*

La terre de Lemnos est grasse, visquense, glissante & d'un rouge pâle. On nous l'apporte en petits gâteaux ou trochisques, scellés de différens caracteres, & pesant chacun environ quatre dragmes. Elle est appellée *terre de Lemnos*, parce qu'on la tire de cette isle. Une chose qui doit étonner, ce sont les éloges surprenans que les anciens Auteurs en ont fait dans tous les siecles. Du tems d'Herodote & d'Homere, on observoit en la tirant, différentes cérémonies superstitieuses. Nous lisons dans Dioscoride qu'on la préparoit de son siecle avec du sang de chevre récemment tuée, & que les Prêtres de Venus y imprimoient les figures qu'ils jugeoient à propos. Du tems de Galien, on en avoit rejetté le sang de chevre: mais on avoit conservé la plupart des cérémonies superstitieuses. Pierre Bellonius les anéantit dans son voyage à Lemnos, & en substitua d'autres. Cet Auteur nous apprend qu'on la tire le sixieme jour d'Août seulement, par la raison que l'espace d'un jour suffit pour s'en pourvoir d'une quantité suffisante pour toute l'année. Lorsque la veine de la terre est ouverte, les Prêtres Grecs récitent quelques prieres auxquelles les Habitans les plus considérables de l'Isle, tant Grecs que Turcs assistent. On referme ensuite la veine, & il est défendu, sous des peines considérables à qui que ce soit de la rouvrir dans le cours de l'année. On envoye la plus grande partie de cette terre, à Constantinople, où on la scelle du seau du Grand Seigneur. Le Gouverneur de l'Isle vend le reste à des Marchands, quelquefois avec ce sceau, & d'autres fois sans sceau. Bellonius remarque qu'on la contrefait à Constantinople avec tant d'art, qu'il n'est presque pas possible de distinguer la terre fausse d'avec la vraie. La meilleure *terre de Lemnos* est celle, qui broyée entre les doigts, ou dissoute dans la bouche, paroît la plus grasse, & contient le moins de sable. Les anciens ont beaucoup parlé des vertus de cette *terre*: mais il y a toute apparence qu'elle devoit sa réputation & leurs éloges, plus aux cérémonies superstitieuses qu'on observoit en la tirant de la terre, qu'à ses qualités intrinseques. Dioscoride la recommande, comme un antidote contre les poisons & la dyssenterie. Galien dit qu'appliquée extérieurement, elle fait cicatriser toutes les plaies récentes. Fernel pense qu'elle est bonne, tant intérieurement qu'extérieurement, pour arrêter les hémorrhagies. Quelques Auteurs ont vanté ses qualités aléxipharmaques dans toutes les maladies contagieuses & pestilentielles; la plûpart des Modernes la regardent comme une terre purement alcaline, & dont toute la vertu consiste à absorber les acides, ce en quoi il me paroît qu'ils se trompent; car aucune de ces terres ne fait effervescence avec les acides: son analyse ne permet pas de douter qu'elle n'ait quelqu'une des propriétés que lui attribuent les Anciens. Elle rend une petite quantité de sel volatil urineux, d'huile bitumineuse, & d'un sel peu différent du sel marin, d'où nous devons conclurre que cette terre est imprégnée d'un sel ammoniac, mêlé avec une huile bitumineuse qui empêche l'action des acides, & que par conséquent elle doit être alexipharmaque, diaphorétiqne, détersive & vulnéraire. Toute la préparation qu'exige cette *terre* sigillée, c'est d'être réduite en poudre très-menue, & d'être ensuite dissoute dans un véhicule convenable. Dans les dyssenteries, les ulceres aux intestins, & les hémorrhagies: on peut la donner en potion ou en bol, qu'on préparera de la maniere suivante,

Prenez *de la terre de Lemnos réduite en poudre fine, une dragme*;
du sirop de coings, une once;
de l'eau de plantin, } *de chaque trois*
de l'eau d'herniole, } *onces*;

Faites une potion qu'on prendra par cuillerée.

Prenez *de la terre de Lemnos,* }
de la conserve de roses rouges, & } *de chaque une demi-once*;
de mures de ronces, }
du sirop d'épine-vinette, une quantité suffisante pour faire un électuaire mou, dont on ordonnera le matin & le soir.

Prenez *de la terre de Lemnos, une demi-dragme*;

du sirop de giroflée musquée, *une once* ;
d'eaux simples de baume,
de scorsonnere, } *de chaq. deux onces* ;
de chardon béni,
d'eau thériacale, *six dragmes* ;

Mêlez & faites une potion dont on prendra plusieurs fois en un jour par cuillerée.

On joint ordinairement la *terre de Lemnos* au bol d'Arménie dans les applications extérieures.

La *terre de Lemnos* entre dans la thériaque de Venise, dans la confection Hyacinthe, dans la poudre Bésoardique de Renodeus, dans l'orvietan d'Hoffman, dans les pilules antivénériennes de la Pharmacopée Royale de Charras, & dans l'emplâtre du même Auteur pour les fractures.

Les inconvéniens qu'il y a à se servir de cette *terre* pendant trop long-tems & en trop grande quantité, lui sont communs avec toutes les terres absorbantes, elles chargent l'estomac, adherent à sa surface intérieure, & la plâtrent, d'où il s'ensuit des effets très-fâcheux; elles obstruent les orifices des glandes de l'estomac, & des intestins, empêchent la digestion, & donnent lieu aux fluides dont l'excrétion se devoit faire dans l'estomac & les intestins, de se porter ailleurs, & de causer plusieurs maladies. Le seul moyen de prevenir ces accidens, c'est de donner les absorbans en petite quantité, de les délayer dans beaucoup de liqueur, & d'observer les effets qu'ils produisent. GEOFFROY.

2. *Terra Lemnia alba*, Offic. *Terra Lemnia sigillata alba*, Charlt. Foss. 5. *Terra sigillata Lemnia alba*. Worm. 9. *Terra Lemnia*, *vel sigillata candida*, Kemptman. *Terra sigillata Turcica alba*. Mont. Exot. 14. *Terre blanche de Lemnos*.

Comme elle est grasse, elle est un peu ténace & visqueuse; c'est pourquoi elle s'attache à la langue, mais sans la picotter.

Quant à ses propriétés, elle passe pour avoir celles d'arrêter les hémorrhagies de la matrice, de réprimer l'excès de l'écoulement menstruel, de résister au poison & aux maladies malignes, & de guérir la morsure du chien enragé. DALE.

LEMNISCUS, λημνισκός, *tente*. Ce terme signifie dans Celse, *cap.* 28. un pessaire fait de toile roulée, & mise sous la forme d'une longue tente, qu'il veut qu'on introduise dans le vagin, lorsqu'étant d'une étroitesse contre-nature, on est obligé d'y pratiquer un passage par une incision.

LEMPNIAS, *terre sigillée*. On entend par *lempnias calcis*, les écailles qui se séparent de l'airain, lorsqu'on le bat sur l'enclume, *lempnias* & *lempnia* sont encore synonymes à *Auripigmentum*. CASTELLI.

LEN

LENIENS, LENIS, & LENITIVUS, *doux*, sans acrimonie, adoucissant, ou laxatif.

LENOS, ληνός; c'est dans Hippocrate une crenelure, ou cavité pratiquée dans quelque machine, faite pour la reduction & l'extension des os fracturés.

Herophile a donné le nom de ληνός, à cet endroit au dedans de la tête, où différens sinus de la dure mere se rencontrent, à cause de sa ressemblance à une partie d'un pressoir. Nous appellons cet endroit le pressoir d'Herophile. Voyez *Caput*.

LENS, *Lentille*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées & croissent sur une côte qui dégénere en vrille, sa gousse est petite, pleine de semences rondes & convexes des deux côtés. BOERH. *Ind. alt. Plant. part. II. pag.* 44.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Lens, vulgaris*, C. B. 346. Boerh. Ind. A. 2. 44. *Lens*, *Offic*. J. B. 2. 317. Raii Hist. 1. 904. Synop. 3. 323. *Lens minor*, Ger. 1049. Emac. 1224. Park. Theat. 1068. *Lens vulgaris*, *semine subrufo*, Tourn. Inst. 390. *Lentille*.

C'est un petit légume, moindre que l'ivraie, qui a plusieurs longues feuilles en aîles, étroites, petites, & ovales, placées en opposition, avec des vrilles à l'extrémité de la côte. Ses fleurs sont petites & blanches, moindres que celles de l'ivraie, mais d'une forme à peu près semblable, placées pour la plupart sur un long pédicule, & suivies de gousses courtes & plattes, qui contiennent deux semences rondes, plus petites & plus plattes que l'ivraie. On la seme dans quelques contrées de l'Angleterre, elle fleurit en Mai, & sa graine est mûre en Juillet.

Les Anciens assurent que les *lentilles* mangées avec leur peau, resserrent le ventre & arrêtent le flux; on en ordonne quelquefois la décoction dans les diarrhées; on en fait rarement usage en Medecine; on en peut substituer la fine fleur à celle de feve, dans les cataplasmes. MILLER, *Bot. Off.*

On seme la *lentille* dans les champs, elle est plate, jaunâtre, & d'usage. Elle affoiblit la vue & elle est de difficile digestion; elle incommode l'estomac, & cause des flatulences, tant dans ce viscere que dans les intestins; elle arrête les flux, & affecte les nerfs, les poumons, & la tête. DALE, d'après *Dioscoride*.

Les *lentilles* bouillies & mises en cataplasme avec le polenta, calment les douleurs de la goute; mises en cataplasme avec le miel, elles font agglutiner les ulceres sinueux, nettoyent les ulceres sordides, brisent & détachent les croûtes de leurs bords; bouillies deux fois dans du vinaigre & mises en cataplasme, elles dissipent les duretés & les tumeurs scrophuleuses. En cataplasme avec le mélilot, ou les coings & l'huile rosat, elles guérissent les inflammations aux yeux & à l'anus. Si les inflammations sont considérables, & qu'il y ait à l'anus de larges cavités fistuleuses, on fera bouillir les *lentilles* avec de l'écorce de grenade, ou des roses seches, à quoi l'on ajoutera du miel; préparées comme ci-devant, & y ajoutant un peu d'eau de mer, on aura un fort bon remede contre le *lomas*, ou l'ulcere phagédénique dégénerant en gangrene. La même préparation est bonne pour les pustules, les herpes, les érésipeles, les engelures aux talons. Le cataplasme de *lentilles* bouillies dans de l'eau de mer, soulagera les femmes dont les mamelles sont distendues par un lait grumeleux. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 129.

L'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, recommande de laver avec la décoction de *lentilles* les pustules de la petite vérole, lorsqu'elles ont suppuré.

2. *Lens*, *major*, *vulgaris*, *semine cinereo & nigro variegato*.

3. *Lens monanthos*. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

LENS PALUSTRIS, ou *Lenticula palustris vulgaris*.

LENTA FEBRIS, *Fievre lente*. Voyez *Hectica*.

LENTIBULARIA, nom de deux plantes dont Tournefort & Ray dans son *Synopsis*, ont fait mention.

1. *Lentibularia*, Riv. Irr. Mon. Ic. *Millefolium palustre galericulatum*, Ger. Emac. 828. *Aquaticum*, *flore luteo galericulato*, J. B. 3. 783. Park. 1258. *Aquaticum lenticulatum*, C. B. P. 141.

On trouve cette plante dans les fossés & dans les étangs de Lincolnshire, & dans l'Isle d'Ely.

2. *Lentibularia minor*, Pet. H. B. 36. 12. *Millefolium, palustre galericulatum minus, flore minore*, Syn. 2. 79. 3. Pluk. alm. 251. T. 99. f. 6. *Aparine aquis innatans, Trevisana, foliis percepierre, capreolis donata; sive aparine fluitans, capreolis donata*, Boc. Mus. P. 2. p. 23. T. 4. On la trouve à Feversham-Moor, en Cambridgeskire, & en Yorkshire, selon M. Dent & Dodsworth.

M. Lawson a trouvé les deux sortes dans des fossés proche la Levée vers le marais, jusqu'au Fel-End, dans le voisinage de Witherslack, Westmorland. M. Dandrige dit qu'on les trouve aussi sur la riviere de Honslowheath.

Les fleurs de la seconde sont plus pâles que celles de la premiere.

LENTICULA, *la lentille d'eau.*

Voici ses caracteres.

Elle croît dans l'eau, elle paroît à sa surface; elle est simple & feuillée; sa racine foible, capillacée, & transparente. Boerhaave.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Lenticula palustris, vulgaris*, C. B. P. 362. Boerh. Ind. alt. 19. *Lens palustris*, *Offic.* Ger. 680. Emac. 829. Raii Synop. 3. 129. J. B. 3. 784. Raii Hist. 1. 117. *Lens palustris, sive aquatica vulgaris*, Park. 1261. *Lenticularia, minor, monorriza, foliis subrotundis utrinque viridibus*, Michel. nov. gen. 16.

C'est une petite plante qu'on apperçoit fréquemment à la surface des fossés & des étangs, qui n'est composée que de petites feuilles vertes & rondes, en qui l'on n'apperçoit ni fleur ni graine; du milieu de la partie inférieure de chaque feuille partent de petites racines blanches & semblables à des fils.

Cette plante est rafraîchissante, émolliente, bienfaisante en application, dans les inflammations & dans le feu Saint-Antoine, ou dans le feu-volage. On l'emploie seule, ou avec la farine d'orge dans la goute. On dit que six onces de son infusion forte dans du vin blanc, prises pendant neuf jours de suite, sont un fort bon remede contre la jaunisse. Miller, *Bot. Off.*

Tragus, Marthiole, & Dalechamp, ont cru avoir remarqué que cette petite plante prenant racine en terre, devenoit semblable à quelque cresson d'eau; mais il y a toute apparence qu'ils se sont trompés. Il en est, à peu près de cette histoire, comme de celle des coquilles que l'on a cru produire des macreuses.

La *lentille d'eau* passe pour être fort adoucissante & fort rafraîchissante. Quelques-uns l'appliquent en cataplasme pour appaiser la goute & l'inflammation des parties: mais la répercussion des humeurs est un effet à craindre de ces sortes de remedes; pour appaiser les douleurs d'hémorrhoïdes, on saupoudre deux poignées de *lentilles* de marais avec demi-once de mirrhe; on met le tout dans un sac de toile, & l'on bassine les hémorrhoïdes avec l'eau qui distile de ce sac. Tournef.

2. *Lenticula, palustris major*, Commel. Ind. 63.
3. *Lenticula, aquatica trisulca*, C. B. P. 362. J. B. 3. 786. *Hederula, aquatica*, Lob. Ic. 2. 36. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.* p. 19.

On entend encore par *Lenticula*, une tache de rousseur, ou une petite pustule au visage, ou à la gorge. Voyez à l'article *Ephelis*, la maniere de dissiper cette pustule, indiquée par Celse, *Lib. VI. cap.* 5.

LENTICULARIS FEBRIS, espece de fievre accompagnée d'éruptions de la grosseur d'une *lentille*.

LENTICULARES GLANDULÆ, petites glandes placées dans les intestins, ainsi appellées de leur figure & de leur grosseur.

LENTICULARE, *Lenticulaire*; Instrument de Chirurgie. Voyez *Planche XII. du II. Vol. fig.* 3. 4. & 5. c'est une espece de rugine.

LENTIGO, *tache de rousseur.*

LENTISCINUM VINUM, vin imprégné de mastic.

LENTISCUS, *Lentisque.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en aîles, croissent sur une côte commune, excepté la derniere qui est placée à l'extrémité. La fleur mâle qui croît sur la plante mâle a un pédicule, dont l'extrémité s'ouvre en un calyce court, vert, divisé en quatre parties, & étendu en forme d'étoile; d'où partent quatre ou cinq étamines courtes, à sommités larges & rouges. Ces fleurs sont rassemblées en touffe, l'ovaire qui est sur la plante femelle, croît fortement attaché à l'extrémité d'un pédicule long, compact, & quelquefois branchu, fourchu par le bout, & formant, pour ainsi dire un calyce. Cet ovaire a un tube fort & étroit, dont le sommet forme trois ou quatre levres rebroussées & très-rudes. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Part. II.*

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Lentiscus, vulgaris*, C. B. P. 399. *Lentiscus*, J. B. 1. 285. Dod. p. 371. Lugd. 63. *Fœmina. Lentisque commun.*

Le *lentisque* est un arbre fort gros dans les contrées, où il croît naturellement; il est fort branchu, & ses branches sont couvertes d'une écorce cendrée. Ses feuilles sont ordinairement composées de quatre paires d'aîles, sans en compter une paire placée à l'extrémité, sur un pédicule qui a une petite membrane étroite de chaque côté; elles sont assez semblables à celles du myrte; mais elles sont plus larges, plus dures & plus fermes. Ses fleurs qui sont petites, & à étamines, croissent en bouquet, & sont suivies de petites baies noires. On trouve le *lentisque* dans les parties méridionales de la France & de l'Italie. Mais il ne donne le mastic que dans l'Isle de Scio ou Chio, dans l'Archipel; sa gomme est d'usage.

On obtient la gomme du *lentisque*, ou le mastic de nos Droguistes, en faisant au commencement du mois d'Août une incision cruciale, au tronc, ou aux grosses branches de cet arbre. La gomme coule par cette incision, elle est dure, fragile, résineuse, presque transparente, d'un blanc tirant sur le jaune: mais elle devient blanche & ténace, si on la mâche. Elle vient en petites gouttes jaunes, presque transparentes, d'une odeur agréable, & d'un gout résineux & tant soit peu astringent.

Le mastic est échauffant & desficcatif, fortifie la tête & le sisteme nerveux, calme la toux, modere le crachement de sang, est bienfaisant à l'estomac, & arrête le vomissement. Il conserve les gencives & les dents; les femmes Turques en mâchent continuellement pour cet effet, & pour se procurer une haleine douce. On l'applique extérieurement en emplâtre dans les maux de tête & de dents. Le bois de l'arbre qui le fournit est desficcatif & resserrant; on s'en sert dans tous les flux; on en fait des cure-dents, qui passent pour avoir la vertu de conserver les dents.

L'emplâtre & l'onguent de mastic sont les deux seules préparations officinales qu'on en tire. Miller, *Bot. Officin.*

Le mastic est une résine transparente, de couleur d'or, d'une odeur agréable, lorsqu'on la brûle, qu'on peut mâcher, comme la cire, au lieu que le sandarac se brise sous la dent; ce qui distingue ces deux substances l'une de l'autre. On s'en sert intérieurement dans les diarrhées

diarrhées & dans les hémorrhagies ; sa dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à une dragme ; on le fait entrer encore dans plusieurs compositions purgatives, en qualité de correctif. Geoffroy.

On recommande le mastic dans la chute de la matrice, ou de l'anus, il guérit le *nomas*, & provoque les urines. Dioscoride.

Il émousse & corrige l'acrimonie des cathartiques, fortifie la tête & le sisteme nerveux, il guérit les toux & les crachemens de sang. Schroder.

2. *Lentiscus, vulgaris, foliis minoribus & pallidioribus*, H. L. Mas.

3. *Lentiscus, vera, ex insula Chio, cortice & foliis fuscis*. J. Commel. Cat. Hort. Amst. 192. C. Commel. Plant. usu. 83. Boerh. Ind. alt. 2. 174. *Lentiscus*, Offic. *Lentiscus ex Chio, ex qua fluit masliche*, Ind. Med. 73. Tourn. Itin. Ed. Angl. 1. 285. *Lentisque*.

Il est très-commun dans l'Isle de Chio, & fleurit en Mars & en Avril ; on se sert de ses petites branches qui sont noueuses, divisées en plusieurs autres, de la grosseur du petit doigt, blanches au-dedans, couvertes d'une écorce cendrée, & dont l'odeur & le goût sont résineux. Il fournit encore à la Medecine une gomme appellée *resina mastiche*, mastic. Dale dit que ce dernier est le vrai *lentisque* & qu'il differe en espece des autres.

LENTISCUS PERUANA. Voyez *Molle*.

LENTOR, *viscosité*, la *viscosité* glutineuse des fluides animaux produit un grand nombre de maladies.

Nous lisons dans Boerhaave, que la *viscosité* glutineuse produite par des végétaux, a pour cause antécédentes,

Premierement, l'usage de matieres farineuses, crues, non-fermentées, austeres & non mûres ; car la farine des végétaux capables d'en donner, mêlée avec l'eau, forme une espece de pâte visqueuse ; mais la fermentation détruit cette *viscosité*.

Secondement, la disette de bon sang. Il en faut une certaine quantité pour l'assimilation des alimens, & pour la transformation de leur suc en bon sang.

Troisiemement, l'action trop foible des vaisseaux, des visceres & de la bile. Voyez *Fibra*. Lorsque la bile est en quantité convenable, & qu'elle ne peche point en qualité, rien n'est plus propre à atténuer la *viscosité* des substances que l'on prend en aliment.

Quatriemement, la diminution du mouvement animal ; car le mouvement fortifie les solides, atténue les fluides, hâte la digestion & l'assimilation des alimens.

Cinquiemement, la dissipation des parties les plus fluides du sang par les vaisseaux excrétoires relâchés ; car il est évident que les parties les plus fluides étant dissipées, le reste doit devenir épais & visqueux ; d'où l'on voit le danger de la pratique de ceux qui travaillent à évaporer les particules les plus déliées du sang, par une énorme quantité de sudorifiques & de diurétiques.

Sixiemement, la rétention des parties les plus épaisses des fluides, dont les vaisseaux excrétoires ne peuvent se décharger à cause de leur foiblesse. Voyez *Fibra*.

La *viscosité* se forme d'abord dans les premieres voies, d'où elle passe dans le sang, & dans toutes les humeurs qui s'en séparent. Lorsque quelque particule visqueuse a traversé les vaisseaux lactés & est entrée dans le sang, son effet le plus immédiat tombe particulierement sur les poumons ; comme elle a de la peine à circuler dans les petits tuyaux de ce viscere, elle produit incontinent la dyspnée.

Les effets de la *viscosité* dans les premiers organes de la digestion, sont,

1°. La perte entiere de l'appétit. J'ai plusieurs exemples de cet effet, & il se remarque assez communément en ceux en qui l'usage des liqueurs fortes a détruit ces organes. Ces personnes n'ont point d'appétit, & lorsqu'elles vomissent, elles rendent une substance visqueuse, qui ressemble beaucoup à du frai de grenouille.

2°. Un sentiment de réplétion, de nausées, & des envies de vomir ; parce que les *viscosités* s'attachant à l'estomac, excitent la même sensation qu'une plume qu'on introduiroit dans le gosier.

3°. La crudité des alimens, parce qu'ils ne peuvent être digérés.

4°. La langueur & l'inaction de la bile à laquelle ces *viscosités* se mêlent, & qui l'emportent dans le canal des intestins, & donnent lieu à sa perte.

5°. La formation de la pituite, & pour ainsi dire, de concrétions pituiteuses dans l'estomac, & dans le canal intestinal, d'où naissent des douleurs cruelles, lorsque cette pituite & ces concrétions viennent à s'attacher aux tuniques de ces organes.

6°. La paresse & l'enflure du ventre, suite nécessaire du défaut d'aiguillon convenable dans la bile, & de la rétention des feces grossieres & visqueuses. Cela se remarque assez fréquemment dans les enfans.

7°. Enfin, le défaut de préparation, de perfection & de sécrétion dans le chyle.

Lorsqu'elle est parvenue dans les humeurs, elle rend le sang visqueux, pâle, imméable, obstrue les vaisseaux, donne lieu à des concrétions, rend l'urine blanche, & presque sans odeur, la salive ténace ; forme des tumeurs œdémateuses, empêche les sécrétions, & produit par la dissipation des parties les plus subtiles, la coalescence des petits vaisseaux. Il est évident que l'effet de toutes ces causes sera de déranger la digestion, la circulation, les sécrétions, les excrétions, & toutes les fonctions vitales, naturelles & animales, d'où s'ensuivront la suffocation & la mort.

On peut tirer de ce que nous avons dit, les signes diagnostics, prognostics & amnestiques relatifs aux maladies qui proviennent de la viscosité glutineuse, & la maniere convenable de les traiter.

Quant à la cure, on en viendra à bout, premierement, par l'usage d'alimens & de boissons qui aient bien fermenté, & qui soient assaisonnés de sel & d'aromates ; car la fermentation détruit la *viscosité* de tous les végétaux farineux. La gelée de riz ou d'avoine bouillie est détruite par la fermentation. La biere bien fermentée ne cause point de phlegme, comme font les tisannes ; la double biere convient donc dans les maladies froides & languissantes, & les tisannes dans les maladies chaudes & inflammatoires. Boerhaave dit que la biere forte est le meilleur remede qu'on puisse employer dans les maladies froides qui viennent de *viscosité*, & il nous assure avoir vu plusieurs cures faites par l'usage seul de la biere de Brunswic, & du biscuit bien fermenté.

Les aromates incisent & détruisent la *viscosité* des humeurs glutineuses.

Les principaux d'entre eux sont la canelle, le macis, la muscade, l'écorce d'orange, le thym, l'origan, les cloux aromatiques, le gingembre, le poivre, le petit galanga, l'écorce de citron, la coriandre, le serpolet, & les cardamomes.

Secondement, par des bouillons de viande d'animaux abondans en sels exaltés & volatils ; tels que ceux que nous avons indiqués à l'Article *Acida*, comme des remedes dans les maladies causées par le trop d'acide ; il faut assaisonner ces bouillons avec les végétaux acres dont nous avons fait l'énumération dans le même Article, à l'occasion des maladies qui proviennent d'un acide.

Troisiemement, par des remedes qui raffermissent les vaisseaux & les visceres. Voyez *Fibra*.

Quatriemement, par l'exercice & par le mouvement ; sans ces deux choses poussées à un certain degré, rien

ne peut soulager, & moins encore guérir. Voyez *Fibra*.

Cinquiemement, par des remedes délayans, résolutifs, bilieux & savoneux.

On trouvera à l'Article *Fibra* le détail des délayans & des résolutifs.

Les irritans sont très-propres par leur masse, leur densité, leur figure & leur mobilité, à augmenter la contraction des fibres auxquelles on les appliquera.

Les principaux d'entre eux sont;

1°. Les acides salins, soit naturels, tels que les sucs de citron, d'orange, de raisin & d'autres fruits d'été acides, & les sels naturels tirés des sucs exprimés des végétaux; soit produits par la fermentation, comme le vin du Rhin & de la Moselle, le vinaigre de vin & de biere, l'esprit de vinaigre, le tartre, la crême de tartre, le lait aigre & le petit-lait aigre; soit produits par le feu, comme l'esprit de sel gemme, de nitre, de vitriol & de soufre par la cloche.

2°. Les sels alcalins, soit fixes, soit volatils. Les sels alcalins fixes sont ceux que l'on tire des cendres des plantes, comme le sel d'absinthe, de chardon-béni, de tartre & de potasse; les sels volatils sont ceux que l'on distile des substances animales putréfiées, comme le sel & l'esprit de la corne de cerf, du sang humain, des os & du sel ammoniac.

3°. Les sels composés, comme le sel marin, le sel gemme, le sel ammoniac naturel & artificiel, le nitre, le borax, le tartre tartarisé, & le tartre régénéré.

4°. Les huiles aromatiques acres, comme les huiles distilées d'absinthe, d'écorce de citron, d'écorce d'orange, de *cassia lignea*, de camomile, de canelle, de cloux aromatiques, d'hysope, des bois de gayac, de genievre & de sassafras, de macis & de marjolaine, de mente, de muscade, d'origan de Crete, de pouliot, de bois de rose, de romarin, de rue, de sabine, de sauge, de lavande, de semence d'anis, d'aneth, de carvi, de fenouil, d'ambre, de tanésie & de térébenthine.

Les huiles exprimées d'amandes ameres, de baies de laurier, de macis & de muscade.

Les huiles naturelles, comme le baume de Judée, de Tolu, de Palme, du Pérou, de Copaü, de la Mecque & de térébinthe.

Les huiles acres empyreumatiques, distilées par la retorte, comme de sang, d'os, de cornes, d'œufs, d'urine, de bois & de brique.

5°. Les esprits inflammables produits par la fermentation des végétaux farineux, & des sucs des fruits d'été.

6°. Les plantes aromatiques acres qui abondent en sel & en huile, comme les feuilles d'aurone, d'absinthe, d'*agerathum*, d'aneth, d'anis, d'aristoloche, d'arum, de bétoine, de calament, d'agripaulme, de germandrée, de grande chélidoine, de cochlearia, de dictamne, d'hépatique, de l'herbe au Chantre, d'*eupatorium cannabinum*, de fenouil, de lierre terrestre, d'hysope, de laurier, de tussilage, de marjolaine, de marrube, de matricaire, de baume, de mente, de cresson, d'herbe au chat, de tabac, d'origan, de passerage, de persicaire, de poreaux, de pouliot, de romarin, de rue, de sabine, de sariette, de germandrée aquatique, de sauge, de serpolet, de soldanelle, de thym, de tanésie, de bétoine de Paul & d'ortie.

Les fleurs d'*agerathum*, d'orange, de souci, de giroflée musquée, de petite centaurée, de camomile, de citronier, de safran, d'eupatoire, de lis des vallées, de houblon, de mélilot, de marum de Syrie, de sauge, de scabieuse, de schenante, de lavande, de stæchas Arabique, de tanésie & de tilleul.

Les racines d'acorus, d'ail, d'angélique, d'aconit salutaire ou *anthora*, d'aristoloche, de radis sauvage, de carline, de *caryophyllus* des montagnes, d'oignons, de grande chélidoine, de contrayerva, de costus oriental & des jardins, de turmeric, de pain de pourceau, de souchet, de doronic, de fraxinelle, de fumeterre bulbeuse, de galanga, de gentiane, d'*enula campana*, d'impératoire, d'iris, de tussilage, de meum, de ginglseng, d'arête-bœuf, de glouteron, de persil, de peucedanum, de pivoine, de poreaux, d'hellébore, d'impératoire, de radis, de garence, de houx, de satyrion, de scrophulaire, de seseli, de squille, de valeriane, de victoriale, d'asclepias, de zédoaire, & de gingembre.

Les graines d'aneth, d'anis, d'ache, d'ancholie, de carvi, de celeri, de coriandre, de cumin, de carote, de roquete, d'érysimum, de fœnugrec, de liveche, de navet, de cresson, de fenouil, de panais, de persil, de poreaux, de radis, d'absinthe, de moutarde, de thlaspi, d'anacarde, de cardamome, de bardane, les graines de kermes, la graine de cubebes, de genievre, de laurier, la muscade & les amandes de pêche.

Les bois de gayac, de sassafras, de genievre, d'orange, de citron, de limon & de canelle.

Les sucs aromatiques, comme l'asa-fœtida, la gomme ammoniaque, la gomme *anime*, le bdellium, le benjoin, la gomme élémi, le galbanum, la gomme lacque, le labdanum, le mastic, le sagapenum, le genievre, le tacamahaca, l'ambre gris, l'ambre liquide, l'aloès, la myrrhe, le storax & l'encens.

7°. Les insectes, comme les cloportes, le fourmis, les vers du mois de Mai & les cantharides.

Les parties de certains animaux, comme du castor, de la civette, le musc, l'urine & la fiente des oiseaux qui boivent rarement.

8°. Les décoctions, les extraits, les conserves, les teintures, les esprits, les eaux, les sels volatils, spiritueux & huileux, les pilules & les poudres préparées de tous ces ingrédiens.

Les remedes bilieux, comme le fiel des animaux à quatre piés & des poissons, surtout du brochet & de l'anguille.

Prenez, par exemple, *du fiel de bœuf*, & *du fiel de brochet*, } *de chaque 4 dragmes*;

Faites les exhaler sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'ils aient la consistance du miel.

Ajoutez une quantité suffisante de poudre de racine d'arum.

Faites du tout des pilules, du poids de trois grains chacune.

Faites-en prendre le matin, à midi & le soir, une heure avant le repas.

On peut encore ranger dans cette classe la pierre nommée *pedra del porco*, dont l'infusion dans l'eau de chardon-béni ou dans le vin du Rhin, se donne à la dose de deux ou trois onces; la préparation de fiel & de foie d'anguille, grillés sur un feu modéré, recommandée par Van-Helmont & donnée à la dose d'une dragme, avec trois onces de vin du Rhin.

Entre les remedes savonneux, il n'y en a point dont on fasse plus de cas que du savon de Venise en pilules, avec une petite quantité de bile: ce remede dissout non-seulement les *viscosités*, mais supplée même en quelque sorte au défaut de la bile.

Sixiemement, les frictions, la chaleur que produit l'exercice, les bains préparés avec des végétaux aromatiques, les bains appellés secs, les étuves, les vésicatoires, soit de végétaux stimulans, soit de cantharides;

tous ces remedes tendent à la guérison des maladies qui proviennent de *viscosité*.

Mais il faut avoir grand soin de ne pas confondre avec des *viscosités* ce suc glutineux, naturel & salutaire, qui oint, lubréfie & garantit plusieurs parties du corps, & qu'on remarque particulierement dans les yeux, aux paupieres, au nez, à la bouche, au pharynx, à l'œsophage, à l'estomac, aux intestins, dans le bassin, & des reins & dans les uréteres, dans la vessie, dans l'urethre, dans les gaines mucilagineuses des tendons, aux articulations, au larynx, à la trachée-artere & aux bronches des poumons. Ce suc est nécessaire dans ces endroits pour garantir les parties des effets de l'acrimonie à laquelle ils seroient exposés. Les Praticiens peu instruits, qui regardent & traitent comme morbifique tout ce qui est épais & visqueux, sont conduits par le préjugé dans des erreurs très-préjudiciables aux malades.

L'espece de *viscosité* dont je viens de traiter, est exactement le contraire de l'épaississement inflammatoire; & toutes les substances qui sont médicinales dans l'une de ces maladies, sont vénéneuses dans l'autre, & réciproquement. Voyez *Inflammatio*.

LEO

LEO, *Lion*; nom que l'on donne à une espece d'insecte, appellé plus exactement *formicaleo*, à un animal marin, à un coquillage de l'espece de l'écrevisse de mer, à un serpent qu'on nomme aussi *cenchrites*, à la lepre, & à quelques préparations dans le jargon des Spagiriques.

Leo, Offic. Aldrov. de Quad. Digit. 2. Gesn. de Quad. Digit. 572. Jonf. de Quad. 78. Charlt. Exerc. 14. Schw. Quad. 101. Raii Synop. A. 162. *Le Lion.*

Sa graisse seule est d'usage. Si on la lave, ainsi qu'on peut voir que Dioscoride le prescrit à l'article *Adeps*, & qu'on en distile dans les oreilles, elle calmera les douleurs auxquelles cet organe est sujet: on en frotera avec succès les membres engourdis du froid. Il y en a qui s'en servent pour les tumeurs skirrheuses, & pour la mule au talon.

Leo ferox, Ger. *Acarna affinis leo ferox*, J. B. *Acarna minor, caule non folioso*, C. B. *Acarna minor caule non folioso, sive Leo & carduus ferox*, Park.

Espece d'*acarna* dont Ray fait mention, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

LEONTIASIS, λεοντίασις, LEONTION, λεοντίον, ou LEONINA LEPRA; nom de l'*elephantiasis*, ou lepre.

LEONTOPETALON.

Voici ses caracteres:

Sa racine est épaisse, tubéreuse & vivace. Sa fleur est en rose, pentapétale ou hexapétale, nue, & garnie de cinq étamines. L'extrémité du pédicule de la fleur forme un placenta orbiculaire situé dans la fleur même. L'ovaire croît sur ce placenta; il est garni d'un tube ou d'un pistil qui dégénere en une vessie simple, anguleuse, pointue; au fond de laquelle est placé un axe qui s'éleve du centre, environné de semences globuleuses qui y croissent attachées.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Leontopetalon, Offic. Ger. 182. Emac. 236. C. B. P. 324. Boerh. Ind. A. 208. Raii Hist. 2. 1326. Park. Theat. 682. *Leontopetalon quorumdam*, J. B. 3. 489. *Leontopetalon foliis costæ ramosæ innascentibus*, Tourn. Coroll. 49. *Navet noir.*

Cette plante croît dans la Pouille en Italie, & fleurit assez tard. Sa racine est d'usage; elle guérit, selon Dioscoride, la morsure des serpens. Galien lui attribue la vertu d'échauffer, de digérer & de dessecher. Dale.

LEONTOPODIUM, Offic. *Leontopodium majus*, Park. 684. (quoad. descript.) *Gnaphalium Alpinum*, Ger. 517. Emac. 641. *Gnaphalium Alpinum magno flore, folio oblongo*, C. B. 264. *Gnaphalium Alpinum pulchrum*, J. B. 3. 161. Raii Hist. 1. 296. *Filago Alpina capite folioso*, Tourn. Inst. 454. *Pié de Lion.*

Cette plante croît dans les lieux montagneux, & fleurit en Juillet. On dit que sa racine, portée en amulete, prévient les effets d'un filtre, & discute les tubercules. L'herbe bouillie & broyée dans de l'huile, est employée par le petit peuple, pour chasser la lividité, & guérir les contusions, les meurtrissures, & les autres effets des coups reçus. Lobel, *Buxb.*

Leontopodium creticum, nom du *Plantago Cretica minima, tomentosa, caule adunco. Patte ou feuille de Lion.*

LEONURUS, *queue de lion.*

Voici ses caracteres:

Son calyce est long & tubuleux; il contient des semences. Son casque est découpé & plus long que la barbe, qui est divisée en trois parties. Ses fleurs forment des guirlandes très-serrées.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Leonurus, perennis Africanus, syderitis folio flore phæniceo majore*, Breyn. Prod.
2. *Leonurus minor, Capitis bonæ spei, vulgo*,
3. *Leonurus, annuus Americanus vulgo.* Boerhaave; *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 180.

Ces plantes n'ont aucune propriété médicinale que je connoisse.

LEOPARDUS. Voyez *Pardus*.

LEP

LEPAS, espece de coquillage qui s'attache aux rochers.

LEPHANTEUS, ou LEPHANTE; la premiere espece de tartre, d'une nature moyenne entre la pierre & la boue, ou le limon, & qu'on peut couper. Ruland.

LEPIDIUM, *passerage.*

Voici ses caracteres:

Son fruit ressemble à la pointe d'une pique: il est plein de semences, qui sont pour la plupart d'une figure oblongue.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Lepidium, latifolium serratum*, Boerh. Ind. A. 2. 9. *Lepidium piperitis offic. Lepidium, latifolium*, C. B. P. 97. Raii Hist. 1. 828. Synop. 3. 304. Tourn. Inst. 216. *Lepidium Pauli.* J. B. 2. 940. *Lepidium Pauli & Plinii, piperitis*, Chab. 296. *Lepidium Æginetæ*, Mer. Pin. 71. *Piperitis, sive Lepidium vulgare.* Park. Theat. 855. *Raphanus sylvestris officinarum, Lepidium Æginetæ Lobelio*, Ger. 187. Emac. 241. *Passerage.*

La *passerage* commune a la racine petite, foible, rampante, & difficile à détruire dans un jardin, où elle a été une fois plantée. Ses feuilles les plus basses ont de longs pédicules, sont unies, oblongues, pointues par

le bout, dentelées, & longues de quatre à cinq pouces. Ses tiges s'élevent à une demi-aune de haut, & sont garnies de feuilles plus petites & plus étroites que les précédentes, rangées alternativement, quelquefois dentelées par les bords, & quelquefois ne l'étant point. Ses fleurs croissent au sommet des tiges, blanches, petites, & à quatre feuilles. Ses vaisseaux séminaux sont ronds & petits. Elle croît dans les lieux humides, proche les rivieres, & fleurit en Juin & en Juillet. Toute la plante a un gout chaud, & poignant comme le poivre.

Ses feuilles broyées, battues avec du lard, & appliquées en cataplasme sur les hanches, soulagent dans la sciatique; mâchées, elles font rendre une grande quantité d'eau par la bouche, & passent par conséquent pour être bienfaisantes dans les tumeurs scrophuleuses à la gorge. En Sulfok les Sages-femmes en font prendre pour hâter l'accouchement. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante teint le papier bleu d'un rouge foncé; elle est acre, aromatique, & a le gout du poivre & de la moutarde. Son sel ressemble à la terre folliée de tartre de Muller; mais il est uni avec un peu de sel volatil huileux.

Cette plante est anti-scorbutique, stomachique, & bienfaisante dans les maladies hypocondriaques. On en tire la teinture avec l'esprit-de-vin, on peut l'employer en tisane. Sa racine broyée avec du beure frais, & appliquée sur les parties affectées, calme les douleurs de la goute. TOURNEFORT.

2. *Lepidium, glastifolium.* C. B. P. 97. *Lepidium, non repens.* J. B. 2. 941. *Cochlearia altissimo folio.* T. 215.

3. *Lepidium, gramineo folio, sive Iberis*, Tourn. Inst. 216. Boerh. Ind. A. 2. 9. *Iberis, Offic.* J. B. 2. 948. *Iberis latiore folio.* C.B.P. 97. Park. Theat. 853. *Iberis Cardamantica.* Germ. 197. Emac. 253. *Lepidium, angustifolium Tournefortii, Iberis officinarum*, S. Dale.Rupp. Flor. 67. *Cresson pour la sciatique.*

Les feuilles les plus basses de ce cresson ont deux ou trois pouces de long, environ un demi-pouce de large, sont assez profondément dentelées par les bords, & croissent sur de longs pédicules. Ses feuilles supérieures sont longues & étroites, ne sont point découpées & n'ont point de pédicule. Il s'éleve à la hauteur d'un pié & davantage, il est branchu, & porte à son sommet des épis de petites fleurs blanches à cinq feuilles qui sont suivies de vaisseaux séminaux ronds, qui contiennent de petites graines rougeâtres. Il croît de lui-même dans les pays chauds; mais nous le cultivons dans nos jardins; il fleurit en Juin.

Ses feuilles & ses racines sont vantées par les Anciens pour la sciatique; il faut en faire un cataplasme avec du lard, l'appliquer sur la partie affectée, laisser ce cataplasme aux hommes pendant quatre heures, & aux femmes pendant deux, & laver ensuite l'endroit avec du vin & de l'huile; on n'en fait aujourd'hui presque aucun usage. MILLER, *Bot. Off.*

Il a l'odeur, le gout, & les propriétés du cresson d'eau, avec cette seule différence qu'il est moins dessiccatif. GALIEN.

4. *Lepidium, humile minus incanum alepicum.* T. 216. *Draba Chalepensis, repens foliis minus cinereis, & quasi viridibus.* M. H. 2. 314. BOERHAAVE, *Index alter Plant. Vol. II.* p. 9.

LEPIDIUM, nom du *plumbago quorumdam.*

LEPIDIUM, est encore le nom du *draba offic. Draba Dioscoridis*, Ger. Emac. 274. *Draba Dioscoridis*, Germ. Emac. 274. *Draba vulgaris*, Park. Theat. 849. Raii Hist. 1. 821. *Draba umbellata, vel draba major capitulis donata*, C. B. P. 109. *Draba sive Arabis.* Chab. 295. *Draba multis flore albo.* J. B. 2. 939. *Draba lepidium humile incanum arvense*, Tourn. Inst. 216. *Thlaspi draba dictum*, Buxb. 318. *Moutarde d'Arabie*, ou *Cresson de Turquie.* DALE.

On le cultive dans les jardins, & il fleurit en Juin. Son herbe & sa semence sont d'usage. On met ses feuilles dans la tisane, surtout en Cappadoce. On assaisonne les mets avec sa semence seche, au lieu du poivre. DIOSCORIDE.

LEPIDOCARPODENDRON, de λεπὶς, *écaille*, καρπὸς, *fruit*, & δένδρον, *arbre*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont entieres, & ordinairement rangées sans symmetrie. Son calyce est composé d'un grand nombre de feuilles, placées les unes sur les autres en écaille, & par ordre successif; lorsqu'il est mûr, il prend la forme d'un vaisseau écailleux, & se ferme lui-même. Ses fleurs sont en grand nombre, elles sont composées d'une multitude de fleurons, remplissent le fond du calyce, & sont apétales, irrégulieres, capillacées, & hermaphrodites. L'ovaire est placé au milieu de la fleur, il est garni de tubes plus ou moins longs, qui forment une capsule oblongue, & finissent en deux longs filamens. Sa graine est ornée d'un long filament qui porte une petite plume à sa sommité.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. LEPIDOCARPODENDRON, *folio saligno lato caule purpurascente.*

Il croît proche le Cap de Bonne-Espérance. Son écorce est recommandée dans la diarrhée.

2. *Lepidocarpodendron, folio subrotundo, rigido, in pedunculo longo crasso, flore maximo purpureo.*
3. *Lepidocarpodendron, folio oblongo, viridi, limbo rubro ornato, squamarum apice, & margine lanuginosis.*
4. *Lepidocarpodendron, foliis angustis, longis salignis, nervo rubro, florum plumis violaceo-purpureis.*
5. *Lepidocarpodendron, foliis angustis brevioribus salignis, calycis squamis elegantissimè, ex roseo, aureo, albo, atro rubro variegatis, florum plumis albis.*

La fleur abonde en une liqueur douce & salutaire, dont les habitans du pays où elle croît, font beaucoup de cas.

6. *Lepidocarpodendron, foliis angustis, longioribus salignis, calycis squamis elegantissimè ex flavo fusco, albo, nigro variegatis, florum plumulis atropurpureis.*
7. *Lepidocarpodendron, folio saligno viridi, nervo & margine flavo, cono longo, superiori parte maxime clauso.*
8. *Lepidocarpodendron, foliis longissimis angustissimis, fructum elegantissimè ex rubro, flavo & albo variegatum, instar coronæ succingentibus, radice repente.*
9. *Lepidocarpodendron, acaulon, foliis paucis, latis, nervo & marginibus rubris ornatis, fructu parvo.*
10. *Lepidocarpodendron, acaulon, ramis numerosis, è terra excrescent, calyce floris immaturo extus, ex rubro, & flavo variegato, intus flavo.*
11. *Lepidocarpodendron, foliis angustissimis, gramineis, cancellato, semine coronato.*
12. *Lepidocarpodendron, foliis sericeis, brevibus, confertissimè natis, fructu gracili longo.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II.* p. 183.

LEPIDOITES SUTURA, de λεπὶς, *écaille*, & de εἶδος, *apparence*, la suture écailleuse du crane.

LEPIDOSARCOMA, nom que Marcus Aurelianus Severinus donne à une tumeur singuliere, ou à une espece de sarcome formé dans la bouche & couvert d'écailles irrégulieres.

LEPIS, λεπὶς, écaille des métaux, ou gousse, ou cosse des plantes.

LEPORINA LABRA, *bec de lievre*; le *rostrum leporinum*, est un morceau de chair placé entre les divisions de la levre, où le *bec de lievre* est formé. Voy. *Labia.*

LEPRA, *la lepre.*

Ayant à traiter des pustules & des maladies prurigineuses & cutanées, qui sont accompagnées de demangeaison, de douleur, de chaleur, d'inflammation, & d'exulcération, & d'autres symptomes, qui proviennent d'une sérosité acre & impure, qui séjourne entre les vaisseaux excrétoires de la peau, & ses petites fibres tendineuses & nerveuses, & corrode l'un & l'autre; je crois qu'il est à propos de remarquer d'abord que chacune de ces maladies a différentes dénominations, selon la différence de l'acrimonie de l'humeur peccante, & le degré de la maladie cutanée. Ainsi on les appelle demangeaison humide & seche, virulente, maligne & vénérienne, *psora*, dartre, ou *serpigo*, lepre, *impetigo*, ou teigne, *éléphantiasis*, herpe miliaire, ou rongeante, teigne à la tête, & *gutta rosacea*. Je vais parler de toutes ces maladies le plus exactement & le plus brievement qu'il me sera possible.

La moins dangereuse de toutes ces maladies est une demangeaison bénigne, humide ou seche, qui se fait sentir d'abord aux articulations, & qui se répand insensiblement & par degrés sur toutes les autres parties du corps excepté la tête. L'espece humide qui attaque fréquemment les enfans d'un tempérament sanguin & phlegmatique, & d'une habitude de corps spongieuse, consiste en pustules pleines d'une humeur sanieuse & purulente, & est accompagnée d'une inflammation plus grande qui conduit ces pustules, dont la base est environnée d'un cercle rougeâtre, à la suppuration. Il faut mettre dans cette classe les petits ulceres purulens que les enfans ont à la tête, & qu'on appelle gale. Quant à la demangeaison seche à laquelle sont sujettes les personnes maigres, âgées & d'un tempérament mélancolique & bilieux, ce sont des pustules plus petites que dans l'espece précédente, pleines d'un peu de sanie séreuse, qui irritant fortement les fibres délicates des nerfs sous l'épiderme, produit une chaleur & une demangeaison presque incroyable.

Lorsque cette éruption seche, est écaillée, crouteuse, & laisse à l'approche de la chaleur des taches sanglantes à la peau dépouillée de l'épiderme, qu'elle produit une demangeaison douloureuse & presque insupportable, & qu'elle se guérit très-difficilement & revient promptement lorsqu'elle est guérie; alors il y a *impetigo* ou teigne, dartre ou demangeaison virulente, maladie très-familiere aux personnes scorbutiques & menacées d'une cacochymie séreuse, & qu'on appelle *psora* lépreux, lorsqu'elle est poussée à son dernier période. Les Curieux peuvent consulter là-dessus la Chirurgie de Barbette, *L. l. c.* 8. Wepfer, *Observ.* 214. Lorsque cette maladie est extreme, la tête en est affectée, le corps se couvre partout de croûtes, sans en excepter le visage, les levres & les mains. D'ailleurs toute la peau s'ulcere, rend une sanie séreuse & corrosive, & se dépouille promptement de son épiderme; ensorte que les écailles se séparant avec facilité, la peau subjacente reste découverte, paroît d'un rouge foncé & rend une humidité acre, ce qui donne au malade une odeur fétide, accompagnée d'un violent appétit & d'une soif insatiable.

Si cette espece d'éruption venant à succéder à une gonorrhée, à des bubons & à d'autres maladies provenantes du même principe, & dont les parties génitales sont affectées, se répand non-seulement sur tout le corps, mais singulierement sur le visage, est accompagnée de nœuds & d'exostoses en différens endroits, & cause des douleurs corrodantes, pénétrantes, fortes, poignantes, qui s'accroissent pendant la nuit; alors elle sera vénérienne & maligne.

L'herpe miliaire se répand, pour ainsi dire, d'elle-même en serpentant, ce qui la fait appeller par quelques-uns *serpigo*; elle n'affecte que certains endroits de la surface du corps, comme les jambes, les cuisses, les mains, le scrotum & le périnée; elle produit plusieurs petites éminences à la peau ou petites pustules prurigineuses, sans humidité & grandes comme des grains de millet; ces pustules disparoissent aussi-tôt que les écailles viennent à tomber: mais elles ne manquent guere de revenir en certains tems, dans les mêmes endroits. L'herpe miliaire paroît quelquefois aussi à la tête, ainsi que nous l'assure Helwigius, *Observ. Physico-med. Obs.* 38. Nous pouvons rapporter à cette classe, cette espece de gale à laquelle sont sujets les vieillards, qui produit à la peau une demangeaison presque insupportable, sans aucunes pustules, & qui les contraint de se grater perpétuellement avec les ongles. Elle attaque encore quelquefois le pubis & le scrotum séparément ou l'extrémité du rectum, surtout lorsque le grand âge ou quelque accident vient à arrêter l'écoulement hémorrhoïdal.

L'herpe rongeante qu'Hippocrate appelle seulement *herpe*, & Celse, *Lib. V. cap.* 18. *feu sacré*, est peu différente de l'érésipele ulcéreuse; elle ronge la peau jusqu'à la chair, qu'elle couvre, produit un ulcere, fait tomber l'épiderme en écaille, tantôt mince & tantôt épaisse, surtout aux environs des parties de la tête que les cheveux couvrent; & lorsqu'elle vient à disparoître, elle laisse des tumeurs dures dans les endroits qu'elle affectoit.

Lorsque l'herpe maligne paroît sur la poitrine & les hypocondres, & est accompagnée de cardialgie, de chaleur contre nature, de demangeaison, d'inflammation à la peau, d'exulcération douloureuse & de petites pustules transparentes, dispersées sur la poitrine, où elle forme comme une espece de ceinture; alors cette maladie s'appelle *zona ignea*, ou feu volage. Voyez Marcus Aurelius Severinus, *Lib. IV. de Abcessibus, cap.* 9. Nicolas Tulpius, *Lib. III.* Schulzius, *An.* 3. *Ephem. Observ.* Ces Auteurs ont remarqué qu'elle étoit mortelle, & Joannes Langius dit qu'elle peut provenir d'un ulcere à la jambe fermé à la hâte & mal-à-propos.

Il y en a qui donnent le nom d'*elephantiasis* à l'éruption ou gale écaillée & croûteuse qui attaque particulierement les jambes jusqu'aux genoux, les enfle comme des sacs, & y produit des croûtes assez larges qui venant à tomber laissent des taches rougeâtres qui tourmentent le malade par la demangeaison & l'irritation qui les accompagnent, & rendent une humeur épaisse qui forme bien-tôt de nouvelles croûtes. Mais la vraie *lepre* des Arabes ou l'*elephantiasis* des Grecs, est une maladie beaucoup plus terrible, à en juger par une excellente description que nous en a laissée Aretée, *Lib. IV. cap.* 13. & qu'on trouve dans Celse, *Lib. III. cap.* 25.

« La maladie que les Grecs appellent *elephantiasis*, & « qu'on met au nombre des maladies chroniques, est « presque inconnue en Italie: mais elle est très-com- « mune dans quelques autres contrées, disent ces Au- « teurs; elle est si profondément enracinée dans le « corps, qu'on croit que les os en sont affectés. Toute « la surface du corps est couverte de taches épaisses, « de tumeurs & d'une rougeur qui dégénere peu à peu « en une couleur noire. La peau devient inégalement « épaisse, mince, dure & molle; de certaines écailles « la rendent en quelque façon raboteuse; le corps perd « son embonpoint; le visage, les jambes & les piés « s'enflent; & lorsque le mal est invétéré, les doigts & « les orteils disparoissent dans une tumeur qui les cou- « vre, & il survient une fievre légere qui emporte le « malade accablé de tant de maux. »

Il y a beaucoup de différence entre la *lepre* & cette maladie ulcéreuse, dans laquelle des ulceres sordides blancs attaquent particulierement les parties musculeuses, comme le dos, les bras, les cuisses, les jambes & les

reins, rendent une sanie putride, paroissent tantôt à une jambe, tantôt à l'autre, & durent quelquefois pendant plusieurs années.

Le petit peuple, les pauvres, les personnes contraintes de vivre d'alimens impurs & grossiers, sont très-sujets à cette maladie. Plusieurs Medecins ont assuré que c'étoit celle du Lazare. On trouve aussi quelquefois une grande quantité de vers logés dans ces ulceres, d'où il n'est presque pas possible de les extirper par quelques remedes que ce puisse être.

Toutes ces maladies pustuleuses & subcutanées s'étendent d'elles-mêmes, sont contagieuses & se communiquent; on les prend en partageant le lit de ceux qui en sont attaquées, en se servant d'habits ou de linges imprégnés de leur sueur grasse & sordide, en se couvrant de peau d'animaux ou de draps de laine qui leur ont servi. La laine étant par elle-même lâche & spongieuse, & absorbant les particules impures qui s'exhalent des corps, est un véhicule d'autant plus propre pour ces maladies, qu'elle retient ces particules pendant long-tems & les empêche de se perdre dans l'air: car de même que les odeurs agréables qui sortent des corps séjournent long-tems dans le linge, les gands & les habits où elles ont été admises; de même, dans les maladies contagieuses, telles que la peste, la petite vérole, la rougeole & les fievres pétéchiales, l'écoulement putride des particules qui servent d'aliment à la maladie, s'insinue profondément dans toutes ces substances poreuses, & surtout dans la laine, & elles y demeurent cachées quelquefois pendant long-tems avant que d'exercer leur infection.

Le témoignage de nos sens suffit pour nous assurer que le siége de toutes les maladies dont j'ai fait mention, est dans le tissu de la peau, tissu tubuleux composé de différentes fibres, & l'émonctoire général du corps. Je suis fortement persuadé que la membrane adipeuse de la peau, est le lieu où réside originairement le foyer de la matiere impure & corrompue, qui ne pouvant transpirer librement par les pores & par les vaisseaux de la peau, y séjourne pendant long-tems, contracte dans cette stagnation plus d'acreté qu'elle n'en n'avoit, corrode, irrite & enflamme les fibres nerveuses de la peau & engendre différentes sortes de pustules. Car il n'y a dans tout le corps aucune partie solide ou fluide qui puisse conserver son propre tissu, & retenir toutefois une matiere fétide plus de tems, avant qu'un mouvement de fermentation provenant de quelque défaut dans la constitution de l'air, l'agite & la chasse des retraites les plus cachées où elle séjourne, que la graisse qui contient, selon moi, & cache pendant de longues années, les semences de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre pourpreuse, de la vérole & d'autres maladies de la même nature; d'ailleurs l'expérience nous démontre que les corps chargés de graisse sont non-seulement plus long-tems & plus cruellement tourmentés des maladies de la peau, avant qu'elles soient guéries, mais sont encore plus sujets à en être attaqués derechef, lorsqu'on les a fait disparoître, que les autres; ce qui ne permet point de douter que la matiere génératrice ne soit cachée dans la graisse.

Ajoutez à cela, que les enfans sont particulierement sujets aux maladies de la peau: ce sont eux que la petite vérole, la rougeole, les gales, les éruptions à la tête, & les autres maladies de la peau attaquent spécialement. Ce qui leur rend ces accidens particuliers, c'est non-seulement le tissu spongieux & mollasse de leurs parties solides, & la langueur de leur transpiration; mais surtout la vie sédentaire que menent les femmes grosses, & le desordre de leurs digestions, en conséquence duquel il n'est pas possible que les sucs qu'elles engendrent, & dont elles nourrissent les enfans qu'elles portent dans leur sein, soient salutaires. Il s'ensuit de-là, que les corps tendres des enfans sont remplis d'impuretés & d'humeurs peccantes & superflues, qui mises dans un mouvement de fermentation, quelque tems après leur naissance, soit par une mauvaise constitution de l'air, soit par leur propre force, soit par d'autres causes, produisent une multitude innombrable de maladies, mais particulierement de celles qui défigurent la surface extérieure du corps, par des éruptions.

C'est une opinion commune, que les éruptions à la tête, la gale, & la teigne garantissent les enfans de la petite vérole & de la rougeole, ou du moins, que ces premieres maladies tendent à ôter à celles-ci de leur efficacité: mais je pourrois citer en exemple, s'il étoit nécessaire, un grand nombre d'enfans qui ont été attaqués de rougeole & de petite vérole maligne, immédiatement après avoir été guéris de la gale, de la teigne, & d'autres maladies ulcéreuses de la peau; d'où nous pouvons conclurre avec juste raison, que chacune de ces maladies pustuleuses a pour cause une matiere corrompue & pernicieuse, d'une nature particuliere, & logée dans les graisses.

Nous allons maintenant apporter quelques raisons de la différence de ces maladies de la peau en différens malades; je crois, autant que ces maladies me sont connues, qu'il faut en attribuer principalement la différence à celle des âges. Les années apportant de grands changemens dans le tissu de la peau, il n'y a point de doute qu'il ne soit fort différent dans les enfans & dans les jeunes personnes, de ce qu'il est dans les adultes & dans les vieillards; d'où il arrive que les maladies pustuleuses doivent l'affecter diversement, se manifester sous des formes différentes, & varier par leur nature & par leur caractere. La Physiologie ne nous permet pas de douter qu'il n'y ait dans les corps des enfans & des jeunes gens, un plus grand nombre de petits canaux à la peau, plus de pores, plus d'orifices ouverts à sa surface, que dans ceux des adultes, & des gens avancés en âge, en qui les vaisseaux sont rétrécis, coalescens, & solides. Les interstices cellulaires des membranes de tout le corps, & surtout de celles qui sont entre la peau & les parties subjacentes, sont dans les vieillards, peu remplis d'humeur graisseuse; & c'est le défaut de cette humeur qui donne lieu aux rides, à l'affaissement, à la distortion, & aux sinuosités des vaisseaux & des pores excrétoires de la peau. Cela supposé, il sera aisé de rendre raison, pourquoi dans la vieillesse la gale seche, les dartres, ou *serpigo*, accompagnées d'une demangeaison insupportable, & l'herpe miliaire sont très-communes; au lieu que les maladies sont humides & sanieuses dans les enfans d'une constitution sanguine, phlegmatique, gras, & en qui la sérosité est fort abondante. Dans les enfans & les jeunes personnes, surtout d'un tempérament sanguin, le sang est intimement mêlé avec les parties grasses, chyleuses, & nourricieres, & par conséquent il nourrit beaucoup davantage, non-seulement ceux d'entr'eux dont le corps est sain, mais encore ceux en qui il y a corruption & germe de maladie, qu'il ne fait dans les vieillards scorbutiques & cacochymes, dont le sang est ordinairement chargé de particules salines, sulphureuses, visqueuses & inactives.

Nous pouvons encore déduire de-là, la raison pour laquelle certaines éruptions affectent certains endroits plutôt que d'autres; paroissent dans les uns aux parties supérieures; dans les autres, au tronc & aux parties inférieures, & attaquent en certains tems marqués, qui ne varient que selon la différence des âges; on peut en inférer aussi, ce que les maladies de la peau ont de commun avec beaucoup d'autres. Nous observons, par exemple, que les enfans & les jeunes gens sont ordinairement attaqués au front, au-devant de la tête, & au menton, de gale, de teigne, de gratelle, & d'écoulement involontaire de larmes, d'inflammation purulente aux yeux, & de *serpigo*; que ceux qui sont un peu plus avancés en âge & les adultes sont sujets aux demangeaisons, aux herpes, & à d'autres maladies analogues, qui affectent principalement les mains, les bras, & le dos; enfin, que dans la vieillesse & sur le déclin de l'âge, il survient des demangeaisons à l'a-

nus, au scrotum, & au périnée, le *psora*, la *lepre*, l'*éléphantiasis*, & les éréfipeles aux piés.

Il ne sera pas superflu d'examiner ; pourquoi l'humeur peccante qui donne lieu aux maladies prurigineuses & pustuleuses de la peau, varie si prodigieusement dans les différens malades, en acrimonie, en viscosité, en consistance, & en autres qualités ; mon avis est, que cette variété provient du différent tempérament & du différent ton de la peau. Si le tissu de la peau est spongieux, mince, & mou, comme il arrive ordinairement dans les personnes sanguines, il s'amassera une grande quantité de pus, de sanie, & de matiere corrompue dans les vésicules, où venant à se sécher, il se formera des écailles & des croûtes. La peau contient & sépare deux sortes d'humeurs ; l'une mucilagineuse, qui est enfermée dans les cellules spongieuses du corps réticulaire, qui est placé immédiatement sous la peau ; & l'autre sébacée, qui découle peu à peu des lacunes & des vaisseaux cutanés. Lors donc que les fibres nerveuses qui tiennent l'épiderme uni à la peau, sont corrodées & déchirées par une humeur acre, l'épiderme relâché s'éleve & forme de petites vésicules qui se remplissent d'une sérosité saline, & qui venant ensuite à s'ouvrir, dégénerent en petits ulceres : mais il n'en est pas ainsi des personnes bilieuses, de celles dont l'habitude de corps est plus compacte, & des personnes âgées ; les demangeaisons, les pustules, & les boutons qui leur viennent sont secs, & ne contiennent que peu, ou point d'humidité. Comme c'est à la formation d'humeurs visqueuses, & à l'étroitesse des tuyaux de la peau, causée par la perte des forces naturelles, qui se manifeste suffisamment, non-seulement par l'état languissant de toutes les fonctions, mais encore par la foiblesse & la lenteur du poux, signes certains de la foiblesse & de la lenteur de la circulation du sang & des humeurs ; comme c'est à ces causes, dis-je, qu'il faut rapporter les maladies dont nous venons de parler, on ne doit point être étonné de la variété qui se trouve entr'elles.

Après avoir parlé en général des maladies de la peau, nous allons maintenant examiner plus strictement, quelles en sont les vraies causes. Le principe réel, prochain, & immédiat des maladies cutanées, réside dans une sérosité impure, visqueuse, & acre, qui demeurant en stagnation dans les petits tuyaux de la peau, déchirant les fibres nerveuses, & y produisant une inflammation légere, donne lieu à des corrosions, à des pustules, à toutes les affections cutanées, & exulcérations dont nous avons parlé, ainsi qu'aux symptomes qui les accompagnent. Mais quel ne doit point être le vice & la virulence de cette matiere corrompue qui séjourne sous la peau, puisqu'il suffit pour soulager un malade, & le délivrer de maladies dangereuses, mortelles, tantôt aiguës, tantôt chroniques, & surtout de celles qui sont profondément enracinées dans le systeme nerveux, de la contraindre de passer du centre à la circonférence du corps, & qu'au contraire, il suffit pour engendrer ou augmenter les maladies les plus terribles, de la répercuter, ou pousser de la surface du corps, vers les parties intérieures ?

L'expérience a confirmé la vérité de ce que j'avance, nous avons une infinité d'observations faites par des Auteurs véridiques, qui nous assurent avoir vu des asthmes spasmodiques, des douleurs de goute, la goutte, & plusieurs autres maladies, cesser à l'éruption de la gale, & revenir à sa suppression. Sennert dit, *in Paralipom.* que la fievre continue, l'aveuglement, & l'épilepsie, n'ont quelquefois point d'autres causes. Sebisus parle d'une femme qui avoit la gale, & à qui l'application d'une ceinture mercurielle, fit si prodigieusement enfler & sortir la langue hors de la bouche, qu'il y eut danger éminent de gangrene, & que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à la réduire dans son état naturel. Agendornius dit, *Cent.* 1. *Hist.* 9. & *M. N. B. Dec.* 1. *An.* 2. *Obs.* 313. que la suffocation vint à la suite d'une gale répercutée. Il est fait mention, *Cent.* 2. d'une gale scorbutique, traitée avec l'onguent mercuriel, qui se termina par la goute, & d'une autre qui produisit une goute sereine. Amatus Lusitanus, *Curat. Med. Cent.* 2. *Curat.* 3. fait mention d'un jeune homme, qui ayant le corps tout rempli de gale, s'avisa de se frotter avec un onguent dans lequel il y avoit de l'arsenic, & que ses domestiques trouverent mort dans son lit le lendemain matin. Il ajoute en avoir vu un autre, qui s'étant servi du même remede dans la même maladie, fut attaqué de folie. Il dit qu'il survint à un troisieme des tubercules qu'on eut toute la peine du monde à dissiper. Nous n'omettrons point ce que rapporte Hoechstetterus, *Dec.* 8. *Observ.*

« Un jeune tailleur, dit-il, qui avoit la gale, se servit « d'un onguent mercuriel, sans s'être préparé par la « purgation ; ce qui contraignit le mal de passer de la « surface du corps sur les parties intérieures ; & ses jam- « bes, depuis la région des os innominés, devinrent « foibles & immobiles, & pour ainsi dire, dans un état « de paralysie. Il avoit le ventre libre, ce qui détermi- « na à lui donner des remedes capables de préparer & « de chasser l'humeur peccante : mais ces remedes ne « le soulagerent point ; il fut attaqué de convulsions & « mourut. »

Le même Auteur nous fait voir, *Dec.* 1. *Cas II.* une guérison hâtée & peu raisonnée d'une maladie pustuleuse suivie d'une fievre maligne.

J'ai moi-même remarqué qu'un usage mal entendu de topiques dessiccatifs dans les maladies cutanées, causoit dans les personnes délicates, la difficulté de respirer, la phthisie, la perte de l'appétit, & une extreme anxiété dans la région des hypocondres. J'ai vu la même cause produire l'anasarque & les tumeurs au scrotum. D'ailleurs ce que j'ai avancé sur la viscosité & l'acreté de la matiere peccante, se trouve encore confirmé par l'état du sang que l'on tire dans les maladies qui en proviennent ; ce sang est si épais ; il forme pour ainsi dire un *coagulum* si ténace ; qu'on le sépare avec peine ; Schulzius a inséré, *Vol. I.* A.N.C. l'histoire d'une gale répercutée dont les suites fâcheuses ne donnent pas un poids léger à mon opinion.

Un certain homme, dit cet Auteur, qui avoit mené pendant plusieurs années une vie sédentaire, fut attaqué avec violence d'une gale humide qu'il conserva pendant long-tems, & qu'il fit disparoître ensuite tout d'un coup par des remedes appliqués extérieurement : mais à peine fut-il guéri de cette gale, qu'il fut attaqué de défaillance ; on s'appliqua alors, mais en vain, à rappeller la matiere à l'extérieur, il fut frappé d'hémiplégie, de convulsions, de léthargie, & mourut.

On trouva à l'ouverture de son cadavre le péritoine fort épais, adherant à l'épiploon, parsemé de raies noires, vertes, livides, qui le défiguroient, & répandant une odeur très-fétide ; ses intestins étoient distendus par des flatulences, & pleins d'éruptions verdâtres ; son estomac, son foie, sa rate, le duodénum & le colon formoient ensemble une masse, dont on ne pouvoit séparer aucune partie sans les déchirer, ou sans se servir du scalpel. Sa rate étoit d'une dureté & d'une épaisseur contre nature ; la vésicule du fiel étoit compacte & pleine d'une humeur visqueuse, semblable à une solution de gomme-gutte.

Il n'y a donc aucun doute que les maladies cutanées ne proviennent d'une grande quantité de sérosité impure, corrompue, glutineuse & ténace. Quant aux causes médiates & éloignées de la formation de cette sérosité ; nous les trouverons en examinant les choses de près, dans une altération, & une diminution de la force des solides, devenus incapables de se resserrer & d'agir avec la promptitude & l'énergie convenable ; car cette diminution entraîne nécessairement celle de la vitesse du sang, & de la sécrétion & excrétion des humeurs super-

flues: d'où il arrive que les parties fluides ne sont plus suffisamment atténuées, ni incorporées ensemble, & dégénerent de leur état salutaire & premier. L'altération dans la circulation du sang se fait sentir en même tems aux organes & aux visceres destinés, tant à la sanguification, qu'à la sécrétion des sucs louables; tels sont le foie & la rate. Il arrive delà que les vaisseaux & les émonctoires étant rétrécis, & la séparation des particules acres, salines & visqueuses, se faisant mal, elles passent dans le sang, l'infectent, le corrompent, & y jettent les semences d'une multitude prodigieuse de maladies: aussi remarquons-nous que les personnes hypocondriaques, scorbutiques & cachectiques, en qui l'état du sang & des visceres, est tel que nous venons de le décrire, sont sujettes à différentes affections cutanées: mais comme il est difficile de corriger le sang & les visceres, & de les rétablir dans leur premiere condition; c'est la raison pour laquelle il n'est pas aisé de guérir les maladies de cette espece, surtout lorsqu'elles ont pris racine & qu'elles sont invétérées: il ne faut donc point être surpris, si après avoir été guéries, elles reparoissent souvent avec toute leur violence.

Il y a des malades en qui plusieurs causes concourent à la dépravation dangereuse des parties solides & des visceres: les principales chez les hommes, sont la suppression de l'écoulement hémorrhoïdal, dans les jeunes & les vieux; dans les jeunes la suppression des hémorrhagies par le nez; dans les femmes la suppression des regles; & dans les personnes pléthoriques, la suppression d'une saignée habituelle. Dans ces circonstances, mais spécialement en menant une vie voluptueuse, la surabondance du sang & des humeurs rallentit la circulation, trouble la dépuration des sucs vitaux, & donne lieu à leur corruption, qui se fait insensiblement & par degrés, par l'influx successif de différentes impuretés. Ces effets seront plus fréquens & plus prompts, s'il arrive que la transpiration salutaire qui se fait en nous, soit supprimée par un air froid, humide, & chargé de vapeurs nuisibles. C'est par cette raison que les personnes qui vivent dans des maisons humides, & des appartemens bas, qui habitent des marais, ou des lieux sujets aux inondations, qui sont détenues dans les prisons, ou dont les climats sont froids, humides & Séptentrionaux, sont attaquées plus ordinairement que d'autres de gale, & de maladies cutanées. Alors il ne faut s'en prendre qu'à la constitution inégale & mal-saine de l'air, dans le Printems & dans l'Automne, de la production, & du retour de ces maladies, surtout dans ces saisons, non plus que de la demangeaison & de la chaleur qui les accompagnent plutôt dans un tems que dans un autre. Nous lisons, *M. N. C. Dec.* 3. *An.* 1. *Obs.* 205. que cette demangeaison & cette chaleur augmentent à mesure que la lune avance vers son plein. Il faut avouer que l'état de l'atmosphere, ou de l'air environnant a une influence singuliere sur le ton de la peau, & par conséquent sur la transpiration qui dépend, ou du relâchement, ou de la constriction des parties de la peau. Si un air pur, élastique & bon, est capable de conserver le sang dans une température louable, il est constant qu'un air impur & vaporeux doit produire un effet diamétralement opposé, ainsi que Lucrece la remarqué *Lib. VI. Vers.* 1110.

Est Elephas morbus qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in Mediâ neque præterea usquam,

Rien n'est plus commun que des maladies cutanées prises en voyage, par un changement subit d'air, & dans le passage seul d'un atmosphere pur & léger, dans un atmosphere épais & dense; effets qu'il seroit à la vérité beaucoup plus raisonnable d'attribuer en grande partie aux alimens, aux eaux, & aux liqueurs que l'on prend sans y être accoutumé, qui changent l'état du sang, qui engendrent de nouvelles particules hétérogenes, & qui donnent lieu à des affections cutanées, sur-tout s'il arrive que le diametre des particules récemment engendrées, ne soit pas proportionné à celui des émonctoires qui leur sont destinés. J'ai vu plusieurs personnes qui venoient de France, de contrées situées au-delà du Rhin, & d'autres Pays qui produisent des vins, attaquées de la gale, après quelques mois de séjour en Allemagne, où l'atmosphere est moins beau, & plus froid; ce n'est donc pas sans raison que le Poete Lucrece que nous avons déja cité, attribue dans les vers suivans, l'origine de plusieurs maladies, au changement d'air.

—— *Inde aliis alius locus est inimicus,*
Partibus ac membris varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum
commovet, atque aer inimicus serpere cœpit,
Ut nebula ac nubes paulatim repit & omne
Quà graditur, conturbat, & immutare coactat.

Outre les causes éloignées que nous avons indiquées ci-dessus, nous ne manquerons pas de compter la mauvaise digestion des alimens qui se fait, soit lorsque par voracité on en prend une quantité trop considérable, ou lorsqu'ils pechent en qualité, comme les viandes enfumées, le lard & le porc trop salé, les substances trop grasses, les mets doux, les fruits crus de l'été, les pois, les feves & autres semblables; à quoi l'on peut ajouter les différentes sortes de boissons mal-saines, comme les vins acides, les bieres acides & les eaux impures. Toutes ces choses tendent nécessairement à accumuler dans les premieres voies des crudités acres, salines & visqueuses, qui portées de-là dans le sang, ne s'unissent point intimement à lui, ne se digerent point, ne se dépurent pas suffisamment dans les couloirs, surtout par les émonctoires de la peau; embarrassent par conséquent la circulation du sang, & le rendent cacochymique. Le danger sera plus éminent encore, si l'esprit est affligé, s'il y a du chagrin, ou quelqu'autre sensation désagréable, permanente dans l'ame. Ces causes ne sont pas moins efficaces qu'une vie molle & sédentaire pour épaissir le sang & retarder sa circulation. C'est par cette derniere raison que les Tisserans & les Tailleurs sont fréquemment attaqués d'une gale incommode aux mains & d'une gale croûteuse aux jambes, qu'ils ont le visage pâle & le corps tant soit peu enflé. Ce sont les alimens grossiers qu'ils prennent & le défaut d'exercice qui donnent lieu à tous ces accidens.

Nous allons maintenant passer au prognostic, qui doit varier, selon la différence des maladies. Nous observerons d'abord qu'une gale prise par contagion adhérant seulement à la superficie du corps, & n'ayant point poussé dans la peau les racines profondes de celle qui tire son origine de la dépravation naturelle du sang & des humeurs, se guerit plus facilement. La gale humide, lorsquelle n'a pas fait des progrès considérables est aussi communément plus légere & plus traitable que la gale seche & prurigineuse; cette derniere fatigue le malade nuit & jour par une demangeaison presque insupportable, interrompt son sommeil & diminue ses forces. Cependant il faut bien se garder en pareil cas de se livrer à l'impatience du malade; ce n'est pas tout d'un coup qu'une quantité si considérable de sucs acres, séreux & lixiviels peut-être délayée, corrigée, & emportée. En général on peut dire que toute affection cutanée cede aux remedes plus aisément lorsqu'elle est récente, que quand elle est invétérée & confirmée par laps de tems, ou par défaut de précaution. On en vient encore plus aisément à bout dans les jeunes personnes où la transpiration se fait librement, que dans celles qui sont plus avancées en âge; d'ailleurs les maladies dans ces derniers sont plus sujettes à devenir chroniques, ainsi que le remarque Celse. Les maladies de la peau qui proviennent d'un défaut intérieur des visceres, ou ne se guérissent point, ou

ou ne se guérissent qu'avec beaucoup de peine, à moins qu'on n'ait commencé par détruire le vice des viscères, par les renouveller, & par les restituer dans leur premier état; elles dégénerent quelquefois en phthisie & en hydropisie. Tout ce que nous avons dit suffit pour nous mettre en état de juger, & de former un prognostic juste, toutes les fois que ces affections surviendront après des fievres intermittentes, après la petite vérole, après la rougeole, & après la vérole. Nous ajouterons que toutes les affections subcutanées sont plus opiniâtres, lorsqu'elles sont accompagnées de petits nœuds semblables à des glandes qu'on ne voit point à l'extérieur; mais qui paroissent au dedans, comme de la vesse, des feves, & des pois, signes évidens qu'elles sont alors produites, non par l'endurcissement des glandes de la peau, mais par la stagnation d'une humeur visqueuse dans les membranes & les cellules graisseuses, & lorsqu'elles ont leur siége dans les parties musculeuses & grasses du dos & des bras.

Voici le prognostic que forme Arétée, *Lib. VIII. cap.* 13. de l'éléphantiasis, qui est communément le dernier période des affections cutanées.

« Il faut employer, dit cet Auteur, les remedes, le régime, les instrumens, & le feu, ensemble & en même-tems, pour la guérison des maladies cutanées. Si vous usez de tous ces moyens dans les affections cutanées à tems, lorsque le mal ne fait que de naître, vous pourrez avoir quelque espérance de réussir. Mais si vous attendez qu'il soit arrivé à son dernier degré, qu'il soit fixé dans les visceres, & qu'il ait porté ses atteintes au visage, la santé du malade est détruite sans ressource, & il n'y a aucun espoir de guérison. »

Lorsque la petite vérole ou la rougeole est suivie d'une herpe miliaire, qui donne des maux de dents, des maux de tête, des catarrhes & des fluxions, le cas n'est pas sans danger. Lorsque le malade en meurt, on lui remarque quelquefois au sommet de la tête un espace noir, & sphacélé. La *lepre* a été regardée en tout tems comme une maladie contagieuse. C'est pourquoi les Medecins ont jugé à propos de bannir les lépreux de la société des autres hommes, & de les reléguer hors des Villes dans des lieux solitaires: mais il n'y a pas long-tems que j'ai eu occasion de voir un homme de lettres, en qui tous les symptomes de la *lepre* s'étoient manifestés, entouré de domestiques pendant un an & davantage, sans qu'aucun d'eux s'en soit senti. C'est particulierement en Grece, que cette derniere espece de maladie est très-contagieuse.

Quant à la maniere convenable de traiter les affections cutanées, nous observerons que les Anciens avoient fait de grandes observations de ce côté, & étoient fort versés dans l'art de les traiter. Deux causes principales avoient contribué à leur habileté; la fréquence de ces maladies dans les contrées qu'ils habitoient, & la violence qu'elles y avoient. La *lepre* & l'éléphantiasis, étant jadis fort communes, on avoit beaucoup plus d'occasion d'en examiner la nature, & de découvrir les remedes les meilleurs qu'on pouvoit employer en pareil cas. Ouvrons donc les Ouvrages des Anciens; nous ne manquerons point d'y trouver des moyens de remédier à des affections cutanées qui sont aujourd'hui plus légeres & moins opiniâtres que de leur tems. Je préférerai à tous les autres Arétée: cet Observateur exact, nous sera d'autant plus utile ici qu'aucun autre, que la description qu'il nous a laissée de l'éléphantiasis, *Lib. IV. cap.* 13. est naturelle & belle; l'état instantané & les progrès de cette horrible maladie, y sont marqués avec la derniere précision. On voit évidemment par ce qu'il en dit, que dans l'éléphantiasis; toute la masse du sang & des humeurs, est entierement visqueuse, ténace & presque coagulée; que le principe spiritueux des sucs vitaux est entierement anéanti; que les sécrétions & excrétions salutaires ne se font plus, & que tout le corps abonde en humeurs ténaces, acres & corrompues. Que la méthode qu'il propose pour la destruction de ces causes est raisonnée. Il veut qu'on saigne, qu'on relâche le corps avec du lait coupé d'une cinquieme partie d'eau, & pris en boisson; & qu'on se purge de deux jours l'un, au printems & en automne, avec le *veratrum*; par où il entend l'hellébore blanc. Il regarde la rapure d'ivoire prise dans du vin, & la chair de vipere réduite en trochisque, ou cuite avec des squilles, & prise en bouillon, comme d'excellens remedes. Il ne conseille pour l'extérieur que des ingrédiens capables de déterger, & de résoudre les tumeurs; ajoutant qu'il est à propos d'ôter la crasse de la peau, avec du savon dans un bain. Il ordonne un autre bain dans lequel on aura fait bouillir de la patience à feuilles pointues, & du soufre, qu'il regarde comme un grand détergeant. Il indique pour dissiper les tumeurs la graisse de lion & d'ours, mêlée en portion égale avec un sel alcalin. Pour calmer les fluxions acres, & adoucir les exulcérations, il propose une décoction de fœnugrec, d'orge & d'huile rosat, tous ingrédiens humectans & détersifs. Si la chair est livide, il veut qu'on la ranime, & qu'on y rappelle les sucs, en y faisant des scarifications. Quant au régime, il faut, selon lui, qu'il soit simple, & que les alimens aient des sucs louables & soient faciles à digérer. Il recommande fortement à cette occasion la décoction de chou, avec une solution de cumin. Il permet à souper le staphylinus & la carotte; entre les substances marines, les huîtres & les poissons qui s'attachent aux rochers; entre les oiseaux, les perdrix & les pigeons; des fruits, ceux de l'été & les vins doux. Il pousse son attention jusqu'au sommeil, à la veille, & aux lieux qu'on doit choisir pour son séjour, sans oublier les exercices du corps, qu'il veut qu'on fasse soit en courant, soit en parlant, soit en s'agitant le corps de différentes manieres, & qu'on continue sans toutefois aller jusqu'à la lassitude. Il fait aussi un grand éloge de l'efficacité de l'hellébore blanc; il en parle comme du plus énergique de tous les purgatifs, comme d'un remede innocent, lorsqu'on le prend à petite dose, & comme le seul dont on puisse attendre de bons effets, dans toutes les maladies invétérées, & qui ont jetté de profondes racines dans la constitution. Il n'y a que l'hellébore blanc, dit Arétée, qui soit capable dans ces cas de débarrasser la respiration, & de restituer au corps son embompoint, & à la peau sa couleur vive & fleurie.

Celse propose, *Lib. III. cap.* 25. une maniere de traiter l'éléphantiasis, peu différente de celle-ci.

« Il faut, dit cet Auteur, si-tôt que la maladie commence, tirer du sang deux jours de suite, & rendre le ventre lâche avec de l'hellébore noir; faire garder l'abstinence, autant de tems qu'il est possible; restituer ensuite un peu des forces; continuer de tenir le ventre lâche, ordonner l'exercice, & surtout la course, lorsque le ventre sera relâché; se servir de ce moyen pour provoquer les sueurs; & recourir ensuite à un chaud sec, prescrire des frictions, rarement des bains; s'occuper cependant de la conservation des forces; interdire tout aliment gras, glutineux, & flatulent; permettre le vin dès les premiers jours; & froter le corps avec du plantain réduit en onguent. »

En examinant attentivement ces méthodes de traiter l'éléphantiasis, nous nous appercevrons facilement qu'elles concourent avec les remedes bons pour chasser du corps une masse d'humeurs acres, corrompues & glutineuses; car ces remedes se réduisent à la saignée, à l'abstinence, aux purgatifs doux, comme le petit lait, à l'hellébore en qualité de drastique; au régime, aux alimens d'un suc louable, & capable de réparer la crase de

ceux qui sont corrompus, & enfin aux remedes, qui appliqués à l'extérieur, détergent, consolident, dessèchent, & sont propres à guérir les tumeurs, à faire cesser les demangeaisons, à fermer les ulceres, & à calmer les douleurs. Comme on ne peut disconvenir que tous les remedes employés par les Anciens, ne tendent à produire ces effets salutaires; c'est sur leur méthode que nous établirons la nôtre, non-seulement dans l'éléphantiasis; mais encore dans les maladies moins terribles de la peau; telles que la gale, les herpes, les dartres & la *gutta rosacea*. Mais toutes ces maladies exanthémateuses, ulcéreuses & prurigineuses, variant entre elles considérablement, tant par rapport aux lieux, aux malades, & aux tempéramens, que par rapport à la constitution du corps, & à la maniere de vivre; ce seroit manquer à la prudence qu'exige notre état, & mal imiter les Anciens, si nous ne conservions aux remedes, qu'ils ont choisis avec tant d'art, leur efficacité, en en restraignant l'usage dans de certaines bornes, & en ne les employant qu'avec les précautions que notre climat différent du leur, exige que nous prenions.

Premierement, quant à la diminution en quantité des humeurs dépravées par les saignées, il faut estimer celle du sang à tirer sur le plus ou moins de surabondance de ce fluide, selon l'âge, les forces & la maniere de vivre des malades. Il ne faudra pas entierement interdire cette évacuation aux vieillards qui y auront quelque habitude, soit naturellement, soit artificiellement. J'ai vu plusieurs fois des personnes âgées, tant hommes que femmes, se trouver soulagées par la saignée dans différentes maladies de la peau, & en qui les excrétions naturelles du sang reprenoient leurs cours naturel à l'âge de quatre-vingts ans, à la faveur d'un flux hémorrhoïdal. Si le malade est gras & d'une habitude de corps spongieuse, & si par conséquent il abonde en veines, mais petites, j'ai observé que le secours le plus sûr & le plus prompt qu'on pût lui porter, consistoit à diminuer la masse du sang & des humeurs par des scarifications faites à propos, surtout lorsque les forces s'étant dissipées par la longueur de la maladie, ou par le défaut d'appétit, l'évacuation doit être modérée. Au reste, ce remede ne suffit pas toujours; & il faut quelquefois tenter une évacuation convenable de sang, par l'application des sangsues à l'anus, lorsque les malades sont hypocondriaques, & que les maladies cutanées proviennent en eux de la suppression des hémorrhoïdes.

Il arrive quelquefois aux malades en qui il y a pléthore plutôt de sérosité que de sang, de se trouver fort mal de la saignée. Alors il faut changer de conduite. Si la voracité de l'appétit est le principe de la maladie, comme il arrive assez fréquemment, on n'employera à la cure que l'abstinence, avec quelque précaution convenable. On se bornera à interdire principalement au malade, toute chair grasse, bouillie & glutineuse, comme le bœuf & le porc, tous les mets préparés avec le lait, toutes les substances qui gonflent & nourrissent beaucoup: on le tiendra au rôti & aux viandes légeres; à la chair des oiseaux, aux perdrix, aux poulets & aux pigeons: on lui permettra quelquefois le biscuit. Pour conserver au ventre sa liberté, on lui fera prendre de tems en tems des raisins, des pruneaux bouillis, des pommes laxatives & d'autres substances lubréfiantes: mais comme un changement subit dans la nourriture peut être pernicieux, on ne le fera point subitement; on assujettira peu-à-peu le malade à cette méthode; on le fera passer par des degrés insensibles de la vie voluptueuse qu'il menoit à un régime sobre & sévere; on l'y accoutumera imperceptiblement sans l'incommoder, & on l'y tiendra pendant plusieurs jours, ou plusieurs semaines, selon que le cas l'exigera. On observera les mêmes précautions pour le faire passer de l'abstinence à la maniere de vivre ordinaire.

On lui interdira dans tout le cours de la cure l'usage des liqueurs préparées avec de la dreche, quelle qu'habitude qu'il en puisse avoir; on leur substituera des décoctions abondantes faites avec des ingrédiens capables de purifier & d'adoucir les sucs, de dessécher l'humidité superflue, & de fortifier les parties solides. Les plus doux & les plus usités d'entre ces ingrédiens, sont les racines de squille, la salsepareille, la patience à feuilles pointues, le cochléaria, la chicorée, les écorces de sassafras, de cascarille, de canelle, le gui, la rapure de sassafras, les sandaux, ou le sandal rouge, & autres de la même nature: on les mélange les uns avec les autres selon le but qu'on se propose; on les fait bouillir dans de l'eau pure. Quant à la dose, on peut mettre une once de chaque ingrédient sur deux pintes d'eau.

Pour hâter & compléter la cure, il est à propos de débarrasser les premieres voies du poids des humeurs viciées dont elles peuvent être chargées, par des purgatifs doux auxquels on reviendra plusieurs fois, tant dans le cours de la cure, que quand elle sera finie.

Entre les remedes les plus capables d'évacuer doucement, & de produire l'effet que nous venons d'indiquer, on peut compter à juste titre les infusions de manne, de rhubarbe, de feuilles de séné, la crême de tartre, les sels amers & purgatifs, la casse, la fumeterre, la cuscute de thym, avec les racines de chicorée & de polypode, préparées avec de l'eau & du vin.

Mais si l'opiniâtreté & les accroissemens de la maladie font soupçonner qu'il y a de la malignité; si l'abstinence reste sans effet, il faudra recourir à des remedes plus puissans ou plus efficaces, pris tant dans la classe des purgatifs, que dans celle des diaphorétiques & des altérans. Il ne faudra rien épargner pour emporter promptement & entierement par les selles & les émonctoires du corps, les humeurs visqueuses & ténaces, dont les passages des visceres sont engorgés, & qui servent d'aliment continuel au mal. Les anciens Fondateurs de la Medecine recommandoient alors les purgatifs les plus violens, surtout l'hellébore noir, la coloquinte & la scammonée: mais nous avons chassé ces remedes de la pratique. Aujourd'hui que nous en connoissons de plus sûrs & de plus efficaces, nous nous en tenons sensément à la racine, ou à la résine de jalap, à l'extrait d'hellébore noir, à l'élatérium mêlé avec le mercure doux, à l'éthiops minéral, & à la gomme ammoniaque. Entre les remedes composés, nous avons l'extrait panchimagogue de Crollius en pilules. Si les poudres nous plaisent davantage, nous en pouvons préparer avec quelques grains de résine de jalap, une égale quantité d'amandes douces & de mercure doux; à quoi on peut ajouter commodément une goutte ou deux d'huile de macis ou de sassafras. Entre les choses propres à stimuler les parties solides, & à augmenter leur mouvement excrétoire, en fondant un peu plus puissamment les humeurs ténaces, je donnerois la préférence au bois & à l'écorce de gayac, dont l'usage seul a suffi quelquefois pour déraciner la vérole, & qui par conséquent ne doit point être regardé comme un remede méprisable dans les maladies subcutanées qui sont d'une nature plus douce. C'est aussi dans la même classe que nous placerons spécialement les remedes tirés du regne minéral, dont les plus importans sont la teinture acre & tartarisée d'antimoine, le régule médicinal d'antimoine, le soufre médicinal d'antimoine corrigé par la méthode de Glauber, les préparations de cinnabre & la décoction d'antimoine cru, si l'on soupçonne la présence du virus vénérien. Toutes ces choses prises en dose convenable le matin dans le lit, avec des décoctions altérantes & d'autres diaphorétiques, soulageront considérablement, parce qu'elles tendent toutes à mouvoir la lymphe, à lever les obstructions des canaux glandulaires, & conséquemment à dépurer très-efficacement le sang & les humeurs.

Quoique les remedes que nous venons de proposer pour dépurer la masse du sang & des humeurs soient très-

énergiques; cependant il y a des cas tels que l'éléphantiasis & la vérole, dans lesquels la cause du mal étant profondément enracinée, on les emploiera avec peu de succès; c'est à des moyens plus forts qu'il faut avoir recours. Je n'en connois point de plus capables de subjuguer & de détruire les maladies cutanées & opiniâtres que le mercure & ses préparations: mais il faut que les forces du malade en permettent l'usage. Les particules subtiles de ce minéral entrant & pénétrant dans les lieux les plus écartés des vaisseaux & du corps, corrigent, dégagent & dissolvent les humeurs visqueuses qui les engorgent, augmentent la force systaltique de toutes les fibres du corps, & poussent par les émonctoires, par les selles, par les sueurs, & surtout par les conduits des glandes salivaires, d'où elles font sortir une quantité prodigieuse d'humeurs. Il s'ensuit ordinairement de cette espece d'évacuation constante & universelle, que toutes les impuretés sont promptement emportées, & que tout le corps purgé se retrouve dans son premier état de santé, quoiqu'à la vérité il n'y revienne par ce moyen qu'avec quelque danger.

Les Medecins ont proposé différentes méthodes de donner le mercure, que nous allons examiner ici en peu de mots.

Il y en a quelques-uns qui font un onguent de mercure coulant, parfaitement éteint dans une pommade, ajoutant seulement des fleurs de soufre & de camphre, & qui pour provoquer la salivation, en font frotter au malade les jointures, les genoux, les coudes, les chevilles & la plante des piés. D'autres ont une méthode plus commode & plus sûre d'employer le mercure; ils le font prendre intérieurement, après avoir préparé convenablement le corps par des altérans, des correctifs & des évacuans; ils donnent le mercure doux avec une quantité double d'yeux d'écrevisse & d'antimoine diaphorétique, passant successivement de trois ou quatre grains jusqu'à un scrupule. Ils parviennent par ce moyen à exciter une salivation suffisante qu'ils savent diriger, & dans laquelle ils prennent les précautions qu'il est à propos de prendre, tantôt la continuant, tantôt la suspendant, interposant pendant une semaine ou deux, des décoctions propres à dépurer le sang. On produit aussi le même effet par des préparations altérantes, & diaphorétiques de mercure, telles que le mercure solaire & jovial dont on se trouve bien de donner quelques grains dans de la conserve de roses, le matin pendant plusieurs semaines; faisant suivre en même tems un régime diaphorétique, & prendre immédiatement après ce remede, environ une chopine de quelque décoction convenable. Mais il faut observer que toutes ces méthodes exigent un air tempéré, une diete foible & légere, une abstinence de tout acide & de toute viande grasse & bouillie.

Il arrive quelquefois que l'on est obligé d'user de remedes plus doux, & de suivre une méthode moins violente, c'est lorsque les purgatifs, les saignées copieuses, les décoctions, le régime dessiccatif & les mercuriels sont dangereux. Lors, par exemple, que le malade est trop jeune ou trop vieux, que la vigueur & les forces du corps sont anéanties, que le systeme nerveux est extremement délicat, que la constitution est plutôt maigre & seche, que grasse & lâche, & que les humeurs pechent moins en ce qu'elles sont épaisses & visqueuses, qu'en ce qu'elles sont acrimonieuses & mordicantes, il faut s'y prendre d'une toute autre façon. Dans ces circonstances, & les anciens & les plus judicieux d'entre les modernes se sont accordés pour recommander les préparations de lait, surtout le lait d'ânesse & le petit-lait de vache & de chevre, & le lait coupé avec l'eau. Hippocrate, Celse, Aretée, mais particulierement Dioscoride, *Lib. II. cap.* 7. après avoir attribué au lait un grand nombre de propriétés merveilleuses, pensent qu'ordonné à propos il produiroit des effets très-salutaires, dans la gale qui couvre tout le corps, dans les taches à la peau & dans tous les cas où les humeurs peccantes tendent à se porter à la surface du corps. Il recommande précisément dans le Livre que nous venons de citer, le petit-lait dans les affections cutanées.

« Il est à propos de le donner, dit-il, à ceux que l'on se
« propose de purger doucement, dans la *lepre*, dans l'é-
« lephantiasis & dans les éruptions qui se font à la sur-
« face de tour le corps. »

En effet, la puissance de ce remede diététique est grande: non-seulement il délaie & rend fluide les humeurs visqueuses, épaisses & presque coagulées, leve les obstructions formées dans les visceres, tempere la salure acre des humeurs, humecte les parties seches & relâche celles qui sont en constriction, mais encore pousse au-dehors, & évacue doucement les humeurs peccantes, tant par les selles, que par les urines.

Comme il est de la derniere importance de marquer & la quantité, soit de lait, soit de petit-lait, qu'il est à propos de prendre, & le tems convenable pour ce remede, nous avons besoin ici de guides que nous puissions suivre en sureté; nous pouvons regarder les anciens comme tels. Hippocrate ordonne, *Lib. VII. Ep.* de prendre du lait ou du petit-lait d'ânesse, mais surtout du petit-lait de chevre pendant plusieurs jours. Il dit, *Lib. IX. de Internis Affectionibus*, qu'il faisoit prendre le lait avec une troisieme partie d'hydromel, pendant quarante-cinq jours. Sylvaticus & Riviere nous assurent qu'on peut user du lait & du petit-lait pendant plusieurs mois & davantage, & qu'on s'en trouvera bien dans les maladies violentes de la peau, si on le continue pendant douze, vingt & quarante jours; aussi ces Auteurs en font-ils les plus grands éloges. Hugenius est de leur avis; il recommande, *Epist. & Consult. Medic. Tom. II. Lib. I.* le petit-lait en grande quantité, dans les demangeaisons considérables, invétérées, & qui se font sentir partout le corps.

« Ceux, dit-il, qui le prennent en petite quantité, sont
« frustrés de deux grands avantages qu'ils pouvoient
« en attendre, l'altération & la purgation; il faut donc
« en prendre huit chopines & davantage par jour. »

Il ajoute, *Lib. cit. Tom. I. Lib. XII. Epid. I.* qu'il a coutume de faire prendre le petit-lait de la même maniere qu'on fait prendre ordinairement les eaux médicinales, & qu'ainsi il en ordonne trois pintes par jour, avec trois onces de sirop solutif de roses, & que les jours suivans il s'en tient au petit-lait simple, dont il continue l'usage pendant vingt jours, passant peu à peu des six chopines, jusqu'à neuf ou dix.

Si les maladies exanthémateuses sont entretenues & fortifiées par un virus scorbutique, ou quelque affection hypocondriaque, ce qui arrive assez fréquemment; le petit-lait ordonné à propos, & préparé de maniere à couper racine aux maladies compliquées avec celles de la peau, produira des effets beaucoup plus sensibles. C'est pourquoi j'imagine qu'on n'a rien de mieux à faire alors, que de recourir aux eaux médicinales, surtout à celles dont la nature est tempérée & qui ont en elles un principe salin & spiritueux, telles que celles de Selter, de Toenstein, de Wildungen ou d'Egra, qu'on coupera avec la moitié ou une troisieme partie de lait; on en préparera les effets par un usage convenable d'évacuans, & on les favorisera en interposant les mêmes évacuans & en prescrivant un régime convenable.

Si l'on n'est point à portée d'avoir ces eaux, on leur substituera avec avantage une décoction des plantes propres à dépurer le sang, & connues pour efficaces dans les affections cutanées; on mêlera à cette décoction le lait, ou le petit-lait doux ou tant soit peu acide. Entre ces plantes les plus énergiques sont la fumeterre, la cuscute de thym, la cuscute commune, le baume, la vraie scolopendre, le trefle des marais, le cresson aquatique,

la bourroche, la dent de lion, l'endive, la chicorée & ses racines, avec un grand nombre d'autres qui sont pourvues en partie d'un sel volatil & pénétrant, & conséquemment incisent & dissolvent les humeurs visqueuses, dépurent les sucs & remettent du baume dans le sang, ou lui restituent sa qualité essentielle, & en partie d'un principe amer & balsamique qui ranime les fonctions languissantes de l'estomac, favorise la digestion, & contribue considérablement à la régénération d'un sang louable. On peut donc fonder de grandes espérances sur l'usage du suc des plantes dont nous venons de faire l'énumération, récemment cueillies, broyées & exprimées dans une pinte ou davantage de petit-lait, continué pendant plusieurs semaines, après avoir disposé convenablement le corps.

Enfin, nous n'oublierons pas de compter entre les remedes importans dans les maladies de la peau, les viperes dont l'usage est si fort recommandé, tant par les Anciens que par les Modernes. Hippocrate ne les recommande dans aucun endroit de ses Ouvrages que je connoisse : mais Arétée, Galien, & Aétius, & entre les Arabes, Avicenne & Rhasès en élevent jusqu'aux nues les vertus, dans la *lepre*, dans l'éléphantiasis, & dans toutes les maladies de la peau qui proviennent de quelque impureté maligne, & n'en promettent rien moins qu'un renouvellement total de la constitution du corps. Andromaque, premier Medecin de Neron, faisoit des trochisques de vipere le principal ingrédient de sa thériaque, ou de son grand alexitere. Les meilleurs Medecins de France & d'Allemagne, Mercurialis, Quercetan, Solenander, Ballonius, & plusieurs autres, ont tous fait à l'envi, les plus grands éloges de ces animaux. Les viperes étoient en grande recommandation dans la Pratique, lorsque Julius Palmarius, Medecin de Paris, se déchaîna, *Lib. de Morb. contagiis, cap. 9.* contre les vaines promesses, & la crédulité ridicule des Anciens à cet égard, appuyant son avis du témoignage de Jean Fernel, qui assuroit que les remedes préparés avec les viperes, & ordonnés aux personnes attaquées d'*éléphantiasis*, ne produisoient jamais d'effets salutaires; mais qu'au contraire, comme ils ne restituoient point les visceres dans leur état naturel, n'emportoient point les verrues, ne diminuoient point les difformités de la peau; ils irritoient quelquefois tous les symptomes. Cependant il y a toujours eu, & il y a même encore des Praticiens, qui s'en tenant à la tradition & à l'autorité des Anciens, demeurent persuadés qu'il y a dans les viperes, & dans les décoctions ou bouillons qu'on en prépare, une vertu particuliere & spécifique dans les affections cutanées; c'est pourquoi on en fait venir d'Italie à grands frais, qu'ils ordonnent sous différentes formes en trochisques, en poudres, en bouillons, & même en sels volatils extraits par la Chymie, & dont ils attendent les plus grands effets.

Mais s'il m'est permis de m'expliquer là-dessus avec franchise & liberté, j'avouerai qu'un grand nombre d'expériences, confirmées par des raisons satisfaisantes, m'ont convaincu qu'il ne falloit attendre des remedes préparés de vipere, aucun avantage capable d'en accréditer l'usage dans les cas où il s'agit de corriger les impuretés du sang. On ne trouve ni dans les écrits des Anciens, ni dans ceux des Modernes, aucune observation exacte & complete, d'où l'on puisse inferer avec évidence, & assurer avec certitude, que les viperes aient quelque qualité spécifique, diamétralement contraire aux maladies de la peau; car dans tous les cas qu'on pourroit alléguer en leur faveur, on les trouve mêlées avec d'autres ingrédiens qui en rendent l'effet fort douteux. J'ai vu plusieurs fois des atrophies, des phthisies, des *psora lépreux*, des gales, la teigne à la tête, & d'autres maladies de cette espece, manquées ou guéries par l'usage des remedes préparés avec des viperes : mais la question est de savoir, si dans les cas de guérison, ce n'étoit pas plutôt aux ingrédiens mêlés avec la vipere, qu'à la vipere même qu'on avoit obligation. Si les viperes produisent quelque effet salutaire, j'oserois assurer qu'on en peut attendre autant de toutes les parties desséchées d'animaux, qui contiennent un certain suc gélatineux, volatil, & modérément sulphureux. D'où je conclus que tous ces éloges excessifs qu'on a fait des viperes, n'ayant pas pour fondement l'expérience, ne méritent aucun égard. Je conseille aux curieux de voir les observations importantes de Zwelfer sur les remedes préparés avec les viperes, dans la Pharmacopée d'Ausbourg, pag. 211.

Les causes des affections cutanées étant fort différentes entr'elles, il est évident que la cure en doit varier. Si donc nous ne voulons point errer dans la maniere de les traiter, il faut nécessairement que nous examinions avec soin les différens principes qui les produisent. Si nous nous appercevons, par exemple, que le mal provienne d'intempérance dans le manger, d'une vie sédentaire, & d'une surabondance d'humeurs, nous en conclurrons que l'abstinence & l'exercice sont alors les principaux remedes. Si des humeurs crues, visqueuses, & jointes à un tempérament extremement phlegmatique, sont les causes de l'affection cutanée, nous aurons recours aux ingrédiens, qui infusés dans le vin, évacuent par les selles, ajoutant en même-tems ceux qui poussent doucement par la transpiration. Si le corps est pléthorique, & si les exulcérations & aspérités de la peau naissent de l'omission de la saignée, ou de la suppression de quelque évacuation critique de sang, on commencera par saigner, on appliquera les ventouses, & l'on employera tous les remedes capables de restituer les excrétions salutaires. Si le malade est jeune, maigre, & d'un tempérament bilieux, le reste étant égal d'ailleurs, on se trouvera mieux des remedes délayans, propres à corriger l'acrimonie, & à abbatre la chaleur destructive des humeurs, comme le petit-lait, les eaux minérales avec le petit-lait, les préparations de nitre, & la manne, en dose capable d'évacuer par les selles, que de tout autre remede; si la foiblesse des visceres & de l'estomac favorise la formation des sucs impurs, on donnera la préférence aux remedes qui fortifient l'estomac & aident la digestion. Mais si l'affection cutanée est causée par la suppression de l'insensible transpiration par les pores & par l'obstruction des conduits de la peau; le Medecin travaillera à désobstruer les orifices des pores, par des frictions & des infusions diaphorétiques douces.

Les maladies considérables & chroniques se terminant assez fréquemment par la gale, & par différentes éruptions à la peau, comme par une crise, il faut bien se garder de tenter aucune évacuation, soit par les selles, soit par les urines, soit par la saignée; ce seroit s'exposer à rappeller la matiere virulente de la surface du corps sur les parties intérieures. On lit à ce sujet quelque chose de remarquable dans Joannes Langius, *Epist. 16. Tom. I.*

« J'ai vu plus de cent fois, dit-il, une gale, & des tumeurs œdémateuses aux piés, succéder à la terminaison de différentes fievres, mais surtout de la fievre quarte, & disparoître d'elles-mêmes, & sans le secours de la Medecine. Si l'on eût saigné, ou si l'on eût ordonné quelque remede en pareil cas, on eût peut-être déterminé la matiere à rentrer par les vaisseaux qui la portoient hors du corps, & à se jetter sur les visceres. »

C'est une attention qu'il importe aussi beaucoup d'avoir, toutes les fois que la nature fait des efforts salutaires pour expulser les humeurs peccantes par des éruptions, & que la force lui manque pour exécuter son dessein. Si un Medecin imprudent ordonne alors des remedes capables de retenir les impuretés & de les écarter de la peau, comme des saignées abondantes, des purgatifs, des astringens, des rafraîchissans aux malades foibles, & surtout des préparations de nitre en doses considérables & fréquentes, il fera un tort très-grand au malade, & sa témérité convertira une maladie bénigne en

une maladie maligne. Ce qu'il eſt raiſonnable de faire alors, c'eſt de ſecourir la nature & de l'aider dans ſon ouvrage par des diaphorétiques doux, dont le principe actif & ſulphureux augmentant le mouvement ſyſtaltique des fibres & des parties nerveuſes, rendra la circulation plus prompte, déterminera ſon cours vers la ſurface du corps, & donnera lieu aux parties excrémentitielles de ſortir & de s'exhaler par les ouvertures de la peau. La nature, que nous devons toujours prendre pour guide, a marqué ſa route; les ſueurs ſpontanées, celles qui ſortent en grande abondance de tout le corps, & une infinité d'autres ſymptomes ne nous permettent point de douter de ſon but; nous ſavons d'ailleurs, que la gale & beaucoup d'autres affections cutanées, provenant de contagion, ou de quelque maladie antérieure, ſe guériſſent ainſi que les fievres continues & intermittentes, la goute, la colique avec convulſion, & les aſthmes, par des ſueurs, ſoit ſpontanées, ſoit artificielles.

Les remedes les meilleurs & les plus propres pour exciter une diaphoreſe, & rendre de la fluidité au ſang & aux humeurs, ſont les infuſions de ſcordium, la bétoine de Paul, la ſcabieuſe, la fumeterre, le chardon-bénit, les fleurs de ſureau, les racines de pimprenelle, & la patience à feuilles pointues. Les décoctions priſes en grande quantité, contribuent puiſſamment à l'évacuation de la matiere peccante. On peut ajouter à ces remedes, & en couper l'uſage par le *mixtura ſimplex*, ma liqueur minérale anodyne, mêlée avec l'eſprit béſoardique de Buſſius, ou l'eſprit de corne de cerf: on peut employer auſſi les poudres diaphorétiques préparées d'antimoine diaphorétique, la céruſe d'antimoine, & tout ce qui eſt analogue à ces ingrédiens, comme la matiere perlée de Krugnerus, avec une petite quantité d'antimoine cru, le régule médicinal d'antimoine, le ſoufre ſublimé, les fleurs de ſoufre, le cinnabre, l'éthiops minéral, & les autres ſubſtances de la même nature. Quant aux poudres, on les fera prendre le ſoir, & les liqueurs ſpiritueuſes le matin. On donnera aux poudres pour véhicule, les eaux de fleurs de ſureau, de fumeterre, de chardon-béni, de ſcabieuſe.

Quoique les remedes diaphorétiques puiſſent être aſſociés aux autres, & en couper l'uſage, ils ne ſont pas ſuffiſans par eux-mêmes pour compléter une cure; un traitement entierement diaphorétique, loin de rétablir la ſanté, augmente le mal, irrite la demangeaiſon, & tourne une ſimple gale en une affection puſtuleuſe, ſurtout ſi le malade eſt d'un tempérament ſec. Il eſt donc abſolument néceſſaire d'ordonner aux perſonnes bilieuſes, des boiſſons convenables, comme des décoctions foibles, des préparations de lait, & aux malades d'un tempérament lâche & phlegmatique, des décoctions plus fortes & plus animées, auxquelles on ajoutera des remedes capables de nettoyer les premieres voies, & de diminuer en même-tems la viſcoſité de la séroſité & de la lymphe, comme des pilules auxquelles on donnera quelque force, avec une quantité convenable de mercure doux; ou pour les malades foibles, des infuſions douces & laxatives, auxquelles on reviendra tous les ſix ou huit jours. Je recommande ſpécialement le purgatif ſuivant pour les enfans qui ont la gale.

Prenez *de la poudre cornachine, un ſcrupule;*
de mercure doux, huit grains;
de ſirop de chicorée, avec la rhubarbe, deux dragmes; &
d'eau de fumeterre, une demi-once;

Faites une potion que vous proportionnerez à l'âge du malade.

Si l'on fait uſage de la décoction des bois & des ſudorifiques, la demangeaiſon ſera portée quelquefois juſqu'à la défaillance, parce que les exhalaiſons icoreuſes, & les ſels acres & ſubtils ſont pouſſés par ces remedes en trop grande quantité à la ſurface du corps. Alors il faut s'interdire tout ce qui eſt capable de mettre les humeurs en mouvement, & ordonner le lait avec les eaux des plantes antiſcorbutiques, comme les eaux de creſſon, & de fumeterre; le petit lait, ou ſeul, ou imprégné des vertus des ſimples altérans, les préparations de nitre, les émulſions, les bains d'eau douce.

Si la gale & les autres maladies de la peau ceſſent avant un certain tems, ou diſparoiſſent après avoir été traitées par des remedes extérieurs ſulphureux, mercuriels, & rafraîchiſſans; il s'enſuivra bientôt une complication des plus terribles ſymptomes. Je ne connois rien de meilleur en pareil cas, que le mercure doux donné plutôt en altérant qu'en laxatif, ou huit ou dix grains de fleurs de ſoufre, avec quelque abſorbant. On s'interdira le ſoufre, tandis qu'on prendra le mercure; on n'uſera ni de l'un ni de l'autre, ſi la maladie eſt accompagnée d'un certain degré de fievre, comme il arrive fréquemment.

Quoique le mercure ait pour ainſi dire une vertu ſpécifique & contraire à la nature maligne des affections cutanées, & que ce ſoit envain pour l'ordinaire que l'on attende des autres remedes un ſecours que l'on ne reçoit point des mercuriels pris intérieurement; ce n'eſt toutefois qu'avec une extreme circonſpection qu'on ſe déterminera à exciter la ſalivation dans les maladies exanthémateuſes, ſurtout ſi le malade eſt cachectique & ſcorbutique; car à moins que l'on n'ait préalablement préparé & corrigé les humeurs, non ſeulement l'évacuation de la ſalive ſe fera lentement, & ſera accompagnée d'inflammation à la gorge, & de la chute des dents, ou de la perte de leur blancheur; mais il ſurviendra de plus des vomiſſemens, des tranchées, des cardialgies, des diarrhées, des dyſpnées & beaucoup d'autres maladies. Comme le gonflement des amygdales & de la gorge, le relâchement des gencives & la difficulté de la déglutition, ſont des accidens preſque inſéparables de ce traitement, on ordonnera des gargariſmes lénitifs & capables de conſerver les parties dans leur ton naturel; on tiendra le corps dans une diaphoreſe perpétuelle; on s'interdira tous les diurétiques acres & chauds; & quant au régime, on ne s'expoſera point à un air froid, & l'on ne ſe permettra ni boiſſon froide, ni alimens acides, ſalins & cruds. La néceſſité de ſavoir juſqu'où doit être pouſſée cette cure, pour ne point altérer par la ſalivation les forces du malade, ſuppoſe beaucoup de jugement dans le Medecin; c'eſt quelquefois la faute de celui-ci, quelquefois celle du malade, que la ſalivation ſoit ſans effet, & qu'il reſte dans le corps un germe, d'où renaît la maladie qu'on croyoit éteinte.

Pour procéder ſûrement en pareil cas, il faut avoir égard à la corpulence, & à la conſtitution du malade, à la durée de la maladie, à la quantité de la matiere morbifique, & à la violence des ſymptomes.

On riſque moins à ordonner aux enfans des remedes fixes, abſorbans, laxatifs, & altérans; le ſyſteme nerveux eſt trop foible en eux, pour ſupporter les mercuriels ſans en être offenſé. Il faudra toutefois en venir à ces derniers remedes, ſi ces premiers ſont ſans effet, & ſi la gale eſt d'une eſpece maligne: on en uſera ſans danger, ainſi que j'en ai vu pluſieurs exemples, ſi l'on proportionne exactement la doſe à l'âge, & ſi l'on fait obſerver ſtrictement un régime convenable.

Dans toutes les eſpeces de herpes qui attaquent les parties précordiales, comme une ceinture, & auxquelles les gouteux & les hypocondriaques ſont ſujets; je ne connois point de meilleurs préſervatifs, que les diaphorétiques fixes & les eaux dont les propriétés ſont les mêmes: mais il ne faut pas négliger les autres remedes. Comme ces premiers ſont très-propres à altérer, corriger, & chaſſer doucement les humeurs acres & viſqueuſes, on pourra y avoir recours dans les ulceres opiniâtres, & dans les abſcès intérieurs.

Les topiques ſont encore des remedes qu'il eſt bon d'eſſayer; il ſemble même que leur deſtination particuliere, ſoit pour les déformations & exulcérations de la

peau. Je vais parler des principaux d'entre eux, laissant aux Praticiens le soin de distinguer les différentes affections cutanées, où les nns doivent être préférés aux autres: je dirai seulement que dans les pustules humides, & les ulceres purulens, où il est question de dessécher; & que dans les affections cutanées, où le relâchement est excessif, & où particuliérement il s'agit de resserrer, on peut appliquer extérieurement en onguent une petite quantité de fleurs de soufre; ce topique resserrera la peau, & empêchera la matiere de couler: aussi en faisoit-on beaucoup de cas dès le tems d'Aëtius, d'Aretée & d'Oribase. On dissoudra les fleurs dans de l'huile de graine de lin, & on leur donnera la consistance qui convient, avec de la céruse & de la tuthie. L'*Unguentum de alabastro*, mêlé avec la tuthie, consume très-efficacement l'humidité superflue: s'il y a douleur, rougeur, chaleur & démangeaison, on préferera à tout autre l'onguent de céruse préparé avec une solution de litharge dans le vinaigre fort, la céruse & le lard, ajoutant seulement pour le rendre plus agréable, des fleurs de soufre, & de l'huile de bois de rose. Sil s'agit de calmer une démangeaison seche & douloureuse, on se servira avec beaucoup de succès d'un mucilage de l'écorce moyenne de tilleul, fait avec l'eau rose, ou avec de l'huile de lin, de la céruse & un peu de safran, le tout réduit sous la forme d'un emplâtre.

Mais s'il est question de déterger & de consolider des ulceres profonds, servez-vous des huiles distilées de genievre & de laurier, ou de baume de soufre mêlé avec ces mêmes huiles, & l'éthiops minéral; ne négligez point les cosmétiques, ils sont utiles dans toutes les maladies de la peau, surtout après la cure: nous avons donné ailleurs la maniere de les préparer. Outre ces remedes, on en trouve quelques autres dans les Anciens, & surtout dans Hippocrate, qu'il est bon de connoître. Ce dernier Auteur recommande l'eau de chaux pour la teigne, & pour la *lepre* qui, selon Spon, doit être tellement affoiblie, pour que ce remede opere, qu'il n'y ait aucune exulcération. Je ne puis que louer la méthode de Sylvaticus. On voit *Cent. I. Consult.* 22. 23. qu'après avoir fait prendre deux pintes de petit lait de chevre avec du jus de citron pendant quinze jours, il en venoit avec succès à l'usage d'un onguent préparé, de soufre, de mercure, & d'huiles d'amandes douces.

Quant au traitement particulier de la teigne à la tête, par des applications extérieures; après avoir fait usage des remedes qui conviennent dans la cacochymie, on se servira de l'onguent suivant qui est très-énergique.

Prenez *de l'huile de jaune d'œufs, une once;*
de poudre à canon,
de tabac, &
de fleurs de soufre, } *de chaq. 2. dragmes;*
d'essence de baume,
de benjoin, &
de baume du Pérou, } *de chaq. une demie once;*

Faites-en un onguent.

Après avoir usé de cet onguent pendant quelques jours, lavez la tête avec une décoction faite d'une égale quantité de vin, & d'une lessive dans laquelle vous mettrez le scordium, l'aristoloche ronde, la mousse, les fleurs de lavande & de la myrrhe.

Si ces remedes sont sans effet, il y en a qui leur substituent des préparations de mercure, tant intérieurement, qu'extérieurement; où ils appliquent sur la tête une calotte enduite de poix commune, & de baume de Copaü, à l'aide de laquelle ils emportent tous les cheveux, & travaillent ensuite à consolider avec l'huile de jaune d'œufs. J'abandonne aux autres le soin de décider des cas où il est à propos de se servir de ce moyen violent; je les avertis seulement de se ressouvenir qu'on ne doit jamais recourir à ces remedes, que dans des cas désespérés.

Il faut encore mettre au nombre des remedes extérieurs, les bains tant naturels qu'artificiels; on préparera ces derniers avec de l'eau pure, dans laquelle on fera bouillir des racines d'aulnée & de patience, avec la fumeterre, la scabieuse & la saponaire.

On les ordonnera avec succès dans le psora lépreux, & dans l'éléphantiasis, à la suite des remedes intérieurs, propres à purifier le sang, tant pour fortifier le ton de la peau, que pour la laver, & en emporter les écailles & les impuretés. On ne tirera pas moins davantage des bains préparés avec les scories de fer ou de cuivre. Les premiers tiendront de la nature terrestre, saline & sulphureuse du mars, & les autres porteront avec eux une grande quantité de soufre & de sels vitrioliques, & seront par conséquent très-capables de fortifier le ton des parties fibreuses. Nous n'avons pas besoin d'expliquer plus au long les effets salutaires de ces especes de bains dans les affections cutanées qui proviennent d'une corruption & d'un épaississement excessif des humeurs séreuses & lymphatiques, telles que la gale, les dartres, les herpes & la teigne. C'est à cette classe de remedes qu'il faut rapporter aussi les bains d'eau douce de riviere dans laquelle on a fait bouillir du son, & qu'on a corrigée avec une quantité convenable de lait récent; ces bains soulageront considérablement dans la gale seche, & dans toutes les maladies accompagnées d'une extreme rudesse de peau, surtout dans les demangeaisons incommodes qui surviennent aux vieillards.

Comme il n'y a point de remede qui soit salutaire, à moins qu'il ne soit appliqué à propos, & comme il importe extremement à la cure de toute maladie en général, que les remedes soient ordonnés dans un certain ordre & dans un certain tems, il ne sera point hors de propos d'indiquer la vraie maniere d'user des topiques dont nous avons déja averti ci-dessus, que l'emploi demandoit de la circonspection.

Nous commencerons par observer que les remedes extérieurs doivent toujours être les derniers, & qu'il ne faut y avoir recours qu'après avoir rendu par des altérans convenables & des correctifs pris intérieurement, à la masse visqueuse, acre & corrompue du sang & des humeurs, une certaine température tendante à l'état naturel. Nous ajouterons que l'usage des remedes extérieurs ne doit point faire négliger entierement les remedes internes, surtout les diaphorétiques, qu'il est à propos de continuer, afin que les impuretés qui pourroient encore séjourner au-dedans, soient poussées au-dehors: si l'on néglige ces précautions, il surviendra une infinité de symptomes plus fâcheux que la maladie qu'on traitoit, & qui mettront quelquefois la vie du malade en danger. J'ai vu plusieurs fois la suppression peu raisonnée & faite par des linimens consolidans, d'une demangeaison qui avoit attaqué quelque endroit particulier du corps, comme les mains, les jambes, la fossette du cou ou le visage, suivie d'affections violentes du systeme nerveux, telles que les crampes, les spasmes épileptiques, la passion iliaque, les fievres inflammatoires avec délire, les cardialgies, les asthmes, les tumeurs hydropiques, & autres maladies dont on ne venoit à bout qu'en rappellant la premiere. Ici Hoffman renvoie le Lecteur à ses consultations. J'ai fait voir, dit-il, *Cent. I. Observ.* 28. que le crachement de sang & l'épilepsie provenoient quelquefois d'une gale mal-traitée. J'ai prouvé dans mes Remarques, sur l'*Obs.* 9. *Cent. I.* que la même cause contribuoit au vertige. J'ai remarqué que les onguens mercuriels avoient presque toujours des suites fâcheuses; à peine s'en est-on servi quelques jours, que les éruptions qui avoient paru sur quelques parties tendineuses & nerveuses, cessent subitement; ce qui provient sans doute de quelque constriction causée par ce remede actif, dans les

parties fibreuses & nerveuses de la peau, & en conséquence de laquelle les parties de l'humeur peccante sont & chassées des tuyaux subcutanés & repoussées vers les parties intérieures, d'où il arrive certainement, si le corps n'a pas été suffisamment nettoyé d'impuretés, que la transpiration diminue & que la force de la matiere morbifique se détermine vers le centre, & s'exerce avec impétuosité, spécialement sur les parties nerveuses & tendineuses. De-là naissent entre autres maladies des douleurs gouteuses fixes, ainsi que j'en ai plusieurs expériences.

Il y a une autre maladie cutanée qu'on appelle *gutta rosacea*, qui n'est autre chose qu'une couleur rougeâtre & désagréable de la peau du visage, accompagnée de petites écailles, & quelquefois de pustules & de tubercules inégaux, & causée par une sérosité plus ou moins impure portée en grande quantité dans les vaisseaux capillaires de la face. Il y a différentes especes de *gutta rosacea*. La plus légere est celle qui consiste dans une rougeur un peu plus foncée que la rougeur naturelle, aux environs du nez, au front & à certains endroits du visage. Le mal est plus grand si elle est accompagnée d'écailles; il est à son dernier période, si le visage est couvert de pustules & de tubercules. Ces différens degrés supposent de la variété dans les causes. Toute *gutta rosacea* ne provient point de sucs impurs & dépravés portés en trop grande abondance à la surface du corps & à la peau du visage. Il y a des personnes en qui cette maladie a pour cause le gonflement & la distension des petits vaisseaux capillaires ou même latéraux, qui dans d'autres tems ne contiennent point de lymphe colorée. On peut aussi trouver l'origine de cette éruption dans une matiere acre & subtile, qui pénetre d'autant plus profondément dans le tissu des membranes nerveuses, & produit d'autant plus de ravages, qu'elle est plus subtile, & qu'il y a plus de foiblesse dans le systeme nerveux, & de disposition scorbutique dans le sang.

Lorsque cette maladie est légere, que ceux qui en sont attaqués sont sains & robustes, & qu'elle n'indique ni impureté, ni venin, elle ne demande qu'un traitement doux & que des remedes légers : comme elle n'a pour cause qu'une ébullition violente de sang porté aux parties supérieures, on la fera cesser par la dérivation, par les rafraîchissans & par les délayans. Elle sera plus opiniâtre dans les scorbutiques, & ne cedera qu'aux remedes qui purifient le sang.

Je me suis bien trouvé dans ces cas de la potion suivante, dont je continuois l'usage pendant plusieurs semaines.

Prenez *des eaux de fumeterre*,
de Berle,
de cresson aquatique, &
d'oseille, } *de chaque, une chopine;*
de petit-lait de chevre, trois chopines;
d'arcanum duplicatum, trois dragmes;
de nitre dépuré, une dragme.

Faites une potion, dont vous ferez prendre une chopine le matin & une autre l'après midi, si l'état de l'estomac le permet.

J'ai ordonné à d'autres la boisson suivante pour leur dépurer le sang.

Prenez *de fumeterre*,
de vraie scolopendre, & } *de chaq. une poignée;*
de scabieuse,
de racine de chicorée, une once;
d'écorce de caprier, demi-once.

Mêlez le tout, & faites en bouillir une once dans deux pintes de petit-lait de chevre.

Passez la liqueur, & en laissez prendre au malade à discrétion.

Pour provoquer une évacuation, j'ordonne deux ou trois fois la semaine une infusion de deux dragmes des ingrédiens suivans dans la boisson précédente.

Prenez *de polypode, demi-once;*
de la meilleure rhubarbe, deux dragmes;
de trochisques d'agaric, &
de mechoacan blanc, } *de chaque, une dragme;*
de nitre pur,
d'arcanum duplicatum, &
de graine de fenouil, } *de chaque, demi-dragme;*

Outre ces remedes, on n'omettra point les scarifications à la fossette du cou, aux épaules & au dos, les bains émolliens des piés, faits avec l'eau de riviere & le son, les tisannes rafraîchissantes en boisson, ou seulement l'eau de fontaine dépurée avec la corne de cerf calcinée ou avec la fleur de froment rendue agréable au gout, avec du sucre & de l'écorce de citron, surtout lorsque les malades sont pléthoriques.

Lorsque j'ai pris toutes ces précautions & qu'il n'y a point de contre-indication, j'applique l'épitheme suivant qui m'a paru le plus efficace de tous ceux que je connois.

Prenez *de l'eau de frai de grenouille*,
des eaux de fleurs de sureau, &
de feve, } *de chaque, deux onces;*
d'eau d'arquebusade, une once;
de magistere de plomb, deux dragmes;
de sucre de plomb, deux scrupules;
de vitriol de cuivre, huit grains.

Mêlez & appliquez.

L'application de tous les topiques en général demande la derniere circonspection. L'expérience nous a appris que l'usage inconsidéré de ces remedes étoit suivi des symptomes les plus fâcheux dans les personnes d'une constitution impure & délicate; je l'ai vu produire des inflammations aux yeux & des cardialgies, & j'ai eu une occasion de traiter une migraine qui n'avoit d'autre cause qu'un épitheme préparé d'eau de frai de grenouilles, de mucilage de graines de coings, de jus de citrons & de fleurs de soufre.

Le Docteur Towne dit que la *lepre*, qui n'est point une maladie rare dans la Nigritie, a beaucoup d'affinité avec ce que nous lisons sur la *lepre* des Arabes.

Ceux d'entre les Negres, qui se trouvent exposés à l'inclémence des saisons pluvieuses, aux rosées froides de la nuit, qui sont mal nourris, dont tous les mets sont mal sains & indigestes, & qui ont eu antérieurement des fievres aiguës, de longues fievres intermittentes, ou d'autres maladies longues, sont fort sujets à la *lepre*.

Ceux qui en sont attaqués sont dans le commencement foibles, cachectiques, maigres; mais lorsque le gros des humeurs corrompues, s'est jetté sur les jambes & sur les piés qui sont ordinairement le siége de cette maladie; ces parties commencent à devenir oedémateuses, & gonflées de tumeurs aqueuses comme dans l'anasarque; avec cette différence que l'impression du doigt n'est ni si profonde, ni si durable dans la *lepre* que dans cette espece d'hydropisie.

L'enflure des jambes augmente peu à peu, les veines se distendent, & il se fait des varices depuis le genou jusqu'aux extrémités des orteils. Alors la peau commence à devenir rude & inégale; son tissu glanduleux &

vasculeux se dilate ; il se forme à sa surface des écailles, & dans l'intervalle des écailles, des especes de crevasses & de gerçures. Ces écailles ne sechent point & ne tombent pas : elles vont de jour en jour en augmentant, la jambe prend par ce moyen une grosseur énorme. Dans cet état elle ressemble en petit à celle de l'éléphant dont elle a la forme & les autres apparences extérieures, & d'où l'on a formé le nom éléphantiasis, que l'on a donné à cette maladie.

Quoique cette écorce écailleuse paroisse dure & insensible ; cependant pour peu qu'on en effleure la surface avec une lancette, le sang en sorr librement ; si on leve l'épiderme dont l'apparence est si monstrueuse ; on appercevra dessous à l'aide du microscope, les orifices d'une infinité de vaisseaux sanguins.

Tandis que le Negre a les jambes de cette grosseur prodigieuse, les sécrétions se font en lui régulierement, il conserve son appetit, sa digestion se fait bien, & il paroît n'avoir d'autre incommodité que celle de porter ce poids énorme.

On en a vu vivre dans cet état pendant vingt ans & plus, & remplir toutes les fonctions de leur servitude, qui n'étoient pas incompatibles avec l'affection de leurs jambes.

L'éléphantiasis n'attaque ordinairement qu'une jambe ; cependant on a plusieurs exemples d'éléphantiasis aux deux jambes.

On en a tenté la cure plusieurs fois, par l'amputation de la jambe malade ; mais toujours inutilement ; le mal n'a jamais manqué de s'emparer de la jambe restante.

Des Blancs, que la misere avoit réduits à des travaux peu différens de ceux auxquels les Noirs sont assujettis, nous ont démontré par leur exemple, que cette maladie n'est attachée ni à une seule couleur, ni à un seul climat.

Le même Auteur parlant d'une autre maladie cutanée, qu'il appelle le mal des jointures, dit que la plupart des Negres qui viennent des Isles sous-le-vent, & que ceux mêmes qu'on tire de la Guinée, sont sujets à cette maladie, qui n'est pas moins remarquable dans ses apparences que l'éléphantiasis, mais qui paroît plus terrible dans ses suites ; sa malignité a surmonté jusqu'à présent les remedes les plus puissans qu'on ait donnés contre elle.

Voici la description qu'il en donne.

Il paroît d'abord sur le visage, mais surtout sur le nez en différens endroits des taches superficielles de couleur de cuivre foncée, sans inégalité & sans douleur. Ces taches s'étendent peu à peu, jusqu'à ce qu'elles aient couvert la plus grande partie du corps. Alors les ongles se recourbent en dedans, & les extrémités des doigts & des orteils s'ulcerent. Ces ulceres dont le pus n'est jamais louable, paroissent ordinairement secs, peu sordides & sans beaucoup de féteur, passent peu à peu d'une jointure à une autre, jusqu'à ce qu'ils aient entierement corrodé les doigts & les orteils. Ce mal terrible attaque ensuite le tronc, où il se manifeste en plusieurs endroits par des taches. Alors il y a infection. Ces taches ne pénetrent jamais profondément dans les chairs musculeuses, mais s'étendent en circonférence, & rendent une sanie claire qui diminue insensiblement à mesure que le malade maigrit. Ce qui dure quelques années : on a pourtant vu quelques Negres traîner dans cet état leur malheureuse vie, pendant dix, douze ans, & même plus long-tems.

Entre les différens remedes qu'on a employés contre ce mal opiniâtre & qui sont parvenus à ma connoissance ; les préparations d'antimoine sont ceux qui ont produit les meilleurs effets ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient guéri radicalement. Il est constant que toutes les préparations de mercure aggravent le mal, irritent les ulceres, les font étendre avec plus de vitesse, quelle que soit la forme sous laquelle on les emploie, & quelle que soit le but que l'on se propose. Le mercure est fatal dans cette occasion, soit qu'on le fasse prendre intérieurement, ou appliquer à l'extérieur, en altérans, en purgatifs, ou en sialogogues.

Les Negres qui prétendent bien connoître les vertus spécifiques des plantes, en essaient plusieurs alors, mais sans en ressentir aucun effet salutaire, du moins qui me soit connu.

Aucun Auteur n'ayant fait mention de cette maladie, à ce que je crois, je me suis flatté que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en trouver ici la description, quoique je sois dans la nécessité d'abandonner à l'industrie & à la sagacité des autres, le soin de trouver la maniere de la traiter.

LEPRAS, nom d'un poisson de mer de la longueur d'un pié ou environ. Lemery dit qu'il passe pour apéritif.

LEPTOMERES, λεπτομερὲς, de λεπτὸς, *subtil*, *petit*, *menu*, & de μέρος, *partie* ; nous avons expliqué ce mot dans l'endroit de notre Préface, où nous avons parlé de la doctrine d'Asclepiade, qui introduisit ce terme dans la Medecine.

LEPTUNON, λεπτύνων, *atténuant*.

LEPTYSMOS, λεπτυσμὸς, *atténuation* ou *exténuation*.

LEPUS, Offic. Schrod. 5. 299. Schw. Quad. 103. Mer. Pin. 168. Raii Synop. A. 204. Aldrov. de Quad. Digit. 247. Jonf. de Quad. 109. Gesn. de Quad. Digit. 605. Charlt. Exer. 23. *Le lievre*.

Quoique le *lievre* soit un mets délicieux, les Anciens Bretons se faisoient un crime d'en manger, ainsi que nous le lisons dans César, & ils avoient cela de commun avec les Juifs. Quoique cet animal ne vive que de végétaux & d'eau ; cependant l'exercice habituel qu'il prend exalte ses sels, & le rend tant soit peu alcalescent, & cette qualité n'en sera que plus grande, si on le tue immédiatement après avoir été vivement chassé.

Les cendres, la tête, les yeux, le sang, les poumons, la cervelle, le cœur, le foie, le fiel, les reins, les testicules, la matrice, la presure, la graisse, la fiente, le poil, & l'os qu'on appelle astragal, du lievre, sont d'usage dans la Medecine.

Les cendres du *lievre* brûlé en entier, ou de toute la peau, jusqu'à ce qu'elle soient noires, sont recommandées dans la pierre, dans l'alopécie, & dans les engêlures. On les applique extérieurement, dans ces deux dernieres maladies. Sa tête guérit l'alopécie, & blanchit les dents. Ses yeux passent pour hâter l'accouchement, & l'expulsion de l'arriere-faix & des moles. Son sang dissipe les taches de rousseur, & les boutons au visage. On en fait cas dans la passion cœliaque, dans la dyssenterie, & dans la pierre. Ses poumons sont bons en topiques, dans l'asthme, l'épilepsie & les engelures. Si l'on frote les gencives des enfans avec sa cervelle, elle facilitera la dentition : ceux qui sont attaqués d'un tremblement de membres en useront aussi avec succès. Son cœur se donne dans l'épilepsie, dans les douleurs de la matrice, & dans les fievres quartes. Son foie tempere la diarrhée & le flux hépatique. On conseille son fiel pour l'ophthalmie & le mal de dent. Ses reins & ses testicules, poussent la pierre, hâtent l'accouchement, & se donnent dans l'incontinence d'urine & dans les maladies de la vessie. Sa matrice facilite aussi l'accouchement. Sa presure discute le sang coagulé, hâte l'accouchement & guérit l'épilepsie. On recommande son astragal dans la gravelle, la colique, l'épilepsie & les accouchemens laborieux. Sa graisse appliquée extérieurement lorsqu'elle est vieille, passe pour avoir la vertu d'attirer les épines, & les autres corps étrangers enfoncés dans les chairs, de faire percer les dents & de guérir les maux de dents. On ordonne sa fiente pour la pierre, & pour la dyssenterie, & l'on dit qu'elle est bonne en application pour les brûlures.

brûlures. Ses poils arrêtent les hémorrhagies. Dale, d'après *Schroder*.

Lepus marinus, Offic. Charlt. Exerc. 51. Rondel. 1. 520. Bellon. Aquat. 437. Gesn. Aquat. 475. *Lepus marinus primus*, Aldrov. Exang. 78. Jonf. Exang. 9. *Le Lievre marin.*

On le pêche dans la mer, & selon la description de Dioscoride il ressemble à la seche. Broyé seul, ou avec l'*urtiea marina*, espece de coquillage, il fait tomber les poils des parties qu'on en frotte. Diosc.

LEPYRION, λεπύριον, la coque d'un œuf, ou l'écorce d'une plante. Hippoc.

L E R

LEROS, λῆρος, *délire léger*. Hippocrate.

L E S

LESEOLUS, Paracelse dans son Livre *de Tribus primis essentiis*, appelle la jaunisse *morbus leseoli*; & il ajoute que le *leseolus* guérit la jaunisse & rien de plus, mais il n'explique nulle part ce qu'il entend par ce mot.

LESMIN, ou *Jasminum*, ou *Sambach Arabum*, Alpini.

L E T

LETA, chaleur poussée jusqu'à faire rougir les corps. Ruland.

LETCHI, nom d'un fruit délicieux qui croît à Canton & dans d'autres contrées de la Chine. Les habitans en font beaucoup de cas. Il passe pour échauffer ceux qui en mangent beaucoup. Lemery, *des Drogues*.

LETHARGUS, de λήθη, oubli, & de ἀργὸς, foiblesse, indolence, paresse; *léthargie*.

On rapporte les maladies léthargiques aux apoplectiques & aux paralytiques, dont elles sont fréquemment accompagnées. Plusieurs Auteurs en parlent d'une maniere si obscure & si confuse, que les Lecteurs ne savent à quoi s'en tenir, & ne tirent aucun profit de leur lecture. Quelques Medecins, comme Houllier & Rondelet, se sont plaints de cette confusion. Hartman, Riviere, & Paul Barbette n'ont trouvé d'autre moyen de l'éviter, que de traiter de ces maladies en général, sans parler d'aucune d'elles en particulier. M'étant proposé d'en exposer ici & les causes & la cure, je crois qu'il est à propos d'entrer dans quelque détail, sur les signes différens qui les caractérisent. Comme j'ai trouvé à la lecture que j'ai faite dernierement de la Pathologie du cerveau de Barthelemi de Moor, que toutes mes observations, & tout ce qu'une longue expérience m'avoit appris, s'accordoit exactement avec les réflexions de ce grand homme; je suivrai sa méthode, & je conserverai les noms qu'il a donnés à chaque espece de *léthargie.cap.* 7. *de Affectibus soporosis*.

J'entens par une affection léthargique, une disposition contre-nature au sommeil, avec un assoupissement invincible, tantôt sans fievre, tantôt accompagné de fievre, & provenant d'un embarras dans le cours & la distribution du fluide nerveux dans la moelle allongée du cerveau, & dans les nerfs-mêmes destinés au mouvement & à la sensation. Il y a plusieurs sortes d'affection léthargique. Les principales sont le *coma vigil*, le *coma somnolentum*, le carus & la *léthargie*. Toutes conviennent en ce qu'elles ne sont jamais sans une disposition contre-nature au sommeil: mais elles different entr'elles par le dégré & les causes de cette propension, & par sa cure; ensorte que nous n'avons rien de mieux à faire, que d'examiner la nature de chacune d'elles en particulier.

Voici les signes auxquels on reconnoîtra le *coma vigil*. Les malades se plaignent d'une douleur forte & brûlante dans la tête, accompagnée d'une sensation d'ébullition; ils ont une grande propension au sommeil, qu'ils attendent avec anxiété, & qui ne vient point. Ils ne dorment point du-tout, ou s'ils s'endorment, c'est pour se réveiller promptement & sans en être soulagés; cette espece d'insomnie n'est cependant point accompagnée de délire, & cette propension au sommeil, n'a point été précédée de longues insomnies. Ainsi il ne faut point s'imaginer, que ceux qui après de longues veilles succombent au sommeil, soient attaqués de *coma vigil*. Il ne faut point non plus le confondre avec le *pervigilium*, ou cette insomnie opiniâtre si fréquente dans les fievres aiguës; car dans le *pervigilium* il n'y a point cette propension au sommeil, dont les personnes attaquées de *coma*, sont si fortement tourmentées. Le *coma vigil* est toujours symptomatique; tantôt de fievres aiguës, ardentes, & malignes; tantôt d'une inflammation de la dure-mere, & quelquefois de la phrénésie. J'ai vu quelques cas dans lesquels c'étoit un symptome de l'hémiplégie.

Le *coma somnolentum* se manifeste par les signes suivans. Les malades sont languissans, n'ont aucune ardeur de fievre, & ne se plaignent ordinairement que d'un violent assoupissement; le sommeil les saisit malgré qu'ils en aient; ils s'endorment en mangeant, en s'entretenant avec leurs amis, & en traitant de leurs affaires: ils s'éveillent par intervalles, mais leur assoupissement continue, & ils se rendorment bientôt. Cette maladie attaque particulierement les vieillards qui vivent voluptueusement & négligent de se faire saigner; elle n'épargne pas les jeunes gens, en qui concourent quelquefois les causes nécessaires à sa production. Elle est toujours idiopathique, & on la distinguera du *coma vigil*, en ce que dans le *coma vigil*, on a une propension au sommeil qu'on ne peut satisfaire; au lieu que dans le *coma somnolentum*, le sommeil est excessif.

Le *carus* est un sommeil très-profond, d'où ni les cris, ni l'agitation, ni même la piqueure d'une aiguille ne peuvent tirer un malade; il paroît toutefois sensible aux efforts qu'on fait pour le réveiller: mais, ou il ne parle point, ou il retombe sur le champ dans son premier état; cette maladie est idiopathique ou symptomatique, & quelquefois accompagnée de fievre. Barthelemi de Moor a très-judicieusement remarqué, *cap.* 4. *p.* 198. qu'il y a trois especes de *carus*; le premier, qui accompagne les fievres aiguës dans leur commencement, ou dans leur accroissement, auquel succedent quelquefois les convulsions & les hoquets, & qui est ordinairement mortel. Le second, qui survient après des fievres aiguës violentes, qui a pour cause une foiblesse excessive, qui consiste en un sommeil profond, & qui dure pendant plusieurs jours. Lorsque ceux qui en sont attaqués sont éveillés, ils répondent aux questions qu'on leur fait, mais bientôt ils se rendorment, & lorsqu'ils viennent enfin à se réveiller & à guérir, ils ne se souviennent de rien de ce qu'ils ont dit pendant leur sommeil. Ce *carus* accompagne pareillement les fievres aiguës, surtout lorsqu'il y a quelque éruption; il prend aux environs des jours critiques, & c'est un très-bon présage, lorsqu'il est accompagné de sueurs. Le troisieme, qui précede la mort causée par une fievre; il prend un ou deux jours auparavant, lorsque la violence de la fievre a épuisé toutes les forces du malade, qui paroît alors sans sentiment & sans mouvement, & accablé d'un sommeil profond dans lequel il expire.

Enfin, la *léthargie* ainsi appellée ἀπὸ τῆς λήθης, oubli, est un sommeil profond & continuel, d'où les malades ne sortent presque point; s'il arrive qu'ils s'éveillent, & qu'on leur parle, ils répondent, mais comme les personnes qu'on réveille brusquement au milieu d'un sommeil profond & tranquille; ils ne savent ce qu'ils disent, ils oublient ce qu'ils ont dit, & retombent promptement dans leur premier état. Les uns demanderont le pot de chambre, le prendront dans leur main, oublieront de s'en servir, & s'endormiront; si l'envie de bailler prend à d'autres, ils oublieront de fermer la

bouche ; d'où il paroît qu'il y a de la différence entre la *léthargie* & le *coma somnolentum*. La *léthargie* est accompagnée d'une fievre dont elle est le symptome ; cette fievre est légere & se manifeste particulierement par la fréquence du pouls, & par la rareté & l'état fiévreux de la respiration. Ce qui la distingue du *carus* qui est quelquefois un symptome, ou une suite de la fievre, & qui est pareillement accompagné d'insensibilité. On ne peut non plus la confondre avec l'apoplexie qui attaque subitement, est accompagnée de ronflement, & de la perte de toute sensation, & du mouvement volontaire, qui dure rarement plus de sept jours, & qui emporte par conséquent plus promptement que la *léthargie*.

Après avoir fait précéder ces descriptions, nous ajouterons quelques dissections Anatomiques de personnes qui sont mortes de ces maladies, & nous passerons de-là à un examen exact de leurs causes. Nous tirerons du Livre I. du *Sepulchretum Anatomicum* de Bonnet, les dissections Anatomiques dont nous avons besoin. Nous ne finirions point, si nous rapportions toutes celles qu'on y trouve. Nous nous contenterons seulement de citer les principales d'entr'elles. Il remarque que dans la plupart de ceux qui sont morts d'affections *léthargiques*, la substance du cerveau étoit inondée d'une sérosité qui couvroit particulierement l'extérieur, ou la partie corticale avec les meninges ; que dans d'autres, les parties intérieures & les ventricules du cerveau étoient pleins de sérosité extravasée, & que la substance corticale étoit saine ; il ajoute, que plus l'inondation du cerveau étoit grande, & plus elle empiétoit sur la moelle allongée, plus profond avoit été le sommeil pendant la vie du malade ; que quelques-uns qui étoient morts d'assoupissement, avoient des abscès, des skirrhosités, & des tumeurs au cerveau ; mais seulement dans la région antérieure & corticale. Enfin, que dans quelques autres dont le cerveau étoit sec & sans épanchement de sérosité, les vaisseaux de la pie-mere étoient distendus par un sang épais, & pour ainsi dire variqueux. Nous lisons dans Joannes Faber Lyncius, & dans Harendez, *Lib. IV. cap.* 18. que les *léthargiques* ont les membranes du cerveau enflammées.

Nous allons rapporter ici quelques observations relatives aux affections soporeuses, & capables de répandre du jour sur leur nature.

Wepfer & Peyer nous ont appris la maniere de procurer artificiellement le sommeil aux chiens, après leur avoir enlevé le crane : pour cet effet il n'y a qu'à leur comprimer le cerveau plus ou moins. Ceci me rappelle une expérience singuliere qu'on eut occasion de faire à Paris sur un pauvre qui avoit perdu une partie de son crane par quelque accident, ensorte que sa cervelle étoit à découvert. Lorsqu'on lui comprimoit légerement le cerveau, sa vue s'obscurcissoit ; si l'on augmentoit un peu la force de la compression, le tintement d'oreille le prenoit ; en la rendant encore un peu plus grande, on lui procuroit le vertige & l'assoupissement, & lorsque la compression venoit à cesser, tous ces symptomes disparoissoient. Ce qui se passe dans l'opération commune du trépan, se joint à cette observation pour éclairer la matiere dont il s'agit : dans les sujets où l'extravasation de sang faite entre le crane & le cerveau donne lieu à la compression & à l'assoupissement, à peine le trépan a-t-il donné lieu à la sortie de l'humeur épanchée que les sens reviennent sur le champ, & que l'assoupissement cesse, ainsi qu'il est constaté par les observations de la plus grande autorité, d'où nous conclurrons sans balancer que la substance corticale du cerveau est le siége principal des affections soporeuses.

Maintenant la Physiologie nous apprend que le sommeil dépend de l'affoiblissement & de la langueur de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs destinés à la sensation & aux mouvemens volontaires, & qu'il faut attribuer la langueur de cet influx en partie au relâchement des nerfs-mêmes, & au manque de fluide nerveux, & en partie à la circulation lente du sang dans les vaisseaux du cerveau & de ses membranes. Il suit de la comparaison de cette théorie, avec les observations que nous venons de rapporter, que la cause immédiate des maladies soporeuses consiste dans la langueur & la diminution de l'influx du fluide nerveux de la substance corticale dans la moelle allongée, & de la moelle allongée dans les nerfs destinés à la sensation & au mouvement. C'est à ces trois circonstances principales qu'il faut rapporter l'embarras de cet influx, 1°. A la disette même de ce fluide. 2°. Au relâchement des canaux destinés à le recevoir. 3°. A la compression de la substance corticale du cerveau. Cette compression provient, ou de la circulation lente dans le cerveau & dans ses méninges, ou de sa stagnation, ou de quelque matiere étrangere qui pese sur la substance corticale, d'où son impression passe à la moelle allongée qui est partout unie à cette substance, & qui se trouve par ce moyen dans l'impossibilité d'admettre une quantité suffisante de fluide nerveux.

Mais comme il y a différentes especes d'affections soporeuses, nous allons faire une application plus exacte de ces principes à chacune d'elles en particulier.

Le *coma vigil* est un état intermédiaire entre le *pervigilium* & les affections soporeuses. La propension au sommeil qui ne peut point être satisfaite, est un symptome d'hémiplégie ou de fievres aiguës, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'inflammation à la dure-mere, & précede quelquefois la phrénésie. On s'apperçoit aisément que sa cause doit être mixte, & que l'influx du fluide nerveux languit dans une partie du cerveau, & est trop violent dans une autre.

Examinons maintenant quel doit être l'effet & l'occasion de cette langueur, & de cet accroissement dans quelques maladies, dans les fievres aiguës.

Voici comment je raisonne.

Si le *coma vigil* précede ordinairement alors la phrénésie qui provient d'une inflammation des membranes du cerveau, & qui est très-fréquemment dans nos contrées, symptomatique des fievres malignes & accompagnées d'éruption ; si d'ailleurs il est accompagné de douleur & d'ardeur, il est très-vraissemblable qu'il faut l'attribuer à un commencement d'inflammation dans une partie des membranes qui enveloppent le cerveau. Comme l'inflammation suppose un amas & une stagnation de sang, il s'ensuit nécessairement que dans le cas présent il y aura compression dans quelque endroit de la substance corticale du cerveau, & conséquemment que l'influx du fluide nerveux dans la moelle allongée sera diminué, ce qui produit la propension au sommeil. Mais tandis que les choses se passent ainsi de ce côté, d'un autre le sang étant violemment agité par un mouvement de fievre, la sécrétion du fluide nerveux se fait sans interruption : or plus cette sécrétion sera copieuse, plus la difficulté de dormir sera grande, & moins la propension au sommeil causée par l'inflammation aura lieu d'être satisfaite. Donc tout ce qui est capable d'augmenter le mouvement du sang & de le porter en abondance à la tête, contribuera d'une maniere éloignée, dans les fievres aiguës, à causer un *coma vigil* ; il faut donc s'interdire alors les remedes spiritueux, chauds, alexipharmaques, un régime trop échauffant, & le refroidissement des extrémités dans la petite vérole.

Il n'y a aucune difficulté à expliquer comment le *coma vigil* peut être joint à l'hémiplégie. Car si nous considérons que dans cette affection le commencement des nerfs n'est comprimé que d'un côté, & l'influx du fluide nerveux embarrassé seulement de ce côté, tandis que tout se fait librement de l'autre ; nous concevrons

sans peine que dans un endroit il y a cause d'insomnie, & que dans un autre il y a cause de l'assoupissement, qui constitue le *coma vigil*, parce que la sécrétion du fluide nerveux étant embarrassée d'un côté, il est contraint de se porter en plus grande abondance d'un autre; ce qui se trouve démontré par les agitations convulsives du côté sain: mais pourquoi me demandera-t'on, le *coma vigil* ne saisit-il pas tous ceux qui sont affligés d'hémiplégie? Qu'on lise les observations que nous avons tirées de Bonnet, & l'on verra que la compression seule du commencement des nerfs n'est pas toujours accompagnée d'assoupissement, & que le *coma vigil* exige en même tems la lésion de la substance corticale du cerveau.

Le *coma somnolentum*, affection plus commune que la *léthargie*, & qui est toujours sans fievre, doit naître d'un principe capable de fermer le passage du fluide nerveux, de la substance corticale dans la moelle allongée, non dans un seul endroit, mais dans tout le cerveau même. Or cet effet peut être produit, 1°. Par un relâchement trop grand des conduits qui portent le sang dans le cerveau; d'où il s'ensuit que le sang ne peut circuler assez promptement, & qu'il ne se sépare point une quantité suffisante de fluide nerveux; ce qui arrive assez communément dans les vieillards pléthoriques. 2°. Par l'embarras de la circulation d'un sang épais & impur dans la tête; ce qui donne lieu à la compression du cerveau & à l'assoupissement. Aussi les personnes pléthoriques sont-elles assoupies; les scorbutiques & les hypocondriaques ont-ils fréquemment de la propension à l'assoupissement, & cette propension est-elle d'autant plus grande que les humeurs sont poussées à la tête en plus grande quantité par les spasmes du bas-ventre: ce qui nous découvre tout d'un coup l'origine de cette espece de *coma somnolentum* qui survient quelquefois, selon Riviere, aux enfans qui ont des vers dans les intestins; car alors les spasmes de l'abdomen forcent les sucs vitaux de se porter aux parties supérieures. C'est par la même raison que les personnes pléthoriques seront plongées dans un sommeil profond & quelquefois mortel, si quelque cause accidentelle, telle que l'ivresse, vient à mouvoir & à raréfier leur sang avec excès. 3°. Par un amas excessif & une extravasation de sérosité dans le cerveau & dans ses membranes. C'est pourquoi le *coma somnolentum* est quelquefois une des suites de la suppression & de la dessiccation inconsidérées d'un flux d'oreille, d'un catarrhe & d'un ulcere. Il n'est pas non plus extraordinaire qu'il provienne de l'ischurie ou d'une suppression entiere d'urine, ni qu'il cesse, aussi-tôt qu'on procure la sortie des urines.

La premiere espece de carus qui est assez rare, & qui n'attaque guere que les personnes extremement pléthoriques, dans le commencement ou dans la force des fievres aiguës, surtout lorsqu'elles sont continues, provient d'une abondance & d'une ébullition excessive du sang; en conséquence de quoi les vaisseaux & les membranes du cerveau sont tellement distendus que sa substance molle en est comprimée, & que l'entrée du fluide nerveux dans sa partie médullaire est fermée de tous côtés; d'où il arrive que ce fluide est contraint de passer avec rapidité du cervelet dans les parties qui président aux fonctions vitales, & de rendre la systole du cœur plus véhémente. D'où l'on doit conclurre que dans ces fievres, tous les remedes violens & échauffans, l'oubli de la saignée, l'usage inconsidéré des narcotiques, doivent nécessairement produire un *carus*.

Plusieurs causes conspirent à la production des deux autres especes de carus qui suivent la guérison des fievres aiguës; car il faut remarquer que l'ardeur de la fievre altere considérablement les parties tant solides que fluides; que les solides sont privées de leur ton, & de leur vigueur naturelle, que la violence d'un frotement continuel a poussé les fluides à la dissolution, & leur a donné une consistance contraire à l'œconomie animale; que faute de nourriture, la partie la plus fluide, & la plus généreuse des sucs vitaux a passé par les différens émonctoires du corps, & s'est dissipée; qu'il y a par conséquent disette du fluide nerveux, consistance gélatineuse de la lymphe & de la sérosité, coagulation du sang même, & partant affoiblissement des sens, & propension contre nature à l'assoupissement, causée, 1°. par la foiblesse des vaisseaux, 2°. par la disette du fluide nerveux, 3°. par la compression du cerveau faite par le sang qui y circule avec difficulté: mais l'action de toutes ces causes réunies, ne fera qu'augmenter si l'on donne pendant la fievre des remedes très actifs, des narcotiques qui achevent d'anéantir la force des solides. Si le défaut des fluides & des solides est poussé au point de constituer la troisieme espece de *carus*; & si les sucs inactifs & coagulés qui seront en stagnation dans les vaisseaux affoiblis, viennent à s'extravaser, la mort sera inévitable.

Les causes de la *léthargie* sont les mêmes que celles que nous avons assignées au *coma somnolentum*, avec cette différence qu'elles sont plus violentes, & qu'elles affectent plus profondément la substance corticale du cerveau, ensorte qu'elles ne produisent pas seulement l'assoupissement: mais la langueur des sensations tant intérieures, qu'extérieures; enfin toute la différence consiste en ce que dans le *coma*, ainsi que dans le *carus*, il n'y a point encore d'extravasation de sang ou de sérosité, & que cet effet qu'on remarque dans les cadavres disséqués, n'est produit qu'à la longue. Dans ces especes d'affections soporeuses; il n'y a que de l'embarras, & de la foiblesse dans la circulation du sang par les vaisseaux des méninges & du cerveau; & une stagnation plus ou moins grande de parties séreuses; au lieu que dans la *léthargie*, il y a ou séparation d'une sérosité claire, faite par les pores des arteres, ou une extravasation absolue.

La *léthargie* se distingue du *carus*; en ce que les malades éveillés répondent dans la *léthargie*, & ne parlent point dans le *carus*. Il y a aussi de la différence entre l'apoplexie, & l'assoupissement, la respiration est embarrassée dans l'apoplexie, & elle se termine ordinairement en paralysie: ce qui n'arrive point dans le *carus*. Il differe aussi de la syncope dans laquelle le pouls est petit, obscur & languissant, & le visage cadavéreux; au lieu que dans le *carus* le pouls est large & fort, & la couleur du visage vermeille. On ne peut non plus le confondre avec un accès histérique; car dans l'accès histérique, les malades paroissent être sans respiration, entendent, & se ressouviennent; au lieu que dans le *carus*, ils n'entendent point, ne se ressouviennent de rien, ont toujours les yeux fermés, ou ne les ouvrent, que pour les refermer sur le champ.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que les causes immédiates & premieres sont évidemment celles que nous avons indiquées; d'où l'on doit conclurre en général, que tout ce qui tend à embarrasser la circulation des humeurs, dans les vaisseaux des méninges & du cerveau, à causer des stagnations, & à diminuer la force élastique des vaisseaux & des membranes, tend en même-tems à produire ces affections. Quant à leurs causes éloignées; nous pouvons regarder comme telles les constitutions cacochymiques, cachectiques, & scorbutiques; la foiblesse occasionnée par la tristesse, le chagrin, les longues maladies, & les pertes de sang considérables; l'usage excessif des liqueurs spiritueuses, de l'esprit de vin, de la biere trop forte, & trop chargée de houblon; les indigestions fréquentes, le séjour dans un appartement humide, où l'air est dense & lâche; un atmosphere humide & mal-sain; les vents qui soufflent de l'Occident, l'hiver & l'abus du tabac.

On observe encore fréquemment dans la pratique, que le *coma somnolentum*, & même la *léthargie*, sont dans les personnes sanguines, phlegmatiques, d'une constitution grossiere & pleine de sang, des suites de la suppression de l'écoulement hémorrhoïdal, menstruel, ou d'une hémorrhagie critique, ou habituelle, par quel

que endroit qu'elle ait coutume de se faire. On y donne lieu fréquemment en réprimant des sneurs habituelles qui prennent le matin, ou des sueurs critiques, de même qu'en arrêtant des excrétions séreuses, ou en répercutant subitement des tumeurs œdémateuses aux jambes & aux piés. On sait de plus que si les personnes qui ont le cerveau foible, ont pris une trop grande quantité de liqueurs spiritueuses, & que leur corps se soit refroidi dans cet état, elles seront saisies de stupeur, & tomberont dans un sommeil, qui quoique profond, sera court & sans danger.

Les affections léthargiques & comateuses succedent quelquefois encore à la cessation de douleurs gouteuses qui se faisoient sentir auparavant une ou deux fois par an. J'ai vû moi-même une *léthargie* accompagnée d'un asthme convulsif, disparoître avec tous ses symptomes, au retour d'une douleur aux articulations. Nons compterons pareillement entre les causes de ces maladies, l'usage excessif & inconsidéré des substances vaporeuses; car j'ai remarqué que l'absinthe & les opiats pris en grande quantité, la fumée du soufre, la vapeur de charbon, renfermées dans une espace trop étroit, causoient dans les personnes foibles, des assoupissemens profonds, plus ou moins dangereux; l'abus des odeurs produit les mêmes effets. Nous lisons dans Strabon, *Lib. XVI.* que l'odeur des fleurs & des fruits qui naissoient dans le territoire de Sabea, avoit jetté les Habitans dans un assoupissement incommode. J'ai connu des personnes qui ont entierement perdu l'odorat par un usage continuel de substances odoriférantes, d'où je conclus qu'elles relâchent les membranes du cerveau, & les membranes nerveuses du nez. Les coups reçus à la tête, sont aussi des causes d'affections soporeuses. Galien ajoute à celles dont nous venons de faire l'énumération, la compression du cerveau, & des membranes qui l'enveloppent, faite mal-adroitement par le Chirurgien dans l'opération du trépan. *Lib. de Instrum. Odor. cap. 6.* J'ai vû, dit Mercurialis, *Prælec. Batav. p. 22.* une personne blessée par un Chirurgien qui lui ouvrit le crane mal-à-droitement, attaquée sur le champ d'un *carus*.

Il s'en manque beaucoup que ces affections soient d'un heureux prognostic; il faut les regarder comme plus ou moins fatales, selon que les causes sont plus ou moins violentes. Le *coma vigil* annonce quelquefois la phrénésie, & il dégénere quelquefois dans les fievres malignes en un sommeil mortel. Mais Hippocrate remarque *Coac. Prænot.* qu'un bon sommeil peut présager aussi dans les fievres, une crise ferme & sure, & que c'est alors un bon préságe. Le même Auteur dit que le *carus* accompagné de douleur, menace de convulsions. Plus les malades sont âgés, foibles & remplis de sucs impurs, plus le *coma* est dangereux. Mercatus remarque *Lib. I. cap. 12.* qu'il se termine aisément en une *léthargie* fatale. Plus la fievre est violente, ses symptomes fâcheux, & les urines crues, plus le *carus* est à craindre. Cependant on guérit quelquefois de la premiere & de la seconde espece : mais la troisieme est toujonrs mortelle. La *léthargie* n'est jamais sans danger : mais elle n'est jamais plus dangereuse que quand elle est accompagnée du tremblement des membres, & d'une sueur froide au visage.

CURATION.

Un Medecin doit se proposer trois choses dans la curation des maladies soporeuses : la premiere de tirer le malade de son sommeil. La seconde, de lever les embarras de la circulation, & de dissiper la stagnation ou l'extravasation du sang dans la tête; & la troisieme de restituer aux membranes & aux vaisseaux du cerveau la force qu'ils ont perdue.

Ponr dissiper l'assoupissement & réveiller le malade, il se servira des remedes capables d'agir sur les fibres nerveuses, de les agiter, de les stimuler, & de mettre tout le systeme nerveux en oscillation. Tels sont 1°. les acides puissans, entre lesquels je donnerois la préférence à l'esprit de verd-de-gris (qui n'est autre chose qn'un vinaigre très-concentré), mêlé avec l'essence de castor. Il n'y a rien, qui appliqué au nez stimule & pénetre si vivement. 2°. Les sels volatils, comme l'esprit urineux de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, qui appliqué au sommet de la tête, ou plutôt mis sous le nez excite l'éternuement, & dissipe puissamment le sommeil. 3°. Les substances fétides, comme le galbanum, les plumes de perdrix & autres, brulées, en sorte que la vapeur en soit portée au nez. 4°. L'eau froide versée subitement sur la tête, qui fortifiera les membranes du cerveau, & dissipera en même-tems le sommeil. 5°. Les cataplasmes faits de vinaigre fort, de rue, de feuilles de laurier, de sommités de sariette, de graine de moutarde, de castor & de camphre, que l'on appliquera sur la tête, après l'avoir rasée sur le front & sur les tempes.

On favorisera l'effet de ces remedes, & l'on écartera en même-tems de la tête la sérosité épanchée qui pourroit l'embarrasser, 1°. par des sternutatoires, dont le meilleur est le sel de vitriol blanc, dont on fera dissoudre dix grains dans une demi-once d'eau de marjolaine, qu'on fera respirer par le nez. 2°. Par les véficatoires de cantharides appliqués aux piés & au cou, pour donner du mouvement aux parties solides nerveuses, & procurer une révulsion des humeurs séreuses. 3°. Par les ventouses avec scarification ou sans scarification. 4°. Par des frictions fortes faites aux parties inférieures. 5°. Par des clysteres acres. 6°. Par des clysteres acres qu'on rendra plus stimulans en y ajoutant du sel gemme, du sel commun, ou de la racine de squille.

Lorsqu'on sera parvenu à tirer le malade de son assoupissement par ces remedes; il restera à remettre les humeurs dans une circulation uniforme, & à restituer la force aux parties affoiblies. On remplira la premiere indication par des saignées fréquentes, tandis que l'assoupissement dure, si les vaisseaux paroissent gonflés de sang; & il sera beaucoup plus important encore de recourir à ce remede, si l'assoupissement est dissipé, & qu'il soit question d'en prévenir le retour.

Si l'on soupçonne que les premieres voies soient surchargées d'excrémens, ou attaquées de spasmes, on les dégagera par le moyen de quelque laxatif doux. Les remedes nerveux mêlés avec les diaphorétiques seront très-propres à dissiper les stagnations d'humeurs, & à fortifier les parties; les plus efficaces sont l'essence de bois d'aloès & d'ambre, avec l'esprit de lis des vallées, de sel ammoniac, & la teinture acre d'antimoine; le sel de corne de cerf, celui d'ambre, le cinnabre d'antimoine, & le bézoard minéral en poudre produiront aussi des effets très-salutaires.

Enfin, on préviendra le retour des maladies soporeuses; en dissipant les causes qui les produisent: & comme la suppression des évacuations de sang, ou des paroxysmes habituels de goute contribuent fréquemment à la génération de ces maladies; il sera à propos de travailler à rappeller ces flux & ces douleurs, & d'en empêcher l'interruption. Quant au régime, on interdira la paresse, l'ivresse, les alimens difficiles à digérer, & toutes les substances spiritueuses, on prescrira soigneusement l'exercice. On prendra des précautions contre toute réplétion; on jeûnera, & l'on mangera sobrement; on s'abstiendra absolument de poisson, de lait, & de fromage, & entre les fruits, de tous ceux qui sont aqueux. On préférera le roti au bouilli. Il faut que le pain dont on usera ait été bien nettoyé de l'ivraie dont il est quelquefois mêlé. Les vieillards boiront du vin, c'est leur lait. Ils ne s'abandonneront point trop au sommeil, ils auront soin de modérer leurs passions, de s'entretenir fréquemment avec leurs amis; de faire de petits voyages, de tenir en état les excrétions tant par les selles que par les pores de la peau, & de ne point négliger les saignées qui leur sont habituelles, aux tems ordinaires.

Précautions de pratique.

Comme les causes & la nature des maladies soporeuses sont fort différentes, la maniere de les traiter doit varier.

Voyons donc quelle est celle qui convient à chacune d'elles.

Le *coma vigil* survenant ordinairement dans les fievres aiguës, lorsque la quantité de sang est trop grande, & l'inflammation aux membranes du cerveau prochaine, il ne faut employer de remedes que ceux dont la fievre permettra l'usage. On pourra donc faire tirer une grande quantité de sang, surtout si la fievre n'a pas plus de trois ou quatre jours. Voyez Gabelchoverus, *Lib. I. & VIII.* & Forestus, *Lib. X. Observ.* 34. Si la saignée n'a point relâché, on ordonnera des clysteres qui ne doivent point être trop acres; cependant on travaillera à délayer les humeurs, & à en éteindre la chaleur. Pour cet effet on usera de poudres absorbantes, de substances tant soit peu nitreuses, en potion, avec l'antimoine diaphorétique, les eaux analeptiques & diapnoïques, les émulsions de pavot sauvage, & les acidulés, qui tous sont très-salutaires dans les fievres malignes.

J'approuve fort le remede suivant recommandé par Lotichius.

Prenez *de rob de raisins de Corinthe, trois onces.*

Dissolvez-le dans deux chopines d'eau de fontaine, & donnez à ce mélange une agréable acidité avec un peu d'esprit de vitriol.

L'esprit de nitre dulcifié, étant rafraîchissant & modérément anodyn, ne peut manquer de produire de bons effets. On ne négligera point les applications extérieures, comme les cataplasmes préparés avec le vinaigre, l'*Onguentum alabastrinum*, appliqué aux tempes, les animaux vivans ouverts, & mis sur la tête, faisant observer en même-tems un régime doux & tranquile.

Le *coma vigil* qui accompagne fréquemment l'hémiplégie, est plus opiniâtre, & se guérit plus difficilement qu'un autre; c'est perdre son tems en pareil cas, que de s'attacher au symptome, & négliger la maladie principale. Traitez l'hémiplégie par les méthodes convenables, & si vous parvenez à la détruire le *coma vigil* cessera de lui-même.

Le *carus*, surtout celui de la premiere espece, exige une abondante évacuation de sang; il n'en faut donc pas laisser échapper l'occasion. On travaillera en même-tems à dissiper l'assoupissement avec des clysteres préparés de squilles, des vésicatoires, & du vinaigre distilé mis sous les narines. Pour calmer l'agitation des humeurs, on fera prendre intérieurement des diaphorétiques fixes, calmans & des acides. Quant à la seconde espece de *carus*, comme elle est ordinairement critique, le Medecin a peu de chose à y faire, il faut l'abandonner à elle-même, & elle se terminera ordinairement par la santé. La troisieme espece est la plus dangereuse, on la guérit rarement: il faut cependant essayer d'émouvoir le malade avec des vésicatoires, & recourir aux délayans & aux analeptiques.

C'est avec raison qu'on a distingué le *coma somnolentum* en séreux & en sanguin. Le premier exige ou qu'on rétablisse les excrétions naturelles de la sérosité, ou qu'on leur en substitue d'artificielles. On travaillera à faire cesser par des remedes convenables la suppression des urines; on rappellera les douleurs de la goute, par des frictions aux piés, des vésicatoires, des topiques laxatifs & des bains chauds; les sternutatoires seront aussi utiles, pour stimuler les nerfs, & déterminer la sérosité par les narines. Si l'estomac est embarrassé de phlegme visqueux, on procurera un vomissement. Pour cet effet on ordonnera un demi-scrupule, ou un scrupule entier de squille en poudre, ou deux grains de tartre émétique dans quelque potion laxative.

Le *coma somnolentum* qui tire son origine d'une intempérie chaude, dans lequel le sang circule difficilement dans la tête, où il est même en stagnation, comme il arrive communément aux hypocondriaques, & aux scorbutiques, demande beaucoup de circonspection. On s'interdira tous les remedes chauds & spiritueux, comme autant de poisons, on leur substituera les clysteres, la saignée, les laxatifs doux, les poudres nerveuses & calmantes, & les autres remedes de la même nature. C'est de la même maniere qu'il faut traiter la léthargie, dans laquelle il faut quelquefois recourir à des moyens un peu plus violens.

Toutes affections soporeuses causées par une extravasation de sang ou de sérosité, entre les méninges & le crane à l'occasion de quelque violence extérieure, ne peuvent être guéries qu'en évacuant l'humeur extravasée par l'opération du trépan: mais avant que d'en venir à ce remede, on aura soin de diminuer la quantité du sang, si l'on s'apperçoit qu'elle soit trop grande.

La rougeur du visage, le gonflement des yeux, celui des veines, & les pulsations fortes des arteres, sont autant de signes indicatifs de la saignée dans les maladies soporeuses. Si la couleur vermeille du visage & la force du pouls subsistent après qu'on aura diminué la quantité du sang, il y aura espoir de guérison: mais comme une évacuation insuffisante de sang ne peut faire que du mal, on ne balancera point à faire ouvrir la veine. Plus on supposera que le sang est épais, plus l'issue dont il a besoin doit être large, & par conséquent plus l'incision faite à la veine doit être grande.

Après qu'on aura saigné, on travaillera à relâcher le ventre, soit par un laxatif pris intérieurement, soit par un clystere; c'est par ces évacuations qu'il faut commencer; sans elles les autres remedes, comme les diaphorétiques, les cortoboratifs & les sternutatoires ne feroient qu'augmenter le mouvement, & porter les humeurs à la tête avec plus d'impétuosité.

Les bains chauds, les substances vaporeuses & toutes celles que leur odeur agréable ou forte rend soporatives, ne conviennent point dans les maladies soporeuses. Les narcotiques, les sulphureux, les opiats & tous les remedes où l'on fait entrer les pavots & le safran, seroient encore bien plus absurdes, je n'en excepte point les préparations thériacales, dont les anciens avoient coutume de se servir en pareil cas, c'étoit jetter de l'huile sur le feu.

Les volatils appliqués extérieurement sous le nez, ne peuvent produire des effets salutaires que dans les assoupissemens qui proviennent d'une cause froide & séreuse; il faut donc les rejetter dans toutes les affections soporeuses accompagnées de fievre, ou causées par une matiere éréspélateuse, pourpreuse ou éruptoire portée au cerveau. On se servira alors avec plus de succès des acides fixes & pénétrans, tels que l'*oxyrrhodium* qu'Avicenne & Rhasis ont recommandé il y a longtems, & auquel on peut ajouter la marjolaine & la rue.

Quoiqu'on ne se soit point encore avisé d'ordonner positivement les eaux chaudes minérales, & moins encore les acidules, dans les maladies idiopathiques de la tête, l'expérience m'a cependant appris que celles de Carles-Bade prises surtout aux environs du moulin, rappellant les paroxysmes de la goute, étoient très-salutaires dans les assoupissemens qui surviennent aux hypocondriaques, & qui ont pour cause la suppression de cette maladie ou d'un flux hémorrhoïdal.

On s'abstiendra surtout des sternutatoires dans le commencement de la maladie, spécialement si le malade assoupi est d'une constitution pléthorique, parce que l'usage de ces remedes occasionnant une affluence considérable d'humeurs à la tête, peut aisément attirer une apoplexie. Frederic Hoffman.

Le *carus* est une apoplexie légere, & un sommeil très-profond, accompagné de fievre, lequel vient principalement de causes qui compriment le cerveau, sans l'endommager, ou de causes qui y font obstruction, mais qui se dissipent plus facilement que dans l'apoplexie. Il y a dans ce mal quelque perception, mais qui ne dure qu'un instant, quelque sentiment, mais petit. Le carus étant dissipé on se porte bien, si ce n'est peut-être qu'il reste pendant quelque tems un branlement de tête. On doit chercher la coration de ce mal dans celle de l'apoplexie. *Coma vigil*, *coma somnolentum*, *cataphora*, semblent n'être que de légeres especes de *carus*. Pour la *léthargie*, c'est une espece d'apoplexie légere qui naît de causes froides, lentes, aqueuses: ainsi c'est dans l'histoire de l'apoplexie qu'on doit chercher la cure de ce mal. BOERHAAVE, *Aphor.*

LETHE, λήθη, *oubli*; l'oubli dans les fievres est d'un mauvais présage, si l'on en croit Hippocrate.

LEV

LEVATOR SCAPULÆ PROPRIUS, appellé par M. Winslow *angularis*. L'*angulaire*.

C'est un muscle long, médiocrement épais, large d'environ deux travers de doigt, placé au-dessus de l'angle supérieur de l'omoplate, le long de la partie latérale postérieure de son cou. Il est attaché en-haut aux extrémités des apophyses transverses des quatre premieres vertebres du cou, par les tendons courts des quatre branches charnues, dont quelquefois la seconde, quelquefois la troisieme, quelquefois l'une & l'autre, & quelquefois la quatrieme manquent. Ce défaut est compensé par la grosseur des autres. De-là ces branches ou portions descendent un peu obliquement, s'unissent en chemin & s'attachent à l'angle supérieur de l'omoplate, & au bord de la partie voisine de la base jusqu'à la petite facette triangulaire où il est un peu couvert du rhomboïde. Ce muscle se divise aisément en deux, depuis un bout jusqu'à l'autre. Il est couvert du trapeze. Ses attaches au cou se confondent quelquefois avec celles des muscles voisins. Par son attache à l'angle supérieur de l'omoplate, il est le modérateur de cet angle, que l'action du trapeze, & celle du grand dentelé font descendre en même tems qu'elles font monter l'acromion quand on leve l'épaule. Ensuite quand l'action de ces deux muscles cesse, l'angulaire releve l'angle, & en le relevant il rabaisse l'acromion à peu près comme je viens de dire du rhomboïde. On voit par-là que ce muscle a été mal nommé releveur propre de l'épaule, puisqu'il ne peut pas faire cette action, & qu'il fait tout le contraire. Ce nom conviendroit mieux au grand dentelé. A l'égard de l'usage qu'on veut donner à l'*angulaire*, de pouvoir servir à quelque mouvement du cou, pour procurer un point fixe à son attache inférieure, en tenant l'omoplate ferme & immobile; je n'en suis pas assez instruit pour en pouvoir parler à présent. WINSLOW.

LEVATORES ANI, les muscles releveurs de l'anus.

Ces muscles partent charnus des deux cotés des os pubis, au-dedans du bassin & d'une partie des os ischium & sacrum. Leurs fibres semblables à des lignes tirées d'une circonférence vers un centre descendent le long des muscles obturateurs, qu'elles suivent jusqu'à leur insertion dans l'anus, à l'extrémité inférieure du rectum. L'usage principal de ces muscles est de suspendre & de relever l'anus; ils empêchent le poids des fesses d'incommoder le sphincter. En descendant de l'un & de l'autre côté des os pubis, ils passent sur les prostates qu'ils embrassent étroitement; ce mécanisme les met en état d'agir sur elles, & de comprimer, en même tems qu'ils relevent l'anus, les vésicules séminales, d'où ils hâtent l'éjaculation ou l'émission de la semence dans le coït. COWPER.

LEUCACANTHA, nom de la *Carlina caulescens, flore magno albicante.*

LEUCADENDROS, *Africana, arbor tota argentea, sericea, foliis integris.*

On donne ce nom au *Conocarpodendron, foliis argenteis, sericeis, latissimis.*

LEUCADENDROS, *Africana, arbor argentea, summo folio crenato.*

On donne ce nom au *conocarpodendron, folio crasso lanuginoso supra crenato, ibique limbo rubro, flore aureo, cono facile deciduo.*

LEUCADENDROS, *Africana, sive scolymocephalos, folio angustiori, apicibus tridentatis.*

Ce nom se donne au *conocarpodendron, folio rigido angusto, apice tridentato rubro, flore aureo.*

LEUCADENDROS, *similis Africana arbor, argentea, folio summo, crenaturis florida.*

On donne ce nom à l'*hypophyllocarpodendron foliis lanuginosis, in apice trifido rubro, quasi florescens.*

LEUCANIA. Voyez *Laucania.*

LEUCANTHEMUM.

Voici ses caracteres.

Il est parfaitement semblable au *chrysanthemum*, avec cette seule différence, que ses fleurons sont blancs.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Leucanthemum, radice repente, foliis latioribus serratis*, T. 492.
2. *Leucanthemum, vulgare.* Voyez *Bellis major.*
3. *Leucanthemum, vulgare, caule villis canescente*, T. 492.
4. *Leucanthemum, quæ bellis sylvestris barbulis fistulosis*, Ind. 35.
5. *Leucanthemum, Canariense, sapore pyrethri*, H. C. *Leucanthemum Canariense, foliis chrysanthemi sapore pyrethri*, T. 666. *Chamæmelum Canariense ceratophyllon fruticosus glauco folio crassiore, sapore fervido, magola ab incolis dictum*, M. H. 3. 35. 7.

Les racines, les feuilles, les fleurs & le bois de cette plante sont d'un gout si pénétrant, que si on les mâche, elles exprimeront de la bouche une quantité prodigieuse de salive; c'est pourquoi l'on peut s'en servir avec succès dans le mal de dents. On applique particulierement ces feuilles sur la dent qui fait mal. Je regarde ce *leucanthemum*, comme résolutif & apéritif. On le prend pour le pyrethrum ou pour l'impératoire, & c'est avec fondement. Ce n'est pourtant point le pyrethrum de nos Herboristes, auquel on peut toutefois le substituer dans les maladies seches des visceres & des intestins. Césalpin recommande un onguent fait de cette plante pour la gale. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

6. *Leucanthemum, folio absinthii breviore Alpinum*, Juss.
7. *Leucanthemum, folio absinthii Alpinum*, Ciassi.
8. *Leucanthemum, Lusitanicum, chamæmeli folio crassiore.*
9. *Leucanthemum, montanum, foliis chrisanthemi*, T. 492.
10. *Leucanthemum tanaceti folio, flore majore. Tanacetum inodorum, flore majore*, C. B. P. 132. *Matricaria tanacetifolia, flore majore, semine umbilicato*, T. 493.

11. *Leucanthemum, bellidis facie, umbelliferum semine papposo, bellis major, ramosa, umbellifera, Americana*, Park. Theat. 528. *Aster, annuus, ramosus, albus, latifolius, Canadensis*, M. H. 3. 122. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I. p. 108.

LEUCAS MONTANA, ou *Galeopsis, sive urtica iners flore luteo.*

LEUCE, λεύκη, espece de lepre. Voyez *Lepra.*
LEUCELECTRUM, *ambre blanc.* Blancard.
LEUCISCOS, λευκισκος, nom d'un poisson de l'espece du mulet. Galien, *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 25.
LEUCOCHRUS, λευκόχρυς; c'est, selon Gorræus, une sorte de vin fait avec des raisins secs pilés, macérés dans de l'eau de mer, & jettés ensuite dans du vin nouveau blanc.
LEUCOGRAPHIS, λευκογραφὶς; nom d'une pierre appellée autrement *maroxus* & *galaxia*. On la trouve en Egypte; elle est d'un tissu mou & facile à dissoudre; les Blanchisseurs s'en servent pour donner de l'éclat au linge. On dit qu'elle est emplastique & bonne pour ceux qui sont attaqués de crachement de sang, de l'affection cœliaque ou de douleur dans la vessie; pour cet effet il faut la prendre dans de l'eau.
Les femmes qui ont des pertes de sang la prennent de la même maniere, ou s'en servent en pessaire. Elle entre dans les remedes ophthalmiques dont la consistance est molle; elle remplit les ulceres creux des yeux, (κοιλώματα, voyez *Cœloma*) & reprime les fluxions. On en fait aussi un cérat qu'on applique sur les ulceres des parties molles du corps qu'il aide à cicatriser. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 152.

LEUCOIUM.

Voici ses caracteres.

Sa gousse est longue, plate, à deux capsules, pleine de graines unies, plattes, sphériques, & qui ont ordinairement un rebord; ses fleurs sont belles & ont une odeur fort douce.

Boerhaave en compte trente-une especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales que je connoisse, que la premiere & la vingt-deuxieme.

La premiere est le

Leucoium, incanum majus, C. B. P. 200. Baii Hist. 1. 779. Boerh, Ind. A. 217. Tourn. Hist. 220. *Leucoium album*, Offic. Ger. 372. *Leucoium simplex sativum*, Part. Theat. 258. *Leucoium, hyemale & diu durans album*, J. B. 2. 874. *La giroflée.*

C'est une plante qu'on a dans presque tous les jardins; & qui est trop connue pour avoir besoin d'une longue description. Ses feuilles sont longues, étroites, grisâtres, ou blanchâtres, & placées alternativement sur les tiges. Ses fleurs sont larges, elles ont chacune quatre feuilles, tantôt blanches, tantôt rouges, ordinairement découpées, & d'une odeur fort agréable. Sa graine est plate & ronde, croît dans de longues cosses grisâtres, divisées en deux par une longue cloison. Elle ne se trouve que dans les jardins, & fleurit ordinairement en été.
On fait usage de ses fleurs, mais très-rarement. Dioscoride les recommande dans les ulceres & les gerçures au fondement, & dans les inflammations de la matrice. Galien assure qu'elles sont salutaires dans les indispositions du foie & de la rate, qu'elles provoquent les regles, & hâtent l'accouchement.

La vingt-deuxieme est le

Leucoium, luteum vulgare, C. B. P. 202. Tourn. Inst. 221. Boerh. Ind. A. 2. 18. *Chyeri, leucoium luteum*, Offic. *Leucoium, luteum, vulgò cheiri flore simplici*, J. B. 2. 872. Raii Hist. 1. 872. Synop. 3. 291. *Keiri, sive leucoium vulgare luteum*, Park. Theat. 625. Parad. 256. *Viola lutea*, Ger. 371. Emac. 456. *Violier jaune.*

Il a la racine épaisse, ligneuse, recourbée, d'une couleur blanchâtre; il en part plusieurs tiges ligneuses, fragiles, environnées de feuilles oblongues, étroites, & pointues. Ces tiges portent à leur sommet plusieurs fleurs jaunes assez larges, à quatre feuilles, & d'une odeur agréable & douce: elles sont suivies de longues cosses foibles, ou de vaisseaux séminaux qui contiennent une petite semence platte & rougeâtre. Il croît sur les bâtimens & les vieux murs, & fleurit en Avril.
Ses fleurs, la seule partie qui soit en usage, sont cordiales & céphaliques, fortifient les nerfs, soulagent dans l'apoplexie & la paralysie, guérissent les pâles couleurs, & provoquent les regles. L'huile par infusion est la seule préparation qu'on tire de ses fleurs; elle est corroborative, échauffante, & bonne pour les douleurs aux membres. Miller, *Bot. Off.*
Cette plante est amere, & d'un gout d'herbe salé. Elle rougit assez le papier bleu par l'analyse chymique, outre plusieurs liqueurs acides; elle donne du sel volatil concret, beaucoup d'huile, & beaucoup de terre; ainsi cette plante est remplie de sel ammoniac, de soufre, & de parties terrestres. On se sert principalement de ses fleurs pour faire passer les urines, & désobstruer les visceres. Leur infusion guérit les pâles couleurs, provoque les regles, soulage les paralytiques. L'huile des fleurs de *violier jaune* faite par infusion, est résolutive & bonne pour le rhumatisme. Cette plante naît sur les murailles & sur les remparts.
Ses fleurs sont pleines de particules très-déliées, discussives, détersives, & anodynes; elles chassent le fœtus & l'arriere-faix; ce qui les a fait mettre par Galien, *Simpl.* 7. au nombre des remedes que les Grecs appellent φθόρια, de φθορὰ, qui signifie ordinairement dans Hippocrate, avortement. On en fait une conserve, & l'on en tire une eau par la distillation, & une huile par infusion. Cette huile est un préservatif contre l'apoplexie; elle soulage dans la paralysie; & c'est un excellent anodyn dans les plaies & les inflammations des parties nerveuses, & dans les maladies internes de la matrice. Un Evêque de Trente fit usage de la conserve de *violier jaune* en préservatif contre l'apoplexie & la paralysie, avec beaucoup de succès. Ray, *Hist. Plant.*
On tire des fleurs de *violier jaune* un sirop céphalique & cordial, plus vanté pour sa bonne odeur que pour ses vertus. On dit que cette plante provoque le cours des regles & les vuidanges. En Italie, on frotte la région des os pubis avec l'huile de ces fleurs, pour hâter l'accouchement. Boerhaave.
Un des meilleurs remedes que l'on ait pour provoquer les regles, expulser le fœtus mort & l'arriere-faix, lever les obstructions au foie, & guérir la jaunisse invétérée, ce sont les fleurs de *cheiri*, prises deux fois par jour dans de la biere chaude. Hoffman, *de præstantiâ remediorum domesticorum.*
LEUCOIUM, est encore un nom que l'on donne à différentes especes d'*alyssoïde*, d'*alyssum*, de *lunaria*, de *thlaspidium*, & d'*hesperis*.
Leucoium bulbosum, nom que l'on donne à différentes especes de *narcissoleucoium*.
LEUCOLACHANON, c'est selon Blancard la valeriane sauvage.
LEUCOMA, λεύκωμα, de λευκὸς, blanc; maladie de l'œil, qu'on appelle aussi *albugo*. Voyez *Albugo* & *Oculus*.
LEUCONYMPHÆA, *nénuphar blanc.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité de son pédicule forme en s'ouvrant un grand calyce herbacé & à trois pieces, qui s'étend en forme d'étoile radiée. Sa fleur a vingt larges pétales blancs &

davantage, étendus & artistement rangés en rose; entre ces pétales sont placées en grand nombre des étamines pétaloïdales garnies de testicules recourbés, son ovaire croît sur un placenta caché dans le calyce; il est divisé en vingt capsules ou cellules, par un nombre égal de cloisons perpendiculaires; ces cellules sont pleines d'une grande quantité de semences. L'ovaire est environné de vingt tubes, au milieu desquels il y a une sommité obtuse; du reste il ressemble au *nimphæa*.

Boerhaave n'en compte que les deux especes suivantes.

1. *Leuconymphæa*, *nimphæa alba major*, C. B. P. 193. Tourn. Inst. 260. Boerh. Ind. alt. 281. *Nimphæa alba Offic.* Ger. 672. Emac. 819. Raii Hist. 2. 1320. Synop. 3. 368. J. B. 3. 770. *Nymphæa, alba major, vulgaris*, Park. Theat. 1251. *Nenuphar*, Chab. 561. *Aguape Brasiliensibus*, Marcg. 21. *Aguape*, Pison, (1648.) 91. *Aguape*, *sive nymphæa*, ejusd. (1658.) 219. *Nénuphar blanc.*

Le *nénuphar blanc* a un grand nombre de feuilles larges, rondes, épaisses, étendues à la surface de l'eau, nullement dentelées par les bords, placées sur de longs pédicules épais; ces pédicules partent d'une grosse racine blanche, pleine de fibres, & fortement attachée à la terre au fond des eaux. Ses fleurs croissent pareillement sur de longs pédicules ronds qui partent immédiatement de la racine; elles sont larges, assez semblables à la tulippe, avant que de s'ouvrir, composées de plusieurs rangs de feuilles, dont les dernieres sont verdâtres, mais les autres d'une couleur blanche assez belle; au milieu de ces feuilles sont des étamines jaunes. Ces fleurs sont suivies de larges têtes rondes, pleines d'une semence large, plate, & luisante. Elle croît dans les rivieres & les grands lacs, & fleurit en Juin. Sa racine, ses fleurs, & même ses feuilles sont d'usage.

Elles sont calmantes, dessicatives, & passent pour avoir la vertu d'arrêter toute sorte de flux & de diarrhées, la gonorrhée, & les pollutions nocturnes; on dit qu'elles temperent l'acrimonie de la semence, & rendent par ce moyen moins propre à l'acte vénérien. On applique avec succès ces feuilles sur les inflammations & les tumeurs chaudes. Miller, *Bot. Off.*

Plusieurs personnes craignent d'user de cette plante, dans la crainte d'éteindre en eux toute concupiscence, & de se rendre impuissans. Ils prétendent qu'il est démontré par l'expérience, que sa racine & ses feuilles refroidissent & rendent inhabile à l'acte vénérien. Pline dit, *Lib. XXV. cap.* 7. que ceux qui en prendront douze jours de suite, se trouveront privés de semence, & ineptes au coït. La racine de *nénuphar blanc* bouillie dans du vin noir, & prise en boisson, arrête le flux immodéré des regles, dans des cas même où cette maladie passe pour incurable. *Trag.* On dit que les Turcs font macérer ses fleurs dans l'eau pendant une nuit, & se frottent les narrines avec cette eau, ou en boivent, par le préjugé que c'est un préservatif contre plusieurs grandes maladies. Quant à nous, nous en faisons une conserve, & nous en tirons un sirop, qui procurent le sommeil, mais moins efficacement que le pavot.

On a trouvé par expérience, que l'eau de *nénuphar* avec le camphre, étoit bienfaisante dans les excoriations à la langue, au palais, & à la luette, causées par une humeur acre & brûlante. *Ex Observ. Marc. Cumani à Velschio editis.* Ray, *Hist. Plant.*

2. *Leuconymphæa alba minor.* J. B. 3. 773.

LEUCOPHAGIUM, *blanc-manger*; espece d'aliment qu'on dit être bienfaisant dans la consomption. On le prépare avec des amandes douces macérées dans de l'eau rose, & de la chair de chapon ou de perdrix bouillie, broyée & passée à travers un tamis. Castelli.

LEUCOPHLEGMATIA, de λευκὸς, *blanc*, & de φλέγμα, *phlegme*; tumeur générale, ou partielle du corps, blanche & mollasse. Voyez *hydrops*, & *fibra*.

LEUCOPHYLLON, λευκόφυλλον, nom d'une composition dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab.* 4. *Serm.* 4. *cap.* 113. on en recommande l'application aux aisselles, & à la fossette du cou. Je la regarde comme une espece de parfum; elle étoit faite d'une livre de terre de Samos, de styrax, de *folium Indicum*, & d'opobalsamum, de chaque deux onces. On piloit, & l'on méloit ensemble le styrax & l'opobalsamum; l'on broyoit & l'on tamisoit le *folium Indum* par-dessus; on méloit le tout suffisamment dans un mortier; on ajoutoit une certaine quantité de suc de rose; & l'on gardoit le tout pour l'usage.

LEUCOPYRON, λευκόπυρον, nom d'un malagme, dont Galien fait mention, *Lib. I. cap.* 7. *de Compos. M. per gen.*

LEUCORRHOEA, de λευκὸς, *blanc*, & de ῥέω, *couler. Fleurs blanches.*

LEVIATHAN PENIS, membre génital de la baleine: on le recommande dans les fleurs blanches & dans la dyssenterie.

LEVIRAIA, espece de Raye qui n'a des pointes qu'à la queue.

LEVISTICUM, nom du *ligusticum, vulgare, foliis apii.*

L E X

LEXIPHARMACON, λεξιφάρμακον, ou *antidotus*, antidote, de λήγω, *cesser*, & de φάρμακον, *poison*.

LEXIPYRETOS, λεξιπύρετος, de λήγω, *cesser*, & de πυρετὸς, *fievre*; *febrifuge*, ou qui fait cesser la fievre.

L I B

LIBANION, λιβάνιον; nom d'un collyre dont Paul Eginette fait mention, *Lib. III. cap.* 22. & *Lib. VII. cap.* 16.

LIBANOS. Voyez *Libanotos*.

LIBANOTIS, Offic. *libanotis ferulæ folio*, *semine anguloso*, C. B. P. 158. *libanotis cachriophorus quibusdam floribus luteis*, J. B. 3. 40. Raii Hist. 1. 424. *Libanotis galeni*, *cachris*, *verior*, Ger. 858. (*quoad descript.*) Emac. 1010. *Libanotis ferulæ folio*, *sive cachryfera*, *sive cachrys vera*. Park. Theat. 881. *Cachris semine fungoso*, *sulcato*, *plano majore*, *foliis peucedani angustis*, Tourn. Inst. 325. *Encens.*

Cette plante croît sur les montagnes de l'Italie & de la Sicile, & fleurit en Mai; sa racine & sa graine sont d'usage en Medecine. Sa graine s'appelle *Cachry*: voyez ce que nous avons dit de ses propriétés au mot *Cachry*. Quant à sa racine, je ne sai rien de particulier sur son usage.

LIBANOTIS, nom commun à plusieurs especes de *laserpitium*.

Libanotis *alpestris*, ou *ferula alpestris foliis seselios Massiliensis*.

Libanotis Alsatica, ou *Oreoselinum*, *apii folio majus*.

Libanotis latifolia, ou *siler foliis aquilegiæ*.

LIBANOTOS, λιβανωτὸς, *Encens*. Voyez *Thus*.

LIBELLA; nom d'un poisson de l'espece cétacée, que Galien regarde, *Lib. III. cap.* 31. *de aliment. facultat.* comme dur, sans saveur & muqueux.

LIBIDO; on entend quelquefois par ce mot une demangeaison.

LIBOS, λίβος; tout ce qui peut être distillé dans les yeux. Galien, *exegesis*.

LIBRA, *Livre*; Poids Romain divisé en douze onces; il paroît par Volusianus Metius, Galien, & d'autres, que les derniers des Grecs diviserent aussi de la même maniere leur livre, à l'exemple des Romains: c'est la valeur du denier qui détermine celle des Romains. Voyez *Denarius*.

La *Livre* d'or, ou le *Pondo* des Romains, & le *Mna* des Grecs valoit en argent cent dragmes. Voyez *Drachma*. Arbuthnot.

La

La *livre* des Modernes varie selon les contrées : mais celle des Apothicaires est communément de douze onces, c'est aussi en Pharmacie une mesure des liquides, & alors elle est composée de seize onces. Voyez *Pondus*.

LIBURNUM. Voyez *Viburnum*.

LIBYANON, λιβύανον; épithete que les anciens ont donnée à différens collyres. Galien, *Lib. IV. c. 7. D.C. M.S.L.* & Aëtius, *Tetrab. II. Serm.* 3. Gorræus pense qu'il faut lire dans Paul Eginete, λιβυανὸν, au lieu de χιβιδνιι.

LIC

LICHANOS, λιχανὸς, le premier doigt.

LICHAS, λιχάς; mesure en longueur, qui est à la lettre l'espace de l'extrémité du pouce à celle du second doigt, lorsque ces deux doigts sont écartés autant qu'ils le peuvent être. Ce terme signifie pour l'ordinaire une mesure déterminée de dix travers de doigts, quelquefois de quatorze.

LICHEN, *hépatique*.

Voici ses caracteres.

Le *lichen* est d'un tissu mince, coriace, membraneux, & quelquefois semblable à de la corne; il s'étend quelquefois en petites lames branchues, & semblables à du papier; d'autrefois il est en branches rondes & unies. Ses vaisseaux séminaux sont en très-grand nombre; ils sont pleins de semences menues comme la poussiere, & ont la figure d'une sauciere. Voyez à l'Article *Botanica* entre l'explication des termes de cette science, une description plus complete du *lichen*.

Boerhaave en compte les trente-huit especes suivantes.

1. *Lichen, Dioscoridis & Plinii secundus, colore cinereo*, col. 1. 331.
2. *Lichen, Dioscoridis & Plinii secundus, colore viridante*, col. 1. 331.
3. *Lichen, Dioscoridis & Plinii secundus, colore flavescente*, Col. 1. 331.
4. *Lichen, crustæ modo arboribus adcrescens, pullus*, Tourn. Inst. 548. Boerh. Ind. A. 16. *Lichen arboreus pullus Offic. Lichenoides crusta foliosa scutellata pullus*, Raii Synops. 3. 72. *Muscus crustæ aut Lichenis modo arboribus adnascens*, ejusd. Synops. Lib. XIV. 11. 23. Hist. 1. 16. *Hépatique des arbres.*

Ce *lichen* croît sur les arbres, & on s'en sert au lieu du *Lichen arboreus, sive pulmonaria arborea*.

5. *Lichen, crustæ modo arboribus adnascens, tenuiter divisus*, T. 548.
6. *Lichen, crustæ modo asseribus adnascens latior, mollior, vix vasculosus, cinereus.*
7. *Lichen, crustæ modo asseribus adnascens, latior, mollior, vix vasculosus, roseus.*
8. *Lichen, crustæ modo asseribus adnascens, latior, mol lior, vix vasculosus, eleganter variegatus, ex roseo albo nigrescente.*
9. *Lichen, crustæ modo saxis adnascens, verrucosus, cinereus, & veluti exustus.* T. 549.
10. *Lichen maritimus*, Boerh. Ind. A. 16. *Lichen; cinereus Offic. Lichen cinereus terrestris.* Raii Cat. Angl. 185. Hist. 1. 117. Synops. 3. 23. *Lichen pulmonarius, saxatilis, rufescens, superne planus, inferne reticulatus*, Tourn. Inst. 549. *Lichenoides peltatum, terrestre, cinereum majus foliis divisis*, Raii Synops. 3. 76. *Hépatique de Terre.*

Cette plante n'est composée que de feuilles épaisses, chiffonnées ou froissées, creuses, d'une couleur cendrée en-dessus, mais blanchâtre en-dessous, ou du côté où elle tient à la terre par de petites fibres; elle ne porte ni fleur, ni semence parfaite : on la trouve dans les lieux stériles & secs pendant toute l'année.

Il y a peu de tems qu'on en fait quelque cas; on la regarde comme un spécifique contre la morsure du chien, & d'autres animaux enragés; c'est pourquoi on trouve actuellement dans la Pharmacopée du Collége de Londres, une poudre dont elle est la base, sous le titre de *pulvis antilyssus*. MILLER, *Bot. Off.* Voyez *Hydrophobia*.

11. *Lichen primus*, Boerh. Ind. A. 17. *Hepatica stellata*, Offic. *Hepatica terrestris*, Ger. 1375. Emac. 1565. *Item hepatica altera.* Ger. 16. *Hepatica stellata*, Ger. Emac. 16. *Item, Hepatica petrea*, Ger. 1576. Emac. 16. *Lichen, sive Hepatica fontana.* J.B. 3.758. *Lichen petræus, latifolius, sive Hepatica fontana*, C. B. 352. *Lichen petræus stellatus*, Ejusd. Raii Hist. 1. 125. Synops. 40. *Lichen, sive Hepatica vulgaris*, Park. 1314. *Lichen, seu Hepatica minor vulgaris*, Ejusd. *Hépatique étoilée.*

Elle croît dans les lieux humides & ombragés, elle est toute d'usage; elle a les mêmes propriétés que le *Lichen petræus, cauliculo pileolum sustinente* : le petit peuple s'en sert plus que les Medecins. DALE.

12. *Lichen secundus.* Lob. Ic. 2. 246.
13. *Lichen tertius.* Lob. Ic. 2. 246.
14. *Lichen caulifer petræus, cauliculo calceato*, M. H. 3. 623.
15. *Lichen petræus, cauliculo pileolum sustinente*, C. B. P. 362. Dil. Cat. 210. Buxb. 185. Boerh. Ind. A. 17. *Hepatica vulgaris Lichen Offic. Lichen, sive Hepatica vulgaris*, Raii Hist. 1. 124. Synops. 40. *Lichen petræus pileatus* Park. 1315. L'*Hépatique.*

Elle croît dans les lieux humides & ombragés, & au bord des rivieres; elle est toute d'usage, elle est hépatique à un degré surprenant; on s'en sert particulierement dans les obstructions du foie, & de la vessie, dont ses feuilles ont la figure; elle est très-bienfaisante dans les affections hectiques, la jaunisse, la teigne, la gale, la gonorrhée & les fievres : appliquée extérieurement, elle arrête les hémorrhagies des plaies. SCHRODER.

L'*hépatique* a le gout aqueux, & mêlé d'un peu d'amertume & d'astringence. Césalpin a remarqué qu'en la prenant en grande quantité, en buvant deux pintes de sa décoction, elle purgeoit les humeurs grossieres & adustes. Il assure avoir vu des personnes guéries de gale maligne & d'ulcere phagédénique, en réitérant ce remede plusieurs jours de suite. Il faut que la décoction soit tous les jours nouvelle, parce qu'elle perd promptement sa vertu, & pour la faire il faut se servir spécialement de petit-lait. Caspard Hoffman pense qu'elle n'est pas plus purgative que le petit-lait, qui devient purgatif par lui-même si on en prend une grande quantité. RAY, *Hist. Plant.*

16. *Lichen, seu hepatica lunulata*, ἐπιφυλλόκαρπος, D. Dale, Raii Synop. 41.
17. *Lichen, verrucosus*, D. Doody. Synop. 41.
18. *Lichen, qui musco-fungus terrestris minor crispus, foliis superne è flavo virescentibus, inferne albicantibus*, M. H. 3. 632. Sect. 15. T. 7. 3.
19. *Lichen, qui musco-fungus, terrestris minor, fuscus, foliis è latitudine crenatis, musco innascens*, M. H. 3. 632. Sect. 15. T. 7. 4.
20. *Lichen qui musco-fungus, lichenoides arborum, Hibernicus, scutellatus*, M.H. 3. 633. Sect. 15. T. 7. 3.
21. *Lichen, qui musco-fungus, arboreus, cinereus, scutellatus, marginibus pilosis*, M. H. 3. 634. Sect. 15. T. 7. 6.
22. *Lichen, arboreus, sive pulmonaria arborea*, J. B. 3. 759. Tourn. Inst. 549. Boerh. Ind. A. 17. *Muscus pulmonarius*, Offic. C. B. 361. *Muscus arboreus pulmonarius*, Raii Hist. 116. Synop. 22. *Muscus pulmonarius, sive lichen arborum*, Park. 1313. *Lichen arborum*, Ger. 1377. Emac. 1566. *Lichen, arboreus, sive impetigo morbus, & mentagra quædam, atque pulmonaria arborea fungosa*, Aldrov. Dendr. 176. *Lichenoides peltatum ar-*

boreum maximum, platyphyllum, Raii Synop. 3. 76. *Hépatique des chênes.*

Cette mousse ou ce *lichen* est composé de feuilles plates, ridées, fortes, verdâtres en-dessus, cendrées dessous, marquetées de plusieurs taches rondes & rougeâtres à sa surface, à laquelle on croit que sa semence est attachée. Cette plante est tant soit peu amere & astringente au gout.

Elle passe pour resserrante, dessiccative & propre à arrêter les hémorrhagies internes & l'écoulement excessif des regles. Le peuple en fait grand usage, il en fait des boissons pectorales & des sirops qu'il regarde comme bienfaisans aux poumons, dans les toux, les consomptions, & les autres maladies de la poitrine.

On recommande ce *lichen* dans les *Ephemérides Germaniques, Ann.* 3. *Obs.* 290. comme un remede excellent dans la jaunisse. Miller, *Bot. Offic.*

Il croît attaché aux arbres, mais surtout au chêne, & l'on dit qu'il guérit les plaies récentes.

23. *Lichen, arboreus, varius magnitudine, ramis, foliis colore, ex variis arboribus lectus, hyeme sævissima.*
24. *Lichen, cinereus cornua damæ referens*, T. 549.
25. *Lichen, latifolius, ramosus, minor, hirsutus*, T. 551. 325.
26. *Lichen, qui musco-fungus arboreus, angustior, scutellatus & peltatus*, M. H. 3. 634. 7. 15. T. 7. 3.
27. *Lichen, pulmonarius, cinereus, mollior, in amplas lacinias divisus*, T. 549. 325.
28. *Lichen, cinereus, latifolius, ramosus*, T. 550.
29. *Lichen, cinereus, arboreus, marginibus fimbriatis*, T. 550.
30. *Lichen, pyxidatus major*, Tourn. Inst. 549. Boerh. Ind. A. 18. *Muscus pyxidatus*, Offic. Ger. 1371. Emac. 1560. Park. 1308. J. B. 767. Raii Hist. 1. 113. *Muscus pyxoides*, C. B. 361. *Lichenoides tubulosum, pyxidatum cinereum*, Raii Synop. 3. 69.

Cette mousse ou ce *lichen* a plusieurs petites feuilles grisâtres ou d'un verd blanchâtre, étendues sur la surface de la terre, & entre lesquelles sont de petites coupes blanchâtres, brunes, concaves, de quatre lignes de profondeur, sans fleurs ni semences. Il croît dans les terres seches & stériles, & dans les lieux montagneux. On le regarde comme un spécifique contre la toux qui prend aux jeunes enfans; on leur en fait prendre la décoction adoucie avec du sucre, ou quelque sirop pectoral.

31. *Lichen, pyxidatus minor*, T. 549.
32. *Lichen, pyxidatus minimus*
33. *Lichen, pyxidatus, teres, acetabulis minoribus repandis*, T. 549.
34. *Lichen, pixidatus non ramosus, acetabulis fimbriatis*, T. 549.
35. *Lichen, pyxidatus, prolifer*, T. 549.
36. *Lichen, pyxidatus, prolifer, acetabulorum fimbriis tumentibus coccineis.*
37. *Lichen, pyxidatus, acetabulorum oris fuscis & tumentibus*, T. 549.
38. *Lichen, pyxidatus, acetabulorum oris nigerrimis & tumentibus.* Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

Tous les *lichens* en général sont échauffans, corroboratifs & tant soit peu astringens. On les emploie communément lorsqu'il s'agit de fortifier; ils sont bienfaisans dans les hémorrhagies, & ils passent pour un remede bienfaisant dans l'asthme & dans les toux invétérées. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

On entend en Physiologie par *lichen*, une espece de lepre.

Lichen se dit encore d'une certaine substance calleuse, ou de certaines verrues qui croissent aux jambes de chevaux. Voyez *Equus.*

Lichen marinus, ou *Opuntioides marina, quæ corallina latifolia, & opuntia marina.*

LICHENASTRUM. Voyez l'explication de ce mot à l'article *Botanica.*

LICHENOIDES. Voyez l'explication de ce mot à l'article *Botanica.*

LICHI LICI ou LUMYEN. Voyez *Letchi.*

LICINIA, *Tentes.*

LIE

LIEN, *la rate.*

La *rate* est une masse bleuâtre tirant sur le rouge, d'une figure ovale un peu allongée, longue environ de sept ou huit travers de doigt & large de quatre ou cinq, un peu mollasse, placée dans l'hypocondre gauche entre la grosse extrémité de l'estomac & les fausses-côtes voisines, sous le bord voisin du diaphragme & sur le rein gauche.

On la distingue naturellement en faces, en extrémités & en bords, comme j'ai toujours fait dans mes démonstrations ordinaires depuis un grand nombre d'années. Elle a deux faces, l'une externe & légerement convexe, l'autre interne & inégalement concave; deux extrémités, l'une postérieure médiocrement grosse, l'autre antérieure, moins grosse & un peu plus abaissée; deux bords, l'un supérieur & l'autre inférieur, lesquels se terminent par de petites inégalités dans plusieurs sujets.

La face concave ou interne est partagée par une espece de goutiere ou scissure longitudinale en deux plans ou demi-faces, dont l'une est supérieure & l'autre inférieure. Cette goutiere donne entrée aux vaisseaux & aux nerfs dans l'homme. La demi-face supérieure est plus large & plus cave que l'inférieure, proportionnément à la convexité de la grosse extrémité de l'estomac. La demi-face inférieure pose en arriere sur le rein gauche, & en-devant sur le colon; elle paroît même quelquefois avoir deux cavités superficielles, qui répondent à la convexité de l'estomac & à celle du colon. La face convexe regarde les côtes du côté gauche.

Elle est attachée à l'estomac par des vaisseaux qu'on appelle *vasa brevia*, vaisseaux courts, à l'extrémité du pancréas par les ramifications de l'artere & de la veine splénique, & enfin à l'épiploon par les ramifications des branches que la même artere & la même veine envoyent à la *rate*, & qui sont comme nichées dans sa scissure longitudinale.

Elle est attachée au bord du diaphragme par un ligament membraneux particulier plus ou moins large, qui se trouve dans sa convexité, tantôt vers le bord supérieur, tantôt vers l'inférieur. Ce ligament est transversal par rapport à tout le corps humain, & longitudinal par rapport au volume de la *rate*. Dans quelques sujets il y a d'autres ligamens particuliers qui l'attachent à l'estomac & au colon. Tout cela varie.

La figure de la *rate* n'est pas toujours réguliere. Elle varie aussi-bien que le volume. Quelquefois elle a des scissures considérables dans la circonférence & dans les faces; quelquefois elle a des appendices. J'ai même trouvé une espece de petites *rates* particulieres, plus ou moins arrondies, & séparément attachées à l'épiploon, à quelque distance de l'extrémité antérieure de la *rate* ordinaire.

La structure de la *rate* est très-difficile à développer dans l'homme, & elle est très-différente de celle qu'on trouve dans les *rates* des animaux, sur lesquelles on fait communément les démonstrations, tant en public qu'en particulier.

Son enveloppe est si serrée, que l'on a de la peine à y distinguer une tunique commune & une tunique propre

dans l'homme ; au lieu que rien n'est plus aisé dans certains animaux, comme dans le bœuf, le mouton, &c. où l'on trouve deux tuniques séparées l'une de l'autre par une substance cellulaire. Cette enveloppe ne paroît presque être une continuation du péritoine, que moyennant l'épiploon & le mésocolon. On peut néanmoins distinguer les deux tuniques dans la *rate* de l'homme, vers l'entrée des vaisseaux par la scissure longitudinale.

La substance de la *rate* est dans l'homme presque toute vasculaire, c'est-à-dire, composée de toutes sortes de vaisseaux ramifiés. Dans le bœuf, c'est un tissu réticulaire qui domine ; & dans le mouton elle est visiblement cellulaire. Dans le bœuf & dans le mouton il n'y a point de ramifications de veines, on n'y voit que des sinuosités entr'ouvertes partout & disposées en maniere de rameaux, excepté un petit bout du tronc veineux qui est percé de tout côté dans l'extrémité de la *rate*.

On entrevoit des grains glanduleux dans la *rate* de l'homme, comme dans les *rates* des animaux. On trouve dans toute son étendue des ramifications veineuses, très-nombreuses. On y voit partout entre ces ramifications comme un épanchement universel de sang extravasé, & imbibé ou arrêté dans une espece de tissu cotoneux, transparent & d'une finesse extreme, que l'on trouve épanoui partout le volume de la *rate*.

Ce tissu cotoneux ayant entouré toutes les ramifications, se termine enfin en cellules presque imperceptibles qui communiquent ensemble ; de sorte qu'en faisant un petit trou dans l'enveloppe membraneuse de la *rate* ; & en y soufflant par un tuyau, on gonfle dans le même instant tout le volume de ce viscere.

La surface de la *rate* de bœuf & de veau est très-visiblement remplie d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, très-facile à démontrer à tout moment : mais cela n'est pas aisé dans l'homme, où on les découvre avec beaucoup de peine.

L'artere splénique, qui est une des principales branches de la cœliaque, coule le long de la face inférieure du pancréas, comme il est dit ci-dessus, & va en serpentant vers la *rate*. La veine splénique, dont la capacité est plus grande que celle de l'artere, fait peu d'inflexion dans ce trajet.

L'artere & la veine ayant passé l'extrémité du pancréas, jettent ensemble plusieurs rameaux, qui d'abord s'écartent dans un même plan, se glissent ensuite dans la duplicature membraneuse de la portion voisine de l'épiploon, & enfin vont en se croisant de part & d'autre dans leur plan commun jusqu'à la scissure de la face interne ou concave de la *rate*.

Ces rameaux de l'artere & de la veine entrent ensemble par la même scissure dans le corps de la *rate*. Le tissu cellulaire de la duplicature membraneuse de l'épiploon les y accompagne. Il paroît même à cet endroit que la tunique de la *rate* détache de sa concavité une portion de lame qui se recourbe dans la scissure, & pénetre aussi dans le corps de la *rate*.

Les nerfs de la *rate* sont en grand nombre, & viennent du plexus splénique, dont il est parlé dans le traité des nerfs. Ces nerfs jettent d'espace en espace autour de toutes les ramifications artérielles de la substance interne de la *rate*, plusieurs filamens en maniere de réseau irrégulier.

Les arteres, les veines & les nerfs étant entrés dans la *rate*, s'y divisent & subdivisent en un grand nombre de ramifications, & s'y accompagnent partout jusqu'aux dernieres extrémités de leurs divisions. Elles y sont enfermées dans une espece de gaine ou capsule cellulaire commune, qui entoure les trois sortes de ramifications ensemble, & qui produit encore entre elles des cloisons particulieres. Cette capsule paroît formée par une continuation du tissu cellulaire de l'épiploon, & de la lame particuliere de la tunique de la *rate* dont je viens de parler.

Les extrémités capillaires de toutes les ramifications vasculaires, tant artérielles que veineuses, aboutissent aux petites cellules cotoneuses dont j'ai fait mention ci-dessus. Malpighi les a regardées comme des capsules particulieres, ou des follicules qui renferment autant de petits corps glanduleux. Ces cellules communiquent toutes ensemble ; de sorte qu'en quelque endroit qu'on perce la tunique de la *rate*, on en gonfle toute la masse entiere, en soufflant par le trou qu'on aura fait.

Dans le bœuf & le mouton on ne trouve point de ramifications veineuses. La veine splénique étant entrée dans la grosse extrémité de ces *rates*, fait d'abord environ un pouce ou demi-pouce de chemin ; après quoi, au lieu d'une veine ordinaire, on ne trouve qu'un canal percé de tous côtés. Le commencement de ce canal est encore garni de quelque reste de tuniques d'une veine : mais la forme de canal entier s'efface peu-à-peu ; de sorte qu'on ne trouve après cela que des sillons creusés dans le tissu réticulaire de la *rate* de bœuf. Dans le mouton, ces sillons sont creusés dans le tissu cellulaire.

L'artere splénique s'y ramifie moyennant une gaine particuliere, de même que les nerfs, à peu près comme dans l'homme. Les extrémités de ses ramifications capillaires paroissent flotter dans les cellules, & remplir de sang le tissu cotoneux de ces cellules. J'ai observé au bout de plusieurs extrémités artérielles de petits grains arrangés à peu près comme ceux d'une grappe de raisin. J'ai vu sortir de chacun de ces grains deux petits tuyaux, l'un court & ouvert, l'autre long & plus menu, lequel alloit se perdre dans la paroi de la *rate*.

Je conjecture que le petit tuyau long, dont je n'ai pu trouver l'extrémité, pourroit être l'origine d'un vaisseau lymphatique ; d'autant plus que cette espece de vaisseau se trouve si visiblement & en si grand nombre dans la *rate* de bœuf, comme j'ai remarqué ci-devant. Les petits grains se découvrent facilement & se démontrent de même dans une *rate* de bœuf cuite & développée, au moyen d'une manipulation particuliere, dont je parlerai ailleurs. Dans une *rate* fraîche ils sont beaucoup plus gros que dans une *rate* cuite : mais ils y ont moins de fermeté, & s'affaissent quand on les blesse. On découvre de pareils grains dans la *rate* de l'homme, mais extremement petits, de sorte qu'ils ne sont visibles que par le microscope. WINSLOW.

Quant aux usages de la *rate*, voyez l'article *Hepar*.

Maladies de la rate.

Lorsque la *rate* est affectée, cette partie s'enfle, & le gonflement se communique à la région gauche adjacente, qui devient dure, & résiste au toucher. Il y a tension dans le ventre, & quelquefois tumeur aux jambes. Les ulceres à cette partie sont incurables, ou du moins très-difficiles à guérir ; le malade ne peut courir, ni marcher vîte sans douleur & sans difficulté.

Le repos augmente le mal, il faut donc prescrire dans cette maladie, le travail & l'exercice ; mais avec modération, de peur que leur excès ne cause la fievre ; les linimens, les frictions, & les sueurs seront aussi nécessaires. Toutes les choses douces, telles que le lait, & le fromage seront pernicieuses ; les acides au contraire seront très-bienfaisans. On fera boire alors du vinaigre fort tout seul, ou ce qui vaut mieux encore du vinaigre fort imprégné de squille ; les mets salés, les olives durcies dans la saumure, les laitues trempées dans le vinaigre, l'endive, les bettes avec la moutarde ; le radis sauvage & le panais seront des mets très-convenables. En viande, on ordonnera les piés & les narines des animaux, les oiseaux maigres, & tout ce que la chasse fournit dans ce genre. On usera aussi de fomentations le matin à jeun, de décoction d'absinthe après le repas, d'eau de forge, dans laquelle on aura éteint un fer rouge. La petitesse de la *rate* des animaux qui vivent chez les Forgerons, ne permet pas de douter de l'efficacité de ce dernier remede. On fera pren-

dre du vin austere & léger, & en général tous les mets & toutes les boissons qui ont la vertu de provoquer les urines; dont les principaux sont la graine de trefle, le cumin, l'ache, le thym sauvage, le cytise, le thym, l'hysope, & la sariette. Tous ces simples sont doués particulierement de la vertu d'expulser les humeurs. On ordonnera en aliment la *rate* de bœuf, avec la roquette & le cresson, qui ont spécialement entre les plantes, la vertu d'exténuer la *rate*.

Entre les applications extérieures capables de soulager dans cette maladie, on peut compter les *glandes unguentariæ*, que les Grecs appellent μυροβάλανοι, ou un épitheme fait avec la graine de lin, & la semence de cresson, mêlée avec l'huile & le vin, ou de cyprès verd, & de carica, ou de moutarde, avec de la graisse de reins de bouc, au poids d'une quatrieme partie, battue au soleil, & appliquée sur le champ; on peut encore user des capres de plus d'une maniere dans cette maladie; ou on les fera prendre intérieurement, ou ou en fera boire la saumure avec du vinaigre, ou l'on appliquera extérieurement, soit la racine broyée, soit l'écorce du caprier, soit les capres mêmes batues avec du miel. Les malagmes sont aussi très-convenables. CELSE, *Lib. IV. c. 9.*

Blessures à la rate.

Lorsque la *rate* est blessée, il y a éruption d'un sang noir par le côté gauche; les hypocondres & l'estomac se durcissent du même côté; la soif est grande, & le malade sent une douleur qui s'étend jusqu'à la clavicule, comme dans les blessures au foie. CELSE, *Lib. V. cap. 26.*

Inflammation à la rate.

L'inflammation à la *rate*, qui est à la vérité fort rare, est accompagnée de tumeur avec battement & dureté, de douleur à l'hypocondre gauche, & d'une fievre violente & continue, la soif & la chaleur sont extremes, la langue est couverte d'une mucosité noirâtre, l'appétit cesse entierement, la respiration est imparfaite, embarrassée, & semblable à celle des enfans qui halettent après la colere. S'il y a abscès ou ulcere, on s'en appercevra à peu près aux mêmes symptomes, que quand le foie en est affecté. LOMMIUS, *Med. Obs.*

Gonflement de la rate.

Ceux qui ont la *rate* grosse, sont affectés de putréfaction aux gencives, ont l'haleine fétide; & s'ils ne l'ont point fétide, & qu'il ne leur survienne point d'hémorrhagie, ils seront sujets à des ulceres malins, à des cicatrices noires aux jambes. Mais s'il se forme un abscès évident, si le ton de la voix devient grave & enroué; s'il y a douleur aux dents, il faut s'attendre à une hémorrhagie par le nez. On a trouvé par expérience, que ceux qui avoient les parties au-dessus des yeux fort élevées, avoient aussi la *rate* grosse, & que lorsque leurs piés venoient à s'enfler, ils étoient menacés d'hydropisie. Mais il faudra examiner aussi le ventre & les reins. HIPPOCRATE, *Prædic. Lib. II. p. 111.*

La principale action de la *rate* paroît consister en ce que,

1°. Le sang artériel par abondant en lymphe, prépare une lymphe très-subtile dans les petites glandes, l'y sépare, la verse dans les cellules par ses émonctoires particuliers, & en décharge peut être aussi une partie dans la veine splénique. 2°. Le sang qui reste après cette action semble être porté dans les petites veines, & de-là dans les veines communes. 3°. L'autre portion d'artérioles qui tapisse les parois des membranes, verse peut-être dans les cellules ouvertes des membranes, un sang plein de lymphe, & qui vient d'être atténué dans ce tissu artériel, comme on sait qu'il arrive dans les corps caverneux. 4°. Il est aussi croyable que les nerfs y portent, y déposent, ou y fournissent une grande quantité d'esprits. 5°. Que toutes ces humeurs ainsi préparées, confondues, sont comprimées, mêlées, atténuées, & souffrent la même élaboration que dans les poumons, par la forte action du sang artériel, par l'impétuosité du suc nerveux, par la contraction des deux membranes propres de la *rate*, & de sa tunique vaginale, & du resserrement des fibres qui sont ici très-nombreuses, par l'agitation du diaphragme, des muscles, des vaisseaux, & des visceres du bas-ventre. Le sang qui est fluide en cet endroit, dissous, riche en esprits, & en lymphe, qui forme difficilement des concrétions, intimement mêlé, se séparant en parties hétérogenes avec peine, acquiert par ces causes une couleur rouge pourpre, & sort ainsi coloré par la grande veine splénique. Tel est donc l'effet de la structure de la *rate*, & ainsi elle n'a point comme les autres de vaisseau excrétoire, par lequel elle envoie l'humeur qu'elle a préparée, mais tout en sort confondu ensemble. Et il paroît manifestement que quoique toute cette action se fasse dans la *rate*, elle ne lui est d'aucune utilité: au contraire comme l'humeur, ainsi préparée, va dans la veine-porte & le foie; il est évident que la *rate* travaille pour le foie, & qu'ainsi on ne peut expliquer commodément ses usages à moins qu'on n'ait auparavant expliqué ceux du foie. Voyez les articles *Bilis* & *Hepar.*

Cependant cette doctrine facilite l'intelligence de plusieurs questions, autrement assez obscures, & qui ne peuvent que la confirmer. Par exemple, que font la situation, le volume, le voisinage de la *rate* des parties qui l'environnent, la façon dont elle est suspendue? Que nous apprennent la situation, la naissance, la capacité de l'artere splénique? Pourquoi un animal qui a la *rate* coupée devient-il plus lascif? La situation de l'artere spermatique en donne la raison: d'où vient qu'on pisse très-souvent en ce cas? L'artere rénale nous l'apprend. D'où vient que les animaux, qui n'ont plus de *rate* ont un appétit extremement vorace? La situation de l'artere cœliaque en indique la raison. Pourquoi les premiers jours après l'extirpation sont-ils suivis de borborygmes, de nausées, de vomissemens? On le voit clairement par ce qui a été dit, & par la situation des nerfs stomachiques & spléniques. Pourquoi après l'extirpation se fait-il une tumeur à l'hypocondre droit, & le foie acquiert-il un volume plus considérable? Pour quelle raison ceux qui sont travaillés d'affections spléniques & hypocondriaques, sont-ils pâles & sujets à tous les accidens dont on vient de parler? La *rate* n'est-elle donc faite que pour être en équilibre avec le foie, & pour la seule symmetrie? Seroit-ce un poids inutile, un jeu, nne erreur de la nature endormie, un égout, un cloaque dans lequel le sang se purge de ses feces? Est-ce l'auteur ou le foyer du principe vital dont la chaleur anime l'action du ventricule? Est-on impuissant & stérile quand la *rate* est détruite? Ce viscere produit-il & entretient-il les douceurs du sommeil? Toutes ces erreurs de l'imagination doivent disparoître à la vue de la *rate* ouverte par Malpighi.

LIENTERIA, *Lienterie.*

Cette maladie provient d'une humidité & d'un relâchement des intestins contre-nature, en conséquence de laquelle, les excremens rendus par les selles, ressemblent beaucoup, tant en couleur qu'en substance, aux alimens mêmes. Sa cause, selon Fernel, ne consiste point dans l'embarras de la distribution des alimens; mais dans la foiblesse de la premiere coction, après laquelle les alimens descendent dans les intestins, sans presque avoir souffert d'altération.

Bontius dit dans son Traité, *de Medicinâ Indorum, Lib. III. cap. 12.* qu'aux Indes cette maladie consume quelquefois un malade sans aucune cause manifeste, sans fievre du moins considérable, & sans aucune sensation violente de douleur, si l'on en excepte celle d'un poids aux environs du nombril & des hypocondres. Outre

l'obstruction des visceres, cette maladie, continue le même Auteur, a de plus une autre cause cachée dans les veines mésaraïques, ou dans la substance même du mésentere, où il y a fréquemment de grands abscès, & où j'en ai trouvé moi-même, dit-il, plusieurs fois en disséquant des personnes mortes de *lienterie*. J'ai vû aussi dans quelques-unes tout le mésentere consumé, & les intestins adhérens, ou plutôt confondus les uns avec les autres d'une maniere irréguliere, & attachés entr'eux par des petites pellicules membraneuses. Une autre observation, qui n'est point à négliger, dit-il, c'est que la *lienterie* est ordinairement accompagnée de boulimie, ou de faim canine; autre raison pour laquelle les alimens sont rendus par les selles avant que d'avoir été digérés, ou altérés, même légerement.

Nous lisons dans Franciscus Sylvius, *Prax. Lib. I. cap. 16.* que le chyle séparé des feces, par le mouvement péristaltique des intestins, est non-seulement poussé en-bas, mais encore exprimé & contraint par la même force de traverser leurs tuniques spongieuses & charnues, & de passer dans les vaisseaux lactés. Cette percolation du chyle est troublée, diminuée, plus ou moins obstruée, dans la *lienterie*, ou dans l'évacuation d'excrémens chyleux; premierement, lorsque les orifices des vaisseaux lactés sont fermés, ou embarrassés par une humeur pituiteuse & visqueuse: 2°, lorsque la tunique charnue des intestins est corrodée, & que cette abrasion a donné lieu à un grand nombre de cicatrices qui couvrent les pores destinés à recevoir le chyle, & à l'introduire dans les vaisseaux lactés. Les choses sont ordinairement ainsi dans les dyssenteries violentes, surtout dans celles qui affectent les intestins grêles, ainsi que je l'ai remarqué plusieurs fois en disséquant des personnes mortes de cette maladie. La *lienterie* entraîne généralement à sa suite une espece de maigreur très-remarquable, ou une exténuation de tout le corps, qui continue jusqu'à la mort du malade, & dont les personnes les plus corpulentes ne sont pas exemptes.

Fernel prétend dans sa *Pathologie*, *Lib. VI. cap. 10.* que la *lienterie* provient de la conspiration de l'estomac avec d'autres parties affectées; ainsi, le phlegme qui tombe du cerveau, dont la nature est émolliente & rafraîchissante, & la bile qui vient du foie, & qui peut irriter l'estomac, sont capables d'entraîner dans les intestins, les alimens tout cruds & avant que d'avoir été suffisamment digérés. J'ai vu plusieurs fois, continue cet Auteur, une *lienterie* violente, & telle que celle qui survient à ceux qu'une longue maladie a conduits aux portes de la mort, produite par de grands abscès à l'abdomen, une vomique aux poumons, & une suppuration de la poitrine & des reins.

Lommius remarque dans ses *Observations Médicinales*, que cette espece de flux dans lequel on rend, comme dans la diarrhée, non des humeurs cuites, mais les alimens & les boissons tels qu'on les a pris, cruds, inégaux, & avant que d'avoir perdu la moindre chose de leur forme premiere, sans douleur & sans aucun mêlange de sang ou de bile, est une maladie très-dangereuse. Les Grecs l'appellent λειεντερία; les Latins, *lævitas intestinorum*; & nous, *lienterie*. Tout malade affecté de *lienterie* ne profite point des alimens qu'il prend, & contracte nécessairement la cachexie. Il aura toute la région des hypocondres d'une chaleur contre-nature, & sera tourmenté d'un dégout violent. La *lienterie* est tantôt rapide, tantôt lente; on en guérit plus aisément les jeunes gens que les vieillards, surtout lorsque l'évacuation des urines est copieuse, & que le ventre commence à se nourrir. Elle est de la derniere opiniâtreté dans les personnes âgées, particulierement, si elle a été précédée de longues tranchées. Le danger sera d'autant plus grand, que les selles seront plus fréquentes, & que le malade reposera moins, soit de jour, soit de nuit. Si la matiere rendue est entierement crue ou noire, uniforme & fétide, comme la fiente de bœuf; s'il n'y a point d'appétit, si la soif est augmentée, si la quantité des urines rendues n'est pas proportionnée à la quantité de la boisson; s'il y a exulcération à la bouche, si le visage est rouge & marquetté de différentes couleurs; & si l'abdomen est mou, sordide, & ridé, la mort est prochaine, spécialement si le malade est âgé, & s'il y a un tems considérable que sa *lienterie* dure. Les éructations acides qui surviennent dans une longue *lienterie* sont de bon augure. Il y aura quelque espoir de guérison, si la quantité des urines commence à se proportionner à celle de la boisson, si le corps prend en même-tems quelque nourriture; s'il n'y a point de fievre, & si le visage est sans tache. Il en est de la *lienterie*, ainsi que de tous les flux; la maladie touche à sa fin, lorsqu'il ne se fait plus de murmure dans les intestins, & lorsque les selles sont suivies d'une éruption de flatulence. Les malades, qui après avoir été tourmentés pendant long-tems de *lienterie*, rendent par les selles de petits vers, avec des douleurs & des tranchées violentes, deviennent enflés lorsque ces évacuations cessent. S'il survient dans cette maladie une douleur de côté & de l'embarras dans la respiration, il est à craindre qu'il ne s'ensuive une consomption. Une mauvaise constitution de l'atmosphere rend quelquefois la *lienterie* épidémique; alors elle emporte presque tous ceux que de longues maladies ont épuisés. Elle succede aussi quelquefois à une vomique aux poumons, à un abscès à l'abdomen, & à une suppuration de la poitrine ou des reins, & alors elle est toujours mortelle.

Ce que l'on doit se proposer, principalement dans la cure de la *lienterie*, c'est selon Etmuller, de fortifier l'estomac, ce que l'on effectuera très-sûrement avec la rhubarbe, & les préparations de corail & de coings. Tous les remedes recommandés dans le vomissement, conviennent aussi dans cette maladie. Waldschmidius nous apprend que les stomachiques les plus simples & les plus faciles à préparer, sont mieux que les composés. Les plus efficaces, selon cet Auteur, sont la muscade & le gingembre en conserve, le blanc d'œuf bouilli avec le vinaigre, & le vin d'absinthe préparé avec le mastic. Voyez *Cœliaca passio*.

LIG

LIGAMENTUM, *ligament*.

Le *ligament* est une substance blanche, fibreuse, serrée, compacte, plus souple & pliante que le cartilage, difficile à rompre ou à déchirer, & qui ne prête presque point, ou ne prête que très-difficilement quand on la tire.

Il est composé de plusieurs fibres très-déliées & très-fortes, qui par leur différent arrangement forment ou des cordons étroits, ou des bandes larges, ou des toiles minces, & servent à attacher, à contenir, à borner, & à garantir d'autres parties, soit dures, soit molles.

Je ne parlerai pas ici des *ligamens* propres des parties molles, ni de ceux qui sont communs aux parties molles & aux parties dures. Je me borne uniquement à ceux qui sont attachés aux os seuls & à leurs cartilages. On en peut établir deux classes générales: la premiere renferme les *ligamens* qui ne servent qu'aux os, auxquels ils sont attachés: la seconde, comprend les *ligamens* qui étant attachés aux os, servent aussi à d'autres parties, principalement aux muscles. Ces derniers sont improprement appellés *ligamens* par rapport aux os, d'autant qu'ils n'en sont point les fonctions, & ne ressemblent aux vrais *ligamens* que par le tissu.

Parmi ceux qui sont uniquement attachés aux os & aux cartilages, & ne servent pas à d'autres parties, les uns sont employés immédiatement aux articulations des os mobiles; les autres sont attachés aux os indépendamment de leur articulation.

Les *ligamens* qui servent en particulier aux articulations mobiles des os, & que l'on peut appeller en général *ligamens* articulaires, sont de plusieurs sortes.

Il y en a qui ne font que retenir & affermir les articulations, rendre leurs mouvemens sûrs, & empêcher que

les os ne quittent leur assemblage naturel, comme il arrive dans les luxations. Ces *ligamens* sont comme des cordons plus ou moins applatis, ou comme des bandelettes, tantôt étroites, tantôt un peu larges. Ils sont quelquefois moins épais, mais toujours très-forts & prêtant très peu. Tels sont les *ligamens* des articulations ginglymoïdes ou en charniere, & ceux qui lient les corps des vertebres ensemble.

Il y a des *ligamens* qui renferment une liqueur mucilagineuse fort coulante, vulgairement appellée *sinovie*, qui humecte continuellement les articulations. Ce ne sont pas proprement des *ligamens*, ce sont plutôt des toiles ligamenteuses très-minces, qui étant attachées de part & d'autre immédiatement autour de l'articulation, & aux extrémités des os qui la forment, servent de capsule à cette liqueur, & en empêchent l'écoulement.

Je les appelle *ligamens* capsulaires. Ils sont ordinairement environnés des *ligamens* précédens, & collés à leur surface interne. Ils se trouvent à toutes sortes d'articulations mobiles; par exemple, à celle de l'os du coude avec l'os du bras, à celle des os du carpe entre eux, &c. Au reste, ils ressemblent plutôt à des membranes, qu'à des *ligamens* proprement dits.

Il y en a qui font l'un & l'autre office, c'est-à-dire, de lien ou de bande pour tenir les os assemblés, & de capsule pour servir de réservoir au mucilage. Ils environnent les articulations orbiculaires, comme celle de l'os du bras avec l'omoplate, du fémur avec l'os innominé, &c.

Mais ils sont d'une épaisseur inégale, & paroissent être composés de deux sortes de *ligamens* fortement unis ou collés ensemble; savoir, d'un *ligament* capsulaire qui environne tout-à-fait l'article, & de plusieurs vrais *ligamens*, qui d'espace en espace s'étendent sur le capsulaire, & s'y unissent fort étroitement. Le nom de *ligament* orbiculaire n'est pas assez général: il ne convient pas, par exemple, à l'égard des os du tarse, du carpe, &c.

Je ne trouve pas à propos de ranger ici la gaine membraneuse de la gouttiere ou coulisse de la partie supérieure de l'os du bras, comme je dirai en son lieu.

Il y en a qui sont cachés dans les articulations mêmes, & par les *ligamens* capsulaires, comme celui de la tête du fémur, appellé communément, mais improprement, le *ligament* rond, & ceux de la tête du tibia, que l'on nomme *ligamens* croisés.

On en peut encore faire une sorte particuliere des *ligamens* qui attachent quelque cartilage aux os, dont les uns sont propres, comme ceux des cartilages sémi-lunaires du genou, & celui de la poulie cartilagineuse de l'orbite. Les autres sont communs, comme ceux auxquels tous les cartilages interjettés ou inter-articulaires s'attachent par leurs circonférences.

Les autres *ligamens* de la premiere classe, c'est-à-dire, ceux qui sont attachés aux os indépendamment de leurs articulations, sont encore de deux sortes.

Quelques-uns sont lâches, & ne font que borner ou limiter les mouvemens de l'os; par exemple, ceux qui attachent les clavicules aux apophyses coracoïdes, celui qui va d'une clavicule à l'autre, & ceux qui se trouvent entre les apophyses épineuses des vertebres.

D'autres sont bandés ou tendus, & cela, ou entre les parties du même os, comme les *ligamens* qui se trouvent entre l'acromion & l'apophyse coracoïde; ou entre plusieurs os unis ensemble sans mouvement, comme les *ligamens* qui sont attachés par un bout à l'os sacrum, & par l'autre à l'os ischion.

Les *ligamens* qui sont attachés aux os ou aux cartilages, & servent aussi à d'autres parties, sont de deux especes. Il y en a qui sont uniquement attachés aux os, & il y en a qui sont aussi attachés à d'autres parties, ou qui leur servent d'attache.

Ceux de la premiere espece servent principalement aux muscles & aux tendons, pour les contenir, les brider, les borner, en assurer ou en changer la direction dans certains mouvemens.

Les *ligamens* nommés annulaires sont de cette espece. Les Anciens leur ont donné ce nom, non pas tant par rapport à leur figure qu'à raison de leur usage, semblable à celui des anneaux par où passent les rênes des harnois des chevaux; car c'est à peu près de la même maniere que les *ligamens* servent aux tendons de plusieurs muscles, en les tenant comme en bride, afin qu'ils ne s'écartent point dans les grands mouvemens, on en changeant leur direction dans quelques endroits.

Les *ligamens* annulaires sont ou particuliers & simples, ou communs & composés de plusieurs, comme on verra ci-après dans ceux du carpe, du pouce, &c. Il y en a en maniere de gaines, comme ceux de la face interne ou plate des premieres & des secondes phalanges aux quatre doigts.

Il y en a qui sont, pour ainsi dire, demi-annulaires, comme celui de l'échancrure surciliaire des orbites, quand elle se trouve, & celui de l'échancrure de la côte supérieure de l'omoplate.

On pourroit rapporter à cette espece les *ligamens* qui sont tendus entre l'acromion & l'apophyse coracoïde, & ceux qui vont de l'os sacrum à l'os ischium, dont il est fait mention ci-dessus à la fin de la premiere classe.

La seconde espece de la seconde classe renferme les *ligamens* qui sont attachés à d'autres parties, de même qu'aux os. Ils sont aussi de deux sortes.

Il y en a qui sont attachés à un ou plusieurs os, avec plus ou moins de tension, & dont les plans ou les faces servent d'attache aux muscles, & leur tiennent lien d'os.

Les *ligamens* interosseux de l'avant-bras & de la jambe appartiennent à cette espece, de même que le *ligament* obturateur, les *ligamens* qui regnent tout le long de chaque côté de l'os du bras, depuis son cou jusqu'aux condyles; le *ligament* cervical postérieur, les *ligamens* latéraux du cou, les membranes ligamenteuses des trous postérieurs de l'os sacrum.

On y peut ajouter ceux que l'on appelle communément aponevroses; par exemple, l'aponévrose temporale, scapulaire, humérale ou brachiale, cubitale, palmaire, crurale, tibiale, plantaire, &c. dont je donnerai le détail dans la suite, & que l'on peut nommer en général ligamens aponévrotiques, aponévroses ligamenteuses, cloisons ligamenteuses, gaines ou enveloppes ligamenteuses; & il faut les distinguer des aponévroses musculaires & tendineuses dont il sera fait mention dans son lieu. Le *ligament* suspensoir du muscle stylogloſſe appartient ici.

Outre toutes ces différences de *ligamens*, on en peut encore remarquer d'autres par rapport à leur consistance, leur solidité, leur épaisseur, leur figure & leur situation, comme on verra dans la suite.

Il y a des *ligamens* qui sont presque cartilagineux, comme celui qui entoure la tête du rayon, la petite tête de l'os du coude, une portion du *ligament* orbiculaire de la tête du fémur, & les gaines annulaires des doigts.

Il y en a qui ont une élasticité très-particuliere, par laquelle ils se laissent allonger par force, & se racourcissent aussi-tôt qu'ils cessent d'être tirés. Cette élasticité ou espece de ressort est différente de celle des cartilages, qu'on ne peut guere appercevoir qu'en les comprimant ou en les pliant jusqu'à un certain degré. Cette élasticité differe aussi de celle des autres *ligamens*, en ce qu'elle est fort considérable dans le vivant, & demeure très-manifeste après la mort.

Tels sont le bourrelet sourcilier de la cavité cotyloïde, les *ligamens* qui attachent l'os hyoïde aux apophyses styloïdes, le *ligament* cervical postérieur, les *ligamens* qui tiennent les apophyses épineuses des vertebres ensemble par leurs tranchans, & ceux qui sont aux bases de ces épines du côté du grand canal commun des vertebres, principalement des vertebres lombaires. WINSLOW.

LIGATIO, *bandage*, ligature ou roideur d'une articulation. Voyez *Ancyle*.

On entend aussi par ce mot une espece d'impuissance qu'on dit ridiculemement être causée par art magique.

LIGATURA. Voyez *Ligatio*.

LIGNIPERDA, insecte aquatique qu'on trouve enfermé dans un brin de paille ou dans quelqu'autre substance. Les Pêcheurs s'en servent pour amorcer leur hameçon, & ils prétendent que la truite en est fort avide. Il y a des superstitieux qui en font un amulete & qui le pendent au cou de ceux qui ont la fievre quarte.

LIGNUM, ALOES. Voyez *Agallochum*.

Lignum, aquilæ. Voyez *Agallochum*.
Lignum, aspalathum. Voy. *Aspalathus* & *Agallochum*.

Lignum campescanum, Offic. *Lignum campechianum, species quædam Brasil*, Sloan. Hist. 2. 183. Raii Dendr. 132. *Lignum Brasilio simile cæruleo tingens*, J. B. 492. Jonf. Dendr. 458. *Ligno Brasiliano simile*, C. B. P. 393. *Tsjam pangam*, Hort. Mal. 6. 3. Tab. 2. *Pataghi Patanghi, acacia Zeylanica major tinctoria Pansapan*, Herm. Muf. Zeyl. 42. *Lignum Japan vulgò, an Jacaranda*, Pisan. 11. *Campêche*.

Cet arbre croît dans les Indes Orientales & Occidentales. Son bois est d'usage dans la teinture, mais rarement en Medecine. Dale.

Il passe pour astringent & pour avoir la vertu de fortifier l'estomac.

Ses feuilles sont céphaliques, stomachiques & résistent à la malignité des humeurs.

Son fruit fortifie le cerveau & l'estomac, aide la digestion, facilite la transpiration des humeurs & chasse les vents. Lemery, *des Drogues*.

Lignum, Carabaccium, Baglivi. *de Fibra motrice*, Ed. Lond. p. 202.

Ce bois a le gout du clou de girofle, mais il est plus doux & tout-à-fait agréable; sa couleur ressemble beaucoup à celle du caffé ou de la canelle. Il vient de l'Inde; mais nos Droguistes ne le connoissent point encore.

Baglivi dit dans son Traité *de Fibra motrice*, avoir ordonné avec succès une potion chaude de sa décoction, pour corriger l'acrimonie & la dissolution scorbutique de la lymphe.

Lignum cedrinum. Voyez *Juniperus*.
Lignum colubrinum. Voyez *Colubrinum lignum*.

Lignum flavum, Offic. *Lignum nostratibus fustic-wood dictum*, Raii Hist. 2. 1810. *Arbor baccifera Brasiliensis, fructu tuberculis inæquali, mori æmulo*, Ejusd. 1639. *Morus fructu viridi, ligno sulphureo tinctorio*, Sloan. Cat. Jam. 128. Hist. 2. 8. Tab. 158. Fig. 1. Raii Hist. 111. Dendr. 14. *Tatai-ibi*, Jonf. Dendr. 64. *Xanthoxylum aculeatum carpini foliis Americanum cortice cinereo*, Pluk. Almag. 396. *Le Fustic*. Park. Theat. 1671. *Bois de fustic*.

Il est commun dans la Jamaïque, où il croît en pleine campagne. Les Teinturiers s'en servent pour donner une couleur jaune, mais il n'est d'aucun usage en Medecine. Dale.

Lignum guaiacum. Voyez *Guaiacum*.
Lignum Juniperinum. Voyez *Juniperus*.
Lignum lentiscinum. Voyez *Lentiscus*.
Lignum litteratum, *lignum Sinense*. *Bois lettré*.

Ce bois vient de la Chine, il est quelquefois marqueté de lettre, ce qui lui a fait donner le nom de bois lettré; il n'est presque d'aucun usage en Medecine. Geoffroy.

Lignum moluccense & Grana Tiglia, Offic. *Lignum Moluccense, foliis malvæ, fructu avellana minore, cortice molliore, & nigricante, Pavana incolis*, C. B. 393. *Lignum Moluccense Pavana dictum, fructu avellanæ*, J. B. 1.342. *Lignum Moluccense*, Park. 1664. *Pavana Moluccensis*, Jonf. Dend. 458. *Guajapala nepalam, waijapali, ricinus arbor Indica caustica purgans*, Herm. Muf. Zeyl. 15. *Pinus Indica nucleo purgante*, C. B. 492. *Pinei nuclei Maluccanni, sive purgatorii*, J.B. 1. 322. *Nuclei Maluccani*, Park. 1641. *Quauhayohauatli III. seu femina arboris cucurbitina, nuclei pinus forma purgante*, Hernan. 87. *Ricinus arbor fructu glabro, Grana Tiglia officinis dicto*, C. B. p. 370. *Palma Christi Indica*, Tourn. Mat. Med. 75. *Cadel avanacu*, Raii Hist. 2. 1855. *Noix purgative*. Dale.

On cultive cet arbre au Malabar & dans d'autres contrées. On emploie en Medecine, 1°. Son bois, qui est d'une substance rare, légere & spongieuse, d'une couleur pâle, couvert d'une écorce mince & cendrée, d'un gout acre, mordicant, caustique & désagréable, & sans odeur. 2°. Son fruit qui est d'une figure ovale & oblongue, de la grosseur de la graine du Mexique, ou d'un ricin ordinaire, sphérique d'un côté & aplati de l'autre, d'une couleur noirâtre & d'un gout acre brûlant, & désagréable. Le bois & le fruit sont échauffans, incisifs, atténuans, caustiques & peu communs chez nos Apothicaires & chez nos Droguistes. Voyez l'article *Cadel avanacu*.

Lignum nephreticum. Voyez *Balanus Myrepsica*.
Lignum, Rhodium. Voyez *Aspalathum*.

Lignum, rubrum, Offic. *Brasilio simile lignum vernimbock, Germanis dictum*, J. B. 1. 492. Raii Hist. 1737. *Bois rouge*.

Il croît au Brésil, il est d'usage dans la teinture: mais je ne lui connois aucune propriété médicinale.

Lignum sanctum. Voyez *Guaiacum*.
Lignum sassafras. Voyez *Sassafras*.

LIGNUODES, λιγνυώδης, de λιγνύς, suie, de couleur de suie. Hippocrate donne cette épithete à la langue dans quelques maladies aiguës, où elle est brune ou noire, & c'est ce qu'entend Hippocrate par *lignuodes*, qu'il applique aussi aux crachats dans les maladies du poumon lorsqu'ils sont noirs.

LIGULA, en Anatomie, la clavicule ou la glotte.

C'est encore une mesure de substances seches & liquides; c'est le quart d'un *cyathus* ou la quarante-huitieme partie d'une chopine. Arbuthnot.

Rhodius dit, dans ses Notes sur Scribonius Largus, que le *ligula* vaut une demi-once avec deux scrupules.

Ligula signifie aussi une petite ligature.

LIGURINUS, nom d'un petit oiseau. Voyez *Spinus*.

LIGUSTICUM, *livêche*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en lobes, & découpées par les bords comme celles du persil; ses graines ressemblent à celles de l'osier.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Ligusticum, Scoticum, apii folio*, T. 324. *Ligusticum humilis, Scoticum*, à *maritimis, seu apium maritimum dulce Scoticum*, Plukn. Phyt. 96. 2. *Seseli maritimum Scoticum*, Par.Bat. *Imperatoria affinis, umbellifera ma-*

ritima, Scotica, H. Edimb. App. *Siler montanum, hipposelini foliis humilius*, M. H. 3. 176.

2. *Ligusticum, Græcum, foliis apii*, T. C. 13.

3. *Ligusticum, vulgare, foliis apii*, J. B. 2. 122. Boerh. Ind. A. 52. *Levisticum*, Offic. *Levisticum vulgare*, Ger. 855. Emac. 1008. Park. Theat. 936. Raii Hist. 1. 437. *Ligusticum vulgare*, C. B. P. 157. *Angelica montana perennis paludapii folio*, Tourn. Inst. 313.

Les racines de la *livêche* sont épaisses, larges, fort branchues, garnies de fibres d'une couleur brune au-dehors, & d'un gout & d'une odeur forts, chauds & aromatiques. Ses feuilles sont larges, en aîle, découpées enplusieurs endroits, assez semblables à celles de la tussilage, mais plus larges & d'un verd plus foncé. Ses tiges sont fortes, grandes & cannelées. Elles portent à leurs sommités des ombelles de fleurs, petites, jaunes, & à cinq feuilles. Ces fleurs sont suivies de graines oblongues, brunes, cannelées, unies deux à deux, comme dans les autres plantes ombelliferes. On la cultive dans les jardins, & elle fleurit en Juin & en Juillet.

Les racines, les feuilles & la semence de la *livêche* sont échauffantes & dessiccatives: elles raniment les forces de l'estomac & les augmentent, elles chassent les vents, provoquent les urines & les regles, sont bienfaisantes dans les maladies pestilentielles, & dans toutes sortes de fievres: mais on en fait peu d'usage. Miller, *Bot. Off.*

On la cultive dans les Jardins, & elle fleurit en Juin; elle a toutes les propriétés de l'angélique, de l'Impératoire: elle est alexipharmaque, diurétique & vulnéraire. Dale.

Sa racine est oblongue, d'un pouce de diametre, brune au dehors, pâle au-dedans, d'un gout acre aromatique, pénétrant & douceâtre; d'un odeur forte, mais cependant agréable. Cette plante est originaire d'Ecosse, où elle croît dans les lieux montagneux: les Habitans de la campagne la recueillent avec d'autres herbes. On l'emploie à des usages médicinaux: on la recommande dans les asthmes purulens & sanguins, & dans toutes les maladies qui proviennent de viscosité, à cause de sa vertu atténuante: on la dit encore pectorale & bienfaisante dans l'asthme qui provient de phlegme; car elle désobstrue & fortifie les poumons. Dans ce cas on la donne en décoction, adoucie avec la réglisse. On la suppose alexipharmaque, & on la regarde comme sudorifique & apéritive. Sa racine est bonne dans toutes les inflammations & dans toutes les maladies pituiteuses, à moins qu'il n'y ait contre-indication. Si l'on considere qu'elle est émolliente & résolutive, échauffante, sans être inflammatoire, on ne doutera nullement qu'on ne puisse s'en servir dans les deux cas précédens. La décoction de sa racine provoque les crachats dans la péripneumonie, & produit par conséquent un effet salutaire: mais si on la fait trop bouillir, elle perdra sa vertu. Elle provoque aussi l'éruption des regles & la sortie des vuidanges; elle fait venir le lait aux nourrices; & on la compte entre les aphrodisiaques, ou les simples qui excitent à l'acte vénérien. Elle augmente la semence dans les hommes, ainsi que le lait dans les femmes. Les sages-femmes se servent de son suc, dont elles font un grand secret, pour hâter les vuidanges & expulser le fœtus & l'arriere-faix. Elle est excellente dans les maladies hystériques, & dans la suppression des regles: on aura un sudorifique, si l'on fait bouillir une demi-once de sa semence dans de l'eau. C'est encore un puissant carminatif, & l'on en tire un esprit qu'on appelle *eau de livêche*, en Hollandois *lavas*, & dont mes compatriotes (les Hollandois) font un fort grand usage. On tire des semences, qu'on regarde comme carminatives, une huile échauffante, dont l'acrimonie est médiocre. Son suc pris tous les jours, est un néphrétique excellent; car il emporte le sable & la matiere putride qui peut se trouver dans les reins. On obtient de sa semence une eau & un esprit qui sont très-efficaces dans les maladies hystériques. J'en ai moi-même fait l'expérience, & j'ai soulagé d'une maniere surprenante, avec ce seul remede, des personnes dans cet état, & que des spasmes cruels d'intestins tourmentoient horriblement. Je l'ai donné à des mélancoliques dans le déréglement le plus violent de leur imagination, & ils s'en sont bien trouvés. Il leur a rendu leur gaieté: mais j'ai toujours eu soin de le leur donner sous un nom emprunté; car si les malades venoient à savoir que c'est à l'eau de *livêche* qu'ils ont de si grandes obligations; comme leur mélancolie leur est à charge, ils ne manqueroient pas d'en faire un usage excessif, dans la crainte qu'ils auroient d'y retomber; d'autant plus volontiers que cette liqueur est agréable, & le danger seroit d'autant plus grand, qu'ils auroient par la raison précédente plus de peine à en perdre l'habitude. La *livêche* passe pour un spécifique dans la jaunisse, soit à cause de sa douceur qui tempere l'acrimonie de la bile, soit par la vertu qu'elle a d'atténuer, & conséquemment de faciliter sa sortie. Elle est aussi diaphorétique, échauffante & bienfaisante dans les maladies froides. Quant à ses usages pour l'extérieur, on la fait entrer dans les bains & dans les cataplasmes pour la matrice, & les indispositions de cette partie. En un mot, c'est une plante excellente dans tous les cas où l'on a besoin d'un éguillon balsamique: on la compte de plus entre les antiscorbutiques. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave.*

LIGUSMA, λιγυσμα; distortion d'une articulation qui ne va point jusqu'à une luxation parfaite. Galien, *Lib. II. cap.* 14. *de Comp. M. P.* 9.

LIGUSTRUM, *Troesne*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées & caduques. Sa fleur est monopétale, en entonnoir, tétrapétaloïdale ou pentapétaloïdale, & située dans un petit calyce. Son ovaire qui est au fond du calyce, dégénere en un fruit mou, sphérique, plein de suc, & qui contient quatre semences, relevées en bosses d'un côté & plates de l'autre.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Ligustrum Offic.* Ger. 1208. Emac. 1394. Raii Hist. 2. 1603. Synops. 3. 465. Tourn. Inst. 596. Boerh. Ind. A. 2. 215. J. B. 1. 528. *Ligustrum vulgare*, Park. Theat. 1446. *Ligustrum Germanicum*. C. B. P. 475. *Le Troesne*.

Le *Troesne* est un arbrisseau ou buisson qui s'éleve à une assez grande hauteur, qui a plusieurs branches, fortes, unies, pliantes, couvertes de petites feuilles oblongues, larges dans le milieu, pointues par le bout, unies & non-dentelées par les bords, placées deux à deux à chaque jointure. Ses fleurs croissent en épis forts à l'extrémité des branches, elles sont d'une couleur blanche, monopétales, & divisées en quatre segmens; elles sont suivies de grapes de baies noires. Le *Troesne* croît dans les haies, & fleurit en Mai, & en Juin. Ses baies sont mures en Septembre.

Ses feuilles & ses fleurs sont calmantes, dessiccatives, & resserrantes, bonnes pour les ulceres & les inflammations de la bouche & de la gorge, le saignement des gencives, & le relâchement de la luette. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles du *Troesne* sont astringentes, ameres & rougissent un peu le papier bleu; les fleurs & les fruits le rougissent beaucoup plus. L'on peut conjecturer parlà, & par l'analyse chymique, que dans les feuilles de cette plante, il y a un sel alumineux enveloppé de beaucoup de soufre: mais ce même sel en est fort dégagé dans les fleurs & dans les fruits. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque chose d'urineux dans toute la plante;

plante; car outre la grande quantité d'huile, & de liqueurs acides qu'elle donne par la distilation, on en tire aussi un peu d'esprit urineux. Tous ces principes mêlés ensemble, rendent le *troesne* fort déterfif; les gargarismes faits avec le suc ou avec l'eau distillée de cette plante, sont propres aux maux de gorge: ils dessechent les ulceres, adoucissent les inflammations des yeux, guérissent les brulures, arrêtent les crachemens de sang, & les hémorrhagies. TOURNEFORT.

2. *Ligustrum, foliis è luteo variegatis.* H. R. Par.
3. *Ligustrum foliis argentatis*, Breyn. Prodr. 41.
4. *Ligustro similis arbor; Africana Slangenboom, vulgò Batavis.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 215.

LIGUSTRUM INDICUM. Voyez *Alcanna.*
LIGUSTRUM NIGRUM; nom du *Lilac, laciniato folio.*

L I L

LILAC.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece, tubuleux, court & divisé en quatre segmens; ses fleurs sont monopétales, en entonnoir, à quatre ou cinq divisions, ramassées en toufes, & garnies de deux ou trois étamines. L'ovaire est placé au centre du calyce, qui est dentelé; il dégénere en un fruit comprimé, qui a la forme de la langue, & qui est divisé par une cloison en deux cellules qui se séparent lorsque le fruit est mur. Ces deux cellules sont pleines d'une semence comprimée & bordée.

Boerbaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Lilac.* Matth. 1237. *Syringa cærulea.* C. B. P. 398.
2. *Lilac, flore albo*, T. 601. *Syringa flore lacteo*, H. Æyst. o. 1. F. 1. fig. 3.
3. *Lilac, flore saturatè purpureo*, T. 602.
4. *Lilac, folio ligustri*, T. 602. *Syringa Persica, foliis integris.* H. L. *Jasminum Persicum, foliis non laciniatis*, Suth. 328.
5. *Lilac, laciniato folio.* T. 602. *Syringa Persica, foliis laciniatis ligustri*, H. L. *Jasminum Persicum, foliis laciniatis*, H. E. Suth. 328. *Ligustrum nigrum*, Alpin. Exot. 179. *Ligustrum foliis laciniatis*, C. B. P. 476. Prod. 158.

Ce mot est Arabe, cependant quelques Auteurs le font venir de *lilium*, parce que la fleur du *lilac* a quelque ressemblance avec le lis. Les Grecs appelloient le *lilac* σύριγξ, & les Latins *Syringa*, parce qu'ils faisoient des flutes avec l'écorce de ses branches, en en faisant sortir le bois ou la moelle.

LILI, nom des arcanes de Paracelse, dont on croit que l'antimoine étoit la base. Voyez *Lilium.*
LILIAGO; nom du *Liliastrum Alpinum minus.*

LILIASTRUM, *Lis de S. Bruno.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est hexapétale, nue, garnie de six étamines, & embrassant un ovaire oblong, plein de semences anguleuses. Sa racine ressemble à celle de l'asphodele.

Boerhaave ne parle que de l'espece suivante.

Liliastrum Alpinum minus, Tourn. Inst. 369. Boerh. Ind. A. 2. 134. *Phalangium, Offic. Antiquorum*, Ger. Emac. 48. *Phalangium magno flore*, C. B. P. 29. *Phalangium folio lilii*, J. B. 636. Raii Hist. 2. 1192. *Phalangium Allobrogicum.* Park. Parad. 150.

On le cultive dans nos Jardins, il fleurit en Juin. Ses fleurs & semences sont d'usage. Dioscoride dit, que dans dn vin, c'est un antidote contre le poison du scorpion, & du *Phalangium*, espece d'araignée vénéneuse, & qu'elles guérissent les tranchées.

LILIO-ASPHODELUS.

Voici ses caracteres.

Sa racine est semblable à celle de l'*asphodele*, & a la forme d'un navet. Sa fleur est comme le lis, mais monopétale, profondément découpée, & tubuleuse par le bas. Son fruit est ordinairement ovale & contient des semences rondelettes.*

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Lilio-asphodelus, luteus.* Park. Parad. 148. *Lilium luteum radice asphodeli*, C. B. 80. M. H. 2. 412.
2. *Lilio-asphodelus Puniceus*, Park. Parad. 148. Clus. H. 137. *Lilium rubrum asphodeli radice.* C. B. P. 80. M. H. 2. 412. BOERH. *Ind. Alt. Plant. Vol. II. p.* 110.

Cette plante a été nommée *lis-asphodele*, parce qu'elle tient de la nature de ces deux plantes. Je ne lui connois aucune propriété médicinale.

LILIO-FRITILLARIA.

Voici ses caracteres.

Sa racine est bulbeuse, comme celle du lis dont elle a la tige & les feuilles. Sa fleur est hexapétale, en cloche, pendante, & environnant l'ovaire, comme dans la *fritillaria.*

Boerbaave n'en compte que l'espece suivante.

LILIO-FRITILLARIA, *quod lilium Persicum*, H. Eyst. Vern. o. 5. F. 4. fig. 1. Dod. p. 220. C. B. P. 79. M. H. 2. 406. *Lilium Susianum*, Clus. H. 129. 130. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 141.

LILIO-HYACINTHUS.

Voici ses caracteres.

Il a les feuilles & la racine écaillées du lis, sa tige est nue, sa fleur est hexapétale, assez semblable à celle de la Jacinthe; elle embrasse un ovaire qui dégénere en un fruit, qui de sphérique qu'il est d'abord, va en s'allongeant & en formant une espece de pyramide triangulaire & pointue, divisée en trois cellules pleines de semences qui sont presque toutes rondes.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Lilio-hyacinthus, flore cæruleo.* T. 372. *Hyacinthus stellaris, foliis & radice lilii.* C. B. P. 46. M. H. 2. 376.
2. *Lilio-hyacinthus, vulgaris, flore niveo.* T. 372. *Hyacinthus stellaris, foliis & radice lilii, flore niveo.* C. B. P. 46. M. H. 2. 346. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 136.

On le cultive dans les jardins, il contient beaucoup d'huile & de phlegme, & un peu de sel essentiel.

Ses racines sont émollientes, digestives & résolutives. LEMERY, *des Drogues.*

LILIO-NARCISSUS.

Boerhaave en compte neuf especes, auxquelles on n'a attribué jusqu'aujourd'hui aucune propriété médicinale que je connoisse.

LILIO-ORNITHOGALUM, nom du *lilio-narcissus*, selon Tournefort.

LILIUM, *Lis*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est bulbeuse, composée d'écailles charnues, appliquées les unes sur les autres, & rangées presque circulairement à l'extérieur. Ses tiges sont environnées d'un grand nombre de feuilles. L'extrémité du pédicule soutient un placenta, autour duquel croissent circulairement six pétales, tant soit peu rebroussés en dehors, comme dans le *lis* proprement dit, ou tout-à-fait roulés en dehors, comme dans le martagon. Du milieu de ces pétales, & de la même base partent six étamines fortement unies qui environnent un tube, & sont garnies de six têtes longues. L'ovaire croît sur le placenta au-dedans de la fleur; sa forme est triangulaire; il est environné au-dedans des pétales & des étamines, d'un double rang de semences bordées, & pousse un long tube qui part du centre de l'*apex*.

Boerhaave en compte dix-neuf especes, dont il n'y a que la premiere, la cinquieme & la septieme auxquelles on ait attribué des propriétés médicinales.

La premiere est le

Lilium, album, flore recto & vulgare. C. B. P. 76. Boerh. Ind. A. 2. 135. *Lilium album*, Offic. Ger. 146. Emac. 490. Raii Hist. 2. 1109. *Lilium album vulgare.* J. B. 685. Park. Parad. 39. Tourn. Inst. 369. *Lis blanc.*

C'est une fleur qui croît dans tous les jardins, dont la racine est écailleuse, & la tige haute de trois ou quatre piés, garnie de feuilles étroites, longues & fortes, & portant au sommet plusieurs fleurs larges, blanches, d'une odeur agréable, avec plusieurs stiles jaunes dans le milieu. Elle fleurit en Juin.

Les fleurs & les racines du *lis* sont d'usage; elles entrent principalement dans les topiques; elles sont émollientes, anodynes, & bonnes pour dissoudre & pour mûrir les tumeurs dures, & les enflures, & pour faire percer les abscès.

L'huile de *lis* est la seule préparation officinale qu'on en tire. MILLER, *Bot. Off.*

Matthiole recommande l'eau distilée de *lis* avec une addition de safran & de casse, pour faciliter l'accouchement & la sortie de l'arriere-faix. Mais Camerarius pense que le safran & la casse sont superflus. On en fait cas dans les défaillances, & dans les maladies de la poitrine, comme l'asthme & les toux.

Prenez *de l'eau de lis.*

Ajoutez-y

un peu de camphre;
de l'huile de tartre par défaillance;

Et vous aurez un cosmétique, selon Simon Pauli.

On tire par insolation une huile des fleurs du *lis*: mais il n'en faut pas laisser les fleurs pendant quinze jours dans la vieille huile; car comme toute la plante abonde en un suc mucilagineux, ses feuilles se putréfieroient, l'huile n'auroit plus l'odeur du *lis*, marque de sa bonté, mais deviendroit au contraire rance & fétide. Il suffira de les y laisser trois jours, au bout desquels on les ôtera pour faire place à de nouvelles, & l'on réitérera trois fois la même opération: cela fait on aura l'huile de *lis*.

Cette huile est d'une efficacité singuliere dans toutes les affections & douleurs qui proviennent du froid. Elle relâche les parties trop tendues, amollit celles qui sont trop dures, & soulage dans les douleurs: c'est pourquoi l'on s'en sert dans la colique, dans les maladies néphrétiques, & autres semblables. Elle est aussi bienfaisante dans la rigidité des nerfs, dans les skirrhes de la matrice, & conséquemment dans la suppression des regles. C. HOFFMAN.

Sa racine s'ordonne rarement pour l'intérieur; mais l'on s'en sert fréquemment pour amollir & mûrir les tumeurs, dissiper les cors aux piés, lubréfier les parties naturelles des femmes en travail, pour les brûlures, & dans d'autres cas semblables. Alors on la mêle avec du vieux lard. On donne sa semence dans de l'eau de vervene, ou dans une autre, pour faciliter l'accouchement. SCHRODER.

Godorus, premier Chirurgien de la Reine Elisabeth, a guéri, à ce que nous apprend Gerard, un grand nombre d'hydropisies, avec le suc de la racine de *lis*, mêlé avec la fleur d'orge, & mis en gâteau qu'il substituoit au pain, & dont il continuoit l'usage journalier pendant un mois, ou six semaines avec les autres mets. Le même Chirurgien avoit expérimenté que le suc exprimé de la racine de *lis* broyée, pris pendant deux ou trois jours avec du vin, forçoit la matiere pestilentielle à sortir du corps, & à paroître en pustules sur la peau. RAY, H. P.

La cinquieme est le

Lilium purpureo-croceum majus, C. B. P. 76. Tourn. Inst. 369. Boerh. Ind. A. 2. 137. *Hemerocallis*, Offic. *Hemerocallis lilium rubrum*, Mont. Ind. 44. *Lilium aureum*, Ger. 148. Emac. 192. Park. Parad. 38. *Lilium rubens croceum majus.* J. B. 2. 688. Raii Hist. 2. 1110. *Lis rouge.*

On le cultive dans les jardins, il fleurit en Juin & en Juillet. Sa racine & ses feuilles sont d'usage. Sa racine bouillie, ou mise en pessaire avec le miel & la laine, attire les eaux & le sang de la matrice. Ses feuilles broyées calment les inflammations de poitrine, qui suivent l'accouchement, & celle des yeux. On applique avec succès en cataplasme les feuilles & les racines sur les brûlures. DIOSCORIDE.

La racine est apéritive. *Mont. Ind.*

La septieme est le

Lilium, floribus reflexis, montanum. C. B. P. 77. Raii Hist. 2. 1112. Boerh. Ind. A. 2. 135. *Martagon*, Offic. *Martagon montanum, sive sylvestre minus*, Park. Parad. 31. *Lilium, montanum minus*, Ger. 150. Emac. 196. *Lilium flore nutante ferrugineo minus.* J. B. 2. 692. *Martagon.* DALE, p. 241.

On le cultive dans les jardins, & il fleurit en Juin. On substitue chez nos Herboristes à sa racine celle de l'asphodele jaune. BUXB.

Le petit peuple la pend au cou des enfans pour faciliter la pousse des dents. RUPP.

LILIUM, est encore un nom commun à différentes sortes de couronne impériale.

LILIUM CONVALLIUM, *Lis des Vallées, muguet.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule, s'insere dans une fleur monopétale en cloche, pendante, en épi, & divisée au sommet en six segmens. L'ovaire croît sur la sommité du pédicule, au-dedans de la fleur, & dégénere en une baie molle, sphérique, pleine de petites semences rondes, fortement unies les unes aux autres. Ses feuilles ressemblent à celles du plantin ou du *lis*.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, savoir,

1. *Lilium convallium, album.* C. B. P. 304. Tourn. Inst. 77. Boerh. Ind. A. 2. 64. *Lilium convallium.* Offic. Ger. 331. Emac. 49. Raii Hist. 1669. Synop. 3. 264. *Lilium convallium flore albo.* Park. Parad. 349. *Lilium convallium vulgò.* J. B. 3. 531. *Muguet.*

Le *lis* des vallées, ou le *lis* de Mai, a une racine grêle, qui rampe sur la surface de la terre, & pousse deux ou trois feuilles oblongues, rondes & nerveuses, longues de cinq ou six pouces; d'entre lesquelles s'éleve une tige haute d'environ un palme, anguleuse & mince, qui porte six à sept fleurs disposées en épi les unes au-dessus des autres, & toutes tournées du même côté. Elles sont petites, creuses & rondes, d'une seule feuille découpée en cinq segmens, d'une odeur fort agréable, & il leur succede de petites baies rondes.

Les *lis* des vallées sont d'un grand usage dans toutes les maladies de la tête & des nerfs, comme l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie, les convulsions de toute espece, le vertige, les tournoyemens de tête; on les emploie fréquemment dans les errhines, & dans les sternutatoires; il en entre une grande quantité dans l'*aqua peoniæ composita*, & dans le *spiritus lavendulæ compositus.* Miller, *Bot. Off.*

Les fleurs de cette plante analysées après une longue macération, donnent plusieurs liqueurs acides, beaucoup de sel volatil concret, & de l'huile en grande quantité; ainsi il est à croire qu'elle contiennent beaucoup de sel ammoniac & de soufre, modéré par un peu de terre.

Ces fleurs sont apéritives, propres pour la paralysie, pour l'épilepsie, pour le vertige; on en fait une conserve, on les distile aussi. Tragus, avant que de les distiler, les faisoit macérer dans du vin. Camerarius en faisoit remplir un pot, que l'on bouchoit bien & que l'on enterroit dans une fourmilliere; après un mois ou environ, il amassoit une liqueur huileuse qu'il estimoit beaucoup pour la goute, & pour la sciatique. L'esprit de la fleur de muguet, tiré avec l'esprit de vin, est excellent pour faire la teinture d'ambre-gris: tout le monde sait que la racine & la fleur mise en poudre, font éternuer. Tournefort.

Les Allemans préparent un vin avec les fleurs de cette plante, en les faisant sécher en été, & les mêlant dans le tems des vendanges, avec les raisins qu'ils pressent. Ils prescrivent ce vin dans les maladies céphaliques, aussi-bien qu'en qualité de cordial dans la cardialgie & & la lipothymie. Quelques-uns distilent les fleurs récentes, ou seules, ou avec les fleurs de lavande & de romarin au bain-marie. Ceux qui veulent cette eau plus forte qu'à l'ordinaire, répetent l'infusion & la distilent une seconde fois. L'eau que l'on prépare de cette maniere, est appellée par Matthiole, *aqua aurea*, eau d'or, & on la garde dans des vaisseaux d'or ou d'argent, comme un préservatif contre plusieurs maladies dangereuses. Ses fleurs & sa racine pulvérisées sont un ptarmique célebre. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Lilium convallium, flore rubente*, C. B. P. 304. J. B. 3. 533.
3. *Lilium convallium, latifolium, flore pleno variegato*, Didac. T. 77. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p. 65.*

Lilium luteum, nom du *lilio-asphodelus luteus.*

Lilium rubrum *asphodeli radice*, nom du *lilio-asphodelus, Puniceus.*

Lilium Susianum, nom du *lilio-fritillaria, quod lilium Persicum.*

Lilium Zeylanicum, nom de la *Methonica Malabarorum.*

Le *Lilium Paracelsi* est ainsi préparé dans les *Collectanea Chymica Leidensia.*

Prenez de régule martial, préparé selon l'art; faites-le dissoudre dans parties égales d'eau-forte & d'esprit de sel. Versez dans cette solution le soufre tiré du régule d'antimoine, jusqu'à ce qu'il se fasse un précipité de couleur rouge jaunâtre. Edulcorez-le & gardez-le pour l'usage. La dose est depuis quatre grains jusqu'à six.

Supposé que cette poudre opere avec trop de violence, on pourra l'adoucir & la fixer de la maniere suivante.

Prenez *de la composition précédente, une partie; de sel commun décrépité, deux parties.*

Broyez-les ensemble, & calcinez-les à petit feu pendant une heure sans les faire fondre. Edulcorez ce mélange, & faites-le sécher.

On donne cette poudre dans la vérole, dans les maladies cutanées opiniâtres, dans les fievres, dans l'hydropisie, & dans les obstructions profondément enracinées, après l'avoir mêlée avec le mithridate ou le diascordium.

Pour modérer sa qualité émétique, il faut la donner avec des sudorifiques.

LIM

LIMA, lime ou rape dont on se sert en Pharmacie, pour réduire en particules déliées les substances qu'on ne peut pulvériser à cause de leur dureté.

LIMANCHIA, de λιμὸς, famine, & ἄγχω, tuer ou étrangler; *Jeûne excessif.*

LIMATURÆ, *limures* ou *rapures.*

LIMAX TERRESTRIS, *limace.*

Limax ater, Offic. Hist. Animal. Angl. 131. ejusd. Hist. Conch. 1. N. 102. *Limax tertia, tota nigra*, Aldrov. de Insect. 702. Jonf. Hist. Insect. 38. *Limax*, Mer. Pin. 207. *Limas noir.*

Enzelius assure qu'étant pilé & appliqué sur les ulceres, il les adoucit d'une maniere extraordinaire. Dale.

Limax ruber, Offic. Schrod. 5. 284. *Limax quartus, subrufus, montanus*, List. Hist. Animal. Angl. App. 6. *Limax subrufus*, ejusd. H. Conc. 1. N. 103. *Limax magna Germanis, colore rufo*, Aldrov. de Insect. 702. Jonf. de Insect. 138. *Limas rouge.*

On le trouve dans les champs. On prépare la liqueur des *limas* en les coupant par petits morceaux, & les mêlant avec une égale quantité de sel. On les met ensuite dans la chausse d'Hippocrate, dans une cave on tel autre lieu froid, où ils se dissolvent & se convertissent en liqueur. On se sert de cette liqueur pour oindre les parties attaquées de la goute, & pour extirper les verrues: mais il faut les racler auparavant avec un canif. Elle guérit encore la chute du fondement. Dale.

LIMBUS, dans Paracelse paroît signifier l'Univers.

LIMNITIS, c'est suivant Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 19. la même chose qu'*Adarces*: mais Oribase, *de Loc. affect.* est d'un sentiment contraire.

LIMNOPEUCE, nom de l'*equisetum, palustre, brevioribus foliis polyspermum.*

LIMOCTONIA, de λιμὸς, faim ou famine, & κτείνω, tuer; Jeûne excessif capable de tuer un malade.

LIMODORUM, nom de l'*Orobanche, major, Caryophyllum olens.*

LIMON, *limonier.*

Voici ses caracteres.

Le *limonier* ne differe en rien du citronier ordinaire. Son fruit est seulement plus petit, & sa chair d'une consistance moins épaisse.

Boerhaave compte dix especes de cette plante; savoir,

1. *Limon, vulgaris*, Ferr. Hisp. 193. Tourn. Inst. 621. Boerh. Ind. A. 2. 270. *Malus limonia*, Offic. Ger. 1278. Emac. 1762. Park. Theat. 1507. Raii Hist. 2. 1656. J. B. 1. 96. *Malus limonia acida*. C. B. P. 436. *Limon*, Aldrov. Dendr. 491. *Limonier*.

Le *limonier* ressemble beaucoup à l'oranger par sa maniere de croître; ses branches sont armées de piquans, & couvertes de feuilles vertes & vivaces, plus larges & plus rondes que celles de l'oranger, & sans queue.

Les fleurs sont blanches, & ne different en rien de celles de l'arbre dont nous venons de parler : mais le fruit differe de l'orange, en ce qu'il est d'un jaune plus pâle, de figure ovale, terminé par une espece de mamelon, d'une odeur extremement agréable, & plein d'un suc extremement aigre.

Les *limons* sont rafraîchissans & amis de l'estomac, ils appaisent la soif & excitent l'appétit, ils sont bons dans les fievres de quelque nature qu'elles soient, & ils excitent l'urine: leur suc mêlé avec le sel d'absinthe, est un remede excellent pour arrêter le vomissement, & pour fortifier l'estomac. Leur écorce est de même nature que celle du citron; mais elle a moins de vertu, ce qui fait qu'on l'emploie plus rarement.

La seule préparation en usage dans les Boutiques, est le sirop de suc de *limon*. Miller, *Bot. Off.*

Le *limons* ont un gout plus acide que les oranges & les citrons, & par conséquent un suc beaucoup plus rafraîchissant. Ils servent aux mêmes usages que les citrons, & s'ils résistent moins au vénin, ils ont aussi plus d'efficacité contre les maladies chaudes. Lorsqu'on veut manger le *limon*, dit J. Bauhin, on le pele, on le coupe par tranches & on le saupoudre avec du sucre, & pour lors il a un très-bon gout; il desaltere & appaise les chaleurs fébriles. Le suc de *limon* est très-efficace pour dissoudre le calcul & pour déterger, comme Herman Grube, Craton, & plusieurs autres Medecins l'assurent. Le sirop de suc de *limon*, passe pour un excellent remede pour le calcul & pour les obstructions des reins; il est bon pour desaltérer, pour fortifier le cœur & l'estomac, & pour appaiser l'effervescence de la bile. On le donne avec succès dans les foiblesses, les lipothymies, les défaillances, le vomissement, le hoquet, & dans les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire les fievres ardentes. Pour les maladies néphrétiques.

Prenez *de la sciure de bois de chêne, une once;*
d'eau de fontaine, six chopines;
de suc de limon, quatre onces.

Mettez-les infuser pendant vingt-quatre heures sur la cendre chaude; faites les bouillir ensuite jusqu'à la diminution du tiers, & coulez la liqueur. La dose est de demi-chopine.

Ce remede est bon pour l'intempérie chaude du foie, pour les ulceres des reins & l'ardeur d'urine, mais principalement pour évacuer le phlegme salin & visqueux des reins, qui cause la dysurie & la strangurie. Ray, *Hist. Plant.*

On donne depuis quelques années le suc de *limon* parfaitement neutralisé avec le sel d'absinthe, dans les fievres avec beaucoup de succès, à la dose d'environ demi-once, que l'on réitere dans des intervalles convenables.

2. *Limon dulci medullâ, vulgaris*, Ferr. Hisp. 229.
3. *Limon, acris*, Ferr. Hisp. 331.
4. *Limon, dulcis*, Ferr. Hisp. 331.
5. *Limon, folio angustiori, spinoso*, Ind. 264.
6. *Limon?*
7. *Limon, folio angustissimo, folio & fructu variegatis.*
8. *Limon, folio cerasi.*
9. *Limon, fructu aurantii. Pomum Adami*, Ferr. Hisp. 313. *Malus Adami*, C. B. P.

Ce fruit a la figure, la couleur & les mêmes vertus que l'orange.

10. *Limon, flore pleno.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 240.

LIMONADA, *limonade.*

LIMONIA MALUS, *limon.* Voyez *Limon.*

LIMONIUM, *lavande de mer.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses tiges nues & branchues; son calyce est fait en tuyau évasé par le haut en une espece de fleur pentagonale qui en renferme d'autres disposées en œillet. Il est aussi quelquefois d'une seule piece, fait en forme d'entonnoir, découpé en plusieurs parties, muni de cinq étamines ordinairement accouplées, souvent prolifiques qui se joignent auprès des tiges. L'ovaire est caché d'une maniere extremement artificielle dans le fond du calyce, & se change à la fin en une semence oblongue enveloppée d'un calyce écailleux, comme dans une capsule. Le calyce, la fleur & l'ovaire ont une structure si embrouillée & si étonnante, qu'on n'a pu jusqu'ici la connoître parfaitement.

Boerhaave compte quatorze especes de cette plante, qui ne possedent aucune vertu médicinale, à l'exception de la premiere, qui est,

Limonium, maritimum, majus. Voyez *Behen rubrum.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Limonium majus, nom de la *Statice.*
Limonium minimum, nom de la *Statice, montana minima.*

LIN

LINAGROSTIS, est le nom d'une plante dont Tournefort compte trois especes.

Les voici :

1. *Linagrostis panicula ampliore*, Inst. 664. *Linagrostis*, Tabern. Hist. 559. *Gramen tomentarium, linum pratense*, Tabern. Icon. 230. *Gnaphalium Tragi sive juncus bombycinus*, J. B. 2. 514.
2. *Linagrostis panicula minore*, Inst. 664.
3. *Linagrostis spica singulari, alopecuroides. Juncus capitulo lanuginoso, sive Schœnolaguros*, C. B. P. 12. Juss. 2. 426. Vaill. 117.

LINAMENTUM, *charpie.*

LINARIA, *linaire.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes, disposées de trois en trois & de figure oblongue. Son calyce est d'une seule piece, & divisé en cinq segmens longs & aigus. Sa fleur est en tuyau par en-bas, & fermé en-devant par un musle à deux mâchoires découpées en quelques parties. Le fond de chacune de ces fleurs est terminé par un éperon ou queue semblable à la pointe d'un capuchon. Il s'éleve du fond de la fleur quatre étamines. L'ovaire qui est attaché au placenta dans le fond du calyce au-dedans de la fleur, produit un long pistil & se change en un fruit rond partagé en deux loges, qui s'ouvrent de différentes manieres, & contiennent des semences plattes, ou anguleuses & arrondies.

Boerhaave compte vingt-deux eſpeces de cette plante, qui ne poſſedent aucune vertu, à l'exception de la ſixieme, dix-ſeptieme & dix-neuvieme.

La ſixieme eſt la

Linaria, vulgaris, lutea, flore majore; C. B. P. 212. Tourn. Inſt. 170. Boerh. Ind. alt. 231. *Linaria lutea vulgaris*, Ger. Emac. 550. Raii Hiſt. 1. 752. Synop. 3. 281. J. B. 3. 456. *Linaria vulgaris noſtras*, Park. Theat. 458.

La *linaire* a une racine blanche, menue & ſerpentante, de laquelle s'élevent pluſieurs tiges hautes d'un pié au plus, couvertes de feuilles longues, étroites, terminées en pointe & d'un verd bleuâtre. Les fleurs naiſſent aux ſommités des tiges, elles ſont groſſes, jaunes, d'une ſeule piece, formées en-devant par un mufle & terminées à leur fond par un éperon. La levre ſupérieure eſt très-large, velue dans le milieu & de couleur de ſafran: la ſemence eſt petite, noire & applatie, & enfermée dans un fruit rond ſéparé en deux loges. Cette plante croît partout ſur les hauteurs & proche des haies, & fleurit au mois de Juillet.

Toute la plante eſt d'uſage, d'une nature apéritive & diurétique, bonne pour lever les obſtructions du foie & de la rate, pour la jauniſſe & l'hydropiſie qu'elle diſſipe en excitant l'urine. L'onguent qu'on en fait avec du ſain-doux eſt excellent pour les hémorrhoïdes, ſur leſquelles on l'applique pour les adoucir; mais on y ajoute auparavant un peu de jaune d'œuf.

L'onguent de *linaire* eſt la ſeule préparation que l'on trouve de cette plante dans les boutiques. MILLER, *Bot. Offic.*

La *linaire* a un gout d'herbe ſalé; étant froiſſée, elle a l'odeur du ſureau: ſes feuilles ne rougiſſent point le papier bleu, mais les fleurs le rougiſſent aſſez; ce qui fait croire que ſes feuilles contiennent un ſel acre approchant du ſel naturel de la terre, mais qui eſt mêlé dans cette plante avec une quantité fort conſidérable d'huile fétide: les fleurs ſentent auſſi mauvais, mais le ſel ammoniac y eſt plus développé, ce qui fait qu'elles rougiſſent le papier bleu.

Cette plante appliquée extérieurement eſt très-adouciſſante & réſolutive, qualités attachées à l'huile fétide de tartre, de vipere, de corne de cerf & autres ſemblables. Je ne connois pas de meilleur remede pour adoucir les douleurs que l'on reſſent dans le cancer que de le graiſſer avec du beure frais, avec lequel on a mêlé quelque peu d'huile tirée de cette plante par la cornue. La *linaire* réſout donc le ſang ou les matieres extravasées dans les poroſités des chairs, & ramollit en même tems les fibres dont la tenſion extraordinaire cauſe des douleurs inſupportables.

L'onguent de *linaire* eſt excellent pour appaiſer l'inflammation des hémorrhoïdes.

Voici comme on le prépare.

Faites bouillir les feuilles de cette plante dans de l'huile où vous aurez fait infuſer des eſcarbots ou des cloportes. Paſſez l'huile par un linge, & ajoutez-y un jaune d'œuf dur, & autant de cire neuve qu'il en faut pour lui donner la conſiſtance d'onguent.

D'autres, comme remarque M. Ray, font bouillir la *linaire* dans du ſain-doux, juſqu'à ce qu'il ſoit d'un beau verd, & y ajoutent un jaune d'œuf lorſqu'ils veulent s'en ſervir. Horſtius rapporte qu'un Landgrave de Heſſe donnoit tous les ans un bœuf bien gras à Jean Vulſius ſon Medecin, pour lui avoir appris ce ſecret. Il y en a qui rempliſſent des ſachets de camomile & de *linaire* ſeches, ils les font bouillir dans du lait & les appliquant ſur les hémorrhoïdes. Le ſuc & l'eau diſtilée de cette plante ſont propres pour les inflammations des yeux. Céſalpin l'eſtime pour le cancer & pour l'éréſipele; Tragus pour le cancer & pour les fiſtules: il aſſure qu'elle eſt diurétique, & en donne l'eau comme laxative & apéritive, propre pour la jauniſſe & pour les obſtructions du foie. TOURNEFORT, *Hiſtoire des Plantes*.

La *linaire* jaune ordinaire lâche le ventre, comme Tragus l'obſerve; elle eſt auſſi extremement diurétique. Un petit verre de ſon eau avec une dragme d'écorce pulvériſée d'hieble, excite l'urine d'une maniere extraordinaire; c'eſt pourquoi on ne doit donner ce remede qu'aux hydropiques. Cette même eau lâche le ventre & guérit la jauniſſe: la décoction de ſes feuilles dans l'eau eſt très-efficace pour la même maladie; elle leve auſſi les obſtructions du foie. L'eau ou le ſuc diſtilé de cette plante diſſipe l'inflammation & la rougeur des yeux, comme Tragus aſſure l'avoir éprouvé. Cette eau eſt auſſi très-propre pour déterger les ulceres; ſon ſuc diſſipe les taches & les autres défauts de la peau. TRAGUS.

Elle eſt non-ſeulement un remede efficace pour la jauniſſe, mais encore pour ceux qui ont de la diſpoſition à l'hydropiſie. Quelques-uns, comme Lobel l'obſerve, mettent des feuilles de cette plante dans leurs ſouliers pour diſſiper la fievre quarte. RAY, *Hiſt. Plant.*

La dix-ſeptieme eſpece eſt la

Linaria, hirſuto folio, ſubrotundo, flore ex herbido flaveſcente, Hiſt. Oxon. 2. 503. Boerh. Ind. alt. 232. *Elatine, veronica fœmina*, Offic. *Elatine folio ſubrotundo*, C. B. P. 252. Park. Theat. 553. *Elatine mas, folio ſubrotundo*, J. B. 3. 372. *Veronica fœmina Fuchſii, ſive elatine*, Ger. 501. Emac. 625. *Linaria ſegetum, nummularia folio villoſo*, Tourn. Inſt. 69. *Linaria elatine dicta folio ſubrotundo*, Raii Hiſt. 1. 759. Synop. 3. 282. *Velvote*.

C'eſt une petite plante rampante, dont les branches longues & velues ont rarement plus d'un palme de haut. Ses feuilles ſont alternes, molles, velues, arondies, un peu pointues à leurs extrémités, & ſoutenues par des queues fort courtes.

Des aiſſelles des feuilles ſortent de petites fleurs portées ſur des pédicules longs & velus, pareilles à celles de la linaire, ayant la levre ſupérieure jaune, l'inférieure rouge, avec un éperon au fond. Il leur ſuccede des fruits partagés en deux loges, & remplis de petites ſemences noires. Sa racine eſt petite, fibreuſe, & meurt tous les ans. Elle croît parmi les blés, & elle ne fleurit pour l'ordinaire qu'après la moiſſon.

Quoique Moriſon, Amman, Ray & pluſieurs autres faſſent de cette plante une eſpece de *linaire*, cependant Rivinus prend le contraire, ſe fondant ſur ce que ſon fruit s'ouvre différemment de celui de la *linaire*: mais cette diſtinction me paroît trop ſcrupuleuſe.

La véronique femelle eſt vulnéraire, bonne pour les ulceres invétérés & pour les cancers, pour les flux & les hémorrhagies de toute eſpece, auſſi-bien que pour les inflammations des yeux. MILLER, *Bot. Offic.*

Nous n'avons point de figure qui repréſente bien les fleurs de cette plante. Ses feuilles ſont très-ameres, un peu ſtyptiques, & leur odeur a quelque choſe d'huileux: elles ne rougiſſent gueres le papier bleu; d'où l'on peut conjecturer que leur ſel eſt approchant du ſel naturel de la terre, mais qu'il eſt joint avec beaucoup de ſoufre & de parties terreſtres. La velvote eſt vulnéraire, adouciſſante, déterſive; elle purifie le ſang, & rétablit le baume de la vie qui conſiſte dans un ſoufre modifié par un ſel acre. Céſalpin eſtimoit cette plante pour les tumeurs ſcrophuleuſes, & pour la lepre. Pena & Lobel rapportent, qu'un Barbier guérit un ulcere carcinomateux qui dévoroit le nez d'une perſonne, & qui enſuite d'une conſultation de pluſieurs Medecins, devoit être coupé. Pour le cancer, la

goute, les dartres, la lepre & l'hydropiſie, il faut boire deux fois par jour trois onces du ſuc, ou ſix onces de l'eau de cette plante diſtilée au bain-marie. On en prépare l'extrait, dont la doſe eſt un gros.

L'onguent ſuivant eſt fort bon pour les ulceres, pour les hémorrhoïdes, pour les écrouelles & pour toutes les maladies de la peau.

Faites macérer pendant vingt-quatre heures les feuilles de cette plante dans autant de vin blanc qu'il en faut pour la couvrir. Exprimez le ſuc, & faites le bouillir juſqu'à la diminution du tiers, y ajoutant autant de ſain-doux qu'il en faut pour lui donner la conſiſtance d'onguent. TOURNEFORT.

La dix-neuvieme, eſt la

Linaria, folio glabro, ſubrotundo, hederæ folio clematitis, Hiſt. Oxon. 2. 503. Boerh. Ind. alt. 232. *Cymbalaria*, Offic. C. B. P. 306. *Cymbalaria Italica*, Ger. Emac. 529. *Cymbalaria Italica hederacea*, Park. Theat. 681. *Cymbalaria floſculis purpuraſcentibus*, J. B. 3. 685. *Linaria cymbalaria dicta*, Raii Hiſt. 1. 759. *Linaria hederacco, folio glabro, ſeu cymbalaria vulgaris*, Tourn. Inſt. 169. Raii Synop. 3. 232.

Cette plante croît auprès de Bâle en Suiſſe, ſur les murailles des villes; & rien n'eſt plus fréquent en Italie, ſur les murailles humides, parmi les tas de pierres & les rochers. Elle poſſede une qualité froide & humide, mêlée de quelque aſtringence; & l'expérience prouve qu'elle a les mêmes vertus que le nombril de Venus. Quelques-uns, à ce que dit Matthiole, preſcrivent cette herbe en ſalade pour les fleurs blanches: mais comme on ne mange pas beaucoup de ſalade en Angleterre, Parkinſon lui ſubſtitue la conſerve des feuilles. RAY, *Hiſt. Plant.*

LINARIA AUREA, eſt le nom du *Coma aurea Germanica*.
LINARIA SCOPARIA, nom du *Chenopodium, lini folio villoſo*.

LINARIA, *Linote*.

On la diſtingue comme il ſuit.

Linaria, Offic. Aldrov. 2. 827. Geſn. de Avib. 530. Charlt. Exer. 88. Jonſ. de Avib. 69. Mer. Pin. 176. *Linaria vulgaris*, Raii Ornith. 258. ejuſd. Synop. A. 90. *Linote*, Bellon. *des Oiſ.* 356.

Sa chair eſt eſtimée analeptique & reſtaurante: elle chaſſe auſſi le calcul des reins & de la veſſie.

LINCTUARIUM, le même que *Linctus*.

LINCTUS, *Eclegme*.

C'eſt un remede un peu plus clair qu'un électuaire, & beaucoup plus épais qu'un ſirop, qu'on appelle *eclegme* (*eclegma, ecleictos*,) & quelquefois *lohoc*, ou *loch*. On fait ordinairement ſucer l'*eclegme* au bout d'un bâton de régliſſe, (d'où lui eſt venu ſon nom,) ou au bout d'une cuilliere, dans les maladies de la gorge, de la bouche, de l'œſophage, du larynx, de la trachée-artere, & des poumons. On le prépare pour l'ordinaire avec des drogues émollientes & adoucissantes, & quelquefois aſtringentes, avec des électuaires, des ſirops, des huiles, des conſerves, des pulpes, des poudres, & autres ſubſtances d'un gout agréable.

LINEA ALBA, *ligne blanche*.

La *ligne blanche* eſt une ligne qui va du cartilage xyphoïde à l'os pubis, & qui partage le bas-ventre par le milieu. Elle eſt formée des tendons des muſcles obliques & tranſverſes.

LINGUA, *la langue*. Il eſt abſolument néceſſaire pour entendre l'anatomie de cette partie, de connoître auparavant la ſtructure de l'os hyoïde.

L'os hyoïde, ou os de la *langue*, eſt ſitué au milieu de l'intervalle des angles de la mâchoire inférieure. Il eſt petit & reſſemble en quelque maniere à la baſe de la mâchoire inférieure, ou à un petit arc. Les anciens Grecs l'ont comparé à une de leurs voyelles, d'où ils ont pris occaſion de le nommer os hyoïde, *yoïde*, ou *ypſiloïde*.

On y diſtingue ſa baſe, qui en eſt la partie antérieure: deux grandes cornes, qui en ſont les parties latérales; & deux petites cornes ou appendices, qui en ſont les parties ſupérieures, & dont chacune eſt quelquefois augmentée par en-haut d'une ou de pluſieurs autres appendices.

La baſe eſt la partie la plus large & la plus épaiſſe de tout l'os. Elle eſt poſée tranſverſalement. On y diſtingue deux faces, une antérieure, inégalement convexe; & une poſtérieure, auſſi inégalement concave: deux bords, un ſupérieur & un inférieur: deux extrémités, une à droite, & une à gauche. On y peut encore diſtinguer les angles.

Au milieu de la face antérieure, il y a une petite éminence perpendiculaire, qui diviſe la baſe en parties droite & gauche, & qui ſe termine en-haut par un petit tubercule pointu, qui a de chaque côté une petite facette un peu cave. En-bas il y a auſſi deux grandes facettes. A côté, vers l'une & l'autre extrémité, on trouve des inégalités qui aboutiſſent aux angles de la baſe. La face poſtérieure eſt cave.

Les grandes cornes ſont attachées aux extrémités de la baſe, par des ſymphyſes cartilagineuſes. Elles ſont oſſeuſes dans l'adulte, & leurs ſymphyſes s'effacent preſqu'entierement. Dans chacune de ces cornes on diſtingue la racine, ou extrémité antérieure; la pointe, ou extrémité poſtérieure, & la portion moyenne. La longueur de chaque corne eſt environ le double de celle de la baſe. Les racines ou extrémités antérieures ſont épaiſſes & un peu larges, & c'eſt par elles que les cornes ſont unies à la baſe de l'os. Les portions moyennes ſont un peu courbées en-bas, & un peu élargies à l'endroit de la courbure. Les pointes ou extrémités poſtérieures, ſe terminent en une eſpece de petite tête cartilagineuſe; & dans l'état naturel, il deſcend de chacune de ces têtes un ligament court avec un petit grain oſſeux ou cartilagineux.

Les petites cornes ſont poſées ſur la ſymphyſe des grandes preſque perpendiculairement, étant un peu inclinées en arriere & en dehors. Elles ſont attachées par une ſymphyſe cartilagineuſe propre. Elles ſont cartilagineuſes dans la jeuneſſe, & deviennent oſſeuſes par la ſuite, quelquefois un peu tard, & leur ſymphyſe s'efface à la fin. Elles ſont tantôt plus, tantôt moins longues. A chacune de leurs extrémités ſupérieures, on trouve quelquefois une ou pluſieurs portions acceſſoires, tantôt, comme des perles oblongues, tantôt, comme de petites colonnes poſées les unes ſur les autres, & attachées enſemble par une eſpece de ligament plus ou moins cartilagineux. Ces grains ou perles, & ces colonnes ſont de la même ſubſtance que les petites, ſuivant l'âge.

L'os hyoïde eſt attaché avec les apophyſes ſtyloïdes, par la ſymphyſe ligamenteuſe, de même qu'avec le cartilage thyroïde de la trachée-artere, & avec l'épiglotte. Il l'eſt auſſi avec d'autres parties par le moyen des muſcles.

Le principal uſage de cet os, eſt de ſervir de baſe & de ſoutien à la *langue*. On croit que la ſoupleſſe ou la fineſſe de ſes petites cornes, peut contribuer à faciliter les roulemens dans le chant.

Tout le monde ſait, que la *langue* eſt ce corps charnu & mollet, qui occupe dans les cavités de la bouche l'intervalle de toute l'arcade du bord alvéolaire de la mâchoire inférieure, & de toute la rangée des dents de cette mâchoire, & s'étend encore plus loin en arriere. Ainſi cet eſpace eſt comme le moule & la meſure de

la longueur & de la largeur de la *langue*; son épaisseur & sa figure y répondent aussi à peu près.

On la distingue en base, en pointe, en face supérieure, ou le dessus, en face inférieure, ou le dessous, & en portions latérales ou bords. La base en est la partie postérieure & la plus épaisse : la pointe en est la portion antérieure & la plus mince : la face supérieure est une convexité très-plate, divisée également en deux moitiés latérales par une ligne enfoncée, très-superficielle, appellée ligne médiane de la *langue*. Les bords ou côtés sont plus minces que le reste, & un peu arrondis, de même que la pointe. La face inférieure n'est que depuis la moitié de la longueur de la *langue*, jusqu'à sa pointe.

La *langue* est principalement composée de fibres charnues très-mollasses, entremêlées d'un tissu médullaire particulier, & très-différemment arrangées, dont plusieurs sont bornées à la masse de la *langue*, sans s'étendre plus loin, & les autres forment des muscles séparés, qui en sortent différemment, & s'attachent à d'autres parties. Toute l'étendue de la face supérieure est revêtue d'une membrane épaisse, d'un tissu différemment mamelonné ou papillaire, & outre cela revêtu d'une membrane très-fine, comme d'une espece d'épiderme, qui recouvre aussi la face inférieure, mais simplement & sans mamelons.

On peut distinguer à la face supérieure de la *langue* trois sortes de mamelons ; savoir, des mamelons boutonnés ou à tête, des mamelons demi-lenticulaires, & des mamelons véloutés. Ceux de la premiere espece, sont les plus gros, & comme des têtes ou champignons sur un petit cou ou pédicule très-court, ou en maniere de boutons sans pié. Ils se trouvent sur la base de la *langue*, un peu enfoncés, & comme nichés dans de petites fossettes superficielles.

Ces mamelons de la premiere espece sont comme de petites glandes conglomérées, posées sur une base fort étroite, & ils ont quelquefois chacun un petit enfoncement au milieu de leur sommité ou convéxité. Ils occupent la surface de toute la base de la *langue*, où ils sont situés ensemble près les uns des autres, & de maniere que les plus antérieurs forment un angle par leur arrangement. Ce sont des mamelons glanduleux, & autant de petites glandes salivaires ou mucilagineuses qu'on peut mettre au rang des autres glandes salivaires, dont il sera parlé ci-après.

On voit assez fréquemment au milieu de cet endroit de la *langue* un trou particulier plus ou moins profond, dont la surface interne est toute glanduleuse & remplie de petits boutons semblables à ces mamelons de la premiere espece. On l'appelle le trou *cæcum* de Morgagni, qui l'a le premier découvert. M. Vater a été plus loin, & il y a indiqué des conduits qui ont paru salivaires. M. Heister a découvert très-distinctement deux de ces conduits, dont les orifices étoient dans le fond du trou *cæcum*, l'un à côté de l'autre. Il a trouvé que ces conduits s'alloient en arriere, en s'écartant un peu l'un de l'autre, & que l'un des deux aboutissoit par une petite vésicule oblongue, dont le fond étoit du côté de la petite corne de l'os hyoïde.

Les mamelons de la seconde espece, ou mamelons demi-lenticulaires, sont de petites éminences orbiculaires, d'une convexité applatie, dont le bord circulaire n'est pas séparé de la surface de la *langue*. Quand on les examine dans une *langue* saine avec un bon microscope, on en trouve toute la convexité marquée de petits trous ou pores, à peu près comme la convexité d'un dez à coudre, ou le pavillon d'un arrosoir.

Ils occupent plus ou moins la partie moyenne de la *langue* & l'antérieure, & sont quelquefois plus visibles vers les côtés de ces parties qu'ailleurs. Ils paroissent très-polis à la vue seule sans le microscope, souvent même dans les vivans. Ils perdent facilement leur consistance après la mort, de sorte qu'en les frottant plusieurs fois, on les peut allonger & rendre comme de petites pyramides mollasses & couchées sur le côté.

Les mamelons de la troisieme espece, ou mamelons véloutés, sont les plus petits de tous & les plus nombreux. Ils occupent toute l'étendue superficielle de la face supérieure de la *langue*, même dans les intervalles des autres mamelons. Il vaut mieux les appeller mamelons coniques, que mamelons véloutés, selon la conformation qu'ils font appercevoir étant examinés par le microscope dans de l'eau claire. Ils sont naturellement mollets : mais ils deviennent très-flasques après la mort, de sorte que de longs & menus qu'ils sont, on les rend facilement courts & épais en les maniant.

Muscles intrinseques. C'est ainsi que j'appelle les fibres charnues ou musculaires, dont la masse de la *langue* est composée, & qui sont en partie bornées à cette masse sans s'étendre plus loin. Spigel leur donne le nom de muscles lingaux. On y trouve en général trois sortes de fibres; savoir, des fibres longitudinales, transversales, verticales; & dans chacune de ces trois sortes, les fibres sont en partie directement, & en partie obliquement telles, & cela par différens degrés plus ou moins. Les fibres longitudinales regardent la base & la pointe de la *langue*, & paroissent en partie être les épanouissemens des muscles stylo-glosses, des hyo-glosses & des génio-glosses, dont il sera parlé ci-après. Les verticales paroissent aussi en partie être produites par les mêmes génio-glosses, comme les transverses par les mylo-glosses.

Outre ces productions entremêlées, on trouve un plan particulier des fibres longitudinales, qui vont superficiellement, attenant la face supérieure de la *langue*, & un plan particulier de fibres transversales au-dessus, lesquelles fibres s'entrelacent en partie, & se terminent par leurs extrémités, les unes vers les bords de la *langue*, & les autres vers la base & la pointe, sans quitter la masse ou le corps de la *langue*. Elles sont immédiatement au-dessus de celles qui appartiennent aux genio-glosses. Pour voir toutes ces différentes fibres & les différens degrés de leur direction, on n'a qu'à couper la *langue* longitudinalement & transversalement, surtout quand elle est cuite, ou long-tems macérée dans du vinaigre fort.

Les muscles extrinseques sont ceux qui par l'une de leurs extrémités entrent dans la composition du corps de la *langue*, & ensuite s'étendent hors de la *langue* jusqu'à d'autres parties, auxquelles ils sont attachés par leurs autres extrémités. Il s'en trouve communément quatre paires, dont voici les noms.

Les mylo-glosses.
Les stylo-glosses.
Les hyo-glosses.
Les génio-glosses.

Les muscles qui meuvent particulierement l'os hyoïde, appartiennent aussi à la *langue*, & sont les principaux directeurs de ses mouvemens. Les voici.

Les mylo-hyoïdiens.
Les génio-hyoïdiens.
Les stylo-hyoïdiens.
Les omo-hyoïdiens.
Les sterno-hyoïdiens.

On peut voir la description de ces muscles aux endroits qui leur conviennent.

Les mylo-glosses sont de petits plans charnus situés transversalement, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, entre la branche de la mâchoire inférieure & la base de la *langue*. Leur attache à la mâchoire est immédiatement au-dessus de la moitié postérieure du muscle mylo-hyoïdien, entre la ligne saillante oblique de la face interne de la mâchoire, sous les dents molaires. De-là ils se portent au côté de la base de la *langue*, & s'y perdent à côté du glosso-pharyngien ; souvent ils ne paroissent point.

Les ſtylo-gloſſes ſont deux muſcles longs & grêles, qui deſcendent des apophyſes ou épiphyſes ſtyloïdes, & forment chacun une portion de la partie latérale de la *langue*. Chacun d'eux s'attache au côté externe de l'apophyſe ſtyloïde par un tendon longuet. C'eſt le ſupérieur des trois muſcles qui ſont attachés au ſtylet de l'os des tempes, & qui repréſentent enſemble ce qu'on appelle communément ici le bouquet de Riolan. Le ſtylo-hyoïdien eſt l'inférieur des trois, & le ſtylo-pharyngien en eſt comme le mitoyen en arriere.

En deſcendant preſque vis-à-vis le côté interne de l'angle de la mâchoire inférieure, il jette latéralement un ligament aponévrotique un peu large, mais court, qui tient à l'angle, & par lequel il eſt comme ſuſpendu ou bridé à cet endroit de ſon trajet. De-là il paſſe au côté de la baſe de la *langue*, où il s'unit d'abord étroitement avec la portion latérale du muſcle hyo-gloſſe, & enſuite forme avec cette portion une bonne partie du côté de la *langue*.

Les hyo-gloſſes ſont attachés chacun à trois portions voiſines de l'os hyoïde, ſavoir, à la baſe ou principale piece de cet os, à la baſe ou racine de la grande corne, & à la ſymphyſe de cette corne avec la baſe de l'os. C'eſt ce qui a donné lieu de regarder ces muſcles comme deux ou trois muſcles particuliers, ſous les noms de baſio-gloſſe, de kerato-gloſſe & de chondro-gloſſe. Ils paroiſſent aſſez diſtingués & comme ſimplement collés enſemble dans quelques ſujets. Mais pour ne pas embarraſſer la mémoire inutilement, on les peut comprendre ſous le nom général d'hyo-gloſſes.

Ainſi ce n'eſt qu'un muſcle ſitué au côté interne du ſtylo-gloſſe, & plus bas que celui-ci, avec lequel il forme la partie latérale de la *langue*. La portion qui eſt attachée à la baſe de l'os hyoïde, eſt plus antérieure & a plus de volume que les deux autres portions. Celle qui eſt attachée à la ſymphyſe cartilagineuſe de la corne avec la baſe, en eſt la plus petite, & celle qui tient à la corne en eſt la plus reculée ou poſtérieure.

Ce muſcle eſt en partie ſoutenu par le mylo-hyoïdien, comme par une ſangle. La portion antérieure eſt diſtinguée des autres par les nerfs de la cinquieme paire & les arteres qui y paſſent.

Les genio-gloſſes ſont des muſcles ſitués l'un à côté de l'autre le long de la face inférieure de la *langue*. Chacun d'eux eſt attaché à la face interne ou poſtérieure de la ſymphyſe de la mâchoire inférienre, immédiatement au-deſſus de l'attache du genio-hyoïdien. De-là il va en arriere vers l'os hyoïde, auquel les fibres les plus inférieures tiennent en paſſant par une membrane ligamenteuſe. Dans ce trajet il épanouit toutes ſes fibres d'une maniere ſinguliere dans l'épaiſſeur de la *langue*.

De toutes ces fibres il y en a qui vont tout droit vers l'os hyoïde juſqu'à la baſe de la *langue*. Il y en a qui ſe recourbent vers le devant, & ſe diſtribuent à la pointe de la *langue*. Les autres ſe diſperſent en maniere de rayons en-devant, en-haut & en-arriere dans l'épaiſſeur de la *langue*. Les moyennes de toutes ces fibres s'épanouiſſent même latéralement vers les côtés de la *langue*.

Les deux genio-gloſſes ſont appliqués l'un contre l'autre, & forment enſemble comme une ſeule maſſe: mais ils ſont diſtinctement diviſés par une membrane cellulaire fort mince, qui fait une cloiſon mitoyenne entre ces deux muſcles, & même pénetre fort avant entre les deux moitiés latérales de la *langue*, ſavoir la droite & la gauche. Cette cloiſon membraneuſe eſt dans le même plan & dans la même direction que la ligne médiane de la face ſupérieure de la *langue*.

Quand on détache du menton les extrémités de ces deux muſcles, il ſe raccourciſſent de façon que ces mêmes extrémités, qui dans leur état naturel ſont ſous la pointe de la *langue*, ſe placent auſſi-tôt ſous le milieu. C'eſt dans cette ſituation dérangée & contre nature qu'on voit ces muſcles repréſentés dans des figures données par de très-habiles gens, & d'ailleurs deſſinées & gravées par de très-excellens Artiſtes. C'eſt ce qui empêche cependant de ſentir & le vrai & le beau de leur mécanique.

Ces deux muſcles par leurs fibres poſtérieures & droites qui vont à la baſe, peuvent tirer la *langue* hors de la bouche. Ils peuvent la retirer ou ramener par leurs fibres antérieures & recourbées qui vont à la pointe. Ils peuvent ſucceſſivement ou tout-à-la-fois rendre la *langue* longitudinalement creuſe en forme de goutiere. Ils peuvent en même tems par l'épanouiſſement latéral de leurs fibres moyennes rétrécir la *langue*. Je paſſe ici pluſieurs autres mouvemens que ces deux muſcles peuvent exécuter, & qui m'ont autrefois fait dire dans mes cours particuliers, que ces muſcles ſont polychreſtes, c'eſt-à-dire, ont beaucoup d'uſages.

Les ſtylo-gloſſes en ſe contractant peuvent chacun tourner la *langue* vers la joue, & pouſſer les alimens entre les dents molaires ſupérieures & inférieures. Quand ces muſcles agiſſent conjointement avec les portions latérales du plan charnu ſupérieur de la maſſe de la *langue*, ils peuvent tourner la *langue* obliquement en-haut entre les dents de la mâchoire ſupérieure vers la joue, comme pour faire quitter à cet endroit les alimens qui y reſtent quelquefois après la maſtication. Quand ils agiſſent conjointement avec les portions latérales des hyo-gloſſes, ils peuvent tourner la *langue* en-bas entre les dents inférieures & la joue.

Les hyo-gloſſes peuvent raccourcir la *langne* par l'action ſimultanée de toutes leurs portions. Ils en peuvent auſſi tourner le bout ou la pointe entre les dents & la levre inférieure, & la faire paſſer par-deſſus cette levre. Le plan charnu ſupérieur de la maſſe de la *langue*, la peut courber en-haut vers le palais, il peut la faire lêcher la levre ſupérieure. Les mylo-gloſſes peuvent brider un côté de la baſe de la *langue*, pendant que ſa pointe ſe tourne de l'autre côté. Les ligamens ſuſpenſoires des ſtylo-gloſſes peuvent ſervir à la même choſe, & même ſuppléer au défaut de mylo-gloſſes.

Outre les membranes de la *langue* dont j'ai fait l'expoſition ci-deſſus, on a coutume de parler d'une troiſieme, qu'on appelle membrane réticulaire, & qu'on montre communément ſur des *langues* cuites de bœuf ou de mouton. On a prétendu même l'avoir démontrée dans l'homme. J'avoue que je n'y ai pu réuſſir. Il y a très-long-tems que j'ai fait voir que celle qu'on peut tirer des langues cuites de bœuf & de mouton, n'eſt pas une vraie membrane, mais une eſpece de matiere ou ſubſtance mucilagineuſe & claire, repandue entre la membrane mamelonée & la membrane externe ou épidermoïde, laquelle matiere par la cuiſſon devient blanche & acquiert aſſez de conſiſtance pour pouvoir en tirer des portions conſidérables; & que les trous qui la font paroître réticulaire, y ſont moulés par de petits mamelons pyramydaux.

La *langue* n'eſt pas ſeulement arrêtée dans la bouche par les muſcles, elle y eſt encore attachée par des ligamens qui ſont membraneux pour la plupart. Le principal de ces ligamens eſt celui qu'on appelle en Latin *frænum linguæ*, c'eſt-à-dire, le frein de la *langue*. C'eſt le pli ſaillant qui paroît d'abord ſous la *langue*, pour peu qu'on en leve la pointe en ouvrant la bouche, & qui n'eſt que la continuation & comme une duplicature lâche de la membrane dont la cavité inférieure de la bouche eſt recouverte. Ce pli couvre la courbure de la portion antérieure des muſcles genio-gloſſes, depuis la pointe de la *langue* juſqu'au-deſſous de l'intervalle mitoyen des dents inciſives inférieures.

Les autres ligamens de la *langue* ſont le pli membraneux qui va le long du milieu de la convexité de l'épiglotte juſqu'à la baſe de la *langue*, & les plis membraneux qui enveloppent les demi-arcades inférieures de la cloiſon du palais. Ces trois plis ſont auſſi la continuation de la membrane qui couvre les parties voiſines. Les ligamens aponévrotiques des muſcles ſtylo-gloſſes peuvent être regardés comme de vrais ligamens latéraux de

de la *langue*. Ils sont un peu collés au bas du muscle ptérygoïdien interne ou antérieur.

Les principaux vaisseaux sanguins de la *langue* sont ceux qui paroissent si évidemment sous la *langue*, ou pour mieux dire, dans la face inférieure de la *langue*, à chaque côté du frein. Il y en a quatre, une artere & une veine qui s'accompagnent à chaque côté. On les appelle veines & arteres sublinguales, ou arteres & veines ranines. Les veines sont à côté du frein, & les arteres à côté des veines. Ces arteres sont chacune des rameaux de la seconde branche interne ou antérieure de l'artere carotide externe, & communiquent avec les rameaux de la premiere branche externe ou postérieure de la même carotide, &c. Les veines sont ordinairement des rameaux d'une branche de la veine jugulaire externe antérieure.

On voit quatre cordons de nerfs aller très-distinctement à la base de la *langue*, & y continuer leur route tout au long dans son épaisseur jusqu'à la pointe. Deux de ces cordons sont des rameaux des nerfs maxillaires inférieurs, c'est-à-dire, des rameaux de la troisieme branche de la cinquieme paire des nerfs de la moelle allongée. Les deux autres sont les nerfs de la neuvieme paire. Je donne le nom de petits linguaux ou petits hypoglosses aux premiers, & celui de grands nerfs linguaux ou grands nerfs hypoglosses aux autres. Les grands sont inférieurs & internes. Les petits sont supérieurs & externes, ou latéraux. La petite portion ou premiere branche du nerf sympathique moyen ou de la huitieme paire, produit aussi un nerf particulier à chaque côté de la *langue*.

Le grand nerf lingual de chaque côté se glisse en-devant entre le muscle mylo-hyoïdien & le muscle hyo-glosse, sous le muscle genio-glosse, & se distribue à toutes les fibres charnues jusqu'à la pointe de la *langue*, en communiquant par plusieurs petits filets avec le petit lingual, & même avec celui de la huitieme paire.

Le petit nerf lingual de chaque côté, se détache du nerf maxillaire inférieur dans le passage, & quelquefois avant le passage de ce nerf entre les deux muscles ptérygoïdiens. Ensuite il s'en éloigne de plus en plus, & passe sous la partie latérale de la *langue*, & par-dessus la glande sublinguale. Il donne en passant aux portions voisines de la *langue*, & enfin s'insinue dans son épaisseur, & se termine vers sa pointe, après avoir envoyé dans tout ce trajet quantité de filets à la tunique mamelonnée. Il communique, comme il a été dit ci-dessus, avec le grand & avec le petit nerf de la huitieme paire.

Ce nerf lingual, un peu après son détachement du nerf maxillaire inférieur, porte un petit nerf particulier qui monte en arriere vers l'articulation de la mâchoire inférieure, en accompagnant le tendon du muscle latéral du marteau de l'oreille interne, traverse la caisse entre le manche du marteau & la jambe longue de l'enclume sous le nom de corde du tambour, & ensuite pénetre la partie postérieure de la caisse, où il s'unit avec la portion dure du nerf auditif. Cette petite corde nerveuse a été regardée par les Anatomistes comme une espece de nerf recurrent du petit nerf lingual : mais comme il paroît faire dans quelques sujets avec le nerf lingual simplement un angle aigu, dont la pointe est tournée en-devant, & que le nerf lingual paroît un peu plus gros après cet angle, il doit plutôt être censé venir de la caisse & s'unir avec le nerf lingual, que de naître de ce nerf & d'en remonter à la caisse. Il y a des sujets où l'union de ce petit nerf avec le nerf lingual est comme plexiforme, & très-difficile à démêler.

Le nerf lingual de la huitieme paire de la moelle allongée, ou la premiere branche de cette paire, passe d'abord sur le côté interne du muscle digastrique de la mâchoire inférieure, & communique aux muscles genio-hyoïdiens, aux muscles voisins de la base de la *langue* & à ceux du pharynx. Il produit ensuite des ramifications & des communications dont on a parlé au mot *Nervus*, & enfin va dans la partie inférieure de la *langue*, & y communique avec le rameau lingual de la cinquieme paire & avec le rameau lingual de la neuvieme.

La *langue* est l'organe de la sensation particuliere qu'on appelle gout, & cela par le moyen de ses mamelons, surtout des veloutés ou pyramidaux. Il n'est pas encore évident en quoi & comment les mamelons demi-lenticulaires y contribuent. A l'égard des mamelons boutonnés ou à tête, on les peut regarder comme une espece de glandes salivaires dispersées.

Elle est aussi un des principaux instrumens de la parole & de l'articulation de la voix. Riolan dans son Anthropographie, dit avoir vu un enfant de cinq ans, qui après avoir perdu la *langue* par la petite vérole maligne, la luette étant restée entiere, n'avoit point, ou que très-peu perdu l'usage de la parole. Apparemment la base de la *langue* y étoit demeurée. M. de Jussieu a donné dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, une Observation sur une petite fille qui parloit, quoique née sans *langue*, au lieu de laquelle il n'y avoit qu'une espece de petite éminence.

Elle sert encore à ramasser les morceaux qu'on mâche, à les tourner de côté & d'autre, à détacher du palais ce qui s'y colle, à cracher, à sucer, &c. Elle sert beaucoup à la déglutition avec le secours des muscles digastriques, qui par leur contraction en même-tems que les autres muscles tiennent la mâchoire inférieure serrée contre la mâchoire supérieure, soulevent l'os hyoïde, & le fixent à une hauteur convenable, par laquelle les muscles stylo-glossiens & hyo-glosses font rouler la base de la *langue* en arriere contre le morceau, & lui font pousser ce morceau dans le pharynx, dont les portions qui sont alors immédiatement au-dessus se contractent sur le champ, & l'avancent vers l'œsophage. Winslow.

Des maladies de la langue qui ont besoin du secours de la Chirurgie.

Maniere d'abaisser la langue.

Il est souvent nécessaire d'abaisser la *langue* pour pouvoir remédier aux maladies de la bouche & du palais, comme peuvent être l'inflammation des amygdales & de la luette, un polype, un abscès, un os ou une arête qui se sera arrêtée dans le gosier. On a inventé pour cet effet un instrument appellé miroir de la *langue*; *speculum linguæ* (voyez *Pl. II. du second Vol. fig. P.*) Quelques malades aiment mieux qu'on se serve du manche d'une cuillere, qui est en effet plus propre & plus commode. Il faut avoir soin lorsqu'on emploie l'instrument dont nous venons de parler, de le manier doucement; de peur d'augmenter la douleur & l'inflammation. Supposé que les injections soient nécessaires, on introduira le bout de la seringue dans la bouche par-dessus le manche du miroir de la bouche ou de la cuillere. Supposé qu'il survienne un ulcere dans la bouche, une tuméfaction des amygdales ou un polype dans le nez, mais sans inflammation ou convulsions, & qu'on ne puisse ouvrir la bouche autant qu'il faut pour pouvoir y remédier, on se servira du *speculum oris* représenté dans la *Pl. XI. du troisieme Vol. fig. 12 ou 13.*

Maniere de couper le frein de la langue.

Les enfans naissent quelquefois avec une membrane qui attache si fort la *langue* au fond de la bouche qu'elle l'empêche de sortir au-delà des levres & d'exécuter ses mouvemens ordinaires, de sorte qu'ils ne peuvent sucer le téton. On voit aussi quelquefois des adultes qui bégayent, parce que leur *langue* n'a pas la liberté de se remuer & de s'alonger autant qu'il le faudroit. Cette maladie n'est pas si fréquente qu'on se l'imagine communément ; car à peine trouve-t-on un enfant sur mille qui en soit attaqué. Lorsqu'un enfant peut sortir sa *langue* hors de la bouche, il n'est point nécessaire de

lui couper le frein, parce qu'il ne l'empêche ni de téter ni de parler. Mais dans les cas où la *langue* ne peut sortir au-delà des levres, ni exécuter ses mouvemens ordinaires, il faut nécessairement la débrider par le moyen de l'incision. Cette opération demande beaucoup de précaution, car elle peut avoir des suites fâcheuses lorsqu'elle est mal faite.

On saisit le bout de la *langue* avec les doigts enveloppés d'un linge pour empêcher qu'elle ne glisse, comme on voit dans la *Pl. XII. du premier Vol. fig.* 1. ou bien on la souleve de la main gauche avec une petite fourchette propre pour cet effet (Voyez même *Pl. fig.* 2. 3. & *Pl. II. du second Vol. O P*) & l'on coupe avec des ciseaux émoussés (*Pl. II. du second Vol. C*) ou avec un bistouri autant du filet qu'il en faut pour rendre à la *langue* ses mouvemens ordinaires, & procurer à l'enfant la liberté de téter. Mais il faut prendre garde de ne point offenser les conduits salivaires, les veines ranules ou les nerfs de la *langue*; car ces sortes de plaies peuvent avoir des suites fâcheuses.

Dionis, dans ses *Opérations de Chirurgie*, rapporte l'exemple d'un enfant qui mourut après l'opération, d'une hémorrhagie causée par l'ouverture des veines ranules.

* Un fameux Chirurgien coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec joie comme un riche héritier: mais cette joie fut de courte durée, l'enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filet, s'en alla aussi-tôt qu'il l'eut vu téter avec facilité; & la nourrice l'ayant remis dans son berceau, après qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir ses levres, comme s'il tétoit encore, à quoi on ne fit pas attention, parce qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néantmoins le sang qui sortoit de la veine qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche; la sortie de ce sang étant encore excitée par le sucement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de sang dans ses vaisseaux: & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foiblesse de l'enfant, qui mourut peu d'heures après. On l'ouvrit & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang, dont son estomac étoit rempli. Je ne rapporte cette observation, continue Dionis, que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

S'il arrivoit que l'on ouvrît la veine, ce qui n'est point impossible lorsque le filet est court & épais, il faudroit appliquer sur la *langue* une compresse trempée dans du vinaigre jusqu'à ce que l'hémorrhagie ait cessé. Supposé qu'on n'ait point assez débridé la *langue* dès la premiere fois, il faudra au bout de quelques jours ou de quelques semaines, couper ce qui reste du filet avec beaucoup de précaution; & oindre la plaie avec du miel rosat ou du sirop violat, le plus souvent qu'il sera possible, pour empêcher la réunion des parties qu'on a divisées.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que la cure de ces sortes de cas est aussi dangereuse qu'ils sont rares, & l'on ne peut que s'étonner de l'ignorance des Sages-femmes, qui assurent que presque tous les enfans naissent avec le filet. Dans cette croyance, elles s'ingerent de fourrer leurs doigts dans la bouche des enfans qui naissent, & de déchirer cruellement cette membrane avec leurs ongles; ce qui ne manque presque jamais d'être suivi d'inflammations, de convulsions & de la mort même. Hildanus, *Cent.* 3. *Observ.* 28. nous donne un détail exact de la nature & de la cure de cette maladie, aussi bien que des suites fâcheuses dont l'opération est suivie lorsqu'elle est mal faite.

De la grenouillette, & du calcul qui se forment sous la langue.

On donne le nom de ranule ou de grenouillette à une tumeur ou abscès qui se forme au côté droit ou gauche, ou dans le milieu de la *langue*, près des veines ranules; & qui est remplie d'une matiere dont l'espece varie; car elle ressemble quelquefois à une lymphe épaisse & mucilagineuse, elle est tantôt plus épaisse, tantôt purulente & disposée à se durcir, & quelquefois enfin d'une consistance pierreuse. Cette tumeur se forme quelquefois tout d'un coup, & outre qu'elle empêche de parler & d'avaler, elle cause aussi des douleurs très-aiguës. Il se forme souvent des tubercules charnus dans cette partie, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils excitent de la chaleur, & j'en ai vu quelquefois dégénerer en chancres. Les enfans sont plus sujets à ces sortes de tumeurs, que les adultes; & on a beaucoup de peine à les résoudre, parce qu'on ne peut y appliquer commodément les remedes convenables. Il est également difficile de les faire venir à suppuration, de sorte qu'il faut nécessairement avoir recours à l'opération.

Comme ces tumeurs sont à peu-près de même nature que les tumeurs enkystées; il conviendroit de les traiter suivant la même méthode, qui seroit en effet la plus prompte, sans les difficultés dont elle est accompagnée; car outre que le kyste est extrement mince, les cris de l'enfant exposent les nerfs, les vaisseaux ou les conduits salivaires à des plaies dangereuses, qui peuvent être suivies de douleurs excessives, de spasmes, d'inflammations ou d'une hémorrhagie violente. Il est donc plus à propos de soulever la langue de la main gauche, & de faire une simple incision transversale dans la tumeur, en prenant garde de ne point offenser les parties dont on vient de parler.

On procurera par ce moyen l'écoulement de la matiere morbifique, de quelque nature qu'elle soit, visqueuse, épaisse ou purulente; & supposé qu'elle soit trop épaisse, on l'aidera à sortir, en pressant légerement la tumeur avec les doigts. Pour empêcher que le sac qui reste ne se remplisse de nouveau, comme il arrive très-souvent, on détergera son fond avec de la charpie trempée dans du miel rosat & un peu d'esprit de vitriol, jusqu'à ce qu'il soit entierement consumé. On consolidera ensuite la plaie avec de l'huile & du sucre, du miel rosat seul, ou avec de l'huile de myrrhe par défaillance: la tumeur s'ouvre quelquefois d'elle-même, & dans ce cas, il faut déterger & consolider l'ulcere de la maniere qu'on vient de dire.

Les petites glandes situées sous la *langue*, s'enflent aussi quelquefois avec douleur & inflammation. Lorsque cela arrive, le malade doit se laver souvent la bouche avec du lait chaud, appliquer une figue à demi rôtie sur la partie affectée, & sous le menton des cataplasmes & des emplâtres émolliens, jusqu'à ce que la tumeur soit entierement dissipée ou prête à suppurer. Supposé qu'elle vienne à maturité, il faut l'ouvrir, la déterger & la consolider de même que les abscès des gencives. Lors au contraire, comme je l'ai quelquefois observé, que la tumeur est située dans le milieu de la *langue*, ou dans l'endroit où les conduits salivaires s'ouvrent dans la bouche, il ne faut jamais l'ouvrir, de peur d'offenser ces conduits, les nerfs & les vaisseaux sanguins. Il est donc plus sur d'attendre qu'elle s'ouvre d'elle-même, & la traiter ensuite comme on a déja dit. Les méthodes que nous venons de proposer sont inutiles, lorsque ces sortes de tumeurs sont disposées à dégénérer en chancre. Lorsqu'il se forme une pierre dans cette partie de la *langue*, il faut y faire une incision, & supposé qu'elle ne sorte point d'elle-même, la retirer avec une sonde ou avec des pincettes, & panser la plaie, comme on a dit ci-dessus.

Des Skirrhes, des Ulceres & des Cancers qui viennent à la langue.

On dit que la *langue* est affectée d'un skirrhe, lorsqu'elle s'enfle & se durcit sans qu'on sente aucune douleur: mais dès qu'elle devient douloureuse, & rend une ma-

tiere purulente, ou une sanie fétide; elle dégénere peu à peu en un cancer. Cette tumeur n'est d'abord pas plus grosse qu'un pois: mais elle augmente quelquefois peu à peu, jusqu'à occuper une grande partie de la *langue*.

Elle est quelquefois mobile, & quelquefois tout-à-fait fixe, tantôt cachée & occulte, & tantôt venant à s'ouvrir & à s'ulcérer; elle laisse échaper, comme les autres cancers, une humeur putride & fétide qui consume insensiblement la *langue*. Cette facheuse maladie vient quelquefois d'elle-même, sans aucune cause manifeste, mais plus communément des petites plaies que les pointes des dents rompues font à la *langue*; & j'ai quelquefois vû un côté & même la pointe de cet organe rongée & détruite par une pareille cause.

Lorsque cette maladie est causée par une dent, il faut ou l'arracher immédiatement, ou du moins en rogner les pointes avec la lime représentée dans la *Pl. XI. du troisieme Vol. Fig.* 22. car jusqu'alors on ne doit point espérer de pouvoir y remédier. Il faut ensuite oindre la partie affectée de la *langue* avec de l'huile de myrrhe par défaillance, ou du miel rosat mêlé avec du baume de la Mecque ou du Perou. Si la maladie provient de causes cachées, il faut employer des remedes internes, propres pour le skirrhe ou le cancer, & supposé que ceux-ci, non plus que les autres, ne soient d'aucun effet, il faut séparer sans délai la partie affectée, de peur que la maladie n'augmente, & que l'opération ne devienne plus dangereuse. Il faut observer cependant qu'il vient quelquefois à la *langue* des petits tubercules, gros comme des pois, ou plus, qui subsistent plusieurs années sans augmenter, ni causer aucune douleur au malade, & qui l'accompagnent même au tombeau. Il ne faut jamais entreprendre de les dissiper; car les remedes les irritent, & les font même dégénérer en un cancer ulcéré qui cause la mort au malade. Lorsque la tumeur augmente, qu'elle cause de la douleur, & qu'elle est mobile, il faut l'ouvrir avec le bistouri & séparer les parties affectées de celles qui sont saines. Que si elle est fixe & peu considérable, il faut séparer avec elle les parties saines qui lui sont contigues.

Lorsque la tumeur est fort grosse, & qu'elle est tellement située à la racine de la *langue*, qu'on ne peut l'extirper entierement, il vaut mieux renoncer à l'opération, que de tourmenter inutilement le malade, ou peut-être même lui causer la mort; car à moins qu'on ne l'extirpe entierement, elle s'irrite par l'incision. Il faut pour opérer plus commodément, faire placer un Aide derriere le malade, qui s'assurera de sa tête, & un autre à côté qui lui tirera la *langue* hors de la bouche avec les doigts enveloppés d'un linge fin, ou avec des pincettes, ou tel autre instrument pareil à ceux que l'on voit représentés dans la *Pl. VII. du second Vol. Fig.* 9. 10.

Après avoir extirpé le skirrhe & le cancer, on pourra panser la plaie avec du miel rosat & quelques gouttes du baume dont on a parlé ci-dessus, ou avec de l'huile de myrrhe ou d'olive, ou avec un liniment composé avec du sucre & de l'huile d'amandes douces. La cure étant achevée, il faut prescrire au malade une diete & un régime exact, & l'usage de remedes convenables, s'il veut prévenir une rechute. Ruysch, dans ses *Observat.* 76. rapporte un cas remarquable de cette espece, dans lequel après avoir séparé la tumeur ulcérée avec le bistouri, il guérit le malade par l'application du cautere actuel; ce qu'il n'avoit jamais pû faire, quoiqu'il eût déja extirpé la tumeur plusieurs fois.

Des Prognostics qui se tirent de la langue *dans les maladies aigues.*

L'inspection de la *langue* dans les maladies aiguës est quelquefois très-importante pour prédire le sort du malade. Hippocrate *VI. Epid. V. Aphor.* 13. 15. dit que la *langue* a la même couleur que les humeurs qui prédominent, ce qu'il explique en ces termes:

« La *langue* fait connoître l'état de la partie séreuse des « humeurs. La couleur jaune, pâle de la *langue* (χλωραὶ γλῶσσαι) provient de la bile, qui est une ma- « tiere grasse; sa rougeur, du sang; sa noirceur, de la « bile noire; & sa blancheur, du phlegme. »

Il suit delà qu'il est aisé de connoître quelles sont les humeurs qui dominent dans le corps; car la couleur de la *langue* indique l'humeur particuliere qui cause la maladie: mais il faut distinguer & examiner si l'altération de la *langue* provient d'une vapeur ou humeur, ou des alimens ou de la boisson, ou des remedes, ou d'une fluxion du cerveau; car elle peut venir de toutes ces causes. Il faut donc être assuré que cette couleur n'est point l'effet d'aucune des causes dont nous venons de parler: mais qu'elle provient des humeurs qui se rendent par les veines & les arteres à la *langue* qui est extremement susceptible de toutes sortes de couleurs, parce qu'elle est composée d'une chair flasque, lâche & molle, & parsemée d'un grand nombre de veines. Galien dit, à ce sujet dans son Commentaire sur le passage que nous avons cité: « que la *langue* étant parse- « mée de grosses veines, & composée d'une substance « molle & spongieuse, elle est plus disposée que les « corps durs & serrés à recevoir les humeurs séreuses, « aussi-bien que les couleurs qu'elles lui communiquent « comme le feroit la laine. »

Passons maintenant aux prognostics que l'on peut tirer de la *langue*.

C'est un bon signe dans toutes sortes de maladies aiguës, lorsque la *langue* est pareille à celle d'un homme qui se porte bien, pourvu que quelque cause externe, comme les alimens, la boisson, les remedes ou une fluxion de cerveau n'y ait aucune part. Lorsque le corps est dans un tempérament convenable, la *langue* est médiocrement rouge, molle, d'une grosseur proportionnée & exempte de défauts, tant à l'égard du gout qu'à l'égard de la parole. C'est donc un bon signe dans les maladies aiguës, & surtout dans les fievres ardentes & synoques lorsque la *langue* est telle que je viens de la décrire; sa couleur rougeâtre marque que l'humeur morbifique & nuisible n'est ni trop abondante, ni trop putride & inflammatoire; car dans chacun de ces cas, la *langue* doit être nécessairement jaune ou de couleur de safran, ou noire ou extremement rouge, puisque, comme nous l'avons observé avec Hippocrate, elle ne peut qu'être teinte & affectée par les vapeurs & les exhalaisons des humeurs qui prédominent dans le corps, soit bilieuses, adustes ou pituiteuses. La mollesse de la *langue*, lorsqu'elle ne provient point des alimens, de la boisson, des médicamens, ou de quelque catarrhe, signifie que les visceres ne sont point affectés d'un trop grand degré de chaleur, & de-là vient aussi que le malade n'est point trop altéré. La mollesse de la *langue* qui provient d'une fluxion pituiteuse du cerveau sur la gorge, a des signes qui lui sont propres & qui la font distinguer. Les principaux sont un assoupissement extraordinaire & un degré de chaleur excessif. Une pareille fluxion en irritant la *langue* & le gosier non-seulement prévient la sécheresse de la *langue*, mais appaise encore la soif. De-là vient qu'Hippocrate dit, dans l'*Aph.* 54. *de la Sect.* 4. que ceux qui ont la toux ne sont pas fort altérés & ont la parole prompte & libre. Telles sont les qualités que la *langue* doit avoir dans les maladies aiguës pour être bonne.

L'altération de la *langue* de son état naturel est quelquefois un signe de la bonté de la crise; comme, par exemple, dans une esquinancie violente, lorsqu'elle paroît extremement enflammée & enflée par le transport des humeurs sur la gorge & sur la *langue*, ou lorsque pour la même raison elle est affectée de convulsions & d'un tremblement: mais il faut juger de ces sortes d'altérations par les signes critiques dont elles sont précédées.

Examinons maintenant les mauvaises qualités de la *langue*, relativement au prognostic.

C'est un mauvais signe lorsqu'il survient un changement dans la couleur, dans le volume & dans la substance de la *langue*. Une *langue* blanche, épaisse & féculente, ne vaut rien dans les maladies aiguës. J'ai observé ces sortes de symptomes, dit Prosper Alpin, dans une fievre épidémique qui fit beaucoup de ravage à Genes il y a quelque tems, & j'en tirai une bonne preuve d'une redondance d'humeurs pituiteuses & grossieres, & d'une chaleur extreme dans les visceres, sans pouvoir néanmoins en tirer aucun prognostic assuré touchant la guérison ou la mort du malade. C'est pourquoi encore que ces symptomes ne valent rien entant qu'ils indiquent que la maladie est entretenue par une redondance d'humeurs pituiteuses & grossieres mêlées avec des humeurs bilieuses & putrides, on ne peut cependant, lorsqu'ils ne sont accompagnés d'aucun autre mauvais symptome, en prognostiquer la mort du malade.

La seconde espece de *langue* réputée mauvaise est la jaune, qu'Hippocrate appelle χλωρά, *chlora*, (voyez *Chloros*.) Elle indique que la maladie provient d'une redondance de bile putréfiée, ce qui la rend d'autant plus dangereuse.

Mais cette couleur n'est pas si dangereuse que la noire, qui indique une abondance de bile aduste, que la nature a beaucoup plus de peine à corriger que les autres humeurs. La *langue* est telle que je viens de la dépeindre dans les fievres ignées & ardentes, accompagnées d'une extreme langueur, & elle est toujours à craindre, surtout quand elle est jointe à d'autres mauvais signes. Elle est encore un symptome des fievres pestilentielles & ardentes. C'est donc avec raison qu'on l'estime un symptome propre aux maladies aiguës, comme on peut le recueillir des *Coac.* 229. où il est dit, « que la noirceur extraordinaire de la *langue* indique une crise le « quatorzieme jour. »

« La *langue* la plus dangereuse, ajoute-t'il ensuite, est « la noire & la jaunâtre, (*chlora*.) » Peut-être veut-il parler de la couleur jaune qui tire sur le noir, & ce n'est point sans fondement, puisqu'elle indique que la bile qui a pris la place du sang & teint la *langue* d'une couleur jaune, est devenue noire par l'augmentation de l'inflammation & le sang aduste, ce qui est le plus mauvais de tous les états.

La noirceur de la *langue* accompagnée d'un tremblement est condamnée par l'Auteur des *Coacæ Prænot.* 233. qui dit :

« Que les tremblemens de la *langue* accompagnent la « diarrhée dans quelques malades; mais qu'ils prognostiquent une mort prochaine, lorsque la noirceur de « cet organe s'y trouve jointe. »

La couleur livide de la *langue* est le plus funeste de tous les prognostics; parce qu'elle est causée par le changement du jaune ou du rouge en noir, en conséquence de l'inflammation violente de quelqu'un des visceres, & d'un excès de chaleur étrangere, accompagnée du défaut ou de l'extension de la chaleur innée.

Les Medecins ont observé que la trop grande rougeur de la *langue* est quelquefois un mauvais signe dans l'esquinancie & dans la péripneumonie, mais cette malignité augmente & se confirme par d'autres mauvais signes. Telle étoit la *langue* de la femme attaquée d'une esquinancie, qui vivoit avec Aristion, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 7. & qui mourut le cinquieme jour de sa maladie; & tel étoit aussi le cas du fils de Balis, *VII. Epid. Text.* 19. qui mourut le neuvieme.

La *langue* augmente quelquefois dans l'esquinancie à un tel point que la bouche ne peut plus la contenir. Quelques malades ont été guéris dans un pareil cas au moyen d'un bon traitement, mais plusieurs en sont morts. Au contraire la *langue* a considérablement diminué à d'autres, son humidité ayant été presque entierement consumée par la violence de la chaleur; ce qui montre que la fievre est très-forte & le cas extremement dangereux : mais pour porter un jugement assuré, il faut avoir égard à plusieurs autres signes.

Une langue noire & enflée est mortelle, parce qu'elle indique l'extinction de la chaleur naturelle. Tel étoit le cas de la jeune femme dont il est parlé dans le cinquieme Livre *des Epidem. Text.* 53. qui ayant pris à l'âge de vingt ans un remede pour se faire avorter, mourut le quatrieme jour.

A l'égard de la substance de la *langue*, les unes sont extremement molles, en conséquence de l'humidité qu'elles absorbent, les autres seches, rudes, inégales, ridées, pleines de crevasses & ulcérées; les unes sont couvertes de petites tumeurs, les autres chaudes ou froides au toucher; quelques-unes sont dans un état qui répond au degré d'altération du malade, & quelques autres enfin ne sont accompagnées d'aucune soif.

La *langue* est seche & aride dans toutes les fievres, surtout dans celles qui sont ardentes, & beaucoup plus encore dans celles qui sont accompagnées d'une phrénésie. Une *langue* seche & rude paroît être propre aux fievres ardentes, comme Galien l'observe dans son *Comment.* sur les *Prorrhet.* La sécheresse excessive de cet organe indique une chaleur violente. Dans ces sortes de cas la *langue* devient d'abord seche & aride, ensuite rude & inégale, un peu après dure & ridée, & enfin par la violence de la chaleur pleine de crevasses & d'ulceres, de même qu'il se forme plusieurs crevasses dans la terre lorsqu'elle est brulée par l'ardeur du soleil.

Une *langue* dure & ridée est très-mauvaise & propre à la phrénésie, entant qu'elle contracte un degré violent de sécheresse à cause du voisinage de l'inflammation. De-là vient que l'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. T.* 3. appelle du nom de phrénétiques les *langues* denses, dures & seches, & c'est d'elles dont il est parlé dans les *Coac.* 229. où il est dit, « que la *langue* qui se ride au « commencement sans perdre sa couleur, mais qui « dans le progrès de la maladie devient rude, livide « & pleine de crevasses, est mortelle. »

On ne peut cependant tirer aucun prognostic de la sécheresse de la *langue* touchant la mort du malade, quand elle n'est point accompagnée d'autres signes; car plusieurs personnes qui l'avoient telle qu'on vient de la dépeindre, ont échappé de maladies très-cruelles. Nous en avons un exemple au premier des *Epid. Sect.* 7. *Ægr.* 14. dans la fille de Larisse.

C'est un bien plus mauvais signe lorsque la noirceur se trouve jointe avec la sécheresse : mais on ne peut s'en servir pour prédire la mort du malade sans le concours d'autres signes, de la nature desquels étoient ceux qu'Hippocrate observa avec la noirceur de la *langue* dans la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. dans celui qui s'étant mis le soir à table avec une fievre légere ne laissa pas de boire copieusement, *Ægr.* 12. dans Hermocrates, 3. *Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 2. & dans un grand nombre d'autres.

La secheresse de la *langue* est un mauvais signe dans l'esquinancie, parce qu'elle indique la violence de l'inflammation interne, qui est ce qui suffoque le malade. Telle parut à Hippocrate, *III. Epid. Ægr.* 7. la *langue* de la femme qui mourut d'une esquinancie le septieme jour de sa maladie.

Une *langue* ulcérée & pleine de crevasses indique une inflammation d'une espece maligne & pernicieuse. J'ai vu des malades, dit Prosper Alpin, attaqués de fievres malignes, qui avoient la *langue* pleine de crevasses & de pustules, sans pour cela qu'ils en soient morts; quoique Rhasis prétende dans son *Lib. X. cap.* 3. « que « lorsqu'il se forme sur la *langue* des pustules grosses « comme des pois, & que la fievre est violente & ai-

« guë, le malade meurt au commencement du jour « suivant. » Il s'ensuit donc que la sécheresse, la dureté & la noirceur de la *langue* sont d'un présage funeste, quand elles se trouvent jointes à d'autres mauvais signes; surtout lorsque le malade n'est point altéré; car cette circonstance est un signe extremement pernicieux dans les fievres ardentes, parce qu'elle indique, suivant Galien, *in* 1. *Epid.* ou un délire ou l'extinction de la faculté sensitive.

Toutes les fois donc que la *langue* est seche & aduste, sans que le malade soit altéré, on peut en prognostiquer un délire ou la mort, si ces circonstances se trouvent jointes avec des signes d'une nature aussi pernicieuse que ceux qu'Hippocrate observa dans la personne qui soupa avec la fievre; aussi-bien que dans Hermocrates, & qui moururent tous deux.

Il dit du premier :

« Une certaine personne ayant soupé avec une fievre lé« gere, & bu copieusement, fut attaquée la nuit même « d'un vomissement & d'une fievre violente, accom« pagnée d'une douleur dans l'hypocondre droit, & « d'une légere (ὑπολάπαρ&) inflammation des parties « internes. Elle passa toute la nuit dans de grandes in« quiétudes, son urine fut d'abord épaisse, rouge & « sans sédiment; sa *langue* extremement seche, sans « pour cela qu'elle fût altérée. »

A l'égard d'Hermocrate, après avoir dit que sa *langue* fut extremement seche dès le commencement, qu'il devint sourd, qu'il tomba dans un assoupissement, qu'il n'étoit point altéré, & que son urine étoit épaisse & trouble,

Il ajoute :

« Il eut une autre crise le vingtieme jour (eu égard aux « crises imparfaites qu'il avoit eues le onzieme & le « quatorzieme) la fievre & les sueurs cesserent, il ne « voulut plus rien manger, il reprit l'usage de ses sens, « mais sans pouvoir parler. Sa *langue* devint extre« mement seche, sans pour cela qu'il fût altéré; il fut « assoupi & quelque peu affecté d'un coma. La fievre « revint le vingt-quatrieme jour accompagnée d'une « diarrhée qui lui fit rendre par bas une grande quan« tité de matiere aqueuse. La fievre augmenta les jours « suivans, sa *langue* devint extremement seche, & il « mourut le vingt-septieme jour. »

Le dégout continuel & tous les autres accidens qui survinrent à ce malade, prouvent que la sécheresse de sa *langue* & son peu d'altération étoient un des symptomes qui marquent l'extinction de la faculté sensitive. Il s'ensuit donc, comme nous avons déja dit, que la sécheresse extreme de la *langue* dans les maladies aiguës, présage le délire ou la mort. Il faut bien se garder cependant de rien décider touchant la vie du malade sur ces deux signes seuls, puisque, comme nous avons observé ci-dessus, la *langue* peut paroître extremement seche & brûlée, & le malade non altéré, sans pour cela qu'il survienne un délire, ni la mort. Cela vient de ce que les humeurs pituiteuses qui tombent du cerveau arrosent le gosier, & appaisent la soif. On doit être assuré que c'est-là la vraie cause : cependant la *langue* n'est pas seche long-tems dans ces sortes de cas; car dans une fluxion d'humeurs pituiteuses, la substance entiere de la *langue* ou sa partie qui est près de sa racine, n'a pas plutôt été arrosée par l'humeur, qu'elle s'humecte aussi-tôt. A quoi l'on peut ajouter que les malades, dans ces sortes de cas, jouissent des douceurs du sommeil, parce que les parties supérieures du corps abondent en humidité. La fluxion se manifeste quelquefois par la quantité de salive que le malade rend, & qui est produite par l'humeur qui tombe du cerveau. Lorsque la *langue*, dans une fievre ardente qui n'est accompagnée d'aucun écoulement d'humeur du cerveau, paroît seche, rude & brûlée, & que le malade n'est point altéré, on peut en toute sureté prédire un délire ou une extinction de la faculté.

Une *langue* seche paroît quelquefois chaude & quelquefois froide au toucher; ce dernier accident est un signe de mort, parce qu'il n'arrive jamais sans une inflammation violente. Une *langue* chaude & rude n'est point si dangereuse, à moins qu'elle ne soit telle au commencement comme il arriva à Hermocrate.

Le tremblement de la *langue* est encore un symptome assez fréquent dans les maladies aiguës, & il est mortel au plus haut degré lorsqu'il succede à la sécheresse de la même partie. Il est aussi fort ordinaire dans les phrénésies qui doivent être suivies de la mort du malade, suivant l'Auteur des *Prorrhétiques*, *L. I. T.* 20. qui dit « que le tremblement de la *langue* est une marque que « la raison est troublée. » Car lorsque le cerveau est attaqué d'une phrénésie, qui est une maladie chaude, la *langue* ne peut demeurer en repos; ce qui fait que les malades bégayent & ne peuvent articuler leurs mots un peu avant que de mourir. Et les Médecins observent communément ces deux symptomes, je veux dire, le tremblement & les mouvemens convulsifs de la *langue*, dans les phrénésies dont la mort doit être la suite. Les convulsions de la *langue* sont une suite de la sécheresse des muscles de cette partie, qui sont affectés de même que ceux de la tête; le tremblement de la voix vient d'une foiblesse causée par la mauvaise qualité des humeurs; & tous les symptomes dont nous venons de parler, qui proviennent de la sécheresse extreme du cerveau, indiquent que la raison est prête à être troublée. Lorsque ce tremblement & ce bégayement proviennent d'un endurcissement universel des muscles ils sont encore pernicieux, parce qu'ils sont causés par la sécheresse immodérée du cerveau.

Je le répete, pour ne nous point tromper dans nos prognostics, il faut distinguer les causes de ces tremblemens & de ces mouvemens convulsifs de la *langue*; car lorsqu'ils proviennent, ainsi que je l'ai observé, de la sécheresse excessive des muscles, du cerveau & des nerfs, ils sont certainement mortels : mais c'est tout le contraire lorsqu'ils sont causés par une humeur qui se jette sur les parties musculaires & nerveuses : car une pareille réplétion est souvent la cause de ces tremblemens & de ces mouvemens convulsifs dont la *langue* est attaquée au commencement des maladies, lesquels on doit attribuer à la redondance des humeurs, comme dans le cas de Python, dont il est parlé au commencement du troisieme Livre des *Epidémiques*; & comme on l'observe quelquefois à la veille d'une crise; car dans ce cas on les met à juste titre au nombre des signes critiques. Il faut donc en fait de prognostic distinguer les tremblemens & les convulsions de la *langue* qui proviennent de sécheresse, & qui sont toujours funestes; & ceux qui sont causés par une réplétion; car ces derniers surviennent au commencement des maladies, ou sont accompagnés d'autres signes critiques : au lieu que les autres sont toujours causés par une maladie extremement chaude & seche. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

LINGUA AVIS, nom de la *Doria, quæ Jacobæa, foliis integris & mucronatis.*

LINGUA CERVINA, *langue de cerf* ou *scolopendre vulgaire.*

Voici ses caracteres.

Les vaisseaux qui contiennent la semence sont disposés sur la face superieure de la feuille, dans une suite vermiculaire, ou pareille à la trace d'un vers, & couverts d'une membrane mince que le fruit perce lorsqu'il est mûr. Ces vaisseaux consistent en une pellicule mince, creuse, orbiculaire & lenticulaire, entourée d'un an-

neau élastique, qui venant à se rompre lorsque le fruit est mûr, laisse échaper des semences très-menues. Les feuilles sont simples, longues, entieres, dentelées, & dans quelques especes quelquefois branchues.

Boerhaave compte quinze especes de cette plante, qui sont

1. *Lingua cervina, officinarum*, C. B. P. 353. Tourn. Inst. 544. Boerh. Ind. A. 143. *Lingua cervina & Phyllitis*, Offic. *Phyllitis*. Ger. 976. Emac. 1138. Raii Hist. 1. 134. Synop. 44. *Phyllitis sive lingua cervina vulgi*. J. B. 3. 756. *Phyllitis sive lingua cervina vulgaris*. Park. 1046.

La *langue de cerf* est petite, noirâtre & fibreuse, elle pousse des feuilles longues, étroites, lisses, terminées en pointe, d'environ un pié de long, sur deux pouces de large, & terminées près de la tige en deux oreilles dont la pointe est émoussée. La semence est disposée en lignes obliques sur chaque côté de la tige, sur la face inférieure des feuilles, elle est petite & farineuse comme celle des autres plantes capillaires. Elle croît dans les lieux ombragés, sur les vieux bâtimens & elle est verte toute l'année.

La *langue de cerf* est principalement d'usage dans les maladies du foie & de la rate, dont elle dissout les tumeurs dures & skirrheuses. Elle est bonne aussi pour les nœuds qui viennent aux enfans, pour le crachement & le flux de sang. Dioscoride la recommande contre les morsures des serpens; & M. Ray l'estime donnée en poudre ou en forme de conserve pour les accès hystériques & convulsifs & pour la palpitation de cœur. Miller, *Bot. Off.*

Etant appliquée extérieurement, elle déterge les plaies & les ulceres. Schroder.

Cuite dans du vin, elle est bonne pour la morsure des chiens enragés, & pour lever les obstructions des visceres. Dioscoride.

Boerhaave regarde toutes les parties de cette plante comme résolutives & apéritives.

2. *Lingua cervina, angustifolia, lucida, folio serrato, Phyllitis crispa*, J. B. 3. 757.
3. *Lingua cervina, majore folio, in duas tresve lacinias, & profundiùs dissecto.*
4. *Lingua cervina, maxima, folio auriculato, parum undulato, in duas tresve lacinias secto.*
5. *Lingua cervina, maxima, undulato folio, auriculato per basin*, M. H. 3. 557. *Phyllitis, seu lingua cervina, maxima, undulato folio, auriculato per basin*, Plukn. Phyt. 248.
6. *Lingua cervina, minima, folio undulato.*
7. *Lingua cervina, folii magni, crispi, nervo exteriùs aculeato.*
8. *Lingua cervina, medio folii nervo in aculeum abeunte*, M. H. 3. 557.
9. *Lingua cervina, medio folii fimbriati nervo in aculeum abeunte*, Vaill.
10. *Lingua cervina, multifido folio*, C. B. P. 253. M. H. 3. 557. Sect. 14. T. 1. *Phyllitis, Polyschides*, J. B. 3. 757.
11. *Lingua cervina, quæ Phyllitis, major, ex uno pedunculo, quandoque bifolia*, M. H. 3. 557.
12. *Lingua cervina, minor ex uno pedunculo quandoque trifolia.*
13. *Lingua cervina, ramosa, folio per summum in orbem convoluto.*
14. *Lingua cervina, ramosa, major, foliis multifidis & crispis.*
15. *Lingua cervina, folio maximo, infrà auriculato, suprà in amplas lacinias foliaceas explicato.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 23.

Lingua major, nom de la *Doria, quæ Jacobæa, foliis integris & mucronatis.*

LINGUALIS MUSCULUS, c'est le nom que Douglas donne à un muscle de la langue. Il naît, dit cet Auteur, large & charnu du côté de la racine de la langue, & va aboutir à son extrémité en passant entre le cerato & le genio-glosse. Il est difficile de déterminer s'il finit dans cet endroit, ou s'il revient s'attacher à l'autre côté de la racine de la langue.

Il sert à contracter ou à rétrécir la substance de la langue, à la retirer & à l'abaisser.

LINGULA, le même que *Ligula.*

LINIMENTUM, *liniment.*

C'est tout ce qui sert à oindre & à frotter une partie. Ainsi les huiles, les baumes, les onguens & les graisses peuvent être regardées comme des *linimens*. En particulier, c'est un remede topique ou médicament externe, onctueux, de consistance moyenne entre l'huile & l'onguent, dont on oint les différentes parties du corps avec différentes intentions. On trouve différentes sortes de *linimens* dans les Auteurs Pharmaceutiques: mais le Collége de Londres n'en indique qu'un sous le nom de *Linimentum Arcei*, dont on peut voir la description au mot *Elemi*.

Les ingrédiens propres pour la composition des *linimens*, sont les huiles, les graisses, les baumes, & tout ce qui entre dans les onguens & les emplâtres. Pour que les *linimens* produisent leurs effets, il faut les appliquer après avoir ouvert les pores par des frictions & des fomentations.

LINOSYRIS, nom du *Coma aurea, Germanica.*

LINOZOSTIS, λινόζωστις, est le nom qu'Hippocrate donne à une plante dont il prescrit souvent la décoction pour lâcher le ventre. C'est le *Bonus Henricus*. Voyez ce mot.

LINTEUM, *linge*. On comprend sous ce nom la charpie, les tentes, les compresses, & les bandes.

LINUM, *lin.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont ordinairement alternes; son calyce est d'une seule piece, en forme de tuyau, & découpé en cinq parties. Ses fleurs sont composées chacune de cinq feuilles disposées en œillet, & munies de cinq étamines. L'ovaire qui est au fond du calyce est de figure oblongue, couvert d'une membrane mince, pousse cinq longs tuyaux, & se change en un fruit rond, terminé en pointe, qui renferme en cinq ou six capsules des semences applaties, presqu'ovales, plus pointues par un bout que par l'autre.

Boerhaave compte huit especes de cette plante.

1. *Linum, arvense*, C. B. P. 214. M. H. 2. 573.
2. *Linum, sativum*, C. B. P. 214. Ger. 444. Emac. 556. Raii Hist. 2. 1072. Tourn. Inst. 339. Park. Theat. 1335. Boerh. Ind. A. 284. *Linum*, Offic. J. B. 3. 450. Raii Synop. 3. 362. *Lin.*

Le *lin* est une plante dont la tige est menue, simple, haute d'environ deux piés, & couverte d'un grand nombre de feuilles longues, étroites, pointues, verdâtres. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges, elles sont petites, bleues, composées chacune de cinq feuilles, qui tombent en peu de tems, & auxquelles il succede un fruit ou une maniere de tête, divisée en dix loges, dans chacune desquelles est une semence oblongue, applatie, luisante, & de couleur foncée. La racine est petite & devient ligneuse dès que la semence est mûre. Les tiges de cette plante sont couvertes d'une écorce rude & composée d'un grand nombre de filamens déliés, avec lesquels on fait la toile. On la seme dans les champs, & elle fleurit au mois de Juin. Sa semence est seule d'usage.

La semence du *lin* est émolliente, digestive, & suppurative, on l'emploie pour les inflammations, les tumeurs,

& les apostumes, aussi-bien que dans les fomentations & les cataplasmes destinés pour ces maladies. L'huile de graine de *lin*, tirée à froid, est d'une grande utilité dans toutes les maladies de la poitrine & des poumons, comme la pleurésie, la péripneumonie, la toux, l'asthme, & la consomption. Elle est bonne pareillement pour la colique & le calcul, soit qu'on la prenne par la bouche ou dans des lavemens.

L'huile par expression est la seule préparation médicinale de cette plante. MILLER, *Bot. Off.*

J'ai souvent éprouvé, dit Raygerus, *Ephem. Germ. An. 6. & 7.* que l'huile de graine de *lin* est le meilleur remede que l'on puisse donner dans la pleurésie; car elle facilite immédiatement la respiration aussi bien que l'expectoration. Je prescris cette même huile avec succès dans le crachement de sang, parce qu'elle consolide les parties affectées par sa qualité balsamique & glutineuse.

L'huile de *lin* est composée de parties si subtiles, qu'elle transpire à travers les vaisseaux de terre dans lequel on l'enferme, MEYERUS, *de Lusu serio.*

On dissipe les tumeurs du bas-ventre par l'usage de cette huile. *Ephem. Germ. An.* 3.

Cette plante a un gout plus huileux que la mauve, aussi est-elle à la tête des émolliens. Ses semences fournissent un excellent remede, puisqu'on en tire une huile anodyne, & extremement propre pour adoucir les aspérités; elle relâche & enveloppe les acretés, ce qui la rend d'une utilité admirable dans les coliques les plus desespérées. Quelque roides & engourdis quesoient les membres, ils deviennent lâches & flexibles, lorsqu'on les frotte avec cette huile. Elle est bonne pourla pleurésie, pour la toux, & pour faciliter l'expectoration: mais il faut pour pouvoir la boire qu'elle soit récemment tirée. Etant injectée dans des lavemens, elle est très-propre pour les hémorrhoïdes & pour ramollir les excrémens, dont la dureté occasionne la colique; elle guérit aussi la dyssenterie lorsqu'on la mêle avec de la terre sigillée & avec le cachou. L'émulsion de ses semences est d'une grande utilité dans la pleuresie & dans la péripneumonie; son huile est un remede excellent contre le calcul. Ses semences pulvérisées & réduites en forme de cataplasme, ramollissent les tumeurs & les abscès, & les font venir à suppuration. Ces mêmes semences étant cuites dans l'eau, composent une décoction huileuse que l'on prescrit dans les inflammations des intestins grêles, dans la diarrhée, dans la dyssenterie, & dans la rétention d'urine. L'huile de *lin* cuite avec du miel, dissipe les taches du visage & les autres défectuosités de la peau. Ses feuilles sont émollientes, & l'odeur des fleurs n'est point un poison, comme quelques-uns l'ont cru. Je finis en faisant observer au Lecteur, que le *lin* & la toile qu'on en fait, est préférable au coton & à toutes les autres matieres de cette espece pour le pansement des plaies; car il ne les enflamme point comme le coton, & il est plus doux, plus souple, plus flexible, & par conséquent plus propre à cet usage que les autres étoffes. *Hist. Plant. ascript. Boerhaave.*

Le *lin* possede une qualité dont aucun Botaniste ne fait mention, qui est que lorsqu'on le met tremper dans les étangs & les rivieres, pour le faire rouir, il communique à l'eau une qualité si venimeuse, qu'elle empoisonne le poisson & le bétail qui en boit. Aussi y a-t-il des Ordonnances qui défendent de faire rouir le *lin* dans les lieux où il peut produire cet effet.

3. *Linum sativum, humilius, flore majore.* BOBART.
4. *Linum sativum, latifolium, Africanum, fructu majore.* T. 339.
5. *Linum perenne majus, cæruleum, capitulo majore.* M. H. 2. 573.
6. *Linum perenne majus cæruleum, capitulo minore.* M. H. 2. 573.
7. *Linum maritimum, luteum.* C. B. P. 214. M. H. 574. *Linum sylvestre.* Dod. P. 534.
8. *Linum Africanum, luteum, foliis conjugatis.* Id. 120.

BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 284. Voyez *Ægyptium linum.*

LINUM MINIMUM; nom de la *Lysimachia annua minima; Polygoni folio.*

LINUM UMBILICATUM, nom de l'*Omphalodes Lusitanica; lini folio.*

Dale, ajoute l'espece suivante à celles que nous venons de décrire.

LINUM CATHARTICUM. Offic. *Linum sylvestre Catharticum.* Ger. Emac. 560. Raii Hist. 2. 1076. Synop. 362. *Linum pratense flosculis exiguis.* C. B. P. 214. Tourn. Inst. 340. *Chamælinum Clusii flore albo; sive Linum sylvestre Catharticum.* Park. Theat. 1336. *Alsine verna glabra flosculis albis vel potiùs linum minimum,* J. B. 3. 455. le *Lin purgatif.*

C'est une petite plante qui a rarement plus d'un palme de haut, & qui pousse des tiges menues & rondes, des nœuds desquelles sortent deux petites feuilles oblongues. Les sommités des tiges sont extremement branchues, & portent plusieurs petites fleurs blanches, composées chacune de cinq feuilles, auxquelles il succede un fruit pareil à celui du *lin*, mais beaucoup plus petit, dont la semence est très menue. Sa racine est petite, fibreuse & meurt tous les ans. Cette plante croît fréquemment aux lieux élevés & secs & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Cette plante est depuis quelque tems en grand crédit parmi le peuple. Il ne faut qu'en faire bouillir une poignée dans du vin ou de la biere douce, pour avoir un purgatif très-efficace. On l'estime beaucoup pour le rhumatisme, pour les fievres tierces & quartes, & pour l'hydropisie. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante est très-amere, & ne rougit que foiblement le papier bleu; elle est purgative & fébrifuge. TOURNEFORT.

Cette plante infusée toute entiere avec ses tiges & ses têtes, dans du vin blanc, pendant une nuit, purge les sérosités avec assez de force.

On peut la prendre pilée seule, ou séchée & pulvérisée avec une petite quantité de crême de tartre & de semences d'anis; & lorsqu'elle est ainsi préparée, elle purge sans causer de tranchées. RAY. *H. P.*

J'ai connu un homme, qui ayant voulu se purger avec l'infusion de cette plante, comme un Charlatan le lui avoit conseillé, devint tellement enflé au bout de quelques heures, que ses habits ne lui étoient plus propres; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il rentra dans son premier état.

LIO

LIOBATOS, Voyez *Leviraia.*

LIP

LIPA, λίπα; ce mot est souvent employé par Hippocrate, seul ou joint avec ἔλαιον, pour exprimer l'huile ou la graisse. Cet Auteur regarde les selles grasses, comme un signe de colliquation, & les substances grasses qui nagent dans l'urine, en forme de toile d'araignée, comme un signe de consomption.

LIPARIS, λιπαρὶς; est le nom d'un poisson si gras qu'il ne paroît être qu'une masse de graisse.

LIPODERMOS, le même que *Leipodermos.*

LIPOPSYCHIA, λειποψυχία, de λείπω, *je laisse*, & ψυχὴ, *vie. Lipopsychie, défaillance.* Voyez *Syncope.*

LIPOTHYMIA, de λείπω, *je laisse, j'abandonne*, & θυμὸς, *esprit, ame; Lipothymie:* c'est la même chose que *Lipopsychia.*

LIPPA, *Chassie.*

LIPPIA ; est une plante que feu M. William Houstown a découverte à la Vera-Cruz, & qu'il a ainsi appellée en l'honneur du Docteur Auguste Lippi, fameux par son savoir dans la Botanique, & par la découverte qu'il a faite de plusieurs plantes dans son voyage d'Egypte.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est irréguliere, composée d'une seule feuille qui est divisée en quatre parties, & porte sur l'embryon, qui se change en un fruit dans lequel on trouve deux semences enfermées dans une petite enveloppe.

On ne connoît encore qu'une espece de cette plante.

Lippia arborescens, foliis conjugatis, oblongis, capitulis squamosis & rotundis. Houst.

Cette plante croît ordinairement dans son pays natal, à la hauteur de dix-huit ou vingt piés, & est couverte d'une écorce raboteuse. Ses branches sont opposées de deux en deux de même que ses feuilles qui sont oblongues, pointues & quelque peu dentelées à leurs bords. Il sort des aisselles, des feuilles, des pédicules qui portent des têtes rondes, écailleuses, de la grosseur environ d'un pois, dans lesquelles on découvre plusieurs petites fleurs jaunes situées entre les écailles, auxquelles succedent des fruits.

LIPPITUDO, *Lippitude.* Celse appelle ainsi l'Ophthalmie, ou l'inflammation des yeux.

LIPYRIA, *Lipyrie.*

Espece de fievre ardente, maligne, accompagnée d'une chaleur interne considérable, ou d'une inflammation éréspélateuse aux visceres, & en même tems d'un grand froid aux parties externes.

L I Q

LIQUAMEN, le même que *Garum.*

LIQUAMUMIA, *Graisse humaine.* RULAND.

LIQUIDAMBRA. Voyez la derniere partie de l'Article *Ambra.*

LIQUIRITIA. Voyez *Glycyrrhiza.*

LIQUOR MINERALIS ANODYNUS, *Liqueur minérale anodyne.*

Frederic Hoffman recommande souvent cette liqueur, qui est de son invention, & très-célébre dans quelques endroits d'Allemagne. Il n'en a jamais découvert le secret: mais Burggrave dans son Lexicon, croit qu'il la prépare de la maniere suivante.

Prenez *de la meilleure huile de vitriol,* *de nitre des Indes,* } *de chaq. 4. onces ;*

Distilez-les par la rétorte, en augmentant successivement le feu jusqu'au plus haut degré.

Versez deux onces de cet esprit avec précaution, & peu-à-peu, dans quinze onces d'esprit de vin parfaitement rectifié : vous en retirerez par la distilation un esprit aromatique, d'une odeur extremement pénétrante. Il faut avoir soin dans ce procédé de ne pécher ni par défaut ni par excès dans l'extraction de cet esprit sulphureux, & tâcher de l'avoir dans toute sa pureté. Pour cet effet dès qu'on s'apperçoit que le phlegme est prêt à monter avec l'esprit crud & acide ; il faut changer le récipient avec toute la promptitude possible. Comme cet esprit sulphureux n'est point entierement pur & exempt du mélange de l'esprit crud & acide, il faut le rectifier avec une égale quantité d'eau, & l'agiter avec soin, pour que le principe acide se précipite au fond, & que l'esprit sulphureux s'éleve pur & sans mélange dans la distilation. Lorsque tout l'esprit est monté, & que le phlegme est sur le point de suivre la même route, il faut ôter le récipient, & conserver l'esprit dans un vaisseau bien bouché. On peut augmenter la vertu anodyne & somnifere de cet esprit, en y ajoutant, avant de le rectifier avec de l'eau, quelque peu d'huile de clous de girofle, & les agitant ensemble dans une bouteille fermée avec un bouchon de verre, pour qu'ils se mêlent mieux. On détruit par ce moyen l'acrimonie de l'huile de girofle, surtout lorsqu'on les mêle tous deux avec de l'eau, & qu'on les incorpore en les agitant : il importe peu que cette composition soit la vraie liqueur anodyne minérale de Hoffman, puisqu'elle est aussi efficace, & qu'elle possede les mêmes vertus irritante, carminative, anti-septique, diaphorétique & anodyne.

L I R

LIRION, λείριον, *lis.*

L I T

LITE, λιτή, nom d'une emplâtre dont parle Galien, *Lib. II. cap. 2. de Comp. M. per G.* Elle est composée de verd-de-gris, de cire & de résine.

LITHAGOGUS, de λίθος, pierre, & ἄγω, faire sortir. Epithete des remedes qui chassent la pierre.

LITHANTHRAX, *charbon fossile.* Voyez *Carbo.*

LITHARGIRITES ACETUM, *vinaigre de litharge.* Voyez *Acetum.*

LITHARGYRUS, *litharge.*

Lithargyrus, Offic. Schrod. 459. Worm. 135. Charlt. 55. Aldrov. Mus. Metall. 18. *Lithargyrum*, Schw. 383.

La *litharge*, *lithargyrus*, *sive spuma argenti officinalis*, λιθαργυρὸς, *Græcor.* *Martech.* & *Merdasengi Arab.* étoit de deux sortes chez les Grecs, comme parmi nous ; la *litharge* d'or, que l'on appelloit *chrysitis* ; parce qu'elle a une couleur jaune, & la *litharge* d'argent, que l'on appelle *argyritis*, parce qu'elle est blanche ou argentée. On fait le plus souvent la *litharge* dans les fourneaux où l'on sépare le plomb de l'argent, ou dans lesquels on purifie avec le plomb l'argent de tous les autres métaux qui sont mêlés avec lui.

Lorsque les Ouvriers veulent purifier la mine d'argent des autres métaux qu'elle contient ; savoir, le plomb & le cuivre, ils jettent beaucoup de plomb dans un bassin qu'ils font ordinairement de cendres d'os; de sorte que quand ce plomb est fondu par la force du feu, il ressemble à un bain. Ils y jettent l'argent qui est mêlé de plomb ou de cuivre, & qu'ils veulent purifier. Alors à force de feu excité continuellement par le vent des soufflets, le plomb nage comme de l'huile sur la superficie des métaux fondus ; après qu'il s'est uni au cuivre ou au plomb qui étoit mêlé avec l'argent, il est porté peu à peu par le vent des soufflets sur le bord de la coupelle. Lorsque les Ouvriers voient cela, ils la coupent par la tête, & laissent tomber à terre le plomb vitrifié : c'est de cette maniere que se fait la *litharge*. Lorsqu'elle est refroidie, elle brille comme l'argent ; & les Epiciers appellent la premiere *litharge* d'or, & la seconde *litharge* d'argent, s'imaginant que l'une est faite de l'or & l'autre de l'argent. Mais cette diversité ne vient que de ce que la *litharge* est plus ou moins cuite par le feu, ou même de ce qu'elle a reçu plus ou moins de cuivre.

La *litharge* n'est donc autre chose que du plomb vitrifié, ou seul, ou mêlé avec du cuivre. On en fait un grand usage dans la Medecine appliquée à l'extérieur. On l'emploie

l'emploie dans presque toutes les emplâtres, dont elle forme le corps ou la base avec les huiles. Car la *litharge* de même que les autres préparations de plomb, se dissout dans les huiles & les substances grasses, & forme avec elles la consistance requise pour une emplâtre. Elle desseche très-modérément, & elle déterge avec un peu d'astriction; ce qui fait qu'on s'en sert pour incarner & cicatriser les ulceres. On la prépare en la pulvérisant très-menue dans un mortier, & en versant dessus de l'eau très-claire, que l'on remue & que l'on jette dans un autre vaisseau lorsqu'elle est trouble: on verse de nouvelle eau dans le mortier, on l'agite encore, ce que l'on réitere, jusqu'à ce que le plomb qui n'est pas bien calciné & les crasses métalliques, s'il y en a, se précipitent au fond, & que toute la substance la plus fine ait été enlevée avec l'eau qu'on laisse reposer, afin que la *litharge* reste seule & pure au fond. On verse l'eau & on fait sécher la *litharge*.

On l'emploie dans l'onguent nutritif, le dessiccatif rouge, celui des Apôtres de Charas, dans l'emplâtre de palme, dans le *diachylum* simple & composé, dans l'emplâtre polychreste de Charas, & dans beaucoup d'autres. Geoffroy.

LITHIASIS, λιθίασις, formation de la pierre dans les reins, dans la vessie ou dans quelqu'autre partie du corps. C'est aussi une maladie des paupieres. Voyez *Chalaza*.

LITHOBRYON, nom de la *coralloides, cornua cervi referens, corniculis brevioribus*.

LITHOCOLLA, Offic. Matth. 1390.

Mortier, ciment avec lequel on lie les pierres.

Lithocolla, λιθόκολλα, de λίθος, pierre, & κολλὴ, colle, est un mélange de marbre ou de pierre de Paros avec de la colle de taureau, dont on se sert pour arracher les poils qui incommodent les yeux, (τρίχας ἀνακολλᾶν τᾶς ἐν ὀφθαλμοῖς.) Dioscoride, *Lib. V. cap.* 164.

LITHOCOLUM; ce mot sembloit désigner la méthode de faire sortir le calcul par le conduit urinaire, ou celle de le dissoudre dans ces parties.

LITHODENDRON, nom du corail.

LITHOEIDES, λιθοειδὲς, est l'épithete que l'on donne à l'os pierreux.

LITHOLABON, λιθόλαβον, de λίθος, un calcul, & λαμβάνω, saisir; est le nom d'une pincette dont on se sert dans la lithotomie pour saisir le calcul.

LITHONTRIPTICUS, de λίθος, pierre, & θρίβω, je broie; *lithontriptique*; est l'épithete que l'on donne aux médicamens qu'on croit propres à briser la pierre dans les reins & dans la vessie.

LITHOPÆDION, paroît signifier une concrétion pierreuse qui ne fait que commencer.

LITHOPHYTON. Voyez l'explication de ce terme au mot *Botanica*. La coralline blanche est appellée *lithophytum, marinum, albicans*.

LITHOREOLEUCOIUM *minimum, supinum Valvensium*; est le nom que Ray donne au *leucoium saxatile, thymi folio, hirsutum, cæruleo-purpureum*.

LITHOSPERMUM, *Gremil*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est découpé jusqu'à la base en cinq segmens longs & étroits. Ses fleurs sont petites, d'une seule piece, en forme d'entonnoir, découpées en plusieurs parties avec des bordures fort larges. Ses semences sont dures, lisses, unies, luisantes & arrondies.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont:

1. *Lithospermum, majus, erectum*, C. B. P. 258. Tourn. Inst. 137. Boerh. Ind. A. 190. *Lithospermum, sive milium solis*, Offic. J. B. 3. 590. Raii Hist. 1. 503. Synop. 3. 228. *Lithospermum minus*, Ger. 486. Emac. 609. *Lithospermum vulgare minus*, Park. Theat. 432. *Gremil* ou *Herbe aux perles*.

Le *gremil* ordinaire a une racine épaisse & ligneuse de laquelle s'élevent des tiges rudes, velues, divisées en plusieurs branches, couvertes de feuilles rudes, oblongues, pointues, d'entre lesquelles sortent un grand nombre de petites fleurs blanches, d'une seule piece; découpées en cinq segmens, de même que les calyces qui les portent, dans lesquels on trouve après qu'elles sont tombées, quatre semences dures & luisantes.

Cette plante croît dans les lieux secs & parmi les haies, & fleurit au mois de Mai. Sa semence est seule d'usage.

La semence de *gremil* est estimée diurétique & bonne pour nettoyer les reins & les uréteres étant cuite dans du vin ou de l'eau. Elle est utile aussi pour le calcul, la gravelle ou la suppression ardente d'urine, aussi-bien que pour la gonorrhée. Matthiole en donne deux dragmes en poudre dans du lait de femme pour faciliter l'accouchement. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante ne rougit presque pas le papier bleu; elle est astringente & gluante; le fruit le rougit un peu.

Les feuilles du *gremil* par l'analyse Chymique, ne donnent point de sel volatil concret, mais un esprit urineux qui en est fort chargé, beaucoup d'huile & de terre; tout ce qu'on tire des graines est alcalin; elles donnent du sel volatil concret, beaucoup d'huile & beaucoup de terre; ces graines sont fort diurétiques; on en fait des émulsions avec de l'eau de chien-dent, ou bien l'on concasse demi-once de ces graines, & on les fait infuser pendant la nuit dans un verre de vin blanc que l'on fait boire le matin à jeun. Tournefort, *Hist. des Plant.*

2. *Lithospermum, minus, repens, latifolium*, C. B. P. 258.

Lithospermum arvense, est le nom que l'on donne à l'*heliotropium, minus, angustifolium, palustre, seu hirsutum*.

Lithospermum palustre, est le nom de l'*heliotropium; minus, angustifolium, palustre, seu glabrum*.

Lithospermum arundinaceum, nom de la larme de Job. Voyez *Lachryma Jobi*.

LITHOTHLASPI, nom du *thlaspi, parvum, saxatile, flore rubente*.

LITHOTOMIA, λιθοτομία, de λίθος, pierre, & τέμνω, je coupe, j'incise; *lithotomie, taille* ou opération qu'on fait pour tirer la pierre de la vessie. Voyez *Calculus*; *Catheter* & *Catheterismus*.

Voici la maniere dont M. Sharp veut qu'on sonde le malade.

On le fait coucher sur une table, les cuisses hautes & écartées, & quelque peu étendues, & l'on introduit doucement le bout de la sonde dans l'urethre, ensorte que sa partie concave soit tournée du côté du Chirurgien, jusqu'à ce qu'on rencontre quelque résistance dans le périnée un peu au-dessus de l'anus; pour lors on la tourne doucement & on la pousse avec précaution dans la vessie. Si, la sonde étant prête d'entrer, on sent quelque obstacle dans le col de la vessie, on baisse son manche pour que sa pointe monte; ou, si cela ne réussit point, on la retire de la longueur du doigt, & introduisant le doigt indice dans l'anus on la leve

pour l'aider à entrer, ce qui ne manque presque jamais de réussir. Il faut une certaine adresse pour faire faire ce demi-tour à la sonde, & il n'y a que ceux qui sont versés dans cette opération qui puissent s'en acquitter comme il faut. Les autres se contentent d'introduire l'instrument de façon que sa partie concave regarde toujours le ventre du malade, observant la même regle pour la faire entrer dans la vessie que dans l'autre méthode. La cause de l'obstacle dont nous venons de parler est souvent une petite saillie de l'orifice de la vessie pareille à celle de l'orifice interne de la matrice dans le vagin, qui fait que le bout de la sonde monte un peu plus haut qu'il ne faut.

Il ne faut pas croire qu'on puisse toujours connoître par le moyen de la sonde la grosseur, ni la forme du calcul; l'on peut beaucoup mieux en juger par la multitude des accès & par la violence des symptomes, quoiqu'à dire vrai on puisse encore y être trompé lorsqu'on s'en rapporte absolument à ces circonstances; car la violence & la continuité de la douleur ne dépendent pas toujours de sa grosseur ou de sa figure, puisqu'on a des exemples où un calcul du poids de six grains a causé pendant plusieurs mois beaucoup plus de douleur à une personne, qu'un autre qui étoit considérablement plus gros; quoique je sois persuadé, en supposant toutes choses égales, qu'un calcul gros ou rude est beaucoup plus nuisible qu'un autre qui est petit ou uni.

Bien qu'on soit assuré, par le moyen de la sonde, de l'existence de la pierre dans la vessie, on ne doit point précipiter l'opération, parce qu'il se rencontre quelquefois des obstacles qui s'y opposent absolument, ou du moins pendant un certain tems. Un des plus considérables est le gravier ou le calcul des reins qui se manifeste par des douleurs dans les reins, par le vomissement, le retirement des testicules, l'engourdissement des cuisses, & souvent par la matiere purulente que l'inflammation produit dans les reins. Les obstacles moins considérables & que l'on dissipe souvent, sont un accès de calcul, la toux, la maigreur occasionnée par la continuité de la douleur, la chaleur ou la froideur excessive de la saison: mais on ne doit point s'arrêter à ces dernieres circonstances lorsque le malade est dans un danger pressant, bien que je sois persuadé qu'un tems trop chaud est beaucoup moins commode & bien plus dangereux pour cette opération qu'un tems froid, qui rend le lit plus supportable & l'urine moins salée.

La différence d'âge en apporte beaucoup dans le risque que les malades courrent; car les enfans & les jeunes gens échappent presque tous: mais l'opération ne laisse pas d'être nécessaire à ceux qui sont dans un âge plus avancé, bien qu'elle n'ait pas toujours le même succès.

Il faut avant l'opération préparer le malade, en le purgeant la veille & lui donnant un lavement de grand matin, qui le rafraîchira & rendra l'opération moins dangereuse en vuidant le rectum, que l'on court risque de percer lorsqu'il est plein. Sharp.

Des différentes manieres d'extraire la pierre de la vessie.

Il y a quatre manieres de faire l'opération de la taille. La premiere & la plus ancienne est le *petit appareil*, qu'on appelle autrement, *Méthode de Celse ou de Gui*. La seconde est le *grand appareil*, ou *Méthode de Marianus*: celle-ci est appellée la nouvelle, & l'autre l'ancienne méthode. La troisieme est le *haut appareil*, auquel on donne le nom de *Section hypogastrique*, ou *Méthode de Francus*. Dans celle-ci on fait l'incision dans la partie inférieure du bas-ventre, immédiatement au-dessus de l'os pubis; au lieu que dans les autres on la fait dans le périnée, entre l'anus & le scrotum. La quatrieme, qui est la plus moderne, a été inventée vers la fin du dernier siecle, & on l'appelle *Opération latérale*, & *Méthode du frere Jacques* ou *de Rau*.

Nous entrerons dans un détail plus circonstancié de chacune de ces méthodes aux endroits qui leur conviennent.

La saison la plus convenable pour faire cette opération, est le Printems ou l'Automne: mais lorsque le malade souffre beaucoup, & que sa vie est en danger, il est de la prudence du Chirurgien de saisir l'occasion qui lui paroît la plus favorable, & de ne pas différer.

Il faut faire observer un régime convenable au malade pendant quelque tems avant l'opération, & le saigner, s'il est adulte & d'une habitude pléthorique. Cette derniere opération n'est point nécessaire lorsque le sujet est jeune: mais le ventre doit être également libre dans tous les deux. Enfin la veille de l'opération, on donne aux uns & aux autres un lavement, que l'on réitere le lendemain matin, pour prévenir les obstacles qui pourroient résulter de la rétention des excrémens. On fait prendre trois ou quatre heures avant l'opération, deux œufs frais aux adultes, & un aux enfans, & par-dessus un grand verre de vin: l'on rase le poil du périnée, supposé qu'il y en ait.

De l'appareil.

Il faut pour le petit appareil un bistouri, *Pl. III. du troisieme Volume, fig.* 8. un rasoir, un crochet, *fig.* 10. ou tenette, un bandage en forme de T, une compresse quarrée & épaisse d'environ quatre doigts de large, de la charpie, quelque poudre styptique, ou plutôt de l'esprit de vin extremement rectifié pour arrêter l'hémorrhagie; enfin une aiguille courbe enfilée.

La posture d'un adulte dans cette méthode, est représentée dans la *Planche deuxieme du III. Vol. Fig.* 5. Si c'est un enfant que l'on veut tailler, il faut s'en assurer de la même maniere, ou le faire tenir par deux Aides, dont le plus fort s'asseoira sur une chaise haute, avec un oreiller sur ses genoux, & par-dessous un drap en trois ou quatre doubles, qui doit tomber jusqu'à ses piés, de peur qu'il n'ait ses jambes ensanglantées. On fait asseoir l'enfant sur le coussin, & l'on s'en assure de la maniere que nous le représentons dans la *Pl. IX. Fig.* 1. d'après Tolet. Il faut, lorsqu'il est fort, qu'un second Aide lui tienne les bras pour l'empêcher de remuer; mais s'il est grand ou qu'il approche de quatorze ans, il faudra le placer comme on voit dans la *Planche deuxieme du III. Vol. Fig.* 5.

Le malade étant placé, comme je viens de dire, le Chirurgien frottera d'huile deux doigts de sa main gauche; savoir, le doigt indice & celui du milieu, & il les introduira dans l'anus le plus avant qu'il pourra, en appuiant de son autre main contre la région hypogastrique du malade, & ayant trouvé la pierre, il la poussera vers le côté gauche du périnée près de l'anus, où il la tiendra de façon qu'elle forme une tumeur dans le périnée. (Voyez *Planche II. du troisieme Vol. Fig.* 5. *A.*) sur laquelle il fera de sa main droite une incision avec le bistouri proportionnée à la grosseur de la pierre, en divisant les tégumens & la vessie. Il ne faut pas craindre d'appuyer le tranchant du bistouri sur la pierre de crainte de l'émousser, mais couper au contraire exactement tout ce qui se rencontre jusqu'à la pierre, sans épargner le cou de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filament qui puisse y retenir ce corps; car la contusion & le déchirement qu'on seroit obligé de faire souffrir aux parties, tourmenteroient le malade & lui causeroient une inflammation ou des convulsions. La vessie étant ainsi ouverte, on peut pousser la pierre lorsqu'elle est petite, avec les doigts qui sont dans l'anus, ou si elle est grosse & inégale, partie avec les doigts & partie avec le crochet *B*, *Fig.* 6. que l'on applique à sa partie supérieure. S'il arrivoit qu'elle vînt à rentrer, ou à s'arrêter dans la plaie, on pourroit l'en tirer avec la tenette.

Après avoir tiré la pierre comme on vient de dire, il faut introduire dans la vessie un doigt, ou une sonde, ou un instrument tel que l'on voit (*Planche III. du second Volume, Fig.* 11.) pour voir s'il n'y est point resté de fragmens; car cela arrive souvent lorsque la pierre qu'on a tirée paroît unie, ou qu'elle s'est brisée dans l'opération. Supposé qu'il y en ait, il faudra les tirer avec les doigts, le crochet, les tenettes, ou la curette, & mettre ensuite le malade au lit. On trouvera tout ce qui concerne le traitement, ci dessous dans l'article où nous traitons du grand appareil.

Sentiment d'Heister sur cette Méthode.

On ne se sert plus aujourd'hui de cette méthode, bien qu'on puisse, selon moi, la pratiquer sur des enfans jusqu'à l'âge de quatorze ans, qui est le tems limité par Celse & Albucasis; parce qu'on peut dans ces derniers amener la pierre au périnée. Au reste, sa simplicité & les succès qu'elle a, me la rendent recommandable lorsqu'elle est possible; car elle a plusieurs avantages sur le grand appareil & sur l'opération latérale, & entr'autres celui de pouvoir être faite avec un moindre nombre d'instrumens, & souvent avec le bistouri seul, sans compter que l'urethre n'est point offensé par la sonde, ni la vessie exposée à être pincée par la tenette, & qu'on retire le calcul aisément trouvé avec beaucoup de facilité; au lieu que, dans les autres, les Lithotomistes les plus expérimentés, ont quelquefois de la peine à le trouver. Enfin, c'est elle qui a donné naissance à l'opération latérale; car Celse ordonne de faire l'incision dans les tégumens près de l'anus jusqu'au cou de la vessie; & Albucasis dit, que l'on doit pousser le calcul vers le périnée auprès de l'anus, & faire l'incision dans cet endroit. De-là vient que je taille toujours les enfans par le petit appareil dans ces sortes de cas, en quoi je suis de même sentiment que Marini. On peut aussi le pratiquer sur les adultes, lorsque l'urine est supprimée par l'engagement du calcul dans le cou de la vessie, ou sur le périnée, & qu'on ne peut l'en tirer ni par le moyen des remedes internes, ni avec la sonde; mais elle est dangereuse dans tout autre cas.

Sentiment de M. Sharp.

Cette maniere de tailler étoit accompagnée d'un grand nombre de difficultés, faute d'instrumens convenables pour diriger l'incision & tirer le calcul lorsqu'il étoit hors de la portée des doigts, ce qui arrive souvent lorsque la vessie est d'une grosseur considérable; de sorte qu'il est surprenant que Celse ait restraint cette opération aux enfans de neuf ans jusqu'à quatorze, puisqu'elle est plus facile à pratiquer dans l'enfance que dans cet âge là; & il paroît évidemment par ce qu'il en dit, qu'un grand nombre de sujets mouroient de la violence qu'on faisoit à la vessie en tachant de faire avancer le calcul, le Chirurgien n'ayant pas réussi dans son entreprise, & les malades n'étant point taillés.

L'incision à la vessie se fait dans cette opération au même endroit que dans l'opération latérale: mais comme elle est impraticable dans quelques sujets, & incertaine dans d'autres, on l'a entierement rejettée; & on ne fait point aujourd'hui d'incision sans la diriger avec la sonde, à moins que la pierre ne s'oppose à son entrée; dans ce cas, lorsqu'on a fait l'incision directement sur la pierre, il est beaucoup plus sûr de la repousser dans la vessie & de la saisir avec la tenette, que de tacher de la tirer avec le crochet, l'écope, ou les doigts, comme on le pratique dans la méthode de Celse. Lorsque je conseille de repousser le calcul, je le suppose placé dans le cou de la vessie; car il arrive souvent qu'il est situé à l'extrémité de l'urethre au dehors de la vessie; & dans ce cas on peut faire l'incision de l'urethre assez grande pour pouvoir le retirer avec les doigts ou avec le bout de quelque instrument.

De la Néphrotomie.

La plupart des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, paroissent regarder la *Néphrotomie* comme impraticable, ce qui fait qu'ils la rejettent absolument, quoiqu'on ait plusieurs exemples de personnes qui ont été guéries de plaies dans le dos qui pénétroient jusqu'aux reins. Je n'en rapporterai qu'un seul d'un homme qui reçut une blessure au dos dans la region du rein droit en 1735, & qui rendit pendant plusieurs jours du sang & de l'urine sanguinolente par la plaie & par l'urethre. Il s'ensuit donc que les plaies des reins, surtout celles qu'on reçoit dans le dos, & qui ne pénetrent point dans la cavité du bas-ventre, peuvent souvent se guérir. Et bien qu'Hippocrate défende à ses Eleves de pratiquer la *lithotomie*, néantmoins dans l'endroit de son Livre *de intern. affect.* où il traite des maladies des reins, il ordonne de faire une incision sur les reins lorsqu'il y a tumeur, pour en faire sortir le pus, & d'évacuer ensuite le gravier par le moyen des diurétiques; car cette incision peut sauver au malade une vie qu'il ne manqueroit pas de perdre. Il veut encore, lorsque le rein vient à suppurer & à s'enfler près de l'épine du dos, que l'on fasse une incision profonde sur la tumeur près du rein, ou dans le rein même: d'où il paroît que les plaies de ces parties ne lui ont point paru aussi formidables que nous le croyons. Rousset, Riolan, & plusieurs autres sont persuadés que l'on peut pratiquer la *Néphrotomie* avec succès, en faisant l'incision dans l'endroit où l'on apperçoit le calcul, pourvu qu'on ait soin de ne point offenser l'artere, ni la veine émulgente, ni l'uretére, & de ne point pénétrer dans la cavité du bas-ventre. En effet, cette opération ne peut qu'avoir son utilité, lorsque la nature marque l'endroit où elle doit être faite, par une tumeur ou un abscès dans les reins, causé par une pierre qui est dans ces visceres. Ce sentiment est encore appuyé de l'autorité de Schenchius, de Wedelius, de Meekren, & de Lavaterus, qui dit, « je pratique la *Néphrotomie*, lorsqu'elle est indiquée par un « abscès. » Je la crois utile dans ces sortes de cas, parce qu'elle conserve la vie & qu'elle prévient les douleurs excessives que cause le calcul, que l'on peut tirer avec les doigts, le crochet, ou la tenette. Voyez Fontanus, *Exempl.* 42. *fol.* 117. Hildanus, *Cent.* 6. *Observ.* 44. Tulpius, *Lib. IV. Obs.* 28. HEISTER.

Il paroît par ce que Serapion & Avicenne disent de la *Néphrotomie*, qu'elle étoit pratiquée de leur tems, bien qu'ils regardent tous deux cette operation comme extrêmement périlleuse & même mortelle. Tout ce qu'on dit des suites fâcheuses qu'ont les plaies qui pénétrent dans le bassinet des reins, se trouve démenti par ce que M. Bernard rapporte du Consul Hobson, qui fut taillé du calcul des reins à Padoue, par le fameux Dominique de Marchetti, & qui survecut plusieurs années à l'opération. Ce cas est rapporté avec la derniere exactitude, & accompagné de réflexions qui méritent d'être lues. On y voit entr'autres choses, que les Arabes connoissent cette opération, mais qu'ils la regardent comme une entreprise digne d'un fou ou d'un charlatan, & que Rousset est le premier qui l'ait conseillée. Au reste, l'exemple que nous venons d'alléguer, n'est pas le seul qui favorise cette opération, car on en trouve un tout-à-fait semblable dans l'Histoire de France par Mézeray, qui le rapporte en ces termes:

« Les Medecins de la Faculté de Paris ayant appris qu'un « Archer de Bagnolet, qui étoit depuis long-tems affligé de la pierre, avoit été condamné à mort pour « ses crimes, prierent le Roi de vouloir bien permettre « qu'on le mît entre leurs mains, pour éprouver si on « ne pourroit point lui ouvrir les reins pour en tirer « la pierre. L'opération eut un si bon succès que cet « homme vécut plusieurs années après en fort bonne « santé. »

Ceci arriva sous le regne de Charles VIII, qui mourut en 1498. environ cent ans avant que Rousset écrivît, & dans le tems que la Chirurgie Françoise étoit encore dans son enfance. Tulpius croit que l'avis de Rousset est fondé sur l'observation qu'on a faite, que le calcul forme quelquefois un abscès dans les reins & se fraye un passage par la région des lombes, comme cela est arrivé dans le cas qu'il rapporte, & dans un grand nombre d'autres dont Hippocrate fait mention : mais il peut se faire que l'accident arrivé à l'Archer de Bagnolet lui ait fourni l'idée qu'on vient de voir ; car je ne doute point qu'il n'eût fait beaucoup de bruit dans son pays, & lui-même le rapporte d'après le supplément à Monstrelet, mais d'une maniere un peu différente. Quoique ces deux exemples (qui sont peut-être les seuls dont on se souvienne) ne soient point suffisans pour rendre une pareille opération recommandable, on peut dn moins en conclurre qu'elle peut, toute dangereuse qu'elle est, réussir quelquefois, & qu'on doit au moins la pratiquer dans des cas désespérés, lorsqu'elle est indiquée par un abscès. Les preuves que Rousset tire par Analogie méritent d'être lues. Freinn.

Du Grand Appareil.

La méthode précédente peut se pratiquer sur les enfans : mais elle est aussi difficile que dangereuse, quand on la met en usage sur les adultes ; car si la pierre est graveleuse, inégale & raboteuse, on cause, en la poussant pour l'approcher du périnée, des douleurs horribles au malade, qui sont souvent accompagnées d'une inflammation violente & d'une gangrene; outre qu'étant raboteuse, on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps: ce qui fait qu'on a beaucoup plus de peine. Ajoutez à cela que le Chirurgien court risque de percer le rectum ou de se blesser les doigts, ce qui le met hors d'état de sentir la pierre, & de faire l'incision directement sur son corps. De plus, si le malade est corpulent, la grandeur de la vessie & son éloignement de l'anus, ne peuvent que rendre la protrusion de la pierre vers le périnée extrèmement difficile, surtout si elle glisse en arriere; outre qu'il n'est pas aisé, vû la lubricité de la vessie & du rectum, de pouvoir la retenir longtems dans cet endroit. Ces inconvéniens joints au risque que l'on court d'ouvrir les vésicules séminales, obligerent vers l'an 1520. à inventer une autre méthode aussi-bien que de nouveaux instrumens, & elle a été pratiquée avec tant de succès qu'on la préfere généralement à celle que nous venons de décrire, à moins que la pierre ne soit logée dans le périnée, dans le col de la vessie, ou dans la partie postérieure de l'urethre, sans qu'on puisse la faire reculer ou avancer. On attribue l'invention de la taille au grand appareil, à un célebre Medecin de Crémone, appellé *François de Romanis* ou *Romano* : mais elle a été perfectionnée par *Marianus Sanctus*, dans un Traité qui a pour titre, *de lapide Vesicæ per incisionem extrahendo*, Venet. *in*-8°. 1532. & Paris, 4°. 1540. On l'appelle du nom de ce dernier, Méthode de *Marianus*, & *grand Appareil*, du nombre des instrumens dont on a besoin pour la mettre à exécution : mais on la nomme quelquefois *Méthode commune* ou *ancienne*.

L'invention de cette méthode paroît être une suite de l'observation qu'on a faite sur la facilité avec laquelle les femmes rendent les plus grosses pierres ; soit naturellement ou par art; car *de Romanis* ayant fait attention que l'urethre des femmes est fort court & fort aisé à dilater, il s'imagina, qu'en faisant une ouverture à celle de l'homme près de la vessie, on pourroit la dilater également & tirer la pierre avec la même facilité; car on croyoit dans ce tems-là, sur l'autorité d'Hippocrate, que les plaies de la vessie étoient mortelles, & c'eût été un crime que de la percer. Voyez *Aph.* 18. *Lib. VI. & Celse, Lib. VI. cap.* 26. M. Falconet, Medecin de Paris, croit cependant que l'intention de l'Auteur n'étoit point d'ouvrir l'urethre, mais le cou de la vessie. Cette opération, d'une nrethre mâle en fait une femelle : on fait nne incision longitudinale au périnée, à côté du raphé, qui va du milieu du scrotnm à l'anus, laquelle ressemble à l'entrée du vagin, ou du moins en tient la place. On ouvre ensuite un passage à l'urine dans le périnée de *D* en *F* ou *I*, *Pl. II. du III. Vol. Fig.* 1. de façon qu'il ne reste qu'une petite portion *I L* de l'urethre entiere, entre les levres de la plaie & de la vessie, comme dans les femmes; laquelle étant suffisamment dilatée avec des instrumens convenables, donne moyen de tirer la pierre hors de la vessie avec le crochet & la tenette ; il falloit trouver des instrumens propres pour exécuter cette opération, & l'Auteur imagina pour cet effet les sondes cannelées ou creusées en goutiere pour conduire l'incision; des conducteurs & des dilatatoires pour dilater la plaie & donner par-là moyen de pénétrer dans la vessie avec plus de facilité, & des tenettes pour saisir & tirer la pierre. Ces instrumens, comme il paroît par Marianus, furent d'abord très-imparfaits, comme c'est l'ordinaire de tout ce qui est nouveau: mais on les a poussés aujourd'hui à un point de perfection qui semble ne laisser plus rien à désirer: on peut cependant employer dans cette méthode quelques-uns des instrumens qui servent pour le petit appareil.

Voici les principaux instrumens dont a besoin pour mettre le grand appareil à exécution : des sondes d'argent ou de cuivre de différentes grosseurs & diametres pour chercher la pierre, (Voyez *Catheterismus* & l'explication de la *Pl. troisieme du troisieme Vol. Fig.* 2, 3, 4, 5): il faut aussi plusieurs sondes d'acier cannelées (*Pl. III. du troisieme Vol. Fig.* 12, 13, 14, 15) & nu bistouri particulier (*Fig.* 8.) pour faire l'incision; il doit être enveloppé d'un linge (*Fig.* 9 de façon qu'il n'y ait que la pointe de découverte, & deux conducteurs (*Pl. IX. Fig.* 2. 3.) dont le premier a un bec *A*, & est appellé mâle, & l'autre une cannelure à son bout *B*, & est appellé femelle : ils ont chacun deux manches *CC*. Quelques-uns leur préferent le conducteur à cannelure simple d'Hildanus appellé *Gorgeret* (*Fig.* 4.) Il faut aussi avoir plusieurs sortes de tenettes (*Fig.* 5, 6, 7) & de grandeurs & de figures différentes, les unes droites (*Fig.* 5.) les autres courbes (*Fig.* 6) & un crochet. Voyez *Pl. III. du troisieme Vol. Fig.* 10.) uni sur le dos & rude en-dedans, pour accrocher & retenir les pierres. On joindra aux instrumens précédens, nn autre représenté (*Fig.* 11. *A A*) armé d'un bouton *B* qui le mettra en état de servir de sonde; quelques-uns l'appellent *Lapidillum*, & Marianus *Verriculum*, parce qu'on s'en sert pour tirer les fragmens qui peuvent être restés dans la vessie. Enfin lorsque la pierre est grosse, quelques-uns se servent de dilatateur. Comme cet instrument n'est point commun, j'ai jugé à propos d'en donner la figure dans la *Pl. IX. Fig.* 8. Quelques Chirurgiens mettent tous ces différens instrumens dans un étui qu'ils attachent autour du corps, (*Tab.* 2. *du second Vol. Fig.* 9. *H.*) : d'autres les arrangent dans un plat rempli d'eau chaude, dans l'ordre le plus convenable : ou se contentent de les y tremper avant de s'en servir. Il faut aussi se munir d'une éponge pour essuyer le sang qui coule de la plaie, & d'un tablier & de manches, pour ne point se salir. L'appareil pour le pansement doit être le même que pour le petit appareil. Enfin, on aura soin de mettre sur une assiette de l'huile d'olives, pour graisser quelques-uns des instrumens pour qu'ils entrent avec plus de facilité dans la vessie.

On trouve dans la plûpart des Hôpitaux, une espece particuliere de Table pour cette opération (*Pl. IX. Fig.* 9.) la maniere dont on place le malade est représentée d'après Alghisi, Auteur Italien dans la *Pl. II. du second Vol. Fig.* 9. On se sert quelquefois au lieu de la Table dont je viens de parler, d'une des chaises dont Tolet nous a donné la figure : mais on peut à leur défaut se servir d'une table ordinaire, de figure ovale ou quarrée, d'environ quatre piés de long sur trois de lar-

ge, sur laquelle on placera une espece de chaise renversée, dont le dos doit être plus bas que les piés: mais il faut couvrir le bord de la table (*Pl. IX. Fig. 9.*) aussi-bien que le plan incliné *C*, avec des oreillers & des draps, pour que le malade soit plus à son aise. On le fait asseoir sur le bord *B*, auquel je donne la figure d'un croissant, de façon que son dos soit appuyé sur le plan incliné *C*, les jambes pliées de façon que ses talons appuyent contre les fesses *AA*, & ses mains attachées avec des liens à ses chevilles, ou suivant la méthode de Rau, à côté des genoux comme dans la *Pl. II. du troisieme Vol. Fig. 9. 10.*

Il faut quatre Aides dans cette opération, deux *CC*, qui tiennent à droite & à gauche les jambes du malade un pié dans une main & le genou dans l'autre, & qui les écartent le plus qu'ils peuvent; le troisieme lui tient les épaules collées sur le plan incliné; le quatrieme est situé au côté droit pour lui relever les bourses d'une main, & de l'autre tenir, pendant qu'on fait l'incision, la sonde toujours engagée dans l'urethre jusqu'à la vessie. Un cinquieme doit se tenir au côté droit du Chirurgien pour lui présenter les instrumens dont il peut avoir besoin. Trois suffisent quelquefois (*Pl. II. du troisieme Vol. fig. 9.*) deux pour tenir les jambes, & le troisieme pour relever les bourses & bander la peau du périnée.

On pose sous la table un vaisseau pour recevoir le sang & les excrémens, & tout auprès un autre dans lequel il y a de l'huile, avec un plat rempli d'eau chaude, pour graisser, chauffer, & laver les instrumens; & une éponge pour nettoyer la plaie.

M. Sharp ordonne de coucher le malade sur une table quarrée haute de trois piés quatre pouces, la tête appuyée sur un oreiller, & de lui plier les cuisses contre le ventre, & les talons contre les fesses, en lui attachant les mains avec les piés, avec deux bandes longues d'environ deux aunes. Pour empêcher qu'il ne remue, on passe une écharpe pliée en deux, sous l'un des jarrets, & l'on vient avec les quatre chefs par-dessus le cou à l'autre jarret; sous lequel on passe la gance pour y attacher les deux autres bouts de la bande. Deux Aides tiennent à droite & à gauche les cuisses du malade, & les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent. Sharp.

Le Chirurgien prend une sonde d'acier cannelée & proportionnée au sujet en grandeur & grosseur, & après l'avoir trempée dans de l'huile, il l'introduit par l'urethre jusqu'au dedans de la vessie. Il cherche la pierre avec le bout de cet instrument, & après s'être assuré qu'il y en a une, il tourne la partie courbe de la sonde dans la vessie & dans l'urethre vers le côté gauche du périnée, il dirige le manche de la sonde & la verge qui la contient, vers l'aine droite. Il la fait tenir à un Aide qui releve de l'autre main les bourses; car la partie courbe de la sonde ainsi élevée dans le périnée, rend la partie de l'urethre que l'on veut couper aussi sensible qu'il le faut à la vue & au toucher. Il saisit ensuite les tégumens du périnée avec les doigts de la main gauche, & prend de la droite le bistouri enveloppé d'un linge (*Pl. III. du troisieme Vol. fig. 9.*) comme on fait une plume à écrire, avec lequel il fait en descendant une incision longitudinale vers le milieu du côté gauche du périnée, près le raphé, à travers la graisse; il tâte ensuite la sonde avec le doigt, & fait une pareille incision à l'urethre en descendant, de façon que la pointe du bistouri entre dans la cannelure de la sonde; car par ce moyen il ne court point risque de couper d'autre partie que l'urethre, le cou de la vessie ne devant point l'être dans cette méthode. Quelques-uns font l'incision au périnée en descendant, & d'autres en montant, à commencer par son milieu: mais cela est indifférent. L'orifice externe doit être proportionné à la taille du malade & à la grosseur de la pierre: mais il a pour l'ordinaire deux pouces de long dans les enfans, & trois ou quatre dans les adultes. L'ouverture de l'urethre s'étend (*Pl. II. du troisieme Vol. fig. 1.*) depuis *D* à travers le bulbe *E*, jusqu'à l'origine du cou de la vessie *F* ou *I*. Lorsqu'on veut ouvrir cette partie inférieure de l'urethre, il faut non-seulement incliner un peu la main & le bistouri; mais encore, suivant Cheselden & le Dran, élever la sonde qu'on a poussée en bas jusqu'alors, & appliquer son bec fortement contre la symphyse des os pubis; on sépare par-là autant qu'il est possible l'urethre du rectum qui seroit en danger d'être offensé, sans cette précaution. Il faut prendre garde que la pointe du bistouri ne sorte point de la cannelure de la sonde. Il y a des Lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche, tandis que l'Aide qui releve les bourses, bande la peau du périnée. Mais cela dépend de la volonté de celui qui opere.

L'incision étant faite, le Chirurgien quitte le bistouri, & mettant dans la cannelure de la sonde, si un Aide la tient, l'ongle de l'index ou du pouce de la main gauche, il prend le conducteur mâle, il le trempe dans l'huile, & le glissant dans la crénelure de la sonde jusqu'à la vessie, il retire la sonde. Quelques-uns laissent la pointe du bistouri dans la crénelure jusqu'à ce qu'ils y aient glissé le conducteur; car dans les personnes corpulentes la sonde peut être entierement ensevelie dans la graisse. Après avoir introduit le conducteur mâle, comme on vient de dire, il prend le conducteur femelle, & il l'introduit dans la vessie en le conduisant sur l'éminence ou la crête *B* du premier (*Planche IX. fig. 2, 3.*) Ces instrumens étant dans la vessie, il les écarte par le moyen de leurs manches *CC*, pour dilater son con, & prenant une tenette droite qu'il a eu soin de faire chauffer & de tremper dans l'huile, il l'introduit fermée dans la vessie entre les deux conducteurs, ce qui augmente en quelque sorte la dilatation de son cou. J'aime mieux faire cette dilatation avec le doigt indicateur de la main droite trempé dans l'huile, en appuyant sur le rectum, parce que je prépare par là un chemin plus large à la tenette. On est assuré que celle-ci est dans la vessie lorsqu'elle s'ouvre avec facilité. Quelques-uns avant de se servir du conducteur femelle, introduisent le doigt indicateur de la main droite dans la vessie par-dessus le conducteur mâle dont ils tournent l'éminence vers la partie inférieure de la plaie, & ils commencent la dilatation du col de la vessie avec ce doigt. Mais le Dran remarque avec raison, que la précipitation avec laquelle certains Chirurgiens font cette dilatation pour montrer leur dextérité, déchire souvent la partie qui est déja occupée par le conducteur. D'autres se conduisent d'une maniere toute différente, & ne se servent que du gorgeret (*Pl. IX. fig. 4.*) dont ils mettent le bec dans la cannelure de la sonde pour le glisser dans la vessie: mais il y en a qui facilitent l'entrée à cet instrument en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que celle-ci & le gorgeret entrent de compagnie dans la vessie. L'instrument n'a pas plutôt pénétré dans sa cavité, que l'urine sort par la plaie toute teinte de sang. Alors on retire la sonde, & l'on remue doucement l'instrument de tous côtés pour dilater peu à peu le col de la vessie. On prend ensuite le manche *BB* de la main gauche, & de la droite on conduit la tenette fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée *CC*.

Le Dran, qui préfere le gorgeret au dilatatoire, après l'avoir glissé dans la vessie, introduit doucement le doigt indicateur de la main droite dans la plaie, le long de sa goutiere, & la dilate peu à peu pour faciliter l'entrée à la tenette qu'il pousse toute fermée dans la vessie, comme on a dit ci-devant. Il est peut-être le premier qui ait observé dans les dissections qu'il a faites, que le col de la vessie non-seulement se dilate, mais se déchire toujours dans le grand appareil, sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux, lorsqu'on fait cette dilatation peu à peu avec précaution, parce qu'elle facilite l'entrée à la tenette & la sortie à la

pierre (*a*). Ce déchirement n'a rien de dangereux, & l'on est convaincu par l'ouverture des cadavres, que l'introduction de la tenette, la dilatation de la partie, ou l'extraction de la pierre, eausent dans le col de la vessie & dans les prostates, un déchirement beaucoup plus violent.

Après qu'on a introduit la tenette on la prend de la main gauche pour retirer les conducteurs mâle & femelle, commençant par ce dernier. On prend ensuite les anneaux de la tenette avec les deux mains, & on les écarte sur les côtés pour dilater la plaie, après quoi on resserre la tenette pour chercher la pierre. Il ne faut point ouvrir ni refermer cet instrument pendant qu'on fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent on pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en le refermant; c'est pourquoi il ne faut pas que ses extrémités se touchent exactement. (*Pl. X. fig.* 12.) Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, on l'ouvre doucement avec les deux mains, & l'on tâche s'il est possible de la charger par-dessus & par-dessous. On pousse ensuite doucement la tenette de côté vers le rectum, & l'on tire la pierre en appuyant sur le rectum, afin de s'éloigner des os pubis qui s'opposeroient à la dilatation des parties, si l'on tiroit la pierre de leur côté. L'extraction de la pierre n'a rien de difficile, lorsqu'elle n'est ni grosse ni raboteuse; mais s'il arrivoit qu'elle fût cachée dans quelque recoin de la vessie, & qu'on ne pût la charger avec les tenettes, le Chirurgien introduiroit les deux premiers doigts de la main gauche dans l'anus du malade, & tâcheroit en l'élevant de la pousser dans la tenette. Lorsqu'elle est située dans la partie supérieure de la vessie derriere l'os pubis, il faut presser la région hypogastrique avec la main, pour pouvoir la saisir plus commodément, & la tirer avec la tenette droite ou courbe. Si elle étoit logée dans un des côtés de la vessie, on se serviroit de la tenette courbe, représentée dans la *Pl. IX. fig.* 6. Comme il est toujours plus avantageux de tirer la pierre entiere, que par morceaux, le Chirurgien peut en mettant les doigts entre les branches de la tenette, empêcher qu'elles ne la compriment avec trop de violence, & qu'elles ne la cassent. Lorsque le Dran ne peut point trouver la pierre avec cet instrument, il le retire & introduit son doigt à sa place; & après l'avoir trouvée il l'amene vis-à-vis l'orifice de l'urethre & la tire avec la tenette.

Si la tenette introduite dans la vessie & chargée de la pierre fait voir un trop grand écartement des anneaux *DD*, on court risque en la tirant de déchirer la vessie, particulierement son cou & la glande prostate. Le Chirurgien doit dans ce cas introduire son doigt, & si cela ne suffit pas, le bouton, *Pl. III. du troisieme Volume, Fig.* 11. *B*. & toucher la pierre pour savoir si elle est de figure oblongue ou ovale, ou si la tenette la pince de travers ou par ses deux extrémités. Si la pierre est chargée de travers il faut la relâcher & la tourner avec le doigt ou la sonde, & la saisir par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera plus aisée. Si l'écartement des anneaux est encore trop grand, on prendra les branches *DD* de la main droite, & la partie qui est près de la plaie, de la gauche, & l'on fera plusieurs mouvemens de côté & d'autre pour tirer la pierre, ce qui pourra réussir à cause que ces parties ont beaucoup de facilité à se dilater. Si la pierre est trop grosse pour qu'on puisse la tirer toute entiere, il faut la briser avec des tenettes dentées, *Pl. IX. Fig.* 7. en autant de morceaux qu'il sera nécessaire pour pouvoir les tirer les uns après les autres. Enfin lorsque la pierre est si grosse & si dure qu'on ne peut ni la tirer, ni la briser, il est de la prudence du Chirurgien de ne point tenter l'impossible; il doit donc se contenter de fermer la plaie, ou laisser une fistule pour la sortie de l'urine. Quelques-uns se servent du dilatatoire, *Pl. IX. Fig.* 8. ou de quelqu'autre instrument semblable; mais cette pratique est absolument rejettée par plusieurs modernes, comme inutile & dangereuse. En effet le déchirement & la contusion que l'on cause dans les parties nerveuses en dilatant la plaie avec cet instrument, ne fait qu'augmenter la douleur qui est déja excessive, & cause une inflammation, une gangrene, un cancer, ou quelqu'autre symptome malin. Il arrive quelquefois que l'écartement des anneaux de la tenette ne vient que de ce que la pierre est trop proche du clou, *Pl. IX. Fig.* 5. de sorte que les extrémités antérieures ne peuvent s'approcher suffisamment l'une de l'autre; dans ce cas le Chirurgien doit la repousser avec le bouton, *Pl. III. du troisieme Volume, Fig.* 11. ou avec le doigt. Mais on peut prévenir cet accident en se servant de tenettes qui ne soient armées de dents qu'environ la moitié de leur bec, *Pl. IX. Fig.* 5. 6. *AB*, & dont l'endroit le plus proche du clou soit lisse & poli, afin que la pierre glisse & ne s'y arrête pas.

Francus de Franckeneau parle d'une machine dont un Lithotomiste de Coppenhague se servoit au lieu de tenette, & qui étoit faite, à ce qu'il dit, avec un os de baleine & une vessie de bœuf; mais il ne décrit ni sa figure, ni la maniere de s'en servir.

Après avoir tiré la pierre de la vessie, si on y apperçoit des surfaces lisses & polies, & qui paroissent n'être faites que par son frottement avec une autre pierre, il faut introduire le doigt ou le bouton de la curette pour voir s'il n'y est point resté de fragmens, ce qu'il est impossible de connoître avant l'opération; & supposé qu'on en trouve, on les tirera de la même maniere qu'auparavant, jusqu'à ce que la vessie soit entierement nette. Supposé qu'il n'ait resté dans la vessie que du gravier ou quelques petits fragmens, on les en tirera avec la curette, *Pl. III. du troisieme Volume, Fig.* 11. ou si le malade n'est point assez fort pour supporter ce traitement, il faut laisser à la nature le soin de les chasser, car ces graviers sortiront par la suite avec les urines. Après avoir bien nettoyé la vessie, on prend une cannule, (voyez *Pl. VIII. du premier Volume, Fig. P.*) flexible ou inflexible, dont on trempe le bout dans l'huile rosat, & on l'introduit doucement dans la plaie. D'autres tiennent l'incision ouverte par le moyen d'une tente sur laquelle ils appliquent une emplâtre & une compresse qu'ils assurent avec le T, pour faciliter la sortie des corps étrangers, comme les fragmens, le sable, le gravier ou autres matieres semblables. Mais je trouve avec Ray & le Frere Jacques cette précaution tout-à-fait inutile, car cet appareil arrête ce que l'urine auroit entraîné, & cause souvent une fistule & plusieurs autres accidens fâcheux. Il arrive quelquefois que la pierre échappe des tenettes & reste dans la plaie. Le Lithotomiste doit tâcher dans ce cas de la charger de nouveau sans retirer la tenette: mais si elle est sortie, il doit tremper ses deux doigts dans l'huile & les introduire dans l'anus pour l'amener vis-à-vis la plaie, d'où il la tirera avec la tenette ou le crochet.

Maniere de panser les hommes qui ont été taillés:

Après avoir délié le malade & ôté avec une éponge les

(*a*) On ne convient point des parties qu'on doit ouvrir dans le grand appareil. Tolet, & la plupart des Lithotomistes, veulent qu'on ouvre l'urethre seul sans toucher à la vessie ni à son col. M. Falconet prétend que les Auteurs de cette méthode, ont eu dessein qu'on ouvrît le col & même le corps de la vessie. Noel dit expressément que le col de la vessie est l'endroit qu'on ouvre constamment dans cette opération, & que la méthode du Frere Jacques ne differe du grand appareil, que par les parties extérieures auxquelles il fait l'incision. Rosa veut qu'on coupe le sphincter, c'est-à-dire, le col de la vessie; & Schoeffer, non-seulement le col, mais même une partie de son corps.

grumeaux de sang qui se rencontrent ordinairement dans la plaie & à sa circonférence, on le porte dans son lit qu'on a en soin de garnir d'une toile cirée & de quelques draps en plusieurs doubles, afin que le sang ou l'urine qui s'échappe les premiers jours, ne gâte point les matelas. On applique ensuite sur la plaie des tampons de charpie applatis. Si le malade est fort & que la plaie saigne, il faut, suivant le conseil de Celse, ne point arrêter l'hémorrhagie pendant quelques jours, pour prévenir l'inflammation: mais si elle est trop abondante on pourra la supprimer en appliquant sur la plaie un plumasseau trempé dans de l'esprit de vin rectifié, ou dans quelqu'autre liqueur styptique; ou en la saupoudrant avec une poudre styptique, & en comprimant les arteres jusqu'à ce qu'elle ait diminué. On mettra par-dessus un plumasseau couvert d'astringens, & ensuite une grande compresse quarrée, & l'on soutiendra le tout avec le bandage appellé le T double, *Pl. VIII. du premier Volume, Fig. h.* ou avec le bandage à quatre chefs, *Fig. d.* Si cela ne suffit point on fera une ligature à l'artere avec une aiguille courbe enfilée d'un gros fil. (*a*)

J'approuve la méthode qu'ont les Chirurgiens François d'oindre de tems en tems pendant les quatre premiers jours le scrotum, le périnée & le bas-ventre avec de l'huile rosat, & de couvrir les parties avec des compresses trempées dans l'oxycrat. Quelques-uns se contentent avant d'appliquer le bandage de mettre sur le bas-ventre une grosse compresse trempée dans la même liqueur. Plusieurs Chirurgiens serrent le bandage dès le premier appareil, bien qu'il n'y ait point d'hémorrhagie, pour hâter, disent-ils, la conglutination de la plaie. D'autres le laissent lâche pendant les deux ou trois premiers jours pour que le gravier, les fragmens & le sang puissent sortir; & d'autres enfin pour la même raison ne bandent point la plaie, à moins que l'hémorrhagie ne soit copieuse. Ceux qui suivent la premiere méthode attachent d'abord les deux jambes du malade ensemble à l'endroit des genoux: mais ceux qui suivent la derniere, qui est suivant moi la meilleure, ne se servent de cette ligature que le second ou le troisieme jour, de peur qu'elle ne s'oppose à la sortie du gravier ou des fragmens, qui pourroient servir de noyau à une nouvelle pierre s'ils restoient dans la vessie.

Le malade étant pansé, il faut lui donner quantité de tisanne, d'eau d'orge, ou quelque émulsion corroborative & adoucissante, non-seulement pour l'inviter au sommeil & réparer les forces qu'il a perdues, mais encore pour nettoyer la vessie de tout ce qui peut y être resté. Son régime sera le même que celui des fébricitans ou des personnes qui sont dangereusement blessées, & il n'aura pour boisson que de la tisane ou de l'eau d'orge que l'on mêlera avec quelque sirop rafraîchissant pour la rendre plus agréable. Après que la fievre aura cessé ou diminué, on pourra lui permettre l'usage de la petite biere ou du vin trempé: mais on lui interdira tous les alimens acres & salés, de même que ceux dans lesquels il entre des épiceries ou qui sont capables de l'échauffer. L'air de sa chambre doit être extremement tempéré; & supposé qu'il se sente échauffé ou qu'il ait la fievre, on le saignera, on lui donnera un lavement & on lui prescrira des rafraîchissans. Le malade n'a plus rien à craindre lorsqu'on est venu à bout de surmonter ces difficultés. Lors, au contraire, qu'il est saisi le troisieme, le quatrieme ou le cinquieme jour d'un frisson, accompagné d'une fievre violente, du hoquet, de nausées, de vomissemens & de mouvemens convulsifs, & que la plaie se desseche au lieu de venir à suppuration, il meurt pour l'ordinaire. On peut d'abord panser la plaie une ou deux fois par jour avec de la charpie & quelque onguent digestif, sur lequel on applique une compresse trempée dans de l'esprit de vin chaud, de l'oxycrat ou quelqu'autre fomentation semblable pour prévenir l'inflammation, en assurant le tout au moyen d'un bandage convenable. On peut au bout de trois ou quatre jours resserrer le bandage, & continuer de même à chaque renouvellement d'appareil. Lorsque la suppuration se fait comme il faut & que les parties se réunissent, on peut, au lieu d'onguent digestif, panser la plaie avec quelque baume vulnéraire, tel que le baume de Copaü ou le baume d'Arcæus, & resserrer le tout avec une emplâtre glutinative & des compresses de chaque côté. On doit continuer ce traitement deux fois par jour jusqu'à ce que la plaie soit fermée; & pour lors une emplâtre & de la charpie seche suffiront pour la cicatriser.

On hâtera encore la consolidation de la plaie, en faisant coucher le malade sur le côté droit, & en lui tenant les cuisses serrées. Il pourra cependant changer de posture au bout de quelque tems, pourvu qu'il ait la précaution de ne point écarter les jambes. Il est donc à propos de les lier ensemble, surtout aux enfans, & de ne point permettre qu'il quitte le lit jusqu'à ce que l'urine ait repris son cours ordinaire, & que la plaie soit presqu'entierement consolidée, ce qui arrive quelquefois au bout de huit jours, lorsque le sujet est jeune, & la pierre petite & lisse. L'exercice facilitera l'écoulement de l'urine par les passages ordinaires, aussi-bien que la consolidation de la plaie. Il ne sera même pas inutile que le Chirurgien comprime la plaie avec la main vers le sixieme ou septieme jour, pour voir si l'urine s'écoule par le conduit qui lui est propre, supposé qu'elle n'ait pas déja pris cette route d'elle-même. Il faut changer les draps lorsqu'ils sont sales, pour empêcher que les parties ne s'ulcerent.

Lorsqu'on ne peut trouver la pierre, ni la tirer après l'avoir rencontrée, & que le malade manque de forces, il faut discontinuer l'opération jusqu'à ce qu'il les ait recouvrées, & lui donner des remedes corroboratifs. Mais lorsqu'il est extremement foible, & qu'il tombe dans le délire ou dans des convulsions, il faut le mettre au lit pendant un jour ou deux, & même plus longtems, jusqu'à ce que la plaie vienne à suppuration; & ne point reprendre l'opération qu'il n'ait recouvré les forces, & qu'on puisse sentir la pierre avec la sonde, suivant le conseil d'Albucasis, de Francus, d'Hildanus, de Colot, de Saviard, & de plusieurs autres; car si on le laissoit trop long-tems sur la table, il pourroit fort bien mourir pendant l'opération. On tire quelquefois avec la pierre certains fongus ou excroissances, qui ne se forment que par des ulceres, des abscès, ou des carnosités de la vessie; ce qui est souvent suivi de la mort, ou bien le malade reste avec une fistule au périnée. Lorsqu'une inflammation, une excroissance, un phimosis violent, ou l'engagement du calcul dans le cou de la vessie d'un adulte, empêchent de pouvoir passer la sonde dans son corps, il faut le tailler par le petit, ou suivant Francus, par le haut appareil, de la maniere que nous dirons ci-après. Supposé que les efforts que la violence de la douleur fait faire au malade, lui causent une chute de fondement ou du rectum, on pourra y remédier avec le doigt après l'opération: mais si elle est considérable, il faut reduire immédiatement l'intestin & le faire soutenir par un Aide. Lorsque cet accident arrive au milieu ou vers la fin de l'opération, on peut différer la réduction jusqu'à ce qu'elle soit achevée; car l'intestin rentre pour l'ordinaire après que la douleur a cessé, ou bien on le réduit avec les doigts. Lorsqu'on taille un homme qui l'a deja été, il faut faire l'incision à l'endroit de la cicatrice. Il ne faut jamais faire la plaie trop petite, puisqu'elle ne se consolide

(*a*) Colot arrête ces sortes d'hémorrhagies par le moyen de la saignée qu'il réitere trois ou quatre fois dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il veut que l'on continue jusqu'à la défaillance.

pas plutôt qu'une grande; mais supposé que la pierre ne puisse point sortir, on l'agrandira dans l'endroit le plus convenable avec le bistouri, ou avec les ciseaux: mais si elle est encore trop grosse, il vaut mieux la laisser que d'exposer le malade à perdre la vie. Lorsqu'on est obligé de se servir de la tenette courbe, il faut l'introduire avec la pointe tournée en-haut, mais la droite suffit pour l'ordinaire. On peut, au lieu du bistouri ordinaire, (*Planche III. du III. Vol.*) employer ceux que l'on voit représentés dans la *Planche X. Fig.* 8. 18. Le tems de la consolidation de la plaie varie suivant la constitution ou l'état du sujet, & pour plusieurs autres raisons; car elle est quelquefois quinze ou vingt jours, & quelquefois quatre ou cinq semaines & plus à se fermer. Après qu'on a introduit la tenette, il faut la conduire avec le doigt, le conducteur, ou le bouton, afin qu'elle ne s'écarte point de son chemin, & ne blesse point les parties voisines. Si la pierre est platte ou large, il ne faut point la pincer de travers, mais par ses deux faces. Enfin, si le malade ressent après l'opération des douleurs violentes dans la vessie, il sera à propos d'y injecter du lait chaud, ou quelqu'autre décoction; & supposé que cette partie ait été offensée par la grosseur & la rudesse de la pierre, on la remplira avec une seringue de tisane d'orge, ou d'une décoction de plantes vulnéraires chaude, mêlée avec du miel rosat, ou de vin dans lequel on a fait bouillir de la myrrhe, & quelque peu d'huile rosat. On peut consulter pour le reste Tolet, Greenfield & Alghisi. Le Dran, dans son *Parallele des Méthodes*, prouve l'avantage que le grand appareil a sur tous les autres; mais Garengeot, Dionis, Douglas, Cheselden & Morand le rejettent unanimement.

Voici suivant M. Sharp, la maniere dont on pratique cette opération dans nos Hôpitaux. On introduit la sonde dans l'urethre après l'avoir trempée dans l'huile, & on la fait tenir par une Aide un peu inclinée du côté gauche du raphé. On commence ensuite l'incision immédiatement au-dessous du scrotum, qu'on doit avoir soin de relever, & on la continue en descendant vers l'anus, dont elle doit être éloignée de deux travers de doigt. On glisse le bistouri le long de la cannelure de la sonde bien avant dans le bulbe de l'urethre; & comme il y a quelque danger de blesser le rectum en continuant l'incision, on tourne le dos du bistouri de son côté, & on acheve l'incision de dedans en dehors. Lorsqu'on a le malheur d'ouvrir quelque gros vaisseau, il faut y faire une ligature avant de continuer l'opération. Après que l'incision est faite, on glisse le gorgeret le long de la cannelure de la sonde dans la vessie, & pour le faire avec plus de sûreté, après avoir mis le bec de cet instrument dans la cannelure de la sonde, il faut prendre celle-ci de la main gauche, parce que si l'Aide venoit par mégarde à trop pencher la tête de l'instrument vers le Chirurgien, ou à céder à la force du gorgeret, il ne manqueroit pas de sortir de la sonde entre le rectum & la vessie, ce qui troubleroit l'opération & pourroit avoir des suites fâcheuses. Après avoir glissé le gorgeret dans la vessie, il faut dilater son cou aussi-bien que l'urethre avec le doigt indicateur, & y introduire la tenette, que l'on ne doit ouvrir que lorsqu'on sentira la pierre. Il faudra pour lors la charger sans la trop serrer, & la tirer en la poussant vers le rectum.

Du haut Appareil.

Outre les deux manieres précédentes de faire l'opération de la taille, il y en a une troisieme dont on attribue l'invention à Pierre Franco, Chirurgien François, & qu'on appelle de son nom Méthode de Franco, *Methodus Franconica*; & de l'endroit où l'on fait l'incision, qui est le milieu de l'hypogastre, *Section Hypogastrique*, & communément *haut appareil*, parce qu'on pratique l'opération au-dessus de l'os pubis, dans la partie supérieure & antérieure de la vessie, au lieu que dans le grand & le petit appareil, aussi-bien que dans l'opération latérale, on fait l'incision au périnée au-dessous du scrotum. A peine cependant son Auteur l'eut-il mise en usage une seule fois, que les Chirurgiens de son tems la rejetterent aussi-tôt, & n'en parlerent que pour la désapprouver. Car bien que Franco l'ait pratiquée avec succès en 1560 à Lauzane sur un enfant de deux ans, il dit ne s'en être servi qu'à la sollicitation des parens, & parce que la pierre étant aussi grosse qu'un œuf de poule, il ne put jamais la tirer par le grand appareil. Il est si fort éloigné de la recommander, qu'il attribue le succès qu'elle a eu au hasard plutôt qu'à son savoir, & il la regarde comme extremement dangereuse pour le malade. Ce sentiment a trouvé d'autant plus de partisans, que l'on suivoit alors l'opinion d'Hippocrate, qui regarde les plaies de la partie supérieure ou membraneuse de la vessie, comme mortelles, ou du moins extremement dangereuses. Mais depuis ce tems-là les Medecins & les Chirurgiens ont appris de la structure Anatomique de ces parties & de l'expérience, qu'une incision au-dessus des os pubis, n'a rien de dangereux lorsque celui qui la fait connoît parfaitement la situation de la vessie, laquelle est placée hors du péritoine, sa conformation & sa connexion avec les parties voisines, aussi-bien que la maniere de l'ouvrir sans toucher à son fond; la possibilité de ce qu'on vient de dire, est fondée sur le succès avec lequel son Inventeur l'a pratiquée. Tolet assure que Bonnet a pratiqué souvent cette opération à l'Hôtel-Dieu de Paris avec d'heureux succès, & il la décrit à peu près de la même maniere que Franco l'a proposée, qui est celle-ci: on fait introduire deux doigts par un Aide dans l'anus du malade, & au lieu d'approcher avec les doigts la pierre du cou de la vessie, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre, directement au-dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche: la peau, la graisse, les muscles, & la vessie même étant coupés, on dilate la plaie avec un instrument convenable, on tire la pierre avec une tenette, & on panse la plaie avec quelque baume vulnéraire, comme on le pratique dans les autres plaies du bas-ventre. Tolet ne dit point qu'il faille remplir la vessie d'eau, ou de quelqu'autre liqueur, quoique Rousset ait proposé cette méthode long-tems avant lui.

On peut joindre à Franco & à Bonnet, Gréenfield, qui dit avoir été obligé, pour tirer une pierre, de faire une incision au-dessus de l'os pubis, & que cette méthode lui a réussi: mais il ne nous dit point les raisons qui l'ont engagé à pratiquer cette méthode, bien qu'il y ait apparence que ç'a été la grosseur de la pierre. Hildanus qui s'étoit d'abord déclaré contre cette opération, dit ensuite qu'il préfere la méthode de Franco au grand-appareil, dans les cas où la pierre est extremement grosse. Lors, dit-il, qu'elle est appuyée sur l'aine (il eut dû dire le pubis) je suis convaincu qu'il y a moins de danger à la tirer par une incision au bas de l'hypogastre, que de la repousser dans le cou de la vessie: si cela est vrai d'une grosse pierre, il s'ensuit à plus forte raison, qu'on doit tirer celle qui est plus petite, beaucoup plus facilement & avec moins de douleur & de danger. Pietre conseille beaucoup cette opération; & Rioland prouve par la situation & la structure de la vessie, qu'elle est praticable, assurant qu'il l'a vue mettre en exécution.

Dionis est du même sentiment, & dit qu'en remplissant la vessie d'eau, qui auroit un degré de chaleur pareil à celui de l'urinel, il la préféreroit aux deux autres méthodes, pourvû qu'elle fut confirmée par plusieurs expériences. Il ajoute que c'est le sentiment de plusieurs Medecins & Chirurgiens, surtout de M. Fagon, pour lors premier Medecin du Roi; par où il paroît qu'elle a eu plusieurs Partisans en France. On lit dans les *Transactions Philosophiques*, pour l'année 1700. qu'un Chirurgien nommé Proby, tailla une fille par le haut-appareil. Je rapporterai ce fait avec toutes ses circonstances, lorsque je donnerai la méthode d'extraire la pierre

pierre de la vessie des femmes. Le silence que les Auteurs Anglois gardent sur cet exemple, me donne lieu de croire qu'il leur a été inconnu, bien qu'il en soit fait mention dans les Transactions Philosophiques, & dans la seconde édition de la *Chirurgie* d'Heister qu'on a donnée en Allemand en 1724. M. Falconet est le seul Auteur François qui en ait parlé. Il est surprenant que cette opération ait été rejettée par un si grand nombre de Chirurgiens François, puisqu'on l'a pratiquée plusieurs fois avec succès, & qu'elle paroît plus aisée, plus simple & sujette à moins d'inconvéniens que les autres, & qu'on ne court point risque d'offenser les parties de la génération, le sphincter de la vessie, les uréteres, l'urethre, le rectum, ni aucun des gros vaisseaux sanguins, ni qu'il en résulte une fistule au périnée, une incontinence d'urine, une impuissance ou une hémorrhagie. Cette méthode a plusieurs autres avantages qu'on peut voir dans le Traité de Rousset *de partu Cæsareo*, où il recommande le haut-appareil, & prouve que l'incision n'a rien de mortel, lorsqu'elle ne pénetre point dans la cavité du bas-ventre, de façon que l'urine s'y épanche.

Cette méthode étoit ensevelie depuis long-tems dans l'oubli, lorsque le Docteur Jacques Douglas entreprit de la faire revivre. Il prouva dans une Assemblée de la Société Royale tenue en 1718. par des raisonnemens fondés sur la situation, la structure & la connexion de la vessie, aussi-bien que sur l'autorité de plusieurs Auteurs, que l'on peut extraire le calcul au moyen d'une incision dans la partie supérieure & antérieure du corps de la vessie, lorsqu'elle est faite par un habile homme; & en conséquence, son frere Jean Douglas tailla en 1719. un homme par le haut-appareil; & publia l'année suivante un Traité intitulé: *Lithotomia Douglasiana*, dans lequel il prouve les avantages de cette méthode, sur les autres, par des argumens tirés de la structure du corps humain, qu'il fortifie d'un exemple du succès qu'elle eut sur un jeune garçon de seize ans, qu'il tailla de la pierre, dans le tems qu'il fit part au public de sa méthode. Chefelden, Douglas & plusieurs autres Chirurgiens Anglois l'ont pratiqué depuis avec le même succès.

M. Cheselden dit que peu de tems après que M. Douglas eut pratiqué cette opération, un Chirurgien de l'Hopital de Saint Thomas, tailla aussi deux malades par le même appareil, avec le même succès: mais que le même Chirurgien en ayant encore taillé deux autres qui ne réussirent point, à cause que le péritoine avoit été crevé ou percé au point de laisser paroître les intestins, cette méthode fut autant décriée qu'elle avoit été louée auparavant; & les Chirurgiens de l'Hôpital de Saint Barthelemi, qui s'étoient déterminés à faire cette opération, changerent de résolution, & firent la taille à l'ancienne maniere.

La saison d'après, comme c'étoit mon tour à l'Hôpital de Saint Thomas, je repris, continue M. Cheselden, le haut appareil, & ayant taillé neuf malades avec succès, je le remis encore en vogue; après quoi, il n'y eut Lithotomiste dans aucun des deux Hôpitaux qui ne l'entreprit. Cependant le péritoine se trouvoit souvent coupé ou crevé, & il le fut même deux fois dans ma propre pratique, quoique quelques-uns de ceux à qui ce malheur arrivoit ne périssent point. Quelquefois aussi la vessie se crevoit pour avoir été trop distendue par l'injection, ce qui ordinairement emportoit le malade en un jour ou deux. Un autre inconvénient qui accompagnoit cette opération, c'est que l'urine croupissante dans la plaie, en retardoit toujours la cure: mais l'incontinence d'urine ne s'ensuivoit jamais. Je ne prétends point publier quels succès eurent les différens Chirurgiens qui ont travaillé de cette maniere: mais pour moi, excepté les deux malades dont je viens de parler, je n'ai perdu dans le nombre des sujets que j'ai taillés, qu'un au plus entre sept; ce qui est plus qu'aucun autre ne sauroit dire, au moins que je connoisse; tandis que de l'ancienne maniere, il paroît, & même à Paris, par un calcul exact de plus de 800 malades, que de sept il en mouroit toujours plus de deux; & quoique dans la suite cette opération ait été entierement rejettée, il faut que j'avoue que mon opinion est, qu'elle est infiniment meilleure que le grand appareil, auquel tous retournerent, excepté moi seul, qui ne l'aurois jamais abandonnée, sans l'espérance que je conçus dès-lors d'en trouver une meilleure, étant bien convaincu qu'on pourroit venir à bout de la pratiquer avec plus de succès; car tous ces accidens fâcheux nous avoient appris combien on devoit injecter d'eau dans la vessie, & de quelle grandeur on pouvoit faire l'incision, pour qu'elle eût un heureux succès.

Pour moi, dit Heister, voyant cette nouvelle méthode appuyée de raisons anatomiques, & de l'expérience, je taillai le 17 Avril 1723. par le haut-appareil, un homme âgé de plus de trente ans, auquel je n'avois pû tirer une pierre par le moyen d'une incision au périnée, suivant la méthode de Rau; car je ne pus ni la saisir ni la tirer avec les tenettes, à cause peut-être qu'elle étoit cachée dans quelque recoin de la vessie, comme cela est arrivé quelquefois. Je fis cette opération en présence d'un grand nombre de Chirurgiens & d'Etudians en Medecine; après l'avoir tentée la veille par l'autre méthode sans aucun succès. Je n'injectai aucune liqueur dans la vessie, parce qu'elle n'auroit pas manqué de sortir par l'incision que j'avois faite au périnée: mais après avoir ouvert le corps de la vessie, suivant la méthode de Rousset & de Douglas, au-dessus de l'os pubis; je dilatai la plaie par haut & par bas avec le bistouri courbe armé d'un bouton à sa pointe. (Voyez *Pl. 5. du premier Vol. Fig. 5.*) & tirai la pierre avec mes doigts, avec autant de facilité que de promptitude; car le malade aima mieux s'exposer aux risques dont cette opération est accompagnée, que d'être plus longtems en proie aux douleurs dont il étoit tourmenté. Il se porta assez-bien durant les premiers jours: mais vers le cinquieme ou sixieme il fut saisi d'un frisson accompagné d'une chaleur fébrile que je vins à bout d'appaiser: mais il fut continuellement affligé de douleurs dans le dos & dans les reins, accompagnées de nausées & de syncopes, tout de même qu'avant l'opération. Les plaies n'étoient point douloureuses: mais la supérieure, en particulier, ne put jamais venir à suppuration, ni se cicatriser, bien que j'eusse appliqué dessus, des emplâtres agglutinatives, & employé le bandage unissant (*Pl. 5. du premier Vol. Fig. 8.*) comme dans les autres plaies du bas-ventre, un baume vulnéraire excellent, & des compresses longues & épaisses de chaque côté, sans pouvoir venir à bout d'empêcher l'urine de s'échapper par cet endroit, bien qu'il n'en sortît qu'une très-petite quantité par la plaie du périnée, & point du tout par l'urethre: enfin ses forces s'étant peu-à-peu affoiblies, il mourut au bout du mois. Lorsque je vins à l'ouvrir, je trouvai la plaie inférieure, partie dans le cou & partie dans le corps de la vessie; la supérieure étoit bien faite à tout égard; car elle n'avoit offensé ni le bas-ventre, ni le péritoine, ni les intestins; il n'y avoit ni sang ni urine dans la cavité du bas-ventre: mais les reins étoient extraordinairement distendus par des ulceres & par une matiere purulente, qui étoit la vraie cause des douleurs qu'il avoit ressenties dans le dos & dans les reins, aussi-bien que des autres symptomes dont la mort avoit été la suite.

Cette méthode me paroît accompagnée d'un plus grand nombre de difficultés qu'on ne le croiroit, en lisant ce que Rousset & Douglas en ont dit, surtout pour ce qui regarde la consolidation de la plaie, qui ne peut jamais se faire bien aisément pour plusieurs bonnes raisons; car comme l'Anatomie démontre que la partie inférieure du cou de la vessie est munie d'un sphincter très-fort, & que l'urine ne s'écoule point d'elle-même, mais est expulsée par la contraction de la tunique musculeuse, il n'est pas surprenant que la vessie se trouvant irritée par l'urine qui s'y amasse, se contracte d'elle-même & chasse cet excrément avec plus de facilité par l'incision

supérieure que par le passage ordinaire, qui est toujours fermé par le sphincter, ce qui doit nécessairement empêcher son agglutination. On peut ajouter à cela que la plaie externe du bas-ventre n'est pas moins difficile à consolider, à cause que ses levres sont continuellement éloignées l'une de l'autre par les muscles obliques & transverses du bas-ventre, de façon qu'elles s'écartent sans cesse de la ligne blanche, pour s'approcher des vertebres & des os des iles.

Outre la difficulté qui naît de l'écartement continuel des levres, l'urine qui s'écoule sans cesse, gâte en peu de tems l'appareil & le rend inutile; car bien que j'eusse soin de le renouveller, & de rapprocher les levres de la plaie deux ou trois fois par jour, de la panser avec un excellent vulnéraire, & des emplâtres agglutinatives, d'une grandeur suffisante pour couvrir presque tout le bas-ventre, d'appliquer de chaque côté des compresses longues & épaisses, & d'assurer le tout par le moyen d'un bandage unissant, long & fort, tout cela ne fut d'aucun effet; car les emplâtres, les compresses & le bandage étoient aussitôt salis par l'urine, & se relâchoient, de sorte que j'étois obligé de renouveller l'appareil plusieurs fois par jour, sans que l'agglutination de la plaie avançât le moins du monde: mais de peur qu'on ne m'accuse de négligence par rapport au pansement, je suis bien aise de faire observer que les moyens dont je me suis servi, sont les meilleurs de tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici; ni Douglas, ni Greenfield ne disent pas un mot de la méthode qu'ils ont mise en usage pour cicatriser la plaie, sinon qu'ils ont guéri leurs malades au bout de quatre semaines.

On voit par ce qu'on vient de dire combien ceux-là se trompent qui préferent cette méthode aux autres, dans la croyance que la plaie se consolide plus promptement & avec beaucoup plus de facilité; car, à l'égard de ce qu'ils disent, que suivant les lois du mouvement des fluides, l'urine doit s'écouler plus aisément par l'ouverture qui est à la partie inférieure de la vessie, que par celle qui est à la supérieure, & qu'en conséquence le malade est moins exposé à la fistule, que l'écoulement continuel de l'urine par la plaie cause souvent au périnée: ce raisonnement, dis-je, ne sauroit faire aucune impression sur l'esprit de quiconque a du jugement. Car comme l'urine est chassée de la vessie, non par son propre poids, mais par la contraction du réservoir dans lequel elle est contenue, aidée du diaphragme, il s'ensuit nécessairement qu'elle doit s'écouler plus aisément par la plaie qui est à sa partie supérieure, que par son cou qui se trouve resserré par un sphincter. C'est ce qui fait, je crois, que plusieurs ont abandonné cette méthode, malgré les succès qu'elle a eus; & peut-être que ceux qui ont écrit sur ce sujet ont négligé, à dessein, de faire mention des difficultés dont l'agglutination de la plaie est accompagnée, de peur qu'on n'attribuât leur peu de succès à leur ignorance. Car peu de personnes imitent Hippocrate, qui publie ses bons & ses mauvais succès avec la même sincérité, quoique cela pût être de quelque avantage à la postérité, dans la crainte qu'on n'impute à leur ignorance la mort d'un sujet dont la maladie étoit absolument incurable. Tolet nous dit, mais ce n'est que sur le rapport des autres, que Bonnet a taillé plusieurs malades par le haut appareil avec d'heureux succès: mais ni lui ni Bonnet ne disent pas un mot de la méthode dont ils se sont servis dans le pansement de la plaie.

Au reste, puisqu'il paroît par l'histoire, que Bonnet & la plus grande partie des Chirurgiens François ont continué à tailler par le grand appareil, on peut supposer avec raison qu'il n'a jamais pratiqué l'autre que dans les cas où il n'a pu tirer la pierre autrement, d'autant plus qu'il pouvoit être instruit de la difficulté qu'il y avoit à cicatriser une plaie que d'autres regardoient comme legere. Or, qu'est-ce qui peut avoir obligé de si savans hommes à rejetter le haut appareil, sinon la difficulté qu'ils ont trouvée à consolider la plaie, surtout après lui avoir accordé tant d'avantages sur les autres méthodes? S'ensuit-il de ce que Douglas l'a pratiqué avec succès sur un jeune sujet, qu'on doive le mettre à exécution sur des malades d'un âge avancé & d'une mauvaise constitution? Il faut donc convenir qu'on doit abandonner cette méthode jusqu'à ce qu'on ait trouvé les moyens de consolider la plaie plus promptement & avec plus d'efficacité, encore faut-il qu'ils soient confirmés par plusieurs expériences. A l'égard de ce que dit Tolet, qu'on peut la guérir aussi facilement que les autres plaies du bas-ventre, ce n'est qu'une conjecture. Je doute que l'on puisse pratiquer avec succès la gastroraphie que Rousset & Solingen ont si fort recommandée puisque la suture que l'on est obligé de faire à la vessie est accompagnée de plusieurs symptomes fâcheux, & que plusieurs Chirurgiens fameux l'ont tentée sans aucun succès.

Voilà ce que je pensois de cette méthode en 1724. Mais je suis bien aise que l'on sache l'opinion que j'en ai aujourd'hui. Après avoir considéré la nature de l'opération, la maniere dont on la pratique, & les preuves que Douglas, Chefelden, Thornhill, Smith, Pye, Macgil, Morand, moi-même & plusieurs autres avons de ses heureux succès, je crois devoir attribuer la difficulté que l'on trouve à consolider la plaie, à la mauvaise habitude des malades, plutôt qu'au défaut de la méthode, puisqu'il n'en est pas de même des jeunes sujets, surtout des enfans, lorsqu'on se sert d'un bandage convenable, d'un onguent digestif, & d'un baume vulnéraire, comme du baume de Copaü, ou du baume d'Arcæus, & qu'on prescrit au malade un régime exact. Je me confirme d'autant plus dans mon opinion, qu'un grand nombre de personnes que Douglas, Cheselden, moi-même & d'autres avons taillées par le haut appareil vivent encore en parfaite santé. Je trouve donc à propos qu'on le pratique sur les enfans & les jeunes gens qui sont d'une bonne habitude de corps, puisqu'il n'y en a aucun qui en soit mort; surtout lorsque la pierre est si fort engagée dans la vessie, ou si raboteuse & si pointue, qu'on ne peut la tirer par le petit appareil, bien que je préfere ce dernier, comme plus sûr pour les enfans qui sont sujets à crier avec tant de violence, qu'on ne peut remplir leur vessie d'eau, lorsque la pierre est unie, & d'une grosseur à pouvoir être amenée dans le périnée.

Je n'ignore point qu'un grand nombre de malades ont succombé sous l'opération: mais comme ce cas arrive aussi dans les autres méthodes, on doit s'en prendre à la foiblesse & à la mauvaise constitution des sujets; car on a trouvé les reins & la vessie de la plupart de ceux qu'on a ouvert après leur mort, ulcérés; aussi ne voudrois-je point m'en servir pour les personnes qui ont passé trente ans, & dont la plupart ont été long-tems affligées de la pierre, parce qu'il est rare qu'elle ait un heureux succès. Messieurs Douglas & Morand ne veulent point qu'on la pratique sur ces derniers, parce qu'ils ont observé que quelques-uns sont morts des maladies qui avoient précédé, d'autres d'un abscès dans la membrane cellulaire qui couvre la vessie, & d'autres enfin d'un cancer dans ce viscere. Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'on ne doit point tailler les personnes avancées en âge par le haut appareil, à moins qu'on n'y soit absolument obligé, comme il arrive lorsqu'on ne peut tirer la pierre par le périnée. Il faut donc prendre garde de ne point attribuer injustement la mort du malade à cette opération. Mais pour mettre à couvert cette méthode innocente d'un pareil reproche, on ne doit jamais la pratiquer que sur des enfans & des jeunes gens, dont aucun n'est jamais mort entre mes mains, & peu entre celles des autres, à l'exception de ceux qui avoient passé trente ans, ou qui étoient épuisés par d'autres maladies. Enfin, Douglas observe que c'est un mauvais présage, & un signe infaillible de mort, lorsque la plaie ne peut venir à suppuration, ni se déterger, mais que le contraire ne permet point de douter de la guérison du malade.

En voilà assez sur l'opération : Je vais maintenant enseigner la maniere dont je la pratique, après avoir décrit en faveur des jeunes Commençans la disposition, la situation, la connexion & la structure de la vessie, parce qu'ils ne sauroient absolument se passer de cette connoissance.

Lorsqu'on ouvre le corps d'un sujet mâle, la vessie étant vuide & affaissée, demeure cachée sous les os pubis & sous les intestins, de façon qu'on ne peut en appercevoir la moindre portion. Mais lorsqu'on vient à l'enfler, ou à y injecter de l'eau, elle s'étend & se gonfle peu à peu considérablement au-dessus des os pubis vers le nombril, de maniere qu'on découvre à plein sa partie supérieure qu'on appelle le corps & le fond de la vessie. Pour rendre cette démonstration plus intelligible, j'ai donné dans la *Planche XI.* plusieurs figures que j'ai prises de Chefelden. La *fig.* 1. représente un sujet dans une posture oblique, un peu panché sur le côté droit, pour qu'on puisse voir le bas-ventre, dans lequel après avoir levé les tégumens communs & les muscles, on découvre le péritoine qui enveloppe les intestins, & une grande portion de la vessie *A*, dont le corps & le fond sont remplis de dix onces d'eau ; *B* l'ouraque qui attache la vessie au nombril ; *CC*, les arteres ombilicales ; *DD*, les os pubis sur lesquels les tégumens sont renversés, pour laisser voir la portion de la vessie qui s'éleve dans le bas-ventre au-dessus des os pubis lorsqu'elle est gonflée.

La *fig.* 2. représente le bas-ventre entierement ouvert & dépouillé du péritoine, dans lequel on voit la vessie remplie de vingt onces d'eau. La lame interne du péritoine *AAAA*, tient encore à la vessie, mais on a écarté l'extérieure qui est près des muscles de l'abdomen ; *BB*, montrent la partie de la vessie qui touche les muscles pyramidaux & droits du bas-ventre ; on a enlevé la lame extérieure du péritoine pour qu'on puisse voir les fibres musculaires de la vessie. *CCCCC*, représentent le bord de la lame interne du péritoine, qui couvre principalement le fond de la vessie à l'endroit où les intestins la touchent & où elle sort de la cavité du bas-ventre (*a*). *DD*, les os pubis, *EE* les intestins ; *BB*, le milieu du corps de la vessie que l'on ouvre dans le haut appareil.

La *Figure* 3. représente le côté droit de l'abdomen ouvert dans une posture droite, sans intestins & sans tégumens : *AA*, la partie supérieure de la vessie, proprement appellée le fond, enveloppée du péritoine, qui est contiguë au bas-ventre & touche les intestins, dont les limites dans la vessie gonflée sont *a a a a*. *BBB*, le corps de la vessie du côté droit extremement distendu, joint aux muscles de l'abdomen, qui ne communique point avec la cavité de ce dernier, mais en est séparé par les bords du péritoine *a a a a* ; de sorte que lorsque la vessie est ouverte au-dedans des limites *aaaa*, l'urine ne peut point s'épancher dans la cavité du bas-ventre, mais s'écoule par-dessus les os pubis dans le haut appareil, où *bb* marque la portion de la vessie qui est ouverte, qui est un endroit dont les plaies ne sont point mortelles. *CCC*, l'artere ombilicale droite ; *DD* l'ouraque ; *E*, l'os pubis couvert d'une partie des tégumens ; *F*, le ligament large du foie ; *G*, une partie du foie ; *H*, une partie du rein droit ; *I*, une partie de l'uretére droit ; *K*, le pannicule adipeux ; *L*, le muscle pyramidal gauche ; *MM*, le muscle droit gauche.

La *fig.* 4. représente le bas-ventre ouvert & la vessie médiocrement gonflée. *AAAAA*, le fonds de la vessie couvert du péritoine, dont la blessure est mortelle ; *BBB*, la partie de la vessie qui est hors du péritoine, dont les limites étant marquées par la ligne *CCC*, & par les os pubis *DD*, n'occupent qu'un très petit espace. Le Chirurgien doit se conduire avec beaucoup de précaution dans le haut appareil, lorsque la vessie est peu gonflée, & ne faire l'incision qu'avec un petit bistouri étroit. Car lorsque la vessie est ouverte dans sa partie supérieure qui est couverte du péritoine, de façon que l'urine puisse s'épancher dans la cavité du bas-ventre, comme aux endroits *AAA*, *fig.* 2, 3 & 4. la plaie est incurable. On ne doit donc ouvrir la vessie qu'à l'endroit *BBB* où elle n'est point converte du péritoine. *EE*, les intestins.

Passons maintenant à l'opération :

Le malade étant préparé comme il faut, on le couchera sur une table ou sur un lit, de façon qu'il ait la tête un peu plus basse que les fesses. On le fera tenir dans cette posture par un nombre suffisant d'Aides, sans se servir de ligatures, à cause de la frayeur qu'elles inspirent à certaines personnes ; ce qui fait que le lit est souvent préférable à la table. On lui mettra un oreiller sous la tête & un traversin sous les fesses, afin que le milieu du corps soit plus enfoncé, les muscles droits plus relâchés & les intestins plus portés vers le diaphragme. On introduira doucement dans sa vessie une sonde d'argent garnie à son extrémité d'un tuyau de cuir flexible (voyez *Pl. XI. fig.* 5. *AA*, *DDD.*) On peut, suivant Douglas, substituer à ce tuyau le sifflet d'un coq-d'Inde ; ou, suivant Chefelden, l'uretére d'un bœuf. Il faut y attacher le tuyau *C*, & y faire entrer ensuite le bout d'une seringue, avec laquelle on injectera dans la vessie autant d'eau tiede, de tisane d'orge ou de lait, que le malade en pourra supporter sans douleur, ou plutôt jusqu'à ce qu'elle soit pleine & suffisamment distendue. (*b*) Cela fait, on retire la sonde de la vessie, & l'on fait comprimer la verge & l'urethre par un Aide, ou on la replie sous le périnée, ou on y fait une ligature avec un ruban. Pour lors, me plaçant au côté droit du malade, j'ordonne à un Aide d'introduire ses deux doigts dans l'anus, pour faire monter la pierre & la vessie : en même-tems je fais avec le petit bistouri représenté dans la *Pl. III. du premier Vol. fig.* 14. ou un tout semblable enveloppé d'un morceau de linge, une incision longitudinale, d'abord dans la peau & dans la graisse, & ensuite par degrés dans les muscles du bas-ventre, immédiatement au-dessus des os pubis, ou près de l'extrémité inférieure de la ligne blanche ou dans la ligne blanche même (*c*) (voyez *Pl. XI. fig.* 3. *bb*, ou *fig.* 4. *B*, *C*.) La plaie externe doit avoir trois travers de doigt de long dans les enfans, & quatre dans les adultes. Après quoi j'introduis le doigt indice gauche dans la plaie pour sentir

(*a*) Garengeot dit que la vessie est située hors de l'abdomen, mais il se trompe. La vessie, il est vrai, lorsqu'elle est désenflée est hors du péritoine, mais non point hors du bas-ventre, puisqu'elle est située dans le bassin ou cavité inférieure du bas-ventre, laquelle est formée par les os innominés & par l'os sacrum ; & comme tout le monde convient que le bassin fait partie du bas-ventre, il s'ensuit que tout ce qui est situé dans le bassin doit être dans le bas-ventre.

(*b*) Quelques Chirurgiens & particulierement Garengeot, veulent qu'on remplisse la vessie jusqu'à ce que l'injection se fasse sentir au-dessus du pubis par une tumeur. Cela peut avoir lieu dans les cadavres : mais j'ai éprouvé par expérience qu'il est presque impossible de l'appercevoir dans les sujets vivans, à cause des spasmes & des douleurs dont ils sont attaqués. Et Chefelden rapporte que la vessie creva dans un malade, pour avoir été trop remplie. Solingen veut qu'on gonfle la vessie en soufflant dedans avec un soufflet : mais Rousset rejette cette méthode comme inutile & pernicieuse.

(*c*) Quelques Chirurgiens, & entre autres Garengeot, prétendent qu'il est dangereux de faire l'incision dans la ligne blanche, & veulent qu'on l'évite. Mais je suis convaincu par ma propre expérience, aussi-bien que par celle de plusieurs autres, que l'incision que l'on fait dans cet endroit se guérit aussi parfaitement, que celle que l'on fait dans les muscles. Winslow rejette cette précaution comme absolument inutile.

la liqueur qui distend la vessie au-dessus de la crête des os pubis à l'endroit de leur symphyse ; ce qu'il n'est pas aisé de découvrir lorsque la vessie n'est pas assez gonflée, soit à cause des spasmes des parties blessées, de la dureté de la vessie, ou pour telle autre cause semblable. Je fais ensuite une incision avec le même instrument, ou avec un bistouri courbe dans la vessie immédiatement au-dessus de la symphyse des os pubis, ou bien, comme je l'ai pratiqué une fois avec succès, je perce cette partie avec le trocar sans cannule (*Pl. X. du second Vol. fig.* 2.) Mais il faut prendre garde lorsque la vessie est médiocrement gonflée, de ne point blesser son fond ; & c'est pour éviter ce malheur que j'introduis mon doigt indice gauche dans la plaie pour détacher doucement le péritoine des os pubis sur lequel il pose, pour n'offenser ni le péritoine ni le fond de la vessie. Après quoi je glisse obliquement un petit bistouri ou le trocar derriere les os pubis dans le corps de la vessie (sans toucher à son fond) vers son cou, & j'y fais une petite incision avec la pointe de l'instrument, ce qui donne moyen à la liqueur ou à l'urine de s'écouler. J'introduis dans la plaie un bistouri droit ou courbe, armé d'un bouton à sa pointe (voyez *Pl. V. du premier Vol. fig.* 3, 4, 5.) & haussant le bouton vers le fond, j'agrandis la plaie par en haut d'un ou deux travers de doigt, suivant la taille du malade : par ce moyen, sans toucher au péritoine ni au fond de la vessie (*Pl. XI. fig.* 2. *BB*) je l'ouvre dans le milieu de son corps près de son cou ; mais le péritoine *AAA*, *fig.* 2, 3, 4. reste dans son entier. Quelques-uns rejettent cette méthode que j'ai prise de Rousset & de Douglas, & veulent qu'on commence l'incision à la partie supérieure de la vessie, un peu au-dessous de l'ouraque, & qu'on la continue d'un seul trait jusqu'à l'os pubis. Ils prétendent que le plus grand danger de l'opération consiste dans cette incision, & j'en tombe d'accord. Mais comme on ignore pour l'ordinaire jusqu'à quel point la vessie est distendue, aussi-bien que le commencement de la partie qu'ils veulent qu'on ouvre, je préfere la méthode que je viens de proposer, surtout, quand on fait l'incision avec un bistouri sans pointe, que quelques-uns rejettent encore. Par ce moyen je ne cours point risque d'offenser le péritoine, lors même que la vessie n'est que peu ou point distendue, au lieu qu'en faisant, selon eux, l'incision en descendant, il leur est arrivé de percer cette membrane, quoique la vessie fût fort gonflée, ce qui a causé la mort au malade. Cette méthode réussit indistinctement, au lieu que la leur souffre de grandes exceptions : ce qui fait, comme Messieurs Winslow & Morand nous l'apprennent, que Thibaut préféroit la mienne. Après avoir percé la vessie autant qu'il le faut pour glisser mon doigt à côté du bistouri, j'introduis mon doigt indice gauche dans la plaie, & le pliant en forme de crochet vers son fond, j'amene doucement la partie supérieure de la vessie vers le nombril, & j'agrandis la plaie par en bas en dirigeant mon instrument vers l'os pubis & le cou de la vessie, par où je dilate la plaie autant qu'il le faut. Immédiatement après, j'introduis le doigt indice de l'autre main dans la vessie, & j'examine la grosseur & la situation de la pierre, pour voir si elle pourra sortir par la plaie ; & supposé qu'elle soit trop grosse, sans tirer mon doigt de la vessie, je dilate la plaie par haut ou par bas, ou par tous les deux, jusqu'à ce que je la juge assez grande pour pouvoir extraire la pierre sans offenser son fond, ce qu'on peut faire commodément avec le bistouri sans pointe. Lorsque l'incision est assez grande, je quite l'instrument, & j'ordonne à l'Aide qui a les doigts dans l'anus du malade, de pousser la pierre en avant autant qu'il peut, tandis que je tâche de la tirer avec mes doigts lorsqu'elle est petite. S'ils ne suffisent point, je me sers du crochet (*Pl. III. du troisieme Vol. fig.* 10.) ou de la tenette, selon que je le juge convenable. Lorsque j'ai eu à faire à des malades qui craignoient l'introduction de la sonde & l'injection, je leur ai prescrit une grande quantité de thé, en comprimant l'urethre avec l'instrument représenté dans la *Planche VI. fig.* 9. pour que la vessie se gonflât quelque peu, au moyen de quoi je suis venu à bout de tirer la pierre, quoique quelques-uns croyent la chose impossible (*a*). Lorsque je ne puis point tirer la pierre par le grand appareil, ce qui m'est arrivé deux fois, & que la plaie inférieure empêche de pouvoir remplir la vessie, soit par injection ou en retenant l'urine (ce qui est arrivé à Greenfield, & peut-être à Franco) après avoir séparé avec soin la peau & la graisse des muscles droits du bas-ventre, j'introduis mon doigt indice gauche entre l'os pubis & le péritoine (voyez *Planche XI. fig.* 4. *BB*, & la 41. de Bidloo) & l'éloignant doucement de l'os pubis, j'ouvre le corps de la vessie & en tire la pierre sans offenser son fond ni le péritoine.

Personne, que je sache, n'a donné la maniere de pratiquer le haut appareil sans distendre la vessie, quoiqu'elle puisse être utile & même nécessaire dans quelque cas. Il n'est pas toujours besoin de remplir la vessie, mais il faut pour lors plus d'attention & de précaution.

Quelques-uns, du nombre desquels est Garengeot, veulent qu'on ouvre le fond de la vessie dans cette opération, & qu'on tire la pierre par cet endroit : mais ils eussent pensé tout autrement s'ils avoient eu une connoissance plus parfaite des parties. Garengeot parlant de ce viscere dans sa *Splanchnologie*, ne dit rien de sa division, ni de ses différentes parties, bien qu'il importe extremement aux commençans d'en être instruits s'ils veulent pratiquer avec succès les différentes opérations qui la concernent, surtout celles de la taille. D'autres se contentent de distinguer la vessie en deux portions, savoir, son cou & son fond, en omettant son corps ; & ces derniers décrivant la section hypogastrique, nous disent qu'il faut l'ouvrir dans son fond, bien que les plaies de cette partie soient mortelles, à cause que l'urine s'épanche dans la cavité du bas-ventre, s'y corrompt & cause la mort au malade. Il faut donc diviser la vessie dans son cou, dans son corps & dans son fond, à la regarder comme une bouteille renversée (car c'est à ce vaisseau que Riolan & d'autres l'ont comparée) dans laquelle on distingue trois parties, le cou, le corps & le fond : mais il seroit absurde d'appeller le corps de la bouteille qui suit le cou, du nom de fond, puisque nous entendons par-là la partie la plus basse qui est opposée au cou. On peut en dire de même de la vessie, bien qu'elle ait la figure d'une bouteille renversée, (voyez *Pl. II. du troisieme Volume*, *Fig.* 8.) *A A*, représente donc dans cette *Pl. Fig.* 8. le cou de la vessie ; *B B*, le corps ou la vessie même ; *C*, le fond, bien que cette partie soit la plus élevée lorsque nous sommes debout ; *D D*, la glande prostate ; *E E*, une partie des vésicules séminales dans un enfant. Si l'on considere la vessie après qu'on l'a tirée du corps, la partie par laquelle on l'enfle est son cou, celle qui lui est opposée, son fond, & celle qui est entre deux le corps de la vessie ; & c'est elle, comme Rousset l'observe, que l'on doit ouvrir, & non point son fond. Comme dans le haut appareil on ouvre la vessie dans le milieu & dans la partie la plus basse de sa surface antérieure, (voyez *Pl. II. du troisieme Volume*,

(*a*) Rousset propose de remplir la vessie en buvant de l'eau de Spa, ou quelqu'autres eaux diurétiques semblables : mais je ne sache personne ni en Angleterre ni en France, qui ait suivi son avis. Cette méthode m'a cependant réussi ; & Proebisch l'a pratiquée avec succès sur un garçon de douze ans ; bien qu'il eût percé le péritoine jusqu'au point de laisser sortir les intestins. M. Winslow conseille au malade de retenir son urine & de boire copieusement pendant plusieurs jours avant l'opération, pour que la vessie se gonfle peu à peu.

Fig. 8. *BB*; & *Pl. XI. Fig.* 2. *BB*;) de même par la méthode de Celſe & par l'appareil latéral, on l'ouvre dans ſa partie latérale inférieure, que quelques-uns appellent aſſez proprement ſa baſe; (voyez *Pl. II. du troiſieme Volume, Fig.* 1.) Mais on ne touche jamais à ſon fond; car l'entrée qu'on donneroit à l'urine dans la cavité du bas-ventre rendroit la plaie incurable. On ne doit donc point écouter ceux qui embraſſent cette méthode, bien qu'ils l'attribuent fauſſement à Rouſſet. Il eſt ſurprenant après que Riolan a diſtingué ſi exactement les parties qui compoſent la veſſie, que pluſieurs Chirurgiens François modernes oſent avancer que l'on peut l'ouvrir à ſon fond, comme ſi la choſe n'étoit d'aucune conſéquence. Au contraire, la plupart des Chirurgiens Anglois, avec leſquels je me range, conſeillent, ainſi que Rouſſet, de faire l'inciſion dans ſon corps, comme il paroît par Middleton qui dit: « quand « l'inciſion dans le corps de la veſſie eſt ſuffiſamment « étendue. »

Après avoir tiré la pierre de la maniere qu'on a dit ci-deſſus, le Chirurgien introduit ſes doigts dans la veſſie pour en tirer les fragmens qui peuvent y être reſtés; ce que l'on fait beaucoup mieux par cette méthode que par aucune autre. La veſſie étant bien nettoyée, on couvre la plaie avec un linge ou une compreſſe pour empêcher l'air d'y entrer, & on porte le malade à deux dans ſon lit. On met ſur la plaie quelques autres compreſſes, car la charpie pourroit ſe gliſſer dans la veſſie, & l'on aſſure le tout avec une groſſe compreſſe & une grande ſerviette pliée en double que l'on attache autour du corps, de même que pour les autres plaies du bas-ventre. Au bout de quelques heures on panſe la plaie avec des plumaſſeaux couverts d'un digeſtif, ſur leſquels on met une emplâtre & une compreſſe en pluſieurs doubles, trempée dans de l'eau de chaux tiede, à laquelle on ajoute de l'eſprit de vin camphré, quelque peu de pierre médicinale, ou de ſel ammoniac, ou de l'oxycrat, ou une décoction de quelque plante vulnéraire dans du vin rouge, dont on fomente la plus grande partie de l'abdomen, en aſſurant le tout avec une ſerviette que l'on attache autour du corps. L'uſage continué de ces remedes pendant quatre ou cinq jours prévient l'inflammation; on peut même les appliquer ſur le bas-ventre tandis que la plaie eſt découverte pour que les matieres nuiſibles puiſſent s'écouler. Par ce moyen dans les jeunes gens & dans les enfans, & quelquefois dans les vieillards d'une bonne habitude de corps, la plaie vient à ſuppuration & ſe déterge parfaitement en ſept, neuf, dix ou douze jours. On doit pour lors la panſer une ou deux fois par jour avec du baume de Copaü; ou, ce qui eſt encore mieux, avec celui d'Arcæus, rapprocher les levres de la plaie, & les contenir avec une emplâtre agglutinative, comme dans la future ſeche; l'uſage précipité de ces ſortes d'emplâtres eſt toujours pernicieux, en ce qu'il empêche la plaie & la veſſie de ſe déterger. Il convient d'aſſurer l'emplâtre avec le bandage uniſſant, ou avec la ſerviette dont on ſe ſervoit autrefois, & de continuer ce traitement juſqu'à ce que la plaie ſoit entierement fermée, & que l'urine ait repris ſon cours ordinaire; ce qui arrive plutôt ou plus tard, ſuivant la conſtitution du malade; dans les uns au bout de trois ſemaines, dans d'autres au bout du mois, & quelquefois plus tard.

OBSERVATIONS.

Lorſque le malade eſt en état de ſe lever, de s'aſſeoir & de marcher, & qu'il témoigne avoir envie de quitter le lit, je le lui permets; ou s'il aime mieux ſe coucher ſur le côté, je ne m'oppoſe point à ſa volonté, comme d'autres le font, parce que rien ne le fatigue plus que d'être toujours couché ſur le dos. Ce qui m'engage à une pareille condeſcendance eſt, qu'un de mes malades âgé d'environ trente ans ayant quitté le lit le ſeptieme jour après l'opération, & s'étant promené ſans m'en rien dire, ſon imprudence n'eut aucune ſuite fâcheuſe, car la plaie ſe trouva parfaitement conſolidée au bout de quatre ſemaines.

Il arrive quelquefois que le conduit naturel de l'urine eſt obſtrué par une matiere muqueuſe & ſablonneuſe. Dans un pareil cas on doit faire coucher le malade ſur le côté, & lui injecter quelque peu d'eau chaude par l'urethre dans la veſſie; ce qui facilitera la ſortie de la matiere par la plaie; ou bien on introduira une ſonde creuſe dans l'urethre, & l'on ſoufflera dans la veſſie pour la rejetter par la plaie. Au moyen de l'une ou l'autre de ces méthodes l'urine reprend ſon premier cours. Rungius, Chirurgien à Bremen, s'en eſt ſervi après moi. Il eſt des pierres tendres & graveleuſes qui ſe caſſent dans la veſſie; quand cela arrive, il en faut retirer les morceaux avec les doigts, ou s'ils ne ſuffiſent point, avec la curette que Rouſſet a inventée, avec laquelle on évacue les fragmens, auſſi-bien que le gravier & le ſable qui ont reſté au fond de la veſſie. Rouſſet conſeille pour hâter l'agglutination de la plaie d'introduire une ſonde dans l'urethre, afin que l'urine s'écoule par cet endroit ſans paſſer par la plaie. M. Morand ſe ſert pour cet effet d'une ſonde fort courte dont il tire de grands avantages.

Pour qu'on ne regarde point cette méthode comme une invention inutile, je vais faire voir les avantages qu'elle a ſur les précédentes.

Premierement, comme on ne riſque point d'offenſer le ſphincter, ou le cou de la veſſie, l'urethre, ni la glande proſtate, avec le biſtouri & les autres inſtrumens, on n'a point à craindre l'incontinence d'urine, ou la fiſtule au périnée ou à l'urethre, qui ſont les ſuites ordinaires du grand appareil, & même de l'opération latérale.

2°. Lorſque la pierre eſt groſſe, inégale, anguleuſe & hériſſée de pointes, on déchire & l'on offenſe par les deux méthodes dont je viens de parler, le cou de la veſſie & la glande proſtate, ce qui occaſionne des douleurs violentes, l'inflammation, la gangrene de la veſſie, des convulſions & la mort même; au lieu que dans celle-ci, comme on fait l'inciſion dans la partie antérieure du corps de la veſſie, immédiatement au-deſſus des os pubis, on n'a point à craindre de pareils inconvéniens.

3°. Les parties de la génération, comme les muſcles de la verge, la glande proſtate & les véſicules ſéminales avec leurs conduits excrétoires, ſont à couvert de toute léſion par cette méthode; au lieu que les plaies que l'on fait à ces parties par le grand appareil & par l'opération latérale, rendent ſouvent un homme impuiſſant, ou moins propre à l'acte de la génération.

4°. Comme les vaiſſeaux ſanguins qui ſe diſtribuent dans la partie ſupérieure de la veſſie ſont extremement petits & en fort petit nombre, & que le rectum & les uréteres ſont éloignés de l'inciſion, on ne ſauroit les offenſer; au lieu que cela arrive fréquemment dans les autres méthodes, d'où il réſulte une hémorrhagie dangereuſe & d'autres fâcheux ſymptomes.

5°. Lorſque la pierre eſt inégale ou hériſſée de pointes, ce que l'on connoît par la violence des douleurs, par la couleur ſanguinolente de l'urine & par le toucher, l'extraction eſt preſque impraticable par le grand & le petit appareil, auſſi-bien que par l'opération latérale; au lieu qu'elle eſt extremement aiſée par cette méthode, puiſqu'on peut dilater la plaie autant qu'il eſt néceſſaire.

6°. Il faut pour la mettre à exécution beaucoup moins d'inſtrumens que dans les autres appareils; & l'on peut ſouvent tirer la pierre avec les doigts ſeuls; & on ſait que les méthodes ſimples ſont toujours préférables à celles qui le ſont moins.

7°. La veſſie ni l'urethre ne ſouffrent aucune irritation de la part des ſondes, ce qui n'eſt pas un petit avantage; car Tolet & d'autres aſſurent que ces ſortes d'inſtrumens produiſent ſouvent une inflammation.

8°. Il arrive ſouvent dans le grand appareil & dans l'opé-

ration latérale que l'on offense ou qu'on perce la vessie, en poussant trop avant ou avec trop de violence le conducteur mâle & femelle, ce qui est mortel, suivant Garengeot: mais on n'emploie point ces sortes d'instrumens dans le haut appareil.

9°. Il n'est pas nécessaire de lier le sujet dans une posture aussi formidable que pour le grand appareil, & cette circonstance est plus imporrante qu'on ne croit, car plusieurs malades en sont presque morts de frayeur avant l'opération.

10°. On peut par cette méthode introduire les doigts plus avant & avec plus de facilité dans la vessie que par aucune autre, par conséquent mieux juger de la grosseur, de la figure & du nombre des pierres, ce qui nous met à portée d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour les tirer, & de nettoyer plus parfaitement la vessie. Denys, qui est le plus grand partisan que la méthode de Rau ait jamais eu, convient qu'il est extremement difficile de trouver par son moyen les petites pierres; défaut, dit-il, qui lui est commun avec les autres méthodes: mais le haut appareil n'est point sujet à cet inconvénient, comme l'expérience nous l'assure, & ainsi que lui-même en convient. Lorsque la pierre est si petite qu'on ne peut la charger avec la tenette dans l'opération latérale, il conseille au Chirurgien de ne point s'opiniâtrer à la tirer; au lieu qu'on peut s'en rendre maître par la méthode dont nous parlons.

On n'a même point d'exemple qu'un Chirurgien ait été obligé d'abandonner son opération, faute de pouvoir tirer la pierre par le haut appareil; d'où il suit qu'il est préférable au grand aussi-bien qu'à l'operation latérale.

11°. S'il arrive que la pierre fasse corps avec la vessie, ce que Rousset, Douglas, & d'autres croyent impossible, bien que cela soit confirmé par l'expérience de Middleton, de Thornhill, & par la mienne propre, on peut souvent l'en détacher avec les doigts: lorsqu'elle est trop grosse pour pouvoir être tirée, on ne tourmente point le malade jusqu'à la mort, comme dans les autres méthodes, mais on abandonne à tems l'opération.

12°. La pierre n'est pas si sujette à se briser que dans le grand appareil, parce que l'incision est grande & qu'on peut l'augmenter, la vessie étant susceptible d'une plus grande expansion dans son corps que dans son cou; & quand même cela arriveroit, on peut tirer aisément ces fragmens avec les doigts, la curette, ou quelqu'autre instrument convenable.

13°. On ne peut extraire par les autres méthodes les pierres de figure oblongue, qui sont situées de travers dans la vessie, qu'avec beaucoup de peine & de danger, au lieu qu'il n'y a ni difficulté ni hasard dans celle-ci, parce qu'on peut les pincer par leurs petits diametres.

14°. Lorsqu'on ne peut trouver ni tirer la pierre par le grand appareil, ou par l'operation latérale, soit à cause qu'elle est cachée dans quelque recoin de la vessie, comme Riolan l'a observé, ou pour telle autre cause que ce soit; ou qu'on ne peut introduire la sonde crenelée dans la vessie, à cause d'une inflammation ou tumeur dans son cou, ou dans la glande prostate, ou des douleurs excessives que le malade ressent d'une cicatrice, d'une dureté, d'un tubercule, ou d'un calcul dans l'urethre ou dans le cou de la vessie, d'un phimosis, ou enfin à cause de l'aversion que le malade a pour la sonde, ce qui n'est pas rare, dans tous ces cas le haut appareil est le seul que l'on puisse pratiquer; aussi Messieurs Cheselden, Greenfield, Morand, & d'autres, le préferent-ils aux autres méthodes; bien que le petit appareil puisse dans ces cas avoir son utilité dans les enfans & les adultes de taille médiocre.

15°. Un des principaux avantages du haut appareil, suivant Pietre & Rousset, est qu'il peut être pratiqué par tout Chirurgien, parce que l'incision n'est point profonde, & qu'elle pénetre directement à travers les tégumens & les muscles dans la vessie, sans avoir à suivre les sinuosités de l'urethre. Cela peut être vrai lorsqu'on a eu soin de gonfler auparavant la vessie avec quelque liqueur convenable: mais lorsqu'on ne peut le faire, l'opération devient difficile & dangereuse, à cause du petit espace qu'il y a entre les os pubis & le péritoine, où l'on doit faire l'incision; car le moindre dérangement de poignet peut faire que l'on perce le fond de la vessie, ce qui est mortel, surtout lorsqu'on fait l'incision du haut en-bas, comme quelques-uns le conseillent; d'où il suit qu'une pareille opération demande une personne aussi versée dans l'Anatomie que dans la Chirurgie. De-là vient qu'on a coutume depuis Rousset, de gonfler la vessie, & que Tolet conseille de pratiquer plusieurs fois cette operation sur des cadavres, surtout (ce qui mérite d'être remarqué) après avoir vuidé la vessie, avant de la mettre à exécution sur des sujets vivants.

Il ne sera pas hors de propos, avant de finir cet article, de répondre à quelques-unes des principales objections qu'on a faites contre cette méthode. Denys un des grands partisans de la méthode de Rau, dit que le grand appareil est impraticable dans un grand nombre de cas pour plusieurs raisons, & que ceux qu'on n'a pu guérir par cette méthode, peuvent l'être par l'opération latérale. Mais comme il ne produit aucun de ces cas, & qu'il ne cite aucun exemple de la réussite de sa méthode, dans les occasions où le haut appareil a été inutile, & que je suis convaincu du contraire par ma propre expérience, on me permettra de ne point souscrire à son opinion. Il rapporte, il est vrai, un cas où Rau ne put tirer la pierre par le haut appareil, & un autre qui est arrivé à Bortelius, à qui j'ai vu pratiquer cette opération avec beaucoup de dextérité: mais il avoue qu'il peut réussir sur les jeunes gens, (par conséquent il ne le rejette pas absolument,) mais non pas également sur tous. Je souhaiterois, je le répete encore, qu'il eût cité quelque exemple particulier, parce que ceux qui tiennent pour l'opinion contraire, en rapportent un grand nombre en leur faveur.

Sa seconde objection est, que le haut appareil demande beaucoup plus de tems que l'appareil latéral: mais cela est faux, si l'on en excepte la distension de la vessie, qui n'est point l'opération, mais seulement une des préparations qu'elle exige; & Denys avoue lui-même qu'on rencontre dans la méthode de Rau & dans l'appareil latéral, plusieurs obstacles qui prolongent l'opération, & particulierement que Rau fut une fois trois quarts d'heure à chercher & extraire la pierre. Je ne crains donc point d'avancer, que le haut appareil est dans plusieurs cas plus expéditif que le latéral, comme lorsque la pierre est cachée dans quelque recoin, ou dans l'un ou l'autre côté de la vessie, ou sous les os pubis, ou lorsqu'elle est extremement petite; car cette méthode nous procure le moyen de pouvoir fouiller avec les doigts dans tous les recoins de ce viscere, & ce sont les meilleurs instrumens dont on puisse se servir, tant pour chercher que pour tirer la pierre; surtout lorsqu'un Aide, après avoir introduit ses deux doigts dans l'anus du malade, a soin de pousser la vessie & le calcul en-avant. De sorte qu'on peut par cette méthode tirer souvent la pierre avec les doigts, ou si elle est grosse, à l'aide de la tenette ou du crochet; au lieu que dans l'opération latérale, le Chirurgien est souvent très long-tems à la chercher en tatonnant, & encore plus long-tems à l'extraire.

La troisieme objection est, qu'elle est plus douloureuse: mais cela est encore faux; car j'ai vu des enfans extremement sujets à crier dans d'autres occasions, qui n'ont presque point pleuré durant l'opération. J'avoue qu'une pierre raboteuse cause des douleurs excessives, & cet inconvénient est commun à toutes les autres méthodes, mais le haut appareil y est beaucoup moins sujet.

Denys objecte encore, qu'on ne peut le pratiquer sur toutes sortes de sujets, particulierement sur les enfans & les jeunes gens, à cause de la petitesse de leur vessie. Mais cela est si peu vrai, que Messieurs Douglas, Middleton, Morand, & d'autres l'ont mise à exécution sur des enfans de trois ou quatre ans; à quoi l'on peut

ajouter qu'il réussit communément beaucoup mieux à cet âge que dans tout autre, lorsqu'un habile homme le pratique. Il objecte encore (depuis la page 99. jusqu'à la page 105.) avec Garengeot & quelques autres, que l'on est absolument obligé de remplir la vessie d'eau tiede, au point que l'injection se fasse sentir audessus du pubis; mais que cela est impraticable sur quelques sujets dont la vessie est petite & épaisse, & par conséquent que l'opération ne peut réussir également sur tous. Je conviens que l'opération est beaucoup plus sûre & plus aisée à pratiquer lorsque la vessie est considérablement distendue, mais je nie qu'une pareille distension soit absolument nécessaire, puisqu'un Chirurgien habile peut la mettre à exécution, lors même que la vessie est entierement affaissée. C'est donc au Chirurgien & non point à l'opération qu'il faut imputer cet inconvénient. Le Lecteur peut se souvenir que la vessie n'étoit point gonflée lorsque Franco & Rousset ne purent tirer la pierre par l'incision qu'ils avoient d'abord faite au périnée; & néanmoins ils la tirerent de la vessie, toute affaissée qu'elle étoit, sans offenser ni son fond ni le péritoine. Proebisch & moi l'avons pratiquée sans employer l'injection, en nous contentant de comprimer l'urethre du malade, & de lui faire boire plusieurs tasses de thé; sans parler de l'exemple cité par Berriere, décrit par M. Morand, & d'un grand nombre d'autres, où les cris des enfans ont rendu l'injection impossible.

Il objecte (p. 101.) qu'après que la vessie est remplie, il faut comprimer fortement l'urethre avec les doigts, ou au moyen d'une ligature, pour empêcher que l'eau ne sorte avant de faire l'incision, ce qui cause des tumeurs, une inflammation, & d'autres symptomes dangereux. Cela ne m'est jamais arrivé, & je ne puis concevoir que cela puisse être; car la moindre compression suffit pour retenir la liqueur, & on peut employer pour cet effet l'instrument représenté dans la *Planche VI. fig. 9.* dont je me sers dans l'incontinence d'urine. M. Winslow a proposé un instrument pour le même usage, dont Nuck a donné la figure dans ses *Operat. de Chirurg. fig. 11.* & que l'on peut voir dans la *Planche VI. fig. 10.* L'autre objection est, que le malade est obligé de demeurer continuellement couché sur le dos: mais cela est faux, car il peut se coucher sur le côté, sur le ventre, ou de telle autre maniere qu'il lui plaît, ce que Messieurs Douglas, Winslow, Morand, & d'autres conseillent après que la suppuration est faite, pour hâter la consolidation de la plaie. Enfin, il objecte (p. 108. & 116.) que l'on tire plus aisément le sable & le gravier par la méthode latérale. J'ai prouvé ci-devant, que le principal avantage du haut appareil consiste en ce qu'on peut mieux nettoyer la vessie par son moyen que par toute autre méthode. Denys convient qu'il est extremement difficile dans le grand appareil & dans l'opération latérale de trouver les petites pierres, au lieu que dans celle que je propose, en faisant soulever la partie inférieure de la vessie par un Aide, on peut les trouver & les tirer aisément avec les doigts ou avec quelque instrument convenable. Denys assure que cette méthode est suivie d'une incontinence d'urine, mais ce sentiment est démenti par l'expérience. En un mot, tous les avantages qu'il attribue à la méthode de Rau (pag. 119.) conviennent à plus juste titre à la nôtre, que Messieurs le Dran & Chefelden préferent, pour plusieurs raisons, au grand appareil.

Mais de peur qu'on ne m'accuse d'approuver le haut appareil, aux dépens des autres méthodes, je vais rapporter en peu de mots, les cas où il est moins convenable qu'elles. Premierement, il réussit rarement sur les vieillards, ou même sur ceux qui ont passé trente ans; car, suivant Middleton & Douglas, ces sortes de sujets meurent pour l'ordinaire; & Smith dit, que de tous ceux qu'il a taillés par cette méthode, & qui passoient trente ou quarante ans, il n'en est échappé qu'un seul. J'ai taillé moi-même quatre malades qui passoient cet âge, & pas un n'en est échappé. De plus, il réussit rarement lorsque le sujet est affligé de quelqu'autre maladie, surtout d'un ulcere dans les reins ou dans la vessie, qu'il est attaqué d'une consomption ou d'un skirrbe dans la vessie; dans ces sortes de cas tous les Anteurs préferent le petit appareil, à cause qu'on peut nettoyer plus aisément la vessie, & consolider plus promptement la plaie, ce qui se trouve confirmé par l'expérience. Enfin, le haut appareil est plus difficile à pratiquer sur les sujets dont la vessie est petite, ce que l'on connoît par la quantité d'urine qu'elle est capable de contenir, aussi-bien que par la difficulté qu'on trouve à gouverner la sonde. Je conseille donc aux Chirurgiens qui ne sont point accoutumés à pratiquer cette opération sur les vessies desenflées, de choisir dans un pareil cas une autre méthode, de peur d'offenser le péritoine & le fond de ce viscere, bien qu'elle ne soit pas impraticable, comme on voudroit le persuader, sur les petites vessies. Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'il est de la prudence du Chirurgien, d'employer la méthode qu'il juge la plus convenable à la constitution du malade, à l'état de la vessie, à la grosseur, & à la figure du calcul. Les Lecteurs qui voudront s'instruire plus à fond sur cette matiere, peuvent consulter Douglas, Middleton, Chefelden, Rousset, Morand, le Dran, & Garengeot, aussi-bien que la Dissertation d'Heister sur le haut appareil, *de Apparatu alto*; imprimée à Helmstadt en 1728.

De l'Opération latérale.

Il parut vers la fin du dernier siecle un fameux *Lithotomiste* François, appellé Frere Jacques, dont la maniere d'opérer toute nouvelle attira les yeux de tout le monde, & dont j'ai cru qu'il étoit à propos de rapporter l'histoire en cet endroit, à cause qu'elle fait encore aujourd'hui beaucoup de bruit. Ce Moine arriva à Paris dans le mois d'Aout de l'année 1697. dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture très-frugale & habillé plus que simplement: il paroissoit fort simple & fort ingénu. Il produisit quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites dans plusieurs Provinces sur des personnes affligées de la pierre, & ne demandoit pour toute récompense que quelque sous pour faire repasser ses instrumens, ou pour faire racommoder ses souliers. Il avoit l'habit de Recolet, avec cette différence qu'il étoit chaussé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il s'étoit fait une Religion à sa mode, avec des vœux dont il laissoit la liberté à son Evêque de le dispenser quand il voudroit. Il s'adressa aux Medecins du Roi & aux principaux Chirurgiens de Paris, & les pria de lui permettre de tailler ceux qui étoient affligés de la pierre, les assurant qu'il n'étoit venu à Paris que pour leur apprendre une meilleure méthode que celle dont ils s'étoient servis jusqu'alors. Ils traiterent d'abord sa proposition d'insolente: mais ils lui donnerent à la fin pour faire son expérience un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la vessie. On dit que le nom du frere Jacques étoit Beaulieu, & qu'il étoit natif de Beaufort, Baillage de Longsaunier dans le Comté de Bourgogne.

Le sujet étant prêt, il commença son opération en présence de plusieurs Medecins & de plusieurs Chirurgiens de la maniere suivante.

Après l'avoir assuré sur une table à la maniere ordinaire, il introduisit dans la vessie une sonde solide exactement ronde & sans rainure, avec laquelle il poussa la vessie vers le côté gauche du périnée: il prit ensuite un bistouri semblable à ceux dont on se sert ordinairement, mais un peu plus long, avec lequel il fit une incision au côté gauche & interne de la tubérosité de l'ischion; & coupant obliquement de bas en haut, en enfonçant, il trancha tout ce qu'il trouva de parties jusqu'à sa sonde, qu'il ne retira point. Son incision étant faite,

il poussa son doigt par la plaie dans la vessie pour teconnoître la pierre ; & après avoir remarqué sa situation, il introduisit dans la vessie un instrument pour dilater la plaie, & rendre pat ce moyen la sortie de la pierre plus facile. Sur son dilatatoire qu'il appelle son conducteur, il poussa une tenette dans la vessie, & retira aussi-tôt ce conducteur ; & après avoir cherché & chargé la pierre par la plaie, il retira sa sonde de l'urethre, & ensuite sa tenette avec la pierre par la plaie ; ce qu'il fit avec beaucoup de facilité, quoique la pierre fût à peu près de la grosseur d'un œuf de poule.

Les Chirurgiens ayant disséqué les parties qui avoient été coupées, remarquerent que le Frete Jacques avoit d'abord coupé les tégumens communs du périnée de la longueur environ de deux travers de doigt ; qu'il avoit ensuite conduit son scalpel entre le muscle érecteur & l'accélérateur gauche sans le blesser ; & qu'il avoit enfin coupé le cou de la vessie dans toute sa longueur par le côté, & environ demi-pouce du corps même de la vessie, & tiré la pierre par cette ouverture. Plusieurs de ceux qui avoient été témoins de ces particularités, particulierement Mery, préférerent cette méthode à celle du grand appareil, comme moins dangereuse ; parce que l'incision étant faite dans le cou & le corps de la vessie, & la pierre tirée par la partie la plus large de l'angle que forment les os pubis, elle peut sortir avec facilité & sans aucun effort. Mais dans l'opération ordinaire, comme on ne fait d'incision qu'à l'urethre, que l'on tire la pierre par le cou de la vessie qu'on n'a point coupé, & par la partie la plus étroite de l'angle que déctivent les os pubis par leur union, il est visible que par ces endroits qui sont fort étroits, on ne peut tirer la pierre qu'en dilatant extraordinairement le cou de la vessie, son sphincter & la glande prostate, pour peu qu'elle soit grosse. Cependant, comme l'on n'aime point à introduire de nouvelles méthodes, il n'est pas surprenant qu'on ne lui permit pas alors d'exécuter son opération sur un sujet vivant.

Frere Jacques peu satisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre suivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors. Il s'addressa à M. Duchesne, premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui il fit voir tous ses Certificats. M. Duchesne fut charmé du récit que lui fit Frere Jacques, tant du dessein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de sa maniere d'opérer, & du grand nombre d'opérations qu'il avoit faites ; & par un zele qu'on ne peut assez louer, il en parla à M. Fagon premier Medecin du Roi, à M. Bourdelot & à plusieurs autres, qui tous conclurent qu'il falloit le voit travailler. Il se présenta un garçon cordonnier de Versailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. M. Duchesne le fit mettre chez une garde, & lui fit fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Frere Jacques lui fit l'opération en présence des Medecins & de M. Felix, qui étoit premier Chirurgien du Roi, avec tant de succès, qu'elle ne fut accompagnée d'aucuns des accidens ordinaires, & l'on vit le malade se promener trois semaines après dans les rues.

Cette opération mérita à ce Frere l'applaudissement de tout le monde & même du Roi, & les Parisiens le regarderent comme un homme envoyé de Dieu pour le soulagement des malheureux. Il retourna le Printems suivant à Paris, où il tailla un grand nombre de malades à l'Hôtel-Dieu & à la Charité, en présence d'un si grand nombre de personnes, qu'on fut obligé de mettre des gardes pour empêcher la foule.

La préparation chez lui n'étoit comptée pour rien, il ne se soucioit point que le malade eût été saigné & purgé avant l'opération : il le faisoit asseoir sur le bord d'une table exposée au jour, il le couchoit ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, & lui faisoit tenir les deux cuisses écartées & ployées enhaut, les talons proche les fesses par deux hommes forts, parce qu'il ne le lioit point, comme on le pratique dans les autres méthodes. Dionis rapporte qu'il n'y avoit personne qui ne tremblât en le voyant opérer, & qui ne plaignît les malheureux qui tomboient dans ses mains. Il ne songeoit pas même à apprêter un appareil ni à panser ses malades, ne se servant ni d'astringens, ni de défensifs, se contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout remede ; & lorsqu'on lui représentoit le besoin que le malade avoit d'être bien pansé, il répondoit, il suffit que je lui aie tiré la pierre, Dieu le guerira. Il traitoit les hommes & les femmes indifféremment : mais il ouvroit ordinairement le vagin, disant que ces sortes de plaies ne sont d'aucune conséquence.

Pour juger, comme il faut, du procédé du Frere Jacques, il faut voir le succès qu'il a eu à la fin, & on ne trouvera point qu'il lui soit fort avantageux ; car si l'on s'en rapporte à ce que Mery en dit dans sa Dissertation publiée à Paris en 1700. de soixante sujets qu'il tailla par ordre de M. le Premier Président, tant à l'Hôtel-Dieu qu'à la Charité, au Printems de cette année, il n'en échappa que trente-sept, desquels il n'y en eut que treize qui furent parfaitement guétis, les vingt-quatre autres étant restés, les uns avec une incontinence d'urine, les autres avec une fistule, & tous avec une exténuation qui faisoit désespérer de leur rétablissement. Dionis qui n'a écrit que sept ans après, assure dans ses Opérations de Chirurgie, que plus de la moitié de ceux que Frere Jacques avoit taillés, moururent de divers symptomes qui suivirent l'opération, & qu'il est étonnant que ses malades ne soient pas tous morts par les inconvéniens terribles dont cette méthode cruelle étoit accompagnée. Il cite pour exemple le Cordonnier de Fontainebleau, auquel il fut redevable de sa réputation, lequel mourut de langueur deux ans après avoir été taillé, parce que l'urine s'écouloit toujours par la plaie. Il assure au contraire que de vingt malades que l'on tailla dans le même tems par les autres méthodes, il n'en mourut que trois, & que les autres furent parfaitement guéris.

Les Auteurs dont nous venons de parler ont souvent trouvé dans quelques sujets dont ils ont fait l'ouverture, la vessie tout-à-fait séparée de l'urethre ; dans d'autres, la vessie ou les intestins affectés d'un cancer ou d'un sphacele ; dans les uns, les muscles de la verge, les nerfs & les vaisseaux sanguins étoient coupés ; dans d'autres le releveur de l'anus & les vaisseaux hypogastriques étoient séparés ; dans ceux-ci le fond de la vessie étoit percé dans trois ou quatre endroits ; dans ceux-là la plaie de cette partie paroissoit fort inégale, & dans quelques endroits déchirée & tiraillée : enfin le rectum se trouva percé dans quelques cadavres, de sorte que les matieres fécales sortoient par la plaie. On assure même qu'il avoit ouvert à plusieurs femmes le vagin, la vessie & le rectum tout ensemble, les gros excrémens leur sortant par le cou de la matrice. Enfin, en ouvrant quelques-uns des vaisseaux sanguins, il occasionnoit une hémorrhagie qui faisoit périr le malade durant l'opération, ou peu de tems après.

Il ne faisoit pas non plus toujours l'incision au même endroit, ouvrant tantôt le périnée un pouce ou plus haut ou plus bas, ce qui étoit cause qu'il blessoit quelquefois une partie & quelquefois une autre. D'ailleurs il étoit souvent si dépourvu d'instrumens, qu'il se servoit d'un rasoir ordinaire au lieu de bistouri. J'ai même appris en Hollande, qu'au défaut de l'instrument qui lui étoit ordinaire, il s'est souvent servi d'un canif émoussé, ce qui exposoit ses malades aux plus grands dangers. Dans le tems qu'il étoit à Paris, il s'opiniatra à vouloir tailler un garçon près de l'anus, quoique, la pierre étant fixée dans l'urethre derriere le scrotum, il eut été plus à propos de faire l'incision dans l'endroit où étoit la pierre. Cette conduite n'a rien de surprenant, vû qu'il étoit aussi ignorant en Anatomie qu'en Chirurgie. Il employoit dans toute occasion le bistouri pour la guérison des hetnies ; & comme dans cette opération même

me il ôtoit les testicules aux enfans sans aucune nécessité, il est plus que probable qu'il étoit disciple de quelque Charlatan, & ce soupçon est d'autant mieux fondé qu'il ne vouloit jamais dire de qui il avoit appris son métier.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération que lui fit Frere Jacques, ternit la réputation du nouveau Lithotomiste, & les Parisiens commencerent à le traiter d'ignorant & d'imposteur. Il prit donc le parti de quitter cette Ville, & après avoir parcouru plusieurs Provinces de France, il passa en Hollande, & de-là dans la plûpart des principales villes d'Allemagne, où il pratiqua son opération avec aussi peu de succès; de sorte qu'il n'acquit aucune réputation dans ces contrées les premieres années. On saura cependant que Saltzman, Medecin sçavant en Chirurgie à Strasbourg, m'a écrit que Frere Jacques avoit enfin perfectionné son ancienne méthode, & qu'il tailla en 1712. & au commencement de l'année suivante, seize malades dans cette ville, en se servant d'une sonde cannelée, ajoutant qu'il lui avoit avoué ingénument qu'il avoit renoncé à sa premiere méthode depuis environ un an, & qu'il traitoit ses malades d'une maniere plus judicieuse. Je ne rapporte cette circonstance, dont personne ne fait mention, que pour achever l'Histoire de ce Frere. Elle se trouve confirmée par ce que Fehrius rapporte du succès avec lequel ce Religieux a pratiqué cette opération à Strasbourg; car il assure que de seize malades qu'il a taillés par cette méthode, il n'en est mort qu'un, qui étoit un vieillard, dont il avoit prédit le sort. On trouve dans l'Auteur que je viens de citer, une description très exacte de la méthode de Rau, qui est fort antérieure à ce qu'Albinus en a publié depuis, & il assure l'avoir souvent vû opérer. Schaffer parle à peu-près de même du Frere Jacques; & Weisbach dit que de vingt malades qu'il a taillés, à peine en a-t'il manqué un, & que tous ont été guéris sans fistule: mais il ne cite ni le tems ni le lieu où il a vû opérer ce Moine, quoique je soupçonne que ç'a été à Strasbourg où il faisoit alors sa résidence.

Quelque imprudente & téméraire que fût cette méthode dans ses commencemens, il est vrai de dire qu'elle a fourni aux Medecins & aux Chirurgiens les plus habiles, des idées qui n'ont pas peu contribué à la perfection de leur Art. On en tire, comme dit Dionis, deux utilités, l'une par rapport à la ponction au périnée dans la suppression d'urine; car l'on peut percer la vessie avec plus de sureté & de commodité dans son corps que dans son cou avec le trocar, comme on le pratiquoit avant le Frere Jacques. Il dit enfin qu'il est persuadé que cette méthode peut être employée avec succès par un Chirurgien qui est parfaitement versé dans l'Anatomie, encore qu'elle ait mal réussi entre les mains d'un Opérateur ignorant. Mais il ne parle point des précautions qu'il faut prendre pour ne point tomber dans les mêmes fautes que ce Religieux.

Mery a jugé à propos de publier un Traité dans lequel il tâche de persuader aux Chirurgiens la pratique de cette méthode: mais il s'efforça dans la suite de les en éloigner. Il veut qu'après avoir situé & lié le malade à l'ordinaire, on introduise d'abord dans la vessie une sonde crenelée; qu'on la prenne ensuite de la main gauche, & que l'on conduise l'extrémité que l'on tient vers l'aîne droite, afin d'appliquer sa courbure contre le côté interne de l'os pubis gauche, en sorte que la rainure de la sonde se présente un peu de côté au périnée, puis prenant de la main droite un bistouri courbe fixé dans son manche, long de trois à quatre pouces, large de trois lignes ou environ, tranchant dans sa convéxité, & portant à son extrémité un stylet long d'un pouce & fort pointu par son bout, il faut entrer droit dans la partie de la rainure placée dans l'angle que les os pubis décrivent par leur union, conduire le stylet du bistouri jusques dans le col de la vessie, & appuyant ferme le bout de ce stylet dans la rainure de la sonde, baisser la main pour faire son incision en descendant du cou de la vessie au-dessous du côté interne de l'ospubis, jusqu'à la tubérosité interne de l'ischion. L'incision étant faite, on introduira dans la vessie, les conducteurs ou le gorgeret & la tenette à la maniere ordinaire. Il faut convenir que Mery est le premier qui ait travaillé à perfectionner la méthode de Frere Jacques: mais loin de l'avoir pratiquée sur des sujets vivans, il l'a condamnée aussi-tôt après, comme fort inférieure au grand appareil. M. Mareschal l'employa cependant à Paris avec succès, comme Lister l'apprit de Proby, qui ayant séjourné encore quelque tems dans cette ville, eut occasion d'assister à une taille que fit le Frere Jacques le 2 Août de l'année 1698.

Les Chirurgiens de Paris, dit-il, dans sa Lettre, décrient le Frere Jacques, bien qu'ils suivent sa méthode, car M. Mareschal ne differe de lui qu'en ce qu'il se sert d'une sonde crenelée. La Rue tailla dans le même tems plusieurs malades par l'ancienne méthode, mais avec beaucoup moins de succès que M. Mareschal; car tous ceux que ce dernier tailla guérirent parfaitement, au lieu que la Rue perdit un ou deux de ses malades, & les autres ne guérirent point aussi promptement que ceux de M. Mareschal.

Méthode de Rau.

Cette méthode fut ensuite corrigée & pratiquée en Hollande par M. Rau, dont le savoir en Anatomie & en Chirurgie est assez connu. Il est constant qu'il avoit non-seulement vu opérer le Frere Jacques en Hollande, comme Albinus le pere & son fils nous l'apprennent, mais qu'il avoit aussi connoissance des corrections que Mery avoit faites à sa méthode, aussi-bien que du succès qu'elle avoit eu entre les mains de M. Mareschal. M. Rau incisoit d'abord le périnée, de même que le Frere Jacques & les anciens, ensuite le cou (a) & même le corps de la vessie, ce que Mery assure avoir été la pratique constante du Frere Jacques, & c'est ainsi que je l'ai souvent vu opérer à Amsterdam. (b) Rau se servoit de la même sonde crenelée que Mery, avec cette différence qu'elle étoit un peu plus grosse. (c) Il se servoit au lieu du gorgeret des deux conducteurs mâle & femelle; *Pl. IX. Fig.* 2. 3. mais son lithotome & sa tenette étoient les mêmes que dans la méthode ordinaire. Il faisoit coucher ses malades sur le dos, de la même maniere à peu près que le pratiquoit Frere Jacques, les fesses plus élevées que le reste du corps: (d) mais il les assuroit avec une ligature différente de celle qui est en usage & moins effrayante. Au lieu des deux bandes longues avec lesquelles les autres lient leurs malades, Rau se servoit de deux bandes de laine plattes & courtes, (on peut aussi les faire de fil ou de soie) longues chacune d'environ quatre piés. Après avoir fait un nœud coulant, il attachoit le poignet & le pié droits avec l'une, (voyez *Pl. II. du troisieme Volume*;

(a) Comme dit Albinus le pere, quoique son fils prétende avec Dionis qu'il ne l'ouvroit que dans son corps.

(b) Toutes les fois que j'ai fait cette opération sur des cadavres, j'ai toujours trouvé la vessie ouverte dans son cou & dans son corps, ce que j'attribuois alors à mon ignorance dans cet art.

(c) La grosseur de la sonde sert à conduire plus sûrement le bistouri dans sa rainure & à empêcher qu'il n'en sorte. Elle est représentée dans la *Pl. X. Fig.* 1. Et malgré ce que dit M. Albinus le fils, je ne trouve pas qu'elle soit plus courbée que la sonde ordinaire, car le grand appareil exige qu'on se serve d'une sonde extremement courbée.

(d) La posture dans laquelle Rau plaçoit ses malades est très-bien décrite par Erndelius dans son *Iter Anglic. Batav. p.* 119. Il plaçoit quelquefois le sujet sur un coffre, au défaut de table, ainsi que j'en ai été témoin. Garengeot a donc tort de dire qu'il situoit & lioit le malade de même que dans le grand appareil.

Fig. 10. A.) & le poignet & le pié gauches avec l'autre.

Cette maniere de tailler étoit si propre à Ran qu'il a passé pour en être l'inventeur, & qu'on l'a appellée de son nom *Méthode de Rau.* Mais depuis que le Docteur Jacques Douglas a publié en 1726. son Traité sur l'opération latérale & que Chefelden l'a perfectionnée, on lui donne le nom d'*opération latérale*, parce qu'on fait l'incision au côté du périnée & dans le côté du corps de la vessie, au lieu qu'on ne la fait qu'à l'urethre dans le grand appareil.

Je fis, dit Heister, cette opération en 1709. sur un garçon d'environ quinze ans, en présence de De Quavre & de plusieurs autres, & je lui tirai une pierre du poids de deux onces. J'en taillai un autre en 1712. âgé de sept ans avec le même succès; d'où il paroît, ajoute-t'il, que je suis le premier qui l'aie mis en usage après Rau.

Rau vint de Paris à Leyde en 1694. & y prit le bonnet de Docteur en Medecine de la main du célebre Drelincourt. Il passa ensuite à Amsterdam, où il enseigna la Medecine & l'Anatomie. Le Frere Jacques ayant été obligé de quitter cette Ville, il cultiva ce qui concerne la *Lithotomie* avec tant de soin & en pratiqua les opérations avec un succès si extraordinaire, que Messieurs des Etats le choisirent pour leur Lithotomiste.

M. Chefelden perfectionna la méthode de Rau, quoique Bamber eut auparavant imaginé de remplir la vessie d'eau. Mais Douglas de qui nous tenons cette circonstance, ne nous dit point comment il empêchoit que l'eau ne s'écoulât dans le tems qu'il retiroit la sonde, dont il s'étoit servi à injecter cette liqueur, pour introduire la sonde crenelée, car elle devoit vraissemblablement s'échapper dans ce tems-là, & rendre la distention de cette partie tout-à-fait inutile. La méthode de Chefelden differe cependant en plusieurs points de celle de Rau, comme on peut s'en convaincre par ce qui suit.

Méthode de M. Chefelden.

Il se sert d'une table quarrée plus haute du côté où posent les fesses du malade que de l'autre; (*e*) il fait coucher le sujet sur le dos avec un oreiller sous la tête & un autre sous les fesses; de façon que le ventre se trouve beaucoup plus bas que ces deux parties. Après l'avoir placé de maniere que ses fesses soient au bout de la table, il lui écarte les cuisses & les jambes, leur donne la posture convenable, & lui attache les poignets avec les chevilles. Deux Aides s'assurent de ses jambes & de ses piés, tandis qu'un troisieme appuie de ses deux mains sur ses épaules pour empêcher qu'il ne remue. M. Chefelden introduit ensuite une sonde d'acier creuse & crenelée (*f*) dans l'urethre jusqu'à la vessie, & y injecte autant d'eau que le malade en peut souffrir sans douleur. Mais pour empêcher qu'elle ne s'échappe, il comprime la verge avec un ruban de laine sans retirer la sonde. (*g*) Il fait tenir le manche de cette sonde dans la même situation par un Aide, après quoi il s'assit sur une chaise d'une hauteur convenable pour exécuter l'opération de la maniere suivante.

Il fait d'abord avec un bistouri dont le tranchant est convexe, une incision au côté gauche du raphé, un pouce au-dessus de l'anus, entre l'accélérateur de l'urine & l'érecteur de la verge; & descendant obliquement vers la partie extérieure du sphincter de l'anus, il coupe la peau, la graisse & une partie du releveur de l'anus par une incision de deux ou trois pouces & plus, suivant l'âge & l'embonpoint du malade. Immédiatement après cette premiere incision, il introduit le doigt indicateur de la main gauche dans la plaie pour presser & baisser l'intestin rectum & le garantir de l'instrument. Il prend ensuite un bistouri courbe de la main droite & pousse sa pointe dirigée en haut à la faveur de ce doigt dans la vessie, entre la vésicule séminale & l'os ischion; & abaissant la main droite il fait une seconde incision en montant, jusqu'à ce que la pointe de l'instrument vienne sortir par la partie supérieure de la premiere incision. La vessie étant ainsi ouverte, il introduit le doigt indicateur de la main gauche dans sa cavité pour reconnoître & fixer la pierre, & glissant à sa faveur une tenette il tâche de la charger. Après quoi il retire son doigt, & saisissant la tenette des deux mains, il la tire avec plus ou moins de violence, suivant la grosseur & la figure de la pierre, & la grandeur de la plaie. S'il y en avoit davantage, on introduiroit de nouveau le doigt indicateur & la tenette dans la vessie, & on les chargeroit à différentes reprises. On laisse la sonde dans la vessie durant l'opération, & l'on observe que l'Aide qui la tient ne la remue en aucune façon; & de cette maniere Chefelden croit que la vessie est suffisamment baissée pour pouvoir glisser la tenette le long de son doigt sans avoir besoin de conducteur; & comme on a eu la précaution de la distendre avec de l'eau, il juge qu'il n'est point nécessaire de couler le bistouri le long de la crenelure de la sonde, & qu'il n'y a point de danger de saisir la sonde avec la tenette, pour peu qu'on opere avec précaution. Par cette méthode on ne coupe qu'une ou deux ramifications de petites arteres, encore cet accident est-il fort rare, ce qui fait qu'on n'a point à craindre d'hémorrhagie. S'il arrive après avoir nettoyé la plaie avec une éponge que l'hémorrhagie continue, il fait une ligature à l'artere avec une aiguille courbe enfilée d'un gros fil; (voyez *Pl. X. Fig.* 14.) il panse la plaie avec de la charpie seche ou couverte d'un onguent digestif, qu'il assure par le moyen d'un bandage, après quoi il fait porter le malade dans son lit.

Cette opération est achevée en une minute, à compter depuis la premiere incision jusqu'à l'extraction de la pierre, lorsqu'on ne rencontre aucun obstacle extraordinaire.

M. Chefelden est quelquefois obligé de varier sa méthode: premierement, lorsqu'il juge par la résistance ou par tel autre signe, que la pierre est fort grosse, il prend le parti de dilater la plaie par haut avec des ciseaux, ou par bas avec le bistouri. Secondement, lorsqu'il trouve en poussant son doigt dans la vessie que la sonde a pénétré dans la plaie, il retire le doigt & mettant le bec du gorgeret dans la crenelure de la sonde, il glisse la tenette le long de cet instrument jusques dans la vessie à la maniere ordinaire, & c'est à cause de cette seule circonstance qu'il donne la préférence à la sonde crenelée. Troisiemement, si l'Aide qui tient la sonde s'apperçoit que la tenette la saisisse, soit que la pierre soit chargée ou non, ce qui arrive rarement, suivant Chefelden, on retire aussi-tôt la sonde & l'on tâche de charger & de tirer la pierre, sans se soucier de l'avantage dont elle pourroit être pour abaisser la vessie, & pour faciliter l'introduction de la tenette à l'aide du doigt ou du conducteur, lorsqu'on est obligé de réitérer plus d'une fois l'opération. Quatriemement, lorsque la situation ou la petitesse de la pierre le permet, il introduit son doigt dans le fondement du malade, il la pousse vers la plaie, & la tire de l'autre main comme dans

(*e*) Cette table a trois piés & demi de long, deux & demi de large & trois de haut.

(*f*) Il seroit à souhaiter que Douglas nous eût donné la figure de cette sonde; car il n'est pas aisé de concevoir comment elle peut être creuse & crenelée en même tems.

(*g*) Douglas ne nous dit point comment il empêche l'eau de sortir par la sonde; il faut nécessairement pour empêcher qu'elle ne s'échappe comprimer la verge avec les doigts ou avec une ligature convenable.

le petit appareil. Cinquiemement, lorsqu'il rencontre quelque obstacle, soit de la part de l'urethre, ou des membranes, ou des replis de la vessie, il fourre son doigt dans l'anus, & poussant cette partie vis-à-vis la plaie, il coupe les membranes ou telle autre chose qui obstrue le passage pour tirer la pierre avec plus de facilité. Tels sont les changemens que M. Chefelden a faits à la méthode de Rau. M. Douglas préfere cependant dans certaines occasions une tenette un peu courbe, parce, dit-il, qu'il a souvent observé qu'on extrait avec une tenette de cette forme la pierre avec plus de facilité lorsqu'elle est située près de la plaie ou du même côté que lorsqu'elle se trouve dans le côté opposé, surtout quand il se rencontre une sinuosité considérable dans cette partie.

Seconde Méthode de M. CHESELDEN.

Malgré les avantages dont cette méthode paroît être accompagnée, M. Chefelden l'a rejettée aussi-tôt, parce que l'urine qui croupit dans la membrane cellulaire auprès du rectum produisoit des ulceres fétides.

Voici celle qu'il lui a substituée.

Il lie le malade de la même maniere que s'il vouloit le tailler par le grand appareil: mais il le couche sur une table horisontale haute de trois piés, qu'il garnit d'un drap plié en plusieurs doubles, de maniere que la tête soit plus haute que le reste du corps. Après quoi il fait une incision d'une bonne longueur, commençant où l'on finit dans le grand appareil, & descendant entre les muscles érecteur & accélérateur gauches, & à côté de l'intestin rectum. Il introduit ensuite dans la plaie le doigt indicateur de la main gauche pour trouver la crenelure de la sonde, en appuyant un ou deux doigts de la même main sur le rectum, pour l'assujettir en-bas: il incise à la faveur de la sonde le commencement de l'urethre, la partie latérale gauche de la glande prostate & le cou de la vessie, en se conduisant pour tout le reste de la même maniere que pour le grand appareil; avec cette seule différence, que s'il a ouvert quelque vaisseau considérable, il en fait la ligature.

Douglas nous a donné une description de cette méthode beaucoup plus exacte que celle de Chefelden même.

Premierement, il place le malade sur une table, & il le lie comme pour le grand appareil. Il introduit ensuite une sonde, (*Planche X. fig.* 5.) quelque peu différente de celle qui est en usage dans la vessie; & après avoir fait l'incision externe aussi grande qu'il est nécessaire, il dirige la pointe de son bistouri, qui est d'une grosseur & d'une figure particuliere, (voyez *Planche X. fig.* 8.) vers la sonde crenelée représentée par les *fig.* 4. & 7. qui est toujours dans la vessie, de façon qu'il fait une incision longitudinale à la partie postérieure de l'urethre immédiatement derriere le bulbe, le cou de la vessie, la glande prostate, & une partie de la vessie même. Cette incision n'est que d'un côté, (voy. *Planche II. du troisieme Vol. fig.* 1. *IKL.*) Il dilate ensuite peu-à-peu la plaie avec le doigt indicateur de la main gauche; & prenant le gorgeret, (*Planche X. fig.* 9.) à manche courbe *AA*, il met son bec *c* dans la cannelure de la sonde, & le fait glisser doucement dans la vessie pour chercher la pierre. Il prend le gorgeret de la main gauche; & après avoir ôté la sonde, il glisse de la main droite, le long de la goutiere, une tenette dont les branches *AA*, *fig.* 12. sont différentes de celles des tenettes dont on se sert pour le grand appareil. Il l'introduit dans la vessie à la faveur de la goutiere du gorgeret: il retire ce dernier de la main gauche; & saisissant les branches de la tenette des deux mains, il cherche la pierre de tous côtés sans l'ouvrir; & lorsqu'il l'a trouvée, il l'ouvre doucement & tâche de la charger. Après quoi il saisit le manche de la main droite par le milieu; & portant la main gauche tout auprès de la plaie, il fait plusieurs mouvemens de côté & d'autre pour dilater les parties & faciliter l'extraction de la pierre, en prenant garde de ne la point laisser échapper. Si cependant cela arrivoit, on la chargeroit de nouveau sans retirer la tenette. La pierre n'est pas difficile à tirer lorsqu'elle est grosse, unie & située près de la plaie: mais lorsqu'elle est petite & mal placée, il tire la tenette; & introduisant ses doigts dans la vessie, il tâche de la dégager. Après quoi introduisant une seconde fois son gorgeret à l'aide de son doigt, il ôte celui ci, & glisse la tenette le long de sa goutiere dans la vessie; & lorsqu'il a trouvé la pierre, il la charge & la tire le plus doucement qu'il peut. Enfin, pour empêcher que la pierre ne se brise, il pose un ou deux doigts entre les branches de la tenette pour ne point la presser avec trop de force: mais quand cela arrive, on qu'il se trouve plusieurs pierres dans la vessie, il les tire en réitérant la premiere opération, assurant qu'elle n'a rien de dangereux lorsqu'on s'y prend avec précaution. Il fait l'incision externe presque au même endroit que Rau & le Frere Jacques: mais il la dilate par haut & par bas; ce qui fait qu'il se sert de ses instrumens, & qu'il tire les plus grosses pierres avec beaucoup plus de facilité. Il incise le commencement de l'urethre, le cou de la vessie, & la partie de son corps qui lui est contiguë; au moyen de quoi il évite de blesser le rectum, & tire la pierre avec plus de facilité. S'il a ouvert quelque artere extérieure, il en fait la ligature: mais si ce vaisseau est plus profond, il arrête le sang par un bourdonnet trempé dans quelque styptique. La pierre étant tirée, il panse la plaie avec un digestif, il assure l'appareil au moyen d'un bandage convenable, & il fait porter le malade dans son lit. On prétend que cette opération tient en partie de la méthode de Rau, & en partie du grand appareil: mais je suis persuadé qu'elle ne differe en rien de la premiere.

M. Chefelden a perfectionné sa méthode, surtout en ce qui concerne l'incision interne. L'externe étant faite, il dirige son bistouri le long de la sonde vers la partie inférieure & latérale de la vessie, derriere la glande prostate, & au-dessus des vesicules séminales (voyez *Planche II. du troisieme Vol. fig.* 1. *L*) & il la continue à travers le sphincter de la vessie, & le côté gauche de la glande prostate dans la partie membraneuse de l'urethre, même jusqu'au bulbe, *KIF*, ce qui met le rectum beaucoup plus à couvert que dans la méthode de Rau. Il assure de plus, que le bulbe de l'urethre empêche de pouvoir trouver la crenelure de la sonde, bien plus dans l'autre méthode que dans celle-ci.

Enfin, Douglas met les corrections suivantes au nombre de celles que Chefelden a faites à sa méthode.

1°. S'il trouve après l'opération que le pouls du malade ait baissé, il lui applique des vésicatoires aux bras pour réveiller ses esprits. 2°. Lorsque la plaie devient calleuse, il met dessus un morceau d'emplâtre vésicatoire pour manger la chair superflue, & hâter la cicatrice. 3°. Lorsque la plaie devient sanieuse & fétide, il applique dessus quelque peu de verd-de-gris mêlé avec un digestif.

M. le Dran, après avoir examiné avec soin les différentes méthodes des Lithotomistes, préfere l'une à l'autre, suivant les différentes circonstances & les différens cas, bien qu'il paroisse se déterminer en faveur du grand appareil, lorsqu'on l'exécute avec jugement; surtout, quand on dilate le cou de la vessie jusqu'à son corps, avec le doigt indicateur & le gorgeret; car le doigt du Chirurgien fait, dans cette méthode, le même office que le bistouri dans l'opération latérale, mais avec plus de sureté & moins de douleur, lequel étant poussé avec précipitation, peut déchirer les parties, causer

des douleurs excessives, & séparer quelquefois le cou de la vessie de l'urethre, ce qui ne peut manquer d'être suivi d'une inflammation, d'une gangrene, de convulsions, & peut-être de la mort. De-là vient qu'il blâme ceux, qui pour faire parade de leur dextérité, font cette dilatation avec une vitesse extraordinaire.

Il ne désaprouve pas cependant le haut appareil ni l'opération latérale, mais il prouve que dans la derniere l'on se sert du bistouri pour diviser la glande prostate & le cou de la vessie, au lieu qu'on n'emploie que le doigt dans le grand appareil, & par conséquent que la différence qui est entre l'une & l'autre de ces manieres est de peu d'importance. Il préfere le haut appareil lorsque la vessie est grande, & qu'on peut la dilater suffisamment, & c'est ce dont on est assuré, suivant lui, lorsque le malade n'a pas été affligé de la pierre pendant un tems considérable, & qu'il est en état de retenir une grande quantité d'urine : mais il le rejette lorsque la vessie est petite ou calleuse, & qu'on ne peut la distendre suffisamment. Il donne la préférence à la méthode de Rau & de Cheselden, lorsque la pierre est fort grosse, parce qu'on fait l'incision au corps de la vessie, ce qui donne la facilité de la dilater autant que l'on veut. Il rejette cependant la sonde de Rau (qu'il a en effet représentée beaucoup plus courte & tout-à-fait différente de celle dont Albinus a donné la figure) disant qu'elle ne vaut rien pour opérer, à cause de la facilité avec laquelle elle sort, ce qui l'a obligé à en donner une autre (Voyez *Planche X. Fig. 17.*) qu'il prétend être d'un usage beaucoup plus commode. Elle a une cannelure *e e*, par le moyen de laquelle on peut ouvrir la vessie près de son coû, & introduire la tenette dans sa cavité à l'aide du gorgeret pour charger la pierre. Il propose aussi un bistouri beaucoup plus pointu que ceux dont on se sert pour l'ordinaire, dont il recommande l'usage dans le grand appareil, & dans la méthode de Rau & de Cheselden, voyez *Planche X. Fig. 16.*

Il regarde le petit appareil comme indigne d'être mis au nombre des méthodes de *Lithotomie*, & comme tout-à-fait pernicieux, excepté dans les cas où la pierre est située dans l'urethre ou dans le cou de la vessie. Mais si l'on fait attention, 1°. que l'on fait l'incision au cou & au corps de la vessie comme dans l'opération latérale, & que ces deux méthodes ne different que par rapport aux instrumens qu'on emploie, ensorte que l'opération latérale ne soit que le petit appareil corrigé; 2°. Que c'est le seul qui ait été en usage pendant plus de seize siecles, & qu'on s'en sert encore malgré la perfection à laquelle on a poussé le grand appareil; 3°. Qu'on est convaincu par expérience qu'on le pratique avec succès, même aujourd'hui, sur les enfans & les jeunes gens; 4°. Qu'il n'y a que l'inégalité de la pierre qui puisse empêcher de le mettre à exécution sur les enfans qui n'ont pas atteint quatorze ans, & sur les personnes de basse stature; 5°. Qu'il demande un moindre nombre d'instrumens, puisque le bistouri seul est souvent suffisant, on en fera plus de cas à cause de sa simplicité, & on conseillera avec Paul Eginete & Albucasis de le perfectionner, ce que l'on peut faire en incisant les mêmes parties, que dans l'opération latérale. Il est sujet à plusieurs inconvéniens dans les adultes & dans les personnes d'une haute stature, ce qui fait que Celse ne le croit propre que pour ceux qui ne passent pas quatorze ans, quoique M. Morand assure qu'il réussit quelquefois sur les adultes.

Garengeot attribue l'invention & la perfection de l'opération latérale aux Chirurgiens François : mais il est certain que plusieurs grands hommes de différentes nations ont contribué à la perfectionner, & que Rau fut le premier, après que les François l'eurent rejettée qui la remit en usage sur les sujets vivans. Après lui, Denis & moi, & à la fin les Chirurgiens Anglois adopterent cette méthode, qui sans cela eût peut-être restée ensévelie dans un éternel oubli. Les Chirurgiens François la reçurent environ trente ans après, & M. Morand entreprit le voyage de Londres, pour voir opérer M Cheselden, aussi-tôt qu'il fut de retour à Paris, il la pratiqua sur différens malades avec beaucoup de succès.

Durant son absence les Chirurgiens François l'essayerent sur plusieurs cadavres, & Perchet, ainsi que Garengeot nous l'apprend, après s'y être suffisamment exercé la mit en exécution sur des sujets vivans de la maniere suivante.

Après s'être assuré par le moyen de la sonde, que le malade a une ou plusieurs pierres dans la vessie, il le prépare à l'opération par le régime & les remedes indiqués dans le grand appareil. Cette préparation étant finie, & le jour de l'opération fixé, il donne un lavement au malade une ou deux heures avant de faire l'opération, afin de vuider autant qu'il est possible les gros intestins. On se dispose à l'opération en plaçant d'abord une table ferme à un beau jour. Cette table doit être d'une bonne hauteur, comme de deux piés & demi ou environ. On la couvre d'un matelas, sur lequel on met deux oreillers; savoir, un tout au bout pour poser les fesses du malade, & l'autre à l'endroit de sa tête; puis on garnit le tout d'un drap plié en plusieurs doubles. Ces choses étant ainsi disposées, on fait venir le malade, qu'on lie sur ce lit de la même maniere que si l'on vouloit faire la taille au grand appareil, & on le place de façon que les fesses soient au bout de la table, & élevées par un des oreillers dont nous avons parlé. On jette ensuite une couverture sur lui afin que le froid ne le saisisse pas, & l'on place les Aides Chirurgiens, dont deux sont posés aux côtés extérieurs des cuisses, afin de tenir les genoux & les piés fermes & un peu écartés. Un troisieme Aide, ou un quatrieme, s'il en est besoin, doivent être placés de maniere à pouvoir mettre leurs mains sur les parties antérieures des épaules du malade, afin qu'il ne puisse remuer en aucune façon; car la situation stable & inébranlable est absolument nécessaire dans cette opération. Enfin, l'aide Chirurgien le plus avisé & le plus adroit, & sur lequel le Chirurgien peut le plns compter, doit être placé derriere celui qui tient la cuisse gauche, suivant la méthode de Cheselden, afin d'être plus à portée de relever les bourses, & de tenir la sonde que M. Rau tenoit lui-même, pour que le Chirurgien ait la liberté de se servir de ses deux mains. Toutes ces choses ainsi disposées, le Chirurgien qui opere, prend une sonde d'acier bien trempée, bien courbée, crénelée profondément sur sa courbure, dont le bec soit fort allongé & la plaque fort grande, afin de la tenir avec plus de fermeté. Il trempe le bec de cette sonde dans l'huile, & la fait passer artistement dans la vessie par le canal de l'urethre, & aussi-tôt qu'il s'apperçoit que son bec est dans cette poche musculeuse & membraneuse, il incline doucement la platine ou son manche, qu'il tient avec la main gauche, vers l'aine droite du malade; pendant qu'avec l'indicateur de la main droite, il tâte entre le raphé & la tubérosité gauche de l'ischion, pour voir s'il rencontre la convexité de la sonde, qui est partie dans l'urethre & partie dans la vessie. Le Chirurgien opérateur, doit bien poser la convexité de cette sonde, & observer qu'elle décrive une ligne oblique de l'arcade du pubis à la tubérosité de l'ischion, même un peu au-dessus de cette tubérosité. Il doit encore observer que le bec de cette sonde ne touche point la surface interne de l'ischion, non-seulement pour éviter de blesser la vessie qui se trouve interposée entre ces corps durs, mais aussi pour laisser la liberté à l'instrument tranchant de parcourir autant de la crénelure de la sonde qu'on le juge à propos. Quoique toutes ces précautions demandent une grande justesse, la manœuvre qui suit ne requiert pas moins d'attention; car il s'agit présentement de faire tenir cette sonde par l'aide Chirurgien, dans la même situation que nous venons de prescrire, & d'observer qu'il ne la remue en aucune façon. Pour cet effet, il prend la sonde de la

main du Chirurgien, & la tient par sa platine ou son manche avec les doigts & le ponce de la main droite; tandis qu'avec sa main gauche il releve doucement les bourses & les amene vers l'aine droite, observant de faire bander la peau de la tubérosité de l'ischion au raphé. Le Chirurgien tenant le bistouri que nous avons indiqué, de façon qu'il soit assujetti entre le pouce & le grand doigt; que l'extrémité de son manche pose sur le thenar, pendant que l'indicateur est allongé sur son dos, se dispose à faire ainsi la premiere incision. Il porte le doigt indicateur de la main gauche sur le raphé même, un peu plus du côté gauche; & l'appuyant un peu sur la peau qu'il bande en la tirant obliquement, il commence son incision à un travers de doigt du raphé, & une ligne au-dessus de l'endroit le plus éminent du bec de la sonde, & la conduit obliquement jusqu'à la tubérosité de l'ischion, suivant la méthode de Rau; car le Frere Jacques fait son incision dans un sens opposé. Cette premiere incision peut se faire tout d'un coup, ou bien à deux ou trois coups. C'est le plus ou le moins d'embompoint qui détermine la chose, de même que le plus ou le moins de dextérité du Chirurgien. Immédiatement après cette premiere incision, le Chirurgien introduit le doigt indicateur de la main gauche dans le milieu de la plaie qu'il vient de faire, non pas pour presser & baisser l'intestin rectum, comme Chefelden l'ordonne, afin de le garantir de l'instrument, puisqu'on ne peut le blesser quand on fait bien l'incision que nous venons de prescrire; mais plutôt pour chercher la crénelure de la sonde aussi avant qu'il la pourra sentir, s'en bien assurer, & rajuster même la sonde s'il la trouvoit dérangée. Alors recommandant à tous ses Aides de faire exactement leurs fonctions, principalement à celui qui tient la sonde, & au malade de ne point remuer, il se dispose à couper l'urethre de dehors en dedans, le bourlet de la vessie, & environ un travers de doigt de son corps seulement en dedans.

Voici de quelle maniere il exécute ce dessein.

Le Chirurgien ayant le doigt indicateur de la main gauche sur la partie latérale de l'endroit membraneux de l'urethre, conduit à la faveur de l'ongle de ce doigt, le bistouri qu'il tient avec la main droite, & pousse doucement sa pointe jusqu'à ce qu'elle ait atteint la crenelure de la sonde. Il fend ensuite l'urethre de la longueur d'un bon travers de doigt pour le moins, sans se mettre en peine s'il donne quelque atteinte à la partie latérale & antérieure de la glande prostate; puis en haussant le poignet, il fait ensorte que le talud ou équerre qui est au dos du bistouri porte à plomb dans la rainure de la sonde, afin de pousser l'instrument dans cette attitude, & le conduire jusques dans la vessie, même fort avant. C'est pour être plus à portée de bien avancer le bistouri dans la vessie, & de faire par conséquent une ample dilatation au bourrelet & à l'intérieur de cette poche membraneuse, en quoi consiste tout l'avantage de cette opération, qu'il recommande ici au Chirurgien de faire l'ouverture intérieure de la vessie de la maniere suivante.

Il ctoit qu'après avoit fendu la partie membraneuse de l'urethre de la maniere qu'il vient de l'enseigner, il est beaucoup mieux d'avancer un peu le doigt indicateur de la main gauche pour sentir à nu la crénelure de la sonde, & de tourner ensuite le poignet & le bistouri de maniere que le tranchant tourné du côté des doigts dans la premiere incision regarde dans celle-ci le dehors de la main.

Après cette manœuvre le Chirurgien doit glisser le talud ou l'équerre du bistouri sur l'ongle de sa main gauche, jusqu'à ce que ce même talud & la pointe du bistouri soient dans la crénelure de la sonde. Il en sera convaincu, parce qu'il sentira que le bistouri est arrêté par les deux côtés de la rainure de la sonde. Alors il faut pousser l'instrument le long de cette rainure que l'on ne doit point abandonner, & le pousser même assez avant pour faire une ample dilatation, observant pendant ce mouvement que l'indicateur de la main gauche soit toujours appuyé sur la sonde.

Après que le Chirurgien a ainsi poussé le bistouri le long de la crénelure de la sonde jusques dans la vessie, il peut en le retirant avec précaution, l'éloigner d'environ une ligne de la sonde pour inciser plus sûrement l'intérieur de la vessie & son bourrelet; mouvement qui étant fait avec sagesse, produit une ouverture assez grande pour que la pierre puisse sortir avec peu d'effort.

Le Chirurgien ayant retiré le bistouri de la vessie, en observant les précautions que nous venons de détailler, il le quitte sans pour cela ôter le doigt de sa main gauche que nous supposons sur la crénelure de la sonde, & prend avec la main droite un gorgeret, dont il conduit la languette sur l'ongle de l'indicateur de la main gauche, pour entrer de suite dans la crénelure de la sonde.

C'est alors que le Chirurgien opérateur doit ôter le doigt indice de sa main gauche pour prendre avec cette main la plaque ou le manche de la sonde, qui est tenue, comme nous l'avons dit, par l'Aide le plus avisé, observant bien de ne point remuer le gorgeret, & de tenir toujours sa languette dans la crénelure de la sonde. Mais ce changement de main à l'égard de la sonde, ne doit se faire que de concert avec l'Aide Chirurgien qui la tient, & celui-ci ne doit la lâcher que lorsque le Chirurgien la tient ferme & le lui ordonne.

Le Chirurgien tenant ainsi la sonde d'une main, & la languette du gorgeret dans la rainure de cette même sonde, de l'autre, fait faire la bascule à la convexité de ce premier instrument & suivre en même tems le second.

Voici par quelle manœuvre ces mouvemens s'exécutent.

Le Chirurgien ayant pris des mains de son Aide la plaque ou le manche de la sonde, la conduit doucement en la ramenant de l'aîne droite où nous la supposons, vers la partie interne de la cuisse du même côté. On conçoit que la platine de la sonde ne peut ainsi baisser que la convexité ne monte en même tems & ne s'engage plus avant dans la cavité de la vessie. Or si pendant ce mouvement, la languette du gorgeret n'abandonne point la rainure de la sonde, & que, par des résistances réciproques de ces deux instrumens, le gorgeret suive non-seulement la convexité de la sonde dans la vessie, mais aide aussi à la pousser, il est manifeste que le gorgeret se trouvera dans la cavité de la vessie.

On s'en apperçoit aussi-tôt par l'urine qui sort, & dans ce cas le Chirurgien fait faire un demi-tour à la sonde pour l'ôter de la vessie, puis il prend le gorgeret avec la main gauche, & glisse le doigt indicateur de la main droite dans sa goutiere jusques dans la vessie, ce qui fait une douce dilatation, & prépare le chemin à la tenette qu'il introduit dans la vessie de la main droite à la faveur de la goutiere du gorgeret; ce qui se fait avec facilité; puis avec la main gauche il retire le gorgeret, charge la pierre qu'on apperçoit aussi-tôt, à moins que ce ne soit dans des vessies fort larges, où la pierre descendant vers le rectum, le Chirurgien est obligé de hausser les anneaux de sa tenette, pour en faire baisser les serres. La pierre une fois chargée, le Chirurgien doit mettre les mêmes doigts dans les anneaux de la tenette, qu'il a coutume de mettre dans ceux des ciseaux, puis il tire la pierre avec une très-grande facilité. La pierre étant sortie, on introduit l'indicateur d'une des mains dans la vessie, pour reconnoître s'il n'y a point d'autres pierres; auquel cas on introduit de nouveau une tenette sur le doigt qui est déja dans la vessie ou sur le bouton. Telle est la maniere dont Garengeot pratique cette opération, & il fait ob-

ferver qu'on ne peut ouvrir la vessie seule, mais qu'on incise latéralement son cou & la glande prostate & une petite portion de son corps, comme M. Morand l'observe. Il donne aussi la figure d'un petit bistouri (307. *Pl. X. Fig.* 18.) qu'il a tiré de Cheselden: mais il y a long-tems qu'Albucasis en a proposé un tout semblable.

De l'opération de la taille par l'appareil latéral, suivant la méthode de Senssius.

Senssius, Chirurgien à Berlin, connu par son savoir dans la Chirurgie & dans la *Lithotomie*, préfere l'appareil latéral à tout autre, & le pratique de la maniere suivante.

Il place le malade sur une table d'une telle hauteur qu'il puisse étant à genoux, atteindre à son nombril. Il met deux oreillers, l'un sous sa tête & l'autre sous ses fesses; il le place au bout de la table vis-à-vis du jour, les cuisses pliées contre le ventre & les talons contre les fesses, & le fait tenir par deux Aides, qui s'en assûrent avec une écharpe, (il ne lie point les enfans.) Un troisieme Aide pose ses mains sur ses épaules, & un quatrieme se met à califourchons sur lui (*Pl. II. du troisieme Volume, Fig.* 9.) pour relever les bourses de la main droite, & bander la peau du périnée avec les deux premiers doigts, pour que l'incision soit plus exacte & la sonde plus sensible. Un cinquieme Aide sert à lui présenter les instrumens, & à les reprendre après qu'il s'en est servi. Ces choses étant ainsi disposées il prend une sonde d'argent plus menue & plus courbée que celle dont on se sert pour l'ordinaire; (voyez *Pl. III. du troisieme Volume, Fig.* 15. *a a a*,) & après avoir trempé son bec dans l'huile, il l'introduit dans la vessie par le canal de l'urethre pour chercher la pierre & s'assûrer de son existence. Ensuite le Chirurgien situé devant le malade, le genou droit en terre, suivant la méthode de M. Rau, & la jambe gauche élevée, faisant un angle aigu avec sa cuisse, prend la sonde de la main gauche & inclinant doucement son manche vers l'aine droite, & son bec vers la tubérosité de l'ischion, il incise les tégumens entre l'anus & cette tubérosité avec un bistouri un peu plus large que celui dont on se sert dans le grand appareil, après l'avoir enveloppé à moitié d'un linge. Il prend ensuite cet instrument entre ses dents, & introduit le doigt indicateur de la main gauche dans la plaie pour chercher la sonde; & l'ayant trouvée il fait l'incision à l'aide de sa canelure; après quoi sans déranger le bistouri de la crenelure il prend le manche de la sonde de la main gauche & la tire vers lui avec précaution, pour inciser plus sûrement la vessie & dilater suffisamment la plaie. Il fait ensuite tenir la sonde dans cette position par un quatrieme Aide, tandis qu'il introduit de la main gauche le conducteur mâle dans la vessie à l'aide du bistouri; il retire ensuite, ce dernier & après avoir conduit le conducteur femelle, qui doit être d'argent, de même que l'autre, dans la vessie à la faveur du mâle qui lui sert de guide, il ôte la sonde, ainsi que Rau le pratiquoit, & glisse adroitement une tenette entre les deux conducteurs; après quoi retirant ceux-ci il cherche la pierre & la tire avec tant de facilité, que l'opération est faite en deux ou trois minutes. Il ne se sert d'une sonde si mince qu'afin de pouvoir l'introduire plus aisément dans l'urethre, & il ne préfere l'argent à tout autre métal qu'à cause de la propreté. Un instrument à aussi grande courbure ne peut que pousser le commencement de l'urethre & le cou de la vessie vers le périnée, ce qui me donne lieu de croire qu'il onvre non-seulement le corps, mais aussi le cou de ce viscere.

Sentiment de M. Morand sur les diverses méthodes de Lithotomie.

M. Morand raisonne très-sensément sur les différentes méthodes de *Lithotomie*, & conclut que leur multiplicité loin d'être un obstacle au Chirurgien lui procure un avantage réel. En donnant son Traité sur le haut-appareil il en promit un autre sur l'opération latérale: mais ayant oui parler des succès extraordinaires de M. Cheselden dans la pratique de cette opération, il entreprit le voyage de Londres pour le voir opérer & converser avec lui sur ce sujet. Il nous apprend aussi que la seule vue de M. Cheselden en abandonnant le haut-appareil a été de perfectionner la méthode de Rau, & de la rendre préférable à l'autre. Il rapporte ensuite plusieurs expériences qué cet habile Chirurgien a faites, partie suivant la méthode de Rau, dont Albinus nous a donné la description, & partie en distendant auparavant la vessie avec de l'eau, d'après lesquelles M. Cheselden dit que l'urine s'est toujours insinuée dans la substance cellulaire qui revêt le rectum, & a causé des ulceres sanieux & putrides dont plusieurs malades sont morts. Il défend, selon le sentiment du Chirurgien Anglois, à l'Aide qui tient la sonde de l'enfoncer trop avant & de la baisser trop en-devant, de peur de couper tout le sphincter, & d'inciser la tunique adipeuse qui est auprès du rectum trop profondément, dans la crainte peut-être que l'urine ne s'y loge & ne s'y corrompe. Il dit encore que l'on peut déterger plus aisément les ulceres de la vessie par cette méthode que par aucune autre, & enfin, ce qui est suivant lui un très-grand avantage, que la dilatation que l'on fait à la plaie a procuré à M. Cheselden la facilité de tirer une grosse pierre qu'un autre Chirurgien n'avoit pu extraire par la méthode de Marianus. Il assure que cette méthode eut un tel succès à Paris en 1730. que de seize malades dont il tailla la moitié & M. Perchet l'autre, il n'en mourut que deux; au lieu que de douze qui furent taillés dans le même tems par le grand appareil, il n'y en eut que sept qui échapperent. Il estime cette méthode plus aisée & plus efficace que celle de Marianus, parce qu'on s'y sert du doigt qui est toujours au-dessus des conducteurs artificiels; il croit l'opération latérale plus expéditive & moins douloureuse, & qu'elle donne le moyen d'extraire les plus grosses pierres avec beaucoup plus de facilité. Enfin, il regarde la méthode de Rau telle qu'Albinus l'a décrite comme trop embrouillée & trop difficile, & il doute avec Messieurs Douglas, Garengeot & Falconet qu'il l'ait réellement pratiquée de la maniere qu'Albinus le dit.

Comme j'ai long-tems souhaité que l'histoire de cette méthode, & particulierement du Frere Jacques, qui en est l'Auteur, fût parfaitement connue, on me permettra de faire quelques observations sur ce que M. Morand en a dit.

Cet Auteur s'efforce de prouver contre le sentiment reçu qu'après que Messieurs Mery, Fagon & Felix eurent corrigé les défauts de l'appareil latéral, le Frere Jacques tailla toujours ses malades avec succès par la méthode de Cheselden, ce qui est manifeste, dit-il, par les soixante qu'il tailla en 1699. à Aix la Chapelle, & dont la plus grande partie échappa; par les trente autres qu'il tailla à Versailles en 1701. & qui guérirent tous; & par les vingt trois qu'il tailla à Paris en 1703. entre lesquels il n'y eut que le Maréchal de Lorge qui mourut. J'avoue ingénuement que je ne saurois admettre ces récits sans quelques scrupules, surtout le premier, qui n'est appuyé d'aucune autorité; d'autant plus que Mery après que Frere Jacques n'a taillé qu'un seul malade à Aix-la-Chapelle. D'ailleurs tous ceux qui connoissent tant soit peu l'Allemagne, savent que la pierre n'y est pas fort commune; d'où il suit qu'une seule ville n'a pu lui fournir un si grand nombre de sujets. Je ne doute pas moins de ses succès en France, puisque Saviard & Dionis ses contemporains en parlent comme d'un téméraire & d'un imprudent; & il n'est pas vraissemblable que le dernier eût osé avancer un fausseté dans un Livre approuvé par les Censeurs &

dédié au Roi, dans le tems où tout le monde parloit des opérations du Frere Jacques, & du vivant même de M. Fagon dont il allegue le témoignage. Il cite encore un ouvrage manuscrit d'un nommé Hunauld, Medecin d'Angers, dédié à M. Fagon, dans lequel l'Auteur prend le parti du Frere Jacques contre Mery. Mais puisque M. Fagon qui protégeoit si fort la Medecine, & qui étoit affligé de la pierre, a mieux aimé se mettre entre les mains de M. Maréchal, qu'entre celles du Frere Jacques, on a lieu de douter de la vérité de ce qu'il avance. Je suis au contraire convaincu par la dissertation de Launay, qu'il regardoit ce Religieux comme un imposteur, & qu'il se servit de son autorité pour lui défendre de travailler d'avantage, ce qui s'accorde avec ce que Messieurs Mery, Saviard, Dionis, Colot, & le public en ont dit. Il dit encore, que c'est un malheur que cette méthode n'ait été examinée que par Mery, mais Bussiere, Lister, Saviard, Launai, & Dionis, qui résidoient pour lors à Paris & qui le voyoient opérer, l'ont aussi examinée. Il s'ensuit donc que tous les Auteurs qui vivoient dans ce tems-là, ont unanimement condamné cette méthode.

Quant à ses succès à Amsterdam en 1703. qui lui valurent, à ce qu'il dit, une Médaille d'or avec cette inscription, *Pro Civibus servatis*; Il m'a été impossible pendant le séjour que j'ai fait en cette Ville en 1706. de recevoir la moindre information de ses prétendus succès ni de ce présent, & j'aurois souhaité que M. Morand eût voulu nous apprendre de qui il tenoit cette particularité. Au contraire Albinus assure dans l'Oraison Funebre de Rau, qu'il ne réussit pas mieux à Amsterdam qu'à Paris en 1698. & qu'il persista toujours dans les mêmes erreurs. J'appris par une Lettre que m'écrivit un Medecin Hollandois en 1737. que sa réputation avoit été de très-courte durée; mais qu'il avoit été gratifié d'une Médaille avec cette inscription, *Ob Cives servatos*. Il passa d'Amsterdam à Leyde, où il ne fit pas un long séjour, M. Rau l'ayant obligé de sortir de cette Ville. La populace conserva cependant la même estime pour lui, tant à cause de l'habit qu'il portoit, qu'à cause qu'il traitoit les malades *gratis*, & le regarda toujours comme un homme envoyé de Dieu; de sorte que les Magistrats craignant le tumulte que les représentations de Rau auroient pu exciter parmi le peuple, jugerent à propos de l'honorer du présent dont on a parlé.

Verduin m'a écrit que Jacques Beaulieu étoit de basse naissance, & n'avoit jamais appris la Chirurgie, mais que s'étant attaché en qualité de domestique à un Charlatan qui tailloit de la pierre & qui traitoit les hernies, il eut occasion, ainsi qu'il l'avoua lui-même à Verduin, de faire plusieurs expériences sur des cadavres. Après avoir travaillé en France & à Aix-la-Chapelle, il fut appellé à Zutphen pour y traiter une personne de distinction qui avoit un sarcocele. Il passa de-là à Amsterdam, où Guerelle & plusieurs autres personnes judicieuses eurent occasion de s'appercevoir qu'il opéroit sans se servir de sonde crénelée. Il tailla ensuite un enfant avec tant de dextérité, que Bernagè & les principaux Medecins de la Ville & de l'Hôpital le recommanderent au Senat, qui l'entretint à ses dépens.

Frere Jacques s'étant muni vers ce tems-là de quelques sondes crénelées, voyagea dans les parties Méridionales de la Hollande, & y traita plusieurs personnes qui étoient affligées de la pierre & de hernies. Il revint ensuite à Amsterdam, mais en étant parti peu de tems après pour se rendre à Paris, Verduin l'accompagna jusqu'à Bois-le-Duc, où il séjourna pendant trois semaines, & tailla plusieurs personnes de la pierre. Ce fut dans cet endroit, dit Verduin, que le Senat d'Amsterdam lui fit présent d'une tenette d'or, sur le dos de laquelle étoient les armes de la Ville, & une couronne de feuilles de chêne avec cette inscription : *Ob Cives servatos*.

Verduin étant de retour à Amsterdam, trouva le premier malade auquel Frere Jacques devoit sa réputation encore incommodé; plusieurs étoient morts, les uns étoient restés avec une fistule au périnée, les autres avec une incontinence d'urine & quelques autres symptomes fâcheux. Il avoit tiré trois pierres à un malade: mais il en avoit laissé deux autres dans la vessie. Quelques-uns rendoient leurs excrémens par la plaie & par le périnée: mais ce qu'il y a de pire, est qu'une personne de distinction de la Haye, qu'il avoit taillée sur les dix heures du soir, après l'avoir sondée sans lui trouver aucune pierre, étant morte quelques jours après, on lui en trouva dix d'une grosseur considérable dans la vessie. Telles sont les paroles de Verduin.

J'ai appris de Saltzmann, que Frere Jacques s'étoit servi à Strasbourg d'un couteau de table ordinaire, d'une sonde crenelée, extremement courbe & d'un gorgeret crenelé, qui avoit le manche fait en forme d'anneau, & dont l'extrémité se terminoit par un bouton. Après avoir introduit le doigt indicateur de la main droite dans la vessie, il glissoit à sa faveur ce dernier instrument dans sa cavité, & retirant la sonde, il introduisoit la tenette avec laquelle il examinoit la situation, la figure & la grosseur de la pierre. Il choisissoit une tenette proportionnée à la grandeur du malade, beaucoup plus platte que celle dont on se sert pour l'ordinaire, & dont les branches étoient armées par dedans d'une rainure, & n'avoient point de dents pour ne point pincer la vessie. Le Docteur Trew m'a envoyé la figure du gorgeret & de la tenette dont je viens de parler.

M. Morand dit que le Frere Jacques se retira à Besançon lieu de sa naissance en 1712, & y mourut en 1714, mais comment accorder ce fait avec ce que dit Saltzman, qu'il le vit opérer à Strasbourg en 1715; & le Maire assure qu'il vécut depuis à Besançon jusqu'à l'âge de soixante & dix ans.

On n'est point d'accord sur le tems auquel Frere Jacques a été en Hollande: mais j'ai appris de Verduin & d'un célebre Medecin Hollandois, qu'il y vint en 1699. Il seroit à souhaiter que les François qui doivent être mieux instruits des particularités qui ont rapport à la vie de Frere Jacques, voulussent faire les recherches nécessaires, pour nous en donner une Histoire exacte.

* Ces recherches que M. Heister souhaite que l'on fasse pour donner une histoire exacte du Frere Jacques, de sa méthode dans l'opération de la taille, & des changemens qu'il y fit dans la suite, ont été faites par M. Morand, & poussées aussi loin qu'il étoit nécessaire pour remplir ce dessein. C'est d'après elles qu'il donna en 1731. un Mémoire sur l'opération latérale que l'on peut voir dans le Recueil de l'Académie des Sciences de cette année. Si ses occupations ne lui ont pas permis encore de réunir en un corps d'histoire toutes les particularités qu'il a rassemblées à ce sujet, il n'a pas cependant renoncé à ce projet: les objections que fait M. Heister contre lui, & que l'on vient de voir dans le paragraphe précédent, sont même un nouveau motif pour l'engager à en faire part au Public.

M'étant trouvé à portée de les communiquer à M. Morand, j'ai cru que je ne pouvois pas m'en dispenser sans manquer aux égards que je devois à une personne qui s'est acquise une réputation aussi méritée dans son art: d'ailleurs tout ce qui concerne le Frere Jacques & l'histoire de sa méthode de pratiquer l'opération de la taille est assez intéressant pour mériter l'attention du Public.

M. Morand me fit remarquer que M. Heister n'avoit pas assez distingué le Frere Jacques d'avec lui-même. Frere Jacques arrivant d'abord à Paris, & pratiquant l'opération de la taille avec une grosse sonde solide, dépourvu de connoissances & d'instrumens nécessaires, étoit très-différent du même Frere Jacques, opérant ensuite avec dextérité & avec les instrumens convenables, à Aix-la-Chapelle, à Strasbourg, en Hollande, à Paris,

&c. Toutes les fautes que M. Heister lui attribue, se rapportent au premier tems, & les éloges que M. Morand en fait, & qui sont appuyés sur des pieces authentiques, se rapportent au second; c'est-à-dire, à celui qui suivit les corrections que Frere Jacques apporta à sa méthode. Si M. Heister eût distingué ces deux tems avec exactitude, il n'auroit peut-être pas fait une querelle assez mal-fondée à M. Morand. J'ai peine à concevoir quel en a pu être le motif: mais il me paroît que M. Heister, qui entretenoit, lorsqu'il travailloit à ses Institutions de Chirurgie, un commerce de Lettres avec M. Morand, & qui l'a consulté alors sur plusieurs articles, auroit pû & dû lui demander les éclaircissemens convenables au sujet des différens points de la vie du Frere Jacques sur lesquels il l'attaque. M. Morand eût été d'autant plus en état de le satisfaire qu'il avoit fait les recherches les plus exactes sur tout ce qui avoit du rapport avec cet célebre Opérateur: mais il semble qu'il y a une sorte de partialité à ce sujet de la part de M. Heister, & l'on sait assez que cette disposition ne rend pas toujours bien exact sur les procédés.

M. Heister se récrie sur les soixante malades que Frere Jacques tailla à Aix-la-Chapelle. Cette Ville, dit-il, est trop peu considérable pour avoir pu fournir un nombre aussi grand de personnes affligées de cette maladie. Mery, de plus ne parle que d'un seul à qui Frere Jacques fit cette opération. Quand M. Morand a avancé ce fait, ç'a été sur de bons Mémoires dont il fera usage quand il répondra en regle à M. Heister. Etoit-il nécessaire d'ailleurs que tous ces malades fussent Citoyens d'Aix-la-Chapelle? & ne conçoit-on pas aisément que la réputation extraordinaire du Frere Jacques, soutenue par des succès, que de l'aveu même de M. Heister, les peuples regardoient comme un *envoyé de Dieu pour leur guérison*, a pu rassembler à Aix-la-Chapelle ce nombre considérable de malades, qui savoient qu'il y devoit passer & pratiquer son opération.

Le sentiment de M. Morand, par rapport au Frere Jacques, est contraire à celui de Mery, de Dionis, de Saviard, &c. selon M. Heister. M. Morand en convient lui-même. Mais le jugement de ces Auteurs ne portoit que sur le Frere Jacques dans son début, & non pas sur le même Opérateur, après qu'il eut réformé sa méthode. S'ils eussent eu occasion d'en parler alors, il présume assez de leur sincérité & de leur bonne foi pour croire qu'ils lui eussent rendu la justice qui lui est due, ainsi que le firent ceux qui le virent opérer alors.

M. Morand avoit dit, que le Sénat d'Amsterdam honora le Frere Jacques d'une médaille d'or, avec cette inscription: *Pro civibus servatis*; récompense glorieuse des services qu'il avoit rendus à l'Etat, en délivrant par sa méthode plusieurs malades affligés de la pierre. M. Heister dit, que pendant son séjour en cette Ville, il n'a pu être instruit de ce fait, & qu'il souhaiteroit être informé où M. Morand a pris cette circonstance. Il eût pu la trouver lui-même dans l'Histoire des Ouvrages des Savans par M. Basnage, où M. Morand l'avoit puisée. Mais il en convient lui-même quelques lignes au-dessous sur le témoignage d'un célebre Medecin Hollandois: il métamorphose même, d'après Verduin, la médaille en tenettes d'or, avec la même inscription flateuse entourée d'une couronne civique. Pourquoi nier si formellement les faits dont on doit convenir presque aussi-tôt? Il y a dans ce procédé une irrégularité assez difficile à excuser, & qui sent un peu trop l'esprit préoccupé.

Il est bien vrai que M. Fagon, attaqué de la pierre, aima mieux se faire tailler par M. Mareschal que par le Frere Jacques. Mais qu'est-ce que cet exemple peut conclurre contre sa méthode? N'étoit-il pas naturel que l'intérêt de sa conservation engageât M. Fagon à se mettre par préférence entre les mains du Chirurgien le plus estimé de son tems, plutôt qu'entre celles d'un homme qui ne passoit alors que pour un avanturier. D'ailleurs cet évenement se rapporte au tems auquel le Frere Jacques n'avoit pas encore fait à sa méthode les corrections qu'il y fit dans la suite.

La derniere objection que fait M. Heister contre M. Morand par rapport au Frere Jacques, regarde le tems de sa mort, que ce dernier fixe à l'année 1714. contre le sentiment de Saltzman & de le Maire. Mais, sur quelques autorités que ces deux Messieurs se fondent, je doute qu'elles puissent tenir contre celle de l'Extrait mortuaire en bonne forme du Frere Jacques, qui est entre les mains de M. Morand, & qui la rapporte à l'année 1714.

Quoique cette discussion soit purement historique, & qu'elle ne regarde pas directement l'essentiel de la méthode du Frere Jacques, son parallele avec les autres méthodes, & les différens cas où elle doit leur être préférée, j'ai cru cependant que je ne pouvois me dispenser d'y entrer. Le Frere Jacques a joué pendant quelque tems un rôle assez important pour que le Public soit en droit de vouloir être éclairci sur tout ce qui le regarde: je n'ai pu d'ailleurs refuser aux sentimens d'estime que j'ai pour M. Morand, de relever une querelle que M. Heister lui a faite assez légerement. Il se réserve le droit de se défendre & mieux & plus amplement dans un Ouvrage qu'il se propose de donner à ce sujet.

Inconvéniens de l'appareil latéral.

La réputation que l'appareil latéral a acquise ne le rend pas exempt de défauts & de difficultés, qui lui sont communs avec le grand appareil; car, premierement, il est sujet à produire une fistule au périnée. Secondement, la situation transversale d'une grosse pierre oblongue, que l'on ne sauroit connoître avant l'opération, expose le malade à des douleurs violentes & à perdre la vie sans qu'on puisse la tirer, ce qu'on peut toujours faire aisément par le haut appareil. Troisiemement, la pierre venant à se fixer au-dessus des os pubis & à y former une espece de crochet, peut en rendre l'extraction aussi difficile que dangereuse; & Sermes en donne un exemple dans sa traduction de la *Lithotomie* de Douglas. Quatriemement, lorsque la pierre est logée dans quelque repli de la vessie, qu'elle est petite ou brisée par morceaux, le grand appareil est préférable à tout autre. Rau, à ce que dit Sermes, a souvent rencontré cette difficulté dans l'opération dont nous parlons. Cinquiemement, on ne peut mettre cette méthode en exécution lorsqu'on ne peut introduire la sonde dans la vessie. Sixiemement, on est exposé à percer, pincer & déchirer la vessie avec les instrumens, ainsi que dans le grand appareil. Septiemement, on ne peut pratiquer cette opération sur les femmes, principalement sur celles qui sont adultes, sans ouvrir le vagin; & Rau ne nous fournit qu'un seul exemple du contraire.

En un mot, la *Lithotomie* paroît être une opération périlleuse; de sorte que le Chirurgien ne doit point s'attacher à une seule méthode, mais se déterminer dans son choix par les circonstances particulieres du cas.

Le petit appareil ne vaut rien lorsque la pierre est raboteuse & inégale, qu'elle est trop grosse pour pouvoir la tenir avec les doigts, ou que le malade est d'une haute stature, parce que la distance qu'il y a de la vessie à l'anus empêche de trouver la pierre & de l'amener au périnée: mais on doit le préférer à tout autre pour les enfans & les adultes de petite taille, lorsque la pierre est petite & lisse, & qu'on peut la pousser dans le cou de la vessie, & surtout lorsqu'elle y est logée. Le haut appareil est dangereux pour les vieillards, & pour ceux dont la vessie est ulcérée: mais on peut le pratiquer avec succès sur les enfans & sur les jeunes gens, bien que la pierre soit grosse, ou lorsqu'elle est trop petite pour pouvoir être tirée par les autres méthodes, ou friable, ou lorsqu'il y en a plusieurs. Il faut cependant

dant beaucoup de précaution pour ne point ouvrir le fond de la vessie. Quoique l'incision soit moins dangereuse dans le grand appareil que dans le haut, ou dans l'opération latérale, parce qu'on n'ouvre que l'urethre, je ne voudrois point cependant m'en servir lorsque la pierre est grosse & inégale, parce qu'il peut être suivi d'une violente dilatation, du déchirement ou d'une contusion du cou de la vessie: mais cette opération convient dans les cas où la vessie est ulcérée, & la pierre petite & lisse, parce qu'elle procure le moyen de pouvoir la déterger plus aisément. L'appareil latéral dans l'état où il est aujourd'hui, est préférable au grand, parce qu'il demande moins de tems, & qu'on peut extraire par son moyen de plus grosses pierres: mais la plaie est bien plus dangereuse & plus difficile à guérir, parce qu'elle est plus profonde que dans l'autre, où l'on ne divise l'urethre qu'à l'endroit du périnée, au lieu que dans celle-ci l'incision doit pénétrer dans les parties qui enveloppent la vessie, ce qui fait que l'on court risque, surtout dans les personnes grasses, de blesser le rectum & les vésicules séminales, pour peu que le bistouri sorte de la sonde, ou même d'ouvrir la vessie des deux côtés, comme cela est souvent arrivé au Frere Jacques.

Le grand appareil est difficile & dangereux, parce qu'on ne peut tirer les pierres d'une grosseur un peu considérable, surtout si elles sont inégales, sans distendre considérablement ou déchirer totalement le cou de la vessie, ce qui est pour l'ordinaire suivi d'une hémorrhagie copieuse, d'une inflammation, de la gangrene, d'un cancer, & même de la mort; ou pour le moins d'une incontinence d'urine, d'une fistule au périnée, & de plusieurs autres symptomes fâcheux. Il paroît par ce qu'on vient de dire, que chaque méthode est propre à son tour, & par conséquent que le Chirurgien doit les connoître toutes, & choisir celle qui convient à son malade. On n'incise que l'urethre par la méthode de Marianus, au lieu que dans les autres on ouvre le cou & même le corps de la vessie. On incise la partie inférieure & antérieure de la vessie dans le haut appareil, la partie inférieure & latérale dans le petit & dans l'opération latérale, de sorte que la différence de ces trois opérations, consiste plus dans les instrumens & la maniere, que dans l'endroit de la vessie qu'on incise.

Ceux qui ont été taillés de la pierre, sont sujets à en être attaqués de nouveau, ce qu'on ne doit point imputer à l'ignorance du Chirurgien; car tant que la cause originelle, comme peut être le vice de la vessie ou des reins continue, elle doit nécessairement produire le même effet, & le Chirurgien le plus habile ne sauroit mettre le malade à couvert d'une rechute.

Maniere d'extraire la pierre de la vessie des femmes.

Les femmes sont moins sujettes à la pierre que les hommes, parce qu'elles observent un régime plus exact, & que le canal qui conduit leur urine hors de la vessie est beaucoup moins long que celui des hommes, moins coudé & beaucoup plus large; ce qui fait que les pierres étant fort petites, s'évacuent ordinairement avec les urines; & lors même qu'elles viennent à se loger & à augmenter dans la vessie, elles en sortent souvent d'elles-mêmes, sans le secours de l'opération, comme on en a plusieurs exemples; aussi remarque-t'on que l'on taille à peine une femme sur cinquante hommes, ou même sur cent, comme dit Molineau. HEISTER.

J'ai une fois vû sortir une grosse pierre d'elle-même, & sans le secours d'aucun instrument. Une femme de condition qui étoit enceinte depuis environ cinq mois, m'envoya chercher pour me consulter sur une douleur que je jugeai être néphrétique, de sorte que je ne lui ornai que quelques remedes mucilagineux & adoucissans jusqu'à ce qu'elle eût accouché. Elle me fit appeller une seconde fois lorsqu'elle fut en travail, & je trouvai chez elle un Accoucheur qui me dit, que la pierre étoit si mal située, qu'il étoit impossible de pouvoir la délivrer, parce qu'elle revenoit dans le passage à chaque accès, & qu'il étoit d'avis qu'on la tirât avant que de passer outre. Je m'opposai à cette résolution, & la malade accoucha heureusement. L'ayant sondée environ deux mois après, je trouvai la pierre située en partie dans l'urethre, de façon que je pouvois la voir en écartant les bords du conduit urinaire. Elle consentit à l'opération, & elle prit jour avec moi pour la faire: mais elle manqua de courage & ne voulut plus s'y soumettre. Elle me fit appeller environ six semaines après, & je trouvai qu'elle avoit rendu la pierre naturellement, & sans beaucoup de douleur: mais elle fut incommodée pendant quelques mois d'une incontinence d'urine, dont elle guérit peu-à-peu parfaitement.

Ces avantages naturels n'exemptent point les femmes de la nécessité de l'extraction; car la pierre est quelquefois retenue dans la vessie par le peu d'ouverture de son cou, & augmente à un tel point que les lithontriptiques deviennent inutiles.

Les femmes attaquées de la pierre, sont ordinairement plus heureuses que les hommes qui sont affligés du même malheur, parce qu'elles en sont souvent délivrées sans le secours du bistouri, par la seule dilatation de l'urethre & du cou de la vessie. On doit se servir d'autant plus hardiment de cette méthode, que l'on sait par expérience que le cou de la vessie des femmes peut être distendu à un point presque incroyable, sans qu'il en résulte aucun dommage. Cela est suffisamment prouvé, non-seulement par les exemples que l'on rapporte de plusieurs femmes qui ont rendu naturellement des pierres fort grosses: mais encore par les témoignages d'un grand nombre de Medecins, de Chirurgiens & de Lithotomistes célébres, tels que Hildanus, Tolet, Greenfield, Alghisi & quelques autres. On lit dans les *Miscell. Nat. Curios. Obs. Decad.* 2. *Ann.* 20. qu'une certaine femme fut heureusement délivrée d'une pierre située dans le cou de la vessie, & qui pesoit cinq onces & demie par la seule dilatation de l'urethre. On trouve dans les *Transactions Philosophiques*, N°. 202. 236. & ailleurs, plusieurs exemples remarquables du succès que la méthode dont nous venons de parler, a eu sur plusieurs femmes tant jeunes que vieilles, bien qu'elle ait généralement mieux réussi sur les premieres que sur les dernieres.

Il faut un moindre nombre d'instrumens pour tailler les femmes que pour tailler les hommes: on a cependant inventé un plus grand nombre de méthodes pour tirer la pierre de la vessie des premieres, que pour délivrer les hommes du même malheur: mais on peut pour mieux les distinguer, diviser la méthode générale dont on se sert pour tailler les femmes & les hommes, en quatre, savoir, le petit, le grand, & le haut appareil, & l'appareil latéral, que l'on peut exécuter de différentes manieres. Je vais d'abord parler de la premiere que l'on doit pratiquer différemment, suivant la variété des circonstances & des symptomes. Mais comme il y a différentes manieres de pratiquer cette opération: il faut choisir celle qui est la plus sûre & la plus commode. La plus ancienne est celle dont Celse nous a donné la description, & qui est généralement connue sous le nom de petit appareil.

Cet Auteur dit que le bistouri est inutile, lorsque la pierre est petite, parce que l'urine la pousse ordinairement dans le cou de la vessie, & qu'on peut la tirer avec le crochet, lorsqu'elle s'y est une fois logée. Lorsqu'elle est grosse, le Chirurgien doit introduire deux doigts de la main gauche dans le vagin, si c'est une femme, ou dans l'anus, si c'est une fille, faire l'incision au bas du côté gauche du périnée, & tirer la pierre de la même maniere que dans les hommes.

Albucasis conseille d'introduire deux doigts dans l'anus ou dans le vagin, & en pressant sur la vessie avec la main gauche, de conduire doucement la pierre aussi-bas qu'il est possible, depuis l'orifice de la vessie, jusqu'auprès de la tubérosité de l'ischion, & là de faire une incision sur l'endroit où l'on sent la pierre, sans offenser la vessie, jusqu'à ce qu'on la découvre, pour la pousser avec

les doigts qui sont dans l'anus, ou l'extraire comme dans l'homme. Meekren veut aussi, lorsque la pierre est logée dans l'urethre, qu'on introduise deux doigts dans le vagin, qu'on la pousse en-avant, & qu'on la tire ensuite avec un crochet. Telles sont les méthodes dont on s'est servi, excepté que quelques-uns dilatent auparavant l'urethre avec des instrumens convenables; & que d'autres, lorsque cela est nécessaire, l'incisent & tirent la pierre avec le crochet ou la tenette, lorsque les doigts sont inutiles: mais cette opération a plus de rapport au grand appareil, qu'à toute autre méthode. Jean Douglas en a proposé une nouvelle, qui consiste à dilater peu-à-peu l'urethre avec des tentes faites avec la racine de gentiane, ou de l'éponge préparée, jusqu'à ce qu'on puisse y introduire la tenette, & charger la pierre. On peut s'assurer de l'existence de celle-ci, tant par les symptomes dont cette maladie est accompagnée, que par l'introduction des doigts & de la sonde. On doit placer la femme dans la même posture que l'homme, & faire écarter par l'Aide qui televoit les bourses de ce dernier, les levres & les nimphes avec les doigts indices, pour que le Chirurgien puisse découvrir l'urethre qui est au-dessous du clitoris, (Voyez *Pl. II. du troisieme Vol. Fig.* 2. *D.*) & opérer par la méthode qu'il jugera la plus convenable. Après avoir tiré la pierre, il doit voir s'il n'en reste point d'autre, & les extraire de la même maniere. Il est rarement nécessaire de lier la malade, & l'on peut pratiquer la même opération en la faisant coucher à travers du lit.

Le grand appareil demande un plus grand nombre d'instrumens; & dans celui-ci de même que dans l'autre, les méthodes sont différentes, quoique la coutume générale des Modernes soit de placer la malade sur une table où ils la font tenir par des Aides, dont l'un a soin d'écarter les levres & les nimphes, tandis que le Chirurgien introduit le conducteur mâle (Voyez *Pl. IX. Fig.* 2.), & ensuite le conducteur femelle (*Fig.* 3.) par l'urethre dans la vessie. Il les écarte peu à peu pour dilater l'urethre avec le cou de la vessie (Voyez *Pl. II. du troisieme Vol. Fig.* 2. *B. C.*), & glisse entre deux la tenette (Voyez *Pl. IX. Fig.* 5.) avec laquelle il augmente la dilatation, jusqu'à ce que le passage soit suffisamment ouvert pour donner issue à la pierre. Cette opération n'a rien de difficile lorsque la pierre est petite, lisse, ou d'une grosseur médiocre; elle est beaucoup plus mal-aisée lorsqu'elle est grosse: mais pour lors il faut dilater peu-à-peu l'urethre, jusqu'à ce que la pierre sorte. Quand on ne peut la charger avec la tenette, on doit passer deux doigts de la main gauche dans le vagin, si c'est une femme, & un seul dans l'anus, si c'est une fille, pour la pousser dans l'instrument. Lorsqu'elle est trop grosse pour pouvoir la tirer de cette maniere, le Chirurgien doit tâcher de la briser avec une tenette armée de grosses dents (Voyez *Pl. IX. Fig.* 7.) pour la tirer ensuite par morceaux. Supposé qu'il ne puisse point la briser, ou qu'il veuille la tirer entiere, il doit inciser l'urethre à droite & à gauche, ou d'un côté seulement, sans craindre de conduire l'incision le long du cou de la vessie, jusques dans une partie de son corps, puisqu'on le pratique ainsi sur les hommes sans le moindre danger. Paré semble approuver cette pratique, puisqu'il nous a laissé la figure d'une sonde crenelée, propre pour inciser l'urethre des femmes, lorsqu'il en est besoin, dont Colot recommande l'usage, & que nous avons représentée dans la *Pl. VIII. Fig.* 7. Quelques-uns se servent d'une sonde creuse ou d'un gros stylet pour conduire la tenette. Comme la trop grande dilatation du cou de la vessie peut causer une incontinence d'urine, il est bon d'appliquer dessus une fomentation corroborative pendant quelques jours: mais les vieilles femmes sont plus sujettes à cet accident que les jeunes. Lorsqu'on s'est servi du bistouri, il faut employer des remedes vulnéraires.

Marianus conseille de laisser l'expulsion des petites pierres à la Nature, parce que l'urethre des femmes est plus court & plus lâche que celui des hommes: mais il croit que l'on doit extraire celles qui sont grosses de même que dans l'homme. Il veut que l'on fasse l'incision entre le fémur & l'urethre. Après avoir introduit une sonde crenelée dans la vessie, il fait tirer les levres des parties naturelles, du côté où il veut faire l'incision, jusqu'à ce qu'il ait reconnu la partie: il fait ensuite une incision à environ un travers de doigt du fémur, qu'il continue de même que dans l'homme. La violence de l'hémorrhagie ne doit point épouvanter le Chirurgien. Bien que Marianus ne désigne point clairement la partie, je suis persuadé qu'il fait son incision au même endroit que le Frere Jacques & Rau. Quelques-uns glissent un dilatatoire entre les conducteurs pour dilater le cou de la vessie, après quoi ils chargent la pierre avec la tenette. Je ne me suis jamais servi de cet instrument, & j'ai toujours mieux aimé lui substituer mon doigt indice. D'autres recommandent d'inciser l'urethre, & même le corps de la vessie, estimant cette incision beaucoup moins dangereuse qu'une dilatation violente. D'autres rejettent cette méthode & alleguent en faveur de leur sentiment un grand nombre d'exemples de personnes qui ont rendu de fort grosses pierres avec le secours de la Nature seule, ou à l'aide de la dilatation. Molineau adopte cette opinion, & l'appuie de plusieurs exemples: mais il faut observer que ces pierres n'excédoient pas la grosseur d'un œuf de pigeon; & il est certain qu'on peut les tirer pour lors sans le secours du bistouri: mais toutes ne peuvent pas être extraites de même. Il s'ensuit donc qu'on doit varier la méthode dont on se sert pour tailler les femmes, suivant la grosseur de la pierre. Quelques-uns introduisent une sonde crenelée avant le conducteur mâle (Voyez *Pl. VIII. Fig.* 7.), & conduisent ce dernier de même que les autres instrumens à l'aide de sa goutiere.

Frere Jacques tailloit ordinairement les femmes de la même maniere que les hommes: mais Rau est le seul qui l'ait imité; car la plupart des Lithotomistes préferent la méthode précédente, bien qu'elle puisse, selon moi, être utile à la malade, lorsque la pierre est trop grosse pour pouvoir sortir par l'urethre sans offenser le cou & le corps de la vessie. On ne doit même pas craindre d'affoiblir le cou de la vessie, mais il faut prendre garde de ne point ouvrir le vagin & le rectum, comme Frere Jacques le pratiquoit, ce qui est un accident auquel les femmes qui ont eu des enfans sont fort sujettes. M. Falconet dit, que cette méthode de tailler les femmes demande beaucoup plus de précaution qu'aucune autre, ce qui fait qu'il conseille le haut appareil lorsque la pierre est grosse, ou d'inciser le vagin, la vessie, & son cou sur la sonde, au lieu que Bussiere veut qu'on fasse l'incision sur la pierre même, qu'on doit avoir poussée dans le cou de la vessie. Mery pour éviter le déchirement & l'incontinence d'urine, conseille d'introduire une sonde crénelée dans la vessie, & d'ouvrir son cou avec une partie du vagin, de même que dans les mâles; ce qui est moins dangereux qu'une dilatation ou qu'un déchirement violent; car c'étoit un axiome reçu dans le tems de Celse, que les incisions sont moins dangereuses & plus aisées à guérir que les contusions ou les déchiremens. Il n'est donc pas surprenant qu'Hildanus, qui ouvroit par la meme méthode la vessie & une partie du vagin, & qui dilatoit la plaie, partie avec son doigt & partie avec le bistouri, jusqu'au cou de la vessie, soit venu à bout de tirer une pierre aussi grosse qu'un œuf de poule. Il rapporte pareillement un cas où plusieurs pierres sortirent par un ulcere de ces parties, qui se consolida dans la suite; ce qui prouve que ces sortes de plaies ne sont point incurables.

Douglas propose d'extraire les pierres qui sont petites, en dilatant l'urethre avec une tente de racine de gentiane, ou d'éponge préparée: mais il conseille le haut appareil lorsque la pierre est grosse. Pour cet effet, il a soin de distendre la vessie avec de l'eau chaude, & de faire comprimer l'urethre par un Aide qui doit avoir introduit son doigt dans le vagin; après quoi il ouvre

la vessie immédiatement au-dessus du pubis. Cette méthode est excellente lorsque la pierre est fort grosse & la malade jeune & vigoureuse, parce qu'on ne court point risque de blesser ou d'affoiblir le sphincter de la vessie, au point de causer une incontinence d'urine; mais lorsque la pierre est petite, je préfere avec M. Morand le grand ou le petit appareil.

Il est bon d'observer que la pierre s'engendre quelquefois dans la vessie des femmes, par une incrustation qui se forme sur des aiguilles, des poinçons, ou tels autres corps qui ont glissé dans cette partie; car lorsqu'il se rencontre quelque corps étranger dans ce viscere, les parties terrestres de l'urine ne manquent point de s'attacher à sa surface, & de former par succession de tems une pierre d'une grosseur considérable. Nous ne manquons pas de ces sortes d'exemples : mais le plus surprenant est celui qui est rapporté dans les *Transactions Philosophiques*, n°. 260. d'une fille d'environ vingt ans, à qui Proby tira par le haut appareil, sans avoir distendu la vessie, une pierre qui avoit pour noyau une aiguille de tête longue d'environ six travers de doigt, & d'une grosseur proportionnée. HEISTER, *Institutions de Chirurgie.*

LITHOTOMUS, *Lithotomiste.* Chirurgien qui taille de la pierre.

LITIM, fil en plusieurs doubles. RULAND.

LITOS, λιτὸς, simple, peu composé. On donne ce nom à quelques préparations, comme au *diamoron* & au *diacodium.*

LITRA, λίτρα, le même que *Libra.*

LITRON, λίτρον, dans la Dialecte Attique est le même que νίτρον, nitre.

LITTERISTUM, mot obscur que l'on trouve dans Paracelse. Il paroît signifier une espece de cure magique ou charme, pour une fievre particuliere.

LITUS, *liniment.*

L I V

LIVIDUS MUSCULUS. Voyez *Pectinæus.*

L I X

LIXIVIUM, *lessive*, c'est-à-dire, eau imprégnée des sels des végétaux que l'on a réduits en cendres.

LIXIVUM, épithete de l'huile qui coule d'elle-même sans pression, ou du moût qui sort de la même maniere.

L O B

LOBELIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est un tuyau irrégulier, d'une seule piece, divisée en plusieurs parties, dont chacune a la figure d'une langue, & celle d'une main quand elle est ouverte. Cette fleur est enfermée dans un calyce, & se change en un fruit charnu de figure ovale, succulent, qui entoure une noix de même figure, couvert d'une coquille dure.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante.

Lobelia, frutescens, portulacæ folio; Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier qui a découvert cette plante dans l'Amérique, lui a donné le nom de *Lobel*, pour faire honneur à ce célebre Botaniste.

LOBELLUS, ou LOBULUS, *petit lobe.* On appelle les cellules de la graisse, *lobuli adiposi*, lobules adipeux, & les extrémités des bronches qui sont terminées par des petits nœuds, *lobuli pulmonum.* M. Winslow donne le nom de *lobule* au petit lobe de l'oreille.

LOBUS, λοβὸς, *lobe*, en termes de Botanique, signifie une gousse, & quelquefois les onglets, ou la partie blanche des feuilles des roses.

LOBUS ECHINATUS.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont également crénélées, sa fleur est d'une seule piece, profondément découpée & d'une figure très-irréguliere. Il s'éleve du calyce un pistil qui se change en une silique ronde armée de piquans, dans laquelle sont enfermées une ou deux semences dures arrondies.

Miller compte deux especes de cette plante.

1. *Lobus echinatus, fructu flavo, foliis rotundioribus*, H. L.
2. *Lobus echinatus, fructu cæsio, foliis longioribus.* Voyez *Bonduch.*

Ces deux plantes sont très-communes dans la Jamaïque, les Barbades, & les Isles Caribes, où elles s'attachent en croissant aux arbres qui sont auprès. Ses feuilles, ses tiges, & toutes ses parties sont couvertes d'un si grand nombre de piquans, qu'on ne sauroit passer à travers sans beaucoup de peine.

L O C

LOCALIA MEDICAMENTA, sont des remedes destinés à opérer sur quelque partie particuliere, ou plus souvent des topiques externes. *Localis membrana*, c'est la pie-mere.

LOCH, LOOCH, le même que *Linctus.*

LOCHIA, λόχια, ou λόχεια, *Vuidanges*, évacuation de sang & d'humeurs qui sortent par la matrice immédiatement après l'accouchement. Cet écoulement consiste généralement, durant les deux premiers jours, en une espece de sérosité sanguinolente, qui blanchit peu-à-peu, & dont la quantité diminue. Il est plus abondant dans certaines femmes que dans d'autres, & l'on ne sauroit limiter le tems de sa durée, qui va dans quelques unes jusqu'à quinze ou vingt jours, & dans d'autres jusqu'à quarante.

Le flux des *vuidanges* passe pour être régulier, lorsque leur couleur qui étoit auparavant rougeâtre, blanchit peu-à-peu, que leur consistance est égale, & devient à la fin moins épaisse, qu'elles n'ont aucune mauvaise odeur, & deviennent tous les jours moins abondantes.

La trop grande évacuation des *vuidanges* est quelquefois causée par des matieres retenues dans l'utérus, & qui l'empêchent de se contracter, ou par la trop grande fluidité ou agitation du sang. Dans ce cas la malade tombe dans des syncopes & des convulsions fréquentes, & la surabondance des *vuidanges* se manifeste par sa pâleur, par sa foiblesse, & par l'enflure de ses jambes. Lors donc que cet accident est causé par la rétention de quelque corps étranger dans l'utérus, il faut, s'il est possible, le tirer avec la main. Mais s'il provient de la trop grande fluidité ou agitation du sang, il faut avoir recours aux remedes préparés avec l'orge, aux gelées, aux émulsions, aux opiats, & aux astringens.

La diminution ou la suppression totale des *vuidanges*, est beaucoup plus fréquente, elle est ordinairement causée par le froid, par la contraction des vaisseaux de l'utérus, par une diarrhée, une syncope, par un accès hystérique, ou par le mauvais usage des opiats ou des astringens.

Les suites d'une pareille suppression, sont souvent une des maladies suivantes, une phrénésie, une pleurésie, une péripneumonie, une paraphrénésie, une inflammation des mamelles, du foie, du ventricule, de l'épiploon, du mésentere, de la ratte, des reins, & des intestins; une dyssenterie, une colique, une passion iliaque, une apoplexie, ou une paralysie; une difficulté de respirer, une palpitation de cœur, des syncopes & des convulsions, qu'on ne peut guérir qu'en rétablissant le cours des *vuidanges* : mais ces maladies cessent d'el-

les mêmes dès qu'elles recommencent à couler. Le Medecin doit donc toujours avoir les *vuidanges* en vue, & tâcher par tous les moyens possibles d'en rétablir le cours. Rien n'est plus propre à produire cet effet que les anti-acides, qui ont la vertu de corriger l'acidité de la sérosité du sang, comme sont les substances testacées dont on a parlé au mot *Acida*, & les délayans, tels que les décoctions d'orge, d'avoine, d'amandes douces, & les bouillons dégraissés. On peut y joindre les apéritifs très-doux, qui passent pour exciter les *vuidanges*, & sont composés de cordiaux modérés, & d'utérins. On doit faire grand fond, surtout sur les topiques relâchans & apéritifs, sur les clysteres, les fomentations, les emplâtres, les linimens, & l'application des ventouses sur les parties inférieures; les pessaires, & les suppositoires, qui contribuent beaucoup à relâcher les vaisseaux de l'utérus, & à exciter le cours des *vuidanges*.

Boerhaave ne veut point qu'on saigne dans les maladies qui proviennent de la suppression des *vuidanges*, que dans une extreme nécessité. Il défend aussi de traiter ces symptomes comme s'ils étoient des maladies primitives qui provinssent d'autres causes.

La Motte dit que la suppression des *vuidanges* est ordinairement suivie de la fievre, de la dureté, de l'enflure, & de la tension du bas-ventre, de douleurs, d'anxiétés, & de symptomes hystériques.

Cet Auteur conseille dans un pareil cas, de donner un clystere émollient à la malade, mais sans cathartiques, de la saigner du bras & point du pié, de peur d'attirer la fluxion sur l'utérus & sur les parties voisines, & de réitérer la saignée selon l'occasion.

Il recommande un cataplasme, qu'on doit renouveller lorsqu'il est froid, qu'il prépare de la maniere suivante.

Prenez *de feuilles de mauve,*
d'althea,
de violettes, &
de fenesson;
de feuilles de camomile, &
de mélilot;
de semences de lin; &
de fœnugrec, &
de farine de froment,
} *de chaq. une poignée.*

Faites bouillir ces drogues dans l'eau.

Il ordonne aussi de donner quatre fois par jour à la malade un clystere, ou plutôt un demi-clystere de cette décoction, & de la purger légerement sur la fin.

Lorsque la suppression des *vuidanges* est accompagnée d'un cours de ventre violent, comme cela arrive quelquefois, il conseille la saignée, qu'il veut qu'on réitere suivant l'exigence du cas. Il prescrit aussi une décoction faite avec le chien-dent & la chicorée sauvage, une once de rapure de corne de cerf & d'ivoire, & quelque peu de canelle. Il ordonne encore de donner à la malade deux demi-clysteres par jour, faits avec du bouillon de tête de mouton cuite avec la laine, une poignée de feuilles de bouillon blanc, de fleurs de camomile & de mélilot, & autant de farine de froment.

Il assure que cette méthode produit toujours un très-bon effet.

Les bouillons de veau ou de volaille, dans lesquels on a fait cuire quelque peu de rapure de corne de cerf & d'ivoire, composeront dans ce cas toute la nourriture de la malade.

On ne peut limiter le tems ni la quantité de ces écoulemens, parce que l'un & l'autre dépendent de l'âge, de l'habitude & du tempérament de l'accouchée.

La Motte a connu deux femmes qui étoient seches dès le lendemain de leurs couches, sans que leur ventre fût aucunement gonflé, & sans qu'elles ressentissent aucune tranchée. Il dit en avoir connu deux autres qui se trouverent le cinquieme jour après leurs couches aussi seches qu'elles l'étoient avant que d'accoucher: mais comme il ne leur trouva ni fievre, ni tension au ventre, ni aucune autre douleur, il les assura qu'elles ne devoient rien craindre de cette suppression.

Il y a des femmes auxquelles les *vuidanges* coulent pendant six ou sept semaines, & sont toujours sanguinolentes.

Mais il importe peu qu'elles coulent long-tems, ou qu'elles s'arrêtent dès les premiers jours, quand c'est par un effet de la nature, & qu'il n'en résulte aucun accident.

Cette suppression est souvent causée par une colere violente, par une extreme peur, par une excessive joie, & par d'autres semblables passions: elle arrive aussi quelquefois à l'occasion d'un mot dit par inadvertence, d'une bonne ou mauvaise nouvelle intéressante à la personne à qui on la débite, par l'odeur d'une fleur, par un petit froid, par une peur légere à l'occasion d'un cri imprévu. Elle est toujours suivie d'une fievre, d'une tension & d'une douleur au bas-ventre, de l'oppression, du délire & souvent de la mort; de sorte qu'une femme est heureuse lorsqu'elle en est quitte pour un abscès dans quelque partie du corps.

La Motte rapporte dans l'Observation 405. l'histoire d'une femme, qui pour s'être exposée mal-à-propos au froid huit jours après être accouchée, fut subitement atteinte d'un frisson, auquel succéda une fievre des plus fortes, une totale suppression de ses *vuidanges*, & une douleur à l'aine gauche, où il parut deux jours après une tumeur avec rougeur, chaleur, tension & pulsation.

Son premier soin fut de détourner la fluxion & de diminuer la fievre par le moyen de la saignée du bras, des lavemens & du régime; & d'appaiser ensuite la douleur qui étoit devenue excessive avec des cataplasmes anodyns faits avec la mie de pain blanc, le lait doux, les jaunes d'œufs, le safran & l'huile de camomile, auxquels il fit succéder les émolliens & les maturatifs faits avec la pulpe de mauve, de guimauve, la semence de lin, la farine de seigle, les fleurs de camomile & de mélilot, l'onguent d'althéa, l'huile de lis & de camomile. Mais comme il vit que les accidens augmentoient, & qu'il n'y avoit plus que la suppuration à espérer, il lui fit user de cataplasmes faits avec le vieux levain, l'oignon rouge cuit sous la braise, la fiente de pigeon, l'onguent d'althéa & le suppuratif. Ces remedes produisirent un si bon effet, que la matiere fut formée en huit jours, & évacuée par l'ouverture qu'il en fit avec la lancette, ensorte que cet abscès fut incarné & cicatrisé en moins de quinze jours.

La Motte désapprouve totalement la saignée du pié dans ces sortes de cas, prétendant qu'elle ne peut qu'attirer la fluxion, qui n'est déja que trop grande sur l'utérus & les parties voisines.

Ce même Auteur rapporte dans l'Observation 408. l'histoire d'une autre femme, dont les *vuidanges*, après être venues en abondance les trois premiers jours, diminuerent peu-à-peu jusqu'au cinquieme jour, qu'elles cesserent entierement sans aucune cause manifeste. Il la trouva le même jour avec une grosse fievre, & avec le ventre si dur, si tendu & si douloureux, qu'elle ne pouvoit souffrir sa chemise dessus: elle avoit encore un cours de ventre des plus violens. Il commença par lui faire donner un lavement de petit lait tout simple sans addition, & deux heures après il lui tira deux palettes & demie de sang du bras; après quoi il lui fit appliquer sur le ventre des serviettes bien molletes & trempées dans la décoction suivante, aussi chaude qu'elle pouvoit l'endurer, qu'il faisoit changer dès le moment qu'elles se refroidissoit. Cette décoction se fait avec la mauve, la guimauve, la violette, le fenesson, les fleurs de camomile & la semence de lin. On la coule, & l'on y ajoute un tiers de lait doux.

Il en faisoit aussi donner des demi-lavemens à la malade,

pour qu'elle pût les garder plus long-tems. Il la fit saigner une seconde fois du bras douze heures après, & continua l'usage des lavemens & l'application des serviettes; & douze heures après la derniere saignée, il lui r'ouvrit la veine. La fievre la quitta, son ventre perdit sa dureté; les *vuidanges* commencerent à couler de nouveau, & elle se trouva parfaitement guérie au bout de huit jours.

Le régime ne fut pas moins exactement observé que les autres remedes qui lui furent administrés. Il consistoit en des bouillons faits avec le veau & la volaille, & une eau légere de canelle animée d'un peu de vin.

La Motte attribue avec raison les bons effets de cette méthode à la vertu qu'elle a d'humecter & de relâcher les solides, & de rendre les fluides plus propres à circuler.

Le même Auteur cite, *Observ.* 409. l'exemple d'une femme, qui contracta une maladie tout-à-fait semblable à la précédente, pour s'être levée à l'occasion d'une frayeur que lui causerent plusieurs hommes qui frappoient à sa porte avec toute la violence possible pour la casser & jouer un mauvais tour à son mari, après s'être bien portée jusqu'au cinquieme jour. Il employa la même méthode qui calma beaucoup les douleurs, mais ne les empêcha point de continuer pendant plus de quarante jours. Son ventre devint plus gros qu'il n'étoit même pendant sa grossesse. Elle fut tout d'un coup attaquée d'une douleur violente dans le bas-ventre, & rendit dans l'espace de quelques heures, une grande quantité de matiere purulente par une ouverture qui s'étoit faite à quatre doigts & à côté du nombril. Il la pansa avec une tente de charpie attachée à un fil & couverte d'un suppuratif, & un plumasseau couvert du même onguent, avec une emplâtre de *diachylum magnum* par-dessus, & la plaie fut parfaitement guérie au bout d'environ dix-huit jours.

Lorsqu'une tumeur ne veut point ceder aux fomentations résolutives, la Motte conseille l'usage des cataplasmes faits avec les mêmes drogues que la fomentation dont nous avons parlé ci-dessus, auxquelles il ajoute les fleurs de melilot, les semences de fœnu-grec, & les racines de guimauve. Il en remplit des sachets qu'il applique sur la partie malade. Aussi-tôt qu'il apperçoit des signes de suppuration, il applique le mucilage & l'emplâtre de melilot, & lorsque la matiere est entierement formée, il en procure l'évacuation par le moyen de la lancette.

Cet Auteur rapporte dans l'Observation 416. l'exemple d'un abscès qui survint après un accouchement peu laborieux, & sans aucune cause manifeste, & qu'il vint à bout de faire suppurer & de guérir au bout de deux mois par le moyen des cataplasmes & des emplâtres dont on a parlé ci-dessus.

LOCULAMENTA, *loges*; ce sont de petites cellules séparées dans le fruit d'une plante, dans lesquelles la semence est renfermée.

LOCUS, nom du *pseudo-acacia*, *filiquis glabris*.

LOCUSTA, nom de la *valerianella*, *arvensis*, *præcox*, *humilis*, *semine depresso*.

LOCUSTA ALTERA, nom de la *valerianella*, *arvensis*, *præcox*, *humilis*, *foliis serratis*.

LOCUSTA, Offic. Jonf. de Insect. 62. Schrod. 5. 543. Mer. Pin. 200. Aldrov. 404. Mouff. Insect. 117. Charlt. Exer. 44. *Locusta Anglica minor*, *vulgatissima*. Raii Insect. 60. *Sauterelle*.

C'est un insecte aîlé de couleur verte, qui vit dans les champs: sa fumée, lorsqu'on le brûle, guérit la dysurie, surtout celle à laquelle les femmes sont sujettes. La *sauterelle* appellée *asiracus*, ou *onos*, n'a point d'aîles, mais de gros membres tandis qu'elle est jeune. Cette derniere pulvérisée & prise dans du vin est un excellent antidote contre le venin du scorpion. Les Africains qui habitent aux environs de Leptis, vivent de cette espece de *sauterelle*. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 57.

LOCUSTA MARINA, est un poisson à coquille de la nature des écrevisses de mer.

L O E

LOEMOS, λοιμὸς, *la peste*. Voyez *Pestis*.

L O G

LOGAPORUM *Oleum*; huile préparée avec des lésards.

LOGAS, le blanc de l'œil. GORRÆUS.

L O L

LOLIGO, nom d'un poisson de mer dont il y a deux especes, un grand & un petit.

LOLIUM, *ivraie* ou *zizanie*.

Voici ses caracteres.

Sa semence est presque nue & n'est couverte que de deux petites cosses minces. L'épi est serré, long, sans barbe, composé d'un amas de graines & de cosses rangées alternativement le long de la tige, laquelle est couverte d'une feuille cannelée qui l'enveloppe par sa base.

Boerhaave compte cinq especes de cette plante, qui sont

1. *Lolium*, *verum*, *Gesneri*, *lolium album*. Voyez *Aira*.
2. *Gramen*, *loliaceum*, *folio & spica angustiore*. Tourn. Inst. 516. Boerh. Ind. A. 2. 157. Raii Hist. 2. 1263. Synop. 3. 395. *Phœnix*, Offic. *Loliosimilis*. J. B. 2. 436. *Lolium rubrum*. Ger. 71. Emac. 78. *Lolium rubrum sive phœnix*, Park. Theat. 1145. *Gramen loliaceum angustiore folio & spica. Phœnix Dioscoridis*, C. B. P. 9. Theat. 128.

Cette plante croît dans les pâturages & le long des sentiers. Elle est dessiccative & astringente, bonne pour arrêter la diarrhée, les regles excessives & le trop grand écoulement d'urine. On la seme dans quelques endroits pour nourrir les bestiaux.

3. *Gramen*, *loliaceum*, *supinum*. C. B. P. 9. Theat. 130.
4. *Gramen*, *loliaceum*, *minus*, *Ulielandicum*. H. L. 303. Commel. Ind. 53.
5. *Gramen*, *palustre*, *locustis erucæformibus*. Barr. 105. Descr. Ic. 2. BOERHAAVE, *Index al. Plant. Vol. II.* p. 157.

LOLIUS, le même que *Loligo*.

L O M

LOMENTUM, est proprement la farine de feves, suivant Rhodius, dans ses notes sur Scribonius Largus, ou le pain fait avec la farine de feves. C'est aussi une espece de craie dont se servent les Foulons.

L O N

LONAN CAMBODIA. Voyez *Esula Indica Bontii*.

LONCHITIS, *Lonchite*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de la fougere, excepté qu'elles ont une oreillette à la base de leurs découpures. Son fruit est le même.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de *lonchite*; qui est

Lonchitis, *aculeata*, *major*. T. 538. *Filix aculeata*, *major*. C. B. P. 358. *Filix mas*, *aculeata*, *major*. C. B. Prodr. 151. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. I.* p. 25.

On appelle cette plante *lonchitis* de λόγχη (*lonche*) lance, parce que ses feuilles sont pointues & en forme de lance. Sa racine est apéritive & diurétique. *Hist. Plant. ascript.* Boerhaave. p. 41.

Lonchitis minor, nom du *polypodium*, *angustifolium*; *folio vario*.

Lonchitis prima, nom de l'*hermodactylus*, *folio quadrangulo*.

LONCHOTON, la meilleure espece de vitriol. Oribase, *Collect. Med. Lib. XIII.*

LONGANON & LONGAON, noms de l'intestin rectum.

LONGISSIMUS DORSI, *le long-dorsal*. C'est un muscle très-composé, fort étendu en longueur & très-peu en largeur; au reste en quelque façon semblable au sacro-lombaire, mais plus charnu & plus épais. Il est placé entre les apophyses épineuses & le sacro-lombaire, & il ne paroît distingué de ce muscle que par une ligne graisseuse ou cellulaire, jusques vers en bas, où ces deux muscles se trouvent comme confondus. Il couvre le demi-épineux ou transversal-épineux du dos, & le demi-épineux des lombes. En haut il est niché entre le sacro-lombaire & le transversal du dos.

Son attache inférieure est en partie par des bandelettes tendineuses particulieres, & par une aponévrose large, qui lui est commune avec le sacro-lombaire; & en partie par de gros trousseaux de fibres charnues, qui d'abord paroissent ne faire qu'une masse charnue sans division. Il est attaché par des bandelettes tendineuses, longues, plates, & plus ou moins étroites, à la derniere des apophyses épineuses du dos, à toutes celles des lombes, & à une ou deux des supérieures de l'os sacrum. Ces bandelettes tiennent ensemble, & plus ou moins près les unes des autres par une aponévrose très-mince attachée à leurs bords voisins.

De-là les bandelettes montent obliquement en s'écartant des apophyses épineuses, & deviennent charnues du côté de leurs faces internes ou antérieures, & se terminent en haut par des tendons fort grêles & presque ronds, qui s'attachent aux extrémités des apophyses transverses des sept premieres vertebres du dos, & aux ligamens voisins de toutes les vraies côtes. Quelquefois il manque une des attaches aux vertebres du dos, & quelquefois il y en a une à l'apophyse transverse de la derniere vertebre du cou.

L'autre attache inférieure qui est toute charnue, se fait en partie à la face interne ou antérieure de l'aponévrose du sacro-lombaire, & en partie au haut de l'os sacrum, & à la grosse tubérosité de l'os des iles tout de suite; de sorte que l'aponévrose du sacro-lombaire semble donner une troisieme attache inférieure du *long dorsal*.

De-là les fibres charnues montent comme unies en masse & moins obliquement; ce qui fait qu'elles se croisent avec les bandelettes tendineuses, qui sont plus obliques. Ces fibres s'unissent avec celles de la partie inférieure du sacro-lombaire par de gros paquets attachés aux apophyses transverses & obliques des vertebres lombaires. Ensuite elles vont gagner les côtes, comme il est dit ci-dessus, & s'attachent par des plans plus ou moins charnus au bord inférieur de la convexité de toutes les fausses côtes, entre leurs condyles ou tubérosités & leurs angles.

Environ à la sixieme ou septieme vertebre du dos, une ou plusieurs de ses bandelettes communiquent assez souvent avec un, ou plusieurs trousseaux du demi-épineux ordinaire, que j'appelle transversal épineux du dos. On voit par cette description que le *long dorsal* est en partie un grand demi-épineux divergeant, ou épineux transversal à peu près comme la portion inférieure du splenius.

En développant les attaches dorsales de ce muscle, on trouve à peu près comme au sacro-lombaire, plusieurs petits trousseaux musculeux, qui se croisent avec ses bandelettes du côté de l'épine du dos, sans néanmoins que les adhérences soient aussi fortes que celles que j'ai fait remarquer entre le sacro-lombaire & le transversal grêle. Ces trousseaux sont attachés en haut aux apophyses transverses des trois ou quatre premieres vertebres ou vertebres supérieures du dos, & de-là vont en bas s'attacher à la sixieme & à la septieme.

J'ai vu de pareils trousseaux particuliers attachés tout de suite depuis la premiere apophyse transverse du dos, jusqu'à la neuvieme inclusivement, couchés entre l'extrémité du grand transversal du cou & l'extrémité du *long-dorsal* avec lequel ils communiquent vers la troisieme vertebre ou environ.

On pourroit prendre la suite de ces trousseaux pour un muscle accessoire du *long-dorsal*, ou pour un transversal du dos, de la même maniere que l'on a fait par rapport à l'accessoire du sacro-lombaire.

Quelques-uns prétendent que le *long-dorsal* se continue jusqu'à l'apophyse mastoïde du crane, prenant le petit complexus ou mastoïdien latéral pour une portion du *long-dorsal*.

Ce muscle & le sacro-lombaire sont communs au dos & aux lombes.

Ce muscle est un coadjuteur du sacro-lombaire, surtout de sa portion vertébrale. Il l'aide très-efficacement par la multiplicité de ses fibres & de leurs attaches, à soutenir les vertebres du dos & celles des lombes dans leur attitude d'extension, quand on est debout ou assis, & à empêcher que le tronc ne succombe sous son propre fardeau, ni sous des fardeaux étrangers, quand il en est chargé. Il aide à opérer & à contrebalancer tous les mouvemens & toutes les inflexions dont ces vertebres, principalement celles des lombes, sont susceptibles, dans toutes sortes d'attitudes du corps en général. En cela il a aussi, de même que le sacro-lombaire, quelque ressemblance avec la portion inférieure ou vertébrale du splénius. Il faut considérer que ces trois muscles de côté & d'autre, sont de ceux qu'on appelle vertébraux, obliques, divergeans. Winslow, *Anatomie*.

LONGITUDINALIS, *longitudinal*. On appelle vaisseaux longitudinaux en termes de Botanique, ceux qui s'étendent en long dans les parties ligneuses des arbres & des plantes, dans lesquels on suppose que l'air entre & se mêle avec leur sucs pour les faire croître.

LONGURIUS, est une piece de fer dont on se sert dans les étuves pour communiquer de la chaleur aux différentes parties du corps, sur lesquelles on l'applique après l'avoir fait chauffer. Paré.

LONGUS COLLI, *le long du col*.

C'est un muscle composé de plusieurs vertébraux placés latéralement le long de la partie antérieure de toutes les vertebres du cou & de quelques-unes des supérieures du dos.

On peut le diviser en deux portions, une supérieure, composée de vertébraux obliques convergeans, une inférieure, composée de vertébraux obliques divergeans.

La portion supérieure est couverte par le long antérieur de la tête. Les vertébraux dont il est composé sont attachés en-bas à toutes les apophyses transverses qui sont entre la premiere & la derniere des vertebres du cou. De-là ils montent de plus en plus obliquement, & s'attachent à l'éminence antérieure de la premiere vertebre du cou, & au corps des trois vertebres suivantes. L'attache à l'éminence s'unit si fort au liga-

ment qui monte à l'occiput, qu'on la prendroit pour le ligament même.

La portion inférieure paroît comme droite. Cependant les vertébraux qui la composent sont plus ou moins divergeans, c'est-à-dire, obliques en-dehors. Ils sont attachés en-bas à la partie latérale antérieure du corps de la derniere vertebre du cou, & des trois premieres du dos, quelquefois plus bas. De-là ils montent un peu obliquement en-dehors, & s'attachent proche les apophyses transverses de toutes les vertebres du cou, excepté la derniere & la premiere.

Quoique ces deux portions paroissent se confondre, elles sont néanmoins assez distinguées par leur rencontre, qui forme une ligne oblique depuis l'apophyse transverse de la seconde vertebre du cou, jusqu'au corps de la sixieme.

Toutes les attaches de ce muscle sont plus ou moins tendineuses.

Les *longs du cou* par le bas de leur portion inférieure servent à l'avancer en-devant. Quand l'un des deux agit seul ou est plus en action que l'autre, cet avancement est plus ou moins oblique. Le reste de ces muscles n'y fait rien. Ce mouvement est comme une inflexion particuliere des dernieres vertebres du cou sur la premiere du dos.

Par la portion supérieure & par la plus grande partie de la portion inférieure ils servent à contrebalancer les muscles postérieurs de ces vertebres, à empêcher que le cou ne se courbe en arriere, ou se renverse par la contraction des sterno-mastoïdiens, par exemple, quand on leve la tête pendant qu'on est couché sur le dos.

Il faut se souvenir ici que l'attitude naturelle du cou osseux est fort oblique en-devant, & que ce cou est courbé de maniere que la convexité de la courbure est en-devant & la concavité en arriere. Ainsi quand on voit tenir le cou droit, & faire ce qu'on appelle se rengorger, il faut que cette courbure soit redressée. C'est à quoi servent aussi ces deux muscles, qui alors font comme une extension à contre-sens, & tiennent presque toutes les vertebres du cou arrêtées ensemble, comme si elles n'étoient qu'une seule piece.

Les longs d'un côté seul rendent ces mouvemens obliques; ils peuvent encore servir à coopérer dans l'inflexion latérale du même côté du cou avec les scalenes & les autres muscles qui concourent au même mouvement. WINSLOW, *Anatomie*.

LONKET, *esprit de térébenthine*.

LOP

LOPA, écaille ou scorie de quelque métal que ce soit.

LOPADES, dans Oribase, *Collect. Medic. Lib. II. cap.* 58. est une espece de poisson à coquille; il dit qu'il est ordinairement fort petit, mais qu'on en trouve en quelques endroits, comme dans les Indes, d'aussi gros que des huîtres.

LOPHADIA ou LOPHIA, λοφαδία ou λοφία, est le nom que l'on donne à la premiere vertebre du cou.

Lophia signifie aussi quelquefois la partie supérieure de la nuque du cou.

LOPOS, λοπὸς, écorce ou écaille. Ce mot signifie dans le Traité d'Hippocrate intitulé *Mochlicus*, un morceau de cuir fort mince, ou sa partie externe, suivant Galien.

LOPPA, c'est la masse métallique qui résulte d'une calcination cimentatoire avec le régule ou sans régule.

LOR

LORA, *piquette*, *boite*, eau qu'on fait fermenter avec le marc du raisin qui a passé sous le pressoir. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 13. & Galien, *de Aliment Facultat. Lib. II. cap.* 9. enseignent la maniere de faire ce vin.

LORDOSIS, λόρδωσις, de λορδὸς, courbé, plié en avant, (par opposition à ὑβὸς, & κυφὸς, bossu, comme Galien écrit, *Com. Aph.* 46. *Lib. VI.*) est une maladie dans laquelle l'épine se courbe ou penche vers les parries antérieures. Galien en parle dans l'endroit que nous venons de citer, dans son *Comm.* sur l'*Aphor.* 35. *Lib. IV.* & *Comm. III. in Lib. de Art.* où il définit la *lordosis*, ἐις τὰ πρόσω τῆς ῥάχεως διαστροφὴν, « une distortion de l'épine vers les parties antérieures. » Elle est occasionnée, dit-il, ἐις τὰ πρόσω ἰόντων τῶν σφονδύλων, « par l'inclinaison des vertebres vers les parties antérieures. » Hippocrate emploie indifféremment λόρδωσις, (*lordosis*) & λόρδωμα, (*lordoma*) de même que ὕβωσις, (*hybosis*) & ὕβωμα, (*hyboma*) κύφωμα, (*cyphoma*) & κύφωσις, (*cyphosis*) pour signifier l'affection contraire, savoir, la bosse, *Lib. de Artic. & in Mochlico.* Voyez *Hyboma* & *Cyphoma*.

LORICA, est une espece de lut fait avec du verre & des tais de retortes pulvérisées que l'on paitrit avec de la terre grasse, en les humectant avec un peu d'eau chaude. On en couvre la cucurbite de l'épaisseur environ d'un travers de doigt, & on le fait sécher peu à peu pour qu'il n'éclate point: mais lorsque cet accident arrive on remplit les crevasses avec la même pâte fraîche. *Collect. Chym. Leydens. cap.* 229.

LORINDE, dans Paracelse, est le bruit & l'agitation des lacs.

LORIND MATRICIS, c'est une épilepsie ou une maladie convulsive qui provient de l'utérus.

LORUM, *courroie*, bande ou lien de cuir, dont on fait un usage fréquent dans la Chirurgie. La *courroie* d'Hildanus est décrite au mot *Fractura* & représentée dans la *Pl. VIII. du troisieme Volume*, *Fig.* 17. Le *Lorum vomitorium* est une bande de cuir imprégnée du suc de quelque plante émétique, que les anciens introduisoient dans la gorge pour s'exciter à vomir. Scribonius Largus, *N°.* 180. conseille cette méthode pour évacuer l'opium de l'estomac, lorsqu'on en a pris une trop grande quantité.

LORUS, *mercure*. RULAND.

LOT

LOT, *urine*. RULAND.

LOTA. Voyez *Motella*.

LOTIO ou LAVATIO, *lotion* ou *lavement*. On se sert de ce mot pour exprimer des bains généraux ou particuliers. *Lotion* est aussi une opération de Pharmacie qui se fait en lavant quelque médicament dans de l'eau ou dans quelque liqueur convenable, soit pour le nettoyer de ses ordures, soit pour l'édulcorer & l'adoucir, en le dépouillant des sels acres qui peuvent être restés par la calcination.

LOTIUM, *urine*.

LOTO AFFINIS, nom du *Medicago*, *vulnerariæ facie*, *Hispanica*, & du *Vulneraria rustica*.

LOTURA, le même que *Plyma*. Voyez ce dernier mot.

LOTUS, *lotier* ou *trefle sauvage*.

Voici ses caracteres.

L'ovaire se change en une cosse qui est quelquefois partagée par des cloisons transversales comme autant de cellules qui contiennent des semences pour la plupart d'une figure sphérique. Les feuilles naissent trois à trois, & ont à l'extrémité du pédicule deux petites feuilles semblables à des ailes de chaque côté.

Boerhaave compte seize especes de cette plante, qui sont:

1. *Lotus*, *polyceratos*, *frutescens*, *incana*, *alba*, *major*, *latifolia*, *siliquis curtis*, *tenuibus erectis*, M. H. 2. 177.
2. *Lotus*, *polyceratos*, *frutescens*, *incana*, *alba*, *siliquis*

curtis, crassioribus, brevioribus, erectis, Boerh. Ind. A. 2. 37. *Trifolium hæmorrhoidale*, Offic. *Trifolium rectum album hirsutum valdè*, J. B. 2. 360. *Lotus hæmorrhoidalis major sive trifolium hæmorrhoidale majus*, Park. Theat. 1100. *Lotus pentaphyllos siliquosus villosus*, C. B. P. 332. Raii Hist. 1. 968. Tourn. Inst. 403. *Lotus incana sive oxytriphyllum Scribonii Largi*, Ger. 1022. Emac. 1191.

Cette espece croît naturellement en Sicile, en France & dans plusieurs autres pays. On emploie sa semence en Medecine, & Riviere la recommande pour les hémorrhoïdes.

3. *Lotus*, πολυκέρατος, *frutescens, Cretica, argentea, siliquis longissimis, propendentibus rectis*, M. H. 2. 177.
4. *Lotus, pratensis, siliquosus, luteus, minor, & mollior*. C. B. P. 332.
5. *Lotus, ruber, siliquâ angulosâ*, C. B. Pin. 332.
6. *Lotus, ruber, siliquâ angulosâ folio variegato.*
7. *Lotus, luteus, siliquâ angulosâ.*
8. *Lotus, pentaphyllus, flore majore, luteo, splendente*, C. B. P. 332. *Trifolium corniculatum, tertium*, Dod. p. 570.
9. *Lotus, pentaphyllos, angustioribus foliis, luteus, minor, fruticosior*, Raii Synop. 150.
10. *Lotus, siliquis ornithopodii*, C. B. P. 332. J. B. 2. 358.
11. *Lotus, pentaphyllos, minor, hirsutus, siliqua angustissima*, C. B. P. 332.
12. *Lotus, pentaphyllos, siliqua cornuta*, C. B. P. 332. *Trifolium, sive lotus Hierazune, edulis, siliquosa*, J. B. 2. 365. *Trifolium, corniculatum, Creticum*, Prosp. Alpin. Exot. 268.
13. *Lotus, latifoliâ, atroviridis, hirsuta, siliquâ crassâ, carinatâ.*
14. *Lotus, angustifolius, flore luteo purpureo, ex Insula Sancti Jacobi*, H. A. 2. 165.
15. *Lotus, siliquis geminis, peregrina*, Ind. 156.
16. *Lotus, hæmorrhoidalis, humilior, & candidior*, T. 403. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 37.

On recommande ces plantes pour les hémorrhoïdes. On pile leurs feuilles & on les applique sur la partie. Elles sont émollientes & relâchantes, ce qui fait que nos Chirurgiens les employent au lieu de la mauve, lorsqu'il est queston de ramollir, de relâcher & de conduire à suppuration. La premiere & la seconde espece produisent un pois qui est une nourriture excellente. *Hist. Plant. ascript. Boerhaave.*

LOTUS AFRICANA, nom du *Guaiacana, angustiore folio.*
LOTUS ARBOR. Voyez *Celtis.*
LOTUS ENNEAPHYLLOS, nom du *Coronilla, minima.*
LOTUS PENTAPHYLLOS, nom du *Vulneraria, pentaphyllos.*
LOTUS POLYCERATOS, nom du *Dorycnium, Monspeliensium.*

Dale fait encore mention de l'espece suivante, outre celles que l'on vient de voir.

LOTUS *corniculata glabra minor*, J. B. 2. 356. Raii Hist. 1. 967. Synop. 3. 334. *Lotus sive melilotus pentaphyllos minor glabra*, C. B. P. 332. Tourn. Inst. 402. *Trifolium siliquosum minus*, Ger. 1022. Emac. 1190.

Cette plante croît dans les pâturages & fleurit au mois de Juin. On l'emploie en Medecine. Monti prétend qu'elle est anodyne, émolliente, maturative & bonne pour les brûlures.

LOX

LOXIA, λοξία, nom d'un oiseau que l'on appelle aussi *Curvirostra.*

On prétend que l'eau dans laquelle cet oiseau a bu est bonne pour l'épilepsie. Sa fiente a la même vertu.

LOZ

LOZANGA, *Lozange.*

LUB

LUBAN, *Oliban.*

LUC

LUCANUS, *cerf volant.* Voyez *Scarabæus cornutus.*
LUCATELLI BALSAMUM, *Baume de Leucatelli.* Voyez *Balsamum.*
LUCERNA, nom d'un poisson que l'on appelle encore *hirundo.*

LUCIUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 630. Bellon. de Aq. 297. Schonef. Ichth. 44. Charlt. de Pisc. 42. Gesn. de Aquat. 500. Jonf. de Pisc. 109. Mer. Pin. 190. Raii Ichth. 236. Ejusd. Synop. Pisc. 112. Rondel. de Pisc. 188. Salv. de Aquat. 95. Schrod. 5. 329. *Brochet.*

Ce poisson est commun dans les rivieres. On emploie en Medecine ses mâchoires & sa graisse. Cette derniere est un remede fort en usage & l'on en oint la plante des piés & la poitrine des enfans pour détourner un catarrhe ou pour appaiser la toux. Sa mâchoire inférieure est dessiccative & détersive, ce qui fait qu'on l'ordonne comme un spécifique dans la pleurésie. Elle sert encore aussi-bien que les autres os de la tête, pour le calcul, les fleurs blanches, & pour faciliter l'accouchement. Ses cendres employées à l'extérieur arrêtent l'évacuation de la sanie, détergent les vieilles plaies & dessechent les hémorrhoïdes. L'eau distilée du fiel du *brochet* est estimée bonne pour les maladies des yeux. SCHRODER.

On recommande le fiel du *brochet* pour les maladies froides accompagnées de l'inactivité de la bile. Voyez *Bilis*. Il passe aussi pour guérir les fievres intermittentes, étant pris au commencement de l'accès. La dose est de sept ou huit gouttes dans une liqueur appropriée. On dit que son cœur produit le même effet.

On trouve dans la tête du *brochet* de petites pierres ou des osselets qui sont estimés propres pour hâter l'accouchement, pour purifier le sang, pour faire venir les regles aux femmes, pour exciter l'urine, pour chasser la pierre des reins & de la vessie, & pour l'épilepsie. On en peut donner depuis vingt-cinq grains jusqu'à une dragme.

Le *brochet* doit être choisi gros, gras, bien nourri, d'une chair blanche, ferme, & friable, qui ait été pris dans les rivieres, préférablement à celui qui habite les lieux bourbeux & fangeux.

Le *brochet* nourrit médiocrement, & produit un assez bon aliment. Il convient en tout tems, mais particulierement en hiver, à toute sorte d'âge & de tempérament. Quelques Auteurs prétendent qu'il se digere difficilement, qu'il pese sur l'estomac; & qu'il fournit toujours un mauvais suc; apparemment, parce que ce poisson habite volontiers dans les étangs, où il se nourrit de boue. Jovius met le *brochet* au nombre des alimens d'un goût commun, & Ausone n'en fait pas plus de cas; c'est apparemment que ce poisson n'est pas d'une saveur aussi exquise en Italie qu'en France; car, comme tout le monde sait, le goût de la chair de chaque animal differe beaucoup suivant les pays. On doit éviter de manger les œufs du *brochet*, parce qu'ils excitent des nausées, & qu'ils purgent quelquefois assez violemment.

Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil & médiocrement de phlegme. LEMERY, *Traité des Aliments.*

LUCUMORIANA DORMITIO, sommeil extraordinaire qui dure plusieurs jours.

LUD

LUDUS PARACELSI, Offic. Charlt. Foss. 17. *Silex ille quem Helmont ludum Paracelsi vocat*, Worm. 39. *Ludus Helmontii*, Grew. Mus. R. S. 311.

C'est une pierre de la couleur de l'ambre jaune, mais plus opaque, de différente grosseur, & traversée par des lignes de couleur de cendre foncée, qni ressemblent à des veines. On la trouve communément parmi les rochers qui sont sur le bord de la mer, & Paracelse lui attribue une vertu lithontriptique. Le D. Grew l'estime un excellent diurétique, & croit qu'elle peut être d'usage pour chasser le gravier des reins.

LUE

LUES VENEREA, *la Vérole.*

La plupart des Auteurs qui ont écrit sur cette terrible maladie, tels que Rodericus Diacius Hispalensis, dans son Traité *de Morbo Venereo*, & Nicolaus Monardes, dans le sien, qui a pour titre de *Simpl. Med. ex novo Orbe allatis*, prétendent que la vérole, (*lues venerea*,) qui est endémique dans les Indes Occidentales, fut apportée en Europe en 1492. après que Christophe Colomb eut découvert l'Isle Hispaniola, ou de Saint Domingue.

Bien qu'on soit convaincu par expérience, que cette affreuse maladie a passé d'Espagne en Italie, en France, & de-là en Allemagne, par le commerce que les Habitans de ces pays ont eu avec des femmes infectées, il y a cependant quelques Auteurs, entr'autres Menadous, dans son Traité de *Virulentia Venerea, cap.* 24. Nicolas de Blegny dans son Ouvrage intitulé *l'Art de guérir la Maladie Vénérienne*, & Jean-Baptiste Synibaldus, dans son Livre de *Geneanthropiâ, Lib. I X. Tract.* 2. qui croyent qu'elle peut être produite dans les femmes sans aucune contagion virulente; lors, par exemple, qu'une femme se prostitue à plusieurs hommes, & de-là vient qu'ils assurent que cette maladie a toujours régné parmi les personnes adonnées à la débauche, parce que la stagnation & la corruption virulente de différentes semences, engendre des humeurs d'une qualité offensive, qui infectent d'abord la femme, ensuite l'homme qui a commerce avec elle, & dans la suite du tems, les personnes qui couchent dans le même lit; & bien que je ne rejette point entierement cette opinion, & que je convienne qu'il peut résulter d'une pareille cause une maladie peu différente de la *vérole*, on doit cependant convenir, que l'espece de maladie qui a passé de l'Amérique chez nous par contagion, est accompagnée de symptomes plus terribles, & qu'elle est plus violente & plus maligne que celle qui provient d'un commerce impur; de sorte qu'elle peut se communiquer, non-seulement par le coït, mais encore par l'attouchement, par les mains; par exemple, lorsqu'elles sont humides de sueur, par les baisers lascifs, en donnant à téter, par l'application de la bouche de l'enfant à la mamelle de la mere ou de la nourrice. Cette maladie est même si virulente & si contagieuse, qu'on peut la prendre en buvant dans le même verre où une personne infectée a bu, ou en portant ses hardes. Le virus demeure quelquefois caché dans le corps pendant plusieurs années avant de se manifester, ou de produire ses terribles effets.

On peut définir la *vérole* une constitution maligne & putride de toutes les humeurs, mais particulierement de la sérosité & de la lymphe, occasionnée par le virus vénérien. Voici ses signes & ses progrès: ceux qui ont gagné cette maladie par un commerce impur, s'apperçoivent d'abord de la contagion dans leurs parties naturelles qui deviennent affectées d'inflammations, de tumeurs, de douleurs, de chaleurs extraordinaires, d'ulceres, & d'écoulemens virulens. La virulence du poison se communique bientôt aux parties les plus voisines, & dans la suite à celles qui sont plus éloignées; car le virus vénérien, dont les forces vont toujours en augmentant, n'a pas plutôt passé dans les humeurs, dans le sang, & dans la lymphe, qu'il affecte toutes les parties solides & fluides d'une corruption universelle. Le corps tombe dans une langueur & dans une lassitude extraordinaire; les forces diminuent considérablement; tout le visage, surtout le front, se couvre de taches & de pustules livides, tantôt plus grandes, & tantôt plus petites. Il s'éleve çà & là, sur toute la surface du corps, des tubercules de différentes especes, secs & humides, farineux ou écailleux, mais dont la couleur & la grosseur varient, suivant les différentes parties qu'ils affectent. Toutes les parties du corps ne recevant plus de nourriture, dépérissent à vue d'œil. Il se forme dans les parties les plus spongieuses, qui sont composées de chair & de graisse, des ulceres malins qui pénetrent jusqu'aux os. On sent dans les articulations des douleurs qui ressemblent à celles de la goutte; les parties intermédiaires situées entre les articles, sont pareillement affectées de douleurs insupportables, dont la violence augmente pendant la nuit & se fait sentir, non-seulement dans le périoste, mais encore dans la moelle des os. Il se forme fréquemment dans les os des nœuds & des exostoses, des abscès & des caries, qui affectent leur substance & le tissu des lames qui les composent, au point d'en détruire l'union & de les faire tomber par morceaux. Ces symptomes sont quelquefois accompagnés de l'alopecie; & les glandes inguinales & axillaires, aussi-bien que celles du cou, contractent en conséquence de la stagnation de la lymphe infectée, des tumeurs, qui étant négligées, dégénerent en ulceres ou en skirrhes. Ces symptomes disposent le corps à un grand nombre d'autres maladies, de sorte qu'on peut regarder la *vérole* comme une combinaison fatale d'un nombre presqu'incroyable d'autres maladies.

Les effets de cette infection virulente, se manifestent beaucoup plus sensiblement dans la tête que dans aucune autre partie du corps; car, outre les douleurs insupportables qui affligent cette partie durant la nuit, les poils de la barbe & des sourcils tombent, il vient aux levres, à la bouche, & au palais, des pustules & des tubercules qui dégénerent en ulceres malins. Les gencives se couvrent d'aphthes & d'ulceres, qui non-seulement carient & ébranlent les dents, mais encore les font tomber de leurs alvéoles. La luette, les amygdales & toutes les membranes qui tapissent la gorge, sont affectées d'une chaleur extraordinaire, de douleur, d'inflammation & d'exulcération. Les os spongieux du nez se carient & se consument, & comme ils ne sont plus soutenus du palais, ils tombent, ce qui rend non-seulement l'haleine du malade puante & désagréable, mais lui altere encore la voix & lui cause un enrouement incurable. Les yeux ni les oreilles n'échappent point à la fureur de cette maladie, puisqu'elle affecte extérieurement les premiers de douleur, de rougeur, de demangeaison, & de chassie, & y attire un amas d'humeurs qui détruit la vue, & dégénere quelquefois en suppuration. Les oreilles sont affligées d'un tintement violent & de douleurs excessives; tandis que leur substance interne s'ulcere & se carie. Les os du crane se corrodent aussi très-fréquemment, & sont défigurés par des exostoses. Rhodius, *Cent.* 1. *Obs.* 33. nous donne l'histoire d'un paysan attaqué de la *vérole*, dans la dure-mere duquel il découvrit trois concrétions solides blanches.

Ce sont là les principaux symptomes dont cette maladie est accompagnée; & l'on voit assez par ce qu'on vient de dire, combien ils sont capables d'offenser, d'affoiblir, & de détruire entierement à la fin toute l'œconomie du corps humain, aussi-bien que les différentes fonctions de ses parties. Sydenham, dans son Epître de *Lue venereâ*, a donné une histoire aussi exacte que complete, de cette maladie dans tous ses différens états; & enseigné la maniere dont elle se manifeste

d'abord, & comment, en s'insinuant plus profondément & répandant ses influences plus au loin, elle affecte, affoiblit, & dérange les parties les plus éloignées. Mais il est bon d'observer que les symptomes dont nous venons de faire le dénombrement, ne se rencontrent pas tous dans le même sujet, mais sont inégalement partagés entre ceux qui en sont affligés. Il en faut même un nombre considérable pour la caractériser; & on ne doit point, pour quelques tumeurs, exulcérations, & autres accidens qui viennent aux parties naturelles, regarder la maladie comme une *vérole* confirmée, mais plutôt comme une *vérole* qui ne fait que commencer, puisque ces symptomes ne dégénerent jamais en *vérole*, lorsqu'on les traite comme il faut, & qu'on y remédie à propos.

Quoique je sois persuadé que l'on peut aisément connoître la *vérole* aux signes dont j'ai parlé ci-dessus, je suis cependant bien-aise de spécifier quelques maladies avec lesquelles elle paroît avoir quelque analogie. La plus considérable de toutes, est le scorbut, qui, de même que la *vérole*, est accompagné de langueur & d'engourdissement, de douleurs vagues & fixes, qui augmentent pendant la nuit, de contractions de nerfs, de pustules, de tumeurs rénitentes, & de différentes exulcérations, tant de la bouche que de la verge, comme Eugalenus nous l'apprend dans son Traité du Scorbut, (*de Scorbuto.*) On ne doit donc pas être surpris que Charleton, *Lib. I. de Scorbuto, cap.* 4. ait avancé qu'il y a une si grande analogie entre la *vérole* & le scorbut, & tant de symptomes communs à ces deux maladies, que les plus habiles Medecins ont peine à les distinguer, surtout sur les côtes maritimes des pays Septentrionaux, tels que le Danemarck, la Suede, & la Hollande. Il faut donc beaucoup de jugement & d'attention pour pouvoir discerner ces deux maladies: mais il y a certaines marques infaillibles par le moyen desquelles un habile Medecin peut distinguer les pustules & les ulceres vénériens, qui paroissent tenir du chancre, des impurétés scorbutiques. On les apprend plus aisément de la pratique & de l'expérience, qu'il n'est facile d'enseigner à les connoître. Eugalenus établit néanmoins cette différence, entre les éruptions vénériennes & les éruptions scorbutiques, que la matiere des premieres, lorsqu'on les ouvre avec le cautere est grasse & ressemble à du lard fumé, au lieu qu'il n'en est pas de même de celle des dernieres. De plus, les éruptions scorbutiques ne paroissent ordinairement qu'après que les gencives sont ulcérées, & les jambes livides ou noires, au lieu qu'il en est tout autrement des éruptions vénériennes. Les ulceres scorbutiques sont pour l'ordinaire entierement livides, au lieu que ceux de l'espece vénérienne sont rouges vers leurs bords, tandis que leur cavité est de couleur cendrée blanchâtre. Les exulcérations scorbutiques de la bouche affectent d'abord les gencives, & ensuite, quoique successivement & fort lentement, la gorge & les amygdales; au lieu que les exulcérations vénériennes commencent par la gorge, & se communiquent ensuite aux gencives.

Il faut aussi prendre garde de ne point confondre par trop de précipitation l'*herpes*, l'*impetigo*, ou tels autres ulceres cutanés avec la vérole: mais on doit examiner si les autres signes concourent à donner ce nom à la maladie.

Ces maladies cutanées different principalement de celles de l'espece vénérienne, en ce que les premieres ne sont point accompagnées, après l'éruption, d'inquiétude & de pesanteur, ni de douleurs aussi considérables, & qu'elles n'augmentent point durant la nuit par la chaleur du lit, quoique la demangeaison qu'elles causent soit plus grande. On doit user de la même précaution à l'égard des *tophi*, des *nodus* & des ganglions, qui peuvent non-seulement venir d'une infection vénérienne, mais encore de la tension & de la vellication violente des parties nerveuses, ainsi qu'on l'observe quelquefois après de véritables douleurs arthritiques.

A moins donc que quelques autres symptomes ne concourent à déterminer notre jugement, nous ne devons jamais soupçonner avec trop de précipitation une *vérole*, ni regarder indifféremment toutes les tumeurs des glandes comme vénériennes, puisqu'il en paroît souvent de semblables sur différentes parties du corps, dans des cas où on ne sauroit soupçonner avec raison aucune contagion vénérienne, comme on en a un exemple dans les écrouelles. Mais en jugeant des différentes maladies qui ont du rapport avec la *vérole*, le Medecin doit sur toutes choses examiner la vie que le malade a menée, si elle a été luxurieuse & passée parmi des femmes débauchées: dans ce cas on a une preuve plus que suffisante d'une *vérole* cachée, surtout lorsque les autres signes concourent à prouver la même chose. Il faut aussi, lorsqu'on soupçonne une *vérole*, tâcher d'apprendre des malades la maniere dont la contagion s'est communiquée à eux, & les exhorter amicalement à découvrir leurs propres soupçons au Medecin; car bien des personnes, par un principe de modestie ou de crainte, cachent l'origine & les progrès de la maladie, & ont peine, lorsqu'ils sont parvenus à un âge avancé, d'avouer les fautes commises dans leur jeunesse. Que si le malade avoue avoir contracté une gonorrhée, des ulceres chancreux, & autres maladies semblables ensuite d'un commerce impur, il faut s'informer de la maniere dont il en a été guéri, puisqu'on peut, par le moyen de cette circonstance, porter un jugement plus sûr de la maladie.

Nous allons maintenant examiner la cause de la *vérole*; & comme on ne doit attribuer cette maladie en Europe qu'à la contagion & à une infection morbifique qui se communique des personnes infectées à celles qui sont saines, nous examinerons le plus brievement qu'il sera possible la maniere dont ce poison subtil & destructif déploie sa violence sur le corps humain.

Les Auteurs conviennent unanimement, que le virus vénérien se communique principalement, lors, par exemple, que le venin, soit par l'attouchement ou le frotement, en suçant, baisant ou tétant; s'insinue dans les pores; ou que s'exhalant sous la forme de vapeurs, il pénetre dans les parties adjacentes; ou, ce qui est plus ordinaire, lorsqu'il se communique par le coït aux parties naturelles de l'homme ou de la femme. Bien que les Medecins soient d'accord sur ces circonstances, ils different néanmoins entre eux par rapport à la nature spécifique & à la maniere dont ce poison agit, puisque quelques-uns attribuent sa virulence à une acrimonie acre, corrosive & coagulante; d'autres à un sel alcali, corrosif, & d'autres enfin à une certaine acrimonie spécifique. Dans chacune de ces hypotheses, on prend les effets du poison pour le poison même. Je suis persuadé qu'une recherche trop scrupuleuse sur cette matiere n'est point nécessaire, puisqu'il y a dans la nature un si grand nombre de substances d'une contexture si déliée & si pénétrante, que leur nature intime & leur crase, & par conséquent la maniere surprenante dont elles agissent, surpassent entierement notre intelligence. C'est ce qui paroît évidemment dans la peste, la petite vérole, la lepre, les gales malignes, la rage & autres maladies semblables, dans lesquelles on n'a pu expliquer jusqu'ici la nature & la qualité du poison. Il suffit en Medecine de résister aux effets pernicieux du poison, & d'empêcher son opération sur le corps humain; & il est plus avantageux dans les matieres d'une nature abstruse de confesser notre ignorance, que d'avancer des choses qu'on ne sauroit prouver.

Fernel rapporte ses sentimens sur cette maladie d'une maniere aussi exacte qu'intelligible, en ces termes:

« Un grand nombre de Medecins se trompent en fait de

« vérole, & d'autres maladies d'une nature virulente, « lorsqu'observant que ces maladies se manifestent « d'elles-mêmes par l'acidité ou l'acrimonie de quel- « ques-uns des sucs, ils concluent qu'elles sont produi- « tes par cette acidité ou acrimonie seule, sans exami- « ner s'il n'y a point dans les humeurs quelqu'autre « principe qui excite la maladie. Et quoiqu'il soit in- « contestable qu'un tel principe ne peut être soumis « aux sens, on peut néanmoins concevoir qu'il existe « sans pécher contre le bon sens; puisqu'autrement « nous serions dans une profonde ignorance sur ce qui « regarde ces maladies. »

Au reste, si l'on attribue l'énergie spécifique de cette contagion, à des qualités manifestes, par exemple, à une acrimonie acide, saline ou alcaline, il faut convenir que nous commeterions des lourdes fautes dans la pratique, en nous conduisant d'après cette opinion; car il est fort aisé de détruire l'acrimonie des humeurs avec des remedes convenables, & c'est néanmoins ce qu'on ne peut faire dans la *vérole* avec les mêmes moyens. Il me paroît donc que ceux-là se trompent, qui croient que le mercure, qui est l'antidote le plus efficace que l'on puisse opposer à cette maladie, opere par le moyen d'un principe alcalin extremement pénétrant, qui surmonte & corrige l'acide peccant.

Pour qu'on ne m'accuse point de passer sous silence aucune des choses qui ont rapport à ce poison actif & pénétrant; je vais faire part au Lecteur de mes sentimens là-dessus. Soutenu que je suis, d'une expérience de plusieurs années, j'ose assurer qne la nature du virus contagieux & vénérien, consiste dans un fluide sulphureux extremement subtil, ou dans un principe phlogistique éthéré & fermentatif, qui infecte par sa communication les autres liqueurs du corps humain. On peut déduire cette propriété du virus vénérien de plusieurs circonstances; car les Medecins & les Philosophes savent que tout principe sulphureo-aërien, ou huileux, ou tel autre fluide de la même nature, peut se diviser, se répandre & se multiplier à un point surprenant, comme cela paroît par les substances qui contiennent un pareil fluide, telles que la civette, le musc, & la fumée de soufre, dont les plus petites molécules peuvent s'étendre au point de communiquer leur odeur à un nombre incroyable d'autres corps. Maintenant, si l'on considere le virus vénérien, on trouvera qu'il est d'une nature à pouvoir demeurer caché dans le corps pendant plusieurs mois, & même durant un grand nombre d'années, avant de produire aucun mauvais effet; ce qui ne pourroit certainement être, s'il étoit d'une autre nature, & qu'il fût en même tems logé dans le sang & dans la lymphe, à cause qu'il ne manqueroit pas d'être mis en action par la circulation continuelle de ces liqueurs; de sorte qu'on peut définir le virus vénérien, un ferment d'une nature sulphureuse & oléagineuse, qui venant à se fixer dans une substance grasse, n'en sort qu'avec peine, & ne se mêle pas aisément avec les autres sucs. Cette opinion est confirmée par la propagation de la contagion; car soit que ce virus se communique par les pores à une personne saine; il ne se mêle d'abord qu'avec le fluide adipeux, qui est logé sous l'épiderme, ou s'il se communique par un commerce impur, il ne s'insinue d'abord que dans les membranes adipeuses des parties naturelles, ou dans la lymphe séminale qui est pareillement composée de parties oléagineuses, d'où venant ensuite à passer, par le moyen de ces liqueurs, qui lui servent de véhicule dans la lymphe & dans le sang, il infecte & corrompt la masse entiere des humeurs.

Certe opinion paroîtra encore plus véritable, si l'on réfléchit sur les autres maladies qui se communiquent par contagion, telles que la peste, la petite vérole, la rougeole, & les éruptions pétéchiales, dont la matiere est encore d'une nature putride & sulphureuse, & peut rester long-tems cachée & enveloppée dans une viscosité grasse, jusqu'à ce qu'étant dégagée, elle se change par le moyen d'autres causes en un ferment multiplicatif, & infecte les sucs vitaux. On doit attribuer les effets terribles du virus vénérien, qui se manifeste par une corruption putride des humeurs, à un principe d'une nature sulphureuse, puisqu'on est convaincu par expérience, que les substances grasses se corrompent beaucoup plutôt que les autres. J'ai vû, par exemple, des personnes blessées au ventre, dont l'épiploon pour être trop gras, se corrompoit aussitôt au point d'infecter tous ceux qui étoient présens. Boerhaave est de même sentiment que moi, comme il est aisé d'en juger par ce qui suit.

« Le virus vénérien se loge d'abord dans cette humeur « grasse du corps humain, qui dans les personnes saines « occupe ce que les Anciens appellent pannicule adi- « peux, & les Modernes membrane cellulaire, de sor- « que la contagion venant à s'insinuer par les pores de « l'épiderme, passe à travers la peau jusqu'aux cellu- « les du pannicule adipeux, où se mêlant avec la li- « queur grasse qui s'y trouve, elle augmente de plus en « plus, au moyen de la chaleur continuelle, du mou- « vement & du séjour qu'elle y fait, corrode & cor- « rompt la peau & l'épiderme qui sont au-dessus, tan- « dis qu'elle infecte en même-tems les cellules hui- « leuses qui se trouvent aux environs. De-là vient que « la maladie fait de plus grands progrès dans le pan- « nicule adipeux, que dans la peau qui le couvre, « ce qui n'empêche pas qu'elle ne la corrode & ne la « détruise entierement.

Ce que Boerhaave vient d'avancer, prouve suffisamment que le pannicule adipeux est non-seulement le principal receptacle du virus vénérien; mais encore qu'il en est particulierement affecté, lorsque le sang est une fois infecté & la maladie déja fort avancée, comme cela paroît manifestement par les différentes corrosions & ulceres phagédéniques qui se forment sur la surface du corps: mais la vérité de ce fait est encore mieux attestée par ce que ce même Auteur avance quelques lignes plus bas:

Car, dit-il, « le pannicule adipeux venant à suppuration, « les muscles qu'il laisse à découvert paroissent entie- « rement sains. Les ulceres ne rongent que la membra- « ne adipeuse, & n'affectent aucunement la peau, à « moins qu'elle ne vienne à se détruire en conséquence « de la consomption des vaisseaux qui sont dessous. »

Car cette membrane est molle & d'une contecture lâche, & est continuellement lubrifiée par un suc gras, qui circule lentement & fait un long séjour dans cette partie. Lors donc que la membrane adipeuse est une fois altérée de quelque maniere que ce soit, elle devient aisément susceptible des mauvaises impressions du virus, tandis que les muscles qui sont dessous, & la peau dont elle est couverte ne sont point affectés, à cause peut-être que ces parties sont d'une contexture plus ferme, & par conséquent plus capable de résister à la corruption.

Comme rien ne contribue plus à détruire la réputation d'un Medecin, qu'un faux prognostic; il faut employer tout le jugement & la circonspection dont on est capable à le former, de peur de tomber dans le cas des Empiriques, qui n'apperçoivent pas plutôt le moindre commencement de *vérole*, qu'ils soumettent les malades, sous prétexte de danger, aux remedes les plus violens; ou, lorsque l'infection est considérable, & le cas extrememént dangereux, leur font espérer une guérison prochaine & facile, au moyen de leurs secrets. On doit juger de la violence de la *vérole*, & du plus ou du moins de danger dont elle est accompagnée, par les circonstances suivantes.

Premierement, lorsque la personne est jeune ou d'un âge mûr, & d'un tempérament sanguin & vigoureux, elle

résiste beaucoup plus aisément à la maladie, que ceux qui sont d'un tempérament colérique, pituiteux, ou moins robuste, comme les enfans, & les vieillards: mais cette regle n'a pas lieu à l'égard des femmes, qui, quoique beaucoup plus foibles que les hommes, soutiennent ordinairement beaucoup mieux qu'eux les attaques de cette maladie, aussi long-tems que leurs regles continuent. La cure de la *vérole* réussit beaucoup mieux dans le Printems & dans l'Eté, qu'en Automne & en Hiver; dans les Pays Méridionaux, que dans cenx qui sont situés au Nord, où les pluies sont plus abondantes & plus fréquentes: & de-là vient qu'un grand nombre de malades qui passent d'Allemagne en France, sont beaucoup plutôt guéris de leur maladie, qu'ils ne l'auroient été, s'ils eussent demeuré chez eux: parce que la nature douce & tempérée du climat favorise extremement la cure de cette maladie. Il est encore évident qu'une *vérole* qui commence, doit être beaucoup plus aisée à guérir que celle qui est invétérée & qui a jetté de profondes racines. Cela ne doit pourtant pas être une raison pour abandonner ceux qui sont attaqués de cette maladie depuis long-tems: mais lorsque les remedes les plus doux sont inutiles, il faut avoir recours à ceux dont la Nature est plus drastique; & au contraire, il faut quelquefois renoncer à ces derniers, & employer ceux qui sont d'une nature plus douce & plus bénigne, suivant l'état & la constitution du malade; car on a souvent guéri par cette méthode des personnes de la guérison desquelles on désespéroit entierement: on peut en voir un exemple dans Fernel *cap.* 17.

Le Medecin qui ne veut point se tromper sur l'issue de la maladie, doit avoir égard à ses différens états, ou à la violence des symptomes dont elle est accompagnée. Il doit donc se souvenir que ceux qui ne sont affligés que d'une gonorrhée virulente, d'un écoulement de matiere verdâtre & maligne, de bubons & d'enflures de testicules, de douleurs nocturnes dans la tête & dans les articulations, & en qui la matiere peccante n'est logée que dans les fluides, guérissent fort aisément. Lors au contraire que la verge & la gorge sont ulcérées, qu'il s'éleve des pustules & des furoncles sur toute la superficie du corps, ce qu'on appelle du nom de *grosse vérole*, sous lequel on comprend les autres ulceres externes, & que les parties solides se trouvent déja en quelque sorte affectées, la cure est beaucoup plus difficile, mais cependant possible; à moins que d'autres circonstances, comme la maniere de vivre du malade, ses forces, & les maladies concomitantes ne s'y opposent. Le troisieme & le plus haut période de la maladie, qui est accompagné de la carie des os, d'une exulcération profonde du palais, des os du nez & des poumons, est tellement dangereux, que toute espérance de guérison est souvent perdue pour le malade; car plus la corruption des parties nobles, les plus nécessaires aux fonctions de la vie est considérable, plus la *vérole* est dangereuse; & la même regle a lieu à l'égard de telle autre partie du corps que ce soit, qui étant hors de la portée des remedes, ne peut être extirpée lorsque cela est nécessaire. De même lorsque le corps du malade est impur, & plein d'humeurs scorbutiques, ou que quelqu'un des visceres les plus nobles, tels que les poumons, la ratte, le foie ou l'utérus est corrompu; on a tout lieu de désespérer de sa guérison, parce qu'on ne peut le faire saliver, qu'on ne l'expose à perdre la vie. De-là vient que cette maladie, qui par elle-même n'est pas toujours mortelle, tue souvent le malade en conséquence de diverses circonstances fâcheuses; car quelques-uns qui sont attaqués tout-à-la fois du scorbut & d'une corruption des visceres du bas-ventre, meurent d'une hydropisie; & d'autres dont les poumons sont ulcérés, d'une phthisie, ou d'une fievre hectique. Les uns, dont les os sont cariés & corrodés par une sanie virulente, succombent à la violence des douleurs; tandis que d'autres meurent d'un sphacele ou d'un cancer au palais & dans l'utérus.

CURE.

Comme dans cette maladie terrible & obstinée, toute la masse du sang & de la lymphe, en conséquence de l'infection vénérienne, acquiert une crase visqueuse & putride, extremement ennemie de la Nature, qui seule occasionne tous les symptomes dont cette maladie est accompagnée; on ne peut mieux faire pour détruire cette principale cause, que de chasser du corps & de ses plus petits vaisseaux & recoins par tous les émonctoires, la masse entiere des humeurs corrompues; car, par ce moyen, les symptomes les plus violens, tels que les obstructions des glandes sécrétoires & excrétoires, aussi-bien que les inflammations & les exulcérations des os, & de toutes les parties solides, cessent d'eux-mêmes, dès qu'on a une fois détruit la cause qui les occasionnoit. On ne connoît jusqu'aujourd'hui que deux méthodes pour chasser des recoins les plus retirés des parties solides, la masse entiere des humeurs peccantes & infectées; savoir une sueur abondante & long-tems continuée, & la salivation.

A l'égard de la premiere de ces méthodes qui emploie les sudorifiques, il faut observer que tous ces remedes ne sont pas également propres pour cette maladie, mais seulement ceux qui ouvrent les conduits excrétoires de la peau, délayent, incisent & atténuent les humeurs visqueuses & augmentent le mouvement systaltique des vaisseaux, du cœur & des glandes, au point de mettre les humeurs visqueuses & corrompues qui y sont logées, en mouvement, & les chasser des recoins les plus secrets des parties solides. Les remedes les plus efficaces pour cet effet sont le bois & la racine de gayac, les racines de squine & de salsepareille, le bois & l'écorce de sassafras dont on fait des décoctions propres pour exciter la sueur. Mais il n'y en a point de meilleur que le gayac, avec lequel les Américains se guérissent heureusement de la *vérole*, à cause que ce bois contient un certain principe acre & résineux absolument nécessaire pour irriter les parties solides. On prépare avec ce bois par le moyen de l'esprit de vin rectifié une essence, qui étant mêlée avec la moitié d'esprit de tartre, & donnée dans un véhicule chaud, excite efficacement la sueur. Mais on emploie communément & avec plus de sureté la décoction de ce bois & de son écorce, que l'on prépare en en faisant bouillir trois onces dans trois livres d'eau pendant une heure; car par ce moyen on ne tire que la partie résineuse & balsamique la plus subtile, & on laisse la substance la plus grossiere de la résine; cette décoction étant évaporée jusqu'à siccité, laisse une poudre de couleur brune, d'un gout & d'une odeur pareille à celle de l'opobalsamum, & d'une acrimonie si pénétrante, qu'il suffit d'en tirer demi-grain par le nez pour causer un éternuement capable de chasser la mucosité des sinus du nez, sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux.

Il paroît par ces effets que les décoctions de gayac données à propos & en quantité convenable, aiguillonnent par leur principe acre, subtil & balsamique, les fibres & les tuniques nerveuses des glandes & des vaisseaux; & qu'en augmentant le mouvement systaltique de ces derniers, elles hâtent efficacement la circulation de la lymphe & des humeurs. Le malade peut prendre commodément cette décoction chaude tous les matins pendant un, deux ou trois mois, selon les circonstances où il se trouve, & attendre dans le lit qu'elle ait produit son effet. J'ai connu des Medecins fort habiles qui ont guéri par l'usage seul de cette décoction plusieurs personnes d'une habitude de corps phlegmatique & spongieuse. Quelques-uns, afin de mieux résoudre la viscosité des humeurs prescrivent cette décoction avec un bain laconique préparé avec de l'esprit de vin allumé. Cette méthode ne peut qu'être extremement utile pourvu qu'on en use avec précaution.

La décoction de gayac n'est pas toujours propre à guérir les personnes foibles, maigres & délicates, de la *vé-*

role, parce qu'elle jette les humeurs dans une agitation trop violente. Il vaut mieux donner à ces sortes de malades des décoctions plus tempérées, comme sont celles des racines de squine & de salsepareille, de bois de sassafras & de genievre, de racines de chicorée, de savonniere, de glonteron, de réglisse & autres semblables, que l'on peut, pour que l'extraction se fasse mieux, préparer avec de l'huile de tartre par défaillance, dont le sel est extremement propre à ouvrir le tissu ferme, résineux & visqueux de ces ingrédiens. Ces décoctions guérissent beaucoup plus efficacement la *vérole*, lorsqu'on suspend dedans pendant qu'elles bouillent, de l'antimoine cru, on, comme quelques-uns le pratiquent, du vif-argent enfermé dans un nouet. Le malade peut user de ces décoctions fortes le matin; mais supposé qu'il veuille en faire sa boisson ordinaire, on doit faire bouillir ces ingrédiens dans trois fois autant d'eau, & y ajouter, suivant l'état où il se trouve, des raisins de Corinthe, & quelque peu de canelle pour rendre la décoction plus agréable.

Voici une formule qui pourra servir d'exemple dans les cas où ces sortes de décoctions seront nécessaires.

Prenez *de rapure de bois de gayac, quatre onces;*
d'écorce de gayac, une once;
de racine de squine, & de salsepareille, } *de chaque, demi-livre;*
de racines de chicorée, & de réglisse, } *de chaque, deux onces;*
de sel de tartre, demi-once.

On enfermera une once & demie de ces ingrédiens dans un sachet avec deux dragmes d'antimoine cru, & on les fera bouillir dans trois pintes d'eau; on coulera la liqueur ou on en donnera la troisieme partie d'une pinte au malade à dessein de le faire suer.

Ajoutez à ces ingrédiens après les avoit tirés du feu,

deux ou trois onces de raisins de Corinthe, &
trois pintes d'eau pure.

Faites-les bouillir de nouveau, coulez la liqueur & donnez-en au malade pour boisson ordinaire.

Si l'on veut avoir une décoction plus foible,

Prenez *de racine de salsepareille, demi-livre;*
de racines de squine, & de scorsonnere, } *de chaque, quatre onces;*
de racines de chicorée, & de réglisse, } *de chaque, deux onces;*
d'écorce de sassafras, une once;
de sel de tartre, trois dragmes.

On emploiera la même quantité d'eau & d'ingrédiens que pour la premiere décoction.

L'usage propre & convenable de ces décoctions procure un soulagement considérable dans la *vérole* qui ne fait que commencer. Lors néantmoins que cette maladie est invétérée & accompagnée d'un grand nombre de symptomes fâcheux, en conséquence de l'infection qui s'est déja communiquée aux parties fluides & solides, ces décoctions ne répondent pas toujours à l'attente du Medecin; & la violence de la maladie, surtout dans les pays situés au nord, demande qu'on augmente leurs qualités discussives & résolutives par l'addition de quelques remedes plus efficaces. Rien n'est plus propre pour cet effet, ainsi que je l'ai reconnu par expérience, que de donner avec ces sortes de décoctions une dose convenable de quelque préparation antimoniale ou mercurielle, dont les plus considérables sont l'æthiops minéral, ou le soufre doré d'antimoine précipité d'une lessive des scories de régule d'antimoine avec une solution d'or. Trois ou quatre grains de cette préparation sont extremement efficaces pour purger le sang de toutes ses impuretés. On satisfait à la même intention avec la teinture d'antimoine acre, ou le sel sulphureux d'antimoine, préparé avec les scories d'antimoine simple, ou avec des poudres préparées avec deux parties de céruse d'antimoine & une partie de cinnabre d'antimoine, qui étant tous donnés avec ces décoctions, & secondés d'un régime sudorifique, atténuent & fondent les humeurs visqueuses logées dans les petits vaisseaux, & les évacuent copieusement non-seulement par les urines, mais encore par les sueurs.

Mais je suis persuadé qu'afin que cette cure par les sudorifiques réussisse mieux, il faut préparer le corps à les supporter sans désavantage: pour cet effet, lorsqu'il y a une pléthore, il convient de tirer une quantité de sang convenable au malade, & d'évacuer par bas à l'aide des purgatifs les impuretés des premieres voies & de tout le corps.

Mais comme tous les remedes d'une qualité purgative & laxative ne satisfont pas également à cette intention, je vais indiquer ceux qui sont les plus propres à produire cet effet.

Je mets de ce nombre les gommes résineuses, telles que la gomme ammoniaque, le sagapenum, l'opopanax & le galbanum, qui étant rendues plus fortes avec les extraits de rhubarbe ou d'hellébore noir, ou avec le mercure doux, peuvent être réduites par le moyen de l'essence de bois de gayac, ou du baume du Pérou, à la forme de pilules, dont la dose est de demi-dragme.

Après avoir purgé le malade avec ces pilules, qu'on doit lui donner trois ou quatre fois, de deux en deux jours, il faut commencer la cure par les sudorifiques & les seconder d'un régime convenable, qui consiste principalement à user d'une nourriture légere, comme de biscuit, d'une petite quantité de viande rôtie, de raisins secs, de bouillons légers de veau ou de volaille cuite avec de la laitue; l'endive, l'asperge & le céleri. Le malade doit aussi s'abstenir le plus qu'il lui sera possible des substances grasses, de la viande bouillie, du poisson, du laitage & des alimens farineux.

La méthode de guérir la *vérole* par la salivation devient propre lorsque la maladie est profondément enracinée & qu'on ne peut la guérir ni par la sévérité du régime ni par la force des sudorifiques. Il faut dans ce cas employer les remedes les plus énergiques & les plus efficaces, tels que les préparations mercurielles, qui sont les meilleurs antidotes dont on puisse se servir dans cette maladie obstinée, parce qu'il n'y a point dans la nature de remede plus infaillible & plus efficace pour cet effet que le mercure, qui, en conséquence de la subtilité de ses parties pénetre dans les recoins les plus éloignés du corps, & non-seulement résout les humeurs visqueuses, ténaces & comme coagulées, mais les chasse encore par les glandes de la gorge & du palais.

Il y a différentes manieres de donner le mercure pour exciter la salivation. Les anciens, par exemple, ont essayé de guérir la *vérole* par des fumigations de mercure résous en vapeurs. Mais cette méthode est suivie d'un grand nombre d'inconvéniens, parce que les fumées épaisses & grossieres du mercure sont ennemies du systeme nerveux. La maniere la plus commune & en même tems la plus sûre d'employer le mercure, est de l'éteindre avec des onguens convenables, & de l'appliquer sous cette forme sur les parties du corps qu'il convient. Cette méthode est fort en usage en France, où les Chirurgiens se servent pour exciter la salivation, d'une once de mercure éteint dans une quantité suffisante de térébenthine, mêlé avec une once d'onguent rosat ou de quelque pomade, auxquels ils ajoutent environ dix gouttes d'huile de lavande, & demi-dragme de baume du Pérou. On frotte avec cet onguent les

chevilles des piés, & même s'il est nécessaire, les genoux du malade, le matin à jeun devant le feu, pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'il en résulte un flux de bouche, sans omettre en même tems l'usage d'une décoction tempérée faite avec les bois.

Lorsque la *vérole* est opiniâtre, quelques Medecins & Chirurgiens croyent qu'il est plus sûr d'exciter la salivation par l'usage interne des préparations mercurielles. Ils donnent aux malades pour cet effet quatre ou cinq grains de mercure doux préparé selon l'art & pulvérisé avec la même quantité d'antimoine diaphorétique & de pierres d'écrevisses, avec la conserve de rose, dans de la tisane d'orge ou dans quelque infusion convenable, augmentant tous les jours la dose du mercure de deux ou trois grains, & montant ainsi peu à peu jusqu'à celle d'une demi-dragme, ce qui ne manque pas d'exciter une salivation, qui dans quelques malades, surtout dans ceux d'un tempérament délicat survient le septieme, & dans d'autres le neuvieme ou onzieme jour.

Lorsque le mercure n'opere pas comme il le devroit sur les malades d'une constitution languissante, pesante & phlegmatique, il faut user pendant quelques jours de frictions mercurielles, qui procurent souvent l'évacuation de deux ou trois livres de salive par jour : il faut pour lors s'abstenir totalement de l'usage des mercuriels, & ne point le réitérer tant que la salivation continue, & se contenter seulement de garantir le malade du froid, & l'entretenir dans une chaleur modérée, qui contribue beaucoup à la cure de la *vérole* : aussi remarque-t'on que la chaleur uniforme & tempérée du printems hâte beaucoup la cure de cette maladie. Les malades doivent aussi s'abstenir des fruits d'été, de peur d'avoir la diarrhée, des liqueurs froides, de la biere douce, & surtout des liqueurs spiritueuses, & user en leur place des décoctions de squine, de racines de scorsonnere & de réglisse avec des raisins de Corinthe. Il faut entretenir cette salivation pendant deux ou trois semaines & même plus, jusqu'à ce que la salive sorte claire & limpide, & que le malade n'ait plus l'haleine puante.

Comme il importe extremement lorsqu'on veut guérir la *vérole* par la salivation de préparer auparavant le corps comme il faut, il faut pour cet effet lorsque le malade est pléthorique, lui tirer une quantité suffisante de sang & remédier à l'impureté des humeurs par des correctifs convenables. On satisfait à cette indication non-seulement par des décoctions tempérées & délayantes, & des poudres absorbantes d'une qualité légerement diaphorétique, mais encore plus particulierement par les purgatifs que nous avons prescrits ci-dessus, qui chassent bors du corps les impuretés séreuses & superflues.

Précautions Pratiques.

Tout Medecin qui veut se conduire avec jugement dans la cure de la *vérole*, doit toujours s'attacher à connoître le tempérament du malade, & distinguant les personnes d'une constitution foible, les enfans & les femmes enceintes, des malades dont l'habitude est plus forte & plus robuste, il doit employer les méthodes qui conviennent le mieux à leurs états & à leurs conditions respectives. Il doit encore distinguer avec soin une *vérole* récente, de celle qui est invétérée & accompagnée d'un grand nombre de symptomes violens : car les différens degrés de la maladie demandent des traitemens différens, & des remedes plus doux ou plus drastiques : & à moins qu'on n'observe avec soin ces précautions, on court risque, ou de renvoyer les malades sans avoir pu les guérir, ou de les jetter dans quelque maladie encore plus terrible.

Comme la salivation produit de très-mauvais effets lorsqu'elle est mal ménagée, il est besoin d'user de plusieurs précautions, tant avant de l'exciter, qu'après l'avoir excitée. Lorsque des malades cacochymiques & scorbutiques sont infectés de la *vérole*, il ne faut point trop se hâter de leur procurer le flux de bouche; car les mercuriels que l'on donne à ces sortes de malades, à dessein d'exciter une salivation, occasionnent des symptomes beaucoup plus formidables, à cause que le mercure venant à se mêler avec les sels contenus dans leurs humeurs, acquiert une qualité extremement corrosive.

Il est donc plus à propos dans des pareils cas de se conduire de la maniere suivante :

Après avoir débarrassé les premieres voies avec une préparation laxative de manne & de rhubarbe, on fera boire au malade durant un mois du petit-lait imprégné avec le suc des plantes scorbutiques, telles que la cueillerée, la fumeterre, la petite oseille & le cresson d'eau; ou une décoction tempérée des bois mêlée avec le lait. Ces mesures prises, on pourra lui donner sans rien craindre des décoctions des bois; ou, s'il est nécessaire, des préparations mercurielles. On doit user de la même précaution lorsqu'il s'agit de procurer une salivation à des hommes sujets aux maladies spasmodiques & hypocondriaques, & à des femmes qui ont de la disposition à celles de l'espece hystérique; aussi bien qu'à des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sont sujettes à des congestions de sang, ou à des évacuations de ce même fluide par le nez, par les poumons, ou par les veines hémorrhoïdales. Si la salivation est contraire à ces sortes de personnes, elle l'est encore plus à celles dont les visceres sont affectés de quelque maladie, parce qu'elle peut augmenter leurs obstructions & leur causer la mort.

On remarque d'ailleurs que les malades d'une habitude de corps maigre & seche, ne supportent pas si bien les mercuriels que les autres. Il est donc à propos avant de procurer une salivation à ces sortes de malades, de rendre les humeurs suffisamment fluides, & de relâcher les fibres qui sont disposées à des contractions spasmodiques. On satisfait parfaitement à cette indication par l'usage des bains tempérés d'eau douce, secondé de celui de décoctions de même nature, que l'on doit continuer pendant deux ou trois semaines avant d'en venir à la salivation; au moyen de quoi les mercuriels operent souvent d'une maniere aussi douce qu'efficace.

La salivation est quelquefois accompagnée d'un grand nombre de symptomes terribles, comme de l'ébranlement des dents, dont la couleur est noirâtre, en conséquence du trop grand relâchement des gencives ; de l'enflure de la langue & de la gorge, accompagnée d'une difficulté à mâcher & à avaler ; du dégoût, de l'interruption du sommeil par l'écoulement immodéré de la salive, qui continue pendant la nuit, & d'une foiblesse considérable. Tous ces symptomes proviennent, partie de l'effusion violente de la salive, & de l'impulsion trop forte de la sérosité, qui passe des extrémités & des parties inférieures à la gorge; & partie de la diminution des excrémens par les selles & par les urines. Lors donc que la salivarion est immodérée & affoiblit trop les forces, il convient de détourner le mouvement des humeurs vers les parties inférieures, par des bains des piés, des lavemens & des laxatifs préparés avec la manne & la rhubarbe ; ou si ces remedes ne suffisent point, avec des pilules balsamiques animées avec l'extrait panchymagogue de Crollius; ou par le moyen de la rhubarbe en poudre animée avec le diagred sulphureux, & avec le sirop de chicorée avec la rhubarbe, reduit en forme d'électuaire ; lequel a la vertu de raffermir en même-tems les gencives. Les infusions de bétoine de Paul, de scabieuse, de fleurs de sureau & de sauge, sont aussi d'une utilité considérable, lorsqu'on en use fréquemment, à cause qu'elles dirigent les humeurs vers les parties extérieures du corps, & facilitent puissamment la transpiration.

On peut joindre à ces remedes internes qui sont propres

à détourner les humeurs vers d'autres parties, dans les accidens qui viennent à la bouche & à la gorge durant la salivation, les gargarismes préparés avec des drogues détersives & légerement astringentes, dont les plus considérables sont les baies & les feuilles de mirthe, les fleurs de balaustes & les roses rouges; les feuilles de mente & de melisse; l'écorce de cascarille & le mastic, que l'on fait bouillir dans de l'eau de plantain, ou de fleurs de sureau, ou dans du vin rouge, & que l'on injecte fréquemment dans la bouche par le moyen d'une seringue pour la mieux déterger. Rien n'est meilleur contre le trop grand relâchement des gencives, & pour prévenir la chute des dents, que l'essence de cachou, la teinture de lacque de Mynsicht; ou le baume de vie, mêlé avec le sirop de grenade ou d'orange, dont l'application fréquente sur les gencives est d'une utilité singuliere.

Il arrive quelquefois que les mercuriels que l'on donne pour exciter la salivation, produisent des douleurs violentes dans les intestins: & dans ce cas il faut avoir recours aux préparations thériacales; comme à quelques grains de thériaque céleste mêlés avec une émulsion d'amandes douces, & demi-once de sirop de diacod. Ces mêmes émulsions préparées avec des eaux anti-spasmodiques & édulcorées avec le sirop de pavot blanc, conviennent dans les cas où le malade est affligé d'une insomnie continuelle, les hypnotiques trop forts ne sont jamais sûrs.

On peut quelquefois entretenir la salivation pendant trente-six jours & plus, & donner ensuite aux malades dans plusieurs cas une dose convenable de mercure doux toutes les semaines, en leur défendant pendant un tems considérable l'usage des alimens acres & gras.

La plupart des personnes ont, au sortir de la salivation, un appétit vorace qui les porte à manger tout ce qu'elles trouvent, mais elles doivent bien se garder de le satisfaire: car comme la plus grande partie des humeurs a été évacuée par la salivation; elles ont besoin d'engendrer de nouveau un sang & des sucs louables, à quoi rien n'est plus propre qu'une petite quantité d'alimens bien digérés; outre qu'on prévient encore par-là plusieurs accidens fâcheux.

Après que la salivation a cessé, le malade doit changer de hardes, parce que la contagion vénérienne, qui souvent n'est point entierement éteinte, peut y demeurer cachée & produire de nouvelles maladies, comme on en peut voir des exemples dans Hildanus, *Cent.* 5. *Observat.* 115. où cet Auteur, entre autres précautions nécessaires à observer durant la salivation, conseille avant de l'exciter, d'amollir les exostoses, de dissiper la carie des os, & de déterger les ulceres le mieux qu'il est possible.

Le virus vénérien affecte aisément les os spongieux du nez, & s'attachant aux os du palais, corrode violemment ces parties délicates, & les fait tomber par morceaux par sa qualité putréfiante. Dans un pareil cas, la salivation mercurielle seule n'est pas d'une grande utilité, & il faut injecter dans les narines avec une seringue des liqueurs propres à resister à la putréfaction. On peut les composer avec l'eau d'arquebusade, les essences d'ambre & de myrrhe, le baume du Pérou, & quelques gouttes d'huile de clous de girofle: cette préparation procure pour l'ordinaire un soulagement considérable à ces parties corrodées; car lorsqu'on ne remédie point assez à tems à cette corruption, les os du palais s'ulcerent & se carient à un point qu'il s'y forme des trous, par lesquels tout ce qu'on prend par la bouche, spécialement les liqueurs, regorge par les narines.

Les exostoses & les caries des os ne se guérissent pas toujours infailliblement par le moyen du mercure, mais souvent bien plus efficacement en buvant tous les jours quelques pintes d'une décoction de bois de gayac. Pour que cette méthode soit en même-tems secondée par des remedes externes, il faut ratisser les parties noires & cariées des os avec la rugine, & les saupoudrer avec de la poudre d'euphorbe, ou appliquer dessus du coton trempé dans quelques gouttes d'huile de gayac, de clous de girofle, ou de l'huile essentielle de canelle. Mais il convient lorsque la carie est cachée de séparer avec le bistouri ou avec des caustiques la chair corrompue qui couvre l'os carié, pour pouvoir y appliquer les remedes convenables.

Il s'éleve souvent sur les os, particulierement sur ceux des jambes, à l'occasion de l'humeur virulente qui s'y est logée, des tumeurs qui dégénerent en des tubercules durs, qui excitent des douleurs insupportables, à cause du déchirement qu'ils causent dans le périoste. Il faut tâcher dans ce cas de soulager le malade avec des remedes externes, dont les plus efficaces sont l'emplâtre de Vigo, avec le mercure ou l'emplâtre *manus Dei*, autrement appellé *miraculeux*; dont on augmentera la vertu en y ajoutant une quantité convenable de mercure & de baume de soufre térébenthiné, ou de baume de genievre. On satisfait à la même indication avec l'emplâtre émolliente, dont Agricola donne la description dans sa *Chirurgia Parva*.

On trouvera peut-être étrange que les os qui n'ont aucun sentiment, & dont la dureté est telle qu'on a toutes les peines du monde à les couper avec le bistouri, soient sujets à un si grand nombre de maladies, comme à des tumeurs, des inflammations, des apostemes & des douleurs insupportables. Cependant si l'on fait attention qu'ils reçoivent de la nourriture & qu'ils croissent peu à peu, de même que les autres parties du corps, on comprendra sans peine que le suc nourricier & lymphatique doit nécessairement s'insinuer dans leur substance, & on ne sera point surpris qu'ils soient sujets à la putréfaction & à des apostemes; car toutes les fois qu'une sanie acre vient à s'accumuler dans les pores des os, elle les corrode de la même maniere que l'espece de vers appellé *teredo*, perce le bois. Avicenne donne le nom de *spina venosa* à cette carie interne des os, & prétend qu'elle est causée par la partie la plus grossiere de l'humeur ichoreuse putride, qui s'accumule dans leurs cavités, & y forme des nœuds & des tubercules, tandis que l'autre partie plus subtile de cette sanie corrode & distend par son acrimonie les os & leurs membranes: & c'est par le moyen de ces dernieres que les os sont sujets à des douleurs si violentes qu'il semble qu'on les perce avec une tariere.

Les douleurs dont cette maladie est accompagnée augmentent pendant la nuit, à cause que lorsque le soleil est couché, les humeurs du corps deviennent plus visqueuses & plus tenaces: outre que la chaleur du lit met les parties acres, corrosives & subtiles dans un plus grand mouvement, & fait qu'elles irritent les membranes, les tendons & les nerfs, & les distendent avec une espece de flatuosité vaporeuse.

Il n'est pas aisé de dissiper & de consolider les pustules vénériennes qui s'élevent sur le front & sur le menton, & qui rendent une sanie, ou une humeur ichoreuse, âcre, & putride, à moins qu'on ne surmonte auparavant le virus vénérien, & qu'on n'appaise la violence des symptomes: elles ne cedent même pas toujours aux linimens, aux onguens, & aux emplâtres. J'ai vu néanmoins produire de très-bons effets à l'application d'un onguent digestif préparé avec un jaune d'œuf, de la myrrhe, & de la térébenthine de Venise; mêlée avec une égale quantité de baume de vie.

On ne peut arrêter une gonorrhée virulente dans les hommes, ou une perte blanche dans les femmes, avec les mercuriels: mais on les appaise considérablement quand ils restent à la suite d'un traitement régulier de la *vérole*, avec les remedes que nous avons indiqués à l'article *Gonorrhœa*, & par des injections dans l'urethre & dans l'utérus.

On peut préparer ces sortes d'injections avec une seconde eau de chaux vive, faite avec l'eau rose, ou avec l'eau de sureau, que l'on mêle avec de l'eau d'arquebusade: mais en cas de gonorrhée, on ajoute à cette préparation une petite quantité de sucre de Saturne. Les tu-

meurs des testicules ne cedent pas aisément à la salivation, à moins qu'on ne la seconde avec des remedes externes, dont les plus ordinaires & les plus considérables sont les fomentations & les vapeurs d'herbes & de fleurs émollientes cuites dans du lait, que l'on fait recevoir à la partie affectée, aussi-bien que l'emplâtre de Vigo avec le mercure.

Il y a une autre méthode curative interne, qui supplée au défaut des mercuriels & des sudorifiques, non-seulement pour la guérison des accidens propres aux parties naturelles, mais encore pour dissiper quelques autres symptomes de la *vérole*, tels que sont la corruption putride des os spongieux du nez, & le polype ou l'ozene, qui rend une sanie virulente; car ces maladies sont si obstinées, qu'on ne peut les guérir que par une méthode particuliere, savoir, par les mercuriels corrigés & exaltés à ma maniere, au point de leur communiquer une vertu diaphorétique, dont on doit user pendant quelques semaines, sans craindre qu'ils excitent une salivation immodérée. Hoffman donne dans une Dissertation qui a pour titre, *de Morbis rebellibus chronicis sine salivatione curandis*, une méthode de rendre le mercure diaphorétique en le mêlant avec l'or ou l'étain; car ces deux métaux ont la propriété de corriger & de tempérer la nature pénétrante & volatile du mercure, aussibien que la qualité qui le rend nuisible aux parties nerveuses, de maniere que les parties subtiles de ce minéral ne pénetrent plus dans le tissu interne des membranes, mais augmentent seulement le mouvement systaltique des vaisseaux, & accélerent la circulation du sang & de la lymphe; au moyen de quoi les humeurs peccantes se jettent sur la surface du corps & sortent par les pores de la peau.

Il y a deux especes de mercure diaphorétique: on prépare la premiere avec un amalgame de mercure & d'étain, dont on retire l'eau forte, dans laquelle on en avoit fait la dissolution, & qu'on édulcore ensuite avec de l'eau. La seconde, consiste dans un mélange de mercure & d'or, & d'une égale portion de régule d'antimoine que l'on édulcore, après en avoir tiré l'eau-forte, de la même maniere que ci-dessus. Voici la maniere la plus sûre de guérir la *vérole* avec ce mercure diaphorétique, surtout avec celui qui est préparé avec l'or.

On commence par purger le malade avec les pilules mercurielles que nous avons prescrites ci-dessus; on humecte ensuite le corps pendant quelques jours avec un bain d'eau de riviere, dans laquelle on a fait bouillir du son, & l'on donne au malade matin & soir pendant quelques jours, un scrupule de ce mercure avec de l'antimoine diaphorétique dans de la conserve de rose, en forme de pilules, & le lendemain matin une décoction tempérée faite avec les bois, dont on seconde l'effet par un régime diaphorétique. Cette méthode réussit beaucoup mieux lorsque le malade use du bain que nous venons de prescrire, vers les cinq ou six heures du soir pendant un mois, & prend en se couchant ce remede de la maniere que nous avons dit. Lorsqu'on prend ces mesures, le mercure diaphorétique produit souvent des effets si salutaires, qu'on n'a pas besoin d'autres remedes internes pour chasser le virus vénérien hors du corps, pourvu que le malade observe un régime convenable, & boive une grande quantité de liqueurs tempérées. F. Hoffman.

On gagne souvent la *vérole* par un simple contact, & la contagion affecte d'abord la partie qui a été touchée, soit qu'elle se trouve couverte de la peau, ou seulement de l'épiderme. Lors donc que la maladie s'est communiquée par un baiser, un sucement, ou de telle autre façon semblable, elle se manifeste par des petits ulceres qui viennent aux levres ou au mamelon; si c'est par le moyen d'une langue impure, ou d'une salive infectée, les gencives, la langue, le palais, la luette, les amygdales, & la gorge, sont affectés d'abscès. Si l'infection a été reçue par les parties génitales, elle y produit aussi des ulceres. Il y a cela de remarquable dans ce premier dégré d'infection, que si la partie qui a été la premiere affectée de la maladie est couverte de la peau, par exemple, le dos de la verge, l'ulcere qui s'y forme est très-malin, extrêmement difficile à guérir, & donne communément lieu de craindre que la contagion n'infecte toute l'habitude du corps; car le poison, qui est capable de pénétrer la peau & de la corroder, ne peut qu'être extrêmement virulent. Lors, au contraire, que la maladie se manifeste dans les parties qui ne sont point défendues de la peau, par exemple, dans le vagin, sur le gland de la verge, ou sur la surface interne du prépuce, le cas est, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup moins formidable, à cause que le virus vénérien n'a pas beaucoup de peine à s'insinuer à travers l'épiderme.

Toutes les fois qu'on peut juger à l'œil, de l'état de la partie qui est la premiere infectée, on y remarque une tache rouge, qui ressemble beaucoup à la premiere éruption de la petite vérole, ou de la rougeole, ou à la morsure d'une puce. Le malade sent dans cet endroit une demangeaison légere, une chaleur incommode, mais presque point de douleur. Cette tache se change en une pustule qui venant à grossir, est cause que le tissu écailleux de l'épiderme forme une petite vessie, qui, lorsqu'elle n'est remplie que d'une lymphe claire & transparente, n'est pas long-tems à se guérir après avoir crevé, & ne laisse aucune fâcheuse suite après elle. Mais ce qui mérite une attention particuliere est, que dans ce cas le corpuscule contagieux qui s'est mêlé avec la lymphe abandonne la partie, dès que la membrane qui l'enfermoit est ouverte, sans laisser aucune infection après lui. On voit par-là d'où vient que les pustules auxquelles les Chirurgiens donnent le nom de crystallines, se guérissent si aisément sans exiger des remedes considérables: car, s'il est permis de tirer des conséquences de la structure du corps humain qui nous est connue, il semble que dans ce cas, la contagion qui a été attirée par les vaisseaux absorbans, passe par le moyen d'une veine purement lymphatique; dans la cavité d'un des plus petits follicules qui sont sous la peau; où elle infecte la lymphe & excite un tubercule, qui venant à s'ouvrir, évacue entierement un poison qui ne trouvoit point de matiere tenace où pouvoir se loger. Voyez *Cellulosa membrana*, & *Chancre*.

Toutes les fois que la moelle des os est affectée de la contagion, tout ce fluide huileux se corrompt en très-peu de tems, & se change en une masse virulente & putréfiée. Et comme le venin acre n'a point le moyen de s'évacuer, à cause que les vaisseaux sont extremement déliés & tous les fluides purement huileux, il est évident que tout ce qui est contenu dans les os, doit se résoudre en très-peu de tems en une putréfaction cadavéreuse, & y demeurer dans un état de stagnation parfaite, à cause du mouvement languissant des fluides. De-là vient, qu'il n'est presque pas au pouvoir de la Medecine, d'arrêter les progrès d'une corruption qui commence dans ces parties, ou de séparer la masse qui est deja corrompue; car les vaisseaux distribués sur le périoste, dont l'emploi est de verser les fluides vitaux dans les cavités des os sont détruits, ce qui forme un obstacle à l'entrée d'un nouveau fluide, & à la sécrétion d'une huile nouvelle; tandis que ceux qui versoient l'huile de la masse médullaire dans les interstices des lames osseuses, ou la ramenoient dans les vaisseaux du périoste sont aussi consumés, de sorte qu'il ne suinte autre chose à travers les pores des veines, qu'une humeur fétide & rance, qui infecte & corrompt toutes les parties qui sont aux environs. C'est ce qui fait que les lames se séparent les unes des autres, & que la substance des os se carie; au moyen de quoi le périoste qui embrasse l'os étroitement, se distend, est corrodé, & la partie est affectée d'une douleur extrêmement aiguë, surtout depuis le soir jusqu'à minuit. Le mal se communique ensuite à toutes les parties qui entourent l'os infecté, par le moyen de la membrane adipeuse dont toutes les cellules sont distendues de tous côtés jusqu'à la peau, deviennent fongueuses, dégénérent

rent de leur état naturel, & se convertissent en des ulceres fistuleux, fétides, ichoreux, tout-à-fait incurables. Les remedes les plus efficaces deviennent inutiles contre cette maladie, lorsqu'elle est une fois parvenue à ce point. Toutes les fois qu'elle s'empare de quelque partie d'un os, & qu'il se trouve une portion de l'huile médullaire infectée entre les lames qui le composent, l'os se corrompt, & les couches osseuses se séparant les unes des autres dans cet endroit, occasionnent une tumeur osseuse qui va toujours en augmentant. C'est ce qui fait que la partie du périoste, qui reçoit des vaisseaux de cette portion affectée de l'os, s'enflamme, s'ouvre, & devient extremement douloureuse; la corruption gagne, & il se forme des abscès dans toute la substance du pannicule adipeux. Il arrive quelquefois lorsqu'on vient à ouvrir ces tumeurs & à découvrir l'os, que les vaisseaux situés sous les lames affectées, pullulent & séparent la partie corrompue de l'os de celle qui est saine, & formant ensuite un nouveau périoste, la partie est parfaitement guérie. La cure réussit également lorsqu'on sépare la partie affectée de celle qui est saine, avec la rugine, ou par le moyen du cautere actuel ou potentiel. Cette méthode est la meilleure que l'on ait trouvée jusqu'ici pour guérir cette maladie. Il est aisé de connoître par ce qu'on vient de dire, quand & comment on peut dissiper cette contagion, lorsqu'elle s'est emparée des os, aussi-bien que les cas & les raisons qui la rendent incurable.

On sera peut-être surpris de voir réduite à une si grande simplicité, une maladie aussi compliquée & aussi difficile à comprendre. C'est le fruit, dit Boerhaave, de l'attention scrupuleuse avec laquelle j'ai examiné les succès qu'elle a eus, soit en bien soit en mal. Je dis donc, que toute l'espérance que l'on peut avoir de guérir un os ainsi affecté, dépend de ces conditions; savoir, de la qualité louable de la moelle qui est située au-dessous des lames, & que les vaisseaux arteriels soient sains & assez forts pour séparer la partie corrompue en forme de feuille ou de fragment, tandis que la surface de l'os est découverte. Le seul art que l'on peut employer pour contribuer à la cure, consiste à dénuder l'os & à augmenter la force des vaisseaux qui sont sains, pour que l'exfoliation se fasse plutôt, ou à séparer, à l'aide des instrumens, les lames cariées de celles qui sont saines.

Je suis bien-aise d'ajouter ici une autre observation qui est de la derniere importance; savoir, que toutes les fois que l'acrimonie vénérienne a détruit le périoste d'un os mince, dépourvu de moelle, & dont les vaisseaux sont en petit nombre & extremement déliés, l'art ni la nature ne sauroient le sauver: mais la carie se communique aux sutures; par le moyen desquelles il tient aux os voisins, & l'os corrompu tombe tout entier ou par morceaux; car comme ces os reçoivent immédiatement tous leurs vaisseaux & toute leur nourriture du périoste, & qu'il ne se fait presque aucune circulation dans leur propre structure, lorsque la membrane qui les couvre est une fois détruite, leur tissu se desseche, l'huile contenue dans leurs cellules devient putride & rance, & carie leur substance osseuse. De ce nombre sont les os du palais, du nez, le vomer, l'os unguis, l'os planum, & les autres os qui forment l'orbite; comme aussi les lames de l'os maxillaire, les apophyses grêles de l'os sphénoïde, les sinus qui sont situés sous la selle du turc, & les lames inférieures du sinus frontal. Je ne puis me souvenir sans chagrin, dit Boerhaave, des malheurs qui sont arrivés, même à ceux qui avoient été traités par les plus habiles Medecins de différentes Nations, avant qu'ils fe missent dans l'impossibilité de pouvoir être guéris entre mes mains. Je connoissois assez tous les remedes que l'on vante le plus pour ces maladies des os, tels que la salivation, les sueurs, les fumigations avec le mercure ou le cinnabre, & les errhines mercurielles: mais ils m'ont été tous inutiles, bien que je les eusse employés avec tout le soin & toutes les peines imaginables; car dès que la maladie a pris racine dans la membrane de Schneider, qui tapisse la bouche, le nez, & le pharynx, & l'a détruite à l'endroit où elle couvre ces os déliés, on ne sauroit se promettre aucune issue favorable, à moins que l'os qui est à découvert ne vienne à tomber de lui-même: mais il faut en même-tems employer tous les efforts possibles pour conserver ce qui reste de la membrane, ce qu'il n'est pas aisé de faire, à cause de la liqueur ténace, mucilagineuse, & huileuse, qui l'humecte & qui la remplit, des rides & des sinus innombrables qu'elle forme par ses différens replis, & des atteintes de l'air auxquelles elle est continuellement exposée. On ne sauroit donc être trop réservé sur ses promesses, pour peu qu'on ne soit pas d'humeur à se vanter de ce qu'il n'est point au pouvoir de l'art de faire, lorsqu'on voit un écoulement copieux de sanie putride & rance par le nez, ou la partie postérieure de la gorge, la luette, les amygdales, ou la membrane épaisse qui est située sur le devant du palais, rongées d'ulceres, qui ont la couleur du lard. Mais un Medecin qui fait mettre en usage tous les moyens que l'art lui fournit, qui ne néglige rien de tout ce qu'il est en son pouvoir de faire, qui emploie toute sa science à procurer au malade une prompte guérison, & qui est en même-tems très-circonspect lorsqu'il s'agit de former un prognostic, s'acquitte envers son malade de ce qu'il lui doit, met sa reputation à couvert, & peut se mocquer, à juste titre, de ces Charlatans, qui échouent dans leurs entreprises, malgré leurs vaines promesses.

Voyons maintenant de quelle maniere on doit guérir cette maladie quand elle est répandue dans la graisse, engagée dans la masse huileuse, & que le virus vénérien a communiqué sa malignité à toute l'habitude du corps.

On connoît que ce cas a lieu, lorsqu'après un commerce impur & des gonorrhées fréquentes, mais particulierement après des ulceres externes aux parties naturelles dont on a négligé la cure, ou spécialement après une cure palliée par la production d'une croûte soudaine, par des applications dessiccatives ou escarotiques, il paroît des taches sur la peau pareilles à celles de la petite vérole, des petits ulceres aux levres, aux gencives, à la langue, au palais, à la luette, aux amygdales, à la racine de la langue, au larynx, au pharynx, ou dans la cavité du nez: il est sûr pour lors que l'habitude du corps est affectée de la *vérole*, & qu'on n'a pas le moindre tems à perdre. Mais lorsque la partie mitoyenne des os du crane ou des gros os des extrémités est attaquée de douleurs aussi violentes que si leur tissu étoit sur le point de se déchirer ou de se rompre; que ces douleurs commencent après le Soleil couché, & augmentent peu-à-peu jusqu'à minuit, au point d'obliger le malade à quitter le lit, & s'appaisent d'elles-mêmes vers le matin, on doit être sûr que la maladie est enracinée dans la moelle des os. Cette certitude est encore plus grande lorsqu'il se forme des tumeurs molles, indolentes, obstinées, tophaceuses ou osseuses sur la partie mitoyenne des os; que les parties molles qui les couvrent sont tellement affectées d'ulceres malins, qu'on n'a plus lieu de douter que leur moelle ne soit offensée; ou que le corps est affecté çà & là de ces crevasses ulcéreuses que nous avons décrites ci-dessus.

On a déja parlé des affections auxquelles la moelle est sujette dans la *vérole*, & il suffit d'observer que le diploë des os du crane sert aux mêmes usages & est sujet aux mêmes maladies que la moelle des autres os; voyons maintenant en quoi consiste la véritable cure de cette maladie, quand elle est arrivée au point que nous venons de dire.

Il me paroît donc, autant que je suis capable d'en juger, qu'elle consiste à chasser le virus qui est enveloppé

dans les huiles du corps jusqu'au moindre atome ; car la plus petite particule qui en resteroit, exposeroit le malade à une rechute. Mais il se rencontre ici deux grandes difficultés ; car, premierement, il n'est pas aisé de dégager les particules virulentes de cette liqueur ténace & huileuse ; &, en second lieu, il n'est pas moins difficile de tirer ces mêmes huiles de leurs cellules, de leur faire reprendre leur premier cours, & de les évacuer hors du corps. Cependant, à moins qu'on ne dissolve entierement toutes les huiles qui sont dans le corps, & qu'on ne les évacue avec les particules venimeuses dont elles ont été long-tems imprégnées, il est impossible de déraciner la maladie ; & bien qu'elle paroisse parfaitement guérie, elle ne manque pas de revenir tôt ou tard. Il faut donc chercher une méthode par le moyen de laquelle on puisse résoudre la graisse, la moelle & toute autre substance ténace, dans laquelle le poison a trouvé un foyer, en une eau si claire & si pénétrable, qu'elle puisse s'écouler par les plus petits vaisseaux excrétoires.

Mais où trouver un instrument propre pour en venir à bout ? Nous l'avons dans le mercure ; car ce minéral, dont la pésanteur spécifique est à celle du sang comme 13 à 1, ne commence pas plutôt à circuler dans le corps, qu'il agit sur la masse du sang, au moyen du mouvement qu'il reçoit du cœur & des arteres, avec une force proportionnée à sa pesanteur ; au moyen dequoi il détruit entierement le tissu du sang, résout les globules rouges, atténue ceux qui sont jaunes & séreux, & réduit tous les autres à leurs principes, jusqu'à ce que toute la masse du sang ait été changée en une lymphe subtile & facile à évacuer. On sait de plus que les élémens du mercure sont d'une petitesse incroyable, & beaucoup plus subtils que les globules séreux du sang ; car la facilité avec laquelle il pénetre dans les pores de la peau, sans recevoir aucune altération, prouve clairement qu'il possede une qualité infiniment plus pénétrante que les particules globuleuses du sang. Si l'on fait même attention à la facilité avec laquelle il pénetre l'or, qui est le plus dense de tous les corps, on aura lieu de conclurre que les dernieres particules de l'eau élémentaire ne sont point aussi petites que celles de ce minéral, bien qu'on remarque dans ses parties un principe d'attraction qui fait que ses globules se joignent ensemble, & adherent les uns aux autres avec une certaine ténacité. Ce minéral est d'ailleurs peu susceptible d'altération, & peut-être auroit-on peine à trouver dans la nature un corps qui ait moins d'acrimonie.

Pour peu que l'on considere ces qualités avec jugement, on découvrira sans peine d'où vient que le mercure est le seul remede que l'on peut employer efficacement contre cette maladie. Ses vertus consistent dans la propriété qu'il a de convertir tous les fluides en une eau extremement subtile, d'incifer les huiles ténaces, & d'atténuer toute la masse du sang au point qu'elle s'écoule en forme de salive ou de sérosité par la bouche, par l'anus, par les urines ou par les sueurs. On évacue entierement par ce moyen tous les anciens liquides, de maniere que le malade meurt en peu de tems d'un marasme, lorsqu'on n'a pas soin d'en réparer la perte. Quand on traite une *vérole* invétérée avec le mercure, on ne doit point compter sur l'efficacité de ce minéral, à moins que chaque goutte d'huile qui est dans le sang n'ait été convertie en eau & évacuée, & que le virus vénérien n'ait entierement abandonné l'habitude du corps avec les humeurs résoutes ; car lorsqu'il en reste la moindre particule dans le corps, les vaisseaux ne sont pas plutôt remplis de nouveaux sucs, qui dans ces cas sont toujours plus huileux que les premiers, que la maladie revient de nouveau.

Il s'ensuit donc que pour guérir parfaitement cette maladie il faut exténuer le sujet, lui interdire durant la cure l'usage des alimens qui contiennent de la graisse, & ne point le quitter qu'on n'ait entierement évacué toutes les vieilles humeurs qu'il avoit dans le corps. En un mot, il n'est pas donné à tout le monde de ménager ce remede avec succès ; car lorsqu'on n'observe pas exactement ces regles, qu'on n'a pas soin d'entretenir le malade dans un degré considérable de chaleur & de lui défendre pendant un ou deux mois après la cure l'usage des alimens huileux & sujets à se corrompre, on est fort surpris de voir qu'on a travaillé inutilement, puisqu'il reste assez de levain pour reproduire la maladie & lui donner une nouvelle vigueur. Je pourrois alléguer un grand nombre de choses en faveur de ce que j'avance, mais ce n'est pas là mon dessein : je me contenterai seulement de rapporter une observation dont j'ai eu plusieurs fois occasion de connoître la vérité, c'est que le mercure ne guérit qu'autant qu'il est animé par le principe de la vie, & ne chasse le virus vénérien qu'autant qu'il est mis lui-même en mouvement, de sorte que sa vertu médicinale est hors d'état de corriger cette virulence, lorsqu'elle occupe un lieu qui est en quelque maniere hors des atteintes de l'impulsion vitale. De-là vient qu'on ne peut guérir la carie du diploë du crane avec le mercure, parce qu'il s'insinue dans les cellules osseuses qui sont dénuées de leur huile, & y demeure dans l'inactivité. De-là vient encore qu'il peut à peine corriger la moelle des os qui se trouve infectée de ce poison, & qu'il ne guérit jamais les gonorrhées qui ont leur siége dans la substance celluleuse de la verge, sur les vaisseaux de laquelle les fluides ne font presque aucune impression, quoiqu'il guérisse entierement la *vérole* qui a pénétré dans l'habitude du corps. Le mercure ne sauroit non plus, ainsi que je l'ai déja dit, empêcher la destruction des os qui ne sont couverts que d'une membrane déliée. J'ai été témoin de tous ces cas aussi-bien que du peu d'effet que produit le mercure dans ceux dont je viens de faire mention. Mais il est un remede efficace pour les maladies vénériennes qui ont leurs siéges dans les parties où le sang rouge, le serum, la lymphe & les autres fluides circulent dans leurs propres vaisseaux avec une vitesse suffisante, pourvu cependant que ces vaisseaux soient assez grands pour donner entrée aux particules de ce minéral, & assez forts en même tems pour entretenir son action avec une force convenable. Le Medecin peut apprendre par-là quelles sont les occasions où il doit se fier à son efficacité, aussi-bien que celles où il doit s'en méfier.

Mais lorsque le mercure ne peut point agir sur la partie affectée, faut-il abandonner le malade à son mauvais sort ? Non sans doute. Y a-t'il un remede sur lequel on puisse compter au défaut de ce minéral ? Oui il y en a un. Lorsque le virus n'est point mêlé trop incontinent avec nos fluides, on peut l'emporter avec la lessive acre de gayac. Ce remede opere en atténuant les particules huileuses, soit qu'elles soient incorporées dans la masse commune du sang, ou accumulées dans leurs propres réservoirs, & en desséchant l'habitude à un tel point qu'il n'y reste pas la moindre goutte d'huile. Aussi lui donne-t'on le nom de *méthode dessiccative*. Pour l'administrer comme il faut, on doit enfermer le malade dans un appartement dont la chaleur suffise pour le faire suer, lui défendre pendant tout le tems de la cure l'usage des alimens & des boissons qui ont la moindre qualité huileuse, & ne lui donner d'autre nourriture que des biscuits & des raisins secs, ni d'autre boisson qu'une décoction de gayac un peu plus foible. Il faut encore qu'il boive quatre fois par jour une aussi grande quantité qu'il lui sera possible d'une décoction très-forte de ce bois. Je voudrois qu'il en avalât tout au moins huit onces à chaque fois ; s'il peut même en boire davantage il n'en fera que mieux. Après qu'il a observé ce régime pendant quelques jours & que l'habitude de son corps est tellement soûlée de cette liqueur, qu'elle en est presque devenue hydropique, on peut considérer le corps comme entierement rempli d'une liqueur dont l'acrimonie est si pénétrante, & la vertu tellement balsamique, qu'elle dissout tous les fluides pituiteux délaye ceux qui sont huileux, atténue ceux qui sont

ténaces & arrête les progrès de la corruption. D'ailleurs pendant tout ce tems-là les humeurs corrompues ont été légerement macérées dans cette liqueur médicinale; & il ne reste plus qu'à la mettre dans un mouvement violent, & à la faire circuler dans les vaisseaux avec tant de vitesse, qu'elle lave, déterge & nettoye les recoins les plus cachés du corps, afin d'évacuer entierement les huiles infectées & détruire le foyer de la maladie par le moyen de cette évacuation continuelle. Pour cet effet, il faut que le malade avale tous les matins à jeun autant de cette décoction que son estomac peut en contenir; après quoi on le placera debout dans une étuve, ou s'il est dans son lit, on mettra sous lui un fourneau: mais on lui fera recevoir dans l'une ou l'autre de ces situations, les vapeurs de l'esprit de vin allumé, & on le fera suer aussi copieusement que ses forces pourront le permettre. Après lui avoir fait endurer cette chaleur pendant demi-heure, qui est presque le plus long espace de tems que doit tenir ce procédé, on éteindra l'esprit de vin, & on fera suer le malade dans son lit pendant environ une heure, après quoi on lui donnera huit ou dix onces de bouillon de veau dégraissé, dans lequel on aura fait cuire quelque peu de riz. On l'essuiera ensuite avec des morceaux de flanelle chauds & secs, & en lui permettant de se lever, on lui ordonnera de boire de la seconde décoction pendant tout le reste du jour. On réiterera le même procédé matin & soir pendant quatorze jours consécutifs, ensuite le matin seulement pendant le même espace de tems. Pendant qu'on excite ainsi la sueur, si quelque partie d'un os se trouve affectée de la maladie, on l'enveloppera avec des linges trempés dans une décoction très-forte de gayac toute chaude, & tandis que la sueur continue, on dirigera les vapeurs de l'esprit de vin de façon qu'elles frappent directement la partie. Par cette méthode les recoins les plus cachés des os & les parties du corps les plus inaccessibles, sans en excepter celles où le mercure n'auroit pu atteindre, sont parfaitement lavées. J'ai connu un jeune homme affecté de la *vérole* jusqu'aux os, qui sua si copieusement que dans le fort de cette évacuation la sueur, à qui la décoction avoit donné une couleur verdâtre, souleva & sépara les escarrhes des ulceres. Je refléchis avec plaisir sur le succès qu'eut cette méthode sur ce malade, dont les os étoient dans quelques endroits si corrompus, qu'une phalange entiere d'un de ses doigts tomba d'elle-même, sans compter que l'os de l'une de ses jambes étoit carié dans plusieurs endroits. Cependant par le moyen de cette méthode les petits os spongieux du nez & des morceaux de ceux du palais se séparerent & laisserent les autres sains. En un mot, sa guérison fut si parfaite qu'il a eu plusieurs enfans, & vit encore aujourd'hui.

Comme on a communément recours à la salivation & à ces sortes de décoctions dans de pareilles extrémités, je suis bien aise de faire observer au Lecteur qu'on peut faire suer le malade avec succès après lui avoir procuré la salivation; mais que celle-ci devient tout-à-fait impossible après que la masse des fluides a été atténuée par le moyen de cette liqueur autant qu'il le faut pour rendre la cure complete. Dans ce cas, de quelque maniere & en telle quantité qu'on emploie le mercure, on ne peut jamais venir à bout d'exciter la salivation. J'ai été convaincu par plusieurs épreuves réitérées, que le mercure, qui, comme j'ai observé ci-dessus, est une substance tout-à-fait exempte d'acrimonie, n'agit point sur les humeurs qui ont été trop atténuées, mais sort du corps sans avoir produit le moindre effet & sans avoir fait la plus légere impression sur le sang. Boerhaave, *dans la Préface de son Traité des Maladies vénériennes*, (*Aphrodisiaca.*)

Il y a quelques années que M. Chicoyneau proposa une méthode de guérir la *vérole* par des frictions mercurielles appliquées par intervalles, sans exciter de salivation, dont il confirma le succès par un grand nombre d'exemples. Cette entreprise toute louable qu'elle est lui attira la mauvaise volonté de la plupart de ceux qui trouvent leur compte dans une salivation aussi ennuyeuse que couteuse, & qui ont plus à cœur leurs intérêts propres que ceux de leurs malades.

M. Pierre Desault, Medecin à Bordeaux, perfectionna dans la suite la méthode que M. Chicoyneau avoit recommandée; & feu M. Douglas adopta sa pratique & la suivit pendant plusieurs années avec beaucoup de succès.

Comme j'ai moi-même éprouvé qu'elle réussit pour le moins aussi-bien que la salivation dans la plupart des cas, je me suis cru obligé de faire part au Lecteur de ce que Desault a décrit sur ce sujet.

Maniere dont Desault guérit la gonorrhée.

Dès le premier jour que je suis appellé je fais frotter la verge, & principalement le canal de l'urethre, les aînes & leur voisinage, ou les grandes levres dans les femmes, avec l'onguent de mercure revivifiéde cinnabre, fait avec un tiers de mercure sur deux de graisse. Je fais employer deux ou trois dragmes de cet onguent, faisant faire une friction depuis l'anus, tout le long du canal jusques au gland & au prépuce. Le lendemain je purge le malade vigoureusement avec le jalap, depuis deux scrupules jusques à une dragme, suivant que le malade est plus ou moins difficile à purger. Je lui fais boire tout le jour pour toute tisanne de l'eau de fontaine dans laquelle j'ai fait bouillir du mercure revivifié de cinnabre. Je persévere plusieurs jours de suite dans cet usage: si pourtant le malade se trouvoit fatigué par des évacuations trop copieuses & trop fréquentes, je laisse un ou deux jours d'intervalle de tems en tems à l'égard des purgatifs, mais je continue tous les soirs la friction de l'onguent de mercure, à la même dose & aux mêmes endroits, avec la même eau pour toute boisson.

Il est surprenant de voir le soulagement infini que ces frictions particulieres procurent aux malades dans les gonorrhées cordées, dans lesquelles on ne peut uriner qu'avec de vives douleurs, & on est cruellement tourmenté la nuit, surtout dans l'érection. La premiere friction lui donne un soulagement notable; la seconde encore davantage, & la troisieme fait cesser ces douleurs pour l'ordinaire, & je n'en ai point encore trouvé que la quatrieme ou cinquieme friction particuliere n'ait emporté. Ceux qui ont le malheur d'être dans le cas, & qui me feront l'honneur de vouloir éprouver sur ma foi & sur mon expérience l'efficacité de la méthode que je propose, le succès leur prouvera que je dis vrai. Par cette méthode nous voyons non-seulement cesser les douleurs, mais même les matieres changent de couleur, leur quantité diminue, elles deviennent coulantes, huileuses, claires & filantes quand on les touche avec les doigts, ce qui est un signe d'une prochaine guérison. Les gonorrhées les plus opiniâtres cedent à cette méthode, & on n'est jamais que cinq ou six semaines pour parvenir à une parfaite guérison. On n'est point obligé de venir aux injections astringentes, qui doivent toujours être regardées comme suspectes & dangereuses. Car ou le virus vénérien est tout-à-fait détruit, ou il ne l'est pas: dans le premier cas vous n'avez pas besoin d'injections ni d'autres astringens, puisque l'écoulement cesse ou de lui-même, ou par la continuation des mêmes remedes qui l'ont diminué, & l'ont fait changer de couleur. Que s'il n'est pas détruit vous le faites refluer dans le sang, en lui fermant son issue ordinaire, & vous occasionnez la *vérole*.

Il faut convenir qu'on flatte souvent un malade, auquel on persuade facilement ce qu'il souhaite, lorsqu'on lui dit que le petit écoulement qui subsiste long-tems, & qu'on apperçoit en forme de perle le matin, en comprimant le canal de l'urethre, dépend de la foiblesse des vaisseaux séminaux, & qu'il n'est question que de l'arrêter par des astringens. J'ai observé après Sydenham, que ce sont des restes du mal qui n'est pas encore bien

guéri ; & après l'avoir arrêté par des astringens, il est survenu des dartres & des ulceres véroliques dans diverses parties du corps.

Le régime de vie doit être exact, on doit s'abstenir de boire du vin pur, de manger des salures, des épiceries, tout ce qui est de haut gout, & surtout il faut éviter la compagnie des femmes, soit en commerce, soit en conversation ; car il est de la derniere importance de laisser en repos des parties malades, & de ne leur causer aucun tort, en leur imprimant des mouvemens opposés à la guérison.

Après que l'écoulement a entierement cessé, & que tous les symptomes sont appaisés, j'ai coutume de faire prendre pendant quelques jours une écuellée de lait tous les matins, pour remettre dans le sang un baume que tant de différens purgatifs peuvent avoir dissipé.

Les bubons vénériens qui paroissent aux aînes, & qui sont souvent accompagnés de gonorrhée, phimosis, ou paraphimosis, se guérissent de la même maniere, pourvu que le pus ne se soit pas formé dans les tumeurs ; car pour lors il est impossible d'en éviter l'ouverture.

Je fais raser le poil de ces parties, j'augmente la dose de l'onguent jusques à demi-once ; je fais frotter les aînes, les testicules, & les parties naturelles dans les femmes. Je purge chaque jour, faisant user de la même eau de mercure : j'ai grand soin de réitérer ces frictions, & de les étendre dans les parties voisines, & je les continue long-tems, aussi-bien que les purgations ; & par ces trois remedes, je vois fondre & dissiper les bubons, les phimosis & les paraphimosis, guérir les chancres, & le malade recouvrer une parfaite santé.

Cette méthode est mille fois préférable à ces ventouses souvent réitérées qu'on applique sur les bubons, aux incisions douloureuses qu'on est obligé de faire à ces parties pour les ouvrir dans toute leur longueur, & pour y procurer un suppuration abondante, qu'on a regardée comme la crise de la *vérole*.

Vous prévénez aussi la destruction des glandes inguinales que la Nature n'a pas placées inutilement dans les aînes ; car ou elles sont fondues & détruites par la suppuration, ou leur usage aboli par les profondes cicatrices qui succedent à leurs ouvertures.

Lorsqu'il y a grande inflammation dans les tumeurs des aînes, ou que la tumeur occupe l'un ou les deux testicules avec douleur & pulsation qui menace de suppuration ; je fais saigner copieusement le malade, & je réitere les saignées que je proportionne à l'âge & au besoin, jusques à ce que l'inflammation ne menace plus de suppuration. J'ai recours ensuite aux frictions & aux purgations qui font cesser la douleur à la troisieme.

La dose de l'onguent doit être proportionnée au nombre des maux, aussi-bien qu'à leur grandeur ; & je ne me contente pas de l'appliquer sur les parties affligées, je l'étends encore dans le voisinage, & dans la partie interne des cuisses, à proportion que le désordre est grand, & j'emploie jusques à six dragmes, & même une once d'onguent.

Méthode dont Desault se sert pour guérir la vérole.

Lorsque le malade a la *vérole*, & que le virus vénérien s'est répandu dans tout le corps, il est question d'augmenter le remede pour le détruire, de redoubler le nombre des frictions, afin que le mercure porté par-tout à diverses reprises, puisse s'en rendre maitre & le détruire totalement. On a pour cet effet coutume de saigner & purger le malade, de le baigner, de lui donner du petit-lait, & ensuite de lui administrer les frictions, commençant par les extremités, & venant ensuite aux frictions générales, jusqu'à ce que la salivation commence à paroître. Elle augmente par dégrés jusques à trois ou quatre livres en vingt-quatre heures ; la salivation va pour l'ordinaire huit ou dix jours en augmentant, elle reste autant dans son état, & un peu plus dans sa déclinaison. Voilà la méthode que l'on pratique & que nous cherchons à réformer.

Nous croyons donc qu'il est nécessaire de préparer les malades dans les anciennes véroles, par le bain & le petit-lait : mais dans les *véroles* récentes, lorsque les sujets sont pleins de sucs, il n'est pas nécessaire d'user de bains, ou du moins de les continuer long-tems, parce que le sang est déja suffisamment abreuvé. En second lieu, lorsque les malades sont réduits à une extreme foiblesse, & ne sont pas en état de supporter ces préparations préliminaires, on est obligé de recourir promptement aux frictions.

Cela fait, je commence par dire que je ne change rien à l'ancienne méthode que l'endroit de l'évacuation, & qu'au lieu d'exciter un flux de bouche, je fais venir un cours de ventre : mais à la place d'un flux de bouche douloureux, infectant, je substitue un cours de ventre nullement fatiguant, sans douleur & sans danger.

Tout le secret consiste à tenir le ventre du malade libre par des lavemens de décoction de séné & de moelle de casse, avant d'administrer les frictions. Par cette précaution le mercure trouvant les glandes intestinales relâchées & le ventre ouvert, y porte plus volontiers son évacuation, comme l'endroit où il trouve le moins de résistance : il sort par le cours de ventre plutôt que par la bouche. Si je vois que le cours de ventre ne réponde pas au nombre des frictions, & à la quantité de mercure que j'ai employée, je purge le malade avec la poudre de jalap, & j'excite des selles copieuses, qui mettent la bouche en sûreté. Quand le cours de ventre est en train, une friction fait l'office d'un purgatif ; & à mesure qu'on les réitere, à mesure aussi le cours de ventre se réveille ; & s'il languit on qu'il vienne à cesser, j'ai recours aux lavemens & aux purgatifs de jalap, & réitere les frictions, que je précipite toujours jusques à ce que par la cessation des symptomes, par la quantité de mercure que j'ai employée, & par l'abondance des évacuations, je sois pleinement persuadé que le venin vérolique, quel qu'il soit, est entierement épuisé, & que la sérosité du sang est changée, & a fait place à une nouvelle.

D'où vient que cette méthode est plus sûre & plus convenable que l'ancienne.

1. Vous mettez le malade à l'abri du danger, en précipitant l'évacuation par les selles, au lieu que vous l'exposez lorsque vous poussez par la salivation : la douleur a souvent jetté le malade dans le dernier désespoir, le gonflement des amygdales, de la langue, des muscles déglutiteurs, leur inflammation communiquée quelquefois aux muscles du larynx, ont mis le malade hors d'état d'avaler & de respirer ; & par l'épuisement des forces, le défaut d'alimens & de respiration, le malade a succombé. Vous ne courez aucun de ces risques, en précipitant tout par les selles ; le malade, le Medecin & le Chirurgien dorment tranquilement. Les intestins sont accoutumés à recevoir & expulser les impuretés du corps, faits en partie pour cela, capables de les contenir dans un canal large, long & toujours ouvert : ils ne donnent point les mêmes inquiétudes que la bouche, qui n'a pas été faite ni pour recevoir une évacuation de cette espece, ni pour lui servir d'égoût.
2. Vous épargnez au malade une douleur qui par sa vivacité & sa durée, énerve le courage le plus intrépide ; & je puis dire avec vérité n'en avoir jamais vû passer qu'un seul par la salivation, qui n'ait perdu patience avant d'arriver au bout ; c'est ce qui a fait dire à Fernel : *Credi potest nimium vivendi cupidos quam mori non maluerint, quam hujusmodi medicationem perferre. Levius est enim ægrotare quam sanari.* En effet vingt-cinq jours de douleur vive sans relâche, sans sommeil, sans pouvoir avaler que du bouillon & de la tisanne, avec des douleurs inexprimables, une puanteur affreuse, n'est-ce pas gagner que d'épargner une torture qui tyrannise la vie pendant près d'un mois ou plus, & la fait ache-

ter bien cher? N'est-il pas bien plus avantageux de précipiter par cinq ou six selles copieuses dans l'espace d'une heure & sans douleur, ce qui ne pourroit sortir par les glandes salivaires, que dans un jonr avec un martyre inconcevable. J'ai souvent fait réflexion qu'une si vive douleur sembloit être une preuve convaincante qne la nature ne se servoit que par force d'une évacuation aussi dégoûtante que la salivation.

3. Non-seulement vous mettez la vie du malade en sûreté, vous lui ménagez la douleur, mais encore vous lui conservez les dents dans le traitement par le cours de ventre, au lieu que par la salivation, les dents tombent quelquefois ou sont ébranlées, presque toujours noircies & déchaussées.

4. Vous évitez par ce traitement les profondes cicatrices qui succedent aux ulceres que la salivation a excités, & qui forment quelquefois des brides fortes qui empêchent d'ouvrir la bouche, & qu'on est obligé de couper après le traitement.

5. Vous ne courez point risque de laisser au malade une salivation perpétuelle que tous les remedes n'ont pû quelquefois arrêter, & qui dépend du déchirement entier des canaux excrétoires des glandes salivaires.

6. Vous abrégez le tems, qui quelquefois est précieux au malade, puisqu'il n'est obligé de garder la chambre que vingt-cinq ou trente jours, qu'il peut même sortir dans le beau tems, & que la bouche étant en bon état, il mange à souhait, & se répare de même; au lieu qu'après la salivation, il faut encore bien du tems pour laisser guérir la sensibilité de la bonche & de la langue.

7. Vous épargnez l'argent du malade. Car comme dans le traitement que je propose, le malade est en état de manger & de boire, vous épargnez les bouillons & les consommés, donr la dépense va bien plus loin que celle des alimens ordinaires. D'ailleurs vous ne gâtez point de linge, que la salivation use beaucoup.

8. Vous mettez entierement la réputation du malade à couvert: vous lui épargnez la honte d'une retraite suspecte, puisqu'il peut faire le traitement dans sa maison, sans que personne s'en apperçoive; il peut même recevoir visite sans exciter aucun soupçon.

Preuves qu'il y a plus de sureté pour une parfaite guérison dans cette méthode que dans l'autre.

1. Presque tous les Autenrs conviennent qu'un grand nombre de malades ont été guéris de la *vérole* sans salivation, par le seul cours de ventre que les frictions ont excité; quoiqu'on ait employé tous les remedes imaginables pour arrêter le cours de ventre & pour exciter la salivation. Or si la guérison est sure lorsque l'évacuation se fait par les selles, pourquoi ne sera-t-il point permis d'exciter cette évacuation, puisque nous avons déja prouvé qu'elle est préférable à l'autre?

2. L'Anatomie nous montre que les glandes salivaires & les intestinales sont de même structure, & par conséquent elles doivent avoir le même usage, séparer la même lymphe, & par conséquent il est égal pour la sureté de la guérison, que l'évacuation se fasse par haut ou par bas. Je dis plus, lorsque l'évacuation se fait par la salivation, la guérison n'est pas si sure, puisque le bouillon ou la tisane qu'on avale, se mêlent avec une partie du venin qui se filtre par les glandes salivaires, & retourne dans le sang par la route du chyle.

3. Ce qui prouve invinciblement que la lymphe qui s'échappe par les glandes salivaires est de même nature que celle des intestins, ou pour mieux dire, la même; c'est que dès-lors que le cours de ventre cesse, les glandes salivaires se gonflent, & que lorsqu'il revient, les glandes salivaires se désenflent. Or puisque ces évacuations augmentent & diminuent aux dépens l'une de l'autre; de maniere que je les ai souvent comparées à deux branches de balance, dont l'une hausse à mesure que l'aurre baisse, & se releve à son tour à mesure que celle-là vient à baisser; ces faits certains, connus & avérés de tous les Praticiens, prouvent invinciblement que la même matiere qui fournit le cours de ventre, fournit aussi la salivation; ainsi il importe peu pour la sureté de la guérison, que l'évacuation se fasse par un endroit ou par l'autre.

4. Nous avons deux raisons qui prouvent que l'évacuation par les selles est plus assurée que celle qui se fait par la salivation. L'une est que les glandes intestinales sont en bien plus grand nombre que les salivaires; & la seconde se tire de la distribution des arteres dans les intestins & dans les glandes salivaires. Deux branches considérables arrosent les intestins; on les appelle artere mésentérique supérieure & inférieure. Deux petits filets d'artere de la distribution de la carotide externe, fournissent aux glandes salivaires. Les deux rameaux d'artere qui vont aux intestins, sont d'une grosseur si considérable, qu'elles y portent plus de sang qu'il n'en est besoin pour la nourriture d'un canal aussi mince & aussi peu charnu que sont les intestins. Il faut donc croire que la nature a eu dessein, en faisant passer tant de sang par les intestins, de l'y faire recevoir quelque dépuration dans les glandes nombreuses dont ils sont parsemés. On ne peut pas porter le même jugement des petites branches filamenteuses de la carotide externe qui se portent aux glandes salivaires. Ce seroit donc mal répondre aux vues & aux intentions de la nature, de préférer la dépuration qui se peut faire par des petits filets d'artere, à celle que l'on doit espérer par les tuyaux considérables qui vont aux intestins, surtout lorsqu'il est question d'une dépuration générale, puisque d'ailleurs la natnre elle-même nous montre souvent comme du bout du doigt, par les cours de ventre abondans qui suivent les premieres frictions, qu'elle affecte, qu'elle aime cette évacuation comme la plus courte, la plus sure & celle qui fatigue le moins.

5. Ceux qui voyant un cours de ventre survenir d'abord après les premieres frictions, bien loin de le soutenir & de l'augmenrer, mettent tous leurs soins à le supprimer par des lavemens anodyns & narcotiques, ou par des émétiques, pour rappeller l'évacuation en haut, pechent formellement contre l'Aphorisme d'Hippocrate, qui conseille « d'agir conformément aux inclinations de la nature, & de choisir les émonctoires qui semblent lui être les plus commodes. » *Quò naturâ vergit, eò ducere oportet per loca magis naturæ commoda.* Or quelle voie peut-on trouver plus commode qu'un canal large & toujours ouvert, placé au milieu du corps comme un aqueduc, à portée de recevoir toutes les impuretés, qui ne cause à la nature aucune peine, aucune inquiétude, aucun danger, qui n'interrompt en aucune maniere la reception de la nourriture, la mastication, la déglutition & la digestion; à la différence de la salivation qui bouleverse ces importantes fonctions?

6. Dans les *véroles* jointes avec une gonorrhée habituelle, il est bien plus sûr de traiter par le cours de ventre, que par la salivation. Cette derniere, quelque copieuse & abondante qu'elle puisse être, n'emporte point la gonorrhée; au lieu que par la méthode que je propose, vous guérissez non-seulement la *vérole*, mais aussi la gonorrhée, comme je l'ai éprouvé diverses fois. Sydenham observe, & son observation est confirmée par l'expérience, qu'aucun degré de salivarion ne peut guérir la gonorrhée, au lieu que la purgation guérit celle-ci & la *vérole* en même tems.

7. Lorsque le malade est extremement amaigri, le cours de ventre est bien plus sûr que la salivation, puisqu'au travers des évacuations qui se font par les cours de ventre, nous trouvons la nourriture & le sommeil, qui réparent les forces, & que nous sommes les maîtres d'arrêter & de modérer le cours de ventre bien mieux que la salivation.

8. Lorsqu'il y a des ulceres au palais, au gosier, à la luette, au nez & autres parties voisines, vous exposez le malade en poussant les humeurs vers les parties affligées, ou à l'étouffer, ou à le défigurer pour jamais.

9. Quelques Auteurs célebres assurent que les effets de la purgation dans la plupart des maladies sont sûrs & salutaires. Ce grand remede perdroit-il son efficacité & sa réputation dans la *vérole*, & les effets reconnus, sûrs, avérés, incontestables qu'il produit dans la gonorrhée? Ne sont-ils pas des garans sinceres de ce qu'il promet dans la *vérole*, puisque l'une & l'autre ne different entr'elles que du plus au moins?

Réponses aux objections qu'on a faites contre cette méthode.

1. Il est à craindre que le virus vérolique, joint avec le mercure, porté dans les intestins, ne les ulcere, & n'y fasse les mêmes impressions qu'il fait sur la bouche, & qu'il n'y cause des tranchées dyssentériques, qui pourroient devenir mortelles.

Je réponds que cet accident n'arrive pas, & qu'il n'est pas même à craindre par les raisons suivantes.

1°. Parce que les intestins, dans leur surface interne, sont enduits d'une mucosité qui ressemble à la morve du nez, que la nature a placée dans leur cavité pour les garantir de l'acrimonie de la bile & des autres humeurs, & pour faciliter la descente des excrémens: cette mucosité les munit encore contre les impressions, soit du mercure, soit du virus qu'il entraîne. Mais il n'en est pas de même de la bouche; cette mucosité ne s'y trouve point. & c'est la raison pour laquelle le mercure y cause de si profonds ulceres. 2°. Le canal intestinal est large & long, & toujours ouvert, les matieres passent rapidement sans y séjourner; au lieu qu'à la bouche elles passent à la file, & font de plus fortes & de plus plus vives impressions. 3°. L'expérience nous fait voir que le cas n'arrive pas dans la méthode qui emploie la purgation.

2. Sydenham condamne les cours de ventre qui viennent après les premieres frictions, & les regarde comme un obstacle à la guérison; & bien loin de les favoriser, il recommande de les supprimer. Je réponds que Sydenham dans son idée avoit raison de s'opposer aux cours de ventre, parce qu'ils étoient un obstacle invincible à la salivation, qu'il croyoit l'unique remede de la *vérole*. Mais si cet Auteur célebre avoit été certain que la *vérole* fût bien guérie par le cours de ventre, il y a lieu de croire de la bonne-foi, dont nous voyons tant de preuves dans ses Ouvrages, qu'il auroit retracté son avis.

3. En précipitant le mercure par les selles vous le rendez inutile, puisque vous ne lui donnez pas le tems de circuler avec le sang.

Je répons que cette objection conclut également contre la salivation & contre la méthode proposée, puisque le mercure s'échappe aussi-bien par la salivation que par le cours de ventre; mais que l'on a un avantage infini de pouvoir introduire autant de mercure qu'on veut dans la méthode proposée. J'ai employé 24 onces d'onguent en 24 frictions; ce qu'on n'oseroit entreprendre dans une salivation, puisque Lemery les fixe à cinq.

4. Il paroît qu'il conviendroit mieux de faire agir le mercure par extinction, en donnant les frictions de loin en loin, comme on le pratique, que d'exciter aucune évacuation.

L'expérience nous fait voir que le mercure donné par extinction, ne réussit pas toujours, bien que je lui aie vu produire de grands effets.

LUF

LUFFA ARABUM; nom du *Cucumis, Ægyptius, reticularis*. La substance réticulaire qui renferme la pulpe, est employée dans les bains publics d'Egypte pour frotter la peau de ceux qui sont attaqués de dartres farineuses, ou de quelques autres maladies semblables. Prosper Alpin, *de Plant. Ægypt. cap.* 34.

LUJ

LUJULA. Voyez *Acetosella.*

LUM

LUMBAGO; douleur violente dans les lombes, qui ôte à ceux qui en sont attaqués, la facilité de se mouvoir & de se courber en-devant. C'est souvent un symptome du scorbut; voyez *Scorbutus*. Cet accident est quelquefois propre à la goute & au rhumatisme. Voyez *Rheumatismus*.

LUMBARIS INTERNUS, nom du muscle *psoas*. V. en l'article.

LUMBI, *les lombes*. Voyez *Abdomen.*

LUMBRICALES MUSCULI, *les muscles lombricaux*. C'est le nom que l'on donne à certains muscles qui meuvent les doigts & les orteils.

Ce sont quatre petits muscles grêles placés dans le creux de la main selon la même direction que les tendons du sublime & du profond.

Ils sont attachés par leurs corps charnus aux tendons du profond ou perforé du côté qui regarde le pouce, proche le gros ligament annulaire du carpe. Ils aboutissent vers les têtes des os du métacarpe par des tendons fort menus, qui accompagnent ceux du profond entre les fourches de l'aponevrose palmaire. Ensuite ils se portent au même côté des premieres phalanges, & s'attachent aux tendons de l'extenseur commun, chacun en particulier à la bandelette voisine de l'écartement tendineux de l'extenseur commun, sur l'articulation de la premiere phalange avec la seconde.

Ces tendons s'unissent aussi à quelques-uns des interrosseux. Ils paroissent varier dans leurs attaches; car quoiqu'ils se présentent souvent du côté du pouce, j'ai idée d'en avoir trouvé aussi le premier attaché à l'index du côté du pouce, le second & le troisieme aux deux côtés du grand doigt, & le quatrieme à l'annulaire du côté opposé au pouce.

Les *lumbricaux* par l'union de leurs tendons avec les tendons des intérosseux, sont coadjuteurs de ces muscles, non-seulement à l'égard des mouvemens latéraux des quatre doigts, mais aussi à l'égard de la flexion & de l'extension de ces doigts. Dans les mouvemens latéraux ils cooperent selon leur arrangement dans chaque sujet; & peut-être la variété de leurs attaches répond-elle à la variété des attaches des intérosseux, de sorte que la coopération réciproque devient par-là égale.

Ce n'est que dans la flexion des premieres phalanges qu'ils sont auxiliaires du grand fléchisseur commun, lequel en est le principal moteur par le moyen des gaines ligamenteuses de ces phalanges, & par le moyen de leur portion la plus voisine du métacarpe.

C'est dans l'extension des troisiemes phalanges qu'ils peuvent être auxiliaires de l'extenseur commun avec les intérosseux, par la même concurrence de leurs tendons. Mais il faut là-dessus avoir la même attention que celle dont je viens de parler à l'occasion de la variété de leurs attaches.

J'ajoute encore ici, que le défaut de ces attaches au côté radial de l'index & au côté cubital du petit doigt, peut être supplé dans certains sujets par les extenseurs propres de ce doigt.

Ceux qui meuvent les orteils sont aussi appellés *flexores primi internodii digitorum pedis.*

Ce sont quatre petits muscles fort grêles, situés plus ou moins longitudinalement sous la plante du pié.

Ils sont d'abord attachés par leurs extrémités charnues aux quatre tendons du long fléchisseur commun, près de l'attache du muscle accessoire. Le premier muscle

est attaché au bord interne du premier tendon; le second muscle à la fourche tendineuse formée par le premier & le second tendon; le troisieme muscle à la fourche du second & du troisieme tendon, & le quatrieme muscle à celle du troisieme & du quatrieme tendon. Ce dernier muscle est plus attaché au troisieme tendon qu'au quatrieme. Au reste, cela varie.

De-là ces quatre petits muscles vont gagner les orteils, où ils se terminent par autant de petits tendons grêles qui s'attachent aux premieres phalanges à peu près comme à la main. On les appelle *lumbricaux* ou vermiculaires, à cause de quelque ressemblance avec les vers de terre. WINSLOW, *Anatomie*.

Les *lumbricaux* du pié ont à peu près les mêmes usages par rapport aux orteils, que les *lumbricaux* de la main à l'égard des doigts. L'accessoire du perforant ou long extenseur commun leur est d'un grand secours, & leur sert comme au tendon même du perforant, en partie d'auxiliaire, & en partie de directeur. WINSLOW.

LUMBRICUS TERRESTRIS, *Vermis terrestris*, Offic. *Lumbricus terrestris*, Jonf. Insect. 137. Ind. Med. 69. Aldrov. de Insect. 693. Charlt. Exerc. 59. Mouff. Insect. 278. Raii Hist. Insect. 1. *Lumbricus terrenus*, Schrod. 5. 343. *Vermes terrestres majores*, Mer. Pin. 206. *Ver de terre*.

C'est un insecte androgine, long, sans piés, gros comme une plume d'oye, mou, charnu, distingué par anneaux, d'un rouge pâle avec le cou rouge, d'un gout terrestre & sans odeur, qui vit dans les terres humides & grasses.

Les *vers de terre* sont extremement diurétiques, diaphorétiques, & anodyns; bons pour résoudre, pour ramollir, & pour lever les obstructions; pour augmenter le lait, & conglutiner les plaies & les nerfs divisés. On les emploie principalement dans l'apoplexie, les convulsions, & les autres affections des nerfs & des muscles, dans la jaunisse, dans l'hydropisie, & dans la colique. Ils ont une vertu spécifique contre la goutte scorbutique; ils appaisent les douleurs de la goutte, & leurs cendres appaisent les maux de dents. SCHRODER.

On les employe souvent dans les compositions destinées pour rafraîchir & déterger les visceres. Ils passent pour être de même nature que les limas: mais ils paroissent contenir plus de sel terrestre & nitreux, ce qui les rend plus pénétrans & plus déterfifs. Ils sont bons pour les inflammations & les tubercules des poumons, & d'une utilité admirable dans les affections des reins & des conduits urinaires, qu'ils rafraîchissent & détergent parfaitement. L'eau composée qui porte leur nom dans les Boutiques, est un remede excellent dans les cas dont nous venons de faire mention. On les omet rarement dans les prescriptions d'eaux de limas, parce qu'ils donnent dans la distilation beaucoup plus de parties que ces derniers. On en compose aussi une huile, qui conserve autant de leur vertu qu'aucune autre préparation de cette espece, mais qui n'est point aussi efficace qu'on le prétend dans les douleurs arthritiques. Elle est rarement d'usage. En voici la préparation.

Prenez *de vers de terre*, *demi-livre*.

Lavez-les dans plusieurs eaux, & ensuite dans du vin blanc, & après qu'ils auront trempé dedans pendant une heure, versez le vin, mettez-les dans un vaisseau au bain-marie, & ajoutez-y deux livres d'huile & demi-pinte de vin blanc. Faites-les bouillir jusqu'à ce que le vin soit entierement consumé, & coulez l'huile à travers un linge pour l'usage. Voyez *Vermes*.

LUN

LUNA, voyez *Argentum*.

LUNARIA, *bulbonac*, ou *lunaire*.

Voici ses caracteres.

Son fruit est plat, d'une grosseur raisonnable, & partagé par une cloison parallele aux valvules membraneuses comme en deux cellules, dans lesquelles sont des semences qui ont pour l'ordinaire la figure d'un rein, élevées au milieu en lentille, & ayant les bords déliés.

Boerhaave en compte onze especes, qui sont

1. *Lunaria, major, siliqua longiore*, J. B. 882. Tourn. Inst. 218. Boerh. Ind. A. 2. 5. *Viola lunaria*, Offic. *Viola lunaria, longioribus siliquis*, Ger. 378. Emac. 464. Raii Hist. 1. 788. *Viola lunaris, altera, sive peregrina*, Park. Parad. 265. *Viola lunaria, major siliqua, oblonga*, C. B. P. 203.

Cette plante croît sur les monts Saleva & Jura près de Geneve, & fleurit au mois de May. Un Chirurgien Suisse, à ce que rapporte Camerarius, préparoit avec ses feuilles pilées & avec la sanicle un excellent onguent vulnéraire. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Lunaria, major, siliqua rotundiore*. Voyez *Bulbonach*.
3. *Lunaria, major, perennis, siliqua rotundiori, flore albo*, T. 218. *Viola lunaria, major altera*, C. B. P. 203.
4. *Lunaria, major, siliqua longiore, flore purpureo*, T. 218. *Viola lunaris*, II. Tabern. Ic. 314.
5. *Lunaria, leucoii folio, siliqua oblonga, majori*, T. 218. *Leucoium, alyssoides, clypeatum majus*, C. B. P. 201. *Alysson, siliqua lata, aspera, quibusdam lunaria, flore luteo*, J. B. 2. 934.
6. *Lunaria, siliqua, oblonga, intorta*, T. 219.
7. *Lunaria, Orientalis, leucoii folio incano, lutea patula*, Juss.
8. *Lunaria, folio leucoii, siliqua oblonga minori*, T. 218. *Leucoium, Alyssoides, clypeatum minus*, C. B. P. 201.
9. *Lunaria, annua, minima, Hispanica, folio leucoii maritimi*, JUSSIEU.
10. *Lunaria, folio leucoii, siliqua oblonga, majore ex alis foliorum erumpente*, VAILL.
11. *Lunaria, perennis, lutea, folio leucoii, ramis expansis*, Vaill. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 5.

LUNARIA BISCUTATA, est le nom du *Thlaspidium Monspeliense, hieracii folio hirsuto*.

LUNARIA BOTRYITIS, est le nom de l'*Osmunda, foliis lunatis*.

LUNARIA PELTATA, est le nom du *Ionthalspi, minimum spicatum, lunatum*.

LUNARIA RADIATA, est le nom du *Medicago, annua, trifolii facie*; & du *Pelecinus vulgaris*.

LUNARIA, signifie en termes de Chymie, eau mercurielle, vinaigre des Philosophes, eau corrosive, & *sputum lunæ*. Il signifie encore la même chose que *Boriza*.

LUNÆTRIA, en termes d'Alchymie, est une espece de fievre hectique, que l'on peut guérir dans l'espace d'un mois lunaire, CASTELLI d'après *Dolæus*.

LUNATICUS, un *lunatique*, est proprement celui qui est affligé d'une maladie, qui augmente & diminue, qui revient & qui s'en va dans les différens tems de la lune. Ce mot signifie en général un fou qui se ressent des influences de la lune.

LUNIFICUS, épithete du mercure.

LUP

LUPARIA, nom de l'*Aconitum Ponticum*.

LUPHA, nom que les Assiriens donnent à l'*Arum*, ORIBASE, *Coll. Med. Lib. XI.*

LUPIA, *loupe*, espece de dureté glanduleuse semblable au ganglion qui vient dans plusieurs endroits du corps. Lorsque les Auteurs donnent ce nom à une tumeur si-

tuée au-dedans des paupieres, ils semblent entendre le *Chalaza*. On appelle encore du nom de *Lupia*, une petite tumeur ronde & molle qui se forme autour des articulations.

LUPINUS, *Lupin*.

Voici ses caracteres.

Sa gousse est pleine de semences ou plates ou sphériques; ses feuilles ont la figure d'un évantail ou d'une main ouverte.

Boerhaave compte sept especes de cette plante.

1. *Lupinus peregrinus major, vel villosus cæruleus major.* C. B. P. 348. M. H. 2. 85.
2. *Lupinus sylvestris flore cæruleo*, C. B. P. 348. Boerh. Ind. A. 2. 48. *Lupinus sylvestris*. Offic. *Lupinus flore cæruleo*, Ger. 1043. Emac. 1217. *Lupinus cæruleus minor*. Park. Parad. 335. Raii Hist. 1. 907. *Lupinus sylvestris purpureo flore, semine rotundo vario*. J. B. 2. 291. *Lupinus sylvestris purpureo flore, semine rotundo, vario majore*. Tourn. Inst. 392. *Lupin sauvage*.

On le cultive dans les Jardins, & il fleurit au mois de Juillet. Ses semences sont d'usage & possedent les mêmes vertus que celles du *Lupin* cultivé.

3. *Lupinus, peregrinus major, flore incarnato.*
4. *Lupinus, sativus, flore albo*. C. B. P. 347. Tourn. Inst. 392. Boerh. Ind. A. 2. 49. *Lupinus*. Offic. *Lupinus sativus*. Ger. 1043. Emac. 1217. Raii Hist. 1. 906. *Lupinus sativus albus*. Park. Theat. 1073. *Lupinus vulgaris, semine & flore albo, sativus*. J. B. 2. 288. *Lupin*.

Le *lupin* blanc pousse une tige ronde & velue, d'où sortent un grand nombre de feuilles représentant une main ouverte, disposées en rond sur une longue queue, composées ordinairement de neuf parties, étroites près de la tige & terminées par une pointe émoussée, souples & velues, surtout dessous. Ses fleurs naissent aux sommets des branches, elles sont disposées par anneaux, pareilles à celles des pois & de couleur blanche. Il leur succede des gousses plates, larges & velues, qui renferment trois ou quatre semences blanches applaties. On seme cette plante tous les ans dans les jardins, elle fleurit au mois de Juin; & sa semence, qui est la seule de ses parties en usage est mûre au mois de Juillet.

Les *lupins* sont quelque peu amers, apéritifs & déterfifs, bons pour tuer les vers, pour exciter les regles & hâter la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. On les emploie extérieurement pour remédier aux difformités de la peau, pour guérir les ulceres galleux, la teigne & autres maladies semblables. MILLER, *Bot. Off.*

On cultive les *lupins* dans la Toscane, comme Matthiole & moi, dit Ray, l'avons observé non-seulement pour servir de nourriture au peuple, mais encore pour engraisser les terres. Pline nous dit que les *lupins* engraissent les champs & les vignobles, aussi-bien que la meilleure espece de fumier qu'on peut employer.

Les *lupins* macérés dans l'eau chaude perdent leur amertume, & peuvent se manger sans aucune autre préparation. Galien dit qu'on les mange cuits avec du garum & de l'oxygarum, & assaisonnés seulement avec un peu de sel, mais qu'ils fournissent un aliment de mauvais suc & de difficile digestion. Tant que leur amertume naturelle subsiste, ils possedent une qualité détersive & digestive, & tuent les vers, soit qu'on les emploie en forme de cataplasme, ou en forme d'éclegme avec du miel, ou qu'on les boive dans du posca. Leur décoction sert au même usage. Employés extérieurement ils sont estimés déterfifs; de-là vient que les fomentations de leur décoction, & les cataplasmes dans lesquels on fait entrer leur farine, sont extremement efficaces contre la lepre, les achores, les pustules, le psora, la gangrene, & les ulceres malins, tant en qualité de déterfif, que de digestif, sans corroder la peau.

Quelques-uns se servent de la farine de cette espece de légume avec du vinaigre pour la sciatique. Cette même farine employée en forme de pessaire avec de la myrrhe & du miel, excite les regles & chasse le fœtus qui est mort dans la matrice.

Ce que Theophraste dit, qu'il n'y a point d'animal qui mange des *lupins* verds à cause de leur amertume, doit s'entendre du fruit; car on les seme aujourd'hui communément parmi les panais pour la nourriture du bétail, comme J. Bauhin nous l'apprend. RAY, *Hist. Plant.*

Les Anciens ont connu les *lupins* sous le même nom que nous, & l'on assure qu'ils les employoient dans leurs Jeux & leurs Comédies, en guise de monnoie: de-là est venu le Proverbe *Nummus Lupinus*, pour signifier une espece de nulle valeur, & celui d'Horace:

Nec tamen ignorat, quid distent æra lupinis.

Les *lupins* réduits en farine fournissent un aliment très-nourrissant. Cette farine est émolliente, nourrissante, & anodyne: mais elle resserre beaucoup, ce qui fait qu'on en donne avec un peu de vin muscat pour arrêter les dyssenteries opiniâtres. Ces semences ont les mêmes vertus que l'orobe, & tuent les vers par leur amertume. Elles sont efficaces pour la teigne & les ulceres, lorsqu'elles sont cuites, & un des principaux cosmétiques. *Histoire des Plantes* attribuée à Boerhaave.

5. *Lupinus, Indicus, folio angustissimo.*
6. *Lupinus, sylvestris, flore luteo*. C. B. P. 384.
7. *Lupinus, exoticus, flore albo*. H. Eyst. Æst. o. 13. T. 4. fig. 1. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II.* p. 48.

LUPULUS, *Houblon*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est rampante. Ses feuilles sont rudes, anguleuse & conjuguées, & ses tiges flexibles. Ses fleurs n'ont point de pétales, elles sont composées de plusieurs étamines, soutenues par un calyce découpé en cinq parties dont les feuilles sont disposées en forme d'étoile, & forment des grappes qui naissent sur des piés différens. Les ovaires sont cornus & forment des têtes composées de plusieurs petites feuilles soutenues sur un poinçon, dont chacune renferme une semence ordinairement ronde, & enveloppée d'une coëffe membraneuse.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, l'une mâle & l'autre femelle, que Dale renferme dans un seul article, savoir,

Lupulus mas & fœmina, C. B. P. 298. J. B. 2. 151. Raii Hist. 1. 156. Synop. 52. Tourn. Inst. 535. Boerh. Ind. A. 2. 104. *Lupulus*, Offic. *Lupulus sativus & sylvestris*, Park. 176. *Lupus salictarius*, Ger. 737. Emac. 887. *Houblon*.

Le *houblon* est une plante qui monte à une hauteur considérable en s'attachant & serpentant autour des échalas ou perches dont on se sert pour la soutenir. Ses branches sont rudes & velues, ses feuilles larges, rudes, pareilles à celles de la vigne, découpées en trois parties, & dentelées à leurs bords. Ses fruits naissent aux sommets des tiges en forme de grosses têtes écailleuses, d'un verd pâle jaunâtre, lorsqu'elles sont mûres, & d'une odeur forte. On cultive le *houblon* dans des jardins particuliers, il croît aussi sans culture parmi les haies & il est mûr en Septembre. Les sommités de ses tiges sont bonnes à manger étant cuites comme des asperges.

Plusieurs personnes mangent les jeunes jets ou les sommités du *houblon* au printems dans la croyance qu'elles purifient le sang, qu'elles lâchent le ventre & qu'elles excitent l'urine. Le *houblon* sert à faire la biere, il est bon pour lever les obstructions du foie & de la rate, pour guérir la jaunisse, pour exciter les regles & pour les affections hypocondriaques. Quelques Auteurs l'estiment bon pour le calcul, mais d'autres lui disputent cette propriété. On prétend qu'un oreiller rempli de *houblon* procure le sommeil dans les fievres qui sont accompagnées du délire. MILLER, *Bot. Off.*

Le *houblon* est amer, déterſif & ne rougit point le papier bleu. Par l'analyse Chymique on tire de cette plante peu d'acide, assez d'huile & de sel volatil concret; ce qui fait connoître qu'elle contient du sel ammoniac mêlé avec du soufre & de la terre. On se sert des tendrons & des têtes du *houblon* pour purifier le sang dans le scorbut, dans les dartres & dans toutes les maladies de la peau. On fait infuser pendant la nuit deux pincées de sommités de cette plante dans du petit-lait, ou dans du vin blanc. Pour l'affection hypocondriaque & pour la mélancolie, on prépare des juleps & des aposemes avec le *houblon*, & l'on ajoute à chaque dose deux gros de teinture de mars: le même remede provoque les regles: le sirop fait avec le suc de cette plante a les mêmes vertus: on mêle aussi ce suc avec celui de fumeterre pour en faire un sirop.

Clusius dit qu'à Salamanque en Espagne on fait suer les maladés dans les maladies vénériennes, de la maniere suivante.

Prenez *huit livres d'eau*, &
une livre de racines de houblon.

Mettez-les macérer toute une nuit.

Faites-les bouillir le lendemain jusqu'à la consomption du tiers ou de la moitié, si la maladie est considérable.

Donnez huit onces de cette décoction le matin à jeun au malade, & couvrez-le: on y ajoute quelquefois les racines de persil ou de chien-dent, & quelques raisins secs. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

On sait que le *houblon* empêche la biere de s'aigir & de se corrompre, & fait qu'elle se conserve long-tems. L'efficacité de cette plante consiste dans son amertume, qui s'évanoüit cependant avec le tems, de sorte que la biere prend un gout vineux. On prétend que le *houblon* lorsqu'il est cuit dans la liqueur ou dans le moût, rend la biere plus saine & plus agréable au gout, qu'il lui communique une vertu diurétique & emménagogue, qu'il est bon pour purifier le sang, pour la jaunisse & pour les affections hypocondriaques. Mais on ne sait s'il est de quelque efficacité pour dissoudre & chasser le calcul des reins & de la vessie, ou s'il ne contribue pas plutôt à sa génération.

Ceux qui recommandent le *houblon* pour le calcul se fondent sur sa qualité chaude & diurétique; & au contraire ceux qui en rejettent l'usage ont pour eux la raison & l'expérience qui nous assure que la biere faite avec le *houblon* irrite les paroxysmes du calcul, au lieu qu'elle les appaise lorsqu'on ne fait point entrer cette plante dans sa composition. On assure de plus que depuis que l'usage du *houblon* s'est introduit en Angleterre, le calcul y est devenu comme épidémique, & que le nombre de ceux qui sont affligés de cette maladie y est beaucoup plus grand qu'il ne l'a jamais été. Quant à moi, dit Ray, j'adopte le sentiment de ceux qui recommandent l'usage du *houblon* dans la biere, persuadé que je suis qu'elle en est plus salutaire & plus amie de l'estomac, & plus propre à faciliter la digestion. Je n'ignore point que les Medecins défendent la biere faite avec le *houblon* à ceux qui sont affligés du calcul, & qu'ils recommandent la biere douce pour la même maladie, à dessein de calmer les paroxysmes; & en effet sa douceur la rend extremement propre pour cet usage, mais non pas pour déraciner la maladie ou pour détruire sa cause; car sa qualité gluante & visqueuse, & la quantité de tartre & de lie qu'elle dépose la rend plus capable de hâter la génération & la concrétion du calcul, que de le dissoudre. Il n'est point vrai que le calcul soit devenu épidémique en Angleterre depuis qu'on s'y sert du *houblon*; car quoique l'usage de cette plante soit plus fréquent aujourd'hui dant ce Royaume qu'il ne l'a jamais été, on y voit cependant un moindre nombre de personnes affligées de cette maladie, comme il paroît par les observations que M. Grant a données sur la liste des morts.

A l'égard de la génération du calcul dans le corps humain, je crois que rien n'y contribue plus que l'usage des liqueurs qui contiennent & déposent beaucoup de tartre. De-là vient que les buveurs d'eau sont rarement sujets à cette maladie, au lieu que ceux qui s'adonnent au vin sont très-incommodés du calcul ou de la goute; car ces deux maladies paroissent être produites par la même matiere; ce qui fait qu'elles se transforment souvent l'une en l'autre. On remarque encore que le calcul est beaucoup plus fréquent en France où le vin sert de boisson ordinaire aux habitans, qu'en Angleterre, où l'on ne boit que de la biere. Or on sait que les vins de France précipitent beaucoup de tartre. Quant à cette derniere particularité, le Docteur Scarl a refuté par des expériences convaincantes l'opinion où l'on est que le tartre est la vraie matiere du calcul, bien qu'il soit vrai que les buveurs de vin sont extremement sujets au calcul, & que le vin contient beaucoup de tartre. Mais si le vin cause la pierre, ce n'est point par le moyen du tartre qu'il dépose, mais pour quelques autres raisons qu'on n'a point encore découvertes.

Prenez *de sel gris*, &
de houblon nouveau, } *de chaque, deux poignées*;
de groseilles, un quarteron.

Pilez-les & réduisez-les en une masse que vous appliquerez aux poignets en forme d'épitheme pour la fievre quotidienne. RAY, *Hist. Plant.* d'après M. *Boyle.*

Les sommités du *houblon* sont détersives, mais leur usage excessif cause souvent une strangurie. On applique les feuilles de cette plante en forme d'épitheme sur les endroits du corps où les vaisseaux sont le plus apparens dans les fievres intermittentes. Le *houblon* est encore propre pour déterger les humeurs acrimonieuses: mais il nuit aux personnes d'un tempérament sec à cause de sa qualité dessiccative. Sa décoction est apéritive & quelque peu chaude; on la recommande pour les maladies hypocondriaques, pour le scorbut, pour les fievres chroniques, pour la gale & pour les autres maladies de la peau. Ses feuilles pilées sont bonnes pour les luxations, les contusions & les tumeurs. Ses racines cuites sont sudorifiques. *Hist. Plant. adscript. Boerhaave.*

LUPUS, Offic. Schrod. 5. 304. Schw. Quad. 106. Gesn. de Quad. Digit. 634. Charlt. Exer. 15. Raii Synop. A. 173. Aldrov. de Quad. 144. Jonf. de Quad. 89. *Loup.*

Les parties de cet animal dont on fait usage en Medecine sont les dents, le cœur, le foie, les intestins, la graisse, les os, la fiente & la peau. La dent du *loup* est employée pour aider à faire sortir les premieres dents des enfans; on l'enchasse dans de l'argent, & on la leur fait mâcher, afin que les gencives s'ouvrant par ce frottement les dents sortent. Le cœur de cet animal est

estimé propre pour l'épilepsie. Son foie corrige les maladies hépatiques, & comme tel il est salutaire aux hydropiques, aux personnes maigres aussi-bien qu'à celles qui ont la toux. On emploie ses intestins comme un remede extraordinaire pour la colique, puisqu'on assure qu'ils la guérissent étant attachés autour du corps du malade. On attribue la même vertu à sa peau. Sa graisse possede les mêmes propriétés que celles du chien; elle est chaude, résolutive, bonne pour les maladies des paupieres & des articulations. Ses os sont efficaces pour la pleurésie, pour les meurtrissures & pour les piquures. Sa fiente est bonne pour la colique. DALE d'après *Schroder*.

LUPUS MARINUS, Schonf. Ichth. 45. Charlt. Pis. 31. *Lupus marinus*, Schonfeldii, Jons. Tab. 47. *Lupus marinus nostras & Schonfeldii*, Raii Ichth. 130. Ejusd. Synop. Pisc. 40. *Anarrhicas*, Gesn. Paralip. 4. *Loup marin*.

Les dents mollaires de ce poisson sont d'usage en Medecine. On les vend dans les Boutiques sous le nom de *Lapis Bufonites*, *crapaudine*. *Bufonitis lapis*. Ind. Med. 23. *Bufonites majusculus atro-rubens instar capsulæ glandis quercinæ*. N°. 200. Suid. Lithop. Brit. 70. Mort. North. 244. *Bufonius*, Mer. Pin. 210. *Lapidis bufonitis varietas prima*, Boet. de Lap. 301. *Batrachitæ, vel craportinæ*. Gesn. de Lap. 161.

Elles ont la forme d'une calotte étant creuses d'un côté & convexes de l'autre. Elles sont d'une couleur brune blanchâtre, quelquefois d'un brun foncé, tantôt noires, tantôt blanches, tantôt vertes, & tantôt bigarrées. Elles passent pour résister au poison & à la peste.

Merret, dans son *Pinax Rerum naturalium Britannicarum*, assure que les crapaudines que l'on regarde comme des pierres précieuses, ne sont autre chose que les dents molaires de ce poisson. « J'ai démontré, dit-il, en « presence du Roi, qui assistoit aux Leçons du Docteur « George Ent, mon Collegue, qu'il honora de la di« gnité de Chevalier; que ces pierres sont les dents « molaires du *loup marin*; & nos Orfevres ont avoué « avec surprise qu'elles étoient les mêmes que celles « qu'ils vendent pour des véritables crapaudines. »

Je suis persuadé, dit Dale, que les pierres de coq (*lapides alectorii*) voyez *Alectoria*, ont la même origine; mais j'ignore si elles appartiennent à ce poisson ou à quelqu'autre. On prétend qu'elles se trouvent dans le ventricule des coqs ou des chapons. On trouve tous les jours des pierres dans les gosiers des poules & des autres oiseaux domestiques: mais c'est parce qu'ils les ont avalées pour faciliter la digestion des alimens & les broyer, après quoi ils les rendent avec leurs excrémens. On peut confronter ce qu'on a dit touchant l'origine de la pierre d'hirondelle (*lapis chelidonius*) voyez *Chelidonius*, avec ce qu'on vient de dire de celle de coq.

On donne quelquefois au *cancer* le nom de *loup*, parce qu'il mange les chairs.

L U S

LUS. Voyez *Luz*.

LUSCINIA, Offic. Aldrov. Ornith. 2. 771. Charlt. Exer. 97. Gesn. de Avib. 532. Jons. de Avib. 88. Schw. A. 295. *Luscinia seu philomela*, Raii Ornith. 220. Ejusd. Synop. A. 78. Will. Ornith. 161. *Philomela Luscinia & Lusciniola*. Bellon. des Oise. 336. *Luscinia*, *Lusciniola*. Mer. Pin. 179. *Rossignol*.

Sa chair & son fiel sont d'usage, la premiere pour la cachexie & pour fortifier le cerveau; & le second pour aiguiser la vue étant réduit en forme de liniment avec du miel. XIRANID.

LUSCIOSUS, est une personne qui a la vue basse & qui ne peut discerner les objets que lorsqu'ils sont fort près. Voyez *Myops*.

LUSTUM, la crême du lait. RULAND.

L U T

LUTATIO, l'action de luter les vaisseaux dont on se sert pour les opérations de Chymie, ou de barbouiller les parties du corps avec du limon pour en dessécher l'humidité superflue. Cette méthode étoit fort en usage en Egypte, ainsi que nous l'apprenons de Galien.

LUTEA ou CIRLUS, est le nom d'un petit oiseau dont on trouve la description dans Aldrovandi.

LUTEOLA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues, & d'une seule piece, ses fleurs irrégulieres & composées de plusieurs pétales inégaux. Son fruit est rond, creux & terminé par trois pointes.

Boerhaave n'admet qu'une espece de cette plante, qui est

LUTEOLA HERBA, *salicis folio*. C. B. P. 100. Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251. *Struthium*, Offic. *Luteola*, Ger. 398. Emac. 494. Raii Hist. 2. 1054. Synop. 3. 366. *Lutea Plinii quibusdam*. J. B. 3. 465. *Gaude* ou *herbe jaune*.

C'est une plante qui croît à la hauteur de trois piés, & qui pousse des tiges creuses, cannellées & couvertes de feuilles longues, étroites, vertes & sans queues. Les fleurs naissent aux sommets des tiges en forme d'épis ou de thyrses, elles sont petites & vertes, & suivies de petites capsules rondes, ouvertes & aplaties, qui s'ouvrent en trois endroits & laissent voir des semences menues & noirâtres. Elle croît sur le bord des rivieres, sur les murailles & parmi les décombres, & quelquefois dans les terres en friche: mais on la cultive dans plusieurs endroits pour l'usage des Teinturiers, qui s'en servent pour teindre en jaune.

On croit que cette plante est le *struthium* de Dioscoride, & bien qu'on l'emploie rarement, elle passe pour être un excellent vulnéraire, & un remede efficace contre la jaunisse. Les Herboristes la vendent souvent pour la guede ou pastel. MILLER, *Bot. Off.*

Le *struthium* étoit si connu des anciens Grecs, que Dioscoride n'a pas cru qu'il fût nécessaire d'en donner la description: mais les Savans des derniers siecles ont été fort partagés de sentiment sur son sujet. Cordius l'a pris pour l'impératoire, quelques-uns, comme C. Bauhin l'observe pour la valérienne; Fuchsius, Lonicerus & Thalius, pour la savonniere. C. Bauhin rejette tous ces sentimens & veut que cette plante soit une espece de *lychnis* qu'on lui a envoyée. Lacuna & Gesner supposent que la *luteola* commune est le vrai *struthium*, en quoi ils sont contredits par Matthiole, qui appelle cette plante *pseudo-struthium*. Honorius Bellus, dans sa seconde Lettre à Clusius, prétend que la *luteola* est le *struthium* des Anciens; & comme j'adopte son sentiment, dit Dale, je les ai jointes dans le même article.

Elle est appellée *luteola*, *à colore luteo*, de sa couleur jaune, parce que sa racine étant cuite avec du sel, teint la laine d'un très-beau jaune, ou de couleur d'or. Elle est apéritive, & l'on applique sa racine écrasée aux bras des Fébricitans. Elle est conforme en tout à la *rubia*. *Hist. Plant. adscript.* BOERHAAVE.

LUTRA, Offic. Bellon. Aquat. 31. Aldrov. de Quad. Digit. 294. Jons. de Quad. 104. Charlt. Exer. 18. Schw. Quad. 107. Gesn. de Quad. Digit. 683. Mer.

Pin. 167. Raii Synop. A. 186. Schonef. Icht. 46. *Le Loutre.*

On le trouve dans les grandes rivieres, & sa graisse est d'usage. Etant mêlée & cuite, avec des digestifs elle est excellente pour guérir les maladies des articulations. Holler.

Son foie desséché & mis en poudre, & pris à la dose d'un scrupule ou d'une dragme est bon pour la dyssenterie. Ses testicules desséchés & pulvérisés, & pris à la même dose, son estimés propres pour guérir l'épilepsie.

LUTRON, λουτρὸν, *un bain*; c'est aussi le nom d'un médicament ophthalmique dont il est parlé dans Galien, *de Comp. M. S. Lib. IV. c. 7.*

LUTUM, *Lut.* Les Chymistes donnent le nom de *lut* à une substance mixtionnée, ténace & ductile qui devient solide en se desséchant; & qui étant appliquée sur les jointures des vaisseaux empêche l'air d'y entrer & d'en sortir. Le principal usage de ces *luts* est d'arrêter les particules que le feu fait élever dans la distilation, & d'empêcher qu'elles ne s'échapent des vaisseaux; par où l'on voit qu'il faut différens *luts*, suivant la différence des sujets que l'on veut distiler.

Lorsque ce sujet est purement aqueux, on peut se servir d'un *lut* composé avec de la graine de lin pulvérisée & paitrie avec un blanc d'œuf, lequel étant appliqué sur les jointures des vaisseaux se durcit par le moyen de la chaleur. S'il arrivoit qu'il vînt à s'entrouvrir on y remédieroit aisément en remplissant les crevasses avec de la nouvelle matiere toute fraîche. Une pâte faite avec la même farine paitrie avec de l'eau froide est excellente pour la distilation de tous les esprits inflammables & de tous les sels alcalis volatils. Elle ne vaut rien dans la distilation des acides doux ou des liqueurs acéteuses qui la ramollissent & la dissolvent de maniere à laisser échapper les vapeurs. Il vaut donc mieux dans ces cas se servir de la vessie mouillée, qui porte avec elle une glu très-facile à s'attacher aux jointures des vaisseaux sur lesquels on l'applique.

La distilation des acides fossiles, tels que ceux du vitriol, du sel marin, & autres semblables, demande un *lut* qui aquiere en se séchant la dureté de la pierre. Ce *lut*, qu'on appelle philosophique, peut se préparer avec la chaux de couperose & de la chaux vive, en faisant bouillir le caput mortuum du vitriol dans plusieurs portions d'eau, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement lavé de ses parties salines. On fait ensuite sécher la poudre & on la garde dans un vaisseau bien fermé. On broie cette poudre avec une égale quantité de chaux vive, & après l'avoir paitrie avec un blanc d'œuf, on l'applique immédiatement sur les jointures des vaisseaux, après les avoir fait un peu chauffer auparavant. Pour peu qu'on tarde de l'appliquer il devient dur comme une pierre, tout-à-fait intraitable: mais lorsqu'on l'emploie à tems, il empêche l'évaporation des esprits salins aussi-bien que le verre.

Voici une maniere beaucoup plus facile de préparer un *lut* pour le même usage:

Je pétris du sable & de la terre grasse ensemble avec de l'eau jusqu'à ce que la matiere ne s'attache plus aux doigts; j'y ajoute ensuite une quatrieme partie de chaux commune pour donner une fermeté suffisante à la pâte, qui est d'autant meilleure qu'on l'applique plus seche, pourvu qu'elle reste ductile; car elle forme en se durcissant un ciment excellent, dont il est aisé de réparer les crevasses avec la même pâte. Ce ciment est beaucoup plus facile à préparer que l'autre, qui demande de la chaux vive excellente qu'on n'a pas toujours le moyen d'avoir.

On a cet inconvénient à essuyer dans les distilations que l'on fait à feu ouvert, que les vaisseaux sont sujets à s'éclater & à se rompre en morceaux, lorsqu'on ouvre la porte du fourneau, pour lui donner de l'air ou pour y mettre du charbon. Il est donc à propos de les garantir de cet accident en les endnisant d'une pâte capable de résister à l'impression du froid, & cette précaution est souvent nécessaire, lorsqu'on distile au feu de sable & dans des vaisseaux de verre, & que le feu est assez violent pour fondre les cornues. Le meilleur lut que je connoisse pour cet effet, est celui qui est composé de sable & de terre grasse qu'on pétrit ensemble avec de l'eau, jusqu'à ce que la pâte ne s'attache point aux doigts; on y ajoute sur la fin quelque peu de chaux commune, & l'on incorpore le tout le mieux qu'on peut. On chauffe le vaisseau qu'on veut luter, & on l'expose à la vapeur de l'eau chaude, pour que toute sa surface devienne moite, après quoi on le couvre de ce ciment, le plus également qu'il est possible, on le saupoudre avec du sable chaud & sec, & on l'enferme dans un lieu froid, pour que ce lut puisse se sécher peu-à-peu; en observant de remplir les crevasses avec la même matiere. Ce lut, lorsqu'il est parfaitement sec, met le vaisseau en état de résister au feu le plus violent.

Quelques Chymistes de Londres se servent pour le même effet d'un ciment préparé avec de la cendre de bois tamisée, & réduite en une consistance convenable avec du blanc d'œuf, & quelque peu d'eau gommée. On peut encore se servir plus utilement, pour raccommoder les verres & les porcelaines cassées, de ce que les Peintres appellent huile de litharge, ou d'un mélange d'huile de lin & de céruse, réduit par l'insolation ou la décoction en un baume parfaitement blanc, & que l'on broye ensuite sur un marbre avec de la nouvelle céruse, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance d'un onguent. Ce mélange est fort lent à se sécher: mais il n'en est pas moins efficace.

LUX

LUXATIO, *Luxation.*

Lorsque l'extrémité d'un os mobile est sortie de la cavité dans laquelle il se meut naturellement, en sorte que cet os ne puisse plus se mouvoir: ce déplacement s'appelle *Luxation.*

La *luxation*, qui est encore appellée *dislocation*, & par Cœlius Aurelianus, *in cap. 1. Lib. II. Morb. Chronic. Delocatio*, est le déplacement d'un os de l'endroit qu'il occupe naturellement; & dans ce sens elle signifie tout changement qui survient à un os par rapport à sa situation naturelle. Cependant la coutume qui est l'arbitre des mots, a restraint celui-ci au déplacement ou à la sortie des os mobiles hors de la place qu'ils doivent naturellement occuper.

Puis donc que la *luxation* proprement dite ne peut arriver qu'aux os qui sont articulés, il s'ensuit que la définition précédente est extremement exacte; car on doit considérer deux choses dans toute articulation, l'os qui reçoit & celui qui est reçu. Gorræus nous apprend dans ses *Définitions* que les Grecs appellent la cavité de l'os qui reçoit la tête d'un autre os κοῖλον, & la partie de l'os qui est logée dans cette cavité ἄρθρον, ou simplement jointure. On trouve une définition excellente de la *luxation* dans le troisieme Chapitre du sixieme Livre de Paul Eginette, qui dit, que « c'est le déplacement de l'os reçu de sa propre cavité dans un « autre; au moyen de quoi le mouvement volontaire « cesse »; car à moins que la *luxation* ne devienne un obstacle au mouvement, on ne peut l'appeller proprement de ce nom, quoique l'extrémité de l'os mobile sorte de la cavité dans laquelle elle se meut naturellement; on remarque en effet dans l'articulation de la mâchoire inférieure, qu'encore que la tête de cet os soit logée dans une cavité très-profonde, située à la partie inférieure de l'os des tempes près de l'apophyse zygomatique, elle peut néanmoins par le moyen d'une lame cartilagineuse & élastique interposée, sortir de sa cavité, & y rentrer, sans pour cela que son

mouvement soit interrompu. D'ailleurs il est nécessaire, pour les différens mouvemens de la machoire inférieure, que sa tête puisse sortir de sa cavité, ainsi que je viens de dire.

Si l'os est tout-à-fait déplacé, c'est une *luxation*; s'il ne l'est qu'en partie, ce n'est qu'une entorse.

Il est aisé de concevoir que la tête d'un os articulé, peut ou totalement sortir de la cavité dans laquelle elle est naturellement contenue, ou s'éloigner de sa situation naturelle, de façon qu'elle reste partie dedans & partie dehors. Hippocrate dans son *Traité des Articles*, nie cependant que cela arrive dans toutes les articulations; car comme les têtes de l'humerus & du fémur sont tout-à-fait rondes & reçues dans des cavités semblables, il conclud qu'elles ne peuvent sortir en partie de leurs cavités: mais qu'il faut, ou qu'elles en sortent totalement, ou qu'elles y rentrent de nouveau, si elles n'en sont sorties qu'en partie. Mais il est suffisamment évident que cela peut arriver dans d'autres articulations; aussi Paul Eginette a-t'il soin de nous dire dans le troisieme Chapitre de son sixieme Livre, « qu'il n'y a « d'autre distinction à faire dans la définition des *lu-* « *xations* que celle du plus ou du moins; car lorsque la « tête de l'os est entierement sortie de sa cavité, on « l'appelle du nom commun de ἐξάρθρημα, au lieu que « quand elle n'en est sortie qu'en partie, ou qu'elle ne « s'est avancée que jusqu'aux bords de sa cavité, elle est « appellée πάραρθρημα; car la préposition παρὰ qu'on met au-devant du nom d'une maladie, marque qu'elle est légere. C'est ainsi que les Anciens désignoient une apoplexie légere par le mot de *Parapoplexia*, & une esquinancie du même degré par celui de *Parasynanche*. D'où il suit que Vesale, *in Chirug. Magn.* employe ces mots fort improprement, lorsqu'il dit que les *luxations* qui sont causées par une fluxion d'humeurs sur les articulations, sont appellées παραρθρήματα, & celles qui viennent d'une impulsion des humeurs dans l'articulation ἐξαρθρήματα. Mais on sera parfaitement convaincu par ce qui suit, que les vraies *luxations* peuvent être causées par des humeurs qui se jettent dans la cavité de l'articulation. Toute *luxation* dans laquelle la tête de l'os n'est déplacée qu'en partie de sa cavité, est appellée *subluxatio*, *sous-luxation* ou *entorse*; quoiqu'on entende encore par ce dernier mot un changement dans la situation des muscles & des tendons, en conséquence de quelque violence externe, aussi-bien qu'une distension des ligamens produite par la même cause, ou comme par une espece d'*intorsion*. Il vaut donc mieux, pour éviter toute ambiguité, appeller une *luxation* imparfaite du nom de *sous-luxation*, que de celui d'*entorse*.

La plus mauvaise est celle qui est causée par le détachement de l'épiphyse du corps de l'os.

On remarque dans les plus gros os du corps qui sont attachés ensemble par une articulation mobile, par exemple dans ceux du fémur, que leurs deux extrémités sont tout-à-fait distinctes du reste de l'os. Mais cela est encore plus sensible dans ceux des enfans nouveaux-nés & des fœtus; car ces os sont tout-à-fait cartilagineux, & l'on apperçoit dans le point qui est également éloigné de leurs extrémités, une petite portion osseuse qui s'étendant en tout sens, ou vers chaque extrémité, convertit peu-à-peu le cartilage en os. Voyez *Albini Icones ossium fœtus humani*. Mais les deux extrémités demeurent long-tems cartilagineuses, & dans celles-ci encore, le cartilage commence à se former intérieurement en un os, qui occupe peu-à-peu toute leur substance. Mais il reste encore pendant long-tems, entre le fémur & ses deux extrémités, une substance de nature cartilagineuse, qui semblable à une espece de glu, unit les extrémités de l'os à son corps, jusqu'à ce qu'étant enfin devenue osseuse, les extrémités, suivant l'Auteur que nous venons de citer, ne forment plus qu'un corps continu avec le reste de l'os: mais de telle sorte cependant qu'il reste extérieurement pendant quelque-tems une certaine marque de séparation, qui s'efface avec le tems, comme Albinus le donne à entendre dans l'Ouvrage que nous avons cité. On appelle épiphyse ces extrémités de l'os de la cuisse, qui sont distinguées du reste de son corps par ce cartilage intermédiaire. Elles se séparent aisément de l'os dans les animaux qui sont jeunes, comme on l'observe tous les jours à table: mais il sort des endroits où les épiphyses sont unies au reste de l'os des ligamens qui entourent & assurent les articulations de tous côtés. Columbus, dans son Traité intitulé: *de Re Anatomica*, *Lib. I. cap.* 2. croit que le principal usage des épiphyses, est de former par leur union avec l'os, des ligamens qui ne sont continués à aucune autre partie, mais qui sortent dans cet endroit de l'os même. Clopton Havers remarque aussi dans son *Osteologia Nova*, que le périoste qui revêt la surface externe de tous les os, s'en sépare dans les endroits d'où ces ligamens sortent, & que rampant sur la surface externe des ligamens, il se communique à un autre os.

Il s'ensuit donc qu'on ne peut séparer l'épiphyse du corps de l'os, sans nuire à son mouvement. Mais cela ne peut être proprement appellé une *luxation*, à cause que l'extrémité de l'os mobile ne sort point de la cavité dans laquelle il se meut naturellement. Suivant la définition que nous avons donnée, la *luxation* consiste dans le déplacement de l'extrémité d'un os mobile de sa cavité, d'où il suit qu'on feroit peut-être mieux de rapporter cette maladie aux fractures. Galien, *Method. Medend. Lib. VI. cap.* 5. paroît en faire une espece de fracture; car il l'appelle ἄπαγμα, au lieu qu'il donne aux autres fractures le nom général de κάταγμα, assurant que les Medecins sont les seuls qui employent celui d'ἄπαγμα. Il signifie cette espece de fracture, dans laquelle l'extrémité de l'os, surtout dans l'endroit où il est articulé avec l'autre os, est rompue; & comme on regarde souvent cette espece de fracture comme une *luxation*, c'est ce qui fait qu'on rapporte communément la derniere à la premiere. Céla arrive surtout dans les *luxations* du fémur; dont les épiphyses se séparent du corps de l'os; sans compter que le cou de celui-ci, qui est extremement tendre, se fracture; car, Ruysch, *Thesaur. Anatom.* 8. *N°.* 103. nous apprend qu'un fameux Chirurgien ayant disséqué huit fois des vieilles femmes boiteuses, trouva toujours le cou du fémur fracturé, sans appercevoir aucune *luxation*. La facilité qu'ont les épiphyses à se séparer du corps de l'os dans les enfans, les rend beaucoup plus sujets à cette maladie que les adultes; & lorsque ceux qui les portent aux bras, n'ont pas soin d'empêcher qu'ils ne se renversent en arriere, il est à craindre que les épiphyses du fémur ne se séparent, ou que le cou de cet os ne se rompe, ce qui ne manqueroit pas de les rendre boiteux pour le reste de leur vie, parce que le corps de l'os se trouvant séparé de sa tête, est tiré en-haut par la force & l'action des muscles: mais la Nature fait quelquefois des efforts surprenans pour réparer ce défaut; car Ruysch, *Thesaur. Anatom.* 9. *N°.* 74. nous apprend qu'ayant disséqué le corps d'une vieille femme qui avoit été affligée pendant sa vie de cette incommodité, il trouva que la Nature avoit remplacé le cou du fémur, qui manquoit totalement par différens ligamens ronds, durs & épais, qui unissoient la tête de l'os à ses autres parties. Il est évident que la cure de cette maladie est beaucoup plus difficile que celle de la *luxation* proprement dite; car on retient facilement les os luxés dans leur situation naturelle, pourvu qu'on laisse la partie en repos: mais quand l'épiphyse est séparée du corps de l'os, les muscles ne manquent pas en se contractant de l'éloigner de sa situation naturelle, au moyen de quoi le membre se raccourcit presque toujours, & perd son mouvement.

La *luxation* peut être causée par une force externe qui

étend, tord ou chasse la tête de l'os hors de sa cavité.

Il ne peut y avoir de *luxation* sans cause externe; lorsque les articulations & les ligamens qui les assurent sont dans leur état naturel; il faut même dans les adultes & dans les personnes d'un tempérament robuste une force très-considérable pour disloquer une articulation, comme il paroît assez par la force des ligamens qui assurent les jointures. Mais la cause peut agir des trois manieres que nous avons spécifiées, savoir, par extension, contorsion ou expulsion.

Une *luxation* peut encore provenir d'une cause interne, par exemple, d'une matiere qui se formant dans la cavité de l'articulation en chasse l'os.

Les ligamens qui attachent les os ensemble & qui naissent des parties où les épiphyses tiennent au corps de l'os, enferment l'articulation comme une espece de capsule creuse, & forment une espece de clôture qui s'oppose à l'entrée & à la sortie de quelque matiere que ce soit. Dans la cavité interne de chaque articulation se trouvent les deux extrémités de l'os qui reçoit & qui est reçu, lesquelles sont environnées de tout côté d'un cartilage; & dans les grandes articulations il y a des glandes très-considérables qui reçoivent leurs noms d'Havers, qui en a fait la découverte. On trouve une pareille glande fort grosse dans l'articulation de la partie supérieure du fémur, & quatre ou cinq glandes plus petites dans celle du genou, comme nous l'apprend Clopton Havers dans sa nouvelle Ostéologie; on trouve de plus un grand nombre de petits follicules sur la surface interne du ligament qui entoure l'articulation. Le même Auteur nous apprend dans l'Ouvrage que nous venons de citer, que ces glandes, qui sont composées d'une infinité de vaisseaux, ainsi qu'on en est convaincu par les injections anatomiques, suintent une certaine mucosité semblable à du blanc d'œuf & d'un gout salin. Les extrémités cartilagineuses des os contenues dans la cavité de l'articulation, & qui, autant qu'on peut le connoître, n'ont point de périoste, paroissent décharger une huile médullaire, dont on trouve une grande quantité dans les parties caverneuses des os près des articulations. Cette doctrine est confirmée par différentes expériences; car, comme cet Auteur nous l'apprend, si l'on conserve les articulations d'un cadavre, jusqu'à ce que la substance mucilagineuse disparoisse peu à peu, ou soit peut-être réabsorbée, on trouve dans leurs cavités une huile grasse fort dure, qu'il dit avoir quelquefois observé dans les articulations des os. Les animaux qu'on tue aussitôt après un travail violent & de longue durée, n'ont qu'une très-petite quantité de moelle dans les cavités des plus gros os, au lieu qu'on en trouve une grande quantité dans les os de ceux qui ont été bien nourris & qui n'ont point fatigué. Il paroît évidemment par-là que la moelle qui s'écoule par les extrémités des os mobiles se mêle avec le mucilage qui suinte par les glandes, & qu'elles forment par leur mélange ce liniment qui humecte les extrémités des os articulés, & les lubrifie au point qu'ils peuvent se mouvoir les uns sur les autres sans aucun froissement. De-là vient qu'après que l'huile grasse du corps a été consumée par un travail pénible, par la vieillesse ou par quelque maladie, les jointures s'éclatent, à cause du froissement violent des deux extrémités des os. Au reste, cette rosée subtile qu'on trouve dans les cavités du corps tant grandes que petites transsude des plus petites arteres exhalantes dans les cavités des articulations.

Il y a donc trois différentes humeurs dans les cavités des articulations, savoir, la matiere de la transpiration universelle, l'huile médullaire & le mucilage qui suinte des glandes qui y sont logées, & c'est de leur mélange que se forme cette matiere lubrifiante, qui après avoir été atténuée par la chaleur & le frottement mutuel des os, est de nouveau absorbée en même quantité qu'elle s'étoit accumulée. Mais s'il arrive par quelque cause que ce soit, que l'absorption de la matiere ainsi déchargée soit défectueuse ou qu'elle vienne à diminuer, sans pour cela qu'elle cesse de couler, elle s'accumule, & par ce moyen, distend & affoiblit la capsule formée par les ligamens; ce qui peut facilement occasionner le déplacement de l'os de sa cavité. On est suffisamment convaincu par un grand nombre d'observations que cette cause produit souvent des tumeurs considérables aux environs des jointures: & Havers dans sa nouvelle Ostéologie, (*Osteologia nova*) nous apprend que l'huile médullaire qui transsude de la substance médullaire des os à travers les pores de leurs extrémités cartilagineuses, dans les cavités des articulations, est extremement disposée à former des concrétions, à moins qu'elle ne soit atténuée par le mouvement & le frottement mutuel des os; car il dit avoir souvent trouvé dans les animaux qu'on nourrit, lesquels sont ordinairement très-peu d'exercice, de la graisse figée dans les pores par où elle a coutume de se décharger, qu'il prit d'abord pour quelque petite glande, mais qu'il apperçut ensuite n'être autre chose que de l'huile figée.

Il faut encore observer qu'il peut survenir une inflammation dans ces endroits, puisqu'il est certain par les observations anatomiques, qu'il y a une infinité de petites arteres distribuées dans les ligamens des glandes & des jointures; & qu'il peut en résulter une suppuration aussi bien qu'une accumulation de pus dans la cavité de l'articulation, & par conséquent des maladies pareilles à celles qui naissent des humeurs naturelles des jointures qui s'y amassent sans pouvoir être réabsorbées. M. Petit nous apprend dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, que les *luxations* sont souvent produites par cette cause, & il avoue ingénuement qu'il est redevable de cette découverte aux fautes qu'il a lui-même commises; car lorsque dans une chute, par exemple, une cause violente agit sur le grand trochanter du fémur, il est évident que la tête de cet os doit être fortement appliquée à la cavité dans laquelle elle est enfermée; au moyen de quoi les glandes situées dans cet endroit aussi-bien que le ligament rond, peuvent être si violemment contus qu'il en résulte souvent une inflammation, une suppuration & une accumulation de pus ou de mucilage. Les ligamens ainsi tiraillés & affoiblis ne peuvent plus retenir la tête du fémur dans sa situation, les muscles qui le font agir ne manqueront pas en se raccourcissant de le tirer & de causer un boitement incurable. Il est mal-aisé de découvrir cette maladie au commencement, à cause que la *luxation* ne survient que long-tems après. Supposé qu'on soit sûr qu'une pareille cause a précédé, & que le malade sente une douleur violente dans l'articulation, on ne peut prévenir l'inflammation, ni la dissiper, supposé qu'elle soit déja formée, que par la saignée, l'abstinence & les remedes anti-phlogistiques. Il convient encore de tenir la partie dans un état de repos & d'y appliquer des fomentations convenables. On peut prévenir par-là une *luxation* qui a une semblable cause, mais elle me paroît incurable lorsqu'elle est une fois formée.

Les causes dont nous venons de parler sont secondées dans leurs effets par l'extension, le relâchement ou la rupture des ligamens, soit qu'elle provienne d'une cause externe ou interne.

La cohésion des ligamens est la seule cause qui retient les os dans leur situation naturelle. Les ligamens ont donc besoin d'une certaine flexibilité pour pouvoir céder aux différens mouvemens de la jointure, & en même tems d'une ténacité suffisante pour ne point s'étendre ou s'allonger trop aisément. On a prouvé au mot *Fibra* qu'on a raison de mettre la trop grande tension au nombre des causes qui affoiblissent les parties solides du corps: d'où il suit qu'encore que la trop grande exten-

sion des ligamens ne produise pas immédiatement une *luxation*, elle peut néanmoins disposer tellement les jointures, qu'elles deviennent sujettes à se luxer. Il arrive la même chose, lorsqu'en conséquence du trop grand relâchement de tous les solides du corps, ou d'une foiblesse particuliere des ligamens, ils deviennent hors d'état de résister aux causes qui peuvent les distendre.

Celse, dans le onzieme Chapitre de son huitieme Livre décrivant les causes générales de toutes les *luxations*, s'exprime en ces termes :

« Comme toutes les articulations sont assurées par des « forts ligamens, elles ne peuvent se luxer qu'à l'occa- « sion de quelque violence externe, ou de la rupture, « ou de la foiblesse de ces mêmes ligamens ; elles se « luxent encore plus aisément dans les enfans & dans « les jeunes gens, que dans les adultes & les personnes « robustes. »

On sait que toutes les parties solides du corps des jeunes gens sont molles & s'étendent aisément : on remarque cependant dans quelques adultes d'un tempérament très-robuste un relâchement étonnant des ligamens dans presque toutes les articulations ; car l'on a vu quelquefois des saltinbanques qui par la seule force des muscles pouvoient luxer & réduire presque toutes les articulations de leur corps, au point de lui faire prendre toutes sortes de postures.

Hippocrate a donc raison de dire dans son Traité *des Fractures*, « que dans la réduction des *luxations*, il n'y « a pas moins de différence entre les tempéramens, « qu'entre les cavités, puisque l'opération est facile « dans les uns, & extremement difficile dans les autres. « Les ligamens sont aussi très-différens entre eux, étant « lâches dans les uns & tendus dans les autres. Il y a « plusieurs personnes d'une habitude si humide & si suc- « culente, qu'elles peuvent quand il leur plaît luxer & « réduire leurs articulations sans ressentir aucune dou- « leur. »

Il ajoute ensuite, « que les personnes corpulentes ne sont « pas fort sujettes aux *luxations*, & qu'on n'a pas beau- « coup de peine à les réduire quand elles arrivent, mais « qu'il n'en est pas de même des personnes maigres. »

Il confirme sa doctrine par l'exemple des bœufs, qui se trouvant extremement amaigris sur la fin de l'hiver, sont beaucoup plus sujets aux *luxations* du fémur que dans aucun autre tems de l'année.

Lorsqu'il survient une rupture aux ligamens à l'occasion de quelque violence externe, ou que leur cohésion vient à être détruite par une suppuration ou une corrosion, il est évident qu'il doit nécessairement en résulter une *luxation*.

La *luxation* produit un changement de figure dans la partie, la tumeur, la cavité, l'allongement, & quelquefois le racourcissement du membre, l'immobilité, la distraction des muscles, l'engourdissement des parties voisines, la paralysie, la compression des vaisseaux voisins, la douleur, l'insomnie, l'inflammation, l'œdeme, l'ankylose, la convulsion, la maigreur, la mortification de la partie & la mort même du malade.

Ce paragraphe contient un dénombrement de tous les symptomes qui accompagnent ou qui suivent la *luxation*.

A l'égard *du changement de figure, de la tumeur & de la cavité*, ce sont les signes ordinaires qui accompagnent toute *luxation*. Celse, dans le onzieme chapitre de son huitieme Livre, dit, « qu'il se forme toujours « une tumeur dans l'endroit où l'os promine, & une ca- « vité dans celui d'où il est sorti. » Cette tumeur & cette cavité sont beaucoup sensibles, lorsque les jointures luxées ne sont couvertes que d'un petit nombre de tégumens, comme dans l'épaule & dans le conde, par exemple ; car on s'apperçoit beaucoup plus difficilement de l'une & de l'autre dans l'articulation de l'extrémité supérieure du fémur, à cause de la grande quantité de graisse dont elle est couverte, & du nombre de muscles qui l'environnent. Hippocrate, dans son Traité des Articles, veut, que pour s'assurer si l'articulation est luxée ou non, l'on compare la partie offensée avec celle qui lui correspond : « Car, dit-il, « il faut juger du membre affecté par celui qui lui cor- « respond, & non point en examinant les articulations « d'une autre personne ; puisque les jointures sont plus « éminentes dans les uns que dans les autres. » Il nous apprend encore dans le même Traité, que le changement de figure tout seul ne suffit pas pour nous faire connoître si l'articulation est luxée ou non : « Car, dit « cet Auteur, les jointures de plusieurs malades ont « une figure différente de celles des personnes qui se « portent bien, quoiqu'elles ne soient point réellement « luxées, soit que cela vienne de la violence de la dou- « leur, ou de quelque autre cause. » Et même quoiqu'il paroisse une cavité contre nature dans l'articulation, à moins qu'il n'y ait une tumeur dans la partie opposée, formée par la tête de l'os luxé, on peut tomber dans une erreur grossiere, sortout à l'égard de l'articulation de l'humérus. Hippocrate nous apprend dans le même Traité, qu'il a connu quelques Medecins qui ont cru que l'articulation de l'humérus étoit luxée, parce qu'en conséquence d'une séparation de l'acromion, la commissure supérieure de l'épaule paroissoit enfoncée & creuse. Galien, dans son Commentaire sur le même passage, dit que cet accident lui arriva à lui-même en s'exerçant ; car son acromion s'étant séparé, le Maître qui vit une cavité contre nature, s'imagina que la tête de l'humérus avoit glissé sous l'aisselle du côté affecté ; de sorte qu'il lui étendit le bras avec violence, & essaya à réduire l'articulation luxée, sans pouvoir y réussir. Après que l'extension eut été faite, à l'aide de ceux qui étoient présens, Galien fourra ses doigts dans l'aisselle affectée pour tâcher de réduire la jointure luxée : mais ne trouvant rien d'extraordinaire dans sa cavité, il les pria de discontinuer l'extension. Ceux qui la faisoient s'imaginant que cet avis n'étoit dicté que par la douleur qu'il ressentoit, la continuerent, & eussent sans doute arraché les muscles, si une personne de savoir ne fût venue à propos au secours de Galien, que ce traitement inconsidéré alloit à l'instant jetter dans des convulsions, qu'on ne prévint qu'en oignant continuellement la partie avec de l'huile chaude.

On voit par-là qu'on ne sauroit agir avec trop de précaution quand il s'agit de décider si une articulation est luxée ou non, puisque les personnes les plus habiles se trompent quelquefois dans cette occasion.

Van-Swieten dit avoir connu un pauvre Laboureur dont le bras s'étoit gangrené jusqu'à l'humérus, à cause qu'un Charlatan qu'il avoit consulté sur une enflure phlegmoneuse qu'il avoit au coude, s'étant imaginé que c'étoit une véritable *luxation*, tourmenta le malade par différentes extensions violentes qu'il employa pour la réduire.

A l'égard *de l'allongement ou du racourcissement du membre* ; lorsque la tête de l'os articulé sort de la cavité dans laquelle elle est naturellement contenue, les muscles attachés à l'os la tirent en-haut par leur propre contraction ; & de-là vient qu'un membre luxé devient ordinairement plus court, de même que les os fracturés. Voyez *Fractura*. Il arrive cependant quelquefois, mais rarement, que le membre luxé s'allonge, lors, par exemple, que la tête de l'os luxé est située de façon à ne pouvoir être tirée par les muscles. C'est ainsi, comme Celse nous l'apprend, *Lib. VIII.*

cap. 12. « que lorsque les deux têtes de la mâchoire « inférieure sont luxées, le menton pend & s'avance « en-dehors; les dents inférieures se trouvent plus « en-dehors que les supérieures, & les muscles tempo« raux paroissent tendus & allongés, » parce que les têtes luxées de la mâchoire inférieure ne peuvent être retirées par les muscles qui y sont attachés au-delà des tubercules situés au-devant des cavités de l'articulation; c'est ce qui fait que dans ces sortes de cas la mâchoire inférieure déborde toujours de beaucoup celle de dessus.

Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, parlant des *luxations*, ajoute aux signes qui indiquent que le fémur est luxé en-dedans celui-ci, que la cuisse affectée est beaucoup plus longue que l'autre: « Car, dit-il, la « tête du fémur est logée dans l'os qui monte de l'i« léum vers le pecten, & son cou est retenu dans la ca« vité de l'articulation. » Ce sont ces deux causes, suivant Hippocrate, qui font que la cuisse luxée est beaucoup plus longue que celle qui lui correspond. Le racourcissement des membres luxés est beaucoup plus fréquent, bien qu'il leur arrive quelquefois de s'allonger: mais il est rare qu'une partie luxée conserve la même longueur que celle qui ne l'est point; bien qu'Hippocrate nous apprenne que cela arrive lorsque la tête du fémur luxé rentre en-dedans: mais il ajoute en même-tems, que cette espece de *luxation* est fort rare.

Quant à l'*immobilité*, tous les mouvemens qui demandent une disposition convenable & naturelle dans la jointure luxée, ou cessent tout-à-fait, ou du moins ne se font qu'avec beaucoup de difficulté. Et, en effet, dans une *luxation* complete, on ne peut faire tous les mouvemens dont on étoit maître lorsque la jointure étoit dans son intégrité. Lors, par exemple, que l'articulation de l'humérus est dans son état naturel, une personne peut avec son bras étendu décrire une infinité de cones dont on peut concevoir les sommets dans la cavité de l'articulation, & dont les bases sont décrites par les extrémités des doigts. Mais c'est ce qu'on ne sauroit faire lorsque la tête de l'humérus vient à sortir de sa cavité. La même chose a lieu dans les autres articulations. Néantmoins tous les mouvemens des jointures ne sont pas toujours détruits par les *luxations*; car quelques-uns d'eux subsistent, comme Hippocrate l'observe fort bien dans son Traité *des Articles*; car après avoir parlé des personnes qui naissent avec les épaules courtes, soit en conséquence d'une *luxation*, ou de quelque autre accident semblable, il dit, « que lorsque l'humérus vient à se luxer dans les « adultes, & qu'on n'a pas soin de le réduire, le som« met de l'omoplate s'exténue & perd son embom« point; & qu'après que la douleur a cessé, les malades « ne peuvent s'acquérir avec la même facilité des « mouvemens qui consistent à lever le bras après l'a« voir éloigné de la poitrine: mais qu'ils peuvent « mouvoir l'humérus en avant & en arriere, & se servir « de la tariere, de la scie ou de la hache, pourvu qu'ils « ne soient pas obligés de trop hausser le coude. » Hippocrate indique dans plusieurs autres endroits du même Livre, où il traite des *luxations* de la même articulation, les mouvemens qui sont détruits, aussi-bien que ceux qui subsistent, d'où il suit que l'immobilité est mise au nombre des effets de la *luxation*.

Quant à la distraction des muscles; la tête de l'articulation luxée se trouvant dans un endroit qui ne lui étoit point destiné, doit nécessairement presser les muscles voisins & les distendre; & comme les muscles attachés à l'os luxé, changent aussi de situation, il faut de toute nécessité que quelques-uns de ces muscles s'allongent & s'étendent, tandis que d'autres se relâchent. M. Petit, *dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, an.* 1722. faisant le dénombrement des signes auxquels on connoît que la tête du femur est luxée en dedans, nous apprend que les fessiers sont relâchés, au lieu que le triceps paroît tendu comme une corde depuis la région du pubis jusqu'au milieu du femur. Lorsque la tête de la mâchoire inférieure est luxée, il est évident par l'inspection anatomique des parties, que les muscles temporaux doivent souffrir une distraction violente, qui cause souvent des convulsions, & quelquefois la mort du malade.

A l'égard de l'engourdissement des parties voisines & de la paralysie, l'un & l'autre ne peuvent manquer d'arriver lorsque l'articulation luxée comprime quelque gros nerf, ou que la moelle de l'épine se trouve pressée, comme il arrive dans la *luxation* des vertebres. Hippocrate dans son Traité *des Articles*, parlant des *luxations* de l'épine, dit, que lorsque la partie supérieure de l'épine est luxée en-dedans, les malades tombent dans la paralysie & dans l'engourdissement, (νεναρκωμένοι.) Or si la tête de l'humerus vient à tomber dans la cavité de l'aisselle, & à comprimer les gros troncs des nerfs qui s'y distribuent, il est évident qu'il peut arriver le même malheur aux parties voisines. Hippocrate dans son Traité *des Articles*, met la suppression d'urine au nombre des symptomes qui accompagnent la *luxation* de la tête de l'humerus en dehors, à cause que dans ce cas la tête de l'os touche des nerfs d'une grosseur considérable. Il sembleroit au contraire, que la compression des nerfs devroit plutôt exciter un écoulement qu'une suppression d'urine. Mais Hippocrate nous apprend dans son Traité *de Locis affectis*, *Lib. II. cap.* 4. que lorsque la moelle de l'épine vient à être offensée par quelque cause que ce soit, le malade ne rend d'abord ni urine, ni excrémens; mais que ces matieres s'écoulent ensuite contre sa volonté, à mesure que la maladie devient invétérée; d'où il suit que la suppression d'urine peut quelquefois être la suite de la compression des nerfs. Lors donc que les nerfs qui servent au sentiment & au mouvement sont entierement pressés, il doit en résulter une paralysie accompagnée d'une insensibilité parfaite; au lieu que si la compression est légere, elle peut bien affoiblir la fonction des nerfs, mais non point la détruire entierement. Dans ce cas les parties voisines ne manquent pas d'être saisies d'un engourdissement, qui, suivant l'expression de Galien dans son Traité *de Locis affectis*, est une espece de maladie moyenne entre la santé & la paralysie.

Quant à la compression des vaisseaux voisins; comme la tête de l'humérus tombe du côté de l'aisselle après être sortie de sa cavité, elle peut aussi bien comprimer les arteres que les troncs des nerfs qui s'y distribuent, & interrompre pendant tout le tems qu'elle reste dans cette situation, le cours du sang dans les parties qui sont dessous, de façon qu'il en résulte une gangrene ou une atrophie.

A l'égard de la douleur, la sensation en est excitée dans l'ame par une disposition qui met les fibres nerveuses qui naissent du cerveau, en danger de se rompre. Comme un os ne peut se luxer sans une distension violente des ligamens dont son articulation est environnée, & que pendant tout le tems qu'il reste dans cette situation contre-nature, ces mêmes ligamens sont beaucoup plus distendus que dans leur état naturel, il s'ensuit qu'une *luxation* récente doit être accompagnée d'une douleur très-aiguë, qui cesse pour l'ordinaire, ou du moins diminue considérablement, après qu'on a réduit les os dans leur situation naturelle.

On a donc raison de mettre les *luxations* au nombre des causes de la douleur. Au reste, si l'on fait attention que le périoste est séparé de l'os dans l'endroit où les ligamens des jointures prennent naissance, & qu'il revêt ces derniers d'un bout à l'autre, comme on l'a observé au mot *Fractura*, on comprendra sans peine, que les ligamens ne peuvent être distendus qu'ils n'affectent en même-tems le périoste dont ils sont couverts, & comme ce dernier possede un sentiment très-exquis, il s'ensuit qu'ils doivent contribuer de leur part à la douleur. Il peut arriver de plus, que la tête de l'os luxé, en pressant les parties voisines, distende les fibres nerveuses dispersées dans ces parties; & que comprimant leurs

vaisseaux, elle occasionne des obstructions & des inflammations, & par conséquent de nouvelles douleurs. Lorsqu'on n'a pas soin de reduire l'os luxé, les fibres des ligamens s'affoiblissent si fort par la distraction qu'elles souffrent, ainsi qu'on l'a observé au mot *Fibra*, qu'elles ne sont plus capables de s'allonger sans souffrir de rupture; ce qui fait que la douleur diminue peu à peu, & cesse à la fin totalement: mais les parties voisines étant pressées par la tête de l'os luxé, deviennent calleuses & perdent le sentiment. Nous avons déja observé en traitant de l'immobilité subséquente aux *luxations*, que les malades dont on a négligé de réduire les parties, sont par la suite delivrés de leurs douleurs, & en état de faire un grand nombre de différens mouvemens. Hippocrate parlant dans son Traité *des Articles* de la *luxation* du femur vers les parties externes, dit, « qu'après que la chair dans laquelle la tête de l'os a glissé, « est devenue dure & calleuse, la douleur cesse pour « quelque tems, & que les malades peuvent, lorsqu'ils « en ont envie, marcher sans bâton & s'appuyer sur la « jambe affectée. » Car Gorræus, *in Definit. Med.* observe que le mot γλίσχρον, signifie, lorsqu'il s'agit des fluides, une grande viscosité; & une augmentation de ténacité ou de dureté, quand il est question des solides.

A l'égard des insomnies, on les regarde avec raison, comme les effets de la douleur; & comme on vient de prouver que la douleur est inséparable des *luxations*, il s'ensuit que le malade doit être affligé d'insomnies aussi long-tems qu'elle continue.

Quant à l'inflammation, elle consiste en ce que le fluide qui croupit dans les plus petits vaisseaux, est agité & pressé par le reste du sang qui est en mouvement, & agité plus fortement par la fievre. L'inflammation suppose donc toujours une obstruction & une circulation rapide des humeurs. Mais on a vu que tout ce qui comprime ou allonge les vaisseaux, rétrécit leurs cavités, & peut par conséquent occasionner une obstruction. Or la *luxation* allonge les ligamens, les muscles, & les tendons qui sont attachés aux os, tandis que ces derniers qui sont sortis de leurs places, compriment les parties voisines; d'où il suit que l'obstruction provient de la *luxation*, comme l'effet de sa cause; & comme on met la fievre au nombre des effets de la douleur, il est évident qu'on trouve dans les *luxations* les deux circonstances nécessaires pour produire une inflammation, savoir, l'obstruction & la rapidité du sang occasionnée par la fievre que cause la douleur, dont toute *luxation* est accompagnée. Hippocrate nous apprend dans son Traité *des Fractures*, que les *luxations* causent souvent des fievres violentes accompagnées d'inflammation: « car, dit cet Auteur, à moins qu'on ne reduise sur le « champ l'humérus qui est luxé en dehors dans son ar- « ticulation avec le coude, il en resulte des douleurs « excessives & des fievres continues violentes, accom- « pagnées d'une évacuation de bile pure, qui causent « la mort au malade en peu de jours. » Il confirme la même chose dans son Traité *des Articles*; & parlant de la *luxation* de la mâchoire, il conseille de la reduire avec toute la promptitude possible, si l'on veut mettre le malade à couvert des fievres continues & du danger dont le délai de cette opération est toujours suivi. Il ajoute un peu après, que dans ces sortes de cas le malade rend par bas une petite quantité de bile pure, & que s'il vomit, la matiere qu'il rejette est de même espece que la précédente.

A l'égard *de l'œdeme*; on a observé au mot *Inflammatio*, que les Anciens donnoient ce nom à toutes sortes de tumeurs en général, mais qu'on l'a restraint dans la suite à celles qui sont molles, indolentes, & qui cedent à l'impression du doigt. Cette tumeur se forme pour l'ordinaire dans le corps graisseux, à l'occasion d'une lymphe qui s'accumule & croupit dans les cellules dont il est composé: mais elle accompagne principalement les *luxations*, lorsque l'os luxé comprime les grosses veines, de façon à interrompre le cours du sang. Car la rosée subtile qui est versée par les arteres dans les cavités de la membrane celluleuse, ne pouvant être facilement absorbée par les veines, elle s'accumule, devient croupissante & se convertit en eau, ou en ce qu'Hippocrate appelle *ichor*.

A l'égard *de l'ankylose*, Celse nous apprend, *Lib. V. c.* 18. que les Grecs donnent le nom de ἀγκύλη aux contractions ou resserremens qui se forment à l'endroit des articulations, à l'occasion d'une cicatrice récente. Mais Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 55. dit, que toute immobilité des humeurs, ou toute contraction des articulations, (τῶν ἄρθρων κατοχὴ) produite par un engorgement d'humeurs, ou par la contraction des nerfs, est appellée ἀγκύλη & ἀγκύλωσις. On entend donc par le mot *ankylose*, une maladie des jointures qui les prive de leur mouvement en les tenant toujours roides, & qui est souvent accompagnée d'une tumeur contre nature. Pour que les jointures conservent leur mouvement, il faut que les extrémités des os articulés aient une figure convenable, que leurs surfaces soient unies, cartilagineuses & suffisament lubrifiées par la synovie, & que les ligamens dont elles sont environnées aient toute la flexibilité nécessaire.

Mais toutes ces circonstances sont quelquefois détruites, ou du moins considérablement altérées par une *luxation*; car comme elle ne peut arriver sans une rupture ou une distension violente des ligamens, il en résulte toujours une inflammation, qui peut aussi être l'effet de la force qu'on emploie pour réduire la partie. Cette inflammation peut être suivie d'une suppuration ou d'une gangrene, qui rende les ligamens roides & inflexibles. De plus, lorsque les ligamens sont ainsi affectés, la sécrétion du mucilage destiné à lubrifier les jointures ne se fait plus, au moyen de quoi leur mouvement cesse. Et comme l'inflammation des ligamens suppose toujours une douleur excessive pour peu qu'on remue la partie, l'inaction dans laquelle on est obligé de la tenir empêche que le mucilage des jointures soit atténué & réabsorbé autant qu'il devroit l'être; de sorte que venant à s'accumuler & à perdre ses parties les plus subtiles, il s'épaissit & forme une concrétion qui prive tout-à-fait la jointure de son mouvement. Si tandis que la tête de l'os sort de sa cavité ou qu'on la réduit, la surface cartilagineuse qui est à l'entrée de la cavité vient à être affectée de quelque maniere que ce soit, cet accident devient la source d'une nouvelle ankylose.

Quant aux convulsions; toute douleur qui est assez violente pour troubler la raison, est souvent suivie de convulsions; & de-là vient que ces dernieres peuvent être la suite d'une luxation. De plus, celle-ci est souvent accompagnée d'une distraction des tendons assez violente pour causer des convulsions; car on éprouve journellement, lorsque les tendons & les muscles qui servent à mouvoir les piés & les mains s'écartent de leur situation naturelle, des douleurs & des convulsions insupportables auxquelles on donne communément le nom de *crampe*. Hippocrate nous apprend dans son Traité *des Articles*, que lorsque les os des jambes sont luxés, & que cet accident est accompagné d'une plaie, on ne doit point réduire les os des chevilles, soit qu'ils soient luxés en-dedans ou en-dehors, à cause que le malade ne survivroit que peu de jours à leur réduction, & mourroit dans des mouvemens convulsifs. Il dit dans ce même Ouvrage qu'il arrive un pareil malheur, lorsque les os du coude sont tellement luxés dans leur articulation avec le carpe, qu'ils sortent hors de la plaie. Il ordonne ensuite dans les cas où la réduction d'une partie est suivie de convulsions, de la faire sortir de nouveau de sa cavité, & de la bassiner avec quelque liqueur chaude.

A l'égard de la maigreur; lorsque par quelque cause que ce soit les plus grosses arteres, ou les nerfs distribués dans une partie, ne peuvent plus lui fournir les humeurs nécessaires pour son entretien, elle tombe dans un vrai marasme, parce que ne recevant plus des fluides

qui

des qui puissent réparer la perte de ceux qui se sont dissipés, tous les vaisseaux se retrécissent & s'affaissent. On trouvera au mot *Vulnus* un exemple remarquable de ce que j'avance ici. C'est celui d'un homme qui ayant en l'artere axillaire entierement coupée, eut le chagrin de voir dessécher peu à peu son bras comme une momie & de le perdre entierement. Lors donc que la tête de l'humérus, par exemple, étant luxée, a comprimé pendant long-tems les gros vaisseaux axillaires, il est évident qu'on a tout lieu de craindre un pareil malheur.

Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, rapporte une autre cause de cette maigreur, savoir, l'irréduction des os luxés; car traitant de la *luxation* de la cuisse, il dit que lorsqu'elle arrive à ceux qui n'ont point atteint l'âge de maturité, & qu'on néglige de la réduire, la cuisse, la jambe & le pié se racourcissent.

« Les os, dit-il, ne s'allongent pas de même, ils se racourcissent au contraire, surtout celui de la cuisse. La jambe perd sa chair & ses muscles, s'amaigrit & devient beaucoup plus petite, tant parce que l'os est sorti de sa situation naturelle, qu'à cause qu'elle ne peut s'acquitter des mêmes fonctions que lorsqu'elle étoit dans son état naturel; car l'exercice fortifie ce qui est foible, & résout une partie de ce qui empêche l'allongement du membre. Les malades les plus à plaindre sont ceux auxquels cette *luxation* arrive dans l'utérus; & après eux ceux qui ont ce malheur dans leur enfance & dans leur jeunesse : mais les adultes & les personnes d'un tempérament robuste reçoivent moins de dommage que les autres de cet accident. »

Hippocrate observe dans le même ouvrage que cette maigreur paroît principalement dans les parties les plus voisines de l'articulation ; ce qu'il prouve par l'exemple de ceux dont les omoplates ont été luxées avant leur naissance, ou du moins, avant qu'ils aient atteint un âge mûr; car dans ces derniers l'humérus est plus court, & le coude & la main un peu plus petits que dans les personnes à qui il n'est point arrivé d'accident. Il ajoute qu'ils se servent également des deux bras, & que la chair de la cuisse & de la jambe diminue, lorsque la tête du fémur qui est articulée avec l'os innominé, se luxe vers les parties internes, parce que les malades ne peuvent se servir de cette jambe. Il s'ensuit donc qu'on ne doit pas toujours attribuer la maigreur qui succede à une *luxation* qu'on a négligé de réduire, à la compression des gros vaisseaux, puisqu'elle vient souvent de l'inaction des muscles qui servent au mouvement de la partie affectée. De-là vient qu'Hippocrate observe dans son Traité *des Articles*, que lorsque le fémur se luxe en dehors dans les adultes, & qu'on n'a pas soin de le réduire, le volume du membre ne diminue pas beaucoup, parce que son usage n'est pas entierement détruit; car la chair dans laquelle la tête de l'os est logée s'affermissant par le frottement, ils peuvent marcher sans se servir d'un bâton.

Il déduit ensuite de différentes observations qui ont rapport à cette maigreur, cet axiome général.

« Lors, dit-il, qu'on fait un usage modéré des parties du corps & qu'on les emploie à ce à quoi elles sont destinées, elles se conservent saines & acquierent une nouvelle vigueur; lors au contraire qu'on les laisse dans l'inaction, elles deviennent sujettes aux maladies, elles ne croissent point, & vieillissent, pour ainsi dire, en peu de tems. Cela arrive surtout aux nerfs & aux articulations quand on néglige de les exercer à propos. »

J'ai prouvé au mot *Fibra*, combien le mouvement musculaire est propre à rétablir par le moyen des alimens la dissipation que le corps & chacune de ses parties font tous les jours par l'effet nécessaire de la santé & de la vie. Au reste, si l'on considere que les muscles, les tendons & les ligamens, quand on les laisse à eux mêmes, se racourcissent & se roidissent par leur propre contraction; & que lorsque les causes de la distension cessent, les vaisseaux du corps humain se rétrécissent par leur propre contractilité; on comprendra sans peine pourquoi la maigreur est toujours la suite d'une *luxation* qui détruit le mouvement de la partie. D'ailleurs cette doctrine est suffisamment confirmée par les observations des Chirurgiens les plus habiles.

A l'égard de la mortification de la partie ou de la mort du malade ; on peut mettre au nombre des effets de la la douleur, la gangrene, qui est une affection d'une partie molle, qui tend à la faire mourir, en abolissant le flux de l'humeur vitale dans les artères, & son reflux dans les veines. Elle est encore fort souvent la suite de l'inflammation violente qui accompagne si fréquemment les *luxations*. Hippocrate dit dans son Traité *des Articles* que la réduction des os de la jambe qui sont luxés à l'endroit de la cheville, est suivie de la gangrene de la jambe & du pié. Lors donc que les gros vaisseaux sont tellement comprimés ou offensés par une *luxation* que le sang ne peut plus y circuler, la partie ne tarde pas long-tems à tomber en mortification. Il arrive la même chose lorsqu'on tente la réduction d'un os luxé tandis que l'inflammation subsiste : car comme on ne peut la faire que par le moyen d'une forte extension & d'un traitement violent, l'inflammation dégénere bien-tôt en gangrene. Ce que j'ai dit ci-dessus est plus que suffisant pour nous convaincre que la mort du malade peut quelquefois être la suite d'une *luxation*, car j'ai observé que celle de la mâchoire excite des convulsions violentes qui ne finissent que par la mort du sujet : & Hippocrate nous apprend que les *luxations* du coude sont accompagnées de fievres continues violentes qui mettent en peu de jours le malade au tombeau. Lorsque les grandes articulations sont luxées de façon que les os sortent de la plaie & qu'on a l'imprudence d'en faire la réduction, elle ne manque pas d'être aussitôt suivie de convulsions & de la mort; & lorsqu'on les laisse dans cet état, le malade est toujours en danger de perdre la vie.

On peut tirer de ce qu'on a dit les signes évidens d'une *luxation*.

Pour pouvoir s'assurer de la *luxation* de quelque articulation que ce soit, il faut commencer par s'informer si elle n'a point été précédée de quelque cause dont la force soit capable de déplacer la tête de l'os de sa cavité. Il faut encore examiner avec soin si les ligamens qui assurent l'articulation n'ont point été tendus, rompus ou tellement relâchés par quelque cause externe, qu'ils en soient devenus incapables d'assurer l'articulation, ainsi qu'on l'a déja observé. Lorsque le concours de toutes ces circonstances nous donne lieu de soupçonner une *luxation*, il ne reste plus qu'à voir si elles sont secondées de la présence des signes qui prouvent qu'elle est déja formée. Les plus considérables sont une tumeur contre nature formée par la tête de l'os qui se trouve logée dans un endroit qui ne lui étoit pas destiné, & une cavité extraordinaire dans l'endroit que la tête de l'os doit naturellement occuper. Mais pour que le diagnostic soit plus sûr & plus infaillible, ces deux circonstances doivent se trouver réunies, parce qu'elles sont souvent trompeuses quand elles se trouvent séparées. Ce diagnostic est encore plus sûr lorsque le mouvement naturel de la partie est totalement détruit, ou du moins considérablement dérangé. Que si en comparant la partie affectée avec celle qui est saine, on apperçoit entre elles une différence considérable par rapport à leur figure & à leur longueur, on ne doit plus douter qu'il n'y ait une *luxation*.

Le diagnostic d'une *luxation* peut néanmoins être quelquefois extremement difficile; car lorsque la jointure

eſt enflammée en conſéquence d'une contuſion ou d'une diſtorſion violente, il eſt auſſi difficile de déconvrir la cavité que la tumeur dont nous avons parlé ci-deſſus, outre que le mouvement de la jointure eſt totalement interrompu par la violence de la douleur. Il faut donc dans un pareil cas examiner avec ſoin ſi les cauſes qui ont précédé ſont telles qu'on puiſſe en attendre raiſonnablement une *luxation*. Il vaut même mieux en cas de doute ſuſpendre notre jugement, parce qu'il eſt dangereux de réduire une partie dans le tems que l'inflammation ſubſiſte. Il faut donc commencer par diſſiper l'inflammation avec des remedes convenables, & examiner enſuite la partie avec ſoin. L'exemple mémorable que Galien rapporte dans ſon premier Commentaire ſur le Traité d'Hippocrate intitulé, *de Officina Medici*, prouve qu'on ne ſauroit agir avec trop de précaution lorſqu'il s'agit de diſtinguer les *luxations*.

Après qu'on eſt aſſuré de la préſence d'une *luxation*, il s'agit encore de déterminer ſi la tête de l'os luxé a gliſſé vers les parties extérieures ou intérieures, vers celles de deſſus ou vers celles de deſſous; car un grand nombre de choſes néceſſaires au prognoſtic & à la cure dépendent de la connoiſſance de cette circonſtance. L'Anatomie qui enſeigne les divers aſſemblages des os dans différentes articulations, & la conſidération des mouvemens qui dépendent de l'état naturel des jointures, ſont encore d'une utilité ſinguliere dans le prognoſtic & dans la cure des *luxations*. Mais cette connoiſſance s'acquiert ſurtout par l'inſpection de la partie dans laquelle la tête de l'os luxé eſt logée. De-là vient qu'Hippocrate & quelques autres Medecins après lui, ont recueilli tous les ſignes auxquels on peut diſtinguer les différentes *luxations* de la même jointure. Il dit, par exemple, dans ſon Traité des Articles, que le malade dont le cubitus eſt luxé vers les parties poſtérieures, ne peut étendre le bras: & au contraire, qu'il ne peut point plier le coude lorſque la même articulation eſt luxée vers les parties antérieures. Dans l'endroit où il traite des différentes *luxations* du fémur, il décrit avec beaucoup d'exactitude les ſignes dont chacune d'elles eſt accompagnée.

Si l'on fait attention à la grandeur, à la figure, à la ſituation, aux parties comprimées & interceptées, à la durée, à la concrétion des parties luxées, à la douleur, à l'inflammation, aux convulſions & aux autres ſymptomes, à la ſolidité ou à la délicateſſe des parties voiſines, à la rupture, ou ſeulement à l'allongement des ligamens, aux muſcles attachés à l'os luxé, & autres choſes ſemblables; on pourra ſurement prognoſtiquer ſi la guériſon ſera entiere, défectueuſe, prompte, lente, facile ou difficile.

Lorſqu'on eſt aſſuré par les ſignes diagnoſtics de la préſence de la *luxation*, il faut conſidérer toutes les circonſtances dont on vient de faire le dénombrement, afin de pouvoir prognoſtiquer le danger auquel le malade eſt exposé, ſoit de la part de la *luxation* même, ou de la part de la force dont on doit uſer pour en faire la réduction. Il faut ſuggérer toutes ces choſes aux amis & aux parens du malade, ſuppoſé qu'on ne juge pas à propos de lui en faire part, de peur qu'on n'attribue les malheurs qui peuvent arriver, à la négligence du Chirurgien plutôt qu'à la violence de la maladie. Il faut ſurtout conſidérer en formant un prognoſtic, ſi l'on peut ſe flatter de rétablir tous les mouvemens de la jointure dans leur intégrité; ou ſeulement de conſerver quelques-uns des uſages du membre luxé, avec quelque différence pourtant de ce qu'ils étoient avant la *luxation*; car c'eſt par-là qu'on diſtingue la cure entiere de celle qui n'eſt qu'imparfaite. Il eſt bon encore de déterminer ſi la guériſon ſera prompte, ou ſi l'articulation ſera long-tems à reprendre une fermeté convenable. Par exemple, lorſque la *luxation* eſt cauſée par une tenſion violente ou par un trop grand relâchement, les ligamens ſont ſi affoiblis, qu'on ne ſauroit ſe flater d'une prompte guériſon. On dit que la cure eſt facile lorſqu'il n'eſt beſoin que d'une extenſion légere pour réduire la partie, & que la *luxation* n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome violent: mais la cure ne peut être que difficile lorſque le contraire arrive, parce que la réduction exige une extenſion violente & un grand nombre d'efforts.

Quoiqu'il ne convienne qu'à un Charlatan de relever les plus petites circonſtances pour rendre la guériſon du malade plus ſurprenante; je crois néanmoins, ſauf le reſpect que je dois à Celſe, *Lib. V. cap.* 26. qu'il n'y a pas grand mal à former un prognoſtic un peu difficile; car par ce moyen, s'il arrive quelque malheur, le Chirurgien aura la gloire de l'avoir prédit; & ſi au contraire tout réuſſit à ſouhait, on ne ſera redevable qu'à lui ſeul de la guériſon du malade. Il ſera facile de prévoir les malheurs qu'on a à craindre ſi l'on fait attention aux circonſtances ſuivantes.

A la grandeur. On juge de la grandeur de la *luxation* par la diſtance qu'il y a entre la place que la tête de l'os luxé occupe dans l'état non-naturel, & la cavité de l'articulation. Mais il eſt évident que plus l'os luxé s'eſt éloigné de ſa cavité, plus auſſi les ligamens qui entourent la jointure doivent s'être étendus, & quelquefois rompus; au moyen de quoi les muſcles & les tendons voiſins doivent ſouffrir la plus grande violence; ce qui ne peut manquer de produire une douleur inſupportable & une inflammation. Il eſt évident encore, que la *luxation* eſt d'autant plus aiſée à réduire, que l'os luxé s'eſt moins éloigné de la cavité de l'articulation. Auſſi Celſe, *L.VIII. c.*15. nous apprend-t-il, que l'os de l'humérus eſt beaucoup plus aiſé à réduire quand il eſt luxé en dehors, que lorſqu'il tombe dans la cavité de l'aiſſelle.

La figure. Nous avons obſervé qu'il ſurvient un changement de figure dans le membre luxé; d'où il ſuit qu'en le comparant avec la partie correſpondante, on pourra juger du changement qui eſt ſurvenu dans la ſituation de toutes les parties voiſines, & par conſéquent de la foibleſſe ou de la violence de lenr contorſion ou de leur diſtenſion, par le plus ou le moins de différence qu'on remarquera entre leurs figures. Or il paroît manifeſtement que toutes ces circonſtances rendent à proportion la cure plus difficile. La figure de l'os luxé apporte encore beaucoup de différence dans cette affaire. Par exemple, lorſque l'humérus eſt luxé, & que ſa tête eſt ſituée vis-à-vis la cavité de l'omoplate, on n'a pas plutôt lâché la partie, après l'avoir étendue, qu'elle reprend ſa première ſituation. Il en eſt tout autrement du fémur, dont la tête & le cou forment un angle obtus avec la partie de l'os qui eſt ſitué au-deſſous. De-là vient que ſa réduction demande d'autres meſures; car bien qu'on puiſſe amener l'os luxé vis-à-vis ſa cavité à l'aide d'une forte extenſion, il peut remonter fort aiſément & manquer ſa cavité qui eſt ſituée à côté. De-là vient qu'Hippocrate, dans ſon Traité *des Articles*, parlant de la réduction du fémur qui eſt luxé en dedans, diſpoſe l'appareil de façon qu'après avoir fait l'extenſion, un Aide remue l'os de côté & d'autre, juſqu'à ce qu'il ſoit rentré dans ſa premiere place.

La ſituation. Si l'on conſidere les belles Obſervations qu'Hippocrate a faites dans ſon Traité *des Articles* ſur les différentes ſituations de l'os de la cuiſſe, on découvrira ſans peine les différens effets que doivent avoir les *luxations* en conſéquence de cette ſeule cauſe. Lors, par exemple, que le fémur ſe luxe en dedans & qu'on ne peut le réduire, comme il arrive ſouvent, la chair qui eſt autour, dépérit, & l'uſage de la partie reſte fort dépravé: mais lorſque le même os eſt luxé vers les parties externes, les ſuites en ſont beaucoup moins fâcheuſes. De-là vient qu'Hippocrate dans le même Ouvrage, établit cette concluſion générale: « Il y a « plus de différence qu'on ne penſe entre la *luxation*

« interne & externe de la tête du fémur du côté des « hanches, & ces mêmes *luxations* à l'endroit du ge« nou, bien que celles-ci soient moins considérables. » Il y a une espece particuliere de boitement qui est propre à chacun de ces cas : car ceux dont le fémur est luxé en dehors, ont la jambe courbée & marchent moins droits que ceux en qui cette *luxation* est interne. La même chose arrive dans les *luxations* des chevilles ; car lorsque l'os est luxé en dehors, la jambe est courbée en dedans, & le malade peut se tenir debout, au lieu que lorsqu'il est luxé en dedans, la jambe est courbée en dehors, & le malade ne peut pas si bien se soutenir.

Les parties comprimées & interceptées. Les malheurs qui peuvent résulter de la pression que les os luxés causent sur les parties voisines, ne sont jamais plus sensibles que dans les *luxations* des vertebres ; car dans ce cas, la moelle épiniere enfermée dans leurs cavités est pressée, meurtrie & quelquefois déchirée ; & plus cette *luxation* est haute, plus les suites en sont terribles. De-là vient que Celse, *Lib. VIII. cap.* 13. assure que les *luxations* de la tête, dans lesquelles les apophyses qui unissent les vertebres supérieures sont luxées en arriere, sont absolument mortelles : « Car, dit-il, les ten« dons situés sous l'occiput sont distendus ; le menton « pend jusques sur la poitrine ; le malade ne peut ni « boire ni parler, & rend quelquefois sa semence sans « le vouloir. Cette situation est bien-tôt suivie de la « mort. » Il nous apprend ensuite que ceux qui ont les vertebres de l'épine luxées ont un pareil sort, & meurent au bout de trois jours, mais moins promptement cependant que ceux dont la tête est luxée. Il fait encore le dénombrement des maladies qui accompagnent les *luxations* des vertebres ; & il assure que lorsqu'elles sont totalement chassées de leur place, la moelle épiniere, les membranes & les nerfs ne peuvent manquer de se rompre. Mais lorsqu'elles sont seulement luxées en dehors, il propose une méthode pour y remédier, qu'il a empruntée d'Hippocrate. Nous avons déja remarqué cette circonstance en traitant de l'engourdissement & de la paralysie des parties situées au-dessous de la *luxation*. Si en faisant la réduction de l'os luxé, on intercepte les nerfs, les vaisseaux, ou quelque portion des muscles ou des tendons, il est évident qu'il en résultera des douleurs insupportables & des convulsions violentes. Mais il est aisé de prévenir cet accident, en étendant la partie autant qu'il est nécessaire avant de la réduire.

La durée. Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, établit pour regle générale de réduire les *luxations* avec toute la promptitude possible : « Car, dit-il, la réduc« tion est beaucoup plus aisée ; & le malade a bien « moins à souffrir lorsqu'on reduit la *luxation* avant « que la jointure s'enfle. » Dans les *luxations* compliquées avec une fracture, les Chirurgiens les plus habiles commencent par contenir les os fracturés dans une situation convenable, après quoi ils passent à la réduction de la *luxation*. Mais dans ces sortes de cas, ils réduisent toujours la *luxation* avant que d'entreprendre la cure de la fracture, tant pour la raison que nous venons d'alléguer, qu'à cause que les extrémités des os fracturés étant réduites à leur situation naturelle, ne manqueroient pas de se séparer en conséquence de la force qu'on emploie pour réduire la *luxation*. Lorsque l'os luxé reste quelque-tems dans cette situation, la partie affectée s'enfle, s'enflamme, & devient extrêmement douloureuse ; de sorte qu'il est à craindre qu'elle ne se gangrene lorsqu'on la manie trop rudement. De plus, comme les ligamens s'affoiblissent lorsqu'ils restent trop long-tems distendus, l'os dont on fait la réduction a beaucoup de facilité à se luxer de nouveau ; & comme les glandes logées dans les plus grosses articulations, peuvent, après que la pression qu'elles souffrent de la part de la tête de l'os, a cessé, ou en s'enflammant, se tuméfier au point de diminuer la cavité de l'articulation, la réduction devient extrêmement difficile ; mais moins encore que la rétention de l'os luxé. De plus, le mucilage des jointures qui étoit auparavant atténué & dissipé par le mouvement de la jointure, s'accumule & s'épaissit au point que tous les efforts de l'art ne peuvent plus le résoudre, outre qu'il remplit souvent de telle sorte la cavité de l'articulation, que la tête de l'os luxé ne peut plus s'y loger. Maintenant si l'on considere qu'une *luxation* qu'on tarde trop long-tems à réduire est toujours suivie d'une inflammation, & celle-ci d'une suppuration opiniâtre & profonde, comme Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, l'observe à l'occasion d'une *luxation* du fémur, on comprendra sans peine d'où vient qu'on peut prognostiquer un grand nombre d'accidens fâcheux, lorsqu'on a différé trop long-tems de réduire la *luxation*.

La concrétion des parties luxées. On sait que toutes les parties du corps qui sont contiguës les unes aux autres se trouvent garanties de la concrétion par une liqueur intermédiaire, aussi subtile que la rosée, qui est logée dans toutes les cavités du corps, soit grandes ou petites. Cette liqueur subtile ne manque pas plutôt, que les parties qui étoient auparavant séparées s'unissent ; & comme l'inflammation ne sauroit s'emparer d'une partie, que les plus gros vaisseaux qui se trouvent engorgés & distendus, ne compriment les petits conduits excrétoires, il en résulte une sécheresse dans les parties enflammées, & par conséquent une concrétion de ces mêmes parties avec celles qui leur sont contiguës. De-là vient qu'après des pleurésies & des péripneumonies violentes les poumons adherent presque toujours à la pleure. Comme la tête de l'os luxé se trouve privée de son mucilage, & touche les parties enflammées par une distension ou une compression violente, elle fait aisément corps avec elles, lorsqu'elle reste long-tems dans cette situation. D'où il suit que la réduction devient pour lors impossible : mais la cavité de l'articulation est aussi-tôt remplie par les glandes ou par un mucilage épaissi. Il peut se faire aussi que la cavité se rétrécisse lorsque l'os reste long-tems dehors ; car on remarque qu'après que les dents ont été arrachées, les lames de la mâchoire, dont la séparation forme l'alvéole, s'approchent peu à peu l'une de l'autre, & s'unissent à la fin de telle façon qu'il n'en reste aucune marque.

La douleur. Toute *luxation* récente est toujours accompagnée de douleur, ainsi qu'on l'a déja observé : mais elle présage les accidens les plus funestes lorsqu'elle est violente, parce qu'elle indique que les parties douloureuses sont à la veille de souffrir une solution de continuité. De plus, une douleur violente ne peut qu'avoir de très-mauvais effets, à cause que la réduction demande une forte extension des parties qu'elle afflige ; aussi a-t'on à craindre des convulsions, des délires & des gangrenes.

L'inflammation. On a vu ci-dessus pourquoi l'inflammation succede à la *luxation* : mais elle l'accompagne pour l'ordinaire à moins qu'on ne réduise promptement la partie. Le malade est encore dans un très-grand danger lorsqu'une inflammation violente s'empare d'une partie luxée ; car pour peu qu'on tarde d'en faire la réduction, elle devient extremement difficile ; & lorsqu'on manie rudement les parties enflammées, elles ne manquent pas de se gangréner. Mais dans ce cas de même que dans tout autre, il faut entre deux maux choisir le moindre, & il vaut mieux différer de réduire la partie jusqu'à ce qu'on ait appaisé l'inflammation avec des remedes convenables.

Hippocrate est du même sentiment, car parlant dans son Traité *des Articles* des *luxations* les plus dangereuses, il dit : « Qu'il faut les réduire le même jour ou le len« demain, mais non point le troisieme ni le quatrieme : « & que lorsqu'on a négligé de les réduire sur le champ, « il faut laisser passer ces jours, parce que la partie ne « se luxe plus pour l'ordinaire, quand on en fait la ré« duction dans l'espace de dix jours. »

Et partout où il parle des *luxations*, il établit pour regle générale, « qu'on ne doit réduire aucune *luxation*, « surtout celle du coude, lorsque la fievre est présen- « te. »

Or on sait que la fievre est le signe & la compagne de l'inflammation dont une *luxation* est accompagnée. Celse nous apprend encore dans le onzieme Chapitre de son huitieme Livre, « qu'il faut réduire les parties luxées « avant que l'inflammation s'en empare. » Mais si elle est présente, il faut attendre qu'elle soit appaisée; & lorsqu'elle aura cessé, on pourra tenter la réduction de la partie. Il faut donc dans de pareils cas différer la réduction & avertir le malade & ceux qui prennent intérêt à sa santé, qu'on ne peut la tenter sans l'exposer au plus grand danger, qu'une pareille précipitation ne feroit que retarder sa guérison, & la rendre peut-être défectueuse, de peur qu'on n'impute mal-à-propos au Chirurgien les malheurs qui peuvent arriver. Car bien qu'il convienne de réduire les *luxations* avec toute la diligence possible lorsqu'aucun obstacle ne s'y oppose, néantmoins on est convaincu par plusieurs observations qu'on ne doit point désespérer de réussir quand même l'os auroit demeuré luxé pendant un tems considérable. La Motte, dans son *Traité complet de Chirurg. Tome IV.* rapporte l'exemple d'une *luxation* de l'humérus accompagnée d'une inflammation violente, qu'on vint à bout de réduire au bout de deux mois. Hildanus, *Centur. II. Observat.* 90. prouve par plusieurs exemples que l'extension des parties enflammées est souvent suivie des accidens les plus terribles.

Quant aux convulsions & aux autres symptomes; on a déja observé que les *luxations* sont quelquefois suivies de mouvemens convulsifs, à cause de la violence de la douleur, & de la contorsion ou extension des muscles & des tendons, & on est tous les jours témoin des malheurs que les convulsions occasionnent. Maintenant il est certain qu'on ne peut tenter la réduction d'un membre luxé tant que les convulsions continuent, puisque la douleur & la distension des parties ne sauroient augmenter, que les causes des convulsions n'augmentent aussi. Les anciens Medecins, surtout Hippocrate, appréhendoient beaucoup les convulsions dans ces sortes de cas; & Celse, *Lib. VIII. cap.* 25. dit « que « lorsque les nerfs se trouvent distendus après la ré- « duction, on doit luxer le membre une seconde « fois. »

Il paroît qu'Hippocrate se fonde là-dessus lorsqu'il avance dans les *Prénotions de Cos*, *N°.* 361. que la *luxation* de la mâchoire est mortelle dans le tetanos & l'opisthotonos; car on ne peut la réduire à cause du premier, & nous avons déja observé que le malade est en danger de perdre la vie lorsqu'on tarde d'en faire la réduction.

Lorsque la fievre, la syncope & le hoquet se joignent aux symptomes précédens, il est évident qu'il y a du danger à réduire une *luxation*, & par conséquent que le prognostic doit être extremement difficile.

A l'égard de la solidité ou de la délicatesse des parties voisines; nous avons déja observé après Hippocrate que les articulations qui sont couvertes d'une grande quantité de chair se luxent difficilement & ne peuvent se réduire qu'avec beaucoup de peine; d'où il suit que les *luxations* les plus dangereuses sont celles des plus grosses jointures, qui sont entourées de muscles & de ligamens très forts; car comme ces sortes d'articulations ne peuvent se luxer sans des causes très-violentes, elles sont presque toujours suivies de symptomes très-dangereux. De-là vient que Celse, *Lib. VIII. cap.* 25. parlant des *luxations* compliquées avec une plaie, dit, « que le danger dont cet accident est accompagné, aug- « mente à proportion de la grosseur du membre, & de « la force des muscles & des ligamens dont il est envi- « ronné. C'est ce qui fait que le malade court risque de « la vie lorsque l'humérus ou le fémur viennent à se « luxer, car il n'y a plus d'espérance pour lui lorsqu'on « réduit ces os; & supposé qu'on néglige d'en faire la « réduction, il a toujours sujet de craindre pour sa « vie. » Les *luxations* du fémur, continue-t'il, sont extremement dangereuses, à cause de la difficulté qu'on « trouve à les réduire & à les contenir; car lorsque les « muscles & les ligamens sont forts, ils sont peu susceptibles de réduction; & s'ils sont foibles, ils ne « contiennent point l'os qu'on a réduit. »

Il est donc évident qu'on doit avoir égard à ces circonstances lorsqu'on forme un prognostic.

A l'égard de la rupture ou de l'allongement des ligamens; lorsqu'en conséquence d'une *luxation* les ligamens qui environnent la jointure se distendent au point de permettre à l'os de sortir de sa cavité, sans souffrir néantmoins aucune rupture; ils peuvent, après que l'os est réduit se contracter de façon qu'ils deviennent aussi forts qu'auparavant. Mais lorsqu'ils viennent à se rompre, il est à craindre que leurs levres ne s'attachent à l'os, ou aux parties voisines, ou que la cicatrice de la plaie ne rende les ligamens moins flexibles, ce qui ne manqueroit pas de gêner le mouvement de la jointure. Par exemple, le fémur ne sauroit se luxer que le ligament rond qui naît dans la cavité cotyloïde ne se rompe; il est certain qu'une *luxation* peut être produite par des causes logées dans la cavité des jointures, qui affoiblissent ou distendent peu à peu les ligamens. Il est évident que dans un pareil cas la cure devient extremement difficile, parce qu'il est rare que les extrémités de ce ligament puissent se rejoindre, en conséquence de quoi l'os réduit a beaucoup plus de facilité à sortir de sa cavité. Mais lorsque les ligamens sont totalement détruits, & que les os luxés sortent hors de la plaie des tégumens, la cure est si difficile, qu'Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, désespere totalement de la réduction d'une pareille *luxation*: « car, « dit-il, lorsque les os des chevilles sont totalement « luxés en-dedans ou en-dehors avec une plaie, on ne « doit point en faire la réduction, parce qu'elle ne « manqueroit pas d'être suivie de convulsions violentes « qui mettroient le malade en peu de jours au tombeau, « car peu vont au-delà du septieme jour. »

Il assure que le seul moyen qu'on ait de sauver le malade est de ne point réduire ces sortes de *luxations*, mais qu'en même tems il reste boiteux pour le reste de ses jours. Il dit que le danger est le même lorsque les os du bras sont luxés avec une plaie, & que ces sortes de *luxations* sont les plus dangereuses de toutes lorsqu'elles arrivent à des gros os. Lors, par exemple, que le fémur se luxe à l'endroit du genou, & que cette *luxation* est compliquée avec une plaie, on ne peut la réduire sans causer la mort au malade beaucoup plus promptement que dans les autres cas; & quand même on ne la réduiroit point, elle ne laisseroit pas d'être beaucoup plus dangereuse que les autres *luxations*. Lorsque les os des orteils & des doigts sont luxés au point de produire une plaie, il veut qu'on tente de les réduire, mais cependant avec beaucoup de précaution; car il dit que dans ces cas même les os réduits se luxent de nouveau avec beaucoup de facilité; par où il donne à entendre qu'on ne doit pas même entreprendre une semblable réduction, à moins que ce ne soit dans le dessein de mettre le Chirurgien à couvert des reproches de la multitude ignorante. La Motte, dans son *Traité complet de Chirurgie*, *Tom. IV.* cite un exemple mémorable qui prouve qu'on ne doit pas toujours désespérer de pouvoir réduire ces sortes de *luxations* qui sont accompagnées de la distraction des ligamens, surtout lorsqu'elles arrivent vers les jointures inférieures. Néantmoins les *luxations* de cette espece ne peuvent qu'être extremment dangereuses & difficiles à guérir.

Quant aux muscles attachés à l'os luxé ; lorsqu'il se trouve des gros muscles autour de l'articulation luxée, la *luxation* doit nécessairement avoir été produite par des causes violentes ; en conséquence de quoi les muscles peuvent avoir souffert une distraction si forte qu'ils soient hors d'état de recouvrer leur premiere force, & qu'il reste un défaut de mouvement dans la partie luxée. Par exemple, les Anatomistes savent qu'une des têtes ou un des tendons du biceps, qui naît de la partie supérieure externe du cou de l'omoplate, au-dessus de la cavité dans laquelle la tête de l'humérus est logée, est située dans la capsule de l'articulation, & passe par-dessus la tête de l'os du bras dans l'articulation même; & que sortant ensuite de la capsule de l'articulation, elle devient un corps charnu & va s'attacher à l'autre portion du même muscle. Cela étant, si la tête de l'humérus vient à se luxer en-devant, il est évident que le tendon du biceps doit souffrir une violence considérable, suffisante peut-être pour détruire le mouvement de la partie.

Après avoir considéré les principales circonstances dont on peut déduire le prognostic des *luxations*: nous allons maintenant traiter de leur cure.

La cure d'une *luxation* dépend de deux choses, 1. De la réduction de la partie luxée. 2. De sa rétention dans sa place jusqu'à la fin.

Si après un mûr examen des circonstances dont on a parlé, on ne remarque aucun symptome qui rende la réduction ou inutile ou impossible, on doit la tenter. Nous avons déja observé que les *luxations* invétérées ne peuvent se réduire, parce que la cavité de l'articulation est ordinairement remplie d'humeurs épaisses, ou d'autres parties dont le volume augmente, lorsque la pression de l'os vient à cesser. Nous avons encore observé, qu'on ne sauroit entreprendre de réduire une partie, lorsque sa *luxation* est accompagnée d'une inflammation violente, d'une tumeur considérable ou de convulsions. On ne doit point non plus entreprendre une réduction, lorsqu'on prévoit que ces accidens sont prêts d'arriver; & il est de la prudence de la différer dans ces sortes de cas. Mais deux choses sont nécessaires pour rendre la cure parfaite : 1. La réduction de la partie luxée : cela est évident par soi-même. 2. La rétention de la partie dans sa situation naturelle. Les ligamens qui unissent les os ensemble, sont la principale force de l'articulation; mais une *luxation* ne peut arriver que ces ligamens ne se rompent ou ne s'allongent au point de laisser sortir la tête de l'os articulé hors de sa place naturelle. Nous avons aussi observé qu'une distraction violente peut tellement affoiblir les parties solides du corps, qu'elles perdent une grande partie de leur force ; d'où il arrive qu'encore que la partie soit réduite, les ligamens n'ont point la même force qu'auparavant, ce qui fait que la tête de l'os se luxe de nouveau, à moins qu'on ne prévienne ce malheur par des mesures convenables. On peut voir dans le *Traité complet de Chirurgie de la Motte*, *Tom. IV.* avec combien de facilité les parties se luxent après avoir été réduites ; car cet Auteur avoue ingénument qu'ayant réduit un humérus luxé, sans avoir la précaution d'empêcher le malade de lever le bras, l'os se luxa une seconde fois : mais qu'il le réduisit de nouveau avec tant de dextérité, que ni le malade, ni ceux qui étoient présens, ne s'en apperçurent. Il est donc nécessaire pour que la cure d'une *luxation* soit complete, de retenir les os réduits dans leurs places, jusqu'à ce que les ligamens aient repris assez de force pour que la partie puisse s'acquitter de tous les mouvemens qui lui sont propres, sans courir risque de se luxer une seconde fois; car c'est-là le principal but qu'on doit se proposer. Les Auteurs n'ont point exactement limité le tems dont les ligamens ont besoin pour reprendre leurs premieres forces : il est cependant certain qu'il varie à proportion de la grandeur de la *luxation* & de l'articulation, suivant la différence des tempéramens & le plus ou le moins de violence des symptomes dont la *luxation* est accompagnée. On juge de la grandeur de la *luxation*, ainsi que nous avons déja observé par la distance de l'os luxé, à la cavité dans laquelle il doit être naturellement contenu ; car il est évident que cet éloignement doit être d'autant plus grand, & la cure d'autant plus difficile, que la violence que les ligamens & les autres parties voisines ont reçue a été plus grande. Plus le poids qu'une articulation soutient dans l'état naturel est grand, plus la cure de sa *luxation* tarde à être complete. Celse nous apprend, *Lib. VIII. cap.* 10. que les *luxations* du fémur & du talon, demandent un long repos avant qu'elles puissent être parfaitement guéries. Hippocrate assure dans son Traité *des Articles*, que la *luxation* des doigts peut être guérie en quatorze jours de tems. La différence des tempéramens influe beaucoup sur les cas de cette nature, comme Celse *Lib. VIII. cap.* 11. nous l'apprend par le passage suivant.

« Lorsque le corps est foible & humide, l'os se réduit aisément : mais il se luxe de nouveau avec la même facilité, & on a beaucoup de peine à le retenir dans sa place. La rétention des os est beaucoup plus sûre dans les malades d'un tempérament opposé : mais la réduction en est extremement difficile lorsqu'ils viennent à se luxer. »

Hippocrate est du même sentiment dans son Traité *des Articles*. Mais il est évident que rien ne retarde plus la cure que le nombre & la violence des symptomes. Hippocrate nous apprend cependant qu'une légere inflammation, après la réduction d'une *luxation*, est beaucoup plus salutaire que nuisible, à cause que prévenant le mouvement de la partie, & rendant les ligamens plus tendus, elle retient plus fortement la tête de l'os dans sa cavité.

Voici comme il s'exprime là-dessus dans son Traité *des Articles*.

« Ceux en qui la réduction de l'humerus n'est accompagnée d'aucune inflammation des parties voisines, sont bientôt en état de pouvoir se servir de leur bras, sans ressentir aucune douleur, ce qui leur fait croire que les précautions sont inutiles. Mais le Medecin doit les avertir de l'erreur où ils sont ; puisque dans ce cas, le membre a beaucoup plus de facilité à se luxer, que lorsqu'il y a inflammation. »

Il est à-propos que le malade se tienne sur ses gardes pendant un tems considérable, & qu'il n'emploie point le membre luxé à des mouvemens violens : mais il faut en même tems prendre garde qu'un trop long repos ne rende l'articulation tout-à-fait immobile.

Il faut aussi pendant le cours de la cure, appaiser par un régime & des remedes convenables, les symptomes qui subsistent, & prévenir ceux qui peuvent survenir. Les principaux sont la douleur & l'inflammation avec toutes leurs suites. Mais il est évident que le nombre & la violence des symptomes doivent être proportionnés à la grosseur de l'os luxé, parce que ces sortes de *luxations* n'arrivent point sans des causes très-violentes, & qu'il faut une extension très-forte pour les réduire. De là vient qu'Hippocrate nous apprend dans son Traité *des Articles*, qu'on ne sauroit enjoindre une trop grande abstinence dans la réduction de toutes les grosses articulations : mais qu'on peut se relâcher un peu là-dessus dans les cas où l'articulation est petite & facile à réduire.

La réduction se fait, 1. En assujettissant le corps du malade. 2. En étendant la partie de façon que la tête de l'os réponde directement à sa cavité. 3.

En l'y conduisant par intorsion, intrusion ou pulsation.

Premierement, comme la réduction de quelque *luxation* que ce soit, demande une extension plus ou moins grande, & que celle-ci ne peut se faire sans douleur, il est évident qu'on doit assujettir le corps du malade, de peur qu'il ne trouble le Chirurgien dans sa fonction. D'ailleurs cette précaution est nécessaire pour empêcher que le corps ne suive, tandis qu'on tire la partie.

Secondement, Galien, *Comment. in Hippocrat. de Articulis*, traitant de la cure générale de toutes les *luxations*, dit, qu'on doit réduire un os luxé par la même route qu'il a prise. Il s'ensuit donc, qu'après avoir considéré dans chaque *luxation* l'endroit par où la tête de l'os a commencé de sortir, le chemin qu'elle a pris, & le lieu où elle s'est arrêtée, il faut commencer la réduction par où la *luxation* a fini, & passer ensuite à l'endroit où cette derniere a commencé. Il éclaircit ce qu'il vient de dire par l'exemple d'une *luxation* de l'humérus vers les parties antérieures. On voit assez combien cette précaution est nécessaire pour réussir dans la réduction des os luxés; car ces derniers se frayent un passage en déplaçant les parties voisines, d'où il suit qu'ils doivent retourner beaucoup plus aisément par le chemin qu'ils se sont frayés, que par aucun autre, surtout, lorsque la *luxation* est accompagnée de la rupture des ligamens; car dans ce cas, on ne sauroit réduire la tête de l'os luxé, qu'en lui faisant reprendre sa premiere route. Or pour y réussir, il faut que l'extension soit proportionnée à la grosseur du membre luxé. Il est encore nécessaire que l'extension soit assez forte pour prévenir l'interception des parties voisines, tandis que la tête de l'os retourne dans sa cavité. On peut ordinairement faire une extension suffisante avec les mains dans les *luxations* des petites articulations, & même dans celles des plus grosses articulations, pourvû que le malade soit jeune & d'une habitude de corps lâche: mais les cordes & les machines deviennent souvent nécessaires dans les cas où il est besoin d'une force plus considérable. On trouve un grand nombre de belles choses sur l'usage & la structure de ces sortes de machines dans le Traité *des Articles* d'Hippocrate.

Troisiemement, après qu'on a tellement disposé le membre luxé, à l'aide d'une extension & d'un mouvement convenable, qu'il répond directement à sa cavité, ou acheve sans peine le reste de l'opération. De-là vient qu'Hippocrate, dans son Traité *des Articles*, parlant d'une *luxation* du fémur, nous dit, « que lorsque l'extension est faite comme il faut, la tête du fémur répond directement vis-à-vis sa cavité, & qu'étant ainsi élevée, la moindre impulsion suffit pour s'y conduire: mais que lorsque l'extension est défectueuse, la réduction devient proportionellement plus difficile. »

L'élasticité des ligamens & la force des muscles suffisent souvent dans ce cas, pour la réduction. Mais la connoissance de la structure de l'articulation luxée, apprend bientôt au Chirurgien ce qu'il doit faire, quand après une extension convenable, le membre luxé qui répond directement à sa cavité, ne retourne pas dans sa place naturelle; car, dans ce cas, on doit s'y conduire par intorsion, intrusion, ou application. Les Chirurgiens qui sont versés dans leur profession, font l'extension & la réduction de la partie, presque en même-tems dans un grand nombre de *luxations*.

C'est ainsi que Celse, *Lib. VIII. cap.* 12. traitant de la *luxation* de la mâchoire, après avoir parlé de tout ce qui concerne la situation & l'assujettissement du malade, nous dit:

« Qu'après s'être assuré de la mâchoire, pourvû qu'elle ne soit luxée que d'un côté, il faut secouer le menton, & l'amener vers la gorge, assujettir en même tems la tête du malade, lever le menton, & pousser la tête de la mâchoire dans sa cavité, de façon que tout cela se fasse presque dans un moment. »

On réduit souvent l'humérus sur le champ en suspendant le malade par le bras affecté, à une porte ou à une échelle; dans les cas difficiles, il est de la derniere importance pour le Chirurgien d'avoir des Aides habiles.

On connoît que l'os est rentré dans sa place naturelle à un certain son ou bruit qui se fait entendre à l'instant de la réduction. Celse, *Lib. VIII. cap.* 15. prétend cependant que la réduction de l'humerus n'est pas toujours suivie de ce bruit; mais la plupart des Chirurgiens l'entendent toujours. Jerome Fabricius ab Aquapendente *in Chirurg. universf. Lib. V. cap.* 1. paroît appréhender quelque malheur de cette espece de bruit, qu'il attribue au choc de la tête de l'os contre les bords de la cavité; ce qui lui a fait croire qu'elles pouvoient se rompre & se loger dans la cavité de l'articulation avant que la tête de l'os y soit entrée, & par conséquent empêcher que la réduction ne soit complete. Peut-être a-t'il cru que ce bruit est occasionné par la tête de l'os qui frappe contre la cavité, & appréhendé que ce choc n'ait des suites fâcheuses. Mais l'expérience journaliere & les observations des plus habiles Chirurgiens prouvent évidemment que cette crainte est mal-fondée, puisque ce bruit se fait entendre pour l'ordinaire sans qu'il en résulte aucun des accidens qu'on lui attribue. Nous avons observé ci-devant, que les principaux signes diagnostics d'une *luxation* sont la figure dépravée de la partie, une cavité à l'endroit de l'articulation, & une tumeur dans la partie opposée; d'où il suit que tous ces signes doivent disparoître après que la partie est réduite. La douleur est toujours inséparable d'une *luxation* récente, à cause de la distraction violente des ligamens & des autres parties voisines: mais immédiatement après la réduction, cette douleur cesse, ou du moins diminue considérablement. Elle continue cependant quelquefois, même après que la partie est réduite, à cause de la violence que les parties voisines ont soufferte, & de l'extension qui a besoin quelquefois d'être très-forte avant qu'on puisse faire la réduction.

On maintient les parties réduites dans leur place par le repos, par les bandages, & par le soin qu'on a de les contenir dans leur situation naturelle.

Après qu'on a réduit les os luxés dans leurs cavités, il ne reste plus qu'à les y maintenir, & on en vient à bout: *Par le repos.* Dans toute *luxation* les ligamens qui assurent les articulations, se rompent, ou du moins se distendent violemment; d'où il suit que le seul moyen d'empêcher que l'os ne se luxe une seconde fois, est de tenir la partie dans un parfait repos. D'ailleurs, on a montré au mot *Fibra*, que les parties solides du corps s'affoiblissent par une distraction trop forte; & que la force de la cohésion de ces mêmes parties augmente lorsqu'elles restent long-tems dans le même contact, & qu'en conséquence de cela, elles acquierent souvent un trop grand degré de force. Le repos est donc nécessaire pour que les ligamens qui ont été distendus reprennent leurs forces, ou pour qu'ils se réunissent de nouveau lorsqu'ils ont été rompus. Mais il faut prendre garde que les ligamens ne se roidissent par un trop long repos, ou qu'il ne survienne une ankylose, en conséquence de l'épaississement de la synovie. Pour prévenir cet accident, il faut, quelques jours après la réduction, supposé qu'on n'appréhende aucune inflammation, & que la douleur ait entierement cessé, remuer doucement l'articulation & la frotter, ainsi qu'Hippocrate le recommande dans son Traité *des Articles*, en parlant de la *luxation* de l'humérus. Celse, *Lib. VIII. cap.* 16. veut qu'on observe surtout cett précaution dans les *luxations* du coude; « car, dit-il,

« il faut le remuer fortement & souvent, le fomenter « avec de l'eau chaude, & le frotter long-tems avec « de l'huile, du nitre, & du sel; car le callus est plutôt « formé dans l'articulation du coude que dans aucune « autre partie, soit qu'il reste luxé ou qu'on le réduise: dès que ce callus est une fois formé par le moyen « du repos, il empêche le mouvement de l'articulation. »

Le repos devient encore nécessaire pour dissiper la douleur & l'inflammation qui subsistent souvent après la réduction, en conséquence de la violence qu'on a faite aux parties voisines.

A l'égard des bandages; à moins que les ligamens n'ayent été entierement rompus ou distendus avec violence, on maintient aisément l'os dans sa place, en tenant la partie dans un parfait repos. De-là vient que les bandages ne sont pas toujours nécessaires. La Motte nous dit dans *son Traité complet de Chirurgie*, qu'il ne s'est jamais servi de bandages après la réduction de la mâchoire, & que cela n'a pas empêché la cure de réussir. Lors cependant qu'on appréhende que l'os ne se luxe de nouveau, il convient de l'assurer avec un bandage, en déterminant par le moyen de compresses sa pression sur la partie vers laquelle l'os s'est luxé. Cette remarque n'a pas échappé à Hippocrate dans l'endroit de son Traité *des Articles*, où il traite des luxations de l'humérus. « On guérit, dit-il, ces sortes de *luxations* avec « des compresses de toile cirée, & par l'application de « différens bandages. On peut encore mettre sous l'aisselle malade des tampons de laine, pour remplir sa « cavité & soutenir l'articulation. »

On empêche par ce moyen la tête de l'humérus de sortir de sa cavité & de tomber dans celle de l'aisselle; car Hippocrate dit qu'il ne connoît point d'autre *luxation* de l'humérus, & que c'est la raison pour laquelle il n'en traite point.

Il est évident que lorsqu'on connoît une fois l'endroit par où l'os est sorti, on peut l'empêcher de se luxer une seconde fois, par le moyen d'un bandage convenable. Mais après qu'on a ainsi assuré la partie, il ne faut relâcher le bandage que fort rarement, à moins qu'il ne survienne une inflammation, dans lequel cas Hippocrate ordonne de renouveller fréquemment l'appareil dans quelque espece de *luxation* que ce soit.

A l'égard de la situation naturelle de la partie; il faut la tenir long-tems en repos; mais pour cet effet il faut qu'elle soit dans la même position que lorsqu'on dort, & que les muscles n'agissent plus par la direction de la volonté, c'est-à-dire, que les fléchisseurs de l'articulation surmontent les extenseurs par leur propre contractilité, ce qui fait que l'articulation est légerement pliée; voyez *Fractura*. De-là vient qu'Hippocrate établit pour regle générale dans toutes sortes de *luxations*, de tenir toujours la partie affectée en repos & dans une situation convenable. Il décrit ensuite les postures qui conviennent le plus dans chaque *luxation*. Par exemple, dans l'endroit où il traite de la maniere de reduire les *luxations* du coude, il dit, que la partie doit être située de maniere que la main se trouve un peu plus haute que le coude, & le bras placé à côté du corps; car étant ainsi suspendu, il se guérit avec plus de facilité.

Lorsqu'on observe ces mesures comme il faut, la cure réussit presque toujours, pourvu que la *luxation* provienne d'une cause externe; car elle est beaucoup plus difficile à réduire lorsqu'elle est causée par le trop grand relâchement des ligamens. Celse, *Lib. VIII. cap.* 11. nous apprend que les *luxations* qui proviennent de la foiblesse des ligamens, reviennent aisément après qu'on les a réduites. La réduction en est facile, il est vrai: mais il est extremement difficile, & quelquefois même absolument impossible de maintenir la partie dans sa place. Le seul moyen qu'on ait pour fortifier les ligamens, consiste à tenir long-tems la partie en repos, & à y appliquer des fomentations corroboratives. M. Petit se sert avec succès, dans ces sortes de cas, de grosses compresses trempées dans de l'esprit de vin aromatique, mêlé avec de l'alun en poudre & du blanc d'œuf, qu'il applique sur le fémur reduit, en les assurant par le moyen d'un bandage. Il a soin en mêmetems de les humecter plusieurs fois par jour avec la même liqueur sans ôter l'appareil. Galien, *Comment.* 4. *in Hippocrat. de Artic.* dit avoir guéri deux fois une *luxation* du femur produite par cette cause; mais il ajoute qu'il faut appliquer pendant long-tems des remedes dessiccatifs sur l'articulation, pour diminuer l'humidité excessive des ligamens. Hippocrate croyoit la cure de ces sortes de *luxations* si difficile, qu'il avoit recours au cautere actuel. S'étant apperçu qu'un grand nombre de personnes restent estropiés ensuite des *luxations* de l'humérus, & qu'aucun Medecin n'avoit trouvé la méthode de les guérir, il a jugé à propos d'en donner une; & bien qu'il la restraigne aux *luxations* de l'humérus, dans lesquelles la tête de l'os tombe dans la cavité de l'aisselle, on peut cependant s'en servir dans toutes les autres *luxations* de cette partie.

Il semble que toute sa méthode consiste à cautériser la peau & le pannicule adipeux dans l'endroit par où la tête de l'os est sortie, afin que par le moyen des cicatrices qui restent, les tégumens se froncent & se durcissent de façon à ne point s'étendre aisément dans la suite, & empêcher l'os de sortir une seconde fois de sa place. Après avoir un peu levé le bras du malade, car à moins de cela on ne sauroit approcher de l'aisselle, & si on l'élevoit trop, on ne pourroit aisément saisir la peau; il leve cette derniere & le pannicule adipeux avec les doigts, de maniere qu'on puisse séparer, autant qu'il est possible, les tégumens des glandes, des nerfs, & des gros vaisseaux sanguins.

Il perce ensuite la peau le plus promptement qu'il est possible avec un fer de grosseur médiocre & de figure oblongue, qu'il ordonne de faire rougir jusqu'à ce qu'il devienne transparent, (χρῆ δὲ διαφάνει καλεῖν.) Tandis que la peau est encore levée, il passe une petite spatule (ὑπάλειπτρον) dans la plaie; & après avoir lâché la peau, il enfonce entre les deux ouvertures un petit fer rouge dans les tégumens jusqu'à la spatule; au moyen dequoi on peut cicatriser trois différentes parties, sans courir risque d'offenser les parties situées sous les tégumens: mais dans la cure, les escarres se séparent & les tégumens se rejoignent. Il est évident qu'en conséquence de la perte de substance que le cautere a occasionnée, les cicatrices ne manqueront pas de se rider & de se durcir; & de-là vient qu'il ordonne pendant tout le cours de la cure de ne point tenir le bras plus levé que la cure des ulceres le demande: car, comme les tégumens ne sont point distendus, les bords des ulceres se réunissent avec plus de force. Il veut, lorsque les ulceres sont guéris, que le malade porte long-tems le bras attaché à son côté, pour raffermir les cicatrices, & resserrer l'espace dans lequel la tête de l'humérus avoit coutume de tomber. Il indique encore deux autres parties, sur lesquelles on peut appliquer le cautere actuel, dans ce cas, avec beaucoup de succès; savoir, aux deux côtés de la tête de l'humérus, entre celle-ci & les tendons du muscle pectoral & du très-large du dos, qui sont les cordes qui forment de chaque côté la cavité de l'aisselle.

Van-Swieten dit avoir connu un Charlatan qui employoit cette méthode pour la cure des hernies, après avoir réduit les visceres, dans la croyance que les tégumens auroient beaucoup plus de peine à s'étendre dans la suite, après s'être contractés au moyen d'une profonde cicatrice. Van-Swieten, *in Aph. Boerh.*

Lorsqu'un os vient à sortir de son articulation naturelle, au point de ne pouvoir plus servir aux usages auxquels il est destiné, on dit qu'il est luxé ou disloqué. Par exemple, lorsque la tête de l'humérus sort pour quelque cause que ce soit de la cavité glénoïde de l'omoplate, ou l'os fémur de celle qu'on appelle cotyloïde,

c'eſt une *luxation* ou diſlocation. Il s'enſuit donc que cet accident ne peut arriver qu'aux os, dont les articulations ou les jointures ſont mobiles, bien qu'on l'appelle du nom de *luxation*, lorſque les os du nez ou les épiphyſes des enfans ſe ſéparent & perdent leurs uſages naturels.

Ceux qui veulent être parfaitement verſés dans la connoiſſance & dans la cure des *luxations*, doivent avoir une idée nette de la figure de toutes les articulations, de leurs ligamens & de leurs muſcles. On peut l'acquérir par la lecture des Livres qui traitent de l'Anatomie, & beaucoup mieux encore par une inſpection exacte & fréquente des ſqueletes & des cadavres ; car on trouve dans ceux-ci les ligamens & les cartilages dans leur ſituation naturelle, au lieu qu'ils n'exiſtent plus dans les autres.

On diviſe les *luxations* en completes & en incompletes. Dans les dernieres, les os ne ſe luxent qu'en partie, mais aſſez cependant pour être hors d'état de s'acquitter de leurs fonctions. Mais dans les *luxations* completes, les os mobiles ſont entierement déplacés de leurs articulations reſpectives, comme lorſque l'humérus ou le fémur ſortent tout-à-fait de leurs cavités reſpectives. Dans les unes & les autres l'os peut ſe luxer en-dedans ou en-dehors, en avant ou en arriere, en-haut ou embas. Les *luxations* ſe diviſent encore en ſimples & en compliquées : celles-ci ſont accompagnées d'une plaie, d'une fracture, d'une foibleſſe & d'une réſolution des ligamens, d'une contuſion ou d'une inflammation violente ; au lieu que les autres ſont exemptes de ces ſymptomes. Enfin, elles ſont récentes ou invétérées ; & il faut obſerver, que plus l'articulation eſt libre & mobile, plus elle eſt ſujette à ſe luxer.

En voilà aſſez quant à cette maladie en général. Nous allons maintenant décrire chaque eſpece particuliere de *luxation*, en commençant par la tête où il y a *luxation*.

1. Lorſque les os du nez viennent à ſe ſéparer.
2. Lorſque la mâchoire inférieure déborde celle de deſſus ; car les éminences de l'os pierreux empêchent qu'on ne puiſſe la pouſſer en arriere.
3. Lorſque la tête avec les vertebres ſupérieures du cou ſouffrent une entorſe.
4. Enfin, lorſque les os du crane ſe ſéparent les uns des autres à l'occaſion d'une douleur, d'une fievre ou d'une hydrocéphale.

Il eſt rare que les vertebres qui compoſent l'épine du dos ſe luxent tout-à-fait : mais comme celles du cou ſont petites & très-mobiles, elles ſont beaucoup plus ſujettes à ſe luxer que celles du dos, qui ſont plus groſſes & plus fortement articulées enſemble. Celles des lombes au contraire ſont plus ſujettes aux *luxations* que celles du dos, parce qu'elles ſont mobiles, liſſes, & dépourvues des ſinuoſités dont les vertebres du dos ſont munies, outre que le cartilage qui les ſépare eſt beaucoup plus gros. Enfin, le coccyx ſe luxe quelquefois en-dehors à l'occaſion d'un accouchement laborieux, & quelquefois en-dedans à l'occaſion d'une chute, au moyen de quoi il comprime le rectum, & occaſionne un grand nombre d'accidens fâcheux.

Comme les os de la poitrine ſont différens, ils peuvent ſe luxer de pluſieurs manieres. Les côtes, par exemple, peuvent être déplacées par un coup ou une chûte violente, & rentrer dans le thorax, & préjudicier au mouvement de la poitrine & des poumons. Le cartilage xyphoïde peut quelquefois être enfoncé par quelque cauſe externe, & offenſer l'eſtomac. Les clavicules peuvent auſſi ſortir des cavités de l'omoplate, ou ce qui eſt plus ordinaire, du ſternum : cet accident eſt ſuivi du relâchement & de l'immobilité du bras.

L'humérus eſt plus ſujet à ſe luxer qu'aucun autre os du corps que ce ſoit, tant à cauſe du peu de profondeur de la cavité glenoïde, qu'à cauſe de la liberté de ſon mouvement. Il peut ſe luxer en avant, en arriere, mais jamais en haut, à moins que l'acromion ne ſoit fracturé ; car ce dernier aſſujettit ſa tête avec beaucoup de force.

Bien que le cubitus ſoit ſujet à différentes *luxations*, il ne ſauroit cependant ſe luxer ſans une violence extraordinaire ; & dans ce cas même il ne l'eſt qu'imparfaitement, parce qu'il eſt défendu tant par dedans, que par dehors, par une groſſe articulation, & par des ligamens fort courts, tandis que de l'olécrane l'empêche de ſe luxer en avant. Il eſt néanmoins fort ſujet à ſe luxer en arriere.

Le poignet ou le carpe ſe ſépare rarement des os de l'avant-bras, & quand il le fait, la *luxation* eſt ordinairement incomplete, à cauſe du peu de longueur & de la force des ligamens. Mais lorſque cet accident arrive, c'eſt plutôt antérieurement ou poſtérieurement, qu'intérieurement ou extérieurement ; car il y a une éminence oſſeuſe à chaque côté du carpe, à l'endroit de ſon articulation avec le rayon & le cubitus qui l'empêche de ſe luxer par le côté.

Les os du poignet ſont ſujets à des entorſes qui privent la main de ſon mouvement. Les os des doigts peuvent auſſi ſe luxer, mais on les réduit avec beaucoup de facilité.

Dans les extrémités inférieures, nous conſidérerons d'abord la *luxation* de la cuiſſe. Elle peut être ſupérieure ou inférieure, intérieure ou extérieure ; & chacune de ces *luxations* peut être diſtinguée des autres par la figure de l'articulation & par la longueur du membre. Il faut encore obſerver que la tête de cet os ne ſort pas auſſi ſouvent de la cavité cotyloïde, que la plupart des Chirurgiens ſe l'imaginent. Car les Modernes contre l'opinion de leurs prédéceſſeurs, trouvent ordinairement le cou du fémur fracturé, ce qui n'eſt pas étonnant, vu que la tête eſt reçne dans une cavité ſi profonde, & aſſurée par des ligamens ſi forts, que l'homme le plus robuſte ne ſauroit la déplacer dans un cadavre ; mais le con de cet os eſt ſi grêle & ſi fragile qu'il faut moins de force pour le rompre, que pour déplacer la tête. Il y a toute apparence que l'épaiſſeur des muſcles qui entourent cette articulation ayant empêché de diſtinguer la fracture du cou, de la *luxation* de la tête du fémur, a donné lieu à l'erreur dans laquelle les anciens Chirurgiens ſont tombés ſur ce ſujet.

On n'aura pas maintenant beaucoup de peine à trouver la raiſon pour laquelle les Anciens ont ſi mal réuſſi dans la réduction de cette *luxation* imaginaire ; & pourquoi ils ont inventé tant de machines pour l'extenſion de ce membre, par l'uſage deſquelles, comme ce n'étoit point une diſlocation, mais une fracture, ils excitoient des douleurs violentes, des convulſions, des inflammations, des abſcès & autres ſymptomes dangereux. Il eſt certain que cet os eſt rarement luxé par une force externe ; car il eſt preſque impoſſible que ſa tête puiſſe ſortir de la cavité cotyloïde, à moins que les ligamens n'aient été auparavant relâchés par une collection d'humeurs nuiſibles autour de l'articulation, à laquelle les enfans ſont beaucoup plus ſujets que les adultes.

Les Chirurgiens ignorans confondent ſouvent la *luxation* de la rotule avec celle de l'articulation du genou, & tourmentent en conſéquence le malade par pluſieurs extenſions ſuperflues : au lieu que la vue & le toucher ſeroient des guides ſuffiſans pour empêcher un homme verſé dans l'Anatomie de tomber dans l'erreur. Car la rotule ſe luxe toujours en dedans ou en dehors ; mais encore que le genou puiſſe être forcé de ces deux manieres, il eſt rare que ſa *luxation* ſoit complete, à cauſe que l'articulation eſt profonde & les ligamens très-forts.

Le pié peut ſortir de la cavité du tibia & ſe luxer en avant ou en arriere : mais il eſt défendu latéralement par les chevilles & ne peut ſe luxer dans cet endroit à moins qu'elles ne viennent à ſe fracturer. Nous liſons dans quelques Auteurs, que le péroné peut ſe ſéparer du tibia à l'occaſion de quelque violence extraordinaire, & le

le pié se luxer en même-tems en dehors. Les os du tarse tiennent ensemble par des ligamens très-forts & ne peuvent pas se luxer aisément: mais quand ils le sont, cet accident est suivi de douleurs excessives, de convulsions, d'inflammations & du sphacele, à moins qu'on ne les réduise à tems. Enfin, les orteils se luxent rarement; mais lorsque cet accident leur arrive, on doit les traiter comme les doigts.

Les causes des *luxations* sont ou externes ou internes. Je mets au nombre des premieres les chutes, les coups, les sauts, les mouvemens violens & les distensions; & au rang des secondes, les collections extraordinaires d'humeurs nuisibles dans les articulations, lesquelles relâchent les ligamens à un tel point, que les têtes des os sortent d'elles mêmes de leurs cavités, ainsi que par les efforts médiocres que l'on fait en se levant, en se promenant ou en sautant. Les hommes d'un tempérament foible sont très-sujets aux *luxations*; & de-là vient que les os des enfans se tordent & se séparent aisément de leurs épiphyses à l'occasion d'une chute ou d'un maniment trop rude. Zwinger a connu une femme boiteuse qui mit au monde trois enfans affectés de la même incommodité. *Theat. Pract. Part. II.* pag. 109.

Les signes des *luxations* sont différens & nombreux: 1. Le défaut de mouvement dans l'articulation. 2. Le changement de figure & de situation naturelle. 3. Des cavités & des tumeurs extraordinaires; car il se forme toujours une tumeur du côté où l'os est poussé, & une cavité dans l'endroit d'où il est sorti. 4. L'inégalité du membre, qui est plus court lorsque l'os est poussé en haut, & plus long, lorsqu'il l'est en bas. Enfin, les douleurs qui naissent de la distension violente des ligamens; car à moins qu'on ne réduise immédiatement la *luxation*, elle est plutôt ou plus tard suivie de convulsions, d'inflammations, du sphacele & de la mort même; mais lorsqu'elle provient de causes internes on ne sent presque aucune douleur. Pour découvrir plus promptement les *luxations*, il faut observer cette regle, que lorsque la tête d'un os vient à sortir de sa place, l'autre extrémité est tournée dans une direction opposée; car lorsque l'extrémité supérieure d'un os est luxée en dehors, l'inférieure est tournée en dedans; & lorsqu'elle l'est en dedans, celle-ci est tournée en dehors.

Quoique ces signes généraux des *luxations* puissent suffire à un Chirurgien habile, on ne doit pourtant point ignorer ceux qui sont propres à quelques-unes d'elles: par exemple, dans la *luxation* de la mâchoire inférieure, on ne peut fermer la bouche. Lorsqu'une vertebre est déplacée, les parties qui sont au-dessous sont privées du sentiment & du mouvement; car dans cette espece de *luxation* la moelle de l'épine qui la traverse est pressée ou blessée, & le cours des esprits vers les parties inférieures interrompu, ou totalement intercepté. Lorsqu'une côte est luxée, le malade respire avec peine, & il survient plusieurs autres symptomes fâcheux. Mais on peut déduire chaque accident particulier de l'action qui est propre à chaque partie du corps.

Dans une *luxation* incomplete produite par une violence externe, le malade ressent des douleurs très-aiguës, & le membre devient immobile, sans qu'on apperçoive aucun changement considérable dans sa figure ou dans sa position; quoiqu'en examinant la partie avec plus d'attention, on puisse généralement trouver quelque petite inégalité dans l'articulation ou dans le membre.

On peut connoître les *luxations* qui proviennent de causes internes aux signes qui suivent:

1. Le membre est tellement relâché qu'on peut aisément le tourner en tous sens. 2. On sent un espace ou vuide autour de l'articulation, entre la tête de l'os & la cavité qui le reçoit. 3. L'os disloqué se réduit aisément & se luxe avec la même facilité, à cause de la foiblesse des ligamens & des muscles. 4. Le membre affecté est plus long que l'autre. 5. Cette espece de *luxation* n'est suivie d'aucune douleur, d'aucune inflammation, ni d'aucune convulsion. Enfin, elle survient pour l'ordinaire à l'extrémité supérieure du fémur; & quelquefois dans l'articulation du pié avec le tibia.

Un Chirurgien qui veut être parfaitement versé dans les prognostics qui ont rapport aux *luxations*, doit s'instruire avec soin de la structure de la partie affectée, aussi-bien que des causes & autres circonstances de la maladie: car les *luxations* incompletes & simples se guérissent beaucoup plus aisément que celles qui sont completes ou compliquées avec des plaies, des inflammations, des fractures & des convulsions; & plus les os sont écartés les uns des autres, & les accidens fâcheux, plus la cure en est difficile; de sorte qu'on ne peut quelquefois les réduire à cause d'une inflammation violente & d'une fracture; ni les retenir dans leur place après la réduction à cause de la foiblesse des ligamens. Ce dernier accident est beaucoup plus ordinaire dans les *luxations* qui proviennent de causes internes; & quand il arrive dans des jeunes sujets, l'extrémité inférieure du membre dépérit pour l'ordinaire, devient flasque & s'affoiblit. Les *luxations* récentes sont beaucoup plus aisées à réduire que celles qui sont invétérées; car dans celles-ci les tumeurs, les inflammations, & un amas copieux d'humeurs affoiblissent les ligamens, & remplissent la cavité de l'articulation; de sorte que la tête de l'os ne pouvant plus y rentrer, se loge quelquefois en dehors; comme quand la tête du fémur s'attache à la partie extérieure du coccyx, ou de la cavité cotyloïde, à cause que la cavité se trouve remplie de quelque suc épais & ténace.

Lorsqu'un os vient à se luxer dans les enfans ou à se séparer de son épiphyse, le cas est extremement dangereux: car, 1°. la tête tendre & cartilagineuse de l'os est tellement défigurée qu'on a toutes les peines du monde à lui rendre sa premiere forme. 2°. Les Nourrices & les Servantes cachent souvent cet accident, ce qui est cause qu'on n'entreprend d'y remédier que lorsqu'il n'est plus tems. 3°. Le Chirurgien qui ignore la véritable cause, peut le traiter comme une fluxion d'humeurs sur l'articulation, & faire par son traitement que les parties tendres & cartilagineuses perdent leur figure & leur situation naturelle. Enfin le Chirurgien peut en tentant la réduction faire une extension violente de ces os & de leurs épiphyses, ce qui ne fait qu'augmenter le mal & les accidens.

De la cure des luxations.

La méthode de traiter les *luxations* est la même que celle dont on se sert pour les fractures; car tout se réduit dans l'une & dans l'autre, 1°. A faire rentrer l'os luxé dans sa place par le moyen de l'extension & de la réduction. 2°. A le maintenir dans sa position naturelle. 3°. A prévenir les accidens. Pour faire la réduction, on place le malade sur un tabouret, sur une table, sur un lit ou par terre, selon que le Chirurgien le juge plus à propos, bien qu'on puisse réduire les *luxations* de la mâchoire, des clavicules, du coude ou de la main sur une chaise; celles des vertebres ou de la cuisse, sur une table; celles des jambes ou des piés sur un lit; & enfin celles de l'humérus ou des vertebres du cou sur le plancher.

L'extension se fait de même que dans les fractures: un Aide doit tirer à lui la partie inférieure de l'os jusqu'à ce que sa tête réponde directement à sa cavité; & supposé que les mains ne suffisent point, on se servira d'une serviette. Les machines dont Oribase, Paré, Scultet & d'autres Auteurs nous ont laissé la description sont rarement nécessaires, & ne servent qu'à épouvanter le malade.

Après que le membre est suffisamment distendu, le Chirurgien doit comprimer légerement l'articulation avec les doigts ou la main, jusqu'à ce que l'os soit rentré dans sa premiere place.

On est assuré que la réduction est parfaite, lorsqu'on entend un bruit ou un craquement, lorsque le membre affecté est de même longueur que son correspondant; lorsque la douleur diminue, & que la partie reprend son premier mouvement.

On ne peut pas toujours réduire immédiatement les *luxations*; car lorsqu'elles sont accompagnées d'inflammations, d'hémorragies ou de tumeurs, il faut dissiper ces obstacles par des remedes convenables; & si le membre se trouve fracturé, il faut attendre pour en faire l'extension que le calus soit formé; j'entens que la fracture soit si proche de l'articulation qu'on ne puisse faire la réduction sans la déranger; car lorsqu'on trouve assez de place entre la fracture & l'articulation pour y passer un lac après que l'inflammation ou la tumeur est dissipée, il convient de tenter la réduction de la partie.

Après avoir réduit les os le mieux qu'il est possible, il faut les maintenir dans leurs places, ce qu'il est beaucoup plus facile de faire que lorsqu'ils sont fracturés; car les *luxations* ont rarement besoin de forts bandages ou d'un long repos; par exemple, les *luxations* des extrémités supérieures se maintiennent pour l'ordinaire assez bien après la réduction, par le moyen de leurs muscles & de leurs ligamens; & tant s'en faut qu'elles aient besoin de repos, qu'il faut les remuer de tems en tems pour empêcher qu'elles ne se roidissent: mais lorsque cet accident arrive aux extrémités inférieures, le malade doit rester quelques jours au lit, & ne point remuer le membre, jusqu'à ce que l'articulation ait repris sa force ordinaire; car pour lors il peut le remuer d'abord doucement & se lever ensuite.

Le repos & les bandages sont absolument nécessaires dans les *luxations* invétérées, jusqu'à ce que les ligamens soient raffermis: mais il faut dans celles-ci de même que dans les précédentes remuer & fléchir légerement la partie pour prévenir l'ankylose. Il convient aussi d'humecter les bandages avec de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine de Hongrie, ou de l'esprit de matricaire, afin de raffermir & de fortifier les ligamens. Les bandages ne doivent être ni trop lâches, ni trop serrés. L'application des emplâtres est beaucoup plus pernicieuse qu'utile.

Le traitement des symptomes qui accompagnent les *luxations*, comme les inflammations, les tumeurs, les douleurs, les convulsions & les hémorragies, est le même que celui qu'on prescrit dans les mêmes circonstances dans les fractures & dans les plaies: mais ces symptomes disparoissent ordinairement peu à peu après la réduction. Lorsque les ligamens sont extremement affoiblis, il convient après avoir frotté la partie avec des linges chauds, de la fomenter avec de l'esprit de vin, & ensuite avec quelque liqueur spiritueuse corroborative, de même que dans les fractures, & d'y appliquer ensuite un bandage convenable. Lorsque la douleur continue avec opiniâtreté après la réduction, on a lieu de craindre que la *luxation* n'ait été compliquée avec une fracture; & si cela est, il faut la réduire. On dissipe la fievre par la saignée, par les remedes rafraîchissans & par l'abstinence. On doit traiter la gangrene, non-seulement avec les remedes que nous venons d'indiquer, mais encore avec des fomentations & des cataplasmes résolutifs, que l'on assurera avec le bandage à dix-huit chefs. Quant à la cure des autres symptomes elle est la même que celle qu'on trouve indiquée au mot *Fractura*. Lorsque la *luxation* est compliquée avec une plaie, il convient de se servir du bandage à dix-huit chefs. Il faut ouvrir les abscès aussi-tôt qu'ils sont mûrs; car autrement ils ne manquent pas de corroder l'articulation ou l'os, & de causer une fistule dangereuse à laquelle on ne peut remédier que par l'amputation. Lorsque les os se séparent avec une violence capable de rompre & de détruire les ligamens, les tendons & la peau, le cas est, selon Hippocrate, tout-à-fait incurable; & tant s'en faut qu'ils puissent se réunir, qu'on ne sauroit en tenter la réduction sans exciter des convulsions & une gangrene. Il faut donc, si l'on veut sauver le malade, lui amputer le membre sans aucun délai. Lorsque la *luxation* est compliquée avec une fracture, il faut commencer par réduire la *luxation*, s'il est possible, & ensuite la fracture: mais si cela est impossible, on se conduira de la maniere que nous avons dit au mot *Fractura*. Enfin, lorsque le membre vient à se roidir & à perdre son mouvement, il faut le traiter ainsi qu'on a dit dans l'article que nous venons de citer.

Des Luxations particulieres.

Des luxations qui arrivent à la tête.

Toute séparation des os du crane causée par une hydrocéphale dans les enfans, ou par des maux de tête & des fievres dans les adultes, est appellée par quelques-uns du nom de *luxation*. Pour le traitement de la premiere, voyez *Hydrocephalus*; les autres arrivent fort rarement; il semble qu'on ne peut les guérir qu'au moyen de la compression & des bandages.

De la luxation du nez.

On découvre une *luxation* du nez, 1°. par la vue, car le nez perd sa premiere figure. 2°. Par le toucher: ou 3°. par l'ouie, lorsqu'on entend le malade respirer avec peine. Mais cet accident est extremement rare; car les os du nez sont si fortement attachés à l'os frontal & à d'autres os, qu'ils se rompent plutôt que de se séparer.

Pour guérir cette espece de *luxation*, il faut faire asseoir le malade sur un tabouret fort haut, & ordonner à un Aide, qui doit être placé derriere lui, de s'assurer de sa tête, après quoi le Chirurgien introduira d'une main une sonde, une plume d'oie ou telle autre chose semblable dans le nez pour relever les parties séparées, & les remettra de l'autre dans leurs places naturelles. Une emplâtre agglutinative appliquée sur la partie achevera la cure. Lorsque la *luxation* est compliquée avec une plaie, on doit la traiter de la même maniere que les fractures du nez; sur quoi l'on peut voir l'Article *Fractura*.

De la luxation de la mâchoire inférieure.

La mâchoire inférieure se luxe très-rarement à cause de la force des ligamens & des muscles qui la retiennent dans la cavité de l'os temporal où elle est reçue; mais quand elle se luxe elle peut le faire d'un seul ou des deux côtés. La cause la plus ordinaire de cette *luxation* est un trop grand bâillement, & quelquefois aussi un coup ou une chute violente. Quand la *luxation* est des deux côtés, le menton est pendant & la mâchoire avance; lorsqu'elle n'est que d'un seul côté, le menton est tourné du côté opposé à la *luxation*. Mais les éminences de l'os temporal situées derriere cette articulation empêchent la mâchoire de se luxer en-arriere.

La distension du menton de côté, prouve que la mâchoire inférieure est luxée du côté opposé; car la partie vers laquelle le menton panche est saine, au lieu que celle dont il s'éloigne est affectée: l'écartement de la mâchoire est considérable, & empêche le malade de fermer la bouche & de mâcher, parce que les dents de la mâchoire inférieure ne se rencontrent pas vis-à-vis celles de la mâchoire supérieure. Lorsque la *luxation* est des deux côtés, la bouche est ouverte, le menton fait une saillie, en conséquence de quoi le malade ne peut fermer la bouche, ni parler, ni avaler.

Lorsque la *luxation* n'est que d'un côté, il est facile d'y remédier; mais quand elle est des deux côtés & qu'on n'a pas soin de la remettre promptement, Hippocrate dit qu'il survient une grosse fievre, accompagnée d'assoupissement, de douleurs, d'inflammation, de

convulsion, de vomissement de matiere bilieuse, & suivie de la mort même du malade le dixieme jour. Ce danger est proportionné à la violence de l'extension des nerfs, des tendons & des ligamens; mais le Chirurgien peut surmonter toutes ces difficultés par son savoir.

Pour faire la réduction, on fait asseoir le malade sur une chaise, à la hauteur de la poitrine d'un Aide Chirurgien, qui appuie contre sa poitrine garnie d'un petit oreiller, le derriere de la tête du malade, & l'assure avec ses deux mains. Le Chirurgien, après avoir garni de linge ses deux pouces, pour ne point se blesser contre les dents, les introduit dans la bouche, l'un à droit & l'autre à gauche, & les appuie sur les dernieres dents molaires, le plus près qu'il est possible de l'articulation de la mâchoire. Il pousse alors en-bas & en arriere; en-bas pour allonger les muscles, & en arriere pour placer les condyles. Il releve enfin le devant de la mâchoire, en même-tems qu'il jette ses pouces dans les joues le plus promptement qu'il est possible, pour n'être point mordu; ce qui arriveroit par la prompte contraction des muscles, qui pour lors ferment subitement la mâchoire.

Lorsque la *luxation* n'est que d'un côté, on la réduit de la même maniere que ci-dessus; avec cette différence qu'on pousse la mâchoire inférieure en-bas & en arriere avec plus de force. Quelques Chirurgiens réduisent cette *luxation*, en donnant un fort soufflet au malade sur la joue opposée. Les bandages sont tout-à-fait inutiles, à moins que la *luxation* ne soit invétérée; car dans ce cas, on peut appliquer pendant plusieurs jours sur la partie le bandage à quatre chefs, après l'avoir bassinée avec quelque liqueur corroborative: mais on aura soin de l'ôter toutes les fois que le malade voudra manger.

De la luxation des vertebres.

La structure & l'articulation de l'épine du dos ou des vertebres sont telles, qu'elles ne peuvent se luxer qu'incompletement, à moins que cet accident ne soit accompagné d'une fracture, de la rupture, ou du déchirement de la moelle épiniere. Mais dans ce cas, le malade meurt sur le champ. Il est vrai que les *luxations* incomplétes sont extremement dangereuses par elles-mêmes; elles arrivent entre les deux vertebres supérieures du cou & de la tête, ou entre les autres vertebres.

Toute *luxation* qui survient entre la tête & la vertebre supérieure, est immédiatement suivie de la mort, à cause de la distension, compression ou rupture que souffre la moelle qui est enfermée dans l'épine, & qui tient au cerveau, le cerveau lui-même, & les nerfs situés dans l'occiput.

Les condyles de la tête sortent ordinairement de leur deux cavités, quand une personne tombe la tête la premiere d'un lieu élevé, d'une échelle ou de cheval, ou lorsqu'elle reçoit un coup violent sur le cou; & l'on dit en termes vulgaires, qu'elle s'est rompue le cou, quoique ce ne soit le plus souvent qu'une *luxation*. Les vertebres du cou peuvent néanmoins se fracturer réellement. Lorsqu'un homme survit à une pareille *luxation*, ce qui est fort rare, il reste avec la tête de travers & le menton appuyé sur la poitrine; ce qui l'empêche d'avaler, de parler ou de remuer les parties qui sont situées au-dessous du cou. La compression ou le déchirement de la moelle de l'épine, cause sur le champ la mort au malade.

Pour faire la réduction, on couchera le malade le ventre appuyé sur le plancher, de maniere que le Chirurgien puisse poser ses genoux sur ses épaules, & faire une extension convenable, en tournant légérement la tête de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'un bruit, ou la position naturelle de la tête, ou la rémission des symptomes l'assurent que la *luxation* est réduite. Il assujettit par ce moyen le malade avec ses genoux, tandis qu'il fait avec les mains l'extension & la réduction.

Telle est la méthode dont Heister veut qu'on se serve: mais je crois qu'il est plus à propos que le Chirurgien fasse coucher le malade le ventre contre terre, qu'il s'asseie vis-à-vis de lui les piés appuyés contre ses épaules, & qu'il fasse ainsi l'extension.

On peut aussi faire asseoir le malade par terre; & tandis qu'un Aide l'assujettit par les épaules, le Chirurgien lui saisira la tête par-dessous les oreilles, & la tirera vers lui avec force, mais pourtant avec précaution, en l'inclinant de chaque côté jusqu'à ce que la rémission des symptomes dont nous avons parlé ci-dessus, montre qu'elle est réduite. On peut réduire les autres vertebres du cou de la même maniere.

M. Petit a imaginé une autre méthode, dont il ne dit point qu'il se soit jamais servi: il forme deux lacqs fendus par le milieu, (voyez *Pl. XII. fig.* 1. 2.) il en jette (*fig.* 1.) un sur le malade, qui est couché sur le dos, de façon que la tête passe dans l'ouverture *A B*, & il place les côtés de la fente, l'un *A* sous le menton, l'autre *B* derriere la nuque du cou; les deux chefs *B E* passent sur les oreilles, & l'extension se fait par *D E*. L'autre (*fig.* 2.) sert à assujettir le malade. On passe la tête dans la fente *F*, & l'on fait appliquer les deux côtés sur les épaules du malade, & les deux chefs *G H*, l'un *G* le long de l'épine, & l'autre H le long de la poitrine & du ventre. On lie ensemble les deux chefs *I I* entre les cuisses, à un pié au-dessous des parties génitales, & dans l'anse de ce lacq, on en passe un autre que l'on attache à un point fixe. Alors le malade étant couché sur le dos, comme nous avons dit, on fait tirer le lacq supérieur avec les mains ou des machines, pendant que le lacq inférieur résiste au point fixe qu'on lui a donné, ce qui fait l'extension & la contre-extension. Lorsqu'elles sont suffisantes, le Chirurgien a soin de pousser la tête du côté convenable à la réduction. Je préfere cependant les méthodes précédentes à celle-ci, à cause qu'elles sont plus simples & plus expéditives; car il peut très-bien arriver que le malade meure tandis qu'on prépare tout cet appareil de machines. M. Petit ne propose point d'autre méthode dans tout son Livre, & ne substitue rien à ces lacqs qui puisse les remplacer lorsqu'on en a besoin, & que l'on n'est pas à portée de s'en pourvoir, bien que je sois persuadé que des serviettes ou des morceaux de linge larges deux ou trois fois comme la main, & fendus dans le milieu, peuvent servir au même usage.

Après que la réduction est faite, on peut raffermir les ligamens & prévenir la tumeur, en bassinant la partie avec de l'eau de la Reine de Hongrie & du camphre, de l'eau d'Anhalt, ou avec quelqu'autre liqueur corroborative, qu'on appliquera chaudement avec des compresses. Le repos est nécessaire jusqu'à ce que le cou ait repris sa premiere force. Les bandages ne servent ici qu'à retenir les compresses.

Les vertebres du dos sortent rarement tout-à-fait hors de leurs places sans une fracture, mais elles se touchent ordinairement par la plus grande partie de leur corps. Ces sortes de *luxations* sont donc pour la plupart incompletes, car il n'y a que leurs apophyses supérieures & inférieures qui sortent de leurs places, encore ne se luxent-elles pas toujours ensemble. Il y a des *luxations* d'une seule vertebre, & d'autres qu'on dit être de deux, de trois vertebres, & plus: c'est ainsi, par exemple, qu'on dit que les cinq vertebres des lombes sont luxées, lorsque la premiere vertebre des lombes est luxée d'avec la derniere du dos, & que la derniere des lombes l'est d'avec l'os sacrum. Mais cette façon de parler n'est point exacte, puisque dans l'exemple donné, la *luxation* n'est que de deux vertebres, les trois qui se trouvent entre la premiere & la cinquieme des lombes n'étant pas réellement luxées.

Les vertebres du dos ne peuvent se luxer sans une violence extraordinaire, car elles sont non-seulement jointes par leurs apophyses, mais encore par des cartilages & des ligamens très-forts. De-là vient qu'il n'y

a ni chûte, ni coup, ni flexion, quelque violente qu'elle soit, qui puisse les déplacer, à moins que les cartilages ou les ligamens ne se rompent; car elles s'unissent au contraire plus fortement; quand cet accident arrive, il est suivi de la fracture des vertebres & du déchirement de la moelle de l'épine, & par conséquent de la mort du malade.

Toutes les fois qu'une vertebre vient à se luxer sans se rompre, le corps doit nécessairement se plier en avant ou de côté; car, dans ces occasions les apophyses supérieures s'éloignent des inférieures, ce qui fait qu'elles ont plus de facilité à se séparer les unes des autres. Lorsque le côté gauche est affecté, le corps panche vers le droit, & réciproquement.

Les signes communs qui font connoître les *luxations* des vertebres sont les suivans: le dos est courbé & inégal; le malade ne peut se tenir debout ni marcher, & paroît être attaqué d'une paralysie. Toutes les parties situées au-dessous de la *luxation* sont insensibles & immobiles; les urines & les excrémens sont retenus les premiers jours, & sortent involontairement dans la suite; alors la gangrene s'empare peu à peu des parties inférieures, & met le malade au tombeau. Mais ces symptomes sont proportionés à la violence de la maladie.

On découvre le nombre des vertebres luxées par la courbure du corps; car lorsqu'il n'y en a qu'une la courbure forme une espece d'angle. Lorsque les apophyses des vertebres sont luxées en devant, l'épine du dos est pliée du même côté, & le malade sent une douleur considérable lorsqu'il plie le corps, au lieu qu'il se sent soulagé lorsqu'il est couché sur le dos: lorsque la vertebre est luxée du côté droit, le corps panche à gauche, & se plie plus aisément du côté de la *luxation* que de l'autre. C'est tout le contraire lorsque les vertebres sont luxées du côté gauche.

Les *luxations* des vertebres sont extremement dangereuses, tant à cause de l'injure que la moelle de l'épine peut avoir reçue, qu'à cause de la difficulté que l'on trouve à les réduire; & plus leur écartement est considérable, plus la moelle est comprimée, les symptomes fâcheux, & la mort du malade certaine. Le danger augmente à proportion que la *luxation* est plus proche de la tête; car les dérangemens de ces sortes d'endroits affectent aisément la moelle de l'épine, & sont suivis des accidens les plus funestes. Il s'ensuit donc que les *luxations* du cou sont plus dangereuses que celles du dos, & celles-ci plus pernicieuses que celles des lombes. Et ce qui paroîtra peut-être surprenant, les symptomes sont beaucoup moins violens lorsqu'il y a plusieurs vertebres luxées, que lorsqu'il n'y en a qu'une seule; & le cas est moins dangereux lorsque les deux apophyses sont luxées, que lorsqu'il n'y en a qu'une seule, parce que la moelle de l'épine est beaucoup plus offensée; dans les *luxations* légeres, on réduit beaucoup plus aisément les vertebres, & le danger est moins grand.

Comme les instrumens dont les Anciens se sont servis pour réduire ces sortes de *luxations* paroissent plus nuisibles qu'utiles, il semble qu'on doit leur préférer la méthode suivante. Lorsque les deux apophyses des vertebres sont luxées, il faut coucher le malade le ventre appuyé sur une cuve, un tambour, ou quelqu'autre corps de figure convexe. Deux Aides abbaisseront les deux extrémités de l'épine luxée chacun de leur côté, ce qui éleve & étend peu à peu les vertebres, & fait plier l'épine en forme d'arc. Alors le Chirurgien presse sur celle des vertebres luxées qui est immédiatement au-dessous du lieu le plus éminent de la tumeur, & releve en même-tems la partie supérieure du tronc, ou celle qui est du côté de la tête. Si la premiere tentative ne réussit point, il faut réitérer la même opération jusqu'à deux ou trois fois.

M. Petit met, selon la longueur d'un lit large de trois piés, un gros drap roulé en forme de traversin, & couche le malade en travers sur ce lit, le ventre appuyé sur le drap roulé, vis-à-vis la vertebre luxée. Lorsqu'il n'y a que l'apophyse gauche de luxée, il faut, après avoir placé le malade dans la même posture, que deux Aides appuyent, l'un sur la hanche gauche, & l'autre sur l'épaule droite, si la *luxation* est à l'apophyse gauche; & au contraire, si c'est l'apophyse oblique droite qui est luxée, il faut appuyer sur l'os de la banche droite & sur l'épaule gauche, afin de faire une flexion inégale qui réponde à l'inégalité du déplacement. Cette méthode est la meilleure dont on puisse se servir pour réduire les *luxations* des vertebres du dos. On applique ensuite sur la partie des compresses trempées dans de l'esprit de vin ordinaire ou camphré, & on les assure avec la serviette & le scapulaire. On couche le malade sur le dos dans un lit égal, on lui fait de fréquentes saignées du bras, & ou bassine les parties affoiblies avec des liqueurs corroboratives chaudes. On doit ôter rarement le bandage, & remédier aux symptomes ordinaires jusqu'à ce que la cure soit complete.

De la luxation du Coccyx.

Le coccyx peut se luxer en-dedans à l'occasion d'un coup ou d'une chûte violente, & en-dehors ensuite d'un accouchement laborieux. Cet accident est accompagné d'une douleur considérable dans la partie inférieure de l'épine, de l'inflammation, & de la suppuration du rectum, & de la suppression des excrémens. Ces symptomes, joints à la vue & au toucher, découvrent cette *luxation*, qu'un habile Chirurgien peut aisément réduire, puisqu'il ne s'agit que de le pousser en-dedans avec le pouce. On le tient dans sa situation avec des compresses trempées dans du vin ou de l'esprit de vin chaud, que l'on fait plus larges par en-haut que par en-bas pour remplir le sinus du podex: on les assure avec le bandage T (*Planche VIII. du premier Volume, fig. h.*) en observant de fendre la partie qui passe entre les cuisses, de maniere que le malade puisse aller à la selle & uriner sans lever l'appareil, au moyen de quoi l'on prévient une rechûte.

Pour réduire le coccyx luxé en-dedans, on trempe le doigt index dans l'huile, & on l'introduit dans l'anus aussi avant qu'il est nécessaire pour passer au-delà du bout du coccyx & le relever, tandis qu'on le dirige dans sa place avec les autres doigts. Il faut pour éviter la douleur, observer en introduisant le doigt, de l'appuyer toujours sur le côté de la marge de l'anus, opposé à la pointe du coccyx. Il est nécessaire que le malade se tienne au lit sur un bourrelet, ou que s'il se leve, il soit assis sur une chaise percée, pour que rien n'appuye sur le coccyx, ce qui causeroit de nouvelles douleurs, qui seroient peut-être à la fin suivies de dépôts.

De la luxation des Côtes.

Les côtes se luxent rarement, mais une violence externe peut quelquefois les luxer par en-bas, par en-haut, ou en-dedans; car les apophyses des vertebres & les muscles voisins les empêchent de se luxer en-devant. Lorsque les côtes sont luxées en-dedans, elles offensent la pleure & les visceres de la poitrine, ce qui occasionne des douleurs excessives, des inflammations, des difficultés de respirer, des toux, des ulceres, l'immobilité du corps, & d'autres symptomes dangereux, qui avec la forme & la position externe du côté, découvrent évidemment ce malheur.

La réduction doit être faite sur le champ; & lorsque la *luxation* est en-haut ou en-bas, il faut coucher le malade sur une table & replacer la côte avec les mains. On peut aussi le suspendre par le bras affecté, à une porte ou à une échelle; & tandis que les côtes sont ainsi distendues, réduire les têtes luxées.

Il n'est pas aisé de réduire les côtes lorsqu'elles sont luxées en-dedans, parce qu'on ne peut se servir des mains ni d'aucun autre instrument pour les relever: je ne crois pas cependant ces sortes de *luxations* incurables; car

en couchant le malade le ventre appuyé sur une table, ou sur quelque corps rond ou cylindrique, & poussant la partie antérieure de la côte vers le dos, en l'agitant de tems en tems, il peut très-bien arriver que la tête reprenne sa premiere situation. Si ce moyen ne réussit point & que le tems presse, il faudra recourir à la méthode que nous avons proposée au mot *Fractura*, pour réduire les côtes fracturées. Si les symptomes ne sont pas dangereux, & que les têtes des côtes ne soient pas fort écartées de leurs places, il faut bien se garder d'inciser la chair, & de pousser les côtes avec violence, parce qu'on a vu des malades qui ont resté avec des côtes luxées, sans qu'il en soit resulté aucun accident fâcheux. On pansera la partie avec des compresses trempées dans de l'esprit de vin simple ou camphré, & on les assurera avec la serviette & le scapulaire.

Pour les *luxations* des clavicules, voyez l'article *Clavicula.*

De la luxation du bras.

L'humérus est de tous les os du corps celui qui est le plus sujet à se luxer, parce que ses ligamens sont lâches, ses mouvemens violens, & la cavité de l'omoplate peu profonde. Cet os se luxe quelquefois en dedans, & alors sa tête se trouve dans le creux de l'aisselle; en dehors & en arriere, même sous l'épine de l'omoplate; mais rarement en bas & jamais en haut, à moins que l'acromion & l'apophyse coracoïde ne se fracturent en même-tems; car tandis que celles-ci, le muscle deltoïde, & la tête externe du biceps restent dans leur entier, elles assujettissent l'humérus en bas & s'opposent à cette *luxation.*

Lorsque l'humérus est luxé directement en bas, 1. il y a une cavité dans la partie supérieure dont on s'apperçoit au toucher, & une tumeur sous l'aisselle formée par la tête de l'os. 2. L'apophyse acromion paroît plus saillante qu'à l'ordinaire, à cause de la cavité qui est dessous. 3. Le bras est plus long, & le malade sent de la douleur lorsqu'on l'approche de la poitrine, ou qu'il veut le porter à la bouche. Lorsqu'il est luxé en dedans, il se forme une semblable cavité sous l'acromion; mais la tête se porte du côté de la poitrine sous l'aisselle, & le malade ne peut remuer le bras sans sentir des douleurs extremement aiguës. Enfin, lorsqu'il est luxé en dehors, le coude s'approche des hypocondres, & la tête de l'os se porte en dehors sur l'omoplate. Le malade souffre quand on lui étend le bras ou qu'on l'éloigne de la poitrine. La *luxation* qui se fait en dedans ou en dehors est la plus dangereuse, parce que la tête de l'humérus comprime les grosses arteres, aussi-bien que les nerfs du bras.

Ces sortes de *luxations* sont aisées à réduire, lorsqu'elles sont récentes, surtout quand elles sont directement en bas ou en arriere, & que le bras conserve sa longueur naturelle: mais lorsque l'os est en-devant sous le muscle pectoral, que le bras est plus court, la maladie invétérée, ou accompagnée de tumeurs, d'inflammations ou de la fracture de l'acromion, on ne sauroit rétablir le bras qu'avec beaucoup de difficulté. Quand la tête de l'humérus vient à faire corps avec les parties voisines, surtout dans le profond de l'aisselle, sa réduction devient impossible. La réduction est encore beaucoup plus difficile aux personnes grasses & robustes, qu'à celles qui sont maigres & foibles.

Dès qu'on a découvert la *luxation*, il faut faire asseoir le malade par terre ou sur une chaise fort basse (Voyez *Pl. XII. Fig.* 3.) & se servir de deux Aides, dont l'un *B* retiendra le corps pour résister à l'extension, & le second *C*, saisira le bras avec ses deux mains, un peu au-dessus du coude, & le tirera à lui peu à peu & avec force. Avant de faire l'extension, le Chirurgien *D* doit avoir à son cou une serviette nouée d'une longueur suffisante, & la placer de façon que le nœud soit sur son dos, & la partie *E* sur sa poitrine. Il passe le bras du malade dans l'anse, & met le milieu de la serviette le plus près de l'aisselle qu'il est possible de le faire sans nuire au reste; car il doit avoir ses deux mains appliquées à la partie supérieure du bras près de l'épaule, de maniere que les doigts soient en dessous, & les deux pouces en-dessus. Dans cet état il fait commencer les extensions, & est attentif à en observer le produit. Lorsqu'il les croit suffisantes, il manœuvre de ses mains & de la serviette, qu'il releve avec son cou en se redressant, de façon à conduire la tête de l'os dans sa cavité. Je lui conseille de remuer le bras avec prudence & en différens sens, suivant la nature de la *luxation*; car j'ai réduit par ce moyen seul trois *luxations* dans un mois de tems.

Quoique cette méthode paroisse la plus facile & la plus commode, elle n'est pas toujours suffisante; surtout lorsque le sujet est robuste, & la *luxation* invétérée. Il est donc à propos dans ces sortes de cas d'appliquer une longue serviete, ou le baudrier d'Hildanus (V. *Pl. VIII. du troisieme Vol. Fig.* 17.) à l'humérus, un peu au-dessus du coude, & d'employer à l'extension autant d'Aides qu'il sera nécessaire. La résistance doit être à proportion plus grande que l'extension. Deux Aides doivent donc s'assurer du corps du malade, & s'ils ne suffisent pas, il faut passer le bras jusqu'à l'épaule dans la fente d'une serviette; de façon que la moitié pende sur la poitrine, & l'autre moitié sur le dos du malade, & nouer ses deux extrémités. On la fait tenir par quelques Aides, ou bien on l'attache à un point fixe, pour empêcher que le malade ne cede à l'extension. Pendant ce tems-là le Chirurgien fait la réduction du membre le mieux qu'il lui est possible. Supposé que l'extension ne soit pas suffisante, on pourra se servir du moufle (*Pl. VIII. du troisieme Vol. Fig.* 15.) de même que dans les fractures. Voy. *Fractura.*

Voyez la maniere de réduire les *luxations* du bras avec l'ambe, au mot *Ambe.*

Il y a plusieurs machines tant anciennes que modernes, pour réduire cette espèce de *luxation*: on peut voir la figure & la description des premieres dans Oribase, Paré, Gersdorfius, Brunsvigius, Scultet, &c. & celle des secondes, dans les Journaux des Savans, dans Junken, Purman & Petit. Quoique chacun préfere les siennes à celles des autres, il y a cependant des Chirurgiens François qui les regardent toutes comme inutiles, & moins commodes que l'ambe d'Hippocrate. D'autres prétendent avec Gouey que tous les instrumens sont absolument inutiles, à l'exception des mains, des serviettes ou des frondes.

Je vais cependant donner une description abrégée de la machine de M. Petit, en faveur de la réputation que cet Auteur a acquise dans sa profession. (Voyez *Planche XII. Fig.* 4.) Elle sert à faire l'extension & la contre-extension tout à la fois. Pour cet effet il compose un arc-boutant d'un morceau de coutil de la longueur d'un pié, de trois pouces de largeur, qu'il revêt de chamois. (Voyez *Planche XII. Fig.* 7.) Il passe le bras dans la boutonniere *A*, de maniere que l'extrémité *B* pose sur la poitrine, & l'autre *C* sur le dos du malade. On place les bouts des branches de la machine (*Fig.* 6. *aa*) dans les deux gaines *DD*, & l'autre extrémité *B* (*Fig.* 4.) pose sur terre. Il y a dans cette machine plusieurs petites poulies *CC*, comme dans le *Polyspaston*, autour desquelles passe la corde *dd*. Elle a de plus une manivelle, qui sert à bander les cordes & à étendre le bras. Pour faciliter cette extension, il attache un lacq (*AA Fig.* 6.) composé d'un morceau de chamois double & cousu un peu au-dessus du coude, après avoir auparavant relevé la peau. Il l'assure avec un cordon de soie *bb* à double tresse de la longueur de trois quarts d'aune, qui est cousu à la piece de chamois & noué. Il passe dans les deux anses *ff* de ce cordon, un autre cordon *cde*, auquel est attachée la corde *dd Fig.* 4. qui passe autour des poulies (*Fig.* 4.) Tout étant ainsi préparé, il ordonne à un Aide de tourner la manivelle *E* (*Fig.* 4.) autant qu'il est nécessaire pour allonger le

membre démis, & dans le même instant il dirige la tête de l'os dans sa cavité, supposé qu'elle n'y rentre pas d'elle-même.

S'il m'est permis de dire ce que je pense, je crois que les mains & la serviette secondées par des Aides robustes suffisent communément pour faire cette réduction. Je laisse cependant à chacun la liberté de choisir telle autre méthode qui lui plaira, pourvu qu'elle allonge le membre suffisamment & qu'elle bande également les muscles. Sur ce principe, c'est au Chirurgien à juger s'il est plus à propos de se servir de l'ambe d'Hippocrate, ou de faire l'extension par le moyen d'une porte, d'une échelle, ou d'une poutre que deux Aides portent de travers sur leurs épaules; ou s'il vaut mieux qu'une personne s'asseie & se leve ensuite promptement en tenant le bras du malade par-dessus son épaule; ou enfin, s'il est mieux de faire asseoir le malade par terre, de poser un pié sous son bras & de le tirer ensuite avec force. De quelque méthode que l'on se serve, il faut prendre garde de ne point meurtrir ou rompre les muscles, les nerfs, les veines & les arteres par une extension & une réduction trop violentes; car ces sortes d'accidens sont fort communs, comme Paré & d'autres le témoignent. Le Chirurgien doit donc faire ensorte que l'extension soit forte, mais uniforme.

De la luxation des os de l'avant-bras.

L'avant-bras a deux os, savoir le radius & le cubitus, qui sont articulés par gynglyme. Ces os sont unis, de façon que l'ulna ou le cubitus, qui est le plus gros & situé dans la partie intérieure du bras, exécute lui seul les mouvemens de flexion & d'extension, mais non point sans l'aide du rayon; de sorte que celui-ci suit toujours le mouvement de l'autre. Le rayon au contraire peut se mouvoir en dedans ou en dehors avec la main, sans aucun mouvement ou flexion de la part du cubitus. Ces deux os sont articulés avec l'os du bras, au moyen de deux grosses apophyses qui sont reçues dans deux cavités profondes, où elles sont retenues par des ligamens très-forts. Quoique le cubitus puisse se luxer en dehors, en dedans, en avant ou en arriere, sa *luxation* est rarement complete, à moins que l'olécrane ne se fracture, ou que les ligamens ne soient affoiblis par quelque violence extraordinaire.

Lorsque l'avant-bras est luxé en arriere, ce qui est le plus ordinaire, le bras se courbe, se racourcit & ne peut plus s'étendre; l'os du bras se porte dans la partie interne de la courbure; l'olécrane dans l'externe, avec une grande cavité entre les deux os. La grosseur de l'olécrane ne permet presque pas à l'os du coude de se luxer en avant, à moins qu'il ne se fracture en même-tems: mais dans ce cas l'humérus se porte en arriere & le cubitus en avant, avec une cavité proportionnée au degré de la *luxation*. Lorsque la *luxation* est externe, la tumeur l'est aussi, & réciproquement. En un mot, l'avant-bras est incapable de souffrir une *luxation* complete, à moins que ses ligamens & ses muscles ne se rompent entierement. On découvre ces deux accidens à la vue & au toucher.

Comme les ligamens & les tendons souffrent une distension très-forte dans les *luxations* violentes de l'avant-bras, il doit en résulter, lorsqu'on differe d'y remédier, des douleurs aiguës, des tumeurs, des inflammations, des mouvemens convulsifs, des fievres, des gangrenes, & la mort même, comme Paré l'observe. Et à dire vrai, lorsque la *luxation* est considérable ou invétérée, il est très-difficile de faire la réduction de l'os, à cause de la force des ligamens & des différentes apophyses. D'où il suit que la *luxation* est d'autant plus aisée à réduire, qu'elle est plus légere & plus récente.

Il faut faire asseoir le malade sur une chaise, & ordonner à deux Aides robustes de tirer l'un le bras & l'autre l'avant-bras, jusqu'à ce que les muscles soient suffisamment distendus, & qu'il paroisse un vuide entre les os.

Le Chirurgien doit ensuite réduire l'os avec ses mains ou à l'aide de bandages, & plier immédiatement le coude pour que les apophyses rentrent dans leurs cavités. Supposé que les tendons & les ligamens ne puissent pas s'allonger autant qu'il faut, il appliquera sur la partie, des huiles, des onguens, des fomentations & des cataplasmes émolliens, & de la graisse d'animaux. Si les mains ne suffisent point pour faire l'extension, on emploiera les machines & les méthodes que nous avons proposées au mot *Fractura*.

La réduction faite, il faut assurer l'os avec un bandage, & mettre le bras du malade en écharpe. Hippocrate conseille de ne point laisser trop long-tems le bandage, & de remuer le bras de tems en tems, de peur que l'épaississement de la synovie ne rende l'articulation roide & immobile. Il faut donc relâcher le bandage tous les jours ou de deux jours l'un, & remuer l'avant-bras en différens sens, appliquer dessus des compresses trempées dans du vin brûlé, & les assurer avec un bandage, jusqu'à ce que les ligamens & l'articulation aient repris leur ancienne vigueur.

De la luxation de la main.

Quoique la main soit exactement articulée avec les os de l'avant-bras, particulierement avec le rayon, par le carpe & par des ligamens très-forts, elle est néanmoins sujette à se luxer dans tous les quatre sens, mais plus communément en avant & en arriere, à cause que les grosses apophyses du cubitus & du rayon, la contiennent de chaque côté. On dit que la main est luxée en avant lorsqu'elle panche vers les fléchisseurs des doigts; en arriere, quand elle se porte vers les muscles extenseurs; en dehors, lorsqu'il y a une tumeur près du pouce, & une cavité près du petit doigt; & en dedans, lorsqu'il arrive le contraire. Il est aisé par le moyen de ces observations de découvrir lorsque la main est luxée.

La *luxation* qui provient de la distorsion violente des ligamens doit être accompagnée de la rigidité des doigts, qui ne peuvent ni s'étendre, ni se plier, à cause de la compression de leurs tendons. D'où doit résulter l'inflammation, la tumeur, l'abscès, la gangrene, le sphacele & la carie des os spongieux du carpe, qu'on ne guérit ordinairement que par l'amputation. On obtient la guérison du malade par des moyens plus doux lorsque la *luxation* est récente.

On réduit cette *luxation*, 1°. en faisant tenir la main du malade à un Aide, & le bras à un autre, & leur ordonnant de tirer en différens sens. 2°. En posant la paume de la main ainsi étendue sur une table ou sur quelqu'autre corps plat, pour pouvoir abaisser la tumeur. Cette méthode réussit toujours, quelle que soit la *luxation* de la main.

De la luxation des os du carpe.

Les os du carpe se luxent quelquefois au nombre d'un ou de deux, & l'on s'en apperçoit par la tumeur & la cavité qui se forment à chaque côté de la partie. Cette *luxation* est accompagnée de douleurs violentes, & on la réduit lorsqu'elle est récente, de même que celle de la main.

De la luxation du métacarpe.

Les quatre os du métacarpe peuvent être séparés par une force externe du carpe avec lequel ils sont articulés par leurs extrémités supérieures. Mais ils ne sauroient se luxer en tous sens; car les deux du milieu ne peuvent l'être de côté, ni les deux externes en-dedans; bien que chacun d'eux se puisse se luxer en avant ou en arriere. On peut découvrir cette *luxation* par la vue & le toucher, & la guérir de même que celle des os du carpe.

De la luxation des doigts.

Les doigts de la main peuvent se luxer à chaque phalange & en tous sens : mais cette *luxation* est aussi facile à découvrir qu'à réduire. Car, comme les ligamens sont foibles, la graisse & les muscles peu épais, & les cavités des articulations superficielles, tout l'office du Chirurgien se réduit à faire l'extension d'une main & la réduction de l'autre. Voyez au mot *Fascia* les bandages qui conviennent à ces sortes de *luxations*.

De la luxation du fémur.

Nous avons observé au mot *Fractura* que la *luxation* de l'os de la cuisse est extremement rare, & que les anciens la confondent souvent avec sa fracture ; & il est aisé d'en deviner les raisons. 1°. Sa tête est articulée dans une cavité très-profonde appellée autrefois *sinus coxæ*, & aujourd'hui *acetabulum* ou cavité cotyloïde. 2°. Elle est presque toute couverte d'un cartilage, comme d'une espece de calotte. 3°. Ses ligamens sont extremement forts. 4°. Elle est défendue par des muscles forts & épais. 5°. Le cou de cet os est la plus fragile de toutes ses parties, & comme tel plus sujet aux fractures que la tête ne l'est aux *luxations* : mais lorsque cet accident arrive, il provient plutôt d'une cause interne qu'externe. Car la tête sort d'elle-même de sa cavité lorsque les ligamens sont relâchés par une collection d'humeurs, de façon que le fémur se luxe quelquefois sans la moindre violence externe, lorsque le malade est dans son lit ; en sorte qu'à son lever il trouve une de ses jambes plus longue ou plus courte que l'autre.

Les adultes sont moins sujets à cette *luxation* que les enfans.

Cette *luxation* est ordinairement complete à cause de la figure sphérique de sa tête, du peu de largeur de sa cavité, & de la force des muscles voisins, qui ne souffrent pas une petite séparation. Car dès l'instant que la tête est arrivée aux bords de sa cavité, elle en sort tout-à fait, ou elle y rentre, bien que quelques-uns assurent qu'elle peut se luxer d'une maniere incomplete.

Le fémur peut se luxer en quatre manieres, en-dedans, en-dehors, par en-haut & par en bas : mais il se luxe pour l'ordinaire en-dedans & en-bas vers le grand trou de l'os pubis ; car le bourrelet cartilagineux qui couronne la cavité cotyloïde est plus foible & plus abaissé dans cet endroit ; le ligament rond cede plus aisément que dans aucune autre partie, & les muscles voisins n'ont point assez de force pour s'opposer à la sortie de la tête. De plus, l'os pubis & la cavité cotyloïde ont certaines éminences qui empêchent la tête de pouvoir remonter quand elle est une fois luxée & tombée dans cet endroit. Lorsque le fémur se luxe en-dehors, il remonte pour l'ordinaire en même tems, parce que les muscles ne rencontrant point de résistance le tirent suivant cette direction.

Lorsque la cuisse se luxe en-dedans, ce qui est assez ordinaire, la jambe devient plus longue & plus courbée que l'autre, le genou & le pié se portent en-dehors ; la tête de l'os se jette vers l'extrémité inférieure de l'aine, & vers le trou de l'os pubis. Quelquefois la compression d'un nerf qui communique avec la vessie cause une suppression d'urine. Cette *luxation* produit une cavité dans la fesse, à cause de la chute en-dedans du grand trochanter & d'une partie de l'os ; lorsqu'on n'y remédie point à tems, tout le membre dépérit. Le malade ne peut point s'appuyer sur cette jambe, & est obligé de s'abandonner entierement sur l'autre, & de la mouvoir en demi-cercle lorsqu'il marche ; il ne peut marcher sans bequilles ou sans bâton, ou sans que d'autres personnes le soutiennent. J'ai cependant vu des exemples où la tête de l'os a tellement fait corps avec les parties voisines, qu'elle permettoit au malade de marcher sans aucun secours, quoiqu'elle l'obligeât à des haltes fréquentes.

Lorsque la cuisse est luxée en arriere elle est ordinairement tirée en-haut ; & de-là vient qu'il paroît une cavité au-dessous de l'aîne & une tumeur dans la partie de la fesse où la tête de l'os & le trochanter se sont logés. Le pli de la fesse étant poussé en-haut, le membre se racourcit, le pié se porte en-dedans, le talon ne touche plus à terre, & le malade ne paroît se soutenir que sur les orteils. Enfin le membre disloqué se fléchit plus aisément qu'il ne s'étend. Le corps se soutient beaucoup mieux sur cette partie quand elle est luxée en-dehors qu'en-dedans, parce que dans ce dernier cas les piés se trouvent beaucoup plus écartés l'un de l'autre.

De-là vient qu'un grand nombre de personnes se servent de ce membre comme s'il n'étoit point luxé, à l'aide d'un talon plus haut. Mais la partie dépérit ordinairement quelque peu à cause de la compression des nerfs.

Lorsqu'il arrive une *luxation* interne ou externe, sans aucune tumeur au-dessus ou au-dessous, on peut la découvrir par le moyen de ce qu'on vient de dire, & par une considération exacte de la structure de la partie.

Quoique l'on convienne généralement qu'il est extremement difficile de distinguer la *luxation* du fémur de sa fracture, je peux cependant renvoyer le Lecteur aux signes suivans.

On a lieu de croire qu'il y a *luxation*, 1°. Lorsque le fémur est luxé par une fluxion d'humeurs, sans aucune violence externe, mais seulement à l'occasion du mouvement qu'on a fait en se levant ou en marchant. 2°. Lorsque cet accident n'est point accompagné de douleur, de tumeur ou d'inflammation. 3°. Lorsqu'on peut mouvoir le membre autour de sa cavité sans entendre le bruit qui est ordinaire dans les fractures. Les signes contraires indiquent une fracture.

La réduction du fémur est extremement difficile. Car, 1°. La force & la grosseur des muscles voisins, surtout dans les personnes robustes, empêchent de pouvoir faire une extension suffisante. 2°. Ces mêmes circonstances font que la tête du fémur a peine à rentrer dans sa cavité ; d'ailleurs il n'est pas aisé de s'assurer qu'elle est replacée. 3°. L'os peut se luxer une seconde fois à cause de la lubricité & de la foiblesse des ligamens. A quoi l'on peut ajouter, 4°. que ces ligamens sont quelquefois rompus ou déchirés par la violence externe. 5°. L'épaississement de la synovie s'oppose souvent à la réduction, ou déplace l'os après qu'on l'a fait rentrer dans sa cavité. D'où il suit que le défaut de réduction, de même que son trop grand délai, doivent rendre la personne boiteuse.

Lorsque le fémur est luxé en-dedans & en-bas, il faut coucher le malade à la renverse sur une table, jetter une forte serviette ou une fronde de linge sur l'aîne près de la partie affectée, de façon qu'une de ses extrémités vienne tomber sur le ventre, & l'autre sur les fesses & sur le dos ; on les noue toutes deux sur la crête de l'os des iles, & on les fait tenir par des Aides, ou plutôt on les attache à un crochet ou à un anneau planté dans quelque endroit fixe, surtout lorsqu'on se sert du moufle, pour empêcher que le corps ne cede à l'extension. On attache immédiatement au-dessus du genou une autre serviette, une fronde ou le baudrier d'Hildanus (voyez *Pl. VIII. du troisieme Volume, Fig.* 17.) avec une compresse dessous. Il faut ensuite en tirant fortement les deux frondes, étendre le fémur autant qu'il est nécessaire pour le tirer hors du grand trou de l'os pubis, & le replacer dans sa cavité avec les mains, dont l'une sert à pousser la tête en-dehors & l'autre appuyée sur le genou, releve le fémur en-dedans. On peut encore exécuter la même chose avec une serviette faite en forme de fronde que l'on attache autour des extrémités de la cuisse, comme dans les *luxations* de l'humérus, surtout si l'on pousse le genou en-dedans avec la main. Lorsque ces méthodes ne suffisent point pour l'extension, on doit se servir du moufle représenté dans la *Planche VIII. du troisieme Volume, Figure* 15.

Après avoir allongé le membre autant qu'il faut, le Chirurgien doit se placer près de la table à côté de la partie affectée, & réduire l'os avec ses mains dans sa premiere situation.

Lorsque le fémur est luxé en arriere, on doit coucher le malade sur une table, le visage en embas, & faire l'extension du membre de la même maniere, quoiqu'avec plus de violence; après quoi le Chirurgien achevera la réduction avec les mains ou les genoux, tandis qu'un Aide tirera & tournera le membre en dehors. Pour les bandages qui conviennent à ces sortes de *luxations*: Voyez *Fascia*. Le malade doit rester au lit pendant un mois ou trois semaines.

Dans quelque direction que l'os soit luxé, M. Petit recommande l'usage de sa machine, à cause que les muscles rendent les mains & tous les autres instrumens inutiles: mais on peut faire l'arc-boutant plus petit (*Pl. XII fig.* 5.), & sans la boutonniere *A*; car on ne passe point la cuisse dedans, mais on applique le milieu de cet arc-boutant sur la tubérosité de l'ischion, & l'une de ses extrémités par-devant, & l'autre par derriere. On place le malade sur le côté opposé à celui qui est malade, pour que la cuisse luxée se trouve dessus: mais on met la machine entre les cuisses, en observant de plier un peu le genou qui est du côté luxé. On attache la fronde (*fig. 6. Pl. XII.*) un peu au-dessus du genou, après avoir relevé la peau, & ensuite à la corde qui passe par-dessus les poulies. On passe les branches de la machine *a a* dans l'arc-boutant (*Fig. 5. d d*) & tournant la manivelle *E* (*Fig.* 4.) on allonge peu-à-peu le membre avec précaution, autant que le Chirurgien le juge nécessaire; & l'on se conduit pour tout le reste de la même maniere que ci-dessus.

Lorsque le fémur est luxé en-dedans & en embas, & que l'os est adhérent au trou de l'os pubis, ce qui rend la réduction beaucoup plus difficile, M. Petit substitue aux branches *a a* (*Fig.* 4.) celles que l'on voit représentées par la figure 7, dont les extrémités sont faites en forme de croissant. Il pose l'une *A* sur l'ilion, & l'autre *B* sur le milieu de la cuisse; il attache ensuite la serviette autour des aines, & à la corde qui passe sur les poulies, & fait l'extension en tournant la manivelle, de sorte que la machine agit sur trois différens endroits. La partie *A* retient le malade, & à son point d'appui, à l'os des îles; *B*, lorsqu'on bande la corde, pousse la partie inférieure du fémur en-dedans; & la serviette, à l'aide de la corde & des poulies, tire la partie supérieure en-dehors; car tous ces mouvemens sont nécessaires dans cette opération. Une extension trop forte ne feroit que nuire, à cause que le membre est déja trop allongé; c'est pourquoi on ne doit la continuer qu'autant que le Chirurgien en a besoin pour réduire l'os; car autrement elle deviendroit inutile, & il faudroit la réitérer.

Lorsque la *luxation* est incomplete, & que la tête de l'os pose sur le bord interne de la cavité cotyloïde, il faut pousser la partie supérieure de la cuisse en-dehors, & l'inférieure en-dedans: mais si elle est logée sur le bord externe, il faut abaisser la partie supérieure du fémur d'une main, & tirer de l'autre l'inférieure en-dehors.

Des luxations de la rotule et du genou.

De la luxation *de la rotule.*

La rotule se luxe pour l'ordinaire en-dehors ou en-dedans: mais quelques-uns prétendent qu'elle peut aussi se luxer en en-haut ou en embas. Cet accident est une suite nécessaire de la *luxation* complete du genou, à cause de sa forte connexion avec le fémur & le tibia. Un grand nombre de Chirurgiens ignorans la traitent comme ils feroient la *luxation* du genou même, & font beaucoup de mal au malade en allongeant le membre & abaissant la partie: mais une personne instruite peut, en comparant la partie affectée avec celle qui est saine, découvrir si la rotule est luxée, & de quel côté elle l'est, & par conséquent, la méthode qu'il convient d'employer.

On réduit la rotule en couchant le malade à la renverse sur une table, sur un lit, ou sur le plancher, de maniere qu'un Aide puisse lui tirer la jambe; on peut même le faire tenir debout: le Chirurgien doit ensuite saisir la rotule avec les doigts & la faire rentrer dans sa premiere place. Il ne reste ensuite autre chose à faire que de la maintenir avec un bandage, & de la laisser en repos, en observant de remuer le genou de tems en tems jusqu'à ce que l'articulation ait recouvré sa premiere vigueur.

De la luxation *du genou.*

La *luxation* du genou consiste dans la séparation du tibia d'avec le fémur; & elle peut se faire en-dehors, en-dedans & en arriere: mais rarement ou jamais en-devant, sans une violence extraordinaire, à cause que la rotule étant unie à l'articulation par les tendons qui servent à étendre la jambe, s'oppose à la *luxation* de ce côté. Il est rare que les os de la jambe souffrent une *luxation* complete, parce que les cavités sont très-profondes, & les ligamens extremement forts, à moins que ces derniers ne viennent à se rompre; & dans ce cas le malade est affligé de douleurs & de convulsions si violentes, qu'il en devient boiteux, si tant est qu'il échape: on réduit aisément cette *luxation* quand elle est légere. Les *luxations* de cette articulation sont aisées à découvrir, à cause que les tumeurs & les cavités qui en résultent sont évidentes, la partie n'étant couverte que de fort peu de chair: mais elles se guérissent rarement sans laisser une ankylose; car cet accident ne sauroit arriver que les ligamens & les petites glandes de l'articulation ne se rompent, ne se froissent & ne se déchirent; ce qui occasionne un épaississement de leurs sucs nourriciers, qui prive la partie de son mouvement.

Lorsque la *luxation* est légere, il faut faire asseoir le malade sur un lit, sur un banc ou sur une table, & se servir de deux Aides, dont l'un saisira la cuisse au-dessus du genou, & l'autre tirera la jambe, tandis que le Chirurgien réduira l'os avec ses mains, ou avec son genou.

Lorsque les mains & les lacqs ne suffisent point, il faut avoir recours aux instrumens dont on a donné la description au mot *Fractura*; comme au baudrier d'Hildanus & au mousle (*Pl. VIII. du troisieme Vol. fig.* 15. 17.) L'extension ne doit point être si violente qu'elle sépare les épiphyses des os dans les enfans & les jeunes gens; car il en résulteroit une maladie plus dangereuse, & un boitement perpétuel. Après avoir bandé la partie comme il faut, on y appliquera les fanons, & l'on se conduira à l'égard du traitement de la même maniere que dans les *luxations* de la rotule.

Le péroné peut se séparer du tibia, à l'occasion d'une violence externe, par sa partie supérieure ou inférieure. Dans le dernier cas, l'accident provient ordinairement de la *luxation* du pié en-dehors. Il faut donc réduire cet os, le contenir par le moyen des bandages, le tenir en repos, & suivre en tout les directions que nous avons données ci-dessus pour le traitement des *luxations* de la rotule & du genou. Enfin le malade ne doit point se servir trop-tôt de la partie affectée, parce qu'il ne manqueroit pas de rester boiteux.

De la luxation *du pié.*

Le pié peut se luxer à l'occasion des faux pas que l'on fait en sautant, en courant & en marchant, dans tous les quatre sens, & l'on découvre l'espece de la *luxation* par la position particuliere de l'articulation.

Lorsque la *luxation* est interne, le bout du pié se jette en-dehors, & en-dedans lorsqu'elle est externe: ce dernier accident est le plus commun. Quand le pié est luxé en-devant, le pié s'allonge & le talon se raccourcit; la direction contraire est accompagnée de symptomes différens. Enfin, le pié se luxe rarement en arriere, à moins que le péroné ne se sépare du tibia, ou ne soit entierement rompu à l'endroit de la malléole externe.

La

La *luxation* du pié qui provient d'un effort violent, est ordinairement accompagnée de symptomes dangereux; car la distortion du pié doit comprimer les ligamens, les tendons & les nerfs, ce qui ne peut manquer d'être suivi de douleurs excessives; ou bien les veines & les arteres peuvent se rompre, à l'occasion de quoi il se fait un épanchement de sang qui est suivi de la gangrene.

Mais toute maladie du pié qui provient d'un effort qu'on a fait en sautant, ou d'une détorse, n'est point une *luxation* de la malléole; car il peut se faire qu'elle ne soit autre chose qu'une contusion ou lacération des parties, ce qui n'empêche pas que le malade ne soit affligé des douleurs les plus violentes; de tumeurs livides & d'engourdissemens, qui l'obligent à garder le lit pour quelque tems. L'extension & la réduction ne conviennent donc point dans ce cas.

La difficulté de la réduction est proportionnée à la violence de la cause: mais la meilleure maniere de la faire, est de placer le malade sur un lit, sur une table, ou sur un siége, & d'ordonner à deux Aides de tirer la jambe & le pié, suivant des directions contraires, tandis que le Chirurgien replace l'os avec les mains & les doigts. Après que la réduction est faite, on fomente la partie avec du sel & de l'oxycrat, & on la bande. Le malade doit rester au lit jusqu'à ce que les symptomes aient cessé, & qu'il puisse s'appuyer sans rien craindre sur son pié.

En cas d'entorse, on fait mettre sur le champ la partie dans un seau d'eau de puits bien froide, & on réitere ce remede pendant plusieurs jours; si ce moyen paroît incommode, il faudra appliquer sur la partie des compresses imprégnées avec du sel & de l'oxycrat, les assurer avec un bandage, & les renouveller souvent. Dionis, dans ses *Opérations de Chirurgie*, suit à-peu-près la même méthode; car il prépare un défensif avec le blanc d'œuf, l'huile rosat & la poudre d'alun, il le met sur un linge & l'assure sur la cheville avec un bandage. Le troisieme jour, il fait un vin aromatique & astringent avec le gros vin, les roses, l'absinthe, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de galles, l'alun & le sel commun. Il fomente la partie avec ce vin, il met dessus une compresse trempée dans la même liqueur avec un bandage qu'il serre beaucoup plus que le premier jour. Après avoir continué ce remede pendant douze jours, il met dessus un ciroine astringent, jusqu'à ce que la douleur ait entierement cessé.

Il y a des entorses qui ne se guérissent qu'avec le tems, & l'on a vû des malades qui ont été des années entieres sans pouvoir descendre ni monter leur escalier, ni marcher sur un terrain inégal. On prévient cet accident par les mêmes méthodes que nous avons indiquées pour les *luxations* de la malléole qu'on a réduites. Pour les bandages, voyez *Fascia*.

De la luxation du Calcaneum.

Le calcaneum se luxe quelquefois en-dedans ou en dehors, & l'on s'apperçoit de cet accident par la cavité & la tumeur qui se forment aux deux côtés de son articulation. Cette *luxation* est accompagnée de douleurs aiguës, & l'on y remédie par la méthode que nous avons indiquée, & par le repos.

De la luxation des autres os du pié.

Enfin, lorsque quelque autre os du pié vient à se luxer, les ligamens voisins, les nerfs & les tendons sont pour l'ordinaire tellement léfés, qu'il en résulte des douleurs aiguës, des inflammations violentes, des convulsions & la mort même, suivant quelques-uns, lorsqu'on differe d'y remédier. Il faut donc réduire ces os de la même maniere que ceux des mains, & traiter les orteils de même que les doigts. Il convient aussi que le malade garde le lit pendant quelque tems.

LUXUS, dans Scribonius Largus, signifie *luxé*.

LUX. Voyez *Albadara*.

L Y C

LYCANCHE, espece d'esquinancie.

LYCANTHROPIA, de λύκος, loup, & ἄνθρωπος, homme; *lycanthropie*; espece de délire mélancolique dont Oribase donne la description suivante.

Les malades sortent de leurs maisons pendant la nuit, imitent les loups en toutes choses, & rodent aux environs des tombeaux jusqu'au retour du jour. (Actuarius ajoute, qu'ils retournent pour lors chez eux, & reprennent leur bon sens.) On peut les connoître aux symptomes suivans: Ils ont le visage pâle, les yeux creux, la vue égarée, la langue & la bouche seches, une soif immodérée, les jambes ulcérées à cause des fréquentes chutes qu'ils font, & des coups & des meurtrissures qu'ils reçoivent en courant, (parmi les pierres & les buissons.) ACTUARIUS & AETIUS.

Tels sont les caracteres de la *lycanthropie*, qui est une espece de mélancolie qu'on doit traiter dans le tems de l'accès, par la phlébotomie, en laissant couler le sang jusqu'à ce que les malades tombent en défaillance. On doit aussi leur prescrire des alimens de bon suc & des bains d'eau douce, les mettre au lait pendant trois jours, & les purger deux ou trois fois avec l'hiere de coloquinte. Après les avoir purgés, il faut leur donner de la thériaque & d'autres remedes propres à guérir la mélancolie. Il faut encore, à l'approche de l'accès, leur arroser la tête avec des choses propres à procurer le sommeil; & lorsqu'on les verra endormis, leur frotter les oreilles & les narines avec de l'opium. ORIBASE, *Synops. Lib. IX. cap.* 10.

Aétius, *Tetrab. II. serm.* 2. *cap.* 11. donne la même description & la même cure de cette maladie, qu'il appelle κυνανθρωπία, *cynanthropie*, & λυκανθρωπία, *lycanthropie*, observant qu'elle regne beaucoup dans le mois de Fevrier.

Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 16. intitule le chapitre qu'il en donne, περὶ λυκάονος ἢ λυκανθρώπου. Le Docteur Freind remarque à ce sujet, dans son *Histoire de la Medecine*, que Lambecius paroît attribuer ce mot de λυκάονος à une méprise, prétendant qu'elle ne vient que de ce qu'on a mal pris l'abbréviation employée dans les manuscrits. Mais si l'on fait attention, que, suivant la fable, Lycaon fut changé en Loup par Jupiter, on aura peut-être raison de regarder cette méprise comme imaginaire; car le nom de Lycaon convient assez à celui qui est attaqué de cette maladie.

On peut donc rendre ainsi en François le titre de ce chapitre, du *Lycaon*, ou de celui qui est attaqué de la *lycanthropie*, λυκανθρώπου.

Aétius nous apprend, que Paul Eginete a tiré ce chapitre de Marcellus. Or, on sait que Marcellus Sidites vivoit du tems de Marc-Antonin, & qu'il avoit écrit quarante-deux Livres sur la Medecine en vers héroïques, dont l'un traitoit de la *lycanthropie*, comme nous l'apprenons de Suidas. Celui-ci dit, περὶ λυκάνος; ce qui paroît être une faute.

Il est bon de remarquer que le Démoniaque de l'Ecriture qui étoit attaqué de cette espece de délire mélancolique, habitoit parmi les tombeaux.

Cette maladie, si l'on en croit les Voyageurs, est assez commune dans quelques Pays, comme dans la Livonie & dans l'Irlande. Donatus ab Altomari dit en avoir vu lui-même deux exemples; & Forestus rapporte une histoire qui s'accorde exactement avec la description qu'en donne Oribase.

LYCAON, λυκάων. Voyez *Lycanthropia*.

LYCHNION, λυχνίον, est le nom d'un liniment pour les yeux, dont Galien donne la description *de Comp. M. S. L. Lib. IV. cap.* 7.

LYCHNIS, *Passefleur.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont entieres & opposées : le calyce est d'une seule piece, arrondi, composé de plusieurs tuyaux, ordinairement canelé, durable, quelquefois distendu comme une phiole, avec une bordure fort étroite. Sa fleur ressemble à la giroflée musquée à cinq pétales, (les pétales sont placés circulairement, &, pour l'ordinaire, faits en forme de cœur,) souvent ornée de deux ou trois petites feuilles qui représentent une couronne, & munies d'étamines, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à dix. Son fruit est de figure conique, enveloppé d'un calyce ouvert à son sommet, & muni de plusieurs tuyaux. Ses semences sont nombreuses, rondes, anguleuses ou faites en forme de rein.

Boerhaave compte 81 especes de cette plante : mais elles ne possedent aucune vertu médicinale, si l'on en excepte la 1, la 6, la 14, la 20, la 27, la 35, la 39, la 46 & la 73.

La premiere est le

Lychnis coronaria, Dioscoridis, sativa, flore dilutè rubente, C. B. P. 203. Tourn. Inst. 334. Boerh. Ind. A. 210. *Lychnis coronaria*, Offic. *Lychnis coronaria vulgò*, J. B. 3. 340. Raii Hist. 2. 993. *Lychnis coronaria vulgaris*, Park. Theat. 629. *Lychnis coronaria rubra simplex*, Parad. 252. *Lychnis coronaria rubra*, Ger. 381. Emac. 467. *Passefleur.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin. Sa semence est d'usage. Dioscoride lui attribue la vertu de purger par bas, & de guérir la piqure du scorpion.

La sixieme est le

Lychnis, segetum, major, C. B. P. 204. Raii Hist. 2. 998. Synop. 3. 338. Tourn. Inst. 3. 335. Boerh. Ind. A. 210. *Nigellastrum*, Offic. *Lychnoides segetum, sive Nigellastrum*, Park. Theat. 632. *Pseudomelanthium*, Ger. 226. Emac. 1087. J. B. 3. 341. *Nielle.*

Un gros de la semence de cette plante, mise en poudre, & donnée dans un bouillon ou dans de l'eau pendant trois matins, est excellent pour les vapeurs. Simon Pauli assure, que Sennert & lui se servoient fort utilement de la racine de cette plante pour arrêter les hémorrhagies, celles même qui surviennent aux fievres continues. Ils la faisoient mettre sous la langue du malade, & l'y laissoient pendant quelque tems. TOURNEFORT, *Hist. des Plant.*

Cette plante croît parmi le blé, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa semence est d'usage, elle est chaude & dessiccative, & excite les regles étant employée avec du miel en forme de pessaire. HIPPOCRATE.

Quelques-uns lui attribuent une qualité vulnéraire. DALE.

La quatorzieme est,

Lychnis, sylvestris, alba, simplex, C. B. P. 204. Tourn. Inst. 334. Boerh. Ind. A. 211. *Ocymoides*, Offic. *Ocymoides album multis*, J. B. 3. 342. *Lychnis, sylvestris, flore albo*, Ger. Emac. 468. Park. Theat. 630. Raii Hist. 2. 994. Synop. 3. 339.

Cette plante jette une racine longue, blanchâtre, rampante, & plusieurs tiges rondes & velues, hautes d'un pié ou plus, des nœuds desquelles sortent deux feuilles ovales, pointues & velues. Les fleurs naissent aux sommets des branches, au nombre de trois ou quatre sur le même pédicule. Elles sont composées de cinq pétales bleus, ronds, terminés en pointe, & portées sur un calyce branlant & veln. Le fruit est fort gros, ouvert au sommet, & terminé par une couronne dentelée, & renferme une semence menne, ronde, de couleur grisâtre. Cette plante croît dans les haies & sur le bord des champs, & fleurit au mois de Mai.

Parkinson dit que les fleurs de cette plante ont été employées avec succès contre les pertes blanches, & qu'elles sont bonnes pour arrêter les hémorrhagies. Dioscoride recommande sa semence contre la morsure des bêtes venimeuses. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante a un gout d'herbe, très-insipide, un peu gluant, & ne rougit point le papier bleu. TOURNEFORT.

Sa semence est d'usage, elle est dessiccative & composée de particules très-déliées. Dioscoride la recommande pour la sciatique. Cette plante bouillie dans de la petite biere, est un remede admirable pour les convulsions des enfans. RAY, *Hist. Plant.*

La vingtieme espece est le

Lychnis, sylvestris, sive aquatica, purpurea, simplex, C. B. P. 204. Tourn. Inst. 335. Boerh. Ind. A. 2. 111. *Lychnis, sylvestris*, Offic. *Lychnis, sylvestris, rubello flore*, Ger. Emac. 469. Raii Hist. 2. 994. Synop. 3. 339. *Lychnis, sylvestris, flore rubro*, Park. Theat. 631. *Ocymoides, purpureum multis*, J. B. 3. 343.

Cette plante croît dans les haies, & fleurit en Eté. Sa semence est d'usage, & possede les mêmes vertus que celle de la premiere espece.

La vingt-septieme est le

Lychnis, sylvestris, quæ Been album vulgò. Voyez *Behen album.*

La trente-cinquieme est le

Lychnis, sylvestris, quæ saponaria vulgò, Tourn. Inst. 336. Boerh. Ind. A. 212. *Saponaria*, Offic. Ger. 360. Emac. 444. Raii Hist. 2. 999. *Saponaria, major, levis*, C. B. P. 206. *Saponaria, vulgaris*, Park. Theat. 641. J. B. 3. 346. *Lychnis, saponaria dicta*, Raii Synop. 3. 339. *Savoniere.*

La *savoniere* pousse d'une grosse tête ligneuse un grand nombre de racines rampantes, d'où s'élevent des tiges rougeâtres hautes d'un pié, noueuses & couvertes de feuilles portées sur des queues fort larges. Ces feuilles sont lisses, d'un verd pâle, larges & pointues, d'environ deux pouces de long, ayant sur leur dos trois veines fort relevées. Ses fleurs naissent aux sommets des tiges, elles sont grandes, purpurines, composées de cinq pétales arrondis à leur extrémité, & portées sur un calyce long & lisse; sa semence est petite, ronde, & enfermée dans un fruit long & arrondi. Elle croît dans les lieux aqueux, le long des rivieres, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage.

On l'appelle *savoniere*, parce que son suc ôte les taches des habits. Elle est estimée apéritive, atténuante, & quelque peu sudorifique. Quelques-uns la recommandent pour la vérole. Appliquée extérieurement, elle résout les tumeurs & fait éternuer : mais on l'employe rarement. MILLER, *Bot. Off.*

La décoction de cette plante guérit la gale & les dartres, & J. Bauhin assure qu'elle ôte les taches des habits. Schroder dit que sa racine est apéritive & résolutive, qu'elle est bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'asthme, & pour provoquer les regles. On l'emploie dans l'huile d'Euphorbe de la description de la Pharmacopée de Londres. La *savoniere* est très-amere & rougit à peine le papier bleu ; ce qui marque que le sel naturel de la terre qui est très-amer, y est passé presque sans autre changement, que celui de

s'y être uni avec beaucoup de soufre. Tournefort, *Hist. des Plant.*

La trente-neuvieme espece est le

Lychnis, segetum, rubra, foliis perfoliata, C. B. P. 204. Raii Hist. 2. 999. Tourn. Inst. 335. Boerh. Ind. A. 212. *Vaccaria*, Offic. Ger. 395. Emac. 492. J. B. 3. 357. *Lychnis, segetum, vaccaria rubra dicta*, Park. Theat. 633.

Elle croît dans les blés & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa semence est d'usage. Elle est chaude, seche, & provoque l'urine.

La quarante-sixieme est le

Lychnis, pratensis, flore laciniato, simplici. Voyez *Armeria.*

La soixante-treisieme est le

Lychnis, arvensis, glabra, flore majore. Voyez *Gramen leucanthemum*, au mot *Alsine.*

Ray met au nombre des especes de *Lychnis*, celle qui croît au Brésil, & qui est appellée *Camera, flore albo Brasiliensis*, Marcgr. Je ne sache point qu'elle possede aucune vertu médicinale.

Lychnis Incana, nom du *Myosotis, incana, repens.*

Lychnis Indica, nom du *Plumbago, Ceylanensis, folio splendente Ocymastri, flore lacteo.*

Lychnis, segetum, minor, nom de la *Myosotis, Hispanica, segetum.*

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui suit.

Muscipula, Offic. *Muscipula viscaria, sive Lychnidis species*, J. B. 3. 349. *Viscaria*, Ger. 481. *Viscaria, sive Muscipula*, Ger. Emac. 601. *Lychnis viscosa, rubra altera sylvestris*, C. B. P. 205. Raii Hist. 2. 1001. Tourn. Inst. 337. *Lychnis, sylvestris, rubra minor*, Park. Theat. 632. *Attrape-mouches.*

Elle croît parmi les blés & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa semence est d'usage, & possede les mêmes vertus que les autres especes de *Lychnis.*

LYCHNI SCABIOSA.

Voici ses caracteres.

Son calyce est un tuyau oblong, de figure cylindrique, profondément découpé, & simple. Les cinq fleurs extérieures sont monopétales, en tuyau évasé par le haut, & divisé en quatre parties, dont la supérieure est la plus grande, les deux des côtés plus petites, & l'inférieure la moindre de toutes. Les fleurs du milieu sont en tuyau, découpées en quatre segmens, & produisent chacune quatre étamines. Le disque du calyce n'est point sphérique : mais il contient un ovaire de figure oblongue, dont les sommets sont ornés de la couronne de la *scabieuse.* Au-dedans de cette couronne, est une petite fleur accompagnée d'un long tuyau.

Boerhaave n'en compte qu'une espece.

Lychni-scabiosa, flore rubro, annua. Scabiosa Orientalis, flore Caryophilli quorundam, Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 131.

On ne lui attribue jusqu'à present aucune vertu médicinale.

LYCHNITES, est une pierre précieuse, resplendissante, qui se forme dans les montagnes de la Thrace & des lieux circonvoisins.

LYCIUM, Offic. Schrod. 4. 198. *Lycium buxi foliis*, C. B. P. 478. *Lycium sive pyracantha*, Ger. 1151. Emac. 1322. *Lycium vulgatius*, Park. Theat. 1009. *Lycium Italicum*, J. B. 1. 59. Raii Hist. 2. 1627. *Lycium buxi foliis rotundioribus Syriacum vel Persicum*, Breyn. Prod. 2. 64. *Buis épineux.*

Cette plante croît dans les pays chauds. On emploie en Medecine le rob ou le suc épaissi des feuilles & des branches, dont Dioscoride décrit la préparation de la maniere suivante.

On pile les branches & les petites racines, & après les avoir fait macérer pendant plusieurs jours, on les fait bouillir; on jette ensuite le bois & l'on fait bouillir une seconde fois la liqueur jusqu'à consistance de miel. On sophistique le *lycium* en mettant de l'*amurca*, ou du suc d'absinthe, ou du fiel de bœuf dans la liqueur dans le tems qu'elle bout. On prépare aussi le *lycium* avec le suc exprimé de la semence que l'on expose au soleil. Le meilleur *lycium* est celui qui est inflammable, & qui se couvre après qu'il est éteint, d'une écume rouge. Il faut aussi qu'il soit noir par dehors & rouge en-dedans, qu'il ne sente point le rance, qu'il ait un gout astringent mêlé de quelque amertume, & la couleur du safran.

Le *lycium* est astringent, propre pour déterger tout ce qui offusque la prunelle de l'œil, pour guérir les ulcérations, les demangeaisons & les catarrhes invétérés qui affectent les paupieres. Il est encore très-efficace pour les purulences des oreilles, pour les exulcérations des gencives & des amygdales, pour les gerçures des levres, les rhagades de l'anus & les excoriations, lorsqu'on a soin d'en oindre les parties affectées. Etant donné en potion ou en forme de lavement, il est bon pour la dyssenterie & pour la passion cœliaque. On le donne dans de l'eau pour la toux & le crachement de sang, ou en forme de pilules à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé. Il jaunit les cheveux, il guérit les panaris, l'herpe & les ulceres putrides; appliqué en forme de pessaire il arrête le flux menstruel immodéré; & bu dans du lait ou pris en forme de pilules, il soulage ceux qui ont été mordus par des animaux enragés. Dioscoride.

Dioscoride fait mention de deux especes de *lycium*. L'un provient d'une plante qui croît en Grece & qui fait le sujet de cet Article, & est appellé simplement *lycium*; on tire le second d'une plante des Indes dont nous avons parlé au mot *Acacia*, sous le nom de *cate*: mais comme le *lycium* est inconnu aux modernes, on ne doit point être surpris que leurs sentimens soient partagés. Le *lycium* qu'on trouve dans les boutiques est fait, à ce que dit Schroder, avec les baies du *periclymenum*, ou chevre-feuille; d'autres le préparent avec le fruit du *ligustrum*, ou troëne, & d'autres enfin avec des prunes sauvages. C. Bauhin sur Matthiole, observe qu'il vaut mieux leur substituer l'*oxyacantha* ou le *rhamnus.*

On donne aussi le nom de *lycium* à différentes especes de *rhamnus*. Voyez *Rhamnus.*

Lycium Indicum. Voyez *Acacia.*

LYCOCTONUM, voyez *Aconitum Ponticum.*

LYCOIDES, λυκοειδὴς, de λύκος, un loup, & εἶδος, forme. C'est suivant les Auteurs une espece de manie, ou une esquinancie causée par une rétention de semence : mais je crois que ce mot signifie la même chose que *Lycanthropia.*

LYCOPERDON, *Vesse de loup.*

Voici ses caracteres.

Elle est simple, faite comme une éponge, & remplie de

femences menues, qui étant mûres, s'élevent comme la fumée, pour peu qu'on l'agite.

Boerhaave compte onze especes de cette plante.

1. *Lycoperdon, vulgare*, Tourn. Inst. 563. Boerh. Ind. A. 15. *Crepitus lupi*, Offic. *Lupi crepitus, sive fungus ovatus*, Park. 1323. *Fungus rotundus, orbicularis*, C. B. P. 374. *Fungus orbicularis, seu lupi crepitus*, Ger. 1385. Emac. 1582. *Fungus pulverulentus, dictus crepitus lupi*, J. B. 3. 848. Raii Hist. 1. 104. Synop. 16. *Bovista Officinarum*, Dill. Cat. 196. *Vesse de loup*.

Elle croît en Automne parmi les pâturages, dans presque toutes sortes de terreins. Toute la plante est d'usage, & possede une qualité dessiccative & astringente, ce qui fait qu'elle arrête le sang des plaies lorsqu'on les en saupondre. Elle est bonne pour dessécher les ulceres invétérés, & pour modérer le flux des hémorrhoïdes: mais elle passe pour nuire à la vue. RAY, *Hist. Plant.* p. 105.

Sa poudre est un remede souverain pour arrêter les hémorrhagies, BOERHAAVE.

2. *Lycoperdon, minus, & multiplex, sphæricum*, T. 563.
3. *Lycoperdon, minus, & multiplex, ovatum*, T. 563.

Chacune de ces deux dernieres especes est blanche en-dedans, charnue, & de couleur de cendres en-dehors; elle tire ensuite sur la couleur de citron, elle mûrit, se desseche, s'ouvre, & jette une poussiere tanée, que l'on mêle avec du blanc d'œuf pour arrêter les hémorrhagies. TOURNEFORT.

4. *Lycoperdon, Alpinum, maximum, cortice lacero*, Tourn. Inst. 563. Boerh. Ind. A. 15. *Lycoperdon, maximum*, Offic. *Fungus maximus rotundus, pulverulentus dictus Germanis* Pfo-Fist. J. B. 3. 848. Raii Hist. 1. 105. Synop. 16. *Fungi rotundi, orbicularis secundum genus*, C. B. P. 375. *Bovista maxima alba*, Dill. Cat. 196.

Elle croît dans les pâturages & sur les fumiers. Toute la plante, qui est quelquefois aussi grosse que la tête d'un homme, est d'usage, & on la recommande pour arrêter les hémorrhagies les plus dangereuses. Clusius assure que la plupart des Barbiers d'Allemagne l'employent à cet usage.

6. *Lycoperdon, Parisiense, minimum, pediculo donatum*, T. 563. 331. *Fig. E E.*
7. *Lycoperdon, oblongum, utrinque introrsùm emarginatum*, T. 563.
8. *Lycoperdon, qui fungus globosus, levis, pallidus, Ducis Poli & Rom.* Bocc. Mus. 1. 303.
9. *Lycoperdon, parvum, mortarii bellici forma.*
10. *Lycoperdon, ingens, conoides, pileatum, plerumque gemellum.*
11. *Lycoperdon, sphæricum, cortice tenaci castaneo*, BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.* p. 15.

Toutes ces plantes sont composées d'un nombre infini de vésicules remplies d'une humeur laiteuse, qui se convertit en une poudre aussi légere que la fumée, & qui étant vue avec le microscope, paroît être une semence. La plante renversée a la figure d'un bonnet.

LYCOPERDON, λυκόπερδον, de λύκος, un loup, & πέρδω, vesse, est le même que *crepitus lupi*, en Latin, *vesse de loup*. Les Anciens ont donné ce nom à cette plante, parce qu'ils croyoient que la fiente du loup se changeoit en un pareil fungus. Toutes ces especes sont un poison, & extremement pernicieuses lorsqu'on en mange: mais le grand *Lycoperdon* partagé en deux, donne une poudre excellente pour arrêter les hémorrhagies. *Hist. Plant. ascript. Boerhaave.*

LYCOPERSICON, *Pomme d'amour*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur ressemble à celle de la morelle; son fruit est charnu, mou, rond, & partagé en plusieurs loges remplies de semences.

Boerhaave en compte six especes.

1. *Lycopersicon, fructu albo*, T. 150. *Solanum pomiferum, fructu rotundo, striato, molli, albo*, C. B. P. 167.
2. *Lycopersicon, fructu, cerasi rubro*, T. 150. *Solanum racemosum, cerasorum forma*, C. B. P. 167.
3. *Lycopersicon, fructu, cerasi luteo*, T. 150.
4. *Lycopersicon, galeni.* Voyez *Amoris poma.*
5. *Lycopersicon, Galeni, fructu rubro. Poma amoris, fructu rubro*, H. Eyst. Aut. o. 1. F. 2. Fig. 1.
6. *Lycopersicon, fructu striato, duro*, T. 150. *Solanum, pomiferum fructu rotundo, striato, duro*, C. B. P. 167. J. B. 3. 620. *Mala Æthiopica*, Dod. p. 459. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Il est appellé *lycopersicon*, λυκοπερσικὸν, de λύκος, *un loup*, & περσικὸν, *une pêche*, c'est-à-dire, pêche de loup, *Pomme d'amour*.

Les Auteurs ne conviennent point encore de ses vertus. Il me paroît qu'on doit plutôt mettre cette plante au rang des poisons qu'au nombre des plantes médicinales; car sa semence dérange l'estomac, cause des défaillances & une espece d'apoplexie. *Hist. Plant. ascript. Boerhaave.*

LYCOPODIOIDES. Espece de mousse comprise dans le troisieme genre du *Synopsis* de Ray.

LYCOPODIUM, Offic. *Muscus clavatus sive lycopodium*, Ger. 1374. Emac. 1562. Park. 1307. Raii Hist. 1. 120. Synop. 25. *Muscus squamosus vulgaris repens, clavatus*, T. Inst. 553. *Muscus terrestris repens sive clavatus*, C. B. P. 360. *Muscus terrestris à Trago pictus*, J. B. 3. 766. *Plicaria & cingularia*, Polonis. *Mousse terrestre* ou *pié de loup*. Voyez le troisieme genre du *Synopsis* de Ray.

Cette plante croît dans les bruyeres & aux lieux montagneux, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Elle est toute d'usage, aussi-bien que la fleur ou poudre jaune des *mousses*.

La *mousse terrestre* est rafraîchissante & dessiccative; on l'emploie pour chasser le calcul & pour arrêter la dyssenterie. On l'applique extérieurement pour raffermir les dents, & pour dessécher & consolider les plaies, *Schroder*, pour extirper la *plica*, *Ephem. Germ. Anno* 2. Sa fleur est très-utile dans l'épilepsie des enfans, dans la cardialgie & dans les coliques venteuses dont ils peuvent être affectés. RAY, *Synop.*

On la recommande dans les maladies des poumons, BUXB.

Etant pilée on cuite dans du vin elle appaise les douleurs & les inflammations de toute espece, & par conséquent celles de la goute lorsqu'on l'applique chaudement sur la partie affectée. Une dragme de sa poudre prise dans du vin rouge, guérit les flux & les dyssenteries.

Les Polonois, mais surtout les Russiens & les Lithuaniens, l'appellent *plicaria & cingularia*, à cause du fréquent usage qu'ils en font pour guérir la *plica*, qui est une maladie épidémique & très-commune chez eux. Ils prennent cette plante ou mousse, & après l'avoir fendue en long ils la font infuser dans une décoction de branque-ursine, qu'ils font chauffer auparavant; & après lui avoir fait jetter deux ou trois bouillons, ils y ajoutent du levain de pain blanc, & la mettent fermenter près d'un fourneau. Ils boivent de cette décoction tous les jours, seule ou avec des œufs frais en for-

me de bouillon, & s'en lavent la tête après l'avoir bien fait chauffer, & pour augmenter sa vertu ils la font bouillir une seconde fois avec de la mousse fraîche, en forme de lessive d'une couleur rouge foncée, mais ils ne se peignent point après.

Onguent pour la Plica.

Prenez *de pié de loup*, & *de racines de bryone*, } *parties égales*; *de graisse de hérisson, une quantité suffisante.*

Mêlez-les bien ensemble & mettez-les pendant une heure au bain-marie dans un vaisseau de verre bien fermé.

Faites-en un onguent dont vous oindrez la *plica* deux fois par jour.

Les Paysannes de l'Ukraine qui ont un flux immodéré de regles avec des douleurs & des suffocations de matrice, préparent avec cette mousse une ceinture qu'elles portent sur la chair. Elles l'attachent aussi autour de la tête en forme de bandeau pour arrêter les saignemens de nez. *Ephem. Ger. An.* 2. La semence de cette plante étant donnée depuis douze grains jusqu'à un scrupule, procure un prompt soulagement dans l'épilepsie qui est compliquée avec une ischurie. *Ex Obs. Wedelii, Ephem. Germ. An.* 2.

Cette plante étant cueillie dans les mois d'Août & de Septembre donne une poudre jaune très-fine, dont la vertu est admirable dans l'épilepsie, la cardialgie & les tranchées. On en prend autant qu'il en peut rester sur la pointe d'un couteau pour faciliter le passage de l'urine. *Ephemer. Germanic. Ann.* 1. Ray, *Histor. Plant.*

LYCOPSIS, nom de l'*Echium*, *Ægyptiacum*, *ferox*, *flore albo.*

LICOPUS, *marrube aquatique.*

Voici ses caracteres.

Le calyce est court & divisé en six segmens aigus; la fleur est pour l'ordinaire en cloche, & découpée en quatre ou cinq segmens arrondis; les anneaux qu'ils forment sont fort serrés, & situés à une bonne distance l'un de l'autre.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont:

1. *Lycopus*, *palustris*, *glaber*, Tourn. Inst. 191. Boerh. Ind. A. 186. Raii Synop. 3. 236. *Lycopus*, Offic. *Marrubium aquaticum*, Ger. 765. Emac. 700. Raii Hist. 1. 535. *Marrubium aquaticum vulgare*, Park. Theat. 1230. *Marrubium aquaticum quorumdam*; J. B. 3. 318. *Marrubium palustre glabrum*, C. B. P. 230. *Marrube aquatique.*

Cette plante croît sur les bords des ruisseaux & dans les lieux aqueux, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles sont seules d'usage. Monti la met au rang des astringens.

Lycopus, λυκόπους, est composé de λύκος, un loup, & πῶς, pié, comme qui diroit, pié de loup, parce que les anciens ont cru que la feuille de cette plante avoit quelque ressemblance avec le pié d'un loup. Ils rapportent un grand nombre de choses du *lycopus*: mais il n'est pas sûr qu'il soit le même que le nôtre. Ils appelloient de ce nom toutes les plantes vulnéraires: mais nous n'avons rien de certain touchant les vertus de celle-ci. *Hist. Plant. ascript. Boerhaave.*

2. *Lycopus*, *foliis in profundas lacinias dissectis*, J. 191. *Marrubium palustre*, *foliis profundissimè dissectis*, Flor. 1. 80.

L Y G

LYGISMOS, λυγισμὸς, de λυγίζω, plier ou tordre. Ce mot se trouve dans Dioscoride, & signifie une contorsion des membres.

LYGMOS ou LYNX, λυγμὸς, λύγξ, *hoquet*. Voyez *Singultus.*

L Y M

LYMA, λῦμα, de λύω, laver; les ordures ou la crasse que l'on enleve du corps en le lavant, ou les excrémens.

LYME, λύμη, dans Hippocrate, signifie injure ou dommage.

LYMPHA, *Lymphe*, humeur fluide qui se sépare de la masse du sang & qui est enfermée dans des vaisseaux particuliers.

Le Docteur Keil dit que la *lymphe* donne par l'analyse Chymique beaucoup de sel volatil, quelque peu de phlegme & de soufre, & une petite quantité de terre.

On peut connoître l'usage de la lymphe par l'examen des parties dans lesquelles elle se distribue. Celle qui vient de la tête, du cou & des bras se jette dans les veines jugulaires & souclavieres. Tous les vaisseaux lymphatiques qui sortent des parties contenues dans la cavité de la poitrine se vuident dans le canal thorachique, & la lymphe se rend de toutes les parties du corps dans le réservoir du chyle. On ne doit donc point douter qu'elle ne serve principalement à délayer & à perfectionner le chyle avant qu'il se mêle avec la masse du sang. Or comme toute la *lymphe* qui se sépare du sang est nécessaire pour cet usage, il est évident qu'il ne peut point y avoir dans le bas-ventre de glandes appropriées à la sécrétion de la *lymphe*, qui n'aient contenu une grande portion du sang qui circule dans l'aorte, pour en séparer la *lymphe* dont la sécrétion se fait dans leurs follicules. Mais comme le foie & les reins ont aussi besoin d'une grande quantité de sang pour leurs usages particuliers, la nature a mieux aimé séparer la *lymphe* du sang qui se distribue dans toutes les parties du corps, que de lui assigner des glandes particulieres dans le bas-ventre, qui, quoique plus commodes, eussent dérobé aux autres parties une grande quantité de sang, & occasionné une distribution fort inégale de ce fluide. Keil. Voyez *Parotis.*

On trouve au-dessous des parotides vers l'apophyse mastoïde une petite glande ronde, inégale, sans tubercules, qui est la plus élevée d'un grand nombre de glandes de même espece, qui sont situées en partie au-dessous de l'interstice qui est entre les glandes parotides & maxillaires, & le long de la veine jugulaire interne qu'elles accompagnent jusqu'à la partie inférieure du cou. On découvre parmi ces glandes & sur cette veine un grand nombre de vaisseaux transparens, qui paroissent remplis de plusieurs valvules. Ils contiennent une liqueur transparente, quelque peu mucilagineuse à qui on donne le nom de *lymphe.*

On appelle ces vaisseaux & ces glandes du nom de *lymphatiques*. Les glandes ne sont pas toutes également grosses ni également rondes, les unes étant oblongues, épaisses, plattes & petites. Les vaisseaux lymphatiques sortent alternativement par l'extrémité d'une glande, & vont s'insérer par l'autre dans quelque glande voisine de la premiere: mais ces extrémités jettent un grand nombre de ramifications tant à leur entrée qu'à leur sortie. Le tronc est ordinairement simple, & les valvules tellement disposées, qu'elles permettent à la *lymphe* de couler vers la poitrine, mais non point de retourner vers la tête.

On trouve ces vaisseaux & ces glandes dans plusieurs autres endroits du corps, non-seulement dans diverses parties de la tête, mais encore dans plusieurs parties externes & internes de la poitrine, du bas-ventre &

des extrêmités supérieures & inférieures. Ces vaisseaux lymphatiques accompagnent les glandes maxillaires & salivaires aussi-bien que les parotides, & plusieurs se distribuent sur les parties latérales & postérieures du cou, dans le corps graisseux, près des muscles.

Les glandes lymphatiques que l'on trouve dans la cavité de la poitrine sont situées à différentes distances d'un côté, & derriere l'œsophage, surtout dans l'endroit qui est de niveau avec la cinquieme vertebre du dos. J'en ai trouvé quelques-unes à la partie antérieure du diaphragme sur un des côtés du médiastin; & il y en a d'autres autour de la base du cœur dans la graisse qui l'environne. Il s'en rencontre aussi dans la substance de la membrane adipeuse qui couvre le thorax, près de sa surface interne, surtout aux environs des clavicules, & dans les interstices cellulaires des muscles situés sur la poitrine.

Ces glandes sont en très-grand nombre dans la cavité du bas-ventre, & particulierement aux environs de l'orifice supérieur, & sur les deux courbures de l'estomac, sur la capsule du sinus de la veine-porte, sur le ligament cellulaire de la vésicule du fiel, près de l'origine du conduit cholidoque, aux endroits où l'épiploon adhere à la rate & au colon, dans toute l'étendue du mésentere, sur les attaches du mésocolon, derriere les attaches de ces deux membranes aux vertebres des lombes, près de la bifurcation de l'aorte, & le long des vaisseaux iliaques. On trouve encore de pareilles glandes sur la surface externe du bas-ventre, dans la substance & au-dedans de la membrane adipeuse.

Dans les extrémités supérieures du corps, ces glandes sont principalement situées sous l'articulation de l'humérus avec l'omoplate, & dans le creux de l'aisselle. Les glandes lymphatiques les plus considérables dans les extrémités inférieures se trouvent vers la partie inférieure de l'aine; on les appelle communément glandes inguinales; le *fascia lata* ou l'aponévrose crurale leur fournit une espece de double enveloppe, qui est cause que quelques-unes d'elles se trouvent fort près de la peau, & les autres à une distance considérable d'elle.

Toutes ces glandes lymphatiques different plus par leur situation, que par leur grosseur & leur figure. Elles reçoivent leur rang & leur nom des parties dont nous venons de parler, & elles y sont situées dans l'ordre suivant.

Les glandes parotides lymphatiques; les glandes maxillaires lymphatiques; les glandes jugulaires; les glandes cervicales; les glandes occipitales; les glandes claviculaires; les glandes axillaires, les glandes thorachiques; les glandes œsophagéennes; les glandes médiastines; les glandes cardiaques; les glandes abdominales externes & internes; les glandes stomachiques; les glandes hépatiques; les glandes cystiques; les glandes épiploïques; les glandes mésentériques; les glandes lombaires; les glandes iliaques; les glandes inguinales; les glandes crurales, &c.

Glandulæ parotides lymphaticæ; glandulæ maxillares lymphaticæ; glandulæ jugulares; glandulæ cervicales; glandulæ occipitales; glandulæ claviculares; glandulæ axillares; glandulæ thoracicæ; glandulæ œsophagææ; glandulæ mediastinæ; glandulæ cardiacæ; glandulæ ventrales externæ, & internæ; glandulæ stomachicæ; glandulæ hepaticæ; glandulæ cysticæ; glandulæ epiploïcæ; glandulæ mesentericæ; glandulæ lumbares; glandulæ iliacæ; glandulæ inguinales; glandulæ crurales, &c.

Il y a trois sortes de vaisseaux auxquels on donne aujourd'hui le nom de lymphatiques; au lieu qu'on ne se servoit autrefois de ce mot que pour désigner ces vaisseaux transparens qui accompagnent les glandes lymphatiques. Les origines de ces vaisseaux sont très-difficiles à découvrir. & l'on n'a point encore une connoissance assez suffisante de leur distribution pour pouvoir en parler pertinemment. Quant à leur terminaison, on sait à n'en point douter, que la plupart aboutissent au canal thorachique.

Outre ces vaisseaux qui accompagnent les glandes, on en trouve d'autres tout-à-fait semblables dans plusieurs visceres où l'on n'a pu découvrir jusques ici aucune glande lymphatique. On en trouve un très-grand nombre dans la membrane externe du foie, & dans la duplicature du ligament membraneux supérieur de ce viscere. On a découvert plusieurs choses touchant ces vaisseaux dans les brutes.

La troisieme espece de vaisseaux appellés lymphatiques, sont les petites arteres, & les petites veines que la nature a destinées à donner passage à la partie séreuse du sang. Ces vaisseaux different des premiers par la petitesse de leurs diametres, par leur structure & leur situation. Toutes ces petites veines & arteres sont extrêmement étroites; & bien que leurs parois ne soient pas plus minces que celles des vaisseaux lymphatiques qui ont des valvules, elles ne laissent pas d'avoir leurs diametres beaucoup plus petits. Les autres vaisseaux lymphatiques sont remplis de valvules & fort minces. On trouve les vaisseaux lymphatiques, artériels & veineux sur les parties qui sont naturellement blanches, comme sur la peau & sur le blanc de l'œil; & leurs origines sont faciles à découvrir; au lieu que les vaisseaux lymphatiques qui ont des valvules, n'existent que dans les parties internes, & se trouvent sur tous les visceres du corps, où il n'est pas aisé de reconnoître le point de leur origine. Voyez *Chylus*.

LYMPHÆ-DUCTUS ou LYMPHATICA VASA, vaisseaux lymphatiques, voyez *Lympha*.

LYN

LYNCEUS, λυγκεὺς, nom d'un collire dont Galien & Paul Eginete font mention, l'un *de C. M. S. L. Lib. IV. cap.* 7. & l'autre, *Lib. VII. cap.* 16. on le recommande pour emporter les excroissances calleuses, & pour éclaircir la vue.

LYNCIS LAPIS. Voyez *Belemnites*.

LYNCOURION, de λύγξ, *lynx*, & de οὖρον, parce qu'on dit que le *lyncourion* est produit de l'urine de cet animal, réduite en concrétion. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 100. en fait une espece d'ambre, à laquelle il donne l'épithete de *pterugophoron*, & qu'il dit être bonne pour l'estomac & dans la diarrhée. D'autres pensent que le *lyncourion* n'est autre chose que la pierre de lynx, à laquelle on a donné cet autre nom. Je suis de cette opinion.

LYNX, Offic. Schrod. 5. 301. Raii Synop. A. 166. Aldrov. de Quad. Digit. 90. Jonf. de Quad. 82. Charlt. Exer. 14. *Lupus cervarius*, Gesn. de Quad. Digit. 677. *Unica*, CAIUS *de animalibus*, 42. L'*Once*.

Les parties de cet animal dont on se sert, sont la graisse & les griffes. Sa graisse est résolutive, & on l'applique aux articulations, lorsqu'il y a luxation, & distension, on monte sa griffe en or & en argent, & on la porte comme un amulete contre l'épilepsie & les convulsions. DALE, d'après *Schroder*.

LYR

LYRA est un grand poisson de mer; il est trop dur pour être mangé; on ne s'en sert point dans les alimens. Il est apéritif, étant desséché & pris en poudre. La dose est d'une dragme. LEMERY, *des Drogues*.

LYS

LYSIMACHIA, la *Corneille*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues, entieres, & croissent par deux, trois ou quatre, à chaque nœud de la tige. Sa fleur est monopétale, étendue circulairement, divisée en plusieurs parties, & dispersée au sommet des branches. Son fruit est une espece de coquille presque sphérique, ouverte au sommet.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Lysimachia, lutea major, quæ Dioscoridis.* C. B. P. 245. Tourn. Inst. 141. Boerh. Ind. A. 202. *Lysimachia*, Offic. *Lysimachia lutea*. Ger. 386. Emac. 474. J. B. 2. 901. Raii Hist. 2. 1021. Synop. 3. 282. *Lysimachia lutea major vulgaris*, Park. Theat. 544. *Nummularia erecta Rivini.* Rupp. Flor. Theat. Jen. 14. *Corneille jaune.*

Cette plante pousse plusieurs tiges brunes & velues, qui s'élevent à la hauteur de deux piés & davantage, & qui ont à chaque jointure, quelquefois trois ou quatre feuilles, & d'autres fois deux seulement. Ces feuilles sont d'un verd jaunâtre, velues en dessous, d'une couleur un peu plus obscure qu'en dessus, d'environ trois pouces de long, d'un pouce de large dans le milieu, & plus étroites par les deux extrémités. Ses fleurs sont au sommet des branches, elles sont plusieurs les unes à côté des autres; elles n'ont qu'une seule feuille divisée en cinq parties; au milieu de ces fleurs sont plusieurs étamines jaunes, assez semblables à celles de la toute-saine. Ses vaisseaux seminaux sont ronds, divisés en deux, & contiennent des graines fort petites. Sa racine est longue & foible, & rampe sur la surface de la terre. Elle croît dans les lieux aqueux, & au bord des rivieres.

Les Anciens recommandent cette plante comme un excellent astringent; ils la vantent pour toutes les especes de flux, en quelque partie du corps que ce soit, pour consolider les levres des blessures récentes, les empêcher de saigner, & les guérir en peu de tems. On en fait rarement usage. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante a été appellée *lysimachia*, de Lysimaque, fils d'un Roi de Sicile, qui passe pour l'avoir découverte le premier. Elle se plaît dans les lieux humides: mais elle n'a aucune vertu; car celles que Dioscoride attribue à la plante de ce nom, ne lui conviennent point; & il y a toute apparence que la corneille & la *lysimachia* de Dioscoride, sont deux plantes différentes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Lysimachia, bifolia, flore luteo, globoso*, C. B. P. 245.
3. *Lysimachia semper virens spicata ephemerum dicta, flore blattariæ.* H. L.
4. *Lysimachia Orientalis, angustifolia, flore purpureo.* T. Cor. 7.
5. *Lysimachia annua, minima, polygoni folio.* T. 142. *Linum minimum, stellatum.* C. B. P. 214. Prodr. Celle-ci passe pour vénéneuse.
6. *Lysimachia Canadensis, luteo folio jalappæ*, Sarazen. Boerhaave, *Index alt. Vol. I.* p. 101.

Lysimachia, est aussi un nom commun à différentes especes de salicaire.

Lysimachia galericulata, ou *Galeopsis, palustris, folio betonicæ, flore variegato* ou *Cassida, palustris, vulgatior, flore cœruleo.*

Lysimachia cœruleo flore, ou *Veronica, spicata, longifolia.*

Lysimachia, humifusa, ou *Nummularia, lutea, major*, ou *Nummularia rubra.*

LYSIPONION, λυσιπόνιον, nom d'un *acopon*, décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 19. & d'un antidote dont Myrepse fait mention S. 1. d'après Galien sous le nom de *Lusiponos.*

LYSIS, λύσις, *solution*; ce terme est relatif à plusieurs choses, comme aux luxations, à la terminaison des maladies, aux évacuations par les selles, au flux menstruel, aux bandages, & à toutes les especes de foiblesses.

LYSSA, λύσσα, λύττα, espece de rage qu'on dit être particuliere aux chiens & aux loups. On se sert de ce terme pour désigner la même maladie dans l'homme, contractée par la morsure d'un animal enragé. Voyez *Hydrophobia.*

LYSSODECTOS, λυσσόδηκτος, du mot précédent, & de δάκνω, *mordre*; qui a été mordu par un animal enragé, ou qui est attaqué de la rage à la suite de la morsure.

LYT

LYTHERIOS, λυτήριος, épithete que l'on donne aux symptomes, qui précedent la terminaison des maladies.

LYTHRON, λύθρον, poussiere mêlée de sueur & de sang, Hesychius.

Ou sang menstruel & excrémentitiel, *Epist. d'Hippocrate à Damagete.*

M

M

M. Voyez la signification de cette lettre dans l'alphabet Chymique.

Dans les ordonnances, c'est l'abbréviation de *misce*, mêlez, ou de *manipulus* poignée.

MAB

MABOUJA, racine fort dure dont les sauvages de l'Amérique se font des massues. On lit dans Lemery que *Mabouja* signifie dans leur Langue, *diable*; & qu'ils ont donné ce nom à cette racine, parce qu'ils se regardent comme terribles, lorsqu'ils sont armés des massues qu'ils en font.

MAC

MACALEB *Gesneri.* Voyez *Mahaleb*, à l'article *Cerasus.*

Macaleb *Serapionis*, ou *Phillyrea latifolia lævis.*

MACANDON, arbre conifere qui croît au Malabar, où on l'appelle *Cada calava*, & dont fait mention Bontius. H. M.

Cet Auteur dit que son fruit est entierement semblable à la pomme de pin, avec cette seule différence que ses cones ne sont pas si pointus; qu'ils ne sont pas durs, comme de la pierre; qu'ils sont au contraire un peu mous, & d'un gout foible, ou plutôt insipide; il compare ses fleurs à celle du mélinet.

Les Habitans du Malabar font cuire ce fruit sous la cendre, & le mangent dans la dyssenterie; il calme la violence du *cholera morbus*; & ils le regardent comme salutaire dans les maladies de la poitrine, telles que l'asthme, la phthisie & la pleurésie, en conséquence de la vertu emplastique de ses parties muqueuses.

Bontius pense qu'il faut l'appeller *Arbor consolida Indorum*, parce qu'il a éprouvé plusieurs fois dans un Hôpital, que son fruit avoit la propriété de consolider dans le crachement de sang. Il ajoute que ses feuilles incarnent, sont excellentes pour faire renaître les chairs dans les plaies, & dans les ulceres, & qu'elles font cicatriser. Pour cet effet, on tire par la Chymie, des feuilles, un sel qui possede outre la vertu de consolider, celle de nettoyer les ulceres sordides, invétérés, & malins. On oint du suc qu'on en exprime, bouilli, avec de l'huile extraite des feuilles de figuier, les parties attaquées de la goute. Ray, *Hist. Plant.*

MACEDONICUS, épithete d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, & dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap. 17.*

MACEDONISIUM SEMEN. Nicolas Myrepse parle, *Sect. 1. cap. 1.* de cette graine, comme d'un ingrédient de l'*Antidotus aurea Alexandri*. Nous lisons dans Fuchsius que c'est la graine de l'*hypposelinum*.

MACER, Offic. Theoph. *Macer veterum*. C. B. P. 488. *Macer Græcorum*, Park. Theat. *Macer Dioscoridis & Græcorum*. J. B. 262. *Ulmo affinis, vasculis membranaceis, & semine intus incluso composito*. Raii Hist. 2. 1779. *Macer de Grece.*

Il vient de Barbarie; la partie dont on fait usage, est une écorce, jaune, épaisse, d'un gout très-astringent, & que Dioscoride dit être excellente pour le crachement de sang, la dyssenterie & les flux.

Tous les Medecins du Malabar, & des autres Contrées des Indes orientales, se servent de l'écorce récente de la racine du *macer*, mêlée avec l'oxygala, ou le lait aigre, avec beaucoup de succès, dans toutes les especes de dyssenterie & de flux de ventre. Il y en a qui font macérer une demi-once de la poudre de cette racine séchée dans quatre onces de petit-lait, en font prendre deux fois par jour, le matin & le soir, lui font succéder le riz bouilli avec du sel, ou du beure, & ordonnent immédiatement après du poulet macéré & cuit dans une décoction de riz. Il y a des cas où il est à propos de joindre l'opium au *macer*. Les Arabes le mêlent avec la muscade dans la cure de toutes sortes de flux de ventre. Sa racine prise dans de l'eau de menthe, & avec de la poudre de mastic, passe pour posséder souverainement la vertu d'arrêter les vomissemens & de fortifier l'estomac.

Ceux qui nous l'apportent des Indes, nous assurent qu'un petit morceau de cette écorce, est plus efficace dans les vomissemens, & dans les flux, qu'une grande quantité d'écorce de mirobolans, ou d'areza, & qu'elle l'emporte sur le coru de Malabar. Ils ajoutent que le fruit du *macer* tue toutes sortes de vers dans le corps humain, dissout la pierre dans les reins, guérit ceux qui en mangent tous les jours le matin, de la pierre dans la vessie, de la colique, & fait cesser l'ivresse; s'il est permis de juger des choses par la ressemblance de leur nom, & par l'accord de leur propriétés, nous conclurons que le *macer* de Dioscoride, n'est autre chose que l'écorce de l'arbre dont il est question ici, appellé *Macré*. Ray, *Hist. Plant.*

Il paroît par ce que M. de Jussieu a dit du *Macer* dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, An. 1725, que celui des Anciens, est la même chose que le *Simarouba*.

MACERATIO, *Macération*; est une espece de préparation semblable à la digestion: mais elle ne se fait que dans les matieres épaisses, comme quand après avoir mêlé des roses dans de la graisse, pour faire de l'onguent rosat, on expose le mélange pendant quelques jours au Soleil, afin que la qualité des roses se communique mieux à la graisse. Lemery, *Pharmacopée universelle*.

MACHA. Paracelse entend par ce mot, un *Cerf-volant*.

MACHÆRIA, *Amande* de pêche. Galien, *Lib. V. de Compos. M. S. Loc. cap. 9.*

MACHÆRION, μαχαίριον, MACHÆRIS, μαχαίρις, Amputation, ou incision chirurgicale. Nous lisons dans Rufus Ephésius que les Aruspices avoient donné ce nom à une partie du foie des animaux. Il ajoute que cette partie s'apperçoit à peine dans l'homme, *Lib. I. cap. 28. de Appellatione partium corporis.*

MACHAL, *fixe*. Ruland.

MACHA-MONA, C. Biron. *Callebasse de Guinée*, ou *Callebasse d'Afrique*; est un fruit de l'Amerique qui a la figure de nos callebasses, long d'environ un pied, de six pouces de diametre; son écorce est ligneuse, & dure, on en pourroit fabriquer des tasses & d'autres ustenciles, comme on fait avec le coco. Le dessus de cette écorce est velouté, verdâtre: le dedans de ce fruit est divisé par côtes, comme le melon l'est par dehors. Ces côtes sont séparées par les filamens qui en attachent la chair à la partie intérieure de l'écorce; & ces filamens partent de la circonférence, & se terminent au cœur du fruit. Sa chair est de la même couleur que le dedans de la citrouille. Mais au lieu que dans nos citrouilles, les graines sont abondantes, & toutes au cœur du fruit; au contraire dans le *Macha-mona*, il y a peu de semences, qui sont répandues dans toute sa substance, fort enveloppées dans sa chair, & éloignées les unes des autres. Ce fruit naît à un arbre haut & gros pour le moins comme nos plus grands chênes. Sa feuille est épaisse & plus grande que celle du maronnier d'Inde. Il croît aux îles de l'Amérique. Son fruit est attaché à l'arbre par une queue qui n'est autre chose que les filamens du dedans, lesquels s'y réunissent, ou si l'on veut, ils partent de cette queue, & se divisant, ils vont tapisser l'écorce du fruit en-dedans, & se partager en côtes.

Quand ce fruit est mûr, sa chair a un gout aigrelet, un peu styptique; on le trouve délicieux dans les Pays chauds: on en prépare une liqueur dont on use comme de limonade pour se rafraîchir: on en donne aux malades pour les cours de ventre. Si l'on fait sécher cette chair, elle aura un gout aussi agréable que le pain-d'épice de Reims. Les esclaves en font de la bouillie avec de l'eau; sa qualité est absorbante. Les femmes d'Afrique se servent de cette chair pour faire cailler le lait, comme on se sert ici de la presure.

Ses semences sont grosses comme des petits pignons, & de la figure d'un rein, de couleur de châtaigne; elles renferment chacune une amande beaucoup meilleure que nos amandes douces. Lemery, *des Drogues*.

MACHAON, étoit frere de Podalyre, tous deux fils d'Esculape. Machaon, étoit l'aîné, comme on le recueille de ce que Q. Calaber fait dire à Podalyre au sujet de la mort de ce premier; que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere avoit été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guérir les maladies. Quoiqu'Homere mette toujours Podalyre le premier, lorsqu'il parle de lui & de son frere, ce n'est pas une conséquence: il est visible que ce n'est que pour ajuster son vers. Ce que ce Poete dit ailleurs de Machaon, fait voir qu'il étoit le plus estimé, & qu'on l'appelloit préférablement à son frere, pour panser les plus grands de l'Armée.

Ce fut Machaon qui traita Ménélaus blessé par Tindare, en essuyant premierement le sang de sa blessure, (& non pas en le succant avec les levres, comme l'ont crû quelques Savans, trompés par la double signification du mot qu'Homere emploie dans cette rencontre,) & après avoir essuyé la plaie, en y appliquant des remedes adoucissans, comme faisoit son pere; ce fut aussi Machaon qui guérit Philoctete, qui avoit été rendu boiteux, pour s'être laissé tomber sur le pié une fleche trempée dans le fiel de l'hydre de Lerne, présent ou dépôt que lui avoit remis Hercule en mourant. Cette cure marqueroit que Machaon devoit être plus habile

dans

dans son art que le Centaure Chiron qui ne put se guérir, comme on l'a dit, d'une blessure de cette sorte.

Au reste les deux freres étoient tous deux soldats aussi-bien que Medecins; & Machaon semble avoir été fort brave. Il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le Cheval de bois, cette fameuse machine dont les Grecs se servirent pour prendre Troie. Il fut une fois blessé à l'épaule dans une sortie que firent les Troyens; & il fut enfin tué dans un combat singulier qu'il eut contre Nirée, ou selon d'autres, contre Eurypyle, fils de Telephe. Machaon & Podalyre sont aussi mis au nombre des galans d'Helene.

La femme de Machaon s'appelloit Anticlea. Elle étoit fille de Dioclès, Roi de Messenie. Il en eut deux fils, Nicomachus & Gorgasus, qui demeurerent à Phere, & posséderent le Royaume de leur ayeul, jusques à ce que les Heraclides, au retour de la guerre de Troie, se fussent emparés de la Messenie, & de tout le Peloponese, d'où ils les chasserent aussi-bien que quelques autres. Pausanias parle encore de trois autres fils de Machaon, Sphirus, Alexanor, & Polemocrates. Il y a de l'apparence qu'une partie d'entre eux furent Medecins, & peut-être même qu'ils suivirent tous la profession de leur pere, qui fut conservée dans la famille avec un grand soin, comme on le verra ci-après. Au reste, je ne sai si Machaon étoit Roi par lui-même, ou s'il tenoit cette dignité de sa femme: mais Homere l'appelle en deux ou trois endroits Pasteur des Peuples, qui est le titre qu'il donne à Agamemnon, & aux autres Rois. Pausanias que nous avons cité ci-dessus, au sujet du combat singulier de Machaon, ajoute qu'il fut enseveli dans la Messenie, où ses os furent rapportés du camp de devant Troye, par les soins de Nestor. Sur quoi il faut remarquer que ce combat de Machaon qui se fit devant le camp dont nous venons de parler, où ce vaillant Medecin fut tué, ne se rapporte pas bien avec ce que l'on a dit, après Hyginus, que Machaon fut du nombre de ceux qui entrerent dans le Cheval de bois. On sait que Troie fut prise immédiatement après que ceux qui étoient renfermés dans ce Cheval, en furent sortis.

Quand à Podalyre, comme il revenoit du siége de Troie, il fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où un Berger qui le reçut, ayant appris qu'il étoit Medecin, le mena au Roi Damethus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Il la guérit en la saignant des deux bras: ce qui fit tant de plaisir à ce Roi, qu'il la lui donna en mariage avec la Chersonnese, où Podalyre bâtit deux villes, l'une qu'il appella Syrnum, du nom de Syrna sa femme, & l'autre Bybussus qui étoit le nom du Berger qui l'avoit reçu après son naufrage. Podalyre eut entre autres enfans un Hippolochus, duquel Hippocrate se disoit être descendu.

La saignée de Podalyre est le premier exemple de ce remede que l'Histoire nous offre. On le trouve dans Etienne de Byzance. Le Clerc, *Histoire de la Medecine.*

MACHINA, μηχανὴ, μηχάνημα, *machine.* On donne généralement en Chirurgie le nom de machine à tous les grands instrumens, surtout à ceux qui servent à la réduction des luxations. Oribase en a fait un Traité particulier. L'acception de *machina* se restraint quelquefois au *Scamnum Hipocratis*, comme on voit dans Galien, *Lib. IV. de Artic.*

MACHIS, nom que Paracelse donne à tous les Escarbots, & autres insectes qui ne sont point engendrés dans la fiente corrompue, *Paragraphor. Lib. II. Sat.* 5.

MACIS. Voyez *Nux Moschata.*

MACOCKI, *Virginiani, sive Pepo Virginianus*, Ger. Emac. *Pepo Virginianus*, C. B. *le Macock*, ou *la Courge de Virginie.* Ray, *Hist. Plant.*

MACOCQUER, *Fructus orbicularis, granis cordis effigie*, C. B. *Fruit orbiculaire de quatre pouces de diametre, avec une graine en forme de cœur.* Ray regarde le *Macocquer*, comme une espece de *Macock* de Virginie. Ray, *Hist. Plant.*

MACOUNA, espece de feves qui croissent au Brésil Ray, *Hist. Plant.*

MACAXOCOTLIFERA *arbor*, Nieremberg; arbre qui croît aux Indes occidentales, & qui est environ de la grosseur du prunier commun. Son fruit qu'on appelle, *macaxocotl*, est rouge, d'une forme oblongue, de la grosseur d'une noix ordinaire; contenant des noyaux assez gros, avec une pulpe molle, lâche & succulente, jaune au-dedans, comme le noyau. Ce fruit se mange, & les Européens qui y sont accoutumés en font beaucoup de cas; il lâche le ventre, il est d'une douceur mêlée d'un peu d'acidité, ce qui le rend très-agréable au goût. La seconde sorte de *Macaxocotl*, s'appelle *atoyaxocotl*; elle est beaucoup plus petite que le *Macaxocotl*, d'une couleur jaune, d'une figure sphérique, & d'une odeur plus agréable; ses noyaux sont ronds & plus petits, & elle plaît beaucoup plus au palais. La troisieme sorte est appellée par les Méxicains, *Cozticexocotl.* On la regarde comme une espece de myrobolans, elle est pâle, large, marquetée, & d'une pulpe beaucoup plus douce que celle des *Macaxocotls* précédens. L'*Atoyaxocotl chichiltic* est la quatrieme espece; elle est de couleur d'écarlate, & d'une odeur beaucoup plus agréable que les précédentes. La cinquieme & derniere sorte s'appelle *chichiaxocotl*, ce qui signifie en Méxicain, qui se fond en eau; elle est à-peu-près de la grosseur d'une noix, de la couleur du raisin, a le noyau plus petit, & la pulpe beaucoup plus épaisse que les autres. Les arbres qui portent ces fruits, croissent dans les lieux chauds, en plein champ, on les y cultive, & on a soin de les arroser. La décoction de leur écorce guérit les demangeaisons & les enflures aux jambes, & l'on se sert avec succès de la poudre de cette écorce, pour faire cicatriser les ulceres. Tous ces arbres produisent leurs fruits qui sont attachés aux troncs & aux branches, avant leurs feuilles, propriété qui ne leur est commune qu'avec un très-petit nombre d'autres. On prépare avec leurs feuilles des sauces & des saumures acides qui sont apéritives & relâchantes. Quoique leur fruit ne soit point désagréable au gout, il n'est pas sain. Les jeunes femmes se servent des cendres de ce bois, pour peindre leurs cheveux en jaune. Ray, *Hist. Plant.*

MACRAUCHEN, μακραυχὴν, de μακρὸς, *long*, & de αὐχὴν, *col*, qui a le cou long. Galien, *Comm.* I. *in VI. Epid. T. III.*

MACROCEPHALUS, μακροκέφαλος, de μακρὸς, *long*, & de κεφαλὴ, *tête*, qui a la tête longue. Hippocrate donne le nom de *Macrocephale*, *Lib. de Aere, locis & aquis*, à certains peuples d'Asie, chez lesquels c'étoit une disposition endémique d'avoir la tête longue.

MACROCOSMUS, le *macrocosme*, ou le grand monde, le monde extérieur & visible, terme relatif au *microcosme*, ou au petit monde qui est l'homme. La comparaison du petit monde au grand monde a donné lieu aux Sectateurs de Paracelse & de Van-Helmont, de parsemer leurs Ouvrages d'une infinité de puérilités. Castelli.

MACROPHYSOCEPHALUS, μακροφυσοκέφαλος, de μακρὸς, *long*, de φῦσα, *flatulence*, & de κεφαλὴ, *tête*, celui à qui quelque affection flatulente a distendu la tête au-delà de sa longueur naturelle.

MACROPIPER. Voyez *Piper longum.*

MACROPNUS, μακρόπνοος, de μακρὸς, *long*, & de πνέω, *respirer*, qui a la respiration longue. Hippocrate *Lib. II. & VI. Epid. Macropnus* est opposé à *Brachypnus.* Voyez *Brachypnoea.*

MACULA, ἐξάνθημα, σπίλος, κηλὶς, *tache*, ou efflorescence à la peau, qui change la couleur de l'épiderme;

il y a des taches ou efflorescences pestilentielles, *maculæ pestilentes*, des taches, ou efflorescences hépatiques qui proviennent de la sérosité du sang tendant à la coagulation, *maculæ hepaticæ*. Des taches volantes, ou qui disparoissent promptement, auxquelles les enfans sont sujets, & qui sont causées par la fermentation d'une sérosité sanguinolente, *maculæ volaticæ*. Des taches originelles imprimées sur le fétus par accident, par nature, ou par maladie, *nævi materni*. Des taches aux yeux, comme la cataracte, selon Ruland, Johnson, & Castelli, *macula oculi*. Des taches blanches qui affectent la cornée, & qu'on nomme *albugo*, *leucoma*, *nebula*, *nubecula*, *macula alba* Heister.

MAD

MADAROS, μαδαρὸς, de μαδάω, *dissoudre*, ou fondre par excès d'humidité; *uni*, *chauve*, μαδῥότης, μάδησις, *madrotes*, *madisis*, signifient chute de cheveux, ou *alopecie*.

MADAROSIS, μαδάρωσις; ce terme pris strictement, est synonyme à *milphosis*, μίλφωσις, chute des poils des paupieres. Voyez *Deplumatio*. C'est une des suites des ulceres humides & sordides de ces parties. Nous lisons dans Hippocrate; *de humoribus*, & *VI. Aph.* 4. τὰ περιμαδάρα ἕλκεα κακοήθεα; « les ulceres dont la circonférence est chauve, sont malins. »

MADEFACTIO, ὕγρανσις; l'action d'humecter. Voy. *Humectatio*. On entend par *madefactibilia*, toutes les substances capables d'admettre au-dedans d'elles-mêmes une humidité accidentelle, comme la laine & l'éponge. Castelli.

MADELCON, μάδελκον; le *bdellium* dans Dioscoride.

MADIC, le *babeure*. Ruland.

MADICUM, collyre dont Oribase fait mention, *Synops. Lib. III.* Il est ainsi appellé, parce que les ingrédiens qui y entrent sont dissous & détrempés avec de l'eau.

MADISTERION, μαδιστήριον; instrument dont on se sert pour rendre la peau unie, & en enlever les poils.

MADOR, πλάδος; moiteur, ou humidité accidentelle & superflue. Les Anciens entendoient par *madida* ou moite, la même chose que par *cocta*, ou cuit. *Madere* étoit chez eux synonyme à *coqui*, ainsi que l'observe Rhodius, *ad Scribonium*, n°. 41. parce que la cuisson humecte & amollit. Helmont s'est servi dans le même sens; *Tract. de asthmate & tussi*, de *madida*. Il nie, n°. 75. que les *madida*, c'est-à-dire *decocta*, soient propres à dessécher les humeurs. On peut donner proprement le nom de *mador*, moiteur, à cette humidité froide ou chaude qui se répand sur le corps, dans la syncope, dans la défaillance, & dans tout état contre nature, à laquelle le terme de *sudor* ne convient pas proprement.

MADREPORA. Le madrépore est une plante qui naît pétrifiée dans la mer, & qui n'est différente du corail qu'en ce que ses branches sont percées de plusieurs trous disposés assez souvent en étoiles. Sa couleur est ordinairement blanche, quelquefois grise, quelquefois rouge, marquetée de blanc. Il y en a de beaucoup d'especes rapportées par Imperatus, par Caspard Bauhin & par Tournefort.

Quoique le *madrépore* prenne véritablement sa naissance & son accroissement dans la mer, on en trouve quelquefois sur la terre & dans des lieux élevés, & éloignés des eaux. M. de Jussieu, Professeur Royal en Botanique, en a apporté un à l'Académie des Sciences au mois de Novembre 1709. lequel il avoit trouvé sur la montagne de Chanmont en Normandie, entre Magny & Gisors, où il avoit cru. Ce *madrépore* étoit léger, blanc, & tout-à-fait semblable au *madrépore* vulgaire, ressemblant au corail blanc.

Il est étonnant qu'une matiere qui n'a eu vraisemblablement son origine que dans la mer, se trouve comme dans sa matrice, en des lieux qui en sont éloignés, & même sur des montagnes; mais le *madrépore* n'est pas la seule production de la mer que nous ayons trouvée sur la terre ou dedans la terre. Nous voyons des montagnes & d'autres lieux remplis d'un grand nombre d'especes de coquillages pétrifiés, qui semblent calcinées par le long tems qu'elles y ont demeuré, des dents de poisson, & plusieurs autres parties d'animaux, qui ne peuvent y avoir été portées que par de grandes tempêtes & des ouragans; on pourroit même faire remonter cette explication jusqu'au déluge.

Toutes ces plantes pétrifiées sont alcalines & astringentes. Si on les broie sur le porphyre, & qu'on les fasse prendre par la bouche, elles produiront l'effet du corail. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux pour les cours de ventre & pour les hémorrhagies. Lemery, *des Drogues*.

MAM

MÆMACYLON. Oribase. *Memacylon*. Dioscoride. Fruit de l'arbousier. Voyez *Arbutus*.

MÆN

MÆNA, Offic. Rondel. de Pisc. 1. 138. Bellon. de Aquat. 125. Gesn. de Pisc. 519. Aldrov. de Aquat. 223. Raii Ichth. 318. Ejusd. Synop. Pisc. 135. Charlt. Pisc. 25. Jons. de Pisc. 54. *Cakerel*.

On pêche ce poisson dans la mer méditerranée. Sa tête, réduite en cendres & appliquée à l'anus, en guérit les crevasses calleuses. Sa saumure en gargarisme déterge les ulceres putrides à la bouche. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 32.

MAG

MAGALAISE. La *magalaize* est un minéral brillant, approchant de l'antimoine, mais plus tendre & plus cassant. Il y en a de deux especes, l'une grise & l'autre noire. La premiere est fort rare. On les tire toutes deux des carieres du Piémont. La *magalaise* est employée par les Potiers, les Emailleurs, les Verriers. Il faut la choisir nette, tendre & brillante. Elle sert à purifier & blanchir. Lemery, *des Drogues*. Voyez *Magnesia*.

MAGDALEONES, masses d'emplâtre, ou d'autres compositions pharmaceutiques, mises en forme cylindrique; c'est pourquoi on les appelle aussi *cylindri*, κύλινδροι.

MAGDALIÆ. Voyez *Magdaleones*.

MAGDALIDES. Voyez *Magdaleones*. Scribonius Largus, n°. 201.

MAGIS, μαγὶς. On entend en général par ce mot, ainsi que par *magma*, une masse ou quantité de quelque ingrédient suffisante pour emplir la main. Il est pris, dans Hippocrate, *Lib. I. de Morbis mulierum*, & *de sterilitate*, proprement pour une composition faite de gousses d'ail, de fromage fort battus ensemble, & mis en une espece de gâteau. *Magis* signifie dans Pollux une pétrissoire.

MAGISTERIUM, *magistere*. Ce terme a différentes acceptions. Il se dit, 1°. des poudres préparées par solution & précipitation, comme le *magistere* de corne de cerf & de corail: 2°. Des résines ou extraits résineux, comme les *magisteres* de scammonée, de Jalap & autres. Mais, à proprement parler, il n'y a de vrais *magisteres* que quand il reste quelque chose d'un menstrue uni à une essence extraite. Schroder.

Les anciens Chymistes ont donné le nom de *magistere* à de certains précipités blancs & très-légers, & paroissent n'avoir voulu signifier par-là que des préparations exquises & très-subtiles. Lemery, *Cours de Chymie*.

On entend communément par *magistere*, une poudre généralement blanche, tirée de certaines substances par la précipitation. Ces substances sont ou du regne minéral, comme la terre & les pierres, ou du regne vé-

gétal, comme les plantes & antres, ou du regne animal, comme les os, les cornes & les parties crustacées.

Voici la maniere de préparer un *magistere*.

Prenez la substance dont vous voulez obtenir un *magistere*; broyez-la, & la mettez en poudre grossiere. Versez dessus une liqueur convenable, acide ou autre, pour faire l'extraction ou la solution. La solution sera précipitée par l'affusion d'une liqueur, ou d'une matiere qui émoussera la force du dissolvant. On lavera, s'il est nécessaire, la pondre précipitée avec de l'eau commune, & on la fera sécher ensuite doucement peu-à-peu. Schroder, *Lib. II. cap. 67.*

MAGISTRALIS, *magistral*. On donne cette épithete aux remedes, surtout composés, qu'on ordonne pour l'usage actuel, & qu'on ne tronve point chez les Apothicaires tout préparés. En un mot, une composition *magistrale* est expressément la même chose qu'une composition extemporanée.

MAGISTRANTIA ou IMPERATORIA, nom qu'on donne quelquefois à l'*impératoire*.

MAGMA, μάγμα, c'est en général un liniment épais dans lequel il n'entre qu'une très-petite quantité de liquide, pour l'empêcher de s'étendre & de couler. Strictement c'est la partie récrémentitielle d'un onguent, ou les féces qui restent après l'expression des parties les plus fluides. Galien restraint l'acception de ce terme aux feces des myrobolans, *Lib. VII. D. C. M. P. G.*

MAGNA ARTERIA ou AORTA, *l'aorte*.

MAGNALE, μεγαλεῖον, l'ouvrage de Dieu. Ruland, Linnen.

Paracelse & ses Disciples ont entendu par ce mot quelque vertu occulte & divine. Helmont dit que le *magnale magnum* est une espece d'esprit qui fait la sympathie & l'antipathie, qui met en mouvement, qui facilite l'action, & en vertu duqnel une vertu magnétique passe d'un objet à un autre fort éloigné, *Tract. de Magnet. Vuln.* Il ajoute que le *magnale* des mixtes n'est autre chose que l'éther, substance plus fluide que l'air, d'une nature moyenne entre le corps & le non-corps, & qui ne reçoit que les constellations extérieures de son sol naturel, *Paradox.* 2. *N°.* 12. & ailleurs. Comme le *magnale* n'a rien qui lui ressemble entre les êtres créés, nous sommes dans l'impossibilité d'en exposer & d'en entendre clairement l'essence. Le *magnale* n'est point la lumiere, mais c'est une espece de forme maritale qui aide l'air dans son action. *Tract. Vacuum Naturæ.*

MAGNES, Offic. Mer. Pin. 212. Schw. 284. Calceol. 257. Boerh. 438. Aldrov. Musc. Metall. 553. Worm. 62. Charlt. Foss. 62. *Lapis magnes*, Matth. 1384. *Aimant.*

L'*aimant des boutiques*, Ἡράκλειος λίθος, & Ἡρακλιωτὶς. On le nomme pierre d'Heraclée, d'une Ville de Lydie qui porte ce nom; Λυδία λίθος, pierre de Lydie, d'une Province de ce nom où on le trouvoit; μαγνὴς & Μαγνῆτις λίθος, pierre magnétique, de la ville de Magnesie qui est aussi en Lydie, Σιδηρίτης, parce qu'il attire le fer. *Magnates Avicennæ, calamita Rhasis & Italorum.* C'est une substance que l'on retire de la terre, compacte, noirâtre, nn peu bleue ou tirant sur le roux, qui attire à soi le fer ou d'autre aimant, ou qui les repousse, & qui dirige ses poles aux deux poles du monde, si elle peut se mouvoir librement. Il faut distinguer la pierre d'*aimant* qui attire le fer, de celle de Théophraste; car celle qu'il appelle μαγνῆτις ressemble à de l'argent par sa couleur & par son éclat, elle n'étoit point dure mais elle se tournoit aisément, & on en faisoit des vases: elle n'attiroit point le fer; elle avoit le même nom à cause de la ville de Magnesie d'où elle tiroit son origine. Nous avons déja dit que l'*aimant* s'appelloit pierre de Lydie: mais il faut bien se garder de le confondre avec une autre pierre de Lydie qu'on appelle pierre de touche, dont on se sert pour éprouver l'or & l'argenr. Ces pierres sont fort différentes quoiqu'elles aient le même nom, parce que le lieu de leur origine est le même.

Quelques anciens Grecs ont reconnus dans l'*aimant* la vertu de repousser le fer. Croyant que cette espece étoit différente de celle qui attire le fer, ils en ont fait deux especes, l'une qu'ils appellent *aimant*, qui attire le fer, & l'autre qui le repousse qu'ils ont appellés théamede. On trouve de l'*aimant* dans différens endroits, & très-souvent dans les mines de fer, en Auvergne, dans d'autres Provinces de France, dans la Biscaye, en Espagne, en Italie, près des monts de Viterbe, dans l'Isle d'Ilva, en Allemagne, auprès de la Vallée de Joachim, de Inecburg, Swartzburg, &c. dans les Isles Britanniques, dans la Norvege. Mais le plus excellent de tous est celui qui vient des Indes & d'Ethiopie.

Cette pierre est une certaine mine de fer. Dans quelques endroits de l'Allemagne on en fait un très-bon fer: & lorsqu'on l'expose au foyer des rayons du soleil qui passent par une grande lentille de verre, on y voit des marques de fer.

Les vertus de l'*aimant* sont surprenantes, soit pour attirer le fer, soit pour le repousser, soit pour se tourner de lui-même vers certaine partie du monde lorsqu'il est libre, soit même en ce qu'il communique les mêmes vertus au fer. Les Philosophes ont traité fort au long de ces vertus & de leurs causes.

On ne fait aucun usage dans la Medecine de la pierre d'*aimant* pour l'intérieur du corps, quoique Galien dans le Livre *des Vertus des remedes simples*, y reconnoisse les mêmes vertus que dans la pierre hématite, & que dans le Livre *de la Médecine simple*, il vante sa vertu purgative, surtout pour faire sortir les humeurs aqueuses dans l'hydropisie, & que Dioscoride l'ait aussi proposée jusqu'au poids de trois oboles pour évacuer les humeurs épaisses des mélancoliques. Quelques-uns croyent qu'il y a dans l'*aimant* une vertu destructive. D'autres le nient. Mais je croirois qu'il faudroit plutôt attribuer cette mauvaise qualité à une autre espece d'*aimant*, qui a la couleur de l'argent, & qui me paroît une espece de litharge naturelle, plutôt qu'à l'*aimant* qui attire le fer.

L'*aimant* employé extérieurement desseche, resserre & affermit. On l'emploie dans la composition de l'emplâtre appellée main de Dieu, dans l'emplâtre noire, l'emplâtre divine, & l'emplârre styptique de Charas. Geoffroy.

L'*aimant* est astringent, il arrête les hémorrhagies; calciné il chasse les humeurs grossieres & attrabilaires: mais on s'en sert rarement. Schroder.

On le prescrit dans les hernies. Hoffman.

Paracelse le fait entrer dans une emplâtre à laquelle il attribue la vertu d'attirer hors du corps, non-seulement la partie supérieure d'une fleche, mais toute matiere impure & tout corps étranger. Dale.

Magnes albus, Mont. Exot. 13. *Magnes candidus*, Kentm. 14. *Aimant blanc.* Dale.

Quelques-uns rapportent à l'*aimant* une pierre blanche que les Italiens appellent calamite blanche ou *aimant* charnel, parce qu'ils croient qu'elle attire la chair, comme l'*aimant* attire le fer. C'est une pierre blanche parsemée de taches noires, qui s'attache fortement sur la langue. C'est une espece de marne de rocher, qui se trouve quelquefois dans les mines avec l'*aimant*. On lui attribue des vertus tout-à-fait surprenantes pour l'amour, mais qui sont frivoles & superstitieuses. Geoffroy.

Selon Monti cette espece d'*aimant* est détersive, astringente, & doit être comptée entre les anti-arthritiques, anti-scorbutiques & apéritifs. Dale.

MAGNESIA, *magnésie.*

Ce terme est communément synonyme à *marcasita*, une marcassite : considéré comme un terme d'art, c'est de l'étain fondu dans lequel on a jetté du mercure, & qui s'est intimement mêlé & incorporé avec lui, ensorte que le tout forme une masse blanche & une substance fragile. C'est encore un mélange d'argent & de mercure, un métal qui se fond avec beaucoup de facilité, qui se dissout comme la cire, d'une blancheur surprenante, & qu'on appelle *magnesia Philosophorum*, la *magnésie* des Philosophes. *Magnesia* signifie de plus la matiere de la pierre Philosophale & le soufre.

Voici quelques termes synonymes employés à l'occasion de ce grand arcane, ou de ce grand secret des Philosophes, *in magisterio lapidis*, dans le magistere de la pierre.

Lac maris, *coagalum*, *aphroselinum Orientis*, *Magnesia Lydia*, *Italicum stibium*, *Pyrites achaia*. *Theat. Chym.* Vol. I. p. 178.

L'antimoine s'appelle aussi *magnesia Saturni*. SCHRODER, *Lib. III. cap.* 17. CASTELLI.

MAGNESIA, Offic. Geoff. Laet. Ed. Ang. 178. *Manganese*, Mer. Pin. 212. Schw. Not. in Boerh. Chym. 140. *Sapo vitri*, Mer. Ars Vit. *Savon de verre.*

La manganese, *magnesia*, *manganesia* des Verriers; le savon de verre de Merret est une substance fossile, métallique, ferrugineuse, qui ressemble à l'antimoine minéral par sa couleur & par son éclat, & qui est friable. Pomet admet deux sortes de *manganese* dans son histoire des remedes simples. L'une est grise, plus rare & peu usitée; l'autre est noire, plus commune & plus usitée.

Les Verriers ont coutume de s'en servir pour faire du verre ou pour le purifier. Car si l'on en met une petite quantité lorsque le verre est fondu, elle le rend plus clair, en lui ôtant les couleurs qui ne lui conviennent pas, savoir, le verd & le bleu. C'est pourquoi Merret l'appelle le savon du verre, dans ses savans Commentaires sur l'art de faire du verre d'Antoine Nery. Mais si l'on en met une trop grande quantité avec le verre il prend une couleur de soufre. Les Potiers s'en servent aussi pour donner la couleur noire à leurs vaisseaux, de la même maniere que l'on se sert du zafre pour leur donner la couleur bleue. Merret dit que la meilleure *manganese* est celle qui n'a point de parcelles brillantes, qui est dure, pésante, noirâtre, ou qui étant pulvérisée a la couleur noire du plomb.

On en trouve en Allemagne, en Italie, dans le Piedmont, en Angleterre auprès des collines de Mendippe, lieu célebre à cause de ses mines de plomb dans le Comté de Sommerset. Parrout où les Mineurs en trouvent, dit Merret, ils concluent qu'il y a une mine de plomb. On ne sait pas encore si elle contient quelque peu de plomb. On n'en fait aucun usage en Medecine. GEOFFROY.

MAGNESIA ALBA, *magnésie blanche.*

Ceux qui sont versés dans l'art de traiter les maladies, connoissent assez combien les purgatifs violens sont virulens & préjudiciables au corps. C'est pourquoi l'on a cherché pendant long-tems quelque remede capable de vuider & de nettoyer efficacement les intestins, sans toutefois les offenser; d'ailleurs comme la plupart des purgatifs sont en conséquence de leur principe salin & sulphureux, désagréables au gout & à l'odorat, & causent des nausées; on exigeoit encore que le même purgatif flatât l'odorat & le palais. Van-Helmont qui avoit remarqué que les purgatifs violens, dangereux & désagréables, se tiroient tous du regne végétal, crut que si l'on s'appliquoit à trouver un purgatif efficace dans le regne minéral, il seroit en même tems débarrassé des qualités qui révoltent l'odorat & le gout.

On travailloit depuis long-tems d'après cette idée de Van-Helmont, sans qu'on eût rien trouvé, lorsqu'il parut à Rome une poudre extremement blanche, sans odeur & sans gout, d'une substance molle & légere, dont une dragme suffisoit pour procurer plusieurs selles sans diminuer aucunement les forces, purger les hypocondriaques & débarrasser les premieres voies des humeurs acides dont elles étoient chargées, ce qu'aucun purgatif ne faisoit qu'avec beaucoup de peine, & qui détruisoit en même tems l'acidité nuisible. Cette poudre portoit le nom de *magnésie blanche*. On n'en connoît pas bien l'inventeur. A Rome on en faisoit honneur au Comte de Palma; mais beaucoup de personnes ont prétendu depuis qu'elle avoit passé d'Allemagne en Italie.

Je vais communiquer au public, sans aucune reserve, ce que je sai de cette poudre.

Il y a environ quatorze ans ou un peu plus que Jean Siboldus habile Chymiste, & ami d'Helwigius Auteur de l'Ouvrage intitulé *Physica instaurata inaudita*, étoit à Magdebourg. Katschius Medecin de Halle, & précédemment Sécrétaire de Siboldus, raconte qu'Helwigius & son maître se mirent à chercher un esprit ou menstrue universel tiré d'une terre nitreuse. Dans ce dessein ils distilerent à feu ouvert par la retorte, les terres d'où l'on tire le nitre, après les avoir long-tems exposées au soleil; ce qui leur donna un esprit volatil urineux; ils laverent ces terres avec de l'eau, firent bouillir la lessive qu'ils en avoient faite, & distilerent la masse restante par la retorte. Il leur vint d'abord un esprit rougeâtre; en poussant le feu il resta un *caput mortuum* d'une couleur très-blanche, insipide, léger, & auquel ils donnerent le nom de *magnésie* de nitre. Quant aux propriétés & à la vertu purgative de cette *magnésie*, on n'en connut rien alors.

Il paroît suffisamment par ce que nous venons de dire, que l'origine & la nature de cette *magnésie* & de la poudre préparée de la lessive de nitre, sont à peu près les mêmes, d'où il s'ensuit qu'on connoissoit en Allemagne, & le nom & la préparation de cette poudre long-tems auparavant qu'en aucun autre pays. On peut donc conjecturer qu'Helwigius qui voyagea dans la suite aux Indes, & qui parcourut différentes contrées de l'Italie, communiqua aux Italiens la *magnésie banche*, comme il fit plusieurs autres remedes.

Pour porter un jugement équitable de la nature & de l'efficacité de ce remede, nous remarquerons d'abord qu'il consiste en une poudre entierement insipide, d'une couleur blanche, & qui est très-alcaline, puisque non-seulement elle produit une effervescence violente avec quelque acide que ce soit, mais que de plus cet acide la dissout. La solution qu'on obtient par ce moyen est extrêmement amere, saline & acre au gout; circonstances réunies qui ne permettent pas de douter qu'elle ne soit alcaline, terreuse, soluble, & en même tems sulphureuse. Les autres substances alcalines, telles que les yeux d'écrevisses, les coques d'œufs & les coquillages préparés produisent une ébullition violente avec l'esprit de vitriol: mais leurs solutions loin d'être ameres ou excessivement salines, le sont au contraire légerement, ou plutôt entierement insipides.

Quoique la poudre de chaux vive passe généralement pour une terre alcaline, elle ne produit aucune effervescence avec l'esprit de vitriol, ainsi que font les substances précédentes, ni ne prend un gout sensiblement salin. La quantité de poudre de chaux vive ajontée, a beau être considérable, l'esprit de vitriol conserve toujours son acidité, il n'y a que sa qualité corrosive qui soit un peu affoiblie.

Il est certain qu'une dragme ou deux de *magnésie blanche* purgent assez promptement certains malades, &

leur procurent cinq ou six selles; au lieu que la même dose ne produit dans d'autres que la seule évacuation des excrémens. Après ce que nous avons dit, il n'est pas difficile de rendre raison de ces effets. On sait que tout principe cathartique consiste dans la qualité acre, saline & pénétrante, d'une substance quelconque; d'où l'on doit conclurre que la poudre en question n'a rien de cathartique, & que par conséquent sa vertu purgative résulte d'une disposition particuliere d'humeurs logées dans le corps. Si elle trouve des humeurs acides dans les cavités de l'estomac & des intestins, elle se convertit en un sel neutre d'un gout acre & salin, & de nature stimulante; ce qui nous est démontré par la production d'un sel extremement acre, en conséquence du mélange de la *magnésie* avec l'esprit de vitriol. Mais l'expérience nous a fait voir que les sels neutres amers pris à grande dose procurent plusieurs selles, ainsi qu'Hoffman l'a avancé dans sa Dissertation *de Salium mediorum excellente & purgante natura*. Si donc il arrive que les premieres voies ne contiennent point d'acide, mais qu'elles soient pleines d'un phlegme visqueux qui empêche la poudre de se dissoudre & de se convertir en un sel stimulant, il ne sera pas étonnant qu'elle ne produise alors aucun effet purgatif.

Je n'ignore point qu'on a quelque chose à objecter contre ce sentiment; car nous avons d'autres substances terreuses qui se résolvent promptement, absorbent les acides logés dans les premieres voies, & ne sont point laxatives. Mais je répons à cela, que le ventre est quelquefois relâché par des poudres absorbantes ou béfoardiques, lorsque les acides logés dans les premieres voies sont en grande quantité. Cependant la vertu purgative de ces poudres est beaucoup moindre que celle de la *magnésie*; car leurs solutions dans des liqueurs acides, ne sont ni si salines, ni si acres que la solution de la *magnésie* avec les mêmes liqueurs. Ces premieres n'ont qu'un gout modérément salin; d'où il s'ensuit qu'il y a dans cette derniere un second principe outre le terreux, qui venant à s'unir avec un acide, forme une substance stimulante & purgative.

Mais nous ne connoîtrons point exactement & l'origine, & les raisons de la vertu purgative de la *magnésie*, sans entrer dans une recherche exacte des choses dont elle est composée. La *magnésie* n'est autre chose qu'une lessive restante après la crystallisation du nitre, & que ceux qui le travaillent, appellent l'eau mere de nitre; parce que sans elle le nitre ne se met point en crystaux, quoiqu'avec elle seule il ne se crystallise pas d'avantage.

En examinant avec soin la nature de cette lessive, on trouve

1°. Que sa pésanteur est très-grande; car une pinte médicinale de cette lessive est de cinq onces plus pésante qu'une égale quantité d'eau. Sa pésanteur relative à l'huile de vitriol, est dans le rapport de 10 à 18; car une pinte médicinale d'huile de vitriol est plus pésante de dix-huit demi-onces qu'une même quantité d'eau; d'où il s'ensuit qu'une pinte médicinale de cette lessive contient cinq onces de matiere solide.

2°. Que cette lessive est extremement amere & saline au gout; qu'elle ne se desséche point par l'évaporation, mais que l'air la dissont sur le champ.

3°. Qu'elle ne produit aucune effervescence avec un acide affoibli, mais qu'elle entre dans une forte ébullition avec l'huile de vitriol, & qu'elle précipite avec elle une poudre d'une couleur blanche: mais ce qu'il est à propos d'observer, c'est que quand on vient à verser de l'huile de vitriol sur cette lessive, non-seulement il se fait du bruit, mais encore il se fait une fumée rougeâtre, ce qui démontre suffisamment qu'elle contient quelque portion d'esprit de nitre. Son odeur s'accorde aussi à confirmer la présence de l'esprit de nitre, & je ne doute point qu'elle ne servît à préparer une excellente eau régale, telle que celle qu'on fait ordinairement avec l'acide du sel & du nitre. Il est encore évident que les particules de sel commun & du nitre sont contenues dans cette lessive, sous la forme de particules grasses & sulphureuses.

4°. Que quoique l'huile de vitriol, ou quelqu'autre acide fort, mêlé avec cette lessive produise une effervescence violente, cependant il ne se fait rien de semblable, & il n'y a pas le moindre signe d'effervescence, lorsqu'on la mêle avec l'esprit fumant de nitre, qui est un acide fort, phénomene surprenant, & qui démontre bien entr'autres, qu'il y a diversité dans la nature & les propriétés des acides.

5°. Que cette lessive mêlée avec une liqueur alcaline fixe ou volatile, telle que l'esprit urineux de sel volatil ammoniac préparé avec l'eau, ou l'huile de tartre par défaillance, ne produit point d'ébullition; mais qu'il se fait une précipitation considérable de poudre terreuse blanchâtre.

6°. Que si on la mêle avec une égale quantité d'esprit de vin bien rectifié, elle s'incorpore intimement avec lui, & qu'il ne reste au fonds qu'une certaine matiere terreuse.

7°. Que lorsqu'on la fait coaguler sur le feu, & qu'on la met dans un creuset rouge, elle fait une forte ébullition, & forme de l'écume; qu'en augmentant le feu, il s'éleve en forme de fumée rouge un esprit semblable à l'eau-forte, d'une odeur fétide, & que quelques-uns recueillent, & qu'enfin en poussant le feu plus loin, il reste la poudre appellée *magnésie*, qu'on prépare le plus ordinairement de cette maniere.

8°. Qu'une méthode plus courte de l'avoir, c'est par une précipitation de cette lessive, soit avec l'acide du vitriol, soit avec une lessive de potasse, soit avec l'huile de tartre par défaillance, observant de la laver ensuite avec de l'eau de riviere & de la faire sécher.

Mais pour avoir des notions exactes des différens ingrédiens contenus dans cette lessive, il faut auparavant connoître comment & de quelle maniere on prépare le nitre inflammable. Pour la préparation du nitre, il faut absolument être pourvu de terre putréfiée, tirée des excrémens des animaux, des vieilles terres tirées des murs & des décombres de bâtimens, qui ont été exposées pendant long-tems à l'influence du soleil & des vents, & par ce moyen affinées, avec des cendres de bois, & de la chaux vive. C'est avec ces choses & l'eau qu'on prépare la lessive de nitre, qui se réduit en un sel crystallisé. Ce qui reste après sa crystallisation, est ce qu'on appelle l'eau mere de nitre.

Il suit donc de ce que nous venons de dire, que les principes sulphureux & terrestres ne contribuant point à la crystallisation du nitre fait des ingrédiens dont nous avons parlé ci-dessus, ces principes restent dans l'eau mere du nitre. Cette lessive est composée d'un certain sel qui approche de la nature d'un sel acide & commun, & qui mêlé avec des parties subtiles, terreuses, alcalines, sulphureuses, & grasses, constitue un tout d'un gout amer & salin, d'où proviennent les phénomenes & les effets dont nous avons parlé. Quant à moi, cette lessive me paroît la même que celle qu'on prépare avec la chaux vive & le sel ammoniac. Car lorsqu'on dissout dans l'eau le *caput mortuum* de l'esprit de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, on a une lessive acre & amere, qui épaissie avec le sel ammoniac, ou l'huile de tartre par défaillance donne sans aucune effervescence, un précipité sous une forme de poudre terreuse. Il en est de même avec l'huile de vitriol; mais elle ne produira ni bruit, ni ébullition avec quelque acide que ce soit, doux ou fort, tel que l'esprit de nitre fumant, quoique cependant il n'y en ait aucun dont l'affusion ne la fasse précipiter.

Après avoir examiné de cette maniere l'origine de la *magnésie*, nous ne balancerons point à assurer qu'elle est composée de la terre la plus subtile de la chaux vive, & des autres ingrédiens du nitre, obtenus diversement de la lessive par une séparation des parties sa-

lines. Cette terre ſubtile différe toutefois de la chaux vive crue, & non-preparée.

Car quoique la chaux vive ſoit un alcali terreux, d'un gout extremement acre, elle ne produit point d'effervefcence avec une liqueur acre, ni ne ſe coagule en un ſel ſalé, ainſi qu'il arrive au mélange de la *magnéſie* avec un eſprit acide, tel que celui de vitriol. Cet alcali eſt donc beaucoup plus foible & plus ſubtil que la chaux vive calcinée; auſſi eſt-ce un remede d'une efficacité peu commune, lorſqu'il eſt ordonné dans des cas & dans des circonſtances convenables. Car s'il arrive que les premieres voies ſoient embarraſſées d'impuretés acides, non-ſeulement il ſera abſorbant & cathartique, mais j'ai même éprouvé pluſieurs fois qu'il n'en falloit qu'une petite doſe, comme quinze ou vingt grains pour le rendre diaphorétique & diurétique. Nous ne manquerons pas de faire obſerver ici, un des inconvéniens de l'uſage trop fréquent de la *magnéſie*, c'eſt d'être ſuivi de flatulences & de tiraillemens dans la partie inférieure de l'abdomen, & de tendre à remplir les premieres voies de ſucs corroſifs, ce qui arrive fréquemment aux hypocondriaques. Le véhicule le plus convenable qu'on puiſſe lui donner, c'eſt le lait d'amandes, qui eſt très-propre à corriger l'acrimonie des humeurs qui ſont en ſtagnation dans l'eſtomac. HOFFMAN, *Obſervations Phyſicochymiques*, *Lib. IV. Obſ.* 2.

MAGNESIA OPALINA.

Il y en a qui ajoutent le ſel marin décrépité, comme ils l'appellent, au nitre pour faire le foie d'antimoine; de cette maniere ils font la *magnéſie opaline*, ou rougeâtre d'antimoine, qu'ils appellent ainſi à cauſe de ſa couleur, dont la vertu émétique eſt bien plus foible que celle du foie d'antimoine.

La *magnéſie opaline* donnée aux chevaux & aux autres bêtes à quatre piés, n'excite pas le vomiſſement, mais la ſueur & la tranſpiration. On en donne juſqu'à deux onces tous les jours pendant pluſieurs ſemaines, pour les engraiſſer & guérir leur gale. GEOFROY.

Lemery dit que cette *magnéſie* ſe fait avec l'antimoine, le nitre, & le ſel marin décrépité, en parties égales.

MAGNETICUS, *magnétique*, épithete que l'on donne à quelques remedes, mais ſurtout à des emplâtres, non-ſeulement dans un ſens propre & ſtrict, & parce qu'il entre dans leur compoſition des particules d'aimant, mais encore dans un ſens métaphorique, parce qu'on ſuppoſe de l'analogie entre la maniere dont ils agiſſent, & la force attractive & occulte de l'aimant. Tel eſt l'*emplaſtrum magneticum* de Schroder, *Lib. II. cap.* 53. & celui de Cnœfelius, préparé d'ambre & de crapaux séchés; CASTELLI.

MAGNETINUS, épithete que l'on donne au tartre. Paracelſe entend par *magnetinus tartarus*, *Lib. I. de Tartaro*, une pierre ſpongieuſe & fort dure.

MAGNOLIA.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur eſt en roſe, elle eſt composée de pluſieurs feuilles placées circulairement, du calyce deſquelles s'éleve un piſtil qui dégénere enſuite en un fruit conique & dur, garni d'un grand nombre de tubes, ou d'éminences qui contiennent chacun une noix dure, qui venant à ſortir, demeure ſuſpendue par un long fil.

Miller en compte les trois eſpeces ſuivantes.

1. *Magnolia, laurifolio ſubtùs albicante*, Catesb. *Magnolia à feuille de laurier, blanche par-deſſous.*
2. *Magnolia, altiſſima, lauroceraſi folio ampliſſimo, flore ingenti candido*, Catesb. *Grande Magnolia à feuilles larges de laurier-ceriſe, & à grandes feuilles blanches.*
3. *Magnolia, ampliſſimo flore albo, fructu cæruleo*, Plum. novum genus. *Laurier Americain, à feuilles très-larges, à fleurs blanches, & à fruit bleu.*

MAGNUS, μέγας, grand. On donne en Medecine cette épithete à différentes choſes, tant naturelles que contre-nature. Ainſi on dit, une grande artere, un grand pouls, une grande fievre. Hippocrate appelle, *Epid. VI.* particulierement l'épilepſie, une grande maladie.

MAJOR, μείζων, plus grand. On donne cetre épithete à la pierre Philoſophale dans ſon dernier dégré de perfection, lorſqu'elle a acquis les quatre couleurs, & qu'elle a la faculté de multiplier les eſpeces, c'eſt alors le *majus perfectum. Theat. Chym. Vol. I.*

MAXIMUS, μέγιστος, le plus grand. Paracelſe donne cette épithete, *de Morbis amentium, tractatu II. cap.* 4. à un remede particulier contre la folie, ou pour m'exprimer comme lui, contre la ſuffocation de l'eſprit. CASTELLI.

MAGORINA, terme fait par Paracelſe, pour ſignifier l'*Idolum Academicum*, ou cette phrénéſie des Scholaſtiques, qui confond & trouble, dit-il, toute ſpeculation, *Fragment. de Morb. Gallic. & de Apoſtem. cap.* 2.

MAGORREUM, cure caractériſtique des plaies, ainſi appellée par Paracelſe, *Lib. II. de Vitâ longâ*, *cap.* 24.

MAGOS, μάγος, nom d'une emplâtre décrite par Aëtius, *Tetrab. III. ſerm.* 2. *cap.* 25. qu'il recommande pour sécher & agglutiner les ulceres ſinueux & fiſtuleux, pour l'hydropiſie, & pour les hernies aqueuſes. Elle eſt auſſi connue ſous le nom d'*Ephœſtias*.

MAGRA, *Terre rouge*, ou *Cornaline*; RULAND.

MAGUDARIS, ou *Silphium*, ſelon Dioſcoride.

MAGUEI, nom que les Americains donnent à différentes ſortes d'aloès, RAY.

MAGUS. Voyez *Magos*.

MAH

MAHALEB, RAY. Voyez *Ceraſus*.

MAHALEB SERAPIONIS, ou *Phyllirea, latifolia, levis.*

MAI

MAIA, MÆA, μαῖα; eſpece de grande écreviſſe de mer.

MAIL ANSCHI, eſpece de *Rhamnus*, qui croît au Malabar.

On recommande la décoction de ſes racines dans la goutte, & celle de ſes feuilles, avec du ſucre, dans la jauniſſe. On prend auſſi ces feuilles ſeules dans du lait, le ſuc qu'on en exprime, mêlé avec du lait de vache & du ſucre, fait évacuer les urines blanches & purulentes. RAY, *Hiſt. Plant.*

MAIL ELOU, *Arbor baccifera, trifolia, Malabarica, ſimplici oſſiculo, cum pluribus nucleis*, H. M. *Luſitanis Carilla.*

C'eſt un grand arbre, haut de cinquante piés, qui croît dans pluſieurs contrées du Malabar, qui eſt toujours verd, & qui porte fleurs & fruits en même-tems, & même deux fois l'année.

On fait de ſes feuilles & de ſon écorce broyées & bouillies dans une infuſion de riz, un apoſeme qui paſſe pour un très-bon remede dans les douleurs qui ſuivent l'accouchement, qui expulſe l'arriere-faix, & facilite les vuidanges. On l'ordonne en boiſſon ordinaire à tous ceux qui ſont exceſſivement gros & gras, pour les exténuer peu-à-peu. Le ſuc de ſon écorce verte pris dans du lait de noix mure de cacao, guérit la diarrhée, & ſuſpend les douleurs de la colique. On fait de ſes branches les plus tendres, & de celles du *Paal-valli*, broyées & bouillies dans de l'eau, un bain que l'on fait prendre pour toutes les fievres invétérées, pour la goute, & pour toute ſorte d'affections aux articulations. RAY, *Hiſt. Plant. p.* 1557.

MAIL ELOU RATOU, *Arbor baccifera Malabarica folio pinnato, floribus umbellatis, ſimplici oſſiculo, cum pluribus nucleis.* H. M.

C'est un arbre fort étendu, plus grand que le *mail elou*, & qui croît dans les contrées montagneuses du Malabar, il est toujours verd, porte fleurs & fruits en même-tems, & vit environ deux cens ans.

Son bois dont les Charpentiers & les Menuisiers font un grand usage, est encore vanté pour son efficacité dans la diarrhée, la dyssenterie & le tenesme. Ses feuilles bouillies avec du poivre, & de la graine de *coddapala* dans une infusion de riz, sont un antidote contre la piqure des scorpions & la morsure des serpens, & d'autres animaux venimeux. On fait de son écorce broyée & bouillie, un remede pour dissoudre dans le corps des coagulations de sang causées par des chutes. Ray, *Hist. Plant.* p. 1558.

Mail ombi, *Malabarensibus, baccifera Indica racemosa, fructu umbilicato rotundo monopyreno.* H. M.

C'est un arbre de la grosseur d'un pommier ordinaire, qui croît en plusieurs endroits du Malabar. Il est toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an en Avril, & en Septembre. Quant à ses propriétés je n'en sai rien de bien certain. Ray, *Hist. Plant.* p. 1500.

MAJORANA, *Marjolaine*, son casque est droit, rondelet, & divisé en deux; sa barbe est divisée en trois; sa fleur paroît avoir près de cinq segmens. Ses fleurs forment des têtes rondes, courtes, serrées, & sont composées de quatre rangs de petites feuilles couchées les unes sur les autres, comme des écailles.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Majorana, vulgaris.* Voyez *Amaracus*.
2. *Majorana, rotundifolia, scutellata, exotica.* H. R. P. 114. *Origano cognata zatarendi.* C. B. P. 223. *Zatarhendi herba.* J. B. 3. 2. 256.
3. *Majorana, Cretica, origani foliis, villosa, satureiæ odore, corymbis majoribus albis.* T. Corr. 13. *Origanum Smyrnium.* Wheler, Itin. 243. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.* p. 178.

Majorana Syriaca, ou *Marum Syriacum* ou *Creticum*.

Outre les especes précédentes de *marjolaine*, Dale fait mention des deux suivantes.

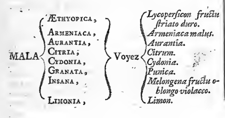
1. Majorana, tenuifolia, C.B.P. 224. Raii Hist. 1. 538. Emac. 664. Ger. 539. Park. Theat. 11. Tourn. Inst. 200. *Majorana tenuior & lignosior.* J. B. 3. 241. *Marjolaine à petite feuille, ou vivace.*

On la cultive dans les jardins, & son herbe a les mêmes propriétés que l'*amaracus*.

2. Majorana, oleracea, Offic. *Majorana major Anglica*, Ger. 538. Emac. 664. Raii Hist. 1. 539. *Majorana, latifolia, sive major Anglica.* Park. Theat. 12. *Origanum onites*, C. B. P. 223. Raii Synop. 3. 296. Tourn. Inst. 199. *Grande marjolaine d'Angleterre.*

On la cultive dans les jardins, parmi les autres herbes potageres, & elle a les mêmes propriétés que l'*origanum sylvestre, cunila bubula Plinii.*

MAL



MALABATHRINUM, μαλαβάθρινον (μύρον) onguent de *Malabathrum*. On y fait entrer pour l'épaissir, différens ingrédiens, comme dans l'*unguentum nardinum*, ou l'onguent de spica-nard. Voyez *Nardus*, avec cette différence seule que pour le rendre échauffant, on y ajoute un peu plus de myrrhe. Il a les mêmes vertus que l'*unguentum crocinum*, & l'*unguentum Amaricinum*. Voyez *Amaracus* & *Crocinum*. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 76.

Malabathrinum vinum, μαλαβάθρινος οἶνος, vin de *malabathrum*. On le prépare en mettant une demi-livre de *malabathrum* dans deux conges de vin doux, & filtrant le tout au bout de deux mois. Sa dose est d'un verre dans trois verres d'eau. Il agit efficacement sur le foie & sur les reins; il est bon dans la jaunisse, dans la dysurie, pour ceux qui ont perdu les couleurs, ou dont l'estomac est dérangé. Il y en a qui y ajoutent une once ou deux de gland, ou trois onces de nard celtique, sur un *ceramium*, c'est-à-dire, plus de trente pintes de vin doux. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 67.

MALABATHRUM, *folium Indum, seu malabathrum.* Park. Theat. 1584. *Folium Indum malabathrum.* Mont. Exot. 8. *Malabathrum, sive folium Indum*, Chab. 33. *Malabathrum & folium Indum officinarum.* J. B. 1. 430. *Tamalapatra.* Ger. 1315. Emac. 1534. *Tamalapatrum sive folium*, 409. *Canella sylvestris Malabarica.* Raii Hist. 2. 1502. Com. Flor. Mal. 68. *Canella arbor sylvestris.* Munting. 120. *Canella, sive cinnamomum vulgare, crassiore cortice.* J. B. 451. Chab. 34. *Katoucarva*, Hort. Malab. 5. 105. Tab. 53. *Pseudo-cassia Dioscoridis.* Jons. Dend. 162. *Pseudo-cassia, sive cinnamomum vulgare crassiore cortice.* J. B. 1. 451. *Canella, sive cinnamomum vulgare, crassiore cortice.* Chab. 34. Raii Hist. 2. 1562. *Cinnamomum seu cassia crassior, pseudo-cassia.* C. B. P. 409. *Cinnamomum crassiore cortice*, ejusd. *Feuille d'Inde.* Dale.

Ce sont des feuilles assez larges d'un tissu épais & ferme, d'une couleur jaune, de la forme de la feuille d'un grand laurier, cependant un peu plus pointues, & un peu plus unies, ayant trois nervures, ou côtes remarquables, qui les traversent dans toute leur longueur d'un gout & d'une odeur chauds, épicés & agréables. On les regarde communément comme des feuilles du cassia lignea, ou du cannelier, ou de l'un & de l'autre; mais en les comparant avec les feuilles du vrai cannelier, on y trouve peu de différence soit par rapport à la forme & à la couleur, soit par rapport à l'odeur & au gout. Nous ne connoissons point quel peut être le rapport ou la différence des feuilles du cannelier de Malabar, qui passent pour être les vraies feuilles d'Inde, & de celles-ci; car on ne nous apporte jamais des premieres, on leur substitue le *malabatrum*, du moins je le pense. Si je jette du doute là-dessus, ce n'est point à mauvaise fin, puisqu'on fait peu d'usage actuellement des feuilles d'Inde auxquelles toutes nos Pharmacopées substituent le macis. Miller, *Bot. Off.*

Le *malabathrum* est la feuille d'une espece de cannelier sauvage; on nous l'apporte du Malabar & d'autres contrées des Indes orientales. On distingue cette feuille de celle du vrai cannelier, en ce qu'elle est moins aromatique. Du reste elle est cordiale, & aléxipharmaque. Geoffroy.

Selon les observations du Naturaliste curieux, Fabricius Columna, il n'y a de différence entre la feuille d'Inde, ou *tamalapatra*, & la feuille du cannelier, que dans le gout. On lit dans Dioscoride que cette feuille nage sur les eaux, sans être soutenue d'aucune racine, à la maniere de la lentille des eaux. Les Anciens, dit Scaliger, ont donné dans cette vision: quant à nous, que la curiosité a conduits jusques dans les Contrées les plus éloignées de l'Arabie & des Indes, nous n'avons jamais vu cette feuille merveilleuse. Garcias fait le même reproche aux Grecs; il ajoute, que la feuille d'Inde ne nage point sur les eaux; mais qu'elle croît

sur un grand arbre fort écarté des eaux en Cambaya & dans d'autres contrées, où les Naturels l'appellent *tamalapatra*, d'où les Grecs ont fait par corruption *malabathrum*.

Le *malabathrum* passe pour avoir avec le spica-nard, plusieurs propriétés communes ; mais surtout celles de pousser fortement par les urines, & de corriger la puanteur de la bouche, & de préserver les habits de la piqure des vers. Ray, *Hist. Plant.*

MALACHE, μαλαχὴ, de μαλάσσω, *amollir* ; remede propre à relâcher le ventre, ou à mûrir les tumeurs dures. Blancard.

MALACHITES, Offic. Charlt. Foss. 33. Calc. Mus. 218. Aldrov. Mus. Metall. 900. Worm. 95. *Malachites* vel *molochites* 263. de Laet. 87. *Malachite.*

On peut regarder cette pierre, comme une espece de jaspe ou de prasius. Elle est opaque d'un vert de mauve, d'où elle a pris le nom de *malache*, qui signifie en Grec mauve. On la trouve en Chypre, à Messine, & dans le Tirol. On la donne comme un fébrifuge.

MALACIA, μαλαχία χίττα. Voyez *Pica*.

MALACION, μαλαχίον, de μαλακός, *mou*. On donne cette épithete aux poissons qui n'ont point d'écailles, comme la seche, le lievre marin & l'urtica. Les Anciens étoient dans le préjugé que ces poissons n'avoient ni entrailles, ni sang. Les Modernes les ont rangé entre les *exanguia mollia*, ou *mollusca*. Castelli. Dale.

MALACODERMOS, μαλακόδερμος, de μαλακὸς, *mou*, & de δέρμα, *peau* ; épithete que l'on donne aux animaux qui ont la peau molle, pour les distinguer des *ostracodermos*, ὀστρακόδερμος, ou des animaux testacés.

MALACOIDES.

Voici ses caracteres.

Elle a la fleur & la forme de la mauve ; son fruit sec ressemble à celui du buisson ; il est composé d'une multitude de capsules qui forment une tête, ou un amas de grappe ; ces capsules sont pleines de semences semblables à des reins.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Malacoides, betonicæ folio, T. 98. *Malva betonicæ folio*, Boc. Ic. 15. & Descr. Zanon. H. 130. M. H. 2. 522. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. I.* p. 271.

Malacoïdes vient de μαλαχὴ, *mauve*, & de εἶδος, *apparence*, comme qui diroit qui a la ressemblance de la mauve.

Le *malacoïdes* a aussi les propriétés de la mauve. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MALACOS, μαλακὸς μαλθακὸς, *mou*, *par opposition à dur*. On dit qu'une chose est molle, lorsqu'elle cede au toucher, sans changer de place. Il y en a qui regardent le mou, comme un état moyen entre le dur & le liquide ; & ils disent qu'une chose est molle lorsqu'elle cede à la compression, sans envelopper l'organe comprimant, tel est la cire, la terre & autres semblables. On donne l'épithete de mou à différentes substances, comme la peau, le pouls & les vins, alors elle est synonyme à doux, tempéré & délicat, & opposée à dur, fort, & austere. Mou se dit quelquefois pour humide. Voyez Hippocrate, *de Salub. diæta*. On l'applique aussi aux maladies, lorsqu'elles ne sont pas violentes, ou qu'elles sont dans le déclin, voyez 1. *Aph.* 7. & aux ulceres récents, voyez Scribonius Largus, N°. 201.

MALACTICOS, μαλακτικὸς, de μαλάσσω, amollir, *émollient*. Voyez *Emollientia*.

MALA-ELENGI, *Baccifera Indica, flore composito*, H. M.

C'est un arbre d'une grossenr moyenne, d'environ vingt piés de haut, qui croît au Malabar, qui est toujours verd, & qui porte du fruit une fois par an.

On fait avec ses feuilles bouillies avec du poivre, & le calamus aromatique, dans de l'huile de sesame, un liniment pour la tête, extrememenr recommandé dans le vertige, l'épilepsie, & autres affections céphaliques. On prépare avec son écorce, l'encens & l'orpiment, un onguent qui passe pour un remede puissant dans les maladies du foie dont on en frote la région. On met les pepins de son fruit dans un sachet avec du poivre, & l'on porte ce sachet à son cou, comme un amulete & un préservatif contre l'épilepsie. Ray, *Hist. Plant.*

MALAGMA, μάλαγμα, de μαλάσσω, amollir, *malagme* ; ce terme est ordinairement synonyme à cataplasme ; quoiqu'à parler strictement il ne convienne qu'aux cataplasmes émolliens. Galien, *D. C. M. P. G.*

Un *malagme* est un médicament topique, & peu différent de l'emplâtre. On ne donna ce nom dans le commencement qu'aux cataplasmes émolliens : mais on l'étendit dans la suite aux astringens, & à tous les cataplasmes en général. Le *malagme* est composé principalement de gommes, d'aromats, & d'autres ingrédiens stimulans, tels que les sels & d'autres substances semblables. Le cataplasme, le *malagme* & l'emplâtre, sont trois compositions dans lesquelles il entre quelquefois un peu d'huile, de graisse & de cire : il n'y a d'autres fois que des gommes dissoutes dans du vin ou du vinaigre, & des résines, auxquelles on donne une consistance convenable. Tous ces ingrédiens sont d'abord réduits en poudre ; ensuite on les humecte de quelque liqueur, & on les applique sur les parties affectées.

MALAKKA-PELA, ou *Guajava rubra, acida, fructu rotundiori.*

MALAGRETA ; mot Espagnol, qui signifie, selon les observations de Fuchsius, dans ses notes sur Myrepse, *Antid. cap.* 22. au mot barbare, *menegeta*, qui est synonyme à *malagreta*, les grands cardamomes, ou les grains de Paradis.

MALANDRIA, *malandre* ; maladie des chevaux. C'est une espece de crevasse ulcéreuse aux jarrets ; c'est aussi une espece d'*elephantiasis* ou de lepre ; ce qui a fait appeller les lépreux par Marcellus Empiricus *malandriosi*.

MALAVISCUS, ou *Althæa* ; nom qu'on donne quelquefois à la guimauve.

MALAZISSATUS, qui a les testicules cachés dans les parties intérieures. On se sert aussi pour désigner le même état, des termes *emasculatus* & *mulieratus*.

MALE, μάλη, au lieu de μάσχαλη, l'*aisselle*.

Rufus Ephesius dit, *cap.* 10. que ce terme n'est pas grec ; il étoit seulement, selon Pollux, à l'usage du bas peuple, quoique cependant il fût assez ordinaire de dire, ὑπὸ μάλης ἔχειν, « avoir ou cacher quelque chose sous « son *aisselle*. »

MALER, *Sel.* Ruland.

MALICORIUM, écorce de grenade. Voyez *Punica malus.*

MALIGNITAS, *malignité.*

Sydenham pense qu'on attribue souvent à la *malignité* des symptomes qui n'ont d'autre cause qu'un mauvais traitement.

Voici comment il s'en explique.

Je conçois, dit-il, que tout ce qu'il y a de *malignité* dans les maladies épidémiques, quelle que soit leur nature spécifique, consiste & est renfermé dans des particules chaudes ou spiritueuses, qui sont plus ou moins opposées à la nature des sucs contenus dans notre corps ; car ces particules sont capables de produire dans

dans les humeurs une altération aussi subite que celle qu'on remarque fréquemment dans les maladies *malignes*. J'imagine que ces particules chaudes & spiritueuses agissent principalement par voie d'assimilation; car c'est une loi de nature, que tout principe tend à produire son semblable, à subjuguer & à communiquer sa nature à tout ce qui s'y oppose : ainsi le feu engendre le feu; une personne attaquée d'une maladie maligne, en infecte une autre par une émission d'esprits, qui assimilent bien-tôt les humeurs, & leur communiquent leur propre nature.

Il paroîtroit s'ensuivre de ces considérations, que l'on n'auroit rien de mieux à faire que de chasser ces particules par la sueur, puisqu'on déracineroit ainsi sur le champ la maladie. Mais cela est contraire à l'expérience, qui nous a démontré, que toute espece de *malignité* n'admet point ce remede. Quoiqu'il soit vrai que dans la peste l'extreme subtilité des particules qui la constituent, & leur séjour dans la portion la plus spiritueuse du sang, permette de les dissiper & de les emporter par une sueur non-interrompue; toutefois dans les autres fievres où les particules assimilantes sont moins subtiles, & sont mêlées avec les humeurs grossieres; on ne parviendra point & l'on ne doit point tenter de les expulser par les sueurs. Les diaphorétiques ne feront que du mal en pareil cas; car plus ces particules chaudes & spiritueuses augmenteront en activité par l'usage des remedes chauds, plus la force d'assimiler deviendra grande en elles. D'ailleurs, plus les sucs sur lesquels elles agiront seront échauffés, plus elles trouveront de leur part de facilité à l'assimilation, & de panchant à céder à leur impression. Il est donc raisonnable de penser que les remedes d'une nature contraire à celle des diaphorétiques, non-seulement affoibliront l'action des particules acres & chaudes, mais communiqueront encore aux sucs un épaississement & une force, en vertu desquelles ils résisteront aux esprits morbifiques, & même les subjugueront. Je puis en appeller ici à l'expérience; elle m'a démontré que les taches pourpreuses dans les fievres, & que les éruptions noires dans la petite vérole augmentent en proportion que le malade est échauffé, & diminuent lorsque le régime est rafraîchissant. Le régime rafraîchissant est donc très-convenable dans ces maladies.

Si l'on demande maintenant pourquoi la *malignité* consistant dans des particules chaudes & spiritueuses, il arrive qu'il y ait ordinairement si peu de signes de fievre dans les maladies les plus malignes : on pourra répondre que dans la peste où la *malignité* est certainement la plus considérable, les particules morbifiques sont si subtiles, surtout dans le commencement, qu'elles passent comme des éclairs, & n'y causent aucune ébullition, les esprits étant alors figés & coagulés; c'est pourquoi le malade meurt sans fievre.

Quant aux autres maladies épidémiques où le degré de la *malignité* est moindre, si les symptomes de la fievre sont légers, c'est que les particules morbifiques distribuées dans la masse du sang, y font un si grand ravage, que la nature étant, pour ainsi dire opprimée, est incapable de produire des symptomes caractéristiques & plus réguliers. L'œconomie animale est alors entierement troublée, & ce trouble se répand conséquemment sur tous les phénomenes: ainsi une fievre, qui de sa nature devroit être violente, sera foible. Il peut arriver encore que les signes d'une fievre soient moindres, que la nature de la maladie semble ne le permettre, lorsque la *malignité* de la cause se sera jettée sur le systeme nerveux, sur quelques parties solides, sur certains sucs séparés de la voie de la circulation, & cela tandis que la matiere morbifique est encore abondante.

Mais quoiqu'il en soit, je ne conçois aucune maniere de vaincre la *malignité*, aucun moyen de la détruire, que ceux qui conviennent à la maladie épidémique qu'elle accompagne. Soit donc que la maladie épidémique soit de la nature de celles dans lesquelles la matiere fébrile est cuite d'abord, & conséquemment propre à être emportée par les sueurs; ou de la nature de celles qui se terminent par quelques éruptions, ou de celles qui demandent l'assistance de l'art; la *malignité* qui accompagne la maladie principale, se dissipera & cessera avec elle. Ainsi toutes les évacuations en général qui conviendront à la fievre, conviendront pareillement à la *malignité*; quelqu'opposées en nature que soient ces évacuations les unes aux autres. Ainsi la *malignité* des fievres intermittentes de l'Automne, & celle d'une fievre continue de la même nature, cederont à une sueur qui suivra la coction dont elle sera l'effet. La suppuration faite à tems des pustules dans la petite vérole, emportera la *malignité* de cette maladie, & ainsi des autres. Dans toutes les especes particulieres de *malignité*, on donnera la préférence aux méthodes qu'on connoîtra pour les plus efficaces dans la cure des maladies qu'elles accompagnent. Je n'ai rien avancé jusqu'ici, qui ne me semble conforme à la raison, & généralement confirmé par l'expérience.

MALINATHALIA, ou *Cyperus*; BLANCARD.

MALLAM TODDALI, H. M. *Baccifera, Indica, racemosa, florum staminulis binis, acinis Monopyrenis*; arbre d'une grosseur moyenne qui croît au Malabar. Sa racine, son écorce, ses feuilles & son fruit passent pour un spécifique contre l'épilepsie, la phrénésie, & autres maladies semblables du cerveau; RAY, *Hist. Plant.*

MALLEABILITAS, *malléabilité*. C'est selon les Chymistes, cette disposition naturelle ou artificielle des métaux qui les rend ductiles & capables d'être travaillés au marteau. La *malléabilité* est opposée à la fragilité, ou à la friabilité.

MALLEAMOTHE, *seu pavetta*, H. M. *Pavete*, Park. Acostæ. *Pavate arbor foliis mali aureæ*, J. B. *Arbor Malabarensium, fructu lentisci*, C. B. C'est selon Acosta un petit arbre, ou plutôt un arbrisseau haut de trois piés, ou même de huit ou de neuf, qui croît au Malabar.

On fait des manches de couteau avec sa racine. Ses feuilles servent à fumer les terres & à les préparer; frites dans de l'huile de palmier, on en fait un liniment pour la teigne, & pour les pustules de la petite vérole. Leur décoction dans de l'eau commune, calme les douleurs des hémorrhoïdes en fomentation. Sa racine pulvérisée avec du gingembre & du safran, & prise dans une infusion de riz, guérit l'hydropisie, en poussant puissamment au-dehors les sérosités superflues par les passages de l'urine. Acosta recommande cette plante spécialement dans les deux cas suivans: premierement, dans les flux de ventre, où toutefois elle est beaucoup moins efficace qu'un grand nombre d'autres remedes: secondement, dans toutes les especes d'érésipele, mais particulierement dans ceux qui proviennent purement & simplement de la bile. Pour cet effet, on broye la racine ou le tronc, qu'on fait macérer dans une décoction de riz, & qu'on y laisse pendant quelques heures, afin qu'elle puisse contracter quelque acidité; on frotte ensuite de cette décoction l'érésipele, & l'on en fait boire au malade deux fois par jour une quantité suffisante: mais il faut auparavant avoir purgé l'estomac. On donne la même eau à ceux qui sont tourmentés d'une inflammation au foie, & dans les ardeurs de la fievre. On a coutume d'en mêler une petite quantité avec le suc des feuilles de tamarin, & d'en frotter les levres d'une plaie pour prévenir l'inflammation; RAY, *Hist. Plant.*

MALLEOLUS, πέζας, quelques Auteurs font signifier à ce mot la même chose qu'à *Talus*, σφυρὸν: mais ils se trompent; c'est proprement les extrémités inférieures du tibia & du péroné. Galien *de Ossibus*, c. 22. Voyez *Crus*.

MALLEUS, σφῦρα, instrument de Chirurgie appellé *maillet*; c'est aussi un os de l'oreille qu'on appelle *le marteau*. Voyez *Auris*.

MALPIGHIA.

Voici ses caracteres:

Son calyce est petit, d'une seule piece, divisé en cinq parties & en deux segmens. Sa fleur est en rose, pentapétale, & à étamines, qui croissant à côté les unes des autres, forment un tube. Son ovaire qui est placé au fonds du calyce, dégénere en un fruit charnu, sphérique, mou, monocapsulaire, & contient trois noyaux aîlés qui ont chacun une amande.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Malpighia, mali punici facie, Plan. N.G.A. 46. *Cerasus Americana; myrti foliis conjugatis, fructu acerbo, tetrapyreno*, Pluk. Phyt. 158. 4. *Cerasus Jamaicensis, fructu tetrapyreno*, H. A. 1. 145. H. præg. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 244.

Je ne connois à cette plante aucune propriété médicinale.

MALTA, βύνη, *dreche*. Voyez *Byne*.

MALTHA, μάλθη, *cire*, surtout la plus molle. Galien.

MALTHACODES, μαλθακώδης, *émollient*, Hippocrate donne cette épithete à des topiques préparés avec de l'huile, dont il fait mention, *Lib. de Ulceribus*. Galien prétend qu'ils ne conviennent point dans ces maladies, *Lib. IV. de C. M. D. G. cap.* 1. *ad finem*.

MALTHACOS, μαλθακός, ou MALACHOS. Voyez *Malacos*.

Cælius Aurelianus met au nombre des maladies, le panchant infame & detestable de ceux que les Grecs appelloient μαλθακοὶ, *malthaci*, & les Latins, *molles* & *subacti*; & qu'il oppose aux femmes appellées *Tribades*. Il convient que ce vice abominable est plutôt dans l'esprit que dans le corps, & il le regarde comme une suite de la corruption des mœurs; il croit cependant qu'il a quelque fondement dans la conformation de ces personnes, & il rapporte à ce sujet les conjectures du Philosophe Parmenide. Les Poëtes ont traité les mêmes inclinations perverses, comme des maladies, & nous lisons dans Juvenal & dans Horace.

> *Hispo subit juvenes, & morbo pallet utroque.*
> Juvenal.

> *Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus.*
> Horace.

MALTHACTICOS, μαλθακτικὸς. Voyez *Malacticos*.

MALTHAXIS, μάλθαξις, ou MALAXIS, *mollesse*.

MALTHEORUM, *sel gemme*, Ruland.

MALTHODES, μαλθώδες, *émollient*.

MALVA, *mauve*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses feuilles sont tant soit peu découpées, rondes, ou polygonales, & plus ou moins velues. Son premier calyce qui est à l'extrémité du pédicule, est d'une piece divisée en plusieurs endroits; il contient un second calyce qui est plus grand que le premier. Celui-ci, ou l'extérieur, est le plus court; il est même quelquefois de trois pieces; l'intérieur est divisé en cinq endroits. Sa fleur est monopérale, en cloche, étendue, pentapétaloide, & divisée presque jusqu'à l'ongler. L'onglet de la fleur, forme en s'élevant autour du tube de l'ovaire, une enveloppe qui le couvre à l'exrérieur. Cette enveloppe pousse de tous côtés des étamines mâles qui ont des testicules, & qui paroissent en tout sens former un rube pyramidal. Le placenta est au centre du calyce; il en part un long tube, caché dans le tube pyramidal formé par les étamines, & il sort de son sommet une multitude d'autres tubes qui aboutissent au centre des étamines mâles. Il croît sur le placenta de perites siliques qui l'environnent, & qui ont la forme d'un fromage. Ces siliques contiennent pour la plupart une multitude de graines, placées les unes sur les autres dans un ordre regulier. Ces graines ont ordinairement la forme de rein.

Boerhaave en compte les quinze especes suivantes.

1. *Malva, arvensis, erecta, lucida, flore majore*, T. 95.
2. *Malva, vulgaris, flore minore, folio rotundo*, J. B. 2. 949. Tourn. Inst. 95. Boerh. Ind. A. 267. *Malva, minor, Offic. Malva, sylvestris, minor*, Theat. 299. Raii Hist. 1. 599. Synop. 3. 251. *Malva, sylvestris, pumila*, Ger. 785. Emac. 930. *Malva sylvestris folio rotundo*, C. B. P. 314. *Petite mauve sauvage*.

Elle fleurit en Juin; ses feuilles sont d'usage; elles ont les mêmes vertus que celles de la sixieme espece, ou de la mauve commune; Dale.

3. *Malva, procerior, flore minore*, Flor. 2. 10.
4. *Malva, Syriaca, pumila, flosculis albidis, cauliculis adhærescentibus*, 606.
5. *Malva, Sinensis, erecta, flosculis albis minimis*.
6. *Malva, vulgaris, flore majore, folio sinuato*, J. B. 2. 999. Tourn. Inst. 95. Boerh. Ind. A. 268. *Malva*, Offic. *Malva, vulgaris*, Park. Theat. 299 Raii Hist. 1. 599. Synop. 3. 251. *Malva sylvestris*, Ger. 785. Emac. 930. *Malva, sylvestris, folio sinuato*, C. B. P. 314. *Mauve commune*.

La *mauve commune* a la racine épaisse, blanchâtre, s'enfonçant profondément en terre, branchue, & poussant des fibres. Ses feuilles les plus basses ont de longs pédicules velus, sont rondes, divisées en cinq segmens, dentelées, mais émoussées. Sa rige est large; elle s'éleve à deux ou trois piés de haut; elle est tant-soit-peu velue; des feuilles moins rondes que les précédentes, & dont les sections dentelées sont plus remarquables, l'environnent. Ses fleurs croissent parmi ses feuilles; elles sont plusieurs ensemble, larges, monopétales, divisées en cinq segmens, d'un rouge brillant, & traversées de veines profondément colorées; elles ont un double calyce, l'exrérieur est à trois pieces, & l'intérieur à cinq. Ses semences sonr rondes, plattes, ramassées les unes à côté des autres, & représentent un fromage. Cette plante croît par tout au bord des chemins, & fleurit en Mai & en Juin. Ses fleurs, ses feuilles, sa racine & sa semence sont d'usage.

La *mauve* est une des cinq herbes émollientes; elle est de plus relâchante & calmante. La décoction de ses feuilles rient le ventre libre, tempere les humeurs bilieuses, & éteint la chaleur & l'acreté des urines; pour cet effet, il faut l'adoucir avec du sirop violat, & en boire de tems en tems jusqu'à la quantité d'une pinte. Elle provoque les urines, elle est bonne pour la gravelle & la pierre; on la substitue à la guimauve, lorsque celle-ci manque. Le cataplasme de ses feuilles appliqué sur la partie piquée par une guêpe, ou par une abeille, calmera la douleur.

La conserve de ses sommités est la seule préparation officinale qu'on en tire, Miller, *Bot. Off.*

Dans l'Analyse Chymique de cinq livres de feuilles & de racines de *mauve*, distilées à la cornue, il est sorti quatre livres de phlegme, deux onces d'une liqueur urineuse, quarante-huir grains de sel volatil concret, quatre onces d'huile, parrie fluide, partie épaisse; on a obtenu par la calcinarion six dragmes de sel fixe, & il est resté une once de terre.

Le suc de *mauve* ne change point la couleur du papier bleu. Il est un peu visqueux, & il n'a qu'un gout fade. Il est composé d'un sel essentiel ammoniacal, si bien uni à une grande quantité d'huile & de phlegme, qu'ils forment ensemble un suc mucilagineux, qui est détruit par le feu dans l'analyse, cependant c'est de cette subs-

tance mucilagineuse que dépend la vertu de la *mauve*. Cette plante étoit autrefois d'un grand usage parmi les alimens; elle tenoit un rang dans les tables. On n'en fait point de cas aujourd'hui. Elle est bannie des cuisines & reléguée dans les boutiques des Apothicaires. Pythagore dit, que les feuilles de *mauve* sont très-saines, selon que le rapporte Elien, *Varia Historia, Lib. IV. cap.* 17. Les Anciens en usoient presque tous les jours, pour se rendre le ventre libre, c'est pourquoi les Grecs l'ont appellée Μαλάχη ἀπὸ τοῦ μαλάσσειν, à cause de sa vertu émolliente. Martial, *cap.* 10. en parle ainsi:

Exoneraturas ventrem mihi villica malvas,
attulit & varias quas habet hortus opes.

« Ma fermiere m'aapporté de la *mauve* pour me rendre le « ventre libre, & d'autres productions de mon jardin.» Galien assure que la *mauve* nourrit fort peu, & il dit que si l'on compare ensemble le suc de poirée, celui de laitue, celui de *mauve*, on trouvera que le suc de poirée est composé de parties plus déliées, & qu'il a la vertu détersive; que celui de *mauve* est épais & visqueux; que celui de laitue tient le milieu entre les deux. Aujourd'hui encore, il y a des personnes qui au Printems mangent au commencement de leur repas les têtes & les jeunes pousses de la *mauve*, avec de l'huile & du vinaigre comme les asperges afin d'avoir le ventre libre.

On emploie la guimauve à l'extérieur en cataplasmes, pour mûrir les tumeurs & calmer les douleurs; & intérieurement en clysteres pour relâcher le ventre, & appaiser les douleurs nephrétiques. La viscosité de son suc la rend propre à fournir un sirop, ou une conserve pour la pierre. Le petit-degré de chaleur qu'elle a, en fait un remede pour la colique des enfans; il faut alors la frire dans du beure. J'en ai fait l'expérience sur mes propres enfans, dit C. Hoffman, *de Medic. Offic.* On lit la même chose dans Simon Pauli. Trois onces de la décoction ou de l'eau distilée des feuilles de *mauve*, avec une once de sirop violat, éteindra la chaleur & l'acreté des urines, dès la premiere prise. Grulingius dit dans sa Pratique, qu'il ne connoit point de meilleur remede en pareil cas, & l'expérience a déterminé le Docteur Hulse à souscrire à cet éloge. Forestus nous assure s'être guéri lui-même de cette maladie avec ce même remede; Ray, *Hist. Plant. p.* 599.

7. *Malva, sylvestris, folio sinuato, flore albo*, Sutherl.
8. *Malva, sylvestris, folio sinuato, flore pallidè rubello, venis purpurascentibus picto.*
9. *Malva, rotundifolia Italica, flore amplo purpurascente*, T. 96.
10. *Malva, Orientalis, erectior, flore incano suaverubente*, T. Corr. 2.
11. *Malva, folio vario*, C. B. P. 315. Prod. 137.
12. *Malva, humifusa, minima*, Sher.
13. *Malva, foliis crispis*, C. B. P. 315. Tourn. Inst. 95. Boerh. Ind. A. 268. *Malva crispa*, Offic. J. B. 2. 952. Ger. 785. Emac. 831. Park. Parad. 495. Raii Hist. 1. 597. *Mauve de France.*

On la cultive dans les jardins, elle fleurit en Juin; quant à ses propriétés, ce sont les mêmes que celles des autres *mauves*; Dale.

14. *Malva, sylvestris, foliis sinuatis minoribus, flosculis minimis Anglica*, Rand.
15. *Malva, Americana, ulmifolia, floribus conglobatis ad foliorum alas*, Plum. T. 95. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 267.

Le nom de cette plante vient du Grec μαλάχη & μαλάχη, de μαλάσσω, amollir. Ses racines, ses feuilles, ses tiges, ses fleurs, & sa semence, sont d'une substance mucilagineuse qui est très-émolliente. Les Anciens comptoient la *mauve* entre les légumes, comme il paroit par un fameux vers d'Hésiode. On l'emploie, 1°. lorsqu'une acrimonie excessive exige des calmans; 2°. lorsque la constriction est trop grande, & qu'il faut relâcher; 3°. lorsqu'il s'agit de calmer des douleurs; 4°. lorsque la glutinosité est excessive. Ainsi elle est très-efficace dans la séchéresse & la rigidité des fibres; pour lubrifier les intestins racornis, & pour dissiper le vertige auquel sont sujets les hypocbondriaques. Les Chirurgiens en font grand usage. Ils n'ordonnent presqu'aucun cataplasme maturatif, que la *mauve* n'en soit un ingrédient. Elle est efficace dans les affections des poumons & des intestins, dans la phthisie, l'enrouement, & la toux. Ses fleurs sont bonnes pour les inflammations aux gencives & à la luette. On fait de ses feuilles un cataplasme recommandé dans les érésipeles; & de ses fleurs une infusion comme le thé, dans les ardeurs invétérées de l'urine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Malva, ou *alcea*, & *althæa.* Voyez *alcea* & *althæa.*

Malva, *Betonicæ folio*, nom de la *Malacoides betonicæ folio.*

Malva; Rosea, *Rose tremiere.*

Voici ses caracteres.

Sa feuille est entierement étendue, plus large que celle de la mauve commune, forte, attachée à la tige, & ayant un grand nombre de pétales, au lieu de style, comme dans la mauve commune; surtout lorsque la plante est dans sa force. En un mot tout est plus grand, plus fort & plus rude dans cette mauve que dans les autres.

Boerhaave en compte treize especes dont aucune n'a des propriétés médicinales que la premiere, qui est la suivante.

Malva rosea folio subrotundo, C. B. P. 315. Tourn. Inst. 94. Boerh. Ind. A. 269. *Malva arborea*, Offic. *Malva hortensis*, Ger. 782. Emac. 928. *Malva rosea*, Offic. *Malva rosea, sive hortensis*, J. B. 2. 951. Raii. Hist. 1. 600. *Malva hortensis rosea*, Park. Parad. 369.

C'est une plante large, grande, haute de six ou sept piés, dont les tiges sont fortes & rondes; les feuilles rondes, larges, velues, beaucoup plus grandes que celles de la mauve commune: mais à peu-près de la même forme; ses fleurs croissent sur sa tige, elles paroissent en même-tems que les feuilles, elles sont fort larges, n'ont qu'une feuille divisée en cinq segmens, d'un rouge pâle avec un bouclier en forme d'épi dans le milieu, plein de sommets poudreux. Ses racines sont larges & branchues. Elle ne croît que dans les Jardins, où elle fleurit en Juillet & en Août.

Cette espece de mauve tient beaucoup de la nature de la mauve commune: mais elle est moins émolliente. On l'emploie pour l'ordinaire dans les gargarismes, pour le gonflement des amygdales & le relâchement de la luette: mais elle entre rarement dans les ordonnances. Miller, *Bot. Off.*

La *Rose tremiere* a les mêmes propriétés que la mauve commune. Ses fleurs bouillies dans du vin vieux, sont bonnes pour le scorbut; on s'en sert aussi pour les érésipeles, surtout des rouges, ou de celles que cette couleur rend extremement semblables à la *Rose.* J'en ai ordonné la décoction, dit Jean Bauhin, avec beaucoup de succès, dans l'ardeur de la gorge, & la séchéresse de la langue.

Prenez *des racines & des semences de cette plante, de chacune une quantité suffisante;*

Faites-les bouillir dans de l'eau avec de la farine d'orge.

Ajoutez de l'huile d'olive, ou de roses, & vous aurez une

emplâtre très-efficace dans les tumeurs du foie, de la rate & de la matrice, & capable de résoudre, de discuter & amollir les abscès chauds. On pourra s'en servir aussi dans les éréspeles, dans les autres inflammations de la même nature, & lorsqu'il s'agira d'attirer hors du corps un éclat de bois. TRAGUS.

Cette emplâtre, dit le Docteur Tancred Robinson, est d'un fréquent usage dans les Hôpitaux d'Italie, pour calmer & suspendre les inflammations & l'ardeur des tumeurs chaudes. J'ai vû, dit Ray, un onguent simple préparé des feuilles de la *Rose tremiere*, bouillies dans du beure de Mai non salé, passées & appliquées sur des érésipeles & des feux volages, avec un succès étonnant, & on en voit rarement à la seconde, ou troisieme application, avant que la cure fut parfaite. *R. H. P. p.* 600.

On l'appelle *Malva rosea*, on *Rose tremiere*, parce que ses fleurs ressemblent aux roses épanouies, elles sont humectantes, émollientes & bienfaisantes dans les hémorrhagies, l'ardeur & la sécheresse de la gorge, & dans les érésipeles.

Outre les especes de mauve précédentes, Dale fait encore mention de celle qui suit.

MALVA ARBOREA MARITIMA, Offic. *Malva arborea marina nostras*, Park. Theat. 301. Raii Hist. 1. 601. Synops. 252. *Althæa arborea, maritima Gallica*, Tourn. Inst. 97. *Mauve marine en arbre.*

Elle est commune dans les Jardins, elle fleurit en Juin, ses feuilles sont d'usage, & elles ont les mêmes propriétés que celles des autres mauves.

MALVASIA, *Malvoisie*; espece de vin de liqueur préparé, ou fait à la maniere des Anciens, de grappes qu'on laisse sécher au Soleil, ou dont on ôte les feuilles qu'on attache par le pédicule, & qu'on suspend à des perches, observant de répandre dessus pendant sept jours de suite, une espece de chaux, ou de plâtre. D'autres nomment ce vin *malvisium*, ou *marvisium*, & le confondent avec l'*arvisium* de l'île de Scio.

MALVAVISCUM, ou *althæa*, Selon Blancard.

MALUM; terme amphibologique, qui signifie tantôt un fruit, tantôt une maladie. Le *Malum mortuum* est une espece de lepre, ou de gale très-maligne, ainsi appellée parce qu'elle rend le corps noir & livide, & pour ainsi-dire, mortifié par des ulceres noirs, fordides, crouteux, sans sentiment, sans douleur & sans pus, se formant spécialement aux hanches & aux jambes, & provenant d'une dépravation excessive du sang & des sucs nourriciers. *Malum* pris strictement, est synonime à *procidentia oculi*, maladie dans laquelle l'œil sort des paupieres.

MALUS, le *Pommier*.

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule devient un ovaire, dont le bord supérieur s'étend, & forme une couronne semblable à un calyce d'une seule piece, & qui se développe en cinq grands segmens étendus. La fleur est en rose, pentapétale; elle croît sur l'ovaire au-dedans de la couronne, ses pétales partent des intervalles que laissent entre eux les segmens; cette fleur a plusieurs étamines placées sur la circonférence intérieure du calyce, lorsque l'ovaire a pris ses accroissemens, les pétales tombent, les étamines disparoissent, les cinq longs tubes qui partoient du centre de l'ovaire se sechent, le calyce se contracte & dégenere en un fruit charnu à cinq capsules, qui a un ombilic, & qu'on appelle une pomme.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Malus, flore pleno*. C. B. P. 433. *Poma flore multiplici*. H. Eist. o. 1. F. 5. Fig. 1.
2. *Malus, sive pomum*, C. B. P. 433. Boerh. Ind. A. 2 244. *Malus, Offic.* J. B. 1. 1. Tourn. Inst. 634. Ger. 1272. Emac. 1459. *Malus sativa*. Raii Hist. 2. 1445. Synops 3. 451. *Malus vulgaris*. Park. Theat. 1502. Le *Pommier*.

Cet arbre est si bien connu qu'il seroit inutile d'en donner la description. Il y a un grand nombre de pommes différentes, entre lesquelles les plus propres pour les usages de la Medecine, sont la poire-pomme & la pomme de renette. Ces deux fruits sont ce que nos Apothicaires appellent *Poma fragrantia*; le suc qu'ils rendent est vineux, tant soit peu acre, & agréable au gout.

Ces pommes sont cordiales, agréables au gout, & bienfaisantes à l'estomac; elles fortifient le cœur, raniment les esprits, & chassent la mélancolie. On fait de leur suc un sirop; elles entrent dans la confection alkermes. Gerard dit que la pulpe de quatre ou cinq pommes cuites, mise dans une pinte d'eau pure, & prise dans l'espace d'une heure, est un remede excellent contre la rétention d'urine, ou la strangurie, la gonorrhée, & l'ardeur des urines. L'onguent appellé *pomatum* se fait avec une espece de pommes vertes, grosses, & succulentes qu'on appelle pomme d'eau: mais le *pomatum*, ou la pomade dont on use à présent se prépare d'une antre maniere. MILLER, *Bot. Off.*

Malum, avec la premiere syllabe longue, vient du mot dorique & Etolique, μᾶλον, pour μῆλον qui signifie une brebis, la gorge, & une espece de pomme. L'Arbre qui donne ce fruit s'appelle en latin *malus*, & en Grec μηλέα. VOSSIUS.

Le mot *pomum* a la signification plus étendue que *malum*. Il comprend selon quelques-uns, jusques à la noix que les Grecs appelloient aussi ἀκρόδρυον, *aerodryon*. Il y en a qui distinguent le *nux* du *pomum*, en ce que le *pomum* a toutes ses parties mangeables à l'extérieur, & contient au-dedans de lui-même celles qui ne se mangent point; le *nux* au contraire contient sous une coquille dure, tout ce qui s'en peut manger: mais le genre se prend communément pour toutes les especes. Jules Scaliger croit que le mot *pomum* vient de πῶμα, ou plutôt de πῶμα, de πίνω, boire; parce que les pommes soulagent en même tems la faim & la soif.

Le pommier est un arbre si connu dans toutes les contrées de l'Europe, qu'il est inutile d'en faire la description. Je ne reconnois proprement qu'une seule espece de pommes; car ce qui en constitue plusieurs especes, consiste seulement dans quelques différences accidentelles, telles que la grosseur, la couleur, la figure, le gout & le tems de la maturité: mais ces variétés ne suffisent point pour établir des especes; toutes doivent leur naissance à un pepin, & il y en a un nombre infini, sans compter les nouvelles que l'on découvre tous les jours. Les freres Bauhin attribuent la différence des pommes, particulierement à la greffe: mais nous pensons que c'est au pepin qu'il faut l'attribuer; car quelque soit l'arbre sur lequel on ante la branche d'un autre arbre, le fruit suit toujours la nature de la greffe. Je conviens toutefois que cette opération peut améliorer le fruit, altérer ses sucs, & les rendre doux & agréables, d'acides & d'acres qu'ils pouvoient être.

Les propriétés des pommes varient selon la différence de leur gout, celles qui sont acides, acres & austeres, sont astringentes & par conséquent resserrent le ventre; si on les fait cuire dans du beure, on aura, selon Schroder, un mets très-bienfaisant dans les affections fiévreuses. Les pommes douces sont d'une nature plus chaudes, & relâchent. Les sûres, ou vineuses tiennent le milieu entre les acres & les douces, & sont agréables à l'estomac. J. Bauhin est de l'avis d'Aristote, qui vouloit qu'on mangeât les pommes avant tout autre mets. Alors, dit-il, elles passent facilement, & lâchent le

ventre; au lieu que lorsqu'on les prend après d'autres mets, elles gonflent & dérangent l'estomac, ainsi que l'expérience nous l'apprend. Nous avons trouvé à l'essai, dit Ray, que le tems le plus propre, pour manger les pommes, n'est ni le matin avant diner, lorsque l'estomac est vuide, à cause de l'acidité qu'elles portent, & des crudités qu'elles peuvent engendrer, ni avant le souper par la même raison, ni immédiatement après le diner, ou le souper: mais deux, trois ou quatre heures après l'un ou l'autre de ces repas, lorsque l'estomac, n'est ni trop plein, ni tout-à-fait vuide. Les pommes sont fongueuses & spongieuses, nagent sur l'eau, au lieu que les poires vont à fond, ce qui rend ces premieres de difficile digestion. Les poires crues, ou cuites, me paroissent plus saines & plus faciles à digérer que les pommes, dit Jean Bauhin: cependant celles-ci qui seroient certainement malfaisantes à un estomac froid, & humide, pourroient convenir à un estomac chaud, & à une personne bilieuse, & lui tenir le ventre libre. Presque toutes les pommes ont cette propriété commune, c'est d'être un antidote contre les poisons, & de faire sortir des intestins les vers & les autres animaux, si on en boit le suc exprimé avec un peu de safran. Dans les douleurs pungitives aux côtés, Camerarius veut qu'on applique un cataplasme de pommes douces cuites, avec un peu d'encens pilé. Le même Auteur prescrit pour la brûlure de poudre à canon, une pomme douce qu'on aura fait bouillir dans l'eau de plantin à feuilles larges, jusqu'à dessiccation de la liqueur; & dont on fera ensuite un cataplasme qu'on appliquera sur la partie offensée.

On prépare avec les pommes un remede dont on se sert fréquemment dans la pratique, & dont nous faisons beaucoup de cas; ce sont les pommes cuites dans de l'eau, & appliquées en forme de bouillie dans l'inflammation aux yeux; on peut aussi les faire cuire dans du lait de chevre, ou de femme, dans de l'eau rose, dans de l'eau d'eufraise, ou dans quelque autre eau rafraîchissante. Mais j'ai fréquemment ordonné ce remede sans lait, & il ne m'a pas moins réussi. C'est assez l'ordinaire d'appliquer une pomme pourrie sur toutes sortes de tumeurs & d'inflammations aux yeux.

Simon Pauli rapporte à ce sujet une Observation singuliere.

Je me souviens, dit-il, qu'une femme de très-bonne famille, me dit avoir guéri d'une gangrenne à la cuisse, par un cataplasme de pommes pourries broyées & cuites sans affusion d'aucune liqueur: ce fut un certain Lithotomiste de Stralsund, qui lui conseilla ce remede qui lui tira d'affaire en deux applications. Gesner dit qu'on ordonnera avec succès dans la dispnée & les autres maladies des poumons, une pomme cuite creusée, & remplie avant la cuisson d'une dragme d'encens. Ray, H. P.

Malus	Armeniaca,	Voyez	*Armeniaca malus.*
	Aurantia,		*Aurantia.*
	Cydonia,		*Cydonia.*
	Limonia,		*Limon.*
	Medica,		*Medica.*
	Persica,		*Persica.*
	Punica,		*Punica.*
	Sylvestris,		*Agriomela.*

MAM

MAMANGA FRUTEX, Pison. Arbrisseau qui croît au Brésil, & que les Portugais appellent *lavapratas*. Ses feuilles ressemblent à celles du citronnier, elles sont seulement un peu plus longues & un peu plus douces. Les Chirurgiens s'en servent dans la cure des ulceres & des plaies. On exprime de ses siliques un suc qu'on applique sur les abscès qu'il fait mûrir. Ray, *Index.*

MAMAY *Arbor*. Park. Voyez *Mamei.*

MAMBU, nom de l'*arundo tabaxifera.*

MAMEI ou MAMAY; le *momin* ou le *toddi*, arbre grand, vert & très-beau, qui croît aux Indes Occidentales; il est de la grosseur du noyer; sa cime est large, élevée, & tant soit peu pyramidale, comme celle du cyprès. Son fruit est le plus doux de tous ceux qui croissent dans l'Isle Hispaniola; il est tantôt parfaitement rond, tantôt imparfaitement, & de la grosseur des deux poings. Il sort en abondance des incisions que l'on fait aux branches de cet arbre, une liqueur transparente, que les naturels du pays reçoivent dans des gourdes suspendues sous l'incision. Ils appellent cette liqueur *vin momin*, ou *vin toddi*; il faut en prendre en petite quantité; sa dose est d'un verre au plus à la fois; il est extrêmement diurétique, il pénetre, il incise, il préserve de la pierre, & dissout même le calcul lorsqu'il est tout formé. Il y a deux especes de *mamei*; on les distingue par la grosseur différente de leurs fruits. Ray, *Hist. Plant.* 1665.

MAMIRA, nom d'un ingrédient de l'antidote que Myrepse & quelques autres anciens appellent antidote du Docteur & Prophete Esdras. Actuarius lit *mamera* au lieu de *mamira*, selon la version de Ruelle. Paul Eginete dit, *Lib. VII.* que le *mamiras* ou *mamira* est une petite racine d'herbe pleine de jointures & de nœuds, à laquelle on attribue la vertu d'atténuer les cicatrices & les taches blanches des yeux, parce qu'elle a celle de déterger. Cette description convient assez exactement à la racine que nos Herboristes appellent *doronique*. Elle est foible, pleine de nœuds, ou de protubérances semblables à des jointures. D'ailleurs si on en goute, on la trouvera douce, ensuite d'une amertume légere & passagere; d'où il s'ensuit manifestement qu'elle peut avoir la vertu d'emporter les taches blanches & les cicatrices aux yeux. Aëtius & Paul Eginete ne font aucune mention du *mamiras* dans la description qu'ils nous ont laissée de l'antidote d'Esdras. Fuchsius, *Not. in Myreps. Antid.* 138.

MAMMÆ, *les mamelles.*

On donne en général ce nom à deux éminences plus ou moins rondes, situées à la partie antérieure & un peu latérale de la poitrine, de maniere que leur partie moyenne ou centre est à peu près vis-à-vis l'extrémité osseuse de la sixieme des vraies côtes de chaque côté. Elles varient en volume & en forme, selon l'âge & le sexe.

Dans les enfans de l'un & de l'autre sexe, & dans les hommes de tout âge, elles ne sont pour l'ordinaire que des tubercules cutanés, comme des verrues mollasses, plus ou moins rougeâtres, qu'on appelle mamelons, & qui sont environnés chacun d'un petit cercle ou disque médiocrement large, très-mince, d'une couleur plus ou moins tirant sur le brun, & d'une surface inégale. On l'appelle aréole.

Dans les femmes à l'âge d'adolescence, quelquefois tôt, quelquefois tard; il se joint à ces deux parties une troisieme comme une grosseur ou protubérance plus ou moins convexe & arrondie, dont la largeur s'étend jusqu'à cinq ou six travers de doigt, & qui porte à peu près au milieu de sa convexité le mamelon & l'aréole. C'est ce qui est proprement appellé *mamelle*, & que l'on peut aussi nommer le corps de la *mamelle* par rapport à ses deux autres parties. Ce corps augmente avec l'âge, acquiert beaucoup de volume dans les femmes grosses & dans celles qui nourrissent. Il diminue aussi dans la vieillesse, qui lui fait perdre de même sa fermeté & sa consistance naturelle.

Le corps de la *mamelle* est en partie glanduleux & en par-

tie graisseux. C'est un corps glanduleux entremêlé de portions de la membrane adipeuse, dont les pellicules cellulaires soutiennent un grand nombre de vaisseaux sanguins, de vaisseaux lymphatiques, de conduits séreux ou laiteux, avec un grand nombre de petites grappes glanduleuses qui en dépendent, le tout fermement arrêté entre deux membranes qui sont la continuation des pellicules.

La plus interne de ces deux membranes, & qui fait le fond & comme la base du corps de la *mamelle*, est épaisse, presque platte, & attachée au muscle du grand pectoral. L'autre membrane ou l'externe est plus fine & forme au corps de la *mamelle* une espece de tégument particulier, plus ou moins convexe, & elle est fortement adhérente à la peau.

Le corps graisseux ou adipeux de la *mamelle* en particulier est un peloton spongieux entrelardé plus ou moins de graisse. C'est un amas de pellicules membraneuses, qui forment ensemble par l'arrangement de leurs faces externes comme une membrane particuliere en maniere de sac, dans lequel tout le reste du corps graisseux ou adipeux est renfermé. La portion antérieure ou externe de ce sac, c'est-à-dire, celle qui touche la peau, est fort mince; au lieu que l'autre qui est contre le muscle grand pectoral est fort épaisse.

Le corps glanduleux renferme une masse blanche, qui n'est qu'un amas de conduits membraneux, étroits en leur origine, larges dans leur milieu, qui accompagnent principalement la masse blanche, & se rétrécissent derechef en allant au mamelon, vers lequel ils font une espece de cercle de communication. On les appelle conduits laiteux.

Le disque ou cercle coloré dont il est parlé ci-dessus, est formé par la peau, dont la surface interne soutient quantité de petits corps glanduleux de cette espece, que M. Morgagni appelle glandes sébacées. Ils paroissent assez visiblement dans toute l'aréole, même en-dehors, où ils font de petites éminences plates, qui s'élevent d'espace en espace comme des monticules, tout autour dans l'étendue du cercle ou du disque.

Ces tubercules ou monticules sont percés d'un petit trou par lequel on peut faire sortir une matiere sébacée ou caseuse. Quelquefois on en exprime une liqueur séreuse; d'autres fois une sérosité laiteuse, ou même du lait tout pur, surtout dans les nourrices. J'en ai vu sortir des gouttes séreuses & des gouttes laiteuses.

Cela me fait penser qu'ils communiquent avec les conduits laiteux, & qu'on pourroit les regarder comme de petits mamelons auxiliaires, qui suppléent un peu aux vrais mamelons. Les matieres ou liqueurs différentes qu'on peut exprimer successivement d'un même corps glanduleux, donnent encore lieu de croire que le fond de chacun de ces petits trous est commun à plusieurs autres plus petits.

On appelle particulierement *mamelon* le tubercule ou bouton qui s'éleve du centre de l'aréole. Son volume est différent selon l'âge & le tempérament en général, & selon les différens états du sexe en particulier. Dans les femmes enceintes & dans celles qui allaitent, il est d'un volume assez considérable, ordinairement plus en hauteur ou longueur, qu'en largeur ou épaisseur. Il y en a qui l'ont très-court, ce qui est très-incommode à l'enfant qui téte.

Le tissu du mamelon est spongieux, élastique, & sujet à des changemens de consistance, en fermeté & en flaccidité. Il paroît principalement composé de plusieurs faisceaux ligamenteux, dont les extrémités forment la base & la sommité du mamelon. Ces vaisseaux paroissent être légerement plissés dans toute la longueur de leurs fibres; de sorte qu'en le tirant & l'allongeant on en efface les plissures, qui reviennent aussi-tôt qu'on cesse de tirer.

Entre ces vaisseaux spongieux & élastiques sont placés par de petits intervalles & dans la même direction, sept ou huit tuyaux particuliers qui du côté de la base du mamelon aboutissent à un confiant irrégulierement circulaire des conduits laiteux, & du côté de la sommité du même mamelon s'ouvrent par autant de petits trous ou orifices presque imperceptibles. Ces tuyaux étant étroitement liés avec les faisceaux élastiques, se plissent de même.

Le corps du mamelon est enveloppé d'une production cutanée extrêmement mince, & de l'épiderme. La surface externe du mamelon est fort inégale par quantité de petites éminences & rugosités irrégulieres, dont celles du contour & de la circonférence du mamelon se trouvent en quelques sujets avoir un arrangement transversal ou annulaire, quoique très-interrompu & comme entrecoupé.

Cette direction paroît dépendre de la plissure élastique des faisceaux dont je viens de parler; & on peut par cette simple structure expliquer comment les enfans en suçant le mamelon, & les Paysannes en tirant le pis de la vache, font sortir le lait. Car les tuyaux excrétoires étant ridés conformément aux plis des faisceaux, ces rides comme autant de valvules, s'opposent à la sortie du lait dont les conduits laiteux sont remplis; au lieu que le mamelon étant tiré & allongé, ces tuyaux perdent leurs plis & présentent un passage tout droit; joint à cela que si l'on tire avec quelque violence, on allonge en même tems le corps de la *mamelle*, d'où résulte un rétrécissement latéral, qui presse le lait vers les tuyaux ouverts. On peut encore en comprimant seulement le corps de la *mamelle*, presser le lait vers le mamelon, & forcer le passage par les tuyaux.

Les arteres & les veines qui se distribuent dans les *mamelles* sont des ramifications de celles qui portent les noms particuliers d'arteres & de veines mammaires, dont les unes sont des branches des souclavieres, & appellées mammaires internes; les autres sont des productions des axillaires & nommées mammaires externes.

Ces vaisseaux communiquent entre eux avec ceux des environs, & avec les épigastriques, comme on le peut voir dans le Traité des arteres & dans celui des veines. Les nerfs viennent principalement des nerfs costaux, & par leur moyen communiquent avec les grands nerfs sympathiques.

Tout le monde connoît assez leurs usages par rapport à la nourriture des enfans. On ne sait pas précisément à quoi servent dans le sexe masculin les mamelons & les aréoles. On en a vu sortir du lait dans des petits enfans de l'un & de l'autre sexe. Cela est arrivé à un jeune enfant d'environ deux ans. Winslow.

Les *mamelles* sont sujettes à différentes imperfections & maladies.

Les jeunes femmes ont quelquefois après leurs premieres couches le bout des *mamelles* si petit & si enfoncé dans le corps de la *mamelle* même, que l'enfant ne peut s'en saisir, ni par conséquent téter. Il faut alors se servir d'un enfant plus âgé & plus fort, ou d'un adulte qui tire le lait, & fasse prominer le bout par la force de la suction. Mais si l'on ne peut recourir à ce moyen commodément, ou s'il ne réussit point,

1°. Prenez l'instrument de verre représenté *Pl. premiere du second Vol. Fig.* 18. & appliquez sur le bout de la *mamelle* la partie la plus large *a*, qui a la forme d'une ventouse, & insérez dans la bouche de l'enfant le tube *BB* par lequel il tetera. On continuera de se servir de cette machine, jusqu'à ce que le bout soit assez fait pour être pris par l'enfant.

2°. Si on n'a point cet instrument de verre, on lui substituera la partie supérieure d'une pipe à fumer dont on se servira de la même maniere.

3°. D'autres appliquent une petite cucurbite d'ivoire, ou d'albatre, qui a la forme d'un bonnet, comme on voit *fig.* 19. & qu'ils sucent fortement avec leur bouche. J'ai inventé, dit Heister, une autre sorte d'instrument, qu'on pourroit appeller proprement verre à

téter, il est représenté même *Planche*, *Fig*. 20. il faut le faire chauffer dans l'eau chaude, ou devant le feu, pour raréfier & faire sortir l'air qu'il contient, & appliquer ensuite son orifice *a* sur le bout de la *mamelle*, qui, non-seulement, prominera, mais rendra même du lait, ce qui fera diminuer sur le champ l'inflammation. Lorsque le vaisseau cessera de tirer, on fera sortir le lait par l'ouverture *B* qui étoit auparavant couverte de cire; on fera chauffer le verre de rechef, ainsi qu'on le pratique dans l'application des ventouses. On recouvrira l'ouverture de cire, & on le représentera au bout de la *mamelle*, ce que l'on continuera tant qu'il sera nécessaire.

4°. On peut se servir aussi de jeunes chiens, qui n'aient point encore de dents.

Des gerçures & exulcérations au bout de la mamelle.

Les femmes en couches qui nourrissent leurs enfans, sont assez fréquemment affligées de gerçures, & d'exulcérations douloureuses au mamelon. On se servira alors avec succès du mucilage de semence de coings; ou l'on froteta le bout des *mamelles* avec de l'huile d'œufs mêlée avec un peu d'huile de cire, ou d'huile de myrrhe par défaillance; ou l'on fera tomber dessus à travers une mousseline, un peu de poudre fine de gomme adraganth. On ne laissera teter l'enfant qu'autant qu'il sera nécessaire pour le nourrir; car la suction doit naturellement retarder la cure. On prendra de plus des précautions pour que le mamelon ne s'attache point au linge; c'est pourquoi lorsque l'enfant aura tété, on lavera le mamelon avec une solution d'une petite quantité de sucre de Saturne dans de l'eau de plantin, & on appliquera dessus un couvercle d'ivoire, ou de cire blanche, tel que celui qu'on voit *Planche premiere du second Vol. Fig*. 19.

De l'inflammation aux mamelles.

L'inflammation aux *mamelles* arrive assez fréquemment aux accouchées, & cela communément quelques jours après leur accouchement. Si le lait est porté dans ces parties avec trop de force, ou en trop grande quantité, comme il arrive ordinairement alors; si une femme prend du froid, si elle se livre à la crainte, à la colere, ou au chagrin, ou si elle boit des liqueurs fraîches, les vaisseaux sanguins & lactiferes ne manqueront point de s'obstruer, les *mamelles* se gonfleront, & il y aura chaleur, rougeur, dureté & douleur violente; les mêmes causes donnent quelquefois lieu aux mêmes accidens, long-tems après l'accouchement, & même en celles qui n'ont point de lait. J'ai même vu, dit Heister, un homme à qui une frayeur excessive fit enfler une *mamelle*; le gonflement étoit prodigieux; il dégénera en un abscès, d'où il sortit à la premiere ouverture plus de deux pintes de pus, au grand étonnement du malade & des assistans; cette espece d'inflammation est ordinairement accompagnée de fievre, ou de grande chaleur par tout le corps, d'agitation dans le pouls, de soif, de mal de tête, & d'embarras dans la respiration, & précédée d'un frisson.

Quoique les femmes nouvellement accouchées, & qui ne nourrissent point leurs enfans, soient plus sujettes à cet accident que les autres; cependant les causes dont nous avons parlé ci-dessus, un coup, une contusion, ou quelque injure extérieure, y donneront lieu en celles qui ont cessé de nourrir depuis long-tems.

Ces inflammations ne sont pas toujours également violentes; elles attaquent quelquefois la *mamelle* entiere: d'autres fois elles n'en attaquent qu'un côté, ou même qu'une petite portion. Tantôt elles sont voisines de la peau; tantôt leur siége est profond. Les symptomes, tels que la rougeur, la tension, la chaleur & la douleur, varient aussi, ils sont ou foibles, ou violens.

Plus la tumeur est petite, & l'inflammation & la fievre légeres: moins il y a de danger, parce qu'on parviendra à la dissiper, sans qu'il y ait de suppuration. Plus au contraire les symptomes sont violens, plus il y a lieu de craindre la suppuration, qui dégénere quelquefois en skirrhe, & le skirrhe presque toujours en cancer.

On en garantira sans peine celles qui ne peuvent ou ne veulent pas nourrir leurs enfans, en leur appliquant sur le sein une emplâtre de blanc de baleine, au milieu de laquelle on aura pratiqué une ouverture pour passer le mamelon. Cette emplâtre doit être chaude, appliquée peu après l'accouchement, & fixée par un bandage tant soit peu serré, pour gêner l'ascension du lait. Il sera aussi à propos d'user des galactiques, ou pierres à lait, & d'appliquer sur les épaules une emplâtre de frai de grenouilles, mêlé avec le sucre de Saturne, & le suc de jusquiame. De tous les remedes qu'on peut ordonner intérieurement, les plus efficaces sont ceux qui peuvent procurer les vuidanges, lorsqu'elles ne se font pas en quantité suffisante: telles sont les essences de myrrhe, d'ambre & de safran, ou l'élixir de propriété. Il faut aussi que la diete soit très-foible, du moins jusqu'à ce que l'affluence du lait dans les *mamelles* soit diminuée. C'est pourquoi l'on continuera pendant quelques jours à nourrir la malade de bouillons, & d'alimens clairs & aqueux. Si la femme a le dessein louable de nourrir son enfant; ce qu'on a de mieux à faire pour prévenir l'inflammation, c'est de la garantir du froid, de ne lui donner aucune occasion de s'agiter violemment l'esprit, & de faire téter fréquemment son enfant, pour prévenir la stagnation du lait. On observera surtout de la nourrir pendant la premiere semaine de bouillon & d'autre fluide léger, pour diminuer par ce moyen la quantité du lait, & l'empêcher de s'épaissir dans les vaisseaux. Si l'on s'apperçoit que malgré ces précautions le gonflement & l'inflammation commencent à se former dans les *mamelles*, on recourera sans délai aux discussifs tant intérieurs qu'extérieurs. On préviendra de cette maniere la suppuration ou le schirhe qui laissent quelquefois après eux des cicatrices désagréables.

Il paroît par l'Observation 134. p. 668. que la maniere de traiter ces maladies, selon la Motte, c'est de tenter sur le champ la résolution de la tumeur, par la saignée, par les clysteres émolliens, un régime foible, des applications d'eau-de-vie & de lait chaud, & l'onguent d'huile de rose, de lis & de camomile.

Heister assure que l'emplâtre de blanc de baleine est le discussif le plus puissant qu'il ait éprouvé en pareil cas. On peut ajouter à l'emplâtre un sachet digestif chaud, & plein de sel & de son, ou des fleurs de sureau, de melilot, de camomile & de lavande, & de graine de sureau, de cumin, & d'anis. Il y en a qui au lieu de ces sachets mettent sur l'emplâtre une peau d'agneau, qui non-seulement garantit le sein du froid extérieur; mais est encore dans cette occasion un discussif très-convenable. Une autre application digestive qu'on peut encore employer avec succès contre ces tumeurs, c'est une vessie de veau, remplie d'une décoction chaude, de fleurs de sureau & de camomile, qu'on mettra sur la *mamelle* tuméfiée, & dont on renouvellera la chaleur lorsqu'il sera nécessaire. L'emplâtre de diachylon simple, ou avec le blanc de baleine, ne sera pas moins efficace, le rob de sureau, ou la thériaque de Venise mêlée avec le sel d'absinthe, étendue sur un linge, & appliquée chaude sous la forme de liniment, produira d'excellens effets, surtout si l'on use en même-tems des sachets digestifs chauds. Cependant, je conviens que toutes ces applications ont quelque chose de désagréable, en ce qu'elles salissent la peau, le linge & les couvertures. On peut ajouter à ces remedes le vinaigre de litharge, le vinaigre dans lequel on aura fait bouillir du cumin, & l'eau de chaux dont on impregnera des compresses de linge qu'on appliquera chaudes, & qu'on renouvellera fréquemment. Il y en a qui regardent l'expression du lait sur des charbons

ardens, comme un remede excellent. Tout futil & superstitieux que ce moyen paroîtra aux gens sensés, ils se garderont bien de le rejetter, & ils en attendront quelque succès toutes les fois qu'une femme le desirant fortement, il sera capable d'influer favorablement sur son imagination. Si les *mamelles* sont fort distendues par le lait, on les fera téter par un enfant, une vieille femme, ou un petit chien, ou l'on se servira de l'instrument de verre que nous avons décrit cidessus, jusques à ce que la tumeur tombe, & que la douleur cesse.

Si l'inflammation ne cede point au bout de quatre ou cinq jours; ou si, comme il arrive ordinairement, on appelle le Chirurgien trop tard; la méthode la plus sûre, c'est de hâter la suppuration le plus que l'on pourra, de peur que le lait ne donne lieu à la formation d'un skirrhe ou d'un cancer. On appliquera donc sur le champ l'emplâtre diachylon avec les gommes, ou celle de jusquiame.

Je donnerois pourtant la préférence aux cataplasmes suivans, ou à la plupart de ceux qu'on a décrits à l'article *Abcessus*, pour la maturation des abscès.

Prenez *de la farine de seigle, une once ou une demi-once;*
du miel, une quantité suffisante pour faire un cataplasme.

Ajoutez une petite quantité de lait & de safran.

Etendez ce mélange chaud sur un linge.

Appliquez-le sur les *mamelles*, & le renouvellez suivant.

Ou

Prenez *de la farine de seigle, quatre onces;*
du galbanum, dissous dans un jaune d'œuf, une once;
du vinaigre, trois onces;
de l'eau, une quantité suffisante pour donner par la cuisson la forme d'un cataplasme à ces ingrédiens.

Ou

Prenez *de levain, deux onces;*
de miel, une demi-once;
de savon de Venise coupé par petits morceaux, } *de chaq. deux onces.*
d'huile de camomile, }

Mettez le tout dans un pot, & faites-en un cataplasme sur le feu.

Ces cataplasmes veulent être appliqués chauds, & renouvellés fréquemment; on les fixera par des compresses de linge, & des serviettes qui serviront en même-tems à conserver la chaleur; on les continuera jusques à ce que la tumeur s'ouvre d'elle-même; ce qui arrive ordinairement dans ces parties dont la peau est fort mince, ou jusques à ce qu'il soit à propos de l'ouvrir avec la lancette. On fera l'incision autant qu'il sera possible à la partie inférieure de la *mamelle*, afin de dérober la cicatrice à la vue. Il y a des Chirurgiens qui se servent du cautere en pareil cas: mais comme ce remede laisse toujours des cicatrices désagréables, on donnera la préférence à la lancette.

Lorsqu'on aura fait sortir le pus, on continuera la cure, ainsi que l'on peut voir aux articles *Abcessus*, *Ulcus* & *Vulnus*. On nettoyera d'abord l'ulcere avec quelque onguent digestif, auquel on fera succéder quelque baume cicatrisant, comme celui du Pérou, avec l'huile d'œufs & de cire. Si l'abscès est profond, on injectera par l'incision la décoction détersive de sanicle, & de pié de lion mêlée avec le miel rosat; & de crainte que les bords de la plaie ne viennent à se rejoindre avant que le fonds soit incarné, on les tiendra séparés par une tente molle, ou par de la charpie, dont on diminuera la grosseur, ou la quantité à mesure que les chairs nouvelles se régénéreront au fond, jusques à ce qu'enfin on en cesse l'usage.

Ces tumeurs ne peuvent quelquefois être ni discutées, ni amenées à suppuration; elles durent pendant des mois & même des années, cet accident ne doit pas fort inquiéter les personnes jeunes, saines & vigoureuses, il n'y a pas de danger qu'elles deviennent skirrheuses, cancéreuses ou permanentes. La malade aura soin seulement de conserver sa gaieté, de se garantir du froid, & de porter constamment sur la tumeur une emplâtre de blanc de baleine. En suivant ce régime les tumeurs les plus opiniâtres se sont affaissées peu à peu, & ont enfin disparu. Mais si la malade est avancée en âge, & d'un tempérament triste & mélancolique, il y a tout à craindre que ces tumeurs invétérées ne dégénerent en skirrhe ou en cancer. HEISTER, *Chirurg.* Voyez *Cancer* & *Amputatio*.

MAMMARIA VASA, les vaisseaux mammaires, ou les veines & les arteres des mamelles.

MAMMIFER PROCESSUS; les apophyses mammiformes, ou mastoïdes des os temporaux. Voyez *Caput*. Elles s'appellent encore apophyses mammillaires.

MAMMOERA MAS, nom du *Papaia mas*.

MAMMOERA FOEMINA, nom du *Papaia*, *fructu Melopeponis effigie*.

MAN

MANACA, Marcg. Pison. Arbrisseau qui porte des baies & qui croît au Bresil, dont le fruit a un nombril semblable à celui du genevrier, & contenant trois semences elliptiques de la grosseur de la lentille. On se sert en Medecine de sa racine, qui est grande, solide & blanchâtre. Sa substance medullaire réduite en poudre, est très-énergique; elle évacue violemment par haut & par bas, comme la scammonée ou l'ésule. On ne l'ordonne qu'aux personnes très-robustes, avec des correctifs, & dans une dose raisonnable: elle a un peu d'amertume & d'aigreur. On fait macérer dans de l'eau la racine; & l'on se sert de cette eau en fomentation ou en bain dans les douleurs ambulantes aux articulations, surtout lorsqu'elles sont causées par le froid. Les Habitans du Brésil regardent cette plante comme un vulnéraire. RAY, *Hist. Plant.*

MANATI, Offic. Schrod. 5. 327. Hern. 323. Charlt. de Pisc. 49. *Manati Indorum*, Aldrov. de Pisc. 728. Jonf. de Pisc. 156. Rondel. de Pisc. 1. 490. *Manati phocæ genus*, Cluf. Exot. 132. *Manati*, *seu Vacca marina*, Raii Synop. A. 193. Sloann. Jam. 2. 329. *Vache marine.*

L'os pierreux de la tête est la seule partie de cet animal qui soit d'usage. Il est crustacé, blanc, semblable à de l'ivoire & de différentes formes. Il passe pour avoir la vertu d'emporter la pierre des reins & de la vessie, & de calmer les douleurs néphrétiques & celles de la colique. SCHRODER.

Nous lisons dans Geoffroy, qu'il a de plus la réputation de prévenir les hémorrhagies en le portant au cou. Fréderic Hoffman le recommande dans l'épilepsie.

L'animal passe pour être très-ami de l'homme.

MAMBRUX, *Argent.* RULAND.

MANCANILLA.

Voici ses caracteres:

Ses chatons ou fleurs sont mâles; elles croissent fort éloignées des embryons, sur le même arbre. L'embryon dégénere en un fruit rond, charnu, qui contient un noyau, inégal & ligneux, dans lequel sont renfermées quatre ou cinq semences plates.

Miller

Miller en compte les trois especes suivantes.

1. *Mancanilla, pyri facie*, Plum. Nov. Gen. 50. *Le Mancanilier qui ressemble au poirier.*
2. *Mancanilla, aquifolii foliis*, Plum. Nov. Gen. 50. *Le Mancanilier à feuilles de houx.*
3. *Mancanilla, lauri foliis oblongis*, Plum. Nov. Gen. 50. *Le Mancanilier à feuilles oblongues de laurier.*

Le *mancanilier* est originaire des Indes occidentales, où il croît dans les lieux bas & sabloneux, proche les endroits où les eaux coulent. Les Botanistes en distinguent les trois especes dont nous avons fait mention : mais je crois que les Naturalistes n'en font aucune différence. C'est un très-grand arbre de la grosseur du chêne, & dont le bois est fort prisé : on en tire des planches qu'on nous apporte. On en fait des cabinets, des tablettes, &c. Il se polit très-bien, il est d'un beau grain, & dure long-tems. Avant que de couper ces arbres, on a grand soin d'en dessécher l'écorce; autrement ceux qui s'occupent à cet ouvrage, seroient exposés à perdre les yeux, s'il arrivoit qu'un peu de la seve atteignît cet organe. Cette seve est d'une couleur laiteuse, & si caustique, qu'elle fait élever des ampoules à la peau, & qu'elle brûle le linge & le perce. Lorsque le fruit de cet arbre est mûr, il est de la couleur & de la grosseur d'une pomme de renette. Plusieurs Européens s'y sont trompés & en ont mangé; les uns en sont morts, les autres ont beaucoup souffert. Il ne porte gueres plus que l'épaisseur d'un écu en pulpe. Cette pulpe n'est point desagréable au gout : mais elle corrode la bouche & le gosier. Les feuilles de cet arbre abondent en un suc laiteux, qui est de la même nature que la seve; ensorte qu'il est très-dangereux de se trouver sous cet arbre lorsqu'elles dégoutent. On a observé en Amérique, que le bétail ne se mettoit jamais à son ombre, & qu'il ne croissoit dans son voisinage presque aucune plante. Cependant les chevres mangent son fruit, sans qu'elles paroissent en être incommodées, & sans que leur lait en soit altéré. Miller, *Bot. Off.*

Le suc de cet arbre calme & arrête l'inflammation & les gonflemens. On guérit du mal qu'il peut faire avec une eau claire qu'on trouve dans la coquille d'un limaçon appellé le *soldat*, ou avec l'huile tirée sans feu du même insecte. Ray, *Hist. Plant.*

MANCORON. Oribase décrit de la maniere suivante le *mancoron.*

C'est, dit-il, *Collect. Med. Lib. XI.* une espece de miel concret de la consistance du sel, se broyant sous la dent comme le sel même, & qu'on trouve dans des roseaux qui croissent dans l'Arabie heureuse & dans l'Inde.

A en juger par cette description, le *mancoron* est une espece de sucre.

MANCURANA, μαγκυρâνα, *Marjolaine.* N. Myrepse, *Sect. 1. cap. 21.*

MANDARU; arbre du Malabar portant des siliques & des feuilles divisées en deux. Cet arbre est décrit dans l'histoire des Plantes de Jacques Zanoni, sous le titre d'*Assitra*, ou d'*Arbor sancti Thomæ*. C'est sous le nom d'*Arbor sancti Thomæ* que le Docteur Herman en envoya une branche au Docteur Syen, de l'Isle de Zeilan, où l'on croit que les marques rouges qui paroissent sur les feuilles sont des taches du sang de saint Thomas, qu'on croit avoir prêché l'Evangile dans cette contrée & dans le Malabar.

Ray en compte les quatre especes suivantes.

1. *Chovanna, mandaru prima*, S. M. *Arbor sancti Thomæ*, D. Herman. *Arbor siliquosa Malabarica foliis bifidis, flore purpurascente striato*, de Syen.

Les fleurs de cette espece bouillies avec du sucre, se substituent avec succès au sucre rosat en qualité de purgatif doux.

2. *Chovanna, mandaru secunda*, H. M. *Arbor siliquosa Malabarica, foliis bifidis majoribus, flore intensius purpurascente.*

Sa racine mâchée est bienfaisante dans les maux de tête & de dents; broyée avec le gingembre sec, & appliquée sur les parties affectées de la goute, elle en modere la douleur. La vapeur de la décoction de ses feuilles dirigée aux endroits du corps où la douleur se fait sentir, en calme la violence. Les fleurs prises en aliment sont purgatives. L'écorce, les fleurs & le fruit broyés ensemble, & mêlés avec de l'eau où on a fait macérer du riz, font mûrir & percer les abscès.

3. *Volutta mandaru*, H. M. *Arbor siliquosa Malabarica, foliis bifidis minoribus, flore albo, striato*, de Syen.

Cette espece a les propriétés des précédentes.

4. *Canschena pou*, H. M. *Arbor siliquosa Malabarica, foliis bifidis minoribus, flore albo flavescente striato*, de Syen. *Mandaru quarta species, flos divi Thomæ.*

M. Compton, Evêque de Londres, avoit un *mandaru* de cette espece dans son Jardin en 1687. Ray, *Hist. Plant.* p. 1751.

MANDIBULÆ LUCII PISCIS; *mâchoires de brochet*; elles sont absorbantes & passent auprès de quelques-uns pour un bon sudorifique, prises dans une dragme d'eau de chardon-béni; d'autres les recommandent dans les pleurésies. Geoffroy. Voyez *Lucius.*

MANDIHOCA. Voyez *Manihot.*

MANDOBI. Voyez *Arachidna.*

MANDRAGORA, *la mandragore.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est monopétale, en cloche, & divisée en plusieurs segmens; son fruit est mou, sphérique, & contient des semences qui ont pour la plupart la forme de rein.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Mandragora; flore subcæruleo purpurascente*, C. B. P. 169. M. H. 531. *Mandragora fœmina*, J. B. 618.
2. *Mandragora fructu rotundo*, C. B. P. 169. Raii Hist. 1. 668. Tourn. Inst. 76. Boerh. Ind. A. 2. 70. *Mandragora*, Offic. *Mandragoras mas*, Ger. 281. Emac. 352. Park. Parad. 377. J. B. 3. 617. *Mandragoras mas vulgatior*, Park. Theat. 343.

La *mandragore* a la racine large, brunâtre, quelquefois toute d'une piece, d'autres fois, divisée en deux ou trois parties, s'enfonçant profondément en terre, poussant plusieurs feuilles d'un vert obscur, longues d'un pié & davantage, larges de quatre à cinq pouces; pointues par leurs extrémités, & d'une odeur fétide; entre ces feuilles naissent des fleurs, chacune sur un pédicule séparé, de la hauteur & de la grosseur de celui de la primerose; ces fleurs sont blanchâtres, d'une seule feuille, divisée en cinq segmens, disposée en cloche, & placée dans de grands calyces à cinq angles; elles sont suivies d'un fruit rond, uni, environ de la grosseur d'une petite pomme, d'un jaune foncé lorsqu'il est mûr, & d'une odeur très-forte. La *mandragore* vient d'elle-même en Espagne, en Italie & en Turquie : mais on la cultive dans les pays froids. Ses feuilles & ses racines sont d'usage.

On en fait rarement usage pour l'intérieur; plusieurs la

regardent comme narcotique & vénéneuse, d'autres ne sont point de cet avis, & prétendent qu'on peut manger de son fruit sans en éprouver de mauvais effet. On s'en sert à l'extérieur dans toutes sortes d'inflammations, pour les tumeurs chaudes & les enflures scrophuleuses. Son suc distilé dans les yeux en éteint la chaleur & la rougeur. On ne l'emploie guere; & quoiqu'il entre dans le populeum, on lui substitue ordinairement la jusquiame ou le tabac Anglois. MILLER, *Bot. Offic.*

On compte ordinairement la *mandragore* entre les narcotiques & les hypnotiques. Je n'assurerai point que l'écorce de sa racine qui est la partie de cette plante que nous vendent nos Herboristes, soit somnifere: mais il est constant que ce seroit à tort qu'on soupçonneroit son fruit de cette qualité. Gaspard Hoffman est incertain si l'on peut manger en sureté la pomme de *mandragore* avec son écorce, ou sans elle. Aëtius semble attribuer toute la malignité aux semences, & insinuer que la pulpe est incapable de nuire à moins qu'on n'en mange avec excès. Mais il paroît démontré par l'exemple de Joannes Faber Lincæus qu'il n'y a aucun danger à manger la pulpe avec les semences. Joannes Terentius nous assure dans ses notes sur Hernandes, *de Plantis Mexicanis*, que ce Professeur en Botanique à Rome, mangea en présence de ses Auditeurs une des plus grosses pommes de *mandragore*, avec sa semence, à jeun, sans en avoir éprouvé d'assoupissement ou d'autres symptomes fâcheux; & que pour donner à son expérience toute la certitude dont elle étoit capable, il en fit autant plusieurs jours de suite, sans rien prendre qu'à son dîner, c'est-à-dire, plusieurs heures après. Joannes Terrentius ajoute avoir lui-même réitéré plusieurs fois le même essai.

Puisque les pommes de *mandragore* peuvent se manger & sont odoriférantes, nous n'avons pas besoin de chercher une autre interprétation au mot Hébreu *Dudaim*, & ce fut sans doute ce fruit que Ruben porta à sa mere Lia. D'ailleurs les anciens nous assurant que la semence de la *mandragore* prise intérieurement purge la matrice: on peut supposer que Rachel lui connoissoit cette propriété & qu'elle ne désira ces pommes qu'à cause de cette propriété médicinale, & que pour se disposer à concevoir. J. BAUHIN.

L'écorce de la racine de *mandragore* qu'on nous apporte des autres contrées, surtout d'Italie, est narcotique & somnifere. SCHRODER.

On l'ordonne rarement pour l'intérieur; extérieurement elle est bienfaisante dans la rougeur & le mal d'yeux, les éréſipeles, les tumeurs dures, les écrouelles & autres. C'est la coutume des Charlatans & des Opérateurs qui courent les Provinces de vendre aux ignorans pour de la *mandragore*, des figures faites des racines récentes de quelques autres plantes, comme de guimauve, de roseau, & surtout de bryone. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Mandragora, flore cæruleo, foliis undulatis, non asperis, fructu ovato.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I. p. 70.

Si l'on met cette plante dans une chambre, ou dans une alcove bien fermée, elle procurera le sommeil à ceux qui en ont besoin. Sa racine agit violemment par haut & par bas, conséquemment ôte les forces & cause quelquefois des convulsions. Ses feuilles bouillies dans du lait & réduites sous la forme d'un cataplasme, s'appliquent avec succès sur toutes les tumeurs scrophuleuses & skirrheuses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MANDRAGORAS. Voyez *Mandragora.*

MANDRAGORITES, μανδραγορίτης, *Vin de mandragore.*

Il se fait de la maniere suivante.

Prenez *de l'écorce de racine de mandragore, une demi-livre.*

Coupez-la par petits morceaux, enfilez ces morceaux & les laissez flotter pendant trois mois dans trente-six pintes de vin.

Transvasez ensuite la liqueur pour votre usage.

La dose ordinaire de cette liqueur est d'un quart de chopine dans une quantité double de passum.

On dit qu'une demi-pinte de vin de mandragore mêlée avec six pintes de vin, plonge dans le sommeil & cause un carus; & qu'un cyathus ou la douzieme partie d'une pinte mis dans une pinte de vin, est mortel. L'usage modéré de ce vin suspend les douleurs & épaissit les catarrhes. Si on le flaire ou qu'on le prenne en clystere, il produira les mêmes effets. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 81.

MANDSJADI, H. M. C'est un arbre Indien qui porte des siliques dont la fleur est pentapétale & en épi. Ses siliques sont longues & contiennent des feves noueuses & de couleur d'écarlate. Cet arbre est un des plus grands qu'il y ait dans tout le Malabar. Il ne porte fruit que vingt ans après avoir été planté, & vit deux cens ans.

On emploie son bois à plusieurs usages communs, à cause de sa solidité. Les payens font usage de ses feuilles réduites en poudre dans leurs cérémonies religieuses. Le petit peuple mange ses feves qui ne sont point désagréables au gout, bouillies ou réduites en farine. Les Jouailliers & les Orfevres en font des poids, à cause de leur parfaite égalité. Chaque *matgelina* (c'est vraissemblablement le nom de ces feves) pese quatre grains, disent-ils; les mêmes Ouvriers les broyent, les humectent avec de l'eau, & les mêlent au borax; ce qui leur donne une soudure dont ils se servent pour réunir les parties séparées par la rupture des ouvrages les plus délicats. Les Medecins tirent des feuilles broyées une potion qui calme les douleurs des reins. RAY, *Hist. Plant.*

MANGA, Offic. *Manga Indica, fructu magno reniformi*, Raii Hist. 2. 1550. Commel. Flor. Mal. 1. 170. *Mangas*, Park. Theat. 1631. *Mangas sive amba*, J. B. 173. *Amygdalam referens fructus hirsutus*, Ejusd. 1. 173. *Mangas & amba linschotani*, Cbab. 12. *Mangas domestica*, Pluk. Almag. 141. Par. Bat. Prod. 351. *Persicæ similis putamine villoso*, C. B. Pin. 440. *Manga, amba, ambo & ambe*, Camel. Syllog. *Arbor mangifera*, Bont. 95. Jonf. Dendr. 72. *Conchifolia India Orientalis comantibus floribus & fere corymbosis*, Pluk. Phytog. Tab. 142. Fig. 1. *Mao, sive mau*, Hort. Mal. 4. 1. Tab. 1. 2. *Amba Persica Indica fructu villoso*, Herm. Muf. Zeyl. 54. *Le mangas.*

C'est un grand arbre de quarante piés de haut, & de dixhuit piés de diametre, étendant ses branches au loin à la ronde, toujours verd, & portant fruit une ou deux fois par an, depuis six ou sept ans jusqu'à cent. On le multiplie soit en greffant, soit en le semant, dans le Malabar, à Goa, à Bengale, à Pegu, & dans plusieurs autres contrées des Indes Orientales.

Son fruit est d'une figure ronde, oblongue, plate, tant soit peu recourbé, ou creusé par les côtés, fait en forme de rein, plus gros qu'un œuf d'oie, poli, luisant, d'abord verd, marqueté de blanc, tirant ensuite sur le jaune, & enfin d'une couleur d'or; sa pulpe est jaunâtre & succulente, assez semblable à celle de la pêche, ou plutôt de la prune, d'abord acide, ensuite aigre, douce & agréable au gout, elle contient un noyau oblong, comprimé, lanugineux, dur & ténace quoi-

que mince, & renfermant une amande calleuse, oblongue, assez semblable au fruit qui porte parmi nous le même nom, de la même grosseur, & d'un gout tant soit peu amer, & assez agréable.

Il y a différentes sortes de ce fruit, comme nous avons différentes pommes & poires, il se diversifie selon les contrées d'où il vient. L'espéce qui est sans noyau & qui est très-agréable au palais, passe pour un caprice de la nature ou pour un fruit qui dégénere. On le coupe par morceaux, & on le mange cru ou après l'avoir fait macérer dans du vin; on le conserve aussi confit. On l'ouvre quelquefois avec un couteau, & on le remplit de gingembre nouveau, d'ail, de moutarde & de sel, avec de l'huile ou du vinaigre, pour le manger avec du riz, ou comme des olives dans leur saumure.

Quant à la nature de ce fruit, il est froid & humide, quoique les Medecins des Indes assurent le contraire. Nous nous servons des *mangas* confits qu'on nous apporte, ainsi que des cornichons confits, en sauces. Les noyaux cuits ou rôtis passent pour avoir la vertu d'arrêter le dévoiement, ce que Garcias dit avoir éprouvé. Les payens se servent de son bois & de son charbon, pour brûler les corps de leurs morts; il est consacré à cet usage, ils en font aussi les cercueils, quoiqu'il soit d'une substance molle & de peu de durée.

Ceux qui mâchent le bétel substituent ces branches à l'areca ou au caunga. On fait des feuilles tendres, de l'écorce de l'avanaco, c'est-à-dire, du ricin, de la semence de cumin, & du parpadagam une décoction très-bienfaisante dans la toux, l'asthme & les autres affections de la poitrine. L'écorce de cet arbre pulvérisée & prise dans du bouillon de poulet est un excellent dissolvant du sang extravasé & coagulé dans quelque partie du corps à l'occasion d'une chute. Le suc de son écorce avec le blanc d'œuf, & une très-petite quantité d'opium, pris intérieurement est un remede puissant contre la diarrhée, la dyssenterie & le ténesme. On fait de sa gomme, des fleurs de riz, avec une très-petite quantité d'opium & de poivre, des pilules qui arrêtent toutes sortes de flux de ventre. Les naturels du pays préparent différens mets avec la fleur de son amande séchée.

MANGAIBA, Marcgrave & Pison. C'est un arbre prunifere, qui croît au Brésil, dont le fruit est oval & contient un grand nombre de semences. Il est très-beau, de la grosseur & de la forme de notre cerisier aigre. Son fruit est aussi gros qu'une prune ou un œuf de poule, rondelet ou ovale, de la couleur de l'or & marqueté de rouge. Ses semences sont jaunes, plattes & au nombre de six, sept, douze ou même davantage. Elles contiennent sous une peau mince, semblable à celle de l'amande douce, mais visqueuse, une amande fort blanche, douce au gout; c'est pourquoi lorsqu'on mange le fruit, on avale la semence entiere. Le fruit n'est bon à manger que quand il se détache de l'arbre; avant qu'il tombe de lui-même il est plein d'un lait acre & amer, & le bétail refuse de s'en nourrir: mais lorsqu'il est tombé il ne tarde pas à mûrir. On en ramasse tous les jours une grande quantité sous les arbres; on ne ramasse que celui qui est fort mou, on laisse le reste sur la terre, afin qu'il s'amollisse. Lorsqu'il est parvenu à parfaite maturité, il se digere facilement, il calme les ardeurs d'entrailles, & rafraîchit dans les fievres. Il ne fait aucun mal à l'estomac, quand même on en mangeroit en grande quantité à jeun, à moins qu'on fût d'un tempérament froid & humide; alors il exciteroit des flatulences & procureroit des selles.

Cet arbre commence à fleurir sur la fin de l'hiver, c'est-à dire, au mois d'Aout, & il est couvert de fruits pendant plus de neuf mois. RAY, *Hist. Plant. p.* 1644.

MANGANESE. Voyez *Magnesia.*

MANGARATIA. Voyez *Zingiber.*

MANGAS. Voyez *Manga.*

MANGLE, ou MANGUE. Voyez *Guaparaiba.*

MANGO, Marchand d'esclaves. Ces gens, nous dit Galien, étoient versés dans l'art d'embellir le corps & la peau des esclaves, dont ils faisoient un trafic avantageux, par le moyen des linimens, des frictions, des dropacismes, & de certains instrumens avec lesquels ils battoient doucement les parties amaigries, pour y rappeller l'embonpoint.

MANGOSTANS, est un fruit des Indes très-exquis, gros comme une petite orange. Son écorce est grise, ou quelquefois d'un verd obscur, ressemblant à celle de la grenade, un peu amere. Il porte en-haut une espece de couronne à plusieurs pointes mousses, qui répondent à autant de rayons renfermans des noisettes ou noyaux entourés d'une chair très-blanche. Sa base vers la queue, est soutenue de deux ou trois petites écailles minces, comme séparées les unes des autres. Sa chair ressemble à celle de l'orange, & est d'un gout fort agréable. Ce fruit croît à un arbre semblable au citronnier. Ses feuilles sont beaucoup plus longues & opposées. Ses fleurs sont jaunes & en rose. LEMERY, *des Drogues.*

Il est cordial & stomachal, son écorce est astringente.

MANGOUSTE, est un animal des Indes, qui approche en figure de nos belettes: mais son corps est un peu plus long & plus gros; son museau est plus délié, & les jambes plus courtes. Sa tête est presque semblable à celle d'un écureuil, & garnie d'un petit poil ras. Ses yeux sont gros & fort vifs, ses oreilles sont courtes & arrondies. Sa queue est couverte d'un poil varié en couleur, elle est longue à proportion comme celle d'un rat. Cet animal a depuis la tête jusqu'à l'extrémité de sa queue, environ deux piés & demi de longueur.

Les Indiens attribuent différentes vertus à la *mangouste.* Ils croyent que son foie est bon pour l'épilepsie; que sa chair mise en poudre & appliquée sur la morsure des bêtes vénimeuses les guérit; que son fiel est bon pour le mal des yeux; que sa graisse est un grand remede pour les humeurs froides, pour les rhumatismes, & pour les douleurs de la goute. LEMERY, *des Drogues.*

MANGUE, ou MANGLE. Voyez *Guaparaiba.*

MANHEB, *Scories*, RULAND.

MANIA, *Manie.*

Il est absolument nécessaire de réduire la mélancolie & la *manie* à une seule espece de maladie, & conséquemment de les examiner d'un même coup d'œil; car nous trouvons par nos expériences & par nos observations journalieres, qu'elles ont l'une & l'autre la même origine & la même cause, c'est-à-dire, une congestion excessive de sang dans le cerveau, qui est la partie la plus foible & la plus tendre du corps, & qu'elles ne different que par le dégré & par le période; ensorte que la mélancolie peut être regardée à juste titre, comme le commencement de la *manie*; & la *manie*, comme l'accroissement, l'effet accidentel; ou le dernier dégré de la mélancolie: tel étoit le sentiment des anciens Medecins. Nous lisons dans Alexandre de Tralles, *Lib. I. cap.* 16. que la *manie* n'est autre chose que la mélancolie poussée à son dernier période, & que tel est le rapport de ces deux maladies, que rien n'est plus aisé que de passer de l'une à l'autre. Arétée dit, *Lib. III. cap.* 5. que la mélancolie est l'origine de la *manie*, & que la cause principale de celle-ci, consiste dans l'accroissement de celle-là. Les observations les plus exactes, & l'expérience de tous les jours confirment la même chose; car nous voyons que les mélancoliques, surtout ceux en qui cette disposition est invétérée, deviennent facilement maniaques; & que lorsque la *manie* cesse, la mélancolie recommence; ensorte qu'il y a passage & retour de l'une à l'autre, selon certains périodes. Les moyens dont un Medecin se servira pour guérir l'une de ces maladies, différeront donc peu de ceux qui conviennent à la cure de l'autre. Celui qui saura dissiper ou affoiblir la cause immédiate de la mélancolie, sera le plus capable de prévenir ou de guérir la *manie.*

Mais avant que d'entrer dans la nature, la formation,

& la différence de ces maladies, nous tirerons des Anciens; mais surtout des Grecs, chez qui les différentes especes de délire étoient très-communes, une exposition des différens phénomenes, signes, & symptomes par lesquels la mélancolie & la *manie* se manifestent. Personne n'a fait une histoire plus exacte & plus circonstanciée de ces maladies qu'Arétée.

Voici la maniere dont il décrit, *Lib. III.* les caracteres de la mélancolie.

« Ceux, dit-il, qui sont attaqués de mélancolie, sont « tristes, abbatus, & chagrins, sans aucune cause ap« parente. Ils tremblent de frayeur, manquent de cou« rage, sont tourmentés d'insomnie, & aiment la soli« tude. Ils entrent facilement en colere, passent brus« quement d'un état à un autre, & se font rendre rai« son des choses les plus légeres & les plus futiles. Ils « ont des tems d'avarice, dans lesquels on ne leur peut « rien arracher: mais ils deviennent bientôt prodigues, « & dissiperoient tout si on les laissoit faire. Ils sont « communément constipés, tantôt ils ne rendent point « d'excrémens, tantôt ils évacuent des matieres seches, « rondes, & couvertes d'une humeur noire & bilieuse. « Leurs urines sont en petite quantité, acres, & bilieu« ses. Ils ont les hypocondres gonflés de flatulences, « les rapports qu'ils ont à la bouche sont putrides & « puants. Ils rendent aussi quelquefois une humeur « acre avec la bile; ils ont le visage pâle, le pouls « lent; ils sont indolens & foibles, & montrent en « mangeant une voracité contre nature.

Voici la maniere dont le même Auteur décrit les signes de la *manie*.

« Si l'on provoque les maniaques, ils passeront de la co« lere jusqu'à la fureur. Les uns, dit-il, errent d'un & « d'autre côté; les autres crient d'une maniere hideu« se; ceux-ci évitent la vue des hommes, se plaisent « dans la solitude, & ne conversent qu'avec eux-mê« mes; ceux-là pleurent & se déchirent le corps. Lors« que ce mal est à son dernier période, ils voyent des « images rouges passer devant leurs yeux, ensorte « qu'ils se croyent, pour ainsi dire, frappés d'un éclair. « Ils ont un penchant immodéré à l'acte vénérien, « qu'ils commettent publiquement sans crainte ni hon« te. Lorsque leur accès est sur son déclin, ils devien« nent stupides, tranquiles, tristes; la connoissance « de leur état les jette dans l'abbatement, & ils déplo« rent leur condition. »

Tels sont les signes de la *manie* dans son commencement, dans son progrès, & dans son déclin, selon Arétée.

J'y ajouterai quelques symptomes antécédens, que j'ai eu occasion de remarquer dans la pratique que j'ai faite de la Medecine. Voici les importans:

« Ils ont les yeux rouges & chargés de sang; les paupieres « dans un tremblement & une agitation perpetuelle; « le visage & la contenance s'altére en eux d'un mo« ment à l'autre: on leur remarque je ne sai quoi de « fier dans l'air, dans la voix, & dans les gestes; ils « grincent les dents, prennent certaines personnes en « une extreme aversion, dorment peu, ont des cépha« lalgies violentes, le sens de l'ouie fort vif, & ils en« tendent dans leurs oreilles un tintement & je ne sai « quels sons harmoniques. » Ajoutez à cela, « qu'ils « sont d'une force incroyable; que quelques-uns d'en« tr'eux sont capables de supporter le froid le plus ex« cessif, & que, dans les femmes le sang s'accumule & « remplit leurs mamelles, surtout lorsque le mal aug« mente. »

Mais comme ces signes de la *manie* accompagnent fréquemment un certain délire aigu, communément appellé phrénésie, Il ne faut point confondre ces deux maladies. Lorsque le délire survient dans le commencement d'une fievre aiguë, ou lorsqu'il paroît quand la fievre est à son dernier période, on lui donnera le nom de phrénésie, & on n'emploiera contre lui d'autres remedes que ceux qui tendront à la guérison de la fievre, s'il suit le mouvement de la fievre, c'est-à-dire, s'il diminue lorsque la fievre diminue. Mais si le mal dure long-tems, s'il n'est point accompagné de fievre, & s'il a été précédé de la mélancolie, on l'appellera *manie*. Il y a une certaine aliénation d'esprit qu'on ne peut appeller ni mélancolie, ni *manie*, ni phrénésie; c'est celle qui est produite dans une personne saine par l'usage de certains narcotiques, comme du *solanum furiosum*, de ses baies, du *lolium temulentum*, de la jusquiame & de ses semences, & de la pomme épineuse. Mais cette derniere espece de maladie, ne résiste point aux remedes, & se guérit radicalement.

Mais pour connoître plus exactement les causes immédiates & réelles de la mélancolie & de la *manie*, dont la destruction est le but principal que se doit proposer le Medecin, nous allons exposer les différentes observations qu'on a faites dans la dissection des personnes qui en sont mortes. Nous lisons dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Dec.* 2. *An.* 6. qu'on trouva dans la dissection d'un maniaque, plusieurs ramifications des vaisseaux carotiques & vertébraux tressées ensemble, & formant comme un filet à la base du cerveau. En écartant le cerveau on apperçut au moins six onces de sérosité sanglante restante dans le crane. En levant avec les doigts la moelle allongée, à la base du cerveau, & examinant les ventricules situés de chaque côté, le plexus choroide parut d'une largeur contre nature, & étendu de part & d'autre sur toute la surface interne des ventricules; d'ailleurs il étoit sensiblement traversé d'un grand nombre de vaisseaux sanguins considérables. Ces vaisseaux livides qui avoient le diametre d'un pois, ouverts avec une lancette, rendirent une sérosité gélatineuse. Henri de Heer dit, *Observat.* 3. qu'ayant disséqué un maniaque, il lui trouva le cerveau trèssec & fort dur, & la partie supérieure du cerveau friable en y appliquant les doigts, dont la substance étoit teinte, de la longueur du doigt, d'une couleur jaune semblable à celle du citron; qu'il étoit d'une mollesse & d'une humidité contre nature aux environs des ventricules, & que l'origine des nerfs paroissoit seche.

On rapporte dans la dissection d'un phrénétique, inserée dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Dec.* 2. *An.* 4. *Obs.* 162. qu'on lui trouva la vésicule du fiel pleine d'une bile semblable à du goudron; que le sinus falsiforme contenoit une espece de substance polypeuse, & que la pie-mere gonflée par plusieurs vaisseaux sanguins, pouvoit se séparer exactement du cerveau, & & qu'elle étoit beaucoup plus épaisse & parsemée d'un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux que la duremere. Je remarquai à peu près les mêmes choses, il y a une trentaine d'années, dans la dissection d'un homme de qualité, d'un tempérament studieux & mélancolique, que le délire prit dans le fort de la petite vérole, & qui en mourut. Je lui trouvai tous les muscles fort denses, compactes, robustes, n'ayant presque point de graisse, & presqu'entierement dépouillés de la membrane adipeuse. Il avoit la vésicule du fiel pleine d'une bile épaisse & noire comme de la poix, & le pancréas large, épais, & dur. Les vaisseaux de la duremere & de la pie-mere étoient gonflés par un sang épais; ils étoient de plus, variqueux dans la pie-mere. Je tirai aussi, du sinus longitudinal, une masse de sang qui avoit la forme de concrétion polypeuse. Il y avoit encore dans les ventricules du cerveau une sérosité livide.

Un examen profond de ces circonstances, peut nous conduire à la connoissance des causes immédiates de ces maladies, & nous mettre en état de les expliquer beaucoup mieux que nous n'eussions fait sans cela. La mélancolie consiste donc dans une occupation vive &

violente de l'imagination fortement attachée à de certains objets, accompagnée d'aliénations d'esprit, d'abbatement long & continu, de crainte & de tristesse sans aucun sujet apparent, & causée par une circulation embarrassée du sang dans les vaisseaux du cerveau, où il s'en fait un amas considérable avec stagnation. La *manie* est une mélancolie violente, accompagnée d'une intrépidité & d'une force contre nature, causée par un influx abondant d'un sang épais & mélancolique dans les vaisseaux du cerveau; au lieu que la phrénésie est une *manie* accompagnée de fievre & produite par une stagnation inflammatoire du sang dans les vaisseaux du cerveau.

Il est donc évident que le cerveau est le siége de toutes les maladies de cette espece, & que c'est avec raison qu'Hippocrate a dit dans le Livre *de Morbo sacro*, que c'est le cerveau qui nous rend capables de raisonner, d'entendre, de voir, & de distinguer le bien & le mal; & que c'est aussi le cerveau qui nous rend fous. Le cerveau est donc la partie la plus noble de notre corps; c'est là que le Createur a fixé, quoique d'une maniere qui nous est entierement inconcevable, le séjour de l'ame, l'esprit, le génie, l'imagination, la mémoire, & toutes les sensations. Quoique la nature & l'essence du principe intelligent & sensible, qui produit dans le cerveau les facultés & les effets, soient si profondes que l'esprit humain n'y comprend rien; cela ne doit point empêcher les Medecins de prononcer sur les observations qu'ils ont faites, que relativement à ce qui se passe dans le sang, à son état, à sa constitution, & à son mouvement dans les vaisseaux du cerveau: les facultés rationelle & sensible, sont si prodigieusement altérées & changées, que c'est de-là qu'il faut déduire les différences qui se remarquent entre les caracteres, les penchans, & les appétits.

Les Anciens, à qui la circulation du sang étoit inconnue, assignoient au délire différentes causes prochaines, qui n'avoient rien de raisonné ni de satisfaisant. Les uns prétendoient qu'il étoit produit par une exhalaison de la bile noire portée au cerveau, & par une secheresse contre nature du cerveau même. D'autres prétendoient que la mélancolie provenoit de la secheresse des esprits animaux, en conséquence de laquelle ils tenoient de la nature de l'eau-forte: aussi disoient-ils que la disposition inflammatoire & sulphureuse des esprits animaux étoit la cause de la folie. Mais nous sommes maintenant en état de déduire de la condition du sang des explications plus exactes & plus sensées, non-seulement des maladies du corps, mais encore de celles de l'esprit.

Hippocrate paroît avoir approché de la vraie cause du délire, autant que le permettoient les connoissances anatomiques de son tems.

« Le sang, dit-il, dans son Livre *de Flatibus*, contribue « tellement à la sagesse, que si vous en troublez le « mouvement, & lui communiquez quelque irrégu- « larité, aussi-tôt il y aura altération dans la prudence, « dans les notions & dans les sentimens de l'ame. »

Il ajoute dans le même endroit:

« Si le sang est en bon état, la prudence aura lieu: mais « elle disparoîtra, si le sang est une fois dépravé. »

Les observations & l'expérience ne nous permettent point de douter, que toutes les fonctions de l'ame, que la raison, l'esprit, le génie, l'imagination & les penchans garderont leur état naturel & convenable, si un sang d'une qualité louable est porté en quantité requise au cerveau, & circule dans les vaisseaux de cette partie d'une maniere libre non-interrompue & uniforme. Il en sera de même des sensations, à moins qu'il n'y ait quelque défaut dans l'organisation. Mais toutes ces nobles fonctions seront changées, dépravées, diminuées ou totalement détruites, si le sang & les humeurs, venant à pécher en qualité & en quantité, ne sont plus portés au cerveau d'une maniere uniforme & tempérée, & y circulent avec violence & impétuosité, ou s'y meuvent lentement, difficilement & languissamment.

Nous avons donc raison d'assurer, que la cause immédiate de la mélancolie consiste dans une congestion; une stagnation, & un embarras contre nature dans la circulation d'un sang épais dans le cerveau, la partie la plus foible du corps; & que la *manie* a son origine & son fondement dans un mouvement impétueux & violent d'un sang épais & mélancolique dans les vaisseaux & les petites fibres du cerveau. Ces définitions deviendront de la derniere évidence, lorsque nous montrerons la liaison qu'il y a entre les causes antécédentes & éloignées de ces maladies.

Puisque nous avons déja remarqué dans les personnes mortes dans le délire, que le mouvement du sang à la tête étoit changé & perverti, & que les vaisseaux y étoient non-seulement engorgés & variqueux, de maniere qu'une grande quantité de sérosité extravasée inondoit la base du cerveau en conséquence de la stagnation, mais encore que les substances médullaire & corticale paroissoient affectées; il ne peut y avoir de doute que la cause de la mélancolie, de la *manie* & de la mort qui les suit, ne consiste dans cet état contre nature.

Après avoir spécifié les causes immédiates & premieres de ces maladies, nous allons maintenant passer aux causes secondes & éloignées qui peuvent contribuer à l'altération & à l'irrégularité de la circulation du sang dans les vaisseaux de la tête & du cerveau. Nous regarderons entre ces dernieres une certaine foiblesse du cerveau même comme le principe immédiat des délires; car sans la préexistence de cette foiblesse, il ne surviendroit aucune altération dans le mouvement du sang au cerveau. Mais d'où proviennent-elles? Des affections violentes de l'esprit, surtout des chagrins longs & continus, de la tristesse, de la crainte, de l'inquiétude & de la terreur. Toutes ces choses ont une influence dangereuse sur le corps, & ne contribuent pas peu à l'affoiblissement du cerveau & à l'altération de la force systaltique de ses vaisseaux. Les mêmes effets peuvent encore être produits par une contention d'esprit excessive, & par des travaux poussés trop loin. Dans ces cas, il est évident qu'il se fait une dissipation considérable des esprits animaux, & qu'ainsi la puissance motrice & sensitive des filets du cerveau & de la moelle allongée doit être considérablement diminuée. C'est par cette raison que les personnes lettrées & les gens d'esprit sont plus sujets aux altérations d'esprit que les autres.

Mais de toutes les causes qui disposent au délire le plus violent, & qui tendent à détruire la force du corps & de l'esprit, en affectant le ton des membranes & des fibres, je n'en connois point de plus terribles que l'excès de l'amour. Voyez les exemples qu'on en trouve dans Forestus, *Lib. X. Observ.* 29. & 30. dans Barthol. *Cent. II. Hist.* 69. & dans Valeriola, *Lib. II. Obs.* 4.

Cette passion est particulierement funeste aux filles qui sont en âge d'être mariées, & qui n'ont eu aucun commerce avec des hommes. Les effets qu'elle produit sont une suite du séjour & de la corruption du fluide séminal, dont la sécrétion se fait abondamment dans les glandes du vagin, surtout dans l'état d'abondance, de luxure & d'oisiveté. Voyez ce qu'ont dit là-dessus Platerus, *Lib. I. Prax. cap.* 3. Georg. Horstius, *Tom. II. Op. Lib. II. Observ.* 68. & les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Obs.* 126. *Dec.* 2. *An.* 10. En conséquence de la liaison mutuelle de l'ame avec le corps, & du mouvement des parties solides & fluides, il se fait congestion & stagnation de sucs dans les organes spermatiques, des idées lascives sont réveillées dans l'esprit, l'imagination s'y attache avec force, & cette

occupation jette l'ame & la raison dans un délire surprenant. Il n'y a d'ailleurs aucune absurdité à supposer, que le fluide séminal spiritueux, corrompu par son séjour, retourne par les vaisseaux lymphatiques dans le sang, & communiqué, pour ainsi dire, par sympathie, sa corruption au fluide, qui est porté dans le cerveau & dans les nerfs, & qui sert au mouvement & à la sensation; d'où il s'ensuit un affoiblissement considérable dans les forces.

D'ailleurs, il est démontré par un grand nombre d'Observations, qu'une évacuation excessive de semence volontaire ou involontaire, a non-seulement été le principe de la mélancolie, mais encore de la *manie*.

Henri de Heer fait mention d'un homme de soixante ans, qu'une perte excessive de semence faite dans les jours de la canicule, jetta dans la mélancolie. Forestus parle, *Obs. Lib. X. Obs.* 25. d'un jeune homme, qui ayant épousé une jeune femme dans le milieu de l'été, devint maniaque par le commerce excessif qu'il eut avec elle. Ce qui ne doit point étonner ceux qui savent que la semence est la partie la plus fluide & la plus active du sang, & qu'elle tient beaucoup de la nature du fluide nerveux. Les évacuations immodérées de semence doivent donc, ainsi que nous l'observons, non-seulement affoiblir les fonctions des sens & la force du génie, mais encore donner lieu à toutes les maladies qui s'ensuivent de la foiblesse du cerveau.

Il est encore important d'observer qu'il y a de certaines familles sujettes à de longs délires, qu'on peut par conséquent compter à juste titre entre les maladies héréditaires: il faut à mon avis chercher la raison de cette communication dans la nature morbifique, & la foiblesse du tissu des parties solides & motrices qui passent des parens aux enfans, surtout si ces premiers sont affectés de ces maladies dans le tems de la génération des derniers.

Mais rien ne précipite d'une maniere plus subite & moins attendue dans la *manie*, une personne saine d'ailleurs, & en qui cet accident n'est précédé d'aucune autre cause, que les narcotiques & les assoupissans pris inconsidérément. Il est démontré par l'expérience, que les semences de pomme épineuse, la jusquiame & les baies de dulcamere vénéneuse, sont capables de produire presque sur le champ une *manie* parfaite. Ceux qui seront curieux de connoître les raisons de l'énergie pernicieuse de ces substances, n'auront qu'à consulter les *Miscellanées des Curieux de la Nature*, *Dec.* 3. *an.* 3. *Obs.* 170. Willis, *de Anim. Brut. cap.* 12. Matthiole, *in Dioscorid.* Lobel, *in Novis stirpium adversariis.* Borelli, *Cent. IV. Obs.* 45. & Van-Helmont dans son *Idæa demens.* D'ailleurs, il n'y a point de Medecin éclairé qui ne sache que les remedes dans lesquels on fait entrer l'opium, ordonnés inconsidérément dans le délire, loin de le calmer, ne font au contraire que l'augmenter & le rendre plus opiniâtre. Nous ne serons pas embarrassés de rendre raison de cet effet, si nous considérons que ces médicamens abondent en un certain soufre volatil & fétide, très-ennemi de la nature, que la chaleur du corps venant à résoudre, transforme en exhalaison, qui s'insinuant profondément dans les petits pores du cerveau & des nerfs, affoiblit la force motrice du fluide par qui y est contenu, & altere l'élasticité des fibres nerveuses, d'où s'ensuivent une diminution & une dépravation considérables dans le mouvement des parties, & dans toutes les sensations.

Les maladies antérieures, mais spécialement les fievres aiguës ne contribuent pas peu à la destruction de la tension & du ton naturel des vaisseaux & des fibres du cerveau: aussi rien n'est il plus ordinaire que de voir des phrénésies suivies d'une espece de délire chronique, après des fievres ardentes, particulierement lorsqu'elles ont tiré en longueur, la fievre de Hongrie, la fievre appellée synoche putride, la fievre bilieuse ou le causus, & quelque fois après la fievre de la petite verole. La raison de ces effets n'est pas bien cachée; il faut nécessairement que dans une ardenr fiévreuse violente, ordinairement accompagnée d'insomnie continuelle, le fluide nerveux qui sert d'une maniere particuliere, au mouvement & à la sensation, soit dissipé; que le tissu fibreux & la structure du cerveau soient en même-tems considérablement offensés; & conséquemment que la sécrétion des esprits animaux ne se fasse plus dans l'ordre naturel.

L'ivresse & l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, affectent aussi considérablement le cerveau, & donnent lieu à la dissipation du fluide nerveux. Ce que Séneque a dit *Epit.* 83. de l'ivresse n'est donc pas moins juste qu'admirable. « C'est une espece de *manie*, selon ce « Philosophe; la cruauté la suit; car elle subjugue la « raison, & détruit la tranquilité de l'esprit. »

Examinons maintenant les causes qui portent le sang avec impétuosité des parties inférieures à la tête; aucune ne me paroit plus capable de tourner promptement une mélancolie, en *manie*, ou de multiplier les paroxysmes de cette maladie, que les accès violens de colere; c'est l'avis de Galien, *in Lib. VI. Aphor.* 23. surtout si la fierté, l'orgueil, la haine, ou un désir insatiable de vengeance s'est emparé de l'esprit. Il faut avouer que les personnes mélancoliques ne sont pas naturellement fort portées à la colere: mais lorsqu'une fois cette passion s'est emparée d'elles, elle les agite si furieusement, que ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les calmer. La colere est extremement nuisible aux mélancoliques, en ce que leur sang qui est épais & compacte, étant mis en mouvement violent, non seulement offense le tissu foible & délié du cerveau: mais s'engorge facilement dans son cours.

Il faut mettre entre ces mêmes causes, le froid pris extérieurement, surtout aux parties inférieures. Que le froid contribue considérablement à causer la mélancolie, ou la *manie*, c'est un fait suffisamment démontré par ce qui se passe dans les mélancoliques, au moment du paroxysme & de l'accès: on remarque toujours en eux du frisson, & une sensation de froid aux parties extérieures. Ces deux effets suffisent pour nous conduire à une explication raisonnée de la multitude des symptomes terribles qui accompagnent la mélancolie. Dans ce frissonnement & ce froid, les parties extérieres sont pour ainsi dire en constriction spasmodique; le diametre des vaisseaux & par conséquent l'espace que le sang occupoit est diminué; ce fluide se porte donc avec plus d'impétuosité & de force sur les parties intérieures. Mais comme il demeure ensuite en stagnation dans les grands vaisseaux, surtout dans ceux des poumons, du cœur & du cerveau; il survient plusieurs maladies différentiées par le lieu où elles ont leur siége: il y aura des anxiétés des oppressions, dans les hypocondres, des hoquets; de l'embarras dans la respiration, des tremblemens, des palpitations de cœur, des vertiges, une sensation de poids dans la tête, du feu dans les yeux, de longues insomnies, & des écarts de l'imagination violemment occupée du même objet.

Nous pouvons encore compter entre ces causes, la diminution, ou la suppression des excrétions de sang, naturelles dans l'un & l'autre sexe. Il est constant par l'expérience, que la mélancolie n'a souvent eu d'autre causes dans des personnes pléthoriques, que l'omission d'une saignée habituelle; l'irrégularité d'un écoulement hémorrhoïdal, ou menstruel; sa suppression imprudemment faite, ou celle d'une hémorrhagie par le nez. Le même effet sera produit si les vuidanges sont supprimées, ou se font foiblement après l'accouchement; si lorsque l'âge de puberté est venu, l'éruption des regles est pénible. Les meilleurs Praticiens sont remplis d'observations qui démontrent que ces accidens seuls suffisent pour causer la mélancolie & la *manie*.

Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Superfœtatione*,

qu'une longue expérience lui avoit appris que la suppression d'une évacuation habituelle de sang, étoit suivie de *manie*. On trouve dans Forestus, *Lib. X. Obs.* 23. & 24. & dans Binningerus, *Obs.* 37. *Cent.* 1. des exemples de *manie* causée par la suppression des regles. Zacutus Lusitanus nous assure *Lib. I. Prax. Admirand. Obs.* 37. & 57. que la mélancolie & la *manie* peuvent être des suites de la suppression de l'écoulement hémorrhoïdal. Car si le sang s'accumule en abondance, & entre en stagnation aux environs des intestins, leurs tuniques nerveuses seront comprimées, & il s'y introduira un mouvement spasmodique dont la force portera le sang accumulé aux parties supérieures & à la tête. Voyez *Hemorrhoïdes*.

On trouve dans Hippocrate, Traité *de Morbis Virginum*, un passage admirable, sur ce mouvement révulsif du sang surabondant.

« Les jeunes personnes, dit-il, en âge d'être mariées, « sont attaquées d'une espece de délire dans lequel elles « s'imaginent voir certains démons, elles sont tour- « mentées de ces apparences, lorsque leurs regles sont « sur le point de paroître pour la premiere fois; avant « ce tems elles n'avoient rien éprouvé de semblable. « Ce qui provient de ce que le sang s'étant accumulé « dans la matrice, par où il cherchoit un issue, l'orifice « de ce viscere ne s'est point trouvé ouvert, & consé- « quemment le sang dont les alimens & la force jour- « naliere du corps augmentoient la quantité, ne trou- « vant point un passage libre, a été contraint de revenir « vers le cœur & vers le diaphragme : mais lorsque « ces parties en ont été surchargées, la malade est tom- « bée dans la folie, dans l'engourdissement, dans la « stupeur, & enfin dans le délire.

Il nous est facile de déduire de ce que nous avons dit, la raison pourquoi la mélancolie est un symptome qui accompagne si fréquemment les maladies hypocondriaques & hystériques. C'est que dans ces cas les visceres n'ont pas le ton qui leur convient, & que la circulation lente qui s'y fait d'un sang épais & surabondant, donne lieu à des spasmes & à des flatulences dans l'abdomen. Ces deux causes suffisent pour expliquer tout ce qui se passe dans les affections hystériques & hypocondriaques.

Nous allons maintenant chercher les causes capables de contribuer à l'épaississement du sang & à sa stagnation dans ces parties. Les plus considérables d'entre elles, sont l'aisance & l'oisiveté, source féconde non-seulement des maladies hypocondriaques & hystériques, mais encore des délires dont elles sont suivies; car un exercice convenable procurant de la force aux parties solides, rendant les humeurs plus fluides, & facilitant leur mouvement, ainsi que l'observation journaliere nous l'apprend; il faut par la raison des contraires que le défaut d'exercice affoiblisse le corps, altere toutes les fonctions, diminue les excrétions habituelles & salutaires, & rende les humeurs épaisses, visqueuses & croupissantes. Ces dispositions malheureuses se fortifieront encore dans la solitude, où des idées illusoires, sombres & noires se présenteront à l'esprit, & détruiront son bonheur & sa tranquilité.

Nous aurions tort d'exclurre les alimens & les boissons, d'entre les causes secondes & éloignées qui produisent la mélancolie & la *manie*. Car s'il arrive qu'il se soit fait un amas excessif d'humeurs dans l'estomac, le malade deviendra vorace; il se sentira un appétit dévorant; s'il se jette alors sur des alimens d'un tissu grossier, durs, flatulens, difficiles à dissoudre, sans prendre en même-tems une quantité suffisante de boisson, il engendrera en même-tems des humeurs épaisses & crues qui serviront d'aliment continuel à la mélancolie, dont la *manie* sera le dernier degré, lorsque ces humeurs seront portées dans le sang, leur effet sera de rendre les fibres dures, roides, & conséquemment moins propres à satisfaire aux différentes fonctions auxquelles elles sont destinées.

Mais pour achever de répandre de la lumiere sur la nature de la mélancolie & de la *manie*, nous observerons que le sang des personnes qui en sont affligées, est au sortir des veines, noir & plus chaud que dans l'état naturel, ainsi que nous l'apprend Etmuller *in Colleg. Pract.* à quoi Lindanus ajoute qu'il dépose sa sérosité plus lentement, & qu'elle est en moindre quantité; que si on le met dans des balances, on le trouvera plus pesant, que l'évaporation en est plus lente, & qu'il laisse une plus grande quantité de marc épais, que celui des personnes saines. D'ailleurs les excrémens des mélancoliques & des maniaques, sont ordinairement en petite quantité, durs, d'un rouge foncé, & quelquefois grisâtres, & les urines qu'ils rendent dans le paroxysme, claires & légeres.

Nous avons remarqué que les personnes sujettes à la mélancolie & à la *manie*, sont non-seulement celles qui sont pesantes, stupides, & sans mémoire : mais plus fréquemment encore les gens d'esprit, les Poetes, les Philosophes, & ceux dont l'étude des parties les plus profondes des Mathématiques & de l'Algebre est devenue la passion. L'expérience nous a encore appris que ceux qui sont d'un tempérament mélancolique & bilieux, d'une habitude de corps maigre, qui ont les fibres roides & tendues, & le pouls prompt, ainsi que ceux qui sont enclins à la colere, & que des altercations domestiques irritent facilement & fréquemment, surtout pendant les repas, sont ordinairement plutôt attaqués de *manie* que tous les autres. Les personnes naturellement languissantes, foibles, craintives, & dont la chair est humide & lâche, ne sont pas tout-à-fait à l'abri de cet accident; ainsi qu'il paroît par les jeunes femmes en qui les regles sont supprimées, & par les femmes en couche, dont les vuidanges ne se font pas convenablement, elles sont sujettes les unes & les autres à des maladies de l'esprit. Hippocrate a remarqué sensément, *Lib. II. Epid. 6. Sect.* 3. de même que Galien, *Lib. 3. de Locis affectis, cap. 6.* que les personnes d'un tempérament sanguin étoient exposées aux maladies mélancoliques & hypocondriaques: ce que l'expérience a confirmé.

Mais puisque pour connoître la nature particuliere & le caractere des maladies de l'esprit, & porter un jugement exact de leur évenement & de leur cure, il est de la derniere importance de bien connoître les différentes circonstances capables de les produire; il est à-propos de discuter avec quelque soin, si elles proviennent de l'action de quelque cause morale sur l'esprit, ou si c'est de l'influence de quelque cause physique sur le corps; car rien n'est plus commun dans le cours de la pratique, lorsqu'on vient à chercher l'origine d'une de ces maladies, que de trouver des personnes qui vous donnent lieu de penser que quelque agitation violente & subite d'esprit, la colere, la terreur, de longs chagrins, des inquiétudes, un excès d'amour en sont les premiers fondemens. S'il se joint à ces choses, une foiblesse héréditaire du cerveau, & des sensations intérieures, ou quelque défaut remarquable dans le régime, comme l'ivresse, le refroidissement excessif du corps; le commerce immodéré avec les femmes, l'homme le plus sain & le plus vigoureux d'ailleurs, sera affecté de ces maladies d'esprit, qu'on ne dissipera qu'avec difficulté & à la longue, sans qu'il se soit manifesté antérieurement en lui aucun symptome de maladie chronique. Dans ce cas, le mal passe pour idiopathique & essentiel, & l'esprit en sera d'autant plus sensiblement troublé.

L'espoir de guérir sera beaucoup mieux fondé, & beaucoup plus raisonnable, si le délire mélancolique n'est que symptomatique; s'il accompagne dans les hommes quelque affection hypocondriaque, & dans les femmes quelque affection hystérique; ce que l'on recon-

noîtra, si les premieres voies sont affectées de spasmes, de flatulences, de borborygmes, & d'éructations; si le diaphragme est comprimé & gêné; si les excrémens sont durs; & s'il y a tension violente aux hypocondres, accompagnée d'une espece de chatouillement; tous symptomes auxquels se joignent ordinairement les douleurs lancinantes de tête, le vertige, le tintement d'oreille, & les insomnies. On pourra se promettre encore la guérison du malade, si la maladie provient de quelque fievre intermittente maltraitée d'une suppression des regles, ou des vuidanges, ou d'un écoulement hémorrhoïdal, ou de l'usage des narcotiques. Les remedes convenables en pareil cas & le retour de ces excrétions naturelles, soulageront considérablement le malade, s'ils ne le restituent pas en parfaite santé.

Il en est de toutes les especes de *manie*, ainsi que de toutes les maladies du cerveau, & des esprits animaux; elles ont leur degré d'intensité, de rémission, & des périodes de tems marquées, auxquelles elles reparoissent. Lorsque les paroxysmes sont légers, & que le mal ne fait, pour ainsi dire, que de commencer, la cure n'est pas difficile. Mais s'il est invétéré; s'il a jetté de profondes racines; & si les rémissions sont rares, il faut le regarder comme presque incurable; car le tissu du cerveau qui est le siége de l'ame, & celui du fluide nerveux se déprave si singulierement à la longue, que toutes les connoissances & toute l'attention du Medecin suffisent à peine pour les restituer dans leur état naturel. Ce qui fait, à mon avis, qu'on guérit si rarement les fous, c'est qu'ils prennent en aversion leur Medecin, & qu'ils regardent les remedes comme des poisons. C'est tout le contraire des mélancoliques, & surtout des hypocondriaques: ce qui fait empirer leur état, c'est qu'ils se livrent trop aux remedes, & qu'ils ne cessent de tourmenter leur Medecin pour en essayer de nouveaux. Un signe très-fâcheux, & qui annonce l'accroissement & le degré désespéré de la *manie*; c'est lorsque les malades passant d'un profond sommeil à un délire continuel, sont insensibles à la violence du froid, & ne sont point émus par les remedes forts & drastiques, soit émétiques, soit purgatifs. Il ne faudra point douter que la mort ne soit très-voisine, si le défaut de sommeil & la longue abstinence ont détruit les forces, ou si le malade devient épileptique, convulsé, ou léthargique.

Un habile Medecin n'ignorera point que les maladies de l'esprit sont d'une nature, & d'un caractere particulier, & qu'elles different spécialement des autres maladies, en ce qu'elles ont des intervalles de rémission extremement longs; ensorte que les malades passent pour entierement sains, & parfaitement guéris. Lorsqu'au contraire leur indisposition est réglée, & qu'elle doit reparoître à certains tems marqués, surtout aux environs des solstices & des équinoxes, ou lorsqu'elle a commencé; si le mal en est à ce point, il ne faudra pas désespérer de sa guérison; le Medecin pourra se flater d'en venir à bout, si le malade est assez raisonnable pour observer exactement tout ce qu'il lui prescrira.

Arétée parle de la *manie*, *Lib. III.* dans les termes suivans:

« Cette maladie, dit-il, se termine de deux manieres, « ou par rémission, ou par une guérison totale. La ré« mission ne fera point salutaire, si elle s'est faite d'el« le-même, & si elle n'a point été procurée par l'usage « des remedes, ou par la constitution saine de la saison « de l'année. Ce qui démontre ce que je dis, c'est qu'on « a vu des maniaques qui paroissoient parfaitement « guéris, retomber dans leur indisposition au printems, « ou dans une autre saison, tantôt par un mauvais régi« me, tantôt par quelque accès de colere. »

Une chose qui mérite particulierement d'être remarquée, c'est que la nature fait quelquefois ses fonctions naturelles & vitales, d'une maniere surprenante, dans les maniaques; ensorte que ces malades sont rarement attaqués de quelqu'autre indisposition, lors même que plusieurs causes extérieures concourent à en produire. C'est pourquoi les fous sont rarement attaqués de maladies épidémiques; & les exemples de personnes attaquées de maladies d'esprit violentes, qui ont vécu pendant soixante-dix ans & davantage, ne sont pas fort rares.

Il se fait quelquefois une terminaison salutaire de ces maladies, par les forces seules de la nature, qui amene sans le secours de la Medecine, quelques évacuations critiques de sang, par le nez, par la matrice, ou par l'anus. Cette espece de résolution sera d'autant plus certaine, qu'il y aura plus d'apparence que la maladie tiroit son origine de la suppression de ces évacuations. Hippocrate observe sensément, *Aph. 21. Sect. 6.* que la *manie* peut se terminer par des varices & par des hémorrhoïdes. J'ai vu moi-même des personnes attaquées dans leur jeunesse, d'une violente mélancolie hypocondriaque, en guérir dans un âge plus avancé, par une évacuation hémorrhoïdale. La mélancolie & la *manie* se terminent aussi par des flux & par des dyssenteries. Voyez Hippocrate, *Aph. 9. Sect. 7.* & il n'y a pas long-tems qu'un jeune homme guérit de la *manie*, par une diarrhée causée par un grand effroi. Nous ne manquerons pas de rapporter ici une Observation importante d'Hippocrate; *Aph. 65. Sect. 5.* cet Auteur nous dit, que quand il paroît des tumeurs avec des ulceres, il est rare que le malade soit attaqué de *manie*: mais qu'il en est menacé, lorsque ces tumeurs disparoissent subitement. Cette doctrine est confirmée par un grand nombre d'observations qui nous constatent que la mélancolie s'est terminée en plusieurs personnes, par des pustules & par une demangeaison à la peau. Nous lisons dans Forestus, *Lib. X. Observ. 24.* qu'une fille folle guérit de cette indisposition par des ulceres qui se formerent à ses jambes; & dans Amatus Lusitanus, *Cent. II. Obs. 47.* que la suppression d'un ulcere a produit la mélancolie.

CURE.

La méthode de traiter quelque maladie que ce soit, consistant à en attaquer, & à en détruire les causes; & les indications curatoires, ainsi que le choix des remedes convenables se déduisant de la connoissance de ces causes: c'est sur ce que nous avons dit jusqu'à présent que doit être fondée la maniere de traiter les maladies de l'esprit. Or nous avons démontré que la cause immédiate & prochaine du délire, soit foible & craintif, soit violent & furieux, est dans un mouvement impétueux du sang & des humeurs à la tête, & dans une circulation languissante ou trop accélérée des fluides dans les vaisseaux du cerveau, désordre de l'œconomie animale, immédiatement suivi de différentes irrégularités & troubles de l'imagination; il est évident que pour prévenir, soulager, ou guérir ces maladies, il faut principalement:

1°. Procurer une dérivation au sang ramassé en trop grande abondance dans le cerveau, vers les parties inférieures; & le restituer dans une circulation libre & uniforme, tant à la tête, que dans le reste du corps.

2°. Détruire les causes matérielles & occasionnelles qui pervertissent le mouvement naturel du sang, & donnent lieu à son transport à la tête, & rendre aux excrétions habituelles, naturelles & salutaires la condition qui leur convient.

3°. Redonner aux vaisseaux & aux membranes du cerveau, la force systaltique qui leur est naturelle.

J'observerai d'abord à l'honneur des Anciens, & surtout des Grecs; qu'ils étoient beaucoup plus intelligens dans ces maladies, & plus heureux dans la cure qu'ils en entreprenoient, que les Modernes. Ce que j'attribue aux deux causes suivantes: la premiere, c'est que les

les délires étoient très-fréquens, & très-variés dans leurs Contrées, ce qui rendoit leur expérience d'autant plus grande.

La seconde, c'est qu'ils avoient par la même raison des occasions beaucoup plus communes de connoître la force & les propriétés de leurs remedes. Pour être suffisamment convaincu de ce que je dis; on n'a qu'à jetter les yeux sur le Livre d'Hippocrate, intitulé, *de Insania*. Que la vraie cause du délire lui étoit bien connue! « Lorsque le cerveau, dit-il, est subitement « échauffé par l'effervescence du sang dans les veines, « le malade a des rêves effrayans, son visage & ses yeux « deviennent rouges, & son esprit agité médite quel« que mauvaise action : mais lorsque le sang vient à se « distribuer également dans ses vaisseaux; tous ces « symptomes cessent. » Il ordonne ensuite pour la cure de cette maladie, la saignée, l'eau en boisson, & une potion d'hellébore blanc. Les autres anciens Medecins ne se sont gueres écartés de la simplicité de cette méthode. Si nous parcourons leurs Ouvrages, nous verrons que c'étoit avec beaucoup de succès qu'ils prescrivoient contre ces maladies terribles, les remedes les plus simples, comme la saignée, les bains préparés d'eau douce, l'eau pure en boisson, les eaux minérales, le lait, le petit-lait, & les évacuations fortes, ou modérées, selon l'état du malade.

Mais entre tous les remedes recommandés par les Anciens dans les maladies dont il s'agit, il n'y en a point de plus vanté que la saignée. On trouve dans Alexandre de Tralles, *Lib. I. cap.* 16. un passage célebre sur l'usage & les avantages de ce remede.

« La mélancolie, dit cet Auteur, est une des suites de la « surabondance du sang; si le malade est d'une habitu« de de corps maigre, s'il est dans la vigueur de son « âge; s'il y a suppression d'écoulement menstruel, « ou hémorrhoïdal, & si le visage est plus rouge, & « les veines plus gonflées que dans l'état naturel; il « faut en venir sur le champ à des saignées copieuses; « surtout si elles ne sont point contre-indiquées par « l'état des forces du malade. Mais si les forces du ma« lade ne permettent point à cette évacuation d'être « considérable; on se contentera de tirer une quantité « suffisante de sang à deux ou trois reprises. S'il arri« voit que ce fluide fût, pour ainsi dire, engorgé dans « le cerveau, il faudroit ouvrir hardiment la veine « frontale.» Mais il veut que cette opération « soit pré« cédée d'une évacuation préliminaire de tout le corps. « Car si l'on travaille sur la tête, dit-il, avant que d'a« voir purgé le corps de ses humeurs récrémentitielles, « on fera plus de mal que de bien, en donnant lieu à la « matiere de se potter à la tête en plus grande quanti« té qu'elle ne faisoit. »

Arétée fait aussi beaucoup de cas de la saignée dans la cure de la mélancolie, & voici la maniere dont il croit qu'il est à propos d'user de ce remede.

« Si le sang, dit-il, est épais, bilieux & noir, on ouvrira « la veine, & on réitérera cette opération, non le mê« me jour, mais les jours suivans, jusqu'à ce qu'on ait « tiré une quantité de sang suffisante; on proportion« nera la quantité de sang à tirer en un jour, à la force « qu'on remarquera au malade. On aura soin de le « bien nourrir, s'il est nécessaire, pour qu'il puisse sup« potter une seconde évacuation. S'il est maigre, & « s'il manque de sang, on n'en tirera qu'autant qu'il en « faut pour que les forces s'en ressentent, sans en être « trop affoiblies. S'il arrive que la quantité de sang « qu'on aura évacuée soit trop grande, la nature privée « d'une partie de ses appuis sera trop foible. »

Cœlius Aurelianus dit, *Lib. I. cap.* 5. qu'il n'y a point de remede plus nécessaire & plus efficace dans les maladies opiniâtres de l'esprit, que la phlébotomie; il fait en même-tems un grand éloge des scarifications, & de l'application des sangsues. « Lorsque le mal est à son « dernier période; il faut, dit-il, raser la tête, & ap« pliquer des ventouses avec scarification. » Galien recommande pareillement la saignée dans cette espece de mélancolie, qui a son siége dans les veines, & qui affecte tout le corps. Les Arabes sont aussi pour la saignée en pareil cas : mais ils veulent qu'elle se fasse à certaines veines; comme la jugulaire, la frontale; ou la temporale; ou qu'on applique des ventouses avec scarifications entre les épaules, ou qu'on ouvre les veines hémorrhoïdales avec des sangsues.

Quelques Medecins célebres du dernier siecle, comme Fernel, Riviere, Jerôme Mercurialis, Hornius, Sylvaticus, Joannes Fortis & Ballonius usoient du même remede, non-seulement pour prévenir ces maladies; mais encore pour les guérir; & tous ont assuré qu'ils n'en connoissoient point de plus efficace. Je sai par ma propre expérience, qu'on ne peut rien faire de mieux que de saigner dans la *manie*: mais je voudrois que ce fût avec les précautions suivantes :

Lorsqu'il y a surabondance de sang épais & grumeux, il faudroit ouvrir d'abord la saphene; quelques jours après une veine du bras: saigner ensuite à la tête, ou au cou, piquer la jugulaire, mais avec circonspection; ou irriter les narines avec une paille, & procurer une évacuation de sang par cette voie : enfin ouvrir la veine frontale avec une lancette émoussée, afin de ne point offenser le péricrane; après avoir appliqué une ligature autour du cou, assez serrée pour faire gonfler les vaisseaux du visage.

Les Anciens avoient encore d'autres remedes d'une efficacité singuliere tant dans la mélancolie, que dans la *manie*: les plus importans étoient les bains d'eau chaude, dans lesquels le malade étoit entierement plongé, ou seulement jusques aux parties hypocondres, les demi-bains, & les bains des piés. Nous lisons dans Alexandre de Tralles, *Lib. I.* que les bains d'eau douce sont entre toute autre chose bienfaisans aux mélancoliques; qu'il faut que ces bains soient chauds, & que le malade y demeure assis pendant long-tems, si c'est en été. Arétée ordonne, *Lib. VII.* aux mélancoliques les bains naturellement chauds : « car la mollesse « & le relâchement de la chair, dit-il, doit contribuer « considérablement à la rémission de cette maladie; « puisque les mélancoliques ont la chair seche & ten« due. » Entre les Méthodiques, Prosper Alpin nous assure dans sa *Medecine des Egyptiens*, que des mélancoliques ont été parfaitement guéris par des bains chauds versés sur tout le corps, mais spécialement sur les sutures de la tête. Nous voyons dans Cœlius Aurelianus, que les Anciens prescrivoient aussi les bains dans la *manie*. Cet Auteur recommande expressément aux maniaques l'usage des eaux minérales, entre lesquelles il donne la préférence à celles qui sont chargées de nitre, pourvu qu'elles n'aient point une odeur fétide, capable d'offenser les membranes de la tête. Galien dit, *de Locis affectis*, *cap.* 9. avoir guéri plusieurs mélancoliques & maniaques par des bains d'eau tiede.

Si nous examinons attentivement, quel est l'effet des bains, nous ne douterons point qu'ils ne soient très-salutaires dans la mélancolie & la *manie*. Les paroxysmes de *manie*, dont quelques personnes d'une constitution atrabilaire sont attaquées en certain tems, ne peuvent gueres être attribués à d'autres causes qu'à une constriction violente des parties fibreuses & nerveuses de la surface & des extrémités du corps, en conséquence de laquelle le sang est porté aux parties supérieures. Aussi, Hippocrate, dit-il, *Sect.* 1. *Aphor.* 56. que la transmigration des humeurs d'un lieu dans un autre, est très-dangereuse dans les maladies atrabilaires, & qu'elle annonce la paralysie, les convulsions; ou la *manie*. Or l'eau modérément chaude, amollissant & relâchant les parties dures & resserrées surtout aux

extrémités du corps, non-seulement diminue & détourne de la tête l'impétuosité du sang : mais produisant de la dilatation dans les vaisseaux, elle fait dériver les humeurs des parties supérieures aux parties inférieures : ensorte que la circulation des humeurs dans tout le corps, & surtout à ses extrémités, redevenant uniforme, & le corps perspirable ; il n'y a aucun doute que les mélancoliques & les maniaques n'en soient considérablement soulagés.

Quant à la nature des bains & à la maniere de les préparer, il est évident par ce que nous avons dit, que les eaux légeres & subtiles, telles que celles de pluie & de riviere sont beaucoup plus propres à remplir les indications dont nous avons fait mention ci-dessus, que les eaux dures & que les eaux de fontaine. C'est-là sans doute la raison pourquoi les eaux chaudes minérales, qui outre qu'elles sont très-subtiles, contiennent un principe minéral alcalin très-délié, telles que celles d'Embsen & de Teunacen, prises intérieurement & extérieurement, sont plus efficaces dans les maladies de la tête qu'aucunes autres. Mais si l'on n'étoit point à portée de se procurer des eaux légeres, il faudroit alors corriger les eaux de fontaine & les eaux dures, avec du froment, du son, de l'orge, des mauves, de la graine de lin & des racines de guimauve, le tout enfermé dans un sachet. Il y en a qui les coupent avec du lait, ou qui y mettent une quantité suffisante de potace.

Il faut bien se garder de prendre ces bains trop chauds ; il faut qu'ils soient seulement tiedes ou d'une chaleur modérée. L'effet de ces bains sera d'autant plus certain dans la mélancolie & dans la *manie*, & le sang qui est en stagnation dans les veines de la tête, d'autant plus efficacement dérivé vers les parties inférieures, qu'on aura été plus exact à verser sur la tête du malade de l'eau froide, & à la lui couvrir de linges trempés dans de l'eau froide, avant que de le mettre dans le bain. Cette pratique n'étoit point inconnue à Celse. Il ordonne *Lib. VI. cap.* 18. de verser de l'eau froide sur la tête du malade, avant que de le plonger dans l'eau ou dans l'huile ; il dit, *Lib. I. cap.* 4. que rien n'est plus propre à fortifier la tête que l'eau froide, dont il faut l'arroser beaucoup plus long-tems qu'aucune autre partie. Enfin il veut que l'on se baigne tous les jours la tête dans un grand vaisseau d'eau froide. C'étoit aussi le sentiment d'Aretée. Lorsqu'un malade est maniaque, il faut, dit-il, lui arroser la tête avec de l'eau froide. La raison de cette pratique est évidente. Car telle est la force & l'énergie du froid qu'en pénétrant à travers les membranes & les vaisseaux du cerveau dilatés par le sang qui y croupit, il les resserre, les fortifie & facilite conséquemment la discussion des humeurs qui y sont en stagnation.

Après avoir parlé des bains, nous allons maintenant passer à l'examen des autres remedes.

Le cas que les anciens & les modernes ont fait des purgatifs dans la cure de la *manie* & de la mélancolie est un sûr garant de leur importance. Mais comme ces remedes operent diversement & qu'entre eux les uns sont doux & les autres violens, il est à propos de spécifier ceux qui conviennent dans les maladies dont il s'agit. Les plus habiles Medecins sont tous d'accord, que les purgatifs doux & tempérés, comme la manne, la casse, la rhubarbe, l'agaric, les feuilles de séné, le polypode de chêne, la crême de tartre, le tartre vitriolé & les sels neutres des eaux minérales pris sous différentes formes dans la *manie* & la mélancolie, surtout lorsqu'elles proviennent d'une affection hypocondriaque, & d'une stagnation de sang dans les intestins, & dans les ramifications de la veine-porte, doivent être préférés aux purgatifs acres & drastiques, en ce que leur opération est plus sûre, plus modérée & moins tumultueuse, particulierement pris en décoction ou en infusion, non tout à la fois, mais à plusieurs reprises & à différens intervalles, c'est-à-dire, en les faisant agir comme des altérans.

Je conviens qu'on trouve l'hellébore blanc & noir recommandé dans les écrits des Medecins & surtout dans ceux des anciens, comme un spécifique puissant dans la mélancolie & dans la *manie*, quoiqu'il ait une acrimonie subtile & virulente. Hippocrate ordonne, *Lib. de Insomniis*, pour prévenir la *manie*, de purger avec de l'hellébore blanc, & de faire succéder à ce purgatif un régime convenable. Il pense dans son premier Livre *de la Diete*, que l'hellébore blanc est un remede très-salutaire pour les mélancoliques timides & abattus. Celse est du même avis, & il nous assure, *Lib. III. cap.* 18. qu'on soulage considérablement les mélancoliques en les purgeant avec de l'hellébore blanc auquel il veut qu'on revienne à différens intervalles, supposé qu'il n'ait point produit dès la premiere fois l'effet qu'on en attendoit. Mais il est vraissemblable que les anciens ne recouroient si souvent à l'hellébore, à l'élatérium & aux autres drastiques, que parce qu'ils manquoient de purgatifs doux & tempérés. D'ailleurs Galien nous insinue, *Lib. de Articulis*, que l'usage fréquent qe'on faisoit jadis des purgatifs violens, suppose dans les anciens la maniere de les préparer & de les rendre innocens. Ce qui doit nous faire regretter la plupart de leurs Ouvrages que nous avons perdus. Cette conjecture de Galien est confirmée par un Ouvrage d'Hippocrate intitulé, *de Helleboro*, dont malheureusement il ne nous reste que le commencement.

J'ajouterai qu'en examinant avec soin les passages d'Hippocrate & des autres premiers fondateurs de la Medecine, où ils ont recommandé l'hellébore dans la mélancolie & dans la *manie*, on trouve que la maniere dont ils usoient de ce remede, le véhicule qu'ils lui donnoient & les autres remedes auxquels ils l'allioient le corrigeoient, émoussoient son acrimonie, & rendoient son action douce & modérée, de forte & de drastique qu'elle eût été sans cela. Nous lisons dans Dioscoride qu'un certain Philonide d'Enna en Sicile, avoit composé un Ouvrage sur le régime qui devoit précéder l'usage de l'hellébore, & sur une maniere particuliere de le préparer : mais cet écrit n'est point parvenu jusqu'à nous. Plusieurs endroits d'Hippocrate concourent à prouver la même chose ; lors, par exemple, qu'il ordonne dans son Livre *de la Diete* de purger avec l'hellébore blanc, il veut que ce purgatif soit précédé de fomentations & de l'observation d'un régime convenable. Il dit dans son Livre *de Veratro*, qu'il faut humecter le corps par une grande quantité d'alimens liquides, & par le repos, avant que de faire prendre l'hellébore blanc ; il ordonne, *Lib. VI. Epid.* de préparer le corps à l'hellébore blanc par des bains & par des alimens liquides ; il veut aussi que l'on prenne tant devant qu'après les drastiques, une quantité suffisante de lait d'ânesse, se proposant apparemment par ce moyen d'en affoiblir l'action.

Mais ne savons nous pas qu'on peut ordonner non-seulement les drastiques, mais même des substances regardées à juste titre pour des poisons, sans préjudicier aucunement à la santé, en humectant suffisamment le corps, avant que de les faire prendre, & en le préparant par des alimens adoucissans, nourrissans & oléagineux, & par le lait ; ou en faisant succéder ces correctifs à l'usage de ces substances. Quelle raison aurions-nous donc de soupçonner les anciens d'avoir ordonné les drastiqnes inconsidérément, & de n'avoir pas su les corriger, émousser leur acrimonie & les réduire à la condition des purgatifs doux & modérés ?

Cette méthode n'étoit certainement point ignorée d'Alexandre de Tralles.

« Dans la mélancolie, dit-il, il faut user de purgatifs « doux, d'un régime humectant & interposer des « bains ; ceux qui ordonnent des antidotes & des pur- « gatifs chauds, surtout l'hiera, ne font que rendre « leurs malades plus furieux & plus fous, en rendant « le sang plus sec & plus acre. Lors donc qu'on aura

« fait usage des remedes simples & incapables d'é- « chauffer le corps, on en viendra à un régime humec- « tant, & j'ai plus guéri de mélancoliques par la diete « & par le régime, que par les remedes. «

L'expérience d'Alexandre de Tralles n'a rien que de très-conforme à la raison; car quelle indication pourroit-il y avoir d'augmenter l'irritation du systeme nerveux dans la *manie*, où toutes les parties du corps sont dans un tumulte & dans une agitation contre nature. Les humeurs atrabilaires, mélancoliques, glutineuses, épaisses, acides & salines, logées dans les vaisseaux, loin de demander des purgatifs acres, veulent au contraire avant que d'en tenter l'excrétion, être délayées, corrigées & préparées à l'évacuation. Enfin il n'y a point de remede qu'il soit plus dangereux d'ordonner inconsidérement dans la mélancolie & dans la *manie* que les purgatifs. C'est ce que Jean Heurnius a bien connu, lorsqu'il a dit, *Lib. III.* que l'abus de ces remedes importans étoit d'autant plus coupable, qu'une faute commise par témérité étoit alors irréparable par quelque adresse que ce fût. Aussi Platon a-t'il judicieusement remarqué que les maladies chroniques entre lesquelles il compte la mélancolie, ont des périodes auxquels elles tendent; & que c'est les irriter, que d'employer contre elles des remedes avant qu'elles y soient parvenues. La conduite d'Hippocrate nous prouve bien aussi combien les précautions sont nécessaires dans l'usage des purgatifs; lorsqu'il entreprit la cure de Démocrite, il ne voulut jamais lui permettre d'user d'hellébore, qu'en sa présence.

Après avoir remarqué ci-dessus que les anciens avoient apparemment quelque maniere innocente & sûre d'ordonner l'hellébore, qui nous est maintenant inconnue, il est à propos d'ajouter quelque chose là-dessus.

Entre les modernes plusieurs Medecins habiles ont cherché pendant long-tems, & avec beaucoup de soin, cette méthode qu'on soupçonne les anciens d'avoir possédée. Lindenius paroît l'avoir fait avec quelque succès. Cet Auteur après avoir recommandé l'hellébore, *in Col. M S. ad Praxim. Chym.* nous apprend à le corriger, & nous assure avoir guéri par ce moyen des *manies* commençantes & même confirmées. Lindenius prend environ une dragme & demie d'hellébore blanc, il le fait bouillir dans du vin jusqu'à ce qu'il soit mou, il le retire ensuite, jette la premiere décoction de ce vin, en remet de nouveau, & y laisse l'hellébore pendant une nuit dans un lieu chaud. Cette infusion lui donne un vin d'hellébore plus ou moins fort, & d'une qualité telle qu'il la désire. Une dragme de ce vin a, dit-il, suffisamment d'action.

Mon avis sur la correction de l'hellébore, est que tout Medecin prudent doit s'interdire en général les drastiques, quels que soient les moyens qu'on ait employés pour les corriger, & les dépouiller de leur qualité acre & caustique, puisqu'on peut se promettre des effets aussi salutaires & plus sûrs d'un usage raisonné des évacuans doux dont nous avons fait mention ci-dessus. Mais enfin si quelqu'un veut employer l'hellébore, je ne le blâmerai point, pourvu qu'il ait été bien préparé; car il il est constant que la qualité maligne des drastiques consistant en un sel extremement acre & subtil, peut être totalement détruite par une longue ébullition. Lors donc qu'on voudra employer l'hellébore, on n'aura qu'à le faire bouillir dans de l'eau ou du vin, & l'on sera sûr de l'avoir dépouillé de son acrimonie. Voyez *Helleborus*.

Après avoir traité des purgatifs, considérons maintenant les eaux minérales ou les eaux pures de fontaine, dont l'efficacité est si bien connue dans la mélancolie & la *manie*.

La *manie* tirant généralement son origine de la mélancolie, la mélancolie des affections hypocondriaques, & les affections hypocondriaques des sucs impurs & viciés qui circulent languissamment dans les intestins; la circulation de ces fluides devant être remise dans son état libre & naturel, afin que les obstructions des visceres soient levées; & l'expérience ayant déterminé les Medecins tant anciens que modernes à mettre leur confiance dans l'usage des eaux minérales chaudes ou froides, il est évident qu'on a en elles un remede dont on peut attendre des effets salutaires, & qui mérite d'être bien connu. J'avoue que je renoncerois moi-même à la pratique de la Medecine, si les propriétés des eaux minérales m'étoient étrangeres. C'est principalement par leur moyen, c'est en en faisant un usage raisonné, tant extérieurement qu'intérieurement, qu'on parvient à prévenir & à guérir les maladies chroniques. Or c'est dans la curation de ces maladies que consiste la partie la plus importante de la Medecine. Il est donc essentiel à un Medecin de connoître les élémens & les vertus des eaux minérales.

Si nous prenons la peine de les décomposer, & d'en examiner avec soin la nature, nous serons étonnés du nombre prodigieux de maladies dans lesquelles nous ne pourrons douter qu'elles ne soient efficaces. Les trouvant imprégnées d'un sel très-pur, alcalin, neutre & minéral, nous prononcerons sans balancer, que prises en quantité convenable, elles doivent non-seulement changer les humeurs peccantes, inciser les épaisses, donner de la fluidité aux glutineuses, & lever les obstructions des vaisseaux, mais encore exercer leur influence bienfaisante sur les solides, relâcher & amollir les fibres dures & tendues, fortifier celles qui sont foibles & tendres, stimuler les émonctoires, les remettre au ton, & conséquemment provoquer toutes les excrétions, les selles, les urines, la perspiration, les regles & les hémorrhoïdes.

Rien n'est plus analogue & n'approche plus des vertus des eaux minérales, que le lait d'ânesse, & le petit lait de vache & de chevre. Ce n'est pas seulement Hippocrate & les anciens Medecins qui ont vanté les propriétés & l'énergie de ces remedes dans les maladies communes: ce sont les plus habiles d'entre les modernes, un Jerome Mercurialis, un Riviere, un Raymond, un Joannes Afforti, un Baglivi, & le célebre Boerhaave. J'ose avancer que l'expérience est d'accord avec les éloges de ces grands hommes, & que les maladies chroniques qui proviennent de l'acrimonie subtile & virulente des humeurs, & qui ont leur siége dans le systeme nerveux, affoibli, & vicié, ne se guérissent presque jamais, sans un usage convenable du lait & du petit lait.

Mais entre toutes les différentes sortes de remedes qu'on peut employer en pareil cas, je n'en connois point dont l'action soit plus diamétralement opposée aux causes de la mélancolie & de la *manie*, que le nitre dépuré de ses parties hétérogenes. Telle est l'universalité de son usage, qu'il s'étend à toutes les maladies de cette nature, lorsqu'il est bien préparé. Il produit des effets surprenans dans l'espece de mélancolie qui tend à la *manie*; il est salutaire dans la *manie* même, en ce qu'il corrige l'acrimonie bilieuse des humeurs, tempere l'excès de la chaleur, & s'oppose à l'agitation tumultueuse des solides. Il est triste que les Anciens n'aient point connu ce remede, & que les Modernes ne le connoissant pas suffisamment, ne fassent pas grand cas de son efficacité dans la cure des maladies dont il s'agit. Il faut cependant avouer qu'on trouve dans Sennert & Riviere, que le nitre marié avec un peu de camphre, est un spécifique contre la *manie*.

Maintenant que j'ai fait l'énumération des remedes les plus énergiques, & les plus généralement approuvés des Medecins de tous les siecles, dans la cure de la *manie* & de la mélancolie; je vais exposer ce que l'expérience m'a appris sur certains spécifiques & remedes particuliers exaltés par quelques Auteurs dans ces maladies. Entre les végétaux, on emploie le baume, la

bétoine, la verveine, le cresson d'eau, la sauge, l'absinthe, les fleurs de toute-saine, de tilleul, & le camphre; entre les substances animales, le sang d'ânesse séché & pris en boisson; entre les substances minérales, les préparations d'acier, le cinnabre, le sucre de plomb avec la chaux & la teinture d'argent. Je ne voudrois point rejetter absolument ces remedes : mais j'assurerai, sans balancer, sur l'examen que j'ai fait de la plupart d'entr'eux, qu'il faut en attendre peu d'effet, à moins que par les remedes généraux dont nous avons fait mention ci-dessus, on n'ait préalablement corrigé ou subjugué les causes, tant prochaines qu'éloignées des maladies.

Outre ces remedes simples, on parle encore avec éloge de quelques remedes composés; tel est le suivant, dont Riviere faisoit grand cas pour la *manie*, & qu'il regardoit comme un secret d'importance.

Prenez *des feuilles de baume, une poignée.*

Coupez-les dans quatre onces d'esprit de vin,

Ajoutez une dragme de perles préparées.

Mêlez le tout, & vous aurez un remede, dont la dose sera de deux cuillerées.

Je crois qu'il ne faut point condamner absolument ce remede. Je n'ai jamais eu occasion d'en éprouver l'efficacité par moi-même : mais je me crois obligé d'avouer, à son éloge, que j'ai connu plusieurs personnes guéries de la *manie* par un Berger qui n'avoit point d'autre secret que ce remede, dont il faisoit un grand usage.

Je tiens d'un Apothicaire, qu'un célebre Medecin de Brunswick, ordonnoit avec succès dans la mélancolie & dans la *manie*, une certaine décoction noire, préparée avec du sang d'ânesse, bouilli dans de l'eau de baume, & dans du vinaigre de vin. Je ne crois point que ce remede soit destitué d'énergie; car outre la qualité sédative du sang d'ânesse, le vinaigre de vin discute & résout puissamment.

On vante beaucoup encore dans les mêmes maladies, la décoction de Michaeli, & son essence de pimprenelle rouge mâle. Cet Auteur nous assure avoir éprouvé mille fois l'efficacité singuliere de ces deux remedes, dans la mélancolie & la *manie* : mais je ne suis pas bien convaincu de la vérité de cet éloge. J'aurois beaucoup plus de confiance dans la poudre de Charas, décrite dans sa *Pharmacopée*, recommandée contre la morsure du chien enragé, & faite de baume, de vervene, d'absinthe, d'armoise, de plantain, & de rue, parce que ces plantes tendent à discuter les humeurs en stagnation, & à fortifier les parties solides.

Entre les préparations Chymiques qui conviennent dans la *manie* & la mélancolie, on peut compter les fleurs d'antimoine : quelques Medecins en font très-grand cas; & c'est l'expérience qu'ils appellent à témoin des merveilles qu'ils en racontent. Je n'ai jamais rien observé qui y fût contraire, je suis même fort porté à croire qu'elles produiront des effets salutaires, lorsqu'il s'agira d'évacuer par le vomissement des humeurs ténaces, visqueuses, & bilieuses, logées dans le duodénum; en ce qu'elles contiennent entre les autres préparations d'antimoine, une plus grande quantité d'un certain soufre doux & d'une nature anodyne. Quant aux remedes dans lesquels il entre de l'opium, nous en ferons mention ci-après.

Aucun remede, tant pour prévenir que pour guérir ces maladies, n'a merité, à plus juste titre, le nom de spécifique, que le mouvement & un exercice proportionné aux forces du malade; car supposé que le sang ne soit point sec, & qu'il ait quelque dégré d'humidité, l'exercice résolvant les humeurs visqueuses, & facilitant la circulation du sang dans tous les vaisseaux, augmentera la perspiration; le corps se débarrassera par cette voie des parties excrémentitielles, & les obstructions se leveront. Ce sont ces effets qu'il ne manquera pas de produire, qui me le font préférer à tous les autres remedes.

Comme il est plus sûr & plus facile de prévenir les maladies, & d'empêcher le retour de leurs paroxysmes, que de les guérir lorsqu'elles sont présentes; il est de la derniere importance, tant pour le Medecin, que pour le malade, que le premier soit bien instruit des mesures capables de préserver de la mélancolie & de la *manie*. Or il est absolument nécessaire pour cet effet, qu'il ait égard à la qnantité du sang qu'il diminuera par des saignées, en cas de surabondance, surtout aux environs des solstices & des équinoxes, soit en augmentant l'écoulement hémorrhoïdal ou menstruel, soit en le restituant, s'il est tout-à-fait supprimé : mais avant que d'en venir à la saignée, il est à propos qu'il débarrasse les premieres voies des ordures qui peuvent y séjourner, avec quelque purgatif doux; cette précaution augmentera l'effet de l'évacuation du sang, & facilitera sa distribution dans toutes les parties du corps; & cette distribution se faisant avec plus de promptitude, il est nécessaire que le sang se dépure beaucoup plus parfaitement par la perspiration.

Un des préservatifs les plus puissans que je connoisse contre la mélancolie & la *manie*, c'est la modération des passions; on parviendra à maîtriser les mouvemens impétueux de l'ame, si l'on s'applique à ne s'y point trop abandonner. On travaillera donc à supprimer tous ces desirs inquiets capables de troubler l'esprit, & de servir d'aliment aux craintes & aux réflexions chagrinantes. On s'abstiendra de toute méditation profonde, & de toute spéculation abstruse & longue, & continuée pendant long-tems sur un même objet. On n'usera des femmes que très-modérément; on évitera la solitude, & l'on se livrera aux plaisirs honnêtes, à la joie, & à la bonne compagnie.

Toutes sortes d'alimens ne conviennent point aux mélancoliques & aux maniaques : on ne leur permettra que ceux qui se digerent facilement, & dont le volume n'incommode point l'estomac, encore faut-il qu'ils n'en fassent point d'excès. On leur interdira soigneusement les poissons, le porc, le bœuf, & en général tous les mets enfumés, les coquillages, les poissons dont la chair est pésante & mal-saine, les substances vaporeuses, & tout ce qui se prépare avec l'ail & l'oignon; ces alimens chargeant l'estomac & engendrant un sang épais, ne peuvent être que pernicieux. Les malades observeront surtout de ne pas suivre leur appétit jusqu'à la satiété, & de ne prendre de nourriture que ce qu'il en faut pour le soutien de la nature. Car quoique la voracité des mélancoliques soit excessive, ainsi qu'on l'observe communément, comme cet appétit provient d'une surabondance d'humeurs acides dans les premieres voies, & que par conséquent il est accidentel, on ne le satisfait point sans s'exposer à des suites fâcheuses.

Il y a aussi du choix à faire dans les boissons : toute liqueur n'est pas bienfaisante à tout mélancolique & maniaque, on donnera la préférence aux plus légeres, comme à la petite biere, & à l'eau pure. Entre les vins, on permettra dans les repas une petite quantité de vin blanc rude, tel que celui de la Moselle : cette boisson rafraîchira le corps, réveillera l'esprit, & le déterminera à la gaieté. Mais une observation que j'ai toujours faite, c'est que les vins forts & liquoreux, tels que ceux de Hongrie, d'Italie, & de France, étoient très-nuisibles aux mélancoliques & aux maniaques. Rien ne pousse plus directement encore à la *manie*, que l'usage des liqueurs spiritueuses, ou une grande quantité de liqueur froide après un accès violent de quelque passion. Ceux donc qui aimeront un peu leur santé, s'en priveront. Quant à l'habitude excessive de fumer du tabac, elle est contraire à la digestion, engendre des humeurs épaisses, les met dans une agitation tumultueuse & contre-nature, & préjudicie par conséquent aux mélancoliques & aux maniaques : cependant on peut lui

faire grace lorsqu'elle est modérée, en ce qu'elle tend à relâcher.

Les changemens d'air, le passage d'un climat extrêmement froid on chaud, sous un climat tempéré, sont d'excellens préservatifs contre la mélancolie & la *manie*; ne seroit-ce qu'en conséquence de l'exercice que l'on prend; qui est très-capable de prévenir par lui-même les obstructions des visceres, & d'entretenir en même tems l'uniformité de la circulation dans tout le corps.

Précautions & observations de Pratique.

Sur l'expérience fréquente que j'ai, que la *manie* est souvent produite par une cure mal-entendne des fievres aiguës, surtout bilieuses & accompagnées de phrénésie, par des opiates & des remedes trop rafraîchissans; je pense qu'il est du devoir d'un Medecin habile & prudent, de traiter ces fievres d'une maniere circonspecte & raisonnée, & d'ordonner sur leur déclin, un régime exact & la modération des passions, autrement la phrénésie pourra dégénerer en *manie* chronique. Les fievres intermittentes opiniâtres exigent les mêmes précautions; car si on les attaque par des saignées & par des purgatifs acres réitérés, ou si l'on tache de les étouffer brusquement par des opiates, ou par des astringens, l'expérience a démontré que ces efforts mal raisonnés, étoient suivis de la mélancolie, de l'affection hypocondriaque, & de la *manie*. Il faut donc changer de batterie, & recourir à d'autres moyens, à moins que l'on ne veuille exposer un malade à ces terribles maladies.

Quoique la saignée soit très-utile dans les délires, cependant il faut la varier selon l'état du malade, tant par rapport au lieu, que par rapport à la quantité & au tems. Si, par exemple, le maniaque est pléthorique, bilieux, & dans la force de sa jeunesse, on peut sans danger réitérer les saignées & interposer des purgations fréquentes avec l'héllébore corrigé, observant surtout de restituer les forces au malade par des cardiaques, des corroboratifs, & des sédatifs anodyns: mais le malade a-t-il été épuisé par une longue abstinence, par des insomnies, & par des évacuations continuelles, ce seroit achever de l'affoiblir que de le saigner; c'est pourquoi il est plus à propos alors d'ordonner des substances nourrissantes & des analeptiques doux.

Il est bon de savoir que la saignée au front n'est jamais bienfaisante dans le paroxysme; car l'impétuosité du sang étant alors dirigée vers la tête par la constriction spasmodique des parties inférieures, ouvrir la veine dans cet endroit, c'est y attirer une plus grande quantité d'humeurs. La saignée sera plus sûre & plus salutaire, lorsqu'on aura évacué les premieres voies, ou lorsque la cessation des spasmes aura produit dans la maladie une rémission considérable. Cette observation importante me vient des efforts infructueux que je fis contre une migraine, dans laquelle on ouvrit plus de dix fois la veine frontale au malade, sans qu'il en fût soulagé. Elle n'étoit point échappée aux anciens Medecins, mais surtout à Celse, qui traitant de la curation des délires, dit, « qu'ordonner des remedes lorsque la *manie* est à son dernier période, c'est nne pratique funeste; parce que la fievre ne fait alors qu'augmenter par les efforts que l'on emploie pour la détruire. Il faut donc laisser le malade en repos, & ne travailler à sa guérison qne lorsque son état le permettra. » Asclépiade assuroit, « que saigner un maniaque à la tête, c'étoit à peu près le tuer; parce que toute *manie* étant accompagnée d'une fievre violente, l'évacuation de sang ne pouvoit être bienfaisante que dans l'intermission de cette fievre. »

Les mélancoliques étant sujets, selon Hippocrate, *Sect. 6. Aph. 56.* à des transports dangereux d'humeurs au cerveau, qui sont suivis quelquefois d'apoplexie, d'épilepsie, d'aveuglement, & de *manie*; il faudra prévenir par tous les moyens possibles les accidens terribles & toute congestion de sang dans la tête. Ce sont ordinairement des effets des agitations violentes d'esprit, de l'usage immodéré des vins forts pendant les jours canniculaires, & de toute medecine drastique, qui mettant les fluides dans une agitation violente, tendent à la destruction des forces.

Mais rien n'est plus capable de porter le sang des parties inférieures aux parties supérieures, que les drastiques qui irritent violemment les intestins, & y causent des spasmes terribles. En ordonnant des purgatifs, nous ne perdrons donc jamais de vue la regle de Mésué:

« Dans les maladies mélancoliques, nous ne ferons que des évacuations si petites, que la nature puisse les gouverner, & non l'évacuation maîtriser la nature; encore ne sera-ce pas à une ou deux reprises, mais en plusieurs fois. Il est à propos de tenir toujours le ventre libre; & s'il n'est point dans cet état, de l'y mettre par des clysteres, ou par quelque évacuant doux qu'on ordonnera toutes les semaines. »

Le mariage est le remede le plus efficace qu'on puisse ordonner aux filles nubiles, que l'amour a rendues maniaques. Ce n'est pas la raison seulement, c'est l'expérience, c'est l'autorité qui constatent l'efficacité de ce moyen admirable. Hippocrate veut qu'on marie les filles maniaques le plutôt qu'il sera possible: la grossesse, dit-il, terminera leur indisposition; ce qui est très-conforme à nos observations.

Dans la *manie* produite par la morsure d'un homme ou d'un animal enragé, il ne faut avoir aucun égard aux spécifiques extérieurs, si vantés par Galien, Aëtius & Ruffus; tels que les écrevisses brûlées, leurs cendres mêlées avec la thériaque, la racine de cynosbatos, l'hépatique de couleur cendrée, ou le foie de l'animal enragé appliqué sur la partie offensée. Il faut avoir recours alors aux scarifications profondes, aux grandes ventouses, à une cautérisation forte de la partie affectée avec un fer rouge, & à la suppuration.

L'expérience nous ayant appris que des maniaques ont été considérablement soulagés par une gale si affreuse, qu'elle ressembloit à l'éléphantiasis, & que l'application du cautere a dissipé des *manies* qui provenoient de la cure d'ulceres aux parties inférieures, je crois qu'il feroit fort à propos de pratiquer en pareil cas des cauteres & des ulceres artificiels, avec le cautere potentiel, aux environs de l'épine du dos.

Les véficatoires, loin d'être bienfaisans dans la cure de la *manie*, ne font que l'augmenter; car les sels caustiques des cantarides portés dans le sang par les pores, augmentant l'irritation des membranes nerveuses & de la dure-mere, & conséquemment leur constriction spasmodique, augmentent aussi le mouvement du sang grossier & bilieux dans la tête & dans toutes les autres parties du corps. Il faut donc les rejetter, & leur préférer les remedes capables, par leur vertu douce, anodyne anti-spasmodique, de calmer la constriction violente des parties nerveuses, & de réprimer le mouvement tumultueux des humeurs.

Nous convenons que les remedes anodyns & sédatifs sont très-énergiques dans la *manie*: mais nous excluons de cette classe les opiates & les narcotiques. Rien ne doit nous déterminer à les ordonner: en engourdissant les fibres nerveuses & les membranes, spécialement du cerveau, ils affoibliront, à la vérité, les paroxysmes de la *manie*, mais ils jetteront dans un autre excès, la folie & une stupidité incurable. Si les anodyns sont capables de produire quelques bons effets, ce sont ceux qui soulagent dans l'épilepsie, dont la cause immédiate consiste dans une constriction spasmodique de la dure-mere. Les plus importans sont le castoreum, la rapure de la corne du pié d'élan, celle du crane humain, la corne de cerf préparée philosophiquement, les racines & la semence de pivoine, la poudre anti-épileptique, les racines de valérienne, la liqueur minérale anodyne, les eaux de fleurs de lis des vallées, de tilleul & de primevere. On peut placer sa confiance dans ces remedes; ils sont sûrs, & leur efficacité est constatée.

J'ai vu des maladies violentes de tête, & même la *manie*, suivre la coupe des cheveux dans le plica, maladie fort commune en Pologne. On recommande en pareil cas de laver la tête deux fois le jour avec une décoction de quelque mousse, telle, par exemple, que le *lycopodium*, parce qu'elle restitue l'éruption de la matiere peccante. On lit dans les *Miscellanées des Curieux de la Nature*, *Dec.* 1. *An.* 2. *Obs.* 54. qu'un liniment préparé de la même plante, est très-bienfaisant dans la même maladie.

Dans la phrénésie, qui est, pour ainsi dire, une fievre particuliere, qui a son siége dans la dure-mere, & dans laquelle l'accroissement de son élasticité & de sa force systaltique, jette le sang & le fluide nerveux dans une agitation tumultueuse & violente; on a trouvé qu'outre les préparations de nitre, prises intérieurement, les exhalaisons douces d'animaux anodyns, tels que les poules & les pigeons ouverts tout vifs, & appliqués sur la tête rasée, calmoient la constriction excessive des fibres, contribuoient considérablement à les restituer dans leur ton & leur mouvement naturels, & produisoient des effets très-salutaires. FREDERIC HOFFMAN.

MELANCOLIA, *Mélancolie* ou *Affection hypocondriaque*.

Les Medecins appellent *mélancolie* un délire long & opiniâtre sans fievre, & pendant lequel le malade est toujours occupé presque d'une seule & même pensée.

Ce mal provient de cette malignité du sang & des humeurs, que les Anciens ont nommée *atrabile*: il provient aussi de l'esprit, & alors il produit bien-tôt cette *atrabile* dans un corps parfaitement sain.

C'est pourquoi il est nécessaire de décrire ici en peu de mots cette maladie qui est si merveilleuse & si difficile à décrire, qu'on a cru, mais à tort, faute d'avoir entendu les Anciens, qu'ils en avoient négligé la cure.

Lorsque les parties les plus mobiles de toute la masse du sang se dissipent & laissent les moins mobiles unies ensemble, il ne reste plus dans les vaisseaux qu'un sang noir, épais, gras & terrestre. On donnera à ce vice le nom d'humeur atrabilaire ou de suc mélancolique.

Il a pour cause tout ce qui dissipe les molécules les plus fluides, & fixe les autres. L'exercice véhément de l'esprit occupé nuit & jour, presque d'un seul objet; les veilles, les violentes affections de l'ame, causées par des transports de joie, ou par de vives afflictions; le violent & fréquent exercice du corps principalement dans un air fort sec & fort chaud; les plaisirs immodérés de l'amour; le long usage d'alimens austeres, durs, secs, sans faire aucun exercice du corps; de semblables boissons, des viandes, principalement d'animaux très-vieux & coriaces, endurcies par la fumée, l'air & le sel; des fruits crus, des matieres farineuses, qui n'ont point fermenté, des médicamens astringens; ceux qui ont la vertu de coaguler, de fixer, de refroidir les humeurs, des poisons lents, & autres choses semblables; des fievres chaudes qui durent long-tems, qui ont de fréquentes récidives, & disparoissent sans bonne crise, & sans qu'on ait usé de délayans.

Lorsque ce genre de mal produit par les causes que nous venons d'indiquer, infecte le sang & toutes les humeurs qui circulent, il fait naître quelques maladies qui se manifestent aussi-tôt, & sont à peu près les suivantes: La couleur externe & interne, de pâle qu'elle est d'abord, devient jaune, brune, livide, noire, avec des taches semblables; le pouls est lent, le froid plus grand qu'à l'ordinaire; la respiration lente; le sang circule très-bien par ses vaisseaux sanguins, directs; moins bien par ses vaisseaux latéraux, parce qu'il y coule en trop petite quantité: c'est pourquoi toutes les humeurs sécrétoires, qu'excrétoires sortent plus épaisses, plus lentement, en moindre quantité; il se fait moins de dissipations, on a moins d'appétit; on est maigre, triste, ami de la solitude. La passion dominante, quelle qu'elle soit, est forte, on la suit opiniâtrément, tandis qu'on est indifférent pour tout le reste; on a peine à se mouvoir, quoiqu'on soit alors très-studieux & très-laborieux.

La cause matérielle de ce mal n'est donc que la terre & l'huile épaisse du sang étroitement unies ensemble; & cette matiere produit des effets d'autant plus dangereux & plus difficiles à guérir, qu'elle a perdu plus de ses parties délayantes, douces, liquides, qu'elle est plus condensée, plus intimement mêlée, & qu'il y a plus de tems qu'elle est formée.

On peut déduire de-là le diagnostic, le prognostic (qui seront encore plus évidens, par ce qu'on dira dans la suite) & la cure du mal.

Dès qu'il commence & se manifeste par ses causes ou par ses effets, il faut divertir le malade, en le faisant continuellement changer d'objet, sans qu'il s'en apperçoive, & surtout choisir ceux qui ont coutume de causer dans le malade le contraire de sa passion dominante. On doit lui procurer un long sommeil par l'usage des délayans, des adoucissans, des parégoriques, des narcotiques, & par le repos. L'air qu'il respire doit être humide & un peu chaud. Il faut user long-tems d'alimens légers, liquides, récens, doux, d'une nature analogue à celle des humeurs saines, qui relâchent par une douce vertu savoneuse; les médicamens doivent être propres à délayer, à adoucir l'acreté, à resoudre l'huile terrestre, à relâcher les vaisseaux, à évacuer doucement: tels sont les sucs des fruits bien mûrs; les préparations de miel, les légumes, les bouillons qui en sont faits; les eaux minérales; il n'est point de meilleure boisson qu'une tisane faite avec le miel: enfin, il faut soigneusement éviter tout ce qui a pu causer cette maladie.

Mais si les mêmes causes qui ont formé cette même matiere l'ont rendue plus dense, plus ténace, plus immobile, elle sera nécessairement déterminée dans les vaisseaux hypocondriaques, comme nous l'apprennent la nature de cette humeur, la situation, la condition de ces vaisseaux, les lois hydrauliques; & par conséquent s'y arrêtant & s'y accumulant peu à peu, elle y croupira. Alors cette maladie s'appelle *affection hypocondriaque*, & attaque la rate, l'estomac, le pancréas, l'épiploon, le mésentere.

C'est pourquoi elle y cause un sentiment de pesanteur continuelle, d'anxiété, de réplétion, principalement après avoir mangé & bu: elle fait naître une difficulté de respirer, parce que les visceres de l'abdomen sont obstrués: elle nuit à la formation, à la sécrétion des deux especes de bile, du suc pancréatique, stomachique, intestinal, mésentérique; empêche toutes ces liqueurs de se bien mêler ensemble, & de bien dissoudre les alimens, ce qui dérange tout-à-fait la premiere digestion. Si ce qu'on mange est tiré des végétaux, il dégénere en acide cru: s'il est tiré des animaux, il se convertit en alcali putride, ou en huileux rance. Voilà l'origine des vents, des rots, des spasmes, de la paresse du ventre, de la dureté des excrémens, du changement du premier ictere dans un plus mauvais par son degré, & de tous les maux empirés.

Quand on sait par les effets que je viens de raconter, que ce genre de mal à fait de tels progrès, il faut tout mettre en œuvre pour le guérir, parce qu'autrement il deviendroit bien-tôt terrible.

Or voici les principales difficultés qu'il faut soigneusement éviter.

Si le mal dure, il devient incurable & souvent mortel, comme la suite le fera voir clairement. Si on l'attaque avec des purgatifs, les humeurs saines & mobiles s'évacuent, tandis que les humeurs ténaces & viciées restent, ce qui rend le mal plus dangereux. Si l'on a recours à de forts irritans, ou à de puissans dissolvans; la matiere qui se dissout souvent tout-à-coup, devient acre; & se précipitant avec impétuosité dans les vaisseaux du foie, qui sont d'une très-grande délicatesse,

elle les rompt, & les détruit aisément. D'où naissent plusieurs maux qui n'admettent aucun remede.

Il faut donc 1°. commencer par rendre peu à peu la matiere mobile, en tâchant de découvrir en même-tems la nature de l'acrimonie dominante. Alors on prescrit des médicamens savoneux, dans lesquels se trouve une acrimonie opposée à celle dont l'humeur est infectée, & on en continue l'usage, jusqu'à ce que l'inégalité & la foiblesse du pouls, la nausée ou le ténesme, l'anxiété, une petite fievre qui survient, nous apprennent que la matiere commence à se mouvoir: après quoi 2°. il faut sur le champ l'évacuer par des remedes qui relâchent & purgent doucement, par des clysteres qui aient la même vertu, par l'usage du petit-lait, des eaux minérales & d'autres choses semblables.

Mais si cette même humeur y séjourne depuis si longtems, qu'elle y soit devenue compacte & y soit fixée, elle commence à devenir acre; & son croupissement, le mouvement des visceres & la chaleur des parties qui l'environnent la rendent corrosive: il s'en amasse sans cesse de nouvelle, parce que l'obstruction est déja faite, & que les mêmes causes subsistent. Ainsi les vaisseaux sont tiraillés, rongés & corrompus, tant par la matiere qui s'y est acumulée, que par l'acrimonie qui s'est formée, & le mouvement continuel: d'où il suit que la rate, le ventricule, le pancréas, l'épiploon, le mésentere, les intestins, le foie, sont pareillement exposés aux mêmes désordres, & par conséquent tous les premiers effets deviennent beaucoup plus fâcheux; mais principalement parce qu'il entre continuellement dans les veines des vapeurs putréfiées qui troublent toutes les fonctions surtout celles du cerveau. On donne alors avec raison au mal le nom d'*atrabile*.

Lorsqu'elle se manifeste par ses signes, il faut beaucoup d'art & de prudence pour la délayer, lui donner du mouvement & l'évacuer, à cause des difficultés qui sont ici encore plus considérables, & de la forte acrimonie de l'humeur qu'on irrite aisément, mais dont on peut à peine ensuite appaiser la fureur. C'est pourquoi il ne faut user que d'alimens contraires à l'acrimonie qu'on fait dominer dans l'humeur, qui d'ailleurs doivent toujours être un peu dissolvans, irritans, laxatifs, & laisser peu d'excrémens après la digestion; la boisson doit être ou une tisane faite avec le miel, ou les sucs des fruits d'été, ou le petit-lait. On doit entretenir le corps dans un mouvement doux & continuel, dans une chaleur fort tempérée, & lui procurer du sommeil. Il faut user souvent de bains, de fomentations, de lavemens, de boissons, qui sans acrimonie délayent, dissolvent la matiere, l'emportent & l'évacuent avec toute la lenteur & la précaution possible, par les voies que la nature indique, ayant toujours égard à l'espece d'acrimonie dominante en même-tems.

Mais cette matiere parvenue à une si grande acrimonie, les visceres étant déja fort endommagés, les mêmes causes dont a on fait mention, subsistant long-tems, & ensuite agitée par le mouvement des muscles, par la chaleur du soleil ou du feu, par des alimens acres & & pris en grande quantité, par des médicamens acres, qui augmentent beaucoup la circulation & fermentent avec l'acrimonie morbifique, par des venins qui dérangent de la même maniere l'œconomie animale, ou enfin par quelques maladies qui y causent de grands mouvemens; devient alors plus acre, si mobile & si active qu'elle rompt, corrompt, putréfie, détruit les vaisseaux, & les change avec l'atrabile même en des vomiques putréfiées; si cette matiere déja parvenue à ce point, fondue dans les vaisseaux, enfile la route du foie, & se porte au cœur par les petits rameaux de la veine-cave, qui sont déja endommagés, elle produit des maux irremédiables: car si elle participe d'un acide coagulant, elle fait naître des polypes dans le cœur, dans les poumons, dans l'aorte dans les carotides, cause les accidens qui s'ensuivent, & la mort. Si elle monte au cerveau, elle cause l'apoplexie, la paralysie, la catalepsie, l'épilepsie, le délire, la *manie* de la plus mauvaise nature; elle change tout dans le systeme artériel, & occasionne des fievres si violentes qu'elles causent en peu de tems une putréfaction générale. Si cette même matiere, participe d'un alcali putréfiant, elle produit, en quelque lieu qu'elle se transporte, des gangrenes qui causent bien-tôt la mort. Voilà la source d'une infinité de maux qui affligent tout le corps & chacune de ses parties, & qu'on ne peut guérir, sans détruire cette cause. Mais quand la matiere s'étant fait jour au travers des vaisseaux corrompus des visceres, occupe les cavités du péritoine, il survient une débilité extreme & insurmontable. La matiere acre qui s'est échapée hors de la cavité des vaisseaux, s'y putréfie, s'y accumule. Alors tous les visceres de l'abdomen sont infectés d'une gangrene qui les ronge; d'où naissent des phénomenes surprenans, la tympanite, la mort, avec une puanteur épouvantable. Si cette matiere mise en mouvement se jette dans le foie, & de-là par les vaisseaux biliaires rongés & dilatés, dans le vesicule du fiel, par le conduit hépatique commun, dans les intestins; elle produit des nausées, des vomissemens, des dyssenteries attrabilaires, avec des anxiétés, des efforts, des douleurs insupportables; ce qui cause l'inflammation, l'ulcération, la putréfaction des intestins, du ventricule, de l'œsophage, du gosier, de la bouche; & à la suite de tout cela, des convulsions terribles, la gangrene, & conséquemment l'indolence de toutes les parties, suivie enfin d'une mort assez tranquile.

La matiere parvenue à ce degré de corruption est d'une si grande ténacité qu'elle égale à peu près celle de la poix, & d'une acrimonie acide, brûlante, qui rongeroit le smétaux, & fermenteroit avec les terres absorbantes; ou d'une acrimonie alcaline, saline, très-corrosive; ou huileuse, putride, la plus funeste de toutes. Il est aisé de connoître par tout ce qui a été dit ci-devant, l'origine, les causes, l'existence & la cure de toutes ces especes.

Et si l'on réfléchit sur ce que nous avons dit, & en même-tems sur la situation, la structure, la circulation des fluides des visceres qui servent de siége à cette humeur maligne. On doit être convaincu que cette maladie quand elle est à son plus haut période, est au-dessus de toute curation. Les délayans avec les acres opposés à l'acrimonie dominante & l'opium sont les principaux remedes.

Toutes ces choses donnent une idée assez distincte de la mélancolie & des *manies* hypocondriaques; car il est clair que par une longue tristesse, les vaisseaux des visceres de l'abdomen rétrécis donnent lieu à la stagnation, au changement de l'atrabile & à son accumulation qui augmente insensiblement, quoique le sujet fût un peu auparavant parfaitement sain; & que l'affection hypocondriaque peut être produite par la même atrabile née de causes corporelles. Les causes évidentes de la mélancolie sont donc, 1°. tout ce qui fixe, épuise, trouble les esprits, de grandes & soudaines frayeurs, de longues & profondes méditations sur un même sujet, un amour violent, les veilles, la solitude, la crainte, l'affection hystérique. 2°. Tout ce qui empêche la formation, la séparation, la circulation, les diverses sécrétions & excrétions du sang, principalement dans la rate, l'estomac, l'épiploon, le pancréas, le mésentere, les intestins, le foie, l'utérus, les vaisseaux hémorrhoïdaux, conséquemment les affections hypocondriaques légeres, des maladies aiguës mal guéries, principalement la phrénésie & le causus, toutes les sécrétions & les excrétions trop abondantes, des alimens froids, terrestres, ténaces, austeres, astringens, de semblables boissons, une chaleur qui brûle le sang par sa longue durée & sa grande violence, un air épais, ma-

récageux, croupissant. 3°. La disposition naturelle du corps, noir, velu, sec, grêle, mâle, la fleur de l'âge, l'esprit vif, pénétrant, profond.

Si cette maladie dure long-tems, elle fait naître la démence, l'épilepsie, l'apoplexie, la *manie*, des convulsions, l'aveuglement, elle produit des imaginations merveilleuses, des tis, des pleurs, des chants, des soupirs, des rôts, des vents, des anxiétés, une abondance d'urines claires comme de l'eau, dans un autre tems fort épaisses, la rétention des feces du sang dans les vaisseaux des visceres du bas-ventre, son accumulation & souvent son excrétion subite, une opiniâtre constipation de ventre, un crachement fréquent de matieres claires & ténues, une facilité incroyable à supporter les veilles, le jeûne & le froid.

Ces malades ont souvent été guéris, lorsqu'il leur survient une gale horrible quelquefois semblable à l'éléphantiasis, ou plusieurs varices considérables, ou lorsque des hémorrhoïdes fort tuméfiées sont venues à fluer, ou lorsqu'enfin l'atrabile s'est évacuée par le vomissement ou par les selles.

Les remedes qui sont ordinairement les plus pernicieux en ce genre de mal, sont ceux qui mettent les liqueurs dans une agitation trop violente, sous le titre de cardiaques, ou sous tout autre quel qu'il soit.

D'où il suit que la meilleure méthode de traiter cette maladie, est de bien observer la premiere cause, la variété du tempérament, & de prescrire des remedes qui leur soient opposés, & qui répondent à leur variété.

La premiere indication sera donc d'exciter les esprits, d'en augmenter la quantité, d'en régler le cours, ce qui se fait en détournant l'esprit de son objet ordinaire vers d'autres qui lui soient contraires, en excitant adroitement dans l'esprit du malade une passion opposée à la mélancolique, en se prêtant aux erreurs de l'imagination du malade, ou souvent en les combattant avec beaucoup de force.

La seconde, d'enlever les obstructions qui sont la cause ou l'effet de ces fausses imaginations, en amollissant, en atténuant, en irritant, en débouchant les vaisseaux par les eaux minérales, le petit-lait, l'hydromel, par des décoctions hépatiques, anti-hypocondriaques, par des eaux aiguisées de sels lixiviels ou composés, par des préparations mercurielles, laxatives, par des vomitifs, par l'exercice, l'équitation, la navigation, par des médicamens utérins, aristolochiques, par ceux qui peuvent faire couler les hémorrhoïdes, enfin par les bains, les linimens, les emplâtres.

La troisieme, de calmer les symptomes par la saignée, en plongeant le corps du malade dans de l'eau froide, par les carminatifs, par les opiats.

La quatrieme, de donner après les évacuations les remedes que l'observation apprend être propres à réjouir le malade & à fortifier toutes les parties du corps.

Tout ce que nous avons dit prouve évidemment que la cure de ce mal consiste uniquement dans celle de l'atrabile, & par conséquent que c'est de-là qu'il faut apprendre à guérir non-seulement l'affection hypocondriaque, mais une infinité d'autres maladies qui passent sans raison pour incurables.

Mania, *la manie proprement dite.*

Si la mélancolie s'accroît jusqu'au point de mettre les esprits animaux dans une si grande agitation, qu'elle cause une furenr terrible, on la nomme *manie*.

Elle ne differe qu'en degrés de la mélancolie sombre, elle est produite par elle, vient des mêmes causes, & se guérit ordinairement presque par les mêmes remedes.

Dans ce genre de mal les muscles ont le plus souvent une force prodigieuse, les veilles sont incroyables, on supporte l'abstinence & le froid d'une façon surprenante, on a des imaginations affreuses, on croit être lycanthrope, cynanthrope, &c.

Il faut remarquer que la dissection anatomique a constamment fait voir le cerveau des maniaques, sec, dur, friable, jaune dans sa substance corticale, ses vaisseaux gonflés, variqueux, distendus par un sang noir, ténace.

Et que toutes les excrétions ensemble sont presque supprimées dans ce mal.

Le meilleur remede est de précipiter le maniaque dans la mer, & de l'y tenir plongé tant qu'il peut le supporter.

Après avoir tenté en vain tous les remedes, on a remarqué que les varices, les hémorrhoïdes, la dyssenterie, l'hydropisie, une grande hémorrhagie spontanée, des fievres tierces ou quartes qui surviennent, ont été salutaires.

Les corps épuisés & affoiblis dans les fievres intermittentes d'Automne, fortes & de longue durée, tant par le mal que par les saignées, & les purgations très-souvent réitérées, sont sujets à une espece de *manie*, & ces mêmes choses ont aussi coutume de renouveller ce mal.

Cette espece ne se guérit que par le long usage des restaurans, des cordiaux, des fortifians, & de ce qui remplit les vaisseaux. Si au contraire on a recours aux évacuans, on donne lieu à l'atrophie, à la débilité & à une démence insurmontable.

Mais quand des sujets robustes, vigoureux, à la fleur de l'âge, pléthoriques, chauds, deviennent maniaques, on les guérit par des saignées réitérées, par des fortes purgations dans l'intervalle de chacune, ensuite le calme étant revenu, par des opiats & des cordiaux.

MANJAPUMERAM, H. M, *An arbor tristis Garciæ & Acostæ?*

C'est un grand arbre qui croît aux Indes Occidentales. Ses fleurs qui sont d'un blanc d'eau, & qui ont l'odeur du meilleur miel, sont tant soit peu ameres au gout; les habitans des lieux où il croît lui attribuent la vertu de fortifier la tête, & leurs Medecins comptent sa semence entre les cardiaques. On croit que l'eau distilée de ses fleurs est bonne pour les yeux; pour cet effet on en impregne un linge, & on l'applique sur cet organe. C'est cette propriété prétendue, & la bonne odeur de ces fleurs, qui les fait recueillir soigneusement. Ray, *Hist. Plant.* 1698.

MANICA, proprement une manche. Mais en Pharmacie *manica Hippocratis*, ou la *chausse d'Hippocrate*, est un sac dont la forme est celle d'un cône renversé, & qui sert à passer différentes choses. Nous faisons ce sac ordinairement avec de la flanelle: mais nous lisons dans les Notes de Rhodius sur Scribonius Largus, que les anciens se servoient de jonc ou d'osier.

Hildanus donne le nom de *manica* à une espece particuliere de bourse ouverte par les deux extrémités, dont il donne la description & la figure dans son Traité *de Gangræna & Sphacelo*, & qu'il veut qu'on adapte sur un membre, immédiatement au-dessus de l'endroit où l'amputation s'en doit faire, avant l'opération.

MANIHOT, *Indorum, sive yucca foliis cannabinis*, C. B. *Manihot Theveti, yucca & cassavi*, J. B. *Hiucca sive mandioca ex qua cassavi fit*, Park. *Maniiba, & mandiiba Brasiliensibus, cujus radix mandioca*, Pis. Marcgr. *Cassave.*

Plusieurs contrées des Indes avoient été destituées jusqu'à ces tems de graines fromentacées, auxquelles la main bienfaisante de la nature avoit substitué cette plante dont la racine appellée par les naturels du pays *mandioca*, se met en farine & donne un pain qu'on peut comparer au meilleur qui se fasse avec le froment.

Les habitans d'Hispaniola & des autres Isles possedent cette plante. Ils appellent sa racine *yucca*, & les Mexicains l'appellent *quanhcamotli*, & sa fleur lorsqu'elle est faite & préparée, *cassavi*, ainsi que nous l'apprend Monardes. Tous les peuples de l'Amérique, depuis la Floride jusqu'au Détroit de Magellan, font leur pain de l'*yuca*, quoiqu'ils aient un grain ou une graine fromentacée appellée *mayz*. *(a)*

Le *manihot* qui est originaire du Bresil, où on le cultive avec beaucoup de soin, est une plante en arbrisseau, qui a depuis cinq piés jusqu'à huit de hauteur, & dont la tige est ligneuse, tortillée, fragile & pleine d'une moëlle semblable à celle du sureau; ses feuilles sont en main, comme celles du lupin ou de l'hellébore noir; ses fleurs sont pentapétales & d'un jaune pâle; sa graine ressemble à celle du ricin, mais n'est d'aucun usage; sa racine ne ressemble pas mal à celle du panais; elle est pleine d'un suc laiteux; aussi-tôt qu'on l'a retirée de terre, on la porte dans un moulin à bras tourné par deux hommes, où elle passe entre des dents de fer, & se met en une farine, qu'on jette ensuite sous une presse, où on la laisse jusqu'à ce que l'humeur superflue & nuisible en soit sortie & qu'elle soit seche. On la fait passer ensuite sous un tamis appellé *urupeba*; puis on la met sur le feu dans un vaisseau de terre ou de cuivre, à fond plat, & on la remue jusqu'à ce qu'elle soit bien préparée. Celle qui ne l'est qu'à demi est humide, & on en peut manger; on l'appelle *farinha relada*, c'est-à-dire, farine préparée, mais non seche. Ce qui reste de la farine après qu'on en a tiré le *farinha relada*, & qu'on destine pour être de garde, demeure sur le feu jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec; plus la siccité est grande, mieux la préparation est faite, & plus long-tems on peut conserver la farine.

La plante comprimée rend une liqueur que les naturels appellent *manipuera*; le *manipuera* mis dans un vaisseau précipite au bout de deux heures un sédiment, d'où l'on tire une autre sorte de farine meilleure que la premiere, & qui fournit une plus grande quantité de fleur. On l'appelle crême de *tipioca*. Ce qui se précipite de l'eau de cette seconde farine, sert à faire une espece de confiture, d'un gout excellent, qu'on appelle *tipioceto*. Il y a encore une espece de gomme ou plutôt d'amydon, dont on tire le *tipioceto*: tous les animaux sont fort avides du *manipuera* qui est doux & agréable au gout, mais qui leur donne la mort sur le champ. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce fluide non exprimé & contenu dans la racine nourrit tout animal, excepté l'homme. Outre les premieres préparations de la racine séchée au soleil, on en fait encore une autre espece de farine & de fleur blanchâtre dont on paîtrit du pain & des biscuits très-délicats, très-blancs, aussi bons que ceux que l'on prépare de fleur de froment, & qui leur ressemblent assez. On nourrit les troupeaux & les bêtes de somme avec la racine entiere, sans la broyer. Cette plante est malheureusement sujette à être infectée de vers, & d'essains entiers de fourmis. Les bêtes sauvages & domestiques en devorent aussi avec avidité les tiges, les feuilles & les racines. Les habitans du Bresil, les Negres & beaucoup d'Européens, sont si friands de ses feuilles, qu'ils les broyent les font bouillir, les assaisonnent, les mettent en masse, que les Brasiliens appellent *manicoba*, & les mangent en guise de laitue. La racine macérée pendant quatre ou cinq jours dans de l'eau & amollie, s'appelle *mandiopiba*; le petit peuple des Indes & les Sauvages font frire le *mandiopiba* & le mangent. On tire du sédiment du *mandiopiba*, une espece de farine douce & fine, que les habitans du Bresil appellent *vipeba*, & les Portugais *farinha fresca*; on fait d'excellens gâteaux avec du *mandioca* broyé, du beure & du sucre. On prépare aussi avec le *mandiopiba* une espece de saucisse qu'ils appellent *mingan petinga*. Le *mandioca* mou qu'ils appellent *puba*, séché sur le feu, prend le nom de *carima*. Les Negres en font une espece de pain fort estimé & qu'ils appellent *musam* ou *angu*, & quelquefois *enfonde*. Ils préparent de ce pain avec le poivre du Bresil, au lieu d'épices, & les fleurs de nhamb, une espece de saucisse excellente qu'ils appellent *mingan de Carima*. Cette espece de mets étant très-agréable au palais & bienfaisante à l'estomac, ne manque dans aucun bon repas, & les habitans du Bresil ne croiroient point avoir été régalés, si on ne leur avoit servi du *mingan de Carima*. Ils tirent du *carima* des émulsions & des tisanes qui passent pour très-saines & très-bienfaisantes, soit dans la santé, soit dans la maladie. Le *tipioca* & le *carima* pris sous la forme d'un sirop avec de l'eau de fleurs d'orange, & un peu de sucre, passe généralement pour un antidote. Le *tipioca* dépuré par plusieurs lotions, séché & garanti soigneusement de toute humidité, est un remede dans la dyssenterie & dans la consomption; & il est bon pour les personnes fiévreuses, pour celles qui ont des défaillances ou qui sont infectées de poison. La tisane simple qu'on en fait fortifie ceux dont un violent exercice a épuisé les forces & réprime les sueurs immodérées. Prise intérieurement ou appliquée à l'extérieur, elle arrête toute sorte d'hémorrhagies, surtout celles des plaies.

Ils font avec l'espece de *manihot* appellée *macaxera*, un fort bon vin qui a le gout du petit-lait. Les rapures de *mandioca* appliquées sur les plaies & sur les ulceres invétérés, les nettoyent & les réduisent dans un état de guérison. Le *manipuera* bouilli, épaissi & mis en farce, est un bon aliment. Si l'on y ajoute du riz, du sucre, de l'eau distilée de fleurs d'orange, il prendra la forme d'une conserve très-agréable, & changeant de nom il s'appellera marmelade de *mandioca*. Le *macaxera* supplée aussi à la farine dont nous avons parlé ci-dessus, on le fait cuire sur le feu, & on le mange sans aucune préparation. Ce mets s'appelle *macapera*.

On ne fait aucun usage des racines des autres especes: parce que ce sont des poisons très-violens. Il y en a même entre elles qui sont plutôt consumées que dépouillées de leur qualité vénéneuse, & rendues bonnes à manger. Lorsque les Naturels du Pays n'étoient point encore assez exercés dans la connoissance de ces Plantes; il en a couté la vie à plusieurs, pour n'avoir pas su distinguer les nourrissantes des vénéneuses: mais ils ne s'y trompent plus aujourd'hui. Ils savent fort bien distinguer les unes des autres; c'est le principal soutien de leur vie, ainsi que de celle des Européens qui vivent en Amérique. Ceux-ci ne font point difficulté de préférer le pain qu'on en prépare, quoiqu'il passe pour moins nourrissant, au pain qu'on fait avec le froment. Les Negres & les Habitans du Bresil en jettent la farine à

(a) Il y a plusieurs especes de *manihot*, qui, quoiqu'à peu près semblables à la premiere vue, ne laissent pas d'être tout-à-fait distinctes aux yeux des Botanistes expérimentés, par rapport à leurs feuilles, à leurs tiges & à leur écorce. Les Brasiliens qui vivent sur les côtes appellent la premiere espece, *mandiibabuara*: elle a les tiges & les racines blanchâtres. Le mandiibparata, le mandiipeba, le mandiipuca, le mandiibumana, l'aipi, (lequel est subdivisé en plusieurs especes, dont on trouve les noms dans Marcgrave,) le tapecima, l'aipipoca, le mandijupeba & l'aipimacoxera, sont toutes sortes distinguées par des tiges rouges qui abondent en une humeur laiteuse. On ne donne point d'autre nom anx racines & aux tiges de toutes les especes différentes que celui de *manihot*.

poignée dans leur bouche, avec tant de dextérité, qu'ils n'en répandent point, quoiqu'ils tiennent leurs mains fort éloignées de leur bouche. Ils ne boivent point, ou ne boivent que rarement en mangeant, par ce qu'elle s'impregne excessivement d'eau, & produit des gonflemens dans l'estomac.

Nous avons parlé fort au long de cette plante, parce qu'elle est d'un usage si étendu, qu'elle nourrit une grande partie des hommes, puisqu'elle est l'aliment principal de la plupart des Habitans de cette vaste contrée du monde, qu'on appelle l'Amérique.

Pison fait mention d'une espece sauvage de *Mandioca*, dont il a donné la figure. C'est selon lui un arbrisseau assez semblable par ses tiges, & ses feuilles au *mandioca* que l'on cultive : mais qui lui est fort inférieur en propriété.

Tous ceux qui ont écrit du *mandioca*, nous assurent que le suc exprimé de sa racine, est un poison violent pour tous les animaux : mais qu'il perd sa malignité & son venin, lorsqu'il a reposé pendant vingt-quatre heures. Ray, *Hist. Plant.*

MANIODES, μανιώδης, *maniacal* ; Galien donne cette épithete à une espece de délire violent.

MANIPULUS, une *poignée* ; ou la quantité d'une substance qui peut être contenue dans la main. On emploie fréquemment en Pharmacie cette mesure pour les fleurs, les herbes, & autres choses semblables. On l'exprime en abrégé par une M.

MANNA ; ce terme à différentes significations. Le *Manna thuris*, est une espece d'encens en petits grains. Voyez *Thus*. Le *Manna guaiacana*, est un extrait de gaiac. Libavius fait mention du *manna magnetis*. Le *manna cœlestis* est rendu par Schroder *in Quercetani Pharmacopea restituta*, par cire d'Abeilles : mais d'autres entendent par la même façon de parler, du sucre purifié. Le *manna solaris*, ou l'*unicornu solare* est une préparation d'or décrite par Schroder, *Lib. III. cap.* 9. Le *manna Martis*, est une teinture de fer décrite par le même Auteur, *Lib. III. cap.* 11. Il parle dans le même Chapitre d'une teinture de plomb avec l'esprit de vin, sous le titre de *Manna Saturni*. Le *Manna vomitoriorum*, est le sel de vitriol. Castelli, d'après *Rolfincius*.

Ruland dit qu'on donne le nom de manne à toutes les substances douces, de quoi que ce soit qu'elles soient extraites.

Mais on entend communément par *Manna*, la *manne*, drogue cathartique, dont on fait un grand usage, & dont Frederic Hoffman a beaucoup mieux écrit que Saumaise.

S'il est vrai de dire qu'entre les remedes, les purgatifs soient les meilleurs ; on a bien des raisons d'ajouter, qu'entre les purgatifs il n'y en a point de meilleur que la *manne* : c'est pourquoi nous allons d'abord examiner son nom, son origine & son histoire, d'où nous passerons à ses propriétés singulieres, & à son efficacité. Puisque le nom général de *manne* s'étend à un grand nombre de substances différentes, il est à propos de fixer d'abord quelle est celle à laquelle il convient précisément. Le mot *manna* qui est Hébraïque & Syriaque d'origine, signifie proprement un don fait gratuitement, & sans aucune obligation de la part du bienfaiteur. C'est en conséquence de cette étymologie que les Auteurs Sacrés appliquerent le nom de *manne* à cette espece d'aliment que la bonté du Ciel fournit aux Israëlites, pendant les quarante ans de séjour qu'ils firent dans le Désert. Comme cette espece d'aliment tomboit le matin sur la terre en forme de rosée, & avoit un gout douceâtre ; les Ecrivains Grecs & Latins donnerent dans la suite le nom de *manne* à une rosée semblable à du miel, qui tomboit le matin, ainsi que Celse l'observe, *Lib. XIII. cap.* 46. Enfin le terme *manna* ou *manne*, fut appliqué & restraint à un certain remede qu'ils imaginerent être, comme il l'étoit en effet, une production de la rosée ; en sorte qu'en Medecine on n'entend autre chose par *manne*, qu'une substance grumeuse, d'une couleur blanche, & tant soit peu jaunâtre, d'un gout douceâtre, & tant soit peu acre, grasse & douée d'une vertu laxative. C'est de cette espece de *manne* que nous allons parler.

Outre cette *manne*, il y en a une autre appellée communément *manne* d'encens, qui n'est selon Pline & Galien, *Lib. IV. de Compositione Medicamentorum*, que des petits morceaux de cette substance, qui s'en sont détachés dans le transport. Ce fut apparemment la couleur & la figure de ces portions détachées, qui leur firent donner le nom de *manne*. On entend de plus par *manne* les graines de Russie, qui ressemblent assez à celles du gremil, qui naissent sur les confins de la Silesie & de la Pologne, & auxquelles on a donné le nom de *manne* ; parce que le peuple est dans le préjugé qu'elles tombent miraculeusement du Ciel.

Voilà ce que nous avions à dire, sur le mot *manna*, nous allons maintenant passer à l'origine de la drogue médicinale, connue sous le nom de *manne*. Si nous parcourons les Ouvrages de ceux qui en ont écrit, nous trouverons presque tous ces Auteurs d'opinion différente, sur la nature de la *manne*. Christophe Avega assure que la *manne* est rendue sous une forme liquide, goutte à goutte, par les sauterelles, & de petites abeilles, qui la déposent sur les feuilles où elle s'endurcit par la chaleur du Soleil. Comme cette opinion n'a absolument aucun rapport avec la vérité ; Frederic Hoffman l'aîné, l'a traité de fausse & d'imaginaire dans l'Ouvrage intitulé *Clavis Schroederiana*.

Une autre opinion, presque généralement reçue des Anciens, c'est que la *manne* tomboit de l'air, & étoit composée d'exhalaisons douces & sulphureuses, que la chaleur douce du Soleil avoit d'abord élevées de la Terre & des Eaux, dans les jours chauds & secs. Ils ajoutoient que ces vapeurs condensées par la fraîcheur de la nuit suivante, retomboient le matin, sur la terre & sur les arbres en forme de rosée. Nous lisons dans *l'Histoire Naturelle* de Pline, *Lib. II. cap.* 12. que la *manne* distile de l'air surtout le matin : mais il nous laisse à deviner, si c'est la même chose que ce qu'il entend par la sueur céleste, la salive des Astres, ou le suc de l'air qui se dépure. Galien, dans son Traité, *de Aliment. Facult. Lib. III. c.* 39. appelle la *manne*, un miel aërien, & dit, que selon les plus habiles Naturalistes, les exhalaisons qui s'élevent de la terre & des eaux, atténuées & cuites par la chaleur du Soleil, & condensées par la fraîcheur de la nuit suivante, retombent le matin sous la forme de la substance qu'on appelle *manne*. Zacutus Lusitanus est de cet avis. Voyez *Med. Princip. Hist.* de même que Fuschius *de Comp. Med. Lib. I. cap.* 76. Schroder, *Pharmac. Medico-Chymic.* quelques autres : mais surtout Matthiole, *Comment. in Lib. I. Dioscorid.*

Outre plusieurs circonstances rapportées sur l'origine de la *manne* par ceux qui ont voyagé dans les contrées où on la trouve ; il y a un grand nombre de fortes raisons qui concourrent à démontrer que ce n'est ni de la rosée, ni une production de la rosée ; Fallope, *Op. Tom. I.* a commencé par mettre en doute la vérité de cette opinion ; d'autres Auteurs estimés à bon droit pour leurs connoissances dans l'Histoire Naturelle, ont démontré qu'elle étoit absolument fausse. Si la *manne*, ont-ils dit, étoit de la rosée, ou une production de la rosée ; la chaleur la dissoudroit sans doute, & elle s'exhaleroit, & on la trouveroit sur toutes les plantes, tous les arbres, tous les rochers, & tous les lieux des Pays où elle naît ; cela n'étant point ainsi, on peut inférer que la *manne* est seulement condensée par la chaleur du Soleil, & que comme on ne la trouve que sur certains arbres, elle sort de ces arbres en plus ou moins grande quantité, selon qu'ils sont plus ou moins abondants en sucs capables de la produire.

La troisieme opinion qui est très conforme à la vérité, c'est que la *manne* est un suc nourricier, qui dégoute de

lui-même, ou qu'on extrait par art, de certains arbres, surtout du frêne & de l'orne. Car puisqu'on a remarqué en général, que toutes ces rosées semblables à du miel, passent par pur préjugé pour tomber du Ciel sur les arbres, & surtout sur les plantes fromentacées; (car si ce n'étoit un préjugé, elle s'attacheroit indistinctement à la partie supérieure, & à la partie inférieure des feuilles; & on ne la recueilleroit pas seulement sur certaines plantes, dans les mêmes contrées;) il s'ensuit que cette substance qui tient de la nature de la rosée, qui est douceâtre, & tant soit peu grasse, & qu'on trouve après de longues chaleurs, surtout aux environs du solstice d'Eté, & immédiatement après une petite pluie, sur les plantes fromentacées, particulierement sur le froment & le riz, n'est autre chose que le suc nourricier contenu dans les tuyaux de ces plantes, adouci & mûri par la chaleur du Soleil. La pluie qui survient après cette chaleur, dissout ce suc dans les tubes, à l'extrémité desquels il est porté & d'où il sort. D'ailleurs ce suc, surtout celui qui est produit par le riz, possede une qualité laxative qui se manifeste en ceux qui mâchent ses tiges qui le contiennent en abondance. Et il en est de lui, ainsi que des tuyaux tendres du blé, dont le suc exprimé, ou l'infusion dans de l'eau chaude est un excellent purgatif. Ce que je viens de dire de la *manne* est encore confirmé par le suc nourricier douceâtre que l'on obtient au commencement du Printems, en faisant incision à l'écorce du bouleau; car si l'on fait épaissir ce suc par une douce évaporation, il se mettra en concrétion comme le miel, & aura pareillement une qualité laxative.

Il est donc constant que la *manne* est le suc nourricier de certains arbres, comme du frêne & de l'orne de Calabre, de la Pouille & de Sicile, adouci & mûri par la chaleur violente du Soleil dans ces climats. Ce suc est fondu par la rosée qui tombe considérablement les nuits dans ces contrées, & qui pénetre facilement dans ces arbres; il sort ensuite par les petits tuyaux des feuilles, où on l'obtient par une incision faite au tronc, & lorsqu'il est sorti, la chaleur du Soleil l'épaissit derechef. Tout ceci est confirmé par les Expériences & par les Observations de M. Ray, qui dans ses Voyages d'Italie, s'assura que la *manne* étoit produite par le frêne même, & non par la rosée, en faisant couvrir un de ces arbres, de maniere que la rosée n'y eût aucun accès. Le même Auteur nous assure que d'autres avant lui avoient enveloppé quelques-unes des branches de cet arbre avec du linge, ou même les ayant coupées, les avoient mises pendant la nuit dans des serres, & que malgré les précautions, on n'avoit pas laissé que d'y trouver de la *manne* attachée.

La *manne* est donc un suc nourricier qui dégoutte de lui-même, ou qu'on obtient artificiellement des feuilles ou de l'écorce des arbres. Comme on recueille ce suc en différentes contrées, il y a aussi différentes especes de *manne*. Ainsi il y a une *manne* liquide que quelques uns regardent comme le miel de cedre d'Hippocrate, & dont Linschotus nous apprend qu'on trouve une grande quantité aux environs du Mont Sinaï. Rauwolfius nous apprend dans son *Itinerarium*, que l'on tire en Perse d'un arbrisseau épineux une autre *manne* que les Arabes appellent *algul*, & *alhagi*: cette sorte a la forme de la semence de coriandre, & est à-peu-près de la même grosseur.

Il vient de Syrie une troisieme *manne* que les Anciens connoissoient particulierement, & qu'ils distribuoient en *manna mastichina*, qui étoit la meilleure selon eux, & en *manna bombycina*, dont ils faisoient moins de cas. Matthiole a décrit fort au long dans son Commentaire sur le premier Livre de Dioscoride, cette sorte de *manne*. Il y en a une quatrieme qu'on nous apporte de la Calabre, en morceaux gros comme le poing, & d'une couleur brunâtre: mais la *manne* ne vient nulle part en si grande abondance qu'en Sicile, dans la Pouille, & dans la contrée dont nous venons de faire mention, & du nom de laquelle on l'appelle *manne de Calabre*. Puisque cette derniere est celle dont on fait le plus d'usage, c'est à elle que nous bornerons notre examen; sans entrer dans aucune considération sur les autres especes.

Afin qu'on n'ait rien à désirer sur cette matiere; & que nous ayons satisfait à notre dessein, le plus exactement qu'il sera possible, nous commencerons par donner la méthode d'obtenir & de recueillir la *manne* de Calabre, selon Charas, qui dans sa Pharmacopée Royale a rassemblé les sentimens de Ray & de quelques autres. Cet Auteur nous assure que la *manne* est un suc qui coule de l'arbre, appellé communément frêne, ou du frêne sauvage, qu'on appelle orne, lorsque le Soleil entre dans le signe du Cancer; que ce suc se recueille tous les ans dans les tems chauds & secs, environ ou un peu auparavant les jours caniculaires, & les pluies du mois d'Août; parce qu'il cesse de couler, lorsque les tems humides commencent; qu'il y a trois especes de *manne* de Calabre, une sorte que les Italiens appellent *manna di corpo*, qui est la plus belle de toutes, qui sort d'elle-même du tronc & des plus grosses branches de l'arbre, sous la forme d'une liqueur crystalline, & qui se met en grains, les uns plus gros, les autres plus petits; qu'on ramasse ces grains soigneusement le jour suivant, de peur que les pluies ou les brouillards ne viennent à les fondre; ou qu'au lever du Soleil, on ouvre l'écorce de l'arbre avec une serpe, qu'on reçoit dans des vaisseaux la liqueur qui distile par l'incision, qu'on la met ensuite sur du papier, & qu'on l'expose au Soleil pour la faire sécher. Une seconde sorte qu'ils appellent *forcata*, forcée, qu'on obtient par art des mêmes arbres, lorsqu'ils cessent d'en rendre d'eux-mêmes, & qu'on obtient au mois d'Août par des incisions faites à l'écorce; qu'elle coule de ces incisions en abondance depuis midi, jusqu'à dix heures du soir; que le jour suivant on l'expose au Soleil pour la faire sécher, & qu'elle est la moins estimée à cause de son impureté & de sa couleur jaune. Une troisieme sorte appellée *manna di frondi*, qui sort d'elle-même par exsudation, des feuilles sur lesquelles elle s'endurcit en gouttes; qu'on ne recueille pas celle-ci fort soigneusement, parce qu'on ne peut la séparer des feuilles sans beaucoup de difficulté.

Quoique la *manne* ait été connue de plusieurs anciens Medecins & Naturalistes, ainsi que nous l'avons observé de Pline & de Galien, qui ont fait mention de son origine; je crois toutefois qu'Hippocrate a ignoré ce remede. Nous lisons dans Matthiole, *Lib. III. cap. 9. de Plantarum Historiâ*, que Theophraste en avoit fait mention long-tems avant Pline & Galien. Mais aucun de ces Auteurs n'ayant parlé des usages & de la vertu purgative de la *manne*, il est vraissemblable qu'ils n'en ont eu aucun soupçon, & que ce sont les Arabes qui en ont fait la découverte. Les Medecins Arabes, Avicenne, Mesué, Serapion, & Averrhoes, qui vivoient dans un pays où elle étoit produite en grande quantité, ne se sont pas contentés d'en parler sous les noms de *Tereniabin*, de *Siracost*, & de *Mel de Cusuram*; mais ils en ont découvert l'utilité & les vertus, & l'ont introduite dans la matiere médicale, assurant qu'il y avoit dans sa nature, je ne sai quoi de symmétrique, & qu'elle étoit chaude au premier dégré en qualité d'agent, & tempérée en qualité de substance passive.

Les Medecins Italiens, surtout Brassavol, Ruelle, Fernand, & autres, parlerent de la *manne* après les Arabes, & l'employerent avec un succès extraordinaire, ce qui ne doit point étonner, si l'on considere qu'ils avoient affaire à des peuples en qui, le systeme des nerfs étant extremement tendre & délicat, les remedes acres & drastiques ne pouvoient produire que des effets pernicieux. L'usage de la *manne* s'introduisit fort tard dans l'Allemagne, & dans les climats tempérés adjacens; ceux qui exerçoient la Medecine dans ces contrées s'étant persuadés qu'un remede si doux, n'auroit aucune énergie sur des hommes d'une constitution

aussi vigoureuse & aussi robuste que les Allemans. Mais l'expérience a démontré la fausseté de cette idée, & détruit cette opinion.

Après avoir découvert l'origine de la *manne*, & marqué le tems le plus ancien de son introduction dans la matiere médicale, nous allons examiner maintenant, quels sont les élemens ou les principes en vertu desquels elle opere, & quels doivent être ses principaux effets. Nous avons trouvé par les recherches les plus exactes, qu'il y a dans la *manne* une certaine acrimonie subtile & volatile qui s'exhale & se dissipe promptement, & qu'en conséquence de cette disposition, non-seulement elle perd à la longue sa vertu, & qu'une longue ébullition la dépouille d'une grande partie de son efficacité; mais qu'elle devient même insipide & désagréable au gout. Or s'il est certain que les selles fréquentes soient produites par l'accélération & l'accroissement du mouvement péristaltique des intestins, & que cet accroissement & cette accélération soient principalement les effets des substances, dont l'acrimonie subtile & pénétrante s'insinue intimement dans les fibres foibles & nerveuses des tuniques intestinales, qu'elle met dans une contraction systaltique plus vive & plus forte; on doit tenir pour démontré, que c'est en conséquence de ce principe acre, subtil, volatil, & salino-sulphureux, que la *manne* est purgative.

Mais comme l'acrimonie, en vertu de laquelle les purgatifs agissent, varie non-seulement, selon que leur nature est plus ou moins caustique, fixe, ou volatile, mais encore selon qu'ils contiennent plus ou moins de particules sulphureuses, mucilagineuses, terreuses, ou ameres, ils produisent différens effets, tant en évacuant les humeurs, qu'en changeant l'état des fluides. C'est là ce qui rend un purgatif plus sûr & plus énergique qu'un autre. Si nous examinons maintenant la substance mucilagineuse tempérée, douce, terreuse, & oléagineuse, & la maniere commode dont elle enveloppe dans la *manne* le principe acre & stimulant, nous en conclurrons bientôt que c'est à elle qu'il faut rapporter en grande partie, la modération & la douceur de son action; car il est constant que tout mucilage & tout terreux possede au souverain dégré la propriété, non-seulement d'humecter & d'amollir les parties dures, mais d'enduire par son tissu, d'envelopper & de corriger les particules acides, salines, bilieuses, acres, & volatiles, & conséquemment de faciliter l'évacuation des feces, en levant les obstacles qui la retardoient. Il n'y a donc point de doute que la substance mucilagineuse de la *manne*, corrigeant l'acreté pernicieuse des humeurs, & les préparant à l'évacuation, ne contribue considérablement à ce dernier effet.

Que les sucs douceâtres & mucilagineux des végétaux, possedent à un haut point la vertu de corriger, d'amollir, & de relâcher; c'est un fait démontré, tant par ce que nous avons dit du suc exprimé des tuyaux tendres du froment, & par celui qu'on tire du bouleau, que par l'exemple d'un grand nombre d'autres sucs, surtout lorsqu'on y mêle du sucre. Nous en avons un exemple remarquable, dans le suc des abricots, des fleurs de pêcher, de buisson épineux d'Egypte, & des roses; dans les sirops qu'on en prépare, dans les robs de raisins de corinthe, & de sureau; dans les jus de réglisse, de polypode, de chêne, & de chien-dent; le miel, les pulpes de casse & de tamarins, & dans les autres végétaux pleins d'un suc douceâtre.

Il s'ensuit donc non-seulement que la *manne* est purgative, mais que possédant la vertu de corriger & de tempérer, on peut avec raison la considérer comme le remede le plus doux, le plus sûr, & le plus ami de la nature que l'on ait. Cependant si on la donne à grande dose, elle nettoiera les premieres voies de toute impureté; & trois onces, ou davantage, suffiront pour procurer à certains malades jusqu'à vingt selles; mais elle est si bienfaisante & si salutaire, qu'elle produira cet effet avec promptitude, sans causer de douleur violente, sans détruire les forces, sans mettre le sang en ébullition, sans augmenter la soif, sans altérer le pouls, & sans causer de chaleur contre nature. C'est pourquoi nous assurerons en général, que l'usage de la *manne* est plus étendu que celui d'autres lénitifs ou purgatifs, & que sa nature est analogue à un plus grand nombre de personnes; en ce qu'elle est revêtue d'un principe particulier, qui ne se rencontre point dans les autres remedes.

Telle est la nature de la *manne*, qu'elle chasse promptement du corps toutes sortes d'humeurs séreuses, bilieuses, & acides; qu'elle corrige & émousse l'acrimonie des humeurs bilieuses, & que son action n'est embarrassée, ou sa force diminuée par les acides, que parce qu'en les corrigeant, ou en les subjugant, elle en facilite l'évacuation par bas, propriété, que n'ont pas ordinairement les autres purgatifs. L'usage de la *manne* d'ailleurs convient spécialement à tous ceux à qui la foiblesse ou la délicatesse du systeme nerveux, défend les remedes acres, quoiqu'en même tems il soit nécessaire de débarrasser les premieres voies qu'ils ont chargées d'impuretés. Ce remede convient à tout âge, à tout sexe, à toute constitution, & en tout païs. C'est pourquoi rien n'est plus juste que l'exposition abrégée que Zacutus Lusitanus fait des propriétés de la *manne*; *Medic. Princip. Inst. Lib. VI. Hist.* 8.

« La *manne* peut être donnée aux personnes de toute sorte « de constitution; elle chasse du corps les humeurs ex« crémentitielles, & surtout la bile; elle nettoie la poi« trine, & la débarrasse des humeurs, tant claires que « visqueuses, sans porter à la tête, & sans affecter le « systeme nerveux; elle est bienfaisante aux visceres, « fortifie l'estomac, réjouit le cœur, rend la respiration « libre, calme la soif, & donne l'appétit. En un mot, « il n'y a aucune partie du corps qui n'en ressente les « effets salutaires. »

On a expérimenté qu'elle étoit particulierement bienfaisante aux enfans; car il arrive quelquefois que le lait demeurant en stagnation dans l'estomac, s'y coagule, & fermentant avec la bile, prend non-seulement une qualité acrimonieuse, mais encore corrosive. Porté en cet état contre les tuniques nerveuses & très-sensibles des intestins, il excite des tranchées accompagnées d'agitations, de convulsions, & d'épilepsie, qui sont ordinairement mortelles. Alors le but principal du Medecin, doit être de corriger l'acrimonie corrosive & superflue, & de chasser les humeurs corrompues. Mais pour cet effet, les purgatifs évacuans & acres ne conviennent point; ils agiroient, à la vérité, très-efficacement, mais en même tems si fortement, qu'ils feroient plus de mal que de bien; car le tissu nerveux de l'estomac & des intestins étant extremement délicat dans les enfans, & ces remedes ébranlant tout le systeme des nerfs, produiroient des symptomes d'une nature plus formidable que ceux qu'on s'étoit proposé de dissiper. Dans ces conjonctures la *manne* est le meilleur purgatif dont on puisse user; elle est douce, elle ne cause aucun symptome violent, elle corrige l'acrimonie des humeurs peccantes, les expulse avec promptitude, & conséquemment apporte au malade un grand soulagement; on se servira donc alors avec succès du sirop de *manne* seul ou avec la rhubarbe, ou sous la forme de mixtion, & de potion; ce qui variera selon les différens ingrédiens qu'on y ajoutera: mais je recommande la mixtion suivante, comme un remede d'une efficacité singuliere, sur l'expérience que j'en ai faite.

Prenez *de l'eau des fleurs de buisson épineux d'Egypte, de cerises noires, & de fleurs de tilleul,* } *de chaq. une once;*
d'yeux d'écrevisse, une dragme;
d'extrait de rhubarbe, douze grains;
de sirop de manne, une demi-once;

d'esprit anisé de sel ammoniac, dix gouttes.

Faites une mixtion dont la dose sera depuis une jusqu'à deux cuillerées.

C'est par la même raison que la *manne* est très-salutaire pour les personnes âgées ; car, selon la maxime de Celse, tout ce qui est porté dans l'estomac des vieillards, s'y aigrit ; & comme il y a d'ailleurs défaut de sécrétion, il s'amasse une grande quantité d'humeurs impures, & les premieres voies demandent à en être débarrassées : mais si l'on vient à tenter cette opération par les remedes forts & drastiques, on fera au malade un tort presqu'irréparable ; par la raison, que la qualité pernicieuse des drastiques, est de détruire & d'affoiblir prodigieusement les forces, c'est-à-dire, la chose la plus essentielle aux vieillards, qui ayant le systeme nerveux d'une extreme débilité, ne manqueroient pas d'être les victimes des remedes destinés à les soulager. La *manne* étant au contraire d'une nature douce, & n'en étant pas moins propre à évacuer toutes les impuretés acides qui peuvent être logées dans le corps, c'est de tous les remedes le plus capable de relâcher sans danger les personnes âgées.

Nous mettrons aussi les femmes grosses au nombre des personnes qu'il faut traiter avec les évacuans les plus doux ; car il est assez ordinaire à celles qui sont dans cet état, d'être conduites par la pléthore à la cacochymie. Il faut donc travailler alors à chasser du corps les sucs impurs, ce que l'on effectuera en débarrassant les premieres voies des humeurs peccantes. Or les drastiques ne conviennent point dans le cas dont il s'agit ; comme ils exciteroient des constrictions dans les membranes des intestins & des autres parties nerveuses du corps, & qu'ils produiroient des spasmes violens ; le ton convenable de l'estomac en seroit affecté, & la matrice provoquée à l'expulsion du fœtus. Les évacuans doux sont donc les seuls qui conviennent aux femmes grosses, les meilleurs sont les pilules balsamiques, les préparations de rhubarbe, & de raisins, & surtout la *manne* avec une addition de quelques iogrédiens propres à fortifier l'estomac & tout le systeme nerveux. C'est ce que Zacutus Lusitanus nous dit dans les termes suivans : *Hist. Medic. princip. Lib. II.* « Il n'y a « aucun danger à faire prendre de la *manne* aux fem- « mes grosses, soit par précaution, soit par besoin. »

Si nous cherchons quelles sont les maladies dans lesquelles la *manne* convient particulierement, nous nous appercevrons bientôt qu'elle ne peut être que très-bienfaisante dans toutes celles qui sont fomentées par un amas de sucs acides & bilieux, accompagnés d'une grande acrimonie dans les humeurs, & celles où les parties nerveuses sont en constriction spasmodique, ou dans des agitations contre nature. Ainsi comme il y a dans les toux, dans les corysa, dans les rhumatismes, dans la goute, & dans les affections scorbutiques & gouteuses, acrimonie & impureté considérable d'humeurs, la *manne* produira alors des effets très-salutaires, en corrigeant les humeurs acres logées dans les premieres voies, & en les expulsant avec une grande quantité de sérosité, qui ne manqueroit pas de donner occasion dans la suite à des rechûtes, ou à de nouveaux accidens. Elle a surtout la propriété de guérir les toux longues & violentes, & l'on peut même dire qu'elle a cette propriété à l'exclusion de tout autre remede. Aussi Prosper Alpin ordonne-t'il dans son Traité *de Medic. meth. Lib. IX. cap.* 12. dans une toux, de relâcher avec la *manne*. En effet, ce remede, dont la nature est douce & mucilagineuse, est très-propre à envelopper & à émousser les particules acres qui produisent l'irritation intérieure, & à humecter & adoucir en même tems les parties fatiguées, offensées, & desséchées par la toux. D'ailleurs, il provoque quelquefois l'expulsion des impuretés acres, & par les selles & par le vomissement.

Je ne connois rien de plus efficace, soit pour dissiper, soit pour calmer les catarrhes & les douleurs aux articulations, que la *manne* prise dans le commencement de ces maladies, avec du lait, de l'eau de gruau ou du thé ; à quoi l'on fera succéder le lait d'ânesse, ou de chevre, avec les eaux de Selter, ou sans elles, le matin, pendant quelques jours de suite. On détruira totalement ainsi l'acrimonie qui affecte les parties intérieures.

La *manne* est encore un remede excellent dans toutes sortes de fievres ; car le foyer des fievres intermittentes étant ordinairement placé dans les premieres voies, & surtout dans le duodénum, où il s'est amassé une grande quantité d'humeurs acides, bilieuses & mal-cuites, rien ne sera plus salutaire que ce qui pourra chasser promptement ces humeurs & en débarrasser le corps. Or, c'est ce qu'effectuera très-commodément & très-efficacement la *manne*. Mais pour donner à ce remede plus d'énergie, & l'approprier davantage à la nature de ces maladies, il faut y ajouter une quantité convenable d'amers, tels que les décoctions d'absinthe & de petite centaurée, avec les sels détersifs, & même avec un peu de quelque émétique, si le cas l'exige. On aura recours à ce remede dans les jours de rémission, & l'on parviendra par son moyen à épuiser la matiere qui sert d'aliment à la fievre. S'il étoit à propos dans les fievres bilieuses, ardentes & tierces, ou dans les doubles tierces bilieuses, de nettoyer les premieres voies, le Medecin trouvera dans la *manne* un laxatif qui répondra parfaitement à ses vues ; car c'est l'expérience qu'il a, qu'un flux survenant quelquefois de lui-même dans ces maladies, où la bile peche en qualité, les termine heureusement, qui le décide. La maniere la plus commode de donner la *manne* dans les fievres bilieuses, c'est de la mettre en un julep laxatif avec les tamarins.

L'efficacité singuliere de la *manne* n'est pas moins remarquable dans les affections spasmodiques, hypocondriaques, hystériques & mélancoliques, où le défaut d'humidité & la surabondance de sucs acides dans les premieres voies, joints à la constriction spasmodique des tuniques intestinales, constipent le malade, & empêchent l'excrétion des feces totalement pendant plusieurs jours. L'expérience nous a constaté, que la constipation & la cessation de l'excrétion des feces, à moins qu'on n'ait recours aux clysteres & à quelques laxatifs, sont des signes infaillibles de l'opiniâtreté de la maladie. Mais s'il arrive qu'en conséquence des spasmes dont elle est ordinairement accompagnée, le mouvement péristaltique des intestins soit considérablement altéré ; que le chyle ne puisse passer dans les intestins grêles ; que les feces ne puissent parvenir dans la cavité des gros intestins ; que les flatulences ne puissent sortir ; que les impuretés soient retenues dans le corps, y prennent une qualité plus mal-faisante, & augmentent en acrimonie par leur séjour ; & que les flatulences soient repoussées, surtout vers les parties supérieures, & qu'elles gonflent l'estomac, la huitieme paire de nerfs se ressentira de cette distension contre nature, & l'affection passera par sympathie à toutes les parties nerveuses du corps, surtout à celles de la tête & de la poitrine ; ce qui rendra l'état du malade beaucoup plus fâcheux.

Dans ces circonstances, l'indication principale à remplir, est de restituer le mouvement péristaltique dans son état naturel, & de donner lieu à l'excrétion des feces & des flatulences, en relâchant le ventre. Mais ceci demande de l'intelligence & du jugement. Il est incroyable combien de fautes le commun des Medecins fait en pareil cas. Ils ordonnent alors des remedes purgatifs, acres & stimulans ; c'est-à-dire, qu'ils augmentent la constriction, qu'ils achevent de déranger le mouvement péristaltique des intestins, qu'ils détruisent les forces, & font beaucoup plus de mal que de bien. Quoique les préparations d'aloès aient quelque chose de doux & de tempéré, cependant comme elles mettent le sang en agitation, elles tendent à causer des hémorrhoïdes, & conséquemment produisent des dou-

leurs lorsqu'il n'y a point d'évacuation de sang. Le séné & ses préparations n'ont rien d'acre, & ne mettent point le sang en effervescence : mais ils engendrent des flatulences. Il est donc à propos de n'en faire aucun usage dans le cas dont il s'agit, où il y a déja des flatulences. La *manne* étant de tous les laxatifs le plus doux & le plus sûr, est donc le seul remede auquel il faille avoir recours : elle relâchera dans les maladies hypocondriaques ; calmera, tempérera & dissipera les constrictions spasmodiques des fibres des intestins ; corrigera l'acreté des humeurs ; préviendra le retour de la constriction que cette acreté auroit pu causer, & chassera les feces sans affecter la force des intestins. Il est bon de savoir, que dans toutes ces occasions son union avec des sels neutres & avec la rhubarbe est très-bienfaisante, & très-amie de la nature ; non-seulement son efficacité est considérablement augmentée par ce mélange, mais elle en reçoit encore la vertu de prévenir les flatulences.

Si la *manne* est d'un usage singulier dans les maladies spasmodiques & flatulentes, qu'on appelle communément hypocondriaques, elle n'est pas moins utile dans les cas où toutes les parties contenues dans la cavité de l'abdomen sont affligées de spasmes. Nous en avons une preuve bien concluante & bien sensible dans cette colique spasmodique qui cause au malade des douleurs insupportables, qui est ordinairement accompagnée d'une constipation opiniâtre, & dont la violence est telle, que le malade ne reçoit aucun soulagement de tous les clysteres qu'on a coutume de lui donner, & qui ne font alors que fatiguer ses intestins. La raison & l'expérience concourent à nous démontrer en pareil cas, que la manne en enduisant & oignant, pour ainsi dire, toute la surface intérieure des tuniques des intestins, doit en affoiblir la constriction, faire passer aux parties inférieures, & chasser par les selles l'amas d'humeurs acres, qui est une des causes accidentelles de la maladie, & par conséquent produire les effets les plus salutaires. C'est cette double propriété qui la fait recommander, dans toutes les douleurs de colique, par les Praticiens les plus expérimentés. Lazare Riviere conseille, dans sa *Pratique*, *Tom. I. Lib. V. cap.* 1. de la donner alors dans de l'huile d'amandes douces, & dans du bouillon gras fait avec une volaille.

Nous pouvons regarder, je crois, la pierre, la rétention d'urine & son ardeur, comme les maladies les plus importantes & les plus douloureuses dont les reins, la vessie & les conduits urinaires puissent être attaqués. Or tous les Praticiens posent pour maxime qu'il faut avoir recours alors aux remedes propres à évacuer par bas, & à emporter par les selles les impuretés recrémentitielles qui fomentent & augmentent le mal, d'autant plus qu'il y a ordinairement constipation dans ces cas.

Fuchsius observe sensément dans son Traité *de Medendis morbis*, *Lib. I. cap.* 38. qu'un des effets des drastiques est d'irriter & de resserrer les passages de l'urine ; ce qui doit déterminer à n'employer alors que les substances capables d'évacuer doucement la matiere peccante & d'agir sans irriter les parties nerveuses qui ne sont déja que trop dérangées. Or la *manne* étant évidemment, en conséquence de ce que nous avons dit ci-dessus, le plus doux & le plus sûr de tous les laxatifs, il s'ensuit qu'il faut la préférer alors à tout autre remede, & qu'il n'y a rien qui soit plus propre à produire le relâchement, de la maniere dont il convient, dans les cas dont il s'agit.

La *manne* ne doit pas être recommandée seulement dans les maladies de la vessie & des passages de l'urine, comme un évacuant excellent, mais encore comme un remede doué de la propriété particuliere de calmer & de tempérer la constriction de ces parties, surtout prise en mélange avec l'huile d'amandes douces. Quoique ce remede n'agisse point immédiatement sur le siége du mal, & qu'il exerce d'abord son énergie dans la cavité des intestins ; telle est cependant la conspiration des parties de l'abdomen, surtout des gros intestins, avec les passages de l'urine, que ceux-ci se ressentent promptement des effets produits sur ceux-là. Si les fibres des intestins sont dans une distorsion & dans une constriction considérable ; une dose convenable de *manne* calmera & relâchera, & la vessie & l'urethre se ressentiront de ce bienfait ; leurs spasmes seront dissipés, leurs douleurs cesseront, & la pierre d'où provenoit ces terribles accidens sortira quelquefois par les passages relâchés & dilatés. Nous en avons un exemple bien remarquable dans Sydenham, qui en fait mention lui-même dans ses Ouvrages, où nous lisons qu'il parvint en persistant pendant quelque tems dans l'usage de la *manne* & du petit-lait, à se délivrer d'une douleur violente aux environs des reins, & en même tems d'un pissement de sang ; ensorte que chaque dose amélioroit proportionnellement son état.

Voici la maniere dont ce célebre Medecin vouloit qu'on prît la *manne*, & la potion qu'il préparoit dans la gravelle & dans la pierre.

Prenez *de la meilleure manne, deux onces ;*
de la crême de tartre, une demi-dragme ;
de la décoction néphrétique de Forestus, quatre onces.

Faites du tout une potion.

Le même Auteur recommande une autre potion comme très-bienfaisante dans le pissement de sang ; elle est composée de deux onces & demie de *manne* dissoutes dans deux chopines de petit-lait, avec une quantité suffisante de suc d'orange ou de citron.

Il ne faut pas ignorer que la *manne* est aussi diurétique jusqu'à un certain point ; elle manifeste sensiblement cette qualité dans la rétention & dans les embarras des urines. Je pourrois en citer un grand nombre d'exemples authentiques. Mais je me contenterai de rapporter celui d'un homme de soixante & dix ans en qui une évacuation d'urine sanglante fut suivie d'une rétention d'urine qui dura sept jours, accompagnée de douleurs violentes aux environs des os pubis, & d'une constipation totale. On eut beau introduire la sonde & tenter l'évacuation des urines par cette opération, il n'en vint pas une goutte. J'ordonnai enfin une décoction de *manne* qui produisit des effets si merveilleux, que le malade eut plusieurs selles, & rendit quelques pintes d'urines sans aucun symptome violent.

Si nous attribuons la cause de cette rétention d'urine à des concrétions grumeuses de sang logées dans les conduits obliques des urétères, aux environs de leur insertion dans la vessie ; & si nous ne doutons point qu'alors cette cause ne fût encore aidée par la compression que les flatulences exerçoient sur les reins, & par l'obstruction que des impuretés tartareuses & mucilagineuses causoient dans les passages de l'urine : nous regarderons la *manne* comme un remede propre à évacuer non-seulement les excrémens grossiers, mais encore les sérosités urineuses. En effet, il est bien vraissemblable que le principe acide, sulphureux & volatil en vertu duquel elle agit sur les tuniques nerveuses des intestins, répand en quelque façon son action sur les conduits urinaires des reins, & les provoque à la sécrétion, ensorte qu'elle paroît alors avoir la même efficacité que le suc épaissi de bouleau, dont quelques dragmes suffisent pour procurer une évacuation abondante d'urine.

Il n'est pas possible de faire une énumération de toutes les maladies à la cure desquelles la *manne* contribue : mais il suffit d'avoir indiqué celles dans lesquelles elle est le plus énergique. On en étendra l'usage par analogie, à beaucoup d'autres, surtout à celles qui proviennent de la constriction spasmodique des parties intérieures, telles que sont presque toutes les especes de délire, de convulsions & de douleurs. Il est donc évi-

dent par tout ce que nous avons dit, que l'usage continué & non-interrompu de la *manne* est un des meilleurs moyens auxquels on puisse recourir, dans tous les cas où il y a des impuretés à évacuer, & où il seroit dangereux d'user des drastiques.

Mais sans insister davantage là-dessus, nous nous contenterons d'observer que la *manne* est singulierement avantageuse dans la cure de toutes les maladies contre lesquelles on a recours aux eaux médicinales: car tout le monde sait que les eaux minérales froides ou chaudes ne se prennent qu'après que le corps a été préparé par quelque évacuant doux, qui facilite leur effet salutaire, leur passage & leur action sur les premieres voies, en emportant les impuretés qui s'y trouvent & en attaquant les obstructions. Mais il est à propos de savoir que tout purgatif qui contient quelque chose d'extremement acre, doit être proscrit en pareil cas; car loin d'être bienfaisant, comme il altéreroit le mouvement péristaltique des intestins, & diminueroit le ton qui convient à l'estomac, il feroit obstacle au passage libre des eaux, & retarderoit leur cours dans la substance tubuleuse & veloutée des intestins. Il convient aussi lorsque la cure est parfaite de précipiter hors des intestins, par une évacuation assez forte, le reste des eaux. C'est pourquoi quelques Medecins qui veillent à la santé des personnes qui prennent les eaux minérales, les purgent ordinairement avec la scammonée, la gomme gutte, l'extrait de coloquinte & la résine de jalap, presque toujours en pilules, ce qui ne manque pas de diminuer les forces du malade & de lui être funeste. Les suites terribles de cette pratique inconsidérée sont presque incroyables. Les personnes d'une constitution délicate, & dont l'estomac & le systeme nerveux sont sujets à des constrictions spasmodiques, en sont affligées de cardialgie, de foiblesse & de tranchées violentes. Les autres n'en n'éprouvent pas des symptomes moins cruels; elles ont des défaillances, elles perdent entierement leurs forces, & reviennent fréquemment de ces eaux salutaires en plus mauvais état qu'elles n'y étoient allées.

Dans vingt voyages que j'ai faits moi-même aux eaux de Carles-Bade, j'en ai vu un grand nombre de fois les effets salutaires empêchés, & la santé considérablement altérée par l'usage mal raisonné des drastiques. C'est en refléchissant sur ces accidens, que je conclus qu'il étoit à propos d'évacuer des visceres le reste des eaux par des remedes plus doux, plus tempérés, & plus amis de la nature. Or la *manne* me paroissant mériter parfaitement toutes ces épithetes, j'en donnai trois ou quatre onces dissoutes dans quelques eaux appropriées, ajoutant quelquefois deux dragmes de crême de tartre. Ce remede produisit l'effet que j'en attendois. Le malade eut dix selles ou davantage, dans lesquelles je remarquai une grande quantité d'eaux, qui étoient venues sans que le malade en ressentît aucune douleur. Je ne balançai donc plus à ordonner la *manne*, tant avant qu'après les eaux minérales. Je rejettai tous les drastiques & tous les purgatifs violens. C'est ainsi que j'ai traité depuis seize ans surtout, tous ceux qui m'ont confié le soin de leur santé, ensorte qu'il m'est arrivé de consumer jusqu'à vingt livres de *manne* dans un seul printems. La plupart des Praticiens les plus judicieux ont suivi depuis la même méthode avec le même succès.

Après avoir examiné les propriétés de la *manne* & les différentes maladies dans lesquelles elle est bienfaisante, nous allons maintenant parler des méthodes les plus commodes & les mieux raisonnées de la faire prendre.

Il faut que nous commencions d'abord par en fixer la dose convenable; car il y a des Auteurs qui l'accusent de causer des flatulences, & qui s'efforcent par cette raison de la bannir de la Pharmacie. Mais si nous approfondissons cette opinion, nous ne lui trouverons d'autre fondement que l'aversion que certaines gens ont pour toute substance douce, & la maniere peu convenable dont ils l'ordonnent, & non quelque défaut inhérent au remede même. Leur usage ordinaire est d'en faire prendre une demi-once ou tout au plus une once. Qu'y-a-t'il donc de surprenant que la matiere peccante étant mise par ce moyen seulement en mouvement, sans être expulsée, ces impuretés visqueuses engendrent des flatulences, surtout dans des malades qui en sont déja tourmentés, tels que sont tous les hystériques & tous les hypocondriaques. Pour prévenir cet accident, nous poserons pour maxime qu'il faut ordonner aux enfans, de la *manne* depuis deux dragmes jusqu'à une demi-once, & aux adultes depuis deux onces jusqu'à trois ou quatre, selon qu'ils auront plus ou moins de force & de vigueur. Je puis assurer qu'en cette quantité, elle ne causera ni flatulences, ni tranchées; qu'elle purgera très-énergiquement, & que dans les cas où l'estomac sera surchargé d'impuretés, elle procurera un vomissement modéré.

C'est au Medecin à regler la maniere dont la *manne* doit être prise, sur l'effet qu'il se propose de produire par son moyen. On assure en général que l'action des évacuans est plus ou moins vive & prompte, selon qu'il y a plus ou moins de tems qu'ils sont dissous avant que d'être pris: ce qui est vrai de la *manne*. Mais on peut varier les liqueurs dans lesquelles on la dissoudra, & consulter en cela le gout des personnes auxquelles on aura affaire. Nous lisons dans Prosper Alpin, *Tract. de Med. Method. Lib. III. cap.* 9. que les Egyptiens avoient coutume de se servir de l'eau du Nil purifiée, ou de bouillon fait avec une volaille. Mais de nos jours & parmi nous, rien n'est plus simple que la maniere de préparer la *manne*; on la dissout dans du lait, du petit-lait ou de l'eau de gruau; ou on en met au lieu de sucre, dans du caffé, du chocolat ou du thé, véhicules qui la transmettent plus agréablement dans l'estomac. Lorsqu'il s'agit de faire une composition artificielle avec la *manne*, on prend les eaux distilées de fleurs & de plantes, par exemple, les eaux de fleurs de buisson d'Egypte, de reine des prés, de sureau, de cerises noires & de bétoine de Paul. Mais comme ces eaux odoriférantes ne plaisent point à tout le monde, les véhicules de la *manne* les plus commodes sont, l'eau de fontaine pure, l'eau de pluie distilée, une quantité d'eaux minérales d'une nature froide, telles que celles de Spaw, de Wildungen, &c. ou de la rosée du mois de Mai. Quant à moi, je me sers d'eau, & j'en fais mettre une once & demie sur chaque once de *manne* dans les décoctions laxatives. On observera en dissolvant cette drogue de la faire bouillir doucement; car si l'ébullition étoit violente & considérable, son principe subtil & volatil s'éleveroit dans l'air.

Mais si l'on veut que la décoction de *manne* produise l'effet médicinal qu'on en attend, & soit en même tems très-agréable au gout, il faut y ajouter quelque ingrédient qui réponde à ces deux vues. On peut choisir en pareil cas les sels, comme la creme de tartre, l'*arcanum duplicatum*, la terre foliée de tartre, le sel d'Epsom & celui de Sedlitz. Outre que toutes ces substances tendent à incifer, à résoudre & à nettoyer les impuretés visqueuses; elles sont encore douées d'un certain principe stimulant, qui ne peut manquer d'aider l'énergie de celui de la *manne*. On peut faire entrer dans une potion une dragme ou deux de ces sels; & de peur qu'ils ne se dissolvent difficilement, on les fera fondre à part, avant que de mettre la *manne* sur le feu. Pour donner au tout un gout agréable, & quelque vertu corroborative, après qu'on aura dissout & passé la *manne*, on ajoutera vingt gouttes d'essence d'écorce d'orange, ou deux gouttes de quelque huile distilée odoriférante ou aromatique, comme l'huile de cedre. Il ne faudra point prendre cette potion médicinale tout d'un coup, mais à différentes reprises, faisant succéder immédiatement à chaque prise quelques tasses d'eau de gruau.

On peut encore ajouter à la *manne* différens autres ingrédiens, & faire de ces préparations un grand nombre de formules différentes, selon le but qu'on se propose & l'état du malade. Nous ajouterons à ce que nous avons dit des maladies dans lesquelles elle étoit bienfaisante, qu'on peut l'ordonner commodément & avec succès dans les fievres ardentes & bilieuses, avec le sirop de suc de limons, le rob de tamarins, l'eau d'orge, la tisane, ou le petit-lait de chevre. La *manne* préparée avec le mercure-doux & la rhubarbe est un remede excellent pour tuer, ou faire sortir les vers : avec le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, & un peu de safran avec de l'eau de gruau, pour servir de véhicule au tout, elle produira de bons effets dans l'asthme suffoquant & dans la toux à laquelle les enfans sont sujets. Si les symptomes de la maladie indiquent qu'il est à propos d'évacuer des impuretés acres, bilieuses & visqueuses, soit par les selles, soit par le vomissement; on mettra sur deux onces de décoction de *manne*, quelques grains de tartre émétique dissous à part. On prendra cette préparation à différens intervalles, faisant succéder à chaque prise un grand verre d'eau de gruau légere. Elle commencera par faire vomir, & finira par procurer un grand nombres de selles. Je recommande particulierement ce remede dans les fievres tant intermittentes que continues, surtout lorsqu'on soupçonne qu'il y a beaucoup d'impuretés dans les premieres voies. Ce laxatif émétique m'a aussi réussi plusieurs fois dans le commencement des fievres exanthémateuses & pétéchiales, dans les fievres pourpreuses, dans la petite vérole, dans la rougeole, spécialement lorsque ces maladies désolent un Camp; on peut aussi y avoir recours dans le commencement de l'espece de fievre qui est endémique en Hongrie.

Puisque nous avons assuré qu'entre les différentes maladies dans lesquelles les préparations de *manne* étoient bienfaisantes, on pouvoit les ordonner au commencement & dans l'éruption de la petite vérole, nous allons maintenant examiner si elles sont également convenables & sures, lorsque la matiere purulente est mûre. Tout le monde connoît les suites terribles que le Medecin doit appréhender de la petite vérole, & surtout de la confluente, & qu'elle doit être sa prudence & sa circonspection pour les prévenir & en garantir un malade. Dans toute petite vérole en général, & particulierement dans la confluente, il survient ordinairement aux environs du neuvieme jour, un nouveau paroxysme de fievre, l'inflammation augmente, les douleurs sont plus violentes, tous les symptomes sont accrus, & l'état du malade paroît évidemment avoir empiré, il ressent une mal-aise extraordinaire aux environs des hypocondres; il respire avec difficulté, son agitation est plus grande, & sa constipation opiniâtre continue. Quelle pourroit être la cause de tous ces symptomes, sinon la matiere acre, irritante & caustique, qui retenue dans le sang, ou qui ne pouvant s'échapper par la peau, & y refluant, entre dans une agitation violente & cause au malade le surcroît de mal qu'on lui remarque? Il est donc évident qu'il n'y a d'espérance de guérison que dans l'excrétion de cette matiere acre & irritante.

Dans ces conjonctures il paroît plus à propos de suivre la pente de la nature, & de contraindre la matiere peccante de se porter à la surface du corps. Cette méthode ayant passé généralement jusqu'aujourd'hui pour la plus sure & la plus raisonnée, il y a cependant quelquefois des cas, où l'on a de très-puissantes raisons de s'en écarter. S'il arrive, par exemple, que la matiere peccante de la petite vérole, portée sur les parties intérieures, & surtout sur le tissu nerveux des intestins, y soit détenue par l'obstruction que forment les feces; & conséquemment que l'inflammation vienne à augmenter : je croi qu'il est évident que tous remedes bésoardiques, aléxipharmaques, & autres tendans à porter la matiere à la surface du corps, non-seulement ne conviennent point, mais seront même pernicieux. Je ne puis m'empêcher de regarder comme un effort téméraire & périlleux, celui par lequel on sollicite la matiere de la petite vérole profondément logée dans les intestins, de passer à la peau. Ne seroit-il pas beaucoup plus facile, & plus sûr, de faire cesser la constipation, & d'évacuer par les selles les feces putrides, & les excrémens impurs, à l'aide d'un laxatif legérement stimulant?

Pour cet effet lorsque les clysteres préparés d'ingrédiens convenables ne produiront aucun effet; il faudra recourir à la *manne*, dont l'opération est si douce. Je la crois préférable alors à tout autre remede. Ce que j'avance n'est pas fondé sur ma propre expérience seule; elle est appuyée de celle d'un grand nombre d'habiles Praticiens, entre lesquels je puis compter les Medecins célebres, Sydenham & Freind, qui ont exalté dans les circonstances que je viens d'exposer, les cathartiques lénitifs, entre lesquels ils ont indiqué spécialement les préparations de *manne*. Freind vante d'une maniere particuliere, *Comment. Novum de Febribus*, les purgatifs & surtout la *manne*, dans les fievres putrides, qui suivent la petite vérole confluente. Il appuie cette pratique non-seulement sur ses observations; mais encore sur celles d'un grand nombre d'autres à qui cette pratique a réussi, & qui ont employé la *manne* avec utilité.

Indiquons maintenant quelques-unes des préparations les plus salutaires de la *manne*. La premiere dont je ferai mention, est celle dont usa l'Empereur, en prenant les eaux de Carles-Bade.

En voici la formule.

Prenez *de la crême de tartre, deux dragmes.*

Dissolvez-la & faites-la bouillir dans une chópine d'eau de fontaine, jusqu'à la réduction de moitié.

Ajoutez trois onces de la meilleure *manne*.

Clarifiez le tout avec des blancs d'œufs.

Ajoutez tout le suc d'un citron.

Faites bouillir ce mélange doucement.

Lorsque la liqueur sera froide, passez-la à travers un linge, & mettez-y de l'écorce de citron, jusques à ce qu'elle soit claire & transparente.

Cette potion est très-énergique, & très-agréable au goût.

Quelques-uns ont contracté la louable habitude de débarrasser leur corps au commencement du printems, des impuretés qu'ils ont engendré pendant l'hiver. Les remedes usités en pareil cas sont en grand nombre. Quant à moi, je recommande l'infusion suivante dont on prendra six ou huit onces tous les deux jours.

Prenez *de la meilleure manne, quatre onces;*
des raisins de Corinthe, deux onces;
de la meilleure rhubarbe, } *de chaq. une once;*
du tartre crud,
des sommités de petite centaurée, quatre poignées;
de la canelle, } *de chaq. une dragme.*
des cardamomes,

Faites infuser le tout dans une pinte & demie de vin du Rhin, & le laissez exposé à un certain degré de chaleur pendant vingt-quatre heures.

Outre ces préparations il y en a un grand nombre d'autres chez nos Apothicaires, dans lesquelles la *manne* est un ingrédient, ou dont elle est la base. Telles sont l'électuaire *diacassia* avec la *manne*, l'électuaire lénitif, avec

avec la *manne*, & le sirop de *manne*, auxquels on peut substituer avec avantage le remede suivant.

Prenez *de la meilleure manne, une livre.*

Dissolvez-la & faites la chauffer sur un feu modéré dans une pinte & demie d'eau de fleurs de buisson d'Egypte.

Faites-y infuser lorsqu'elle sera chaude,

de fleurs de pêcher,
de buisson d'Egypte, &
de violettes, } *de chaq. une poignée.*

Passez la liqueur & l'épaississez sur un feu modéré.

Ajoutez-y lorqu'elle sera froide, vingt gouttes d'huile de cedre.

Nous compterons encore entre les préparations pharmaceutiques de *manne*, la *manne* liquide, que Schroder nous a donnée dans sa Pharmacopée Chymique, & que Frédéric Hoffman a corrigée dans sa *Clef de Schroder*, où l'on trouve aussi la maniere de faire la *manne* en julep, & la *manne* tartarisée. Quoique ces remedes ne soient pas méprisables en eux-mêmes; cependant il n'est pas étonnant qu'ils ne répondent pas toujours à l'espoir qu'on en a conçu, parce que la chaleur & l'ébullition violente qu'exigent ces préparations, dépouillent la *manne* de ses propriétés.

Venons aux remedes qu'on en tire par l'action du feu.

Ce que Van-Helmont en a dit dans son Traité *de Potestatibus Medicamentorum*, est exactement vrai; c'est qu'elle donne dans l'analyse Chymique des substances dont les qualités lui paroissent entierement étrangeres, enfin que le feu la rend acre. J'ai tenté moi-même de distiler de la *manne* au bain de sable. Pour cet effet j'en mis environ quatre onces dans une retorte; lorsqu'elle eut été échauffée par le sable; augmentant le feu peu à peu, il me vint d'abord une liqueur acide, ensuite une autre d'une couleur rougeâtre, d'une consistance plus grande, & d'une odeur empyreumatique. Il y avoit à peu après une once de la premiere & une dragme & demie de la derniere. Tout le monde convient que cette liqueur acide tirée de la *manne*, & qu'on appelle communément son esprit, est sudorifique; ce qu'il faut sans doute attribuer aux particules empyreumatiques qui lui sont unies. C'est aussi un menstrue dans lequel quelques corps se dissolvent.

Voici comment j'en fis l'essai.

J'y jettai du corail & de l'acier, & leur solution me donna des teintures de corail & d'acier revétues des mêmes propriétés que celles qu'on obtient à l'ordinaire par quelque menstrue acide. La solution parfaite du soufre ne s'y fit point, quoiqu'en dise Schroder dans sa Pharmacopée, & après lui Charas dans la sienne. Quant à la liqueur grumeuse, épaisse, rougeâtre & huileuse, elle avoit une odeur très-empyreumatique, & la même exactement que celle du sucre mis sur des charbons ardens. Elle étoit miscible avec l'eau & l'esprit de vin dans lesquels elle se dissolvoit promptement. Je ne doute point que dix gouttes de cette liqueur ne fissent suer abondamment.

Il suit de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que c'est à tort que quelques Medecins ont rejetté l'usage de la *manne*, & qu'elle mérite celui qu'en font les Praticiens modernes. Je ne puis m'empêcher de recommander encore une fois à ceux qui sont chargés par état de la santé des hommes, de ne point employer les drastiques. Les plus terribles maladies ont quelquefois des suites moins fâcheuses que ces remedes. C'est pourquoi Campegius leur a donné l'épithete de maudits & de mortels, dans son Traité, *de Cribr. Medic.* Qu'ils rejettent donc la coloquinte, la scammonée, l'hellebore blanc, le turbit, l'élatérium, l'épurge, & la gomme-gutte dont la découverte s'est faite dans ces derniers tems; qu'ils substituent à ces remedes des médicamens innocens & plus doux, comme les sels neutres, la *manne*, la rhubarbe, les tamarins, la casse, & l'aloès bien préparé, & bien corrigé, en ordonnant ces laxatifs doux à grande dose, ils en obtiendront les mêmes effets que des drastiques les plus acres & les plus puissans. FREDERIC HOFFMAN.

On peut donner à la *manne* une qualité vineuse, en la dissolvant dans de l'eau, & y excitant une fermentation de la maniere suivante.

Dissolvez deux livres de la meilleure *manne* dans huit pintes d'eau de riviere pure, passez la solution & faites-en évaporer environ le tiers dans un vaisseau de terre placé au bain de sable.

Mettez le reste dans des bouteilles que vous couvrirez d'un papier, & que vous exposerez à l'ardeur du soleil, & à la chaleur du feu pendant six mois. Vous aurez par ce moyen une liqueur vineuse. Ce vin de *manne* ressemblera à l'hydromel vineux, mais il ne sera ni si fort, ni si agréable au gout.

Il purgera les humeurs séreuses, & sa dose sera depuis trois onces, jusqu'à six; si on le distile au bain-marie, on en tirera une liqueur spiritueuse, semblable à de l'eau-de-vie. Cette eau-de-vie rectifiée à l'ordinaire, donnera un esprit inflammable comme l'esprit de vin, mais qui conservera toujours quelque odeur de *manne*. Cet esprit aura les mêmes vertus de l'esprit de vin.

Si, après avoir extrait cet esprit inflammable de *manne*, on met la matiere restante dans un alembic, & qu'on l'y laisse pendant un tems considérable, elle fermentera insensiblement pour la seconde fois; & deviendra aigre. On trouvera ensuite au fond du vaisseau, un sel blanc essentiel de *manne*, dur, fragile, crystallin, & fait en aiguilles, semblables à celles des sels essentiels des plantes. Il aura le gout tant soit peu acide & douceâtre. Si l'on en prend une dragme dans du bouillon, il purgera.

MANOBI. Lemery dit que le *manobi* est un fruit: mais c'est, selon la description qu'il en fait, une truffe qui croît au Bresil, & qui est d'un bon gout. Elle passe pour fortifier l'estomac.

MANSORIUS MUSCULUS, le *Masseter*.

MANTICHORA, μαντίχωρα, nom d'un animal Indien, qui a, selon Aristote, trois rangs de dents.

MANTILE, nom d'un bandage. Voyez *Fascia*.

MANUCODIATA, *Oiseau de Paradis*.

MANUS, *la main*. Voyez *Brachium*.

On appelle *manus Christi perlatæ*, certains trochisques faits de sucre de rose avec une addition de perles. Sans perles, on les appelle *manus Christi simplices*.

MANUS DEI, est le nom d'une emplâtre vulnéraire, résolutive & fortifiante, dont on trouve la description dans la *Pharmacopée Universelle de Lemery*.

MANUTIGIUM; friction avec la main. CÆLIUS AURELIANUS, *Acut. Lib. III. cap.* 17. & *Chronic. Lib. I. cap.* 4.

MANYL-RARA, H. M. nom d'un très-grand arbre qui croît aux Indes Orientales. Il porte un fruit assez semblable à l'olive, qui se mange quand il est mûr, & qu'on dit donner de l'appétit & aider la digestion. On fait de ses feuilles, bouillies avec la racine de turmeric & les feuilles de gingembre broyées, un cataplasme qui mûrit puissamment les tumeurs. On prépare

avec ces feuilles, bouillies dans l'huile de sésame & la poudre de sa racine, un onguent qu'on dit être excellent dans la maladie endémique de ces Contrées appellée *Beriberi*.

MANZIZANION, ou *Colocasia*. Aetius, *Tetrab. I. serm.* 1.

MAO

MAON, ou *Tagetes Indicus minor, multiplicato flore.*

MAR

MARACOT, ou *Granadilla Hispanis, flos Passionis italis.*

MARAGOSA, ou *Momordica Zeilanica, pampineâ fronde, fructu breviori.*

MARANDA *Zeilanensibus. Myrtus Zeilaneca baccis niveis molocoxis*. Herman.

C'est une espece de myrte qui croît dans l'Isle de Zeilan, & qui porte une petite baie. La décoction de ses feuilles passe pour excellente dans les maladies vénériennes, pourvu qu'on observe en même-tems une diete légere.

MARASMODES, μαρασμώδης; nom d'une fievre hectique à son dernier période.

MARASMUS, μαρασμός, de μαραίνω, rendre maigre, ou phthisique; *atrophie* ou *consomption*, poussée à son dernier point; *marasme*.

MARATATABIBA, nom d'un arbre qui croît au Bresil, auquel on n'attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

MARATHRITES, μαραθρίτης; vin imprégné de fenouil. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 75.

MARATHRUM, ou *Fœniculum vulgare Germanicum.*

MARAUGIA, espece de coquillage, ou plutôt d'écrevisse, dont Oribase fait mention, *Collec. Medic. Lib. II. cap.* 58.

MARCASITA, *Marcassite*; espece de minéral métallique, qu'on peut regarder comme la semence ou la matiere premiere des métaux.

Cela supposé, on pourroit dire qu'il y a autant de différentes *marcassites* que de métaux; ce qui est vrai en effet, en appliquant ce terme à tout corps minéral, dans la composition duquel il entre des particules métalliques, quand bien même elles n'y seroient pas en assez grand nombre, pour qu'on travaillât le corps. Dans ce même sens, *marcassite* seroit synonyme à mine.

Il n'y a chez nos Apothicaires que trois especes de *marcassites*; la *marcassite* d'or, la *marcassite* d'argent, & celle de cuivre. Il y a des Auteurs qui regardent l'aiman comme la *marcassite* du fer, le bismut comme la *marcassite* d'étain, & le zinc comme la *marcassite* de plomb.

On trouve les *marcassites* dans les mines. Elles contiennent toutes du soufre & un sel vitriolique, & surtout celle de cuivre. On trouve encore dans quelques-unes de l'antimoine & du bismut.

MARCELLIUM, μαρκέλλιον; nom d'un remede qu'on dit être bon contre les mules au talon. Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 79.

MARCELLUS EMPYRICUS. Cet Auteur étoit de Bourdeaux. Il écrivoit sous les regnes de Gratien & de Theodose, le Livre *de Medicamentis*, qui est parvenu jusqu'à nous sous son nom.

MARCHED, *Litharge*. Ruland.

MARCHIONIS PULVIS, *la Poudre du Marquis.*

Voici la maniere de la préparer selon la Pharmacopée de Leyde.

Prenez *des racines de pivoine mâle, une demi-once*;

de bois de gui de chêne,
de rapure d'ivoire,
de la corne du pié d'élan,
de spode,
de dent de la licorne aquatique,
— *de chaque, une dragme*;

Ou à sa place,

d'andouillers de corne de cerf,
de corail rouge & blanc, &
de perles préparées,

vingt feuilles d'or pur.

Réduisez le tout en poudre, & vous aurez un anti-épileptique & un absorbant.

MARCIANI ANTIDOTUS; nom d'un antidote décrit dans Marcellus Empiricus, *cap.* 177.

MARCIATON, μαρκίατον; nom d'un onguent dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 18.

MARGA, Offic. Schrod. 320. Mer. Pin. 218. Aldrov. Muf. Metall. 221. *Marne.*

Non-seulement il y a différentes especes de *marne*, mais il y en a même de différentes couleurs. Il y en a de jaunes, de grises & de rougeâtres. C'est une espece de substance médullaire & grasse qu'on trouve dans quelques pierres & rochers lorsqu'on les a fendus. Elle est dessiccative, consolidante, astringente & sarcotique: elle résout la lymphe & le sang coagulés. Schroder.

Kentman en distingue plusieurs especes. Il y a, selon lui, la *marne* blanche, la grasse, la molle, la cendrée, la pierreuse, dont les Artistes se servent pour mouler; la jaune, la crustacée qu'on trouve dans les terres sabloneuses, & qui contient des particules d'or; & la dure, jaune & sabloneuse qu'on trouve en Hollande, où les Habitans s'en servent comme dans les autres contrées pour engraisser les terres. Dale.

2. Marna *saxatilis, cinerea*, Offic. Worm. 6. *Marga Goselaria, cineraria*, Agricol. 579. *Marga Goslarica*, Charlt. Foss. 4. *Marne cendrée.*

On trouve cette espece de *marne* dans les cavités & les fentes des rochers: elle est en croutes épaisses, cendrées, tant soit peu acres au gout. Elle est astringente, emplastique, & elle arrête les hémorrhagies: en application extérieure, elle a les mêmes propriétés que la terre de Samos. Dale.

3. Marga, *saxatilis incarnata*, Offic. Worm. 6. Charlt. Foss. 4. *Marne rougeâtre.*

On trouve cette espece dans les montagnes de la Boheme & de Liege. Elle est grasse, glissante, pesante, rouge, adhérente à la langue, & teignant les doigts d'une couleur jaune. Elle est bienfaisante non-seulement dans les ruptures, fractures, fluxions, hémorrhagies & dyssenteries, mais encore dans les poisons & dans les maladies pestilentielles auxquelles elle résiste. Dale.

4. Marga *candida*, Offic. *Marga Feroensis*, Charlt. Foss. 4. *Marga ex insulis Feroensibus*, Worm. 6. *Stenomarga*, Agricol. 578. Morton. Northamp. 62. *Agaricus mineralis*, Imper. 129. Cod. Med. 5. *Lac Lunæ*, Wood. Att. 8. Plot. Ox. 58. Boet. 413. *Marne blanche pierreuse.*

On la trouve en Allemagne. C'est une substance fongueuse, blanche & friable: elle est astringente & rafraîchissante. On l'ordonne dans les hémorrbagies, &

l'écoulement immodéré des regles. Les Chirurgiens en répandent la poudre sur les ulceres pour les sécher & consolider. GESNER.

Elle passe pour un excellent cosmétique. PLOT.

Anselmus Boëtius la rapporte, quand elle est dure, à la pierre galactite: mais il la regarde comme une espece de *marne*, quand elle est molle. Il croit que le morochtus, la pierre galactite, & la pierre melitites, ne sont que de la *marne* durcie. DALE.

MARGARITÆ. & UNIONES; *Perles*.

On trouve différentes sortes de bézoards dans les huîtres. Ils sont composés de plusieurs lits, & sont de véritables concrétions pierreuses. C'est de l'Isle d'Ormus dans le Golfe Persique, que nous viennent les plus belles *perles* Orientales. Il y en a aussi dans le Golfe du Méxique, dans la Province de Costa Rica, & dans d'autres endroits de l'Amérique. Mais on fait moins de cas de ces *perles* Occidentales, que des autres. On en trouve sur les côtes de l'Ecosse, qu'on appelle communément semences de *perles*. Il y a des huîtres qui en contiennent depuis deux jusqu'à sept; ce qui fait voir que c'est très-improprement qu'on leur donne le nom de *perle*, puisque chaque coquille ne contient qu'une vraie *perle*. Valentin assure sur la parole de Kregger, que ce sont les œufs des animaux contenus dans les coquilles; mais ce fait a besoin d'être confirmé. Les *perles* mises dans le feu rendent une odeur tant soit peu urineuse. Lorsqu'elles sont jaunâtres, on peut les blanchir en enlevant la premiere couche; mais cela diminue leur grosseur. Les *perles* porphyrisées, sont un excellent absorbant. En cette qualité elles ne le cedent point aux yeux d'écrevisses. Mais comme on en retire par la retorte un sel volatil, elles sont de plus cordiales & dépuratoires. GEOFROY.

MARILE, μαρίλη. Hippocrate paroît entendre par ce terme, *Lib. II. de Morbis mulierum*, des cendres chaudes.

MARIPENDAM, De Laet. *Balsamum fructu racemoso ex Hispaniola*, C. B. *Novum fructu racemoso*, J. B.

Il s'éleve quelquefois à la hauteur des hommes; sa tige est cendrée; ses feuilles sont vertes & sur de longs pédicules rougeâtres; son fruit croît en grappe. On en recueille les boutons & les jeunes rejettons; on les mêle avec les grappes du fruit, & on en exprime le jus. On fait bouillir ce suc dans l'eau, jusqu'à ce qu'étant réduit à la moitié, il ait la consistance du miel, ou du sapa. Alors on le laisse reposer, & on le garde pour l'usage. C'est un remede excellent pour nettoyer les plaies & les ulceres, & arrêter le sang. On distile de ses sommités une eau qui se vend plus cher que l'eau-de-vie; on s'en sert pour les blessures, & dans toutes les maladies qui proviennent du froid. On en prend pendant quelques jours pour les douleurs de l'estomac, ou de quelqu'autre partie. RAY, *Hist. Plant.*

MARIS; c'est selon Castelli & Linden une mesure qui contient quatre-vingts trois chopines & quatre onces.

MARISCA, excroissance à l'anus de la même figure qu'une figue. Voyez *Anus*.

MARITUS. Les Auteurs qui ont écrit de la pierre Philosophale, ont donné au soufre le nom de *maritus*, ou d'époux; & au mercure celui d'*uxor*, ou femme.

MARMARYGÆ, μαρμαρυγαὶ, étincelles ou éclats de lumiere qui semblent passer devant les yeux.

MARMELADA, *marmelade*; terme de Pharmacie, mieux connu maintenant des Confiseurs que des Apothicaires. On donne ce nom particulierement à une espece de gelée de coings, ou d'abricots.

MARMELOS. Voyez *Marmelada*.

MARMOR ALBUM, Offic. Worm. 42. *Marmor candidum*, Aldrov. Mus. Metall. 749. Kentm. 52. *Marmor*, Schrod. 354. *Marmor Parium*, Boet. 489. Charlt. Foss. 17. *Marbre blanc*.

Le *marbre blanc* ne differe de l'albâtre qu'en dureté & en éclat, lorsqu'il est poli. Galien dit, que pris intérieurement il dissout la pierre.

MARMORARIA, ou MARMOLARIA, ou *Branca Ursina*. BLANCARD.

MARMORATA AURIUM, *cire des oreilles*.

MARMOREUS TARTARUS, l'espece la plus dure de calcul humain. RULAND.

MARMORACEA VENENA, poisons dont la violence est si grande, qu'il n'en faut que le poids d'un grain de froment, pour donner la mort. CASTELLI, d'après *C. Rejes*.

MARMOTA, *marmote*; espece de gros rat de montagnes, très-commun dans les Alpes. Voyez *Mus Alpinus*.

MAROCOSTINUM, épithete que l'on donne à un extrait cathartique que Zwelfer a décrit dans la *Pharmacopée d'Ausbourg*. Elle est composée de marum & de costus, deux ingrédiens de l'extrait.

Lemery donne la préparation du *Marocostinum*, dans sa *Pharmacopée universelle*, sous le titre de *Pilules marocostines*; il donne aux pilules marocostines reformées une autre composition. Bates a inséré les premieres dans sa *Pharmacopée*. Voici la maniere de les préparer selon Quincy, qui s'est un peu écarté de Zwelfer.

Prenez *de la gomme ammoniaque, une once & demie*;
de la myrrhe, six dragmes;
de l'aloès, une livre;
de l'agaric, six dragmes;
de la rhubarbe, trois onces;
du safran, une demi-once;
du costus, six dragmes;
du bois d'aloès, deux dragmes;
de feuilles de mastic, une demi-once.

Faites une décoction des six derniers ingrédiens, dans deux livres de suc de rose de damas, & dans une quantité suffisante d'eau commune.

Exprimez le tout fortement; ajoutez ensuite la gomme ammonniaque & la myrrhe, dissoutes dans quatre onces de vinaigre de squille, avec l'aloès.

Donnez au tout une consistance convenable par évaporation.

Ce remede est originairement de Mindererus, qui l'avoit destiné à purger les humeurs aqueuses & pituiteuses, qui logées dans le corps, produisent des maladies chroniques; il le recommandoit aussi pour chasser les humeurs tartareuses, & désobstruer le foie & les reins. Il passe pour fortifier la tête & l'estomac, & pour être bienfaisant dans toutes les maladies où ces parties sont affectées. Sa dose est depuis quinze grains jusqu'à deux scrupules, mais on en fait peu d'usage.

MAROGUS, narcotique très-puissant. PARACELSE.

MAROTTI, H. M. Grand arbre qui croît au Malabar, dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel il y a un noyau dur, large, & jaunâtre, qui contient dix ou onze amandes.

Si l'on frote les parties affectées de gale & de demangeaison, & celles où l'on sent de la douleur, de l'huile extraite de la semence de ce fruit, on en sera soulagé; elle est bienfaisante dans les maladies des yeux, causées par des humeurs salées; mêlée avec des cendres, on en fait une application salutaire sur les aposthumes & abscès des bœufs, des autres bestiaux, & de tous les animaux de charge. RAY, *Hist. Plant.*

MARRUBIASTRUM.

Voici ses caracteres.

Son petit calyce est divisé en cinq petits segmens, sur

chacun desquels il naît une petite épine. Le casque de sa fleur est presqu'entier & plein. Sa barbe est divisée en trois segmens, celui du milieu étant partagé en deux parties, fait paroître le fleuron comme divisé en quatre. Ses fleurs naissent en guirlandes épaisses.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Marrubiastrum, sideritidis folio, caliculis aculeatis, flore candicante*, T. 190. *Sideritidis genus, spinosis verticillis*, J. B. 3. 428.
2. *Marrubiastrum, sideritidis folio, caliculis aculeatis, flore flavo, cum limbo atro-purpureo*, T. 190. *Sideritidis montana, parvo flore nigro-purpureo, capite medio-croceo*, Col. 1. 196. *Sideritidis montana, parvo, varioque flore*, C. B. P. 233.
3. *Marrubiastrum, sideritidis folio, caliculis aculeatis, flore flavo, cum limbo atro-purpureo, comâ flavescente*, T. Cor. 12.
4. *Marrubiastrum, folio cardiacæ*, Bocc. Mus. p. 2. tab. XCVIII.
5. *Marrubiastrum, palustre, fœtidum*, T. 190. *Lamium paludosum, Belgicum, melyssæ folio*, H. L. *Sideritis, alsines hexaginis folio*, C. B. Prodr. 111. M. H. 3. 389.
6. *Marrubiastrum, folio cardiacæ, odore melyssæ*, Boerh. *Ind. alt. Plant.*

MARRUBIUM, *marrube.*

Voici ses caracteres

Ses feuilles sont ridées, son calyce est long & ordinairement garni de cinq appendices pointues; son casque est droit & a deux cornes; sa barbe est divisée en trois parties, & sa gueule mince & oblongue.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Marrubium, album vulgare*, C. B. P. 230. Park. Theat. 44. Tourn. Inst. 192. Boerh. Ind. alt. 156. *Marrubium, album, Prassium*, Offic. *Marrubium, album*, Ger. 561. Emac. 693. Raii Hist. 1. 556. Synop. 239. J. B. 316. *Marrube blanc.*

Le *marrube* a ses tiges quarrées, blanches, velues, hautes environ d'un pié, & portant à chaque jointure deux feuilles ridées, blanches, cotoneuses, rondelettes, émoussées par la pointe, découpées par les bords, & placées sur des pédicules assez larges. Entre ses feuilles croissent des guirlandes assez épaisses de fleurs blanches, labiées, en casque, avec des calyces roides & velus, terminés par neuf ou dix petites épines dures & très-pointues. Chaque calyce contient quatre petites graines longuettes; sa racine est ligneuse, dure, & pleine de fibres. Il croît au bord des chemins & des haies; il fleurit en Juin. Ses feuilles & ses sommités sont d'usage.

Elles sont chaudes, seches, pectorales, & bienfaisantes aux poumons, qu'elles débarrassent des phlegmes visqueux & chauds, & qu'elles soulagent dans les toux invétérées, surtout si le tempérament est humide & froid. On fait de leur suc, avec le sucre & le miel, un sirop qui leve les obstructions du foie & de la rate, & dont on se sert avec succès dans l'hydropisie, la jaunisse, la chlorose, la suppression des regles & des vuidanges, & les autres maladies des femmes, pour lesquelles il y a peu de plantes plus énergiques.

La seule préparation officinale qu'on en tire, est le sirop de *Prassium*. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles du *marrube blanc* ne rougissent pas le papier bleu. Elles sont très-ameres, & d'une odeur pénétrante. Il y a beaucoup d'apparence qu'en Flandre cette odeur approche du musc, puisque Dodonée l'assure. Le sel naturel de la terre, qui est amer & composé de sel marin, de sel ammoniac, & de nitre, semble être uni dans cette plante, avec une portion considérable de soufre, de phlegme, & de parties terrestres. Cette plante, par l'analyse Chymique, donne beaucoup de phlegme acide, beaucoup d'huile & de terre, un peu d'esprit urineux, du sel volatil concret & du fixe, peu lixiviel. Ainsi il n'est pas surprenant que le *marrube blanc* soit un grand fondant & un bon apéritif. Il est fort propre pour les asthmatiques, & pour ceux qui ont la jaunisse. Dans le phlegme & dans les toux opiniâtres, on fait boire le suc de cette plante depuis deux onces jusqu'à six, l'infusion dans du vin blanc, à un verre; & la tisanne, à plusieurs verrées. Deux pincées de sommités de *marrube blanc* suffisent pour un bouillon: mais il faut auparavant l'avoir dégraissé, en le passant par un linge mouillé. & y dissoudre un demi-gros de tartre calybé soluble, ou vingt grains de fleurs de sel ammoniac calybées. On ordonne une once ou deux de sirop de *marrube* pour la suppression des regles. On y ajoute ordinairement deux gros de teinture de Mars, & deux onces d'eau de fleurs d'orange. Tabernæmontanus recommande la tisane suivante pour la rétention d'urine.

Faites bouillir dans quatre pintes d'eau une poignée de feuilles de *marrube*, & autant de celles de romarin, demi-pincée de graine de persil, une once de raisin de corinthe, autant de sebestes, & de jujubes.

Ajoutez-y un baton de réglisse sur la fin, & trois cuillerées de miel. Tournefort.

Le sirop de *prassium* de Mesué, est selon Caspard Hoffman, un remede très-chaud, & plus propre pour les personnes âgées, que pour les jeunes; pour les tempéramens froids, que pour les chauds.

Prenez *du sirop de Prassium, deux onces;*
d'huile de tartre par défaillance, un scrupule.

Mêlez le tout.

La dose est d'une cuillerée, à fréquens intervalles. C'est un excellent remede contre la jaunisse.

Dioscoride dit que que le *marrube* est pernicieux pour la vessie & pour les reins qu'il exulcere, si l'on en fait un fréquent usage. Les Anciens s'en servoient en errhine dans la jaunisse, pour purger la bile par les narines, lorsque les yeux en étoient incommodés, indisposition qui est quelquefois très-opiniâtre. Une infinité d'expériences m'ont appris, dit Borelli, *Obs. Med.* que les sommités de *marrube blanc* infusées dans du vin blanc, & prises en boisson pendant trois jours de suite, sont d'une efficacité surprenante pour provoquer les regles, & pour expulser promptement l'arriere faix, ajoute Simon Pauli; pour fortifier l'estomac, chasser la cachexie, & guérir le pica; elles agiront plus puissamment encore, si on y joint la germandrée & la petite centaurée; la conserve de fleurs de *marrube* préparée avec le miel, & prise dans la dose d'une once pendant quarante jours de suite, rendit la santé à un homme de distinction qui avoit un skirrhe au foie, contre lequel les calybés & les autres remedes n'avoient fait aucun effet. Simon Pauli, *Quadripartit.* d'après *Zacutus Lusitanus, prax. admir. Lib. II. Obs.* 48. Je trouve aussi dans les observations recueillies par Chesneau, qui m'ont été communiquées par M. Hulse Medecin à Londres; que ce malade prenoit tous les matins après la conserve, une petite quantité d'eau distilée de *marrube* & de ses racines. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Marrubium, folio rotundo candidissimo.*
3. *Marrubium, album latifolium, peregrinum.* C. B. P. 230. M. H. 3. 377.
4. *Marrubium, album angustifolium Peregrinum.* C. B. P. 230. M. H. 3. 377.
5. *Marrubium, verticillatum, foliis profundè incisis,*

Boerh. Ind. Alt. 156. *Alyssum Galeni*, Offic. Ger. 379. Emac. 465. *Alyssum Galeni Clusio*, Park. Theat. 590. *Alyssum verticillatum, foliis profundè incisis*, C. B. P. 232. *Marrubium Alysson dictum*, Raii Hist. 1. 557. *Marrubium Hispanicum supinum, calice stellato & aculeato*, Tourn. Inst. 192. *Alyssum de Galien.*

Les Curieux cultivent cette espece dans leurs Jardins; elle fleurit en Juin, ses feuilles sont d'usage; elles ont les mêmes propriétés que celles du marrube blanc. Dale.

6. *Marrubium Hispanicum, supinum, foliis sericeis, argenteis.* T. 192.
7. *Marrubium, folio candidissimo, orbiculari, crassissimo.*
8. *Marrubium, album, peregrinum, brevibus & obtusis foliis.* C.B.P. 230.
9. *Marrubium Orientale, foliis subrotundis, flore purpureo.* T. C. 12. Boerh. *Index Alt. Plant.*

Marrubium, est aussi le nom du *Pseudo-dictamnus Hispanicus, amplissimo folio candicante & villoso*, & du *Pseudo-dictamnus Africanus, foliis subrotundis, subtùs incanis.*

Marrubium nigrum. Voyez *Ballote.*

Marrubium nigrum longifolium, est le nom du *Phlomis Narbonensis, folio hormini, flore purpurascente.*

MARS, *Ferrum*, Offic. Aldrov. Mus. Metall. 129. Fabr. 22. Charlt. Foss. 47. Vorm. 122. Mer. Pin. 208. Schrod. 377. Schw. 378. *Ferrum, Mars*, Mont. Exot. 13. *Fer.*

Le *Fer* ordinaire, σίδηρος, des Grecs, le *Mars* des Chymistes, est un métal ignoble, sonore, remarquable par sa dureté, de couleur blanche, & d'un brillant livide lorsqu'il est poli, & noir lorsqu'il est brute, & non poli.

Il y en a de deux sortes; le commun est celui qui n'est pas purifié, & celui qui est purifié, que les Grecs appellent *στόμωμα*, les Latins, *acies*, & quelques-uns *chalibs*, en François, *Acier.*

Comme le *fer* est le plus nécessaire de tous les métaux pour l'usage des hommes; c'est aussi celui qui se trouve en plus grande abondance presque partout: de sorte qu'à peine trouve-t'on un Pays où il n'y en ait pas. Il y en a plusieurs mines dans la France, quoique le *fer* & l'acier que l'on trouve en Allemagne soient plus excellens.

On retire le *fer* de la Terre sous différentes formes: tantôt on le trouve pur dans les mines, en forme de grains & de masses: tantôt sous la forme de pierres ferrugineuses, pésantes, de différentes couleurs, brunes, jaunes ou rouges: tantôt sous celle d'un sable très-fin, pésant, jaune ou rouge. Les mines de *fer* ne sont pas plus semblables; car on retire facilement le *fer* des unes; & on ne le retire qu'avec un grand travail des autres. Quelques mines étant cassées en petits morceaux, & mêlées avec du charbon de bois, se fondent en très-peu d'heures: & d'autres se fondent difficilement; ce n'est qu'en y mêlant de la chaux vive, de la marne, ou des pierres qui se fondent aisément, que l'on rend la fusion de ces mines plus prompte & plus facile.

Lorsque ce métal est fondu, on le verse dans de grandes formes où il fait des masses longues & épaisses, que l'on appelle communément les gueuses. On fond de nouveau chaque masse: & lorsqu'elle est fondue, on l'agite fortement & continuellement en tous sens, avec une baguette de *fer*, pour la rendre plus traitable sous le marteau. Enfin lorsque le métal est figé, & qu'il est encore ardent, on le met sous le marteau pour en chasser à force de coups les parties hétérogenes qui sont brûlées ou vitrifiées.

Le *fer* étant ainsi préparé dans la forge, on le fait rougir au feu de charbon, & par le vent des soufflets; & quand il est ardent, on l'étend sur l'enclume à coups de marteaux, & on lui donne la forme que l'on veut.

Cependant la différence entre une espece de *fer*, & une autre espece, est très-grande; car l'un est liant, & c'est le meilleur; l'autre est rude & inégal, fragile, & c'est le plus mauvais. Un autre tient le milieu entre les deux précédens. Ce défaut ne vient pas de la nature du *fer*, ni de son caractere, puisqu'il est essentiellement le même dans toute la Terre. Ces différences ne viennent que des parties terrestres vitrioliques & sulphureuses qui y sont en plus ou moins grande quantité.

On fait l'acier en fondant plusieurs fois le *fer*, & en le purifiant de ses scories. Dans quelques endroits la veine de *fer* se change aussi-tôt en acier: mais dans d'autres ce changement est bien plus difficile.

Il y a différentes manieres de changer le *fer* en acier.

Si le *fer* est excellent, on le fond dans le fourneau; & lorsqu'il est fondu, on y jette de tems-en-tems un mélange fait de parties égales de sel de tartre, ou de quelqu'autre sel alcali, de limaille de plomb, de râclure de corne de bœuf, en le remuant aussi de tems en tems, & enfin on place la masse sur l'enclume, & à coup de marteaux on l'étend en barres. Mais si le fer ne peut supporter une nouvelle fusion: on fait une autre opération. On prend des verges de *fer* de la grosseur du doigt, on les place dans un vaisseau de terre fait pour cela, alternativement lit sur lit, avec un mélange fait de parties égales de suie, de poudre de charbon, de râpure de corne de bœuf, ou de poils de vache. Le vaisseau étant rempli on le couvre & on l'enduit exactement avec un lut, & on le place dans un fourneau de reverbere; alors on allume le feu, & on l'augmente par degré, jusqu'à ce que le vaisseau soit rouge. Sept ou huit heures après le feu s'étant éteint de lui-même, on retire les verges de *fer* changées en acier: ce qu'on connoît en les rompant; car s'il paroît des pailletres métalliques brillantes, très-petites & très-serrées, c'est un très-bon acier: mais si elles sont peu serrées & parsemées de grands pores, il est moins bon. Quelquefois les paillettes qui sont à l'extérieur sont serrées, & celles qui sont à l'intérieur ne le sont pas, ce qui marque que l'acier n'a pas été suffisamment calciné; alors il faut recommencer à mettre lit sur lit, & calciner de nouveau, afin que le *fer* soit parfaitement changé en acier.

Le *fer* est le plus dur de tous les métaux: mais l'acier a encore plus de dureté & de rigidité, si on l'éteint tout-à-coup dans l'eau froide, lorsqu'il est ardent. La pésanteur du *fer* est à celle de l'or environ comme trois à sept. L'eau dans laquelle on a trempé du *fer* acquiert un gout ferrugineux; elle le dissout facilement, & le change en une rouille ou en une chaux jaune, ce qui se fait en très-peu de tems, si on trempe le *fer* dans l'eau alternativement & qu'on le seche ensuite; car le *fer* qui reste plongé dans l'eau, ne se ronge qu'après beaucoup de tems. On ne peut le préserver de la rouille qu'en le frottant de quelques corps gras. La limaille de *fer* entassée & humectée par l'eau, s'échauffe tellement que si on en approche du soufre, il s'enflamme pourvu qu'il y ait une grande quantité de limaille entassée. Le *fer* calciné pendant long-tems au feu de réverbere, se réduit en une chaux d'un rouge obscur ou de pourpre. Lorsqu'il est exposé à un feu violent, & qu'il commence à se fondre, si on le frappe avec le marteau, il saute en écailles, qui ne sont autre chose que du *fer* à demi vitrifié. Une partie du *fer* se change, en se mêlant dans le fourneau d'affinage avec les cendres du charbon, ou avec des parties terrestres, en scories.

Tous les acides dissolvent ce métal, mais les alcalis n'agissent pas sur lui. La limaille de *fer* jettée sur la flamme, s'allume, & excite des étincelles vives & brillantes. Si l'on jette sur le feu parties égales de limaille de *fer* & de nitre, ils bouillonnent bientôt, & répandent beaucoup de fumée puante: il se fait alors une

déflagration & une détonation. La limaille de *fer* mise dans de l'esprit de sel ou de vitriol, excite une violente effervescence avec beaucoup de fumée entierement sulphureuse; & si on en approche une chandelle allumée, elle s'enflamme aussi-tôt avec grand bruit, & brise les vaisseaux.

Si l'on expose du *fer* sur une tuile aux rayons du Soleil, réunis par le miroir ardent, il se fond aussi-tôt, & répand beaucoup de fumée. Enfin il se change en une matiere friable, un peu noire, qui n'est plus ductile, mais à demi vitrifiée. Mais lorsque l'on expose du *fer* mêlé avec de la poudre de charbon, au foyer du même verre, il se fond, & peu de tems après il se change en étincelles & se dissippe. La même chose arrive au *fer* qui est à demi vitrifié sur une tuile, pourvû qu'on le transporte de la tuile sur des charbons au foyer du miroir ardent. Car il reprend alors son ancienne forme de métal, & il recouvre son éclat & sa ductilité, & ensuite il se dissipe entierement en étincelles.

On voit par-là que le *fer* contient une grande quantité de matiere bitumineuse, qui étant unie avec un sel vitriolique, est retenue & enveloppée par une si grande quantité de terre métallique, qu'elle ne s'embrase, & ne s'enflamme que très-difficilement avec le nitre. On comprend qu'il contient une grande quantité de sel vitriolique, parce qu'il se dissout dans l'eau simple, & à cause du gout de cette eau, & que de plus la limaille de fer mouillée s'échauffe, ce qui ne peut venir que de l'action des sels sur la terre métallique.

Il y a pourtant quelque différence entre la substance sulphureuse des charbons, & le soufre du fer, puisque le fer révivifié avec le soufre de charbon, se dissipe en étincelles au foyer des rayons du Soleil.

Le *fer* est donc composé d'une substance bitumineuse, ou d'un principe inflammable, d'un sel vitriolique, & d'une terre vitrescible joints ensemble : mais qui ne sont pas intimement unis. Et en effet, si on joint de l'argile qui est une terre vitrescible, vitriolique, avec quelque substance inflammable que ce soit, on fait du *fer*; ce qui se fait aussi ordinairement dans la détonation de quelques corps inflammables, dans les cendres desquels on découvre du *fer* par le moyen de la pierre d'aimant, quoiqu'avant la déflagration, on ne découvrît aucune particule de *fer*, dans ces substances même pilées très-menu.

Le *fer* est un métal très-utile, & dont on peut à peine se passer dans la vie humaine; car outre qu'il sert pour faire un grand nombre d'instrumens, il fournit d'excellens remedes contre un grand nombre de maladies. Les anciens Grecs n'ignoroient pas les vertus du *fer* pris intérieurement. Dioscoride attribue à la rouille du *fer* une vertu d'astriction, surtout pour arrêter les pertes de sang de la matrice. Il recommande le vin & l'eau dans lesquels on a éteint le *fer* ardent pour guérir les flux cœliaques, les dyssenteries, les maladies de la rate, le *cholera morbus*, & la foiblesse d'estomac.

Les Medecins reconnoissent deux vertus dans le *fer*, l'une apéritive & l'autre astringente; car il guérit la suppression des regles, les obstructions du foie, de la rate; il arrête les hémorrhagies, les diarrhées, en resserrant les fibres relachées des visceres. On le regarde comme un spécifique dans les maladies hypocondriaques & la cachexie. Quelques-uns attribuent à quelques préparations de mars, une vertu apéritive, & à d'autres une vertu astringente : mais toutes ces préparations de *fer* ont l'une & l'autre vertu, quoique les unes soient plus efficaces que les autres.

Pour l'usage de la Medecine, le *fer* vaut beaucoup mieux que l'acier. Et plusieurs Medecins préferent la limaille de *fer* pure, très-fine, & alkoholisée à toutes les autres préparations, pour exciter les regles & pour lever les obstructions. La dose est depuis douze grains jusqu'à demi-dragme, une ou deux fois le jour, sous la forme de pilules, de tablettes, ou de bols.

Prenez *de la limaille de fer très-fine, & passée au tamis, une demi-once;*
de canelle bien pulvérisée, une demi-dragme;
de mucillage de gomme adraganth, une quantité suffisante pour faire des pilules;

Faites des pillules selon l'art. La dose est d'un scrupule le matin à jeun, & quatre heures après le dîner, en bûvant par-dessus un verre de vin & d'eau.

Prenez *de la limaille de fer alkoholisée, une once;*
de la canelle, une dragme;
des clous de girofle, un scrupule;
du sucre blanc dissous dans de l'eau d'armoise, & cuit en électuaire solide, quatre onces;

Faites des tablettes selon l'art, dont la dose est de deux dragmes matin & soir.

Prenez *de la limaille de fer très-fine, deux dragmes;*
de la racine de pié de veau, séchée & pulvérisée, trois dragmes;
de cristaux de tartre, deux dragmes;
de gomme ammoniaque,
de myrrhe,
de canelle,
de noix muscade, } *de chaque une dragme;*
de safran pulvérisé, une demi-dragme;
de sirop d'absinthe une quantité suffisante pour faire un électuaire mou, ou un opiat.

Sa dose est d'une dragme, matin & soir, pour les pâles couleurs.

On prescrit aussi la limaille de *fer* renfermée dans un nouet, en infusion dans les apozêmes apéritifs, & dans les bouillons altérans. GEOFFROY.

Sydenham dit avoir appris que la mine crue de *fer* est plus efficace pour la cure des maladies, que lorsqu'elle a été rafinée par la fusion, & qu'elle est en *fer* : mais je ne rapporte ce fait, continue-t'il, que sur le témoignage d'autrui, & non sur ma propre expérience.

Il y a quelques années que je vis en Cheshire quelques Ouvriers tirer d'un vaisseau, je ne sai quoi, qui leur teignoit la peau en noir, tirant sur le rouge, en sorte qu'ils ressembloient à des statues de bronze. Je m'apperçus que c'étoit une espece particuliere de mine de *fer*, de la consistance d'un bol gras, que ceux qui travaillent le *fer*, appellent mine de Cumberland, quoique je sache très-bien qu'elle vient de Lancashire. On me dit que si les Ouvriers que je voyois occupés, se lavoient & rendoient à leur peau sa couleur naturelle, elle la perdroit sur le champ, & se bronzeroit comme auparavant, s'ils faisoient quelque exercice qui les mît en sueur. D'où je conclus que les particules de cette sorte de mine étoient extremement déliées. On m'assura que ceux dont l'occupation journaliere étoit d'en décharger les vaisseaux, jouissoient d'une santé parfaite, & n'étoient jamais attaqués d'asthme, de tranchées, ni d'aucune autre des maladies que communiquent quelques mines métalliques. Me rappellant à cette occasion l'endroit de Sydenham que j'ai cité, je pris de cette mine, & je lui trouvai, par expérience, toute l'efficacité des préparations de *fer* les plus vantées, auxquelles je ne puis dire toutefois qu'elle fût supérieure. Je remarquai qu'elle s'unissoit promptement avec le mercure par la trituration, comme quand on fait l'éthiops minéral, dans la proportion de trois parties de mercure, sur deux parties de mine. Il me vint par ce moyen un cinnabre martial rouge, d'une efficacité extraordinaire, employé en médicament.

Préparations du Fer.

Préparation d'acier du Docteur Willis.

Prenez *de la limaille pure de fer*, & *de la crême de tartre en poudre très-fine*, } *de chaque une égale quantité.*

Faites-en un mélange avec du vin blanc, & vous aurez une pâte que vous ferez sécher au soleil ou sur un feu modéré.

Rompez cette pâte, & si vous ne lui trouvez point une couleur verdâtre, réduisez-la en poudre, humectez-la, & faites-la sécher derechef.

Cette préparation est autant apéritive qu'aucune autre qui se fasse avec le même minéral; on la donne très-commodément en bol ou en électuaire; cependant mieux en électuaire qu'en bol, car la grosseur des pilules peut les rendre désagréables à prendre. On en obtient très-promptement une teinture très-efficace avec du vin ou quelqu'autre liqueur. Sa dose est depuis dix grains jusqu'à trente.

Préparation de Mars avec le sucre.

Prenez *de la limaille d'acier, trois onces;*
du sucre candi brun, deux onces.

Réduisez le tout en poudre très-menue, dans un mortier sec.

Cette préparation est très-laborieuse; ce n'est pas sans peine qu'on parvient à mettre la limaille d'acier en poudre, malgré la facilité que le sucre apporte à cette opération. Cet ingrédient produit ici le même effet que le sel de tartre: mais il y a certaines formes sous lesquelles il rend le mélange plus agréable. C'est ainsi que le mars avec le sucre se prépare dans nos Hôpitaux.

Safran de Mars apéritif.

Prenez des plaques minces ou de la limaille de *fer*, que vous exposerez à l'air, pendant une nuit humide & pluvieuse, jusqu'à ce qu'il y ait de la rouille de faite; vous enleverez cette rouille, & vous exposerez le reste, jusqu'à ce que tout soit converti en rouille; vous pilerez cette rouille dans un mortier, & la passerez ensuite par un tamis fin.

Je donnerois à cette préparation apéritive, la préférence sur toutes celles qui sont en usage, parce que les acides dont on se sert pour dissoudre le *fer*, communiquent de l'astringence à la plupart des autres, & cette astringence se fait sentir particulierement dans les premieres voies. Quant au soufre que la Pharmacopée du Collége de Londres fait entrer dans cette préparation, il est aussi plus astringent qu'apéritif.

Mars préparé avec le tartre.

Prenez *de la limaille de fer*, & *du tartre blanc commun*, } *en quantités égales.*

Mettez le tout dans un creuset, sur un feu assez fort pour rougir ces ingrédiens, que vous laisserez dans cette chaleur pendant quelque tems.

Retirez ensuite votre creuset, & lorsque le mélange sera froid, pilez-le dans un mortier.

Faites chauffer, & pilez derechef ce qui ne pourra passer à travers un tamis fin.

Réitérez cette opération jusqu'à ce que vous ayez tout fait passer à travers le tamis.

Mêlez ce que vous aurez passé à chaque opération, & gardez le tout pour l'usage dans un vaisseau, que vous aurez soin de bien fermer.

Cette préparation est plus apéritive qu'aucune des précédentes; elle tient cette supériorité du tartre. Les derniers restes feront plus difficiles à réduire que les premiers, parce qu'il n'y aura presque plus de tartre. Il ne faut pas permettre à l'air l'accès de ce mars, parce qu'il se dissoudroit ainsi que les sels lixiviels, à cause du tartre qui lui est uni. C'est par cette raison qu'il ne faut pas non plus l'ordonner sous quelque forme seche comme les poudres. Il y a d'autres manieres encore de le préparer: mais celle que nous venons d'indiquer me paroît répondre le mieux à l'effet qu'on en attend, savoir, d'être apéritif.

Mars préparé avec le soufre.

Prenez *de la limaille d'acier*, & *des fleurs de soufre*, } *en quantités égales.*

Mêlez-les & faites-en avec l'eau une pâte que vous laisserez fermenter pendant quatre ou cinq heures.

Mettez cette pâte dans un creuset sur un bon feu, & la remuez avec une spatule de fer.

Elle s'enflammera & paroîtra noire lorsque le soufre sera brûlé.

Poussez le feu, & l'entretenez dans sa force jusqu'à ce qu'elle prenne une couleur rouge, à laquelle vous reconnoîtrez que l'opération est faite.

La préparation qu'on trouve sous ce titre dans la Pharmacopée du Collége de Londres, n'est presque autre chose que du soufre, puisqu'elle consiste seulement à en faire fondre dans un vaisseau de *fer* chaud.

On appelle cette préparation safran apéritif de mars: mais les sels acides du soufre la rendent plus fixe & moins apéritive que la précédente; & je ne vois guere de différence entre elle & le safran de mars astringent.

Extrait apéritif de Mars.

Prenez *huit onces de rouille de fer.*

Mettez-les dans un pot de même métal; versez dessus,

trois livres d'eau de miel, &
quatre livres de mout ou de suc de grappes de raisins blancs parfaitement mûres.

Ajoutez *quatre onces de jus de limons.*

Mettez sur votre vaisseau un couvercle de *fer*. Placez le vaisseau sur un fourneau ou sur un peu de feu; laissez la matiere en digestion pendant trois jours; faites-la bouillir ensuite doucement pendant trois ou quatre heures, découvrant le pot de tems en tems pour remuer le fond avec une verge de *fer*. Couvrez-le derechef de peur que l'humidité ne s'évapore trop promptement; lorsque la liqueur vous paroîtra noire, supprimez le feu, & laissez-la reposer pendant quelque tems. Passez chaude à travers un linge la partie claire. Faites-la évaporer au bain de sable, dans un vaisseau de terre ou de verre, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'un extrait.

On peut employer très-commodément cet extrait pour mettre d'autres ingrédiens en pilules; on peut le donner lui-même seul sous cette forme, depuis dix grains jusqu'à une demi-dragme, dans les obstructions & dans tous les cas où les préparations apéritives de Mars sont convenables.

Extrait astringent de Mars.

Prenez *huit onces de rouille de fer en poudre très-fine.*

Mettez-les dans un pot de *fer*, & versez dessus quatre pintes de vin rouge fort.

Mettez le pot sur le feu, couvrez-le, & faites bouillir ce mélange; remuez-le de tems en tems avec une verge de *fer*, jusqu'à ce qu'il y en ait les deux tiers de consumé. Passez le reste chaud à travers un linge, & lui donnez par évaporation la consistance d'un extrait. On donne cet extrait ainsi que le précédent, & dans la même quantité aux personnes languissantes, en qui le sang manque de chaleur & de force, dans les hémorrhagies & dans toute sorte de flux.

Vitriol de Fer.

Versez de l'huile pure de vitriol dans huit fois autant d'eau claire contenue dans un vaisseau de verre; secouez le tout jusqu'à ce que le mélange vous paroisse ne faire qu'une liqueur. Ajoutez ensuite une petite quantité de limaille de *fer* propre & luisante. Il se fera une grande ébullition; la liqueur deviendra opaque, chaude & d'une couleur poudreuse; il s'élevera une vapeur parfaitement fossile d'une odeur particuliere, tant soit peu semblable à celle de l'ail. Lorsque l'effervescence aura cessé, & que la premiere limaille que vous aurez jettée sera dissoute, jettez-en derechef & continuez ainsi jusqu'à ce qu'une partie de la limaille tombe au fonds de la liqueur sans se dissoudre. Laissez ensuite la liqueur se purifier & déposer ses feces. Ce qui flottera sur la surface sera vert, & d'un gout styptique & douceâtre.

Filtrez-la, & faites-la évaporer dans un vaisseau de verre propre, jusqu'à ce qu'il y ait une pellicule. Mettez le vaisseau dans un lieu frais, bas & tranquile; il se formera bien-tôt au fond des crystaux brillans, transparens, verds & semblables à des émeraudes. Versez la liqueur; faites sécher modérément les crystaux dans un air chaud, sur du papier. Mettez-les ensuite dans un vaisseau de verre, ils y conserveront long-tems leur forme. Faites épaissir la liqueur restante comme ci-dessus & elle vous donnera de nouveaux crystaux. Vous convertirez presque de cette maniere toute cette liqueur en vitriol. Cependant les premiers crystaux seront toujours les meilleurs.

REMARQUES.

Le *fer* attire à lui l'acide fossile de l'huile de vitriol délayé dans de l'eau, ainsi que fait un sel alcali dans la préparation du tartre vitriolé. Le *fer* & les sels alcalis ont donc ceci de commun. Le *fer* uni avec l'acide devient soluble dans l'eau; le mélange a donc la nature d'un sel métallique. Ce mélange est fait d'eau, de métal & d'acide unis ensemble dans une certaine proportion; & tant que cette proportion subsistera la masse continuera d'être transparente & brillante: mais aussitôt que l'eau seulement en sera séparée par quelque chaleur considérable, elle deviendra opaque, cessera d'être verte, & prendra une couleur grise; ce en quoi elle ressemble aux cristaux des sels; aussi les Chymistes l'ont-ils appellée sel de *fer*; nom qui lui convient encore parce qu'elle entre en fusion sur le feu. D'autres l'ont apppellée magistere de *fer*, parce que tout le corps du *fer* forme avec son dissolvant une masse solide homogene. Le nom de vitriol de fer lui vient de sa ressemblance parfaite à tous égards, avec le vitriol fossile naturel. Ce qui nous fait concevoir la maniere dont les corps solides des métaux s'unissant avec les acides, deviennent comme les sels, solubles dans l'eau, potables, & prennent un nouveau gout métallique salin avec des propriétés médicinales particulieres. Si on délaye le sel de *fer* dans cent fois autant d'eau, & qu'on en prenne la dose de douze onces, lorsqu'on aura l'estomac vuide, se promenant modérément après, il ouvrira, relâchera, purgera, sera diurétique, tuera & chassera les vers, teindra les excrémens en noir, les convertira en une espece de glaise, fortifiera les fibres, & guérira plusieurs maladies différentes. Ce gout, cette odeur, cette couleur & la même noirceur des excrémens, ont fait penser à plusieurs que telle étoit la maniere dont la nature faisoit ces eaux calybées, ce qu'ils inféroient surtout de ce que ces liqueurs exposées à l'air déposoient un ocre ou sédiment jaune: mais c'est une erreur que le Docteur Hoffman a bien refutée par un grand nombre d'expériences, dans son excellent Ouvrage *des Eaux minérales*. Nous observerons toutefois que si ce sel de *fer* vient à rencontrer des matieres alcalescentes & putrides, & par conséquent à être dépouillé de son dissolvant acide, il dégénérera en une chaux astringente, pesante, inactive, métallique, qui produira des obstructions invétérées, & sera pernicieuse dans les fievres putrides. Nous savons que la limaille de *fer* ordonnée dans les maladies des femmes, produit lorsque le corps est foible, languissant & plein d'humeurs acides, des rapports comme d'ail & d'œufs pourris; ce qui provient de la rencontre de l'acide avec ce minéral, & de leur action réciproque. Dès-lors il se fait dans le corps une chaleur qui n'y étoit point, & les excrémens deviennent noirs. La poudre seule de limaille de *fer* est plus efficace dans ces conjonctures, que toutes ces préparations pénibles obtenues par la Chymie. Le *fer* est donc salutaire lorsqu'il y a des acides dans le corps, & nuisible lorsque le corps est bilieux ou rempli d'humeurs chaudes. Cette expérience bien examinée répandra de la lumiere sur l'origine du vitriol métallique verd qui se fait partout; il provient d'un *fer* corrodé par un acide fossile vitriolique. C'est encore de-là que dépend spécialement la production des encres.

Vitriol de Fer avec le tartre, de Ludovic.

Prenez *une partie de vitriol de fer, non-acide, mais parfaitement soûlé;*
quatre parties de crême de tartre, &
vingt parties d'eau de pluie.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de verre, remuant souvent avec un bâton, jusqu'à ce que la masse devienne grise, épaisse & presque consistante, mais observant soigneusement de ne la point laisser brûler. Mettez cette masse dans un grand alembic; versez dessus de l'esprit de vin commun, jusqu'à ce qu'il y en ait quatre pouces au-dessus; faites bouillir le tout pendant une heure ou deux, & vous aurez une liqueur rougeâtre; décantez & filtrez cette liqueur, lorsqu'elle sera froide. Traitez le reste de la même maniere, avec du nouvel esprit de vin, & continuez ainsi tant que l'esprit acquerra quelque rougeur. Mêlez ensemble les différentes portions de liqueur rouge que vous aurez obtenues; & vous aurez la teinture médicinale de *fer* de Ludovic.

Si vous faites évaporer cette teinture ainsi préparée jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule, elle perdra son esprit, & vous donnera des crystaux salins médicamentés.

médicamentés. Si vous faites bouillir le reste fortement avec dix fois autant d'eau, & que vous passiez le tout par une flanelle, jusqu'à ce que la liqueur soit claire, & toute la matiere dissoute par des lotions fréquentes d'eau; en faisant évaporer cette liqueur jusqu'à ce qu'il y ait une pellicule, & en la laissant reposer dans un lieu frais & tranquile, vous aurez ce qu'on appelle le tartre martial apéritif de Ludovic.

REMARQUE.

Les Medecins ayant remarqué que les propriétés excellentes & médicinales du *fer* que nous avons fait connoître tant soit peu dans les procédés précédens, subsistoient tant que le *fer* demeuroit dissous dans un acide doux; mais s'évanouissoit, & qu'il ne restoit qu'une chaux onctueuse, à la rencontre d'un alcali, joignirent prudemment le sel de *fer*, avec un acide végétal, dans l'espoir qu'il passeroit ainsi, & que conservant plus constamment sa nature saline, il agiroit sur tous les vaisseaux du corps. Telle fut la raison qu'on eut d'unir le sel de *fer* avec le sel végétal huileux de tartre: on voulut empêcher qu'il ne se formât du premier si facilement dans le corps une chaux astringente. Cette préparation est apéritive, atténuante, fortifiante, & purge doucement le ventre & les reins; elle est bienfaisante dans les affections leucophlegmatiques scorbutiques, ictériques, hypocondriaques, hystériques, lorsque le corps est relâché, affoibli par l'inertie des parties, noué & plein de vers.

On la prend le matin à jeun dans la dose d'une dragme délayée dans six fois autant d'eau, à trois reprises, & prenant après chacune le quart d'une pinte de petit-lait clair, & se promenant doucement sans se fatiguer, ni provoquer la sueur. On peut continuer avec succès ce remede pendant neuf jours. On en peut donner quelques gouttes aux enfans noués, pleins de vers, & dont ces accidens auront altéré la constitution. Alors on le mêlera avec du sirop ou du miel. Une dragme de tartre calybé prise le matin, produiroit le même effet. Telle est la méthode de convertir les métaux en remedes, & de les réduire sous des formes propres à être pris. L'usage en demande cependant beaucoup de circonspection. Leur effet sera salutaire toutes les fois qu'ils purgeront doucement, & feront évacuer des feces noires ou grises.

La Pharmacopée du Collége de Londres, donne d'après Riviere une maniere tant soit peu différente de préparer le sel de *fer*; c'est de mettre dans un pot de *fer* quatre onces d'esprit de vin, & deux onces d'huile de vitriol, & de les y laisser jusqu'à ce qu'il se forme des crystaux.

Il y a d'autres méthodes encore que celle de Riviere, qui toutes donnent ce remede également efficace. De quelque maniere qu'on s'y prenne si l'on parvient à imprégner suffisamment une liqueur d'acide & de *fer*, on aura des crystaux verds.

La dose de sel de vitriol, selon Boerhaave, est très-considérable. Il faut le donner, selon Geoffroy, depuis deux grains, jusqu'à un scrupule, dans un véhicule convenable; si la dose en est trop forte il fera vomir.

Chaux blanche, grise & rouge de vitriol de fer.

1°. *Prenez* une demi-once de vitriol de *fer* sec & bon; réduisez en poudre dans un mortier de verre; exposez-le dans un plat verniffé à un feu de cent cinquante degrés; remuez continuellement avec un bâton, il s'élevera un peu de vapeur aqueuse, & il restera une poudre blanche légére, semblable à de la farine, d'un gout styptique doux, & d'encre. Cette chaux blanche sera celle de vitriol de *fer*.

2°. Si vous exposez cette chaux à un feu plus fort, & d'environ trois cens degrés, elle deviendra grise, & d'un gout plus austere.

3°. Si vous calcinez cette seconde chaux dans un creuset à feu ouvert, elle deviendra jaune, rouge, & enfin d'une couleur de pourpre foncé, d'un gout austere, & tant soit peu caustique; ces deux propriétés augmenteront en proportion de ce que le feu sera plus fort & la calcination plus longue: ensorte que cette poudre purpurine deviendra presque caustique.

REMARQUE.

Nous voyons par-là que les vitriols ou les sels métalliques perdent sur le champ leur transparence en perdant leur eau, & tombent pour ainsi-dire en cendres. Aussi cette opération est-elle appellée calcination, & la chose produite, chaux, & lorsqu'on pousse le feu à un haut degré, ils cessent d'être solubles dans l'eau, comme il paroît constamment par la troisieme chaux. La premiere est d'usage en Medecine, parce qu'elle retient sa qualité naturelle, qu'on peut la mêler aisément avec du sucre, & qu'on la donne commodément aux enfans. On imagine communément que la calcination peut chasser l'acide surabondant: mais l'huile de vitriol ne s'éleve pas à une si petite chaleur. La seconde chaux a les mêmes propriétés, avec cette différence qu'elle est un peu plus astringente, & moins soluble dans l'eau. La troisieme n'est point soluble dans le corps; & de plus elle est revêtue de quelque causticité; ensorte qu'il y auroit du danger à l'ordonner intérieurement. Elle est excellente en application extérieure pour ronger & consolider ensuite les levres des ulceres. Elle arrête le flux de la lymphe, du sang & de la sérosité. Si l'on retient pendant long-tems cette chaux rouge de vitriol sur un feu violent, & qu'on la fasse ensuite bouillir dans de l'eau, elle lui communiquera une acreté vitriolique. Si l'on continue cette opération jusqu'à ce que l'eau soit sans acreté, on aura une poudre insipide, rouge, astringente, appellée safran de Mars astringent. C'est le corps du *fer* calciné par un acide & par le feu, & dont on se sert par conséquent en astringent. Si l'on fait évaporer les eaux acides obtenues dans la préparation du safran de Mars astringent, jusqu'à ce qu'il y ait une pellicule, on aura un peu de sel vitriolique.

Geoffroy donne une autre préparation du safran de Mars astringent.

« Il faut, dit-il, d'abord mettre la limaille de *fer* en rouille, en l'humectant de vinaigre à différentes reprises; calciner ensuite cette rouille au feu de réverbere, jusques à ce qu'elle soit réduite en une poudre très-rouge. On donne cette poudre dans les diarrhées, dans les dyssenteries, & dans toutes sortes d'hémorrhagies, sa dose est depuis quinze grains, jusqu'à une dragme, en bol, en tablettes, ou en pilules. »

Huile de fer par défaillance.

Si vous lavez avec de l'eau la chaux rouge de *fer* fortement calcinée: si vous la broyez ensuite, & que vous la mettiez en poudre très-menue dans un vaisseau découvert, & exposé à l'humidité de l'air; elle s'humectera, & se dissoudra en une espece de matiere rouge, liquide, que vous pourrez appeller huile de *fer* par défaillance.

REMARQUE.

Le vitriol de *fer* contient une eau fossile très-acide; ensorte que la partie aqueuse étant séparée par le feu; l'acide pur & fort demeure sec, & seul avec la partie métallique: mais l'acide attirant l'humidité, se char-

ge de l'eau répandue dans l'air. Voilà la raison de cet effet. Elle est la même pour tous les autres cas semblables. Les métaux dissous chacun dans leur acide, puis desséchés, humectés dans l'air, & séchés derechef, sont par ces opérations réitérées, ouverts, résolus, & enfin volatilisés. La chaux des métaux, dissoute par l'humidité de l'air, a la même vertu qu'avant sa dissolution.

Si l'on calcine du *fer* mêlé avec du sel ammoniac en parties égales, sur un feu poussé par degré; dans un pot de terre non-vernissé, remuant de tems en tems, pour empêcher le mélange de se mettre en grumeaux, & qu'on l'expose ensuite à l'humidité de l'air; il se dissoudra par défaillance, comme le sel de tartre, & l'on aura un liquide dont la dose sera de cinq ou six gouttes dans un véhicule approprié.

Teinture dorée de vitriol de fer.

Versez sur une certaine quantité de vitriol rouge de *fer* préparé, selon la troisieme opération sur le vitriol de *fer*, parfaitement sec & mis dans un grand alembic, vingt fois son poids d'esprit dulcifié de sel marin; laissez le tout en digestion pendant un mois, & vous aurez une liqueur de couleur d'or, douceâtre, styptique, & de la nature de l'encre. Si vous la décantez, & que vous versiez dessus un nouvel esprit, vous aurez épuisé après avoir réitéré plusieurs fois cette opération, la poudre métallique, & toute la teinture sera extraite.

R E M A R Q U E.

Cette expérience démontre qu'on peut extraire des métaux des teintures fortes métalliques; car la préparation que nous venons de faire est une vraie teinture de *fer*, puisqu'une seule goutte suffit pour donner une couleur noire. L'esprit dont nous nous sommes servis n'est pas capable de dissoudre toute la chaux; il en extrait seulement la partie la plus soluble. Quelques gouttes prises à jeun dans du vin d'Espagne, fortifient, tuent les vers, & raniment les facultés vitales. Les Alchymistes plaçoient leur or médicamenté dans le *fer*; peut-être même étoit-ce de-là qu'ils tiroient leur or potable médicamenté.

On trouve dans Bates une préparation tant soit peu différente de la teinture dorée de Mars; on l'a introduite dans la Pharmacopée de Londres, sous le titre de teinture de Mars avec l'esprit de sel.

Prenez une once de limaille de *fer*; faites-la infuser dans quatre onces d'esprit de sel pendant deux heures, observant de remuer de tems en tems; versez dessus quatre onces d'esprit de vin rectifié, laissez le tout en digestion pendant trois ou quatre jours; filtrez par un entonnoir de verre; il n'y a point de métal que cette liqueur ne corrodât. Vous aurez une belle teinture jaune.

Cette teinture se fait avec facilité & se garde bien; on la fait entrer dans les potions, & dans beaucoup de remedes ordonnés sous une forme liquide, & pour l'usage actuel; sa dose est depuis dix gouttes, jusqu'à trente, ou quarante, & elle a toutes les propriétés du *fer*.

Fer dissous dans le vin du Rhin.

Mettez deux onces de limaille luisante de *fer* dans un alembic; versez dessus vingt onces de vin du Rhin généreux, laissez le tout en digestion pendant trois ou quatre jours sur un feu modéré, secouant le vaisseau de tems en tems, laissez-le reposer ensuite pendant vingt-quatre heures; passez le vin qui vous paroîtra noir, & d'un gout douceâtre & d'encre: mettez-le dans un vaisseau bien fermé. Versez derechef du vin sur le reste, & continuez ce procédé; vous aurez un vin calybé, mais qui ne sera pas comparable au premier. Le vin extrait bien-tôt du *fer* toutes les particules qu'il en peut obtenir; le corps entier du métal n'étant point ici dissous, ce qui en provient n'est point une dissolution, mais une teinture.

R E M A R Q U E.

Il paroît de-là que le *fer* contient une partie soluble, & une autre partie insoluble, dans un acide végétal, doux, huileux & fermenté. La premiere partie est de tous les remedes que je connois le meilleur, pour fortifier la faculté génératrice du sang dans le corps, toutes les fois qu'il lui arrive d'être affoiblie par le relâchement seul des solides, ou par l'habitude indolente, froide & aqueuse des sucs. S'il est possible d'obtenir des métaux par art quelque remede excellent, c'est certainement celui-ci. Car il n'y a substance végétale, ou animale, diete, régime, qui puissent produire les effets du *fer*. Mais ce métal est nuisible dans tous les cas où les facultés vitales sont trop fortes; que l'excès provienne des solides, ou que ce soit des fluides. J'ai conjecturé plusieurs fois que ce pourroit bien être le soufre potable des métaux, qui remédioit si puissamment à la foiblesse de la nature: en ce cas ce remede seroit infiniment supérieur à l'or potable si vanté, & l'on seroit sûr d'en obtenir des effets salutaires toutes les fois qu'on l'employeroit à propos. Nous conclurrons delà qu'il y a dans le *fer* une partie qui n'est pas éloignée de la nature végétale, & même animale, & qu'on dissout avec une extreme facilité. Si l'on mêle une dragme de ce vin calybé avec trois fois son poids de sucre, & que l'on fasse bouillir le tout jusqu'à une consistance convenable; on aura un remede incomparable pour les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe; mais qui veut être ordonné avec circonspection.

Fer dissous dans du vinaigre.

Mettez une once de limaille de *fer* bien nettoyée dans un grand alembic, versez dessus vingt onces de vinaigre distilé le plus fort; faites bouillir le tout sur un fourneau pendant vingt heures, & ce mélange froid vous donnera une liqueur styptique très-rouge, d'une douceur fade, & plus épaisse que celle qu'on a obtenue dans le procédé précédent; filtrez-la, & vous aurez la teinture astringente de *fer*. Cette teinture fait sur les verres qui la contiennent, une tache qu'il n'est presque pas possible d'emporter. Si vous versez encore du vinaigre sur le reste, vous aurez derechef quelque teinture, mais plus foible & moins colorée que la premiere, mais toujours calybée. Il restera enfin une quantité considérable de matiere métallique, que le vinaigre ne pourra plus dissoudre.

R E M A R Q U E.

Il est étonnant qu'il y ait une si grande différence entre la teinture de *fer* par le vinaigre, & la teinture par le vin, tant par rapport au gout, à la couleur, à l'odeur & à la consistance, que par rapport aux effets; d'où il est évident que le *fer* peut se dissoudre facilement & de différentes manieres, par des acides. Sa solution par le vinaigre est très-astringente, par conséquent corroborative & bonne contre les vers. Toutefois il ne faut pas l'employer inconsidérément dans toutes sortes de cas. Mêlée avec le sucre, elle sera plus agréable à prendre. Nous voyons par-là combien il est facile de faire entrer dans le corps humain le fer dissous, & dans combien de cas cela est à propos. On dissout tous les jours du *fer* par les acides, & tous les jours on en avale la solution. Il pourroit bien se faire, ainsi que le Docteur Lister l'a conjecturé, que ce fussent ses particules qui

s'insinuant dans les humeurs donnassent lieu à la formation de la pierre. Il est constant qu'on trouve du *fer* presque partout; qu'il se consume tous les jours, qu'il sort de terre & qu'il y retourne; enfin qu'il n'y a peut-être aucun métal qu'il soit plus facile d'altérer ou de détruire.

Fer sublimé avec le sel ammoniac.

Prenez *de limaille luisante de fer*, & *de fleurs seches de sel ammoniac*, } *de chaque, quatre onces.*

Broyez le tout ensemble dans un mortier de verre : plus vous broyerez long-tems, mieux ce sera. Quoique ces deux corps séparés fussent sans odeur, il s'élevera de leur mélange une vapeur volatile, subtile, & pour ainsi dire alcaline; l'esprit de sel ammoniac étant attiré dans le *fer*, la partie volatile alcaline de ce sel qui commencera à se mettre en liberté d'elle-même, s'évaporera; ayez tout prêt un vaisseau de verre, large, sec, & fort ouvert. Mettez la poudre au fond, ensorte qu'il en soit légerement couvert. Lutez sur ce vaisseau, avec le mélange ordinaire de farine, un chapiteau d'alembic; adaptez à ce chapiteau un récipient. Mettez le vaisseau dans un fourneau de sable, ensorte qu'il en soit couvert jusqu'à son extrémité. Faites d'abord un feu de deux cens vingt degrés: il vous viendra une vapeur acre qui se condensera en une liqueur alcaline volatile très-pénétrante. Lorsque cette vapeur cessera de monter, poussez le feu, ensorte que l'alembic s'échauffe. Il viendra des exhalaisons blanches, qui changeront ensuite de couleur, & la cavité entiere du chapiteau sera peinte en blanc, en rouge, en jaune, en vert, en noirâtre, & vous aurez la représentation de différentes fleurs qui donneront nom aux préparations. Entretenez le même degré de feu pendant six ou huit heures. Laissez ensuite refroidir le tout, & vous trouverez dans le récipient une liqueur de couleur d'or, volatile, alcaline & très-pénétrante, avec un peu de matiere blanche & jaune. Il y aura dans le chapiteau de l'alembic & dans son bec une matiere très-subtile, seche, de différentes couleurs. Il faudra l'en tirer sur le champ, & la mettre dans un vaisseau de verre sec, chaud & bien fermé; sinon l'humidité de l'air la dissoudra promptement, elle se convertira en une liqueur de couleur d'or, grasse, austere & saline. La partie seche est ce qu'on appelle les fleurs de *fer*; & l'humide, l'huile de *fer* par défaillance. La matiere dont les fleurs sont formées s'attache de tous côtés au vaisseau: mais elle y est moins compacte; la force excessive du feu l'a pour ainsi dire mise en fusion & fait couler. Cependant on l'en tirera, & on tâchera de la garder seche, il ne restera au fond du vaisseau, qu'une matiere rouge, brunâtre & d'un goût très-austere. Cette matiere attire l'humidité, se résout assez promptement à l'air, & donne une liqueur astringente, épaisse, de couleur d'or, & qui est une autre huile métallique par défaillance. Cette matiere exposée à l'air se gonfle considérablement; d'où il paroît qu'il s'y fait quelque fermentation; elle differe des fleurs à plusieurs égards.

REMARQUE.

Le sel ammoniac qui est composé de l'esprit de sel marin & de l'alcali volatil des animaux, étant ici broyé avec le *fer*, unit quelque partie de son acide avec le métal, laissant échapper en même tems quelque partie de son alcali, qui devient par conséquent volatil. L'autre partie du sel ammoniac retient sa nature, & demeurant mêlée avec le *fer*, maintenant rongé par l'acide, sépare quelque chose du *fer*, qui est fixe d'ailleurs dans le feu & l'enleve. Mais quelques-uns disent qu'il n'est pas si facile de sublimer toute la substance du *fer* par le sel ammoniac. Il me paroît ici divisé en une partie volatile qui s'éleve, & en une partie fixe qui demeure. D'où je conçois que le *fer* est séparable en deux parties différentes. Ceci jette encore quelque lumiere sur la volatilité singuliere du sel ammoniac, qui est capable de sublimer un métal aussi fixe par sa nature & aussi difficile à fondre que le *fer*. C'est pourquoi les Philosophes ont appellé ce *fer* l'oiseau de proie, l'aigle blanche, & la clef qui ouvre tous les corps des métaux. Les fleurs ont les mêmes propriétés que M. Boyle vante dans l'*Ens Veneris*, car elles sont merveilleusement fortifiantes, chaudes, apéritives, & contiennent le corps dissous du soufre métallique; elles sont aussi anodynes & même quelquefois un peu somniferes. Digérées seches avec l'alcohol, elles donnent une grande quantité de teinture dorée métallique & sulphureuse. Le *caput mortuum* restant, après la sublimation donne la même chose avec un alcohol. Les Chymistes industrieux exposent à l'air le corps restant de l'huile & du sel, où il se dissout. Ils le coagulent, l'épaississent & réiterent l'opération jusqu'à ce qu'ils parviennent enfin à décomposer d'une maniere aussi parfaite que merveilleuse la masse métallique; opération qui exige à la vérité du travail & de la dépense, mais dont on est bien dédommagé. Quel est le Chymiste assez ignorant pour ne pas connoître cette loi, si fréquemment rebattue, dissolvez & coagulez? Mais peut-on tirer par cette voie le mercure du corps dissous des métaux. C'est une autre question. Je l'ai tenté sans succès. Quant aux procédés sur les métaux par le moyen du sel ammoniac, ils sont d'un usage infini. BOERHAAVE, *Chym.*

Teinture de Mars de Ludovic.

Elle se prépare de la maniere suivante, selon la Pharmacopée d'Edimbourg.

Prenez *du vitriol de Mars*, & *du tartre blanc*, } *de chaque, deux onces*; *de l'eau de fontaine, vingt-quatre onces.*

Donnez au tout par ébullition la consistance du miel, tirez-le & le mettez dans un matras.

Ajoutez ensuite,

une pinte d'esprit de vin rectifié.

Laissez ce mélange en digestion pendant deux jours au bain de sable, & filtrez la teinture.

Teinture de Mars de Mynsicht.

Elle se prépare de la maniere suivante, selon la Pharmacopée d'Edimbourg.

Prenez *de limaille de fer*, & *de sel ammoniac en poudre*, } *de chaque, deux onces.*

Mêlez, & mettez peu à peu dans un creuset chaud, afin que les vapeurs puissent s'exhaler.

Lorsqu'elles cesseront de s'élever, poussez le feu, ensorte que la masse bouillonne.

Laissez-la refroidir ensuite & la réduisez en poudre.

Mettez-la dans un matras, & versez dessus une pinte de vin blanc de France.

Laissez le tout en digestion sur un feu modéré, & filtrez enfin la teinture.

Teinture de Mars de Glauber.

Prenez *du tartre du Rhin*, & *de la limaille d'acier*, } *de chaque, quatre onces.*

Mettez le tout en une poudre très-fine que vous ferez bouillir en un pot de *fer*, dans une quantité d'eau de fontaine capable de vous donner après six heures d'ébullition, huit pintes de liqueur.

Filtrez cette liqueur chaude, & la réduisez par évaporation à cinq pintes.

Cette préparation a paru pour la premiere fois dans la derniere édition de la Pharmacopée du Collége de Londres. Je ne sai pas trop à quel usage elle est destinée; car on ne peut la garder par plusieurs raisons, ni la faire prendre, à cause de son insipidité.

Teinture astringente de fer, ou *Teinture anti-phthisique*.

Elle se prépare de la maniere suivante, selon Geoffroy.

Prenez *du vitriol de Mars, une once;*
de la terre foliée de tartre, deux onces.

Pulvérisez-les séparément; ensuite mêlez-les exactement en les broyant dans un mortier de verre, jusqu'à ce que ces poudres deviennent comme de la pâte molle, & qu'elles acquerent une couleur rouge. Versez-y peu à peu quatre onces d'esprit de vin rectifié, il devient rouge aussi-tôt; séparez-le de la lie en le versant par inclination.

La dose est de dix gouttes jusqu'à trente.

Elle arrête les hémorrhagies, les gonorrhées & les fleurs blanches; elle déterge & seche les ulceres des poumons; c'est pourquoi on l'emploie souvent utilement dans la phthisie; on la mêle & on l'unit avec partie égale de baume de Copaïl. J'ai rejetté dans cette préparation le sel de Saturne que l'on y met communément, & j'ai mis à sa place la terre foliée qui tire également la teinture, & qui est d'ailleurs exempte de tous les dangers que causent les préparations de plomb prises intérieurement.

Infusion amere de Lower.

Elle se prépare de la maniere suivante.

Prenez *des sommités d'absinthe*, & *de petite centaurée*, } *de chaque 3 poignées;*
de semences de chardon-béni, six dragmes;
de racine de gentiane, une once & demie;
de limaille d'acier, six onces.

Faites macérer le tout pendant quatorze jours dans trois pintes d'eau de lait alexitaire, & avec une pinte de petite eau composée d'absinthe, préparée selon la Pharmacopée de Londres, & une pinte & demie d'esprit foible composé d'absinthe, préparé selon la même Pharmacopée.

Secouez le vaisseau deux ou trois fois par jour, & ne filtrez cette infusion que quand vous en aurez besoin.

Sa dose est de quatre à six cuillerées à jeun tous les matins.

Le Docteur Pitcarn, dans ses *Element. Medic. Physic. Mathemat. Lib. II. cap.* 22. veut que l'on substitue le quinquina à la racine de gentiane, & qu'on continue l'usage de cette infusion pendant un mois au moins sans interruption, dans les affections hypocondriaques.

Effets extraordinaires du fer appliqué au soufre.

1. Prenez *de limaille d'acier*, & *de fleurs de soufre*, } *de chaque, une once.*

Broyez-les ensemble dans un mortier de verre; plus vous broyerez, mieux ce sera. Ce mélange s'échauffera & aura une odeur forte. Faites-le bouillir dans de l'eau pendant une demi-heure. Filtrez cette eau & la conservez. Traitez le reste comme ci-devant. Mêlez ensemble ces différentes eaux. Elles auront tant soit peu le gout d'encre, & déposeront, en s'épaississant, un peu de vitriol pur de *fer*.

2. Prenez *huit onces du mélange précédent de fer & de soufre.*

Faites-en une pâte épaisse avec de l'eau; paîtrissez-bien cette pâte dans un pot de terre & l'y laissez; elle ne tardera pas à s'échauffer d'elle-même, à jetter de la fumée & à s'enflammer. Lorsqu'elle sera refroidie, elle sera changée en une masse uniforme, qui broyée & bouillie dans de l'eau, donnera comme dans le premier cas un vitriol pur de *fer* propre aux usages de la Medecine.

3. *Faites* fondre du soufre sur le feu; & y tenez plongée pendant quelque tems l'extrémité d'une verge de *fer*. La partie plongée se calcinera & deviendra fragile. Pareillement si l'on met de la limaille de *fer* dans du soufre fondu, on aura un safran de Mars qui réduit en poudre sera semblable à l'extrémité de la verge de *fer* dont on vient de parler.

4. Si l'on applique du soufre à un *fer* chaud, le *fer* tombera sur le champ en gouttes métalliques calcinées, qui broyées ensuite donnent la même chaux.

REMARQUE.

Dans ces quatre expériences l'huile de vitriol qui est très-acide, & qui est une des parties du soufre, venant à toucher par la trituration ou par la fusion la partie métallique du *fer*, par un grand nombre de surfaces, agit sur lui, quitte la partie huileuse du soufre, & s'unit avec le *fer*; comme cette action engendre toujours une chaleur violente, il n'est pas étonnant qu'il se fasse enfin une inflammation de la partie huileuse qui y est très-disposée, surtout lorsque le mélange est en grande quantité, bien compacte, bien broyé, bien paîtri & fortement comprimé. Aussi-tôt que par l'un de ces moyens l'acide du soufre a corrodé le métal, il se fait un vitriol pur de *fer*, parce qu'il n'y a aucune crasse métallique dans les fleurs de soufre; c'est ainsi que l'on prépare les eaux minérales artificielles calybées. Les Chymistes ont donné le nom de safran à ces poudres à cause de leur couleur. Comme elles ont les vertus d'un vitriol apéritif, elles sont apéritives; au lieu que les poudres préparées par les acides & le feu, sont astringentes. Voilà les moyens principaux d'altérer le *fer* & d'en tirer différentes préparations sous des formes très-différentes, & telles que peut-être on n'eût jamais pu les obtenir par le feu ou par d'autres voies. BOERHAAVE, *Chymie.*

Après avoir rapporté les préparations de *fer* les plus usitées, nous examinerons en peu de mots quelles sont les vertus de ce métal, & quelles précautions il faut apporter dans l'usage des remedes martiaux.

Les Medecins reconnoissent deux propriétés dans le *fer*; il est apéritif & astringent. C'est à cause de cela que

les Chymiſtes travaillent le *fer* en différentes manieres, en faiſant des ſafrans, des teintures, des ſels pour tirer la vertu apéritive de ce métal, ou celle qui eſt aſtringente. Mais il eſt digne de remarque que les préparations de *fer* aſtringentes excitent quelquefois les urines & les ſelles; & que les préparations apéritives guériſſent ſouvent les flux de ventre les plus invétérés, & que toute préparation de Mars fait revenir les regles qui ſont ſupprimées, & en arrête auſſi le cours immodéré.

Quand on recherche la cauſe de ces phénomenes, on ne trouve que la ſeule ſtypticité du *fer* qui ſoit capable de les produire. C'eſt cette cauſe unique qui produit des effets différens & entierement contraires, ſelon la différente diſpoſition des corps. Quoique le *fer* paroiſſe donc apéritif, il eſt certain cependant, que c'eſt par ſa ſeule aſtriction qu'il exerce ſa vertu. On peut concevoir ſa maniere d'agir, d'après ce que nous allons dire.

Le ſang peut être vicié de trois façons. Car, ou il eſt gluant, tel que celui qui eſt appauvri, & dont la lymphe eſt trop ténace; alors il s'arrête dans tous les vaiſſeaux, & produit des obſtructions cachectiques: ou il eſt épais & dépourvu d'une ſuffiſante quantité de lymphe, c'eſt pourquoi on l'appelle brûlé & mélancolique. Il s'arrête alors facilement dans les vaiſſeaux, & produit des obſtructions ſkirrheuſes & ſcorbutiques; où il a trop de ſéroſité, alors il ſe répand partout, & s'ouvre des voies par leſquelles il n'avoit pas coutume de paſſer.

Tout cela arrive de ce que les liqueurs du corps ne peuvent couler que par la contraction des vaiſſeaux, dont le dérangement en apporte néceſſairement dans la qualité & la circulation des fluides. Ainſi lorſque la lymphe eſt trop épaiſſe, le reſſort des fibres des vaiſſeaux n'eſt pas capable de pouſſer le ſang, d'où naiſſent la leucophlegmatie, les pâles couleurs des filles, la ſuppreſſion des regles, la cachexie, & les autres maladies de cette ſorte. Lorſque le ſang eſt privé de ſa lymphe, il acquiert de la ſolidité, ſi l'on peut parler ainſi, & il réſiſte à l'élaſticité des fibres. C'eſt de-là que naiſſent les obſtructions opiniâtres comme le ſkirrhe, qui ſont ſuivies d'hémorrhagies très-difficiles à arrêter, comme il arrive très-ſouvent dans les hydropiques. Enfin, lorſque les canaux ſont arroſés d'une lymphe trop ténue ou trop abondante, ils perdent leur élaſticité. Le ſang ainſi délayé par la lymphe en relâchant & affoibliſſant le tiſſu des parties, ſe fait des routes nouvelles, & donne lieu aux diarrhées, au diabetes, aux hémorrhagies, & à l'hydropiſie.

On voit aſſez par le gout du *fer*, quel effet il peut produire dans ces maladies. Le gout du *fer* & de ſes préparations eſt ſtyptique, il eſt aſtringent ſur la langue, & occaſionne la conſtriction de toutes les fibres de la bouche; il procure une ſalivation plus abondante qu'à l'ordinaire. C'eſt de-là que nous pouvons juger de la maniere dont le *fer* agit dans le corps. Lorſque l'on prend des martiaux intérieurement, les fibres ſe reſſerrent, leur élaſticité ſe rétablit ou s'augmente, l'humeur qui croupiſſoit dans les interſtices des fibres eſt chaſſée; les vaiſſeaux ſe contractant avec plus de force, broyent les ſucs qui ſe ſont épaiſſis, ils les rendent plus fluides, & accélerent le mouvement de tous les fluides du corps. Le *fer* fait la même choſe dans les fluides que dans les ſolides, il reſſerre la partie fibreuſe du ſang, il tire de la partie fibreuſe la ſéroſité trop fluide, & cela pour l'avantage ou le déſavantage du malade, ſelon l'occaſion plus ou moins favorable. C'eſt pourquoi il faut du diſcernement pour connoître ſi le *fer* convient ou ne convient pas.

Dans les maladies cachectiques, comme dans la leucophlegmatie, les pâles couleurs, la ſuppreſſion des regles, ou quelqu'autre maladie que ce ſoit, dans laquelle le ſang eſt ténace & viſqueux, le *fer* & ſes préparations ſont très-utiles. Car par la vertu aſtringente du *fer*, les fibres des parties ſolides s'approchent les unes près des autres, & la lymphe qui croupiſſoit dans leurs interſtices eſt exprimée; elle eſt reçue dans les vaiſſeaux & elle rend le ſang fluide, les fibres étant ainſi deſſéchées & affermies, les ſucs épaiſſis ſont broyés plus vivement & la circulation des liqueurs ſe rétablit. Le *fer* ne produit pas les mêmes avantages dans les maladies ſkirrheuſes, ſcorbutiques, ou mélancoliques, parce que le ſang eſt privé de ſa lymphe; car les fibres qui ſont déja criſpées, ſe rident encore davantage par l'uſage du *fer*, & ne peuvent plus avoir le mouvement d'oſcillation. Le ſang qui eſt déja trop épais, coule encore avec plus de lenteur; parce que ſa partie fibreuſe ſe reſſerre de plus en plus, & qu'elle eſt dépouillée de ſa ſéroſité. Le *fer* nuit donc dans ces maladies, & quoique l'on diſe qu'il eſt apéritif, il eſt tout-à-fait incapable de guérir ces obſtructions, ou d'arrêter les hémorrhagies qui en ſont les ſuites.

Les grandes évacuations ne demandent pas moins de conſidération. Dans les hémorrhagies, par exemple, les flux de ventre, les ſueurs continuelles, l'hydropiſie, & les autres maladies qui dépendent de la ſéroſité, le *fer* eſt très-ſalutaire, parce qu'il affermit les fibres, il chaſſe la ſéroſité ſurabondante, & retablit l'élaſticité des fibres. Mais ſi ces évacuations viennent d'obſtructions opiniâtres, comme il a coutume d'arriver dans les fievres hectiques, les préparations de Mars ſont très-nuiſibles; car en ſéparant la partie ſéreuſe du ſang, de la partie fibreuſe, elles la chaſſent dehors & rendent les évacuations plus abondantes; & de plus, elles augmentent la rigidité des fibres dans les parties ſolides, & produiſent encore de plus grandes obſtructions; & quoique le *fer* convienne à l'hydropiſie commençante, il ne convient pas pour cela à celle qui eſt invétérée. Car la lymphe qui s'eſt ouvert un paſſage dans la cavité de l'abdomen, laiſſe la partie fibreuſe du ſang preſque ſeche. Le Mars le dépouilleroit bientôt du peu de ſéroſité qui lui reſte, & le malade tombant peu-à-peu dans le maraſme, périroit par l'uſage du Mars.

Tous les bons & les mauvais effets du *fer* dépendent donc de ſa ſtypticité, qui reſſerre ou qui ouvre, ſelon le concours des circonſtances. Tous les ſtyptiques ne peuvent pas produire les mêmes effets que le *fer*. Il a cela de particulier, qu'il porte la ſtypticité par tout le corps ſans être preſqu'alteré; ce qui n'arrive certainement pas aux ſtyptiques qui ſont tirés des végétaux; car leur ſtypticité eſt tellement altérée dans les premieres voies, qu'à peine peut-elle agir ſur le ſang. Mais le *fer* agit lorſqu'il eſt diſſous par les ſucs de l'eſtomac & des inteſtins, il ſe répand avec le ſang dans toutes les parties du corps, & il y exerce ſa vertu aſtringente.

Il faut obſerver que l'on preſcrit plus heureuſement le *fer* en ſubſtance, que lorſqu'il eſt mêlé avec des ſels; car le Mars uni avec des ſels, ne peut pas être pénétré ni diſſout ſi facilement par les ſucs de l'eſtomac.

Il ne faut pas omettre que l'exercice eſt très-néceſſaire pendant l'uſage des martiaux, ſoit pour faciliter la diſtribution des particules du *fer*, ſoit pour rétablir l'oſcillation des fibres, ſoit pour accélérer le mouvement de circulation des humeurs.

On trouve dans les Auteurs de Chymie & de Pharmacie, un grand nombre de préparations de *fer*. Ceux qui feront curieux de les connoître, n'auront qu'à conſulter particulierement les *Collectanea Chymica Leydenſia*.

Melampe paſſe pour avoir été le premier qui ait employé le *fer* en remede. Il ordonna, dit-on, à Iphiclus de prendre de la rouille d'un couteau, & d'en boire la diſſolution dans du vin, pendant dix jours de ſuite, pour guérir de l'impuiſſance.

MARSUM, ou MARSICUM VINUM, eſpece de vin qui ſe faiſoit dans le pays des Marſes en Italie. Il étoit auſtere & aſtringent.

MARSUPIALIS MUSCULUS, *Obturateur interne*.

C'est un muscle plat, à peu près triangulaire, situé dans le fond du bassin. Il y couvre le trou ovalaire, & presque toute la face interne de l'os pubis & de l'os ischion. C'est pourquoi on l'a nommé *obturateur* d'un mot Latin, qui signifie boucher, couvrir, barrer.

Il est attaché à la levre interne de toute la moitié antérieure du trou ovale; un peu à la portion voisine du ligament *obturateur*, ensuite au-dessus & au-dessous de ce trou. Il est encore attaché à la moitié supérieure de la face interne de l'ischion, depuis l'échancrure oblique ou supérieure du trou ovale, jusqu'à la partie supérieure de la grande échancrure postérieure de l'os des iles, à laquelle il conviendroit mieux de donner le nom d'échancrure iliaque que celui d'ischiatique.

De toute cette étendue le muscle amasse ses fibres charnues, & descend en se rétrécissant jusques sous l'épine de l'os ischion, où il sort du bassin par l'échancrure postérieure du même ischion, entre cette échancrure & le ligament sacro-sciatique. La face interne du corps de ce muscle, c'est-à-dire, celle qui regarde la cavité du bassin, est assez uniforme : mais la face externe, c'est-à-dire, celle qui regarde immédiatement le trou ovale, & touche à l'os, est entremêlée de quatre tendons mitoyens disposés en rayons, qui se réunissent vers l'échancrure postérieure de l'ischion, passent de derriere en-devant, comme autour d'une poulie de renvoi, & y glissent dans autant de petites coulisses cartilagineuses.

Les quatre tendons ayant fait le contour, s'unissent étroitement hors du bassin, & forment un seul tendon, gros & plat, qui va se croiser avec le tendon du pyriforme, & s'unit avec lui après avoir reçu de côté & d'autre quelques fibres charnues des muscles jumeaux.

Le gros tendon glisse librement dans une espece de gaine membraneuse que ces muscles forment; il s'attache enfin, au milieu de la partie supérieure de la cavité du grand trochanter, étant extremement collé au ligament orbiculaire de la tête du fémur, & uni avec les tendons du petit fessier & du pyriforme.

L'*obturateur* interne sert à-peu-près à la même fonction que les quadrijumeaux, c'est-à-dire, à faire la rotation de la cuisse étendue, & l'abduction ou l'écartement de la cuisse dans le même sens que ces muscles, quand elle est fléchie; mais sa mécanique est particuliere. Le passage du tendon par la petite échancrure ischiatique, donne à ce tendon une direction très-différente du corps charnu ou ventre de ce muscle.

L'échancrure ischiatique est ici comme une poulie de renvoi, par laquelle on passe une corde, dont un bout est attaché à quelque objet mobile, afin d'en pouvoir tirer l'autre bout à contre-sens quand on veut mouvoir cet objet vers la poulie; alors la poulie fait l'office de point fixe du mouvement de l'objet, & par un pareil artifice l'échancrure ischiatique doit être regardée comme le point fixe du mouvement de la cuisse par l'*obturateur* interne. Winslow, *Anatomie*.

MARSUPION, μαρσύπιον. C'est dans le Traité d'Hippocrate *de Fistulis*, un sachet dans lequel il ordonne d'enfermer des feuilles vertes de caprier, pour être ensuite appliqué à l'anus.

MARTACH, ou MARTATH, *Litharge*. Ruland.

MARTAGON, *Martagon*; espece de lis. Voyez *Lilium*. Les Chymistes ont aussi donné ce nom à la matiere de la pierre Philosophale. Ruland rend *Martagon* par *Sylphium*.

MARTECH. Fallope pense que c'est la même chose que *Martach*, *Litharge*.

MARTES, *marte*. Animal plus estimé par sa peau, que par ses propriétés médicinales. On le trouve surtout dans les pays Septentrionaux. Il y en a de deux sortes. On appelle la grande Marte *martes*, *marta*, *marterus*, *foina*, *gainus*, & *scismus*. On donne à la plus petite les noms de *mustela*, *zibelina*, *mus Scythicus*, ou *Sarmaticus*, & *zobola*.

La chair de *marte* passe pour résolutive & propre à fortifier les nerfs.

MARTIANUM POMUM; *Orange*. Suetone.

MARTIATUM UNGUENTUM; l'*onguent du soldat*.

On le prépare de la maniere suivante.

Prenez *des baies fraîches de laurier, trois livres;*
de rue des jardins, deux livres & demie;
de marjolaine, deux livres;
de mente, une livre;
de sauge,
d'absinthe,
de baume, &
de basilic, } *de chaque, une demi-livre;*
d'huile d'olives, vingt livres;
de cire jaune, quatre livres;
de vin de Malaga, deux pintes.

Faites du tout un onguent, en broyant, macérant, faisant bouillir, & exprimant.

On dit qu'il fut inventé par un certain Martian, pour garantir les membres des soldats des injures du froid, & des autres incommodités auxquelles ils sont exposés dans les longs campemens. Nicolas Myrepse y fait entrer une multitude ridicule d'ingrédiens. C'est de cet Auteur que l'ont tiré, sans l'altérer beaucoup, ceux qui ont compilé les Pharmacopées d'Ausbourg & la premiere de Londres. Mais on en a rejetté dans la nouvelle Edition de cette derniere, tous les ingrédiens inutiles; & par ce moyen il s'est trouvé réduit à une forme précise & raisonnée, telle qu'il a ici : on en fait assez de cas, pour ne point s'en laisser manquer; on en trouve en tout tems chez les Apothiquaires.

MARTINIA; nom donné par le Docteur Houstoun à une plante qu'il découvrit en Amérique, en mémoire de son ami Jean Martin, Professeur de Botanique à Cambridge.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est anomale; elle n'est composée que d'une seule feuille divisée en deux levres; la levre supérieure est droite, & coupée légerement en deux parties; la levre inférieure a trois divisions, le segment du milieu est plus large que chacun des deux autres. La fleur est suivie d'un fruit dont l'enveloppe est forte & épaisse. Cette enveloppe couvre une noix fort dure, armée de deux cornes recourbées & très-pointues; ces deux cornes sont placées à l'une de ses extrémités. Elle contient quatre semences placées en quatre cellules séparées.

Miller en compte les trois especes suivantes.

1. *Martinia, annua villosa, & viscosa, folio subrotundo, flore magno rubro*; Houst.
2. *Martinia, annua, villosa & viscosa, aceris folio, flore albo, tubo longissimo*; Houst.
3. *Martinia, perennis, folio subrotundo rugoso, flore caeruleo, radice dentariae*. Lin.

On n'a attribué jusques à present à ces plantes aucune propriété médicinale que je connoisse.

MARU, ou *Cerinthe quorumdam major, versicolore flore*; ou *Horminum sylvestre lavandulae flore*.

MARULLIUM, μαρύλλιον; *laitue*, N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 75.

MARUM.

Voici ses caracteres.

Il a les apparences d'un arbrisseau ; ses feuilles sont en pique, comme celles du serpolet ; sa fleur ressemble à celle du Teucrium; il y en a aux aîles de chaque feuille; son odeur est acre & volatile.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Marum Syriacum, vel Creticum*, Park. Theat. 13. Boerh. Ind. Alt. 182. *Marum Syriacum*, Offic. Ger. 544. Emac. 670. *Marum Cortusi*, J. B. 3. 242. Raii Hist. 1. 527. *Marum Creticum*, Alp. Exot. 288. *Majorana Syriaca, vel Cretica*, C. B. P. 224. *Chamædrys incana maritima frutescens, foliis lanceolatis*, Tourn. Inst. 205. *Mastic de Syrie.*

C'est une plante plus basse & plus foible que le *mastichina*, dont les branches sont blanches, velues, & les feuilles vertes en-dessus, & grisâtres en-dessous, mais plus petites que celles du *mastichina*. Ses fleurs croissent au sommet des tiges, dans des calyces larges, blancs, velus, d'une couleur rouge, plus étendus que ceux du *mastichina*, sans casque ; c'est pourquoi Tournefort l'a regardée comme une espece de chamædrys. Sa racine est petite & ligneuse. Ses fleurs & ses feuilles ont une odeur agréable ; mais si vive & si piquante, qu'elle fait éternuer. Les chats aiment beaucoup cette plante : mais il faut bien se garder de leur en laisser manger ; car elle les tue. On la cultive dans les Jardins des Curieux : elle résiste moins au froid que le *mastichina*. Elle croît naturellement en Candie, en Crete & en Syrie.

Elle passe pour céphalique, & bonne dans les affections des nerfs. On la fait entrer dans le tabac céphalique, & c'est-là presque la seule préparation médicinale qu'elle fournisse. Miller, *Bot. Off.*

Si l'on broye les feuilles de cette plante, elles rendront une odeur qui affectera le cerveau, comme un sel volatil : en été lorsque le Soleil a donné dessus, & qu'elles ont été, pour ainsi dire, brûlées par sa chaleur, elles ne rendent plus d'odeur, quelque fortement qu'on les broye : d'où il s'ensuit qu'elles contiennent un sel volatil aigrelet. L'art ni la nature ne donnent rien de semblable. Ce sel est bienfaisant dans les apoplexies, les léthargies, les affections hystériques & épileptiques, pourvu qu'elles proviennent d'une cause froide. L'esprit de cette plante répand, où on en a versé, une odeur très-agréable. Le papier qu'on en a imprégné, conserve cette odeur pendant toute une année. On en fait un grand usage dans les maladies phlegmatiques qui proviennent de l'estomac, dans l'anasarque & dans les affections hystériques. La préparation qu'on en fait avec l'esprit de vin, rend une odeur bien supérieure à celle de l'eau de la Reine de Hongrie. On s'en sert aussi contre la morsure des animaux vénéneux, la puanteur de l'haleine ; & on la fait entrer dans les compositions thériacales. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Marum Hispanicum, nigrum, flore purpureo, piperella Hispanis*, Bar. Ic. 694. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Marum vulgare. Voyez *Mastichina.*

MAS

MAS, *mâle* entre les animaux.

En Botanique on distingue quelques plantes en mâles & en femelles. Les mâles sont stériles, & ne portent point de semence; c'est la femelle qui la produit. La même plante a quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles.

Les Alchymistes entendent par *mas*, tantôt le mercure ; & tantôt le soufre.

MASARANDIBA, Pison. arbre qui croît au Bresil; assez semblable à tous égards à notre cerisier d'Europe, avec cette seule différence que le fruit qu'il produit n'est pas rond comme nos cerises. Ce fruit contient un noyau fort dur, avec un suc laiteux très-agréable. Les Habitans du Bresil l'expriment, & s'en servent en émulsion comme d'un remede contre l'enrouement, & contre les affections froides de la poitrine : ils le prennent seul, ou avec d'autres pectoraux.

MASCHALE, μασχάλη, l'*aisselle.*

MASCHALISTER, μασχαλιστήρ, nom de la seconde vertebre du dos.

MASCI, nom du *Phaseolus, octocaulis, mungo Persarum, Turcarum masc. Hispaniorum max.* Boerhaave, *Ind. alt.*

MASCULINITAS, conception d'un enfant mâle.

MASCULINANS ; épithete que l'on donne à une femme qui conçoit un enfant mâle ; pareillement *fœmnintas* signifie la conception d'une fille, & *fœminans* se dit d'une femme qui conçoit une fille. Castelli, d'après *Avicenne.*

MASELUC, nom du *Molucca spinosa.* Boerhaave, *Ind. alter.*

MASLACH ; remede fort en usage parmi les Turcs. On l'appelle aussi *anfion* ou *amphion*; on le prépare avec l'opium. On en prend une dragme à chaque fois : on double ou triple quelquefois cette dose pour se rendre plus propre à l'acte vénérien, ou pour se raffermir le courage, lorsqu'on marche au combat. Castelli.

MESNAPHII CONFECTIO ; nom d'une composition médicinale décrite par Aétius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 118.

MASPETA ; nom que quelques-uns donnent aux feuilles du silphium. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 94.

MASSA. Voyez *Maza.*

MASSALIOTICON, nom d'une emplâtre recommandée par Galien pour le charbon. Elle a été ainsi nommée de Démosthene Massaliotes ; & l'on en trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 13.

MASSALIS, *mosel*, *massariam*, *mater* ; mercure. Ruland.

MASSETER ; nom d'un muscle qui sert à mouvoir la mâchoire inférieure. Voyez *Caput.*

MASSICOT, est une cérufe ou un blanc de plomb qu'on a calciné par un feu modéré. Il y en a de trois sortes, de blanc, de jaune & de doré. Leurs différentes especes ne proviennent que des divers degrés de feu qui leur ont donné des couleurs différentes. Le *massicot* blanc est d'un blanc jaunâtre ; c'est celui qui a reçu le moins de chaleur. Le *massicot* jaune en a reçu davantage, & le *massicot* doré encore plus. Les uns & les autres doivent être en poudre impalpables, pesans, hauts en couleur. Ils servent pour la peinture.

Ils sont dessiccatifs, étant appliqués extérieurement. On peut en mêler dans des onguens ou dans des emplâtres. Lemery, *des Drogues.*

MASSINILIA, espece de tithymale, que Boerhaave appelle *Tithymalus Americanus, arborescens folio cotini.*

MASSOY ; espece d'écorce dont Ray fait mention dans son *Histoire des Plantes*, d'après les *Ephémérides Germaniques, an.* 11. Elle vient de la Guinée, où on la met en pulpe avec de l'eau, & où l'on s'en frote le corps dans les tems froids & pluvieux. Son odeur est agréable ; elle échauffe, & calme les tranchées & les maux de ventre.

MASTHLE, μάσθλη, ou MASTHLES, μάσθλης, peau, couverture, ou morceau de cuir. Hippocrate.

MASTICATIO, *mastication*, ou l'action de mâcher les alimens.

MASTICATORIUM, *masticatoire*, apophlegmatisme en forme solide. Voyez *Apophlegmatismus.*

MASTICHE, *Mastic.* Voyez *Lentiscus* & *Balsamum.*

MASTICHELÆON, μαστιχέλαιον, huile de Mastic. Dioscorid. *Lib. I. cap.* 51.

MASTICHINA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont de la grandeur de celles du serpolet; ses tiges droites & branchues. Son calyce est long, étroit, tubuleux & distribué au sommet en cinq segmens longs & foibles, couvert d'un coton si délié, & en si grande quantité, qu'on diroit qu'il n'y a autre chose. Son casque est droit, & divisé en deux, sa barbe en trois; ensorte que sa fleur paroît pour ainsi dire pentapétaloïdale; les guirlandes des fleurs sont très-serrées, & ramassées en têtes blanches oblongues, & lanugineuses.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Mastichina. Boerh. Ind. alt. 156. *Marum Offic.* Ger. 544. Emac. 670. Raii Hist. 1. 520. *Marum vulgare.* Park. Theat. 12. *Sampsucus, sive marum Mastichen redolens.* C. B. P. 244. *Clinopodium quibusdam, Mastichina Gallorum.* J. B. 3. 243. *Tymbra Hispanica majorana folio.* Tourn. Inst. 187. *Mastic.*

Cette plante est un arbrisseau; elle pousse un grand nombre de tiges, foibles, rondes, brunes, hautes d'un pié, & davantage, & ayant deux petites feuilles à chaque jointure; ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du thym, auxquelles elles sont du reste assez semblables. Ses fleurs croissent au sommet des tiges en épis verticillés, moux & cotoneux; ce qui suffit seul pour les distinguer de toutes les plantes de la même espece. Ces fleurs sont petites, blanches, & en casque. Toute la plante a une odeur agréable. On la cultive dans les Jardins, où elle dure pendant plusieurs années, à moins que le grand froid ne la fasse mourir: elle fleurit en Juin & en Juillet. Ses feuilles & ses sommités sont d'usage.

Elle tient beaucoup de la nature de la marjolaine; quelques Auteurs disent qu'elle en differe pourtant, en ce qu'elle est bienfaisante dans l'écoulement excessif des regles; maladie pour laquelle on en fait prendre une dragme en poudre dans du vin rude: c'est un ingrédient des trochisques *hedychroi.* Miller, *Bot. Off.*

On lui a donné un nom dérivé de *mastiche*, *mastic*; parce qu'elle a l'odeur & les vertus du mastic.

Cette plante est sudorifique, céphalique & apéritive; on s'en sert contre la morsure des animaux vénéneux; & dans les cas où l'haleine est puante; elle est plus chaude que la bétoine, mais moins que le serpolet & le thym. Cependant toutes ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus; celle-ci est seulement un peu plus astringente que les autres. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MASTICOT. Helmont dit que c'est une couleur tirée de l'étain, & d'usage en Peinture.

MASTIERON; nom qu'Oribase donne à la tige du silphium. *Collect. Medic. Lib. XII.*

MASTOIDEUS MUSCULUS, le *Sterno-mastoïdien*, ou *Mastoïdien antérieur.*

C'est un muscle long, peu large, médiocrement épais, charnu pour la plus grande partie, situé obliquement entre le derriere de l'oreille & le bas de la gorge. Il est comme double, & composé de deux muscles unis en-haut dans toute leur largeur, & séparés embas.

Il a deux attaches embas, toutes deux plates & un peu tendineuses, dont l'une est à la partie supérieure ou au bord supérieur du sternum, attenant l'articulation de la clavicule; l'autre à la partie voisine de la clavicule, & un peu éloigné du sternum. Ces deux portions montent obliquement, & se joignent ensemble environ un pouce au-dessus de leurs attaches inférieures; & l'espace triangulaire qu'elles laissent entr'elles, est fermé par une membrane.

La portion sternale de ce muscle passe par-devant, & couvre la portion claviculaire. Toutes les deux portions ainsi jointes ensemble ne paroissent former qu'un corps ou ventre, qui continue dans la même direction oblique jusqu'à l'apophyse mastoïde, laquelle il couvre par une aponévrose très-large, & s'attache à sa partie supérieure & postérieure. Cette aponévrose couvre aussi le splenius, s'avance en arriere sur l'os occipital, & s'y attache.

Les *mastoïdiens antérieurs* représentent à peu-près un grand V Romain, dont la pointe seroit au bas de la gorge, & les branches monteroient jusques derriere les oreilles. Ils paroissent assez sous la peau sans dissection.

Usages des Sterno-mastoïdiens.

Ils agissent différemment, quand ils agissent ensemble, quand il n'y en a qu'un qui agit, & selon les différentes attitudes de la tête & du tronc.

Quand on est droit, debout, ou assis, & qu'on tient la tête droite, ils servent tous les deux à maintenir la tête dans cette attitude, contre les efforts & les chocs qui la pousseroient en arriere, & même à surmonter pareils efforts & pareils chocs. On le peut expérimenter en mettant la main sur ces muscles, pendant que l'on résiste aux efforts que l'on fait pour pousser ou tirer la tête en arriere.

L'un ou l'autre seul peut avoir l'usage dont je viens de parler, si dans cette même attitude les efforts ou les chocs arrivent entre le devant & l'un des côtés de la tête. Alors le sterno-*mastoïdien* du même côté s'y opposeroit: mais si les chocs ou les efforts arrivent directement à un côté de la tête, le sterno-*mastoïdien* de ce côté s'y opposeroit envain sans le secours du splenius du même côté.

Ils servent aussi l'un ou l'autre à faire des mouvemens de rotation avec la tête, c'est-à-dire, à la tourner de côté & d'autre comme sur un pivot. Quand on tourne ainsi le visage d'un côté, c'est le sterno-*mastoïdien* de l'autre côté qui agit, & non pas celui du même côté: ce qu'il faut bien observer par rapport aux attaques de paralysie.

Tous les deux servent ensemble à approcher la tête de la poitrine, quand on est couché sur le dos, & qu'étant assis on panche le dos en arriere. Plus on a la tête baissée dans cette attitude, plus ces muscles sont bandés pour soulever le poids de la tête. Alors le sternum, comme le point fixe de ce mouvement, doit rester immobile: mais sa connexion particuliere avec la premiere côte, & la roideur de la portion cartilagineuse de cette côte, n'étant pas toujours suffisante pour le rendre tout-à-fait inébranlable, dans ces grands efforts, les muscles droits du bas ventre viennent au secours, & arrêtent le sternum.

On sent assez dans plusieurs sujets cette coopération des muscles droits du bas-ventre, pour lever la tête quand on est couché sur le dos, si en même-tems on applique la main sur ces muscles. Dans ceux qui ont la portion cartilagineuse de la premiere côte endurcie, ou l'articulation de la même côte tout-à-fait privée de mouvement, par exemple, quand la premiere & la seconde côte sont en partie confondues ensemble, comme je les ai trouvées; dans ceux-là, dis-je, le sternum n'auroit pas besoin d'être arrêté par d'autres moyens, & on n'y sentiroit pas la coopération des muscles du bas-ventre.

Quand on baisse la tête pendant qu'on est droit, soit debout ou assis, ce ne sont pas les sterno-*mastoïdiens* qui agissent, ils n'ont aucune part dans cette attitude. Ce ne sont alors que les muscles postérieurs de la tête, qui se débandent plus ou moins, selon la volonté de l'homme, & laissent aller, pancher ou descendre la tête, qui

dans cette attitude n'est soutenue que par ces muscles postérieurs, & sans ce soutien tomberoit naturellement en-devant, comme on le voit dans ceux qui étant assis dorment ou se trouvent mal.

Les attaches de ces muscles à la partie postérieure des apophyses mastoïdiennes, ont donné lieu d'avancer, qu'ils seroient plus propres à renverser la tête qu'à la fléchir en avant, vû que les attaches sont plus postérieures que l'articulation condyloïde de l'occiput. On pourroit ajouter à cela, que le cou par l'arrangement naturel des vertebres dont il est composé, est toujours plus disposé à une flexion en arriere, qu'à une flexion en-devant.

Mais en premier lieu, comme ces attaches occupent beaucoup de surface, on n'en peut prendre ici que la portion la plus voisine du corps charnu & la plus antérieure, pour le point mobile, lequel par conséquent n'est pas si reculé qu'on avoit pensé.

En second lieu, le mouvement de la tête en-devant par l'action de ces muscles, ne se faisant pas avec celui du cou, il faut que les muscles antérieurs des vertebres du cou agissent en même-tems pour maintenir la colonne vertébrale, & l'empêcher de se courber en arriere. On peut dans cette occasion regarder le cou comme une seule piece plus ou moins roide, dont la portion supérieure porte la tête, pendant que la tête tirée par les muscles, en fait avancer la portion inférieure. C'est faute de cette coopération que l'expérience sur le cadavre est trompeuse.

Le Splenius, ou *le Mastoïdien postérieur.*

C'est un muscle plat, large, oblong, situé obliquement entre le derriere de l'oreille & la partie postérieure-inférieure du cou. Il est en partie simple, & en partie composé de deux portions séparées, l'une supérieure, & l'autre inférieure. Ces deux portions sont unies étroitement en arriere, où elles ne font qu'un plan, & elles se divisent en haut.

La portion supérieure est attachée au bout des trois ou quatre dernieres apophyses épineuses du cou, & de la premiere ou des deux premieres du dos. Elle n'est pas attachée immédiatement à celles qui sont au-dessus de la derniere du cou: mais elle l'est par le moyen de son attache au ligament cervical postérieur ou ligament épineux.

Elle est encore attachée au bord des ligamens interépineux des autres vertebres; ce qui fait que son attache aux épines n'est pas interrompue par les intervalles de ces épines, mais forme un plan uni: cette attache est mince & un peu tendineuse.

De-là elle monte obliquement vers l'apophyse mastoïde, se glisse en partie sous l'extrémité supérieure du muscle sterno-*mastoïdien*, & s'attache à la partie supérieure de l'apophyse mastoïde, & le long de la portion voisine & la plus courbe de la ligne transversale de l'os occipital.

La portion inférieure du splenius s'attache aux trois ou quatre apophyses épineuses du dos, après la premiere ou la seconde. De-là elle monte très-unie à l'autre portion, & ne faisant qu'un même plan charnu avec elle jusqu'à la partie latérale supérieure du cou, où elle s'en sépare, & s'attache aux apophyses transverses des trois ou quatre premieres vertebres du cou, par autant d'extrémités un peu tendineuses: quelquefois il n'y en a que deux. Cette portion du splenius appartient plutôt au cou qu'à la tête.

Les deux splenius ensemble représentent un grand V Romain; & le splenius d'un côté avec le *mastoïdien* du même côté par la rencontre de leurs attaches supérieures, représentent les branches d'un grand A Romain, ou les jambes écartées d'un compas & posées sur un plan horizontal par les pointes; ainsi ces quatre muscles se rencontrent alternativement en-haut & embas, & environnent le cou par une espece de zigzag.

Usage du Splenius.

Les deux splénius servent ensemble à soutenir la tête dans son attitude quand on est droit, soit debout ou assis, à en modérer la flexion quand on la fait pancher en-devant & à la redresser après cette flexion.

Ils servent alternativement à coopérer avec l'un ou l'autre des sterno-*mastoïdiens* pour la rotation de la tête, dont il a été parlé dans l'Article précédent. Par exemple, quand le sterno-*mastoïdien* droit fait la rotation de la tête, c'est le splénius gauche qui y correspond par sa portion supérieure, pendant que sa portion inférieure en même-tems fait faire aussi une espece de rotation aux vertebres du cou.

Quand on est couché sur le côté, & qu'alors on veut soulever la tête latéralement, le splénius du côté opposé, c'est-à-dire, de celui qui est en l'air, & le sterno-*mastoïdien* du même côté agissent de concert. De même quand on est debout, & que l'on penche la tête sur un côté, c'est le splénius & le sterno-*mastoïdien* de l'autre côté qui moderent le panchement latéral, & qui ensuite redressent la tête. Et comme le sterno-*mastoïdien* est en partie attaché à la clavicule, le grand dorsal concourt ici, & par la connexion de la clavicule avec l'os du bras, arrête cette clavicule, de sorte que par-là elle fait mieux le point fixe de l'action musculaire. Winslow.

Mastoidæus lateralis. Voyez *Complexus minor.*

MASTOS, *μαστὸς*, *sein*, *mamelle*. Voyez *Mamma.*

MASTUPRATIO ou MANU STUPRATIO; vice que la pudeur ne permet pas de nommer, & qui est suivi de maladies terribles & ordinairement incurables. Nous avons donné à l'Article *Amaurosis* une histoire fort étendue des suites fatales de cette pratique abominable & contre nature. C'est à cette cause que nous avons attribué dans l'Article *Gonorrhæa* les écoulemens les plus opiniâtres; sans compter l'impuissance, l'abattement des esprits, les maladies hypocondriaques & presque toutes les especes de maladies chroniques. On a remarqué que tous ceux en qui ce vice étoit habituel, guérissent des maladies chroniques beaucoup plus difficilement que les autres. Celse parlant de l'acte vénérien, pose cet axiome sage: *cavendum ne in secundâ valetudine adversæ præsidia consumantur*, « n'anéantissons pas dans la santé des secours « dont nous aurons besoin dans la maladie. ».

MASUCHA, *μασῦχα*, médicament composé dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 23. Cet Auteur l'appelle aussi *masuaphion.*

M A T

MATALISTA. Castelli entend par ce mot d'après Wedelius, la troisieme espece de jalap ou le méchoacan appellé par les Indiens *mathalistic.*

MATER, *mere*. En Anatomie on donne le nom de dure-mere & de pie-mere à deux membranes qui enveloppent le cerveau. Voyez *Caput.*

En Botanique on appelle l'armoise *mater herbarum.*

En Chymie le vif-argent est connu sous le nom de *mater metallorum.*

Mater perlarum, Offic. Schrod. 5. 530. *Concha margaritifera*, Mont. Exot. 6. Jonf. Exang. Tab. XIII. Bellon. Aquat. 502. Aldrov. Exang. 418. Charlt. Exer. 64. *Concha mater Unionum*, Rondel. Aquat. 2. 33. *Concha mater Unionum dicta, aut margarifera*, Bonan. 97. 11. N°. 1. *Concha margaritifera plerisque berberis antiquis Indis dicta*, Lift. Hift. Conch. 3. N°. 56. *Concha valvis æqualibus, inæquilatera mediocriter, vel leviter umbonata, &c.* Lang. Meth. Test. 69.

Ce n'est point la coquille dans laquelle on trouve la perle, comme on le croit communément, mais une autre espece de coquille qui ne produit point de perle, & qu'on appelle *concha margaritifera*. Elle est cordiale & absorbante presque au même degré que la perle. Mais il faut observer de n'employer que ses parties les plus pures & les plus luisantes, après qu'on l'a bien porphyrisée. Ces parties rendent par la retorte un sel volatil. Geoffroy. Voyez *Concha*.

MATERIATURA ou MORBI MATERIATURÆ, sont des maladies d'intempérie, selon Castelli.

MATES, nom d'un fruit dont Clusius fait mention, & dont parle Gaspard Bauhin, sous le nom de *fructus durus, subrotundus eleganter rubens*, ou fruit rouge, sphérique, d'un beau rouge, & de la grosseur de la semence du cassia ou du caroubier.

MATHEDORAM, *sel gemme*. Ruland.

MATORIUM, *gomme ammoniaque*, ou *galbanum*. Ruland.

MATRACIUM, en Chymie *matras* ou vaisseau de verre rond, à long cou, & dont on se sert dans les digestions & dans d'autres opérations.

MATRICALIA, remedes pour les maladies de la matrice.

MATRICARIA, *Matricaire*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle & fibreuse; ses feuilles ont plusieurs divisions conjuguées; son calyce est hémi-sphérique & écaillé; ses fleurs sont ramassées en bouquet, ou forment des ombelles, & sont ordinairement parsemées de raies blanches.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Matricaria vulgaris, vel sativa*, C. B. P. 133. Tourn. Inst. 493. Boerh. Ind. A. 110. *Matricaria, Parthenium*, Offic. *Matricaria*, Ger. 526. Emac. 652. Raii Hist. 1. 557. Synop. 93. *Matricaria vulgaris simplex*, Park. 83. *Matricaria vulgo minus Parthenium*, J. B. 3. 129. *Matricaire*.

Les feuilles de la *matricaire* sont larges, en ailes, divisées en plusieurs endroits, ordinairement en sept; les divisions les plus voisines de l'extrémité sont les plus grandes; elles sont profondes; quant à la couleur des feuilles, c'est un vert pâle & tirant sur le jaune. Ses tiges sont roides, rondes, cannelées, hautes de deux piés, & davantage, couvertes de petites feuilles, & assez branchues vers le sommet, où croissent de larges ombelles de fleurs, à plusieurs pétales, blancs, larges, plus courts que ceux de la camomile, & placés autour d'un bonnet jaune. Sa racine est épaisse au sommet & pousse un grand nombre de fils. Toute la plante a une odeur très-forte & qui déplaît ordinairement. Elle croît dans les haies & fleurit en Juin & en Juillet. Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage.

Cette plante convient particulierement dans les indispositions des femmes; elle est bienfaisante dans toutes les maladies froides & flatulentes de la matrice & dans les affections hystériques; elle provoque les regles, hâte l'accouchement & expulse l'arriere-faix. Son suc pris dans la dose de deux onces une heure avant l'accès, est bon dans toutes les fievres. Il tue les vers, pousse par les urines, & soulage dans l'hydropisie & dans la jaunisse. Miller, *Bot. Offic.*

Sa décoction produira de très-bons effets dans toutes les affections de la matrice, ainsi qu'on peut l'inférer de son nom, provoquera les regles, chassera l'arriere-faix & soulagera dans toutes les maladies hystériques. On la substitue très-commodément aux amers, dont elle a les propriétés. Son herbe ou le suc qu'on en exprime chasse les vers du ventre, aussi puissamment que la centaurée ou l'absinthe. Elle est bienfaisante dans la goute. Les Anglois & les Allemans l'appellent *fewerfeu*, c'est-à-dire, fébrifuge. Quelques Auteurs, comme Brassavola, *in Exam. Simpl.* & Tragus, *Hist.* 50. & quelques Sages-femmes très-expérimentées lui attribuent quelques vertus purgatives, ainsi que Dioscoride fait à son *Parthenium*. Les abeilles ne peuvent en supporter l'odeur; c'est pourquoi les personnes pléthoriques qui sont plus sujettes que d'autres à être piquées de ces insectes & des cousins, feroient bien de porter un bouquet de *matricaire* en se promenant dans les jardins. Le *cotula fœtida* produira le même effet, selon Simon Pauli.

Dans la migraine, prenez *une poignée de feuilles de matricaire*.

Faites-les chauffer dans une poële & appliquez-les au sommet de la tête. Chesneau.

La *matricaire* crue appliquée au sommet de la tête produit quelquefois de bons effets dans les indispositions de cette partie. Simon Pauli.

Le même Auteur ajoute avoir supprimé sur le champ des symptomes hystériques, & procuré des vuidanges abondantes avec une décoction de *matricaire*, de fleur de camomile & d'un peu de baume. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Matricaria, vulgaris, vel sativa barbulis exiguis.*
3. *Matricaria, vulgaris, vel sativa, caulibus rubentibus.*
4. *Matricaria, vulgaris, vel sativa, floribus nudis, bullatis.*
5. *Matricaria, vulgaris, vel sativa, florum petalis fistulosis.*
6. *Matricaria, vulgaris, vel sativa, florum petalis fistulosis & brevioribus.*
7. *Matricaria, flore pleno*, C. B. P. 134. J. B. 3. 130.
8. *Matricaria, flore pleno, petalis fistulosis.*
9. *Matricaria, flore pleno, petalis marginalibus planis, discoidibus fistulosis.*
10. *Matricaria, foliis elegantissimè crispis, & petalis florum fistulosis*, T. 493.
11. *Matricaria Americana, Ambrosiæ folio parvo flore albo*, T. App. 666. Boerhaave, *Index alt. Plant.* p. 110.

On l'appelle *matricaria*, de *matrix*, parce qu'elle est d'une efficacité singuliere dans les maladies de la matrice. On lui donne aussi le nom de *Parthenium*, de παρθένος, *Parthenos*, vierge, par la même raison. Toutes les especes de *matricaire* ont une odeur particuliere, excepté la onzieme qui n'en n'a point du tout. Cette plante est bienfaisante dans toutes les maladies froides de la matrice. Elle a le gout plus amer, plus huileux & plus acre que la camomile, & elle tient tant soit peu de celui du camphre & du castor. On s'en sert avec succès pour provoquer les regles & expulser les restes de l'arriere-faix, les faux germes & les vuidanges, lorsque le froid en a causé la suppression. Toutes les especes de *matricaires* sont médicinales, & conservent leurs vertus pendant plusieurs années. Cette vertu consiste dans une huile inflammable, aromatique & très-volatile. On s'en sert ainsi que de la camomile; on les fait entrer dans les bains des piés ordonnés pour la suppression des regles. En clysteres elles discutent les flatulences, & les Chirurgiens les appliquent avec succès sur les tumeurs & les contusions. Leurs cendres fournissent un sel; la plante récente & non fermentée donne une eau, & l'on en tire une huile, une conserve & un sirop. On frotte toutes les tumeurs avec l'huile qu'on appelle *oleum Partheniacum*, pour les résoudre. *Histoire des plantes attribuée à Boerhaave.*

Matricaria, maritima, ou *Chamæmelum marinum.*

Matricaria, *tanaceti folio*, ou *Leucanthemum tanaceti folio*, *flore majore*.

MATRISYLVA ou CAPRIFOLIUM.

MATRIX ou UTERUS. Voyez *Uterus*.

On se sert quelquefois en Botanique de ce mot pour désigner la moelle d'une plante. BLANCARD.

MATRONALIS VIOLA, espece de violette appellée *Dame violette*.

MATURANTIA, *maturatifs*, ou remedes qui hâtent la formation de la matiere purulente.

MATURATIO, *maturité*; ce terme se dit proprement des fruits; mais il se dit aussi de la coction, atténuation ou préparation des humeurs nuisibles & génératrices des maladies pour les rendre propres à être expulsées du corps.

MATZATLI ou *Ananas aculeatus fructu pyramidato*, *carne aureâ*. Voyez *Ananas*.

M A U

MAUROMARSON, *marrube*, selon Nicolas Myrepse, *Sect. 7. cap. 6.* C'est, selon toute apparence, le *marrube* noir, car Myrepse se sert quelquefois de μαῦρος pour signifier noir.

MAUZ ou *Musa fructu cucumerino longiore*.

M A X

MAXEINOS, μάξεινος, ou ASELLUS, un *merlus*.

MAXILLA, *joue* ou *mâchoire*.

M A Y

MAYS.

Voici ses caracteres.

Il ressemble à un roseau; ses fleurs mâles sont composées de deux longues feuilles, creuses, fibreuses, en nacelle & velues par les bords; entre ces feuilles il y en a deux autres plus foibles, creuses, en nacelle, qui tiennent lieu, & font les fonctions de pétales. Il y a au milieu de ces feuilles un cotyledon d'où partent trois étamines; toutes ces parties sont rassemblées dans un seul endroit de la plante.

Il y a dans un autre endroit des ovaires ronds, croissans en forme de calyces courts, garnis d'un très-long tube, ramassés en un épi fort serré, enveloppés étroitement dans des feuilles qui leur servent de gaines, à l'extrémité desquelles paroissent les tubes des ovaires.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Mays*, *granis aureis*, Tourn. Inst. 531. Boerh. Ind. A. 2. 166. *Triticum Indicum*, Offic. J. B. 2. 453. Raii Hist. 2. 1249. *Frumentum Asiaticum & Turcicum*, Ger. 75. Emac. 81. *Frumentum Indicum mays dictum*, C. B. P. 25. Theat. 490. *Milium Indicum*, *maximum Mays dictum*, *seu frumentum Indicum*, Park. Theat. 1138. *Tlaolli*, *seu mayz*, Hern. 242. *Mayzium Mexicanis tlaolli*, *vulgo frumentum Turcicum*, *vel Indicum*, Pisc. Mant. Arom. 199. *Blé des Indes*.

Gerard multiplie à l'exemple de Tabernæ-Montanus, les especes de cette plante, selon la diversité des couleurs du grain. Mais il se trompe en cela, car le même grain fournit la plupart de toutes ces couleurs. Je pense avec Matthiole que le *mayz* est originaire des Indes Occidentales, où on le trouve presque partout, & qu'il a passé de-là en Asie, en Afrique & en Europe. Quant au millet des Indes de Pline, qu'on apporta, à ce qu'il dit, en Italie sous le regne de Néron, nous ne doutons point que ce ne soit le *melica* ou le *sorgum*.

On seme le *mayz* dans des fosses, à cinq piés l'une de l'autre. On met quatre ou cinq grains dans chaque fosse; il ne tarde pas à pousser, & l'on en fait la récolte aux Indes au bout de quatre mois. Nous avons remarqué qu'on le semoit en Allemagne dans les champs, qu'il aimoit les terres grasses, humides & bien fumées, & qu'il ne pouvoit supporter le froid, ni les frimats. Le tems de le semer varie selon la nature des climats; il y a des contrées où il tarde très-peu à mûrir; dans d'autres il emploie plus de tems. Il y en a une espece qu'on recueille au bout de trois mois; une autre qui mûrit en deux, & si nous en croyons quelques Auteurs, une troisieme dont on fait la recolte quarante jours après la semaille; il s'éleve d'autant plus haut & produit d'autant plus d'épis, que le climat lui est plus propre & que la terre est plus fertile.

Jean Bauhin dit que nous ne connoissons point les propriétés médicinales de ce grain. Cependant on peut conclurre de je ne sai quoi de doux & de visqueux qu'on lui remarque, qu'il est vraissemblablement de la même nature que le froment, & qu'il en a les propriétés. On le broye & l'on en tire une farine très-blanche, dont on fait du pain & d'autres préparations de cette nature: mais tous ces alimens sont obstruans, c'est pourquoi l'on n'en fait usage en Asie & en Turquie, à ce qu'on dit, que dans la disette des autres grains. Nous lisons dans Dodonée que le pain de *mayz* fait sans son est assez blanc, mais du reste sec comme le biscuit, sans la moindre viscosité, & que par conséquent il est difficile à digérer & très-peu nourrissant; qu'il passe lentement & qu'il resserre le ventre, comme le pain fait de *panicum* ou de millet.

François Hernandès prodigue de grands élogesau *mayz*: il est, dit-il, d'une nature tempérée; il tient de l'humide & du chaud; sa substance est d'une consistance médiocre, il est facile à digérer, surtout lorsque l'estomac y est fait; il n'est point, comme quelques-uns se l'imaginent, grossier, obstruant & visqueux; car les Indiens qui en font un grand usage, & qui le mangent en pain, & en gâteaux, n'ont point d'obstructions, & ne manquent point de couleur. Si on les questionne sur l'effet de ces alimens dans leur estomac; ils vous répondent, qu'après en avoir mangé assez considérablement, loin d'en ressentir de l'oppression, ils ont autant de faim deux heures après que s'ils n'avoient point mangé du tout; qu'ils donnent avec beaucoup d'appétit surtout ce qu'on leur présente, & qu'ils n'ont jamais connu la pierre, que depuis qu'il est venu des Espagnols dans leurs Contrées. Il ajoute que les Mexicains n'ont point de mets dont ils fassent plus de cas, & dont ils attendent de plus grands effets dans les maladies aiguës, & que c'est d'après un grand nombre d'expériences, qu'ils en préferent les préparations ou les décoctions à celles d'orge. Il est, disent ces Peuples, facile à digérer, passe promptement, nourrit suffisamment, ne cause point d'oppression, relâche le ventre & la poitrine, tempere la chaleur naturelle, surtout lorsqu'en hiver on en a fait geler la farine dans l'eau, provoque les urines, & désobstrue tous les organes sécrétoires.

Caspar Bauhin assure, je ne sai sur quelle autorité, que l'usage excessif que les Indiens font de ce grain en aliment, les rend bouffis, & couverts de gale, & que les enfans des Negres qui se nourrissent quelquefois de ce blé qu'ils tirent des épis, lavent & font sécher, ne sont jamais sans gale; cet aliment engendrant en eux un sang trop chaud, & pour ainsi dire, aduste. On trouvera, *Hist. C. B. Lib. I.* la maniere dont les Indiens font le pain & le vin de *mayz*. On se sert de sa farine dans les emplâtres émollientes & suppuratives. Comme elle est visqueuse, elle obstrue les pores, & est bienfaisante dans les abscès suppurans; le suc des feuilles récentes raffraîchit, & guérit les éréfipeles; pour cet effet, il faut en humecter des linges, & les appliquer sur la partie affectée. RAY, *Hist. Plant.* 1250.

Le *mayz* est nourrissant comme le froment: mais il est plus lourd, & fermente plus difficilement; c'est pourquoi les Paysans en France le font rotir ou griller, &

lui ôtent ainsi sa viscosité. Il est très-apéritif, & par conséquent bienfaisant, dans les coliques néphrétiques. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.* Dale dit qu'il entre dans la composition du chocolat.

2. *Mays, granis rubris.* T. 531.
3. *Mays, granis albis*, T. 531. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 16.

M A Z

MAZA, μάζα, mot grec qu'on ne peut rendre en Latin par aucun autre, à moins que ce ne soit par l'*offa* de Pline. Le *maza* se faisoit avec de la farine d'orge grillé, humectée de quelque liquide. C'étoit la nourriture du petit peuple qui le mangeoit crud avec le *defrutum* ou le miel, ainsi que nous l'apprenons d'Aétius & d'Athenée. Erotien dit dans son Commentaire sur Hippocrate, que le *maza* est de la farine d'orge grillé, paîtrie avec quelque liquide, comme l'oxymel, le posca, l'hydromel ou l'eau. Il est constant que le *maza* étoit un mets plus commun que le pain: l'un étoit fait d'orge, & l'autre de froment, ainsi que l'on voit dans Hippocrate, *Lib. de Prisca Medicina*, & dans les autres Ouvrages du même Auteur, où il oppose partout le pain au *maza*; mais surtout dans le Livre *de Salubri diæta*, où il conseille de substituer au printems le *maza*, comme plus doux & moins nourrissant, au pain, qui convenoit mieux en hiver. Il regarde, dans le Livre *de Prisca Medicina*, le pain & le *maza* relativement à la diete, le premier comme desséchant, & l'autre comme humectant.

Le *maza atriptos* d'Hippocrate, est de la farine d'orge paîtrie avec très-peu de liquide, ou sans être paîtrie ni humectée, ou du moins paîtrie & humectée, moins qu'elle ne le doit être, ainsi qu'il paroît par les questions Physiques d'Aristote. Le *maza tripte* & *rante*, μάζα τριπτὴ καὶ ῥαντὴ, *maza* paîtri & travaillé; humecté avec quelque liquide étoit opposé au *maza atriptos*, comme on voit, *Lib. II. de Dieta*. Le *maza tripte*, est celui qui a été paîtri avec quelque substance humide, comme le vin, le miel, ou l'huile, ou avec quelque substance seche, comme des semences ou des épices. Il y avoit donc deux especes de *maza tripte*, le *maza tripte* sec, μάζα τριπτὴ ξήρα, & le *maza rante* humide, μάζα ῥαντὴ καὶ ὑγρή.

MAZAMA, nom du *cervus minor Americanus*, *besoarticus*. Voyez *Bezoar*.

MAZION, μάζιον, diminutif de *Maza*.

M E A

MEATUS, conduit ou passage. On applique ce terme à tous les canaux du corps qui portent quelque fluide. Le trou auditif s'appelle *meatus auditorius*, l'aqueduc d'Eustachi *meatus à palato ad aurem*; l'urethre, *meatus urinarius*; & le conduit qui porte la bile de la vesicule du fiel vers le duodénum, *meatus cysticus*.

M E C

MECAPATLI. Hernandes fait mention de quatre especes de sarsepareille, dont la premiere s'appelle *mecapatli*. Voyez *Salsaparilla*.

MECAXOCHITL, Offic. Hern. 144. & 873. Nieremb. 320. Raii Hist. 2. 1671. de Laet. 231. *Piper longum humilius, fructu è summitate caulis propendente*. Cat. Jamaïc. 45. Hist. 1. 136. *Saururus humilis folio carnoso subrotundo*. Plum. 53. fig. 70. Raii Hist. 3. 643. *Arbor piperifera, fructu longo, Floridana*. Jons. Dend. 180. *Arum moschatum, Ophioglossoïdes, sive pene nudo, Jamaicense, an melius ophioglossum moschatum Jamaicense, limonii foliis in extremo sinuatis*. Almag. 51. *Petit poivre long Américain.*

Hernandez décrit cette plante, comme entortillée, longue de deux empans, rampante sur la terre, à feuilles larges, grasses & rondelettes, odoriférantes & acrimonieuses au gout; ses tiges sont rondes, unies, & tortillées; il en part des pédicules unis qui rampent sur la terre. A l'origine de chaque feuille sont des racines fibreuses, comme des filamens; son fruit ressemble beaucoup à du poivre long.

Le *mecaxochitl* est chaud & sec; on peut le regarder comme une espece de poivre long; on en met dans le chocolat, auquel il donne un gout agréable; il est corroboratif; il échauffe l'estomac, corrige l'haleine, atténue les humeurs grossieres & visqueuses; résiste aux poisons, soulage dans la colique & dans la passion iliaque, provoque les urines, & mêlé avec le *tlixochitl*, il hâte les regles, chasse le fœtus mort, facilite l'accouchement, leve les obstructions, fait cesser le froid, & les douleurs qui en proviennent, & soulage dans les frissons de la fievre. Ray, *Hist. Plant.*

Il croît dans la nouvelle Espagne; il entre dans le chocolat; mais on le trouve rarement chez nos Apothicaires.

MECHANICE, *Mécanique*. On commença dans le dernier siecle à appliquer les principes de la Mécanique aux phénomenes de la santé & des maladies; l'usage qu'on en a fait depuis pour pousser la Medecine à sa perfection n'a été que plus grand encore. Voyez la *Préface*.

MECHOACANNA *Alba*, Offic. *Mechoacan*. J. B. 2. 149. Ger. 723. Emac. 873. *Mechoacan rhabarbarum album*, Chab. 120. *Bryonia Mechoacana alba*. C. B. P. 297. *Bryonia alba, Peruana, sive Mechoacan*, Park. Theat. 179. *Convolvulus Americanus, Mechoacan dictus*. Raii Hist. 1. 723. Tourn. Inst. 84. *Jeticucu Brasiliensibus, seu radix Mechoacan*. Marcgr. 41. Pis. 253. *Tacuache, seu radix Michuacanica*. Hern. 164. *Mechoacan blanc.*

Quoique Caspar Bauhin & Parkinson trompés par Monard, aient regardé le *mechoacan* blanc comme une bryone; on a trouvé depuis que c'étoit un *convolvulus*; & M. Ray l'appelle *Convolvulus Americanus, Mechoacan dictus*. Il a des branches rondes, foibles, rampantes, s'attachant à tout, comme celles du grand *convolvulus*; ses feuilles larges sont assez semblables à celles de cette plante; elles sont seulement un peu plus arrondies à l'extrémité voisine de la tige. Ses fleurs sont aussi fort semblables à celles du grand *convolvulus*, blanches, & tant soit peu rouges à l'extérieur. Sa racine est large, brune au-dehors, blanche en dedans, & ordinairement divisée en deux, vers son extrémité. Elle croît aux Indes occidentales Espagnoles, d'où on nous l'apporte en morceaux, larges, ronds, plats, coupés par tranches, blancs, ayant peu d'odeur & peu de gout, faciles à rompre ou à pulvériser, & moins durs que le jalap.

Il purge les humeurs séreuses de toutes les parties du corps, & soulage dans l'hydropisie, la jaunisse & les rhumatismes, en opérant doucement & sans causer de tranchées; c'est pourquoi il est bienfaisant aux personnes d'une constitution foible & délicate. Mais comme il en faut prendre une quantité beaucoup plus grande que celle qu'on peut faire agréer au malade; on en fait très-peu d'usage. Miller, *Bot. Off.*

On distingue le *méchoacan* de la racine de bryone, en ce qu'il est plus visqueux, sans acrimonie, & d'un gout insipide & foible. On dit que c'est un purgatif fortifiant, si on le donne dans la dose d'une demi-dragme, ou d'une dragme. Il ne purge point en décoction. Les Espagnols en tirent une fécule blanche qu'ils appellent *lac mechoacannæ*; sa dose est d'une demi-once réduite en poudre, & mêlée dans du bouillon. Geoffroy.

Le *méchoacan* est ainsi appellé de la Contrée où on le découvrit d'abord; il a retenu ce nom, quoiqu'on en

ait trouvé dans la suite en plusieurs autres endroits de l'Amérique méridionale, comme à Nicaragua, à Quito, & dans le Bresil.

Il purge les humeurs aqueuses, pituiteuses & séreuses, de toutes les parties du corps, surtout de la tête, du sisteme nerveux & de la poitrine. Il agit aussi sur la bile : il fait rendre aux hydropiques des eaux roussâtres; d'où nous devons inférer, dit Caspar Hoffman, que ce n'est point un cathartique aussi doux qu'on se l'imagine. Il est bienfaisant dans les toux invétérées, la goute, la colique & la vérole, parce qu'il est chaud & sec. Schroder ne conseille point aux personnes d'une constitution chaude, d'en continuer l'usage pendant long-tems. On ne le prend gueres qu'en substance, comme en poudre, dans quelque liqueur appropriée, ordinairement dans du vin, quoiqu'on puisse le donner aussi dans du bouillon. On n'en tire point de décoction; car on a trouvé par expérience qu'il perdoit toute sa force sous cette forme: on en donne cependant la décoction, mais en y faisant infuser la poudre. Cependant nous lisons dans Caspard Hoffman, que cette liqueur purge seule. Il ne faut point le garder en poudre; car il en est de cette drogue pulvérisée, comme de plusieurs autres, sa force s'exhale facilement : il faut que la poudre dans laquelle on le réduira, soit tant soit peu grossiere. Sa dose est depuis une demi-dragme, jusqu'à une dragme ou deux; on la corrige avec une troisieme partie d'anis, de canelle ou de mastic.

Prenez le *méchoacan* récent, blanchâtre au-dedans, mais non d'un blanc éclatant, cendré au-dehors, avec l'écorce saine. RAY, *Hist. Plant.*

MECON, μήκων, nom Grec du *papaver* ou *pavot.*

MECONIUM, μηκώνιον, suc figé de pavot. En ce sens c'est la même chose que l'opium. GALIEN, *de S. F.* & de *C. M. P. G.*

Ceux qui visent à plus d'exactitude, disent que l'opium est une larme qui coule des têtes de pavot, après qu'on y a fait une légere incision, & que le *méconium* est le suc exprimé des feuilles, ou de toute la plante; d'où ils inferent que le *méconium* est moins fort que l'opium. DIOSCORIDE, PLINE, RHONIUS, *ad Scrib.* SCHRODER. Voyez *Diacodium.*

On entend encore par *méconium* les excrémens contenus dans les intestins des enfans nouveaux-nés. Voy. *Infans.*

MED

MEDEA, nom d'une composition faite de soufre & de bitume humide; le corps qui en est froté, s'enflamme à l'approche de quelque corps chaud. GALIEN, *de Temper.*

C'est encore le nom d'une pierre précieuse, ainsi appellée de Medée, fameuse enchanteresse, à qui on en attribue la premiere découverte. Mais à parler plus exactement, c'est, selon toute apparence, la pierre qu'on apporte de Medie, & qu'on appelle pour cette raison *Lapis Medius.* Elle est noire, traversée par des veines de couleur d'or; elle rend un suc de la couleur du safran, & qui a le gout du vin. Ceux qui se mêlent de magie la recommandent comme un préservatif contre l'ivresse, & comme un filtre amoureux. Ruland regarde cette pierre comme l'hématite noire, qui rend un suc de couleur de safran. On la trouve en Allemagne, dans le territoire de Mansfeld, d'où vient aussi l'hématite noire: mais ses veines sont plutôt pâles, que de couleur d'or. Pline fait mention de cette pierre. *Lib. XXXVII. cap.* 10.

MEDENA, espece d'ulcere, selon Paracelse.

VENA MEDENA, est selon Castelli la même chose que *Vena Medinensis.* Voyez *Dracunculi.*

MEDIANA VENA, la *mediane.* Veine bien connue qui se fait remarquer au pli du bras, entre la céphalique & la basilique, & qu'on ouvre fréquemment dans la saignée. Voyez *Vena.*

MEDIASTINUM, ou comme on dit quelquefois, *Medianum*, le *Mediastin.*

C'est une double membrane formée par la continuation de la pleure, qui part du sternum, & va droit en descendant aux vertebres, passant par le milieu de la poitrine, dont elle divise la cavité en deux parties. Elle contient dans sa duplicature le cœur dans le péricarde, la veine cave, l'ésophage & les nerfs stomachiques. Si vous voulez voir une description plus étendue du *médiastin*, recourez à l'article *Pleura.*

Le Docteur Freind remarque que le *médiastin* a une cavité; qu'en partant du sternum, ses deux membranes se séparent & laissent entr'elles une distance capable de recevoir des humeurs & du pus. Barbette & Columbus n'ont point ignoré cette particularité. Ils ont ordonné en pareil cas, l'application du trépan au sternum. Un homme expérimenté & fort versé dans la connoissance de la Chirurgie, apprit au Docteur Freind, que les abscès au *médiastin* survenoient particulierement dans les maladies vénériennes, & qu'on se servoit alors du trépan avec beaucoup de succès.

Avenzoar parle d'une inflammation & d'un abscès au *médiastin* qui lui survint à lui-même; & voici l'histoire qu'il fait de cette maladie singuliere.

La premiere attaque qu'il eut, se déclara dans un voyage par quelques douleurs qu'il sentit dans cette région, & qui augmenterent avec la toux; il se trouva le pouls dur, avec une fievre très-aiguë, il se tira la nuit du quatrieme jour une pinte de sang. Les symptomes de son mal en furent peu diminués. Comme il étoit obligé de continuer sa route pendant le jour, il se mit au lit pendant la nuit: mais la bande s'étant détachée de son bras, il trouva en se reveillant son lit inondé de sang, & ses forces très-diminuées. Le jour suivant il rendit par l'expectoration, une matiere sanieuse; il tomba ensuite en délire. On lui fit prendre dans cet état une grande quantité d'eau d'orge, qu'il s'étoit ordonné lui-même auparavant. Cependant il attribue sa cure à la grande évacuation de sang qu'il avoit faite. Les symptomes de ces sortes d'abscès sont, dit-il, en général, une toux continue & successive; une douleur violente & longitudinale, de l'embarras dans la respiration, qui devient petite & fréquente; une fievre aiguë; une grande soif, & un pouls dur & inégal; d'où il conclut que la saignée est absolument nécessaire dans le commencement.

MEDICA; *la luserne*, ou *le sain-foin.*

Voici ses caracteres :

Son fruit est une silique recourbée, & semblable à la corne du belier.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Medica, major, erectior, floribus purpurascentibus*; J. B. 2. 382. Raii Hist. 1. 960. Tourn. Inst. 410. Boerh. Ind. A. 2. 35. *Medic. Offic. trifolium Burgundicum*, Ger. 1020. Emac. 1189. *Falcata siliquâ cornutâ, sive medica*, C. B. P. *Fœnum Burgundiacum, sive medica legitima*, Park. Theat. 1103. *La Luserne*, ou *le sain-foin.*

Nous lisons dans Pline, que le nom de *Medica* vient de *Media*; parce que cette plante fut apportée de la Medieen Grece, au tems de la descente des Perses sous Darius Hystaspe.

Elle croît d'elle-même en différentes contrées de l'Espagne, où toutefois on la cultive soigneusement pour la pâture des bestiaux; elle est préférable au foin commun, en ce qu'elle est si fertile, qu'on la fauche plusieurs fois dans une année. Les François l'appellent *sain-foin*, & foin de Bourgogne. On la seme dans les

contrées Méridionales de la France, où on la fauche trois fois par an, sa racine étant vivace, & ne perdant point sa fertilité. Elle aime les lieux gras & bien cultivés; au lieu que l'*onobrychis* vient particulierement dans les terres seches, pierreuses ou sablonneuses. On trouve par expérience en Espagne, où l'on en fait un usage continuel, qu'elle nourrit & engraisse les bestiaux beaucoup mieux qu'aucune autre espece de fourage vert ou sec; il faut cependant leur en donner avec œconomie. Elle engraisse les terres, & elle est si douce & si nourrissante, qu'il faut absolument en tempérer l'usage aux bestiaux, de peur qu'ils ne crevent, ou qu'on ne soit obligé de les saigner. Nous lisons dans Columella, qu'elle les guérit de plusieurs maladies, & que rien n'est meilleur pour les mulets, lorsqu'ils ont la peau attachée aux côtes. Dioscoride dit que sa semence seche est si agréable au gout, qu'on en fait confire avec du sel, & que les cataplasmes faits de sa semence verte, soulagent ceux qui ont besoin d'être rafraîchis.

2. *Eadem, flore caruleo.*
3. *Eadem, flore violaceo.*
4. *Eadem, flore fusco.*
5. *Eadem, flore viridi.*
6. *Eadem, flore ex luteo & violaceo mixto;* Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 34.

Outre les especes précédentes, Boerhaave fait mention de vingt-deux autres, dont le fruit est en siliques recourbées, mais auxquelles on n'a attribué jusques à present aucune propriété médicinale que je connoisse.

MEDICAGO, *Cytise.*

Voici ses caracteres.

Son fruit est plat, sphérique, pour ainsi dire, plein de semences, & ordinairement en forme de reins.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Medicago, trifolia, frutescens, incana;* Tourn. Inst. 412. Boerh. Ind. A. 2. 35. *Cytisus*, Offic. *Cytisus incanus, siliquis falcatis*, C. B. P. 389. Raii Hist. 1. 973. *Cytisus septimus, cornutus*, Ger. 1124. Emac. 1305. *Cytisus siliquâ incurvâ*, Chab. 78. *Cytisus Galeni creditus, marantha cornutus*, Park. Theat. 1471. *Trefle en arbrisseau.*

On cultive cette plante dans les jardins; elle fleurit en Eté; on se sert de ses feuilles qui sont rafraîchissantes & discutent les tumeurs. Sa décoction provoque les urines. Dioscoride.

Les Turcs font avec son bois des gardes d'épée, & les *Colvieri*, ou Moines de l'Isle de Patmos, leurs chapelets.

Quoique les Anciens n'aient fait mention que d'une seule espece de *cytise*, les Modernes ont donné ce nom à un grand nombre de plantes, auxquelles il faut avouer qu'il ne convient qu'imparfaitement. Entre toutes ces plantes il n'y en a point dont la description approche plus du *cytise* de Dioscoride, que celle-ci. Le nom de *cytise* lui convient préférablement à tout autre; d'autant plus que Volcamer nous assure que les Turcs en font l'usage dont nous avons parlé ci-dessus; d'où il s'ensuit, que si elle n'est point originaire de Turquie, elle est du moins bien connue dans ces contrées.

2. *Medicago, annua, trifolii facie;* T. 412. *Trifolium, siliquâ falcatâ;* C. B. P. 330. *Medica lunata;* J. B. 2. 386.

3. *Medicago, vulneraria facie Hispanica.* Voyez *Anthyllis prior;* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. pag.* 35.

MEDICAMENTOSUS LAPIS, *Pierre médicamenteuse.*

C'est un mêlange de plusieurs matieres détersives & fort astringentes, qu'on réduit en pierre par la calcination.

Pulverisez & mêlez ensemble, *du colcothar*, ou *vitriol rouge, qui reste dans la cornue après la distilation;*

Ou à son défaut,

du vitriol calciné à rougeur, deux onces;
de la litharge, }
de l'alun, & } *de chaque,* 4. *onces.*
du bol, }

Mettez ce mêlange dans un pot vernissé, & versez dessus de bon vinaigre, jusqu'à ce qu'il surpasse la matiere de deux doigts.

Bouchez le pot, & laissez le tout en digestion pendant deux jours; puis y ajoutez

du nitre, huit onces;
du sel ammoniac, deux onces.

Il faut placer le pot sur le feu, & faire consumer toute l'humidité; calciner la masse qui restera environ une heure, à grand feu, & la garder; vous en aurez dix-huit onces & deux dragmes.

C'est un bon remede pour arrêter les gonorrhées; on en dissout une dragme dans huit onces d'eau de plantin ou de forge pour faire une injection dans la verge. Elle est bonne aussi pour nettoyer les yeux dans la petite vérole; il faut en dissoudre sept ou huit grains dans quatre onces d'eau de plantain ou d'euphraise, pour un collyre: elle est propre encore pour arrêter le sang, appliquée extérieurement sur la plaie. On la peut aussi dissoudre dans de l'eau de centinade, & elle fera à-peu-près les mêmes effets que l'eau styptique. Elle est vulnéraire.

Cette *pierre* est appellée *médicamenteuse* par excellence, à cause des bons effets qu'elle produit.

Le colcothar qui reste dans la cornue après la distilation du vitriol, doit être meilleur que les autres pour cette opération; parce qu'étant dépouillé de la plus grande partie de ses esprits, il est plus astringent.

La litharge qui est un plomb calciné, l'alun & le bol sont encore autant d'astringens considérables, qui ne font pas un mauvais effet dans cette composition.

Le vinaigre est mis ici pour lier toutes ces matieres, & pour les faire fermenter ensemble, après quoi le nitre & le sel ammoniac s'y mêlent facilement.

La calcination qu'on donne sur la fin, se fait pour enlever une partie de l'acide, & pour augmenter l'astriction: elle rend aussi la *pierre* fixe & plus facile à être gardée.

C'est un des bons remedes que j'aie reconnus pour arrêter les gonorrhées, quand il est tems de les arrêter par les injections.

Je préfere en plusieurs occasions cette *pierre* à celle de Crollius, dont voici la description.

Pulvérisez & mêlez ensemble

de l'alun, neuf onces;
du vitriol verd, & } *de chaque, six onces.*
du vitriol blanc, }
de l'anatron, }
Ou à son défaut, } *une once & demie;*
de sel commun, }

des sels de tartre,	
d'absinthe,	
d'armoise,	*de chaq. deux dragmes.*
de chicorée,	
de persicaire, &	
de plantin,	

Mettez le mélange dans un pot de terre verniſſé, aſſez grand; verſez-y un peu de vinaigre roſat; brouillez bien le tout, & placez le pot ſur un feu médiocre; la matiere ſe fondra & ſe gonflera en bouillant; agitez-la ſouvent avec une ſpatule, & quand elle commencera à s'épaiſſir, ajoutez-y,

de céruſe en poudre, trois onces;
du bol auſſi pulveriſé, deux onces.

Mêlez-les exactement, & continuez à faire conſumer l'humidité de la maſſe juſques à conſiſtance de pierre: gardez-la enfermée, car elle prend facilement l'humidité de l'air.

On peut ajouter dans cette compoſition, ſur la fin, quelques gommes, comme demi-once de myrrhe, & autant d'encens, pulvériſés: mais il ne faut alors qu'un très-petit feu ſous le pot, de peur de brûler ces gommes, & de diſſiper leur vertu, qui conſiſte principalement en des parties volatiles.

Cette *pierre* eſt vulnéraire, déterſive, deſſiccative; on s'en ſert pour la gale, pour la teigne, pour les plaies, & ulceres: on en diſſout une once dans une livre d'eau de pluie ou de riviere; on y trempe des linges qu'on applique ſur le mal: on l'emploie auſſi dans les injections deſſiccatives, comme la précédente.

Le vitriol verd & le vitriol blanc ont une même vertu, & ils produiſent un même effet dans cette préparation: c'eſt pourquoi l'on pourroit mettre tout un ou tout autre pour abréger.

Le véritable anatron ou natron, eſt un ſel tiré de l'eau du Nil en Egypte, on l'appelle vulgairement ſoude blanche; il eſt préſentement fort rare en France: on lui ſubſtitue ordinairement le ſel ou fiel de verre, qui eſt une écume ſéparée de deſſus la matiere du verre avant qu'elle ſe vitrifie.

Les ſels d'abſinthe, d'armoiſe, de chicorée, de perſicaire, & de plantin, ſe font comme celui du chardon béni, ils ſont fixes & alcalins.

La *pierre admirable* eſt auſſi une eſpece de *pierre médicamenteuſe*: on lui a donné ce nom à cauſe de ſes grandes qualités. Voici comme on la compoſe.

Pulveriſez & mêlez enſemble

de vitriol blanc, dix-huit onces;	
de ſucre fin,	*de chaque, neuf onces;*
de ſalpetre,	
de l'alun, deux onces;	
de ſel ammoniac, ſix dragmes;	
de camphre, demi-once.	

Mettez le mélange dans un pot de terre verniſſé; humectez-le en conſiſtance de miel avec de la ſaumure d'olive; puis ayant mis le pot ſur un petit feu, faites deſſécher doucement la matiere juſqu'à ce qu'elle ait pris la dureté d'une pierre: gardez-la couverte, car elle s'humecte aiſément.

Elle eſt déterſive, vulnéraire, aſtringente: elle réſiſte à la gangrene; elle arrête le ſang étant appliquée ſeche ou diſſoute: on l'emploie pour les cataractes des yeux en collyre, pour les ulceres ſcorbutiques, pour les vieilles gonorrhées, en injection: on ne s'en ſert qu'extérieurement.

On doit obſerver de modérer beaucoup le feu dans cette opération, à cauſe de la volatilité du camphre: mais quelque ſoin qu'on y apporte, il s'en diſſipe toujours une grande partie. Pour ſuppléer à ce défaut, on peut en ajouter quelques grains dans la *pierre*, à meſure qu'on veut s'en ſervir.

On trouve dans les Livres pluſieurs autres deſcriptions de *pierre admirable*; mais celle-ci eſt la meilleure.

Il y a encore une autre eſpece de *pierre médicamenteuſe*, à qui l'on a donné le nom de *Pierre des Philoſophes*; elle ſe fait en la maniere ſuivante:

Pulveriſez & mêlez enſemble

de l'alun de roche, &	*de chaque, douze onces;*
du vitriol Romain,	
de la céruſe, &	*de chaque, deux onces;*
du bol blanc,	
du ſel de tartre, une once;	
du camphre, &	*de chaq. deux dragmes.*
de l'encens mâle,	

Mettez le mélange dans un plat de terre; verſez deſſus en l'agitant avec une ſpatule, ſix onces de vinaigre: placez le pot ſur un petit feu, & y laiſſez durcir la matiere en pierre.

Elle eſt déterſive & deſſiccative, propre pour guérir les ulceres: on en met infuſer une once en poudre dans douze onces de vin blanc & d'eau de plantain; puis ayant filtré l'infuſion, l'on y trempe des petits linges qu'on applique ſur le mal.

Il y a à craindre en cette opération, auſſi-bien qu'en la précédente, que le camphre ne ſe diſſipe pendant que le pot eſt ſur le feu, quelque modération de chaleur de feu qu'on y obſerve. LEMERY, *Cours de Chymie.*

MEDICAMENTUM, *Médicament.*

MEDICINA, *Medecine.* Voyez *la Préface.*

MEDICINALES DIES; *jours de medecine.* Ce ſont dans les fievres ceux qui ne ſont ni critiques ni indicatoires, & dans leſquels il eſt à propos d'ordonner des évacuans, & d'autres remedes importans.

MEDICOCTIO, eſpece d'*apomeli* médicamenté, dont on trouve la deſcription dans Nicolas Myrepſe, *Sect.* 4. *cap.* 20.

MEDICON, nom d'une compoſition vénéneuſe. Voyez *Pharicum.*

MEDICUS, *Medecin.*

MEDIMALAGMA, nom d'un Malagme décrit par Celſe, *Lib. V. cap.* 18.

MEDIMNUS, μέδιμνος; meſure Attique pour des ſubſtances ſéches, telles que le froment, l'orge, & autres ſemblables. Elle étoit d'environ quarante-huit chœnix, c'eſt-à-dire, d'un peu plus d'un boiſſeau. ARBUTHNOT.

MEDITULLIUM, *Diploé*, ou ſubſtance ſpongieuſe contenue entre les deux tables du crane. On entend auſſi quelquefois par ce mot la moelle des végétaux.

MEDIUM. Voyez *Campanula.*

MEDO; *Hydromel.* CASTELLI.

MEDULLA, *moelle.* Ce mot a différentes acceptions en Anatomie. On s'en ſert pour diſtinguer la partie blanche du cerveau, qu'on appelle la partie médullaire, de la partie corticale. Il ſe dit auſſi de la ſubſtance qui remplit l'épine du dos. Voyez *Cerebrum.* Mais *medulla* pris ſtrictement, ne s'applique qu'à la *moelle* des os. Voyez *Os.* On uſe en Pharmacie de la *moelle* de pluſieurs animaux. Schroder fait mention de celle de bœuf, de chien, de cerf, de cheval, de bouc, de chevreau, de brebis, & de veau. Nous liſons dans Dioſcoride, *Lib. II. cap.* 45. que la *moelle* la meilleure eſt celle de cerf, enſuite celle de veau, & après celle de veau, la *moelle* de bœuf, de chevre & de brebis. Le tems le plus propre pour s'en pourvoir, eſt le commencement de l'Automne; dans les autres ſaiſons elle

est sanglante & fragile comme la chair. C'est une observation qu'il n'est pas facile de vérifier, & qui ne peut être faite que par ceux dont l'occupation est de tirer la *moelle* des os, & de la conserver pour l'usage.

Toutes les *moelles* sont émollientes, raréfiantes, soulagent en liniment dans les lassitudes & font incarner les ulceres. La *moelle* du cerf garantit les parties qu'on en a frottées de la morsure des animaux vénéneux, dont elle les guérira, si on l'applique fraîchement tirée des os. Pour cet effet il faut la paîtrir dans de l'eau, la passer à travers un linge, & réitérer l'opération jusqu'à ce que l'eau sorte pure. On la fond ensuite dans un *diploma* ou dans un vaisseau double, l'écumant avec une plume, puis on la verse dans un mortier, où on la laisse refroidir; on en sépare les feces qui se seront précipitées, & on la renferme dans un vaisseau de terre neuf. Si on veut la garder non préparée, on s'y prendra ainsi que nous l'avons dit ailleurs, à l'article *Adeps* pour les graisses de poule & d'oie.

MEE

MEELCAGE. Voyez *Age Vita*.

MEERN, espece de roseau Indien. Voyez *Cannacorus*.

MEG

MEGALEION, μεγαλεῖον, nom d'un onguent décrit par Dioscoride, *Lib. I. cap.* 69. & différent du *mendesium*, avec lequel Galien l'a confondu dans son Traité *de C. M. S. L. Lib. II. cap.* 2.

MEGALOSPLANCHNOS, μεγαλόσπλαγχνος, de μέγας, grand, & de σπλάγχνον, intestin, qui a les intestins larges & gonflés par quelque affection contre nature, comme un skirrhe, une tumeur œdémateuse, & surtout une inflammation. HIPPOCRATE.

C'est en ce sens qu'il dit, *Epid. III. Stat. Pest. Ægr.* 13. d'Apollonius d'Abdere, qui après avoir souffert des douleurs longues & opiniâtres au foie, fut enfin attaqué d'une inflammation à cette partie, qu'il étoit *megalosplanchnos*, & *Lib. de Rat. Vict. in Acut.* que l'hydromel est préjudiciable aux personnes bilieuses & aux *megalosplanchnoi*, c'est-à-dire, à ceux qui ont quelque inflammation aux visceres; car c'est ainsi que Galien interprete ce mot.

« *Megalosplanchnos*, dit ce Commentateur d'Hippocrate, doit s'entendre de ceux qui ont une inflammation, car le skirrhe & l'œdeme ne donnent point la fievre. Or il est constant que dans les maladies aiguës dont Hippocrate traite ici & où le malade est appellé *megalosplanchnos*, il y a tumeur dans les visceres, sans aucun symptome de skirrhe ou d'œdeme. »

Le *megalosplanchnos*, selon Erotien, est celui qui a les visceres gonflés par une inflammation. C'est dans le même sens qu'Hippocrate dit de la rate en plusieurs endroits, qu'elle est μέγας, grande, lorsqu'il y a tumeur ou inflammation, & d'un hypocondre qu'il est μέγα lorsqu'il est enflammé. Voyez *Epid. VI. Sect.* 2. *Aph.* 28. On se sert encore de μεγαλόσπλαγχνος en un sens différent. On dit d'une personne généreuse & courageuse qu'elle est *megalosplanchnos*. *Megalosplanchnos* est synonyme dans Euripide à *megalophron*, magnanime. Les anciens se servoient fréquemment de ce terme pour signifier quelques-uns des visceres les plus robustes, & selon la maniere commune de concevoir les choses, les plus importans aux fonctions animales. Ils l'appliquoient aussi aux choses capables de causer de la tumeur dans les visceres. Ainsi Hippocrate, *Lib. de Rat. Vict. in Acutis*, au lieu de dire que le vin doux qui passant lentement cause des obstructions, & produit de la tumeur & de la distension à la rate & au foie, gonfle ces parties, dit qu'il est *megalosplanchnos* de la rate & du foie.

MEL

MEL, *Miel*.

Théophraste distingue trois especes de *miel*.

La premiere espece que les abeilles recueillent sur les fleurs; la seconde qui tombe de l'air & qui provient d'une certaine liqueur élevée de la terre, & qui ne peut plus se soutenir lorsqu'elle a été cuite par le soleil. La troisieme qu'il appelle μέλι καλάμινον, ou *miel* de roseau, c'est le sucre. Hippocrate fait mention d'une sorte de *miel* sous le nom de κέδρινον μέλι, ou *miel* de cedre. Il y en a qui pensent que ce dernier est une espece de manne qui sort du cedre: mais Saumaise prétend que c'est une huile ou une liqueur oléagineuse qu'on appelloit *miel*, parce qu'elle en avoit la consistance, qui est à peu près la même que celle de la térébenthine.

Le meillenr *miel* des anciens étoit celui du Mont Hymette en Attique, dont il portoit le nom. Après le *miel* du Mont Hymette étoit celui des Cyclades & celui de Sicile, connu sous le nom de *miel* du Mont Hybla. Le meilleur est celui qui est doux & en même tems un peu acre, odoriférant, jaunâtre, non liquide, mais glutineux & ferme, & si visqueux, que lorsqu'on le touche du doigt il s'y attache & le suit. Il est détersif, il ouvre les orifices des vaisseaux, & provoque l'évacuation des humeurs; c'est pourquoi l'on peut en distiler dans les ulceres sordides & dans les sinus; bouilli & appliqué il conglutine les parties disjointes & séparées. On en fait avec l'alun liquide un onguent qui guérit les dartres. Broyé avec le sel gemme & distilé dans les oreilles il en calme les tintemens & les douleurs. Seul en onguent il tue les poux & les lentes. Lorsque le gland est découvert, & que cette dénudation ne provient point de la circoncision, on amollira cette partie, & on la disposera à rentrer sous le prépuce, en la frottant de *miel* pendant trente jours, surtout après le bain. Il déterge les yeux. En onguent ou en gargarisme il guérit les esquinancies & les inflammations à la gorge ou aux amygdales. Pris chaud avec de l'huile rosat, il provoque les urines, abat la toux, & produit de bons effets sur ceux qui ont été mordus par des serpens, ou qui ont pris une trop grande quantité de suc de pavot. On peut l'ordonner en liniment ou en potion, contre la qualité vénéneuse des champignons & contre la morsure des chiens enragés. Cru il gonfle l'abdomen & donne la toux. Il ne faut donc s'en servir qu'après l'avoir bien dépuré. Le *miel* du printems est le meilleur; après celui-ci c'est le miel d'été; celui d'hiver passe pour le plus mauvais, en ce qu'il est grossier & qu'il cause des éruptions à la peau.

Le *miel* de Sardaigne est amer, parce que dans cette contrée les abeilles le recueillent principalement sur des absinthes. Cette sorte de *miel* est toutefois un onguent excellent, non-seulement pour les taches de rousseur, mais en général pour toutes les taches au visage. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 10. & 11. Voyez *Ægolethron*.

Le *miel* passe pour échauffant, dessiccatif, nourrissant; détersif, apéritif, ami des poumons, diurétique, bienfaisant dans les toux, & résistant aux mauvais effets des poisons. Appliqué à l'extérieur il éclaircit la vue & guérit les autres maladies des yeux.

Les Naturalistes ne sont pas d'accord entre eux sur la nature du *miel*. Quelques-uns assurent que c'est un nectar doux qui sort de certaines fleurs par exsudation. C'étoit l'opinion de Cordus, qui dit que les habitans de la campagne qui se sont occupés dès leur enfance jusques dans un âge fort avancé, du travail des abeilles & de la nature du *miel*, ont remarqué qu'elles ne faisoient que déposer dans leurs rayons une liqueur qu'elles ramassoient sur les fleurs, & que cette liqueur n'est point une rosée qu'elles ramassoient, lorsqu'elle a tombé. C'est ce dont je me suis assuré par ma propre expérience;

rience, continue cet Auteur. Si l'on remarque que les abeilles sortent en grand nombre, lorsque tout est couvert de rosée, ce n'est point pour la transporter dans leurs ruches, c'est seulement pour s'en nourrir; & elles en prennent quelquefois en si grande quantité, que nonseulement elles en deviennent languissantes & inactives, mais qu'elles sont même les victimes de leur voracité. Tous les habitans de la campagne vous assureront, dit-il, que la rosée en question est une nourriture excellente pour les abeilles, mais qu'elle ne contribue en rien à la production du miel. Ce n'est point l'avis de M. Ray; il prétend au contraire avec tous les savans qui ont soigneusement observé la nature, l'action & toute l'œconomie des abeilles, & en qui il est plus raisonnable d'avoir confiance qu'en des paysans qui embrassent ordinairement sans examen & conservent avec opiniâtreté les opinions & les traditions de leurs ancêtres; le savant Auteur que je viens de citer & dont j'embrasse le sentiment, prétend que tous les essains sortent lorsque la rosée est tombée, qu'il ne reste dans les ruches que les plus petites abeilles; que les autres vont au loin, & se chargent avec une industrie & une promptitude surprenante de *miel* qu'elles portent dans leur ruche; & qu'elles vont & reviennent le plus souvent qu'elles peuvent, jusqu'à ce que la chaleur du soleil ait dissipé la rosée. Pline dit dans son *Hist. Nat. L. XVI. cap.* 8. que les rosées génératrices du miel qui tombent du Ciel, sont en plus grande quantité sur les feuilles du chêne, que sur celles des autres arbres. Le Docteur Butler nous apprend dans son Traité *de Apibus, cap.* 6. que c'est particulierement aux feuilles du chêne que nous avons obligation de la conservation de la rosée ou de la liqueur qui tombe de l'air, dont les abeilles font leur *miel*. Théophraste nous assure dans son Livre *de Melle*, que les abeilles font leur *miel* d'une rosée qui est de la nature de ce liquide. Dale.

Sans entrer dans aucune discussion plus étendue sur l'origine du *miel*, je me contenterai de faire les deux remarques suivantes.

La premiere, c'est que le *miel* a le gout des plantes sur lesquelles il a été recueilli, ainsi qu'il est démontré par ce que Dioscoride assure du *miel* de Sardaigne, & par ce qu'on peut voir à l'Article *Ægolethron*, où nous avons établi sur une autorité irréfragable, que les fleurs de cette plante communiquent leur qualité vénéneuse au *miel* que les abeilles en retirent; ce qui porte à croire que le *miel* est une production des végétaux.

La seconde, c'est que le miel dissous dans l'eau, fermente & donne un esprit vineux; autre preuve sans réplique que le *miel* est une substance végétale; car nous ne connoissons dans tous les êtres de la nature, que les végétaux qui donnent par la fermentation un esprit vineux.

* Les Observations de M. Maraldi & de plusieurs autres savans Naturalistes, ont prouvé sans réplique que le *miel* étoit une production, un suc ou une huile des végétaux sur lesquels les abeilles vont le recueillir.

Voici différentes Observations de M. Lemery, sur le *miel*.

Il n'est pas nécessaire que je traite ici de l'origine du *miel*. Tout le monde sait que c'est une substance sucrine que les abeilles ramassent des fleurs de diverses plantes, & qu'elles portent dans leur ruche pour leur nourriture & celle de leurs petites mouches. Cette substance sucrine ou miellée se manifeste assez au gout dans plusieurs especes de fleurs, comme dans celles du trefle des prés, dans celles des roses, dans celles des œillets; car si on les lêche principalement dans la partie d'embas qu'on appelle onglet, & qui est contenue dans le calyce, on sentira un gout doux & agréable. Cette substance reçoit dans l'abeille & dans la ruche une élaboration qui la perfectionne & la réduit en *miel*.

Plusieurs choses contribuent à faire de bon *miel*, comme la chaleur & la pureté de l'air, la bonté des abeilles, la nature des plantes qu'elles ont lêchées, l'adresse des Ouvriers qui y travaillent.

On retire le *miel* des ruches dans deux saisons, au printems & en automne. Il me paroît que la premiere est la plus convenable, parce que c'est le tems où les abeilles sont dans leur plus grande vigueur; qu'elles vont humer & sucer les rosées qui tombent abondamment aux mois de Mai & d'Avril, & que la substance des plantes est plus pure dans le renouvellement de la chaleur.

La meilleure maniere de séparer le *miel* est de mettre les tablettes ou gâteaux qu'on a retirés des ruches, sur des claies ou nattes d'osier. Il en coule un beau *miel* blanc excellent, qui se coagule: on l'appelle *miel* vierge.

On tire encore du *miel* blanc des gâteaux qui restent sur les claies d'osier, en les mettant à la presse dans des sacs de corde: mais il n'est pas si bon ni si blanc que le premier, tant à cause de la cire qui y donne une légere impression, que par l'expression des mouches vives ou mortes, & même des vers gros & blancs qui s'engendrent quelquefois dans les ruches & qui y portent un grand préjudice si l'on n'y remédie; car on observe que quand ces insectes se sont rencontrés dans le *miel* qu'on a exprimé il ne se coagule pas bien, à cause du vilain suc qui y est entré. Le gout en est moins agréable, & il se garde difficilement sans s'aigrir & se corrompre.

Le *miel* jaune est tiré de toutes sortes de gâteaux vieux & nouveaux qu'on a retirés des ruches: on les rompt, on les met dans des chaudieres, on y mêle un peu d'eau & on les fait chauffer. Puis les ayant enveloppés dans des sacs de toile, on les met à la presse pour en faire sortir le *miel*. La cire reste dans les sacs.

Plusieurs cantons du Languedoc & du Dauphiné fournissent le meilleur *miel* blanc que nous ayons en France; mais le plus estimé & celui qui est le plus recherché, est celui qu'on fait dans un petit Bourg nommé Corbieré, situé à trois lieues de Narbonne; c'est celui que nous appellons *miel* de Narbonne. L'excellence de ce *miel* vient, à ce qu'on prétend, des romarins qui sont abondans & très-communs dans cette contrée & dont les abeilles sucent les fleurs. Néanmoins je remarquai en une année que je demeurai en Languedoc, qu'encore que la gelée qui y fut grande & extraordinaire l'hiver, eût fait périr presque tous les romarins, le *miel* qu'on recueillit au printems suivant ne le céda point en agrément ni en bonne qualité aux *miels* qui avoient été tirés les années précédentes.

Pour le miel jaune nous en voyons de plusieurs sortes qui different dans leur consistance, dans leur couleur plus ou moins foncée, dans leur odeur & dans leur gout. Celui qui se tire de Champagne est le meilleur; il doit être nouveau, de consistance assez ferme, grasse, de couleur jaune dorée, d'un gout agréable. Les *miels* qui viennent de la Touraine & de Picardie sont moins bons. Ils sont écumeux & souvent d'une consistance trop liquide, de couleur jaune assez foncée, sentant un peu la cire & d'un gout moins agréable que celui du *miel* de Champagne. Le *miel* qui se fait en Normandie est le moins bon de tous & le plus mal préparé. Sa consistance est quelquefois assez solide & souvent trop liquide. Sa couleur est rougeâtre & son odeur désagréable. Il a un gout de cire.

Ces différentes qualités des *miels* ne viennent pas tant de la température du climat que de la bonne ou mauvaise manœuvre des Ouvriers. Ceux de Normandie mettent trop d'eau dans leurs gâteaux, & ils sont obligés ensuite d'en faire consommer une partie, c'est peut-être ce qui rend leur *miel* rougeâtre. Ils en séparent mal la cire dans les pressoirs. Ce qui fait qu'il a un gout de cire: ce n'est pourtant pas leur profit, car la cire est bien plus chere que le *miel*.

Le *miel* est en usage dans quelques alimens & dans les remedes; mais il l'étoit beaucoup davantage avant l'invention du sucre. Les anciens en assaisonnoient

leurs ragouts, & ils l'employoient pour leurs confitures, comme quand ils préparoient leurs *melimelum*, qui étoit du coing ou une autre pomme confite dans du *miel*. On en servoit sur leurs tables. Ils s'en servoient pour leurs sirops & leurs autres compositions médicinales, comme nous nous servons du sucre. Ils en composoient plusieurs sortes de boissons, comme de l'hydromel, qu'ils appelloient aussi *melicratum*, *aqua mulsa*, *apomeli*. Nous nous servons souvent pour la délicatesse du gout à la place de cet hydromel, de l'eau sucrée.

Ils buvoient du vin miellé, qu'ils appelloient *œnomeli*: nous nous servons à sa place du vin sucré, de l'hypocras.

Ils buvoient aussi de l'oxymel: c'étoit un mélange de *miel* & de vinaigre, qu'ils tempéroient avec beaucoup d'eau pour se rafraîchir. Nous nous servons à sa place du sirop acéteux, du sirop de limon, ou des autres sirops aigres, & nous n'employons plus gueres ces liqueurs miellées que dans les remedes.

Au reste, le *miel* est souvent préférable au sucre, quand on n'a point tout-à-fait égard à la délicatesse du gout; car outre que c'est un amas de la substance la plus pure & la plus éthérée d'une infinité de fleurs qui possedent de grandes vertus, il est plus balsamique, plus pectoral & plus anodyn que le sucre, qui n'est que le suc purifié & épaissi du seul roseau.

Le *miel* devient amer par une trop forte coction, de même que les autres choses douces. Il s'enflamme au feu à peu près comme le sucre.

Les abeilles sauvages font sur les rochers de gros amas de *miel*, qui ne servent ordinairement que pour la nourriture des mouches & des oiseaux. Plusieurs croyent avec assez de vraissemblance, que l'ambre gris en vient: mais ce n'est pas dequoi il s'agit présentement.

Le *miel* blanc ou vierge est pectoral: il facilite l'expectoration & la transpiration: il rétablit les forces, & tient le ventre libre.

Le *miel* jaune est déterstif, relâchant, digestif, atténuant & résolvant.

Analyse du Miel.

J'ai mis en distilation au bain-marie dans une grande cucurbite de grès, trente-deux onces du plus excellent *miel* de Narbonne que j'aie pû trouver. J'en ai eu six onces d'une eau claire, comme de l'eau commune. J'en aurois tiré davantage, si j'avois continué la distilation: mais je ne voulois que la premiere eau, qu'on appelle *rosée de miel*. Elle est insipide: cependant elle contient un acide, car elle a rougi le tournesol. Elle n'a fait aucune ébullition avec l'huile de tartre, ni avec l'esprit volatil du sel ammoniac. Cette rosée de *miel* est estimée propre pour faire perdre le lait aux nourrices, pour exciter l'urine, pour aider à la respiration. On en prend trois ou quatre onces à la dose, deux ou trois fois par jour.

J'ai retiré la cucurbite du bain-marie, & je l'ai placée au bain de sable, où j'ai continué la distilation par un feu médiocre. Le miel s'est beaucoup gonflé, & il a rendu quatre onces d'une autre eau claire, de couleur jaune, d'une odeur de *miel* assez agréable, d'un gout acide & acre, sentant un peu le feu. Elle a donné au tournesol une belle couleur rouge foncée.

J'ai poussé le feu un peu plus fort sous le *miel*, il s'en est élevé beaucoup de fumées blanches qui ont rempli de nuages le chapiteau & le récipient, & elles se sont résoutes en une troisieme eau, qu'on appelle esprit de *miel*, pesant trois onces, de couleur rouge, d'une odeur de brûlé, mais agréable, d'un gout acide & fort acre, pénétrant & brûlant un peu la bouche. Elle a bouillonné avec les alcalis. Elle a donné au tournesol, comme la précédente, une belle couleur rouge foncée.

J'ai augmenté fortement le feu sous la cucurbite, & je l'ai continué jusqu'à ce qu'il ne parût plus de nuages dans le chapiteau. Il a distilé une quatrieme eau pesant deux onces, ayant une odeur semblable à la précédente, de couleur orangée, d'un gout acide, accompagné d'acreté, mais moindre que la troisieme eau; ce qui m'a paru étonnant: car ces liqueurs devroient être de plus en plus acres, à mesure qu'elles approchent de la fin de la distilation. C'est apparemment que cette derniere est plus empreinte de parties huileuses que l'autre. Elle a bouillonné avec les liqueurs alcalines, & elle a rougi le tournesol.

J'ai trouvé dans la cucurbite une masse très-raréfiée, légere, noire, pesant quinze onces & demie. Je l'ai remise en distilation dans une cornue, & j'en ai encore tiré par un grand feu sept onces d'une liqueur brune, teignant fortement les doigts, d'une couleur orangée, d'une odeur forte de brûlé, mais qui n'est pas beaucoup désagréable, d'un gout acide, acre & piquant; & deux dragmes d'huile, épaisse & noire comme de la poix, d'un gout acre, bonne pour les caries des os. Cette acreté procede d'une portion de sel qui s'y est attachée. Le *miel* doit contenir beaucoup plus d'huile qu'il ne s'en est séparé par les distilations: mais il en demeure toujours une bonne partie dans les liqueurs distilées; car si on les laisse reposer quelques jours, il s'en précipite un peu au fond du vaisseau, & il s'en attache aux côtés. Cette liqueur est estimée bonne pour la carie des os.

J'ai rectifié la liqueur rouge-brune, derniere distilée. Elle est fort claire: mais sa couleur tire un peu sur le jaune. Son odeur est désagréable, & son gout a un peu diminué en acreté; c'est ce qu'on appelle esprit ou aigre de *miel* rectifié.

J'ai retiré de la cornue sept onces & six dragmes d'une espece de charbon noir, raréfié, terrestre, presque insipide; mais marquant pourtant au gout, quand on l'a mâché, quelque légere impression de sel. J'en parlerai encore dans la suite.

On voit par ces distilations que trente-deux onces de *miel* de Narbonne rendent vingt-quatre onces, deux dragmes de liqueur. Je n'en ai, à la vérité, tiré que vingt-deux onzes, deux dragmes: mais le reste s'est dissipé par les jointures des vaisseaux; car quelque exactitude qu'on apporte dans ces opérations, il s'en perd toujours.

Je ne me suis pas contenté de faire l'analyse du *miel* blanc le plus pur, tiré de la ruche sans expression, j'ai fait celle du second *miel* tiré de la ruche par nne légere expression. Il étoit de bonne consistance, assez ferme, de couleur blanche, tirant sur le jaune, d'assez bonne odeur, d'un gout agréable. Je l'ai fait distiler au même poids, comme le précédent; j'en ai tiré les mêmes principes: mais les premieres eaux m'ont semblé moins odorantes que celles du *miel* de Narbonne, & il y en a eu sur le total demi-once moins. Il m'est resté dans la cornue huit onces, deux dragmes de charbon semblable au précédent, mais un peu plus noir. Cette derniere distilation fait voir, que pour peu que le *miel* ait été exprimé au sortir de la ruche, il contient plus de terre que celui qui a été fait sans expression.

J'ai fait encore l'analyse du *miel* de Champagne. Il étoit de bonne consistance, de couleur jaune, d'une odeur fade, d'un gout moins agréable que celui des *miels* dont j'ai parlé. J'en ai mis 32 onces en distilation. Les premieres eaux que j'en ai tirées avoient une odeur un peu plus foible que celle des précédentes: mais les dernieres, qu'on appelle esprit de *miel*, m'ont paru tant soit peu plus acres, & elles ont été moins abondantes; car je n'ai tiré en tout que vingt-deux onces & demie. J'ai trouvé dans le chapiteau, après la distilation, outre une petite quantité d'huile noire & épaisse, un morceau de cire jaune pesant deux dragmes, aussi dure & aussi parfaite qu'aucune autre. Cette cire avoit passé avec le *miel* quand on avoit pressé les gâteaux, & s'y étoit tenue dissoute. Le feu l'a fait séparer & élever avec l'esprit.

J'ai trouvé dans la cornue, après la derniere distilation, neuf onces d'un charbon raréfié semblable aux précédens. Ce *miel* commun de Champagne a donc contenu plus de terre que le *miel* blanc, ce qui vient de l'expression plus forte qu'on en a faite au sortir de la ruche.

J'ai fait encore l'analyse du *miel* de Normandie : il étoit de consistance assez ferme, de couleur jaune, rougeâtre, d'une odeur & d'un gout moins agréables que les autres.

J'en ai donc mis en distilation trente-deux onces ; il en est sorti des liqueurs pareilles à celles que j'ai tirées du *miel* de Champagne, & j'ai trouvé au chapiteau un morceau de cire pesant trois dragmes : il m'est resté dans la cornue neuf onces de charbon raréfié comme aux distilations précédentes.

J'ai ramassé tous les charbons raréfiés qui sont sortis des cornues après les distilations dont j'ai parlé : j'en ai mêlé avec les acides les plus forts, ils n'ont point fermenté.

J'ai mis calciner à grand feu trois livres & demie, ou cinquante-six onces de ces charbons de *miel* dans un pot de terre simple, sans vernissure pendant dix heures. Cette matiere s'est allumée comme le charbon ordinaire : mais elle ne s'est point réduite en cendres, elle n'a diminué que de dix onces, & elle est restée noire & en charbon : elle a pris un gout un peu salé. J'ai versé sur une portion de cette matiere une liqueur acide ; il s'est fait effervescence. J'ai mis le reste tremper dans l'eau pour en faire une lessive ; le mélange a bouillonné comme quand on éteint de la chaux. J'ai filtré la liqueur, & je l'ai mise évaporer ; il ne m'est resté qu'une dragme & demie d'un sel alcali, acre & piquant au gout. Il a fermenté avec les acides, & a troublé la dissolution du sublimé. Il est apéritif, fondant, & résolutif comme les autres sels alcali fixes, lixiviels. On en peut donner jusques à deux scrupules à la dose.

J'ai fait sécher dans une terrine qui n'étoit point vernissée, la cendre, ou plutôt le charbon de *miel* resté après la lessive, il est demeuré insipide, & il n'a point été alcali. Je l'ai mis calciner, il a pris feu, & a rougi : mais il ne s'est point réduit en cendres, quoique le feu que j'y ai employé ait été fort grand : il n'est point non plus devenu alcali, & je n'en ai pu tirer de sel par une nouvelle lessive que j'en ai faite. Je l'ai mis sécher exactement comme devant, & j'ai fait sur cette matiere une expérience qui m'a paru surprenante, & qui mérite d'être rapportée ici.

J'ai mis sur un papier une portion de ce charbon de *miel* écrasé en poudre grossiere, j'en ai approché un couteau aimanté, j'ai apperçu que beaucoup des particules de ce charbon se sont aussi-tôt hérissées, ont été attirées par le couteau, & s'y sont attachées tout de même que la limaille de fer est attirée par l'aimant, & s'y attache.

Cette expérience montre que le charbon de *miel* contient du fer ; car jusqu'à présent il ne nous a point paru qu'aucune autre matiere que le fer fût attirée par l'aimant. Au reste, je puis assurer que toutes mes opérations sur les *miels* ont été faites dans des vaisseaux de terre ou de verre, sans qu'il y ait eu communication du fer, ni même d'aucun autre métal. Le charbon de *miel*, avant qu'il eût été calciné & dépouillé de son sel, étoit aussi attiré par l'aimant ; mais moins bien, ou en plus petite quantité.

Cette expérience confirme celle que M. Geoffroy a rapportée à l'Académie des Sciences, touchant le fer, qu'il assure avoir trouvé dans les cendres de plusieurs végétaux : mais quoique le *miel* soit tiré des plantes, il a reçu tant d'élaborations différentes, qu'il ne laissoit gueres lieu de soupçonner avant cette expérience, qu'on en pût tirer du fer.

On explique ce phénomene en deux manieres différentes.

La premiere est que la racine des plantes suce un suc vitriolique & ferrugineux, dont on croit que toutes les terres sont empreintes, & que ce suc monte & se distribue par toutes la plante pour sa nourriture ; d'où vient, dit-on, qu'après avoir brûlé la plante, on trouve dans ses cendres le fer dont le feu a fait rassembler & rejoindre les particules.

La seconde explication ne reconnoît point de fer dans leur état naturel : mais elle prétend que le feu par la force de son action, brulant & calcinant les plantes, convertit une partie de leurs cendres en fer.

L'une & l'autre explication me paroît bien difficile à comprendre ; car pour la premiere, il faut nécessairement admettre que toutes les terres soient ferrugineuses ; il faut concevoir que la substance pésante du fer ait été portée & élevée jusqu'au sommet de la plante ; qu'elle ait servi à composer le suc le plus volatil, & le plus pur des fleurs, ressemblant à une rosée que les abeilles lêchent & recueillent ; que cette substance a souffert toutes les élaborations dans les mouches, & dans les ruches, sans que la partie ferrugineuse s'en soit séparée, & qu'enfin cette partie ferrugineuse ait été à l'abri de toutes les tortures qu'on a données au *miel* dans l'analyse qu'on en a faite.

La seconde explication n'est pas moins obscure que la premiere ; car on ne se persuadera pas aisément que la seule action du feu puisse changer le charbon de *miel* en fer.

Je ne sai, si au milieu de ces deux explications, il n'y auroit point lieu de soupçonner, qu'il se puisse rencontrer dans la nature plusieurs matieres, autres que le fer, capables d'être attirées par l'aimant : c'est peut-être ce qu'un grand nombre d'expériences nous découvrira avec le tems.

Il y a deux petites réflexions à faire sur l'analyse du *miel*.

La premiere, est que quoique le *miel* en son état naturel, ait une saveur très-douce, il n'y a pas un de ses principes, qui étant séparés, ait retenu ce gout. On en tire par la distilation une eau presque insipide, beaucoup de liqueur acide qu'on appelle esprit, de l'huile ; un peu de sel fixe : mais en toutes ces substances, son gout naturel ne se rencontre point, même on a beau remêler ces principes ensemble, on n'y remettra point la douceur. Mon sentiment sur ce fait est que pour faire la douceur, il faut un mélange exact d'acide & d'huile. L'huile seule est fade, & passe sur la langue sans y faire d'impression, l'acide au contraire picote la langue : mais quand ces deux principes sont mêlés ensemble, les pointes de l'acide sont liées par les parties rameuses de l'huile, ensorte qu'elles n'ont plus la force de faire une irritation sur la langue : mais elles en ont assez pour faire pénétrer doucement l'huile, & lui servir de véhicule, & exciter sur les nerfs du gout une agréable impression, un chatouillement que nous appellons douceur. Ce raisonnement est confirmé par une infinité d'expériences ; car de toutes les choses douces, on retire de l'acide & de l'huile, & alors il n'y a plus de douceur. On fait aussi du doux, en mêlant un acide avec une matiere sulphureuse ; car si on fait dissoudre du plomb qui est insipide, mais sulphureux, avec un menstrue acide, la dissolution sera douce, & l'on en fera par l'évaporation un sel qu'on appelle sucre de Saturne, à cause de sa grande douceur. Si ensuite on fait distiler ce sucre de Saturne, on en retire une liqueur acide, & il n'y aura plus de saveur sucrée. Il ne suit pourtant pas de ce raisonnement que toutes les fois que l'on mêlera grossierement une liqueur acide avec de l'huile, ou avec une matiere sulphureuse, le mélange en sera doux. Il faut pour faire la douceur que l'acide soit intimement & parfaitement incorporé, & mêlé avec l'huile, ce qui est fait très-souvent par la Nature, & quelquefois par l'Art.

La seconde réflexion, est que suivant toutes les apparences, le *miel* en son état naturel ne contient aucun alca-

li. Tout ce qui en provient par la distilation est acide. Le charbon même qu'on en retire au sortir de la cornue, ne donne aucune marque d'alcali, puisqu'il ne fermente point avec les acides: & si le peu de sel fixe qu'on tire de ce charbon est alcali, ce n'est qu'après une grande & longue calcination, qui rendant la plupart des sels poreux & en chaux, les fait devenir alcalis, d'acides qu'ils étoient. L'esprit de *miel* rectifié est apéritif, on en peut donner jusqu'à deux scrupules à la dose. On s'en sert aussi extérieurement pour faire croître les cheveux. Celui qui reste au fond dans la cucurbite après la rectification, est bon pour déterger les vieux ulceres: il contient la partie la plus acre de la liqueur. Plusieurs Chymistes on dit dans leurs Ecrits, que l'esprit de *miel* dissolvoit l'or & plusieurs autres métaux: mais comme tout ce qui est écrit n'est pas toujours véritable; j'en ai voulu faire l'expérience: j'ai trouvé qu'effectivement ce menstrue avoit dissous quelque légere portion d'or: mais sans qu'on y eût apperçu aucune fermentation. L'argent ni l'étain n'ont point été pénétrés par cet esprit; le fer en a été bien péoétré, & il s'est fait une teinture noire & vitriolique. Le plomb en a été aussi pénétré, & le dissolvant a pris un gout doux & sucrin, ce qui marque une dissolution. Le cuivre a donné au menstrue une impression, & une odeur de cuivre: mais il ne lui a point fait changer de couleur. Le mercure en a été pénétré, & il s'en est dissous une petite portion. LEMERY, *Cours de Chymie*.

PROCE'DE'S SUR LE MIEL, DE BOERHAAVE.

Le miel dissous dans de l'eau, donne par la distilation, une eau imprégnée seulement de l'odeur du miel.

Prenez *une partie de miel pur, parfait & naturel*, & *six parties d'eau de pluie pure.*

Mêlez le tout, & distilez dans un vaisseau de verre, sur un feu modéré. Vous verrez la vapeur qui s'élevera, se ramasser en gouttes aqueuses, & couvrir le dedans du chapiteau de l'alembic, sans couler d'un flux continu, quoique les deux tiers de l'eau montent. Cette eau n'a aucune odeur vineuse: mais celle seulement du *miel* qui retient quelquefois l'odeur des fleurs sur lesquelles les abeilles l'ont recueilli. Elle éteint le feu; si l'on en boit, on la trouvera très-insipide: elle n'échauffe ni n'enivre.

REMARQUE.

Ce procédé nous démontre que les sucs les plus travaillés des plantes, produits & perfectionnés dans les cellules des fleurs, & recueillis ensuite par les abeilles, n'ont rien du tout de cet esprit qu'elles donnent par la fermentation; d'où il s'ensuit évidemment que l'action du Soleil sur les sucs des plantes n'occasionne jamais en eux, tant qu'ils y sont renfermés, les effets d'une vraie fermentation, & partant que le *miel* pur & naturel, n'est ni échauffant, ni dessiccatif, ni astringent; mais seulement atténuant, détersif, relâchant, stimulant, & savoneux, qualités qui le rendent si salutaire dans les maladies, tant internes que Chirurgicales. Aussi n'y avoit-il aucune boisson plus vantée par les anciens Medecins que l'hydromel, ou le mélange de miel & d'eau; elle est atténuante, apéritive, purgative, stimulante, sans toutefois échauffer. Notre eau de *miel* distilée au bain-marie, reçoit toutefois une certaine vertu des esprits des fleurs logés dans le miel; aussi passe-t'elle pour très-bienfaisante en collyre & en fomentation, dans les inflammations ou obstructions aux yeux, étant en quelque façon les eaux des fleurs qui ont produit le *miel*. De-là vient que notre procédé ressemble beaucoup à celui qu'on tient dans l'expression & l'épaississement des sucs des plantes, telles que la manne, la pulpe de la casse, le sucre & les tamarins, qui mêlés avec l'eau, & traités comme le miel, ne donnent point d'esprit vineux. Il en est de même d'autres sucs plus légers, comme de ceux qu'on tire des grains, des fruits de l'Eté, du bouleau, & d'autres plantes semblables; ces sucs distilés ne donnent point d'esprit inflammable avant leur fermentation: ainsi le procédé est général.

Miel délayé avec l'eau & fermenté.

Délayez du *miel* avec une quantité d'eau de pluie, telle que la solution puisse supporter à sa surface un œuf frais, vous aurez de l'hydromel. Remplissez-en un tonneau, dont vous laisserez l'ouverture découverte. Placez ce tonneau dans un endroit, où vous puissiez le tenir constamment à un degré de chaleur de soixante & dix degrés. La liqueur commencera bientôt à s'agiter avec tous les signes de la fermentation. Laissez les choses en cet état, jusques à ce que l'opération soit parfaite; alors vous aurez une liqueur douce, spiritueuse, appellée hydromel, que vous garderez dans un vaisseau bien fermé.

L'hydromel préparé par la fermentation, selon le dernier procédé, donne dans la distilation un esprit inflammable & un vinaigre.

Versez une pinte d'eau bouillante dans un alembic. Allumez du feu sous l'alembic, afin que l'eau continue d'être dans une forte ébullition. Versez ensuite dessus de l'hydromel gardé pendant longtems dans un vaisseau bien fermé, observant de laisser un tiers de l'alembic vuide. Augmentez le feu, remuez fréquemment la matiere avec un bâton, pour la tenir dans un mélange exact; lorsqu'elle sera sur le point de bouillir, appliquez le chapiteau, & conduisez votre feu de façon que la matiere s'échauffe fortement, & que l'esprit vienne avec assez de vitesse. Vous aurez un esprit vineux excellent, qu'on ne distinguera point de l'esprit de vin. Il faudra bien observer le tems où cet esprit cessera de couler, afin de changer de récipient; car il sera suivi d'une liqueur aqueuse blancheâtre & désagréable.

REMARQUE.

Ce procédé nous fournit un exemple de la distilation des esprits d'une liqueur fermentée, & des précautions qu'elle demande. Le reste de l'hydromel dépouillé de son esprit par la distilation, contient cependant encore quelque chose de nourrissant, & il en est ici de même que dans la biere. Si l'on traite cette matiere selon l'art & les lois de la fermentation (Voyez *Alcohol*), on ne parviendra point à la faire fermenter derechef; elle s'aigrira, & deviendra vapide, mais non vioeuse, & capable de fournir de nouveaux esprits; & elle se corrompra toujours de plus en plus.

PROCE'DE'S SUR LE MIEL DE WILSON.

Teinture de miel.

Prenez *une livre de miel vierge pur*,

Ecumez-le dans un vaisseau de terre bien propre.

Ajoutez-y *trois onces de sel de tartre*, ou *de quelque autre sel fixe pur & bien pulvérisé.*

Remuez le tout ensemble, & il se fera une ébullition. Attendez que cette ébullition soit passée, enlevez l'écume, mettez le mélange dans une cucurbite entiere; versez dessus une livre & demie d'esprit de vin tartarisé; fermez la cucurbite, & la tenez

pendant quarante-huit heures à un feu de digestion. Agitez la matiere trois ou quatre fois par jour, l'esprit de vin se chargera dans cet intervalle de la partie la plus pure du *miel*. Décantez cet esprit de vin, & versez-le séparé des feces dans une autre cucurbite; lutez-y un chapiteau & un récipient, & tirez la moitié de l'esprit de vin sur un feu modéré; ce qui restera sera une teinture de *miel* douce & épaisse, que vous pourrez regarder comme un pectoral excellent.

Sa dose est depuis quarante gouttes, jusques à deux dragmes.

Eau douce de miel.

Prenez *de bonne eau de vie de France, quatre pintes;*
du meilleur miel vierge, & de la semence de coriandre, } *de chaque une livre;*
des clous de girofle, une once & demie;
de la muscade, du benjoin, & du stirax, } *de chacun une once;*
d'écorce jaune de trois gros limons;

Broyez les cloux, les muscades, la graine de coriandre & le benjoin; mettez le tout dans une cucurbite; versez dessus l'eau de vie, & après une digestion de quarante-huit heures, distilez le tout au bain-marie.

Ajoutez sur quatre pintes de cette eau, une livre & demie d'eau de roses de Damas, & une livre & demie d'eau de fleurs d'orange; cinq grains de musc de la Chine, & cinq grains d'ambre gris. Broyez d'abord le musc & l'ambre gris dans un peu d'eau; mettez-le tout ensuite dans un gros matras. Secouez-le, & tenez le tout en circulation, pendant trois jours & trois nuits sur un feu modéré; laissez refroidir, filtrez & gardez l'eau dans une phiole bien fermée pour l'usage.

J'ai fait plusieurs fois de cette eau pour le Roi Jacques II; elle est antiparalytique, elle adoucit la peau, & rend une des plus agréables odeurs que l'on ait; quarante ou cinquante gouttes dans une chopine d'eau claire, suffisent pour se laver le visage & les mains; la même quantité sur une chopine de punch, ou de quelque autre eau cordiale, lui donnera une odeur très-agréable. Wilson.

Il faut remarquer que les Anciens faisoient entrer le *miel* dans leurs antidotes & dans leur thériaque; comme dans le mithridat, dans la thériaque d'Andromaque, communément appellée thériaque de Venise; & que Fracastor a suivi leur exemple dans la composition de sa confection, appellée *Diascordium*. Or il est maintenant évident que le *miel* est un ingrédient convenable dans toutes les préparations pharmaceutiques; car il ouvre les autres ingrédiens par la fermentation; il extrait & altere en quelque façon leurs vertus, & les unissant, les dirige toutes à une même fin; d'ailleurs il sert de correctif à l'opium, & aux autres narcotiques fréquemment introduits dans les antidotes des Anciens. Aussi Dioscoride a-t-il remarqué que le *miel* soulageoit dans les maladies causées par l'usage du suc de pavot; lors donc qu'on prépare quelques-uns de ces antidotes avec le diacode; on a un médicament dont la vertu doit différer beaucoup de celle de l'antidote qu'on auroit préparé avec le *miel*. Ceci demande une attention sérieuse de la part des Medecins qui ordonneront le diascordium, ou quelqu'autre antidote, fait avec le diacode.

Nous ferons encore une observation sur le *miel*; c'est qu'il y a des tempéramens tels que la plus petite quantité de ce liquide produit en eux des tranchées excessives; des vomissemens & d'autres indispositions fâcheuses.

Il produit dans d'autres les effets du poison: en voici un exemple tiré des *Transactions Philosophiques*.

On conseilla à M. Morley de Bury-Saint-Edmunds, attaqué d'asthme, de prendre une cuillerée du meilleur *miel* d'Angleterre: il le fit, & tout le corps lui enfla, comme s'il eût avalé le plus cruel de tous les poisons. M. Goodrick, de qui je tiens ce fait, lui ordonna un sudorifique ordinaire, qui le guérit dans un certain tems. Pour s'assurer que le *miel* qui avoit produit l'indisposition, n'avoit rien de vénéneux; on en acheta dans un autre endroit; le malade en prit en même quantité que la premiere fois, il s'ensuivit le même accident, & le malade guérit par le même remede.

Une Dame de qualité m'a raconté plusieurs fois un fait tout semblable au précédent: elle me dit que s'étant blessée légerement à la jambe, elle envoya chercher un Chirurgien, qui ayant mêlé un peu de *miel* dont elle avoit une grande aversion, dans le topique qu'il lui appliqua; l'endroit affecté s'enfla sur le champ, & le mal s'irrita de façon qu'elle fut obligée de l'envoyer chercher presque sur le champ. Ce Chirurgien s'étant informé & ayant appris l'antipathie qu'elle avoit pour le *miel*, ôta son onguent, & lui en substitua un autre qui produisit de fort bons effets. *Transact. Philosoph.*

Je n'ai jamais vu dans aucun Medecin des remedes ordonnés contre les maladies causées par le *miel*; on ne sera donc pas fâché de trouver ici la maniere dont je me suis traité moi-même.

Toutes les fois qu'il m'est arrivé d'être indisposé & tourmenté de tranchées cruelles & de diarrhées, pour en avoir fait un usage excessif; dans toutes ces occasions, je me suis senti beaucoup d'appétit pour les mets salés, & c'est toujours avec succès que j'ai mangé du lard, maigre, cuit. Mais pour donner à cette observation un air important qu'elle n'a point du premier coup d'œil, je crois qu'il est à propos d'instruire le Lecteur, que Dioscoride, Aëtius, Oribase, Paul Eginete, & Actuarius, ont tous recommandé les alimens salés dans la cure des maladies causées par le *miel* vénéneux dont nous avons fait mention à l'article *Ægolethron*. Je crois aussi qu'une grande quantité d'eau de poulet, légere, & qui n'auroit seulement que le gout du poulet; telle en un mot, que Sydenham l'ordonne dans la cure du cholera, produiroit de bons effets, surtout si l'on faisoit prendre des clysteres en même-tems.

Je finirai cette dissertation sur le *miel*, par ce que Quincy en dit, en le considérant comme un médicament; & je remarquerai d'abord, que le Peuple le regarde comme un remede propre dans la pierre & dans la gravelle; & qu'en effet il est assez bienfaisant dans ces maladies.

Les propriétés médicinales du *miel*, dit Quincy, sont grandes & en grand nombre: ensorte que depuis la naissance de la Medecine, sous Hippocrate, jusqu'aujourd'hui, il n'y a presque point d'Auteur qui n'en ait fait mention. Il est pénétrant & déterſif, & bon par conséquent dans toutes les obstructions, surtout lorsqu'elles proviennent d'humeurs épaisses & visqueuses: il est très-énergique dans les embarras & dans les engorgemens de poitrine; alors il procure merveilleusement l'expectoration. En un mot, il n'y a point de maladie provenant du phlegme, ou des choses qui constituent un tempérament froid, où il ne soit bienfaisant. Il faut l'interdire à ceux dont la constitution est chaude & fluide; on s'en servoit jadis en guise de sucre; & je ne sai pourquoi on n'en fait pas plus d'usage à présent. Il produiroit certainement de bons effets à tous ceux qui ont la poitrine embarrassée le ma-

tin de phlegmes épais & visqueux, qu'ils ont beaucoup de peine à expectorer, & qui ne sont toutefois soulagés que par l'expectoration. Pour cet effet ils devroient en prendre le soir sur une rotie, ou l'avaler dissous dans quelque liqueur chaude. Il y en a qui assurent qu'il tue les vers, pris dans du lait. On en fait beaucoup d'usage en Chirurgie pour nettoyer les ulceres sordides, soit en l'appliquant immédiatement sur ces ulceres, soit en les lavant avec des liqueurs dans lesquelles on l'a fait dissoudre.

MEL ÆGYPTIACUM. Voyez *Ægyptiacum unguentum*.

MIEL DE ROMARIN, ou MEL ANTHOSATUM.

Prenez *de fleurs de romarin nouvellement cueillies, une livre;*
de miel clarifié, trois livres.

Mêlez le tout ensemble dans un pot, & gardez le pour l'usage.

MEL ELATINES, ou MIEL DE BETOINE DE PAUL, ou de VERONIQUE.

Prenez *du suc clarifié de bétoine de Paul;* } *de chaque 4 livres.*
de miel clarifié,

Donnez au tout une consistance convenable par l'ébullition.

Je n'ai jamais vu cette préparation dans quelque Pharmacopée que ce fût, même dans celle du Collége de Londres, avant la derniere édition de celle-ci.

MEL HELLEBORATUM, ou MIEL D'HELLEBORE BLANC.

Prenez *de racines d'hellébore blanc, seches & coupées par petits morceaux, une livre;*
d'eau commune claire, quatorze livres.

Laissez infuser l'hellébore dans cette eau pendant trois jours.

Réduisez peu à peu par évaporation la liqueur à sa moitié.

Passez-la, exprimez fortement, & donnez à la liqueur filtrée & exprimée la consistance du *miel*, en la faisant bouillir avec trois livres du meilleur *miel* blanc.

MEL MERCURIALE. Voyez *Bonus Henricus*.

MEL MORORUM, ou MIEL DE MURES.

Prenez *du jus de mûres, cueillies avant la maturité & avant le soleil levé tant sur les arbres, que sur les arbrisseaux; dans la quantité d'une livre & demie de chacun.*

Dépurez ce suc en le faisant reposer.

Ajoutez de *miel* passé & écumé deux livres.

Faites bouillir le tout ensemble sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance convenable.

MEL ROSATUM, ou MIEL ROSAT.

Le *miel* rosat se fait avec une livre de suc, ou d'infusion *de roses rouges*, &
deux livres & demi de miel.

On fait bouillir ce mélange, jusqu'à ce qu'il ait de la consistance.

MEL SAPONIS, ou MIEL DE SAVON.

Prenez *du savon commun,*
du miel, } *de chaq. quatre onces;*
de sel de tartre, une demi-once;
de l'eau de fumeterre, deux dragmes.

Mêlez le tout ensemble.

Ce savon passe pour unir la peau, & pour éclaircir le teint: mais ce sont-là ses usages les moins importans; on s'en sert souvent avec beaucoup de succès dans la goute & dans les rhumatismes; pour cet effet on en frote les parties affectées; il est si pénétrant qu'il fait élever quelquefois des ampoules, & commence par ôter la douleur.

On le rendroit plus énergique en y ajoutant une certaine quantité de camphre & d'opium.

MEL VIOLACEUM, ou MIEL VIOLAT.

Il se prépare comme le *miel* rosat: mais on en fait peu d'usage, & on le trouve rarement chez nos Apothicaires. Quant au *miel* rosat, on l'ordonne assez souvent en gargarisme, & on s'en sert en plusieurs cas, comme d'un déterfif rafraîchissant.

MELAINA, *μέλαινα : noire.* Hippocrate se sert quelquefois de cette épithete seule, pour *μέλαινα χολὴ*, sous-entendant *χολὴ*, comme on peut voir *Lib. de Naturâ hominis*, & dans le passage suivant, *L. XXIX. de Morbis*, *μέλαιναν ἐμέει οἷον τρύγα*, « il vomit de la bile noire semblable à des feces. » Galien paroît avoir eu égard à cet endroit d'Hippocrate, lorsqu'il a dit dans son *Exegesis*: *μέλαινα λέγεταί τε καὶ ἡ νόσος ἀπὸ μελαίνης χολῆς συνισταμένη.* « La maladie dont la matiere consiste dans une « bile noire, s'appelle *μέλαινα*. »

MELAINA NUSOS, *μέλαινα νοῦσος*; *la maladie noire.* Il y a deux maladies auxquelles Hippocrate donne l'épithete de *μέλαινα*, pour les distinguer des autres; il en fait la description à la fin de son second Livre des Maladies.

Dans la premiere, le malade, dit-il, vomit de la bile noire semblable à des feces, tant soit peu sanglantes, qu'on prendroit pour du vin pressuré, d'autrefois pour de l'encre, ou pour le suc noir du polype, ou de la séche, ou pour du vinaigre, dont elle a l'acreté; il rend aussi une espece de phlegme, ou de salive claire, & une bile verdâtre, *χολὴν χλωρήν*. Lorsque la matiere rendue par le vomissement ressemble à du sang noir, elle a une odeur de tuerie. La bouche & la gorge sont enflammés, les dents sont agacées, & la matiere vomie fermente à terre. Le malade se sent un peu soulagé après cette évacuation; il a un appétit violent, qu'il n'ose satisfaire; à jeun, il est tourmenté par des borborygmes, & par l'acreté de sa salive; & il sent après avoir mangé, du poids & de l'oppression dans les visceres, avec une douleur pungitive dans la poitrine & dans les reins, comme si on lui enfonçoit dans ces parties des épingles. Ces symptomes sont accompagnés d'un mal de côté, d'une fievre lente, de mal de tête, d'obscurcissement de la vue, de pésanteur dans les jambes, & de noirceur de la peau.

La seconde *maladie noire*, est accompagnée des symptomes suivans. Le malade est exténué, son corps est d'un rouge noir, ses yeux d'un verd pâle, sa peau mince, ses membres foibles, & plus son mal dure, plus son état empire. Il vomit en tout tems, rendant une matiere claire, comme par distillation, à peu près dans la quantité de deux *brochtus*. Voyez *Brochtus*.

Le vomissement le prend ordinairement après avoir mangé; il rend alors ce qu'il a pris, avec de la bile & du phlegme; il sent ensuite une douleur qui s'étend par tout son corps; son vomissement est quelquefois précédé d'un frisson léger & de la fievre; & il n'y est ja-

mais plus sujet, qu'après avoir pris des choses douces & huileuses. Voyez *Morbus niger*.

MELAMPODIUM, *Hellébore noir*, ainsi appellé de Melampe qui en découvrit les propriétés.

MELAMPYRUM, *Blé noir.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées, sa fleur est monopétale, en masque, a deux levres; sa levre supérieure est en casque, & l'inférieure est entiere. Son fruit est rond à deux capsules, & plein de semences qui ressemblent à du froment.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes :

1. *Melampyrum, comâ purpurascente*, C. B. P. 234. Raii Synop. 3. 286. Boerh. Ind. A. 236. Tourn. Inst. 173. *Triticum vaccinum*, Offic. *Melampyrum multis, sive triticum vaccinum*. J. B. 3. 439. Raii Hist. 1. 774. *Melampyrum, purpureum*, Ger. Emac. 96. *Crataeogonum flore vario*. Park. Theat. 1326. *Blé de vache.*

On l'appelle *blé de vache*, parce que le gros bétail aime beaucoup ce fourage; on le trouve communément parmi le froment, dans les contrées où il croît : mais je ne crois pas qu'il y en ait en Angleterre. On n'a fait jusqu'à présent, dit Jean Bauhin, aucun usage du blé noir en Medecine. On lit dans Clusius, que dans les Contrées Méridionales de la Frise & de la Flandre, où il croît en abondance, il gâte le pain & le rend noir, & que ceux qui en mangent sont attaqués de pesanteur de tête, comme s'ils avoient mangé de l'ivraie. J'ai remarqué plusieurs fois, continue le même Auteur, qu'il nuisoit à la blancheur du pain; mais je ne me suis jamais apperçu qu'il lui donnât mauvais gout, & les Paysans qui ne le séparent jamais du froment, ne se sont jamais plaints qu'il fût mal-sain. Tabernæmontanus nous assure avoir mangé plusieurs fois du pain de ce blé, lui avoir trouvé assez bon gout, & n'en n'avoir jamais été incommodé. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Melampyrum, luteum latifolium*, C. B. P. 234. Boerh. Ind. A. 236. Tourn. Inst. 173. *Crataeogonum*, Offic. *Crataeogonum album*. Ger. 84. Emac. 91. *Crataeogonum vulgare*. Park. Théat. 1326. *Melampyrum sylvaticum flore luteo, sive satureia lutea sylvestris*, J. B. 3. 441. Raii Hist. 1. 775. Synop. 3. 286. *Blé de vache sauvage.*

Il croît dans les bois & dans les lieux adjacens, dans les broussailles, les haies & les lieux ombragés, au pié des chênes, & d'autres vieux arbres, presque dans toutes les Contrées de l'Europe.

Il fleurit en Juin & en Juillet, sa semence est d'usage : nous lisons dans Dioscoride qu'elle provoque à l'acte vénérien.

Melampyrum est composé de μέλας, *noir*, & de πυρὸς *froment*; parce qu'il ressemble au froment, & que d'ailleurs on s'en sert en aliment. Plusieurs Auteurs disent que mêlé avec le froment, il porte à la tête. Mais ce fait est contredit par un grand nombre d'autres. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MELANAGOGA, μελανάγωγα, remedes qui purgent la bile noire.

MELAN PHARMACON, μέλαν φάρμακον, *remede noir*, semblable à de l'encre; Hippocrate se sert quelquefois de cette façon de dire, au lieu de μέλαν γραφικὸν, *atramentum scriptorium*, encre à écrire; du moins il paroît que c'est ainsi que Celse & Paul Eginete l'ont entendu. Ces mots se trouvent, *Lib. de Cap. vuln.* où il dit à propos de la fracture du crane, δεῖ δὴ ἐπὶ τὸ ὀστέον τήκειν τὸ μελάντατον, δεύσας τε τῷ μέλανι φαρμάκῳ τῷ τηκομένῳ: « Il faut verser sur l'os quelque substance très-noire, macérée dans une solution de médicamens noirs. Voici comment Celse paroît avoir rendu cet endroit; *Lib. IV. cap.* 8. *At si ne tùm quidem rima manifesta est, inducendum super os atramentum scriptorium est, deindè scalpro id radendum*; ou « si la fente ne paroît point, « couvrez l'os d'encre, & servez-vous ensuite du lenti« culaire. Paul Eginete dit, *Lib. VI. p.* 90. Versez sur l'os quelque médicament noir liquide, ou de l'encre à écrire. Qu'Hippocrate ait ordonné dans le passage que nous venons de citer, de verser sur l'os de l'encre à écrire, ou d'user de quelqu'autre médicament noir; il est constant que Galien avoit en vue ce passage dans son *Exegesis*, lorsqu'il a dit à propos du μέλανι φαρμάκῳ d'Hippocrate, τοῦτο πῶς σκευάζεται, ἐν τῷ περὶ ἑλκῶν αὐτὸς ἐδίδαξεν, « où il nous a appris lui-même dans son Li« vre des Ulceres, comment il falloit préparer ce médi« cament, ou cette drogue noire. » D'où nous devons inférer que le médicament qu'Hippocrate entend par μέλαν φάρμακον, nous est totalement inconnu, puisqu'il n'en est point question dans le Traité cité par Galien, à moins que le Livre des Ulceres ne soit imparfait, ou que le médicament noir dont il s'agit, n'y soit décrit sous quelqu'autre nom que sous celui d'*atramentum scriptorium*, qu'on n'y rencontre point. Au reste, le passage que nous venons de citer du Livre des blessures de la tête, est très-corrompu; & la seule chose que nous en puissions déduire, c'est que le *Melan Pharmacum* d'Hippocrate est quelque médicament noir liquide, qu'il falloit verser sur l'os, pour s'assurer de la profondeur de la fente. D'ailleurs, il importe peu de savoir si le *caricon* décrit au Livre des Ulceres, l'encre à écrire, ou quelqu'autre composition, est le médicament noir liquide dont il est question. On trouve dans des additions apocryphes faites au premier Livre des Maladies des femmes d'Hippocrate, un médicament noir préparé de scories & de fleurs d'airain, broyées séparément & mêlées ensuite.

MELANCHLOROS, μελάγχλωρος, épithete que Paul Eginete donne à certains trochisques qu'il décrit, *Lib. VII. cap.* 12. & à une emplâtre dont il fait mention, *L. VII. cap.* 17.

MELANCHOLIA, *Mélancolie*. Voyez *Mania*.

La *mélancolie* vagabonde est cette espece de maladie qui attaque assez communément au mois de Fevrier. On l'appelle erratique, ou vagabonde; parce que les malades ne peuvent demeurer une heure dans la même place, ils vont & viennent continuellement, sans savoir où : les Arabes l'appellent *Kutubuth*, d'un animal qui, nous disent-ils, se meut perpétuellement sur la surface des eaux stagnantes. Outre que dans la *mélancolie* vagabonde, les malades sont dans un mouvement perpétuel, comme nous l'avons observé, ils évitent la compagnie, aiment les lieux solitaires, & errent sans savoir où ils vont; ils ont la couleur jaunâtre, la langue seche, comme quelqu'un qui seroit fort altéré, les yeux secs, creux, & jamais humectés de larmes; tout le corps sec & brûlé, & le visage sombre & couvert d'horreur & de tristesse. Ces mélancoliques sont plus timides que les autres : c'est par cette raison qu'ils aiment la solitude; qu'ils errent pendant la nuit, & qu'ils se retirent dans des cavernes & dans d'autres endroits solitaires; ils évitent l'approche des hommes; s'il leur arrive d'en rencontrer contre leur attente, ou ils ne les regardent point, ou ils ne les voyent point. S'ils ne les regardent point, il n'y a point de doute que ce ne soit un effet de la frayeur qu'ils en ont, frayeur qui leur fait suspecter & fuir tout objet. S'ils ne les voyent point, c'est que profondément occupés des objets peints dans leur imagination, ils n'apperçoivent rien hors d'eux. Ils se retirent dans les lieux solitaires, pour n'être point troublés dans la spéculation des objets gigantesques & imaginaires dont leur esprit se repaît. Il en est d'eux en cela, ainsi que des personnes studieuses qui jouissent de leur bons sens, qui évitent la compagnie, & toutes les occasions qui pourroient les distraire de leurs contemplations favorites; ils ont ordinairement

les jambes couvertes d'ulceres qui ne se consolident point, parce que le mouvement perpétuel où ils sont y détermine sans cesse l'humeur peccante.

La cure de cette *mélancolie* est presque la même que celle de la *mélancolie* ordinaire; car ces deux maladies proviennent de la même cause, & ne different que dans le dégré & dans le mêlange des humeurs. C'est donc l'humeur mélancolique qui affecte les esprits dans la tête, & qui dispose le cerveau à en engendrer de semblables, qu'il faut corriger & évacuer. On fortifiera la tête, on en détruira l'intempérie par des céphaliques humectans, modérément échauffans, ou tempérés. Les évacuations copieuses de sang, feront surtout bienfaisantes, soit tout d'un coup, soit à différens intervalles, selon que l'état du malade le permettra: on s'appliquera particulierement à procurer du sommeil; car rien ne tend plus directement à la guérison de cette maladie. On usera de purgatifs, & on reviendra fréquemment à ces remedes. Lorsque toutes ces précautions sont inutiles, il y a des Medecins qui font fouetter le malade jusqu'à ce qu'ils l'aient fait renoncer à ses imaginations, reprendre sa raison, & obéir: mais je doute de la bonté de cette derniere pratique; car elle tend à augmenter la frayeur, qui est déja un des symptomes de cette maladie, & par conséquent à empirer l'état du malade.

La *mélancolie* apoplectique, est le contraire de la *mélancolie* erratique. Dans celle-ci, les malades sont perpétuellement en mouvement, vont & viennent sans cesse: dans la premiere, ils paroissent stupides, destitués de la faculté de passer d'un lieu dans un autre, & fixés dans un même endroit. Lorsqu'ils sont couchés, ils ne veulent point sortir du lit; assis, ils ne veulent point se lever; debout, ils ne marchent que quand ils y sont contraints par leurs amis, ou par ceux qui les servent; ils n'évitent point les hommes, mais ils semblent ne faire aucune attention à ce qu'on leur dit, ils ne répondent point; pensifs & plongés dans une méditation profonde, ils ne sont frappés ni de la présence, ni de l'impression des objets, ils dorment & veillent par intervalle; mangent quand on leur porte des alimens à la bouche, boivent comme à l'ordinaire, & sont en cela, & en quelques autres choses assez traitables & faciles à gouverner.

Cette maladie est assez rare; cependant on en trouve un exemple remarquable dans Jacobus Janus. Cet Auteur dit, qu'un Ecléssiastique d'environ trente ans, plus rempli de superstitions que de bon sens, s'étant imaginé que Dieu ne lui pardonneroit jamais quelques fautes qu'il avoit faites dans sa jeunesse, & qu'il étoit indigne des fonctions sacrées qu'il exerçoit, fut précipité par ses idées extravagantes, dans un desespoir qui lui dura un Printems & un Eté entiers: alors il attenta plusieurs fois sur lui-même & sur sa femme. En Automne la violence du mal s'étant affoiblie, il tomba dans une *mélancolie* extraordinaire, dans laquelle on ne put jamais parvenir à le faire parler, quoiqu'il poussât des soupirs fréquens & profonds. Il parut ensuite écouter avec satisfaction les discours consolans de ses amis & de ses parens; il fit des efforts pour chasser son chagrin, & dissiper la noirceur de ses pensées: mais on ne put jamais en obtenir de réponses aux questions qu'on lui faisoit; cependant il lui arrivoit fréquemment d'invoquer Dieu à haute voix, mais d'une maniere qui marquoit l'horreur & le desespoir. On fut pendant plusieurs semaines sans pouvoir en tirer un mot, malgré les sollicitations qu'on lui faisoit de parler; il dormoit bien pendant la nuit; le matin lorsqu'il s'éveilloit, il paroissoit pensif, & restoit, pour ainsi dire, immobile dans son lit; lorsqu'il étoit levé & habillé, il demeuroit comme une statue, avec cette différence, qu'il portoit de lui-même sa main à sa tête & à ses tempes. Il poussoit de profonds soupirs, ainsi que tous les mélancoliques. Lorsqu'on le poussoit en avant, ou qu'on le conduisoit en avant, il marchoit; si on le conduisoit à une chaise, il s'asseioit; si on le faisoit mettre à table, il prenoit les alimens que sa femme lui présentoit, & buvoit comme les autres lorsqu'on le lui conseilloit. Il demeura dans cet état pendant tout l'Automne: mais son indisposition commença à diminuer vers le milieu de l'hiver; enfin il devint capable d'exercer ses fonctions; il lui resta cependant un abbatement qui dura long-tems, parce qu'il étoit naturellement mélancolique.

Ce que nous avons dit suffit pour connoître les signes diagnostics de cette maladie. Il y a bien de la différence entre la catoche & la *mélancolie* apoplectique. La premiere de ces maladies attaque subitement; la seconde se forme par dégrés. Dans la catoche le malade est sans sentiment & sans mouvement; au lieu que dans l'apoplexie mélancolique il jouit de l'un & de l'autre, quoiqu'occupé tout entier de certains objets, & faisant peu d'attention à tous les autres, il n'ait pas l'usage de ses sens aussi libre que les personnes saines. Dans l'un de ces cas, les malades quelquefois ne voient, n'entendent, ni ne sentent. Dans le second, ils sont toutes ces choses, quoiqu'ils n'en donnent aucun témoignage par leur discours; dans la catoche, les membres du malade demeurent ordinairement dans l'état & la position où ils sont placés par ceux qui les servent, au lieu que dans la *mélancolie* apoplectique le malade est en état de les mouvoir. En un mot, ceux qui sont frappés de catoche, ont la bouche ouverte & ne peuvent parler, symptome qu'on ne remarque point dans la *mélancolie* apoplectique. SENNERT, *Op. Lib. I. part. II. cap.* 14.

MELANCHRUS, μελάγχρως, ou MELANCHRIOS, μελαγχρίος, de μέλας, noir, & de χρῶς, peau. On trouve ce mot dans Hippocrate, *Epid. VI. Sect.* 2. *Aphor.* 27. on lit dans quelque Manuscrit, μελάγχλωρος, au lieu de μελάγχροος. Le premier, signifie noir tirant sur le vert jaunâtre, ou d'un noir pâle, voyez *Chloros*; & Arétée s'en est servi dans la description de la mélancolie ou de la bile noire.

MELANDERINOS, μελανδέρινος; nom d'un poisson de mer, semblable au *melanurus*.

MELANDRYUM, ou *Lychnis sylvestris, quæ Behen album vulgò.* Voyez *Behen*.

MELANORRIZON. Brunfelsius s'est trompé lorsqu'il a dit, que Dioscoride entendoit par ce mot l'hellébore noir. Il a pris, sans doute, *polyrrhyizon* pour *melanorrizon*; car *polyrrhizon* est un des noms que Dioscoride donne à l'hellébore noir, comme on peut voir, *Lib. IV. cap.* 151. Il est vraissemblable que c'est d'après Brunfelsius, que Gorræus & Castelli se sont trompés. Galien rend dans son *Exegesis*, μέλαινα ῥίζα, par racine d'aspalathe aromatique.

MELANPSITHIA, μελαμψίθια; Dioscoride donne ce nom, *Lib. V. cap.* 9. à de certains vins noirs. Il vient de μέλας, noir, & de ψιά, joie, plaisir, ou gaieté.

MELANTERIA, μελαντηρία. Voyez *Chalcitis*.

MELANTHELÆUM, μελανθέλαιον, huile de *Melanthium*, nielle. Dioscoride en fait mention *Lib. I. cap.* 46.

MELANTHIUM. Voyez *Nigella*.

MELANURUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 62. Rondel. 1. 126. Raii Ichth. 310. Ejusd. Synop. Pisc. 131. Bellon. de Aquat. 269. Gesn. de Aquat. 542. Salv. de Aquat. 181. Charlt. Pisc. 15. Jonst. de Pisc. 31. *Neg-œil.*

C'est un poisson qu'on pêche dans la Méditerranée. Mangé cuit, il éclaircit la vue; pris en bouillon, Kyranides nous assure qu'il guérit la colique. DALE.

MELANZANA, ou *melongena, fructu oblongo violaceo.*

MELAONES, ou MELONES, vers noirs qu'on trouve dans les prés au mois de Mai, & qui broyés rendent une odeur agréable. C'est ainsi que s'appelle encore une certaine espece d'escarbot.

MELAPHRODITOS, *herba*. Aétius recommande cette plante, *Tetrab.* 4. *Serm.* 1. *cap.* 21. contre la morsure de

de la vipere ; mais je ne sai quelle elle est, & je ne connois aucun Auteur de Botanique qui en ait fait mention.

MELAS, μέλας, *noir*. Les anciens Auteurs de Medecine ont donné cette épithete dans un sens particulier, à la couleur du visage, à la peau, & à quelques remedes. Ainsi ils ont dit qu'une personne étoit noire, lorsqu'elle avoit la peau d'une couleur noire contre nature, comme on le remarque dans une espece de jaunisse.

MELASMA, μέλασμα, *meurtrissure*, ou coup qui laisse une tache noire.

MELCA, μέλκα, ce terme est Latin, selon Galien, & signifie une sorte louable d'aliment rafraîchissant, humectant & en usage chez les Romains. On peut inférer de ce qu'en ont dit Galien, *L. VII. M. M.* & Paul Eginete, *Lib. I. cap.* 37. que le *melca* est une espece d'*oxygala*. Le dernier de ces Auteurs ordonne à ceux qui dans une intempérie chaude ont pris en aversion les alimens, de recourir à une diete rafraîchissante, & il leur conseille entre autres choses de prendre du *melca*, qu'il dit être préparé avec le lait. Ceci est confirmé par Constantin, *Lib. XVIII. de Agricultura*; celui-ci nous assure que le *melca* n'étoit autre chose que du lait reposé dans un pot de terre neuf & mêlé avec du vinaigre bouillant, au moyen duquel la partie la plus épaisse du lait se séparoit du petit-lait; d'où il s'ensuit que le *melca* n'étoit autre chose qu'une espece d'*oxygala*, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. GORRÆUS.

MELE, μήλη, *sonde*.

MELEAGRIS, Offic. Bellon. des Ois. 249. *Gallo-pavo*, Aldrov. Ornith. 2. 35. Gesn. de Avib. 426. Charlt. Exer. 81. Jonf. de Avib. 39. Mer. Pin. 172. Schw. A. 279. *Gallo-pavo sive Meleagris, & numidica avis*, Raii Ornith. 169. Ejusd. Synop. A. 51. Will. Ornith. 113. *Gallus Indicus quibusdam. Poulet d'Inde.*

Sa chair passe pour analeptique, restaurante & aphrodisiaque. Le coq d'Inde se nourrit principalement de substances végétales : mais comme il fait peu d'exercice, ses sels ne sont pas fort exaltés. On dit qu'il est facile à digérer, lorsqu'il est jeune.

MELECH, *sel*. RULAND.

MELEGUETTA, grand cardamome. Voyez *Cardamomum maximum*.

Clusius fait mention d'une espece bâtarde de *meleguetta*.

MELEIOS, μήλειος, épithete que l'on donne à une espece d'alun qu'on trouve dans l'Isle Melos.

MELEUKEN, fruit Indien semblable à la pomme de pin. RAY, *Hist. Plant.*

MELI, μέλι, *miel*. Voyez *Mel*.

MELIA TERRA. Voyez *Creta*.

MELIANTHUS, *Mélianthe*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace; elle ressemble à un arbrisseau; elle a la feuille comme la pimprenelle; son calyce est divisé en plusieurs segmens; sa fleur est tétrapétale & irréguliere; quelques-uns de ses pétales ressemblent à un éventail & les autres à un cone. Son fruit a la forme d'une vessie, il est tétragonal, quadricapsulaire & plein de semences rondelettes.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Melianthus, Africanus*, H. L. 414. *Pimpinella spicata maxima Africana*, Act. Hafn. 2. 58.
2. *Melianthus, Africanus, minor fœtidus*, Commelin. Rar. 4. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Melianthus ou *Melianthum* vient de μέλι, miel, & de ἄνθος, fleur, comme qui diroit fleur de miel, parce qu'en Afrique sa fleur rend du miel.

Lorsque les habitans d'Afrique sont accablés de chaleur & de soif, ils cueillent les fleurs de la *mélianthe* & en sucent la liqueur; les Hottentots en font un grand usage; ils lui attribuent avec raison la propriété de ranimer & de rafraîchir les esprits. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MELIAS. Voyez *Meleios*.

MELICA, nom du *Milium, arundinaceum, subrotundo semine Sorgho nominatum*.

MELICERIA, μελικηρία. Voyez *Hydarthros*.

MELICERIOLA, *petit meliceris*.

MELICERIS, μελικηρίς. C'est une tumeur enkystée, ainsi appellée parce qu'elle contient une substance semblable à du miel. Voyez *Tumor*.

Meliceris est quelquefois synonyme à *cerion* ou *travus*.

MELICHROOS, μελίχροος, de couleur de miel.

MELICHROS, μελιχρός, doux comme le miel.

MELICRATON, μελίκρατον, de μέλι, miel, & de κεράννυμι, mêler; hydromel, ou eau dans laquelle on a fait dissoudre du miel.

MELIEDES, μελιηδής; épithete que l'on donne au vin qui a la douceur & l'odeur du miel.

MELIGEION. Blancard entend par ce terme une humeur fétide huileuse, de la consistance du miel, qui coule d'un ulcere, compliqué avec la carie de l'os subjacent.

MELILOTUS, *Mélilot*.

Voici ses caracteres.

Son ovaire est une capsule nue ou sans calyce, comme dans le trefle; cette capsule contient une ou deux semences rondelettes; ses fleurs croissent en épi.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. *Melilotus, fruticosa lutea, vulgaris, vel officinarum;* Boerh. Ind. A. 2. 29. *Melilotus*, Offic. *Melilotus vulgaris*, Park. Theat. 719. Raii Hist. 1. 951. Synop. 3. 331. *Melilotus Germanica*, Ger. 1034. Emac. 1205. *Melilotus officinarum Germaniæ*, C. B. P. 331. Tourn. Inst. 407. *Trifolium odoratum, sive melilotus vulgaris, flore luteo*, J. B. 370. *Mélilot*.

Le *mélilot* commun a la racine large, blanche, ligneuse, s'étendant & poussant plusieurs tiges foibles, unies, cannelées, hautes de deux ou trois piés, & ayant à chaque jointure, trois feuilles oblongues, émoussées par la pointe, vertes, placées sur un pédicule commun, découpées par les bords & fort sujettes à être rongées des insectes; ses fleurs croissent sur de longs épis; elles sont jaunes; elles ressemblent à celles du pois, mais elles sont plus petites; il succede à chacune une petite silique ronde & rude. Toute la plante, mais surtout les fleurs, ont une odeur forte & agréable; on la trouve ordinairement dans les blés & dans les haies. Elle fleurit en Juin; ses feuilles & ses fleurs sont d'usage.

Elles passent pour avoir la vertu d'amollir, de discuter, de dissoudre & de calmer les douleurs: c'est pourquoi on les fait entrer fréquemment dans les cataplasmes pour les inflammations, les tumeurs dures & toutes sortes d'enflures. L'emplâtre de *mélilot* qu'on fait de son herbe bouillie dans du suif de mouton, de la résine, de la cire, est attractive & bonne pour les plaies récentes; on s'en sert surtout pour appliquer les vésicatoires.

L'emplâtre simple de *mélilot* est la seule préparation officinale que fournisse cette plante. MILLER, *Bot. Offic.* Voyez *Emplastrum*.

Cette plante ne rougit presque pas le papier bleu; elle est acre, amere, styptique, odorante, & donne de légeres nausées quand on la mâche. Ce qui fait croire que son sel approche du sel naturel de la terre, mais qu'il est uni avec beaucoup d'huile essentielle & des

parties terrestres; car par l'analyse Chymique outre beaucoup de phlegme acide, le *mélilot* donne aussi beaucoup d'huile & de terre, assez d'esprit urineux, de sel volatil concret, & de sel fixe très-lixiviel: ainsi cette plante est apéritive, résolutive & adoucissante. La tisane faite avec ses sommités & celles de camomile, est excellente dans les inflammations du bas-ventre, dans la colique, dans la rétention d'urine, dans le rhumatisme, & généralement dans toutes les occasions où il faut faciliter le cours des humeurs, en adoucissant. L'eau distilée des fleurs de *mélilot* est d'une odeur assez agréable: mais Césalpin remarque qu'elle retient celle des autres eaux aromatiques avec qui on la mêle. C'est pourquoi on l'emploie dans l'eau de Cordoue. On se sert du *mélilot* dans les lavemens carminatifs & dans les cataplasmes adoucissans & résolutifs. Pour les lavemens, on fait bouillir les fleurs du *mélilot* dans l'eau de tripes, & l'on ajoute quelques gouttes d'eau d'anis à la décoction passée par un linge: pour les cataplasmes on fait bouillir deux oignons de lis avec une poignée de fleurs de ciguë & de jusquiame, trois bonnes pincées de *mélilot*; on passe le tout au travers d'un tamis, & on y mêle quelques gouttes d'huile fétide de tartre. Le suc des fleurs du *mélilot* ou l'infusion dans l'eau bouillante, adoucit fort l'inflammation des yeux, surtout si après l'avoir retiré du feu l'on y ajoute un peu d'esprit de vin camphré, & que l'on passe le tout par un linge pour en séparer le camphre inutile. Tournefort.

L'expérience a démontré l'efficacité de la fomentation suivante pour calmer les douleurs de la pleurésie.

Prenez *des feuilles de mélilot*, &
de la vraie impératoire } *de chaque deux poignées.*
des murailles,
de bétoine, une poignée.

Mêlez le tout & le faites bouillir dans de l'eau.

Faites ensuite des fomentations fréquentes à la poitrine. Simon Pauli.

L'emplâtre de *mélilot* de Mesué est un excellent anodyn; elle discute non-seulement les flatulences, mais encore les humeurs froides & grossieres contenues dans les tumeurs extérieures, surtout de la rate & du foie.

Lorsque Dioscoride dit que le *mélilot* est odoriférant, cela se doit entendre de son herbe séchée; car lorsqu'elle est verte elle n'a presque aucune odeur, elle n'en prend qu'en se desséchant, ainsi que l'a observé Théophraste, *Lib. VI. de Caus. Plant.*

Le *mélilot* est appellé par Camérarius & par les Italiens *trifolium caballinum*, trefle de cheval, parce que les chevaux s'en repaissent volontiers; on le seme quelquefois en Angleterre, pour en faire du fourage aux chevaux & au gros bétail. Ray, *Hist. Plant.*

Melilotus vient de μέλι, *miel*, & de λωτὸς, *lotus*; cette plante étoit fameuse chez les anciens, non par la douceur de son gout, car ses feuilles, ses fleurs & son fruit sont amers, mais parce qu'il n'y a point de plante dont les abeilles tirent un miel plus doux & en plus grande quantité.

Ses feuilles non-seulement sont émollientes, mais échauffent encore doucement, en qualité d'aromatiques. Ses fleurs sont aromatiques & émollientes; c'est pourquoi on les compte entre les pectoraux, pour l'intérieur: mais on s'en sert beaucoup plus extérieurement, comme émollientes, discussives & anodynes; & en cette qualité elles sont bienfaisantes dans toutes les inflammations, surtout à la matrice, aux testicules & à l'anus, ainsi que dans les douleurs gouteuses & néphrétiques. Ses semences sont discussives, apéritives, aromatiques & résolutives. On tire des fleurs mises dans de l'huile, en réitérant plusieurs fois l'immersion, jusqu'à ce que l'on ait retiré la partie balsamique du *mélilot*, une huile qui est un excellent remede; elle garantit de la putréfaction & consolide d'une maniere prodigieuse. On fait des semences réduites en fleur, une emplâtre très-émolliente & très-résolutive: la décoction des feuilles & des fleurs prise intérieurement, est très-propre à débarrasser les passages obstrués par le froid. La décoction des sommités de cette plante produit un bon effet dans les inflammations d'intestins, la colique, la rétention d'urines & les rhumatismes. On les unit aux fleurs de camomile, dans les cataplasmes, les emplâtres & les fomentations. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Melilotus, fruticosa, candida, major*, M. H. 2. 161. *Trifolium odoratum, sive melilotus vulgaris, flore candido*, J. B. 2. 370.
3. *Melilotus, lutea minor, floribus & siliculis minoribus, spicatim & densè dispositis*, M. H. 2. 161.
4. *Melilotus, lutea, seminis pericarpio, magno, rugoso, rotundo, albo*, M. H. 2. 161. Boerh. Ind. A. 2. 29. *Melilotus vera*, Offic. *Melilotus Italica*, Park. Theat. 719. *Melilotus Italica sive Patavina*, Ger. 1033. Emac. 1204. *Melilotus Italica folliculis rotundis*, C. B. Pin. 331. Tourn. Inst. 407. *Melilotus magno semine rotundo, rugoso*, J. B. 2. 317. Raii Hist. 1. 951. *Mélilot d'Italie.*

Cette espece est originaire d'Italie; on la cultive dans nos Jardins & elle fleurit en Juillet. Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage; elles ont les mêmes propriétés que celles du *mélilot* ordinaire. Dale.

5. *Melilotus, minima, recta lutea, siliquis crassis, curtis, in capitulum congestis, semine fœnigræci*, M. H. 2. 162.
6. *Melilotus, capsulis reni similibus, in capitulum congestis*, T. 407. *Trifolium pratense luteum, capitulo breviori*, C. B. P. 328. *Trifolium pratense luteum mas, flore minore, semine multo*, J. B. 2. 380.
7. *Melilotus, major, odorata, violacea*, Tourn. Inst. 407. Boerh. Ind. A. 2. 30. *Lotus urbana, trifolium odoratum*, Offic. *Lotus hortensis odora*, C. B. P. 331. *Lotus sativa odorata annua*, J. B. 2. 368. *Trifolium odoratum*, Ger. 1025. Emac. 1195. Park. Theat. 715. Raii Hist. 1. 950. *Trefle odoriférant.*

Ce trefle a les tiges larges, creuses, cannelées, divisées en plusieurs branches, couvertes de feuilles placées trois à trois sur de longs pédicules, plus longues & plus larges que celles du *mélilot*, & tant soit peu découpées par les bords. Ses fleurs forment des épis ronds & courts, placés sur des tiges fort longues; elles sont d'un bleu pâle, petites & légumineuses; elles ont chacune leur calyce particulier, & sont suivies de siliques courtes qui contiennent chacune deux ou trois petites graines jaunes. Sa racine est ligneuse, fibreuse & meurt après que la semence est mûre. Toute la plante a une odeur très-forte, semblable à celle de la semence du fœnugrec. On ne la trouve que dans nos jardins; elle y fleurit en Juin. Ses feuilles & sa semence sont d'usage.

Plusieurs la regardent comme un bon vulnéraire & la préferent au *mélilot*, pour prévenir les inflammations dans les plaies, nettoyer les ulceres sordides, & dissoudre les tumeurs dures. On en fait un onguent ou une emplâtre, ainsi qu'avec le *mélilot*. Sa semence est diurétique; Galien la dit même alexipharmaque: mais on en fait peu d'usage. Miller, *Bot. Offic.*

C'est cette espece qui est connue de nos Herboristes, sous le nom de *lotus*, ou de *trifolium odoratum*, sans ajouter l'épithete de *bituminosum*. Ses propriétés se remarquent principalement dans l'huile qu'on en tire; elles lui sont communes avec le *mélilot* commun; la seule différence est dans le degré. Comme cette derniere espece l'emporte sur l'autre en odeur, elle l'emporte aussi en énergie. Dale dit qu'elle est alexiphar-

maque, anodyne, diurétique & vulnéraire. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*

8. *Melilotus, fructu plano, orbiculari, maximo. Trifolium, peltatum, Creticum*, C. B. P. 329. Prod. 142. J. B. 2. 381.
9. *Melilotus, Ægyptia, minima, foliis eleganter incisis.*
10. *Melilotus Orientalis, folliculis rugosis.*
11. *Melilotus, supinus, Creticus, luteus.*
12. *Melilotus, Crètica, humillima, humifusa, flore albo magno*, T. C. 28. *Spica trifolia*, Prosper. Alp. Exot. 168. Boerhaave, *Ind. alter Plant.* Vol. II. p. 29.

Prosper Alpin a donné, dans son Traité *de Plantis exoticis, cap.* 75. la description de cette derniere espece. Il nous apprend qu'on la trouve en Crete : mais il convient qu'il ne lui connoît aucune propriété médicinale.

Melilotus, *quinta, Tragi*, ou *Coronilla herbacea, flore vario.*

Outre les especes précédentes de *mélilot*, Dale fait mention de la suivante.

Melilolus *altissimus*, Offic. *Melilotus vulgaris altissima, frutescens, flore luteo*, Ind. Med. 75. Tourn. Inst. 407. Herb. Par. 289. *Mélilot ligneux.*

Cette espece ne differe de la précédente qne par la couleur de ses fleurs, qui sont blanches, excepté les feuilles inférieures, qui sont d'un blanc sale. Je ne crois pas que ce soit celle que Tragus a nommée *Melilotus major, Candida.* Car il assure que celle-ci a les fleurs tout-à-fait semblables au *mélilot* commun, & qu'elle n'en differe que par la couleur de ses fleurs. Cette plante se trouve aux mêmes endroits que la précédente.

MELIMELUM, μελίμηλον; espece de pomme douce dont Discoride fait mention, *Lib. I. cap.* 161.

MELINUM, μήλινον; onguent aromatique composé, imprégné de coings, dont on trouve la préparation dans Dioscoride, *Lib. I. cap.* 55. Paul Eginete donne une autre méthode de préparer cette huile, *Lib. I. cap.* 20.

Melinum emplastrum. Galien décrit dans son Traité *de Compositione medicamentorum per genera*, *Lib. II. cap.* 6. 7. 8. 9. 10. & 11. plusieurs emplâtres sous ce titre, qu'elles doivent à leur couleur. Entre ces emplâtres, il en attribue une à Andromaque, une autre à Menet, une autre à Serapion, & une quatrieme à Hera.

MELIPHYLLON, *Baume.*

MELES, MELIS, MELUS, MELO, MELOTUS; ce sont différens noms qu'on a donnés au blereau, ou taisson. Voyez *Taxus.*

MELISSA, *melisse.*

Voici ses caracteres:

Son calyce est long, tubuleux, & divisé en cinq segmens. Ces segmens sont disposés de façon qu'elle paroît bilabiée. Son casque est droit, rondelet, & divisé en deux parties; sa barbe en trois. Ses fleurs, qui partent des aîles des feuilles, n'environnent point tout-à-fait la tige; elles sont ordinairement au nombre de six, trois d'un côté & trois de l'autre.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Melissa hortensis*, C. B. P. 229. Tourn. Inst. 193. Boerh. Ind. A. 167. *Melissa*, Offic. Ger. 558. Raii Hist. 1. 570. *Melissa vulgaris*, Park. Theat. 40. *Melissa vulgaris, odore citri*, J. B. 3. 232. *Melissa apiastrum*, Chab. 417. *Baume.*

Les racines du baume sont longues, foibles & rampantes; elles poussent au Printems plusieurs tiges quarrées, hantes de deux ou trois piés, ayant à chaque jointure deux feuilles rondelettes, larges au fond, étroites vers l'extrémité, dentelées par les bords, & garnies de petits poils courts, d'une odeur agréable de limon. Il porte peu de fleurs : ces fleurs sont placées aux jointures des feuilles : elles sont ramassées plusieurs ensemble de tous les côtés des tiges : elles sont blanches, en casque, labiées, avec des calyces larges: il y a à côté de chaque touffe de fleurs deux très-petites feuilles vertes. On ne le trouve que dans les Jardins, & il fleurit en Juillet. Toute cette plante est d'usage.

Le baume est cordial, céphalique, & bon dans toutes les maladies de la tête & des nerfs; il réjouit le cœur, en guérit la palpitation, prévient les défaillances, la mélancolie, les affections hypocondriaques & hystériques; résiste à la putréfaction, & produit de bons effets dans les maladies malignes & contagieuses. Appliqué extérieurement, il guérit la piquure des abeilles & des guêpes.

L'eau de baume est la seule préparation médicinale qu'on en tire. Voyez les propriétés de cette eau à l'article *Aqua.*

On met le baume entre les cardiaques; & Forestus en fait grand cas pour la syncope & la palpitation de cœur. Rondelet le recommande dans la paralysie, le vertige & autres affections froides du cerveau. Pour cet effet, on le fera bouillir ou macérer dans du vin que le malade boira. Gratarolus dit, qu'il fortifie la mémoire & aiguise l'esprit, de quelque maniere qu'on le prenne. Il est très bienfaisant encore dans la suppression des regles ou des vuidanges, & dans les maladies hystériques : il corrige la fêteur de l'haleine.

Les Sages-Femmes en France en broyent les tendres rejettons, & en font des gâteaux avec des œufs, du sucre & de l'eau-rose, qu'elles font manger aux femmes en travail, ou nouvellement accouchées, lorsque leurs forces sont considérablement diminuées, ou lorsqu'elles n'ont pas été parfaitement débarrassées de l'arriere-faix. On s'en sert extérieurement dans les bains pour la matrice, & on l'applique en cataplasme sur la piquure des guêpes, des abeilles, & d'autres insectes vénimeux. Caspar Hoffman dit, qu'il faut le cueillir au Printems pour les préparations officinales, parce qu'il sent la punaise lorsqu'il est en fleur.

Pour la manie.

Prenez *des feuilles de baume, une poignée.*

Hâchez-les, & faites-les infuser dans quatre onces d'esprit de vin.

Ajoutez *de perles préparées, une demi-dragme.*

La dose de cette préparation est de deux cuillerées.

Cette recette étoit le secret dont une certaine famille de Montpellier étoit en possession. Riviere.

Si vous avez besoin d'un remede contre la mélancolie; Simon Pauli vous recommande le suivant.

Prenez *de la conserve de baume, une once;*
de la bourrache, & de la buglose, } *de chaq. une demi-once;*
de la confection alkermes, une dragme;
avec du sirop des cinq racines apéritives.

Je me souviens, dit Simon Pauli, qu'une fille fut délivrée d'une mélancolie opiniâtre, accompagnée de chlorose, & fut rétablie en santé par un usage continu de ce remede, dont on avoit préparé les effets par les évacuations générales.

Dans les campagnes c'est assez la coutume des femmes, continue le même Auteur, de provoquer les regles avec une décoction de baume, & j'en connois une ou deux à qui il suffit de porter du baume récent dans leurs bas, ou dans leurs souliers, pour en éprouver de très-bons effets. Plusieurs personnes attaquées de palpitation & abandonnées des Medecins, ont été guéries par la seule eau de baume, mêlée avec le sucre de perles, & mise dans une consistance convenable; on la leur faisoit prendre en assez grande dose dans le tems du paroxysme. Ray, *Hist. Plant.*

On l'appelle *melissa*, de μέλι *miel*; parce que les abeilles ramassent principalement le miel sur cette plante; on le nomme aussi *melissophyllum*, de μέλι *miel*, & de φύλλον, *feuille*. Le nom d'*apiastrum* lui vient d'*apes* abeilles, parce que les abeilles aiment beaucoup cette plante, & celui de *citrago*, de *citrum*, citron, parce qu'elle a l'odeur de citron.

Cette plante est douée de propriétés merveilleuses, il n'y en a point qui soit plus agréable à l'odeur & au gout; ses feuilles infusées dans du vin, le rendent agréablement odoriférant, & en font un remede confortatif, très-utile dans toutes les affections mélancoliques; car il réjoüit, & il est très-cordial. Le suc qu'on en exprime a de l'astringence, & n'est pas moins bon pour les mélancoliques, & pour les personnes sujettes aux affections hypocondriaques. Alors on peut en faire prendre, quoiqu'il y ait chaleur dans le tempérament. La feuille fraîchement cueillie & infusée dans moitié eau & moitié vin, prise froide, ou comme du thé, soulagera considérablement les mélancoliques. Si on la fait infuser dans du vin du Rhin, avec une addition de miel, on aura un excellent cordial, ainsi que je l'ai éprouvé moi-même. Cette propriété a fait appercevoir aux Naturalistes, & à ceux qui ont étudié la nature des plantes, à Crollius & à Paracelse, la figure du cœur humain dans la figure de la feuille de *melisse*. Cette plante est un excellent remede pour les femmes hystériques, car elle ranime merveilleusement les esprits. Celles qui ont des borborygmes d'intestins, des flatulences & des syncopes seront considérablement soulagées par des feuilles de baume broyées & appliquées sous le nez dans les paroxysmes de ces maladies. Le vin médicamenté qu'on prépare avec cette herbe est très-bienfaisant dans les rhumatismes gouteux; & dans les douleurs de la goute: mais il faut en faire un usage journalier. On obtient de cette plante par la distilation, une huile qui a l'odeur du citron. La décoction de ses feuilles fortifie les gencives relâchées; leur infusion dans du vin, de la biere, ou de l'eau, ne contribue pas peu à la cure de cette mélancolie, qui tire son origine de la disette des esprits. On la recommande contre l'épilepsie, la manie, la stérilité, les apoplexies, les paralysies, le vertige, & les défaillances. Elle produit de bons effets dans les crudités de l'estomac, la suppression des regles, & la rétention des vuidanges. Elle corrige la puanteur de l'haleine, & ceux qui sont sujets à la rétention d'urine, en tirent quelque service. Extérieurement on s'en sert en cataplasme, dans les bains des piés, contre la piqure vénéneuse des guêpes, & dans d'autres accidens semblables. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Melissa, minor & humilior*, Flor. 2. 76.
3. *Melissa, Romana molliter hirsuta & gravè-olens.*
4. *Melissa, peregrina, caule brevi, plantaginis folio.* T. 193. *Gallitricum folio rotundiore, flore magno violaceo*, J. B. 3. 313.
6. *Melissa, humilis, latifolia, maximo flore, purpurascente*, Tourn. Inst. 193. Boerh. Ind. A. 167. *Pseudo-melissa*, Offic. *Melissophyllon Fuchsii.* Park. Theat. 40. *Melissa Fuchsii*, Raii Synop. 3. 242. Ger. Emac. 690. *Melissa adulterina quorumdam amplis foliis, & floribus non grati odoris*, J. B. 3. 233. *Lamium montanum melissæ folio.* C. B. P. 331. Raii Hist. 1. 561. *Baume bâtard.*

Il ne faut point confondre cette plante avec celle que Cesalpin a appellée *melissa altera*, & qui est la *melissa Romana hirsutior*. Mor. H. R. Blæs.

Elle croît dans plusieurs bois dans les Provinces méridionales d'Angleterre, comme aux environs de Totness, en Devonshire, à Haverfordwest, en Pembrokeshire. *R. Syn. Ed.* 3. 242.

La crête de cette fleur est quelquefois entiere & quelquefois taillée comme un cœur. Elle fleurit en Mai & en Juin. Ses fleurs forment un simple anneau; il en part trois au plus du sein de chaque feuille, & par conséquent il y en a six à chaque anneau. Elles ont chacune un pédicule qui part immédiatement de la tige qui n'est point branchue. Il ne vient ordinairement qu'une seule fleur entre les feuilles les plus basses. Mais il y en a deux entre les feuilles du milieu, & trois entre les feuilles supérieures. Le calyce a deux levres, la levre supérieure est tant soit peu rebroussée, & légerement divisée en deux petites pointes; quant à la levre inférieure, elle est ordinairement divisée en trois segmens, & quelquefois en deux seulement.

La *melisse* dont nous parlons est excellente pour la suppression d'urine.

Mettez-en deux livres dans l'alembic avec autant d'herniaria, saupoudrez-les de sel, ajoutez-y un peu d'eau, & laissez-les en digestion pendant trois jours, après quoi distilez-les au bain-marie, cohobez l'eau distilée jusqu'à trois fois sur de nouvelles herbes pilées, & gardez la derniere eau dans une bouteille bien bouchée. Dans la suppression d'urine, il faut en donner de quatre en quatre heures, quatre onces, mêlées avec autant de vin blanc, & il faut oindre avec l'huile suivante le bas-ventre, le périnée, & la région des reins.

Faites infuser pendant trois jours dans l'huile d'olive, ou faites bouillir légerement dans cette huile, une poignée de cloportes, dix cantarides, & un scrupule de semence d'anis.

On peut faire donner un lavement avec la décoction, de mauves, de la *melissa Tragi*, & d'*herniaria*, dans laquelle on fait bouillir deux gros de bois néphrétique rapé.

Notre *melisse* se trouve dans les bois de Palaiseau, de Meudon, de Versailles, de Joui, de S. Germain, & de Montmorenci. Tournefort.

Melissa est encore le nom de plusieurs especes de *moldavica*. Voyez *Moldavica.*

Melissa fruticosa, ou *Galeopsis Hispanica frutescens Teucrii folio.*

Melissa Moluccana, nom du *Molucca*, ou *Molucca spinosa.*

MELISSOCHORTON, μελισσοχόρτον; en François *herbe aux abeilles*; ce mot se trouve dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 74. & il signifie la même chose que *melissa*, melisse.

MELISSOPHYLLON, ou *Melissa humilis latifolia maximo flore purpurascente.*

MELITÆA ou MELITEA TERRA, *Terre de Malte.* Voyez *Creta.*

MELITERA, μελιτηρά, nom d'une poudre pour l'usage extérieur, décrite par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 13. & recommandée par le même Auteur, *Lib. IV. cap.* 40. comme un bon topique pour les ulceres profonds.

MELITISMOS, μελιτισμός, liniment préparé avec le miel.

MELITITES, μελιτίτης, c'est quelquefois de l'hydromel; mais plus fréquemment l'espece de pierre suivante.

Lapis melitites, Offic. de Laet. 142. Calc. Muf. 276. Boet. 416. Matth. 1385. *Mellitites*, Aldrov. Muf. Metall. 668. *Melitites*. Agricol. 606. *Melitite*.

Cette pierre ne differe de la galactite, que par sa couleur & sa mollesse. Quant aux effets, ils sont les mêmes, selon Dioscoride: mais Galien prétend que la *melitite* est tant soit peu plus chaude, & plus détersive que la galactite. Agricola nous assure, *Lib. de Nat. Fossil.* que l'une & l'autre sont produites dans le même rocher qui donne la pierre à chaux.

Voici la distinction que Wormius fait entre le moroéthus, la galactite & la *melitite*.

Le moroéthus rend un suc laiteux qui n'a point la douceur du miel, & qui n'est ni blanc ni cendré; la galactite est blanche ou cendrée & rend un suc laiteux qui n'a point le gout du miel, la *melitite* est de différentes couleurs, & rend un suc laiteux doux comme le miel.

Joannes de Laet met la différence qui suit entre ces trois pierres.

Celle, dit-il, dans son Livre, *de Gemmis & Lapidibus*, qui est noire, ou cendrée, s'appelle galactite; celle qui est jaune, & d'une couleur semblable à du miel, est bien nommée *melitite*, & la verdâtre qui a beaucoup plus l'éclat d'une pierre prétieuse que les autres, s'appelle *moroéthus*. Dale.

MELITTOMA, μελιττωμά, confection ou conserve, ou gâteau fait avec du miel. Quelques Auteurs écrivent mal-à-propos *melitema*.

MELITZANIUM, ce terme se rencontre plusieurs fois dans Nicolas Myrepse: mais ceux qui ont commenté cet Auteur, n'en n'ont point déterminé la signification. Fuschius conjecture que le *melitzanium* n'est autre chose que le *melanthium sylvestre*.

MELLAGO, médicament en général, qui a la consistance & la douceur du miel.

MILLIFAVIUM. Voyez *Meliceris*.

MELLISODIUM, *Plomb calciné*. Ruland.

MELOSI, *vers de terre*. Johnson.

MELO, *Melon*.

Voici ses caracteres.

Toutes ses espéces produisent un fruit ovale, doux, cannélé, divisé en trois capsules, & chaque capsule en deux parties, plein de semences oblongues.

Boerhaave en compte les sept espéces suivantes.

1. *Melo, vulgaris*, C. B. P. 310. Tourn. Inst. 104. Boerh. Ind. A. 2. 77. *Melo*, Offic. Germ. 771. Emac. 917. Raii Hist. 1. 644. Park. Parad. 525. *Melones*. J. B. 2. 242. *Melon commun*.

La plante, ou pour m'exprimer comme les Jardiniers, la vigne qui porte ce fruit, à de longues tiges rampantes, garnies de vrilles; elle est rude & velue, ainsi que ses feuilles qui ressemblent tant soit peu à celles du concombre, mais qui sont plus larges; il en est de même de ses fleurs qui sont jaunes, semblables à celles du concombre, mais plus larges. Elles sont suivies d'un fruit ovale assez gros, quelquefois divisé en plusieurs tranches par des sillons profonds qui vont de l'une de ses extrémités à l'autre, d'autres fois couvert à l'extérieur d'une espece de filet relevé en bosse, d'une couleur rougeâtre au dedans quand il est mûr, d'une odeur fort agréable, d'un gout plus doux que le concombre, & plein de semences plates & oblongues, contenues en grand nombre dans sa pulpe humide & aqueuse. On seme les *melons* de bonne heure au printems, & ils sont mûrs en Juillet & en Août.

La semence du *melon* est d'usage en Medecine; c'est une des quatre semences froides majeures; elle entre fréquemment dans les émulsions; elle rafraîchit & est bienfaisante dans les fievres & dans les autres maladies inflammatoires; elle soulage dans la pierre, dans la strangurie & dans les ardeurs d'urine. La pulpe du *melon* est bienfaisante à l'estomac, elle est agréable; mais il faut en manger avec circonspection; elle est capable de procurer une indigestion, une colique & un cholera. Miller, *Bot. Offic.*

Il y a beaucoup de variétés dans ce fruit, tant par rapport à la couleur de l'écorce & de la pulpe, au gout & à l'odeur, que par rapport à la figure, à la distribution & à d'autres particularités semblables. Bauhin fait mention d'un *melon* dont l'écorce est relevée en bosses & couverte comme d'un raiseau. Il l'appelle *melo reticulatus*; d'un *melon* contourné, qu'il appelle *melo turbinatus*; d'un grand *melon* à écorce verte & unie, & à petites semences, qu'il appelle *melo magnus cortice virente lævi, semine parvo*; & d'un *melon* long de quatre empans & recourbé comme une corne de bœuf, qu'il appelle *melo longus*.

Le *melon* est un fruit fort estimé par les personnes d'un gout délicat; sa pulpe est froide & humide, sujette à se corrompre dans l'estomac, & à causer des fievres & des tranchées; je suis de l'avis de Dodonée, dit Ray, & je pense que le *melon* est plus difficile à digérer que le concombre, quoique Jean Bauhin ne soit point de cet avis, & qu'il nous objecte l'odeur de la pulpe du *melon* & sa propre expérience; car il nous assure que lui qui avoit l'estomac froid & phlegmatique, avoit été incommodé plusieurs fois par les concombres; qu'il avoit beaucoup de peine à les digérer, & qu'elles lui causoient des rapports long-tems après en avoir mangé, quoiqu'il eût toujours mangé du *melon* sans aucun inconvénient. Quant à moi, dit Ray, les concombres ne m'ont jamais fait de mal, & j'ai été au contraire souvent incommodé par le *melon*; il faut peut-être attribuer ces différens effets, continue-t'il, à une idiosyncrase. Pour empêcher le *melon* de se corrompre dans l'estomac, il faut le manger avec du sel & du poivre, & boire par-dessus une quantité suffisante de vin; il y en a qui le mangent seulement avec du sucre, mais ils n'en font pas mieux.

Le lait de *melon* passe pour un excellent remede dans les fievres ardentes. Pour faire ce lait on prend la pulpe de sa semence, on la broye d'abord dans de l'eau de fontaine ou dans quelqu'autre liqueur appropriée. On passe le tout ensuite à travers un tamis de crin fort fin, ou à travers un linge, & l'on a une crême que l'on donne avec succès dans les maladies fievreuses, ainsi que nous l'assure Matthiole. Elle produit aussi de bons effets dans les toux, les consomptions, & les ardeurs d'urine. Ray, *Hist. Plant.* 644.

Le mot *melo* vient du Grec μῆλον, *malum* ou *pomum*; pomme, parce que le *melon* ressemble beaucoup à la pomme.

La pulpe du *melon* passe pour froide: mais l'expérience m'a convaincu du contraire; son odeur & son gout décelent une qualité aromatique, & démontrent que c'est entre les aromats qu'elle doit être placée; ce qui n'est point démenti par ses effets; car si on en mange avec excès, elle rendra les urines sanglantes; il n'y a peut-être aucun fruit qui provoque plus puissamment à l'acte vénérien; sa nature est donc d'échauffer; cette pulpe est très-nourrissante, si l'on en prend modérément, & lorsque l'estomac est vuide. Ses semences sont visqueuses & farineuses. Le *melon* parfaitement mûr fournit un suc aqueux qui relâche le ventre, ainsi qu'on l'a remarqué du concombre. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

2. *Melo, magnus, cortice virente lævi, semine parvo*. J. B. 2. 244.

3. *Melo, Hispanicus*, J. B. 2. 244.

4. *Melo, turbinatus*, J. B. 2. 244.
5. *Melo, reticulatus*, J. B. 2. 244.
6. *Melo, pyriformis moschatus*, C. B. P. 311.
7. *Melo, rotundus, parvus*, C. B. P. 311. *Melo moschatellinus parvus*, J. B. 2. 244. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 78.

MELOCACTUS.

Voici ses caracteres.

Sa forme est singuliere; il est hérissé de pointes, anguleux ou polygonal, & plein de suc; sa fleur est monopétale, en cloche, tubuleuse, nue, divisée en plusieurs segmens, placée sur l'ovaire, & garnie au-dedans d'un grand nombre d'étamines. Son ovaire dégénere en un fruit mou, pulpeux, & plein d'une multitude de semences.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Melocactus, Americana minor. Echinomelocactus, minor, lactescens, absque tomento, cylindris strictioribus*, Par. Bat. 136. *Ficoides, vel ficus Americana, spherica, tuberculata, lactescens, flore albo, fructu rubro pyramidali*, Cat. Hist. Beaum. H. A. 1. 105. *Melocarduus mamillaris minimus, sessilis uberior, spinulis imbecillioribus donatus*, M. H. 3. 171.
2. *Melocactus, India occidentalis*, C. B. P. 384. T. 653. *Echinomelocactus*, J. B. 3. 93. *Pomum spinosum opuntiatum*, Mont. Prod. 420. *Melo carduus sulcis rectis, spinis ad angulos appositis major*, M. H. 3. 170. *Ficoides occidentale spinosum, melonis facie costis erectis*, H. L. 670. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. II. p. 83.

Melocactus vient de μῆλον, *melo*, pomme, & de κάκτος, *cactus*, chardon, parce que le *melocactus* ressemble à une pomme, & est hérissé d'épine. On l'appelle aussi *echinomelocactus*, parce qu'il est couvert de pointes & d'épines, comme le hérisson, *echinus*.

Quoique ce fruit soit très-pierreux, on ne laisse pas que de le manger; il a une acidité qui le rend très-agréable au gout, & les habitans des contrées chaudes qui le produisent en font très-grand cas. On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.* Miller, *Diction.*

MELOCARDUUS ou MELOCACTUS. Voy. *Melocactus*.

MELOCARPUS, fruit de l'aristoloche, selon Blancard.

MELOCHIA. Voyez *Corchorus*.

MELOCHITES ou ARMENUS LAPIS. Voyez *Armenus lapis*.

MELOCORCOPALI *Scaligero*. *Corcopal Théveti. Lugd.* Arbre semblable au coignacier, qui porte un fruit fait comme le melon, d'un gout agréable, assez semblable à celui de la cerise, & tant soit peu catbartique. Ray soupçonne que ce pourroit bien être le même arbre que le *carcapuli*.

MELOCOTONEA, nom d'une espece de pêche.

MELON, μῆλον, *pomme, brebis, joue*; τὰ μῆλα, les amygdales. On entend encore par *melon* ou *mylon*, une maladie de l'œil dans laquelle cet organe est gonflé & sort de son orbite. Voyez *Oculus*.

MELOMELI, μελόμελι; miel imprégné de coings. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 29.

MELONGENA.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont monopétales, en molette, & divisées en plusieurs segmens; son fruit est charnu & contient des graines faites en rein.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Melongena, fructu oblongo violaceo*, T. 151. Boerh. Ind. A. 2. 70. *Mala insana*, Offic. Ger. 274. Emac. 345. *Mala insana Syriaca*, Park. Theat. 392. *Solanum pomiferum, fructu oblongo*, C. B. P. 167. Raii Hist. 1. 673. *Pommes qui rendent fou.*

On cultive cette plante dans les jardins; elle fleurit en été. Ses fruits sont d'usage. Dale.

Nous pensons avec Marcgrave que c'est le *belingel* des Portugais, le *tongu* d'Angola, & le *macumba* de Congo. Sur la ressemblance de son fruit avec celui de la mandragore, quelques modernes ont conjecturé que cette plante pourroit bien être la mandragore mâle de Théophraste, & conséquemment ils ont supposé que ces *pommes* étoient vénéneuses, & les ont appellées *mala insana*, pommes qui rendent fous; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elles ne sont rien moins que malfaisantes; elles n'excitent aucun symptome de folie, & les Espagnols & les Italiens les font entrer dans leurs sauces & dans leurs ragonts; elles ont le gout du citron. Marcgrave, Ray, *Hist. Plant.* p. 673.

Cette plante est soporative & rend fou; ce qui a fait donner à son fruit le nom de *mala insana*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Melongena, fructu oblongo, albo*, T. 151. *Solanum pomiferum, fructu instar mali rotundo, albo*, C. B. P. 167. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 170.

Cette espece a les mêmes propriétés que la premiere.

MEPOPEPO, *Potiron*.

Voici ses caracteres.

Le *potiron* convient en tout avec la courge, avec cette seule différence que son fruit est rond, cannelé, anguleux, divisé en cinq parties, & plein de semences plattes attachées à un placenta spongieux.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Melopepo, compressus*, C. B. P. 312.
2. *Melopepo, fructu maximo albo*, T. 106. *Pepo compressus major*, C. B. P. 311. *Pepo Indicus, compressus, maximus*, M. H. 2. 25.
3. *Melopepo, clipeiformis*, T. 106. C. B. P. 312.
4. *Melopepo, verrucosus*, T. 106. *Cucurbita verrucosa*, J. B. 2. 222. *Pepo minor verrucosus*, M. H. 2. 26.
5. *Melopepo, tuberosus & verrucosus*, T. 106. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Melopepo vient de *melo*, melon, & de *pepo*, courge, parce que le *potiron* tient de la forme du melon & de la nature de la courge.

Il est humectant & rafraîchissant; il passe pour pectoral, & sa graine est une des quatre semences froides. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MELOPLACUS, μηλοπλάκος, espece de gâteau fait avec des coings bouillis dans du vin, du miel, du poivre & d'autres ingrédiens à la discrétion du Cuisinier. Galien, *de Aliment. Facult. Lib. II. cap.* 27.

MELOSIS, μήλωσις; l'action de sonder une plaie ou un ulcere.

MELOTIS, μηλωτὶς, ou MELOTRIS, μηλωτρὶς, petite sonde, ou proprement sonde pour l'oreille.

MELUSI, *Mercure*. Ruland.

MEM

MEMBRANA, *Membrane*. Nous entendons par *mem-*

brane un tissu flexible de fibres, rangées ou ourdies les unes avec les autres, dans un même plan. Les *membranes* ont plus ou moins d'épaisseur, selon les fibres qui les composent, on le nombre des plans appliqués les uns sur les autres. Ces plans particuliers s'appellent lames, & ces lames se distribuent en externes, moyennes & internes.

En général, c'est de la différence des fibres qne dépend celle des *membranes*. On donne le nom de pellicules à de petites portions minces de *membranes*. C'est de ces pellicules qu'est composée une espece de substance particuliere, qu'on appelle substance cellulaire ou spongieuse, & qui unit les lames membraneuses les unes avec les autres. *Anatomie de Winslow*.

MEMBRANOSUS MUSCULUS, le même que le *Fascia lata*.

MEMBRUM, *Membre*.

MEMYCYLON ou ARBUTUS. ORIBASE, *Collect. Medic. Lib. V. cap.* 1.

MEMIGMENON, μεμιγμένον, nom d'un collyre que Celse décrit, *Lib. VI. cap.* 6.

MEMITHA. Il y en a qui conjecturent que le *memitha* des Arabes n'est autre chose que le *cerinthe*; mais Clusius prétend que c'est le *glaucium* des Grecs.

MEMPHITES LAPIS, Offic. Matth. 1388. *Memphites*, Aldrov. Mus. Metall. 707. *Sardonyx Arabica, aliis memphites*, Geoff. Prælect. 79. *Pierre de Memphis*. DALE.

C'est une pierre dont la substance est grasse, diversement colorée, de la grosseur d'une pierre ordinaire & qu'on trouve aux environs de Memphis.

On dit que si l'on broye cette pierre, & que l'on en répande la poudre sur les parties destinées à être coupées ou brûlées, elle communiquera au malade une insensibilité qui n'a point de suite fâcheuse. DIOSCORIDE, *Lib V. cap.* 148.

Depuis Dioscoride on ignore très-parfaitement ce que c'est que cette pierre. Boëtius dans son Chapitre de l'onyx, (dont le fond est noir ou bleu obscur, qui est terminé par un cercle blanc, & dont la superficie est plus ou moins blanchâtre,) dit que si l'on enleve la zone blanche, on appercevra une zone noire, faisant un nouveau lit. Quelques-uns appellent cette pierre, *pierre de Memphis*; mais les Jouailliers modernes lui ont donné le nom de *camehnia*, comme s'il avoient voulu la distinguer de la *pierre de Memphis*.

Le même Auteur cite dans un autre endroit le passage suivant de Ludovicus Dulcis.

On l'appelle *Memphites*, dit Ludovicus, parce qu'on la trouve aux environs de Memphis. Prise intérieurement ou macérée dans du vin, elle engourdit tellement les membres, qu'on en peut faire l'amputation, sans que cette opération soit douloureuse.

MEN

MENAGOGUS. Voyez *Emmenagogus*.

MENDESIUM, μενδήσιον; nom d'un onguent aromatique que Dioscoride a décrit, *Lib. I. cap.* 72.

MENDONI, ou *Methonica Malabarorum*.

MENDOSA SUTURA, la suture écailleuse du crane.

MENDOSÆ COSTÆ, *fausses côtes*.

MENAGETÆ. Fuchsius prétend que ce terme signifie dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 22. les grands cardamomes, ou les grains de Paradis.

MENINGOPHYLAX, μηνιγγοφύλαξ; instrument de Chirurgie dont on trouve la description dans Celse, *Lib.* 8. *cap.* 3. il sert à garantir les membranes du cerveau, lorsqu'on a percé un os du crane dans l'opération du trépan.

MENINX, μῆνιγξ; membrane en général: mais en Anatomie, c'est proprement la dure-mere, & la pie-mere, auxquelles on donne le nom de *Meninges*.

MENISPERMUM, ou *hederæ, monophyllos, convolvuli foliis, Virginiana*.

MENS, *ame*, ou esprit.

MENSES, *mois*, *regles*, on le *flux menstruel des femmes*.

Le *flux menstruel des femmes* se rapporte directement aux actions naturelles; dont le propre est, comme nous l'avons dit, de préparer les sucs, & la matiere qui doit entretenir les mouvemens vitaux; parce que cette évacuation débarrassant les vaisseaux du sang superflu & inutile, aide la circulation & la dépuration de celui qui y reste.

C'est par rapport à la trop grande abondance que les femmes ont de sang, & la structure particuliere de leur matrice, la conservation de leur santé, & la nourriture du fœtus, qu'elles souffrent chaque mois une hémorrhagie par l'utérus.

Il n'est pas possible de déterminer exactement la quantité de sang qu'elles perdent chaque mois; elle differe suivant l'âge, le genre de vie, l'habitude du corps; dans les commencemens elle est moins abondante que quelques années après. Les maigres & les sanguines perdent plus de sang que les grasses; & que celles qui sont d'un tempérament froid; celles qui font bonne chere & qui menent une vie oisive, que celles qui vivent sobrement, & font beaucoup d'exercice. Hippocrate dans la Section quinzieme du premier Livre des Maladies des femmes, évalue cette quantité à deux hemines, qui reviennent à une chopine de notre mesure; d'autre l'arbitrent à une livre; d'autres à une livre & demie.

Il n'y a pas d'autres causes du *flux menstruel* que la trop grande abondance du sang, dont l'évacuation est extrêmement nécessaire à la conservation de la santé.

Les Auteurs sont fort partagés sur la cause du *flux menstruel*; les uns l'attribuent au mouvement & aux phases de la Lune; d'autres à un ferment particulier à l'utérus. Quelques-uns ont recours à cet esprit directeur de nos fonctions, l'Archée de Van-Helmont. Il en est qui la font dépendre d'une loi de la Nature, sage autant que cachée. Pour nous, laissant à part ces principes inconnus, & totalement éloignés des lois que le sens commun a établies, nous n'admettons d'autre cause de cette évacuation qu'une fort simple, & qui se présente d'elle-même, c'est-à-dire une plénitude portée au-delà du nécessaire. Le tissu plus mou & plus lâche des parties solides, dont le corps des femmes est composé, & la petitesse du diametre de leurs vaisseaux est cause que les femmes ont plus de sang que les hommes.

Plus le systeme des fibres est ferme, plus elles ont de résistence, & de force pour pousser les liqueurs; & plus elles sont lâches & molles, moins elles ont de forces & de ressort pour faire avancer les fluides. Or la force du cœur & des arteres, est proportionnée à celle des fibres & à la capacité des vaisseaux. Les hommes qui ont le tissu des parties solides plus ferme & les vaisseaux plus grands, ont le pouls plus vif, plus plein, & plus vîte. Et les femmes qui ont les vaisseaux plus étroits, & les fibres molles, ont le pouls plus languissant, plus mou, & plus petit. Or tel est le pouls, tel est le mouvement progressif des liqueurs. Et tel est l'orifice des vaisseaux sécrétoires, telle est & la transpiration & la déperdition de l'humidité du sang; & comme les femmes ont la circulation moins vive, & les vaisseaux capillaires plus étroits que les hommes, il se fera chez elles une moindre transpiration, & par conséquent il y aura plus de plénitude de sang & des humeurs: ajoutez à cela que les femmes communément font moins d'exercice que les hommes, que selon Sanctorius, *Sect.* 5. *Aph.* 19. le travail du corps le rend plus léger, en lui faisant perdre beaucoup de son humidité: beaucoup d'autres raisons prouvent encore que la plénitude est la cause du *flux menstruel*.

Ordinairement les femmes qui font bonne chere, qui menent une vie oisive, qui sont plus maigres, & d'un tempérament plus humide, ont leurs regles plus abondantes, parce qu'elles ont plus de sang; au contraire les femmes grasses, dont le sang se ramasse moins dans les vaisseaux, qu'il ne se répand dans l'habitude du corps, les femmes de la campagne qui font beaucoup d'exercice, celles qui relevent de longues maladies, de couches, ou qui ont perdu beaucoup de sang par d'autres évacuations, les nourrices, ou les femmes grosses, n'ont point du tout de *flux menstruel*, ou bien en ont très-peu. Le sang qui s'évacue par l'utérus est un bon sang, rempli de suc nourricier, & totalement exempt de corruption.

C'est une erreur des Anciens, de croire que le sang qui fait la matiere du *flux menstruel* est corrompu, vénéneux. Elle n'est fondée que sur l'ignorance de la circulation du sang, & sur la fausse supposition que sans ces défauts la suppression n'auroit pas des suites si fâcheuses. Il est cependant vrai que le sang que perdent par l'utérus des personnes saines, est fluide & vermeil, avec cette différence qu'il est plus divisé dans les jeunes, & plus épais dans celles qui sont plus avancées en âge: mais s'il s'arrête plus que de raison dans les vaisseaux, il peut se mettre en caillots, devenir noir & fétide. La structure & la fabrique particuliere de l'utérus, est cause que le sang surabondant sort par ses vaisseaux plutôt que par tous les autres.

Telle est en effet la disposition de l'utérus, que les fibres & les vaisseaux dont il est composé, sont susceptibles d'une extension, & d'un développement prodigieux qui ne les empêche pas de se resserrer, & de revenir d'eux-mêmes à leur premier état; ce qui fait que le sang surabondant s'y porte aisément & s'y amasse. D'ailleurs les veines & arteres, que cette partie reçoit des spermatiques & des hypogastriques, se partagent en une infinité de rameaux qui se répandent sur l'utérus & le vagin, dont la situation est très-éloignée d'être droite, ou pour mieux dire, qui rampent à replis tortueux, & font mille courbures, & qui de très-petits qu'ils sont dans les femmes qui ne sont pas grosses, s'étendent, & s'élargissent à mesure que le fœtus & l'utérus croissent ensemble. Et en effet, si la disposition des vaisseaux de la matrice n'étoit point telle, il seroit impossible qu'elle suivît l'augmentation du fœtus, sans crainte que ses vaisseaux se rompissent. De plus les membranes qui forment les parois internes & externes de l'utérus, & dans lesquels les vaisseaux sanguins se répandent, sont entierement dépourvues de graisse; ce qui facilite leur extension, & leur ouverture.

Ajoutons encore, que l'aorte inférieure est beaucoup plus grosse chez les femmes que chez les hommes, à cause de la nourriture du fœtus. Nous remarquerons aussi, que s'il est si difficile au sang de remonter perpendiculairement, il lui est encore beaucoup plus difficile de remonter dans les veines spermatiques, tant à cause de leur situation perpendiculaire, que de la longueur & des replis tortueux de ces veines. Enfin, comme les valvules qui se rencontrent dans les veines des autres parties du corps, aident merveilleusement la circulation du sang, & l'empêchent de s'arrêter, leur défaut, au contraire, dans les veines de l'utérus, fait que le sang y circule avec plus de peine, & que son amas dans les grands vaisseaux, pese sur les plus petits & les capillaires, dont il étend & force les tendres orifices. S'il arrive donc qu'il s'amasse dans l'utérus plus de sang que les vaisseaux n'en peuvent contenir, & que la force du cœur & des parties solides n'en peut pousser; il n'y a point de partie d'où il ait plus de peine à revenir au centre, & plus de facilité à se ramasser, que dans l'utérus: ce qui fait qu'il s'accumule peu à peu dans les vaisseaux, & qu'il remplit & gonfle les sinus de cette partie, jusqu'au point de faire crever leurs extrémités, qui s'ouvrent obliquemment dans l'intérieur de l'utérus, & de leur faire répandre le sang qu'elles contiennent.

La stagnation du sang dans les vaisseaux capillaires de l'utérus, n'est point la seule cause de son éruption; la contraction convulsive des parties du corps y contribue beaucoup.

C'est une observation constante en pratique, que toute éruption critique considérable de sang, est précédée & accompagnée de refroidissement des extrémités, de douleurs de dos, de gonflement de bas-ventre, de resserrement de la même partie, d'abbatement, & de pésanteur du corps; car selon l'*Aphorisme* 39. *de sa sixieme Section*, Hippocrate a observé que la trop grande plénitude de sang cause des contractions spasmodiques, qui empêchant la liberté de la circulation dans les capillaires des extrémités, obligent les liqueurs de refluer dans les grands vaisseaux, & de les remplir trop; ce qui ne peut arriver, sans qu'ils se contractent plus vîte & plus fortement, comme l'indique le pouls grand & dur qui accompagne toute hémorhagie considérable; & le sang trouve d'autant plus de facilité à ouvrir les veines de l'utérus, vers lesquelles il est poussé avec beaucoup plus d'impétuosité que de coutume, qu'il y trouve un obstacle dans celui qui y est déja amassé. L'évacuation menstruelle se fait, tant par les vaisseaux du vagin que ceux de l'utérus.

C'est une grande question entre les Anatomistes, de savoir si les regles sortent par les vaisseaux de l'utérus, ou ceux du vagin. L'une & l'autre opinion a des Partisans qui en appellent également à l'expérience oculaire; pour moi, je n'ai aucun doute que cette évacuation ne se fasse par les vaisseaux de ces deux parties. Cependant comme l'utérus reçoit beaucoup plus de vaisseaux que le vagin, & que les veines spermatiques qui se distribuent dans l'ovaire sont tortueuses: je me crois fondé à dire, que les grandes hémorrhagies, telles que celles qui causent l'avortement, se font par les vaisseaux de l'utérus, & l'*écoulement menstruel* par ceux du vagin. Une autre question que les Auteurs ont aussi laissée indécise, c'est de savoir si les regles sortent des arteres ou des veines; & il n'est pas aisé de la résoudre. Cependant comme elles coulent goute à goute, j'aimerois mieux dire qu'elles sortent des veines que des arteres, surtout après ce qu'on a dit dans l'*Anatomie* de Fantoni; que le souffle poussé dans les veines de l'utérus, passe aisément dans sa cavité & celle du vagin; & parce qu'il est certain que les membranes des veines s'ouvrent plus aisément que celles des arteres. Les causes qui font sortir le sang aux femmes par périodes réglés, sont purement mécaniques. Plusieurs Auteurs regardent la Lune comme cause de ces retours réglés, parce qu'ils reviennent ordinairement dans une phase déterminée de cette Planette. Mais il est pitoyable de prétendre qu'un Astre est la cause d'un effet; parce que cet effet se repete dans un mois, un jour, ou un heure déterminée. Il est bien plus raisonnable de dire que la chose se passe de la maniere suivante. Comme le sang circule plus lentement dans les femmes, & que leur transpiration est plus languissante que celle des hommes, il est indispensable qu'il s'amasse tous les jours quelque peu de suc ou de sang superflu, qui cause ainsi chaque jour une augmentation de plénitude. Supposons à présent, que la rupture des vaisseaux de l'utérus demande que la plénitude aille à une livre & demie, & que cette plénitude ait besoin d'un tems pour parvenir à ce point déterminé, par exemple, de vingt-huit jours, il s'ensuit manifestement, que ce n'est point le tems qui est la cause directe de l'écoulement, mais qu'il faut une certaine mesure de tems, pour que la plénitude augmente au point d'exciter des convulsions, & de causer la rupture des vaisseaux de l'utérus. La quantité de sang que les femmes perdent chaque mois, peut donc faire trouver aisément combien elles en amassent chaque jour, & de suc nourricier superflu, & faire aussi connoître quelle quantité elles en doivent perdre. L'évacuation menstruelle est avantageuse à la santé des femmes.

Cette vérité est établie par une expérience journaliere; car lorsque

lorſque cette évacuation ſe fait bien, la ſanté des femmes va à merveille: mais le moindre dérangement qu'elle ſouffre, ſoit qu'elle excede ou diminue, leur cauſe une infinité de maladies. On peut conſulter ce qu'en dit Hippocrate dans l'*Aphoriſme* 57. *de la cinquieme Section*, je me contenterai de rapporter le paſſage ſuivant de Galien, dans ſon Traité *de Veneſectione adverſus Eraſiſtratum*. « La nature n'a-t'elle pas le « ſoin de débarraſſer chaque mois les femmes du ſang « ſuperflu qu'elles ont amaſſé dans cet intervale? Car les « femmes n'aïant pas de grands travaux à faire dans leurs « maiſons, ni de violens exercices du corps, & n'étant « pas expoſées aux fatigues du dehors comme les hom« mes, il faut qu'elles amaſſent beaucoup d'humeurs ſu« perflues, & ſans doute regarder l'évacuation de cette « plenitude, comme un remede que la nature oppoſe aux « ſuites fâcheuſes qu'elle pourroit avoir. » Car l'égalité, la liberté, & la regle de la circulation, d'où depend l'intégrité de toutes les parties, & de toutes les fonctions, demandent une quantité déterminée & proportionnée de ſang, laquelle ne peut pécher par excès ou par défaut, que le mouvement des liqueurs, d'où dépend la ſanté, ne ſoit néceſſairement dérangé.

La trop grande abondance de ſang, qui eſt la ſuite néceſſaire de la ſuppreſſion des regles, empêche la circulation, & affoiblit la force, le reſſort, & la contraction du cœur & des vaiſſeaux; & de-là s'enſuivent de dangereuſes ſtaſes, ſtagnations, ou congeſtions de ſang, ou obſtructions des viſceres, ſources fecondes de maladies chroniques.

La diminution ou la ſuppreſſion totale des regles, cauſe aux femmes une infinité de maladies, qui varient ſuivant la partie qui eſt attaquée. Si le ſang ſe rallentit dans la tête, il cauſe la mélancolie, des douleurs aiguës de cette partie, le vertige, la dureté de l'ouie, la pâleur, l'aliénation d'eſprit, quelquefois même l'apoplexie; s'il s'amaſſe dans la poitrine, il cauſe la difficulté de reſpirer, l'aſthme, la toux, le crachement de ſang, la palpitation du cœur, la ſyncope; dans le ventricule & les inteſtins, des gonflemens, des borborygmes, des rots, des inquiétudes; dans les hypocondres, des tranchées, & des vomiſſemens de ſang; dans les viſceres du bas-ventre, la cachexie, la péſanteur de tout le corps, le ſcorbut, la jauniſſe, des affections hyſtériques, le pourpre, l'enflure des piés & des mains, des varices dans les veines; dans la matrice enfin, l'inflammation, les fleurs blanches, des moles, des fauſſes couches, tous accidens qu'on prévient par la ſaignée faite à propos, ou par le rétabliſſement de l'évacuation menſtruelle. Nous renvoyons ceux qui veulent voir le détail de ces maladies, & les remedes qui ſervent à les combattre, à l'article *Uterus*.

C'eſt aux environs de la quatorzieme année que les regles commencent à couler, & vers la quarante-neuvieme qu'elles ceſſent; ces deux périodes expoſent les femmes à beaucoup d'accidens.

Le flux menſtruel commence aux environs de quatorze ans, parce qu'on mange alors & qu'on digere en plus grande quantité, qu'on fait plus de ſang, qu'il eſt moins ſéreux, & que l'accroiſſement du corps en conſomme moins; auſſi le commencement de cette évacuation guérit-il ſouvent de pluſieurs maux, que cauſoit dans les premieres années l'abondance de ſéroſité. Le flux menſtruel ceſſe vers la cinquantieme année, parce qu'alors les fibres ſont devenues plus roides, que les orifices des vaiſſeaux capillaires ſe ferment, & que les mouvemens ſpaſmodiques de la nature, qui ſont les mobiles ordinaires des évacuations ſanguines commencent à manquer. Si l'on ne diminue donc la plénitude par la ſaignée faite à tems, ou par des évacuations faites par les urines ou la tranſpiration; les femmes qui approchent de cinquante ans ſont expoſées à des maladies fâcheuſes & longues.

Les femmes ne ſont pas ſeules ſujettes à des évacuations critiques: les hommes qui amaſſent beaucoup de ſang ſuperflu y ſont également expoſés, & elle ſe fait chez eux par les veines hémorrhoïdales. Comme c'eſt le relâchement, la flexibilité, la molleſſe des fibres, & la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, qui cauſent la plénitude chez les femmes; & ſont qu'elles ſouffrent avec utilité une évacuation de ſang périodique; de même les hommes, dont les fibres ſont également tiſſues, ſont attaqués de plénitude qui leur fait répandre par les veines de l'anus le ſuperflu de leur ſang.

Il y a beaucoup plus de perſonnes attaquées d'hémorrhoïdes, qu'on ne ſe l'imagine communément; ce que les Medecins ſavent parfaitement. Ceux qui ſont principalement ſujets à cette évacuation; ſont les perſonnes ſucculentes, belles de viſage, qui ont la chair ſpongieuſe; parce que cette diſpoſition du corps eſt inſéparable d'une foibleſſe de pouls, & d'une petiteſſe de vaiſſeaux ſécrétoires, qui empêche la diſſipation des ſucs de répondre à la quantité de ceux qui ſe forment de nouveau. Dans la jeuneſſe, ces ſortes de gens ſont ſujets aux ſaignemens de nez, & même ont de la diſpoſition au crachement de ſang, & dans un âge adulte, ils ſont attaqués d'hémorrhoïdes qui fluent plus ou moins, ſoit pour le tems ou la quantité, à raiſon de celle qui s'amaſſe dans les vaiſſeaux.

Le flux hémorrhoïdal eſt très-ſalutaire, parce qu'il dégage le corps de la plénitude, & le garantit des accidens auxquels elle l'expoſe.

Les avantages qui reviennent du flux hémorrhoïdal ſont ſi grands, que ce n'eſt pas ſans raiſon que les Anciens l'ont appellé flux d'or. D'autres le regardent comme l'opération de la nature victorieuſe, & le garant d'une longue ſanté, & d'une vieilleſſe heureuſe. Il n'y a donc rien de plus dangereux que de ſupprimer ou de diminuer cette opération ſalutaire, par un mauvais régime ou des remedes à contre-tems; car on expoſe le malade à des obſtructions opiniâtres, & des engorgemens de viſceres, & aux ſuites de ces affections qui ſont la cachexie, l'hydropiſie, la pierre, les gonflemens convulſifs, la mélancolie, la colique convulſive, la goute ſciatique, toutes maladies que guérit cet écoulement procuré à tems & avec prudence. Mais il faut bien diſtinguer entre le flux ſalutaire des hémorrhoïdes, & qui eſt conſtamment tel, parce qu'il eſt cauſé par l'abondance de ſang, & qu'il en eſt le remede; & le flux hémorrhoïdal que produit la diſpoſition contre nature des viſceres du bas-ventre. L'on voit tous les jours les cachectiques, les hypocondriaques, & les hydropiques ſujets au flux hémorrhoïdal: mais non-ſeulement cette évacuation ne leur eſt pas toujours ſalutaire, elle leur eſt même ſouvent nuiſible, ſurtout lorſqu'elle ſe fait en trop grande abondance. La conſervation de notre corps, extremement corruptible de lui-même, depend de la liberté de la circulation du ſang, & la liberté de la circulation du ſang de la convenance des choſes qui ſont entrées dans le corps, qui y ſont retenues ou qui ſont portées dehors. Les fonctions vitales conſiſtent dans le mouvement des parties ſolides & fluides, & ces mouvemens ne peuvent ſubſiſter ou continuer long-tems, s'ils ne ſont conſtamment entretenus par une matiere que les fonctions naturelles fourniſſent; or ces dernieres ſe bornent à préparer les alimens convenables dont on a fait uſage, & à régler les excrétions & les ſécrétions, conformément au beſoin du corps. Ce qui entre dans le corps & ce qui en ſort a donc beaucoup de force pour la conſervation ou la deſtruction de la ſanté, & pour l'établiſſement des cauſes des maladies. Le Medecin ne peut donc les examiner avec trop d'attention. Voyez *Diæta*.

Il eſt conſtant par l'expérience, que dans la ſuppreſſion des regles par quelques cauſes que ce ſoit, le ſang qui devoit s'évacuer par les voies naturelles, ſe porte à d'autres parties, & produit ordinairement des hémorrhagies. Nous liſons dans Horſtius, *Præf. ad. Part. II. Obſ. Schenkii, Lib. IV.* que le ſang regorgea & ſortit par les oreilles à une perſonne dont les regles étoient ſupprimées. Houllier, *in Comment. in Lib. II. Sect.* 2. *Coac. Prænot.* & Jean Rhodius, *Cent. III. Obſerv.* 51. aſſurent

avoir vu sortir le sang menstruel par les gencives, & les alvéoles des dents. Mais un accident plus fréquent c'est que rompant les veines de l'estomac, il soit rendu par le vomissement. Voy. Hippocrate, *Lib. I. de Morb. Mul.* Forestus, *Lib. XVI. Obs.* 24. Panarolus, *Pentecost.* 1. *Observ.* 6. Rodericus à Castro. *de Morb. mul. Lib. I. c.* 3. Hoechstetterus, *Observ. Dec.* 2. *Casu Sept.* Stalpart, Vander Wiel, *Cent. II. Observ.* 17. & beaucoup d'autres Auteurs. Il arrive quelquefois que le sang qui ne peut sortir par la matrice se porte avec une impétuosité considérable aux poumons dont il ouvre les vaisseaux, alors on le rend par la toux. On trouve des exemples de ce fait dans Houllier, *de Morb. inter. Lib. I. cap.* 29. dans Rhodius, *Cent. III. Observ.* 30. & dans Salmuthus, *Cent. II. Observ.* 18. Lorsque les femmes âgées perdent leurs regles, il leur arrive fréquemment de rendre du sang avec les urines. Ce sang est partie fluide, partie engrumelé, & vient tous les mois.

Un Medecin n'a pas besoin de beaucoup d'intelligence pour s'appercevoir que ces évacuations du sang menstruel, par des issues extraordinaires sont nécessairement dangereuses, & mal-saines. Plus les parties offensées seront nobles, & nécessaires à la vie, plus le danger sera grand. Si le sang se porte sur les poumons, & que ce viscere si important en soit affecté; il s'ensuivra promptement l'exulcération & la phthisie. Il y a à ce sujet dans la *Medecine Méthodique* de Prosper Alpin, un passage remarquable: il arrive, dit cet Auteur, au flux menstruel d'être supprimé par des pertes considérables, ou par de longues maladies. Si cette suppression dure pendant un tems considérable, la malade sera exposée à des symptomes terribles. Elle sera attaquée ou d'un crachement de sang, que la phthisie ne tardera pas de suivre, ou de quelqu'autre accident semblable. C'est ainsi que j'ai vu périr une jeune Dame de distinction appellée Emelie; ses regles ayant été supprimées à la suite d'un long chagrin, elle eut un crachement de sang accompagné d'une toux continuelle, & d'une fievre légere qui l'emporterent au bout de quelques mois. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. I. de Morb. Mul.* que le sang *menstruel* retenu dans la matrice pendant deux mois regorge vers les poumons, & produit la consomption avec toutes ses suites. Si le sang vient à se loger, & à se corrompre, ou à se coaguler entre les membranes très-sensibles de l'estomac, il s'ensuivra une inflammation dangereuse à ce viscere, ou une fievre hectique. S'il se fait jour, & qu'il sorte, les vaisseaux auront tellement été distendus & déchirés, surtout si la rate étoit auparavant en mauvais ordre, qu'ils ne pourront plus être consolidés, & que des vomissemens abondans & fréquens termineront la vie de la malade.

On trouve dans le *Miscellanea des Curieux de la Nature Dec. I. An.* 1. *Observ.* 85. un exemple d'épilepsie, & un autre d'une perte opiniâtre de la mémoire, à la suite d'une rétention des regles. L'expérience nous apprend encore que la même cause produit des maladies hystériques par les agitations violentes où elle met le systeme nerveux. Ceci est confirmé par Hippocrate, *Lib. de Morb. Mul.* On trouve encore dans les mêmes *Miscell.* que nous venons de citer, *Dec.* 2. *An.* 1. *Obs.* 79. un exemple d'hydropisie de la matrice, produite par une suppression des regles. Nous savons aussi que les exulcérations violentes, & même les tumeurs skirrheuses à cette partie, n'ont point quelquefois d'autre cause. Les parties extérieures du corps ne sont pas à l'abri des effets de la suppression des regles. Il en naît fréquemment la gale, l'éléphantiasis, les charbons, les érésipeles, & les tumeurs skirrheuses.

Si la suppression des regles expose les jeunes femmes à tous ces accidens, les femmes âgées les encourent par leur cessation. J'en ai vu qui avoient plus de cinquante ans, mais qui étoient à la vérité d'un tempérament sanguin dont les évacuations menstruelles étoient auparavant abondantes, & qui menoient une vie molle, oisive & sédentaire, attaquées de cardialgies violentes, accompagnées de douleur & de chaleur aux environs des parties précordiales, au dos & aux épaules, surtout pendant la nuit, pour avoir négligé la saignée. D'autres ont ressenti des douleurs insupportables & une chaleur violente aux articulations; ou ont en des fievres érésipélateuses; ou ont été affligées de doulenrs néphrétiques, accompagnées de sensations cruelles aux reins qui se terminoient par la formation de concrétions calculeuses. Des femmes ont eu à soixante ans passés un pissement de sang ou une évacuation menstruelle immodérée, qui a dégénéré en phthisie. Celles qui ont essuyé de longs chagrins, souffrent assez ordinairement des douleurs à l'hypocondre gauche, accompagnées de chaleur & de mal-aise aux parties précordiales, symptomes suivis d'un vomissement violent, ou de la maladie noire d'Hippocrate. On a trouvé à l'ouverture des cadavres de ces malades, la rate large, corrompue, les *vasa brevia* de l'estomac ouverts, & du sang épanché de ces vaisseaux dans l'iléum. Une Dame de haute naissance cessa d'être réglée à cinquante-trois ans; elle fut tourmentée pendant six mois de vomissemens continuels & violens. Ses piés & ses mains s'enflerent. Mais l'on parvint à dissiper ces symptomes, par la saignée, & les autres remedes convenables. FREDERIC HOFFMAN.

Je pense que dans l'écoulement menstruel le sang sort par les extrémités des arteres de la matrice, dans l'endroit où elles s'embouchent dans les veines, & que cette évacuation périodique ne provient point de la force avec laquelle le cœur agit dans sa contraction sur le sang circulant; mais de l'impulsion subséquente des arteres qui venant à se resserrer forcent le sang à sortir de leur capacité pour entrer dans les veines qui lenr sont continues. Aussi remarquons-nous que toutes les fois que la force & la contraction des arteres sont affoiblies à un certain degré, dans les tempéramens lâches & cachectiques, les regles pechent en quantité. De-là vient évidemment que les astringens comme les amers, le quinquina, l'acier & toutes les méthodes & les médicamens qui tendent à fortifier les fibres, les vaisseaux & les visceres, & à augmenter leur élasticité & leur contraction, prudemment ménagés, provoquent l'écoulement menstruel, & dissipent les maladies qui naissent de sa suppression. Voyez les articles *Cachexia*, *Chlorosis*, *Fibra* & *Uterus*.

Je ne finirai point cet article sans faire mention de quelques idées superstitieuses qui ne font point honneur à l'esprit humain. Columella rapporte que Démocrate assuroit dans son Livre de l'Antipathie, que si une femme qui avoit ses regles, faisoit trois fois le tour de chaque quarré d'un jardin, les piés nuds, & la tête échevelée, elle tuoit toutes les chenilles, & tous les insectes qui s'y trouvoient. Mais pour rendre à Démocrate la justice que nous lui devons, nous ajouterons qne les livres qu'on lui attribuoit de son tems étoient les productions d'un certain Egyptien appellé Delus ou Bolus.

Si l'opinion ridicule que nous venons de rapporter, étoit indigne de Démocrate; il étoit digne de Paracelse, de regarder le sang menstruel, comme le plus puissant des poisons, & d'assurer que le diable en produisoit des araignées, des puces, des escarbots, des chenilles, & tous les autres insectes dont l'air & la terre sont peuplés. Cet entbousiaste qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans sa plus tendre jeunesse, toutes les marques de virilité, n'échapoit aucune occasion de décrier un sexe qui lui rappelloit continuellement son état, auquel il ne pouvoit procurer de plaisir, & dont il ne pouvoit en recevoir.

MENSIS PHILOSOPHICUS, *Mois Philosophique* ou *Chymique*; c'est une espace de tems fort indéterminé. Les uns font le mois philosophique de trois jours & de trois nuits, d'autres de dix, quelques-uns de trente; mais la plupart de quarante. Voyez *Menstruum*.

MENSTRUA. Voyez *Menses*.

MENSTRUATIO, l'action d'exposer un corps à un menstrue.

MENSTRUUM, *menstrue.* Le terme *menstrue* est barbare; il signifie un corps, qui appliqué avec art à un autre, le divise subtilement; ensorte que les particules du dissolvant soient intimement mêlées avec celles de celui qui étoit à dissoudre. Le dissolvant s'appelle *menstrue*; parce que dans son application au corps à dissoudre, les premiers Chymistes se servoient d'un feu modéré, d'un mois philosophique, ou de quarante jours; de-là est venu la façon de dire, dissolvant menstruel, & enfin le mot *menstrue.*

Une des propriétés d'un *menstrue*, c'est de se dissoudre lui-même uniformément pendant son opération sur le corps à dissoudre. Lorsque la solution est faite, il arrive quelquefois que le dissolvant & le corps à dissoudre se séparent. La solution suppose que les parties divisées du dissolvant, s'insinuent entre les parties du corps à dissoudre, les divisent & les écartent, d'où il s'ensuit que l'action d'un *menstrue* est fort différente de celle des instrumens méchaniques qu'on emploie à la séparation, comme le couteau, l'épée ou la scie. Ces corps ne se divisent point eux-mêmes en divisant les autres, mais restent presque entiers. Si l'on pouvoit former quelques conjectures sur l'action d'un *menstrue*, on imagineroit que chacune de ses particules prise séparément, agit comme un instrument méchanique, en vertu de sa grosseur, de sa figure, de sa dureté & de sa pesanteur. Tout *menstrue* est nécessairement divisé en particules indiscernables, & par conséquent est fluide, quand il agit ou dissout; & lorsque la solution est faite, le dissolvant & le corps à dissoudre doivent former un même fluide.

La coutume a donné le nom de *menstrue* à plusieurs corps durs & consistans; quoique dans cet état ils ne puissent agir en qualité de dissolvans. C'est pourquoi les Chymistes ont divisé les *menstrues* en solides & en fluides.

Les *menstrues* secs ou solides peuvent être distribués derechef en cinq classes.

1°. Les six métaux, l'or, le plomb, l'argent, le cuivre, le fer & l'étain qui agissent l'un sur l'autre, & peuvent se mêler intimement, lorsqu'on les a mis en fusion sur le feu, ensorte qu'ils ne font plus qu'une masse homogène en apparence, dans laquelle les particules d'un des métaux sont distribuées uniformément entre les parties de l'autre; ensorte que si on a mêlé dix onces d'argent avec une once d'or, & que l'on donne un grain de ce mélange à un Essayeur, il trouvera que ce grain contient dix parties d'argent, & une partie d'or. Et c'eût été la même chose, proportion gardée, si l'on eut mêlé cent parties d'argent avec une partie d'or. Ainsi l'on peut distribuer la plus petite particule d'or dans une masse immense d'argent, ensorte que la plus petite particule déterminable d'argent contiendra une particule d'or qui sera à elle, comme la quantité totale d'argent est à la quantité totale d'or mêlé; la particule d'or sera divisée, mais ne sera point altérée, non plus que les particules d'argent entre lesquelles elle séjournera. 2°. Les demi-métaux, comme l'antimoine, le bismut, le cinnabre, les marcassites, qui fondus se mêlent l'un avec l'autre, ou avec les métaux; mais après le mélange la plus petite particule des métaux cesse d'être malléable, & se réduit aisément en poudre. 3°. Les sels secs, comme l'alun, le borax, le nitre, le sel ammoniac, le sel marin, le vitriol, les alcalis fixes, & le mercure sublimé, que le feu divise subtilement, & qui peuvent se mêler intimement l'un avec l'autre, avec les métaux, les demi-métaux, & autres substances. 4°. Les corps fossiles, durs, sulphureux, comme le soufre vif, le soufre commun, l'arsenic, l'orpiment & le cobalt. 5°. Les substances que les Affineurs appellent ciment, qui consistent en sels, soufres & briques, réduits en poudre seche; & qu'on répand entre les lames des métaux, pour leur donner de la couleur; ou pour les séparer les uns des autres.

Quelques *menstrues* abandonnés à eux-mêmes après la solution, forment une masse dure, qui quoique composée paroît d'une nature & simple & uniforme. Ainsi le plomb fondu & l'étain fondu s'unissent comme l'eau avec l'eau, ou le mercure avec le mercure. Il en est de même de tous les métaux, & de quelques-uns des demi-métaux. Ainsi en mettant un scrupule de régule d'antimoine sur une livre d'étain fondu, la masse froide qui en résultera paroîtra uniforme, mais sera tout-à-fait fragile: ainsi l'alcali fixe s'unit avec le sable dans le feu. Le soufre & le mercure broyés ensemble, se mettent en une poudre noire & seche, qui donne par la sublimation un corps simple en apparence, qu'on appelle cinnabre. Plusieurs *menstrues* fluides dissolvent intimement des masses solides & deviennent après la solution un corps dur, & quelquefois sec. Ainsi presque tous les *menstrues* des métaux; forment chacun avec leur métal; un vitriol solide: le vinaigre fort distilé se sépare de son eau, & forme une masse seche & dure, lorsqu'il a dissout des coquilles, des écailles, de la chaux, & d'autres substances pierreuses.

Il y a un grand nombre de *menstrues* qui ont une forme liquide, avant que d'agir en dissolvant, comme le vinaigre, l'eau, les esprits salins, acides, alcalins, & composés, les huiles alcalines par défaillance, &c.

Quelques *menstrues* deviennent liquides après la solution, & continuent de l'être avec le corps dissous. L'on a dans la dissolution des cinq métaux avec le mercure simple, une pâte molle qu'on peut délayer indéfiniment, en ajoutant du mercure de plus; mais il n'y a presque aucune méthode connue de donner de la solidité à cet amalgame: tous les acides liquides se sechent difficilement, lorsqu'ils ont dissous des métaux, & que le rapport qu'ils ont avec ces métaux dissous est fort grand; ce qui a fait imaginer à plusieurs que ces solutions étoient des huiles métalliques fixes, & ils y ont cherché des secrets importans, mais en vain; car tout le résultat de cette opération est d'amasser des sels acides en grande quantité autour des métaux. Il est maintenant aisé d'appercevoir que la plupart des *menstrues* unissent les corps & les séparent. Car après la dissolution les particules du *menstrue* s'unissent ordinairement avec celles du corps à dissoudre, & produisent avec elles un nouveau corps composé, dont la nature est quelquefois très-différente du corps simple résolu. Cependant les parties du dissolvant ne se touchent plus les unes les autres, après la concrétion, mais sont séparées par l'interposition des particules du corps dissous; & les particules qui constituoient auparavant le corps à dissoudre sont séparées par l'interposition des particules du dissolvant.

Il s'ensuit de-là évidemment que les parties du *menstrue* s'appliquent aux parties du corps à dissoudre, & qu'il y a une certaine cause qui contraint les parties du dissolvant de s'écarter les unes des autres, & de se distribuer entre les parties du corps à dissoudre, plutôt que de demeurer dans leur premier état. Il s'ensuit encore qu'il doit aussi y avoir une cause qui contraigne les parties du dissolvant maintenant séparées, de demeurer unies aux parties du corps à dissoudre, plutôt que de laisser les particules tant du dissolvant que du corps à dissoudre, suivre leur affinité naturelle, se joindre & former deux corps homogenes séparés.

Il faut chercher cette cause tant dans le corps dissolvant que dans le corps à dissoudre; car l'action est réciproque. Ainsi lorsque l'eau régale a dissous trois fois son poids d'or, & l'a réduit en une liqueur jaune, les particules de l'or sont unies à l'eau régale & y demeurent suspendues, quoique l'or soit dix-huit fois plus pesant que l'eau régale. Il y a donc une puissance mutuelle & correspondante agissante entre les particules de l'or & de l'eau régale, en vertu de laquelle elles s'unissent & se retiennent les unes les autres; autrement les parti-

cules d'or se précipiteroient, les salines les couvriroient, & l'eau flotteroit sur celles-ci.

Si l'on pouvoit déduire cet effet de la similitude des substances, nous dirions que la dissolution se fait par une certaine force innée des parties du *menstrue*, pour attirer plutôt que pour repousser les parties du corps résolu: mais cette opération n'est point mécanique, c'est plutôt une sympathie ou tendance à l'union. Aussi dans une solution violente, l'agitation, la chaleur, le tumulte & le sifflement cessent, lorsque toutes les parties du dissolvant sont unies à celles du corps à dissoudre, comme il paroît en jettant un morceau de fer dans de l'eau-forte affoiblie qui en est déja soûlée.

Tout le dissolvant n'agit jamais à la fois sur tout le corps à dissoudre. Les particules seules du dissolvant qui touchent celles du corps à dissoudre, agissent d'abord; elles s'écartent ensuite, & d'autres particules du *menstrue* s'appliquent elles-mêmes à d'autres particules du corps à dissoudre.

Ainsi la partie du *menstrue* agit sur la partie du corps qu'elle frappe, & la sépare: mais il se fait dans cette séparation un conflict qui produit un grand mouvement dans le *menstrue*, & ce mouvement du *menstrue* donne lieu à d'autres particules que les premieres de s'appliquer au corps à dissoudre & d'agir.

Le feu excite, hâte & augmente certainement l'action des *menstrues*; car dans les froids excessifs les solutions ne se font point ou se font très-lentement; pour les hâter on n'a qu'à se servir du feu. Quelques *menstrues* veulent être mis dans une grande chaleur, avant que d'agir; le mercure ne dissout les métaux que quand il est extremement chaud; pour peu que l'eau soit chaude, elle dissout facilement le sel ammoniac & le sel de tartre. Quelques *menstrues* demandent pour agir une chaleur modérée; & si vous augmentez la chaleur, loin de dissoudre, ils coaguleront. Ainsi l'eau chaude dissout les blancs d'œufs, & l'eau bouillante les coagule.

Les effets du feu me semblent se réduire, 1°. A pousser, mouvoir & agiter le *menstrue*, d'une maniere purement mécanique. 2°. A étendre la substance de tous les corps. 3°. A séparer leurs parties & à les écarter les unes des autres. La chaleur augmente presque toujours pendant la solution, & même l'action de ces *menstrues* qui engendrent un grand degré de froid dans la solution, s'augmente par la chaleur; ainsi le sel ammoniac se dissout très-promptement dans l'eau chaude.

De l'action des Menstrues.

Les changemens opérés dans les corps par la force résolutive des *menstrues*, paroissent dépendre en grande partie de l'action des petits corpuscules du *menstrue* qui s'attachent fortement aux petits corpuscules qui composent le corps à dissoudre. Il n'est presque pas possible de les attribuer à quelque altération essentielle causée par le *menstrue* dans les particules du corps à dissoudre; car quoique les métaux purs, tels que l'or, l'argent & le mercure, paroissent entierement altérés par la dissolution; cependant on parvient aisément à les séparer des *menstrues* en forme de chaux, qui mise sur le feu redonne le métal sans être altéré. D'où il s'ensuit que tout l'effet des *menstrues* se borne à s'attacher aux surfaces des particules métalliques, lorsqu'elles sont divisées; nous pourrions le démontrer par un grand nombre d'exemples.

On nous objectera peut-être que la solution produit de nouveaux corps, & l'on nous dira qu'en dissolvant du plomb rouge dans du vinaigre distilé, on a le sucre de plomb, l'acide du vinaigre étant attiré entre les particules de plomb; & l'on ajoutera que ce sel de vinaigre distilé dans une retorte à un feu violent, loin de rendre l'esprit de vinaigre, donne une liqueur particuliere qui s'enflamme sur le feu. Je conviens de ce fait, & je sai qu'il y en a plusieurs autres semblables. Mais il faut observer qu'il n'est pas toujours possible aux particules adhérentes du *menstrue* de se débarrasser; qu'elles sont quelquefois contraintes de demeurer unies; ce qui a fait imaginer à quelques-uns que la nature des corps étoit détruite, lorsqu'il n'y avoit d'altération que dans l'apparence, & union de certaines particules à d'autres, sans altération essentielle.

Une lancette nue & tirée de sa châsse paroît certainement avoir la propriété de diviser; mais cette lancette renfermée dans sa châsse ou un couteau dans son étui, perdent en apparence cette propriété, quoique l'un & l'autre corps soit le même, & conserve la propriété de diviser en réalité. Plus il sera facile de tirer ces corps l'un de son étui, l'autre de sa châsse, plus il sera facile de mettre en évidence la propriété qu'ils ont de couper; mais s'il arrivoit que l'étui s'unît si fortement à la lame, qu'il ne fût pas possible de les séparer, aurions-nous droit d'assurer que la lame ne subsiste plus. Si l'on dore un petit cylindre d'argent pur, & qu'on le mette dans de l'eau-forte, l'argent sera parfaitement dissous & laissera une pellicule d'or creuse, entiere, d'une couleur noire & flottante dans le *menstrue*, lorsque les parties acides du vinaigre sont unies à de certaines parties de plomb; cette union est telle que la distilation ne peut les en dégager, & qu'il leur est plus facile de s'élever. Ce seroit mal-à-propos qu'on assureroit là-dessus que l'acide du vinaigre a été converti en une liqueur inflammable par le contact du plomb. Il est beaucoup plus vraissemblable que ce phénomene provient de la combinaison des deux substances, que de l'altération d'aucune. Il en est de même dans la séparation, car la substance dissoute est quelquefois composée de particules très-différentes en apparence, de celles tant du dissolvant que du corps à dissoudre. Le *menstrue* prend quelquefois certaines particules du corps à dissoudre, rejette les autres & n'agit point sur elles, d'où il arrive encore que le *menstrue* étant extrait de la solution, il doit rester une substance différente de celle à laquelle il avoit d'abord été appliqué; quelqu'un qui se hâteroit de juger ici, prononceroit sans doute que la substance restante après l'extraction du *menstrue* est nouvelle, & qu'elle a été produite par la faculté altérante du dissolvant, tandis qu'en réalité c'est un effet pur & simple de la séparation.

Nous voyons par-là que l'action de tous les *menstrues* connus dépend du mouvement; car si le *menstrue* inactif ne dérangeoit point les parties du corps sur lequel il agit, elles demeureroient après son application telles qu'elles étoient auparavant, c'est-à-dire, que le *menstrue* n'auroit aucune action sur elles, ce qui est contre la supposition. Nous ne pouvons sensément placer ce principe de mouvement dans les causes ordinaires du mouvement, telles que l'impulsion, la gravité, l'élasticité, le magnétisme & autres semblables; il faut remonter à une cause particuliere, distincte dans chaque corps, & exerçant son action entre le dissolvant & le corps à dissoudre. La recherche de cette cause demande beaucoup d'expérience & de travail; & nous sommes d'autant plus portés à nous y livrer que la plupart des Philosophes les plus célebres ont prétendu que c'étoit aux principes de mécanique qu'il falloit recourir pour expliquer les actions des corps les uns sur les autres.

Si un dissolvant divise un corps par un mouvement purement mécanique, les particules doivent tenir ce mouvement de quelque cause, & cette cause en général est le feu. Les particules du *menstrue* agitées par le feu doivent frapper les surfaces des particules unies du corps à dissoudre, leur communiquer du mouvement, les ébranler & les séparer enfin du corps solide, soit que le choc se fasse à l'extérieur, sur la surface du corps à dissoudre, soit que ce corps étant pénétré par le *menstrue*, le choc se fasse intérieurement. J'avoue que cette action mécanique doit produire quelque effet: mais cet effet sera-t'il aussi grand qu'on se l'imagine communément? Les fluides ne produisent guere d'altération dans un solide, en vertu de leur quantité, dureté, figure &

poids; c'est bien peu de chose que la force qu'ils reçoivent du feu, & cette force s'affoiblit encore en mettant les fluides en action contre eux-mêmes. C'est donc à quelqu'autre cause qu'il faut attribuer la faculté de dissoudre. Un coin ne fendra jamais un morceau de bois, s'il lui est simplement appliqué, ou s'il flotte seulement autour, il faut qu'il soit introduit & chassé par quelque force extérieure dans la substance du corps à fendre; effet qu'on ne peut guere appercevoir dans les particules d'un fluide mou & cédant à toute impression.

Il n'y a d'action vraiment mécanique que dans les *menstrues* seuls, qui mis mécaniquement en mouvement commencent par atténuer les corps, en conséquence de leur grandeur, dureté, figure, poids & impulsion, & les séparent ensuite en conséquence de leur pésanteur spécifique. Mais l'altération produite par ces causes n'est pas grande; c'est à cela que nous distinguerons les *menstrues* qui agissent mécaniquement d'avec les autres.

Après avoir mêlé des corps, & les avoir bien agités, il peut arriver que la répulsion suffise pour les séparer, comme il arrive dans le mélange de l'huile & de l'eau, ou de l'alcohol & de l'huile de tartre par défaillance: la gravité n'agit pas seulement ici, la répulsion s'y joint pour causer une séparation, & contraindre les parties semblables de se chercher & de s'unir.

Lorsqu'après la solution, les particules dissoutes demeurent dans un mélange uniforme avec celles du dissolvant, quoiqu'il y eût avant l'application des unes aux autres, une différence sensible dans leur poids; alors on pourra attribuer en partie la solution à une puissance mécanique générale qui se manifeste presque toujours ici: mais il se joindra à cette puissance mécanique une autre action dont le principe sera dans des propriétés particulieres & relatives du dissolvant & du corps à dissoudre. C'est en vertu de cette puissance mécanique que les particules s'attireront les unes les autres, qu'elles se sépareront des masses qu'elles formoient d'abord, qu'elles s'uniront ensuite, & qu'elles formeront une multitude de nouveaux corps.

Mais éclaircissons cette doctrine par un exemple.

Si l'on met une boule de terre molle dans de l'eau, & si l'on fait bouillir l'eau sur le feu, les parties de l'eau mises en mouvement par le feu, diviseront la terre, & les particules de la terre feront corps avec l'eau tant que l'ébullition durera: mais la force extérieure du feu venant à cesser, l'eau tendra à l'état de repos, se refroidira, & toutes les particules de terre seront précipitées: Voilà ce que j'entends par une solution purement mécanique.

Si l'on fait bouillir une boule de sel gemme, dans quatre fois autant d'eau, elle sera sur le champ parfaitement dissoute; l'eau s'en impregnera, la tiendra suspendue & uniformement éparse entre ses particules: que l'eau se refroidisse, & retourne à l'état de repos; le sel ne sera point précipité pour cela, quoique sa pésanteur soit beaucoup plus grande que celle de l'eau. Il y a donc évidemment dans l'eau une faculté de s'unir les particules du sel, & de se les attacher, malgré leur gravité qui tend à les séparer. L'adhésion des particules des différens *menstrues* avec celles des corps à dissoudre, varie selon sa force plus ou moins grande; ce qui constitue une infinité de degrés différens, & des différences infinies dans les corpuscules produits par les *menstrues*.

Nous pouvons donc distribuer tous les *menstrues* connus en quatre classes.

1°. Ceux qui agissent par une force purement mécanique, qui sont en petit nombre, & ordinairement simples. 2°. Ceux qui, tandis qu'ils agissent en quelque façon par un mouvement mécanique, doivent particuliérement leur effet, à une certaine puissance répulsive. 3°. Ceux dont l'action consiste dans une attraction mutuelle des parties du dissolvant, & des parties du corps à dissoudre: ils sont en très-grand nombre. 4°. Ceux qui agissent par le concours des différentes propriétés dont nous venons de faire mention: & cette classe est la plus nombreuse. S'il étoit possible de distribuer les *menstrues*, en suivant la différence de leur action, & de les rédiger en classes inférieures les unes aux autres, la Chymie à cet égard se trouveroit assujettie à une loi, & l'évenement de chaque opération seroit déterminé *à priori*; on auroit ainsi la facilité d'appliquer avec avantage toutes les expériences de cet Art, aux autres branches de la Philosophie naturelle.

Nous allons donner un exemple de chacune de ces solutions différentes.

Solution mécanique.

Prenez une once d'argent pur; mettez-la dans un creuset fort, net, & bien couvert d'une tuile; mettez ce creuset sur un feu modéré; lorsqu'il sera presque rouge, envoyez la flamme dedans, jusques à ce que l'argent soit en fusion & vous paroisse limpide comme l'eau. Tirez le creuset du feu, & le tenant en l'air, versez le métal fluide peu-à-peu sur de l'eau froide, qui s'élevera d'un pié au moins sur le fonds du vaisseau qui la contiendra. Les parties de l'argent fondu, se disperseront dans l'eau en faisant un sifflement léger, se mettront au premier contact de l'eau en petits grains, & se précipiteront au fonds, sans qu'il se fasse aucune altération plus considérable, soit dans l'argent, soit dans l'eau. L'argent fondu divise ainsi l'eau, & en est aussi divisé: mais cette division n'altere, ni n'unit l'un à l'autre; l'argent & l'eau se rangent chacun suivant leur pésanteur spécifique.

La même expérience se peut faire avec l'or. Mais si l'on se fût servi du cuivre, ce métal fondu eût rejailli à l'approche de l'eau, & se fût dispersé avec une force incroyable, divisé en particules si subtiles, qu'à peine eût-on pu les appercevoir. Il y a des *menstrues* en qui la force répulsive se manifeste sur le corps à dissoudre, d'une façon très-surprenante.

Solution par attraction.

Prenez quatre onces de fleurs de soufre; mettez-les dans un pot de terre non vernis, mais couvert d'une tuile, pour empêcher le soufre de s'enflammer. Mettez ce pot sur un feu si doux qu'il suffise pour tenir simplement le soufre en fusion. Mettez six onces de vif-argent pur dans un sac de toile propre & fort; suspendez ce sac sur le souffre fondu; faites tomber dedans un peu de vif-argent, & remuez avec une spatule chaude, jusques à ce que vous ayez mêlé peu-à-peu tout le vif-argent avec le soufre, & que vous ayez obtenu une masse fibreuse qui, vue à travers un microscope, brillera & paroîtra métallique.

Vous avez ici un dissolvant sec, fluide, & un corps à dissoudre, sec & dur, ce sont deux substances très-différentes en nature, en pesanteur, en espece, en degré de volatilité, peu disposées à s'unir, lorsqu'elles sont entieres; & qui toutefois à l'approche de leurs petites particules s'unissent par attraction si fortement, qu'on ne peut plus les séparer sur le feu.

Les causes de l'union sont ici:

1°. Le feu qui fond le soufre, & le divise dans ses particules insensibles. 2°. La division du mercure en passant à travers le sac de linge & tombant peu à peu sur

le soufre. 3°. L'agitation perpétuelle avec la spatule : mais ces trois causes appliquent seulement le mercure au soufre. 4°. Une puissance en vertu de laquelle ils s'attirent si fortement, lorsque leurs surfaces commencent à se toucher, qu'il faut une très-grande force, & une attraction supérieure à celle de l'une ou de l'autre pour les séparer; l'attraction de ces deux corps est donc ici la cause principale de l'effet produit. Elle donne lieu à une cohésion, si forte que la sublimation ne les sépare point; le mélange sublimé s'éleve en petites particules de cinnabre, qui toutes contiennent du soufre & du mercure uni. On ne parviendra à recouvrer le mercure sans altération, qu'en ajoutant un nouveau *menstrue* sec qui attire le soufre plus fortement que celui-ci n'attire le mercure.

Voici comment on s'y prendra.

Prenez douze onces de cinnabre, quelque fixé qu'il soit par des sublimations réitérées; reduisez-le en poudre; ajoutez-y une égale quantité de limaille de fer nette; distilez le tout sur un feu violent, le mercure viendra sous sa forme naturelle, & laissera une masse fixe formée de l'union du soufre & du fer, plus fortement attachés l'un à l'autre, que le soufre ne l'étoit au mercure.

Solution par attraction & par répulsion.

Prenez une livre d'antimoine commun réduit en poudre; faites fondre cet antimoine dans un creuset bien propre, & bien couvert, jusques à ce qu'il soit coulant comme de l'eau, & qu'il rende en abondance une fumée blanche; tirez le creuset hors du feu; mettez-le refroidir dans quelque endroit; alors la surface de l'antimoine vous paroîtra raboteuse, inégale & percée de trous.

Si vous brisez le creuset, vous trouverez le fond de la masse qui y est contenue, solide, métallique & luisante, & sa partie supérieure blanche, jaunâtre & de couleur de plomb : ce qui montre qu'en fondant l'antimoine, le feu a dissous ses parties sulphureuses & métalliques, qui mises en liberté, se sont rangées & associées autrement qu'elles n'étoient, les métalliques, avec les métalliques, les sulphureuses avec les sulphureuses, les sulphureuses & les métalliques se repoussant mutuellement. Dans cette solution, il y avoit solution par le feu, repulsion, attraction & pesanteur combinées ensemble. Si l'on prétend qu'on ne reconnoît point dans cette expérience la nature d'un *menstrue*; on conviendra du moins qu'il s'y rencontre plusieurs particularités communes avec l'action des dissolvans.

Solution par le concours de différentes propriétés.

Prenez quatre onces d'antimoine fin; réduisez-les en une poudre subtile; broyez cette poudre, avec deux onces de sel de tartre chaud & sec dans un mortier chaud, à un air chaud & sec, avec un pilon chaud; mettez ce mélange dans un creuset, & faites le fondre à un feu violent, en sorte que la matiere paroisse coulante. Versez la matiere fondue dans un mortier en cone; d'où vous la tirerez lorsqu'elle sera froide.

Vous aurez une masse uniforme parfaitement mêlée dans toute sa substance, par sa fusion dans le feu; maintenant semblable à du verre, de couleur de cendre, caustique au gout, & se dissolvant à l'air en une liqueur purpurine. D'où il s'ensuit que l'alcali fixe, le soufre & la partie métallique de l'antimoine, ont d'abord été divisés par l'action du feu, & mis ensuite en une substance uniforme.

Nous avons maintenant une idée de la solution des corps par les *menstrues*, différente de celle de la plupart des Chymistes & des Philosophes. Ils ont imaginé qu'elle se faisoit en conséquence d'une certaine acrimonie métallique, mise en action par une puissance mécanique générale, & lorsqu'ils ont vû que tel *menstrue* qui dissolvoit un corps dur, n'étoit pas capable d'en dissoudre un autre plus mou; ils se sont retournés de différentes manieres, pour éluder cette difficulté & pour lever la contradiction apparente des phénomenes avec leur systeme: mais nous nous sommes proposé de n'envisager ici les solutions que dans les expériences.

Nous allons commencer par expliquer la nature du feu qui est un dissolvant presqu'universel. Il n'y a presque point de corps, que le feu ne dissolve, s'il leur est appliqué en proportion convenable. Si nous faisons passer successivement la chaleur, depuis son degré dans le corps en état de santé, jusques à sa plus grande violence au foier d'un verre concave; nous ne trouverons qu'un très-petit nombre de corps qui ne cedent à quelqu'un des dégrés renfermés entre ces deux extrémités, & qui n'en soit résolu dans ses particules les plus insensibles; car quoique quelques substances, comme la brique, s'endurcissent à un certain degré de chaleur, cependant le feu violent les vitrifie, comme nous voyons qu'il arrive aux fourneaux de fusion. S'il y a quelques corps qui résistent au feu le plus fort que nous connoissions, qui nous a dit qu'ils étoient capables de résister à toute sorte de feu? Quoiqu'il en soit, il faut que nous convenions que la force du feu est très-énergique dans l'opération des *menstrues*.

Une observation que nous avons à faire; c'est s'il n'y a point quelque frotement mécanique, violent & continu, impliqué dans l'action des *menstrues*; ce frotement peut suppléer au défaut du feu, attenuer, diviser, mêler les particules des corps, donner lieu aux plus subtiles d'agir les unes sur les autrss, & de s'unir intimement. C'est ainsi que par le moyen du moulin de Langelot, on dit que l'or est mis en une liqueur potable; & M. Homberg nous assure que tous les métaux & l'or même sont parfaitement dissous, & mis en liqueur, en les agitant long-tems dans de l'eau de pluie pure.

Une autre chose que nous avons encore à observer, c'est que les corps peuvent être dissous, après avoir été mis en fusion, après avoir été broyés, ou en conséquence de ces deux opérations réunies; car lorsque les corps sont ainsi divisés en petites particules & mêlés intimement, ils acquierent une certaine disposition à exercer une force répulsive qu'on ne leur connoissoit point auparavant.

En voici un exemple.

Fondez du plomb pur dans une poelle de fer; ajoutez-y trois fois son poids de vif argent pur; vous aurez un amagalme blanc, brillant comme l'argent, & capable de demeurer dans cet état des années entieres sans s'altérer. Si vous broyez cet amagalme dans un mortier de verre, avec un pilon de verre, toute la masse deviendra parfaitement noire; si vous versez de l'eau dessus & que vous continuyez la trituration avec cette eau, elle emportera toute la noirceur, & lorsque vous l'aurez versée, l'amagalme restera aussi pur qu'auparavant, & n'en sera pas moins capable d'être gardé sans altération. Continuez la trituration, & la masse redeviendra noire; versez de l'eau de rechef, & cette eau emportera de rechef la noirceur; réitérez ce procédé aussi souvent que vous le jugerez à propos.

Il est évident que le mercure, qui est ici mêlé avec le plomb, ne repousse point cette matiere noire hors de lui-même, ou hors du plomb sans cette trituration mécanique, en conséquence de laquelle le mélange est atténué, ses parties plus étroitement appliquées les unes

aux autres, & plus intimement jointes ; d'où naît l'action du plomb sur le mercure, & du mercure sur le plomb, qui sépare & repousse une matiere étrangere à tous les deux, qu'on auroit beaucoup de peine à obtenir par quelque autre opération que ce fût. Si cet amagalme est distilé plusieurs fois avec le mercure, & cohobé, sa lotion avec l'eau, donnera la même matiere noire ; ce qui démontre que par ces distilations & cohobations on a introduit entre le mercure & le plomb une force répulsive, en vertu de laquelle il se fait ensuite une séparation.

Les parties du dissolvant & du corps à dissoudre, mises en fusion ou agitées par le feu, ou atténuées & mêlées par la trituration, manifestent quelquefois une force nouvelle & singuliere d'attraction & de combinaison, qui donnent naissance à un grand nombre de corps qu'on n'appercevoit point auparavant, ainsi que nous voyons dans le procédé précédent sur l'amalgame du plomb. La trituration est suivie dans cette occasion d'une union singuliere des particules métalliques mercurielles, qui se fait par la force attractive dont il s'agit, après que la répulsive a séparé les parties hétérogenes qui empêchoient le contact des parties homogenes ; ce qui a donné lieu à un effet inattendu.

Si lorsque la solution est parfaite on sépare le *menstrue* du corps dissous, ce dernier se change ordinairement en une chaux, ou prend la forme de quelque autre substance.

Presque tous les *menstrues*, même les solides, sont fluides dans le tems de l'action, excepté dans le cas de trituration ; & cette fluidité est telle, qu'elle se communique même au corps à dissoudre.

Toutes les causes dont nous avons fait mention ci-dessus, le feu, la trituration, la force répulsive, la force attractive & la force mécanique, concourent ensemble dans l'expérience suivante avec des *menstrues* secs, pour produire tous les effets dont nous avons parlé, l'atténuation, la concrétion, la séparation & le changement.

Prenez seize onces d'antimoine purifié, ainsi que nous l'avons indiqué, par une simple fusion.

Réduisez cet antimoine en une poudre fine, qui sera composée, comme nous savons, de soufre commun, intimement uni avec une partie métallique.

Prenez ensuite *de tartre du vin du Rhin, douze onces ; de nitre pur, six onces.*

Pulvérisez bien l'un & l'autre.

Faites sécher toutes ces poudres séparément au dernier degré.

Mêlez-les parfaitement dans un mortier de fer, & réservez ce mélange pour l'usage suivant.

Prenez *six onces de tartre & trois de nitre mises en poudre & bien mêlées ensemble.*

Mettez une poelle de fer bien nette sur un feu clair, jusques à ce qu'elle soit presque rouge ; jettez alors dedans une petite portion de tartre & de nitre. Ce mélange se gonflera sur le champ, bouillira, jettera de petites étincelles, & rendra une flamme livide. La masse qui restera après sa combustion, sera blanche, fixe, alcaline, parsemée de petites taches vertes. Si on réitere l'opération avec une autre petite quantité de tartre & de nitre, les mêmes phénomenes reparoîtront.

Tels sont les effets du mélange d'un sel acide végétal, avec un sel salin, terrestre, à l'approche du feu. L'alcali fixe, bien mêlé avec le soufre, s'enflamme sur le champ, & le soufre dissous est promptement converti en une nouvelle substance ; d'où il paroît que le tartre, le nitre & le soufre étant bien mêlés & jettés peu-à-peu dans une poelle rouge, il s'éleve sur le champ un alcali fixe qui embrasse le soufre, le dissout, & le convertit en une substance particuliere. Cet effet nous explique ce qui s'ensuivra de l'application du feu au mélange précédent, de la maniere qui suit.

Mettez un creuset large & fort, sur le feu, échauffez-le peu-à-peu & uniformément, de peur qu'il ne se fende ; que ce creuset puisse contenir trois fois autant de poudre qu'on y en mettra. Couvrez-le avec une tuile ; & lorsqu'il sera bien rouge, ôtez la tuile, & jettez dans le creuset deux dragmes du mélange précédent, que vous aurez soin de tenir bien chaud pour l'empêcher de s'enflammer ; il touchera à peine le fond du creuset, qu'il jettera flamme, fumée & étincelles. Lorsque la déflagration sera passée, jettez derechef la même quantité & de la même maniere ; réitérez cette projection jusqu'à ce que toute la poudre soit consumée. Vous aurez soin de couvrir le creuset à chaque fois que vous y jetterez du mélange, jusques à ce que le tumulte soit passé. Lorsque la déflagration aura cessé, poussez le feu, & rendez la matiere fluide comme de l'eau. Vous vous assurerez qu'elle est dans cet état en la remuant avec un bout de pipe ; tenez-la quelque tems en fusion ; versez la ensuite dans un cone de cuivre sec, bien chaud, & graissé intérieurement avec du suif. En versant cette masse fondue dans le cone graissé, la graisse donnera lieu à une flamme subite semblable à un éclair ; cette flamme empêchera la matiere de s'attacher au métal. Lorsque tout sera froid, renversez le cone, & détachez-en la matiere en le frappant, vous la trouverez divisée en deux parties. La supérieure, qu'on appelle scories, pesera environ quatorze onces, sera brune, fragile, brûlante au gout, & se mettra à l'air en une liqueur rouge. Ces scories sont composées d'un alcali fixe fait de tartre & de nitre, & d'un soufre d'antimoine, fondu, mis en masse dans le feu par l'alcali. Repoussées de la partie métallique, elles s'élevent & flotent sur elle, tandis que le métal est emporté au fond par son propre poids. Ce métal constitue la seconde partie : il est blanc, brillant comme l'argent, très-pesant, & porte à sa partie supérieure la figure d'une étoile. Cette partie seroit vraiment métallique, si elle n'étoit extremement fragile, & capable d'être réduite en poudre.

Cette expérience éclaircit tout ce que nous avons dit ci-dessus de l'action des menstrues secs : 1°. La trituration mécanique rend trois especes de substances intimement miscibles. 2°. Le feu les fond, les agite, les mêle & les unit. 3°. Le sel de tartre & le soufre d'antimoine prenant feu, l'alcali fixe est produit sur le champ, & embrasse le soufre de l'antimoine ; leur force attractive les met en une masse, que le feu met aisément en fusion. 4°. Il se manifeste en même-tems une force répulsive entre la partie métallique de l'antimoine & le sel alcalin, qui ne peuvent jamais s'unir sur le feu, mais se repoussent l'un l'autre tant que dure la fusion, & se mettent en lit selon leur pesanteur spécifique. 5°. Toute la masse échauffée augmente la force du feu ; c'est pourquoi l'agitation & les répulsions deviennent plus violentes, & il s'éleve beaucoup de fumée, des vapeurs & des étincelles ; ce qui fait perdre dans l'opération environ seize onces de poudre sur trente-quatre, le régule pesant environ seulement deux onces, trois quarts.

Passons maintenant à l'action des dissolvans, en tant qu'elle est explicable par des principes purement mé-

caniques. Nous ne connoissons point de corps dont les parties soient si fortement unies, qu'une force mécanique seule ne suffise point pour les séparer. Quelque dur que soit le diamant, on le coupe, on le taille & on le polit.

L'eau tombant continuellement sur les métaux & sur les pierres, les dissout; les pierres prétieuses les plus dures, les métaux, le verre, frottés long-tems avec un cuir mou, se polissent. Les roues de bois mises en mouvement, usent tous les corps qu'on applique à leur surface; ainsi l'on voit que les corps les plus mous sont capables de réduire à la longue, les corps les plus durs en particules insensibles.

Les dernieres & les plus petites particules de quelque *menstrue* que ce soit, peuvent être dures & presqu'inaltérables, quoique les masses sensibles qu'elles forment nous paroissent tout-à-fait molles. Les atomes composans du feu, excéderont en dureté, petitesse, mobilité, & immutabilité, celles de tous les autres. Personne n'a jamais observé de changement dans les particules dernieres de l'air, quoique ce fluide ait la force de produire des changemens considérables dans les autres corps. L'eau & la terre sont composées de particules si dures, qu'elles ne peuvent être altérées ni par le choc, ni par le poids, ni par la pression; les digestions, les distilations, & les mélanges réitérés, laissent les particules de l'alcohol telles qu'elles sont.

Il y a cette difficulté dans toutes ces dissolutions purement mécaniques, que les particules du *menstrue* appliquées à la surface du corps à dissoudre, s'en écartent facilement, & ne paroissent point agir avec force. Mais une observation qu'il est bon de faire, c'est que le poids, tant des corps que de l'atmosphere, est capable d'un grand effet. Il est constant que les *menstrues* qui agissent simplement par une force mécanique, dissolvent foiblement, à moins que quelqu'autre force ne concoure. D'un autre côté, nous savons qu'une compression forte, extérieure, d'un fluide contre un solide, augmente considérablement la faculté de dissoudre, le reste étant égal d'ailleurs. Des os, qui en les faisant bouillir long-tems avec de l'eau dans un vaisseau ouvert sont très-peu altérés, s'amolliront promptement, & ne tarderont pas à se dissoudre dans la machine de Papin, où les parties de l'eau sont fortement comprimées & poussées contre les matieres à dissoudre. Le frottement mécanique d'un corps contre la surface extérieure d'un autre, est donc leur premiere action mécanique.

Mais lorsqu'un *menstrue* dissout la substance intérieure par attrition, il semble qu'il faille que les particules du *menstrue* s'insinuent dans les pores du corps à dissoudre, & commencent par conséquent à agir sur la substance intérieure, comme nous avons dit qu'elles agissoient sur la surface extérieure. La grande difficulté à résoudre, naît de la maniere dont le dissolvant entre dans les pores du corps à dissoudre.

La premiere condition requise ici pour la solution, c'est une grandeur proportionnée entre les plus petits pores du corps à dissoudre, & les particules du dissolvant. Il ne se fera point de dissolution, si les parties du *menstrue* formant des concrétions, sont incapables d'entrer dans les pores du corps à dissoudre. Mais si l'on parvient à dissoudre ces concrétions avec de l'eau, alors on restituera aux particules l'aptitude à s'insérer dans les pores; ainsi,

Mettez une once d'huile de vitriol bien concentrée dans un vaisseau de verre; faites-la bouillir en plongeant le vaisseau dans de l'eau mise sur le feu; jettez dans l'huile de vitriol, cinq dragmes de limaille de fer, bien nette; secouez le vaisseau, il se fera sur le champ une grande raréfaction sans fumée & sans ébullition; la matiere prendra une couleur grise, se gonflera, mais ne se dissoudra point. Mais mettez trois onces d'eau bouillante sur une autre once d'huile de vitriol échauffée de la même maniere; jettez dans cette huile de vitriol délayée, cinq dragmes de limaille d'acier; il se fera sur le champ une ébullition violente, de l'effervescence, de la fumée, qui aura l'odeur d'ail, & tout le corps du fer dissous, sera réduit en une liqueur verte.

Une chose qui doit encore entrer en considération, c'est la figure des particules du dissolvant; car les opérations mécaniques dépendent beaucoup de la figure des agens qu'on emploie: changez seulement la figure d'un corps, & vous le rendrez capable de produire une infinité d'effets, auxquels il étoit inepte auparavant. On peut faire avec une once d'acier, une sphere, un cube, une lime, un couteau, une scie, &c. tous instrumens que leur figure rend propres à différens usages. Il en est de même des particules d'un *menstrue*; admises dans les pores du corps à dissoudre, elles agiront diversement selon la figure qu'elles auront. Ainsi l'on parviendra à détruire l'action réciproque du dissolvant & du corps à dissoudre, ou du moins à l'altérer beaucoup en changeant la figure de l'un ou de l'autre, ou de tous les deux. Il faut que les choses soient ainsi, à moins que nous ne regardions les particules des dissolvans comme inaltérables, ce qui n'est point vraissemblable; car les particules dernieres des corps, ne paroissent point du tout être les mêmes que leurs particules dissolvantes, & l'on est obligé de convenir qu'il y a bien des cas où les particules dissolvantes même sont altérées. Rien n'est plus démonstratif que l'exemple de la serrure & de la clef apporté par M. Boyle, que l'action des corps les uns sur les autres, suppose un certain rapport entre leur figure. Nous voyons dans une cloche, d'une maniere bien sensible, ce que peut la forme dans les corps; frappée par le batant, toutes ses sections circulaires se transforment en une infinité d'ellipses; & c'est cet écart & ce retour d'une forme à une autre, qui occasionnent les ondulations dans l'air à une grande distance, le son, les vibrations, le frissonnement, & une infinité d'altérations dans les corps végétaux, animaux, & fossiles environans; altérations qui dépendent toutes de la configuration de la cloche.

Voici une expérience dans laquelle on suppose que la figure du dissolvant est changée.

Versez sur une once d'huile de vitriol rectifié, six onces d'alcohol pur, fait sans alcali; versez, dis-je, goutte à goutte; secouez à chaque fois le vaisseau; mettez le mélange en digestion pendant un tems considérable dans un vaisseau de verre bien fermé; distilez ensuite, & poussez votre feu jusqu'à ce que la matiere commence à devenir noire; changez alors de récipient, & continuez un feu modéré, il s'élevera un phlegme sulphureux & suffocant, & en même-tems une huile de vitriol dulcifiée, volatile, odoriférante, au poids d'environ six dragmes; vous enfermerez cette huile dans un vaisseau de verre bien bouché. La liqueur ainsi obtenue, produira sur le fer des effets bien différens de ceux de l'huile commune de vitriol; changement qu'il faut attribuer à la combinaison de l'alcohol, à la distilation, ou à tous les deux.

Une troisieme cause des solutions purement mécaniques, & qu'il ne faut point oublier de faire entrer en compte, c'est que les plus petits corpuscules d'un *menstrue*, pouvant avoir une certaine inflexibilité, peuvent aussi s'insinuer en partie dans les pores du corps à dissoudre, qui se trouvera par ce moyen hérissé d'une infinité de petites pointes, comme des soies de sanglier. Or les particules du *menstrue* étant mises en mouvement, frapperont en tout sens sur ces pointes, qui feront alors l'office de coin, ébranleront le corps à dissoudre, & le diviseront. Ce qui donne de la vraissemblance à cette explication, c'est que dans les solutions, la surface uniforme

forme & polie des corps à dissoudre devient inégale & raboteuse. Cette cause est évidemment la principale dans les solutions mécaniques.

Enfin, la quatrieme cause des solutions mécaniques, c'est le feu, qui secoue, agite, applique, & réitere l'application des particules d'un dissolvant doué des trois qualités précédentes, qui sans le feu, n'auroit non plus d'action qu'un coin qui n'est enfoncé par aucune force extérieure. Le feu produit encore un mouvement, des secousses, & un frottement, contre l'air qui presse & qui est appliqué par le poids de l'atmosphere sur la surface du *menstrue*. L'action de toutes ces puissances mécaniques se trouve donc réunie dans toute solution; mais leur concours ne produiroit aucun effet sans l'intervention d'autres causes. Nous allons maintenant examiner les dissolvans qui agissent par une vertu singuliere, & non par quelque propriété générale des corps; ils sont en si grand nombre, que nous avons été obligés de les distribuer en classes, & de donner un titre à chaque classe.

Des Menstrues aqueux.

La premiere classe des *menstrues* fluides, sera composée de l'eau & des liqueurs aqueuses. L'eau glacée est un solide qui se résout en liqueur, si on lui applique des sels secs ou fluides, des sels fixes & alcalis volatils; des sels acides, fixes, ou volatils acides; des sels composés, & les esprits fermentés des végétaux; & cela, dans les plus grands froids. L'eau considérée comme un *menstrue* fluide, commence à agir dans le degré qui suit immédiatement celui où elle se glace, ou à la chaleur de trente deux dégrés, au Thermometre de Fahrenheit. La chaleur de l'eau non renfermée, peut être poussée dans nos climats, depuis trente-deux degrés, jusqu'à deux cens quatorze: mais comme la pesanteur de l'atmosphere peut donner lieu à l'accroissement de sa chaleur, il y a tout lieu de croire qu'elle est infiniment plus grande dans les entrailles de la terre, & qu'elle a peut être à de grandes profondeurs, plus de force pour diviser les corps, qu'aucun autre *menstrue* connu.

La force dissolvante augmente ou diminue, selon le degré de chaleur, dans plusieurs solutions où l'eau est le *menstrue*. Ainsi l'eau chaude au trente-troisieme degré, dissout une certaine quantité de sel marin, qui empêche l'eau de se tourner en glace, au même degré de froid qui l'eut glacée sans cela. Cet effet provient vraissemblablement de ce que le sel s'interposant entre les particules de l'eau, les empêche de s'approcher & de s'unir. Mais si le froid passe le degré qui fait glacer l'eau pure, alors l'eau salée commencera à se resserrer, & le sel à s'amasser au fond du vaisseau en petits crystaux. Si l'accroissement du froid continue, l'eau déposera successivement une plus grande quantité de sel, & finira par se glacer, lorsqu'elle en sera tout-à-fait privée. Si le sel s'est séparé successivement de l'eau, dans les différens accroissemens du froid, il en sera dissous derechef, & repris lorsque la glace se fondra. De plus, lorsque l'eau chaude au trente-troisieme degré a dissous autant de sel qu'elle en peut dissoudre, & qu'elle passe successivement de ce degré de chaleur à l'ébullition, & qu'on lui expose à dissoudre à chaque dégré intermédiaire une petite quantité de sel, la dissolution s'en fera à chaque fois, jusqu'à ce que l'eau bouille: mais lorsqu'elle sera en ébullition, on aura beau la tenir dans cet état, elle cessera de dissoudre.

D'où nous tirerons les Corollaires suivans. 1°. Que les parties du sel & de l'eau ne sont point changées, mais tellement unies, que l'eau touche alors les particules de sel, comme les particules de sel ou d'eau se touchoient les unes les autres avant le mélange, & que cette espece de solution n'est qu'une mixtion. 2°. Que l'accroissement de la chaleur augmente la faculté de se mêler; ensorte que l'eau peut recevoir des accroissemens dans cette faculté, tant qu'elle est capable d'augmenter en chaleur. 3°. Que les *menstrues* aqueux soûlés de sel, se troublent lorsqu'il fait froid, & déposent des crystaux salins; & que la chaleur les rend transparens & capables de dissoudre derechef le sel qu'ils avoient déposé. 4°. Que l'eau bouillante soûlée de sel, est plus pesante que l'eau; ce qui fait que la saumure en ébullition, se trouve plus chaude au Thermometre que l'eau pure bouillante, & qu'on a plus de peine à la faire bouillir. 5°. Que la faculté de dissoudre dans l'eau ne dépend pas d'elle seule, & que pour dissoudre parfaitement, elle a besoin de l'assistance du feu. 6°. Que ces découvertes appliquées aux sucs des animaux, surtout des hommes, ne peuvent être que d'une très-grande utilité; car l'eau est de toutes les liqueurs contenues dans le corps humain en santé, la principale & la plus abondante; c'est en elle que les principes de tous les fluides animaux sont dissous; c'est avec elle qu'ils sont mêlés & combinés; c'est elle qui les rend fluides. Or comme le froid & le chaud produisent en elle des changemens considérables, les mêmes causes doivent considérablement altérer les sucs. En effet, combien le sang sorti du corps & refroidi, n'est-il pas différent de ce qu'il étoit dans les veines. L'urine d'une personne en santé, dépose promptement dans les tems froids un sédiment grossier, qui sera repris par l'urine si on la fait chauffer. On seroit tenté d'inférer encore de ce que nous avons dit, que la force dissolvante de l'eau doit toujours augmenter en proportion de la chaleur qu'on peut lui donner, même dans le degré d'ébullition.

Mais il est dangereux en Medecine de généraliser & d'étendre les principes au-delà des expériences: or une infinité d'expériences concourt ici à nous démontrer que la faculté dissolvante de l'eau décroît à mesure que son degré de chaleur augmente. Si l'on paitrit de la fleur de farine avec de l'eau, qu'on en fasse des boules, & qu'on les mette dans de l'eau froide ou chaude, elles se dissoudront, mais l'eau bouillante les durcira. Les blancs d'œufs se mêlent intimement avec l'eau chaude, mais se coagulent dans l'eau bouillante. Le durcissement commence à un certain degré de chaleur, & augmente à mesure que l'on pousse le feu, jusques à ce degré exclusivement; la chaleur modérée accroît dans l'eau la faculté de délayer; il en est de même du sang.

Nous allons distribuer en différentes classes les corps que l'eau dissout toujours, & quelque soit son degré de chaleur.

1. Tous les sels neutres connus. 2. Tous les sels connus, purs, volatils, alcalins, tirés des animaux ou des végétaux, par la putréfaction ou par la distilation. 3. Tous les sels fixes alcalis tirés des végétaux par la calcination. 4. Toutes les especes d'acides contenus naturellement dans tous les végétaux & dans les sels acides, tous les sels acides naturels & fossiles, tous les sucs acides des végétaux qui donnent un esprit ou un vinaigre par la fermentation, les acides tirés des bois par la distilation, le vinaigre distilé, l'huile de soufre par la cloche, l'huile de vitriol, l'esprit d'alun, l'esprit de nitre, l'esprit de sel marin, &c. 5. Les sels artificiels composés par la combinaison des acides & des alcalis, & rendus neutres. Toutes ces substances se dissolvent aisément dans l'eau, il n'y a que le tartre vitriolé dont la solution lui soit très-difficile. 6. Tous les sels qui tiennent de la nature du borax sont difficiles à dissoudre. 7. Les sels naturels des plantes obtenus par art, qui se dissolvent sans peine & coulent d'eux-mêmes quand on les expose à l'air. 8. Les sels végétaux que nous connoissons sous le nom de *tartre* ne peuvent point se dissoudre dans le vin, & l'on est obligé de les faire bouillir dans vingt fois autant d'eau. On ne peut obtenir que fort difficilement les acides purs sous une forme seche, encore a-t'on besoin d'un froid excessif; au lieu que les alcalis fixes qu'on a fait fondre sur le feu attirent à eux l'humidité de l'air dès qu'on les en a tirés. Il suit de-là que ces sels ont le pouvoir d'attirer

l'humidité, & que l'eau agit sur eux de deux manieres, savoir, par attraction & par solution, & ce sont ces deux propriétés qui constituent celle des *menstrues* aqueux. Il faut encore observer qu'il y a certains sels extremement propres à attirer l'eau, qui après s'être unis avec elle se convertissent en une troisieme substance qui ne se dissout pas aisément dans l'eau. Par exemple, l'huile de vitriol attire l'eau avec beaucoup de force., & l'alcali fixe ne laisse pas échapper aisément celle qu'il a une fois attirée: mais lorsqu'on mêle l'huile de vitriol & l'alcali fixe dans une telle proportion qu'il en résulte un sel neutre, ce dernier ne se dissout pas aisément dans l'eau. Lorsque l'eau est soûlée avec un sel, elle peut toujours en dissoudre un autre, sans qu'on soit obligé d'augmenter le degré de chaleur; par exemple, une solution soûlée de nitre peut dissoudre une portion considérable de sel marin, & la solution soûlée de ces deux sels, une quantité considérable de sel ammoniac.

L'eau, en tant que *menstrue*, dissout tous les corps qu'on appelle salins & qui contiennent quelques-uns des sels dont nous venons de parler dans leur composition. Tels sont, 1. les savons naturels des végétaux; car tous les sucs des fruits d'été qui ont atteint leur maturité, ne sont qu'un mélange d'eau, d'huile, de sel & d'esprit. 2. Certains sucs concrets qui se forment dans certaines parties de la plante, comme la pulpe de casse, la manne, le sucre, les gommes, &c. qui sont des savons dans la composition desquels il entre beaucoup d'huile & de sel. 3. Les sucs les plus fluides des végétaux qui circulent dans les vaisseaux & dans toute la structure de la plante, comme les liqueurs qui découlent au printems par incision, de la vigne, du noyer & du bouleau, qui sont toutes des savons végétaux délayés dans une grande quantité d'eau. 4. Tous les sucs animaux dont on a connoissance, à l'exception de la graisse; mais mieux que tous les autres, la bile parfaite. 5. Tous les savons faits avec les huiles exprimées des végétaux & les alcalis végétaux fixes, que l'on mêle par le moyen de l'eau bouillante avec la partie ignée de la chaux vive, & que l'on réduit en une masse dure en les faisant cuire. On peut y joindre tous les savons préparés avec les huiles distilées des végétaux, que l'on mêle avec l'alcali igné le plus fort & le plus sec, que l'on échauffe & que l'on fortifie avec la chaux vive, pour les disposer à recevoir l'huile qu'on verse dessus, & que l'on expose ensuite en plein air à quelques piés sous terre. Je mets encore de ce nombre les savons que l'on obtient en mélangeant des huiles distilées pures avec un sel alcali volatil pur, sans l'interposition d'aucune eau étrangere, & en les sublimant plusieurs fois de suite à petit feu; ce qui fournit des remedes admirables. Les savons les plus subtils sont ceux qui résultent du mélange de l'alcohol le plus pur avec un sel alcali volatil extremement pur, ce qui produit une substance en forme de neige. On prépare encore avec, un autre savon, en unissant parfaitement le sel de tartre avec l'alcohol par une opération particuliere. Il est bon de savoir que quoique les huiles ne se mêlent point avec l'eau lorsqu'elles sont seules, elles ne laissent pas de s'y dissoudre quand elles se trouvent jointes avec des sels: mais il n'y a que ces derniers qui attirent l'eau & l'huile. 6. Les vitriols, surtout ceux de l'espece acide, se dissolvent aussi dans l'eau, tant qu'ils conservent leur transparence: mais après que l'eau s'est évaporée par le moyen de la chaleur & que leurs crystaux sont devenus opaques, les parties métalliques deviennent par-là moins disposées à se dissoudre dans l'eau, & même elles ne s'y dissolvent point du tout lorsqu'elles sont tout-à-fait seches. Il s'ensuit donc que l'eau ne dissout les métaux qu'à cause de l'acide qui adhere aux surfaces de leurs particules, & par conséquent qu'elle ne doit plus agir sur eux dès que cet acide est dissipé. Par exemple, les métaux que l'on a dissous dans des acides, étant délayés dans une grande quantité d'eau deviennent potables, de sorte qu'après avoir été reçus dans le corps ils se mêlent avec les fluides, agissent sur les solides & produisent des effets considérables: mais ils ne conservent cette propriété qu'autant de tems qu'ils demeurent dissous; & comme leur solution dépend principalement de l'acide, celui-ci n'est pas plutôt dissipé que le métal se convertit en chaux & ne peut plus se boire.

Ce qu'on vient de dire de l'action de l'acide par rapport à l'eau, est véritable à l'égard des métaux qui se dissolvent avec les sels alcalis. Par exemple, si l'on fait dissoudre du cuivre dans de l'esprit de sel ammoniac, de maniere qu'il donne une teinture d'un très-beau bleu; si l'on dépouille celle-ci de son sel, elle reçoit une altération très-considérable, & dépose une poudre de couleur obscure. La même chose arrive aux solutions métalliques qui sont faites avec des sels composés. Par exemple, le sel ammoniac ou le sel marin peuvent dissoudre les métaux, de maniere qu'étant délayés dans l'eau ils produisent des effets considérables sur le corps; leur action dépendant principalement de la propriété qu'ils ont de pouvoir se dissoudre dans l'eau. Mais il n'en est pas de même de tous les métaux; car quoique le beure d'antimoine soit extremement acide, on n'a pas plutôt versé de l'eau dessus que l'antimoine se précipite sous la forme d'une chaux blanche, qui étant fondue à un feu violent donne un régule d'antimoine que l'eau est incapable de dissoudre.

Les corps terrestres purs qui ont été dissous dans les acides peuvent se mêler avec l'eau, de telle sorte qu'ils échappent aux sens, & laissent à la liqueur toute sa transparence, par où il paroît que la limpidité d'une liqueur n'est pas une preuve qu'elle est exempte de terre.

Les alcalis qui se trouvent intimement unis avec de la terre, comme dans le verre, ne peuvent plus se dissoudre dans l'eau, tant il y a de différence entre la solution de la terre par une espece de sel ou par une autre. Les sels alcalis volatils & subtils des animaux forment par leur union avec la terre une masse qui ne peut point se dissoudre dans l'eau bouillante; car je regarde les pierres qui s'engendrent dans les corps des animaux comme un composé de ces principes & d'huile; & dans quelque partie qu'elles viennent à se former, elles ont le pouvoir d'attirer à elles une matiere similaire, des sucs animaux qui approchent le plus de la putréfaction, tels que la bile & l'urine. Comme ces sucs contiennent des sels à peu près alcalis, ceux-ci s'unissent à la terre qui se détache de toutes les parties du corps, engendrent de nouvelles pierres ou augmentent celles qui sont déja formées & occasionnent par-là des maladies terribles.

C'est peut-être pour cette raison que l'Auteur de la nature a mis dans tous les alimens dont usent les animaux, une disposition à l'acidité; car les sels acides dominant par-là dans l'estomac, facilitent la dissolution des alimens dont les parties les plus fermes sont unies entre elles par le moyen de la terre, & qui sans cela auroient eu beaucoup plus de peine à se convertir en chyle. Mais quand ensuite il doit se former de ce chyle une matiere propre pour lier les solides ensemble, ce penchant à l'acidité qui étoit nécessaire dans le chyle est remplacée par la disposition alcaline des sels, qui liant les particules terrestres, forme une structure indissoluble dans l'eau. En effet, lorsque la faculté de changer les acescens en alcalis vient à manquer dans le corps, les os, les cartilages, les dents & les ligamens deviennent mous, foibles, lâches & flexibles, comme nous le voyons dans le *Rachitis*. De-là vient que les acides que l'on emploie en qualité de dentifrices pour blanchir les dents, peuvent rendre la personne mélancolique ou paralytique, & lui causer des maladies des nerfs; au lieu que les alcalis fixes ou les solutions alcalines parfaitement délayées avec de l'eau n'affectent en aucune maniere la partie terrestre de la dent.

Les soufres ne se dissolvent point dans l'eau quand ils sont seuls; mais lorsqu'ils sont intimement mêlés avec les

alcalis, ils s'unissent promptement avec elle, par où il est aisé de comprendre en quoi consistent les vertus médicinales des eaux minérales sulphureuses. Les sels alcalis volatils dissolvent aussi les soufres & les rendent capables de pouvoir se mêler avec l'eau; aussi voit-on que celle-ci aidée des alcalis est excellente pour dissoudre les sonfres. Et comme ceci peut s'appliquer aux soufres cachés dans les métaux & dans les demi-métaux, nous avons un moyen de rendre sensibles à la vue les soufres qui étoient auparavant cachés; & de-là vient que des productions médiocres ont été vendues à très-haut prix comme de grands secrets, & qu'on en a imposé à des personnes trop crédules. J'ai vu vendre une liqueur préparée avec l'antimoine sous le titre spécieux d'une panacée, qui prise dans du vin à la dose de quelques gouttes, devoit guérir les maladies en très-peu de tems sans aucun effet sensible; il est vrai qu'elle avoit son utilité dans quelques-unes. Etant venu à l'examiner il ne me fut pas difficile de découvrir qu'elle étoit préparée avec de l'antimoine lévigé & mis en digestion au bain de sable avec deux fois autant d'huile de tartre par défaillance; au moyen de quoi l'alcali liquide en dissolvant le soufre de l'antimoine en tiroit une teinture rouge d'un gout igné, & d'une vertu chaude, apéritive, diurétique & diaphorétique. Mais on peut obtenir un remede aussi efficace en faisant bouillir du soufre commun dans une lessive alcaline, puisque le soufre d'antimoine ne differe en rien du soufre ordinaire, & que l'alcali ne dissout point la partie métallique de l'antimoine. On peut aussi, comme M. Boyle l'a prouvé, préparer une teinture sulphureuse aussi bonne que celle du soufre ordinaire, en mettant de l'antimoine en poudre en digestion avec de l'esprit alcali de sel ammoniac. Quoique les corps d'une substance gluante, visqueuse ou dure ne reçoivent aucune atteinte de la part de l'eau, on peut cependant faire ensorte qu'ils s'y dissolvent entierement, en les mêlant auparavant avec des alcalis fixes ou volatils. C'est ainsi que l'urine corrompue, le sel de tartre, le savon, la bile, le miel, le sucre, le jaune d'œuf, & d'autres substances semblables étant mêlées avec ces corps ténaces les rendent dissolubles dans l'eau, qui acquiert par-là une qualité détersive. Les huiles, les baumes, les gommes & les résines se mêlent avec l'eau quand on les traite de même.

Voici quelques autres particularités que j'ai cru devoir ajouter à ce que je viens de dire de la vertu dissolvante de l'eau.

1°. La grêle que l'on recueille en été, après un orage qui succede à un tems fort chaud, étant gardée dans des vaisseaux bien nets, produit un effet différent de celui de toute autre eau, à cause peut-être qu'elle est plus pure, qu'elle tombe de l'endroit le plus élevé de l'atmosphere, & qu'elle s'y gêle avant que d'en descendre.

2°. L'eau la plus pure après celle ci est celle de neige: mais il faut qu'elle soit ramassée par un tems froid & calme, dans un lieu sablonneux & desert, & sur la partie la plus élevée des monceaux qu'elle forme. 3°. La rosée étant un mélange de vapeurs aqueuses, spiritueuses, salines & onctueuses, & de toutes sortes d'exhalaisons seches, differe beaucoup de tous les autres *menstrues* aqueux, ce qui fait qu'on a de la peine à déterminer ses effets, ou à les ranger sous une classe. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs Auteurs aient cru qu'elle contient la matiere du sel universel, & qu'on peut en tirer une substance saline, qu'ils appellent l'esprit congelé de l'univers. Avant de passer à la seconde espece de *menstrues*, je suis bien aise de faire observer, que comme l'eau qui flote dans l'air agit souvent en qualité de *menstrue*, il peut fort bien se faire qu'on attribue son action à l'influence de l'air.

Des huiles & des menstrues huileux.

L'huile considérée comme un *menstrue* est un suc fluide (ou capable de le devenir par le moyen d'un degré modéré de chaleur) gras, inflammable, qui ne peut se mêler avec l'eau. On exclut l'alcohol de la classe des huiles, parce qu'il se mêle aisément avec l'eau, bien qu'il leur ressemble par ses autres propriétés. Toutes les huiles sont ou naturelles ou factices. Les premieres se trouvent dans les minéraux, dans les végétaux & dans les animaux, & on les obtient par art en faisant bouillir les corps onctueux dans l'eau pour en fondre la graisse & la tirer de ses cellules; car comme elle flote sur l'eau à cause de sa légereté, on peut l'écumer sans beaucoup altérer sa nature. On peut encore l'obtenir par expression sans qu'elle reçoive d'altération considérable, pourvu que la chaleur qu'on emploie ne soit pas trop forte. On emploie quelquefois le feu pour brûler le sujet & en fondre l'huile, comme lorsqu'on tire la poix & le goudron du sapin. Enfin, on tire les huiles par la distilation soit *per ascensum*, ou *per descensum*.

Le froid naturel le plus violent ne détruit point la fluidité des huiles distilées, au lieu qu'il gele la plupart des huiles tirées par expression, telles que celles d'olive & de navette. Quelques autres, comme celle de lin ne se gêlent jamais, quelque excessif que soit le froid; & je n'ai jamais pu découvrir en quoi consiste cette différence. La vertu dissolvante des huiles n'agit qu'en conséquence de leur fluidité, & comme quelques-unes d'elles se gêlent plus promptement que l'eau, elle est beaucoup moins durable, eu égard au froid que celle de l'eau; au lieu que celles qui conservent leur fluidité dans tous les degrés de froid naturel, conservent constamment leur vertu dissolvante. Il suit de-là qu'il n'est pas aisé de fixer un point commun de chaleur dans la nature, où la vertu dissolvante des huiles commence, bien qu'on puisse le limiter à peu près dans quelques-unes de leurs especes après qu'on l'a une fois observé avec soin. Ce qu'il y a de surprenant est que quoique l'huile de lin conserve sa fluidité dans les plus fortes gelées, elle n'est pas cependant plus chaude pour lors que la glace ou quelqu'autre huile gelée.

L'huile étant échauffée peu à peu ne bout point comme l'eau à deux cens douze degrés de chaleur, mais elle s'échauffe toujours de plus en plus sans bouillir, jusqu'à ce que la chaleur soit montée à six cens degrés. On voit par-là d'où vient que la chaleur de l'huile bouillante est beaucoup plus grande que celle de l'eau bouillante. Les huiles les plus pures & les plus subtiles bouillent plutôt que celles qui se sont moins, & delà vient qu'il est difficile de déterminer la vertu dissolvante de l'huile, à cause que dans celle de lin, par exemple, cette vertu commence avec le plus grand degré de froid naturel, & augmente insensiblement jusqu'à six cens degrés, dans chacun desquels elle acquiert constamment une nouvelle force, soit qu'elle agisse sur le même corps avec différens degrés de chaleur, ou sur différens corps avec des degrés de chaleur égaux ou différens, ce qui fait qu'à ces deux égards la variation est infinie.

On peut prouver par un grand nombre d'expériences que l'alcohol bout beaucoup plus vîte que l'eau, bien qu'il soit une huile atténuée inflammable; & que l'huile de térébenthine, quoique plus légere que l'eau, & considérablement tenue & inflammable, est aussi tardive à bouillir que celle d'olive. Il paroît donc que ni l'inflammabilité, ni la légereté, ni la volatilité ne sont point la cause de cette différence, puisque l'huile de térébenthine est si volatile qu'elle monte avec l'eau bouillante dans la distilation.

Pour découvrir le degré de chaleur de l'huile de térébenthine avant qu'elle bouille, il n'y a qu'à mettre quelque peu d'huile de lin sur le feu dans un vaisseau de cuivre. On met ensuite dedans un thermometre mercuriel avec la phiole d'huile de térébenthine, & l'on trouve qu'elle bout plus vîte que celle de lin, tandis que le thermometre indique le degré de chaleur. Mais comme ces huiles se dépouillent en

bouillant de leurs parties les plus volatiles, & laissent un résidu plus épais, on est obligé d'augmenter la chaleur à chaque instant pour les entretenir bouillantes. Les Medecins ne doivent donc pas s'étonner que ces huiles échauffent le corps avec tant de violence après qu'on les a fait épaissir sur le feu.

Comme l'huile reçoit presque trois fois autant de feu que l'eau, il est aisé de comprendre que la vertu dissolvante de l'huile, qui dans les *menstrues* dépend du feu, doit être plus grande dans l'huile que dans l'eau. Car puisque la plupart des huiles conservent leur fluidité dans le premier degré du thermometre, au lieu que l'eau se gele vers le trente-troisieme, & que l'étendue de la chaleur dans l'eau, qui est encore fluide, n'est que de 180 degrés (le point auquel elle se gele de trente-trois, & celui auquel elle bout de 213) que l'étendue de cette même chaleur dans l'huile de lin, va au moins à 600; il s'ensuit que le pouvoir de la chaleur dans cette huile est à celui de cette même chaleur dans l'eau, comme dix à trois. De plus, si l'on considere qu'un grand nombre d'huiles qu'on a fait épaissir par la cuisson, peuvent recevoir beaucoup plus de feu; on comprendra que l'action de la chaleur peut aller beaucoup plus loin dans ces sortes d'huiles.

On garantit les substances animales & végétales de la dissipation, de la fermentation, de la putréfaction & du changement, en les plongeant entierement dans l'huile; & cela pendant tout autant de tems qu'on veut, même dans les climats les plus chauds. On les met encore par ce moyen à couvert du dommage qu'elles peuvent recevoir de la part des insectes; & lorsque ces corps ont demeuré plongés dans l'huile pendant un tems convenable, au point d'en être entierement imprégnés, ils semblent être devenus incorruptibles, comme cela paroît par les cadavres que l'on a traités de cette maniere, & c'est à cette découverte que l'art des embaumemens doit son origine.

Les corps que l'on plonge tout d'un coup dans l'huile bouillante se couvrent d'une croute dure & presque pierreuse, de couleur jaune, rouge ou noire, de même que les corps qu'on a fait rôtir; tandis que leur substance interne étant agitée par la grande chaleur de l'huile bouillante, est changée, digerée & mûrie à un point surprenant; jusqu'à ce qu'enfin le tout se consolide & se conserve pendant un fort long-tems. Mais lorsque ces corps abondent en sucs aqueux, comme dans la viande ou dans le poisson qu'on n'a fait sécher que superficiellement, ces sucs contenus au dedans de la croûte extérieure, étant par ce moyen plus que bouillis, deviennent extremement mous, humectans, nourrissans & faciles à digérer. Les alimens que l'on prépare de cette sorte peuvent se garder long-tems parce que leurs principes étant intimement unis se perfectionnent l'un l'autre & se convertissent en une substance qui est parfaitement à couvert de l'action des causes externes.

On peut tirer de ce qui précede les conséquences suivantes:

1°. Les degrés de chaleur que les corps reçoivent du feu ne sont point proportionnés aux densités des corps échauffés. 2°. On peut cependant communiquer aux mêmes corps qui sont devenus insensiblement plus denses, une quantité de feu proportionnée à l'augmentation de leur densité. 3°. La faculté de recevoir un plus grand degré de chaleur ne dépend point de la combustibilité des corps. Par exemple, l'alcohol bouillant ne reçoit pas plus de feu ou de chaleur, quoiqu'il n'y ait rien de plus combustible dans la nature; il reçoit même moins de feu qu'aucune liqueur connue. Il s'ensuit donc qu'il est inutile de rechercher des propriétés générales en Chymie, & qu'on doit tâcher de découvrir les propriétés particulieres des corps par des expériences particulieres. 4°. Quelques métaux peuvent se dissoudre intimement dans quelques huiles bouillantes, au point de former un mélange qu'il n'est pas aisé de résoudre en ses principes; & l'on a fait par ces moyens un grand nombre de découvertes aussi utiles pour la Medecine que pour les autres arts.

Mettez demi-once de mine de plomb dans une phiole à long cou avec une once & demie d'huile d'olive, agitez ce mélange, échauffez la phiole avec soin, posez-la sur le feu de maniere qu'elle touche presque les charbons, & faites bouillir l'huile. La mine se dissoudra & ne formera plus qu'une masse avec l'huile, après que celle-ci aura acquis un grand degré de chaleur. On peut préparer par ce moyen un baume métallique, ou un ciment excellent pour les ouvrages qu'on fait dans l'eau.

Cette expérience réussit également avec le plomb en grain, ce dernier se fondant au fond du vaisseau avant que l'huile commence à bouillir ou à fumer; d'où l'on voit que le plomb se fond beaucoup plus aisément que le verre, & que l'huile ne sauroit dissoudre celui-ci, quelque degré de chaleur qu'on lui donne. On voit encore la raison pour laquelle le plomb fondu est moins chaud que l'huile bouillante, & d'où vient qu'on peut le toucher après qu'on s'est frotté la peau avec de la craie seche. Cette expérience réussit encore avec l'étain & avec un mélange d'étain & de plomb, dont la solution est beaucoup plus prompte que celle de chacun de ces métaux séparément.

Voici quelques autres conséquences qui résultent de ce principe.

1. Les huiles reçoivent & conservent long-tems une grande quantité de feu avant que de bouillir. 2. Il n'y a point de fluide dans la nature qui reçoive plus de feu que l'huile; car toutes les lessives & l'huile de vitriol même bouillent plutôt & ont moins de chaleur. Le mercure même quoique plus pesant bout plus promptement, ou à peu près dans le même tems. 3. L'action du feu sur les huiles a besoin d'être extremement forte avant qu'elles s'élevent en vapeurs. 4. Les huiles communiquent aux vaisseaux dans lesquels on les fait bouillir un degré de chaleur égal à celui qu'elles reçoivent; & de-là vient qu'on ne sauroit faire bouillir de l'huile dans des vaisseaux d'étain ou de plomb, bien qu'on puisse y faire bouillir de l'eau. 5. L'huile communique aux métaux qu'elle contient un degré de chaleur égal à celui qu'elle reçoit elle-même. 6. Il n'est pas aisé de communiquer plus de feu à l'huile qu'en la faisant bouillir; car si l'on veut qu'elle reçoive plus de feu, il faut trouver le moyen de la comprimer dans le vaisseau où elle est enfermée avec un poids plus grand que celui de l'atmosphere; on augmentera par ce moyen la chaleur à proportion. Il suit de-là que l'huile étant comprimée par la pesanteur augmentée de l'atmosphere à une profondeur considérable sous terre, peut acquérir une chaleur très-violente, si elle vient à y rencontrer un grand feu; & si l'eau vient à la toucher lorsqu'elle est dans cet état, cette rencontre peut occasionner les tremblemens de terre les plus terribles; & peut-être est-ce là une des causes des volcans. 7. Tant que les huiles conservent leur fluidité, elles ne permettent pas que les vaisseaux acquierent plus de chaleur qu'elles n'en reçoivent elles-mêmes, ce qui fait que les vaisseaux dans lesquels elles sont enfermées ne peuvent se fondre qu'avec 600 degrés de chaleur. 8. Tel est le moyen dont l'Auteur de la nature s'est servi pour donner des bornes au feu & pour restraindre son action sur la matiere la plus inflammable que l'on connoisse.

Pour expliquer la vertu dissolvante des huiles, il faut se souvenir que toute huile exprimée, crue & végétale contient de l'eau, comme il est aisé de s'en convaincre en faisant bouillir de l'huile exprimée d'amandes dans un alembic, car il s'en éleve une vapeur aqueuse qui venant à se condenser dans le cou du vaisseau, forme

des gouttes visibles, qui retombant sur l'huile bouillante, occasionnent une agitation & un pétillement violens, qui peuvent approcher en quelque sorte de la solution. Mais après que cette eau s'est évaporée, la propriété de l'huile, entant que *menstrue*, se trouve changée.

Les huiles contiennent outre cette eau un certain sel subtil & caché, qui passe pour être extremement pénétrant, qui est ordinairement acide & volatil, & qui se manifeste dans quelques-unes par l'odeur. Ces sels paroissent sous la forme d'esprits acides, s'amassent de même que l'eau & se séparent de l'huile au point de ne pouvoir plus se mêler aisément avec elle. Il n'est pas cependant facile de dépouiller entierement l'huile de son esprit acide, qui continue à s'élever tant que la distilation dure, mais en plus grande quantité d'abord.

Les Chymistes doivent donc distinguer avec soin si la vertu dissolvante des huiles n'est point due à l'eau & à l'acide qu'elles contiennent, pour ne point tomber dans l'erreur. Car l'on voit dans la peinture que les couleurs que l'on a broyées avec de l'huile cuite se mêlent & coulent mieux, se sechent plutôt & conservent beaucoup plus d'éclat que quand on les broye avec de l'huile crue. De même la propriété particuliere que l'on attribue aux huiles les plus douces de dissoudre les métaux quand elles sont légerement échanffées, paroît dépendre principalement de l'acide caché & non point de la partie huileuse; car l'on a observé que l'huile d'olive, étant mêlée avec de la limaille de fer, de cuivre ou de plomb & mise en digestion avec elle pendant long-tems, s'impregne d'une partie du métal & en reçoit une nouvelle couleur & des propriétés extraordinaires. On a donc attribué à l'huile entant que *menstrue*, un pouvoir trop étendu; puisque ce pouvoir ne subsiste plus après qu'on l'a dépouillée par la cuisson, de l'acide qu'elle contenoit. Les Polisseurs en airain & en cuivre ont observé que l'huile cuite est beaucoup plus propre pour conserver l'éclat de leurs Ouvrages & les garantir de la rouille que celle qui est crue, surtout quand on a soin d'y ajouter pendant qu'elle bout quelque peu de cérufe ou du noir de plomb, afin d'absorber cet acide. Le Docteur Hoffman a démontré que les huiles distilées contiennent un acide.

Les huiles qu'on tire par la distilation des substances végétales ou animales, alcalines ou putréfiées, contiennent une grande quantité de sels alcalis volatils que l'on peut séparer d'elles par le moyen d'un feu modéré, sous une forme blanche & solide. Toutes les fois donc que l'on veut découvrir les propriétés des huiles, il faut les dépouiller avec soin de tous les sels étrangers & les examiner pures, car autrement on ne peut juger comme il faut de leurs vertus.

Les huiles qu'on obtient par la distilation avec de l'eau ou sans eau par la retorte, laissent toujours de la terre après elles, quand on les distile une seconde fois jusqu'à siccité dans des vaisseaux fermés, & deviennent insensiblement plus subtiles, moins gluantes, plus fluides & plus transparentes; & quand on les distile jusqu'à quatorze fois ou plus, elles changent à chaque fois de nature, & deviennent à la fin des remedes anodyns pénétrans qui produisent des effets admirables dans plusieurs maladies obstinées. C'est ce qui a fait croire à Van-Helmont que l'huile de sang humain distilée plusieurs fois avec l'esprit de sel, jusqu'à ce qu'elle ne laisse aucun marc, devenoit un remede diaphorétique capable de dissoudre comme un *menstrue*, toutes les obstructions & coagulations non-naturelles & mortelles qui se forment dans le corps. Hoffman dit avoir préparé des huiles de cette maniere, dont il exalte beaucoup les vertus; & un autre Auteur aussi véridique que lui assure qu'on peut obtenir le remede universel, par le moyen d'une huile ainsi préparée. Raymond Lulle & Isaac le Hollandois méritent d'être consultés sur ce sujet.

Toutes les huiles contiennent une certaine substance subtile & volatile qui leur est adhérente & qui peut s'en séparer, qu'on appelle leur esprit recteur. Il est mobile, odorant, d'un gout élevé, produit par le feu & la vraie cause de plusieurs grands effets. Cet esprit étant naturel aux huiles leur communique une vertu singuliere & efficace, que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Il s'exhale de plusieurs huiles par le moyen d'une chaleur modérée, il se mêle avec l'air; & après les avoir entierement quittées il les laisse insipides & sans action, de maniere qu'on a peine à les distinguer l'une de l'autre. Leur vertu dissolvante paroît venir de cette circonstance, que les huiles sont disposées à recevoir beaucoup de feu en elles-mêmes & à le communiquer aux autres corps.

1. La plupart des huiles se mêlent ensemble, mais non pas avec une égale facilité, comme dans la distilation de la térébenthine & de l'ambre, où les huiles qui se sont élevées par différens degrés de feu different en pesanteur, en consistance, en couleur & en situation, de maniere qu'elles ont de la peine à s'unir les unes aux autres. 2. Les véritables substances résineuses se fondent & se dissolvent dans les huiles. 3. Il en est de même de la plupart des gommes qui se trouvent mêlées avec de la résine. 4. La même chose arrive aux huiles condensées ou baumes. 5. Aux soufres naturels & artificiels, liquides & solides, quoiqu'ils se trouvent cachés dans d'autres corps. Par exemple, l'antimoine pulvérisé ou sublimé en fleurs étant cuit avec de l'huile, donne sur le champ un baume rouge & épais d'antimoine, qui ne provient que du soufre de l'antimoine dissous par l'huile, qui ne touche point à la partie métallique; & la même chose a lieu à l'égard des autres métaux imparfaits qui abondent en soufre.

De l'alcohol ou des menstrues spiritueux proprements dits.

Des fameux Chymistes assurent que les alcohols ne peuvent point se mêler avec un alcali fixe pur, & l'on ne doit point en être surpris, puisque la moindre humidité aqueuse soit dans le sel ou dans l'alcohol suffit pour empêcher ce mélange. Mais lorsqu'on verse de l'alcohol pur sur du sel de tartre parfaitement sec, il en tire sur le champ une teinture fort riche, & il se fait une véritable combinaison. On ne peut donc trop s'appliquer à découvrir la nature de cette liqueur, que je mets à cause de son excellence à la tête des *menstrues* spiritueux.

On tire l'alcohol des végétaux par la fermentation & la cohobation, mais beaucoup plus commodément du vin, de l'hydromel ou de la biere. Car quoique ces liqueurs puissent éteindre le feu, l'esprit qu'elles donnent par la distilation ne laisse pas que d'être inflammable; & après qu'on en a séparé toute l'eau, on a un alcohol pur & parfait.

On donne aussi à l'huile le nom d'alcohol, quand elle se mêle avec l'eau, & qu'elle est totalement inflammable. On peut tellement subtiliser les huiles des substances animales & végétales, qui sont parfaitement putréfiées, qu'elles s'enflammeront à l'air; & les atténuer à un tel point par des distilations répétées, qu'elles se mêlent presque avec l'eau. Lors donc qu'il est question de déterminer la vertu dissolvante de quelqu'un de ces esprits, il faut d'abord examiner sa nature; car l'eau-de-vie ordinaire contient beaucoup d'eau, un sel volatil, liquide, & acide, une huile fétide & de l'alcohol; l'esprit de vin rectifié contient moins d'eau & d'huile fétide, un esprit acide, volatil, & de l'alcohol pur. L'alcohol parfaitement préparé, sans mélange, ne contient ni eau, ni huile grossiere & acide, & on le rend extremement pur en le distilant une fois avec de l'alcali fixe. Puis donc que ces différences se rencontrent dans cet esprit, il faut les considérer avec soin.

1°. L'alcohol pur dissout l'eau & toutes les liqueurs

aqueuses. 2°. Les vins de toute espece. 3°. Tous les acides spiritueux, fermentatifs, comme les différens vinaigres. 4°. Toutes les huiles pures. 5°. Toutes les vraies résines végétales. 6°. La plupart des résines gommeuses. 7°. Les sels alcalis, volatils, purs. 8°. Les sels alcalis parfaitement secs & fixes. 9°. La plupart des savons. 10°. Les soufres qui ont été pénétrés & dissous par les alcalis. Mais il ne produit aucun effet sur les sels naturels ou composés, tels que le sel ammoniac, le sel marin, & le nitre; ni sur la terre pure, ni sur le soufre pur, ni sur le mercure, ni sur les métaux parfaits ou imparfaits, ni sur les pierres communes ou précieuses. Voyez *Alcohol*.

Des Menstrues alcalis, & Acides spiritueux.

La plûpart des Chymistes ont divisé ces *menstrues* en huileux & en spiritueux, quoiqu'il eût été plus à propos de les distinguer par les titres de salins ou de composés. La cause de cela est, que ces *menstrues* paroissent pour l'ordinaire sous une forme huileuse, & sont en général, non-seulement volatils, mais encore liquides & subtils. De-là vient qu'on a donné le nom d'esprits à quelques acides & à quelques alcalis, à cause de leur apparence subtile, volatile, & huileuse; quoiqu'ils different considérablement les uns des autres, non-seulement en espece, ou en tant qu'acides & alcalis; mais encore, en tant qu'acides & acides, alcalis & alcalis. Je trouve donc à propos de diviser les *menstrues* salins spiritueux en acides & en alcalis, à cause que cette distinction est absolument nécessaire. Je distingue encore les esprits alcalis les uns des autres, parce qu'il y en a de simples & de composés.

Le plus simple de tous est composé d'eau, d'un sel alcali volatil extremement subtil, qui paroissent tous deux sous la forme d'une liqueur ténue, transparente, & quelque peu huileuse, comme l'esprit alcali pur de sel ammoniac. Je range encore sous cette classe, les esprits alcalis que l'on tire des animaux & des végétaux, après les avoir dépouillés de l'huile qui s'y attache, ainsi que nous le voyons pratiquer tous les jours aux Chymistes, qui les tirent par ce moyen des plantes chaudes anti-scorbutiques, des végétaux putréfiés, & de toutes les substances animales. Il entre pour l'ordinaire dans ceux qui sont le plus composés de l'eau, le sel volatil dont nous venons de parler, & une huile fétide, qui sont les trois parties dans lesquelles ils peuvent se séparer; d'où il suit qu'ils sont une espece de savon alcali volatil, délayé dans autant d'eau qu'il en faut pour le dissoudre. Les Chymistes donnent encore le nom d'esprits aux liqueurs acides & communément volatiles, pour les raisons que nous avons alléguées: mais on s'apperçoit en les examinant, qu'elles ne sont autre chose qu'une solution de sels acides dans de l'eau. Par exemple, l'huile de vitriol & l'huile de soufre, *per campanam*, étant plusieurs fois distilées avec de l'eau bouillante, deviennent extremement volatiles. Cela étant, au lieu de leur donner le nom d'esprits, je ne les appellerai plus à l'avenir que *menstrues* salins.

Des Menstrues salins simples.

Les Alchymistes ont coutume de dire, que ceux qui ignorent la nature des sels, ne sauroient jamais découvrir de grands secrets; & ce sentiment n'a rien qui doive surprendre, puisque les sels ont beaucoup de force pour dissoudre les corps.

Je donne le nom de sel à tout corps qui se dissout dans l'eau & se fond au feu, lorsqu'il n'est point volatil, & qui excite la saveur que nous appellons *salée*. Lorsqu'un sel est pur, ou qu'il a été séparé naturellement ou par art, de tout ce qui lui est étranger, il est composé de particules si déliées, qu'on ne peut les distinguer, même avec le secours des meilleurs microscopes; de sorte qu'on ne peut rien dire touchant la figure de ces particules. Lorsqu'on réduit les corps salins à leurs premiers principes, ils semblent devenir parfaitement volatils, puisqu'on ne les a pas plutôt séparés les uns des autres, & de toutes les substances étrangeres avec lesquelles ils étoient mêlés, qu'ils s'évaporent en l'air. Il s'ensuit donc, que lorsque ces dernieres particules de sel pur forment des molécules sensibles, elles sont toujours liées entr'elles par le moyen de quelques particules intermédiaires, surtout d'eau & de terre, qui tiennent lieu de ciment, & rendent cette union solide & permanente. Puis donc qu'il est presqu'impossible de renfermer les particules originelles du sel dans des vaisseaux, il est évident qu'on ne peut rien dire de leurs effets chymiques: mais lorsqu'elles paroissent sous une forme stable, nous pouvons en avoir quelque connoissance dans cet état composé.

Nous allons maintenant examiner les principales différences des sels, qui naissent surtout des différens principes salins dont ils sont composés; & quoique ces principes soient connus séparement, il est cependant certain qu'ils ont une certaine propriété respective. Il résulte une seconde différence de l'autre principe, dont l'union avec le salin constitue la substance à laquelle nous donnons le nom de sel. Je divise donc toutes les especes de sels en ceux qui different, soit par rapport à leur principe salin, leur principe unissant, ou tous les deux ensemble. Eu égard à la premiere division, je range le sel & les *menstrues* salins, sous les classes suivantes. Je mets au premier rang les alcalis fixes. 2°. Les alcalis volatils. 3°. Les acides végétaux naturels. 4°. Les acides végétaux fermentés. 5°. Les acides végétaux que l'on obtient par la calcination. 6°. Les acides végétaux que l'on obtient par la distilation. 7°. Les acides fossiles naturels. 8°. Les acides fossiles obtenus par la calcination. 10°. Les acides fossiles obtenus par la distilation. 11°. Les sels neutres, comme le borax, le nitre, le sel fossile, le sel gemme, le sel marin, & le sel ammoniac. 12°. Les autres sels composés de ceux-là. Il faut examiner chacun de ces sels à part, pour découvrir les propriétés particulieres qui peuvent nous mener à la connoissance de leur nature, en tant que dissolvans.

De l'Alcali fixe considéré comme un Menstrue.

On a vu au mot *Alcali*, la description que Boerhaave a donnée des signes physiques de la nature & des propriétés des alcalis. Cet illustre Auteur considérant l'alcali fixe en qualité de *menstrue*, propose les questions suivantes comme dignes d'être examinées.

1°. Si tous les alcalis fixes sont engendrés par le feu seul? 2°. Si tous les alcalis volatils sont produits par une chaleur putréfactive? 3°. Si les alcalis fixes ou volatils conservent long-tems leur nature en plein air? 4°. Si leur nature ne peut point être altérée, ou les sels changés, au point de devenir neutres ou savoneux, en s'unissant avec des particules acides ou huileuses? 5°. La même chose n'arrive-t'elle point aux corps des plantes & des animaux? 6°. Ne s'engendre-t'il pas tous les jours une grande quantité de sels composés; surtout de ces sels, dont l'acide constituant est commun partout, & toujours sous la main? 7°. Puisque les acides naturels, ou ceux qui sont produits par la fermentation des végétaux abondent par tout, ne se trouve-t'il point dans la nature un sel très-commun, de même espece que le tartre régénéré, ou l'esprit de Mindererus, qui est fait avec un sel alcali, volatil, & du vinaigre distilé, & qui est doux, pénétrant, volatil, & presqu'insipide? Il n'y a rien de cette espece qui mérite davantage d'être connu, que l'origine & la nature des sels les plus communs & les plus utiles, comme le sel marin, le sel gemme, & le nitre; & il est à propos de rechercher s'ils sont faits par une combinaison de leurs propres acides, tels que ceux que nous trouvons par les distilations chymiques, & un alcali végétal fixe; ou si étant produits simplement par la nature, le feu n'est pas plutôt capable

de les altérer que de les séparer. Plusieurs Chymistes fameux, soutiennent que tous ces sels sont naturellement produits par le mélange des acides avec les alcalis. Mais il est très-vraissemblable que la mer contenoit du sel, avant que l'acide du sel marin s'y trouvat, & avant qu'on eût tiré aucun alcali fixe des végétaux. D'un autre côté, on n'a pu jusqu'ici tirer le moindre alcali fixe du sel marin; & je n'ai point appris qu'on ait jamais trouvé naturellement l'esprit acide du sel marin: mais j'ai toujours oui dire qu'il étoit produit par l'art ou par le feu, & plutôt par une altération que par une séparation de parties. Il est vrai que ces acides étant mêlés comme il faut avec les alcalis, regénerent en quelque sorte les sels qui ont donné les acides, quoiqu'avec quelque différence entre les naturels & les artificiels; ce qui prouve que nous ne sommes pas aussi assurés de ce qui regarde la composition & la résolution de ces sels, que quelques Auteurs le prétendent. Nous pouvons apprendre par-là, avec quelle précaution on doit user des alcalis en tant que *menstrues*, puisque le moindre changement dans quelqu'une des circonstances, ou l'addition de quelque substance étrangere, peut aisément changer un alcali, & produire un sel qui n'operera point comme un alcali pur, mais suivant la nature qu'il a reçue.

Si l'on met pendant une heure un quintal de sable bien net, ou des cailloux réduits en chaux, & pulvérisés avec cent quinze livres d'alcali fixe, pur, dans un creuset de verrerie, avec un feu modéré, après les avoir bien mêlés ensemble; que l'on remue ce mélange pendant ce tems-là, & qu'on augmente ensuite le feu pendant cinq heures, en continuant de remuer ce mélange: il en résultera une masse très-propre pour faire le plus beau verre. Si l'on met cette masse dans des tonneaux bien secs, & qu'on la garde pendant quatre ou cinq mois dans un lieu chaud & sec, les ingrédiens s'uniront par-là plus intimement. Si l'on place la matiere dans le creuset de verrerie, dans l'endroit le plus chaud du fourneau, elle se convertira en une espece de fluide gluant, épais & huileux en apparence, qui se couvrira en bouillant d'une écume, laquelle s'élevant de plus en plus, égale quelquefois le quart de toute la masse. Cette écume étant enlevée avec soin à mesure qu'elle s'éleve, jusqu'à ce qu'il n'en paroisse plus; & la matiere restante étant tenue en fusion pendant deux ou trois jours, celle qui reste dans le pot, est ce que les verriers appellent leur métal; & c'est elle qui, étant refroidie, forme le plus beau verre. Eût-on jamais cru, si on ne le voyoit tous les jours, que l'alcali fixe, qui devient fluide quand on l'expose à l'air, se convertisse, étant mêlé avec le sable, en une matiere qui ne differe du métal que par la malléabilité?

Ce procédé est une preuve que les *menstrues*, qui ont une vertu dissolvante très-forte, peuvent s'unir pour toujours avec les corps qu'ils ont la vertu de dissoudre, la concrétion étant d'autant plus forte que la solution a été plus parfaite. Nous apprenons de-là que les alcalis peuvent, quand ils sont parfaitement dissous, être tellement changés dans l'action, qu'ils perdent entierement leur nature saline; car quoique le verre contienne environ une troisieme partie d'alcali dans sa substance, il n'en conserve pas cependant la moindre marque. Il est même surprenant, vu la maniere dont il est formé, qu'il se fonde en une masse ténace & ductile, capable de recevoir les différentes figures qu'on veut lui donner, & qu'il s'attache au fer avec tant de force, qu'on peut le tirer par son moyen du vaisseau de fusion. Il n'est pas moins étonnant que deux corps opaques forment un solide transparent qu'aucun *menstrue* ne peut dissoudre, bien qu'il soit composé en partie du plus soluble de tous les sels.

Comme les végétaux qui donnent l'alcali fixe par la calcination contiennent un acide qui est plus ou moins uni avec lui, il s'ensuit que le sel alcali doit être d'une autre nature que s'il n'étoit point mêlé avec un acide. Il en est de même de l'huile & de la terre qui adherent à ce sel. Cela étant, il doit y avoir une grande différence entre les alcalis fixes, à proportion qu'ils contiennent plus ou moins de ces principes. Il n'est donc pas surprenant que certaines expériences faites avec l'alcali, que l'on trouve rapportées dans quelques Auteurs, ne réussissent point quand on les fait avec des alcalis différens.

Les alcalis peuvent encore recevoir des altérations considérables de la part des substances avec lesquelles on les mêle: par exemple, on peut, en les mêlant avec de la chaux vive, obtenir un sel si fort & si corrosif, qu'il dissolve & qu'il fonde tous les solides animaux & des végétaux avec lesquels on le fait bouillir; d'où l'on voit que l'on peut préparer un *menstrue* alcali très-fort avec les ingrédiens qui entrent dans la composition du verre. Au reste, l'alcali fixe animé avec la chaux vive, & ensuite séché au feu, se fond aussi aisément que la cire, & par une vertu extraordinaire, saisit & dissout les corps qu'on y jette. C'est-là peut-être le sel incertain de quelques anciens Chymistes.

Il y a cependant quelques corps sur lesquels l'alcali fixe ne produit aucun effet en qualité de *menstrue*: par exemple, il n'affecte point le vif-argent pur, ni par conséquent les métaux, qui, suivant les Adeptes, sont composés de mercure pur, & d'un esprit igné, métallique, coagulant & sulphureux. Je ne sache point non plus qu'il altere l'or ni l'argent, bien qu'il agisse sur les autres métaux; & cela vient peut-être de ce que leurs parties mercurielles se trouvent unies à une autre qui approche de la nature d'une substance sulphureuse & huileuse. Mais comme ces soufres externes ne se séparent pas aisément de la matiere métallique avec laquelle ils sont unis, il peut souvent arriver, lorsque ces sels alcalis agissent sur ces sortes de soufres, qu'ils paroissent changer les parties mercurielles des métaux qui sont intimement unies avec le soufre, quoiqu'ils soient incapables d'affecter le mercure dans sa propre nature. La vertu dissolvante des alcalis, par rapport aux métaux, paroît donc être ici limitée; car lorsqu'ils sont appliqués sur les métaux calcinés & secondés de l'action du feu, ils paroissent incapables de dissoudre le soufre qui fixe leur mercure & lui donne la forme métallique, personne n'ayant trouvé jusqu'ici la méthode de tirer le mercure des métaux par le moyen des alcalis fixes; de sorte que si ce que Boyle, Tachenius & Homberg rapportent touchant les moyens de recouvrer les mercures des métaux, est vrai; il faut qu'on emploie quelque procédé secret, pour faire que ces alcalis régénératifs pénetrent dans le mercure qui fixe les métaux.

Les alcalis fixes & volatils agissent en qualité de dissolvans,

1. Sur les substances animales, végétales & minérales, entant qu'elles contiennent des huiles, des baumes, des gommes, des résines ou des gommes résineuses, ou sont composées de matieres huileuses; aussi-bien que sur les soufres soit purs, composés ou mêlés avec d'autres matieres; tous ces alcalis étant excellens pour les ouvrir, les atténuer, les résoudre & les disposer à se mêler avec l'eau, l'alcohol & les huiles. 2. Ces alcalis agissent encore en qualité de *menstrues* sur les corps dont les molécules sont unies entr'elles par un ciment acide, qui étant attiré par l'alcali, est cause que cette liaison est détruite, & que ces molécules se séparent les unes des autres. 3. Après que certains corps ont été une fois dissous par un *menstrue* acide, les alcalis purs déploient souvent une nouvelle force, capable de dissoudre ces corps beaucoup plus parfaitement qu'avant qu'ils eussent été dissous; & delà vient que les Chymistes veulent, que pour obtenir les mercures des métaux, on les calcine d'abord par le moyen des acides, & qu'on les traite ensuite avec les alcalis.

Il n'est pas aisé de décider s'il peut y avoir quelque alcali volatil dans la nature, sans le secours de la putréfaction ou de la distilation des substances animales ou végétales; à moins qu'on ne prétende que le sel particulier que l'on trouve dans les eaux minérales, est de cette espece, bien qu'on n'ait aucune raison de le ranger sous la classe des alcalis volatils. Hoffman a cependant prouvé qu'il appartient plutôt à cette classe qu'à celle des acides. D'un autre côté, toutes les substances animales & végétales, donnent par la putréfaction un sel alcali parfaitement volatil; les végétaux acrimonieux & piquans & toutes les substances animales le donnent par la simple distilation; & les sucs animaux qui ne sont point alcalis, sont tellement changés, par leur mélange avec l'alcali fixe, qu'ils laissent immédiatement échaper des vapeurs alcalines, & donnent par le moyen du feu un alcali volatil, les autres parties étant absorbées par l'alcali fixe. De quelque maniere que ces sels soient produits, on peut les purifier par un traitement chymique, leur donner la même forme & les mêmes vertus, ces dernieres étant semblables à celles des alcalis fixes, quoiqu'avec quelque différence. Par exemple les alcalis volatils agissent & s'élevent d'eux-mêmes, ou au moyen de la plus légere chaleur; au lieu que les alcalis fixes ont besoin d'un feu plus violent pour pouvoir agir; les premiers s'évaporent dès qu'ils sentent la chaleur, ce qui fait qu'ils ne sauroient agir sur les autres corps; au lieu que les seconds ne sont pas plutôt aidés de la chaleur, qu'ils s'insinuent dans les corps qu'ils dissolvent, & demeurent constamment attachés à tous les sujets fixes sur lesquels ils agissent. Lorsqu'on applique les alcalis volatils à la substance qu'on veut dissoudre, une chaleur modérée augmente & anime leur vertu dissolvante, comme il arrive lorsqu'on applique le sel volatil d'urine, par exemple sur la peau, & qu'on le couvre avec une emplâtre glutinative; car il cause sur le champ une chaleur, une douleur & une inflammation, laquelle est suivie d'un ulcere & d'une escarre noire. Ces différences une fois supposées, on peut concevoir l'action de l'alcali volatil par l'Histoire que nous avons donnée de l'alcali fixe, au mot *Alcali*.

Nous avons examiné les *menstrues* acides au mot *acida*.

Des Sels neutres considérés comme menstrues.

On appelle sels neutres ceux qui ne sont ni acides ni alcalis, & qui paroissent être un mélange soûlé des deux.

Examinons d'abord le sel ammoniac qui se dissout aisément dans l'eau, & se résout par défaillance en une liqueur extremement piquante & pénétrante, capable de dissoudre les concrétions grossieres, gélatineuses, pituiteuses & gommeuses qui se forment dans les corps des animaux; elle est non-seulement atténuante, résolutive & incisive, mais encore sudorifique, diurétique, propre pour faciliter l'expectoration, & pour prévenir la putréfaction. Cette solution de sel ammoniac étant cuite ou mise en digestion avec des végétaux gommeux, ou résineux, les résout immédiatement & les dispose à se résoudre en *menstrues* aqueux ou spiritueux. Elle dissout la limaille de fer, & la convertit en un remede apéritif & corroboratif. Etant mise en digestion avec de la limaille de cuivre, elle produit une liqueur d'un beau bleu, qui étant prise à jeun à la dose de quelques gouttes est bonne souvent contre les vers & contre l'épilepsie.

Ce même sel étant sublimé en fleurs, bien pilé, mêlé avec des fossiles, & sublimé avec eux dans un vaisseau bien fermé, produit des effets surprenans en qualité de *menstrue*, ce qui l'a fait appeller par les Chymistes Aigle blanc & Pilon Philosophique. En traitant de même les corps sulphureux, les métaux parfaits ou imparfaits, on les atténue, on les ouvre, on les volatilise & on les change parfaitement; & l'on prépare par ce moyen plusieurs excellens remedes beaucoup mieux qu'on ne le feroit par aucun autre procédé, comme cela paroît par les fleurs de pierre hématite, l'ens *Veneris*, l'ens *Martis*, &c. Les changemens de couleurs qui surviennent dans l'antimoine, lorsqu'on le sublime avec le sel ammoniac sont tout-à-fait extraordinaires; & plusieurs des anciens Chymistes ont appellé ce sel, la clé qui donne entrée dans les secrets de la Nature. Il a cela de propre, qu'il n'est presque point changé dans la sublimation, excepté par les corps avec lesquels on le mêle. Etant mêlé avec l'eau forte ou l'esprit de nitre, il les convertit sur le champ en eau régale. Il change les sels alcalis fixes, partie en un alcali volatil pur, qui agit directement comme tel, & partie en un nouveau sel qui ressemble au sel marin. Un mélange soûlé d'esprit de sel marin & d'esprit alcali volatil pur, produit immédiatement du sel ammoniac, qu'on peut également obtenir en sublimant un mélange de sel marin, d'urine & de suie. Il ne paroît donc être autre chose qu'un sel marin demi-volatil, dont la vertu, en tant que *menstrue*, ressemble principalement à celle du sel marin; de sorte qu'on ne peut mieux le purifier qu'en le sublimant plusieurs fois avec du sel marin pur, sec & décrépité, ce qui est la meilleure méthode d'obtenir les fleurs de sel ammoniac.

Quoique le sel marin, le sel gemme & le sel de fontaine, different par leur origine, ils ne laissent pas d'être de même espece, & l'on peut les considérer comme un sel marin, qui par le moyen des sources salées & des mines de sel, est répandu dans tous les endroits de la terre, comme un préservatif universel contre la corruption. Ce sel se dissout aisément dans l'eau, & se résout par l'humidité de l'air en une saumure ou en un *menstrue* excellent, qui produit à-peu-près les mêmes effets que la saumure de sel ammoniac.

Le sel marin décrépite sur le feu, & étant ensuite pulvérisé dans un mortier chaud & sec, il se fond au feu, & s'échappe à travers les pores des creusets. Lorsqu'on met ce sel en fusion avec des métaux imparfaits ou des fossiles métalliques, il produit des changemens particuliers & considérables.

Je pile huit onces de sel marin humide, & non calciné avec deux onces d'antimoine en poudre; je mets ce mélange dans un creuset que je couvre d'un second, & après en avoir luté les jointures, je les place dans un fourneau de réverbere pendant vingt-quatre heures, en poussant le feu autant qu'il est nécessaire pour que le sel se fonde. Lorsque je viens à ouvrir le vaisseau, j'y trouve une masse obscure dont le sommet est couvert de pointes blanches. Je la pulvérise & la traite comme ci-devant, ce qui me donne une masse rouge, au fond de laquelle se trouve la partie la plus métallique. Je réitere ce procédé, & me servant d'un feu de fusion, presque tout le sel passe à travers les pores du vaisseau, & laisse au fond une masse rougeâtre d'antimoine extremement changée, ce qui est un exemple de la maniere dont ce sel peut agir en qualité de *menstrue* sec par le moyen du feu.

Ce sel produit dans plusieurs occasions beaucoup plus d'effet qu'aucun autre, aussi l'employe-t'on pour l'ordinaire en forme seche avec de la poudre de brique dans les cimentations, pour opérer des changemens extraordinaires par rapport à l'exaltation, la séparation & la maturation des métaux. Il faut observer dans cette opération que le sel marin étant mêlé avec de la poudre de brique, se convertit en un esprit acide volatil, semblable à l'eau régale, & qui agit de la même maniere qu'elle sur les métaux. Après que le sel marin s'est changé en esprit par ces moyens, & qu'on l'a remis plusieurs fois de suite sur du sel pur décrépité, on en tire un *menstrue* surprenant.

Je

Je vais rapporter à ce sujet une expérience fort laborieuse.

J'ai mis peu-à-peu sur deux livres d'esprit de sel autant de sel marin sec & pulvérisé, que l'esprit en a pû recevoir. Après avoir purifié la liqueur par le repos & l'avoir coulée, je l'ai mise dans une phiole chymique fort haute, à laquelle j'en ai adapté une autre beaucoup plus petite; j'ai luté avec soin les jointures, & exposé la matiere à la chaleur du Soleil, depuis le 10 de Mai jusqu'au 10 de Juillet. Je l'ai ensuite distilée par la rétorte avec un feu modéré, jusqu'à ce qu'il soit resté au fond du vaisseau une liqueur épaisse semblable à l'huile, & qui contint des crystaux durs de sel marin. Après avoir réitéré cette opération trois fois de suite, j'ai trouvé au fond un sel spongieux, gras & huileux: j'ai encore répété vingt fois cette opération, & versé sur le résidu la liqueur qui avoit monté la derniere, & après les avoir laissés ensemble pendant cinq mois, j'en ai tiré, à l'aide d'un feu modéré, un phlegme presque insipide, jusqu'à ce que l'acide ait commencé à s'élever. J'ai changé pour lors le récipient, & continué la distilation avec un feu plus violent, ce qni m'a donné un sel huileux acide, pésant & extremement fort, que j'ai mis à part. J'ai observé que le sel qui a resté au fond de la rétorte, après toutes ces distilations, étoit extremement acide & considérablement fixe. J'ai mis ce sel dans un plat de verre, & l'ai exposé à l'air d'une cave où il s'est résous par défaillance en une liqueur, qui étant coulée & mêlée de nouveau avec le phlegme, l'esprit & l'huile de sel qui ont monté d'abord, m'a donné par une nouvelle distilation un *menstrue* d'une si grande efficacité, que je n'ai pas eu sujet de regretter ma peine. Le sel marin étant dissous, purifié & réduit en crystaux, donne une neuvieme partie d'une substance saline, d'un gout amer austere, qui ne se réduit point en crystaux, & dont l'absence contribue à augmenter la pureté du sel.

Comme on tire le nitre commun des substances animales & alcalines, & de différentes especes de chaux, il se change aisément en alcali fixe & en acide volatil. Il paroît encore d'une nature particuliere quand on l'emploie en qualité de *menstrue*; & ses opérations sont si embrouillées, qu'on a quelquefois toutes les peines du monde à les comprendre. Etant mis sur le feu dans un état pur & sec, il devient aussi fluide que l'eau avec certains corps & en facilite la fusion, quoiqu'elle soit d'ailleurs extremement difficile; il atténue, incise & entremêle leurs parties, même dans le tems qu'il n'agit point sur eux à aucun autre égard. Aussi les Fondeurs l'emploient-ils pour faciliter la fusion des métaux.

Lorsque la matiere que l'on mêle avec le nitre contient quelque chose d'huileux, de gras ou de sulphureux, elle s'allume sur le champ avec lui, elle jette une flamme violente, & augmente considérablement l'ardeur du feu; d'où il arrive que l'application & l'action du nitre étant plus fortes, il change, divise, fond & sépare les corps d'une maniere différente de celle dont on a connoissance, tandis qu'il perd en même tems sa propre nature ou se change en une espece de sel polychreste dont la vertu dissolvante differe de la sienne. L'action du nitre sur les corps est donc autre avant la déflagration que durant & après qu'elle a cessé.

Lorsqu'on fait fondre du nitre avec du charbon de bois, ses parties entrent dans une agitation violente qui se communique aux corps que l'on veut dissoudre, & jettent en même tems des vapeurs actives capables de pénétrer & de dissoudre un grand nombre de corps. Mais après que le nitre a été ainsi changé en alcali fixe, il ne se fond plus, à moins que le feu ne soit extremement violent; & pour lors conformément à sa nature pénétrante & particuliere, il commence à agir comme un *menstrue* alcali fixe, & acquiert & déploie une nouvelle qualité dissolvante.

Lorsque les corps que l'on veut dissoudre en les mettant en fusion avec du nitre contiennent de la terre, des cailloux, de l'alun, du vitriol, dn bol ou autres corps semblables, le nitre se change immédiatement en un sel volatil acide très-fort, ou en nn esprit de nitre, qui agité par la violence du fen, pénetre, dissout & altere considérablement le sujet, agissant par une de ses parties de même que l'eau-forte; tandis que l'autre qui reste au fond agit par une vertu dissolvante tout-à-fait différente. On peut voir par-là quel doit être l'effet de ce sel, lorsqu'on l'emploie dans la cimentation avec des matieres métalliques; car il se convertit par-là en un esprit corrosif capable d'altérer les substances métalliques de différentes manieres.

Lorsqu'on fait fondre du nitre pur à un feu violent avec du régule d'antimoine, il produit à la fin une espece de pierre caustique, qui agit d'une maniere qui lui est propre; car elle est un sel très-fixe extremement difficile à fondre, & d'une acrimonie ignée peu commune; d'où il suit que ce sel peut avoir une qualité dissolvante prodigieuse quand il est mêlé avec le régule d'antimoine, & qu'il agit sur les corps par le moyen du feu.

Quand on jette du sel ammoniac en poudre sur du nitre qu'on a fait fondre dans un creuset bien net, il s'éleve une flamme passagere, de même que si on y avoit jetté un charbon ardent, & le sel s'altere à chaque moment sur le feu, jusqu'à ce qu'il soit soûlé avec le sel ammoniac; car pour lors il ne s'enflamme plus, & se convertit en une nouvelle espece de sel rougeâtre d'une nature très-particuliere, que les Chymistes ont aussi peu connue qu'examinée: mais tandis que le nitre & le sel ammoniac sont ainsi mêlés avec d'autres corps sur le feu, il se fait diverses especes de solutions en différens tems, dont il résulte différens effets, tandis que les mixtes restent ensemble sur le feu. Les Opérateurs font rarement attention à ces sortes de circonstances; aussi rencontrent-ils souvent des accidens auxquels ils ne s'attendoient point, tandis qu'ils méprisent les choses qui peuvent nuire au succès de leurs expériences. Lorsqu'on distile ensemble une partie de sel marin & deux d'esprit de nitre à un feu léger, il s'éleve une liqueur qui ne differe en rien de l'eau régale & qui agit entierement comme elle; mais le sel qui reste dans le vaisseau est du nitre & agit comme tel lorsqu'il est bien sec, quoiqu'au commencement de l'opération il produisit les mêmes effets que l'eau régale dans la liqueur distilée. On voit par-là qu'il peut y avoir une grande différence dans l'action d'un *menstrue* dans différens tems de l'opération. De même, lorsqu'on distile une partie de nitre pur & trois parties d'esprit de sel marin, ils donnent une eau régale très-forte, & laissent un véritable nitre dans la rétorte. On doit donc être extremement circonspect dans l'usage de ces *menstrues* pour ne point tomber dans l'erreur. Lorsqu'on emploie l'esprit de nitre avec une portion convenable de quelque alcali que ce soit en qualité de *menstrue*, ils se convertissent sur le champ en nitre, & agissent comme tels à la fin de l'opération. S'il est vrai, comme dit Glauber, que l'on puisse faire du nitre en mêlant du sel marin, de l'alcali fixe & de la cbaux vive ensemble; en les brûlant & les allumant, & en les exposant ensuite à l'humidité de l'air, il s'ensuivra que ces trois substances étant employées ensemble dans la cimentation, doivent produire un effet différent de celui qu'on pourroit s'imaginer.

Le borax naturel étant dissous dans l'eau, filtré & réduit en crystaux, a un gout douceâtre mêlé de quelque amertume; mais il n'est ni acide ni alcali. Il donne par la distilation de l'eau pure, tandis que la partie qui reste dans la rétorte se convertit en nn verre que l'eau ne sauroit dissoudre. Etant mêlé avec du sable & poussé avec un feu violent, il ne donne aucun esprit acide. Il facilite extremement la fusion des métaux & produit plusieurs autres effets qu'on auroit de la peine à obtenir autrement.

Si l'on comprend comme il faut ce qu'on a dit ci-des-

sus des *menstrues* salins, il ne sera pas difficile de concevoir qu'il peut résulter des différentes combinaisons des sels plusieurs nouvelles especes de *menstrues* salins, qui posséderont des vertus tout-à-fait singulieres. Ces combinaisons sont quelquefois l'effet de l'art & de l'adresse de l'Opérateur, & quelquefois aussi l'effet du charbon, de sorte que la surprise que causent leurs effets oblige les Chymistes à en tenir registre, & ce sont-là les sources de cette prodigieuse quantité de *menstrues* dont la Chymie abonde. Par exemple, quand on mêle des alcalis volatils avec des alcalis fixes, les premiers deviennent toujours plus forts & plus volatils par l'action du feu; au lieu que les derniers attirant les particules acides, qui se trouvoient peut-être dans les alcalis volatils, aussi bien que les huiles, & retenant les particules terrestres, deviennent différens ou plus composés, & capables de produire d'autres effets. Les alcalis fixes étant unis avec des huiles végétales naturelles, donnent un sel composé extraordinaire d'une nature douce, apéritive & diurétique, comme on le voit en mêlant du sel d'absinthe avec du jus de limon en proportion convenable; car il en résulte un sel dont la vertu dissolvante differe entierement de celle des parties dont il est composé, ou de tout autre sel; & quand on mêle des alcalis volatils avec des acides, il en résulte une autre espece de sel composé, tout-à-fait différent du premier qui est fait avec de l'alcali fixe.

Lorsqu'on mêle des alcalis fixes avec des acides végétaux purs qui ont fermenté, en proportion convenable, leur mélange produit plusieurs phénomenes extraordinaires, & un sel savoneux, neutre, doux, volatil & pénétrant, dont les effets sur les substances animales, végétales & fossiles m'ont quelquefois donné occasion de le regarder comme le sel volatil de tartre auquel Van-Helmont donne de si grands éloges. C'est peut-être celui de tous les *menstrues* neutres qui demande le plus d'attention, & qui mérite le plus qu'on en fasse usage; comme cela paroît par une infinité d'exemples, surtout par la propriété qu'il a de dissoudre la myrrhe, qui cede avec difficulté aux alcalis & aux acides, & ne peut devenir potable ni se mêler avec le sang, mais dont on obtient la dissolution en la mettant en digestion avec ce sel neutre. Ce même sel, lorsqu'il est fait comme il faut, se mêle intimement avec l'esprit de vin, & fournit un *menstrue* excellent. Sur ce principe il est fort aisé de réfuter les Chymistes modernes qui regardent les alcalis & les acides comme les principes de toutes choses, & assurent qu'on détruit leurs vertus en les mêlant ensemble. Il est certain au contraire que l'alcali de tartre pur quand on le mêle avec l'acide volatil de vinaigre, compose un sel neutre qui a beaucoup plus de vertu que l'acide ou l'alcali séparément. Quand un alcali volatil pur est extremement soûlé avec l'esprit de vinaigre, il donne une liqueur composée, volatile, limpide, légerement saline, capable de pénétrer dans la substance de presque tous les corps & de les dissoudre, sans aucun conflict sensible. De-là vient que quelques-uns estiment cette liqueur très-propre pour guérir les maladies des yeux & des oreilles qui naissent de concrétions. On n'a rien trouvé de plus efficace pour résoudre les tumeurs scrophuleuses que de les fomenter avec un mélange d'urine corrompue & de vinaigre : mais il faut auparavant frotter la partie & appliquer la liqueur toute chaude.

Il suit de ce qu'on vient de dire qu'en mêlant des alcalis fixes ou volatils avec des acides fermentés, on excite une fermentation accompagnée d'effervescence, & l'on obtient des sels neutres. On peut aussi obtenir ces sels en mêlant les mêmes alcalis avec les acides, que l'on tire des bois par la distilation ou l'incinération.

Lorsqu'on mêle ces alcalis fixes avec un acide fossile naturel, il résulte de ce mélange de nouveaux sels composés qui different considérablement les uns des autres. Par exemple, si l'on verse de l'huile de tartre par défaillance toute chaude sur une solution d'alun pur dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle en soit parfaitement soûlée, il se précipitera une chaux terrestre; & si l'on filtre la liqueur qui nage sur sa surface, l'acide naturel de l'alun que l'alcali a attiré, donnera un sel semblable au tartre vitriolé, mais sans aucune partie métallique, d'une nature extremement dissolvante, qui possede des vertus considérables. De même, si l'on mêle une solution chaude & claire de vitriol blanc, verd ou bleu avec la même solution d'alcali fixe, on aura un sel composé de l'alcali fixe & de l'acide fossile qui a dissous la chaux, le fer ou le cuivre qui se trouvent naturellement dissous dans les vitriols. On a donc un tartre vitriolé neutre différent de l'ordinaire, à cause que son acide n'a point éprouvé l'action d'un feu aussi violent, ce qui fait qu'il conserve beaucoup mieux ses vertus naturelles; il dépose aussi beaucoup mieux ses parties métalliques, à moins que le vitriol n'ait été tiré du cuivre, dont la partie métallique venant à rester dans la solution, donne au sel une couleur bleue.

Lorsque l'alcali fixe est intimement mêlé avec le soufre, l'acide fossile de celui-ci est attiré par l'alcali, & il en résulte un sel semblable au premier, quoique d'une nature un peu différente, comme cela paroît par la figure de ses crystaux : cela paroît venir principalement de la partie huileuse, qui étant mêlée avec le soufre, s'unit encore à l'alcali fixe & salit le sel, formant par ce moyen un sel plus composé, d'une odeur, d'un gout & d'une vertu différente.

Lors, par exemple, qu'on mêle des eaux vitrioliques ou alumineuses ou leurs sédimens huileux, avec l'alcali fixe; la partie métallique ou terrestre qui s'y trouve dissoute, venant à se séparer par ce moyen, le *menstrue* acide forme avec l'alcali une espece de tartre vitriolé, dont la vertu dissolvante differe de celle des autres sels, comme on peut s'en convaincre en l'appliquant aux métaux, aux demi-métaux, aux soufres, & aux autres substances fossiles. On ne connoît aucun acide, qui étant appliqué à ce tartre vitriolé, soit capable de séparer l'acide qu'il contient; au lieu que l'acide naturel de vitriol chasse communément l'acide de tous les autres sels.

Le mélange des sels alcalis volatils avec ces acides fossiles naturels, donne une espece particuliere de sels ammoniacs, que l'on peut appeller tartres vitriolés demi-volatils, & qui méritent toute l'attention des Chymistes, à cause de leur qualité dissolvante, & celle des Medecins, à cause de leurs vertus apéritive, atténuante, résolutive & irritante.

Il est aisé sur ce principe de prévoir ce qui doit résulter du mélange du sel ammoniac ordinaire, avec les vitriols, lorsqu'on l'expose à l'action du feu. Par exemple, l'acide des vitriols étant attiré par la partie alcaline du sel ammoniac, donne l'esprit acide du sel marin, qui est l'autre partie du sel ammoniac. Cet esprit se sépare à cause de sa volatilité, tandis que l'union de l'acide vitriolique avec la partie alcaline du sel ammoniac produit un tartre vitriolé demi-volatil; le résidu n'étant autre chose qu'une masse métallique, qui étoit auparavant contenue dans le vitriol, & qui maintenant s'est précipitée en forme de feces; ou même, qui étant de nouveau dissoute par l'esprit de sel, donne une nouvelle espece de solution métallique. Ce qu'on vient de dire nous met en état de prévoir ce qui doit résulter du mélange des alcalis fixes ou volatils, avec tous les acides fossiles naturels, quelques cachés qu'ils puissent être dans les métaux, les terres, les huiles ou les autres sels.

Examinons maintenant les *menstrues* qui naissent du mélange des alcalis fixes avec un acide fossile obtenu par le feu.

Lorsque l'alcali fixe pur est parfaitement soûlé avec l'esprit acide de sel marin, le sel marin paroît être en quelque sorte régénéré. Etant soûlé avec l'acide de nitre,

il reproduit le nitre; & avec l'acide d'alun, de soufre, ou de vitriol, il donne constamment le tartre vitriolé. De même, lorsque l'alcali volatil pur est uni avec l'esprit de sel marin, il résulte de ce mélange un vrai sel ammoniac; & lorsqu'il est mêlé avec l'esprit de nitre, ou l'eau-forte, un nitre demi-volatil. Le mélange de ce même alcali volatil avec l'huile de vitriol, avec l'huile de soufre par la campane, ou avec l'acide distilé de l'alun, donne un tartre vitriolé demi-volatil. On voit par-là combien les *menstrues* produisent d'effets surprenans, lorsqu'on mêle certains corps ensemble, & qu'on les expose à l'action du feu. Il est même impossible, lorsqu'on ignore ces différentes particularités, que l'on puisse avoir une connoissance exacte de l'histoire Chymique des *menstrues*.

Nous allons maintenant examiner l'action des *menstrues* qui résultent du mélange des sels simples avec d'autres sels.

Par exemple, lorsqu'on mêle un alcali pur avec de la saumure de sel marin, il se précipite une matiere terreuse, & le sel qu'on obtient par la crystallisation de la liqueur, est un sel marin beaucoup plus pur. Ce même alcali fixe étant mêlé avec la saumure de nitre, rend la liqueur épaisse & laiteuse, & précipite une matiere terreuse, au moyen de quoi le nitre que l'on tire de cette solution est extremement pur. Quand on mêle l'alcali fixe avec la saumure de sel ammoniac, il attire l'acide de ce sel, il donne à l'alcali volatil la liberté de s'échaper, & laisse un sel marin fixe très-pur au fond du vaisseau. L'alcali volatil pur étant mêlé avec la saumure de sel marin, épaissit la liqueur, la purifie & s'évapore: il arrive la même chose quand on le mêle avec une solution de nitre ou de sel ammoniac.

Nous avons donné ci-dessus des exemples des *menstrues*, qui proviennent du mélange des acides fossiles avec ces sels, & il me suffit d'ajouter que si l'on incorpore du vif-argent avec du vitriol calciné en les broïant longtems ensemble, & qu'après y avoir ajouté du sel marin décrépité, on fasse sublimer ce mélange dans un vaisseau de verre au feu de sable, en augmentant la chaleur par degrés, l'acide du vitriol changera l'acide du sel marin en un esprit qui dissout le mercure & le fait monter au sommet du vaisseau sous la forme de mercure pur sublimé, qui n'est autre chose que l'esprit du sel marin que le vif-argent a attiré, & avec lequel il forme une masse mercurielle, vitriolique uniforme, que l'eau a le pouvoir de dissoudre. On trouve dans l'histoire des *menstrues* plusieurs autres exemples de cette espece, dont il est aisé de rendre raison au moyen des principes que nous venons d'établir. On se souviendra seulement que de quelque maniere qu'on mêle les sels ensemble, il en résulte de nouvelles productions salines & de nouveaux *menstrues*; ce qui en perfectionnant sans cesse la Chymie, donne naissance à plusieurs phénomenes, qui non-seulement satisfont l'esprit, mais augmentent encore la connoissance que nous avons des propriétés des corps, & conduisent souvent à des découvertes extremement utiles pour les besoins de la vie.

On peut composer une infinité de nouveaux *menstrues*, doués de vertus particulieres, en combinant divers *menstrues* de plusieurs manieres, en réduisant chacun d'eux à son plus grand degré de pureté, & quelques-uns à leurs plus petites parties; car il paroît que c'est en cela seul que consiste le savoir extraordinaire des Chymistes les plus fameux. Je pourrois appuyer mon sentiment d'une infinité d'exemples, mais je me contenterai du suivant, supposé qu'on ait besoin d'un acide végétal extremement pur, fort & subtil.

Prenez de verd-de-gris choisi, préparé avec du cuivre corrodé par la vapeur subtile d'un acide qui fermente. Ajoutez-y vingt fois autant du plus fort vinaigre distilé qu'il soit possible de faire; mettez-les en digestion jusqu'à ce que le verd-de-gris soit dissous en une liqueur d'un verd extremement foncé. Après l'avoir purifiée par la filtration, faites-la épaissir au moyen d'une chaleur modérée, & laissez-la reposer, elle formera des crystaux de couleur d'éméraude, composés de l'acide du vinaigre & du cuivre dissous. Versez la liqueur, recueillez les crystaux, & réitérez le procédé jusqu'à ce que vous ne puissiez plus en avoir. Maintenant, si l'on fait sécher à l'air le verd-de-gris soûlé de l'acide, & qu'on le distile par la rétorte en augmentant la chaleur par degrés, on aura un acide végétal pur, extremement fort, qui ne tiendra en rien du cuivre. Cette expérience ne réussit point avec le plomb, l'étain ou le fer; car le cuivre attire l'acide séparément de la partie aqueuse, & sans changer sa nature; au lieu que les autres substances ne l'attirent & ne le séparent, qu'en lui faisant perdre sa pureté. On peut se servir pour cet effet de vinaigre fait avec la biere, le cidre, le poiré, le miel, le sucre, la manne & autres substances semblables.

Pour être convaincu que le mélange d'un *menstrue* avec un autre, peut donner des sels nouveaux & excellens, on n'a qu'à se ressouvenir que le tartre régénéré, préparé selon l'art, peut s'unir intimement avec l'alcohol pur, & produire par ce moyen un *menstrue* végétal, formé par l'union intime des particules végétales les plus subtiles, de l'alcali, de l'acide & du soufre: de-là vient que l'effet d'une pareille liqueur est très-considérable, soit qu'on l'emploie en qualité de *menstrue* ou de médicament.

Voici les conséquences que je tire du raisonnement qui précede.

1°. On n'est point assuré qu'un *menstrue* soit capable de dissoudre un sujet sans le secours du feu, parce qu'on n'a jamais pu jusqu'ici faire aucune expérience dans un lieu absolument dénué de cet élément, & que la plupart des *menstrues* dont on a connoissance, agissent avec plus de force, quand ils sont aidés d'un certain degré de feu.

2°. Les *menstrues* peuvent à peine agir comme tels, à moins qu'on ne les réduise sous une forme fluide, ou du moins approchante de celle-là par le moyen du feu, de l'eau, de l'air & de la trituration; car ces quatre causes excitent ordinairement les vertus cachées des *menstrues*.

3°. Certains *menstrues* contiennent au dedans d'eux-mêmes une cause capable en apparence de produire du mouvement; quoiqu'à dire vrai celui-ci dépende de l'approche d'un autre corps. Par exemple, lorsqu'on suspend une bonne pierre d'aimant par le moyen d'un fil, & qu'elle demeure en repos dans un tems très-froid, elle ne paroît avoir aucune vertu active; mais on ne lui présente pas plutôt un morceau de fer, que ces deux corps se mettent en mouvement & s'approchent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils se touchent; & cette espece de puissance produit un mouvement d'elle-même, sans le secours d'aucun feu sensible, & n'est point excitée par le mouvement. De même, l'esprit de nitre renfermé dans un vaisseau, jette une vapeur acide qui flote continuellement sur la surface de la liqueur, & qui sort du vaisseau toutes les fois qu'on le débouche. La vapeur de l'esprit alcali de sel ammoniac a les mêmes apparences, & l'esprit de sel ammoniac fait avec la chaux vive, jette une vapeur plus volatile & plus mobile. Cette espece de corps est donc aussi propre à conserver le mouvement qu'à le produire, & peut-être y a-t-il de pareilles vapeurs qui flotent continuellement dans les lieux souterrains, jusqu'à ce qu'elles rencontrent quelque corps avec lequel elles puissent s'unir, se fixer & produire un grand nombre

de substances composées; mais il faut toujours se souvenir que l'air, même dans les plus grands froids, a toujours un mouvement de vibration, & peut par conséquent produire les mouvemens dont nous parlons; comme d'un autre côté, les solutions sont souvent immédiatement produites, au moyen du mouvement propre au *menstrue* quiest employé; au lieu qu'un mouvement considérable d'une autre espece, & qui proviendroit d'une cause différente, seroit incapable de produire l'effet qu'on souhaite. Par exemple, si l'on fait calciner à un feu violent, ou même au foyer d'un miroir ardent un morceau de craie d'Angleterre, à peine sera-elle altérée par ce mouvement violent, non plus que par la chaleur ou la froideur de l'air, soit qu'il soit en repos ou agité par des vents violens; elle ne se dissoudra pas non plus quoiqu'on la fasse bouillir longtems dans l'eau ou dans la saumure de sel de tartre; au lieu qu'elle se fond & disparoît immédiatement dans le vinaigre froid: par où l'on voit qu'il y a une très-grande différence entre le mouvement excité par l'action réciproque du *menstrue* & du mixte, & celui qui est causé par le feu, l'eau, l'air & l'impulsion.

4°. L'acrimonie d'un *menstrue* qui excite de la douleur, qui ronge ou consume les parties du corps humain, n'est point un signe que ce *menstrue* soit propre à dissoudre les autres corps. Par exemple, quoique l'huile de vitriol, l'esprit de nitre, de sel & l'eau régale consument promptement les chairs, ils ne sauroient dissoudre la cire ni le soufre, quoique ces deux substances se dissolvent aisément dans le corps humain.

5°. On peut faire que plusieurs corps se dissolvent dans certains *menstrues* qui ne leur sont point propres, en les faisant dissoudre auparavant dans un autre *menstrue*. Par exemple, quelque tems que le soufre bouille dans l'alcohol, il ne s'y dissout pas plus que le feroit une pierre dans l'eau: mais on ne l'a pas plutôt fondu avec du sel de tartre en une masse obscure, que l'alcohol froid le dissout entierement. Quelques Chymistes célebres, entre autres Messieurs Boyle & Homberg, ont une si haute idée de cette application réguliere & successive des différens *menstrues*, qu'ils osent avancer que l'on peut réduire par ces moyens les métaux à leur mercure coulant & à leur soufre fixe. Cependant je n'ai jamais trouvé que les métaux puissent se convertir en mercure par un pareil traitement.

6°. Certains *menstrues* dissolvent des corps sur lesquels on n'eût jamais cru qu'ils fussent capables d'agir: & cela a lieu tant par rapport au *menstrue* que par rapport au mixte. Par exemple, la substance visqueuse & ténace de la térébenthine naturelle, pénetre si fortement dans le corps, qu'elle communique sur le champ une odeur de violette très-forte à l'urine, dont elle change la couleur, & échauffe la personne qui l'a prise; elle dissout les huiles & les résines à l'aide d'une chaleur modérée, & même les résines gommeuses, que l'on ne sauroit dissoudre autrement. On ne soupçonneroit jamais que le jaune d'œuf ait une vertu dissolvante, à n'en juger que par celles de ses propriétés qui nous sont connues; cependant quand on le broye avec quelque gomme, huile, baume ou résine, il les dissout beaucoup mieux qu'aucun autre *menstrue*, il détruit leur ténacité, les dispose à se mêler avec les liqueurs spiritueuses & aqueuses, & à pénétrer dans les fluides des animaux. Le blanc d'œuf étant durci & distilé au bain-marie, donne une liqeur aqueuse, limpide, qui n'a presque point de gout ni d'odeur, & qui n'est ni acide, ni alcaline; néanmoins Paracelse & Van-Helmont ont reconnu en elle une propriété, en conséquence de laquelle elle agit, même sur les métaux, puisqu'ils s'en sont servis, préférablement à toute autre chose, pour préparer leur mercure médicinal. Si l'on met un blanc d'œuf dans une cave après l'avoir fait cuire, il se résoudra en une espece d'eau limpide qui dissout la myrrhe beaucoup mieux qu'aucun autre *menstrue*.

7°. Il s'ensuit donc que l'acidité, l'acrimonie ou la qualité saline que l'on découvre dans un *menstrue*, ne peuvent jamais nous assurer qu'il soit capable de dissoudre une substance donnée, jusqu'à ce qu'on ait été convaincu par des expériences particulieres qu'il résulte une solution du mélange des deux corps. Par exemple, si l'on verse quelque acide connu, fort ou foible sur du soufre commun, il ne le dissoudra point, bien qu'il soit aidé de la chaleur du feu. De même l'esprit de nitre, qui dissout tous les métaux, ne produit aucun effet sur l'or. On ne peut donc dire en général que les acides dissolvent les métaux, mais que certains acides ont la vertu de dissoudre tels ou tels métaux. Celui qui a souvent éprouvé la vertu corrosive d'un alcali fixe très-fort sur plusieurs substances, croira peut-être qu'il dissout également tous les corps: mais il reviendra sans peine de son erreur, après qu'il aura remarqué qu'il n'affecte ni l'or, ni l'argent, ni le mercure; & il en est de même des sels. On ne peut donc pas dire que les acides, les alcalis ou les sels possedent une qualité dissolvante, universelle; mais seulement par rapport à leurs sujets définis & déterminés, auxquels la nature les a appropriés.

8°. De même un Chymiste circonspect voyant un corps dissous, n'en conclurra point que cette solution est l'effet d'un sel acide, alcali ou neutre, à moins que d'autres circonstances ne déterminent son jugement. Cependant les Chymistes modernes se sont souvent écartés de cette regle, à cause de la passion qu'ils ont pour les conclusions générales. Supposons qu'une personne soit assurée que l'or a été dissous en ses plus petites particules, & qu'elle ne connoisse point d'autre sel capable de dissoudre ce métal, que le sel marin ou ses préparations, elle auroit tort de conclure que le sel marin est le *menstrue* dont on s'est servi; puisque le mercure a la vertu de dissoudre l'or, quoiqu'il soit aussi éloigné d'une nature saline, acide, alcaline ou acrimonieuse, qu'aucune substance que l'on connoisse.

9°. On peut ajouter à ce qu'on vient de dire, qu'il n'y a point d'acrimonie corrosive ou dissolvante, générale ou absolue, puisqu'elle est toujours relative, & qu'elle n'est telle que par rapport au *menstrue* & au mixte, & non point par rapport au *menstrue* comparé avec tous les autres corps. Par exemple, si après avoir été témoin un millier de fois de la vertu corrosive de l'eau forte sur les substances animales, végétales & minérales, on en concluoit qu'elle doit corroder toutes les autres substances molles & tendres, on reviendroit bien vîte de ce préjugé, après avoir observé qu'elle ne dissout point la cire & le soufre friable.

10°. D'un autre côté, il ne s'ensuit pas de ce qu'un *menstrue* ne produit aucun effet sur le corps humain, qu'il ne puisse point dissoudre les autres corps; car on peut recevoir une grande quantité d'huile d'olive dans l'estomac & les intestins sans qu'il en résulte aucun dommage. Quoiqu'elle dissolve promptement le soufre & la cire que les acides ne touchent point. La cire fondue, toute douce qu'elle est, passe pour extraire la couleur rouge du corail, qui supporte pendant longtems la violence du feu sans recevoir la moindre altération, & résiste même à l'action des alcalis. Il suit delà que les corps les plus durs, par rapport à nos sens, & que l'on trouve être tels par la maniere dont ils résistent au feu, n'ont pas besoin, pour être dissous, de *menstrues* sensiblement corrosifs.

Il suit de la doctrine que nous venons d'établir, qu'il n'est pas impossible de trouver dans l'art ou dans la nature un *menstrue* particulier capable de dissoudre une substance sur laquelle presque tous les autres ne produisent aucun effet, sans pour cela qu'il dissolve d'autres substances d'une contexture plus foible & plus molle. Le moyen le plus sûr de découvrir ce *menstrue*, est d'appliquer successivement toutes sortes de dissolvans sur les corps que l'on veut dissoudre; car il peut arriver que ce qu'on croit le moins propre à produire cet effet, satisfait le mieux à notre intention. Par exem-

ple, bien que les cancers & le calcul de la vessie aient été jusqu'ici incurables, on ne doit pas cependant désespérer de découvrir des remedes pour leur guérison, & particulierement une méthode de dissoudre le calcul sans offenser la vessie; puisque ce n'est point une nécessité que la vessie soit corrodée par le remede qui a la vertu de dissoudre la pierre.

L'esprit que l'on tire du pain de riz, a la vertu de dissoudre certaines pierres, sans pour cela qu'il corrode aucune partie du corps humain; & l'eau en laquelle les blancs d'œufs cuits se résolvent d'eux-mêmes, dissout un grand nombre de substances; néanmoins on peut en verser dans les yeux sans rien craindre.

11°. La plupart des *menstrues* reçoivent une altération de la part des sujets qu'ils changent & qu'ils dissolvent, l'action étant réciproque; & quoique cette altération soit presqu'insensible dans l'eau, dans l'alcohol, & dans le mercure, que l'on emploie en qualité de *menstrues*, ils ne laissent pas d'être altérés peu-à-peu par l'opération.

12°. C'est une erreur de croire que la force avec laquelle les *menstrues* dissolvent les corps, est toujours proportionnée à leur pureté, puisqu'on diminue souvent leur vertu dissolvante à proportion qu'on les purifie. Par exemple, le plomb a d'autant plus de peine à se dissoudre dans l'eau-forte, que celle-ci est plus forte; & il faut pour faciliter sa dissolution, la délayer avec une suffisante quantité d'eau, ainsi que je pourrois le prouver par une infinité d'exemples. D'un autre côté, il arrive souvent qu'un *menstrue* ne peut agir, à moins qu'il ne soit extremement pur: par exemple, les huiles distilées ont besoin d'un alcohol parfait pour pouvoir se dissoudre en une liqueur uniforme, l'interposition de l'eau empêchant l'effet de l'alcohol. Il s'ensuit donc qu'on ne peut juger absolument de la force ou de la foiblesse des *menstrues*, qu'avec le secours de l'expérience.

13°. Rien n'est plus remarquable dans cette doctrine des *menstrues*, que les nouvelles puissances & vertus qui résultent de leur action; car elles n'existoient auparavant ni dans le *menstrue* ni dans le mixte, & elles dépendent entierement de l'union des deux, après que la solution est faite. Par exemple, un enfant peut avaler sans rien craindre, quelques grains de mercure, ou quelques gouttes d'esprit de sel; mais après que ces deux corps sont unis, au point de former ce qu'on appelle sublimé corrosif, trois ou quatre grains de ce mélange seroient pour lui un poison violent. Les Chymistes étant prévenus de ce que je viens de dire, n'attendront pas toujours que les effets de leurs solutions soient innocens ou médicinaux, à cause que les substances qu'ils ont employées le sont. Quiconque aime la vérité & la bonne foi, n'aura pas de peine à comprendre, que toutes les fois qu'une nouvelle production passe pour mériter qu'on en fasse l'essai en qualité de remede, il faut se conduire avec beaucoup de prudence & de ménagement, & commencer par une dose modérée, en faisant toujours attention à l'évenement & aux circonstances. En observant cette précaution, notre Doctrine Chymique des *menstrues*, peut nous procurer l'intelligence des découvertes les plus importantes que l'art soit capable de faire. BOERHAAVE, *Chymie.*

MENSURA, *mesure*. Voyez l'article *Pondus*, où je donne une table des mesures & des poids.

MENTAGRA; c'étoit une espece de dartre de mauvaise espece qui parut pour la premiere fois à Rome, à ce que dit Pline, sous le regne de Claude. Elle commençoit par le menton, & s'étendoit successivement aux autres parties du visage, ne laissant que les yeux de libres, & descendoit enfin sur le cou, sur la poitrine, & sur les mains. Cette maladie ne causoit pas de douleur, & n'étoit pas dangereuse pour la vie: mais c'étoit quelque chose de si laid & de si affreux, qu'on auroit préféré la mort.

Pline, de qui nous tenons ces circonstances, ajoute que les femmes, ni le menu peuple, ni les esclaves, n'en furent pas atteints, mais seulement les hommes de la premiere qualité.

On fit venir, continue cet Auteur, des Medecins d'Egypte, qui est un pays fertile en semblables maux. La méthode qu'on suivoit pour la cure, étoit de brûler ou de cautériser en quelques endroits jusqu'aux os, à moins de quoi le mal revenoit; ce traitement faisoit des cicatrices encore plus vilaines que le mal n'étoit laid.

Sous le Pontificat du Pape Pélage, l'Eté qui suivit une inondation du Tibre, un grand nombre de personnes furent affectées d'une éruption épidémique de pustules très-malignes, que les Medecins n'avoient jamais vues, & auxquelles ils ne savoient quels remedes apporter. Cet accident donna lieu à quelques personnes de croire, que la vérole devoit son origine à une inondation extraordinaire du Tibre, qui arriva sous le Pontificat d'Alexandre VI. dans le tems que Charles VIII. Roi de France pénétra en Italie.

Il peut se faire que cette maladie épidémique ait été la même que la *mentagra*, & que celle-ci ait paru sous Claude après une pareille inondation. Ce qui rend ce sentiment plus vraissemblable, est, que l'on fut obligé d'envoyer chercher des Medecins en Egypte, où cette maladie étoit épidémique, à cause vraissemblablement des fréquentes inondations du Nil.

MENTHA, *Mente.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est rampante, sa fleur divisée en quatre parties, & bien qu'on n'y remarque aucun casque ni aucune barbe, elle ne laisse pas d'avoir sa levre comme divisée en deux parties. Les anneaux des fleurs sont fort serrés. La plante a une odeur balsamique & aromatique fort agréable.

Boerhaave compte treize especes de cette plante, savoir:

1. *Mentha, rotundifolia, crispa spicata*, C. B. P. 227. J. B. 3. 2. 218.
2. *Mentha, crispa, Danica, aut Germanica, speciosa*; Park. Theat. 32.

S. Pauli, dit avoir vu la circulation du sang interrompue par une simple décoction de *mentha crispa*, (on ne sait s'il veut parler de cette espece, ou de la *mentha crispa verticillata*, C. B. ou de la *mentha spicata, rotundifolia crispa*, J. B.) à un tel point, qu'on ne put tirer une seule goutte de sang du pié d'une femme, bien que la saignée eut été faite par un Chirurgien fort habile, avec une lancette à feuille de myrte, & qu'il eût pénétré trois fois de suite à une bonne profondeur, dans les vaisseaux les plus apparens de la partie. La servante avoit mis dans le bain dont la malade se servit, quelques poignées de *mente*, & peut-être, dit Ray, que S. Pauli a attribué à ce bain un effet auquel il n'avoit aucune part; car il ne me paroît pas vraissemblable que la *mente* puisse produire un semblable effet. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Mentha, rotundifolia, spicata, rubra*, C. B. P. 227. *Menthastrum spicatum, cultum, folio rotundiore, rugoso*, J. B. 2. 318. *Sisymbria, mentha, agrestis, sativæ menthæ cruciata congener, aut eadem*, Lob. Obs. 272.
4. *Mentha, crispa, verticillata*, H. Eyst. Æst. 0. 7. F. 5. F. 1. *Mentha, rotundiore folio glabro, pulegii flore*, M. H. 3. 369. *Mentha*, 1. Dod. p. 95.
5. *Mentha, crispa, verticillata*, C. B. P. 227. *Mentha*, 1. Dod. p. 95. *Mentha, crispa, verticillata*, H. Eyst. Æst. o. 7. F. 5. Fig. 1. *Mentha, vulgata; serpens, rotundiore folio, pulegii flore coronato*, Lob. Obs. 271.

Boerhaave semble en faire deux especes différentes, mais

Dale ne la regarde que comme une même plante; il dit qu'elle croît dans les lieux aqueux, & qu'elle fleurit au mois d'Aout. Elle est toute d'usage. Stockerus recommande l'usage journalier de sa poudre pour les foiblesses de l'estomac; & Ettmuler pour le vomissement.

6. *Mentha, angustifolia, spicata*, C. B. P. 226. Raii Hist. 1. 532. Tourn. Inst. 189. Boerh. Ind. alt. 185. *Mentha*, Offic. *Mentha Romana*, Ger. Emac. 680. *Mentha Romana, angustifolia, sive Cardiaca*, Park. Theat. 31. *Mente aiguë.*

La *mente aiguë* pousse plusieurs tiges quarrées, qui, lorsque le terrein est bon, croissent à la hauteur de deux ou trois piés. Ses feuilles sont longues, pointues, opposées deux à deux, sans queues, parsemées de veines pardessous, & dentelées fort près à près tout autour. Ses fleurs naissent en forme de longs épis aux sommets des tiges; elles sont disposées par anneaux, petites & purpurines; leur casque & leurs levres sont si petites, qu'on les apperçoit à peine; il sort de leur gueule un pistil long & pointu. Sa racine est rampante, longue, & mince, & pénetre fort avant dans la terre; les feuilles, les tiges, & les fleurs ont une odeur fort agréable. On la cultive dans les jardins, elle fleurit au mois de Juillet, & meurt tous les ans. Elle est toute d'usage.

La *mente* est d'un grand usage dans toutes les maladies de l'estomac, telles que la foiblesse, le dégout, les douleurs, le hoquet, & le vomissement. Elle est estimée bonne pour la diarrhée, pour les fleurs blanches, & pour l'écoulement immodéré des regles.

Les feuilles étant appliquées toutes récentes sur l'estomac en forme de cataplasme, arrêtent le vomissement; & sur les mamelles, elles empêchent le lait de se cailler. Parkinson recommande de laver les mains des enfans qui ont la gale & des ulceres, dans une décoction de *mente*.

On trouve dans les Boutiques, l'eau simple, l'esprit, le sirop composé, & l'huile distilée de *mente*. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de *mente* mises dans du lait, l'empêchent de se cailler, de sorte qu'on n'en sauroit plus faire du fromage; elles produisent le même effet sur celui qui est dans l'estomac: cela doit engager, dit C. Hoffman, ceux qui prennent beaucoup de lait, ou qui n'ont point d'autre nourriture, à en faire un fréquent usage. Ray fait là-dessus la réflexion suivante:

Le lait, dit-il, étant reçu dans un estomac bien disposé, « doit, suivant l'ordre de la nature, se coaguler; ce « qui fait qu'on ne doit point chercher de remede pour « prévenir cette coagulation, à moins que l'estomac ne « soit infirme & surchargé d'acide. Car quoique le lait « se caille en entrant dans l'estomac, il se dissout de « nouveau avant que de passer dans les intestins: mais « il ne le fait pas aisément lorsqu'il est épaissi & endurci plus qu'il ne faut. »

On emploie fréquemment le suc & l'eau distilée de cette plante, pour arrêter le vomissement; & il ne faut, dit Hartman, que boire deux onces de cette eau deux ou trois fois, pour arrêter les vomissemens les plus violens.

Les nourrices se servent de la même eau, pour appaiser les tranchées auxquelles les enfans sont sujets. Turner assure que l'odeur de la *mente* fortifie le cerveau, conserve & augmente la mémoire.

Les Auteurs paroissent se contredire les uns les autres au sujet des vertus de cette plante; puisque les uns assurent qu'elle excite la semence, tandis que d'autres soutiennent qu'elle empêche les pollutions nocturnes.

On a coutume en Angleterre de faire cuire les pois & les féves avec de la *mente*, pour corriger leur qualité flatueuse.

On compose avec parties égales de *mente* seche & de rue, & quelque peu de graine de Canarie cuites dans du vinaigre de biere douce, un cataplasme qui résout d'une façon surprenante le lait qui s'est caillé dans les mamelles, & l'empêche de se cailler de nouveau. Les femmes en couches s'en servent avec succès sans aucune autre direction.

Rien n'excite plus efficacement l'appétit, qu'un élixir de *mente* préparé par infusion avec quelqu'esprit convenable, & quelque peu de sucre. D. HULSE, d'après *Ettmuller*. RAY, *Hist. Plant.*

La *mente* contient une grande quantité d'huile subtile, confortative, & sédative, extremement amie des nerfs. Mais la vertu qu'elle a de fortifier le ton de l'estomac & des intestins n'est pas seulement due à cette huile, mais encore à un principe terrestre, quelque peu astringent. C'est ce qui fait que cette plante, soit qu'on la prenne en substance ou infusée dans de l'eau, du vin, ou de l'eau-de-vie, est extremement salutaire pour guérir le hoquet, le vomissement, les flux immodérés, & la colique, de quelque façon qu'on en use. Je ne puis que recommander l'usage de l'eau de *mente*, soit qu'on la prépare avec l'eau ou le vin. J'ai souvent vu guérir des gonorrhées opiniâtres & des fleurs blanches par le moyen seul de l'eau spiritueuse de *mente*, donnée en quantité convenable, mais précédée de l'usage des purgatifs. F. HOFFMAN, *de Præst. Remed. Domest.*

7. *Mentha, angustifolia, spicata, magis serrata. Mentha quarta*, Dod. p. 95.
8. *Mentha, latifolia, spicata, magis serrata.*
9. *Mentha, arvensis, verticillata hirsuta.* Voyez *Calamintha palustris.*
10. *Mentha, arvensis, verticillata, folio rotundiore, odore aromatico*, D. Vernon. Raii Synop. 123.
11. *Mentha, hortensis, verticillata, ocymi odore*, C. B. P. 227. Boerh. Ind. Alt. 185. *Mentha fusca*, Offic. *Mentha fusca sive vulgaris*, Park. Theat. 31. Raii Synop. 3. 232. *Mentha cardiaca*, Ger. 553. Emac. 680. *Mentha verticillata minor acuta, non crispa, odore ocymi*, J. B. 3. 216.

Cette plante croît dans les Jardins & les lieux aqueux, & a les mêmes vertus que les autres especes de *mente*. DALE.

12. *Mentha, rotundifolia, palustris, seu aquatica major*, C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. Boerh. Ind. A. 185. *Mentha aquatica, sisymbrium*, Offic. *Mentha aquatica rubra*, Park. Theat. 1243. *Mentha aquatica sive sisymbrium*, J. B. 3. 223. Ger. Emac. 687. Raii Hist. 1. 533. Synop. 3. 233. *Mentha aquatica*, Ger. 555. *Mente aquatique.*

Cette *mente* pousse des tiges quarrées, velues, brunes, hautes d'environ un pié ou plus, des nœuds desquelles sortent deux feuilles fort larges, soutenues par des queues très-courtes, larges à leurs bases, étroites à leurs extrémités, dentelées, & d'une odeur forte, approchante de celle du pouliot. Les fleurs naissent aux sommets des tiges en forme d'épis ronds, au-dessous desquels il y en a un ou deux autres qui sortent d'entre les feuilles supérieures. Elles sont un peu plus grandes que celles de la *mente* ordinaire, & d'un rouge pâle. La racine est fibreuse. Elle croît dans les fossés & aux lieux marécageux, & fleurit au mois de Juillet.

La *mente aquatique* est plus chaude que celle des Jardins; elle est carminative, bonne pour chasser les vents de l'estomac, pour appaiser la colique, pour lever les obstructions de l'utérus, & pour exciter les regles. Son suc versé dans les oreilles, en appaise les douleurs & guérit la surdité, mais on en fait rarement usage. MILLER, *Bot. Offic.*

Les feuilles de cette plante sont acres, ameres, aromatiques, & ne font que fort peu d'impression sur le papier bleu. Elle contient un sel volatil huileux très-aromatique; elle est fort stomacale & diurétique; on peut

s'en servir en forme de thé. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

Cette plante croît dans les lieux humides, & fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d'usage, & possede les mêmes vertus que les autres especes de *mente*.

Dale nous apprend qu'un Charlatan de Londres regardoit cette plante comme un spécifique excellent contre le calcul, que lorsqu'il vouloit l'employer, il se retiroit à l'écart & la coupoit si menu qu'il étoit extrêmement difficile de la reconnoître. A la fin pourtant une petite quantité de cet arcané étant tombée entre les mains du Docteur Watson, il la sema dans son Jardin & découvrit par ce moyen le secret.

Cette plante est estimée bonne pour les maux d'estomac, & quelques-uns donnent à l'eau qu'on en tire par la distilation le nom d'eau pour la colique. DALE.

13. *Menthastrum, Chalepense, angustifolium, rarò florens.* BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant.*

Les deux premieres especes sont les plus estimées; elles ont le gout & l'odeur du pouliot, ce qui fait qu'on peut s'en servir à son défaut. La douzieme possede une qualité acre, balsamique & aromatique; elle est d'une nature chaude & l'on vante beaucoup les effets qu'elle produit sur l'estomac. Sydenham nous apprend qu'il a guéri le hoquet & le vomissement en donnant toutes les heures au malade une once d'eau de *mente* froide: elle est salutaire à ceux qui sont affligés de maladies atrabilaires & hystériques. Ses feuilles étant pilées & appliquées sur le bas-ventre, font un remede excellent dans les dyssenteries sanguinolentes: mais on prétend qu'elles détruisent la virilité. Je ne sai sur quoi cette opinion est fondée, & je suis d'un sentiment tout-à-fait contraire. Elle est carminative & excite des éructations fréquentes, comme Martial nous l'apprend.

Nec deest ructatrix mentha, nec herba salax.

Elle guérit toutes les maladies de l'estomac & les douleurs iliaques qui proviennent d'une cause froide. Elle est bonne pour le scorbut, pour exciter les regles & l'urine. Etant cuite avec du petit-lait & appliquée sur le visage, elle attire à la surface les tumeurs éréfipélateuses & les inflammations de la gorge, & soulage par-là les parties internes. Quelques gouttes d'esprit de *mente* données dans du vin d'Espagne, sont un remede excellent contre les maladies de l'estomac. On applique extérieurement les feuilles ou l'esprit de *mente* mêlé avec le vin du Rhin, sur le bas-ventre pour arrêter le vomissement. On prépare avec ses sommités une conserve & un esprit qui est au-dessus de tous les autres carminatifs, & un cordial excellent, & une huile avec laquelle on fait un *élæosaccharum* & un baume qui sont extrêmement efficaces contre les convulsions qui proviennent d'une cause froide, aussi-bien que pour la guérison des contusions & des plaies. Cette plante tue aussi les vers. *Hist. Plant. attribuée à Boerhaave.*

Dale ajoute aux especes précédentes les quatre qui suivent.

1. *Mentastrum*, Offic. Ger. Emac. 684. *Mentastrum spicatum folio longiore candicante*, J. B. 3. 221. Raii Hist. 1. 532. Synop. 3. 234. *Mentha sylvestris folio longiore*, C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. *Mente sauvage, Origan.*

La *mente* sauvage n'est point aussi haute que celle des jardins, ni si branchue. Elle pousse des tiges quarrées couvertes d'une laine blanche, avec deux feuilles longues & pointues qui sont aussi couvertes d'une pareille laine, principalement par dessous, dentelées à leurs bords & sans queues. Les fleurs naissent aux sommets des tiges en forme d'épis longs & étroits; elles sont petites & purpurines. Toute la plante a une odeur forte assez agréable.

L'origan tient beaucoup de la nature de la *mente* aquatique dont nous avons parlé ci-devant; il est bon pour les vents & pour les douleurs de l'estomac, pour exciter les regles & les vuidanges; il entre dans les trochisques de myrrhe dont on fait un grand usage dans ces sortes de cas. MILLER; *Bot. Offic.*

2. *Mentha sylvestris*, Offic. *Mentha sylvestris rotundiore folio*, C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. *Mentastrum*, Ger. Emac. 683. *Mentastrum folio rugoso rotundiore, spontaneum flore spicato, odore gravi*, J. B. 3. 219. Raii Hist. 1. 532. Synop. 3. 234.

Cette espece croît dans les lieux aquatiques. Elle est toute d'usage, & bonne, suivant Chomel, pour les maladies de l'estomac & de l'utérus. DALE.

3. *Mentha piperis sapore*, Offic. *Mentha spicis brevibus & habitioribus, foliis menthæ fuscæ sapore fervido piperis*, Raii Synop. 3. 134. *Mentha palustris spicis brevioribus & habitioribus, foliis oblongis, sapore piperis*, Raii Hist. 3. 284.

Les feuilles de cette *mente* sont plus larges & un peu plus courtes que celles de la *mente* aiguë; elles sont portées sur des queues longues d'un pouce, & dentelées à leurs bords. Ses tiges sont quarrées & hautes d'environ deux piés. Ses fleurs sont nombreuses & naissent en forme d'épis oblongs aux sommets des branches; elles sont plus grosses que celles de la *mente* aiguë, mais de la même couleur, & plus serrées. Les feuilles & les fleurs ont une odeur agréable & un gout acre & mordicant comme le poivre. La racine est mince & rampante.

Quelques-uns estiment cette *mente* un remede excellent contre le calcul & la gravelle, & cette opinion paroît avoir quelque fondement; car outre son gout acre & mordicant elle en a un autre nitreux que l'on discerne aisément. MILLER, *Bot. Offic.*

4. *Auricularia*, Offic. *Auricularia Indorum ad surditatem efficax. Earwort, vulgo Marlow Mentastrum minus*, Ger. Emac. 685. *Mentastrum hirsutum*, Park. Theat. 34. *Mentastri aquatici genus hirsutum spica latiore*, J. B. 3. 222. Raii Hist. 1. 533. Synop. 3. 234. *Mentha palustris folio oblongo*, C. B. P. Tourn. Inst. 189.

Le Docteur Marlow dans ses Observations parle d'une plante qu'il appelle *planta Zeylanica*, sans en donner aucune description qui puisse faire connoître sa nature & ses usages. C'est ce qui fait que les Botanistes ne s'accordent point sur son sujet; & bien qu'ils conviennent unanimement qu'elle est une espece de *mente*, ils en ignorent toujours l'espece. Le Docteur Pluckenet prétend que c'est une espece de *mente* qui croît dans Maryland, dont il fait mention dans sa *Mantissa*. Mais M. Sloane veut que ce soit une certaine espece de *mente* aquatique; & sa conjecture est assez bien fondée, car j'ai remarqué dans quelques parcelles de cette plante qui m'ont été montrées par M. Finch Apothicaire à Londres, une odeur de *mente* aquatique exquise; & M. Finch m'a assuré qu'elle naît en Angleterre, nonobstant le nom exotique que le Docteur Marlow lui a donné. DALE, *Pharmac.*

MENTHA AQUATICA, nom que l'on donne à différentes especes de pouliot. Voyez *Pulegium*.

MENTHA CATARIA, nom de différentes especes de *cataria*. Voyez ce mot.

MENTHA CORYMBIFERA. Voyez *Balsamita*.

MENTHA FELINA, nom de la *Cataria, major, vulgaris.*

MENTHASTRUM. Voyez *Mentha*.

MENTULAGRA, maladie de la verge causée par une

contraction ou convulsion des muscles érecteurs, qui cause l'impuissance. CASTELLI.

MENTUM, *le menton.*

MENYANTHES.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace & rampante; ses feuilles ressemblent à celles des feves & sont attachées trois à trois sur une longue queue. L'extrémité du pédicule se change en un calyce d'une seule piece, découpé en cinq segmens. Ses fleurs sont en forme d'entonnoir & profondément découpées. Elles sont munies en-dedans d'étamines blanches qui forment un thyrse par leur assemblage. Le fruit est oblong, à deux panneaux, partagé en une seule loge, muni d'un long tuyau, pointu & rempli de semences rondes placées au fond du calyce.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, savoir :

1. *Menyanthes, palustre, latifolium, triphyllon,* Tourn. Inst. 117. Boerh. Ind. A. 205. Raii Synop. 3. 285. *Trifolium palustre, paludosum,* Offic. *Trifolium palustre,* J. B. 2. 389. C. B. P. 327. Raii Hist. 2. 1099. *Trifolium paludosum,* Ger. 1024. Emac. 1194. Park. Theat. 1212. *Trifolium fibrinum,* Offic. *Acopa Dioscoridis,* Hist. Oxon. 3. 604. *Meniante.*

Elle pousse des tiges rondes, unies, longues de trois ou quatre pouces, d'où sortent trois feuilles rondes, longuettes, approchantes de celles des feves, d'entre lesquelles il s'éleve des tiges hautes d'environ deux piés, dénuées de feuilles, qui portent à leurs sommets des épis de fleurs purpurines blanchâtres, d'une seule piece, découpées en cinq segmens, couvertes en-dedans d'un duvet frisé, ayant cinq étamines blanches dans le milieu, & soutenues sur un calyce découpé en cinq segmens. Sa semence est petite, brune, & enfermée dans un fruit arrondi. La racine est longue & noueuse, & garnie à chaque nœud d'un grand nombre de fibres blanchâtres. Elle croît dans les lieux marécageux & pleins de fondrieres, & fleurit aux mois de Mai & de Juin. Ses feuilles sont d'usage.

Elle est estimée anti-scorbutique & un remede admirable pour la goute, le rhumatisme & l'hydropisie, pour lesquelles on la prescrit dans les tisanes. Elle est aussi stomacale, & on l'emploie pour les fievres intermittentes. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante analysée, outre quelques liqueurs acides, donne du sel volatil concret, assez de terre & beaucoup d'huile : elle contient du sel ammoniac enveloppé de soufre & de parties terrestres, ainsi elle est propre pour le scorbut, pour la goute, pour la cachexie & pour l'hydropisie. Dans le paroxysme de la goute, il faut faire boire au malade de quatre en quatre heures, un verre de la décoction de cette plante. TOURNEFORT, *Hist. des Plant.*

Simon Paulli la recommande dans les maladies scorbutiques, & dit qu'elle est plus subtile & plus pénétrante que le cresson. Bartholin est du même sentiment: on paroît en faire grand cas aujourd'hui pour un grand nombre de maladies chroniques. Plusieurs personnes en usent en forme de thé, & éprouvent son efficacité contre les écrouelles & toutes les maladies scorbutiques invétérées. Son gout paroît d'abord assez desagréable; car il a une amertume dégoutante, mais on s'y accoutume avec le tems.

2. *Menyanthes, palustre, angustifolium, triphyllon.* T. 117. *Trifolium palustre minus, acutiori folio.* C. B. P. 327. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

MENTZELIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose, composée de plusieurs feuilles disposées circulairement, & soutenue par un calyce qui se change en un fruit membraneux & cylindrique, qui renferme un grand nombre de semences menues.

Miller n'en compte qu'une seule espece; savoir,

Mentzelia foliis & fructibus asperis. Plum. Nov. Gen.

Cette plante a été ainsi nommée par le P. Plumier qui la découvrit dans les Colonies Françoises, en l'honneur du Docteur Mentzel, Medecin de l'Electeur de Brandebourg, qui a publié un index des Plantes en Latin, en Grec & en Allemand.

Elle est fort commune dans la Jamaïque : mais on ne lui attribue aucune vertu médicinale.

M E P

MEPHITIS, Exhalaison vénéneuse qui s'éleve des mines. Le Docteur Mead parlant des exhalaisons *Méphitiques*, dit, qu'il est notoire que l'on peut être empoisonné par les vapeurs & les exhalaisons venimeuses, ou l'air empesté qui pénetre dans le corps par la respiration.

Les Auteurs font mention de ces sortes d'exhalaisons: mais lorsqu'ils viennent à expliquer la maniere particuliere dont elles causent la mort; ils les rangent communément sous la classe de quelques poisons qui tuent ceux dans l'estomac desquels ils pénetrent, alléguant que ces sortes de vapeurs ne deviennent funestes qu'à cause des particules arsénicales, mercurielles dont elles sont imprégnées, & qui venant à pénétrer dans le sang ne peuvent manquer de nuire aux solides & aux fluides, à cause de leur nature corrosive.

En effet il est certain que les vapeurs de ces minéraux sont extremement nuisibles, & que l'air qui est imprégné de leurs atomes, n'est point propre pour la respiration: mais on auroit tort de conclurre delà que l'air & les exhalaisons ne doivent leur malignité qu'à ces minéraux, puisqu'il est certain qu'il peut s'élever de la terre des exhalaisons mortelles qui infectent l'air, d'une nature si différente de ces poisons, que la substance d'où elles sortent peut être reçue dans l'estomac sans nuire au corps.

Les Latins donnent le nom de *Méphitis* aux vapeurs & aux exhalaisons venimeuses qui s'élevent de la terre.

Ce mot, de même que plusieurs autres mots Toscans, vient d'un verbe Syriaque qui signifie soufler ou respirer.

Il y avoit anciennement plusieurs endroits connus par ces sortes d'exhalaisons: telle étoit la *Méphitis* d'Hierapolis dont il est parlé dans Ciceron, dans Galien, & dans Strabon qui avoit été témoin de ses effets. Telle étoit encore la caverne de Corycie (*Specus Corycius*) dans la Cilicie, qui à cause des exhalaisons puantes & empestées qu'elle jettoit, & qui étoient de même nature que celles que l'on croit sortir de la gueule des Dragons que les Poetes donnent à Typhon, étoit appellée l'antre de Typhon (*Cubile Typhonis*). Pomponius Mela en donne la description, & elle est en effet aussi ancienne qu'Homere; car Arima où il la place, étoit à ce que dit Eustathius une montagne de Cilicie.

Ces sortes de vapeurs ne sont pas rares de nos jours, & bien qu'elles soient plus fréquentes dans les mines, dans les puits & dans d'autres lieux souterrains, on ne laisse pas d'en rencontrer quelquefois sur la surface de la terre, surtout dans les Pays qui abondent en minéraux, ou qui renferment des feux souterrains; tels que la Hongrie & l'Italie, qui, comme Seneque l'observe, abonde

abonde plus en ces sortes de vapeurs, qu'aucun autre pays que l'on connoisse.

Comme j'ai eu la commodité de faire quelques remarques sur une des plus célebres *Méphitis* qu'il y ait dans notre Continent: je vais en donner la description la plus exacte qu'il me sera possible; & quoique je ne prétende point que l'explication que je donnerai de ses effets, puisse s'appliquer à ceux de toutes les autres *Méphitis*, je suis cependant persuadé qu'elle est vraie de la plûpart; & que dans les cas où il arrive le contraire, il y a complication de dommage; & pour lors quelques symptomes extraordinaires dans les animaux qui meurent, nous conduisent facilement à la découverte du venin & de la malignité qui ont hâté leurs effets.

La *Moféta* célébre dont il est question, (il y en avoit quelques autres aux environs du tems de Pline,) est à deux miles de Naples, près du lac d'Agnano, sur le chemin qui conduit à *Pozzoli*, ou *Puteoli*; & elle est communément appellée la Grotte des Chiens, la *Grotta de Cani*, à cause que l'on éprouve communément ses mauvais effets sur des chiens. Elle ne laisse pas cependant que d'être également funeste aux autres animaux qui se trouvent à portée de sa vapeur; car Charles VIII. Roi de France en fit l'essai sur un âne; & deux esclaves qui y furent mis, la tête en bas, par ordre de Pierre de Tolede, Viceroi de Naples, y perdirent la vie.

Cette grotte est située au pié d'une petite colline, elle a environ huit piés de haut, douze de long sur six de large. Il s'éleve de son fond une vapeur chaude, ténue & subtile, qu'il est aisé de discerner à la vûe. Cette vapeur ne sort point par petites parcelles: mais elle forme un jet continuel qui couvre toute la surface du fond de la grotte; & il y a cette différence entr'elle & les vapeurs ordinaires, qu'elle ne se disperse point dans l'air, & qu'elle retombe un moment après s'être élevée. La couleur des parois de la grotte est la mesure de son élevation; car elles sont d'un verd foncé jusques-là, & de couleur de terre ordinaire au-dessus à la hauteur de plus de dix pouces. Je me suis tenu dedans, sans en recevoir aucune incommodité, & tout animal dont la tête se trouve au-dessus de cette marque, n'a rien à craindre non-plus de ses vapeurs: mais lorsqu'on tient par force un chien ou tel autre animal au-dessous, ou que sa petitesse l'empêche de tenir sa tête au-dessus de la vapeur, il perd tout d'un coup le mouvement, comme s'il étoit étourdi, il tombe à la renverse comme s'il étoit mort ou en défaillance; ses membres sont attaqués de tremblemens & de mouvemens convulsifs, & il ne conserve à la fin d'autre signe de vie qu'un battement presque insensible du cœur & des arteres, qui ne tarde même pas à cesser lorsqu'on l'y laisse un peu trop long-tems; & pour lors sa perte est infaillible: mais on ne l'a pas plutôt tiré dehors, qu'il reprend ses sens, surtout lorsqu'on le plonge dans le lac voisin.

J'ai eu soin dans cette Histoire abrégée, mais exacte de la Grotte des Chiens, de rapporter les particularités, qui non-seulement distinguent les exhalaisons *Méphitiques* des autres vapeurs ordinaires & innocentes: mais donnent encore assez de jour pour déterminer d'une façon mécanique, la raison & la maniere de leurs effets surprenans.

Comme je n'ai point dessein d'employer mon tems à réfuter les opinions des autres: je me contenterai d'observer qu'on n'a aucune raison de soupçonner ici aucun venin ou poison réel; car il seroit impossible, s'il y en avoit, que les animaux que l'on tire hors de la grotte, revinssent à eux-mêmes aussi promptement, sans conserver aucun signe de foiblesse, ni aucun des symptomes que l'on remarque dans ceux qui ont respiré un air imprégné de vapeurs corrosives & malignes. D'ailleurs les corpuscules venimeux ne manqueroient pas d'infecter, pour le moins dans un certain degré l'air qui regne dans la partie supérieure de la grotte; cependant l'on sait qu'il conserve sa pureté, & ne cause aucun dommage à ceux qui le respirent. Au reste, de quelque maniere qu'on suppose que ce poison agisse, soit en dissolvant, ou coagulant le sang, ses effets ne sauroient être si soudains, ni si momentanés, qu'il n'en reste quelques marques dans les animaux auxquels il cause la mort, & cependant lorsqu'on vient à les ouvrir, on ne découvre rien dans leurs fluides ni dans leurs solides, qui tienne de cette nature extraordinaire.

Pour comprendre en quoi consiste cette qualité mortelle, je dis d'abord que la vie, en tant qu'elle concerne le corps, ne consiste que dans la circulation du sang; c'est-à-dire, dans le transport de ce fluide, depuis le cœur jusqu'aux extremités, & dans son retour au cœur; car c'est de ce mouvement seul que dépendent toutes les fonctions animales, le sentiment & les mouvemens volontaires & involontaires; de sorte que la régularité de cette circulation, est la mesure de la santé ou de la vie la plus parfaite, de même que ses différentes irrégularités sont les causes des maladies & des infirmités qui disposent le corps à la mort.

Toutes les fonctions & les opérations animales qui dépendent de cette circulation, sont les effets de plusieurs sécrétions de liqueurs de différentes natures de la même masse fluide: il étoit donc absolument nécessaire que le sang, avant de se distribuer dans les organes, fut tellement divisé & arténué, que la cohésion de ses parties ne pût empêcher les sucs de s'en séparer, après qu'il est arrivé avec une force déterminée aux orifices des vaisseaux sécrétoires.

Cet ouvrage s'acheve à son passage dans les poumons, par la compression réitérée de l'air renfermé dans les vesicules pulmonaires sur les arteres qui sont distribuées dans leur substance. C'est en cela que consiste l'usage & la nécessité de la respiration; & le dommage soudain que cause sa cessation, provient de ce que toute la masse du sang ne pouvant plus circuler dans les poumons, occasionne une stagnation, c'est-à-dire une cessation de toutes les fonctions animales, ou la mort, qui est d'autant plus prompte, qu'on respire à la place de l'air un fluide d'une nature tout-à-fait différente. Il faut donc observer que ce bon effet de l'air est une suite de son élasticité, & qu'entre tous les fluides que nous connoissons, il n'y en a aucun qui soit élastique, au moins à un degré considérable, c'est-à-dire, qui ait la faculté de s'étendre & de se dilater quand on le comprime, sans en excepter l'eau que l'on croit approcher le plus près de la nature de l'air.

J'ai remarqué ci-dessus que cette vapeur forme un jet continuel & non interrompu, & qu'elle retombe aussitôt après être montée; c'est-à-dire, qu'elle n'est mêlée qu'avec une très-petite quantité d'air, & qu'elle n'a aucune élasticité; qu'elle devient au contraire extremement pesante quand l'action de la chaleur qui l'a poussée, vient à cesser.

Je ne doute donc point que les animaux qui entrent dans cette grotte, ne respirent au lieu d'air, des vapeurs minérales, c'est-à-dire, une vapeur aqueuse ténue, imprégnée de particules, qui étant unies ensemble, composent des masses solides & pesantes; qui bien loin de faciliter le cours du sang dans les poumons, sont plus propres à chasser l'air de leurs vesicules, & à rétrécir les vaisseaux, par leur trop grande pesanteur; au moyen de quoi les vesicules se relâchent & s'affaissent, & la circulation du sang cesse. Lors, au contraire, qu'on retire à tems l'animal de cette vapeur, la petite portion d'air qui reste après chaque expiration dans la vesicule, peut avoir assez de force pour chasser ce fluide pernicieux, surtout si l'on a soin de tenir l'animal la tête en bas, pour que sa pesanteur facilite son expulsion; ou si on le plonge dans l'eau, afin qu'aidant par sa froideur la contraction des fibres, elle fasse reprendre au sang

son premier cours ; comme on l'éprouve tous les jours dans les défaillances ou syncopes.

Lors cependant que cette stagnation continne trop longtems, il est aussi impossible de lui rendre la vie que s'il étoit parfaitement étranglé, & le lac d'Agnano même n'est d'aucune utilité dans ce cas ; ce qui prouve que son eau n'a pas plus de vertu qu'une autre, & qu'elle n'est point, comme quelques-uns se le sont imaginé follement, un antidote particulier contre le poison de la grotte.

Les mauvais effets de ces sortes de vapeurs sont d'autant plus certains, que les particules minérales, qui pénetrent dans les poumons, tiraillent & irritent leurs membranes, & y causent une contraction qui les met hors d'état de recouvrer leur ton, ce qui détruit entierement la force & l'action de ce viscere.

Il suit de ce qu'on vient de dire qu'il est inutile d'entrer dans une plus grande recherche sur la nature de ces particules minérales, puisqu'elles agissent dans ce cas principalement par leur pesanteur, qui est commune à toutes. Cependant à en juger par la couleur verdâtre de la terre & par son gout aigrelet, qui, comme L. de Capoue, l'observe, tient beaucoup de celui du phlegme de vitriol, il sembleroit qu'elles sont la plupart vitrioliques.

Je crois que rien n'est plus propre à confirmer ce raisonnement que ce qui arrive aux grenouilles qui meurent dans cette grotte ; car on remarque que les vesicules pulmonaires, qui sont beaucoup plus visibles dans ces sortes d'animaux, que dans la plupart des autres, sont affaissées & entierement vuides d'air. Si cette preuve ne suffit pas & qu'on en veuille une plus convainquante, il est aisé suivant les principes que nous venons d'établir, de faire à l'imitation de Leonard de Capoue, une *méphitis* artificielle. Il ne faut pour cet effet que prendre de l'antimoine, du bismuth, ou tel autre minéral, les pulvériser & les humecter avec de l'eau-forte ou de l'esprit de nitre ; ce mélange s'échauffera extremement, & jettera une fumée noire & épaisse, qui, de même que celle de la Grotte des chiens, éteint les flambeaux & tue les animaux, quoique plus lentement. Cet effet est beaucoup plus sensible, & égale même ceux des *méphitis* les plus violentes, lorsqu'on mêle de l'antimoine ou de sa marcassite avec du bitume & de l'esprit de nitre, ou de l'eau-forte entierement dépouillée de son phlegme.

Je viens de montrer comment on peut recevoir la mort par la respiration, quoique les matieres qu'on respire n'aient rien de venimeux. Il me seroit peut-être facile de faire voir comment un moindre degré de malignité peut produire des effets aussi pernicieux, quoique différens en apparence de ceux dont je viens de parler; je veux dire, comment toute altération de l'air ordinaire capable de le rendre *méphitique*, c'est-à-dire, d'augmenter sa pesanteur & de diminuer son élasticité (ce qui est l'effet d'une chaleur trop forte jointe à une trop grande quantité de particules aqueuses & grossieres) peut causer des maladies épidémiques & malignes.

Hippocrate a remarqué que la constitution de l'air qui précede les fievres pestilentielles, est extremement chaude, pluvieuse & accompagnée de vents du midi ; & Galien assure que la peste est produite par la chaleur & l'humidité de l'air, & que sa violence est toujours proportionnée à la durée de cette constitution. Lucrece est du même sentiment. *Ces maladies*, dit-il, dans la description admirable qu'il a donnée de la peste qui ravagea la Ville d'Athenes, *ont leurs causes dans l'air ou dans la terre.*

——— *Ubi putrorem humida nacta est*
Intempestivis pluviisque, & *solibus icta.*

En un mot, les histoires générales des maladies épidémiques confirment constamment ce que je viens de dire, & eussent même insisté davantage là-dessus, si la vaine notion des venins occultes n'eût préoccupé l'esprit des Auteurs au point de leur faire négliger les causes manifestes. Cela est assez notoire dans les pays où les maladies malignes sont plus fréquentes : Par exemple, on observe communément dans les Indes orientales que les étés secs sont très-sains, au lieu que ceux qui sont chauds & pluvieux, sont suivis de fievres opiniâtres.

On a observé la même chose en Afrique ; où, à ce que rapporte Jean Leon, les pluies qui tombent durant les fortes chaleurs des mois de Juillet & d'Août, occasionnent toujours des fievres pestilentielles dont peu échapent.

Je pourrois ici, en réfléchissant sur l'usage & la nécessité de la respiration, & la maniere particuliere dont elle se fait, (dont j'ai déja dit quelque chose ci-dessus) & en considérant la vraie nature des fievres, montrer aisément comment une constitution de l'air pareille à celle-ci, doit nécessairement produire les effets dont j'ai parlé. Je pourrois aussi, en me rangeant du côté de Bellini, qui prouve évidemment que les fievres malignes & pestilentielles doivent leur origine à une humeur gluante & visqueuse, qui obstrue d'abord les arteres capillaires, & qui étant ensuite dissoute par la chaleur, fermente avec le sang & le change en une masse inégalement fluide & gluante, & par conséquent inutile pour toutes les opérations de l'œconomie animale ; prouver avec la même facilité qu'un air chaud & humide étant moins propre pour atténuer le fluide artériel dans les poumons, qu'il est nécessaire pour le disposer aux sécrétions ; il n'est pas étonnant, que le sang après avoir passé dans les vaisseaux capillaires, & étant parvenu aux organes sécrétoires, sans que l'union de ses parties soit suffisamment détruite, au lieu de verser différens sucs dans les glandes, obstrue par ses parties visqueuses & gluantes les orifices de ces vaisseaux. Et bien que ces obstructions puissent être d'abord emportées par les impulsions réitérées du sang qui est en mouvement ; néantmoins, comme la cause subsiste toujours, & que ces impulsions s'affoiblissent de plus en plus, (parce qu'il se fait une sécrétion d'esprits moins considérable, & que la contraction du cœur devient plus languissante) elles augmentent enfin au point de ne pouvoir plus être levées ; de sorte que cette humeur gluante venant à rentrer dans le sang au moyen de l'agitation violente d'une plus grande chaleur, elle trouble, conformément à la nature des fermens, son mélange, & change sa contexture au point d'en faire un fluide différent & tout à-fait impropre pour les usages auxquels il est destiné.

Cet effet est d'autant plus certain qu'un air humide arrête la transpiration insensible, & augmente par-là les obstructions dans les petits canaux ; au lieu qu'une chaleur plus qu'ordinaire augmente cette évacuation à proportion.

Les Anciens ont donné à cette disposition du sang le nom de putride, & à dire vrai, on peut la regarder comme le commencement d'une stagnation qui doit être suivie de chaleur & de fermentation.

Il n'est pas hors de propos de montrer ici combien quelques Auteurs ont eu tort d'abandonner l'examen des causes sensibles pour embrasser la doctrine des venins occultes, fondant lenr hypothese sur le θεῖόν τι (*quelque chose de divin*) d'Hippocrate ; quoique Galien, son meilleur interprete, n'entende point par cette expression la même chose qu'eux, mais seulement la constitution manifeste de l'air qui nous environne, telle qu'il l'a décrite dans ses Aphorismes, & qui est exactement la même que celle dont nous avons parlé.

Minodorus remarque fort bien qu'Hippocrate dans tous ses Livres des Epidémiques, n'a jamais mis une seule fois le venin ou le poison au nombre des causes des maladies malignes, & que ce grand homme enseigne formellement dans un autre Traité, que toutes les maladies viennent également des Dieux, qu'il n'y a rien

de plus divin dans l'une que dans l'autre, & que toutes ont une cause naturelle & manifeste.

Je n'insisterai pas davantage sur ces chefs, non plus que sur les lumieres que l'on pourroit tirer de cette théorie pour la cure de ces sortes de maladies ; & je laisse aux Medecins le soin de juger si quelques-uns ont raison ou tort de prescrire dans les cas de cette nature des remedes alexipharmaques qui excitent une grande chaleur dans l'estomac & dans le sang. Je les prie seulement de prendre garde qu'en engageant les esprits animaux dans une guerre avec ces malignités prétendues, ils n'envoyent des traitres au secours du parti qu'ils croient le plus foible, & qu'ils n'occasionnent de nouvelles maladies pires que la premiere ; ou du moins, qu'en embarrassant & dérangeant les ressorts de l'œconomie animale, ils n'arrêtent & n'interrompent l'action de la nature, dans le tems qu'elle travaille à l'ouvrage le plus critique & le plus difficile.

Je ne puis non plus, quoique j'en aie l'occasion, m'embarrasser des démêlés de ceux qui au moyen de deux mots viennent à bout d'expliquer (à ce qu'ils croient) ce qu'il y a de plus difficile dans la Philosophie, & dans la Medecine ; c'est des partisans de l'acide & de l'alcali dont je veux parler. Il s'en faut beaucoup que ces principes répondent à la variété infinie que l'on remarque dans les ouvrages de la nature ; néantmoins, je leur conseillerois, s'ils ne trouvent aucun remede hors de ces deux classes, d'employer au moins ceux qui résultent d'un juste mélange des deux. Supposé que ce projet ne les accommode point, au moins doivent-ils distinguer les différens tems de la même maladie, & se souvenir que si d'un côté les remedes acides sont souvent aussi nuisibles sur la fin de la fievre qu'ils sont utiles au commencement, de même ceux qui sont alcalis doivent nécessairement, pour la même raison, faire autant de mal dans les premiers périodes de la fievre à laquelle ils sont propres, qu'ils font de bien dans les derniers jours de la maladie.

On n'aura pas de peine à comprendre par quel mécanisme cela se fait, quand on sera instruit des altérations que ces sortes de choses produisent dans le corps humain, & l'on conviendra sans peine qu'il y a autant de folie à attribuer les fievres à un alcali, à cause que les acides sont quelquefois utiles dans ces sortes de maladies, qu'il y en a à conclure de ce que les sucs qui fermentent & croupissent, s'aigrissent aisément, que les alcalis sont seuls capables de remédier à cette stagnation & à cette fermentation.

Le Docteur Pitcairn a solidement démontré la foiblesse de ces raisonnemens, aussi-bien que la vanité de ces théories imaginaires.

Ce seroit ici le lieu de finir cette partie de mon discours : mais comme ces maladies sont quelquefois contagieuses, & que la contagion passe à juste titre pour un vrai poison ; il ne sera pas hors de propos d'examiner ce qu'elle est, & en quoi elle consiste, d'autant plus qu'il peut se trouver des personnes qui en attribuent la cause à un poison caché.

On saura donc, que lorsque la fievre se communique par contagion ; cela arrive le plus communément sur la fin de la maladie ; c'est-à-dire, lorsque le sang, qui est dans un état de fermentation, jette une grande quantité de particules actives & fermentatives sur les glandes, dans lesquelles la sécrétion est la plus constante & la plus aisée, comme sont celles qui sont distribuées sur la surface du corps, & à l'entrée de l'estomac ; au moyen de quoi la matiere de la transpiration insensible & la sueur sont imprégnées de ces *miasmes*, μιάσματα ; & comme l'air, dont le corps est environné, s'en trouve rempli, il arrive, comme Bellini le prouve, que quelques-uns de ces écoulemens pénetrent dans le sang d'une personne saine, non-seulement par les pores de la peau extérieure, mais encore à travers les membranes des poumons dans l'inspiration.

Cet Auteur démontre dans un autre endroit comment l'air, ou quelques-unes des particules qu'il contient peuvent se mêler par ce moyen avec le fluide artériel ; & y engendrer un ferment pareil à celui qui existe dans le sujet malade.

C'est-là une des manieres dont la contagion se communique : mais la plus dangereuse de toutes, c'est quand on la prend en respirant l'haleine de la personne infectée, surtout au moment qu'elle expire ; car elle affecte l'estomac & y fixe la malignité. C'est ce qui fait que ceux qui viennent à être infectés, ressentent une douleur excessive & des nausées dans l'orifice supérieur de l'estomac, & que tous les Auteurs prescrivent unanimement les vomitifs dans ce cas, à cause qu'ils détruisent par leur qualité irritante la miniere de la maladie ; à quoi l'on peut ajouter que l'estomac de ceux qui meurent de maladies pestilentielles, se trouve souvent gangrené & mortifié. Van-Helmont ayant trouvé cette partie percée & rongée dans plusieurs endroits, dans une personne qui étoit morte de la peste, aussi-bien que dans une autre qui avoit été empoisonnée avec l'arsenic, en a conclu, que la peste commence pour l'ordinaire dans l'estomac à l'occasion d'un tartre coagulé qui s'y trouve.

On peut déduire de ce qui vient d'être dit, la différence de la contagion de la premiere invasion des maladies malignes : les effets de l'une sont la cause & l'origine de l'autre ; aussi ne doit-on pas s'étonner que les symptomes, qui, dans la premiere, parviennent par degrés à leur comble, découvrent leur malignité & leur violence dans la derniere dès le commencement, & que semblables à un ennemi qui est devenu plus fort, ils fassent de plus grands ravages. On doit attribuer à la même cause la grande mortalité qui regne dans les tems de peste.

La difficulté que l'on trouve à expliquer la maniere dont l'estomac est affecté, ne doit pas être une raison pour nous faire nier une matiere de fait ; & l'on a tout lieu de croire que le dernier soupir d'une personne qui meurt d'une maladie maligne, devient pernicieux, en ce que les particules actives & fermentatives, que le sang, ainsi que nous l'avons déja observé, jette sur les glandes de la bouche, du ventricule, des poumons, &c. impregnent l'air qui en sort. Lorsque celui-ci vient à être immédiatement inspiré par une personne saine, il peut aisément infecter les sucs salivaires, qui sont extrêmement gluans & d'une nature fermentative, & par conséquent assez faciles à imprégner des écoulemens contagieux, surtout de ceux qui sortent de la même liqueur infectée de la personne malade. Au reste, comme la salive descend continuellement dans l'estomac, elle doit imprimer sa mauvaise qualité sur cette partie délicate & sensible ; c'est-à-dire, déposer des sels corrosifs, (car l'on peut supposer que les particules de l'infection sont telles,) dans les conduits sécrétoires : au moyen dequoi les glandes étant obstruées, il s'y forme, en conséquence du fluide qui y aborde sans cesse, des petites tumeurs, qui, venant à s'ouvrir, dégénerent en de petits ulceres qui occasionnent tous les fâcheux symptomes dont on a parlé.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que tous les Auteurs attribuent unanimement les maladies pestilentielles qui regnent dans les camps & dans les armées, à la corruption des cadavres qu'on a négligé d'enterrer ; & la raison de cet effet est évidente, par ce qu'on a dit ci-devant ; car comme les batailles se donnent ordinairement en Eté, on ne doit pas être surpris que la chaleur venant à agir sur les corps de ceux qui ont été tués, & à faire fermenter leurs sucs, en fasse sortir des particules actives, qui se répandent dans l'atmosphere, & qui pénétrant dans l'estomac durant l'inspiration, l'affectent de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

Feu M. Baynard m'a conté à ce sujet une histoire qui mérite d'avoir place ici.

Quelques enfans ayant été jouer aux environs d'un gibet, où l'on avoit exposé quelques mois auparavant le

corps d'un malfaiteur, firent de ce cadavre le sujet de leur divertissement, & s'amuserent à le pousser de côté & d'autre. Le plus hardi de la troupe voulant renchérir sur ce passe-tems, s'avisa de lui donner un coup de poing sur le ventre, qui étant à découvert, brûlé & desséché par la chaleur de la saison, tendu & enflé par les humeurs qui s'y étoient jettées, s'ouvrit par la violence du coup, & rendit une eau si corrosive & si brûlante, que le bras du jeune homme sur lequel elle avoit coulé en fut violemment excorié, & qu'on eut toutes les peines du monde à le garantir de la mortification.

On ne doit point douter que les parties les plus volatiles de cette sérosité ne soient capables de produire sur les membranes délicates & sensibles de l'estomac, lorsqu'elles viennent à s'y fixer en grand nombre, un effet tout-à-fait semblable, puisque les fluides du corps humain sont plus rances, & contiennent une plus grande quantité de sels actifs que ceux des autres animaux, qui ne se nourrissent point continuellement de viande comme nous.

La maniere dont les mauvais alimens, les fruits qui n'ont point atteint leur maturité, &c. causent des maladies malignes & pestilentielles n'est point différente de celle dont un air mal-sain produit les mêmes effets. Car les sucs que ces alimens fournissent au sang étant corrompus, ils forment nécessairement un fluide dont les propriétés sont tout-à-fait différentes de celles que demande l'œconomie animale, c'est-à-dire, qui n'est point propre pour la nutrition ni pour la sécrétion des liqueurs qu'il doit fournir aux différens organes; d'où il arrive que les petits canaux sont obstrués par une humeur inégalement gluante. Il n'est donc pas étonnant qu'outre les symptomes dont nous avons parlé, il s'éleve sur la surface du corps des pustules, des inflammations, des ulceres, &c. qui sont beaucoup plus communs dans les fievres qui proviennent de cette cause que dans aucune autre.

Tel est le fondement de l'observation qu'on a faite que la famine est très-souvent suivie de la peste; & cette maladie commence pour l'ordinaire parmi le bas peuple, dont la nourriture est sans contredit des plus mauvaises.

Surate dans les Indes Orientales, est rarement exempte de la peste; on remarque cependant que les Anglois qui y sont établis n'en sont jamais attaqués. Ceux qui tiennent le premier rang parmi les Naturels du pays sont des Banians qui ne connoissent ni la viande, ni le vin, & ne se nourrissent que d'herbages, de ris, d'eau, &c. & la plupart des habitans vivent de même, à l'exception des étrangers. C'est cette mauvaise nourriture, jointe à la chaleur du climat qui les rend si sujets aux maladies malignes, & c'est en vivant d'une maniere toute contraire que les étrangers viennent à bout de s'en préserver.

Voilà ce que j'avois à dire touchant les exhalaisons & les vapeurs venimeuses, & la malignité de l'air, dont j'ai examiné les effets à l'occasion de la Grotte des chiens. Bien que cet élément puisse souffrir un grand nombre d'autres altérations d'une nature tout-à-fait différente de celles dont nous avons parlé, quoiqu'également nuisibles & pernicieuses, je ne crois point devoir en faire mention, parce que celles qui sont causées par des vapeurs arsénicales & mercurielles peuvent se réduire à une autre espece, & que celles qui proviennent du changement des propriétés connues de l'air, peuvent s'expliquer aisément par ce qu'on a déja dit à ce sujet. J'aime donc mieux faire quelques remarques sur un autre fluide, qui tenant le second rang après celui dont nous venons de parler, doit nécessairement lorsqu'il vient à être altéré produire des effets presque aussi dangereux & funestes.

Le fluide dont je veux parler c'est l'eau, dont nous faisons un si grand usage, non-seulement en qualité de boisson, mais encore pour préparer nos viandes & notre pain, qu'on peut l'appeller à juste titre le véhicule de tous nos alimens. Toutes les fois donc qu'elle vient à posséder d'autres propriétés que celles qui sont nécessaires pour les usages auxquels elle est destinée, elle doit en passant dans le corps y faire des impressions conformes à celles qu'elle a reçues.

On remarque, par exemple, que les habitans de Paris sont plus sujets à la pierre qu'aucun autre Peuple que l'on connoisse; & cela vient de ce que l'eau de la Seine dont ils font leur boisson ordinaire est si chargée de corpuscules pierreux, qu'elle bouche en peu de tems les tuyaux qui servent à la conduire, par les pétrifications qu'elle y forme. La même chose arrive aux eaux d'Albano qui sont à quelques miles de Padoue, à un tel point, qu'on est souvent obligé de décharger la roue d'un moulin que leur courant fait aller, de la grande quantité de matiere pétrifiée qui s'y amasse.

Supposons que les particules grossieres dont l'eau est imprégnée soient d'une autre nature, métalliques, salées, &c. ces particules, suivant leur différente gravité, la capacité des canaux & telle autre circonstance, venant à circuler dans le corps animal, se jetteront par les lois du mouvement sur une partie ou sur l'autre. C'est ainsi que les substances minérales & les sels nitreux dont les eaux des Alpes sont chargées, obstruent & grossissent les glandes de la gorge de ceux qui en boivent, de sorte qu'il n'y a presque pas un habitant qui soit exempt de cette incommodité.

C'est ce qui fait que les anciens choisissoient l'eau dont ils faisoient leur boisson au poids, & préféroient les plus légeres, comme les plus exemptes de tout corps hétérogene.

Certaines sources ne doivent leur qualité venimeuse qu'aux corpuscules corrosifs qui se trouvent mêlés avec leur eau, & qui ne sauroient manquer quand ils viennent à se séparer de leur véhicule dans les canaux du corps, de causer le même dommage que si on les prenoit seuls, avec cette différence pourtant, qu'ils peuvent sous cette forme pénétrer quelquefois plus avant dans l'œconomie animale, & après être parvenus au-delà des premieres voies, découvrir leur malignité dans quelques-uns des recoins les plus reculés. C'est ainsi que la Fontaine rouge, (*Fons ruber*) en Ethiopie, dont Pline fait mention, & aux environs de laquelle on trouvoit une grande quantité de minium ou de cinnabre, déployoit tous ses mauvais effets dans le cerveau; ce qui a fait dire à Ovide,

——— Si quivis faucibus hausit,
Aut furit, aut patitur mirum gravitate soporem.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere, puisqu'il n'y a aucun des poisons minéraux dont on a parlé ci-dessus, qui ne puisse communiquer sa qualité mortelle à l'eau; & en effet on trouve des fontaines mercurielles & arsénicales dont on peut voir les histoires dans les Collections du savant Baccius, & une entre autres dans les *Transactions Philosophiques*, *N°.* 8

Nous avons parlé ci-devant des différentes altérations de l'air, & il ne sera pas inutile d'observer ici que l'eau en reçoit quelques-unes, qui bien qu'elles n'aient rien de pernicieux en elles-mêmes, ne laissent pas de produire des effets qui méritent une attention particuliere.

J'entre d'autant plus volontiers dans cette recherche que je suis tous les jours témoin d'un abus que l'on commet à cet égard autour de cette Ville, (Londres) où l'on choisit de l'eau de puits croupissante & impure pour brasser la biere & pour faire plusieurs autres boissons. Il est vrai qu'une pareille eau est souvent plus propre que celle de riviere pour tirer la teinture de la dreche; mais c'est pour cette raison même qu'on ne doit point en user, si ce n'est dans une extreme nécessité, puisqu'elle ne reçoit cette qualité que des particules minérales & des sels alumineux dont elle est imprégnée.

Un Auteur moderne ayant examiné les histoires que les anciens ont laissées du scorbut, que Pline & Strabon ont décrit sous les noms confus de *stomachace* & de *scelotyrbe*, de même que celles qu'ont données dans les derniers siecles les Medecins les plus fameux qui aient paru dans les pays où cette maladie est naturellement venue à renaître, tels qu'Olaus Magnus, Balduinus, Ronseus, J. Wierus, Salomon Albertus, &c. a trouvé qu'on l'a de tout tems attribuée à l'usage des eaux impures & croupissantes. Après avoir ensuite comparé les couches argilleuses du terrein qui est aux environs de Londres, de Paris & d'Amsterdam, il prouve que le scorbut est d'autant plus commun dans un pays que les eaux y sont plus mauvaises; & ce qu'il dit à ce sujet ne permet plus de douter que la plupart des symptomes fâcheux & compliqués que l'on comprend sous ce nom général, ne soient principalement causés par la malignité de cet élément, si tant est qu'ils ne lui doivent entierement leur origine.

Hippocrate lui-même qui a si bien décrit cette maladie sous le nom de σπλῆνες μέγαλοι, *rates grosses*, dit expressément dans un autre Traité, que l'usage des eaux croupissantes doit nécessairement indisposer la rate & le bas-ventre.

Pour découvrir la raison de ces mauvais effets, il faut d'abord considérer que la terre glaise est une substance minérale, & que les particules grossieres & les sels métalliques dont l'eau s'impregne en passant à travers, ne peuvent point, ainsi que Lister l'observe, se digérer dans le corps humain; d'où il suit qu'elles doivent non-seulement causer des concrétions calculeuses dans les reins, dans la vessie & dans les articulations; & comme Hippocrate l'a éprouvé, des enflures & des duretés de rate: mais encore tirailler & irriter souvent par leur qualité, les tuniques du ventricule & des intestins, & par ce moyen interrompre & empêcher la digestion des alimens. On ne doit pas non plus être surpris que venant à se mêler avec le sang, elles obstruent souvent les canaux de la transpiration insensible; car Sanctorius nous enseigne qu'une eau pesante convertit la matiere de la transpiration en une humeur ichoreuse qui ne pouvant sortir du corps occasionne la cachexie.

Il n'y a personne qui ne voie qu'il doit résulter de-là non-seulement des douleurs dans les membres, des taches livides sur la surface du corps, des ulceres, &c. en conséquence de l'acrimonie de la liqueur qui n'a pu être évacuée, mais encore plusieurs de ces symptomes fâcheux auxquels l'on a donné le nom d'hystériques & d'hypocondriaques; car Sanctorius, que nous venons de citer, a remarqué que les flatuosités ou les vents qui sont inséparables de ces sortes de symptomes ne sont causés que par la mauvaise élaboration du fluide de la perspiration.

Il est vrai que les personnes d'une habitude forte & active ne sont pas toujours sujettes à ces inconvéniens, ou du moins ne s'en ressentent que sur le déclin de l'âge: mais je suis convaincu par expérience qu'ils méritent une attention particuliere dans les sujets qui sont d'un tempérament foible & qui menent une vie sédentaire, surtout dans les femmes.

J'ai l'honneur d'appartenir à une personne qui étoit autrefois sujette à de fréquens accès de colique qui lui rendoient la vie insupportable, & dont les suites lui eussent peut-être été funestes, si Van-Helmont ne l'en eût délivrée en lui défendant l'usage de la biere brassée avec de l'eau de puits. Sa santé dépend même si fort de l'observation de ce régime, qu'elle ne sauroit le violer sans en être punie par ses anciennes coliques.

De-là vient que Pline rejette l'usage des eaux qui incrustent les parois des vaisseaux dans lesquels on les fait bouillir; & il ne faut que voir les theieres dont nos femmes se servent pour comprendre que les eaux de nos puits ont le même défaut.

Les Anciens qui cultivoient la Medecine comme une science, & qui s'attachoient avec plus de soin que nous à la diététique, étoient si scrupuleux dans le choix des eaux dont ils faisoient usage, qu'Hippocrate qui a publié sur ce sujet le meilleur Traité qui ait jamais paru, ne fait point difficulté d'attribuer les maladies, le tempérament & le naturel des peuples qui habitent différentes contrées, aux eaux que la nature leur a données. MEAD, *Traité des Poisons.*

M E R

MERCURIALIS, *mercuriel*; épithete de toutes les préparations de mercure. L'atrabile est aussi appellée humeur mercurielle, & de-là vient que l'on donne le nom de maladies mercurielles, à toutes celles qui en proviennent.

MERCURIALIS, *mercuriale.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont dentelées & croissent par paires. Le calyce est d'une seule feuille divisée en trois segmens. Il y en a de mâles & de femelles dans différentes plantes. Les fleurs du mâle sont en épi, & composées d'un grand nombre d'étamines, qui ont chacune leur sommet, & sont chargées de farine. L'ovaire de la plante femelle se change en un fruit, dont chaque loge ne renferme qu'une seule semence.

Les especes de *mercuriale* les plus en usage en Medecine, sont les suivantes.

Mercurialis, testiculata, sive mas Dioscoridis & Plinii, C. B. P. 121. Tourn. Inst. 534. Boerh. Ind. A. 2. 106. *Mercurialis*, Offic. *Mercurialis, mas & fœmina*, Ger. 262. Emac. 332. Park. 295. J. B. 2. 977. Raii Hist. 163. *Mercurialis, annua, glabra, vulgaris*, Raii Synop. 54. *Mercuriale.*

Cette plante pousse un grand nombre de tiges anguleuses d'environ un pié de haut, couvertes de feuilles étroites, longues d'un pouce & demi, larges dans le milieu, & pointues aux deux extrémités, dentelées à leurs bords, & d'un verd-jaune pâle. Les fleurs sortent d'entre les aisselles des feuilles; elles sont petites, munies d'étamines, & de couleur verdâtre. Celles de la *mercuriale* femelle tombent sans laisser de semences après elles, au lieu que celles de la mâle, ont à l'extrémité de l'épi une couple de semences rondes. Sa racine est fibreuse, & périt après qu'elle a donné des fleurs & des semences. Cette plante est fort commune dans les jardins, dans les terres incultes, & parmi les décombres.

Ses feuilles & ses tiges sont d'usage, elles sont apéritives & émollientes, leur décoction purge les humeurs séreuses & bilieuses, & on l'emploie souvent dans les lavemens. Matthiole recommande la décoction des semences avec l'absinthe pour les pâles couleurs. Le suc fait tomber les verrues. MILLER, *Bot. Offic.*

Pena, Lobel, & J. Bauhin, ont trouvé quelque chose de nitreux dans cette plante; elle est d'un gout d'herbe un peu salé, & ne rougit point le papier bleu: je crois que la grande quantité de soufre dont elle est remplie, empêche le sel ammoniac de s'y manifester; car par l'Analyse Chymique, elle donne beaucoup de sel volatil concret, beaucoup d'huile, & beaucoup de terre. Hippocrate, Dioscoride, Pline, & Galien, conviennent que la *mercuriale* est purgative: le sirop fait avec le suc de cette plante, est laxatif & desoppilatif. Pour l'hydropisie, la cachexie, les vapeurs, & les pâles couleurs, on fait boire l'eau dans laquelle elle a macéré à froid pendant vingt-quatre heures: on emploie cette plante dans les demi-bains, pour la suppression des regles, car elle est fort émolliente; & l'on fait prendre aux personnes que l'on croit stériles, trois onces de son suc dépuré & mêlé avec deux gros de teinture de Mars: on emploie la *mercuriale* dans le sirop de longue vie: voici la maniere de le faire;

Prenez douze livres de miel de Narbonne; huit livres de suc de *mercuriale*; & deux livres de suc de bour-

rache. Le chandron étant ſur le feu, on mêlera avec un ſpatule de bois le ſuc & le miel, & on les paſſera par une chauſſe de drap ſans les faire bouillir : enſuite on y ajoutera trois chopines de vin blanc, dans lequel on aura fait infuſer pendant vingt-quatre heures, quatre onces de racine de gentiane coupée menu : on remettra le chaudron ſur le feu, on mêlera bien les ſucs avec le vin & avec les morceaux de gentiane, & l'on paſſera le tout par la même chauſſe ſans le faire bouillir ; après quoi l'on fera cuire à gros bouillons ce qui ſera paſſé, juſqu'à conſiſtance de ſirop.

On en prendra une cuillerée le matin à jeun, & l'on ne mangera que deux heures après : il tient le ventre libre, purifie le ſang, préſerve de la goute, de la ſciatique, & autres maladies ſemblables. Le miel *mercurial* ordinaire eſt fort en uſage dans les lavemens : cette plante entre dans l'électuaire appellé lénitif, dans le catholicum de la deſcription de Du Verney, & dans la décoction ordinaire des lavemens laxatifs. TOURNEFORT, *Hiſt. des Plantes.*

Mercurialis, montana, teſticulata, & ſpicata, C. B. P. Tourn. Inſt. 534. Boerh. Ind. A. 2. 106. *Cynocrambe*, Offic. Ger. 263. Emac. 333. *Cynocrambe, mas & fœmina, ſive mercurialis repens*, J. B. 2. 979. *Cynocrambe, mas & fœmina*, Raii Hiſt. 163. *Mercurialis, perennis, repens, cynocrambe dicta*, Synop. 53. *Mercurialis, ſylveſtris, cynocrambe dicta vulgaris*, Park. 295.

Cette plante croît dans les bois & les haies, & fleurit au Printems. Elle eſt toute d'uſage, & quoique Prevot, Moreton, & pluſieurs autres aſſurent qu'elle poſſede les mêmes vertus que la précédente, néantmoins les effets qu'elle a produits ſur une perſonne des environs de Shropshire, prouvent qu'elle a une qualité ſomnifere & maligne.

Cette plante eſt un poiſon, Rhafeld a donc tort de la confondre avec la *mercuriale* des Boutiques, dans ſon *Hodegus Botanicus*. BUXB.

Les Botaniſtes n'ont point encore décidé quelle eſpece de plante eſt la *Cynia*, ou *Cynocrambe* de Dioſcoride. Ceſalpin aſſure que c'eſt une eſpece d'*Atriplex*, & Caſpard Bauhin, une eſpece de pariétaire. Leonicerus la rapporte à l'*Apocynum*, & Matthiole en fait une eſpece de *mercuriale*. Toutes ces plantes, ſurtout la *mercuriale* femelle, conviennent à la deſcription qu'Hippocrate donne du *Cynocrambe*. DALE.

Mercurialis, fruticoſa, incana, teſticulata, Tourn. Inſt. 534. Boerh. Ind. A. 2. 106. *Phyllon*, Offic. *Phyllon arrhenogonon & thelygonon, folio incano, Monſpeſſulana*, J. B. 2. 981. *Phyllon thelygonon*, Ger. 263. *Phyllon arrhenogonon, ſive mariſicum & thelygonon, ſive feminiſicum*, Ger. Emac. 333. *Phyllon, mariſicum & feminiſicum*, Park. 296. Raii Hiſt. 1. 164. *Phyllon teſticulatum & ſpicatum*, C. B. P. 122.

On ne trouve cette eſpece en Angleterre, que dans les jardins des curieux. Elle fleurit en Eté. Toute la plante eſt d'uſage, & Cluſius aſſure qu'elle eſt fort eſtimée dans la Barbarie pour les maladies auxquelles les femmes ſont ſujettes. Quelques-uns recommandent ſa décoction pour la morſure des chiens enragés. MAGNOL.

MERCURIUS, *mercure*, ou *vif-argent.*

Le vif-argent, appellé *hydrargyrus, ſive argentum vivum*, Offic. Ὑδράργυρος, *hydrargyrus, Græcor. Mercurius Chemicorum, argentum fuſum Theophraſti, argentum mobile Ariſtotelis, vomica liquoris æterni, Plinii*, & *zaiba*, ou *zaback Arabum*; eſt une ſubſtance métallique, fluide, froide au toucher, brillante comme de l'argent, péſante, & très-volatile, qui ne mouille que les corps métalliques, & ſurtout l'or, auquel elle s'unit avec avidité.

On trouve quelquefois le vif-argent ſous une forme fluide dans les entrailles de la terre, & pour lors on le lave dans beaucoup d'eau pour en ſéparer la terre : quelquefois on le purifie avec le vinaigre & le ſel, pour emporter les parties métalliques, s'il y en a quelques-unes ; enfin, on le paſſe à travers d'une toile de coton ou du chamois, & pour lors on lui donne le nom de *mercure vierge*.

On le trouve auſſi en mottes, ou ſous la forme d'une mine mercurielle, ſulphureuſe, & rouge, que l'on appelle mine de cinnabre ; ou ſous celle d'une maſſe limoneuſe, ou de cailloux de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt un peu jaunes, tantôt bruns, & tantôt de couleur de plomb.

On retire le vif-argent de cette derniere eſpece de mine par la ſeule diſtilation, ou par l'opération que l'on appelle *per aſcenſum*; en mettant la mine dans des cornues & la pouſſant à un feu ſuffiſant. Par ce moyen une partie du vif-argent s'éleve ſous la forme de fumée, qui découle en gouttes par le cou de la cornue, & forme une liqueur argentée qui ſe trouve dans l'eau qui eſt dans le récipient, que l'on appelle *mercure vif* ou *coulant*.

Ou la diſtilation ſe fait *per deſcenſum*, & cette méthode eſt beaucoup plus prompte, lorſque la mine de vif-argent eſt riche & abondante.

Elle ſe fait ainſi :

On pile la mine, & on la met dans un vaiſſeau de terre dont le cou eſt étroit ; & on le couvre de mouſſe verte d'arbres : enſuite on met dans la terre un autre vaiſſeau ſemblable au premier, mais dont l'ouverture eſt plus grande ; on y inſere le cou du premier vaiſſeau ; on lute exactement avec de l'argile, & on unit ainſi ces deux vaiſſeaux : on les place de telle ſorte, que le vaiſſeau de terre qui eſt vuide, ſoit entierement caché dans la terre, & que celui où eſt la mine en ſoit entierement dehors. On arrange ainſi pluſieurs vaiſſeaux dans un lieu ouvert, & on fait du feu tout autour, qui fait couler le vif-argent goutte à goutte au travers de la mouſſe, dans le vaiſſeau qui eſt dans la terre. On le retire de-là lorſqu'il convient, & on met le vif-argent dans des barils.

Il y a de riches mines de vif-argent dans la Hongrie, la Carinthie, & dans le Frioul. Il y en a auſſi en France près de Montpelier, & dans quelques endroits de la Normandie.

Lorſque le minéral contient beaucoup de ſoufre, on ne peut en tirer de vif-argent ſans y ajouter quelque intermede, qui abſorbant la ſubſtance ſulphureuſe, rende le *mercure* fluide & libre. On ſe ſert pour cela de cendres de bois, de chaux vive, de limaille de fer, & d'autres choſes ſemblables, que l'on mêle avec la mine pour la diſtiler enſuite.

Le vif-argent eſt le plus péſant de tous les métaux, excepté l'or ; car l'or va au fond du vif argent, & les autres métaux nagent deſſus. La peſanteur de l'or eſt à celle du vif-argent, comme quatre eſt à un peu moins de trois. Le vif-argent ſe mêle avec tous les métaux & les corps métalliques, & s'amalgame, comme l'on dit, avec eux, quoiqu'il s'attache plus difficilement à l'antimoine, au fer, & au cuivre. Il pénetre les métaux, il les diſſout, & les rend friables ; c'eſt pourquoi quelques-uns croient qu'il eſt la premiere matiere des métaux : mais cette opinion n'eſt pas appuyée ſur des expériences & des preuves aſſez fortes. Ainſi on peut le regarder comme un corps métallique, d'un genre particulier, fluide, peſant, fort diviſible, & très-volatil. Le feu le diviſe & le diſſipe en des parties très-menues ſous la forme d'exhalaiſon, ce qui lui a fait donner par les Chymiſtes le nom d'*eſclave fugitif*. On peut lui donner une infinité de figures, & lui rendre ſa premiere forme ; & de-là vient qu'on l'appelle auſſi *Prothée*.

Il s'unit facilement avec le sel marin, & se sublime en une masse blanche, saline, crystalline, qui a le nom de *sublimé corrosif*. Il ne s'unit pas si bien avec le nitre ou le vitriol. L'esprit de nitre le dissout facilement, mais l'huile de vitriol n'agit sur lui qu'avec beaucoup de peine. Les sels alcalis ne le changent point du tout : les corps sulphureux & salins le fixent en quelque sorte & l'éteignent. Lorsqu'on le broie long-tems avec le soufre, il se change en une poudre très-noire, & par le moyen du feu il se sublime en une masse fort rouge, brillante, & disposée en rayons. Quand on le dissout avec l'esprit de nitre, & que l'on fait ensuite évaporer l'acide du nitre par le feu, il reste sous la forme d'une poudre rouge. Mais si l'on précipite sa solution avec le sel de tartre, il se dépose une poudre de couleur de safran; avec le sel marin il se fait un précipité blanc; & avec la chaux, on a le précipité jaune.

L'analyse du vif-argent est très-difficile; car aussi-tôt qu'on le pousse par le feu, il s'envole, de sorte qu'il échappe à l'industrie de l'artiste, avant que de pouvoir être réduit en ses principes. Cependant si on l'expose long-tems à la chaleur d'un petit feu, dans un vase de terre dont le cou soit long, il se change peu-à-peu en une poudre grise, qui devient jaune par une plus longue digestion, & enfin rouge.

Le vif-argent étant ainsi réduit en chaux, devient plus pesant que lorsqu'il étoit fluide, & un peu plus fixe dans le feu. Mais si on le pousse à un feu violent, il s'envole & il ne reste qu'un peu de terre brune & légere. Si on brûle légerement la chaux mercurielle avec la poussiere de charbon, le *mercure* devient coulant. En triturant long-tems le vif-argent, il se réduit en une poussiere grise; parce qu'il se mêle de petites parties de terre qui empêchent le contact immédiat des globules de *mercure*.

Le *mercure* coulant exposé au foyer d'un miroir ardent, s'évapore en fumées très-abondantes, sans qu'il en reste rien du tout. La chaux du *mercure* calciné par lui-même, exposée au soleil sur une tuile, se fond en une matiere vitrescible, qui s'évapore très-promptement en fumées. Enfin, il reste une petite poussiere un peu brune, qui se change en un verre brun. Si l'on met cette même chaux de *mercure* sur un charbon, & qu'on l'expose au foyer d'un miroir ardent, elle se change en verre en se fondant, & coule sur le charbon; & avant que le verre se dissipe en l'air sous la forme de fumée, il se change en de petites gouttes argentées de *mercure* coulant.

Il est clair par-là, que le *mercure* est composé d'une terre vitrescible, volatile, qui emprunte son éclat métallique & sa fluidité des parties sulphureuses. Car quand on dépouille le vif-argent de ses parties sulphureuses par la calcination, il perd sa fluidité & son éclat : mais si on lui restitue ses parties sulphureuses, il recouvre aussi-tôt son ancien éclat & sa fluidité.

Les Anciens mettoient le *mercure* au nombre des poisons. Dioscoride lui attribue une qualité pernicieuse, & c'est sans doute sur son autorité, que Galien le place parmi les corrosifs, puisqu'il avoue qu'il n'a fait aucune expérience de ses vertus. Il n'en est point parlé dans Hippocrate, ce qui fait croire qu'il n'étoit pas connu de son tems. Avant Avicenne on l'employoit extérieurement, & rarement pour l'intérieur; parce que les Medecins le regardoient comme un poison. Actuarius le met cependant au rang des remedes, mais Mesué l'employoit seulement pour guérir les maladies de la peau, quoiqu'Avicenne observe que beaucoup de personnes en ont bu, sans qu'il leur en soit arrivé aucun mal, & qu'elles l'ont rendu par les selles, sans qu'il eut reçu la moindre altération.

Il y a environ deux cens ans que quelques Medecins ont commencé à le donner intérieurement, quoique quelques autres le regardassent comme un poison; ayant observé, comme le remarque Fallope, que les bergers le donnent à leurs bestiaux pour faire mourir les vers, sans qu'il produise aucun mauvais effet. On a conclu de-là, qu'on pouvoit le donner aux hommes sans rien craindre, & que le *mercure* n'étoit point un poison.

Brassavole & Charles Musitan assurent qu'ils l'ont donné aux enfans depuis deux grains jusqu'à vingt pour tuer les vers, & toujours avec beaucoup de succès. Quelques Sages-femmes en donnent dans les accouchemens difficiles, & si ce n'est pas toujours avec succès, du moins il ne cause aucun mal. Matthiole raconte que quelques femmes qui vouloient se faire avorter, avoient avalé une livre de vif argent, sans en recevoir la moindre incommodité; & c'est une chose connue de tout le monde, que les Ouvriers qui le tirent de la terre, en avalent une grande quantité pour le dérober, sans qu'on s'en apperçoive. Ils le rendent ensuite par les selles qu'ils lavent, pour le purifier de ses ordures, & pour le vendre ensuite. Il faut cependant avouer que son usage, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur n'est point exempt de danger, lorsqu'il est trop continué. Car quoique les Mineurs qui travaillent cette matiere, soient d'un tempérament fort robuste, ils ont peine à vivre quatre ans sans en être incommodés, & sans être attaqués d'un tremblement de membres & d'une paralysie qui leur cause la mort. Lorsqu'on en use sans précaution, soit intérieurement, soit extérieurement, il blesse, affoiblit, froisse & raccourcit les nerfs, d'où s'ensuivent le tremblement des membres, des contractions & des paralysies funestes, & une atténuation excessive des fluides qui occasionne souvent une salivation abondante, des ulceres dans la bouche & le gosier, & des dyssenteries incurables.

On ne peut point cependant douter que le *mercure* ne soit un remede extremement salutaire, lorsqu'il est bien administré; car il ouvre les pores, les petits vaisseaux & les petits conduits des glandes, il atténue & résout les humeurs épaisses & visqueuses surtout la lymphe, dans les plus petits couloirs du corps & les plus éloignés. Il est très-salutaire dans les tumeurs & les engorgemens des glandes, dans les skirrhes de la rate, du mésentere & du foie, dans les ganglions, les écrouelles & les autres maladies de cette espece. Il est bon pour tempérer & adoucir l'acrimonie des humeurs, ce qui fait que les mercuriels produisent des effets admirables dans les tumeurs, les bubons & les ulceres vénériens, dans les pustules de la peau, dans toute sorte de galle & dans toutes les autres maladies cutanées, pourvu que l'on fasse précéder les remedes généraux & les évacuans, & qu'on les répete de tems en tems. Car comme toutes ces maladies viennent d'un amas de sérosité épaisse qui devient caustique par son séjour; si on la divise & qu'on l'atténue avant qu'on ait préparé une libre issue, elle exercera sa fureur sur la partie même, ou se jettant sur les parties intérieures, elle occasionnera des symptomes très-fâcheux, & causera un plus grand mal. Il est donc à-propos, avant d'employer les mercuriels, de préparer le corps avec soin, soit par les saignées, pour désemplir les vaisseaux, soit par les bains & les remedes délayans, pour rendre les humeurs plus fluides & les fibres plus molles, soit par des purgatifs qui préparent les voies à la sortie des humeurs. On doit aussi tenir les passages ouverts pendant tout le tems qu'on fait usage de *mercure*, de peur que les humeurs ne trouvant aucune issue, ne prennent une route contraire à celle qu'elles doivent suivre. Enfin le malade doit demeurer dans un lieu chaud, de peur que la transpiration ne soit arrêtée par la froideur de l'air; il doit même l'exciter & l'entretenir par un exercice modéré.

Ce n'est pas seulement le *mercure* pris intérieurement, mais encore les frictions qu'on en fait à l'extérieur, qui évacuent les humeurs par les selles, les sueurs & la transpiration. Il a cependant coutume d'agir par en-haut, non pas en faisant vomir, mais en excitant un flux de mucosité par la bouche, auquel on donne le nom de salivation. Cette maniere de purger passe pour très-sûre dans la vérole. Les Anciens l'ont ignorée, & c'est

Jacques Carpi de Boulogne qui l'a mise le premier en usage.

De quelque pays qu'on apporte le vif argent, on regarde comme excellent celui qui est pur, brillant comme de l'argent, très-fluide, & qui s'évapore lorsqu'on le met sur le feu dans une cuillere d'argent, sans qu'il en reste rien. On rejette celui qui est d'une couleur livide, qui ne se divise pas en gouttes exactement rondes, & qui forme des especes de vermisseaux, ou des larmes; car c'est une marque qu'il a été falsifié avec le plomb ou le bismuth.

Quelque pureté que puisse avoir le vif argent naturel ou vierge, il faut toujours le purifier avant de l'employer intérieurement; car souvent il est mêlé avec des parties métalliques, sulphureuses ou arsénicales. La maniere la plus simple de purifier le *mercure* est de le passer à travers d'un chamois: par ce moyen on en emporte les ordures les plus grossieres. Quelques-uns le lavent deux ou trois fois dans du sel & du vinaigre: mais la purification la plus sûre, est de le distiler dans la cornue avec la chaux vive, les cendres gravelées, ou la limaille d'acier: par cette méthode on retire le *mercure* dans toute sa pureté.

On emploie dans l'usage de la Medecine le *mercure* cru, comme on l'appelle, c'est-à-dire, sans aucune préparation, mais seulement après qu'il est purifié, ou après l'avoir préparé de différente maniere.

On donne le *mercure* cru en substance depuis un scrupule jusqu'à une dragme, pour faire mourir les vers. On le broye dans un mortier de verre avec du sucre, afin qu'il se dissolve en parties invisibles, & en y ajoutant une ou deux gouttes d'huile d'amandes douces, de peur qu'il ne reprenne sa premiere forme. La décoction de vif argent est très-usitée. On fait bouillir pendant une heure une livre de *mercure* dans six pintes d'eau. On donne cette liqueur aux jeunes gens & aux enfans pour boisson ordinaire. Le *mercure* est l'ennemi mortel de toutes sortes de vers & de poux, il les chasse ou les tue promptement étant appliqué en forme d'onguent sur les endroits où ils se trouvent.

On donne aussi le *mercure* en assez grande quantité dans de l'huile pour la passion iliaque, jusqu'à deux ou trois livres, & souvent il leve les obstructions & pousse les matieres fécales. Mais si l'obstruction est trop forte, & qu'il demeure trop long-tems dans les intestins, il excite la salivation. Il est aussi à craindre qu'il ne pese trop sur les intestins, & qu'il ne leur nuise.

On se sert avec succès de ceintures de *mercure* pour guérir la galle, après avoir observé les conditions requises, comme nous l'avons dit. On remue long-tems le *mercure* avec du blanc d'œuf, jusqu'à ce qu'ils se convertissent tous deux en écume. On fait des ceintures de coton que l'on trempe dans cette écume, on les fait sécher, & on les porte sur les reins.

Les onctions mercurielles guérissent la galle & les autres maladies de la peau. On emploie le *mercure* cru dans les pilules mercurielles, dans l'emplâtre de grenouilles, avec le *mercure* de Jean de Vigo, & dans l'onguent Napolitain.

Voici la meilleure forme des pilules mercurielles.

Prenez *rhubarbe choisie*, *trochisques Alhandal*, *agaric*, } *de chaque une dragme*;
scammonée, & *aloës*, } *de chaque, une dragme & demie*;
de mercure éteint dans la térébenthine, demi-once;
sirop de fleurs de pêcher, autant qu'il en faut pour faire une masse de pilules.

La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme & demie dans les maladies vénériennes, le rhumatisme, les obstructions du mésentere & des visceres. Quelques-uns les donnent tous les jours ou de deux jours l'un dans la vérole.

Il n'y a aucune matiere sur laquelle les Chymistes aient tant travaillé, que sur le *mercure*, non-seulement pour les usages de la Medecine, mais encore pour l'Alchymie. Car regardant le *mercure* comme la premiere matiere de tous les métaux; ils ont essayé toutes sortes de moyens pour le fixer. Mais s'ils n'ont pu venir à bout de leur dessein après tant de travaux, du moins ont-ils enrichi la Pharmacie de plusieurs remedes. Il faut observer que les Chymistes donnent le nom d'huile ou de sel à quelques préparations de *mercure*, qui ne sont pas des principes ou des substances extraites du *mercure*, mais des corps salins ou huileux mêlés avec le vif-argent. On n'a pu jusqu'à présent réduire en aucune maniere le *mercure* en ses principes, car il est si volatil, qu'il s'envole des mains des Chymistes avant qu'ils aient pu en développer la contexture. GEOFFROY.

Boerhaave donne les procédés suivans sur le *mercure*.

Purification du Mercure.

1. *Mettez* du *mercure* acheté de la Compagnie d'Amsterdam, dans un morceau de chamois coupé en rond & façonné en sac. Liez ce sac avec une bonne corde le plus étroitement qu'il vous sera possible; pressez ensuite fortement au-dessus d'un grand vaisseau de verre fait en forme de plat, le vif-argent passera de tous côtés à travers la peau; enfin pressez en tordant le sac afin que tout le *mercure* passe. Je n'ai trouvé aucune crasse dans le *mercure* ainsi purifié.

2. J'ai pris deux livres de ce même vif-argent, que j'ai mis sur le feu de sable dans une cornue de verre à laquelle j'ai adapté un récipient, ouvert à ses deux extrémités, de façon que sa partie inférieure fût plongée dans l'eau. Le *mercure* s'est précipité dans le récipient, sans laisser aucune ordure, quoique j'eusse réitéré trois fois cette distilation avec la même cornue. J'ai toujours eu deux livres de *mercure*, & il n'a resté dans la cornue qu'une très-petite quantité de poudre rouge très-fine, qui ne pesoit presque point. De sorte que dans ce procédé, le *mercure* purifié comme nous avons dit, ne laisse aucune ordure, & est très-pur, ce qui fait la principale recommandation de cette substance.

3. Mettez dans une cornue une livre du même vif-argent, & ajoutez-y deux livres de chaux vive éteinte à l'air. Faites distiler au feu de sable, vous retirerez le *mercure* que vous aviez employé. De cette maniere il ne paroît point encore de crasse; & s'il y en avoit eu, elle se seroit certainement manifestée dans cette opération.

REMARQUE.

Ce sont-là les manieres ordinaires de purifier le *mercure* & de le rendre propre pour les opérations suivantes; je n'en emploie jamais d'autres. On voit par ce moyen la volatilité du *mercure*, son degré, & la pureté de celui que vend la Compagnie d'Amsterdam.

Dissolution du vif-argent dans l'eau-forte.

Mettez dans un matras quatre onces de *mercure* purifié, avec six onces d'eau-forte, & faites dessous un petit feu pour échauffer la matiere. Le vif-argent se dissoudra & poussera des vapeurs très-rouges. Quand il sera dissous, ajoutez-y encore un peu de *mercure*, jusqu'à ce qu'il en reste qui ne se dissolve point. Laissez refroidir la liqueur & versez-la dans un autre vaisseau. Le vif-argent sera résous en une liqueur claire & uniforme, bien qu'on l'examine avec le microscope, d'un gout austere, d'une

d'une odeur d'esprit de nitre ou d'eau-forte, & de couleur d'eau.

REMARQUE.

On voit par ce procédé que la substance opaque du *mercure* devient transparente par le moyen de l'eau-forte ou de l'esprit de nitre; & que quoiqu'infiniment plus pesante que le menstrue, elle demeure suspendue dans une liqueur quatorze fois plus légere qu'elle, conservant toujours sa nature sans avoir reçu d'autre altération que celle d'être environnée de l'acide, comme on le verra ci-après. Le vif-argent est si également distribué dans le fluide, que si on en examine artificiellement une seule goutte, on trouvera qu'elle contient une partie proportionnée de *mercure*, relativement à toute la liqueur d'où on l'a tirée; ce qui est une particularité qui mérite l'attention des Chymistes & de ceux qui entendent les lois de l'hydrostatique. On voit aussi que le *mercure* est ici divisé en une infinité de parties extremement petites; que l'acide est uni d'une maniere uniforme avec chaque partie de *mercure*, & que cet acide est par-là distribué parmi ses parties aqueuses. Cette solution est si caustique qu'on ne sauroit la toucher, car elle brûle toutes les parties du corps avec douleur & chaleur; ce qui la rend très-propre pour extirper les verrues. Si une petite portion d'une goutte vient à toucher la peau, elle la rougit sur le champ. L'eau régale ni l'esprit de sel ne dissolvent point aisément le *mercure*; néanmoins le *mercure* sublimé corrosif est un vrai sel de *mercure*, dissous par l'esprit du sel marin ou l'eau régale; car il produit les mêmes effets; & lorsqu'on le verse sur le sel de tartre, il régénere le sel marin. En le précipitant d'abord on peut le dissoudre dans l'eau régale: mais il peut seul se sublimer en un sel mercuriel avec l'acide du sel marin.

Vitriol de vif-argent.

1. *Faites* dissoudre dans de l'eau-forte ou dans de l'esprit de nitre échauffés, autant de vif-argent que ces liqueurs en pourront prendre, de sorte qu'il reste une petite portion de *mercure* qui ne soit point dissoute. Versez votre solution dans un vaisseau froid, laissez-la reposer: il se précipitera au fond une matiere saline, diaphane & blanchâtre. Séparez la liqueur qui surnage: il restera une matiere très-acre, humide, salée, soluble dans l'eau, mais qu'il ne feroit pas sûr de toucher.

2. Faites évaporer la moitié de la liqueur qui restera, & mettez-la dans un endroit frais, il se formera des crystaux semblables aux premiers.

3. Tenez pendant cinq ou six heures sur un feu assez fort une cornue de verre, dans laquelle vous aurez mis une partie de vif-argent, & deux parties de sel marin très-pur, décrépité, en poudre très-subtile. Laissez refroidir la cornue, cassez-la & vous trouverez le *mercure* sublimé, solide, sec, en forme de vitriol, mais semi-volatil.

REMARQUE.

Le vif-argent se convertit donc en un vitriol imparfait avec l'esprit de nitre, & en un autre qui est parfait avec l'esprit de sel: mais il se fixe avec l'esprit de nitre & devient volatil avec celui du sel. Le vitriol qui est fait avec l'esprit de sel est beaucoup plus acre.

Mercure précipité blanc.

Prenez une solution de *mercure* tellement soûlée que l'eau-forte ou l'esprit de nitre qui le contient, n'en puisse plus recevoir, & ne contienne d'acide que ce qu'il en a fallu pour dissoudre cette quantité de *mercure*; ajoutez-y le double d'eau. Ayez de la saumure de sel marin forte & chaude. Versez la goutte à goutte dans la solution de *mercure*; la liqueur deviendra d'abord blanche, opaque & se troublera dans l'endroit où la saumure sera tombée. Agitez la liqueur, elle blanchira, se troublera, & il se précipitera une poudre blanche. Continuez cette opération, tant que la saumure troublera cette solution, le précipité blanc gagnera le fond, & la liqueur restera claire au-dessus. Lorsque la saumure ne troublera plus la liqueur, laissez reposer le vaisseau quelque tems. Toute la poudre blanche se précipitera. Gardez séparement la liqueur claire que vous aurez versée doucement par inclination. Versez dans un entonnoir de verre garni de papier gris la liqueur qui est restée avec la poudre blanche, il se filtrera une liqueur claire que vous ajouterez à la premiere. Il restera sur le filtre une poudre blanche. Versez dessus de l'eau chaude, & réitérez ces lotions jusqu'à ce que l'eau qui passera par le filtre soit insipide. Faites sécher le papier avec la poudre à un feu modéré, & gardez-la sous le titre de *mercure précipité blanc*.

REMARQUE.

L'esprit acide de nitre qui est ici attiré par le *mercure*, après s'être uni avec cette lessive, se convertit en eau régale dès qu'il vient à se mêler avec le sel marin: mais l'eau régale ne dissout point aisément le *mercure* comme l'esprit de nitre, ce qui fait que le *mercure* se sépare du premier menstrue & se précipite au fond du vaisseau. L'eau emporte la poudre qui tenoit extérieurement à l'eau régale; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans cette poudre quelques particules acides qui restent attachées à la substance du *mercure*; & c'est de-là que lui vient sa vertu particuliere, comme on peut le montrer par un grand nombre d'expériences. La poudre que l'on prépare de cette maniere est peut-être le meilleur remede interne que l'on ait tiré jusqu'ici du *mercure*: son usage produit des effets aussi sûrs qu'efficaces. Etant broyée avec le triple de sucre en pain, elle compose un remede qui mérite peut-être mieux le titre de panacée mercurielle, que les autres préparations du *mercure*, quelque laborieuses qu'elles soient; car de quelque maniere qu'on traite le *mercure*, par les acides, sa vertu médicinale dépend d'une certaine quantité d'acide qui adhere à sa partie métallique. Cette qualité acide lorsqu'elle abonde & paroît extérieurement dans le *mercure*, opere avec plus de violence & avec moins de sureté. Etant moins abondante & plus étroitement unie avec le *mercure*, elle opere plus lentement avec moins de violence & plus de sureté; & tel est le cas de notre précipité. La poudre dont nous avons parlé ci-dessus étant donnée à jeun à la dose de neuf grains, opere doucement par haut & par bas; elle tue les vers, elle leve les obstructions des vaisseaux qui servent à préparer le chyle, elle résout le phlegme & guérir par ce moyen un grand nombre de maladies, telles que la gonorrhée, la gale & les ulceres vénériens. Cette dose étant répétée plusieurs fois par jour, excite une légere salivation. En mêlant une dragme de ce précipité blanc avec une once de pommade ou d'onguent rosat, on compose un onguent excellent pour les maladies de la peau, & pour guérir la gale, les pustules qui viennent au visage, & les ulceres invétérés. Il n'est donc pas étonnant qu'on le substitue aux panacées les plus vantées. Si l'on met cette poudre sur le feu dans un vaisseau de verre, & qu'on la fasse calciner peu à peu en la remuant sans cesse avec une baguette de même matiere, elle devient si douce qu'elle n'opere presque plus par haut ni par bas ni par la salivation, ce qui fait qu'on peut la donner intérieurement sans rien craindre. Les Chymistes la conseillent sous cette forme en qualité de diaphorétique & d'altérant: mais elle est si douce qu'el-

le ne produit presque point d'effet. Lorsqu'on broye quelque peu de cette poudre sur une plaque de cuivre chaude & polie; elle ressemble d'abord à de l'argent: mais elle perd cette apparence dès qu'on l'expose au feu.

Mercure précipité rouge.

1. *Mettez* une livre & demie de solution liquide de *mercure* préparée suivant la méthode que nous avons indiquée dans le second procédé dans une cornue de verre, capable d'en contenir le double; adaptez-y un récipient, & faites distiler jusqu'à siccité, à un feu si doux que la matiere ne puisse pas bouillir. Il restera au fond une masse solide, blanche, pesante, extremement corrosive, ignée, & qu'il ne feroit pas sûr de toucher. Aux côtés de la cornue il paroît une matiere rouge, jaune ou blanche provenant du *mercure* qui commençoit à se dessécher. La liqueur distilée est un esprit foible de nitre que l'on peut employer à nettoyer les verres ou à d'autres usages. On ne fait donc presque autre chose par cette opération que coaguler le *mercure* en une espece de vitriol.

2. Mettez la cornue au feu de sable; adaptez-y un récipient, que vous luterez exactement avec de la vessie mouillée. Faites distiler à un feu doux, de façon qu'il soit possible de compter les gouttes qui tomberont dans le récipient; continuez ainsi jusqu'à ce que vous voyiez paroître des fumées rouges. Délutez votre récipient, & adaptez-en un autre qui soit ample. La liqueur distilée est un bon esprit de nitre, que l'on doit garder pour s'en servir au besoin. Augmentez le feu peu à peu sous la cornue, il sortira des vapeurs très-rouges qui rempliront le récipient. Poussez alors le feu jusqu'au dernier degré, & l'entretenez ainsi pendant deux ou trois heures. Vous trouverez dans le récipient un esprit de nitre jaune, très-fort, qui exhalera des vapeurs dorées pendant plusieurs années, si on l'enferme aussi-tôt dans un vaisseau de verre. De cette façon on obtient un esprit de nitre très-fort, ou une rectification de ce même esprit. Cependant sa nature est changée en quelque maniere, car il ne s'enflamme pas si bien avec les huiles distilées. Laissez refroidir les vaisseaux, vous trouverez au fond de la cornue une masse solide de couleur d'écarlate: entre cette masse & le cou de la cornue, & même dans le cou, on trouve une matiere diversifiée par une infinité de belles couleurs, blanches, jaunâtres, jaunes, verdâtres, rouges. Cassez la cornue, pour retirer la matiere rouge qui est dans sa capacité; séparez-en soigneusement celle qui reste au-dessus & qui est moins rouge, car elle est très-corrosive. On garde la masse rouge sous le nom de *mercure précipité rouge*.

3. Les Chymistes étonnés de l'éclat de ce *mercure*, & de la grande fixité de ce minéral, qui étoit auparavant volatil, se sont imaginés qu'ils pourroient à force de travail le convertir en or après l'avoir fixé. Ils ont donc versé sur ce précipité de nouvel esprit de nitre, ensuite ils l'ont retiré, se figurant qu'en répétant souvent cette opération, ils verroient naître l'or dans leurs mains: ce que Sylvius assure dans ses Œuvres posthumes, être arrivé par ce procédé. Mais ceux qui pensent sensément, ne donnent point leur croyance à de pareilles chimeres. Paracelse lui-même, dans la préparation de son précipité, ordonne de verser souvent de l'esprit de nitre sur le *mercure* & de le retirer, comme il a été dit.

REMARQUE.

On voit par ce procédé la nature changeante du *mercure* qui devient solide, fixe, corrosif & diversifié par une infinité de couleurs, de fluide, de volatil, de doux & de blanc qu'il étoit auparavant. Bien qu'on l'ait préparé avec l'acide de nitre, on peut lui rendre sa forme naturelle & la pesanteur qu'il avoit auparavant en le distilant dans une cornue avec de l'alcali fixe, de la chaux vive ou de la limaille de fer. Ce précipité auquel on donne le nom de précipité de Vigo, est acre, corrosif, cause des douleurs & produit une escarre quand on l'applique extérieurement; & comme il occasionne toujours la formation d'un pus blanc & épais, il déterge les levres & le fond des ulceres, & les dispose à se consolider. Il est dangereux de le donner intérieurement, car il enflamme les visceres par sa qualité caustique, & occasionne des anxiétés, des douleurs, des vomissemens, des cours de ventre & des tranchées: il opere aussi par les urines & par les sueurs. Etant donné en très-forte dose, qui ne doit jamais passer trois grains, & assez souvent répétée, il cause une salivation avec tous ses symptomes, & guérit par ce moyen un grand nombre de maladies, qu'on ne guériroit pas aisément d'une autre maniere. Il est plus violent & plus dangereux que le précipité blanc. Paracelse & Van-Helmont ont trouvé le moyen de l'adoucir en distilant plusieurs fois de l'alcohol dessus. Il devient par-là beaucoup plus doux, en perdant une grande partie de son acide: mais aussi faut-il le donner en plus forte dose. Ils le corrigent encore avec le même succès en le distilant avec de l'eau de blanc d'œufs. D'autres le font bouillir dans du vinaigre distilé très-fort, pour le dissoudre; ils le coulent & le purifient ensuite, & rendent la poudre beaucoup plus douce en le distilant plusieurs fois pour en tirer le vinaigre. Mais il semble qu'on gagne très-peu de chose par toutes ces opérations puisqu'on a déja obtenu le précipité rouge qu'on souhaitoit. En un mot, l'acide acrimonieux qui adhere au *mercure* fait qu'il opere en très-petite dose; & plus cet acide est abondant & extérieur au *mercure*, plus il agit avec violence & réciproquement. Si l'on met ce précipité sur le feu dans un plat de verre mince & creux, & qu'on le remue continuellement avec une pipe à fumer, il prendra une couleur foncée; & si on l'y laisse long-tems, il s'adoucira à un tel point qu'il ne produira presque plus d'effet.

Mercure sublimé.

Faites dissoudre une demi-livre de *mercure* dans une suffisante quantité d'eau-forte; faites évaporer suivant la premiere direction indiquée dans le troisieme procédé, jusqu'à ce qu'il vous reste une masse blanche & seche.

Prenez dix onces de sel décrépité, & autant de vitriol commun calciné à blancheur. Broyez séparément ces deux sels dans un mortier de marbre ou de verre avec un pilon de verre, dans un lieu chaud & sec; agitez-les fortement & long-tems, ensuite mélangez exactement, & ajoutez le *mercure*, que vous y mêlerez avec le plus d'exactitude qu'il vous sera possible. Mettez ce mélange dans un matras, duquel les deux tiers demeurent vuides, & dont on ait coupé le cou au milieu de sa hauteur. Disposez votre matras sur un feu de sable, de maniere que son fond touche la cavité du chaudron de fer dans lequel on fait l'opération; on met du sable autour du matras, de sorte qu'il soit à la hauteur de la matiere, ni plus haut ni plus bas. Commencez par faire un petit feu très-doux, que vous augmenterez par degrés jusqu'à ce qu'il sorte une vapeur, dont il faut se garder, car elle est contraire à la poitrine. Quand toute l'humidité sera entierement évaporée, mettez un morceau de papier sur l'ouverture du matras; augmentez enfin le feu au point de faire rougir le chaudron; le *mercure* sublimé corrosif s'éleve-

ra & s'attachera aux parois du vaiſſeau, en forme de cryſtaux blancs demi-tranſparens. Laiſſez refroidir le matras, & caſſez-le enſuite pour retirer le *mercure*, que vous ſeparerez d'une poudre légere qui eſt au-deſſus, & garderez dans une phiole de verre. Voyez pour la méthode dont on ſe ſert à Veniſe, Tachenius, dans ſon *Hippocrates Chymicus.*

REMARQUE.

Le *mercure* précipité blanc dont on ſe ſert dans ce procédé eſt uni avec de l'eau-forte ; l'eſprit acide du vitriol que l'on mêle avec le ſel marin, pénetre dans ce ſel & en chaſſe l'eſprit; & tandis que ces deux agiſſent ſur le *mercure* à l'aide du feu, il ſe fait une eau régale, par le moyen de l'eſprit de nitre contenu dans le *mercure*, & de l'eſprit de ſel marin dégagé par l'acide du vitriol. Le phlegme s'éleve d'abord à l'aide de la chaleur : la partie acide de l'eau régale s'unit avec le *mercure* & le corrode ; cette eau régale tient de la nature du ſel marin. L'eſprit de ſel marin attaque le *mercure*, non point comme l'eſprit de nitre, mais le rend ſemi-volatil. De-là vient que le *mercure* ſe ſublime & ſe convertit en un vrai vitriol ſec & ſolide de vif-argent, qui retient ſa conſiſtance en plein air. La baſe de ce vitriol eſt le vif-argent pur; & l'autre partie, l'eſprit de ſel marin le plus fort qu'on puiſſe obtenir; & de-là vient qu'il paroît ici ſous une forme ſolide. On prépare avec cet eſprit de ſel marin une pierre infernale de *mercure* tellement corroſive qu'elle convertit toutes les parties du corps qu'elle touche en une eſcarre, qui tombe ſur le champ; ce qui la rend propre pour conſumer les calloſités des ulceres, les verrues & les glandes endurcies. Jean de Vigo a connu cette préparation, & compoſoit avec elle ſes trochiſques de minium, qui ſont un remede admirable pour conſumer les tumeurs ſcrophuleuſes, & les extirper par la ſuppuration. Ce vitriol a un gout déteſtable par ſa cauſticité. Un grain de ce vitriol diſſous dans une once d'eau, fournit un coſmétique excellent, lorſqu'on en uſe avec précaution. Il fait mourir tous les inſectes venimeux qui s'attachent à la peau, par la ſeule lotion. Une dragme de cette ſolution étant édulcorée avec du ſirop violat & priſe deux fois par jour, opere des merveilles dans pluſieurs maladies qui paſſent pour incurables: mais on ne ſauroit en uſer avec trop de précaution, & l'on riſqueroit beaucoup à l'employer ſans ſavoir la ménager comme il faut. Ce *mercure* étant mêlé avec les métaux & les ſemi-métaux produit des effets inimitables, capables d'étonner les Chymiſtes. Il produit une altération ſurprenante ſur l'argent; & conduit à un grand nombre de ſecrets de Chymie. Il peut même ſe faire que l'on convertiſſe quelque portion d'argent en or par ſon moyen. On obtient par lui le menſtrue aigu de M. Boyle, & pluſieurs autres préparations ſemblables. On ne ſauroit plaindre le travail que l'on emploie ſur ce ſublimé. On voit que l'eau régale diſſout le *mercure* beaucoup mieux qu'aucune eau forte que ce ſoit, pourvu qu'on le faſſe auparavant diſſoudre dans la derniere, & qu'il ſe ſublime avec l'eſprit de ſel, quoiqu'il eût été auparavant fixé avec l'eſprit de nitre. Ce *mercure* étant ſublimé avec une égale quantité de ſel ammoniac, ſuivant la décoction de M. Boyle, donne un ſel d'une qualité ſurprenante.

Geoffroy prépare le ſublimé corroſif de la maniere ſuivante.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de *mercure* purifié : faites-le diſſoudre dans de l'eau-forte, & diſtilez la ſolution juſqu'à ſiccité. Mêlez avec la maſſe qui reſte quatre parties de ſel commun décrépité, & faites la ſublimation dans un matras de verre dont le cou ſoit court. Il s'élevera une maſſe ſaline, blanche, cryſtalline, que l'on appelle *ſublimé corroſif*, ou *dragon venimeux*.

On le met au rang des poiſons corroſifs: pris intérieurement, il excite les mêmes ſymptomes que l'arſenic, mais plus promptement & avec plus de violence. On l'emploie extérieurement pour conſumer les chairs ſuperflues, & pour déterger les ulceres invétérés. On en prépare l'eau phagédénique, en faiſant diſſoudre demi-dragme de ſublimé corroſif dans une livre d'eau de chaux, la liqueur devient jaune, & on la garde pour l'uſage.

On prévient les mauvais effets du ſublimé corroſif en buvant une grande quantité de lait, d'huile ou de bouillon gras, tandis que le poiſon eſt encore dans les premieres voies : mais après qu'il a paſſé dans le ſang, il faut avoir recours aux alexiteres, tels que ſont la thériaque de Veniſe, le mithridate, le béſoard, la poudre de vipere, la racine de contrayerva, & autres ſemblables, & mettre le malade au lait.

Voici à ce ſujet une hiſtoire que rapporte Sydenham.

Il y a environ deux mois qu'une perſonne qui demeure dans mon voiſinage, me fit appeller pour voir ſon domeſtique qu'un excès de mélancolie amoureuſe avoit obligé à prendre une grande quantité de ſublimé corroſif. Il y avoit déja une heure qu'il avoit avalé ce poiſon, lorſque j'arrivai. Sa bouche & ſes levres étoient extraordinairement enflées, il ſentoit une douleur brûlante dans l'eſtomac, & peu s'en falloit que la chaleur ne l'étouffât. Je lui fis boire douze pintes d'eau chaude le plus promptement qu'il fut poſſible, un grand verre de la même liqueur à chaque fois qu'il avoit vomi; & dès qu'il parut par les tranchées que le poiſon avoit deſcendu, je lui fis donner pour débarraſſer ſes inteſtins pluſieurs lavemens d'eau chaude. Ce malheureux qui avoit pour lors autant d'envie de vivre qu'il en avoit eu de mourir, obéit ponctuellement à mes ordres, & but encore pluſieurs pintes d'eau outre celles que je lui avois ordonné de prendre. Il dit à ſes amis que l'eau qu'il avoit d'abord rendue étoit extrêmement acre, à cauſe qu'elle étoit ſoûlée du ſel du poiſon; qu'elle avoit perdu ſon acreté à chaque fois qu'il avoit vomi, & qu'elle étoit enfin devenue inſipide; & qu'à l'égard des tranchées, elles avoient été calmées par les lavemens qu'il avoit pris. Ce remede tout ſimple qu'il eſt rendit la ſanté à ce malade au bout de quelques heures : mais l'enflure de ſes levres ne diminua point ſur le champ ; & ſa bouche, que les particules du poiſon qu'il avoit rendues par le vomiſſement, avoient ulcérée, le fut encore pendant quelque-tems; l'uſage du lait fit évanouir ces ſymptomes en peu de jours. Je préférai l'eau à l'huile, dont on ſe ſert communément ſans ſuccès, & à toutes les autres liqueurs, parce qu'elle me parut plus propre à abſorber les particules de ce ſel venimeux, que toute autre liqueur plus épaiſſe qui auroit été déja imprégnée avec les particules de quelqu'autre corps.

Avec le ſublimé corroſif on fait le ſublimé doux qu'on appelle auſſi *mercure doux*, *aquila alba*, *draco mitigatus & calomel*, de la maniere ſuivante.

Prenez ſeize onces de ſublimé corroſif; broyez-les exactement dans un mortier de verre ou de marbre, en verſant deſſus peu à peu douze onces de *mercure* cru bien purifié. Continuez la trituration, juſqu'à ce que le *mercure* crud ne paroiſſe plus. Il ſe forme une poudre de couleur de plomb, que l'on met dans des matras de verre à la hauteur d'un ou deux pouces, pour la ſublimer à un feu lent que l'on augmente par degrés, en une maſſe blanche, que l'on ſépare de la craſſe, & qu'on pulvériſe pour la ſublimer ſept fois, en y ajoutant de nouveau mercure.

Cette préparation purge doucement, incise & chasse la pituite ténace, tue les vers, & passe pour un excellent purgatif dans les maladies vénériennes. La dose est depuis six grains jusqu'à vingt sous la forme de pilules ou de bols. Si on en continue la dose pendant quelques jours, elle excite la salivation. On la donne le plus souvent mêlée avec d'autres purgatifs. Quelques-uns prescrivent l'*aquila alba* de trois en trois jours, & entre deux un purgatif, pour guérir la vérole sans exciter la salivation.

Turbith minéral.

1. *Mettez* quatre onces de vif-argent purifié dans une cornue de verre : versez dessus huit onces de bonne huile de vitriol. Faites chauffer doucement & lentement. Placez la cornue sur les charbons pour faire bouillir la matiere doucement, en observant de faire l'opération sous une cheminée, pour que la vapeur ne puisse pas se disperser & venir attaquer les poumons. Le vif-argent se précipitera dans l'huile de vitriol & commencera à se dissoudre. Continuez le même degré de feu jusqu'à ce que le *mercure* soit parfaitement dissous. Vous aurez une masse blanche comme de la neige, que vous ferez calciner jusqu'à siccité, ou qu'elle n'exhale plus de fumées. Elle se réduira en une poudre très-blanche, extremement acre : on l'appelle chaux blanche de *mercure*, faite avec l'huile de vitriol. C'est ainsi qu'elle se fait, & il est difficile d'y réussir en se servant des méthodes que l'on trouve communément décrites.

2. *Réduisez* en poudre très-subtile dans un mortier de verre, la masse encore chaude. Ayez un vaisseau de verre plein d'eau chaude, qui contienne au moins vingt fois autant d'eau que vous aurez de *mercure*. Jettez-y cette chaux, elle se précipitera sur le champ au fond & acquerra une belle couleur d'écorce de limon. Secouez le vaisseau pendant quelque-tems pour mélanger exactement la poudre avec l'eau. Laissez-la précipiter, versez la liqueur dans un autre vaisseau, lavez avec de l'eau chaude la poudre citrine qui restera au fond, jusqu'à ce qu'elle soit entierement insipide, & faites-la sécher à un feu doux. Cette poudre est le turbith minéral qu'on demandoit.

3. *Laissez* reposer quelque-tems la premiere liqueur, filtrez-la & réduisez-la par l'évaporation à la troisieme partie de son tout : vous aurez une eau mercurielle; car si on y verse quelques gouttes d'huile de tartre faite par défaillance, il se fera un précipité rouge. On pourra garder cette liqueur sous le nom que nous venons de lui donner.

REMARQUE.

On voit que l'huile de vitriol la plus forte, forme par son union avec le *mercure*, une poudre blanche beaucoup plus fixe qu'aucune qu'on puisse imaginer, puisqu'elle résiste au feu le plus violent. On voit encore que les acides différens, produisent différens effets par rapport à la couleur. La couleur blanche ne reçoit aucune altération de la part du feu le plus violent, quoiqu'elle soit changée aisément avec l'esprit de nitre. Cette même poudre étant desséchée, devient extremement corrosive, & par conséquent un poison, lorsqu'on la donne à trop forte dose. Il naît immédiatement une couleur nouvelle par le seul contact de l'eau ; car si l'on prépare cette poudre comme il faut, & qu'on l'expose à l'air, sa surface jaunit en peu de tems, en attirant à elle l'humidité. Il paroît que c'est avec cette poudre que Paracelse opéroit les merveilles que l'on peut voir dans son Chirurgien d'Hôpital ; & ce fait est suffisamment attesté par Oporinus son Secretaire, du ministere duquel il s'étoit souvent servi pour la faire. On peut l'adoucir en allumant dessus de l'esprit de vin, selon la méthode des anciens Chymistes, qui séparoient par ce moyen de leurs chaux métalliques les sels qui les rendoient trop acres, n'y laissant que ceux qui étoient intimement unis avec elles. Sydenham, tout sobre qu'il est sur les louanges qu'il donne aux Chymistes, avoue que l'on peut guérir avec le secours de ce remede, des maladies qui seroient autrement incurables.

M. Boyle rapporte qu'une petite dose de ce remede prise en forme de sternutatoire, a suffi pour changer toute l'habitude du corps,& même pour dissiper des cataractes. On assure qu'une femme de Paris a guéri par son moyen des personnes, de la guérison desquelles on desespéroit.

D'où il s'ensuit que cette préparation est un remede tout-à-fait extraordinaire dans les maladies les plus obstinées: mais il n'y a qu'un habile Medecin qui puisse l'employer comme il faut, & on ne doit point en user lorsqu'on a des remedes plus surs. Elle est utile dans l'hydropisie, dans la vérole, aussi-bien que dans les maladies des glandes les plus obstinées. Van-Helmont dit que l'huile de vitriol se convertit en alun par son union avec le *mercure* : mais cette expression ne doit point être prise à la rigueur & au pié de la lettre: lors au contraire, que cet Auteur ordonne de verser le feu du vitriol de cuivre sur la poudre de Vigo, & de la distiler ensuite pour préparer le cathartique secret de Paracelse; c'est, si je l'entens bien, pour composer ce remede; car si le feu du vitriol de cuivre est la véritable huile de vitriol, on ne la verse pas plutôt sur le précipité rouge, qu'elle volatilise l'esprit de nitre, le fait exhaler du *mercure* fixe, & produit en prenant sa place, le remede dont on parle. Lorsqu'on distile plusieurs fois ce turbith minéral avec de l'eau de blanc d'œufs, cette opération emporte l'acide qui adhéroit à sa surface, & rend la poudre plus douce, sans empêcher son opération, ce qui est un effet qu'on auroit peine à obtenir d'une autre maniere. Que si l'on entend par le mot de feu quelqu'autre chose d'une nature plus subtile, je ne saurois y attacher aucune autre signification; quoique j'aie lieu de croire, par la comparaison que j'ai faite de Van-Helmont avec Paracelse, que ce n'est autre chose que ce que j'ai dit. Les métaux seuls n'agissent sur le corps, qu'au moyen de leur volume, de leur figure, & de leur pesanteur: mais étant mêlés avec des sels, surtout d'une nature acide, ils acquierent des nouvelles propriétés, souvent surprenantes & très-différentes, selon que les acides pénetrent plus ou moins dans leur substance. Ils operent avec beaucoup de violence sous la forme de vitriol: mais étant calcinés sous cette forme, la chaux devient successivement beaucoup plus douce; & ils s'adoucissent eux-mêmes au moyen d'une calcination forte & long-tems continuée, qui chasse les acides, quoiqu'ils fussent extremement acres auparavant, ainsi qu'on en voit un exemple dans le turbith; & par-là leur opération devient plus douce, & proportionnellement moins efficace.

Il paroît donc que les Chymistes & les Medecins se sont trompés lorsqu'ils ont essayé de diminuer la virulence de ce turbith, après s'être apperçus des effets extraordinaires qu'il opere. La chose à la vérité est facile: mais il s'en faut de beaucoup qu'il produise les mêmes effets qu'avant qu'on l'ait adouci. Les moyens d'adoucir son acrimonie, consistent à emporter l'acide, en lavant la préparation avec de l'eau, en faisant évaporer plusieurs fois la même liqueur jusqu'à siccité; en versant de l'alcohol dessus; en distilant plusieurs portions d'alcohol dessus jusqu'à siccité; en la broyant avec une plus grande quantité de matiere métallique, comme dans la préparation du *mercure* doux; avec des sels alcalis qui absorbent les acides; en broyant la matiere avec de la craie, des pierres d'écrevisses, des poudres testacées, ou autres semblables absorbans, en la calcinant long-tems; & enfin en la fixant par le moyen d'un feu qu'on augmente peu-à-peu, depuis le degré le plus

bas jusqu'au plus haut que le vaisseau puisse endurer, sans se rompre.

Huile ignée de Mercure.

Prenez du *mercure* réduit en chaux blanche seche, avec l'huile de vitriol, comme il a été dit ci-devant; mettez-le dans une cornue de verre; ajoutez encore une égale quantité d'huile de vitriol; faites évaporer comme auparavant jusqu'à siccité, évitant soigneusement les vapeurs: il se seche bien plus difficilement, & il faut employer beaucoup plus de tems & un plus grand feu. Quand la poudre est seche, il faut y ajouter la même quantité d'huile de vitriol, & réitérer la même opération. Enfin, il ne se seche plus, quoique l'on continue un grand feu, mais il reste en forme d'huile fixe, très-acre, caustique, de même que l'*Ignis gehennæ* de Paracelse. Le *mercure* se fixe tellement par ce moyen avec l'huile de vitriol, que le plus grand feu ne sauroit le volatiser.

REMARQUE.

Cette expérience sert à montrer la méthode d'imprégner, de souler, & de calciner les métaux à tel point qu'on veut par le moyen des acides, & à fixer le *mercure* aussi fortement qu'il est possible: mais on ne doit en attendre aucun changement dans la nature intrinseque de ce métal; car de quelque maniere qu'on fixe le *mercure* avec les acides, on peut le recouvrer de nouveau dans son premier état, en le broyant avec le double de limaille de fer, & en le faisant distiler dans une cornue au plus haut degré du feu de sable.

Pour l'Æthiops de *mercure*, voyez *Æthiops mineralis*.
Pour le cinnabre factice, voyez *Cinnabar*.
Pour l'amalgame de *mercure* avec les métaux, voyez *Amalgama*.
Pour la lotion des métaux avec le *mercure*, voyez *Amalgama*.

Autres préparations de Mercure.

Le Précipité de *Mercure* par lui-même, se fait ainsi.

Mettez du *mercure* purifié dans un vaisseau de verre que l'on appelle *infernal* (*athanet*.) Faites-le digérer au bain de sable, en augmentant le feu peu-à-peu; il se changera d'abord en une poudre grise, qui deviendra ensuite rouge. Il excite le vomissement, les selles, & la sueur, étant donné depuis deux grains jusqu'à six. Geoffroy.

Le *mercurius præcipitatus solaris per se*, suivant la Pharmacopée de Bates, est fait d'un amalgame préparé avec quatre onces de *mercure*, & demi-once d'or fondu avec de l'antimoine, que l'on met dans le vaisseau *infernal*, d'où on le tire souvent pour le triturer selon l'art.

Le Précipité verd, ou le lésard verd, se prépare ainsi.

Prenez *de mercure purifié, quatre onces;*
de cuivre coupé en lames, une once.

Faites-les dissoudre séparément dans de l'esprit de nitre; mêlez ces solutions, & faites les évaporer jusqu'à siccité. Pulvérisez la masse qui reste, & faites-la digérer dans du vinaigre distilé, qui doit surpasser la poudre de la hauteur de six travers de doigts. Retirez le vinaigre lorsqu'il aura acquis une couleur verte un peu bleue; & versez de nouveau vinaigre sur la masse, jusqu'à ce qu'elle ne donne plus aucune teinture. Faites évaporer toutes ces teintures à une douce chaleur, jusqu'à la consistance de miel. Cette substance se durcit en se refroidissant; elle est verte étant pulvérisée, & on la garde pour l'usage.

Elle purge par haut & par bas, & quelques-uns la regardent comme spécifique dans la gonorrhée virulente. La dose est depuis deux grains jusqu'à huit, que l'on donne tous les jours, ou de deux jours l'un, jusqu'à ce que l'écoulement soit entierement arrêté. D'autres croient cependant qu'il n'est pas sûr d'en faire usage, à cause de la qualité vénimeuse du cuivre.

Le Précipité violet ou noir, que quelques-uns appellent *mercure* diaphorétique, ou panacée mercurielle, se fait ordinairement de la maniere suivante.

Prenez *de soufre en canon, quatre onces.*

Faites le fondre dans un vaisseau de terre sur les charbons ardens. Lorsqu'il sera bien fondu, mêlez-y exactement six onces de *mercure* purifié, en le remuant continuellement avec une baguette de fer; & lorsqu'ils seront bien incorporés, ajoutez-y quatre onces de sel ammoniac. Sublimez la masse dans un vaisseau de terre. Sublimez de nouveau, & faites quatre sublimations de cette sorte: la quatrieme étant finie, séparez la masse noire ou bleuâtre & pesante, qui reste au fond du vaisseau, de la matiere ténue, légere, & jaune, que l'on doit rejetter.

La derniere préparation du *mercure* dans Geoffroi, est la *panacée mercurielle*, ainsi appellée à cause de ses excellentes qualités, que l'on peut aussi appeller avec raison, suivant lui, la *panacée de Louis XIV*. à cause que c'est à sa libéralité & à sa magnificence, que l'on est redevable de cet excellent secret, qu'il a rendu public. On la prépare comme il suit.

On purifie le *mercure* cru avec le soufre, en faisant le cinnabre, comme nous avons dit, & en en retirant le *mercure* cru. On a par ce moyen le *mercure* revivifié du cinnabre. On prépare le sublimé corrosif avec ce *mercure* revivifié, que l'on doit sublimer trois fois; savoir deux fois avec le sel marin, & une fois sans aucun intermede. On réduit en *mercure* coulant une portion de ce sublimé corrosif avec le régule d'antimoine, par le moyen de la distilation. De ce *mercure* revivifié & mêlé avec le sublimé corrosif, on fait, selon l'Art, du *mercure* doux que l'on sublime neuf fois. Enfin on fait digérer ce *mercure* pendant trois semaines dans de l'esprit de vin aromatisé; ensuite on sépare la liqueur, on fait sécher le *mercure*, & on le garde pour l'usage.

C'est un excellent remede pour guérir toutes les maladies vénériennes: on le recommande dans le rhumatisme, dans les obstructions des glandes, & du mésentere, pour les écrouelles, la galle, les dartres & pour tuer les vers. Quelques-uns le proposent aussi contre le scorbut: mais je crois l'usage du *mercure* nuisible dans cette maladie. La panacée mercurielle excite plus facilement la salivation que l'*aquila alba*, qui purge plus souvent les humeurs par les selles. Geoffroy.

Mercurius Resuscitatus; Mercure revivifié du cinnabre.

Prenez *de cinnabre, une livre;*
de tartre calciné, ou
de la potasse, } *une livre;*
de la chaux vive, deux livres;

Pilez toutes ces drogues ensemble, & mettez-les dans une cornue, dont il doit y avoir au moins un tiers de vuide; placez-la dans un fourneau de réverbere, adaptez-y un récipient; laissez-la reposer

douze heures, & allumez ensuite le feu que vous pousserez peu-à-peu jusqu'au quatrieme degré; entretenez-le de même, jusqu'à ce que tout le *mercure* soit monté dans le récipient, ce qui arrivera au bout de sept ou huit heures; séparez les ordures, & coulez le *mercure* à travers une serviette blanche dans un plat de terre.

Pulvis Principis. Poudre du Prince.

Prenez *de mercure précipité rouge, demi-livre*;

Broyez-le comme il faut, sur un marbre ou sur un porphyre; mettez-le dans une cucurbite avec deux pintes d'eau; placez-la sur un feu de sable, poussez le feu jusqu'à faire bouillir, & l'entretenez ainsi pendant douze heures, en remuant la matiere une fois toutes les deux heures; laissez-la refroidir, & versez l'eau par inclination. Mettez ce précipité dans l'eau une seconde & une troisieme fois, & réitérez la même opération que ci-devant. Faites-le sécher ensuite, & broyez-le avec le double de sel tiré du résidu de la teinture des métaux; mettez-le dans une cucurbite avec de l'eau, & procédez comme ci-devant, jusqu'à ce que le précipité reste insipide; faites-le sécher & bouillir dans de l'esprit de vin. Décantez l'esprit lorsqu'il sera refroidi, & faites sécher le précipité.

Cette poudre est émétique & cathartique, & on la prescrit dans les maladies vénériennes, aussi-bien que dans quelques maladies chroniques. La dose est depuis trois grains jusqu'à un demi-scrupule. Les lotions réitérées ne servent qu'à diminuer la quantité & la pointe des sels que le précipité a reçu de l'eau forte, & à rendre son opération plus douce.

Mercurius Vitæ. Voyez *Antimonium*.

Pour l'*Arcanum Corallinum*, Voyez *Arcanum*.

Hercules Bovii.

Voici suivant Thomas Bovius, la meilleure maniere de préparer ce remede.

Prenez *de vitriol calciné*, & *de nitre*, } *de chaq. une livre*;

Faites-les distiler dans un fourneau de réverbere; versez la liqueur distilée, dans une cornue sur une livre de sel marin calciné, & faites-en la distilation au moyen d'un feu de sable fort doux; car elle s'éleve aisément: faites dissoudre du *mercure* dans une portion de cette liqueur, & de l'or dans une autre; mêlez ces deux solutions & distilez-les; & après des cohobations réitérées, à chacune desquelles vous ajouterez une troisieme partie du même menstrue, réitérez la distilation jusqu'à ce que la matiere soit suffisamment fixée; édulcorez-la & gardez-la pour l'usage. La dose est depuis trois grains jusqu'à six.

Ou,

Prenez *de mercure purifié, quatre onces*;
de la limaille d'or, demi-once;

Faites un amalgame, & après l'avoir lavé & mis dans une rétorte, versez dessus le menstrue précédent; distilez-le au feu de sable; & après des cohobations réitérées, à chacune desquelles vous ajouterez une troisieme partie du même menstrue; réitérez la distilation jusqu'à ce que la matiere soit suffisamment fixée. Calcinez la matiere sur une plaque de fer rouge, édulcorez-la par des lotions répétées, & en allumant dessus de l'esprit de vin. La dose est depuis trois grains jusqu'à six. Ce remede opere par le vomissement, & procure souvent un soulagement extraordinaire dans les maladies les plus opiniâtres; parce que passant au-delà des premieres voies, il opere immédiatement sur la masse du sang. Willis.

Comme l'or de vie (*Aurum vitæ*) est une préparation mercurielle fort célebre, j'ai jugé à propos d'enseigner la maniere dont Bates le compose.

Prenez *deux gros d'or*, &
deux onces de mercure purifié;

Faites-les dissoudre séparément dans les menstrues qui leur sont propres; mêlez-les, & distilez-les dans une cornue jusqu'à siccité. Calcinez la chaux qui reste, édulcorez-la par des lotions réitérées, & en allumant dessus de l'esprit de vin.

Ce remede passe pour être au-dessus de tous les autres cathartiques. On l'estime propre pour tuer les vers, pour guérir la vérole, les maladies pétéchiales, la peste & les fievres quartes. La dose est depuis trois grains jusqu'à huit avec du sucre rosat, dans un œuf ou du bouillon, ou en forme de pilules, surtout lorsqu'on y joint la scammonée & qu'on l'humecte en allumant de l'eau de vie dessus.

Les Curieux trouveront un plus grand nombre de préparations mercurielles dans les *Collectanea Chymica Leydensia*.

Dissertation de Frederic Hoffman, *sur le mercure.*

Le *mercure* est quelquefois si sophistiqué, qu'il occasionne des symptomes terribles & extraordinaires. On le falsifie pour l'ordinaire avec le plomb; & Quercetan, dans son *Consilium de lue Venerea*, est le seul je crois qui ait découvert cette fraude; le Bismuth rend le plomb si fluide & si mobile, lorsque sa quantité n'est pas trop grande, qu'il passe à travers le chamois, & ôte par-là tout soupçon de fraude. Cela étant, il est aisé de voir combien la dépuration du vif argent par l'expression seule est insuffisante & superficielle.

Tous ceux qui sont un peu versés dans les Ouvrages des Auteurs qui ont écrit sur la pratique, n'ignorent point que l'usage interne du plomb est suivi des effets les plus terribles, & que la plus petite quantité de ce métal est absolument nuisible, quand il est traité de même que si on vouloit l'employer pour falsifier le *mercure*. Mais c'est sans aucun fondement que quelques-uns avancent que le vif argent attire & joint à lui les impuretés métalliques qui se trouvent dans les mines de plomb, d'antimoine & d'arsenic; puisque dans les endroits où le *mercure* est le plus abondant, ces sortes de mines sont fort éloignées des siennes. D'ailleurs, quoique le *mercure* se mêle aisément avec quelques substances métalliques, cependant lorsqu'il est adherent à sa mine & fixé par le moyen du soufre, il ne sauroit s'unir intimement avec les métaux ou tels autres corps impurs. Il arrive cependant malgré ces circonstances, que toutes les especes de *mercure* ne sont point également pures, ni également subtiles, & qu'une espece est souvent préférable à l'autre. Le vif argent est néanmoins suffisamment bon & propre pour la plûpart des usages auxquels on l'employe, lorsqu'étant mis sur le feu il s'exhale & s'évapore totalement, sans qu'il en reste aucune partie. Il est encore bon lorsqu'étant mis en digestion, il ne s'amasse aucune ordure sur sa surface, comme il arrive, quand il est mêlé avec du bismuth, & qu'il ne s'y forme aucune pellicule; mais qu'il agit promptement sur les métaux, & détruit en peu de tems leur union. C'est une opinion communément reçue, mais qui n'est pas moins fausse, que

le vif argent, pour être bon & naturel doit laisser une tache jaune dans le vaisseau d'argent où on en a fait la dépuration ; car cela n'arrive jamais qu'on ne l'ait fréquemment amalgamé avec l'or, séparé de ce métal, purifié & revivifié ensuite, suivant la Méthode de Philalhete que nous décrirons ci-dessous.

Examinons maintenant les Elémens ou Principes qui composent le *mercure*. Ce sujet est enveloppé de tant d'incertitudes, & tellement embarrassé par les hypotheses subtiles des Partisans des atomes, qu'il ne sauroit fournir à l'esprit que des spéculations vagues & générales. Il semble que la Chymie devroit nous conduire par ses principes à la découverte de vérités plus probables & plus utiles : cependant elle n'a pû détruire l'obscurité dont ce sujet est couvert. Il paroît néanmoins par les expériences de différens Auteurs, & surtout de Becher, que tous les métaux sont composés d'une certaine terre solide & compacte qui en fait la base & le corps. Mais comme il n'y a que deux principales especes de terre, dont l'une comprend les terres fusibles qui peuvent se convertir en verre, & qu'on appelle à cause de cela vitrifiables, & l'autre les différentes substances qui sont propres à faire de la chaux, c'est à-dire, les terres qui au lieu de se fondre par la violence du feu se convertissent en chaux, ou en une substance légere & poreuse ; il s'ensuit, que puisque les premieres especes de terre ont les mêmes propriétés que les métaux, je veux dire, la pesanteur, la fusibilité & la malléabilité, il doit nécessairement entrer des métaux dans leur composition. C'est donc le mélange d'une pareille terre solide de nature fusible & vitrifiable avec une matiere onctueuse plus ou moins acide qui se trouve dans les cavités souterraines, qui, par le moyen de l'éther, constitue la matiere des substances métalliques, dont la variété ne dépend que de la différente pureté & proportion de cette terre, par rapport à la matiere onctueuse, & aux différens mélanges qu'il s'en fait. Les expériences rapportées par Becher dans sa *Physica subterranea*, & par quelques autres, ne permettent point de douter de la vérité de ce qu'on vient de dire.

On peut donc avancer que le *mercure*, quoique différent des autres métaux par sa fluidité, a néanmoins la même origine qu'eux, & que sa matiere constituante & sa pesanteur sont dues à cette terre solide & compacte; mais qu'il contient une petite quantité de la substance onctueuse dont nous avons parlé ; ce qui fait qu'il n'est point solide comme les autres métaux, & cede plus aisément aux ondulations de l'éther, dont il reçoit sa fluidité. Si l'on fait mûrement attention à ce que j'avance, on comprendra sans peine, que puisque cette terre solide, qui fait la base du *mercure*, est continuellement agitée par le mouvement interne & extrement accéléré de l'éther, toutes ses particules les plus déliées doivent, au moyen de ce mouvement rapide autour de leur axe, prendre une figure sphérique, & se changer en de petits globules unis, d'une petitesse étonnante & indéfinie. C'est à cette petitesse & à cette mobilité des particules sphériques du *mercure* que l'on doit attribuer ses propriétés, aussi-bien que les effets qu'il produit sur les autres substances métaliques & animales.

Telle est la cause de la fluidité surprenante du *mercure*, dont rien n'approche dans la nature ; car elle est entierement exempte d'humidité. De-là vient que les Chymistes appellent le mercure, *un fluide sec qui ne mouille point les mains* ; & cette circonstance a paru si surprenante à Fallope, qu'il n'a pas craint d'appeller le vif-argent, *le miracle de la nature*. Mais la principale cause de cette fluidité, est l'éther subtil (*a*), qui est entre-mêlé avec les globules du *mercure*, & dont l'agitation violente & continuelle, change tellement leur situation, & les désunit à un tel point, qu'elles cedent aisément au contact ou à l'action des autres corps; car c'est en cela que consiste la véritable essence de la fluidité.

Si cette derniere n'est accompagnée d'aucune humidité, c'est à cause que les particules dont le vif-argent est composé ; sont lisses & extremement petites, en conséquence dequoi elles ne sauroient cesser de se mouvoir, ni s'attacher aux autres corps, ainsi qu'il arrive lorsque les fluides sont composés de parties branchues ; visqueuses ou plus flexibles, comme l'huile, l'eau & un grand nombre d'autres liqueurs. Ce qui prouve que cette substance éthérée est la cause de la fluidité du *mercure*, c'est qu'au moyen de l'effervescence & de l'ébullition qu'excitent différens sels, les Chymistes tirent du plomb ou du régule d'antimoine ; un *mercure* suffisamment fluide ; & cela vient de ce que les sels dont on se sert pour cet effet, détruisent l'union de ces métaux & les rendent fluides, & de ce que le choc & la réaction réciproque de ces sels produit ou rassemble une grande quantité de fluide éthéré ; & le met dans un plus grand mouvement ; au moyen dequoi les particules extremement mobiles des métaux sont continuellement emportées autour de leur axe, & acquierent la nature & les propriétés du *mercure*. C'est encore de cette action de l'éther sur les particules déliées du vif-argent que dépend sa volatilité, laquelle est si grande, que la moindre chaleur suffit pour le faire évaporer ; comme cela est manifeste par les effets qu'il produit lorsqu'on le porte en forme d'amulette, si l'on peut ajouter foi à ce qu'en dit Wedelius, après Hercule Saxonia, dans son Traité *de Medendorum Facultat.*

Lorsque l'élasticité & l'expansion de l'éther qui est enfermé dans le *mercure* viennent à augmenter au moyen d'une chaleur externe violente, celle du feu, par exemple, les particules du *mercure* s'élevent peu-à-peu, & s'exhalent sous la forme d'une vapeur presque insensible.

On peut joindre à la volatilité & à la fluidité du *mercure*, sa pesanteur, qui surpasse celle de tous les autres métaux, si on en excepte l'or. Elle vient sans doute de cette terre solide dont il reçoit sa consistance, & dont toutes les particules ; quoique extremement petites, sont néanmoins si denses & si serrées, que leurs interstices n'admettent que l'éther & excluent l'air le plus grossier, comme il est aisé de s'en assurer par différens barometres, & surtout par celui de Torricelli.

De-là vient que nonobstant l'agitation intestine de toutes les parties du *mercure*, pour la continuation de laquelle l'éther subtil est plus que suffisant, ce minéral, qui est par lui-même une substance dense, est tellement pressé par l'atmosphere dont il est environné, qu'il compose nécessairement un corps d'une pesanteur considérable. Bien qu'il semble d'abord que la fluidité & la mobilité sont plutôt capables de diminuer que d'augmenter la gravité des corps, on peut cependant prouver le contraire par les expériences les plus communes ; car on remarque que les métaux fondus sont spécifiquement plus pesans que ceux qui ne le sont point.

Par exemple, lorsqu'on jette un morceau d'argent dans une quantité du même métal fondu, le premier nage sur le dernier, & il en est de-même de la glace qui est spécifiquement plus légere, & qui occupe à proportion plus de place que l'eau qui n'a point perdu sa fluidité.

Il est aisé maintenant que nous connoissons les principales propriétés du *mercure*, de nous en servir comme de principes simples & démonstratifs pour expliquer ses effets sur les autres corps. Cette solution des métaux

(*a*) Hoffman, au lieu de supposer l'existence & l'action de cet éther, eût dû la prouver, ou n'en rien dire ; ces sortes d'hypotheses ne sont d'aucune utilité pour augmenter nos connoissances, & ne font pas concevoir plus clairement la nature du sujet pour l'intelligence duquel on les imagine.

produite par le *mercure* dans ce que nous appellons amalgame, ne doit être attribuée qu'aux petits globules mercuriels, qui étant fortement agités, furtout par la chaleur extérieure, pénetrent sur le champ dans les pores de tous les métaux, à l'exception du fer, & rompent & séparent tellement par leur mouvement destructif l'union de toutes leurs parties, qu'elles nagent à cause de leur petitesse dans les globules du *mercure*, & ressemblent à une substance aussi ductile que la cire. Au reste, le *mercure* agit beaucoup plus efficacement sur le corps humain qu'aucun autre remede que l'on connoisse; car si l'on éteint du *mercure* avec du sain-doux & qu'on en frotte le corps & même les parties tendineuses, ou si l'on prend intérieurement plusieurs doses de *mercure* précipité doux, les particules déliées de ce minéral étant mises en mouvement par la chaleur du corps continuent à se mouvoir avec la même rapidité, tant à cause de leur figure sphérique & de leur surface lisse, qu'à cause de leur pesanteur spécifique; au moyen de quoi elles pénetrent dans les recoins les plus cachés du corps, elles atténuent les humeurs visqueuses & croupissantes qui s'y sont logées, & irritant par leur pesanteur les fibres motrices, elles y excitent des contractions plus fréquentes & accélerent par-là la circulation des humeurs dans tous les vaisseaux, & cela sans aucune violence. Lors au contraire que les humeurs contiennent une grande quantité de sels acres, qui viennent à s'unir avec les globules de *mercure*, ces sels qui avoient auparavant une qualité bénigne, acquierent une nature corrosive & pernicieuse, qui jette les fibres nerveuses dans des mouvemens & des contractions plus violentes, d'où il arrive que les vaisseaux sanguins se trouvent pressés & que le sang ne peut plus y circuler; au moyen de quoi il se fait une distribution inégale des humeurs dont il résulte des congestions abondantes dans les parties qui sont les plus lâches & les moins sujettes à se resserrer. Il y a un grand nombre de glandes lymphatiques lâches que l'on prend mal-à propos pour des glandes conglomérées, puisqu'elles sont plutôt un amas de vésicules & de cellules séparées par des interstices, qui sont plus lâches que les autres parties; & de ce nombre particulierement sont la tunique glanduleuse & spongieuse du gosier, les amygdales & les autres glandes salivaires, qui lorsque la mucosité & la salive viennent à s'y amasser en grande quantité, comme si elles s'y jettoient des autres parties, se gonflent à un tel point, que si la langue vient en même tems à s'enfler, comme il arrive souvent, elles mettent le malade en danger d'être suffoqué. Lorsque cette tumeur vient à s'ouvrir, soit par le poids du *mercure* ou au moyen de petits ulceres, qui se manifestent suffisamment par leur odeur, & qui sont produits par la qualité corrosive que les sels acres des humeurs ont communiquée au *mercure*, il survient un flux copieux de salive, qui continue pendant quelques semaines, lorsqu'on observe un régime convenable. Ce qui prouve que durant cette salivation, il afflue une grande quantité d'humeurs des autres parties dans les vaisseaux salivaires, c'est que pendant tout le tems qu'elle continue l'habitude entiere du corps s'affaisse considérablement ou plutôt se resserre, & que les veines qui étoient auparavant visibles & enflées, disparoissent entierement ou deviennent fort petites; de sorte que ceux qui avoient le plus d'embompoint paroissent exténués & deviennent tout-à-fait méconnoissables; ce qui est un signe manifeste que la peau ou les parties tendineuses & membraneuses, aussi-bien que les vaisseaux qui sont dessous, sont extremement resserrés; & par conséquent que l'affluence du sang & des autres humeurs dans ces parties a diminué; ce qui, selon toute apparence, arrive aussi dans les autres parties membraneuses, puisque leur état & leur condition sont les mêmes. Au reste, lorsque la salivation est excessive, on peut la modérer ou même l'arrêter & la détourner par des sudorifiques secondés d'un régime chaud, ou par des purgatifs; car on rétablit avec les premiers la distribution des humeurs dans tout le corps, & l'on occasionne avec les derniers une congestion de ces mêmes humeurs dans d'autres parties, savoir, dans les intestins.

Il est évident par ce qu'on vient de dire, que l'action du *mercure* sur le corps humain peut augmenter à un tel point, qu'il devienne tout-à-fait contraire aux mouvemens vitaux & qu'il acquiere la nature du poison. Puisque la mobilité & la pesanteur des particules sphériques du *mercure* ne causent aucune émotion violente, ainsi que nous l'avons déja observé; supposé qu'il résulte quelque dommage de la pesanteur du *mercure* cru, ce ne peut être que dans les cas où il survient des mouvemens violens hors de saison. Lors, par exemple, qu'il y a une redondance d'humeurs épaisses, elles peuvent au moyen d'une agitation violente pénétrer si avant dans la substance des visceres & des autres parties, que ne trouvant point de passages libres elles occasionnent des engorgemens violens & les autres maladies qui en sont la suite. Mais ces désavantages viennent alors plutôt de l'ignorance & de l'imprudence du Medecin, que de la mauvaise qualité du *mercure*. Lorsque l'opération du *mercure* vient à augmenter au moyen de quelques causes externes, il peut aisément jetter les humeurs dans une agitation violente & pernicieuse, comme on le remarque principalement dans les fumigations mercurielles, dont la violence est quelquefois funeste aux Doreurs, & attestée par un grand nombre d'histoires tragiques. Bien plus, lorsqu'un acide fort & nitreux, ou celui du sel commun vient à se mêler intimement avec le *mercure*, il en résulte une concrétion, comme il est évident par la composition du sublimé corrosif, dont la plus petite dose est un poison violent; car bien qu'aucune de ces substances séparément ne nuise au corps, néanmoins lorsque ces sels se trouvent unis aux globules mercuriels, ils dérangent si fort par leurs pointes les surfaces lisses & unies de ces globules, qu'ils s'attachent avec plus de facilité qu'auparavant aux fibres des parties, & les pénetrent plus profondément au moyen du mouvement augmenté & de la gravité; ce qui fait que non-seulement ils les corrodent avec violence, mais qu'ils jettent le systeme nerveux dans des mouvemens spasmodiques déréglés, qui ne manquent jamais d'être funestes aux malades. Mais quoique les globules lisses du *mercure* puissent être rendus rudes par les impuretés salines des humeurs, & que ce soit principalement de cette circonstance que naissent les agitations préjudiciables dans lesquelles l'usage inconsidéré du *mercure* jette les humeurs, néanmoins ces globules ne sauroient acquérir une qualité corrosive, à moins qu'il n'y ait une intempérie violente des humeurs, & qu'on ne le donne cru dans les maladies qui proviennent de leur qualité peccante, ou sans l'avoir auparavant corrigé. On peut aisément inférer de-là que l'usage circonspect du *mercure*, ou même la salivation qu'on excite par son moyen, sont plutôt salutaires que nuisibles au corps humain, vu la propriété qu'elles ont de guérir plusieurs maladies chroniques invétérées, celles principalement qui naissent de la viscosité & de l'immobilité des humeurs, de leur consistance trop épaisse, & de l'engorgement de différentes parties, surtout des glanduleuses & des excrétoires qui en résultent. Car ces maladies sont pour l'ordinaire si obstinées, qu'elles ne cedent en aucune maniere aux remedes que l'on tire des regnes animal & végétal; & soit que ces remedes soient d'une nature résineuse ou salino-sulphureuse, ils sont si facilement émoussés & précipités par les impuretés des premieres voies, qu'ils ne transmettent dans le sang qu'une espece d'exhalaison qui est bien-tôt surmontée par l'abondance du fluide peccant. Au contraire, les remedes salins, quoique fréquemment efficaces dans d'autres cas, sont tout-à-fait inutiles pour surmonter l'opiniâtreté des maladies chroniques; car ceux de l'espece volatile agitant le sang trop impétueusement, excitent dans le corps des émotions contre nature, & poussent les humeurs, supposé qu'elles ne fussent

sent pas assez mobiles auparavant, dans l'excrétoire ou même dans les visceres les plus nobles, dont elles ne sauroient aisément sortir, puisque l'efficacité du remede volatil est dissipée. Il résulte de-là des engorgemens considérables dans ces visceres, qui disposent le corps aux maladies les plus terribles. Lorsque les sels sont d'une nature fixe, soit alcaline, alcalino-vitriolique, tartareuse ou de quelqu'autre espece, leur vertu détersive ne s'étend pas au-delà des premieres voies; ou si quelques-unes de leurs parties pénetrent dans la masse du sang, elles sortent par les conduits excrétoires, par les urines, par exemple, avant qu'ils aient pu produire quelque effet considérable. Il s'ensuit donc que le *mercure* a beaucoup plus d'efficacité que tous ces remedes, ou peut-être que tous les autres métaux, puisqu'il met les humeurs qui croupissent en mouvement, incise & atténue celles qui sont visqueuses, détruit les engorgemens des glandes & des autres parties, sépare & emporte les particules salino-sulphureuses du virus vénérien, & autres matieres impures qui y sont logées, qui adherent aux glandes les plus éloignées, & même aux lames des os, non sans un danger peu commun de corruption, & évacue ensuite la sérosité hors du corps par un flux copieux de salive.

Il paroît donc que l'estime qu'on fait de la salivation pour guérir la vérole n'est ni frivole, ni mal fondée, puisque depuis deux siecles qu'elle est en usage dans la Medecine, elle a surmonté par le succès qu'elle a eu les efforts de tous ceux qui ont voulu la décréditer. D'ailleurs il y a eu dans des tems éloignés, & on trouve encore dans notre siecle des Auteurs qui ont recommandé cette méthode dans les autres maladies chroniques qui ne veulent point céder à l'efficacité des remedes plus doux.

Mais comme le Lecteur peut consulter leurs écrits, je vais seulement rapporter quelques-uns des principaux cas dans lesquels ils recommandent la salivation.

Long-tems avant que la vérole parût, les Arabes se servoient du *mercure* mêlé avec des onguens pour la cure de la gale invétérée, & même de l'éléphantiasis; car Mesué, *in Antidot.* & Sérapion l'employoient principalement à cet usage, comme il paroît par Sennert, qui dans sa *Pratique*, *Lib. VI. Part. IV. cap.* 21. traite fort au long de cette matiere. Sylvius, *Method. Medend.* vante aussi beaucoup l'usage de la salivation pour la cure de la gale invétérée, & assure que la même méthode a lieu dans les autres maladies obstinées. Willis, entre autres Auteurs que je pourrois citer, assure dans son Traité *du Scorbut*, *cap. ult.* que tant s'en faut que la salivation soit inutile dans le scorbut invétéré qu'on appelle froid, qu'elle a procuré un prompt soulagement à quelques-uns qui en étoient attaqués. R. Lentilius marchant sur ses traces, rapporte dans différens passages de ses *Miscell. Pract.* & surtout dans la seconde partie de cet Ouvrage, des exemples d'une atrophie scorbutique parfaitement guérie par le moyen de la salivation, qui incommoda cependant beaucoup le malade. On trouve dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Decad.* 2. *Ann.* 3. *Obs.* 173. un exemple d'une habitude de corps hydropique, scorbutique & cachectique guérie par la salivation. Ballonius dans ses *Epid. Lib. II.* recommande beaucoup la salivation pour la cure de la fievre quarte; & Willis dans son Traité des *Fievres*, *cap.* 4. cite l'exemple d'une femme qui fut guérie d'une fievre quarte par le moyen de la salivation. Cette pratique a peut-être eu pour fondement une observation d'Hippocrate, qui nous apprend dans ses *Epidémiques*, *Lib. I. Sect.* 3. que les fievres intermittentes opiniâtres se terminent souvent par une salivation critique; & son sentiment est confirmé par l'expérience des Medecins les plus judicieux. Sylvius, *in Prax. Med. Append.* 8. est persuadé que la salivation ne peut être qu'utile dans les douleurs arthritiques, quand il y a surabondance d'humeurs acides & visqueuses, pourvu qu'on l'excite après que le paroxysme a cessé. On lit dans Wedelius, *Tr. de M. F.* que la salivation a fait cesser les douleurs de la goute, mais qu'elles sont revenues trois ans après. Elle est estimée un remede souverain dans la manie & la mélancolie par Rolfinckius, *Epist. Cognosc. Part. Aff. Lib. I. cap.* 12. aussi-bien que par Willis, *in Path. Cerebr. Part. II. cap.* 11. qui assure avoir vu plusieurs maniaques guéris par une salivation copieuse & longtems continuée. Rolfinckius, *in Meth. M. Sp. Lib. VI. Sect.* 3. *cap.* 1. recommande beaucoup la salivation dans les maux de tête opiniâtres, & fait mention d'un épileptique infecté de la vérole; qui fut guéri par ce moyen de ces deux maladies. Willis dans la partie que nous avons citée, *cap.* 3. après avoir employé en vain les cathartiques & les spécifiques dans l'épilepsie, ordonne la salivation. Riviere, *in Prax. Lib. II. cap.* 5. & Boyle, *de Util. Phys. Experim.* prescrivent le même remede dans les cataractes, aussi-bien que dans l'aveuglement qu'elles causent. Rhodius, *in Analect. ad Septal.* observe aussi qu'on est venu à bout de guérir par la salivation une obstruction du nerf optique, de même que la goute sereine qu'elle avoit occasionnée, après avoir inutilement employé les altérans & les autres remedes ophthalmiques. Cardilucius, *in Offic. Sanitat.* recommande la salivation pour la cure des ulceres invétérés. Et Morton, *in Phthisiolog. Lib. I. cap.* 5. l'appelle le dernier asyle des ulceres malins.

En conséquence de ces éloges, l'efficacité de la salivation est devenue un fait si certain & si avéré, qu'il y a peu de Medecin, ou de Chirurgien, qui n'ait toujours à alléguer quelque guérison opérée par son moyen. Cependant les observations des plus fameux Medecins ne sont point d'une telle exactitude, que chacun puisse les prendre pour modele de sa pratique; & à moins qu'on n'ait parfaitement découvert la nature de la maladie, & qu'on n'ait égard à la diversité des circonstances, il peut arriver que la salivation fasse autant de mal que de bien. Mais les circonstances que l'on doit peser avant de mettre ce remede en usage, sont quelquefois si cachées & si obscures, qu'il est impossible de les découvrir; d'où il arrive que l'on tourmente souvent inutilement les malades par la même méthode qui a soulagé d'autres personnes dans les mêmes maladies; ou, ce qui est encore plus ordinaire, qu'on les expose à un danger évident & irréparable. Aussi Willis, *in Pharmac. Rat. cap.* 8. avoue-t'il ingénuement, qu'ayant guéri une jeune femme d'une dartre vive par des salivations réitérées, elle ne laissa pas de revenir avec la même virulence, malgré l'exactitude du régime qu'elle observoit. Ce Medecin eût pris des mesures un peu plus certaines, s'il eût mûrement examiné les différentes circonstances qui entretenoient l'opiniâtreté de la maladie. De-là vient encore qu'une fievre quarte qui avoit été heureusement guérie par la salivation, fut de nouveau excitée par ce remede, ainsi que nous l'apprenons par les *Act. Hafn. Vol. V. Obs.* 46.

Wedelius, *in Miscell. Nat. Curios. Decad.* 2. *An.* 4. *Obs.* 120. cite un exemple funeste du mauvais succès qu'ont eu les frictions mercurielles dans la goute.

En un mot, il y a tant d'exemples des mauvais effets que la salivation a produits, qu'il seroit ennuyeux de vouloir en rapporter davantage; & s'il étoit besoin de décréditer ce remede par des observations contraires, on pourroit citer autant d'exemples de ses mauvais que de ses bons effets. Mais sans vouloir décrier une méthode qui a pour elle les observations des plus grands hommes qui ont paru dans la Medecine, il me semble qu'on peut inférer du grand nombre d'exemples qu'on apporte des mauvais succès de la salivation, que les éloges qu'on lui donne sont trop vagues, & qu'on ne doit point exposer les malades aux dangers dont elle est accompagnée, si ce n'est dans une extreme nécessité, & lors, suivant la maxime de Celse, qu'il est plus à propos de hasarder un remede douteux que de n'en employer aucun; car une espérance douteuse est toujours

préférable à un désespoir certain. Mais l'imprudence ni la témérité ne sauroient jamais être de saison dans un Art dont la vie & la santé des hommes dépendent.

Quoiqu'il ne convienne point de nier sans aucun fondement l'efficacité de la salivation dans la vérole, même dans celle qui est la plus invétérée, il faut cependant avouer qu'il y a plusieurs circonstances qui la rendent ou tout-à fait inutile dans cette maladie, ou extremement dangereuse lorsqu'elle est mal dirigée. Comme il n'y a personne de ceux qui sont versés dans la pratique qui ne convienne de ce que je viens de dire, je me contenterai pour le présent d'examiner les principaux désavantages qui résultent du mauvais usage de la salivation. On peut mettre au nombre des symptomes qui accompagnent le plus communément la vérole invétérée, les différentes maladies qui affectent le palais, la luette & les amygdales, les érosions & les exulcérations de la gorge qui pénetrant dans les parties qui sont au-dessus, ressemblent souvent à un chancre; & ne peuvent être entierement guéries & consolidées qu'on n'ait surmonté la maladie qui les a fait naître. S'il y a jamais eu de cas dans lequel on doive observer la maxime de ne point attirer ni évacuer la matiere peccante par la partie affectée, c'est dans celui-ci; car autrement il ne se peut faire que l'accumulation de la salive, qui, au gout du malade, est érugineuse, virulente, & dont les mauvaises qualités sont augmentées par le *mercure*, ne cause une gangrene, qui est aussi-tôt suivie du sphacele de ces parties, ainsi qu'on peut en voir des exemples dans Hildanus, *Cent. III. Obs.* 92. La salivation ne convient point non plus dans les cas où la redondance d'humeurs épaisses & visqueuses est accompagnée du dépérissement des forces; & cette maxime est aussi juste que raisonnable. Car comme en conséquence de la langueur de tout le corps, de l'atonie & du défaut de force mouvante, toutes les parties; sans en excepter les visceres les plus nobles, sont extraordinairement flasques, il arrive que les impuretés visqueuses des humeurs étant extremement agitées par l'efficacité du *mercure*, se jettent aisément & en grande quantité sur ces visceres, sans qu'on puisse, à cause de la foiblesse des fibres motrices, les en chasser aisément; d'où il arrive que ces humeurs peccantes forment des stases qui sont suivies de symptomes terribles de différentes especes: car si elles viennent à se jetter sur les glandes de la gorge, sur les mâchoires, sur les amygdales, ou même sur la langue, elles font enfler ces parties à un tel point, que le malade ne peut ni respirer, ni avaler. Le Lecteur peut consulter là-dessus Sennert, *Prax. Med. Part.* 4. *Lib. VI.* Fallope dans son Traité *de Lue Venerea*, & Sylvius dans sa *Meth. Med. Lib. II. cap.* 11.

Mais le dommage est bien plus certain & plus irréparable, lorsque ces impuretés se portent au cerveau qui est déja affoibli par les maladies qui ont précédé; car elles causent immanquablement des paralysies, des apoplexies & d'autres maladies léthargiques aussi terribles. Mais comme dans la vérole invétérée, & qui est profondément enracinée dans les humeurs; il y a pour l'ordinaire une grande quantité d'humeurs peccantes, & que les forces du malade sont pour la plupart épuisées, soit par la violence du mal, par l'intempérance, la crapule & l'usage immodéré des femmes; il arrive souvent dans ces circonstances que la salivation, que quelques-uns regardent comme le seul remede de la vérole, est tout-à-fait préjudiciable au malade. Le Medecin doit donc se servir de quelque autre méthode également efficace, & appropriée à ces circonstances, puisqu'on sait par expérience que les décoctions des bois operent d'une maniere foible & languissante dans les véroles invétérées.

Plusieurs personnes sont cependant persuadées que l'on peut, même dans ces circonstances, disposer le corps à supporter la salivation. Si, par exemple, avant de l'exciter, on diminue la redondance des humeurs peccantes, & que l'on corrige leur viscosité par la saignée, les purgatifs, & l'usage réitéré des sudorifiques. Mais j'adopte plus volontiers l'opinion de Sydenham, qui, dans son Traité *de Lue Vener.* nous apprend, que ceux qui se servent de ces mesures pour disposer le corps à supporter la salivation, ressemblent à ceux qui dans le dessein de préparer les soldats au combat, commenceroient par leur couper les nerfs. Tels sont les principaux cas dans lesquels la salivation ne vaut rien pour la cure de la vérole.

Si l'on fait une estimation générale des autres maladies pour lesquelles nous avons observé qu'on recommandoit la salivation, on trouvera qu'elles sont de deux especes: car ou elles sont habituelles & entretenues par des causes profondément enracinées dans le corps; ou bien elles consistent dans la qualité peccante des humeurs, dans l'irrégularité de leur mouvement, par exemple, ou dans leurs mauvaises qualités. Si elles sont de la premiere espece; je veux dire, héréditaires ou entretenues par l'exulcération & la corruption de quelqu'un des visceres, qui sont absolument nécessaires aux mouvemens vitaux, ou par des obstructions skirrheuses, ou par des concrétions tartareuses, qui se sont accumulées & endurcies dans quelques parties du corps; on ne sauroit les surmonter parfaitement, ni par la salivation, ni par tel autre moyen que ce soit,

Afferat ipse licèt sacras Epidaurius herbas.

Lors donc qu'on ne peut rétablir la santé, il faut tâcher d'appaiser les symptomes de la maladie, afin que le malade puisse passer le reste de ses jours le plus à son aise qu'il sera possible; car vouloir le faire passer par la salivation, tandis qu'il est dans cet état, c'est lui causer des douleurs infinies, ou ce qui me paroît plus probable, accélérer considérablement sa derniere heure; car la salivation ne peut que détruire totalement le peu de forces que la violence du mal lui a laissées, ou le jetter dans un état dont il est difficile de le faire revenir; à cause que lorsque la salive, qui est le principal menstrue du corps humain, est successivement épuisée pendant quelques semaines, ou souillée par son mélange avec le *mercure*, & infectée par une odeur érugineuse, la digestion des alimens & l'élaboration du chyle, dont la conservation des forces dépend, doivent être considérablement affoiblies. Mais si sans aucune affection considérable des visceres, ces maladies chroniques proviennent de la qualité & quantité peccante des humeurs; on peut remédier à toutes les deux par d'autres remedes aussi efficaces, sans exciter ces émotions & ces flux de bouche, qui pour la plupart sont plus terribles que la maladie même. D'ailleurs, toutes les circonstances mûrement examinées, je ne vois pas de quelle nécessité peut être un flux de salive aussi copieux dans la cure de la plupart des maladies chroniques; car lorsqu'il s'agit de diminuer l'abondance des humeurs, ce qui arrive rarement dans ces sortes de cas, on peut en venir plus commodément à bout au moyen des évacuations, & avec moins de peine pour le malade, par la saignée, par exemple, les purgatifs & les diurétiques. Lors au contraire qu'on veut corriger la qualité des humeurs, de quelque nature qu'elle soit, par exemple, leur viscosité & leur qualité gluante, & dissiper les substances tartareuses, salino-sulphureuses & acres qu'elles contiennent; on satisfait beaucoup mieux à ces indications sans employer la salivation ni les évacuations; car on corrige bien plus commodément ces sortes d'humeurs par l'usage des remedes, qui par une action constante, mais non trop forte ni trop impétueuse, excitent des mouvemens plus forts dans les fibres motrices des parties, & produisent en elles des systoles plus fréquentes; de sorte que par ces secousses & ces pressions réitérées, les humeurs sont tellement divisées & atténuées dans la substance poreuse & musculeuse du corps, que les impuretés salines qu'elles contiennent, sont disposées à sortir peu-à-peu & d'une maniere insensible par les pores de la

pean, pourvu qu'on ait soin de les tenir suffisamment ouverts au moyen d'un régime convenable.

Puis donc que cette méthode est non-seulement plus sûre & plus commode, mais encore suffisamment efficace, elle mérite d'être employée à la place de la salivation, surtout puisque dans les circonstances qui ne permettent point l'usage de cette derniere, il est nécessaire, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, d'user des remedes qui sont capables, sans causer aucune agitation dangereuse & incommode, de surmonter les maladies chroniques qui sont trop obstinées pour céder aux remedes qu'on tire des regnes végétal & animal. Les Chymistes ont cru le *mercure* plus propre que toutes les autres substances à produire cet effet : mais on doit en même-tems le corriger de façon qu'étant dépouillé de toutes qualités drastiques, il puisse sans exciter la salivation, faire sentir son efficacité & son influence au corps humain.

C'est pour cette raison que plusieurs Auteurs ont inventé différentes préparations mercurielles, dont la plupart ont été rejettées comme inutiles dans la pratique moderne; parce qu'elles ne répondoient point aux caracteres qu'on leur donnoit. Quant aux autres, dont l'usage est confirmé par des expériences fréquentes & réitérées, comme on ne les trouve point dans les Pharmacopées, les Dispensaires, & les autres Collections de recettes, elles ne sont employées que par un petit nombre de personnes, & il n'y a que ceux qui s'appliquent à la Chymie qui en ayent connoissance. Cela prouve l'utilité de cet art, qui est si nécessaire à un Medecin, que Sylvius n'a pas craint d'avancer, qu'il ne pouvoit, sans en avoir une connoissance exacte, acquérir de la réputation ni la conserver dans la suite. Mais afin que nous puissions faire une juste appréciation des préparations innombrables de *mercure*, nous allons nous servir de ce qui a été dit pour examiner les propriétés qui produisent & donnent naissance à la qualité drastique de ce minéral. Ces propriétés consistent dans la mobilité des globules dont il est composé, & dans la disposition qu'ils ont à attirer les humeurs acres, dont l'union produit les agitations qui accompagnent l'usage du *mercure* cru. Il s'ensuit donc que la meilleure maniere de corriger le *mercure*, est de le mêler avec une substance, qui n'ayant elle-même aucune qualité drastique, puisse se mêler tellement avec les globules mercuriels, qu'elle empêche leur union avec les sels acres, & modere en même-tems le mouvement trop rapide de ces globules, sans détruire entierement leur agilité & leur force pénétrante, de maniere qu'ils puissent par l'uniformité & la force de leur action, exciter des mouvemens plus vifs dans les fibres motrices, sans produire cependant aucune agitation violente ou préjudiciable.

Plusieurs personnes semblent avoir cru que rien ne corrige mieux le *mercure*, que de le mêler & le sublimer avec du soufre. Cette opinion a donné lieu à la production du cinnabre & de ses différentes especes, qui different en effet très-peu les unes des autres; car l'on sait à n'en pouvoir douter, que chacune d'elles est produite par le mélange du vif argent avec le soufre. Mais soit que ce dernier soit de l'espece fossile ordinaire, & qu'il s'unisse au *mercure* dans les mines, ou qu'il ait été mêlé avec lui artificiellement, soit enfin qu'on l'ait tiré de l'antimoine après que la substance réguline a été dissoute par les sels du *mercure* sublimé, il est toujours le même, & doit par conséquent dans chaque cas produire un cinnabre de même nature, dont on vante si fort l'efficacité pour la guérison des maladies chroniques, surtout de l'épilepsie, qu'il est inutile de lui donner de nouveaux éloges. En effet, ce remede est si sûr & si innocent, qu'on peut le donner hardiment aux malades, de quelque âge & de quelque tempérament qu'ils soient, dans plusieurs sortes de maladies, soit chroniques ou aiguës; car le soufre qui est intimement mêlé avec le *mercure*, non-seulement réprime & bride par sa substance onctueuse le mouvement trop rapide des globules mercuriels, mais empêche encore les sels externes d'agir sur le *mercure* & de s'y attacher. C'est ce qui fait que le cinnabre ne peut se dissoudre dans les liqueurs les plus acides, & n'en reçoit aucun goût virulent; au lieu que cela arrive aisément lorsqu'on verse ces liqueurs acides sur le vif-argent. Le soufre est si intimement uni avec le *mercure* dans le cinnabre, qu'encore qu'on le fasse bouillir dans la lessive la plus forte, il ne s'y dissout en aucune maniere, quoique la plupart des gens pensent le contraire. Quelques-uns ont donc tort d'appréhender l'usage du cinnabre dans les maladies où les humeurs pechent par leur intempérie acre & saline, & par leur trop grande viscosité, telles que le scorbut, par exemple, puisque le cinnabre ne peut recevoir aucune altération. C'est encore à tort que quelques personnes mettent le cinnabre au nombre des remedes anodyns, adoucissans, & absorbans, & augmentent par-là sans aucune nécessité le nombre de ces remedes, qui n'est déja que trop grand; car le soulagement qu'ils apporte dans les maladies du cerveau & des nerfs, ne vient que de la propriété qu'il a d'atténuer le sang & la lymphe qui croupissent dans ces parties.

Comme le *mercure* est tellement fixé dans le cinnabre qu'il se trouve considérablement dépouillé de son agilité naturelle; il est rare, lorsqu'on l'emploie sous cette forme, qu'il produise quelque effet considérable. Car il est aisé de s'appercevoir par ce qui a été dit, que deux ou trois grains de cinnabre sont incapables de produire aucun effet, puisqu'ils servent plutôt à teindre une grande quantité de poudre absorbante, qu'à augmenter son efficacité : & supposé qu'il résulte quelque effet salutaire de ce remede ainsi teint, on doit moins l'attribuer au cinnabre qu'à l'efficacité des autres ingrédiens. Mais cette circonstance ne diminue en rien les vertus de cette drogue, dont il sera toujours facile de s'appercevoir en le préparant comme il faut & en le donnant en plus forte dose. Car il paroît par les écrits de plusieurs Auteurs aussi respectables par leur savoir dans la Medecine, que par leur amour pour la vérité, que le cinnabre a produit entre les mains de Hartman & de Michaeli, qui en usoient fréquemment, des effets aussi considérables que salutaires. Mais on doit observer que le cinnabre dont ils se servoient avoit été sublimé six fois pour le moins, au lieu qu'on se contente aujourd'hui de le sublimer une ou deux. Ce n'étoit pas sans raison qu'ils en agissoient ainsi; & ils n'ignoroient point que le mouvement violent du feu ou de l'éther, qui agite le cinnabre dans la sublimation, incise & atténue la substance mercurielle & la rend plus spiritueuse, au moyen de quoi le cinnabre est plus exalté, & pour ainsi dire, plus rafiné. Au reste, il est absolument nécessaire de réduire le cinnabre par une longue trituration, ou plutôt par une élutriation artificielle en des particules infiniment petites, ou en une poudre plus fine & plus impalpable que celle qu'on vend pour l'ordinaire dans les boutiques : car sans cette précaution les molécules grossieres & pesantes du cinnabre, ne pouvant être dissoutes par les liqueurs du corps, restent sans action dans les premieres voies, & ne font jamais sentir leur influence à la masse du sang & des humeurs. Il faut encore observer lorsqu'on emploie le cinnabre dans les maladies de la lymphe & du systeme nerveux, de le donner en plus forte dose qu'on ne fait pour l'ordinaire, depuis quinze grains, par exemple, ou un scrupule, jusqu'à demi-dragme, ou plus, après l'avoir auparavant dissous dans quelque véhicule aqueux. Il faut même, suivant les circonstances dans lesquelles le malade se trouve, réitérer cette dose deux ou trois fois par jour; ce qu'on peut continuer sans rien craindre pendant plusieurs jours, pourvu qu'on ait soin de tenir le ventre du malade suffisamment libre, & d'entretenir les forces des premieres voies. Stahl, comme il paroît par ses notes sur Poterius, s'est souvent servi de cette méthode avec succès, quoique sa pratique à cet égard n'ait pas encore été imitée. Mais ce savant

homme m'en a prouvé la certitude par un grand nombre de cas, qu'il m'a généreusement communiqués. On se sert à Clausthal, qui est une Ville près la Forêt noire, fameuse par ses mines de métaux, du cinnabre, avec tant de succès pour guérir les épilepsies & les convulsions que causent aux Mineurs les chutes & les coups qu'ils reçoivent à la tête, que ses effets tiennent presque du prodige. Cette même substance donnée de la maniere & à la dose qu'on a dit ci-dessus, produisit le même effet sur un habitant de Halberstad, qui ayant reçu à l'âge de soixante ans une contusion violente à la tête, demeura muet pendant dix jours, fut attaqué plus de trente fois par jour d'un accès épileptique, & perdit entierement l'usage de la raison. On lui rendit néantmoins la santé en lui donnant trois fois par jour, pendant dix jours consécutifs, un scrupule de cinnabre, sans avoir été obligé de recourir à d'autres remedes. Je n'insisterai pas davantage sur les effets que cette méthode a produits dans les maladies épileptiques, de peur qu'on ne m'accuse d'outrer mes éloges. J'ose cependant assurer que le cinnabre a toujours la même efficacité lorsqu'on le donne à propos en dose suffisante, & qu'on la réitere suivant les circonstances du malade. Mais je suis bien aise de faire observer que la crainte où sont plusieurs Medecins, lorsqu'il est question de déterminer les doses des remedes est cause du peu d'efficacité qu'ils ont pour surmonter les maladies chroniques: car on émousse leurs vertus par la médiocrité des doses, qui ne peuvent agir qu'au bout d'un tems considérable. On se souviendra cependant qu'on ne sauroit jamais procurer au malade une parfaite guérison, à moins qu'on ne détruise entierement la cause de son mal.

Mais comme le cinnabre ne produit les effets convenables, que lorsqu'on le donne en grandes doses souvent répétées, il arrive qu'il ne peut être supporté en si grande quantité que par ceux dont les premieres voies ont une force suffisante: car lorsque les fibres de l'estomac & des intestins sont flasques & dépouillées de leur ton, & par conséquent de leur mouvement péristaltique, le cinnabre accumulé, qui par le moyen de la mucosité, adhere aux parois de ces parties, les oppresse considérablement. De plus, comme le *mercure* est fixé par la substance du soufre, qui, lorsqu'il est entierement fondu par la violence du feu, se mêle intimement avec ses petits globules; cela est cause que le cinnabre est quelque peu lent & tardif à surmonter les maladies chroniques. C'est ce qui fait que dans les cas de cette nature on préfere au cinnabre un mélange de *mercure* & de soufre, auquel on donne le nom d'éthiops minéral à cause de sa couleur; car le soufre, qui dans ce mélange est entremêlé avec les globules mercuriels, les garantit de sels acres, & d'ailleurs comme il n'est pas fortement mêlé ni intimement fondu avec eux, il ne les lie ni ne détruit point leur mouvement ni leur qualité pénétrante avec autant de force que le cinnabre. Au reste l'éthiops minéral est fort estimé par Mayern & Harris, non-seulement pour tuer les vers, mais encore pour guérir la cachexie & le scorbut, qui proviennent d'une cause froide, & même la vérole ou les autres maladies qui demandent l'efficacité résolutive du *mercure*; & dans ces sortes de cas il produit en petite dose des effets supérieurs à ceux qu'on attendroit d'une plus grande quantité de cinnabre, surtout lorsqu'on emploie dans sa préparation le soufre pur & naturel qui découle des cavernes souterraines, après l'avoir dépouillé de l'acide superflu & rendu plus subtil par plusieurs sublimations avec le *mercure*. On peut par ce moyen le corriger & l'exalter au point de le rendre un résolutif & un sudorifique beaucoup plus efficace que le soufre ordinaire. Etant mêlé avec du *mercure* qu'on a parfaitement dépuré en le faisant bouillir avec de la cire, & en le sublimant avec une grande quantité de chaux vive, il fournit un remede aussi sûr qu'efficace.

Les autres préparations, corrections & élaborations du *mercure* auxquelles on donne différens noms pompeux & qu'on recommande indifféremment, sont si nombreuses, qu'il seroit ennuyeux de rapporter seulement les différentes especes de *mercure* précipité. D'ailleurs, il y en a si peu qui répondent aux éloges qu'on leur a donnés, qu'à plusieurs égards, le *mercure* cru mêlé avec du sucre & pris intérieurement, ou employé à l'extérieur avec des onguens convenables, possede une qualité moins drastique & produit souvent des meilleurs effets. Il est donc inutile d'entrer dans une recherche laborieuse sur la nature de chacune de ces préparations, puisqu'il est aisé au moyen de ce qu'on a dit, de juger de leurs qualités respectives. La plupart des compositions mercurielles destinées pour les usages internes, dont on a connoissance aujourd'hui, sont les mêmes quant aux circonstances les plus importantes; & tout se réduit à dissoudre le *mercure* dans des menstrues acides & corrosifs, à le dépouiller de sa mobilité & à le réduire en poudre, en le précipitant avec des sels d'une nature opposée, ou en le séparant des menstrues acides, après l'avoir auparavant amalgamé, si l'on veut, avec d'autres substances métalliques. Mais lorsqu'on le prépare de cette maniere, il ne produit aucun des effets qu'on auroit lieu d'en attendre; car les pointes des menstrues caustiques se mêlent si intimement avec les globules du *mercure*, qu'on ne peut ensuite les en séparer par la lotion, quelque fréquente qu'elle soit, par des déflagrations avec l'esprit de vin; ni par conséquent le dépouiller de cette qualité corrosive & drastique que le *mercure* acquiert par ce moyen. Lorsqu'on use intérieurement de cette espece de *mercure* ainsi préparé, il excite pour l'ordinaire une salivation soudaine, des selles violentes, des vomissemens impétueux, ou des érosions dans les premieres voies & dans les autres parties, ce qui expose le malade à des accidens encore plus funestes. Ce défaut est commun à la plupart des préparations mercurielles; celles qui sont d'une nature opposée sont en très-petit nombre, & les effets qu'elles produisent lorsqu'on en use intérieurement, viennent moins de l'efficacité des menstrues, & des sels caustiques, qui doivent nécessairement leur communiquer une qualité drastique, que des substances, avec lesquelles on les mêle, & qui s'insinuant entre les globules mercuriels, moderent leur mouvement, empêchent la combinaison des sels & préviennent par ce moyen les émotions qu'elles auroient été capables d'exciter dans le corps.

Les substances qui produisent cet effet, & qu'on peut mêler commodément avec le *mercure*, sont les métaux extremement purs, qui ne sont point ennemis du tempérament, tels que l'or pur & l'étain, qui moderent efficacement la violence du *mercure*, ainsi qu'on en est suffisamment convaincu par de fréquentes observations, surtout par les effets du *mercure* diaphorétique jovial, que l'on prépare commodément de la maniere suivante.

On prend des lames d'étain d'Angleterre pur, & du *mercure* purifié, & on en fait un amalgame sans le secours du feu. On met cet amalgame dans une rétorte, & l'on tire une quantité suffisante de l'esprit de nitre dans lequel on l'avoit dissous, au moyen d'un feu de sable. On édulcore la poudre blanchâtre qui a resté au fond de la retorte avec de l'eau de pluie; & pour mieux y réussir on allume plusieurs fois dessus de l'esprit de vin, afin de pouvoir en détacher plus parfaitement les pointes du menstrue, & faire qu'elles se mêlent plus aisément avec l'eau chaude. Mais afin de détruire les pointes du menstrue corrosif qu'on n'a pu emporter par les lotions, il faut triturer avec soin la poudre pendant quelques heures sur un marbre, en versant dessus par intervalles une quantité suffisante de liqueur de nitre fixé. On doit répéter cette trituration trois fois de suite, en laissant sécher la poudre à chaque fois; on met ensuite la matiere dans de l'eau chaude, & l'on garde

la poudre qui se précipite, pour s'en servir au besoin. Cette préparation excite fort rarement le flux de bouche, à moins qu'on ne la donne en trop grande dose, ou qu'on n'en continue trop long-tems l'usage : mais étant donnée en moindre dose que le cinnabre, elle agit par la transpiration insensible ou par les sueurs, lorsqu'on observe un régime convenable; car le soufre de l'étain qui se manifeste en s'allumant avec le nitre, est fort au-dessus du soufre commun ou du soufre impur d'antimoine qui entre dans la préparation du cinnabre, par la subtilité de ses parties, en conséquence de quoi non-seulement il modere l'impétuosité excessive des globules mercuriels; mais il les garantit encore des sels acres, bien qu'il ne fixe & n'émousse point leur qualité pénétrante aussi efficacement que le soufre grossier qui entre dans la composition du cinnabre.

Si l'on substitue l'or à l'étain, ou du moins qu'on ajoute une portion du premier au dernier, & qu'on les mêle intimement avec le mercure, on aura un remede beaucoup plus efficace que celui dont on vient de donner la description; car l'or étant une substance homogene se mêle aisément & intimement avec le *mercure*, & au moyen de la pesanteur considérable de ses particules qui se trouvent entremêlées avec ses globules, il augmente ses vertus & le rend plus efficace, en même tems qu'il change l'agitation soudaine que les globules mercuriels auroient excitée dans le corps, en une action plus constante, &c. en conséquence de sa gravité, plus pénétrante. D'ailleurs comme l'or ne peut être dissous que par les menstrues les plus énergiques, tels que l'eau régale, il arrive qu'étant uni avec le *mercure*, il garantit les liqueurs du corps humain des sels acres qui sont sujets à se mêler avec elles, & prévient les agitations violentes dans lesquelles ils les auroient immanquablement jettées. On a imaginé différentes manieres de mêler l'or avec le *mercure*, pour pouvoir les réduire en forme de poudre; mais celle qui suit est la moins dispendieuse : on fait dissoudre de l'or de Hongrie, ou telle autre espece d'or, dans l'eau régale; & l'on verse peu à peu dans cette solution une quantité convenable de *mercure* purifié; au moyen de quoi l'or se précipite avec une portion de *mercure* sous la forme d'une poudre que l'on sépare du menstrue, que l'on corrige par l'addition de quelque liqueur alcaline, & que l'on édulcore avec soin par des fréquentes lotions & déflagrations d'esprit de vin. Si l'on mêle une suffisante quantité d'or fulminant, ou ce qui vaut mieux, de cette poudre rougeâtre que l'on a précipitée au moyen de l'eau, d'une solution d'or & d'étain, avec du *mercure* précipité blanc parfaitement lavé, en les triturant long-tems ensemble & les arrosant avec de l'eau, on aura un remede aussi efficace que le dernier, dont nous avons donné la description, & moins couteux. Mais quoique ces remedes soient extremement efficaces lorsqu'on les donne à propos, néanmoins comme dans ces sortes de préparations l'or n'est point intimement mêlé avec le *mercure*, & n'adhere qu'aux surfaces de ses globules, puisqu'on peut l'en détacher de nouveau par le moyen d'une chaleur modérée, & que ces sortes de remedes ne peuvent être entierement dépouillés de l'acidité du menstrue corrosif, il arrive que ne convenant point aux personnes d'un tempérament foible & délicat, ils excitent souvent une salivation, qui est cependant beaucoup plus douce que celle que cause le *mercure* cru. C'est ce qui fait que les Chymistes ont cherché une correction du *mercure* qui puisse se faire par le moyen d'une chaleur modérée, sans le secours d'aucun menstrue corrosif, & qui consiste dans son union intime avec l'or; & c'est ce dont on peut aisément venir à bout par la méthode que nous donnerons ci-dessous, de maniere que le *mercure* après avoir perdu sa premiere contexture se convertisse en une poudre extremement fixe de couleur rougeâtre, qu'il est difficile de revivifier. C'est en vain qu'on m'objecteroit que cette poudre, en conséquence de sa nature fixe, ne peut produire aucun effet considérable sur le corps humain; car bien qu'elle soit à l'épreuve du feu, & que la contexture de l'or qui entre dans sa composition résiste à l'influence des menstrues corrosifs; on peut néanmoins par le moyen d'un *mercure* exalté d'une maniere convenable & rendu plus spiritueux, dissoudre l'or tout-à-fait, & unir tellement par une digestion subséquente ses molécules avec les globules mercuriels, qu'il résulte de cette union mutuelle une substance concrete capable, non-seulement d'être agitée par la moindre chaleur du corps, mais encore de produire plusieurs effets qu'on attendroit inutilement des autres corrections du *mercure*, comme Stahl le démontre fort bien dans ses Notes sur Poterius, en ces termes :

« Quoique les remedes que l'on prépare avec l'or soient « en très-petit nombre, ce métal ne laisse pas d'être d'un grand usage dans la préparation d'un remede de extremement efficace, lorsqu'on le réduit à un « tempérament convenable en l'unissant étroitement « & intimement avec le *mercure*, qui contient un esprit minéral très-actif; car la substance fixe de l'or « reçoit les molécules du *mercure* dans ses pores, d'où « il résulte entre eux une harmonie & une proportion « parfaite. Je suis donc persuadé que l'or est le meilleur correctif du *mercure*; mais que celui-ci à son « tour est plus propre que toute autre chose à exalter & « à augmenter les vertus médicinales de l'or. »

Pour que le mélange de l'or avec le *mercure* soit stable & permanent, il faut commencer par dépouiller le dernier de cette terre minérale dont il est surchargé, afin que le fluide éthéré puisse agir ensuite avec plus de force sur les globules plus purs & plus subtils du *mercure*, & en les poussant avec force dans les pores de l'or, les mêler intimement avec la terre pure que ce métal contient. Quelques-uns donnent au *mercure* ainsi préparé le nom de *mercure* vierge, & d'autres le distinguent par les épithetes d'animé & de philosophique. Cette méthode quoique décrite en termes fort obscurs par l'Auteur qui prend le nom de Philalethe dans son *Introitus Apertus ad occlusum Regis Palatium*; & d'après lui, à ce que croyent les Savans, d'une maniere un peu plus intelligible par l'Auteur du *Riplæus Redivivus*, est fort estimée des plus fameux Chymistes, dont elle a rempli les espérances. Mais comme le style figuré de ces Auteurs demande une attention toute extraordinaire de la part de ceux qui veulent en pénétrer le sens, je vais leur donner en termes intelligibles la description du *mercure* animé que Stahl nous a communiquée, & dont j'ai éprouvé moi-même la justesse & l'exactitude.

Cet Auteur ordonne donc d'amalgamer du *mercure* ordinaire avec du vrai régule martial d'antimoine (car le régule ordinaire n'attire point les plus petites particules du fer) par le moyen des deux *colombes de Diane*, que la plupart des Alchymistes prétendent être deux parties d'argent; à quoi ils peuvent peut-être avoir été induits par quelque analogie imaginaire & hiéroglyphe entre l'argent & la colombe, ou peut-être même par l'autorité d'Alexandre Suchtenius, qui a tenté autrefois la correction de cette espece de *mercure*, comme on peut le voir dans son Traité *de l'Antimoine*, 2. Mais d'autres, spécialement Becher, *in Supplement. Physf. Subterr.* assurent qu'on a voulu désigner par ces deux colombes deux différentes especes de sels, le sel alcali, par exemple, & le sel ammoniac. Ces deux opinions s'accordent avec la raison & l'expérience : mais le procédé est beaucoup plus expéditif lorsqu'on fait fondre sur le feu une partie de régule d'antimoine, avec deux parties d'argent, & qu'après y avoir ajouté le *mercure* & une quantité convenable de ces sels on en fait un amalgame. On triture ensuite cet amalgame dans un mortier de verre, en versant dessus de tems en tems une suffisante quantité d'eau de pluie, qui devient noire par ce moyen, & dépose une

poudre de même couleur qui répand lorsqu'on l'allume, une odeur fétide, quoiqu'on n'ait employé aucun sel dans l'amalgamation. On continue cette trituration en l'arrosant fréquemment avec de l'eau de pluie, jusqu'à ce que le régule d'antimoine ait été tellement emporté, qu'il ne reste autre chose que l'amalgame tout pur. On met ensuite ce dernier dans une rétorte, & l'on en tire le *mercure* au moyen d'un feu de sable. L'argent reste tout pur au fond de la rétorte; on le mêle de nouveau avec le régule d'antimoine, on l'amalgame une seconde fois avec lui en y ajoutant les sels; & après l'avoir purifié par une semblable trituration, on le distile comme ci-devant. Cette opération étant réitérée sept ou neuf fois pour le moins, donne un *mercure* plus pur & plus subtil, qui non-seulement agit avec plus de force sur les métaux, mais produit encore des effets plus visibles & plus salutaires sur le corps humain. C'est ainsi qu'il faut exalter le *mercure* avant de l'employer dans la composition de ce remede célebre & efficace. Quoique cette découverte doive son origine & sa perfection aux expériences, elle ne laisse pas d'être appuyée de plusieurs raisons qui servent extremement à l'éclaircir; car tandis que le régule martial d'antimoine se mêle en se fondant avec les globules infiniment petits de l'argent, la substance de ce fluide, qui étoit auparavant lisse & polie est tellement changée par les parties anguleuses & irrégulieres du régule, que les globules de l'argent acquierent non-seulement des surfaces inégales, mais encore des interstices beaucoup plus petits, dans lesquels le *mercure* étant poussé avec force au moyen d'une amalgamation convenable & du choc mutuel des sels, la terre grossiere & impure du *mercure* se sépare des autres parties avec lesquelles elle étoit auparavant unie; de sorte qu'on est obligé dans la suite, lorsque les globules mercuriels ont à pénétrer dans des pores plus étroits & plus tortueux, de l'emporter avec les parties hétérogenes du régule par des triturations, & des lotions fréquentes. On ajoute ensuite le *mercure* qui provient de cette préparation laborieuse à l'or pur par la méthode ordinaire de l'amalgamation, en mettant sur une partie de ce métal trois ou quatre parties de mercure, ou deux seulement, suivant Philalethe. On enfermera l'amalgame dans une phiole de verre à fond plat, pour que la chaleur puisse agir sur une plus grande surface, & après en avoir pompé l'air le plus grossier, de peur qu'étant raréfié par la chaleur, il ne rompe le vaisseau, on la scellera hermétiquement, & on la mettra en digestion dans un Athanor pendant sept ou neuf mois solaires consécutifs, en poussant successivement le feu jusqu'au plus haut degré. Comme tout consiste dans cette digestion, aussi quand elle est bien faite, l'amalgame se convertit peu-à-peu en une poudre rougeâtre, qui durant les premiers mois, n'est point si parfaitement corrigée qu'elle ne cause des cours de ventre ou des flux de bouche, surtout aux personnes d'un tempérament délicat. Mais à mesure que la digestion continue, elle se perfectionne & se dépouille si parfaitement de toutes ses qualités drastiques, qu'on peut donner en toute sûreté la poudre fixe qui en provient, à la dose de deux, trois ou quatre grains, & cela pendant quelques jours, sans craindre la salivation, ni aucune des émotions que les préparations du mercure cru excitent pour l'ordinaire.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que cette exaltation & cette correction du mercure est la plus conforme aux principes de la véritable Chymie; & cette méthode que l'on met au nombre des mysteres les plus sacrés de cet Art, est tellement estimée de ceux qui l'exercent avec le plus de réputation, qu'ils ont cru le mercure ainsi animé, absolument nécessaire pour la découverte de la pierre philosophale. Mais comme je suis instruit par l'exemple de ceux qui ont écrit sur cette matiere; je me contenterai de considérer les usages du mercure ainsi préparé, qui sont non-seulement considérables par eux-mêmes, mais encore supérieurs à ceux des autres remedes. Plusieurs fameux Medecins l'ont prescrit avec un succès extraordinaire dans diverses maladies chroniques qui avoient résisté à l'efficacité des autres remedes; & j'ai appris de Stahl que Crelles en faisoit un fréquent usage. Le célébre Hochgræff, Chymiste à Hall, a souvent éprouvé la vertu de ce mercure solaire animé, surtout dans la cure des fievres quartes & de la goutte; & quelques personnes qui avoient été longtems affligées des premieres, ont dû leur guérison à quelques doses de ce remede. Parmi les gouteux qui ont été guéris par son moyen, on peut mettre un certain homme, qui étant tourmenté de douleurs arthritiques fixes & de contractions de membres, recouvra sa premiere santé, sans avoir essuyé depuis aucune rechute. On peut voir dans l'*Append. ad Miscell. Nat. curios.* avec quel succès Cnoeffelius a guéri la goute avec ce mercure fixé; & ce qu'il en dit se trouve confirmé par des témoins irréprochables, savoir les personnes qu'il a guéries. Le Lecteur peut consulter sur ce sujet un Ouvrage intitulé: *Epistola de Curata Podagra per D. Andream Cnoeffelium, Gorlitzii*, 1644. Ces exemples prouvent suffisamment que les éloges qu'on donne à ce remede, ne sont point mal fondés, & on ne doit nullement douter qu'il ne soit capable de produire dans les maladies obstinées des effets qu'on attendroit inutilement des autres remedes dont on a connoissance, sans qu'on soit obligé de recourir à la salivation mercurielle, qui non-seulement est pénible & accompagnée d'émotions violentes & souvent dangereuses, mais encore extremement ennuyeuse. L'usage du mercure solaire animé, est préférable à la salivation, parce qu'on peut le donner commodément aux personnes les plus délicates & en petites doses, pourvû qu'elles en prennent une ou deux fois par jour, & qu'elles persistent dans son usage, suivant les circonstances où elles se trouvent. Mais il est à-propos, pour le rendre plus agréable, de le mêler avec de la conserve de roses, ou telle autre conserve semblable, sans employer d'autre remede. Il faut seulement avoir la précaution de débarrasser les premieres voies des impuretés qui pourroient empêcher son effet par des laxatifs, dont on augmente l'efficacité avec un purgatif résineux, légerement irritant; car les purgatifs drastiques sont rarement d'usage & toujours préjudiciables au commencement d'une cure. Il est bon encore de donner un vomitif au malade, selon l'état où il se trouve: mais les remedes salins & incisifs doivent toujours précéder. Le corps étant préparé, comme on vient de dire, & le remede pris, il faut que le malade boive par-dessus quelque liqueur aqueuse chaude, comme du thé, du caffé & une infusion de véronique, ou une décoction de salsepareille & de squine animée avec l'écorce de bois de sassafras. Ces liqueurs délayantes font que le remede déploie son efficacité, excitent la transpiration, & reçoivent les impuretés salines qui ont été dégagées par la force & l'énergie du remede, & qui se trouvant dispersées parmi elles, peuvent être ensuite chassées hors du corps par les émonctoires, surtout par les pores de la peau, pourvû qu'on les tienne suffisamment ouverts par un régime convenable, en garantissant le corps du froid, sans pourtant l'accabler de hardes, & en l'entretenant dans une légere moiteur; car les sueurs trop abondantes, loin d'être nécessaires & utiles dans la cure de la plûpart des maladies chroniques, achevent d'épuiser les forces qui restoient au malade. Mais lorsqu'elles sont forcées, comme il arrive le plus souvent, il est à craindre qu'elles n'occasionnent les accidens les plus funestes d'engorgemens de visceres. On peut voir sur ce sujet différens passages de Sylvius, *in Prax. Med.* surtout l'*Append. Tract.* 3.

On doit éviter, autant qu'il est possible, toute émotion violente & soudaine; & comme ce mercure ne produit point de pareils effets, on ne sçauroit, quoiqu'en disent quelques-uns, surmonter & chasser la matiere visqueuse & peccante, que par l'usage continué & non interrompu de ce remede. Au reste bien que je ne pré-

tende point démentir Lucas Tozzi, Medecin du Pape Innocent XII. qui assure (*Praxis Medica*) avoir guéri radicalement avec sept doses de *mercure* ainsi fixé, une vérole & une fievre quarte; j'ai cependant peine à croire qu'il puisse produire un pareil effet dans les Pays Septentrionaux où les maladies chroniques sont causées par une semblable viscosité & rédondance des humeurs peccantes. On peut néanmoins hâter son effet sans violenter le malade, en lui joignant au bout de quelques jours des remedes sulphureux, balsamiques & salins, dont les plus considérables sont l'élixir balsamique de Stahl, ou le *Spiritus oleosus*, préparé suivant les directions de Sylvius, qu'on accommodera à la situation du malade.

En effet une dose modérée de ces remedes prise tous les jours entre les repas accélere extremement la cure des maladies chroniques, ce qu'on attendroit en vain des moyens plus violens. Car comme ils facilitent la digestion, le chyle qui n'étoit point suffisamment atténué, & dont la viscosité infectoit les humeurs, est corrigé & comme plongé dans ces substances balsamiques. L'énergie vitale & la crase naturelle des humeurs qui étoit auparavant détruite & comme suffoquée par leur viscosité extraordinaire, reçoit une telle vigueur, qu'elle détruit à tems le foyer de la maladie, surtout lorsque l'efficacité du remede est secondée d'un régime convenable.

Mais comme tout le monde n'est pas en état de supporter les dépenses qu'exige la continuation d'une cure entreprise avec ce *mercure* solaire, je crois qu'on peut employer avec le même succès le *mercure* diaphorétique jovial, & je suis confirmé dans ce sentiment non-seulement par les expériences qui ont été faites par des Medecins très-habiles, mais encore par la connoissance que j'ai de la composition de ce remede, dont tous les ingrédiens sont propres à produire le même effet que le *mercure* solaire. Comme l'opération de ce remede est un peu plus prompte que celle du *mercure* solaire animé, il arrive, lorsqu'on le donne en grandes doses dans les maladies causées par l'intempérie violente des humeurs, telles que la vérole & le scorbut, qu'il excite une espece de salivation: mais cette salivation est presque imperceptible & ne cause pas la moindre incommodité au malade, à moins qu'elle n'ait été excitée par des doses trop fortes. Mais dans les autres cas où les humeurs pechent plutôt par leur viscosité & par leur immobilité, que par leur acreté & leur abondance; il facilite la cure sans exciter de salivation, ce qui est une circonstance qui lui est particuliere. D'ailleurs on peut ordinairement prevenir le flux de bouche que ce remede excite, en détruisant à tems les causes qui concourent à l'occasionner. Et comme il n'y a qu'une acrimonie violente qui puisse augmenter l'énergie de ce remede au point de lui faire exciter une salivation, cela ne sauroit jamais arriver dans la masse des humeurs, dont l'acrimonie n'est ni assez forte, ni assez dégagée pour pouvoir attaquer & se mêler avec les globules mercuriels qui se trouvent engagés dans le soufre pur de l'étain. Supposé même que ce malheur arrive, ce ne peut être que dans les premieres voies, qui dans la plupart des maladies chroniques sont surchargées, entre autres impuretés, d'une grande quantité d'humeurs acides. Et comme ce remede séjourne pendant un tems considérable dans les premieres voies, il peut plus aisément y recevoir de l'altération que dans la masse du sang. Il faut donc avant que d'employer ce remede évacuer le mieux qu'il est possible ces impuretés avec des cathartiques doux d'une nature gommeuse & résineuse, tels que le galbanum, la gomme ammoniaque, le bdellium & le mastic, dont on augmente l'énergie avec une quantité convenable de myrrhe rouge & quelque peu de l'extrait aloétique de Ludovic; car ces substances embrassent par leurs parties gommeuses & mucilagineuses l'acide des premieres voies, & émoussent tellement ses pointes, qu'il peut être facilement évacué sans aucun des symptomes que les substances résineuses plus drastiques ont coutume d'exciter dans ces sortes de cas. Après avoir fait précéder ces cathartiques, & en avoir réitéré la dose suivant la situation du malade, on lui donnera le remede en question avec des substances terreuses tempérées, qui outre la vertu qu'elles ont d'absorber plus promptement l'acide que le *mercure* corrigé avec le soufre de l'étain, le garantissent encore de toute acrimonie étrangere, & le mettent en état de déployer son efficacité. Supposé que l'addition des poudres absorbantes rende le volume & la continuation du remede incommode, on pourra donner au malade le matin, & même le soir, s'il est nécessaire, une dose de *mercure* diaphorétique seul, depuis six grains jusqu'à dix, & lui faire prendre lorsqu'il se mettra au lit une dose suffisante de poudres absorbantes, c'est-à-dire, depuis deux scrupules jusqu'à une dragme dans quelque véhicule aqueux convenable. Mais on hâtera plus efficacement l'opération de ce remede, & l'on préviendra entierement la salivation, en entretenant le corps dans une chaleur convenable par le moyen du régime, ou en excitant dans certains cas la sueur pendant quelques heures avec des sudorifiques d'une espece neutre, tels que l'esprit alexipharmaque de Bussius corrigé, la liqueur de corne de cerf ambrée, & la teinture bésoardique sans acide. Ces remedes étant entremêlés avec les doses du *mercure*, arrêtent ordinairement au moyen d'une sueur modérée la salivation qui ne fait que commencer, comme il paroît par les observations d'un grand nombre de Praticiens; à plus forte raison pourroit-on l'arrêter par ce moyen si elle venoit à être produite par l'usage du *mercure* diaphorétique jovial, qui est un remede suffisamment corrigé. Puisque ce remede, lorsqu'on le donne de la maniere qu'on vient de dire, est entierement dépouillé de toutes ses qualités drastiques, on peut le prescrire avec confiance même dans le scorbut le plus violent, puisqu'il est beaucoup plus sûr que les préparations de *mercure* cru, qui, si l'on en croit Willis & Lentilius, dans les passages que nous avons cités, sont non-seulement innocentes, mais encore salutaires dans le scorbut: mais à dire vrai, je ne vois aucune nécessité à suivre leur exemple. Supposé qu'on appréhende d'employer le *mercure* diaphorétique dans les cas de cette nature, on peut avoir recours à une autre préparation mercurielle, à laquelle on donne le nom d'æthiops minéral, qui, quoique moins efficace, n'est pas cependant à mépriser. En effet, ce remede est tellement à couvert de l'acide, que pareil aux autres préparations de *mercure* cru, il n'acquiert aucun gout étranger & austere avec le vinaigre distilé ou l'esprit de verd-de-gris, quoiqu'on augmente leur acidité avec une petite quantité d'esprit de vitriol. Au reste, il est si doux & tellement dépouillé de toute qualité drastique, que les enfans qui ont des vers peuvent en supporter des doses réitérées, & quelquefois très-fortes, sans en recevoir la moindre incommodité. On peut donc le donner en toute sûreté depuis dix grains jusqu'à quinze aux personnes qui sont dans la fleur de leur âge; & si l'on s'apperçoit dans les maladies obstinées qu'il opere trop lentement, il sera facile d'augmenter l'efficacité de chaque dose en y ajoutant un ou deux grains de soufre d'antimoine de Conerdingius, ou de quelqu'autre soufre d'antimoine plus diaphorétique, que l'on prépare ordinairement sans le secours d'aucune liqueur précipitante. Les parties régulines de cette préparation étant mêlées & tempérées avec la substance du soufre, augmentent à un tel point l'efficacité de ce remede, qu'il devient capable de produire en petite dose des effets qu'on attendroit inutilement de lui si on le donnoit en plus grande quantité. Je compte parmi les remedes mercuriels, dont le nombre est infini, les trois dont je viens de parler, tant à cause que leur correction est beaucoup plus parfaite, qu'à cause qu'ils ont beaucoup plus d'efficacité; avec cette différence que je préfere le *mercure* solaire animé, au défaut duquel je me sers du *mercure* diaphorétique jovial. A l'égard des

malades d'un tempérament tendre & délicat, je leur donne l'æthiops minéral, qui, nonobstant la facilité avec laquelle on le prépare, est préférable à un grand nombre d'autres compositions beaucoup plus laborieuses.

Comme la brieveté que je me suis proposée ne me permet point de donner la liste de toutes les maladies chroniques auxquelles ces remedes sont propres, ni de spécifier le tems, les personnes & la maniere dont on doit les donner, je me contenterai d'observer que c'est le sentiment unanime de presque tous les Medecins, tant anciens que modernes, que la cause de la plupart des maladies chroniques consiste dans la lenteur, la mucosité, l'épaisseur & la viscosité ténace des humeurs. Car comme la transpression convenable & la circulation uniforme des humeurs dans les parties solides contribuent à entretenir leur fluidité, facilitent la sécrétion des parties récrémentitielles par les émonctoires convenables, & en un mot maintiennent la vigueur de tout le corps; de même lorsque cette circulation, qui est l'instrument principal qui entretient la santé & la vie vient à languir, les humeurs s'épaississent, les impuretés salines, acides & sulphureuses, ou autres matieres récrémentitielles qui proviennent des alimens dont nous usons, ne peuvent être suffisamment dégagées, ni évacuées par les émonctoires convenables, puisque l'impulsion des humeurs vers ces endroits est foible & languissante, ce qui est cause qu'ils s'engorgent & s'obstruent fréquemment. Puis donc que le défaut & la lenteur du mouvement du sang est la principale cause des maladies chroniques, il s'ensuit que la meilleure maniere de corriger les humeurs est de rétablir la circulation dans son état naturel. Mais comme toute émotion vive & soudaine ne peut produire aucun bon effet, & qu'il est besoin d'un mouvement plus doux & plus uniforme, tel que celui que j'ai démontré, que les remedes mercuriels sont capables de produire; il est visible que ces derniers ne peuvent être qu'extremement efficaces au commencement des maladies chroniques, telles que la cachexie, par exemple, ou le scorbut qui provient d'une cause froide, & leurs conséquences, qui sont des accumulations de la lymphe & des engorgemens douloureux de différentes parties, qui tendent à la corruption. Ces remedes sont aussi d'une efficacité singuliere dans les fievres chroniques obstinées, & dans les maladies arthritiques, surtout dans celles qui sont d'une espece froide, ou qui sont accompagnées de tumeurs séreuses dans la partie affectée; dans les maux de tête invétérés & dans la maladie appellée *clavus*, à cause qu'elle se fixe dans un endroit particulier de la tête; dans différentes maladies cutanées, telles que la vérole, les gratelles violentes, les dartres vives, l'éléphantiasis & l'ictere noir, qui n'est point causé par des concrétions pierreuses dans la vésicule du fiel ou dans les conduits biliaires; dans les différentes especes d'hydropisies, & de tumeurs œdémateuses, surtout quand elles sont produites par l'obstruction opiniâtre des regles, ou par la suppression des autres évacuations auxquelles on est accoutumé, & qu'elles ne sont accompagnées d'aucune maladie ou obstruction skirrheuse des visceres; car comme on ne peut que difficilement les lever, la cure ne peut que difficilement non plus alors être parfaite. Mais ces remedes sont plus efficaces, & produisent leurs effets beaucoup plus promptement dans les maladies du cerveau qui naissent de l'accumulation & de la stagnation d'une lymphe ou sérosité peccante. Ces préparations mercurielles sont encore extremement efficaces dans les maladies léthargiques invétérées, dans l'épilepsie & la paralysie. Elles sont bonnes outre cela pour tuer les vers des enfans & des jeunes gens, & pour lever les obstructions qui sont causées par le lait & les légumes dont ils usent; mais surtout pour lever celles des glandes mésaraïques, & par conséquent pour guérir les atrophies qu'elles occasionnent, lesquelles ayant peine à céder à d'autres remedes plus doux, & augmentant souvent par les teintures de mars vitriolées & les autres remedes qu'on appelle improprement apéritifs, demandent des médicamens qui par une impulsion douce & constante agissent sur les parties engorgées sans causer des agitations violentes que les enfans sont hors d'état de supporter.

Ce qu'on vient de dire suffit pour prouver l'efficacité des préparations mercurielles dans ces sortes de cas: mais il est pourtant nécessaire qu'elles soient prescrites par un Medecin qui ait examiné avec soin la nature de la maladie, & qui connoisse le tems & les cas dans lesquels il convient d'en user. Il est bon qu'il examine encore s'il ne faut point évacuer & corriger la matiere peccante; & supposé que cela soit nécessaire, il doit tâcher de découvrir par quelles parties il est plus à propos de faire cette évacuation, afin de pouvoir diriger cette matiere peccante vers ces parties par un régime convenable & par l'usage des sudorifiques, des diurétiques ou des purgatifs Voilà une partie des précautions générales qu'on doit observer dans la cure des maladies chroniques, & ce sont elles qui constituent la partie la plus importante de la Medecine. FREDERIC HOFFMAN.

Sentiment du Docteur CHEYNE *sur le mercure.*

Le *mercure*, ménagé comme il faut, me paroît être la vraie panacée & l'antidote universel que les sages cherchent, & que les Alchymistes se vantent mal-à-propos de posséder. Il paroît avoir été indiqué par la nature pour la guérison, ou du moins pour le soulagement des personnes, que des maladies héréditaires, un appétit déréglé, l'ignorance, le mauvais exemple, des fragilités humaines & surtout l'usage inconsidéré des ragouts & des liqueurs spiritueuses ont rendues sujettes à une infinité de maladies. Sans entrer ici dans une recherche scrupuleuse des qualités subtiles de ce fluide, qui me paroît plus propre à amuser les Philosophes qu'à instruire les Medecins, je me contenterai d'examiner celles qui sont manifestes & inconteſtables, au nombre desquelles, je mets d'abord sa pesanteur, qui est au moins quatorze fois plus grande que celle de l'eau, & qui lui donne la force de se frayer un passage dans tous les conduits du corps où il rencontre une résistance moindre que sa force, & où l'ouverture doit naturellement être faite. Secondement, la rotondité des particules qui constituent sa substance, & qui selon toutes les apparences est la même dans les dernieres & les plus petites; car étant pressé sur un morceau de verre bien uni il conserve sa rondeur jusques dans ses particules les plus invisibles, & ses globules sont d'autant plus parfaits que ces particules sont plus petites, comme il est aisé de s'en convaincre avec le microscope. Troisiemement, la finesse & la souplesse de ses particules sur les substances animales sensibles; car elles n'ont aucune pointe qui puisse déchirer les fibres & les vaisseaux, & elles ne les touchent qu'en un seul point, comme cela est évident par la propriété qu'elles ont de refléchir la lumiere, le plus petit globule étant un miroir parfait. Quatriemement, la facilité que ses parties ont à se mouvoir pour peu qu'on les touche; car étant comprimé entre deux morceaux de verre bien polis, il se divise en une infinité de globules parfaits, qu'on ne peut découvrir avec les meilleurs microscopes; la moindre chaleur ou action suffit pour les mettre en mouvement, comme cela paroît par la maniere dont il s'éleve dans les tuyaux de verre ou dans l'alembic; il n'y monte pas à la vérité aussi vîte que l'eau ou l'air, car ce seroit supposer dans ce fluide une action contraire aux lois générales de la gravité, mais en conséquence de la petitesse de ses particules & de son plus grand degré d'attraction, beaucoup plus vîte, à proportion de sa densité & de sa gravité, qu'aucun autre fluide que l'on connoisse. Cinquiemement, sa force attractive qui est au-dessus de toutes celles que l'on connoît, & la propriété qu'il a de s'attacher plus aisément

ment à certains corps on particules de matiere qu'à d'autres, comme à l'or & aux fels de toute efpece; ce qui peu venir vraiffemblablement de la petiteffe de leurs pores, qui ne peuvent recevoir & retenir que des particules auffi déliées que celles du *mercure*. Telles font les propriétés fenfibles qu'on reconnoît dans le *mercure*, & l'on peut par leur moyen rendre raifon des effets falutaires qu'il produit fur les corps des animaux, fans être obligé d'avoir recours à de vaines fubtilités.

Tout l'art dont on a befoin pour rendre le *mercure* le plus falutaire qu'il eft poffible dans plufieurs cas, confifte : premierement, à le réduire aux plus petites particules poffibles, & à le mêler enfuite avec quelqu'autre fubftance capable de tenir ces particules féparées & éloignées les unes des autres, de façon qu'elles ne puiffent plus former des globules confidérables; car par ce moyen il peut être plus aifément introduit par la force & le cours de la circulation dans les plus petites fibres & dans les vaiffeaux capillaires, pour les ouvrir, diffoudre la matiere qui les obftrue, & l'évacuer hors du corps par le conduit ou émonctoire commun (les inteftins) par la tranfpiration ou par les urines, & ce font ces qualités qui rendent le *mercure* préférable à tous les autres remedes. Quand on le donne en & en fubftance, on préparé groffierement, c'eft-à-dire, fans le fecours du feu chymique, il eft certain, ainfi que cela paroît tous les jours par fes effets fenfibles & quelquefois par fon apparence vifible en fubftance fur la furface de la peau, que quelques-unes de fes plus petites particules, par leur mobilité, leur attraction réciproque & la promptitude avec laquelle elles s'élevent, parcourent tout le corps, non-feulement en fuivant le cours du fang, mais encore en paffant à travers les parois des vaiffeaux, à travers les membranes & la fubftance parenchymateufe des vifceres : mais pour lors fon effet n'eft point auffi prompt que celui de quelquesunes de fes préparations, par le moyen defquelles il eft divisé en une infinité de particules, qui étant féparées les unes des autres, ont la liberté d'entrer une à une dans les petits tuyaux du corps humain. Secondement, à rendre le moyen de la divifion, l'enveloppe des particules & la matiere qui les unit, auffi falutaire & auffi propre à l'intention de la cure qu'il eft poffible; ou à mêler les particules mercurielles avec quelque fubftance végétale ou minérale dont on a éprouvé l'efficacité dans les maladies dont il s'agit. Je vais rendre ce que je viens de dire plus fenfible en rapportant quelques unes des préparations les plus ordinaires du *mercure*.

Il n'y a prefque point de corps ou d'efpece de matiere avec laquelle on ne puiffe venir à bout d'incorporer ou de mêler le *mercure*, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine. On peut l'unir avec les fels, à l'aide du feu, comme dans le fublimé, le précipité, le *mercure* doux, & autres préparations femblables : mais comme les fels, quand ils font ainfi unis au *mercure*, ont une qualité extremement active & irritante, qui ne peut manquer de caufer des douleurs violentes & des évacuations de toute efpece; je ne doute point qu'ils ne foient extremement dangereux pour les perfonnes d'un tempérament délicat, furtout lorfqu'on eft obligé de les continuer long-tems pour changer toute la maffe & guérir une maladie opiniâtre. J'appelle toutes ces efpeces de fels mercuriels, *cum ftimulo*. Secondement, avec le foufre, l'antimoine, le fucre candi, la térébenthine, les pierres d'écreviffes & autres fubftances femblables, furtout avec celles qui ne font point nuifibles, qui n'operent point avec violence, & qui ne caufent point de trop grandes évacuations aux malades, & qui par-là conviennent davantage aux perfonnes d'un tempérament délicat, quand on les emploie en qualité d'altérans. Il eft vrai que le foufre qui entre dans l'éthiops excite des tranchées & des évacuations violentes : mais il eft facile de prévenir cet inconvénient, en y ajoutant quantités égales de pierres d'écreviffes, de fafran de mars, d'aftringens ou de poudres teftacées convenables, qui par leur qualité abforbante, rendent ce remede préférable à tout autre, ainfi que je l'ai fouvent éprouvé. Le cinnabre factice & naturel eft auffi fûr & auffi efficace : mais comme il eft extremement foible, on doit en ufer long-tems pour qu'il produife quelque effet fenfible : il eft cependant préférable quelquefois à toutes les autres préparations, & il produit à la fin de très-bons effets fur les perfonnes d'une habitude délicate, à caufe qu'elles font plus fufceptibles d'altération que les autres. Le *mercure* alcalifé, *alcalifatus*, au moyen du frotement qui eft néceffaire pour unir le *mercure* avec les pierres d'écreviffes, fe divife en des particules extremement petites; & la porofité naturelle des pierres d'écreviffes fournit des cellules propres à les conferver féparément, ce qui rendroit cette compofition préférable à toutes celles dont on a connoiffance, fi la divifion infinie & la petiteffe de fes particules ne le difpofoit de même que le *mercure* doux à exciter la falivation, lorfqu'on le donne fans l'entremêler avec des cathartiques : mais ce défaut lui eft commun avec toutes les autres préparations mercurielles, fi on en excepte le cinnabre; ce qui fait qu'on doit l'employer avec circonfpection. Je crois que la meilleure maniere d'adminiftrer le *mercure* dans quelque maladie que ce foit, c'eft de l'unir & de le mêler par le moyen de la trituration, du broyement ou du feu avec le remede dont on a éprouvé l'efficacité dans cette maladie. Par exemple, dans le fcorbut, la goute, l'éréfipele & les maladies de la peau, le vif-argent tout pur, l'éthiops ou le *mercure* alcalifé, broyés avec la gomme de gayac, & mêlés avec un aloétique, produifent des effets fupérieurs à ceux de tous les autres remedes. Ces fubftances ont encore beaucoup d'efficacité dans les maladies hyftériques quand on les donne en forme de pilules avec un aloétique ou un extrait de quinquina, ou de valerienne avec les cloportes. L'éthiops mêlé avec l'acier eft excellent pour les obftructions des regles. Le *mercure* donné avec le quinquina & l'acier, foit en fubftance dans un électuaire, ou en forme de pilules avec l'extrait de quinquina & le fel d'acier produit de très-bons effets dans les fievres intermittentes. On ne peut rien employer de mieux dans les inflammations des yeux, pour les hémorrhoïdes ou tumeurs & inflammations hémorrhoïdales, que l'éthiops avec les cloportes & l'électuaire lénitif, ou l'*electuarium diacaffiæ cum manna*, avec le lait de foufre. L'éthiops ou le *mercure* alcalifé, avec la rhubarbe donné en forme de pilules ou dans un électuaire, eft excellent pour l'éréfipele & les autres inflammations de cette efpece, auffi-bien que pour les maladies de l'eftomac & des inteftins. On les donne l'un & l'autre en grandes dofes avec la gomme de gayac pour les rhumatifmes; on les fait cuire avec la térébenthine pour la fciatique. On les emploie avec le favon de Venife, ou avec celui des Philofophes, & avec la chaux vive ou les coques d'œufs calcinées dans la jauniffe, & avec la réfine de jalap dans l'anafarque, dans l'afcite qui ne fait que commencer, & dans les autres maladies chroniques. Tout mon deffein dans ce que je viens de dire, n'a été que de faire voir, que fuppofé que les préparations mercurielles atténuent les humeurs & levent les obftructions beaucoup mieux que toutes celles que l'on connoît, il convient d'y joindre les remedes dont on a reconnu l'efficacité dans les maladies en queftion. Je ne détermine ici aucune des formes qu'on peut leur donner, me repofant de ce foin fur le Medecin, fans l'avis duquel on ne doit jamais s'avifer de prendre du *mercure* foit fimple ou préparé, parce qu'il peut devenir auffi nuifible qu'il eft falutaire, quand on le prefcrit fans avoir égard à la nature de la maladie, ni aux circonftances dans lefquelles le malade fe trouve. Rien au contraire n'eft comparable aux calybés & aux préparations mercurielles, non-feulement pour atténuer les humeurs & lever les obftructions, mais encore pour détruire les vifcofités &

les acidités ou telle cachexie saline que ce soit, lorsqu'on sait les ménager avec prudence. CHEYNE, *des Maladies du corps & de l'esprit.*

MERDASENGI, *Litharge*, suivant Fallope.

MERGEN, *Corail.* RULAND.

MERGUS, Offic. Bellon. *des Oif.* 180. *Merganser*, Aldrov. Ornith. 285. Jonf. de Avib. 97. Charlt. Exer. 101. Raii Ornith. 335. Ejufd. Synop. A. 134. *Mergus ferrati rostrum*, Mer. Pin. 180. Will. Ornith. 253. *Plongeon.*

C'est un oiseau fort connu de ceux qui habitent des Ports de mer. Son foie, quand il est rance, pris dans de l'oxymel au poids de deux *ligulæ*, chasse, à ce que dit Dioscoride, l'arriere-faix. Aëtius recommande son foie rôti, & assaisonné avec de l'huile & un peu de sel, comme un remede excellent contre les suites de la morsure des chiens enragés. L'oiseau rôti en entier, est estimé bon pour la lepre & les maladies de la rate. Son sang est alexipharmaque, & bon contre les morsures des animaux venimeux. On assure que ses œufs sont un remede pour la dyssenterie, & les maladies des reins & de l'estomac.

MERICOS, μερικός, *topique.*

MERITA TERRA, *Turmeric.* Voyez *Curcuma.*

MERLANGIUS, *sive Asellus marinus*, Ind. Med. 15. *Merlangus altera, asellorum species*, Bellon. de Aquat. 124. *Merlangius*, Jonf. de Pifc. 1. *Merlanus secunda Asellorum species*, Rondel. de Pifc. 1. 276. *Asellus minor alter*, Aldrov. de Pifc. 287. *An Asellus mollis minor, sive Asellum omnium minimus*, Raii Ichth. 171. Ejufd. Synop. Pifc. 56. *Merlan.*

Dale nous apprend que l'on tire de la tête de tous les *merlans* certains petits os semblables au *dentalium* que l'on vend dans les boutiques : mais que cette espece seule en fournit de véritables.

MERLUCIUS. Voyez *Asellus.*

MEROPS, Offic. Aldrov. Ornith. 1. 871. Charlt. Exer. 94. Bellon. *des Oif.* 267. Gefn. de Avib. 539. Jonf. de Avib. 81. *Merops, sive Apiaster*, Raii Ornith. 147. Ejufd. Synop. A. 49. Will. Ornith. 102. *Apiaster*, Bellon. *des Oif.* 225.

Cet oiseau est fort fréquent en Crete & en Italie. On le recommande avec son cœur pour la cardialgie, l'ictere & les maladies de l'estomac. Son fiel, mêlé avec du miel & du suc de rue, passe pour guérir la cataracte. DALE.

MERULA, *Merle.* Voyez *Collyrion.*

MERULA, Offic. Salv. de Aquat. 223. Bellon. de Aquat. 260. Rondel. de Pifc. 1. 172. Charlt. de Pifc. 14. Gefn. de Aquat. 543. Aldrov. de Pifc. 32. *Merula Turneri*, Mer. Pin. 186. *Turdus niger*, Raii Icht. 326. Ejufd. Synop. Pifc. 137. *Merle.*

On trouve ce poisson dans l'Océan. Trallien le recommande pour la dyssenterie hépatique, pour l'intempérie froide & l'épilepsie. Pline rapporte qu'il est bon pour les maladies du foie & pour les fievres. DALE.

MES

MESARÆON, μεσάραιον, le *mésentere.* De-là vient qu'on donne le nom de vaisseaux mésaraïques aux arteres & aux veines qui sont répandues dans sa substance.

MESEL ou MOSEL, *Etain.* RULAND.

MESEMAR; le même que *Misimar.*

MESENTERIUM, *mesentere*, de μέσος, moyen, mitoyen, & ἔντερον, *intestin.* Voyez *Cœlia* & *Hectica.* Pour la description des glandes du *mésentere*, Voyez *Chylus.*

Les maladies du *mésentere* méritent notre plus grande attention, parce que les humeurs superflues des veines se jettent aisément sur cette partie, & disposent le corps à des infirmités terribles, telles que le cholera-morbus, la mélancolie, la dyssenterie, les tranchées, la cachexie, l'atrophie, les fievres lentes & erratiques, & un grand nombre d'autres maladies, dont il est extremement difficile de découvrir la nature.

Lorsque le *mésentere* est affecté d'une tumeur sans inflammation, cette tumeur est d'abord lâche & molle : mais elle se durcit & se desseche peu de tems après. Cette tumeur & la partie dans laquelle elle réside, sont indolentes; & de-là vient que ce n'est que par l'attouchement seul qu'on peut découvrir l'enflure interne qui est profondément située.

Dans ce cas la partie affectée est distendue, rétrécit la cavité des intestins, & occasionne par ce moyen une constipation ; ce qui est un effet que la tumeur des muscles du bas-ventre, ni le trop de graisse ne sauroient produire, puisque ni l'une ni l'autre n'affectent les intestins. D'ailleurs, il est fort aisé de distinguer la graisse, des muscles du bas-ventre, quand on est une fois venu à bout de la saisir avec la main. Lors au contraire que la tumeur est logée dans les muscles du bas-ventre, on la découvre toujours au toucher; elle cause toujours de la douleur quand on la presse, & quelquefois même sans qu'on la touche. De plus, la tumeur des muscles du bas-ventre est élevée quand elle n'est point pressée, elle se fait sentir au toucher, & elle est d'une figure oblongue comme celle du muscle droit. LOMMIUS, *Medic. Observat.*

Les obstructions du *mésentere* proviennent des mêmes causes que celles du foie & de la rate ; mais elles sont beaucoup plus fréquentes à cause du peu de capacité des vaisseaux mesaraïques, & surtout des veines lactées qui versent le chyle dans les organes destinés à la seconde digestion. Et comme le chyle se mêle souvent avec des humeurs crues & grossieres, s'arrête & produit des obstructions dans les veines lactées; de même les veines mésaraïques sont souvent obstruées par des humeurs grossieres qui y viennent du foie, de la rate & des autres parties, & y séjournent pendant un tems considérable. Ces humeurs s'épaississent par leur séjour à un tel point, qu'elles produisent quelquefois une tumeur skirrheuse. Elles se mêlent aussi très-souvent avec des flatuosités grossieres, qui causent ordinairement des symptomes très-violens. C'est à l'obstruction ou plutôt à la contraction de ces vaisseaux que j'attribue la compression de ces glandes qui sont distribuées dans toute la substance du *mésentere*; car ces dernieres augmentant considérablement, comme il arrive dans les personnes qui ont les écrouelles, compriment les veines mésaraïques, & empêchent non-seulement la distribution convenable du chyle, mais encore la circulation du sang.

On divise les signes diagnostics des obstructions du *mésentere* en trois classes, qui indiquent l'espece de la maladie, la partie affectée, ou la cause productive.

Les signes qui indiquent l'espece de la maladie, c'est-à-dire, les obstructions des hypocondres & leurs causes, sont les mêmes que ceux qui annoncent les obstructions du foie & de la rate. Mais ceux qui indiquent d'une maniere particuliere que le *mésentere* est affecté, sont la tension & la résistance dans le milieu du bas-ventre, sous l'estomac, & dans la région ombilicale, où l'on sent aussi une certaine pesanteur, & une douleur quelquefois sourde, & quelquefois extremement aiguë, lorsqu'il se trouve des vents enfermés dans ces parties. On ressent encore quelquefois une douleur dans le dos à l'endroit où le *mésentere* est attaché, il survient des

borborygmes dans les intestins, qui sont suivis de rots, & il monte des vapeurs à la tête qui occasionnent divers symptomes. En un mot, tous les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire la mélancolie, indiquent les obstructions du *mésentere*, parce que cette maladie est produite & entretenue par des obstructions de même espece.

A l'égard des prognostics, cette maladie par elle-même n'est point extremement dangereuse, parce que le *mésentere* est en état de supporter plusieurs incommodités, sans que la vie coure aucun danger. D'ailleurs on peut employer pour la cure, des remedes énergiques, qui étant donnés à propos, produisent ordinairement l'effet qu'on desire, à moins que la maladie ne cause la mélancolie hypocondriaque, qui à cause de la nature obstinée de l'humeur mélancolique, est communément appellée l'opprobre de la Medecine. Comme le *mésentere* n'est point muni d'un sentiment fort exquis, & que ses obstructions ne sont pas ordinairement fort incommodes au malade, on les néglige souvent; c'est ce qui fait qu'elles occasionnent plusieurs autres maladies extremement dangereuses.

On guérit cette maladie de la même maniere que les obstructions du foie. Voyez *Hepar*. Riviere, *Prax. Med. Lib. XIII.*

Le *mésentere* est quelquefois sujet aux inflammations, & cet accident est suivi d'un sentiment de pesanteur sans aucune douleur violente, & d'une fievre légere dont les symptomes sont si bénins, qu'ils n'empêchent point le malade de vaquer à ses affaires. On rend par bas au commencement de la maladie une certaine sanie rougeâtre, mais après que l'abscès est formé, ou rend un pus blanc; qui est pour l'ordinaire mêlé avec les excrémens. Ce pus sort quelquefois en grande quantité, pur & sans mélange, surtout lorsque l'abscès est situé près des intestins inférieurs. Il est certain que ce pus ne peut venir que du *mésentere*, puisqu'il ne sauroit descendre des autres parties sans douleur, sans mélange, ou sans fievre violente. Lommius, *Observ. Med.*

Comme le *mésentere* est une espece d'égout dans lequel les parties les plus nobles déposent leurs superfluités, qui s'évacuent ensuite par le vomissement ou par les selles, il arrive que certains malades rendent par intervalle par haut ou par bas une grande quantité d'humeurs vicieuses. Lors donc que ces évacuations ne peuvent plus se faire, soit à cause de l'obstruction des passages, ou pour telle autre cause que ce soit, ces humeurs restent dans la partie, & y acquierent par leur séjour une chaleur extraordinaire, qui occasionne des putréfactions, des inflammations, des fievres de différente espece, & des abscès. Mais l'inflammation est surtout causée par le sang qui s'est amassé dans les veines mésaraïques, & qui s'épanche dans la substance du *mésentere* par l'ouverture de quelqu'une des ramifications veineuses; & comme ce fluide s'amasse en grande quantité dans ces veines à cause des obstructions, de-là vient qu'on peut rapporter les causes de l'inflammation du *mésentere*, aux causes ordinaires des autres inflammations.

L'acrimonie & la qualité corrosive des humeurs contribuent encore beaucoup aux inflammations du *mésentere*, bien qu'elles puissent être produites par une chute ou un coup sur la région hypogastrique, par la foiblesse de la faculté attractive, concoctive, ou rétentive du foie; par la chaleur excessive du corps, par l'usage inconsidéré des rafraîchissans, par un effort critique de la nature dans les fievres malignes; par la petite vérole qui oblige les humeurs peccantes à se jetter sur le *mésentere*; par une diarrhée ou une dyssenterie qu'on a arrêtée à contre-tems.

Les signes diagnostics de l'inflammation du *mésentere*, sont une fievre lente & cachée sans aucune soif ou autre symptome violent, le dégout, un sentiment de tension & de pesanteur au-dessous de l'estomac sans aucune dureté considérable, & qu'on ne peut connoître que par le toucher. Cette tension n'est accompagnée d'aucune douleur considérable, parce que le *mésentere* n'a qu'une espece de sentiment émoussé. Les déjections sont chyleuses & ordinairement accompagnées de l'évacuation d'une humeur ichoreuse fort claire, sans aucun sentiment de douleur, quelquefois pure & sans mélange, & quelquefois mêlée avec les excrémens.

Les symptomes dont nous venons de parler sont doux & bénins lorsque l'inflammation n'affecte que le *mésentere*; mais quand elle attaque le foie, la rate, ou les intestins, ils sont beaucoup plus violens, & quelques signes particuliers indiquent les maladies respectives de ces parties. Car, comme les inflammations & les abscès du *mésentere* sont extremement difficiles à découvrir, quand ils ne sont accompagnés d'aucune autre maladie, à cause du sentiment émoussé de la partie, & que le *mésentere* n'exerce aucune fonction dans le corps, du dérangement de laquelle on puisse s'appercevoir, & ne sert qu'à la distribution du chyle & du sang; on ne peut découvrir ces maladies que par conjecture; lors, par exemple, que la fievre & les symptomes de l'inflammation commençante étant presens, on n'apperçoit aucun signe qui prouve que le foie, la rate, ou les intestins sont affectés. Lorsque les intestins & le *mésentere* sont enflammés, la maladie se manifeste par une fievre demi-tierce, que Spigel prétend être ordinairement produite par l'inflammation de ces parties. Cette maladie differe encore de l'inflammation des muscles du bas-ventre, en ce que dans celle-ci la tumeur & la douleur suivent leur direction, leur figure, & leur situation; outre que les tumeurs de ces muscles sont pour la plupart oblongues, ou occupent tout le bas-ventre, surtout les parties extérieures, ce qui fait qu'elles sont sensibles au toucher; elles sont ordinairement accompagnées d'une douleur aiguë & d'une fievre violente.

On doit encore distinguer avec soin cette maladie des tumeurs du diaphragme, que peu de Medecins ont connues jusqu'ici; car ces dernieres sont toujours accompagnées d'une difficulté de respirer fort considérable, d'une révulsion des hypocondres, d'un pouls dur & foible, sans aucune sensation ou apparence de tumeur dans les hypocondres. D'ailleurs, lorsque la tumeur provient d'une cause chaude, elle est suivie d'une fievre aiguë, d'une douleur violente, du délire, & de convulsions, ce qui n'arrive jamais dans les inflammations du *mésentere*, à moins qu'elles ne soient compliquées avec d'autres maladies.

Quant au prognostic de cette maladie, les inflammations du *mésentere* sont extremement dangereuses, parce qu'elles dégénerent pour la plupart en abscès, ou occasionnent la putréfaction & la corruption de cette partie. La matiere morbifique se jette encore souvent sur d'autres parties, au moyen des efforts de la nature, sans sortir de l'habitude du corps, ce qui fait que la maladie revient, & continue souvent pendant plusieurs années, ou même durant toute la vie du malade; & dans ce cas la fievre revient & dégénere quelquefois en une colique; l'inflammation retourne aussi, ou du moins elle est remplacée par une chaleur extraordinaire. Les inflammations du *mésentere* demandent le même traitement que celles du foie & de la rate. Voyez *Hepar* & *Lien*.

Les inflammations du *mésentere* dégénerent souvent en abscès: mais la plupart de ceux-ci proviennent des humeurs peccantes & putrides qui s'y sont amassées, & non point de l'inflammation de cette membrane. Delà vient que ces sortes d'abscès se forment peu-à-peu, sans être précédés d'aucune fievre ni d'aucun autre symptome violent; de même que les atheromes, les steatomes, les meliceris, & les autres especes d'abscès se forment dans les autres parties, sans être précédés d'aucune inflammation; & lorsque ces abscès viennent à s'ouvrir, ils laissent après eux un ulcere qu'on a toutes les peines du monde à guérir. Lors, au contraire, que ces humeurs sont extremement pituiteuses, mélancoliques, & d'une qualité à résister à la putréfaction

& à la corruption, elles s'épaississent & se durcissent au point de dégénérer en un skirrhe. Elles deviennent quelquefois aussi dures qu'une pierre; on est convaincu par plusieurs observations, qu'il s'engendre des pierres dans le *mésentere*.

Le diagnostic des abscès du *mésentere* est quelquefois aisé, & quelquefois extrement difficile; car si l'abscès provient de l'inflammation de la partie, & que celle-ci se manifeste par les signes dont on a parlé, & qu'elle continue long-tems, c'est un signe que l'inflammation n'a pu être résoute & s'est transformée en un abscès. Mais lorsque l'abscès provient des humeurs peccantes qui se sont corrompues par leur trop long séjour dans le *mésentere*, le diagnostic est si difficile, que plusieurs Auteurs qui ont donné les Histoires de ces sortes d'abscès, nous apprennent qu'ils n'ont pu les découvrir qu'après la mort des malades. Car bien qu'on puisse quelquefois les découvrir au toucher, ils sont souvent si profondément situés, que ce moyen devient impratiquable; & le sentiment de la partie est si émoussé & si languissant, que l'abscès ne se manifeste par aucune douleur interne: mais comme ces accidens arrivent de plusieurs façons, il faut les distinguer de la maniere suivante.

Si l'abscès du *mésentere* est accompagné d'une tumeur apparente, on doit le distinguer de l'inflammation & du skirrhe: on le distingue de l'inflammation, quand celle-ci ne l'a point fait naître, lorsqu'il n'y a point de fievre, ou du moins qu'elle n'est que fort légere, qu'il n'a point été précédé de la fievre, ni d'aucun des signes qui indiquent une inflammation: mais si l'abscès succede à une inflammation, on ne doit le distinguer que par sa durée; car si les symptomes d'une inflammation ont continué pendant trente ou quarante jours, ou peut-être plus, c'est un signe que l'inflammation a dégénéré en abscès. Il y a cette difference entre un abscès du *mésentere* & un skirrhe, que celui-ci est extrement dur, au lieu qu'on remarque dans l'autre une certaine mollesse; de plus, le skirrhe est tout-à-fait indolent, au lieu qu'on sent toujours de la douleur dans l'abscès quand on le presse avec force. Les abscès du *mésentere* different encore des tumeurs des autres parties par leur situation, comme nous l'avons déja observé des inflammations de cette membrane.

Lorsqu'il se forme un abscès dans le *mésentere* sans aucune tumeur apparente, il est impossible de le découvrir avec une entiere certitude. On peut cependant le soupçonner, si l'estomac étant dans son état naturel, le malade est attaqué du dégoût, de nausées, du vomissement, d'une espece de satiété après avoir pris la moindre quantité d'alimens, d'une langueur universelle, sans aucune cause manifeste, d'une constipation extraordinaire, ou d'une diarrhée opiniâtre, durant laquelle les excrémens sont extremement fétides & quelquefois sanguinolens, sans aucun soupçon de dyssenterie. On peut ajouter à ces signes les veilles continuelles, l'assoupissement, les inquiétudes, & les défaillances accompagnées de sueurs froides. Et quoique le malade ne sente quelquefois ni fievre ni douleur, il ne laisse pas d'avoir pour l'ordinaire une espece de fievre lente que l'on peut attribuer à ce malheur, si elle est accompagnée de quelqu'un des signes dont on a parlé, supposé qu'elle n'ait aucune cause manifeste. D'ailleurs le malade sent une certaine douleur interne, lorsqu'on lui presse le ventre avec force. Il est vrai qu'une compression violente peut exciter de la douleur dans les parties les plus saines: mais lorsqu'on sent plus de douleur dans une partie du bas-ventre, que dans une autre, on a tout lieu de croire qu'il s'y est formé un abscès. Lorsqu'il survient un écoulement de matiere purulente, on ne doit plus douter de l'existence de l'abscès. Il est vrai cependant que le pus a différentes qualités & conditions, suivant les différentes dispositions de la partie affectée, ou de celles qui lui sont contiguës. Lorsque l'abscès est logé près des extrémités des gros intestins, le pus sort mêlé avec les excrémens. Il se jette quelquefois dans les reins, & sort par les urines; quelquefois lorsque l'évacuation est copieuse, il tombe dans la cavité du bas-ventre, où il paroît extérieurement sous la forme d'un abscès, de sorte qu'on rend quelquefois par le nombril une grande quantité de pus dans lequel on trouve des vers qui ont été engendrés par la corruption du *mésentere*. Le pus qu'on rend le plus souvent par les selles, est quelquefois pur, ainsi que nous l'avons déja observé, & quelquefois mêlé avec du sang ou de la sanie: on rend aussi quelquefois un sang noir & fétide, ou une matiere noirâtre de différentes natures, ou une substance de diverses couleurs. Mais ce n'est que par les signes qui caractérisent la maladie, qu'on peut savoir si la matiere purulente vient du *mésentere*, du foie, ou de quelqu'autre partie.

Lorsque l'abscès vient à s'ouvrir, & que l'écoulement de pus continue, c'est un signe qu'il s'est formé un ulcere dans le *mésentere*, dont la guérison n'est pas toujours également prompte, & qui quelquefois fait tomber la partie en corruption & en gangrene.

Les abscès du *mésentere* sont extremement dangereux; car s'ils subsistent long-tems dans la partie, comme cela est assez fréquent, ils acquierent une putréfaction maligne, & font tomber la partie en gangrene, ou jettent le malade dans la consomption ou dans l'atrophie. L'abscès verse aussi quelquefois en s'ouvrant une grande quantité de pus dans la cavité du bas-ventre, & le malade meurt subitement. Le skirrhe du *mésentere* est moins dangereux & peut se guérir lorsqu'il est récent: mais il occasionne une hydropisie, quand on n'a pas soin d'y remédier.

Les méthodes que l'on emploie dans la cure de ces maladies, doivent être variées suivant leur différente nature & leurs différentes conditions.

Premierement, si l'abscès est déja formé, on doit l'ouvrir & en évacuer la matiere, & pour cet effet le ramollir avec des remedes apéritifs & digestifs, pareils à ceux dont on se sert pour lever les obstructions du foie & de la rate, sans omettre l'usage externe des substances émollientes & relâchantes, des fomentations, des cataplasmes & des linimens, qui atténuent la matiere de l'abscès & relâchent les passages, pour que le pus s'évacue plus aisément.

L'abscès étant ouvert, il faut déterger & consolider l'ulcere avec les remedes dont on se sert pour ceux de l'estomac, du foie, des reins & de la matrice, & les varier suivant les différentes habitudes du corps, & les différentes conditions de la maladie.

Le skirrhe du *mésentere* demande les mêmes remedes que celui du foie & de la rate. RIVIERE, *Prax. Med. Lib. XIII.* Voyez *Hépar* & *Lien.*

MESERA, *Tuthie d'Alexandrie.* RULAND.

MESEREON, est le nom de la *Thymelæa, lauri folio, deciduo; sive laureola fæmina.*

MESIANUM, est le nom d'une emplâtre, qui ne differe point de l'*Aniceton*. Voyez ce dernier mot.

MESIRE, est une maladie du foie, qui suivant Avicenne, est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, de l'enflure, de l'inflammation, de douleurs poignantes, & de la noirceur de la langue.

MESOCOLON, μεσόκωλον, de μέσ☉, *milieu*, & κῶλον, *Colon*. Voyez *Cœlia.*

MESOGLOSSI. Ce sont les muscles de la langue auxquels on donne le nom de *Genioglosses*.

MESOMERIA, μεσομήρια; c'est la partie du corps qui est située entre les cuisses. RUFFUS EPHESIUS.

MESOMPHALION. Le *nombril.*

MESOPHRYON, μεσόφρυον; c'est cette partie du visage qui est entre les deux sourcils. RUFFUS EPHESIUS.

MESOPLEURIOS, μεσοπλεύρι☉, épithete des muscles intercostaux.

MESOPOTAMENON, est l'épithete d'un onguent

dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 21.

MESPILUS, *Neflier.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule se change en un ovaire, dont le sommet forme un calyce à cinq pointes en forme d'étoile, avec des segmens, longs, larges & aigus. Sa fleur est en rose & composée de cinq pétales. Elle naît sur l'ovaire & contient un grand nombre d'étamines qui sortent des extrémités du calyce. L'ovaire qui est garni de cinq petits pistils dont les sommets sont ouverts & fendus en deux, se change en un fruit charnu, terminé par une espece de couronne charnue, & a une seule loge dans laquelle sont enfermées cinq semences.

Boerhaave en compte treize especes, qui sont,

1. *Mespilus Germanica, folio laurino, non serrato, sive Mespilus sylvestris.* C. B. Pin. 453. Tourn. Inst. 641. Boerh. Ind. alt. 2. 256. *Mespilus*, Offic. Ger. 1265. Raii Synop. 3. 453. *Mespilus sativa.* Ger. Emac. 1453. *Mespilus vulgaris.* J. B. 1. 64. Raii Hist. 2. 1460. Park. Theat. 1422.

Le *neflier* est un arbre de la grosseur du pommier, dont les branches sont garnies de pointes, & les feuilles longues & fort aiguës. Ses fleurs sont à cinq pétales, blanches, de la grosseur environ de celles du pommier, & il leur succede un fruit un peu applati à son sommet, terminé par une espece de couronne, lequel contient cinq noyaux pierreux très-durs. Cet arbre ne croît que dans les jardins & fleurit au mois de Mai. Son fruit n'est mûr que vers le mois de Novembre. Il est dur, d'un gout acerbe & austere, & c'est la seule de ses parties qui soit d'usage en Medecine.

Les *nefles* sont rafraîchissantes, dessicatives & astringentes, avant qu'elles soient mûres, & propres pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies & le vomissement. Lorsqu'on en fait un trop grand usage, elles constipent & causent la colique. Leurs osselets ou noyaux passent pour atténuer la pierre des reins & de la vessie & pour la faire sortir. On les emploie dans le sirop de myrte. Miller, *Bot. Offic.*

Les *nefles*, suivant Dale sont rafraîchissantes, dessicatives & d'un gout acerbe, extremement astringentes & nuisibles à l'estomac, surtout lorsqu'elles sont vertes: elles sont moins astringentes, moins nuisibles à l'estomac & plus aisées à digérer quand elles ont atteint leur maturité. On les emploie extérieurement & intérieurement pour la diarrhée & la dyssenterie.

2. *Mespilus, folio laurino, major.* C. B. P. 453.
3. *Mespilus, folio laurino, fructu dulci.*
4. *Mespilus, apii folio laciniato.* Voyez *Aronia.*
5. *Mespilus, Apii folio laciniato, flore pleno.*
6. *Mespilus, Apii folio, sylvestris, spinosa, sive Oxycantha.* C. B. P. 456. Raii Synop. 3. 453. Tourn. Inst. 642. Boerh. Ind. alt. 2. 256. *Spina alba, Oxycantha.* Offic. *Spina appendix vulgaris.* Park. Theat. 1025. *Oxyacanthus.* Ger. 1146. Emac. 1327. *Oxycanthus Galeni*, Raii Hist. 2. 1458. *Oxyacantha vulgaris, sive spinus albus*, J. B. 1. 249. *Aubépine.*

C'est un arbrisseau qui pousse plusieurs tiges alternes fort épineuses. Ses rejettons sont rougeâtres, & couverts de petites feuilles divisées en trois, quatre ou cinq segmens, placées vis à-vis les épines. Ses fleurs sont en grapes, composées de cinq pétales blancs avec des sommets rougeâtres dans le milieu, & d'une odeur fort agréable. Il leur succede des petites baies rondes, d'un rouge très-vif, qui contiennent un gros noyau divisé en deux, & couvert d'un peu de chair. Cet arbrisseau croît dans les hayes & fleurit au mois de Mai, ce qui lui a fait donner le nom de buisson de Mai par le peuple; ses baies sont mûres au mois de Septembre: ses fleurs & son fruit sont d'usage en Medecine.

Cette plante est estimée diurétique & bonne pour le calcul, la gravelle & la pleurésie. On fait avec ses fleurs l'eau néphrétique. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante donne par l'analyse chymique, outre plusieurs liqueurs acides, un peu d'esprit urineux, point de sel volatil concret: mais beaucoup d'huile & beaucoup de terre: ainsi il y a apparence que l'épine blanche contient un sel semblable au sel de corail, enveloppé de beaucoup de soufre, & mêlé avec un peu de sel ammoniac. Tragus assure que l'eau distilée des fleurs de l'épine blanche, ou l'esprit que l'on en tire en les distilant avec le vin dans lequel elles ont macéré pendant trois jours, soulagent beaucoup les pleurétiques; & ceux qui ont la colique. Tournefort; *Hist. des Plantes.*

Cette plante a les mêmes vertus que le *neflier.*

7. *Mespilus, spinosa, sive Oxyacantha, flore pleno.* T. 642. *Oxyacantha, sive spina alba, flore pleno.* Munt. H. 186.
8. *Mespilus, spinosa, Pyri folio.* Boerh. Ind. alt. 2. 257. *Pyracantha*, Offic. Park. Parad. 604. Raii Hist. 2. 1459. *Pyracantha quibusdam.* J. B. 1. 51. *Oxyacantha Theophrasti.* Ger. Emac. 1604. *Oxyacantha, sive spina acuta Pyri folio.* C. B. P. 454. *Mespilus aculeata Pyrifolia.* Tourn. Inst. 642.

On cultive cette plante dans les Jardins. Ses baies que l'on emploie en Medecine ont les mêmes vertus que celles de l'aubépine. Dale.

9. *Mespilus, spinosa; sive oxyacantha Virginiana, nigra.*
10. *Mespilus, spinosa, sive oxyacantha Virginiana, maxima. Oxyacantha, Americana, calcar Galli dicta*, Ray.
11. *Mespilus, sylvestris, spinosa, hirsuta, apii folio palmato, fructu majore*, H. Cath.
12. *Mespilus, folio rotundiore, fructu nigro, subdulci*, Tourn. Inst. 642. Boerh. Ind. A. 2. 257. *Diospyros*; Offic. J. B. 1. 75. Raii Hist. 2. 1461. *Mespilus alni effigie, lanato folio, minor*, C. B. P. 1152. *Vaccinia alba*, Ger. 1230. Emac. 1416. *Vitis Idæa tertia Clusii*; Park. Theat. 1458.

Cette plante croît sur les Alpes & aux lieux montagneux, & fleurit au mois de Mai. Son fruit passe pour appaiser la toux & pour faciliter l'expectoration.

13. *Mespilus, folio subrotundo, fructu rubro*, T. 642. *Cotoneaster, folio rotundo, non serrato*, C. B. P. 452. *Cotoneaster*, J. B. 1. 73. *Chamæmespilus Gesneri.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 257.

On donne encore le nom de *mespilus* à plusieurs sortes de *cratægus.* Voyez ce mot.

MESQUITE, est un arbre de l'Amérique, grand & gros comme un chêne, mais la feuille en est beaucoup plus petite, & sa couleur d'un verd moins chargé. Il produit une gousse semblable à celle de nos haricots, dans laquelle on trouve trois ou quatre grains plus petits que des féveroles, qu'on appelle *huitzase.*

On fait sécher ce fruit & l'on s'en sert pour la composition de l'encre, comme nous nous servons de la noix de galle, & pour engraisser les bestiaux. Quelquefois quand les Indiens manquent de blé, ils font du pain avec cette graine. Lemery, *des Drogues.*

MESSALINÆ DENTIFRICIUM, est un dentifri-

que dont on trouve la description dans Scribonius Largus.

MEST, *lait aigre*. Ruland.

MESUE, est le nom d'un Medecin Arabe. Voyez *la Préface*.

M E T

METABASIS, μετάβασις, de μεταβαίνω, passer d'un lieu dans un autre; est le passage, par exemple, d'un remede ou d'une méthode de guérir à une autre.

METABOLE, de μεταβάλλω, changer; changement de quelque nature qu'il soit.

METACARPIUS, *métacarpien*.

C'est un petit muscle très-charnu, placé obliquement entre le gros ligament transversal ou annulaire interne du carpe, & toute la face interne du quatrieme os du métacarpe.

Il est attaché par un petit tendon court à l'os pisiforme ou orbiculaire, & à la partie voisine du gros ligament du carpe. De-là ses fibres charnues vont plus ou moins obliquement gagner la face interne du quatrieme os du métacarpe, & s'y attachent le long de tout le bord externe de cet os; ce qui fait que ses fibres sont inégalement longues. Il s'étend jusqu'à l'articulation du quatrieme os du métacarpe avec la premiere phalange du petit doigt: mais il n'a aucun rapport avec ce doigt.

Ce muscle sert à tourner le quatrieme os du métacarpe vers le pouce, & à rendre par ce moyen la paume de la main plus concave. Ce quatrieme os entraîne dans son mouvement le troisieme, à cause de sa connexion avec lui, ce qui augmente de plus en plus la concavité d'un côté & la convexité de l'autre. Winslow.

METACARPUS ou METACARPION, *métacarpe*. C'est la partie de la main située entre le carpe & les doigts. Voyez *Brachium*.

METACERASMA, μετακέρασμα, le même que *cerasma*, suivant Galien.

METACHORESIS, μεταχώρησις, de μεταχωρέω, passer d'un endroit à un autre; est le transport d'une humeur morbifique d'une partie dans une autre, & par conséquent de la maladie qu'elle occasionne.

METACINEMA, μετακίνημα, dans Hippocrate, *Prad. Lib. II.* signifie le dérangement de la prunelle.

METACONDYLI, μετακόνδυλοι, les dernieres phalanges des doigts près des ongles.

METALLAGE, μεταλλαγὴ, de μετὰ, & ἀλλάσσω, changer; le même que *metabole*.

METALLUM, *métal*. Il n'y a proprement que six métaux, savoir, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le fer & le plomb. Mais les Philosophes en comptent un septieme, qui est le mercure, quoiqu'il n'ait rien de commun avec eux que la pésanteur & le lieu où il se forme.

Geoffroy définit le *métal* un corps minéral, dur, brillant, qui se fond à la chaleur du feu, qui se durcit par le froid, qui s'étend en long & en large sur l'enclume, & auquel le vif-argent s'unit facilement & intimement, ou comme l'on dit, avec lequel il s'amalgame. On divise les métaux en *imparfaits* ou moins estimables, & en *parfaits* ou nobles.

Ceux qui perdent beaucoup de leur poids dans l'examen que l'on en fait au feu, passent pour imparfaits; tels sont le plomb, l'étain, le fer & le cuivre. On les appelle *ignobles*, parce qu'ils sont de vil prix. On appelle parfaits ceux qui peuvent souffrir l'examen du feu sans aucun dommage, comme l'argent & l'or, que l'on appelle *nobles*; parce que les hommes les estiment fort & les recherchent avec beaucoup d'avidité.

Les Chymistes ont fait voir que les métaux ne sont que des substances bitumineuses, qui ont souffert une longue digestion; car en les dépouillant de leur soufre on les réduit en chaux & ensuite en verre. Cela se voit aisément dans les métaux imparfaits. Car si on les expose long-tems à la chaleur du feu, surtout au foyer d'un miroir ardent, leur principe sulphureux s'exhale, & il ne reste qu'une chaux ou des cendres qui se convertissent sur le champ en verre lorsqu'on les pousse par un feu violent. Pour réduire ce verre en *métal*, il ne faut que lui rendre son soufre.

Tinctura Metallorum, Teinture des métaux.

Ce remede est fort fameux en Hollande, en Allemagne & dans plusieurs endroits du Nort; & quelques-uns en gardent la composition fort secrete, quoiqu'elle ait été rendue publique dans un Livre imprimé à Leyde sous le titre de *Chymia Rationalis*.

Cette teinture est faite avec l'étain & le cuivre, auxquels quelques Chymistes ajoutent de l'or & le double de leur poids de régule d'antimoine, fondus ensemble. Il résulte de ce mélange une masse métallique, à laquelle on donne le nom d'*electrum minerale*. On pulvérise cette masse, & on la réduit avec le nitre & le charbon en poudre, au moyen d'une longue détonation, à une espece de scorie dont la couleur tire sur le verd pâle. On la pulvérise une seconde fois tandis qu'elle est chaude, & on la met en digestion dans une certaine quantité d'esprit de vin ou de genievre, auquel elle donne une très-belle couleur rouge. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Année* 1700.

Ce remede est estimé propre pour lever les obstructions.

METALLURGIA, *métallurgie*; partie de la Chymie qui traite des métaux, & qui enseigne à les préparer & les dépurer. Ce mot signifie aussi quelquefois l'art qui enseigne à les tirer de leurs mines.

METALLUS. Van-Helmont se sert de ce mot dans le même sens que *metallum*.

METAPEDIUM, μεταπέδιον, le même que *metatarsus*.

METAPHRENON, μετάφρενον, *le dos*; c'est proprement la partie du corps qui est entre les épaules.

METAPOROPOEIA ou METAPOROPOIESIS, μεταποροποιΐα, ou μεταποροποίησις, de μετὰ, particule qui signifie un changement, πορὸς, passage, & ποιέω, faire; signe d'un changement dans les pores du corps. Voyez *Metasyncrisis*.

METAPTOSIS, μετάπτωσις, de μεταπίπτω, changer en pis ou en mieux; *Métaptose*, changement d'une maladie en une autre, soit par ce qu'on appelle *diadoche* ou *diadexis*, lorsque le changement se fait en mieux & par le transport de la matiere morbifique d'une partie noble dans une autre qui l'est moins; ou par *metastase*, quand le changement se fait en pis, & que la matiere morbifique passe dans une partie plus noble que celle où elle étoit auparavant. Castelli.

METASTASIS, μετάστασις, de μεθίστημι, transporter; *métastase*. C'est le transport & l'établissement de quelque humeur ou maladie dans quelqu'autre partie que celle qui lui servoit de foyer. On entend quelquefois par le mot *metastase* un changement d'une maladie, lequel est suivi d'une solution, comme dans l'*Aph. 7. Lib. V.* où il est dit, τὰ ἐπιληπτικὰ ὁκόσοισι πρὸ τῆς ἥβης γίνεται μετάστασιν ἔχει, &c. « Toutes les fois que « les maladies épileptiques surviennent avant l'âge de « puberté, elles souffrent une *métastase*: mais quand « elles attaquent une personne qui a passé vingt-cinq « ans, elles l'accompagnent ordinairement au tom« beau. » Galien commentant ce passage, dit, κυρίως, &c. « La *métastase* est à proprement parler un trans« port d'une maladie d'une partie dans une autre: « mais on se sert mal-à-propos de ce nom pour signifier « une solution. Il est évident qu'Hippocrate l'emploie « dans ce dernier sens; car l'épilepsie s'appaise non« seulement par le transport des humeurs qui la cau« soient dans quelqu'autre partie; mais elle se guérit « encore parfaitement par ce moyen. »

METASYNCRISIS, μετασύγκρισις, de μετὰ, préposition qui signifie un changement, & συγκρίνω, amasser ou mêler ensemble, dans le sens que Thessalus l'em-

ploie, est un changement qu'il prétendoit faire dans tout le corps, ou seulement dans quelqu'une de ses parties. Galien rend le mot *metasyncrisis* par *metaporopoiesis*, qui marque un changement dans les pores. Pour mieux entendre la force & la signification de ces deux mots, il faut se souvenir du sentiment d'Asclépiade touchant les corps des animaux, qu'il prétendoit avoir été formés, aussi-bien que tout ce qui existe dans l'Univers, par le concours des atomes; & de-là vient qu'il appelloit tous les corps συγκρίματα, *syncrimata*, ou συγκρίσεις, *syncriseis*, confusions ou plutôt assemblages, parce qu'il les regardoit comme l'effet de l'assemblage & du mélange des atomes. Ce même Auteur pour mieux exprimer ce qui arrive aux corps se sert aussi des verbes συγκρίνεσθαι, *syncrinesthai*, & διακρίνεσθαι, *diacrinesthai*, se *mêler* & se *séparer*, dont le premier signifie ce qui arrive aux atomes lorsqu'ils s'unissent pour former les corps, & le second leur dissolution. Il manquoit un troisieme terme qui exprimât le changement qui se fait, lorsque ces mêmes corps après s'être désunis retournent dans leur premier état; & ce mot est μετασυγκρίνεσθαι, *metasyncrinesthai*. Cœlius Aurelianus, qui étoit lui-même méthodique, rend ce mot par *recorporare*, & μετασύγκρισις, qui en est formé par *recorporatio*. J'ignore au reste, si Asclépiade qui avoit employé les mots συγκρίνεσθαι & διακρίνεσθαι, s'est aussi servi de μετασυγκρίνεσθαι; mais Cassius qui étoit un de ses disciples, s'en est servi; ensorte qu'il paroît du moins que Thessalus, qui est venu long-tems après Cassius, n'en est point l'inventeur. Quoiqu'il en soit, Galien *de S. F. Lib. V. c.* 25. remarque avec raison que Thessalus ne se tenoit point dans les bornes de la méthode quand il se servoit de ce mot, puisqu'il est impossible d'entendre sa signification sans supposer comme une chose connue l'existence & l'assemblage de ces petits corps. Or cette connoissance étoit au-delà de ce que les méthodiques faisoient profession de savoir, car ils ne vouloient point qu'on pénétrât dans des causes qui étoient encore moins cachées que ces principes d'Asclépiade.

Le fameux *Cycle Métasyncritique* des Méthodiques est un cours continué de remedes dans la vue de rétablir les particules dont le corps est composé dans l'état qui est nécessaire pour la conservation de la santé.

METATARSIUS, *métatarsien*; c'est une masse charnue située sous la plante du pié. Elle est attachée d'une part à la partie antérieure de la grande tubérosité du calcaneum; de-là elle se porte en devant, & se termine par une espece de tendon court, qui s'attache à la tubérosité & à la partie postérieure de la face inférieure du cinquieme os du métatarse.

Le *métatarsien* sert à mouvoir le cinquieme ou dernier os du métatarse à peu près de la même maniere que le métacarpien meut le quatrieme ou dernier os du métacarpe. Ce mouvement entraîne aussi le quatrieme os, & fait rétrécir la plante du pié, & en rend la largeur plus voutée; pourvu que le pié soit dans sa souplesse naturelle, & qu'il ne soit pas gêné par la chaussure, ni devenu inflexible par indisposition, par habitude, par contrainte ou par vieillesse. WINSLOW.

METATARSUS, *métatarse*, de μετὰ, après & ταρσος, *tarse*; c'est un assemblage de plusieurs petits os articulés par une de leurs extrémités avec le tarse, & de l'autre avec la premiere phalange des orteils.

METATHESIS, transport ou changement de place. On se sert de ce mot en parlant des causes morbifiques, que l'on transporte dans des lieux où elles ne peuvent pas causer beaucoup de dommage, quand on ne peut point les évacuer. La *métathese* d'une cataracte consiste dans l'opération par laquelle on l'abat, pour qu'elle ne puisse plus intercepter les rayons de lumiere.

METAXA, μέταξα, *soie*.

METEL, espece de noix vomique un peu plus grosse que l'ordinaire. RAY, *Hist. Plant.*

METEOROS, μετέωρος, de μετὰ, & αἴρω, *élever*; *élevé*, *suspendu*, *exalté*, *droit*, *enflé*. C'est ainsi que Galien, *Com. ad Aph.* 7. *Lib. VI.* traduit μετέωρα ἀλγήματα, par douleurs sublimes. Il entend par-là des douleurs, qui se font sentir au-dessus du péritoine, ou qui affectent les parties externes & superficielles du corps. Elles sont opposées à celles qui sont profondément situées & qu'on appelle τὰ μὴ μετέωρα, basses, profondes & situées sous le péritoine. Galien traduit τὰ ὑποχόνδρια μετέωρα, *Aph.* 67. *Lib. V.* par τὰ ἐκπεφυσημένα φυσώδη καὶ τεταμένα (*hypocondres*) tuméfiés & distendus par des vents. Ils sont quelquefois appellés τὰ ἐπηρμένα, élevés, enflés & enflammés, 1. *Epid. Ægr.* 8. De-là vient qu'on se sert du mot μετεωρισμὸς pour signifier une tumeur extremement élevée, & que μετεωρίζεσθαι, *V. Epid.* & *Coac.* est employé dans le même sens. Mais μετεωρισμὸς, *Progn.* & *Coac.* 494. se dit d'un malade qui se leve pour s'asseoir, & c'est un bon signe lorsqu'il le fait d'une maniere libre & aisée. De même μετέωρα πνεύματα καὶ ῥεύματα, *Lib. de R. V. I. A.* sont des esprits & des humeurs qui demeurent exaltées & suspendues sans avoir un cours déterminé, mais qui sont disposées à un flux ou à une évacuation. Μετέωρον πνεῦμα, signifie aussi une respiration haute & droite qui se fait lorsqu'on se tient debout & en haussant la poitrine. Il est dit, *Lib. de Salub. Diæta*, que l'on doit évacuer en été par la purgation, les humeurs qui sont dans un état d'élévation, d'effervescence ou de fermentation, τὰ μετεωριζομένα κάτω ὑπαγεῖν. Cette élévation des humeurs paroît être ce que les Chymistes appellent *exaltation*. Nous lisons sur le même sujet dans le Traité de l'*Ancienne Medecine*, ὅσον δ' ἂν χρόνον ταῦτα μετέωρα ῇ καὶ ἄπεπτα, καὶ ἄκρητα, « tant que ces humeurs « sont exaltées, crues & sans aucun mélange, il n'y a « point de remede qui puisse calmer la fievre ni ap« paiser les douleurs; » & on ne peut le faire, ajoute-t-il un peu plus bas, qu'après qu'on les a évacuées, calmées ou contraintes de se mêler avec les autres humeurs, πρὶν ἀποκαθαρθῇ τε, καὶ κατασορεσθῇ, καὶ μιχθῇ τοῖσιν ἄλλοισι.

METHEMERINOS, μεθημερινὸς, épithete de la fievre quotidienne.

METHODICA SECTA, *la Secte Méthodique*. Voyez la *Préface*.

METHONICA, *lis superbe*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est charnue, semblable à une équerre de Charpentier & très-venimeuse. Ses tiges sont sarmenteuses, ses feuilles alternes, faites comme celles du lis & terminées par des mains. Sa fleur est nue, composée de six pétales ondés d'une façon très-réguliere & réfléchis entierement en arriere. Elle est munie de six étamines, & porte dans son centre l'ovaire qui se change en un fruit de figure ovale, & divisé en trois loges remplies de petites semences arondies.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est

Methonica, *Malabarorum*, H. L. 688. *Methonica*. Ac. R. Sc. 1706. T. VII. fig. 5. *Nienghala Zeylanensium*, Musæi Zeyl. *Lilium zeylanicum superbum*. Vulgo & H.A. I. 69. Plukn. 116. 3. *Mendoni*, Raiz. d'Empose Lusitan. BOERHAAVE; *Index alt. Plant.* Vol. II. p. 234.

On la plante en gousse, & on la cultive à cause de sa beauté: mais elle ne possede aucune vertu médicinale.

METL, nom de plusieurs especes d'aloès de l'Amérique. RAY, *Hist. Plant.*

METOPION, μετώπιον, nom d'un onguent que Dioscoride décrit, *Lib. I. cap.* 71. Il est ainsi nommé parce que la plante qui produit le *galbanum*, un des principaux ingrédiens de cet onguent, étoit appellée *métopion* par les Egyptiens.

METOPON, μέτωπον, *le front.*

METRA, μήτρα, l'*utérus* ou la *matrice.*

METRENCHYTA, μητρέγχυτα, de μήτρα, l'utérus, & ἐγχύω, injecter, ou verser dedans; injections pour l'utérus.

METRENCHYTES, μητρεγχυτης, mot dérivé de même que le précédent.

METRETES, μητρητὴς, mesure Attique, qui contient un peu plus de trente-six chopines. Voyez *Mensura.*

METROCELIDES, de μήτηρ, mere, & κηλὶς, tache, ou marque; tache ou marque imprimée sur le corps de l'enfant par l'imagination de sa mere. Castelli, d'après *Theophilus Bierlingius.*

METROPROPTOSIS, μητροπρόπτωσις, de μήτρα, l'utérus, & προπίπτω, tomber; descente ou chute de matrice, *prolapsus uteri.* Dans l'ancien Dispensaire du Collége de Londres, on trouve une emplâtre sous le titre de *emplastrum* μητραπροπτωτικὸν.

M E V

MEVIUM, nom de la vérole. Fallope.

MEUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace, ses feuilles sont presque aussi menues que des cheveux, & plus fines que celles du fenouil. Ses semences sont longues, plus grosses & plus larges, que celles du fenouil.

Boerhaave n'en compte qu'une espece.

Meum, Ger. 895. Emac. 1052. Raii Hist. 1. 432. Synop. 3. 207. Boerh. Ind. A. 49. *Meum & Meum athamanticum*, Offic. *Meum vulgatius.* Park. Theat. 888. *Meum foliis anethi.* C. B. P. 148. Tourn. Inst. 312. *Meum vulgare seu radix ursina.* J. B. 3. 2.

Sa racine est environ de la grosseur du doigt, couverte de longs filamens, & pénetre fort avant dans la terre. Elle se divise en plusieurs branches, & est d'une odeur aromatique. Ses feuilles sont peu larges, mais divisées en plusieurs segmens aussi déliés que des cheveux, d'un verd sale & foncé. Ses tiges sont hautes d'un pié ou plus, peu branchues, couvertes d'un petit nombre de feuilles, & portent à leurs extrémités de petites fleurs blanches à cinq pétales disposées en ombelles. Sa semence est plus longue & plus large que celle du fenouil, cannelée sur le dos & disposée par paires. Cette plante croît dans quelques endroits du Nord de l'Angleterre, & fleurit au mois de Juin. Sa racine est seule d'usage.

Elle est chaude & seche, carminative & bonne pour la colique & les tranchées. Elle est encore alexipharmaque, propre pour les maladies pestilentielles; on l'emploie dans la thériaque & le mithridate. On s'en sert contre le calcul, la rétention d'urine, & dans les maladies utérines. Miller, *Bot. Off.*

Elle chasse les vents, & on l'emploie principalement pour les enflures & les éructations de l'estomac, pour exciter l'urine & les regles, pour les catarrhes, & pour évacuer la matiere tartareuse des poumons. De-là vient qu'on la fait entrer dans plusieurs compositions. Sa racine, de même que celle de la mente est remplie d'une espece d'humidité excrémentitielle, qui monte à la tête & occasionne des douleurs dans cette partie: c'est pourquoi ceux qui ont fait vœu de chasteté, ou qui ont des raisons pour s'abstenir des plaisirs charnels, ne doivent point en faire un trop grand usage, car elle excite des desirs amoureux par la même influence qui fait qu'elle affecte la tête. Hoffman.

Le nom de *meum* vient du Grec μεῖον, *mion, moins*, à cause de l'extreme finesse de ses feuilles. Sa semence, ses feuilles & sa racine sont d'usage. Sa semence, a les mêmes vertus que celle du fenouil, mais elle est plus balsamique. On la recommande pour l'asthme causé par une matiere gluante & limoneuse, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation. On assure qu'il n'y a point de plante qui excite plus la semence que le *meum.* Il corrige la puanteur de l'haleine quand on en mâche le matin à jeun, il fortifie les gencives, & remédie aux maladies de l'estomac. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui suit:

Mutellina. Offic. *Mutellina, Meum umbello purpurascente*, Mont. Ind. 48. *Mutellina*, J. B. 3. 66. Raii Hist. 1. 453. *Meum Alpinum Germanicum, illis Mutellina dictum.* Park. Theat. 889. *Phellandryum Alpinum, umbella purpurascente.* Tourn. Inst. 307.

Elle croît aux lieux montagneux, & elle est d'usage. Monti lui attribue les mêmes vertus qu'au *Meum* ordinaire.

Meum Spurium, nom du *seseli, perenne, folio glauco breviori.*

M E Z

MEZEREON, nom de la *thymelæa, lauri folio, deciduo, flore purpureo, sive laureola fæmina.*

M I A

MIASMA, μίασμα, *contagion, venin.*

M I C

MICHA ou MICHACH, *Cuivre.* Ruland.

MICHAELIS ANGELI ANTIDOTUS, *Antidote de saint Michel l'Archange*; nom d'un antidote dont Myrepse donne la description, *cap.* 294. 295.

MICLETA ANTIDOTUS, antidote prescrit par N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 200.

MICROCOSMETOR; être imaginaire, que Dolæus prétend résider dans le cerveau, & gouverner les facultés animales.

MICROCOSMOS, μικρόκοσμος, de μικρὸς, petit, & κόσμος, monde; *le microcosme* ou *le petit-monde*; c'est-à-dire l'homme, que l'on appelle ainsi, parce qu'il est l'abrégé de tout ce qu'il y a de plus admirable dans le grand monde, ou *macrocosme.*

MICROLEUCONYMPHÆA.

Voici ses caracteres:

Son calyce est composé de deux feuilles, sa fleur de trois, & munie de neuf étamines: le fruit est divisé en trois loges, muni de trois tuyaux: les capsules sont quelquefois partagées en deux: ses autres parties sont plus petites que celles du nénuphar.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante.

Microleuconymphæa, quæ nymphæa, alba minima, C. B. P. 193. Raii Hist. 2. 1320. Boerh. Ind. A. 282. *Morsus ranæ*, Offic. Ger. Emac. 818. *Nymphæa alba minima, sive morsus ranæ*, Park. Theat. 1253. *Nymphæa minor, sive morsus ranæ*, J. B. 3. 773. *Stratiotes foliis asari, semine rotundo*, Raii Synop. 3. 290.

Elle croît dans les eaux croupissantes, & fleurit au mois de Juillet. Elle est d'usage, & possede les mêmes vertus que la *Leuconymphæa.*

MICRONYMPHÆA.

Voici ses caracteres :

Elle est beancoup plus petite que le nénuphar. Son calyce & sa fleur sont à cinq pétales.

Boerbaave en compte une espece.
Micronymphæa, quæ nymphea, lutæa, minor, parvo flore, C. B. P. 194. *Nymphæa minor, lutea*, J. B. 3. 772. *Nymphæa, lutea, minor, Septentrionalium*; Lob. Ic. 595. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 282.

Elle croît dans les fossés, & possede les mêmes vertus que le nénuphar. BOERHAAVE.

MICROSPHYCTOS, μικρόσφυκτος ; personne dont le pouls est extremement foible.
MICTIO ou MICTUS, *excrétion d'urine.*

MID

MIDYON ; espece de chêne dont parle Theophraste. N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 156. parle du *midyon* comme d'un ingrédient qui entre dans un antidote dont il donne la description. Fuchsius, son Commentateur, croit qu'il a voulu parler du misy.

MIE

MIENCAPHETITES ; nom d'un antidote décrit par N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 393.

MIF

MIFRES, *Asphalte*. RULAND.

MIG

MIGAMBE, nom d'une plante, qui croît à Angola en Afrique & au Bresil, & à laquelle on n'attribue aucune vertu médicinale.
MIGRANA ; le même qu'*Hemicrania.*

MIL

MILAX ; le même que *Smilax.*
MILESIUS ; épithete de la laine la plus fine.

MILIARIS FEBRIS, *fievre miliaire.*

La *fievre miliaire* est ainsi appellée des pustules ou vésicules qui s'élevent principalement sur les parties supérieures du corps, & qui ressemblent en quelque sorte à des grains de millet. J'aime mieux l'appeller *fievre vésiculaire*, à cause que les pustules sont des vésicules d'abord remplies d'une sérosité limpide, qui devient ensuite blanchâtre & presque de couleur de perle.

Quelques-uns prétendent que les fievres pestilentielles & pétéchiales sont les seules qui doivent être mises au rang des malignes : mais il y en a quelques autres d'une espece toute différente, qui méritent, suivant moi, d'être de ce nombre.

Telles sont toutes les *fievres miliaires* qui se communiquent par l'attouchement, par des écoulemens, ou par telle autre maniere contagieuse que ce soit, comme aussi celles qui sont accompagnées dès le commencement d'une douleur violente & fixe dans quelque partie du corps, comme la tête, les intestins, la région des reins, ou les articulations.

On peut y joindre les *fievres miliaires* dans lesquelles le malade est affligé ou de la colique, de la gravelle, de la goute, d'un rhumatisme ; ou de tranchées, comme maladies primitives, lorsqu'en même-tems les symptomes d'une pareille *fievre miliaire* ne cedent point aux remedes qui guérissent ordinairement ces maladies.

Je mets encore au nombre des fievres malignes ; celles dans lesquelles les esprits animaux sont tout d'un coup abbatus & opprimés, de même que celles dans lesquelles les symptomes dont nous avons parlé ci-dessus, n'ont aucune cause manifeste, & paroissent dépendre d'une espece de venin caché, à qui les Anciens ont donné le nom de *qualité occulte*, & que les Modernes appellent *vapeurs*.

On peut encore y joindre les fievres, dans lesquelles, par une cause semblable à celle dont on vient de parler, le malade meurt subitement dans le tems qu'on avoit conçu les meilleures espérances de sa guérison. Au reste, tous ces symptomes découvrent un degré proportionné de malignité ; & je les ai observés dans une *fievre miliaire* qui regne dans les Indes, avec une malignité égale à celle des fievres pétéchiales.

La *fievre miliaire* est de deux especes, simple & composée. Elle est simple quand il ne paroît sur le corps que des pustules miliaires : mais elle est composée quand ces pustules sont entremêlées d'autres pustules papillaires rouges que les Anglois appellent *rash* quand elles paroissent seules.

Il faut encore observer que les pustules miliaires sont quelquefois mêlées avec celles de la petite vérole ; & que les premieres se dessechent à mesure que les dernieres grossissent, au lieu que les pustules miliaires subsistent après que celles de l'espece papillaire sont desséchées.

Pour rendre l'histoire que j'ai dessein de donner de la *fievre miliaire* aussi distincte & aussi exacte qu'il est possible, je vais rapporter les signes qui la précedent, qui l'accompagnent & qui la suivent.

Cette maladie est précédée d'une foiblesse de constitution ou naturelle, ou venant à la suite des évacuations excessives, ou de l'usage d'une trop petite quantité d'alimens, de l'état séreux du sang, d'un esprit foible & sujet à être troublé par les impressions extérieures comme dans les femmes & les hommes effeminés, de soucis ou d'une sombre mélancolie, d'une obstruction ou d'un ulcere accompagné de douleur dans quelque partie du corps ; & c'est ce qui fait que ceux qui ont été long-tems affligés de la colique, de la goute, du calcul ou d'un ulcere dans les reins sont plus sujets que les autres à la *fievre miliaire.* Cette maladie est précédée dans les femmes d'une chaleur interne, avec soif ou sans soif, surtout vers le tems qu'elles doivent être en travail. Cette circonstance est cause que leurs douleurs sont moins violentes qu'à l'ordinaire ; leurs esprits sont abattus sans aucune cause évidente, & leurs poitrines si oppressées qu'elles sont obligées de pousser de profonds soupirs, & comme dans les autres fievres, les parties extérieures de leurs corps sont presque toujours froides.

La *fievre miliaire* est souvent accompagnée d'une douleur pareille à celle que ressent une femme qui est en travail, ou qui a l'apparence d'une colique, d'une gravelle, d'une pleurésie ou d'un rhumatisme. La poitrine est oppressée & les esprits sont abatus. La douleur dont nous avons parlé ci-dessus cesse au bout de deux ou trois jours, & le froid & la chaleur se succedent tour à tour : mais cette chaleur est plus douce & plus naturelle que celle qui accompagne une fievre continue ordinaire ; la paume de la main est extremement chaude ; mais la chaleur de sa partie convexe est moins considérable ; le pouls est fréquent, mais foible ; les esprits sont souvent très-abattus, & la poitrine paroît surchargée d'un poids considérable qui oblige à pousser de profonds soupirs.

Un des symptomes les plus inséparables de cette maladie c'est un sommeil très-interrompu ; le malade passe souvent plusieurs jours & plusieurs nuits sans dormir, mais cependant sans délire & sans mal de tête. C'est ce dont j'ai vu, dit M. David Hamilton, un exemple remarquable dans une femme de distinction dont M. Fran-

çois Bernard prenoit soin, laquelle pendant un mois que dura cette fievre fut affligée d'une insomnie qui n'étoit accompagnée d'aucun délire, ni d'aucun mal de tête. La langue est quelquefois couverte d'une croûte blanche, & quelquefois aussi elle ne differe en rien de celle d'une personne qui est en santé. L'urine est tantôt pâle comme de l'eau, & tantôt elle conserve sa couleur naturelle, ce qui est cause que l'on confond souvent cette maladie avec les vapeurs. Ceux qui sont attaqués de la *fievre miliaire* ressentent quelquefois une douleur d'estomac, surtout après avoir dormi. Ils sont aussi quelquefois attaqués d'une diarrhée, soit par leur faute ou par celle du Medecin, lors, par exemple, qu'il leur prescrit des remedes échauffans dont on use dans les paroxysmes hystériques, sans diaphorétiques; d'où il arrive que la matiere morbifique que la nature auroit chassée par la transpiration insensible, est jettée par une fermentation violente & rapide sur les intestins. Le malade est quelquefois constipé, quelquefois aussi il est attaqué d'une diarrhée extraordinaire accompagnée d'une douleur d'estomac & d'intestins. La langue & les intestins sont quelquefois saisies d'un tremblement, & le malade parle d'une voix tremblante. Ceux qui sont affligés d'une *fievre miliaire* sont souvent attaqués de convulsions, du délire & d'une difficulté de respirer. Les exacerbations de ces symptomes reviennent de même que les paroxysmes des fievres intermittentes. Une oppression de poitrine accompagnée de soupirs, un abattement extraordinaire des esprits sans aucune cause évidente, des insomnies & cette agitation tumultueuse des esprits communément appellée le cochemar, lorsque le malade se dispose à dormir, un pouls foible & fréquent accompagné de plusieurs autres symptomes, sont toujours les signes qui annoncent l'éruption des pustules miliaires; & tous ces symptomes continuent jusqu'à ce que ces pustules grossissent, après quoi ils cessent pour la plupart.

Ces pustules ne sont ordinairement visibles que sur la poitrine, sur le cou & dans les interstices des doigts; elles couvrent aussi quelquefois tout le corps, & après avoir augmenté insensiblement jusqu'à un certain point, elles disparoissent tout-à-fait, & laissent dans les endroits de l'épiderme où elles s'étoient formées, une certaine rudesse. Elles causent aussi quelquefois des demangeaisons, surtout dans la *fievre miliaire* composée, où elles sont entremêlées avec celles de l'espece papillaire rouge. Il faut encore observer que la bénignité des symptomes répond toujours à la simplicité de la fievre; & cette circonstance trompe non-seulement la vigilance du malade, mais encore celle des Medecins qui ont coutume de mépriser les précautions. Il arrive par ce moyen que la fievre devient plus dangereuse, ou qu'il survient une autre maladie, puisque pour avoir négligé d'abord les précautions nécessaires, cette fievre commence quelquefois par des symptomes violens, tels que les maux d'estomac, le dégout, la chaleur interne, l'oppression de poitrine, un abattement des esprits accompagné de soupirs, un retour irrégulier de la chaleur & du froid, des insomnies & autres accidens semblables.

Dans le déclin de cette maladie les parties supérieures des mains se crouvrent souvent d'une sueur froide.

Il n'est pas aisé de déterminer si les pustules miliaires ont un jour fixé pour paroître, puisque le commencement de cette maladie est extremement incertain, & qu'il n'y a pas beaucoup à compter sur ce que les Medecins en ont dit. Mais autant que j'ai pu le découvrir, elles commencent à paroître le dixieme ou le onzieme jour de la maladie, lorsque son cours est régulier; elles commencent à se sécher vers le dix-huitieme jour, ou lorsque la matiere morbifique est abondante, vers le vingtieme ou le vingt-unieme jour.

J'ai tâché de découvrir le tems de leur éruption dans les femmes que j'ai entendu se plaindre trois jours après avoir accouché, d'un frisson ou froid suivi d'une chaleur extraordinaire; car ayant vu paroître ces pustules sur leur poitrine & sur leur cou, j'ai jugé qu'elles avoient eu une *fievre miliaire* pendant un nombre considérable de jours; & ayant examiné soigneusement ce qui leur étoit arrivé depuis le commencement de la maladie, j'ai trouvé qu'avant que d'accoucher elles avoient été affligées ou d'une chaleur excessive, ou d'une douleur dans quelque partie, accompagnée d'une oppression violente de poitrine, de soupirs & de langueur; & comme elles croyoient que ces symptomes dépendoient de leur travail prochain, elles ne doutoient point de les voir cesser après qu'elles auroient été délivrées. Et quoique leurs douleurs aient été moins violentes qu'à l'ordinaire, elles n'ont pas laissé d'être suivies d'une oppression de poitrine accompagnée de soupirs & d'un abattement des esprits, que les Sages-femmes appellent vapeurs, d'un pouls foible & fréquent, ce qui annonce ordinairement l'éruption des pustules miliaires, qui dans les femmes en couche est hâtée par la sueur. Depuis la premiere chaleur interne ou douleur qui précede le travail jusqu'à l'éruption des pustules, il s'écoule pour l'ordinaire onze jours: mais l'ignorance de la malade & la maniere obscure dont elle rend compte de son état au Medecin, le déconcertent si fort dans son prognostic, qu'il ose à peine, quelque habile qu'il soit, fixer le jour de l'éruption.

La *fievre miliaire*, autant que j'ai pu l'observer, est suivie de l'enflure des cuisses, des jambes & des piés, qui n'est pas toujours accompagnée de douleur; d'une tumeur & d'un abscès aux mamelles, de la dépravation de la mémoire, d'un écoulement immodéré des vuidanges & de l'urine; d'une espece d'indisposition approchante de la passion hypocondriaque ou hystérique, & d'une chaleur interne accompagnée de foiblesse, de langueur, & de dégout. Il survient quelquefois l'un ou l'autre de ces accidens lorsque la fievre soit en conséquence de sa malignité ou d'un mauvais traitement, devient funeste au malade.

Passons maintenant aux causes internes de la *fievre miliaire*.

Cette maladie paroît dépendre en partie d'une sérosité excessive & d'une espece d'acrimonie acide qui se trouve dans le sang, & en partie de l'agitation extraordinaire du fluide nerveux. Cette conjecture paroît fondée non-seulement sur l'histoire que nous venons de donner de cette maladie, & sur les remedes dont on se sert pour la guérir, mais encore sur la dissection qu'on a faite de ceux qui en sont morts.

On peut découvrir l'acrimonie & l'acidité du sang par les sécrétions qui se font dans cette espece de fievre; car l'urine est plus pâle & plus approchante de celle d'une personne saine, & plus abondante que dans la fievre ardente, dans laquelle le sang & le fluide nerveux sont imprégnés de particules salino-sulphureuses. On trouve de même que l'usage de l'oxymel scillitique excite une évacuation copieuse d'urine pâle au commencement de l'hydropisie. La salive est aussi beaucoup plus abondante dans la *fievre miliaire* que dans la fievre ardente; dans la premiere la soif est ordinairement moins violente, & la langue couverte d'une humeur moins visqueuse que dans la derniere. De plus, la matiere des pustules miliaires, qui sont des vésicules remplies de sérosité, paroît être séparée par l'acide dont on a parlé ci-dessus, de même que la sécrétion de la sérosité du lait se fait au moyen d'un acide.

La vérité de cette théorie est confirmée par les qualités des remedes dont on se sert pour guérir cette maladie, qui sont de l'espece testacée, tels que les pierres d'écrevisses, & les autres substances capables d'absorber les acides.

Elle est aussi confirmée par les substances qui nuisent dans la même maladie; car le suc de limon & les autres substances d'un gout acide sont extremement nuisibles dans la *fievre miliaire*.

L'état séreux du sang se manifeste par la chaleur, qui est beaucoup plus douce dans cette maladie que dans la fievre ardente; & plus la *fievre miliaire* est simple plus cette chaleur est légere; car lorsque les pustules rouges sont entremêlées avec celles de l'espece miliaire, tous les symptomes rendent la maladie plus approchante de la fievre ardente que de la *fievre miliaire*; & quoique ceux qui ont une anasarque, dans laquelle le sang abonde en sérosité, soient quelquefois attaqués d'une *fievre miliaire*, ils ne le sont jamais de la fievre ardente.

L'état séreux du sang se manifeste encore par le tems auquel les pustules miliaires font leur éruption; car celles-ci, en conséquence de la sérosité du sang & de la douceur de la chaleur & du mouvement, ne sortent pas si-tôt que celles de l'espece papillaire & de la petite vérole, dans lesquelles le sang contient une plus grande quantité de parties sulphureuses; de même que l'eau commune est plus long-tems à bouillir que le vin ou l'eau-de-vie, bien que la chaleur soit égale. De-là vient encore que les esprits animaux sont plutôt agités dans cette maladie que les autres humeurs.

L'état séreux du sang dans cette maladie paroît encore par les remedes dont on se sert pour la guérir. Ils consistent dans une transpiration continuelle, & dans l'application successive des vésicatoires, qui diminuent la sérosité; & corrigent l'acidité du sang & du fluide nerveux. D'ailleurs, la nature guérit elle-même cette maladie, en chassant en quelque sorte la sérosité du sang par la génération & la production des pustules. Les liqueurs délayantes & aqueuses ne sont point aussi salutaires dans cette maladie que dans les fievres ardentes; & l'on doit donner au malade une grande quantité de bouillon de volaille. Au reste, tout ce qui empêche la diminution de la sérosité par la transpiration, est nuisible dans cette maladie. On peut mettre de ce nombre le froid extérieur & les remedes échauffans qui ne possedent point une qualité diaphorétique.

On découvre manifestement l'acidité & la sérosité du sang par les dissections de ceux qui meurent de la *fievre miliaire*; car le sang que l'on trouve dans quelques parties, est coagulé & noirâtre, de même que l'huile dans laquelle on a versé de l'esprit de vitriol: mais celui que l'on tire des vaisseaux, teint le linge d'une couleur pâle. Dans d'autres parties le sang est si séreux, que les vaisseaux qui le contiennent sont d'une couleur pâle, comme on peut en voir un exemple dans l'une des histoires suivantes; & j'en ai vu dernierement un tout-à-fait semblable dans un jeune homme d'environ vingt-un ans, qui mourut de cette fievre par la faute de ceux qui en prenoient soin. Comme je lui eus ouvert le bas ventre, la poitrine & le crane, je trouvai les vaisseaux de quelques parties remplis d'un sang noirâtre & caillé, qui teignit le linge d'une couleur pâle. On est convaincu par expérience, que le sang qui, au sortir des veines, est de couleur rougeâtre, à cause de la grande quantité de vin qu'on a bu, découvre pourtant sa sérosité par la couleur pâle dont il teint le linge. Dans d'autres parties de ce cadavre, le sang étoit séreux, raréfié & de couleur pâle.

Le cœur & le plexus coroïde, qui, à cause du grand nombre de vaisseaux sanguins dont ils sont parsemés, sont presque toujours rouges, étoient d'une couleur pâle; ce qui prouve que le sang étoit séreux & acide: & on ne doit point douter que le fluide nerveux qui provient du sang n'eût les mêmes qualités.

Rien ne prouve mieux que l'intempérie fébrile est d'abord excitée dans le fluide des nerfs, que les symptomes nerveux qui se manifestent, tels que la douleur, l'abbattement des esprits, l'insomnie & les autres symptomes dont on a parlé ci-dessus: mais on n'apperçoit en même-tems aucun symptome qui indique l'ardeur fébrile du sang, tels que sont une chaleur violente, un pouls fort, le mal de tête, la soif, la secheresse de la langue, & la rougeur de l'urine rendue en petite quantité.

Pour se convaincre encore mieux que l'intempérie fébrile commence dans le fluide nerveux, il ne faut que faire attention aux choses qui sont salutaires dans cette maladie, dont la principale est un esprit exempt du tumulte des passions. Il paroît donc que cette agitation fébrilè doit son origine au transport de la sérosité du sang dans le fluide nerveux, d'où elle affecte la masse du sang.

La plupart des Medecins croyent qu'une fievre aiguë continue, qui n'est point maligne, tire principalement son origine de l'obstruction des glandes cutanées & de la pléthore des vaisseaux sanguins qu'elle occasionne; & il est vraissemblable qu'il arrive la même chose au fluide nerveux dans la *fievre miliaire* simple; car comme l'obstruction occasionne la tension des nerfs, de même cette derniere cause la douleur qui précede tous les autres symptomes. Il est donc plus à propos de l'appaiser avec des remedes diaphorétiques qui diminuent la pléthore & l'obstruction des vaisseaux capillaires, qu'avec le laudanum, de même que les malades sont plus efficacement délivrés de leur douleur, qui est le principal symptome des maladies à éruption commençantes, par l'éruption des pustules pétéchiales & varioliques, que par l'usage du laudanum.

Le fluide nerveux venant à augmenter & à se mouvoir plus lentement par l'obstruction des nerfs capillaires, imprime un mouvement irrégulier sur les esprits animaux, & cause un frisson au malade.

Mais la chaleur succede au froid, parce que le fluide nerveux, après que l'obstruction est levée, se jette en plus grande quantité dans la masse du sang, & accélere par ce moyen sa circulation. Et dans ce cas, comme le sang contient une grande quantité de particules séreuses & acides qui retardent son mouvement, le pouls n'est point si grand que dans les autres fievres qui s'allument dans le sang lorsqu'il est imprégné de particules salines & sulphureuses.

Le chaud & le froid se succedent mutuellement, mais d'une façon irréguliere: cela est occasionné par la sérosité du sang, & le fluide nerveux qui s'en sépare, & qui sont aisément affectés par les remedes chauds, l'exercice, l'usage fréquent de la parole, ou par les passions. Aussi rien ne contribue plus efficacement à empêcher les retours irréguliers du chaud & du froid, que de se tenir au lit & en repos.

Les soupirs & l'oppression de poitrine naissent de la stagnation du fluide nerveux dans les vaisseaux capillaires de cette partie; car après l'éruption des pustules miliaires, les malades sont délivrés de cette oppression. Ce symptome ne provient en aucune maniere de la stagnation de la sérosité dans les vaisseaux extrêmement déliés de la trachée-artere; car si cela étoit, il en résulteroit un asthme, & l'on pourroit diminuer l'oppression avec des remedes pectoraux; au lieu que ces derniers, aussi bien que les substances qui empêchent l'éruption des pustules, sont préjudiciables dans ce cas.

Cette oppression est accompagnée d'un abattement d'esprits, à cause que le sang contenant beaucoup de sérosité, il se fait une sécrétion peu considérable d'esprits dans le fluide nerveux. Ce défaut vient encore de la sérosité mêlée avec le fluide nerveux, qui opprime les esprits animaux; car lorsque la sérosité vient à diminuer au moyen de la transpiration, les esprits animaux reprennent leur liberté, & le malade paroît prendre de nouvelles forces, de même qu'un Portefaix reprend peu-à-peu son haleine après avoir quitté son fardeau: mais cela n'arrive point dans l'abattement d'esprits qui vient d'une superpurgation. Il faut observer, que le pouls de ceux qui ont une *fievre miliaire*, tandis qu'ils sont affligés d'un abattement d'esprits, & après qu'ils en sont delivrés, ressemble exactement à celui des personnes qui ont été chargées d'un pesant fardeau, & qui rentrent peu-à-peu dans leur état naturel. Dans les cas où l'on a souffert des évacua-

tions trop copieuses, la foiblesse du pouls est proportionnée à l'abattement des esprits.

Le mouvement trop rapide des esprits animaux, prive ceux qui sont attaqués d'une *fievre miliaire* du sommeil, & les jette souvent dans le délire; & lorsqu'ils se disposent à dormir, ils se plaignent d'une certaine confusion des sens internes.

La cessation du mal de tête pendant tout le tems que le malade veille, dépend de la lenteur avec laquelle le sang se porte au cerveau; car quoiqu'il circule avec un peu plus de vitesse que dans ceux qui se portent bien, son mouvement ne laisse pas d'être plus foible & plus languissant que dans les autres fievres, soit intermittentes ou continues. C'est ce qui fait encore que la soif est moins forte dans la *fievre miliaire*, que dans la fievre ardente; l'urine est aussi plus pâle & plus approchante de celle des personnes qui sont en santé, & on la rend en plus grande quantité, à cause que l'acidité du sang produit une séparation de la sérosité. De-là vient encore que les personnes attaquées des *fievres miliaires* sont sujettes à des vomissemens fréquens.

La sérosité des esprits animaux empêche la contraction uniforme des muscles antagonistes, & occasionne des mouvemens convulsifs. Mais lorsqu'en conséquence d'une pareille sérosité la contraction des muscles n'est pas assez forte, il n'en résulte qu'un tremblement de la langue & des mains.

Lorsqu'au commencement de cette fievre le malade prend sa maladie pour des vapeurs, quitte le lit & use de remedes chauds, il ne fait qu'augmenter le mouvement du sang & des esprits; & la nature, au lieu de produire les pustules miliaires, procure à contre-tems la sécrétion de la matiere morbifique. Il résulte de-là divers symptomes; & la *fievre miliaire* paroît sous la forme de quelqu'autre maladie. Si elle affecte l'estomac, elle cause des nausées & des vomissemens; & des douleurs, & des diarrhées, quand elle attaque les intestins: mais on remédie plutôt à ces deux derniers accidens, par une sueur légere & continue, que par l'usage du laudanum ou des astringens; & si le malade peut avoir deux ou trois selles sans tranchées ou défaillance, je suis d'avis qu'on n'employe ni les opiats, ni les astringens; car il se trouve souvent dans le corps une quantité suffisante de matiere à évacuer par les selles & les pustules miliaires, de sorte qu'on n'a point à craindre que ces selles empêchent leur éruption. On éprouve suffisamment la vérité de ce que je viens de dire, dans les cas où il y a beaucoup de matiere à évacuer; dans la petite vérole, par exemple, où, ni les clysteres, ni la saignée n'empêchent l'éruption des pustules. On ne s'est même jamais apperçu qu'un écoulement modéré des regles pendant la petite vérole, ait été suivi d'aucun accident fâcheux.

La foiblesse du pouls est causée par la sérosité du sang & du fluide nerveux; d'où resulte le défaut des esprits animaux, & la foiblesse du mouvement systaltique du cœur.

Voici quels sont les prognostics dans la *fievre miliaire* :

Lorsque le malade a usé au commencement, d'un mauvais régime, & des remedes chauds, incapables d'exciter une sueur légere, la maladie est souvent dangereuse, quoiqu'elle soit d'abord accompagnée de symptomes fort doux; car, ou elle tue le malade, ou elle devient chronique. C'est ordinairement un bon signe, lorsque dès le commencement de cette fievre on sent de la douleur dans quelque partie du corps, & qu'il survient une chaleur qui n'est accompagnée d'aucune douleur; lorsqu'on sent des maux d'estomac, & que ces symptomes sont suivis d'une chaleur & d'un froid alternatifs qui reviennent par intervalles inégaux, de défaillances, d'une légere oppression de poitrine, accompagnée de soupirs & d'une respiration peu laborieuse, & que l'éruption des pustules se fait avec une transpiration douce & continue.

Lorsqu'on juge par les signes pathognomiques de cette fievre, comme sont l'oppression violente de poitrine, les soupirs, & l'abattement d'esprits, que le délire, les convulsions, ou l'apoplexie sont des symptomes concomitans, & qu'ils surviennent au commencement de la maladie, il est aisé de les dissiper avec des remedes convenables. Mais dans le cours & le déclin de la maladie, lorsque le malade est foible & que les pustules miliaires viennent à rentrer, soit à cause du froid, ou peut-être d'un mauvais traitement, la matiere morbifique se jette sur le cerveau & sur les nerfs, ce qui ne manque pas d'être suivi de la mort.

La suppression soudaine d'une diarrhée, soit qu'elle arrive naturellement, ou qu'elle soit causée par le mauvais usage des opiats & des astringens, occasionne une apoplexie, surtout lorsque le malade a de la disposition à cette maladie, soit en conséquence d'une plethore, ou de la mauvaise structure des parties.

Lorsque l'urine devient pâle, de jaune qu'elle étoit d'abord, le Medecin doit être sur ses gardes pour empecher le transport de la matiere morbifique.

La diarrhée est un symptome dangereux pour les femmes qui sont attaquées de cette fievre pendant leurs couches, à cause qu'elle empêche l'éruption des pustules & l'écoulement des vuidanges.

La difficulté de la respiration, la perte de la parole, le tremblement de la langue, & surtout une dyspnée convulsive, doivent être mis au rang des symptomes dangereux dont cette maladie est accompagnée.

La plupart des malades guérissent d'autant plus heureusement, qu'ils ont plus de disposition au sommeil.

Les personnes d'un naturel doux & tranquile, guérissent avec plus de facilité de la *fievre miliaire*, que ceux qui se laissent emporter à leurs passions.

Lorsque la nature & le Medecin prennent les mêmes mesures, & agissent comme de concert, les malades recouvrent leurs forces immédiatement après que les pustules sont desséchées, à moins que le superflu de la matiere morbifique ne forme un dépôt dans quelque partie du corps.

Les pustules miliaires qui surviennent dans la fievre scarlatine, après que la rougeur est passée, prognostiquent la guérison des malades.

Cure de la Fievre Miliaire simple.

Il paroît par la description que nous venons de donner de la *fievre miliaire simple*, que les indications nécessaires pour sa guérison, se réduisent à corriger l'acidité du sang & du fluide nerveux, à détruire leur sérosité excessive, à rétablir & à mettre les esprits animaux en liberté, puisqu'on prévient par ce moyen les symptomes les plus dangereux, & qu'on rétablit l'équilibre nécessaire entre le mouvement du sang & celui des esprits animaux. Après avoir pris ces mesures, on doit attendre un tems convenable pour l'éruption des pustules produites par une matiere bien disposée.

On corrigera l'acidité du sang & du fluide nerveux, qui donnent lieu aux coagulations du sang & aux sécrétions de la sérosité avec des remedes alcalis, surtout avec ceux de l'espece testacée, tels que les pierres d'écrevisses, les perles préparées, & autres semblables.

Rien n'est plus propre pour diminuer la sérosité du sang & du fluide nerveux, que les substances qui excitent une transpiration douce & continue, dont les plus considérables sont la poudre composée de pates d'écrevisses, la pierre de goa, & le bézoard oriental, dont l'usage réitéré corrige les mauvaises qualités du sang & du fluide nerveux, rend le pouls fort & plus prompt, & accélere par ce moyen l'éruption des pustules miliaires. En effet, si l'on n'étoit obligé d'avoir égard à la diaphorese, & qu'il ne fallût qu'exciter le sang & les esprits animaux, on pourroit donner au malade les cardiaques les plus chauds, tels que la serpentaire de virginie, le vin, & autres substances semblables: mais ces remedes conviennent rarement dans cette fievre

pour hâter l'éruption des pustules; car la sécrétion de la matiere morbifique ne peut bien se faire lorsque le sang est dans une fermentation violente. D'ailleurs, le délire, les mouvemens convulsifs, & les autres accidens de même nature, sont souvent produits par l'usage des remedes trop chauds; d'où il suit, que toutes les sécrétions, de quelque nature qu'elles soient, se font beaucoup mieux par des dégrés insensibles; & c'est ce qu'on obtient plus efficacement avec les substances testacées, qui non-seulement entretiennent une chaleur modérée, mais corrigent encore les qualités peccantes des fluides, & excitent la diaphorese.

Les vésicatoires sont encore extremement efficaces pour diminuer la sérosité & empêcher les coagulations, au moyen du sel volatil qu'ils contiennent; aussi n'y a-t'il point de remede plus propre pour appaiser l'agitation des esprits animaux, pour procurer le sommeil & pour ranimer les esprits; car les vésicatoires, loin d'empêcher l'éruption, diminuent en quelque sorte la matiere morbifique, & mettent par ce moyen la nature en état de chasser ce qui en reste dans le corps par les émonctoires convenables. On ne doit jamais appliquer les vésicatoires qu'un après l'autre, à moins que quelque symptome violent n'indique le contraire d'une pareille pratique. Il faut encore avoir soin d'appliquer un nouveau vésicatoire, dès que l'ulcere que le premier a fait est sec; car j'ai souvent observé, que tous les symptomes augmentent dès que les ulceres sont desséchés, & qu'ils s'appaisent dès qu'on a appliqué des nouveaux vésicatoires.

Quelques malades ayant été attaqués en 1697. d'une *fievre miliaire*, furent affligés non-seulement d'une douleur, mais encore d'une enflure de tête; mais ces symptomes diminuerent peu-à-peu par l'application successive des vésicatoires. Le mal de tête fut dissipé par les vésicatoires qu'on appliqua derriere les oreilles; celui des tempes & des yeux, par ceux qui furent appliqués entre les omoplates; & celui des joues, des levres, & de la gorge, par l'application de ces mêmes vésicatoires sur les bras, les cuisses, & les jambes. Il faut même observer qu'un ulcere n'étoit pas plutôt desséché, que la douleur & la tumeur augmentoient, & qu'elles ne s'appaisoient qu'après qu'on en avoit formé un autre par l'application d'un nouveau vésicatoire.

Quelques-uns de ceux qui eurent cette maladie en 1704. furent attaqués d'une douleur de gorge, pareille à celle qui accompagne l'esquinancie. Plusieurs de ceux en qui on remarqua ce symptome moururent subitement, mais tous les malades dont M. David Hamilton prit soin, recouvrerent la santé au moyen d'une diaphorese douce & continue.

On ne doit jamais employer les cathartiques dans la *fievre miliaire*, à moins qu'ils ne soient indiqués par quelque symptome violent; il y a cependant des cas où il convient d'évacuer les premieres voies au moyen d'un clystere émollient.

La saignée convient rarement, à moins qu'elle ne soit indiquée par quelque symptome violent, tel qu'une suffocation, par exemple, une pleurésie, ou quelqu'autre maladie semblable.

On doit se tenir en garde contre les passions dans la *fievre miliaire*, & éviter avec soin tout ce qui peut jetter les esprits animaux dans une agitation trop violente. Il convient au malade de demeurer au lit, car lorsqu'on suit un régime contraire au commencement de cette fievre, la matiere des pustules miliaires qui commençoit à se porter vers la surface du corps, se jette sur d'autres parties & produit des symptomes très-dangereux. Lorsqu'on emploie pour dissiper ces symptomes des remedes qui ne sont point propres à surmonter la principale maladie, ils causent la mort ou une maladie chronique, & l'éruption des pustules ne se fait plus. Ce qui fait que les femmes en couches guérissent pour l'ordinaire avec facilité de cette maladie, c'est que la chaleur du lit où elles se tiennent, leur procure une diaphorese continuelle, & qu'elles usent d'alimens délayans au lieu de remedes chauds; car on a souvent observé que les femmes, qui dans cet état, paroissoient le plus tranquilles & donnoient les meilleures espérances, tandis qu'elles étoient au lit; ne l'ont pas plutôt quitté qu'elles ont été attaquées de syncopes qui les ont mises à deux doigts de la mort, & quelques-unes mêmes sont mortes subitement. Il s'en est même trouvé qui ayant quitté trop-tôt le lit dans la croyance qu'elles n'étoient attaquées que d'affections hystériques, sont tombées dans un état pire que le premier.

Une nommée Mᵉ Shepherd qui demeuroit dans la rue S. Barthelemi nous fournit un exemple remarquable de ce que je viens de dire. Cette femme ayant été attaquée d'une oppression de poitrine, accompagnée de soupirs, d'une confusion des sens internes, & d'une palpitation de cœur, crut avoir des vapeurs; & comme tous ceux qui la virent la confirmoient dans ce sentiment, elle jugea à propos de quitter le lit: mais elle ne fût pas plutôt habillée qu'elle fut saisie d'un tremblement & de mouvemens convulsifs. On me fit appeller, dit M. Hamilton, & je jugeai par l'oppression de poitrine, les soupirs & les syncopes qu'elle étoit attaquée d'une *fievre milliaire*, dont elle ne pouvoit échaper qu'au moyen d'une diaphorese continuelle. Je lui ordonnai donc de demeurer au lit, de ne recevoir aucune visite; & après lui avoir fait appliquer un vésicatoire entre les omoplates, je lui fis donner toutes les six heures le bol suivant, avec quelque julep convenable.

Prenez *de poudre composée de pattes d'écrevisses*, & *de blanc de baleine*, } *de chaq. un scrupule*;
de safran, six grains;
de sirop de primevere, une quantité suffisante.

Melez & faites un bol.

Ces mesures produisirent un si bon effet que les convulsions cesserent entierement au bout de deux jours, les pustules parurent & grossirent insensiblement, & la sérosité qu'elles rendirent jusqu'au tems qu'elle se séchement fut plus épaisse & plus blanche qu'à l'ordinaire.

On a quelquefois observé que lorsque les femmes en couches viennent à être attaquées d'une *fievre miliaire*, & qu'elles quittent trop-tôt le lit, elles meurent subitement; ce qui vient sans doute de ce que le froid répercute la matiere des pustules miliaires & l'oblige à se jetter sur les nerfs. C'est ce qui fait, dit Hamilton, que lorsque je suis appellé chez une femme en travail, dans laquelle j'apperçois des signes pathognomiques d'une *fievre miliaire*, je la fais mettre au lit & la dispose à accoucher.

On a encore observé que certaines femmes en couches n'ont pas plutôt quitté le lit, qu'elles tombent dans des syncopes qui les font paroître mortes; c'est pourquoi elles doivent, dès qu'elles sentent une langueur & une oppression de poitrine, mépriser les conseils de leurs Gardes & se mettre au lit, pour se procurer une diaphorese douce & continuelle.

Cure des symptomes qui accompagnent la fievre miliaire.

On doit, suivant moi, dissiper tous les symptomes de la *fievre miliaire* pris ensemble, par les mêmes remedes, dont il seroit à propos d'user, si ces symptomes paroissoient séparément, à moins que quelque circonstance importante ne s'oppose à cette pratique.

On appaise plus efficacement le mal de tête & la douleur des autres parties, par une diaphorese continuelle, que par l'usage des opiats: aussi remarque-t-on dans les fievres pétéchiales & dans la petite vérole, que la douleur ne cesse que lorsque la matiere qui doit être évacuée, se jette sur la peau. Lors donc, dit M. Hamilton, que je suis appellé chez une femme en travail, ou chez telle autre personne attaquée de quelqu'autre

douleur, en qui je remarque un abatement d'esprits accompagné d'un pouls foible & fréquent, je rejette les narcotiques, & je tâche en agissant de concert avec la nature, de lui procurer une diaphorese. Lorsque la violence de la douleur indique l'usage des narcotiques, je les emploie avec les diaphorétiques; car sans cette précaution ils n'appaisent point la douleur, ou ils causent quelqu'autre maladie à sa place. La saignée devient nécessaire lorsque la douleur tient de la pleurésie, ou qu'elle indique une inflammation dans quelqu'autre partie.

Lorsque la chaleur & le froid se succedent alternativement, mais d'une maniere irréguliere, comme c'est l'ordinaire, il convient de procurer au malade une douce diaphorese, au moyen d'une poudre composée de pierres d'écrevisses, sans aucune substance échauffante. J'ai souvent éprouvé, dit M. Hamilton, l'efficacité de ce remede, malgré le mépris que quelques Medecins en font, & je n'en rapporterai qu'un exemple, que j'ai choisi parmi un grand nombre d'autres.

Une nommée Madame Bolton ressentit un jour, après avoir accouché, une douleur dans le bas-ventre, près le haut de la cuisse. Cette douleur s'étant quelque peu calmée, elle fut suivie d'un froid & d'une chaleur qui se succédoient alternativement, d'insomnies & d'une oppression de poitrine, accompagnée de soupirs & de langueur. L'éruption des pustules miliaires se fit quelques jours après, je lui rendis néantmoins la santé en lui donnant toutes les six heures une dose de poudre composée de pierres d'écrevisses pour entretenir la transpiration, en modérant tous les symptomes, en la nourrissant avec des alimens délayans & quelque peu de vin de Canarie, & en l'obligeant à rester au lit pendant quatorze jours, à compter depuis l'éruption des pustules; quoiqu'elle eût été attaquée avant que d'avoir accouché d'une chaleur hectique, d'une toux, & d'une difficulté de respirer qui sembloient la menacer d'une consomption. Il est donc évident qu'un grand nombre de ceux qui sont attaqués de la *fievre miliaire*, n'ont peine à recouvrer la santé, qu'à cause du peu de soin qu'on en prend au commencement, dans la croyance qu'ils ne sont qu'hystériques, ou de l'abus qu'on fait des remedes chauds qui chassent la matiere morbifique d'une maniere symptomatique, au lieu de la chasser d'une maniere critique. Une chose même qui mérite d'être remarquée, c'est qu'ayant négligé l'usage des remedes mentionnés ci-dessus, durant le cours de cette fievre, la diaphorese cessa & tous les symptomes augmenterent; au lieu que tout devint favorable à la malade dès que j'en eus réitéré l'usage.

On fait cesser les insomnies qui accompagnent la *fievre miliaire*, au moyen des véficatoires & du repos, en se garantissant du bruit, & en se tenant en garde contre les passions.

L'antimoine diaphorétique pris en substance est le meilleur remede qu'on puisse employer pour appaiser le délire; & quoique certains Medecins regardent ce remede comme une chaux dépouillée de vertu, je n'ai pas laissé de le prescrire souvent avec succès avec d'autres remedes, non-seulement dans les insomnies, mais encore dans le délire.

On fait encore cesser très-souvent les insomnies par une diaphorese douce & continuée qu'on excite avec la poudre composée de pattes d'écrevisses, ou avec l'esprit de corne de cerf, qu'on donne au malade dans une décoction préparée avec de la sauge, plutôt que dans une infusion de cette plante, parce que la premiere est plus forte, & par conséquent plus convenable dans cette fievre.

On ne doit employer les opiats dans cette fievre qu'après les véficatoires; & lorsque le malade est affligé d'une diarrhée, ou que l'éruption des pustules tarde trop à se faire, on ne peut rien employer de plus efficace que le diascordium ou la thériaque de Venise.

Rien n'est plus efficace pour appaiser les mouvemens convulsifs dont la *fievre miliaire* est accompagnée, que d'oindre toutes les articulations avec de l'essence d'ambre, dont on donnera souvent une vingtaine de gouttes au malade dans quelque liqueur convenable.

La diaphorese, l'usage de l'esprit de corne de cerf & l'application des véficatoires sont extremement salutaires dans l'oppression de poitrine, qui est accompagnée de soupirs, & surtout d'un asthme convulsif.

L'eau thériacale est ce qu'on peut employer de plus efficace dans les syncopes qui sont accompagnées d'une palpitation de cœur. On la donne seule, ou dans quelque véhicule convenable, avec quelques gouttes de sel volatil huileux & une quantité convenable de poudre de safran.

Dans les tremblemens qui accompagnent la *fievre miliaire*, il faut réparer les esprits animaux avec des remedes convenables, dont le safran est le plus efficace, aussi-bien qu'avec des liqueurs nourrissantes, telles que les bouillons de poulets & autres semblables.

J'emploie avec succès les ventouses avec scarification dans les convulsions universelles qui sont causées par le transport de la matiere morbifique sur les parties internes. Je donne ensuite aux malades des esprits volatils, & je leur fais injecter des lavemens qui sont extremement salutaires dans les convulsions, surtout dans celles des enfans.

Lorsque la *fievre miliaire* est accompagnée de nausées, & d'une chaleur de poitrine extraordinaire, c'est un signe que les aphthes ne tarderont pas à paroître. Mais on appaise ces symptomes en excitant la transpiration jusqu'à ce que la langue soit entierement couverte d'aphthes; & pour lors il y a cela de remarquable, que les aphthes augmentent à proportion que les pustules miliaires se dessechent; & que celles-ci grossissent à mesure que les aphthes de la langue disparoissent. Il arrive aussi quelquefois que les restes de la matiere morbifique qui avoit occasionné la fievre, après que les pustules sont desséchées, se détournent vers les aphthes, & servent à les nourrir & à les entretenir.

On prévient le vomissement en donnant au malade dix grains de sel d'absinthe avec un scrupule de poudre composée de pattes d'écrevisses, surtout lorsque la chaleur fébrile revient par intervalles, à moins que quelque symptome, tel que l'inflammation des amygdales, qui augmente par l'usage des sels lixiviels, ne s'oppose à cette pratique.

J'ai souvent éprouvé que l'usage des astringens augmente la diarrhée qui accompagne la *fievre miliaire*; ou s'il la supprime, qu'elle est suivie de quelqu'autre symptome plus terrible. C'est ce qui fait, dit M. Hamilton, que je prescris avec succès dans ce cas un véficatoire, afin que secondé de la diaphorese il puisse détourner la matiere séreuse des glandes des intestins. Je fais aussi prendre au malade un scrupule de perles préparées, seules ou mêlées avec quelque diaphorétique convenable, & j'en réitere l'usage pendant quelque-tems.

J'ai souvent éprouvé l'efficacité des véficatoires dans les diarrhées opiniâtres qui accompagnent la *fievre miliaire*. Je prenois soin d'une malade qui avoit été attaquée, après avoir accouché, d'une *fievre miliaire*, accompagnée d'une diarrhée si violente, qu'elle lui avoit causé une suppression des vuidanges. Je vins cependant à bout de la délivrer de sa maladie par la méthode suivante, quoiqu'elle eût duré pendant plusieurs jours.

Prenez *de blanc de baleine*,
de poudre composée de pattes d'écrevisses, } *de chaq. un scrupule*;
de safran, *cinq grains*;
de sirop de primevere, autant qu'il en faut pour faire un bol, que l'on prendra toutes les six heures, dans une cuillerée de julep ordinaire.

Je lui fis aussi appliquer un véficatoire entre les omoplates, au moyen duquel les pustules miliaires parurent, & la diarrhée diminua peu-à-peu.

Supposé qu'on soit obligé d'employer la thériaque, ou d'autres opiats dans la *fievre miliaire*, on ne doit le faire qu'après avoir mis en usage les vésicatoires qui previennent leurs mauvais effets : on peut encore les mêler avec des sudorifiques. Je suis convaincu que le laudanum pris en substance, supprime toutes les évacuations, ou supposé qu'il arrive le contraire, on ne doit point attribuer ce phénomene au laudanum, mais à quelque autre cause ; comme si après avoir pris du quinquina, ou du vin clairet, il survenoit une diarrhée, soit à cause de la grande quantité de matiere morbifique, de la foiblesse des intestins, ou d'une certaine antipathie, dont on ne peut rendre raison. C'est à-tort qu'on m'objecteroit que le laudanum excite quelquefois la sueur, & fait grossir les pustules varioliques, puisque ces circonstances ne dépendent point immédiatement de la nature du laudanum, mais de l'état & de la condition de la maladie. Car comme durant l'effervescence qui accompagne les fievres, le sang est dans un mouvement trop rapide, & la nature peu disposée à la fermentation, ce qui est cause que le malade rend une urine ténue, au lieu qu'après que l'effervescence a cessé, elle devient épaisse & trouble, & dépose un sédiment ; de même après que le laudanum a calmé le mouvement rapide du sang, que les nerfs ont été relâchés, & les pores ouverts, l'évacuation de la sueur dans les fievres, & du pus dans la petite vérole, se fait avec beaucoup plus de facilité. On ne doit donc juger de la nature d'un remede que par son effet immédiat, puisque le laudanum purge certains malades.

Ces sortes d'exemples sont fort fréquens, & si l'on vouloit y faire attention, on préviendroit plusieurs disputes qui s'élevent tous les jours parmi les Medecins.

De la fievre miliaire composée.

La *fievre miliaire* composée est celle dont les pustules sont entre-mêlées de boutons rouges, d'éruptions pétéchiales, de la petite verole ou de la rougeole.

Les symptomes de cette maladie sont à-peu-près les mêmes que ceux qui accompagnent cette espece de fievre qu'on appelle *Synoque*, avec cette différence que les malades sont plus abbatus & soupirent plus fréquemment dans la premiere que dans la seconde ; ils sont aussi plus sujets aux insomnies, & leur urine approche davantage de celle des personnes saines.

Les pustules miliaires non-seulement sont quelquefois entremêlées avec d'autres de couleur rougeâtre, mais elles subsistent encore après que ces dernieres sont entierement desséchées : mais dans la rougeole & dans la petite vérole, les pustules miliaires précedent ordinairement ces maladies, & les accompagnent au commencement.

Les symptomes qui accompagnent la *fievre miliaire* composée, semblent plutôt procéder de quelque maladie du sang, que du systeme nerveux, puisque le pouls est fort & fréquent, la chaleur excessive, la langue séche, & la soif immodérée ; au lieu que c'est tout le contraire dans la *fievre miliaire* simple. Mais le défaut d'esprits, & les soupirs produits par l'oppression de poitrine, sont des symptomes communs à toutes les deux.

Dans les cas où les pustules miliaires accompagnent la rougeole & la petite vérole, les remedes diaphorétiques chauds, sont plus sûrs que dans la petite vérole, qui paroît toute seule.

Le froid extérieur, de même qu'un régime froid sont extrement dangereux, & causent souvent une mort subite, lors même que la plupart des symptomes semblent promettre que la maladie aura une issue heureuse.

C'est ce qui fait que les narcotiques chauds, comme le diascordium & autres semblables, produisent de meilleurs effets que le diacod ou le laudanum, lorsque les pustules miliaires paroissent en même-tems que la petite vérole.

De quelques maladies qui succedent aux fievres miliaires.

Outre les symptomes de la *fievre miliaire* dont on a déja parlé, il y en a deux autres qui sont un peu plus fréquens, sçavoir l'enflure des parties inférieures du corps & la chaleur hectique.

Les piés, les jambes, les cuisses & les aînes s'enflent quelquefois considérablement, & cet accident est presque toujours annoncé par une douleur excessive. Cette enflure est produite par une congestion des restes de la matiere morbifique, en conséquence des mauvaises méthodes dont on s'est servi pour la cure de ces fievres.

On guérit cette espece de maladie en donnant tous les soirs aux malades des pilules cathartiques avec de l'opium ou avec quelque narcotique. Celui dont je me sers, dit M. David Hamilton, n'est autre chose que quelques grains de pilules de cynoglosse, & je choisis le cathartique suivant la nature des symptomes. Par exemple, lorsque l'appétit & la digestion languissent, je donne à mes malades demi-dragme de pilules stomachiques ; dans la suppression des vuidanges ou des regles, une dose convenable de pilules aloéphangines, ou de pilules fétides, auxquelles j'ajoute quelquefois quatre ou cinq grains de résine de jalap ; & dans d'autres occasions, je lui donne deux fois par jour un verre de décoction amere sans séné. Dans les cas où je suis obligé d'employer des cathartiques plus forts, je les prescris de deux jours l'un vers le soir, & je donne au malade aux jours intermédiaires quelque décoction stomachique. Cette méthode a rarement manqué de me réussir, quoique tous les autres remedes eussent été inutiles.

Lorsque l'enflure n'est point accompagnée de douleur, j'emploie les cathartiques sans opiats : mais lorsque la tumeur est un symptome concomitant de la *fievre miliaire*, je la dissipe par une diaphorese long-tems continuée.

L'esprit de cueillerée tant simple que cathartique, est d'une efficacité singuliere pour dissiper l'enflure qui accompagne la *fievre miliaire.* J'ai éprouvé la vertu du premier à l'occasion de M. Bellasis, dont le Roi me confia le soin. Ce Gentilhomme fut attaqué à l'âge de quatre-vingt ans d'une *fievre miliaire* violente, qu'on vint à bout de guérir : mais elle fut suivie d'une enflure qui s'étendoit depuis l'aîne jusqu'aux orteils, & qui après avoir résisté aux vésicatoires, céda à l'efficacité de l'esprit simple de cueillerée.

J'ai éprouvé la vertu des esprits simple & cathartique de cueillerée, préparés avec le jalap, à l'occasion de Madame Lane, qui fut affligée quelques années auparavant d'une *fievre miliaire*, dans le tems qu'elle étoit en couches. Cette femme ayant été attaquée d'une douleur violente & d'une enflure qui s'étendoit depuis l'aîne jusqu'aux orteils, on la mit entre les mains de deux Medecins celébres, qui ne purent réussir à la guérir. Je vins cependant à bout de sa guérison en lui donnant trois fois par jour pendant deux jours consécutifs, vingt ou trente gouttes d'esprit simple de cueillerée dans quelque véhicule convenable, & tous les trois jours, environ cent gouttes d'esprit cathartique de la même plante, & une dose convenable de pilules de Matthieu, à son coucher.

La chaleur hectique, la diminution de l'appétit & l'abattement des esprits vitaux, sont quelquefois les suites de la *fievre miliaire*, surtout lorsque les malades quittent trop-tôt le lit.

Voici la méthode qu'il convient d'employer dans ces sortes de cas :

On donnera au malade tous les matins pendant quelques jours, dix ou onze grains de sel d'absinthe dans un petit verre d'eau de Spa ; & si l'abattement des esprits est considérable, on lui fera boire par-dessus à différentes

reprises, deux chopines de la même eau. On peut au défaut de l'eau de Spa, lui donner ce sel d'absinthe dans une quantité convenable d'eau de Bath, & lui en faire boire deux pintes par-dessus, afin que le restant de l'acide, qui produit toujours des mauvais effets dans cette fievre, puisse s'évacuer avec l'eau & le sel d'absinthe.

Supposé que l'usage du sel d'absinthe soit suivi d'un mal de tête: je donne tous les trois ou quatre jours au malade, dans le tems qu'il va se coucher, quelque remede lénitif. On doit rejetter les substances salines & acides, & s'abstenir de tout exercice violent, soit de corps ou d'esprit; car j'ai connu plusieurs personnes qui ont essuyé une rechute pour avoir négligé ces précautions. L'espece de fievre intermittente qui suit quelquefois dans ces circonstances la *fievre miliaire*, n'exige pas toujours l'usage du quinquina; & dans ce cas il convient d'employer le lait d'ânesse avec les poudres testacées & surtout les perles, qui produisent ordinairement de très-bons effets. HAMILTON, *de febre miliari.*

MILIARIUM, sorte de vase haut & étroit, dont on se servoit dans les anciens bains pour faire chauffer l'eau.

MILIOLUM, petite tumeur de la grosseur d'un grain de millet, qui vient à la paupiere. M. A. SEVERINUS.

MILITARIS HERBA. Voyez *Stratiotes.*

MILIUM, *Millet.*

Voici ses caracteres.

Il a un pannicule lâche & divisé en plusieurs parties; chaque fleur est portée sur un calyce composé de deux feuilles qui en guise de pétales servent à défendre les étamines & le pistil de la fleur, qui se change en une semence de figure ovale & luisante.

Boerhaave compte dix-sept especes de cette plante, qui sont:

1. *Milium, semine luteo*, C. B. P. 26. Theat. 502. Tourn. Inst. 514. Boerh. Ind. A. 2. 162. *Milium*, Offic. Ger. 73. Emac. 80. J. B. 2. 446. Raii Hist. 2. 1251. *Milium vulgare album*, Park. Theat. 1136. *Millet.*

Le *millet* a des feuilles larges, quelque peu velues & semblables à celles du roseau, qui environnent une tige haute de trois ou quatre piés, dont le sommet soutient un gros pannicule, pendant, composé d'un grand nombre de petites tiges auxquelles sont attachées plusieurs petites coques qui renferment une petite semence blanche, dure & luisante. Il est moins commun en Angleterre que dans les pays étrangers où on le cultive pour en faire du pain. On le seme en Avril & il est mûr aux mois d'Août & de Septembre.

Le *millet* est rafraîchissant, dessiccatif & astringent; il engendre des vents & se digere avec peine. Une forte décoction de ce grain avec des figues, des raisins secs & du vin, prise chaudement lorsqu'on va se coucher, est un excellent sudorifique, quoiqu'on en use rarement. MILLER, *Bot. Offic.*

Milium, κέγχρος, suivant Varron, est dérivé du Grec, car on l'appelloit auparavant μίλιν, (*milin*) ensuite μίδιν, (*midin*) & μελίνη, (*meline*) nom qui lui étoit commun avec le panic. Mais Vossius prouve que μελίνη, dans Dioscoride, Galien & d'autres Auteurs anciens ne signifie que panic; ce qui fait que quelques-uns croyent avec Festus qu'il est appellé *milium*, de *mille*, mille, à cause du nombre infini de semences qu'il produit.

Le *millet*, du consentement commun des anciens & des modernes, est rafraîchissant & dessiccatif; il produit un mauvais suc, il se digere difficilement, il resserre le ventre & engendre des vents, quoique plusieurs Nations en usent aujourd'hui, comme tout le monde sait. On en faisoit autrefois du pain au défaut de froment, comme Pline, Dioscoride, Galien & d'autres Auteurs nous l'assurent. Il y a des gens en Italie, dit C. Bauhin, qui mangent du pain de *millet* tout chaud, non point par nécessité, mais à cause de sa douceur. Il est de couleur jaune, mais il noircit en se durcissant. On fait encore en Italie avec de la farine du *millet*, & du lait, des gâteaux qui veulent être mangés chauds, car autrement ils deviennent gluans & de mauvais gout. Nous apprenons de Pline qu'on faisoit autrefois une espece de boudin blanc avec du *millet*. Les Cosaques & les Tartares en font leur principale nourriture. Ils mêlent sa farine avec du lait de jument, ou avec le sang qu'ils tirent de la veine crurale de leurs chevaux. Les Allemans préparent avec du *millet* cuit dans du lait avec du beure & saupoudré avec du sucre, une espece de boudin dont ils font grand cas. Il y a long-tems que ce mets s'est introduit en Angleterre, & il y est encore en usage.

On employoit autrefois la farine de *millet* dans les fomentations pour les tranchées, & pour les douleurs de la tête & des nerfs. On l'appliquoit extérieurement dans des sachets, parce qu'étant extremement friable on auroit eu de la peine à en faire des cataplasmes. Lorsque les membranes du cerveau viennent à être blessées, il faut, dit Archigenes, y mettre du suc de calament & les saupoudrer avec de la farine de *millet* seche. Heurnius appelle la décoction de *millet* avec des figues & du raisin sec, un excellent sudorifique & diurétique.

Prenez *de la décoction de millet cuite dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait crevé, quatre onces;*
de vin blanc, deux onces.

Et faites-la boire toute chaude au malade. CHESNEAU. RAY, *Hist. Plant.*

Le *millet* est diurétique & astringent; ses semences sont d'une efficacité extraordinaire dans les maladies des poumons, & dans les exulcérations des reins. Employé en forme de cataplasme il est anodyn & résolutif. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Milium, semine nigro*, C. B. P. 26. Th. 505. J. B. 2. 18. 446. M. H. 3. 196.

3. *Milium, arundinaceum, subrotundo semine, sorgo nominatum*, C. B. P. 26. Boerh. Ind. A. 2. 162. Tourn. Inst. 514. *Sorghum*, Offic. Ger. 77. Emac. 83. Raii Hist. 2. 1252. *Sorghi*, J. B. 2. 447. *Melica, sive sorghum*, Park. Theat. 1136. *Milium arundinaceum, sive Indicum, semine subrotundo*, C. B. Theat. 511. *Millet d'Inde.*

Cette plante aime les lieux gras & humides, & de-là vient qu'on la seme dans les champs pour les dégraisser. Elle a passé des Indes en Espagne & en Italie, & dans les autres pays chauds. On la seme en Eté & on en fait la recolte en Automne.

Sa semence a le gout & les mêmes qualités que le panic. Le bas Peuple d'Italie, & les Paysans du Padouan en font un pain qui est friable, peu nourrissant, de difficile digestion, & qui resserre beaucoup. On en fait pour l'ordinaire des boudins avec du lait. On cultive le *millet* en Toscane, plus pour servir de nourriture à la volaille, que pour l'usage des habitans. On en donne aussi aux vaches, aux chevaux & aux pourceaux. On prépare avec la moelle de sa tige un remede excellent pour les écrouelles. On peut en voir la préparation dans Bauhin & dans Matthiole, qui recommande ses fleurs pour les flux immodérés de l'utérus & pour la dyssenterie. RAY, *Hist. Plant.*

4. *Gramen, sylvaticum, panicula miliacea sparsa*, C. B. P. 8. Th. 141.

5. *Gramen, segetum, altissimum, panicula sparsa*, C. B. P. 8. Th. 141.
6. *Gramen, arvense, panicula crispa*, C. B. Pin. 3. Theat. 32.
7. *Gramen, nodosum, avenacea panicula*, C. B. P. 2. Theat. 18.
8. *Gramen, agrorum, spica venti*, M. H. 3. 200.
9. *Gramen, pratense, majus, latiore folio, πόα Theophrasti*, C. B. P. 2.
10. *Gramen, pratense, majus, angustiore folio*, C. B. P. 2. Prodr. 11. Theat. 29. M. H. 3. 201.
11. *Gramen, pratense, paniculatum, medium*, C. B. P. 2. Theat. 30. M. H. 3. 201.
12. *Gramen, pratense, minimum, album & rubrum*, Ger. Park. M. H. 3. 201.
13. *Gramen; paniculatum, aquaticum latifolium*, C. B. P. 3. Theat. 40. M. H. 3. 201.
14. *Gramen, pratense, serotinum, panicula longa purpurascente*, Raii Synop. 260.
15. *Gramen, aquaticum, fluitans, multiplici spica*, C. B. P. 3. Theat. 41.
16. *Gramen, exile, hirsutum*, Ger.
17. *Milium, Indicum, arundinaceo caule, granis nigris.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 162.

Milium Arundinaceum. Voyez *Lachryma Jobi.*
Milium Solis, nom du *Lithospermum, majus erectum.*

Ray fait encore mention d'une autre espece de *millet* sous le titre suivant.

Milium arundinaceum, semine plano & albo, C. B. *Sorghi album, milium Indicum, Dora*, J. B.

Il croît en Arabie, dans la Cilicie & dans l'Epire.

Cette plante passe pour être le *dora* des Arabes. Elle desseche, elle nourrit peu, & elle resserre le ventre. Ses semences sont très-blanches, & rendent une farine dont on fait un pain savoureux à qui l'on donne la forme d'un gâteau & que l'on fait cuire sous la cendre. Les habitans mâchent ses tiges, & en tirent de même que des cannes à sucre, un suc extremement doux. Les habitans de Corfou nourrissent leurs pigeons avec ce grain, & on le seme en Cilicie pour suppléer au bois dont ils sont privés. Ray, *Hist. Plant.*

MILLEFOLIUM, *Mille-feuille.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées menu; son calyce est écailleux & presque cylindrique, & ses fleurs sont disposées en ombelles ou bouquets fort serrés.

Boerhaave compte quinze especes de cette plante, qui sont :

1. *Millefolium, purpureum, majus*, C. B. Pin. 140. Prodr. 72.
2. *Millefolium, purpureum, minus*, C. B. P. 140.
3. *Millefolium, vulgare, album*, C. B. P. 140. Tourn. Inst. 496. Boerh. Ind. A. 112. *Millefolium*, Offic. *Millefolium vulgare*, Park. 893. Raii Hist. 1. 345. Synop. 91. *Millefolium terrestre vulgare*, Ger. 914. Emac. 1072. *Millefolium stratiotes pennatum terrestre*, J. B. 3. 136. *Achillea vulgaris, flore albo*, Act. Reg. Par. An. 1720. 320.

La *mille-feuille* a une racine blanche & rampante, qui s'étend beaucoup sur la surface de la terre. Ses feuilles sont longues, étroites & sont découpées de chaque côté fort menu. Sa tige est ferme & droite, haute d'un pié ou deux, quelque peu velue, & pousse des feuilles très-petites disposées alternativement. Les fleurs naissent au sommet des branches en forme de bouquets plats. Elles sont chacunes composées de cinq petites feuilles blanches, arrondies & portées par un calyce écailleux qui contient une semence blanche applatie. Elle croît partout dans les champs, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

La *mille-feuille* est rafraîchissante, dessiccative & astringente; elle est bonne pour toutes sortes d'hémorrhagies, soit crachement ou vomissement de sang, saignement de nez, dyssenterie, flux immodéré des regles ou des vuidanges; elle rafraîchit & tempere l'ardeur & la trop grande acreté du sang. Elle est bonne aussi pour la gonorrhée, pour la strangurie, pour l'ardeur d'urine. Appliquée extérieurement elle est d'une grande efficacité contre les ruptures, & pour arrêter l'hémorrhagie des plaies récentes. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est un peu âcre, amere, aromatique, & rougit considérablement le papier bleu. Il semble que la partie acide du sel naturel de la terre, se débarrassant des autres principes au travers du tissu de cette plante, y forme avec les parties terrestres un sel alumineux, uni avec un peu d'huile essentielle aromatique.

On tire par l'analyse chymique plusieurs liqueurs acides de la *mille-feuille*, beaucoup de terre, point de sel volatil concret, peu d'esprit urineux.

Cette plante est donc vulnéraire, résolutive & astringente. On s'en sert en tisane & en infusion, à la maniere du thé; l'on en fait bouillir quelques feuilles dans les bouillons pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies, sur tout le cours excessif des hémorrhoïdes & des fleurs blanches. On ordonne le suc de cette plante depuis trois onces jusqu'à six; la poudre depuis un gros jusqu'à demi-once. On la mêle aussi avec de la pâte, pour faire des biscuits astringens. Tabernæmontanus dit que l'eau de *mille-feuille* est bonne pour l'épilepsie, & que le vin ou l'hydromel fait avec cette plante, arrête toutes sortes de flux déréglé. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

Elle est appellée *mille-folium*, mille-feuille, à cause de la multitude de ses feuilles; *Achillea*, d'Achilles, qui découvrit le premier sa vertu pour la cure des plaies, & qui s'en servit pour guérir Télephe, comme Pline nous l'assure. On l'appelle encore *stratiotes*, de στρατὸς, une armée, à cause de l'utilité dont elle est dans les camps par sa qualité vulnéraire.

On sait par des Observations faites depuis peu, dit Hoffman, que notre *mille-feuille* est plus propre à exciter une hémorrhagie qu'à l'arrêter. Mais Jean Bauhin croit qu'elle ne provoque le saignement de nez que parce qu'on la pile. Elle est un diurétique si violent, qu'elle cause un pissement de sang, lorsqu'on en use pendant un tems considérable. Hoffman fait donc une distinction, & suppose que la *mille-feuille acerbe* possede une qualité vulnéraire, & que celle qui est amere est désoppilative, dissolvante, diurétique, helminthique, &c. On sait que le *millefolium minus Cordi*, & le *millefolium nobile Tragi*, possedent une acrimonie & une amertume manifestes.

Mais quelles que soient les qualités par lesquelles elle produit cet effet; Riviere, dans ses Observations produit un grand nombre d'exemples d'hémorrhagies guéries avec la décoction de la *mille-feuille*, & plusieurs autres Auteurs ont éprouvé la même chose : Je connois quelques femmes, dit S. Pauli, qui se sont garanties de l'avortement en usant à propos de la *mille-feuille* ordinaire.

Pour le crachement de sang, on prend deux dragmes de *mille-feuille* en poudre dans du suc de plantain. La *mille-feuille* est très-propre pour causer un saignement de nez par sa rudesse & par ses pointes qui ouvrent les veines capillaires; c'est ce qui fait qu'on en met dans

les narines ; car en les en frottant & les pressant, on les fait saigner sans peine autant que l'on veut.

Le tubercule que l'on trouve quelquefois sur la racine de cette plante, est causé par la liqueur venimeuse ou fermentative, qu'y dépose un insecte avec ses œufs : cette liqueur se mêlant avec le suc de la racine, excite une tumeur qui devient le réservoir, & comme la matrice de l'œuf & du vers qui en doit naître, & lui fournit la nourriture nécessaire. J. Cornutus s'est donc trompé, lorsqu'il a regardé la *mille-feuille* tubéreuse, comme une espece différente.

Sennert donne la prescription suivante pour le flux immodéré des régles.

Prenez *du suc de mille-feuille, trois dragmes ;*
de sucre, une once. Ray, *Hist. Plant.*

4. *Millefolium maximum ; umbella alba.* C. B. P. 140. Prodr. 72.
5. *Millefolium, nobile, Tragi.* Boerh. Ind. A. 112. *Achillea.* Offic. *Achillea, sive millefolium nobile.* Ger. 915. Emac. 1703. Raii Hist. 1. 346. *Achillea sideritis, sive nobilis odorata.* J. B. 3. 140. *Millefolium nobile.* Tourn. Inst. 496. *Tanacetum minus album odore camphoræ, sive Achillea Dioscoridis.* C. B. 132.

Elle croît en Allemagne le long du Rhin ; en Languedoc autour de Montpellier & dans toute l'Italie, & elle fleurit dans le mois de Juillet.

Elle arrête toutes sortes d'hémorrhagies ; elle est aussi un excellent vulnéraire quand on l'employe extérieurement.

6. *Millefolium Orientale ; altissimum, luteum ; abrotani folio.* T. Cor. 37.
7. *Millefolium Orientale ; erectum, luteum.* T. Cor. 37.
8. *Millefolium Orientale ; erectum flore flavescente,* T. Cor. 37.
9. *Millefolium, tomentosum, luteum.* C. B. P. 140. J. B. 3. 138. *Stratiotes, Millefolia, flavo flore.* Clus. H. 330.
10. *Millefolium luteum, magis tomentosum, & altius.*
11. *Millefolium luteum, majus, folio lato.*
12. *Millefolium Orientale, foliis tanaceti incanis, radiis pallidè luteis. Ptarmica Orientalis, foliis tanaceti incanis, semi-flosculis florum pallidè luteis.* T. Cor. 37.
13. *Millefolium odoratum, Monspeliense.* Pillet. 271.
14. *Millefolium, tanaceti foliis, flore albo.* M. H. 3. 38. *Tanacetum Montanum, abum, tenuifolium, flore candido.* Bocc. Mus. Plant. T. 26.
15. *Millefolium vulgare, majus, album, foliis eleganter variegatis.* Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 112.

La *Millefeuille* est encore appellée, *Herba Carpentaria*, herbe aux Charpentiers, parce que ceux-ci s'en servent pour arrêter le sang quand ils se font quelque plaie. Les Anciens faisoient grand cas des deux premieres especes. Elles arrêtent les hémorrhagies, elles fortifient & resserrent, & elles sont bonnes pour la gonorrhée qui provient du relâchement des parties & de la solution des humeurs. Appliquées extérieurement, elles sont bonnes pour le mal de dents, pour les hémorrhoïdes, les hernies, les tumeurs du pénis, le mal de tête, le pterygion des yeux & les morsures ou piqures des bêtes venimeuses. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave, p.* 169.

Millefolium Montanum, nom de la *Ptarmica Alpina, tanaceti foliis.*

Millefolium Aquaticum, nom de l'*Hottonia*, & du *Potamogeiton, flosculis ad foliorum nodos*, & du *Potamogeiton, foliis pennatis.*

MILLEGRANA MAJOR, nom de l'*Herniara glabra.*

Millegrana Maxima, nom du *Knawel, folio Alsines, glabro, flosculis plurimis.*

MILLEPEDES.

Aselli, Millepedes & Onisci. Offic. *Aselli.* Schrod. 5. 338. Jonf. de Insect. 126. *Aselli, Millepedes.* Ind. Med. 15. *Asellus.* Mouff. 202. Charlt. Exerc. 57. Mer. Pin. 203. *Asellus lividus major,* Raii Hist. Insect. 42. *Oniscus sive Asellus*, Aldrov. de Insect. 632. Dale, p. 354. *Cloportes, Pourcelets, Porcelets de S. Antoine.*

Les Cloportes, *Millepedes, ὄνοι*, que l'on trouve sous les vaisseaux dans lesquels on garde l'eau, sont de petits animaux qui ont un grand nombre de piés, & qui pour peu qu'on les touche s'arondissent en forme de petites boules.

Etant prises dans du vin, elles guérissent la rétention d'urine & la jaunisse. On en fait un liniment avec du miel qui est fort bon pour l'esquinancie. Etant pilées & mises à chauffer avec de l'huile rosat dans une écorce de grenade, elles appaisent les maux de dents. Dioscorides, *Lib.* 12. *cap.* 37.

Les *Cloportes* sont de petits insectes longs, à peu-près d'un travers de doigt, larges comme l'ongle, & d'une couleur livide noirâtre.

Elles contiennent beaucoup de parties subtiles, elles sont digestives, atténuantes, détersives & apéritives, & propres par conséquent pour résoudre le mucilage tartareux, & réduire le calcul en un mucilage, pour lever les obstructions des visceres, pour la jaunisse, pour les douleurs néphrétiques, pour la dysurie, pour la colique, l'asthme & autres maladies semblables ; pulvérisées, elles sont bonnes pour les yeux & pour les maux d'oreilles ; on en compose un liniment pour l'esquinancie. Etant appliquées vivantes, elles guérissent les ulceres phagédéniques.

Le bas peuple connoît si bien l'usage de ces insectes, & est tellement instruit de leurs vertus, qu'il les emploie dans plusieurs cas sans aucune autre direction. On a reconnu par toutes les expériences qu'on en a faites, qu'ils sont diurétiques & détersifs, & de-là vient qu'on s'en sert fréquemment dans les maladies des reins, pour lever les obstructions des visceres, & particulierement pour guérir la jaunisse. Ils contiennent beaucoup de sel nitreux, qu'ils paroissent tirer des alimens dont ils se nourrissent. Il se volatilise quelque peu par sa digestion & sa circulation dans le corps de l'insecte, étant toujours plus ou moins volatil, à proportion des pouvoirs digestifs de l'animal dans les alimens duquel il se trouve ; mais jamais au point d'irriter le palais. Ce sel fait que leur qualité détersive pénetre dans les passages les plus déliés du corps, & débarrasse les nerfs des viscosités & autres matieres capables de les obstruer ; ce qui les rend propres dans la paralysie, dans l'épilepsie & dans toutes les maladies nerveuses. De plus comme ces insectes sont apéritifs, & composés de parties assez subtiles pour pénétrer à travers toutes sortes d'obstructions, ils sont bons pour les écrouelles, pour les tumeurs scrophuleuses, & pour les ulceres invétérés. On a opéré des cures remarquables dans ces sortes de cas pour l'usage long-tems continué de ces insectes. Ils ont beaucoup d'effet étant pris en substance, ou pilés dans du vin blanc, sans donner le tems à la liqueur de déposer la matiere saline qui se précipite au fond : ils sont d'un usage fréquent dans la pratique, & ils entrent dans un grand nombre de prescriptions. Sennert, dans le troisieme Livre de sa pratique, les recommande pour le calcul de la vessie. Riviere rapporte un grand nombre de merveilles qu'ils ont opérés dans des écrouelles & des ulceres invétérés, & M. Boyle les recommande pour le même usage dans son discours sur l'utilité de la Physique expérimentale.

MILLERIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est composée, & consiste en un grand nombre de fleurons, & un demi-fleuron, contenus dans un calyce commun. Les fleurons sont stériles, & le demi-fleuron est suivi d'une semence qui est environnée du calyce.

Miller compte quatre especes de cette plante, qui ne possedent aucune vertu médicinale.

MILPHOSIS, μιλφωσις, ou μιλφας, *calvitie des paupieres*. Cette maladie est ainsi appellée, suivant Aétius, *Tetrab. II. serm.* 3. *cap.* 2. à cause que lorsque les poils sont tombés, les extrémités des paupieres paroissent aussi rouges que si elles étoient peintes avec du *minium*, μίλτ☉.

MILTOS, μίλτ☉: espece de craie rouge, *rubrica*, ou de *minium*. Voyez *Rubrica*.

Hippocrate, dans son Traité *des Ulceres*, la recommande pour les brûlures.

MILVUS, Offic. Bellon. *des Oif.* 130. Schrod. 5. 321. Raii Synop. A. 17. Mer. Pin. 170. Aldrov. Ornith. 1. 391. Gesn. de Avib. 549. Jonf. de Avib. 13. Charlt. Exer. 72. *Milvus, vulgaris cauda forcipata*, Will. Ornitb. 41. *Milvus cauda forcipata*, Raii Ornitb. 74. Dale, p. 393. *Milan.*

L'oiseau entier calciné est d'usage en Medecine, de même que sa tête, son foie, son fiel, sa fiente & sa graisse. Ses cendres prises intérieurement, sont estimées efficaces pour la goute & l'épilepsie. Sa tête & son foie ont la même vertu, étant calcinés; & l'on emploie le dernier dans les remedes ophthalmiques. Son sang mêlé avec de l'ortie, appaise, à ce qu'on dit, les douleurs de la goute. Son fiel entre dans la composition des collyres; & l'on oint avec sa graisse les parties affligées de la goute. DALE, d'après *Schroder*.

MILVUS, Offic. Bellon. de Aquat. 195. Salv. de Aquat. 188. Aldrov. de Pisc. 140. Raii Ichth. 293. Ejusd. Synop. Pisc. 89. Charlt. de Pisc. 29. Jonf. de Pisc. 66. *Hirundo*, Rondel. de Pisc. 1. 284. Gesn. de Aquat. 434. *Pirabebe prima*, Pison. Ἴρηξ. Oppien. DALE, p. 376. *Le Milan marin.*

Ce poisson est très-commun dans l'Océan & dans la Méditerranée. Son fiel est bon pour dissiper les taies, & tout ce qui obscurcit la vue.

MILZADELLA; nom de la *Galeopsis, lutea, amplioribus foliis, maculatis.*

MIM

MIMOSA, *Sensitive.*

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont monopétales, faites en forme d'entonnoir, ordinairement munies d'un grand nombre d'étamines, & ramassées en têtes. Sa silique est ou simple, à deux panneaux, & remplie de semences oblongues; ou composée de plusieurs parties, unies par des nœuds transverses, dont chacune contient une semence arondie. Ses feuilles ont un mouvement de systole & de diastole.

Boerhaave compte sept especes de cette plante, qui sont,

1. *Mimosa, folio lato senna, spinosa.*
2. *Mimosa major, frutescens, spinosa, ramulis communi pediculo in orbem coactis*, Plukn. Alm.
3. *Mimosa, non spinosa, major Zeylanica, Domino Hermans. Excellentissimi Domini Syen.* Breyn. Cent.
4. *Mimosa, Zeylanica; siliculis articulatis tenerrimis, glabris, semine minimo.*
5. *Mimosa, Surinamensis, spinosa, repens tenuifolia, flore caruleo.*
6. *Mimosa Surinamensis, tenui Acacia folio, siliqua nigra, glabra, articulata, semine nigro, longo.*
7. *Mimosa, spuria, de Pernambucq, dicta Mimosa Italica*, Zanon. 151. *Herba mimosa, non spinosa*, λεπτομακροκέρατ☉, *sive spuria de Pernambuca*, M. H. 2.200. BOERHAAVE, *Index alter Plant.* Vol. II. p. 56.

MIN

MINA, μνᾶ, *mine*; la *mine* Attique étoit une espece de monnoie ou de poids. Dans la premiere acception, elle valoit la soixantieme partie d'un talent, & contenoit cent dragmes ou deniers; ce qui revient à trois livres, quatre chelins & sept sols, monnoie d'Angleterre. La *mine*, considérée comme un poids, contenoit cent dragmes. Voyez *Dragma* & *Denarius*.

La *mine* étoit encore un poids dont on faisoit usage en Medecine, & qui valoit seize onces Romaines, comme il paroît par Dioscoride, Galien & Cléopatre, *in Cosmeticis*. Ce dernier assure que la *mine*, en tant que poids, valoit seize onces, cent vingt-huit dragmes, trois cens quatre-vingt-quatre scrupules, sept cens soixante-huit oboles, mille cinquante-deux lupins, (*lupini*,) deux mille trois cens quatre siliques, (*siliqua*,) & six mille cent quarante-quatre éréoles, *æreoli*.) Il est évident qu'il y a eu une *mine* Attique qui valoit seize onces Romaines, comme tous les Auteurs, & particulierement le fragment imprimé avec le Traité de Galien, *de la Composition des Medicamens*, en font foi. Il est dit dans le second chapitre de ce fragment, que la *mine* Attique valoit, de même que celle d'Egypte, seize onces. Cléopatre, *chap.* 7. dit que la *mine* pesoit seize onces, bien qu'il avance dans un autre endroit que la *mine* Attique valoit douze onces & demie. L'once dont il s'agit ici, est l'once Romaine, ou notre once de poids. ARBUTHNOT, *des Poids & des Mesures.*

MINARI, *seu Pongam*, H. M. est un arbre qui porte des siliques, & qui croît dans les Provinces de Paracaro & de Mangatti dans les Indes Orientales. Sa fleur est légumineuse, & ses gousses longues, larges & posées les unes sur les autres du côté où elles sont applaties. Il se multiplie aisément, & il ne faut qu'enfouir ses branches pour qu'elles prennent racine. Il donne des fleurs & des fruits depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Janvier, & conserve toujours sa verdure.

Son bois est bon à brûler. On prépare avec ses fleurs un bain qui est propre pour dissiper les vents, & pour calmer les douleurs de la goute. La fumée de ses fleurs fait cesser la fievre; & leur suc appliqué à tems, guérit la morsure des serpens. RAY, *Hist. Plant.*

MINEA, est une espece de myrre fort mauvaise, dont il est parlé dans Oribase, *Collect. Med. Lib.* 12.

MINERA, *miniere*; c'est proprement une mine de métal: mais quelques Auteurs s'en servent au figuré pour désigner la matiere morbifique qui cause & entretient la maladie.

MINERALIA, *substances minérales.*

Les Philosophes divisent tous les mixtes naturels en animaux, en végétaux & en minéraux. Suivant cette division, toutes les substances, qui ne sont ni animales, ni végétales, doivent être minérales.

MINISTER, *Aide*, celui qui assiste le Chirurgien dans ses opérations, ou qui prend soin d'un malade sous la conduite du Medecin.

MINIUM. Pline traduit le grec κιννάβαρι par *minium*. Voyez *Cinnabaris*, où l'on rapporte toutes les significations que ce mot a eues chez les Anciens. On donne aujourd'hui le nom de *minium* à la mine ou rouge de plomb. Voyez *Saturnus*. On donne au mot *Corrodentia* la description des trochisques de *minium*.

MINORATIO; évacuation légere & modérée, qui ne

fait que diminuer la quantité des humeurs, sans y exciter de trouble ou de mouvement considérable.

MINUTA, épithete d'une fievre extremement violente accompagnée de syncopes, qui abbat si fort les forces du malade, qu'il ne sauroit y résister plus de quatre jours. CASTELLI.

MINYANTHES, suivant Blancard, est le même que *Millefolium*.

MIP

MIPPI, nom du *cereus, scandens, minor, polygonus, articulatus*.

MIR

MIRABILIS, *surprenant, admirable*; épithete hyperbolique que l'on donne à plusieurs remedes.

MIRABILIS PERUVIANA. Voyez *Jalapa*.

MIRACAIBA, nom d'une espece de palmier qui croît dans le Bresil. RAY, *Hist. Plant.*

MIRACH, mot Arabe qui signifie *Abdomen*, le basventre.

MIRITI, espece de palmier du Bresil. RAY, *Hist. Plant.*

MIRMIDONES, signifie dans Paracelse des chimeres, des fantaisies, ou des songes fatiguans. CASTELLI.

MIS

MISADIR, ou MIXADIR, *sel ammoniac*. RULAND.

MISANTHROPIA, μισανθρωπία, de μῖσος, haine, & ἄνθρωπος, homme; dégout, aversion pour le commerce des hommes. La *Misantropie* est un symptome de mélancolie.

MISCE, *mêlez*. On exprime ordinairement ce terme à la fin des Ordonnances par M.

MISERERE MEI, nom de la passion iliaque.

MISMAR, cor sur les orteils.

MISOPTOCHOS, de μῖσος, haine, & πτωχὸς, mendiant. Epithete de la goute, qui attaque rarement les pauvres, mais très-souvent les riches, les débauchés, & les personnes qui menent une vie molle & oisive.

MISSA, nom de la pierre Philosophale.

MISSADAN, vif-argent. RULAND.

MISCERASSI, *plâtre*. RULAND.

MISSIO SANGUINIS, *saignée*.

MISY. Voyez *Chalcitis*.

MIT

MITELLA, en termes de Chirurgie, est une écharpe pour soutenir le bras; & dans la Botanique, le nom d'une plante.

MITELLA.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace; ses feuilles ressemblent à celles de la *Cortusa*, & l'extrémité du pédicule est terminée par un calyce ouvert, d'une seule piece, découpé en cinq parties. Sa fleur est en rose, à cinq pétales, pointue, & ses pétales naissent entre les intervalles des segmens du calyce. Son fruit est arrondi, pointu, ouvert comme la mitre d'un Evêque, & contient un nombre infini de semences.

Boerhaave compte quatre especes de cette plante.

1. *Mitella, Americana, florum petalis integris*, T. 242. *Cortusa Indica, vel hedera terrestris*, Stap. in Theoph. 366. *Janicula, montana, Americana, repens*, H. R. Par.
2. *Mitella, Americana, florum petalis fimbriatis*, T. 242. *Sanicula, seu cortusa Americana, altera, flore minuto fimbriato*, H. R. Par.
3. *Mitella, Americana, flore squallidè purpureo, villoso. Cortusa, Americana, flore squallidè purpureo, villoso*, Flor. 287.
4. *Mitella, Americana, maxima, tinctoria*. V. *Achiotl*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 207.

On donne à cette plante le nom de *mitella*, parce que son fruit a la figure d'une mitre; mais on ne lui attribue aucune vertu médicinale.

MITHRIDATIUM, *Mithridate*.

On rapporte que le fameux Mithridate, Roi du Pont, avoit trouvé le secret de se garantir des effets du poison, en prenant tous les matins un certain antidote. Serenus Samonicus nous apprend que Pompée ayant pris le bagage de ce Prince, fut fort surpris de trouver que cet antidote ne consistoit qu'en vingt feuilles de rue, un peu de sel, deux noix, & autant de figues.

Le remede auquel on donne aujourd'hui ce nom, est beaucoup plus composé.

Prenez *de myrrhe d'Arabie,*
de safran,
d'agaric,
de gingembre,
de la canelle,
de spicnard,
d'encens,
de semences d'ail, &
de moutarde, — *de chaq. dix dragmes;*

de semences d'aristoloche,
d'opobalsamum,
Ou bien à la place de l'opobalsamum,
de l'huile exprimée de noix muscade,
de jonc odorant,
de stœchas d'Arabie,
de vrai costus,
de galbanum,
de térébenthine de Chypre,
de poivre long,
de castoreum,
de suc d'hypocystis,
de storax,
d'opoponax, &
des feuilles des Indes, — *de chaque, une once;*

Ou au lieu des feuilles des Indes,
de macis,
d'écorce de cassia,
de pouliot de montagne,
de poivre blanc,
de scordium,
de semences de carotte sauvage,
de carpobalsamum, ou
de cubebes,
des trochisques de cypheos, &
de bdellium, — *de chaq. sept dragmes.*

de spicnard mondé,
de gomme Arabique,
de semences de persil de Macedoine,
d'opium,
de petit cardamome,
de semences de fenouil,
de racine de gentiane,
de feuilles de roses rouges, &
de dictame de Crête, — *de chaque*, 5. *drag.*

de semences d'anis,
de cabaret,
d'acorus, ou *calamus aromaticus*,
d'iris,
de grande valeriane, &
de sagapenum,
de racine de Meum,
d'acacia, &
de sommités de mille-pertuis,
} *de chaq. deux dragmes & demie.*

de vin de Canarie, autant qu'il en faut pour dissoudre les gommes & les sucs, qui en demandent ordinairement vingt-six onces;
de miel clarifié, une quantité égale au poids de de tous les ingrédiens, si on en excepte le vin.

Faites-en un électuaire selon l'art. On peut substituer le diacod au miel.

Cette composition est une des principales que l'on trouve dans les Boutiques. Zwelfer dans ses Notes sur le Dispensaire d'Ausbourg, rejette quelques-uns des ingrédiens précédens, avec la liberté qui lui est ordinaire dans ces sortes d'occasions, soit comme inutiles, ou comme peu conformes à la principale intention du tout. Mais il paroît s'être donné plus de peine qu'il n'en falloit pour distribuer les divers ingrédiens qui ont besoin d'être pulvérisés sous certaines classes, parce que toutes ces drogues, si l'on en excepte les gommes, sont aussi-bien ensemble que séparément; outre que chaque Pharmacien sait assez comment il faut s'y prendre pour dissoudre dans du vin, les gommes & les sucs qui ne peuvent être pulvérisés. On emploie communément ce remede en qualité de cordial, d'opiat, & de sudorifique; & en effet, il convient à toutes ces intentions, puisque la plupart des simples qui entrent dans sa composition possedent ces vertus. Sa dose est depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes, & il vaut beaucoup mieux dans certains cas que la thériaque de Venise, tant en qualité de cordial que d'alexi-pharmaque. Mais ce remede, de même que les autres préparations anciennes, contient plusieurs drogues qu'il eût été beaucoup mieux de supprimer, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec le but principal qu'on se propose. L'agaric, par exemple, est non-seulement inutile, mais encore nuisible, parce qu'il rend le remede plus dégoutant. Le suc d'hypocystis ne satisfait à aucune intention; on auroit du rejetter l'écorce de cassia, parce qu'elle rend la composition gluante. Le pouliot de montagne, la semence de daucus, la gomme arabique, les roses rouges, le dictame de Crete, la racine de gentiane, & l'acacia n'ont aucune des vertus convenables au dessein du compositeur, & sont plus à charge qu'utiles au remede, qui vaudroit beaucoup mieux si l'on augmentoit les ingrédiens les plus utiles, en proportionnant toujours la dose de l'opium à leur quantité.

MITRALES VALVULÆ, valvules mitrales du cœur.

M I V

MIVA, *Marmelade.*

M I X

MIXAITHRION, ou MIXAITHRIA, μιξαίθριον, ou μιξαιθρία; c'est suivant Galien un tems serein, entremêlé quelquefois de pluie. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *Epidem. Lib. I.*

MIXOPYOS, μιξόπυος, mêlé avec du pus. Epithete qu'Hippocrate donne à l'urine. *Epidem. Lib. I.*

MIXTURA SIMPLEX; *mixtion simple.*

Prenez *du spiritus theriacalis camphoratus* (décrit par Bates) *dix onces*;
d'esprit de vitriol, *deux onces*;
d'esprit rectifié de tartre, *six onces*;

Mettez-les en digestion dans un vaisseau de verre scellé hermétiquement pendant trois semaines, pour que les drogues puissent s'unir exactement.

Ce remede excite la sueur, résiste à la corruption, & fait beaucoup de bien dans les fievres malignes. La dose est d'une dragme, plus ou moins. *Pharmacop. Batean.*

MIXTURA TUBULARIS, mélange pour tirer en fumée par la bouche en forme de tabac.

Prenez *des cosses extérieures de pistaches*, *deux onces*;
de pas d'âne,
de bétoine,
de romarin,
} *de chaque*, 3. *onces*;

Coupez-les menu, & ajoutez-y

de la rapure de bois de gayac, *trois onces*;
d'ambre blanc, &
d'oliban grossierement pilés,
} *de chaque*, *une once & demie*;
de mastic, *une once*;
d'huile distilée de noix muscade, *une dragme*.

Mêlez

Ou,

Prenez *de bétoine*, &
de pas d'âne,
} *de chaque*, *deux onces*;
de fleurs de romarin, &
de cosses de pistaches,
} *de chaque*, *une once*;
de petit cardamome, *une once & demie*.

Coupez ces drogues menu, & ajoutez-y

d'huile de semence d'anis, *seize gouttes*;
d'huile de cannelle, *huit gouttes*.

Mêlez

Ou,

Prenez *de cosses de pistaches*, *une once*;
de pas d'âne, *deux onces*;
de tabac, *demi-once*;
d'huile de semence d'anis, *huit gouttes*.

Coupez ces drogues menu, & mêlez-les pour en tirer la fumée par la bouche.

Les personnes sujettes aux catharres & aux rhumes, peuvent se servir de l'une ou l'autre de ces compositions. Car il arrive souvent, que pour avoir manqué d'évacuer ces humeurs par le moyen de ces sortes de substances chaudes & dessiccatives, elles embarrassent, relâchent, & ruinent les glandes, & détruisent à la fin le tissu des poumons. Mais ces sortes de remedes ne conviennent qu'à ceux qui sont si accoutumés à fumer, qu'ils ne sauroient plus s'en passer.

MIXQUITL, nom de l'acacia. RAY, *Hist. Plant.*

M N A

MNA, μνᾶ, le même que *Mina.*

MNASÆIPHARMACON, nom d'une emplâtre émolliente décrite par Galien, *Lib. I. cap. 4. de Comp. M. P. G.* & d'un autre qu'indique Paul Eginete, *L. VII. cap. 17.*

M N E

MNEME. Castelli nous apprend que c'est le nom d'un baume céphalique décrit par Junken. Je crois qu'il est le même que le *balsamum vitæ*, dont Schroder, *L. II. cap. 41.* nous a laissé la description.

MNEMECEPHALICUM BALSAMUM, est un baume que Charles, Duc de Bourgogne acheta d'un Medecin Anglois, la somme de dix mille florins. Quelques Auteurs assurent qu'il est d'une efficacité si extraordinaire qu'il conserve dans l'esprit un souvenir perpétuel des choses passées. Il n'y a que ceux qui en ont fait usage, qui peuvent nous dire si cela est vrai ou faux : mais on le prépare de la maniere suivante :

Prenez *de suc de feuilles de melisse*, *de basilic*, & *de suc de fleurs de tamarin*, *de lis*, *de primevere*, *de romarin*, *de lavande*, *de bourache*, & *de genet*, — *de chaque deux onces* ;

de lis, *de roses*, & *de violettes*, — *de chaque, une once* ;

de cubebes, *de cardamome*, *de maniguette*, *de sandal citrin*, *de carpobalsamum*, *d'iris*, *de safran oriental*, *de sariette*, *de pivoine*, & *de thym*, — *de chaque, demi-once* ;

de storax liquide, *de storax calamita*, *d'opopanax*, *de bdellium*, *de galbanum*, *de gomme de liere*, & *de labdanum*, — *de chaq. six dragmes* ;

de racines d'aristoloche longue, & *de pivoine*, *d'huiles de térébenthine*, *de lavande*, *de costus*, *de genievre*, *de baies de laurier*, *de mastic*, *de been*, *d'aspic*, — *de chaq. cinq dragmes.*

Pulvérisez ce qui doit l'être, mêlez le tout ensemble, & distilez-le par l'alembic à un degré de chaleur convenable, jusqu'à ce que l'eau soit séparée de l'huile.

Voici, à ce qu'on prétend, la maniere de se servir de ce baume.

On en prend la grosseur d'un pois & l'on s'en oint tous les jours les passages des narines & des oreilles pendant les deux premiers mois ; tous les trois jours les deux mois suivans, deux fois par semaine, pendant les deux autres mois, ensuite une fois toutes les semaines, & après tous les quinze jours jusqu'à ce que l'année soit expirée. Il suffit après de s'en oindre une fois tous les mois. SENNERT, *Pract. Lib. I. cap. 5.*

MNI

MNIUM, espece de mousse.

MOC

MOCHLIA, μοχλία, réduction des os qui sont sortis de la place où ils doivent être.

MOCHLICA, purgatifs drastiques ou violens.

MOCHUS, nom de l'*ervum verum*.

MOD

MODAGAM, est un arbrisseau du Malabar, appellé *pomifera Indica, flore rhododendri, fructu pyriformi.*

On assure que la décoction de sa racine & de son écorce guérit les maux de tête invétérés.

On prépare avec ses feuilles une potion qui est d'une efficacité surprenante pour exciter les regles.

MODERNI, les *Modernes.* Comme il est souvent parlé des Anciens & des Modernes dans cet Ouvrage, j'ai cru qu'il étoit nécessaire, pour que le Lecteur sache une fois pour toutes, qui sont ceux auxquels on donne ce nom, d'établir une époque qui serve à les distinguer. Les Lettres doivent leur rétablissement en Europe à la destruction de l'Empire des Grecs, qui arriva à la prise de Constantinople par Mahomet second : car un grand nombre de Savans ayant été obligés d'abandonner cette Ville, se retirerent en Italie & y apporterent les Sciences avec eux. On peut donc regarder le jour de la prise de Constantinople, qui fut le 23 Mai 1453. comme celui de la naissance des Lettres, par rapport aux parties Occidentales de l'Europe. J'appelle donc Anciens tous ceux qui ont écrit sur la Medecine avant cette époque, & Modernes ceux qui sont venus après.

MODIOLUS, la couronne ou scie du trépan. Voyez *Caput.*

MODIUS, est une mesure pour les choses seches qui contient seize sextiers ou chopines.

MODUS, signifie quelquefois mesure ou proportion. RHODIUS, *in Scribon. Larg.*

MOG

MOGILALIA, de μόγις, difficulté, & λαλέω, parler ; difficulté de parler.

MOGORI FLORES, ce sont de certaines fleurs extremement odorantes, dont Breyn nous a donné la description. Les Indiens en tirent par la distilation une eau dont ils font le même usage que nous de notre eau de fleurs d'orange.

MOL

MOLA, *mole*, ce mot a différentes significations, on l'emploie quelquefois pour désigner la rotule (*patella.*) Quelques-uns appellent aussi les dents molaires & les mâchoires *molæ.*

On entend communément par le mot de *mole* une masse charnue, dure, informe, qui s'engendre dans la matrice des femmes à la place du fœtus.

La Motte dit que la *mole* paroît être la même chose que le faux germe, avec cette différence qu'on ne lui donne ce nom que quand elle ne sort qu'après le deuxieme ou troisieme mois, au lieu qu'elle prend le nom de faux germe, quand elle sort avant ce tems-là.

Mauriceau la distingue de la maniere suivante.

Les signes de la *mole*, ou faux germe, sont les mêmes que ceux de la véritable grossesse, excepté que dans la vraie grossesse le ventre s'applatit & diminue jusqu'à la fin du deuxieme mois ; au lieu que celui d'une femme qui a une *mole* ou fausse grossesse, grossit dès le premier mois & augmente insensiblement jusqu'à la fin du deuxieme ou troisieme mois, auquel tems il rentre dans son état naturel. S'il arrive que la *mole* reste plus longtems dans la matrice, elle cause souvent la mort à la

malade par les hémorrhagies violentes qu'elle occasionne, & auxquelles on ne peut remédier que par l'accouchement. Il arrive même souvent que la malade est réduite à la derniere extrémité avant ce tems-là, surtout quand on n'a pas soin d'appeller à tems un habile Accoucheur.

La *mole* n'est point enveloppée de membranes comme le fœtus, elle n'a ni eaux ni placenta, parce qu'elle fait l'office de ce dernier, étant attachée comme lui à la matrice, dont elle tire sa nourriture par le moyen de ses vaisseaux; d'où il suit que la perte doit cesser dès que la *mole* est sortie.

Lorsque la *mole* sort avant la fin du troisieme mois, la malade se passe souvent du secours de l'Accoucheur, & les vuidanges ont toujours leur cours; mais on est souvent obligé d'avoir recours au Chirurgien pour s'en délivrer.

Voici la maniere d'extraire une *mole*.

On introduit nn doigt dans la matrice, & même deux, s'il est nécessaire, avec lesquels on saisit la *mole* & on la tire dehors. Supposé que la perte continue après que la *mole* est sortie, il y a lieu de croire qu'il en a resté une partie dedans, ou qu'elle n'étoit pas seule; il faut donc introduire une seconde fois les doigts dans la matrice & en tirer ce qui peut y être resté. La Motte.

La *mole*, dit Weipfer, est une masse charnue, irréguliere qui est produite dans la matrice; soit par une concrétion dn sang menstruel, par la rétention d'une partie de l'arriere-faix, ou par une grossesse imparfaite. Les filles & les veuves sont rarement affligées de cette maladie: mais les femmes mariées y sont très-sujettes. Les *moles* ne sont pas toutes de même forme & de même grosseur. Quelquefois elles ne tiennent point à la matrice, d'autres fois elles y sont attachées par des vaisseaux sanguins, ou par des fibres charnues, & quelquefois elles y sont fortement & étroitement attachées. Elles sortent ordinairement seules, & quelquefois avec le fœtus. Quand elles s'engendrent seules, elles sortent pour l'ordinaire vers la fin du deuxieme ou troisieme mois, & leur sortie est précédée par des douleurs pareilles à celles qui accompagnent l'accouchement véritable; quelquefois ces douleurs sont plus violentes, les symptomes plus fâcheux, & l'hémorrhagie si excessive, qu'elle met la vie de la malade en danger.

Ces fausses conceptions sont ordinairement accompagnées pendant les quatre premiers mois des mêmes symptomes que la véritable grossesse: mais elles donnent ensuite des signes auxquels on peut aisément les distinguer. Car 1°. la *mole* n'excite aucun mouvement dans la matrice, comme fait l'enfant après le quatrieme ou cinquieme mois de grossesse. 2°. La *mole* distend le ventre également, au lieu que l'enfant le pousse plus en pointe vers le nombril ou le côté. 3°. La *mole* change de situation dans le ventre, suivant la posture de la mere, ce que le fœtus vivant ne fait jamais. 4°. La femme grosse d'une *mole* n'a que peu ou point de lait au sein; au lieu que les mamelles grossissent de plus en plus dans la vraie grossesse. 5°. Les symptomes qui accompagnent la fausse grossesse sont plus violens, la complexion est altérée, l'appétit languit, toute l'habitude est affoiblie, & l'on sent des douleurs excessives dans la région des reins & du pubis. L'hydropisie occasionne aussi quelquefois de pareils symptomes quand elle a gagné le bas-ventre.

Quand on est assuré que la femme est grosse d'une *mole*, il faut tâcher d'en procurer la sortie par des remedes convenables, & si ceux-ci ne réussissent point, essayer de l'extraire par l'opération de la main, qn'on introduira avec précaution dans la matrice. Si son orifice n'est point assez dilaté pour donner passage à la main du Chirurgien, il faudra exciter le ténesme au moyen d'un purgatif violent & de clysteres acres & piquans, relâcher cet orifice & le dilater peu à peu en appliquant dessus des fomentations émollientes. On introduira ensuite la main dans la matrice après l'avoir frottée d'huile & s'être rogné les ongles, & si la *mole* est adhérente à l'utérus, comme c'est assez l'ordinaire, on la détachera peu à peu avec les doigts avant que de l'extraire, suivant la méthode d'Hildanus, qui a pratiqué lui-même cette opération. Supposé qne les doigts soient insuffisans pour cet effet, on se servira d'une paire de tenettes tranchantes, longues & mousses à leur pointe. Enfin, si la *mole* est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir toute entiere, on la coupera en plusieurs morceaux avec les doigts, ou avec un bistouri courbe, ou avec le crochet représenté par les *figures* 17 & 18 de la *Planche XIII.* Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de la maniere dont on extrait les *moles*, n'ont qu'à consulter Hildanus, Roonbusch, & Mauriceau. Enfin, si la *mole* ne cause aucune incommodité à la mere, & qu'on trouve de la difficulté à l'extraire, on doit la laisser, puisqu'on a vu des femmes qui en ont gardé pendant toute leur vie sans en recevoir aucun dommage.

MOLARIS LAPIS, *Meule de moulin.*

On la distingue de la maniere suivante.

Lapis molaris, Offic. Aldrov. Mus. Metall. 721. Cap. Hort. Cath. Supp. 2. 53. *Lapides molares*, Charlt. Foss. 17. Boet. 524. *Mola*, Worm. 41. *Molares*, Mer. Pin. 212.

J'ai trouvé ce qui précede, dit Dale, dans le Catalogue des Drogues simples officinales qui est à la fin du Dispensaire de Shipton; mais j'ignore pour qu'elle raison il y est, puisqu'on ne se sert de cette pierreque pour moudre le blé. Il peut se faire que la poussiere de la *meule de moulin* possede les mêmes vertus que celle de la queue ou pierre à aiguiser. Voyez *Cos.*

MOLDAVICA, *Baume de Turquie.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont longues, étroites & dentelées; le casque ou la crête est voutée, fendue en deux & recourbée; la barbe est divisée en deux parties, qui se terminent par des gueules bordées; le calyce est un tuyau découpé en deux parties inégales, & se ferme lorsqu'il est mûr; les semences sont oblongues.

Boerhaave compte six especes de cette plante.

1. *Moldavica, betonicæ folio, flore cæruleo*, T. 184. *Melissa, peregrina, folio oblongo*, C. B. P. 129. M. H. 3. 408. *Melissa, Turcica multis dicta*, J. B. 3. 2. 234. Tab. Ic. 351.
2. *Moldavica, betonicæ folio, flore albo*, T. 184. *Melissa Moldavica, flore albo. Citrago Turcica, flore albo*, H. Eyst. Æst. o. 7. F. 2. Fig. 2.
3. *Moldavica, Americana, trifolia, odore gravi*, T. 184. *Cedronella, Canariensis, viscosa, foliis plerumque ex eodem pediculo ternis*, H. A. 2. 81. *Dracocephalo affinis, Americana, trifolia, odore terebinthinæ*, Volk.
4. *Moldavica, Orientalis, betonicæ folio, flore magno, violaceo*, T. Cor. 11.
5. *Moldavica, Orientalis, betonicæ folio, flore magno, albido*, T. Cor. 11.
6. *Moldavica, Orientalis, salicis folio, flore parvo, cæruleo*, T. Cor. 11. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 168.

Elle est appellée *Moldavica* de la Moldavie d'où on nous l'a apportée, & où elle croît sans culture.

Cette plante, dit Boerhaave, me fut apportée de la Mol-

davie Turque par un Botaniste qui lui donna le nom de *Baume Turc de Moldavie*, pour éviter le synonyme : mais je crois qu'il eût mieux fait de l'appeller *Moldavique*. On ne dit rien de ses vertus ; les deux premieres especes ont exactement l'odeur de la mélisse, & l'on peut s'en servir au défaut de celle-ci. Elles ont une odeur balsamique très-forte. La troisieme ressemble au baume du Pérou, & peut-être possede-t'elle les mêmes vertus. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MOLENDESIS, dans le *Théatre Chymique*, Vol. V. est un défaut de chaleur.

MOLGA, la *Salamandre*. RULAND.

MOLIBATO. Ruland traduit ce mot par *calchum*, *as plumbi.*

MOLLE, *Molle des Indes* ou *Lentisque.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées en plusieurs lobes & terminées par une seule feuille ; sa fleur est en rose, & son fruit pareil à un grain de poivre.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Molle, Clus. in Manard. 312. *Lentiscus, Peruana*, C. B. P. 399. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 258.

Cet arbre donne par incision une résine extremement odorante, semblable à celle du lentisque. J. Bauhin décrit cette résine ou gomme, & dit qu'elle est fort approchante de celle que l'on vend dans les boutiques sous le nom de *gomme élémi*, excepté qu'elle est un peu plus blanche. Cet arbre est très-abondant dans les vallées du Pérou.

La décoction de son écorce fournit une fomentation d'une efficacité extraordinaire pour les douleurs & les enflures des jambes. Ses petits rameaux servent à faire des curedents. On fait bouillir son fruit dans l'eau au degré de la décoction pour en préparer un vin ou une boisson très-bonne, du vinaigre ou du miel. La décoction des feuilles appaise les douleurs qui proviennent d'une cause froide. Sa gomme dissoute dans du lait est bonne pour emporter les taches & les cataractes des yeux. C. Romanus a assuré J. Bauhin sur sa propre expérience, qu'une dragme & demie de cette même gomme purge efficacement. Monard croit que la poudre de l'écorce déterge & consolide les plaies, lorsqu'on les en saupoudre ; qu'elle raffermit les dents & fait renaître les gencives. Ses feuilles étant pilées rendent une odeur fort agréable ; leur décoction appliquée chaudement sur les plaies avec des compresses en hâte la guérison en empêchant les humeurs d'y affluer : la poudre de l'écorce produit le même effet. Les baies sont couvertes, quand elles ont atteint leur maturité, d'une chair fort agréable au gout, mais qui n'est pas fort abondante.

On en compose une boisson en les pressant entre les mains dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur douceur, en prenant garde de n'y point mêler ce qu'elles ont d'amertume, qui ne manqueroit pas de la gâter. On coule cette liqueur & on la laisse reposer pendant quelques jours. Cette boisson est claire & limpide, fort agréable & fort saine, pour ceux principalement qui sont affligés de maladies des reins ou de la vessie, surtout quand on la mêle avec la liqueur qu'on tire du mays. Cette même eau, quand on la fait bouillir plus long-tems, se convertit en un miel excellent ; & lorsqu'on l'expose au soleil avec d'autres ingrédiens que j'ignore, en un fort bon vinaigre. Les Empiriques ont coutume de donner aux fébricitans durant le paroxysme, les bourgeons de cet arbre dans l'eau précédente ; après les avoir exposés pendant une nuit la rosée. RAY, *Hist. Plant.*

MOLLIFICATIO, terme Barbare, qui signifie une paralysie des muscles ou de quelque partie du corps, de l'anus, par exemple.

MOLLUCCA, cancre qui vient de quitter son ancienne écaille pour en reprendre une nouvelle qui est encore molle.

MOLLUGO, *espece de Morgeline.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont molles, portées de cinq en cinq sur un même pédicule, lisses & sans poils. Son fruit consiste en une couple de semences seches qui ont la figure d'un croissant.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, qui sont :

1. *Mollugo, montana, latifolia, ramosa*, C. B. B. 334. Boerh. Ind. A. 148. *Mollugo montana*, Offic. *Rubia sylvatica lævis*, J. B. 3. 716. Raii Hist. 1. 481. *Gallium, sive mollugo montana*, Ger. 967. Emac. 1127. *Gallium flore albo majus, sive mollugo montana*, Park. Theat. 564. *Gallium montanum latifolium ramosum*, Tourn. Inst. 115.

Cette plante croît aux lieux marécageux, & fleurit au mois de Juillet. Elle est d'usage en Medecine & possede les mêmes vertus que les deux autres especes suivantes. Buxbaume observe que l'on vend cette plante dans nos boutiques sous le nom de *matrisylva* ou *asperula*. DALE.

2. *Mollugo, hexaphyllos, latifolia, caule firmiori, rubello, tenui, flore albo. Rubra Pyrenaica, folio mollug inis*, Tourn. Flor. 2. 58.
3. *Mollugo, Americana, folio parietariæ*, Vaill. *Anonymos Americana, foliis parietariæ scabris, floribus albis, ad foliorum ortum vix conspicuis*, Plukn. Phyt. 136. 4. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 148.

Son nom vient de *mollis*, à cause de la souplesse de ses feuilles. Cette plante ressemble à l'extérieur à la *rubia* ou garance, mais elle est lisse en-dedans. Elle passe pour être apéritive. BOERHAAVE.

MOLLUGO est aussi le nom de la *Cruciata, glabra, folio nervoso, rigido, bacca gemella, sicca, hispida, flore lacteo.*

Dale fait encore mention de l'espece suivante, qu'il prend pour l'*Alyssum Plinii*. Voyez *Alyssum*.

On la distingue comme il suit.

MOLLUGO, Offic. *Mollugo vulgatior*. Park. Theat. 565. Raii Hist. 1. 481. Synop. 3. 223. *Mollugo montana angustifolia, vel Gallium album latifolium*, C. B. P. 334. *Rubia angustifolia aspera*, J. B. 3. 715. *Gallium album vulgare*, Tourn. Inst. 115. *Alyssum Plinii, L. XXIV. cap.* 11.

Cette plante croît dans les haies & parmi les buissons, & fleurit au mois de Juin. Sa racine est d'usage & possede les mêmes vertus que la garance ordinaire, mais elle est plus douce. DALE.

MOLOCH, en terme de Chymie, est un pot de plomb à travers duquel on coule le mercure dans le feu. CASTELLI d'après *Libavius*.

MOLOCHINE, μολοχίνη, épithete d'une emplâtre verte dont Galien donne la description, *Lib. II. cap.* 2.

MOLON,

MOLON, nom de la *Filipendula.*

MOLOPS, μώλωψ, meurtrissure ou tache rouge qui paroit sur la surface de la peau dans quelques fievres malignes.

MOLUCCA.

Voici ses caracteres.

Son calyce est déployé, large, fait en forme de cloche, comme membraneux & ouvert. Le casque est creux, la levre inférieure de la fleur découpée en trois parties, dont celle du milieu l'est ordinairement en deux. Sa fleur est fort petite & cachée dans le centre du calyce. Ses semences sont anguleuses & presque toutes à découvert.

Boerhaave compte deux especes de cette plante.

1. *Molucca*, J.B. 3. 2. 234. *Melissa, Moluccana, odorata*, C.B.P. 229.
2. *Molucca, spinosa*, Dod. p. 92. *Melissa, Moluccana, fœtida*, C.B. P. 229. *Molucca asperior, Syriaca, & Maseluc Turcarum*, Lob. M. H. 3. 380. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 173.

Cette plante tire son nom des Moluques où on l'a découverte. Elle est vulnéraire & très-bonne pour la phthisie, étant prise en forme de thé. Son suc est fort salutaire à cause de sa qualité astringente lorsque cette maladie est accompagnée d'un crachement de sang. Ses feuilles mises en infusion dans du vin ou de l'esprit de vin, ont la vertu de briser la pierre. Elle possede toutes les vertus du baume, mais son odeur est plus forte. Il est bon d'observer que la couleur bleue de toutes les plantes provient de la graisse du terrein où elles croissent: mais cela a surtout lieu dans l'exemple présent. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MOLUCCANA. Voyez *Molucca.*

MOLY.

Voici ses caracteres.

Il ressemble en tout à l'ail, excepté qu'il a une odeur douce, ou du moins qui n'est point désagréable.

Boerhaave compte sept especes de cette plante, savoir;

1. *Moly, latifolium, liliflorum*, C. B. P. 75. *Moly Theophrasti*, Clus. H. 191. Voyez *Allium.*
2. *Moly, Indicum*, Clus. Hist. 192. *Caucason, moly Indicum vocatum*, Lob. Ic. 162.
3. *Moly, angustifolium, umbellatum*, C. B. P. 75. *Moly Dioscoridis*, Clus. H. 192.
4. *Moly, moschatum, capillaceo folio*, C. B. P. 76. Prodr. 48.
5. *Moly, virginianum, moschatum.*
6. *Moly, quod Gethioides, sylvestre*, Col. 2. 7.
7. *Moly, parvum, caule triangulo*, C. B. P. 75. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 146.

Tous les anciens Traducteurs d'Homere traduisent son *moly* par πήγανον ἄγριον, rue sauvage, parce que les habitans de la Cappadoce & de la Galatie appellent cette plante, qui naît dans leur pays, du nom de *moly*. Cette plante est néanmoins très-différente du *moly* d'Homere, que Théophraste dit qu'on trouvoit encore de son tems dans l'Arcadie, avec la feuille de l'oignon marin & la racine du *bulbus.*

Voici à ce sujet un passage de Pline, *Lib. XXV. cap.* 24. qui mérite attention.

« Homere parle d'une plante que les Dieux, à ce qu'il « dit, appellent *moly*. Il en attribue la découverte à « Mercure, qui l'indiqua comme un préservatif contre toutes sortes d'enchantemens. On assure que le « vrai *moly* d'Homere croît aux environs de Pheneum « & de Cyllene dans l'Arcadie. Sa racine est ronde & « noire, de la grosseur d'un oignon; ses feuilles sont « pareilles à celles de l'oignon marin, mais elle est très-difficile à arracher. »

L'Auteur confond ici deux descriptions tout-à-fait différentes. Il a pris la premiere dans Théophraste, qui dit, que le *moly* d'Homere croît dans l'Arcadie, sous la forme qu'il décrit: mais il ajoute ensuite, ὀ μὴν ὀρύττειν γε εἶναι χαλεπὸν, ὡς Ὅμηρος φησι, « il n'est point aussi difficile à cueillir qu'Homere le prétend. ». Pline adopte le sentiment d'Homere & l'ajoute à la description de Théophraste, afin, selon toute apparence, de faire passer cette plante pour le *moly* d'Homere, que quelques Medecins fort versés dans la connoissance des simples croyoient avoir trouvé en Italie. Il ajoute pour confirmer ce qu'il avance, « qu'on lui envoya de « la Campanie, une racine de trente piés de long, que « l'on arracha après plusieurs jours de travail d'entre « les pierres & les rochers, sans pouvoir néanmoins « la conserver entiere. »

Ce seul exemple suffit pour nous faire juger du savoir de cet Auteur dans la Botanique, puisqu'il a cru que le *moly* que Théophraste nous dépeint avec la feuille de l'oignon marin, & la racine ronde & noire comme celle de l'oignon, étoit le même que la racine de trente piés de long, qu'on lui envoya de la Campanie, & dont le bout avoit resté parmi les rochers. Comment a-t'il pu s'imaginer qu'une pareille racine dont la longueur excédoit celle de toutes les racines qu'il avoit vues jusques alors, étoit une espece de bulbe? Sa longueur n'eût-elle pas dû lui persuader le contraire? Cette racine de Pline n'a donc rien de commun avec le *moly* d'Homere, que la difficulté qu'il y a à l'arracher. Mais Théophraste dit le contraire du *moly* d'Arcadie, qui est conforme à tout autre égard à celui d'Homere. Pline a donc jugé à propos pour faire voir la conformité qui se trouve entre la racine de Campanie & le *moly* de Théophraste, de confirmer par le crédit d'un autre Auteur, ce qu'il dit de la peine qu'il y a à l'arracher, contre le sentiment même de celui qu'il a suivi.

« Les Auteurs Grecs, ajoute-t'il, ont décrit le *moly* avec « une fleur jaune, bien qu'Homere dise qu'elle est « blanche. »

J'ignore quels sont les Auteurs dont il veut parler, car on ne trouve rien de semblable dans aucun de ceux qui nous restent; & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de pareille contrariété dans leurs descriptions, car quelques-uns ont donné le nom de *moly*, μῶλυ, à la rue sauvage, à cause qu'elle ressemble en quelque sorte au vrai *moly* par la noirceur de sa racine & la blancheur de ses feuilles, loin d'avoir dit que sa fleur est jaune. Pline paroît avoir imaginé ceci sur un passage de son Auteur qu'il n'a point transcrit tout entier dans ses *Adversaria.* Théophraste avoit dit μῶλυ τὰ μεν φύλλα ἔχει ἀγρώστει ὅμοια, ἄνθη λευκοΐοις ὅμοια, « le *moly* a ses feuilles semblables à celles de l'agrostis, & ses fleurs pareilles à « celles de la leucoia: » mais il a oublié ce qui suit: γαλακτόχροα, « d'un blanc de lait. » Or comme les Grecs appellent souvent la *viola lutea*, λευκόιον, *leucoium*, il a cru que ἄνθη λευκοΐοις ὅμοια, signifioit *fleurs jaunes*. L'Auteur des Priapées paroît avoir suivi Pline quand il dit:

——— *de qua flos aureus exit*,

« D'où s'éleve une fleur de couleur d'or. »

Voyez, je vous prie, avec quelle exactitude il a traduit ce qu'Homere dit du *moly*.

——— γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος,

« Une fleur pareille au lait, (par sa blancheur.) »

J'ai souvent pris plaisir aux débats de deux fameux Botanistes, qui ont disputé avec autant de chaleur que d'inutilité, pour savoir si la μῶλυζα, *molyza* d'Hippocrate, étoit le μῶλυ, *moly*, dont Homere parle. La μῶλυζα ou comme quelques-uns écrivent, μάλυζα, signifie dans Hippocrate, une tête d'ail, & n'a rien de commun avec le *moly*. Nous lisons en conséquence, *Lib. I. de Muliebr.* μώλυζαν σκορόδου ἀποξέσας : « ayant pelé une « tête d'ail. » Galien a conservé les deux leçons dans le passage suivant dans son *Exegesis*, que l'on doit lire de la maniere suivante : μώλυζα σκόροδον ἁπλῆν τὴν κεφαλὴν ἔχον, καὶ μὴ διαλελυμμένην εἰς ἄγλιθας, τινὲς δὲ μάλυζα : « l'ail qui a une seule tête, qui n'est point par« tagée en deux gousses ; quelques-uns l'appellent « μώλυζα, *malyza*. » Les éditions ordinaires portent τινὲς δὲ μῶλυ. Hésychius dit, μώλυζα μονοκέφαλον σκόροδον, τινὲς δὲ μάλυζαν : « *malyza*, (μώλυζα) est un ail à tête « simple, appellé par quelques-uns *malyza*, (μάλυζα) » Et Psellus, dans son Traité des anciens termes de Medecine, dit : μώλυζα αἱ τῶν σκορόδων κεφαλαί : « les *ma*« *lyza* sont des têtes d'ail. » Dans Erotien μῶλυξ, *molyx*, est mis pour μάλυζα, *malyza*.

Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'il y a deux différentes especes de *moly*, celui de Cappadoce ou de Galatie, & celui d'Homere ou d'Arcadie, & c'est en ceci que consiste l'homonymie. Celui de Cappadoce étoit la rue sauvage, que les Cappadociens eux-mêmes appelloient *moly* ; car Dioscoride dit, *Lib. III. cap.* 53. que la plante que quelques-uns appellent rue sauvage, est la même que celle à qui l'on donne le nom de *moly* dans la Cappadoce & dans la Galatie. Cette même plante, dit-il, est appellée par les Syriens *besasa*, & par d'autres *harmala*, d'où est venu l'Arabe *harmel*, qu'un Botaniste de cette Nation donne à une autre espece de *moly*. Le *moly* de Cappadoce est appellé en Arabe *satab-bari*, c'est-à-dire, rue sauvage. Cependant la rue sauvage, proprement dite, differe du *moly*, bien que quelques-uns ayant donné à ce dernier le nom de la rue sauvage. De-là vient qu'Avicenne, *Lib. IV. Fen. 6. Tract.* 3. *cap.* 33. distingue le *harmel* de la rue sauvage ; car le *harmel* n'en est proprement qu'une espece. Les Traducteurs auroient donc mieux fait de traduire le mot Arabe *harmel* en Latin par *Cappadocium moly*, *moly* de Cappadoce, que par celui de *ruta sylvestris*, rue sauvage. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr.*

Photius nous apprend que la Fable fait naître le *moly* du sang d'un géant que Circé tua.

MOLYBDŒNA, en termes de Pharmacie, est un récrément métallique que l'on distingue de la maniere suivante.

Molybdœna, & plumbago factitia, Offic. Schrod. 460. *Molybdœna, sive plumbago*, Matth. 1349. *Plumbago*, Worm. 136. Charlt. Foss. 56. *Plombagine.*

La meilleure *plombagine* est comme la litharge, jaune, quelque peu luisante, & d'un rouge pâle durant la lévigation ; mais étant cuite dans de l'huile, elle prend une couleur cendrée : celle qui est bleue ou de couleur de plomb ne vaut rien. Elle se forme dans les fourneaux où l'on rafine l'or & l'argent. Il s'en trouve aussi une espece fossile autour de Sebaste & de Corycum. Généralement parlant, la plus estimée est celle qui n'a rien de semblable avec les scories, qui n'est point pierreuse ; mais jaune & brillante.

Elle possede les mêmes vertus que la litharge & les scories de plomb, on la calcine & on la lave de la même maniere : mais elle vaut beaucoup mieux pour les emplâtres adoucissantes & agglutinatives appellées *lipara*, & produit de bien meilleurs effets ; car elle incarne & cicatrise ; mais on ne doit nullement l'employer dans la composition des remedes détersifs. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 100.

La *plombagine* est ce récrément qui dans la purification de l'or & de l'argent avec le plomb s'attache au fourneau. Sa partie supérieure ressemble à la litharge, l'inférieure à de la cendre, & sa partie moyenne est une substance qui tient des deux. Elle possede les mêmes vertus que la litharge ; elle est un peu froide, & ne possede aucune qualité détersive. DALE.

MOLYBDŒNA, signifie aussi du plomb noir, suivant Lemery.

MOLYBDŒNA, en terme de Botanique, est le nom de la *plumbago, quorundam.*

MOLYBDOEIDES, μολυβδοειδής, est une pierre de couleur de plomb, à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'aux scories de ce métal. Castelli conjecture que c'est la mine de plomb.

MOLYBDOS, μόλυβδος, plomb. Voyez *Saturnus*.

MOLYZA, μώλυζα, tête d'ail, ou ail dont la tête ne peut point se diviser en gousses. CASTELLI, *Exegesis*.

MOM

MOMISCUS, μωμισκος, la partie des dents molaires contiguë à la gencive. On donne aussi ce nom aux dents molaires mêmes.

MOMORDICA, *Pomme de merveille.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, mais découpée si profondément qu'elle paroît être composée de cinq feuilles. Quelques-unes de ces fleurs sont mâles, (ou stériles) d'autres femelles ; elles naissent au sommet de l'embryon qui se change en un fruit charnu quelquefois plus ou moins pointu & creux, qui étant mûr s'ouvre & jette ses semences avec élasticité. Ces semences sont enveloppées d'une coëffe & légerement crenelées à leurs bords.

Boerhaave compte cinq especes de cette plante, qui sont :

1. *Momordica, vulgaris*. Voyez *Balsamina*.
2. *Momordica, fructu luteo, rubescente*, H. Eyst. Aut. o. F. 4. Fig. 3.
3. *Momordica, Zeylanica, pampineâ fronde, fructu breviori*, T. 103. *Pavel.* H. M. 8. 18.
4. *Momordica, Zeylanica, pampineâ fronde, fructu longiori*, T. 103. *Pandi Pavel.* H. Mal. 8. 17.
5. *Momordica, Americana, fructu reticulato, sicco*, Commel. Rar. Exot. 22. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

MON

MONÆ, dans Paracelse sont les fesses, (*nates*.)

MONAS, μονάς, *unité*. Ce mot semble signifier en Chymie l'union des vertus des simples, & être le même que *clyssus* ou *elixir*.

MONBIN.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est faite en forme de cloche & composée de plusieurs pétales disposés circulairement. Il s'éleve de son calyce un pistil qui se change en un fruit mou, charnu, de figure ovale, qui renferme un noyau dans lequel sont enfermées quatre amandes ou semences.

Miller n'en compte qu'une seule espece.

Monbin, arbor, foliis fraxini, fructu luteo racemoso, Plum. Nov. Gen.

Cet arbre est fort commun dans les régions les plus chaudes de l'Amérique, où il croît dans les fondrieres & dans les lieux bas & marécageux. Il a quatre ou cinq piés de haut & se divise en un grand nombre de branches toutes couvertes de feuilles ailées approchantes de celles du frêne. Ses fleurs, qui paroissent au printems, sont en bossettes de figure pyramidale à l'extrémité des branches, elles sont blanches & fort douces. Il leur succede plusieurs prunes jaunes de figure ovale, disposées en grappes. Comme le bois de cet arbre est fort mou, on en fait des bouchons de bouteilles. MILLER, *Dict.*

MONEDULA. Offic. Jonf. de Avib. 26. Bellon. des Oif. 286. Charlt. Exer. 75. Schw. A. 305. Raii Ornith. 125. Gesn. de Avib. 468. *Monedula sive lupus.* Aldrov. Ornith 1. 770. Will. Ornith. 25. Raii Synop. A. 40. *Graculus vel Monedula.* Mer. Pin. 172. *Choucas.*

La chair de cet oiseau est d'usage. Etant appliquée extérieurement, elle résout les tumeurs & guérit les écrouelles. DALE.

MONEMBASIATICUM, ce mot se trouve dans N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 467. C'est une espece de vin que Fuchsius croit être le même que celui de Malvoisie (*Malvaticum.*)

MONEMERON, est le nom d'un collyre dont parle Marcellus Empiricus, *cap.* 8. & de quelques autres dont on trouve la description dans Galien, *Lib. IV. cap.* 2. & dans Aëtius, *Tetrab. II. Sect.* 3. *cap.* 101. On leur donne ce nom parce qu'ils ont la vertu de guérir dans l'espace d'un jour.

MONERES, μονήρης, est proprement l'épithete d'un batteau à un seul aviron : mais on l'applique figurément à une personne mélancolique, qui recherche avec ardeur la solitude.

MONOCEROS. Voyez *Unicornu.*

MONOCOLON. Dans Paracelse c'est l'intestin *rectum.*

MONOEMEROS, le même que *Monemeros.*

MONOMACHON, l'intestin *cæcum.*

MONOMELUM, est le nom d'un collyre décrit par Aëtius, *Tetrab. II. Serm.* 3. *cap.* 101.

MONONYCHA. Voyez *Menycha.*

MONOPAGIA ou MONOPEGIA, douleur de tête qui ne se fait sentir que dans un seul point. Castelli traduit ce mot par *hemicrania*, d'après Valescus de Tarente.

MONOPHYLLON, nom du *smilax, unifolia, humillima.*

MONORCHIS, μόνορχις, on donne ce nom à ceux qui n'ont qu'un seul testicule.

MONOSITIA, μονοσιτία, de μόνος, *seul*, & σῖτος, *aliment*; c'est ne manger que d'un seul aliment par jour.

MONOSPERMALTHÆA, est le nom d'un genre de plante établi par M. Danty d'Isnard dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1721.

Il en compte deux especes

1. *Monospermalthæa arborescens, villosa, folio majore. Betonica arborescens, foliis amplioribus, ex insula Barbadensi, flore luteo minimo.* Raii Hist. 3. 297.
2. *Monospermalthæa arborescens, villosa, folio minore. Betonica arborescens, Madraspatana, villosis foliis, profunde venosis.* Pluk. Phytog. Tab. 150. fig. 5. & Alm. 67. Adde *floribus luteis, summo caule in breviorem spicam glomeratis.* Pluk. Mant. 31. Raii Hist. 3. 297. num. 6.

MONS VENERIS, c'est ainsi qu'on appelle la petite éminence qui est au-dessus des grandes levres des parties naturelles de la femme, & qui est couverte de poils.

MONTIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en forme d'entonnoir, & d'une seule piece. Sa partie inférieure est en tuyau évasé par le haut & découpé en cinq parties. Il lui succede un fruit applati divisé en deux loges & entouré de filets qui forment comme une espece de rayons.

Miller n'en compte qu'une espece

Montia arborescens, abutili folio serrato, fructu racemoso. Houst.

Cette plante a été découverte par le Docteur Guillaume Houstoun près de la Vera-Cruz dans la nouvelle Espagne, & il lui a donné ce nom en l'honneur du Docteur Monti, Professeur de Botanique à Boulogne.

Cette plante pousse une tige ligneuse de quinze ou dix-huit piés de haut, laquelle se divise en plusieurs branches couvertes de feuilles approchantes de celles de la mauve jaune, longues de cinq pouces & larges de quatre, terminées en pointe. Ces feuilles sont dentelées à leurs bords, & couvertes d'un duvet par dessous. Ses fleurs sont d'un jaune verdâtre, & en bossettes. Elle fleurit au mois de Janvier dans son pays natal, & ses semences sont mûres au mois de Mars. MILLER, *Dictionn.*

MONTIFRINGILLA, *Pinçon de montagnes.*

MONYCHA ANIMALIA, de μόνος, *seul*, & ὄνυξ, *ongle*; animaux dont les piés sont solides & non divisés; ou qui n'ont pas le pié fourchu.

MOR

MORA, dans Paracelse est un symptome des maladies vénériennes, qui paroît être une callosité ou dureté de la peau.

MORBILLI, *rougeole.* Voyez *Variola.*

Cette maladie, dit Sydenham, commence à paroître dans le mois de Janvier, & augmente tous les jours jusqu'à l'approche de l'équinoxe du printems, après quoi elle diminue insensiblement & disparoit tout-à-fait au mois de Juillet. Elle attaque principalement les enfans, surtout lorsqu'ils habitent sous le même toit que ceux qui en sont affectés. Elle est précédée d'un frisson & d'une inégalité de chaud & de froid qui se succedent alternativement durant le premier jour, mais qui se terminent le second en une fievre parfaite, accompagnée d'une langueur excessive, de la soif, & du dégout; de la blancheur de la langue, mais sans sécheresse, d'une toux légere, d'une pesanteur de tête dont les yeux se ressentent, d'un assoupissement continuel, & d'un écoulement d'humeur par le nez, & les yeux, qui est un signe certain de l'approche de la *rougeole.* Quoique cette maladie se manifeste principalement sur le visage par une espece d'éruption, il paroît néanmoins assez souvent au lieu de cela, sur l'estomac des taches rouges qui ne s'élevent point au-dessus de la surface de la peau; le malade éternue comme s'il commençoit à s'enrumer, les paupieres s'enflent un peu avant l'éruption; il vomit, mais il est plus souvent attaqué d'un cours de ventre dont la matiere est verdâtre; & cela arrive communément aux enfans durant la pousse des dents, qui les rend beaucoup plus chagrins qu'à l'ordinaire. Les symptomes augmentent communément jusqu'au quatrieme jour qu'il commence à s'élever sur le front & les autres parties du visage des petites taches rouges semblables à des piqures de puces, qui deve-

nant plus grandes & plus nombreuses se confondent ensemble, & forment de grandes taches rouges de différentes figures; l'éruption ne se fait quelquefois que le cinquieme jour. Ces taches rouges sont composées de petits boutons rouges fort serrés qui s'élevent un peu plus haut que la superficie de la peau, ce qui fait qu'on peut les sentir en les pressant légerement avec les doigts, bien qu'on ait de la peine à les voir. Ces taches passent du visage, où elles ont d'abord paru, sur la poitrine, le ventre, les cuisses & les jambes: mais elles ne s'élevent point dans ces endroits au-dessus de la superficie de la peau.

Les symptomes ne diminuent point après l'éruption, comme dans la petite vérole; cependant je n'ai jamais remarqué que le vomissement ait continué, au lieu que la toux & la fievre deviennent plus violentes, la difficulté de respirer, la langueur & la fluxion sur les yeux, l'assoupissement & le dégout persistent dans leur premier état. Environ vers le sixieme jour, les éruptions commencent à se sécher, & l'épiderme se détache, ce qui rend le visage extremement rude; au lieu que les taches deviennent plus larges & plus rouges dans les autres parties du corps. Celles du visage disparoissent vers le huitieme jour, & il n'en reste qu'un petit nombre ailleurs: mais elles se dissipent tout-à-fait lorsque le neuvieme jour est venu; & le visage, les membres & quelquefois tout le corps semblent avoir été saupoudrés avec du son, parce que les particules de l'épiderme sont presque tout-à-fait détachées de la peau, & qu'elles tombent par écailles, à mesure que la maladie s'en va.

Il suit donc de ce qu'on vient de dire que la *rougeole* disparoit ordinairement le huitieme jour, ce qui fait croire au vulgaire, qui regle la durée de cette maladie par celle de la petite vérole, que les éruptions sont rentrées en dedans, quoiqu'elles aient suivi le cours que la nature leur a assigné; il croit encore que les symptomes qui surviennent ensuite dépendent entierement de ce qu'elles ont disparu trop-tôt. Car il faut observer que la fievre & la difficulté de respirer augmentent dans ce tems-là, & que la toux devient plus incommode; de sorte que le malade ne peut gouter aucun repos ni la nuit ni le jour. Les enfans sont sujets à ces accidens vers le déclin de la maladie, surtout lorsqu'on a hâté l'éruption par un régime ou des remedes trop chauds; ce qui cause une péripneumonie qui en tue un plus grand nombre que la petite vérole, ou aucun des symptomes qui accompagnent la maladie dont nous parlons, quoiqu'elle n'ait rien de dangereux quand on la traite comme il faut. Ces fâcheux symptomes sont quelquefois suivis d'un cours de ventre, qui succede immédiatement à la maladie, ou qui dure plusieurs semaines après qu'elle a cessé, & qui met la vie du malade en danger à cause de la dissipation continuelle d'esprits qu'il occasionne. Il arrive aussi quelquefois après qu'on a usé d'un régime excessivement chaud, que les taches deviennent livides & noires; mais cet accident n'arrive qu'aux adultes, dont la mort est infaillible dès que cette noirceur commence à paroître, à moins qu'on ne les soulage sur le champ par la saignée ou par un régime rafraichissant.

La *rougeole* tient beaucoup de la nature de la petite vérole, aussi demande-t-elle un traitement à peu près pareil. Les remedes chauds & un régime semblable sont extremement dangereux, quoique la plupart des nourrices les employent fréquemment pour détourner la maladie du cœur.

Voici la méthode qui m'a le mieux réussi.

Je tiens le malade au lit pendant deux ou trois jours seulement après l'éruption, pour que le sang puisse exhaler les particules enflammées & nuisibles dont l'évacuation peut se faire par les pores de la peau d'une maniere convenable à la nature de la maladie; & je ne lui laisse pas plus de hardes & de feu que lorsqu'il étoit en santé. Je lui interdis la viande, & ne lui accorde pour nourriture que du gruau, de l'orge mondé, & quelquefois une pomme cuite, & pour boisson, de la petite biere, ou du lait bouilli avec le triple d'eau. Pour calmer la toux dont cette maladie est presque toujours accompagnée, je lui donne de tems à autre un verre de quelque décoction pectorale, avec un éclegme convenable; mais j'ai soin surtout de lui donner tous les soirs du diacod pendant tout le tems que dure la maladie.

Prenez *de décoction pectorale, une pinte;*
de sirop de violettes, & de capillaire, } *de chaque, une once & demie.*

Mêlez pour une aposeme dont on prendra trois ou quatre onces plusieurs fois par jour.

Prenez *d'huile d'amandes douces, deux onces;*
de sirop de violettes, & de capillaire, } *de chaque, une once;*
de sucre en pain, autant qu'il en faut pour en faire un éclegme, dont on prendra quelque peu toutes les fois que la toux deviendra incommode.

Prenez *d'eau de cerises noires, trois onces;*
de sirop de pavot blanc, une demi-once.

Mêlez pour une potion que l'on donnera tous les soirs au malade.

On doit proportionner la dose des pectoraux & des opiats, à l'âge des enfans.

Cette méthode produit presque toujours son effet, & prévient les symptomes qui ne sont point des suites nécessaires de cette maladie. La toux est celui qui incommode le plus le malade, bien qu'elle n'ait rien de dangereux; mais il est aisé de la dissiper en prenant l'air, & en usant de pectoraux convenables; elle cesse même ordinairement tout-à-fait d'elle-même.

Supposé, comme c'est assez l'ordinaire, que pour avoir usé de cordiaux, ou d'un régime trop chaud, après que la maladie a cessé, la fievre, la difficulté de respirer, & les autres symptomes qui accompagnent ordinairement la péripneumonie, mettent la vie du malade en danger, je fais saigner mes malades du bras, quelques jeunes qu'ils soient, & je leur tire une quantité de sang proportionnée à leur âge & à leurs forces. Ces symptomes affligent les enfans après que la *rougeole* a cessé, & en tuent un plus grand nombre que la petite vérole; & je n'ai pu découvrir jusqu'ici, aucune autre méthode pour les surmonter. La saignée arrête aussi le cours de ventre qui succede à la *rougeole*; car comme il est causé par les vapeurs du sang enflammé qui se jettent dans les intestins, de même que dans la pleurésie, la péripneumonie, & dans les autres maladies causées par une inflammation, & les oblige à se décharger des matieres qu'ils contiennent, il n'y a que ce remede qui puisse l'arrêter, parce qu'il occasionne une révulsion des humeurs acres, & réduit le sang à un juste tempérament.

On ne doit point être surpris que je saigne les enfans, puisqu'autant que j'ai pu l'observer jusqu'ici, cette opération n'est pas plus dangereuse pour eux que pour les adultes. Elle est même si nécessaire dans la fievre dont nous venons de parler, & dans quelques autres maladies auxquelles les enfans sont sujets, qu'on ne sauroit venir à bout de les guérir autrement. Par exemple, comment pourroit-on les délivrer sans la saignée, des convulsions dont ils sont attaqués vers le neuvieme ou dixieme mois, & qui sont accompagnées de douleurs, de l'enflure des gencives, de l'irritation & de la compression des nerfs? La saignée est préférable dans ce cas à tous les autres spécifiques dont on a connoissance;

car quelques-uns deviennent nuisibles par leur chaleur accidentelle, & au lieu de guérir la maladie, ils l'augmenteot par leur chaleur manifeste, & causent la mort au malade. Je passe sous silence les effets que la saignée produit dans la coqueluche, à laquelle les enfans sont sujets, & qu'on attendroit inutilement des pectoraux les plus estimés.

Ce que je viens de dire touchant la cure des symptomes qui succedent à la *rougeole* après qu'elle a disparu, peut quelquefois avoir lieu lorsque la maladie est dans son état, pourvu que ces symptomes ayent été occasionnés par une chaleur artificielle, s'il m'est permis de me servir de ce terme.

Il parut au mois de Janvier 1674. dit le même Auteur, une espece de *rougeole*, tout-à-fait differente de celle qui commença dans le même mois en 1670. & qui néanmoins fut aussi épidémique, quoique moins réguliere; car les éruptions se firent tantôt plutôt, tantôt plutard; au lieu que dans l'autre elles parurent toujours le quatrieme jour, à compter du commencement de la maladie. De plus, les taches parurent d'abord sur les épaules & sur les autres parties du tronc; au lieu que dans l'autre espece elles commencerent toujours par le visage, d'où elles passerent successivement sur les autres endroits du corps. L'épiderme ne tomba pas toujours non plus en forme d'écailles, après que les taches eurent disparu; au lieu qu'il se détacha toujours dans l'autre espece, aussi régulierement qu'après la fievre scarlatine. Au reste, cette espece tuoit plus de monde que l'autre, lorsqu'on la traitoit mal; car la fievre & la difficulté de respirer, qui ont coutume de se montrer vers le déclin de la maladie, furent plus violentes, & tinrent d'avantage de la péripneumonie. Mais quoique cette espece de *rougeole* fut plus irréguliere, eu égard aux symptomes dont on vient de parler, elle s'accordoit néanmoins en général, à la description que j'ai donnée, & demandoit par conséquent à être traitée à peu près de même.

MORBUS, *maladie*.

MORBUS ATTONITUS, *épilepsie*.

MORBUS CAOUCUS, ou COMITIALIS; c'est aussi l'épilepsie. Elle a reçu le dernier nom des Assemblées qui se tenoient chez les Romains, & qu'on appelloit Comices, *Comitia*. S'il arrivoit que quelqu'un fût attaqué de cette maladie, on se séparoit aussi-tôt pour éviter le malheur doot cet accident sembloit être le présage. Voyez *Epilepsia*.

MORBUS GALLICUS, HISPANICUS, INDICUS, ou NEAPOLITANUS, *la Vérole*.

MORBUS HERCULEUS, l'*Epilepsie*.

MORBUS NIGER, ou maladie noire d'Hippocrate. Voyez *Melaina nusos*.

Il y a cette différence entre l'hémopthtisie & la *maladie noire* d'Hippocrate, que le sang qu'on rend dans la premiere en toussant, est écumeux, rouge, & ténu; au lieu que celui qu'on vomit dans la derniere, est caillé, d'uo rouge noirâtre, & mêlé avec une grande quantité de phlegme insipide, acide, ou gluant.

Cette maladie est ordinairement précédée d'une douleur poignante, & d'une tension dans les deux hypocondres; & l'éruption presque toujours accompagnée d'une anxiété & d'une compression douloureuse dans la région qui est aux environs du cœur, & d'un resserrement dans l'un des côtés. Au reste, il n'y a point d'hémorrhagie qui soit si promptement ou si souvent accompagnée de syncopes que la *maladie noire* d'Hippocrate, surtout lorsque le sang que l'on rend est fétide & corrompu.

L'estomac est le siége de cette maladie, & la source du sang que l'on rend, mais cela n'empêche pas que la rate ne soit aussi affectée en conséquence de la correspondance des parties, & qu'on ne puisse la regarder comme un second siége de la cause de la maladie, comme on peut s'en convaincre par la dissection de ceux qui en sont morts; car la rate de ces sortes de malades est presque toujours enflée, obstruée, & quelquefois skirrheuse. A l'égard de l'estomac qui est muni d'un grand nombre de vaisseaux, il faut observer que lorsque les vaisseaux courts, (*vasa brevia*) arteriels & veineux, surtout ceux qui se distribuent dans la partie supérieure gauche de l'estomac, où ils sont revêtus d'une membrane extremement mince, viennent à se rompre ou à s'ouvrir, ils laissent sortir le sang que le malade rendoit par la bouche lorsqu'il vivoit; & de-là vient qu'on les trouve variqueux & farcis d'un sang noir, outre que la substance du ventricule est souvent sphacélée dans cet endroit. Riolan nous apprend dans son *Anthropologie*, *Lib. II. cap.* 17. qu'il a trouvé un des vaisseaux courts aussi gros que le petit doigt, dans une personne qui avoit rendu du sang par haut & par bas. On peut voir plusieurs autres exemples de même espece dans Columbus, *Rerum Anatomic. Lib. XV.* Wedelius, *in Physiolog. reformat.* Platerus, *Observ. Lib. II.* & Bonet, *Medicin. Septentrional. Lib. III. Sect.* 5. *cap.* 4.

Il peut cependant se faire, quoique cela soit fort rare, que le sang qu'on rend par le vomissement vienne des autres vaisseaux du ventricule, s'ils se trouvent corrodés par des sucs acides & corrosifs, ou par le poison. On a lieu de croire que cela est arrivé, si cet accident a été précédé d'une douleur aiguë d'estomac, & si le sang que le malade rend est noir & acide, s'il engourdit les dents: s'il écorche la gorge & le palais, & s'il bouillonne quand on le jette sur le plancher, suivant la description qu'Hippocrate en donne, *Lib. II. de Morbis*, *Sect.* 17.

Comme les personnes d'un tempérament maigre & délicat sont plus sujettes que les autres aux hémorrhagies internes, aussi remarque-t'on que cette maladie est accompagnée d'une hémorrhagie de l'estomac, surtout lorsque les malades ont l'esprit susceptible des moindres impressions; car les corps de cette espece sont ordinairement munis de petits vaisseaux, dont la substance est délicate, & par conséquent capable de distension & de rupture; & c'est de-là que provient l'hemorrhagie.

On remarque que les jeunes femmes sont fort sujettes à cette maladie, surtout lorsqu'elles sont constipées vers l'âge de puberté, que leurs regles commencent à paroître, & lorsque celles-ci viennent à être supprimées, ou ne sont pas assez abondantes; car s'il arrive qu'elles viennent à être agitées par la colere ou la frayeur, & que le froid s'empare des parties inférieures, ou que le Medecin entreprenne mal-à-propos d'appaiser par des vomitifs les symptomes qui naissent du regorgement du sang de la matrice dans l'estomac, il peut facilement en résulter un vomissement de sang.

J'ai connu des femmes d'un tempérament foible & délicat, dont les regles ont été supprimées ensuite d'une fievre intermittente qu'on avoit mal traitée, ou trop-tôt arrêtée; lorsque le Medecin tache de rétablir cette évacuation avec des emménagogues forts & chauds, cette conduite ne peut qu'avoir des suites très-fâcheuses. J'ai eu moi-même deux fois occasion de voir un vomissement de sang mortel causé par ces moyens.

J'ai encore connu quelques vieilles femmes, dont les regles étoient supprimées, qui après avoir été long-tems en proie au chagrin, ont ressenti pendant un tems considérable des pressions douloureuses dans l'hypocondre gauche; accompagnées de dégoût & de langueur, & qui sont mortes ensuite d'un vomissement de sang.

On sait aussi par expérience, que les femmes enceintes & pléthoriques qui négligent la saignée, sont attaquées d'un vomissement de sang, surtout lorsqu'à demi terme elles ont des soulevemens fréquens d'estomac. Mais comme le sang qu'elles rendent dans cette occasion est ténu & en petite quantité, il est plus naturel de croire qu'il vient plutôt des corrugations des petites arteres du gosier & de l'ésophage, que des vaisseaux du ven-

tricule; & c'est ce qui reod ce vomissement moins dangereox.

Au cootraire, j'ai qnelquefois vu des accouchemens laborieux provenans de la mauvaise situation du fœtus, suivis d'un vomissement de sang mortel. J'ai aussi vu des femmes en travail, attaquées d'un vomissement de sang qui n'a eu aucune fâcheuse suite: mais il étoit peu copieux, les malades étoient pléthoriques, & elles avoient négligé la saignée dans les derniers mois de leur grossesse.

On trouve aussi quelques hommes d'une coostitution valétudinaire & sojets aux hémorrhoïdes, qui, lorsque cette évacuation vient à diminuer ou à être totalement supprimée, ont des anxiétés daos la région des hypocondres, des cardialgies, des sueurs froides, & sont attaqués d'uoe chaleur & d'un froid qui se succedent alternativement. Si ces sortes de malades rendent par haut & par bas un sang féculent, d'une odeur cadavéreuse, & que le paroxysme revienne fréquemment, ils meurent pour l'ordinaire aussi-tôt après dans une syncope.

Le vomissement de sang épidémique qui régna dernierement à Marsbourg, étoit d'une nature beaucoup moins dangereuse; car quoique les malades, qui étoient pour la plûpart adultes & du commun, eussent rendu plusieurs pintes de sang noirâtre & foncé, ils échapperent tous & en furent quittes pour la perte de leurs forces. Les personnes pléthoriques furent aussi attaquées dans le même tems d'un crachement de sang, auquel on remédia sans beaucoup de peine; car comme les variations subites auxquelles l'air est sojet vers le tems des équinoxes, troublent la circulation du sang, il arrive, surtout lorsqu'il est trop abondant, qu'il se jette avec impétuosité sur quelque partie & fait une éruption, qui cesse d'elle-même, après qu'elle a duré assez de tems.

A l'égard du progrès de la maladie, il faut observer que la douleur spasmodique & oppressive de l'estomac, qui est ordinairement accompagnée de chaleur & d'un vomissement de sang, est tout-à-fait différente de l'inflammation de cette même partie; car celle-ci est toujours accompagnée d'un froid aux extrémités, d'une chaleur violente dans la région des hypocondres, de la soif, de la fievre, d'un pouls fréquent, foible & serré, au lieu que ces symptomes n'accompagnent point le vomissement de sang. De plus ceux qui ont une inflammation d'estomac ne peuvent souffrir les liqueurs chaudes, ni l'application externe des tuiles & des linges chauds, au lieu que ces choses apportent un soulagement considérable dans le vomissement de sang.

Toutes les hémorrhagies reviennent souvent au bout d'une semaine, de quelques mois, & quelquefois de plusieurs années, & il arrive la même chose dans celles de l'estomac; car, comme les parties s'affoiblissent par cette effusion, elles sont daos la suite moins en état de résister au sang qui se jette sur elles avec impétuosité; d'où il arrive que ce fluide continue son cours, s'arrête dans ces parties, & rompt à la fin les vaisseaux. Il est même bon de savoir que la Nature choisit pour l'ordinaire dans les hémorrhagies les parties par où elle s'étoit d'abord évacuée; & que dans celles de nez principalement, le sang s'écoule toujours par la narine qui lui a donné passage pour la premiere fois.

La *maladie noire* n'est pas également dangereuse pour tout le monde, bien qu'elle soit la plus à craindre de toutes les hémorrhagies. Le malade ne court pas beaucoup de risque lorsqu'il n'a point de fievre, & que la maladie provient d'une pléthore occasionnée par la suppression des évacuations naturelles. Lors au contraire qu'il a la fievre, que le saog qu'il vomit est corrompu, noir & fétide, que la maladie provient de l'enflure & de la corruption de la rate, ou de l'endurcissement du foie, & qu'elle est accompagnée de syncopes; sa vie est dans un très-grand danger, & ces symptomes annoncent une mort prochaine, comme Hippocrate l'observe dans l'*Aphorisme* 37. de la sixieme Section & dans ses *Prognostics*.

Le danger est beaucoup plus grand & bien plus certain, lors, comme il arrive quelquefois, que le vomissement de sang est accompagné d'nn écoulement de matiere noire, fétide & semblable à de la poix par bas; car cette circonstance annonce pour l'ordinaire une mort prochaine, suivant Hippocrate, qui donne à cette maladie le oom de celle qui fait le sujet de cet article.

Cette matiere sanguinolente qu'on rend par haut & par bas, ne vient point immédiatement des vaisseaux de l'estomac, ni d'un sang épaoché dans sa cavité, mais plutôt de quelques autres visceres, ou des ioteftios grêles, surtout de l'iléum, & de la rupture des vaisseaux mésaraïques, qui ne sont couverts que d'une tunique extremement foible & délicate; car j'ai souvent trouvé dans les malades qui sont morts de cette maladie, ces vaisseaux farcis d'un sang noir, & l'estomac rempli d'une semblable matiere.

Les malades sujets à ces terribles évacuations de matiere noire par bas, soit qu'elles soient accompagnées ou non d'un vomissement de sang, sont ou hypocondriaques ou sujets aux hémorrhoïdes; leur saog circule fort lentement dans les vaisseaux mésaraïques. Delà naissent des distensions douloureuses & des spasmes des vaisseaux distribués sous les membranes, & à la fin des congestions & des hémorrhagies très-dangereuses. Il est aisé de distinguer à ces marques la *maladie noire* du flux hémorrhoïdal; car, bien que la matiere de ce dernier soit quelquefois noirâtre, il n'est point accompagné de pareilles douleurs spasmodiques des intestins, & il soulage considérablement le malade, loin de mettre sa vie en danger.

Cette matiere noirâtre qui s'écoule par bas, est pour l'ordinaire extremement fétide, à cause que le saog épanché venant à fermenter avec les excrémens dans la cavité des intestins, dégenere en conséquence de l'exaltation de son priocipe sulphureux alcalin, en une putréfaction extremement fétide. Et comme cette derniere est très-nuisible au fluide nerveux, il arrive qu'elle ruine en peu de tems les forces, & détruit les mouvemens vitaux; de sorte que la langueur excessive dont cette maladie est toujours accompagnée, vient moins de la nature & de l'effusion trop copieuse du sang, que de sa corruption putride.

CURE.

Le Medecin qui se charge de la cure de cette terrible maladie, doit avoir égard à la diversité des tempéramens, des causes & des tems; car la méthode dont on doit user durant le paroxysme, est autre que celle qu'il convient d'employer après qu'il a cessé. Telles mesures qui conviennent lorsque la maladie ne provient que de la redondance & de l'orgasme du sang, & que l'excrétion paroît comme critique, sont hors de saisoo quand elle est causée par des douleurs & des spasmes qui obligent le sang à se jetter sur les parties internes, ou qu'elle vient de la corruption ou de l'obstruction de quelque viscere, d'une cause externe, du poison ou de telle autre matiere corrosive.

La saignée du bras est extremement salutaire durant le paroxysme, lorsque le corps est pléthorique, & que le sang se porte de dehors en dedans: mais le Medecin doit la proportiooner à la plénitude des vaisseaux, au tempérament, aux forces & à l'âge du malade.

Lorsque le sang est dans une agitation & dans un orgasme trop violents, & que le pouls est fort & véhément, il convient de donner au malade une chopine d'eau de fontaine ou de plantain, dans laquelle on aura fait dissoudre une dragme de nitre pur, & demi-once de sirop de pavot sauvage; car cette potion rafraîchissante corrige l'acrimonie des humeurs, réprime l'effervescence élastique des parties sulphureuses du sang, & fortifie tellement les orifices relâchés des vaisseaux qui ont souffert une rupture, qu'ils ont ensuite beaucoup plus de facilité à se réunir.

Les émulsions sont toujours salutaires dans cette maladie,

surtout lorsque la région de l'hypocondre gauche est affectée de douleurs poignantes & mordicantes & de constrictions spasmodiques, & que le malade est tourmenté d'une soif & d'une chaleur insupportables. On peut les composer avec les quatre semences froides, & les semences de pavot, avec des eaux antispasmodiques préparées avec les fleurs de tilleul, le lis des vallées, la primevere, l'acacia, le pavot sauvage, la pivoine & les cerises noires, avec quelque peu de nitre, & une quantité suffisante de sirop de pavot blanc.

Les clysteres émolliens & adoucissans sont ce qu'on peut employer de mieux pour relâcher les contractions spasmodiques des intestins & détourner les humeurs de la partie affectée : mais il faut les imprégner avec quelque drogue légerement irritante, les corriger avec le nitre & les injecter souvent.

On peut mettre au nombre des remedes externes qui sont appropriés à cette maladie, ceux qui agissent en appaisant les spasmes, en fortifiant l'estomac & en atténuant la matiere peccante. Rien ne satisfait plus parfaitement à cette indication que l'huile de camphre préparée de la maniere suivante.

Faites dissoudre une dragme de camphre dans une once d'huile d'amandes douces, & versez dedans vingt gouttes d'huile de bois de Rhodes.

On oindra toute la région qui est aux environs du cœur & l'hypocondre gauche avec cette huile, & l'on appliquera chaudement dessus un sachet rempli de fleurs de camomile Romaine & de sureau, de mente & d'absinthe, après l'avoir fait bouillir dans du vinaigre rosat ou du vin rouge.

Supposé que les forces du malade se trouvent affoiblies par la grande quantité de sang qu'il a perdu, on fera des ligatures aux articulations pour arrêter l'hémorrhagie, & on les ôtera ensuite quand il en sera tems, & avec précaution. Je sai que plusieurs malades se sont fort bien trouvés du conseil qu'on leur avoit donné de plonger leurs mains & leurs piés jusqu'aux poignets & aux chevilles dans de l'eau froide, pour que le froid retînt plus long-tems le sang dans les veines & retardât son retour au cœur.

Il convient pour prévénir le retour de la maladie de donner au malade après le paroxysme, demi-dragme de rhubarbe en poudre, seule ou mêlée avec de la poudre de pierres d'écrevisses, ou douze grains de trochisques d'ambre & demi-grain de camphre, qu'on lui fera prendre deux fois par semaine lorsqu'il ira se coucher, dans un verre d'eau de fontaine ; car la rhubarbe est un spécifique pour lever insensiblement les obstructions. Les infusions de véronique, de sanguinaire, de sommités de mille-feuille, de racine de réglisse & de semences de fenouil sont aussi fort salutaires dans la maladie dont nous parlons ; mais il faut en boire quelques tasses par jour. Le malade usera pour boisson ordinaire d'eau de fontaine dans laquelle on aura éteint un fer rouge, ou de petit-lait acidulé.

Cette maladie demande un traitement particulier quand elle est causée par la suppression des regles ; car dans ce cas il faut saigner la malade du pié, & lui donner plusieurs clysteres préparés avec des emménagogues, tels que l'armoise, le pouliot, la violette jaune, les baies de genievre & de laurier : on peut aussi lui donner en même tems des emménagogues tempérés de même nature en décoction ou en infusion.

Elle exige encore une méthode toute différente lorsque les vaisseaux du ventricule étant corrodés par des liqueurs acides ou acres, laissent échapper la liqueur qu'ils contiennent & donnent lieu au vomissement de sang. Rien n'est plus propre dans ce cas pour corriger l'acrimonie & émousser la qualité corrosive des humeurs que les poudres terreuses & alcalines ; mais rien n'est comparable au lait qu'on a fait cuire avec de l'amydon pour consolider les vaisseaux qui ont souffert une rupture.

On ne doit employer les opiats & les narcotiques qu'avec beaucoup de précaution dans les hémorrhagies de l'estomac, de quelques causes qu'elles viennent, parce qu'ils augmentent la foiblesse dont cette maladie est toujours accompagnée. On doit aussi s'abstenir de remedes styptiques, astringens & vitrioliques, qui en arrêtant l'hémorrhagie font que le sang croupit dans les veines & s'y corrompt, ce qui expose le malade à une inflammation violente ou au sphacele. Après que le vomissement de sang aura cessé, il faut que le malade s'abstienne des émétiques & des préparations d'aloès, qui jettent le sang dans un orgasme & dans une agitation excessive, & l'obligent à s'accumuler dans l'estomac, au moyen de quoi la maladie revient fort aisément. Hippocrate défend avec raison l'usage des substances grasses & oléagineuses ; on peut y joindre les différentes especes de sucrerie, qui, quoique proprés pour assaisonner les alimens, favorisent la génération & le retour de cette maladie, puisqu'en relâchant plus qu'il ne faut les vaisseaux qui ont souffert une rupture, elles y attirent une plus grande quantité de sang.

Voici la maniere dont Hippocrate, *Lib. II. de Morbis, Sect.* 5. veut qu'on traite la *maladie noire*.

« Il faut, dit-il, purger fréquemment le malade, & lui « faire boire du lait & du petit-lait, supposé qu'on soit « à portée d'en avoir. Il faut aussi lui interdire l'usage « des substances douces, grasses & oléagineuses, & ne « lui en donner que de froides & de purgatives, à « moins que sa foiblesse ne s'y oppose. Il faut le sai-« gner du bras, & lui donner un clystere émollient « supposé qu'il soit constipé ; lui défendre l'usage du « vin & des femmes, la promenade & les exercices ou-« trés, les liqueurs chaudes & les substances acres & « salines ; car ce n'est qu'en observant ces précautions « qu'il peut espérer d'être guéri de sa maladie. »

OBSERVATION PREMIERE.

Un jeune homme qui avoit été long-tems travaillé de la fievre quarte, en fut enfin délivré par les remedes que lui donna un Empirique : mais il contracta une mauvaise habitude de corps, une complexion livide, une certaine tumeur aux paupieres & une langueur continuelle, accompagnée d'une douleur au côté gauche, qui augmentoit toutes les fois qu'il avoit usé de substances flatueuses, ou qu'il avoit été agité de quelque passion ; d'une constipation opiniâtre & d'une tension des intestins. Un jour qu'il revenoit d'un voyage qu'il avoit fait à pié avec quelques-uns de ses camarades, & qui l'avoit extremement fatigué, il fut tout d'un coup attaqué, ensuite d'une querelle qu'il eut avec eux, d'un vomissement de sang copieux & fréquent, accompagné de déjections extremement fétides & aussi noires que de la poix. Les syncopes dans lesquelles il tomboit dès qu'il étoit debout étoient si fréquentes, qu'elles terminerent ses jours au bout de vingt-quatre heures. Je l'ouvris le lendemain devant plusieurs personnes, qui ne purent point supporter la puanteur qui sortoit de son corps. Je trouvai les vaisseaux courts, noirs & rompus, & la cavité de l'estomac & de l'iléum, aussi bien que leurs vaisseaux, remplis de matieres noires & fétides. Le foie étoit un peu plus dur que dans son état naturel ; mais la rate l'étoit à un tel point qu'on l'eût prise pour un cartilage ; de façon que j'eus toutes les peines du monde à couper sa substance externe avec un bistouri : un sang noir & épais remplissoit ce qui restoit de sa substance interne.

OBSERVATION II.

Je fus un jour appellé chez une femme de condition d'un tempérament foible & délicat, qui avoit un vomissement de sang violent, & avoit déja rempli deux bassins de sang caillé & de phlegme. Son pouls étoit foi-

ble & ses forces si abattues, qu'elle ne pouvoit se tenir debout sans tomber en foiblesse. Son état m'ayant paru extremement dangereux, je lui donnai des analeptiques & des corroborans : mais elle mourut le lendemain après avoir vomi une matiere pareille à de la lavure de viande, & entremêlée de quelque grumeaux de sang extremement foncé. Ayant recherché la cause de sa maladie, j'appris qu'elle avoit été attaquée après avoir accouché, d'une fievre tierce irréguliere qui régnoit pour lors, & dont elle avoit été guérie par un Medecin du voisinage après le cinquieme paroxysme; que ses regles avoient cessé trois mois après, & que cet accident avoit été suivi d'une douleur violente dans l'hypocondre gauche, qui avoit obligé sa mere à implorer le secours d'un autre Medecin, qui lui avoit donné un remede, qui me parut être l'élixir de propriété sans acide, avec l'essence de zédoaire & d'ambre. Elle en prenoit cinquante gouttes par jour dans du vin du Rhin vieux, & elle usoit pour boisson ordinaire d'une biere forte en houblon. Mais à peine la troisieme semaine fut-elle expirée, qu'elle mourut de la *maladie noire*.

OBSERVATION III.

Une femme âgée d'environ trente ans ayant eu une frayeur dans le tems de ses regles, but un grand verre d'eau froide, qui lui causa sur le champ un tremblement de membres & lui fit perdre l'appétit. Ses regles revinrent le mois suivant, mais en bien moindre quantité, & elle fut affligée d'une anxiété violente dans la région des hypocondres, de nausées, d'un vomissement, d'un froid aux extrémités & de la rougeur du visage. Tous les symptomes dont nous avons parlé revinrent au bout de trois mois, & furent accompagnés pendant trois jours d'un vomissement de sang qui épuisa considérablement ses forces. Frederic Hoffman.

Morbus regius, c'est la jaunisse ou les écrouelles.

Morbus sacer, *mal sacré*; c'est l'épilepsie.

MORDEHI. Les habitans des Indes Orientales sont sujets à une maladie appellée par eux *mordehi*, qui n'est autre chose qu'un dérangement d'estomac. La chaleur continuelle du climat, les sueurs copieuses qu'elle excite, & le froid qui lui succede affoiblissent beaucoup l'estomac. Lors donc que les habitans mangent ou boivent avec excès, surtout le soir, la digestion des alimens ne peut se faire, ce qui rend chez eux les diarrhées fréquentes & fort difficiles à guérir. Frederic Hoffman, *de Morbis Endemicis*.

MORDEXYN. Les habitans de Goa sont fort sujets à une maladie appellée *mordexyn*, qui vient tout d'un coup & dans le tems qu'on s'y attend le moins, & est suivie de nausées, d'un vomissement continuel & souvent même de la mort. Frederic Hoffman, *de Morbis Endemicis*.

MORDILAPIDES, sont des petits poissons qui se trouvent fréquemment sous les pierres. Je crois que ce sont nos loches.

MORETARIUM, le même que *mortarinus*.

MORETUS, est une espece de julep cordial ainsi appellé du sirop de mûre qui entre dans sa composition.

MORHNA ou MORLUA, *merlus*. Voyez *Asellus*.

MORIA, μωρία, le même que *morosis*.

MORINA, *morina*.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont irrégulieres, en masque, d'une seule piece, découpées en deux levres, dont celle de dessus est divisée en deux parties & celle de dessous en trois. Il s'éleve du calyce, qui est pour l'ordinaire fendu en deux parties, un pistil qui entre comme un clou dans la partie postérieure de la fleur; mais il est stérile; le calyce porte sur l'embryon & est environné d'un autre comme d'une gaîne, qui contient un grand nombre de semences arondies & anguleuses.

Miller ne compte qu'une seule espece de cette plante, savoir,

Morina Orientalis, Carlinæ folio, Tourn. Cor.

M. Tournefort qui a découvert cette plante dans ses Voyages au Levant, lui a donné ce nom en mémoire du Docteur Morin, Medecin. Miller, *Diction.* Vol. II.

Elle est cordiale, céphalique, stomacale, propre pour résister au mauvais air, pour chasser par la transpiration les humeurs peccantes, étant prise en infusion ou en conserve. Lemery, *des Drogues*.

MORINGA *Lentisci folio, fructu magno angulofo, in quo semina ervi*, J. B. *Arbor exotica, Lentisci folio*, C. B. *Moringa*, Ferr. Flor. Park. Acost. *Modringou*, H.M.

C'est un arbre qui croît dans le Malabar & dans plusieurs autres endroits des Indes Orientales. Il a environ trente piés de haut, & une brasse de circonférence. On le cultive dans les Jardins & dans les Vergers pour son fruit, qui, à ce que dit Acosta, est long d'un pié, gros comme une rave, orné de huit angles & d'un gout extremement agréable.

On prépare des pilules anti-spasmodiques avec ses feuilles, ses racines, son écorce & son fruit. Sa racine, à ce que dit Acosta, supplée à la corne de licorne & au béfoard, & est la vraie thériaque dont les habitans du Malabar se servent contre toutes sortes de poisons, surtout contre la morsure de ce serpent venimeux appellé *cobras de capellas*, & autres insectes & animaux venimeux, la prenant intérieurement & l'appliquant extérieurement. Le suc de l'écorce mêlé avec de l'eau & de l'ail, éloigne les serpens des maisons. Acosta a éprouvé l'efficacité de cette racine dans le cholera-morbus. On verse le suc de ses feuilles dans les yeux après l'avoir mêlé avec du poivre, pour dissiper le vertige, & on l'emploie avec le gingembre pour guérir la fievre. La racine est fort estimée de ceux qui sont sujets à l'éléphantiasis; & l'on assure que plusieurs en ont été guéris en en faisant un fréquent usage. Acosta.

L'écorce de cet arbre étant pilée avec de l'eau de riz, est propre pour l'œdeme; & si l'on y ajoute du cumin, pour le mal de dents & pour les morsures venimeuses des serpens. Son suc tiré par le nez est bon pour la manie; il guérit, lorsqu'on le boit, les douleurs des articulations qui proviennent du foie. Celui des feuilles résout les tumeurs vénériennes, il tue les vers qui s'engendrent dans les intestins & dans les ulceres. H. M. Ray, *Hist. Plant.*

MORMYROS, μορμύρος, espece de poisson de mer dont il est parlé dans Aldrovandi.

MORO, abscès qui a la forme d'une meure, Ruland.

MOROCHTHUS, μόροχθος.

Lapis Morochthus, Offic. 411. De Laet. 140. Matth. 1385. Calc. Mus. 275. *Morochthus, aliis Leucogaa, Leucophraphis, Galaxius, Graphida, Galactites*, Worm. 71. Charlt. Foss. 30. *Morochthus*, Aldrov. Mus. Metall. 668. Agricol. 606.

La pierre *morochthus*, que quelques-uns appellent *galaxius*, ou *leucographis*, naît en Egypte, & sert pour blanchir le linge, étant molle & facile à liquéfier. On lui attribue une qualité emplastique, elle est bonne pour le crachement de sang, pour la passion cœliaque, & pour les douleurs de la vessie, étant prise dans de l'eau

l'eau; aussi-bien que pour le flux excessif des regles, soit qu'on la prenne de la même maniere, ou qu'on l'employe en forme de pessaire. Elle entre dans les collyres ou médicamens ophthalmiques de consistance molle, car elle remplit les *coelomæ* & arrête les fluxions. On en fait un cérat qui a la vertu de cicatriser les ulceres qui se forment dans les parties tendres & molles du corps. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 152.

MOROSIS, *stupidité, démence.*

Le mot μώρωσις, répond à ce que nous appellons communément *stupidité*, qui est une maladie que la plupart des gens regardent comme incurable; quoique les Medecins les plus fameux assurent qu'on peut la guérir parfaitement, ou du moins en partie, au moyen de remedes convenables.

Willis prétend que cette maladie provient de la mauvaise conformation du cerveau, ou du mauvais état des esprits animaux, ou de ces deux causes ensemble.

Un homme devient stupide, par exemple, lorsque les esprits animaux sont dépouillés de leurs particules actives, perdent leur force, languissent, & deviennent incapables d'agir d'une maniere convenable, parce qu'ils sont embarrassés par des particules aqueuses & terrestres.

Mais quoique cette maladie ne vienne souvent que du défaut des esprits animaux, elle est encore plus souvent causée par quelque imperfection du cerveau. Par exemple:

1. On observe communément, que le génie dépend en quelque sorte de la grosseur & de la figure de la tête, & conséquemment du cerveau; & que ceux qui l'ont trop grosse ou trop petite, sont sujets à la *stupidité* & à la folie. Et quoique cela n'arrive pas toujours, on ne sauroit refuser d'admettre une maxime, dont la certitude est confirmée par plusieurs exemples. En effet, la petitesse du cerveau ne peut être qu'un obstacle à la génération & à la sécrétion des esprits animaux; comme au contraire un cerveau dont le volume est excessif, est d'une contexture trop grossiere & trop ignoble pour ne point nuire à la vivacité & à la sagacité de l'esprit.

2. Pour que les esprits se distribuent également du centre à la circonférence du cerveau, & de celle-ci au centre, il faut absolument que la tête ait une sphéricité convenable: aussi remarque-t'on, que ceux qui ont le crane ou trop pointu ou trop enfoncé, sont ordinairement stupides, & n'ont pas le cerveau bien réglé dans ses fonctions.

3. Puisque la vivacité de l'esprit dépend de la contexture & du tempérament louable du cerveau, par rapport au froid, au chaud, à l'humidité, & à la secheresse, il est évident que les qualités contraires doivent produire ce que nous appellons *stupidité*. On assure que certains climats disposent leurs habitans à la *stupidité* par la mauvaise influence de leur atmosphere. La Beotie étoit autrefois décriée comme un pays grossier, qui ne portoit que de gens sans esprit, & incapables de toute doctrine, de sorte qu'appeller un homme Beotien ou stupide, c'étoit la même chose.

4. La *stupidité* peut non-seulement venir des défauts du cerveau, dont on vient de parler, & qui sont pour la plupart originels, mais encore de la mauvaise conformation de ses pores & de ses vaisseaux, produite par des causes accidentelles, en conséquence de quoi ses fonctions se trouvent dérangées. Par exemple, lorsque ses pores & ses vaisseaux sont trop resserrés, ils ne sauroient admettre une quantité de matiere suffisante pour la génération des esprits; comme au contraire, s'ils sont trop ouverts, ils admettent avec la matiere destinée pour la génération des esprits, des particules hétérogenes entierement contraires à l'œconomie animale. Il peut aussi y avoir une inégalité dans la conformation de ces pores & de ces vaisseaux, lors, par exemple, qu'ils sont plus larges & plus ouverts dans un endroit du cerveau que dans l'autre; & c'est ce qui fait peut-être, que certaines personnes jugent si mal des choses dont elles avoient reçu des impressions assez justes, que ceux qui ont l'imagination forte & vive, ont la mémoire très-foible & très-trompeuse.

Il arrive quelquefois que la mauvaise condition des esprits animaux, concourt avec l'imperfection du cerveau à produire la *stupidité*; & l'un des deux ne peut être affecté, que l'autre ne s'en ressente sur le champ; car si les esprits animaux sont trop inactifs & trop languissans pour pouvoir circuler librement à travers ces pores & ces vaisseaux, ces derniers ne peuvent manquer à leur tour de se fermer. Lors au contraire, que la mauvaise structure & la mauvaise conformation du cerveau empêchent les esprits de se développer & de s'étendre autant qu'il faut, ils tombent dans la langueur & dans l'engourdissement, & acquierent une disposition peccante, capable de causer la *stupidité*.

La *stupidité*, ainsi que nous l'avons déja remarqué, est quelquefois originelle & innée; & cette espece de maladie est ou *héréditaire* ou *accidentelle*: héréditaire, lorsque les fous engendrent des enfans qui leur ressemblent; c'est-à-dire, lorsque les particules languissantes & inactives du pere, constituent les organes destinés aux fonctions animales des enfans; & accidentelle, lorsque des parens spirituels & prudens engendrent des enfans hébétés & stupides; par exemple, dans les personnes adonnées à l'étude, à la lecture, & à la méditation, les particules du sang les plus riches & les plus spiritueuses passent au cerveau pour lui fournir une suffisante quantité d'esprits; au moyen de quoi il en descend trop peu dans les vaisseaux spermatiques.

Quoique le tempérament & l'industrie des animaux passent à leur race pendant une longue suite de générations, quand on en prend soin, il arrive cependant tout le contraire aux hommes, qui ruinent leur tempérament & leurs forces à un tel point, par leur intempérance, leur luxure, & leur mauvaise maniere de vivre, qu'ils engendrent des enfans foibles & valétudinaires. De-là vient que les descendans de ceux qui se sont mariés ou trop vieux ou trop jeunes, ou qui ont été adonnés à la crapule & à la mollesse, ont pour l'ordinaire l'esprit pesant, grossier, & stupide. Il en est de même de ceux qui naissent de parens sujets aux maladies du cerveau, telles que la paralysie, l'épilepsie, le carus, & les spasmes; de sorte qu'on doit s'estimer heureux d'être né de parens dont le corps & l'esprit sont sains.

Différentes causes concourent à rendre stupides des personnes qui n'étoient point nées telles. C'est ainsi que certains sujets qui avoient l'esprit pénétrant & aigu, deviennent pesans & stupides sur le déclin de leur vie, parce que le sang & le fluide nerveux perdent insensiblement leur vigueur naturelle, & deviennent languissans & inactifs; car il faut observer que l'esprit de quelques personnes varie dans les divers périodes de leur vie. Tel, par exemple, qui étoit admiré de tout le monde dans sa jeunesse par la vivacité & la sagacité de son esprit en est devenu la risée par sa *stupidité*. On en a vu d'autres, au contraire, à qui on n'avoit rien pu apprendre dans leur enfance, qui se sont distingués dans la suite par la pénétration de leur jugement, & l'étendue de leur savoir. Dans ceux-ci, les esprits animaux qui étoient appesantis & embarrassés, se développent & déployent leur vigueur naturelle; au lieu que dans les autres, après avoir été trop libres & trop dégagés, ils se dissipent & laissent le sujet stupide & hébeté. De-là vient que les sujets qui ont l'esprit pesant dans leur enfance, peuvent devenir dans la suite très-spirituels, après que le tempérament du cerveau a changé, & que son humidité superflue s'est évaporée.

La *stupidité* & la pesanteur d'esprit sont encore souvent produites par des coups & des secousses de tête violentes, par l'ivresse fréquente, la crapule, l'usage ex-

cessif des opiats, par des passions violentes & soudaines, telles que la frayeur & le chagrin; & par les maladies du cerveau, telles que l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie, & le carus.

Cette maladie a différentes especes: on la distingue, par exemple, en folie & en *stupidité*. Dans la premiere, les malades conçoivent avec assez de promptitude les choses simples, & les retiennent suffisamment dans leur mémoire: mais faute de jugement, ils ne peuvent ni composer ni diviser leurs idées que d'une maniere imparfaite, ni en tirer des conséquences justes; au lieu que dans la seconde, c'est-à-dire, dans la *stupidité*, l'imagination, la mémoire, & le jugement sont si défectueux, que le malade a la conception fort lente, & peche dans ses raisonnemens.

La *stupidité* a différens degrés, puisque ceux qui ne sauroient apprendre les Belles Lettres ni les Arts Libéraux, ont une disposition suffisante pour les Arts Méchaniques; tandis que d'autres qui sont absolument incapables des uns & des autres, ne laissent pas que d'être propres aux travaux de l'agriculture. Les uns, absolument incapables de quelque emploi que ce soit, ne peuvent apprendre que ce qui leur est nécessaire pour la conservation de leur être, & pour les usages de la vie civile, tandis que d'autres sont si stupides, qu'ils ne peuvent absolument rien apprendre, & se rendent ridicules par leurs actions & leurs discours.

Passons maintenant aux prognostics de cette disposition de l'esprit, à laquelle on peut donner le nom de maladie; il est difficile de guérir la *stupidité*, soit qu'elle soit héréditaire ou produite par des causes inconnues, lorsqu'elle dure jusqu'à l'âge de puberté; quoiqu'il arrive souvent que des enfans qui étoient nés stupides & hébétés, deviennent extremement spirituels, au moyen d'un changement qui survient dans le cerveau & dans les esprits animaux.

La *stupidité* qui succede à une épilepsie invétérée, ou qui est produite par une cause évidente, comme par une offense que la tête a reçue, ou par quelque passion violente, devient tout-à-fait incurable quand elle continue trop long-tems.

Celle qui consiste dans la perte de la mémoire, & qui succede à la léthargie & aux maladies létbargiques, cesse quelquefois d'elle-même, après qu'on a guéri ces maladies. D'où il suit que les principales indications curatives se réduisent à réveiller les esprits animaux, & à les rendre capables de circuler librement & de se répandre dans les pores & les vaisseaux du cerveau.

On a quelquefois observé que des personnes folles & stupides ont été guéries de leur indisposition au moyen d'une fievre, & que leur esprit en est devenu plus vif & plus pénétrant. Huart nous apprend dans son *Examen des Esprits*, qu'un Fou qui étoit aux Petites-Maisons de Cordoue, ayant été attaqué d'une fievre maligne violente, acquit au milieu de sa maladie un jugement & une pénétration extraordinaires, qu'il conserva pendant tout le reste de sa vie. Cela vient de ce que la chaleur fébrile raréfie & chasse quelquefois la matiere qui nuit au cerveau & cause la *stupidité*.

Passons à la cure de cette maladie.

Soit que la *stupidité* soit naturelle ou accidentelle, on peut la diminuer considérablement, pourvu qu'elle ne soit pas une folie incapable de changement ou d'instruction. Le Medecin & le Précepteur doivent pour cet effet joindre leurs soins pour civiliser l'esprit du malade & le rétablir dans l'état où il convient à l'homme d'être.

Comme les personnes stupides ont autant de peine à s'instruire des notions & des idées communes des choses, que les enfans en ont à apprendre les mots qui composent leur langue, il convient qu'on les mette entre les mains d'un maître qui ait soin de leur inculquer les mêmes choses autant de fois qu'il le jugera nécessaire; car par ce moyen les esprits, quoique naturellement engourdis & inactifs, seront ranimés par cet exercice perpétuel; & étant continuellement excités, ils se frayeront dans le cerveau des routes ou des passages, qui leurs donneront le moyen de se développer avec plus de facilité. Mais il faut pour satisfaire plus efficacement à cette indication, donner aux malades des remedes propres à purger le cerveau, à purifier & subtiliser le sang, le fluide nerveux, & les esprits animaux.

L'usage fréquent & modéré des purgatifs & de la saignée est extremement propre pour purifier le sang, pourvu que les forces du malade le permettent. Il convient encore d'ouvrir des cauteres aux bras ou aux jambes, ou à tous les deux à la fois, pour détourner plus efficacement la matiere féculente du cerveau. Il est même quelquefois à propos d'en faire deux près des omoplates, lorsque le malade est gras & a le cerveau humide. Quelques-uns recommandent le trépan pour le même effet, parce qu'il facilite la transpiration du cerveau. Le malade doit user d'une nourriture légere & atténuante, habiter dans les lieux où l'air soit sec, & circule librement, & ne prendre qu'un sommeil modéré.

Supposé que ces mesures ne produisent aucun effet, on ne doit pas faire un plus long usage de ces remedes: mais si l'on apperçoit quelques signes d'une prochaine guérison, il est à propos de donner tous les jours au malade aux heures prescrites des remedes altérans.

Voici les remedes les plus propres pour guérir la *stupidité*.

Prenez *d'esprit de sel ammoniac préparé avec le succin, six dragmes.*

Donnez-en au malade matin & soir depuis quinze gouttes jusqu'à vingt dans trois cuillerées de l'eau distilée suivante, & faites-lui en boire sept cuillerées par-dessus.

Voici la maniere de préparer l'eau distilée.

Prenez *de feuilles de gui,*
de pommes récentes, } *de chaque, six poignées;*
de petite sauge,
de romarin,
de sariette,
de thym,
de calament,
de pouliot,
de grande roquette, } *de chaque, quatre poignées;*
de racines d'angélique,
d'impératoire, } *de chaq. six dragmes;*
de zedoaire,
de petit galanga,
de calamus aromaticus,
d'écorce de Winter, } *de chaque, deux onces;*
de clous de girofle,
de muscade,
de macis,
de canelle,
de gingembre, } *de chaque, une once;*
de cubebes,
de cardamome,
de graines de paradis, } *de chaque, six grains.*

Pilez & incisez ces drogues & versez dessus douze chopines de bon vin de Canarie.

Faites-les digérer à froid pendant trois jours dans un vaisseau bien bouché.

Distilez le tout ensemble, édulcorez la liqueur avec du sucre & faites-en usage à la dose de trois onces.

Aprés avoir usé de l'esprit de sel ammoniac pendant quinze ou vingt jours, il convient de prendre d'autres remedes durant autant de tems, tels que l'esprit de suie, de corne de cerf & de crane humain, les teintu-

res de corail, d'antimoine, de castoreum & d'ambre, l'élixir de vie de Quercetan, l'élixir de propriété & l'esprit de lavande.

Ou

Prenez *de conserve de fleurs de lis des vallées, six onces ;*
de racine de flambe douce confite, } *de chaque, demi-once ;*
de gingembre confit dans les Indes,
de noix muscades confites,
species diambræ, deux dragmes ;
de bois d'aloës, } *de chaque, une dragme & demie ;*
de santal citrin,
de racine de zedoaire,
de cubebes,
de poivre de la Jamaïque,
de corail préparé, deux dragmes ;
de sirop de gingembre confit, autant qu'il en faut pour un électuaire, dont on prendra deux dragmes matin & soir, en buvant par-dessus trois onces de l'eau distilée dont on a donné la composition ci-dessus.

Ceux qui ont le cerveau trop humide doivent boire tous les matins du caffé, dans lequel on aura fait bouillir des feuilles de sauge. Ceux dont les esprits animaux sont foibles & languissans doivent faire du chocolat un usage habituel ; & user de biere douce ou de petite biere, dans trois ou quatre demi-septiers desquelles on fera infuser le sachet suivant, après que la fermentation aura cessé.

Prenez *de feuilles de sauge seches, quatre poignées ;*
de cubebes, une once ;
de clous de girofle, & de noix muscades pilés, une quantité suffisante.

Mêlez ces drogues & enfermez-les dans un sachet.

Les applications externes, telles que les cucuphes, les emplâtres & les linimens conviennent aussi dans cette maladie.

Voici une cucuphe dont on pourra faire usage.

Prenez *de fleurs de lis des vallées,* } *de chaque, une poignée ;*
de romarin,
de stœchas,
de spicnard Celtique, deux dragmes ;
de racines de souchet, } *de chaq. trois dragmes ;*
de petit galanga,
d'iris de florence,
de labdanum,
de benjoin, } *de chaq. deux dragmes ;*
de baume de Tolu,
d'ambre,
de noix muscade, } *de chaque, une dragme & demie.*
de clous de girofle,
de macis,
de canelle,

Pulvérisez ces drogues & faites-en une cucuphe.

Voici une emplâtre fort bonne pour les personnes stupides.

Prenez *emplast. Flor. unguent. deux onces ;*
gomme tacamahaca, } *de chaq. trois dragmes ;*
caranna,
baume de Tolu,
d'ambre, & } *de chaque, deux dragmes ;*
de myrrhe en poudre,
de clous de girofle, } *de chaque, une dragme ;*
de noix muscade,
de macis,

Faites de ces drogues une emplâtre que vous étendrez sur un morceau de peau pour l'appliquer sur la tête après l'avoir rasée.

Voici un liniment pour la même maladie.

Prenez *d'huile de palmier, demi-once ;*
de baume de copaü, trois dragmes ;
de baume du Pérou, une once ;
d'huile exprimée de noix muscade, deux dragmes ;
d'huile de succin, demi-dragme.

Faites un liniment pour la tête. WILLIS. Voyez *Anacardium.*

MOROXOS, le même que *Morochthos.*

MORPHÆA, *dartre farineuse* ; cette maladie ne differe de la lepre, qu'en ce qu'elle a son siége dans la peau, au lieu que la premiere l'a dans les chairs.

MORPHNOS, espece d'aigle dont il est parlé dans Aldrovandi.

MORPIONES, *morpions* ; ce sont des petits insectes plats qui se cramponnent à la chair avec tant de force, qu'on a toutes les peines du monde à les déloger. Etant vus avec le microscope, ils ressemblent à des petits cancres, ce qui les a fait appeller par quelques-uns *plactulæ, morpiones, petolæ & pessolatæ.* Ils s'attachent ordinairement aux aisselles, aux paupieres, aux sourcils & aux parties naturelles.

Turner, dans son Traité *des Maladies de la Peau*, rapporte le cas suivant, comme un exemple de la maniere dont on doit chasser cette espece de vermine.

Un jeune homme étoit depuis long-tems tourmenté de si grandes demangeaisons au pubis & au scrotum, qu'il s'étoit presque écorché ces parties à force de se grater. En examinant de plus près les racines des poils, j'apperçus dans les interstices quelques *morpions* tellement cramponnés à la peau, que je ne pus en arracher que trois pour le convaincre de la cause de son incommodité.

Comme la sensibilité des parties ne permettoit pas de pouvoir y appliquer les topiques ordinaires, je mêlai une dragme de vif-argent avec deux onces de diapompholyx, dont je fis une emplâtre que je lui ordonnai d'appliquer sur les parties naturelles, en l'assurant avec un petit suspensoire. Il s'en trouva soulagé au bout de quelques jours, & il n'ôta jamais l'appareil sans y trouver des *morpions* morts.

J'ai fait tomber à d'autres qui ne s'étoient point écorchés des centaines de *morpions* des aisselles & des parties naturelles, en appliquant dessus un linge trempé dans le lait de sublimé. Cette espece de vermine présage une mort prochaine à ceux qu'elle abandonne, à moins qu'on ne les ait obligés à lâcher prise avec les remedes.

MORSELLUS ou MORSULUS, lozange ou trochisque.

MORSUS, *morsure.* On emploie ce mot au figuré pour exprimer une douleur pareille à celle que cause la morsure d'un animal.

Orphée, dans son Hymne à Mercure, dit que le corail en poudre mêlé avec du vin, est bon pour les morsures des serpens.

Les Psylliens, Peuple de Libye, étoient fameux dans l'antiquité pour la vertu qu'ils avoient de guérir les morsures des serpens par la succion. On fit sucer à un Psyllien les plaies que Cléopatre avoit reçues de l'aspic : on assure qu'aucun serpent ne pouvoit leur nuire.

MORSUS DIABOLI, *Morceau du Diable.* On appel-

le ainsi en terme d'Anatomie les franges ou les pavillons des trompes de la matrice. Mais les Botanistes donnent le nom de *morsus diaboli*, *mors-de-diable*, à la *scabiosa*, *integrifolia*, *glabra*, *radice premorsâ*.

Morsus Gallinæ; on appelle ainsi l'*alsine*, Offic.

Morsus ranæ, c'est la *microleuconymphæa*.

MORTARIOLUM, c'est une espece de moule dont les Chymistes se servent pour faire les coupelles. Les Anatomistes donnent ce nom aux alvéoles.

MORTARIUM, *mortier*. Les *mortiers* sont ordinairement de bois, de marbre, de fer, de cuivre, de plomb ou de verre: mais on ne doit point les employer indifféremment les uns pour les autres; car les substances acides & corrosives rongent les métaux, de sorte que si on les piloit dans des mortiers de semblable matiere, elles s'impregneroient des qualités du métal, ou perdroient entierement leurs vertus. De même les substances fort dures ne manqueroient pas de se mêler avec les particules des *mortiers* de bois ou de marbre dans lesquels on les pile, ce qui suffiroit pour dépouiller un remede de son efficacité.

MORTIFICATIO, *mortification* ou *sphacele*. Voyez *Gangræna*.

MORUM, excroissance qui se forme sur la surface de la peau dans différentes parties du corps, & qui ressemble à une mûre. Les Arabes l'appellent *alchute* lorsqu'elle vient aux paupieres.

MORUS, *murier*.

Voici ses caracteres.

Les feuilles sont rudes au toucher & presque rondes. La fleur est à chaton & composée de trois étamines qui sortent d'un calyce composé de quatre feuilles. On trouve au centre de la fleur un réceptable aqueux ou cellule. Le fruit qui croît en des endroits séparés des feuilles, est composée d'un axe fort long, sur chaque côté duquel croissent des grains qui le font paroître comme formé d'un amas de petites conglomérations, dont chacune consiste en une petite baie succulente, garnie d'un tuyau tortillé; il est environné de quatre petites feuilles.

Le fruit est composé d'une multitude de ces baies, & renferme des semences presque rondes.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, savoir,

1. *Morus*, *fructu nigro*, C. B. P. 459. Tourn. Inst. 589. Boerh. Ind. A. 2. 209. *Morus*, Offic. Ger. 1325. Emac. 1507. *Morus nigra*, J. B. 1. 118. Raii Hist. 2. 1429. Park. Parad. 596. *Morus nigra vulgaris*, Park. Theat. 1491. *Murier*.

Le *murier* est un arbre fort haut & fort gros, couvert d'une écorce rude de couleur brune, qui pousse sur la fin du printems, & lorsque les gelées sont passées, des feuilles larges, dures & rudes au toucher, larges vers leur base, & étroites vers leur extrémité, dentelées en leurs bords, & portées sur des queues fort courtes. Les fleurs sont attachées aux branches, en grappes & à quatre petites feuilles. Le fruit est oblong & composé d'un grand nombre de grains disposés circulairement & rempli d'un suc de couleur rouge. Il croît dans les jardins, & son fruit est mûr dans les mois d'Août & de Septembre. L'écorce de la racine & le fruit sont d'usage.

L'écorce de la racine est quelque peu chaude & seche; elle est bonne pour lever les obstructions du foie & de la rate, & pour guérir la jaunisse. Le fruit, quand il est verd est dessiccatif & astringent; il est bon pour toutes sortes de flux, & pour les inflammations de la bouche & de la gorge. Il est rafraîchissant & médiocrement purgatif lorsqu'il est mûr, & appaise la chaleur des fievres ardentes. Il est ami de l'estomac & excite l'appétit.

On trouve dans les boutiques le sirop & le miel de *mûre*, *sirupus & mel mororum*. Miller, *Bot. Off.*

Le fruit du *murier* noir qu'on appelle dans les boutiques *mora Celsi*, est rafraîchissant, dessiccatif & très-astringent lorsqu'il est verd, & bon par conséquent pour la diarrhée, la dyssenterie, la passion cœliaque, le flux immodéré des regles & le crachement de sang. Etant appliqué extérieurement il guérit les inflammations & les ulceres de la bouche & de la gorge.

Les mûres étant mangées au commencement du repas, ou avant quelqu'autre aliment, lâchent le ventre, suivant Dioscoride: mais elles se corrompent aisément & incommodent l'estomac lorsqu'on les mange après. Pline dit, conformément à l'expérience, qu'elles rafraîchissent, appaisent la soif & excitent l'appétit, mais qu'elles chargent l'estomac quand on les mange après le repas; & Galien est du même sentiment. Horace dit au contraire,

——— Ille salubres
Æstates peraget, nigris qui prandia moris
Finiet, ante gravem quæ legerat arbore solem.

« Le moyen de passer l'été en santé, est de finir vos re« pas avec des mûres noires, qui doivent être cueillies « avant la chaleur du jour. »

D'autres assurent encore que les mûres sont amies de l'estomac. Galien croit que ce fruit participe quelque peu de cette propriété que les cathartiques possedent à un plus haut degré, & qu'il a par conséquent toutes les qualités nécessaires pour passer aisément, mais qu'il est sujet à se corrompre lorsqu'il reste trop long-tems dans le corps. Il attribue même à l'arbre entier une espece de vertu composée d'une qualité astringente & cathartique. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'écorce de la racine possede une qualité purgative & une amertume propre pour faire mourir les vers plats.

Le suc des mûres qui ont atteint leur maturité, est fort utile dans les remedes stomachiques.

Pline, *Lib. XXIII. cap. 7.* donne la formule suivante d'un remede de cette espece, qu'il appelle *Panchrestos stomatice & Arteriace*.

Prenez *de suc de mûres, trois chopines*.

Réduisez-le par l'évaporation en consistance de miel.

Prenez ensuite *d'omphacium sec, deux dragmes;*
de myrrhe, & *de safran*, } *de chaque, une dragme.*

Pilez-les, & mêlez-les ensemble pour l'employer dans des décoctions.

Il n'y a point de remede qui soit aussi ami de la bouche, de la trachée-artere, de la luette & de l'estomac, que celui dont nous venons de donner la description. Pline enseigne dans le même Chapitre plusieurs autres manieres de préparer un *stomatice*. La décoction des feuilles, soit seules ou mêlées avec l'écorce, employée en forme de gargarisme, appaise le mal de dent. Schroder.

Ces mêmes feuilles étant pilées avec de l'huile ou du vinaigre, & appliquées sur la partie, guérissent les brûlures, suivant Schwenchf.

Le sirop de mûres, par son acidité agréable, est fort utile dans les fievres, pour appaiser la soif & la chaleur brûlante qui tourmentent le malade. Il n'est pas moins utile pour les inflammations ou ulcérations de la bouche, du palais, de la luette, des amygdales, de la gorge & du gosier. Le bois est propre pour les ouvrages qui ont besoin d'être cambrés; il est solide & ne se conserve pas moins dans l'eau que le chêne. Il est esti-

mé incorruptible, à ce que dit Théophraste, & il noircit en vieillissant de même que le lotos. Ray, *Histor. Plant.*

Bartholin dit que la mûre est fort bonne pour le scorbut, & qu'on la met au rang des cardiaques. Le *diamorum* convient dans les cas où la putréfaction & l'alcali dominent. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Morus, fructu albo*, C. B. P. 459. *Morus alba*, J. B. 1. 119. *Morus candida*, Dod. *Murier blanc.*
3. *Morus, fructu albo, humilior, profundius laciniata*, C. B. P. 459.

Pour la maniere de préparer le *diamoron*, voyez *Mel.*

MORXI, est le nom d'une maladie pestilentielle très-commune dans le Malabar & dans plusieurs autres contrées des Indes Orientales.

MOS

MOSA, sorte d'aliment très-commun parmi les paysans d'Allemagne. Il est fait avec de la farine de froment ou d'épeautre, & du lait, & pareil à ce que nous appellons lait épaissi ou bouillie. Sa trop grande quantité nuit aux enfans.

MOSCH. On appelle ainsi, suivant Castelli, certains vaisseaux portant une lymphe très-subtile & transsudante, que Bilsius a découvert dans les reins.

MOSCHATA NUX. Voyez *Nux moschata.*

MOSCHATELLINA.

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule se déploie en un calyce composé de trois lobes disposés en forme d'étoile, qui ne tombent point. L'ovaire sort du placenta, lequel est situé au centre du pédicule au-dedans du calyce, & porte cinq tuyaux sur ses côtés. Le cinquieme ovaire a quelquefois quatre tuyaux à son sommet, & paroît être partagé en quatre loges, qui renferment chacune une semence. La fleur naît sur les côtés du calyce; elle est composée de cinq feuilles & garnie de dix étamines; la cinquieme fleur, qui est au-dessous, est composée de quatre feuilles & garnie de huit étamines. Les fleurs & les ovaires, qui sont pour l'ordinaire au nombre de cinq, forment ensemble la figure d'un cube, excepté qu'il n'a point de base.

Boerhaave compte une espece de cette plante, savoir,

Moschatellina foliis fumariæ bulbosæ, de qua Cordus, J. B. 3. 206. *Ranunculus nemorosus, moschatellina dictus*, C. B. P. 178. M. H. 2. 438. *Ranunculus, minimus septentrionalium, herbido, muscoso flore, & muscatella Cordi*, Lob. Ic. 674. *Aristolochia rotunda concava similis herbula, Tragi radix cava minima*, Tab. *Denticulata*, Lugd. 1296. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Elle est appellée *moschatellina*, comme un diminutif de *moschus*, musc, c'est-à-dire, petite plante musquée. Sa racine est résolutive, vulnéraire & détersive. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

MOSCHELÆUM, espece d'huile aromatique composée, dans la composition de laquelle il entre du musc.

MOSCHOSITERON, μοσχοσίτερον; ce mot se trouve dans N. Myrepse, *Sect.* 3. *cap.* 92. & Fuchsius le traduit par fénugrec.

MOSCHUS, *Musc.*

On distingue l'animal qui donne le *musc* de la maniere suivante.

Animal Moschiferum. Offic. Raii Synops. A. 127. *Moschus, sive Moschi Capreolus.* Schrod. 5. 301. *Capra Moschus.* Aldrov. de Quad. Bisul. 743. Jonf. de Quad. 55. *Capreolus Moschi*, Ejusd. Tab. 29. Gesn. de Quad. 695. *Capra Mosch, aliis Cervus odoratus.* Charlt. Exer. 10. *Musc* ou *Gazelle.*

Cet animal ne paroît tenir ni de la chevre ni du cerf. La seule de ses parties dont on fait usage est le *musc*, qui est une substance grumeleuse, grasse & onctueuse, pareille à du sang caillé, de couleur rougeâtre obscure, d'un gout quelque peu acre & amer, d'une odeur aromatique agréable, que l'on trouve dans des poches situées près du nombril de cet animal. Elle est d'une nature chaude, dessiccative, atténuante, discussive, cordiale, alexipharmaque, & par conséquent céphalique. On l'emploie principalement dans les palpitations & dans toutes les autres maladies du cœur, parce qu'elle fortifie & ranime les esprits vitaux. De-là vient encore qu'on s'en sert dans les maladies de la tête & des nerfs, qui proviennent du froid ou d'humeurs grossieres, aussi-bien que dans les coliques. On l'applique extérieurement pour dissiper les tayes, pour arrêter les fluxions humides, pour exciter la semence, & pour guérir la surdité.

La génération du *musc* a été un grand sujet de dispute pour les Auteurs, les uns soutenant une opinion & les autres une autre; car quelques-uns prétendent que c'est une humeur purulente & excrémentitielle, qui s'amasse & se cuit dans la poche qui est située auprès du nombril de l'animal. Celui-ci, qui est, suivant eux, fort lascif, frottant son ventre contre les arbres & les pierres, évacue cette humeur, qui se coagule au moyen de l'air & du Soleil, & forme cette substance à laquelle nous donnons le nom de *musc*. D'autres soutiennent que le *musc* ne s'évacue point par aucun déchirement de la vessie, dans laquelle il est enfermé: mais qu'il sort naturellement par un conduit excrétoire que la Nature lui a destiné. D'autres assurent que le *musc* n'est autre chose que la vessie que l'on coupe à l'animal, après l'avoir tué, & ce sentiment est confirmé par nos Marchands, qui achetent pour l'ordinaire le *musc* enfermé dans sa propre vessie. D'autres veulent que le *musc* soit un sang qui s'extravase & s'amasse en forme d'aposthumes, au moyen des coups que l'on donne à l'animal, jusqu'à ce qu'il se forme des tumeurs & des abscès sur son corps; que ces tumeurs s'étant réduites en forme de poches, au moyen d'une ligature, & coupées ensuite, donnent le *musc*. D'autres enfin prétendent que le *musc* découle de toutes les parties de l'animal. Pour moi je le regarde comme un sang excrémentitiel qui a essuyé différentes coctions & altérations dans ses propres poches, que l'on ramasse après que l'excrétion en a été faite, ou qui se trouve dans la poche de l'animal lorsqu'on le tue dans un tems convenable. Mais les Marchands dont la fraude n'est que trop souvent le partage, le mêlent avec le sang, de la peau & d'autres parties de l'animal, & remplissent de ce mélange des sacs qu'ils vendent pour du véritable *musc* en vessie. Mais la fraude est bientôt découverte par les personnes de l'art; car le véritable *musc* s'évapore lorsqu'on le jette sur la braise, au lieu que lorsqu'il est falsifié, il en reste toujours quelque peu sur les charbons. Les Curieux peuvent pour plus ample satisfaction, consulter l'histoire du *musc* que Schrockius nous a donnée. Dale.

MOSCOLEA, le même que *Moschelæum.*

MOSQUITÆ.

Bontius dans son Traité *de Medicina Indorum*, nous apprend que les éruptions que Celse appelle *Papulæ*, & Pline *Sudamina*, sont aussi communes dans les Indes, que les morsures de cette espece d'insectes que les Portugais appellent *Mosqueta.*

Ces boutons sont de couleur rougeâtre, quelque peu rudes, & se jetent sur la peau par le moyen d'une sueur, le plus souvent générale, & sont accompagnés d'une demangeaison insupportable, & d'une envie continuelle de se grater.

Les étrangers qui arrivent dans le Pays sont plus exposés à ces sortes d'éruptions, aussi-bien qu'aux piquures des *Mosquetas*, que ceux qui sont depuis quelque tems dans les Indes; ce qui fait qu'on appelle, par dérision, une personne à qui ce malheur arrive, *Organ Baron*, ce qui signifie en langue du pays, un nouveau venu. On lui dit aussi par dérision, que les *Mosquetas* & les *Papulæ* demandent une espece de tribut ou de taxe pour le lait & le beure qu'elle a mangé; ceux qui résident depuis long-tems dans le pays, se donnent le titre de *Orang-Lamme*, c'est-à-dire, Vétérans. Ces boutons, lorsqu'ils se dissipent naturellement, ne doivent être mis qu'au nombre des maladies cutanées. Mais lorsqu'on les traite mal, ou qu'on s'écorche avec les ongles, ils dégénerent en des ulceres malins qu'on ne guérit qu'avec beaucoup de peine.

Sic neglecta solent incendia sumere vires.

Je me sers pour faire cesser cette demangeaison incommode, d'eau mêlée avec du vinaigre, à laquelle j'ajoute une quantité convenable de nitre ou de crystal minéral; je trempe un linge dans cette liqueur, & j'en bassine le corps. Supposé que l'on veuille une préparation plus acre, on peut y ajouter du suc de limon, récemment exprimé. Ce remede cause d'abord une grande douleur: mais elle diminue en peu de tems au point d'être plus supportable que la demangeaison. Je conseille aux Medecins & aux Chirurgiens de ne prescrire aucun purgatif, quelque léger qu'il soit, dans cette espece de maladie, de peur que la matiere acre & bilieuse venant à se jetter sur les intestins, ne cause une dyssenterie: mais plutôt d'en abandonner la guérison à la Nature, ou de faciliter l'excrétion de la matiere peccante avec des sudorifiques; car j'ai vû souvent arriver de pareils malheurs par la négligence ou l'ignorance de quelques Medecins.

MOSYLETICUS BLASTUS, nom d'une espece de Cassia, qui est la troisieme en bonté. ORIBASE, *Med. Collect. Lib. XII.*

MOSYLLON, μοσυλλον; est une épithete que l'on donne à la meilleure espece de cannelle. GALIEN, *Lib. de Theriac. ad Pison. cap.* 12.

MOT

MOTACILLA. Offic. Schrod. 5. 321. Mer. Pin. 178. *Motacilla alba*. Aldrov. Ornith. 2. 726. Gesn. de Avib. 557. Jonst. de Avib. 86. Charlt. Exer. 96. Schw. A. 386. Raii Ornith. 237. Ejusd. Synop. A. 75. Will. Ornith. 171. *Cnipologus*. Bellon. des Oiseaux. 356. *Hoche-queue, Bergeronnette.*

Cet oiseau est fort estimé par la vertu qu'il a de détruire le calcul.

MOTELLA. Aldrovandi. *Lota Gallorum*. Jonst. *Lote.*

C'est un poisson de riviere & de lac, qui ressemble à une lamproie, mais qui est un peu plus gros & plus rond, & couvert de petites écailles de couleur rougeâtre, avec de petites taches noires enduites d'une mucosité, comme dans l'anguille. Sa queue est pointue; il aime les eaux dont le cours est lent: on en trouve principalement dans la Saone vers Lion & vers Geneve. Il est fort bon à manger: mais on rejette ses œufs, parce qu'ils blessent l'estomac, & causent des tranchées. Sa graisse est propre pour ramolir, pour adoucir & pour ôter les taches de la peau.

MOTOS, μοτὸς, *Charpie.*

MOU

MOUL-ELAVOU, *sive arbor lanigera spinosa*, H. M. *Gossipium arboreum caule spinoso*, C. B. est un arbre qui produit du coton, & qui a cinquante piés de haut sur dix-huit de circonférence dans son tronc.

Son duvet ou coton sert à rembourrer des matelas & des oreillers. Son écorce pulvérisée & réduite avec du suc de citron en forme de liniment, appaise toutes sortes d'inflammations & consolide les fractures des os: étant mêlée avec l'eau de vie de la noix des Indes ou cacao, elle fournit un liniment pour l'herpe. On prépare avec l'écorce de la racine un émétique excellent. La liqueur qui s'amasse dans le fond de la fleur étant prise avec les feuilles du tamarin, évacue efficacement les humeurs aqueuses par les selles & par les urines. RAY, *Hist. Plant.*

Moul-ila, seu Moul Elavou. H. M. Le limon des Indes, dont les fleurs sont en ombelles, & le fruit extremement petit. Ce dernier est rond, couvert d'une écorce de couleur verte foncée, épaisse, & ridée; il a la couleur & le gout de l'écorce de citron, excepté qu'il est plus chaud & plus acrimonieux, & renferme une pulpe acide & succulente. On le fait cuire avec les alimens en place de limons & de poivre; on le confit aussi avec du sucre & du miel, comme étant propre pour fortifier l'estomac, pour faciliter la digestion; & pour tuer les vers. On le confit encore avec de la saumure & du vinaigre; & on l'emploie avec de l'ail, de la moutarde & du gingembre dans la composition de l'atsjar. RAY, *Hist. Plant.*

MOULLAVA, H. M. est une plante siliqueuse des Indes, qui donne une fleur composée de cinq pétales jaunes, & une silique unie qui renferme ordinairement quatre semences. Elle croît à la hauteur de huit ou neuf piés, & se plaît aux lieux sablonneux: elle est vivace, elle fleurit en hiver, & son fruit est mûr en Novembre & en Décembre. Elle n'est d'usage que parmi les *Pollias*: (c'est le nom qu'on donne aux pauvres du pays) qui reçoivent la fumée de ses feuilles par le nez, pour se guérir du vertige & du mal de tête. RAY, *Hist. Plant.*

MOUROUVE. J. de Laet. Ind. Occid. Lib. 16. cap. 11.

Nous ne savons autre chose de cette plante, sinon qu'elle ne differe pas beaucoup de nos pruniers; que sa fleur est jaune, son fruit semblable à nos cerises; qu'il est soutenu par une longue queue, qu'il renferme un petit noyau & une chair douce de couleur de safran. RAY, *Hist. Plant.*

MOX

MOXA. Voyez *Artemisia Chinensis.*

Le moxa est une espece de duvet qui se tire des feuilles d'une espece d'armoise, dont les Indiens se servent pour cautériser les parties affligées de la goute, de la même maniere à-peu-près qu'Hippocrate & d'autres anciens Medecins l'ont pratiqué. Quelques Modernes vantent cette opération comme le remede le plus efficace dont on puisse se servir pour guérir & même pour extirper entierement la goute.

Pour cet effet.

Faites un cone de charpie, d'étoupe, de *moxa*, ou d'une certaine espece d'agaric, haut environ de la largeur du pouce, (Voyez *Planche III. du premier Volume, Fig.* 12. *aux lettres A & B*) pareil à ceux dont on se sert dans les fumigations. Attachez ce

cone par la base à la partie affectée, avec de la gomme arabique ou de la gomme adraganth, & mettez-y le feu avec une chandelle. Il se consumera peu-à-peu en cautérisant la partie, & calmera souvent par ce moyen les douleurs de la goute. Si cette premiere opération ne suffit point, il faudra la réitérer jusqu'à ce qu'elle produise son effet.

Ce procédé a été en crédit en Europe pendant quelque tems, mais on l'a entierement rejetté, & avec raison; car outre qu'il cause une douleur extremement aiguë, il n'est souvent d'aucun effet. Cette opération est encore en usage dans la Chine, dans le Japon, & chez les Arabes. On peut consulter sur ce sujet Rhynius *de Arthritide*, Cleyerus, *in Medicinâ Sinicâ*, Purman, *in Observ. Valentini Polychrest. exotic.* Kempfer, *Amænit. exotic. & Histor. Japon. Nat.* & la Dissertation particuliere que M. William Temple a donnée là-dessus.

MUC

MUCAGO, *mucilage*.

MUCHARUM, mot barbare qui signifie une infusion de roses faite avec l'eau chaude, édulcorée avec du sucre, & réduite en consistance de sirop.

MUCILAGO, *mucilage*, est une liqueur épaisse & gluante, à laquelle on a donné ce nom, à cause peut-être, qu'elle a la consistance de la morve, que les Latins appellent *mucus*.

Préparations des Mucilages.

Il faut avoir quatre vaisseaux de terre ordinaire, vernissés. On mettra dans l'un, une dragme & demie de gomme adraganth blanche : dans l'autre, demi-once de semences de psyllium : dans le troisieme, trois dragmes de semence de coing : & dans le quatrieme, six dragmes de racine de guimauve bien nette, coupée par petits morceaux, & pilée. Mettez sur la gomme adraganth deux onces & demie d'eau de fraises, & autant d'eau de bétoine. Couvrez le vaisseau; & mettez-le sur la cendre chaude pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que la gomme soit entierement fondue & incorporée avec l'eau. Passez la matiere à travers un tamis, & vous aurez le *mucilage* de gomme adraganth.

Mucilage d'herbe aux Puces.

Mettez sur les semences de psyllinm trois onces d'eau de fraises, & autant de celle de bétoine : couvrez le vaisseau, & mettez infuser cette matiere sur les cendres chaudes pendant huit ou dix heures: faites cuire légerement l'infusion, & coulez-la par expression; ce sera le *mucilage* de psyllium.

Mucilage de Coings.

Versez sur les semences de coings deux onces & demie d'eau de bétoine, & autant de celle de fraises : couvrez le vaisseau, & placez-le sur les cendres chaudes dix ou douze heures: faites chauffer l'infusion jusqu'à ce qu'elle soit prête à bouillir : coulez-la à travers d'un tamis, & vous aurez le *mucilage* de coings.

Mucilage de racine de Guimauve.

Versez sur la racine de guimauve,

d'eau de bétoine, & *de fraises*, } *de chaque, six onces.*

Couvrez le vaisseau, & placez-le sur les cendres chaudes pendant huit ou neuf heures: faites bouillir l'infusion jusqu'à diminution des deux tiers; coulez la décoction en la pressant fortement, & vous aurez le *mucilage* d'althæa. LEMERY, *Pharmacop. Universelle.*

MUCILAGO, *Synovie.* On donne encore le nom de *mucilage* à la *synovie* qui se trouve dans toutes les articulations mobiles.

Cette liqueur, qui sert principalement à humecter les ligamens & les cartilages des articulations, est fournie par des glandes qui sont ordinairement disposées dans l'articulation, de maniere à pouvoir être légerement pressées, mais non point détruites par son mouvement. Toutes les fois donc que cette liqueur est la plus nécessaire, c'est-à-dire, que les mouvemens sont les plus fréquens, il s'en sépare par ce moyen une plus grande quantité. Ces glandes sont molles & mucilagineuses, sans être friables: elles sont pour la plupart conglomérées; c'est-à-dire, qu'il se trouve un grand nombre de petites glandes enveloppées d'une membrane commune. Leurs conduits excrétoires sont longs, & forment comme autant de franges dans l'articulation, qui par son mouvement & sa pression empêche les obstructions qui pourroient se former dans le corps de la glande, ou dans ses excrétoires, & facilite le retour de cette liqueur, quand elle est en état d'être reçue par les vaisseaux absorbans, qui doivent se trouver dans les articulations, aussi-bien que dans les autres cavités du corps : ajoutez à cela, que la pression que souffrent les conduits excrétoires, empêche une sécrétion superflue, tandis que leurs franges ne permettent point à la liqueur qui a été séparée, de retourner dans les glandes par ces mêmes conduits, ainsi que Cowper l'a fort bien remarqué. On trouve encore outre ces glandes conglomérées, des petits follicules simples, dont nous devons la découverte à Morgagni, & qui sont aussi remplis de cette liqueur.

On peut, en pressant ces glandes avec les doigts, faire sortir de leurs excrétoires une liqueur mucilagineuse, qui ressemble quelquefois au blanc d'œuf, ou à la sérosité du sang, & dont le gout est manifestement salé. Elle ne se coagule point par la chaleur, comme la sérosité: mais elle devient plus claire, & ne laisse après qu'elle s'est évaporée, qu'une pellicule déliée, d'un gout salé. Certains sels produisent le même effet sur elle que sur les autres liqueurs de notre corps; car les acides la coagulent, & les alcalis l'atténuent.

La quantité de cette liqueur mucilagineuse doit être considérable, si l'on en juge par l'écoulement de *synovie*, qui accompagne les plaies ou les ulceres des articulations, & dont ce *mucilage* compose la plus grande partie.

Les vaisseaux qui fournissent les liqueurs dont ce *mucilage* se sépare, n'ont pas besoin de préparation pour être vus; car on n'a pas plutôt injecté les arteres, que les glandes en paroissent toutes couvertes.

Ces glandes n'ont aucune sensibilité, tant qu'elles sont dans un état sain : mais on y sent les douleurs les plus cruelles dans quelques cas, lorsqu'elles s'enflamment & qu'elles viennent à suppuration, ce qui prouve qu'elles ont des nerfs.

Ces glandes mucilagineuses sont ordinairement logées dans une substance cellulaire, qui se trouve pareillement dans d'autres parties du sac formé par les ligamens des articulations, & contiennent une matiere onctueuse, qui doit nécessairement être atténuée & poussée à travers les membranes qui l'enferment dans la cavité de l'articulation, par la pression qu'elles souffrent de la part des os qui se meuvent.

S'il est vrai que l'huile vienne de cette substance cellulaire, & que la moelle atténuée sorte des os par les pores qui sont vers leurs extrémités, ou dans leurs cavités, & suinte à travers les cartilages dans les articulations; ce qu'elle peut plus aisément faire, étant aidée de la chaleur & de l'action continuelle du corps, que lorsqu'elle s'échappe par la substance compacte des os

dans un squelette; si, dis-je, cette huile se jette dans l'articulation & s'incorpore avec le *mucilage* & la lymphe subtile qui s'écoule continuellement des petites arteres distribuées dans les ligamens, il résultera de ce mélange un des meilleurs linimens qu'on puisse imaginer, car le *mucilage* qui a été délayé par la lymphe, contribue extremement à le rendre coulant, & l'huile l'empêche de se durcir. Boyle dit avoir éprouvé dans le tems qu'il travailloit à sa machine Pneumatique, combien ce *mucilage* est propre aux usages auxquels il est destiné; car il falloit moins de force pour faire agir le piston après qu'il avoit été humecté avec de l'eau & de l'huile, que lorsqu'il n'emploïoit que l'une ou l'autre de ces liqueurs. Il s'ensuit donc que cette *synovie*, (c'est ainsi qu'on appelle cette liqueur composée d'huile & de *mucilage*) est extremement propre à entretenir la mollesse & la flexibilité des parties qui composent les articulations, à les faire glisser également les unes sur les autres, & à empêcher qu'elles ne s'échauffent & ne s'usent, de même que le vieux oing & le goudron dont on graisse les roues des chariots les empêchent de s'user & de s'échauffer.

Après que cette liqueur des articulations a été atténuée au point de ne pouvoir plus servir à force d'être broyée entre les os, elle rentre dans la masse du sang par les vaisseaux absorbans que les articulations ont, ainsi que toutes les autres cavités du corps.

Lorsque la *synovie*, dont les articles sont enduits, n'est point suffisamment broyée entre les os, elle s'épaissit, & quelquefois, lorsque la tête de l'os a été long tems hors de sa cavité, cette liqueur remplit la place qu'elle occupoit & empêche sa réduction; ou si l'articulation reste long-tems immobile, la *synovie* colle les os ensemble & cause une vraie ankylose. Ambroise Paré dit avoir été souvent témoin de pareils accidens, & Hildanus en donne un exemple particulier. Lorsque la *synovie* devient trop acre, elle ronge les os & les cartilages, & cela arrive souvent à ceux qui ont la vérole, le scorbut, les écrouelles, où un *spina ventosa*. Lorsque la sécrétion de cette liqueur est trop peu abondante, l'articulation, comme Galien l'observe, devient roide, & lorsqu'on veut la mouvoir, on entend un craquement, ainsi que les vieillards l'éprouvent fort souvent.

Aquapendente décrit cette maladie avec beaucoup d'exactitude, & en explique la cause d'une maniere qui ne laisse rien à desirer. Lorsque le *mucilage* & la lymphe sont trop abondans, & que les vaisseaux absorbans ne s'acquittent point autant qu'il faut de leur office, il peut en résulter une hydropisie des articles, dont Hildanus a traité fort au long. Cette même cause relâche quelquefois si fort les ligamens, que les articulations en deviennent extremement foibles: de-là naissent des luxations, dont la réduction est beaucoup plus aisée que la cure, & souvent, quand cette liqueur s'épanche en trop grande quantité, elle devient acre & occasionne un grand nombre de symptomes fâcheux, tels que l'enflure, & la douleur des jointures, des ulceres sinueux, & des fistules profondes, la carie des os, l'immobilité des articles, la maigreur, & l'atrophie de tout le corps, des fievres hectiques, & autres maladies semblables. Hippocrate décrit avec beaucoup d'exactitude la plupart des symptomes qui proviennent du mauvais état de la *synovie*, & Hildanus rapporte les histoires d'un grand nombre de personnes qui y ont été sujettes. MONRO, *Osteologie.*

MUCOCARNEUS, est une épithete que M. Aurel. Severini donne aux tumeurs ou abscès, qui sont partie charnus & partie remplis d'une espece de mucosité.

MUCOR, le même que *mucus*.

MUCOSÆ GLANDULÆ; ce sont des glandes que Cowper a découvertes dans la verge, qu'on appelle communément *glandes de Cowper*.

MUCRO, en terme d'Anatomie, c'est la pointe du cœur.

MUCRONATUM OS, ou plus proprement, *mucronata cartilago*, est le cartilage xiphoïde.

MUCUITABA & MOCITAIBA *Brasiliensibus*, Marcgrav. *Pyriformis Brasiliana*, est un grand arbre approchant de notre poirier sauvage, auquel on n'attribue aucune vertu médicinale.

MUCUNA GUACU, *Pison*. C'est la plus grande & la plus belle espece de phaséole, qui croît au Brésil sur un arbre de même nom. Sa silique est couverte d'une écorce noire presque aussi dure qu'une pierre, & d'un poil jaune fort simple; elle est large de trois travers de doigt & longue d'un travers de main. Elle laisse voir en s'ouvrant trois ou quatre feves sphériques divisées par bandes de couleur de pourpre, rondes, unies, avec un œil fort grand, qui étant macérées dans l'eau perdent une partie de leur qualité nuisible. Les Naturels en font leur nourriture après les avoir préparées avec le *tipioca de mandihoca*, ce qui prouve que leur qualité venimeuse n'est point tellement enracinée dans la substance qu'on ne puisse bien la corriger. Car bien que la substance intérieure de la feve irrite les visceres, cause de grandes agitations dans le corps & purge violemment par haut & par bas, en conséquence de son acrimonie & de sa qualité mordicante; on ne laisse pas de la corriger au moyen de l'aliment rafraîchissant & adoucissant que l'on prépare avec le *tipioca*, qui sert comme d'amydon; ce qui fait qu'on doit le préférer à tous les autres correctifs. RAY, *Hist. Plant.*

MUCUS, *morve*; c'est ce fluide visqueux qui après avoir été séparé dans la membrane pituiteuse, sort par le nez lorsqu'on se mouche.

MUG

MUGIL, Offic. Raii Ichth. 274. Ejusd. Synop. Pisc. 84. Aldrov. de Pisc. Salv. de Aquat. 75. Jonst. de Pisc. 73. Charlt. de Pisc. 32. *Cephalus*, Rondel. de Pisc. 1. 260. *Cephalus*, *seu mugil*, Bellon. de Aquat. 210. *Cephalus Rondeletii*, Gesn. de Aquat. 349. *Mulet.*

C'est un poisson de mer dont on fait un grand usage dans la cuisine. On emploie ses œufs en Medecine. Voyez *Botargum*.

MUGO, nom du pin de montagne.

MUI

MUIVA *Brasiliensibus*, Marcgr. est un pommier du Bresil dont le fruit est rond, charnu & rempli d'une infinité de pepins. Les Naturels du pays ne le mangent point & le laissent aux oiseaux. On n'attribue aucune vertu médicinale à cette plante. RAY, *Hist. Plant.*

MUL

MULÆ, pustules occasionnées par le froid & par le chaud.

MULLA, nom de plusieurs especes de jasmin, dont l'une est la *nulla mulla*, ou *sambac*. Voyez *Jasminum*.

L'autre est la

Hudda mulla, H. M. *Gelseminum*, *vel jasminum Catalonicum multiplex*, Park.

Ses feuilles pilées & frites dans de l'huile guérissent la morsure des chiens enragés lorsqu'on les applique sur la partie. Sa racine cuite avec le *calamus aromaticus* dans l'eau de riz, résiste au venin des serpens.

La troisieme espece est,

Tjeni mulla, H. M. *Jasminum Indicum*, *flore albo odoratissimo.*

La

La quatrieme est le

Tjiregam mulla, H. M. *Jasminum Indicum flore polypetalo exalbido, fructu minori.*

On prépare en faisant bouillir ses feuilles dans de l'huile, un baume qui guérit les maladies des yeux & fortifie la vue lorsqu'on en oint la tête. Sa poudre mêlée avec de la graisse & du safran, guérit les demangeaisons de la peau, étant employée en forme de liniment.

La cinquieme espece est,

Catu pitsjegam mulla, H. M. *Jasminum Indicum, flore polypetalo, candido, ovis rufescentibus.*

La sixieme est,

Katu tsjregam mulla, H. M. *Jasminum Indicum, flore polypetalo, candidissimo, fructu majore.*

Sa racine cuite dans de l'huile guérit les maladies des yeux. Sa racine prise avec le calamus aromaticus, est un remede excellent pour la morsure des serpens.

La derniere espece est la

Katu mulla, H. M. *Jasminum Indicum, flore pentapetalo candidissimo, fructu tsjeregam mulla.*

Le suc de ses feuilles sert dans les maladies des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

MULLUS, Offic. Bellon. de Aquat. 276. Schonef. Ich. 47. Raii Ichth. 2 85. Ejusd. Synop. Pisc. 90. *Mullus minor*, Salv. de Aquat. 236. *Mullus Gesneri*, Aldrov. de Pisc. 131. *Mullus barbatus*, Rondel. de Pisc. 1. 290. Jons. de Pisc. 39. *Mullus barbatus Rondeletii*, Gesn. de Aquat. 565. *Mullus barbatus minor*, Charlt. de Pisc. 18. *Barbeau.*

On prétend que l'usage de ce poisson affoiblit la vue; & qu'étant appliqué tout cru, il guérit la morsure de la vive, du scorpion & de l'araignée. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 24.

MULSUM, signifie en général de l'hydromel; mais on s'en sert quelquefois pour signifier un mélange de vin & de miel.

MULTIPEDÆ. Voyez *Millepedes.*

MULTISILIQUOSÆ PLANTÆ, *plantes à plusieurs siliques*, sont celles dont les fleurs sont remplacées par des siliques longues, grêles & recourbées qui contiennent la semence, & qui, lorsqu'elles sont mûres, s'ouvrent d'elles-mêmes, & laissent tomber leur semence. De ce nombre sont la colombine, la joubarbe commune, le chicotin, le nombril de Venus, &c.

MULUS, Offic. Schrod. 5. 302. Aldrov. de Quad. 358. Gesn. de Quadr. 702. Charlt. Exer. 4. Mer. Pin. 166. Jons. de Quad. 15. Schw. Quad. 62. Raii Synop. A. 62. *Mulet.*

Le *mulet* est un animal engendré de l'accouplement d'un âne & d'une jument. Sa corne, son urine & sa fiente sont d'usage en Medecine. On prétend que la fumée de sa corne excite les regles, qu'elle cause la stérilité étant calcinée & prise intérieurement, & qu'elle guérit l'alopécie étant employée en forme de liniment. On recommande son urine avec son sédiment pour les cors. Sa fiente arrête les pertes de sang, guérit la dyssenterie & les douleurs de la rate. DALE d'après *Schroder.*

MUM

MUMIA, *Mumie.* Voyez *Ambra.*

Il y a deux especes de *mumies*; les unes sont des cadavres humains desséchés par l'ardeur du soleil & des sables dans les déserts de l'Afrique, tels que ceux de Zara, de Lybie, &c. où la violence du vent fait élever des monceaux de sable qui ensevelissent des Caravanes entieres. Ces corps acquierent en se desséchant là consistance de la corne & une grande legereté. On les appelle *mumies* blanches, mais elles ne sont d'aucun usage dans la Medecine. Les secondes sont des corps embaumés que l'on trouve en Egypte. Elles sont devenues très-rares & l'on n'en trouve pas souvent chez nos Droguistes, qui vendent à leur place des corps que les Juifs d'Egypte embaument avec de la myrrhe, de l'aloès & de l'encens. Cette espece de *mumie* est estimée excellente pour résoudre le sang coagulé après une chute ou un coup, & pour faire renaître les chairs. Elle agit non-seulement par ses parties bitumineuses & balsamiques, mais encore par les sels volatils des cadavres d'où elle est tirée. La teinture qu'on en tire en la faisant dissoudre dans l'esprit de vin, possede ses qualités balsamiques. GEOFFROY.

Paracelse, Van-Helmont & les autres Chymistes, donnent le nom de *mumie* à plusieurs autres choses, tant réelles qu'imaginaires. *Mumia medulla*, par exemple, est la moëlle des os; *mumia elementorum* est défini le baume des élémens externes, & *mumia transmarina*, est la manne. *Mumia* est aussi une eau qu'on amasse dans une houteille en soufflant dedans après s'être rincé la bouche avec de l'eau. On définit encore la *mumie* une substance éthérée spiritueuse extremement subtile, qui naît avec le corps & s'y conserve en quelque sorte, même après la mort, laquelle est capable de corriger sa disposition morbifique, & celle des autres corps & d'entretenir la santé.

MUN

MUNDATIO, purification ou dépuration.

MUNDIFICATIVA, *mondificatifs*, remedes qui détergent & qui nettoyent les plaies & les ulceres.

On a décrit le *mondificatif* d'ache au mot *Apium.*

On prépare le *mondificatif* de Paracelse de la maniere suivante.

Prenez *de la térébenthine*, & *du miel*, } *de chaque*, *demi-livre*;
quatre jaunes d'œufs.

Faites cuire ces drogues jusqu'à consistance d'onguent, & ajoutez à chaque once une dragme de précipité rouge.

MUNDUBI *Brasiliensibus*, Marcgr. *Aracus ὑπόγαιος*, *Americanus*, Park. Espece d'*aracus* des Indes dont la semence cause des maux de tête quand on en mange une trop grande quantité.

MUNDUY GUACU, nom du *ricinoides*, *Americana*, *folio Gossypii.*

MUNGO, nom du *Phaseolus*, *octocaulis.*

MUNTINGIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose & composée de plusieurs feuilles disposées circulairement. Il s'éleve du calyce un pistil qui se change en un fruit rond, charnu, qui contient plusieurs semences.

Miller en compte trois especes.

1. *Muntingia folio sericeo, molli fructu majori*, Plum. Nov. Gen.
2. *Muntingia folio ulmi aspero, fructu minimo glomerato*, Plum. Nov. Gen.

3. *Muntingia folio corni, fructu minore*, Plum. Nov. Gen.

Toutes ces plantes croissent à la Jamaique & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique. Le P. Plumier qui les découvrit leur donna le nom de Muntingius, Professeur de Botanique à Groningue. Miller, *Dict.* Vol. II.

MUR

MURÆNA, *Lamproie*. Voyez *Lampetra*.

MURALIS HERBA, *pariétaire*. Voyez *Parietaria*.

MURECI, est le nom d'un arbre du Bresil dont le fruit ressemble à la groseille, & avec lequel les habitans de ce pays composent des potions cathartiques. Ray, *Hist. Plant.*

MUREX, espece de pourpre. Ce poisson est estimé apéritif, & l'on emploie sa coquille en qualité d'absorbant.

MURIA, *saumure*; la *saumure* est détersive & produit les mêmes effets que le sel. On la donne avec succès en forme de lavement à ceux qui ont la dyssenterie & dont les intestins sont corrodés. Elle est bonne employée de la même maniere contre les douleurs sciatiques invétérées. Elle tient lieu d'eau de mer dans les fomentations. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 128.

On emploie la *saumure* dans les fomentations pour les inflammations & la gangrene. On appelle *acrimonie muriatique*, l'acrimonie des liqueurs qui tient de celle de la *saumure*.

MURMENTUM, nom du *Mus Alpinus*. Ruland.

MURRHA, nom de la Chalcedoine.

MURUCUGIFERA ARBOR. De Laet. Est le nom d'un grand arbre du Bresil, qui ressemble à notre poirier sauvage.

MURUCUIA, nom de la *granadilla, pentaphyllos; flore cœruleo, magno*, ou *granadilla, Hispanis, flos passionis Italis*.

MUS

MUS. Offic. Gesn. de Quad. Digit. 714. Charlt. Exer. 25. *Mus domesticus*. Schrod. 5. 303. Mer. Pin. 167. Jonf. de Quadr. 115. *Mus domesticus minor*. Aldrov. de Quad. Digit 417. Schw. de Quad. 114. *Mus domesticus vulgaris seu minor*. Raii Synop. A. 218. *Souris*.

Toutes les parties de cet animal aussi-bien que ses excrémens sont d'usage en Medecine. Ouvert tout vivant & appliqué sur une partie, il en tire les éclats de bois, les dards & les fléches, & guérit la morsure des serpens en attirant à lui le venin. Ses cendres guérissent l'écoulement involontaire d'urine; sa fiente purge les enfans par bas, on l'emploie dans les lavemens, elle guérit l'alopécie, la teigne, diminue le calcul des reins & de la vessie, & dissipe les condylomes, les verrues, les excroissances nommées *ficus* & *marisca*, & autres tumeurs de l'anus. Dale, d'après *Schroder*.

Mus Alpinus. Offic. Schrod. 5. 303. Aldrov. de Quad. Digit. 445. Gesn. de Quad. Digit. 743. Jonf. de Quad. 117. *Mus Alpinus, marmeta*. Charlt. Exer. 29. *Mus Alpinus Plinii, marmota Italis*. Raii Synop. A. 221. *Rat de montagne, Marmotte*.

Cet animal vit dans les endroits les plus élevés des Alpes. Sa graisse est d'usage. On la recommande dans les affections nerveuses, pour les contractions & les rigidités des jointures. Schroder.

Mus araneus. Offic. Schrod. 5. 303. Raii Synop. A. 239. Aldrov. de Quad. Digit. 441. Charlt. Exer. 25. Gesn. de Quad. Digit. 747. Jonf. de Quad. 116. Schw. Quad. 114. Mer. Pin. 167. *Musaragne*.

Cet animal vit dans les champs. On a éprouvé qu'étant calciné & appliqué avec de la graisse d'oie, il fait beaucoup de bien dans les maladies du fondement. Dale.

Mus major. Offic. *Mus domesticus major*. Schw. Quad. 115. *Mus major, sive sorex*. Mer. Pin. 167. Jonf. de Quad. 115. Aldrov. de Quad. Digit. 417. *Mus major, rattus*. Schrod. 5. 303. *Mus domesticus major sive rattus*. Raii Synop. A. 217. *Sorex domesticus*. Charlt. Exer. 25. *Rat*.

Sa crotte est d'usage en Medecine. Quelques femmes croyent qu'il ne faut qu'avaler neuf de ces crottes pour guérir la suppression des regles. Dale, d'après *Platerus*.

MUSA, *Banannier*.

Voici ses caracteres.

La racine pousse des jets, tandis que sa tige meurt après avoir donné son fruit. La tige a la figure d'un roseau, elle n'a point de branches, mais elle jette de grandes feuilles, qui sont d'abord roulées, comme dans le *cannacorus*, mais qui se développent ensuite & forment une espece de couronne au sommet de la tige. Les fleurs & les fruits sont disposés en grappes & enfermés dans une gaine comme dans le palmier: la fleur est à plusieurs pétales, irréguliere & portée sur la pointe de l'ovaire. Ce dernier ressemble à celui du concombre, il est charnu, partagé en trois loges, bon à manger, rempli de semences, & armé d'un long tuyau dont la pointe est de figure sphérique.

Boerhaave compte deux especes de cet arbre, savoir:

1. *Musa, fructu cucumerino, longiori*. Boerh. Ind. A. 2. 171. *Musa*, Offic. *Musa Serapionis*. Ger. 1332. Emac. 1515. *Musa arbor*. J. B. 1. 148. Park. Theat. 1495. Raii Hist. 2. 1314. *Muza ex flore Sinensi*. Jonf. D. Icon. 470. *Mauz, Musa*. Alpin. Ægypt. 78. *Palma humilis longis latisque foliis*. C. B. P. 508. *Ficus Indica racemosa, foliis & fructu amplissimis, Musa Arabibus dicta*. Pluk. Almag. 145. *Bala*. Hort. Mal. 1. 17. Tab. 12. &c. *Banana*. Pis. (Ed. 1648.) 75.

Cet arbre croît dans les Indes, sont fruit est nourrissant, il provoque l'urine & excite à l'amour.

Musa est le nom que les Arabes donnent à cette plante, qui, à ce que je crois, est appellée *Pala* par Pline, du mot *Bala*, qui est le nom sous lequel elle est connue des habitans du Malabar. Les Botanistes la mettent au rang des arbres, mais à peine mérite-t-elle d'avoir place parmi les arbrisseaux, puisque sa tige est annuelle. Oviedo & d'autres lui donnent le nom de *Platanus*, & les Anglois celui de plantain à cause qu'elle lui ressemble par ses feuilles qui sont fibreuses & garnies de côtes.

Son fruit est fort estimé pour sa délicatesse, & l'on assure qu'il ne fait jamais du mal, quelque quantité qu'on en mange.

Linschooten dit qu'il a la doucenr de la fleur de farine & du beure qu'on a mêlés ensemble, qu'il peut tenir lieu de pain & de laitage, & nourrir seul le corps humain.

Voici la maniere dont Alpin parle de ses vertus:

Ce fruit est d'une substance molle, visqueuse, grasse & douce, extremement agréable à ceux qui y sont accoutumés, & fort nourrissant: mais il charge l'estomac, il se digere difficilement, & engendre un suc épais & visqueux qui obstrue les visceres, & surtout le foie; ce qui le rend propre pour la toux & pour l'asthme, qui proviennent de chaleur. Les Egyptiens en font une décoction dont ils se servent pour adoucir la toux qui

est causée par une fluxion d'humeurs chaudes, pour les inflammations de la pleure, des poumons & des reins, & pour la dysurie. Il excite la semence soit qu'on le mange cru ou cuit.

Les Auteurs du Jardin de Malabar, assurent que sa racine écrasée & bouillie dans du lait, est bonne pour abattre les vertiges: que son eau mêlée avec du sucre, est excellente pour appaiser la chaleur brûlante des reins, & les douleurs excitées par l'urine, & pour soulager ceux qui ont fait trop d'usage du mercure. La moelle de l'arbre, ou la substance médullaire blanchâtre qui porte le fruit étant écrasée & prise avec du miel, est bonne pour les affections des yeux; le beure dans lequel on a fait frire des rouelles du fruit produit le même effet.

Cette plante croît dans plusieurs Provinces des Indes orientales & occidentales, aussi-bien que dans l'Afrique. Je regarde le *Ficus Indica* de Linschooten, comme une variété & non comme une espece du *musa*; il paroît être le même que celui dont les Auteurs du Jardin de Malabar nous ont donné la description, tant par les synonymes, que par le lieu où il croît: car les habitans du Malabar, dit-il, l'appellent *Palan*, & ceux de Bengale *Quelli*, qui sont des noms fort approchans de *Bala* & de *Keli*, dont se servent les Auteurs du Jardin de Malabar. Parmi les especes ou variétés de cette plante, j'en trouve une seconde qui est appellée *Cadalin* dans Linschooten, & dans l'*Hortus Malabaricus*.

Ses feuilles, qui ont trois piés & neuf pouces de long sur trois palmes de large, ou suivant Lerius, six piés de long & deux de large, ont les mêmes dimensions que celles du *Lapathum aquaticum*; elles fournissent aux Indiens de Goa plusieurs meubles pour leurs maisons, & elles tiennent lieu de papier aux Turcs. Chaque jet de cette plante est souvent chargé de deux cens fruits assemblés en forme de raisin; & les branches auxquelles ils sont suspendus deviennent quelquefois si grosses, que deux hommes ont peine à les porter après même qu'on en a ôté le fruit. Cette plante donne du fruit toute l'année, & fournit aux Indiens une nourriture journaliere. Ray, *Hist. Plant.*

Les feuilles du plantain des Indes orientales sont quelquefois si grandes qu'une seule suffit pour couvrir tout le corps d'un homme. On prétend que c'est d'elles dont Adam & Eve se servirent pour cacher leur nudité; & ce sentiment paroît plus vraissemblable que celui où l'on est communément, qu'ils employerent les feuilles du figuier ordinaire à cet usage. Tout le tronc de la plante est composé de feuilles écailleuses, couchées les unes sur les autres, à peu près comme celles du palmier. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Musa, caudice maculato, fructu recto, rotundo, breviore odorato.* Sloan. 192. Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. II.

MUSADI, *Sel ammoniac.*

MUSARIUM *Collyrium*, est le nom d'un collyre dont Trallien donne la description, *Lib. II. cap.* 10.

MUSCA. Offic. Schrod. 5. 344. Aldrov. de Insect. 342. *Musca carnaria vulgaris.* Raii Insect. 270. *Musca carnivora, in macellis usitata.* Mer. Pin. 199. *Mouche.*

Il y a différentes especes de *mouches*: mais on se sert communément de l'espece ordinaire, qui a la vertu de faire croître les cheveux, & de les empêcher de tomber. Schroder.

MUSCARI, *espece de Jacinte.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est une grosse bulbe; ses feuilles sont longues & étroites, sa fleur est hermaphrodite, d'une seule piece, faite en forme de cloche, & découpée en six segmens repliés. L'ovaire devient un fruit triangulaire, partagé en trois loges, remplis de semences rondes.

Boerhaave compte donze especes de cette plante qui n'ont aucune vertu médicinale, à l'exception de la premiere, qui est le *muscari, obsoletiore flore; ex purpura virente.* Voyez *Bulbus vomitorius.*

MUSCATELLA; nom de la *Moschatellina.*

MUSCERDA, crote de souris. Voyez *Mus.*

MUSCIPETA, *moucherole*; est le nom d'un petit oiseau qui fait la chasse aux mouches. Il est apéritif & résolutif.

MUSCIPULA. Voyez *Lychnis.*

MUSCO-FUNGO, nom de plusieurs especes de *Lychnis.*

MUSCOSÆ GLANDULÆ, on appelle ainsi quelques-unes des glandes conglobées; pour les distinguer des glandes conglomérées auxquelles on donne le nom de *Glandulæ vasculosæ.* Castelli.

MUSCULUS; *muscle.*

Tous les mouvemens du corps humain, tant en général qu'en particulier, soit naturels, soit contre nature, sont immédiatement exécutés par des organes que les Anatomistes appellent *muscles*; lesquels se trouvent partout où ces mouvemens peuvent avoir lieu. Je ne parle point des mouvemens occasionnés par le seul ressort de certaines parties, par le choc ou impulsion externe, par la seule pésanteur ou la chute seule des parties mobiles.

Les *muscles* en général sont des masses fibreuses, différemment figurées & étendues, & pour la plupart distinguées chacune en deux différentes portions. L'une de ces deux portions est épaisse, mollette, plus ou moins rouge, & quelquefois pâle. Elle en forme le corps ou la substance charnue, & est appellée communément le ventre du *muscle*. L'autre portion est menue, mince, serrée, & très-blanche. Elle en forme les extrémités & d'autres parties, que les Anatomistes appellent tendons ou aponévroses. La portion charnue est la partie principale & essentielle du *muscle*, & ne manque jamais. Les portions tendineuses ou aponévrotiques sont dans quelques *muscles* si petites, qu'elles paroissent manquer. Le tout est revêtu d'une membrane particuliere.

La division du *muscle*, selon les Anciens, qui le comparoient à un rat écorché, ou à quelqu'autre animal, étoit en tête, en ventre, & en queue. Les Modernes ayant trouvé cette comparaison trop grossiere & insoutenable, ont abandonné les termes qu'elle avoit fournis, excepté celui de ventre; & au lieu des deux autres ils ont mis ceux de principe ou origine, & d'insertion. Les plus modernes ont cru mieux faire en donnant le nom de point fixe à l'une des extrémités du *muscle*, & à l'autre celui de point mobile. Il y en a même, qui au lieu de point fixe, disent, très-mal-à-propos, point d'appui.

Tous ces termes, tant anciens que nouveaux, sont séduisans, & le dernier est mal fondé. La meilleure division & la plus simple, est en corps ou portion charnue, que l'on peut aussi appeller ventre dans quelques *muscles*; & en extrémités, soit qu'elles soient tendineuses, aponévrotiques, ou même charnues.

Les fibres dont le *muscle* est composé, sont appellées en général fibres motrices ou fibres mouvantes. Chacune de ces fibres est en partie charnue, & en partie tendineuse, comme le *muscle* entier. Elles sont pour laplupart rangées par faisceaux, à côté, & le long les unes des autres, entre des cloisons membraneuses & cellulaires, ou adipeuses, comme dans des gaines particulieres.

Ces fibres sont attachées les unes aux autres, & aux cloisons par quantité de petits filamens très-déliés. Elles sont parsemées d'extrémités capillaires d'arteres, de

veines, & de nerfs. Elles sont enfin, renfermées ensemble dans une enveloppe membraneuse, cellulaire, & très-fixe, qui est comme la continuation des cloisons ou gaines dont je viens de parler.

Ces gaines ou cloisons communiquent toutes ensemble, par une continuation mutuelle & réciproque de leur tissu cellulaire. Elles sont bridées en travers, par un grand nombre de pellicules filamenteuses, ou fibrilles transversales, qui se croisent avec elles par de petits intervalles, & gardent toutes à peu près la même direction par tout le corps du *muscle*. Les fibres motrices sont aussi bridés de la même maniere par des filamens qui les lient ensemble, & qui paroissent en quelque façon nerveux.

La structure particuliere de chaque fibre motrice, n'est pas encore assez développée pour en pouvoir donner une description suffisante. On la peut separer en plusieurs petites fibrilles. Les uns croyent le tissu de leur portion charnue, cellulaire; les autres le croient vésiculaire, & d'autres spongieux ou médullaire. Plusieurs Anciens ont cru que cette portion étoit creuse & remplie d'une espece de pulpe qu'ils appelloient *Fomentum*, & laquelle, selon eux, étoit plus ou moins imbibée de sang.

Quand on examine la fibre motrice avec d'excellens microscopes, elle paroît comme torse, principalement sa portion charnue: mais la tendineuse le paroît moins. L'injection artificielle des liqueurs colorées bien pénétrantes, y fait voir par un microscope ordinaire, ou par une simple lentille, un raiseau vasculaire extremement fin & serré, qui s'insinue entre toutes les fibres charnues, en couvre ou entortille chacune, & se répand sur les cloisons.

La portion charnue est capable de contraction ou d'accourcissement, de relâchement ou d'allongement. La portion tendineuse résiste aux efforts que l'on fait pour l'allonger, & ne prête presque point, à moins qu'on ne fasse violence.

L'arrangement des fibres motrices varie dans différens *muscles*. Leurs portions charnues & les tendineuses, ne décrivent pas toujours une même ligne. Les tendineuses font souvent des angles opposés avec les charnues. Les portions charnues sont dans quelques *muscles* inégales en longueur, & dans d'autres presque toute égales; mais disposées inégalement & par degrés, les unes à côté des autres, ensorte qu'elles forment ensemble nn plan oblique.

Il y en a qui sont arrangées en forme de rayons; d'autres font des plans plus ou moins courbes; & d'autres font des contours entiers, de sorte que leurs extrémités se rencontrent & s'unissent.

Les portions tendineuses n'étant que le supplément de toute la longueur du *muscle* entier, elles peuvent être également ou inégalement longues, selon l'étendue & la disposition de leurs attaches. Elles peuvent être très-courtes dans l'une des extrémités du *muscle*, & très-longues dans l'autre. Elles sont par degrés les unes plus longues que les autres, quand le plan charnu est en partie oblique; & quand ce plan est réciproquement oblique dans ses extrémités en maniere de losange, elles sont alternativement longues & courtes.

La portion charnue de chaque fibre motrice, est dans quelques *muscles* presqu'aussi longue que le corps ou ventre du *muscle*. Dans d'autres, les fibres charnues sont très-courtes, quoique le corps du *muscle*, ou le ventre qu'elles forment soit très-long. Dans le premier cas, elles vont plus ou moins droit d'un bout à l'autre, & ne sont pas en grand nombre. Dans le second, elles sont couchées très-obliquement, & sont par-là fort nombreuses. Ainsi la longueur du corps charnu, ou du ventre d'un *muscle*, n'est pas toujours la mesure de la portion charnue de chaque fibre motrice, qui entre en sa composition.

Ces différentes portions de fibres ne se trouvent pas également dans tous les *muscles*. Il y en a qui ont deux ou plusieurs tendons: il y en a qui n'ont qu'un tendon bien sensible, & plus ou moins long: il y en a aussi qui n'en ont point, au moins en apparence.

Mais il n'y aucun *muscle* sans portion charnue; car la portion charnue est nécessaire, & étant seule capable de contraction, elle pourroit seule suffire; au lieu que les tendons ne sont pas absolument nécessaires en plusieurs endroits, & ne servent que d'allonges pour attacher les *muscles* aux endroits éloignés.

On trouve plusieurs *muscles* couverts d'une expansion aponevrotique, plus ou moins forte & grande, qui paroît naître d'un ou de plusieurs tendons voisins. Elle devient mince de plus en plus à mesure qu'elle s'étend; & ensuite elle se confond avec la membrane cellulaire, appellée anciennement la membrane commune des *muscles*.

Il y a encore une antre espece de membrane très-forte, & comme ligamenteuse, tendue sur plusieurs *muscles* en maniere d'enveloppe & de sangle. On peut appeller ces membranes en général, bandes larges, bandes ligamenteuses, ou enveloppes ligamenteuses. Elles sont composées de plusieurs plans de fibres blanchâtres, plus ou moins luisantes & fermes, qui se croisent. Elles sont fortement attachées le long d'un ou de plusieurs os, à peu près comme le ligament interosseux de l'avant-bras & de la jambe. Elles fournissent des cloisons ou gaines communes aux *muscles* qu'elles couvrent, & des gaines particulieres aux tendons, plus minces que les gaines des portions charnues.

Ces bandes & gaines communes des *muscles*, servent en général à les sangler & contenir ou assujettir, & empêcher qu'ils ne s'écartent ou ne se dérangent par les efforts. Elles servent aussi en partie à leur tenir lieu de tendons, & à multiplier leurs attaches. La portion libre de ces bandes & gaines est tapissée en dedans d'une membrane très-fine, & mouillée continuellement d'une liqueur mucilagineuse qui préserve les portions glissantes des *muscles* & des tendons, d'un frottement nuisible.

Outre ces bandes & cloisons, il y a des brides ligamenteuses particulieres pour les tendons longs, auxquelles on donne le nom de ligamens annulaires, dont on peut voir la description générale à l'article *Ligamenta*.

La différence des *muscles* est très-considérable, & dépend de plusieurs circonstances, dont les principales sont, le volume, la figure, la direction, la situation, la structure, la connexion & l'usage. C'est de ces différences que les noms des *muscles* sont pour la plus grande partie tirés. Par exemple, du volume, ils sont nommés grands, moyens, petits, longs, larges, grêles. De la figure, triangulaires, scalenes, quarrés, rhomboïdes, dentelés, orbiculaires, deltoïdes. De la direction, droits, obliques, transverses. De la situation, supérieurs, inférieurs, externes, internes, antérieurs, postérieurs, droits, gauches. On comprend facilement ces quatre différences & les noms qui en sont tirés. Ce qui regarde les trois autres a besoin d'éclaircissement.

Par rapport à la structure, ils sont ou simples ou composés. On appelle simples, ceux dont les fibres charnues, ou plutôt les portions charnues de leurs fibres motrices, gardent toutes un arrangement uniforme, & dont les tendons terminent le corps ou la portion charnue, soit directement, soit indirectement, de la maniere que je l'ai expliqué ci-devant en parlant de la fibre motrice.

On appelle *muscles* composés, ceux dans lesquels les fibres charnues sont obliquement disposées en plusieurs rangs particuliers, lesquels représentent autant de *muscles* simples mis à contre-sens de leurs fibres. Selon la pluralité de ces rangs ou series, on dit qu'un *muscle* est plus ou moins composé.

Dans les *muscles* qui ne sont composés que de deux simples, les fibres charnues par leur arrangement à contre-sens, représentent en quelque maniere une plume barbée; c'est pourquoi on les appelle *muscles* pénniformes. A l'égard de leurs tendons, dans quelques-uns l'un deux est comme fendu pour embrasser le corps charnu de côté & d'autre: l'autre tendon entre dans le

corps, & diminue en épaisseur à mesure qu'il y avance, à peu près comme la côte ou tige d'une plante entre ses deux barbes. Dans d'autres il n'y a qu'un tendon appellé mitoyen entre les rangs des fibres charnues qui sont attachées à quelques autres parties. Dans les *muscles* qui sont plus composés, les tendons d'une de leurs extrémités peuvent être unis en un seul, & ceux de l'autre extrémité divisés en plusieurs.

Il y a encore d'autres sortes de *muscles* composés. Quelques-uns sont composés de deux mis bout-à-bout l'un de l'autre, par le moyen d'un tendon commun; de sorte que ce tendon, les deux *muscles* & les deux tendons opposés vont de suite, & font la longueur ou l'étendue de ces sortes de *muscles* qu'on appelle digastriques, en latin *biventres*. S'il s'en trouve trois de suite, on les appelle trigastriques.

Il y en a qui sont composés de deux *muscles*, mais plus ou moins à côté l'un de l'autre, & unis par une de leurs extrémités. Il y en a même qui sont composés de trois ou quatre. S'ils sont unis par leurs extrémités, que les Anciens nommoient têtes, on les appelle selon le nombre de ces têtes, *biceps*, *triceps*, &c. c'est-à-dire, *muscle* à deux, trois têtes, &c. Si leur composition est par les autres extrémités, on les nomme *bicornis*, *tricornis*, &c.

Les *muscles* sont attachés par leurs extrémités à différentes parties & en différens endroits du corps humain. Ils sont pour la plupart uniquement attachés aux os. Il y en a qui sont en partie attachés aux os, & en partie à des cartilages, comme ceux de l'oreille & du nez. D'autres le sont en partie aux os, & en partie aux tégumens, comme plusieurs de ceux de la face. Ceux-ci peuvent être appellés demi-cutanés, à l'imitation de ceux qu'on nomme cutanés dans les bêtes, parce qu'ils sont uniquement attachés aux tégumens. Il y en a dont les fibres font le tour sans se terminer par des extrémités, comme une partie de ceux qu'on appelle sphincter, parmi lesquels on peut ranger le cœur, l'estomac, les intestins. Au reste, tous les *muscles* ont encore une espece de connexion avec les parties voisines, mais ce n'est que par des membranes qui les y colent latéralement.

Les noms tirés de la connexion & des attaches des *muscles* sont pour l'ordinaire de deux sortes. Les uns sont communs, & rapportés à quelque partie considérable; comme par exemple, quand on dit les *muscles* de la tête, de la poitrine, du bas-ventre, du bras, de la jambe, de l'œil, des levres, &c. Les autres sont propres & marquent plus particulierement les attaches de chaque *muscle*; par exemple, mastoïdien ou sterno-mastoïdien, coraco-brachial, anconé, péronier, &c. Quelques-uns n'ont nul rapport aux attaches; par exemple, les noms de cubital, de radial, que l'on donne à des *muscles* qui ne sont pas attachés à l'os du coude ni au rayon, mais seulement couchés le long de ces os.

Les noms de la premiere sorte regardent plutôt l'usage des *muscles* que leurs attaches, & sont pour la plupart très-mal fondés & très-séduisans: les noms de la seconde sorte sont instructifs. Ceux de la troisieme peuvent passer.

L'usage des *muscles* en général est de servir de forces mouvantes pour mouvoir toutes les parties mobiles du corps humain, soit dures, soit molles, soit fluides. Ils meuvent la plupart des parties dures & molles par des attaches; ils en meuvent aussi quelques-unes sans y être attachés.

Les *muscles* qui sont attachés par leurs extrémités aux parties dures réciproquement mobiles, les peuvent aussi mouvoir en différens cas. Par exemple, ceux qui par un bout sont attachés à l'os du bras, & par l'autre à l'os du coude, peuvent mouvoir réciproquement le coude sur le bras, & le bras sur le coude.

Les *muscles* qui sont attachés par une extrémité à des parties dures, & par l'autre à des parties molles, ne peuvent faire des mouvemens réciproques; car les parties dures restent immobiles, & ce ne sont que les molles qui suivent le mouvement, comme on le voit dans les *muscles* du globe de l'œil & dans tous ceux des lévres.

A l'égard des *muscles* qui meuvent les parties fluides, de quelque nature ou consistance qu'elles puissent être, les uns les poussent immédiatement, comme le cœur; les autres les forcent en pressant les canaux qui les contiennent, comme les *muscles* obliques & transverses du bas-ventre. Enfin, il y en a qui par leur mouvement bornent ou retardent le cours des fluides pendant un tems & le facilitent ou accélerent dans un autre. Tels sont les *muscles* qu'on appelle sphincters.

L'usage des *muscles* en particulier, est que chacun est borné au mouvement d'une ou plusieurs parties mobiles; qu'il y en a en certain nombre pour mouvoir certaines parties; & que dans ce nombre les uns meuvent d'une maniere, les autres d'une autre. Par exemple, il y a certains *muscles* qui meuvent le bras sur l'omoplate, & de ces *muscles*, les uns le levent, les autres le baissent, d'autres le portent en-devant, d'autres en arriere; quelques-uns le tournent, &c. De même le mouvement de l'avant-bras sur le bras se fait par certains *muscles*, dont les uns l'étendent, d'autres le fléchissent.

Le dénombrement général des *muscles* du corps humain que l'on fait ordinairement, est fondé sur l'idée qu'on s'est formée de leurs usages particuliers. Ainsi on fait le catalogue des *muscles* de la tête, de la poitrine, du bas-ventre, des extrémités, de l'œil, du nez, des levres, &c. & aux différens *muscles* qu'on attribue à chaque partie, on donne des noms de quelque usage déterminé, en les appellant Releveurs, Abbaisseurs, Adducteurs, Abducteurs, Fléchisseurs, Extenseurs, &c.

Cette maniere de distribuer & de nommer les *muscles*, est commode pour la mémoire, & elle peut avoir lieu, par rapport à ceux qui ne sont pas attachés aux os, ou qui n'y sont attachés qu'en partie. Mais à l'égard des *muscles* qui sont uniquement attachés aux os, ce langage est naturellement capable de séduire les Commençans, de produire de fausses idées, d'entretenir l'ignorance, & même de faire tomber d'habiles Physiciens, Medecins & Chirurgiens dans des fautes considérables.

Quand plusieurs *muscles* concourent à-peu-près au même mouvement, on les appelle congéneres. Ceux qui agissent dans un sens opposé, sont relativement & alternativement nommés Antagonistes. Par exemple, les *muscles* qui fléchissent ensemble l'avant-bras, ou qui l'étendent ensemble, sont congéneres, & ceux qui l'étendent, sont antagonistes des fléchisseurs, de même que ceux qui les fléchissent sont réciproquement antagonistes des extenseurs.

Il faut pour le moins deux *muscles* pour qu'ils puissent être appellés congéneres; au lieu qu'un seul peut être antagoniste, aussi bien que plusieurs. Il y a encore des *muscles* qui sans être congéneres avec les muscles voisins, conspirent à un même mouvement; de sorte que par deux mouvemens indirects, ils enforment un troisieme directement déteminé. C'est ce qu'on appelle mouvement combiné, qui se peut même transporter successivement en différens sens, comme quand on tourne le bras en fronde, ou pour mouvoir une grande manivelle. Enfin on appelle mouvement tonique, quand les antagonistes de côté & d'autre, où tous les *muscles* d'une certaine partie, agissent également, & tiennent la partie fixée entre tous les mouvemens qu'elle peut avoir.

Pour mouvoir quelque partie, ou pour la tenir dans une situation déterminée, tous les *muscles* qui la peuvent mouvoir y cooperent. Quelques-uns conduisent directement ce mouvement à la situation ou attitude déterminée; d'autres le moderent en le contrebalançant à l'opposite; & il y en a qui le dirigent latéralement: j'appelle les premiers de ces *muscles* principaux moteurs, les autres modérateurs, & les derniers directeurs du mouvement déterminé.

Ces quatre especes se trouvent ensemble dans les énarthroses, & dans plusieurs arthrodies. Les *muscles* directeurs n'out pas lieu dans les gynglymes, n'y étant pas

nécessaires. Les modérateurs sont en général ceux qu'on appelle antagonistes, & le défaut de leur action est dans plusieurs cas suppléé par la pésanteur ou la résistance de quelque corps étranger, & même par le poids de la partie à laquelle ils sont attachés.

L'action des *muscles* en général, ou pour mieux dire, la mécanique de cet action, consiste principalement dans le raccourcissemement de leur portion charnue. Par ce raccourcissement, que les Anatomistes appellent contraction, les extrémités du *muscle* s'approchent, & par-là meuvent les parties auxquelles ce *muscle* est attaché. Ce n'est que la portion charnue qui se raccourcit, comme je l'ai déja dit. Les tendons, s'il y en a, ne font que suivre sans se raccourcir. C'est à-peu-près comme quand on tire avec les bras un fardeau par des cordes qu'on y aura attachées; les bras se raccourcissent, & les cordes ne font que suivre.

Les principaux phénomenes dans cette action musculaire, sont les suivans:

La portion charnue paroît plus gonflée & plus dure dans l'état d'action, que dans celui d'inaction, comme il est facile de le sentir en la touchant dans l'un & l'autre de ces états. La dureté de ce gonflement augmente à mesure que l'on continue le mouvement qu'on aura commencé; ce que l'on peut aussi sentir par l'attouchement. Elle augmente même par la seule augmentation de fardeau ou de résistance, sans la continuation de mouvement, & sans changer la situation ou l'attitude de la partie.

Dans plusieurs *muscles* on peut déterminer cette action au degré que l'on voudra de vitesse & d'espace; c'est-à-dire, on peut la proportionner à la vitesse & à l'espace de ce mouvement: on la peut augmenter, diminuer, accélérer, rallentir & arrêter: on la peut faire tout-à-fait cesser dans un instant, & la produire dans un autre.

Pendant la contraction du *muscle*, ses fibres charnues sont froncées & plissées depuis un bout jusqu'à l'autre, en maniere de petits zigzags très-fins, comme on le peut voir à tout moment chez les bouchers dans les animaux nouvellement tués, quand on en coupe la chair pendant qu'elle est encore chaude, même après en avoir vuidé le sang & ôté les entrailles. Par l'ouverture des animaux vivans & par des blessures considérables; on a vû les fibres charnues pâlir dans leur contraction, & reprendre leur couleur dans le relâchement.

A ces phénomenes, il faut encore ajouter ceux-ci:

Quand plusieurs *muscles* sont attachés à quelque partie mobile, ils sont tous en action ou en état de contraction dans chaque mouvement de cette partie. Ils ne sont pas tous dans le même degré d'action ou d'effort; car les principaux moteurs le sont plus que les *muscles* directeurs ou collatéraux, s'il y en a, & que les modérateurs. On sent assez cette coopération des *muscles*, en les touchant dans les mouvemens faits avec quelque effort considérable. Il faut se souvenir que j'en excepte les modérateurs ou antagonistes dans le cas où la pesanteur ou quelque résistance étrangere supplée à leur action.

Enfin il y a des mouvemens auxquels les *muscles* que l'on croit communément les produire, n'ont aucune part, & qui dépendent uniquement du relâchement déterminé des *muscles* du côté opposé; c'est-à-dire, de ceux qu'on regarde comme antagonistes. C'est ce que l'on sent évidemment quand on s'appuie par la main sur une table basse, & que dans cet état par le seul poids du corps, on laisse le coude aller & se plier, tantôt lentement, tantôt vîte. Car si en même tems on touche avec l'autre main les *muscles* qu'on appelle communément fléchisseurs & extenseurs de l'avant-bras, on en trouvera les fléchisseurs dans un relâchement entier, & les extenseurs bandés. Ainsi il est évident que l'on peut débander ou relâcher quelques muscles par degrés déterminés, & de vitesse & d'espace; avec la même certitude que l'on peut les bander ou mettre en contraction.

Ce dernier phénomene m'a donné lieu de conclurre, que l'action des *muscles* en général ne consiste pas moins réellement dans le relâchement déterminé des fibres motrices raccourcies, que dans le raccourcissement déterminé de ces mêmes fibres relâchées; soit que cette action se fasse successivement, soit qu'elle se fasse tout-à-coup. C'est pour cela qu'en commençant à parler de l'action musculaire, je n'ai pas dit tout court, qu'elle consiste dans la contraction de sa portion: mais j'ai dit qu'elle y consiste principalement. Je ne parle point ici des mouvemens dont on n'est pas maître, & que l'on ne peut déterminer, soit en tout comme celui du cœur, soit en partie comme celui de la respiration.

La mécanique particuliere & la cause immédiate de cette action, ont bien tourmenté l'esprit de plusieurs Physiciens. L'extreme finesse du tissu de la fibre motrice & quantité de phénomenes, même des plus sensibles de l'action musculaire, auxquels on n'a point fait attention, ont empêché jusqu'à present d'en découvrir le mystere. On a inventé plusieurs hypothèses sur la structure de cette fibre, comme j'ai déja fait remarquer, l'ayant supposé spongieuse, vasculaire, vésiculaire, torse, élastique, &c. On s'est formé plusieurs idées sur la concurrence des différentes parties fluides avec la structure supposée de la fibre. On a même fait des systemes sur le seul ressort des parties solides ou fermes, dont le muscle est composé.

Mais un peu d'attention aux phénomenes que je viens d'exposer, principalement aux trois premiers, par rapport à la détermination précise d'espace, de vitesse & de durée de l'action musculaire, renverse tous ces systemes. En un mot, on n'a point encore pû trouver, soit dans la Nature, soit dans l'Art, aucun exemple d'explosion, de fermentation, d'ébullition, d'injection, d'inflammation, d'imbibition, de vibration, de ressort, &c. pour pouvoir en même-tems, & tout-à-la-fois régler ou déterminer l'espace, la vitesse; & la durée de quelque mouvement artificiel au degré qu'on voudra, le faire cesser tout-à-coup dans un instant, & le faire revenir dans un autre à point nommé. Ainsi il est inutile de s'amuser à tout ce qu'on en a dit jusqu'à present; il faut employer le tems à chercher une autre route, en recueillant & considérant tous les faits & tous les phénomenes que l'on peut observer.

En attendant quelque heureuse découverte, ce qui résulte de plus certain de ce que nous connoissons évidemment de la structure, de la conformation, & de l'action des muscles, c'est que leur force dépend de la multitude ou pluralité de leurs fibres charnues, & que la grandeur ou étendue de leur mouvement dépend de la longueur de ces fibres.

Car partout où la force des *muscles* est plus nécessaire que l'étendue ou l'espace de leur mouvement, là on trouve ces fibres multipliées à proportion, & on trouve aussi leur multiplicité très-artistement ménagée dans un espace médiocre par l'arrangement oblique dont j'ai parlé au commencement. De même partout où on a plus besoin d'un mouvement ample que de force, là on trouve les fibres charnues, longues à proportion. En un mot, la force du *muscle* dépend de la pluralité des fibres charnues, & l'étendue ou l'espace de son mouvement dépend de la longueur de ces fibres.

Pour bien savoir tous les usages & comprendre l'artifice de chaque *muscle* en particulier, il faut considérer avec attention sa place ou situation générale, sa conformation externe, ses attaches, sa situation particuliere, sa direction, sa connexion latérale, sa liaison ou son rapport, & sa structure ou composition particuliere. Il faut aussi examiner attentivement la disposition des *muscles* voisins à faire des mouvemens simples, & celle des éloignés à faire des mouvemens combinés ou composés de plusieurs simples.

Il est encore à observer que les *muscles* varient, manquent

ou abondent différemment dans plusieurs sujets ; de sorte qu'il faut se régler en général sur ce qui se trouve le plus universellement & le plus fréquemment, afin de ne pas rendre obscur l'ordinaire par l'extraordinaire. Il ne faut parler de l'extraordinaire que comme on parle de six doigts, douze côtes, & d'autres variétés semblables.

Les *muscles* qui sont uniquement attachés aux os, y agissent comme autant de puissances sur des leviers. Par le mot de levier, on entend un corps long, plus ou moins inflexible ou roide, comme une espece de barre ou de bâton, moyennant lequel on surmonte un fardeau ou quelqu'autre résistance qu'on ne surmonteroit pas si aisément ou même point du tout, avec les mains seules.

Un levier mis en œuvre, est appliqué à trois différentes choses par trois différens endroits de sa longueur; savoir par un, au corps ou fardeau qui résiste, par un autre à la puissance de celui qui agit; & enfin par un autre à la chose qui sert d'appui, & qui doit être immobile par rapport aux deux autres. Ainsi l'étendue ou la longueur du levier est comme partagée par trois différens points, nommés point d'appui, point de résistance, & point de puissance.

Ces trois différens points peuvent changer d'arrangement en trois différentes manieres :

1°. Le point d'appui se peut trouver entre la résistance & la puissance; par exemple, quand les tailleurs de pierre & les paveurs soulevent & remuent les pierres par le bout de leurs barres de fer. 2°. Le fardeau où la résistance peut se trouver entre le point d'appui & la puissance, comme quand les maçons remuent les grosses pierres par la partie plus ou moins moyenne de leurs barres. 3°. La puissance peut se trouver entre le point d'appui & la résistance, comme au bâton avec lequel les chaudronniers ratissent le cuivre pour l'étamer. Ils en mettent un bout sur l'épaule, l'autre sur le cuivre, & la partie moyenne dans la main, avec laquelle ils font cette manœuvre.

Ces trois arrangemens ont donné lieu d'établir trois différentes especes de levier. Dans la premiere le point d'appui est entre deux; dans la seconde c'est la résistance qui est entre deux; & dans la troisieme c'est la puissance.

Il faut toujours en même tems observer les maximes suivantes comme autant de regles. Plus la ligne de direction de la puissance est distante du point d'appui, moins la puissance a besoin de force pour surmonter la résistance. Plus cette ligne de direction est proche de l'appui, plus la puissance doit être forte pour vaincre la résistance. Par le terme de résistance on doit aussi entendre la pesanteur d'un fardeau. Quand la ligne de direction de la puissance passe par le point d'appui & ne fait qu'une même ligne avec le levier, la puissance devient inutile. Winslow. Voy. *Spiritus Animales*.

MUSCUS, *mousse d'arbre*.

Les Auteurs qui ont écrit sur la Botanique font mention de plusieurs especes de *mousses*, & l'on a indiqué les vertus de quelques-unes aux articles qui leur conviennent.

Muscus, Offic. *Muscus usnea*, Chab. 559. *Muscus arboreus, usnea officinarum*, C. B. P. 361. Raii Hist. 1. 114. Synop. 3. 64. *Muscus arboreus villosus*, J. B. 3. 763. Synop. 22. *Muscus arboreus vulgaris & quercinus*, Park. 1372. *Muscus quernus*, Ger. 1369. Emac. 1558.

Cette espece de *mousse* est composée d'un grand nombre de fibres, longues, minces & blanchâtres, quelque peu dures & rudes, qui pendent d'une certaine longueur des branches des arbres sur lesquels elles croissent, qui sont pour l'ordinaire de vieux chênes. Elle est peu commune en Angleterre; aussi les Medecins l'ordonnent-ils rarement.

Elle est estimée astringente & styptique, & bonne pour les hémorrhagies & pour toutes sortes de flux. Miller; *Bot. Offic.*

La *mousse* a un gout astringent, mais elle varie à tout autre égard, étant tantôt plus menue, plus grosse, plus courte, plus longue, ordinairement blanchâtre, & quelquefois, mais rarement, rougeâtre & noire. Elle croît sur les chênes, les peupliers, les ormes, les hêtres, les pommiers, les poiriers, les pins, les pêchers, les sapins, les cedres, la melése & un grand nombre d'autres arbres considérables. Celle qui naît sur le cedre, le larix, le pin & le sapin, est odoriférante. La meillenre après celle-ci est celle qui croît sur le peuplier; la blanche est la plus estimée, mais la noire ne vaut rien. La rouge tient le milieu entre les précédentes; mais la moins estimée est celle que l'on trouve sur les chênes. Caspard Bauhin, d'après *Dodonée*.

On la trouve sur les vieux chênes & sur les chênes rouges du bois de Valena près de Montpellier, d'où on l'apporte aux Droguistes; car sa poudre est la base de ce qu'on appelle à Montpellier *pulvis Cyprius*, ou en langue vulgaire *corps de Cypre gris*. Cette espece de *mousse* est fort rare en Angleterre, & je ne me souviens point, dit Ray, d'y en avoir jamais vu; peut-être est-elle plus commune dans les pays étrangers, mais il m'est rarement arrivé de la rencontrer dans les différens voyages que j'ai faits. J'en ai trouvé une fois une grande quantité en Baviere dans un bois de vieux sapins des branches desquels elle pendoit, & qui étoit entierement conforme à la description que Dodonée a faite du *muscus arboreus villosus*. Elle teignoit le papier dans lequel je l'avois enfermée, de couleur jaune tirant sur le rouge, comme si on l'eût brûlé légerement; & quoique je l'eusse mise dans différens papiers, elle ne laissa pas de leur communiquer la même couleur, même après plusieurs années. Si elle n'étoit pas plus abondante à Montpellier qu'ailleurs, elle ne pourroit point suffire pour la quantité de *corps de Cypre* qui se vend toutes les années dans cette ville. Au reste, si la *mousse* qui croît sur le chêne commun & sur le chêne verd est assez bonne pour servir de base à cette fameuse poudre de Montpellier, elle ne sanroit être si peu estimée que C. Bauhin le prétend, à moins, peut-être, qu'on ne soit obligé de l'employer au défaut d'une meilleure; ce qui n'est pas vraissemblable, vu que cette poudre passe pour la meilleure de son espece. Mais, à dire vrai, je crois que ceux de Montpellier employent pour base de leur poudre ce que nous appellons avec J. Bauhin *muscus arboreus ramosus*, & font indifféremment le même usage du *muscus arboreus pellatus & scutellatus ejusdem*, je veux dire de celles qui croissent sur le *quercus* & l'*ilex*, tant parce que ces *mousses* se trouvent partout en grande quantité, qu'à cause que Fer. Imperatus qui étoit lui-même Droguiste & parfaitement versé dans la connoissance de ces sortes de poudres odorantes, écrit qu'on emploie indifféremment ces deux especes de *mousses* dans les poudres dont nous parlons. Ceci n'est qu'une simple conjecture, & je ne prétens point nier qu'on ne puisse faire le même usage du *muscus arboreus* toutes les fois qu'on a la commodité d'en avoir.

Le *muscus capillaceus longissimus* de C. Bauhin paroît ne point différer des especes précédentes; ou s'il y a quelque différence entre elles, on peut assez s'en appercevoir par le titre seul.

Le Docteur Sachf. dit dans les *Ephemer. Germ. Ann.* 2. que les Chirurgiens Allemans se servent du *muscus arboreus* en poudre, pour arrêter le sang qui sort des plaies. Ray, *Hist. Plant.*

Muscus marinus, Offic. *Muscus maritimus capillaceus Dioscoridis*, Park. 1288. *Muscus marinus capillaceus Dioscoridis, & Donati*, R. H. 79. *Muscus marinus verus Dioscoridis*, Donat. p. 61. *Mousse marine.*

Cette plante est grêle, capillaire & sans tige, & croît

dans la mer Adriatique. Elle est toute d'usage. Elle est incrassante; elle arrête les congestions d'humeurs, & soulage les parties affligées de la goute. Dioscoride.

Constantin prend cette plante pour le *muscus marinus* de Dioscoride, & j'adopte son sentiment préférablement à celui des Auteurs qui veulent que la coralline des boutiques soit le *muscus marinus* de Dioscoride, que Parkinson croit être le *fucus* à feuille capillaire de Théophraste. Dale.

MUSICA, *musique*.

Le Docteur Mead dans son Traité *des Poisons*, parlant de la guérison de ceux qui ont été piqués de la tarentule, par le moyen de la *musique*, remarque qu'une harmonie vive & animée excite une espece de joie & d'allégresse qui est toujours accompagnée d'un pouls plus fort & plus fréquent, ou d'une plus grande affluence du fluide nerveux dans les muscles, de laquelle il doit nécessairement résulter des actions proportionnées. Si l'on fait attention que les Italiens sont pleins de feu & extremement actifs, & que lorsque les fluides sont dans cet état les plus petits objets font une impression toute différente de celle qu'ils feroient s'ils étoient dans un état rassis, on comprendra facilement que l'effet de la *musique* sur l'esprit doit être dans ces occasions plus efficace & plus certaine.

A l'égard du corps, puisqu'il suffit pour mettre les muscles en action, d'exciter dans les nerfs des mouvemens capables de pousser alternativement leur fluide dans les fibres motrices, peu importe que cela se fasse par la détermination de la volonté, ou par les impulsions extérieures d'un fluide élastique. Tel est l'air, & il est hors de doute que les sons ne sont produits que par les vibrations de ce même fluide.

Il s'ensuit donc que ces sons étant menagés comme il faut peuvent ébranler les nerfs aussi réellement que la volonté pourroit le faire, & par conséquent produire les mêmes effets.

Voici une histoire, qui jointe à ce que je dirai ci-après ne permettra plus de douter de la vérité de ce que j'avance.

M. Bayle rapporte après Scaliger, qu'un Seigneur Gascon ne pouvoit entendre le son de la cornemuse sans lâcher toute son urine; cependant on sait que cette excrétion est régulierement l'effet de la contraction arbitraire des muscles de la vessie.

L'obstination avec laquelle ceux qui ont été piqués de la tarentule persistent dans cet exercice, vient sans doute de la forte persuasion où ils sont qu'ils ne peuvent manquer d'en recevoir du soulagement, de l'encouragement qu'ils reçoivent de ceux qui sont présens, & de la croyance où ils ont toujours été, que c'est le seul moyen qu'ils aient d'être guéris de leur maladie.

Ils reçoivent cet avantage de la *musique* qu'en les obligeant à danser, elle leur donne le moyen d'évacuer par la transpiration une grande partie du fluide inflammatoire, outre que les percussions réitérées de l'air ébranlent continuellement les fibres des membranes du corps, surtout celles des oreilles, dont les oscillations étant continuées jusqu'au cerveau, communiquent leurs tremblemens à ses membranes & à ses vaisseaux, & par ces secousses & ces vibrations continuées atténuent parfaitement le sang & l'empêchent de se coaguler; de sorte que les causes de la chaleur inflammatoire étant dissipées par la sueur; & celles de la coagulation par la contraction des fibres musculeuses, le malade rentre dans son premier état.

Je prie ceux qui douteront de la force que j'attribue à l'air, de se souvenir que c'est une chose démontrée dans les mécaniques, que la moindre percussion du plus petit corps suffit pour surmonter la résistance d'un autre plus grand qui est en repos, & que l'agitation de l'air causée par le son d'un tambour ou d'une trompette est capable d'ébranler les édifices les plus vastes.

Au reste, on ne sauroit s'empêcher d'accorder beaucoup de pouvoir à la force déterminée & à la modulation particuliere de ces percussions tremblantes; car les corps peuvent être affectés par un certain degré de mouvement dans le fluide qui les environne, quoiqu'un plus grand degré de ce mouvement indifféremment qualifié, soit incapable de produire le même effet. Cela paroît non-seulement par l'expérience ordinaire de deux instrumens qu'on a accordés à l'unisson & dont on ne sauroit toucher les cordes de l'un que celles de l'autre ne raisonnent; mais encore par l'adresse que plusieurs personnes ont de trouver le ton qui convient à un verre à boire, de le faire trembler & casser sans y toucher, en proportionnant exactement leur voix à ce même ton & la poussant long-tems & avec force, quoique cela n'arrive point lorsque leur voix est trop basse ou trop haute.

Il est aisé sur ce principe de concevoir d'où vient que plusieurs personnes qui ont été piquées de la tarentule ont souvent besoin chacune d'une *musique* toute différente pour pouvoir être guéries, vu que leurs nerfs & leurs membranes sont différemment tendus, & ne peuvent être par conséquent affectés par les mêmes vibrations.

La bisarrerie de cette méthode & de cette pratique, n'a rien qui doive nous surprendre, puisque les Anciens, & particulierement les Grecs, employoient la *musique* pour guérir un grand nombre de maladies difficiles & obstinées.

Galien assure qu'Esculape avoit coutume de guérir ceux à qui les mouvemens violens de l'esprit avoient rendu le tempérament du corps plus chaud qu'il ne falloit, avec des chansons, & par le moyen de la mélodie & & des farces. Pindare rapporte la même chose, & il semble en effet que c'est de-là qu'est venue l'origine des charmes. Théophraste, au rapport d'Athenée, dit dans son Livre de l'*Enthousiasme*, que l'on guérit la sciatique avec l'harmonie Phrygienne. Cette sorte de *musique* s'exécutoit avec la flutte, & l'on assure qu'elle étoit si vive & si animée, qu'elle jettoit ceux qui l'écoutoient dans la fureur & dans la manie: or c'est celle que nous avons observé qui convenoit à ceux qui ont été piqués de la tarentule.

Ce qu'il y a de remarquable dans le passage que nous avons rapporté, c'est la maniere dont on employoit ce remede, & qui consistoit à jouer de la flute sur la partie affectée. Cela confirme ce que nous avons avancé touchant l'effet des percussions de l'air sur les fibres élastiques du cerveau; car on ne peut supposer que le son de la flutte pût agir d'une autre maniere qu'en excitant dans la partie sur laquelle on en jouoit des secousses & des vibrations pareilles à celles dont on a parlé. Cœlius Aurelianus paroît être lui-même de ce sentiment lorsqu'il appelle cette pratique *Decantare loca dolentia*, & qu'il assure que la douleur est appaisée & dissipée par les tremblemens & les palpitations que le son de l'instrument excite dans la partie.

Aulugelle parle non-seulement de cette maniere de guérir la sciatique comme d'une chose suffisamment connue: mais il ajoute encore après Théophraste, que le son de la flutte bien ménagé, guérit les morsures des viperes.

Apollonius parle de quelques Medecins qui guérissoient les désordres de l'esprit, l'épilepsie & plusieurs autres maladies par la même méthode. Démocrite nous apprend dans son Traité *de la Peste*, que le son de la flutte est un remede pour plusieurs maladies; & son sentiment se trouve confirmé par la pratique de Thales de Crete, qui délivra les Lacédémoniens de la peste dont ils étoient affligés, par le moyen de la *musique*.

Tous ces exemples prouvent l'ancienneté de ce remede dans un grand nombre de cas; & comme Cœlius Aurelianus en attribue l'invention à Pythagore, & que ce

ce Philosophe établit sa secte dans les Provinces de l'Italie, qui étoient alors connues sous le nom de Grande Grece, & qu'on appelle aujourd'hui la Calabre ; il est à croire qu'il est l'Auteur de cette pratique, qui s'y est conservée jusqu'aujourd'hui, d'autant plus que Jamblique assure que non-seulement il employoit la *musique* dans la Medecine, mais qu'il avoit encore inventé certains airs propres pour calmer les passions & guérir les morsures des animaux venimeux.

Cette histoire des effets de la *musique* dans la cure de la maladie causée par la piqure de la tarentule perdroit beaucoup de son mérite, s'il étoit vrai, comme on a lieu de le croire, que cette maladie n'est qu'imaginaire ; & que l'opinion où l'on est qu'elle regne dans quelques endroits de la Calabre, n'est fondée que sur une erreur vulgaire & sur une tradition qui s'est transmise de pere en fils depuis un tems immémorial. Voy. *Tarantula.*

MUSTELA. Offic. Schrod. 330. Mer. Pin. 190. Bellon. de Aquat. 130. *Mustela fluviatilis.* Aldrov. de Pisc. 577. Gesn. de Aquat. 601. Charlt. de Pisc. 40. Raii Synop. Pisc. 61. *Mustela fluviatilis, nostratibus* Eel-Pout *nomine à Belgis mutuato,* & Burbot *Gallico vocabulo dicta.* Ejusd. Ichth. p. 125. *Mustela altera.* Schonef. Ichth. 49. *Barbote, Lote, Motelle.*

C'est un poisson d'eau douce dont le foie, le ventricule & l'arête sont d'usage en Medecine. Son foie étant suspendu dans un vaisseau de verre & exposé à un degré modéré de chaleur, se convertit en une liqueur jaune qui est extremement salutaire pour dissiper les taies & éclaircir la vue. On recommande son ventricule dans les maladies de l'utérus : mais quand on le boit dans quelque liqueur convenable, il chasse les vuidanges, & appaise la colique. On assure que son arête pulvérisée guérit l'épilepsie. SCHRODER, DALE.

MUSTELA. Offic. Charlt. Exer. 20. Gesn. de Quad. Digit. 752. Mer. Pin. 167. Schw. Quad. 46. *Mustela vulgaris.* Aldrov. de Quad. Digit. 307. Jonf. de Quad. 105. Raii Synop. A. 195. *Belette.*

Cet animal est d'usage après qu'on en a ôté les boyaux, qu'on l'a salé & fait sécher à l'ombre. Deux dragmes de cet animal préparé comme on vient de dire, passent pour un remede efficace contre le venin des serpens & contre toutes sortes de poisons. Son ventricule étant rempli de semences de coriandre & gardé pendant un tems convenable, est salutaire contre l'épilepsie & la morsure des serpens, lorsqu'on en boit dans quelque liqueur convenable. La *belette* calcinée dans un pot de terre est utile pour les douleurs de la goute. Son sang diminue les tumeurs scrophuleuses, lorsqu'on les oint avec cette liqueur, ses cendres mêlées avec du vinaigre ont la même vertu. Ces remedes ne sont pas moins salutaires pour l'épilepsie. DIOSCORIDE, DALE.

MUSTELUS, espece de chien de mer. Voyez *Galeus.*

MUSTUM, *moût* ; est le suc du raisin avant qu'il ait fermenté.

MUSTUS, la chaux blanche de l'urine. RULAND.

MUSULA, MUSSELA ou MUSSULA, la belette noire, qui, suivant Paracelse, cause l'épilepsie.

M U T

MUTELLINA. Voyez *Meum.*

M Y A

MYACANTHA, *Fragon.* Voyez *Bruscus.*

MYAGRO AFFINIS, nom du *rapistrum, arvense, folio articulato, acuto* : & du *turritis, folio leucoii.*

MYAGRO SIMILIS, nom du *rapistrum, arvense, folio auriculato, acuto.*

YAGRUM, *Attrape mouches.*

Voici ses caracteres.

Son fruit est en forme de petite poire renversée, à une seule loge & contient une semence avec deux cellules vuides.

Boerhaave compte deux especes de cette plante.

1. *Myagrum, monospermum, latifolium.* C. B. P. 109. Prod. 52. T. 211. *Raphanistrum, monospermum, latifolium, siliculis fungosis, glabris, auriculatis.* M. H. 2. 267.
2. *Myagrum, ex Sumatra & Syria, semine spinoso, simili capiti aviculæ.* Zanon. 142. *Rosa Hierichuntica alia.* Camerar. Ic. 42. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. II. p. 2.

Cette plante possede les mêmes vertus que le *rapistrum* : mais elle n'est d'aucun usage. L'huile qu'on en tire par expression est néanmoins fort bonne pour rendre la peau douce & unie. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

MYAGRUM MAJUS, nom de l'*alysson, segetum, foliis auriculatis, acutis.*

MYAGRUM, *siliqua longa.* Nom du *turritis, folio leucoii.*

MYAX, μύαξ, le même que *mytulus.* Voyez ce mot.

M Y C

MYCE, μυκὴ ou MYSIS, μύσις, de μύω, cligner, fermer ou obstruer ; *clignotement, obstruction.* On l'applique aux yeux, aux ulceres & aux visceres, & surtout à la rate, & pour lors il signifie *obstruction.*

MYCES ou MYCE, μύκης, ou μύκη, signifie un champignon, en termes de Botanique. Les Chirurgiens donnent ce nom aux fungus qui se forment dans les plaies ou les ulceres.

MYCHTHISMOS, μυχθισμὸς, de μύζω, murmurer, gemir, signifie dans Hippocrate, *Coac. Prænot.* 519. une espece de gémissement ou plainte durant la respiration, tandis que l'air sort des poumons.

MYCONOIDES, μυκονοειδὲς, épithete d'un ulcere qui est plein de mucosité.

MYCTERES, μυκτῆρες, *narine* ; *Mycter*, μυκτὴρ, signifie le nez.

M Y D

MYDESIS, μύδησις, de μυδάω, abonder en humidité ; ce mot signifie en général la corruption d'une partie occasionnée par une humidité excessive. Galien l'applique particulierement aux paupieres.

MYDON, μυδῶν, chair fongueuse qui naît dans un ulcere fistuleux. J. POLLUX.

MYDRIASIS, μυδρίασις, *Mydriase*, maladie des yeux qui consiste dans une dilatation extraordinaire de la prunelle, ce qui rend la vue obscure.

MYDROS, μύδρος, signifie dans Hippocrate, une balle de fer ou un caillou que l'on fait rougir au feu & que l'on éteint ensuite dans l'urine pour en fomenter les parties malades, *de Morbis mulierum, Lib. II.*

M Y G

MYGALE, μυγάλη, nom du *Mus araneus.*

M Y L

MYLACRIS, μυλακρὶς, *la rotule.* GORRÆUS.

MYLE, μύλη, la rotule, ou une mole de l'utérus.

MYLOGLOSSI, *Myloglosses*; on appelle ainsi deux des muscles de la langue à cause qu'ils naissent des racines des dents molaires. Voyez *Lingua*.
MYLOHYOIDÆI, *mylo-hyoïdiens*, les deux muscles de l'os hyoïde. Voyez *Lingua*.
MYLON, maladie des yeux. Voyez *Oculus*.
MYLOPHARYNGÆUS, *mylopharyngien*, nom d'un muscle du pharynx. Voyez l'article *Pharynx*.
MYLOS, nom d'un poisson de mer dont parle Galien. C'est une espece d'écrevisse.

M Y O

MYOCEPHALUM, est une petite tumeur qui se forme sur la tunique uvée de l'œil, & qui ressemble à la tête d'une mouche; ce mot est dérivé de μυῖα, mouche, & de κεφαλὴ, tête.
MYODES PLATYSMA, expansion musculaire du cou, de μῦς, muscle, & πλατὺς, large. Voyez *Caput*. On l'appelle *quadratus genæ*; le *peaucier*.
MYOLOGIA, *Myologie*, description des muscles, de μῦς, muscle, & λόγος, discours.
MYOPIA ou MYOPIASIS, *Myopie*, courte vue, maladie des yeux; de μύω, fermé, & ὤψ, œil; à cause que ceux qui en sont affectés, ferment ordinairement les yeux à moitié lorsqu'ils regardent un objet avec attention.
MYOPS, *Myope*, qui a la vue fort courte, qui ne voit les objets que de fort près.

MYOSOTIS, *oreille de souris*.

Voici ses caracteres.

Elle ressemble à l'alsine à tous égards, excepté que sa fleur est plus grande, & que son fruit, qui a la figure d'une corne de bœuf est ouvert à son sommet.

Boerhaave en compte six especes.

1. *Myosotis*, *Hispanica*, *segetum*. T. 245. *Alsine corniculata*. Clus. H. 184. *Lychnis segetum*, *minor*. C. B. P. 204.
2. *Myosotis*, *hirsuta*, *altera*, *viscosa*. T. 245. *Alsine*, *altera*, *viscosa hirsuta*. C. B. P. 251.
3. *Myosotis*, *incana*, *repens*. T. 244. *Lychnis*, *incana*, *repens*. C. B. P. 206. *Ocymoides*, *lychnitis*, *radice reptante*. J. B. 3. 353.
4. *Myosotis*, *tenuissimo folio rigido*. T. 245.
5. *Myosotis*, *Alpina*, *latifolia*. T. 244. *Caryophyllus holostius*, *Alpinus*, *latifolius*. C. B. P. 210. Prodr. 104.
6. *Myosotis*, *orientalis*, *perfoliata*, *folio lychnidis*. T. C. 18. Boerhaave, *Ind. alt. Plant*. Vol. I. p. 215.

Le nom de cette plante est dérivé des mots Grecs μῦς, une souris, & οὖς, oreille, parce que ses feuilles sont velues & ont la figure d'une oreille de souris. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave*.

MYOSUROS, *Queue de souris*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, ses feuilles sont herbeuses comme celles du coronopus, mais sans découpures. Son calyce est composé de cinq feuilles, dont chacune a une espece de pendant; ses fleurons sont herbeux & munis d'un grand nombre d'étamines qui partent de la circonférence du fond de l'ovaire. Ses semences sont disposées en épis.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante.

Myosuros, Offic. J. B. 2. 512. Raii Hist. 2. 1332. Synop. 3. 251. Boerh. Ind. A. 2. 202. *Cauda muris*, Ger. 345. Emac. 426. *Holosteum Loniceri cauda muris vocatum*, Park, Theat. 500. *Holosteo affinis cauda muris*, C. B. P. 190. *Ranunculus gramineo folio*, *flore caudato*, *seminibus in capitulum spicatum congestis*, Tourn. Inst. 293.

Cette plante croît dans les champs & le long des chemins, & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d'usage, & passe pour avoir les mêmes vertus que le plantain & le coronopus. Dale.

MYOTOMIA, *Myotomie*, dissection des muscles, de μῦς, muscle, & τέμνω, couper.

M Y R

MYRACOPON, μυράκοπον, épithete d'une espece d'onguent que Galien, *de C. M. P. G. Lib. VII. cap.* 12. recommande contre la lassitude.
MYRICA, nom du *tamariscus*, *Narbonensis*.
MYRINGA ou MYRINX, nom Barbare que l'on donne à la membrane du tympan de l'oreille.

MYRIOPHYLLON, Offic. *Millefolium aquaticum*, Ger. 678. Emac. 827. Raii Hist. 1. 459. *Millefolium aquaticum umbellatum capillaceo brevique folio*, C. B. P. 141. *Millefolium aquaticum fœniculo simile umbelliferum*, J. B. 3. 8. *Fenouil aquatique*.

Cette plante croît dans les lieux marécageux & fleurit au mois d'Avril. Elle est toute d'usage, & passe pour vulnéraire. Dale.

Myriophyllon *aquaticum minus*, nom du *Potamogeiton*, *flosculis ad foliorum nodos*.
Myriophyllon, *equiseti folio fluviatile*, nom de la *Hottonia*.

MYRISTICA NUX, *noix muscade*. Voyez *Nux moschata*.
MYRITES, nom du *Caucalis*, dans Oribase, *Medic. Collect. Lib. XI.*
MYRMECIA, μυρμηκία, espece de verrue de la grosseur environ d'un lupin, avec une base large. Elle jette de profondes racines & fait beaucoup de mal. Elle vient dans les paumes des mains ou à la plante des piés. Celse, *Lib. V. cap.* 28. Voyez *Nævus*.
MYRMECITES, espece de pierre dont Pline fait mention, *Lib. XXXVII. cap.* 11. Elle est ainsi appellée parce qu'elle porte naturellement l'empreinte d'une fourmi, (μύρμηξ.)
MYRMECIZON, μυρμηκίζον, épithete d'une espece de pouls, qui signifie la même chose que formicant ou fourmillant. Voyez *Formicans*.
MYRMECALEON, *formicaleo*, est un insecte beaucoup plus connu par son industrie & par l'adresse avec laquelle il se saisit de sa proie que par ses vertus médicinales. Il passe cependant pour être émollient & résolutif, appliqué extérieurement.

MYROBALANI, *Myrobolans*.

Ce sont des especes de prunes qui croissent dans les Indes Orientales. Les Medecins Arabes & ceux qui leur ont succédé en out fait un grand usage: mais on les prescrit rarement aujourd'hui. Il y en a de cinq especes, les Indiens, les Citrins, les Chebules, les Bellerics & les emblics.

On distingue les premiers de la maniere suivante.

Myrobolanus *Inda*, *nigra*, Offic. *Myrobolanus Indica*, Ger. 1316. Emac. 1500. Raii Hist. 2. 1531. Park. Th. 246. *Myrobalani nigræ octangulares*, C. B. P. 445. *Myrobalani Indæ*, *nigræ*, *sine nucleis*, J. B. 1. 204. *Myrobolans Indiens* ou *noirs*.

Ce sont des fruits beaucoup plus oblongs qu'aucuns des suivans, relevés de huit côtés, qu'on ne distingue ce-

pendant que dans un petit nombre, durs, rudes, noirs par dehors & par dedans, d'une saveur acre & austere. MILLER, *Bot. Off.*

On distingue les citrins comme il suit.

MYROBALANUS, *citrina flava*, Offic. Park. Theat. 206. *Myrobalanus*, Ger. 1316. Emac. 1500. Raii Hist. 2. 1531. *Myrobalani teretes, citrini, bilem purgantes*, C. B. P. 445. *Myrobalani citrinæ*, J. B. 205. *Myrobolans citrins.*

Ce sont des fruits gros comme une prune ordinaire, de figure ovale, relevés de plusieurs côtés, qui renferment sous une écorce épaisse un noyau à cinq angles & pointu aux deux bouts. Ils ont un gout styptique & astringent. MILLER, *Bot. Off.*

On distingue les Chebules de la maniere suivante.

MYROBALANUS *Chebula*, Offic. Ger. 1316. Emac. 1500. Park. Theat. 206. Raii Hist. 2. 1531. *Myrobalani maximi, oblongi, angulosi, pituitam purgantes*, C. B. P. 445. *Myrobalani chebulæ citrinis similes, nigricantes*, J. B. 1. 205. *Myrobolans chebules.*

Ce sont les plus gros & les plus longs de tous les *myrobolans*. Ils sont de couleur brune foncée, relevés de cinq angles, plus charnus qu'aucuns des suivans, & même que les citrins, & d'un gout apre & astringent. MILLER, *Bot. Off.*

Voici la distinction des bellerics.

MYROBALANUS *Bellerica*, Offic. Ger. 1316. Emac. 1500. Park. Theat. 247. Raii Hist. 2. 1532. *Myrobalani rotundæ bellericæ*, C. B. P. 445. *Myrobalani bellericæ rotundiores*, J. B. 1. 209. *Myrobolans bellerics.*

Ils sont plus ronds & plus unis que les autres, approchans de la noix de galle, mais plus oblongs & moins anguleux. Leurs noyaux sont fort gros & peu épais. MILLER, *Bot. Off.*

On distingue les *myrobolans* emblics comme il suit.

MYROBALANUS *Emblica*, Offic. Ger. 1316. Emac. 1. 500. Park. Theat. 247. Raii Hist. 2. 1531. *Milicanaram*, Hort. Mal. 1. 69. *Myrobalani emblicæ*. C. B. P. 445. *Myrobalani emblicæ in segmentis nucleum habentes angulosæ*, J. B. 1. 206. *Myrobolans emblics.*

Ce sont des fruits presque ronds, applatis à chaque extrémité, noirs, qui se séparent aisément en six parties & contiennent un noyau blanc, arrondi, relevé de six angles sous une écorce qui n'est pas fort épaisse. MILLER, *Bot. Off.*

Tous ces *myrobolans* viennent des Indes, & croissent, suivant Garcias ab Horto, sur des arbres semblables à nos pruniers.

Les citrins passent pour purger l'humeur bilieuse, les Indiens, la mélancolique, & les trois autres, le phlegme d'abord & ensuite la bile. Mais il faut qu'ils soient nouveaux, car ils purgent fort peu lorsqu'ils sont secs, étant plutôt styptiques & astringens, & de peu d'usage. La seule prescription dans laquelle ils entrent dans le nouveau Dispensaire du Collége de Londres, est le *decoctum epithymi*. MILLER, *Bot. Off.*

Geoffroy dit qu'ils purgent légerement & fortifient en même tems les intestins, & qu'on peut par conséquent les employer avec succès dans la diarrhée & la dyssenterie, & les substituer à la rhubarbe, mais en plus forte dose. On les mêle avec elle.

Toutes les especes de *myrobolans* possedent une qualité rafraîchissante, dessiccative & astringente, comme il paroît par leur gout acide & quelque peu acrimonieux qui ressemble à celui des sorbes. On les emploie, dit Caspar Hoffman, dans les indispositions de ceux qui sont fort sujets aux maladies froides. Ils sont aussi fort bons dans l'alopécie, pour raffermir les dents, qu'ils noircissent cependant. On les estime propres pour rétablir le ton de l'estomac; du foie & des autres visceres; & Mesué assure qu'ils raniment le corps, rendent la couleur de la peau agréable, & communiquent une bonne odeur à l'haleine. On met les *myrobolans* doux au rang des purgatifs. Les chebules, les bellerics & les emblics purgent le phlegme, les citrins la bile jaune, & les Indiens la noire.

Les *myrobolans* pris en substance ou seuls, resserrent au lieu de purger, & avec d'autant plus de violence qu'on les réduit en poudre plus subtile; suivant Mesué, ou qu'on les fait cuire plus long-tems, suivant Melichius dans son Dispensaire. C'est pourquoi il ne faut jamais les donner de cette maniere avec intention de purger.

Quelques-uns les donnent rôtis, de même que la rhubarbe, dans les dyssenteries, & sous cette forme ils purgent fort peu & resserrent beaucoup, surtout lorsqu'on les fait calciner. Leur infusion est plus purgative & moins astringente que leur décoction. Cependant, si l'on en croit Garcias, les Indiens ne les employent qu'en décoction pour purger, & en bien plus forte dose que nous. Etant confits ils purgent médiocrement, & possedent une qualité astringente. On peut lorsqu'il y en a beaucoup les confire récens, ou les faire sécher & les humecter ensuite. Les premiers sont fort actifs, au lieu que les derniers possedent une qualité fort languissante. Les *myrobolans* chebules sont préférables aux emblics. Les premiers étant confits fortifient l'estomac, suivant Mesué, excitent l'appetit, facilitent la digestion, raniment les facultés animales & aiguisent la vue.

Les *myrobolans* possedent trois qualités qui ont besoin d'être corrigées. La premiere est leur astringence, par le moyen de laquelle ils causent des obstructions, ce qui fait qu'on ne doit jamais les donner à ceux qui y sont sujets. On corrige ce défaut en les mêlant avec des apéritifs acres & diurétiques, comme sont toutes les especes de semences aromatiques & odoriférantes. Secondement, leur acrimonie, qui fait qu'ils s'attachent à l'estomac de telle sorte qu'ils ne passent que très-lentement. Troisiemement, il faut corriger cette qualité par laquelle ils irritent la substance de l'estomac & des intestins. On corrige les deux derniers défauts en les mêlant dans le tems qu'on les broye avec des substances onctueuses, telles que l'huile d'amandes douces ou ameres, avec des résines ou avec la cassia fistula. Ce sont les sentimens de Mesué, tels que J. Bauhin les a recueillis.

Caspard Hoffman défend l'usage des *myrobolans*, même dans les fievres où il n'y a point d'obstruction à craindre. Il semble même être persuadé que les *myrobolans* confits produisent des mauvais effets dans les fievres éphémeres, & que leur usage n'est point sûr dans quelque cas que ce soit.

Les *myrobolans* en substance ne purgent jamais, aussi les Medecins ne les donnent-ils qu'avec d'autres substances, comme l'électuaire *elefchoph*, *hamech*, *tryphora Persica*, & quelques autres de même nature; & ils n'ont d'autre intention en les prescrivant que de rompre la force & modérer l'efficacité des autres purgatifs.

Fallope dit que la plus forte dose de la décoction ou de l'infusion de *myrobolans* est de quatre dragmes: mais il ne les a jamais prescrits au-dessus de deux ou trois. RAY, *Hist. Plant.*

MYRON, *μύρον*, onguent ou huile mixtionnée.

MYROPISSOCERON, *μυροπισσόκηρον*, est le nom d'un topique pour l'alopécie dont il est parlé dans Galien, *de Comp. M. S. L.* qui l'a pris de Soranus.

MYRRHA, Offic. C. B. P. 501. Jonf. de Dendr. 350. J. B. 1. 311. Park. Theat. 1593. Raii Hist. 2. 1841.

Myrrha Troglodytica, Offic. Geoff. Trach. 361. *Myrrhe.*

C'eſt une gomme qu'on nous apporte des Indes Orientales en morceaux de différente groſſeur. Il faut la choiſir d'un jaune brun ou rougeâtre, quelque peu tranſparente, d'une ſubſtance graſſe & réſineuſe, difficile à rompre, d'un jaune vif après qu'elle eſt réduite en poudre, d'une odeur aromatique & d'un gout acre, mêlé de quelque amertume.

La *myrrhe* eſt d'une nature apéritive, chaude & deſſicative, elle réſiſte à la corruption, & eſt d'un grand uſage dans les maladies de l'utérus; car elle leve les obſtructions de cette partie, elle excite les regles, elle hâte la ſortie du fœtus & de l'arriere-faix. Elle eſt bonne auſſi pour la toux invétérée, pour l'enrouement & pour faire revenir la voix, pour les maladies peſtilentielles & contagieuſes, ſoit qu'on en uſe intérieurement, ou qu'on en reçoive la fumée. Etant appliquée extérieurement, elle guérit les plaies & les ulceres, & prévient la gangrene & la mortification.

L'huile par défaillance faite avec les œufs, eſt excellente pour diſſiper les taches de rouſſeur & le hâle.

Ses préparations officinales ſont les teintures de *myrrhe* ſimple & compoſée, les trochiſques de *myrrhe* & l'huile de *myrrhe* par défaillance. Miller, *Bot. Off.*

La *myrrhe* nous vient de l'Ethiopie & de l'Arabie Heureuſe: mais on ne ſait rien de certain ſur l'arbre d'où elle découle. Elle eſt ſtomachique, bonne pour les indigeſtions, apéritive, deſoppilative, emménagogue, aſtringente & vulnéraire; elle arrête la diarrhée & corrige l'acrimonie des humeurs qui irritent les inteſtins. Appliquée extérieurement, elle atténue & réſout; ſa teinture jointe à celle de l'aloès eſt un excellent vulnéraire & empêche la mortification. La *myrrhe* miſe dans un blanc d'œuf dur, à la place du jaune, & ſuſpendue dans un cellier, ſe réſout en une huile par défaillance. Elle entre dans un grand nombre de compoſitions, telles que l'emplâtre divine, la ſtyptique, la thériaque & autres ſemblables. On doit la choiſir onglée, c'eſt-à-dire, marquée de petites taches en forme d'ongles. Les Anciens font mention d'une *myrrhe* liquide dont on ignore la nature: mais il y a tout lieu de croire que c'étoit une liqueur huileuſe que l'on trouvoit dans le corps de l'arbre; c'eſt celle que les Mages offrirent au Sauveur, parce qu'elle étoit très-prétieuſe, & qu'on l'employoit dans les plus riches parfums. Geoffroy.

La *myrrhe* eſt appellée par les Grecs σμύρνα; & μύῤῥα, d'où les Latins ont fait *myrrha*, eſt le Dialecte Æolien pour σμύρνα: mais il y a plus d'apparence que le mot *myrrha* eſt dérivé de μύρον, *onguent*. Les Anciens ni les Modernes n'ont rien dit de certain ſur l'arbre qui produit cette gomme. Théophraſte aſſure que cet arbre, auquel il donne l'épithete de *Thurifera*, eſt un arbriſſeau dont les branches ſont minces & rampantes, le tronc dur, courbé & tortu près de ſa racine, & un peu plus gros que le gras de la jambe d'un homme; que ſa feuille reſſemble à celle du *Thus*, avec cette différence qu'elle eſt pointue & plus rude. Dioſcoride aſſure que l'arbre qui produit la *myrrhe*, reſſemble au Buiſſon d'Egypte; Diodore nous dépeint celui qui donne l'encens, pareil au dernier, & compare l'arbre qui donne la *myrrhe* au lentiſque.

Fuchſius eſt perſuadé que la *myrrhe* des boutiques n'eſt point naturelle, parce qu'elle n'a aucun des caracteres que Dioſcoride donne à cette gomme. Braſſavole & d'autres ont regardé notre *myrrhe* comme le *bdellium* des Anciens, & il y a une ſi grande reſſemblance entre ces ſubſtances, qu'on peut aiſément s'y méprendre. Longius & d'autres aſſurent que le benjoin poſſede toutes les propriétés de la meilleure *myrrhe*. La plupart des Auteurs rejettent celle des boutiques, dans la croyance qu'elle n'eſt point naturelle. Mais Jean Bauhin, Parkinſon & d'autres également verſés dans la connoiſſance des médicamens ſimples, aſſurent qu'on nous apporte encore à préſent la véritable *myrrhe*, quoique mêlée très-ſouvent avec de la gomme, & réfutent les preuves qu'on allegue en faveur du ſentiment contraire.

La meilleure *myrrhe*, ſuivant Galien, eſt celle qui eſt nette, acre au gout, ſeche & friable, unie & compoſée de petits globules, d'une ſeule couleur par dehors, quelque peu rougeâtre en-dedans, & parſemée de veines blanches; d'une odeur aromatique, & d'un gout chaud & amer. Dioſcoride veut encore qu'elle ſoit récente.

La meilleure eſt celle qu'on appelle *Troglodyte*, du lieu où elle croît, & qui eſt de couleur pâle ou verdâtre & luiſante.

A l'égard des différentes eſpeces de *myrrhe*, des fraudes des Marchands, & des différentes méthodes dont on ſe ſert pour la falſifier, on n'en peut rien dire de certain. Galien nous avertit ſeulement de ne point nous ſervir de celle qui eſt mêlée avec l'*Opocalpaſus*, ou *Opocarpaſus*. Or l'*Opocarpaſus*, ſuivant Caſpard Hoffman, eſt la *myrrhe* des Indes de Pline, que l'on tire d'un certain buiſſon; Pline ſe trompe, lorſqu'il avance que l'on falſifie la *myrrhe* avec cette ſubſtance. Mais Galien aſſure que l'*Opocarpaſus* reſſemble à la meilleure *myrrhe*, ce qui eſt faux. L'*Opocarpaſus* étoit un ſuc venimeux qui cauſoit l'aſſoupiſſement & la mort, au moyen d'une ſuffocation ſubite; & Galien aſſure qu'il a vû mourir pluſieurs perſonnes pour avoir pris de la *myrrhe* dans laquelle il y avoit de l'*opocarpaſus* ſans qu'ils le ſuſſent. Mais aucun des Anciens ne nous a appris de quelle plante, ou de quel arbre étoit tiré le ſuc que l'on appelloit *opocarpaſus*, & aucun des Modernes ne le ſait encore aujourd'hui. Ceux qui avoient eu le malheur d'avoir pris de l'*opocarpaſus*, pouvoient prévenir ſes mauvais effets par des potions imprégnées avec des ſucs de plantes chaudes & irritantes.

La *myrrhe*, ſuivant Dioſcoride, poſſede une qualité chaude & ſomnifere: mais Caſpard Hoffman prétend qu'elle n'aſſoupit point tous les malades ſur leſquels les aromates produiſent cet effet, mais ſeulement ceux dont le cerveau eſt naturellement froid & ſurchargé de phlegme. Cordus aſſure cependant que le *ſtacte* procure le ſommeil, au moyen d'une certaine peſanteur, qu'il cauſe dans les ſens. La *myrrhe* poſſede encore une qualité agglutinative & aſtringente: mais quelques-uns lui refuſent cette derniere propriété, à cauſe qu'elle excite les regles & facilite l'accouchement. Elle ramollit & ouvre l'utérus lorſqu'il eſt fermé, elle provoque les regles & chaſſe le fœtus dans les accouchemens laborieux étant appliquée avec l'abſinthe, la crême de lupins ou le ſuc de rue. Quelques-uns recommandent la *myrrhe* dans les accouchemens laborieux, & ſi elle ſupprime quelquefois les régles, ce n'eſt qu'à cauſe de la propriété qu'elle a de deſſécher & conſumer la ſéroſité. On la donne ſous la forme d'une pilule groſſe comme une feve, pour la toux invétérée, pour l'orthopnée, pour les douleurs de côtés & d'eſtomac, pour les flux & les dyſſenteries. Mais ſi elle eſt utile dans ces cas, ce n'eſt point, ſuivant Caſpard Hoffman, à cauſe de ſon aſtringence; car elle n'en a aucune: mais parce qu'elle deſſeche & conſume les humeurs acres & corroſives.

La *myrrhe* prévient auſſi les friſſons qui précedent les paroxyſmes fébriles, lorſqu'on en prend gros comme une feve dans de l'eau avec une quantité ſuffiſante de poivre. Elle adoucit l'âpreté de la trachée-artere, & fait ceſſer l'enrouement, lorſqu'on la fait fondre dans la bouche & qu'on avale la ſalive. Elle fait mourir les vers par ſon amertume, & quelques-uns en mâchent pour corriger la puanteur de l'haleine. On l'emploie en forme d'onguent avec l'alun liquide pour calmer les douleurs des aiſſelles. Elle raffermit les dents & les gencives, étant incorporée avec du vin & de l'huile. Elle conſolide les plaies de la tête lorſqu'on les en ſaupoudre, elle guérit les contuſions des oreilles, & fait renaître les chairs, étant mêlée avec de la chair de limaçons; réduite en forme d'onguent avec le ſuc de pavot, le caſtoreum & le glaucium, elle guérit les in-

flammations, & les écoulemens de pus par les oreilles. On en fait un onguent avec de la casse & du miel, qui guérit les *vari*, & on la mêle avec du vinaigre pour dissiper les taies. L'onguent préparé avec la *myrrhe*, le labdanum, le vin & l'huile de myrte empêche la chute des cheveux: elle appaise les fluxions invétérées de la membrane pituitaire, lorsqu'on s'en oint les narines après l'avoir réduite en forme d'onguent. Elle consolide les ulceres des paupieres, & dissipe les taies & les aspérités qui obscurcissent la vûë.

La *myrrhe* produit la plupart de ces effets par sa qualité dessiccative & détersive: aussi les Anciens l'emploïoient-ils pour empêcher les corps de se corrompre. Mais Jean Bauhin prétend qu'elle ne convient point à toutes sortes de malades, puisque, suivant Galien, elle cause par son odeur des maux de tête à plusieurs personnes qui se portent bien. Et Galien, à ce que dit Caspard Hoffman, *V. simpl.* 19. met la *myrrhe* au rang des substances dont la trop grande humidité rend fous ou cause la mort à ceux qui en font un trop grand usage.

Quelques Modernes assurent que la *myrrhe* est salutaire dans l'hydropisie, & Matthiole la prescrit pour cet effet avec l'aigremoine.

Schroder nous apprend qu'étant appliquée extérieurement, elle est salutaire pour l'érésipele, pour la gangrene, pour les tumeurs, pour les ulceres récens & invétérés, surtout pour ceux de la tête, & qu'on l'emploie fréquemment dans les emplâtres agglutinatives.

Dioscoride fait mention d'une certaine *myrrhe* de Beotie, qu'il dit être produite par la racine d'un arbre qui croît dans cette contrée, il lui attribue une qualité dessiccative, émolliente, & assure qu'elle est propre pour les fumigations: mais on ne la connoît point du tout aujourd'hui. On assure que les Egyptiens ont coutume de mâcher de la *myrrhe* dans les tems de peste, à dessein de s'en garantir. Ray, *Hist. Plant.*

Stacte. Offic. J. B. 1. 315. C. B. P. 501. Raii Hist. 2. 1842.

Le *Stacte*, suivant Dioscoride, n'est autre chose que la *myrrhe* liquide: les Anciens la cueilloient de deux manieres, suivant Pline; car ou on la tiroit de l'arbre sans incision, ou bien, on l'exprimoit des morceaux de *myrrhe* récens, en les pilant avec une quantité modérée d'eau, comme Dioscoride & Cordus nous l'apprennent. On ne la trouve point dans les boutiques. Dale.

Teinture de myrrhe.

Mettez dans un matras, *de myrrhe choisie pulvérisée, une livre*;
d'esprit de vin, quatre livres.

Adaptez un autre vaisseau au cou du matras; lutez les jointures, & exposez-le au feu de sable pour tirer la teinture des drogues que vous y avez mises.

Cette teinture a les mêmes vertus que la gomme: mais on la donne rarement intérieurement. Les Chirurgiens s'en servent pour déterger les ulceres, & pour procurer l'exfoliation des os cariés.

Autre teinture de myrrhe.

Prenez *de myrrhe, demi once;*
de sel de tartre, deux dragmes.

Mêlez ces drogues ensemble, mettez-les pendant une semaine, dans un lieu humide, ajoutez-y huit onces d'esprit de vin rectifié, & tirez-en la teinture par le moyen d'une chaleur modérée.

On met ici le sel de tartre avec la *myrrhe* dans un lieu humide, à cause qu'il s'incorpore tellement avec elle par le moyen de l'air qu'on a beaucoup plus de facilité à en tirer la teinture, lorsqu'on vient à y ajoûter l'esprit de vin.

Teinture composée de myrrhe.

Prenez *d'aloës choisi,*
de myrrhe, } *de chaq. une once;*
d'eau-de-vie de France, une livre;

Mettez-les en digestion, & coulez la liqueur pour l'usage.

Huile de myrrhe.

Remplissez à moitié une retorte avec de la *myrrhe* brute, adaptez-y un récipient, & mettez-la au bain de sable. Augmentez le feu insensiblement jusqu'au plus haut degré, & lorsque vous verrez qu'il ne s'éleve plus rien, retirez la retorte. Vous trouverez dans le récipient une huile fétide, & un esprit acide.

Cette huile est estimée diaphorétique & diurétique: mais on la prescrit rarement. Etant appliquée extérieurement, elle fait venir les ulceres malins à une espece de suppuration. La dose est depuis huit gouttes jusqu'à vingt-quatre, dans quelque liqueur convenable.

MYRRHINE, le *Myrte*. Voyez *Myrtus*.

MYRRHIS.

Voici ses caracteres.

Les pétales sont inégaux, la semence cannelée & faite comme le bec d'un oiseau.

Boerhaave compte quinze especes de cette plante.

1. *Myrrhis perennis, semine striato; alba, major, odorata.* Boer. Ind. alt. 69. *Myrrhis.* Offic. *Myrrhis, magno semine longo sulcato.* J. B. 3. 77. Raii Hist. 1. 431. *Myrrhis major, vel Cicutaria odorata.* C. B. P. 160. Tourn. Inst. 315. *Myrrhis major vulgaris, sive Cerefolium majus.* Park. Theat. 935. *Cerefolium magnum, sive Myrrhis.* Ger. Emac. 1039. *Cerfeuil musqué.*

Ses feuilles sont amples, découpées en plusieurs lobes de chaque côté, fort approchantes de celles de la fougere & d'une odeur aromatique fort agréable. Ses tiges sont quelque peu velues, cannelées & couvertes de semblables feuilles, mais plus petites & portent à leurs sommets des fleurs en ombelles, composées de cinq feuilles blanches, auxquelles il succede des semences grosses, longues, profondément cannelées & relevées de cinq côtes fort tranchantes. Sa racine est grosse & fibreuse. On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Mai & de Juin. Ses feuilles & ses semences sont d'usage.

Cette plante est beaucoup plus connue dans les cuisines que dans les boutiques. Elle approche beaucoup de la nature du cerfeuil, & est composée de parties ténues & chaudes; elle est bonne pour les personnes qui ont l'estomac froid & rempli de vents, pour lever les obstructions du foie & de la rate, & pour exciter l'urine. Miller, *Bot. Off.*

Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles de la fougere, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de *fougere musquée.*

La *myrrhis* est de même nature & possede les mêmes vertus que le cerfeuil. Sa racine étant prise dans du vin guérit la piqure des araignées: elle facilite la sortie des vuidanges & provoque les regles. Cuite avec du miel, elle est bonne pour les maladies de consomption & pour procurer l'expectoration des humeurs visqueuses. Sa décoction dans du vin prise deux ou trois fois

par jour est un excellent préservatif contre la peste; on se sert de la décoction de ses feuilles & de sa racine pour exciter l'urine. On en fait aussi un extrait qui est bon pour la peste & pour l'épilepsie des enfans.

La racine de la *myrrhis major*, ou *cicutaria*, C. B. prise en décoction ou sous telle autre forme que ce soit, guérit les maladies, qui ont pour cause des particules malignes; ce qui fait, dit S. Pauli, que je l'emploie au défaut de la carline. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Myrrhis, annua, semine striato, lævi, tuberosa, nodosa, coniophyllon.* M. U. 44. M. H. 3. 302. *Cicutaria, bulbosa.* C. B. P. 161. *Bulbocastanum, coniophyllon.* Cam. H. 31.
3. *Myrrhis, perennis, alba, minor, foliis hirsutis, semine striato, aureo.* M. H. 3. 301. M. U. 44. 45. 46. 66.
4. *Myrrhis, perennis, alba, minor, foliis hirsutis.* M. H. 3. 301. M. U. 77. 45. 46. 66.
5. *Myrrhis, perennis, alba, minor, foliis hirsutissimis.* M. H. 3. 301. 44. 45. 46. 66.
6. *Myrrhis, perennis, alba, folio glabriori, viridiori, splendente.*
7. *Myrrhis, annua, glabra, alba, minor.* Ind. 17.
8. *Myrrhis, annua, semine striato, lævi.* M. U. 44. *Chærophyllum sylvestre.* C. B. P. 152. *Apium sylvestre.* Germ. 1020.
9. *Myrrhis, annua, semine striato aspero, oblongo, nodosa.* M. U. 44. 67. *Chærophyllum sylvestre, alterum, geniculis tumentibus.* T. 314.
10. *Myrrhis, annua semine striato, villoso, incano.* Tourn. Inst. 315. Boerh. Ind. Alt. 69. *Daucus Creticus.* Offic. *Daucus Creticus verus.* Ger. 874. Emac. 1029. *Daucus Creticus verus Dioscoridis.* Park. Theat. 896. *Daucus foliis fœniculi tenuissimus.* C. B. P. 150. *Daucus Creticus semine hirsuto.* J. B. 3. 56. Raii Hist. 1. 463.

Le vrai *daucus* a une racine longue & épaisse, qui pousse des feuilles découpées comme celles du fenouil, mais en parties encore plus déliées, d'une couleur verte blanchâtre. Ses tiges sont hautes d'environ deux piés, & soutiennent des ombelles garnis de petites fleurs blanches composées de cinq feuilles. Sa semence est oblongue, menue aux deux extrémités, renflée dans le milieu, couverte d'un duvet blanc, d'une odeur agréable & d'un gout acre brûlant. Cette plante croît dans l'Isle de Candie & dans le Levant, & fleurit en été.

Sa semence est seule d'usage, elle est chaude & apéritive, bonne pour les maladies des reins, telles que le calcul & la strangurie, pour exciter l'urine & les regles, pour chasser le fœtus & faciliter la sortie de l'arriere-faix. Elle passe pour résister au venin & pour guérir les morsures & les piqures des animaux venimeux. On l'emploie dans la thériaque & dans le mithridate. MILLER, *Bot. Off.*

Ses semences sont d'usage en Medecine. Elles sont oblongues, grises, pointues, velues, d'une odeur & d'un gout aromatique. Elles passent pour être diurétiques & d'une efficacité singuliere dans les affections de l'utérus. Elles chassent les vents, & on les emploie principalement pour les suppressions des regles, pour les suffocations & les douleurs de matrice, pour la colique venteuse, pour le hoquet, pour la dysurie, pour la toux invétérée & pour d'autres maladies semblables. DALE, d'après *Schroder.*

11. *Myrrhis, Sicula, elatior, tenuioribus foliis.* M.H. 3. 302. *Chærophyllum, Siculum, foliis sophiæ, villoso semine.* T. 314. *Daucus, secundus, Siculus, foliis sophiæ.* Zan. 80.
12. *Myrrhis, Orientalis, folio angustiori peucedani, semine villoso.* Ind. 17. *Daucus Cretensis verus.* Lob. Ic. 1. 722.
13. *Myrrhis, trifolia, Canadensis, Angelicæ facie.* T. 315. *Angelica Canadensis, trifolia, quorumdam.*
14. *Myrrhis, folio Angelicæ rugoso hirsuto. Chærefolium, folio rugoso Angelicæ, aromaticum.* Bocc. Musc. Tab. 19. *Podagraria hirsuta, Angelicæ folio & odore.* Vaill. Disc. 44. 45.
15. *Myrrhis, foliis pastinacæ læte virentibus.* T. C. 22. *Daucus pastinacæ folio sicl.* Zan. 78. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Elle tire son nom, surtout la premiere espece, de la *myrrhe*, dont elle a l'odeur, le feuillage & la couleur. Ses semences sont cannelées, mais elles appartiennent au *chærophyllum* ou cerfeuil lorsqu'elles sont noires.

La premiere a le gout du clou de girofle, elle est comme lui apéritive, diurétique & adoucissante, bonne pour fortifier le cœur, & pour guérir le scorbut en prenant son suc exprimé dans du petit-lait à la dose de quelques onces. On fait de ses feuilles un cataplasme que l'on applique sur le périnée & sur le pubis pour les meurtrissures occasionnées par des chutes & des contusions. Elle est un remede excellent pour la suppression d'urine qui provient des spasmes de la vessie ou de son sphincter, pour exciter les regles & pour resoudre les tumeurs. Les autres especes possedent une qualité résolutive, digestive, émolliente & suppurative, ce qui fait qu'on les emploie dans les cataplasmes digestifs. Ses semences sont aromatiques, & ont une vertu pénétrante & incisive. Van-Helmont les recommande pour le calcul: elles guérissent aussi les affections flatueuses.

La premiere espece est discussive & résolutive, & on peut la donner dans la pleurésie & dans la péripneumonie, avec du petit-lait & du miel pour résoudre le phlegme. Elle est propre encore dans les maladies chaudes & chroniques, quoiqu'il paroisse y avoir en cela une espece de contradiction. Elle réjouit les esprits, ce qui fait qu'on la donne dans du petit-lait aux personnes mélancoliques.

Le *Chærophyllum Hispanicum veterum* a un nom qui signifie feuille réjouissante (de χαίρω, je réjouis, & φύλλον, feuille) à cause des effets qu'il produit. Les premieres especes, c'est-à-dire, depuis la premiere jusqu'à la cinquieme inclusivement, ont quelque chose de venimeux, entant qu'elles tiennent de la nature de la ciguë: les dernieres depuis la sixieme jusqu'à la quatorzieme, & surtout la neuvieme & la dixieme, sont recommandables à cause de leur qualité aromatique. La deuxieme n'est pas aisée à distinguer de la *cicuta major*. Elle est remplie de tubercules, ce qui lui a fait donner le nom de *bulbo-castanum*. La neuvieme & la dixieme se vendent indifféremment l'une pour l'autre dans les boutiques, sous le titre de *daucus Creticus*. Elles ont toutes le même gout. Les feuilles récentes de la neuvieme étant pilées & réduites en forme de cataplasme avec du vin & du sel, ont la vertu de résoudre toutes les tumeurs lentes & inflammatoires. Sa semence est velue & entre dans tous les antidotes. Elle est bonne pour le calcul de la vessie, comme Van-Helmont lui-même en convient, lorsqu'on en met une poignée dans un baril de biére. Cette liqueur guérit les douleurs scorbutiques, arthritiques & néphrétiques; elle est bonne pour la rétention d'urine auxquelles les enfans sont sujets à cause de leur foiblesse, aussi-bien que pour la cachexie, la phthisie, l'asthme & l'épilepsie. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

MYRRHIS, est encore le nom de plusieurs especes de *chærophyllum*.

MYRRHIS SYLVESTRIS, nom du *caucalis, sylvestris, folio chærophylli.*

MYRSINATON, est le nom d'une emplâtre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. cap.* 17.

MYRSINELÆON, huile de myrte, dont il est parlé dans Dioscoride, *Lib. I. cap.* 48.

MYRSINITES, épithete du vin dans lequel on a mis tremper des branches de myrte. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 137.

MYRTIDANON, μυρτίδανον, Hippocrate entend par ce mot un fruit rond, ou la baie de l'*Indicum*, à laquel-

le les Perses donnent le nom de poivre. Mais dans Dioscoride, *Lib. I. cap.* 156. il signifie une excroissance qui embrasse le tronc du myrte, & qui est beaucoup plus astringente que ce dernier. *Myrtidanum vinum*, est un vin imprégné avec les baies du myrte sauvage. Pline, *Lib. XIV. cap.* 16.

MYRTILLUS, nom de la *Vitis Idæa, foliis oblongis, crenatis, fructu nigricante.*

MYRTITES, composition faite avec du miel & du suc de baies de myrte.

MYRTOCHEILIDES, μυρτοχειλίδες, est le nom que l'on donne aux Nymphes.

MYRTOCISTUS, Clusius donne ce nom à une espece d'*Axyrum.*

MYRTON, μύρτον, le *Clitoris.*

MYRTUS, *Myrte.*

Voici ses caracteres.

Le bout du pédicule pénetre dans l'ovaire, dont le bord porte à son extrémité supérieure un calyce court, divisé en cinq parties disposées en forme d'étoile. La fleur est composée de cinq feuilles disposées en rose, soutenue par l'ovaire qui est au dedans du calyce, & munie d'un grand nombre d'étamines. L'ovaire porte dans le centre de sa pointe un petit placenta, d'où sort un tuyau long & mince, & se change à la fin en un fruit oblong, muni d'un nombril & partagé en trois loges remplies de semences faites en forme de rein.

Boerhaave compte treize especes de *myrte*, savoir,

1. *Myrtus, communis, Italica*, C. B. P. 468. Raii Hist. 2. 1502. Tourn. Inst. Boerh. Ind. Alt. 2. 255. *Myrtus*, Offic. *Myrtus Bœtica sylvestris*, Ger. Emac. 1412. Park. Theat. 1454. *Myrtus vulgaris nigra & alba, sativa & sylvestris*, J. B. 1. 510. *Myrte.*

C'est un petit arbre ou arbrisseau qui pousse un grand nombre de rameaux durs, grêles, tantôt bruns & tantôt de couleur rougeâtre, d'où sortent de petites feuilles oblongues, vertes & pointues, disposées alternativement & d'une odeur aromatique fort agréable. Ses fleurs naissent entre les feuilles, elles sont soutenues sur des pédicules fort courts, composées de cinq feuilles blanches & rondes, & munies d'un grand nombre d'étamines blanches. Lorsqu'elles sont passées, le calyce se change en une petite baie ronde, garnie d'une petite couronne, grosse comme une baie de genievre, & remplie d'un grand nombre de petites semences blanches. Cette plante croît sans culture en Italie & en Espagne, & fleurit au mois d'Août. Ses baies sont d'un usage plus fréquent que ses feuilles.

Elles sont toutes deux dessiccatives & astringentes; on les emploie pour la diarrhée ou la dyssenterie, pour le crachement de sang & les fluxions catarrheuses, pour les fleurs blanches, pour les chutes de la matrice & du fondement, soit qu'on en use intérieurement & extérieurement en forme de poudre & d'injections.

La seule préparation de cette plante que l'on trouve dans les boutiques est le sirop de *myrte*. Miller, *Bot. Off.*

On cultive cette plante dans quelques Jardins, & elle fleurit au mois de Juin. Ses feuilles & ses baies sont d'usage dans les boutiques. Ces dernieres sont noirâtres, de figure ronde, oblongue, d'un gout astringent & d'une odeur très-foible. Elles sont toutes deux rafraîchissantes, dessiccatives & extremement astringentes; la poudre des feuilles empêche la mauvaise odeur des aines & des aisselles, lorsqu'on en saupoudre ces parties. Ces feuilles, lorsqu'on en frotte le corps, arrêtent les sueurs immodérées. Elles sont aussi très-salutaires aux parties affligées de catarrhes & de fluxions, & un défensif excellent dans l'herpe. Elles remédient à la corruption de la bouche; elles arrêtent le saignement de nez & guérissent les polypes. Les baies appaisent les inflammations des yeux, elles sont aussi fort bonnes dans les luxations des jointures & dans les fractures des os. Dale d'après *Schroder.*

2. *Myrtus, balsamica, foliis mali granatæ*, H. L.
3. *Myrtus, foliis odore nucis moschatæ, cauliculis rubentibus, vulgo odore citri*, Schuyl. Cat. Hort. 49.
4. *Myrtus, latifolia, Romana*, C. B. P. 468.
5. *Myrtus, latifolia, Bœtica, secunda, vel foliis laurinis confertim nascentibus*, C. B. P. 469.
6. *Myrtus, angustifolia, Bœtica*, C. B. P. 469.
7. *Myrtus, flore pleno*, Corn. 203.
8. *Myrtus, folio buxi*, Schuyl. Cat. Hort. 49.
9. *Myrtus, minor, vulgaris*, C. B. P. 469.
10. *Myrtus, minor, foliis ex luteo variegatis*, H. L.
11. *Myrtus, foliis minimis & mucronatis*, C. B. P. 469.
12. *Myrtus, foliis mucronatis, ex albo & viridi variegatis, flosculis rubrocandidis*, H. R. D.
13. *Myrtus Zeylanica.* Voyez *Vitis Idæa.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Quelques-uns dérivent le nom de cette plante de *myrrha*, myrrhe, parce qu'elle en a l'odeur; & d'autres veulent qu'elle ait été ainsi appellée d'une jeune fille d'Athenes nommée *Myrtha*, que la Fable dit avoir été métamorphosée après sa mort en cet arbrisseau par Pallas qui l'aimoit beaucoup.

Cet arbrisseau, de même que toutes ses especes, abonde en particules huileuses & balsamiques, contient un suc astringent & est d'une odeur fort agréable. Il tient beaucoup des vertus de la *caryophyllata*, ce qui fait qu'on peut mettre ses feuilles infuser dans l'eau, & les prendre en forme de thé dans toutes les maladies auxquelles la *caryophyllata* est propre. On emploie ses feuilles & ses baies tant intérieurement qu'extérieurement en qualité d'astringens. Le sirop qu'on en prépare, ou le suc des baies, est propre pour les flux immodérés des regles & des hémorrhoïdes; le sirop seul est efficace dans la dyssenterie & dans la diarrhée. Ses feuilles cuites & réduites en forme de cataplasme composent un topique excellent pour les luxations, & son rob est bon dans toutes les maladies qui demandent du rafraîchissement & de l'astringence. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Myrtus Brabantica, nom du *Gale, frutex odoratus septentrionalium.*

MYS

MYSIS, μύσις. Voyez *Myce.*

MYSTERION, μυστήριον, nom d'un antidote dont parle Galien, *Lib. VII. de C. M. S. L. c.* 5.

MYSTRON, μύστρον, mesure Attique pour les liquides, qui contient deux *cochlearia* & demi. Elle vaut la quarante-huitieme partie d'une chopine.

MYT

MYTIS, μύτις, le suc noir que l'on trouve dans la gueule de la seche. Galien, *Exeg.*

Cet Auteur nous apprend que c'est aussi le nom d'un poisson dont parle Hippocrate.

MYTTOTON, μυττωτὸν, espece de ragout fait avec de l'ail & de l'oignon, auxquels on ajoutoit quelquefois du fromage, des œufs, de l'huile & du vinaigre. C'étoit la nourriture ordinaire des Laboureurs, & peut-être étoit-ce quelque chose d'approchant du mets dont parle Virgile dans sa deuxieme Eclogue.

Thestylus & rapido fessis messoribus æstu
Allia, serpyllumque, herbas contundit olentes.

MYTULUS, Offic. Schonef. Icht. 54. Bellon. de Aq. 397. Gesn. de Aquat. 277. Rondel. de Aquat. 2. 48. *Mytuli.* Mer. Pin. 193. *Mytuli Rondeletii*, Aldrov. de

Exang. 512. Lift. Hift. Conch. 3. N°. 200. *Mufculus ex cœruleo niger*, Ejufd. Hift. Animal. Ang. 182. *Mufculus*, Bonan. 102. N°. 30.

On trouve ce poiffon dans nos mers. Sa coquille eft d'ufage dans la Medecine. C'eft une fubftance alcaline qui poffede les mêmes vertus que les autres coquillages.

MYU

MYURUS, μύουρος; on a donné ce nom à une efpece de pouls inégal qui va toujours en diminuant, enforte que le fecond battement eft plus foible que le premier, le troifieme plus foible que le fecond, & ainfi de fuite jufqu'à ce qu'il manque; après quoi il reprend de la même maniere. Ce pouls eft de deux efpeces; l'un manque fi fort, qu'il y a intermittence totale; l'autre revient & augmente jufqu'à un certain degré. L'un & l'autre font regardés comme un mauvais préfage. Ce mot eft dérivé de μῦς, rat, & d'οὐρά, queue. On l'écrit quelquefois μείουρος, & dans ce cas il paroît venir de μεῖον, moins.

MYX

MYXA, μύξα, *mucofité*. Mais en Botanique,

Myxa eft une plante dont voici les caracteres.

Sa fleur eft à cinq pétales difpofés en rofe & en grappe. L'ovaire eft pofé dans le fond du calyce & fe change en un fruit fait comme une prune, enfermé dans le calyce & porté fur un long pédicule. Il ne contient qu'un feul noyau, ou à fa place trois loges, dans chacune defquelles eft une amande.

Boerhaave ne compte qu'une efpece de cette plante.

Myxa, Boerh. Ind. A. 2. 246. *Sebeften*, Offic. *Sebeftena, myxa five myxara*, Ger. 1315. Emac. 1499. *Sebeftina domeftica*, C. B. P. 446. *Myxas five febeften*, Park. Theat. 252. *Myxa domeftica*, J. B. 198. *Prunus Malabarica fructu racemofo, calyce excepto*, Raii Hift. 2. 1563. *Sebefte*.

C'eft un fruit doux pareil à une petite prune, noir par dehors, qui contient un noyau applati & ridé. L'arbre qui le produit eft une efpece de prunier qui croît en Egypte & dans l'Affyrie, d'où on nous l'apportoit autrefois: mais on n'en voit que rarement dans nos boutiques.

Les *febeftes* font eftimées rafraîchiffantes & humectantes, bonnes pour les acretés de la poitrine & des reins, pour la toux & les catarrhes, & pour l'ardeur d'urine. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante croît en Egypte & dans l'Afie, & fleurit au printems. Son fruit qui eft la feule de fes parties en ufage, eft mûr en Automne, femblable à une prune ordinaire, de couleur noirâtre, & renferme fous une chair douce & mielleufe un noyau. Les *febeftes* font dans un degré moyen entre le chaud & le froid. Elles humectent, adouciffent & émouffent l'acrimonie des humeurs. On les emploie principalement dans les catarrhes acres, les fievres bilieufes, les obftructions du bas-ventre & pour adoucir l'acrimonie de l'urine. En un mot, elles reffemblent aux prunes de Damas par leur figure & leurs vertus. Dale d'après *Schroder*.

MYXINOS, μυξῖνος, nom d'une efpece de mulet.

MYXORRHOOS, μυξόῤῥοος, abondant en mucofité.

MYXOSARCOMA, efpece de tumeur; le même que *Mucocarneus*.

MYXOTER, μυξωτήρ, le même que *myčter*, le nez.

N

N

N. Voyez dans l'Alphabet Chymique la fignification de cette lettre.

N, dans une ordonnance, fignifie *nombre*.

NAB

NABIT, fucre candi réduit en poudre, recommandé comme un bon remede pour les yeux. Castelli d'après *Mattheus de Gradibus*.

NAC

NACTA, abfcès au fein, furtout dans les femmes. Ruland.

NAD

NADUCEM, mole formée dans la matrice. Castelli d'après *Avicenne*.

NÆ

NÆVUS, tache ou tubercule à la peau, poreau ou marque apportée en naiffant; *figne de naiffance*.

Toutes les tumeurs contre nature à la peau, qui ont la forme de poreaux ou de tubercules, font comprifes fous les dénominations communes d'excroiffances; les Grecs les appelloient *acrothymia*; & quand on les apportoit en naiffant, les Latins les nommoient *nævi materni*, ou fignes de naiffance. S'il y a tumeur large & pendante à la peau, on l'appelle *farcoma*. Le *farcoma*

NÆ

peut être en tout endroit du corps, à la tête, au vifage, aux paupieres, aux fourcils, au cou, à la poitrine, au bas-ventre, à l'anus, aux bras & aux jambes. Les plus dangereux, felon Celfe, font ceux qui viennent aux parties génitales. Ils varient prodigieufement tant par rapport à la groffeur qu'à la figure. Il y en a d'une groffeur énorme, fi l'on en croit les obfervations & les figures de differens Auteurs. Les uns font de la couleur de la peau, d'autres font noirs ou rouges; quant à la figure, ils imitent les fraifes, les framboifes, les mûres, les raifins, les figues, les poires, les fouris & une infinité d'autres fubftances.

On les enleve à peu près de la même maniere que les poreaux, avec une ligature, un fcalpel, les cauteres actuels ou potentiels; c'eft à la groffeur, à la fituation, à la figure, à d'autres circonftances, au temperament & à l'inclination du malade à déterminer la plus convenable de ces métbodes. S'ils ont la bafe extremement large, comme on la voit aux verrues que les Grecs appellent *myrmecia*; s'ils font placés dans le voifinage de quelque veine ou artere confidérable; s'ils font fortement attachés aux os; s'ils tendent à dégénérer en cancer, le Chirurgien ne doit travailler fur eux qu'avec beaucoup de circonfpection, ou même n'y point toucher, lorfque le danger eft éminent, de peur d'expofer le malade à fouffrir des fymptomes plus fâcheux ou même à perdre la vie. S'ils font larges & placés proche des veines & des arteres confidérables; & fi l'on fe détermine à en faire l'extirpation, on aura foin de fe fournir de ftyptiques, de bandage & même de cauteres actuels

actuels en cas d'hémorrhagie. Heister, *Chirurg.*

NAF

NAFDA ou NASDA, les mêmes par corruption que *Naphtha.*

NAG

NAGAM, H. M. nom d'un grand arbre qui porte des siliques, & qui est fort commun dans la plupart des Isles des Indes Orientales. Le suc de ses feuilles mêlé avec l'huile de la noix d'Inde, & employé en onguent, chasse les enflures de ventre périodiques.

NAGEMLUS, nom d'un poisson dont Aldrovandi fait mention.

NAK

NAKIR, flatulence violente qui passe d'un membre à un autre avec douleur. Blancard d'après *Schenkius.*

NAL

NALUGN, nom d'un arbrisseau baccifere qui croît au Malabar & fleurit deux fois l'an; sa racine prise en décoction, calme les douleurs d'estomac, la colique & les tranchées. La décoction de son bois étanche la soif. Ses feuilles broyées, torréfiées & appliquées sur la tête, soulagent dans le vertige & dans la foiblesse de cerveau; la vapeur de sa décoction suspend les douleurs de la goute. Le suc exprimé de ses feuilles tendres pris en boisson aide la digestion.

NAN

NANA ou NANAS. Voyez *Ananas.*

NANDI-ERVATAM, petit arbrisseau qui croît aux Indes Orientales; toutes ses parties sont laiteuses. Si l'on en exprime le suc, qu'on le mêle avec de l'huile & qu'on en frotte la tête, il guérira les maux d'yeux. Sa racine mâchée & gardée dans la bouche, calme le mal de dents. Bouillie dans de l'huile elle fournit un fort bon onguent, pour toutes les affections de la tête, surtout les douleurs; broyée & prise dans de l'eau, elle tue les vers; broyée avec du jus de limon & distilée dans les yeux, elle les nettoye. Ray, *Hist. Plant.*

NAP

NAPECA, espece de jujubes. Voyez *Œnoplia.*

NAPELLUS. Voyez *Aconitum.*

NAPHA, *Eau de fleur d'orange.*

NAPHTHA, Offic. Charlt. Foss. 13. Worm. 30. Aldrov. Mus. Metal. 388. *Naphtha alba & nigra*, Kemp. Amæn. 274. *Pharmacum Medeæ quibusdam. Naphthe.*

Le *naphthe* est de la couleur du bitume Babylonien, d'une consistance liquide, fort sujet à s'enflammer, tantôt blanc, tantôt noir; on le trouve rarement, pour ne pas dire jamais, chez nos Apothicaires; on lui substitue communément le pétrole. C'est une liqueur d'une substance huileuse, semblable à de l'esprit de vin rectifié, fort claire, transparente, très-pénétrante & très-prompte à s'enflammer. Elle a les mêmes vertus que le bitume. Il y en a qui pensent, à ce que dit Agricola, que le camphre des anciens se tiroit du *naphthe* par sublimation; d'autres au contraire prétendent que le *naphthe* & le pétrole sont la même chose: mais ne sachant point précisément ce que c'est que le *naphthe*, nous ne prendrons aucun parti dans cette question. Quoique Dioscoride ait attribué au *naphthe* un grand nombre de propriétés médicinales importantes, nous lisons dans Kempfer que les Persans n'en font à présent d'autre usage que celui d'en délayer leurs vernis. Dale.

Petroleum, Offic. Vorm. Mus. 30. Charlt. Foss. 14. *Petroleum, oleum petræ*, Schrod. 3. 514. *Petroleum, oleum de Saxo, Naphtha, oleum petræ*, Mont. Exot. 12. *Petroleum, sive oleum terræ*, Ind. Med. 91. *Bitumen liquidum oleo simile, quod innatat lacubus*, Kentm. 20. *Naphtha, sive petroleum*, Geoff. Laet. Ed. Angl. 133. *Oleum petræ vulgo. Pétrole.*

C'est une substance liquide, grasse, noire & d'une odeur forte. Il y en a de deux sortes: le naturel, qui coule des rochers & des pierres; l'artificiel, qu'on distile du charbon & des fossiles. Les Auteurs François distribuent le naturel en deux autres.

1. *Petroleum rubrum, sive Gabianum*, Ind. Med. 90. *An Petroleum rufum, Schroderi?*
2. *Petroleum flavum, seu Italicum*, Ind. Med. Ibid.

Le *bitumen*, ou *petroleum Gabianum*, passe pour anti-histérique: on l'emploie contre les maux de dents. Il échauffe, desseche, a les particules déliées, est digestif, résolutif, & bienfaisant au systeme nerveux. Schroder.

Il y a du *pétrole* de différentes couleurs: mais le blanc est le meilleur. Dale.

Du Naphte ou Pétrole.

Le *Naphte* ou *Pétrole* de Dioscoride, ou *Petrole* des boutiques, est une huile minérale, subtile, inflammable, d'une odeur forte de bitume, de différente couleur; car le *naphthe* est blanc, jaune, roux ou noirâtre, & a différens noms chez les Auteurs. Les Babyloniens appelloient *naphthe*, une huile blanche & noire qui découloit de quelques fontaines auprès de Babylone. On l'appelloit aussi ἔλαιον Μηδείας, c'est-à-dire, huile de Medée, parce qu'autrefois, à ce que l'on dit, Medée trempa dans cette huile bitumineuse la robe de la fille de Créon, & la brûla par ce moyen. Quelques Grecs l'appellent simplement *huile*, ou *huile par excellence*; & Πετρέλαιον, c'est-à-dire, huile de pierre; les Latins, *petroleum* par syncope, parce qu'elle découle des rochers. Nicolas Myrepse, μύρον τῦ αγίυ Βαρβαρῦ, huile de saint Barbare; d'autres, huile de sainte Catherine, & huile sainte; & quelques-uns ναπθα, απθα, ἀπὸ τῦ ἅπτεσθαι, ce qui signifie être allumé. Il n'y a point de Pays qui ne fournisse de ce bitume. Dans l'Isle de Sumatra, on en recueille une espece très-célebre. Les Habitans du Pays l'appellent d'un nom qui signifie huile de terre. Les Indiens l'estiment fort. En Italie, on recommande beaucoup l'huile de *pétrole* que l'on tire de différens puits & de plusieurs fontaines, dans le Duché de Modene; car tout ce Pays paroît rempli d'huile bitumineuse, mais surtout auprès du Fort de Monbaranzon, dans un lieu appellé Il Fiumetto. On creuse des puits de trente ou quarante brasses de profondeur, jusqu'à ce qu'il paroisse une source d'eau mêlée avec de l'huile. Les puits que l'on creuse au bas des collines, fournissent une grande quantité d'huile rousse: ceux que l'on creuse au haut, donnent une huile blanche, mais en moindre quantité. Il y a encore dans le même Pays un grand rocher à douze lieues de Modene; du côté du Mont-Apennin, près du Mont-Gibbius, d'où découle continuellement une fontaine d'eau où nage une huile jaune: elle est si abondante, que deux fois la semaine on en retire environ six livres chaque fois. Il y a aussi en France de l'huile de *pétrole*. Dans la Guyenne, près du Village de Gabian, qui n'est pas éloigné de Beziers, il découle des fentes de certains rochers, une huile rousse mêlée avec de l'eau, que l'on recueille avec soin, & qui n'est pas inférieure aux autres pour sa vertu. Il y a aussi une fontaine de cette huile près de Clermont en Auvergne.

Le *pétrole* s'enflamme aisément: c'est pourquoi on a coutume de s'en servir depuis long-tems dans plusieurs endroits à la place d'huile. Il est rempli de parties sub-

tiles & volatiles, qui se dissipent facilement dans l'air, & qui brûlent très-aisément : c'est pourquoi, si l'on approche des puits ou des fontaines de *pétrole* quelque lumiere, les exalaisons qui s'élevent de ces bitumes s'enflamment très-souvent. Le *pétrole* se mêle & s'unit difficilement avec l'esprit de vin ; car la consistance du *pétrole* est trop grasse. Par la distilation, on en retire une liqueur huileuse qui est un peu plus transparente, mais qui perd beaucoup de son odeur & de sa subtilité naturelle ; & lorsqu'on l'allume, elle donne une lueur moins obscure, mais plus languissante. Au fond de l'alembic, il reste un peu de marc jaune ; d'où il est clair que le *pétrole* ne se perfectionne point par la distilation.

On estime le *pétrole* qui est récent, qui a une odeur de bitume, qui est blanc, transparent. Le jaune est plus estimé après celui-ci ; ensuite le roux : le noirâtre est regardé comme trop grossier. Dioscoride vante le *naphthe* de Babilone pour les fluxions & les taies des yeux. On fait prendre avec un grand succès quelques gouttes du *pétrole*. que l'on retire de la fontaine qui est auprès du Village de Gabian, dans la suffocation utérine, & pour faire mourir les vers des enfans. Il est utile dans la suppression des regles, si on en prend dix ou quinze gouttes dans du vin, & encore plus, si l'on en frotte la région du pubis des femmes. On en frotte avec succès les parties qui sont paralytiques, & les parties nerveuses où il y a une douleur froide. C. Musitanus recommande le *pétrole* pour empêcher l'augmentation du skirrhe, & il en prépare le liniment suivant.

Prenez *de l'huile de myrte sauvage, demi-once ;*
de l'huile de muscade, demi-once ;
graisse de bœuf, deux onces ;
huile de pétrole, trois onces.

Mêlez le tout.

NAPOBRASSICA, ou *Brassica radice napiformi.*

NAPTA, le même que *Naphtha* : c'est aussi le nom d'une espece de tumeur, qu'on appelle autrement *nata*, ou *natta.*

NAPUS. Voyez *Bunias.*

NAPY, *Moutarde.*

NAR

NAR, *feu.* Ruland.

NARCAPHTHON ou NASCAPTHON, νάρκαφθον ou νάσκαφθον, *écorce aromatique.* Voyez *Cascarilla.*

NARCE, νάρκη, engourdissement, stupeur, imbécilité dans les sensations, imbécilité, affoiblissement des sens. On entend aussi par ce terme, la stupeur procurée par des remedes pour diminuer la sensibilité d'un malade à ses douleurs.

NARCISSOCOLCHICUM, espece de *lilio-narcisse*, qui n'est remarquable que par la beauté de sa fleur. Boerhaave l'appelle *Lilio-narcissus luteus autumnalis minor.*

NARCISSO-LEUCOIUM.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est pour l'ordinaire composée de six feuilles, tantôt égales, tantôt inégales, pendantes & semblables à celles du lis. Son calyce dégénere en un fruit longuet, divisé en trois cellules, & plein de semences rondelettes ; à quoi l'on peut ajouter que sa racine est bulbeuse.

Boerhaave en compte six especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales.

NARCISSUS, *Narcisse.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est nue, étroite, tubuleuse dans sa partie inférieure, hexapétaloïdale dans sa partie supérieure, étendue en forme d'étoile, portant au centre une couronne de fleur en cloche, ou un tube, & garnie de six étamines : elle est placée soit à la partie supérieure de l'ovaire qui est divisé en trois segmens, & compris dans la couronne, lorsqu'il y a un tube au lieu d'une couronne ; soit à la partie la plus élevée d'un long tube, dans celles qui ont une cloche au lieu d'une couronne. L'extrémité du pédicule soutient un ovaire qui est couvert d'un long tube, semblable à un calyce fait en gaine, & membraneux dans les *narcisses*, qui n'ont qu'une fleur sur une tige : mais cette gaine couvre les parties les plus basses des pédicules, laissant les ovaires nuds dans ceux qui portent plusieurs fleurs en ombelle. L'ovaire dégénere en un fruit triangulaire, oblong, qui contient des semences rondelettes.

Les Auteurs de Botanique font mention d'un grand nombre de *narcisses*, qui ne sont remarquables que par la beauté de leur fleur.

Boerhaave en compte quarante-sept especes.

Voici comment on reconnoîtra dans les Auteurs le *Narcisse* officinal.

Narcisse, Offic. *Narcissus medio-luteus*, Ger. 110. Emac. 124. *Narcissus medio-luteus vulgaris*, Park. Parad. 74. Raii Hist. 2. 1135. Synop. 3. 371. *Narcissus pallidus circulo luteo*, C. B. P. 51. Tourn. Inst. 154. *Narcissus medio-luteus, cum aliquot floribus*, J. B. 2. 604. *Narcisse pâle commun.*

Il croît sur les levées & dans les prés : il fleurit en Avril. Sa racine, qui est la seule partie dont on fait usage en Medecine, prise en aliment ou en boisson, est émétique. On s'en sert aussi pour les brûlures : il fait réunir les nerfs divisés : il est efficace dans les luxations de la cheville du pié, & dans les douleurs invétérées aux jointures. Il dissipe les taches au visage : il guérit la gratelle blanche, nettoie les ulceres sordides, fait percer les abscès, & attire les éclats de bois hors du corps. Dale, d'après *Dioscoride.*

NARCOSIS, de νάρκη, *stupeur, engourdissement.*

NARCOTICA, ναρκωτικά, (φάρμακα,) de ναρκόω, engourdir, affecter de stupeur ; *narcotiques.* Les *narcotiques* sont des remedes somniferes qui produisent la stupeur.

Les Grecs appellent hypnotiques & anodyns, les remedes que les Latins ont nommés somniferes ; & *narcotiques*, ceux qui par une vapeur subtile, nuisible & ennemie de la nature, diminuent simplement ou empêchent entierement le mouvement, & le sentiment des parties solides.

Les somniferes sont principalement tous les remedes qui se tirent de toutes les parties du pavot, & notamment l'opium, que les anciens appelloient larme du pavot, & le méchonium, qui est l'extrait du pavot, ou son suc épaissi par l'évaporation. Les *narcotiques* comprennent les somniferes les plus violens, tout ce qui se tire de la mandragore, du jusquiame, de la bella dona, du stramonium & de la pomme d'amour.

Ce n'est pas sans raison qu'on met les somniferes & les narcotiques au nombre des poisons : car ils nuisent promptement étant donnés en petite dose, & causent la mort si on l'augmente un peu. D'ailleurs leur opération attaque principalement les parties nobles du corps, d'où dépendent les mouvemens & les sensations. Enfin ils agissent par un principe entierement ennemi de la nature, c'est-à-dire, par une vapeur sulphureuse nuisible, qui diminue ou même dé-

truit entierement le mouvement & le sentiment des fibres motrices.

L'opération des poisons *narcotiques* est bien différente de celle des poisons caustiques. Le sel très-acre & très-pénétrant, de ceux-ci, augmente les mouvemens contre nature, & détruit par les spasmes l'œconomie des mouvemens vitaux; & la vapeur sulphureuse de ceux-là rabat ou même arrête les mouvemens & les sensations, dont les nerfs & les membranes sont les principaux organes; ils rendent par ce moyen la circulation languissante & diminuent les excrétions.

La vie du corps humain & l'intégrité de ses fonctions, dépendent de la juste tension des solides, & de la liberté & de l'égalité du mouvement des fluides. Celle-là consiste dans la systole & la diastole, ou la contraction & la dilatation égale & modérée des solides; & celle-ci de la température & de la quantité convenables du sang, & de la perméabilité des vaisseaux destinés à sa circulation. Donc tout ce qui détruit promptement & puissamment cette tension des solides, & trouble l'égalité du mouvement des fluides, est propre à renverser tous les mouvemens du corps animé, & mérite la dénomination de poison, s'il produit promptement ce mauvais effet. Or les somniferes & les *narcotiques* arrêtent trop les mouvemens, & font perdre la tension des parties solides, diminuent le sentiment & font languir la circulation du sang & les excrétions; il faut donc conclurre qu'ils sont très-ennemis de la nature.

C'est une expérience certaine, que l'usage des somniferes & des *narcotiques*, surtout quand on en use sans modération, rend le pouls languissant, concentré & petit, la respiration difficile, & qu'ils causent un assoupissement & un engourdissement de la tête, une stupeur dans les sens, & souvent une aliénation de l'esprit; enfin qu'ils diminuent l'appétit, resserrent le ventre, font languir la digestion & détruisent considérablement les forces.

Tous ces symptomes n'ont presque point d'autre cause que le rallentissement du mouvement du sang & des fluides, & leur stagnation dans les parties. Et comme le mouvement des liqueurs dépend principalement de la disposition des parties solides, c'est-à-dire, de leur tension, de leur vigueur & de leur mouvement de systole & de diastole, il paroît évidemment que ces remedes produisent une disposition contre nature dans la cause qui gouverne & dirige les mouvemens des solides.

Le principe en quoi consiste la vertu des *narcotiques* est d'une nature très-volatile & très-pénétrante, qui entre profondément en forme de vapeur dans les pores des nerfs & des membranes, & fait perdre aux solides leur mouvement & leur tension, en détruisant le fluide très-pur & très-mobile qui les leur donne.

On peut apporter plusieurs preuves de la volatilité & de l'activité du principe en qui consiste la vertu des *narcotiques*. Car d'abord leur vertu vénéneuse s'évapore presque entierement par une longue décoction dans l'eau. En second lieu, appliqués en forme d'onguent ou d'épitheme à la tête ou à d'autres parties nerveuses, comme la plante des piés, ou les paumes des mains, ou même par leur odeur seule, ils causent l'assoupissement. Dioscoride assure que la seule odeur du pavot est somnifere; & Plutarque remarque *que la vapeur du pavot a assoupi des personnes qui n'avoient point pris de précaution en amassant son suc.* D'ailleurs il est montré par beaucoup d'expériences chymiques que le meilleur correctif du poison des somniferes est un acide tel que celui du citron ou suc de coings, du vinaigre de vin, de l'esprit de vitriol, qui fixent puissamment les soufres volatils. L'on sait encore que l'opium grillé sur une lame de fer chaud, perd presque toute sa force. L'odeur rend aussi témoignage de l'existence d'une vapeur virulente & contraire à la nature dans tous les *narcotiques* & les hypnotiques, & prouve par conséquent celle d'un soufre désagréable.

Les somniferes agissent principalement à raison d'un soufre vaporeux & de mauvaise odeur, qui pénetre les membranes nerveuses du ventricule & des intestins.

Si le ventricule est le premier viscere qui se ressente immédiatement de la force & de l'énergie de tous les remedes, & après lui les intestins, il doit à plus forte raison leur arriver la même chose de l'usage des médicamens les plus forts & les plus pénétrans. Dès que l'opium ou quelque autre *narcotique* est entré dans l'estomac, & que sa chaleur humide commence à le dissoudre, il se resout en vapeurs nuisibles, qui entrant dans les pores de la membrane nerveuse, font sur le champ changer de nature au fluide subtil de qui dépend son mouvement & sa tension. C'est ce qui fait que le sentiment s'émousse dans les intestins, & que leur mouvement péristaltique se rallentit; car si la vapeur désagréable qu'exhalent des plumes brûlées ou l'asa fœtida, étant reçue par les narines, a la force d'arrêter si puissamment les mouvemens spasmodiques de tout le genre nerveux & membraneux, comme on le voit dans les hystériques; & si une odeur agréable leur peut causer sur le champ les mouvemens spasmodiques les plus violens, pourquoi la vapeur virulente des *narcotiques* venant à corrompre un fluide d'une extreme activité, ne pourra-t-elle pas rallentir ou arrêter les mouvemens? Or rien n'est plus actif que ce qui attaque les nerfs, & sa vertu se répand promptement sur tout leur systeme. C'est aussi ce qui arrive aux opiates. A peine sont-ils avalés, ou du moins ont-ils séjourné dans l'estomac qu'on sent une disposition au sommeil, & un adoucissement des douleurs dans les parties, même les plus éloignées. Et comme c'est principalement sur les nerfs que les opiats agissent, ils rabattent sur le champ la violence des douleurs qui affligent les intestins, & la nausée & le dégout, & même le vomissement suivent de près, s'il y a encore assez de force.

Les *narcotiques* agissent aussi puissamment sur les membranes du cerveau, où par l'affoiblissement qu'ils causent au ressort & à la contraction des arteres de ces parties, qui n'ont que des membranes extremement minces, ils causent des stagnations du sang & des gonflemens de vaisseaux si considérables que l'engourdissement, un sommeil accablant, une aliénation d'esprit & des songes terribles & pleins de phantômes en sont les suites.

Il n'y a rien de plus capable dans la nature de rendre promptement hébété & stupide, un homme de bon sens & d'esprit, que les *narcotiques*. Personne n'ignore que la pomme d'amour, la bella dona & ses baies, font sur le champ tomber dans la manie les personnes les plus saines. On peut voir ce fait attesté par nombre d'Observations rapportées par Matthiole dans son Commentaire sur Dioscoride, Wierus, Mercurialis & de Lobel, auxquelles nous joindrons la suivante qui nous est propre. Nous avons vu un hémoptoïque rester plusieurs jours sans dormir, sans mémoire & sans raison, pour avoir pris par méprise à trop grande dose une potion où il entroit une grande quantité de semence de jusquiame. Nous avons vu presque les mêmes accidens par l'usage des pilules de cynoglosse prises à grande dose pour arrêter le vomissement. La jusquiame même suivant Rondelet, cité par Platerus, appliquée extérieurement, est capable de causer la folie. Les mauvais effets de ces médicamens n'étoient pas inconnus aux anciens. Ce qui fait dire à Cœlius Aurelianus que *ceux qui boivent du pavot, de la mandragore ou de la jusquiame, tombent aisément dans une aliénation d'esprit. Mais alors*, ajoute-t-il, *le pouls est rare.* Van-Helmont dit avec grande raison de l'opium; que *c'est une erreur insigne de l'employer contre la manie, parce que tout remede opiatique cause par lui-même une aliénation d'esprit*; & dans un autre endroit: *Les narcotiques ont de la peine à procurer le sommeil aux fous à quadruple dose, & ne font plutôt qu'augmenter l'aliénation d'esprit.* La même vérité est aussi constatée par une observation rapportée dans les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, suivant laquelle un dys-

sentérique ayant pris un lavement où il étoit entré une livre de jusquiame, tomba sur le champ dans une ivresse qui dura six semaines.

La qualité vénéneuse des *narcotiques* les a fait regarder par les anciens & les modernes les plus prudens, comme des remedes suspects & peu sûrs.

On ne sera pas fâché qu'entre une infinité de preuves que je pourrois citer pour confirmer cette vérité, j'en rapporte ici quelques-unes. Galien a toujours tremblé, quand il a été question d'administrer l'opium : il dit que l'usage des médicamens composés de ce remede, de la mandragore & du jusquiame, cause une espece de mortification aux corps vivans. Le judicieux Celse est de même avis.

Voici ses paroles.

Quand il est besoin de procurer le sommeil par le moyen des remedes il faut les administrer avec assez de modération pour ne pas endormir le malade de maniere qu'on ne puisse l'éveiller. Et dans un autre endroit il dit: « il faut éviter de se servir des anodyns, à moins qu'il « n'y ait nécessité pressante. Car ce sont des remedes « violens & contraires à l'estomac. » Scribonius Largus leur attribue encore de plus mauvais effets. L'opium, dit-il, rend la tête pésante, gele les membranes & les rend livides, fait couler des sueurs froides, empêche la respiration, assoupit l'esprit & aliene les sens. Trallien observe que le seul usage de l'opium a si bien causé la perte de la voix & du sentiment à une personne, qu'on n'a pu la rétablir. Il ne faut point oublier ici ce que dit Aëtius des mauvais effets des opiats, qu'il a très-bien décrits.

Voici comme il s'explique.

« Les opiats ne guérissent pas les affections accompa« gnées de douleur, mais au moyen d'une stupeur & d'u« ne hébétation du sentiment qu'ils produisent dans les « parties, ils causent une intermission de douleurs pen« dant quelque tems. » C'est ce que le même Auteur confirme dans un autre endroit. « Ils appaisent sur le champ « les douleurs, mais ils en laissent subsister la cause au« dedans, où peu de tems après ils causent des défaillan« ces & même la mort, & rendent les affections longues « ou incurables. » Or tous ces effets des somniferes si prompts & si nuisibles, qu'ont remarqués les Medecins de tous les âges, ne sont point à mépriser, & sont un témoignage évident de l'existence d'un principe intérieur fort actif & d'une puissance très-nuisible, quoique cachée. Les Medecins ne peuvent donc employer ces remedes avec trop de circonspection.

Quelque dangereux, & même nuisibles que soient les anodyns & les hypnotiques, & quelque ressemblance qu'ils aient avec les poisons, les Medecins anciens & modernes, n'ont pas laissé d'en tirer de grands secours, surtout contre les grandes douleurs, & contre les fluxions.

Y a-t-il en effet rien de plus gracieux, & de plus avantageux, que d'être promptement délivré des plus cruelles douleurs ? Un autre avantage de ces remedes, c'est que tel est souvent le caractere des douleurs, que leur trop longue durée rend mortelle une maladie bénigne d'elle-même, en abattant trop les forces & le courage, & même qu'elles suffisent pour causer la mort. Celui donc qui sait les calmer, & détourner de si grands maux, est pour les malades un génie favorable qui vient à leur secours. C'est pourquoi si nous jettons les yeux sur les plus anciennes compositions que Scribonius Largus s'est attaché à recueillir, & dont Celse a rassemblé plusieurs, nous y trouverons plusieurs antidotes contre les douleurs & les fluxions, qui ont presque toutes l'opium pour base. Tel est, par exemple, le célebre antidote de Cassius, dont Scribonius Largus donne la description dans sa *CXX. Composition*, & dont parle Celse. Telles sont la thériaque, le mithridate, l'*Aurea Alexandrina*; Voyez *Alexandri antidotus aurea* : le *Requies* & le *Triphera magna* de Nicolas, le philonium, & une infinité de préparations & de corrections de l'opium, ou de compositions où il entre, que les Modernes ont imaginées, & dont un volume suffiroit à peine pour en donner les noms. Il y a des Medecins qui regardent l'opium comme un remede universel, & propre à guérir toutes les maladies; d'autres qui en tirent des panacées : mais il seroit fort à souhaiter que quelques-uns des plus célebres se fussent plus ménagés sur les louanges qu'ils ont données à ce remede; car il est constant qu'il n'y en a point qui ait tué, ou du moins endommagé plus de personnes que celui-là, surtout dans notre tems. Il faut lire sur ce sujet la Dissertation du célebre Stahl sur l'*Imposture de l'Opium*. Aussi ne puis-je laisser passer cette occasion de me plaindre de l'habitude que l'on contracte de combattre les grandes hémorrhagies, & même les douleurs, au moyen des pilules de cynoglosse, qu'on ne doit employer qu'avec de grandes précautions, parce qu'elles laissent souvent une stupeur de la tête, à cause de l'opium, & de la graine de jusquiame, qu'elles contiennent : & je dis qu'il ne les faut jamais employer, quand des remedes plus doux peuvent faire le même effet, & moins encore quand le corps est fort affoibli.

Ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'il faut employer les *narcotiques* dans les vices du ventricule & des intestins : on feroit même mieux de n'en faire jamais usage dans ces cas; parce qu'il n'y a point de remedes si ennemis du ton naturel, & du mouvement des parties nerveuses, & qui les blesse plus que ceux-là.

Rien ne contribue plus à la conservation de la santé, & à éloigner du corps les maladies, que de conserver l'intégrité de la tension, de la force & du mouvement des premieres voies; parce que de-là dépend la salutaire excrétion qui se fait par le bas-ventre, tant des parties grossieres qui font le résidu de la digestion que de beaucoup d'impuretés qui se rendent de tout le corps à cette partie. Si cette excrétion se rallentit ou plutôt si elle s'interrompt, il faut qu'il s'amasse dans ces parties une grande quantité d'humeurs vicieuses, source & nourriture d'une infinité de maladies. Or l'expérience d'accord avec le raisonnement, nous apprend que rien ne préjudicie plus promptement au mouvement péristaltique des intestins, & ne supprime plus puissamment l'excrétion intestinale, que les anodyns & les calmans; puisque les remedes les plus actifs, & ceux qui arrêtent les mouvemens ont ceci de commun avec tous les autres remedes, de quelque espece qu'ils soient, qu'ils agissent directement, & immédiatement sur les intestins & le ventricule.

Il est très-dangereux de donner des opiatiques, & des anodyns, lorsqu'il y a dans le ventricule & les intestins, une disposition inflammatoire, ou sphaceleuse; & lorsqu'ils sont farcis d'impuretés très-disposées à la corruption.

Il est hors de contestation que l'inflammation, qui est produite par une stase & un repos fixe du sang, dégénere bien-tôt en une putréfaction sphacéleuse, si elle ne se résout promptement. Or toutes les fois qu'il y a dans les intestins des douleurs violentes ou des spasmes, & que les sujets sont foibles ou remplis d'humeurs impures, ils sont ménacés d'une inflammation prochaine. La prudence veut donc que l'on combine avec beaucoup d'attention dans la dyssenterie, la passion iliaque, la colique convulsive, les cardialgies violentes, la force du malade, son état, & les tems de la maladie, si l'on veut donner les anodyns avec succès; autrement au lieu de rétablir la santé, on donnera la mort. Aussi des Auteurs très-dignes de foi, assurent-ils que les opiatiques administrés alors par la bouche, ou en lavement, ont causé des symptomes mortels. Il faut lire à ce sujet les Observations de Thonnerus, de Walschmid, de Tillin-

gius, de Seonert dans sa Pratique, & les Histoires mémorables de Donatus.

Les sedatifs & les *narcotiques*, endommageant si puissamment, & même détruisant la vigueur des intestins, rieo n'est plus propre à produire & entretenir la passion hypocoodriaque, que le fréquent usage de ces médicamens.

Il est très-certaio que la maladie ordinairement appellée hypocoodriaque, est causée par des gonflemens & des spasmes continuels, de l'estomac & des intestins, ce canal tout nerveux, & que c'est le fruit de la suppression de l'excrétion intestinale, & de l'amas d'humeurs vicieuses qui en est la suite. Or puisque les *narcotiques* possedent dans un haut degré la vertu de constiper le ventre, en diminuant la force & la vigueur des intestins : je ne vois pas qu'on puisse rien imaginer de plus efficace pour produire la maladie hypocondriaque. J'ai vu plus d'une fois, & je puis l'attester avec la plus parfaite confiance, le seul usage immodéré des astringens & des opiatiques, employés pour arrêter la diarrhée, ou la dyssenterie, ou la violence des fievres intermittentes, causer la fâcheuse maladie appellée chez les hommes hypocondriaque, & hystérique chez les femmes, & la causer, de sorte que sa durée a été égale à celle de la vie; & si quelqu'un, pour adoucir les accidens, ou les douleurs inséparables de cette maladie, s'avise d'employer fréquemment les anodyos, il procurera un soulagement pour un tems : mais le mal en deviendra plus opiniâtre.

Les calmans & surtout les *narcotiques* & les somniferes, sont extremement contraires aux maladies de la tête, & à la tête même; parce qu'affoiblissant le mouvement & la pulsation des arteres carotides, que leurs membranes trop minces ne rendent déja que trop foibles, ils rallentissent considérablement le mouvement du sang dans ces parties; ce qui y cause des stagnations de sang, & les plus sérieuses maladies.

Il est très-important, pour préserver la tête de maladies, de conserver l'intégrité du ton des membranes du cerveau, & la liberté de la circulation dans tous ses vaisseaux. Or rien n'est plus ennemi des membranes nerveuses du cerveau, que tout ce qui est vaporeux, de mauvaise odeur, ou d'une odeur forte. Car tout cela diminue leur tension, & leur vigueur, & affoiblit la force systaltique & élastique des membranes artérielles, & cause un rallentissement de la circulation, suivi d'une séparation de la sérosité qui est la principale cause des maladies de la tête, comme de la paralysie, de la perte de la mémoire, de l'apoplexie incomplete, de la dureté de l'ouie, des affections soporeuses, des hémiplégies, & des douleurs fixes. La trop grande tension des vaisseaux du cerveau causée par leur engorgement produit aussi la mélancolie, à qui s'associent quelquefois l'entiere dépravation de l'imagination, la vision des spectres, les songes terribles, & effrayans & même la manie, qui dégénere aisément en fureur. Or les *narcotiques* sont très-propres à produire ces maladies, & j'ai vu plus d'une fois leur usage imprudent rendre très-graves des affections de la tête assez bénignes; de maniere que le mal de tête s'est changé en affection soporeuse, la migraine en stupidité, la paralysie en apoplexie, le vertige en épilepsie, & la dureté de l'ouie en surdité.

Puisque les anodyns & les opiatiques sont si contraires aux membranes du cerveau & des intestins, à raison de l'affoiblissement qu'ils causent de leur tension & de leur vigueur, il faut surtout que les vieillards & les enfans en évitent l'usage.

Les sédatifs sont pernicieux aux vieillards & aux enfans, par deux raisons, la premiere qu'ils retardent l'excrétion intestinale; & la seconde qu'ils affoiblissent le systeme des nerfs & des membranes. Or ces deux effets sont également contraires à ces deux âges, dont les maladies sont causées par la constipation, ou par la foiblesse du cerveau & des nerfs.

C'est une expérieoce certaine & incontestable, que les anodyns pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une stupeur de l'esprit, & de la mémoire qui dure très-loog-tems.

Il n'est point aisé en effet de réparer la lésion des membranes du cerveau dans un âge si tendre, si elle est considérable. Aussi rien n'est-il plus judicieux que la réflexion que fait à ce sujet Jean Corneille Stalpart Vander-Wiel, *Cent. I. Obs.* 42. « Que les femmes, dit-il, « & les nourrices chargées d'avoir soin des enfans, « prennent bien garde de leur donner des anodyns « aussi-tôt qu'ils ressentent quelque mal, ou quelque « douleur. Car il arrive souvent que, quoiqu'elles ne « leur causent pas la mort, elles affoiblissent cependant leur cerveau, & leurs nerfs ou du moins leur « causent le tremblement, la paralysie, ou la stupidité. » C'est aussi le sentiment de Willis, qui dit qu'il sait que les anodyns ont causé aux uns une pesanteur d'esprit, & même une stupidité, & aux autres une alienation parfaite.

Les anodyns & les opiatiques, sont très-nuisibles aux personnes fort foibles ou affoiblies par l'âge ou la maladie, & quand le pouls est languissant, qu'il y a défaut de mouvemens, & dans les liqueurs beaucoup de disposition à se corrompre.

Il faut regarder comme des priocipes constans en Medecine; 1° qu'il ne faut jamais donner de forts sédatifs quand les forces sont affoiblies, & qu'il y a foiblesse dans le pouls, attendu qu'elle augmente toujours par l'usage des opiatiques. 2°. Qu'il faut s'en abstenir dans les engorgemens des visceres, & leur atonie, ce qui fait qu'ils sont rarement utiles dans les maladies chroniques. 3°. Qu'ils ne convienneot pas davantage quand le sang & les liqueurs sont fort impures, comme dans les maladies cacochymiques & scorbutiques; maladies où ces remedes donnés avec peu de modération dans l'intention d'appaiser quelque spasme, ou quelque douleur violente, causent aisément la mort, parce qu'ils produisent promptement le sphacele. 4°. Qu'il faut être très-ménagé de ces remedes, lorsqu'une longue douleur a fort affoibli par sa violence, de crainte qu'après un plus grand affoiblissement & une sueur, le malade ne tombe en paralysie, où dans quelqu'autre maladie des nerfs. Il est donc toujours plus avantageux, si la maladie demande l'usage des *narcotiques*, de les employer quand le malade est encore plein de forces, que quand la maladie l'a affoibli.

L'objet de l'usage des anodyns étant de calmer la violence ou la grandeur des douleurs; & la circonstance où l'on peut les donner avec prudence, étant lorsqu'on remarque de la force, & de la dureté dans le pouls : il paroît que dans cet état des choses on doit employer ces remedes, surtout si la cause de la douleur est extérieure.

J'entends par cause extérieure les vers, le calcul, l'éruption des dents, la piqure d'un nerf, ou d'un tendon, une coupure considérable des ongles, une blessure profonde causée par un cloud entré dans le pié, & accompagnée de douleurs violentes qui causent souvent des accidens très-fâcheux, quelquefois même suivis de la mort.

Comme on doit en général donner la préférence à tous les remedes doux, comme étant les plus sûrs, sur les plus violens; si les anodyns les plus doux peuvent suffire, il ne faut pas se servir des plus forts.

Nous mettons au nombre des anodyns les plus doux, le soufre anodyn de vitriol, l'esprit de nitre dulcifié bien préparé; dans le regne végétal, le safran, & la muscade; parmi les parfums, le musc & l'ambre; parmi les remedes préparés, l'huile essentielle de camomille ou de millefeuille; je mets aussi dans ce nombre le laudanum préparé avec l'eau de pluie seule, & corrigé adroitement par l'addition des analeptiques, ou des purgatifs ou des alexipharmaques. F. HOFFMAN.

NARDINUM UNGUENTUM, *onguent de nard*; il se

prépare avec le nard, la feuille de malabathrum, ou sans cette feuille. On y fait ordinairement entrer l'huile de béen, ou d'omphacium; épaissie avec la schœnanthe. On lui donne de l'odeur avec le costus, l'amome, le nard, la myrrhe & le baume. Le meilleur est celui qui est clair, sans acrimonie, & qui a l'odeur du nard sec ou de l'amome.

Il est atténuant, acrimonieux & déterſif; il raréfie les humeurs, il est liquide; sa consistance n'est point briquetée; il est sans mélange de résine: il y a une espece subalterne d'onguent de nard qu'on fait avec l'huile d'omphacium, le jonc odorant, le costus & le nard. *Dioscoride*, *Lib. I. cap.* 45.

NARDUS, *Nard.*

Nardus Celtica, Offic. J. B. 5. 205. Ger. 919. Emac. 1079. Raii Hist. 1. 391. *Nardus Celtica Dioscoridis*, C. B. 165. *Nardus sive spica Celtica*, Park. 117. *Spicnard Celtique.*

Cette petite plante a la racine longue, foible, rampante dans la mousse sur la surface de la terre, divisée en plusieurs branches, pleine de très-petites fibres, d'une odeur fort aromatique, lorsqu'elle est seche; de la partie supérieure de cette racine, sortent plusieurs petites feuilles étroites, plus larges vers la racine qu'ailleurs, terminées en pointe émoussée, d'un vert jaunâtre, & tout-à-fait jaune sur la fin de l'Eté; d'entre ces feuilles partent de petites tiges, hautes d'un empan, ayant deux petites feuilles, placées en opposition à une jointure, & portant au sommet quelques petites fleurs blanches monopétales. Elle croît dans les contrées voisines des Alpes, entre l'Italie & l'Allemagne, & fleurit en Août; sa racine est particulierement d'usage.

Le *Nard* celtique est échauffant & atténnant, passe pour aléxipharmaque & sudorifique, est bienfaisant dans toutes les maladies malignes & contre toute sorte de poison, leve les obstructions du foie & de la rate, provoque les urines & les regles, & entre dans la thériaque & dans le mithridate. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante est dessiccative, elle a les mêmes propriétés que le *spicnard* Indien: mais elle provoque plus efficacement les urines, fortifie l'estomac, & discute les flatulences. Quant à ses usages extérieurs, on la fait entrer dans la composition des malagmes & des onguents. Schroder. Les Hongrois l'employent fréquemment en bain pour la tête. Comme elle est de la même classe que la valeriane, & qu'elle lui ressemble beaucoup; il semble aussi qu'elle en a les propriétés. Ray, *Hist. Plant.*

Nardus Indica & Spica Nardi, Offic. *Nardus Indica*, Ger. 921. Emac. 1080. Raii, Hist. 2. 1410. *Nardus Indica vulgaris.* J. B. 3. *Nardus Indica, sive Spica Nardi.* Park. Theat. 1545. *Nardus Indica quæ Spica, Spica Nardi, & Spica Indica Officinarum.* C. B. P. 13 Theat. 194. *Spicnard Indien.*

Le *spicnard* Indien est la partie supérieure d'une racine; composée d'épis, d'un brun rougeâtre, ou d'une couleur ferrugineuse, d'un pouce & demi, jusques à deux ou trois pouces de longueur, d'un doigt d'épaisseur, faite de fibres déliées, foibles & nattées étroitement ensemble; on diroit que ce n'est autre chose que les restes des fibres desséchées, & ayant à la partie inférieure de petites racines cordées épaisses ou grosses comme un fil d'emballage. Le tout a une odeur aromatique forte, & un gout chaud & tant soit peu amer. On ne sait quelle est la plante qui donne cette racine, ceux qui s'y connoissent le mieux, conjecturent que c'est la partie supérieure de la racine du souchet Indien. Ce souchet croît dans quelques contrées des Indes Orientales.

Le *spicnard* passe pour plus fort & plus énergique que le *nard* Celtique; il est échauffant, apéritif, alexipharmaque & bienfaisant dans toutes les maladies contagieuses, dans les obstructions à la matrice, & contre la morsure des animaux vénéneux. Il entre en assez grande quantité dans la thériaque de Venise & dans le mithridate. Miller, *Bot. Off.*

Le *nard* Indien est la racine d'une plante qui croît aux Indes Orientales. Ce qui ressemble aux filamens d'une racine, n'en est pas proprement; ce sont les restes des feuilles séchées: c'est un bon atténuant. On s'en sert dans les coliques, il hâte la sueur: on le fait entrer dans plusieurs électuaires, & autres compositions dont l'usage est extérieur. Nous avons l'huile & l'onguent de *spicnard*. Galien dit avoir guéri un Empereur d'une colique d'estomac, en lui faisant frotter cette région avec cet onguent. On prend le *spicnard* intérieurement depuis la demi-dragme jusqu'à la dragme, & on l'ordonne en infusion depuis la demi-once jusqu'à l'once & demie. Geoffroy.

Je pense, dit Ray, avec Jean Bauhin, Garcias & d'autres Botanistes habiles, que notre *spicnard* est le vrai *nard* Indien des Anciens, quoi que ce soit qu'Anguillara & d'autres puissent opposer à ce sentiment. Garcias nous assure qu'il n'y a point différentes especes de *nard*; qu'il n'en a jamais connu qu'une qui croissoit proche du Gange, sur une montagne, dont un des côtés regardoit l'Orient, & l'autre l'Occident, & la Syrie, contrée séparée de l'Inde par un grand intervalle. Il ajoute qu'il n'y a point de plante de *spicnard* meilleure qu'une autre, & qu'elles ont toutes l'épi à peu-près de la même longueur. Il ne faut point inférer du prix excessif que le *nard* avoit chez les Anciens, ainsi que Pline nous l'apprend *Lib. XII. cap.* 12. que notre *spicnard* n'est pas la même plante; car les Indes sont maintenant mieux connues, & les passages plus libres qu'au tems de Pline; les épices nous en viennent en plus grande quantité & moins adultérées aujourd'hui qu'on a découvert le chemin des Indes par les côtes de l'Afrique; il n'est donc pas étonnant que ces drogues soient pour nous à meilleur marché que pour les Anciens.

C'est une grande question parmi les Savans, que de savoir quelle est la partie du *nard* qu'il faut regarder comme l'épi, ou le στάχυς. Les uns prétendent que c'est la racine, d'autres le nient. Galien étoit de l'avis des premiers. On lit, *in Antid.* 14. ὁ Ἀνδρόμαχος Ἰνδικὴν νάρδον, &c. « Andromache ordonne le *nard* Indien « que nous appellons *spicnard*, à cause de sa ressem« blance à des épis, quoique ce soit une racine.» On oppose de l'autre côté à l'autorité de Galien, celle de Dioscoride, qui dit qu'il part plusieurs épis de la même racine, des feuilles, & d'autres qui consistent en des fibres compliquées les unes avec les autres; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on a donné le nom d'épi à de petites tiges environnées d'un grand nombre de feuilles capillacées qui ressemblent à des racines, quoiqu'elles n'en soient point réellement, puisqu'elles ont à leur extrémité de petites racines ou fibres, par lesquelles la plante se nourrit. Dioscoride donne à ces dernieres parties le nom de racine, & les distingue fort bien des tiges. Il est donc constant que le *nard* produit des tiges, qui ont à leur extrémité des épis ou panicules, comme toutes les herbes & les plantes qui leur ressemblent.

Le *nard* de Dioscoride est échauffant, dessiccatif, provoque les urines; c'est pourquoi il arrête le dévoyement pris intérieurement, & les flux de matrice employé en pessaire. Avec de l'eau froide, il fait cesser les nausées & le mal de cœur, & soulage ceux qui ont des flatulences ou qui sont tourmentés de l'ictere ou d'affection hépatique ou néphrétique. Si on le fait bouillir dans de l'eau, & qu'on se serve de cette eau en bain, elle sera salutaire dans les inflammations de matrice. Il écarte les humeurs superflues qui se portent aux paupieres, en resserrant & fortifiant leurs bords. Si on le réduit en

poudre, & qu'on en parfume le corps humide & en sueur; il en dissipera la mauvaise odeur. On le fait entrer dans les antidotes. On le réduit en poudre impalpable, on en fait des trochisques avec du vin. Mis dedans un vaisseau neuf non-vernis, on s'en sert ensuite dans la composition des remedes ophthalmiques.

Nardus Montana. Offic. Ger. 920. Emac. 1079. *Nardus montana tuberosa.* Park. 116. *Nardus Montana, radice olivari.* C. B. 165. Raii Hist. 1. 392. *Valeriana, Nardus dicta, radice olivari.* Hist. Oxon. 3. 103. *Spicnard des Montagnes.*

C'est la racine d'une espece de valerianne qui croît dans les montagnes de Leon en Espagne. Quant à ce que les Anciens entendoient par *nardus montana*, nous l'ignorons. On en fait peu d'usage en Medecine. Ses vertus sont les mêmes que celles du *nardus Celtica*, & du *nardus Indica*. Geoffroy.

Le *nard* des montagnes a selon Dioscorides les mêmes propriétés, & s'employe dans les mêmes occasions que le *nard* celtique.

NARDOSTACHYS, *spica-nard.* Paul Eginette. *Lib. VII. cap.* 3.

NAREGAM, nom commun à deux especes de limons Indiens, dont

Le premier est le

Mal-naregam, espece de limon nain qui croît à Zeilan, & au Malabar.

Les feuilles de cet arbre bouillies dans de l'huile, & appliquées sur la tête, en calment les douleurs. Leur suc passe pour une erhine excellente, & pour purger efficacement la tête. Le suc exprimé du fruit guérit la cachexie endémique, appellée *pitao*. On fait avec la racine, des pilules antispasmodiques. Le fruit ne differe du limon, qu'en ce qu'il n'a qu'une semence:

Le second est le

Tsjeron-Katou-Naregam. On le distingue du précédent par la petitesse de son fruit; il croît au Malabar dans les lieux montagneux, surtout aux environs de Candenat; & il a toujours des fleurs & du fruit.

Ses feuilles passent pour un excellent remede contre l'épilepsie. Sa racine provoque les selles & les sueurs, & guérit la colique & la cardialgie. Son fruit séché fortifie l'estomac, & en rétablit les fonctions dérangées; c'est un puissant préservatif contre la contagion de la petite vérole & des fievres malignes. On le regarde encore comme un antidote fort énergique contre différentes sortes de poisons. Ray, *Hist. Plant.*

NARES, *les narines.* Entre les différentes maladies auxquelles les *narines* sont sujettes, il n'y en a point de plus importantes que les hémorrhagies qui proviennent d'une grande abondance de sang porté à la tête; en conséquence de laquelle les petites arteres répandues dans la tunique pituitaire se trouvant trop pleines, leur extrémités sont trop distendues, s'ouvrent enfin, & rendent le sang qu'elles contenoient.

La construction des *narines* est telle qu'elles ne peuvent manquer d'être fort sujettes à des éruptions de sang; car les vaisseaux sanguins distribués dans leurs parties intérieures, sont divisés en des rameaux très-petits qui se répandent dans la tunique qui couvre le vomer, les os spongieux, l'os ethmoide, & ne sont défendus à l'extérieur, que par une membrane extremement déliée. Lors donc que le sang se porte en abondance aux *narines*, il est difficile qu'il revienne par leurs petites veines. Il doit s'engorger aisément dans les petites arteres, distendre leurs extrémités, les faire rompre & causer une hémorrhagie. Il arrive aussi quelquefois que le sang gonfle les extrémités de ces petites arteres & forme de petits anevrismes qui sont ensuite la cause d'une effusion de sang considérable.

On ne doutera point qu'il n'y ait dans les hémorrhagies du nez une affluence abondante & violente de sang à la tête & aux *narines*, si l'on observe qu'alors l'action du cœur & des arteres est augmentée, le pouls est fort, surtout au cou & aux tempes; il y a sensation de pesanteur à la tête, le visage est rouge & enflé, toute la tête est gonflée, & l'intérieur des *narines* est sec & chaud.

La cause principale de cette congestion, est la circulation irréguliere du sang dans les conduits des parties extérieures; je veux dire, soit dans les arteres qui portent, soit dans les veines qui rapportent. L'irrégularité de ce mouvement donne lieu au sang de se porter avec trop d'abondance vers certaines parties; d'en ouvrir les vaisseaux, & de se répandre, tandis qu'il est porté en trop petite quantité vers d'autres. D'où il s'ensuit, que tout ce qui sera capable de causer dans le sang une irrégularité de mouvement assez considérable, causera nécessairement des hémorrhagies. Or toute hémorrhagie, mais surtout celle du nez, est ordinairement accompagnée ou précédée de constriction dans la peau & dans les parties extérieures, de gonflement dans les vaisseaux, de frissonnement, de froid, de constipation, ou de rétention, de flatulence, de murmure dans l'abdomen, de lassitude dans les membres, & de maux de ventre; ce qui démontre que l'irrégularité de la circulation du sang qui cause les hémorrhagies, provient d'une certaine constriction dans les fibres, & dans les vaisseaux les plus petits, surtout aux extrémités du corps; car lorsqu'il arrive qu'en conséquence de cette constriction spasmodique, les vaisseaux, surtout ceux qui rapportent le sang, la lymphe ou les autres humeurs, mais surtout les conduits excrétoires de la peau, par lesquels la partie séreuse du sang doit être expulsée selon les lois de la nature; s'il arrive, dis-je, que ces vaisseaux soient comprimés, le sang refluera dans les grands vaisseaux; ce qui donnera lieu à une contraction plus grande & plus prompte du cœur & des arteres, & à une impulsion plus violente du sang vers les parties foibles, surtout vers celles où sa congestion & sa stagnation auront préparé l'hémorrhagie, & d'autres maladies.

Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire concevoir comment d'autres causes peuvent concourir à produire les mêmes effets, & à causer des effusions de sang par les *narines*. Il est évident que ceux qui abondent en sang & en humeurs, qui sont livrés à l'oisiveté, qui menent une vie sédentaire & voluptueuse, qui sont voraces, & qui exposent en même-tems leur corps, surtout leurs piés au froid, qui sont sujets à des agitations violentes de corps ou d'esprit, & qui usent en même-tems de substances qui fouettent le sang, comme des aromatiques, des liqueurs spiritueuses, de la biere, du vin, des remedes chauds & volatils, ou des bains trop chauds, doivent être exposés à de fréquentes hémorrhagies par le nez, parce que la circulation du sang se faisant irrégulierement de tous côtés, ce fluide ne peut être également distribué dans toutes les parties; conséquemment les petits vaisseaux sont engorgés, & l'action du sang sur ces petits vaisseaux ainsi disposés devenant alors trop considérable, il s'en fait nécessairement une effusion.

Il n'est pas difficile de rendre raison pourquoi ces hémorrhagies sont plus fréquentes dans certaines constitutions de l'atmosphere que dans d'autres, & pourquoi certaines personnes, même avancées en âge, en sont attaquées & soulagées, particulierement au Printems, en Automne, & aux environs des équinoxes, ainsi que l'expérience nous apprend: c'est qu'alors l'état de l'air est fort inconstant, & qu'il passe rapidement du froid au chaud, & du sec à l'humide. Or ces vicissitudes rapides affoiblissent le ton de la peau, & dérangent la liberté de la perspiration: il n'est donc pas étonnant que le mouvement naturel du sang en soit

troublé, & qu'il y ait fondement à des hémorrhagies.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer ponrquoi les hémorrhagies par le nez sont quelquefois épidémiques, lorsqu'après un tems humide, & des vents de nord & de midi, l'air devient subitement chaud, sec & élastique. L'exhalaison de l'humidité du corps par les pores de la peau est nécessairement alors suspendue, la partie séreuse du sang augmentée, & ce fluide reporté au cœur & dans les grands vaisseaux en plus grande quantité; ce qui donnera lieu an mouvement systaltique du cœur d'augmenter en force, & à l'impulsion des fluides de se faire plus promptement, mais en même tems d'une maniere plus inégale.

Il n'y a pas plus d'embarras à faire voir, que les personnes sujettes aux rhumatismes, & aux affections gouteuses & néphrétiques, ainsi qu'à la sciatique, doivent l'être pareillement aux hémorrhagies par le nez; car ces maladies ont pour cause principale des mouvemens & des constrictions spasmodiques, qui mettant de l'irrégularité dans la circulation du sang, donnent lieu nécessairement à des congestions contre nature, & à des irruptions en quelque partie; c'est pourquoi Hippocrate ordonne aux Medecins, *Lib. II. de Prædic.* de demander aux adultes attaqués de rhnmatisme, ou de goute sciatique, s'ils n'ont point été sujets dans l'enfance ou la jeunesse à des hémorrhagies par le nez.

La suppression des regles, surtout dans les femmes grasses & jeunes, des vuidanges dans les femmes accouchées, & de l'écoulement hémorrhoïdal dans les hommes, produit souvent un regorgement de sang, qui ne manque gueres d'être suivi d'une hémorrhagie par le nez; & cet effet n'a d'autre cause que les spasmes, dont les hémorrhagies sont ordinairement accompagnées, qui détruisent l'uniformité de mouvement dans le sang, & qui le contraignent de se porter avec impétuosité vers les parties pas lesquelles il a coutume de couler, où ne trouvant point d'issue, il passe à d'autres parties, leur fait violence & s'échappe.

Il arrive fréquemment encore, que les personnes dont l'habitude du corps est tendre & spongieuse, & par conséquent disposée aux hémorrhagies, soient attaquées d'un saignement de nez dans les fievres, surtout dans celles qu'on appelle synoques; que ce saignement succede aux fievres quartes, ou qu'il précede les éruptions exanthémateuses, la rougeole & la petite vérole; phénomene qu'il ne faut attribuer qu'aux constrictions spasmodiques violentes du systeme nerveux; car il est suffisamment démontré par ce qui précede ordinairement ces maladies, savoir, la limpidité des urines, la constipation, le frisson à la moindre approche de l'air, le refroidissement, les inquiétudes, les anxiétés, la douleur de tête qui survient, la rougeur & l'inflammation du visage, l'éruption de sang qui se fait, enfin; tout cela, dis-je, démontre suffisamment qn'il y a des constrictions spasmodiques, telles que nous les avons décrites.

On a encore remarqué que les hémorrhagies par le nez étoient fréquentes en ceux à qui il manque quelque membre considérable; car la même quantité de sang & de chyle demeure dans le corps après la perte de ce membre; au lieu que l'espace dans lequel ces humeurs se répandoient a été diminué; elles se mettront donc en stagnation dans les vaisseaux les plus petits, & produiront des mouvemens irréguliers vers les autres parties.

Mais les spasmes ne sont pas les seules causes de l'irrégularité de mouvement dans le sang; cet effet est encore produit par les engorgemens & les obstructions des visceres qui ont beaucoup de sang comme le foie & la rate; car si son passage est embarrassé dans les vaisseaux qui communiquent avec ces visceres; son mouvement & son impétuosité augmenteront dans d'autres parties, surtout dans les parties supérieures & dans la tête. C'est ainsi que les scorbuts invétérés, les hydropisies & les cachexies, se terminent quelquefois par des hémorrhagies fatales. Nous lisons dans Hippocrate, *Tract. de Prædic.* que les engorgemens de la rate sont accompagnés d'hémorrhagie.

Quel que soit le concours des causes différentes qui produisent une hémorrhagie par le nez, le sang sort ou par la *narine* droite ou par la gauche, mais rarement par l'une & l'autre. L'effusion en est d'autant plus grande que son affluence & sa congestion dans la tête sont plus considérables: tantôt on n'en perd que qnelques gouttes, tantôt quelques onces; d'autres fois l'hémorrhagie dure pendant plusieurs heures, & la quantité de sang répandue se monte à cinq ou six livres.

Les hémorrhagies par le nez sont longues dans qnelques maladies, courtes dans d'autres, & plus fréquentes dans les uns que dans les autres. Les enfans & les jeunes personnes y sont plus sujets que les adultes, & que ceux qui sont plus avancés en âge, les hémorrhagies par le nez sont plus fréquentes encore dans les hommes que dans les femmes, en qui la partie surabondante du sang s'évacue tous les mois par la matrice. Elles sont fréquentes & considérables dans les personnes d'une constitution spongieuse, & dont les vaisseaux sont petits & nombreux. Quant aux personnes maigres dont les vaisseaux sont fort grands, s'il est vrai qu'elles aient des saignemens de nez, il ne l'est pas moins que quand elles en ont, ils sont très-abondans.

Une observation qu'on a faite, c'est que ceux qui rendent dans leur enfance une quantité de matiere muqueuse & séreuse par les oreilles, les yeux & les *narines*, sont à l'âge de puberté fort sujets aux hémorrhagies par le nez. Nous savons encore par expérience que ces hémorrhagies sont héréditaires, & passent quelquefois des parens aux enfans. Il n'est pas moins constant qu'il n'y a point d'hémorrhagie dont le retour soit plus ordinaire que celle des *narines*; elle prend plusieurs fois en un jour, & même dans l'intervalle de quelques heures.

On peut assurer en général que toute hémorrhagie fréquente & habituelle indique une certaine foiblesse de nature, ou plutôt une conformation dans les parties du corps qui favorise la lenteur, & l'irrégularité de la circulation du sang. Elles sont toutefois très-favorables aux personnes d'une habitude de corps spongieuse & menacées de stagnation & d'autres maladies. Les Praticiens font mention fréquemment de vertiges, d'affoiblissemens de la vue, de violens maux de tête, de phrénésies, de convulsions & d'épilepsies terminées par des saignemens de nez. D'un autre côté on lit en cent endroits d'Hippocrate, mais surtout dans ses *Prædic.* & *Prænot. de Cos*, que les vertiges, les apoplexies, les épilepsies, les convulsions, les tintemens d'oreille, l'affoiblissement de l'ouie & la goute sereine sont quelquefois des suites de la suppression inconsidérée des hémorrhagies par le nez.

Les hémorrhagies par le nez qui surviennent dans l'espece de fievres appellées sinoques, soit un jour semi-critique, c'est-à-dire, entre le troisieme & le quatrieme jour, soit un jour critique, comme le septieme jour, sont ordinairement critiques & salutaires, & terminent ces fievres qui proviennent de pléthore.

Hippocrate avoit observé, & l'expérience a confirmé, que ceux qui dans leur enfance ont été snjets à de fréqnentes hémorrhagies par le nez, sont assez ordinairement attaqués dans leur jeunesse, de maladies violentes de poitrine, comme de crachement de sang, de pleurésie, de péripneumonie & de phthisie, & dans un âge plus avancé d'écoulement hémorroïdal, de rhnmatisme, d'affections gouteuses, ischiadiques & néphrétiques, & de coliqnes.

Les hémorrhagies par le nez violentes & énormes, se terminent ordinairement par la mort, lorsqu'elles proviennent de spasmes excessifs dans les parties intérieures, & lorsqu'elles sont suivies de refroidissement des extrémités & de défaillances. J'ai eu occasion de remarquer dans une femme emportée par un pareil saignement, que les carotides étoient distendues contre nature, & étoient une fois plus larges que dans leur

état

état naturel, & qu'il y avoit en même tems grande constriction à la portion inférieure du colon.

Les hémorrhagies qui accompagnent les fievres exanthémateuses ou malignes, diminuent considérablement les forces, empêchent le sang de se porter à la surface du corps, rallentissent l'expulsion de la matiere peccante, & sont par conséquent très-dangereuses, surtout lorsque le malade est fort foible par lui-même. Les éruptions de sang sont mortelles dans les maladies chroniques où il y a destruction de visceres: c'est pourquoi l'on doit regarder les saignemens de nez comme fatals pour les personnes hydropiques & cachectiques.

CURATION.

Le secours du Medecin n'est nécessaire que dans les hémorrhagies violentes, périlleuses, & qui diminuent trop les forces. Sa premiere attention doit être de découvrir les causes de l'hémorrhagie; & sa principale indication, de l'arrêter par des moyens convenables.

Lorsque la surabondance du sang & des humeurs jointe à leur dilatation & à leur expansion, les empêche de circuler librement & uniformément dans les petits vaisseaux, & produit une grande hémorrhagie; ce qui arrive principalement aux jeunes gens dans le printems, après un violent exercice, ou un usage excessif de substances spiritueuses & capables de mettre le sang dans une agitation contre nature: on aura recours à la saignée & à tout ce qui pourra diminuer l'impétuosité du sang à la tête. Je ne connois rien de plus efficace en pareil cas, tant pour réprimer l'orgasme des humeurs, que pour relâcher la constriction spasmodique des parties que les préparations de nitre. Paracelse & Hildanus ont ordonné le nitre purifié avec beaucoup de succès dans toute hémorrhagie. Riviere le recommande en pareil cas dans sa pratique & dans ses observations. Les acides doux & tirés des végétaux, comme le suc de limons & d'épine-vinette, l'eau & le suc d'oseille sauvage, ou les acides forts & tirés du regne animal, comme le phlegme ou l'esprit de vitriol délayé, les teintures de roses, des fleurs de marguerite préparées avec l'eau d'oseille sauvage & l'esprit de vitriol, & prises dans de l'eau de fontaine, produiront le même effet que le nitre, quoiqu'avec un peu moins d'efficacité. On peut dire en général que tous ces remedes sont très-propres à réprimer la force élastique & intestine du sang.

Mais comme dans toutes ces hémorrhagies dangereuses il y a ordinairement une certaine constriction spasmodique des parties nerveuses qui est bien-tôt suivie d'irrégularité dans le mouvement des fluides; outre les préparations de nitre que nous avons recommandées ci-dessus, on ne négligera point les anodyns doux, comme les préparations de pavot, l'eau, l'extrait ou le sirop de pavot sauvage, le sirop de pavot blanc, les émulsions faites avec les quatre semences froides, les semences de pavot blanc, & les eaux de fleurs d'acacia, de sureau, de tilleul, de Reine des prés, de camomile commune & de primevere. Mais si l'impétuosité des fluides persiste opiniâtrément dans toute sa violence, il faudra recourir à des remedes plus efficaces, & ordonner quelques grains de pilules de cynoglosse. Comme le camphre répand des exhalaisons sulphureuses, il agira en qualité de sédatif, surtout si on le mêle avec le nitre ou l'antimoine diaphorétique, & si on le donne à petite dose. Cette poudre sera d'une efficacité singuliere, si quelque matiere exanthémateuse étoit la cause de l'hémorrhagie, comme il arrive fréquemment. De tous les remedes propres à arrêter les effusions de sang, soit par le nez, soit par d'autres parties, il n'y en a guere de plus efficace que ma liqueur minérale anodyne, soûlée de soufre anodyn de vitriol, seule ou mêlée avec la poudre de nitre & prise dans de l'eau de fontaine; elle réprimera sur le champ l'orgasme violent du sang.

Lorsque l'accident est violent, il faut faire diversion & empêcher le sang de se porter avec impétuosité vers les parties supérieures; pour cet effet on saignera aux parties inférieures; on prescrira des bains tempérés pour les piés, & l'on fera mettre les mains dans de l'eau chaude. Toutes ces précautions tendront à relâcher les fibres, à abaisser le ton des parties vasculaires, & conséquement à prévenir l'impétuosité du sang vers les parties supérieures.

Comme la matiere acre & bilieuse qui cause quelquefois des spasmes & des flatulences dans les hypocondriaques, peut être aussi le principe immédiat des hémorrhagies; on travaillera à l'expulser, & pour cet effet on usera des remedes qui purgent doucement les intestins. Comme l'application de ces remedes se fait intérieurement, ce n'est point assez qu'ils soient doux, il faut encore qu'ils soient corroboratifs; c'est pourquoi on donnera la préférence aux préparations de rhubarbe, à la poudre de rhubarbe en substance mêlée avec quelques grains de nitre & de sel polychreste, ou les raisins imprégnés de rhubarbe. On remplira la même indication avec des clysteres émolliens, carminatifs, tempérés & huileux, ces clysteres calmeront les spasmes & chasseront les flatulences des intestins.

On prévient l'affluence du sang à la tête, & l'on fortifie les parties affoiblies, en appliquant des rafraîchissans mêlés avec des discussifs, sur la partie antérieure de la tête, aux narines & sur le cou. Le plus efficace d'entre ces remedes est un épitheme que l'on fait avec le vinaigre de roses, le vinaigre de rue, le nitre, le camphre & l'huile de bois de rose; on peut aussi en faire respirer par le nez.

Ceux qui sont sujets à des hémorrhagies fréquentes & violentes par le nez, en préviendront le retour, en garantissant avec soin toutes les parties de leur corps, mais surtout la tête & les piés des injures du froid; car par ce moyen la perspiration se fera librement: or l'embarras de la transpiration donnant lieu à la formation d'une grande quantité de sang & d'humeurs impures, doit contribuer considérablement au retour des hémorrhagies. Il est encore à propos d'observer la frugalité, & de faciliter l'excrétion de ce sang & de ces humeurs impures par l'exercice, avec des infusions de véronique & de sommités de mille-feuille.

Ceux qui dans leur enfance ont été sujets à des hémorrhagies fréquentes, si cette indisposition vient à cesser sans avoir recours à la saignée, n'en préviendront le retour qu'en s'abstenant soigneusement de tout exercice violent, de crier ou de parler haut. J'ai remarqué que les hémorrhagies étoient suivies dans quelques personnes d'affections de tête, comme un tintement continuel d'oreille, la migraine & la paralysie.

Après les violentes hémorrhagies, il faut bien se garder d'exposer son corps ou sa tête au froid, ou son esprit à des frayeurs. J'ai vu plusieurs fois ceux qui ont négligé ces précautions, attaqués d'engourdissemens violens, d'assoupissement, de stupeur, d'oppression, de douleurs de tête, accompagnés de mal d'yeux, d'affoiblissement de la vue, de vertige, d'une foiblesse insupportable de tout le corps & menacés d'apoplexie. Plus le corps est épuisé de sang, plus l'on doit prendre de soin, pour que ce fluide ne soit point porté des parties extérieures vers les parties intérieures.

C'est pourquoi l'on proscrira dans tout le cours d'une hémorrhagie violente, toutes les substances froides & astringentes qu'on pourroit faire respirer par les *narines*, ou appliquer extérieurement en forme d'épitheme; car les *narines* se trouvant obstruées par l'usage inconsidéré de ces remedes, l'impétuosité du sang sera déterminée, soit vers la trachée-artere & les poumons, & menacera de suffocation, soit vers les parties intérieures du cerveau, & il y aura danger d'apoplexie. Il est de la prudence de n'en venir à ces applications extérieures, qu'après le bain des piés, l'usage des clysteres relâchans, & même la saignée du pié s'il est nécessaire.

Les hémorrhagies qui proviennent de la surabondance

du sang, de l'omission d'une saignée habituelle, de la suppression des regles, des vuidanges ou de l'écoulement hémorrhoïdal sont plus salutaires que dangereuses : c'est pourquoi il n'est pas toujours à propos de les arrêter de force. Si toutefois elles étoient excessives, ontre les remedes capables de faire dérivation, dont nous avons parlé ci-dessus, on pourroit ordonner le corail avec les préparations d'hyacinthe & de nitre, dans une quantité convenable de jus de citron. Si les hémorrhagies sont périodiques, il ne faut pas non plus se hâter de les arrêter, soit par des remedes ordonnés pour l'intérieur, soit par des applications faites à l'extérieur. L'expérience a démontré que la léthargie & l'apoplexie étoient des suites fréquentes de la précipitation en pareil cas, surtout lorsque les malades sont âgés.

J'ai vu des saignemens de nez guéris, pour avoir pris deux ou trois pintes d'eau de fontaine par jour. Alors on avoit eu soin de tenir chaudement la surface du corps, surtout si les malades étoient colériques & bilieux. J'ai remarqué que dans les cas où ce remede réussissoit, il y avoit eu un orgasme violent des parties sulphureuses du sang, & qu'il survenoit ordinairement une sueur modérée, qui soulageoit considérablement. Il est donc à propos que ceux qui sont sujets à des hémorrhagies excessives & fréquentes, usent en boisson journaliere d'eau de fontaine pure.

Dans les hémorrhagies symptomatiques & accompagnées d'exanthemes, de rougeole, de petite vérole, de fievre pourpreuse, scorbutique & pétéchiale, il ne faut ordonner d'autres remedes que ceux qui tendent à modérer la grande chaleur & faciliter la perspiration.

Pour cet effet,

Prenez *de l'eau de fleurs de camomile, quatre onces;*
du vinaigre distilé, une once;
d'yeux d'écrevisse, & } *de chaque, une dragme;*
de diascordium, }
de nitre, un scrupule;
de sirop de pavot sauvage, une quantité suffisante.

Faites un mélange dont vous ferez prendre au malade deux cuillerées de deux heures en deux heures. Cependant vous le tiendrez modérément chaud dans son lit, & lui ferez prendre une poudre composée d'antimoine diaphorétique, de nitre purifié & de camphre, si la maladie est de l'espece maligne.

Ceux qui ont été sujets pendant leur enfance & pendant leur jeunesse à de fréquentes hémorrhagies, le sont dans la suite aux maux de tête, d'yeux & d'oreilles, au gonflement des glandes parotides, à l'épilepsie, à la phrénésie, soit idiopathique, soit symptomatique, si ces hémorrhagies se sont arrêtées d'elles-mêmes. Dans ces cas si l'on remarque que la tête & ses vaisseaux soient gonflées de sang, on en provoquera l'effusion par les *narines*, en se servant de quelque moyen extérieur; le plus ordinaire c'est de passer dans le nez une plume, une paille ou un scarificateur. La même pratique sera très-salutaire, toutes les fois que dans les fievres synoques & sanguines, il sera à propos de procurer au sang une issue, pour appaiser les symptomes terribles produits par l'impétuosité avec laquelle il se porte vers la tête.

Les hémorrhagies impétueuses, causées par quelque agitation d'esprit violente, demandent un traitement particulier. Si elles proviennent de la colere, on ordonnera avec succès les poudres nitreuses anti-spasmodiques dans de l'eau pure & froide: mais si c'est d'un chagrin profond, les diaphorétiques mêlés avec les anti-spasmodiques, ou ma liqueur minérale anodyne, avec une quatrieme partie d'esprit de Bussius, suffira, pourvu que l'on fasse observer en même tems un régime modérément diaphorétique.

On ordonnera dans les hémorrhagies qui surviendront aux personnes cachectiques, des préparations de rhubarbe, variées & réitérées, tantôt seules, tantôt avec des sels digestifs. L'expérience a démontré qu'elles étoient préférables à tout autre remede. Mais si les visceres sont infectés de scorbut, c'est avec le petit-lait dont on coupera de tems en tems l'usage avec des préparations de rhubarbe, qu'il conviendra mieux de tenter la cure, tant de la maladie principale que des hémorrhagies. FREDERIC HOFFMAN.

Du polype au nez.

Les parties intérieures du nez sont sujettes, ainsi que les autres parties du corps à des excroissances charnues, qu'on appelle *polype*, quoiqu'elles aient rarement plus d'un pié ou plus d'une racine. Il y en a qui veulent que le polype soit un *sarcome*, d'autres l'appellent *hypersarcome*. Ces caroncules varient tant par rapport à la grosseur, que par rapport à la substance : tantôt elles sont molles & capables d'allongement quand on les tire; tantôt elles sont dures, & pour ainsi dire roides : mais très-rarement à la vérité; les unes sont blanches, les autres d'un rouge pâle; toutes sont pour l'ordinaire petites en commençant, mais elles augmentent à la longue, les unes lentement, les autres promptement, & j'en ai vu qui pendoient hors du nez au bout de trois ou quatre jours. Elles ne sont pas ordinairement douloureuses : il y en a toutesfois qui le sont, qui ont de la dureté, qui deviennent livides, & qui tendent au cancer. Les unes sont renfermées dans le nez, d'autres pendent jusques sur les levres; il y en a qui s'étendent, remplissent & dilatent prodigieusement les *narines* : il y en a qui sont plates, quelquefois leur surface est unie, d'autre fois elles croissent en grappe. Il y en a qui tendent de l'ouverture du nez vers le fond, qui contraignent l'haleine de passer dn nez par la gorge, & qu'on apperçoit sensiblement derriere la luette. Celles-ci gênent considérablement la parole & la déglutition, ainsi que la respiration; elles suffoquent presque le malade. Quelques-unes s'étendent hors des *narines*, & en dedans vers la gorge : cependant il arrive rarement que les deux *narines* soient obstruées à la fois. Le polype n'a communément qu'une racine & même foible, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus; il arrive cependant quelquefois que cette racine est forte, qu'elle est parsemée de veines considérables: comme on feroit tenté de croire qu'il en a plusieurs, à en juger par les apparences, je crois que c'est de-là que les Anciens ont tiré le nom de polype. Cette excroissance a quelquefois la base à la partie inférieure ou moyenne du nez, quelquefois à la partie postérieure & supérieure; & même dans les sinus du crane & l'os ethmoïde. Cependant on peut dire en général qu'elle est formée dans la membrane pituitaire; qu'elle en part, & qu'elle a son principe dans l'obstruction d'une ou de plusieurs glandes de cette membrane, qui venant à s'augmenter successivement en volume, par l'influx de l'humeur peccante, remplissent le nez ou en sortent. Il paroît donc que le polype n'est autre chose qu'une expansion & élongation contre nature de ces glandes, & de la membrane pituitaire. Or le sarcome du nez est d'une nature tout-à-fait différente : le polype est ordinairement mou, & pend comme une figue, avec une racine foible ou épaisse qui lui sert comme de tige; au lieu que le sarcome est tantôt mou, tantôt dur & fixé sur une base large, ferme & immobile.

Cet exposé de la nature & de la disposition du polype, ne laisse aucune obscurité sur son diagnostic & sur ses causes. Premierement, le polype blanc, rougeâtre, mou, non douloureux est d'une nature bénigne & traitable. Au contraire celui qui est douloureux, dur, livide, noir, qui rend du pus, ou des humeurs acres & fétides, est malin, dangereux, & tend au cancer.

Les causes du polype sont quelquefois internes & cachées, d'autres fois elles sont externes. J'entends par

causes internes & cachées du polype, l'épaississement d'un sang corrompu & glutineux dans les petits vaisseaux & dans les petites glandes de la membrane pituitaire, dont le tissu mou & spongieux peut être aisément distendu par une congestion d'humeur peccante. J'entends par cause externe, les chutes ou coups violens, l'introduction trop fréquente des doigts dans le nez, l'irritation de la membrane pituitaire, & les poudres sternutatoires trop fortes. Quant aux causes internes évidentes : ce sont les catarrhes fréquens, les fluxions, les ulceres negligés, & les hémorrhagies considérables. Le sarcome provient des mêmes causes, & l'un & l'autre sont quelquefois accompagnés du *spina ventosa*, & de la carie des os du nez. J'en ai vu plusieurs exemples.

La cure du polype sera facile & peu dangereuse, s'il est d'une nature bénigne, s'il n'est point placé profondément dans le nez, si sa racine est foible, s'il pend lâchement, s'il est capable d'allongement, & enfin si le malade est d'un bon tempérament. Au contraire, sa guérison sera difficile & dangereuse, s'il est inaccessible, si sa racine est épaisse & incapable d'allongement ; & enfin si le malade est en même-tems attaqué de scorbut, ou de vérole. La difficulté de supprimer l'hémorrhagie qui accompagne son extirpation, lorsqu'il est situé profondément dans le nez, & que sa base est large, augmente aussi la difficulté de la cure. S'il tend au cancer, c'est-à-dire, s'il est dur, livide & douloureux, ce qui est très-commun ; il vaut mieux pallier le mal par des lénitifs que de l'irriter par des remedes ; car il en est alors du polype ainsi que des autres cancers, il est dangereux d'y toucher. Pareillement lorsqu'il est inaccessible, ou qu'il provient du *spina ventosa*, ainsi que j'en ai vu un considérable ; il n'est presque pas possible de l'empêcher de repousser après l'extirpation, à moins qu'on n'ait commencé par traiter le *spina ventosa* ; s'il descend dans la gorge, & s'il gêne la parole, la déglutition, & même la respiration, la cure en est extremement difficile, ainsi que Celse l'a observé. Enfin, il en est de même lorsqu'il remplit les deux *narines* ; parce qu'il provient alors de quelques maladies plus dangereuses. Ces observations sont pareillement appliquables au *sarcoma*, surtout si les os du nez sont attaqués de *spina ventosa*.

Il n'y a d'autre moyen raisonnable de tenter la cure du polype, que de l'emporter entierement : on en viendra à bout, soit avec des caustiques, soit avec des instrumens convenables, tout d'un coup, ou à différentes reprises. On pourra se servir des caustiques, lorsque l'excroissance est molle & petite : il n'importe qu'elle soit large ou étroite, pourvu qu'on ait l'attention d'empêcher les remedes de corroder les parties saines du nez. Entre les corrosifs, les plus doux qu'on peut employer en pareil cas sont la poudre de sabine, l'alun brûlé, le précipité rouge, le vitriol blanc, la racine d'hermodacte seule ou avec du miel, ou quelque onguent digestif mis sur le polype avec une tente ou sans tente, si le polype est situé profondément dans le nez. On vient quelquefois à bout de déraciner les petits polypes de cette maniere.

Poterius dit que la poudre d'héliotrope, ou de l'herbe au scorpion, introduite dans le nez avec du coton, deux fois par jour, emportera le polype très-promptement & sans causer beaucoup de douleur : mais il ne nous dit point qu'elle est l'espece d'héliotrope ou d'herbe au scorpion, qui a cette propriété. Ruland recommande l'eau mercurielle, avec laquelle il nous assure avoir guéri un polype en l'étuvant soir & matin. Ajoutez à ces remedes l'ongnent Egyptiac, l'onguent roux de Wurtzen, l'huile de tartre par défaillance, l'essence de sabine, & surtout l'essence préparée avec du mercure sublimé & de l'esprit de vin avec laquelle Wedelius nous dit avoir guéri un polype. Nous lisons dans les *Opérations Chirurgicales* de Nuck. *cap. de Polypo*, que l'eau de chaux sera très-bienfaisante dans cette maladie, surtout si on y mêle un grain ou deux de mercure sublimé, & qu'on en fasse ainsi une eau phagédénique. On parviendra au même but avec le mercure précipité, sur lequel on aura mis en déflagration un peu d'esprit de vin, avec l'eau soulée de sel ammoniac, & même si l'on en croit Musitanus, avec l'esprit acide de sel ammoniac : si ces remedes sont sans effet, il faudra recourir à de plus forts, & employer la pierre infernale, le mercure sublimé, l'arcanum corallinum, & d'autres semblables qu'on aura soin de mêler avec du miel & du basilicum, & d'appliquer de maniere que les parties saines n'en soient point offensées. Si le polype est caché profondément dans le nez, on y portera le remede à l'aide d'une plume, ou de quelqu'autre tube convenable. Si le mal est bénin, on employera avec succès l'esprit ou l'huile de vitriol, l'eau forte, le beure d'antimoine qu'on appliquera avec une plume ou un plumasseau. Il faut emporter avec des ciseaux, ou une paire de pince à chaque pansement, ce que le remede aura corrodé.

Voici la pratique de Thibault.

Il mettoit deux emplâtres entre le polype & les parties saines, pour garantir celles-ci ; il appliquoit ensuite sur le polype du beure d'antimoine, avec une tente ou un plumasseau : il lavoit ensuite le polype avec de l'eau chaude pour empêcher le beure d'antimoine de pénétrer trop profondément. Garengeot nous assure qu'en s'y prenant ainsi on vient à bout d'un polype en un moment : mais c'est sans nous avertir, si l'on applique le caustique plus d'une fois : ce que je pense devoir être ; car je ne crois pas qu'une seule application puisse produire l'effet qu'on en attend.

En général les instrumens sont préférables aux caustiques : & l'opération peut se faire de différente maniere. Il y a quelqes précautions à prendre avant que de travailler ; on exposera le malade au jour, on lui fera pancher la tête en arriere, & un Aide la fixera dans cette situation avec ses mains. Cela fait le Chirurgien choisira entre les méthodes suivantes, celle qui conviendra le mieux dans les circonstances où il se trouve.

Voici d'abord la méthode que Celse décrit.

« Il faut, dit-il, séparer le polype de l'os avec un instrument tranchant de la forme d'un *spatha*, prenant bien garde de blesser le cartilage qui est en dessous ; car on auroit beaucoup de peine à le guérir. Lorsque la séparation sera faite, on tentera l'extraction avec un crochet d'acier. Ensuite pour suprimer l'hémorrhagie, on remplira les cavités du nez d'un plumasseau, ou de quelque linge roulé & humecté d'une liqueur convenable. Lorsqu'on aura arrêté l'hémorrhagie, on nettoyera l'ulcere avec du linge. L'ulcere nettoyé, on fera cicatriser avec des injections convenables, qu'on continuera jusques à ce que la cure soit parfaite. »

La méthode proposée par Paul Eginete est peu différente de celle-ci.

Il ordonne au Chirurgien de placer le malade au jour, de dilater la *narine* avec sa main gauche, & de sa droite, de séparer le polype circulairement avec une spatule tranchante, faite pour cette opération en feuille de myrte ; appliquant la pointe de l'instrument à la partie adhérente au nez, le retournant ensuite, & se servant de son manche pour l'extraction, il fait cicatriser avec des cheneaux ou tuyaux de plomb. On s'assure que le polype est entierement enlevé d'abord à la vue, ensuite au son de la voix du malade, & à la suite de la liberté de sa respiration par le nez. Albucasis conseille d'extirper le polype avec une pince ou un crochet d'acier ; d'en emporter le plus qu'on peut par des

incisions, & de réitérer cette opération jusques à ce qu'on ait déraciné le tout : si l'on ne peut emporter l'excroissance entierement de la maniere précédente, Paul Eginete & Albucasis veulent que l'on attache ses restes avec un morceau de linge assez fort, tortillé comme une corde, bien noué à la distance du doigt ou moins ; de faire passer cette ligature du nez, par le palais, dans la bouche, & de la tirer ensuite avec des pinces. Comme l'une de ses extrémités sortira par le nez & l'autre par la bouche : on pourra la faire avancer & téculer, ébranler par ce moyen les restes du polype, & enfin les emporter ; il faut que cette espece de corde soit trempée dans de l'onguent Egyptiac. Fabricius ab Aquapendente, rejette ces méthodes, & leur substitue la suivante.

Il se sert de pinces tranchantes, il les introduit doucement dans le nez jusqu'à la racine du polype, qu'il saisit avec, & qu'il extrait en entier ou en plus grande partie qu'il peut. Cet Auteur a raison de préférer sa méthode aux autres ; car il fait en plusieurs fois ce qu'il n'a pu faire en une, & réitere l'extirpation, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. S'il se fait par la blessure une effusion de sang considérable, ce qui n'est pas fort ordinaire, il ordonne de l'arrêter avec du vin rouge seul, ou mêlé avec de l'alun. Sennert & Glandorp ont suivi cette pratique, & je sai qu'elle a réussi plusieurs fois.

Il y a beaucoup d'autres manieres de traiter cette excroissance. Marcus Aurelius-Severinus avoit éprouvé que l'on venoit à bout d'un polype récent par des piqures ou scarifications réitérées, faites avec un bistouri ou une lancette. Quelques-uns recommandent le cautere actuel : d'autres le rejettent comme trop cruel, & trop sujet à offenser les parties saines. Quelques-uns préferent le bistouri courbe de Glandorp, dont on trouve la figure dans André de la Croix : ils regardent cet instrument comme très-propre pour séparer l'excroissance dont ils veulent qu'on fasse ensuite l'extraction avec un crochet, ou avec une ligature qu'on aura pratiquée avant l'incision. Mesué enleve avec les ciseaux le polype pendant hors du nez par une racine foible : mais lorsqu'il descend dans la gorge, il le tire en bas avec une paire de pince, & le coupe proche sa racine avec des ciseaux rouges de chaleur. D'autres regardent la séparation du polype par une ligature comme la plus sûre ; parce qu'elle n'est suivie d'aucune hémorrhagie considérable. C'est ce qui avoit déterminé Glandorp à passer un fil fort & ciré autour de la racine, d'y faire un nœud, & de couper la caroncule proche la ligature. Mais il me paroît beaucoup plus commode de commencer à tirer le polype hors du nez avec les pinces qu'on voit *Pl. VII. du second Vol. fig. 9.* & 10. procédant doucement de peur d'arracher une partie du polype, avant que la ligature soit appliquée. On laissera le fil sur le reste jusqu'à ce qu'il se sépare de lui-même. On évitera de cette maniere l'hémorrhagie qui suit l'extirpation, & qui est quelquefois assez considérable pour faire périr le malade. On peut même laisser le polype entier après en avoir fait la ligature jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même avec le fil. J'ai quelquefois suivi cette pratique. Si une premiere ligature ne suffit pas, on en fera une autre le second ou le troisieme jour. J'ai guéri d'un polype, une femme de distinction en quatre jours, sans douleur & sans effusion de sang, en m'y prenant ainsi :

Cette Dame avoit environ soixante-dix ans, du reste se portant bien : elle avoit été sujette jusqu'alors à des hémorrhagies par le nez, qu'elle avoit arrêtées avec de l'eau froide ; lorsqu'elle s'apperçut d'une caroncule charnue qui croissoit dans sa *narine* gauche, la remplissoit, distendoit son nez, lui donnoit une figure difforme, & lui permettoit à peine de respirer. Après avoir consulté plusieurs Chirurgiens & Medecins qui lui appliquerent envain des caustiques, car ce qu'ils consumoient en un jour, renaissoit le lendemain ; elle me fit appeller : je l'examinai, & je lui trouvai un polype d'une couleur tant soit peu rouge, de la grosseur & de la figure environ d'une prune de Damas, dont une partie sortoit hors du nez, & l'autre qui étoit cachée au-dedans, distendoit prodigieusement les *narines*. L'extraction m'en parut impossible, à cause que sa racine étoit étroite & roide : mais l'ayant examiné plus attentivement à l'aide d'une sonde, je m'apperçus qu'il partoit de la partie moyenne & latérale du nez. Comme cette Dame & ses amis n'inclinoient point pour l'extirpation, & qu'on lui avoit appliqué les caustiques sans succès, je cherchai s'il n'y auroit pas moyen d'appliquer une ligature : mais cela n'étoit pas sans difficulté ; car le polype étoit situé profondément dans le nez, & remplissoit sa cavité ; ensorte que je ne savois pas trop comment passer un fil autour de sa base. Cependant, tandis que je préparois la malade, j'inventai l'instrument qu'on voit représenté *Planche VII. du second Volume, fig. 12.* & je m'en servis avec succès. Je passai un fil de soie fort & double par l'ouverture *B*, à l'extrémité recourbée ; je plaçai la malade au jour ; j'élevai & je distendis l'aîle du nez avec ma main gauche ; prenant ensuite le manche *A* de la droite, je passai doucement en haut l'extrémité de l'instrument entre l'aîle & le polype, jusques à ce que je m'apperçus que j'étois parvenu au-dessus de la racine, que je jugeai à l'élévation du côté extérieur du nez, devoir être située vers le milieu de la *narine*. Tournant ensuite le manche en-haut, je fis paroître hors du nez l'extrémité de l'instrument qui étoit obtuse, afin qu'elle ne blessât point. Par ce moyen je saisis le fil, & en tirai l'extrémité hors du nez, puis je baissai doucement le manche de l'instrument, je le tirai entierement hors du nez, laissant autour de la racine du polype le fil qui glissoit par l'ouverture *B*, & je fis un double nœud. Je recommençai la même opération le jour suivant & le troisieme jour, observant de serrer le polype un peu plus fort. Bien-tôt il devint dur & noir. Le quatrieme jour, je l'agitai un peu avec les fils qui l'attachoient, pour voir s'il commençoit à se séparer : mais quelle fut ma surprise & celle des spectateurs, lorsque nous le vîmes tomber sans douleur & sans hémorrhagie ! Le nez reprit ensuite sa forme naturelle, & la malade recouvra la liberté de respirer par les *narines*.

Si le polype étoit situé très-profondément dans le nez, & qu'il eût sa racine dans les sinus du crane, la méthode précédente ne pouvant servir à son extirpation totale, n'auroit point lieu. C'est pourquoi le Chirurgien doit employer alors, selon Pigræus, une pince courbe appellée bec de corbin, telle que celle de Palfin, qu'on voit *Planche VII. du second Vol. fig. 9.* ou plutôt telle que celle de la *fig. 10.* dont l'extrémité est ouverte en *AA*, saisir fortement le polype avec cette pince, l'étendre, l'agiter doucement jusques à ce que sa racine venant à se détacher, l'extraction en soit faite. Si le polype descend dans la gorge par-derriere la luette, & ne peut être atteint avec la pince, ou enlevé avec les ciseaux, il faut le prendre, l'agiter & l'extraire doucement avec la pince courbe que l'on voit *Planche VII. du second Volume, fig. 11.* ou avec la tenette de la *Planche IX. fig. 6.* observant soigneusement en même-tems de ne point saisir, déchirer ou blesser la luette, quoique pour la commodité de l'extraction d'un polype large & dangereux, M. Petit veuille que l'on divise le voile du palais : lorsque le polype s'étend dans le nez & dans la gorge en même-tems, on commence par se défaire de sa partie antérieure.

Si l'hémorrhagie n'est pas considérable, on la laissera continuer jusques à ce qu'elle s'arrête d'elle-même, ou on l'arrête en faisant tirer par le nez du vin rouge seul, ou imprégné d'alun : mais s'il arrive qu'elle soit abondante, on se servira d'esprit de vin bien rectifié, de vinaigre, de suc acide de grenade, de quelque li-

queur ſtyptique, des eaux ou des poudres dont on ſe ſert pour ſupprimer le ſaignement des plaies, & l'on tamponnera le nez avec du linge. Si ces précautions ſont inutiles, on trempera le linge dans quelques-uns des médicamens que nous venons d'indiquer; & on le fixera dans le nez avec un fil, de maniere toutefois qu'on puiſſe l'en retirer lorſqu'il ſera néceſſaire.

Le Dran propoſe une maniere particuliere d'arrêter le ſang dans ce cas. Il introduit une pince courbe très-nnie & percée par le bec, du nez dans la gorge, avec le premier doigt de ſa main gauche : il attache à ſon extrémité pluſieurs fils, de maniere qu'on peut les ſéparer aiſément : il fait avancer ces fils dans la bouche, & paſſer derriere la luette, juſques à ce qu'il puiſſe atteindre avec ſa pince le nœud fait à leur extrémité : il prend ce nœud avec ſa pince; & la retirant à lui, il arrive qu'une des extrémités des fils ſort par le nez, & l'autre par la bouche. Il faut que ce ſéton ſoit d'une certaine longueur, & qu'on puiſſe y attacher deux tampons épais de linge, l'un ſec, & l'autre trempé dans une liqueur ſtyptique, environ à la diſtance de deux travers de main de l'extrémité du fil. Il tire enſuite le ſéton par le nez; enſorte que le premier bourdonnet entraîne le ſang logé dans la partie poſtérieure, par la partie antérieure du nez; tandis que l'autre, qui eſt environ à un pouce du premier, ferme ſa partie poſtérieure, & empêche le ſang de couler dans la gorge, & d'incommoder le malade, ſurtout quand il vient à touſſer. Il remplit enſuite la partie antérieure du nez de linge trempé dans quelque liqueur ſtyptique, qui atteignant la partie d'où le ſang flue, reſſerre les veines, & arrête l'hémorrhagie.

Albucaſis & d'autres Anciens faiſoient aller & venir dans le nez une corde pleine de nœuds, moins pour arrêter l'effuſion de ſang, que pour arracher les reſtes du polype. Ils enduiſoient quelquefois cette corde d'onguent Egyptiac. Quoique cette méthode ait été rejettée par pluſieurs, comme cruelle & inutile, cependant le Dran l'a renouvellée dans le cas où la racine du polype adhérente à la partie la plus profonde du nez au-deſſus du palais, & à la partie poſtérieure la plus voiſine du vomer, ne peut être extirpée par aucune autre méthode. Il paſſe ſon ſéton ſans nœuds, du nez dans la bouche, comme dans l'opération précédente : il le trempe dans quelque remede ſuppuratif : il continue ce traitement pendant vingt jours, juſques à ce que la ſuppuration ait entierement conſumé la racine, & rendu au malade la liberté de reſpirer. Il emploie enſuite les deſſiccatifs, & complete la cure dans l'eſpace d'un mois.

Garengeot & d'autres veulent dans le cas d'un polype, dont on ne peut trouver la racine, qu'on ouvre les *narines* avec un biſtouri, ſelon la pratique d'Hippocrate & de Chauliac qui ſe ſervoit enſuite du cautere. Celſe recommande auſſi cette opération dans l'ozene. Quant à moi, voici les raiſons que j'ai de la diſſuader; elle eſt cruelle, toujours ſuivie d'une cicatrice difforme, & quelquefois inutile; car il arrive que le polype renaît, ainſi que je l'ai vû moi-même, & que Hutter l'aſſure. Cependant ſi l'inciſion eſt néceſſaire, je crois qu'il faut la faire dans le ſillon du nez, proche la joue, afin que la cicatrice ſoit moins difforme.

Pour guérir la bleſſure, & prévenir le retour du polype : on fera reſpirer par le nez pluſieurs fois par jour, de l'eſprit de vin mêlé avec du miel roſat, ou de l'eau de chaux qu'on pourroit auſſi injecter avec une ſeringue; ou l'on remplira la *narine* de charpie trempée dans la même liqueur, & l'on continuera ce traitement pendant pluſieurs jours. Si l'on apperçoit quelque reſte du polype, on l'emportera avec des pinces, ou on le fera tomber avec un peu d'onguent Egyptiac mêlé avec l'injection précédente, ou on le conſumera en le touchant prudemment avec la pierre infernale. Si l'on emplit exactement de charpie le nez à chaque panſement, pendant quelques jours, ou quelques ſemaines, il n'y aura pas d'apparence que le polype renaiſſe. Le malade ne doit pas négliger pendant tout le tems de la cure, de ſuivre un régime convenable, de prendre intérieurement les remedes propres à corriger le ſang, comme les purgatifs, les pilulles mercurieles, les décoctions des bois, & autres ſemblables, & ſe faire ſaigner, s'il eſt pléthorique.

Si le polype tend au cancer, il ne faut l'rriter ni par les cauſtiques, ni avec les inſtrumens; mais recourir aux calmans & au régime dont nous avons fait mention à l'Article *Cancer*. Enfin on traitera le *ſarcoma* du nez avec les remedes cathérétiques dont nous avons parlé ci-deſſus, y joignant ceux qui conviennent pour l'intérieur: s'ils ſont ſans effet, on regardera le mal comme incurable, ſurtout s'il provient d'un *ſpina ventoſa* opiniâtre. Si vous voulez des Obſervations ſur le polype, voyez le Traité que Glandorp en a fait, & les Obſervations ſix & ſept de le Dran; elles ſont très-importantes.

De l'ozene ou puanteur du nez.

Il arrive quelquefois que le nez eſt exulcéré, & qu'il en ſort une odeur fétide avec des morceaux d'os corrompus. C'eſt cet ulcere ſordide & malin qu'on appelle *ozene*. Il eſt aiſé de le diſtinguer de ces exulcérations ſans féteur qui proviennent des catharres, ou des injures de l'air, & qu'on diſſipe bientôt avec de la céruſe, ou quelqu'autre remede ſemblable. L'ozene eſt dangereux, ſordide, & accompagné de carie dans les os: Il ronge d'abord la membrane intérieure du nez, paſſe inſenſiblement aux os les plus foibles, de-là aux ſinus du crane, & aux os maxillaires, & cauſe une carie maligne.

Il provient ordinairement d'un catharre opiniâtre, ou de quelque maladie du nez, ſurtout lorſque le ſang eſt infecté de virus vénérien ou ſcorbutique. Des ſubſtances acres portées dans le nez par l'air, ou des poudres ſternutatoires violentes & capables de corroder ſes membranes, produiront le même effet. L'ozene provient quelquefois du polype, ou l'accompagne.

Ce que nous avons dit ci-deſſus, ſuffit pour caractériſer l'ozene; quant à ſa terminaiſon, il eſt conſtant que la cure en eſt très-difficile; car les os, ſurtout les ſpongieux, ſont exceſſivement tendres, & ne ſe voyent pas aſſez bien, pour qu'on puiſſe nettoyer convenablement la partie affectée; ce qui donne lieu au mal de faire des progrès, & de ronger enfin la cloiſon & les autres os du nez, enſorte que cette partie perd ſa figure, & que la reſpiration & la parole ſont gênées. Il y en a qui ont penſé que l'ozene étoit un motif ſuffiſant de ſéparation dans le mariage.

On peut recourir en pareil cas aux remedes extérieurs : mais il faut employer particulierement les intérieurs, ceux qui ſont capables de corriger le ſang, comme les antivénériens, dont les principaux ſont les mercuriels & les décoctions des bois. On fera de plus obſerver au malade, un régime ſobre, doux & léger. Si le virus vénérien eſt le principe du mal, le plus court eſt d'en venir à la ſalivation.

Quant aux remedes extérieurs, on employera ceux dont on ſe ſert ordinairement pour déterger les ulceres, comme l'eau verte de Hartman, reſpirée par le nez, appliquée avec un pinceau, ou introduite avec des tentes ou des morceaux de linge roulés. J'ai quelquefois uſé avec ſuccès d'un mélange d'eau de chaux & de mercure doux. Mayern & Fallope recommandent l'eau d'alun légere, la décoction de ſabine & de ſcordium, dans laquelle on fera diſſoudre environ une once d'onguent roux de Wurtzius, ſi le mal eſt violent. Les injections fréquentes d'une liqueur faite avec le même onguent, ou avec l'onguent Egyptiac, mêlé avec le miel roſat & l'eſprit de vin, produiront auſſi de fort bons effets. On peut auſſi appliquer dans les *narines* des tentes enduites de l'onguent roux de Wurtzius, en y ajoutant une petite quantité de vitriol blanc, juſques à ce que l'ulcere ſoit

nettoyé, la matiere sordide épuisée, & l'odeur fétide dissipée. Il y en a qui prétendent que la vapeur de cinnabre brûlé sur les charbons ardens, reçue dans les *narines* avec circonspection, est très-bienfaisante dans l'ozene. Il faut continuer l'usage de tous ces remedes, jusques à ce qu'il n'y ait ni écoulement de matiere corrompue, ni odeur fétide.

Si l'ozene est accompagné de carie, le seul espoir de guérison qu'il y ait, est dans la séparation précédente de l'os carié. Quant à l'extirpation de la carie des os spongieux, c'est une opération qui nous est entierement inconnue; car on ne peut y appliquer sûrement ni le cautere, ni l'euphorbe, ni aucune autre remede que ceux que nous avons indiqués. Le Chirurgien peut donc les employer, & travailler à déterger pendant quelques semaines, ou quelques mois, jusques à ce que l'os soit exfolié: s'il s'en détache quelque piece dans cet intervalle, il en fera l'extraction avec des pinces, tant pour soulager le malade, que pour prévenir les progrès de la carie. Si elles sont trop grosses, pour qu'on puisse les tirer entieres, il les divisera avec des ciseaux, comme j'ai fait plusieurs fois, & elle tomberont d'elles-mêmes ou se tireront facilement. Il continuera ensuite les mêmes remedes, jusques à ce qu'il n'y ait plus ni matiere corrompue, ni puanteur.

Drake fait mention d'une nouvelle sorte d'ozene, & il indique une maniere particuliere de la traiter. Cet ozene est placé quelquefois dans un sinus maxillaire, & se manifeste par un écoulement de matiere corrompue, accompagnée d'une odeur désagréable; cette matiere sort en inclinant la tête du côté sain; car dans cette posture, la matiere cachée dans le sinus sort par le trou de la mâchoire. Mais comme la méthode ordinaire que l'on suit dans l'ozene, l'inclination de la tête, ni quelque autre méthode que ce soit, ne suffisent point pour évacuer la matiere corrompue du sinus, ce mal est fort souvent incurable, & emporte le malade. Je suis fort éloigné d'improuver la méthode de le traiter selon Drake, non plus que la description qu'il en a donnée. Il veut qu'on tire une des dents molaires du côté affecté, la plus voisine du sinus, & que l'on y introduise ensuite par l'alvéole une sonde, ou quelqu'autre instrument pointu, comme on voit *Planche douzieme du second Volume, fig.* 2. Cela se fera, dit-il, sans aucune difficulté, l'os étant corrodé, ou du moins attaqué par la matiere corrompue, cette matiere sortira d'elle-même par le passage qu'on lui aura fait; on nettoyera le sinus avec des injections convenables, & l'on travaillera à la cicatrisation, avec des applications fréquentes de remedes balsamiques, comme l'élixir de propriété, la teinture de myrrhe & d'aloès seule, ou avec de l'huile rosat, ou les décoctions de scordium & de sabine. On retiendra la liqueur injectée dans le sinus, en appliquant une tente à l'ouverture qu'on aura pratiquée. Lorsqu'on permettra à la matiere injectée de sortir; on aura grand soin d'insérer une autre tente, afin d'empêcher le passage de se fermer, avant que l'ulcere soit nettoyé. L'expérience a confirmé la sûreté de cette pratique; l'on a observé que l'os de la mâchoire étoit quelquefois tellement corrodé, qu'il étoit emporté avec la dent, ensorte que le passage dans le sinus se trouvoit fait, sans aucun instrument; & sans qu'il fût question d'autre chose que d'appliquer des détersifs & des balsamiques, jusques à ce que les parties fussent conglutinées.

Des Nez artificiels.

Nous avons donné à l'Article *Caput* la maniere de traiter les nez violemment blessés, soit avec des instrumens, soit par des morsures, pourvû qu'ils tinssent encore au visage par quelques endroits: mais nous n'avons rien dit de la méthode qui enseigne à prendre un nez dans quelque partie du corps, & à réparer avec cette partie la perte entiere du nez. Quoique Taliacot ait fait expressément un Traité sur ce sujet, intitulé *Chirurgia curatorum per insitionem*, & qu'il l'ait orné d'un grand nombre de figures; nos Chirurgiens modernes n'ont aucune foi à sa pratique, les dernieres expériences qu'on en a faites n'ayant point réussi. Lors donc qu'un nez est entierement perdu, lorsqu'il ne peut être replacé ni par les sutures, ni par les emplâtres, il faut en substituer un de bois, ou d'argent, peint de couleur naturelle, capable par des cordons, des fils, ou quelqu'autre mécanique, de s'unir au reste du nez. Roonhuysen fait mention, *Obs. Chirurg.* 24. d'un nez fendu longitudinalement & guéri par la suture.

De la maniere d'ouvrir les Narines fermées contre nature.

Je n'ai jamais rencontré dans aucun Auteur de Chirurgie, d'exemple d'un nez fermé contre nature, & percé par art: cependant l'expérience m'a démontré la possibilité de cet accident & de sa guérison. On m'apporta un enfant d'environ trois ans, à qui une petite vérole mal traitée, avoit ulcéré tout le visage, surtout son nez & ses levres; ensorte que ses *narines* étoient bouchées, & que sa levre supérieure rebroussée, étoit unie avec, comme on voit *Planche VII. du second Volume, fig.* 14. *Lettres AA.* Sa *narine* droite étoit entierement fermée, & la gauche dans une telle contraction, qu'on n'y auroit pas passé la tête de la plus petite épingle; ce qui lui embarrassoit tellement la respiration, que ses parens étoient dans des craintes continuelles qu'il ne fût suffoqué.

Voici comment je le traitai:

Je plaçai sa tête au jour, & j'ordonnai à quelques personnes qui assistoient à l'opération, de lui tenir les mains & les jambes; je séparai ensuite la levre supérieure du nez avec un bistouri. J'en pris un plus petit avec lequel j'ouvris les deux *narines*, & les restituai dans leur état naturel. J'introduisis la sonde qu'on voit *Planche II. du second volume, Lettre K*; & j'examinai les ouvertures de la partie supérieure; ne les trouvant pas suffisantes, je les aggrandis, je laissai couler un peu le sang, j'introduisis une tente forte de linge dans chaque narine, tant pour arrêter l'hémorrhagie, que pour prévenir la réunion des ouvertures. Pour restituer la levre supérieure dans son état, je me servis d'un peu de charpie, avec une emplâtre & une compresse étroite & oblongue que je plaçai sous le nez; j'appliquai là dessus le bandage à quatre chefs, comme dans le bec de lievre. Je tins les choses en cet état pendant plusieurs jours, au bout desquels je fis tremper les tentes dans de l'esprit de vin. Au bout de huit jours les ouvertures que j'avois faites au nez, me parurent suffisamment larges & ouvertes.

Mais la mere s'étant imaginée que son enfant étoit parfaitement guéri, cessa de lui appliquer des tentes, & de me l'apporter; il en arriva que ses *narines* se resserrerent, & qu'au bout de quelque tems, on y auroit pû à peine introduire une petite sonde. Elle revint, j'ouvris de rechef les *narines* à son enfant comme ci-devant; à qui je continuai l'usage des tentes pendant huit jours, au bout desquels je lui appliquai dans le nez des petits tuyaux de plomb avec des rebords, tels qu'on les voit, *Planche VII. du second Vol. fig.* 5. & de la dimension que je crus nécessaire; il les conserva jusques à ce que la blessure faite à ses *narines* fut guérie.

J'ai fait la même opération à une fille: son indisposition provenant de la même cause, je ne recourus point à d'autres moyens. J'ai employé dans un troisieme cas des petits tuyaux de cuivre, parce que je me suis apperçu que ceux de plomb se comprimoient aisément, & perdoient leur figure elliptique. Il est nécessaire de les tenir long-tems dans les *narines*, sans quoi ces parties se resserreront bientôt, quelque dilatées qu'elles puissent paroître. Heister, *Chirurgie.*

NARIFUSORIA, remedes qu'on injecte dans les *narines*.

NARTHEX, ναρθηξ. Voyez *Ferula*.

NARWAL, ou *unicornu*; Licorne aquatique. Voyez *Unicornu*.

NAS

NASA. Voyez *Nata*.

NASALE, *Errhine*.

NASCALE, espece de pessaire fait de laine ou de coton, comme un plumasseau, qu'on introduit dans le vagin, après l'avoir imprégné d'huile, d'onguents ou de sucs convenables.

NASCAPHTHON. Voyez *Narcaphthon*.

NASITAS, le défaut de parler du nez.

NASTURTIUM, *Cresson*.

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards au Thlaspi, avec cette différence qu'il a les bords un peu moins feuillus, & les feuilles divisées en plusieurs endroits.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Nasturtium, sylvestre Dalechampii*, Lugd. 655. *Thlaspi umbellatum, Nasturtii folio, Monspeliacum*. C. B. P. 106.
2. *Nasturtium, hortense vulgatum*, C. B. P. 103. Tourn. Inst. 213. Boerh. Ind. A. 2. 8. *Nasturtium hortense*, Offic. Ger. 194. Emac. 250. Park. Parad. 500. Raii Hist. 1. 825. *Nasturtium vulgare*, J. B. 2. 912. *Cresson des Jardins*.

Ce *cresson* a la racine petite, blanche, fibreuse; il en part plusieurs feuilles en aîles, finement découpées, de trois ou quatre pouces de longueur, & d'un gout agréable, chaud, piquant; ses tiges s'élevent environ à la hauteur d'un pié, sont unies & rondes; les feuilles qu'elles portent ont des découpures plus longues & plus larges, mais plus rares. Ses fleurs sont petites, sont composées de quatre feuilles blanches, sont rassemblées en touffe au sommet des tiges, & suivies de petits vaisseaux séminaux ronds, plats d'un côté, contenant des semences rondes & rouges. On le seme tous les ans dans les jardins; il fleurit en Mai; ses feuilles & sa semence sont d'usage.

On fait au printems des salades avec ses feuilles; comme elles sont échauffantes, elles corrigent la froideur des autres herbes auxquelles on les mêle; elles sont bienfaisantes dans le scorbut & l'hydropisie, ainsi que dans la paralysie & la léthargie. Le cataplasme fait de ses feuilles avec du lard, guérit la teigne; sa semence est aussi salutaire dans le scorbut, dans l'hydropisie & dans les gonflemens de la rate; elle leve les obstructions auxquelles les femmes sont sujettes. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles & surtout les semences, sont chaudes & acrimonieuses, & par conséquent elles atténuent, détergent & ouvrent. On s'en sert principalement dans les tumeurs à la rate, dans la suppression des regles & dans les cas où il s'agit d'expulser le fœtus mort; elles divisent le mucilage tartareux des poumons, & sont bienfaisantes dans le scorbut; on se sert communément de la semence pour dissiper la rougeole. Appliquée extérieurement, elle est apophlegmatisante, errhine & phœnigme; (on entend par phœnigme une espece d'emplâtre attractive, qui produit de la rougeur à la peau, & c'est de-là que ce mot est composé; car φοινικὸς, *phœnicus*, signifie rouge;) broyée ou grillée, & mêlée avec du lard, elle guérit le scorbut & les ulceres galeux de la tête & des autres parties; pour cet effet il faut les en frotter. SCHRODER.

On fait entrer assez communément le *cresson* des jardins dans les sauces & dans les ragoûts; on le mange au printems & en été, avec de la laitue & d'autres herbes, assaisonné d'huile, de sel & de vinaigre; il tempere la froideur de la laitue, échauffe l'estomac & aide la digestion. Les Hollandois le mangent avec du pain & du beure au mois de Mai, & le regardent comme bienfaisant dans la terrible maladie qu'on appelle le scorbut; en effet il n'est pas moins énergique dans ce cas que le cochlearia ou le *cresson* d'eau. Forestus remarque, *Obs. Med. Lib. X. Obs.* 39. que rien n'est plus salutaire que le *cresson*, soit bouilli, soit en salade, dans les affections comateuses ou léthargiques. Simon Pauli assure d'après Paré, que le *cresson* des jardins broyé ou frit dans du lard, est un remede présent contre la gale sordide & crouteuse, & contre la teigne des enfans. Il dit qu'il fait tomber les croûtes en vingt-quatre heures, & que l'expérience lui a démontré qu'il suffisoit seul pour completer la cure, si on en continuoit l'usage pendant un tems considérable. RAY, *H. P.* p. 825.

3. *Nasturtium, hortense crispum*, C. B. P. 104.
4. *Nasturtium, hortense latifolium*, C. B. P. 104. Prodr. 43.
5. *Nasturtium, sylvestre folio osyridis*, C. B. P. 105. *Thlaspi angustifolium Fuchsii. Nasturtium, sylvestre*, J. B. 2. 914.
6. *Nasturtium, sylvestre, capsulis cristatis*. Voyez *Ambrosia campestris*.
7. *Nasturtium, sylvestre, tenuissimè incisum, fructu minore*, T. 214. *Iberis, nasturtii folio*, C. B. P. 97.
8. *Nasturtium, pumilum vernum*, C. B. P. 105. M. H. 2. 301. *Cardamine, pusilla, saxatilis, montana, διοκουδης*, Col. 1. 273.
9. *Nasturtium, sylvestre*, Clus. Hist. 423.
10. *Nasturtium, pumilum, incanum, foliis tantum circa radicem*, Bot. Monsp.
11. *Nasturtium, pumilum, vernum, supinum*, Bot. Monsp. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

On l'appelle *nasturtium, quasi nasi tormentum*, ou tourment du nez, parce que l'acrimonie de sa semence broyée est telle qu'elle provoque l'éternuement.

Le *cresson* est huileux, salin & anti-scorbutique. J'ai guéri avec cette plante seule plusieurs hydropisies enracinées qui provenoient d'une cause froide, mais dans lesquelles les visceres n'étoient point affectés. Une once de son suc tiré par expression, est un remede excellent dans ce cas; je me sers de la semence en hiver: mais j'ordonne dans l'un & l'autre tems un régime sec. Le *cresson* donne de la fluidité & de l'acrimonie au sang; il ne peut donc manquer d'être bienfaisant dans les maladies qui proviennent du froid & de viscosité, mais c'est un poison dans les maladies chaudes. Il déracine entierement les maladies pituiteuses; c'est pour les vieillards un bon pectoral, surtout lorsqu'ils ont la respiration gênée par des phlegmes. Il produit encore de bons effets dans les affections hystériques, hypocondriaques & scorbutiques. Ses feuilles broyées récemment & mêlées avec du levain, échauffent, produisent de la rougeur à la peau, & même une ampoule, si l'application en est continuée pendant un tems considérable; toutes les fois qu'il y aura phlegme doux & visqueux, humeur froide & défaut extreme d'activité dans les humeurs, le *cresson* sera salutaire. Sa semence appliquée extérieurement, ou prise intérieurement, a la propriété singuliere de soulager dans les hernies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

NASTURTIUM est un nom commun à plusieurs especes de *sisymbrium*. Voyez *Sisymbrium*.

NASTURTIUM INDICUM, *cresson des Indes*.

Nous avons fait mention du *nasturtium Indicum* à l'Article *Acriviola*.

Acriviola, Boerh. Ind. 244. *Viola Indica ſcandens naſtirtii ſapore & odore, flore flavo*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 628. *Viola acris Americana, ſive acriviola folio peltato minor, & vulgaris*, Pluk. Almag. 388. *Cardamindum minus & vulgare*, Tourn. Inſt. 430. *Pelon Mexixquiliti, ſeu pelon Chili, ſive naſturtium Peruvianum*, Hern. 161. *Creſſon des Indes.*

Ce *creſſon* eſt originaire du Pérou, mais il eſt aſſez commun dans nos jardins; il fleurit pendant tout l'été. Sa fleur eſt bienfaiſante dans les foibleſſes ou douleurs d'eſtomac qui proviennent de froid ou de flatulences; cette plante entre dans les ſalades avec d'autres herbes. Dale.

Une perſonne digne de foi & nouvellement revenue de l'Amérique, m'a communiqué un uſage ſingulier de cette plante. On en tire par l'infuſion ſimple, une huile excellente contre la gale opiniâtre & maligne, & les plaies récentes. Ray, *H. Pl.* p. 487.

Acriviola, maxima, odorata, Boerh. Ind. A. 244. *Cardamindum ampliori folio & majori flore*, Tourn. Inſt. 430. *Cardamindum majus*, Rupp. Flor. Gen. 230. *Viola Indica ſcandens, naſturtii maxima odorata*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 629. *Viola acris Americana, ſive acriviola, folio peltato, maxima, flore odorato eleganti*, Pluk. Almag. 388. *Grand creſſon des Indes*, ou *Creſſon des Indes doux.*

On le cultive dans nos jardins, & il fleurit en été. Ses propriétés & ſes uſages ſont les mêmes que ceux du précédent ou ceux de l'Indien commun.

Nasturtium Orientale, ou *Thlaſpi ſpicatum, Perſicum, perfoliatum, marinum, foliis inferioribus tenuiter inciſis, ſuperioribus à caule perfoliatâ modo penetratis.*

Nasturtium pratense. Voyez *Cardamine.*

Nasturtium sylvestre, *erucæ affine*, ou *Sinapi Hiſpanicum, folio glauci violacei.*

NASUS, *le Nez.*

Les parties dont le *nez* eſt compoſé peuvent être diviſées en deux manieres; ſavoir, ſelon leur ſituation, en parties externes & en parties internes; ſelon leur ſtructure, en parties fermes & en parties molles.

Les parties externes ſont, la racine du *nez*, la voute, le dos ou épine du *nez*, les côtés du *nez* ou de la voute, le bout du *nez*, les ailes ou ailerons, les narines externes, la ſous-cloiſon.

Les parties internes ſont, les narines internes, la cloiſon du *nez*, les anfractuoſités, les conques ſupérieures, les conques inférieures, les arriere-narines ou ouvertures poſtérieures des narines internes, les ſinus frontaux, les ſinus maxillaires, les ſinus ſphénoïdaux, les conduits lacrymaux, les conduits palatins.

Les parties fermes ſont pour la plupart oſſeuſes, & il y en a auſſi de cartilagineuſes, ſavoir, l'os frontal, l'os ethmoïde, l'os ſphénoïde, les os maxillaires, les os propres du *nez*, les os unguis, les os du palais, le vomer, les conques inférieures, les cartilages. On y ajoute le périoſte & le péricondre, comme parties acceſſoires des os & des cartilages.

Les parties molles ſont, les tégumens, les muſcles, le ſac lacrymal, la membrane pituitaire, les vaiſſeaux, les nerfs, les poils des narines. Les parties oſſeuſes ſont expoſées tout au long dans le Traité des os. Je trouve cependant néceſſaire de marquer ici la diſtribution & l'arrangement de ces os, pour la formation propre de quelques-unes des principales parties. La cloiſon eſt formée par la lame deſcendante de l'os ethmoïde & par le vomer, & elle eſt poſée dans la raînure ou couliſſe faite par les crêtes des os maxillaires & par les rebords des os du palais, dont il eſt parlé dans ledit Traité, *N°.* 279. 417. Le dos du *nez* oſſeux eſt formé par les os propres. Les côtés ſont formés par les apophyſes ſupérieures ou naſales des os maxillaires.

Les narines internes ou les deux cavités du *nez*, comprennent tout l'eſpace qui eſt entre les narines externes & les arriere-narines, immédiatement au-deſſus de la voute du palais, d'où les cavités s'étendent en-haut juſqu'à la lame cribleuſe de l'os ethmoïde, où elles communiquent en-devant avec les ſinus frontaux, & en arriere avec les ſinus ſphénoïdaux. Latéralement ces cavités ſont terminées du côté interne par la cloiſon du *nez*, & du côté externe, c'eſt-à-dire, du côté des joues, elles ſont terminées par les conques, entre leſquelles elles communiquent avec les ſinus maxillaires.

La ſituation particuliere de ces cavités doit être obſervée. Leur fond va directement de devant en arriere, de ſorte qu'avec un ſtylet tout droit & d'une épaiſſeur médiocre, on peut paſſer très-facilement en ligne droite depuis le bout du *nez* juſqu'au-deſſous de la grande apophyſe de l'os occipital. Les ouvertures des ſinus maxillaires ſont à peu près vis-à-vis le bord ſupérieur des os de la pomette. Les ouvertures des ſinus frontaux ſont plus ou moins vis-à-vis & entre les poulies ou anneaux des muſcles trochléateurs. On jugera facilement du reſte par ces marques.

La portion inférieure du *nez* externe eſt compoſée de pluſieurs cartilages, dont il y en a communément cinq ordinaires & d'une figure aſſez réguliere, les autres n'étant que comme acceſſoires plus petits, moins réguliers & d'un nombre moins déterminé que ceux-là. Des cinq ordinaires il y en a un mitoyen & quatre latéraux. Le mitoyen eſt le principal de tous & le ſoutien des autres. Il tient immédiatement aux parties oſſeuſes du *nez*. Les autres tiennent à ce principal cartilage, & entre eux-mêmes par le moyen des ligamens.

Ce principal ou grand cartilage du *nez* eſt diviſé en trois parties, une mitoyenne & deux latérales. La partie mitoyenne eſt une lame cartilagineuſe fort large, jointe par une eſpece de ſymphyſe au bord antérieur de la lame mitoyenne de l'os ethmoïde, au bord antérieur de l'os vomer, & à la partie antérieure de la raînure ou couliſſe des os maxillaires, juſqu'à l'épine naſale de ces os, & juſqu'au bout de la ſous-cloiſon, il acheve la cloiſon du *nez* & en forme preſque la principale portion.

Les parties latérales ſont obliques, étroites, & d'ailleurs conformes aux parties latérales de la voute oſſeuſe. Il y a tout le long de leur adoſſement ſur la lame cartilagineuſe, une cannelure très-ſuperficielle, qui les fait paroître quelquefois comme deux pieces diſtinguées l'une de l'autre, & ſéparées de la lame, avec laquelle néanmoins elles ne font qu'une ſeule piece continue. La cannelure ſuperficielle ſe termine en-bas par une très-petite crête.

Les cartilages latéraux ſont deux à chaque côté de la portion inférieure de la lame cartilagineuſe, l'un antérieur & l'autre poſtérieur. Les deux antérieurs ſont très-recourbés en-devant, & forment par la rencontre de leur courbure le bout du *nez*. Le petit intervalle des extrémités recourbées de ces deux cartilages eſt pour l'ordinaire rempli d'une eſpece de tiſſu graiſſeux. Les deux cartilages poſtérieurs forment les ailes des narines. Ces cartilages ſont médiocrement larges & d'une figure déterminée.

Les eſpaces qui ſe trouvent entre quelques portions des cartilages antérieurs & des cartilages poſtérieurs, ceux qui ſe trouvent entre les cartilages poſtérieurs & les parties voiſines des os maxillaires; & enfin ceux qui ſe trouvent entre ces quatre cartilages latéraux & le grand ou principal cartilage: ces eſpaces, dis-je, varient dans différens ſujets, & ſont remplis de petites pieces cartilagineuſes, comme des eſpeces de cartilages acceſſoires, dont le nombre, le volume & la figure varient de même que les eſpaces.

La ſous-cloiſon eſt une colonne graiſſeuſe appliquée au bord inférieur de la cloiſon cartilagineuſe des narines, comme une eſpece d'appendice molle & mobile. L'épaiſſeur

paisseur particuliere des ailes ou ailerons des narines, & celle du bord inférieur de ces ailes ou ailerons, ne dépend pas des cartilages, qui sont très-minces, mais elle dépend de la même espece de graisse ferme, dont les cartilages sont converts. Le grand cartilage est immobile par son attache intime aux parties osseuses du *nez*. Les cartilages latéraux sont mobiles à cause de leur connexion ligamenteuse, & on les peut mouvoir différemment par le moyen des muscles particuliers qui y sont attachés.

Tout cet appareil de la structure du *nez* externe est couvert des tégumens ordinaires ; savoir, de la peau de l'épiderme, & de la graisse. Celle qui couvre le bout du *nez* & les ailes ou ailerons des narines, renferme dans son épaisseur quantité de petits grains glanduleux, qui sont les glandes sébacées de M. Morgagni, dont on exprime facilement cette matiere en les pressant entre les bouts des ongles. Toutes ces parties osseuses ou cartilagineuses ont aussi leur périoste & leur péricondre.

Les muscles. On n'en compte communément que six, savoir deux droits, appellés pyramidaux ou triangulaires : deux obliques ou latéraux, & deux transverses ou myrtiformes. Il s'en trouve encore de surnuméraires & de petits accessoires, surtout dans des sujets bien charnus. On leur peut aussi donner certains mouvemens par le moyen des muscles des levres, qui dans plusieurs cas deviennent auxiliaires & coopérateurs des muscles propres du *nez*.

Le muscle pyramidal ou antérieur de chaque côté est attaché par un bout à la synarthrose de l'os propre du *nez* avec l'os frontal où ses fibres charnues sont entremêlées avec les fibres charnues des muscles frontaux & des muscles sourciliers. Il est fort plat & descend en s'élargissant un peu à mesure sur le côté du *nez*. Ensuite il se termine un peu en bas par une aponévrose qui représente dans les grands *nez* la base d'une pyramide, & s'attache par cette aponévrose au cartilage mobile qui forme l'aile de la narine du même côté.

Le muscle oblique ou latéral est un plan charnu très-mince, placé à côté & presque le long de l'antérieur, avec lequel il paroît dans quelques sujets si étroitement uni, qu'on prendroit tous les deux pour un seul muscle très-large en bas. C'est apparemment ce qui a donné lieu d'appeller le muscle antérieur, muscle triangulaire. Ce muscle latéral est attaché par son extrémité supérieure à l'apophyse nasale de l'os maxillaire, au-dessous de sa connexion avec l'os frontal, & quelquefois un peu plus bas que le milieu du bord interne de l'orbite. De-là il se porte vers l'aile de la narine du même côté, & s'attache au cartilage mobile près l'os maxillaire où il est couvert latéralement d'une portion du muscle le plus voisin de la levre supérieure, & paroît dans quelques sujets se confondre avec ce même muscle labial.

Le muscle transversal ou inférieur, appellé aussi muscle myrtiforme, est attaché par un bout à l'os maxillaire, près le bord inférieur de l'orbite, environ à l'endroit qui répond à l'extrémité de l'alvéole de la dent canine ou angulaire du même côté ; de-là il se porte transversalement par un trajet oblique de bas en haut, & s'attache aux cartilages latéraux du même côté du *nez*, sur lesquels il paroît dans quelques sujets s'avancer sur les ailes du grand cartilage, & s'y attacher.

Les deux premieres de ces trois paires de muscles par leur contraction soulevent les ailes des narines, & par conséquent les dilatent. Ils font en même-tems monter la levre supérieure par la connexion des muscles latéraux avec les muscles de cette levre. Ils forment encore par leur action des rides obliques sur la peau qui couvre les côtés du *nez*.

On donne le nom de membrane pituitaire, à celle qui tapisse sans interruption les narines internes, les anfractuosités cellulaires, les conques ou cornets, les parois de la cloison du *nez*, & par la même continuité non-interrompue toute la surface interne des sinus frontaux & maxillaires, des conduits lacrymaux, des conduits palarins & des sphénoïdaux. Elle se continue encore au-delà des arriere-narines sur le pharynx, sur la cloison du palais, &c. comme on verra dans la suite.

Elle est nommée pituitaire, de ce que la plus grande partie de son étendue sert à séparer du sang artériel qui y est distribué, une lymphe mucilagineuse que les Anciens ont appellée pituite, & qui dans l'état naturel est pour l'ordinaire médiocrement coulante : car dans un autre état, elle est ou gluante & morveuse, ou limpide & sans consistance, ou autrement altérée, mais elle n'est pas également fournie par toute l'étendue de la membrane.

Cette membrane étant examinée avec soin, paroît d'une différente structure dans ses différentes portions. Vers le bord des narines externes elle est très-mince, & y paroît comme un tissu dégénéré de la peau & de l'épiderme. Sur le reste de son étendue elle est en général comme spongieuse & plus ou moins épaisse. Elle paroît plus épaisse sur les parois de la cloison du *nez*, le long de tout le trajet inférieur des narines internes & autour des conques ou cornets. Si on fait avec la pointe du scalpel un petit trou dans l'épaisseur de la membrane, & qu'on y souffle, le vent y découvrira un tissu cellulaire très-étendu. Elle paroît plus tendre dans les sinus.

Elle est parsemée de quantité de petits grains glanduleux du côté du périoste & du péricondre, dont elle est accompagnée. Les conduits excrétoires de ces grains sont très-longs autour de la cloison du *nez*, & leurs orifices y sont assez sensibles. On peut même en soufflant seulement par un tuyau sur les orifices, y faire glisser le vent, & par-là rendre visibles les conduits dans presque toute leur étendue. Mais il faut auparavant avoir bien nettoyé & lavé ces parties dans de l'eau dégourdie.

On découvre aux mêmes endroits plus qu'ailleurs une espece de velouté très-fin : mais il ne paroît que sur des portions mises & examinées dans de l'eau bien claire, de la maniere que j'ai indiquée ailleurs, & dont je me suis toujours servi depuis plus de vingt ans dans mes Cours d'Anatomie. Riolan se servoit de cette maniere dans l'examen des petits fœtus.

Les sinus frontaux, les sphénoïdaux & les maxillaires s'ouvrent tous vers les narines internes, mais différemment. Les frontaux s'ouvrent de haut en bas, & répondent aux entonnoirs particuliers de l'os éthmoïde, dont j'ai parlé dans le Traité *des Os secs*. Les sphénoïdaux s'ouvrent en devant vis-à-vis les arriere-narines ; & un peu plus haut les maxillaires s'ouvrent entre les deux conques ou cornets. Ainsi les frontaux se dégorgent plus facilement quand on est debout ou assis, tout droit, & les sphénoïdaux quand on penche la tête en devant.

Les sinus maxillaires ne peuvent se vuider tout-à-fait & tous deux à la fois dans aucune situation. Leur ouverture qui est simple dans les uns, & double, &c. dans les autres, est précisément entre les deux conques de chaque côté, & sur le milieu de la hauteur de leur cavité ; de sorte qu'ils ne se vuident qu'à moitié quand on tient la tête droite, quand on la panche en devant, & quand on la renverse en arriere. Ce n'est qu'en se couchant sur un côté que le sinus de l'autre côté se peut vuider entierement, pendant que celui du côté sur lequel on est couché reste rempli.

Il est bon de faire observer exactement l'étendue du sinus maxillaire. En bas ce sinus a très-peu d'épaisseur au-dessus des quatre dernieres dents molaires, dont les racines dans quelques sujets y pénetrent. En haut il n'y a qu'une lame très-mince entre l'orbite & le sinus ; elle est même transparente. En arriere au-dessus de la tubérosité de l'os maxillaire, la parois de ce sinus est encore très-mince, surtout à l'endroit qui est devant la racine de l'apophyse ptérygoïde, & par où le nerf maxillaire inférieur jette en bas un rameau qui descend vers le trou palatin postérieur, vulgairement appellé

trou gustatif ; en dedans, c'est-à-dire, du côté des conques ou cornets du *nez*, la partie osseuse du même sinus est encore très-mince.

Le sac lacrymal est une pochette membraneuse, oblongue, qui reçoit la sérosité de l'œil par les points lacrymaux, & la décharge au bas des narines internes. Il est situé en partie dans une goutiere osseuse formée par l'apophyse nasale de l'os maxillaire & l'os unguis; en partie dans un canal osseux fabriqué dans le même os maxillaire, & achevé par une portion inférieure de l'os unguis, & une petite portion supérieure de la conque ou coquille nasale inférieure. Cette goutiere & le canal font ensemble le conduit lacrymal osseux. Je conseille fort de lire là-dessus le Traité *des Os secs*, avant que de passer outre.

Je dirai ici un mot de la situation & de la direction du conduit lacrymal osseux. Il descend un peu obliquement en arriere, depuis le bord interne ou nasal de l'orbite, jusques vers le bas de la partie latérale de la narine interne du même côté, où son extrémité inférieure s'ouvre à côté du sinus maxillaire sous la conque nasale inférieure, environ à l'endroit qui par une ligne verticale répond à l'interstice de la seconde & de la troisieme dent molaire. La portion supérieure de ce conduit n'est que demi-canal ou gouttiere ; la portion inférieure est canal entier, & plus étroite que la supérieure.

On peut diviser le sac lacrymal en portion supérieure ou orbitaire & en portion inférieure ou nasale. La portion orbitaire occupe toute la goutiere osseuse. Elle est située immédiatement derriere le tendon mitoyen du muscle orbiculaire. Environ le quart de sa hauteur ou longueur est au-dessus du tendon, & le reste au-dessous. La portion nasale ou inférieure est cachée dans le canal osseux du *nez* ; elle a moins de capacité & moins de longueur que l'autre.

La portion orbitaire est fermée par son extrémité supérieure à peu près comme un petit intestin aveugle, & en maniere de cul-de-sac. Sa cavité est en bas continuée avec celle de la portion nasale. Elle est percée du côté de l'angle interne de l'œil, derriere le tendon du muscle orbiculaire, par un petit canal très-court formé par la rencontre & l'union des deux conduits des points lacrymaux, derriere ce même tendon.

La portion nasale du sac étant parvenue au bas du conduit osseux du *nez*, sous la conque ou coquille inférieure des narines internes, s'y termine par une petite ampoule membraneuse un peu applatie, dont le fond est percé d'une ouverture, que je trouve ronde ou presque ronde quand je la cherche avec précaution, sans laquelle je l'ai quelquefois trouvée oblongue.

J'ai attribué cette différence aux efforts que j'ai faits en écartant la conque inférieure pour avoir la liberté de bien voir cette ouverture, que j'ai même trouvée plus en arriere que dans le milieu du fond de l'ampoule ou extrémité de cette portion. C'est pourquoi quand je veux voir ou faire voir cette ouverture dans son état naturel, je n'écarte pas le cornet inférieur, mais je le coupe légerement avec un instrument bien tranchant ou avec de bons ciseaux. Si on tire directement une ligne transversale depuis le dessous du *nez* jusques vers l'os de la pomette, & une ligne directement de bas en haut vis-à-vis la troisieme dent molaire, ou vis-à-vis la deuxieme, & la troisieme; la rencontre de ces deux lignes marque à peu près l'endroit qui répond à l'extrémité inférieure du sac.

J'ai encore trouvé l'extrémité supérieure de ce sac partagée en parties antérieures & en parties postérieures, par une espece de valvule connivente, située dans la partie antérieure & un peu plus bas que le tendon du muscle orbiculaire. Le petit canal commun des conduits des points lacrymaux s'ouvre dans la partie postérieure de cette division, & par conséquent derriere la valvule.

Le tissu de ce sac est un peu spongieux ou cellulaire, & médiocrement épais. Il est fortement uni par sa convexité avec le périoste du canal osseux. Ce périoste se montre très-distinctement. Le même tissu paroît être composé de deux lames collées ensemble par une substance spongieuse. L'externe est celle dont je viens de parler, l'interne paroît glanduleuse ; & dans quelques sujets elle est lâche & se plisse un peu, ce que je regarde comme une indisposition.

Les conduits incisifs, ou conduits nasaux palatins de Sténon, sont deux conduits qui vont du fond des narines internes au travers de la voute du palais, & s'ouvrent derriere les premieres ou grosses dents incisives. On voit très-distinctement dans le squelete leurs deux orifices au bas des fosses nasales, vers le devant & à côté des crêtes maxillaires : on y voit leur trajet oblique au travers des os maxillaires, & enfin leurs orifices inférieurs dans une petite cavité ou fossette nommée trou palatin antérienr. Voyez le Traité *des Os secs*. Ils ne sont pas si apparens dans les sujets frais, surtout dans l'homme ; car dans le mouton & dans le bœuf on les découvre sans peine.

M. Santorini, dans ses Observations Anatomiques, a donné une belle démonstration de ceux de l'homme. Il a ajouté à cet endroit sa maniere d'y réussir ; qui est à peu près la même dont je m'étois toujours servi dans mes Cours particuliers, pour démontrer à la fois toutes les parties externes qui ont rapport au *nez*, comme on le peut voir dans les Ouvrages ci-devant imprimés, de ceux qui m'ont fait l'honneur de me suivre, surtout des étrangers. Je dis à peu près, car au lieu de scier la tête également en deux parties latérales, j'ai toujours fait passer la scie un peu latéralement, pour conserver d'un côté la cloison entiere du *nez*, celle des sinus frontaux, celle des sinus sphénoïdaux, & celle des conduits incisifs, sans blesser de l'autre côté les conques ou cornets, ni les cellules de l'os éthmoïde. Je me sers d'une scie très-fine, faite d'un ressort de montre.

Par cette méthode je prenois d'abord le côté dont étoient emporté toutes les cloisons, & j'y faisois voir les conques dans leur entier, leur convexité, l'épaisseur particuliere de la membrane pituitaire sur leur bord inférieur, l'orifice, ou les orifices quand il y en avoit plusieurs du sinus maxillaire, la disposition de l'orifice du sinus sphénoïdal, les conduits de communication du sinus frontal avec les cellules éthmoïdales & avec l'intervalle des deux conques, & la conformation des arriere-narines. J'y montrois par la même occasion l'orifice de la trompe d'Eustachi derriere l'arriere-narine, & la communication du fond du *nez* avec le fond de la bouche.

Sur le même côté j'emporte aussi ensuite par degrés avec un instrument bien tranchant, ou avec de bons ciseaux forts étroits & pointus, la conque supérieure ou conque ethmoïde, sans blesser ni violenter les parties voisines. Sur les parties qui étoient couvertes de la conque, on voit d'abord un peu vers le devant une fossette oblongue & comme ovale, qui descend un peu obliquement en arriere. On apperçoit à l'extrémité postérieure ou inférieure de cette fossette une ouverture de deux ou trois lignes de diametre, qui répond dans le sinus maxillaire. On trouve aussi à l'extrémité antérieure ou supérieure de la fossette, une ouverture qui répond au sinus frontal.

Immédiatement derriere cette même fossette on voit encore deux ouvertures, dont l'une répond dans le sinus frontal, & l'autre dans les cellules ethmoïdales du même os frontal. On découvre enfin dans la portion postérieure de l'os ethmoïde pour le moins deux ouvertures de communication entre les cellules de cet os. Tout ceci est fort différent de ce que l'on voit dans un Squelete, & sur les mêmes parties dépouillées de leurs membranes, &c. D'ailleurs cela varie ; car dans un des sujets que j'ai examinés il y avoit un peu devant l'ouverture du sinus maxillaire, & un peu plus haut, deux gouttieres qui se réunissoient en allant au sinus frontal : la gouttiere supérieure étoit un peu tortue.

Ensuite j'emporte de la même maniere, & avec les mêmes précautions, la conque inférieure ou conque maxillaire : après quoi j'apperçois à deux ou trois lignes de distance ou environ, de l'extrémité antérieure de cette conque, une petite ouverture à peu près d'une ligne de diametre, laquelle ouverture est obliquement située, de sorte qu'elle regarde en arriere. Elle paroît être l'extrémité d'un conduit du même diametre : mais en fendant avec les pointes de bons ciseaux la petite ouverture, on verra aussi tôt une cavité ovale semblable à un cul de sac un peu applati, dont le diametre est environ de trois lignes au plus, & est dans la même direction que la cloison du *nez*.

Cette cavité ovale est l'extrémité inférieure du sac lacrymal, de sorte que ce sac est seulement rétréci dans la portion qui est entre la portion orbitaire & cette cavité inférieure. On trouve au-dedans de la même portion étroite l'ouverture d'un conduit aveugle, qui de devant en arriere, & de bas en haut, fait le chemin d'environ trois lignes. Je ne sai pas encore à quoi il se termine précisément, ni à quoi il peut servir.

Les arteres de toutes ces parties viennent de la carotide externe. Celles des parties externes du *nez* sont principalement des branches & des rameaux de l'artere maxillaire externe, ou angulaire, & de l'artere temporale. Celles des parties internes du *nez* sont des branches & des ramifications de l'artere maxillaire interne. Les veines sont à peu près de la même maniere, de pareilles branches & des ramifications de la jugulaire externe; elles communiquent avec le sinus orbitaire, & par ce moyen avec les sinus de la dure-mere; & enfin avec les jugulaires internes.

Les principaux nerfs sont les filets des nerfs olfactifs, qui descendent par les trous de la lame transversale de l'os ethmoïde, & se distribuent sur la membrane commune des narines internes, principalement sur les portions veloutées de cette membrane. Le rameau interne du nerf orbitaire ou ophtalmique, donne un filet qui passe par le petit trou orbitaire interne antérieur dans le crane, & en sort aussi en accompagnant à travers la lame ethmoïdale un des filets dont je viens de parler.

Ce même rameau interne s'avance ensuite vers l'os unguis, & se distribue en partie au sac lacrymal, en partie à la partie supérieure du muscle pyramidal & à celle des tegumens du *nez*. Le nerf sous-orbitaire, qui est un rameau du nerf maxillaire supérieur étant passé par le trou orbitaire inférieur, jette des filets aux parties latérales externes du *nez*. Un autre rameau du nerf maxillaire supérieur s'avance sur l'arriere-narine du même côté, & se disperse sur les conques & autres parties internes du *nez*.

En général le *nez* est l'organe de l'odorat, moyennant la portion veloutée de la membrane interne, dans laquelle portion les nerfs olfactifs se distribuent principalement. Le *nez* sert aussi à la respiration, & la lymphe mucilagineuse, dont toute l'étendue de la membrane pituitaire est enduite, empêche que l'air par ses passages continuellement réitérés, ne desseche cette membrane, & ne la rende par-là incapable pour l'odorat. Le nerf sert encore à régler & à modifier la voix; à quoi contribuent aussi les sinus. Le sac lacrymal reçoit la serosité des yeux, & la décharge sur le palais, d'où elle coule pour la plus grande partie dans le pharynx. WINSLOW.

NAT

NATA, NATTA, NASA, NASDA, ou NAPTA. Tous ces mots signifient une espece de tumeur, ou de loupe, qui croît en différentes parties du corps, dont la base est étroite, & dont le corps allant en s'étendant, lui donne la figure d'une figue.

NATARON. Voyez *Natron*.

NATATIO, *l'action de nager*.

Il y a peu de maladies chroniques dans lesquelles la nage soit bienfaisante ; aussi l'ordonne-t'on rarement, on prend cet exercice seulement en Eté ; il maigrit les personnes plethoriques, facilite la perspiration, échauffe, atténue, & rend ceux qui y sont accontumés moins sensibles aux injures de l'air. La *nage* ou le bain dans la mer, est salutaire à ceux qui sont attaqués d'hydropisie, de gale, de maladies exanthémateuses, d'éléphantiasis, & de fluxion sur les jambes ; ou sur quelque autre partie du corps. On peut aussi l'ordonner avec succès à ceux dont le corps ne tire aucun profit des alimens qu'ils prennent. La *nage*, soit dans l'eau douce, soit dans l'eau salée porte à la tête ; elle produit le même effet dans les eaux trop fraîches, c'est pourquoi il est dangereux de s'y exposer; si l'on demeure long-tems dans l'eau trop fraîche; sa fraîcheur & son humidité affecteront les nerfs. La *nage* dans l'eau naturellement chaude est quelquefois préjudiciable, parce quelle s'insere dans les vaisseaux du corps ; elle est plus malfaisante encore dans l'eau échauffée par art. Il est donc de la prudence de ne *nager* ni dans l'eau douce, ni dans l'eau salée, ni dans aucune autre eau ; sans s'être auparavant modérément huilé; & échauffé par la friction; alors il faut se plonger dans l'eau tout d'un coup ; en se précipitant de quelque lieu élevé. ORIBASE. *Lib. 6. Cap. 27.*

NATES, *les fesses*.

On donne aussi le nom de *Nates* à deux protuberances du cerveau.

NATRIX, nom d'un serpent. Voyez *Hydrus*.

NATRON, *Nitre*.

Le *nitre* des anciens est très-différent du nôtre. Notre *nitre* est inflammable, & donne des crystaux prismatiques, minces, longs & également gros, dont les extrémités se terminent en pointe. Or il est constant que les anciens n'ont rien connu de semblable : on ne sait point dans quel tems notre *nitre* artificiel a été inventé. Ce que l'on peut assurer, c'est que cette découverte contribua beaucoup à celle de la poudre à canon.

Voici les différences particulieres qu'il y a entre notre *nitre* & celui des anciens.

1. Le *nitre* des anciens étoit un fossile naturel tiré de la terre, impur à la vérité: mais qui se purifioit par la seule lessive. Le nôtre est artificiel, & doit sa formation à l'air. Ce qui fait voir quelle est l'erreur de ceux qui assurent qu'on brasse certaines bieres avec des eaux nitreuses ; ce que l'on dit communément de la biere de Serves, & de Numbourg.
2. Le *nitre* des anciens étoit alcalin & déterſif, ensorte qu'on pouvoit le substituer à la potasse, lorsqu'il étoit question de faire du verre, ou du savon : il venoit d'Egypte, & on l'appelloit *natron*, & il vient maintenant de Smyrne une terre purement alcaline, dont on fait grand commerce à Paris; & qu'on emploie au lieu de potasse. Clusius, *de Exotic. Lib. II.* dit que le *nitre* des anciens est si commun au Caire, que dix livres pesant ne valent pas un meyden, c'est-à-dire six liards; on l'emploie à différens usages; on en enduit les vaisseaux, & l'on s'en sert pour sécher le cuir, en le mêlant avec des siliques d'acacia. Nous lisons dans Bellonius, *Lib. II.* que le *nitre* des anciens est très-rare parmi nous, & il assure fermement qu'il n'y en a point du tout en Europe: mais que rien n'est plus commun, ni à meilleur marché en Egypte. Notre *nitre* est un sel qui a de la saveur, il n'est ni acide, ni alcalin, mais d'une nature moyenne ; car il n'entre en effervescence, ni avec les alcalis, ni avec les acides.
3. Le *nitre* des anciens n'étoit ni combustible, ni inflammable comme le nôtre, & par conséquent ne pouvoit servir à faire de la poudre à canon : cela posé, il est évident qu'on auroit tort d'appliquer à notre *nitre* commun, ce qu'on lit dans Hippocrate, Pline, Dioscoride,

Galien & antres anciens Auteurs, du *nitre* & de fes propriétés. Il faut entendre par ce *nitre*, un fel naturel alcalin.

Quoique Bellonins affure qu'il n'y a pas en Europe un grain de ce fel alcalin, ou du *nitre* des anciens: fans affurer qu'il y ait autant de fel alcalin nitreux dans nos contrées qu'en Egypte, je fuis certain qu'on peut tirer ici des entrailles de la terre, un fel fixe purement alcalin, avec toutes les propriétés de la potaffe, du fel de tartre, ou du *nitre* des anciens; ce qui eft fuffifamment démontré par les fontaines, les bains & les eaux médicinales. Le fel que l'on tire de la plupart d'entre elles eft un fel alcalin très-pur. Les eaux de Selter & Antonines, & en Boheme, celles de Buckfouerling & de Wildungen, donnent ainfi que celles de Carlsbath & Emfen, un fel alcalin très-pur. Les fontaines de Schwalbach & d'Egra produifent un fel alcali, & outre cet alcali un fel moyen. Après cela peut-on douter que notre terre ne contienne un fel fixe alcalin dont les eaux s'impregnent, & qu'elles emportent avec elles? Ces obfervations ferviront auffi à réfuter l'opinion commune de plufieurs Chymiftes modernes, que le fel alcali fixe eft une pure production de l'art & du feu; & que le feul moyen de le tirer des végétaux, c'eft de les réduire en cendres. HOFFMAN, *obfervat. Phyfico-chymicæ. Lib. II. Obf. 1.*

NATTA. Voyez *Nata*.

NATURALIA, *les parties naturelles.*

N A V

NAVICULARE OS ou NAVIFORME, os du pié qu'on appelle auffi *os cymbiforme*, os naviculaire. V. *Crus*.

NAVIGATIO, *navigation*. Nous avons confidéré à l'Article *Fibra* la *navigation* comme un exercice. V. *Fibra*.

NAUSEA, ναυτία, de ναῦς, vaiffeau; *naufée*. C'eft proprement ce mal de cœur dont font attaqués ceux qui fe trouvent dans un vaiffeau pour la premiere fois. Mais on en a étendu l'acception à tous les maux de cœur & à toutes les envies de vomir. Voyez *Pyretos*.

NAUSIOSIS, ναυσίωσις, eft la même chofe que *Naufea*.

NAUTEA. Nonius Marcellus dit que c'eft l'eau contenue dans des peaux ou dans des outres, & dont on ufe dans les vaiffeaux; les marins l'appellent *nautis*; d'où l'on a fait *nautea*. Mais Mercurialis s'en tient à la définition de Pauli, qui commentant Feftus, prétend que le *nautea* eft une plante dont la graine eft noire, que les Tanneurs emploient, & qui prend fon nom de *navis*, *vaiffeau*, parce qu'elle excite des naufées. Ainfi c'eft plutôt de *naufea* que de *nautis*, qu'on a fait *nautea*, changeant l'*s* en *t*. Labeo cité par Feftus, dit dans fon *Comment. Juris Pontific.* que le *nautea* eft une fubftance rouge dont on fe fervoit pour teindre quelques vêtemens Sacerdotaux. Si l'on embraffe l'opinion commune, & qu'on fuppofe que le *nautea* eft une plante employée par les Tanneurs pour préparer le cuir, & qui a la propriété d'exciter des naufées; on fera fort embarraffé à nous affigner quelle eft cette plante; car ces Artifans n'ont jamais employé d'herbe, excepté la bryone blanche, qui fervoit, à ce que dit Diofcoride, à détacher le poil des peaux. En effet, cette bryone a la propriété de provoquer le vomiffement. La bryonne noire produit auffi les mêmes effets; il n'y a de la différence que dans l'énergie; auffi Hadrianus Junius prétend-t'il que celle ci eft le *nautea* de Feftus. Quelques Lexicographes entendent par *nautea* la même plante que par *anagyris*, & leur opinion aura quelque vraiffemblance, fi l'on n'a égard qu'à la qualité émétique de l'*anagyris* & du *nautea*. Rhodius au contraire eft d'avis que c'eft le *vitis nigra*, ou l'*uva Taminia*, ainfi que Pline dit qu'on l'appelloit communément. Voyez *Lib. III. cap. 21.* Il ajoute que les deux favans hommes, Avantius & Schipanus, étoient du même fentiment, & qu'Oribafe affurant que l'*uva Taminia* purge par le vomiffement, *Med. Coll. Lib. VII. cap. 26.* lui donne un nouveau poids. RHODIUS, *Not. ad Scrib. Larg. N°. 180.*

NAUTIA. Voyez *Naufea*.

NAUTICUS MUSCULUS. Voyez *Tibialis pofticus*.

NAUTILUS, *nautile*; poiffon à coquille, qui paffe pour être apéritif. LEMERY, *des Drogues*.

N A X

NAXIA COS, nom d'une efpece de pierre à aiguifer, dont Galien fait mention dans fon Traité *de Simpl. Facultat.*

N E A

NEAPOLITA, νεαπολίτης, nom d'un topique dont on trouve la defcription dans Actuarius, *Lib. VI. cap. 8. de Methodo Medendi*, & qu'il recommande dans la goute & la fciatique.

NEAPOLITANUM UNGUENTUM, *Onguent Napolitain.*

Voici comment il fe prépare.

Prenez *du lard lavé avec du fuc de fauge, une livre;*
du vif-argent paffé à travers d'un morceau de chamois, quatre onces;
d'huile de laurier,
de camomile, & } *de chaque deux onces;*
de vers de terre,
de l'huile d'afpic, une once & demie;
d'efprit de vin, une once;
de cire, deux onces;
de térébenthine lavée avec du fuc d'enula campana, trois onces;
de poudre d'encens de terre, & } *de chaque, deux dragmes;*
de fauge,

Mêlez & faites un onguent.

NEAPOLITANUS MORBUS, *Mal de Naples*, ou *la vérole*.

NEASTRUM, terme obfcur fait par Paracelfe, dont nous allons citer l'explication, tout inintelligible qu'elle eft.

Voici ce que c'eft, felon lui, que le *neaftrum*.

Neaftrum eft commotio elementorum, & elementatorum, & eft agitatio facta in illis omnibus quæ ab elementis defcendunt. Divifio fit in locuftas. Quò cadit, ibi fefe exeret.

Pars nonnulla in corpore adhæret neaftro ignis, quædam aeris, nonnulla aquæ, aliqua terræ. Secundùm hoc fcire debet Medicus quando vel paroxyfment, vel minùs. Nam in fuis elementis cognofcuntur illæ.

Eft enim natura congenita; quæ ita in Yliado confiftit. Et quâ ratione neaftra alia erumpunt, ac fe produnt: eâdem hoc quoque nec à corpore defiftit, quandiu elementum ipfius illud tenet; & eft contrarium morbis in elementis & in corpore.

N E B

NEBULA, maladie de l'œil. Voyez *Oculus*.

NEBULGEN, fel engendré par l'humidité de l'air qui fe répand fur les pierres dans la campagne, & que la chaleur du foleil durcit. RULAND.

NEC

NECESSARIÆ RES, les choses *non-naturelles*.
NECHIASECH, terme obscur de Paracelse, par lequel il entend, autant qu'il est possible de le conjecturer, des particules salines & corrosives.
NECROCOMICA, prodiges, avant-coureurs de quelque grand événement. RULAND.
NECROLIUM, remede capable d'empêcher la mort & de conserver la vie.
NECROSIS, νέκρωσις, *mortification*.

NECTAR, νέκταρ, *nectar*.

Les anciens disoient que le *nectar* étoit la boisson des Dieux, d'où ce nom a passé à un grand nombre de liqueurs. Entre ces liqueurs, il y en a une qui se fait avec du vin doux, réduit à la moitié par ébullition, avec une addition d'une sixieme partie de miel; on ordonne de tenir cette liqueur dans des vaisseaux bien fermés & au frais. Dioscoride parle, *Lib. V. cap. 66.* d'un vin qu'il appelle νεκταρίτης οἶνος, & que d'autres nomment, dit-il, *nectarion*. Ce *nectarion* n'est autre chose que du vin dans lequel on a mis infuser de la racine d'aunée. Galien fait mention de plusieurs compositions auxquelles il donne l'épithete de *nectarine*. Il décrit dans son Traité *de Comp. M. S. L. cap. 7. Lib. VIII.* un antidote *nectarin*; *Lib. IX cap. 4.* du même ouvrage, un éclegme *nectarin*; & *Lib. IV. cap. 7.* un collyre *nectarin*.

NED

NEDEON, terme obscur de Paracelse, qui signifie en général la vertu, la propriété essentielle ou spécifique d'un corps naturel.
NEDUM-SCHETTI, H.M. Nom d'un arbrisseau baccifere qui croît aux Indes Orientales. On le fait bouillir dans de l'huile, & l'on en prépare ainsi un onguent qu'on dit être bienfaisant dans les maladies prurigineuses.
NEDYIA, νηδυῖα, les intestins ou les visceres de l'abdomen.
NEDYS, νηδύς, le ventre, l'abdomen ou l'estomac.
NEDYUSA, νεδυῦσα, épithete que l'on donne à la soif, & qui marque sa force ou sa violence. HIPPOCRATE, *Coac.*

NEF

NEFRENDES, proprement cochon de lait. On entend par ce mot, ou les jeunes enfans qui n'ont point encore de dents, ou les vieillards qui n'en n'ont plus.

NEG

NEGUNDO MAS, ou *Vitex trifolia minor, Indica serrata*.
NEGUNDO FŒMINA, ou *Vitex trifolia minor, Indica rotundifolia*.

NEI

NEIÆRA, νείαιρα ou νειαίρη, la partie inférieure du ventre.

NEIEM-EL-SALIB, Alpini. J. B. Bontii. *Gramen dactylon Ægyptiacum*, C. B. Park. *Pié de coq Egyptien.*

C'est une espece de plante mince, dont les racines sont blanches, rampantes & genouillées. Ses branches sont pareillement genouillées & portent quatre épis qui représentent parfaitement une croix; ce qui l'a fait appeller par les Egyptiens *neiem-el-salib* ou *gramen crucis*, ou *herbe aux croix*.
Ceux qui sont attaqués de la pierre dans les reins ou dans la vessie, font un grand usage de ses semences qui sont très-petites, & qui ressemblent à celles du gazon. Elles passent pour avoir la vertu de dissoudre les concrétions pierreuses formées dans la vessie, maladie très-commune & presque endémique en Egypte. Les femmes font prendre très-communément de la décoction de sa racine à leurs enfans, lorsqu'ils sont attaqués de rougeole ou de petite vérole; elles en prennent elles-mêmes dans la suppression des regles. Quelques-uns ont regardé la décoction de ses semences modérément broyées, comme un remede excellent pour hâter les éruptions exanthémateuses appellées pétéchiales; & ils en faisoient un grand secret dans les fievres pestilentielles; on emploie toute cette plante, mais surtout sa racine, dans la cure des plaies & des ulceres; sa racine passe pour contenir des particules très-déliées, & pour être chaude & dessiccative; quoique l'on se serve communément de sa décoction pour exciter la sueur. RAY, *Hist. Plant.*
NEILION, νείλιον, nom d'un malagme dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 18.

NEL

NELIPOULI. Voyez *Bilimbi*.

NEN

NENEMIA, νηνεμία, sérénité ou tranquilité de l'air. HIPPOCRATE.
NENUFAR ou NENUPHAR. Voyez *Leuco-nympha*.
NENUFARENI, esprits imaginaires habitans de l'air, selon les Adeptes.

NEP

NEPA, *crabe*, *écrevisse*, ou plutôt *scorpion*, selon Aldrovandi.
NEPA, en Botanique, c'est le *genista-spartium majus, brevioribus aculeis*.
NEPENTHES, νηπενθὴς, de νὴ, négation, & de πένθος, deuil, affliction; *nepenthe*, remede fort vanté par Homere, *Odyss.* Δ. *ver.* 220. *& suiv.* Diodore de Sicile l'appelle, *Lib. I. ad Finem.* ὀργῆς καὶ λύπης φάρμακον, « l'antidote « de la colere & du chagrin.» Dans l'éloge que le Poëte en fait, il dit que telles sont les vertus du *népenthe*, que quiconque en prendra avec du vin, sera toujours insensible au chagrin, vît-il mourir son pere & sa mere, ou égorgeât-on sous ses yeux ses freres & ses plus chers amis. Il ajoute qu'Helene apporta d'Egypte cette boisson, où elle l'avoit reçue de Polydamna femme de Thenys. Diodore de Sicile éclaircit cet endroit d'Homere, & nous assure que de son tems les femmes de Thebes en Egypte, qu'on appelloit aussi Diospolis, faisoient encore usage de ce remede efficace. Le même Auteur ajoute que les habitans de cette ville passoient pour en avoir seuls la recette. SCHULTZ. *Hist. Med.*

NEPETA, ou *Cataria angustifolia major*, ou *Cataria angustifolia major, flore cæruleo purpurascente*.

NEPETELLA, ou *Cataria minor vulgaris*.

NEPHELOIDES, νεφελοειδὴς, *nébuleux*; épithete qu'Hippocrate donne à l'urine.

NEPHRIDION, νεφρίδιον, graisse des reins. HIPPOCRATE, *Lib. II. de Mulierum morbis.*

NEPHRITICUM LIGNUM. Voyez *Balanus Myrepsica*.

NEPHRITICUS, de νεφρὸς, rein; *néphrétique*; nom que l'on donne tant aux personnes dont les reins sont affectés de quelque maladie, qu'aux remedes employés à leur guérison.

NEPHRITICUS LAPIS, Offic. Charlt. Foss. 33. Schrod. 329. Worm. 95. Boet. 259. de Laet. 81. *Lapis Indicus, nephriticus*, Aldrov. Mus. Metal. 706. *Lapis nephriticus*, Calc. Mus. 333. Mont. Exot. *Pierre néphrétique*. DALE.

La *pierre néphrétique* est nuancée de couleur verte, blanche, jaune, noire & bleue: mais elle a partout un œil verdâtre. On l'apporte de l'Amérique. On la trouve aussi dans quelques contrées de l'Espagne & de la Boheme.

On la porte en amulete contre les maux de l'estomac & des reins.

NEPHRITIS, *néphrétique, inflammation aux reins.*

On sait que les reins même sont véritablement enflammés par la douleur ardente, poignante, vive, inflammatoire du lieu où ils sont situés, par la fievre aiguë continue qui l'accompagne, par le peu d'urine qu'on rend, souvent en petite quantité à la fois, fort rouge ou aqueuse dans le fort du mal; par l'engourdissement de la cuisse voisine; par la douleur de l'aine, & du testicule voisin; par la douleur iliaque, par le vomissement de la bile, par des rôts continuels.

Cette inflammation vient de toutes les causes générales de l'inflammation déterminées aux reins, & par conséquent, 1°. de tout ce qui empêche les liqueurs d'être transmises au-delà des extrémités artérielles, comme blessure, contusion, abscès, humeur, être long-tems couché, de grands efforts de corps, une petite pierre; 2°. de tout ce qui empêche l'urine de passer dans le bassinet, dans l'urétere, dans la vessie, comme les mêmes causes dont on vient de faire mention, appliquées à ces parties; 3°. de ce qui pousse avec force les parties du sang dans les couloirs de l'urine, comme la course, l'équitation forte & continue, la grande chaleur, les efforts, la pléthore, les diurétiques acres, les venins; 4°. la longue contraction spasmodique de tous ces petits vaisseaux.

Lorsque tous ces petits vaisseaux sont fort enflammés, ils sont souvent si resserrés, qu'on ne rend point du tout, ou quelquefois que fort peu d'urine transparente, ténue, aqueuse, ce qui est d'un très-mauvais augure. Souvent les nerfs qui sont attachés à ces parties, & ceux qui sont dans le voisinage étant irrités, ce mal cause des douleurs, des convulsions à l'estomac, au mésentere, aux intestins, aux uréteres; ce qui donne lieu à des rôts, à des nausées, à des vomissemens, à des déjections par les selles, au *miserere*, à la suppression des urines, à l'engourdissement des cuisses, à leur immobilité, à l'ardeur des lombes.

Cette inflammation se guérit par la bénignité de la maladie, & la bonté du tempérament du malade; 1. par la résolution; 2. par une abondance d'urine, rousse, épaisse, rendue sans interruption avant le septieme, ou tout au plus avant le quatorzieme jour de la maladie; 3. par un flux hémorrhoïdal abondant au commencement de la maladie.

Lorsque les signes de ce mal sont connoître qu'il est dans l'état de l'inflammation, on le guérit, 1. par tous les remedes généraux qui sont propres à dissiper l'inflammation, tels que la saignée, ou les révulsifs, les délayans; 2. par l'usage copieux des décoctions douces, émollientes, anti-phlogistiques; 3. par des clysteres assiduement réitérés, des fomentations, des bains composés des mêmes choses; 4. par un régime humectant, doux; 5. par le repos, en évitant la chaleur du lit, & surtout de se coucher sur le dos.

Prenez *de feuilles récentes de cerfeuil,*
de becabunga, &
de pariétaire, } *de chaque, deux poignées;*
de racine d'oseille des bois,
de chicorée, &
de bardane, } *de chaque, 2 onces;*
de pois chiches rouges, une once & demie;
de semences broyées de pavot blanc, &
de chardon-marie, } *de chaq. 4 dragmes;*

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau pendant une demi-heure, & faites prendre au malade deux onces de cette décoction à chaque quart-d'heure.

Ou,

Prenez *des racines de chien-dent, six onces;*
de la graine de melon broyée, une once & demie;
de la réglisse, une once.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau.

Faites le même usage de cette décoction que de la précédente.

Si les symptomes de la douleur ou des convulsions sont pressans, on y remédie par des opiats, après avoir pratiqué les remedes généraux.

Pour le trop grand vomissement, qui est un symptome de la maladie, il est souvent utile de l'aider en buvant de l'eau tiede miellée. Et c'est par cette seule méthode qu'on guérit la *néphrétique* même qui vient d'un calcul engagé dans les reins, ou dans les uréteres.

Si la *néphrétique* vient de grandes causes, & que la résolution du mal ne se fasse point, & que loin de se guérir, il dure au-delà du septieme jour, il est à craindre qu'il ne se fasse abscès: on sait qu'il se fait par la rémission de la douleur, par la pulsation dans laquelle elle a dégénéré, par des frissons dont on est souvent saisi, par le sentiment de pesanteur & d'engourdissement dans la partie. On est sûr qu'il est déja formé, non-seulement lorsque ces accidens ont précédé, mais encore qu'il y a battement, ardeur, tension dans ce même lieu, que l'urine est purulente, fétide, comme de l'urine salée & putrefiée. Aussi-tôt qu'on sait que cet abscès est formé, il faut d'abord mettre en œuvre les remedes qui sont maturatifs & émolliens: ensuite quand on s'apperçoit que l'urine est purulente, user de diurétiques purs, tels que les eaux médicinales, le petit-lait, &c. auxquels on ajoute en même-tems les balsamiques.

Si cette suppuration dure long-tems, le rein, dont toute la substance est rongée, forme un sac qui ne sert à aucun usage; & souvent alors survient la phthisie rénale.

S'il s'y fait un skirrhe, la cuisse du même côté devient paralytique ou boiteuse, mal sans remede; ce qui produit souvent une consomption lente, l'hydropisie, &c.

Mais s'il arrive qu'une petite quantité de matiere enflammée se coagule & s'arrête dans le plus petit follicule du rein, elle forme une base, autour de laquelle la matiere sablonneuse de l'urine venant à s'appliquer par couches, produit le calcul rénal, & l'augmente ainsi.

Cette inflammation se termine aussi quelquefois en gangrene; ce qu'on connoît par la véhémence de la cause & des symptomes, lorsque les remedes n'apportent aucun soulagement, & lorsque la douleur cesse subitement & sans cause, avec une sueur froide, un pouls foible, intermittent, le hoquet, des urines ou tout-à-fait supprimées, ou livides, noires, filamenteuses, fétides, mêlées de caroncules brunes ou noires, avec une extrême & subite débilité.

Il paroît par-là qu'il y a une infinité de causes néphrétiques, entre lesquelles il y en a une que le calcul produit; cependant elles demandent presque toutes la même curation. Il est aisé d'entendre par ce qui précede, pourquoi la *néphrétique* est si fréquente dans les fievres, ainsi que sa crise. On connoît aussi par-là l'ischurie qui vient du vice des reins ou des uréteres, & on la guérit. BOERHAAVE.

NEPHROMETRÆ, νεφρομήτραι. Muscles des reins appellez *psoas*. Ruffus Ephesius, *de Appellat. Corp. Hum. Lib. I. cap.* 30.

NEPHROS, νεφρὸς, *Rein*.

NEPHROTOMIA. Voyez *Lithotomia*.

NEPONES. Voyez *Barones*.

NEPTA, le même qu'*asphaltus*. Oribase. *Collect. Medic. Lib. II.*

NER

NERE, nom d'une pastille, dont Paul Eginete fait mention, *Lib. VII. cap.* 12.

NERITA. Coquillage de mer, dont il y a plusieurs especes. Le poisson qu'il contient passe pour un bon aliment; on dit qu'il facilite la formation des sucs séminaux. Quant à l'écaille, elle passe pour apéritive. Lemery, *des Drogues*.

NERIUM. *Laurier rose.*

Voici ses caracteres:

Ses branches grandes & petites sont divisées & sous-divisées en trois, ses feuilles croissent aussi trois à trois. Son calyce est petit, tubuleux, & divisé en cinq parties; sa fleur est monopétale, pour ainsi-dire en entonnoir, fort évasé par le haut, & divisé profondément en cinq segmens larges & grands. Au centre de la division sont cinq lobes, comme dans le lychnis, le caryophyllus & l'apocinum; elle a cinq étamines. L'ovaire qui est au centre du calyce, dégénere en un fruit uni presque cylindrique, composé de deux capsules qui se séparent lorsqu'il est mûr, & qui contiennent des semences couvertes de duvet.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Nerium floribus rubescentibus.* C. B. P. 464. Tourn. Inst. 605. Boerh. Ind. A. 316. *Nerium.* Offic. Ger. 1046. *Nerium, sive Rhododendron, flore rubro.* J. B. 2. 140. *Oleander, sive Laurus rosea*, Park. Theat. 1469. *Oleander vulgo*, Herm. 4. *Laurier rose.*

Il croît dans les lieux maritimes, proche les rivieres; ainsi que Dioscoride nous en avertit, & que nous trouvons par expérience. Le même Auteur dit avec Pline que ses fleurs & ses feuilles sont un poison, pour les mulets, les ânes, les chiens & plusieurs autres quadrupedes: mais qu'au contraire elles sont alexipharmaques pour l'homme & bonnes pour la morsure des serpens. Pour cet effet, il faut les prendre dans du vin avec une addition de rue. Ils ajoutent que les animaux foibles, comme les chevres & les brebis, mourront si on leur fait boire de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des feuilles de *Laurier rose*. Mais Galien dont l'autorité est préférable à celle de ces Auteurs, dit que le *Nerion* est digestif à l'extérieur: mais qu'il est vénéneux tant pour l'homme que pour la plûpart des animaux, pris intérieurement.

Joannes Bodæus à Stapel, dit que *Nerion* vient de la négation νὴ & du verbe ἔραμαι, aimer; comme qui diroit plante qu'il faut détester. D'autres prétendent que cet arbrisseau a été ainsi nommé des Néréides, ou Nymphes des eaux, parce qu'il se plaît dans les lieux aqueux. Il y en a qui dérivent son nom de ἀπὸ τοῦ νὴ ῥεῖν, qui ne coule point; parce que pris intérieurement, il ôte aux fluides leur mouvement, & cause une oppression insupportable; en effet il y a enflure de ventre suivie d'inflammation dans tout le corps, & d'une consommation totale de l'humidité. On l'appelle aussi *Rhododaphne*, parce que sa fleur ressemble à la rose, & sa feuille à celle du *laurier*, & *Rhododendron*, parce qu'il a la fleur du rosier, & qu'il s'éleve à la hauteur d'un petit arbre.

On le cultive soigneusement dans nos Jardins, à cause de la beauté de ses fleurs, & de sa verdure perpétuelle. Ray, *Hist. Plant. p.* 176.

2. *Nerium floribus albis.* C. B. P. 464. *Nerium, sive Rhododendron, flore albo.* J. B. 2. 141.

Il a les propriétés du précédent.

3. *Nerium Indicum, angustifolium; floribus odoratis simplicibus.* H. L. 447.
4. *Nerium Indicum latifolium; floribus plenis odoratis.* H. L. 447. 449.
5. *Nerium Indicum latifolium, flore variegato, odorato pleno.* H. A. 1. 45. Boerh. *Ind. alt. Plant. vol. I. pag.* 316.

On l'appelle *Nerium* de νηρὸς, humide; parce qu'il croît dans les lieux humides. Cette plante est d'une force incroyable. Son suc excite une inflammation si violente, que la déglutition en est suspendue sur le champ; reçu dans l'estomac, il en chasse tout, & purge par haut & par bas, exerçant sa qualité vénéneuse en tout sens. Le *Nerium* a les vertus de l'apocynum. Les troisieme, quatrieme & cinquieme especes ont une odeur fort douce: mais en ayant manié, & m'étant occupé à jeun à les examiner dans une chambre bien fermée, je fus attaqué d'un assoupissement qui me saisit peu à peu, & qui fut suivi de mal de tête. Ce qui me fit conjecturer que leur odeur avoit quelque chose de vénéneux: mais que la force de ce venin ne suffisoit point pour incommoder en plein air, ce que vous trouverez conforme à l'expérience. Le vinaigre & tous les acides sont des antidotes contre le *laurier-rose*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

NERONIANA, épithete que l'on donne à la Phlébotomie, lorsqu'on ouvre plusieurs veines dans le même jour.

NERVALIA OSSA, ou *Arcualia ossa*. Voyez *Arcualia*.

NERVI, les *Nerfs*.

Tous les *nerfs* du corps humain tirent leur premiere origine, ou du cerveau ou du cervelet, moyennant la moelle allongée, ou de la moelle spinale. Ils en viennent en maniere de faisceaux très-symmétriquement arrangés par paires, & comme autant de troncs séparés qui se divisent ensuite en branches, en rameaux, en ramifications & en filets.

Ceux de la moelle allongée percent pour la plupart la base du crane, & en sortent dans le même arrangement par des trous proportionnés de cette base. Ceux de la moelle épiniere passent par les ouvertures latérales de toutes les vertebres, & par les grands trous antérieurs de l'os sacrum.

De ces faisceaux ou troncs de *nerfs*, on en compte ordinairement dix paires provenantes de la moelle allongée, dont neuf paires sortent séparément par des trous particuliers de la base du crane, & la dixieme paire ne sort que de l'extrémité de cette moelle, qui passe par le grand trou occipital.

Les faisceaux ou troncs qui viennent de la moelle épiniere, sont au nombre de vingt-quatre paires. Ils peuvent en général être appellés *nerfs* vertébraux, ou intervertébraux. Il y a sept paires de *nerfs* cervicaux; douze paires de *nerfs* dorsaux ou costaux, qui sont de vrais *nerfs* intercostaux; cinq paires de *nerfs* lombaires; & cinq ou six paires de *nerfs* sacrés.

Avant que d'entrer dans le détail de la division particuliere de tous ces *nerfs*, & de la route de leurs branches, rameaux, ramifications & filets, il est bon d'en donner une idée générale, comme une espece de table ou plan, en la maniere suivante.

Nerfs de la moelle allongée.

Premiere paire; *nerfs* olfactifs.
Seconde paire; *nerfs* optiques.
Troisieme paire; *nerfs* moteurs des yeux, moteurs communs, oculaires communs, musculaires communs, oculo-musculaires communs.
Quatrieme paire; *nerfs* trochléateurs, musculaires obliques supérieurs, communément nommés *nerfs* pathétiques.
Cinquieme paire; *nerfs* innominés, *nerfs* trijumeaux. Les troncs subalternes de cette paire à chaque côté, sont trois; savoir, le *nerf* orbitaire, le *nerf* maxillaire supérieur, le *nerf* maxillaire inférieur.
Sixieme paire; moteurs externes, oculaires externes, musculaires externes, oculo-musculaires externes.
Septieme paire; *nerfs* auditifs, deux de chaque côté, dont l'un est appellé portion molle du *nerf* auditif, & l'autre portion dure, auquel je donne le nom de petit *nerf* sympathique.
Huitieme paire; la paire vague. Je l'appelle *nerf* sympathique moyen.
Neuvieme paire; *nerfs* hypoglosses, communément *nerfs* gustatifs, ou linguaux.
Dixieme paire; *nerfs* sous-occipitaux.

Nerfs de la moelle épiniere.

Une paire de *nerfs* accessoires, ou associés de la huitieme paire de la moelle allongée.
Une paire de *nerfs* communément appellés intercostaux, & que je nomme grands *nerfs* sympathiques.
Sept paires de *nerfs* intervertébraux du cou, ou *nerfs* cervicaux.
Douze paires de *nerfs* intervertébraux du dos, ou *nerfs* dorsaux, costaux, vrais intercostaux.
Cinq paires de *nerfs* intervertébraux des lombes, ou *nerfs* lombaires.
Cinq ou six paires de *nerfs* sacrés.
Deux *nerfs* diaphragmatiques, formés chacun par un tronc de la deuxieme, troisieme & quatrieme paire de *nerfs* cervicaux.
Nerfs brachiaux de l'un & l'autre côté, formés par la quatrieme, cinquieme, sixieme & septieme paire des *nerfs* cervicaux, & par la premiere paire des *nerfs* dorsaux.

Il en résulte à chaque côté six branches, dont voici les noms:

Le *nerf* musculo-cutané.
Le *nerf* médian.
Le *nerf* cubital.
Le *nerf* cutané interne.
Le *nerf* radial.
Le *nerf* axillaire, *ou* articulaire.

Nerfs cruraux de l'un & l'autre côté, formés par la premiere, seconde & troisieme paire de *nerfs* lombaires, & en partie de la quatrieme & de la cinquieme.

Chacun de ces *nerfs* est divisé en trois portions qui sont,

Le *nerf* crural du fémur, *ou* le *nerf* supérieur.
Le *nerf* crural du tibia, ou *nerf* crural jambier.
Le *nerf* crural du pié, ou *nerf* crural pédieux.

Nerfs sciatiques, formés chacun par les troncs des deux dernieres paires des *nerfs* lombaires, & des trois ou quatre paires suivantes des *nerfs* sacrés.

La principale division de chacun de ces *nerfs* en général produit en particulier,

Le *nerf* sciatique crural.
Le *nerf* sciatique poplité.
Le *nerf* sciatique tibial.
Le *nerf* sciatique péronier.
Le *nerf* plantaire interne.
Le *nerf* plantaire externe.

Je laisse les subdivisions des *nerfs* innominés, ou de la cinquieme paire, & celle du petit, du moyen & du grand *nerf* sympathique, pour l'exposition particuliere, dans laquelle j'en suivrai les branches, les rameaux, les ramifications, & même les filamens plus remarquables, jusqu'à leur entrée dans les muscles, les visceres, les organes, &c. où j'en reprendrai la suite dans l'histoire de ces parties.

La premiere paire des nerfs de la moelle allongée, ou nerfs olfactifs.

La premiere paire des *nerfs* de la moelle allongée, ou *nerfs* olfactifs, autrefois appellés aussi productions mammillaires, naissent par des fibres médullaires antérieurement & extérieurement de la partie inférieure des éminences du cerveau, appellées vulgairement corps cannelés entre les lobes antérieurs & les moyens.
Ils se portent en-devant vers l'os ethmoïde, à chaque côté de la crête de cet os jusqu'à sa partie antérieure, en forme de cordons moelleux, qui ont très-peu de consistance: dans ce trajet ils reçoivent encore quelques fibres médullaires des lobes antérieurs du cerveau.
Ces *nerfs* sont d'abord minces, & à mesure qu'ils avancent, ils grossissent & deviennent mollets. Etant arrivés à côté de la crête de l'os ethmoïde sans aucune communication entre eux, ils produisent plusieurs filets qui s'enfoncent par les trous de la lame criblée de l'os ethmoïde.
En descendant par les trous, ils sont accompagnés & revêtus d'autant de petits allongemens des deux lames de la dure-mere, comme d'autant de gaines particulieres. Ils vont ensuite se distribuer par quantité de filamens à la membrane qui tapisse toutes les parties internes du nez.
Les *nerfs* olfactifs communiquent chacun par des filets particuliers avec quelques rameaux du *nerf* ophtalmique ou orbitaire voisin, & du *nerf* maxillaire supérieur.

La seconde paire des nerfs de la moelle allongée, ou nerfs optiques.

Ces *nerfs* prennent leur origine des éminences du cerveau appellées couches des *nerfs* optiques. Ils font d'abord un certain contour en dehors, & ensuite ils se rapprochent en montant dessus la selle sphenoïdale de la base du crane, où ils s'unissent un peu, & s'écartent aussitôt après pour aller gagner les trons optiques, les orbites & les globes des yeux.
L'union des deux *nerfs* optiques se forme sur la partie antérieure de la glande pituitaire, & elle est très-singuliere, comme on verra dans l'exposition particuliere de la tête & de ses parties.

La troisieme paire des nerfs de la moelle allongée, ou nerfs moteurs communs des yeux.

Ces deux *nerfs* prennent leur origine immédiatement devant le bord antérieur de la grosse protubérance transversale, appellée communément protubérance annulaire de la moelle allongée.
Chacun de ces deux *nerfs* perce la dure-mere derriere les parties latérales de l'apophyse postérieure de la selle sphénoïdale. Il passe ensuite le long de la partie supérieure des sinus caverneux de la dure-mere, à côté de la courbure de l'artere carotide, & va gagner la fente orbitaire supérieure ou fente sphénoïdale.
De-là il passe dans l'orbite, & se divise en quatre branches, une supérieure, une interne, une inférieure courte, & une inférieure longue.

La branche supérieure se détache aussi-tôt que le tronc de ce *nerf* est entré dans la fente sphénoïdale, & se jette dans le muscle droit supérieur du globe de l'œil, par la surface inférieure de ce muscle.

Cette branche étant parvenue à la partie moyenne, ou environ, de ce muscle, il en monte un rameau au muscle releveur de la paupiere supérieure. Quand il arrive que ce rameau se détache plus près de la fente sphénoïdale, on pourroit le prendre pour une seconde branche supérieure du *nerf* moteur.

Les trois autres branches ne se détachent qu'après un peu de distance du détachement de la branche supérieure. la branche interne va aussi dans le muscle droit interne ou adducteur de l'œil. La courte branche inférieure s'engage aussi-tôt dans le muscle inférieur ou abbaisseur de l'œil. La longue branche inférieure va tout le long par-dessus le même muscle gagner le muscle oblique inférieur de l'œil, & se plonge dans le muscle près de son attache au globe.

Outre ces quatre ou cinq branches, il y en a une petite très-courte, qui naît le plus souvent du commencement de la branche du muscle oblique inférieur. Cette petite branche forme d'abord un petit ganglion lenticulaire qui jette plusieurs filets très-fins autour du *nerf* optique.

Les filets du ganglion percent la membrane sclérotique de l'œil & ensuite se glissent entre cette membrane & la membrane choroïde jusqu'à l'iris, où ils se distribuent par des ramifications très-déliées.

Le petit ganglion lenticulaire produit encore d'autres filets nerveux qui communiquent avec le rameau interne ou nasal du *nerf* orbitaire.

La quatrieme paire, des nerfs de la moelle allongée, ou nerfs Trochléateurs.

Ces *nerfs* sont longs & déliés. Ils prennent leur origine de la moelle allongée derriere les éminences appellées *nates*, & naissent de la partie latérale de l'expansion médullaire, qui est au-dessus du passage du troisieme ventricule du cerveau au quatrieme.

De-là chacun d'eux va de son côté gagner le bord du repli que la dure-mere forme sur l'extrémité de l'apophyse pierreuse, derriere la selle sphénoïdale, par les portions antérieures de la tente du cervelet.

Chacun d'eux étant arrivé à l'endroit marqué, perce le bord dudit repli au-dessus du passage du *nerf* de la troisieme paire, mais plus en arriere & plus en dehors. Il se glisse ensuite dans la duplicature de ce repli à côté de la troisieme paire, le long de la partie supérieure du sinus caverneux, & passe par la fente sphénoïdale dans l'orbite, où il s'insere dans le muscle trochléateur. Il prend sa route obliquement par-dessus les autres *nerfs* & les muscles voisins. Il jette chemin faisant de petits filets de côté & d'autre, & paroît communiquer avec la premiere branche de la cinquieme paire, c'est-à-dire, avec le *nerf* ophthalmique ou orbitaire.

La cinquieme paire, des nerfs de la moelle allongée, ou nerfs trijumeaux.

Ces *nerfs* sont fort gros. Ils naissent antérieurement des parties latérales de la protubérance transversale de la moelle allongée, par plusieurs filets très-collés ensemble, qui forment deux gros troncs un peu applatis, un de chaque côté. Chacun de ces troncs se porte vers la pointe de l'os pierreux voisin, & perce la dure-mere immédiatement devant cette pointe, un peu au-dessous du bord de l'extrémité ou portion antérieure de la tente du cervelet.

Il s'enfonce dans le sinus caverneux du même côté, après quelques attaches à la pointe de l'os pierreux, ou à une espece d'os sesamoïde qui se trouve souvent à cette pointe, & après avoir donné quelques filets à la dure-mere, il s'élargit d'abord dans le même sinus, & forme une espece de ganglion applati & irrégulier, en maniere de plexus.

Ensuite le tronc se divise en trois grosses branches plus ou moins applaties, qui traversent le sinus caverneux, étant fort attachées à ses filamens spongieux, & baignent dans le sang veineux de ce sinus. Ces trois branches sont arrangées latéralement sur un même plan presque vertical, & s'écartent en maniere de patte d'oiseau.

La premiere branche ou la supérieure, est communément appellée *nerf* ophthalmique de Willis. Elle est la moins grosse & la plus longue des trois, & va gagner la fente sphénoïdale pour entrer dans l'orbite; c'est pourquoi je l'appelle *nerf* orbitaire.

La seconde branche ou la moyenne va passer par le trou rond ou trou maxillaire supérieur de l'os sphénoïde. Elle porte aussi le nom de *nerf* maxillaire supérieur.

La troisieme branche ou l'inférieure descend par le trou ovale ou trou maxillaire inférieur du même os, & elle est aussi appellée *nerf* maxillaire inférieur. Les deux *nerfs* maxillaires sont unis dans leur naissance; ce qui a donné lieu à quelques-uns de diviser le gros tronc en deux branches principales, & la seconde de ces deux en deux autres subalternes.

Le nerf orbitaire, dit communément nerf ophthalmique.

Ce *nerf* qui est la premiere branche de la cinquieme paire, dès son entrée dans l'orbite par la fente sphénoïdale, se divise en trois rameaux, un supérieur ou frontal, un interne ou nasal, & un externe ou lacrymal. Le *nerf* orbitaire donne ou reçoit quelquefois avant son entrée dans l'orbite. Il communique par un filet ou deux avec le *nerf* de la sixieme paire, & avec le *nerf* vulgairement nommé intercostal.

Le rameau supérieur ou rameau frontal du *nerf* orbitaire, qu'on pourroit aussi appeller *nerf* sourcilier, est le plus considérable des trois rameaux. Il va tout le long de la partie supérieure de l'orbite, collé à la membrane qui le tapisse, & donne quelques filets à la graisse qui environne le globe de l'œil, aux membranes voisines, & même au muscle releveur de la paupiere.

Ensuite il passe par le trou sourcilier, en se divisant de côté & d'autre, & se distribue aux parties voisines du muscle frontal, du muscle sourcilier, du muscle orbiculaire & des tégumens. Il communique avec un rameau voisin de la portion dure du *nerf* auditif.

Le rameau interne ou rameau nasal du *nerf* orbitaire se porte du côté du nez. Il jette dès sa naissance un filet qui communique avec le petit ganglion lenticulaire, dont il est parlé ci-dessus.

Ce filet vient quelquefois du tronc même du *nerf* orbitaire avant sa division, & se colle au rameau interne ou nasal jusqu'à l'endroit de la division du moteur commun où il se détache.

Le rameau nasal passe d'abord obliquement sur le *nerf* optique, & par-dessous les deux muscles releveurs voisins, donnant quelques filets au plus proche de ces muscles. Aussi-tôt après il se glisse entre le muscle droit interne ou adducteur de l'œil & le muscle trochléateur ou grand oblique, le long de la paroi interne de l'orbite, & en chemin il jette dans le petit trou orbitaire interne un filet dont il sera parlé ci-après.

Ensuite le rameau nasal passe par-dessus le muscle adducteur, & gagne le canthus ou angle interne de l'œil, où il se distribue aux parties voisines, savoir à la caroncule lacrymale, au sac lacrymal, aux portions voisines du muscle orbiculaire, du muscle sourcilier, du muscle pyramidal du nez & aux tégumens.

Le petit filet latéral qu'il a jetté dans le trou orbitaire rentre dans le crane en montant un peu de devant en arriere à côté de l'os cribleux, où il s'avance sur le devant dans la duplicature de la dure-mere, s'unit aux filets du *nerf* olfactif sur la lame cribleuse de l'os, & se plonge de nouveau avec ces filets par les trous les

plus antérieurs de cette lame, pour accompagner leur distribution dans le nez.

Le rameau externe ou *nerf* lacrymal du *nerf* orbitaire, se porte principalement à la glande lacrymale & s'y distribue; c'est ce qui lui a fait donner ce nom. Il paroît quelquefois être un détachement du rameau frontal, & souvent il naît plus postérieurement du *nerf* orbitaire que les autres rameaux. Il est fortement attaché à la dure-mere, & va obliquement le long de la paroi externe de l'orbite sur le muscle droit externe ou abducteur de l'œil, se distribuer dans la glande lacrymale.

Avant que de gagner la glande il jette un petit rameau à la partie latérale externe de l'orbite, qui se perd quelquefois sur le diploë du crane, & quelquefois perce la partie voisine ou de l'os frontal, ou de l'os de la pomette, &c. en donnant des filets aux portions voisines du muscle crotaphite, du muscle orbiculaire des paupieres, du masseter, &c. & des tégumens. Il donne aussi des filets à la graisse & à la membrane conjonctive de l'œil.

Le nerf maxillaire supérieur.

Ce *nerf* qui est la seconde branche de la cinquieme paire de la moelle allongée, sort du crane entre la fente sphénoïde & le trou ovale du même os sphénoïde, & passe par le trou rond ou trou maxillaire supérieur de cet os.

Aussi-tôt qu'il est passé il jette sur le côté externe de l'orbite un filet qui perce l'os de la pomette, se distribue aux parties voisines qui le couvrent, & même communique avec un rameau voisin de la portion dure du *nerf* auditif. Il donne encore de petits filets à la graisse inférieure de l'orbite, &c.

Il se divise d'abord après en trois rameaux, dont je nomme le premier sous-orbitaire, le second palatin, & le troisieme sphéno-palatin. Ce dernier n'est quelquefois qu'un rameau du premier, ce qui n'empêche pas la division générale en trois.

Le rameau sous-orbitaire est le principal des trois. Il se glisse dans le canal de la portion inférieure de l'orbite, tout le long de ce canal, & sort par le trou orbitaire extérieur, ou trou sous-orbitaire, qui est quelquefois double.

Dans ce trajet il jette en bas par des trous du canal de petits filets qui percent dans le sinus maxillaire, & s'y distribuent à la membrane pituitaire qui le tapisse, au tissu même de l'os, aux alvéoles, aux dents molaires antérieures, aux dents canines, & aux dents incisives du même côté.

A l'entrée du canal il donne quelquefois un filet aux dents molaires postérieures. Parmi ces petits filets il y en a au moins un qui se glisse le long de la face supérieure de la voute du palais jusques vers l'union des deux os maxillaires.

Le rameau étant sorti du canal osseux par le trou sous-orbitaire antérieur, se distribue au muscle orbiculaire des paupieres, aux muscles voisins du nez & des levres, aux tégumens; & communique avec un rameau de la portion dure du *nerf* auditif.

Le rameau palatin du *nerf* maxillaire supérieur descend pardevant les apophyses ptérygoïdes de l'os sphénoïde dans le canal formé par l'os maxillaire & l'os du palais. Il sort de ce canal par le trou palatin postérieur, & se distribue par plusieurs filets à la tunique glanduleuse du palais, à sa cloison, & aux muscles de la cloison. Les derniers de ces filets vont jusqu'au trou palatin antérieur ou trou incisif.

En descendant dans le canal il se courbe d'abord un peu, ensuite il jette des filets au muscle ptérygoïdien externe, aux muscles péristaphylins, à la voute du pharynx. Il en jette encore d'autres qui vont par les petits trous de la partie postérieure ou tubérosité de l'os maxillaire dans le sinus maxillaire & aux dents molaires postérieures.

Le rameau sphéno-palatin du *nerf* maxillaire supérieur, passe par le trou osseux du même nom, & se distribue au muscle ptérygoïdien interne, aux parties postérieures des narines, au sinus sphénoïdal voisin, & à la trompe d'Eustachi.

Il jette aussi par le trou ptérygoïdien un filet qui perce la racine de l'apophyse ptérygoïde de derriere en devant, & va se rencontrer avec le *nerf* maxillaire inférieur.

Le nerf maxillaire inférieur.

Le *nerf* maxillaire inferieur, qui est la troisieme branche de la cinquieme paire, est d'abord plus gros que les deux autres branches. Il sort du crane par le trou ovale de l'os sphénoïde, & descend entre les deux muscles ptérygoïdiens au-dessous de la grande échancrure de la mâchoire inférieure, pour entrer dans le canal osseux de cette mâchoire.

Immédiatement après sa sortie du crane, il jette quatre rameaux principaux, & avant son entrée dans le canal de la mâchoire il en jette un autre pour la langue. Les quatre premiers rameaux se suivent de fort près, de sorte que le tronc de ce *nerf* perd aussi-tôt sa grosseur en descendant entre les deux muscles ptérygoïdiens.

Le premier rameau du gros tronc du *nerf* maxillaire inférieur monte au muscle crotaphite, & se distribue sur la face interne de ce muscle, en s'insinuant ensuite entre ses fibres.

Le second rameau du tronc se jette derriere le condyle de la mâchoire inférieure, où il se divise en deux filets, qui vont de dedans en-dehors, & communiquent avec le rameau voisin de la portion dure du *nerf* auditif, derriere le côté externe du condyle.

A la naissance de ces deux filets, il jette un petit rameau qui monte devant l'oreille externe vers les tempes, & donne en passant des filets aux parties voisines de la conque de l'oreille.

Le troisieme rameau du même tronc passe entre les deux apophyses de la mâchoire inférieure, & perce la partie inférieure du muscle crotaphite, & lui donne des filets en passant.

Aussi-tôt après il se courbe en bas sur le muscle masseter, dans lequel il se distribue principalement, en donnant des filets aux tégumens voisins, & en communiquant avec la portion dure du *nerf* auditif à côté de l'os de la pomette. Il se termine par des filets qui vont au muscle buccinateur, aux muscles de la levre inférieure, & aux tégumens voisins.

Le quatrieme rameau du gros tronc du *nerf* maxillaire inférieur, n'est souvent que la bifurcation du rameau précédent près de sa naissance. Il passe par-dessus le muscle ptérygoïdien externe, auquel il donne des filets en passant, & se distribue au muscle pterygoïdien interne, & à la portion voisine du muscle crotaphite.

Il se distribue aussi au muscle buccinateur, aux glandes buccales & aux muscles voisins des levres. Quelquefois il s'en détache encore un filet qui monte sur la conque de l'oreille externe.

Outre ces quatre rameaux du gros tronc, il en part encore d'autres petits filets de côté & d'autre, dont un en particulier va gagner le trou ptérygoïdien, où il se joint avec un filet du *nerf* maxillaire supérieur, & continue sa route pour aller à la membrane qui couvre l'os vomer, & les parties voisines des narines internes.

Le rameau qui va à la langue, & qu'on peut appeller le petit *nerf* lingual ou petit *nerf* hypoglosse, pour le distinguer du grand, ou celui de la neuvieme paire, se détache du *nerf* maxillaire inférieur dans le passage de ce *nerf*, entre les deux muscles pterygoïdiens, & quelquefois un peu auparavant.

Il est assez considérable, & quelquefois il approche de la grosseur du tronc, qu'il accompagne entre les deux muscles nommés, jusqu'à un peu au-dessus du canal de la mâchoire inférieure, où il quitte le tronc, & s'a-

vance sur le muscle ptérygoïdien interne, auquel il donne un filet ou deux.

Ce rameau lingual un peu après sa naissance communique avec le tronc par un rameau collatéral très-court, & quelquefois plexiforme. Au même endroit il porte un filet particulier, qui selon l'opinion commune en naît & va aussi-tôt gagner l'oreille interne.

Ce filet particulier du rameau lingual est regardé par les Anatomistes comme un *nerf* récurrent, qui remonte en arriere, & ayant traversé la caisse du tambour de l'oreille, s'unit à la portion dure du *nerf* auditif: mais l'angle qu'il fait avec le petit *nerf* lingual étant fort aigu & tourné en-devant, il paroît au contraire plutôt venir de l'oreille pour s'unir avec le petit *nerf* lingual, comme on voit plus au long dans l'histoire de l'oreille.

Le rameau lingual passe ensuite sous la partie latérale de la langue, & par-dessus la glande sublinguale, en donnant des filets aux portions voisines des muscles de la langue, & à celles des muscles hyoïdiens & des muscles pharyngiens.

Après cela il s'insinue dans la langue & se termine vers sa pointe, après avoir communiqué par plusieurs filets avec les extrémités du *nerf* de la neuvieme paire du grand *nerf* lingual.

Enfin le *nerf* maxillaire inférieur, avant que d'entrer dans le canal de la mâchoire, jette des filets aux portions voisines du muscle ptérygoïdien interne, du muscle digastrique, &c. il jette encore un filet ou deux le long du perioste, qui se distribuent au muscle mylo-hyoïdien & à la glande sublinguale. Dès la naissance de ces filets il en paroît souvent des traces dans l'os même, & quelquefois ils passent par un petit canal osseux entier, mais très-subtil & creusé superficiellement dans la face interne de l'os.

Le nerf maxillaire étant entré dans le canal de la mâchoire, il s'y coule tout au long sous les alvéoles, en distribuant des filets à toutes les dents jusqu'au trou mentonnier, où il jette encore en avant dans le diploë un petit rameau qui se distribue aux dents suivantes jusqu'à la symphyse du menton.

Les nerfs moteurs externes.

Ces *nerfs* qui forment la sixieme paire de la tête sont menus: mais un peu plus gros que ceux de la quatrieme. Il naissent de l'union de la moëlle allongée entre la grosse protuberance transversale & les éminences olivaires. De-là ils s'avancent & s'engagent dans la duremere sur l'extrémité de l'allongement de l'os occipital, derriere la symphyse de cet os avec l'os sphénoïde, un peu latéralement.

Chacun de ces deux *nerfs* rampe ensuite dans la duplicature caverneuse de la dure-mere, à côté du fond de la selle sphénoïdale & à côté de l'artere carotide, à laquelle il est fort adherent; & il y communique avec le *nerf* voisin de la cinquieme paire par un ou deux filets très-courts, comme il est dit à l'occasion du *nerf* orbitaire.

Immédiatement après & derriere cette communication, le *nerf* moteur externe porte inférieurement un filet nerveux, qui paroît d'abord en partir de devant en arriere, comme un rameau récurrent, & se plonge aussitôt dans le gros canal osseux de l'apophyse pierreuse de l'os des tempes, à côté de l'artere carotide interne.

Ce filet nerveux, qui est quelquefois double, est communément pris pour la racine ou l'origine du fameux *nerf* qu'on a appellé *nerf* intercostal, & que je nomme le grand *nerf* sympathique. Mais comme il fait angle aigu à contre-sens avec le *nerf* de la sixieme paire, il paroît plutôt monter avec l'artere carotide, & se joindre au *nerf* de la sixieme paire, que s'en détacher. J'en reprendrai la suite dans l'exposition particuliere du grand *nerf* sympathique.

Le *nerf* de la sixieme paire, que j'ai vû réellement double ou fendu en deux avant son engagement dans la dure-mere, va ensuite passer par la fente sphénoïdale ou fente orbitaire supérieure, & se distribue dans le muscle abducteur ou muscle externe du globe de l'œil.

Les nerfs auditifs.

Les *nerfs* de la septieme paire, appellés *nerfs* auditifs, naissent de la partie latérale & postérieure de la grosse protubérance de la moelle allongée. Chacun de ces *nerfs* est double ou partagé en deux cordons qui s'accompagnent de fort près, & vont ensemble gagner le trou auditif interne de l'apophyse pierreuse.

L'un de ces cordons est grêle, ferme & antérieur, qu'on appelle portion dure du *nerf* auditif; l'autre est moins ferme & postérieur, qu'on nomme portion molle du *nerf* auditif. Elles ont été décrites à l'article *auris*.

Les nerfs sympathiques moyens.

Les *nerfs* de la huitieme paire du cerveau, nommés par les anciens la paire vague, & que j'ai cru pouvoir appeller *nerfs* sympathiques moyens, naissent de la partie postérieure de la moelle allongée, de la grosse protubérance transversale, & de la partie antérieure des éminences olivaires, par plusieurs filets séparés qui se ramassent ensemble en maniere de faisceaux, & vont ainsi gagner la partie antérieure du trou déchiré de la base du crane, ou le faisceau perce la dure-mere immédiatement devant l'extréminé du grand sinus latéral.

Ce passage est distingué du passage du sinus par une petite cloison membraneuse de la dure-mere, & par les petites avances osseuses du trou déchiré, dont il est parlé dans le traité des os secs.

Le gros faisceau ne traverse par la dure-mere par une simple ouverture, comme un simple cordon; car quelques-uns des filets antérieurs forment comme une petite portion particuliere, distinguée de la grosse portion par une cloison membraneuse très-menue.

Les filets qui composent la grosse portion étant bien examinés, paroissent encore percer la dure-mere plus ou moins séparément par de petits trous ou pores fort près les uns des autres.

Quoique ces deux portions sortent séparément, on les prend pour un tronc commun, & on regarde la petite portion comme une branche particuliere de la grosse. On compte la grosse portion, qui est la postérieure des deux, pour le vrai tronc de la huitieme paire.

Le tronc étant sur le point de sortir par la dure-mere, reçoit en arriere un petit cordon de *nerf*, qui monte latéralement du canal de l'épine, & passe par le grand trou occipital, en se glissant sur la dure-mere jusqu'au passage du gros cordon. On appelle ce petit cordon *nerf* accessoire de la huitieme paire, ou *nerf* spinal.

Dans le passage par la dure-mere & par le trou déchiré de la base du crane, les deux portions sont étroitement collées ensemble, & communiquent de part & d'antre par des filamens qui grossissent un peu la petite portion. Dans le même trajet la grosse portion communique aussi avec le *nerf* accessoire ou spinal, qui lui est ici très-adhérent.

La petite portion ou portion antérieure, après la sortie du crane s'écarte d'abord de la grosse portion, comme si elle en étoit une branche particuliere, ce qui a donné lieu de l'appeller la premiere branche de la huitieme paire.

Elle se courbe en maniere d'arcade, & passe d'abord intérieurement à côté du muscle digastrique, & donne aux muscles genio-hyoïdiens, aux muscles voisins de la base de la langue, & à ceux du pharynx.

Cette même portion ou premiere branche, environ deux travers de doigts après sa sortie, jette postérieurement un rameau qui se courbe en arriere comme une espece d'arcade renversée. Il part de la convéxité de cette arcade ou courbure au moins trois filets. Le premier, qui est quelquefois double, communique avec le tronc même de la huitieme paire, à côté du ganglion du *nerf*

intercostal ou grand *nerf* sympathique. Un autre s'unit avec le *nerf* accessoire ou spinal; un troisieme va au pharynx.

La petite portion ou premiere branche va ensuite à la langue, comme il est dit, & communique avec les extrémités du petit *nerf* hypoglosse ou rameau lingual du *nerf* maxillaire inférieur, & avec les extrémités du grand *nerf* hypoglosse de la neuvieme paire.

Après cela le gros tronc de la huitieme paire ou *nerf* sympathique moyen, collé d'un côté au premier ganglion du grand *nerf* sympathique ou intercostal vulgaire, & de l'autre côté à la neuvieme paire ou grand hypoglosse; & ayant donné des filets de communication, jette un peu au-dessous de la premiere branche ou petite portion une autre branche plus petite, qui va par plusieurs filets au pharynx.

Un peu au-dessous, ou à côté de l'union avec la neuvieme paire, le tronc de la huitieme forme une espece de ganglion, & jette une troisieme branche qui passe devant l'artere carotide interne, & va au larinx, à ses muscles, à la glande thyroïde & aux muscles hyoïdiens.

Cette troisieme branche passe entre la corne de l'os hyoïde & l'aile du cartilage thyroïde, s'insinue entre le cartilage thyroïde & le cartilage cricoïde, & communique avec les extrémités du *nerf* appellé récurrent, dont il sera parlé ci-après.

Le gros tronc descend ensuite pardevant le premier ganglion du grand *nerf* sympathique ou *nerf* intercostal, le long des muscles vertébraux antérieurs du cou, à côté de l'artere carotide, & derriere la veine jugulaire interne, accompagné fort près du *nerf* intercostal jusqu'à la derniere vertebre du cou.

Dans tout ce trajet le tronc est comme enfermé avec l'artere carotide interne, la veine jugulaire interne & le grand *nerf* sympathique, dans une espece de gaine cellulaire, filamenteuse & comme membraneuse. Il donne en passant de petits rameaux aux parties voisines, aux pharynx, à l'œsophage, & même à l'artere carotide & à la veine jugulaire. Un de ces petits rameaux se joint en descendant à un petit rameau de la seconde paire cervicale, & va se distribuer à la glande thyroïde.

Le tronc étant environ vis-à-vis le larynx & la glande thyroïde, jette un rameau qui passe devant l'artere carotide interne en descendant, & s'unit à un filet du second ganglion du *nerf* intercostal pour aller au plexus pulmonaire.

Après cela l'un & l'autre tronc de la huitieme paire ou *nerf* sympathique moyen entrent dans la poitrine par devant la naissance des arteres souclavieres, en se croisant avec elles, & se glissent derriere les poumons pour aller gagner l'œsophage. Il y a ici quelque différence entre la distribution de l'un & de l'autre tronc, qui d'ailleurs se ressemblent assez ici dans leur partage.

Le tronc du côté droit, en passant par devant l'artere souclaviere, donne une branche considérable qui se contourne en arriere sous cette artere comme une espece d'écharpe, & remonte le long & à côté de la trachée-artere, en lui donnant des filets, & à l'œsophage jusqu'à la partie postérieure du larynx. On donne à cette branche le nom de *nerf* récurrent.

Ce *nerf* récurrent étant parvenu au larynx, distribue des rameaux à ses muscles, au pharynx & à la glande thyroïde. Ensuite il s'insinue derriere les cornes du cartilage thyroïde, où il rencontre l'extrémité de la troisieme branche du tronc même de la huitieme paire, & y communique avec elle, comme il est marqué ci-dessus.

Le tronc du côté droit ayant donné le récurrent droit, descend à côté de la trachée-artere, & se jette derriere la naissance du poumon voisin pour se coller à l'œsophage. Dans ce trajet depuis le *nerf* récurrent il donne plusieurs branches.

Les supérieures de ces branches passent devant l'extrémité inférieure de la trachée-artere & devant les bronches, & s'unissent toutes devant la bifurcation de la trachée-artere avec des filets du *nerf* intercostal ou grand sympathique du même côté, & ensuite avec de pareilles ramifications de l'autre côté. Les branches suivantes que le tronc jette en descendant, derriere les bronches & le poumon, se rencontrent & s'unissent aussi avec des filets du grand *nerf* sympathique.

Le tronc gauche de la huitieme paire étant descendu dans la poitrine, s'y ramifie à peu près comme celui du côté droit, avec cette différence que le *nerf* récurrent gauche en part plus bas que celui du côté droit; car il passe par-dessous la grosse arcade ou courbure de l'aorte, se glisse derriere le canal ou ligament artériel, & remonte ensuite à côté & le long de la trachée-artere jusqu'au larynx, à peu près comme celui de l'autre côté.

Cette différence de la production des deux récurrens fait aussi que le tronc gauche descend moins directement que le tronc droit. De plus, le récurrent gauche donne une partie des branches qui répondent aux branches supérieures du tronc même du côté droit.

Immédiatement après la naissance du récurrent gauche, le tronc de ce côté jette en-bas un rameau qui va en partie au plexus pulmonaire, & en partie à l'œsophage & à l'aorte.

Ces ramifications réciproques de l'un & de l'autre tronc de la huitieme paire, ou tronc sympathique moyen, leur rencontre mutuelle & leur communication avec les filets du *nerf* intercostal ou grand sympathique, dont il sera parlé bien-tôt, forment des entrelacemens particuliers que l'on appelle plexus. Il y en a ici deux principaux, l'un nommé le plexus cardiaque, & l'autre le plexus pulmonaire.

Le plexus cardiaque se forme au-dessus du poumon & devant les bronches. Il produit quantité de filets, dont quelques-uns vont au péricarde, & les autres le traversent autour des gros vaisseaux pour se distribuer au cœur.

Le plexus pulmonaire est composé des ramifications suivantes que les deux troncs jettent en descendant derriere le poumon. Les filets qui en sortent se répandent en partie au-dessus, mais pour la plupart au-dessous des bronches naissans, & suivent leur route en se distribuant partout le poumon.

Outre ces plexus les troncs donnent en passant, des rameaux aux parties voisines, comme au médiastin postérieur, à l'œsophage & à l'aorte, & toutes ces ramifications diminuent peu à peu la grosseur des troncs.

Après ces plexus l'un & l'autre rtonc de la huitieme paire changent d'une maniere très-particuliere. Le tronc du côté droit va insensiblement se reculer en arriere à mesure qu'il descend, & le tronc gauche se porte de la même maniere en devant.

Dans ce trajet les deux troncs jettent antérieurement & postérieurement sur l'œsophage plusieurs filets qui se réunissent d'espace en espace, non-seulement les filets de chaque tronc entre eux, mais aussi les filets d'un tronc avec de pareils filets de l'autre tronc. Les filets postérieurs du tronc gauche sont quelquefois plus considérables que les filets antérieurs du tronc droit.

Ces divisions & réunions réitérées, qui représentent une espece de plexus, font, pour ainsi dire, dégénérer les troncs primitifs en deux cordons particuliers, dont l'un est antérieur & l'autre postérieur, & auxquels on donne le nom de *nerfs* stomachiques.

Le *nerf* stomachique postérieur tire principalement sa naissance du tronc primitif du côté droit, & le *nerf* stomachique antérieur tire la sienne du tronc gauche; aussi trouve-t'on souvent le cordon postérieur beaucoup plus fort que l'antérieur, à cause de cette différence qui se trouve entre les filets qui composent l'un & l'autre cordon.

Les deux cordons ou *nerfs* stomachiques passent avec l'extrémité de l'œsophage par l'ouverture du petit muscle du diaphragme, & se distribuent sur l'estomac. Le

cordon antérieur se répand sur la face supérieure nommée communément antérieure, & le cordon postérieur sur la face inférieure, vulgairement appellée postérieure.

Les ramifications de l'un & de l'autre cordon se rencontrent, s'entrelacent & s'unissent en plusieurs endroits, principalement autour de l'orifice supérieur de l'estomac, & le long de sa petite courbure jusqu'au pylore, d'où il résulte une espece de lacis, qu'on appelle plexus coronaire stomachique.

Le plexus coronaire ainsi formé, produit dès sa naissance deux petits cordons particuliers, dont l'un paroît venir principalement du grand cordon stomachique antérieur, & l'autre du cordon postérieur. Les deux petits cordons particuliers s'unissent vers le tronc de l'artere hépatique; & après l'avoir accompagnée un peu, ils font une bifurcation par deux branches très-courtes.

Ces deux branches se jettent aussi-tôt à droite & à gauche, immédiatement au-dessus du cordon transversal qui fait la communication des ganglions semi-lunaires de l'un & de l'autre grand *nerf* sympathique, & se terminent en s'unissant à ce cordon transversal en maniere de triangle.

C'est ainsi que finit la huitieme paire ou le *nerf* sympathique moyen, de chaque côté, en contribuant avec les grands *nerfs* sympathiques à la naissance de plusieurs plexus du bas-ventre, que l'on attribue principalement à ce dernier *nerf*. Tels sont le plexus hépatique, le plexus splénique, le plexus mésentérique, & même les plexus rénaux.

On voit aussi par-là que ces deux grandes paires de *nerfs* ont un commerce continuel dans tous les visceres du bas-ventre, aussi-bien que dans la poitrine, comme on verra plus amplement dans la suite.

Les nerfs accessoires de la huitieme paire.

Ces *nerfs* naissent par plusieurs filets des deux côtés de la moelle de l'épine du cou, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas. Ils montent chacun entre les plans nerveux qui sortent latéralement de la moelle de l'épine pour former les *nerfs* vertébraux; & à mesure qu'ils montent ils grossissent par les filets qu'ils reçoivent des plans nerveux postérieurs.

Chacun de ces deux *nerfs* accessoires étant monté au-dessus de la premiere vertebre, s'attache derriere le ganglion du *nerf* sous-occipital, ou *nerf* de la dixieme paire; & ayant reçu au-dessus de cette attache deux filets de la portion postérieure de la moelle, il s'en sépare aussi-tôt pour continuer sa route en-haut. J'ai trouvé ces deux filets sans communication avec le ganglion ni avec le plan antérieur; de sorte qu'ils paroissent plutôt appartenir au *nerf* accessoire qu'au *nerf* sous-occipital.

Ils entrent dans le crane par le grand trou occipital, & ayant communiqué avec la naissance des *nerfs* sous occipitaux ou de la dixieme paire, & avec celle des grands *nerfs* hypoglosses ou de la neuvieme paire, ils sortent du crane avec la huitieme paire ou les *nerfs* sympathiques moyens, & communiquent encore avec ces *nerfs* sympathiques moyens dans leur passage commun par le crane.

Aussi-tôt après la sortie du crane ils donnent chacun un rameau considérable qui se divise en deux, dont l'un qui est fort court se jette d'abord dans le tronc de la huitieme paire, & l'autre va communiquer avec la petite portion ou premiere branche de la même paire qui va à la langue. Ils communiquent encore chacun avec le grand *nerf* hypoglosse ou la neuvieme paire & avec le grand *nerf* sympathique.

Ensuite le *nerf* accessoire se jette en arriere, perce le muscle sterno-mastoïdien, & va gagner le muscle trapeze, auquel il se distribue & se termine, après avoir fourni au muscle rhomboïde. Dans ce trajet il communique avec les trois premieres paires cervicales & donne des rameaux aux glandes du cou, au muscle angulaire de l'omoplate, au complexus, au muscle occipital voisin, & aux tégumens.

Les nerfs hypoglosses externes, ou grands hypoglosses.

Les *nerfs* appellés communément la neuvieme paire de la moelle allongée ou paire linguale, naissent de côté & d'autre entre les éminences pyramidales & les éminences olivaires, par plusieurs petits filets qui se collent ensemble, & forment pour l'ordinaire à chaque côté deux petits cordons particuliers. Ces deux cordons percent la dure-mere par deux petits trous séparés, & s'unissent aussi tôt après à chaque côté en un cordon ou tronc de *nerf* qui sort du crane par le trou condyloïdien antérieur de l'os occipital.

Après la sortie hors du crane chacun de ces deux troncs ou cordons est fort adhérent au côté externe du tronc de la huitieme paire & à celui de la dixieme. De-là le cordon ou tronc de *nerf* de chaque côté passe aussi-tôt devant le gros ganglion du *nerf* intercostal ou grand *nerf* sympathique, & se jette entre la veine jugulaire interne & l'artere carotide voisine, s'avance un peu à côté du muscle digastrique, & va gagner la langue.

Dans ce passage entre la jugulaire & la carotide, le cordon ou tronc jette un rameau en-bas, qui se distribue aux glandes jugulaires, au muscle peaucier, &c. & derriere le premier ganglion de l'intercostal il en jette encore un qui descend & s'unit au cordon de la huitieme paire ou *nerf* sympathique moyen. Un peu après il en donne un qui descend sur le muscle omo-hyoïdien & sur le sterno-hyoïdien, & encore un petit aux muscles du larynx.

Ensuite le cordon ou *nerf* de la neuvieme paire se courbe vers l'angle de la mâchoire inférieure, & s'avance sur le devant entre le muscle cerato-basioglosse & le muscle mylo-hyoïdien sous le muscle génioglosse. Il donne des filets à tous ces muscles, & après cela se perd dans la langue, en communiquant avec les filets du rameau lingual du *nerf* maxillaire inférieur, & avec ceux du rameau lingual de la huitieme paire.

Avant que de se courber vers l'angle de la mâchoire inférieure, & un peu au-dessous de l'apophyse styloïde de l'os des tempes, il communique avec la premiere paire cervicale, & ensuite il jette un petit rameau au larynx & un autre plus considérable, qui descend derriere le muscle sterno-mastoïdien sur les muscles antérieurs du cou, & communique avec la premiere & la seconde paire vertébrale.

Ce dernier rameau communique aussi avec la portion dure du *nerf* auditif, & même avec les paires vertébrales suivantes; après quoi il se termine principalement dans les muscles sterno-hyoïdien ou sterno-thyroïdien.

Les nerfs sous-occipitaux.

Ces *nerfs*, appellés communément la dixieme paire, naissent un peu plus bas & plus latéralement que les précédens, à l'extrémité de la moelle allongée, & vis-à-vis la partie postérieure des apophyses condyloïdes de l'os occipital.

Ils viennent de côté & d'autre de la partie antérieure de la moelle par un plan simple de petits filets, & communiquent par quelques filets collatéraux avec la premiere paire cervicale avant que de percer la dure-mere.

Ils percent la dure-mere directement en-dehors vis-à-vis leur naissance, & à l'endroit où les arteres vertébrales la percent en-dedans, comme par un même trou, mais au-dessous des arteres.

Ils se glissent ensuite en-bas dans la duplicature de la dure-mere, & en sortent aussi-tôt immédiatement sous le bord du grand trou occipital, en traversant l'allongement ou entonnoir occipital de la dure-mere.

Après cette sortie chacun d'eux va gagner l'échancrure postérieure de l'apophyse oblique supérieure de la pre-

miere vertebre du cou, dans laquelle il se glisse de derriere en devant, avec & sous l'artere vertébrale qui coule dans la même échancrure.

Ayant passé l'échancure il forme un ganglion & donne des filets aux muscles droits & obliques de la tête, avec un qui descend par les trous transversaires des vertebres du cou, & le long des vaisseaux sanguins qui y passent.

Après avoir formé ce ganglion & donné ces filets, il se contourne en-devant & en-bas sur l'apophyse transverse de la premiere vertebre, & fait une espece d'arcade ou anse avec un rameau montant de la premiere paire cervicale.

Cette arcade embrasse l'apophyse transverse sur le devant, & elle forme plusieurs communications avec le premier ganglion du *nerf* intercostal ou grand *nerf* sympathique. Elle est fort adhérente par sa convexité à la huitieme & à la neuvieme paire.

La partie supérieure de cette même arcade ou le ganglion même, jette en-haut un *nerf* considérable qui grossit d'abord par l'union d'un rameau court de la premiere paire cervicale, & monte en arriere sous la convexité de l'occiput, sous le nom de *nerf* occipital, où il se distribue par plusieurs ramifications jusques vers le sommet & les parties latérales de la tête.

Enfin les *nerfs* sous-occipitaux, autrement appellés *nerfs* de la dixieme paire, ont cela de commun avec les *nerfs* de la moelle allongée, qu'ils n'ont chacun pour origine qu'un seul paquet antérieur de filets, & qu'ils n'ont point de paquet ou faisceau postérieur comme les *nerfs* vertébraux. Il est vrai qu'en arriere on y trouve quelquefois à chaque côté un petit filet simple, qui néantmoins paroît plutôt appartenir au *nerf* accessoire de la huitieme paire qu'à celui de la dixieme.

La description particuliere des grands *nerfs* sympathiques communément appellés intercostaux, de leur partage, de leur route & de leur grande étendue, me paroît plus convenable après celle des *nerfs* vertébraux, à cause de leur communication presque universelle avec les mêmes *nerfs*.

Les nerfs vertébraux en général.

Les *nerfs* vertébraux sont tous ceux qui naissent de la moelle de l'épine du dos, & sortent du grand canal osseux de cette épine, entre les vertebres & par les trous latéraux que forme la rencontre des échancrures de ces vertebres.

Le tronc primitif de chaque *nerf* vertébral a ordinairement pour origine deux paquets plats de plusieurs filets médullaires ou nerveux, un antérieur & un postérieur. Ces deux différens paquets de chaque côté s'approchent l'un de l'autre, & percent latéralement la production de la dure-mere. Ils s'unissent aussi-tôt après en formant une espece de nœud appellé ganglion, & ce ganglion produit enfin le tronc.

Je compte à la maniere accoutumée les *nerfs* vertébraux par paires, en commençant par ceux qui passent entre la premiere & la seconde vertebre. Ce dénombrement des *nerfs* vertébraux s'accorde avec le dénombrement ordinaire des vertebres: ainsi il y a sept paires de *nerfs* vertébraux du cou ou *nerfs* cervicaux; douze paires de *nerfs* vertébraux du dos ou *nerfs* dorsaux; cinq paires de *nerfs* vertébraux des lombes ou *nerfs* lombaires; & enfin cinq ou six paires de *nerfs* de l'os sacrum ou *nerfs* sacrés.

Ce sont les *nerfs* dorsaux, & principalement ceux qu'on appelle *nerfs* costaux, qui déterminent cet arrangement; car il y a autant de paires de *nerfs* costaux qu'il y a de côtes, & la premiere paire de ces *nerfs* passe entre la premiere & la seconde vertebre du dos.

Je n'avertis pas ici que la moelle épiniere, d'où ces *nerfs* prennent leur origine, ne va pas si loin que le grand canal osseux commun de toutes les vertebres, ni d'autres particularités de cette moelle. On en trouvera l'exposition détaillée dans le Traité de la tête par rapport au cerveau, dont la moelle épiniere est la vraie continuation.

La premiere paire des nerfs cervicaux.

La premiere paire cervicale passe entre la premiere & la seconde vertebre du cou. Elle est plus postérieure ou en arriere que les paires suivantes, & ses ganglions sont plus gros que les leurs.

Le tronc de l'un & de l'autre de ces *nerfs* jette d'abord antérieurement un petit rameau qui monte devant l'apophyse transverse de la premiere vertebre, & forme l'arcade de communication avec le petit rameau descendant du *nerf* sous-occipital voisin dont il a déja été parlé, & par conséquent communique encore avec le *nerf* intercostal ou grand *nerf* sympathique du même côté.

Postérieurement il jette une branche considérable qui grossit d'abord par un petit rameau de communication de la seconde paire cervicale. Cette branche communique aussi avec le *nerf* sous-occipital, & passe ensuite entre le muscle complexus, & le petit droit postérieur de la tête se tourne en arriere & se distribue aux autres petits muscles postérieurs de la tête, au muscle splénius, au complexus & au trapeze. Il traverse ces muscles & monte sur l'occiput, où il se ramifie en arriere, en-haut, en devant, au muscle occipital & au crotaphite du même côté.

Il jette encore un filet qui se bifurque & dont une portion monte sur le muscle sterno-mastoïdien autour du *nerf* accessoire de la huitieme paire ou sympathique moyen, & se glisse derriere ce muscle pour aller gagner le muscle splénius.

L'autre portion du filet descend en-bas, & par un contour particulier fait une communication avec la seconde cervicale & avec le *nerf* intercostal ou grand sympathique voisin. Cette seconde portion de filet fournit aussi des filamens aux muscles antérieurs de la tête & du cou, au sterno-mastoïdien & au splénius.

Un de ces petits filets communique avec la neuvieme paire du cerveau ou grand nerf lingual, & va au muscle sterno-hyoïdien, au muscle thyro-hyoïdien & aux glandes thyroïdes.

La seconde paire des nerfs cervicaux.

La seconde paire cervicale passe entre la seconde & la troisieme vertebre du cou. En sortant elle communique d'abord en devant avec le gros ganglion du *nerf* intercostal ou grand sympathique. Elle communique aussi en haut avec la premiere paire cervicale, & en-bas avec la troisieme.

Le tronc de chaque côté se divise ensuite en plusieurs branches: mais auparavant il sort de son union avec la premiere paire cervicale un petit filet, & il en part un autre de son union avec la troisieme paire cervicale.

Ces deux filets s'unissent en-bas & n'en font qu'un, qui descend le long de la veine jugulaire interne, & fait en-bas une anse considérable pour remonter le long de l'artere carotide jusqu'à la glande parotide, où il se détourne pour s'unir ou communiquer avec le tronc de la neuvieme paire du cerveau. La courbure de l'anse donne un filet qui se distribue aux muscles coraco-hyoïdien, sterno-hyoïdien & sterno-thyroïdien.

Le tronc même jette vis-à-vis le muscle sterno-mastoïdien une branche qui communique derriere ce muscle avec le *nerf* accessoire de la huitieme paire, & cela simplement ou en maniere de plexus.

Cette branche va ensuite derriere le muscle splénius, perce la portion supérieure du muscle trapeze entre le grand *nerf* occipital & l'oreille, & monte à la partie latérale de l'occiput, où elle communique avec la pareille branche de l'autre côté. Elle se distribue de côté & d'autre aux muscles ci-dessus nommés & au muscle angulaire de l'omoplate.

Le tronc de la seconde cervicale jette encore en-bas des branches à la partie moyenne du muscle trapeze, au muscle sterno-mastoïdien & aux muscles vertébraux voisins. On trouve encore quelquefois en arriere une communication particuliere entre ce tronc & la troisieme cervicale.

Après ces branches le tronc s'avance vers le bord postérieur de la portion moyenne du muscle sterno-mastoïdien, & fait un contour de derriere en devant sur ce muscle. Dans ce contour il jette plusieurs branches. Il en jette d'abord une qui descend en arriere & se distribue par plusieurs rameaux au muscle scalene & au transversaire, &c.

Il jette une autre branche qui communique avec la troisieme paire cervicale, à l'endroit où cette paire produit le *nerf* diaphragmatique, & ainsi contribue à la formation de ce *nerf*. Il part encore du même contour un filet qui monte & communique avec un filet ou deux filets de la branche inférieure de la portion dure du *nerf* auditif.

L'extrémité du contour sur le devant du muscle sterno-mastoïdien se divise en deux branches, dont l'une va en-haut & l'autre en-bas. La branche supérieure monte sur ce muscle jusqu'au bas de l'oreille, où elle donne un rameau derriere l'oreille & un autre à la glande parotide, qui s'y rencontre avec le tronc de la portion dure du *nerf* auditif & monte devant l'oreille.

La branche inférieure de l'extrémité du contour se jette de derriere en devant, se ramifie sur le muscle peaucier, & se distribue sur les tégumens de la gorge, en donnant des rameaux aux sterno-hyoïdiens, & se perd dans ces tégumens vers le larynx. Elle communique aussi avec une branche descendante de la portion dure & avec une de la neuvieme paire du cerveau.

Cette branche inférieure dès son origine donne un rameau qui descend tout le long de la partie postérieure du sterno-mastoïdien, jette des rameaux aux glandes jugulaires, à la graisse & aux tégumens de la partie latérale inférieure du cou, passe pardevant la partie moyenne de la clavicule, & va se perdre au-dessous dans les tégumens de ce côté de la poitrine.

La troisieme paire des nerfs cervicaux.

La troisieme paire cervicale ou vertébrale passe entre la troisieme & quatrieme vertebre du cou, & communique en-haut avec la seconde paire, en-bas avec la quatrieme, en devant avec le grand *nerf* sympathique, & avec un filet de la neuvieme paire du crane. Elle communique encore avec le *nerf* accessoire du *nerf* sympathique moyen par un filet qui va au muscle trapeze.

Chaque tronc de la troisieme paire vertébrale jette plusieurs branches aux parties antérieures, postérieures & latérales du cou, savoir, aux muscles, aux glandes, aux membranes, à la graisse & à la peau, jusqu'aux parties supérieures voisines du thorax & de l'épaule.

Parmi les branches postérieures il y en a une qui va au muscle sur-épineux, & en passant par-dessus l'échancrure de la côte supérieure de l'omoplate, donne des filets à l'extrémité du muscle omo-hyoïdien; & il y en a une autre petite qui en allant au muscle trapeze communique avec un filet du *nerf* accessoire de la huitieme paire.

Parmi les branches moyennes, il y en a qui vont aux glandes jugulaires, au muscle sous-clavier, aux portions voisines du muscle pectoral, du deltoïde & du trapeze, & aux tégumens qui y répondent.

Parmi les branches antérieures, il y en a une, qui étant fortifiée par un rameau de la seconde paire cervicale, s'unit d'abord en-dessous avec un autre de la quatrieme paire, & forme par ce concours un cordon appellé *nerf* diaphragmatique.

Ce *nerf* diaphragmatique passe devant la portion antérieure du muscle scalene, & entre dans la poitrine, derriere l'extrémité antérieure de la clavicule. A son entrée dans la poitrine, il reçoit encore un filet d'augmentation de la premiere paire dorsale, & communique avec le grand *nerf* sympathique. Il descend obliquement vers le devant, & passe devant l'artere souclaviere à côté du *nerf* sympathique moyen, près de la naissance du *nerf* récurrent.

Le *nerf* diaphragmatique étant entré dans la poitrine, descend immédiatement devant la naissance ou racine du poumon, à côté & tout le long du péricarde, auquel il est collé latéralement; & enfin se jette un peu en arriere dans le diaphragme.

Il se distribue par plusieurs ramifications dans le grand muscle du diaphragme. Il envoie aussi quelques filets à la portion inférieure du diaphragme, & par-là communique avec le *nerf* intercostal ou grand sympathique, & avec les plexus voisins du bas-ventre.

Le *nerf* diaphragmatique du côté droit, descend le long de la veine-cave supérieure, ce qui le fait paroître plus antérieur que celui du côté gauche.

Le *nerf* diaphragmatique du côté gauche, est d'abord un peu reculé vers le tronc de l'aorte, & fait ensuite un trajet plus long que celui du côté droit; car il se détourne pour passer à côté de la portion du péricarde qui répond à la pointe du cœur; c'est pourquoi il est plus long que celui du côté droit. Ensuite il se recourbe pour aller se distribuer dans le diaphragme, comme l'autre.

Les quatre dernieres paires des nerfs cervicaux en général.

Les quatre dernieres paires cervicales passent entre les portions du muscle scalene. Elles sont en général plus grosses que les trois premieres. Elles s'unissent ensemble par leurs troncs, & forment avec la branche de communication de la troisieme paire cervicale, & le tronc de la premiere paire dorsale, une espece de lacis ou gros plexus, qui est comme enveloppé d'une gaine membraneuse, & qui produit six cordons considérables, comme autant de troncs particuliers, lesquels se distribuent au bras, & sont en général appellés *nerfs* brachiaux.

Les nerfs brachiaux en général.

Ils sont au nombre de six cordons à chaque côté, comme je viens de dire. L'an 1697. M. Duverney en caractérisa cinq par ces noms: le musculo-cutané ou cutané externe, le médian, le cubital, le cutané interne, & le radial, prenant pour une branche du radial celui que je regarde comme un cordon principal, & que j'appelle axillaire ou articulaire.

Ces six cordons des *nerfs* brachiaux ne viennent pas un à un & séparément. Leur naissance ou formation est si compliquée, qu'il est d'abord assez difficile de la déterminer; & il paroît que les cinq paires vertébrales par le moyen de leur union plexiforme contribuent conjointement à la formation de chacun des six cordons brachiaux.

Quatre de ces cordons ou *nerfs* brachiaux naissent antérieurement du gros plexus, savoir, le musculo-cutané, le médian, le cubital, & le cutané interne. Les deux autres cordons en viennent postérieurement; savoir, le radial & l'axillaire ou articulaire.

Le mélange ou gros plexus des cinq paires vertébrales, qui forme ces six cordons, se fait de la maniere suivante.

La quatrieme & la cinquieme paire cervicale, environ un pouce ou plus après leur sortie, s'unissent & font un tronc commun. La septieme paire cervicale & la premiere paire dorsale s'unissent aussi en un tronc commun: mais près de leur origine. La sixieme paire cervicale fait solitairement un chemin plus long entre ces deux troncs communs, & reçoit après cela de l'un & de l'autre une portion de communication qui la grossit.

Ces cinq gros *nerfs* vertébraux, de chaque côté ainsi mêlés, entrelacés & compliqués, se partagent de nouveau par un arrangement particulier très-différent de l'arrangement ordinaire, & forment les six cordons ou *nerfs* brachiaux. Cette union & ce mélange plexiforme varient quelquefois.

La maniere dont les six *nerfs* brachiaux tirent leur origine du plexus des cinq paires vertébrales, est pour l'ordinaire celle-ci.

Le musculo-cutané est formé de l'uoion de la quatrieme & de la cinquieme des paires cervicales & de leur communication collatérale avec la troisieme & la sixieme de ces paires.

Le médian vient d'un côté de l'union de la sixieme paire cervicale avec les deux paires précédentes; & de l'autre côté, il vient de l'union de la septieme paire cervicale avec la premiere paire dorsale. Ces deux unions forment un angle aign, dont la pointe produit le *nerf* médian.

Le cubital part de l'union de la septieme paire cervicale, avec la premiere paire dorsale, & même un peu plus près de la branche ou côte inférieure de l'angle du *nerf* médian.

Le cutané interne fait à peu-près de même.

Le radial est le plus gros de tous, & il part de la pointe d'un autre angle nerveux, dont la branche ou côte supérieure est formée par l'union des troncs de la quatrieme, cinquieme & sixieme des paires cervicales. La branche ou côte inférieure de cet angle nerveux vient de l'union de la septieme paire cervicale avec la premiere paire dorsale.

Le *nerf* axillaire ou articulaire sort immédiatement auprès de la naissancé du radial, principalement cootre la côte ou branche supérieure de l'angle nerveux, d'où ce radial vient, & il communique avec tous les autres.

Outre les gros *nerfs* brachiaux, il part plusieurs petites branches de chacune des quatre dernieres paires cervicales. Il est à propos de faire la description particuliere de ces petites branches avec celle de leurs troncs, avant que d'entrer dans le détail de la distribution des *nerfs* brachiaux.

La quatrieme paire des nerfs cervicaux.

La quatrieme paire cervicale, passe entre la quatrieme & la cinquieme des vertebres du cou, & communique endessus avec la troisieme paire, en dessous avec la cinquieme paire, & en devant avec le *nerf* intercostal ou grand sympathique.

Elle jette plusieurs rameaux, qui se distribuent au muscle scalene, au muscle angulaire de l'omoplate, au rhomboïde, au trapeze, & même au grand pectoral. Elle donne aussi un filet qui contribue à la formation du *nerf* diaphragmatique. Ensuite le tronc s'avaoce un travers de doigt sans aucune ramification, & se joint au tronc de la cinquieme paire cervicale.

A l'endroit de cette union, ou un peu auparavant, il donne une branche assez considérable, qui après avoir jetté un filet au muscle sous-scapulaire, passe par la petite échaocrure de la côte supérieure de l'omoplate, sous le ligament de cette échancrure, & donne des filets au muscle sur-épineux. Ce rameau se glisse ensuite sous le muscle sur-épineux & sous l'acromion, pour aller gagner le muscle sous-épineux & le petit rond.

La cinquieme paire des nerfs cervicaux.

La cinquieme paire cervicale passe entre la cinquieme & la sixieme des vertebres du cou, & communique avec la quatrieme & la sixieme des paires cervicales, & avec le *nerf* intercostal ou grand sympathique.

Ensuite chaque tronc jette antérieurement un rameau qui s'unit avec un pareil rameau de la sixieme paire cervicale, & qui se distribue au muscle scalene, à la surface du grand pectoral, & aux tégumens voisins. Le tronc donne aussi près de sa naissance un rameau qni descend derriere l'origine du troc de la sixieme paire cervicale, & en reçoit aussi un petit filet de commnnication.

Ce rameau ainsi fortifié descend sur la convéxité du thorax, & se distribue aux muscles qui le couvrent. Il se glisse d'abord sous le grand & le petit muscle pectoral, eosuite eotre le grand deotelé & le sous-scapulaire.

Après cela ce rameau descend embas & gagne la partie antérieure, moyenne & presque inférieure du muscle grand dorsal vers la troisieme fausse côte. Il se termine dans ce muscle & dans les tégumeos.

Les deux dernieres paires des nerfs cervicaux.

La sixieme & la septieme des paires cervicales, ayant passé l'une sons la sixieme, & l'autre sous la septieme vertebre du cou, & ayant fait des commnnications comme les précédentes, donnent aussi plusieurs filets aux parties voisines.

Le rameau de la sixieme paire qni s'unit antérieurement avec un pareil rameau de la cinquieme paire pour se distribuer sur la poitrine, comme il est dit, jette embas un filet, qui avec un filet commun de la septieme paire cervicale & de la premiere dorsale, forme une espece d'anse par laquelle passe l'artere axillaire.

Tous ces *nerfs* jettent des filets aux tégumens voisins; il en part aussi pour les glandes axillaires.

Le nerf musculo-cutané.

Ce *nerf* qui se présente naturellement à côté du *nerf* cutané interne, naît de l'union de la quatrieme & cinquieme paires cervicales, & participe de leur communication latérale avec la troisieme & la sixieme paire.

Il va gagner l'extrémité supérieure du muscle coracobrachial, & le perce obliquement de haut en-bas, en lui donnant quelques filets; après cela il descend le long du bras derriere le muscle biceps qui le couvre, & dont les deux portions en reçoivent aussi des rameaux.

Ensuite il sort de derriere le biceps, en se glissant de dedans en-dehors, entre l'extrémité ioférieure de ce muscle & le muscle brachial, auquel il donne aussi. Il s'avance vers la peau dans le pli du bras, immédiatemeot derriere la veine médiane, où il cotoye la peau & devient *nerf* cutané. De-là il se glisse tout le long entre le muscle long supinateur & les tégumens voisins, au côté interne de la veioe céphalique jusqu'au pouce.

Il se distribue enfin aux tégumens de la partie antérieure du poignet, à ceux du pouce & de la convexité de la main. Avant que d'arriver au poignet, il passe par-dessus la veine céphalique, &, vers le pouce, il communique avec un rameau du *nerf* radial.

Le nerf médian.

Le *nerf* médian est situé entre le *nerf* musculo-cutané & le *nerf* cubital. Il naît de l'union de trois, savoir, d'une branche de la sixieme paire cervicale, d'une de la septieme, & d'une petite de la premiere dorsale. Il est dans quelques sujets formé par l'union de deux branches principales, dont l'une résulte de l'union du premier *nerf* dorsal avec le dernier cervical, & l'autre de l'union des trois *nerfs* précédens.

Il descend avec l'artere brachiale le long du bras, sous le bord interne du biceps, après avoir passé derriere l'attache inférieure du muscle coraco-brachial, & va gagner le pli du bras, entre l'extrémité inférieure du muscle brachial & du pronateur rond. Il donne chemin faisant, des filets de côté & d'autre, à tous ces muscles.

Il passe derriere la branche médiaoe de la veine basilique, en s'approchant du condyle interne. Il se glisse derriere au travers du pronateur rond, & descend entre les muscles sublime & profond, en leur donnant des rameaux.

Sous

Sous le muſcle pronateur rond, il donne un rameau particulier qui coule le long du ligament interoſſeux, derriere le muſcle quarré juſqu'au poignet, en donnant des filets à ce même muſcle.

Enſuite le tronc, après quelques ramifications cutanées, paſſe ſous le ligament tranſverſal interne du poignet ou carpe dans la paume de la main, où il donne pluſieurs rameaux; ſavoir, deux aux muſcles thénar & anti-thénar, deux aux parties latérales concaves du pouce, deux à celles de l'index, deux à celles du grand doigt, & un à la partie latérale voiſine du doigt annulaire, après avoir communiqué avec un rameau du *nerf* cubital. Ces rameaux vont juſqu'au bout des doigts, & donnent en paſſant aux tégumens, aux ligamens, aux tendons, &c.

Le nerf cubital.

Le *nerf* cubital naît de l'union de la ſeptieme paire cervicale & de la premiere paire dorſale, il communique avec la racine inférieure du *nerf* médian.

Il deſcend au côté interne du bras le long de la partie interne du muſcle grand anconé, entre l'artere brachiale & la veine baſilique, il ne donne dans ce trajet que de petits filets de côté & d'autre aux muſcles voiſins & aux tégumens.

Il ſe gliſſe entre le condyle interne de l'os du bras & l'olécrane, où il eſt ſeulement couvert d'une eſpece de ligament & des tégumens. C'eſt ce qui rend les coups au coude ſi ſenſibles, même juſqu'au petit doigt, où ce *nerf* ſe termine.

Il deſcend enſuite tout le long du muſcle cubital interne, en donnant des filets aux muſcles voiſins, au muſcle quarré & aux tégumens, juſqu'à l'extrémité inférieure du cubitus, où il ſe diviſe en deux branches, une groſſe & une petite.

La groſſe branche, ou plutôt la continuation du tronc même, paſſe à côté de l'os lenticulaire ou piſiforme du carpe, ſous le gros ligament annulaire tranſverſe, & gagne la partie de la paume de la main qui répond aux deux derniers doigts, où elle donne d'abord quelques filets aux tégumens & aux ligamens des os du carpe.

Elle ſe diviſe auſſi-tôt après en trois rameaux particuliers, dont un fait une eſpece d'arcade en ſe diſtribuant aux petits muſcles voiſins du pouce & aux muſcles interoſſeux; un autre ſe bifurque pour les parties latérales concaves voiſines du doigt annulaire & du petit doigt; le troiſieme va à l'autre partie latérale concave du petit doigt, & aux muſcles voiſins.

La petite branche ſe tourne en dehors derriere le tendon du muſcle cubital externe, & va gagner la partie de la convexité de la main qui répond aux deux derniers doigts. Elle ſe diſtribue aux parties latérales convexes de ces deux doigts, à peu près comme la précédente ſe diſtribue à leurs parties latérales concaves. Elle donne auſſi au muſcle hypothenar, au muſcle métacarpien & aux tégumens. Elle communique avec un rameau du *nerf* médian.

Le nerf cutané interne.

Le *nerf* cutané interne eſt fort délié. Il naît de l'union de la ſeptieme paire cervicale avec la premiere paire dorſale, mais principalement de celle-ci. Il paſſe ſur les autres *nerfs* brachiaux, & deſcend tout le long de la partie interne du bras, entre les tégumens & les muſcles.

Il ſe diviſe avant que de deſcendre, en deux branches, qui s'accompagnent de près juſques vers le condyle interne, à côté de la veine baſilique, étant couvertes de la branche médiane de cette veine.

De ces deux branches l'une deſcend tout le long des tégumens qui couvrent le muſcle radial interne & le muſcle radial grêle ou prétendu palmaire, & enſuite ſe ramifie dans la peau qui couvre le poignet & le commencement de la paume de la main.

L'autre branche ſe jette un peu plus en arriere & tout le long des tégumens qui couvrent le muſcle cubital interne & l'os du coude, en s'y ramifiant juſqu'au petit doigt.

Le nerf radial.

Le *nerf* radial, ainſi nommé, parce qu'il va accompagner le rayon & l'artere radiale, naît de l'union de trois branches compoſées, dont la premiere vient d'un tronc combiné de la quatrieme & de la cinquieme paires cervicale, la ſeconde du tronc propre de la ſixieme paire, & la troiſieme d'un tronc combiné de la ſeptieme paire cervicale, & de la premiere paire dorſale.

Le tronc du *nerf* radial eſt ſitué plus profondément que les autres *nerfs* brachiaux. D'abord il ſe tourne de devant en arriere pour faire un contour particulier autour de l'os du bras, entre cet os & les muſcles anconés.

Ce contour du *nerf* radial eſt oblique & en vis, conformément à l'impreſſion que l'on voit à l'os même. Avant ce trajet le *nerf* donne des branches aux trois muſcles anconés, ſurtout à l'anconé long & à l'anconé externe. Enſuite il tourne de derriere en devant, entre le muſcle anconé externe & le muſcle brachial.

Dans le paſſage ou contour même il jette des rameaux cutanés, dont le plus conſidérable gagne le condyle externe de l'os du bras, & ſe diſtribue tout le long aux tégumens qui couvrent le rayon antérieurement & extérieurement, & à ceux qui couvrent les parties antérieures du poignet & de la convexité de la main juſqu'au pouce.

Vers le pli du bras le tronc du *nerf* radial ſe détourne en dehors, & deſcend entre l'extrémité inférieure du muſcle brachial & l'extrémité ſupérieure du muſcle long ſupinateur, en donnant des rameaux à ces muſcles & aux voiſins.

Etant parvenu à la tête du rayon, il ſe diviſe en deux, ou plutôt il jette une branche principale, qui va le long entre le rayon & le muſcle long ſupinateur juſqu'au de-là du milieu du rayon, où elle ſe gliſſe entre le muſcle long ſupinateur & le muſcle radial.

Cette branche accompagne l'artere radiale externe près les tégumens, & étant parvenue vers la partie inférieure du rayon, elle ſe diſtribue en trois rameaux pour les parties convexes latérales de trois doigts & demi.

Un de ces rameaux va à la partie latérale interne du pouce & aux tégumens. Un autre ſe diviſe en deux pour la partie latérale externe du pouce, & pour la partie latérale antérieure de l'index; donnant toujours en paſſant des filets aux tégumens des os du métacarpe.

Le troiſieme rameau ſe diviſe en pluſieurs pour gagner la partie latérale poſtérieure de l'index, les deux côtés du médius, & la partie latérale antérieure de l'annulaire.

La branche même ſe diſtribue dans tout ce paſſage aux tégumens, & enfin aux muſcles interoſſeux.

Le tronc radial, ou ſi l'on veut, la groſſe branche de ſa bifurcation, paſſe entre l'extrémité ſupérieure du rayon & le muſcle ſupinateur court, donnant en paſſant à ce muſcle, au petit anconé, au ſupinateur long, & au muſcle radial externe.

Enſuite il ſe perd dans le muſcle extenſeur commun des doigts, dans ceux du poignet & du pouce, après avoir communiqué avec un rameau de *nerf* muſculo-cutané.

Le nerf axillaire ou *articulaire.*

Ce *nerf* prend ſon origine des deux dernieres paires cervicales, & paroît quelquefois n'être qu'une groſſe branche du *nerf* radial. Il va dans le creux de l'aiſſelle, derriere la tête de l'os du bras, entre les muſcles grand &

petit rond, & se jette ou se contourne de dedans en arriere, & en dehors autour du cou de cet os, en se glissant entre l'articulation & l'extrémité supérieure du muscle long anconé, pour aller gagner le muscle deltoïde.

Il se divise en plusieurs rameaux, qui vont gagner principalement le muscle deltoïde en haut & en bas, & s'y ramifient, donnant en chemin au muscle sous-scapulaire, à l'extrémité supérieure du muscle long anconé, au grand & petit rond, au sur-épineux. Il donne même au muscle grand dorsal, & au muscle anconé externe.

Les nerfs dorsaux ou costaux.

Ils sont au nombre de douze paires, comme il a été marqué au commencement de ce Traité ; & ils mériteroient d'être appellés *nerfs* intercostaux à plus juste titre que les grands *nerfs* sympathiques auxquels on avoit donné ce nom.

Ils ont cela de commun ensemble, que dès leur sortie d'entre les vertebres du dos, & avant que d'accompagner les côtes ils jettent ordinairement deux filets en devant pour communiquer avec le grand *nerf* sympathique ou prétendu *nerf* intercostal, & plusieurs filets en arriere pour les muscles vertébraux & autres muscles voisins.

On nomme chacune de ces douze paires par le nombre des vertebres sous lesquelles elles passent ; par exemple, la premiere paire, la seconde paire, &c.

La premiere paire entre dans la composition des *nerfs* brachiaux, comme il est dit, & jette conjointement avec la seconde paire des rameaux thorachiques.

Les sept paires supérieures vont chacune tout le long sous les vraies côtes jusqu'au sternum, & se distribuent aux muscles intercostaux, qu'elles percent aussi en dedans & en dehors pour aller aux grands dentelés, aux pectoraux, &c. & aux tégumens externes.

La septieme paire étant arrivée à la portion cartilagineuse de la septieme côte, descend & se distribue entre les muscles larges du bas-ventre.

Les cinq dernieres paires quittent les extrémités des fausses côtes, pour se distribuer aux muscles du bas-ventre.

L'onzieme paire donne aussi quelques filets au diaphragme, & ensuite se glisse entre le muscle transverse & le périroine.

La derniere de toutes se distribue aux muscles transverses & aux obliques internes.

Tous ces *nerfs* envoyent plusieurs ramifications à travers les muscles aux tégumens, & forment les *nerfs* cutanés du thorax, des deux premieres régions du bas-ventre & de la portion supérieure des lombes.

Les nerfs lombaires.

Les cinq paires de ces *nerfs* ont cela de commun, qu'elles jettent en arriere des filets pour les muscles vertébraux, qu'elles communiquent ensemble, qu'elles communiquent avec le grand *nerf* sympathique de chaque côté, & qu'elles sont couvertes par les muscles psoas.

Leurs branches de communication avec les grands *nerfs* sympathiques sont longues, parce que ces *nerfs* s'avancent beaucoup vers le devant des corps des vertebres lombaires.

On fait le dénombrement de ces paires de *nerfs* selon le dénombrement des vertebres lombaires sous lesquelles elles passent.

La premiere paire des nerfs lombaires.

Ces *nerfs* passent entre la premiere & la seconde vertebre des lombes, & ils reçoivent chacun de leur côté un rameau de communication de la derniere paire dorsale, & en donnent un à la seconde paire des lombes, ou à une branche de cette seconde paire.

Chaque tronc communique aussi avec le grand sympathique voisin par un rameau assez long. Ensuite il produit trois branches, une postérieure & deux antérieures. Des deux antérieures l'une est interne & l'autre externe, qui est plus grosse que l'interne.

La branche postérieure perce le muscle quarré des lombes, se glissant entre les parties postérieures des muscles obliques du bas-ventre, perce l'oblique externe, & se distribue à la peau voisine jusqu'à la fesse. Cette branche donne aussi aux muscles vertébraux & au muscle sacro-lombaire.

La branche antérieure externe perce l'extrémité supérieure du muscle psoas obliquement en dehors, passe à travers le muscle quarré des lombes, & se glisse le long de la crête de l'os des iles jusques vers l'épine antérieure de cet os.

Elle donne des filets aux muscles du bas-ventre, & se distribue sur la bande large ou *fascia-lata* aux tégumens voisins, à ceux de la partie antérieure externe de la cuisse & aux glandes inguinales.

La branche antérieure interne perce aussi le muscle psoas presque au même endroit, mais plus en devant, descend sur ce muscle, passe sur le muscle iliaque jusqu'au commencement du ligament tendineux de Fallope, où elle rencontre la branche antérienre, s'unit avec elle, & fome par cette union un *nerf* particulier qui va le long du même ligament & de la face interne de l'aponévrose du muscle oblique externe, jusqu'à l'ouverture communément appellée l'anneau du muscle.

Ce *nerf* particulier sort par l'ouverture aponévrotique du muscle oblique externe, & se divise de nouveau en plusieurs filets cutanés qui vont au pubis & aux tégumens des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, &c. Il en donne aussi aux cordons spermatiques, & aux cordons vasculeux ou faux ligamens ronds.

Outre ces branches le tronc de la premiere paire donne près de son union avec le tronc de la seconde deux rameaux grêles, étroitement collés ensemble, qui descendent derriere le muscle psoas, traversent une des attaches tendineuses du petit muscle diaphragmatique sur la troisieme vertebre des lombes, & communiquent avec le grand sympathique.

Ces deux rameaux s'accompagnent ainsi jusqu'au ligament inguinal ou tendineux de fallope : ici l'un va suivre les vaisseaux spermatiques jusqu'aux testicules, l'autre passe sous le ligament à la peau & aux glandes de l'aîne.

Le tronc fait descendre de l'endroit de ce partage, tout droit en bas, un rameau qui s'unit avec la seconde paire lombaire, ou plutôt avec une branche qui en part. Le tronc va ensuite contribuer à la naissance d'un gros cordon appellé *nerf* crural.

La seconde paire des nerfs lombaires.

Leur troncs sortent entre la deuxieme & la troisieme vertebre des lombes. Chacun de ces troncs ayant communiqué avec celui de la premiere paire & avec le grand *nerf* sympathique, donne d'abord plusieurs petits rameaux aux parties voisines du muscle psoas, & un gros rameau en arriere pour le muscle quarré des lombes, le sacro-lombaire, le long dorsal, & les muscles vertébraux voisins, après avoir percé le muscle quarré.

Après cela le tronc donne une branche menue, qui dès son origine s'unit avec le rameau descendant du tronc de la premiere paire dont je viens de parler. Cette branche étant ainsi fortifiée perce la tête du psoas, va tout le long de ce muscle, gagne le trou aponévrotique, ou anneau du muscle oblique externe du bas ventre, & se distribue aux glandes inguinales, à la graisse, au scrotum dans les hommes, & aux grandes levres dans les femmes.

Ensuite le tronc jette encore deux branches qui s'accom-

pagnent, après avoir jetté entre la naissance de ces deux branches un petit rameau à la partie supérieure du psoas. Ces deux branches percent le psoas en differens endroits, puis l'accompagnent, & vont passer sous la partie supérieure du ligament tendineux de Fallope, & sortent par là hors du bas-ventre.

En sortant du bas-ventre, ces mêmes deux branches s'unissent & ne font qu'un *nerf*, qui se distribue par plusieurs rameaux aux glandes inguinales, sur l'aponevrose crurale, aux tégumens des parties antérieures de la cuisse jusqu'au genou.

Quelques-uns de ces rameaux s'unissent aux rameaux du *nerf* crural; d'autres se distribuent aux tégumens de la partie interne de la cuisse. Il y en a un qui accompagne l'artere crurale, & jette une espece d'anse autour d'une branche de cette artere.

Le tronc donne encore souvent un rameau qui s'unit avec un rameau de la troisieme paire & avec un de la quatrieme, pour former avec eux un cordon particulier, qui, passé par les muscles obturateurs sous le nom de *nerf* obturateur.

Enfin le tronc descend, & ayant donné un rameau à la partie moyenne du muscle psoas, il s'unit au tronc de la troisieme paire, & se termine en contribuant à la formation du gros cordon du *nerf* crural.

La troisieme paire des nerfs lombaires.

Leurs troncs sortent entre la troisieme & la quatrieme vertebre des lombes. Chacun de ces deux troncs communique en-dessus avec la seconde paire, & en-devant avec le grand *nerf* sympathique; & il s'unit en bas avec le tronc de la quatrieme paire. Il jette en arriere entre les apophyses transverses un rameau considérable qui se distribue aux muscles vertébraux & aux muscles voisins.

Avant son union avec la quatrieme paire, il donne une branche considérable qui descend en bas, & ayant reçu un rameau de communication de la seconde paire, s'unit avec une branche de la quatrieme paire pour la formation du *nerf* obturateur.

Il jette encore avant son union avec la quatrieme paire un gros rameau qui descend en bas entre le muscle psoas & le muscle iliaque, & s'unit ensuite avec le cordon crural au côté externe de la partie inférieure du muscle psoas. On le peut regarder comme l'accessoire ou l'associé du *nerf* crural.

Le tronc en traversant tout le long du muscle psoas lui donne des filets aussi bien qu'au muscle iliaque, & jette un rameau en bas qui va sous le ligament tendineux de Fallope gagner le muscle pectiné; & enfin conjointement avec la branche de la seconde paire, il s'unit avec la quatrieme paire pour achever la formation du gros *nerf* crural.

La quatrieme paire des nerfs lombaires.

Leurs troncs sortent entre la quatrieme & la cinquieme vertebre des lombes. Chaque tronc communique en-dessus avec la troisieme paire, & en-devant avec le grand *nerf* sympathique, souvent même par deux filets.

Chaque tronc jette en arriere des branches aux muscles vertébraux & aux muscles voisins; & ensuite avec les portions des autres paires lombaires dont il est déja parlé, il acheve la formation du gros cordon crural.

Il produit du même endroit une branche très-considérable, qui étant unie à deux autres branches, savoir à une branche de la troisieme paire, & à une de la seconde, forme le *nerf* obturateur.

Enfin le reste du tronc va en bas s'unir avec la cinquieme paire lombaire.

Le nerf obturateur.

Ce *nerf* formé de la maniere marquée ci-dessus, se glisse tout le long de la partie latérale interne du muscle psoas, descend dans le bassin, & sort du bas-ventre par la partie supérienre des muscles obturateurs & du trou ovalaire des os innominés.

En sortant il donne aux muscles obturateurs & au muscle pectiné. Il se distribue ensuite par trois branches principales à toutes les portions du muscle triceps, & même produit des branches qui se glissent entre les portions du triceps, & vont au muscle grêle postérieur ou interne.

La cinquieme paire des nerfs lombaires.

Elle passe entre la derniere vertebre des lombes & l'os sacrum. Chaque tronc communique en haut avec la quatrieme paire lombaire, & en-devant avec le grand *nerf* sympathique. Il jette en arriere des rameaux aux muscles vertébraux & aux muscles voisins, mêmes aux muscles fessiers. En se courbant en-devant, après avoir percé, il donne aussi un petit rameau au *nerf* crural.

Ensuite le tronc descend sur la symphyse de l'os sacrum avec l'os des iles, entre dans le bassin, & avec la branche de communication qu'il a reçue de la quatrieme paire lombaire, va se joindre aux *nerfs* sacrés, & former avec eux une espece de plexus, ou entrelacement, qui produit le plus gros & le plus grand *nerf* de tout le corps, appellé *nerf* sciatique, qui se distribue ensuite à toutes l'extrémité inférieure du corps.

Les nerfs sacrés.

On appelle *nerfs* sacrés ceux qui viennent de l'os sacrum, dont les principaux passent par les grands trous antérieurs de cet os, & les autres par les échancrures latérales de l'extrémité de l'os & du coccyx.

On les compte aussi par paires, & il s'en trouve ordinairement six; sçavoir, quatre grosses paires qui sortent par ces grands trous, & deux qui passent dessous. Ce nombre augmente quand il y a cinq paires de grands trous. Il en passe aussi quelques petits filets par les trous postérieurs.

La premiere paire est fort grosse, la seconde l'est moins. Les paires suivantes diminuent de grosseur par degrés; de sorte que les inférieures sont très-menues.

Celles qui passent par les grands trous s'unissent ensemble dès leur entrée dans le bassin, & avec la derniere paire des *nerfs* lombaires forment l'entrelacement pour le gros nerf sciatique, dont je viens de parler. Elles jettent aussi en arriere au travers des membranes des trous postérieurs de l'os sactum des rameaux aux tegumens voisins.

Les troncs ainsi unis & entrelacés, outre le gros *nerf* sciatique donnent encore d'autres petites branches. Il est à propos de faire connoître les plus considérables de ces branches, aussi bien que celles des *nerfs* sacrés inférieurs, avant que d'entrer dans le détail des ramifications du gros cordon sciatique.

Ceci a beaucoup de rapport avec la disposition des quatre dernieres paires cervicales & de la premiere dorsale, qui non-seulement s'entrelacent & forment les *nerfs* brachiaux; mais jettent encore plusieurs branches particulieres de leur naissance.

De cet entrelacement des *nerfs* sacrés, principalement de la seconde paire, sort une branche qui va se distribuer aux vésicules séminales, aux prostates, à l'utérus, aux trompes de fallope, &c. Il en part encore une autre branche, principalement de la quatrieme paire, laquelle branche va en partie aux endroits nommés, & en partie à la vessie & à l'intestin rectum.

Le même entrelacement & en particulier la troisieme paire, unie dans les uns avec la paire précédente, dans les autres avec la suivante, & quelquefois avec toutes les deux paires, produit une branche qui sort du bassin par-dessus le ligament de fallope, passe par la partie interne de la tubérosité & la petite branche de l'os ischion, & va se distribuer aux corps caverneux & à leurs

muscles dans l'un & l'autre sexe, aux parties voisines des parties naturelles, & au sphincter de l'anus.

Les deux dernieres paires des *nerfs* sacrés sont très-petites. Celle qui est immédiatement après les grands trous de l'os sacrum, passe de derriere en-devant, de chaque côté, entre l'extrémité de cet os & le ligament du coccyx. Elle donne principalement aux muscles de l'anus & aux tégumens voisins.

La paire suivante ou la derniere de toutes les paires des *nerfs* sacrés, descend presque directement de l'extrémité du canal de l'os sacrum, & se distribue aussi à l'anus & aux tegumens, &c.

De l'extrémité de la complication de tous les *nerfs* sacrés, immédiatement avant la formation entiere du gros tronc ou cordon du *nerf* sciatique, il part extérieurement un rameau qui se distribue aux muscles moyen & petit fessier. Postérieurement il en part un autre qui va en partie aux muscles du corps caverneux, &c. & en partie se distribue au grand muscle fessier, & aux tégumens voisins par plusieurs filets, tout le long jusques vers le jarret.

Le nerf crural.

Le cordon du *nerf* crural formé par l'union & la complication des troncs de la premiere paire, de la seconde, de la troisieme, d'une portion de la quatrieme, & quelquefois fortifié par une branche de la cinquieme paire, comme il est déja dit, passe par-dessous le ligament de Fallope, & sort du bas-ventre au côté externe de l'artere crurale, qui est entre ce *nerf* & la veine crurale.

En sortant du bas ventre il se divise en plusieurs branches, dont quelques-unes partent de son union avec le rameau accessoire de la troisieme paire; mais la plupart sortent du gros cordon même.

Les branches qui partent de l'union de son tronc avec le rameau accessoire de la troisieme paire, descendent sur le devant de la cuisse: étant parvenues vers la partie moyenne du muscle couturier, elles le suivent de côté & d'autre, & se dispersent dans les tégumens sur la partie antérieure & interne du genou.

Les antérieures de ces branches passent sur la bande large ou aponévrose crurale, & forment des *nerfs* cutanés jusques sur le genou.

Les internes font de même en allant le long du tendon du muscle couturier jusqu'à son attache au tibia, où elles se dispersent aussi dans les tégumens. Il y en a quelquefois une qui va jusqu'à la malléole interne & jusqu'au dos du pied.

Ensuite le cordon crural se divise en un grand nombre de rameaux qui descendent & se distribuent dans les muscles antérieurs; savoir, le grêle ou droit antérieur, les deux vastes & le crural, donnant aussi en passant des rameaux au muscles triceps, au couturier, & même au grêle interne & au demi-nerveux.

Il donne un rameau qui descend intérieurement entre les muscles couturier & triceps, suivant les vaisseaux cruraux jusqu'à la partie moyenne de la cuisse.

Ensuite le rameau s'approche des tégumens, & va tout du long derriere le muscle couturier, en lui donnant plusieurs filets, & continue toujours son chemin derriere le tendon de ce muscle jusqu'à son attache inférieure.

Ce même rameau étant parvenu au tibia, s'approche de la veine saphene, & suit presque la même route que cette veine jusqu'à la malléole interne, où il donne beaucoup de filets cutanés.

Il finit enfin en se ramifiant sur la partie supérieure interne du pié, où une des plus antérieures de ses ramifications est comme collée à la veine saphene.

Le nerf sciatique.

Le gros cordon du *nerf* sciatique étant formé, comme il est dit ci-dessus, ou comme il arrive aussi quelquefois, des deux dernieres paires lombaires, & des trois premieres paires sacrées, se glisse obliquement en arriere sous la grande échancrure de l'os des iles, & sous le muscle pyramidal ou pyriforme.

Il sort par-là du bassin en passant entre le muscle pyriforme & le petit jumeau supérieur. Il va d'abord devant le muscle pyriforme, & passe aussi-tôt après derriere les deux muscles jumeaux & le muscle quarré de la cuisse, en leur donnant des filets.

Ensuite il descend entre la tubérosité de l'os ischion & le grand trochanter, le long de la partie postérieure interne de l'os fémur, entre le muscle biceps & le demi-nerveux, jusques vers le creux du jarret, en s'approchant un peu du condyle interne. Il donne en chemin des rameaux à ces muscles & au triceps, & diminue de sa grosseur à mesure qu'il descend.

En sortant du bassin il donne aussi-tôt un rameau qui passe entre les extrémités ou portions du ligament sciatique, & va à l'anus, au périné, aux parties naturelles, &c. Ce rameau s'unit avec le rameau particulier que la troisieme paire sacrée y envoie & qui s'y distribue aussi, comme il est marqué ci-dessus.

En passant entre la tubérosité de l'ischion & le grand trochanter, il produit deux rameaux, dont l'un se distribue au muscle grand fessier, & l'autre se divise en deux pour les deux autres muscles fessiers.

Au-dessous du grand trochanter, où on le peut appeller *nerf* sciatique crural, il jette en arriere un rameau qui descend avec la veine sciatique, & se distribue aux tégumens jusqu'au milieu du gras de la jambe. Ce rameau va quelquefois plus bas vers la malléole externe.

Le cordon du *nerf* sciatique étant parvenu au creux du jarret, où on lui donne communément le nom de *nerf* poplité, commence à se fendre en deux branches, qui s'accompagnent d'abord entre les extrémités charnues du petit biceps & du demi-nerveux, & ensuite s'écartent peu à peu en se glissant derriere les condyles du fémur entre les extrémités supérieures des muscles gastrocnemiens ou grands jumeaux.

L'une de ces deux branches principales ou capitales du *nerf* sciatique est interne & grosse; l'autre est externe & moins grosse. Elles vont se distribuer à toute la jambe, & on leur peut donner dans ce trajet le nom de *nerfs* sciatiques cruraux.

La grosse branche du *nerf* sciatique crurale, autrement sciatique crurale interne, ou même, si l'on veut, *nerf* poplité interne, descend derriere le muscle poplité à côté du muscle jambier grêle, communément appellé plantaire, & entre les muscles gastrocnemiens ou grands jumeaux.

Ensuite cette grosse branche sciatique perce l'extrémité supérieure du muscle soléaire, & se glisse en-bas entre ce muscle & les grands muscles fléchisseurs communs des orteils, jusqu'à l'extrémité inférieure du tibia, vers la malléole interne.

Dans ce trajet elle jette de petits rameaux à l'articulation du genou, au muscle gastrocnemien ou jumeau interne, aux autres muscles nommés ci-devant, & aux tégumens jusqu'en bas.

Outre ces petits rameaux elle en donne un plus grand en-haut, dont un filet va au muscle jambier postérieur, & un autre perce le ligament intérosseux, & se distribue à l'extrémité supérieure du jambier antérieur.

Avant que d'aller plus bas elle jette d'abord du côté externe un rameau long, qui descend sur le derriere de la jambe entre les tégumens & le muscle jumeau externe, à côté de la veine sciatique ou saphene externe.

Ce rameau long se rencontre & s'unit en chemin avec un rameau de la branche sciatique externe ou petite sciatique, donne des filets de côté & d'autre jusqu'en-bas; & après en avoir donné au tendon d'Achille, il passe derriere & sous la malléole externe.

Le même rameau se jette enfin au côté externe du pié, où il se distribue aux tégumens & aux muscles voisins, &

se termine sur les deux côtés du petit orteil & sur le côté externe du quatrieme orteil.

La grosse branche sciatique, qu'on peut aussi appeller sciatique tibiale, après ces différentes ramifications passe derriere la malléole interne par un ligament annulaire particulier, va en-dessous gagner la grande échancrure ou voute latérale du calcanéum, en se glissant d'abord entre l'os & le muscle thénar, & après entre l'os & l'extrémité ou attache postérieure du muscle court fléchisseur commun des orteils.

A cet endroit après avoir jetté de petits filets aux parties circonvoisines de ce trajet, elle se divise en deux rameaux nommés *nerfs* plantaires, l'un interne qui est le plus gros, & l'autre externe.

Le *nerf* plantaire interne se distribue au pié à proportion, comme le *nerf* radial se distribue à la main. Il gagne d'abord le long du côté interne de la plante du pié, donne des filets au muscle thénar, au court fléchisseur commun des orteils & au muscle auxiliaire des lombricaux.

Il donne ensuite quatre rameaux pour les parties latérales concaves ou inférieures des trois premieres orteils, & pour la partie latérale voisine du quatrieme orteil. Le premier de ces rameaux ou *nerfs* va au côté interne du premier ou gros orteil. Le second se fend en deux pour les côtés voisins du premier ou du second orteil. Le troisieme *nerf* fait une pareille bifurcation pour le second & pour le troisieme orteil. Le quatrieme *nerf* en fait aussi une pour les parties latérales voisines du troisieme & du quatrieme orteil.

Ces *nerfs* se communiquent de côté & d'autre par la rencontre de leurs extrémités au bout de chaque orteil, & les quatre *nerfs* donnent en passant des filets aux muscles lombricaux, aux intérosseux, aux ligamens & aux tégumens voisins.

Le *nerf* plantaire externe ou petit plantaire passe entre le muscle auxiliaire des lombricaux & le court fléchisseur commun des orteils, donnant des filets à ces muscles, aux intérosseux & à l'hypothenar du petit orteil. Ensuite il se partage en deux rameaux.

Le premier rameau va vers l'interstice des deux derniers orteils, où il se bifurque pour les parties latérales inférieures voisines de ces deux orteils. L'autre rameau va à la partie latérale inférieure externe du petit orteil.

Dans ce passage le *nerf* plantaire externe donne à l'aponévrose plantaire, aux ligamens & aux tégumens comme les autres.

La petite branche sciatique ou sciatique externe, que l'on nomme aussi sciatique péroniere, se jette en-dehors sur la tête de l'os péroné. Elle se divise en plusieurs rameaux, dont trois ou quatre sont les principaux, savoir, un postérieur, un antérieur supérieur, un antérieur interne & un antérieur externe.

Le rameau postérieur descend tout le long entre le péroné & les tégumens jusqu'à la malléole externe, & se termine aux parties latérales externes du pié, après avoir donné chemin faisant plusieurs filets cutanés.

Vers le milieu du péroné il jette un petit rameau qui se rencontre avec un rameau particulier de la grosse branche ou branche tibiale du *nerf* sciatique, avec lequel rameau il s'unit & fait la distribution dont il est parlé ci-devant à l'occasion de la grosse branche.

Le rameau postérieur de la petite branche sciatique étant parvenu à la malléole externe, monte un peu sur le pié, & va vers la racine du quatrieme orteil, où il se divise principalement en deux petits *nerfs* ou rameaux subalternes.

L'un de ces rameaux subalternes se bifurque supérieurement pour les parties latérales voisines du troisieme & du quatrieme orteil. L'autre va à la partie latérale externe du quatrieme orteil, où il se rencontre aussi avec un rameau du *nerf* plantaire externe, qui se distribue aux deux derniers orteils.

Après le rameau postérieur, la petite branche sciatique se jette au dehors sur la tête du péroné; & après avoir donné quelques filets aux muscles gastrocnemiens & au soléaire, elle traverse l'extrémité supérieure du muscle long péronier de derriere en devant.

Ayant traversé cet endroit, elle se glisse entre l'os & le muscle, & jette antérieurement encore plusieurs petits filets aux parties voisines; après quoi elle produit les trois autres rameaux marqués ci-dessus, dont voici la distribution.

Le rameau antérieur supérieur se porte un peu transversalement entre la tête de l'os péroné & l'extrémité supérieure du muscle long extenseur commun des orteils; & après avoir donné des filets à ce muscle & au long extenseur du pouce, il se distribue à l'extrémité supérieure du muscle jambier antérieur, & jette des filets aux tégumens circonvoisins.

Le rameau antérieur interne se glisse en-bas le long de la face antérieure du ligament intérosseux, entre le muscle long extenseur du pouce & le muscle jambier antérieur, donnant des filets de côté & d'autre à ces muscles.

Il passe ensuite sous le ligament annulaire des muscles extenseurs, derriere l'extenseur du pouce, & gagne le dessous du pié, en se glissant sous le muscle court extenseur commun des orteils. Il donne en passant des filets à ce muscle & aux premiers muscles intérosseux supérieurs.

Enfin après avoir communiqué par un filet avec le rameau antérieur externe qui suit, il se termine en se distribuant aux parties latérales voisines des deux premiers orteils.

Le rameau antérieur externe de la petite branche sciatique descend entre l'os péroné & le muscle long péronier, & ensuite entre le muscle péronier moyen & le long extenseur commun des orteils, en leur donnant des filets, de même qu'aux ligamens voisins jusqu'à la convexité du pié.

Dans ce trajet ayant parcouru environ les deux tiers de la jambe, & étant parvenu vers le grand ligament annulaire, il se jette en devant & passe par-dessus. Là il se divise en deux portions, dont l'une va vers le pouce & l'autre vers les derniers orteils.

La premiere portion de ce rameau donne un *nerf* à la partie latérale interne du pouce ou gros orteil, se distribue ensuite aux tégumens voisins de la convexité du pié, & enfin sur les parties latérales voisines du pouce & du second orteil.

L'autre portion qui se tourne vers les derniers orteils, fait d'abord une union avec un filet de la premiere portion, & s'unit encore après avec un filet du rameau antérieur interne.

Cette union se divise aussi-tôt de nouveau pour les parties latérales voisines des deux autres orteils & pour les tégumens. Un filet de cette même union se rencontre & s'unit aussi avec un rameau de la grosse branche sciatique.

Les grands nerfs sympathiques, communément dits nerfs intercostaux.

On avance pour l'ordinaire que ces *nerfs* commencent chacun par un filet de la sixieme paire de la moelle allongée, & par deux filets de la cinquieme; & que ces filets composent d'abord un *nerf* fort grêle; qui rétrograde pour sortir du crane par le canal osseux de l'apophyse pierreuse de l'os des tempes, & grossit à mesure qu'il descend.

Mais après avoir examiné avec attention la prétendue naissance de ces filets, ils m'ont paru plutôt monter de la base du crane avec la carotide interne, & aller de derriere en devant pour se joindre à la sixieme & à la cinquieme paire; & j'ai trouvé l'angle de leur union avec ces deux paires tourné vers le devant, & si aigu qu'on ne les peut pas regarder comme des *nerfs* récurrens.

Ayant depuis ce tems-là, c'est-à-dire, depuis près de

vingt ans, trouvé la même disposition de cet angle dans tous les sujets que j'ai disséqués, j'ai toujours été dans l'opinion que ce qu'on avoit pris comme la premiere racine & comme une espece de tige descendante du *nerf* appellé intercostal, n'en étoit qu'une branche ascendante, qui entrant dans le crane se divisoit en filets, & par ces filets s'associoit étroitement avec les deux paires nommées.

L'observation particuliere que M. Petit Docteur en Medecine, a communiquée à l'Académie Royale des Sciences sur la différente grosseur des portions du *nerf* de la sixieme paire, paroît entierement démonstrative, en ce qu'il a trouvé ce *nerf* plus gros en devant entre le filet du prétendu intercostal & l'orbite, qu'en arriere entre le même filet & la naissance de la sixieme paire. Ses expériences sur la coopération réelle de ce *nerf* dans l'organe de la vue, le confirment encore davantage.

Ces *nerfs* sont communément appellés intercostaux. Ce nom ne répond nullement à leur situation, ni à l'étendue de leur route, comme on verra ci-après. J'ai cru que celui de grands *nerfs* sympathiques leur conviendroit mieux, à cause de leurs communications très-fréquentes avec la plupart des autres *nerfs* principaux de tout le corps humain.

La situation de ces deux *nerfs* en général est tout le long des parties latérales des corps de toutes les vingt-quatre vertebres, immédiatement devant les racines de leurs apophyses transverses & le long des parties latérales de la face interne de l'os sacrum.

Dans toute cette étendue ils représentent deux cordons, divisés & comme entrecoupés d'espace en espace par un grand nombre de petites tumeurs gangliformes, moyennant lesquelles ils communiquent en arriere avec les ganglions de la moelle épiniere par des filets collatéraux fort courts, & produisent en devant toutes leurs ramifications particulieres.

Ces tumeurs gangliformes, ou ganglions, different plus ou moins en volume, en couleur & en consistance, & on les peut regarder comme autant d'origines ou de germes dispersés de cette grande paire de nerfs sympathiques, & par conséquent comme autant de petits cerveaux. J'en parlerai plus particulierement dans le traité de la tête, & je ne m'arrêterai ici qu'à suivre la distribution de ces *nerfs* & la route de leurs ramifications.

A l'égard du nombre des ganglions, il suffit de les rapporter en général, à peu-près comme les *nerfs* vertébraux, en cervicaux, en dorsaux, en lombaires & en sacrés, sans en déterminer le nombre en particulier.

Le premier ganglion cervical est le plus considérable de tous les ganglions en grandeur & en grosseur: mais aussi l'est-il le moins en consistance. Il représente assez une tumeur olivaire fort oblongue & un peu mollasse. Il est situé longitudinalement devant la racine des trois premieres vertebres du cou & immédiatement derriere le pharynx.

Ce ganglion produit de son extrémité supérieure ou sommité, une espece de *nerf* menu & mollasse, qui monte avec l'artere carotide interne du même côté dans le canal osseux de l'apophyse pierreuse de l'os des tempes.

Ce *nerf* dès son entrée dans le canal osseux se divise en plusieurs filets plexiformes, qui environnent l'artere carotide dans le même passage, & en accompagnent les courbures jusqu'à l'entrée dans le crane. Ils sont fort adhérens à l'artere, & ils sont de même que leurs troncs très-tendres, & n'ont souvent ni la consistance, ni la couleur des autres filets nerveux, étant un peu rougeâtres & quelquefois comme mucilagineux. Il ne faut pas prendre pour ces filets plexiformes quelques portions déchirées de la dure-mere qui tapisse le même canal osseux.

De ces filets, il s'en trouve deux ou trois principaux, qui ne paroissent qu'une simple division du petit tronc, & qui à l'entrée dans le crane se rassemblent de nouveau & forment un petit tronc plus ferme que le tronc inférieur. Le petit tronc supérieur se divise aussi-tôt après en filets, dont un s'unit avec le *nerf* de la sixieme paire, & les autres se joignent à la cinquieme, comme il a été marqué ci-dessus. J'ai trouvé le filet qui va à la sixieme paire, & qui n'est pour l'ordinaire que simple, tout-à-fait divisé ou double jusqu'à son union avec la sixieme paire.

Immédiatement dessous l'orifice inférieur du gros canal de l'apophyse pierreuse de l'os des tempes, jusqu'au bas du condyle occipital du même côté, c'est-à-dire, jusqu'au sommet du premier ganglion cervical, le petit tronc montant est moins mollasse, & un peu plus fort que dans le canal.

Le premier ganglion cervical est d'une consistance médiocre & fort adhérent au tronc de la huitieme paire ou *nerf* sympathique moyen, par plusieurs petits filets de communication.

Il communique aussi de côté & d'autre par des branches courtes avec la neuvieme & la dixieme paire de la moelle allongée, avec la premiere, la seconde, & quelquefois la troisieme des paires cervicales, & même avec la branche que la huitieme paire envoie au larynx.

Il donne en passant des filets au pharynx, aux petits muscles voisins, & à l'artere carotide, dont il reçoit des vaisseaux capillaires très-fins, mais assez apparens dans les inflammations; lesquels vaisseaux forment une espece de raiseau fin avec les filets nerveux.

Enfin il jette embas un filet nerveux très-long, qui descend vers la poitrine en s'unissant avec d'autres, dont il sera parlé dans la suite.

Après tout cela, le ganglion se termine embas par un cordon ou tronc fort menu, qui descend sur les muscles vertébraux antérieurs du cou, suivant la même route que la huitieme paire & l'artere carotide du même côté, avec lesquelles il est lié par des expansions membraneuses comme dans une espece de gaine, jusqu'à la derniere vertebre du cou.

Dans ce trajet, le tronc ou cordon descendant communique du côté externe ou postérieurement avec la troisieme, la quatrieme, la cinquieme & souvent la sixieme des paires cervicales, par des branches courtes & plus ou moins obliques, dont il paroît un peu grossi à mesure qu'il descend.

Aux endroits de ces communications, on trouve dans le tronc ou cordon de petits ganglions, qui dans quelques sujets sont presque imperceptibles. Il est très-difficile de déterminer quelle extrémité de ces branches en est l'origine, & qu'elle en est l'insertion.

Du côté interne où antérieurement le tronc jette deux ou trois filets, qui descendent obliquement vers la trachée artere, pour entrer dans la poitrine; il en part un filet au-dessous du premier ganglion cervical, lequel filet passe devant l'artere carotide, s'unit à un filet de la huitieme paire, & forme avec lui un petit cordon particulier.

Ce petit cordon descend devant la veine soûclaviere, & s'unit plus bas avec un filet qui naît derriere l'artere soûclaviere, & descend aussi, comme on verra dans la suite. Il jette en passant des filets à l'œsophage & aux parties voisines.

Le tronc étant vis-à-vis la derniere vertebre du cou, forme un petit ganglion nommé le dernier ganglion cervical ou ganglion cervical inférieur. Ce petit ganglion est assez ferme, & quelquefois double.

Aussi-tôt après, le tronc se détourne de dedans en-dehors vers la racine de la premiere côte, derriere l'artere soûclaviere, où il forme un autre ganglion plus grand, qu'on appelle premier ganglion thorachique ou dorsal.

Ces deux ganglions sont fort près l'un de l'autre, comme s'ils alloient se toucher, n'étant séparés que par une petite portion du tronc, qui est très-courte, quelquefois double, & qui forme en quelques sujets une espece de petit plexus derriere l'artere soûclaviere.

Il part du dernier ganglion cervical sur le devant, un pe-

tit cordon nerveux, qui passe devant l'artere soûclaviere, se courbe aussi en-dessous, & se termine au sommet du premier ganglion dorsal, en sorte qu'il s'en forme une anse nerveuse qui embrasse l'artere soûclaviere.

Ces deux ganglions communiquent par des branches courtes & plus ou moins obliques avec les *nerfs* vertébraux voisins, savoir avec la sixieme & septieme des paires cervicales, & quelquefois avec la quatrieme, par un filet long qui en descend. Le premier ganglion dorsal communique aussi avec la premiere paire dorsale.

Le dernier ganglion cervical (quelquefois le premier dorsal) jette embas un filet de communication au grand nerf récurrent de la huitieme paire, & de cette union il sort un filet qui passe derriere le tronc commun de l'artere axillaire & de l'artere carotide, s'unit avec un filet de la huitieme paire, & entre dans la composition d'un entrelacement appellé plexus pulmonaire.

De la petite portion plexiforme du tronc qui joint le dernier ganglion cervical & le premier dorsal ensemble derriere l'artere soûclaviere, il descend un filet particulier qui s'unit au petit cordon commun du grand sympathique & de la huitieme paire, lequel cordon descend devant la soûclaviere, comme il est dit ci dessus. Ils vont ensemble composer le plexus cardiaque.

Du côté droit ce filet descend vers le ventricule du même côté du cœur, & se glisse entre l'aorte & l'artere pulmonaire, où il fait ensuite une communication avec quelques filets du *nerf* récurrent gauche de la huitieme paire.

Du côté gauche, il part un filet du dernier ganglion cervical, & un autre du premier ganglion thorachique ou dorsal, qui s'unissent aussi comme pour faire une espece d'anse, dans laquelle il ne passe pourtant rien.

De cette union ou anse, il se forme un *nerf* particulier, qui descend entre l'arcade ou courbure de l'aorte & la branche gauche de l'artere pulmonaire, où il communique avec un filet de la huitieme paire, & forme un plexus ganglioforme, conjointement avec de pareilles unions & communications du côté droit.

De ce plexus ganglioforme, que l'on peut prendre pour la naissance ou l'origine du plexus cardiaque supérieur, descendent quantité de filets qui se répandent sur les troncs des gros vaisseaux sanguins, sur les oreillettes & sur les ventricules du cœur.

Les principaux de ces filets vont se glisser derriere l'aorte dans le tissu cellulaire, entr'elle & le tronc de l'arteré pulmonaire, où ils se partagent en beaucoup de *nerfs* déliés qui passent devant & derriere l'aorte, pour se répandre sur la base du cœur & sur les oreillettes.

Les filets qui descendent du tronc même entre le premier & le dernier ganglions cervicaux, s'unissent & s'entrelacent dans la poitrine avec les filets du dernier ganglion cervical & du premier ganglion thorachique ou dorsal, pour concourir à la formation du plexus cardiaque, & en partie à celle du plexus pulmonaire.

Le filet long du premier ganglion cervical y contribue aussi. Il descend du côté interne du tronc; & s'unit ensuite aux filets du dernier ganglion cervical, à ceux du premier ganglion dorsal, & au grand *nerf* récurrent.

De ces unions, il se forme dans plusieurs sujets un cordon particulier qui se rencontre derriere l'aorte avec un pareil cordon de l'autre côté. Ces deux cordons forment ensemble une espece de tronc subalterne, long environ d'un travers de doigt, dont il part à droite & à gauche, & entre deux plusieurs filets qui se distribuent aux parties voisines.

Depuis le premier ganglion dorsal, le tronc descend tout le long devant la tête & le cou de toutes les côtes sur les ligamens de leurs articulations avec les vertebres. Il fait sur la derniere fausse côte un petit détour, & s'avance plus vers le corps des vertebres.

Dans cette descente, le tronc forme entre chaque côte un petit ganglion, & communique en arriere entre chaque côte par deux petits filets très-courts & plus ou moins obliques, avec le *nerf* costal ou dorsal voisin.

De ces deux filets de communication, l'un est plus oblique, & souvent plus délié que l'autre; l'un se jette en arriere vers le ganglion du *nerf* costal ou dorsal voisin, & l'autre s'avance sur la tête de la côte pour gagner le tronc du *nerf* sympathique; ce qui fait souvent paroître l'un de ces deux filets plus antérieur & plus long que l'autre.

Depuis la moitié de cette descente dans le thorax, jusques à la derniere vertebre du dos, le tronc je te pour l'ordinaire cinq branches obliquement embas sur la partie latérale & vers la partie antérieure des corps des vertebres.

Les quatre premieres de ces cinq branches obliques viennent ordinairement du cinquieme, sixieme, septieme & huitieme ganglion thorachique; & la derniere de ces mêmes branches tire son origine de plusieurs ganglions suivans, la premiere est la plus longue, & la derniere est la plus grosse.

Toutes ces branches s'approchent à mesure qu'elles descendent jusqu'à côté de la derniere vertebre du dos, où elles s'unissent en formant un gros cordon court comme un cordon collatéral, qui perce la portion latérale supérieure du muscle inférieur du diaphragme, en donnant quelques filets à sa face supérieure.

Ce gros cordon ou tronc collatéral étant arrivé au-dessous du diaphragme, & après avoir donné quelques filets à sa face inférieure, produit derriere la glande surrenale une espece de ganglion irrégulier, longuet & recourbé qu'on appelle ganglion ou plexus semilunaire.

La convexité de ce plexus ou ganglion semi-lunaire est tournée obliquement en arriere & embas. La convexité en-devant & en-haut, l'une de ses cornes est en-haut & l'autre en-devant, de sorte que le ganglion sémi-lunaire du côté droit, & celui du côté gauche sont tournés l'un vers l'autre par leurs cornes inférieures.

Les deux ganglions sémi-lunaires du grand *nerf* sympathique, savoir celui du côté droit & celui du côté gauche communiquent entre eux derriere l'estomac sur l'artere cœliaque, ils communiquent aussi avec la huitieme paire ou *nerf* sympathique moyen, principalement par le cordon stomachique postérieur de la même paire.

De la communication réciproque de ces deux ganglions sémi-lunaires, il se forme une espece de plexus mitoyen, qui en partie embrasse l'artere cœliaque & en partie se disperse par le mesocolon.

Le ganglion sémi lunaire du côté droit, avec une grande portion voisine du plexus cœliaque & quelques filets du plexus stomachique, forme un entrelacement considérable appellé plexus hépatique.

Le plexus hépatique ayant communiqué avec quelques filets du *nerf* diaphragmatique, produit plusieurs filets nerveux qui embrassent l'artere hépatique & la veine-porte en maniere de gaine réticulaire, & accompagnent les branches de ces vaisseaux dans toute la substance du foie. Le plexus hépatique donne aussi à la vésicule du fiel, aux canaux biliaires, au duodenum, au pancréas & aux glandes sur-renales.

Le ganglion sémi lunaire gauche, formé par le cordon antérieur ou tronc collatéral du côté gauche, produit plusieurs rameaux qui composent le plexus splénique, à peu-près de la même maniere que ci-dessus.

Le plexus splénique ayant communiqué avec le plexus hépatique, & par le moyen du plexus stomachique avec la huitieme paire, embrasse l'artere splénique, donne au pancréas, & enfin se distribue à la rate.

Le ganglion sémi-lunaire gauche, est quelquefois accompagné d'un second ganglion particulier qui donne des filets à la rate.

Chaque ganglion sémi-lunaire donne de sa convexité des rameaux, qui joints aux filets des premiers ganglions lombaires, forment un entrelacement appellé plexus rénal, lequel embrasse l'artere rénale, se distribue aux reins, aux glandes sur-rénales, & jette un filet ou plus qui accompagne les vaisseaux spermatiques.

Le même plexus rénal concourt aussi avec le même ganglion sémi-lunaire à la formation du grand plexus mésentérique, & communique par plusieurs filets avec le

plexus coronaire stomachique.

Celui du côté droit communique en particulier avec le plexus hépatique ; celui du côté gauche avec le plexus splénique, & chacun par deux filets avec le vrai tronc, à côté des deux premieres vertebres des lombes. Cette portion du tronc principal est communément appellée cordon inférieur du *nerf* intercostal.

Les deux ganglions semi-lunaires, savoir, le droit & le gauche, s'envoyent mutuellement des trousseaux nerveux qui s'entrelacent, & forment par leur union une espece de ganglion plat ou entrelacement plexiforme, immédiatement sous le diaphragme, devant la symphyse de la derniere vertebre du dos avec la premiere des lombes.

De cette union plexiforme, qu'on appelle vulgairement plexus soléaire, partent plusieurs filets qui se dispersent en maniere de rayons dans le mésocolon & dans le mésentere : le diaphragme en reçoit aussi.

Il en sort encore quantité d'autres filets, qui avec des filamens détachés de ceux-là, forment une espece de gaine, capsule ou enveloppe nerveuse autour de l'artere mésentérique supérieure, qui renferme toutes ses ramifications jusqu'autour des intestins, en donnant aussi aux glandes mésentériques. C'est ce qu'on appelle plexus mésentérique supérieur, qui vient principalement des filets du plexus hépatique, du plexus rénal & du ganglion semi-lunaire du côté droit.

Le plexus mésentérique supérieur dès son origine jette en bas le long de l'aorte, derriere la portion descendante du mésocolon, depuis l'artere mésentérique supérieure jusqu'à l'artere mésentérique inférieure, plusieurs filets ou trousseaux nerveux différemment entrelacés, dont il naît aussi une enveloppe nerveuse qui embrasse l'artere mésentérique inférieure, & ses ramifications de la même maniere jusques dans les intestins. C'est ce qu'on a nommé plexus mésentérique inférieur.

Les trousseaux nerveux descendans qui sont entre les deux arteres mésentériques, & qu'on peut appeller trousseaux arriere-mésentériques, reçoivent quelques filets de communication de l'un & de l'autre plexus rénal. Ils communiquent aussi avec le tronc même du grand *nerf* sympathique par des filets qui descendent obliquement des ganglions lombaires. Ils donnent ensuite de côté & d'autre un filet de *nerfs* qui accompagnent les vaisseaux spermatiques.

Les trousseaux arriere-mésentériques ayant produit le plexus mésentérique inférieur, jettent d'autres trousseaux en-dessous qui descendent sur l'extrémité de l'aorte derriere le contour inférieur du colon.

Ces trousseaux inférieurs sont fortement attachés aux parties voisines du péritoine, & forment avec des filets du tronc même de l'un & de l'autre côté un troisieme plexus, qu'on peut appeller plexus sous-mésentérique ou plexus hypogastrique.

Le plexus sous-mésentérique ou hypogastrique à l'extrémité de l'S Romain ou du contour inférieur du colon, devant la derniere vertebre du dos, se fend en deux ganglions plats qui embrassent le commencement de l'intestin rectum en arriere, & de-là se dispersent à cet intestin, à la vessie, aux vaisseaux spermatiques, & après avoir communiqué par des filets latéraux avec l'un & l'autre tronc du grand *nerf* sympathique, ils distribuent des filets de *nerfs* à toutes les parties contenues dans le bassin.

Le tronc du grand *nerf* sympathique après avoir fourni les cinq rameaux qui composent le cordon ou tronc collatéral, devient plus menu. Etant arrivé à l'onzieme vertebre du dos, il s'approche du cordon collatéral, & perce comme lui la partie latérale du muscle inférieur du diaphragme.

Il s'avance ensuite plus en devant sur le corps des vertebres, & grossit aussi-tôt après par des filets de communication des deux dernieres paires dorsales.

Il continue ainsi en bas en se glissant entre le muscle psoas & les tendons voisins du petit muscle du diaphragme, sur les parties latérales des corps des vertebres lombaires & de la face antérieure de l'os sacrum.

Ici les deux troncs sympathiques, savoir, celui du côté droit & celui du côté gauche, s'approchent peu à peu l'un de l'autre, & forment à l'extrémité de l'os sacrum une communication en maniere d'arcade renversée.

Dans ce trajet il reçoit pour l'ordinaire deux filets de chaque ganglion des *nerfs* lombaires & des sacrés, & forme aussi de petits ganglions dans ces endroits entre chaque vertebre, qui donnent des filets aux parties voisines, & d'autres qui communiquent avec les trousseaux nerveux des plexus mésentériques.

Les paires de filets qui viennent des deux ou trois premiers ganglions lombaires, descendent un peu. Ceux qui suivent montent plus ou moins à proportion. Il est à remarquer en passant que l'on voit des vaisseaux sanguins capillaires entre & tout le long des filets de chaque paire.

L'arcade renversée ou l'union inférieure des deux troncs donne conjointement avec les deux derniers *nerfs* sacrés des filets au rectum, aux muscles releveurs de l'anus & aux muscles du coccyx.

Le grand *nerf* sympathique, depuis la premiere vertebre du cou jusqu'à l'extrémité de l'os sacrum, communique par des filets avec tous les *nerfs* vertebraux, comme on a déja dit. Mais il est remarquable que ces filets de communication sont petits & menus dans la poitrine, où le tronc du *nerf* sympathique est gros ; & que dessous le diaphragme ils sont plus forts, où le tronc diminue en grosseur, principalement sur l'os sacrum, où le tronc est très-menu. La même chose est à observer par rapport aux ganglions du tronc, excepté le premier ganglion cervical. Winslow. Voyez *Spiritus*.

NERVINUS, *nervin*, ou propre pour les nerfs.

N E S

NESIS, νῆσις, de νέω, accumuler ; amas d'humeurs, cause de maladie. Hippocrate, *de Locis in Homine*.

NESTIS, νῆστις, ou *Intestinum jejunum*. Ruf. Ephes. *de Appellat. Part. Corp. Human. Lib. I. cap.* 27.

N E T

NET où NETA, la même chose que *Galia Moschata*. N. Myrepse, *Sect.* 10. *cap.* 73.

NETOPON, νέτωπον, c'est, selon Hesychius, un onguent composé d'un grand nombre d'ingrédiens, & appellé autrement νεώπιον. Fœsius dit qu'il est odoriférant & précieux, & que c'est un mélange d'épices, tel que ceux dont usoient les Dames Romaines, comme le *spicatum*, le *foliatum*, le *Comagenum*, & le *Susinum*. Hippocrate a fait mention du *netopon* dans son Livre *des Maladies des Femmes*, où il le prescrit entre autres ingrédiens odoriférans, dans les affections de la matrice. Et nous lisons dans les cinquieme & septieme de ses *Epidémiques*, que pour guérir de la surdité, il falloit distiler du *netopon* dans l'oreille. On employoit au même usage, l'*amaricinum*, la meilleure espece de *nardinum*, & d'autres sortes d'huiles propres par leur subtilité & leur chaleur, à diviser & à discuter les humeurs grossieres & visqueuses, qui causoient la maladie. Il y a toute apparence que le *netopon* n'est autre chose que le *neopon* d'Erotien, ou l'huile d'amendes douces. Mais on ne trouve point *neopon* dans Hippocrate ; & il faut lire sans contre dit *netopon* ou *netopion* ; car *netopion* se prend souvent pour de l'huile d'amendes douces, & s'entend même de l'onguent *Ægyptium*.

N E U

NEURAS, νευρὰς, ou *Poterion*, espece de gomme adraganth. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 17.

NEUROCHONDRODES, νευροχονδρώδες, de νεῦρον, *nerf* ;

nerf, & de χόνδρος, cartilage ; épithete d'un ligament ſemi-cartilagineux & ſemi-membraneux.

NEURODES, *Nerveux.*

NEUROLOGIA, *Neurologie*, ou Traité des Nerfs.

NEUROMETERES, ou *Nephrometeres.*

NEURON, νεῦρον, *nerf*. Les anciens Medecins donnoient le nom de nerfs à toutes les parties qui ne contenoient point de ſang, blanches & ſans cavité. C'eſt pourquoi on lit dans Galien, *Comm.* I. *in VI. Epid.* τρία γάρ ἐςι γένη, &c. « Il y a dans les animaux trois ſortes de corps « ſimilaires qui paroiſſent dénués de ſang & de cavité. « Les uns naiſſent des os, les autres du cerveau & de la « moelle ſpinale ; & les troiſiemes des muſcles. Les « premiers qu'Hippocrate appelle συνδεσμοὶ, ſont des « ligamens. Il donne le nom de νεῦρον, nerf, aux « ſeconds ; & celui de τένων, ou tendon, aux troiſie- « mes. Mais la reſſemblance qu'ils ont entre eux, leur « a fait donner à tous la dénomination commune de « nerfs ; avec l'épithete de *ſundeſmos*, pour les pre- « miers, celle de *aiſtheticos*, pour les ſeconds, & de « *proaireticos*, pour les troiſiemes. *Sundeſmos*, ſe rend « par ligamenteux ; *aiſtethicos*, par ſenſibles ; & *proa-* « *reticos*, par moteurs. On les comprenoit auſſi généra- « lement ſous le nom d'*aponévroſe*. »

NEUROTICA, nervins ou bons pour les nerfs. BLANCARD.

NEUROTOMIA, *Neurotomie*, ou diſſection Anatomique des nerfs.

NEUROTOMUS, qui diſſeque les nerfs.

NEUROTROTOS, νευρότρωτος, de νεῦρον, *nerf*, & de τιτρώσκω, *bleſſer* ; qui a un nerf piqué ou bleſſé.

NEUTER, *Neutre.*

Comme les ſels *neutres* ſe ſont faits dans ces derniers tems beaucoup de réputation en Medecine ; & comme ils ne ſont pas connus de tout le monde, on eſt en droit d'exiger de nous, que nous nous étendions ici ſur leur nature, & ſur leur propriété.

On peut dire des ſels en général qu'ils ſont les principaux fondemens des maladies, & qu'ils ſont auſſi les remedes les plus énergiques que l'on puiſſe employer, ſoit pour les prévenir, ſoit pour les guérir. Ils ont chacun leur maniere particuliere d'agir. Les uns produiſent leurs effets ſalutaires d'une façon ; les autres les produiſent d'une autre. Mais entre les différens ſels que la nature nous fournit, il n'y en a point dont l'action ſoit plus ſûre & plus efficace, que les ſels *neutres* qui ſont revêtus de quelques qualités cathartiques.

Les ſels *neutres* ſont compoſés d'un ſel alcalin ou d'une terre, & d'un ſel acide, de maniere que l'un de ces principes ne prédomine point ſur l'autre. Les ſels alcalins & acides, qui ſéparés, ont quelquefois un gout & des qualités ſi fortes, qu'ils en ſont corroſifs, ſont corrigés non-ſeulement par rapport au gout, mais encore par rapport à leurs autres propriétés, prennent une nature moyenne, & deviennent des remedes très-innocens en eux-mêmes, & très-amis de notre conſtitution ; lorſqu'étant mêlés les uns avec les autres en proportion convenable, leurs particules ſont émouſſées par un conflict & une colliſion mutuelle. Les ſels parfaitement *neutres* ſont donc ceux qui ne produiſent aucune efferveſcence : mais ſe ſoûlent parfaitement, ſi l'on verſe deſſus quelques liqueurs acides ou alcalines. Entre ces ſels, les plus importans & les plus efficaces que la nature nous fournit, ſont le ſel commun, le nitre, l'aphronitre, & ceux qu'on obtient par l'ébullition, de certaines eaux médicinales & acidulées. Les ſels *neutres* les plus vantés que l'on prépare par art, ſont l'arcanum duplicatum, le nitre antimonié, le ſel de Glauber, & le tartre vitriolé : tous ces ſels ne produiſent aucune effervescence, lorſqu'on verſe deſſus une liqueur acide ou alcaline ; à moins que l'acide ne ſoit exceſſivement fort & pénétrant, tel que l'huile de vitriol, qui verſée ſur le ſel commun ou même ſur le nitre, non-ſeulement produit une ébullition violente ; mais fait encore élever du ſel commun, une grande quantité de vapeurs ſubtiles & blanches, & du nitre, des vapeurs d'une couleur rougeâtre. Mais ce phénomene n'aura point lieu, ſi l'on ſe ſert d'un acide plus doux, tel que l'eſprit de ſel, l'eſprit foible de vitriol, le vinaigre, ou le ſuc de limon.

On peut conclure de ce que nous avons dit juſqu'à préſent que ni le tartre qu'on obtient du regne végétal, ni l'alun, ni le vitriol qu'on tire du regne minéral ne doivent point être proprement comptés entre les ſels *neutres* : car ſi l'on vient à les arroſer de quelques liqueurs alcalines d'une nature douce ou draſtique, il ſe fera ſur le champ une effervescence violente, & il ſe formera des bulles ; preuve manifeſte qu'un ſel acide prédomine en eux, & que ce ſel n'eſt point intimement mêlé avec l'alcali métallique ou terreux. Or telles doivent être la nature & les qualités des ſels *neutres*, qu'il faut que leurs principes compoſans ſoient intimement mêlés les uns avec les autres, afin que la précipitation ne s'en faſſe point facilement, lorſqu'on viendra à les humecter d'une liqueur alcaline : d'où l'on doit inférer que le ſel d'argent, & le ſucre de plomb ne ſont point à proprement parler des ſels *neutres*. Les ſels *neutres* different les uns des autres, ſelon que l'union des principes alcalins & acides y eſt plus ou moins étroite & forte.

Il y en a en qui cette union eſt ſi intime que ce n'eſt pas ſans difficulté qu'on parvient à la détruire ; tels ſont tous les ſels faits d'un principe alcalin & d'un acide vitriolique. De ce genre ſont les ſels *neutres* des eaux minérales, l'arcanum duplicatum, le tartre vitriolé, le ſel préparé de chaux vive & d'un acide vitriolique, le ſel commun & le nitre. Il y en a en qui l'union des principes acides & alcalins eſt moins forte, & où la cohéſion de ces principes eſt moins intime. Tels ſont ceux qui ſont compoſés d'un acide doux & d'une terre alcaline, entre leſquels on peut compter le ſel de corail, le ſel d'yeux d'écreviſſes, le tartre tartariſé, & la terre foliée de tartre. Un acide fort réſoudra ſans peine, & précipitera toutes les parties de ces ſels.

Après avoir fait ces obſervations préliminaires concernant la nature des ſels *neutres*, nous allons démontrer d'une maniere invincible, que ceux d'entre eux qui ſont tempérés, non-ſeulement ſont les plus ſalutaires, mais s'emploient encore avec plus de ſureté, qu'aucun autre, tant pour prévenir, que pour guérir quelques maladies auxquelles nous ſommes exposés.

Premierement, il n'y a aucun ſel pur, acide, ou alcalin, d'une nature fixe ou volatile, mais ſeulement des ſels *neutres*, dans les ſucs des animaux, lorſqu'ils ſont ſains, & dans leur état naturel. On n'a jamais trouvé d'acide pur, ſoit dans le ſang, ſoit dans la lymphe ; quoiqu'en aient dit d'anciens Medecins peu verſés dans la Chymie. On n'a même jamais obtenu par quelque voie que ce fût, des fluides de notre corps, dans un état mal ſain & contre-nature, un acide pur. D'où il paroît combien l'hypotheſe de ceux, qui aſſuroient hardiment il y a quelques ſiecles, qu'un acide étoit la cauſe de toutes les maladies, étoit, je ne dis pas ſeulement abſurde, mais dangereuſe ; car ils ne ſe contentoient pas de bannir tous les acides de la Medecine, mais ils prétendoient que le but principal de tous les remedes devoit être de détruire l'acidité ou la viſcoſité des fluides.

Il faut convenir que les alimens, les choſes tranſmiſes dans l'eſtomac ; mais ſurtout leur ſéjour dans ce viſcere donnent lieu à la formation, de ce ſuc acide & cru, qui embarraſſe les premieres voies, & dont les qualités malfaiſantes produiſent diverſes maladies violentes, & augmentent les ſymptomes de celles qu'il faut rapporter à d'autres cauſes. On ne peut nier que dans ces cas, les remedes qui tendent à corriger & à tempérer les acides ne ſoient les meilleurs & les plus énergiques qu'on peut employer. Mais s'enſuit-il de-là que ces ſucs acides ſoient tranſmis ſans aucune altération dans leur nature & dans leur tiſſu, dans la maſſe du

sang, & mêlés avec les autres fluides? Ne faut-il pas au contraire les considérer comme des humeurs morbifiques & étrangeres dans les premieres voies, surtout lorsqu'ils n'ont point été corrigés par les facultés digestives, ni par le mélange avec d'autres liqueurs? Car quoique l'estomac supporte assez facilement un acide tempéré, qu'il puisse en être légerement irrité, sans en être offensé, que l'appétit en soit augmenté, & que la dissolution des alimens en soit hâtée; cependant il est constant qu'un acide pur est très-malfaisant à toutes les parties du corps tant fluides que solides. Il épaissit & coagule les fluides, en retarde la circulation, & affecte d'une maniere sensible les parties solides; surtout celles qui sont d'une nature nerveuse & fibreuse, tant par sa qualité stimulante & corrosive, que par son astringence.

C'est par cette raison que la nature a pourvu sagement à ce qu'il se répandît sur les alimens, immédiatement après leur dissolution dans l'estomac, & leur sortie de ce viscere, une liqueur douce, sulphureuse, tant soit peu alcaline, & capable de corriger l'acide étranger qui y est contenu, & de le rendre ami des veines & des autres parties du corps; avantages que produisent encore de leur côté les sucs lymphatiques qui viennent du pancréas & des autres glandes. Il n'y a non plus aucun sel alcalin pur, fixe ou volatil, dans les sucs des animaux, surtout lorsqu'ils sont dans leur état naturel. Quant à la bile, cette humeur salutaire, qu'on regarde avec tant de raison comme le remede le plus naturel & le plus efficace qu'il y ait dans les animaux; elle est d'une nature si approchante de l'alcali, qu'elle corrige l'acidité; cependant on ne peut obtenir sans le feu des fluides animaux, d'alcali pur; cet alcali produit une effervescence avec les acides, surtout lorsqu'ils sont forts & drastiques. Je n'attribuerois point l'ébullition qui se fait en versant des acides forts sur la bile à un principe alcalin; mais plutôt à un principe sulphureux, & oléagineux; car on a remarqué que les huiles exprimées & distilées produisoient une effervescence violente & chaude avec quelqu'esprit fort, comme l'huile de vitriol, ou l'esprit fumant de nitre préparé à la maniere d'Hoffman.

Il n'est pas possible d'obtenir sans le secours du feu, du sang, du lait, du chyle, de la lymphe, des excrémens, de la sueur, & de l'urine des animaux, surtout lorsqu'ils sont dans un état naturel & sain, d'alcalis soit fixes, soit volatils. S'il s'éleve de ces sucs une matiere volatile alcaline; ou si l'on remarque quelques qualités sensiblement alcalines, soit dans les excrémens, soit dans la bile, soit dans les urines, c'est un signe certain qu'il y a corruption ou putréfaction. Mais dans l'état naturel & sain, les sels excrémentitiels sont plutôt de l'espece *neutre*, & composés d'un sel fixe ou volatil, acide & alcalin, comme il paroît par le goût salé de l'urine. On peut dire que les sels *neutres* du corps humain approchent davantage de la nature du sel ammoniac, en conséquence du mélange d'un sel volatil alcalin & urineux, avec un acide; car si l'on mêle de la chaux vive ou quelques sels alcalins, avec de l'urine épaissie, le mélange prendra sur le champ l'odeur d'un sel volatil. D'ailleurs le sel contenu dans l'urine est d'une nature tartareuse, & paroît composé d'un principe acide, & d'un principe oléagineux & terreux; comme il est suffisamment démontré, tant par l'épaississement de l'urine, que par le tartre qui s'attache aux côtés & au fond des pots de chambre dont se servent les malades hypocondriaques & scorbutiques.

Ce qui prouve que les sels *neutres* sont d'une nature salutaire; c'est qu'ils ne produisent ni altération, n i mouvement dans les sucs animaux; effet promptement occasionné au contraire par d'autres sels acides ou alcalins, fixes ou volatils: car si l'on prend une certaine quantité de sang humain tiré d'une veine, & si l'on verse dessus quelque liqueur acide, comme l'esprit de sel, ou de vitriol, une solution de sel qui soit excessivement acide, ou une solution d'alun ou de vitriol, le sang perdra sur le champ sa couleur & sa consistence; de rougeâtre & purpurin qu'il étoit, il deviendra livide, & de clair & fluide, coagulé. Les liqueurs dont nous venons de parler produisent ordinairement le même effet si on les mêle avec la lymphe, la sérosité, le chyle, le lait, ou les blancs d'œufs. Il est encore démontré par des expériences qu'on a faites sur la transfusion du sang que l'injection d'une liqueur acide dans les veines, est suivie de la coagulation du sang dans les plus gros vaisseaux, & immédiatement ensuite de la mort de l'animal. Si l'on verse aussi sur du sang récemment tiré des veines, quelques liqueurs alcalines, comme l'huile de tartre par défaillance, ou l'esprit de sel ammoniac bien soûlé, on remarquera pareillement de grands changemens dans le sang; la couleur purpurine qu'il a naturellement, sera fort augmentée; il prendra celle de l'écarlate; & sa fluidité deviendra beaucoup plus grande.

Ces substances alcalines produisent les mêmes effets sur le lait, sur la sérosité & sur les blancs d'œufs; elles les rendent plus fluides. Quoique l'augmentation dans la couleur rouge du sang, & dans sa fluidité naturelle, causée par les substances alcalines ne détruise point le mouvement progressif & la circulation de ce fluide dans les petits vaisseaux innombrables dont le corps humain est parsemé; cependant il est constant qu'un alcali pur donné à grande dose attaque & détruit la tempérie, & la constitution de la masse du sang. Cela est démontré par l'injection de quelques liqueurs alcalines dans les veines des animaux. Cette injection est suivie de convulsions mortelles, effet que ne produisent jamais les sels *neutres* qui ne causent aucune altération, soit dans le tissu, soit dans le mélange du sang; & des sucs vitaux. Si vous prenez une solution de sel commun & de sel ammoniac, ou d'arcanum duplicatum, de la terre foliée de tartre, du nitre antimonié, & que vous mêliez l'un ou l'autre de ces ingrédiens avec du sang humain ou du lait; ils n'y produiront aucun changement. Il est aussi suffisamment démontré que le nitre qui est un sel *neutre* ne préjudicie ni au mélange ni au mouvement du sang. Si vous parcourez les expériences que Malpighi a faites, & qu'il a rapportées dans son Livre *De Polypo cordis*, vous trouverez que l'injection de six dragmes de nitre dissous dans la veine jugulaire d'un chien vigoureux, ne produisit d'autre effet remarquable, qu'une évacuation d'urine excessivement copieuse.

Entre toutes les especes de sel *neutres*, je n'en connois point de plus amies de notre constitution, que le sel commun qu'on tire de la mer, des fontaines, ou de la terre. Il n'y a aucune créature vivante qui puisse s'en passer; il assaisonne leurs alimens; & il sert à les résoudre, & à les digérer dans leur estomac. Il ne faut pas croire pour cela que ce sel soit porté dans les fluides vitaux; il est chassé par les émonctoires convenables; c'est une prudence de la nature; car s'il venoit à séjourner dans le corps, il préjudicieroit au tissu délicat des fibres qu'il picoteroit & corroderoit, & donneroit lieu à un grand nombre de maladies. Lorsqu'on le prend avec les alimens, outre les effets salutaires dont nous avons parlé ci-dessus, il en produit encore plusieurs autres; il stimule légerement les fibres motrices; il met en action les conduits excrétoires qu'elles forment, il accélere le mouvement du sang & des humeurs; il occasionne par conséquent une trituration plus parfaite de leurs parties grossieres, un mélange plus intime de ces parties avec celles qui sont plus fluides, & il facilite les sécrétions & les excrétions nécessaires des autres substances superflues avec lesquelles il est lui-même heureusement chassé du corps.

Entre les sels *neutres* les plus salutaires & les plus amis de notre corps, nous pouvons compter à juste titre le sucre, qui pris à propos, n'est pas aussi mal-faisant au

ſang qu'on le penſe communément. Je me garderai bien toutefois d'aſſurer qu'il convienne dans toutes maladies, à toutes perſonnes & dans toutes ſaiſons. On en voit pourtant qui en font habituellement un uſage copieux, & qui loin d'en être incommodés, jouiſſent de la ſanté la plus parfaite. Mais ces expériences ne doivent point étonner; car le ſucre eſt un ſel doux & tempéré, qui loin d'attaquer le tiſſu des fluides, corrige au contraire les humeurs acides & bilieuſes, lubréfie les premieres voies, ſtimule légerement les fibres inteſtioales, & rend le ventre plus libre. A ces avantages de l'uſage du ſucre dans les alimeos, on en peut ajouter un autre. On ſait que les ſubſtances graſſes, & toutes les huiles, refuſent de s'unir avec l'eau; or l'expérience nous a appris qu'une addition de ſucre produiſoit merveilleuſement l'union entre elles, & les récoocilioit. L'huile de canelle ne ſe mêle point avec l'eau; elle ſe précipite au fond: mais ſi on y met un peu de ſucre auparavaot, & qu'on agite l'eau dans laquelle on mettra ce mélange d'huile & de ſucre; il ſe fera ſur le champ une union intime, & l'on aura par ce moyen nne eau de canelle extemporanée.

Nous remarquerons donc en faveur de ceux qui font un grand uſage de ſubſtances graſſes & huileuſes dont la nature eſt de ſe diſſoudre avec peine, & de ſe convertir avec difficulté en ſucs laiteux, faute de ſe mêler avec l'eau; qu'ils pourront remédier à ces inconvéniens par le moyen du ſucre & des alimens doux; car on a remarqué que la maniere la plus prompte & la plus efficace d'engraiſſer des oies & des chapons, c'étoit de mêler du ſucre avec leur maogeaille. Ce qui achéve de confirmer cette opinion, c'eſt que ſi l'on ajoute du ſucre a de la crême, la ſéparation de la partie butireuſe des autres parties ne ſe fera point.

Si les ſels *neutres* pris avec les alimeos ſont très-utiles à la conſervation de la ſanté; ils ne le ſont pas moins à la guériſon des maladies employés en remedes. Comme c'eſt là le point que nous nous ſommes principalement propoſé de démontrer; nous diſtribuerons pour plus de clarté, les ſels *neutres* en deux claſſes; l'une des ſels *neutres* produits naturellement, & l'autre des ſels *neutres* préparés par art. Entre les ſels que la nature produit d'elle-même, nous compterons outre le ſel commun, les ſels eſſentiels obtenus des ſucs de la plupart des plantes par des cryſtalliſations. Les plus importans d'entre ces ſels tiennent beaucoup de la nature & du mélange de cette préparation tartareuſe faite d'une terre acide & alcaline, avec une addition de particules ſulphureuſes; & il eſt très-vraiſemblable que les propriétés médicinales des plantes tirent leur origine de ce ſel *neutre* qu'elles contiennent; car l'expérience nous a fait voir qu'entre les végétaux, ceux dont on tiroit par analyſe une plus grande quantité de ſels *neutres* étoient auſſi les plus énergiques.

Les plantes dont on tire particulierement des ſels *neutres*, ſont celles dont on ſe ſert auſſi pour les plaies, & pour purifier le ſang. Les plus vantées ſont la véronique, le ſcordion, le chardon beni, l'ortie-morte, la mille-feuille, le pas d'âne, le plantain, le liere terreſtre, la bugloſſe, la petite centaurée, la pyrole, la fumeterre, la pâquerette, les fleurs de camomile, l'abſynthe, le creſſon aquatique, le creſſon de jardin, l'oreille d'ours, la germandrée, le pied de lion, la conſoude moyenne, l'hépatique, & la ſcabieuſe. Les ſucs de ces plantes, leurs décoctions, & leurs infuſions produiſent les effets les plus ſurprenans dans les maladies chroniques les plus violentes, qui proviennent d'obſtruction, d'engorgement, de corruption de viſceres, & d'embarras dans les émonctoires, & dans les canaux excrétoires. Ce ſeroit ſe tromper que de rapporter ces effets ſalutaires à d'autres choſes qu'aux ſels *neutres* contenus dans ces plantes, & dont la nature eſt en partie tartareuſe & en partie nitreuſe. C'eſt auſſi en conſéquence de la grande quantité de ſels *neutres* qu'elles contiennent, qu'il eſt difficile d'empêcher les extraits qu'on en prépare de ſe diſſoudre en plein air, & de les garder ſecs. Cela eſt ſurtout remarquable dans le ſel eſſentiel, ou dans la terre foliée de tartre, & dans le ſel que l'on tire de l'acide du vin du Rhin, uni à l'huile de tartre par défaillance, après lui avoir donné une conſiſtance convenable. C'eſt auſſi par la même raiſon, je veux dire par la préſence d'un ſel *neutre* de nature tartareuſe, qu'il arrive que ces plantes miſes ſur le feu, rendent une quantité conſidérable de ſels fixes alcalins. Car ſi le tartre du vin, ou le nitre, ſe convertit par la calcination en un ſel fixe alcalin; nous avons lieu d'en inférer que le ſel fixe alcalin que l'on obtient des plantes par le moyen du feu, tire ſon origine du ſel neutre tartareux qu'elles contiennent.

Nous ne manquerons pas d'ajouter aux ſels *neutres* les plus ſalutaires que l'on obtienne ſans aucun mélange artificiel de ſels acides & alcalins, le nitre qui provient des terres ſulphureuſes, graſſes & alcalines, des feces & des excrémens des animaux, ſoit par putréfaction, ſoit par calcination, de la chaux vive, & des terres putrides expoſées pendant long-tems au ſoleil, à la pluie & à l'air dont elles attirent l'acide univerſel qui y eſt répandu. Telles ſont les propriétés de ce dernier ſel, que j'oſe aſſurer que l'art de traiter les maladies ſeroit très-imparfait ſi nous en étions privés. Le nitre eſt un ſel d'une nature ſi bienfaiſante à la nôtre, qu'à moins d'être donné à trop grande doſe, non-ſeulement il ne produit aucun effet dangereux: mais c'eſt encore de tous les remedes qui nous ſont connus le plus prompt & le plus énergique, ſoit pour prévenir, ſoit pour diſſiper les maladies violentes qui proviennent de la ſurabondance de la bile; de l'ébullition violente, & de la chaleur contre nature du ſang & des humeurs. Auſſi le Chancelier Bacon aſſure-t-il dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Hiſtoria vitæ & mortis*, qu'un ſcrupule de nitre étoit capable de prolonger la vie, ſurtout ſi l'on obſervoit d'en réitérer fréquemment l'uſage en pareille doſe. En un mot s'il y a quelque remede qui mérite le titre d'univerſel; c'eſt certainement l'eau commune & le nitre: faut-il relâcher le corps, & provoquer une évacuation d'urine; faut-il tempérer des douleurs, des ſpaſmes, une chaleur contre nature, & faciliter la tranſpiration; rien ne ſera plus propre à remplir ces indications que le nitre. S'il s'agit de calmer & de corriger une acrimonie cauſtique & virulente des humeurs bilieuſes qui doone lieu à des cholera, à des diarrhées, à des dyſſenteries, à des vomiſſemens exceſſifs, à des nauſées, à des fievres ardentes & bilieuſes, à des inflammatioos violentes d'eſtomac & d'inteſtins; c'eſt au nitre qu'il faut s'adreſſer. La nature ne produit rien de de plus efficace ni de plus ſalutaire en pareil cas. Si les parties intérieures ſont attaquées d'inflammation; ſi elles en ſont pour ainſi-dire grillées; ſi conſéquemment à cet accident, les parties les plus fluides du ſang ſe diſſipent, ſi les forces du malade diminuent; s'il lui ſurvient une ſoif inextinguible; s'il eſt attaqué d'une inſomnie continuelle; mêlez le nitre avec les remedes qui conviennent alors; vous aurez en lui un ingrédient très-efficace, & qui ne contribuera pas peu à la cure; car nous n'avons aucun rafraîchiſſant qu'on puiſſe comparer au nitre, tant pour la ſureté que pour l'activité dans les cas où il s'agit d'éteindre une chaleur inflammatoire & fébrile. Y a-t'il épaiſſiſſement contre nature dans les humeurs, & par conſéquent danger d'obſtruction dans les vaiſſeaux; faut-il reſoudre des concrétions polypeuſes; rien ne ſera plus capable de produire ces effets que le nitre, qui ne tend point à coaguler les ſucs, quoiqu'en aient dit des Auteurs habiles d'ailleurs, mais que le témoignage des ſens contredit ici; car ſi l'on prend une ſolution de nitre dépuré avec de l'eau, & qu'on la jette ſur du ſang coagulé & noirâtre; elle le rendra plus fluide, lui reſtituera ſa couleur, & transformera ſon noir obſcur, en une belle couleur rouge, & ſemblable & approchante de celle de l'écarlate. Le nitre ayant la vertu particuliere de fondre la ſéroſité & la lymphe;

il eſt naturel qu'il ait celle d'humecter les parties qui ſont ſeches, d'amollir celles qui ſont dures, de diſſoudre les humeurs ténaces, & de lever les obſtructions.

Le nitre a d'ailleurs la propriété de prévenir les concrétions ſalines & tartareuſes dans les reins, dans la veſſie, & dans les autres parties du corps. L'expérience s'accorde en ceci avec l'autorité des plus célebres Medecins. Renatus *de Medicamentis chymicis*, aſſure que les malades attaqués de la pierre ou de la dyſurie, enfans ou adultes, foibles ou robuſtes, ſeront conſidérablement ſoulagés par l'uſage du nitre; il ajoute que ceux qui obſerveront d'en prendre une doſe convenable tous les quatorze jours, ne ſeront jamais incommodés d'aucun gravier dans les reins. Timœus raconte qu'un malade fut guéri radicalement de la pierre par un uſage continu de nitre préparé.

Voici ce que nous liſons dans Grulingius. *Obſ. de calculo.*

« Tout le monde ſait que le ſel de prunelle eſt un re« mede excellent, ſoit pour prévenir, ſoit pour gué« rir la gravelle.

L'état déplorable des perſonnes attaquées d'affections hypocondriaques & hyſtériques, eſt une preuve journaliere que nous avons des ſymptomes violens, ſpaſmodiques, flatulens, qui proviennent de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, & des ſuites terribles de cette ſtagnation. Or c'eſt avec la derniere ſincérité que j'avoue qu'entre tous les remedes que j'ai eſſayés en pareil cas, je n'en ai point trouvé qui calmât les ſpaſmes plus efficacement, diſcutât plus promptement les flatulences, & tempérât la violence de la douleur plus facilement que le nitre. On ne peut donc le trop exalter, dans les coliques ſpaſmodiques & convulſives. Si en conſéquence de douleurs & de ſpaſmes violens, la tranſpiration, la ſueur, l'évacuation des urines ſont ſuſpendues; ſi le malade eſt conſtipé, ſi les excrétions ſalutaires du ſang, ſoit par les veines hémorrhoïdales, ſoit par la matrice dans les femmes en couche, ne ſe font point; le nitre donné convenablement, terminera les douleurs & les ſpaſmes, rendra les petits conduits perméables, & reſtituera les évacuations. Les conſtrictions ſpaſmodiques violentes des vaiſſeaux & des viſceres, troublant la circulation du ſang, & portant les autres humeurs aux parties les plus éloignées avec impétuoſité; il y aura néceſſairement congeſtion, rupture & effuſion de ſang immodérée; d'où s'enſuivront des crachemens de ſang, des hémorrhagies conſidérables par le nez, par la matrice ou par les veines hémorrhoïdales, & le piſſement de ſang.

Dans ces conjonctures les remedes nitreux ſont les plus efficaces que l'on puiſſe employer; ils calmeront les ſpaſmes; leur action ne ſera point ſuivie de conſtriction; ils leveront les embarras de la circulation, & reprimeront l'excès des évacuations. Entre les Medecins du ſiecle paſſé, il n'y en a point qui ait fait un uſage plus fréquent du nitre que Riviere. Il s'en eſt ſervi avec un ſuccès prodigieux pour arrêter les hémorrhagies. Voy. dans l'*Obſerv.* 26. *Cent.* 1. le cas qu'il en fait dans le flux immodéré des vuidanges. Il le recommande *Obſerv.* 94. *Cent.* 1. dans l'écoulement immodéré des regles; *Obſ.* 82. *Cent.* 1. dans le crachement de ſang; & *Obſerv.* 18. *Cent.* 1. dans les hémorrhagies accompagnées de fievres malignes. Mynſicht eſt après Riviere celui qui a fait le plus de cas des propriétés médicinales du nitre, ainſi qu'il paroît par ſon *Armamentarium Chymicum*, où l'on trouve pluſieurs compoſitions excellentes dont cet ingrédient eſt la baſe.

Il faut compter entre les ſels *neutres* l'aphronitre, qui n'étoit pas inconnu aux anciens, mais ſurtout à Pline. Cette ſubſtance tombe en gouttes des voutes des cavernes, ſe met en concrétion, & naît, à proprement parler, de cet acide univerſel répandu dans l'air; & d'une terre ou plâtre calcaire. C'eſt un ſel tant ſoit peu amer au gout, fixe, capable de ſoutenir l'action du feu; car il ne ſe met point en fuſion, il ne s'enflamme point, ni ne s'évapore. On trouve une grande quantité de cette ſubſtance dans la caverne du diable proche de Gêne; il s'en forme auſſi en abondance dans les paſſages ſoûterrains percés à travers les rochers. Nous ſavons par expérience qu'il tient de la nature du ſel d'Epſom, qu'il inciſe, qu'il eſt diurétique, & qu'il eſt même cathartique, lorſqu'on le prend à grande doſe.

Si le ſel commun eſt très-ſalutaire pris avec les alimens, il s'en faut beaucoup que l'uſage en ſoit entierement banni de la Medecine en qualité de remede. Tout le monde connoît ſuffiſamment ſon efficacité lorſqu'il s'agit de relâcher & de procurer des ſelles; pour cet effet on l'ordonne en clyſteres, & l'on trouve qu'une dragme de ce ſel agit plus puiſſamment qu'une once de tout autre ingrédient apéritif. Pris intérieurement avec les alimens, en grande quantité, il relâche. Alors il eſt aſſez ordinaire d'en uſer avec des harengs ſalés. Il n'eſt pas bien décidé que le ſel commun ne ſoit pas fréquemment l'ingrédient principal de quelques eaux minérales & médicinales dont on vante les vertus cathartiques. On découvrit il y a environ quarante ans, à Hornhuſen dans la Principauté d'Halberſtadt, des eaux médicinales où les malades couroient en foule. J'étois Medecin ordinaire de ces eaux. J'en fis donc l'analyſe chymique, & je trouvai qu'elles ne contenoient autre choſe qu'un ſel commun, & un autre ſel ſalé, ſemblable à l'arcanum duplicatum. Le premier de ces ſels ſe cryſtalliſa ſous une forme cubique, & le ſecond prit une figure exagonale. Le poids du ſel commun ſurpaſſoit beaucoup le poids de l'autre. Trois ou quatre pintes de ces eaux relâchoient ſuffiſamment le ventre, & procuroient à ceux qui en buvoient un grand nombre de ſelles : elles réveilloient l'appétit languiſſant; elles inciſoient les humeurs épaiſſes & viſqueuſes logées dans l'eſtomac; elles aidoient conſidérablement la digeſtion, & communiquoient au corps de la légereté. Elles étoient ſurtout anti-helmenthiques, elles faiſoient rendre avec les feces une grande quantité de vers de toutes ſortes d'eſpeces, mais ſurtout de ceux qu'on appelle aſcarides. Employées extérieurement, elles diſcutoient les tumeurs, & guériſſoient la galle & les ulceres invétérés. On découvrit il y a une trentaine d'années aux environs de Staſforth, une fontaine médicinale dont les eaux purgeoient très-vivement, & avoient les mêmes propriétés que celles dont nous venons de parler. J'en fis auſſi l'analyſe chymique, & je n'y trouvai que du ſel commun.

Mais comme ces fontaines n'ont pas duré pendant un tems conſidérable, nous allons paſſer à l'examen de celles dont on a vanté les propriétés médicinales il y a pluſieurs ſiecles, & dont l'efficacité provenoit particulierement du ſel commun. Telles ſont celles de Wiſbaden dont Tacite a fait mention il y a long-tems, & dont on ne fait uſage qu'à l'extérieur depuis quelques années; cependant je les regarde comme très-ſalutaires priſes intérieurement, dans l'engorgement des viſceres, la perte de l'appétit, les flatulences & la conſtipation. Je ne doute point qu'elles ne fuſſent très-bienfaiſantes dans la curation de toutes ces maladies qui viennent à la ſuite des avortemens & des accouchemens laborieux. Dans l'analyſe chymique que j'ai faite avec la plus grande attention de ces eaux, qui ſont par elles-mêmes très-légeres & très-ſubtiles, je ne trouvai qu'un vrai ſel commun, mêlé avec un certain ſel alcalin, qui ſe manifeſta, non-ſeulement par ſon gout & ſes cryſtaux cubiques, mais encore par la grande fumée, & l'odeur pénétrante & ſemblable à celle qui s'éleve du ſel ammoniac, lorſque je verſai deſſus de l'huile de vitriol.

Nous mettrons auſſi entre les ſels *neutres*, naturels & ſalutaires, ceux qui ſont contenus dans toutes les eaux médicinales, tant froides que chaudes de l'Allemagne, & qui font l'efficacité de ces eaux ſi vantées. Les

anciens attribuoient ridiculement les vertus des eaux minérales aux terres, aux minéraux & aux métaux qu'ils y supposoient contenus, sans faire aucune mention d'aucun des principes qui s'y trouvent réellement. Mais ce qui doit étonner, c'est qu'il se trouve même entre les modernes plusieurs Medecins qui prétendent que les eaux froides médicinales sont imprégnées d'un sel vitriolique, & contiennent un acide très-fort; au lieu que c'est un sel alcalin, ainsi qu'il est démontré par l'effervescence qu'elles produisent avec tous les acides, & par le sel *neutre* qu'elles donnent. La plupart de ces eaux laissent même après l'évaporation un sel très-pur qui jetté dans du lait, loin de le coaguler, le rend au contraire plus fluide. Il faut avouer toutefois que la plupart des eaux médicinales chaudes & froides ont quelque gout vitriolique: mais il n'est pas moins constant que ce n'est point à un sel vitriolique qu'il faut attribuer leurs propriétés & les effets qu'elles produisent dans la cure des maladies; car pour peu qu'on les fasse chauffer, elles perdent incontinent ce gout, & ne se teignent plus d'une couleur purpurine obscure par l'addition de la noix de galle; preuve évidente que les parties calybées ou vitrioliques qu'elles contenoient, étoient non-seulement en petite quantité, mais encore d'une nature volatile.

Rien n'est plus constant, que, si l'on en excepte ce principe spiritueux, aérien, éthéré, pénétrant & subtil, qui est la cause des bulles qui se font dans les eaux médicinales tant froides que chaudes, elles ont pour ingrédiens & pour élémens principaux, soit des sels fixes alcalins, soit des sels *neutres*, d'une nature assez semblable à celle du sel de Glauber ou du tartre vitriolé, & que c'est à ces sels qu'il faut rapporter la propriété qu'elles ont d'inciser les humeurs visqueuses, de lever les obstructions, de corriger les acidités contenues dans les premieres voies, & de hâter les excrétions, surtout par les selles & par les urines. D'où il s'ensuit évidemment que les principes contenus dans ces eaux sont tellement innocens, & sont tellement dépouillés de toutes qualités drastiques, qu'on peut en faire usage sans aucun danger. Les Medecins qui par des raisonnemens spécieux tirés du danger & de la violence de l'action de ces eaux, en dissuadent l'usage aux malades, se trompent donc eux-mêmes très-grossierement, & se rendent, pour ainsi dire, responsables de la mort de ceux qu'elles auroient pu sauver. Il paroît par ce que nous avons dit jusqu'à présent, quelle doit être l'efficacité des sels *neutres* & alcalins délayés dans une quantité d'eau suffisante, ordonnés à tems & accompagnés d'un régime convenable, dans la cure des maladies chroniques, opiniâtres.

Une observation sur les sels naturels des eaux minérales qui n'est point à négliger, c'est que celles qui contiennent avec un sel alcalin une grande quantité de sels *neutres*, sont beaucoup plus cathartiques que celles qui contiennent seulement une grande quantité de sels alcalins. C'est par cette raison que de presque toutes les eaux chaudes médicinales de l'Europe, il n'y en a point de plus purgatives que celles de Carles-Bade; au lieu que les eaux de Embden qui ne contiennent qu'un sel pur alcalin, purgent foiblement & languissamment. Les premières ont avec le sel terreux & alcalin des secondes, un sel *neuttre* composé d'un sel alcalin, & d'un acide du soufre; car on tire du sel qu'elles laissent après l'évaporation, ajoutant de la poudre de charbon, & mettant le tout en fusion sur le feu, un foie de soufre. On tire de cet hépar, avec l'esprit de vin, une teinture de soufre; & si on le fait bouillir avec l'eau, il se fera une précipitation du lait de soufre. Ce procédé par lequel on régénere le soufre commun de ce sel, démontre suffisamment la présence d'un sel *neutre*, composé de l'acide de vitriol ou du soufre, car sans ce sel la régénération du soufre commun inflammable seroit impossible. D'ailleurs le sel extrait de ces eaux ne se fond point à l'air, ainsi que les autres sels alcalins, quoiqu'il ait considerablement le gout alcalin; ce qu'il faut attribuer à l'acide minéral qui lui est uni.

Entre toutes les eaux froides médicinales de l'Allemagne, il n'y en a peut-être point qui soient plus purgatives que celles d'Egra. Cinq ou six chopines suffisent quelquefois pour procurer six ou huit selles sans incommodités; au lieu que la même quantité des eaux de Pyrmont n'en procure que trois ou quatre. La fontaine de Selter l'Antonine, ainsi que celles de Wildungen, d'Elsteria & de Buchen en Boheme, purgent foiblement & languissamment, & provoquent plutôt l'évacuation des urines. C'est par la quantité plus ou moins grande d'un sel *neutre* dans ces eaux, qu'il faut expliquer la différence de leurs effets. Si l'on fait bouillir & évaporer les eaux d'Egra, on en tirera une grande quantité d'un sel *neutre*, dont une once prise dans un véhicule aqueux, purgera fort vivement. Ce sel est à fort bon marché à Egra. Les eaux de Schwalbac ont outre leur subtilité naturelle un certain principe éthéré, un sel alcalin, un sel *neutre*; aussi sont-elles assez purgatives; au lieu que celles de la fontaine Antonine, celles de Selter, & de quelques autres fontaines dont on ne tire par l'ébullition & l'évaporation, qu'un sel pur alcalin, n'ont point cette propriété. Je découvris il y a quelque tems une maniere extemporanée de rendre ces eaux alcalines suffisamment purgatives, & de leur donner non-seulement le gout, mais encore les mêmes propriétés que celles des eaux d'Egra. Cette méthode consiste à y jetter une quantité convenable d'esprit de vitriol, qui s'incorporant avec leur sel alcalin, forme un sel *neutre*, semblable au tartre vitriolé.

Ce n'est pas en Allemagne seulement, c'est dans toutes les contrées de l'Europe, en France & en Angleterre, qu'il y a des eaux froides médicinales vantées pour leurs vertus cathartiques, & dont on peut tirer un sel *neutre* par l'ébullition. Les plus connues en Angleterre sont celles d'Epsom; elles purgent merveilleusement, en vertu d'un sel salé amer qu'elles contiennent. Ce fut cet effet qui fit conjecturer au fameux Docteur Grew qu'on en pouvoit tirer par ébullition un sel *neutre*, amer & purgatif. Il a composé un petit Traité sur la nature & les propriétés de ce sel. Il y a quelques tems que je me procurai une petite quantité de sel d'Epsom vrai & non adultéré. On me dit qu'une pinte d'eau en rendoit à peine une demi-dragme. Je mêlai ce sel avec de la poudre de charbon, & mis le tout en fusion. Il me vint une masse sulphureuse, d'une couleur purpurine, & qui avoit beaucoup de ressemblance au foie de soufre.

Le Docteur Grew nous avertit que ce sel ne manque jamais d'être cathartique quand il n'est point adultéré. On dit qu'on peut l'employer avec succès & sans s'exposer à aucune suite fâcheuse, dans un grand nombre de maladies chroniques. Nous n'avons presque aucun purgatif qui soit plus doux; il ne met point les humeurs en agitation, & ne donne ni nausées, ni défaillances, ni tranchées. On en recommande l'usage dans les maladies de l'estomac, telles que les cardialgies, les vomissemens immodérés & les affections hypocondriaques qui proviennent d'une cause chaude. On en fait encore grand cas dans les maladies d'intestins & de bas-ventre, dans la colique, la gravelle, les vers, les ardeurs & la rétention d'urine, la jaunisse & la passion hystérique. Il passe pour bienfaisant dans les affections de la tête, & on l'ordonne avec succès dans les céphalalgies, dans les vertiges, les délires, & les inflammations des yeux. On le fait prendre dans de l'eau de fontaine ou dans quelqu'autre eau pure, ou dans de l'eau d'orge, de gruau, ou dans du petit-lait; on le fait bouillir un peu, & on l'assaisonne avec le macis. On en met une demi-once ou une once entiere sur deux ou trois pintes d'eau.

Il y a quelques années qu'étant aux eaux de Toplitz pour en examiner la nature, je fis une analyse chymique de celles de Sedlitz, qui n'est éloigné de Toplitz que d'environ deux milles: j'en tirai un sel amer & cathartique; il

ne différoit de celui d'Epsom qu'en ce qu'une pinte d'eau rendit par évaporation une dragme & demie de sel. L'eau qui donne ce sel est si amere, qu'on ne peut la souffrir sur la langue. Le sel même est beaucoup moins amer qu'elle. Il en faut six dragmes pour purger vivement. Quatre chopines d'eau produisent le même effet. M. Gorelli m'ayant envoyé dernierement une quantité considérable de sel de Carles-Bade, j'en mis une petite partie en fusion dans un creuset rouge, avec une égale quantité de poudre de charbon : ce mélange me donna un hépar de soufre d'une odeur sulphureuse fort désagréable, & d'une couleur purpurine; j'en tirai avec de l'esprit de vin fort bien rectifié une vraie teinture de soufre d'une couleur d'or.

Il y a quelque tems qu'il parut une Dissertation Epistolaire écrite au Docteur Gorelli sur un sel cathartique nouvellement découvert dans les mines de Hongrie par le Docteur Herman, qui le trouva dans les passages souterrains de Newhausel; ce sel est blanc, amer, très-friable; il étoit attaché à la surface des rocs; il a la forme & le gout du sel cathartique d'Epsom, & il procure plusieurs selles pris en doses considérables. M. Herman en découvrit un autre de la même nature, & qui a les mêmes propriétés; il étoit attaché à la surface des passages qui traversent la plus grande des mines; la neige n'est pas plus blanche que ce sel, & son gout est tant soit peu amer. Ce sel donnant avec le sel de tartre & la poudre de charbon un vrai soufre minéral, il n'y a pas le moindre doute qu'il ne soit de la même nature que les sels d'Epsom ou de Sedlitz. A juger de ce sel cathartique minéral qu'on trouve en partie humide dans les sources, & en partie sec, adhérent aux rochers, sur cette formation; il paroît avoir beaucoup de rapport avec l'aphronite qui est mis par le principe sulphureux de l'air en coagulation, dans les terres pierreuses, calcaires & dans les plâtres, qui en sont, pour ainsi dire, la matrice, & qu'on trouve en grande quantité dans les cavités des montagnes circonvoisines de Gêne. Quant à sa forme, son gout & ses propriétés, tant dans le corps humain que sur le feu, il ne differe des sels d'Epsom, de Sedlitz & de Hongrie, qu'en ce qu'étant de l'espece fossile naturelle, il est engendré d'un acide sulphureux & soûterrain, adhérent aux terres alcalines qui sont fort communes dans ces lieux. Ce ne sont point là des conjectures, ce sont des faits; & si l'on prend des sels d'Epsom, de Sedlitz ou de Hongrie, ils précipiteront une certaine terre pierreuse, par le moyen d'un alcali, ou l'on en tirera la même terre par une seconde solution & par une dépuration faite avec l'eau.

Ce que nous avons dit suffit pour démontrer l'efficacité des sels *neutres* naturels, en partie humides & en partie secs, dans la cure des maladies. Ils ont entre autres propriétés celles de purger puissamment, & d'évacuer facilement & sûrement les feces, surtout en les prenant en grande dose.

Nous allons donc passer maintenant des sels naturels *neutres*, aux sels *neutres* pharmaceutiques & chymiques, & examiner s'ils ont les mêmes propriétés cathartiques & médicinales.

Le sel chymique fait de l'acide du soufre minéral mêlé avec un sel alcalin, tient beaucoup de la nature du sel *neutre* qu'on tire des eaux médicinales. On aura donc raison d'en attendre des effets tous semblables. Mais comme l'acide spécifique qui est l'ingrédient principal du soufre minéral, se trouve aussi dans d'autres minéraux, par exemple, dans le vitriol & dans l'alun, on aura différentes manieres de préparer ce sel chymique, qui aura toujours les mêmes vertus & la même efficacité, quelle que soit celle que l'on suive. On fait un sel du nitre & du vitriol qu'on peut aussi obtenir du résidu de l'eau-forte & qu'on appelle nitre vitriolé. Mynsicht le nomme arcanum duplicatum, parce qu'il est composé de deux sels, & qu'on en faisoit d'abord un secret à la Cour de Gottorp, lorsque Frederic Prince de Holstein, acheta la maniere de le préparer cinq cens Impériales. Mais l'on peut obtenir ce sel d'une maniere beaucoup plus expéditive, en réduisant le nitre à un alcali, ou en le fixant, & en versant dessus goutte à goutte l'esprit de vitriol, jusqu'à ce qu'il en soit soûlé, c'est-à-dire, rendu sel *neutre*. Cette méthode est certainement préférable à la premiere, parce que le vitriol qui est un ingrédient de l'eau-forte tenant souvent de la nature du cuivre, exige de l'Artiste des calcinations réitérées, sans quoi l'arcanum duplicatum excitera le vomissement, si on en ordonne plus d'un scrupule.

Le sel de tartre fixé & bien calciné, differe très-peu quant à sa nature & sa propriété du nitre fixé; il y en a qui pensent que le même remede qu'on distribue chez nos Droguistes sous le nom de tartre vitriolé, peut se faire de sel de tartre & d'esprit de vitriol. Tachenius prétend même qu'on pourroit le tirer du vitriol & d'un sel alcalin. L'esprit extrait du soufre minéral ne différant point de l'esprit de vitriol, & l'antimoine contenant une grande quantité de soufre minéral pur, les Chymistes ont trouvé le moyen de préparer l'arcanum duplicatum, soit avec le nitre & le soufre, soit avec le nitre & l'antimoine. Le nitre & le soufre donnent ce qu'ils appellent sel polychreste. Ils obtiennent le sel polychreste en faisant précéder une calcination de nitre & de soufre dans un creuset. Ils tirent le second remede de l'antimoine diaphorétique; pour cet effet, ils prennent trois parties de nitre & une partie d'antimoine, & font dissoudre & crystalliser le nitre. Cette préparation s'appelle communément chez nos Droguistes nitre antimonié. Si l'on brûle le nitre avec le soufre, il s'élevera du nitre un acide extremement volatil; & l'acide le plus fixe du soufre s'unissant étroitement avec le sel alcalin du nitre, donnera un sel *neutre* d'un gout tant soit peu amer, & d'une nature détersive & laxative. J'ajouterai que n'y ayant aucune différence entre l'acide de l'alun, & l'acide du vitriol & du soufre; il s'ensuit qu'on peut facilement obtenir le même remede de l'alun avec le sel fixe alcalin, bien mêlé & intimement uni avec le sel de tartre ou avec la potasse.

Il s'ensuit aussi de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent que l'arcanum duplicatum préparé d'un résidu d'eau forte, le nitre vitriolé préparé de nitre fixé & d'esprit de vitriol, le tartre vitriolé, le nitre antimonié, le sel polychreste & le sel purgatif d'alun inventé par Keilingius Medecin de Isleben, & décrit par Hoffman dans sa *Clef de Schroder*, étant tous composés d'ingrédiens de même nature, ont tous les mêmes propriétés médicinales, & qu'on peut sans inconvénient substituer l'un à l'autre dans la cure des maladies. Pris en dose modérée, dans quelque véhicule approprié, tous inciseront & dissoudront les humeurs visqueuses, stimuleront les canaux excrétoires, tiendront le ventre libre & pousseront par les urines si on les donne à plus grande dose; si, par exemple, on en fait prendre une demi-once ou davantage, dans une quantité convenable de quelque véhicule aqueux, ils agiront de la même maniere que les eaux froides médicinales & procureront cinq ou six selles. Lors donc qu'on aura besoin d'un purgatif qui opere sans causer d'ébullition dans le sang, de constriction spasmodique dans les fibres des intestins, & d'irritations dans les mouvemens vitaux, on n'aura rien de mieux à faire que de recourir à ces sels qu'on ordonnera en dose assez considérable. En petite dose, & mêlés avec le nitre, le sel de tartre, ou les yeux d'écrevisses, tous donneront un sel apéritif & déterſif, d'une efficacité singuliere, & dont on pourra se servir avec succès dans toutes les fievres intermittentes, dans les affections hypocondriaques, la pierre, l'asthme, les coliques venteuses, la constipation, la jaunisse & la cachexie.

Le sel admirable de Glauber qu'il a si fort vanté lui-même, non-seulement pour ses usages dans les préparations chimiques; mais encore pour ses propriétés

médicinales, qui est d'une nature *neutre*, & qui se fait d'un acide fort de vitriol, & de sel commun, ou de sel gemme, l'acide pénétrant du vitriol attaquant le sel alcalin & terreux, & le principe constituant du sel commun, & s'unissant intimement avec eux, est un sel *neutre*, lorsque l'esprit acide du sel est évaporé. Ce sel dont l'amertume est très-considérable est un excellent apéritif; il est bienfaisant à l'estomac, & devient purgatif, lorsqu'il est pris en dose considérable. Glauber a donné à ce sel l'épithete d'admirable; parce que si on le mêle en quantités égales avec de la limaille de quelque métal que ce soit, & à demi-quantités, avec de la poudre de charbon, il s'imagina qu'à l'aide d'un feu capable de mettre le mélange en fusion, il extrairoit par ce moyen le soufre de tous les métaux, l'esprit de vin déphlegmé versé sur ce mélange donnant toujours une teinture sulphureuse. Mais il se trompoit, comme il est suffisamment démontré, parce que ce sel donne seul avec la poudre de charbon, sans l'addition d'aucun métal, par le moyen d'une petite quantité de sels alcalins, une masse sulphureuse semblable à l'hépar du soufre. C'est ce que Stahl a démontré par un grand nombre d'expériences. On régenere seulement par ce moyen le soufre qui est composé d'un acide particulier & d'un principe phlogistique. Aussi M. Boyle a-t'il tiré des huiles de vitriol & de térébenthine un soufre commun, parfait; & l'opium & l'huile de vitriol m'en ont donné tout autant par la distilation.

Le sel de Glauber étant composé des mêmes ingrédiens que les sels *neutres*, tels que l'arcanum duplicatum, & les autres de la même espece dont nous avons fait mention ci-dessus; c'est-à-dire, de l'acide du soufre & du vitriol, & d'un sel fixe alcalin, semblable à celui qui est contenu dans le sel commun; car on fait un sel commun parfait avec l'esprit de sel & le sel de tartre; nous en conclurrons avec raison qu'on peut tirer un soufre artificiel de tous ces sels mis en fusion avec le sel de tartre, & une addition de poudre de charbon. Cette propriété étant aussi commune aux sels d'Epsom, d'Egra, de Sedlitz, au sel naturel de Hongrie, & à celui qu'on tire des eaux de Carles-bade, il s'ensuit que tous ces sels, tant naturels qu'artificiels ont la même nature, sont composés des mêmes élémens, doivent conséquemment posséder les mêmes propriétés médicinales, & produire les mêmes effets. Nous allons maintenant examiner ce sel *neutre* qu'on vend à fort bas prix pour du sel d'epsom, & qui passe en grande quantité d'Angleterre en Allemagne. La premiere réflexion qui se présente à l'esprit, c'est que les eaux d'Epsom fournissant une très-petite quantité de sel, & celui dont il s'agit se donnant à très-bon marché, il faut que ce soit quelque production adultérée. Cependant sur les épreuves réitérées que j'en ai faites, loin de le condamner, je le recommande comme un fort bon purgatif, & comme un apéritif salutaire. Il y a tout lieu de conjecturer que ce sel est artificiel, & qu'il differe peu de celui de Glauber, qui s'est vendu pendant quelque tems pour du sel d'Epsom. Mais le prix du sel de Glauber étant très-fort en comparaison de celui du sel d'Epsom, il est à croire que les ingrédiens qui entrent dans ce dernier sont beaucoup moins précieux, quoique la préparation soit la même. Lentilius observe dans les miscellanies des curieux de la nature, *Cent.* 3, 4. que quelques Chymistes Anglois font le sel d'Epsom du *caput mortuum* du vitriol, ou du vitriol bien calciné, & d'une lessive qui reste après qu'on a fait bouillir le vrai sel d'Epsom, & qui contient, outre du sel commun, un sel terreux alcalin. J'ai exposé le sel dont il s'agit sur un feu de calcination, après y avoir ajouté de la poudre de charbon. Il ne s'est point mis en fusion; j'ai poussé le feu à un plus haut degré; & il s'est presque entierement évaporé, remplissant la chambre d'une vapeur fétide, semblable à celle du soufre commun. Je l'ai mêlé avec du sel de tartre, & il m'a donné un foie de soufre. Ce qui démontre qu'il est fait de l'acide du soufre contenu dans le vitriol & d'un sel alcalin, ou de la base du sel marin. Voyez *Sal*.

Après avoir parlé des sels engendrés de l'acide du soufre & d'un sel alcalin, nous allons passer à l'examen de quelques autres sels dont on fait usage en medecine; tels que le sel ammoniac. Le sel ammoniac est fait du sel volatil d'urine ou de suie, & de sel marin: l'addition du principe volatil urineux, est ce qui le rend acrimonieux & pénétrant, & par conséquent très-propre dans toutes les occasions où il s'agit de résoudre & atténuer des humeurs visqueuses & ténaces contenues dans les premieres voies. Muys, célebre Medecin Hollandois, assure dans un Traité particulier, que ce sel donné en quantité convenable & à tems, emporte infailliblement toutes les especes de fievres intermittantes. Mais ce remede me paroît convenir beaucoup mieux aux malades robustes, tels que sont ordinairement les Hollandois, qu'aux personnes d'une constitution foible & délicate.

Le sel digestif de Sylvius est de la même nature & a les mêmes propriétés que le précédent. Ce Medecin en faisoit usage toutes les fois qu'il s'agissoit de détruire des crudités visqueuses, d'aiguiser l'appétit & de terminer des fievres intermittentes. Il se tire du résidu de l'esprit de sel ammoniac préparé avec le sel de tartre, par des lessives avec de l'eau. On sait par l'expérience qu'on en a faite, que ces deux derniers sels, pris à grandes doses, sont très-purgatifs: mais je ne conseillerois jamais aux praticiens d'en faire cet usage, à moins qu'ils n'aient l'attention de les délayer dans une quantité suffisante de liqueur, ou qu'ils ne prévoyent que leurs pointes acres seront envelopées dans le corps par des humeurs visqueuses & ténaces; car sans cela, leur action pourroit bien détruire le tissu velouté des glandes & des intestins. On se sert encore en medecine de sels *neutres* faits de tartre, de vinaigre & de sels, ou de substances alcalines. Tels sont le tartre tartarisé, le sel essentiel, ou la terre foliée de tartre, le sel de corail, la solution d'yeux d'écrevisses, & le sel de nacre de perles. Ils sont tous fort estimés, surtout par Tachenius qui vendit long-tems la terre foliée de tartre mêlée avec la solution d'écrevisse, pour du sel fixe de vipere, & acquit par ce moyen des richesses immenses. Tous ces sels ont en vertu de la grande subtilité de leurs particules salines, l'avantage particulier de pénétrer plus efficacement la masse du sang, que les autres sels, & de pousser fortement les humeurs peccantes par les urines.

Nous avons déja fait voir que presque tous les sels *neutres*, mais particulierement ceux qui sont amers au gout, possedent à un haut dégré la vertu cathartique. Nous pouvons assurer maintenant qu'ils produisent leurs effets en stimulant les tuniques musculeuses des intestins, & en augmentant ainsi leur mouvement peristaltique. On nous objectera peut-être qu'il y a des remedes en qui on n'apperçoit au gout rien d'amer ni de salin, en un mot qui sont entierement insipides, & qui ne laissent pas que de stimuler puissamment les intestins & de provoquer l'évacuation de ce qui y est contenu, ainsi que font ces sels. C'est en effet ce que l'on remarque dans la magnésie blanche, poudre fine, insipide & privée en apparence de toute vertu cathartique. Mais nous repondrons à cela que si la magnésie blanche produit cet effet, ce n'est point en conséquence d'un principe alcalin & terreux qu'elle contient, mais parce qu'elle occasionne une violente effervescence avec les acides qu'elle rencontre, qui la dissolvent, & qui donnent à sa solution un gout plus amer & plus salin que celui qu'on trouve dans quelqu'autre alcali terreux que ce soit, tel que les yeux d'écrevisses, les coquillages, & les coques d'œufs. Il suit de là que la magnésie blanche ne devient purgative, que lorsqu'étant dissoute par un acide dans les premieres voies elle est convertie en un sel *neutre*. Ceci est confirmé par l'expérience; car elle purge fortement les hypocondriaques, & ne produit aucun

effet sur ceux qui ont l'estomac rempli de phlegmes épais & visqueux.

Les sels *neutres* étant, ainsi qu'il paroît par ce que nous avons dit jusqu'à présent, apéritifs & détersifs, capables de provoquer toutes les excrétions, & cathartiques, pris en grandes doses, il est évident qu'ils doivent être d'une grande efficacité dans la cure des maladies. Il est encore suffisamment démontré que ces sels sont de tous ceux que nous avons les plus salutaires & les plus amis de la nature; ensorte qu'un Medecin ne risque rien d'en faire usage, & ne pratiquera jamais son art heureusement s'il s'en prive. Mais je prévois toutes les objections auxquelles cette opinion m'expose; car l'expérience & les observations journalieres ne nous permettent point de douter que tous les remedes acres, volatils, urineux & alcalins fixes, loin d'être malfaisans & contraires à notre constitution, sont de tous ceux qu'on emploie, les plus sûrs & les plus efficaces. Je répons à cela que les remedes, soit acides, soit alcalins, soit fixes, soit volatils, ne produisent des effets salutaires qu'en conséquence de la nature des humeurs contenues dans le corps, mais surtout de celles qui peuvent être logées dans les premieres voies; que ce sont ces humeurs qui les convertissent en sels *neutres*, & qui les rendent capables d'action, tant sur les parties fluides que sur les parties solides.

S'il arrive, par exemple, qu'une grande quantité de bile, surtout de bile alcaline & oléagineuse, soit accumulée dans la courbure du duodénum, y demeure en stagnation, affecte violemment le systeme nerveux & produise des vomissemens bilieux, des nausées, la perte de l'appétit, des chaleurs hectiques, des céphalalgies & une soif violente; alors les liqueurs acidulées, comme les juleps, les rafraîchissans, les esprits acides minéraux dulcifiés, sont les meilleurs remedes auxquels on puisse avoir recours. Si une chaleur fébrile, violente, occasionnée par une grande agitation intestine des particules sulphureuses du sang, attaque son tissu, altere sa tempérie, épuise le corps & dissipe les forces; alors les acides feront plus salutaires que les sels *neutres*, que les substances alcalines ou qu'aucun autre remede semblable, parce qu'ils auront la vertu de subjuguer & de fixer les particules sulphureuses dont l'agitation produit la chaleur. Dans les maladies malignes produites par la putréfaction des humeurs, on aura raison d'attendre plus de soulagement des acides que des autres remedes, parce que la putréfaction engendre un alcali & même qu'elle provient d'une grande abondance d'alcalis. Or cet alcali ne sera pas plutôt soumis & corrigé que la putréfaction cessera. Dans les scorbuts invétérés & dans les affections gouteuses il s'engendre dans la masse du sang une grande abondance de sels qui tiennent plus de l'alcalin & du lixiviel que du *neutre*. Aussi le sang qu'on tire alors des veines paroît-il clair & fleuri, & les urines sont-elles pour l'ordinaire rouges, salines & lixivielles. Nous savons par expérience que dans ces circonstances, les acides tempérés produisent des effets plus salutaires que les remedes alcalins, urineux & volatils, & que les substances chaudes & spiritueuses.

Les remedes qui abondent en un sel alcalin fixe ou volatil, exigent dans l'usage beaucoup de circonspection, & peuvent produire des effets dangereux, si on les ordonne mal-à-propos. Lorsqu'il y a surabondance d'humeurs acides logées dans les premieres voies, lorsque ces humeurs produisent des symptomes violens, comme des tiraillemens d'estomac & d'intestins, des anxiétés, des gonflemens d'estomac accompagnés de cardialgies, des toux avec douleur d'estomac, des céphalalgies, une constipation excessive, un relâchement contre nature avec ténesme, en un mot, tous les accidens auxquels on est sujet dans les affections hypocondriaques, hystériques & mélancoliques; alors il n'y a point de doute que les alcalins terreux, les yeux d'écrevisses, les coquillages préparés, l'huile de tartre par défaillance seule, ne doivent être préférés à tous autres remedes, parce qu'ils absorberont l'acide, le convertiront en un sel *neutre*, & l'emporteront par les conduits excrétoires, sans aucune suite fâcheuse. Mais s'il y a plutôt disette que surabondance d'acides dans les premieres voies; si cet endroit des intestins est plein d'humeurs visqueuses & ténaces, il est constant que les substances alcalines terreuses prises en grande quantité, ne manqueroient pas de préjudicier; car rien de les dissolvant, elles s'uniroient aux humeurs visqueuses & ténaces qu'elles rencontreroient, augmenteroient la quantité du phlegme, acheveroient de ruiner l'appétit, chargeroient l'estomac, engorgeroient les orifices des vaisseaux lactés, & produiroient la constipation. Hoffman.

NEUTHA, pellicule qui couvre les yeux, les oreilles ou tout le visage d'un enfant qui vient de naître.

N H A

NHAMBI, *Brasiliensibus*, Marcgr. Plante acrimonieuse, à fleur nue, & à tige ligneuse & genouillée, rampante comme le pourpier, & étendant ses racines de tous côtés par des fibres qui en partent. Ses feuilles mâchées ont un gout piquant comme la moutarde ou le cresson.

Si l'on prend ses feuilles ou sa semence, & qu'on en frotte le sommet d'un bubon, il disparoîtra promptement.

Prenez une once & demie de sa semence, mettez-la dans du vin, & vous aurez un excellent remede contre toutes les blessures d'animaux vénéneux.

La décoction d'une pareille quantité de sa semence dans la même quantité de vin, produira le même effet. On fait cuire le poisson dans l'herbe même du *nhambi*, & c'est un fort bon assaisonnement. Ray, *Hist. Plant.*

NHANDU *seu piper caudatum*, Marcgr. Pison. C'est un petit arbrisseau qui naît dans quelques bois du Brésil; il porte une espece de chatons pleins de semences rondes & noirâtres de la grosseur de celles du pavot, & qui ont le gout acre du meilleur poivre d'Orient.

Les fleurs de cette plante guérissent les ulceres aux jambes; sa racine est bienfaisante dans les abscès. Sa racine & ses feuilles sont très-fortes; on les fait entrer dans les bains ordonnés pour les maladies froides. On les prépare à cet usage en les faisant sécher & en les gardant long-tems. La décoction de ses racines & de ses rejettons, discute, incise les humeurs épaisses & visqueuses & dissipe l'hydropisie des piés. Ray, *Hist. Plant.*

N H U

NHUA *Brasiliensibus*, Marcg. Lib. III. cap. 4. on l'appelle aussi *Prunifera Brasiliensis, fructu rotundo albescente.*

Lorsque son fruit est mûr il tombe; les habitans des contrées où l'on trouve cet arbre, le ramassent & le mangent. On ne lui attribue aucune propriété médicinale, que je connoisse. Ray, *Hist. Plant.*

N I C

NICARION, nom d'un collyre dont on trouve la description dans Aetius. *Tetrab.* 2. *Serm.* 4. *cap.* 113.

NICCOLUS, nom d'une pierre précieuse à laquelle on a attribué quelques propriétés chimériques & superstitieuses. Castelli, d'après *Chioccus.*

NICEPHORI PASTILLUS, *Pastille de Nicephore*; nom d'un trochisque dont on trouve la description dans Nicolas Mirepse. *Sect.* 41. *cap.* 29.

NICODEMI OLEUM, *Huile de Nicodeme.*

Prenez *de la semence*, ou *des sommités de toute-saine*, *de vieille térébenthine*, de chaq. une livre;
de litharge, *six dragmes*;
d'hépatique, *d'aloès*, & *de tuthie*, de chaq. 3 dragmes;
de safran, *une once*;
de vin blanc, *quatre livres*;
de vieille huile, *deux livres*;

Mettez le tout en digestion au Soleil pendant un tems suffisant; faites bouillir ensuite, passés l'huile ancienne. *Pharmacopée du College de Londres.*

NICOLAI EMPLASTRUM; nom d'une emplâtre, dont on trouve la description dans Paul Eginette, *Lib. VII. cap.* 17.

NICOLAUS MYREPSUS; cet Auteur, dit le Docteur Freind, est le dernier des Auteurs Grecs; s'il est permis de regarder comme du Grec son style impur & barbare; il faut cependant lui savoir quelque gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, dispersés dans les Auteurs Grecs & Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Il est certain que Myrepse fit sa compilation avant 1300; car Pierre De Albano, fameux Conciliateur qui mourut en 1316. Sylvaticus & Pedemontanus, tous deux Medecins de Robert Roi de Sicile, & qui écrivirent presque au commencement de son regne, c'est-à-dire vers l'an 1310. rapportent mot pour mot différentes recettes que nous trouvons dans cet Auteur.

Ses Ouvrages sur la composition des Médicamens, sont divisés en quarante-huit Sections; Leonard Fuchsius les a traduits en Latin, & y a ajouté des nottes. Quoique cette traduction ne fut pas des plus correctes, on n'a pas laissé d'en faire plusieurs éditions. Elle a paru à Basle en 1549. *fol.* A Lyon en 1550. *octavo.* A Francfort en 1626. *octavo.* Entre les *Medicæ Artis principes* de Stephens, en 1567. *folio.* A Nuremberg en 1658. *octavo*, avec une Préface, par Jean Hartman Beyerus. Cette édition est la meilleure que nous ayons. Fabr. *Bibl. Græc.*

NICON ou NINORS, nom barbare que l'on a donné à l'hellébore. Castelli.

NICOTIANA, *le Tabac.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle; son calyce est ou long, tubuleux, & divisé en cinq segmens longs & aigus, ou court, large & divisé en cinq segmens obtus. Sa fleur est monopétale en entonnoir, divisée en cinq segmens aigus & profonds, étendus en étoile, ou courts & obtus; elle a cinq étamines: son fruit est membraneux, oblong, rondelet, & divisé par une cloison en deux cellules.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Nicotiana major*, *latifolia.* C. B. P. 169. Tourn. Inst. 117. Boerh. Ind. alt. 230. *Nicotiana, Petum, Tabacum.* Offic. *Nicotiana major.* Park. Parad. 363. Raii Hist. 1. 717. *Tabacum, Nicotiana.* Chab. 526. *Petum, sive Tabacum.* Pison 206. *Hyoscyamus Peruvianus.* Ger. 285. Emac. 357. *Tabac.* Dale.

Le *Tabac* a la feuille très-large, épaisse, mollasse, d'un vert sale, d'environ un pié de long, & pointue par les bouts; sa tige est à-peu-près de la grosseur du pouce, ronde; tant soit peu velue & environnée de feuilles semblables aux premieres, mais plus petites; placées alternativement & sans pédicule. Ses fleurs croissent au sommet des tiges; elles sont d'un rouge pâle, elles ressemblent à de longs tubes creux: elles sont divisées par les bords en cinq segmens. Ses vaisseaux feminaux sont longs, pointus par le bout, divisés en deux cellules, & pleins d'un grand nombre de petites semences brunes. On seme le *tabac* au Printems, il fleurit en Juillet & en Août. Ses feuilles sont d'usage.

On a beaucoup écrit sur cette plante; différens Auteurs en ont fait la matiere de quelques traités particuliers. On n'employe ses feuilles vertes que dans les huiles & dans les onguents; elles passent pour bienfaisantes dans les plaies, les ulceres, les inflammations, les tumeurs, les hémorrhoïdes, & les écrouelles. Ses feuilles sechées sont un puissant émétique: mais leur action est si violente qu'il ne faut y avoir recours qu'avec la derniere circonspection. Mâchées ou fumées, elles font rendre une grande quantité de phlégmes: il s'en fait une grande consommation en ces deux usages. La plûpart cependant fument plutôt par amusement que par besoin; il y en a à la verité qui prétendent que le *tabac* pris de cette maniere, aide la digestion. Plusieurs Auteurs en font un puissant préservatif contre la peste; cependant Rivin nous assure que celle de Leipsic n'épargna non plus les grands fumeurs que les autres. L'huile distilée de *tabac* est vénéneuse. Si on en fait prendre une goutte à un chat, il en périra sur le champ. On applique quelquefois du *tabac* sur les dents creuses, pour en calmer la douleur. La décoction de ses feuilles dissipe la gale & d'autres maladies cutanées. Le *tabac* en poudre tue les puces, les poux, & toutes sortes de vermines; & les grands preneurs de *tabac* en sont rarement incommodés. Miller, *Bot. Off.*

Le *tabac* bien battu avec du vinaigre & de l'eau-de-vie, & appliqué sur l'estomac dans un morceau de linge, provoque puissamment le vomissement, & dissipe quelquefois les tumeurs dures aux hypocondres. J'ai deux exemples de cures parfaites, obtenues par ce remede.

Un vieillard s'étant endormi en plein air, au serein, lorsque la rosée tombe, fut attaqué aux Indes occidentales d'un engourdissement dans tous les membres, qui fut immédiatement suivi de diarrhées & de vomissemens. Ces symptomes ne cesserent que pour lui laisser tous ceux de la jaunisse, avec douleur & dureté au-dessous des côtes moyennes du côté gauche. La douleur disparut au bout de quelques jours: mais la tumeur augmenta; après avoir éprouvé pendant cinq ans inutilement un grand nombre de remedes: un Chirurgien de vaisseau lui appliqua un cataplasme de *tabac* mêlé avec du thé verd, du sucre & de la cochenille, sur la région épigastrique & les hypocondres. Ce topique lui fit rendre au bout de quatre ou cinq heures, une grande quantité de matiere purulente. Aussi-tôt que ce cataplasme étoit enlevé le vomissement cessoit. Il en continua l'usage une fois le jour pendant un mois, & guérit parfaitement. Quant au second exemple, ce fut un enfant qui me le fournit: il guérit d'une tumeur indolente & dure qu'il avoit à l'hypocondre gauche, par le même remede & de la même maniere.

Il entra six onces de *tabac* dans le cataplasme appliqué sur l'homme, & une once seulement dans celui de l'enfant. C'est sur l'âge du malade qu'il faut toujours régler la dose de cet ingrédient. Jean Stedman, *Essai de Med.* Vol. II.

Nicolas Monard est de tous les Botanistes celui qui s'est plus étendu sur le *tabac*. Nous allons donner l'abrégé le plus succin que nous pourrons de ce qu'il en a dit dans son *Histoire Médicinale des Plantes*, Chap. XIV.

Le *tabac* s'appelle chez les Indiens *picelt*; les Espagnols

ont changé ce nom & lui ont donné celui d'une certaine Isle, où on en trouve en grande quantité.

Il s'éleve à une grande hauteur; il est quelquefois de la force du *malus assyria*, qu'on appelle communément limonier. Son tronc est droit; il en part plusieurs grandes ramifications. Sa feuille ressemble beaucoup à celle du limonier; elle est seulement un peu plus large, d'un verd foible, & on la prendroit pour celle de la patience pointue; elle est tant soit peu velue ainsi que le reste de la plante. Ses fleurs sont placées à l'extrémité des branches; elles sont en petites cloches, d'une couleur blanchâtre, & tirante au pourpre vers le milieu. Il succede à la fleur un fruit qui ressemble aux têtes du pavot noir, & qui contient de petites semences noirâtres & cendrées. Sa racine est divisée en un grand nombre de branches; elle est d'un tissu ligneux au dedans, de la couleur du safran, & amer au gout: on enleve facilement son écorce; mais nous ne lui connoissons aucune propriété médicinale.

Il croît dans presque toutes les Contrées des Indes; mais il se plaît particulierement dans les lieux humides & couverts, & dans les terres incultes & légeres. On le plante dans toutes les saisons de l'année: mais on le couvre & on le garantit soigneusement du froid, lorsqu'il commence à pousser. Comme il conserve sa verdure pendant toute l'année, ainsi que le citronnier, on peut en orner les murailles.

Les Indiens s'en servoient jadis, pour guérir des plaies: mais de tous les habitans de ces contrées, aucuns n'en faisoient plus d'usage que ceux de la Nouvelle Espagne: c'est de-là qu'il passa en Europe où on l'employa d'abord à orner les jardins, sans faire grand cas de ses propriétés médicinales: mais il a bien changé d'état; cette plante est moins fameuse à présent par sa beauté que par ses vertus; elle passe pour échauffante, résolutive, & tant soit peu astringente.

Ses feuilles appliquées chaudes & fréquemment renouvellées sont un remede efficace dans les céphalalgies & dans les migraines qui proviennent d'une cause froide, dans les flatulences, dans les roideurs du cou, ou dans cette espece de convulsion dont la roideur du cou est un symptome; & dans toutes les douleurs qui ont le même principe que la céphalalgie & la migraine. Il y en a qui font précéder l'application de ses feuilles, d'une friction d'huile de fleur d'orange.

Pour les maux de dents; il faut tremper un morceau de linge dans du suc de *tabac*, ou faire un petit rouleau avec une feuille, & l'insérer dans la cavité de la dent affectée: ce remede non-seulement fera cesser la douleur, mais empêchera même la corruption de s'étendre.

Si l'on fait une décoction des feuilles de *tabac* avec de l'eau, & qu'on prépare un liniment avec cette décoction, on aura dans ce liniment un remede bienfaisant dans toutes les maladies de la poitrine, dans les toux invétérées, dans les asthmes, & dans les autres maladies qui naissent d'une cause froide. Le sirop fait de sucre & de la décoction de ses feuilles provoquera l'expectoration des humeurs putrides. La fumée du *tabac* sera quelquefois bienfaisante aux asthmatiques: mais si l'on veut s'assurer de l'effet de ce dernier remede, il faudra le faire précéder des évacuations nécessaires, supposé toutefois que l'état du malade le permette.

Les feuilles de *tabac* échauffées sous la cendre & fréquemment appliquées sur l'estomac, sans les nettoyer des cendres dont elles sont couvertes, seront bienfaisantes à ceux qui ont des frissons & des flatulences. D'autres se frottent les mains avec de l'huile, pétrissent les feuilles & les appliquent sur la région de l'estomac, dans les mêmes conjonctures. Les feuilles broyées avec un peu de vinaige, & appliquées pendant un tems considérable sont salutaires dans les obstructions & dans les skirrhes de l'estomac & de la rate: mais il faut avoir soin de mettre tous les jours sur ces feuilles un linge trempé dans du suc de *tabac* chaud. Si l'on ne peut avoir des feuilles, on se servira de *tabac* en poudre, que l'on joindra à quelque onguent apéritif ordinaire, & l'on frottera de ce mélange pendant un tems considérable la partie obstruée ou gonflée.

Les femmes Indiennes font grand cas du *tabac* dans les crudités de l'estomac, soit dans l'enfance, soit dans l'adolescence. Elles commencent par froter l'abdomen d'huile à brûler: elles font ensuite chauffer les feuilles de *tabac* sous les cendres, & les appliquent sur la région de l'estomac; & sur celle du dos qui est la plus contiguë à l'estomac; elles réiterent cette application autant qu'il est nécessaire, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les crudités soient digérées, & que le ventre soit libre. Une petite quantité de suc de *tabac* bouillie avec du sucre, chasse des intestins les vers plats & les vers ronds. Mais alors il faut aider l'effet de ce remede par un clystere, & par des feuilles broyées, appliquées sur le nombril.

Les feuilles de *tabac* échauffées de la maniere que nous venons de dire, & appliquées le plus chaudement qu'il sera possible, procureront un grand soulagement dans les douleurs flatulentes & néphrétiques. Il y a des maladies dans lesquelles on se sert de ces feuilles, soit en clysteres, soit en fomentations, soit en emplâtres.

Ces feuilles suffisamment chaudes & appliquées sur la région du nombril & de la matrice, calmeront les suffocations auxquelles cette partie est sujette. S'il survient une défaillance, on en fera passer la fumée dans les narines; ce qui fera revenir le malade sur le champ. Cette pratique est si commune parmi les femmes Indiennes; que c'est la raison principale pour laquelle elles font un grand cas des feuilles de *tabac*. Il y en a quelques-unes entre elles qui font précéder l'application de ces feuilles d'une autre application de substance odoriférante sur le nombril. Les plus importantes de ces substances sont le tacamahac, l'huile d'ambre liquide, le baume de Gilead, le carauna: on fait une emplâtre de ces ingrédiens, que le malade porte continuellement sur le nombril.

Dans les douleurs aux jointures, qui proviennent d'humeurs froides, ou qui du moins n'ont point un principe fort chaud; on applique avec succès les feuilles chaudes de *tabac*, ou un linge trempé dans du suc de *tabac* chaud. Ces remedes résolvent & digerent les humeurs: c'est pourquoi l'on en fait encore un usage salutaire dans les tumeurs œdémateuses qu'on lave d'abord avec du suc de *tabac* chaud, & sur lesquelles on applique ensuite des feuilles chaudes.

L'expérience nous a appris qu'on guérissoit infailliblement les engelures en les frotant trois ou quatre fois avec des feuilles de *tabac*, & en lavant ensuite les mains ou les piés avec de l'eau chaude & du sel. Il y en a d'autres qui disent avoir expérimenté qu'elles résistent au poison dans lequel les Cannibales trempent leurs fleches, & qui les substituent au sublimé qu'on avoit coutume d'appliquer sur les parties blessées en pareil cas. Quelques-uns se servent du suc exprimé qu'ils versent dans les blessures, appliquant ensuite des feuilles broyées.

Les feuilles de *tabac* appliquées sur des charbons vénéneux & pestilentiels, y font venir une croûte, & contribuent à leur guérison. C'est encore un remede présent pour la piquure & la morsure des animaux vénéneux.

Appliquées sur les plaies récentes, elles arrêtent l'effusion de sang, & les font cicatriser; si les plaies sont considérables, il faut avoir soin d'en tenir les levres rapprochées, les arroser ensuite de suc de *tabac*, y appliquer des feuilles broyées, & fixer ces feuilles sur la plaie. On continuera pendant plusieurs jours le même pansement, & l'on fera observer un régime convenable.

Nicolas Monard nous dit avoir vu un homme attaqué d'un ulcere au nez, qui rendoit par les narines une sanie purulente. Il lui conseilla de respirer par le nez du suc de *tabac*; à peine eut-il usé deux fois de ce remede, qu'il rendit une grande quantité de vers par la partie affectée: le même remede produisit le même

effet les jours suivans, le malade rendit encore des vers, mais en plus petite quantité : enfin l'ulcere se ferma & les parties corrodées se restituerent dans leur état naturel. Les feuilles de *tabac* sont bienfaisantes dans la gale & dans la teigne. NICOL. MONARD.

Les feuilles de *tabac* fumées font rendre du phlegme, & sechent les catarrhes. Elles vuident les glandes de la bouche & de la gorge, & sont par conséquent salutaires dans les maux de dents, & dans les étourdissemens: mais comme elles sont aussi échauffantes & dessiccatives, elles ne manquent point d'être pernicieuses aux personnes d'un tempérament chaud, foible & bilieux, ce que j'ai moi-même expérimenté, dit M. Ray: il ne faut s'en servir, ajoute cet Auteur, que dans les maux de dents ou que dans les cas où la gorge est embarrassée d'humeurs.

Il y a des Auteurs qui condamnent l'habitude de fumer. Caspard Hoffman dit tenir de soldats qui avoient vécu pendant quelque-tems en Hollande, que les malfaiteurs condamnés à mort par la Justice, avoient le crane noir: & il ajoute avoir appris d'un soldat qui avoit servi dans la guerre de Boheme, que tous les Anglois qui y furent tués, avoient le crane de la même couleur; parce que ces peuples fument beaucoup de *tabac*. M. Ray dit que la même chose lui a été assurée par M. Boucharet, Apothicaire de Londres.

Si ces faits que j'ai quelque raison de révoquer en doute, étoient aussi vrais qu'on le prétend; il ne s'ensuivroit point encore de-là que l'habitude de fumer fût préjudiciable: car une autre expérience que nous avons, c'est que des personnes ont fumé du *tabac* pendant plusieurs années & presque journellement, sans en avoir senti la moindre incommodité; il y a même toute apparence qu'elles ne sont parvenues à une extreme vieillesse, saines, & sans indispositions, que par l'usage qu'elles ont fait du *tabac* à fumer; car nous savons d'ailleurs qu'il fortifie l'estomac & aide la coction des alimens dans les uns; qu'il relâche doucement les autres, & qu'il est salutaire à quelques-uns qui ne le prennent même que par amusement.

Hernandez prétend que l'usage du *tabac* en poudre rend moins sensible aux coups, & à quelques especes de tourmens que ce soit; qu'il augmente le courage, & qu'il aide à supporter le travail & la fatigue; mais qu'il n'en faut point prendre avec excès.

Les feuilles vertes de *tabac* broyées & appliquées, calment les douleurs de la goute & sont narcotiques. Son suc ou ses feuilles vertes appliquées dissipent la chaleur, & font disparoître les pustules que la piquure des orties fait survenir.

Jean Torrentius indique dans ses notes sur Fernandez, une méthode singuliere de purger le cerveau; il la tenoit d'un Capucin, qui lui assura avoir guéri plusieurs personnes de la goute avec ce remede.

Prenez *des feuilles de tabac séchées autant qu'il en peut tenir dans une coque de noix.*

Pressez ces feuilles avec les doigts, & les enfermés dans un morceau de linge ou de soie; nouez ce linge, ou le liez avec un fil.

Vous aurez par ce moyen une espece de petit sachet que vous tiendrez dans la bouche, & que vous appliquerez au palais avec la langue pendant une demie-heure.

Les phlegmes qu'il vous fera rendre sur le champ seront si ténaces qu'ils tomberont de la bouche en filamens.

Quant au vertige léger que ce remede ne manquera pas de produire, il passera promptement, & n'aura aucune suite fâcheuse, à moins que vous n'ayez le cerveau extremement chaud.

La vertu narcotique qu'on reconnoît au *tabac* à fait penser à quelques Auteurs, qu'il étoit d'une nature froide: mais il est suffisamment démontré qu'il est chaud par l'odeur agréable & résineuse qu'il rend, par son acrimonie, par la chaleur qu'il communique à la gorge, & par la force avec laquelle il provoque le vomissement; plusieurs ont expérimenté qu'il étoit en cela presque aussi énergique que l'hellébore. D'ailleurs, Jean Torrentius prétend que nous n'avons aucun narcotique, qui ne soit en même-tems d'une nature chaude.

L'usage de l'eau distilée des feuilles vertes de *tabac* précipite avec force les pierres détenues dans les reins. *Chesneau ex Zacut. Lib. II. Prax. Mirand. Observ. 66. ex Collectaneis D. Hulse.*

Le *tabac* suffisamment calciné dans un creuset, introduit dans la cavité d'une dent cariée en suspend sur le champ la douleur, ainsi que je l'ai moi-même fréquemment expérimenté. CHESNEAU.

Une goutte ou deux d'huile de *tabac* mises sur la langue d'un chat ou d'un autre animal, le tuent sur le champ. Mais François Rhedi prétend que non-seulement cette huile ne tue point tous les animaux; mais encore qu'entre ceux sur qui elle produit cet effet, il y en a qu'elle tue plus promptement que d'autres; ce qui provient peut-être & de la différence des *tabacs*, & de la différence des animaux sur lesquels on en éprouve l'hulle. D. TANCREDE ROBINSON.

Quelques Chirurgiens se servent quelquefois de l'huile de *tabac* pour engourdir les membres dont ils ont à faire l'amputation; D. PALMER, *è Dictatis D. Hartmanni.*

Je recommande l'usage du *tabac* dans la peste; parce qu'il m'en a garanti, & que j'ai observé d'ailleurs que ce fléau n'avoit approché tant à Londres, qu'à Nimegue ni des maisons où l'on vendoit du *tabac*, ni des maisons qui leur étoient adjacentes. DIEMERBROEK, *de Peste, ex adversariis D. Trancrede Robinson.*

Pour guérir la paralysie, faites infuser des feuilles vertes de *tabac* dans de la Malvoisie; provoquez la sueur, & frottez ensuite de cette infusion les membres paralytiques; je ne connois point de remedes extérieurs préférables à celui-ci. HARTMAN.

C'est le savant Docteur Edouard Hulse qui m'a communiqué ce remede.

Antonius Recchus nous apprend que la fumée de *tabac* dirigée dans la matrice, lorsque cette partie est attaquée de suffocation, produit presque sur le champ des effets salutaires, & qu'elle est bienfaisante dans la difficulté de respirer, dans l'embarras des hypocondres & dans les syncopes. HULSE.

Si l'on broye dans la main, ou sur un morceau de linge ou de papier des feuilles de *tabac*, elles lui donneront une belle couleur verte. D. MERET, *in Not. ad Anton. Neri.*

On trouve dans les Ephémérides Germaniques, *An.* 12. *Obs.* 118. un exemple d'un vomissement violent causé par du *tabac* qu'on avoit appliqué sur une cuisse blessée & ouverte.

J'ai connu un homme de distinction si gras qu'il ne pouvoit ni marcher, ni monter à cheval, sans s'assoupir sur le champ, & qui devint bientôt en état de faire l'un & l'autre en mâchant habituellement du *tabac*, ainsi qu'il me l'a assuré lui-même. Il faut convenir que cette plante est très-salutaire pour les personnes d'une constitution froide & phlegmatique. BORELLI, *Cent.* 2 *Obs.* 11.

L'habitude de mâcher du *tabac* ne produit pas le même effet sur toutes sortes de personnes. J'ai connu une personne extremement grasse qui en fut considérablement amaigrie; elle m'assura d'ailleurs qu'il avoit raffermi ses dents qui étoient toutes auparavant chancelantes.

J'ai connu trois jeunes gens robustes à la vérité, qui ont guéri de dyssenteries dont ils étoient tourmentés, en prenant de la décoction de *tabac*; l'action violente de ce remede avoit apparemment déraciné la cause de la

maladie, & produit en même tems les effets d'un anodyn & d'un narcotique. DIEMERBROEK, *Obs. Medic. Obs.* 19.

Quoique ces jeunes gens se soient bien trouvés de cette décoction, je ne conseillerois point de l'ordonner indistinctement à toutes les personnes qui auroient la dyssenterie, je craindrois que son action violente tant par haut que par bas n'eut des suites fâcheuses.

Willis recommande l'usage du *tabac* dans les Camps, par la raison, dit-il, qu'il supplée à la modicité des vivres, & qu'il rend les soldats moins sensibles à la fatigue & au danger. D'ailleurs, ajoute le même Auteur, il est très-capable de prévenir & de guérir quelques-unes des maladies qui désolent ordinairement les Camps, telles sont les coliques, les diarrhées, les ulceres, les maux de têtes & de jointures. RAY, *Hist. Plant.*

On abuse en tant d'occasions du *tabac*, qu'il n'est pas possible d'entrer là dessus dans quelque détail, nous avons cru qu'il étoit plus à propos de renvoyer le Lecteur au Traité de Simon Pauli, *de Abusu Tabaci.*

Il est extremement difficile de déterminer les cas dans lesquels l'usage de cette plante convient ou ne convient point; cela demande toute la sagacité & toute l'expérience d'un habile Medecin.

On convient toutefois en général que l'usage excessif du *tabac* ou de ses préparations, ne manque jamais de produire de mauvais effets. Comme il n'est pas possible de déterminer la quantité qui convient à chaque constitution, nous renverrons le Lecteur aux effets & à l'expérience; ce seroit une absurdité que de prétendre établir quelques regles générales sur l'usage ou l'abus du *tabac.*

2. *Nicotiana, major angustifolia*, C. B. P. 170. *Nicotiana sive tabacum folio angustiore*, J. B. 3. 630. *Hyoscyami Peruviani altera*, Icon. Dod. p. 452.
3. *Nicotiana, minor*, C. B. P. 170. Tourn. Inst. 117. Boerh. Ind. A. 230. *Petum Rivini*, Rupp. Flor. Jen. 19. *Petum Anglicanum*, Pharm. Bat. 161. *Tobacco Anglicum*, Park. Theat. 711. *Priapea quibusdam, Nicotiana minor*, J. B. 3. 630. Chab. 527. (Figura transposita.) Raii Hist. 1. 715. *Hyoscyamus luteus*. Germ. 284. Emac. 256. *Hyoscyamus flore luteo*, Rivin. Irr. Mon. 103. *Tabac Anglois.*

C'est une plante plus basse & plus petite que la premiere; ses tiges rondes & velues s'élevent à deux ou trois piés de hauteur. Ses feuilles inférieures sont assez larges, ovales, émoussées par la pointe & gluantes au toucher; elles sont plus petites que les feuilles des autres especes de *tabac*; celles qui croissent sur les tiges sont aussi plus petites que les inférieures, & sont rangées alternativement. Ses fleurs sont creuses & en coupe; leurs feuilles sont divisées par le bord en cinq segmens; elles sont d'un verd jaunâtre & placées dans des calices velus. Ce *tabac* a la semence plus grosse que la premiere espece; cette semence se forme dans des vaisseaux séminaux que quelques Auteurs ont comparés au gland du pénis humain; ce qui lui a fait donner le nom de *Priapea.* On le seme dans les Jardins & il fleurit en Juillet & en Août.

On fait moins d'usage de cette espece que de la premiere; elle passe pour moins forte & moins énergique; cependant nos Herboristes la lui substituent souvent, parce qu'il leur est plus facile de s'en pourvoir, cette plante étant plus féconde que la précédente. Il est assez ordinaire de faire entrer ses feuilles, à la place de celles de la mandragore, dans l'onguent populeum. MILLER, *Bot. Off.*

4. *Nicotiana, minor foliis angustioribus amplioribus*, Vail. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

NID

NIDOR, odeur que rendent les substances animales putréfiées. C'est pourquoi on donne l'épithete de nidoreux aux rapports qui ont l'odeur de la chair corrompue.

NIE

NIENGHALA, nom de la *Methonica Malabarorum.*

NIG

NIGELLA, *la Nielle.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle; ses feuilles sont capillacées; son calice est ordinairement composé de cinq feuilles fort minces, très-branchues, assez petites & étendues en forme d'étoile. Sa fleur est en rose, pentapétale ou plutôt polypétale, & ornée d'un grand nombre d'étamines courtes; il y a entre le placenta & l'ovaire une multitude de petits corpuscules interposés, & qu'on prendroit pour des fleurons monopétales, irréguliers & bilabiés. L'ovaire qui est adhérent au placenta est composé de plusieurs siliques garni d'un tube recourbé; il dégénere en un fruit membraneux, rondelet ou oblong, composé de plusieurs cellules, terminé en cornes & plein de semence.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Nigella arvensis cornuta*, C. B. P. 146. Raii Hist. 2. 1070. Tourn. Inst. 258. Boerh. Ind. A. 283. *Melanthium*, Offic. *Melanthium sylvestre sive arvense*, J. B. 3. 202. *Nigella arvensis*, Park. Theat. 1376. *Nielle des champs.*

On se sert de la graine de cette plante pour résoudre les matieres glaireuses qui s'amassant dans les sinus de la tête font l'enchifrenement. Pour cela on fait infuser une pincée de feuilles de marjolaine dans un verre de vin blanc, on y ajoute un gros de graine de *nielle*; on passe le tout par un linge, & l'on tire ce vin par le nez en faisant une forte inspiration. Pour la colique on fait une tisanne avec les sommités de camomille, de mélilot & les graines de *nielle.* L'huile essentielle de cette graine a les mêmes vertus. Elle est fort incisive & procure l'expectoration. L'infusion de la même graine dans du vin est diurétique & provoque les regles.

2. *Nigella latifolia, flore minore, simplici, cæruleo*, C. B. P. 145. Prodr. 75. *Melanthium Hispanicum, majus*, H. Eyst. Æst. o. 2. F. 12. Fig. 1.
3. *Nigella, angustifolia, flore majore, simplici, cæruleo*, C. B. P. 145. *Melanthium capite, & folio majore*, J. B. 3. 207.
4. *Melanthium, flore majore, pleno cæruleo*, C. B. P. 145. *Melanthium capite, vel calyce, & flore majore, pleno*, J. B. 3. 208.
5. *Nigella flore minore, simplici, candido*, C. B. P. 145. Raii Hist. 10. 71. Tourn. Inst. 258. Boerh. Ind. A. 283. *Nigella.* Gith. Offic. *Nigella Romana sive sativa*, Park. Theat. 1375. *Melanthium*, Ger. 924. Emac. 1084 *Melanthium calyce, & flore minore, semine nigro*, J. B. 3. 208.

Cette plante a la racine petite, ligneuse & annuelle; elle meurt si-tôt que la semence est mûre. Sa tige s'éleve à la hauteur d'un pié & demi ou de deux piés; elle est creuse, branchue, cannelée & ornée de plusieurs feuilles très bien découpées, assez semblables à celles du pié d'allouette, & placées alternativement. Ses fleurs croissent à l'extrémité des branches; leurs feuilles sont toutes d'une piece, petites, blanches, pointues & au nombre de cinq; entre ces feuilles sont plusieurs étamines; les fleurs sont suivies de têtes rondes, oblongues, recourbées, & ayant à leur sommet cinq ou six siliques en cornes. Sa semence est noire & tant soit peu douce;

on la seme dans les Jardins ; elle fleurit en Juin & en Juillet. Sa semence est la seule partie dont on fasse usage.

Elle passe pour échauffante & dessiccative ; on l'emploie en qualité d'errhine, elle débarrasse la tête des mucosités épaisses & phlegmatiques, elle réstitue l'odorat dans son état naturel ; on dit encore qu'elle provoque les urines, & qu'elle est bienfaisante dans la fievre tierce & quarte ; mais on en fait peu d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

La semence de *nielle* est particulierement d'usage en Medecine ; on s'en sert, par exemple, pour résoudre les mucosités contenues dans les poumons & en faciliter l'expectoration, pour faire venir le lait aux nourrices, pour provoquer les urines & les regles, & pour guérir de la morsure des animaux vénéneux ; elle passe pour bienfaisante dans les fievres quartes & quotidiennes. On la fait entrer dans les calottes céphaliques, dans les épithemes & dans les autres topiques propres à calmer les maux de tête & à dessécher les catarrhes. SCHRODER.

Sa racine a la propriété particuliere d'arrêter les hémorrhagies du nez ; pour cet effet il faut la mâcher ou l'introduire dans les narines. Sa semence donne par expression une huile que les Apothicaires ignorans substituent à l'huile de nard, avec laquelle elle n'a rien de commun. Ses semences vertes abondent en une humeur excrémentitielle ; c'est pourquoi il y auroit du danger à en prendre intérieurement, ainsi que Tragus l'a observé. Aussi Caspard Hoffman ordonne-t'il de les faire bien sécher, de les laver ensuite, & de les traiter ainsi que les semences de carvi & de melanthium. Lors donc qu'on en fera usage, soit dans les catarrhes, soit dans d'autres maladies froides où elles sont capables de produire de bons effets, il est plus à propos de les employer cuites ou grillées, que crues.

Simon Pauli recommande le sachet suivant dans les maladies dont nous venons de parler.

Prenez *de la graine de nielle grillée, du tabac, du styrax calamita,* } *de chaque, un scrupule ;*
de l'ambre gris, deux grains ;

Mêlez le tout & l'enveloppez dans un linge fin, que vous appliquerez de tems en tems aux narines.

Pour la perte de l'odorat,

Prenez *de nielle Romaine, une quantité suffisante.*

Réduisez-la en poudre, & paîtrissez cette poudre dans un mortier avec de la vieille huile.

Faites pancher en arriere la tête au malade ; remplissez-lui la bouche d'eau, & faites-lui respirer par les narines cette liqueur. GALIEN.

Je prescrivis le sachet suivant à une femme de distinction qui étoit sujette à un coryza.

Prenez *de la semence de nielle grillée, une demi-once ;*
d'ambrette ou graine musquée, de feuilles de carvi, & de marjolaine, } *de chaque, deux dragmes ;*
de styrax calamita, & de tabac, } *de chaque, une dragme ;*
d'ambre gris, sept grains ;

Mêlez le tout & faites un sachet.

L'usage de ce remede garantit cette Dame de toute espece de catarrhes & de coryza, maladies auxquelles elle étoit auparavant fort sujette. SIMON PAULI.

Quoique les fleurs de *nielle* soient bleues, cependant si on les broye entre les doigts, ou qu'on en frotte un papier, elles le teindront d'un beau vert. RAY, *Hist. Plant.*

6. *Nigella, Orientalis, flore flavo, semine alato, plano,* T. Cor. 19.
7. *Nigella, Cretica,* C. B. P. 146. Prodr. 75. M. H. 3. 515.
8. *Nigella, Cretica, latifolia, odorata,* Park. Theat. 1376. M. H. 3. 515.
9. *Nigella, peregrina, flore multiplici,* H. Eyst. Æst. 0. 2. F. 16. Fig. 1.
10. *Nigella, flore minore.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 283.

Cette plante s'appelle *nigella*, comme qui diroit *nigrella*, à cause de la couleur noire de sa semence ; on l'appelle aussi *melanthium*, de la couleur noire de ses fleurs, & *melaspermum*, de celle de sa semence.

Cette plante est apéritive, incisive, résolutive & échauffante. On la recommande pour la pierre dans les reins ; elle est d'un excellent usage dans les fievres intermittentes, & lorsqu'il s'agit de tuer des vers ; pour cet effet on en fait prendre la décoction de deux onces bouillies dans du vin. Elle est anti-néphrétique & carminative ; c'est pourquoi on l'ordonne bouillie dans du vin pour la colique. Sa semence fait venir le lait, hâte l'excrétion par les selles, est acrimonieuse & excite à l'acte vénérien. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

NIGELLA CRETICA, nom de la *Garidella foliis tenuissimè divisis.*

NIGELLASTRUM, nom du *Lychnis segetum, major*, & de la *Garidella foliis tenuissimè divisis.*

NIGER MORBUS. Voyez *Morbus niger.*

N I H

NIHIL ALBUM & GRISEUM. Voyez *Cadmia.*

N I I

NIIR-NOTSJIL *Malabarensis*, H. M. ou *Baxifera Malabarica fructu oblongo tetracocco, calyculato.*

C'est un petit arbre fort bas, ou plutôt c'est un arbrisseau qui s'éleve environ à six piés de haut, & qui croît dans les lieux aqueux & sur le bord des rivieres. Ses feuilles séchées, pulvérisées & prises tous les jours avec du sucre dans une infusion de riz, passent pour guérir la vérole. On fait de ses feuilles bouillies & paîtries avec un jaune d'œuf, un cataplasme qui passe pour très-efficace, appliqué sur les bubons vénériens qui viennent aux aînes. On prépare de ses feuilles & de ses racines bouillies dans de l'eau, un bain auquel on attribue des effets surprenans dans la phrénésie, la manie & d'autres affections céphaliques. On compose avec sa racine bouillie dans de l'huile un liniment contre la goute. RAY, *Hist. Plant.*

NIIR-PONGELION, H. M. ou *Arbor siliquosa Indica siliquis longis contortis in quatuor cellulas per longum divisis.*

Cette plante s'éleve environ à dix piés de hauteur, & ressemble assez au poirier ; elle se plaît dans les lieux humides & marécageux.

Son fruit est un aliment excellent pour les perroquets ; on fait avec ses branches & ses racines des filets pour pêcher ; on teint ces filets dans une décoction rougeâtre de son écorce. On fait de sa semence, broyée avec

le gingembre sec, la racine ou le fruit de pavetta, & la lavure de riz, un liniment excellent pour les affections spasmodiques. Les habitans du Malabar appellent ce liniment *paddavenera*. RAY, *Hist. Plant.*

NIL

NIL. Voyez *Anil* & *Indigo*.

NIL ARABUM, nom du *Convolvulus cæruleus, hederaceus, seu trifolius*.

NILA-HUMMATU, c'est la seconde & la troisieme espece de *datura Malabarica*. La premiere qu'on appelle *Nila hummatu, daturæ Malabaricæ secunda species*, H. M. differe peu du *stramonium majus album*, dont on peut voir la description à l'Article *Stramonium*.

Cette espece croît dans les lieux brûlés du soleil; elle porte fleur pendant toute l'année, mais surtout dans la saison pluvieuse.

Sa décoction est bonne pour les douleurs aux membres, & pour les engourdissemens ou contractions qui y surviennent. Cette plante ou sa racine bouillie dans de l'huile donne un liniment excellent dans les fievres froides. On se frotte le corps avec ses feuilles broyées dans de la chaux, lorsqu'on a la gale. La décoction de ses feuilles & de son fruit dans de l'huile, calme les douleurs du corps; pour cet effet il ne s'agit que de s'en frotter. Si l'on broye son fruit après en avoir ôté les pépins, on en fera un cataplasme énergique sur les abscès & les charbons. Si l'on fait un usage immodéré de sa semence, on tombera dans un assoupissement qui peut être mortel. Cette plante a beaucoup plus de force que le *daturæ Malabaricæ, hummatu dicta prima species*. Voyez l'Article *Stramonium*.

Voici encore une espece de *nila*.

Mudela-nila-hummatu, daturæ Malabaricæ tertia species.

Cette espece ne differe de la premiere qu'en ce que ses fleurs croissent doublées ou triplées, les unes au-dedans des autres. RAY, *Hist. Plant.*

NILAMMON, nom d'un collyre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. II. Serm. 3. cap.* 105.

NILEI COLLYRIUM, nom d'un collyre dont Celse fait mention, *Lib. VI. cap. 6.*

NILEI-EPYTHEMA, nom d'un épytheme décrit par Aetius. *Tetrab. 3. Serm. 1. cap.* 17.

NILI-COLLYRIUM, ou *Nilei-Collyrium*. Voyez Aëtius. *Tetrab. 2. Serm. 3. cap.* 108.

NILIACUM, νιλιακὸν; épithete par laquelle on désignoit la meilleure sorte de miel, ou le miel attique.

NILICA-MARAM, H. M. ou *Acacia foliis Malabarica fructu rotundo, semine triangulo*. D. Syen. *An Myrobolanos Emblica?* Espece de prunier Indien.

Ses premieres feuilles, ou son fruit, séchés, pulvérisés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *tayr*, sont excellens dans la dyssenterie. Il se prend avec le même succès en décoction dans la fievre chaude. Bouilli avec du sucre, & pris intérieurement, il guérit le vertige. L'eau distilée de ce fruit est une boisson salutaire dans la chaleur excessive du foie. RAY. *Hist. Pl.*

NIM

NIMBO ACOSTÆ, *seu Aria Bepou*. H. M. P. 4. T. 52. p. 107. *Arbor Indica fraxino similis, oleæ fructu*. C. B. *Nimbo folio & fructu oleæ*. J. B. T. I. Lib. VI. c. 8. *Azedarach floribus albis semper virens*. Herman.

C'est un grand arbre qui croît dans l'isle de Ceylan & dans d'autres contrées des Indes Orientales. Il ressemble au frêne, & porte un fruit comme un olive; on en tire une huile dont les Teinturiers font usage. On fait de ses feuilles bouillies dans de l'eau un bain qu'on ordonne dans la petite vérole & dans les douleurs aux jointures. On prépare de ses feuilles séchées, pulvérisées & mêlées avec l'huile du fruit tirée par expression, un onguent qu'on applique avec succès sur les parties affectées de douleurs de spasmes & de convulsions; cet onguent est aussi bienfaisant pour les plaies, les piqures, & les contractions de nerfs. Le suc des feuilles pris seul ou dans du vin, ou dans de l'eau, ou dans du bouillon de volaille; ou plutôt appliqué sur le nombril seul, ou avec un peu de fiel de bœuf, ou de vinaigre d'aloès, agit très-puissamment contre toutes sortes de vers. Mais les Habitans du Malabar y étant fort sujets, il est arrivé de-là qu'ils font grand usage & beaucoup de cas de ce remede. Garsias & Acosta ont comparé cet arbre au frêne; il en a, disent-ils, la grosseur, & il lui ressemble beaucoup, vû de loin: il n'en a cependant point la feuille. RAY, *Hist. Plant.*

Karibepou, seu Nimbo altera. H. M. P. 4. T. 53. p. 109.

C'est un bel arbre fort grand, toujours verd, & portant fleurs & fruit deux fois l'an. On le trouve dans plusieurs contrées du Malabar. On exprime de son fruit une huile; on fait de ses feuilles tendres, broyées & bouillies dans de l'huile, un cataplasme dont on se sert contre la morsure des serpens & des autres animaux venimeux. On prépare encore de ses feuilles bouillies avec celles de l'Aria-Bepou, un aposeme bienfaisant dans les fievres pestilentielles, & d'autres maladies contagieuses. Sa racine prise intérieurement de quelque maniere que ce soit, purge par les selles. RAY, *Hist. Plant.*

NIN

NINZIN, ou *Ginseng*. Voyez *Ginseng*.

NIO

NIOPON, νίωπον. On trouve ce mot dans Erotien, & on lui substitue *netopon*, νέτωπον.

NIR

NIRUALA. H. M. *Pomifera Indica trifolia fructu prunisormi caudato. Tapia Brasiliensium similis*. D. Commelin.

C'est un arbre fort gros, haut de 30 piés, & qu'on trouve dans les lieux pierreux & sablonneux; mais surtout dans les Provinces du Malabar, le Mangatti & le Poigu, sur les bords des rivieres.

Si l'on reçoit le suc de ses feuilles sur un linge, & qu'on applique ce linge sur les aînes, il provoquera les urines.

Le cataplasme fait de ces feuilles broyées avec du sel, du camphre & de la fiente de chat, produit le même effet. Son écorce macérée dans de l'eau avec du gingembre & du poivre long, & bouillie dans du lait de vache, & dans de l'huile de sesame, jusqu'à ce que la liqueur aqueuse soit entierement évaporée, donne un liniment excellent pour dessécher les humeurs froides. Sa semence bouillie dans une infusion de riz, broyée ensuite, & mise en cataplasme avec du beurre frais, amollit & mûrit les abscès. RAY, *Hist. Plant.*

NIRURI H. M. *An frutex Indicus baccifer vitis ideæ secundæ Clusii foliis* Breyen? On demande si le *Niruri* est un arbrisseau Indien qu'on vient de décrire, qui porte des baies, qui s'éleve à 7 ou 8 piés de haut, & qui croît dans les lieux sablonneux.

On fait de sa racine broyée une espéce de gateau qu'on applique sur le ventre & sur toute autre partie où il y a

gonflement ou tumeur. Ses feuilles broyées & appliquées avec du lait aigre font mûrir les abscès; c'est pourquoi il est à propos de les laver d'abord avec de l'eau chaude dans laquelle on aura broyé les feuilles & l'écorce.

Ray met dans cette classe le

Katou Nirouri, H. M. C'est un arbrisseau fort bas, assez semblable au premier, qui croît aux Indes Orientales, aux environs de Cochin, dans les lieux humides & sabloneux, & qui porte en tout tems, feuilles, fleurs & fruit.

On fait de ses feuilles bouillies dans de l'eau commune, un gargarisme pour la guérison des gencives corrompues & corrodées, & pour le raffermissement des dents. On prépare de ces feuilles bouillies avec le fruit, l'écorce & la racine, un bain pour la goute. L'écorce de la racine bouillie avec du poivre long & du gingembre, donne une boisson à laquelle on attribue la vertu de fortifier l'estomac, & d'incifer & divifer les humeurs pituiteuses. Ray, *Hist. Plant.*

NIS

NISI ou NINSI, le *Ginseng*, selon Blancard.

NISSOLIA.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble parfaitement au *Lathyrus*; la seule différence qu'il y ait entr'elle & le *Lathyrus*, c'est que ses feuilles sont séparées, & qu'elle n'a point de vrille; ce en quoi elles tiennent beaucoup de celles du *Genista sagittalis*.

Boerhaave, n'en compte que l'espece suivante.

Nissolia vulgaris T. 656. *Lathyrus sylvestris minor.* C. B. P. 344. *Catanance Leguminosa quorumdam.* J. B. 2. 309. *Ervum sylvestre.* Dod. p. 529. Boer. *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 25.

NISUS, *Epervier*. Voyez *accipiter*.

NIT

NITEDULA. Voyez *Cicendela*.

NITIALIA, nom d'une étoile à qui Paracelse attribue ridiculement une action semblable à celle du sel de vitriol.

NITRIALES, toutes les substances qui peuvent être transformées en chaux, comme le nitre, &c. Ruland.

NITRUM, *Nitre.*

Il est certain que le *nitre* des anciens étoit fort différent du notre. Notre *nitre* est inflammable, donne des crystaux, fuse sur le feu en especes d'étoiles, & leur étoit absolument inconnu. Il est assez difficile de déterminer le tems précis où notre nitre artificiel fut inventé: mais on ne peut douter que ce ne soit un des premiers pas que l'on ait fait vers la découverte de la poudre à canon.

Nous allons examiner la différence qu'il y a entre notre *nitre* & celui des anciens. Elle est grande; car,

1°. Le *nitre* des Anciens étoit un fossile naturel qu'on tiroit de la terre, qui étoit impur, & qu'on purifioit ensuite; le nôtre au contraire est une substance artificielle, que l'air produit. Ceux donc qui ont assuré qu'on faisoit certaine biere avec des eaux nitreuses, sont tombés dans une erreur grossiere.

2°. Le *nitre* des Anciens étoit d'une nature alcaline & déterfive; c'est pourquoi on le substituoit commodément à la potasse, lorsqu'il s'agissoit de faire du verre ou du savon. On le tiroit d'Egypte, où il est encore connu sous le nom de natron. Il y a même à Smyrne une terre purement alcaline qui donne dans l'ébullition un sel alcalin qu'on distribue en grande quantité dans les autres contrées. Et nous lisons dans Charles Clusius *de Exotic. Lib. II. Obs. Bellon. cap.* 13. que le *nitre* des Anciens est si commun au Grand Caire; qu'on en donne une grande quantité pour un prix fort modique. Les Egyptiens l'employent à différens usages; ils en enduisent leurs vaisseaux; & ils en préparent leurs cuirs avec les filiques de leurs chardons. Bellonius nous apprend, *Lib. II. Obs. cap.* 21. que le *nitre* des Anciens est très-rare parmi nous, & il assure avec la derniere confiance, qu'on n'en trouve pas la plus petite quantité en Europe, quoiqu'il soit commun & à vil prix en Egypte. Notre *nitre* au contraire est un sel salé, ni acide, ni alcalin, mais neutre, puisqu'il ne produit aucune effervescence avec les substances acides & alcalines.

3°. Le *nitre* des Anciens n'étoit ni combustible, ni inflammable comme le notre: c'est pourquoi il ne pouvoit entrer dans la composition de la poudre à canon. Il suit de ces différences, qu'Hippocrate, Pline, Dioscoride en traitant du *nitre* & de ses propriétées, ne parloient point de notre *nitre* commun, mais d'un sel naturel alcalin.

Quoique Bellonius prétende qu'on ne trouve point le *nitre* des Anciens en Europe; je pense toutefois qu'il se forme dans le sein de nôtre terre, en moindre quantité peut-être qu'en Egypte, un sel fixe, pur, alcalin, tout-à-fait semblable à la potasse, au sel de tartre, & au *nitre* des Anciens, ainsi qu'on peut le démontrer par nos eaux médicinales, nos bains chauds, & nos eaux minérales qui donnent tous par ébullition un sel fixe alcalin très-pur. Ce qui démontre combien est fausse l'opinion des Chymistes modernes qui assurent que tout sel fixe alcalin est une production de l'art ou du feu, & qu'on n'en peut obtenir que des végétaux réduits en cendre.

Notre *nitre* est composé artificiellement de deux élémens ou principes, dont l'un est un sel très-simple, universel, acide & primordial, contenu dans l'air; & l'autre une terre alcaline, sulphureuse & grasse, qui semblable à une matrice ou à une pierre d'aimant reçoit ou attire l'acide universel logé dans l'air. Il ne faut pas croire que toutes sortes de terres exposées à un air libre & découvert soient propres à la formation du *nitre*. Il n'y a que celles dont la nature est alcaline & qui contiennent quelques substances grasses & sulphureuses. Aussi voyons-nous que les terres qui restent sous les maisons réduites en cendres, sont les plus propres de toutes à la génération du *nitre*. Il en faut dire autant des substances calcaires; car si l'on mêle du limon de la terre, de la boue ou de l'argile avec de la chaux, & qu'on expose ce mélange à un air libre, le sel de *nitre* passera facilement à travers & s'échappera comme une écume. La chaux vive, les cendres des bois, celles qu'on tire des manufactures de savon, étant pleines d'un sel alcalin, donnent aussi lieu à la production du *nitre*, si on les mêle avec de la terre.

La terre nécessaire à la production du *nitre* doit être non-seulement alcaline, mais encore grasse & sulphureuse. Il faut même qu'il y ait un principe alcalin volatil. Ainsi toute putréfaction contribuera à la formation du *nitre* avec les terres. C'est encore par la même raison, qu'il n'y a rien dans la Nature qui aide plus efficacement le *nitre* à se former, que les excrémens & l'urine des animaux répandus dans de la terre. C'est pourquoi ceux qui préparent le *nitre*, creusent soigneusement les bergeries, les écuries, les étables & les autres lieux où l'on a tenu pendant long-tems des animaux, & conservent la terre vieille & sale qu'ils en tirent. Ils font aussi des amas de la terre qui environne les fosses & les latrines: comme elle est imprégnée du

fel & du fouffre des excrémens humains; elle n'en eft que plus propre à la production du *nitre*.

Ils vont auffi chercher celle qui eft aux environs des cimetieres, des marais, des étangs, & des maifons bâties de terres graffes & de pailles corrompues; ils en enlevent la furface, & creufent environ de la profondeur d'un doigt; parce que ces terres ayant été expofées long-tems au Soleil & à l'air, contiennent déja un fel nitreux qui fe fait fentir au gout par fon amertume & fon acreté, d'où il s'enfuit que les terres font d'autant plus propres à la génération du *nitre*, qu'elles contiennent une plus grande quantité de matieres corrompues, & de fels volatils fulphureux.

Voici la maniere dont il faut travailler les terres, fi l'on en veut tirer une grande quantité de *nitre*.

On en fera des amas que l'on aura foin d'arrofer fréquemment de l'urine des animaux. C'eft à l'aide de cette urine & de l'accès libre de l'air, qu'elles conceveront bientôt un fel nitreux. Il faut obferver que rien n'eft plus contraire à cette production, que les ardeurs violentes du Soleil, furtout celles qui fechent les terres, le trop-grand froid, la trop grande humidité de l'air, & furtout les tems pluvieux; il faut un air tempéré, agité, accompagné d'un tems ferein, furtout pendant la nuit, & dans le Printems ou l'Automne. La chaleur du foleil peut fervir à fécher les terres dont on a déja tiré le *nitre*: mais elle ne contribue nullement à fa production.

Les froids violens, & les vents d'Occident & de Midi n'y font point favorables; il faut qu'il regne des vents de Nord & d'Orient; parce que ce font eux qui apportent principalement l'acide éthéré primordial, néceffaire à la production du *nitre*. Rien n'eft plus contraire à fa formation que les pluies exceffives qui lavent les terres.

Il eft encore bon de favoir, qu'on ne tire jamais par des leffives des terres imprégnées de fel nitreux, un vrai *nitre* inflammable & cryftallifant, fans aucune addition de cendres où il y ait un fel alcalin, de la chaux vive, ou la leffive qui refte après la cryftallifation. Si l'on fait bouillir feule la leffive des terres nitreufes, elle ne donnera qu'on mucilage falin, qui loin de dépofer des cryftaux inflammables, ne donne rien de fec, fe deffèchera lui-même difficilement, & fe diffoudra fans peine dans l'air, furtout s'il eft humide. Il fuit donc de ce que nous avons dit que le fel inflammable du *nitre* eft compofé d'un fel acide, d'un alcali fixe, & d'un principe fulphureux.

Si les fels neutres donnent facilement des cryftaux; il n'en eft pas de même des fels acides & alcalins, des fubftances acides fulphureufes mêlées avec une terre alcaline; or la leffive tirée des terres nitreufes, étant felon toute apparence de la nature de ces dernieres fubftances, n'eft nullement difpofée à la cryftallifation.

Il eft fuffifamment démontré qu'il y a dans le *nitre* un alcali fixe, non-feulement par fa génération telle que nous l'avons décrite: mais encore parce que fi on y ajoute de la poudre de charbon feulement, & qu'on mette ce mélange en fufion dans un creufet, on en tirera un fel pur alcalin, qu'on appelle communément *nitre* fixe: mais qui dans le vrai ne differe en rien du fel de tartre, ou de tout autre fel alcalin. Ce qui acheve de démontrer la propofition que nous avons d'abord avancée, c'eft que fi l'on combine ce fel alcalin avec l'efprit acide de *nitre*, ou avec l'eau forte, le *nitre* même fera promptement régénéré.

On trouve en Europe des terres imprégnées d'un fel nitreux, & dont on tire du *nitre*: mais il y a plus, & j'ofe affurer qu'il n'y a aucun lieu où l'on ne puiffe préparer un *nitre* inflammable; parce qu'on peut fe procurer partout la matrice de cette production, c'eft à dire une terre rendue alcaline & fulphureufe par des matieres corrompues; car il n'y a point de doute que l'acide univerfel & primordial qui fe convertit en un fel nitreux avec les terres alcalines & fulphureufes, fe trouve en quelque endroit de l'atmofphere que ce puiffe être.

Il eft conftant que l'on prépare une grande quantité de *nitre* beaucoup meilleur que celui d'Allemagne, & beaucoup plus propre à faire la poudre à canon, nonfeulement dans les climats les plus chauds des Indes, mais encore dans les contrées les plus froides de la Mofcovie. Quant au fol des Indes; il ne peut être que très-favorable à la production du *nitre*, en ce qu'il fe paffe plufieurs mois de fuite, fans qu'il foit humecté par des pluies, qui dépouillent les terres de leur fel nitreux. Dans les Climats Septentrionaux, l'air eft ferein, & fa portion élaftique eft condensée par le froid; deux circonftances qui concourent à la formation du *nitre*; car le fel nitreux ne paroît pas compofé feulement d'un principe acide, fulphureux & alcalin; il y a tout lieu de croire que l'air même enveloppé & condensé par l'eau, eft encore un de fes principaux ingrédiens. Ce qui donne du poids à cette opinion, c'eft que nous n'avons prefque aucun fel, tel que le fel commun, le vitriol & l'alun qui ne contienne un principe aqueux, & qui ne rende abondamment du phlegme dans la diftillation. Il eft donc conftant que le fel nitreux a entre fes ingrédiens un principe aqueux & un principe éthéré, enveloppé particulierement fous une fubftance fulphureufe.

Il ne feroit pas difficile d'ajouter à cette preuve un grand nombre de phénomenes qui la fortifieroient. N'eft-il pas étonnant, par exemple, que tandis que la flamme ne peut fubfifter, fans l'accès & le fecours immédiat de l'air, le fel nitreux entierement féparé de ce fluide rende une lueur très-fenfible? Ce fait nous indique la maniere de rendre raifon de ce qu'il fe fait une plus grande quantité de *nitre* dans les contrées Septentrionales & à l'aide des vents du Nord, que partout ailleurs où l'air eft trop raréfié ou trop humide. Ceux qui travaillent le *nitre* n'ignorent point qu'il s'en amaffe plus dans fes matrices pendant la nuit que pendant le jour, & par la chaleur du Soleil.

D'ailleurs l'inflammabilité, & la raréfaction prodigieufe qu'on obferve dans le *nitre* mis au feu, & qui augmentent l'impétuofité de la flamme & du feu, paroiffent provenir des particules aqueufes & aériennes, enfermées dans les pores des molécules graffes, fulphureufes & falines qui venant à fe rarefier & à s'étendre fubitement par l'accès du feu, produifent ces deux effets fur les parties aqueufes & aériennes, & font là par rapport à elles, ce que l'air eft par rapport à l'eau dans l'expérience de l'éolipile, d'où fa raréfaction la chaffe fous la forme d'une pluie, par une ouverture fort étroite, avec un bruit confidérable; & l'on voit que la fraîcheur de l'air occafionnée par les molécules aqueufes dont il eft chargé, augmente d'une maniere furprenante la force & l'impétuofité de la flamme. On peut donc regarder le *nitre* comme un fel éthéré, non-feulement parce qu'il eft produit par l'air; mais encore parce que ce fluide y eft condenfé par une humidité qui lui eft intimement mêlée.

Le *nitre* contient différentes particules hétérogenes falines & terreufes qu'on en peut féparer, & dont il faut le purifier. Outre ces parties terreftres graffes & fulphureufes, il y a encore un fel commun pur, ou même un alun, qu'il faut auffi féparer pour avoir le fel nitreux pur inflammable. Ce n'eft pas que ce mélange empêchât fa déflagration: mais il diminueroit fon impétuofité & fa raréfaction. C'eft pourquoi tout le *nitre* qu'on trouve chez nos Droguiftes, eft parfaitement dépuré. Et c'eft ainfi qu'il doit être avant qu'on l'emploie à des ufages pyrotecniques & médicinaux.

Cette dépuration fe fera de la maniere fuivante.

Diffolvez le *nitre* en le faifant bouillir dans une poêle, avec une quantité d'eau fuffifante pour le rendre fluide. Paffez la leffive dans quelques vaiffeaux bien fermés,

més, & placez le vaisseau dans un lieu frais; il se formera à la surface de cette lessive & aux côtés du vaisseau de longues stries pyramidales, semblables à des rayons qui tendroient de la circonférence au centre; enlevez ces stries & les faites sécher au soleil. Faites bouillir derechef le reste de la lessive sur un feu modéré; passez-là comme ci-dessus, & la laissez crystalliser une seconde fois. Il se formera une grande quantité de *nitre* vers le fond & les côtés du vaisseau. Vous réitérerez trois fois ce procédé, jusqu'à ce que la lessive qui ne contiendra plus de *nitre* s'épaississe dans l'ébullition. Vous aurez par ce moyen un sel commun tout-à-fait semblable au sel marin par son gout, sa forme cubique, & ses propriétés. Ce sel se précipitera au fond du vaisseau. Quant au reste de la lessive épaissie, il se coagulera & formera une masse d'un gout amer, d'une couleur brunâtre, & qui contiendra des particules terreuses, grasses & sulphureuses. Voilà la meilleure maniere de dépurer le *nitre*.

Le *nitre* est donc plus ou moins bon, selon qu'il contient une plus grande ou une moindre quantité de matiere impure, saline & terrestre. Il y a des contrées dont le *nitre* est plus pur que celui des autres. Le *nitre* des Indes & de Moscovie passe pour le meilleur; parce qu'il ne perd dans la dépuration qu'on en fait par la crystallisation que sept livres sur cent; au lieu que celui de Pologne en perd quinze. Quant à celui qu'on prépare dans la Principauté de Halberstadt, & dans le Duché de Magdebourg, il perd vingt-cinq livres de son poids, avant que de pouvoir être employé à la poudre à canon. Du reste il est bon de savoir que les *nitres* bien dépurés, & parfaitement débarrassés de leurs parties hétérogenes ont tous les mêmes propriétés & produisent les mêmes effets. C'est pourquoi quelques-uns le dépurent & le font crystalliser plusieurs fois, & mêlent du vinaigre de vin avec l'eau dans laquelle ils le font dissoudre, afin que la dépuration soit plus parfaite. Mais comme il n'y a qu'un seul sel commun dans la nature; il n'y a pareillement qu'un seul *nitre*, les différences de ces deux substances consistent dans les propriétés des particules hétérogenes & des ingrédiens impurs auxquels elles sont mêlées.

Il ne sera pas inutile d'examiner ici comment, & par quel moyen s'engendre le sel commun, qui est presque toujours uni au *nitre*. Il y a plusieurs Chymistes qui pensent qu'il se produit de l'urine des animaux qui mangent du sel commun; parce que ceux qui travaillent le *nitre* ont coutume d'arroser de l'urine de ces animaux les terres d'où ils se proposent d'en tirer. Mais cette hypothese me paroît entraîner avec elle un grand nombre de difficultés. Car d'abord les animaux mangent rarement du sel, & c'est rarement qu'on arrose de leurs urines les murs & les amas de terres nitreuses. 2°. On ne peut obtenir de l'urine de l'homme, de tous les animaux celui qui fait un plus grand usage du sel, un sel semblable à tous égards au sel commun. Le sel commun pris avec les alimens, & confondu dans l'estomac & dans les intestins, dans les vaisseaux sanguins, & lymphatiques, avec une multitude prodigieuse de particules différentes, est tellement altéré, qu'il n'est presque pas possible de le régénérer parfaitement des excrémens.

D'où il paroît beaucoup plus vraisemblable que le sel commun contenu dans le *nitre*, provient de l'acide universel de l'air, uni à une certaine terre spécifique qu'on y remarque; car comme l'alun, le vitriol, le *nitre*, & le sel neutre sulphureux tel que celui que l'on tire de la potasse long-tems exposée à l'air, exigent une matrice terreuse dans laquelle l'acide universel & simple de l'air, qui n'a proprement aucune forme particuliere, puisse s'insinuer & donner lieu par sa présence, avec la partie insipide de l'air, à leur régénération; il en est de même de la terre nitreuse: comme elle contient la terre spécifique du sel commun; il n'est pas étonnant, qu'imprégnée de l'acide universel de l'air, elle prenne la forme de ce sel. Mais nous pouvons ajouter que ce sel differe encore du sel commun que nous mangeons, tant par l'excès de son acrimonie & de sa solidité, que parce que si l'on verse dessus de l'huile de vitriol, non-seulement il rend après une effervence, une fumée pénétrante semblable à celle du sel commun, mais encore aussi désagréable & aussi pernicieuse que celle de l'eau-forte. Ensorte qu'on peut obtenir ainsi par la distilation une eau régale composée d'esprit de *nitre*, & propre à dissoudre l'or.

Nous remarquerons encore que le sel commun qui retient dans la crystallisation sa forme cubique, se précipite dans le commencement de la préparation du *nitre*, & tombe au fond de la lessive extraite des terres nitreuses, des cendres, & de la chaux vive; lorsqu'elle est épaissie: mais dans la dépuration qui s'en fait avec l'eau il reste dans la derniere lessive, & si l'on fait bouillir cette lessive, il se met enfin en crystaux. On aura soin de ne pas employer une grande quantité d'eau à cette dépuration: autrement le sel commun qui est plus pésant que le *nitre*, sera d'abord précipité & porté au fond de la liqueur. Il est bon de savoir que les sels de différentes natures dissous dans des menstrues aqueux, se séparent facilement les uns des autres, & se rassemblent par la crystallisation. Ainsi les particules du sel commun concourent & se réunissent pour former un corps cubique, & les particules du *nitre* en font autant de leur côté pour constituer par leur union un corps pyramidal.

Voici les caracteres & les propriétés essentiels qui distinguent le *nitre* des autres sels.

1. La force du feu met aisément le *nitre* en fusion dans un creuset, sans l'enflammer: mais si on y ajoute quelques substances huileuses, sulphureuses, & capables d'inflammation, il prend feu & produit une explosion. Cet effet proviendra non-seulement par l'addition du soufre commun; de l'antimoine qui abonde en soufre; du charbon; du tartre qui est chargé d'huile; & de quelques parties des animaux, comme le sang ou les os: mais encore par l'addition de métaux imprégnés de soufre, comme l'étain, le fer, le zinc, & par celle du sel ammoniac qui tient de l'urine un certain principe oléagineux & sulphureux.
2. Le *nitre* mêlé & distilé avec un sel vitriolique, ou avec l'acide du vitriol donne un esprit acide tres-volatil, d'une odeur désagréable, & d'une couleur jaunâtre, comme on voit dans la préparation de l'esprit fumant d'Hoffman, ou de l'eau-forte. Et comme toute terre bolaire contient une certaine quantité de sel vitriolique; si l'on prend trois parties de *nitre* avec une partie de terre, qu'on en forme de petites boules; & qu'on les laisse sécher; on tirera du *nitre* par la distilation son esprit acide sous la forme d'une vapeur rouge; d'ailleurs l'acide de l'alun étant de la même nature que celui du vitriol; on peut tirer du *nitre* avec l'alun de même qu'avec le vitriol, par la distillation, un esprit acide ou une eau forte. Il faut remarquer qu'il n'y a d'acide, que le vitriolique, à l'aide duquel on puisse obtenir l'acide du *nitre*, & qu'il faut pour cet effet un acide fort & fixe, tel que celui qui est contenu dans le vitriol & dans l'alun.
3. Le *nitre* mis en fusion dans un creuset se convertit presqu'entierement en un sel alcalin. Pour cet effet il faut mêler du tartre & du *nitre* en égales quantités; mettre ce mélange dans un creuset chaud; & l'on obtiendra cette poudre appellée par ceux qui travaillent les métaux flux noir, & dont ils se servent pour en séparer les particules hétérogenes. Il se transforme aussi en un alcali pur, en le mêlant & en le faisant détonner avec la poudre de charbon. Il devient par une forte calcination, un sel très-caustique d'un bleu céleste, & c'est ce qu'on appelle le *nitre* fixe: nous ne

manquerons pas de faire observer que tout le *nitre* peut encore être transformé en un alcali caustique, d'un gout très-acre & qui arrosé d'eau & mêlé avec une égale quantité de régule d'antimoine, devient extremement chaud, si on le fond dans un creuset chaud, & si on le met en masse. On dit qu'il en arrivera tout autant si l'on se sert du zinc & de l'étain.

4. Le *nitre* est un sel d'une nature si particuliere, qu'il n'y a rien dans la nature à quoi on le puisse comparer : mis sur la langue, il la refroidit; pris intérieurement, il produit le même effet sur tout le corps; & dissout dans de l'eau, il en augmente la fraîcheur.

5. Si l'on met une solution de *nitre* sur du sang coagulé, & devenu noir après avoir été tiré des veines; non-seulement elle le rendra fluide; mais elle lui restituera même la couleur rouge & fleurie, effet qu'il ne faut attendre d'aucun autre sel neutre. Nous pouvons déduire de cette expérience une explication de la maniere dont il agit, & dont il rafraîchit le corps. Car le *nitre* est un sel qui doit tempérer par son principe aérien élastique & capable de raréfaction, le mouvement tumultueux & exorbitant de l'éther dans le sang & dans les humeurs; car le mouvement de cet éther est d'autant plus grand qu'il est plus concentré. C'est au même principe aérien qu'il faut attribuer la fluidité & la couleur fleurie que le *nitre* communique au sang. Ce sel procurant aux humeurs plus de fluidité qu'elles n'en avoient, doit donc être propre à dissiper les stagnations & les obstructions, à ouvrir les pores de la peau, & par conséquent à faciliter la sortie des particules chaudes & ignées. Si le *nitre* humecte le corps, relâche les parties, & tempere leurs constrictions spasmodiques; c'est qu'il stimule les canaux & les glandes, & qu'il occasionne ainsi une sécrétion plus abondante de la lymphe.

6. Le *nitre* s'exhale entierement en fumée, après sa détonation avec le soufre ou quelqu'autre substance inflammable, d'où l'on voit que son tissu & même sa substance, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui consiste en un sel acide & alcalin, unis à quelque chose de gras & de sulphureux, sont parfaitement anéantis; car si l'on enflamme de la poudre à canon dans une rétorte faite en tube; il n'y aura ni esprit acide, ni sel alcalin; mais seulement un flegme tant soit peu acide.

7. Une autre propriété particuliere au *nitre*, c'est celle de se convertir en une chaux propre à la séparation des métaux les plus purs, tels que l'or & l'argent; pour avoir cette chaux, il faut mettre du *nitre* dans un creuset; & l'exposer à un feu de calcination, avec le régule d'antimoine, le zinc, le bismuth, l'arsenic, le régule de Cobalt, l'étain, & le plomb. La maniere la plus expéditive de recueillir l'or dispersé dans l'antimoine, est donc de mettre en fusion & de calciner ce mélange avec le *nitre*; car cette séparation seroit longue & pénible si on la tentoit seulement par la force du feu. D'ailleurs ces minéraux qui sont pour la plupart virulens, perdent dans leur calcination avec le *nitre* leurs qualités vénéneuses, & deviennent des remedes salutaires.

8. Les Chymistes savent assez que l'eau-forte dissout l'argent, mais non l'or : mais il y en a peu qui aient remarqué que l'eau-forte distilée du *nitre* commun non purifié ne dissout point l'argent, mais le convertit en chaux; au lieu qu'elle attaque fortement l'or & le dissout; ce qui ne manquera pas d'étonner quiconque considerera que l'eau-forte naît du *nitre*, & ressemble à tous égards à l'esprit acide du *nitre*. Mais pour dissiper ce qu'il peut y avoir d'étonnant dans ce phénomene, nous remarquerons qu'il y a dans le *nitre*, non dépuré, une grande quantité de sel commun qu'il en faut séparer par art, & que l'eau-forte se chargeant de ce sel, devient une eau régale capable de dissoudre l'or. Si l'eau-forte est tirée du *nitre* dépuré jusqu'à dix fois, il n'y aura point de sel commun qui altere ses propriétés; au lieu que si l'on mêle du sel commun avec le *nitre*, l'eau-forte ne manquera pas de l'attaquer & de l'en séparer; d'où il s'élevera un esprit de sel fort subtil; & c'est cet esprit de sel qui en vertu de ses aiguilles extremement pénétrantes, s'insinuera dans les pores les plus petits de l'or, & en détruira la cohesion, à l'aide du soufre élastique du *nitre*.

9. Il est bon de savoir que si l'esprit de *nitre* ou l'eau-forte est tirée du nitre uni en proportion convenable avec le sel commun, il demeurera au fond un sel inflammable comme le *nitre*; car l'acide du *nitre* s'unit intimement à la terre alcaline du sel commun, & se convertit avec elle en *nitre* après en avoir chassé l'esprit de sel.

Quoique les substances qui entrent dans la composition du *nitre* soient extremement volatiles, il est toutefois d'une nature très-fixe. La volatilité de ces principes est suffisamment démontrée parce que nous avons dit ci-dessus de sa production; on voit d'un autre côté qu'il est d'une nature très fixe, puisqu'il demeure sur le feu des heures entieres, sans rien perdre de son poids ou de son volume. D'ailleurs la flamme n'en altere point le tissu, & il ne s'y fait de changement que quand on y a ajouté une petite quantité de terre sulphureuse enflammée.

Quoiqu'on tire du *nitre* un esprit acide très-volatil & très-corrosif, & un sel alcalin très-caustique; cependant il a la vertu d'anéantir dans presque toutes les substances les qualités sceptiques, virulentes & corrosives, & de les rendre innocentes, tempérées & salutaires. Tout le monde sait quelle est la violence du régule & du soufre d'antimoine; cependant il est certain qu'une addition d'une certaine quantité de *nitre*, les convertira avec l'aide du feu, d'émétiques terribles qu'ils sont, en des diaphorétiques doux & légers. La plupart des insectes dont le sel excessivement acre fait érosion, sont corrigés par la poudre de *nitre* qu'on leur unit intimement; c'est un fait d'expérience: ainsi on pourra ordonner avec lui sans s'exposer à aucune suite fâcheuse, les cantharides, & les autres substances semblables, même aux personnes les plus délicates, dans les cas où il y aura difficulté d'uriner, pourvu qu'on ait égard aux causes de la maladie, & qu'on ajoute une quantité de camphre capable de prévenir l'inflammation. Il y a des purgatifs si violens qu'ils ne manquent jamais de produire une agitation véhémente dans le systeme nerveux, & de l'inflammation dans les tuniques de l'estomac, lorsqu'ils ont été imprudemment ordonnés; tels sont la gomme gutte, la scammonée, la résine de jalap, la coloquinte, l'élatérium, & l'épurge. Ces deux derniers excitent même des ampoules, si on les applique extérieurement. Or on affoiblira considérablement ce que ces ingrédiens ont de caustique, si on les mêle avec quelques sels nitreux. Le véritable correctif, le correctif le plus efficace de ces purgatifs; le seul qui puisse garantir les membranes tendres de l'excès de la chaleur, des spasmes, & des inflammations : c'est assurément le *nitre*; on a remarqué que l'aloës, qui d'ailleurs a quelque chose de laxatif & de balsamique, excitoit fréquemment des hémorrhagies, par un sel acre & subtil qu'il contient; on préviendra cet effet, & on le rendra innocent & salutaire, en l'unissant au *nitre*. On sait que la bile est un remede naturel & balsamique, & que telle est sa qualité détersive, qu'aucun animal ne peut subsister longtems sain, & dans l'état de santé, si ce fluide est dépouillé de son amertume salutaire. On sait encore que s'il vient à être corrompu par des impuretés acres, dont il arrive quelquefois que les humeurs sont chargées, il irrite le systeme nerveux, cause une chaleur contre nature, de l'anxiété, des inquiétudes, des évacuations excessives, des douleurs violentes, & agit comme un poison; or je ne connois point de meilleur remede pour corriger la bile viciée que le *nitre*.

Si le *nitre* pris intérieurement est un puissant rafraichissant; il s'ensuit qu'il n'y a point de fébrifuge plus efficace, point de remede capable de détruire plus promptement & plus surement l'ardeur de la fievre, & de dissiper les tristes symptomes qui l'accompagnent. Nous lisons dans la *Myrothecnie* d'Angelus Sala, *Sect.* 5. qu'on se servira du *nitre* avec beaucoup de succès dans les fievres chroniques, tierces & quotidiennes, & dans l'espece de fievre qu'on appelle putride & hémitritée. En effet, on éprouvera, après avoir préalablement purgé les malades, & les avoir placés dans un lieu modérément chaud, que le *nitre* pris deux ou trois fois, & deux ou trois heures avant le paroxysme, changera l'état du mal, & ne tardera pas à ramener la santé. Les plus importans d'entre les rafraichissans sont ordinairement acides, & épaississent & coagulent les sucs; au lieu que le *nitre* atténue & rend toute la masse des humeurs plus fluides. De-là il est facile de concevoir comment il éteint si promptement la chaleur du corps, & comment il est de tous les sels le plus ami de notre constitution. Si l'on injecte différentes liqueurs dans les veines des animaux, on trouve que les acides & les alcalines sont mortelles; avec cette seule différence que les acides tuent en produisant une trop grande coagulation dans les humeurs, & les alcalines une trop grande fluidité. Or Malpighi nous dit dans son Traité, *de Polipo Cord. Tom. II.* avoir injecté la solution de six onces de *nitre* dans la veine jugulaire d'un chien vigoureux, sans que cette injection ait produit d'autre effet qu'une évacuation abondante d'urine; d'où nous avons lieu de conclure que le *nitre* est très-analogue, & très-ami du sang. C'est par cette raison que le Chancelier Bacon assure dans son *Histoire de la Vie & de la Mort*, que le *nitre* pris fréquemment à la dose d'un scrupule, ne contribuera pas peu à prolonger la vie. Nous ajouterons à cela que le *nitre* paroît préexister, pour ainsi dire, dans le sang humain; car ce fluide séché, réduit en poudre, & jetté sur des charbons ardens, produit une espece d'ébullition toute semblable à celle du *nitre*.

Le *nitre* prévient aussi la putréfaction dans les substances qui y sont sujettes. Quoique le sel commun soit très-propre à produire le même effet; cependant il y a tout lieu de croire que le *nitre* lui est préférable. Si l'on prend du sang tiré des veines, & qu'on y mêle une solution de *nitre*, il demeurera un tems considérable rouge, fluide & non corrompu. Tout le monde sait que le *nitre* seul, ou le *nitre* mêlé avec le sel commun conservera, long-tems même après la cuisson, aux viandes leur couleur rouge. Ce qu'il faut attribuer sans doute à la propriété qu'il a d'exalter le reste du sang contenu dans les plus petits vaisseaux. D'où il s'ensuit que le *nitre* doit résister à la putréfaction qui s'engendre quelquefois dans les premieres voies, d'où elle se répand dans tout le corps, & que par conséquent on peut l'ordonner avec succès dans les fievres putrides, & dans les maladies d'enfant, qui proviennent du séjour des vers dans les intestins.

Le *nitre* pris intérieurement provoque puissamment les excrétions par les selles, les urines, & les sueurs. Une once de *nitre* dépuré, dissoute dans de l'eau, rend le ventre libre & procure quelques selles: il sera plus énergique, si on le mêle avec une quantité convenable de décoction laxative de tamarins, de feuilles de sené & de manne. Lorsqu'il s'agit de dériver les fluides des parties supérieures du corps aux parties inférieures, surtout dans les fievres; on ne peut rien employer de mieux que le *nitre*. De tous les diurétiques que nous connoissons, il n'y en a point qui levent plus promptement les obstructions des passages de l'urine, qui en rendent l'écoulement plus libre, & qui dissolve plus puissamment les concrétions calculeuses, que le *nitre*. Penot assure dans son Traité, *de Medicam. Chym.* que si l'on prend une fois tous les quinze jours, une dose convenable de *nitre*, il ne s'engendrera jamais de gravier dans les reins, soit que les malades soient sujets à des dysuries & à des concrétions calculeuses, soit qu'ils jouissent d'une parfaite santé, qu'ils soient adultes ou enfans, robustes ou délicats. Nous lisons dans Timæus, *Consil. Consult.* 3. qu'un homme fut guéri de la gravelle par un usage continu du *nitre* préparé; & dans Grulingius, *Obs. de Calculo*, que le sel de prunelle est non-seulement un excellent préservatif contre les douleurs néphrétiques, mais encore un remede très-salutaire, lorsqu'il est question de les dissiper. J'ai moi-même expérimenté plusieurs fois, qu'une émulsion de différentes semences, fortifiée avec le *nitre*, produisoit en pareil cas des effets admirables. Le *nitre* ordonné convenablement rend la respiration facile & libre dans les malades tourmentés d'insomnies, de soif & de chaleur excessive: c'est une suite de la vertu qu'il a de calmer l'ardeur du sang, & de réprimer l'agitation intestine & chaude des fluides. C'est ainsi qu'il rétablit le calme dans la constitution, qu'il relâche les parties qui sont dans une constriction contre-nature, & qu'il donne lieu au sang de se porter avec facilité aux émonctoires de la peau. Nous avons lieu de remarquer dans l'usage journalier que nous faisons du *nitre*, que les poudres nitreuses précipitantes provoquent puissamment les sueurs, dans toutes les inflammations. Cependant il est bon de savoir qu'il ne faut point s'en tenir à ce remede; mais qu'il faut tenter une diaphorese par des ingrédiens plus actifs & plus chauds, lorsque les malades sont d'une constitution languissante, froide & cachectique, & lorsque la force motrice des muscles est affoiblie.

Le *nitre* est encore un excellent carminatif. Il n'y a gueres de maladies qu'on rencontre plus fréquemment dans la pratique que celles qui naissent de flatulences renfermées & tenues en stagnations dans les intestins, qu'elles jettent quelquefois dans des constrictions spasmodiques, & qui exigent par conséquent les secours les plus prompts. Or j'ai éprouvé qu'il n'y a point de remede plus énergique en pareil cas que le *nitre*, ou seul ou mêlé avec des carminatifs. On ne l'aura pas plutôt ordonné, que les vents s'échapperont par l'anus, marqueront leur présence par la fluctuation, & leur sortie par le bruit, & seront heureusement dissipés: ce qu'il faudra attribuer, selon moi, particulierement au relâchement des fibres intestinales, qui étoient auparavant en constriction. Ce n'est donc point sans raison qu'on l'a recommandé dans les coliques spasmodiques, mais surtout dans les coliques bilieuses auxquelles les Anciens donnoient l'épithette de chaudes. Entre tous les remedes capables de soulager dans les affections hystériques & hypocondriaques, le plus important peut-être, le plus propre à dissiper les spasmes & les flatulences, c'est-à-dire, les deux causes de tous les symptomes dont ces affections sont accompagnées, c'est le *nitre*.

Mais de toutes les propriétés du *nitre*, la plus importante, est celle par laquelle il s'oppose à l'inflammation. Rien n'est plus nuisible à l'œconomie animale que les inflammations; dans les maladies très-aiguës, elles emportent ordinairement le malade: si elles attaquent l'estomac, elles produisent des anxiétés & des inquiétudes; si ce sont les méninges, des maux de tête, la phrénésie, ou les convulsions; si ce sont les poumons, le danger de suffocation; enfin, si elles surviennent dans quelqu'autre viscere du corps, l'intérieur sera brûlé par une chaleur contre nature, & les parties extérieures seront excessivement froides. D'ailleurs les inflammations aux visceres qui portent le sang, dégénerent facilement en abscès & en gangrenes. Dans tous ces cas, ce que l'on peut ordonner de plus énergique, c'est le *nitre*, ou seul ou mêlé avec un peu de camphre, & d'autres substances bésoardiques. Si ce remede est sans effet, on peut avec raison désespérer du malade. J'ai fait dans la pratique un long usage d'une poudre de cette nature, & elle m'a presque toujours réussi dans les pleurésies, dans la phrénésie, dans la péripneumonie, dans l'esquinancie, dans l'inflammation de l'œsophage & de l'estomac, & dans les érésipeles.

Je l'ordonnois fréquemment, elle calmoit la chaleur, la soif, la douleur, l'insomnie ; elle répandoit dans tous les membres une douce humidité, & dissipoit la secheresse que le mal y avoit introduite. Le *nitre* mêlé avec des ingrédiens convenables & appliqué à l'extérieur, soulage aussi dans les inflammations. L'esprit de vin camphré préparé de maniere à n'être point précipité, lorsqu'on versera de l'eau dessus, discutera les érésipeles, & dissipera les maux de tête violens, si on y ajoute de la solution de *nitre*, & une quantité convenable de vinaigre distilé.

On peut aussi regarder le *nitre* comme un des meilleurs remedes qu'on ait pour la cure des spasmes & des constrictions ; deux causes qui produisent des ravages dans les parties nerveuses du corps humain, bien connues de ceux qui ont étudié avec soin les maladies & leurs principes. Il est constant que les hémorrhagies violentes n'ont quelquefois d'autres causes que l'inégalité de la circulation du sang ; & l'inégalité de la circulation ne provient quelquefois que, de ce que les vaisseaux qui sont dans certaines parties plus petits que dans d'autres, entrent en constriction spasmodique ; car il arrive de-là que le sang se porte avec impétuosité dans les vaisseaux adjacens & dans leurs ramifications ; que ces vaisseaux sont distendus, & leur orifice dilaté, que le sang se meut irrégulierement, & qu'il survient une violente hémorrhagie. C'est ainsi qu'il faut expliquer la plupart du tems, le crachement de sang, le saignement par le nez, les évacuations excessives par les veines hémorrhoïdales, le pissement de sang, & les pertes de sang immodérées par la matrice. Or dans toutes ces maladies, la méthode la plus raisonnée que l'on puisse suivre, c'est de relâcher les parties qui sont en constriction spasmodique, & de remettre le sang & les humeurs dans une circulation libre & facile. Or l'expérience nous a démontré, que rien ne répondoir plus directement à cette indication que le *nitre*. Aussi les Praticiens les plus sensés en ont-ils fait grand cas dans toutes ces occasions. Riviere vante ses effets dans un écoulement immodéré des vuidanges, voyez *Cent.* 1. *Observ.* 94. dans une évacuation menstruelle excessive, *Cent.* 1. *Obs.* 96. dans un crachement de sang, *Cent.* 1. *Obs.* 83. dans des hémorrhagies accompagnées de fievre maligne ; & dans une infinité de cas semblables, *Cent.* 1. *Obs.* 81. & ailleurs. Les spasmes étant les causes ordinaires de la suppression de l'écoulement habituel du sang par la matrice dans les femmes (car c'est en conséquence de ces spasmes que les vaisseaux de la matrice résistent à l'impulsion du sang & gênent son cours ;) il est évident que le *nitre* doit alors produire de grands effets : c'est pourquoi Riviere le recommande, *Cent.* 1. *Obs.* 80. dans une suppression des vuidanges ; & Grulingius, *Obs.* 50. dans une diminution excessive de l'écoulement menstruel. Le *nitre* s'emploie encore avec succès dans certaines douleurs ; dans celles, par exemple, qui naissent des spasmes, dont les plus terribles sont celles qui accompagnent communément l'excrétion des pierres, qui affectent les intestins ; & qu'on prend pour des accès de colique, ou dans celles qui se font sentir au péricrane. Nous lisons dans Welschius, *Cent.* 2. *Curat. ultimâ*, que l'on guérit avec le *nitre* seul un grand nombre de soldats attaqués dans le Camp d'Hongrie, d'une céphalalgie épidémique.

Quoique ces effets salutaires du *nitre* soient confirmés par l'expérience & l'usage journalier qu'on en fait ; ce seroit toutefois un accroissement de satisfaction pour l'esprit, que de connoître comment & par quel mécanisme ils sont produits.

Il faut convenir qu'il est très-difficile de connoître les propriétés des remedes & d'expliquer leurs effets : mais cette difficulté ne doit point nous décourager. Plus elle est grande, plus il y aura de mérite à l'avoir vaincue. L'expérience & la raison sont les deux fondemens de la Medecine, & les deux guides que nous devons suivre dans l'application des remedes. Nous avons l'expérience par rapport au *nitre* ; & nous allons tâcher de déduire ses effets d'un seul principe raisonné. La propriété principale du *nitre* est de raffraîchir & d'éteindre la chaleur contre nature du sang. Or tous les Medecins conviennent unanimement, que toute chaleur dans le corps est produite par un mouvement intestin & tumultueux des particules du sang autour de leur axe, surtout de ses particules sulphureuses : plus ce mouvement est grand & prompt ; plus grande est l'attrition produite par la compression du sang, mû par le cœur, les arteres & les parties fibreuses du corps. Or la chaleur est d'autant plus grande que l'attrition est plus considérable. Quiconque saura donc suspendre ce mouvement inrestin ; saura en même-tems affoiblir la chaleur contre nature. Or pour suspendre ce mouvement intestin, il faut empêcher les particules du sang de se mouvoir circulairement autour de leur axe ; il faut changer leur direction, & les pousser en ligne droite : car ce mouvement est la cause du froid, selon les Philosophes modernes. En effet si on serre les levres ; si on ne laisse entre elles qu'une ouverture étroite, & que l'on souffle fortement, l'haleine reçue sur quelques parties du corps y produira la sensation du froid ; au lieu que si on souffle doucement, & que la bouche soit tout-à-fait ouverte, ce sera une sensation de chaleur que l'haleine produira. Or il est évident, par cette expérience familiere, que c'est moins à la nature des particules, qu'il faut attribuer la chaleur ou le froid artificiels, qu'à la direction particuliere de leur mouvement. Ceci est encore démontré par la maniere dont on convertit l'eau en glace au milieu de l'été avec le *nitre*, le sel commun, & le sel ammoniac.

Ce qui nous reste donc à démontrer, c'est que le mouvement du *nitre*, ou plutôt que la direction de ses particules séparées par la chaleur est rectilinéaire. Or c'est ce dont plusieurs phénomenes ne nous permettent point de douter. Les effets de la poudre à canon prouvent suffisamment que le *nitre* est élastique & capable de raréfaction : car c'est en conséquence de ces deux qualités qu'elle agit sur les corps les plus forts, qu'elle les divise, & qu'elle les transporte à une distance considérable. L'expérience du sang coagulé, auquel le *nitre* rend sa fluidité & sa couleur rouge & fleurie, se joint à la précédente pour lui assurer la vertu de s'étendre & de se raréfier. Or cela étant ainsi, il s'ensuit selon la notion que nous avons des choses, que le *nitre* pris intérieurement doit raréfier les fluides, les étendre, & diminuer conséquemment l'agitation intestine & chaude des particules du sang & des humeurs. S'il produit cet effet, ce doit être encore en diminuant d'abord l'effervescence de la bile acre, avec les autres sucs dans les premieres voies ; & en affoiblissant ensuite le mouvement & la chaleur du sang dans le cœur & dans les poumons. Lorsque cette agitation intestine & chaude de la bile & du sang est calmée : il est naturel que les fibres qui étoient auparavant en constriction se relâchent, que les émonctoires de la peau se dilatent, & que la perspiration se fasse avec plus de facilité. D'où il s'ensuit évidemment que les parties actives & sulphureuses retenues dans le corps s'échapperont au dehors ; que la soif cessera avec la chaleur, que les spasmes se dissiperont, que les douleurs s'affoibliront, & que les intestins se débarrasseront des excrémens & des flatulences qui les remplissent. D'ailleurs la chaleur qui consumoit l'humidité du corps ne sera pas plutôt affoiblie, que cette humidité renaîtra, se répandra dans toutes les parties du corps, adoucira les fibres qui étoient en constriction & les relâchera. D'où l'on voit qu'il ne faut pas dire du *nitre* seulement qu'il rafraîchir ; mais qu'il n'est pas moins vrai qu'il humecte.

Nous avons encore observé que le *nitre* résistoit à la putréfaction ; il produit cet effet en vertu de la force qu'il a d'étendre, de raréfier & de diminuer par ce moyen le mouvement intestin, qui résout l'union des parties dont un corps est composé : car c'est dans cette résolution que consiste la putréfaction. La maniere

dont le *nitre* conserve les corps, est donc analogue à celle par laquelle le froid les garantit de la putréfaction.

Passons maintenant à l'examen de la propriété singuliere qu'il a de corriger & de subjuguer les qualités caustiques & drastiques de quelques médicamens; ainsi que nous l'avons annoncé ci-dessus, par rapport à certains purgatifs violens, aux insectes qui abondent en un sel acre, & aux minéraux dont l'action sur nos corps est mortelle. Le *nitre* tempére tellement ces substances, que le Medecin peut les employer sans en craindre de suites fâcheuses. Il me paroît que la raison de cet effet, est que toutes les substances virulentes irritent, piquent, & corrodent les nerfs & les fibres délicates, par l'agitation de leurs particules subtiles, actives & pénétrantes: conséquemment plus ces particules sont nombreuses, plus elles sont étroitement unies, plus elles doivent avoir de force; & au contraire cette force doit être d'autant plus petite qu'elles seront plus divisées; car il est démontré par l'expérience que tous les caustiques acides ou alcalins, que le sublimé même, le plus fort de tous les poisons que nous connoissions, perd sa qualité vénéneuse & destructive, si on le noie dans une quantité d'eau suffisante. Or le *nitre* calciné avec le régule d'antimoine produit exactement le même effet par la vertu qu'il a de résoudre & d'étendre; il sépare les particules antimoniales les unes des autres à l'aide du feu; il détruit leur union, il les divise, il les rend plus subtiles, & conséquemment les fait dégénérer en un diaphorétique doux & innocent. Mais il faut que cette division soit poussée assez loin; c'est pourquoi l'on met deux ou trois parties de *nitre* sur une d'antimoine. S'il arrive que l'addition de *nitre* ait été trop petite, la chaux d'antimoine conservera quelque chose de la virulence de l'antimoine, & causera le vomissement & les nausées. Si cette chaux diaphorétique bien préparée est mise en fusion avec une égale quantité de *nitre* & de poudre de charbon, elle reprendra sur le champ sa nature virulente; parce que ses parties qui étoient auparavant divisées, sont rassemblées dans ce procédé, & fortement réunies. Il est assez vraissemblable que c'est par le même mécanisme; je veux dire, que c'est en divisant & séparant les particules que le *nitre* affoiblit les drastiques & les vésicatoires auxquels on le mêle.

Il suit évidemment de tout ce que nous avons dit que le *nitre* est un correctif excellent de toutes les substances drastiques, & par conséquent d'un usage fort étendu dans la pratique de la Medecine. On le mêle avantageusement avec les émétiques, les purgatifs, les diurétiques & les sudorifiques violens. On aura un émétique fort innocent si l'on prend deux grains de tartre émétique, douze grains de poudre d'yeux d'écrevisses, & trois grains de poudre de *nitre*. On préparera des pilules purgatives dont l'usage sera non moins salutaire que sûr en plusieurs cas, en ajoutant six grains de *nitre*, à dix grains des pilules d'Avicenne, & à autant d'extrait panchimagogue de Crollius. Si l'on mêle douze grains de bésoard minéral, avec un grain de camphre, quatre grains de sel volatil de corne de cerf, & quatre grains de *nitre*, on aura un sudorifique assez efficace. Si l'on a besoin d'un remede mercuriel pour résoudre les coagulations de la lymphe & l'engorgement des glandes, on prendra du cinnabre préparé naturel, ou du cinnabre d'antimoine, & l'on ajoutera une quantité convenable de *nitre* & d'autre substance précipitante. Ce dernier remede sera très-efficace dans les maladies chroniques. On tirera encore de grands avantages du *nitre* & du cinnabre alliés aux sédatifs, dont la base est l'opium, comme la thériaque céleste, le laudanum opiatum, & les pilules de cynoglosse. Il corrige la vertu narcotique de ces remedes. FREDERIC HOFFMAN.

Examen du Nitre.

1. *Mettez* du *nitre* dans un creuset net; faites-le fondre sur un feu modéré sans fulmination. Dans cet état il ressemblera à de l'eau pure; la fusion n'alterera point sa nature, & il ne perdra presque rien par l'évaporation. Il passe à travers le creuset, mais il ne devient ni alcalin, ni plus acide; si on le verse hors du creuset, il prend sur le champ de la solidité. Ainsi fondu il ne s'enflamme jamais. C'est donc à tort qu'on l'a appellé sel inflammable. Il est vrai que si on y jette quelques matieres combustibles tandis qu'il est en fusion, il prendra feu sur le champ; & c'est apparemment de là que lui vient l'épithete d'inflammable; mais si on le prend intérieurement, loin d'échauffer, il rafraîchit plus qu'aucun autre sel.

2. *Mettez* une solution du *nitre* le plus pur avec de l'eau dans des vaisseaux de verre séparés; versez successivement sur cette solution différens acides; il ne se fera point d'ébullition, & les liqueurs ne deviendront ni chaudes, ni opaques, ni troubles. Versez sur un de ces vaisseaux de l'huile pure de tartre par défaillance; aussi-tôt la liqueur qu'il contient deviendra opaque & laiteuse, & ne tardera pas à déposer une quantité considérable de sédiment; si vous décantez la liqueur, & que vous y ajoutiez derechef un alcali, elle n'en sera plus troublée. Ce sera à peu près la même chose si l'alcali que vous ajouterez est volatil. C'est en cela que consiste vraiement la nature du *nitre*.

REMARQUE.

Il paroît par-là que le *nitre* n'est ni alcalin, ni acide, ni inflammable par lui-même, mais qu'il est de tous les sels celui qui se fond le plus aisément sur le feu.

Affinage & crystallisation du nitre.

1. *Dissolvez* du *nitre* commun dans six fois sa quantité d'eau bouillante; mettez cette lessive après l'avoir passée, dans un vaisseau plat; faites évaporer sur un feu clair jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule. Laissez reposer la lessive dans un lieu frais; parsemez sa surface de petits bâtons bien propres, il ne tardera point à s'y former des crystaux longs, prismatiques & transparens. Ramassez ces crystaux & mettez-les dans une passoire de terre, afin que l'humidité puisse s'en séparer. Faites sécher ensuite le *nitre* à l'air libre.

2. *Dissolvez* du *nitre* dans huit fois sa quantité d'eau bouillante. Filtrez la lessive. Versez dessus goutte à goutte un peu d'huile pure de tartre. Mêlez bien cette huile avec la lessive. Distilez dessus derechef de l'huile de tartre, & continuez ce procédé jusqu'à ce que la liqueur ne paroisse plus troublée. Faites bouillir ce mélange pendant quelques minutes. Passez-le chaud pour le rendre parfaitement clair. Faites-le évaporer jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule. Versez-le dans un vaisseau plat bien propre. Parsemez sa surface de petits bâtons, & laissez reposer le tout dans un lieu frais, & il se formera des crystaux prismatiques. Il ne paroît point qu'il y ait d'alcali adhérent aux crystaux du *nitre* ainsi purifié, & je ne connois point de méthode qui puisse le donner plus pur.

3. *Délayez* la lessive qui reste après cette premiere crystallisation avec une égale quantité d'eau claire; faites-la bouillir pendant un moment; filtrez-la chaude; faites-la évaporer jusqu'à ce qu'il se forme une pellicule, & mettez-la reposer dans un

lieu frais comme ci-dessus, elle vous donnera des crystaux. Si vous traitez derechef de la même maniere le reste de la lessive, elle crystallisera encore, & vous aurez une plus grande quantité de crystaux. Quant à la liqueur restante qui sera grasse & acre, & qui ne donnera plus de crystaux, ce ne sera pas sans peine qu'elle se desséchera. Toutes ces choses arriveront soit qu'on ait employé un alcali dans l'affinage, soit qu'on n'ait fait usage que d'un *nitre* pur. Le dernier reste est un fluide particulier, très-salin, qui demeure long-tems fixe sur le feu.

REMARQUE.

1. On obtient par ce moyen un *nitre* excellent pour l'usage de la Medecine; il est fort léger, d'une amertume particuliere, il se dissout facilement dans le corps, il rafraîchit & délaye merveilleusement le sang, il lui donne une couleur fleurie & réprime le penchant à l'acte vénérien. Il souffre quelque altération dans le corps, il y est transformé comme le sel marin, il y devient un sel humain. Si l'on sale avec du *nitre* les parties molles ou solides des animaux, elles se conserveront extrement rouges, & elles seront exemptes de putréfaction. D'où il s'ensuit que dans toutes les maladies inflammatoires accompagnées d'une condensation inflammatoire du sang, ce sel atténuant doit produire les plus heureux effets, sans offenser par la violence de son acrimonie, ni incommoder par son poids. Il n'altere point, & il empêche les sels du corps de s'alcaliser, & son huile de se corrompre. C'est pourquoi on pourroit l'appeller avec raison sel anti-phlogistique.

2. Nous avons ici dans le *nitre* un exemple de cette opération, qu'on appelle communément crystallisation. La crystallisatiou des sels n'est autre chose qu'une réunion des principes salins d'une même espece, en petits corps toujours de la même figure, & cette figure varie selon les sels différens. Cette opération est fondée sur une loi de la nature, en conséquence de laquelle les parties des différens sels délayées dans de l'eau, commencent à se rassembler & à se réunir, se séparant de l'eau & des autres sels qu'elles semblent repousser, lorsqu'il y a entre elles & l'eau un certain rapport. Cette réunion se fait malgré la quantité différente des différens sels mêlés: cette quantité exige seulement plus d'eau pour tenir les sels dissous. Les particules d'un sel commencent à s'unir, celles d'un autre en font autant; elles semblent repousser mutuellement celles qui ne leur sont pas analogues, & celles qui restent demeurent fluides dans une moindre quantité d'eau. Si tous les sels pouvoient être dissous dans une même quantité d'eau, il seroit extrement difficile de les séparer & de les distinguer: mais cette opération se fait avec beaucoup de facilité, & cette facilité vient des rapports différens qu'exigent les crystallisations différentes, entre la quantité de l'eau & la quantité des sels qui y sont dissous. C'est en vertu de ce rapport que le *nitre* se sépare parfaitement du sel marin & le sel marin du sel de tartre. Ce qui prouve que le *nitre* se sépare parfaitement du sel marin, c'est que, quand il en est dépuré par la crystallisation, il donne par la distilation un esprit acide qui dissout l'argent sans toucher à l'or; au lieu que s'il restoit un peu de sel marin avec le *nitre*, il viendroit par la distilation une eau régale & non une eau-forte. Le *nitre* dissous dans l'eau & purifié par l'addition d'un alcali fixe, se dépouille dans la crystallisation de tout cet alcali; car il donne dans la distilation un esprit acide, ce qui n'arriveroit point s'il y étoit resté quelques portions de l'alcali fixe. Un phénomene qui doit nous frapper dans la crystallisation, c'est la vertu attractive & répulsive des particules des différens sels.

3. Si les crystaux ont été bien préparés, ils seront toujours transparens & d'une figure particuliere qui sera toujours exactement la même. Tant qu'ils paroîtront tels ils seront composés de sel & d'eau, réunis dans un certain rapport. D'où il s'ensuit que si l'on met les crystaux dans un vaisseau de verre net, qu'on applique sur ce vaisseau le chapiteau d'un alembic, & qu'on le mette sur le feu, on aura d'abord une eau pure, mais en même tems les crystaux deviendront blancs, opaques, perdront leur figure & tomberont en une poudre en laquelle on ne remarquera plus aucune figure particuliere. Si l'on fait dissoudre cette poudre dans l'eau elle la reprendra par l'inspiration & la crystallisation la même transparence & la même forme. Cette circonstance n'est pas à négliger par ceux qui se proposeront de traiter de la figure des principes salins. Le *nitre* ainsi purifié demeure sec à l'air, & l'humidité de l'athmosphere ne le dissout pas aisément.

Nitre alcalisé par le tartre & le feu.

Prenez *six onces de nitre pur, sec & réduit en poudre;*

Prenez *la même quantité de crême de tartre pure, seche & pulvérisée.*

Mêlez ces poudres dans un mortier; faites-les sécher derechef. Mettez une once de cette poudre dans un mortier de bronze net, sec & bien chaud. Jettez dessus un petit charbon ardent, il se fera sur le champ une déflagration avec grand bruit; une grande quantité d'étincelles seront dispersées à la ronde, il se fera une fumée d'une odeur forte, & il restera une masse blanche, tant soit peu verdâtre en différens endroits. La déflagration faite, mettez une demi-once de cette même poudre sur cette masse brûlante, il se fera une seconde déflagration, mais plus prompte que la premiere, parce que la chaleur sera plus grande. Continuez de la même maniere jusqu'à ce qu'après une déflagration totale, il reste une masse blanche, verdâtre, uniforme, à cela près qu'elle sera parsemée çà & là de petites particules qui n'auront pas senti suffisamment le feu. Il faudra séparer soigneusement de la masse ces particules. Il y auroit même une précaution à prendre, ce seroit de ne mettre en déflagration qu'une très-petite quantité de poudre à la fois, parce que le feu se trouveroit par ce moyen plus uniformément appliqué à toutes ces parties.

REMARQUE.

Il paroît de-là que le *nitre* qui n'est point inflammable de lui même, ainsi qu'on voit dans le premier procédé, prend feu sur le champ & entre dans une agitation violente, ainsi que la poudre à canon, à l'approche d'un charbon ardent, lorsqu'il est mêlé avec le tartre qui est huileux. Il s'ensuit aussi qu'un sel sensiblement acide fait de *nitre* & de tartre, est converti sur le champ en un alcali par l'action seule & subite du feu, quoiqu'avant cette action il n'y eût aucun vestige d'alcali, soit dans le *nitre*, soit dans le tartre. Nous n'avons jusqu'à présent aucune méthode connue de produire plus promptement un alcali fixe & fort, par le mélange de sels qui loin d'être alcalins, paroissent au contraire évidemment pourvus d'un acide prédominant. Le sel que l'on obtient de cette maniere est, à en juger par tous ses effets, soit dans les usages qu'on en fait en Medecine, soit dans l'emploi qu'en font les Chymistes, un alcali fort & fixe. Il differe cependant un peu des autres alcalis fixes; car si l'on verse dessus de l'huile de vitriol, il rendra un certain esprit acide qu'on reconnoîtra à l'odeur pour esprit de *nitre*. Ce qui démontre qu'il reste toujours un peu de vrai *nitre* dans cet alcali, quoiqu'à la vérité cet acide y soit en très-petite quantité. Nous avons donc ici une maniere

excellente de préparer promptement un alcali fixe, toutes les fois que nous en aurons besoin. Ce changement subit du *nitre* en un alcali ne surprendra point ceux qui savent qu'on n'obtient du *nitre* en Europe que par le moyen du sel fixe qui se trouve dans les cendres du bois brûlé. Enfin le sel ainsi préparé se dissout facilement à l'air.

Nitre alcalisé par des charbons ardens.

Remplissez un creuset large & fort de *nitre* très-sec, réduit en poudre exposé à l'air. Mettez ce creuset dans un fourneau; environnez-le de charbons ardens placés à une certaine distance; approchez peu à peu ces charbons du creuset, afin que le *nitre* qu'il contient conçoive une chaleur qui s'augmente par des degrés insensibles, & que le creuset ne se brise point. Lorsque vous aurez échauffé le tout de cette maniere, jusqu'à un certain degré, vous ferez le feu nécessaire pour mettre le *nitre* en fusion. Lorsque le *nitre* vous paroîtra aussi fluide que l'eau, vous prendrez un petit morceau de charbon de bois bien ardent, & le mettrez doucement dans le *nitre* fondu qui sera alors en repos. Ce charbon (& non le *nitre*) s'enflammera sur le champ, sifflera, & mettra toute la surface du *nitre* fondu en une agitation violente; cette agitation durera jusqu'à ce que le charbon soit consumé, la flamme éteinte, & le *nitre* fondu restitué dans l'état où il étoit avant qu'on y jettât le charbon. Prenez derechef un autre petit charbon ardent & le jettez sur le *nitre*. Vous remarquerez aussi-tôt les mêmes phénomenes. Réitérez cette opération jusqu'à ce que le *nitre* soit fixe au même degré de feu, ne coule plus & n'enflamme plus le charbon ardent que vous y jetterez, ce qui arrivera toujours à la longue. On reconnoîtra que l'opération tire à sa fin, lorsque le *nitre* commencera à perdre de sa fluidité, le charbon ardent à sautiller sur sa surface, & même quelquefois à sortir du creuset. Alors il faudra augmenter un peu le feu. Lorsque le charbon ardent exposé sur le *nitre* ne s'enflammera plus, on laissera refroidir le tout, & l'on trouvera dans le creuset une masse qui aura à sa surface supérieure un petit enfoncement, fait par le dernier charbon ardent qu'on y aura jetté. Cette masse sera solide, pesante, d'une couleur qui tiendra du blanc & du verd, brûlante, alcaline & se fondant sur le champ à l'air. C'est pourquoi il faudra la tirer du creuset tandis qu'elle sera fort chaude, en brisant le creuset même, & l'enfermer dans un vaisseau net & bien bouché.

REMARQUES.

1. Ici l'on voit à l'œil que le *nitre* ne s'enflamme point avec le charbon ardent, & qu'il se fait entre la matiere inflammable du charbon & le *nitre* fondu, un grand mouvement d'impulsion & de répulsion; car lorsque le charbon ardent qui étoit agité dans le creuset est consumé, le *nitre* perd tout mouvement, & il ne paroît de flamme que lorsque l'on vient à ajouter un nouveau charbon, & la même agitation de la surface du *nitre* à se renouveller. Toutefois il est évident que le *nitre* fondu hâte la consommation du charbon, qui seroit sans doute beaucoup plus lente sans son action. Il paroît que l'action accélératrice du feu sur la matiere combustible augmente la déflagration, & par conséquent que l'effet du *nitre* sur les corps combustibles à l'aide du feu, n'est autre chose qu'un mouvement violent de répulsion; car si le charbon qu'on lui expose est un peu considérable, il est chassé avec expulsion; après quoi le *nitre* reprend son premier état de tranquilité.

2. Les cendres du charbon fixe & végétal deviennent après la déflagration un alcali fixe, qui se résout très-facilement à l'air. Mais cet alcali est en beaucoup plus grande quantité que la substance végétale brûlée n'en peut fournir; le surplus provient donc du *nitre* changé. Voilà donc une autre méthode de convertir le *nitre* en un alcali. L'alcali qu'on obtient ainsi se conserve sec très-difficilement; il se dissout promptement à l'air, & se met en une liqueur forte, brûlante, alcaline, & laisse une grande quantité de cendres. Si l'on dissout ce sel dans de l'eau de pluie, immédiatement après qu'il est préparé; si on passe ensuite cette solution; on aura des feces qu'on dépouillera par des lotions réitérées de tous sels; alors elles seront parfaitement insipides au gout, lorsqu'elles seront seches. Si l'on donne par évaporation aux différentes solutions la consistance de l'huile de tartre par défaillance; on aura une liqueur toute semblable à cette huile. Si l'on pese les cendres obtenues par les lotions; on parviendra à connoître combien il y avoit dans le tout, tant de *nitre* que de cendre de charbon; & combien le sel de charbon végétal brulé contribue à la préparation de cet alcali: & par conséquent pour combien le *nitre* y entre de son côté. On donne communément au *nitre* ainsi préparé le nom de *nitre* fixe ou alcalisé.

Crystal minéral, ou sel de prunelle, par le nitre.

1. *Prenez* du *nitre* purifié selon le second procédé; faites le fondre dans un creuset bien net; lorsqu'il sera fondu, versez-le en petit gâteau sur un marbre bien propre; conservez ces gâteaux pour l'usage, sous le titre de sel de prunelle.

2. *Dissolvez* ce *nitre* dans de l'eau de pluie bien claire où vous aurez fait d'abord infuser à chaud des fleurs de pavot rouge; enforte que l'eau en ait pris une belle teinture; filtrez ensuite, épaississez la solution; elle donnera des crystaux, ainsi qu'on les a obtenus par les méthodes précédentes. Si vous faites sécher ces crystaux; vous aurez une autre espece de sel de prunelle, ou de crystal minéral. On a fait jadis un secret de la préparation de ce sel de prunelle, & on le donnoit comme un antiphlogistique infaillible.

3. *Faites* fondre quatre onces de *nitre* pur dans un creuset bien net; ajoutez-y ensuite un scrupule de fleurs de soufre; il se fera sur le champ une grande flamme comme un éclair, & cette flamme cessera lorsque le soufre sera entierement consumé. Réitérez trois ou quatre fois la même opération. Versez ensuite le *nitre* dans des moules; & faites en de petits gâteaux, vous aurez un autre sel de prunelle médicinal.

REMARQUE.

Le *nitre* ainsi préparé a les mêmes propriétés, & peut être employé dans les mêmes circonstances que celui qu'on obtient par le second procédé auquel je donnerois toutefois la préférence, pour m'épargner la peine d'une préparation inutile; car le *nitre* affiné purement & simplement, est aussi énergique qu'aucune autre de ces préparations. Il paroît que le *nitre* fondu que le feu laisse dans un repos parfait, produit sur le soufre inflammable les mêmes effets que sur le charbon ardent; c'est-à-dire, qu'il se fait une déflagration plus prompte & plus forte. C'est en suivant ces voies qu'on est parvenu à la composition de la poudre à canon qui n'est autre chose qu'un mélange de *nitre*, de soufre & de charbon. Ce sont les Allemands qui ont donné au sel dont il s'agit, le nom de sel de prunelle; s'étant apperçus qu'il guérissoit une certaine fievre épidémique accompagnée d'une es-

quinancie dangereuse, qu'ils appellent *die brawne*, ils lui conserverent ce nom; c'est par la même raison qu'ils ont nommé prunelle, ou brunelle l'herbe aux charpentiers, qui guérit la même maladie. Le sel ainsi préparé n'est jamais alcalin.

Sel polychreste.

1. *Faites* fondre du *nitre* pur dans un creuset; ajoutez-y ensuite un peu de soufre pur; que cette addition ne soit pas de plus d'un scrupule à la fois; il y aura déflagration ainsi que dans le procédé précédent; jettez la même quantité de soufre après chaque déflagration, jusqu'à ce que vous ayez employé autant de soufre qu'il y a de *nitre*. Le soufre s'enflammera moins promptement & moins violemment sur la fin de l'opération qu'au commencement. Tenez toujours le creuset sur le feu, ensorte qu'il soit rouge, au moins pendant une heure, vous appercevrez le sel rougeâtre çà & là; ou il aura une couleur grisâtre. Si vous tirez ce sel immédiatement après la déflagration avec une égale quantité de soufre, sans y appliquer le feu plus long-tems, vous lui trouverez à l'examen, ainsi qu'il m'a paru à moi-même, la même efficacité que le sel précédent.

2. Ou *prenez* parties égales de *nitre* pur & sec, & de fleurs de soufre; reduisez le tout en une poudre très-fine. Faites bien chauffer cette poudre. Jettez-en deux scrupules à la fois dans un creuset ardent & tenu dans le feu; il se fera sur le champ une violente déflagration. Cette déflagration passée, jettez la même quantité de poudre; & il se fera une seconde déflagration. Continuez ainsi jusqu'à ce que toute votre poudre soit épuisée; & vous trouverez au fond du creuset un sel tout-à-fait semblable au précédent.

3. *Dissolvez* le sel ainsi préparé dans cinq fois sa quantité d'eau chaude. Servez-vous pour cet effet d'un vaisseau de verre. Filtrez la liqueur tandis qu'elle est chaude, épaississez-la jusqu'à desficcation. Vous aurez alors une substance blanche amere, sulphureuse, chaude au gout, & de la même nature que le sel qu'on trouve quelquefois dans les eaux chaudes minérales. Elle ne sera ni acide, ni alcaline; mais composée de *nitre* & d'une certaine quantité de soufre altéré par le feu.

REMARQUE.

Le soufre qui est composé de l'acide du vitriol & d'une huile unis ensemble, a perdu dans sa déflagration la plus grande partie de son huile; & sa partie acide altérée par le feu a peut-être été mêlée avec le *nitre*, sans compter une petite partie de son huile; ce qui donneroit un sel neutre fossile par le feu. Il paroît ici que le *nitre* qui donne avec le charbon d'un végétal, un alcali fixe, se change avec le soufre en un sel fixe qui n'est point alcalin; quelque longue & quelque forte qu'ait été la déflagration avec le soufre. C'est sur les essais réitérés, & les effets salutaires de ce sel dans un grand nombre de maladies, que les Medecins, mais particulierement ceux de Paris, l'ont appellé polychreste. Si une personne saine & qui se porte bien en prend à jeun deux dragmes délayées dans vingt fois cette quantité d'eau, qu'elle se promene modérément ensuite, & qu'elle boive à trois ou quatre fois quatre ou six onces de petit lait récemment fait; elle vomira doucement, elle sera même quelquefois purgée: mais ce sel pris de la maniere que nous venons de dire, sera diurétique & sudorifique toutes les fois qu'on le déterminera à opérer de cette maniere, soit par la chaleur, soit par le mouvement, soit par d'autres sudorifiques. Il divise les phlegmes visqueux & froids; il résout les condensations fortes du sang; il ouvre les passages, il corrige la bile lorsqu'elle tend à la putréfaction; il la ranime lorsqu'elle est languissante; & il l'évacue doucement & surement. C'est donc un des meilleurs remedes qu'on puisse employer dans les maladies chroniques & aiguës. Il est presque infaillible dans les fievres tierces invétérées; il les chasse sans retour, & sans causer d'obstruction aux visceres. Il est fort bon dans les fievres quartes; il résout peu-à-peu les matieres visqueuses qui les causent. Ce n'est donc pas sans raison qu'on lui a donné le nom de sel polychreste, ou de sel qui a plusieurs vertus. Si l'on jette un peu de sel ammoniac dans la liqueur fondue, dont nous avons parlé ci-dessus; & si on l'en soûle par des additions réitérées; on aura un sel singulier dont la nature particuliere mérite bien d'être examinée.

Esprit de nitre de Glauber.

Mettez dix-huit onces de *nitre* pur, sec, & réduit en une poudre impalpable, dans une rétorte de verre bien propre. Versez dessus peu-à-peu six onces d'huile de vitriol pure & bien rectifiée; placez aussi-tôt la rétorte sur un feu de sable, & lui appliquez un grand récipient de verre. Lutez la jointure du récipient & de la rétorte avec de la terre & un peu de sable. Il se fera bien-tôt une effervescence avec une fumée rouge. Modérez votre feu; incessamment le récipient sera plein de fumée rouge, & une liqueur commencera à distiller goute à goute. Poussez successivement votre feu jusqu'au dernier dégré que le sable puisse concevoir. Après quoi vous laisserez le tout se refroidir de soi-même. Lorsque la rétorte sera un peu froide, vous en séparerez le récipient; vous aurez préparé auparavant un vaisseau de verre fort & sec, & dont le cou soit étroit, vous y adapterez un petit entonnoir, par lequel vous verserez dans ce vaisseau la liqueur contenue dans le récipient; vous ferez cette transvasation sous une cheminée, pour empêcher la fumée rouge de se porter dans vos poumons; car elle est corrosive, ardente, & prodigieusement volatile. Aussitôt que vous aurez transvasé cet esprit, vous fermerez le vaisseau avec un bouchon de verre. On auroit pu s'en tenir au récipient, & le fermer pareillement. On appercevra ces vaisseaux pleins d'une vapeur rougeâtre dans une agitation qui durera plusieurs semaines. La liqueur contenue dans le vaisseau paroîtra d'une couleur d'or; on verra toujours à sa surface une vapeur rouge qui s'élevera vers la partie vuide du vaisseau, j'ai expérimenté que cette vapeur subsistoit dans cet état pendant plusieurs années. Si on ouvre le vaisseau il s'en échapera sur le champ une exhalaison abondante, volatile & rouge. Cette opération se fait beaucoup mieux dans les froids de l'hiver qu'en tout autre tems.

REMARQUE.

L'huile de vitriol approche à peine du *nitre*, qu'il s'en éleve sur le champ un esprit acide, ardent, volatil, parfaitement nitreux, produisant les mêmes effets que l'eau-forte commune, & qui régénere derechef le *nitre* par le moyen d'un alcali fixe. On n'obtiendra point une plus grande quantité de cet esprit, quelle que soit celle de l'huile de vitriol qu'on ajoute, & quel que soit le dégré de feu qu'on emploie. Tout le *nitre* ne devient donc pas fixe de volatil, solide de fluide, doux d'acre, blanc de rouge, neutre d'acide, & inactif d'agissant. Cette liqueur est l'esprit véritable de *nitre*, ainsi qu'on peut s'en assurer par son odeur, son gout, sa couleur, ses fumées rouges, ses effets, & la faculté qu'il a de régénérer le *nitre*. Il ne contient rien de l'huile de vitriol qu'on a employée à sa préparation, ainsi qu'il est démontré par des expériences certaines.

La

La partie du *nitre* qoi n'eſt point rendue volatile par cette opération s'unit à l'huile de vitriol, s'y fixe & forme avec elle un ſel blanc, compact, qoi n'eſt ni acide ni alcalin, mais neutre, & d'ooe eſpece particuliere, aſſez ſemblable au tartre vitriolé. En examinant ce réſultat, qoelques fameux Cbymiſtes ont ſoppoſé que le *nitre* étoit compoſé dans ſon origioe d'un ſel fixe alcalin, de cet eſprit de *nitre* que nous obtenoos ici; l'oo & l'autre mêlés enſemble juſqu'à parfaite ſaturation. Mais comme l'huile de vitriol eſt un acide beaucoup plus fort que l'eſprit de *nitre*, ils ajouteot que quaod oo mêle cette huile avec le *nitre*, la partie fixe alcalioe du *nitre* attire l'huile acide de vitriol, & fait avec elle un ſel compoſé de l'alcali du *nitre* & de l'huile de vitriol : tandis que l'acide pur du *nitre* mis en liberté par cette huile de vitriol, & dégagé de l'alcali qui le reteooit auparavaot devient un acide pur, volatil, rouge, & d'nne nature particuliere. Ainſi ils attribuent tous ces phénomenes à une ſimple ſéparatioo de parties préexiſtantes dans l'huile de vitriol & dans le *nitre*, ſans que l'action du feu y ait d'autre part, que de donner lieu à cette ſéparation. Cette explication a quelque vraiſſemblance; & d'ailleurs elle eſt confirmée par d'autres expériences : mais ſurtout par les deux procédés ſuivaos. Si nous regardons le *nitre* comme une production de quelques ſubſtances animales, & d'un alcali fixe, il ſera difficile d'y trouver un principe qui ait quelqu'analogie avec l'eſprit acide que nous en avons tiré; d'autant plus que ceux qui ont examiné la nature de plus près, n'ont jamais pu trouver de *nitre* engendré de lui-même. Il n'y a certainement aucun exemple d'acide naturel tel que celui de notre procédé. Il faut donc s'en tenir aux expériences, & ne ſe point hâter d'en tirer des concluſions. Il n'y a ni dans l'art, ni dans la nature aucun moyen connu, de préparer un eſprit de *nitre* plus pur & plus fort que celui de Glauber. Auſſi nous en ſervirons-nous dans la ſuite, toutes les fois que nos opérations l'exigeront. Glauber qui le trouva le premier, en fit long-tems un ſecret, & le mit à un prix exorbitant : mais enfin il divulgua ſon procédé, & nous lui avons l'obligation de cette excellente production. Elle doit nous conduire à une réflexion bien ſatisfaiſante : c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible qu'en appliquant les corps les uns aux autres, & en les travaillant ſur le feu, nous n'arrivions à des découvertes utiles & curieuſes. L'eſprit de *nitre* dont oous venons de dooner la préparation eſt une des plus belles qui ſe ſoient jamais faites en Chymie.

Eſprit de nitre dulcifié de Glauber.

1. *Prenez* un grand alembic, mettez-y huit parties d'alcohol pur préparé ſans alcali. Verſez ſur cet alcohol quelques goutes ſeulement d'eſprit fort de *nitre* de Glauber. Laiſſez enſuite repoſer le mélange; agitez-bien les deux liqoeurs afin qu'il ſe faſſe parfaitement; verſez enſuite quelques gouttes d'eſprit de *nitre*; agités & mêlés comme cidevant; continuez juſqu'à ce que vous ayez mis ſur l'alcohol un huitieme de ſa quantité d'eſprit de *nitre*. Laiſſez enſuite le tout en digeſtion pendant quelque tems. Diſtilez le tout deux ou trois fois dans une retorte, & vous aurez un véritable eſprit de *nitre* dulcifié.

2. Si l'on s'étoit ſervi d'un eſprit de *nitre* commun, & d'un eſprit de vin commun; comme ils auroient contenu l'un & l'autre de l'eau, l'eſprit qu'on auroit préparé, eut été moins balſamique & moios géoéreux.

3. J'ai moi-même expérimenté pluſieurs fois, & j'ai fait voir à d'autres le danger qu'il y avoit à mêler enſemble des quantités rtop grandes d'alcohol & d'eſprit fort de *nitre*. Si l'on met ſur deux dragmes d'eſprit de *nitre* de Glauber ſix ou ſept dragmes d'alcohol à la fois; il ſe fait ſur le champ une effervеſceoce, & noe ébullition violente accompagnées de vapeurs, & tonte la liqueur s'échappe hors du vaiſſeau, quelque profood qu'il ſoit, non ſaos un grand danger de ſuffoquer l'artiſte, ſi l'exhalaiſon parvenoit à ſes poumoos. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois de perdre de cette maniere les deux liqueurs. On trouvera là-deſſus pluſieurs Obſervations importaotes daos les tranſactioos Philoſophiques : elles ſoot du ſavaot Medecin M. Slare.

REMARQUES.

Lorſqu'on vient à mêler l'alcohol avec l'eſprit de *nitre*; il ſe répaod ſur le champ uoe odeur agréable qui tient beaucoup de celle de l'aurone : il ſe fait une effervеſcence violente entre l'acide volatil & l'huile pure ſubtile, ſans l'interpoſition d'aucun alcali. Cette effervеſcence eſt preſque accompagnée d'inflammation; car pour peu qu'on approche une chandelle allumée de la vapeur, le fond du vaſe paroît en flamme, & tout ſe briſe, non ſans un grand danger pour l'Artiſte. Plus les digeſtioos & les diſtilations de ces liqueurs enſemble ſont réitérées, plus elles s'uniſſent étroitement; plus le ſel acide & huileux qu'elles donnent eſt parfait. Ce ſel eſt un préſervatif très-préſent contre la corruptioo; il eſt balſamique, déterſif, réſolutif, & prévient la putréfaction de la bile. Si l'on s'en ſert à propos, & avec circonſpection, on en tirera de grands ſervices. Delayé convenablement, il nettoye les dents, & les rend extremement blanches : mais s'il n'eſt pas ſuffiſamment délayé, il en attaque l'émail & les gâte. Il reſtitue l'appétit dépravé par une bile corrompue, ou par des phlegmes mucilagineux. C'eſt un puiſſant carminatif, on le recommande, tant comme préſervatif, que comme remede contre la pierre. Le fameux Lithontriptique que Sylvius avoit mis à ſi haut prix, n'étoit autre choſe que cet eſprit de *nitre*. Il provoque la ſueur & les urines, tempere la ſoif, corrige l'haleine, & produit de bons effets dans le ſcorbut. Il faut le prendre à jeun avec de l'hydromel ou de la biere, ou avec du vin, à la doſe de vingt ou trente gouttes.

Régénération du Nitre.

Prenez *une once de nitre fixé, ſec & préparé ſelon le troiſieme ou quatrieme procédé.*

ez-le dans huit fois autant d'eau : filtrez la ſolution. Mettez la liqueur chaude daos un vaiſſeau de verre net, chaud, dont le fond ſoit large & le col étroit. Verſez deſſus peu-à-peu quelqoes gouttes d'eſprit fort de *nitre* de Glauber. Chaque goutte occaſionnera ſubitement, en tombant, une grande effervеſcence. Secouez le verre tant qu'elle durera : verſez derechef des gouttes d'eſprit de *nitre*, & continuez, juſqu'à ce que l'effervеſcence commeoce à s'affoiblir. N'ajoutez ſur la fin qu'uoe ſeule goutte d'eſprit de *nitre*, & ſecouez fortement la liqoeur chaude. Procédez de cette maniere, juſqu'à ce que toute effervеſcence ſoit ceſſée. Cette liqueur ſera tranſparente; il s'y formera bientôt des concrétions longues & cryſtallines. Elle n'a point d'odeur; elle eſt tant ſoit peu amere au gout & parfaitement nitreuſe. Délayez un peu plus la liqueur; faites-la bouillir pendant un moment, filtrez-la cbaude, laiſſez-la s'évaporer juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule : elle vous donnera enſuite des vrais cryſtaux de *nitre*. Filtrez le reſte de la liqueur; épaiſſiſſez-la, & elle cryſtalliſera comme ci-devant : c'eſt ainſi que vous augmenterez la quantité de *nitre* que vous en voudrez tirer.

2. Si l'on s'étoit ſervi dans ce procédé, au lieu de *nitre* fixe, d'un autre alcali fixe, pur, & fait de tartre

ou de potasse ; il auroit eu le même succès, & l'on auroit obtenu le même *nitre*, sans aucune différence.

REMARQUES.

Le célébre M. Boyle avoit de si grandes idées de cette expérience, qu'il n'a pas dédaigné d'en faire la matiere d'un Traité ; & c'est en effet une des plus importantes découvertes de la Chymie. Elle nous montre comment on peut obtenir sur le champ, par un mélange pur & simple, de l'acide le plus fort & le plus corrosif & d'un alcali, un sel neutre doux rafraîchissant & qui n'a rien de corrosif. On voit aussi dans le même procédé un acide très-volatil & très-odoriférant, attiré sur le champ dans un alcali fixe, dépouillé de toute son odeur, & si parfaitement privé de sa volatilité, qu'il peut supporter le feu poussé au degré capable de mettre ce corps en fusion. Ce qui nous fait concevoir, combien est grande la force attractive entre l'acide & l'alcali. Il s'éleve au moment du conflict, une grande quantité d'air élastique & raréfié. C'est une des suites de l'attraction; car cet effet cesse avec elle, par où il paroît que l'air est chassé, tant de l'acide que de l'alcali dans la collision ; preuve certaine qu'il y a attraction & non répulsion. Peut-être aussi que le mouvement violent & subit qu'on remarque, n'a d'autres causes que l'expulsion & la sortie rapide de l'air, lorsque l'alcali & l'acide viennent à s'unir intimement. Nous voyons encore ici un acide subtil & liquide, former un corps ferme solide & salin avec un alcali. De plus l'alcali qui se resoudroit de lui-même à l'air, & l'acide du *nitre* qu'on auroit bien de la peine à rendre solide par aucune autre méthode, donnent en s'unissant, un sel qui ne se résout point dans l'air, lorsqu'une fois il est sec, qui prend même une forme solide, & qui donne des crystaux dans l'eau. Il est encore évident qu'un alcali peut être déterminé par un acide, à se convertir en cette espece de sel d'où l'acide provient. L'alcali est donc une espece de femelle que l'acide impregne, sur lequel il agit en qualité de mâle, qu'il féconde pour ainsi dire, & à l'aide duquel il conserve son espece. C'est donc l'acide qui détermine l'alcali dont la nature est d'elle-même indifférente. Il paroît que les derniers principes du *nitre* sont un alcali fixe soûlé d'un esprit acide de *nitre*; & que c'est parconséquent à l'union de cet alcali & de cet esprit qu'il faut rapporter la nature, la figure & les autres propriétés de ce sel. Mais tout *nitre* provient-il originairement de cet acide ; cet acide y préexistoit-il ; en étoit-il de même de l'alcali fixe auquel ils'est uni ; c'est ce que je n'assurerai point ; c'est même ce dont je doute beaucoup ? Ce que je sai, c'est que le *nitre* peut être produit de cette maniere ; & qu'on peut aussi le tirer d'une terre imprégnée des parties de substance animale dissoutes, des parties salines des végétaux, & de chaux vive.

Nitre régénéré sous une forme non-fixe.

1. Mettez dans un grand vaisseau dont le col soit étroit, trois onces d'un sel pur volatil, alcalin. Délayez ce sel dans six fois sa quantité d'eau claire : versez goutte à goutte sur cette solution, de l'esprit pur de *nitre* ; continuez de la même maniere, jusqu'à parfaite saturation. La solution dans cet état vous donnera bientôt des crystaux oblongs, salins, prismatiques, à huit pans, & tout-à-fait semblables à ceux du *nitre*.

2. Délayez cette liqueur composée avec deux fois sa quantité d'eau : évaporez jusqu'à formation d'une pellicule sur un feu modéré. Laissez reposer le tout dans un lieu frais, & vous aurez des crystaux nitreux. Continuez l'opération, jusqu'à ce que tout le sel soit épuisé ; le sel vous viendra sous la forme de crystaux de *nitre*, sans aucune odeur. Ces crystaux se fondront aisément sur le feu ; s'évaporeront en même-tems, & ne demeureront point fixes comme le *nitre*. Ils prendront feu avec toutes les matieres inflammables, comme le *nitre* ; & ils donneront avec l'huile de vitriol un esprit véritable de *nitre* : ce n'est donc autre chose qu'un *nitre* à demi volatilisé.

REMARQUES.

Cette expérience est admirable ; elle répand un grand jour sur plusieurs particularités de l'opération précédente, auxquelles nous pouvons ajouter, qu'il se fait un sel privé de toute odeur, avec deux corps très-odoriférans ; un sel doux & très-rafraîchissant, avec deux caustiques violens ; un sel qu'il n'y a que la plus grande chaleur capable de le volatiliser, de deux corps très-volatils. Il paroît que l'alcali volatil indifférent de lui-même pour toutes métamorphoses, devient soûlé par un acide, un sel particulier, de la nature de l'acide employé, & d'où l'on régénere le corps qui l'a produit ; d'où nous voyons que la volatilité d'un sel dépend de l'alcali qui entre dans sa composition; si l'alcali est fixe, le sel est fixe; s'il est volatil, le sel est volatil. La nature du sel produit dépend donc aussi de l'alcali qui y entre. Nous avons donc le moyen, tant cherché par les Chymistes des siecles précédens, de volatiliser le *nitre*. Il m'a semblé, à l'examen que j'ai fait des propriétés de la liqueur semi-volatile, qu'elles sont exactement les mêmes que celles du *nitre* commun, ou du *nitre* fixe régénéré ; elles sont seulement un peu plus foibles, en sorte qu'on pourroit dire qu'il y a entre les unes & les autres la différence des propriétés du sel marin, & de celles du sel ammoniac.

Alcahest de Glauber.

Mettez du sel alcalin préparé, selon le quatrieme procédé dans un plat verni. Exposez-le à l'air libre dans un lieu frais tranquile, & à l'abri de la poussiere ; il se dissoudra bientôt. Versez dans un verre net ce qu'il y aura de dissous. Exposez derechef le reste à l'air libre ; réitérez l'opération, jusqu'à ce que tout le sel soit converti en une liqueur : il restera beaucoup de cendres. La liqueur passée sera claire, alcaline, & épaisse comme l'huile de tartre par défaillance.

REMARQUES.

Telle est la fameuse liqueur des Chymistes, vantée comme un grand secret par Glauber son Inventeur, qui la donna pour le vrai alcahest : mais les secrets connus sont assez ordinairement méprisés; & c'est ce qui est arrivé à celui-ci. J'ai fait sur cette liqueur beaucoup d'expériences ; & je ne lui ai jamais découvert aucune propriété particuliere, & qui ne lui fut commune avec l'huile de tartre par défaillance ; la seule différence qu'il y ait entre ces deux liqueurs ; c'est que la premiere se prépare plus difficilement, s'obtient en moindre quantité, se vend plus cher, & est par cette seule raison peut-être plus goutée.

Nitre nitré.

Prenez *huit onces de lessive de nitre pur.*

Versez dessus 30 gouttes de l'esprit de *nitre* le plus fort. Faites évaporer jusqu'à ce qu'il se soit formé une pellicule ; faites crystalliser à l'ordinaire, il vous viendra des crystaux nitreux très-parfaits : mais d'un gout acide.

REMARQUES.

Ce procédé fait voir comment certains sels peuvent être

unis avec les acides qu'ils donnent eux-mêmes, & former un sel composé. Selon qu'on ajoute plus ou moins d'esprit, le sel est plus ou moins acide: mais plus il est acide, plus il a de peine à sécher & à demeurer sec; il est toujours prêt à se dissoudre à l'air. Le *nitre* ainsi préparé s'emploie avec succès dans les fievres ardentes, où la langue est seche & sordide, & où il y a soif.

Nitre végétant.

Si dans la préparation de l'esprit de *nitre* de Glauber, on mer quatre parties de *nitre*, & une d'huile de vitriol; & si après qu'on aura entierement extrait l'esprit, on expose à l'air libre le sel blanc qui restera parfaitement sec dans la rétorte; sa surface se couvrira bientôt d'un duvet épais & long, comme s'il y avoit végétation. Ce phénomene m'a paru particulier à ce sel; mais si on le dissout dans de l'eau, si l'on passe la solution, & si on la fait évaporer jusqu'à dessiccation dans un vaisseau cylindrique; sa surface supérieure exposée à l'air libre, paroîtra parsemée d'une espece de petites plantes branchues qui s'évanoüissent à l'approche du feu, & laissent la surface unie: mais si l'on expose derechef le vaisseau à l'air libre dans un lieu tranquile, les petites plantes renaîtront. On peut faire mourir & ressusciter de cette maniere plusieurs fois ces petites plantes; ce qui a donné lieu à quelques Chymistes, d'imaginer une infinité de fables; & ce qui m'a fait imaginer à moi-même, qu'il pourroit bien y avoir quelque chose d'analogue entre cette opération, & la réproduction des plantes, pour ainsi dire de leur propres cendres.

REMARQUES.

Cette expérience curieuse fait voir quelle est la disposition du *nitre* à crystalliser; on l'a regardée comme une espece de végétation artificielle; je n'ai jamais donné dans cette imagination de quelques Artistes, & je me suis bien gardé d'y voir une résurrection végétale.

Esprit de nitre avec les terres bolaires.

1. Prenez *une livre & demie de nitre purifié & réduit en poudre;*
quatre livres & demie de terre bolaire commune rouge.

Mêlez le tout ensemble; mettez ce mélange dans un vaisseau de terre à long col; en sorte qu'il ne puisse s'élever, & sortir du vaisseau, lorsque ce vaisseau étant placé dans le fourneau, son col sera situé horisontalement. Adaptez à ce vaisseau un récipient, lutez-les ensemble. Appliquez d'abord un feu modéré pour échauffer les matieres; augmentez ce feu à chaque quart-d'heure, jusqu'à ce que le fourneau & les vaisseaux aient conçu une violente chaleur. Il s'élevera d'abord dans le récipient une vapeur humide. Poussez le feu dans l'espace d'une demi-heure, au point que la vapeur change de couleur, & devienne rougeâtre. Augmentez encore successivement la chaleur, & la vapeur deviendra parfaitement rouge. Continuez ce feu pendant trois heures; enfin poussez-le à un si haut degré, que les vaisseaux deviennent rouges, que la matiere soit ardente, & s'apperçoive à travers les récipiens de verre. Entretenez le feu dans cet état pendant deux heures. Laissez ensuite refroidir le tout; & aussi-tôt que les cols des vaisseaux feront froids, séparez le récipient, & prenez des précautions pour éviter la fumée. Versez la liqueur distilée par un entonnoir dans un vaisseau de verre. Fermez le vaisseau avec un bouchon de verre, & mettez-le dans un lieu frais: vous aurez de cette maniere un esprit de *nitre* très-fort, acide, piquant & caustique, exhalant des fumées très-rouges, comme l'esprit de *nitre* de Glauber: mais toutefois moins fort. Lorsque la distilation est bien faite, j'ai éprouvé qu'on obtient en esprit neuf seiziemes du *nitre* employé.

2. Le bol restant conserve toujours un gout de *nitre*. Je l'ai fait bouillir dans une grande quantité d'eau; j'ai passé la liqueur, & réitéré l'ébullition avec de nouvelle eau, jusqu'à ce qu'il ne me vint plus rien. J'ai mêlé toutes ces lessives qui étoient alors claires, & qui avoient un gout nitreux; je les ai réduites par l'évaporation à une petite quantité qui avoit l'épaisseur du lait; dans cet état, elles avoient un gout très-piquant, mais toutefois lixiviel & tant soit peu alcalin. J'en ai fait l'examen avec des acides, & je les ai trouvées tant soit peu alcalines, n'ayant pas tout-à-fait la nature du *nitre*, & n'étant point non plus vraiment alcalines.

3. Il faut avoir grand soin dans cette opération, que les charbons qu'on jettera dans le fourneau pendant la distilation, aient été déja échauffés; autrement l'humidité qui s'en échapperoit subitement lorsqu'ils seroient sur le feu, feroit briser les vaisseaux. On observera soigneusement encore, lorsqu'on ouvrira le regître du fourneau, d'entretenir le feu, de peur que la fraîcheur de l'air qui s'y précipitera subitement, ne produise le même effet que l'humidité des charbons. L'Artiste prendra garde encore en ouvrant le regître du fourneau, que la flamme qui s'en échappera avec violence ne lui frappe le visage, ou n'entre avec l'air dans ses poumons.

4. Le *nitre* pur mis seul dans une rétorte de verre, & au bain de sable, se fond comme le verre; lorsqu'il est une fois en fusion, le feu n'augmente point sa chaleur. Quel que soit le tems pendant lequel on le tiendra dans cet état, il ne donnera point d'esprit acide: mais demeurera fixe, sans produire aucune exhalaison considérable. Si on le laisse long-tems en fusion dans une rétorte de Hesse, & que le feu soit fort violent; ce sel passera à travers les pores du vaisseau de terre, & sera presque tout-à-fait perdu; il n'envoira d'apeurs aucun esprit acide dans le récipient.

5. Le *nitre* mêlé avec trois fois sa quantité d'argile, de brique ou de terre à pipes, réduit en poudre, & mis dans un creuset sur le feu, ne se fondra point, fumera, donnera une vapeur acide, & s'exhalera en très-grande partie & en fort peu de tems.

REMARQUES.

1. D'où l'on voit qne le feu agissant sur le *nitre* que l'interposition de trois fois sa quantité d'une matiere qui ne se met point en fusion, empêche de se fondre, produit un effet fort différent, & s'échauffe beaucoup plus violemment, que dans le cas où ce sel coule. Le changement produit alors, consiste à rendre une substance fixe, volatile; une substance douce, acre; un corps solide, fluide; une substance neutre, un acide violent. Toutes ces choses se feront en empêchant la fusion du sel, ainsi que nous nous y sommes pris dans le septieme procédé, à l'aide de l'huile de vitriol & d'un feu de sable. Mais n'y auroit-il point dans l'espritt ainsi préparé, quelques liqueurs provenantes du bol? C'est une question qui n'est pas encore bien décidée; en tout cas le doute n'est point mal-fondé: car le bol qui a servi une fois dans cette opération, ne peut plus être employé une seconde fois, ni servir à l'extraction de l'esprit de *nitre*. Mais l'esprit de *nitre* preparé avec l'huile de vitriol, & le même esprit préparé avec la chaux de vitriol, sous le nom d'eau-forte, ne different en rien

de l'esprit de *nitre* fait avec l'alun calciné; cependant on n'emploie point de bols à leur production. Il n'est donc pas encore possible de prendre parti; il faut continuer à recueillir des expériences & attendre du tems les éclaircissemens que nous n'avons point.

2. Quelques Chymistes habiles d'entre les modernes, ont supposé que le *nitre* étoit composé d'un alcali, & d'un acide nitreux particulier, ainsi que nous avons dit au septieme, neuvieme & dixieme procédé. Le savant M. Homberg a déterminé par des expériences pénibles & un calcul subtil, le rapport de l'alcali à l'acide; & il a trouvé que l'un étoit à l'autre comme 480 à 183. On obtient ici par la distilation neuf seiziemes d'acide, relativement au *nitre* employé, & le reste ne donne presque point d'alcali. Ce qui démontre évidemment que cet acide provient du *nitre* altéré par le feu, & non d'une séparation de l'acide & de l'alcali préexistentes ensemble avant l'opération; ensorte que l'action prodigieuse du feu opere ici les mêmes effets qu'on auroit lieu d'attendre de l'huile de vitriol. Puisqu'il ne se fait point dans la nature de vrai *nitre* de luimême, & qu'on ne peut obtenir son esprit, que par le moyen de l'huile de vitriol ou du feu, en empêchant le sel de se fondre; il n'y a aucun doute qu'on ne doive l'un & l'autre à l'art & au travail des Chymistes. D'où nous conclurrons qu'il n'étoit possible ni à la nature, ni aux Artistes de former la poudre à canon avant la découverte du *nitre*, quand bien même tous les autres ingrédiens naturels auroient été connus, excepté le *nitre*.

3. Lorsque le colcothar rouge de vitriol ou l'alun calciné, est mêlé avec le *nitre* dans un certain rapport qui l'empêche de se fondre sur le feu, & qui le met en état d'en supporter l'action, il vient un esprit acide en fumées rouges; cet esprit est en grande quantité & ressemble à tous égards au véritable esprit de *nitre* du procédé précédent. Nous remarquerons ici que le colcothar & l'alun calcinés contiennent en abondance un acide très-fort appellé huile de vitriol ou esprit d'alun; & que cet acide mis en action par le feu, pénetre le *nitre*, dégage son esprit, prend sa place & laisse un *caput mortuum*, qui contient ce que nous appellons la panacée double, production fort semblable au sel qu'on obtient dans la préparation de l'esprit de *nitre* de Glauber. Tel est l'origine de toutes les eaux fortes, dont la préparation dépend entierement des moyens que nous avons assignés ci-dessus dans le septieme procédé. C'est une opération bien singuliere que cette transmigration des esprits acides & salins dont l'un chasse l'autre, prend sa place, & donne lieu à des transmutations singulieres. Selon les lumieres que nous avons à présent, nous regardons l'huile de soufre faite à la cloche, & l'huile d'alun comme un acide parfaitement le même, ayant l'un & l'autre la propriété de séparer tous les autres acides connus des matrices qui les contiennent, de les rendre parfaitement volatils, de les chasser, de prendre leur place, & de former des restes un nouveau corps d'une nature particuliere & analogue à cet acide plus fort. L'eau-forte est un esprit de *nitre*. Le colchotar ne peut être dépouillé de tout son acide par le feu, quelque violent & quelque continué qu'il soit. Ainsi le *caput mortuum* de vitriol & d'alun contient un acide fort que le feu ne peut chasser. Cet acide est attiré par la partie du *nitre* qui n'est point convertie en acide. Le feu les unit ensemble, ils forment une nouvelle espece de sel, & chassent un esprit acide volatil, sous la forme d'eau-forte. Ceux qui se vantent de convertir chymiquement tout le corps du *nitre* en distilation, en un esprit de *nitre*, & de tirer d'une livre de *nitre* une livre d'esprit, avancent un fait qui me paroît entierement impossible, & contraire à la nature de l'art. Je m'en suis assuré par plusieurs expériences.

L'esprit de *nitre* de ce dernier procédé, l'esprit de *nitre* de Glauber & l'eau-forte commune, donnent lorsqu'ils sont bien préparés, un acide nitreux qu'on distingue à ses fumées rouges de tous les autres acides, & qui se manifeste toujours par ces fumées & par son odeur particuliere. Si on les mêle avec un alcali fixe, on en régénérera le *nitre* même.

Esprit de nitre fumant, de Fréderic Hoffman.

Les Auteurs de Chymie font mention à tout moment de flammes produites par le mélange de certaines liqueurs. Nous lisons dans la Physique soûterraine de Becher que l'huile de vitriol mêlée avec l'huile de térébenthine, produit une chaleur violente accompagnée de flammes; ce qui ne se vérifie point à l'essai, quelque sorte que soit l'huile de vitriol dont on se serve. Olaüs Borrichius annonce, *Act. Hafs. An.* 1671. *Obs.* 71. l'expérience de deux liqueurs qui sont froides au toucher, & qui mêlées ensemble donnent de la flamme.

Voici comment il faut procéder.

Prenez *de l'esprit récent de térébenthine de Venise froide; quatre onces.*

Mettez-le dans un grand vaisseau; versez dessus six onces d'eau-forte récente, bien préparée & froide. Agitez le vaisseau; laissez la liqueur exposée à l'air libre. Vous verrez au bout d'une demi-heure des fumées épaisses, accompagnées de flammes, sortir par l'orifice du vaisseau.

J'ai réitéré plusieurs fois cette expérience; j'ai mêlé de l'eau-forte avec de l'esprit ou de l'huile de térébenthine, & je n'ai jamais remarqué qu'une ébullition fort chaude à la vérité, accompagnée d'une grande quantité de fumée, mais sans flamme.

Cependant les reflexions suivantes m'ont empêché de prononcer contre l'autorité de Borrichius.

Il y a environ vingt ans qu'ayant mêlé & distilé de l'huile excellente de vitriol avec du sel commun, selon la méthode de Glauber, je m'avisai de distiler la même huile, non avec du sel commun, mais avec du *nitre* pur & sec, dans une rétorte de verre placée sur un feu modéré, j'en tirai un esprit d'une couleur rougeâtre qui fumoit beaucoup, & d'une si grande subtilité qu'il étoit difficile de le contenir dans le vaisseau.

Je fis plusieurs expériences avec cet esprit, le mêlant tantôt avec de l'esprit de vin bien rectifié, tantôt avec des huiles bien distilées, tantôt avec l'un & l'autre. Il se faisoit une violente ébullition, accompagnée d'une grande chaleur, & de beaucoup de fumée rouge & fétide qui s'échappoit du vaisseau. Il m'arriva de verser dessus une très-petite quantité d'huile commune de clous de girofles, qui étoit demeurée par hasard dans un verre; il se fit d'abord une effervescence; ensuite il parut une petite flamme qui ne dura qu'un moment. M'étant proposé les jours suivans de réitérer cette expérience en présence de quelques amateurs de la Chymie, l'effet ne répondit point à mon attente, sans doute parce que le verre n'avoit point été suffisamment fermé, & que l'esprit avoit presque entierement consumé la cire qui le couvroit. C'est pourquoi je distilai derechef de l'esprit que j'enfermai dans un vaisseau auquel j'adaptai un bouchon de verre, afin que la volatilité de l'esprit ne se dissipât point & ne s'en allât pas en fumée. Je repris alors mon expérience, elle me réussit; il parut une flamme claire & transparente qui n'étoit accompagnée presque d'aucune fumée, & qui s'élevoit toutes les fois que je versois de cet esprit sur l'huile de clous de girofle.

Le bruit de cette expérience étant parvenu à Leipsic & à Berlin, elle me procura la visite de deux hommes célebres, Messieurs Leibnitz & Tschirnhausen, & ils en furent l'un & l'autre frappés. Je vis ensuite dans les

Actes des Savans que le Docteur Slare de la Société Royale d'Angleterre écrivoit de Paris, que M. Homberg préparoit un esprit, qui mêlé avec des huiles aromatiques & Asiatiques, produisoit une flamme claire & transparente. M. Slare fit lui-même rapport de cette expérience à la Société Royale, & la décrivit dans les Transactions Philosophiques. Je puis assurer que j'ignorois parfaitement la découverte de M. Homberg, lorsque je fis celle que je viens de rapporter. Aussi l'illustre M. Leibnitz parle-t'il dans sa Théodicée de mon esprit, sous le titre d'esprit d'Hoffman, & il croit que quelques-uns de mes disciples pourroient bien en avoir porté la composition à Paris. Peut-être aussi cette découverte s'est-elle faite en même tems en deux lieux différens; je suis fort éloigné de tirer d'une découverte purement curieuse & qui ne tend qu'à éclaircir la génération de la flamme, plus de gloire qu'elle n'en mérite.

L'esprit de *nitre* fumant se prépare de la maniere suivante.

Prenez *du nitre bien dépuré, tel que celui de Moscovie, & dégagé de sel commun, une demi-livre.*

Rendez-le suffisamment sec sur un feu modéré; versez dessus ensuite une égale quantité d'huile de vitriol bien rectifiée; mettez le tout dans une rétorte de verre; distilez sur un feu de sable modéré, & vous aurez au bout de quelques heures un esprit sulphureux très-volatil.

Si le *nitre* n'est pas suffisamment sec, s'il est impur, s'il est chargé de particules salines ou terreuses, vous aurez d'abord un esprit très-fort qu'il faudra séparer; car celui qui viendra ensuite avec le phlegme, n'est point propre pour l'expérience, quoiqu'il soit d'ailleurs très-bon pour faire l'esprit de *nitre* dulcifié. On observe que cet esprit est d'autant plus fort & plus pénétrant, lorsqu'il passe dans le récipient sous une couleur jaunâtre & non rouge; la couleur rouge marque que le *nitre* étoit mêlé de particules hétérogenes.

Il demeure dans la rétorte sous une forme très-solide, un sel blanc & d'une figure convexe qu'il reçoit de la partie concave de la rétorte. Ce sel est très-dense & ne se dissout qu'avec beaucoup de peine dans un menstrue aqueux. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le vitriol & le *nitre*, deux sels qui n'entrent en fusion sur un feu violent qu'avec beaucoup de peine, se fondent sur un feu de sable modéré, & forment ensemble une masse très-solide; ce qu'il faut attribuer sans doute aux esprits ignés produits par l'union réciproque de ces deux corps, & en vertu desquels s'est faite la dissolution & la colliquation de toutes leurs parties.

J'ai tenté un grand nombre d'expériences avec cet esprit, en le mêlant avec des huiles distilées; & j'ai remarqué qu'il produisoit en un moment & fort promptement, avec les plus pesantes, telles que celles de girofles & de canelle, & de bois de sassafras, une flamme transparente, presque sans aucune fumée sensible; & que si on le joignoit en petite quantité à l'esprit de térébenthine, dans un vaisseau étroit par le fond, il se faisoit une fumée forte & chaude, mais sans flamme. Si l'on met une once de chaque liqueur dans un vaisseau à large orifice, & qu'on agite le mélange, il se fera une flamme violente.

C'est cette expérience qui m'a déterminé à juger plus favorablement de celle de Borrichius, & à convenir qu'elle réussira sans doute, si l'on prend les précautions qu'il exige, c'est-à-dire, si l'on se sert d'une eau forte récente & généreuse, & si l'on mêle les liqueurs qu'il indique dans un vaisseau large. Cet esprit fumant & inflammable n'étant autre chose qu'une eau forte, généreuse & distilée facilement, comme il paroît à sa couleur, à son odeur & à ses propriétés, je ne doute point que l'eau-forte préparée à l'ordinaire, avec le *nitre* & le vitriol, ne produisît des effets semblables, si l'on observoit de mettre à part la premiere & la plus forte, & de la garder dans des vaisseaux bien fermés. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Obs.* 3.

S'il y a quelque liqueur pénétrante & corrosive, capable de s'insinuer dans tous les corps, de les corroder, de les dissoudre, de les détruire, & d'altérer leur tissu, c'est certainement l'esprit de *nitre* bien acide & bien concentré, dépouillé de tout son phlegme, rendu inflammable & parfaitement volatil. Je pense aussi que si l'on en applique sur les excroissances charnues, sur les verrues & sur les tumeurs contre nature du corps, il les déracinera & les emportera très-facilement. Outre ces avantages, si l'on ajoute à cet esprit le sel volatil de sel ammoniac, ou le sel de tartre, l'effervescence le dépouillera totalement de sa qualité corrosive; ce mélange dégénérera en un sel nitreux qui dissous dans de l'eau, deviendra un puissant diurétique, poussera fortement par les urines, & sera salutaire dans les maladies séreuses & cathartiques. On pourra corriger encore la qualité corrosive de cet esprit, en mettant sur une de ses parties, huit parties d'esprit de vin bien rectifié, & en distilant le tout à l'alembic au feu de sable. On obtiendra par ce moyen un esprit d'une odeur agréable, d'un gout acre & pénétrant, sans aucune qualité corrosive, carminatif, & conséquemment très-propre à discuter & à résoudre les humeurs visqueuses. Cet esprit dulcifié possede encore, en conséquence du souffre vaporeux qu'il contient, quelques qualités anodynes & sédatives, & est très-énergique dans les douleurs & dans les spasmes; c'est pourquoi l'on en fait beaucoup plus d'usage dans la pratique, que de l'esprit commun de *nitre* dulcifié.

Quant à la raison du procédé, la voici:

L'esprit de vin bien rectifié n'est autre chose qu'une huile très-subtile, intimement unie avec du phlegme; lorsqu'il vient à se mêler intimement avec l'esprit corrosif du *nitre*, il doit former avec lui un mélange d'une nature moyenne, qui vient après sa dissolution, par la distilation, & qui constitue l'esprit de *nitre* dulcifié. Il est à propos de remarquer que l'on met cinq, six ou huit parties d'esprit de vin rectifié, sur une partie d'esprit de *nitre*, par la raison que si l'on n'en mettoit que deux ou trois, il se feroit seulement un mouvement violent, & que la qualité acide & corrosive de l'esprit ne seroit pas entierement détruite. Nous avertissons encore qu'en préparant cet esprit, il ne faut point verser l'esprit de vin sur l'esprit corrosif, car cela donneroit lieu à un conflict violent, à des fumées rouges & épaisses qui pourroient incommoder les assistans, & quelquefois même à la rupture des vaisseaux. On préviendra tous ces accidens en versant l'esprit corrosif en petite quantité, & en le mêlant peu à peu avec l'esprit de vin.

Cet esprit dulcifié exposé sur le feu dans une cuilliere d'argent, y laisse une tache verdâtre, qui démontre l'action d'un sel nitreux acide. Alors il faut dulcifier davantage cet esprit, & l'améliorer en ajoutant une quantité convenable d'esprit vineux de sel ammoniac. Si l'acide de cet esprit est bien corrigé, il ne se fera plus de tache à la cuilliere d'argent, & ses propriétés anodynes & sédatives seront augmentées.

Cet esprit dulcifié de *nitre* differe de l'espece commune qu'on nous vend chez nos Apothicaires, en ce qu'il est plus pénétrant au gout & à l'odorat, & conséquemment plus énergique. Il y a encore quelques différences dans la maniere de les préparer. Celui des Apothicaires se fait avec l'eau forte; & le mien au contraire avec un esprit bien déphlegmé, imprégné d'un souffre vitriolique & bien concentré. Mon esprit produit effervescence & conflict avec l'esprit de vin rectifié; l'esprit de *nitre* dulcifié, commun, n'opere rien de semblable; ce qui prouve qu'il n'y a point dans celui-ci union intime de l'acide du *nitre* avec les parties oléagineuses, contenues dans l'esprit de vin rectifié; au lieu que ces

choses se rencontreront dans mon esprit bien concentré. Dans la préparation que j'en fais, il ne reste rien dans la cucurbite, tout monte; au lieu que dans celle de l'esprit de *nitre* dulcifié commun, il reste après la distilation, une liqueur acide & corrosive de *nitre*.

Si l'on ajoute une quantité convenable de sel de tartre à mon esprit de *nitre* dulcifié, on lui ôtera toute son acrimonie acide, & l'on pourra l'ordonner mêlé avec de l'eau commune, en boisson dans les fievres ardentes. Si l'on en met deux dragmes sur deux pintes d'eau de fontaine, on aura une liqueur très-rafraîchissante, qui provoquera les urines, & inclinera au sommeil. Rien ne sera plus capable de soulager dans les inflammations de la gorge, surtout dans celles qui accompagnent les esquinancies, que cet esprit mêlé avec du sucre, & une petite quantité de camphre, délayé dans de l'eau commune & employé en gargarisme. Le sucre soûlé d'une petite quantité de cet esprit, sera luimême un fort bon remede en pareil cas.

Cet esprit de *nitre* dulcifié, mêlé avec une petite quantité de corne de cerf volatile rectifiée, acquerra une vertu bésoardique & diaphorétique, & sera par conséquent très bienfaisant dans toutes les fievres malignes, où il sera nécessaire de provoquer les sueurs. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Obs.* 4.

NIX

NIX, *neige*. Plus l'eau s'éleve dans l'atmosphere, plus ses parties s'écartent les unes des autres, & plus elle est froide; car tout étant égal d'ailleurs, la chaleur est plus grande dans toutes les parties habitables de la terre, vers le centre, qu'autre part; il regne constamment sur le sommet des montagnes couvertes de *neige*, un froid qui se fait sentir, même sur celles qui sont placées sous la Zone Torride; & ce froid est d'autant plus grand que ces montagnes sont plus hautes. L'eau élevée à une grande hauteur doit donc se glacer, à moins que ses particules ne viennent à se séparer tellement qu'elles ne se touchent plus les unes les autres. S'il y a contact entre elles, elles formeront de petits floccons de glace qui floteront dans l'air. Si ces floccons rencontrent en flotant la surface de quelques corps, ils s'y attacheront, ils y formeront une espece de duvet qu'on auroit beaucoup de peine à appercevoir sans cela. Il y a donc dans l'atmosphere un espace concentrique à la terre, où l'eau n'est pas plutôt parvenue qu'elle se glace; il est assez vraissemblable que les particules d'eau séparées les unes des autres flotent long-tems, & se glacent à peine, à moins qu'il ne survienne quelque cause qui les approche, les unisse, & en fasse des floccons.

L'eau répandue dans l'espace dont nous venons de parler, acquérant par la congélation plus de poids sur une moindre surface, tombe sur le champ, & traverse les espaces subjacens qui sont remplis d'eau; c'est en chemin faisant, qu'elle ramasse d'autres parties aqueuses, & qu'il se forme peu à peu des masses plus considérables: ce sont ces masses qui font la grêle ou la *neige*. Il y a un grand nombre de causes différentes, qui font unir subitement les particules d'eau dispersées dans l'air, & qui les déterminent à former des masses plus ou moins considérables de *neige* ou de grêle. C'est de la connoissance de ces causes que dépend l'explication de la plupart des phénomenes qui concernent ces deux productions du froid.

On trouve l'eau de *neige* plus légere que toutes les eaux de pluie; d'où il s'ensuit que la *neige* reçue à une plus grande hauteur & à une plus grande distance du centre de la terre, donneroit une eau plus légere, plus pure, & plus dégagée de parties grossieres. Si un froid long & violent convertit de l'eau en *neige* à une grande hauteur dans l'atmosphere, & après un tems clair & sec; cette *neige* sera très-pure, surtout si l'air n'a point été agité par des vents, & n'a porté dans cette *neige* aucune particule volatile étrangere. Si dans ces circonstances, la *neige* vient à tomber sur une montagne stérile & sabloneuse dans un désert, loin de toute habitation, & qu'elle y soit profonde; celle qui occupera la surface supérieure, sera la plus pure qu'il soit possible, & contiendra à peine du sel, de l'huile, ou quelqu'autres substances étrangeres; l'eau qu'on en tirera en la faisant fondre, sera bien différente de toute autre; elle sera extremement pure, inaltérable, capable d'être conservée pendant plusieurs années, & fournira un remede excellent dans les inflammations des yeux.

Les anciens Chymistes ont dit qu'il y avoit un moyen secret de tirer de cette *neige* pure une substance rougeâtre, que la force du feu pouvoit y ensevelir & y cacher intimement. BOERHAAVE, *Chymie*.

NIX FUMANS, *Chaux-vive*.

On donne le nom de *neige antimoniale* aux fleurs blanches du régule d'antimoine.

NIXIA, terme dérivé de *Nixus*, peine, travail, & qui est synonyme au *Lucina* des Anciens.

NOA

NOAS, *Airain* ou *cuivre*. RULAND.

NOC

NOCASIT, crible ou passoire, ou vaisseau percé. RULAND.

NOCHAT, *Cuivre*. RULAND.

NOCTAMBULO, *Noctambule*.

NOCTILUCA, *vers luisant*, voyez *Cicendula*. Les Chymistes ont donné ce nom au phosphore, parce qu'il brille la nuit & dans l'obscurité.

NOCTISURGIUM, l'habitude d'un Noctambule.

NOCTUA, *Chouette*. Voyez *Aluco*.

La chair, la graisse & le fiel de la *chouette* sont d'usage. Sa chair guérit la paralysie, PLINE. La mélancolie & autres maladies semblables, RABBI MOYS. Ses cendres & celles de ses plumes, introduites dans la gorge, ont la vertu singuliere de faire percer l'abscès dans l'esquinancie. Son fiel dissipe les taches aux yeux, & sa graisse éclaircit la vue. SCHRODER.

NOCTUINI-OCULI, *yeux gris*.

NOD

NODOSA, *Noueuse*; on donne cette épithete en Chirurgie à une espece de suture, voyez *Sutura*; à différens bandages, voyez *Fascia*; & à la goute lorsqu'elle forme des duretés aux articulations.

NODULUS, *nœud*; on se sert de ce terme en Pharmacie: c'est le *nœud* que l'on fait à un morceau de linge pour en former un sachet, dans lequel on puisse tenir enfermés quelques ingrédiens médicinaux, & le suspendre dans la liqueur dont on veut qu'il soit imprégné. Ce terme signifie aussi un sachet rempli d'ingrédiens, qu'on suspend dans du vin pour le médicamenter, ou dans quelqu'autre fluide, dont on veut faire une boisson médicamentée.

NODUS, *nœud*, maladie des os. Voyez *Os*.

NOE

NOELA-TALI. H. M. *Epine-vinette des Indes, à feuilles d'oranger*. C'est un arbre d'une grosseur moyenne, qui croît au Malabar, qui est toujours verd, & qui porte un fruit semblable à celui de notre épine-vinette. On fait de son écorce des cordes, comme nous en faisons avec le chanvre. Son fruit est délicieux & rafraîchissant, comme l'épine-vinette. Ses feuilles passent pour un antidote contre la morsure du serpent, que les habitans du Malabar appellent *Heretimandel*, dont le poison ne tue pas sur le champ, mais cause une corruption dans la chair, qui se separe, & tombe en pourritu-

re; alors l'état du malade est déplorable, & il périt, s'il n'a recours à la décoction du *noela-tali*, avec le fruit salé du mango dans de l'eau. RAY, *Hist. Plant.*

NOERA, couvercle d'un alembic ou vaisseau à distiller. RULAND.

NOL

NOLA-ILY, espece de *bambu*, roseau qui croît au Malabar.

NOLI ME TANGERE, espece d'ulcere corrosif, ainsi appellé, parce que les remedes qu'on y apporte ne font que l'irriter.

En Botanique le *noli me tangere*, est une espece de balsamine.

NOM

NOME, νομὴ, de νέμω, ronger; *ulcere phagédénique.*

NON

NONUS HUMERI MUSCULUS PLACENTINI, nom du *Teres minor*. Voyez ce mot.

NOR

NORA, *chaux*, *sel* ou *nitre*. RULAND.

NOS

NOSI. Voyez *Negundo.*

NOSOCOMIUM, νοσοκομεῖον, de νόσος, maladie, & de κομέω, soigner; *hôpital.*

NOSOCOMOS, terme qui a la même étymologie que le précédent; *qui a soin des malades.*

NOSODOCHIUM, νοσοδοχεῖον, de νόσος, maladie, & de δέχομαι, recevoir; *Hôpital.*

NOSOLOGIA, *Nosologie*, ou explication des maladies.

NOSOS, νόσος, *maladie.*

NOSTER; terme dont les Ecrivains Spagiriques font un grand usage. Il en font un épithete à leur or, leur argent, & à d'autres substances dont ils font usage; par où ils semblent insinuer que ces substances sont autres parmi eux, que parmi nous, qu'elles ont quelque chose de particulier, qu'elles sont, par exemple, extraites des élémens, &c.

NOSTOCH. Voyez *Coelifolium.*

NOT

NOTHOS, νόθος, *faux*; ainsi *costæ nothæ*, ce sont les fausses côtes.

NOTIÆUS, νωτιαῖος, épithete que l'on donne à la moelle spinale; elle vient de νωτος, dos.

NOV

NOVACULA, en Chirurgie *un rasoir.*

NOVALE, dans Paracelse, un prodige, un événement extraordinaire.

NUB

NUBA, espece de *manne* ou de rosée céleste, d'une couleur vermeille, ou *airain*. RULAND.

NUBES ou NUBECULA, nuage suspendu dans les urines, ou maladie de l'œil, qu'on appelle aussi *Albugo*. Voyez *Albugo.*

NUC

NUCAMENTA, *chatons.*

NUCES *è* NARBADOES, nom du *Palma Americana Gossypii folio.*

NUCHA, la nuque, ou le derriere du cou, ou la partie qui est immédiatement au-dessus de la premiere vertebre du dos.

NUCIOSITAS. Voyez *Myopia*. BLANCARD.

NUCIPERSICA, *Nectarine.*

NUCISTA, *Muscade.*

NUCLEUS, *Noyau.*

NUCULA-TERRESTRIS. Voyez *Bulbo-Castanum.*

NUH

NUHAR, *cuivre*. RULAND.

NUM

NUMENIUS, nom d'un oiseau. Voyez *Arquata.*

NUMMULARIA, *Nummulaire.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont orbiculaires & conjuguées; son calyce divisé en cinq parties, qui forment autant de segmens étendus en étoiles, & contenant un vaisseau séminal; sa fleur est monopétale, en roue, divisée en cinq parties; chaque division va jusqu'à l'onglet; la fleur a cinq étamines, & qui partant de la circonférence de sa base se réunissent en une, en sortant des ailes des feuilles. Son placenta est situé au fond du calyce. L'ovaire est dessus. Cet ovaire dégénere en un vaisseau rond, fortement uni au calyce & poussant un long tube.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Nummularia, lutea, major.* C. B. P. 309. Boerh. Ind. A. 205. *Nummularia.* Offic. Ger. 505. Emac. 630. Raii Hist. 2. 1099. Synop. 3. 238. *Nummularia vulgaris.* Park. Theat. 555. *Nummularia supina sive Nummularia officinarum.* Rupp. Flor. Jen. 14. *Nummularia sive centimorbia.* J. B. 3. 378. *Lysimachia humifusa, folio rotundiore, flore luteo.* Tourn. Inst. 141.

La figure que Fuchsius a donnée de cette plante sous le nom de *Centimorbia* représente beaucoup mieux l'*anagallis lutea nemorum*, Pin. que la *nummulaire.* Car Péna & Lobel ont remarqué que ces deux plantes différoient principalement par leurs feuilles, qui dans l'*anagallis* jaune, sont un peu plus longues & pointues. Jean Bauhin a pris la feuille de la *nummulaire* pour une fleur à cinq feuilles. Il est certain qu'elle est d'une seule piece. Les feuilles de cette plante sont aigrelettes, styptiques & rougissent fort le papier bleu. L'acide abonde dans la *nummulaire*, & y produit avec la terre un sel alumineux enveloppé de quelque peu d'huile: ainsi cette plante est fort astringente, & fort vulnéraire. Camerarius assure qu'elle est fort bonne pour le scorbut, bouillie avec du lait. Tragus conseille de la faire bouillir avec du vin & du miel, & d'en faire boire la décoction à ceux qui ont un ulcere au poumon. Le même Auteur la recommande dans la dyssenterie, dans les pertes de sang, & dans les fleurs blanches. Fuchsius ordonne l'herbe appliquée en cataplasme sur les ulceres pour les dessécher. Matthiole dit que la poudre de la même plante est fort bonne pour les descentes des enfans.

C'est un des principaux vulnéraires; sa fleur & ses feuilles broyées & appliquées sur toutes sortes de plaies & d'ulceres, les font agglutiner; prises dans du vin, elles guérissent les dyssenteries, ainsi que les foiblesses, les flux, & les humidités de ventre. Elles sont bienfaisantes dans le vomissement de sang, les flux de matrice, toutes les plaies ou ulceres aux parties internes, & surtout aux poumons. RAY, *H. P.*

2. *Nummularia rubra.* J. B. 3. 371. *Lysimachia, humifusa, folio rotundiore, flore purpurascente*, T. 141. BOERH. Index alt. Plant. Vol. I.

On l'a appellée *nummulaire*, de *nummus*, monnoie, parce que ses feuilles sont rondes comme des pieces de monnoie; on lui donne aussi le nom de *Centimorbia*, de *Centum*, cent, & de *morbus*, maladie, parce qu'elle est bienfaisante, dit-on, dans cent maladies.

Le suc de son herbe est tel que celui du beccabunga; il a le gout savoureux, aromatique & balsamique; & par conséquent toutes les propriétés de celui de la plante auquel nous venons de le comparer; il a aussi une acrimonie qui n'est point désagréable; elle est mêlée de quelque chose d'aromatique & d'astringent. Aussi produit-il les mêmes effets que le cochlearia, & on l'ordonne mêlé avec l'*acetosa*, dans les crachemens de sang. La *nummulaire* passe pour bienfaisante dans toutes les especes de scorbut, où il s'agit de donner de la fluidité aux humeurs, & où il n'y a point à craindre d'excès de résolution ou de tension, comme dans l'écoulement excessif des regles, où il n'y auroit aucun danger qu'une suppression totale ne fût suivie d'une inflammation; & où il faudroit toutefois remédier à l'excès de l'évacuation. La décoction de ses feuilles dans du vin adoucie avec du miel, est bonne pour les ulceres des poumons, les fleurs blanches, la diarrhée, la dyssenterie, l'asthme, le crachement de sang, les hémorrhoïdes, & la toux seche des enfans. Ses feuilles réduites en poudre, soulagent les enfans qui ont des hernies. Broyées & appliquées en cataplasmes, elles nettoyent & sechent les ulceres fétides. Cette plante résiste à la putréfaction, aide la formation du pus, est corroborative, & guérit plusieurs maladies. On ordonne une once ou deux de son suc tous les matins à jeun dans la goute aux pieds & aux mains, dans l'hydropisie & dans la jaunisse. Ce suc est apéritif, & purge par les urines & par les selles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

NUS.

NUSIADAT, *Ammoniac.* Ruland. Il entend apparemment le sel ammoniac.

NUSTUM, Crême du lait; ou substance semblable à de la crême, qui nage sur l'urine. Paracelse.

NUT.

NUTRICATIO, *Nutrition.*

NUX.

NUX,	Avellana, Becuiba, Ben, Indica,	Voyez	*Avellana.* *Becuiba nux.* *Balanus Myrepsica.* *Palma Indica coccygera angulosa.*

Nux Juglans, *Noix.*

Voici les caractères du *noyer.*

Ses feuilles sont en ailes: elles croissent sur une côte commune qui se termine en une feuille singuliere, ses fleurs sont mâles: elles ont six petites feuilles épaisses, vertes, & attachées au même pédicule en forme de calice; c'est du fond de ses feuilles que partent les étamines, elles sont en grand nombre & ramassées, pour ainsi dire, en grappes, une multitude de grappes croît sur un seul axe long & forme une espece de queue ou de chaton, fleuri dans un endroit séparé de la plante. L'ovaire est situé dans un autre endroit; il est rondelet, divisé en segmens larges, rudes, frangés, & recourbés; il est garni d'un tube divisé en deux parties; il dégénere en un fruit qui contient sous un enveloppe pulpeuse, une coque osseuse & a deux valvules; cette coque contient une amande grasse, pulpeuse, divisée en quatre parties par des cloisons membraneuses & coriaces,

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Nux juglans, sive regia vulgaris*, C. B. P. 417. Tourn. Hist. 501. Boer. Ind. A. 2. 175. *Nux juglans* Offic. Ger. 1252. Emac. 1440. Raii Hist. 2. 1376. Synop. 3. 438. J. B. 1. 241. *Nux juglans vulgaris*, Park. Theat. 1413. *Juglans sive nux regia*, Merc. Bot. 1. 44. Phys. Brit. 62. *Le noyer.*

C'est ordinairement un grand arbre fort spacieux, dont le tronc est droit & uni, l'écorce blanchâtre, & le bois ferme & solide. Il porte de larges feuilles en ailes, d'un verd jaunâtre, & d'une odeur aromatique assez forte; elles sont ordinairement composées de sept portions ovales, dont deux sont fort proches de la tige, & sont les plus petites; celle qui est à l'extrémité, est d'une figure irréguliere, & est plus grande que les autres. Les chatons paroissent tout au commencement du printems; ils sont lâches & jaunes. Les *noix* viennent à côté les unes des autres, au nombre de 2, 3, ou de 4. sur des pédicules courts; elles sont couvertes d'une peau pleine de suc, épaisse & verte, cette peau couvre une coque dure & ridée, qui se divise en deux parties, & qui contient une amande composée de différens lobes blancs, d'un gout agréable & doux, & revêtue d'une peau mince & amere.

On plante les noyers sur les chemins, dans les parcs, & dans les champs. L'écorce de cet arbre, sa peau verte, ses *noix*, & ses coques sont d'usage.

Son écorce verte ou seche, mais réduite en poudre, est un émétique fort. Ses *noix* vertes sont cordiales, alexipharmaques, & bienfaisantes dans toutes les maladies contagieuses & malignes, & dans la peste même. C'est un des principaux ingrédiens de l'eau thériacale. Conservées, elles sont stomachiques; on pent en manger le matin comme un préservatif, dans les tems de maladies pestilentielles. Deux ou trois onces d'huile exprimée des amandes mûres, seront un fort bon remede contre la pierre & contre la gravelle. Ses coques calcinées & mises en poudre passent pour astringentes; mais on en fait rarement usage. Miller, *Bot. Off.*

Voici ce que nous lisons dans Dioscoride & dans Pline, des propriétés du *noyer.*

Les *noix* prises en aliment sont de difficile digestion; elles nuisent à l'estomac, engendrent de la bile, donnent des maux de tête, & sont malfaisantes dans la toux. C'est ainsi que Pline parle des *noix* seches dont la nature est plus onctueuse: quant aux *noix* vertes, elles sont selon lui plus agréables & moins nuisibles; on peut, continue cet Auteur, en manger à jeun pour provoquer le vomissement: mais elles sont préjudiciables à ceux en qui elles produisent cet effet lorsque l'estomac est vuide; cependant comme elles attirent le phlegme, on peut en user dans un ténesme: si l'on en a mangé avec des figues & de la rue, elles résisteront au poison, dont elles détruiront l'effet, si l'on en prend, après avoir été empoisonné. Le même Auteur prétend qu'elles sont salutaires dans l'esquinancie, prises avec la rue & l'huile. Si l'on en mange beaucoup, elles chasseront les vers longs & gros. Mêlées avec un peu de miel & de la rue, on en fera un fort bon topique, dans les inflammations de la poitrine, les abscès & les luxations. Avec du miel, du sel & un oignon, elles guériront la morsure de l'homme & du chien. Brûlées avec le calyce ou la peau extérieure, & appliquées sur le nombril, elles calmeront les tranchées. Les coques brûlées & broyées dans du vin & dans l'huile, embelliront les cheveux des enfans, & guériront l'alopécie; pour cet effet il en faut frotter la partie affectée. L'amande broyée, & prise dans du vin, arrête les regles. Si on les mâche vieilles, & qu'on s'en serve en application dans la gangrene, les charbons, l'égilops, & l'alopécie, elles produiront des effets fort prompts.

Mêlées

Mêlées avec l'ail, ou comme Pline dit avec des oignons, elles en corrigeront l'acrimonie.

L'enveloppe extérieure des *noix* est bonne pour le lichen, & dans la dyssenterie. Les feuilles de noyer broyées dans du vinaigre, calmeront le mal d'oreille. L'antidote de Mithridate, dont il portoit la recette écrite de sa main, étoit composé de douze *noix* seches, d'autant de figues, & de vingt feuilles de rue; le tout broyé ensemble avec un peu de sel. Il prenoit ce remede tous les matins à jeun, & il se croyoit invulnérable au poison pendant tout le reste du jour.

La *noix*, dit Galien, est plus facile à digérer, & moins nuisible à l'estomac que l'aveline, surtout si on la mange avec des figues seches. Il faut entendre ceci de la *noix* nouvelle; car lorsqu'elle est seche, elle contient un suc gras qui en fait un aliment desagréable. Le suc exprimé de sa peau extérieure, pris cru ou bouilli dans du miel pour lui donner de la consistance, en gargarisme, a été trouvé, par Galien, très-efficace dans le relâchement de la luette, ou dans l'inflammation de la gorge & des amygdales; parce qu'il est astringent, & que ses particules sont très-déliées.

Les *noix* vertes ou récentes, provoquent les selles. Galien & Aetius. Les *noix* vieilles & seches resserrent. Les estomacs froids les digerent bien: mais elles se tournent en bile dans les estomacs chauds. L'écorce intérieure de l'arbre séchée, est un émétique fort. Ses chatons agissent plus doucement.

Les *noix* ont la propriété singuliere de provoquer les regles, lorsqu'elles sont supprimées; elles agissent dans les cas où les autres remedes sont sans effet. On les fait macérer dans de l'eau, jusqu'à ce que l'amande soit dépouillée de sa peau; après quoi on les fait macérer derechef dans de l'eau de vie pendant deux jours. On en fait prendre deux ou trois le matin à jeun, pendant dix jours de suite, avant le tems de l'écoulement menstruel. Le suc de la racine de noyer, passe pour un purgatif violent, & qu'il ne faut ordonner qu'aux personnes d'une constitution robuste.

L'eau distilée des *noix* vertes ou non mûres, est recommandée dans un grand nombre d'occasions, surtout lorsqu'il s'agit de résoudre du sang coagulé, pour les plaies, les ulceres chauds, & les charbons pestilentiels: on l'applique extérieurement dans ces derniers cas. L'eau des feuilles de noyer produit les mêmes effets. Mais Jean Bauhin doute avec raison que l'eau distilée des *noix* soit rafraîchissante, & convienne dans le charbon.

On prétend que les *noix* mangées après le poisson, hâtent sa digestion; ce que l'Ecole de Salerne dit dans les vers suivant.

Post pisces nux sit, post carnes caseus esto.

Mangez des *noix* après le poisson, & du fromage après les viandes.

Il est constant que prises en alimens, elles sont contraires aux infections vénéneuses. C'est pourquoi tout le monde dans le tems de peste, depuis la populace jusqu'aux personnes les plus distinguées, tant à la ville qu'à la campagne, en font griller le matin, & en prennent à jeun.

Les *noix* vertes cueillies en Mai ou Juin, avant que leurs coques soient dures, & confites dans du sucre, sont bonnes pour l'estomac. Nous avons remarqué que les *noix* vertes & non mures, prises entieres avec leurs enveloppes extérieures & leurs coques confites dans du sucre, ou comme c'est la coutume, bouillies dans de l'eau sucrée, jusqu'à ce qu'elles soient extremement tendres, & conservées ensuite dans la même eau, à laquelle on donne par ébullition la consistance d'un sirop, provoqueront doucement les selles, si l'on en prend deux ou trois le soir après souper. La décoction de la peau extérieure de la *noix*, fera sortir les vers de leurs trous, & les attirera à la surface de la terre qu'on en aura arrosée. Nous lisons dans Tragus qu'on fait sécher cette peau, qu'on la réduit en poudre, & qu'on s'en sert en guise de poivre pour assaisonner les mets, y ajoutant, pour lui donner du gout, des feuilles de sauge, réduites en poudre.

Les *noix* broyées, échauffées & comprimées, rendent une huile dont quelques-uns se servent dans la gangrene, les charbons, l'égylops & les ulceres qui attaquent les nerfs. Instilée dans les oreilles elle guérit la surdité; & est bienfaisante dans les douleurs chaudes; pour cet effet il en faut frotter la partie affectée. Matthiole dit qu'on n'en fait aucun usage dans la Medecine, mais qu'on en brûle beaucoup dans les lampes, parce qu'elle dure plus que l'huile d'olive. Les Peintres la préferent à l'huile de lin, parce que cette derniere mêlée à la céruse, change de couleur à la longue; ce qui n'arrive point à l'huile de *noix*. Le même Auteur ajoute dans un autre endroit, qu'elle discute puissamment les flatulences, & qu'elle est très-salutaire dans les affections venteuses du colon. Aëtius lui attribue les mêmes propriétés qu'à l'huile d'amande; il ajoute que les Doreurs & les Emailleurs en font surtout un grand usage, parce qu'elle seche & conserve les ouvrages.

Paul Eginete dit que les *iscæ*, ἴσκαι, sont des corps spongieux qui croissent sur les chênes & sur les noyers, & dont les Barbares font un grand usage; il entend apparemment par ces corps spongieux, des *fungus*. Nous lisons dans le même Auteur que les anciens les employoient en cauteres dans les fluxions invétérées sur l'estomac & dans les hydropisies. Cœlius Aurelianus a décrit la maniere de cautériser avec cette substance. On amincissoit par les deux extrémités les fungus ligneux; il étoit plus à propos de les laisser larges ou de les creuser à la partie inférieure, afin qu'ils s'appliquassent mieux sur la peau. On les posoit ensuite sur la partie affectée. On les allumoit par un bout, & on les laissoit brûler jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendre, & qu'ils tombassent d'eux-mêmes. C'est à l'imitation de cette pratique que les Turcs se servent encore aujourd'hui de branches de vignes bien séchées, qu'ils mettent sur les parties qu'ils ont à cautériser, & qu'ils appliquent par le bout. Le noyer ouvert au commencement du printems, avant qu'il pousse des feuilles, rend en grande quantité une liqueur qui n'est pas si douce que celle du bouleau.

Macrobe dit que *juglans* vient de *juvare*, aider, soulager, & de *glans*, noix; c'est-à-dire, arbre dont le fruit est bienfaisant: mais cette étymologie me paroît moins heureuse que la suivante, qui dérive *juglans* de *Jovis glans*, noix de Jupiter, faisant *juglans* de *Joviglans*, comme on a fait Jupiter de *Jovi-pater*, *Diespiter* & *Mars-piter*, de *Jovipater* ou *Jovis-pater*; *Jovis* étoit l'ancien nominatif de ce nom.

Cependant Théophraste prétend que le *juglans* n'est point le Διὸς βάλανος, ou la noix de Jupiter; il prétend qu'on entendoit par la *noix* de Jupiter, la noisette; ou comme d'autres veulent la *noix* Persique, ou plutôt la *noix* Euboïque. Dioscoride & Galien appellent le *juglans*, *nux Basilica*. Pline la nomme *nux Persica* & *Basilica*. Nous lisons dans Pline, *Lib. XV. cap.* 22. que la *noix* étoit appellée communément *caryon*, Κάρυον, de Καρά, *tête*, parce que l'odeur forte de l'arbre qui la donne, porte à la tête & l'appésantit. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Nux juglans fructu maximo*, C. B. P. 417.
3. *Nux juglans fructu tenero & fragili putamine*, C. B. P. 417.
4. *Nux juglans, fructu serotino*, C. B. P. 417.
5. *Nux juglans Virginiana nigra*, H. L. 452. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Nux Moschata, Offic. Ger. 1353. Park. Theat. 1600. Raii Hist. 2. 1522. *Nux moschata rotunda sive fœmina*, Ger. Emac. 1536. *Nux moschata fructu rotundo*, C. B. P. 407. *Nux moschata, nux Myristica, nucista*,

Mont. Exot. *Nux aromatica*, J. B. 1. 265. *Pala*, Pis. Mant. A. 173. *La muscade.*

C'est le fruit d'un arbre qui croît particuliérement à Banda, Isle des Indes Orientales ; il est environ de la grosseur de notre poirier ; ses feuilles sont odoriférantes ; elles ressemblent à celles du poirier ; elles sont seulement plus larges, & non découpées par les bords ; il porte des fleurs jaunâtres à cinq feuilles, qui sont suivies d'un fruit de la grosseur & de la figure d'une petite pêche, dont l'enveloppe extérieure est molle & pleine de suc, comme celle de la *noix* ; c'est sous cette enveloppe qu'est le macis, fortement attaché à la coque dure & ligneuse qui contient le fruit que nous appellons muscade ; ce fruit est ovale, brun, tant soit peu ridé à l'extérieur, raboteux, blanchâtre, parsemé de veines rouges, d'une odeur & d'un gout aromatique très-agréable. La meilleure muscade est ferme, pesante, & rend une substance oléagineuse, lorsqu'on la perce avec une épingle ou avec une aiguille. Miller, *Bot. Offic.*

Quelques Auteurs, entre lesquels on peut compter Caspard Bauhin, pensent que les anciens n'ont point eu connoissance de ce que les modernes appellent *nux moschata* ou *Myristica*. Jean Bauhin & Gallandinus, se sont imaginés que c'étoit le *comacum* de Théophraste, & le cinnamome, & le *caryopos* de Pline. Jean Bauhin a conjecturé que c'étoit encore le *chrysobalanos* de Galien.

Caspard Bauhin en compte les trois especes suivantes.

Nux moschata fructu rotundo, C. B. *Muscata rotunda sive fœmina*, Ger. *Nux aromatica fœmina*, J. B. *Muscadier femelle.*

Cet arbre croît de lui-même & est fort commun à Banda ; mais c'est le seul endroit où cela soit ainsi, si nous en croyons Pison. Quelques Auteurs disent que Banda est une des Isles Moluques : mais la plupart des Auteurs en font une Isle particuliere. Elle est située proche l'équateur ; elle s'étend du Midi au Septentrion en se recourbant ; elle a presque la forme d'un fer à cheval ; elle a trois lieues en longueur & une en largeur. Le muscadier vit long-tems, il est toujours verd ; il porte en même tems fleurs & fruits ; entre ses fruits les uns sont plutôt mûrs que les autres ; il en produit deux fois & même trois fois par an. La premiere récolte se fait aux mois d'Août & de Septembre, la seconde récolte aux environs du mois de Mars, & la troisieme dans ce mois même, selon que la saison est plus ou moins favorable. On fait des tas de muscades, & on les cueille avant qu'elles soient parfaitement mûres, autrement on auroit de la peine à les conserver. On les dépouille ensuite de leur enveloppe extérieure, on les fait sécher au soleil ; on en enleve le macis ; puis on lave avec de la chaux les amandes que nous appellons muscades ; c'est la chaux dont on les lave qui les préserve de la corruption, & qui les rend propres à être transportées sans se gâter, de ces contrées, dans toutes les parties du monde. Elles sont d'un rouge sale, tirant au cendré, & parsemé de stries blanchâtres.

Il y a plusieurs sortes d'oiseaux qui se nourrissent de ce fruit, mais il ne plaît à aucun autant qu'à une petite espece de pigeon blanc que l'odeur du macis attire, lorsque l'enveloppe extérieure de la muscade vient à s'ouvrir, qui se jette sur ce fruit, l'avale entier, & ne quitte point l'arbre qu'il n'en soit soûlé. Cet oiseau les rend comme il les a prises, à cela près seulement qu'elles ont été macérées dans son corps ; cette préparation les dispose à germer promptement ; mais les arbres qui en proviennent croissant trop précipitamment, sont sujets à se corrompre, & portent un fruit dont on ne fait pas à beaucoup près tant de cas que de celui des autres muscadiers ; on le néglige & les habitans n'en tirent que le macis, avec lequel ils adulterent celui de la meilleure espece. Clusius dit que le macis est d'abord d'une belle couleur rouge dont l'éclat frappe les yeux ; mais que l'air auquel il est exposé la lui ôte peu à peu, & lui donne à la longue une couleur jaunâtre.

La seconde espece de muscadier est le

Nux moschata fructu oblongo, C. B. *Myristica oblonga, sive mas*, Ger. *Nux aromatica*, J. B. *Pala Metsiri Moluccensibus. Muscadier mâle.*

On donne le nom de mâle à ce muscadier à cause de son excellence & de ses propriétés ; il est plus gros & plus long que le femelle ; c'est ainsi que la nature l'a distingué : mais Pison prétend qu'il en est tout autrement ; & il ajoute que le fruit de cet arbre surpasse moins en grosseur celui des autres, qu'il n'en est surpassé en vertus aromatiques, & en toutes les qualités qui conviennent à la vraie muscade. Le titre de mâle que le petit peuple donne à l'un de ces arbres n'est fondé que sur l'opinion superstitieuse, que son fruit oblong, pris en aliment par les hommes, les fortifie, les échauffe & les porte à l'acte vénérien. Quant au macis, quoiqu'il soit d'une très-belle couleur, il a si peu de vertus qu'on n'en fait aucun cas dans les lieux où il croît ; & qu'on néglige l'arbre même comme sauvage & bâtard.

Selon la description qu'on en fait, il a la feuille plus longue, plus épaisse & plus fibreuse que l'autre, son fruit est plus large, oblong, presque quarré, ne part point des interstices que les branches laissent entre elles, ainsi que cela est dans les autres muscadiers : mais il naît à leur sommité au nombre de deux, trois ou quatre. Lorsque le macis est sec, il est d'une très-belle couleur.

Les muscades sont tant soit peu astringentes, stomachiques, céphaliques & bienfaisantes à la matrice ; elles discutent les flatulences, aident la coction, corrigent l'haleine, raniment le fœtus, soulagent dans la défaillance & la palpitation de cœur, temperent les affections de la rate, arrêtent le flux & le vomissement, provoquent les urines, & fortifient la vue. Aétius dit qu'elles sont nuisibles au poumon. C'est avec raison qu'on les recommande dans le *coryza* & dans les autres fluxions, car elles ont toutes les qualités nécessaires pour subjuguer toutes ces indispositions. Leur substance huileuse est très-propre pour garantir les intestins de l'action des humeurs acres, & calmer les douleurs. Leurs vertus aromatiques qui consistent en un esprit éthéré, pénetrent les parties nobles & les fortifient ; ce qu'elles ont de terrestre est astringent, desseche les ulceres, & les fait cicatriser. Hildan, *de Dyssent.*

Les Bracmanes se servent de muscades confites dans toutes les maladies froides du cerveau, dans la paralysie, & dans toutes les affections de la matrice & des nerfs. Confites ou gardées dans du sucre, on les sert sur les tables des personnes riches, au dessert ; il y a long-tems qu'elles ont été transportées dans nos contrées pour la premiere fois. Les personnes délicates n'en prennent que la peau, ou l'enveloppe extérieure verte. On la préfere, lorsqu'elle n'est pas encore mûre, à la muscade même, parce qu'elle est plus agréable au gout, plus odoriférante, & que son astringence est bienfaisante à l'estomac. Cependant l'expérience nous a démontré que tous ces mets friands ont leurs inconvéniens, & que la muscade confite est quelquefois malfaisante, soit qu'on la mange avec sa peau, soit qu'on ne mange que sa peau seule ; parce que ce fruit & sa peau sont narcotiques à un degré considérable, & plongent ceux qui en font un usage excessif dans l'assoupissement, ou dans quelques autres affections comateuses.

Nous lisons dans Tavernier un fait qui a beaucoup de vraissemblance : c'est que quand les muscades commencent à mûrir, les oiseaux appellés oiseaux de Paradis, qui sont fort friands de ces fruits, viennent en bandes dans les Iles Moluques, ainsi qu'on voit arriver

les grives en France, dans le tems de vendange: mais ce mêts délicieux leur est funeste; ils sont attaqués d'un vertige, ils tombent ivres, & les fourmis ont le tems de leur manger les jambes.

Nous trouvons dans Lobel un fait qui prouve que les muscades, même séchées, & prises avec excès, produisent à peu près le même effet. Il nous dit avoir été appellé en Angleterre, pour assister une femme de distinction dans sa grossesse, qui ayant mangé douze muscades, comme si c'eût été douze morceaux de pain, tomba dans une espece de délire, ou plutôt d'ivresse, dont le repos, le sommeil, & les répercussifs qu'on eût soin de lui appliquer sur la tête, la délivrerent.

Nous lisons dans le Livre que Tachenius a intitulé *de Morborum principe*, qu'un soldat avoit une plaie qui se consolida par l'usage intérieur de la muscade. Le Fevre & Wedelius recommandent ce fruit pour la consolidation des plaies. Jean Bauhin ayant bû avec avidité un verre d'eau fraîche, en voyageant dans les monts Apennins, fut attaqué subitement de douleurs violentes à la vessie, accompagnées de flatulences & de tumeurs au scrotum, sans que ces accidens fussent précédés ou suivis de hernies. Son état étoit si fâcheux, qu'il crut périr dans les montagnes; Oswald Gabelkover son compagnon de voyage, lui donna quelques muscades; il en mangea quatre, & se trouva délivré sur le champ de ses douleurs.

Les muscades mâchées & avalées sont, selon Etmuller, un remede excellent dans la Paralysie des parties qui servent à la déglutition.

On tire des muscades récentes broyées & cuites dans une poelle, une huile bienfaisante dans un grand nombre de maladies; si on en donne dans quelque liqueur chaude, elle calmera les tranchées & les douleurs néphrétiques. Si on l'applique aux enfans, en forme de liniment sur la région ombilicale, elle produira le premier de ces effets; si on en frotte les nerfs & les jointures affectés de douleurs opiniâtres, elle les dissipera; elle inclinera doucement au sommeil, si on en frotte les tempes.

La plûpart des Botanistes modernes, trompés sans doute par la ressemblance des noms, ont confondu le macis qui est la seconde enveloppe de la muscade, avec le macis des Grecs qui est une substance tout-à-fait différente. Le macis est l'écorce d'une racine qui naît au Malabar, d'une nature froide & terreuse, & dont on se sert par conséquent, dans les cas où il s'agit de supprimer un flux. Le macis au contraire est une des enveloppes de la muscade; sa nature est très aromatique, elle contient en abondance des élémens spiritueux & chauds; c'est par cette raison qu'on en fait communément usage dans les maladies froides, & qui proviennent de poison. Avant que d'être parfaitement mûr, il a une belle couleur d'écarlate; les Indiens le conservent en l'assaisonnant avec du sel & du vinaigre, & en font un premier mêts, parce qu'il excite l'appétit. Lorsqu'il est mûr, on le détache de la muscade; on le fait sécher au Soleil, & on le garde soigneusement. Son odeur est agréable en tout tems: mais surtout lorsqu'il est récent. Son goût a quelque chose d'amer & de doux, & laisse de la sechéresse dans la bouche. On lui attribue les mêmes propriétés qu'à la muscade: mais comme ses particules sont plus petites & plus ténues, on croit qu'il est plus énergique & plus pénétrant.

Le macis rend une plus petite quantité d'huile que la muscade: mais celle qu'on en tire est beaucoup meilleure; on la recommande dans les affections des nerfs, & dans d'autres maladies froides; & Cronemburgius nous assure un fait surprenant; c'est qu'il ne faut qu'en frotter les parties affectées de la goute pour les en délivrer.

S'il y a des vents enfermés dans la matrice; prenez une bonne muscade, coupez-la en quatre parties, jettez-en une sur des charbons ardents; introduisez-en la fumée dans la matrice, par le moyen d'un entonnoir; réitérez trois fois ce remede. Hartman guérit ainsi une jeune femme de Bonn sur le Rhin. D. Hulse.

Nux Myristica major spuria Malabarica. Panem Palka. H. M. *Avellanæ indicæ genus oblongum.* Clus. *Nux Indica oblonga intrinsecus similis nuci moschatæ.* J. B. *Palma cujus fructus oblongus fausel similis* C. B. *malè palmam vocat. Arecæ sive Avellanæ Indicæ versi coloris genus oblongum.* Park.

Cet arbre croît partout dans les bois du Malabar; il porte fruit une ou deux fois l'an; il en est couvert pendant long-tems, & l'on en fait la récolte en Juin, ou en Décembre & en Janvier.

Quoique le fruit de cet arbre ne soit d'aucun usage en Medecine, cependant les Marchands Juifs & Turcs le mêlent avec la muscade, & son macis avec le vrai macis, pour tromper ceux à qui ils en vendent. Ils tirent aussi tant du fruit que du macis, une huile avec laquelle ils adulterent l'huile véritable de muscade.

Nux Pistacia, *la Pistache.* Voyez *Terebinthus, Indica Theophrasti.*

Nux Virginiana, Offic. *Prunifera, vel nucifera, seu nucis-prunifera, arbor Americana præcelsa, angustis Lauri foliis latè virentibus, Mastichen odoratum fundens* Pluk. Almag. 307. Phytog. 217. fig. F. Cat. Jam. 180. Sloan. Hist. 1. 40. Raii Dend. 44. *Noyer de Virginie.*

Ses feuilles sont unies & luisantes, comme celles du laurier; ses fruits ne different des fruits des autres pruniers, qu'en ce qu'ils sont petits, contournés, & qu'ils ne contiennent qu'une petite quantité de pulpe. Cet arbre est fort commun aux îles Barbades.

Son fruit est d'usage; il est de la forme & de la grosseur d'une amande d'aveline, uni, brun, percé d'un œil à l'une de ses extrémités, & contenant un noyau dur qui renferme une amande blanche sphérique, amere au gout & aromatique à l'odorat.

Il leve puissamment les obstructions, il dépure toute la masse du sang, il corrige la mauvaise constitution, & les humeurs scorbutiques, en portant dans la liqueur vitale ou sang des sels volatils qui l'exaltent, le tirent de son état corrompu, le rendent spiritueux & pur, & le garantissent de toute stagnation. Il dissippe aussi les taches de la peau, & les autres macules qui la défigurent. Marl. *Obs.*

Nux Vomica. Offic. Ger. 1362. Emac. 1546. Park. Theat. 1601. Raii Hist. 2. 1814. *Nux vomica, nux Metella.* Mont. Exot. 10. *Nux vomica in Officinis.* C. B. P. 511. *Nux vomica vulgò Officinarum, compressâ, hirsuta.* J. B. 1. 339. *Caniram* Hort. mal. 1. 67. Tab. 37. *Malus Malabarica fructu corticoso, amaricante semine plano compresso,* D. Syen. Raii Hist. 2. 1661. *Solanum arboreum Indic. maximum foliis Œnopliæ, sive napeca majoribus, fructu rotundo, rubro semine orbiculari compresso, maximis; nuces vomicas & lignum colubrinum Officinarum ferens,* Breyn. Prod. 2. 92. Commel. Flor. Mal. 249. *Malus Indica venenata, amara nucleis argenteis, compressis, orbiculatis; Ghodhakadura; Nux vomica Offic.* Herm. Mus. Zeylan. 41. *Noix vomique.* Dale.

Ce sont des semences rondes, plattes, de la grosseur d'un corps qui auroit la circonférence d'une piece de six sols, un peu épaisses, avec quelques cavités d'un côté, & quelques convéxités de l'autre, cotoneuses à l'extérieur, dures & semblables à de la corne au-dedans. Ce sont les semences d'un gros fruit qui croît au Malabar, sur un solanum en arbrisseau, dont les feuilles ressemblent à celles de la jujube blanche, & les fleurs en petites ombelles; c'est le *Lignum tertium Colubrinum Acostæ* de Parkinson. Miller, *Bot. Off.*

C'est très-improprement qu'on l'appelle *noix vomique*;

car elle ne fait point vomir. Quelques Auteurs l'ont prise pour une racine, & d'autres pour un fungus: mais il paroît à la description qu'on en fait, que c'est un fruit: mais on ignore si c'est le fruit d'un arbre, ou d'une plante basse. Il y en a qui prétendent que le *metel* des Arabes est la même chose que la *noix vomique*; cependant il y a de la différence entre les descriptions qu'on en fait.

La *noix vomique* est narcotique, virulente, & plus dangereuse que l'opium. Réduite en poudre & mêlée avec des alimens, elle tue les chiens & les chats. Nous ajouterons à ce que Gesner & Jean Bauhin nous en ont dit, ce que le D. Hulse nous en a communiqué d'après les Observations d'Antoine de Hude. Je coupai, dit-il, deux noix vomiques en petits morceaux; je les mêlai avec du beure & du pain, & je les jettai à un chien qui les avala sur le champ. Une demi-heure après il mangea beaucoup d'eau bouillie & de cartilages: mais au bout d'une autre demi-heure, il fut attaqué d'un tremblement général; il couroit d'un lieu dans un autre; il avoit peine à se tenir sur ses jambes; elles étoient roides & en convulsion. Au bout d'une troisieme demiheure il tomba comme mort; bientôt sa respiration devint extremement courte; ce ne fut qu'à l'aide de quelqu'un qu'il se releva sur ses jambes; il paroissoit frissonner au moindre bruit; sa respiration devint plus courte encore; il vécut dans cet état une quatrieme demi-heure, au bout de laquelle il mourut subitement. Je le disséquai, & voici les Observations que j'eus occasion de faire. Son estomac étoit rempli de sang; ce sang étoit parsemé de morceaux de *noix vomiques* qui ne paroissoient avoir souffert aucune altération, sinon qu'ils étoient plus mous, & dans le même état qu'un autre morceau que j'avois mis tremper pendant le même tems dans de l'eau chaude. L'estomac, l'œsophage & les intestins étoient sains. Les vaisseaux lactés du mésentere étoient remplis de chyle, les poumons plus rouges qu'à l'ordinaire, & le ventricule & les oreillettes du cœur plus gonflés qu'ils ne doivent l'être. J'ouvris le ventricule droit du cœur, & pressant la veine-cave ascendante & descendante, il en sortit une grande quantité de sang qui se coagula sur le champ dans la cavité de la poitrine. Quant au cerveau & aux parties circonvoisines, tout y étoit dans l'état naturel. Un chat à qui je fis prendre une *noix vomique* qui avoit été macérée pendant quelque tems dans de l'eau, & dépouillée en partie de son écorce, fut attaqué des mêmes symptomes que le chien dont j'ai fait mention, de même qu'un autre chien qui mangea seulement les restes du chat. Je n'ai point eu d'occasion de fixer la quantité nécessaire de *noix vomique* pour tuer un animal: mais j'ai lieu de croire, sur les observations que j'ai faites, que sa qualité vénéneuse, s'exerce particulierement sur le fluide qui arrose le cerveau & les nerfs; car il est facile d'expliquer après cette hypothese, l'inquiétude, le frisson, les convulsions, l'horreur, le tremblement, & l'irrégularité de la respiration des animaux à qui l'on en a fait prendre.

Les symptomes que je viens de rapporter sont si terribles, que je n'ai jamais eu la hardiesse d'éprouver cette *noix* sur l'homme, quoique quelques Auteurs assurent qu'elle n'est pernicieuse qu'aux animaux: je respecte fort leur autorité; mais je ne doute point du tout qu'elle ne produisît sur lui les mêmes effets que sur les premiers. Il est certain qu'elle tue les oiseaux, ainsi que les bêtes à quatre pieds; & les habitans de la campagne ont coutume d'en parsemer des morceaux de chair, dont ils font ensuite des appas aux corbeaux, aux corneilles & à d'autres oiseaux malfaisans qu'ils détruisent ainsi. Nous lisons dans la Pharmacopée d'Adolphe Occo, que Julius Alexandrinus l'avoit averti, qu'il ne falloit absolument faire aucun usage de la *noix vomique*; & qu'il falloit la bannir de toute composition médicinale, parce qu'elle étoit pernicieuse à l'homme, sous quelque forme qu'on la mît, & qu'il n'étoit pas possible de la rendre bienfaisante. J'embrasse avec soin, dit Jean Bauhin, le sentiment de Julius Alexandrinus; car je n'ai jamais trouvé personne, qui m'ait assuré sur sa propre expérience, que la *noix vomique* produisît quelques bons effets. C'est sur ces considérations, que nos Medecins modernes l'ont bannie dans leur Pharmacopée, de la composition de l'*Electuarium de Ovo*. Pour mettre la *noix vomique* en poudre, on se sert d'une rape & non d'un mortier; parce que sa substance est semblable à celle de la corne. RAII *Hist. Plant.*

N Y A

NYALEL, H. M. *An. Sambucus Indica Bontii; arbor Baccifera racemosa, fructu corticoso, dipyreno.*

Cet arbre s'éleve à la hauteur de quarante pieds; il croît au Malabar. Son fruit passe pour délicat. Ses amandes broyées avec du gingembre récent & une addition de sucre, provoquent les selles. On fait avec le suc de son fruit verd & avec du sucre un sirop, qui est très-bienfaisant dans la toux, l'asthme, & dans les autres affections de la poitrine. RAII *Hist. Plant.*

N Y C

NYCTALOPS, νυκτάλωψ, de νὺξ, nuit, & de ὤψ, comme qui diroit τῆς νυκτὸς ὦπὶ, *Captus oculis nocte, qui ne peut se servir de ses yeux pendant la nuit.* Les *nyctalops*, selon Paul Eginete & Aëtius, sont ceux qui sont privés de la vue pendant la nuit, & qui ne voyent que très-obscurément au soleil couchant. Les Latins, continuent-ils, les appellent *luscitiosi*, ou *nuscitiosi*; mais les *luscitiosi* sont ceux qui ont la vue foible, par quelques défauts dans cet organe, & qui voyent mieux sur le soir qu'à midi. Varron se sert du mot *luscius*, pour ceux qui ne voyent point le soir; & Nonius l'applique à ceux qui ne voyent point à la chandele. Pline rend le *nyctalops* des Grecs par *lusciosis*; & il dit, *Lib. VIII. Cap.* 50. que les *lusciosi* voyent pendant le jour; mais ne peuvent se servir de leurs yeux la nuit, ni au crépuscule. Galien dans son *Exegesis*, & Actuarius *Meth. Med. Lib. II. Cap.* 7. donnent à *nyctalops* la même signification. Ce dernier dit que c'est une maladie dont le principe est dans un amas d'humeurs claires, que l'impulsion violente de la lumiere pendant le jour prévient; mais qui répand des ténébres sur la vue pendant la nuit.

Hippocrate prend le mot *nyctalops* dans un sens tout-à-fait contraire au précédent. Il dit que les *nyctalops* voyent pendant la nuit, & ne voyent point pendant le jour. Aetius n'a pas ignoré cette acception, & il dit positivement en quelque endroit, qu'on appelle aussi *nyctalops*, ceux qui voyent bien pendant la nuit, qui ont de la peine à voir pendant le jour, & qui ne voyent point à midi; cet état, dit-il, est assez rare; au lieu que l'état opposé est fort commun. L'Auteur des *définitions de Medecine*, dit que le *nyctalops* est une affection des yeux, sans aucune cause manifeste, dans laquelle le malade voit pendant le jour, & ne voit point la nuit. L'Auteur de l'*Isagogé* donne à ce mot les deux significations. Les *nyctalops*, dit-il, voyent obscurément pendant le jour, leur vue s'éclaircit au soleil couchant, & ils voyent bien pendant la nuit; ou au contraire ils voyent peu le jour, & le soir, & ne voyent plus pendant la nuit. FOESIUS.

NICTERIS, νυκτερὶς, *chauve-souris.*

N Y G

NYGMA, νύγμα, *piqûure*, de νύσσω, piquer.

N Y M

NYMPHÆ, *les nymphes.* Galien & les autres anciens Anatomistes, donnent quelquefois le nom de *nymphe* au clitoris, & quelquefois à l'hymen: mais les Moder-

nes entendent par *nymphæ*, *cristæ*, ou *alæ minores sive internæ*, deux plis prominans de la peau intérieure de la grande aîle extérieure, étendus depuis le prépuce du clitoris, jusqu'au grand orifice de la matrice, de l'un & de l'autre côté; ces plis sont d'abord fort étroits, ils prennent de la largeur à mesure qu'ils descendent, & ils vont ensuite en se rétrécissant, vers leur extrémité inférieure.

Ils sont d'une substance spongieuse, parsemés de glandes dont plusieurs sont sensibles à la vue. Leur situation est oblique; leurs extrémités supérieures sont fort approchées; la distance qui est entre leur extrémité inférieure est plus grande; les *nymphes* sont plus ou moins flasques & flétries dans les femmes mariées. Winslow.

Maniere de traiter les nymphes lorsquelles sont trop larges.

Les *nymphes* sont quelquefois si larges, qu'elles prominent hors des levres des parties naturelles, & qu'elles incommodent en marchant, en s'asseyant, & même dans le coït. Alors on étend la personne sur le dos, on lui écarte les cuisses & les levres des parties naturelles: ensuite le Chirurgien prend avec sa main gauche l'une ou l'autre des *nymphes*, & en coupe avec une paire de ciseaux qu'il tient de la droite, autant qu'il est nécessaire; il a soin de se pourvoir de styptiques pour arrêter l'hémorrhagie, & des autres remedes dont il pourroit avoir besoin si la malade tomboit en défaillance. Il pansera ensuite la blessure avec quelques baumes vulnéraires; & il parviendra facilement à la guérir en suivant la méthode ordinaire. On trouve dans Solingen, *Observ.* 80. *de Morbis Mulier.* un cas dans lequel la mortification des *nymphes* en rendit l'amputation nécessaire.

NYMPHÆA, le *nenuphar*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est grande & vivace; il croît au fond des rivieres; ses feuilles sont épaisses, fongueuses, & pour la plupart orbiculaires; son calyce est composé de cinq feuilles, rangées en rose & à fleurons. Sa fleur est en rose, elle est composée d'un grand nombre de petits pétales jaunes & roides, étendus en rose; entre ces pétales, est un grand nombre d'étamines qui partent de la jointure circulaire & extérieure de l'ovaire & du placenta. Son fruit est sphérique, en burette à plusieurs capsules, semblable à celui du pavot, & contient un grand nombre de petites semences oblongues.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Nymphæa, lutea, major.* C. B. P. 193. Tourn. Inst. 261. Boerh. Ind. Alt. 281. Park. Theat. 1252. *Nymphæa lutea.* Offic. Ger. 672. Emac 819. J. B. 3. 771. Raii Hist. 2. 1319. Synop. 3. 368. *Nenuphar jaune.*

Le *nenuphar* jaune est assez semblable au blanc; quant à sa maniere de croître, ses feuilles sont seulement un peu plus longues & étendues à la surface de l'eau. La différence principale est dans la fleur que celui-ci a jaune & plus petite que le blanc; elle est composée de cinq feuilles rondes; au milieu desquelles il y a plusieurs étamines de la même couleur. Son vaisseau séminal est large, semblable à une bouteille, couronné comme la tête du pavot, plein de semences, & plus grand que celui du *nenuphar* blanc. Ils croissent l'un & l'autre dans les mêmes lieux, & le jaune est beaucoup plus commun.

Le *nenuphar* jaune est de la même nature que le blanc; il passe seulement pour un peu moins énergique. Il est rafraîchissant, anodyn, & bienfaisant dans les fievres accompagnées de délire, & dans les ardeurs & acretés d'urines. Miller, *Bot. Off.*

2. Nymphæa *lutea, minor, magno flore.* C. B. P. 193. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

Nymphæa alba, nom du *Leuconymphæa*.

Nymphæa alba minor, nom du *Leuconymphaa minor.*

Nymphæa, *minor, lutea*, nom du *micronymphæa*, *quæ nymphæa lutea, minor, parvo flore.*

Nymphæa *flore minimo*, nom du *Microleuconympha*, *quæ nymphæa alba minima.*

Nymphæa *lutea, minor, flore fimbriato*, ou *Nymphoïdes, aquis innatans.*

On lui a donné le nom de *Nymphæa* parce qu'elle naît dans les eaux où les Poetes ont feint que les *Nymphes* avoient leur séjour.

Cette plante est d'une nature nitreuse, parégorique, apéritive, humectante, rafraîchissante, & tant soit peu narcotique.

On ordonne son suc dans les inflammations des reins & de la vessie. On prépare avec ses fleurs une huile qui a les mêmes vertus que l'huile d'olive ou l'huile rosat. On fait de ses feuilles broyées un cataplasme excellent, qu'on applique sur les parties où il y a inflammation. La décoction de ses racines & de ses fleurs est bienfaisante dans les fievres ardentes; on l'applique à la plante des piés & aux aines. Le suc exprimé de ses tiges, de ses feuilles & de son fruit, donne un sirop qu'on emploie avec beaucoup de succès dans la gonorrhée, & qui n'est que plus convenable, lorsque cette maladie est accompagnée d'une ardeur d'urine excessive; car c'est même un remede fort vanté dans les ardeurs d'urine pures & simples. Ce sirop a quelque chose de narcotique. C'est pourquoi on le vante comme un spécifique contre les insomnies. Il prévient les pollutions nocturnes & éteint la soif. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Nymphæa, on entend quelquefois par ce mot l'excroissance contre nature des nymphes.

NYMPHODOTI PASTILLUS, nom d'une pastille dont on trouve la composition dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

NYMPHOIDES.

Voici ses caracteres.

Cette plante est tout-à-fait semblable au *nymphæa*, avec cette seule différence que sa fleur est monopétale, & son fruit est long, applati, mou, & n'a qu'une capsule.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Nymphoïdes aquis innatans. T. 153. *Nymphæa lutea minor, flore fimbriato.* C. B. P. 194. J. B. 3. 772. *Nymphæa alba minor*, Lugd. 1009. Boerhaave, *Index Alt. Plant.*

On l'appelle *nymphoïdes* à cause de sa ressemblance au *nymphæa* dont elle a aussi les propriétés, elle est très-énergique dans les hémorrhagies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

NYMPHOMANIA ou *furor uterinus.*

NYMPHOTOMIA, νυμφοτομία, *nymphotomie*, ou amputation du clitoris, lorsqu'il est trop grand; car les Anciens appelloient nymphe le clitoris.

NYS

NYSADIR, *sel ammoniac.*

NYSTAGMOS, νυσταγμὸς, l'action de cligner les yeux, ou de les fermer, & mouvoir, ainsi que font les personnes que le sommeil accable.

NYX

NYXIS, νύξις, *piqure.*

O

O

O. Voyez l'Alphabet Chymique, quant à sa signification dans les Auteurs de Chymie. On désigne par O l'alun, & par $_o{}^o{}_o$, l'huile.

O B E

OBELEA, 'οβελαία, de ὀβελὸς, *dard*; épithete que l'on donne à la suture sagittale.

OBELCHERA, une *cucurbite*. Ruland.

OBELISCOTHECA, *petit tourne-sol Américain*.

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont radiées; elles ont plusieurs fleurons qui sont fertiles, & des demi-fleurons qui sont stériles. Son placenta est ordinairement conique & rempli de godets de pailles, qui paroissent tortillés, c'est dans un de ces godets qu'est l'ovaire, qui ressemble à un obélisque renversé, & dont la base est creuse. Toutes ces parties sont contenues dans un calyce commun divisé en plusieurs segmens profonds & étendus en forme d'étoile. Ses feuilles sont rangées alternativement.

On en compte les especes suivantes.

1. *Obeliscotheca integrifolia, radio aureo, umbone atro-rubente*. Hort. Elth.
2. *Obeliscotheca doronici folio, radio purpureo, umbone atro-rubente*.

Ces plantes sont Américaines. La premiere nous vient de Virginie, & la seconde de la Caroline. Elles n'ont aucune propriété médicinale que je leur connoisse. Miller, *Bot. Off.*

OBESITAS, *graisse*, ou *embompoint excessif*, ou *corpulance*. Nous avons examiné à l'article *Fibra*, les causes de l'excès de l'embompoint; il est aisé d'en tirer les moyens convenables pour y remédier. On remarque que pour une personne d'un grand embompoint en France, ou en Espagne, il y en a cent en Angleterre & en Hollande; ce qu'il faut attribuer à l'usage habituel des bieres récentes & féculentes, dans lesquelles la partie oléagineuse n'est pas suffisament atténuée, relativement à la différence des climats, & au degré de la transpiration. On dit que l'usage du camphre abbat la corpulence, & le cidre passe pour une liqueur très-propre à la prévenir.

O B L

OBLATÆ PURGANTES, ce sont des gâteaux cathartiques figurés, faits de fleurs fines de farine, de sucre, & d'ingrédiens purgatifs, c'est la même chose que *Holippæ*.

OBLIQUUS, *oblique*, nom que l'on donne à plusieurs muscles. Il y a dans l'abdomen les *obliques* ascendans & descendans dont nous avons donné la description à l'article *Abdomen*, les deux suivans appartiennent à la tête.

Obliquus superior sive minor.

Oblique supérieur ou petit oblique.

Il est situé latéralement entre l'occiput, & la premiere vertebre, & à peu près de la même figure que le grand & le petit droit. Il est attaché sur l'extrémité de l'apophyse transverse de la premiere vertebre. De-là il monte fort obliquement en arriere & s'attache à la ligne transversale de l'os occipital, à peu près à égale distance de la crête ou épine occipitale, & de l'apophyse mastoïde entre le grand droit & le mastoïdien latéral, ou petit complexus qui le couvre un peu de côté & d'autre. Les *obliques* supérieurs, & les deux droits postérieurs servent à fléchir la tête un peu en arriere sur la premiere vertebre du cou, & ils conspirent ensemble à cette action qu'ils ne peuvent produire séparément.

Obiquus inferior seu major.

Le grand oblique.

Il est situé à contre-sens de l'*oblique* supérieur entre la premiere & la seconde vertebre du cou. Il ressemble au même *oblique*, mais il est plus grand. Il est attaché par embas à une des fourches ou branches de l'épine de la seconde vertebre du cou près de l'attache du grand droit; de-là il monte obliquement en dehors, & s'attache à l'exrrémité de l'apophyse transverse de la premiere vertebre, sous l'attache inférieure de l'*oblique* supérieur. Les *obliques* inférieurs ou grands *obliques* sont de vrais rotateurs de la tête, en ce qu'ils font faire de petits tours de pivot à la premiere vertebre, autour de la dent ou apophyse odontoïde de la seconde, & que la tête étant portée par la premiere vertebre, suit toujours ces mêmes mouvemens réciproques, sans qu'elle soit empêchée de faire des mouvemens ginglymoïdes dans tous les degrés de ces mouvemens de rotation.

Ces *obliques* ne peuvent pas faire d'autres mouvemens. Ils sont en cet usage coadjuteurs des splénius, & des sterno-mastoïdiens. Les petits *obliques* n'y peuvent avoir aucune part, étant absolument bornés à l'inflexion ginglymoïde, en arriere. Leur obliquité, qui pourroit imposer à quelques-uns, paroît servir à faire place aux attaches des petits complexus. Winslow, *Anatomie*.

O B O

OBOLUS, ὀβολὸς, *obole*, poids; six oboles faisoient une dragme. L'*obole* étoit d'environ neuf grains.

O B R

OBRIZUM ou OBRYSUM, or pur, parfaitement affiné & purgé de toutes ses parties hétérogenes.

O B S

OBSIDIANA, les *obsidiana*, dit Pline, *in genere vitri numerantur*, « sont comptés entre les espece de verres. » Ils ressembloient apparemment à une pierre qu'un certain Obsidius découvrit en Ethiopie, d'une couleur noire, quelquefois transparente, d'une eau bourbeuse, & reflécbissanr des murs sur lesquels on la posoit, une ombre semblable à une image. C'est du nom de cet Obsidius qu'on a fait le mot *Obsidiana*.

Nous lisons dans Pline que l'*obsidianum* étoit une espece de couleur dont on enduisoit, ou dont on vernissoit les vaisseaux, ce qui fait conjecturer que c'étoit une sorte d'émail: c'est ce qui a déterminé Libavius à appliquer ce mot au verre d'antimoine.

OBSTETRICATIO, *accouchement*. On dit qu'un *accouchement* est laborieux, lorsque l'enfant met plus de tems à venir, qu'il n'a coutume d'en mettre. Un travail ordinaire est d'une heure ou deux. Des causes particulieres le rendent quelquefois beaucoup plus long. Alors ce n'est pas sans danger du côté de la femme grosse, & sans soins du côté de la Sage-femme, qu'il finit heureusement. Entre les causes immédiates & directes de cet accident, on compte premierement les défauts de conformation dans certaines parties du corps : lors, par exemple, que les os du bassin, l'os coccyx, & particulierement l'os sacrum pechent dans leur configuration & dans leur situation. Il peut arriver dans ces différens cas que le bassin soit si étroit, qu'il soit impossible d'y introduire la main. Secondement, l'âge de la femme : il ne seroit pas étonnant que le premier *accouchement* d'une femme trop jeune & trop délicate ou trop âgée fût laborieux. Troisiemement, la frayeur, la foiblesse, & la trop grande abondance de sang. Quatriemement, la précipitation du travail ; c'est-à-dire, lorsqu'il commence, sans la coopération & sans le secours de la nature. Cinquiemement, la rétention trop longue ou la perte précoce des eaux. Sixiemement, l'inexpérience de la femme à qui l'habitude d'accoucher n'a point encore appris à aider ses douleurs, par ses efforts, ou qui se refuse aux sollicitations que la nature & la Sage-femme ne manquent gueres de lui faire en pareil cas. Septiemement enfin, la posture du fœtus dans la matrice, & la maniere dont il se présente. L'*accouchement* est d'autant plus laborieux, qu'un plus grand nombre de ces causes concourt à le rendre tel. Un Medecin appellé auprès d'une femme en travail ou qui ressent des douleurs semblables à celles qui précedent l'*accouchement* ; s'informera d'abord si la femme est à terme, ou si elle est grosse de neuf mois, & si l'orifice de la matrice est dilaté : car si l'instant réel de l'*accouchement* n'est pas encore venu, si l'enfant ne se présente point ; si les douleurs sont fausses ; si l'orifice de la matrice n'est point ouvert, il se gardera bien d'entreprendre de secourir la femme, je ne dis pas par l'opération de la main, mais même par des remedes capables de hâter les douleurs & de provoquer le travail. Sa seule attention alors sera de veiller à ce qu'on la laisse en repos, & à ce qu'elle demeure dans son lit. Ce n'est pas qu'il ne soit permis à un Medecin versé dans les maladies des femmes, de prescrire dans ces circonstances, les remedes internes qu'il jugera convenables, selon l'espece des symptomes. Il s'appliquera à calmer les fausses douleurs auxquelles les vraies & le travail réel succedent quelquefois, lorsque le tems en est venu : c'est ainsi qu'il préviendra un accident qui n'est que trop fréquent ; c'est que des femmes se procurent la mort à elles-mêmes & à leur enfant, dont elles tentent l'expulsion avant le terme que la nature lui a prescrit, soit par leur propre imprudence, soit à l'instigation d'une Nourrice ou d'une Sage-femme ignorante, soit par l'impatience dans laquelle elles sont jettées par les fausses douleurs. Mais lorsque le tems naturel de la grossesse est passé, & conséquemment que celui du travail est venu ; lorsque les douleurs réelles (& ce sont celles qui partent des reins & vont se terminer aux parties naturelles) se font sentir ; lorsque la violence du mal fait trembler les membres ; lorsqu'une femme a des envies continuelles d'uriner, lorsque l'orifice de la matrice est suffisamment dilaté, ce dont on peut juger par la *fig.* 1. *de la Pl. XIII.* La Sage-femme peut se mettre alors à l'ouvrage : c'est à elle à remplir alors son devoir avec adresse & circonspection, soit sur un lit, soit sur une chaise particuliere & destinée à cet usage. Si malgré la réunion de toutes ces circonstances & l'accroissement continuel des douleurs, le travail ne réussit point, il faut avoir recours à des moyens plus efficaces. Mais avant que d'en venir à ces moyens, nous remarquerons qu'en France, & dans la plupart des autres contrées, on accouche les femmes sur un lit, au lieu qu'en Allemagne on les place sur une chaise qu'on voit représentée, *Fig.* 14. *Pl. XIII.* Heister donne la préférence à cette derniere méthode, par plusieurs raisons ; mais particulierement parce que les piés de la femme posent à terre, son dos étant appuyé contre le dos A de la chaise, les fesses placées sur le siege C, dont l'inclinaison donne lieu à l'os coccyx de préter, & ses mains soutenues sur les bras de la chaise D, D, elle peut faire de plus grands efforts, être plus aisément approchée de la Sage-femme & des assistans, & chacun peut remplir autour d'elle plus commodément les différens emplois dont il est chargé. Dans quelques endroits où on ne connoît point la chaise en question, on se sert de deux chaises ordinaires, qu'on attache l'une à l'autre en laissant entre elles un intervalle de six à huit pouces. La femme en travail place une de ses fesses sur l'une de ces chaises & l'autre fesse sur l'autre chaise ; l'anus & les parties naturelles se trouvent par conséquent dans l'intervalle vuide qu'elles laissent entre elles. Dans cette posture, l'os coccyx & l'os sacrum n'étant point comprimés, se pretent plus facilement au passage du fétus. C'est la coutume en Allemagne, parmi les personnes du commun, d'asseoir la femme en travail sur les genoux d'une femme vigoureuse qui la soutient en la tenant embrassée par-dessous les bras, ce qui revient à l'usage qu'on fait de la chaise que nous avons décrite.

Les postures de la femme en travail varient selon les contrées, & même selon les différens cantons du même pays ; & il n'y a point de regles générales à prescrire là-dessus : telle posture convient à une femme, & telle autre situation convient mieux à une autre. Une posture est plus ou moins commode, selon la façon dont l'enfant se présente, & selon que la matrice est placée relativement à l'épine du dos, qu'elle est plus ou moins avancée sur le devant & plus ou moins inclinée du côté droit ou du côté gauche.

L'usage ordinaire des Sages-femmes est de faire asseoir la femme en travail sur les genoux d'une autre, d'appuyer ses piés contre deux chaises placées d'un & d'autre côté, & de l'asseoir pour la délivrer, dans l'intervalle de ces deux chaises, sur une autre qui est fort basse.

D'autres font appuyer la femme sur les genoux, sur les mains ou sur les coudes, ou la tiennent panchée en-devant sur un table, ou quelqu'autre chose solide, & la délivrent par derriere. Cette méthode se pratique souvent dans la campagne.

Mais la posture la plus commode pour délivrer une femme, c'est, disent les meilleurs praticiens, de la placer dans ou plutôt sur un lit ; de la faire coucher sur un côté, & de lui tenir les cuisses écartées avec un gros oreiller, & fort approchées du ventre.

En France on accouche les femmes sur un matelas, une couche ou un lit de garde-malade : mais la Motte trouvoit cette situation peu commode, parce qu'elle est trop basse. Sa méthode étoit de faire coucher la femme sur un lit ordinaire, dont on relevoit le chevet pour lui donner quelque pente. Mais afin que rien n'embarrassât l'enfant à sa sortie, il pratiquoit sous l'anus un enfoncement ou une espece de tranchée. Il faisoit passer ensuite une couverture en quatre doubles sous la région des reins : il tenoit les genoux de la malade écartés l'un de l'autre, à l'aide de deux femmes qu'il plaçoit, l'une à droite & l'autre à gauche, & qui avoient encore soin que la couverture ne glissât pas de dessous les reins. Il lui faisoit approcher les talons des fesses & appuyer les piés contre quelque chose de solide, comme le bois du lit ; & pour empêcher qu'elle ne s'élevât ou qu'elle ne se retirât dans l'instant de l'enfantement lorsque le fétus est au passage, il la fixoit dans la situation que nous venons de décrire, en lui mettant entre les mains quelque chose d'immobile, ou en lui faisant appliquer les mains d'une autre personne sur les épaules. Il fait encore usage de deux couvertures, l'une qu'il étend sur les genoux de la femme, par décence, & pour prevenir le froid ; l'au-

tre qu'il passe sous elle, pour recevoir tout ce qui sort de la matrice. Il ordonne qu'on en tienne prête une troisieme pour poser l'enfant dessus.

Selon cet Auteur, le moyen le plus certain de soulager une femme dans un travail long & difficile, c'est de ne la tenir forcément dans aucune situation; mais de la laisser se lever, s'asseoir, se promener, se coucher, selon qu'elle le juge-à-propos, jusqu'à ce que les eaux soient écoulées, que les douleurs deviennent violentes, & que l'enfant se présente.

C'est quelquefois procurer à une femme un secours considérable que de lui tenir les parties inférieures élevées, par le moyen d'une serviette en double, passée sous les reins.

La Motte dit qu'il y a des femmes qui ne sentent aucunes douleurs, lorsqu'elles sont assises ou couchées, & à qui elles prennent violemment, aussitôt qu'elles sont debout; il pouvoit ajouter, & alternativement qu'il y en a qui ne souffrent que quand elles sont couchées.

Nous lisons dans ses ouvrages qu'il délivra une femme dans la posture suivante qui me paroît très-commode pour la femme, lorsque l'enfant est fort avancé au passage. Une femme étoit assise sur une chaise appuyée contre le mur; sur les genoux qu'elle tenoit écartés étoit placée la malade, a qui deux autres femmes tenoient les piés immobiles, & les cuisses séparées & élevées, tandis que deux autres encore la soutenoient par les bras.

Quand une femme n'éprouve pas de grandes douleurs dans une posture, il faut en essayer une autre.

La Motte ne veut point qu'une femme soit couchée dans son lit.

L'exposition anatomique de l'orifice de la matrice, est une chose sur laquelle les Sages-femmes & les Chirurgiens, qui se sont bornés à la partie des *accouchemens*, doivent avoir perpétuellement les yeux. Nous en avons donné la représentation *Pl. II. Fig.* 3. & 5. ou *Pl II. Fig.* 2. *Let.* L du troisieme Vol. ou *Pl. XIII. Fig.* 1. *Let.* C. Ils ne peuvent ignorer que la matrice est si exactement fermée, surtout dans les femmes grosses, à moins qu'elles ne soient en travail, qu'en tout autre tems on ne peut y introduire le bout du petit doigt. Mais à l'approche des vraies douleurs, son orifice se dilate. Cette dilatation se fait par degrés; on peut, quand elle commence, introduire un doigt dans la matrice; on y en introduit plusieurs, à mesure qu'elle avance. Dans ce dernier état, on sent au toucher les membranes qui contiennent le fétus, & on croiroit appuyer sur une vessie pleine d'eau. Il arrive souvent qu'une partie du fétus passe à travers ces membranes dans le cou de la matrice, ou en est si voisine, lorsqu'elles ne sont pas déchirées, qu'elles n'empêchent point de la distinguer. Ces circonstances annoncent un *accouchement* prochain. L'*accouchement* se fait d'autant moins attendre que l'orifice de la matrice est plus dilaté. Or la Sage-femme & le Chirurgien-accoucheur jugeront de l'état de la matrice, en introduisant les deux premiers doigts ou le doigt du milieu, qu'ils auront eu soin d'oindre avec de l'huile, le plus doucement qu'il leur sera possible, dans le vagin, & de là passant à l'orifice de la matrice, voyez la *Pl. XIII. Fig.* 1. ils connoîtront au toucher, si la matrice est ouverte ou fermée, ou si l'orifice en est plus ou moins dilaté. C'est par la même voie qu'ils pourront savoir si la délivrance est prochaine ou éloignée, & si l'orifice de la matrice est dans une direction correspondante à celle du vagin, comme dans la *Fig.* premiere, ou s'il incline d'un ou d'autre côté. Si la matrice & le vagin sont dans la même direction, on peut espérer un *accouchement* heureux. Les conjectures les plus certaines que l'on puisse former sur la facilité ou la difficulté du travail, doivent se tirer selon Deventer, Van-Hoorn & Widemannia, de la situation plus ou moins oblique de la matrice & de la partie qui se présente au passage; il n'est pas indifférent de distinguer, si c'est le pié, la tête, le bras ou un autre membre.

Au reste il faut prendre son tems pour faire ces observations; les invervalles qui séparent les douleurs sont les momens les plus favorables; il est même de la prudence de ne rien tenter dans les autres instans.

Avant que de passer aux *accouchemens* laborieux & contre nature, j'ai plusieurs choses à dire sur les *accouchemens* naturels, tant pour l'instruction de ceux qui ont embrassé cette partie de la chirurgie, que pour celle des femmes grosses qui appellent quelquefois à leur secours des personnes, dont l'imprudence redouble la peine de leur travail.

Quand une femme grosse approche du terme de la délivrance, elle est ordinairement très-attentive aux moindres révolutions qui se font dans son état: on ne peut raisonnablement blâmer cette circonspection. Il sera bien-tôt question de sa vie; personne ne doit être plus intéressée qu'elle à sa conservation; & elle joüera assurément le rôle le plus important & le plus dangereux dans l'action qui s'approche. En conséquence les moindres douleurs l'allarment, & le sentiment ou la connoissance du danger qu'elle va courir, la presse d'appeller à son secours la Sage-femme ou le Medecin; avant qne de rien entreprendre pour sa délivrance, ceux-ci ne manqueront pas de s'instruire de la nature des douleurs: car il est très-important qu'ils sachent, si elles sont vraies ou si elles sont fausses.

Les douleurs fausses ne partent point de la matrice & ne tendent point en embas. Elles proviennent quelquefois des vents enfermés dans les intestins, ou d'une bile qui demande à sortir; ce que l'on reconnoît au murmure qui se fait dans l'abdomen, & aux envies continuelles d'aller à la selle: d'autres fois une émotion violente, une passion vive, ou du froid qu'on aura pris, exciteront un accès de fievre & seront suivis de douleurs qui, quoique violentes, n'avancent point la délivrance; & qu'on appelle par cette raison fausses douleurs.

Les douleurs vraies commencent dans la région lombaire, s'étendent du côté de la matrice & rendent le pouls plus plein, plus fréquent & plus élevé. Elles donnent de la couleur, parce que le sang qui en reçoit du mouvement & de la chaleur, se porte au visage avec plus de vitesse & en plus grande quantité. Elles se ralentissent & redoublent par intervalles. La douleur qui suit est toujours plus violente que celle qui l'a précédée; ensorte qu'on peut dire que c'est par un accroissement successif des douleurs qu'une femme est conduite à l'*accouchement* qui les termine.

Les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans se trompent aisément sur la nature de leurs douleurs: quant aux autres, elles sont ordinairement en état de distinguer les vraies des fausses. Les premieres sont excusables de prendre, comme cela leur arrive, les douleurs avant-courieres du travail, pour des accès de colique.

Les femmes ressentent quelquefois de grandes douleurs dans le ventre, plusieurs mois avant que d'accoucher. La Motte prétend que dans ces cas la purgation n'est point nécessaire, & que les clysteres de petit lait, dans lequel on fera bouillir une demi-poignée d'anis vert, suffisent.

A l'approche du travail, les femmes ressentent pendant quelques heures, & même pendant quelques jours, des douleurs dans les reins & dans le ventre, qui ne portent point du tout, ou qui ne tendent que très-peu en embas. On les appelle mouches; les femmes en sont très-fatiguées; mais elles leur sont très-salutaires: c'est par elles que se fait la dilatation successive de l'orifice de la matrice, elles contribuent à la formation des eaux, elles poussent l'enfant dans une situation propre à sortir, elles préparent les passages qui se trouvent enduits d'un fluide émollient & mucilagineux qu'elles expriment de la matrice, & peut-être servent-elles encore à détacher le placenta de la surface intérieure de la matrice; effet qui n'est pas plutôt produit que l'enfant naît.

Une

Une Sage-femme se gardera bien de mettre une femme en travail trop-tôt. Toutes les douleurs qu'une femme ressent dans les reins & dans le ventre, ne déclarent point le travail, quand même on sentiroit la tête de l'enfant. Elles seront fausses, si elles ne sont accompagnées d'un écoulement visqueux, ou de la formation des eaux.

Dans ces cas, il faut tranquiliser une femme, lui laisser entiere liberté, & abandonner le reste à la nature.

Si les douleurs devenoient excessives, on tenteroit de les appaiser par des clysteres faits d'ingrédiens carminatifs & émolliens. La Motte recommande ceux de moitié petit lait & moitié eau d'orge, dans laquelle on aura fait bouillir de l'aigremoine & de la mollaine, & jetté un peu de graines d'anis avec une cuillerée de miel.

Au reste, une femme peut ressentir de fausses douleurs pendant plusieurs jours, sans qu'il soit nécessaire de lui donner du secours, & une Sage-femme seroit très-imprudente, de la fatiguer en la mettant en travail, ou en la touchant perpétuellement.

La Motte conseille de faire attention à toutes les douleurs, en quelque partie du corps qu'elles se fassent sentir dans les derniers jours de la grossesse; par la raison, dit-il, qu'elles sont fréquemment accompagnées ou suivies des douleurs vraies. Il en rapporte deux exemples: l'un d'une femme qui commença par sentir un grand mal de côté; & l'autre dont la douleur étoit à la cuisse & qui fut délivrée en moins d'une demi-heure; après quoi sa douleur disparut.

Il se fait dans les femmes à qui les douleurs ôtent le sentiment, des mouvemens auxquels une Sage-femme peut conjecturer qu'elles entrent en travail. Ces mouvemens se remarquent, ou dans les bras, ou dans les levres, ou dans les parties inférieures du corps.

Les douleurs du travail cessent quelquefois après l'écoulement des eaux: mais ce n'est que pour peu de tems; elles ne tardent pas à revenir. Cependant l'Auteur que nous avons cité, rapporte un cas dans lequel elles cesserent & ne revinrent plus. Il fut appellé le troisieme jour, & trouvant à l'examen, l'orifice de la matrice fermé, mais très-disposé à être dilaté, il introduisit sa main dans la matrice, & en tira par les piés un enfant mort qui présentoit le dos.

Les douleurs de l'*accouchement* durent quelquefois huit, dix jours & plus, avant que de parvenir au dégré de violence nécessaire pour l'expulsion de l'enfant.

La Motte rapporte, *Obs.* 374. qu'une femme, dont la grossesse étoit à terme, fut saisie sur le soir des douleurs de l'enfantement; que l'orifice de la matrice étoit dilaté de la grandeur d'un écu, & que la membrane commençoit à se former; lorsqu'en moins d'une demiheure les douleurs cesserent, & ne reprirent que le jour suivant sur le soir. L'orifice de la matrice étoit alors beaucoup plus dilaté, & les membranes paroissoient être sur le point de se rompre, lorsque les douleurs se ralentirent par dégrés & disparurent pour la seconde fois. Le jour suivant, elle fut saisie dans la matinée d'une douleur excessive dans la jambe, qui s'étendoit depuis la cheville jusqu'au genou, & que la Motte ne prit point pour un symptome de travail. Il étuva la partie avec de l'eau de vie chaude, & la couvrit de compresses trempées dans la même liqueur, qu'il fixa par une serviette. La femme se coucha là-dessus, dormit & se réveilla sans sentir de douleurs. Elle demeura dans cet état de repos pendant trente-cinq jours entiers, au bout desquels, les douleurs reprirent avec une violence capable de rompre les membranes, l'enfant présenta au passage un pié & une main: la Motte le tira par les piés, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine; car cet enfant étoit si gros & si vigoureux, qu'il fut obligé de faire usage de ses deux mains; ne pouvant arrêter avec une les deux piés, dont l'un lui échapoit, quand il tenoit l'autre. Dans les premieres douleurs que la mere éprouva, cet enfant se présentoit naturellement; il avoit changé de situation pendant son intervalle de repos.

La délivrance est précédée des symptomes suivans. Les femmes sentent, quelques jours avant l'*accouchement*, des douleurs extraordinaires dans les reins. L'élévation de la partie supérieure de l'abdomen est tombée, & cette dépression s'étend jusqu'à la région la plus basse. Elles ne retrouvent plus la même facilité à marcher qu'elles avoient auparavant. Elles ont des envies d'uriner plus fréquentes qu'à l'ordinaire; & elles rendent par la matrice une matiere visqueuse qui humecte le vagin, ou le passage par lequel l'enfant doit venir au monde.

A mesure que le moment du travail approche, ces signes font place à d'autres. Un tremblement général s'empare du corps: mais il se fait sentir particulierement dans les cuisses & dans les jambes. Il ne ressemble point au frisson qui précede les fievres. Les femmes ont aussi quelquefois des envies de vomir: elles vomissent même au grand effroi des assistans qui ignorent pour l'ordinaire l'heureux présage de ce symptome. C'est une preuve que l'enfant situé naturellement frappe avec la plante de ses piés le fond de l'estomac, dans les efforts qu'il fait pour venir au monde. Lorsque l'écoulement visqueux est mêlé de sang, l'*accouchement* est prochain: mais ce dernier signe se fait attendre plus ou moins de tems.

Tant qu'il ne paroît point, l'Accoucheur seroit mal-avisé de fatiguer une femme en la touchant inutilement: c'est une faute que les Sages-femmes ne commettent que trop fréquemment. Mais lorsque l'écoulement est coloré, c'est alors qu'il doit s'instruire de l'état de la matrice, afin de porter un juste prognostic du tems de la délivrance. S'il trouve l'orifice de la matrice dilaté & rempli de la membrane comme d'un gros boyau plein d'eau, c'est une marque que les eaux sont formées & que la tête de l'enfant qui les pousse en avant ne tardera pas à les suivre. Enfin s'il arrive que dans une douleur violente causée par les efforts de l'enfant, la membrane vienne à se rompre & les eaux à s'écouler, soyons assurés que l'enfantement est prochain.

Un Accoucheur ne pouvant assurer que les mesures qu'il juge à propos de prendre avec une femme en travail, conviendroient exactement à toute autre, il lui est impossible de prescrire une regle générale de conduite applicable dans tous les cas. Il sait par expérience que la maniere de traiter les unes, seroit funeste à beaucoup d'autres. Il n'en est pas d'un homme instruit, ainsi que de beaucoup de Sages-femmes qui n'ont qu'une routine qu'elles suivent aveuglément, sans distinguer les cas & sans prévoir les suites.

Le premier pas qu'un Accoucheur prudent doit faire, c'est d'interroger une femme sur toutes les circonstances qui peuvent l'éclairer sur son état. Il pesera mûrement toutes ses réponses; & s'il venoit à en apprendre quelques particularités qui lui annonçassent un *accouchement* laborieux, il se gardera bien de l'effrayer par un étonnement indiscret. S'il conjecture à la grosseur de l'abdomen qu'elle porte deux enfans, ou que le fœtus n'est pas dans une situation naturelle, il ne doit s'en expliquer qu'à propos. Au lieu de céder à quelque impression de crainte ou d'effroi, il prendra une contenance assurée; il annoncera même à la mere & aux assistans une heureuse issue.

Il ne portera pas un jugement trop décisif sur le moment de la délivrance; car j'ai vu des femmes à qui l'on avoit promis imprudemment qu'elles seroient accouchées à telle heure, entrer dans une extreme impatience, lorsque cette heure étoit passée. Les momens sont toujours longs pour ceux qui souffrent: mais c'est toute autre chose, lorsque les douleurs continuent au-delà du terme qu'on leur avoit fixé. S'il faut déterminer le tems d'un *accouchement*, on fera sagement d'en prendre beaucoup plus qu'on n'en a vraissemblablement à attendre; car l'un ou l'autre de ces deux cas ne manquera pas d'arriver, ou que l'*accouchement* se fera plutôt

qu'on ne l'avoit prédit ou que la femme ira jusqu'au tems marqué. Si la délivrance est tardive, on n'a pas donné lieu à l'impatience, car le tems marqué n'est pas encore arrivé. Si la délivrance au contraire se fait avant le tems qu'on avoit fixé, l'accouchée se persuade que vous avez abrégé par vos secours ses douleurs de quelques heures.

Lorsque la délivrance paroît éloignée, Mauriceau ordonne un clystere, une saignée & des nourritures faciles à digérer, telles que des gelées, des œufs frais, & une rotie au vin & au sucre. Il proscrit en même tems l'usage des vins, des ratafiats & de tout ce qui pourroit échauffer : mais comme il y a des cas dans lesquels il faut négliger son ordonnance & d'autres dans lesquels il seroit bon de négliger encore ses défenses, nous allons les distinguer dans les remarques suivantes.

Mauriceau ordonne le clystere par deux raisons. La premiere, c'est de vuider le rectum, dans lequel il pourroit arriver que les excrémens grossiers se seroient endurcis, & gêneroient par conséquent l'enfant lorsqu'il se présenteroit au passage. La seconde, c'est que les efforts que la femme fait pour rendre le clystere qu'elle a pris, sont capables d'avancer sa délivrance. Il en oublie une troisieme, c'est que si les gros intestins n'étoient point vuides, la tête de l'enfant venant à les comprimer dans le travail, cela ne manqueroit pas de les évacuer alors; & cette circonstance qui ne laisse pas que d'être fréquente, traîne toujours à sa suite quelques inconvéniens.

Mais toutes ces raisons ne subsistent plus, si la femme a été à la selle le même jour. Les excrémens étant alors évacués, il n'y a ni à espérer que les efforts qu'on feroit pour les rendre, puissent avancer l'*accouchement*, ni qu'étant rendus dans le travail, ils incommodent l'enfant. Dans ce cas, le clystere sera donc superflu. D'ailleurs, Mauriceau même défend en plusieurs endroits de hâter le travail : or les clysteres étant capables de produire cet effet, il faut donc en interdire l'usage, excepté dans les cas de nécessité absolue; nécessité qui ne se rencontre peut-être jamais dans les *accouchemens* naturels dont il est question ici.

Il y a des cas dans lesquels la saignée est d'un singulier avantage : mais il faut que quelques symptomes en décelent le besoin & en garantissent le succès; symptomes qui ne se manifestent point dans les *accouchemens* ordinaires. Cependant Mauriceau la recommande expressément, assurant qu'il n'y a aucun danger de vuider les vaisseaux d'une femme qui est sur le point d'entrer en travail; car, dit-il, n'ayant plus qu'un moment à nourrir son enfant elle n'a pas besoin de toute la quantité de sang qui lui étoit nécessaire auparavant. Mais cette réflexion est trop vague, pour être prise à la lettre & dans toute sa généralité. Si la femme est d'un tempérament sanguin & tendant à la pléthore, si elle n'a point été saignée depuis long tems, on peut suivre l'avis de Mauriceau, & la saignée peut être utile. Mais la mere est-elle foible & délicate, a-t'elle manqué d'appétit & peu mangé pendant sa grossesse, il faut lui conserver précieusement son sang & ses forces. Nous ne sommes pas alors dans le cas de craindre ces violentes hémorrhagies, ni ces évacuations abondantes auxquelles les femmes d'un tempérament vigoureux & robuste, & qui ont beaucoup mangé pendant leur grossesse, sont sujettes, & dont elles sont fréquemment les victimes. Mais s'il arrivoit que quelques-unes de ces personnes pour qui nous regardons la saignée comme préjudiciable, eussent un peu trop de sang dans les veines, la nature seroit en état de s'en débarrasser elle-même par les vuidanges qui suivent l'*accouchement*.

Si une femme se trouve incommodée d'envies de vomir, immédiatement après le diner ou le souper, il faut lui soustraire les alimens. Quand elle aura l'estomac vuide, le vomissement cessera. Quelques femmes dans cet état se tiendroient pour mortes, si elles avoient manqué d'alimens & supporté la faim pendant quatre heures. L'Accoucheur est quelquefois réduit à la nécessité de les satisfaire, & de les laisser manger, non pour leur donner des forces, comme elles se l'imaginent, mais pour ne point les affliger. Il seroit pourtant à souhaiter qu'elles ne prissent aucune nourriture avant que d'être accouchées; quand je dis que cela seroit à souhaiter, je parle des *accouchemens* naturels & ordinaires dont la durée n'excede pas sept à huit heures; car si le travail étoit plus long, il seroit à propos d'entretenir les forces par quelques gelées.

Mauriceau défend expressément les vins, les liqueurs spiritueuses, & généralement tout ce qui peut échauffer. Je conviens avec lui qu'il n'est pas à propos qu'une femme en travail dont le pouls est élevé, le visage enflammé par la violence de ses douleurs, & le gosier irrité par ses cris continuels, use de ces substances qui tendent à raréfier le sang, & conséquemment à augmenter ces symptomes. Je crois que de la tisane & de l'eau simple seroient plus propres à lui procurer le rafraîchissement dont son sang & son gosier ont besoin.

Il y a des femmes qui ont accoutumé de prendre, quand elles sont en travail, différentes liqueurs, telles que du ratafia, du rossolis ou ce qu'on appelle des eaux divines, ou des décoctions de sucre avec de la canelle, dans du vin, ou du vin pur; si l'Accoucheur ne peut leur en empêcher entierement l'usage, il ne doit rien épargner pour le diminuer autant qu'il sera en son pouvoir.

Entre elles, il y en a un grand nombre qui ont des postures, des situations affectées pour être accouchées, les unes veulent qu'on les délivre de bout, d'autres sur une chaise, celles-ci à genoux, celles-là sur un matelas devant le feu, ou dans leur lit. Je ne crois pas que l'Accoucheur doive contredire ces humeurs différentes, d'autant plus que ce seroit envain; car dans ces occasions l'opiniâtreté prévaut ordinairement contre les remontrances les plus sensées.

Avant que le travail commence, l'Accoucheur se pourvoira de tout ce dont il peut avoir besoin, comme des couvertures, du fil pour nouer le cordon ombilical, & des ciseaux pour le couper. Lorsque cet appareil est fait, il attendra patiemment que les douleurs augmentent, il jettera les assistans sur quelques sujets de conversation amusante, écartant avec soin tout ce qui a trait à des *accouchemens* laborieux, interprétant favorablement tous les accidens qui surviennent, & assurant que tous les symptomes, quels qu'ils soient, annoncent une heureuse délivrance.

Lorsque les douleurs sont parvenues à un degré tel que la mere ne peut sans une peine extreme ni s'asseoir, ni se tenir debout, l'Accoucheur tentera de la délivrer dans la posture qui lui semblera la plus commode.

Mauriceau recommande d'attendre pour accoucher une femme, que les eaux soient écoulées : mais, à mon avis, ce délai pourroit être trop long. J'avoue que quelques femmes ressentent de grandes douleurs, après l'écoulement des eaux: mais il n'est pas moins constant qu'on a une occasion favorable pour les accoucher presque toutes dans la douleur même qui rompt la membrane & qui procure leur écoulement. D'ailleurs je craindrois qu'en différant l'*accouchement* la femme ne se trouvât droite, lorsque les eaux viendroient à percer, que l'enfant ne les suivit, & ne tombât sur le carreau; accident dont les suites ne peuvent être que très-fâcheuses.

Quoiqu'un Accoucheur ne doive toucher une femme qu'autant qu'il le faut pour le prognostic & pour juger avec connoissance de cause du tems de la délivrance; cependant comme il y a des femmes qui s'imaginent qu'on manque à ce qu'on leur doit, quand on les touche rarement, il se pretera à cette opinion ridicule par un sentiment raisonnable, c'est que quand l'imagination d'une femme est satisfaite, tout son corps s'en ressent.

Il ne manquera pas de faire entendre à celles qui ont l'habitude de crier aussi haut dans leurs premieres douleurs

qu'elles pourroient faire dans la violence des dernieres, qu'elles empirent leur situation par ce moyen, & qu'elles se rendroient service à elles-mêmes, en menageant leur voix, pour le moment où elles en auront besoin.

Toutes les fois que l'Accoucheur jugera à propos de toucher sa femme, il ne manquera pas d'insérer avec son doigt un peu de beure dans le vagin & d'en oindre l'orifice de la matrice, il en facilitera par ce moyen la dilatation ; & conséquemment il abrégera le tems des douleurs ; car leur durée est toujours proportionnée aux degrés selon lesquels se fait la dilatation de l'orifice de la matrice.

L'huile & le beure aident sans doute la dilatation de l'orifice de la matrice : mais rien ne l'avance tant que les efforts que le fœtus fait avec sa tête ; il agit contre cette cloison à chaque douleur, tant qu'à la fin il s'ouvre lui-même un passage. Plus un enfant est vigoureux, plus son action est puissante ; c'est par cette raison que quelques-uns s'imaginent que les femmes grosses d'un enfant mâle accouchent plus promptement que si elles étoient grosses d'une fille.

Les femmes qui ont eu des occasions fréquentes d'assister à des *accouchemens* sont tellement dans cette opinion, que, si-tôt qu'elles s'apperçoivent qu'un travail tire en longueur, elles ne manquent pas de prononcer que la femme est grosse d'une fille. En un mot, c'est parmi elles un sentiment presque général que les garçons se font passage dans ce monde plus promptement que les filles, quoiqu'il y ait des exemples du contraire ; & même le contraire doit arriver toutes les fois que le garçon ayant la tête grosse & les épaules larges, ne pourra parvenir au vagin que l'orifice de la matrice ne soit extremement dilaté. Or cet effet ne se produit pas tout d'un coup ; cela demande de la part du fœtus bien des efforts réitérés, & l'on attend quelquefois très-long-tems ces efforts & la dilatation qui en est une suite.

Chaque effort de l'enfant engendre une douleur, & la douleur engendrée est proportionnelle à la violence ou à la foiblesse de l'effort. C'est par cette raison qu'on désire que les douleurs soient violentes, & qu'elles contribuent beaucoup plus que les foibles au progrès de l'*accouchement*.

Quelques femmes croyent avancer leur *accouchement* en dirigeant leurs douleurs en embas. Comme ces efforts doivent fatiguer & diminuer considérablement leurs forces, l'Accoucheur aura soin de les avertir de réserver cette bonne volonté, pour les dernieres douleurs, car c'est alors qu'elles pourront l'exercer avec plus d'avantage.

Comme c'est l'orifice de la matrice qui retarde par son état ou qui avance la délivrance, le but principal de l'Accoucheur doit être d'en faciliter la dilatation, en l'oignant de tems en tems, & en tournant dedans circulairement un de ses doigts, sans toutefois blesser la femme.

A mesure que l'orifice de la matrice se dilate, l'intervalle se remplit d'une membrane tendue par les eaux dans lesquelles nage l'enfant & qu'il pousse en embas avec sa tête. Il faut bien se garder de rompre cette membrane avec l'ongle, à l'exemple de quelques Sages-femmes. Elles ne se hâteroient pas de les évacuer, si elles savoient qu'elles sont destinées à arroser & à graisser, pour ainsi dire, le passage de l'enfant. S'il arrive donc qu'elles sortent trop-tôt, le travail n'en peut devenir que plus difficile & plus long, les parties ayant eu le tems de se sécher. Il faut donc attendre que les eaux percent d'elles-mêmes, ou plutôt à l'aide des efforts de l'enfant, qui dans ce cas ne manque presque jamais de les suivre.

Lorsque les eaux sont écoulées, l'Accoucheur apperçoit la tête de l'enfant qui s'avance & qui se porte en droiture à l'orifice de la matrice où elle demeure arrêtée pendant quelques instans, par l'obstacle que le défaut de dilatation ne manque jamais guere d'apporter à son passage. Qu'arrive-t'il alors, c'est que la tête de l'enfant dont les sutures ne sont pas encore formées, prend une figure oblongue dans l'orifice de la matrice ; figure qui facilite ses progrès. Enfin par des efforts réitérés qui sont alors d'autant plus violens que l'enfant a toute la liberté de s'étendre, l'orifice de la matrice prete & il entre dans le vagin.

Ce pas est de grande importance, toutefois l'*accouchement* n'est pas fait ; car l'orifice extérieur, les caroncules, les nymphes & les levres, sont quelquefois encore une résistance considérable à la sortie du fœtus. La tête de l'enfant se présente alors, on la voit ; mais elle se dégagera difficilement sans le secours de l'Accoucheur, c'est à lui à insérer ses deux doigts entre la tête du fœtus & les levres des parties naturelles, & à dilater celles-ci ; il les avancera ensuite jusques sous la mâchoire de l'enfant & le tirera.

Mais il ne suffit pas d'avoir tiré la tête, il faut dégager ensuite les épaules qui par leur largeur peuvent trouver quelque difficulté à suivre. L'Accoucheur se gardera donc bien de tirer la tête avec violence, car il s'exposeroit à la séparer du corps : mais en l'agitant de droite à gauche & de gauche à droite, il la fera avancer peu à peu, & les épaules se dégageront. Si ces mesures ne réussissent pas, il glissera ses doigts le long du cou de l'enfant, jusqu'à l'aisselle qu'il débarrassera ; il en fera tout autant de l'autre côté. Or les épaules dégagées, le reste du corps suit sans difficulté.

L'Accoucheur ne doit point tirer l'enfant précipitamment ni le faire sortir en entier, sans avoir examiné si le cordon ombilical n'est point entortillé autour du cou ou de quelqu'autre partie. Car en ce cas il s'exposeroit par un mouvement violent à le rompre ou à attirer l'arriere-faix, qui n'étant peut-être pas parfaitement séparé du fond de la matrice l'entraîneroit avec lui.

Lorsque l'enfant est vivant, il faut le placer sur le côté, afin qu'il puisse respirer librement, & qu'il n'ait pas le visage inondé des eaux & du sang qui sortent de la matrice pendant la délivrance.

Les cris de l'enfant annoncent sa naissance & sa vie. Quelques femmes prétendent connoître à la force ou à la foiblesse de ces cris, si l'enfant est mâle ou femelle : mais ce signe est extremement trompeur ; les filles sont la plupart du tems en état de crier aussi haut que les garçons.

Après la naissance de l'enfant, il reste encore deux choses à faire, c'est de lier le cordon ombilical & d'attirer l'arriere-faix. Quelques-uns veulent qu'on lie le cordon ombilical immédiatement après l'*accouchement* ; d'autres au contraire prétendent qu'il faut procéder à la délivrance. Ces pratiques différentes ont chacune leurs défenseurs & leurs raisons. Mais je crois qu'il ne faut point préférer l'une de ces opérations à l'autre, sans avoir examiné s'il n'y a point un second enfant dans la matrice ; car s'il y en avoit encore un, il n'y a pas de doute qu'il ne fallut en faire l'*accouchement*, avant l'extraction de l'arriere-faix. On pourra connoître s'il reste encore un enfant dans la matrice, à l'élévation de l'abdomen & à la continuation des douleurs, & plus sûrement encore, s'il se présente derechef à l'orifice de la matrice, une membrane tendue par des eaux, ce dont on s'apperçoit au toucher. Mais en cas qu'il n'y ait aucune apparence de l'existence d'un second enfant, mon avis est qu'il faut travailler à l'extraction de l'arriere-faix.

C'est aussi le sentiment de plusieurs Auteurs ; c'étoit celui de Mauriceau, qui craignoit, dit-il, que tandis qu'il s'occuperoit à lier le cordon ombilical, l'orifice de la matrice ne vint à se resserrer, & qu'en conséquence l'extraction de l'arriere-faix n'en fût beaucoup plus difficile. Or si l'on s'y prend immédiatement après la naissance de l'enfant, on ne donne point lieu à cet accident, & cette opération importante en est d'autant plus sûre & plus aisée.

Ceux au contraire qui prétendent qu'il faut commencer à lier le cordon ombilical, à la tête desquels est Clément, disent pour leurs raisons, que plutôt on peut sé-

parer l'enfant de la mere, & mieux c'est fait; parce qu'on le met à portée d'être lavé sur le champ, & de recevoir des assistans les secours que son état foible & tendre peut exiger. D'ailleurs que plus on differe de lier le cordon ombilical, plus il y a de sang porté du fœtus au placenta par le moyen des arteres; sang dont on préviendra la perte & qu'on conservera à l'enfant, en interrompant sur le champ cette circulation. Sans compter, ajoutent-ils, que les cris de l'enfant qui se font entendre si près de la mere, peuvent exciter vivement sa compassion & retarder par cet effet l'extraction ou l'expulsion de l'arriere-faix.

Ces sentimens étant défendus par des Auteurs également célebres & appuyés sur des raisons fort plausibles, sans les condamner ni l'un ni l'autre, nous allons chercher un milieu entre eux & une voie d'accommodement entre leurs adhérens.

Lorsque l'enfant est né & couché sur le côté, je crois que l'Accoucheur peut alors se saisir du cordon ombilical, le suivre jusques dans la matrice & attirer au-dehors l'arriere-faix, s'il le trouve entierement détaché de la matrice, & cela avant que d'avoir lié le cordon. Mais si l'adhésion de l'arriere-faix au fond de la matrice est telle que l'extraction demande quelque tems & des précautions, mon avis est qu'il faut lier le cordon avant que de travailler à l'extraction de l'arriere-faix.

Lorsque l'enfant est séparé du cordon, qui pend alors hors du vagin, l'Accoucheur peut en tirer de grands secours pour l'extraction de l'arriere-faix. L'entortillant donc autour des doigts de sa main gauche, il le saisira de la main droite & le suivra du vagin dans la matrice, le plus près qu'il pourra de l'arriere-faix qu'il secouera doucement; s'il s'apperçoit qu'il cede à ce mouvement & qu'il descende par degrés, il y a apparence qu'il ne tardera pas à l'avoir. Au contraire, s'il est ferme malgré l'ébranlement qu'on lui donne à l'aide du cordon, c'est une marque que l'adhésion en est grande; le seul parti qu'il y ait alors à prendre, c'est d'agiter le cordon de droite à gauche & de gauche à droite, pour le détacher peu à peu; mais cette opération doit être faite le plus doucement qu'il est possible. Il seroit dangereux de faire la moindre violence.

Comme on ne doit rien négliger dans ces circonstances, l'Accoucheur se servira du secours de la Nourrice: tandis qu'elle promenera une de ses mains en appuyant, depuis la région de l'utérus jusqu'à l'os pubis, il recommandera à la mere de fermer ses mains & de souffler dedans de toute sa force comme dans une bouteille; ces moyens paroissent futiles, cependant ils produisent de très-bons effets. En soufflant ainsi, l'air gonfle la poitrine, le diaphragme est tendu, & cette action se transmet sur le fond de la matrice qui est affectée, ainsi qu'elle le pourroit être des efforts que la mere feroit pour aller à la selle. Il seroit bon qu'elle s'excitât au vomissement en se mettant le doigt dans la gorge.

Si toutes ces attentions n'ont aucun succès, si l'arriere-faix tient contre tous ces efforts, il ne faut pas que l'Accoucheur perde patience. Il se passe quelquefois des heures entieres avant que ce corps soit expulsé. L'arriere-faix est communément adhérent & conséquemment expulsé avec peine, dans les femmes dont le sang est épais & grossier, qui ont beaucoup mangé & pris trop peu d'exercice.

Si par inadvertance ou par impatience, on agitoit trop violemment le cordon ombilical, il en pourroit arriver trois accidens. Le premier, c'est qu'il rompît, ce qui rendroit l'extraction de l'arriere-faix extrêmement difficile. Le second, c'est qu'en séparant brusquement l'arriere-faix de la matrice, on en romproit peut-être quelques vaisseaux, d'où naîtroit une hémorrhagie. Le troisieme, c'est qu'en attirant violemment l'arriere-faix, on s'exposeroit à entraîner avec ce corps le fond de la matrice auquel il adhere, & à causer la mort de la femme.

Un Accoucheur expérimenté évite cet inconvénient, & parvient à ses fins avec de l'adresse & de la patience. Lorsque la mere est parfaitement délivrée, on met l'arriere-faix dans un vaisseau & on l'expose à l'examen des assistans, afin que s'il survenoit quelque malheur à la femme, on ne l'attribuât point à quelque portion de cette masse qui feroit restée dans la matrice.

Une femme n'est pas plutôt accouchée, qu'il faut lui mettre sur les parties naturelles une toile pliée en plusieurs doubles & modérément chaude. On lui recommandera de serrer les cuisses & d'étendre les jambes. On la tiendra chaudement dans son lit & on la laissera jouir d'un repos qui doit lui paroître bien doux, après les douleurs qu'elle a souffertes.

Si l'Accoucheur soupçonne à la grosseur de l'enfant que les parties ont été offensées, ce qui arrive quelquefois dans la premiere couche d'une femme, il lui fera appliquer un cataplasme fait avec des œufs & de l'huile de noix mêlés ensemble, qu'on étendra sur un linge & qu'on fixera sur les parties affligées, avec une serviette ou une nape chaude.

Plusieurs femmes ne sont pas plutôt délivrées qu'elles avalent un verre de sirop capillaire avec de l'huile d'amandes douces, dans le dessein de calmer leurs douleurs & de faciliter les vuidanges. D'autres prennent de la gelée composée de bœuf, de mouton, de perdrix, cuits avec des poireaux. Je donnerois la préférence à cette derniere potion, car la malade a plus besoin de quelque chose qui lui rende les forces, que de ce qui pourroit la dégouter & lui ôter l'appétit.

Quelques Auteurs défendent de laisser long-tems reposer une femme, immédiatement après sa délivrance: mais cette opinion ne me paroît avoir d'autre fondement qu'une autre qui proscrit le sommeil après la saignée.

Quant à la question agitée par les Auteurs François, sur la ligature du cordon & l'extraction de l'arriere-faix, on peut la terminer, en s'en remettant de l'une de ces opérations à une troisieme personne, comme à la Nourrice; & tandis qu'elle liera le cordon, & séparera l'enfant de la mere, l'Opérateur travaillera à délivrer celle-ci. Mais comme il est quelquefois assez difficile de faire ces deux choses en même tems, & que d'ailleurs les Auteurs ne sont pas d'accord sur la maniere de les exécuter, les réflexions suivantes pourront être de quelque utilité aux personnes qui se trouvent dans le cas de prendre parti.

L'arriere-faix est une masse qui est expulsée ou extraite à la suite de l'enfant, comme par un second *accouchement*. Elle est composée du cordon ombilical, des membranes qui enveloppoient le fœtus dans la matrice, ou du chorion & de l'amnios, & du placenta. L'expulsion du placenta entraîne communément celle du reste. Mais s'il arrive que quelque partie de ces corps demeure attachée à la matrice, son séjour & sa putréfaction causeront des symptomes terribles. Après la naissance de l'enfant, l'arriere-faix sort assez souvent de lui-même ou par les seuls efforts que la mere fait pour le chasser. Il y a toutefois des occasions où il est bon de le dégager & de l'attirer au-dehors: mais cette opération demande beaucoup de circonspection; quand il est si gros qu'il ne peut passer, ou que son adhésion à la matrice subsiste après l'expulsion du fœtus; lorsque le cordon ombilical vient à se rompre & que le placenta & toutes les membranes qui lui sont unies, demeurent dans l'utérus; à moins qu'on ne se hâte de le tirer, il y a à craindre que son orifice ne se resserre & n'en rende l'extraction très-difficile & même absolument impossible. D'où il s'ensuivroit que ces corps y causeroient la putréfaction, y exciteroient des douleurs violentes, que des fievres malignes, des hémorrhagies & la mort même ne tarderoient pas à suivre, comme la plupart des Auteurs nous en avertissent. Je sai que quelques Medecins soutiennent que l'extraction manuelle de l'arriere-faix est inutile, par la raison qu'il

vient de lui-même après le fœtus, on qu'il se putréfie en peu de jours ou en quelques semaines, au bout desquelles il est expulsé. Mais mon avis est que l'opinion de ceux qui ordonnent de l'aller chercher au fond de la matrice, lorsqu'il ne se présente pas sur le champ à son orifice, est la plus salutaire; c'est celle d'Hippocrate, de Celse & de la plupart des modernes. Ce n'est point sur les observations seules d'autrui que j'embrasse leur parti: mais j'y suis porté par ma propre expérience. J'ai vu tous les accidens dont j'ai fait l'énumération survenir à des femmes, par le séjour de l'arriere-faix dans leur matrice. A moins donc que cette pratique ne soit contre-indiquée par quelques circonstances singulieres, il ne faut pas souffrir qu'une accouchée quitte sa posture, que l'arriere-faix ne soit totalement sorti de sa matrice, parce que la moindre portion qu'on y en laisseroit, produiroit des effets très-funestes. Il faut donc travailler à l'extraire le plus promptement qu'on pourra, immédiatement après la naissance de l'enfant, de peur que l'orifice de la matrice venant à se refermer, l'introduction de la main dans sa capacité ne soit plus possible, & que l'extraction ne devienne impossible ou du moins très-difficile. Donc lorsque l'arriere-faix ne suit pas immédiatement l'enfant, il faut prendre le cordon de la main gauche & le suivre de la droite jusqu'au fond de la matrice où l'on se saisira du placenta. S'il arrivoit qu'il fut adhérent, on lieroit le cordon & on le sépareroit de l'enfant. Ensuite on recommenceroit l'opération qu'on auroit abandonnée, que nous venons de prescrire, & qu'on voit représentée *Pl. XIII. Fig.* 13. On agitera doucement le placenta à l'aide du cordon, jusqu'à ce qu'étant entierement détaché de la matrice, l'extraction en soit facile. Si ce moyen seul ne suffit pas, on aura recours à ceux que nous avons indiqués; un des assistans passera sa main sur le ventre de l'accouchée, & la promenera le long de l'abdomen & en descendant jusqu'à l'os pubis. On lui procurera l'éternuement, on la fera souffler dans ses mains; & quelques-uns de ces moyens réussiront peut-être. Nous ne nous lassons point de recommander la circonspection dans le mouvement que l'on donne au cordon ombilical pour ébranler le placenta, parce que les accidens auxquels on est exposé dans cette opération arrivent très-souvent.

Une Sage-femme imprudente entraîne la matrice, & la vie d'une femme se trouve dans un extreme danger. Après l'extraction du placenta, il faut encore rentrer dans la matrice & la nettoyer; car s'il y restoit quelques caillots de sang ou quelque portion de l'arriere-faix, les douleurs & l'hémorrhagie ne manqueroient pas de survenir. Il faut tenir la main fermée dans l'utérus, jusqu'à ce qu'il se soit resserré tout autour d'elle. Cette précaution seule est capable d'obvier à la plupart des accidens.

Voilà les regles que les meilleurs Praticiens nous prescrivent. Je remarquerai seulement que si l'arriere-faix est entierement sorti de l'utérus, il est inutile d'y introduire la main une seconde fois, & de l'y tenir fermée jusqu'à ce qu'il se contracte..

Si tous ces moyens ne suffisent point pour séparer le placenta de la matrice, il seroit alors nécessaire d'insérer le plus doucement que l'on pourroit, les doigts entre l'un & l'autre; opération qui n'a presque aucune difficulté, comme l'expérience nous l'apprend, surtout si la séparation est commencée. Tandis que le pouce demeure fixe à l'origine du cordon ou au centre du placenta, les autres doigts peuvent s'avancer entre la matrice & la partie de l'arriere-faix qui en est détachée, & achever peu à peu la séparation. L'ouvrage devient plus difficile, lorsque l'adhésion est totale; mais cela ne doit point empêcher de travailler: à l'aide des doigts du milieu, on tâchera de détacher les bords du placenta; on continuera ensuite l'opération comme dans le cas précédent; & lorsque la séparation sera entiere, on emportera l'arriere-faix au dehors. Dans le cas d'une cohésion extraordinaire, on ouvriroit le placenta au centre, & l'on travailleroit là, comme on eût fait sur les bords, si on y eut trouvé quelque facilité. Mais il faut procéder dans toutes ces conjonctures différentes avec la derniere circonspection, & prendre bien garde que les ongles, ou la violence du mouvement n'offensent la matrice ou ne la renversent. Car il y a des cas où nous savons que la séparation de ces parties ne peut se faire sans employer une force considérable. Et Paré fait mention d'une occasion où l'arriere-faix ne peut être absolument détaché. Ce malheur est ordinairement suivi de la mort. Toutes les fois donc qu'on trouvera l'adhésion du placenta très-considérable, il seroit à propos de s'abstenir de l'opération manuelle pour recourir aux remedes expulsifs; les plus puissans sont la rate & la bile seche d'anguille réduite en poudre, la myrrhe & le borax réduits en poudre, dont on fera prendre fréquemment, soit avec du pouliot, soit dans de l'eau de canelle, ou des pilules d'aloès, ou quelque autre médicament de cette nature; à quoi l'on peut ajouter les clysteres ou un violent suppositoire à dessein d'irriter l'anus, ou des sternutatoires, dont Hippocrate lui-même a recommandé l'usage. Quand on a essayé tous ces moyens, il vaut mieux abandonner le reste de l'ouvrage à la nature, que de tenter une extraction violente du placenta; car s'il arrivoit qu'il adhérât fortement à la matrice, elle ne manqueroit pas de se déchirer dans l'opération, d'où s'ensuivroient les plus fâcheux accidens & la mort même, comme plusieurs Auteurs nous en avertissent. Il faut observer la même conduite dans le cas où une Sage-femme ignorante auroit donné le tems à la matrice de se refermer; de sorte que l'introduction de la main que l'extraction de l'arriere-faix exigeroit, ne seroit plus possible sans violence.

Lorsque le cordon ombilical s'est rompu, soit par inadvertence de la part de la Sage-femme, soit parce qu'il étoit foible & putréfié, ce qui arrive, lorsque le fœtus a séjourné dans la matrice long-tems après sa mort; s'il s'est rompu proche du placenta, ensorte qu'il ne puisse plus guider la main pour y arriver, l'extraction de l'arriere-faix est alors extremement périlleuse; on ne peut le distinguer de la matrice qu'au toucher, & une main inexpérimentée s'y tromperoit aisément, & se saisiroit de la matrice au lieu de l'arriere-faix. S'il restoit une partie du cordon, il ne faudroit pas manquer de le prendre & de le suivre jusqu'au placenta, dont on fera l'extraction comme nous avons dit.

S'il ne reste aucune partie du cordon, on ne distinguera le placenta qu'à sa surface inégale & raboteuse sur laquelle on sentira des vaisseaux sanguins, tels que ceux qu'on y voit représentés *Pl. XIII. Fig.* 13. Quand on s'est bien assuré que l'on tient le placenta, on travaillera à le détacher, en cherchant avec le doigt de quel côté cette opération est la plus facile. L'Accoucheur ne manquera pas non plus de s'aider de la main qu'il aura libre, ou de celle d'un des assistans qu'il fera appliquer sur le côté de l'abdomen qui lui paroîtra dur, proéminent & par conséquent le lieu du placenta. Observons ici, que quoique Deventer & d'autres assurent que le placenta se trouve toujours au fond de la matrice, cependant de Graaf, Slevogtius, Hoorn, Brunner & Heister, ont observé le contraire. Si le placenta n'occupe pas le fond de la matrice, il est donc placé sur les côtés, soit en-devant, soit en arriere; c'est donc là qu'il le faut chercher, pour le séparer & l'extraire. Si-tôt que cette opération est faite, il faut examiner s'il est entier: s'il lui manque quelque partie, il faut l'aller chercher & en nettoyer la matrice, ainsi que des caillots de sang qui peuvent s'y être amassés.

Ruysch, célebre Medecin d'Amsterdam, a prétendu dans un petit Traité composé sur cette matiere, que la séparation manuelle du placenta ne devoit jamais être tentée; qu'il falloit s'en remettre aux efforts de la nature, lorsqu'il étoit adhérent, & que l'Auteur de nos corps avoit placé au fond de l'utérus un muscle orbiculaire destiné à cet effet. Le même Auteur assure qu'u-

ne longue expérience lui a appris que l'introduction de la main dans la matrice pour en détacher le placenta, n'avoit jamais que des suites fâcheuses, & qu'il avoit vu périr de cette opération un grand nombre de femmes, & que presque toutes celles en qui le placenta étant adhérent, on en avoit abandonné l'expulsion à la nature, s'en étoient bien trouvées, & que la nature n'avoit jamais manqué de l'expulser avec toutes ses appartenances. Il conseille donc à tous les Accoucheurs de se défaire de cette pratique. Mais quant à moi, dit Heister avec d'autres Chirurgiens & un grand nombre de Sages-femmes, j'ai vu plusieurs femmes périr par le séjour de l'arriere-faix dans la matrice, d'où je conclus que Ruysch n'en proscrit pas l'extraction en quelque conjoncture que ce soit, comme bien des gens se l'imaginent; mais seulement dans les cas où l'adhésion étant considérable, elle ne pourroit être rompue qu'avec violence, comme il paroît par la *Dec.* 2. de ses *Adversf. Anatom.* Il ne faut donc point laisser dans l'utérus tout ce dont on peut le débarrasser par le secours de l'art; & il ne faut avoir recours à la nature & aux remedes, que lorsqu'il faudroit employer une violence considérable, & que les convulsions s'emparent de l'accouchée. Si l'Accoucheur ne peut faire de bien, il se gardera du moins de faire du mal. L'arriere-faix sortira de lui-même avec le tems, comme on en a plusieurs exemples. Leporinus a écrit un Traité en Allemand contre le sentiment de Ruysch que nous avons rapporté. Cobausen s'y est aussi opposé.

Si après la naissance d'un premier enfant, on s'apperçevoit que la matrice en contient encore un ou plusieurs autres, il ne faudroit point travailler à l'extraction de l'arriere-faix, que ces enfans ne fussent venus. Car je sai, dit Heister, & d'autres l'ont expérimenté comme moi, que cette inadvertance a été suivie de violentes hémorrhagies qui ont été fatales non-seulement aux enfans qui étoient restés dans la matrice, mais encore à la mere.

Si l'arriere-faix retenu dans la matrice vient à s'y corrompre, il faut prendre des précautions pour que la putréfaction ne gagne pas la matrice même. Dans le cas donc où l'extraction en auroit été négligée ou aura été impossible, on préviendra ce dernier accident en injectant tous les jours dans la matrice, par le moyen d'une seringue, telle qu'on la voit représentée *Planch. VI. du premier volume, Fig.* 12. 13. quelques décoctions vulnéraires, celles, par exemple, qu'on prépare avec l'aigremoine, la germandrée ou la santoline, avec une certaine quantité de miel rosat & d'élixir de propriété. Il faut joindre à ce remede l'usage des clysteres acres, & continuer ce régime jusqu'à ce que l'on soit sûr que la matrice ne contient plus de substances corrompues & hétérogenes. Ces remedes ont deux fins, ils tendent à prévenir la putréfaction & à procurer l'expulsion.

Lorsqu'à la suite d'une convulsion spasmodique de l'utérus, le placenta se trouve retenu dans la matrice comme dans un sac, ce dont quelques Auteurs modernes citent quelques exemples, un Praticien ignorant pourroit s'imaginer qu'il n'y a point du tout d'arriere-faix: mais les autres pour qui ce cas singulier n'est point étranger, prendront le cordon ombilical, le suivront jusqu'à l'embouchure du sac qu'ils trouveront fermé, de même que l'étoit l'orifice de la matrice avant l'accouchement; ils tenteront d'y introduire un doigt, puis un autre, enfin toute leur main à laquelle ils donneront la figure d'un cone, dont les doigts formeront le sommet qui se dilatant peu à peu, ouvrira un passage à la base ou au gros de la main: ils l'introduiront par ce moyen dans la matrice, où ils s'empareront du placenta qu'ils attireront au-dehors avec toute la circonspection convenable. Le Lecteur curieux d'observations sur la rétention de l'arriere-faix dans la matrice, n'aura qu'à consulter Mauricean, la Motte & Cohausen. HEISTER, *Chirurg.*

Lorsque le défaut de conformation des os du bassin ne permet pas à l'Accoucheur d'introduire la main dans la matrice, la Motte conseille de secouer doucement le cordon ombilical, d'encourager la femme à faire des efforts en embas, soit en soufflant dans ses mains, soit en se mettant le doigt dans la gorge, pour s'exciter au vomissement.

Le même assure qu'il est toujours possible d'introduire la main dans la matrice, lorsque les os du bassin sont bien conformés. Il rapporte ensuite un cas dans lequel la disposition des os du bassin ne permit pas d'introduire la main dans la matrice & le cordon ombilical s'étant rompu, il fut obligé de s'en remettre à la nature de l'expulsion de l'arriere-faix, qui vint trois jours après, & la femme se porta bien.

Cet Auteur paroît avoir beaucoup plus de confiance dans la nature qu'aux remedes, dans le cas où le placenta demeure dans la matrice, ou lorsque le fétus est mort.

Il a observé que lorsque l'arriere-faix avoit séjourné pendant vingt-quatre heures, ou un peu plus de tems, dans la matrice, il ne falloit que l'introduction de quatre doigts pour l'en séparer & le tirer.

Il soutient encore contre le sentiment général, que plus le placenta a séjourné de tems dans la matrice, plus il est aisé d'en dilater l'orifice; cette partie étant continuellement humectée par ce qui en sort.

Quand la matrice rend des sérosités rougeâtres & tirant sur le noir, & que la femme ressent encore des douleurs, c'est une marque qu'on a laissé dans la matrice une portion du placenta ou de ses appartenances; il est donc nécessaire d'y introduire un doigt ou deux, & d'en faire sortir la substance étrangere qui y séjourne.

La Motte dit avoir trouvé un placenta qui n'avoit pas le tiers de l'épaisseur ordinaire, mais dont la substance étoit membraneuse, comme une vessie vuide, & qui tapissoit toute la surface intérieure de la matrice, y étant attachée, comme les autres placenta le sont au fond.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Lorsque les douleurs des reins & les autres circonstances, dont nous avons parlé ci-devant, se convertissent en vraies douleurs, alors elles se portent en embas & vont se terminer à l'utérus & au vagin; elles augmentent d'ailleurs d'un moment à un autre, & les autres accidens en font autant. La tête de l'enfant descend plus bas dans le bassin & s'approche du passage. La femme a de fréquentes envies d'uriner & d'aller à la selle, sans pouvoir les satisfaire.

Quand une femme est en travail, il ne faut pas manquer de l'avertir de reprendre haleine le plus doucement qu'il lui sera possible, de peur que si l'inspiration étoit subite l'enfant ne vînt à se retirer.

Si la femme s'ennuie ou se trouve fatiguée de demeurer dans la même posture, on peut lui permettre d'en changer dans l'intervalle de ses douleurs, & même d'étendre ses jambes.

Il ne faut point souffrir qu'on se parle bas dans sa chambre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

On trouve dans la Motte plusieurs exemples d'*accouchemens* retardés par des causes peu considérables en apparence. Il rapporte qu'une personne s'étant avisée de parler à l'oreille d'une autre dans la chambre où la femme étoit en travail, l'inquiétude la saisit, elle se crut en grand danger, & les douleurs furent suspendues pendant plusieurs heures. Il ajoute que la crainte qu'eut une Dame, qu'il alloit mettre en travail, qu'il n'y eût quelque indécence commise dans l'opération, fit cesser ses douleurs. Elles cesserent de même, dit-il, à une autre, parce qu'il y avoit entre les assistans quelqu'un dont la présence lui déplaisoit, & elles ne reprirent que quand cette personne fut sortie.

Mais rien n'est plus capable de retarder l'*accouchement* que les cris immodérés, pendant les douleurs; sans compter l'enrouement qui en reste, ils produisent une grande ardeur dans les poumons, & le mal de tête.

Une femme qui eſt en travail, feroit donc bien de ſe contraindre à fermer la bouche, & à pouſſer ſes douleurs en embas le plus qu'elle pourroit.

Il ne ſert preſque de rien de toucher fréquemment une femme en travail, ni de tenter la dilatation de la matrice, en ceintrant, pour ainſi dire, la tête de l'enfant avec le doigt. Il peut arriver au contraire, & ce cas n'eſt pas rare, que le toucher fréquent enflamme les parties, & les fait ſe gonfler, ſurtout ſi le travail eſt long. La Motte.

Cet Auteur convient que le premier *accouchement* eſt communément plus laborieux que les autres.

Il nous avertit que la potion ſi vantée par Mauriceau pour hâter l'*accouchement*, composée d'une infuſion de ſéné & du jus d'une orange de Portugal, loin de faire du bien, fait beaucoup de mal.

Il recommande le bouillon, comme la meilleure choſe que l'on puiſſe faire prendre à une femme en travail, pourvu qu'elle puiſſe le garder dans ſon eſtomac. Il met immédiatement après la rôtie au vin.

Il cite l'exemple d'une femme en travail dont l'enfant ſe préſentoit naturellement au paſſage dans lequel il étoit déja même avancé; mais dont les douleurs étoient foibles & lentes. La Sage-femme ayant percé précipitamment les membranes, les douleurs ceſſerent entierement. Il lui fit prendre un peu de nourriture, & la fit mettre dans ſon lit, où elle demeura depuis dix heures du ſoir juſqu'à cinq du matin. Alors les douleurs la reprirent, mais avec violence; & elle fut délivrée en peu de tems.

On voit par ſes obſervations que les eaux ſe ſont écoulées pluſieurs fois des ſemaines & même des mois entiers avant l'*accouchement*. Cependant celles à qui cet accident eſt arrivé ont conduit leur groſſeſſe à terme, & ſont accouchées d'enfans vivans; d'où la Motte prend occaſion d'avertir les Accoucheurs & les Sages-femmes, de ne point mettre une femme en travail, plutôt que la nature le demande, & avant qu'elle ſoit diſpoſée à l'expulſion de l'enfant.

Toutes les premieres circonſtances d'un travail promettent quelquefois un *accouchement* plus prompt & moins dangereux qu'il ne l'eſt en effet. La fin ne répond pas toujours à des commencemens favorables. Il ſurvient des accidens qu'il étoit impoſſible de prévoir, & qui retardent la délivrance.

La Motte dit qu'il y a des ſaiſons dans leſquelles les femmes meurent, après avoir été bien délivrées, ſans que leur *accouchement* ait été accompagné de ſymptomes fâcheux, quoiqu'elles ſoient d'une bonne conſtruction, & qu'il n'y ait aucune cauſe apparente de mort; ce qu'il attribue à une influence épidémique de l'air.

Cet Auteur défend expreſſément de bander une femme pendant ſes couches; elle ne l'eſt jamais ſi peu & ſi lâche, dit-il, que cela ne puiſſe occaſionner la ſuppreſſion des vuidanges, des douleurs conſidérables, des inquiétudes, l'inſomnie, les nauſées, la toux, des rapports, des vapeurs & l'oppreſſion; accidens qui diſparoiſſent auſſitôt que le bandage eſt ôté ou relâché.

Auſſitôt que la tête de l'enfant eſt au paſſage, la Sage-femme appliquera ſes mains ſur les oreilles d'un & d'autre côté, & tâchera de profiter de la douleur la plus immédiate pour tirer le reſte du corps, ou l'avancer du côté de la ſortie, le plus qu'elle pourra.

La Motte nous aſſure que la longueur d'un travail ne l'a jamais effrayé, pourvu que les membranes ne fuſſent point rompues, ni les eaux écoulées; & il ajoute qu'il ne lui eſt preſque jamais arrivé de les rompre, ſans y être contraint par quelque accident dangereux, dont la femme étoit menacée dans le commencement du travail, ou qui étoit préſent. Il conſeille à toutes les Sages-femmes de ſuivre ſon exemple, & d'attendre que les membranes ſe déchirent par la violence des douleurs.

Lorſque les membranes s'ouvrent & que les eaux s'écoulent dans les premieres douleurs, bien-tôt les paſſages ſont ſecs, & conſéquemment l'*accouchement* devient long & laborieux, ſurtout ſi les douleurs ſont foibles, & ſi l'intervalle qu'elles laiſſent entre elles eſt tel que la femme en ſoit plus affoiblie, que le travail avancé.

Dans ces conjonctures fâcheuſes, la Motte conſeille de prendre patience, & de ne point fatiguer une femme; mais de lui donner de tems en tems quelque nourriture facile à digérer, comme le bouillon ou la rôtie au vin, afin de lui conſerver le courage & les forces, & de la mettre en état d'attendre les douleurs, de les ſupporter lorſqu'elles arriveront, & de pouſſer ſon enfant.

Lorſque les douleurs arrivent, au défaut des eaux, il ne faut pas manquer d'humecter les parties avec quelques ſubſtances ou liqueurs graiſſeuſes. Si les eaux s'écoulent peu à peu, c'eſt un ſigne certain d'*accouchement* laborieux.

Les douleurs d'une femme ne ſont jamais fortes, tant que dure l'écoulement des eaux: mais s'arrête-t'il, les douleurs augmentent & communément le travail avance.

La maniere d'évacuer les eaux, lorſque les membranes ſont trop fortes pour ſe rompre par la violence ſeule des douleurs, c'eſt de les percer avec une ſonde pointue, qu'on tient couchée le long de la main ou entre ſes doigts.

La Motte eſt d'avis qu'il ne faut point, ou qu'il ne faut que très-rarement déchirer les membranes, & procurer l'évacuation des eaux. Son avis eſt qu'on l'attende, à moins que l'enfant ne vienne, coiffé, pour m'exprimer de la maniere ordinaire; car en ce cas, ſi l'on ne rompoit pas les membranes, il ſeroit en danger d'être ſuffoqué. Lorſque les membranes précedent la tête de l'enfant de la maniere que nous venons de dire, on les prendroit pour une veſſie dans laquelle il y auroit un peu d'eau, & qui ſeroit attachée à l'orifice extérieur du vagin.

Les douleurs ceſſent ordinairement, immédiatement après l'écoulement des eaux; & c'eſt un bonheur dont la Sage-femme intelligente profitera, s'il arrive que l'enfant ſe préſente mal. Elle ſaiſira ce moment pour introduire ſa main dans la matrice & pour le retourner; ce qu'il n'eſt point à propos de tenter dans les douleurs.

Lorſque les eaux ſortent de la matrice épaiſſes & noires, cela vient de ce que le meconium s'eſt délayé avec elles; & l'on peut prendre ce ſymptome pour un garant que l'enfant eſt placé dans quelque ſituation contrainte & peu naturelle.

Il arrive quelquefois que les eaux s'écoulent en grande quantité, & cela au huitieme, ſeptieme, ſixieme & même cinquieme mois d'une groſſeſſe. La Motte en cite pluſieurs exemples qui lui donnent lieu d'avertir les Sages-femmes de ne point mettre les femmes en travail avant que la nature les y ait diſpoſées; parce qu'une femme peut fort bien avoir perdu ſes eaux & conduire ſa groſſeſſe à terme.

Le même Auteur *Obſ.* 334. raconte qu'une femme rendit ſubitement par la matrice & ſans aucune douleur, une grande quantité d'eau; elle en étoit alors au ſeptieme mois de ſa groſſeſſe qui étoit prodigieuſe. En la touchant, il trouva l'orifice interne de la matrice ſi dilaté, qu'on pouvoit y introduire ſans peine un doigt; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que les membranes lui parurent entieres & pleines d'eaux; il conſeilla à cette femme de ſe repoſer; ce qu'elle fit, & au bout d'un jour elle ſe porta bien, vaqua à ſes affaires, & conduiſit ſa groſſeſſe à terme. L'écoulement d'eau provenoit d'une vraie hydropiſie de matrice. L'Auteur prend encore de là occaſion d'avertir de ne point mettre une femme en travail, ſans néceſſité.

Il remarque que lorſque les eaux ſont en grande abonce, l'enfant eſt foible ou mort: que le cordon ombilical eſt très-épais, mais ſujet à ſe rompre & à ſe détacher du placenta à ſon origine; & que dans ce cas, le placenta eſt fort gros & facile à ſéparer de la matrice.

Si l'on lioit le cordon ombilical trop près du ventre, il

pourroit s'ensuivre inflammation : trop loin au contraire, ce seroit un omphacele. Si la ligature est trop foible, il y a péril que le sang ne s'écoule ; si elle est trop forte, que le cordon ombilical n'en soit coupé, & que cet accident ne soit suivi d'une hémorrhagie fatale.

Si par un accident, le cordon venoit à se couper très-près du ventre de l'enfant, & qu'il n'y ait pas moyen de pratiquer une nouvelle ligature, la Motte conseille d'appliquer dessus une petite tente ou plumasseau, & par-dessus la tente ou le plumasseau, une emplâtre de diapalme, sur l'emplâtre une compresse, que l'on fixera par un bandage convenable, jusqu'à ce que l'endroit soit cicatrisé, ce qui quelquefois ne se fait pas en sept à huit mois.

Il faut lier le cordon à deux pouces à-peu-près de l'endroit du nombril.

Du Toucher.

Quant au toucher, la Motte est d'avis, qu'il est inutile de toucher une femme dans la violence de ses douleurs, parce qu'alors les eaux sont poussées en embas avec tant de force, & en si grande quantité, qu'il est impossible de rien assurer sur la situation de l'enfant. On attendra donc que la douleur se ralentisse, ou qu'elle soit entierement passée, pour toucher une femme.

Deventer veut qu'on touche une femme avant que la douleur commence ; parce qu'alors les membranes qui contiennent les eaux sont lâches, & permettent conséquemment de déterminer la situation de l'enfant : mais il ne faut pas retirer sa main après cet examen. Il faut la laisser dans le vagin, pendant toute la durée de la douleur, & même après quelle est passée ; parce qu'on s'instruira dans la douleur même, si l'enfant continue de se présenter à l'orifice de la matrice, quelle est la disposition des eaux, si la figure des membranes est oblongue & molasse, si elle est plate & large, si les douleurs sont fortes ou foibles ; & lorsque la douleur est passée, on jugera à la dilatation de l'orifice, si elle a été avantageuse ou non, & si l'enfant est plus ou moins bas. Mais en touchant une femme, il faut prendre garde de rompre les membranes, ce qui peut facilement arriver lorsqu'elles sont tendues dans la violence des douleurs.

Un Auteur moderne met en précepte, qu'il faut examiner la situation de l'enfant pendant la douleur : s'il prétend que cela se fasse ainsi, avant que les membranes soient déchirées, il me paroît que les Auteurs que j'ai cités jusqu'à présent, & qui sont d'un avis contraire, ont la raison de leur côté.

Les usages du toucher sont en grand nombre : mais on connoît principalement par ce moyen ; premierement, si une femme est grosse ou non ; car quelques Auteurs assurent que dans les deux premiers mois de la grossesse, l'orifice de la matrice étant très-étroitement fermé, on le sent en introduisant son doigt dans le vagin, s'élever en pointe plus dure & plus solide qu'à l'ordinaire ; dureté, solidité qui n'ont rien de celles du skirrhe, dont il est aisé de les distinguer. Mauriceau compare l'orifice de la matrice d'une femme récemment grosse, au museau d'un petit chien qui vient de naître ; il ajoute qu'il est exactement fermé, & qu'il promine un peu plus que d'ordinaire.

Deventer croit qu'il faut une grande expérience pour juger de la grossesse au toucher, & qu'alors même on peut encore se tromper.

Cependant à mesure que la grossesse avance, l'orifice de la matrice devient plus court, plus plat & plus foible. Et l'on remarque dans les femmes qui ont eu plusieurs enfans, & dont les *accouchemens* n'ont point été laborieux, qu'il est si affaissé, si doux & si mince, qu'au sixieme ou septieme mois, il s'ouvre, & qu'on sent l'enfant se mouvoir à travers les membranes.

Plus la grossesse est avancée, plus grande est l'extension de la matrice, & par conséquent son orifice diminue en longueur ; ensorte que dans une femme qui est à terme, il est tout à fait plat & presqu'au niveau du corps de la matrice ; il prend alors la figure d'un petit cercle, qui a quelqu'épaisseur à la circonférence, où il se fait un bourrelet dans le travail. Mauriceau.

Dionis assure qu'on peut connoître au toucher, non seulement la grossesse, mais le tems & le jour auquel une femme entrera en travail. L'orifice intérieur de la matrice qui a conservé, dit-il, son épaisseur & sa solidité pendant les premiers mois de la grossesse, s'affaisse sur la fin & devient plat en se prêtant à l'extension de la matrice ; & à mesure que le tems de l'enfantement approche, son élévation diminue, ensorte qu'on ne le distingue sur la fin du corps même de la matrice, que par une petite inégalité qui forme le bourrelet dans le travail. Il cite une Sage-femme de l'Hôtel-Dieu qui toucha vingt quatre femmes dans une soirée, & qui prédit le tems de leurs *accouchemens*, selon l'ordre qu'ils se firent.

Secondement, on connoît au toucher, si l'enfantement est voisin ou s'il se fera long-tems attendre. Pour former ce prognostic, il paroît par ce qu'on a dit plus haut, qu'il faut faire attention à l'orifice de la matrice, & juger que l'*accouchement* est d'autant plus voisin, que cette partie est foible, douce & affaissée.

Il y a des femmes en qui l'orifice de la matrice est tellement dilaté, avant qu'elles entrent en travail, que leur enfant est expulsé en deux ou trois douleurs. Dans d'autres au contraire, en celles, par exemple, dont l'enfant se présente mal, ou qui sont d'un tempérament robuste, ou qui sont avancées en âge, ou qui en sont à leur premiere grossesse, l'orifice de la matrice est exactement fermé ; & ce n'est qu'à force de douleurs qu'il se dilate : d'où l'on peut conjecturer que le travail sera long & pénible.

Dans les femmes âgées, dans celles qui sont grosses pour la premiere fois, & qui sont d'un tempérament vigoureux & accoutumées à la peine, l'orifice de la matrice n'est pas tel que dans une femme jeune, délicate, qui n'a jamais fatigué, qu'on a mariée de bonne heure, & qui a été élevée mollement.

Il faut encore observer que la situation de l'orifice de la matrice en fait varier l'apparence au toucher ; on ne sent point celui qui est placé obliquement, comme celui qui est dans la direction du vagin. Celui-ci est un peu plus descendu dans le bassin, & l'on peut aisément en faire le tour avec l'extrémité du doigt. L'autre au contraire est quelquefois si haut, qu'il se dérobe au toucher, ou s'il est à portée d'être senti, on en atteint à peine la moitié.

Troisiemement, on distingue au toucher si les douleurs d'une femme sont vraies ou fausses ; & cet examen est de la derniere importance pour une femme ; parce que d'un côté il seroit très-imprudent de retarder un travail réel, & de l'autre, ce seroit mettre sa vie en danger & celle de son enfant, que de hâter par des remedes ou d'autres moyens le travail, en prenant quelques accès de coliques quelques douleurs d'entrailles pour des vraies douleurs.

Il faut soupçonner toutes les douleurs qu'une femme ressent avant que d'être à terme, avant le neuvieme mois, à sept, par exemple, d'être fausses, & par conséquent il ne faut pas chercher à les augmenter : mais s'il arrivoit qu'avant le septieme mois de sa grossesse, une femme entrât réellement en travail, il faudroit non-seulement ne le point retarder, mais le hâter autant que faire se pourroit avec prudence.

On peut distinguer ainsi par le toucher les vraies douleurs des fausses. Si les douleurs sont fausses, l'orifice de la matrice se refermera plus étroitement qu'auparavant, sitôt qu'elles seront passées. Si elles sont vraies, elles augmenteront la dilatation de l'orifice de la matrice. Il faut

fant donc toucher une femme avant & après la douleur.

Quatriemement, on conjecture par le toucher, si l'*accouchement* d'une femme sera long & pénible, ou s'il sera prompt & facile. Si la partie inférieure de la matrice, & la tête de l'enfant sont fort descendues dans le bassin, ensorte qu'on puisse les sentir sans peine, sans s'avancer beaucoup dans le corps, comme si elles étoient à l'entrée du vagin, l'*accouchement* sera prompt & facile.

Si l'orifice de la matrice est foible, s'il est considérablement dilaté; si l'on sent à travers, la tête de l'enfant se présenter au passage, si c'est la tête & non l'épaule, le bras ou le cordon ombilical, il n'y a que le défaut de douleurs qui puisse rendre cet *accouchement* laborieux. Enfin, si les eaux qui commencent, en se formant, une figure large & plate, il faut s'attendre à une heureuse délivrance.

Au contraire l'*accouchement* sera pénible, si la distance du vagin à l'orifice de la matrice est grande, si cet orifice n'est que peu dilaté, s'il ne l'est point, s'il est prominent, épais & dur, & si les eaux sont fort ramassées.

Cinquiemement, on connoit au toucher, si l'enfant est bien ou mal situé. On se sert des deux premiers doigts que l'on graisse avec du beurre, pour examiner la situation de l'enfant. La Sage-femme peut employer à cela la droite ou la gauche indistinctement: la posture de la femme & la situation de l'enfant peuvent rendre l'une plus commode que l'autre.

On juge plus sûrement de la forme & de la situation d'une partie avec deux doigts qu'avec un seul. On se servira donc de deux doigts pour toucher l'orifice de la matrice, lorsqu'il est fermé, & pour mesurer sa dilatation, lorsqu'il sera ouvert; de même que pour distinguer comment & de quelle maniere la tête ou une autre partie se présente.

On aura donc soin d'avoir les ongles bien faits, coupés courts & ronds, & sans aucune partie aigue.

Il faut avancer les doigts dans le vagin, plutôt en plongeant qu'en les relevant, jusqu'à ce qu'on ait passé les os; alors on retournera la cavité de la main du côté du nombril, où la matrice est située.

Il faut savoir que le menton d'un enfant bien situé, est appuié sur sa poitrine, & que le haut de sa tête s'applique à l'entrée de l'orifice de la matrice pour s'avancer dans le vagin: mais on ne peut bien juger que cette situation est telle, que l'orifice de la matrice ne soit assez dilaté, pour qu'on puisse y introduire un ou deux doigts.

Quand l'orifice de la matrice est considérablement dilaté, alors la tête s'avançant au-delà du bourrelet; on ne peut introduire les doigts qu'entre ce bourrelet & la tête de l'enfant.

Quoique les fesses, les genoux & le coude paroissent au toucher ronds, de même que la tête, cependant il est toujours facile de distinguer ces parties de la derniere. La tête est beaucoup plus grosse & plus plate que le genou ou le coude, & plus dure que les fesses; d'ailleurs on peut reconnoître la tête à cette membrane douce qui est entre les os, & qu'on appelle la fontanelle.

Il est très important de ne pas confondre les parties, & de distinguer la tête, des fesses, des genoux, du coude, des mains, des piés, du cordon ombilical & du placenta, avant que les membranes soient déchirées & les eaux écoulées; la négligence ou l'erreur en ceci auroit des suites très fâcheuses.

Entre les femmes, on touche les unes avec facilité, les autres avec peine; les premieres ont coutume d'accoucher sans grand travail; la tête de leur enfant étant tout à fait descendue dans le bassin, & tournée vers l'orifice de la matrice. L'*accouchement* des secondes est ordinairement laborieux, parce que la difficulté de les toucher, suppose une mauvaise situation soit de la matrice soit de l'enfant.

Pour reconnoître la position de la matrice, il faut savoir que quand sa situation est directe, le sommet de la tête de l'enfant descend de lui-même dans le bassin, & que l'orifice de la matrice se présente juste à l'extrémité du vagin; qu'au contraire, si l'enfant est bien situé, & tontefois l'orifice de la matrice & la tête de l'enfant placés en arriere du côté de l'os sacrum & des vertebres, le corps de la matrice n'est pas en situation directe, qu'il est trop en-devant, ce qui arrive fréqnemment aux femmes qui ont le ventre gros & prominent. Il arrive de-là qu'on parvient difficilement à l'orifice de la matrice qui est dirigé du côté du rectum & de l'os coccyx.

D'ailleurs, si l'orifice de la matrice est dirigé en avant du côté de l'os pubis & de la vessie, & que par cette raison, il ne puisse s'avancer dans le vagin, nous pourrons tenir pour certain que le corps de la matrice est placé trop en arriere, du côté des vertebres des reins, & que par conséquent sa situation n'est pas directe.

Si l'on sent l'orifice de la matrice & la tête de l'enfant, du côté gauche, aux environs de l'os des îles, nous conjecturerons que la situation dn corps de la matrice est oblique, ou qu'il est placé plus d'un côté que d'un autre. De même, si l'on sent l'orifice de la matrice & la tête de l'enfant penchant du côté droit, vers l'os des îles, la situation du corps de la matrice est certainement oblique; elle est placée plus du côté gauche que du droit.

Dans les quatre dernieres positions de la matrice, on a quelque peine à toucher une femme; & l'orifice de la matrice se trouvant dans une direction desavantageuse & à une distance plus grande qu'à l'ordinaire, il faut s'attendre à un *accouchement* pénible.

Sixiemement, on conjecture par le toucher ce qu'il y auroit à faire pour secourir la mere & l'enfant, dans un travail long & difficile.

Septiemement, on prévoit par le toucher, si une femme portera sa grossesse à terme ou non.

Il arrive fréquemment qu'une femme ait des pertes de sang considérables, des défaillances & des convulsions, avant que d'être à terme. Ces accidens sont occasionnés par une chute, un coup, une émotion, par quelques passions, telles que la peur, ou la colere & par le chagrin. Dans ces cas, le placenta se détache entierement ou en partie de la matrice; & la perte de sang continue, tant que le séjour de la masse étrangere qui remplit la matrice, la tiendra tendue. Le seul moyen de l'arrêter, c'est de délivrer la femme immédiatement; tout autre remede seroit absolument inutile.

Il ne faut pas confondre l'hémorrhagie avec le flux menstruel que les femmes conservent quelquefois pendant les cinq ou six premiers mois de leur grossesse, & même plus long-tems. Il faut encore la distinguer d'une autre évacuation de sang à laquelle les femmes repletes sont exposées, qui les prend subitement, qui est abondante, & dont il ne faut craindre aucune suite fâcheuse.

Le flux menstruel se fait réglément, & n'est accompagné que des douleurs que les femmes ont coutume d'en ressentir, lorsqu'elles ne sont point enceintes.

Quant à l'autre flux extraordinaire, dont nous avons fait mention, il est plus prompt, plus abondant, moins réglé; & en y apportant l'attention & les remedes nécessaires, il cesse en peu de jours & quelquefois, en peu d'heures.

Quant aux pertes de sang qui emporteroient une femme, si on ne la délivroit incessamment; elles viennent brusquement, en abondance & ne cessent point: lorsque les caillots de sang forment une obstruction, elles paroissent suspendues: mais ce n'est que pour peu de tems. Dans ces occasions, on trouvera l'orifice de la matrice un peu dilaté, & l'arriere-faix; s'il est détaché de la matrice, se présentera à son orifice; alors on ne peut trop hâter la délivrance. Quoiqu'on ne sente point l'arriere-faix, il est quelquefois détaché. Si les remedes n'operent rien, si la perte continue, si les défaillances & les convulsions augmentent, il faut absolument délivrer une femme sans différer, sans égard pour l'âge du fœtus, & le tems de la grossesse; il ne faut point attendre le secours des douleurs; les femmes dans cet état ou n'en ont point du tout, ou n'en ont

que de foibles qui ne suffisent point pour l'expulsion du fœtus. On introduira donc d'abord un doigt dans la matrice ; puis un second, ensuite toute la main par degrés. On étendra & on rapprochera ses doigts peu à peu, pour augmenter successivement la dilatation. Si les membranes se présentent, on les ouvrira : on ne manquera pas de rencontrer l'enfant à leur ouverture : on le tirera par les piés ; & l'on ira chercher le reste après, en différant le moins qu'on pourra. Si le placenta tomboit le premier sous la main, on le perceroit de même que nous l'avons prescrit pour les membranes. Mais voyez l'Article *Abortus*.

Pendant le travail, lorsque l'orifice de la matrice est si haut & si retiré en arriere, qu'on ne peut y atteindre avec les doigts ; il faut introduire la main entiere dans le vagin pour en faire, par le toucher, un examen juste & nécessaire. Cette opération n'est pas difficile, surtout si la femme n'en est pas à son premier *accouchement*. GIFFARD.

La Motte dit que, quand les eaux ne sont pas en grande quantité, on peut essayer de reconnoître la situation de l'enfant, pendant les douleurs : mais qu'au contraire, il n'y a point de tems plus propre à cette observation que le moment qui suit la fin d'une douleur, si les eaux sont abondantes.

Hippocrate dit dans son Traité *de Natura muliebri*, que si l'orifice de la matrice s'est endurci, c'est-à-dire, apparemment, que s'il est devenu skirrheux, on peut s'en appercevoir au toucher ; on le sentira, dit-il ailleurs, dur & raboteux.

Dans un autre endroit du même Ouvrage, il remarque que s'il y a hydropisie de matrice, l'orifice paroîtra mince, & se distinguera difficilement au toucher.

Lorsqu'un Chirurgien est appellé auprès d'une femme en travail, il aura soin de demander à la Sage-femme, quelle est la situation du fœtus, si elle est naturelle ou contre nature. On estime que la posture la plus naturelle d'un enfant est celle dans laquelle il présente la tête tournée de façon, que le visage soit du côté du rectum, l'occiput du côté de la vessie, ses piés vers le fond de la matrice, & le sommet de la tête appliqué directement à l'orifice de la matrice, tel en un mot qu'on le voit, *Pl. XIII. fig.* 2. toutes les autres postures sont nommées postures contre nature. Entre ces dernieres, il y en a deux, qu'on ne peut pas dire, à proprement parler, naturelles, mais qui en approchent si fort, qu'on auroit pû leur conserver ce nom sans errer, puisque dans ces situations, l'enfant vient de lui-même vivant, & avec moins de secours qu'en toute autre. L'une, c'est quand le fœtus présente les piés ; on a donné aux enfans qui naissent de cette maniere le nom d'*Agrippæ*, d'un célébre Romain qui s'appelloit Agrippa, & qui naquit ainsi : Voyez la *Fig.* 3. L'autre, c'est quand il présente les fesses à l'orifice de la matrice, c'est-à-dire, lorsque l'enfant s'efforce de s'ouvrir un passage, avec le corps presque double. Cetre situation n'est pas éloignée de la précédente, voyez la *fig.* 4. Elles ne sont pas l'une & l'autre accompagnées d'un travail également heureux & facile. Si l'Accoucheur n'est pas expérimenté, l'enfant risque de périr au passage, soit par la compression qu'il y souffriroit, s'il y étoit long-tems arrêté, soit par celle du cordon ombilical. Cependant, lorsque les piés se présentent, il ne faut point changer cette situation, on peut sauver la vie à l'enfant, on peut même en prenant ses précautions le tirer plus promptement & plus commodément, que s'il se fut présenté autrement, surtout si on entend son Art. En un mot, je crois que, quand toutes les autres circonstances sont favorables, cette situation est la plus commode de toutes pour l'Accoucheur, par la facilité qu'elle lui procure de soulager la mere, comme on verra par ce qui suit. Mais si l'enfant se présentoit dans quelqu'autre posture, & il y en a quantité d'autres ; nous en avons represénté plusieurs dans les *Figures* 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 ; l'*accouchement* deviendroit très-difficile, & même quelquefois impossible. La mere & l'enfant seroient alors en danger de perdre la vie, s'ils n'étoient secourus par un habile Accoucheur. Voyez l'Article *Agrippæ*.

Quant à la situation de l'enfant dans la matrice, à moins qu'elle ne soit décidée par la saillie d'une main, d'un pié, ou de quelqu'autre partie, on s'en informera de la Sage-femme ; & de peur que par son ignorance, car il y en a en qui elle est poussée à un point surprenant, elle ne nous induise en erreur, en nous faisant un faux rapport, nous introduirons nos doigts, ou si l'orifice de la matrice est suffisamment dilaté, notre main entiere dans le vagin, & nous nous assurerons par nous mêmes de l'état des choses ; observant de choisir pour cela, l'intervalle ou plutôt la fin d'une douleur. Si la tête est appliquée à l'orifice de la matrice, ce qu'il faut bien distinguer, & si l'enfant, au jugement du toucher, est dans une situation convenable & naturelle ; & que toutefois le travail ne prenne pas un cours heureux, nous devons en conclurre que le défaut est dans la mere : c'est qu'elle aura trop de sang, qu'elle sera trop foible ou trop étroite ; qu'il y aura obstruction ou gonflement dans le passage, que la situation de la matrice sera oblique, ou qu'il y a quelqu'autre inconvénient de sa part. Mais si la mere ne se trouvoit dans aucun de ces états, il faudroit bien revenir au fœtus, & chercher la cause de la longeur du travail, soit dans la grosseur excessive de sa tête, soit dans la posture singuliere de cette partie, comme, lorsqu'il présente le menton, le visage, le dos, les oreilles, l'occiput, les épaules, le bras, l'estomac, ou quelqu'autre partie qui n'est pas propre au passage. Si la mere manque de force ou ne ressent pas des douleurs suffisantes, si l'enfant est bien situé, & si la longueur du travail provient de ce que les parties sont étroites, comme il arrive aux femmes qui en sont à leur premier *accouchement*, ou de ce que la tête de l'enfant est trop grosse, il faut en ce cas, recourir aux remedes corroboratifs & expulsifs, oindre sa main d'huile, l'introduire dans le vagin, s'avancer du côté de l'os sacrum & déprimer le coccyx, surtout pendant les douleurs. C'est ainsi que le passage se dilatera peu à peu. Ces mesures prises à tems ne manquent gueres de rendre les forces & le courage à une femme ; de rapprocher les vraies douleurs, & de conduire le travail à une heureuse fin, à moins que quelqu'autres accidens ne surviennent, & ne le prolongent. Si le trop de sang retarde l'*accouchement*, il faut saigner. Mais dans le cas où les parties sont trop étroites, comme lorsqu'une femme en est à son premier enfant, lorsqu'elle est d'un certain âge, lorsque le passage est trop sec, il est à propos de les frotter avec de l'huile, du beure, de la graisse, du lard, ou d'autres substances émollientes de cette nature, de les dilater par degrés avec les doigts, ensuite avec toute la main. Si quelque membrane ou quelqu'excroissance contre nature obstruoit ou fermoit le vagin, il faudroit en faire l'amputation avec les instrumens convenables. Si le gonflement étoit si considérable qu'il empêchât la sortie du fœtus, il faudroit appliquer sur les parties des fomentations émollientes ou des cataplasmes préparés avec des fleurs de camomile, de sureau, de mollaine, de guimauve, de mauve & d'autres plantes de cette nature, qu'on fera bouillir dans du lait. Si quelque tumeur ou un fungus considérable rétrécissoit le vagin, & rendoit l'*accouchement* laborieux, il faudroit en faire l'extirpation de la maniere convenable. Si c'étoit la callosité du vagin on de l'orifice de la matrice ou quelqu'autre cause de cetre nature qui empêchât l'enfant d'avancer, si l'utérus étoit déchiré ; si le fœtus étoit tombé dans la cavité de l'abdomen ; il ne reste plus qu'une fâcheuse, mais nécessaire ressource ; c'est l'opération Césarienne. S'il ne se rencontre aucun de ces inconvéniens du côté de la mere, & si l'enfant se présente dans une situation naturelle & commode, les vraies douleurs suffiront ; il ne faut alors avoir recours à aucun autre moyen.

S'il arrivoit toutefois que l'étroitesse des passages arrêtât l'enfantement, voici ce qu'il y auroit à faire.

Après que la femme auroit uriné, on la placeroit dans une posture convenable : on l'étendroit, par exemple, à la maniere des François, sur un lit, an bord duquel ses fesses seroient posées, nn peu plus haut que la tête ; ou on la mettroit, si l'on aime mieux, sur une chaise faire exprès, & qu'on voit représentée *Pl. XIII. fig. 15.* de façon que le fœtus eût quelque facilité pour glisser en en-bas, ce qui en donneroit en même-tems à l'Accoucheur pour travailler de ses mains. On aura soin dans cette posture d'avoir denx femmes qui lui tiendront les jambes & les genoux fermes. Alors on tâchera de relâcher l'orifice inérieur & extérieur de la matrice en les humectant d'huile, de graisse on d'autres substances émollientes & onctueuses, & de les dilater peu à peu avec les doigts, ensuite avec la main entiere, s'il est possible. On voit que toutes ces opérations demandent que l'Accoucheur soit assis devant la malade, sur une chaise basse. Il faut encore élargir, autant qu'on peut, la capacité du bassin en déprimant avec le dos de la main, l'os coccyx, surtout pendant les douleurs : ces moyens employés à propos font ordinairement descendre la tête peu à peu, & elle suit la main de l'Accoucheur, à mesure qu'il la retire. Si l'on peut alors s'en saisir, il faut la tirer doucement en avant. Si le fœtus se trouvoit alors dans une posture oblique ou contre nature, telle que celles dans lesquelles on l'a représenté *Pl. XIII. fig.* 8. *&* 9. il faut tenter de le retourner avec la main & de le placer dans une situation naturelle. On ne manquera pas non plus de faire prendre pendant ce tems quelques corroboratifs à la femme, & si les douleurs viennent à cesser, de mettre en usage les remedes capables de les rappeller & de les entretenir, jusqu'à l'enfantement. S'il est difficile de réduire l'enfant dans une situation naturelle, il faut chercher ses piés & le tirer, comme on eût fait, s'il se fûr présenté dans cette posture contre nature. Si les membranes dont le fœtus est enveloppé, sont assez fortes pour résister à la violence des douleurs ; si l'orifice de la matrice est suffisamment dilaté, & qu'on sente la tête, cette premiere circonstance est apparemment la seule qui retarde l'*accouchement* ; de crainte donc que la mere ne vienne à s'affoiblir, il faut lever cet obstacle, en déchirant ces membranes soit avec l'ongle, soit avec un petit crochet fait exprès. Mais tant que l'orifice de la matrice n'est pas suffisamment dilaté, ce feroit s'exposer à rendre l'*accouchement* plus laborieux & plus long, que de percer les membranes. Il faut encore dans les secours que l'on donne aux femmes en travail, écarter de soi tout instrument, & n'employer que les mains, tant qu'il reste quelque force à la mere, & que l'on s'apperçoit que l'enfant est vivant ; autrement on courroit risque de le blesser & peut-être de le tuer en s'en servant. Mais si les forces de la mere sont épuisées, s'il y avoit apparence que le délai de sa délivrance lui seroit mortel ; il faut prendre d'autres mesures, tenter l'extraction du fœtus par les piés, & si cela n'est pas possible, se servir des instrumens convenables. Car dans ces conjonctures, il vaut mieux travailler soi-même à conserver la mere & l'enfant, que de s'en remettre du salut de l'une & de l'autre à la nature, à l'exemple des Accoucheurs ignorans & timides, qui n'osant entreprendre de les sauver, les perdent tous les deux.

Je remarquerai ici que les meilleurs Auteurs & les plus grands Praticiens conviennent unanimement, que si l'enfant se présente en toute autre situation, que la situation naturelle, il est plus à propos d'en faire l'extraction par les piés, que de tenter de le retourner dans une autre posture. Ils assurent tous que cet *accouchement* est plus prompt & moins dangereux, tant pour la mere, qne pour l'enfant.

Nous remarquerons encore que, quoique la posture dans laquelle la tête du fœtus est appliqnée à l'orifice de la matrice & du vagin, soit estimée naturelle, cependant en égard aux causes différentes dont nous avons parlé plus haut, mais particulierement à la situation oblique de la matrice, elle est accompagnée alors d'un travail si pénible, qu'il n'y a force de nature, ou secours de l'art qui puisse amener l'enfant au monde vivant. Par rapport à cette circonstance, Sigismonde, Deventer & le Suedois Hoorn, ont remarqué, que lorsque par l'obliquité de la matrice, ou par quelqu'autre cause, le sommet de la tête de l'enfant ne correspond pas à l'axe du vagin ; mais la face ou le côté de la tête, l'occipnt ou l'oreille ; alors la délivrance étoit d'une extreme difficulré pour l'Accoucheur, & d'un grand danger pour la femme. Les Accoucheurs inexpérimentés accusent aussi communément, que mal-à-propos, la grosseur de la tête des accidens qui arrivent dans ces cas ; quoique les assistans puissent s'appercevoir aisément qu'elle n'est pas plus grosse qu'elle ne doit l'être, lorsque l'*accouchement* est fait, & qu'eux-mêmes sachent bien qu'elle avoit passé sans beaucoup de peine l'orifice de la matrice. La difficulté de l'*accouchement*, lorsque l'enfant présente le côté de la tête ou l'oreille, provient de ce que les épaules portent quelquefois contre les os du bassin, de sorte que cet obstacle ne peut être levé ni par la nature ni par l'art, surtout lorsque la tête par sa rondeur échappe à la main, ne laisse aucune prise, & ne peut être tirée : le fœtus, qui dans cette situation, ne peut avancer, périt par sa compression réitérée dans la matrice. C'est par cette raison que cette posture de l'enfant effraye les Accoucheurs les plus expérimentés ; ils en connoissent si bien les apparences trompeuses qu'ils sont plus ardens à donner du secours qu'en tout autre cas ; parce qu'ordinairement ils peuvent introduire leurs mains dans la matrice ; saisir le fœtus & en faire l'extraction ; au lieu que dans le cas précédent, la tête est forcée dans le passage, & tandis qu'elle s'engage obliquement dans l'orifice de la matrice & du vagin, les épaules appuyent contre les os du bassin ; il n'y a plus-là d'accès pour la main de l'Accoucheur, ni par conséquent de secours ni pour la mere ni pour l'enfant. Ce travail a pourtant commencé quelquefois avec les apparences les plus flateuses d'une heureuse délivrance ; mais qu'en est-il arrivé ? C'est qn'on a négligé toutes les précautions qu'on auroit pu prendre, & qu'on ne s'est apperçu de leur besoin, que quand il n'étoit plus possible de les prendre. Voyez *Cæsarea Sectio*.

Ce fut apparemment au défaut de toute ressource en pareil cas, que Palfyn, célebre Chirurgien de Gand, connoissant tout le danger qu'il y avoit de déchirer & de tuer l'enfant, s'il étoit vivant, en se servant de crochets, de tenailles & d'autres instrumens tranchans, inventa sa double cuillere, ou son double crochet large, concave & émoussé, à l'aide duquel on peut saisir la tête d'un & d'autre côté, & la tirer sans blesser le fœtus & sans séparer cette partie du reste du corps ou s'exposer à quelque accident plus terrible encore. La forme de cet instrument, dit Heister, étoit à peu près la même que dans la *fig. 16. de la Pl. XIII.* quant à sa grandeur, elle étoit double. L'Auteur prétendoit qu'on se servît de cet instrument, lorsque l'enfant étoit encore vivant, ou du moins, lorsque sa mort n'étoit pas certaine ; ce qui arrive assez fréquemment dans les cas où la tête est arrêtée pendant long-tems dans un passage trop étroit : la compression est alors si grande & l'enfant en est tellement affoibli, qu'il ne donne presqu'aucun signe de vie. Comme on le tient pour mort, on met en usage les crochets rranchans & on le tire de la matrice par pieces. Je me suis servi moi-même, ajoute Heister, de l'instrument de Palfyn, mais sans en tirer les avantages que son Inventeur lui croit. Si l'on ne comprime la tête du fœtus que fort doucement, on ne peut la tirer ; au contraire, si on la saisir fermement, on risque que le crane tendre ne cede à l'effort de l'instrument, & qu'il ne soit écrasé. Connoissant par expérience le défaut de l'instrument de Palfyn, je tâchai de le corriger. A cet effet, je joignis ses deux cuilleres par le moyen d'une espece de double virole mobile, à l'ai-

de de laquelle l'instrument embrassoit la tête plus commodément & promettoit une extraction du fœtus plus heureuse. Mais le succès ne répondit point à mon attente. La posture de l'enfant que nous venons de décrire est donc extremement périlleuse, puisqu'il en faut venir à l'opération Césarienne, ou se servir des crochets tranchans représentés *Fig.* 17. 18. ou d'autres instrumens convenables, & sacrifier l'enfant à la conservation de la mere. Nous indiquerons dans la suite de cet article quelques moyens particuliers auxquels on pourra avoir recours dans les cas de cette nature.

Si le fœtus se présente dans une situation contre nature; telle, par exemple, qu'une de celles que nous avons représentées, *Fig.* 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. ou qu'on peut voir dans les figures de Scipio Mercurius, Welschius, Guillemeau, Mauriceau, Voelterus, Peu, Viardelius, Sigismonde, Deventer, Mellius & autres; il ne faut pas s'attendre à un *accouchement* facile; car à moins qu'on ne vienne à bout de changer cette situation avec la main, la vie de la mere & de l'enfant seront exposées à un danger éminent. Les remedes internes & les efforts de la mere ne feroient en ce cas qu'augmenter le péril. Plus la compression de l'utérus sera violente, plus le fœtus risquera de périr; la mere même, loin d'en être soulagée, n'en perdra ses forces que plus promptement, & l'hémorrhagie surviendra. La gangrene se mettra dans la matrice, ou elle sera déchirée; accidens qui tous sont terribles. La seule mesure qu'il y ait donc à prendre, lorsque l'enfant se presente dans une situation contre nature, c'est d'introduire le plutôt qu'on pourra la main dans le vagin, de la changer, & d'extraire le fœtus. Les différens Auteurs proposent différens moyens de faire cette opération, mais qui sont presque tous si dangereux, qu'on ne peut les réduire en pratique. La méthode la plus sûre & la plus infaillible, de retourner un enfant dans une posture naturelle & de le tirer, c'est de graisser sa main, de l'introduire dans la matrice avec le plus de circonspection que l'on pourra, voyez les *Fig.* 6. 10. & 11. *Pl. XIII.* de chercher les piés du fœtus, de s'en saisir & de le tirer peu à peu.

Nous ne connoissons point de moyen plus général & plus sûr de réduire en posture naturelle & d'extraire un fœtus; aussi le recommandons-nous aux Praticiens. Il n'y a qu'un très-petit nombre de cas où il ne doive point être employé; comme lorsque la tête est à peu près dans la position naturelle, ou y peut être réduite avec facilité. Mais nous remarquerons ici que ce n'est pas l'étroitesse seule de la matrice & du passage qui empêche l'Accoucheur de retourner l'enfant; le grand obstacle vient ordinairement, comme les grands Praticiens l'ont observé, de la rondeur & de la surface égale de la tête; car c'est par-là qu'elle échappe à la main, qu'on n'a sur elle aucune prise & qu'il devient très-difficile de l'arranger dans une posture convenable; le lieu qu'on a pour cela étant d'ailleurs fort petit. Dans ces cas mêmes, où l'on peut saisir la tête & la fixer entre ses doigts, quel risque ne court-on pas de l'offenser en la comprimant! Il est très-aisé de la blesser soit aux yeux, soit à la fontanelle, soit à quelqu'autre partie. L'opinion de ceux qui veulent qu'on retourne un enfant & qu'on le réduise dans une posture naturelle, quelque singuliere & extraordinaire que soit la situation, est insoutenable & très-dangereuse dans la pratique. Quant à moi, je ne suis point éloigné du sentiment de la Motte, qui prétend que le fœtus doit être tiré par les piés, quand bien même on auroit la commodité de le réduire dans une posture naturelle; car, l'un, dit-il, est plutôt fait que l'autre. Il est plus aisé de tirer un enfant que de le retourner; & par ce moyen la mere n'en est que plus promptement soulagée, & l'enfant vient assez ordinairement au monde vivant. Mais quant après une opération longue & pénible, l'enfant est réduit dans une posture naturelle, le travail n'est pas à sa fin, & il se passe encore beaucoup de tems avant que la mere soit délivrée. Il faut alors s'en remettre à la nature, & attendre que les douleurs reprennent à la malade, comme si elles ne faisoient que de commencer; ce qui la plupart du tems n'arrive point, soit par sa foiblesse, soit par quelqu'autre cause accidentelle. Ensorte qu'il en faut venir, à ce qui devoit être fait, à l'extraction du fœtus par les piés; extraction qui n'en est devenue que plus difficile par le délai, parce que sa tête est maintenant étroitement appliquée à l'orifice de la matrice, & qu'il est par conséquent assez difficile d'atteindre les piés. D'où il s'ensuit que l'enfant meurt, tandis qu'on les cherche, ou qu'il périt quand on le tire: au lieu qu'il seroit venu vivant, si on l'eût tiré d'abord par les piés. L'état de la mere a aussi empiré. Elle meurt quelquefois après cette opération; ou pour lui sauver la vie, il faut lui arracher en pieces son enfant avec les crochets. D'où je conclus qu'il vaut mieux tirer un enfant d'abord par les piés, que de perdre du tems à le retourner.

Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qu'on doit observer dans la réduction & l'extraction du fœtus, il est à propos de marquer en général quels sont les cas dans lesquels la réduction & l'extraction sont nécessaires.

Premierement, on peut tenter ces opérations toutes les fois que l'enfant présentera à l'orifice de la matrice toute autre partie du corps que la tête, & toute autre partie de la tête que la couronne. Voyez la *Planche XIII.* & les *Fig.* 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.

Secondement, dans tous les cas où toute autre partie du corps que la tête a été poussée dans le vagin à travers l'orifice de la matrice, particulierement si cette partie étoit une main ou le cordon ombilical, surtout si l'Accoucheur ne pouvoit la faire rentrer, & la placer de façon qu'elle ne sortît plus la premiere.

Troisiemement, lorsqu'une partie de la tête, telle que le visage ou l'oreille, le menton ou l'occiput, vient à se présenter de façon que la tête ne peut être réduite commodément dans une situation naturelle. Voyez les *Fig.* 8 & 9.

Quatriemement, lorsque le dos ou le ventre se présente à l'orifice de la matrice, comme on voit *Fig.* 5 & 7.

Cinquiemement, lorsque l'enfant se présente dans une situation naturelle, mais qu'il y a danger que la lenteur des progrès de l'*accouchement* ne soit fatale ou à la mere, ou à l'enfant, ou à tous les deux. Cette lenteur est occasionnée par différentes causes dont nous avons parlé plus haut; telles sont, par exemple, l'hémorrhagie violente par la matrice, l'extreme foiblesse, les convulsions & les épilepsies, accidens qui surviennent assez fréquemment aux femmes en travail. Dans ces cas, où le fœtus & la mere sont en danger de périr, il faut tenter promptement l'extraction du fœtus par les piés. Car il est bien plus sûr d'en venir à cette opération, tandis que la mere & l'enfant sont pleins de vigueur, que de prolonger inutilement & avec péril, le travail, en réduisant l'enfant dans une posture naturelle, avant que d'en faire l'extraction; cette réduction pourroit être fatale à l'une & à l'autre.

Sixiemement, lorsque le cordon ombilical est expulsé de la matrice avant la tête du fœtus. Dans cette conjoncture l'enfant périt, si l'extraction n'en est pas promptement faite, parce que la compression du cordon ombilical suspend la communication & la circulation du sang de la mere à l'enfant.

Septiemement, lorsque la situation de la matrice est oblique, quoique celle de l'enfant soit naturelle, il est alors plus aisé d'extraire l'enfant par les piés que de réduire la matrice dans une position directe & naturelle. Dans tous ces cas & dant tout autre semblable, le délai étant dangereux; par cette raison & par beaucoup d'autres, il est à propos de hâter la délivrance; c'est ce que Deventer & Hoorn ont suffisamment démontré.

Entre les situations contre nature, une des plus dange-

reuses & des plus ordinaires, est celle dans laquelle le fœtus présente la main ou le bras, ou dans laquelle l'une ou l'autre de ces parties sort de la matrice, comme on voit *Fig.* 11.

Voici les précautions que nous croyons qu'il y auroit à prendre en ce cas.

Lorsque le travail commence & que la Sage-femme sent la main ou le bras de l'enfant à travers les membranes qui l'enveloppent, si elle a soin de le repousser doucement, & de lui prendre les doigts avec les siens, il les retirera de lui-même & présentera la tête. L'*accouchement* deviendra par ce moyen aisé & naturel, comme l'ont observé Sigismonde & Deventer. Mais si les membranes se sont déchirées, si les eaux sont écoulées, il est inutile de serrer les doigts de l'enfant, car la violente contraction de la matrice ne lui permet pas de retirer le bras.

Plusieurs Auteurs conseillent en ce cas à la Sage-femme de le repousser dans la matrice, de placer la tête à l'orifice, d'abandonner le reste de l'ouvrage à la nature, & d'attendre le moment de l'enfantement. Mais la longueur de cette opération en rendant le succès très-équivoque, je ne suis point d'avis qu'on y ait recours. Tandis qu'on s'occupe à réduire l'enfant, on perd une occasion très-favorable de le tirer. J'estime donc qu'il y auroit beaucoup plus de prudence à faire l'*accouchement* par les piés; car lorsqu'un enfant présente le bras il est couché en travers, ensorte que la tête & le cou sont d'un côté de l'orifice, & l'estomac, le ventre & les piés de l'autre côté. Il est donc impossible que le corps puisse suivre le bras qui se présente. Si l'on tente l'extraction en tirant le bras violemment, comme font quelquefois des Sages femmes sans expérience, l'enfant n'en sera que plus étroitement engagé dans le passage; & l'*accouchement* en deviendra impossible, à moins qu'il ne soit extrêmement petit, ou très-imparfait. C'est ce dont j'ai eu plusieurs exemples sous les yeux.

Mais s'il arrive que l'enfant qu'on prétend tirer hors de la matrice par le bras soit bien conformé, ce bras se détachera plutôt du reste du corps, qu'il n'en sera suivi. Cet accident est infaillible, surtout lorsqu'il est un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Dans ce cas dangereux, si l'on ne veut pas que la mere & l'enfant périssent, & cela en très-peu de tems, les remedes n'étant d'aucune utilité & la réduction de l'enfant ne se faisant point sans un extreme danger : il faut donc frotter sa main d'huile, l'introduire dans la matrice, comme on voit *Fig.* 10. & 11. chercher les piés, s'en saisir, & lorsqu'on les tiendra, retourner l'enfant, comme nous l'expliquerons dans la suite; alors l'Accoucheur repoussera le bras sorti avec son autre main & tirera l'enfant tout de suite; il faut convenir toutefois que cette opération ne se fait pas sans difficulté, surtout si l'enfant a gardé pendant quelque tems la posture en question.

Des préceptes étendus sur la maniere de se conduire dans quelques-uns de ces cas dangereux, seroient très-utiles aux Accoucheurs qui pourroient en faire l'application à tout autre, surtout s'ils étoient bien instruits de la nature des os du bassin, & qu'ils eussent bien examiné la situation du fœtus.

Lorsque l'on tente d'introduire sa main dans la matrice, il faut observer que l'on doit diriger ses efforts par la partie du vagin qui est contiguë au rectum, parce que les os pubis placés dans la partie supérieure, rendent de ce côté l'entrée de la matrice plus difficile.

Telle est l'importance des cas dans lesquels l'enfant présente le bras, & de ceux dans lesquels il est sorti de la matrice, qu'ils peuvent servir de modeles dans la pratique, & qu'on peut appliquer à tout autre *accouchement* laborieux, les préceptes qu'on posera sur celui-ci.

Nous allons donc en traiter le plus au long que nous pourrons.

Pour qu'un travail de cette nature puisse avoir une heureuse issue, d'abord l'Accoucheur aura soin que la femme soit placée dans une posture avantageuse pour elle & pour lui; car il ne faut point douter qu'en ce cas, comme en tout autre, cette attention ne contribue beaucoup à la promptitude de l'opération. On fera donc asseoir la femme sur une chaise faite exprès, & dont le dos puisse s'abaisser à la volonté de l'Accoucheur & devenir un lit dans l'occasion; nous en avons donné la figure *Planche XIII.* On peut aussi la coucher sur le dos, soit sur un lit, soit sur une table, soit sur quatre tabourets mis à côté les uns des autres, la tête un peu basse, les fesses sur le bord du lit, de la table ou d'un des tabourets, & un peu plus haut que le reste du corps, les cuisses tenues le plus écartées qu'il sera possible par deux des assistans, de sorte que tout le bas-ventre soit en la disposition de l'Accoucheur, & qu'il ait un accès facile tant à l'utérus qu'au fœtus mal placé. Après ces mesures, il examinera avec attention quelle est la main du fœtus qui sort de la matrice, d'où il conjecturera quelle est la partie de l'abdomen & des piés qui est tournée de son côté, & par conséquent de quel côté il doit les aller chercher. Si cet examen nous apprend que les piés sont placés du côté droit de l'abdomen, comme dans la *Fig.* 11. après avoir frotté notre main droite d'huile, de lard ou de beure, nous l'introduirons doucement dans la matrice, le long du bras du fœtus, & la plaçant sous son aisselle, nous ferons rentrer un peu cette partie en-dedans en éloignant le corps & la tête, afin d'avoir quelque facilité pour remuer la main, qu'on conduira de l'abdomen aux cuisses, des cuisses aux jambes, & des jambes aux piés. Il faut une extreme dextérité & non moins de circonspection dans tous ces mouvemens. Il est quelquefois très-difficile d'atteindre les piés, parce qu'ils sont très-enfoncés dans la matrice, & que le fœtus les tient quelquefois très-séparés l'un de l'autre. Dans les cas où le bras n'a pas été long-tems au passage, où la matrice n'a point encore souffert de contraction, & où le fœtus n'a pas les piés séparés, l'opération se simplifiant est moins éloignée du succès. Cependant on n'a rien fait, si l'on ne tient les piés; & la difficulté de les saisir est d'autant plus grande que la contraction de la matrice ne permet pas ordinairement à la main de l'Accoucheur de grands mouvemens quand elle est introduite, & qu'il est même très-difficile de l'introduire, quoiqu'il faille nécessairement l'avancer entiere, comme on peut voir *Fig.* 10. & 11. Lorsqu'après avoir introduit sa main dans la matrice, l'Accoucheur a cherché pendant quelque tems les piés du fœtus sans les trouver, il peut la retirer & reprendre haleine pendant un moment, ou travailler sur de nouveaux frais, en y faisant rentrer sur le champ la main gauche. Enfin quand il aura trouvé les piés, il les prendra tous deux & tirera doucement l'enfant. Dans ce dernier mouvement, il changera peu à peu de posture, jusqu'à ce qu'enfin l'extraction en soit faite. Il faut bien se garder dans ce cas de tirer l'enfant en-haut, ou droit en avant, mais en tendant embas, parce que l'intervalle que les os pubis laissent entre eux va en augmentant dans cette direction. Si l'Accoucheur ne trouvoit d'abord qu'un pié, car il lui arrivera rarement de tomber sur tous les deux en même tems, il le tirera hors de la matrice peu à peu; & pour empêcher le fœtus de le retirer, il lui attachera doucement un petit cordon. Il glissera ensuite sa main le long de la surface interne du pié qu'il a tiré; surface qu'il distinguera par celle du gros orteil, jusqu'au haut de la cuisse, & descendant ensuite, comme dans la *Fig.* 12. le long de l'autre cuisse, il arrivera enfin à l'autre pié, qu'il tirera, comme il a tiré le premier. Après les avoir placés l'un à côté de l'autre, comme la peau en est fort lisse & qu'ils pourroient lui échapper de la main, il les enveloppera dans un linge mollet & chaud, à l'aide duquel il les tiendra plus ferme & les tirera plus commodément. Il fera ensorte que le corps les suive, en les agitant peu à peu de droite à gauche & de gauche

à droite, supposé toutefois que le ventre du fœtus soit tourné du côté de l'os sacrum de sa mere. Si la matrice étoit si étroite, dit Heister, qu'il ne me fût pas possible d'aller chercher les piés, je m'emparerois des cuisses, je dirigerois les genoux à l'orifice de la matrice, j'en ferois l'extraction jusqu'à ce que je rencontrasse les piés dont je me saisirois & procederois à l'extraction du reste du corps selon la maniere ordinaire.

Si l'on s'apperçoit dans l'extraction, que l'enfant ait le dos tourné du côté de l'os sacrum de la mere, comme on voit dans la *Fig.* 3. on tirera les cuisses du fœtus jusqu'à ce que le ventre soit au passage; alors lui saisissant fortement l'abdomen & les fesses de l'un & de l'autre côté en même tems, de peur de lui offenser ou de lui disloquer ou rompre les jambes, on le retournera, & on lui placera le ventre du côté de l'os sacrum de sa mere; c'est ainsi que l'ordonnent la plupart des Auteurs; sans cette précaution, disent-ils, il est à craindre que le menton ne vienne à s'accrocher aux os pubis, la matrice à se resserrer sur le cou de l'enfant & à l'étrangler, comme il arrive quelquefois par l'ignorance d'une Sage-femme. On tire ordinairement sans accident ceux qu'on a l'attention de retourner à tems sur le ventre, ensorte qu'ils aient les fesses en-haut. Il faut encore considérer de quel côté il est plus facile de le retourner; car il est d'expérience qu'il y a, selon les cas, un côté préférable à l'autre, & duquel le cou risque moins d'être tors. Si l'on observe de tirer l'enfant tout en le tournant, lui communiquant deux mouvemens en même tems, l'un sur lui-même & l'autre en avant, le succès de l'opération n'en est que moins douteux. Si en tirant les jambes de l'enfant, l'on est parvenu jusqu'à l'abdomen, & si l'on n'incline pas à le retourner & à lui mettre le visage du côté de l'os sacrum de sa mere, il faut introduire sa main dans l'utérus, le long de l'abdomen de l'enfant, & la fixer entre l'arcade des os pubis; ensorte que tandis qu'on tire l'enfant par les piés d'une main, son menton & le reste de son visage puisse glisser le long de l'autre main & ne soit point arrêté contre ces os.

Presque tous les modernes veulent qu'on retourne l'enfant lorsqu'il est sur le dos, les fesses tournées du côté de l'os sacrum de sa mere. Hoorn, *Obs.* 26. praticien judicieux & expérimenté, met au contraire en question, si dans ce cas il ne convient pas de laisser l'enfant dans la situation où il se trouve. Ses raisons méritent d'être pesées. Il est vrai, dit-il, que le menton de l'enfant dans l'une de ces postures ne peut s'accrocher aux os pubis; mais on sait la méthode de prévenir cet accident, tandis que s'il arrive que le cou soit embarrassé au passage, dans l'autre posture, la crainte de le tordre en retournant l'enfant donne plus d'embarras à l'Accoucheur qu'il n'en eut eu à prévenir le danger qui l'engageoit à le retourner. Voyez *Agrippa*.

Il est quelquefois dangereux, il est d'autres fois impossible, mais toujours inutile, de faire rentrer le bras sorti; car soit tandis que l'on cherche un des piés, soit dans le mouvement que le corps est obligé de prendre, tandis que l'on tire les piés, il rentre de lui-même, où il est aisé à l'Accoucheur de le replacer; ensorte qu'il seroit inutile de donner de l'embarras à soi-même & de causer des douleurs à une femme; ce qui seroit inséparable de la premiere opération, si on venoit à la tenter. Si les piés du fœtus sont placés du côté droit de l'abdomen, il est plus aisé de les trouver, & on les cherche avec la main gauche; si l'Accoucheur ne se servoit pas des deux mains indistinctement, rien n'empêcheroit qu'il n'employât dans ce cas la main droite. Mais afin qu'on n'ignore point par quelle raison il faut chercher avec tant de soin un des piés, quand on a fait l'extraction de l'autre, & remonter à l'origine d'une des cuisses pour descendre à l'extrémité de l'autre, c'est qu'il pourroit arriver qu'il y eût deux fœtus, & que par conséquent on eut pris la jambe de l'un & que l'on saisît ensuite la jambe de l'autre: il est évident que les efforts violens que l'on fait en pareil cas, ne manqueroient pas de les blesser l'un & l'autre. La Motte & un écrivain plus moderne encore, ont tourné cette précaution en ridicule, par la raison, disent-ils, que chaque fœtus a ses membranes qui les enveloppent & qui les séparent l'un de l'autre; d'où il s'ensuit qu'il est ridicule de craindre de confondre leurs piés, & de tirer le pié de l'un avec le pié de l'autre. Je voudrois bien que ces Auteurs eussent fait une reflexion, c'est qu'il peut arriver que les membranes qui enveloppent l'un & l'autre se crevent en même tems: ils auroient été sans doute moins prompts à prononcer qu'il n'étoit pas possible d'en confondre les piés. Quoiqu'il ne soit pas toujours nécessaire de prendre cette précaution, il y auroit toutefois, selon Deventer & Mauriceau, de l'imprudence à la négliger.

Ce que nous venons de dire dans le cas précédent peut être appliqué & servir de modele, dans tous les cas pareils, dans les situations du fœtus les moins naturelles; car, comme je l'ai déja remarqué, toutes les fois que le fœtus ne présente pas sa tête directement à l'orifice de la matrice, il faut en chercher les piés sans aucun délai, & ne pas donner le tems à la matrice de se resserrer, & en faire l'extraction par ces membres. Si l'on se détermine promptement pour cette opération, elle n'aura que peu de difficulté; & c'est un moyen sûr d'abréger le travail & de tirer l'enfant en vie. Au lieu que si l'enfant demeure quelque tems dans sa posture contre nature, la matrice se resserre, la main s'introduit avec peine & l'*accouchement* est pénible. D'où il résulte plusieurs désavantages, tant pour la mere & pour l'enfant, que pour l'Accoucheur. Le plus sûr est donc d'expédier en pareil cas, n'y eut-il à craindre que le seul danger que la compression de la matrice peut faire courir à l'enfant.

On déduit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, les regles de pratique suivantes, comme autant de corollaires.

Premierement, que lorsque l'enfant présente les piés, comme dans la *Figure* 3. *Planche XIII.* il faut bien se garder de les repousser; & moins encore d'en aller chercher la tête; parce que la pratique de réduire un enfant dans une posture naturelle, réussit rarement. En ces cas, l'Accoucheur ou la Sage-femme se saisira des piés qui se présentent & fera l'extraction de l'enfant: extraction plus prompte & moins dangereuse que l'*accouchement* qu'il faudroit attendre, après avoir placé par réduction la tête à l'orifice de la matrice. Supposé toutefois, comme nous l'avons observé, qu'il ait le visage & non le dos tourné du côté de l'os sacrum de sa mere; il faut encore savoir qu'alors une femme s'accouche plus aisément le dos étendu sur un lit, qu'assise sur la chaise que nous avons décrite.

Secondement, que si l'enfant présente sa main avec un ou avec les deux piés, il faut saisir les deux piés, les tirer à soi & repousser la main en même-tems, & le plus doucement qu'on peut.

Troisiemement, que si l'enfant présente la main avec les fesses; il faut se conduire à peu près de même que dans les cas précédens, supposé qu'on puisse trouver les pieds: mais que si l'Accoucheur ne peut les atteindre, il tirera l'enfant dans cette posture.

Quatriemement, que quand après l'extraction d'un pié, on ne peut trouver l'autre; mais qu'on est sûr à la maniere dont on sent les fesses tournées, que le pié qui est retenu dans la matrice est retiré en-devant & fléchi contre le ventre de l'enfant; il en faut tenter l'extraction par un pié.

Cinquiemement, que si l'on ne peut tirer l'enfant par un pié, & qu'on n'ait pu trouver l'autre, il faudra attacher un cordon au pié qu'on a, & chercher dans la matrice celui qui manque, les réunir ensuite; retourner l'enfant, s'il en est besoin, & en faire l'extraction.

Sixiemement, que si tandis que l'on fait l'extraction de

l'enfant par les piés, le cordon ombilical vient à paroître entre ses cuisses, il faut suspendre l'opération pour un moment, tirer un peu le cordon hors de la matrice, ensorte qu'il forme une espece de boucle; fléchir ensuite un des genoux du fétus, le passer dans cette boucle & achever l'opération sans rien craindre; au lieu que si on laissoit le cordon ombilical entre les cuisses, de la maniere qu'il s'est présenté & qu'on continuât l'extraction commencée, on s'exposeroit à blesser l'enfant au nombril, à rompre le cordon tout contre le ventre, de façon qu'on ne pourroit plus le lier, accident qui a des suites extremement fâcheuses.

Septiemement, qu'en tirant l'enfant par les piés, l'Accoucheur ne doit avoir aucune inquiétude par rapport aux bras, parce qu'ordinairement ils n'ont aucune peine à suivre le reste du corps. Mais si on en tentoit l'extraction séparément, & avant la tête & le cou; il pourroit arriver, à moins qu'on n'y remédiât, que ces dernieres parties seroient violemment comprimées par la contraction de l'orifice de la matrice. D'où s'ensuivroit la mort de l'enfant ou quelqu'autre accident considérable: & à quoi l'on obvie en laissant un bras ou tous les deux accompagner la tête au passage.

Huitiemement, que quand l'enfant ne présente qu'un pié, comme dans la *Fig.* 8, il n'est point nécessaire de le repousser & de réduire l'enfant dans une posture naturelle, en appliquant sa tête à l'orifice de la matrice. Et qu'il l'est encore moins d'en faire l'extraction avec un pié seul: mais qu'il faut, après l'avoir fait avancer en-dehors jusqu'au genou, chercher avec la main l'autre pié, qui ne peut pas être bien éloigné, comme il paroît par la *Fig*, 12. & les réunissant extraire l'enfant de la maniere que nous avons présenté. Mais que quand une des jambes est placée longitudinalement par rapport à l'abdomen, il faut faire l'extraction avec un pié, comme nous l'avons déja dit, pourvu que l'Accoucheur puisse s'aider dans l'opération, en appuyant sur les fesses.

Lorsque l'enfant présente les fesses, ce qui arrive assez fréquemment comme dans la *Fig.* 4. on peut le tirer vivant: mais cette opération a ses difficultés, surtout dans les femmes qui sont étroites. Car dans ce cas, comme on est contraint de faire l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit rempli en deux, ses cuisses étant collées contre son ventre pendant qu'il est au passage; il est en danger de périr par la violente compression qu'il ne peut manquer de souffrir. Aussi cet accident est-il très-fréquent, surtout quand une femme est délivrée seule ou du moins sans le secours d'une habile Sage-Femme: ou si l'enfant vient au monde vivant, il est vraissemblable que les parties naturelles de la mere auront été cruellement offensées. Si donc l'enfant présente les fesses; si ces parties sont même déja avancées dans le passage, ensorte que la réduction de l'enfant dans une autre posture ne puisse plus être tentée, on étendra la mere sur le champ, les fesses extremement élevées. Alors repoussant un peu les fesses de l'enfant & passant la main de la cuisse à ses genoux, & des genoux le long de la jambe aux piés, qui ne doivent pas être loin, on s'en saisira, & l'on s'en servira pour faire l'extraction du reste du corps. Mais si par hasard on ne pouvoit rencontrer qu'un pié; il faut faire l'extraction de l'enfant avec ce pié seul. Si les progrès que l'enfant aura faits dans le passage ne permettent pas de repousser un peu les fesses qu'il présente, ni par conséquent d'en aller chercher les piés; le saisissant alors par les fesses, en introduisant d'un & d'autre côté les doigts sur les aines, entre le ventre & la cuisse, en forme de crochets, on en fera l'extraction, comme on voit dans la *Fig.* 4. Cette extraction doit-être faite avec toute la promptitude possible; car dans cette posture, la compression que les parties de la femme exerce sur l'enfant est si grande, qu'il ne pourroit y demeurer long-tems exposé sans périr.

Lorsqu'un enfant présente les fesses, la Sage-femme peut se tromper aisément & prendre ces parties pour la tête, surtout avant que les membranes soient percées; car après l'écoulement des eaux, elle peut avec un peu d'attention en faire la différence.

Si l'enfant présente les fesses & qu'elles soient fort avancées au passage, il faut faire l'extraction, sans tenter de réduction. Dans ce cas le travail sera à la vérité long & difficile. La Motte dit que d'un grand nombre de femmes qu'il a délivrées dans cette posture, il n'en a perdu aucune; mais il ne laisse pas de conseiller d'aller chercher les piés de l'enfant, si ces parties ne sont pas fort avancées au passage.

En cas que l'extraction de l'enfant ne puisse se faire par les piés, il faut introduire d'un & d'autre côté les doigts du milieu sur les aines de l'enfant qui présentera les fesses, & cela aussi-tôt qu'il sera assez avancé pour qu'on puisse tenter cette introduction, & l'attirer par ce moyen & dans cette posture.

Dans cette situation, l'enfant vuide ordinairement le méconium; & l'on distingue ses fesses de la tête par l'intervalle qui les sépare, & par le scrotum, si c'est un garçon.

Lorsqu'un enfant présente les fesses, qu'il est encore placé haut, & que les membranes ne sont pas rompues, il faut introduire les doigts dans le vagin; & si ce n'est assez des doigts, la main entiere, pour s'assurer que l'enfant ne présente pas la tête; car il est très-difficile de distinguer ces parties l'une de l'autre, avant la rupture des membranes. L'introduction de la main est d'autant plus importante, que si les fesses viennent à s'engager au passage, il sera très-difficile, & quelquefois impossible de tirer l'enfant par les piés. Si une Sage-femme ne pouvoit s'assurer à travers les membranes, quelle est la partie qui se présente, la Motte lui conseille de les percer, & de faire sur le champ l'extraction de l'enfant par les piés, s'il arrive qu'il présente les fesses.

Le même Auteur va plus loin, il est d'avis qu'on perce les membranes, aussi tôt qu'on a distingué que l'enfant présente les fesses.

Il cite un cas dans lequel il fut appellé trop-tard; car la femme étoit en travail depuis quatre jours, & les fesses de l'enfant si fort avancées dans le passage, qu'il n'étoit pas possible de les repousser; d'un autre côté ce passage étoit si étroit, qu'il n'y avoit pas moyen d'insérer entre l'enfant & les parties qui le serroient, le petit bout du doigt, bien loin de pouvoir introduire le doigt du milieu sur les aines de l'enfant entre le ventre & les cuisses: cependant avec beaucoup de patience, il vint à bout de pratiquer de l'espace pour un doigt, ensuite pour deux, & peu-à-peu pour toute la main, dans la partie du vagin qui est proche l'anus; s'avançant par des dégrés insensibles, il parvint à glisser cette main le long les cuisses & des jambes de l'enfant; à le prendre par les piés qu'il joignit & qu'il vint à bout de faire sortir en pressant les genoux contre le ventre; le reste s'acheva ensuite à la maniere ordinaire.

S'il arrivoit que les épaules de l'enfant fussent arrêtées au passage, après que la tête & le cou sont sortis, il faudroit alors insérer ses doigts sous les aisselles; tirer l'épaule qui paroît la moins engagée, ou qui cede le plus aisément, ensuite l'autre; le corps ne manquera pas de les suivre; surtout si l'on presse l'enfant du côté du rectum, où l'intervalle que les os pubis laissent entre eux, est le plus grand; précaution qu'il faut encore observer dans tout autre cas. Mais au contraire, si ce sont les piés & l'abdomen de l'enfant qui soient sortis, & si les aisselles trouvent quelque difficulté à suivre le reste du corps, il faut alors aller chercher un des bras & en faire l'extraction; en laissant l'autre dans la matrice. Ce bras & les autres parties du corps, dont nous avons parlé, étant sorties, le reste viendra sans peine. Cette méthode se pratique avec assez de succès, surtout si l'enfant a le visage tourné du côté de l'os sacrum de sa mere. Le bras qu'on a

laissé dans la matrice, empêche, comme nous l'avons remarqué, que l'orifice qui ne manque presque jamais de se resserrer, lorsque le cou de l'enfant est au passage, n'appuie fortement dessus cette partie, & que cette compression ne soit funeste à l'enfant.

Lorsque les épaules sont trop larges pour le passage, & qu'elles viennent à rencontrer les os du bassin, l'*accouchement* est laborieux.

Dans le cas des épaules qui rencontrent les os du bassin, la mere a des tranchées fréquentes & fortes. Lorsque les eaux sont écoulées, la tête se présente bien & s'avance un peu dans le passage; mais bien-tôt elle s'arrête. On peut saisir ce moment pour passer la main tout autour; car cette opération est alors facile.

La pratique en ce cas est de compter beaucoup sur la violence des douleurs d'une femme, de favoriser ses efforts avec les deux mains appliquées sur les oreilles du fétus, ou aux environs: mais il faut bien se garder de tirer la tête trop-fort; car on s'exposeroit, eu égard à la résistance de l'obstacle, à la séparer du reste du corps.

Il faut bien distinguer ce cas de celui dans lequel l'enfant ayant le dos tourné du côté de l'os sacrum, est arrêté par le menton aux os pubis de sa mere.

L'observation 460 de la Motte contient un cas de cette espece. Il fut obligé d'introduire ses doigts sous les aisselles de l'enfant: mais cette opération, dit-il, ne se fait pas sans beaucoup de difficulté. Cependant elle est nécessaire pour l'extraction.

Il arrive souvent encore que quand un enfant présente & sort un pié, ou qu'on en a fait l'extraction, l'orifice de la matrice se resserre si fortement sur le cou, surtout lorsque le menton ou le visage est tourné du côté du ventre de la mere, & que la main ne peut être introduite entre cette partie de l'enfant & les os pubis, que l'enfant est arrêté par ces os. Il n'est pas possible qu'il demeure long-tems en vie dans cette situation, où le resserrement de l'orifice le suffoque en comprimant violemment le cou. D'un autre côté, si l'on tentoit de le délivrer de force, directement en embas, on s'exposeroit à séparer la tête du reste du corps, & à la laisser dans la matrice, surtout si comme nous l'avons supposé, il a le visage tourné du côté du ventre de sa mere & le menton appuyé contre les os pubis. Dans le cas où le visage seroit tourné du côté de l'os sacrum, on tâcheroit d'introduire la main sous le cou, de la glisser de là sur le menton & sur la bouche, & de l'appliquer sur les mâchoires de façon que le nez soit entre les doigts; appuyant ensuite le dos de la main sur le rectum, on feroit place à la tête, & l'enfant se trouveroit entierement sorti.

Plusieurs Auteurs conseillent d'introduire alors leurs doigts dans la bouche de l'enfant & de s'en aider ainsi pour faire l'extraction de la tête: mais les parties d'un enfant sont si tendres que le moindre effort suffit pour les offenser, les rompre ou du moins les disloquer, ce qui pourroit arriver ici aux mâchoires. La méthode précédente me paroît donc préférable à celle-ci; c'est aussi l'avis du célebre Hoorn. S'il arrivoit que l'enfant eût le visage tourné du côté du ventre de sa mere, & que son menton fut appuyé contre les os pubis, comme il arrive ordinairement dans cette posture; on sépareroit plutôt la tête du corps que d'en faire l'extraction par force. De peur donc que l'enfant ne soit suffoqué, si on le laisse long-tems dans cette situation, ou que sa tête ne fût séparée du corps, si on tentoit de la tirer par force: on placera sur le champ la mere dans une posture convenable à l'opération suivante: C'est d'insérer la main entre les os pubis & le menton de l'enfant, de l'appliquer sur ses mâchoires comme dans le cas précédent, d'appuyer de l'autre main sur les parties inférieures & de presser l'occiput contre le rectum. Alors se servant de la main d'un assistant, on tirera doucement l'enfant, tandis que l'Accoucheur s'occupera uniquement par la disposition & le mouvement de ses mains d'en faciliter la sortie. Malgré toutes les précautions possibles, il faut convenir que l'obstacle des os pubis est si difficile à surmonter, qu'il arrive rarement qu'un enfant qui se trouve dans cette posture en soit dégagé sain & sauf, & vienne au monde vivant. Hoorn veut que l'on recommande à celui qui prête sa main à l'extraction de l'enfant, tandis que celles de l'Accoucheur sont occupées à le dégager, de lui tenir le corps élevé en haut & de garder cette posture en le tirant; cependant l'Accoucheur avancera sa main en sorte qu'elle soit placée comme nous avons dit plus haut, en la passant sous l'occiput, il repoussera avec le dos de cette main l'os coccyx & dirigera de la droite le passage du visage entre l'arcade des os pubis, comme nous l'avons prescrit. Par ce moyen le cou & l'occiput sortiront les premiers, & le reste de la tête les suivra, d'autant plus aisément que le menton sera trop éloigné des os pubis, pour appuyer contre. Si l'on tentoit de retourner l'enfant dans cette posture, Hoorn nous avertit qu'il pourroit arriver que la tête ne suivroit point le mouvement du reste du corps, & que le visage demeurant dans la même situation, tandis que le ventre regarderoit l'os sacrum de la mere, l'enfant auroit le cou tors, & demeureroit toujours arrêté par le menton aux os pubis. Dans le cas de cet accident, il en faudroit revenir à la méthode que nous avons prescrite & soulager promptement la mere par une introduction convenable de la main dans la matrice. Si l'enfant est mort, il ne faut point se départir pour cela des regles, mais on peut en les suivant, user d'un peu moins de ménagement.

Observations diverses.

Il ne faut point tenter d'accoucher une femme que l'orifice de la matrice n'ait été suffisamment dilaté par les douleurs, quand même l'enfant auroit un pié hors de la matrice, à moins qu'il n'y eût hémorrhagie considérable, ou convulsions, ou que le fœtus ne fut mort. LA MOTTE.

Lorsque le fœtus présente la tête & le pié, ou la tête & les mains, il faut repousser la tête, & les mains, joindre les piés & s'en servir pour faire l'extraction du reste.

Si l'on ne peut trouver aisément les deux piés, il faut se contenter d'un seul, observant seulement de ne pas tirer quand on n'a qu'un pié, avec autant de violence que si on les avoit tous les deux, de crainte de forcer les ligamens à s'étendre & d'estropier l'enfant pour le reste de sa vie.

Le même Auteur rapporte, *Observ.* 458. un cas singulier. Les piés sortoient, ils avoient les orteils tournés du côté du ventre de la mere, & par conséquent les talons du côté de l'anus. Lorsqu'il essaya de les tirer, il les trouva immobiles. En examinant ce qui s'opposoit à leur passage, il trouva que les fesses qui étoient déja engagées au passage, tenoient les genoux élevés & les jambes, si fortement collées contre les os pubis, qu'il n'étoit pas possible de les faire sortir. Il fallut donc repousser les fesses; ce qu'il fit en tenant ferme les piés avec lesquels l'extraction du reste du corps s'acheva très-facilement.

Pour travailler autant qu'il est en moi à la perfection de cette partie de la Chirurgie & aux progrès des jeunes Praticiens, je vais détailler quelques regles d'usage qui me paroissent très-importantes.

Premierement, si lorsque les membranes sont encore entieres, & toutefois l'orifice de la matrice suffisamment dilaté, on s'apperçoit au toucher que l'enfant présente le pié, la main, l'épaule, le genou, le cordon ombilical ou toute autre partie que la tête; on peut alors percer les membranes soit avec l'ongle, soit avec un instrument convenable, chercher les piés & faire l'extraction de l'enfant.

Secondement, si la tête ne se présente pas dans une situation

tion naturelle, mais toutefois fort approchée de cette situation, & qui soit susceptible de réduction, il faut la faire avec la main. Si la réduction est difficile, il faut extraire sur le champ l'enfant par les piés, parce que le délai pourroit lui être fatal.

Troisiemement, lorsque les eaux se sont trop-tôt écoulées & dans l'absence de la Sage-femme, on examinera si l'enfant présente quelque partie. Si on n'en apperçoit aucune, il faut attendre. Si l'on trouve alors la tête dans une situation naturelle, l'*accouchement* est ordinairement heureux: mais si l'enfant présente une autre partie, il faut chercher les piés sur le champ & faire l'extraction.

Quatriemement, si dans le commencement du travail, l'enfant présente le menton & le visage, & si son front est conséquemment appuyé contre les os pubis; situation des plus fâcheuses: Il faut alors appliquer sa main sur les mâchoires, de sorte que le nez soit entre les doigts, & attirer la tête du côté du rectum, tandis qu'en appuyant l'autre main à l'extérieur sur les os pubis, on la poussera en embas du côté du vagin, jusqu'à ce que la réduction dans une posture naturelle en soit faite. On rendra cette opération un peu plus facile, si tandis qu'on dirige de la main droite la tête du côté du vagin, on déprime de la gauche l'os coccyx. Si l'enfant avoit gardé cette fâcheuse posture pendant quelquetems, on feroit coucher la mere sur le dos, & l'on tenteroit la réduction de la tête dans une situation naturelle, de la maniere que nous avons indiquée plus haut. Si cette méthode est impraticable, si l'on veut éviter une opération si laborieuse, on passera sur le champ la main sous l'abdomen de l'enfant, on avancera dans la matrice jusqu'à ce qu'on trouve les piés, dont on se saisira, qu'on attirera à soi, observant de repousser la tête en arriere à mesure qu'on les fait avancer du côté de l'orifice de la matrice, où ils ne seront pas plutôt parvenus, qu'on n'aura plus qu'à suivre les regles prescrites pour l'extraction du fœtus par les piés. Il faut suivre la même pratique dans les cas où l'on trouvera, après l'écoulement des eaux, la tête se présentant au passage de côté. Au reste, il est important de prendre toutes ces mesures, lorsque le travail commence. La nature agit alors, & l'on n'est jamais plus sûr du succès que quand on en est secouru. Enfin, toutes les fois que la réduction de l'enfant ne se fait pas promptement & avec facilité, il faut se hâter d'aller chercher les piés de l'enfant, si on veut lui conserver la vie.

La Motte observe que quand l'enfant tourne en tombant dans le bassin le visage à l'orifice de la matrice, & qu'il a le front appuyé contre les os pubis; il faut regarder cette situation comme une des plus dangereuses dans lesquelles un enfant puisse se trouver; que toutefois rien n'empêche qu'il ne vienne, qu'il viendra même si les douleurs sont violentes; mais qu'il ne manquera pas d'avoir le visage livide, parce que le cou se sera trouvé dans une situation forcée; mais qu'il ne tardera pas à perdre cette couleur; quant à la mere, qu'elle souffrira beaucoup plus, & que son travail sera long; qu'il faut encore faire chauffer du vin ou de l'eau-de-vie, & en étuver le visage de l'enfant pour chasser la lividité.

Cinquiemement, si l'enfant présente l'épaule ou le cou, avec la tête penchée d'un ou d'autre côté, comme on le voit *Fig.* 8. *Planche XIII.* il faut coucher la mere sur le dos, & réduire la tête dans une posture naturelle. Mais si la réduction ne se peut faire promptement, il faut aller chercher les piés sur le champ.

Lorsque l'enfant présente le derriere du cou ou la partie supérieure de l'épaule, ayant la tête inclinée sur la poitrine, il ne tardera pas à périr, parce que la circulation est interrompue dans cette situation contrainte du cou. Si-tôt donc qu'on s'est assuré que l'enfant est placé dans cette situation, il faut en tenter l'extraction, qui sera d'autant plus difficile que l'enfant sera descendu plus bas & plus engagé au passage. La Motte dit qu'il n'a jamais trouvé d'enfant qui se soit présenté de cette maniere, excepté un seul; & qu'alors il y eut une évacuation considérable d'eau teinte du méconium qui s'y étoit délayé. Il eut bien-tôt accouché cette femme, en passant sa main dans la direction de l'épine du dos; lorsqu'il eut trouvé les piés de l'enfant, il les réunit, & il acheva l'extraction à l'ordinaire.

Lorsque l'enfant présente l'épaule, l'éminence de cette partie fait qu'on peut aisément la prendre pour le genou, la hanche, ou la tête; surtout lorsque les membranes sont entieres & que les eaux ne sont point écoulées. Le moyen le plus court de reconnoître ces parties, c'est de chercher après l'écoulement des eaux, le cou d'un côté & le bras de l'autre; & lorsque la situation de l'enfant sera bien décidée, de le prendre par les piés & d'en faire l'extraction. La Motte nous avertit qu'il perce dans ces cas épineux, les membranes, quoique contre son ordinaire; la nécessité de connoître la partie qui se présente, l'y détermine: mais immédiatement après l'écoulement des eaux, quelle que soit la partie qui se présente, il travaille à l'extraction de l'enfant. Lorsque La Motte perce les membranes, il faut supposer avec lui que l'orifice de la matrice est suffisamment dilaté.

Sixiemement, si l'enfant a le visage tourné du côté de l'os sacrum de la mere, & qu'il soit possible de lui prendre les bras: il faut, supposé qu'il en présente un, aller chercher l'autre, en glissant la main le long du visage, de-là à l'épaule, & de l'épaule au bras qui manque, & qu'on réunira à celui qui est déja passé; avec ces deux membres, on tentera l'extraction du fœtus, & il ne seroit pas extraordinaire qu'on en vînt à bout avec succès.

Septiemement, si l'enfant présente à l'orifice de la matrice, la tête avec les deux mains, il faut aller chercher les piés.

Huitiemement, toutes les fois que le fœtus sera dans une situation transversale, on en fera l'extraction par les piés. Lorsqu'il présentera le dos, ce dont on s'assurera en introduisant la main dans la matrice, & en cherchant les mains qui ne doivent pas être loin, on se saisira des piés, & l'on tirera l'enfant, sans qu'il soit besoin d'en repousser la tête. Pour introduire la main, il faut attendre que les membranes soient rompues.

On trouve, *Observation* 328. de la Motte, l'histoire d'un travail bien extraordinaire. La violence des douleurs fit ouvrir les membranes; les eaux s'écoulerent; les douleurs cesserent, & ne reprirent point peu de tems après avoir cessé, contre l'ordinaire; l'orifice de la matrice se referma si exactement que la Sage-femme & le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher, crurent & dirent que cette femme n'étoit pas grosse; ce qu'on se persuada sur leur rapport d'autant plus facilement qu'elle étoit extremement grasse. Trois jours après l'écoulement des eaux, on appella la Motte, qui après s'être informé de tout ce qui avoit quelque rapport à sa grossesse, au terme & au travail, & de ce qui concernoit son enfant, la fit coucher sur le dos, & sentant à travers les tégumens une masse dure & d'un volume considérble dans la matrice, & prononça qu'elle étoit grosse. Après l'avoir donc postée dans une situation convenable, il introduisit sa main dans le vagin, & trouva l'orifice de la matrice exactement fermé, mais dans une disposition aêtre facilement dilaté. Après la dilatation faite, il l'accoucha heureusement d'un enfant extremement gros qui présentoit le dos & qu'il tira par les piés.

Il n'y a point de situation plus fâcheuse que celle-là. Lorsqu'un enfant se présente par le dos, il est impossible qu'il soit expulsé par les douleurs: mais il est assez facile à la Sage-femme d'en trouver les piés.

Il en est à peu près de même, lorsqu'il présente le ventre. Aussi-tôt donc que les membranes sont percées, il faut

introduire sa main dans la matrice, chercher les piés qu'il est alors aisé de trouver, s'en saisir & tirer l'enfant. Remarquez que sans introduire la main, il n'est pas possible de s'assurer que l'enfant présente le ventre.

La Motte.

On distinguera le ventre du dos, par son étendue qui est plus grande, par sa mollesse & par le cordon ombilical.

Il faut en ce cas accoucher une femme sur le champ, en tirant l'enfant par les piés, quoiqu'on conjecture à la froideur du cordon ombilical & au manque de pouls, qu'il n'est plus en vie.

Si l'on differe de repousser le cordon ombilical, il reparoîtra à la premiere douleur; parce que pour s'y être pris trop tard, il n'a plus été possible de le faire rentrer dans la matrice, dont l'orifice étoit fermé par la tête de l'enfant; on n'a fait que l'inserer dans le vagin.

Il est inutile d'envelopper le cordon ombilical dans des linges chauds, à dessein d'entretenir la circulation.

Lorsque le cordon ombilical se presente avant l'enfant, il y a moins de danger pour sa vie, lorsque sa situation n'est pas naturelle, que quand il a la tête appliquée à l'orifice de la matrice & qu'il se presente d'ailleurs naturellement.

Lorsque le cordon ombilical paroît, il faut tenir la femme chaudement dans son lit, & ne pas exposer cette partie à se refroidir.

La Motte pose pour maxime générale, que lorsque le cordon ombilical paroît, il faut accoucher une femme, dans quelque situation que son enfant se presente.

Lorsqu'on s'apperçoit au pouls que le cordon ombilical est sous la tête de l'enfant, & que les eaux ne sont pas encore écoulées; La Motte veut qu'on perce les membranes, & qu'on travaille à l'*accouchement*, en tirant, à ce que je pense, l'enfant par les piés; mais on ne prévoit pas ordinairement que le cordon se presentera avant la tête, lorsque les membranes sont entieres.

Mais dans ce cas, si les douleurs sont fortes & fréquentes, & si les membranes sont sur le point de percer; il faut se hâter d'accoucher une femme & prendre de toutes autres précautions que lorsque les douleurs sont lentes, & qu'il n'y a pas d'apparence que les membranes soient prêtes à s'ouvrir.

Le moment le plus propre pour introduire la main dans la matrice, pour tirer l'enfant par les piés, est celui de la rupture des membranes. Car communément, les douleurs de la femme sont suspendues; & ce relâche facilite l'opération.

Neuviemement, lorsque le cordon ombilical précede la tête, il faut coucher la femme sur le dos, & le replacer derriere: mais si dans cette posture ou dans une autre, il revient; il faut accoucher la femme sur le champ & tirer l'enfant par les piés, si on veut lui conserver la vie; cet *accouchement*, lorsqu'il est tenté à propos, n'a aucune difficulté particuliere.

Quant à l'enfant, il est en danger extreme de périr. Car lorsque le cordon prévient la sortie de la tête, se trouvant alors comprimé par la tête même & par les parois du passage, la circulation entre la mere & l'enfant doit être interrompue.

C'est donc une puissante raison pour hâter en ce cas l'*accouchement*. On n'a point de tems à perdre, surtout si les eaux sont écoulées & si l'enfant est fort avancé du côté du passage. Si toutefois les douleurs étoient alors fréquentes & violentes, il faudroit abandonner à la nature l'expulsion de l'enfant; car il seroit fort difficile, sinon totalement impossible de le retourner & de le tirer par les piés. Si l'enfant n'étoit pas beaucoup descendu dans le bassin, & que les intervalles qui séparent les douleurs le permissent, il faudroit incontinent introduire la main dans la matrice, chercher les piés de l'enfant & en faire l'extraction.

Si l'enfant paroît mort, on tâchera de le faire revenir, en le mettant devant le feu, en le lavant avec du vin chaud, & en lui en soufflant dans la bouche.

Dixiemement. Si l'enfant se présente naturellement, mais toutefois avec le cordon ombilical autour du cou, le danger qu'il court est moins grand que dans les cas précédens. La Sage-femme n'a pas plutôt remarqué cette circonstance, qu'elle doit le détortiller sur le champ, afin qu'elle puisse faire sans crainte l'extraction de l'enfant. Mais si le cordon est foible, s'il est entortillé de façon qu'on risquât de le rompre en le détortillant, il faut alors le couper tout près du cou & le donner à tenir à un des assistans, jusqu'à ce que l'*accouchement* soit achevé & qu'on puisse le lier.

Onziemement. Lorsqu'il y a deux enfans, ce qu'on pourra reconnoître à plusieurs signes, mais entres autres à ceux-ci. Si après la naissance d'un enfant, on distingue à l'inspection de l'arriere-faix, qu'il y en a un second; ou si, lorsque les eaux du premier sont tout-à-fait écoulées, on sent encore des membranes tendues par elles à l'orifice de la matrice: en ce cas il faut couper & lier le cordon ombilical de l'enfant né. Et lorsque les membranes qui enveloppent celui qui est à naître, viendront à se percer, on examinera sa situation, & on favorisera son passage, s'il se présente naturellement; s'il se présente dans une posture contre nature; on le tirera sur le champ par les piés, pourvu qu'on les puisse trouver. Mais si les eaux ne sont pas encore écoulées, il seroit plus prudent, comme nous l'avons remarqué, de hâter que d'attendre leur évacuation; parce que le délai prolongeroit le travail, & mettroit en danger la mere & l'enfant. L'orifice de la matrice pourroit se resserrer, & l'Accoucheur se trouver dans l'impossibilité de procurer du secours. Dans ce cas, on percera donc les membranes; d'autant plus qu'on le pourra faire sans danger; & par ce moyen, on soulagera la femme de cet ouvrage, qu'elle n'auroit peut-être pas la force de faire; il y a d'autant moins de péril à percer les membranes, que les passages sont suffisamment dilatés.

La Motte blâme Mauriceau pour avoir prétendu donner des signes certains pour connoître les cas dans lesquels il y a deux enfans. Car une grande quantité d'eaux, dit-il, un placenta double ou fort large, forment pour l'Accoucheur les mêmes apparences que celles de deux enfans; quoiqu'il n'y en ait qu'un & qu'il soit quelquefois fort petit.

Lorsqu'il y a deux enfans, après la naissance du premier, il faut introduire la main dans la matrice, percer les eaux & tirer le second par les piés. C'est le sentiment de Chapman; mais il paroît l'avoir emprunté de La Motte.

La Motte soutient qu'une grosseur de ventre extraordinaire, l'enflure des jambes, la difficulté de marcher, & du mouvement qui se fait sentir également d'un & d'autre côté, ne marquent point certainement l'existence de deux enfans, & qu'il est faux qu'une femme qui est grosse de deux enfans accouche quelque-tems avant le terme naturel. Mauriceau prétend que ces signes sont certains, aussi-bien que le dernier fait.

Il paroît que pour juger si une femme étoit grosse de deux enfans, La Motte s'attachoit particulierement à la figure du ventre. Il est, dit-il, avancé comme en pointe, lorsqu'il n'y en a qu'un. Au lieu que sa surface est plus large, plus plate & plus unie, lorsqu'il y en a deux. On le sent encore dans ce dernier cas plus plein sur les côtés & en tournant vers le dos.

Il ajoute que quand une femme est grosse de deux enfans, si le placenta est petit, & si les eaux ne sont pas en grande abondance, elle ne paroîtra pas plus grosse, ni ne sera plus incommodée que si elle n'en portoit qu'un. Le même Auteur conseille de percer les membranes du second enfant & de le tirer par les piés; à moins que les douleurs ne soient violentes, & l'enfant si bien placé, qu'il y ait apparence qu'il ne tardera pas à suivre le premier.

Lorsque l'arriere-faix ne vient pas immédiatement après l'enfant, la Sage-femme aura l'attention de ne point le secouer trop fort, de peur de rompre le cordon: mais elle prendra ce cordon pour guide, elle le suivra

jusques dans la matrice, & même jusqu'à son origine; & alors si elle trouve un second enfant enveloppé dans ses membranes, elle fera deux ligatures au cordon, entre lesquelles elle le coupera. Aussi-tôt que le premier enfant sera séparé de la mere, elle introduira la main dans la matrice, elle percera les membranes du second enfant, & elle le tirera par les piés.

Il arrive lorsqu'il y a deux enfans, qu'il y a aussi deux placenta, ou qu'un même placenta sert pour tous les deux. Alors il seroit très-dangereux de secouer le cordon dans le dessein de détacher le placenta. Plusieurs Auteurs conseillent de passer la main dans la matrice, & d'examiner ce qui y est contenu. Et si l'on n'y trouve pas un second enfant, de tirer le placenta, & de la débarrasser sur le champ des autres membranes & des caillots de sang.

La Motte prétend que l'*accouchement* d'une femme grosse de deux enfans est moins laborieux, que si elle n'en portoit qu'un; parce qu'ils sont l'un & l'autre plus petits.

Lorsqu'un enfant presente la gorge.

Cette posture est peu commune. Mais quand elle se trouve, elle rend l'*accouchement* très-pénible. La méthode qu'on doit suivre en ce cas, selon La Motte, c'est d'introduire sa main sous la poitrine, de repousser doucement cette partie, & d'approcher la tête du passage, avec l'autre main. Il faut travailler dans l'intervalle que les douleurs laissent entre elles, à la réduction de l'enfant, & veiller pendant les douleurs, à ce qu'il demeure dans la situation où on l'aura réduit, & à ce que l'estomac ne reprenne pas son premier lieu. Il cite deux cas dans lesquels il eut cette situation à changer; de ces deux enfans, l'un vint mort, & l'autre vivant, & tous deux présenterent le visage au passage. Celui qui vécut étoit extrement livide & enflé. On fit passer la lividité en lui appliquant sur le visage des linges trempés dans le vin chaud ou dans de l'eau-de-vie.

Lorsque l'enfant présente l'oreille.

Cette posture de l'enfant n'est gueres plus favorable à l'*accouchement* que la précédente. La Sage-femme s'apperçoit bien-tôt à l'oreille qui lui tombe sous la main, que l'enfant présente le côté de la tête.

Il faut quelquefois imputer cette situation de l'enfant à la Sage-femme même, qui avec un peu de vigilance auroit pu la prévenir, avant que l'enfant fût descendu fort bas dans le bassin. Mais toutes ont la malheureuse confiance que l'*accouchement* sera heureux, lorsqu'elles sentent la tête de l'enfant se présenter, sans s'embarrasser beaucoup quelle est la partie de la tête qui se présente.

La méthode que l'on doit suivre ici, c'est de le retourner, s'il est possible, & de le tirer par les piés.

Mais s'il n'est pas possible de le retourner, la Sage-femme doit s'occuper à réduire la tête dans une situation naturelle, en la repoussant d'une main par l'oreille, & en déterminant de l'autre main le sommet de la tête du côté de l'orifice de la matrice. Cette opération doit être tentée immédiatement à la fin d'une douleur. Mais j'avertis qu'il arrive souvent que la douleur suivante détruira tout ce qu'on avoit fait avant qu'elle vint.

Il est communément fort aisé de tirer l'enfant par les piés, immédiatement après l'écoulement des eaux.

Lorsque la tête se présente au passage de maniere que l'on peut introduire une main sur chaque oreille de l'enfant; c'est un secours qu'il ne faut pas manquer de donner à la femme, dont on sera à portée de seconder les douleurs en le tirant.

Mais lorsque tous ces moyens deviennent inutiles, il faut s'armer la main de ciseaux, d'un bistouri, ou d'un autre instrument tranchant, ouvrir la tête de l'enfant mort, introduire deux doigts dans le trou qu'on aura fait, faire sortir une partie de la cervelle, & tirer la tête en avant avec les doigts recourbés en forme de croc.

Lorsque l'enfant présente les genoux.

Lorsque les membranes ne sont pas ouvertes, il est facile de prendre les genoux pour la tête; parce qu'ils ont à peu près la même dureté qu'elle, lors surtout qu'ils sont à quelque distance. Mais lorsque les eaux sont écoulées, il est aisé de les distinguer de la tête, parce qu'ils sont beaucoup plus petits, & d'ailleurs parce qu'ordinairement ils se présentent séparément, l'un d'eux étant au passage & l'autre un peu plus haut. En ce cas la Sage-femme doit les repousser un peu, afin qu'elle puisse atteindre plus commodément les piés qui ne doivent pas être loin, & par lesquels elle tirera l'enfant.

Lorsqu'il y a un genou au passage, ordinairement l'autre est appuyé contre l'os pubis; ce qui pourroit former une difficulté; il faut bien se garder alors de tirer un genou seul, on le repoussera, comme nous avons déja dit, on cherchera les piés qu'on n'aura pas de peine à trouver, on les joindra, & on tirera l'enfant.

Lorsque l'enfant présente la hanche.

Il n'y a point de partie qui ait plus de ressemblance avec la tête, que la hanche, lorsqu'elle se présente à l'orifice de la matrice; car elle est ronde & dure comme elle. Mais elle n'a pas la même facilité de s'engager au passage, à moins que l'enfant ne sorte comme plié en deux, & que les douleurs ne soient extremement violentes. Lorsqu'il y a quelque raison de soupçonner que telle est la situation de l'enfant, pour s'assurer de ce qui en est, il faut introduire la main dans la matrice, si les doigts ne suffisent pas, & s'il se trouve que l'enfant présente en effet la hanche, il faut repousser cette partie, & faire place à la main que l'on introduira dans l'utérus, le plus doucement qu'on pourra, & la passant entre les cuisses & de-là entre les jambes, qui conduiront aux piés, on prendra les piés & on les joindra. Ensuite on repoussera les genoux de l'enfant contre son ventre, supposé que les parties qui l'environnent se soient déja resserrées; on sortira les piés & l'on achevera l'*accouchement*, comme si l'enfant les eût d'abord présentés. L'enfant est plus exposé dans cette situation, que dans aucune autre, à avoir les jambes & les cuisses cassées.

Lorsque la situation de la matrice est oblique.

Au commencement du travail ou immédiatement après l'écoulement des eaux, si l'orifice de la matrice & conséquemment le sommet de la tête de l'enfant ne sont pas dans la même direction que le vagin; mais s'ils sont dirigés plus d'un côté que d'un autre, ou en arriere vers l'os sacrum ou en devant vers les os pubis: il y a toute apparence que l'*accouchement* sera laborieux. C'est une suite ordinaire, comme nous l'avons déja remarqué, de la situation oblique de la matrice; situation dont l'Accoucheur s'appercevra soit en touchant l'orifice de la matrice, qu'il ne manquera pas de trouver tourné plus d'un côté que d'un autre, soit en examinant l'abdomen de la mere, dans le tems qu'il promine par la grosseur de la matrice que l'enfant tient tendue. Le travail dans cette conjoncture s'achevant rarement sans qu'on y emploie l'opération des mains, à moins que l'obliquité ne soit pas considérable; on couchera sur le champ la femme sur un lit, ou on la placera sur une chaise faite exprès, les fesses un peu plus élevées que la poitrine. On introduira ensuite la main dans le vagin, & l'on tentera la réduction de l'orifice de la matrice, & conséquemment celle de la tête de l'enfant dans une situation naturelle.

Voici la maniere de procéder dans cette opération.

Si la tête de l'enfant incline du côté droit vers l'os ischion ; & conséquemment si la matrice, les fesses & les piés de l'enfant sont sentis du côté de l'hypocondre gauche, on introduira la main dans le vagin, & pendant les douleurs, on dirigera l'orifice de la matrice avec la tête de l'enfant du côté de l'ischion gauche; cependant l'Accoucheur même avec l'autre main ou quelqu'un des Assistans, appuiera sa main sur l'abdomen de la mere, & poussera doucement le corps de la matrice & le reste du corps de l'enfant du côté de l'hypocondre droit. Par ces moyens on viendra à bout d'engager un peu plutôt ou un peu plus tard, la tête dans le vagin, & d'accoucher une femme heureusement. Si au contraire l'orifice de la matrice & la tête de l'enfant sont inclinés du côté de l'ischion gauche, il faut faire toute l'opération précédente en sens contraire. D'où l'on peut imaginer quelles mesures il y auroit à prendre, si l'orifice de la matrice & la tête de l'enfant penchoient du côté de l'os sacrum, ou bien du côté de l'os pubis, ce qui arrive quelquefois. Lorsqu'on aura écarté l'orifice de la matrice, de l'os sacrum avec une main; & pressé doucement l'abdomen avec l'autre qu'on appliquera au-dessus des os pubis, jusqu'à ce que l'enfant soit dans la même direction que le vagin, il s'avancera alors dans le passage de lui même, & l'on achevera de le tirer, comme on feroit en tout autre cas. Mais on peut observer en général par rapport à ces situations contre nature, que si la réduction de la matrice & de la tête du fœtus n'est pas possible, ou si le fœtus a demeuré trop long-tems dans la situation qu'on auroit dû changer, de peur que l'enfant ou la mere ne vienne à périr, surtout s'il y a hémorrhagie, défaillances & convulsions, il faut chercher les piés sur le champ, & tirer l'enfant par cette partie; on préfere cette méthode aux autres, parce qu'ordinairement elle est plus facile à pratiquer.

Mais tous les Accoucheurs conviennent unanimement, qu'il n'y a point de situation plus dangereuse & plus cruelle que celle dans laquelle la tête de l'enfant est tellement avancée au passage, qu'on la voit, & en même-tems si fixement arrêtée qu'elle ne peut avancer d'elle-même, ni être tirée avec les mains qu'avec une extreme difficulté. Cette posture ainsi que la précédente, trompe quelquefois par ses apparences naturelles, les Praticiens les plus expérimentés. Nous savons pourtant que soit que l'enfant soit vif, soit qu'il soit mort, il met sa mere dans un danger extreme de périr, & qu'il périt infailliblement lui-même, lorsqu'il est vivant, à moins qu'on n'en fasse l'extraction très-promptement soit avec les mains, soit avec les instrumens convenables.

On rejette ordinairement la difficulté de l'*accouchement* sur la grosseur de la tête: mais c'est avec peu de fondement, puisqu'elle a bien traversé l'orifice étroit de la matrice. C'est à une mauvaise situation de la matrice & des épaules de l'enfant qu'il faut attribuer tous les accidens qui surviennent alors. Il arrive dans ce cas que les épaules de l'enfant sont appuyées contre les os pubis, & que la matrice est contiguë à l'épine du dos, d'où il arrive comme Hoorn l'a observé, que le fœtus vient avec une oreille tournée en haut & l'autre en bas. Dans cette situation funeste, l'obstacle des os pubis ne pouvant être surmonté par la nature, ni par les efforts de la Sage-femme, sans une excessive difficulté, il y a deux méthodes à suivre : la premiere, c'est d'appuyer les deux premiers doigts sur la tête du fœtus & de la déprimer peu à peu, & le plus qu'on pourra du côté du rectum, surtout à l'approche des douleurs, ensorte qu'elle soit autant approchée du coccyx qu'il est possible. Après qu'on aura réitéré cette opération à plusieurs reprises, on embrassera la tête avec les mains, après avoir dilaté peu à peu les levres des parties naturelles, & par ce moyen la tête se pourra trouver assez dégagée pour qu'on ait la facilité de la saisir par l'occiput ou par derriere les oreilles & en faire l'extraction ; opération que le succès accompagne assez fréquemment, si l'on en croit Hoorn : mais cet Auteur conseille d'aller chercher un bras & de s'en aider, pour dégager les épaules des os pubis ; ce qu'il faut bien se garder de faire; car il est constant qu'on trouveroit tant de difficulté à commencer ainsi l'opération, que la fin ne manqueroit pas d'en être malheureuse.

La seconde méthode d'opérer dans le cas précédent, c'est de déprimer le plus qu'on pourra la tête du fœtus du côté du rectum, ainsi que dans la premiere; de se frotter la main gauche avec de l'huile, d'introduire les doigts dans le vagin, si avant par dessous la tête, qu'on puisse l'embrasser comme un globe; cependant de glisser ceux de la main droite dans la partie supérieure du vagin, de les avancer jusqu'aux os pubis, de saisir alors tant en dessous qu'en dessus la tête; d'exhorter la femme à pousser en embas de toute sa force, s'il n'y a point de douleurs, & de s'aider le plus qu'elle pourra, tandis que l'Accoucheur tirera l'enfant, observant de pousser derriere, le périnée & les levres des parties naturelles. Hoorn nous assure que cette opération réussit fréquemment. L'extraction de la tête étant faite, on prendra l'enfant par le cou, & en lui tenant la tête obliquement élevée, on l'agitera en allant en haut & en bas; tandis que de l'autre main qu'on introduira dans la matrice, en la glissant sous le cou, on cherchera un bras que l'on tirera, & en tirant cette partie, on aura soin de tourner l'enfant tout-à fait sur le ventre: après quoi, il n'y aura plus aucune difficulté; l'*accouchement* s'achevera, comme s'il s'étoit trouvé dans une situation naturelle. Mais lorsque toutes ces précautions sont impraticables ou ne servent à rien, comme nous en avons souvent l'expérience, & comme nous le lisons dans les Observations des meilleurs Praticiens, tels que Mauriceau, Deventer, Hoorn & la Motte; lorsque la femme a perdu presque toutes ses forces, & que l'hémorrhagie ou les convulsions mettent sa vie en danger; il n'y a qu'une seule ressource alors, c'est d'employer les instrumens & de tirer le fœtus quoique vivant, avec aussi peu de ménagement que s'il étoit mort. En ce cas on ouvre le crane soit avec un bistouri, soit avec des ciseaux; on en fait sortir la cervelle, soit avec les doigts, soit avec une cuillere, & lorsque par ce moyen, la tête est affaissée, on la saisit plus facilement avec les mains ou avec des pinces qu'on emploie à arracher la pierre de la vessie, ou bien on lui attache au cou une bande assez large, selon le conseil de Deventer, & on en fait par l'un ou l'autre de ces moyens l'extraction. Le dernier ne suppose point que l'on ait vuidé la tête de la cervelle. Mais si l'on ne peut encore tirer l'enfant, quoiqu'on ait fait sortir la cervelle de la tête, il faut songer alors à travailler sur les épaules & à les dégager des os pubis; après quoi l'on s'en servira pour tirer le fœtus.

Secondement, on peut parvenir à l'extraction de l'enfant en se servant d'un crochet, tel qu'un de ceux qu'on voit représentés *fig.* 17. & 18. *Planch. XIII.* au lieu de ces crochets; Hoorn recommande dans les cas de nécessité absolue, l'usage d'un crochet plus large, qu'on retire à l'aide d'une corde attachée à son extrémité.

Troisiemement, on peut tirer la tête avec un instrument particulier, inventé par Mauriceau, & qu'on connoît sous le nom de tire-tête, auquel toutefois, Deventer, Hoorn & Heister, préferent le crochet comme étant plus commode. Il faut avoir recours au même moyen dans tous les cas, quels qu'ils soient, où l'on ne peut avoir un enfant par l'opération des mains; particulierement lorsque les enfans sont d'une figure monstrueuse, comme quand ils ont deux têtes, & lorsque la mere est en danger de perdre la vie.

Lorsque les douleurs de la femme sont fortes & fréquentes, que les eaux sont écoulées, & que l'enfant, quoique se présentant bien, demeure éloigné & n'avance pas; lorsqu'étant avancé entre les os sacrum & pubis,

il s'arrête là tout court, quoiqu'il soit déja bien engagé dans le vagin; lorsqu'il ne se retire point dans l'intervalle des tranchées, quelques longs qu'ils soient; il y a apparence que c'est la seule grosseur de la tête qui retarde l'*accouchement*.

Dans ces conjonctures, l'enfant vient ordinairement avec la tête & le visage enflés & livides: mais il guérit promptement, en les frottant avec un linge trempé, soit dans de l'eau de vie, soit dans du vin chaud.

La Motte improuve absolument l'usage des crochets. Sa méthode de délivrer une femme, dont l'enfant s'arrête au passage, de façon que la violence des douleurs ne le fait point avancer, c'est, lorsqu'il est parfaitement assuré qu'il est mort, de lui ouvrir la tête en y enfonçant une paire de ciseaux, jusqu'à la moitié de leur longueur; d'y pratiquer par ce moyen un trou, par lequel il puisse tirer une partie de la cervelle, & même détacher, s'il le faut, quelques os; de se saisir de ce qui reste, & de s'en servir à l'extraction de l'enfant: méthode qu'on peut pratiquer, dit-il, sans que la femme ou les assistans s'apperçoivent qu'on ait employé l'instrument.

Quant à moi, je crois, que ce qu'il y auroit de mieux à faire en pareil cas, ce seroit de retourner l'enfant, s'il étoit possible, & de le tirer par les piés: mais j'avoue que la tête est quelquefois si fortement enclavée dans les os du bassin, qu'il faut renoncer à cette opération.

La Motte prétend que les *accouchemens* les plus laborieux de cette nature, sont causés par la partie supérieure de l'os sacrum, qui dans l'endroit où elle s'inarticule avec la vertebre inférieure des lombes, s'avançant trop endedans, & s'approchant trop des os pubis, rend le passage de l'enfant extremement étroit; & dans ce cas, il n'est pas nécessaire qu'un enfant soit d'une grosseur extraordinaire pour venir avec une grande difficulté: d'où il infere que toutes les fomentations, linimens & embrocations recommandées par les Auteurs, ne sont pas capables de remédier à ce défaut de conformation, & de disposer les parties qui causent l'étroitesse, à céder. Il les regarde même comme des moyens de dilater tout à fait inutiles; & en quoi je ne suis pas entierement éloigné de son avis; car les parties capables d'extension s'étendent alors d'elles-mêmes, excepté que la femme ne soit extremement vieille; quant aux os & aux parties solides, il n'y a fomentations, linimens & applications d'ingrédiens qui puissent les faire prêter. Le seul avantage qu'on puisse donc se proposer de retirer des linimens & des oignemens, c'est d'humecter les passages, lorsqu'ils en ont besoin, comme dans les sujets qui ont un certain âge.

La Motte fait distinction d'une tête qui est trop grosse pour entrer dans le vagin, & s'engager au passage, & d'une tête qui est assez petite pour descendre dans le passage, mais trop grosse pour pouvoir avancer par les douleurs seules de la mere. Il est plus aisé dans le premier cas d'aller chercher les piés que dans le second.

Quant au second cas, il dit qu'alors la tête est *enclavée* au passage.

Lorsque la tête est assez avancée au passage, pour qu'on puisse se servir du bistouri sans danger; c'est-à-dire, lorsqu'il est possible de la voir & de se conduire par ses yeux; alors, dit la Motte, je m'en sers pour ouvrir la tête: mais si la tête n'est pas assez avancée dans le vagin, son avis est qu'il faut alors se servir d'une paire de ciseaux ordinaires. Lorsque le sommet de la tête est à l'entrée du vagin, & par conséquent très-éloigné, il forme alors une cannule avec un papier fort ou avec du cuir, il dirige cette cannule au sommet de la tête, & il introduit à travers un instrument qui ne coupe que d'un côté, qu'il plonge dans cette partie à laquelle il fait un trou par lequel il puisse passer les doigts dont il se sert pour tirer la cervelle, & qu'il recourbe ensuite en forme de crochets, pour tirer la tête & l'enfant.

La Motte assure qu'il n'y a pas à craindre que la femme soit blessée par les os du crane, lorsqu'on est obligé d'en séparer quelques-uns, ou qu'ils se séparent par la violence de l'opération que nous avons décrite, parce que le péricrane abandonne alors l'os qu'on enleve ou qui se détache, & demeurant en arriere, il s'étend sur les pointes des os brisés du crane; & garantit les parties de la mere du déchirement auquel on les croiroit exposées.

Ce n'est pas là le sentiment de Mauriceau, & la Motte le contredit en ceci ouvertement.

Les os du crane d'un enfant sont quelquefois si durs, qu'ils ne cedent point, & ne s'accommodent en rien à l'étroitesse des passages, quelques violentes que soient les douleurs. Cette circonstance fâcheuse rend un accouchement très-laborieux.

Qu'arrive-t'il alors, c'est qu'on sent la tête de l'enfant extremement haute à l'extrémité du vagin dans lequel elle ne peut entrer. La maniere de délivrer une femme dans ce cas, c'est de l'étendre sur le dos, & de tirer, s'il est possible, son enfant par les piés.

Lorsque la tête d'un enfant a demeuré pendant long-tems en compression entre les os du bassin, elle est si prodigieusement enflée, & si défigurée qu'on croiroit presque, qu'elle ne reprendra point sa forme premiere. Cependant elle y revient assez promptement, si on a l'attention d'y appliquer des compresses trempées dans du vin chaud: mais elle est quelquefois si maltraitée, qu'il se forme un abscès, & que l'exfoliation s'ensuit. Dans le cas de l'exfoliation, la Motte recommande les plumasseaux trempés dans une mixtion en parties égales d'eau de vie, d'eau de chaux & de miel rosat.

La Motte fait mention dans son Supplément d'un *accouchement* très-laborieux, occasionné par la dureté & le gonflement extraordinaires des levres des parties naturelles & du vagin. L'enfant demeuroit fort haut, & n'entroit point dans le vagin, & la violence des douleurs ne suffisoit pas pour l'avancer.

S'étant bien assuré que l'enfant étoit mort, & après avoir fait plusieurs tentatives inutiles pour le tirer par les piés, il lui plongea ses ciseaux dans le crane. Il en ouvrit les branches & après les avoir dilatées, il introduisit une petite paire de pince dans la matrice, de la forme de celles dont on se sert pour tirer la pierre; il saisit avec elles l'os pariétal & l'os occipital, & attira par ce moyen le reste de l'enfant.

Cet Auteur recommande cette maniere d'accoucher une femme de force; ajoutant que si une paire de pinces ne suffit, il faut en employer deux, une de chaque côté: & il donne à ces instrumens la préférence sur tous autres.

Ce n'est pas seulement la tête qui est trop grosse; mais c'est tout le reste du corps qui cause la difficulté de l'*accouchement* par le même défaut; en sorte qu'un Accoucheur est obligé d'employer toutes ses forces pour tirer les hanches, après que la tête & une partie du corps sont passés. Si l'on saisissoit alors l'enfant par la tête pour le faire venir, il est constant qu'on la sépareroit du reste du corps.

En pareil cas, la tête n'est pas plutôt sortie, qu'il faut passer les doigts sous les aisselles, & faire l'extraction à l'aide des épaules. On pourroit aussi embrasser le corps & tirer l'enfant avec force, sans courir aucun danger.

Une femme, dit la Motte, *Observation* 115. étoit en travail depuis long-tems, & il y avoit trois jours que les eaux étoient écoulées. Son enfant étoit mort; il présentoit la tête: mais il étoit très-haut, & point du tout engagé dans les os du bassin. Je tentai de le tirer par les piés: mais je les cherchai envain. Je me déterminai donc à lui ouvrir le crane avec mes ciseaux, ce que je fis; j'introduisis ensuite les doigts dans l'ouverture; je brisai les os pariétaux en plusieurs pieces, & j'aggrandis le trou que j'avois fait, assez pour faire sortir la cervelle. Alors saisissant le crane, je tachai de tirer la tête: mais aussitôt qu'elle fut engagée dans les os du bassin, elle s'y arrêta & je ne pus jamais la faire avancer au-delà. J'employai les crochets à plusieurs re-

prises, qui échaperent autant de fois. J'eus recours aux tenailles d'un Forgeron, & pinçant avec elles l'os occipital, je fis passer la tête : mais le corps demeura dans la matrice, arrêté par les épaules. J'introduisis alors mes doigts sous les aisselles, & tirant par les épaules, tandis que la Sage-femme tiroit par la tête, nous vînmes à bout de faire passer ces épaules; alors je travaillai à dégager les bras, & je parvins à amener l'enfant, jusqu'aux levres des parties naturelles, où il demeura encore fixe; de sorte que je fus obligé de me servir une seconde fois du secours de la Sage-femme, & ce ne fut qu'en réunissant nos efforts que nous en fîmes l'extraction : cet enfant étoit d'une grosseur extraordinaire; la mere en revint, & se porta bien.

Enfans hydropiques.

Le ventre & la tête d'un enfant sont quelquefois pleins d'eaux. La Motte dit que dans ces cas, les mains suffisent; & qu'on n'a pas besoin d'autre instrument. Si la tête passe, il insere sur le champ ses doigts sous les aisselles, & il tire le reste du corps. Si la tête vient à se séparer du corps; il tire l'enfant par les piés : cet accident arrive, lorsque la tête est trop grosse pour pouvoir s'engager dans les os du bassin.

Il y a des Auteurs qui veulent qu'on perce le ventre du fœtus & qu'on fasse sortir les eaux.

Extraction d'un fœtus mort.

Lorsqu'un enfant est mort dans la matrice, s'il se présente au passage dans une situation contre nature, l'*accouchement* sera laborieux, & l'opération de la main sera absolument nécessaire : mais quand même l'enfant se présenteroit naturellement, l'*accouchement* en feroit toujours pénible, & cela par plusieurs raisons. La mere étant extremement foible & l'enfant entierement immobile, les douleurs seront foibles & lentes. L'enfant étant mort par supposition, ne fera aucun effort pour s'ouvrir le passage; or les efforts que fait l'enfant lorsqu'il vit, contribuent beaucoup à l'avancement du travail. Ajoutez à cela que toutes les fois qu'un enfant ne peut venir au monde à tems, soit par la singularité de sa situation, soit à cause de la grosseur extraordinaire de sa tête, soit par un défaut de conformation dans quelqu'une de ses parties, soit par l'étroitesse de l'orifice de la matrice, ou des os du bassin : dans toutes ces conjonctures l'enfant se retire & la matrice se ferme exactement sur lui. C'est à nous à examiner soigneusement alors, si l'enfant est vivant ou mort, de peur que nous ne vinssions à le tuer, ou du moins à le blesser, en employant les instrumens mal-à-propos, supposé qu'il vécut. L'examen de la vie ou de la mort du fœtus doit se faire avec d'autant plus d'attention que les signes par lesquels les Auteurs veulent qu'on se détermine, sont presque tous trompeurs & incertains; surtout si l'enfant présente l'aisselle, les fesses, le dos, ou un côté de la tête; car ces parties n'offrent que des symptomes de vie si foibles & si difficiles à saisir dans un enfant enfermé dans la matrice, qu'on peut aisément le prendre pour mort, tandis qu'il est encore vivant, mais extremement affoibli par la longueur du travail.

Les signes les plus sûrs qu'un enfant est mort dans la matrice, sont,

Premierement, si la mere n'a point senti remuer son enfant depuis long-tems : mais si au contraire elle se sent dans le ventre une masse indolente qui suive tous les mouvemens de son corps, tombant à droite, si elle s'incline à droite; & à gauche, si c'est sur le côté gauche qu'elle se panche.

Secondement, si la mere a des frissons frequens, des défaillances, & des envies fréquentes d'uriner & d'aller à la selle.

Troisiemement, si elle a l'haleine puante.

Quatriemement, si elle a par la matrice qu'elqu'écoulement fétide & cadavéreux.

Cinquiemement, si elle a l'abdomen froid.

Sixiemement, selon Gouey & Viardalius, si le meconium ou les excrémens noirs qui sortent des enfans nouveaux nés, sont rendus par la matrice, c'est un signe infaillible que le fœtus est mort : mais ces Auteurs se sont trompés. La mere a quelquefois rendu le meconium, sans que l'enfant fût mort; ce que d'autres ont observé aussi fréquemment que moi, dit Heister; & j'avoue, ajoute-t'il, que j'ai fait plusieurs fois l'extraction d'enfans que je croyois morts, sur ces signes, & qui toutefois étoient vivans.

De tous les symptomes de la mort du fœtus, dont nous avons fait l'énumération jusqu'à présent, celui sur lequel on peut compter le plus, c'est le cinquieme; les suivans ont aussi quelque certitude.

Premierement, si le cordon ombilical, & si l'arriere-faix sont expulsés de la matrice & pendent à l'orifice extérieur du vagin, froids, & sans que l'artere du cordon ait de pulsation.

Secondement, lorsque le fœtus sort le pié, & qu'on n'y sent ni pulsation, ni chaleur, ni mouvement dans les orteils, ou dans les doigts, si c'est le bras; mais que ce membre sorti est froid, livide ou noir, & particulierement si l'épiderme est séparé de la peau, & se leve ou de lui-même, ou par un frotement léger du doigt.

Troisiemement, lorsqu'un enfant présente la tête, & conséquemment lorsqu'il est dans une situation naturelle; si la partie de la tête qui n'est pas encore ossifiée, & que les Medecins appellent *bregma*, *fonticulus*, & *fons pulsatilis*, (fontanelle) est si molle & si enfoncée que les os adjacens du crane en paroissent élevés & mobiles, & si l'on n'y sent point la pulsation de l'artere, c'est un signe assez certain que le fœtus est mort; car quand il est vivant, cette partie est dure, elle promine elle-même, & on y sent ordinairement la pulsation de l'artere. Il y auroit toutefois de la témérité à prendre pour morts, tous les enfans en qui on ne sent point la pulsation de l'artere; car il y en a qui sont si foibles, & en qui elle se fait d'une façon si languissante, qu'il n'est pas possible de s'en appercevoir au toucher : mais la mort est certaine, lorsque la premiere peau du crane se sépare de la seconde.

Lorsqu'on s'est assuré de la mort de l'enfant, & que les eaux sont écoulées, il faut délivrer la mere le plus promptement qu'il est possible, de crainte que la putréfaction du fœtus qui ne tarde pas à se faire, ne produise les plus terribles effets, tels qu'une fievre violente & même la mort. Mais si la mere ne sent point de douleurs vraies; si le moment de l'enfantement n'est pas encore venu; si l'enfant est mort, avant que les eaux soient écoulées; nous savons par expérience qu'il peut séjourner dans la matrice pendant plusieurs semaines, & même pendant quelques mois, avant que de se corrompre, surtout, si la mere se porte bien, à tous autres égards : les meilleurs Praticiens ont tous cité des exemples de ce cas. Il paroît qu'il est alors plus à propos d'attendre que la nature excite les vraies douleurs; & tente elle-même l'expulsion du fœtus, que d'y travailler trop tôt, ou avec trop de violence, soit par des remedes, soit par le secours de l'opération manuelle.

Si l'enfant vient à périr dans les douleurs, & s'il se présente en même-tems dans une posture naturelle, il ne faut point se presser d'employer les crochets & les autres instrumens à son extraction. Il faut auparavant s'assurer de sa mort; & comme il y a des femmes qu'on a de la peine à résoudre à souffrir l'introduction de la main de l'Accoucheur, il faudra recourir alors aux remedes corroboratifs & à ceux qui sont propres à exciter les douleurs. Cependant si la mere a peu de forces, on ne négligera pas l'usage des clysteres irri-

tans, parce qu'ils ont coutume de contribuer puissamment, tant à produire les douleurs qu'à expulser le fétus. Au reste on observera de ne pas donner les remedes corroboratifs & ceux qui sont propres à exciter les douleurs en trop grande quantité; il y auroit à craindre que leur chaleur & leur énergie naturelle n'engendrât la fievre ou quelque hémorrhagie qui seroit dangereuse & qui pourroit être mortelle. Mais si tous ces moyens étoient de nul effet, on ne préviendroit la putréfaction imminente du fétus, qu'en travaillant sur le champ à son extraction par l'opération de la main, qui ne laisse pas de provoquer aussi les douleurs. Cette opération est une des plus anciennes qui se soient pratiquées dans la Medecine, comme on voit par les Livres qu'Hippocrate à écrits *De morbis mulierum & de extractione fœtus*; & par celui que Fontanus nous a laissé, *De extractione fœtus*. Si l'on a soin de faire uriner la femme, avant que de l'entreprendre, & lorsque l'enfant est vivant, on peut s'en tirer avec succès. Mais si la mere ne peut uriner, comme il arrive souvent que la compression que l'enfant exerce avec sa tête sur le cou de la matrice l'en empêche, il faut lui procurer l'évacuation des urines à l'aide d'une sonde, soit pour homme, soit pour femme, & telle que celles que nous avons représentées, *Fig.* 1, 2, 3, 4 & 5. *Pl. III.* du troisieme Vol. lorsque les urines seront sorties, on placera la femme sur une chaise faite exprès & telle que celle qu'on voit, *Fig.* 15. *Pl. XIII.* ou sur un lit les fesses un peu plus élevées que le reste du corps. Alors l'Accoucheur saisira d'une main ou même des deux, si cela lui est possible, la tête de l'enfant qu'il tirera à lui peu-à-peu s'il ne peut faire l'extraction en se servant de la tête, il ira chercher les piés. S'il ne peut trouver les piés, ou qu'il ne puisse le tirer avec eux; l'usage des crochets sera alors de nécessité; il les prendra obrus, & bien polis, tels que ceux qu'on a représentés *Figures* 17. & 18. & même 21. où ils ont deux becs. Il faut les attacher avec toute la circonspection possible dans un endroit avantageux de la tête de l'enfant, tel que l'œil, l'oreille, la bouche, le devant de la tête & l'occiput, & faire l'extraction de l'enfant à leur aide: si l'on n'avoit point à la main de ces crochets, on se serviroit à leur place d'une pince crochue, de la maniere prescrite par Hoorn. Celse qui paroît avoir bien connu cette opération, ne veut pas qu'on la tente en toutes sortes de conjonctures; car si l'on entreprenoit, dit-il, d'arracher l'enfant de la matrice, avec un crochet, lorsque l'orifice n'en est pas assez dilaté, la piece dans laquelle on auroit enfoncé cet instrument ne manqueroit pas de se séparer du reste du corps, & le bec du crochet de s'enfoncer dans les parties de la femme, ce qui la mettroit dans un danger imminent de perdre la vie. Lors donc qu'on se sert des crochets, il faut bien se garder de tirer, lorsque, les douleurs cessantes, l'orifice de la matrice se resserre; c'est pendant le tems des douleurs, lorsque l'orifice est dilaté, qu'il faut en faire usage en tirant doucement; la main droite tirera l'instrument, tandis que la gauche sera occupée à diriger le fétus & la partie du crochet qui est dans la matrice. Si la tête de l'enfant est si large, ou se présente si obliquement, qu'on ne puisse la faire entrer dans le vagin, en la laissant entiere, ce qui arrive fréquemment, il faut avec l'un ou l'autre des doigts, avec un scalpel, ou des ciseaux pointus, ouvrir le crane en quelque endroit, comme aux environs de la fontanelle ou de l'os pariétal faire sortir la cervelle, & diminuer par là le volume de la tête, qn'on tirera ensuite plus facilement, soit avec une main, soit en y employant les deux, de la maniere que nous avons prescrite. Mauriceau, Accoucheur célebre a inventé un instrument propre à percer & à tirer la tête, qu'il a nommé tire-tête. Il donne de grands éloges à cette machine, & il dit s'en être servi plusieurs fois avec succès; pour cela, il faut commencer par ouvrir la tête du fétus aux environs de l'os parietal avec un canif ordinaire, ou un couteau, ou un scalpel à deux tranchans: mais je ne crois pas cet instrument d'une aussi grande utilité que son Inventeur le prétend; car lorsque le crane est ouvert & qu'on en a tiré la cervelle, les instrumens dont nous avons déja parlé, les simples crochets tels qu'on les voit représentés *Fig.* 17 & 18. *Pl. XIII.* la pince crochue, ou la main même me paroissent préférables au tire-tête, comme je l'ai déja remarqué, comme Heister nous l'assure, & comme nous le savons par expérience.

Si le fétus mort est dans une posture contre nature; il faut, selon Celse, aller chercher les piés & le tirer par ces membres, de même que s'il étoit vivant, ce que l'on fait souvent sans grande difficulté. Il y a pourtant des cas où l'on tomberoit dans de grands inconvéniens, si l'on n'usoit de précaution. Si le fétus étant putréfié, on en tentoit l'extraction avec promptitude & violence, la tête pourroit se séparer du corps & demeurer dans la matrice. Or lorsque la tête ne suit point le corps, lorsqu'elle s'en est séparée, si on la laisse séjourner dans l'utérus, les symptomes les plus fâcheux ne tardent point à survenir, & la mere se trouve incontinent en danger de perdre la vie. Lors donc que par malheur la tête sera demeurée dans la matrice, il faut en faire l'extraction avec toute la diligence possible.

Mais comme la tête est ronde & sa surface assez unie, il est difficile de la saisir avec la main, il faut observer alors d'insérer son doigt dans la bouche ou dans la grande ouverture qui est à l'occiput, & de la tirer en recourbant le doigt en forme de crochet: c'est ainsi, dit Heister, qu'il m'est arrivé de tirer sans crochets & sans beaucoup de difficulté, des têtes de fétus qui étoient restées dans les matrices de leurs meres. Si les doigts ne suffisent pas; on se servira d'une bande de linge de la largeur d'environ quatre doigts, qu'on introduira dans la matrice, & à l'aide de laquelle on tirera la tête en lui faisant former autour d'elle une espece de boucle ou de nœud coulant. On peut encore avoir recours à un des crochets dont nous avons parlé; on l'enfoncera dans la bouche, dans l'orbite de l'œil, dans les narrines, dans l'ouverture de l'occiput, ou dans une autre partie; ensuite on passera sa main sous la tête & sous le crochet, afin, dit Celse, de diriger celui-ci & de prévenir la blessure qu'il ne manqueroit pas de faire à la matrice, s'il venoit à échapper, & l'on tirera doucement le crochet & la tête à laquelle il est attaché. Mais si la tête étoit trop grosse, il faudroit l'approcher avec une main de l'orifice de la matrice, & avec l'autre ouvrir le crane, en faire sortir la cervelle & la tirer, soit avec la main, soit avec le crochet. Amandus, célebre praticien dans cette partie, se servoit d'une espece de filet, dans la crainte qu'il avoit de blesser la femme en faisant l'extraction du fétus avec les instrumens. Il introduisoit ce filet dans la matrice; il en enveloppoit la tête, il le fermoit ensuite avec des cordons, comme une bourse, & il tiroit la tête par ce moyen. Ce moyen est sûr à la vérité, mais il est difficile à pratiquer; ce n'est pas sans peine qu'on vient à bout d'enfermer la tête dans cette bourse. Les méthodes précédentes demandent moins d'appareil & de tems.

Lorsqu'on tire un enfant vivant par les piés, il arrive quelquefois que la tête s'arrête au passage; on risque alors de la séparer du corps & de la laisser dans la matrice.

On trouve dans la Motte deux exemples de cet accident. Dans le premier cas, il introduisit après l'extraction du corps, sa main gauche dans la matrice, il fixa la tête à l'orifice de la matrice, & tenant de la droite un bistouri couvert d'une gaîne ouverte par les deux bouts, il ouvrit la tête, par l'ouverture il introduisit ses doigts, & fit sortir la cervelle, & la saisissant ensuite, il la tira.

Dans le second cas, l'orifice de la matrice s'étant resserré subitement, de sorte que s'appliquant exactement sur

sa main qu'il comprimoit, il ne put jamais introduire le bistouri dans la matrice; il fut contraint d'ouvrir le crane avec les doigts & de saisir la tête par la mâchoire, par le creux de l'œil, & par le premier endroit qu'il put, & de la tirer ainsi.

Lorsque la tête est séparée du corps, & que le reste du corps est resté dans la matrice.

Si lorsque la tête a passé l'orifice de la matrice, les douleurs deviennent plus promptes & plus violentes, le reste du corps ne tarde pas à suivre, ensorte que tout l'ouvrage de la Sage-femme se réduit à recevoir l'enfant & à empêcher qu'il ne tombe.

Mais lorsque les douleurs sont foibles, & qu'elles laissent entre elles de longs intervalles, si par malheur la tête s'engage au passage sur la fin d'une douleur, il arrive quelquefois que l'enfant est arrêté dans cette situation, & que le reste du corps n'avance pas.

La Motte prétend que ce n'est point la contraction de l'orifice de la matrice autour du cou de l'enfant qui cause cet accident; mais c'est à la largeur des épaules, au peu de longueur du cordon ombilical, qu'il faut, dit-il, l'attribuer.

Dans ce cas, pour tirer l'enfant, il faut introduire les mains étendues entre le cou de l'enfant, & l'orifice de la matrice de l'un & de l'autre côté; celui-ci ne manquera pas alors de prêter, & l'on avancera ses doigts jusques sous les aisselles; alors on les recourbera, & l'on s'en servira comme de crochets émoussés pour faire l'extraction. Mais cette opération souffre de grandes difficultés; & la Sage-femme sera quelquefois obligée de tirer les deux bras, avant que d'en venir au reste du corps.

Lorsque c'est le défaut de longueur du cordon ombilical qui forme l'obstacle; il faut le couper & tirer l'enfant sur le champ.

Si le cordon ombilical n'étoit trop court, que parce qu'il se trouveroit entortillé autour du cou de l'enfant, il faudroit introduire entre ses doigts une paire de ciseaux jusqu'au cou de l'enfant & couper le cordon. Cette posture est très-dangereuse pour l'enfant à qui la compression de l'orifice de la matrice sur le cordon ombilical ne manquera pas d'ôter la vie, si elle dure quelque-tems.

Pour prévenir cet accident, la Sage-femme prendra hardiment la tête de l'enfant, aussi-tôt qu'elle sera passée & elle travaillera à faire passer le reste du corps, dans le même-tems & à la faveur de la même douleur; observant toujours de ne pas tirer la tête si violemment qu'elle se séparât du corps.

Il ne seroit pas prudent de tirer la tête dans tout autre tems que dans le moment qu'elle vient de passer; parce qu'alors il faudroit tâcher d'introduire les doigts sous les aisselles, d'autant que cela se pourra sans grande difficulté.

Lorsque la tête sera séparée du reste du corps, & que le reste demeure dans la matrice; le moyen d'en faire l'extraction, s'il est fort avancé au passage, c'est d'introduire les doigts sous les aisselles & de le tirer ainsi. Mais si le reste du corps est entierement dans la matrice, il faudra aller chercher les piés.

Lorsqu'un enfant a les épaules trop larges pour le passage, qu'il est retenu dans la matrice, & qu'il meurt dans le travail; s'il présentoit une main, il ne faudroit point tenter de la replacer. Lorsque cela arrive & que les signes de la mort de l'enfant sont évidens; c'est-à-dire, lorsque le bras est noir, livide & froid; lorsque les doigts n'ont aucun mouvement, lorsqu'on n'y sent point la pulsation de l'artere & que la premiere peau s'enleve de dessus la seconde, il faut alors essayer, si en faisant pancher la femme en arriere, on ne pourroit pas introduire la main dans la matrice le long du bras de l'enfant & atteindre les piés. Si cette opération est possible, & elle le sera souvent, surtout lorsque le travail n'aura pas été long; il faudra prendre les piés & extraire l'enfant de cette maniere. Mais si le bras de l'enfant est si enflé, ou l'orifice de la matrice tellement resserré que l'Accoucheur ne puisse introduire la main dans la matrice, ce qui arrivera rarement; il faudra nécessairement ou arracher ce bras ou le séparer adroitement de l'épaule en le coupant. Si l'Accoucheur se détermine pour cette derniere opération; il commencera par étendre ce bras, le tordre, & le tenir quelque tems dans cette situation, avant que d'y porter le bistouri; par ce moyen, les ligamens seront en partie rompus, en partie étendus, & l'amputation se fera plus exactement & avec moins de danger, à la jointure de l'épaule. Mais de peur que la femme ne soit blessée par l'instrument dont on se servira, je me sers ordinairement d'un instrument qui ait un bouton à la pointe, dit Heister, & tel que ceux qu'on voit représentés *Pl. V.* du premier Vol. *Fig.* 4 & 5. lorsqu'on a coupé le bras, on ira chercher les piés, par lesquels on tirera le reste du corps, si on peut les atteindre.

Si les épaules de l'enfant sont si invinciblement arrêtées à l'orifice de la matrice, qu'elles ne puissent absolument passer; si sa situation est en long & de travers, ou si telle est la contraction de l'orifice de la matrice, que l'enfant soit réduit par la compression dans la forme d'une boule, & que l'Accoucheur ne puisse introduire sa main dans l'utérus; ou si l'introduction de la main, cause à la mere des douleurs qu'elle ne puisse supporter, s'il y a danger de rompre le tissu de la matrice, & de faire périr la femme en employant à l'introduction la force nécessaire; il ne faut pas alors tenter d'avancer la main, aussi loin qu'il est ordinairement à propos de faire, pour rencontrer les piés. Selon Celse, il est de la prudence d'ouvrir la poitrine & l'abdomen de l'enfant, soit avec les doigts, avec des ciseaux pointus, soit avec un crochet, tel que ceux qu'on voit *Pl. XIII. Fig.* 17 & 18. de tirer au-dehors les visceres & les intestins & d'examiner si le volume du corps seroit suffisamment diminué par l'extraction de ces parties, & s'il n'y auroit pas moyen de trouver les piés, les fesses s'étant nécessairement approchées de l'orifice de la matrice. On tirera sur le champ le fétus par les pieds, si on les rencontre; opération, dit Heister, qui m'a réussi aussi souvent que je m'y suis déterminé. Mais si l'on ne peut atteindre les piés, ce qui peut arriver en conséquence de la contraction violente de la matrice; alors on passera la main sous les fesses dont on se saisira fortement; & l'on enfoncera un crochet dans leur partie supérieure, à l'aide duquel on fera l'extraction. Les fesses sont ordinairement suivies de la tête & de la poitrine: mais d'autres parties se séparent souvent & demeurent en arriere; ensorte que la délivrance n'est parfaite que quand on en a débarrassé la matrice. Il faut manier le crochet avec beaucoup de circonspection, si l'on ne veut point risquer de blesser la matrice. On observera donc d'insinuer la main sous le crochet, & de lui donner la forme d'une gouttiere, ensorte qu'on puisse toujours le diriger de façon qu'on soit sûr que ses pointes ne sont point tournées de côté de la matrice, mais sur le fétus; précaution qu'il n'est presque pas possible de prendre si le crochet n'a pas une rénure au manche, telle qu'on la voit à celui de la *Fig.* 19. *Pl. XIII. Let. a, a, a, a.* J'entre dans ce détail, parce que quelques Praticiens ont quelquefois déchiré à des femmes la matrice & la vessie, en se servant imprudemment, dit Heister, du crochet à manche non crénelé. J'ai fait heureusement l'extraction de fétus morts; ensorte que cette opération n'a point eu de suites fâcheuses pour les meres. A propos de ce manche, il faut remarquer que l'enfant, surtout lorsqu'il est un peu gros, est si fortement retenu dans la matrice, que la force d'une main ne suffit pas pour en faire l'extraction; cependant on ne peut y employer les deux, car l'autre main est dans la matrice & veille à la direction du crochet. Ce qu'il y a à faire, c'est d'attacher au manche du crochet une bande

bande par laquelle la Sage-femme, ou l'un des assistans aidera l'Accoucheur à tirer l'instrument qu'il tiendra d'une main par le manche, & qu'il dirigera avec l'autre. Ce sont des commodités qu'on n'a point avec les crochets ordinaires à manches cylindriques ou à pans.

Il y a des cas où l'on peut se servir très-avantageusement des pinces larges, avec lesquelles on fait l'extraction de la pierre, & qu'on voit représentées *Pl. IX.* Ryff ancien Chirurgien Allemand, & Slevogtius, célebre Medecin de Gene, les préferent aux crochets & à tout autre instrument, parce que l'Accoucheur n'est point exposé à se déchirer les mains ou à offenser la matrice. L'usage des pinces exige toutefois autant de circonspection que celui des crochets, quand il est question de saisir le fétus; car on court de part & d'autre le même danger d'appliquer ces instrumens sur l'orifice même de la matrice, ou à quelque autre de ses parties; de la tirer en embas & de la déchirer.

Hoorn a inventé & décrit une méthode plus commode & plus prompte de tirer le fétus mort qui est arrêté au passage, & dont le bras est hors de la matrice. Lorsqu'on ne peut atteindre les piés, son avis est de séparer, soit avec un scalpel, soit avec un crochet, la tête du reste du corps; ce qui est toujours facile, parce que le cou dans le fétus est fort tendre. Cela fait, dit-il, le fétus sera expulsé de la matrice sans le secours de l'Accoucheur, où il en fera aisément l'extraction: & si la tête ne sort pas d'elle-même de la matrice, si elle n'en est point expulsée, il en fera l'extraction avec la main, ou par le moyen de quelque instrument, si la main ne suffit pas. On observera que Celse avoit indiqué cette opération long-tems avant Hoorn, dans les cas où le fétus a la main hors de la matrice, & le reste du corps situé transversalement, avec le cou fléchi & la tête inclinée sur le corps, comme on le voit *Fig.* 8. *Pl. XIII.* il faut alors séparer la tête du reste du corps & tirer, dit Celse, les deux parties séparément.

Quoique je ne rejette pas entierement, dit Heister, l'usage des instrumens, & que je m'en serve lorsque les cas le demandent; je conseille toutefois à tous les Praticiens de ne les employer à l'extraction du fétus, que dans l'insuffisance de tout autre moyen; lors, par exemple, qu'il n'y a aucune espérance de faire cette opération avec la main, ou lorsque le délai mettroit la vie de la mere en danger; car il est aisé de s'appercevoir qu'il y a bien moins de danger à tirer le fétus avec les mains, qu'avec les instrumens. Nous recommandons surtout aux Accoucheurs de n'introduire dans la matrice aucun instrument quel qu'il soit, s'ils n'ont une entiere certitude de la mort de l'enfant. Un Chirurgien sera coupable d'imprudence, de négligence & de cruauté, s'il tire un fétus vivant, mais déchiré par l'instrument, à moins qu'il n'y eût une nécessité absolue de s'en servir; comme lorsque la foiblesse extreme de la mere, ou le danger qu'elle courroit de perdre la vie, si son enfant demeuroit plus longtems dans la matrice, hâte l'opération & excuse l'usage de l'instrument. Dans ce cas même, les Chirurgiens ont été touchés de la douleur la plus vive, lorsqu'il leur est arrivé de tirer vivans, mais déchirés, des enfans qu'ils croyoient morts, & que la mere & les assistans avoient crus tels. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Celse au vingt-neuvieme Chapitre de son septieme Livre, place l'art de tirer le fétus hors de la matrice, entre les opérations les plus dangereuses, & qu'il exige par conséquent de la part de ceux qui l'entreprennent une extreme circonspection. Tant que l'enfant est vivant & que la mere a des forces, il n'est pas permis d'user des instrumens. Si l'on en croit plusieurs Medecins & Chirurgiens modernes, le *speculum matricis*, ou cet instrument, dont Albucasis, Scultet & Mauriceau nous ont donné la description, & dont on se sert pour dilater la matrice, n'est pas d'un grand usage. La matrice étant une partie qu'il est très-aisé d'offenser, l'usage de tous ces instrumens a ordinairement des suites fâcheuses.

Les signes de la mort du fétus sont très-incertains. Une femme conduit sa grossesse à terme & accouche d'un enfant vivant, quoiqu'elle ait eu pendant des mois entiers les signes ordinaires de la mort du fétus. La Motte en cite un exemple.

La dureté, le gonflement, la noirceur & la froideur d'un bras qui sort de la matrice n'est pas un signe sûr de la mort de l'enfant: ainsi ces signes ne suffisent pas pour déterminer à l'arracher ou à le couper. La Motte.

Le même Auteur dit que la puanteur de l'haleine n'est point un signe infaillible de la mort du fétus, ainsi que le prétendent plusieurs écrivains; puisque le fétus peut être mort, sans qu'il y ait puanteur d'haleine; ce qui arrivera, lorsque les membranes sont entieres, & que l'air n'a point pénétré dans la matrice.

Un enfant fait quelquefois de violens efforts un instant avant que de mourir; après quoi la mere ne le sent plus remuer. La Motte.

Le signe le plus sûr que l'on ait de la mort du fétus, c'est l'écoulement de sérosités rouges & d'une puanteur insupportable, par la matrice.

Il ne faut avoir presque aucun égard à ces prétendus mouvemens qu'une femme attribue à son enfant, lorsqu'elle est sur le point d'entrer en travail, s'il y a long-tems qu'elle ne l'a senti remuer, surtout si la cessation du mouvement de son enfant a suivi immédiatement quelque accident considérable, tel qu'une chûte avec hémorrhagie. La Motte.

Méthode d'accoucher une femme lorsque son enfant avance au passage le cou de la matrice avant sa tête.

La descente de la matrice n'empêche pas toujours une femme de devenir grosse; c'est ce que nous savons par expérience. Elle ne sent point son incommodité pendant sa grossesse; parce que le fond de la matrice s'étendant à mesure que l'enfant s'accroît, il ne peut s'insérer dans l'orifice de la matrice, comme il faisoit auparavant. Mais elle se trouve exposée à payer bien cher ce petit avantage. Si la grossesse lui apporte quelque soulagement, l'*accouchement* & ses suites peuvent lui devenir fatals.

Celles qui ont une descente de matrice, & qui se trouvent grosses, doivent se ménager beaucoup plus que les autres. Elles s'abstiendront, par exemple, de tout exercice violent, elle se garderont bien de monter en carosse ou dans une voiture qui peut les agiter; elles n'iront pas trop souvent à pié; par la raison que la matrice n'étant que trop disposée par elle-même à descendre, parce qu'elle n'est point suffisamment arrêtée par les ligamens, tous ces mouvemens sont capables de causer des accidens qui leur seroient particuliers. Elles sont donc exceptées de la regle générale qui prescrit l'exercice aux femmes grosses. Elles ne se coucheront point la tête haute. Elles ne prendront aucun clystere émollient, qui ne tendroit qu'à relâcher les ligamens qui ne le sont déja que trop. Elles n'en prendront point qui soient acres ou purgatifs, parce que les efforts en embas qu'ils occasionneroient, seroient dangereux pour elles. Si elles se trouvent dans la nécessité d'user de clysteres, ils ne seront que d'eau pure.

Lorsque les femmes qui ont une descente de matrice, sont en travail, les douleurs ne manqnent guere de pousser le cou de la matrice dans le vagin & de le faire descendre jusqu'à l'orifice extérieur.

Dans ce cas, on voit le cou de la matrice ou du vagin semblable au palais d'un bœuf; il est parsemé de larges cordes ou corrugations qui se gonflent de plus en plus par la violence des efforts que l'enfant fait avec sa tête pour sortir.

Dans les *accouchemens* de cette nature, on ne permettra point, ainsi qu'on le peut dans les autres cas, à une femme de se tenir droite & de se promener. On la

tiendra toûjours dans son lit le corps & la tête de niveau avec les fesses. Dans l'intervalle des douleurs, l'Accoucheur s'occupera à replacer le con de la matrice dans sa situation naturelle: & afin que la premiere douleur qui surviendra ne le chasse pas derechef, il introduira sa main dans le vagin, avec laquelle il soutiendra les piés de l'enfant & l'empêchera d'entraîner en embas le cou de la matrice.

Dans ces occasions, l'Accoucheur ne fera aucun usage de beure, d'huile ou d'autre substance tendant à relâcher les parties plus encore qu'elles ne le sont. On recommandera aussi à la mere de ne point trop diriger ses douleurs en embas; sans quoi il n'est pas possible de prévenir les chûtes réitérées du cou de la matrice, que la moindre impulsion est capable de déplacer.

S'il est absolument nécessaire que l'Accoucheur tienne toujours sa main dans le vagin, ce n'est point pour dilater peu-à-peu avec ses doigts l'orifice intérieur de la matrice; mais c'est pour l'empêcher de descendre derechef. Il faut avouer que cette espece de travail dure plus long - tems que quand on a la liberté d'amollir & de graisser les passages, & que la femme peut pousser les douleurs en embas; mais il est constant d'un autre côté que quand on prend les précautions convenables, il se termine plus facilement & avec plus de succès que si on venoit à les négliger.

Lorsque l'enfant est né, il y a de grandes précautions à prendre dans l'extraction de l'arriere - faix; il faut bien se garder de secouer avec violence le cordon & conséquemment le placenta auquel il est attaché; de peur que le fond de la matrice qu'on sait n'être que très-foiblement retenu dans sa place, par le relâchement des ligamens supérieurs, ne suive le placenta & ne vienne à l'orifice extérieur. Si ce malheur arrivoit, l'Accoucheur devroit sur le champ le repousser avec sa main fermée, aussi profondément qu'il le pourroit; il parviendroit par ce moyen, non-seulement à le remettre dans sa situation naturelle, mais encore à diminuer ces rides ou corrugations occasionnées par les efforts de l'enfant, en étendant le cou de la matrice.

Lors donc que la matrice est tombée & retournée, on travaillera sur le champ à la rétablir dans son état naturel, & à prévenir les suites fatales du délai, pendant lequel les fibres de cette partie pourroient se resserrer & rendre l'ouvrage très-difficile; il ne faut pas craindre en ces cas, de causer à la femme une douleur extraordinaire, parce que l'enfant en passant a tellement dilaté les parties, que l'introduction & les mouvemens de la main se font avec facilité; ce qui ne seroit pas, si l'on tardoit.

Après un travail de cette nature, travail qui ne manque jamais d'être accompagné d'une multitude de circonstances fâcheuses, la femme doit se soigner avec bien plus d'attention que si son *accouchement* avoit été purement naturel. Elle ne sortira point de son lit pendant les quinze premiers jours; & elle ne relevera pas avant que le mois soit expiré. Quant à ses occupations & à son genre de vie ordinaires, avant que de s'y remettre, il seroit prudent qu'elle se fût appliquée pendant quelque-tems sur la région des reins des compresses trempées dans quelque espece de vin astringent, & qu'elle portât même un pessaire pendant quelque mois, pour plus grande sûreté. Dionis, Voyez *Prolapsus uteri*.

La Motte assure qu'il n'a jamais vu dans aucun des *accouchemens* auxquels il a assisté, le cou de la matrice entraîné ou poussé en avant par la tête de l'enfant. Mais il convient que la chûte entiere de la matrice & même son inversion peuvent être causées par un travail difficile, les ligamens larges ayant pu être rompus par la violence des efforts de la Sage-femme.

Le même Auteur attribue encore la chûte de l'utérus, à la trop grande humidité des parties.

Méthode de traiter une femme, en cas de hernie.

Dans l'hernie ombilicale, aussi-tôt que l'intestin est étranglé, des douleurs semblables à celles de la colique se font sentir; la partie se durcit & se gonfle de plus en plus.

L'hernie ombilicale n'est point douloureuse par elle-même; elle ne commence à le devenir, que quand il y a dureté dans la partie, il en est de même par rapport à l'hernie inguinale.

Si pendant la grossesse ou dans un autre tems, l'une ou l'autre de ces hernies devient douloureuse en conséquence de la dureté des parties, il faut commencer par les amollir, afin de parvenir à la réduction. Pour cela, on appliquera dessus un linge doux & plié en plusieurs doubles, qu'on aura fait tremper dans du lait aussi chaud que la malade pourra le supporter. Lorsque la dureté aura disparu, on tentera la réduction par la partie de l'intestin qui a descendu la derniere; on conduira cette opération le plus doucement qu'on pourra; car si on traitoit ces parties durement, on s'exposeroit à y attirer l'inflammation & la gangrene.

Si ces moyens ne réussissent pas, la Motte recommande le cataplasme de pulpe de la feuille & des racines de mauve, de guimauve, de mucilage de graine de lin & de fœnugrec, de fleurs de camomille & de mélilot, de son, de farine de seigle, d'huile de camomille & de lis, en suffisante quantité.

Si le cataplasme n'amollit point, on aura recours aux bains; si les bains sont inutiles, on en viendra à l'opération.

La Motte dit que dans le cas de l'hernie, soit inguinale, soit ombilicale, accompagnée de dureté, de douleur & de gonflement, pendant les douleurs de *l'accouchement*, le danger est grand. Mais que si l'hernie est simple, sans douleur & sans dnreté, elle causera plus de peur que de mal.

Toutes les parties du ventre sont sujettes à hernie, mais particulierement l'aîne & le nombril; si l'hernie existe dans une partie du ventre autre que les deux que nous venons de désigner, on l'appelle hernie ventrale.

L'hernie ombilicale diminue ordinairement pendant la grossesse, & cette diminution se fait à proportion que le ventre s'étend; elle reparoît rarement pendant la durée des couches, elle ne reprend qne quand la femme est relevée.

La Motte conseille aux femmes qui ont des hernies de porter une plaque d'acier sur la partie, avec une espece de ceinture que la malade puisse serrer & relâcher à direction. Mais cette précaution n'est point nécessaire, & pourroit être nuisible dans les derniers mois de la grossesse.

La Motte traite l'hernie ombilicale comme une maladie peu dangereuse pour la femme grosse, & qui ne mérite presque pas l'attention de l'Accoucheur. A peine juge-t'il à propos que quelqu'un ait la main dessus l'endroit où l'hernie paroît, pendant que la femme est en travail; car quelque considérable que soit cette hernie, dit-il, une femme ne sera pas plutôt étendue sur son lit, qu'elle disparoîtra, à moins qu'il n'y ait étranglement.

Les enfans sont très-sujets à l'exomphale, par rapport à la flexibilité de cette partie; mais on les en guérit facilement en leur appliquant sur le nombril une plaque de cire, au milieu de laquelle il y ait une éminence.

La Motte ne convient pas que l'exomphale soit occasionné par la violence avec laquelle le cordon ombilical a été tiré. Il n'en est pas dn bubonocele comme de l'exomphale. L'exomphale diminue pendant la grossesse. Le bubonocele au contraire augmente.

La Motte tente la réduction du bubonocele avant que de travailler à l'*accouchement*. Il fait coucher la femme sur le dos, les fesses un peu plus élevées que le reste du

corps & un peu panchée sur le côté opposé à celui où est l'hernie. Aussi-tôt que la douleur de l'*accouchement* cesse, il tâche de réduire l'intestin doucement & par degré. Après quoi il applique sur la partie un linge chaud & plié en quatre, & il a soin pendant le reste du travail que quelqu'un tienne la main sur le linge, afin que l'hernie ne renaisse pas sur le champ. Avec ces précautions je parviens, dit-il, à finir un *accouchement* sans accident.

Le bubonocele est quelquefois si considérable qu'il occupe non-seulement l'aine, mais l'intervalle même qui sépare les cuisses; ce qui devient fort embarrassant pour la Sage-femme, à moins que la réduction ne soit faite, avant qu'elle travaille à l'*accouchement*. Mais il est quelquefois si dur & si douloureux que la femme n'en peut supporter la réduction; en ce cas il faut l'accoucher sans en venir à cette opération.

On trouve dans la Motte un cas dans lequel le bubonocele étoit accompagné de ces fâcheux symptomes, & l'*accouchement* fut suivi de grandes douleurs. Il fit prendre à la malade de l'huile d'amandes douces, avec du sirop capillaire & un peu de vin, à dessein de chasser les vents contenus dans l'intestin. Il fit aussi frotter le ventre, & surtout le bubonocele, avec de l'huile d'amandes douces, & il vint à bout par ces moyens de dissiper la tumeur.

Le même Auteur conseille de faire rentrer l'intestin à toutes les femmes en couche qui ont des bubonoceles. Mais s'il vient à descendre & qu'il fasse une résistance telle qu'on ne puisse faire la réduction, il veut qu'on tienne dessus des linges chauds, pliés en plusieurs doubles & trempés dans du lait. Enfin il faut en général, selon la Motte, tenir l'intestin chaud & en état d'être réduit, si on ne peut en faire ou en entretenir la réduction.

Des pertes de sang.

Les femmes grosses ont coutume de rendre par la matrice une quantité plus petite ou plus grande de sang, surtout à l'approche du travail. Alors on dit qu'elles ont une perte de sang. Cette perte survenant dans l'état de grossesse, doit être fort différente du flux menstruel. Cet accident arrive assez communément dans les derniers mois, & il est produit par la séparation entiere ou partiale du placenta; séparation occasionnée soit par une cause extérieure, telle qu'une chute, un exercice violent, un coup, une peur ou d'autres choses semblables, ou par la surabondance & la chaleur excessive du sang; ou bien encore par une adhésion du placenta à l'orifice de la matrice, comme quelques modernes le prétendent, & comme on en trouve un exemple dans Giffard, *Observ.* 224. Plus par conséquent l'orifice est dilaté par les douleurs, plus la séparation du placenta est considérable, plus l'hémorrhagie est grande; elle est quelquefois si violente qu'elle ôte subitement les forces à la femme, & qu'elle met & la mere & l'enfant en danger de perdre la vie; ce qui ne manque pas d'arriver, à moins que l'extraction de l'enfant ne soit faite avec la main, avant que la mere ait entierement perdu ses forces; ce qu'on reconnoîtra aux défaillances. Hoorn, Brunner & Stuart conviennent avec Giffard que l'hémorrhagie peut avoir pour cause l'adhésion du placenta à l'orifice de la matrice, & ils appuient leur sentiment de plusieurs exemples.

On reconnoît l'hémorrhagie par la comparaison de l'état de la femme, avec la quantité de sang qu'elle a perdu. Mais on ne distinguera bien, si le sang vient du vagin ou de la matrice, qu'en examinant attentivement par le toucher l'état de l'orifice de la matrice. Le sang viendra du vagin seul, si on trouve en y introduisant les doigts, l'orifice de la matrice exactement fermé, & si l'hémorrhagie est peu considérable. Au contraire, si l'hémorrhagie est grande & si l'orifice de la matrice est dilaté, si on y sent au lieu de la tête de l'enfant, un corps spongieux, qui sera ordinairement le placenta, on conclurra que l'hémorrhagie procede de la matrice même, & qu'elle est produite par la séparation partiale ou totale du placenta. L'hémorrhagie de matrice est beaucoup plus dangereuse que celle du vagin. Dans l'un & l'autre cas le danger augmente en proportion de la quantité de sang qui se perd; & si les défaillances surviennent, la vie de la mere & du fœtus seront dans un danger imminent, si on ne les secourt promptement. Dans ces conjonctures, si les mains d'une femme se refroidissent, si sa vue se trouble, si son pouls s'affoiblit, si les convulsions & les sueurs froides la prennent, ce qui arrive tôt ou tard dans ces accidens, il n'y a plus d'espérance, & la mort est prochaine. Il y auroit alors de l'imprudence à tenter l'*accouchement*, on s'exposeroit au soupçon d'avoir tué une femme, que sa maladie avoit condamné à la mort.

Si l'hémorrhagie provient de la surabondance, de l'émotion ou de la chaleur du sang, il faut détruire ces causes par la saignée, par le régime, par la tranquilité de corps & d'esprit, & par quelques astringens doux &, les autres remedes qui corrigent la chaleur excessive du sang. Mais si l'hémorrhagie continue d'être abondante, & ne cede point à ces remedes, il faut alors conjecturer qu'elle est occasionnée par la séparation du placenta; alors il faut compter qu'elle ne s'arrêtera qu'après l'extraction ou l'expulsion de l'enfant & de l'arrierefaix, parce que tant que cette masse séjournera dans la matrice, elle ne se resserrera point & les vaisseaux seront toujours ouverts. Lorsqu'on s'apperçoit que les remedes sont inutiles & que l'hémorrhagie va en augmentant, lorsque les défaillances surviennent, l'extraction manuelle du fœtus est la seule ressource que l'on ait. Et voici comment il faut s'y prendre.

On étendra la femme sur le dos, soit sur une table, soit sur un lit, les talons approchés des cuisses, les genoux écartés, & les fesses élevées. L'Accoucheur se frottera la main d'huile ou de beure, & l'introduira dans le vagin, s'avançant jusqu'à l'orifice de la matrice. S'il ne le trouve pas suffisamment dilaté, comme il arrive assez communément, il travaillera à l'amener à une plus grande dilatation, en y insérant un doigt, puis un autre & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il puisse passer la main entiere dans la matrice. La difficulté de cette premiere opération est inconcevable, surtout lorsque le placenta se trouve aux environs de l'orifice de la matrice & qu'il y adhere en grande partie. Il faut pourtant la tenter le plus promptement & l'achever le plus prudemment que l'on pourra. Si l'adhésion du placenta n'est pas grande, on l'écartera d'abord avec un doigt, ensuite avec la main entiere, autant qu'il sera nécessaire pour que cette main puisse entrer dans la matrice. Il faut, je le répete, observer dans cette opération de ne point séparer le placenta de la matrice plus que l'introduction de la main entiere ne l'exige. Si l'on néglige cette précaution, on s'exposera à augmenter l'hémorrhagie & à faire périr la mere & l'enfant. Lorsque le placenta est entierement détaché & repoussé aux environs de l'orifice de la matrice, ensorte que l'Accoucheur puisse aisément introduire sa main, Hoorn veut qu'on en fasse l'extraction d'abord, & qu'on vienne ensuite à l'enfant. Lorsque l'adhésion du placenta à l'orifice de la matrice est si grande que l'Accoucheur ne peut absolument passer la main dans la matrice, il percera le placenta avec les doigts & il le déchirera, jusqu'à ce qu'il y ait place pour sa main. Car comme il seroit extremement dangereux de différer la délivrance & d'attendre les secours de la nature, il faut bien se garder d'user de cette fatale circonspection. On introduira donc la main dans la matrice, on cherchera les piés de l'enfant & l'on en fera l'extraction, quoiqu'il ne soit point à terme. Le salut de la mere le demande. Si, comme il arrive souvent en pareil cas, les membranes ne sont point encore percées, on les percera avec les ongles, ou si elles sont trop épaisses pour l'ongle, on se servira d'un crochet; on cherchera en-

suite les piés qu'on n'a pas ordinairement grande peine à trouver, parce qu'ils sont situés dans ces *accouchemens* aux environs de l'orifice de la matrice. Si les membranes sont percées, comme il peut arriver qu'elles le soient, ce que l'on distinguera au toucher immédiat des parties de l'enfant, il faut incontinent aller aux piés, & faire l'extraction, qui ne sera pas bien difficile, si les piés sont dans la même direction que le vagin. Cette opération aura au contraire quelque difficulté, si l'enfant présente la tête, comme s'il étoit sur le point de venir au monde; car dans ce cas la figure ronde & unie de la tête empêche qu'on ne s'en saisisse fermement, & les piés étant tournés en-haut ne tombent pas tout d'un coup sous la main. Il faut toutefois les aller chercher, & s'en servir pour tirer le fœtus. Lorsqu'on est parvenu à avoir l'enfant, l'arriere-faix vient ordinairement de lui-même: mais s'il arrivoit qu'il fut adhérent, on iroit le détacher doucement avec la main,& on en feroit l'extraction. L'arriere-faix tiré, & la matrice débarrassée des caillots de sang, l'hémorrhagie diminue peu à peu, & elle disparoîtra lorsque par le repos & par l'usage des remedes convenables, tant intérieurs qu'extérieurs, la matrice se sera resserrée & les vaisseaux sanguins refermés. Pour réparer la perte du sang & rendre à la malade ses forces, on aura recours à tous les remedes qu'on a coutume d'employer après les hémorrhagies violentes: on ordonnera des potions qui rechauffent & qui restaurent, telles que les bouillons, le lait chaud, les émulsions d'amandes, les gelées & toutes les boissons corrobotatives préparées avec de la biere chaude & des eaux convenables. Je remarquerai encore que si la malade n'est pas empottée en six heures de tems, elle en teviendra communément, parce que l'hémorrhagie cesse, & que les forces de la malade s'augmentent continuellement par l'usage d'alimens aisés à digérer. Les femmes qui sont attaquées d'hémorrhagie violente, suivie de la perte des forces, ne périssent que parce qu'on a trop différé l'extraction du fœtus, comme nous l'avons déja remarqué. Il ne faut donc pas attendre les foiblesses pour en venir à cette opération. J'ai vu, dit Heister, périr à la fleur de l'âge plusieurs femmes qu'on ne put résoudre, ou qu'on ne détermina que trop tard à l'opération manuelle. Si le Lecteur est curieux d'exemples de cette nature, il n'a qu'à feuilleter Mauriceau, la Motte, Giffard & Chapman. Heister.

Les filles sont sujettes à des hémorrhagies considérables de même que les femmes mariées. Elles ont même ces accidens de très-bonne heure, comme à l'âge de neuf ans & plutôt encore. Les remedes convenables dans ces cas sont la saignée, la purgation & les boissons rafraîchissantes.

Si l'hémorrhagie est violente, on prendra une demi-dragme d'alun de roche, une dragme de sang de dragon, avec de la conserve de roses. Ce remede est excellent. La Motte.

Faites dissoudre une quantité quelconque d'alun de roche dans un creuset. Ajoutez-y une égale quantité de sang de dragon, & réduisez le tout en poudre.

Quant à la dose, elle est d'une demi-dragme par chaque demi-heure, dans les hémorrhagies de matrice les plus violentes.

Scribonius Largus employa le premier l'alun dans les hémorrhagies des femmes. Helvetius y a ajouté le sang de dragon.

La préparation précédente est de Pitcarn, & c'est lui qui l'a mise en vogue.

Elle est excellente dans toutes les hémorrhagies de la matrice, soit qu'une femme ait des regles trop abondantes, soit qu'une femme grosse ait une perte de sang. *Essais de Medecine d'Edimbourg*.

Mauriceau croit qu'une fille a rarement d'hémorrhagie, accompagnée de caillots de sang; La Motte n'est pas de son avis: il est difficile de décider qui des deux a raison.

Les femmes sont sujettes à l'hémorrhagie en tout tems de leur grossesse, dans le travail & après l'*accouchement*. La Motte.

L'expulsion du fœtus suit ordinairement une hémorrhagie considérable.

Les causes les plus ordinaires des pertes de sang, sont les chutes, les coups, les peurs, les faux pas, les efforts pour lever ou pour soutenir un poids, l'extension excessive des jambes & des bras, la compression du ventre contre quelque chose de dur, le chagrin, la colere & toute autre passion violente. La Motte.

Lorsque la perte de sang est violente, le remede le plus sûr, est de délivrer une femme, à quelque-tems de sa grossesse qu'elle soit.

Si la femme n'est pas grosse de plus de quatre mois, il est indifférent que l'enfant présente une partie ou une autre; passé ce tems, il faut percer les membranes & aller chercher les piés.

Les pertes de sang affoiblissent tellement une femme, que ce n'est qu'en observant pendant long-tems un bon régime & en se procurant beaucoup de repos, qu'elle vient à bout de recouvrer ses forces. Il y en a à qui il reste un mal de tête qui dure long-tems; quant à la couleur vermeille & fraîche, elle ne revient que difficilement.

Il ne faut pas toutefois se hâter d'accoucher une femme aussi-tôt qu'on voit paroître du sang. Il y a des femmes qui en ont une perte légere sans courir de danger: mais si l'hémorrhagie est violente, si les forces d'une femme s'épuisent, il faut venir incontinent à l'extraction du fœtus.

Les hémorrhagies proviennent quelquefois de quelques vaisseaux sanguins qui s'ouvrent au fond du vagin, ou à la surface extérieure de l'orifice de la matrice. La Motte.

On lit dans la Motte, qu'une femme grosse de six mois, eut une perte de sang violente, & qu'ayant été appellé auprès d'elle, il la toucha; & qu'il eut toute la peine possible à introduire un doigt dans l'orifice de la matrice. Toutefois en étant venu à bout, il l'avança dans la matrice aussi loin qu'il put. Il sentit un petit corps rond, qui lui parut en le cintrant avec l'extremité du doigt, de la grosseur d'un œuf sans coque. Il le détacha de la matrice & l'attira au dehors. Opération qu'il ne faut pas manquer de faire, dit-il, toutes les fois qu'on le pourra. Il y auroit à craindre que les membranes qui sont alors fort petites, ne se trouvassent pas facilement, si on venoit à les percer & à en tirer le petit corps qu'elles contiennent: Or si ces membranes demeuroient dans la matrice, il est constant que l'hémorrhagie continueroit.

Dans les cas d'hémorrhagie, si la grossesse d'une femme est fort avancée, si ses douleurs sont fortes & fréquentes, & l'enfant tellement avancé au passage, qu'on ne puisse introduire la main dans la matrice, pour en tirer l'enfant par les piés: il faut en commettre l'expulsion à la Nature.

Lorsque l'hémorrhagie survient à une femme grosse, il n'est pas toujours possible de la délivrer d'un avorton.

L'orifice de la matrice est quelquefois si ferme & si solide qu'il n'est pas possible de le dilater. Alors la Motte assure que toutes les embrocations émollientes, si fort recommandées par les Auteurs, sont tout-à-fait inutiles. Les meilleures remedes qu'on peut employer alors, selon lui, c'est le repos & la patience. Il prétend que pendant le repos il se dilatera de lui-même.

Les pertes de sang qui surviennent à une femme grosse, n'ont pas des suites bien dangereuses, si la grossesse est à terme, si les douleurs sont fortes, & si la perte de sang n'est pas considérable: mais si le travail est lent &

la perte abondante, la mere & l'enfant sont l'un & l'autre en danger de périr, surtout si l'enfant se présente naturellement, & s'il est fort avancé au passage. Cet accident sera d'autant moins dangereux que l'enfant sera moins engagé dans le passage, surtout si sa posture n'est point naturelle, & si l'on peut en mêmetems introduire la main dans la matrice & le tirer par les piés, ce qu'il faut toujours tenter en pareils cas. Lors même que la tête se présente bien, il ne faut pas manquer alors de la repousser & d'aller chercher les piés.

Lorsqu'il y a perte de sang dans une grossesse poussée à terme, la regle générale, c'est de hâter l'*accouchement* autant qu'on pourra.

Plus les douleurs sont foibles, & plus il est facile d'introduire la main dans la matrice, & d'aller chercher les piés de l'enfant.

Les pertes de sang ne sont pas toujours causées par la séparation du placenta du fond de la matrice; elles proviennent quelquefois d'une rupture des vaisseaux qui forment le cordon ombilical. La Motte.

Il y a une espece d'hémorrhagie à laquelle les femmes sont sujettes à tout âge, mariées ou non mariées; & il est fort difficile de la distinguer de celle qui survient quelquefois dans la grossesse; parce qu'elle est accompagnée de tous les symptomes concomitans de la grossesse, sans en excepter un seul, pas même les douleurs violentes, telles que celles qui précedent l'enfantement, le vomissement, &c. ensorte que la Motte dit avoir été appellé pour délivrer des femmes qui se croyoient sur le point d'accoucher, & qui n'étoient qu'atteintes de cette hémorrhagie, dont il les guérit par un régime rafraîchissant, en leur interdisant l'usage de toute liqueur spiritueuse, & en leur prescrivant le repos.

Cette hémorrhagie est causée par une longue suppression de regles.

Les jeunes femmes nouvellement mariées conçoivent ordinairement après une hémorrhagie de cette espece.

Dans le cas de cette hémorrhagie, le ventre diminue pendant les deux ou trois premiers mois, de même qu'il arrive après une vraie couche: mais dans le tems de l'hémorrhagie, lorsque la malade sent les douleurs qui ressemblent à celles de l'enfantement, & qui pourroient induire le Medecin en erreur, il pourra remarquer qu'elle ne rend point d'eaux, ce qui est contraire à ce qui se passe dans l'avortement, ou dans l'*accouchement* à terme.

L'hémorrhagie par le nez dans une femme grosse, cause la mort de son enfant, si elle est excessive.

Dans ce cas, la Motte veut qu'une femme se repose, qu'elle soit couchée dans son lit, la tête un peu plus élevée que le reste du corps; & qu'on ait soin de ne la point échauffer en la chargeant de couvertures. Il ordonne encore qu'on lui fasse boire de l'eau chaude, qu'on lui interdise surtout toutes liqueurs spiritueuses, & qu'on prenne des précautions pour l'empêcher d'éternuer & se moucher.

Hamilton recommande la décoction suivante, dans le cas d'un flux menstruel trop abondant, spécialement quand il n'est point occasionné par le séjour d'une portion du placenta laissée dans la matrice, après un *accouchement* ou une fausse couche.

Prenez *sept écorces d'oranges*;

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau de fontaine, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à deux. Passez cette liqueur; & jettez-y un peu de sucre blanc pour l'adoucir.

La dose qu'il en faut prendre trois ou quatre fois par jour, est de dix cuillerées chaque fois.

Riviere, *Lib. XV. cap.* 3. cite un remede fort approchant de celui-là, qu'il a tiré, dit-il, des *Animad. Med.* de Ludovicus Septalius, *Art.* 144. & que ce dernier Auteur donne pour infaillible.

Prenez *trois écorces d'oranges un peu vertes*;

Faites-les bouillir dans sept chopines d'eau de fontaine, jusqu'à ce que cette quantité soit réduite à cinq.

On prendra huit ou dix onces de cette liqueur, tous les matins.

Septalius ajoute que pour rendre ce remede plus énergique, il faut jetter dans cette décoction, aux derniers bouillons, une poignée d'oreille de souris, ou employer pour la décoction quatre pintes d'eau, qu'on réduira au tiers; observant après qu'on aura passé cette liqueur, d'y éteindre plusieurs fois un fer rouge. Riviere.

Il paroît qu'il feroit très-à-propos de joindre à ce remede la poudre styptique, comme nous l'avons décrite plus haut.

La Motte dit qu'après une grande perte de sang, les femmes ont coutume d'être incommodées pendant long-tems d'un violent mal de tête, accompagné de bourdonnement dans les oreilles.

Les femmes perdent ordinairement une grande quantité de sang immédiatement après l'enfantement; il ne faut point traiter cette hémorrhagie de perte de sang, & en craindre quelque suite fâcheuse.

Lorsqu'on a coupé le cordon ombilical, il faut lier la partie qui demeure attachée au placenta, de même que celle qui tient à l'enfant; autrement la mere perdroit par son ouverture une si grande quantité de sang, qu'elle risqueroit d'en périr.

Il faut avoir soin d'évacuer entierement la matrice, & de n'y laisser aucune des membranes attenantes au placenta.

Lorsqu'une femme rend par la matrice des sérosités d'un rouge tirant sur le noir, & que cet écoulement est accompagné de tranchées violentes, c'est un signe certain qu'il y a dans la matrice une portion du placenta ou de ses membranes. Alors on y introduira un ou deux doigts, selon qu'il sera besoin, & on tirera au dehors la partie qui séjourne, & qui cause les accidens.

Quoiqu'une femme ait été bien accouchée, & qu'il ne soit resté dans la matrice, ni portion du placenta, ni aucune de ses membranes, il peut survenir une hémorrhagie qui l'emporte. En ce cas la voix d'une femme diminue peu-à-peu, elle a des bâillemens, elle devient pâle; son pouls s'affoiblit, & elle se trouve défaillante.

La maniere de la traiter dans ce cas, c'est de lui frotter les mains & le visage avec de l'oxycrat ou du vinaigre & de l'eau, & de lui appliquer sur le ventre & sur les reins des linges trempés dans la même liqueur, observant de la tenir aussi fraîchement que l'on pourra, & de ne point souffrir qu'elle soit surchargée de couvertures, de lui faire prendre du bouillon qui ne soit point salé, peu & souvent; un peu d'eau avec un peu de vin, à dessein de calmer la soif & la chaleur. Il faut particulierement lui interdire toute liqueur spiritueuse.

La Motte prétend que si une femme a envie de dormir, il ne faut souffrir qu'elle s'y abandonne, que lorsque son hémorrhagie sera en quelque maniere cessée.

Le même Auteur raconte, *Observation* 402. qu'immédiatement après l'extraction du placenta, une femme fut subitement saisie d'une hémorrhagie si violente, qu'elle parut pendant quelques momens, en avoir perdu le pouls & la respiration. Il la fit revenir, & il la guérit en lui répandant sur le visage, sur les mains, dans la bouche & presque sur tout son corps, une grande quantité d'eau, & en lui faisant appliquer en diffé-

rens endroits des linges mouillés : il fit écarter de son lit tout ce qui pouvoit lui communiquer de la chaleur, en sorte qu'on la coucha sur la paillasse.

Chapman paroît avoir copié ce traitement de la Motte. Lorsque la perte de sang est considérable, dit-il, il faut y remédier promptement; autrement cette femme qu'on vient d'accoucher heureusement, qu'on a délivrée de ses douleurs, & transportée, pour ainsi dire, d'un état de tourment dans un état de douceurs & de repos, perdra bien tôt la vie. Dans ces cas, je ne saigne jamais; je fais coucher la malade le plus fraîchement qu'il m'est possible, presque nue, & n'ayant d'appliqué sur le corps que des linges trempés dans l'eau, dans le vinaigre ou dans l'oxycrat. Au reste, il ne faut recourir à ces moyens qu'en cas d'hémorrhagie si violente, qu'elle menaceroit la femme d'une mort très-prochaine. En prenant les précautions précédentes, on resserrera les fibres de la matrice, on remettra ces parties au ton qui leur convient, & on abaissera en même tems le mouvement & la chaleur immodérés du sang. Je recommande cette méthode avec d'autant plus de confiance que j'ai moi-même sauvé la vie à plusieurs femmes en m'en servant.

Le même Auteur après avoir fait, *Cas douzieme*, l'histoire d'un *accouchement*, continue ainsi,

Cette Dame étoit d'un tempérament replet; elle se trouvoit extremement échauffée par la longueur de son travail, par la violence des douleurs, & par plusieurs potions cordiales qu'on lui avoit fait prendre, dans le tems que l'enfant étoit dans une situation naturelle, & qu'on avoit lieu d'espérer que la Nature feroit elle-même son ouvrage : en effet je croyois que tout étoit fini, & j'étois sur le point de m'en aller, lorsqu'il survint à cette personne, la plus violente hémorrhagie que j'aie jamais vue. Je fus contraint de lui faire couvrir le corps de linges trempés dans l'oxycrat, les rechangeant à mesure qu'ils s'échauffoient, & cela pendant l'espace environ d'une demi heure. Par ces moyens, l'écoulement diminua d'abord un peu, & s'arrêta bientôt entierement par les potions de liqueurs acides & rafraîchissantes que je lui ordonnai. Elle étoit si excessivement froide, & son pouls tellement affoibli par la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu, que je la crus mourante. Mais s'étant forcée à avaler quelques potions chaudes & quelques cordiaux, la chaleur revint, ou du moins elle se trouva en état de prendre les choses nécessaires pour la rappeller, sans s'exposer au retour de l'hémorrhagie : cette méthode la tira d'affaire, & elle vit encore.

Hippocrate recommande dans les hémorrhagies de matrice, une infusion de feuilles de vitex, ou d'agnus castus, dans du gros vin rouge. *De Natura Muliebr.*

Du déchirement du périnée.

Que dans l'*accouchement*, le périnée ou cette partie charnue qui sépare les parties naturelles de l'anus, puisse être déchirée, c'est un fait bien connu de ceux qui ont quelque pratique de la Chirurgie. Cet accident arrive fréquemment lorsqu'un travail est rendu difficile, soit par la grosseur de l'enfant, soit par sa conformation monstrueuse, soit parce qu'il est en double, comme il arrive ordinairement, lorsqu'il présente les fesses au passage.

Pour en prévenir les suites fâcheuses, il faut prendre sur le champ les précautions suivantes.

D'abord on nettoyera la plaie, & on la bassinera avec du vin chaud ou de la saumure; on l'oindra ensuite avec quelque vulnéraire balsamique, ou ce qui vaut encore mieux, on répandra dessus de la poudre de sarcocolle ou de mastic. Si la blessure est légere, on en rapprochera les levres, & on la conduira à cicatrisation par le moyen des emplâtres : mais si elle est si considérable, que ces moyens soient insuffisans, il faut avoir recours aux points de suture usitée dans les plaies considérables, qu'on fera avec une éguille courbe, enfilée d'un fil doublé & ciré : après quoi on traitera ce cas comme tons les autres. Il est bon toutefois qu'une femme alors garde le lit, qu'elle ait les cuisses serrées l'une contre l'autre, & qu'on panse sa blessure, deux ou trois fois par jour, jusqu'à parfaite guérison. Selon la *quatre-vingt-deuxieme Observ.* de Solingen, si l'on néglige dans le commencement les plaies de cette nature, elles deviennent incurables, & sont accompagnées d'ulceres très-fâcheux.

Pendant tout le tems de la cure, il faut tenir le ventre très-libre à la malade; sans quoi, il arriveroit infailliblement aux parties réunies de se séparer, ou à la suture de manquer.

De la contusion au parties naturelles.

Il arrive souvent dans les *accouchements* laborieux, que les passages aient été si maltraités qu'il s'ensuive mortification & déperdition de substance. Dans ce cas, si l'on n'a l'attention de tenir les parties écartées, elles s'uniront, & les passages se trouveront ou entierement ou en partie bouchés. S'ils sont entierement fermés, l'écoulement menstruel ne se fera plus, & la femme aura dans la suite des convulsions accompagnées de grandes douleurs dans les parties inférieures du ventre: s'ils sont fermés en partie, cette réunion ne manqueroit pas de rendre l'*accouchement* très-laborieux, & peut-être impossible, s'il arrivoit dans la suite à cette femme d'être grosse.

La Motte introduit dans le cas de réunion le doigt du milieu dans l'anus, & une sonde dans la vessie; ensuite il fait entre ces deux points une ouverture convenable.

La Motte rapporte, *Obs.* 419. qu'une jeune fille de dix-sept ans fut saisie d'une douleur violente dans les reins & dans la partie inférieure du ventre, qui s'étendit le troisieme jour au vagin & que les bains, ni les clysteres, ni les saignées du bras & du pié ne purent jamais dissiper. En examinant le vagin, il s'apperçut que les caroncules myrtiformes lui manquoient, & à deux travers de doigt ou environ de profondeur dans le vagin, il trouva une membrane tendue à-peu-près telle que celle qui contient les eaux d'un petit fétus. Ne la pouvant ouvrir avec les doigts, il fut obligé d'y donner un coup de lancette. Il en sortit aussi-tôt une quantité de sang noir, sans aucune mauvaise odeur. Cette fille se sentit soulagée sur le champ. Elle fut mariée dans la suite & eut des enfans.

Le même Auteur dit qu'un Chirurgien de sa connoissance s'étoit trouvé dans le cas de faire la même opération.

On trouve dans Cowper un pareil exemple.

La Motte raconte, *Obs.* 453. qu'une femme avoit le vagin & le canal de l'urine entierement fermés par un corps spongieux qui joignoit les deux côtés; ensorte qu'elle mettoit une heure entiere à uriner, & cela avec de grandes douleurs. Cet accident lui avoit été causé par l'attouchement violent & fréquent d'une Sage-femme, dont elle s'étoit servie dans une grossesse. En examinant ce corps spongieux, il trouva qu'il couvroit entierement le canal de l'urine, & qu'elle n'en rendoit que ce qui pouvoit filtrer à travers. Il fit une incision à ce corps, & il pansa cette blessure avec des plumasseaux de charpie trempés dans de l'eau de vie.

Lorsque les parties sont tellement offensées qu'il y a danger de mortification, les fomentations & les topiques anti-septiques paroissent nécessaires.

On préviendroit la réunion des parties, en insérant entre elles des tampons convenables.

Telle est quelquefois la mortification & la déperdition de substance occasionnées par la détention de la tête de l'enfant dans les passages, que la femme ne peut

dans la suite retenir ni ses urines, ni ses excrémens. Il y a quelquefois mortification long-tems avant qu'une femme soit accouchée; & cela se manifeste par une pesanteur insupportable.

La Motte recommande alors les fomentations & injections déterfives; dans les *accouchemens*, soit naturels, soit contre nature, mais particulierement dans ces derniers le vagin & les parties extérieures sont sujets à contusions, dilacérations, inflammations, abscès & mortifications. Entre les femmes, ces accidens arrivent plus communément à celles qui ont les levres des parties naturelles épaisses & dures, qu'à celles qui les ont minces & tendres.

Lorsque le fétus a les os de la tête fort durs, que les levres des parties naturelles sont grosses & compactes & que les douleurs sont violentes, la femme se trouve exposée à tous les accidens dont nous venons de parler; parce que ces parties n'ont pas le tems de se dilater peu-à-peu, & que la tête de l'enfant ne peut pas se prêter à l'étroitesse des passages.

Si l'enfant vient les fesses devant, ou si la tête demeure long-tems au passage, le danger n'en sera que plus grand.

Dans le cas de contusion, les embrocations de cerfeuil avec du vin chaud, sont les seuls remedes indiqués par la Motte.

Ces remedes, dit-il, sont les meilleurs & les seuls nécessaires, & il accuse ceux que Peu & Mauriceau, ont recommandés, d'être non-seulement inutiles, mais pernicieux en plusieurs occasions.

Dans le cas de déchirement au périnée & au vagin, il ordonne la réunion par quelques points d'aiguille, lorsque la plaie est récente; car si on a donné le tems aux levres de guérir & de s'endurcir, il ne faut pas espérer de les réunir, sans les avoir déchirées derechef.

Les contusions, les inflammations & même la mortification proviennent le plus souvent de l'attouchement fréquent & rude d'une Sage-femme. La Motte en donne un exemple dans l'*Obs.* 408. Les parties de la femme dont il parle avoient été si rudement touchées, que l'inflammation survint, accompagnée de douleurs violentes, que la mortification suivit; ensorte qu'il fut obligé de scarifier non-seulement les parties extérieures, mais même des parties très-profondes du vagin, & de laver la plaie avec de l'eau de mer, à laquelle il fit succéder les lotions faites avec l'aristoloche, la myrrhe, l'aloès, le sucre, avec partie de vin blanc & partie d'eau de vie. Cependant les vuidanges continuerent, l'accouchée eut peu de fievre, encore ne dura-t'elle qu'un ou deux jours: elle revint en santé, & eut dans la suite plusieurs enfans, sans que les mêmes accidens lui arrivassent.

La Motte dit que l'huile est pernicieuse dans les excoriations qui se font dans l'*accouchement* & dont on s'apperçoit après. Sa méthode est de baigner les parties avec du lait chaud, de l'eau d'orge & une décoction de réglisse & du cerfeuil; à quoi il fait succéder l'embrocation de cerfeuil avec du vin.

Cet Auteur dit *Obs.* 452. qu'une femme eut les levres des parties naturelles, & la matrice même tellement offensées par l'attouchement fréquent de la Sage-femme, qu'il fut obligé d'injecter dans le vagin une infusion d'aristoloche en petite quantité, de myrrhe & d'aloès dans du vin blanc, & d'appliquer sur les levres une compresse trempée dans la même infusion. Par ces moyens, les parties mortifiées se détacherent & tomberent; il s'occupa ensuite à prévenir la réunion en les tenant écartées.

Du déchirement de la matrice.

Si dans un *accouchement* laborieux, les douleurs viennent à cesser brusquement, & le vomissement à leur succéder, il y a danger que la matrice ne soit déchirée.

La Motte cite deux cas dans lesquels la matrice fut déchirée. Les fétus étendus en long, avoient les piés du côté du diaphragme & hors de la matrice; ils se présenterent l'un & l'autre la tête devant; d'où il conclut que la violence des douleurs & la force de ces enfans, ont été les seules causes du déchirement de la matrice.

Quant aux symptomes qui suivirent cet accident, ce furent la cessation des douleurs, le vomissement continuel, la tension du ventre dur & douloureux, & la foiblesse du pouls.

Dans l'un & l'autre cas le placenta étoit aussi déchiré; & l'une de ces femmes sentit son enfant s'agiter violemment, dans l'instant où sa matrice s'ouvrit.

Le hoquet & les sueurs froides suivent ordinairement le déchirement de la matrice, & cet accident est toujours mortel.

De l'inflammation de matrice.

Dans cette inflammation, la Motte ordonne des clysteres anodyns, & des fomentations émollientes avec du lait frais tiré, qu'on appliquera par le moyen de serviettes pliées en plusieurs doubles & trempées dans ce lait, tandis qu'il est chaud, & renouvellées à mesure qu'elles se refroidissent.

Un travail long & pénible, l'adhésion ou quelque défaut dans la substance du placenta, les chûtes, les coups, les bandages sur le ventre, lorsqu'il en est trop serré, sont les causes ordinaires de l'inflammation de matrice. Elle cause la suppression entiere ou partielle des vuidanges, la rétention d'urine, les envies fréquentes d'uriner, la diarrhée, les vomissemens, l'oppression, la fievre, le délire, les convulsions & la mort.

On connoît l'inflammation de matrice, aux grandes douleurs qu'une femme ressent dans les parties inférieures du ventre, & qui l'empêchent de se coucher dans une autre situation que sur le dos. Pour peu qu'elle se jette d'un ou d'autre côté, elle sent tomber de ce côté une masse douloureuse & pésante, elle souffre en même-tems dans les reins & dans l'aine du côté opposé des douleurs excessives. Et voilà ce qui la tient perpétuellement couchée sur le dos.

Aussitôt qu'on s'apperçoit qu'il y a inflammation à la matrice, il n'y a point de tems à perdre; & quoique les vuidanges coulent abondamment, il faut appliquer des fomentations sur la partie affligée qui est ordinairement dure. Car le moindre délai donneroit lieu à la dureté & à la douleur d'augmenter. On usera en ce cas de clysteres émolliens seulement, & en quantité qui ne soit que la moitié de ce qu'elle est ordinairement. Si la femme étoit resserrée, on prépareroit l'effet des clysteres émolliens par un clystere de petit-lait avec deux onces de miel de violette, qui débarrassera les intestins des excrémens qui s'y sont endurcis. Les demi-clysteres émolliens seront d'autant plus efficaces qu'on les gardera plus long-tems.

Si ces remedes ne préviennent point l'accroissement des douleurs & de la dureté, il faudra recourir à la saignée qu'on fera légere, mais qu'on réitérera tant que les symptomes de l'accroissement de l'inflammation dureront.

On ne prendra dans cette maladie aucune nourriture solide; une femme doit s'en tenir au bouillon de poulet & de veau. Elle boira de l'eau imprégnée d'un peu de canelle. On lui permettra de mettre dans son eau une huitieme partie de vin, si la fievre est légere. Toutes les autres liqueurs spiritueuses seront proscrites.

Les douleurs que nous avons remarqué accompagner l'inflammation de matrice, se font quelquefois sentir au-dedans des cuisses, surtout quand une femme veut se tourner sur le côté.

La Motte fait tremper dans le lait frais tiré & chaud, une nappe qu'il applique sur la malade; en attendant qu'on lui prépare quelque fomentation plus puissan-

te. Il saigne une fois dans les douze premieres heures.

Il désaprouve dans ce cas les injections; par le danger, dit-il, qu'il y a d'augmenter l'inflammation, en irritant l'orifice de la matrice par l'introduction de la canule de la seringue qui sert à l'injection. D'ailleurs, ajoute-t'il, dans le cas de l'inflammation, l'orifice de la matrice est exactement fermé, & par conséquent l'injection ne va point au-delà du vagin: il condamne la saignée du pié, par la crainte qu'il a qu'elle n'attire sur la partie enflammée une plus grande quantité de sang que celle qui s'y portoit auparavant. C'est pourquoi il lui préfere la saignée du bras.

Des convulsions.

Les convulsions prennent à une femme, devant, après & pendant le travail. Dans ces occasions, ce sont les causes & la violence des convulsions qui doivent déterminer le prognostic. Une longue rétention d'urine cause quelquefois les convulsions. Si les convulsions prennent à une femme pendant le travail; si elles sont violentes & si la femme s'affoiblit, il faut travailler sur le champ à la délivrer. C'est un parti qu'il faut prendre en quelque-tems de la grossesse que ce soit; parce que c'est presque le seul moyen de faire cesser les convulsions. Si toutefois le cas le permettoit, il feroit à propos d'essayer ce que pourront les remedes & les forces de la nature.

Les femmes sont souvent saisies de convulsions subites, sans qu'il y en ait aucune cause apparente.

Lorsqu'une femme est en convulsion, on pourra s'appercevoir qu'elle est en travail par un mouvement des levres, & par une agitation forcée des parties inférieures. Alors il faut hâter l'*accouchement*.

Si les convulsions proviennent d'une rétention d'urine, il faut mettre la sonde en œuvre: mais il arrive quelquefois que le cou de la matrice est tellement comprimé entre les os pubis & la tête de l'enfant que la sonde ne peut passer. En ce cas il faut repousser doucement la tête de l'enfant avec un ou deux doigts, après avoir placé la femme dans la même posture que si elle étoit en travail; & alors la sonde passera; la femme urinera même quelquefois sans la sonde.

La plethore cause quelquefois les convulsions. Alors on recommande avec raison les saignées réitérées, la purgation & les clysteres; ce sont les remedes convenables. La Motte raconte, *Obs.* 222. qu'une femme qu'il avoit été obligé de saigner jusqu'à sept fois, pendant les cinq derniers mois de sa grossesse; accoucha à terme d'un enfant vigoureux, malgré la quantité prodigieuse du sang qu'elle avoit perdu dans ces saignées réitérées, & se porta bien dans la suite. Cette femme mangeoit beaucoup, & sa nourriture étoit fort mauvaise.

Les convulsions qui suivent l'*accouchement* sont toujours dangereuses.

Si elles sont occasionnées par la suppression des vuidanges, il faut travailler à les rappeller par tous les moyens possibles.

Si elles viennent à la suite de l'hémorrhagie, il faut travailler à arrêter ou diminuer l'écoulement du sang, par les moyens convenables.

La Motte dit avoir guéri deux femmes qui étoient ordinairement saisies de convulsions après leur *accouchement*, en leur faisant prendre du bouillon peu & souvent, pour reparer le sang qu'elles avoient perdu; il ajoutoit à cela des clysteres, mais en petite quantité.

Il leur conseilla de se faire saigner plusieurs fois pendant leur grossesse, & de commencer aussitôt qu'elles se soupçonneroient d'être grosses, & de se purger pendant les trois premiers mois, avec la purgation qui suit.

Prenez *une dragme de rhubarbe, infusée pendant dix ou douze heures dans un grand verre d'eau.*
une once & demie de casse en bâtons.

Faites un peu bouillir. Passez le tout & y faites dissoudre une once de manne. Passez de nouveau & faites le prendre à la femme de grand matin. Deux heures après cette potion elle prendra un peu de bouillon.

Si une femme est attaquée de convulsions, & si les vuidanges sont en même-tems supprimées, la Motte conseille la saignée & les clysteres annodyns & rafraîchissans.

De la diarrhée.

La Motte raconte qu'une jeune Dame, dont la grossesse étoit à terme, fut saisie de douleurs lentes, mais qui s'augmenterent en peu de tems si considérablement, que tout le monde crut qu'elle ne tarderoit pas à être délivrée. Cependant elles disparurent brusquement & ne revinrent que le lendemain. Elles continuerent tantôt violentes, tantôt foibles, par intervalles, pendant huit jours entiers; au bout desquels elles parvinrent à un point qui termina le travail en procurant l'enfantement. Elle se porta assez bien pendant les six premiers jours, cependant elle étoit travaillée d'une insomnie qui duroit depuis l'instant qu'elle avoit commencé à sentir des douleurs; & par conséquent depuis quatorze jours. Elle fut alors saisie d'un frisson violent auquel succéda une grande fievre accompagnée de délire, de diarrhée & de vomissement. Elle avoit le ventre tendu, dur & douloureux, & elle se trouvoit extremement foible. Cependant les vuidanges se faisoient en abondance: & c'étoit le seul symptome heureux qu'elle donnât.

Pour appaiser les tranchées, dont elle étoit extremement tourmentée, je lui fis prendre quatre fois par jour un demi-clystere fait d'une décoction de son, de bouillon blanc, de fleurs de camomille & de melilot, avec de la graine de lin, & une égale quantité de fœnugrec. En même-tems j'ordonnai qu'on lui appliquât sur le ventre une serviette en plusieurs doubles & trempée dans du lait récemment tiré & aussi chaud qu'elle le pourroit souffrir. Quant à sa boisson ordinaire, c'étoit une décoction de racine de guimauve, de rapure de corne de cerf & d'ivoire, avec un peu de marmelade de coin. Le soir elle prenoit deux cuillerées de sirop capillaire, avec une once d'huile d'amandes douces, & quelques cuillerées de vin d'Espagne ou autre.

Sa nourriture étoit le bouillon, de la soupe en petite quantité, & un peu de bouillie de froment. Ce régime affoiblit les symptomes, & la malade recouvra peu-à-peu la santé.

A cette occasion, la Motte remarque que le laudanum est un spécifique admirable contre ces accidens; mais en tout autre tems que celui des couches. Il faut bien se garder d'ordonner ce remede, ni aucun narcotique, quel qu'il soit, à une femme accouchée. Il ne manqueroit pas d'arrêter les vuidanges, & de la mettre en danger de périr. Il en donne un exemple. Une Dame, dit-il, mourut quatre jours après avoir pris un julep de sirop de pavots blancs & d'huile d'amandes douces, qu'on lui avoit ordonné contre des tranchées & une diarrhée violente dont elle étoit tourmentée. Ces accidens cesserent effectivement: mais les vuidanges furent en même-tems arrêtées, & l'on ne put jamais les faire reprendre, quelque remede qu'on employât.

Il raconte encore que les vuidanges furent supprimées dans une autre Dame, qui prit par les mêmes raisons un grain de laudanum. Il lui survint une hydropisie, dont elle mourut au bout de quelques mois.

Des tumeurs au sein.

Si une femme tient sa gorge à l'air ou prend du froid par quelque endroit, pendant ses couches, il y aura inflammation au sein, qui se terminera par un abscès, si on n'y met ordre.

Il paroît par l'*Observat.* 434. que la Motte en ces cas tentoit de résoudre la tumeur par la saignée, les clysteres émolliens & un régime léger. Il faisoit de plus appliquer sur la partie malade des compresses trempées dans du lait chaud & de l'eau-de-vie, & il la faisoit oindre d'huile de roses, de lis & de camomile.

Si la résolution étoit impossible, & que l'abscès se formât nécessairement, il employoit un cataplasme anodyn de mie de pain, de lait, de jaunes d'œufs, de safran & d'huile de camomile. De ce cataplasme il passe à un plus émollient & qui consiste en un mucilage de graine de lin, de mauve, de guimauve, de seigle, de farine, de son, de fleurs de camomile & de mélilot, avec de l'huile de lis & de l'huile de camomile. Enfin il change celui-ci pour un plus énergique composé d'oignons rôtis sous la cendre, de vieux levain & d'onguent de guimauve. Quand la matiere est formée, il l'a fait sortir d'un coup de lancette, il déterge ensuite, & travaille à la réproduction des chairs & à la cicatrisation.

Le froid qu'une femme prend, tandis qu'elle est en travail, est capable de causer tous les accidens dont je viens de parler.

La Motte dit qu'il a vu plusieurs fois un abscès se former au sein, auquel une femme n'avoit donné occasion qu'en mettant ses mains & ses bras hors du lit.

Des tranchées ou douleurs qui suivent l'accouchement.

Les femmes ont ordinairement des tranchées; elles servent à l'expulsion des caillots de sang & à l'entretien des vuidanges. S'il restoit quelque chose dans la matrice, les tranchées l'aideroient à s'en débarrasser.

On distingue aisément ces douleurs de toutes autres. Elles prennent subitement & se passent de même. Les vuidanges se font plus abondamment lorsque la tranchée cesse, ce qui n'arrive pas dans les accès de colique.

Dans les douleurs causées par l'inflammation de la matrice & la suppression des vuidanges, le ventre est dur, tendu & douloureux; ce qui n'arrive point dans le cas des tranchées simples.

Presque toutes les femmes sont sujettes aux tranchées, comme nous l'avons déja dit; & comme elles en tirent un avantage réel, la seule chose qu'il y ait à faire, lorsqu'elles prennent, c'est de tenir une femme chaudement & de lui appliquer sur le ventre des linges doux & chauds.

Les sueurs spontanées garantissent quelquefois une femme des tranchées.

Les tranchées sont quelquefois plus cruelles que les douleurs de l'*accouchement*. Dans ce degré de violence elles seroient insupportables, si elles étoient de longue durée. Mais outre qu'elles laissent entre elles des intervalles, elles disparoissent ordinairement au bout de deux ou trois jours, & elles vont très-rarement jusqu'à sept ou huit. La Motte.

Dans ce cas, abandonnez l'ouvrage à la nature. Si toutefois une femme avoit le ventre resserré, il n'y auroit aucun danger à lui ordonner un clystere émollient.

De la colique.

On distingue aisément la colique des tranchées. La colique n'augmente point les vuidanges, comme font les tranchées aussi-tôt qu'elles cessent.

La Motte recommande dans la colique les clysteres émolliens & les fomentations avec du lait récemment tiré. Il fait encore prendre en ce cas une once d'huile d'amandes douces, dans un demi-verre de vin, avec un peu de sucre ou de sirop capillaire, tout d'un coup.

Des vapeurs.

Quelques femmes ont des vapeurs pendant leurs couches; elles y sont si sujettes qu'elles leur prennent à la moindre cause d'étonnement; la moindre odeur bonne ou mauvaise, particulierement celle du musc, les leur occasionne. Elles sont accompagnées d'une chaleur subite, d'un rouge qui se répand sur le visage & le reste du corps, d'agitations violentes, de tremblement, d'inquiétude, d'une respiration forte & fréquente, ou foible & basse, de pleurs & d'une inaction qui leur engourdit les membres, presque comme la léthargie.

La Motte dit avoir vu des femmes à qui l'obligation de garder leurs bras dans le lit donnoit des vapeurs qui cessoient aussi-tôt qu'on leur permettoit de les sortir.

Les vapeurs sont quelquefois si violentes qu'elles causent le délire. D'autres fois elles affoiblissent tellement le pouls qu'une femme en paroît expirante. Toutefois la Motte dit qu'il n'en a jamais vu mourir de cette maladie.

Les remedes recommandés en ce cas par cet Auteur sont l'esprit de sel ammoniac, & l'huile d'ambre qu'on leur fera sentir. La confection d'hyacinthe dans de l'eau d'armoise, les clysteres avec du petit-lait, de l'armoise, de la matricaire, de la rue, du campbre & du castor, sont encore de fort bons remedes.

Dans les vapeurs, quelques femmes se sentent suffoquées, & font des efforts continuels comme pour avaler quelque chose qui les étrangle.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Une femme a quelquefois tous les signes de la grossesse, sans être grosse. Un amas d'eau dans la matrice suffit pour les rassembler tous. Dans ce cas le ventre est beaucoup plus gros que dans le cas d'une mole. Lorsqu'une femme est couchée sur le dos, avec les genoux élevés, on lui sent le ventre mollet & partout également uni; ensorte qu'il n'y a aucune différence entre la partie supérieure & la partie inférieure, ce qui ne se remarque point dans la grossesse. D'ailleurs la femme ne sent point le mouvement d'un enfant dans le tems auquel elle devroit le sentir; elle aura encore le visage pâle & maigre.

Dans l'ascite, placez une femme sur le dos & appliquez-lui sur les côtés du ventre les deux mains, & vous sentirez en les comprimant l'un après l'autre, une fluctuation qui ne se fait point dans l'état de grossesse.

Ces eaux s'écoulent ordinairement à différentes reprises, sans qu'il s'ensuive aucun accident considérable.

Elles sont quelquefois renfermées dans une membrane qui tient à la matrice par quelques vaisseaux sanguins; en ce cas les eaux s'amasseront tant que cette membrane séjournera dans la matrice. Si elle y demeuroit assez long-tems pour s'y corrompre, outre les inconvéniens de l'hydropisie, & les douleurs aussi violentes que celles de l'*accouchement*, une femme sera attaquée d'un grand mal de tête; elle frissonnera, quoiqu'on la trouve brûlante au toucher. Et le délire pourroit bien survenir.

Des vents enfermés dans la matrice la gonflent tellement qu'on croiroit qu'une femme est grosse, nonobstant la continuation du flux menstruel. Dans ce cas, il arrive ordinairement que sur la fin du huitieme ou neuvieme mois ces vents s'échappent avec bruit de la matrice, comme s'ils sortoient par l'anus. Et cet accident n'a point de suite fâcheuse. On trouve dans la Motte un exemple de cette nature.

Il faut observer qu'aussi-tôt que la femme dont la Motte fait mention eut la matrice débarrassée de ces vents, elle devint grosse.

Lorsqu'une femme prend du froid pendant ses couches & que les vuidanges ne s'arrêtent point, mais qu'elle a le ventre mollet & uni, c'est un heureux symptome.

La Motte dit avoir guéri avec un demi-clystere de bouil-

lon, deux onces d'huile d'amandes douces prises deux heures après le clystere, & une heure après l'huile, un bouillon, une femme qui avoit une diarrhée violente, accompagnée de frisson, de douleurs par tout le corps & d'insomnie. Après lui avoir ordonné les remedes précédens, il lui fit ajouter quelques couvertures; elle eut une sueur abondante, & tous les symptomes dont elle étoit affligée, disparurent dès le jour suivant.

Pour s'assurer si une femme a le ventre enflé ou non, il faut la placer sur le dos, dans la posture que la Motte prescrit pour l'*accouchement*, c'est-à-dire, les genoux élevés & les talons approchés des fesses.

Lorsqu'une femme est en travail, on aura soin qu'il y ait du feu dans sa chambre ou dans la chambre voisine, quelque chaud qu'il fasse d'ailleurs; car si on ne la rechange pas à tout moment de linges chauds, les eaux qui peuvent s'écouler successivement ne manqueront pas de lui donner du froid.

Hippocrate prétend que le froid condense les vuidanges, & il ordonne qu'on tienne une femme nouvellement accouchée, chaudement.

Lorsqu'une femme sue abondamment pendant les huit ou dix premiers jours de ses couches, il arrive souvent que les sueurs venant à se sécher sur la peau lui causent une demangeaison fort incommode. Dans ce cas la Motte approuve le bain d'eau chaude ordonné par Mauriceau; si le tems est froid, il faut user de ce bain avec une extrême circonspection; car il y a danger que les pores ne viennent à se dilater à l'excès.

Rien n'est plus salutaire pour les femmes en couches que les sueurs abondantes. Elles préviennent les fievres & les autres accidens; & elles y remédient lorsqu'ils sont arrivés. Il est très-commun de voir les frissons, la douleur dans le sein, dans les hanches & dans d'autres parties, & la fievre violente emportées par des sueurs abondantes & successives.

Voici la maniere dont la Motte traite les femmes en couches.

Il leur donne de tems en tems un peu de bouillon; il y ajoute la rotie au vin, lorsqu'il n'y a pas lieu d'appréhender la fievre.

Il recommande la boisson suivante pour les femmes en couches.

Prenez *deux pintes d'eau*;
une dragme de canelle, &
deux onces de sucre.

Faites bouillir cette mixtion pendant un quart d'heure, & vous aurez une boisson que vous ferez prendre chaude à la femme en couches. Vous pourrez y ajouter un peu de vin, s'il n'y a pas lieu de craindre la fievre.

Si une femme, dit la Motte, est trois jours sans aller à la selle, il ne faut pas manquer de lui ordonner un clystere doux & émollient.

Je lui permets au cinquieme jour la volaille rôtie ou bouillie.

On appelle meconium les excrémens rendus par l'enfant qui vient de naître. Ils ont la consistance du miel, & ils sont de couleur brune & noirâtre.

Lorsque l'enfant se présente bien & que le meconium sort de la matrice, on peut conjecturer que le fœtus est mort, surtout si le travail a déja duré, & si le cordon ombilical précede la tête. Mais si l'enfant se trouve dans une situation forcée, s'il présente les fesses, il ne faut faire aucune attention à l'écoulement du meconium, & n'en rien conclurre par rapport à la mort de l'enfant. La Motte.

Les femmes en couches qui prennent du froid, surtout lorsqu'elles sont en sueurs, sont quelquefois saisies d'une douleur violente au côté, avec toux, fievre & difficulté de respirer, quoique les vuidanges se fassent bien.

La Motte montre dans la maniere dont il traite les femmes à qui ces accidens sont arrivés, un jugement merveilleux. Il s'attache à relâcher par tous les moyens qu'il connoît. En conséquence, il ordonne des saignées légeres, mais réitérées, s'il en est besoin, des clysteres émolliens de petit-lait seulement, & une boisson abondante de liqueurs laxatives. Il saigne du bras & il revient à la saignée, jusqu'à ce que la douleur de côté cesse. La saignée, dit-il, est presque le seul remede dans ce cas.

Le vomissement annonce communément un *accouchement* prochain. Mais s'il duroit, ce seroit un symptome très-fâcheux, d'autant qu'il ne permettroit à la femme de conserver aucune nourriture, & ne lui laisseroit par conséquent aucun moyen d'entretenir ses forces.

Si une femme en travail vomit quelque matiere noire ou une substance semblable au sang de cochon bouilli & coagulé, c'est un symptome funeste, surtout si cette matiere offense l'odorat. La Motte.

OBSTRUCTIO, *Obstruction*. Voyez *Inflammatio*.

L'*Obstruction* est une obturation des vaisseaux qui empêche la circulation du fluide vital, sain ou morbifique, & qui a pour cause la disproportion qui se trouve entre le volume du liquide & le diametre du vaisseau.

Elle vient donc de l'étroite capacité du vaisseau, de la grandeur de la masse qui doit y passer, ou du concours des deux.

Un vaisseau se rétrécit quand il est extérieurement comprimé, par sa propre contraction, ou par l'épaississement de ses membranes.

La masse des molécules du sang augmente par la viscosité du fluide ou par erreur de lieu.

L'*obstruction* peut aussi avoir pour cause la petitesse des vaisseaux & la masse extraordinaire des molécules des fluides.

Les vaisseaux peuvent être extérieurement comprimés,

1. Par une tumeur voisine pléthorique, inflammatoire, purulente, skirrheuse, chancreuse, œdémateuse, enkystée, variqueuse, athéromateuse, mélicéreuse, hydatidique, anévrysmale, topheuse, pituiteuse, calculeuse & calleuse.
2. Par la fracture, la luxation, la distorsion, la distraction des parties dures qui compriment les vaisseaux qui appartiennent aux parties molles.
3. Par tout ce qui tiraille trop & allonge les vaisseaux, soit une tumeur, soit la pression d'une partie dérangée de sa place, soit l'action d'une force externe.
4. Par des vetemens étroits, par des bandages, par le poids du corps tranquilement couché sur une partie, par des ligatures, par le mouvement, par le frottement & par le travail. Car lorsque quelque partie du corps se meut contre quelque corps dur, il faut de toute nécessité que les vaisseaux soient comprimés: ceux qui n'ont point coutume de voyager, ne sauroient faire une longue course sans avoir les piés enflammés; ceux qui travaillent aux mines ont les mains enflammées, & il s'y forme des vésicules d'une nature presque gangréneuse lorsqu'ils outrent le travail.

La cavité d'un vaisseau se rétrécit, quand sa propre contraction, celle des fibres longitudinales & principalement de ses fibres spirales, augmentent. Cette contraction a pour cause, 1. tout ce qui augmente le ressort des fibres, des vaisseaux & des visceres. 2. La trop grande plénitude des petits vaisseaux qui forment les parois des grands. 3. La diminution de la cause qui dilatoit les vaisseaux, soit l'inaction ou l'inanition. C'est pourquoi les vaisseaux coupés retiennent bien-tôt leurs liquides, & la raison de cet effet est suffisamment évidente; car pendant que le sang est poussé dans les arte-

res par la force du cœur, leur dilatation est d'autant plus grande, qu'elles trouvent plus de résistance à leurs extrémités. Mais lorsque l'artere est ouverte, il n'y a presque point de résistance, & le sang coule librement de la plaie. En conséquence de cela, l'artere ne se dilate plus, & se contracte toujours de plus en plus, ce qui empêche l'écoulement du fluide, qui ne manqueroit pas autrement de sortir. De-là vient qu'on ne peut couper un vaisseau à demi, sans occasionner une hémorrhagie violente, qui ne cesse qu'après qu'on a entierement coupé le vaisseau.

L'augmentation de l'épaisseur des membranes des vaisseaux vient, 1°. de toute tumeur qui se forme dans les vaisseaux qui composent ces membranes. 2°. Des callosités membraneuses, cartilagineuses, osseuses qui s'y forment.

La masse des parties fluides augmente jusqu'au point de devenir imméable. 1°. Lorsque leur figure sphérique se change en une autre qui présente plus de surface à l'ouverture du vaisseau; ou 2°. Lorsque plusieurs particules qui étoient auparavant séparées, se réunissent en une seule petite masse.

Ce changement de figure arrive principalement lorsque les molécules fluides n'étant plus également ni en même tems pressées de toutes parts, sont abandonnées à leur propre ressort, c'est-à-dire, lorsque le mouvement languit, ou que le tissu du vaisseau est relâché, ou que la quantité du fluide vient à diminuer.

L'union des molécules vient du repos, du froid, de la gelée, du dessechement, de la chaleur, de la violence de la circulation, & de la forte pression du vaisseau, des coagulans acides, austeres, spiritueux, absorbans, des matieres visqueuses, huileuses, &c.

Les parties d'un fluide deviennent imméables par erreur de lieu, lorsqu'elles ont été poussées avec force dans un vaisseau dilaté vers sa base, & trop étroit vers son extrémité par laquelle elles ne peuvent continuer leur circulation. La pléthore, l'augmentation du mouvement, la raréfaction des liqueurs, le relâchement du vaisseau sont les principales causes de cette dilatation, surtout lorsqu'elles sont immédiatement suivies de causes contraires.

On connoît par-là les causes & la nature de toutes sortes d'*obstructions*.

Quand elles se forment dans un corps vivant, elles s'opposent au passage des humeurs qui y doivent couler; elles arrêtent tout ce qui vient heurter contre elles; elles en reçoivent l'effort, expriment les parties les plus subtiles, réunissent les plus épaisses, tendent les vaisseaux, les dilatent, les atténuent, les brisent, condensent le fluide dont elles causent la stagnation, suppriment les fonctions qui dépendent de l'intégrité de la circulation, désemplissent & dessechent les vaisseaux qui en doivent être arrosés, diminuent la capacité qui leur est nécessaire pour transmettre les liqueurs, augmentent la quantité & la vitesse des liqueurs dans les vaisseaux libres, & produisent enfin tous les maux qui peuvent en dépendre.

Ces effets se manifestent différemment selon la différente nature du vaisseau obstrué, & de la matiere de l'*obstruction*.

Elle produit une inflammation du premier genre dans les arteres sanguines, une autre du second genre dans les arteres lymphatiques, un œdeme dans les grands vaisseaux lymphatiques, des douleurs sans tumeurs apparentes dans les petits, d'autres effets dans les conduits adipeux, osseux, médullaires, nerveux, biliaires.

Celui qui connoîtra bien le siége, la nature, la matiere, les causes, les effets des différentes *obstructions* dont on a parlé, ne se trompera point aux signes qui manifestent la présence de l'*obstruction*, ou qui font prévoir celle qui doit survenir & ses effets.

Et toutes les especes de ce mal étant connues, il ne sera pas difficile de trouver la cure propre à chacune.

En effet, celle qui vient d'une compression externe, indique la nécessité d'ôter la cause de cette compression.

Celle qui vient de l'augmentation de la contraction des fibres, se connoît non-seulement par les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux, des visceres, mais encore par les signes clairs de sa cause : il en est de même, si c'est la contraction produite par la plénitude des petits vaisseaux qui forment les parois des grands, ainsi que l'autre que nous avons attribuée à l'inanition qui a précédé.

Cette *obstruction* se dissipe 1° par les remedes propres à corriger la trop grande rigidité des fibres des vaisseaux & des visceres. 2° Surtout si on peut les appliquer à la partie même affectée sous la forme de vapeurs, de fomentations, de bains, & de linimens. 3° En désemplissant les vaisseaux trop pleins qui composent les membranes par des évacuans en général, mais surtout par des laxatifs, des délayans, des dissolvans, des atténuans, & des détersifs, appliqués à ces petits vaisseaux. 4° Par des médicamens qui ont la vertu de fondre & de résoudre les callosités. Mais il est bien rare que l'on guérisse (si on le fait jamais) l'*obstruction* qui naît de cette cause. Les meilleurs remedes cependant que l'on puisse employer sont les émolliens & les relâchans. Tant il est vrai que la mort est inévitable, & qu'il est difficile de se procurer une longue vie, même avec le secours de la Medecine.

La difficulté qu'ont les fluides à passer par les vaisseaux, laquelle vient de ce qu'ils ont perdu leur figure sphérique, se fait aisément connoître par l'examen de ses causes; car elles sont ordinairement sensibles.

Et l'on y remédie en rétablissant cette figure, c'est-à-dire, en augmentant le mouvement des liqueurs dans les vaisseaux & dans les visceres, par les irritans, les corroborans & l'exercice.

Quant aux concrétions de sang, elles ont tant de causes différentes, qu'elles exigent divers remedes ou diverses méthodes, selon les circonstances. C'est cette variété soigneusement recherchée en chaque maladie, qui indique les secours nécessaires, & la maniere de s'en servir.

Cependant on les guérit en général, 1° par le mouvement réciproque des vaisseaux. 2° Par des délayans. 3° En y portant une liqueur fluide qui atténue la matiere par son mélange & son mouvement. 4°. En ôtant la cause coagulante.

On donne du ressort aux vaisseaux, 1° en diminuant leur tension par la saignée. 2° Par les fortifians. 3° Par le frotement & l'action des muscles. 4° Par les irritans.

L'eau délaye, surtout si on la prend chaude en boisson, en injection, sous la forme de fomentations ou de vapeurs déterminées vers le siége de la concrétion. Les attractifs, les dérivatifs, & les propulsifs ont rapport ici.

Les atténuans sont 1° l'eau, 2° le sel marin, le sel gemme, le sel ammoniac, le nitre, le borax, le sel fixe alcali & volatil, 3° les savons faits d'alcalis & d'huiles, les savons naturels, composés, fuligineux, volatils, fixes; la bile.

Les savons naturels composés d'huile & d'alcali sont les sucs récens mûrs exprimés de toutes les plantes qui ont une forte acrimonie alcaline, ou qui sont fort aromatiques. Les savons artificiels faits d'alcali & d'huile, sont le savon noir dont on peut prendre une dragme, le savon de Venise, dont on peut prendre une ou deux dragmes; celui de Starkey ou de Van-Helmont dont la dose est depuis quatre grains jusqu'à un scrupule; les savons fuligineux volatils, sont les esprits huileux alcalins faits d'aromates alcalescens, dont la dose est de quinze gouttes; les esprits huileux alcalins de suie, dont la dose est de quinze gouttes; les esprits huileux alcalins des parties solides des animaux, dont la dose est de dix-huit gouttes; la suie même.

Quatriemement, les préparations mercurielles qu'on détermine vers la partie affectée par des dérivans, des attractifs & des propulsifs. De ce nombre sont le mercure doux dont la dose est de dix grains, le sublimé corrosif dont on peut prendre un huitieme de grain

délayé dans quelque liqueur convenable; le précipité rouge, dont la dose est de deux grains; le précipité blanc, dont la dose est de quatre grains; le turbith minéral, dont la dose est de deux grains; & le mercure noir ou l'éthiops, dont la dose est de seize grains.

Les attractifs sont ceux qui relâchent le lieu où l'on veut attirer, & rétrécissent celui d'où l'on veut attirer. On les a indiqués sous le mot *Fibra*.

Les dérivans sont ceux qui poussent les liqueurs dans un lieu déterminé, tels sont les évacuans en général & le frotement artificiel des parties voisines.

Les propellans sont les irritans, dont on a parlé au mot *Gluten*.

On détruit la cause coagulante en la faisant passer dans une autre qui l'attire. C'est ainsi que les alcalis absorbent les acides, les huiles, &c. comme on a occasion tous les jours de s'en assurer par des expériences Chymiques.

Lorsqu'un fluide qui a été poussé dans des lieux étrangers y devient incapable de circuler, & forme par-là des *obstructions*, plusieurs maladies malignes s'en ensuivent. C'est pourquoi ce genre de mal mérite d'être attentivement examiné.

On le connoît lorsqu'on sait 1° qu'il a été précédé de ses causes, qu'il est ordinairement assez aisé d'observer. 2° Que des causes contraires leur ont ensuite succédé. 3° Quand on voit clairement les effets.

Il est aussi facile d'en prévoir les suites, par ce qui vient d'être dit précédemment.

La cure consiste 1° à faire rétrograder la matiere de l'*obstruction* dans de plus grands vaisseaux. 2° A la résoudre. 3° A relâcher les vaisseaux. 4° A la faire suppurer.

Ce mouvement de rétrogradation se procure, 1° en évacuant par de grandes & subites saignées les liqueurs, qui par leur mouvement forçoient la matiere de s'engager davantage, & par ce moyen le vaisseau à force de se contracter, la fait rétrograder. 2° Par des frictions faites de l'extrémité du vaisseau vers la base.

La matiere de l'*obstruction* se résout par les remedes dont on a parlé ci-devant. Boerhaave.

Ce que j'ai dit dans les articles *Fibra* & *Inflammatio* suffit pour mettre les Lecteurs au fait de ces Aphorismes sans que je m'y arrête davantage.

O B T

OBTUNDENTIA, remedes qui corrigent l'acrimonie des humeurs.

OBTURATIO, *Obstruction*. Voyez *Obstructio*.

OBTURATOR, *obturateur*, est le nom de deux muscles de la cuisse, dont l'un qui est le *marsupialis*, est appellé *obturateur* interne, *obturator internus*. Voyez *Marsupialis*.

L'autre est

Obturator externus, l'*obturateur externe*; c'est un petit muscle applati qui bouche extérieurement le trou ovale de l'os innominé, & de-là s'étend jusqu'au grand trochanter de l'os de la cuisse derriere le cou du même os.

Il est attaché par des fibres charnues à la face externe ou antérieure de l'os pubis, jusqu'au trou ovale. Il est pareillement attaché au bord de ce trou, du côté de la petite branche de l'ischion, & un peu aux parties voisines du ligament *obturateur*.

De-là il rassemble ses fibres en arriere, & passe devant la grosse branche de l'ischion sous la cavité cotyloïde, où il forme un tendon qui se porte derriere le cou de l'os fémur, vers le grand trochanter. Le tendon s'attache entre les jumeaux & le quarré dans la petite fossette qui est entre la pointe du grand trochanter, & la base du cou de l'os fémur.

L'*obturateur* externe concourt aussi avec l'interne aux mêmes usages, mais d'une maniere plus simple, & par une direction uniforme. Il y coopere principalement quand la cuisse est dans l'attitude d'extension plus ou moins; mais dans celle de flexion il n'y paroît coopérer que par rapport au maintien du ligament orbiculaire; car par rapport au mouvement dans l'attitude de flexion, il paroît plus porté à faire celui de rotation réciproque & à être auxiliaire du triceps. Winslow.

O C C

OCCASIO, *occasion*, ce mot signifie en Medecine une conjoncture favorable du tems dont il importe extrêmement au Medecin de savoir profiter; & quelquefois aussi, cause.

OCCIDENS, *vinaigre*. Ruland.

OCCIDENS STELLA, *sel ammoniac*. Ruland.

OCCIPITALIS MUSCULUS, *muscle occipital*. Voy. *Caput*.

OCCIPITO-FRONTALIS, *occipito-frontal*, est un muscle de la tête dont Douglas donne la description suivante.

Il naît charnu de la ligne transverse de l'os occipital vis-à-vis l'endroit où le mastoïdien se termine par en haut, & où une partie du trapeze commence, & ensuite tendineux du reste de cette ligne en arriere; son origine est la même de chaque côté. Il se rétrécit ensuite & devenant aussi-tôt tendineux, il couvre les deux os pariétaux & la portion écailleuse des os des tempes au-dessus des muscles temporaux. Ce tendon large devient charnu près de la suture coronale, & descend par des fibres droites jusqu'aux orbiculaires.

Il s'insere dans la peau des sourcils entre lesquels il descend par un allongement étroit & charnu, par-dessus les os du nez jusqu'à sa partie cartilagineuse, où ses fibres vont aboutir de chaque côté dans la peau qui est au-dessus du muscle propre du nez.

Lorsque ce muscle digastrique, qui couvre toute la partie supérieure du crane en forme de calotte, agit; il tire la peau de la tête en arriere, en même-tems qu'il tire & qu'il ride celle du front, étant antagoniste du corrugateur. Douglas, *Myograph. Comp.*

OCCULTUS, *occulte*, on donne le nom d'*occultes* aux cancers qui ne sont point ulcérés.

O C H

OCHEMA, ὄχημα, la partie la plus subtile & la plus fluide du sang & du chyle. Galien. Il paroît que c'est ce que nous appellons lymphe.

OCHETEUMATA, ὀχετεύματα, les ouvertures des narines.

OCHETOS, ὀχετός, passage, conduit ou canal, dans quelque partie du corps que ce soit. Hippocrate s'en sert particulierement en parlant des conduits de l'urine, des excrémens & de la sueur.

OCHEUS, ὀχεύς, *le scrotum*.

OCHRA. Offic. Mer. Pin. 218. Charlt. Foss. 2. Schrod. 320. *Ochra Anglica*. Worm. 17. *Ochra*. Aldrov. Mus. Metall. 254. *Ochra nativa*. Calc. Mus. 137. *Ochra nativa sive sil Goslariensis*. Kentm. 8. *Ochra fossilis seu nativa crocei coloris*. Dougl. Ind. 64. *Vitriolum abortivum*. Lillar. de Font. *Sil*, Plin. *Ocre jaune*.

C'est une substance argileuse, de couleur jaune & d'un gout astringent. Elle est dessiccative, astringente, discussive & propre pour réprimer les excroissances. On l'emploie fort rarement, encore n'est-ce qu'à l'extérieur pour dissiper les meurtrissures, les contusions, & les tumeurs. Dale.

OCHREA, la partie antérieure du tibia.

OCHRUS, *espece de pois*.

Voici ses caracteres.

Cette plante pousse une gousse ronde, lisse, cylindrique, remplie de semences rondes; les feuilles sont quelquefois simples, quelquefois disposées par paires, finissant toutes par des mains.

Boerhaave n'en compte qu'une espece qui est

Ochrus folio integro capreolos emittente. C. B. P. 313. *Lathyrus folio integro, producente bina foliola, capreolos emittentia*. M. H. 2. 58. *Lathyri species; quæ ervilia Dodonæi sylvestris*. J. B. 2. 17. 305. *Ervilia sylvestris*. Dod. p. 522. BOERHAAVE, *Index alt. Plant*. Vol. 2. p. 43.

Ses semences sont de figure cylindrique, de la grosseur d'un petit pois, de couleur jaune foncée & bonnes à manger: mais elles engendrent un chyle visqueux, capable de causer des obstructions. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

OCHTHODES, ὀχθώδης, d'ὄχθος, qui signifie les levres enflées des ulceres; *calleux*, *enflé*; c'est encore l'épithete des ulceres dont la guérison est difficile.

O C I

OCIMASTRUM. Voyez *Ocymastrum*.
OCIMUM. Voyez *Ocymum*.

O C L

OCLASIS, ὄκλασις, cette posture qu'on appelle accroupie, dans laquelle on avance les genoux en dehors en les approchant dn ventre, tandis que les fesses sont près de terre ou sur les talons.

O C O

OCOB, *sel ammoniac*. RULAND.

OCOLOXOCHITL, *seu flos tigris*. Hernandez. *Tigridis flos*. C. B. Dod. Lob. Ger. *Tigridis flos dracunculi species putata*. J. B.

C. Bauhin & F. Hernandez décrivent cette plante avec une racine semblable au poireau, les feuilles pareilles à celles du glaieul, & une fleur d'un rouge fort vif, mais blanche dans le milieu & tachetée comme la peau d'un tigre, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Une once de sa racine prise dans de l'eau, rafraîchit le corps, éteint la fievre, & prévient ces petites éruptions (*Punctis adversatur*) qui accompagnent pour l'ordinaire les fievres ardentes. Quelques-uns prétendent que l'usage de cette racine cause la fécondité; elle est rafraîchissante, bonne à manger, laxative, & bonne pour la poitrine.

Cette plante se plaît dans les climats tempérés, tels que le Mexique, & vient beaucoup mieux dans les jardins, & les lieux humides & cultivés, que dans les autres. RAY, *Hist. Plant*. p. 1165.

O C R

OCRIS, ὄκρις, Galien définit ce mot dans son *Exegesis*, une éminence ou tubérosité de figure oblongue. De-là ὀκριώδης, & ὀκρίοεις, qui sont des adjectifs pour tout ce qui a une éminence oblongue.

O C T

OCTUNX; *huit onces*.

O C U

OCULARIA, nom de l'*eufraise*.
OCULI CANCRORUM, *pierres d'écrevisses*. Voyez *Cancer*.
OCULISTA, *Oculiste*.

Fin du quatrieme Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce quatrieme Volume.

PLANCHE PREMIERE.

*Tirée d'*EUSTACHIUS.

ELLE représente les reins, les capsules atrabilaires, les parties de l'homme qui servent à la génération avec leurs vaisseaux.

Figure premiere. A A. les reins.
B B. Les capsules atrabilaires.
CC. Les vaisseaux émulgeos, avec ceux qui se distribuent daos les membranes des reins.
D D. Les vaisseaux hypogastriques, dont les rameaux sortant des iliaques, se distribuent dans la vessie urinaire & le penis.
E E. Les uréteres.
F F. La veine & l'artere spermatique qui aboutissent aux testicules. Plusieurs de leurs rameaux qui se distribuent dans le péritoine, paroissent coupés.
G. La vessie urinaire.
HH. Les vaisseaux déférens.
I I. Les testicules.
K. L'uraque coupé.
L. Le pénis ou la verge.
MM. Les muscles érecteurs du pénis.

Figure 2. tirée de CHESELDEN.

1. La surface inférieure de la vessie.
2. 2. Les uréteres.
3. 3. Les vaisseaux déféreos.
4. 4. Les vésicules séminales.
5. Les prostates.
6. Le conduit urinaire.

Figure 3. tirée de GRAAF.

A. Portion de l'un des vaisseaux déférens, dans laquelle on apperçoit une cavité.
B. Les courbures vers l'extrémité de l'épididyme, effilées en partie.
C. Portion de l'épididyme eotierement effilée.
D. Courbures vers le milieu de l'épididyme, effilées eo partie.
E. La même portion de l'épididyme entierement effilée.
F. Autre partie vers le milieu de l'épididyme effilée en partie.
G. La même portion de l'épididyme entierement effilée, de sorte qu'elle ne paroît être qu'un vaisseau continu, qui diminue à mesure qu'il approche de la partie supérieure du testicule.
H. Le grand globe, ou commencemeot de l'épididyme.
K. L'artere préparante, qui monte de la partie ioférieure du testicule à travers sa substance.
L L. Rameaux des veines préparantes.
Fig. 4. & 5. representent les testicules des animaux, dans lesquels les vaisseaux qui appartiennent à cette partie, sont beaucoup plus aisés à distinguer, tant par leur nature que par le secours de l'Art.

Figure 4. tirée de GRAAF.

A A A. La tunique vaginale des testicules mise à part.
B. L'artere préparante qui, avant d'approcher du testicule, s'entrelace de chaque côté par haut & par bas.
C. Les vaisseaux préparans encore liés par uoe légere membranne.
D D. L'artere préparante passant par la substance du testicule.
E. Les rameaux de la veine préparante.
F. Le testicule & l'épididyme d'un chien, enslés par la semence.
G. Le globe le plus gros de l'épididyme.
H. Le plus petit globe de l'épididyme.
I. Origine d'un des vaisseaux déférens.
K. Un des vaisseaux déférens lié dans un chien avant la copulation.

Figure 5. tirée de GRAAF.

A. Les vaisseaux préparens coupés.
B. Les vaisseaux préparens.
C. Les rameaux des vaisseaux préparens sortant des épididymes.
D D. Le plus grand rameau de l'artere préparante dans son passage à travers la substance du testicule.
E E. Les rameaux des veines préparantes.
F. Le testicule d'un chien enslé par la semence.
G. Le plus gros globe de l'épididyme, eoslé par le fluide séminal.
H. Le plus petit globe de l'épididyme enslé de la même maniere par une grande quantité du même fluide.
I. L'extrémité de l'épididyme, ou l'origioe du vaisseau déféreot.
K. Le vaisseau déférent lié de la même maoiere dans l'aine d'un chien, afio de pouvoir appercevoir plus distinctement les vaisseaux séminaires, lorsqu'ils soot pleins de semence.

Figure 6. tirée de GRAAF.

Représente les parties génitales, & quelques-unes des parties urinaires attachées ensemble, vues par-devant.
A. La partie antérieure de la vessie urinaire.
B. Le cou de la vessie urinaire.
CC. Certaines portions des uréteres.
D D. Certaines portions des vaisseaux déférens.
E E. Vaisseaux qui sortent des vésicules séminales.
F F. Les vésicules séminales.
G G. La partie antérieure des prostates, ou corps glanduleux.
H. L'urethre adhérente à sa partie spongieuse.
I I. La partie spongieuse de l'urethre.
K K. Les muscles érecteurs du pénis, appellés *Musculi erigentes, extendentes*, ou *erectores*.
L L. Origine des corps caverneux qui, lorsque la verge est enslée, paroissent comme autant de petites vessies.
M M. La peau de la verge séparée.
N N. La duplicature de la peau qui forme le prépuce.
P P. Le dos de la verge.
Q. Le gland.
R. Le conduit urinaire qui perce la partie antérieure du gland.
S S. Les nerfs qui s'étendeot le long du dos de la verge.
T T. Les arteres qui s'étendent le long du dos de la verge.
V. Les corps caverneux joints ensemble.
W W. Deux veines qui se joigneot ensemble, & forment un rameau considérable le long du dos de la verge.
X. La même veine ouverte, pour que l'on puisse découvrir les petites valvules.

Figure 7. tirée de Graaf.

Représente les veines préparantes & les veines hypogastriques avec leurs ramifications, enflées par le vent qu'on y a introduit, lesquelles aboutissent aux ovaires, aux trompes, à la partie antérieure de l'utérus, & au vagin.

A. Le fond de la matrice.
B. Le cou de la matrice.
C. Le vagin.
D. L'ovaire gauche, presque dans sa situation naturelle.
E. La trompe gauche de Fallope, dans sa situation naturelle.
F. L'ovaire droit tiré embas, hors de sa situation naturelle.
G. La trompe droite tirée en haut, hors de sa situation naturelle.
H H. Les veines préparantes coupées.
IIII. Anastomoses entre les veines préparantes.
KKKK. Les rameaux des veines préparantes qui aboutissent aux ovaires.
L L. Les rameaux des veines préparentes, qui aboutissent aux trompes & à leurs franges.
M M. Les veines préparantes qui s'unissent par anastomose aux hypogastriques.
N N. Les veines hypogastriques attachées aux extrémités des tuyaux dont on se sert pour les enfler.
OOOO. Grands rameaux des veines hypogastriques, aboutissant aux parois de l'utérus.
PPPPPP. Rameaux qui en sortent pour se rendre à l'utérus.
Q Q. Rameaux qui en sortent, & qui aboutissent aux veines préparantes.
R R. Rameaux qui aboutissent aux trompes.
S S. Leurs rameaux qui aboutissent aux ligamens ronds de l'utérus coupés.
T T. Leurs rameaux qui aboutissent aux ligamens larges de l'utérus.
VVVV. Leurs rameaux qui aboutissent au vagin.
X X. Leurs rameaux qui aboutissent aux parties grasses & membraneuses attenantes aux parois du vagin.
Y. La vessie urinaire coupée à son cou.
Z Z. Les fibres charnues du muscle sphincter.
a. Le clitoris.
b b. Ses jambes.
c c. Ses muscles.
d. Son prépuce.
e. Son gland.
f f. Les nymphes.
g. L'orifice de l'urethre.
h. L'orifice du vagin.
i i. Les grandes levres.
k k. Veines qui s'étendent le long du dos du clitoris & qui se joignent par anastomose.
l l. Rameaux de ces veines qui vont aboutir à toutes les parties externes de la génération.
m. Le périnée.
n n. Anastomoses entre les veines de l'utérus & du vagin.
o o o. Anastomoses entre les veines hypogastriques de chaque côté.

PLANCHE II.

Tirée de Swammerdam, *de* Graaf *& de* Cheselnen.

Figure premiere. La partie extérieure de la matrice après l'accouchement.

A A. Les arteres spermatiques.
B B. Les veines spermatiques qui se distribuent aux trompes & au fond de la matrice.
C C. Les corps pyramidaux, composés des arteres & des veines spermatiques.
D D. Les ligamens larges ou membraneux de la matrice, à travers desquels les vaisseaux sanguins passent pour se rendre aux trompes de Fallope, appellés par quelques-uns ailes de chauve-souris.
E E. Les trompes de Fallope parfaitement bien exprimées.
F F. Leur ouverture de chaque côté, à leurs franges, appellées *Morsus Diaboli.*
G G. Le ligament rond ou inférieur de la matrice.
H. L'origine des arteres & des veines de ces ligamens.
I. Valvule dans la veine du ligament rond, qui empêche le retour du sang dans la matrice.
K K. Les deux arteres hypogastriques.
L L L. Les veines hypogastriques différemment entortillées, & impliquées dans leur trajet avec les arteres.
M. Le fond de la matrice.
N. Le cou de la matrice à l'extrémité duquel est son orifice interne.
O O O. Les arteres du fond de la matrice, frisées comme les tendrons d'une vigne.
P P. Grand nombre de veines qui tapissent la tunique externe de l'utérus, dans lesquelles les anastomoses sont très-visibles.
Q. Le vagin.
R. La vessie renversée pour montrer les contours des arteres du vagin, ce qui fait qne ses vaisseaux sont représentés un peu plus longs qu'ils n'eussent dû l'être.
S. L'orifice de l'urethre dans le vagin.
T T. Les uréteres.
V V. Leur insertion dans la vessie qui est ici renversée.
X. Partie de l'ouraque.
Y Y. Les arteres ombilicales.

Figure 2. tirée de Graaf.

Représente la partie antérieure de la matrice ouverte par une incision cruciale.

A A A A. Les parties de l'utérus divisées crucialement, & disposées de telle sorte, que l'on peut appercevoir ses cavités & l'épaisseur de sa substance spongieuse.
B. La cavité du fond de l'utérus.
C. La cavité du cou de l'utérus.
D. Le resserrement qui paroît pour l'ordinaire entre les cavités de son fond & son cou.
E. L'orifice de l'utérus.
F. La partie du vagin qui est adhérente à l'orifice de l'utérus.
G G. Portions des trompes.
H H. Sondes introduites par les trompes de Fallope jusqu'au fond de la matrice.
I I I I. La tunique propre de l'utérus qui tapisse sa substance interne.
K K. La substance intérieure la moins spongieuse du cou de la matrice.

Fig. 3. tirée de Cheselnen.

1. La face de l'utérus qui touche l'intestin.
2. 2. Les trompes de Fallope.
3. 3. Les franges.
4. 4. Les ovaires.
5. L'orifice de l'utérus.
6. 6. Les ligamens ronds.
7. L'intérieur du vagin.
8. L'orifice du conduit urinaire.
9. Le gland du clitoris.
10. 10. Les levres externes du vagin.
11. 11. Les nymphes continuées depuis le prépuce du clitoris.

PLANCHE III.

Tirée de Chelseden.

Fig. 1. Le ventricule gauche d'un fétus dilaté avec de la cire.
2. L'oreillette gauche.
3. L'oreillette droite.
4. 4. Branches de la veine pulmonaire du lobe gauche des poumons, celles du droit étant coupées court.
5. 5. Arteres du lobe droit des poumons.
6. La veine cave descendante.
7. L'aorte ascendante.
8. L'artere pulmonaire.
9. Le canal artériel.

10. Dans la *Fig.* 2. La surface inférieure du cœur d'un jeune fétus.
11. L'oreillette droite onverte.
12. La veioe cave descendante ouverte.
13. Le tubercule de Lower.
14. Le trou ovale fermé avec sa valvule.
15. L'orifice des veines coronaires.
16. Dans la *Fig.* 3. La veine ombilicale du côté droit.
17. 17. 17. 17. Branches de la veine porte dans le foie, & du côté gauche, branches de la veine cave.
18. Le canal veineux.
19. Rameaux de la veine cave dans le foie.
20. 20. La veine cave.
A. Le sinus de la veine porte.
1. Dans la *Fig.* 4. Le larynx.
2. 2. La veine jugulaire interne.
3. 3. La veine soûclaviere.
4. La veine cave descendante.
5. L'oreillette droite du cœur.
7. Portion du ventricole gauche.
8. L'aorte ascendante.
9. L'artere pulmonaire.
10. Le lobe droit des poumons, dont une partie est coupée, pour faire voir les grands vaisseaux sanguins.
11. Le lobe gauche.
12. 12. Le diaphragme.
13. Le foie.
14. Le ligameot rond.
15. La vésicule do fiel.
16. L'estomac pressé par le foie vers le côté gauche.
17. 17. Les intestins grêles.
18. La rate.

PLANCHE IV.

D'EUSTACHIUS.

Fig. 1. Le foie, le veotricule & le conduit intestinal.
a a. Le foie tourné en enhaut pour faire voir
b. la vésicule du fiel.
c. Le conduit cystique, qui avec
d. le cooduit hépatique, forme
e. Le canal cholidoque.
f. La veine porte.
g. Quelques petits rameaux de l'artere hépatique.
h. La veine ombilicale coupée.
i i i. Le ventricule avec ses vaisseaux coronaires.
k. La rate.
l l l. Portion de l'épiploon avec quelques-unes des glandes adipeuses.
m m m. Circonvolutioos des intestins grêles.
n n n. Partie du colon.
o o o. Bande musculaire du colon, qui n'étant point aussi longue que lui, resserre cet intestin de façon qu'elle forme différentes cellules.
p. L'extrémité du colon où il se recourbe pour former le rectum.
q. Le rectum.
r. L'anus.
s. Le sphincter de l'anus.
t t. Les releveurs de l'anus.
Fig. 2. représente l'œsophage aux points *A. B. &c.*
C C. Le ventricule.
D. L'orifice supérieut.
E. Le pylore.
F. La tunique externe du ventricule qui vient du péritoine.
G. La tunique musculeuse du ventricule levée.
Fig. 3. *A. B.* L'œsophage.
C C. Le pancreas.
D. Le conduit pancréatique, dans sa route au
E. duodénum.
Fig. 4. *A.* Le larynx.
B. La trachée artere.
C C. Les poumons.
D. Le thymus.
E E. Deux branches des nerfs qui aboutissent au
F F F. diaphragme.

Fig. 5. *A.* Le pharinx.
B. La tranchée artere.
C C C C. Quatre lobes des poumons.
D. Le cœur enfermé dans le péricarde.
E. La veine cave supérieure.
F. Les arteres soûclavieres & carotides.

PLANCHE V.

Tirée de GLISSON.

Glisson a jugé à propos pour nous mettre mieux au fait de la structure du foie, de nous en donner deux figures. La premiere représente la distribution des vaisseaux dans sa concavité, & l'autre sur sa partie convexe. Mais voici deux avis généraux que cet Auteor nous donne au sujet de ces représentations.

1°. Que lorsque le foie est préparé comme il faut, on y apperçoit un plus grand nombre de ramifications, & de vaisseaux capillaires qu'on n'en a exprimé dans les figures. Il nous avertit que cela a été fait à dessein, de peur que si l'on eût exprimé les petites ramifications qui se trouvent distribuées dans la substance du foie, elles n'eussent été confondues avec les vaisseaux les plus considérables.

2°. Il dit que l'on ne doit point s'attendre à trouver la même distribution de vaisseaux dans tous les foies, & que les figures qu'il en donne ne doivent pas être regardées comme des modeles invariables. Que lorsqu'il les fit graver, il avoit préparé quatre foies qui différoient tous entre eux, & que la nature se plaît à faire paroître la même variété dans la formation de cet organe que dans toutes ses autres productions.

3°. Que les petits vaisseaux, les arteres, par exemple, les nerfs & les vaisseaux lymphatiques ne sont pas toujours en même nombre dans tous les foies; que leur défaut est continuellement compensé par leur grosseur; qu'il y a certains foies qui ont deux arteres hépatiques, mais plus petites qu'à l'ordinaire; qu'il a vu un foie avec trois nerfs, dont l'un étendoit ses rameaux jusqu'à la vésicule du fiel; que les vaisseaux lymphatiques varient beaucoup quaot à leurs nombres dans différens foies; qu'il n'eo a exprimé que deux dans ses figures, parce qu'il n'en a pas trouvé davantage dans celui qu'il fit dessiner après l'avoir préparé, quoiqu'il en ait souvent observé un plus grand nombre dans d'autres foies.

Fig. 1. & 2. représentent le foie séparé de son parenchyme.

Fig. 1. représente sa partie concave avec les vaisseaux les plus apparens.
A. la partie du côté du dos.
B. Son côté droit.
C. Son bord antérieut.
D. Son côté gauche.
E. La veine cave, à l'endroit de son passage par le diaphragme.
E. 1. *E.* 2. *E.* 3. *E.* 3. Ses trois principales branches distribuées dans presque tout le foie.
F. La veine porte tournée en haut, pour pouvoir distinguer plus aisément les autres vaisseaux.
F. 1. *F.* 2. *F.* 3. *F.* 4. Quatre rameaux de la veine porte distribués sur différens quartiers de la partie concave du foie, mais la cinquieme branche ne paroît point de ce côté.
G. La vessicule du fiel.
H H. La veine ombilicale servant de ligament.
I. Le conduit cholidoque commun.
K. Le canal veineux faisant ici l'office d'un ligameot.
L. Le tronc descendant de la veine cave.
a. Petite portion de la membrane qui enveloppe le foie.
b. La partie du diaphrâgme qui entoure la veine cave.
c. Le conduit biliaire.
d. Le conduit cystique.
e. L'endroit où ces vaisseaux se rencontrent.
f. L'artere hépatique.
o o. Les nerfs hépatiques.

p p p p. La capsule commune ouverte.
q q. Les vaisseaux lymphatiques.
m m m. Les plus petits rameaux de la veine porte.
n n n. Les petits rameaux de la veine cave.
Fig. 2. représente la partie convexe du foie avec les vaisseaux qui s'y trouvent.
A. La partie supérieure du foie qui touche le dos.
B. Sa partie droite.
C. La partie antérieure la plus basse.
D. La partie gauche du foie.
E. Le tronc de la veine cave au-dessus du diaphragme.
F. Le sinus de la veine porte.
F. 1. *F*. 2. *F*. 3. *F*. 4. Quatre rameaux de la veine porte distribués par quatre directions différentes dans le foie.
F. 5. La cinquieme branche de la veine porte qu'on n'avoit pu représenter dans la figure précédente.
G. La vésicule du fiel.
H H. La veine ombilicale.
I. Le conduit cholidoque commun.
a a a a. Les petites ramifications du cinquieme rameau de la veine porte coupées, pour pouvoir mieux distinguer les autres vaisseaux.
b. Portion du diaphragme qui communique avec la veine cave.
c. Le conduit biliaire.
d d. Le conduit cystique.
e. L'angle où ces vaisseaux se rencontrent.
m m m m. Les petits rameaux de la veine porte.
n n n. Les petits rameaux de la veine cave.
Fig. 3. *A*. La partie convexe du foie.
B. Sa partie droite.
C. La partie concave du foie.
D. Sa partie gauche.
E. Le tronc de la veine porte tournée en haut, pour pouvoir mieux distinguer les autres vaisseaux.
1. 2. 3. 4. 5. Les cinq plus grands rameaux de la veine porte.
F. Le conduit cholédoque commun.
G. Le conduit biliaire, & sa premiere division.
H. Le conduit cystique.
I. La vésicule du fiel.
a a a a. La capsule commune ouverte.
b b b b. Les subdivisions du conduit biliaire.

PLANCHE VI.

Figure 1. Entérocele du côté gauche, tel qu'il paroît avant l'incision des tégumens : cette figure & les deux suivantes sont tirées de la Dissertation de Mauchart, *de Hernia incarcerata scroti*.

AA, les cuisses sont écartées, afin qu'on apperçoive mieux l'hernie. *B*, l'aine gauche distendue par la descente de l'intestin. *C*, l'aine droite saine, plate & plus affaissée que l'autre aine. *D*, le pénis retiré, comme il l'est ordinairement dans cette maladie. *EE*, un des côtés du scrotum, fort gonflé & distendu depuis l'aine, jusqu'à sa partie la plus inférieure. *FF*, le fond du scrotum qui n'est ni enflé ni distendu; on peut sentir en cet endroit le testicule, & le distinguer de l'intestin. *GG*, l'autre côté ou moitié du scrotum, dans sa figure & son état naturels. *HH*, la suture ou raphé qui divise le scrotum en deux parties.

Fig. 2. Le côté affecté du scrotum ouvert par l'incision. *AA*, la peau coupée dans toute la longueur du scrotum, & écartée, afin que les parties qu'elle couvroit, puissent être vues distinctement. *BBB*, la membrane adipeuse divisée & écartée par la même raison. *CC*, l'anneau de l'oblique externe, dilaté contre nature & permettant au péritoine ou au sac qui contient l'intestin de passer. *DD*, l'enveloppe aponévrotique du testicule, appellée dartos : elle couvre toute la surface extérieure du sac qui contient l'intestin & le testicule: on l'a ouverte par le milieu & séparée du sac auquel elle est adhérente intérieurement;& on l'a écartée d'un & d'autre côté. *E*, la membrane celluleuse du péritoine qu'on voit dans cette figure fort distinctement. On a enflé cette membrane avec le tuyau *F*. *G*, le sac intérieur herniaire formé par la dilatation de la membrane intérieure du péritoine, & contenant immédiatement l'intestin : on l'a ouvert par le milieu, ensorte qu'on voit en *HH* l'intestin.

Fig. 3. La situation de l'intestin & des autres parties dans le scrotum, avec le sac interne herniaire. *A*, fibres tendineuses de l'aponévrose des muscles obliques externes marquée *D D*, dans la *fig*. précédente. *B*, la membrane extérieure du péritoine retournée ; son prolongement s'appelle le prolongement du péritoine ou la tunique vaginale du testicule & des vaisseaux spermatiques : lorsque cette membrane est distendue contre nature, elle forme avec la membrane aponévrotique la partie extérieure du sac herniaire, comme on voit en *DD*, *Fig*. 2. *C*, la lame intérieure du péritoine qui par sa disposition contre nature est poussée dans le scrotum, & forme le sac herniaire interne immédiatement sur l'intestin. *DDD*, la même membrane continuée jusqu'au *septum* ou à la cloison : elle forme ordinairement la tunique vaginale du testicule, elle est un peu renversée dans cette figure du côté *EE*, afin qu'on puisse voir les vaisseaux spermatiques qu'elle couvriroit sans cela. *FF*, la tunique vaginale enveloppant lâchement le testicule *G* découvert ; ensorte qu'on voit le corps du testicule, qui maintenant n'est enveloppé que de la tunique albuginée. *H*, l'épididyme. *II*, le corps pampiniforme ou l'artere & la veine spermatiques, poussées à travers l'anneau des muscles de l'abdomen. *L*, le canal appellé vaisseau déférent, *vas deferens*. *MM*, la partie de l'intestin iléum renfermée dans le sac herniaire interne ; mais découvert dans cette figure & vu de côté dans ses différentes circonvolutions.

Fig. 4. Bistouri de l'invention de Guillemeau pour diviser le prépuce & découvrir le gland dans l'opération du phymosis.

Fig. 5. Instrument de l'invention du Docteur Trew pour retirer le prépuce dans le cas de phymosis. *AA*, sont deux plaques élastiques qu'on resserre ou qu'on rapproche par le moyen de la vis *B*.

Fig. 6. Petit troiscart pour percer le gland, surtout aux enfans nouveau-nés.

Fig. 7. Urinal de cuivre ou de fer, qu'on attachera sur la cuisse, aux personnes qui ne peuvent retenir leurs urines; il doit pouvoir tenir une pinte. *D*, l'orifice qui doit recevoir le pénis. *CC*, les cordons pour attacher l'urinal.

Fig. 8. Instrument fait de deux plaques de fer couvertes de peau, pour suspendre l'effusion involontaire de l'urine : on applique cet instrument sur le pénis; ensorte que l'uretre soit comprimé. *B*, est une jointure sur laquelle tournent les deux plaques. *C*, une espece de clé pour serrer ou relâcher les plaques à discrétion.

Fig. 9. Le même instrument, seulement corrigé: toute la différence qu'il y a de celui-ci au précédent ; c'est que la clé est une espece de boucle qui a différens crans par le moyen desquels on tient les plaques autant serrées ou relâchées que l'on souhaite. Le reste est comme dans la figure précédente.

Fig. 10. Autre instrument pour le même usage que les précédens. Il est tiré de Nuck. *AA*, ceinture de fer qui doit tourner tout autour du corps. *B*, boucle dans laquelle doit passer la lisiere de cuir *C*, & s'y fixer. *D*, vis qui presse la plaque *E*, dont le bouton *F* appliqué sur une compresse ferme par le moyen de la pression faite par la vis, l'urethre dans le périnée.

PLANCHE VII.

Fig. 1. représente la maladie de l'œil, appellée *Unguis a*, & la méthode de passer une aiguille enfilée d'un fil *bb*, au travers pour l'enlever.

Fig. 2. Autre espece d'ongle ou de ptérygion *aa* ; traversé d'un fil *bb*, dont les extrémités sont nouées, & forment une espece de boucle ; cette boucle n'a été formée qu'après avoir arrêté le fil sur l'ongle en *aa*, par un double nœud, afin que l'ongle ne vînt pas à échapper, lorsqu'il seroit question de l'enlever.

Fig. 3. Crochet dont on se sert pour l'extirpation des ongles & d'autres tubercules formés aux yeux.

Fig. 4. Staphylome ou tumeur formée à la cornée, vue dans toute sa grandeur; guérie par Heister.

Fig. 5. Profil du même staphylome.

Fig. 6. Autre staphylome plus grand & plus pendant que le premier, vu dans toute son étendue, & guéri par Heister.

Fig. 7. Profil du même staphylome.

Fig. 8. Petit staphylome *aa*, traversé d'une aiguille & de ses deux fils; cette figure est tirée de Solingen.

Fig. 9. Espece de rape ou rugine concave, pour racler les os cariés, dans la fistule lacrymale. Elle est de Platerus.

Fig. 10. Instrument inventé par Meekren pour percer la cornée dans le cas d'hypopyon. *AA*, le manche. *B*, le bistouri ou plutôt la pointe de ce bistouri, qui a un bouton à la base, afin qu'il ne puisse pénétrer dans l'œil trop profondément. *C*, vis qui sert à arrêter l'étui qui doit le renfermer après qu'on s'en est servi.

Fig. 11. Etui de l'instrument précédent.

Fig. 12. Grande aiguille pour les sétons, & dont on se sert encore pour percer la cornée dans le cas d'hypopyon; en fixant en *a* un linge, ou un morceau d'emplâtre qui forme un arrêt & qui supplée au bouton de la figure précédente.

Fig. 13. Instrument destiné à percer la cornée dans l'hypopyon. *A*, le manche. *B*, sa pointe triangulaire, un peu recourbée comme celle de l'aiguille précédente. Il faut aussi prendre la précaution de garnir l'extrémité de cet instrument, d'un arrêt; lorsqu'on voudra s'en servir.

Fig. 14. *AB*, représente un œil skirrheux, poussé par le gonflement à la grosseur d'un œuf de poule. *C*, un tubercule de la grosseur d'une mûre, formé sur la tumeur. *D*, endroit où la cornée & la tumeur sont corrompues. *E*, la paupiere inférieure excessivement déprimée par la tumeur.

Fig. 15. Fungus prodigieux, de la pésanteur d'environ une demi-livre, formé à l'œil gauche. Heister parvint à le guérir.

Fig. 16. *A*, bandeau inventé par Solingen, qu'il faut mettre aux enfans qui louchent. *AA*, deux plaques concaves d'argent, d'ivoire ou d'ébéne. *BB*, deux petits trous faits au milieu de ces plaques. *CC*, les lisieres à l'aide desquelles on fixera le bandeau sur les yeux de l'enfant. Il est à présumer que l'enfant acquerra, en portant ce bandeau, l'habitude de tenir ses yeux dans la direction nécessaire pour voir à travers les trous *BB*, & perdra peu à peu celle de loucher.

PLANCHE VIII.

Fig. 1. Une vessie d'homme, vue par sa partie antérieure. Elle est couverte de plusieurs tubercules vuides qui s'enflent, lorsqu'on enfle la vessie: la pierre est quelquefois placée dans ces tubercules. *AAAA*, la figure pyramidale de la vessie. *B*, les prostates qui environnent le cou de la vessie, à laquelle on a fait une ligature proche l'urethre. *C*, cavité contre nature formée au côté droit & postérieur de la vessie. *D*, autre cavité de la même nature. *E*, autre cavité semblable aux précédentes, au côté gauche. *F*, autre au fond de la vessie; *a a a*, vaisseaux sanguins distribués sur la vessie.

Fig. 2. La même vessie vue par sa partie postérieure; on a conservé les mêmes lettres. Les lettres *GGG* qui sont ici de plus que dans la figure précédente, marquent de petites cavités qu'on ne pouvoit appercevoir par la partie antérieure de la vessie.

Figure 3. Troisquart avec sa cannule d'argent: il differe des troisquarts ordinaires, en ce qu'il est percé à son extrémité de trois ouvertures, dont deux sont visibles en *AA*; l'autre est située dans le reste du contour de la cannule. L'urine passe par ces ouvertures. *B*, la pointe triangulaire. *CC*, la plaque de la cannule percée de deux trous. *D*, le manche de l'instrument.

Fig. 4. Cannule séparée du troisquart. *AA*, les ouvertures dont il a été question dans la figure précédente. *BB*, autres ouvertures correspondantes qui donnent passage à l'urine. La plaque *CC* empêche qu'on ne voie ces ouvertures dans la *fig.* 3.

Fig. 5. Le troisquart séparé de sa cannule. *DD*, la partie inférieure située au-dessous de la pointe, cylindrique comme la cannule. La partie entre *DD* & *EE* est triangulaire, & même un peu concave de chaque côté, pour donner passage à l'urine. *F*, le manche.

Fig. 6. Une pierre d'une figure & d'une grosseur peu commune. Heister en fit l'extraction par le haut appareil, sans grande difficulté. Elle pesoit environ quatre onces. Cet Auteur en a donné la figure, pour convaincre ceux qui nient qu'on puisse tirer de grosses pierres par le haut appareil, qu'ils se trompent. *AA*, base de la pierre, située aux environs du cou de la vessie. *B*, petite éminence située aux environs de l'orifice de l'urethre. *C*, la partie supérieure tournée vers le fond de la vessie.

Fig. 7. Sonde d'argent, étroite, creuse, d'une figure particuliere & différente de celle des sondes de la *Pl. III. du* 3. *Vol.* on s'en sert pour les femmes. *AA*, deux anneaux attachés aux environs de sa poignée. *B*, ouverture latérale pratiquée à l'extrémité qui doit être insérée dans la vessie. Il y a une pareille ouverture pratiquée de l'autre côté à la même extrémité. *CCC*, crénelure à la partie convexe: cette crénelure a divers usages; le principal est de diriger le conducteur dans la vessie, & de guider le bistouri ou le lithotome, lorsqu'il est question d'ouvrir le cou de la vessie: au reste ces usages lui sont communs avec toutes les sondes crénelées.

PLANCHE IX.

Figure 1. Maniere dont on peut placer un enfant à qui l'on veut faire l'opération de la taille, selon Celse & Tolet. Cette situation n'est convenable en aucune maniere.

Fig. 2. & 3. Conducteurs en forme d'épée dont on se sert dans le grand appareil & dans l'opération latérale. Celui de la *fig.* 2. a un bec *A*, long & obtus, & on l'appelle conducteur mâle; celui de la *fig.* 3. a une crénelure ou rainure *B*, & on l'appelle conducteur femelle.

Fig. 4. Conducteur concave ou crénelé, nommé gorgeret. Le gorgeret est préféré aux deux conducteurs des figures précédentes. *A*, bec de l'instrument qu'on introduit à la faveur de la rainure de la sonde. *BB*, son manche en forme de croix. *CC*, la rainure dans laquelle on passe le doigt, & qui sert à introduire les tenettes dans la vessie.

Fig. 5. Tenettes étroites pour l'extraction de la pierre hors de la vessie: leurs extrémités sont hérissées de dents dans la partie concave. Il faut avoir de ces tenettes de plusieurs grandeurs.

Fig. 6. Autre espece de tenettes: elles ont l'extrémité recourbée, & l'on s'en sert dans les cas où la pierre est placée sur les côtés de la vessie.

Fig. 7. Grandes tenettes hérissées de dents fortes & longues d'une figure pyramidale. On s'en sert pour briser la pierre dans la vessie. Cet instrument doit être une fois aussi grand qu'on le voit dans la figure, pour agir avec toute la force nécessaire.

Fig. 8. Dilatatoire. On se sert de cet instrument assez rarement. Son usage étoit d'agrandir l'ouverture de la plaie faite dans l'opération. *A*, l'extrémité assez ressemblante à un bec de cigogne; on l'insere dans la plaie. *BB*, les branches, qui pressées avec la main l'une contre l'autre, font ouvrir le bec par le moyen d'une jointure faite en *C*.

Fig. 9. Table pour l'opération de la taille. Coins de la table *AAAA*. *B*, l'endroit où le malade doit être assis: cet endroit est échancré pour la commodité du Chirurgien, & afin que les côtés *A*, que cet échancrure fait prominer, soutiennent plus fermement les piés du malade. *C*, dos mobile pour appuyer le malade; ce dos peut se hausser ou se baisser à discrétion par le moyen de l'appui *D*, qu'on peut incliner plus ou moins à discrétion.

PLANCHE X.

Fig. 1. Vue latérale de la sonde crenelée de Raw, dans la vraie longueur & grosseur qu'Albinus lui donne. On lit dans Heister que Raw se servoit en 1706. & 1707. tems auquel Heister étoit son éleve, d'une sonde crénelée ordinaire, telle qu'on la voit *Pl. III. du 3. vol.* excepté qu'elle étoit un peu plus forte. *A*, le manche de cette sonde, vu de côté. *B*, la partie qu'il dit être un peu plus courbe que dans les sondes ordinaires, quoique moins que dans celles dont Tolet, Alghisi, Garengeot, le Dran, Heister & d'autres, nous ont donné la figure, pour le grand appareil. *C*, le bec de la sonde, plus long & plus mince que dans les autres sondes.

Fig. 2. Vue oblique de la poignée de cette sonde, qui pourroit être formée en cœur, sans inconvénient, comme dans les figures de la *Pl. III. du 3. vol.* ou être platte & solide, comme dans la sonde de Cheselden *fig.* 6. de la même Planche; ou en anneau, comme est celle de le Dran, *fig.* 17. de la même Planche.

Fig. 3. L'extrémité, le bec ou la crénelure de la sonde de Raw; on voit que cette sonde doit être foible, polie & arrondie par les bords *a a*, entre lesquels est la crénelure ou rainure *b b*. Cette crénule se termine en une extrémité polie & obtuse, comme on la voit en *C*.

Fig. 4. Section transversale de la partie crénelée de cette sonde: on peut estimer par ce moyen la forme & la profondeur qu'elle doit avoir, pour que le bistouri puisse y glisser facilement.

Fig. 5. La sonde crénelée de Cheselden: elle est plus foible & moins courbe que celle de Raw & même que les sondes ordinaires. *a a*, la poignée. *b b*, le corps droit. *c c*, la partie courbe & crénelée. *d*, le bec de cette sonde, qui n'a que peu ou point de courbure.

Fig. 6. La partie inférieure de la même sonde, vue du côté de la poignée, le plus large. Avec une partie de la crénelure & le corps entier *b b*.

Fig. 7. L'extrémité crénelée de la sonde de Cheselden. *a a*, ses bords ronds & polis, comme est celle de Raw: quant à son extrémité *b*, elle est entierement ouverte; la crénelure y est continuée; elle n'est ni artondie ni fermée comme dans les autres. Au reste, je ne connois aucun avantage particulier à cette configuration, & l'Auteur ne lui en assigne point.

Fig. 8. Le bistouri à incision ou le lithotome de Cheselden. Il est adapté au manche *a a*, & sa pointe répond au milieu du manche.

Fig. 9. La partie concave du conducteur de Cheselden. *A A*, le manche incliné, pour faciliter l'introduction des tenettes dans la vessie. *C*, son extrémité terminée en pointe plate. On voit sous différens points de vue le manche de ce conducteur, *Fig.* 10. & 11.

Fig. 12. Les tenettes de Cheselden. Lorsque les pierres sont trop grosses, Douglas en propose d'autres qui sont de trois pouces plus longues. *A A*, les anneaux qui sont ouverts, au lieu qu'ils sont fermés dans les tenettes ordinaires. Dans les grandes l'un est ouvert & l'autre fermé. *B B*, les extrémités de la tenette. Elles ne sont pas exactement jointes de peur qu'en cherchant la pierre, il n'arrivât de pincer & de blesser la vessie.

Fig. 13. La surface intérieure d'une des extrémités de la tenette. Elle est hérissée de petites dents inclinées du côté des branches; ces dents servent à fixer la pierre.

Fig. 14. Vue latérale de l'aiguille dont Cheselden se sert dans le cas où il y auroit eu quelque artere coupée dans l'opération.

Fig. 15. *a*, la pointe convexe & angulaire de la même aiguille. *b*, sa partie intérieure & concave; cette partie est polie & obtuse.

Fig. 16. Le bistouri à incision de le Dran. *A*, la pointe. *B B*, les tranchans. *C C*, les deux parties de son manche.

Fig. 17. Sonde que le Dran substitue à celle de Raw dans l'opération latérale. *a a*, sa poignée. *a*, *b*, le corps. *b b b*, sa partie courbe & concave. *c c c*, la crénelure pratiquée dans la partie convexe. *d*, son extrémité obtuse. *E E*, la profondeur de la crénelure.

Fig. 18. Bistouri à incision recommandé par Garengeot dans l'opération latérale.

PLANCHE XI.

Fig. 1. 2. & 3. Elles sont tirées du Traité de la taille de M. Cheselden. Elles indiquent la position & l'état de la vessie lorsqu'elle est gonflée par le fluide qu'on y a injecté avant l'opération. On a suffisamment exposé l'utilité de ces figures à l'article *Lithotomia*.

Fig. 4. L'abdomen ouvert. On voit dans cette figure combien petit est l'espace contenu entre les os pubis & le fond de la vessie que couvre le péritoine *A A A*, ou l'intervalle dans lequel doit être faite l'incision dans l'opération de la taille au haut appareil, lorsque la vessie est peu gonflée par un fluide. On a déja fait connoître l'usage de cette figure à l'article *Lithotomia*.

Fig. 5. Cette figure est tirée de M. Cheselden. C'est un tuyau propre à introduire dans la vessie un fluide qui la gonfle & la tende avant l'opération. *A A*, est une sonde d'argent inflexible, qu'il faut faire passer dans l'urethre & de l'urethre dans la vessie. *B*, une ouverture pratiquée d'un & d'autre côté, par laquelle le fluide se répandra dans la vessie. *C*, une espece de cannule qu'il faut adapter à une feringue. *D D D*, un tuyau de cuir, flexible, ou fait de l'uretére d'un bœuf. Ce tuyau joint la cannule avec la sonde. L'injection se fera avec cet instrument, plus facilement que s'il étoit inflexible dans toute sa longueur, & tel que Rosset l'employoit. *E*, l'endroit où le canal flexible est attaché à la sonde. Il y a là une poignée qui sert au maniement de la sonde tandis que l'injection se fait.

Fig. 6. La trousse contenant les différens instrumens du Lithotomiste. Les instrumens y doivent être disposés dans un ordre convenable. Pendant l'opération le Chirurgien la porte attachée autour de lui, comme on voit *Fig.* 9. *Planche II. du troisieme Volume*. C'étoit la maniere de Raw; il aimoit mieux porter l'instrument sur lui, que de le demander à un autre, qui pouvoit, ou se méprendre, ou ne le pas donner assez promptement, ou être occupé à autre chose. *A A A A*, la trousse. *B B*, les instrumens arrangés. *C C*, la pate qui couvre la trousse. Cette pate doit être à boutonniere. *D D*, les boutons. Il faut la tenir fermée pour dérober les instrumens aux yeux du malade, qui sans cela pourroit en être effrayé. *E E*, la ceinture avec laquelle la trousse est attachée autour du Chirurgien.

PLANCHE XII.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. est un lacq dont on peut se servir pour l'extension de la tête lorsqu'elle est luxée.

Fig. 2. est un autre lacq pour assujettir le corps du malade dans le même cas.

Fig. 3. montre la meilleure méthode de réduire la luxation de l'humérus lorsqu'elle est récente.

A, est le malade assis pour souffrir l'opération.

B, est l'Aide qui assujettit le malade sur son siége.

C, est un autre Aide qui étend l'humérus disloqué.

D, est le Chirurgien qui en fait la réduction.

E, est une serviette avec laquelle l'Opérateur soutient le bras pour le réduire.

Fig. 4. est la machine appellée communément l'ambé d'Hippocrate. On s'en servoit autrefois pour réduire la luxation du bras dans laquelle la tête de l'humérus étoit tombée sous l'aisselle. Elle est composée d'un pié *A A*, auquel est attaché le lévier mobile *B C* par une charniere ou aisselle *D*. Voyez ce que l'on a dit de cette machine au mot *Ambe*.

Fig. 5. représente la maniere de se servir de l'instrument que nous venons de décrire dans la luxation de l'humérus. Ce dernier differe de l'autre par la maniere dont les deux pieces de bois sont jointes ensemble au point *C D*. Quelques-uns même le préferent au précédent.

A A, est le pié.

B C, le levier auquel est attaché le bras luxé par les trois ligatures *E E E*.

D, est l'endroit où le pié & le levier sont attachés par une charniere. En baissant l'extrémité *B* du levier, le bras luxé s'étend & s'éleve vers l'épaule.

Fig. 6. est la machine de M. Petit pour réduire les luxations de l'humérus & de plusieurs autres parties.

a a, sont deux bras ou cornes qui servent à teoir le malade pour qu'il ne cede pas à l'extension.

B, l'autre bout de la machine qui pose sur le plancher.

C C C C, sont les mouffles de la machine.

d d d, est la corde ou double lacq qui sert à faire l'extension.

E, la manivelle qui sert à tendre le cordon, & à étendre le membre.

F F, endroit où les deux branches se joignent au corps de la machine.

Fig. 7. est un appui dont on se sert dans la luxation de l'humérus.

A, est une ouverture ou fente dans la machine.

B C, sa forme à ses extrémités.

D D, deux ouvertures dans lesquelles passent les cornes *a a* de l'instrument représenté par la figure 6.

Fig. 8. est une fronde particuliere de l'invention de M. Petit pour les luxations des membres.

A A, sa partie qui est de cuir.

b b b b b, cordon de soie attaché à cette piece aux endroits marqués 1, 2, 3. La partie *A A* s'attache autour du bras.

c d e, est une gance mobile attachée par les eodroits *f f* au cordon de soie.

Fig. 9. est un instrument dont M. Petit se sert pour réduire la luxation de la cuisse, lorsqu'elle est disloquée en-dedans. On l'applique aux points *F F* de la machine représentée par la figure 6. au lieu des deux branches *a a*.

A, est une bequille qu'on applique à l'os des iles.

B, est une autre bequille qu'on applique sur le milieu de la cuisse; mais on fixe les deux branches *C C* dans la machioe que représente la *Figure* 6. aux points *F F*.

PLANCHE XIII.

Fig. 1. La maniere d'examiner l'état de l'orifice de la matrice avec un doigt ou deux; de discerner si sa direction est oblique ou droite; s'il est fermé ou dilaté; circonstances sur lesquelles l'Accoucheur formera son prognostic & jugera de l'accouchement; elles le détermineront à le regarder comme naturel ou cootre nature; comme laborieux ou facile, comme prompt ou tardif. *A*, le corps de la matrice. *B B*, le vagin ouvert. *C C*, l'orifice intérieur de la matrice encore fermé, mais dans une direction droite. *D*, la maniere d'examiner l'orifice de la matrice avec un doigt ou deux : on peut trouver cet orifice dirigé, (lorsque sa situation est oblique) ou du côté des os pubis, ou du côté de l'os sacrum, ou à droite ou à gauche, & dans tous ces cas, il faut s'attendre à un accouchement laborieux.

Fig. 2. La situation naturelle de l'enfant, lorsqu'il est sur le point de naître; sa tête est avancée à l'orifice de la matrice, & tend à passer sous l'arcade formée par les os pubis. *A*, l'enfant. *B B*, la matrice ouverte, afin qu'on puisse voir dans son iotérieur la situation de l'enfant dans l'accouchement naturel. *C C*, les os pubis. *D D*, les os ischiums. *E E*, les os des iles. *F*, le cordon ombilical. *G*, l'arriere-faix adhérent au cordon ombilical.

Fig. 3. Enfant qui se présente au passage par les piés.

Fig. 4. Enfant qui présente les fesses au passage; la maniere de se saisir des fesses avec les doigts & d'en faire l'extraction.

Fig. 5. Le fœtus dans une situation transversale, le dos tourné vers l'orifice de la matrice; on a représenté dans la même figure la main de l'Accoucheur qui éleve l'enfant, afin de faire monter sa tête, baisser les piés & s'en saisir.

Fig. 6. La maniere de retourner l'eofant, de prendre ses piés & de le tirer.

Fig. 7. Fœtus dans une situation transversale, le ventre tourné vers l'orifice de la matrice & le vagin. Dans cette situation, le cordon ombilical sort ordioairement, précede l'enfant & le met en grand danger de périr.

Fig. 8. Fœtus dont la tête est arrêtée par le côté gauche des os du bassin, & doot le cou est teou dans une iosflexion violente par la contraction de la matrice. Cet accouchement est ordinairement très-laborieux; il est même qnelquefois impraticable.

Fig. 9. Fœtus dont la tête est inclinée du côté droit du bassin. Maniere de le réduire dans une situation directe & naturelle, immédiatement après l'écoulement des eaux.

Fig. 10. Fœtus qui présente au passage le coude ou l'épaule. Maniere d'introduire le bras dans la matrice, & d'aller chercher les piés dans cette posture contre oature & dans les autres; la réduction faite, comme on voit *Fig.* 6. l'extraction se fera comme dans la même figure.

Fig. 11. Fœtus dont le bras sort de la matrice. Maniere d'introduire la main & d'aller chercher les piés.

Fig. 12. Fœtus qui présente un pié. Maniere d'aller chercher l'autre & de faire l'extraction.

Fig. 13. Maniere de détacher l'arriere-faix du fond de la matrice, lorsqu'il ne vient pas avec l'enfant. Le cordon ombilical *A A* est entortillé autour de la main gauche *B* de l'Accoucheur, tandis qu'il sert de guide à la main droite *D* pour arriver au placenta *E*: oo séparera là l'arriere-faix de la matrice *C C*.

Fig. 14. Chaise sur laquelle on place souvent une femme en travail. *A*, le dos de la chaise. *B B*, les côtés. *C*, le siége formé par une échancrure semi-circulaire, pour donner de la liberté au coccyx & à la sortie de l'enfant. *D D*, bras de la chaise sur lesquels s'appuie la femme en travail.

Fig. 15. Autre chaise pour le même usage, avec un dos pliant. Si l'accouchement n'est pas naturel, ce dos peut s'abaisser, & la femme se trouver couchée sor sa chaise comme sur son lit. Au défaut de cette chaise on se servira d'une table ou d'un lit ordinaire.

Fig. 16. Cuilliere de Palfin pour l'extraction du fœtus vivant sans le blesser : on se sert de cet instrument dans les cas où l'enfant a la tête tellement embarrassée dans le vagin qu'elle ne peut avancer. Cet instrument est une fois au moins aussi long & aussi large qu'on le voit représenté dans la Planche. On n'en voit là qu'une piece; il y en a une autre toute pareille, & on s'en sert en même tems dans l'opération. L'une est appliquée à un des côtés de la tête & l'autre à l'autre côté.

Fig. 17. & 18. Crochets dont Heister se sert pour l'extraction du fœtus : ils sont représentés par leurs faces antérieures & postérieures. *A A*, leurs pointes. *B B*, leurs courbures.

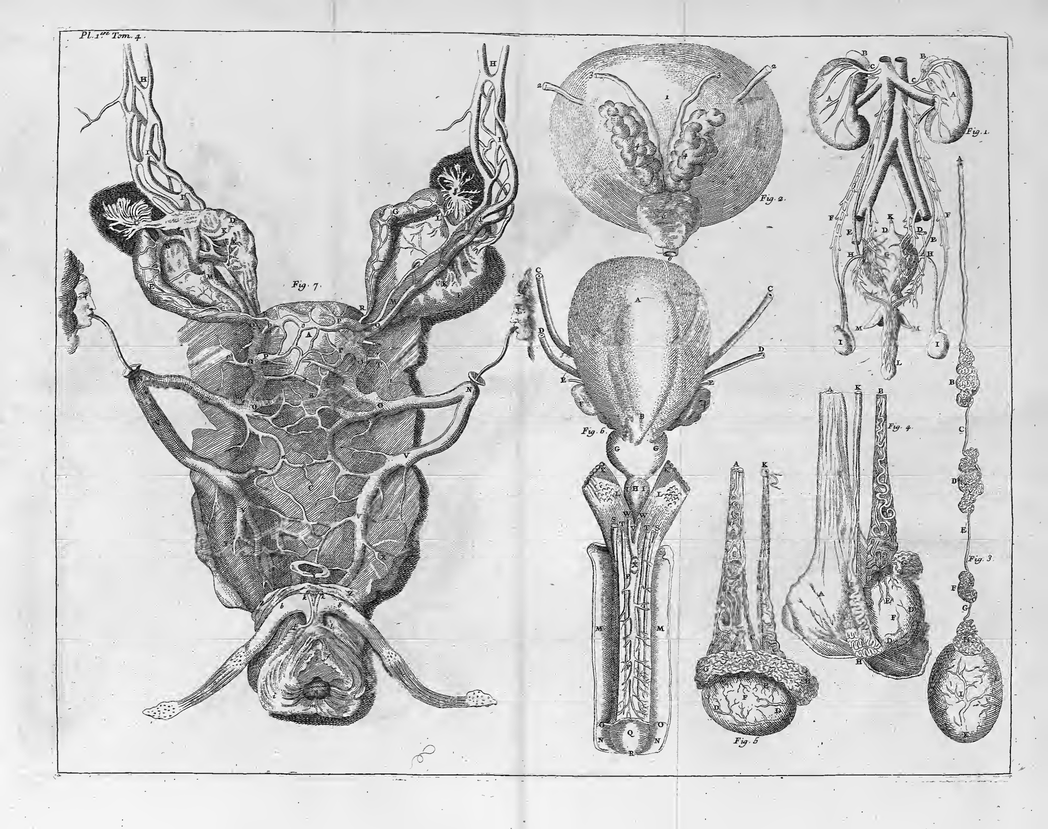
Fig. 19. Manche de ces crochets : le côté crénelé en *aaaa* du manche est tourné vers le dos de l'instrument. Par ce moyen l'Opérateur sait toujours de quel côté est tournée la pointe de son crochet, & en s'aidant de la main, il ne risque point de blesser la matrice; il est presque sûr de diriger cette partie sur le fœtus même. On a pratiqué en *b b*, une profondeur, afin qu'on pût y fixer un cordon, à l'aide duquel on peut tirer le crochet, lorsqu'il est entré dans le fœtus.

Fig. 20. Vue de la partie antérieure du crochet séparée.

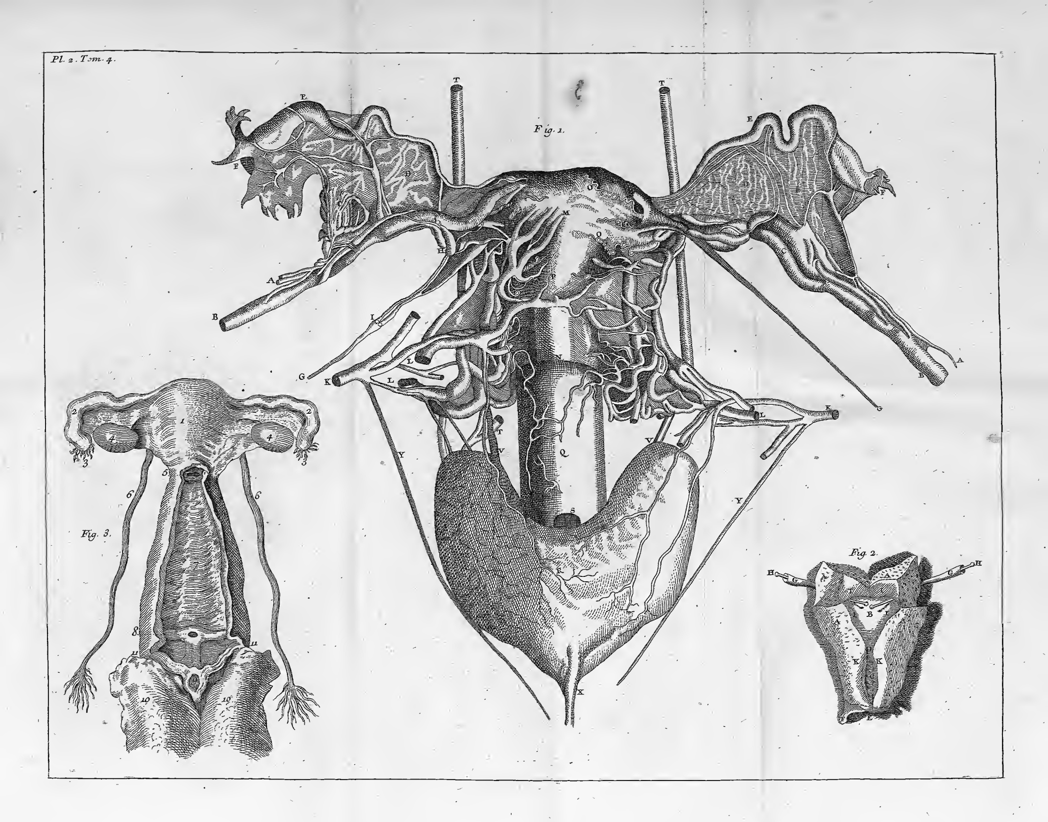
Fig. 21. Pointe fourchue, telle qu'elle est dans quelques crochets, qu'on emploie au même usage que les précédens.

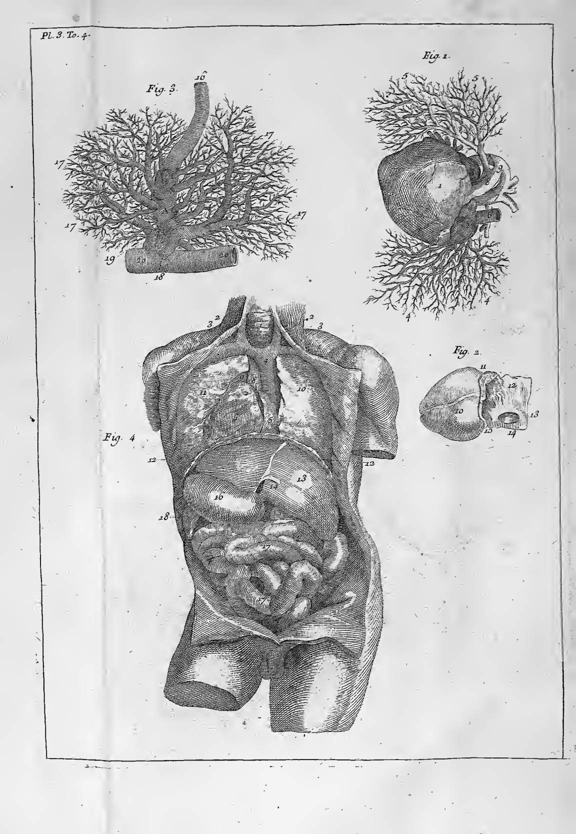
Fin de l'explication des Planches du quatrieme Volume.

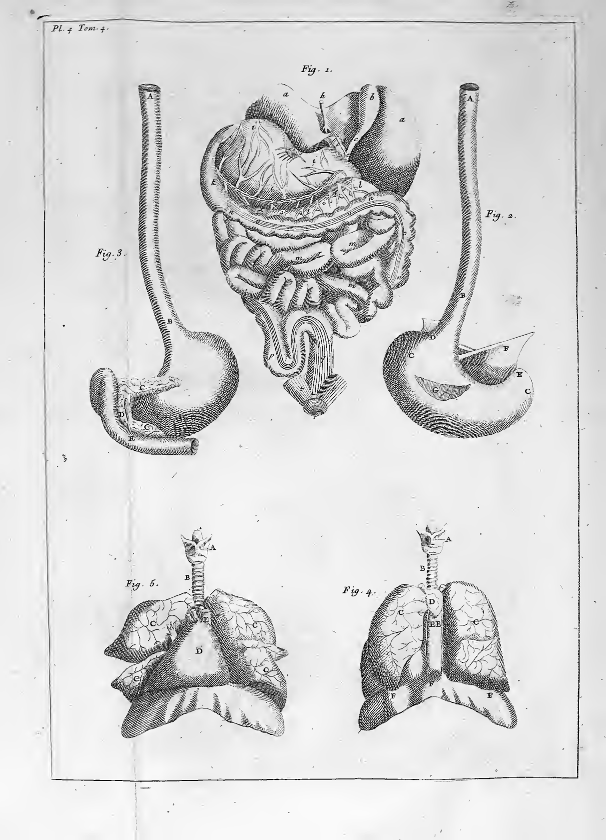
De l'Imprimerie de J. Chardon.

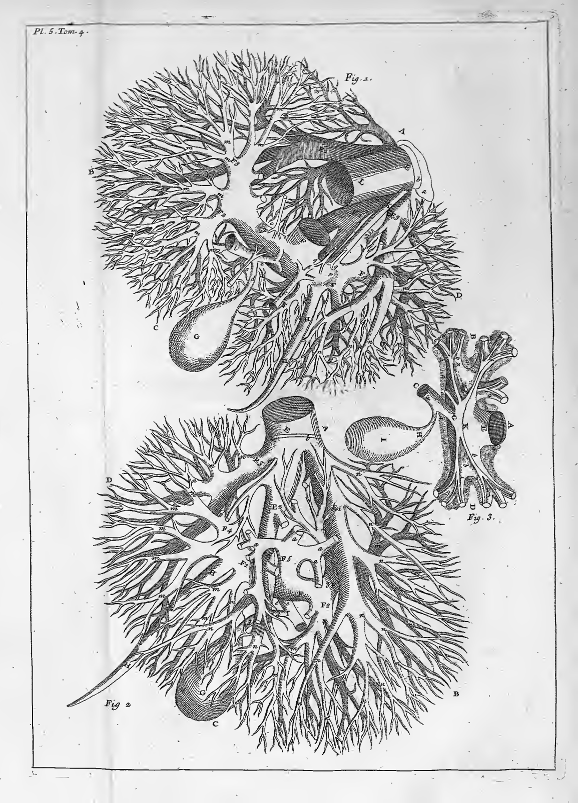


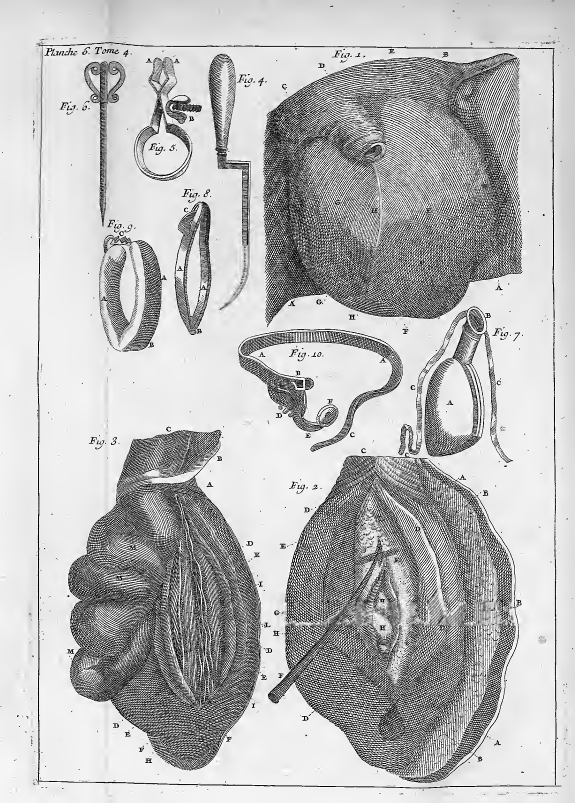
Pl. 1.ere Tom. 4.
Fig. 7.
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 6.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 5

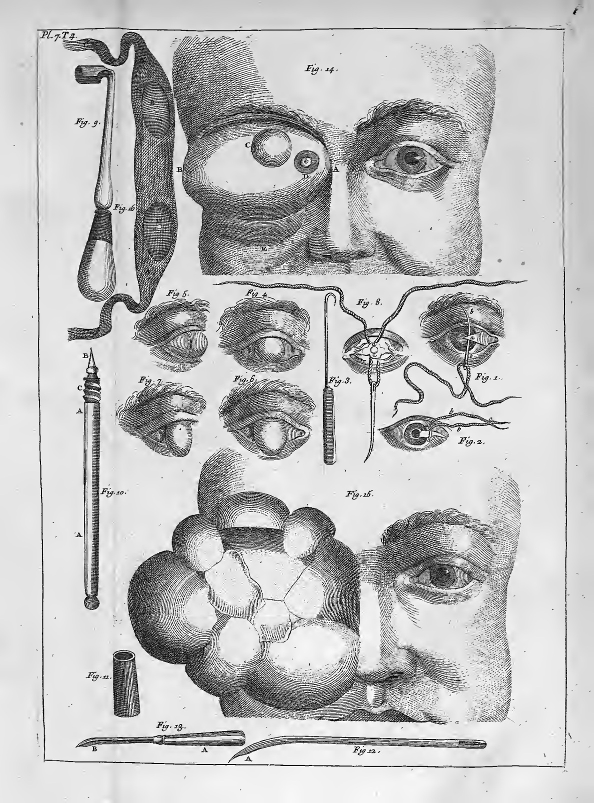

Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.


Pl. 3. To. 4.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4

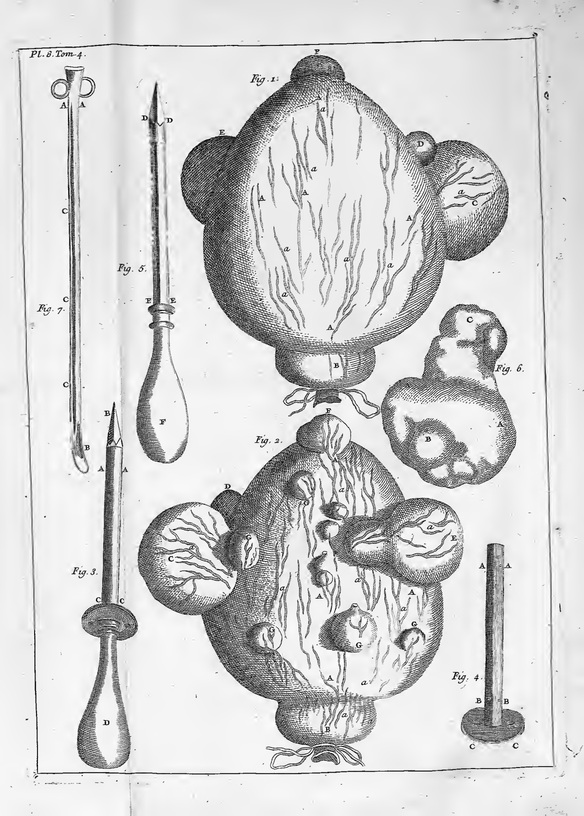

Fig. 1.
a
h
b
a
c
i
i
k
l
n
n
o
o
o
m
m
m
n
p
q
r
r
Fig. 2.
A
B
D
C
F
E
C
G
Fig. 3.
A
B
C
D
C
E
Fig. 5.
A
B
C
E
C
D
C
C
Fig. 4.
A
B
D
C
EE
C
F
F
F


Pl. 5. Tom. 4.
Fig. 1.
Fig 2
Fig. 3.

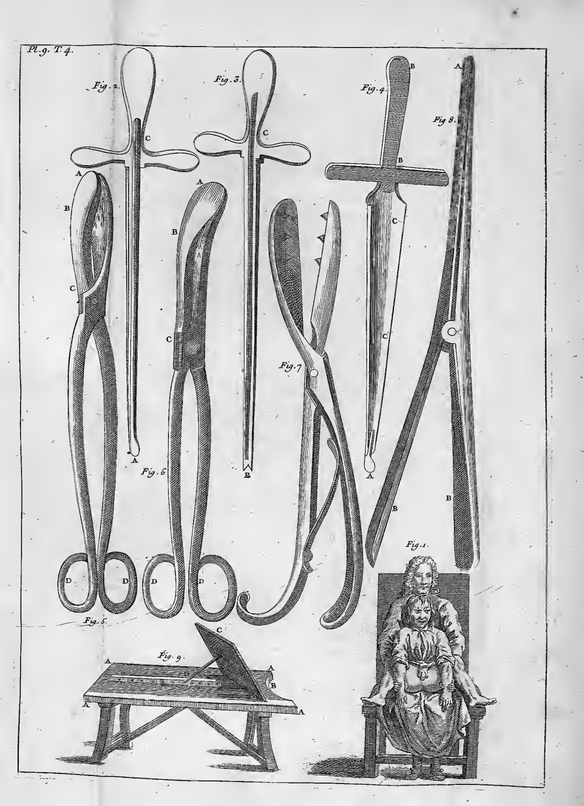

Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10.

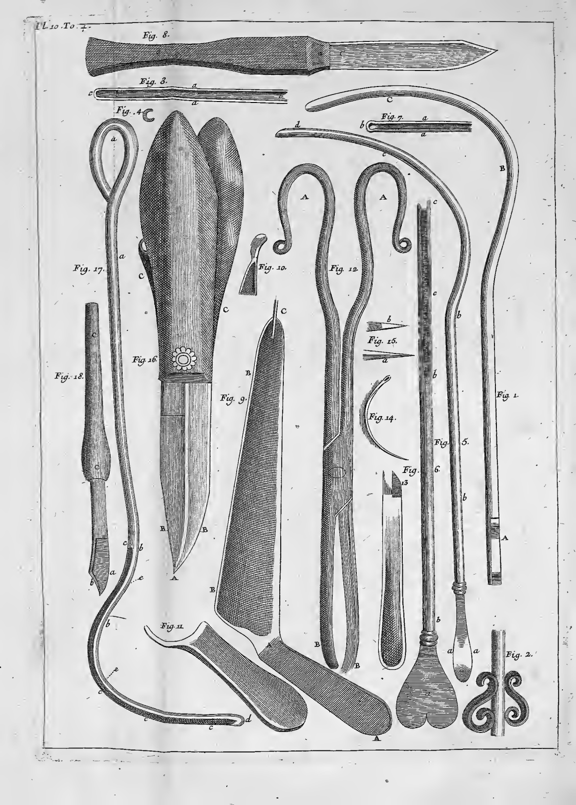


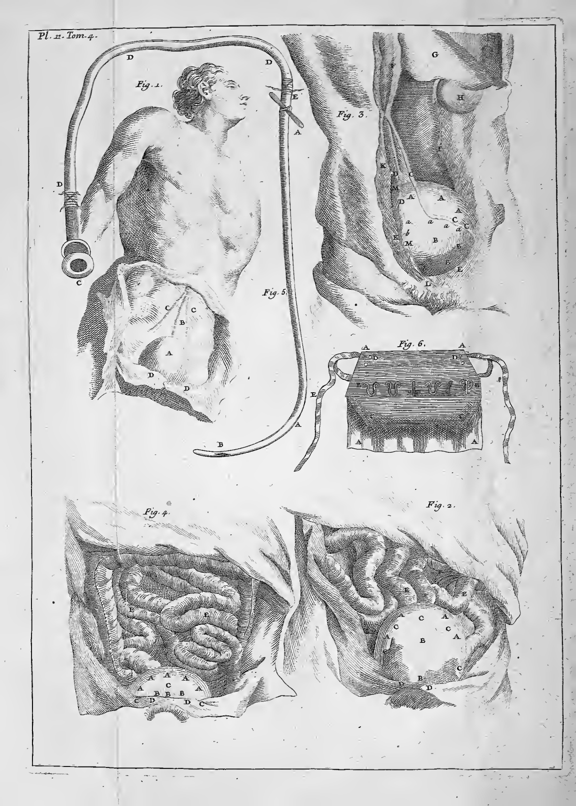
Pl. 7. T. 4.
Fig. 14.
C
B
D
A
E
Fig. 9.
Fig. 16
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 8.
Fig. 1.
Fig. 7.
Fig. 6.
Fig. 3.
Fig. 2.
B
C
A
Fig. 10.
A
Fig. 15.
Fig. 11.
Fig. 13.
B
A
Fig. 12.
A

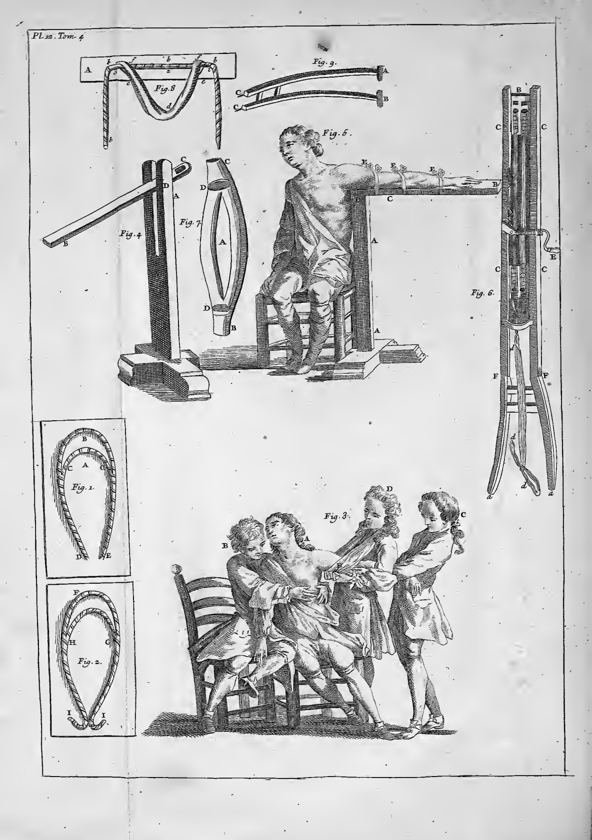


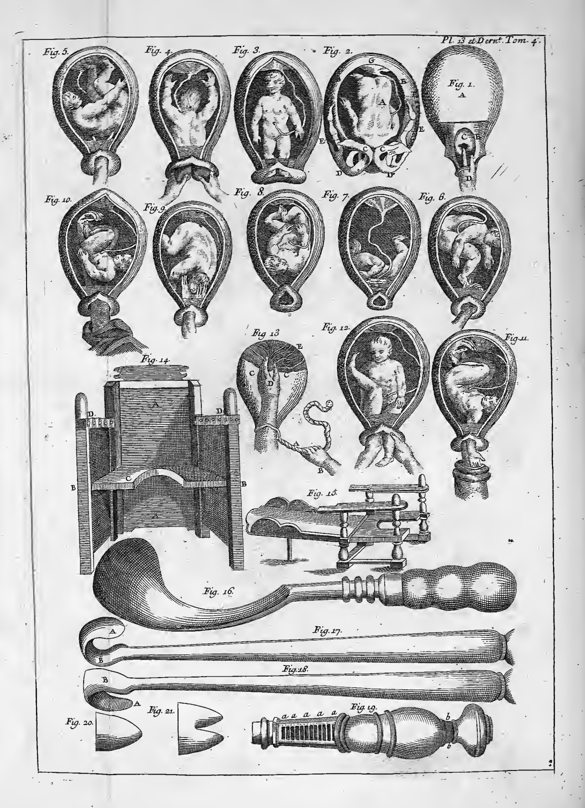
Pl. 8. Tom. 4.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.


Pl. 9. T. 4.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 8.
Fig. 7
Fig. 6
Fig. 5.
Fig. 9
Fig. 1.
A
B
C
D


Fig. 8.
Fig. 3.
Fig. 4
Fig. 7.
Fig. 17.
Fig. 16.
Fig. 10.
Fig. 12.
Fig. 18.
Fig. 9.
Fig. 15.
Fig. 14.
Fig. 1.
Fig. 5.
Fig. 6.
13
Fig. 11
Fig. 2.


Pl. 11. Tom. 4.
Fig. 1.
Fig. 3.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 4.
Fig. 2.


Pl. 12. Tom. 4
Fig. 8
Fig. 9
Fig. 5.
Fig. 4
Fig. 7
Fig. 6.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.


Pl. 13 et Dern^e. Tom. 4.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 10.
Fig. 9.
Fig. 8.
Fig. 7.
Fig. 6.
Fig. 13
Fig. 12.
Fig. 11.
Fig. 14.
Fig. 15.
Fig. 16.
Fig. 17.
Fig. 18.
Fig. 19.
Fig. 20.
Fig. 21.